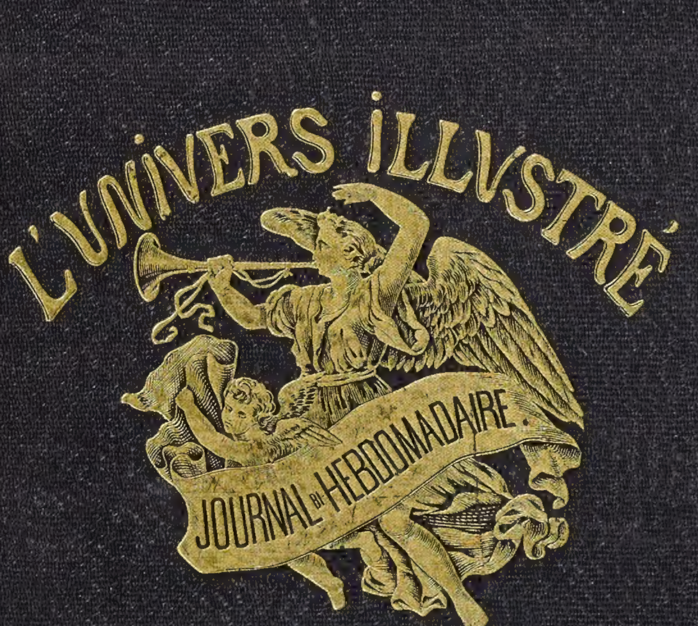


1868

1er SEMESTRE

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

1868


CLICHY
IMPRIMERIE DE MAURICE LOIGNON
RUE DU BAC-D'ASNIÈRES,
N° 12

L'UNIVERS

ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

1868 — PREMIER SEMESTRE



Exposition internationale du Havre

PARIS

AU SIÉGE DE L'ADMINISTRATION, PASSAGE COLBERT, 24

PRES DU PALAIS-ROYAL

A LA LIBRAIRIE DE MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE VIVIENNE, 2 BIS

ET A LA LIBRAIRIE NOUVELLE, BOULEVARD DES ITALIENS, 15

—

1868

30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an . .	18 fr.	» — 20 fr.
Six mois .	9 fr.	» — 10 fr.
Trois mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

* Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr. au lieu de 107 fr. 50 c
Reliée : 120 fr. au lieu de 147 fr. 50 c.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal. Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 677 — 4 Janvier
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements : MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.



JOUR DE L'AN. — LE RÊVE DE LA JEUNESSE, dessin de M. Lix.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

1868.—La bataille des étrennes.—La grimace de Mme Flaminard et la rancune de Mme Blandureau. — Plaidoyer en faveur des cartes de visite. — Les prédications de l'Avent. — Le révérend père Hyacinthe. — Un auditoire comme on en voit peu. — Comme quoi le style n'est pas l'éloquence. — La travée aristocratique. — Apparition d'une pécheresse aux cheveux rouges. — Une conversion interrompue faute d'une chaise. — Petite physiologie de la Parisienne de *high-life*. — Le bal et la messe. — La charité et le cotillon. — Une moyenne ingénieuse. — Un *couturier* célèbre. — La composition d'une robe. — Les dettes de quelques femmes du monde. — Une marquise qui ne peut pas aller aux Tuileries, et une baronne qui n'aime pas les conseils d'ami. — Historiette du vieux temps.

Nous voici donc en l'an de grâce et bissextile 1868!

Une fois de plus, l'humanité, divisée en deux camps, — celui des gens qui donnent et celui des gens qui reçoivent, — s'est livrée la grande bataille des étrennes. Votre porte-monnaie est vide; vous avez eu les côtes meurtries par des milliers de coups de coude, au milieu de la cohue qui encombrait les boulevards; les cris des petits marchands des baraques, le grondement de la foule, le fracas des voitures, tout cela a rempli votre cerveau de trouble et de confusion, et votre âme de tristesse.

Ayant eu l'honneur de dîner deux fois, l'année dernière, chez les Flaminard, vous vous êtes empressé de porter à la maîtresse du logis une boîte de bonbons délicieux; mais madame Flaminard a esquissé une légère grimace en constatant que les sucreries étaient incluses dans un cartonnage élégant et non pas dans un coffret d'ébène avec incrustations d'or et de malachite. Le petit Flaminard a été plus loin : il vous a demandé carrément pourquoi vous ne lui apportiez pas un beau livre à images et à couverture rouge. Voilà une maison où vous êtes démonétisé à jamais pour n'avoir voulu dépenser que cinq louis.

C'est bien pis dans la famille Blandureau, chez laquelle vous avez été chasser pendant deux jours.

Il fallait agir noblement; vous n'avez pas hésité à acheter une grande coupe en cristal de roche avec une monture de bronze. Vous remplissez l'objet de fondants à la fraise, et vous exécutez votre entrée triomphale. Grand Dieu! qu'apercevez-vous sur la table du salon de madame Blandureau? quatre coupes en cristal, en tout semblables à la vôtre, mais qui ont eu le mérite suprême de la devancer. Madame vous remercie avec une froideur polie; vous devinez qu'elle vous regarde comme le dernier des maladroits. Les personnes qui se trouvent en visite à ce moment échangent des sourires moqueurs qui mettent le comble à votre confusion. Madame Blandureau est vindicative; elle vous a pris tout à coup en grippe, et ne vous invitera plus jamais à chasser dans sa terre du Berry.

Vous cheminez l'oreille basse, consultant la longue liste des visites qu'il vous faut rendre encore, sous peine de passer pour un malappris, de nuire à votre carrière, de manquer peut-être un mariage qui doit faire le bonheur de votre vie. Mais vous reconnaissez avec douleur que vous ne pourrez jamais accomplir d'aussi prodigieux voyages à travers les rues et les boulevards, en un seul jour, et avec l'unique secours de vos jambes, car les voitures sont introuvables, même au poids de l'or.

Vous prenez donc un parti héroïque. Ne pouvant tout terminer, vous vous décidez à ne rien faire du tout et à regagner votre domicile, où vous vous reposerez jusqu'au soir, au coin de votre feu, les pieds dans des pantoufles.

— Ma foi! dites-vous philosophiquement, j'enverrai des cartes demain.

Plongé dans une douce somnolence, vous récapitulez les ennuis et les tracas de la journée, et vous êtes enchanté de posséder ce moyen d'esquiver le restant de la corvée.

Qu'ils sont les bienvenus alors, ces petits morceaux de carton bristol, dont on s'amuse régulièrement à médire à l'approche de chaque nouvelle année! Vous trouvez cet usage-là ridicule, absurde, inutile; vous en réclamez instamment la suppression au nom du bon sens, et les philanthropes vous conseillent de distribuer aux pauvres l'argent que vous donnez au graveur. Distribuez aux pauvres tout l'argent que vous pourrez, je vous en adresse d'avance mes plus chaleureux éloges; mais gardez-vous bien de détruire l'antique usage des cartes de visite. Je m'en constitue le défenseur au nom des lois de la courtoisie et de la vieille politesse française.

N'est-il pas bon qu'au moins une fois par année, deux amis qui ont été étroitement unis, mais que les nécessités de la vie, les soucis, les devoirs de famille font vivre loin l'un de l'autre et empêchent d'aller se serrer la main, puissent se dire, par l'intermédiaire du facteur : « Je suis vivant, je pense à toi, pense à moi! » Deux hommes sont quelque peu brouillés. Quand ils se rencontrent, ils se regardent en chiens de faïence, selon l'expression vulgaire. Vient le jour de l'an. Un des deux a la bonne idée d'expédier sa carte à l'autre; celui-là se trouve dans la nécessité de renvoyer la sienne. La moitié du chemin est faite pour la réconciliation; la prochaine fois qu'ils se trouveront en présence, ces deux hommes, qui ne se saluaient plus, échangeront une poignée de main. Combien d'autres exemples pourrais-je citer, qui démontreraient l'incontestable utilité de la carte de visite! Vous entretenez ainsi des relations ébauchées avec des personnes dont peut-être vous vous ferez des amis dévoués. Vous témoignez votre déférence à des femmes aimables que vous avez rencontrées dans le monde, et chez lesquelles une visite aurait l'apparence d'un empressement déplacé.

Je m'arrête dans mes suppositions. Mais, en vérité, je vous le dis, ne renonçons pas aux cartes de visite. Nos aïeux, qui les ont inventées, savaient ce qu'ils faisaient, et ce sont eux qui ont rendu justement célèbres le tact et la politesse des Français.

~~~ Les prédications de l'Avent ont ramené le révérend père Hyacinthe dans la chaire de Notre-Dame. Le célèbre conférencier — le mot est entré dans notre langue — a retrouvé toute la vogue qui l'avait accueilli lors de sa première apparition; je n'ose dire à ses débuts, quoique, à dire vrai, ses sermons soient prononcés dans des conditions un peu mondaines, par suite du système des places réservées et de la taxe exigée au passage de la balustrade. L'éloquence sacrée devrait, à mon sens, s'affranchir de pareilles entraves. Je voudrais que la maison de Dieu fût toute grande ouverte au premier venu, et qu'un mendiant, s'il arrive avant les autres fidèles, eût le droit de s'asseoir au pied même de la chaire, du moment que du haut de cette chaire tombe la parole de vérité.

On me dira peut-être que je me mêle là de choses auxquelles je n'entends rien, et qu'il n'y a pas moyen de faire autrement, afin de conserver à la réunion son caractère de distinction exceptionnelle, et aussi pour subvenir aux dépenses très-lourdes qui incombent à la fabrique de l'église métropolitaine. Soit, je n'insiste pas. Je constaterai donc tout simplement que la foule était considérable aux dernières conférences de Notre-Dame, et que les personnages les plus éminents du monde officiel et de la société aristocratique de Paris s'y faisaient remarquer par leur assiduité. Des archevêques, des évêques, des ministres, des sénateurs occupaient habituellement les places réservées. Dans la nef, la fine fleur du faubourg Saint-Germain était représentée par un essaim de jeunes femmes charmantes, vêtues de toilettes de circonstance, appelées costumes de sermon, où l'élégance est tempérée par un petit air d'austérité.

Le père Hyacinthe n'est pas, à coup sûr, un orateur ordinaire; mais il doit beaucoup plus au travail qu'à l'inspiration. Il porte avec dignité une tête assez sculpturale, et son costume blanc est un accessoire qui fait très-heureusement valoir son attitude et son geste. A voir avec quelle mesure et quelle parfaite concordance il associe les mouvements du corps et des bras à l'idée que ses lèvres développent, on devine qu'il a fait une étude approfondie de l'art de la mimique. Il a compris qu'un véritable orateur, parlant à une tribune ou dans une chaire, doit appartenir tout entier à la thèse qu'il soutient, et qu'il lui importe d'unir, par une étroite affinité, la parole, le regard et le geste, s'il veut briser toutes les résistances qui peuvent se trouver dans l'esprit des auditeurs et y faire pénétrer triomphalement sa propre conviction.

A cet égard, le père Hyacinthe mérite d'être rangé parmi nos plus habiles prédicateurs. De plus, sa parole est limpide, ses expressions sont élégantes, ses périodes complètes et sonores. Il soutient une thèse de philosophie chrétienne, et la divise par chapitres, chacun de ces chapitres devenant l'objet d'une de ses conférences. Ajoutez que, d'une année à l'autre, il conserve le lien général qui enchaîne tous ses sermons; c'est, en quelque sorte, un vaste ouvrage de morale qui s'accroît chaque année d'un volume. Le procédé est, à coup sûr, excellent au point de vue de la dialectique, et répondrait complètement aux besoins d'une œuvre écrite et imprimée. Toutefois, lorsque la parole remplace l'impression, lorsque le chapitre se fait sermon, il faut bien convenir que l'esprit de système finit par nuire à l'inspiration. Le père Hyacinthe argumente admirablement; il déduit avec une rigueur dont les prédicateurs se dispensent trop souvent; mais... Hélas! oui; il y a un mais... Mais son langage si brillant et sa discussion si logique manquent de feu, d'entraînement, d'enthousiasme. On écoute le prédicateur, on le suit attentivement, on l'approuve; mais on n'est que bien rarement ému. Or, n'est-ce pas le premier mérite de l'orateur de la chaire de savoir impressionner, attendrir, dompter en quelque sorte son auditoire? Dans l'histoire de l'éloquence sacrée, on cite le père Bridaine parmi les meilleurs modèles à suivre. Son style était loin pourtant d'être irréprochable, et il oubliait d'arrondir ses périodes; mais sa voix vibrante savait tonner, menacer et gémir; elle arrivait droit au cœur; elle arrachait des larmes aux hommes les plus endurcis; elle avait le secret de porter le trouble au fond des consciences égarées.

Malgré son talent hors ligne, je doute que le père Hyacinthe accomplisse un nombre bien considérable de conversions. C'est qu'en lui j'ai trouvé beaucoup plutôt un professeur de morale qu'un prédicateur chrétien.

Vous souvenez-vous que, l'année dernière, il y avait dans l'enceinte réservée de Notre-Dame une rangée de chaises où prenaient place quelques dames très-haut placées dans les différentes sphères sociales? Aujourd'hui, on a renoncé à cet arrangement, pour un motif assez singulier.

Des cartes spéciales étaient préparées pour les chaises de la travée privilégiée. Le nombre en était strictement limité, et on les distribuait avec un soin extrême. Or il advint qu'un soir, un vague murmure, aussitôt réprimé par le respect pour le sanctuaire, annonça qu'il se passait quelque chose d'insolite. En effet, on vit s'avancer avec une imperturbable assurance une Madeleine aux cheveux écarlates, bien des kilomètres autour du Lac séparent encore, sans aucun doute, du repentir.

La pécheresse s'installa sur une des chaises aristocratiques avec autant d'aisance que s'il se fût agi d'une avant-scène aux Variétés. On eut l'air de ne pas la reconnaître; mais, *par hasard*, les deux chaises qui l'avoisinaient restèrent vides.

Quel était le mari ou le frère qui avait commis l'inconvenance d'escamoter à son profit la carte destinée à sa femme ou à sa sœur? On ne le sut pas, ou plutôt on voulut ne pas le savoir; mais le lendemain on put constater que la rangée des chaises destinées aux grandes dames avait été supprimée.

Si mademoiselle Chose tient à entendre une seconde fois le père Hyacinthe, il faudra qu'elle se résigne à aller dans la foule, à côté de n'importe qui. Cela est vraiment désolant, et j'ai bien peur que sa conversion ne reste en chemin.

~~~ La Parisienne de *high-life* est exceptionnellement douée par la nature et merveilleusement façonnée par l'éducation pour savoir partager son expérience entre le sacré et le profane.

La transition ne lui coûte pas.

Elle danse le cotillon avec frénésie; elle se montre assidûment à l'Opéra et aux Italiens; elle a son habit de Hongroise tout prêt pour le cas où le ciel octroierait au cercle des patineurs quelques jours de bonne gelée. L'automne dernier, elle possédait son carnet de courses et savait, sans sourciller, parier cent louis pour le champ contre le favori. Aujourd'hui elle rêve aux travestissements qu'elle portera aux bals masqués du ministère des affaires étrangères et de l'ambassade d'Autriche. Sera-t-elle folie, odalisque ou naïade? En vérité, elle sera les trois, pour sortir d'embarras : c'est l'affaire du costumier, et monsieur son mari aura l'honneur de payer les factures.

Mais, demain matin, elle entendra la messe avec ferveur à Saint-Thomas-d'Aquin ou à la Madeleine. Ensuite, elle visitera quelques pauvres familles que ses bienfaits font vivre pendant les durs mois d'hiver. Dans l'après-midi, on la verra à une vente de charité, tenant une petite boutique en faveur des Polonais ou des Crétois; réalisant le problème de faire payer cent francs un bouquet de violettes, et, lorsque son étalage est vide, mettant encore la philanthropie sur la gorge d'un gandin vaniteux, pour lui vendre, moyennant la bagatelle de vingt-cinq louis, les gants qu'elle porte. Cela fait, elle rentrera dîner en toute hâte; car le père Hyacinthe prêche l'Avent, et pour un empire elle ne manquerait pas cette occasion de faire son salut.

La vraie Parisienne est tout entière dans ce contraste charmant; d'autant plus charmant, qu'il y a autant d'étourderie et d'ardeur d'un côté, que de sincérité et de conviction de l'autre.

Une blonde vicomtesse me disait dernièrement, avec un adorable sourire :

— Eh! mon Dieu! entre le paradis et l'enfer, je tâche d'établir une moyenne. Je fais mon possible pour en être quitte au prix de cinq ou six siècles de purgatoire. Ce serait vraiment pécher par un excès de vanité que de prétendre aller tout droit en paradis.

Voilà un aveu qui explique beaucoup de contradictions plus apparentes que réelles, et qui résume en quatre mots la physiologie d'un type peu connu et trop calomnié.

~~~ Avec une clientèle ainsi composée, vous devez penser si les commandes affluent chez le célèbre *couturier* dont la brusque liquidation fit un si grand bruit, l'an passé, dans les hautes sphères de l'élégance, et mit tant d'angoisse au cœur d'une foule de comtesses et de marquises.

Un grand nombre de nos lectrices, sans doute, connaissent le nom du faiseur en question, lequel ne livre jamais une robe à moins de douze cents francs. Peu importe l'étoffe employée : l'étoffe n'est qu'un détail, la façon est tout! Je me garderais bien toutefois de rappeler ce nom dans ma chronique, car je ne me soucie nullement de m'attirer la haine implacable des maris, — il y en a encore quelques-uns dans les départements lointains, — qui sont parvenus à persuader à leurs aimables moitiés que le couturier X... n'a jamais existé, et que cette personnalité bizarre, née d'une civilisation un peu trop parfaite, a été inventée à plaisir par les petits journaux satiriques. Soit, admettons qu'il s'agit ici d'une légende, d'une pure fiction, et parlons-en tout de même.

Ledit couturier est bien l'homme le plus curieux que l'on puisse imaginer. Il a l'air de se prendre tout à fait au sérieux, et on n'aurait pas beaucoup de peine à lui faire avouer qu'il considère sa mission comme providentielle. Il compte, parmi ses clientes, quatre ou cinq très-grandes dames pour lesquelles il se donne la fièvre. Pourquoi ne se donnerait-il pas la fièvre pour la princesse Y... ou la duchesse de Z..? Il est négociant, et cette fourniture sera, comme les autres, portée sur la facture. Donc, lorsqu'une de ces clientes exceptionnelles, célèbres par leur nom, leur énorme fortune et leur exquise distinction, lui demande une robe dont la coupe, la couleur et l'étoffe sont toujours, bien entendu, laissées à son entière discrétion, il s'enferme dans son cabinet et il médite.

De cette première séance sort un petit croquis. Il le transmet à ses aquarellistes, qui sont chargés de préciser les lignes, d'harmonier les tons et d'exécuter, en un mot, une vue d'ensemble de la toilette rêvée. Les projets sont jetés au feu jusqu'à ce qu'il y en ait un qui réalise l'idéal que le couturier a entrevu dans son rêve. Alors seulement on met les ciseaux dans les étoffes, on chiffonne les blondes et les dentelles, on ajuste les fleurs et les rubans. Si la robe
~~~

achevée ne répond pas à tant d'espérances et de soins, l'artiste affirme qu'il la détruit immédiatement, et que, pour cent mille francs, il ne laisserait pas emporter de sa maison une toilette à moitié réussie.

C'est lui qui, relancé par une marquise, le soir même d'un grand bal aux Tuileries, répondait :

— Vraiment, madame la marquise, je suis désolé! mais madame la marquise n'ira pas au bal ce soir.

— Pourquoi cela?

— Que madame la marquise me pardonne! On ne peut pas être toujours inspiré. J'ai eu la migraine avant-hier... bref, j'étais médiocrement content de la toilette que j'avais composée; aussi l'ai-je brûlée dans un moment de dépit.

J'ai dit tout à l'heure quelques mots du tapage que fit naguère la tentative de liquidation du célèbre couturier. Les grandes élégantes de Paris lui devaient, dans leur cercle restreint, quelque chose comme deux millions. La maison avait beau vendre à des prix insensés et enregistrer des bénéfices fabuleux, elle marchait tout bonnement à la faillite, par la raison péremptoire qu'aucune de ces dames ne payait ses factures. Il fallut la croix et la bannière, la cession d'une forte partie des créances à des agents d'affaires, presque la menace d'une liquidation judiciaire, pour amener ces reines de la fantaisie, sinon à régler la totalité de leurs dettes, du moins à verser des à-compte sérieux qui leur permirent de s'élancer à nouveau dans le champ des extravagances sans bornes.

A cette époque-là, tout Paris se répétait à l'oreille qu'une certaine très-haute et très-puissante dame se trouvait à la tête d'un compte de six cent mille francs chez son couturier. Le mari, après une scène épouvantable, n'avait, disait-on, consenti à payer qu'à la condition que sa trop prodigue moitié irait passer six mois d'exil dans une terre lointaine. Vous n'avez pas besoin de savoir si cette terre est, ou non, située en France.

Donc, notre couturier, qui est doué d'un excellent cœur, voulut éviter à tout jamais le retour de pareilles mésaventures. Il a su se procurer un état exact de la fortune de toutes les femmes qui se font habiller chez lui. A cet état se trouvent annexés divers renseignements sur la pension que monsieur alloue à madame pour sa toilette, et sur la quotité des dettes que le mari est supposé devoir payer sans trop crier, eu égard à son caractère plus ou moins bénin. Il refuse impitoyablement les clientes qui ne lui paraissent pas assez riches.

Ce nouveau système a été, il y a huit jours, appliqué dans les circonstances que voici :

La baronne de V..., tout récemment mariée, se rend chez le couturier. Elle est munie d'excellentes recommandations; car il est inutile de se présenter si on n'apporte pas la preuve que l'on appartient à la haute *gentry*, — peu importe, du reste, que ce soit par la main droite ou par la main gauche.

Madame de V... expose le but de sa visite et conclut en demandant la confection immédiate de trois toilettes variées.

Le couturier semble fort embarrassé. Il objecte que des commandes énormes ne lui laissent pas un seul instant de loisir; enfin, prenant son parti, il termine :

— Mon Dieu, Madame la baronne, j'aime mieux être franc avec vous. Il est préférable que vous ne fassiez pas d'affaires avec ma maison. Votre position de fortune ne vous le permet vraiment pas. L'exemple de mes autres clientes vous perdrait, et, tôt ou tard, vous et moi, nous serions exposés à une foule de désagréments que vous pouvez éviter facilement, en me privant de l'honneur de vous servir.

La baronne était pâle et muette de colère.

Le faquin poursuivit :

— Malgré cela, je désire vivement vous témoigner mes sentiments respectueux et dévoués. Lorsque vous aurez besoin d'un conseil pour une toilette difficile, ou même d'un petit croquis, daignez prendre la peine de passer à mon cabinet, et vous me trouverez heureux de vous être agréable, *en ami*.

Ce dernier mot porta à son comble l'indignation de la jeune femme. Elle prit un louis dans un porte-monnaie et, le jetant sur le tapis, elle sortit en disant :

— En attendant les conseils d'ami, prenez cela pour le temps que je vous ai fait perdre, mon brave homme.

La morale de ce qui précède .... Ma foi, cherchez-la, et il y a gros à parier que vous la trouverez.

~~~ L'année est toute jeune. Permettez-moi, en façon de contraste, de conclure par une historiette d'autrefois.

Il y a de cela bien longtemps, bien longtemps, un souverain visitait les provinces de ses États. Il arriva au château d'un vieux marquis qui avait renoncé aux pompes de la cour, et avait fait construire sur ses terres une grande manufacture de porcelaine.

— Eh quoi! lui dit le souverain, vous, un bon gentilhomme, vous faites des assiettes!

Sans sourciller, le marquis riposta :

— Pourquoi pas, sire? Il y en a tant d'autres qui font les plats.

La légende affirme que, dans la suite du souverain en question, plus d'un personnage important se mordit les lèvres.

A. DE PONTMARTIN.

BULLETIN

La journée du 1er janvier 1868 s'est passée conformément au programme traditionnel. Réceptions aux Tuileries, dans les ministères et dans toutes les grandes administrations; visites, cadeaux, compliments, souhaits plus ou moins sincères : voilà le bilan ordinaire de ce qu'on est convenu d'appeler la fête du jour de l'an. Dès l'aurore tout Paris était en mouvement pour aller remplir ses devoirs de position et ses devoirs de famille. Les magasins de livres d'étrennes, de bonbons et de jouets ne désemplissaient pas. C'était de véritables assauts; car tous les retardataires, condamnés aux cadeaux forcés, voulaient être servis à la fois.

Nous avons dit que les petites baraques, qu'on avait déjà établies sur le Trocadéro, lors de la fête du 15 août, occupaient les boulevards, depuis la Madeleine jusqu'à la place du Château-d'Eau. Le coup d'œil y gagnait sans doute en correction, mais il y perdait en pittoresque. Un certain nombre de petits débitants n'avaient pu se résigner à une installation uniforme, et, pour donner carrière à leur fantaisie, avaient transporté sur les boulevards de Sébastopol et de Strasbourg, ainsi que sur quelques autres grandes voies, leur éphémère industrie. C'est à ce motif peut-être qu'il faut attribuer l'animation beaucoup moins considérable qui s'est manifestée cette année dans la foire aux étrennes. Les recettes pourtant ont été assez fructueuses, car à pareille époque, la population entière de Paris se transforme en acheteurs, et il y a des miettes à ramasser pour les plus humbles marchands.

La semaine dernière, l'Impératrice, accompagnée d'une dame d'honneur, a visité l'hôpital de Versailles. Sa Majesté a parcouru les diverses salles, adressant la parole à plusieurs malades et s'intéressant aux moindres détails de l'établissement. Les enfants de la crèche ont été surtout l'objet de sa sollicitude attentive. Reconnue immédiatement, l'Impératrice a été acclamée avec enthousiasme.

Il est question, comme à la saison dernière, de quatre grands bals aux Tuileries, dont le premier aurait lieu le 15 janvier et les autres de quinzaine en quinzaine.

Il y aura également deux grands bals à l'Hôtel de ville, dont l'un en janvier et le second en février.

Le buste du duc de Luynes sera placé, dit-on, dans une des salles de la Bibliothèque impériale, comme un témoignage d'estime et de reconnaissance envers le généreux donateur de la magnifique collection de médailles antiques.

La réception de M. Jules Favre à l'Académie française, qui devait avoir lieu en janvier, est, paraît-il, ajournée au mois de février.

C'est également à cette époque que l'Académie française et l'Académie des sciences nommeront des successeurs aux deux fauteuils vacants par la mort de M. Flourens.

Les amis de M. de Lamartine apprendront avec une bien vive satisfaction que l'état de la santé de l'illustre écrivain s'est beaucoup améliorée et que les inquiétudes qu'elle avait inspirées sont aujourd'hui dissipées. M. de Lamartine a pu déjà se promener, il y a quelques jours, dans le jardin de son chalet du bois de Boulogne.

Les travaux du nouvel Hôtel-Dieu se dessinent chaque jour davantage dans la Cité.

On sait que ce vaste établissement doit occuper tout l'espace compris entre les rues de la Cité et d'Arcole d'une part, et de l'autre entre la place du Parvis-Notre-Dame et le quai Napoléon, c'est-à-dire une surface à peu près double de celle que couvre l'Hôtel-Dieu actuel.

Dans la partie méridionale du chantier, qui a été la première livrée aux ouvriers, les lignes de façade de l'édifice bordent déjà jusqu'à la hauteur du premier étage toute la place du Parvis, ainsi qu'une partie des rues d'Arcole et de la Cité.

Dans l'espace intermédiaire, les bâtiments ont atteint un degré d'avancement correspondant à l'état des constructions extérieures. Sur la partie du chantier qui s'étend entre la rue de Constantine et le quai, et qui a été attaquée en dernier lieu, l'œuvre des fondations est à peu près terminée, et sur quelques points on en est arrivé dans la bâtisse au-dessus du niveau du sol. Sur l'une comme sur l'autre partie du chantier, les travaux sont conduits avec toute la célérité que comporte leur importance hors ligne.

La Compagnie du canal de Suez vient de publier la situation générale de ses travaux à la fin de novembre. Elle a extrait, pendant ce mois, 1,357,348 mètres cubes, soit 27,000 mètres cubes de plus que le mois précédent.

Il ne lui reste plus à enlever que 41,549,499 mètres cubes pour terminer le canal. C'est ce qu'a toujours dit M. de Lesseps dans ses conférences. Il a annoncé qu'à la fin de l'année la Compagnie n'aurait plus que quarante millions de mètres cubes de terrassements à faire, et que ce serait un travail de vingt mois, car, actuellement, la production mensuelle des machines à creuser le canal sera de deux millions de mètres par mois, à raison de l'emploi de vingt et une nouvelles dragues qui ne fonctionnaient pas encore le mois dernier.

Le *Moniteur* vient de publier les dénominations données aux rues de Paris de création récente ou en voie d'exécution. L'édilité parisienne a choisi, pour en baptiser les nouvelles rues, les noms de personnages célèbres à des titres différents, et dont voici les principaux : Aubigné, Bellay, Santeuil, abbé La Salle, de Vigny, Andrieux, Treilhard, Meyerbeer, Glück, Rochambeau, Magnan, Dieu, Véronèse, Primatice, Philippe de Champaigne, Nansouty, Broussais, Excelmans, Isabey, Mozart, Mignard, Hamelin, Ornano, Custine, Championnet, Montcalm. La rue de l'Oratoire-du-Louvre portera désormais le nom de rue Billault, et les deux voies ouvertes aux abords du parc des Buttes-Chaumont prendront, la première, au nord, le nom de rue Mexico, la deuxième, située au sud, le nom de rue Vera-Cruz.

TH. DE LANGEAC.

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite [1].)

LA MAISON DE PILATE

L'Africaine, supérieure à elle par l'intelligence et par la force, lui avait montré jusqu'alors un grand cœur, plein de dévouement et de religieux souvenirs. Elle savait dès longtemps cette lugubre histoire de Blanche tuée par la honte. Elle était de ce pays d'Espagne où la vengeance est dans l'air, où le sang âcre et chaud exagère toute passion, où la rancune se confond avec l'honneur, où la haine implacable prend le nom de vertu. Le milieu où l'on est modifie le sens moral comme le sens physique. Les yeux s'habituent aux ténèbres, le cœur s'aguerrit au choc de l'étonnement ou du dégoût.

Gabrielle aimait encore Aïdda, mais c'était comme les anges du ciel qui s'intéressent aux malheureux que mènent les passions sur la terre. Elle eût voulu lui tendre la main pour l'arracher à ce gouffre de haines et de représailles cruelles. Si le nom d'Aïdda venait dans sa prière, c'est qu'elle demandait à Dieu de la sanctifier et de la guérir.

Elle s'interrompait souvent. La pensée d'Aïdda évoquait toujours deux autres images; pour un bourreau il y avait deux victimes : Inez, la fille du comte-duc, cette pauvre enfant innocente sur qui pesait une si odieuse fatalité; et la Medina-Celi, cette fière fleur de noblesse que le vent du malheur avait courbée.

Gabrielle les voyait toutes deux dans le même nuage, et je ne sais par quelle mystérieuse pente elle arrivait à voir le rédempteur de ces deux agonies sous la forme d'un beau jeune homme au sourire franc, au regard hardi, à la tête hautaine, dont le vent soulevait la brune chevelure.

Le dieu sauveur prenait la taille et le visage de Mendoze.

Oh! ne l'accusez pas! elle avait fait son sacrifice. Cet amour si jeune avait déjà gravi les sévères sommets de la résignation. Gabrielle pouvait sourire à l'image de Mendoze, car tous ses vœux étaient pour Isabel.

Pour Isabel, sa rivale préférée!

Elle avait déjà dit bien des fois, tout au fond de sa conscience angélique : Qu'ils soient heureux, mon Dieu!

Et quand l'ombre silencieuse du cloître passait comme un voile de deuil sur sa rêverie, elle souriait encore, ajoutant :

— Seigneur, je n'aimerai que vous, mais je prierai pour eux.

Il y avait bien une demi-heure qu'Aïdda, obéissant aux ordres de Moghrab, avait quitté la maison. Tout dormait dans l'hôtellerie voisine, on n'entendait que le bruit monotone de la pluie tombant goutte à goutte sur la galerie de bois. Gabrielle, acharnée à la prière qui la fuyait, et s'égarant à chaque instant dans son rêve, inclinait déjà sa tête charmante sur son épaule. Elle allait s'endormir ainsi agenouillée, tant la fatigue l'accablait, lorsque tout à coup un craquement léger se fit au-dessous d'elle.

Elle eut peur. C'était la première fois qu'un sentiment pareil la prenait, car sa frayeur avait trait aux choses de l'autre monde. Elle voyait justement, à l'instant où ce bruit avait frappé son oreille, les joues blanches d'Inez encadrées par ses longs cheveux ruisselants. Il lui semblait que le cercle de bistre tracé autour de ses paupières fermées s'était agrandi et creusé.

Inez avait ainsi l'air d'une morte couchée sur le lit des funérailles.

A cette heure où ses idées vacillaient, troublées déjà par le sommeil, Gabrielle confondait les deux couches en deuil, le lit de la maison de Moghrab et le lit du palais des Moncade; Blanche, la première victime, avec Inez, la seconde.

Elle se disait : « Ce breuvage, qui procure l'engourdissement, fait mourir aussi quand on le boit à trop haute dose. »

Elle se rappelait l'assurance d'Aïdda qui avait affirmé si péremptoirement qu'Inez ne se réveillerait pas.

La dette de malheur était-elle payée?

Elle frissonna. Elle écouta, les mains levées déjà pour cacher sa tête craintive.

Le bruit continuait. On marchait à l'étage inférieur. — Mais c'était un pas si lent et à la fois si léger! — Une vivante pouvait-elle marcher ainsi?

Car ce n'était pas Moghrab. Le dur talon de l'Africain sonnait autrement sur les dalles.

Et ce n'était pas Aïdda, puisque Aïdda était chez la reine.

C'était Inez. Gabrielle en avait déjà la certitude.

Et au travers du plancher elle devinait qu'Inez se dirigeait vers elle.

La porte du logis de Moghrab s'ouvrit très-doucement; mais Gabrielle en eut la perception distincte.

On monta une marche de l'escalier, puis deux. Les veines de Gabrielle s'emplirent de froid. Elle allait voir une morte.

Elle se mit sur ses jambes qui chancelaient. Elle regretta la présence de son père. — La vieille servante dormait tout à l'autre bout de la maison.

Il y avait Moghrab, mais la pensée de l'Africain redoublait les terreurs de Gabrielle.

On montait toujours. — Chaque pas fait semblait un effort. La bouche de Gabrielle s'ouvrit pour crier au secours.

[1] Voir les numéros 583 à 674.
~~~

Deux coups légers furent frappés à la porte.

Gabrielle se laissa tomber sur son lit.

Elle avait oublié de rentrer la clef.

On frappa encore, et une voix brisée dit :

— Ouvrez, jeune fille, au nom de Dieu !

Comme Gabrielle paralysée ne bougeait ni ne répondait, la clef tourna dans la serrure, puis la porte roula lentement sur ses gonds.

XIX

La fille d'Olivarès.

C'était un fantôme en effet, le blanc fantôme d'Inez, la fille du comte-duc. Aucun de ceux qui avaient admiré naguère, aux fêtes de la cour, la brillante héritière du favori, ne l'aurait retrouvée dans cette pâle apparition.

Avant de franchir le seuil, elle se retourna comme pour voir si personne ne montait l'escalier derrière elle. Gabrielle l'avait reconnue du premier coup d'œil, ou plutôt Gabrielle savait déjà que c'était elle, mais la vue de ce spectre vivant changeait son effroi en pitié.

Gabrielle ne songeait déjà plus à ses frayeurs folles; le rêve s'était évanoui au moment même où la porte ouverte lui avait montré le profil épouvanté de la pauvre captive. Elle se demandait : « Que veut-elle ? » Son esprit ingénieux pour le bien cherchait les voies de salut et travaillait à cette délivrance.

Le regard d'Inez, après avoir plongé dans les ténèbres de l'escalier, revint à Gabrielle. Sa bouche eut un vague sourire.

— C'est vous, c'est bien vous ! dit-elle.

Puis elle ajouta du ton que l'on prend pour faire une confidence :

— Personne ne m'a vue... L'homme noir était dans l'autre chambre... Ne craignez rien, ils ne viendront pas me chercher jusqu'ici.

— Je ne crains rien pour moi... commença la fille de l'oidor.

— Je sais que vous êtes bonne, interrompit Inez; je vous connais... j'ai mis tout de suite mon espoir en vous.

Sa main quitta l'appui du chambranle, et



THÉODORE ROUSSEAU, dessin de M. H. Rousseau, d'après une photographie de M. Nadar. — Voir page 8.

Gabrielle vit ses genoux trembler. Elle s'élança pour la soutenir; Inez, confiante, mit ses bras sur son épaule et reprit :

— Je me sens mieux que tout à l'heure... Si vous m'aviez vue ramper en montant les premières marches ! ... Je serai assez forte pour me rendre où je veux aller...

— Chez votre père, senora ? ... demanda Gabrielle.

Inez ne répondit point, mais le sourire qui était sur ses lèvres s'effaça.

— Laissez-moi m'asseoir près de vous, dit-elle, là, au pied de votre lit... Mes mains se réchauffent dans les vôtres... J'avais bien froid !

Gabrielle prit ses mains glacées et les pressa contre son cœur.

— Merci, murmura la fille du comte-duc. Vous voyez bien que vous êtes bonne, vous !

— Je voudrais vous sauver, senora.

— Me sauver ! répéta Inez dont les yeux s'égarèrent, Dieu pourrait-il me sauver ?

La main de Gabrielle s'appuya doucement sur ses lèvres.

— Ne blasphémez pas, jeune fille, dit-elle.

— Merci ! balbutia encore Inez en baisant la main qui fermait la bouche; Dieu est miséricordieux, puisque je vous ai trouvée sur mon chemin.

Elle se toucha le front tout à coup.

— J'ai à vous parler, reprit-elle en baissant la voix; cette porte ouverte... si l'homme sortait, il pourrait nous entendre.

Gabrielle ferma la porte.

Inez semblait réfléchir et se recueillir. Elle avait ses deux mains croisées sur ses genoux, l'œil fixe et la tête inclinée. Dans son aspect, quelque chose disait que sa raison vacillante cherchait la route à suivre dans les ténèbres de sa pensée. La folie menaçante n'a pas seulement sa physionomie propre, elle a des poses qui lui appartiennent. Gabrielle, en revenant, se disait :

— La pauvre enfant a-t-elle déjà trop souffert ?

Elle s'assit de nouveau près d'Inez et l'entoura de caressantes tendresses.

Inez levait sur elle ses grands yeux où il y avait des larmes.



LES FORTS DE LA SPEZZIA, dessin de M. C. Huth. — Voir page 8.

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



— C'est effrayant, ma chère! [illegible] retirera la peau.



— Il parle déjà? Qu'est-ce qu'il demande?
— *L'Univers illustré.*
— Bravo! il fait preuve de goût



— Tu pleures! Quel bonheur! moi qui ne savais que te donner pour tes étrennes! Je vais te donner le fouet!



— Mauvais, ma chère! Faut pas que les hommes prennent l'habitude de nous faire aller.



— Tiens! les voila tes bonbons! Ils sont de chez l'épicier!



— Maman, j'y ai rien compris à ce qu'on dit [illegible]
— Embrasse-moi, ma fille



— C'est embêtant! pas de légumes, et je donne un réveillon ce soir!



PAS CONTENTE, MADAME PIPELET!

— Le locataire du *cintième!* savez-vous ce qu'il m'a donné pour mes étrennes? Il m'a récité une fable!



DEUX COULEURS QUI VONT SE MANGER!

Une robe Bismark se rencontrant avec une robe vert Metternich.



— Bonne et heureuse! Je vous souhaite une foule d'ordures pour 1868.



— Ses étrennes!! Un animal qui m'apporte tous les jours des lettres de mes créanciers!



— C'est dégoûtant! On ne peut seulement pas s'en aller sans qu'on vous dise des sottises!

Un peintre eût saisi ses pinceaux devant la grâce exquise, mais triste, de ce groupe : l'enfant écrasé sous sa détresse, et le doux ange des jeunes consolations...

— J'ai à vous parler, dit une seconde fois Inez; j'ai tout entendu.

— Entendu quoi ?... demanda la fille de l'oidor.

— Ici... en bas... dans cette horrible maison... Je vous dis que j'ai tout entendu... La tigresse n'avait pas caché ses griffes sanglantes... je me suis défiée d'elle tout de suite...

— Avez-vous vu le fond du cœur de celle que vous outragez, senora ? interrompit Gabrielle; Aïdda, ma sœur, a bien souffert, elle aussi !

Les yeux d'Inez exprimèrent un soudain effroi.

— Votre sœur ! répéta-t-elle; mais je vous comprends... Ne vous ai-je pas entendue ?... Vous avez compassion de sa haine comme vous avez pitié de mon malheur !... Où en étais-je ?... Il me semble parfois que ma mémoire me fuit... Je me suis défiée d'elle... Je voyais son aversion dans son regard... A ses côtés, dans la litière, j'avais mon pauvre corps tout glacé, et cependant son contact me brûlait comme un fer chaud... Quand nous sommes arrivées ici j'avais soif, une soif si ardente que j'ai demandé à boire... Nous n'avions pas encore échangé une parole... elle a levé ses yeux sur moi, un frisson a parcouru tous ses membres, puis sa paupière s'est baissée, cachant la lueur sournoise qui venait de s'allumer dans sa prunelle.

— Je vais vous chercher à boire, me dit-elle.

Sa voix était sourde et rauque... Seigneur Dieu! don Vincent de Moncade a-t-il donc aimé cette femme?... Et ose-t-elle s'agenouiller devant un crucifix?...

Pardon! pardon! j'ai tort, mais moi, je vous le dis, j'ai plus de frayeur que de haine. Si les rôles étaient changés, si j'étais forte, si je la voyais faible, sur ma religion! je lui pardonnerais.

L'idée me vint tout de suite de ne pas toucher au breuvage qu'elle allait m'apporter.

J'étais seule, je cherchai. Une aiguière d'argent était sur la table. Je bus à longs traits, comme ces pauvres animaux altérés par la sécheresse des sables africains. Puis je m'assis et je l'attendis.

Elle vint, tenant à la main une coupe pleine. Elle me la présenta. Je la regardai fixement. Malgré son audace, elle détourna les yeux. Je trempai mes lèvres dans le breuvage et je fis semblant de boire avidement.

Aïdda, troublée, feignit d'avoir besoin dans la chambre voisine. Je profitai de son absence pour verser le contenu de la coupe dans l'aiguière. Quand elle rentra, elle me demanda :

— Avez-vous bu?

— Tout, répondis-je, jusqu'à la dernière goutte.

Elle fixa encore sur moi son regard froid et dur.

Puis, me montrant du doigt le lit :

— Reposez-vous, me dit-elle.

J'obéis. Je m'étendis tout habillée sur les couvertures et je fermai les yeux. Quand elle me crut endormie, elle s'approcha de ma couche à pas de loup. Au travers de mes paupières closes, je voyais la lumière de la lampe qu'elle promenait au-dessus de mon visage.

Un mot revenait sans cesse à sa bouche; il sonnait tantôt comme un injurieux reproche, tantôt comme un navrant gémissement. Elle disait :

— Elle est belle !... elle est belle !... elle est belle !...

Une fois seulement elle ajouta :

— Elle a deviné le sort qui l'attend, car elle ne m'a point interrogée !

Moi, je restai immobile, et je faisais en sorte de régler mon souffle, afin qu'elle me crût endormie. Cela dura jusqu'au moment où le bruit de vos pas lui annonça votre présence.

Elle prononça votre nom et quitta le chevet de mon lit pour vous aller chercher.

J'ai entendu votre récit. Je dirai comme vous : « Ne jugeons point nos pères ! » et comme vous aussi : « Dieu puisse-t-il sauver Isabel de Medina-Celi. »

J'ai entendu le récit d'Aïdda... Touchez ma main : n'est-elle pas de marbre?... J'ignorais tout ce qui s'était passé au palais de Moncade. J'ai frémi dans la moelle de mes os en écoutant ce terrible drame... La Vierge m'est témoin que je m'agenouillerai volontiers devant la couche de cette noble fille qui est morte pour son déshonneur. Veulent-ils mon sang? je le donne, si mon sang peut expier le crime de mon père.

J'ai donc été morte aussi moi-même, mise en présence de cette fière victime !... Écoutez, jeune fille, pendant que cette Aïdda parlait, une blanche apparition était auprès de ma couche. C'était la Moncade qui venait me rendre sa visite. Elle souriait avec la douce pitié des saintes, et la sérénité de son visage me disait :

— Ma sœur, nous nous rencontrerons aux pieds de Dieu, et nous nous aimerons...

Inez s'arrêta. Ses grands yeux étaient levés vers le ciel.

— Ce vieillard aimait bien sa fille, reprit-elle d'un accent rêveur; mais qu'est-ce que l'honneur, s'il peut renaître d'un crime?... Il veut ma mort... il veut plus que ma mort, il veut ma honte... L'âge affaiblit l'esprit... Que Dieu pardonne au premier marquis de Pescaire et ramène la paix dans son âme!

Mais cette femme, que lui ai-je fait? quelle excuse pour sa démence barbaresque?... J'étais heureuse, j'étais tranquille. Nous nous suffisions, ma tendre mère et moi... et bien souvent, le soir, assise à ses genoux, la tête appuyée sur sa main caressante, je lui promettais de vivre et de mourir près d'elle.

J'ignorais cet autre amour plus fort que la piété filiale elle-même. Si quelqu'un fût venu me dire : « Tu aimeras un homme au point d'abandonner ta mère, » j'aurais répondu : « Gardez pour de plus crédules votre mensonge extravagant. Ce n'est pas. Il est impossible que cela soit ! »

Dans mon sentier si calme et si pur, Vincent marcha un jour. J'eus l'âme troublée : je le revis, je l'aimai. Était-il venu par hasard? Non! C'était lui qui avait envoyé ce vengeur, lui, le père! C'était elle qui avait dit : « Va! je le veux ! »

Et voilà qu'elle m'accuse! et voilà que sa haine enfiévrée jusqu'à la rage veut torturer à la fois mon corps et mon cœur!

— Je l'aime! oui, je l'aime! interrompit-elle en un cri passionné. Tout mon cœur est à lui... Que je meure, oh! que je meure par lui si mon destin le veut, mais que je meure aimée!

En ce moment, le pas bref et viril de Moghrab se fit entendre à l'étage au-dessous.

Gabrielle ouvrait la bouche pour parler. Inez mit un doigt sur ses lèvres.

Son regard expressif et brillant disait que sa présence d'esprit était revenue.

Le pas de Moghrab traversa la pièce située immédiatement sous la chambre de Gabrielle, puis il rendit un bruit plus sourd.

— Il me cherche, murmura la fille du comte-duc.

— Redoutez-vous aussi Moghrab? demanda Gabrielle.

— Certes, certes, répondit Inez; celui-là n'est point ce que vous pensez, jeune fille; celui-là dédaigne les sauvages excès de leurs rancunes. Il ne me veut point de mal.

— Eh bien?

— J'ai peur de lui : ma route est tracée; j'ai peur de tous ceux qui voudraient m'entraîner hors de ma route.

— Senora, dit Gabrielle, je ne vous comprends pas.

Les yeux d'Inez se baissèrent.

— Celui-là, murmura-t-elle, sait la route par où l'on peut parvenir à toute heure dans la retraite du comte-duc.

— De votre père! s'écria Gabrielle, dont l'étonnement redoublait.

— Chut!... fit la fille du favori.

La porte du logis de Moghrab venait de s'ouvrir bruyamment.

L'Africain resta un instant immobile sur le palier, comme s'il eût hésité à descendre ou à monter.

Inez retenait son souffle.

Enfin Moghrab prit un parti. Son pas résonna sur les marches. Il descendait.

La porte de la cour s'ouvrit et se referma sur lui.

La taille inclinée d'Inez se redressa, et sa poitrine rendit un long soupir.

— Enfin! dit-elle.

Puis, se levant brusquement :

— Il est temps, reprit-elle; vous avez bon cœur... voulez-vous me venir en aide?

— Je le veux de toute mon âme, répondit Gabrielle.

Inez se jeta à son cou.

— Pourtant, murmura-t-elle, cette femme vous a menacée.

— Je ne crains rien que ma conscience, senora, repartit la fille de l'oidor avec tranquillité.

— Soyez donc benie... Je veux sortir de cette maison à l'instant même.

— Je vous en ferai sortir, senora... et partout où vous voudrez aller, je vous accompagnerai.

— Soyez deux fois benie !... j'ai hâte.

Gabrielle jeta vivement sa mantille sur ses épaules et dit :

— Me voilà prête.

Elle tendit son bras à sa compagne.

Mais, au moment de franchir le seuil, elle s'arrêta, le regard fixé sur la légère et fraîche toilette d'Inez.

— Ce costume n'est pas bon, dit-elle, pour courir la nuit dans les rues de Séville.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

SCÈNES PARISIENNES

CIRCÉ

PERSONNAGES

LE PRINCE, 30 ans.
LA COMTESSE, veuve, 26 ans.

— Le boudoir de la Comtesse. —

LA COMTESSE.

Bonjour, prince.

LE PRINCE.

Comment! pas sortie?... Ah! je joue de bonheur, par exemple!

LA COMTESSE.

Mais vous m'avez écrit que vous viendriez.

LE PRINCE.

Vous l'ai-je écrit? vrai?... Ah! c'est bizarre... ah ah c'est plaisant!... Madame votre mère va bien?...

LA COMTESSE.

Très-bien!... un peu fatiguée seulement... Elle vient de monter chez elle... Asseyez-vous donc.

LE PRINCE, *s'asseyant.*

Savez-vous ce qui m'amène?

LA COMTESSE.

Quoi?

LE PRINCE.

Je viens vous demander conseil... Imaginez-vous que je dînais hier à l'ambassade;... on parlait de petites comédies de salon, de proverbes, de ces petites choses, vous savez, qu'on joue entre deux paravents, et de la difficulté qu'on éprouve à en trouver qui ne soient pas trop rebattues, qu'on n'ait pas vues partout, et qui soient convenables.

LA COMTESSE.

Oui... Eh bien?

LE PRINCE.

Eh bien!... j'étais un peu gai... je me fis fort de composer dans la semaine une de ces bluettes... Une gageure, assez sérieuse, ma foi! s'engagea là-dessus... Bref, depuis hier, j'y rêve, sans me fatiguer d'ailleurs.

LA COMTESSE.

Et vous avez trouvé?

LE PRINCE.

Rien. Je n'ai encore rien trouvé. Mais cela va venir. J'ai eu la pensée d'en causer avec vous. Nous allons faire cela à nous deux, si vous voulez bien. C'est très-facile, vous savez.

LA COMTESSE.

Mais je ne sais pas, moi, si c'est très-facile.

LE PRINCE.

Positivement. Rien de plus simple. Voyons, voulez-vous essayer?

LA COMTESSE.

Mon Dieu, je veux bien... Mais vous allez tenir la plume!

LE PRINCE.

Bien entendu.

LA COMTESSE.

Tenez, voilà du papier et de l'encre,... de l'encre bleue, est-ce bon?

LE PRINCE.

De l'encre bleue ne peut pas nuire. (*Il s'installe devant un guéridon.*) La! asseyez-vous là en face de moi, comme une Muse, et commençons sans plus de cérémonie, voulez-vous?

LA COMTESSE.

Très-volontiers... Mais c'est que c'est assez embarrassant, il me semble.

LE PRINCE.

Du tout. C'est très-facile. Toujours la même chose... Deux personnages qui causent de la pluie et du beau temps... plus ou moins spirituellement, comme cela vient... Eh bien, y êtes-vous?

LA COMTESSE.

Oui, oui... Allez.

LE PRINCE.

Écrivons d'abord les personnages... « Le Comte, la Comtesse,... » n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Oui certainement... Mais est-ce un proverbe?

LE PRINCE.

Oui, c'est un proverbe.

LA COMTESSE.

Mais quel proverbe? Il faudrait le trouver d'abord.

LE PRINCE.

Oh! mon Dieu, pourquoi? C'est inutile... Il se trouvera de lui-même dans le courant... il sortira naturellement de la conversation... ce sera le trait final.

LA COMTESSE.

Soit. Allez.

LE PRINCE.

« Le Comte, la Comtesse. Scène première. . » Eh bien

LA COMTESSE.

Hé! ..

LE PRINCE.

Qu'est-ce qu'ils disent?

LA COMTESSE.

Mais quel est le sujet?

LE PRINCE.

Il n'y a pas de sujet!... c'est une bluette, vous dis-je!... un rien... une improvisation sans substance... une aimable causerie... pas autre chose... Je ne vous propose pas de faire *le Misanthrope,* vous pensez bien!

LA COMTESSE.

Encore faut-il savoir de quoi ils vont parler.

LE PRINCE.

Mais de rien... de niaiseries... Vous savez comment se font ces choses-là!

LA COMTESSE.

Mais non, mon prince, je n'en sais rien... et vous non plus, à ce qu'il paraît.

LE PRINCE.

Voyons, chère madame, ne nous fâchons pas. Nous disons: « Le Comte et la Comtesse, » n'est-ce pas? Ils sont à la campagne... et le Comte s'ennuie, je suppose...

LA COMTESSE.

Oui, c'est assez neuf.

LE PRINCE.

Je ne dis pas que ce soit neuf; mais enfin c'est un sujet, puisque vous en voulez un. Donc, le Comte s'ennuie, et la Comtesse... la Comtesse...

LA COMTESSE.

Si elle s'ennuyait aussi?

LE PRINCE.

C'est une idée, et cela devient même assez original avec cette complication. Ils s'ennuient tous deux... Eh bien, vous voyez, chère madame, nous avançons... Passons au dialogue... Ça, c'est le plus facile... Une fois dans le dialogue, cela va tout seul. — « Le Comte... » — Le Comte... Il entre, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Parfait!

LE PRINCE.

Et, en entrant, il dit...

LA COMTESSE.

Il dit?

LE PRINCE.

Quoi?

LA COMTESSE.

Je vous le demande.

LE PRINCE.

Dame... il peut dire, par exemple : « Toujours solitaire, chère comtesse? »

LA COMTESSE.

Je n'y vois pas d'inconvénient.

LE PRINCE.

C'est assez le mot d'un homme ennuyé... « Toujours solitaire, chère comtesse? »

LA COMTESSE.

C'est un mot charmant. — A quoi la Comtesse toujours solitaire répond?

LE PRINCE.

Attendez.... oui... peut-être... c'est-à-dire non... ça ne se peut pas.

LA COMTESSE.

Au lieu d'entrer dans la diplomatie, vous auriez dû faire de la littérature... avec votre facilité.

LE PRINCE, se levant.

Il est certain que je suis trop bête... Et puis je pense à autre chose... Tenez, je m'en vais.

LA COMTESSE.

Non!

LE PRINCE.

Je vous assure qu'autrefois j'avais une sorte d'esprit... Informez-vous à l'ambassade... on s'y connaît... Mais je suis tout changé... Bonsoir, je m'en vais.

LA COMTESSE.

Non!

LE PRINCE.

Je ne m'en vais pas?

LA COMTESSE.

Non, je vous dis!

LE PRINCE.

Soit. (Il se rassoit.)

LA COMTESSE.

Reprenons. Où en étions-nous?... « Le Comte, la Comtesse... »

LE PRINCE.

La vérité est que vous devez me prendre pour un fier imbécile.

LA COMTESSE.

Est-ce le Comte qui dit cela?

LE PRINCE.

Non, c'est moi.

LA COMTESSE.

Pas du tout... Je vous trouve un peu singulier seulement.

LE PRINCE.

Singulier, vous êtes bien bonne... Mais non, vraiment; je vous en prie, informez-vous à l'ambassade... on vous dira que je ne manque pas d'intelligence, et que j'avais même autrefois une certaine verve...

LA COMTESSE.

Mais, mon prince, je n'ai pas besoin de m'informer à l'ambassade... je n'ai qu'à me souvenir. Je vous ai connu extrêmement brillant il y a quelques mois, quand vous me faisiez la cour.

LE PRINCE.

Brillant, non; mais enfin j'étais comme un autre.

LA COMTESSE.

Si, si, parfaitement... Vous étiez un jeune homme brillant, étincelant, effrayant!... (Elle se frotte doucement les mains.)

LE PRINCE.

Vous vous moquez de moi... Je n'étais pas étincelant, mais j'avais de la vivacité... et il n'y a que deux ans de cela! — Il est vrai que j'arrivais à Paris... et je n'avais pas encore subi l'influence du climat...

LA COMTESSE.

Vous croyez que c'est le climat?

LE PRINCE.

Que voulez-vous! il faut bien qu'il y ait quelque chose... Ce n'est pas l'âge... je n'ai pas trente ans... Au surplus, je crois que je vais quitter la France, et même la diplomatie... Ma mère me rappelle à Vienne... j'ai reçu une lettre d'elle ce matin... je voulais même vous la montrer... (Il fouille dans la poche de son habit, et en tire une lettre qui est à demi entortillée dans une dentelle noire.)

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est que cette dentelle qui sort de votre poche?

LE PRINCE, troublé.

Une dentelle?... Où voyez-vous une dentelle?

LA COMTESSE.

Ceci. — Mais dites-moi, mon prince, c'est une voilette à moi, ceci?

LE PRINCE, confus.

Une voilette à vous... ceci?... Vous êtes sûre?

LA COMTESSE.

Certainement!... et même je la reprends, si vous permettez... C'est une dentelle d'un grand prix, sans que vous vous en doutiez.

LE PRINCE.

Je vous supplie de croire, en effet, madame, que je n'y attachais pas une valeur vénale. Mais comment ai-je cette voilette sur moi?

LA COMTESSE.

C'est très-facile à expliquer. Je l'aurai laissée à l'ambassade, dans une visite. On vous aura chargé de me la remettre, et, avec votre distraction habituelle, vous aurez oublié la commission.

LE PRINCE.

C'est évident. Je vous demande dix mille fois pardon. C'est évident! Vous voyez, je n'y suis plus du tout. Toutes mes facultés... ma mémoire même... sont affaiblies. Il est grandement temps que j'aille me retremper dans l'air natal. Vous voyez ce que me dit ma mère?

LA COMTESSE, parcourant la lettre.

Elle a l'air d'une brave femme, votre mère.

LE PRINCE.

Oui. Nous nous aimons beaucoup tous deux. Elle me recommande de ne pas avoir trop de succès, pauvre mère! Elle me croit toujours irrésistible.

LA COMTESSE.

Vous l'avez donc été, mon prince?

LE PRINCE.

Ma foi, un peu, jusqu'au jour où j'ai eu l'honneur de vous rencontrer... Eh bien, que me conseillez-vous?

LA COMTESSE.

De partir, puisque votre mère veut vous revoir.

LE PRINCE.

C'est aussi mon avis, et, à vous dire vrai, j'étais venu ce soir spécialement pour vous faire mes adieux.

LA COMTESSE.

Comment! pour me faire vos adieux?... Et ce proverbe? Quelle était donc cette plaisanterie?

LE PRINCE.

Ce proverbe? Tenez, madame, je veux au moins que la dernière impression que vous garderez de moi soit gaie. Vous allez rire. Voici l'histoire de ce proverbe. Vous vous rappelez suffisamment ce qui fut convenu entre nous il y a deux ans, après que je vous eus vainement offert mon cœur et mon nom. Il fut convenu que, si je voulais continuer à vous voir en ami, je devais m'abstenir sévèrement de toute allusion à un amour définitivement repoussé. Je vous engageai ma parole à ce sujet, et je crois l'avoir tenue avec scrupule.

LA COMTESSE.

C'est exact.

LE PRINCE.

Eh bien, je vais y manquer. Excusez-moi, je vous jure que je pars. Ma discrétion et ma réserve vous ont naturellement fait croire que j'étais guéri de mon amour.

LA COMTESSE.

Naturellement.

LE PRINCE.

Oui. Eh bien, c'est une erreur. Je vous aime toujours. Je vous aime comme un fou, comme un enfant, comme un ange, comme un sauvage, comme vous voudrez. Décidé à partir, j'ai voulu auparavant tenter un effort suprême, désespéré. L'idée de ce proverbe m'est venue. Sous l'ombre de ce proverbe, je m'étais promis de vous exprimer mes sentiments avec tant de feu, d'émotion, d'éloquence et d'esprit, que vous en seriez infailliblement attendrie, éblouie et subjuguée. Vous avez vu comment j'ai réussi! — N'est-ce pas comique? — Maintenant, madame, adieu.

LA COMTESSE.

Adieu, prince.

LE PRINCE.

Un seul mot encore. Faites-moi la grâce de me dire pourquoi vous avez refusé de m'épouser. Ma proposition était en somme fort honnête et fort acceptable. Pourquoi l'avez-vous repoussée avec tant de décision? Était-ce par caprice, par antipathie, ou aviez-vous une raison sérieuse?

LA COMTESSE.

J'avais une raison sérieuse.

LE PRINCE.

Vous aimiez quelqu'un?

LA COMTESSE.

Personne.

LE PRINCE.

Ainsi votre cœur était libre comme votre main. Vous n'aviez pas été, vous me l'avez dit vous-même, particulièrement heureuse avec votre mari... quoiqu'il fût charmant, à ce qu'on assure.

LA COMTESSE, grave.

Il était charmant, tout à fait charmant, étincelant, et irrésistible — comme vous... autrefois.

LE PRINCE.

Enfin, vous n'aviez pas été heureuse, par conséquent vous n'aviez pas à vous piquer de fidélité envers le passé. Moi, j'avais un beau nom, une fortune, une situation. Dans ce temps-là, je n'étais pas malade et abattu comme maintenant. J'étais passable de ma personne.

LA COMTESSE.

Très-joli, même.

LE PRINCE.

Je passais pour un causeur assez gai. Je vous faisais la cour, si je m'en souviens, avec... intelligence.

LA COMTESSE.

Avec beaucoup, beaucoup d'esprit.

LE PRINCE.

Et vous m'avez refusé!... Voyons, pourquoi?

LA COMTESSE.

Vous ne devinez pas?

LE PRINCE.

Pas du tout.

LA COMTESSE. (Elle lui prend la main, et le regarde tendrement dans les yeux.)

C'est que j'aime les bêtes, mon ami!

OCTAVE FEUILLET.



THÉODORE ROUSSEAU.

Théodore Rousseau, l'un de nos peintres les plus originaux et les plus justement admirés, vient de succomber aux suites d'une longue maladie. C'est une perte immense pour l'art contemporain. Frappé d'une attaque de paralysie, il y a environ huit mois, le grand paysagiste, dont la santé, depuis cette époque, n'avait cessé d'inspirer de vives inquiétudes à ses amis, est mort dans sa maison de campagne de Barbizon, sur la lisière de cette belle forêt de Fontainebleau dont son génie pittoresque a immortalisé les sites splendides.

Théodore Rousseau était né à Paris le 15 avril 1812. Depuis longtemps chaque Salon, chaque exposition publique, était pour lui l'occasion d'un nouveau triomphe. A l'Exposition universelle de 1855, il avait obtenu la première médaille d'or, au grand concours international de 1867, le jury lui avait décerné la grande médaille d'honneur et il avait été nommé officier de la Légion d'honneur.

Artiste dans toute l'étendue et dans la plus noble acception du mot, Théodore Rousseau devait son admirable talent à lui-même et à l'étude de la nature. L'amour de la peinture l'absorbait trop pour que les soucis de sa réputation le preoccupassent jamais. Modeste autant que bienveillant, il était peut-être le seul à s'étonner de sa renommée.

Le talent si original et si consciencieux de Théodore Rousseau lui assure dans l'avenir une des plus belles places parmi les peintres célèbres de notre temps. Il restera comme un des chefs de cette jeune famille de paysagistes qui a contribué d'une façon si puissante à conserver à l'école française son rang glorieux.

Selon ses dernières volontés, Théodore Rousseau a été enseveli au sein de cette robuste et belle nature qu'il aimait tant et à laquelle il devait ses meilleures inspirations.

X. DACHÈRES.



THEODOROS, NÉGOUS D'ABYSSINIE, d'après une photographie. - Voir page 1.

LA SPEZZIA

C'est l'empereur Napoléon Ier qui, comprenant toute l'importance de cette position stratégique, songea d'abord à créer un grand port militaire dans le golfe de la Spezzia, et à faire de cette ville en quelque sorte le Toulon de l'Italie, avec des arsenaux, des chantiers de construction, des magasins d'approvisionnements et les différents services nécessaires à l'entretien d'une flotte considérable; en plaçant, bien entendu, tout ce matériel naval sous la protection de solides fortifications, à l'établissement desquelles la nature des lieux se prêtait merveilleusement.

Le comte de Cavour ne pouvait manquer d'apprécier la valeur de ce projet; aussi mit-il tous ses efforts à le réaliser aussi complétement que possible.

Le beau golfe de la Spezzia est situé entre la rivière de Gênes et l'ancien *Portus Lunæ*. Sa profondeur est de cinq milles italiens sur une largeur d'environ quatre milles. Du côté de la mer, il se rétrécit de façon à ne plus présenter qu'une ouverture de deux mille huit cents mètres, laquelle peut être facilement défendue à l'aide des nouveaux canons à grande portée.

Le port de la Spezzia est formé naturellement par les escarpements du mont Verugola, qui est une ramification de la



ARMÉE ABYSSINIENNE. - TROUPES VASSALES ET GARDES DU CORPS DU NÉGOUS, d'après des photographies. — Voir page 11.



JÉSUS-CHRIST ET LES PETITS ENFANTS, TABLEAU DE REMBRANDT, appartenant au musée de Londres. — Voir page 11

chaîne des Apennins. Il se trouve protégé contre presque tous les vents. Dans l'intérieur du golfe, on trouve cinq petites baies où les eaux sont assez profondes pour recevoir les vaisseaux de guerre.

La ville de la Spezzia compte environ 11,000 habitants; elle est assez régulièrement bâtie. On y remarque un grand hôpital et un couvent de capucins construit sur un rocher qui s'avance dans la mer.

Parmi les différents ouvrages qui concourent à la défense de ce port militaire, nous devons citer le fort du Varignano, où Garibaldi fut détenu pendant quelque temps à la suite des derniers événements d'Italie.

A. DARLET.

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Théâtre de Cluny : *les Sceptiques*, drame en quatre actes, de M. Félicien Mallefille. — MM. Laferrière, Larochelle, Angelo, Sairvier; Mmes Raucourt, De Sienne. — Théâtre-Lyrique : *la Jolie Fille de Perth*, opéra en trois actes et quatre tableaux, de MM. de Saint-Georges et Adenis, musique de M. Bizet. — MM. Massey, Lutz, Barré; Mmes Devriès et Ducasse. — Théâtre de la Gaîté : *les Treize*, drame en cinq actes et six tableaux, tiré du roman de Balzac, par MM. Ferdinand Dugué et Peaucellier. — M. Dumaine, Mmes Lia Félix et Clarence. — Variétés : *Paris Tohu-bohu*, revue en trois actes et quinze tableaux, de MM. Clairville, Sirandin et Blum. — MM. Thiron, Grenier, etc...; Mmes Saëns, Vernet, Tautin, Kid, etc... — Vaudeville : reprise de *Nos Intimes!* — MM. Félix, Delannoy, Parade; Mmes Fargueil, Bianca, Léonide Leblanc. — Opéra : Mlle Fioretti dans *la Source*.

M. Félicien Mallefille est un de ces vaillants de la grande époque romantique, qui ont conservé la foi et l'enthousiasme des anciens jours, qui sont demeurés fidèles au drapeau de l'art noble et élevé. Ce n'est pas seulement un talent, c'est un caractère. Jamais on ne l'a vu sacrifier au succès d'argent, jamais noyer sa personnalité dans la promiscuité des collaborations. Jamais non plus une œuvre n'est sortie de ses mains que complète, achevée, ciselée dans ses moindres détails. Fier de sa probité, de sa conscience et de sa valeur littéraire, il ne comprend pas d'intermédiaire entre lui et le public : sa susceptibilité s'accommode mal des comités de lecture et des réceptions conditionnelles. Je n'insiste pas davantage : j'en ai assez dit pour que l'on devine le malentendu par suite duquel *les Sceptiques*, au lieu de rester à la Comédie-Française, n'ont fait qu'y toucher barre. Mais ce que je ne me charge pas d'expliquer, c'est que la pièce une fois libre, l'Odéon ne se soit pas empressé de lui ouvrir ses portes et ait laissé à une scène secondaire l'honneur de lui offrir l'hospitalité. Il doit le regretter aujourd'hui. Le soir de la première représentation des *Sceptiques*, il semblait avoir abdiqué, et le petit théâtre de Cluny eût pu, sans être taxé d'usurpation, inscrire sur sa façade : Second Théâtre-Français.

La maladie morale qui sert de texte au drame de M. Mallefille a déjà défrayé plus d'un livre, depuis la *Confession d'un enfant du siècle* jusqu'à *M. de Camors*. Mais c'est la première fois, si je ne me trompe, qu'elle se produisait sous la forme, plus saisissante et plus directe, de l'incarnation théâtrale. L'entreprise était hardie, et le fait seul de l'avoir conduite à bien est la preuve d'un talent et d'une habileté qui sortent de l'ordinaire.

Les sceptiques que M. Mallefille met en scène appartiennent tous aux plus hautes régions sociales. Je vois déjà là un trait d'observation délicat et vrai. Dans le peuple et dans la bourgeoisie vous pourrez trouver, aussi bien qu'ailleurs, les vices du cœur humain, mais non les raffinements de l'esprit qui conduisent au scepticisme. Le scepticisme est essentiellement aristocratique, et c'est avec raison que M. Mallefille a choisi pour le personnifier, dans son expression la plus vive, le brillant duc Richard de Villepreneuse.

Parlez à Richard de la vertu, de l'amour, des devoirs de citoyen, des joies de la famille, vous le verrez hausser les épaules et jeter sur votre enthousiasme la douche de ses théories glaciales. De tous les sentiments qui élèvent l'âme, il ne lui en reste qu'un, celui de l'honneur, comme à M. de Camors. Il professe et il fait école. Son jeune cousin, Lionel de Tresignan, s'étudie à suivre ses traces et à imiter ses exemples : lui-même, le petit Lionel, a fini par déteindre sur un parvenu de la finance, un certain Landurel qui, en se frottant aux grands seigneurs et s'imprégnant de leurs vices, s'imagine être de leur monde et avoir part à leur soleil.

A vrai dire, Richard n'est qu'un sceptique de seconde main. Ses principes lui viennent de son ancien chef, le comte d'Aspremont, un vieux diplomate dont le cœur s'est bronzé, dès longtemps, au contact des intrigues de la politique : c'est dans son commerce que Richard a puisé ce mépris des hommes, ce reniement de toutes croyances qui ont perverti son sens moral et l'ont entraîné, sans même qu'il en eût conscience, à des actes indignes.

Au seuil de la jeunesse, il avait eu le bonheur de rencontrer l'amour d'une noble jeune fille que des malheurs de famille avaient réduite à l'humble condition d'institutrice. Pauline, — c'est ainsi qu'elle s'appelait, — s'est donnée à lui, sans regarder devant elle, faisant à sa passion litière de son avenir, de sa considération, de toutes les espérances de sa vie. Dans ce généreux sacrifice, le sceptique n'a vu qu'un calcul intéressé : « Pauline ne lui avait pas résisté, donc elle n'aurait pas résisté à d'autres, » et ce beau raisonnement a suffi pour mettre à néant ses illusions : il a abandonné la pauvre enfant et s'est cru parfaitement quitte envers elle en lui envoyant une somme de trois cent mille francs. La somme a été renvoyée. Vous vous figurez peut-être que le duc a été touché de cet acte de désintéressement? Allons donc! — Elle veut se faire épouser, s'est-il dit, et il s'est renfermé de nouveau dans son orgueilleux scepticisme, sans daigner même s'inquiéter du sort de sa victime.

Et cependant il n'a pu l'oublier entièrement, et le nom de Pauline prononcé devant lui agite sa conscience d'un trouble involontaire. Est-ce amour? est-ce remords? Nous allons bientôt l'apprendre.

Dix-huit ans se sont passés, et une circonstance imprévue vient mettre le duc en face de son ancienne maîtresse.

Il la retrouve mariée à son professeur en scepticisme, au comte d'Aspremont, mère d'une jeune fille de seize ans, mais séduisante encore et dans tout l'éclat d'une seconde jeunesse et d'une beauté nouvelle.

A cette vue, sa passion mal éteinte se ranime. Il s'humilie devant Pauline, il confesse son infamie, il sollicite, en même temps que son pardon, un retour au passé. La comtesse reste inflexible; elle finit cependant, devant la menace d'un scandale et d'un suicide, par accorder au duc un dernier rendez-vous.

Ce rendez-vous lui est fatal : une mantille, oubliée par mégarde, la trahit. Cette mantille appartenait à Blanche sa fille, et c'est la pure et chaste enfant que l'on commence par accuser. En vain elle se défend : Lionel, son fiancé, Lionel le sceptique, hésite à croire à sa parole. Mme Landurel, l'épouse infidèle dont Lionel avait secoué le joug, dissimule mal sa joie. Mais la comtesse ne peut laisser Blanche sous le coup d'un pareil soupçon, et devant tous, devant son mari lui-même, elle confesse à haute voix la vérité.

Et elle peut la confesser sans honte, car, avant d'accepter la main du comte d'Aspremont, elle avait voulu lui révéler le secret de sa vie passée, et le comte avait refusé de l'entendre.

Il n'a donc aucun reproche à faire à la comtesse; mais le coup qui le frappe n'en est pas moins terrible. Sa sécurité est détruite; il recueille bien amèrement les fruits qu'il a semés. Tel fonds qu'il fasse sur la vertu et la parole de Pauline, qui lui dit qu'un jour le duc ne reviendra pas pour triompher de ses résistances comme il en a triomphé déjà? Le duc a entendu : il comprend qu'il n'est qu'un seul moyen de sortir de ce cercle de fer que le doute trace autour de lui. Il se fait sauter la cervelle. « Maintenant, dit-il en expirant, vous serez sûr que je ne reviendrai plus. »

Lionel paye aussi son scepticisme. Blanche, à qui il a fait l'injure de douter d'elle, lui refuse sa main et prend pour mari un brave garçon, l'artiste Pierre Froment, qui représente, dans la pièce de M. Mallefille, la fermeté, l'honneur, la ligne droite, le devoir sans transaction et l'amour sans défaillance.

Quant à Landurel, il reste avec ses ridicules et sa femme, la douce amie de Lionel. C'est un châtiment comme un autre.

Tel est le dessin général de cette œuvre vigoureuse, mâle, d'une moralité saisissante, et dans laquelle je ne trouve à reprendre que quelques brutalités de détails et parfois une certaine tendance à l'emphase et à l'outrance. Le dialogue, d'un travail exquis et où éclatent, à chaque pas, des reparties étincelantes, ne laisse aussi à désirer qu'un peu plus d'aisance et de laisser-aller.

L'exécution est serrée : pas de digressions oiseuses ni d'épisodes inutiles. Les scènes, tour à tour gaies et dramatiques, se déduisent et s'enchaînent avec une inflexible logique. Parmi les premières, il faut citer un récit de Landurel où le comique se mêle habilement à l'intérêt; parmi les autres, la grande scène entre la comtesse et le duc, une de ces pages capitales où se révèle la main d'un maître.

Je vous dirais que la pièce est jouée comme elle l'eût été à la Comédie-Française que vous ne me croiriez pas; au moins l'a-t-elle été très-honorablement et même non sans éclat dans certaines parties. Laferrière a de la chaleur, de la verve et du brio. Larochelle représente le jeune et loyal artiste avec une cordialité sympathique et une sûreté de diction où l'on retrouve l'ancien lauréat du Conservatoire. Mlle Raucourt a fait preuve, dans Pauline, d'une émotion et d'une sensibilité communicatives. Mme de Sienne, dont l'Odéon n'utilise pas suffisamment le talent, a prêté au joli rôle de Blanche un charme, une distinction et une fierté patricienne qui lui ont valu le plus vif succès. Il ne faut pas oublier non plus deux nouveaux venus, M. Angelo, un jeune premier d'un extérieur agréable, et M. Sairvier, qui a donné une bonne physionomie au personnage de Landurel.

~~~ *La Jolie Fille de Perth* du Théâtre-Lyrique n'a guère de commun que le titre avec celle de Walter Scott. Ne lui demandez ni les combats, ni les rivalités de clans, ni les haines politiques et religieuses, ni les aventures, ni les récits légendaires, ni les détails de mœurs, ni le parfum montagnard, ni la couleur pittoresque du roman. C'est en vain que vous y chercheriez un *pibroch* ou une *claymore*, et à peine quelques *plaids* égarés sur les épaules des choristes vous apprennent-ils que la scène se passe en Écosse. Des personnages créés par Walter Scott le libretto n'a conservé que Simon Glover et sa fille, l'armurier Smith, le duc de Rothsay et la Bohémienne : encore sont-ils transformés au point d'être méconnaissables. Je ne prétends pas en faire un reproche à M. de Saint-Georges : j'ai voulu seulement mettre en garde ceux de mes lecteurs qui se proposeraient de voir la pièce du Théâtre-Lyrique contre une déception bien naturelle.

Aussi bien que les personnages, l'action est entièrement nouvelle. La situation sur laquelle elle roule n'est pas sans quelque rapport avec *les Mousquetaires de la Reine* et surtout avec *Mademoiselle de Belle-Isle*. Il s'agit ici encore d'un quiproquo qui met en péril l'honneur de l'héroïne. Le duc de Rothsay, un jeune prince débauché, se figure avoir obtenu les faveurs de Catherine Glover, la jolie fille de Perth, à laquelle s'est substituée, dans l'alcôve du jeune homme, une de ses anciennes victimes, une petite Bohémienne. Le fiancé de Catherine, l'armurier Smith, partage la méprise générale. Toutes les apparences se réunissent pour accabler la pauvre Catherine. L'impossibilité où elle est de prouver son innocence finit par ébranler son cerveau. Elle devient folle, et il faut, pour lui rendre la raison, que son fiancé, revenu de son erreur, lui offre le bouquet de la Saint-Valentin, accompagné d'une sérénade. La musique et les fleurs sont, comme on sait, un remède souverain dans les maladies mentales.

Tel qu'il est, et abstraction faite du roman de Walter Scott, ce poëme a de l'intérêt, du mouvement, et, ce qui est le point principal, il offre au compositeur de nombreuses situations musicales.

La partition de M. Bizet sera, selon toute probabilité, l'objet des jugements les plus opposés. Ceux dont l'oreille ne peut se faire, — et je suis du nombre, — à ce qu'on est convenu d'appeler *la mélodie continue*, reprocheront au jeune compositeur le dédain qu'il semble professer pour les motifs francs et bien arrêtés : ils l'accuseront aussi d'intervertir les rôles des éléments lyriques, et de placer, pour me servir d'un vieux cliché, le piédestal sur la scène et la statue dans l'orchestre. D'autres iront jusqu'à l'injustice : ils taxeront d'impuissance ce qui n'est peut-être que parti pris : ils ne verront dans l'emploi si fréquent de la mélopée qu'un moyen de masquer l'indigence des idées, un défaut de souffle et d'inspiration. Je crois que ce serait là une erreur. A côté de morceaux où le compositeur a été réellement trahi par la muse mélodique, — par exemple et pour n'en citer qu'un seul, l'air de bravoure chanté au premier acte par Mlle Devriès, — il en est d'autres, comme les couplets de Mlle Ducasse, le chœur des Bohémiens, celui de la Saint-Valentin, et le duo : *Saint Jean et mon bon droit*, qui semblent jaillis de source et venus d'un seul jet. Je remarque toutefois que la phrase musicale est plus vague dans les airs et les duos que dans les morceaux d'ensemble. Si c'est un système, il n'est pas justifié, et je conseille à M. Bizet d'y renoncer au plus vite.

Ce qu'on ne saurait refuser à l'auteur de *la Jolie Fille de Perth*, c'est la science de l'instrumentation, le fini du détail, le talent vraiment supérieur avec lequel sont traitées les parties d'orchestre. A ce dernier point de vue, à celui-là seulement, on pourrait presque considérer sa partition comme un chef-d'œuvre.

Le chœur des forgerons, par lequel s'ouvre la pièce, est vigoureux et coloré : il n'a que le tort de rappeler celui du *Trovatore*. Dans le reste de l'acte, je ne trouve guère à signaler que le duo entre Smith et Catherine, dont le chant se déroule sur un accompagnement délicieux, et un quatuor large et bien rhythmé.

Le second acte est le meilleur des quatre. Le chœur de la patrouille est joli; pourquoi faut-il qu'on pense involontairement à celui de *Lalla Roukh* ? Ce qu'il faut louer sans restriction, c'est la bacchanale, pleine de verve et d'entrain, et surtout le chœur si original des Bohémiens, où M. Bizet a reproduit avec un rare bonheur les mélopées plaintives des gitanos. C'est, à mon sens, le diamant de la partition. J'ai déjà parlé des couplets de Mlle Ducasse, très-fins, très-délicats et accompagnés d'une manière piquante par les instruments à cordes. La sérénade de Smith sous les fenêtres de Catherine est agréable, mélodie à part. Enfin, la grande scène dramatique, admirablement chantée par Lutz, a été couverte d'applaudissements, et elle le méritait.

Je passe rapidement sur le troisième acte. Le duo d'amour : *Rappelez-vous*, emprunte toute sa valeur à l'accompagnement, qui ne le cède en rien à celui du duo du premier acte. Le finale, d'un beau caractère, produirait le double d'effet s'il était raccourci de moitié.

Le dernier acte se divise en deux tableaux. C'est dans le premier que se place le chœur de la Saint-Valentin, une fraîche, mélodique et franche inspiration, comme je voudrais en voir plus souvent dans la partition de M. Bizet. Le second contient le magnifique duo du défi, que j'ai déjà signalé plus haut, et l'air de la *Folie*, dont le succès m'a paru revenir à l'interprète bien plutôt qu'au compositeur.

Maladetta musica ! s'écriait Mme Grisi la première fois qu'elle eut à déchiffrer la partie de *Don Juan*. Qu'ont dû dire les artistes du Théâtre-Lyrique quand il a fallu se prendre corps à corps avec la musique de M. Bizet? Peu commode en effet cette musique, et hérissée de difficultés pour les voix. Il faut en savoir d'autant plus de gré aux interprètes de s'en être aussi bien tirés. Massy a une véritable voix de ténor, fraîche, bien timbrée, qu'il conduit habilement. Lutz, le mieux partagé par le compositeur, enlève superbement sa scène d'ivresse. Barré a chevroté contre son habitude, et je ne puis lui adresser aujourd'hui les mêmes compliments que pour *Cardillac*.

Mlle Devriès a déjà la sûreté magistrale d'une virtuose consommée. Ses trilles et ses vocalises sont d'une hardiesse incomparables. Comme actrice lyrique, elle s'est fait remarquer par la façon dramatique dont elle a dit sa scène de folie. Cette création la place définitivement au premier rang parmi nos artistes lyriques.

Mlle Ducasse a très-gentiment joué et chanté son rôle de Gitana.

~~~ Des hommes énergiques, habiles, braves, impitoyables au besoin, associant leur intelligence et leurs forces pour vaincre les résistances, surmonter les obstacles, et la mise ainsi payée par un dévouement mutuel que rien ne rebute, n'épouvante ni ne lasse, marchant pour ainsi dire à la conquête du monde, l'asservissant à leur ambition, à leurs passions, à leurs vengeances, voilà une donnée entièrement faite pour réussir au théâtre. Et si le mystère plane sur ces hommes qui ont pris pour devise : *un pour tous, tous pour un*, s'ils luttent contre la société, comme enveloppés d'une nuit qui les rend plus redoutables, l'intérêt va croître encore, et les chances de succès grandir. Aussi, de cette

donnée-là, plus d'un drame est-il déjà sorti, et MM. Ferdinand Dugue et Peaucellier n'ont-ils pas tenté une entreprise nouvelle et sans précédents. *Les Treize* de Balzac avaient-ils déjà été mis sur la scène? Mes souvenirs ne me permettent pas de dire oui ou non en toute assurance; mais il était certainement tout simple que l'idée vînt à quelqu'un de les y mettre.

Nous retrouvons à la Gaîté, Ferragus, Armand de Montriveau, de Maulincourt, de Ronquerolles, la duchesse de Langeais, Mme Desmarets, la comtesse de Serisy, et, bien effaces, de Marsay et Lucien de Rubempré. La haine de Ferragus, l'amour de Montriveau pour Mme de Langeais, voilà, si vous me passez le mot, les deux pôles de la pièce.

La colère et le dépit de la duchesse dont Paul Desmarets a rebuté la passion et qui veut se venger en perdant l'innocente femme de celui dont l'indifférence l'a outragée; — Ferragus se révélant à Mme de Langeais, faisant se dresser tout à coup devant elle l'ombre effrayante des *Treize* et la menaçant d'un châtiment terrible si elle persiste dans ses sinistres projets; — Paul Desmarets surprenant le secret de la naissance de sa femme qui est la fille de Ferragus, l'ancien forçat, et de Mme de Navareins, la mère de la duchesse; —la malheureuse, obligée de choisir entre son mari et son père, et le cœur déchiré, hésitant entre ses deux amours, et ne trouvant pas la force d'immoler l'un ou l'autre; — Montriveau désespéré des résistances que Mme de Langeais oppose à sa passion et la livrant à la justice des Treize; — le bourreau, sous les traits de Ferragus, s'avançant un fer rouge à la main pour la marquer au front, et Mme Desmarets, qui s'est refugiée dans un couvent, apparaissant vêtue en sœur de charité entraînant sa sœur et la sauvant; — plus tard, alors que Ferragus a disparu et qu'on ne sait plus rien de sa destinée, ses compagnons et ceux de Montriveau réunis sous les ordres du general au pied d'une falaise que baigne l'Océan, et s'apprêtant à escalader le rocher pour enlever du couvent qui en couronne la cime la duchesse de Langeais qu'ils y savent cachée; — Ferragus survenant tout à coup, revendiquant pour sa vengeance Mme de Langeais, gravissant la falaise, au bruit d'un glas qui sonne une agonie, pour aller saisir sa proie, redescendant pâle et désespéré la duchesse entre ses bras, la remettant vivante à Montriveau pour obéir au dernier vœu de sa fille qui vient d'expirer dans le couvent, et enfin, demeuré seul, s'agenouillant, Titan foudroyé, sur un écueil et courbant la tête sous la main divine : — telles sont les principales situations du drame. C'était assez, même sans le magnifique décor, si fantastique et si grandiose, sur lequel la toile tombe, pour décider son succès. Ce succès a été grand, considérable, unanime. L'intérêt du drame, c'est tout dire, ne le cède en rien à celui du roman. Dès le lever du rideau, il s'empare du spectateur, et de péripéties en péripéties, le conduit, sans lui laisser le temps de respirer, jusqu'au dénoûment. Plus heureux que Shakspeare auprès du public de la Gaîté, Balzac, ses collaborateurs aidant, sera certainement applaudi plus de cent fois de suite.

Dumaine-Ferragus, tour à tour commissionnaire, domestique de grande maison, grand seigneur portugais, médecin, quand il n'est pas lui-même et Ferragus tout simplement, a été railleur, pathétique, terrible et tendre, menant le drame aisément et de haute main. Mlle Lia Félix dit à merveille son rôle, très-correctement et très-sobrement. Elle a eu les notes justes du dédain et de la colère chez une grande dame. Dans les scènes de passion et d'énergie, elle a littéralement électrisé la salle. Ceux à qui il a été donné de voir Rachel se disaient en sortant que la grande tragédienne n'était pas morte tout entière. Mme Clarence — Clémence Desmarets — a été très-gracieuse et très-touchante.

~~~ Bien m'en a pris de remettre à huitaine le compte rendu de *Paris tohu-bohu*. Entre nous, la pièce avait été un peu cahotée le premier soir; mais grâce à d'habiles coupures elle s'est vigoureusement relevée, et je puis maintenant, en toute sûreté de conscience, constater une réussite. Ce qu'on voit dans cette lanterne magique, vous le devinez de reste : l'Exposition, Adah Menken, Sothern, *Robinson, Monsieur de Camors, Antony, l'Œil crevé*, les lutteurs, la femme masquee, *Marlborough, les Mémoires de Finette,* les succès, les *fours* et les ridicules de l'année, le tout panaché de frais visages, de chevelures luxuriantes, de pieds mutins, d'épaules et de jambes également décolletées. De ce tohu-bohu se détachent deux scènes vraiment comiques, la parodie d'*Antony*, representée par une lutte entre l'Amour et l'Hymen, et le déménagement du *Siècle* avec les marchands de vin en tête du cortége, la cage aux canards dans le milieu, et en queue la statue de Voltaire. On a ri, vous jugez! Toute la troupe a donné, Thiron et Grenier, Hittemans et Blondelet, Guyon et Boulangé, Hamburger et Gerpré, puis l'escadron volant de toutes les beautes de l'endroit; dans la vieille garde, Mmes Aline Duval, Tautin, Lucile Durand; dans la jeune, Mmes Vernet, Saens, Garait, Kid, Julia H, Legrand, Veron, la dernière venue et non pas la dernière, et quand je me demande qui je dois citer à l'ordre du jour, je ne puis que repéter avec le public : Tous! tous!

~~~ Au Vaudeville, *le Fils aîné,* malgré ses qualités réelles, n'a eu qu'une existence éphémère. *La Violette pour deux* etait déjà fanée dès le premier soir, et M. Harmant a dû songer à renouveler son affiche. Il n'a eu pour cela qu'à puiser dans son riche répertoire. Son choix est tombé sur *Nos Intimes!* de Sardou, et l'accueil qui vient d'être fait à cette heureuse reprise lui a donné raison. Il est des pièces dont toute la valeur consiste dans l'actualité et qui n'ont, pour ainsi dire, que la beauté du diable. Il n'en est pas ainsi de *Nos Intimes,* comedie vivante, profonde, qui repose, non sur la critique d'un ridicule passager, mais sur l'observation même du cœur humain. C'est une analyse psychologique, animée par la baguette d'un enchanteur dramatique. Jamais, en effet, plus que dans *Nos Intimes*, Sardou n'a déployé cette puissance, cette sûreté, cette science des effets qui ont fait de lui un des maîtres du théâtre contemporain. La fameuse scène du troisième acte n'a été depassée en audace ni par d'autres ni par lui-même, et l'autre soir elle a encore remué la salle comme aux premiers jours.

Une des bonnes fortunes de cette œuvre remarquable, c'est d'être admirablement montée. Mlle Fargueil y justifie, mieux que partout ailleurs, le jugement des critiques — un peu exagéré peut-être, — qui la proclament la première comédienne de Paris. Félix fait siffler son fouet de satiriste à la Desgenais, avec l'éclat que vous savez. Delannoy, qui remplace Numa, n'a pas la bonhomie placide de son prédécesseur; mais il amuse par des qualités différentes. Parade apporte à la composition de son personnage sa conscience et sa finesse habituelles. Dans des rôles de second plan, Mlle Bianca fait admirer sa grâce piquante, et Mlle Léonide Leblanc, qui joue le petit jeune homme, donne à regretter que des préoccupations mondaines nous aient privés trop longtemps de son charmant talent de comédienne.

~~~ Mlle Fioretti a débuté lundi dans *la Source,* que la Salvioni mimait avec beaucoup de talent, et où triomphait, l'été dernier, la Granzow. C'était la première fois que Mlle Fioretti dansait un grand rôle, et son succès a été des plus brillants. Depuis fort longtemps les étoiles de la danse qui avaient jeté le plus d'éclat à Paris s'étaient levées dans le ciel brumeux de la Russie ou de l'Allemagne, ou dans le ciel radieux de l'Italie ou de l'Espagne: nos premières danseuses nous venaient à peu près de tous les bouts du monde. Voici une danseuse qui est bien nôtre; elle est née, elle a grandi à l'Opéra, et peu à peu, modestement, sans bruit, sur la pointe de son pied léger, elle est montée au premier rang. La soirée de lundi a été une victoire pour Mlle Fioretti. Dans le second acte surtout, elle a eu à la fois de la hardiesse, une correction merveilleuse, et infiniment de grâce, de mutinerie et d'esprit. De l'esprit, j'ai dit le mot : une danseuse, quand elle en a, sait le montrer dans son sourire, dans son geste, et jusque dans ses pieds. Voilà qui est fait, la jeune ballerine a conquis l'autre soir ses titres de noblesse; on dira desormais *la Fioretti*. Dans la salle et sur la scène, on a été heureux de faire fête en même temps à l'artiste et à l'enfant de la maison.

~~~ Il me resterait encore, pour liquider mon arriéré, à vous parler du nouveau triomphe que vient de remporter le maestro Offenbach avec sa *Geneviève de Brabant*, mais il y a un terme à tout, même à une chronique théâtrale. *Sat prata biberunt.*

GEROME.

LE NÉGOUS THÉODOROS

ET L'ARMÉE ABYSSINIENNE

Il est assez difficile, au milieu de tous les récits qui circulent, de démêler quel est le vrai caractère du negous Theodoros. On nous le montre aujourd'hui s'abandonnant à toutes les fantaisies les plus étranges que puisse suggérer l'abus de la toute-puissance. C'est entouré de lions rugissants qu'il donne ses audiences dans ses palais de Magdala et de Gondar. On raconte aussi que, devant le jour à une pauvre femme qui gagnait péniblement sa vie en vendant un purgatif nommé kousso, il songea qu'une extraction si humble n'était plus digne du rang suprême auquel il était parvenu à force de courage, de cruauté et d'intrigues; il décréta donc un beau matin qu'il descendait en ligne droite de Salomon et de la reine de Saba, et que tous ses sujets et vassaux devaient, en conséquence, le considérer comme le souverain légitime de Jerusalem. Nous n'avons pas besoin de revenir sur la demande en mariage qu'il adressa à la reine Victoria, sur l'emprisonnement de MM. Rassam et Cameron, ni sur les diverses autres circonstances qui ont décidé l'expédition anglaise en Abyssinie.

Au temps où Theodoros se montrait bienveillant pour les Européens, on vantait, au contraire, son caractère chevaleresque, ses idées civilisatrices, et l'on annonçait qu'à cet homme de génie les populations de l'Afrique centrale devraient leur régénération.

Une photographie, qu'un missionnaire arménien est parvenu à se procurer, permet à *l'Univers illustré* de publier le premier portrait authentique du négous d'Abyssinie. On peut constater que Théodoros est dans la force de l'âge; il a la prestance guerrière; ses traits portent l'empreinte de l'orgueil et de l'énergie. On prétend que son caractère n'est devenu cruel qu'à l'époque où il perdit sa première femme, qu'il adorait, et ses deux confidents intimes, Bell et Peauwden.

Théodoros excelle dans le maniement des armes; et parmi les Arabes, si bons cavaliers pourtant, il n'en est pas un seul qui le surpasse dans l'art de dompter et de conduire un cheval. Il aime à donner, devant les Européens, des preuves de son adresse et de sa vigueur, sautant à cheval sans se servir des étriers, ou bien bondissant à terre sans arrêter sa monture lancée au grand galop.

Les gardes du corps forment la partie la plus solide de l'armée du négous. Ils sont très-bien équipés. C'est pour eux que Theodoros entasse dans ses arsenaux toutes les armes européennes qu'il peut acheter, ainsi que celles qu'il fait fabriquer dans ses États. Il possède aussi une artillerie, mais composée seulement de pièces légères de montagne. Les gardes du corps sont armés de mousquets ou de fusils à deux coups. Les autres troupes de l'armée, qui sont recrutees parmi les tribus vassales, possèdent des lances et des boucliers, dont elles se servent avec une grande habileté Leurs officiers seuls ont des armes à feu.

Les Abyssiniens sont braves et montrent un goût prononcé pour le service militaire. Ils ne se sont pas encore mesurés en bataille rangée contre des troupes regulières européennes, mais il est permis de supposer qu'ils ne pourront pas résister à la supériorité de la tactique et de l'équipement. Les journaux anglais assurent que les ennemis les plus dangereux de l'armée anglaise ne sont pas les soldats de Théodoros, mais bien plutôt les fatigues et les privations sous un climat meurtrier.

R. BRYON.

UN REMBRANDT

« Alors quelques-uns lui présentèrent de petits enfants, afin qu'il leur imposât les mains et qu'il priât pour eux; mais les disciples les en reprenaient.

« Et Jésus leur dit : « Laissez venir à moi les petits en-
« fants et ne les en empêchez point : car le royaume des
« cieux est pour ceux qui leur ressemblent. »

Tel est le passage bien connu de l'Évangile que Rembrandt a mis en action dans le magnifique tableau dont nous offrons une reproduction à nos lecteurs.

Comme à son ordinaire, le grand artiste hollandais ne s'est pas fort soucié de la couleur locale. Ses personnages bibliques sont de purs Hollandais, et des Hollandais, qui mieux est, vêtus à la mode de son temps. Si le peintre toutefois n'a pas idéalisé son sujet, il ne lui a rien donné de vulgaire. L'expression du Christ penché vers l'enfant, celle de la petite fille embarrassée et craintive que sa mère pousse de la main vers le Sauveur, ont un accent de verité et de simplicité remarquable.

Des toiles du maître, celle-ci est une des rares où il ait donné à ses personnages la grandeur nature. L'original mesure sept pieds deux pouces de hauteur sur cinq pieds de large, et ne porte ni date ni signature. Il n'y a pas néanmoins à douter de son authenticité. Cette œuvre remonte évidemment à l'époque où l'artiste était dans toute la maturité de son talent. Un de nos critiques d'art les plus compétents, M. Bürger, lui assigne pour date 1650.

Ce tableau est aujourd'hui une des pièces capitales du musée de Londres. Après être resté pendant plusieurs générations dans la galerie des comtes de Schonborn, dans les environs de Vienne, il a été acheté, en 1866, par un amateur d'Aix-la-Chapelle, qui le revendit immédiatement aux Anglais pour le même prix qu'il l'avait payé : 175,000 francs.

HENRI MULLER.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

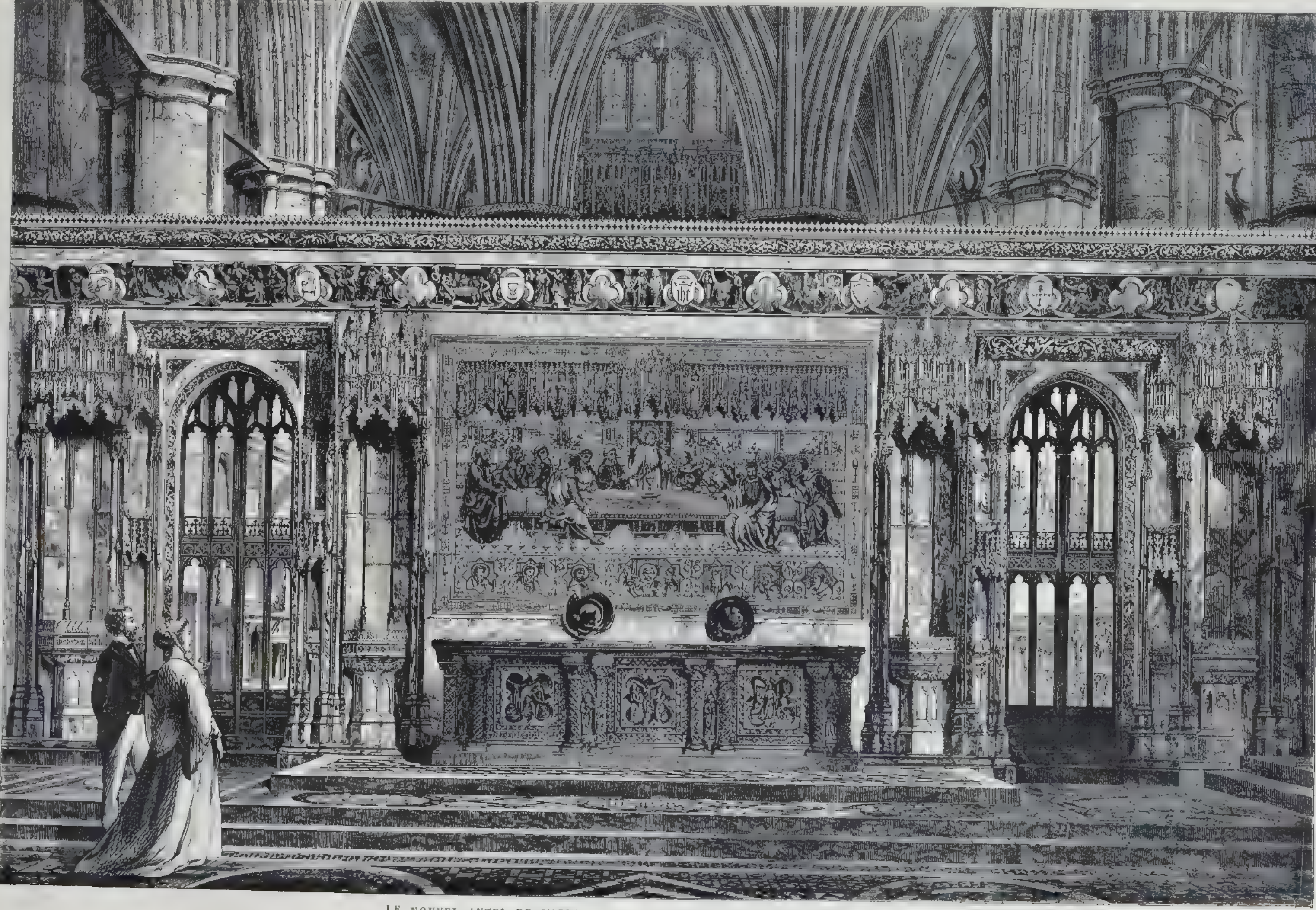
Le nouvel an. — M. de Montbazon. — Le cardinal Giraud. — Jobert de Lamballe. — Trousseau. — Velpeau. — George Kastner. — M. Van Bosch. — Son *Recueil sur les Tulipes*. - Commencement de l'année dans tous les pays et à toutes les époques.

Nous voici à l'an qui vient, écrivait à son fils M. de Montbazon, un trente et un décembre, de je ne sais plus quelle année du XVIIIe siècle. En exprimant ainsi avec quelle rapidité une année succédait à une autre, il résumait en six mots comiques cette belle et sérieuse pensée, que plus tard le cardinal Giraud devait développer du haut de sa chaire épiscopale.

« Les jours succèdent paisiblement aux jours, sans nous avertir de leur fuite, parce qu'ils se ressemblent et qu'ils trompent notre attention par cette ressemblance. Vienne une de ces grandes époques qui marquent la distance parcourue; à leur retour subit, l'attention se réveille, ou plutôt ce n'est plus l'attention, c'est de la surprise, c'est presque de l'effroi. Quoi! elle est déjà évanouie, cette année qui ne faisait que de naître, et ce ruisseau de jours s'est écoulé si vite dans l'océan de l'eternité! »

L'année 1867, qui vient de se clore, laisse dans la science de tristes épaves. Elle a détruit d'un dernier souffle l'intelligence déjà à demi éteinte, hélas! d'une grande célébrité contemporaine qui, dans une heure de paradoxe, avait professé que la vie de l'homme se prolongeait toujours au delà des limites restreintes qu'on lui assignait à tort. M. Flourens est mort à l'âge qu'il assignait comme les dernières limites de l'âge mûr et les premières étapes de la vieillesse. Cette funèbre liste se complète de Jobert de Lamballe, de Trousseau, de Velpeau, de George Kastner, l'un, suivant une expression qu'il affectionnait, mourant goutte à goutte; les autres frappés subitement, quand tout leur presageait encore un long avenir de travaux et de renommee.

Kastner, qui ne comptait que cinquante-six ans, était plutôt un archéologue qu'un musicien. Il consacrait laborieusement sa vie à des recherches patientes, à des études de longue haleine telles qu'en permettent seules une grande fortune, une indépendance absolue des preoccupations matérielles de la vie, et une vaillance à toute épreuve. Il se levait avant le jour et, pieusement secondé par Mme Kastner, il rassemblait des matériaux inconnus de tous et qui, réunis, jetaient sur les questions qu'il traitait un jour nouveau et inattendu. Ses *Chants populaires* et sa *Syrène* sont des œuvres dignes d'un bénédictin. C'était en outre un homme doux, modeste, obligeant, esclave des devoirs qu'il s'imposait, poussant la conscience jusqu'au scrupule et aimé de tout ceux qui le connaissaient. Sa conversation, soulignée par un léger accent alsacien dont il n'avait jamais pu se debarrasser, prenait de cet accent même je ne sais quoi



LE NOUVEL AUTEL DE L'ABBAYE DE WESTMINSTER, d'après une photographie. — Voir page 14.

de neuf et de fin qui ajoûtait à son charme. Enfin, ses amis pouvaient lui dire, sans jamais craindre de le trouver en défaut, ce que le poëte Casimir Delavigne disait à son frère Germain : « Viens ici, que je te feuillette. »

Les Pays-Bas, de leur côté, ont perdu le seul grand amateur qui peut-être conservait encore le culte des tulipes, si passionnément développé autrefois sur les bords du Zuyderzée et aujourd'hui à peu près disparu.

On doit à M. Van Bosch un volume tiré à très-petit nombre, devenu déjà une rareté bibliographique, et consacré tout entier à sa fleur favorite.

On y apprend que plusieurs espèces de tulipes croissent naturellement en Europe. L'une d'elles, la tulipe des bois (*tulipa sylvestris*), existe même dans les environs de Paris. Sa fleur est légèrement odorante. On la trouve à Saint-Cloud, dans le parc de Grignon, dans la forêt de Bondy et dans les vignes de Charly. A des époques intermédiaires elle surgit dans les environs de Chartres.

Les contrées méridionales et surtout la Provence en possèdent une dizaine d'espèces, dont les principales sont la tulipe de Cels, la tulipe gallique, la tulipe œil-de-soleil et la tulipe de Gesner.

La tulipe de Cels hante les environs de Nîmes, de Toulon, de Montpellier et de Narbonne. Ses fleurs sont, à l'intérieur, d'un jaune peu foncé, et d'une teinte rougeâtre à l'extérieur. Elle répand une odeur agréable.

La tulipe gallique a pour habitation la Provence, et donne des fleurs jaunes au dedans et verdâtres à l'extérieur.

La tulipe œil-de-soleil (*tulipa oculis solis*) croît en Provence, en Languedoc et en Gascogne. Les pétales, d'un rouge éclatant, portent à leur base une grande tache oblongue, d'un violet noirâtre et bordée d'une zone jaunâtre.

LA VIE ET LES MŒURS DES ANIMAUX. — LES POISSONS, LES REPTILES ET LES OISEAUX,

Par M. LOUIS FIGUIER

LES MERVEILLES DE LA SCIENCE, par le même. — Voir page 15.



PÊCHE DU THON À LA MADRAGUE, SUR LES CÔTES DE PROVENCE.



LABBE OU STERCORAIRE.



DRAGON VOLANT.

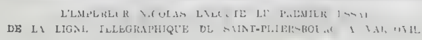


TOUCAN À GORGE JAUNE.



MORT DE HANNAH GREENER PENDANT L'INSPIRATION DES VAPEURS DU CHLOROFORME.





L'EMPEREUR NICOLAS EXÉCUTE LE PREMIER ESSAI DE LA LIGNE TÉLÉGRAPHIQUE DE SAINT-PÉTERSBOURG À VARSOVIE.

Les fleurs de la tulipe de Gesner ou des fleuristes (*tulipa gesneriana*), dans l'état de nature, sont ordinairement d'une couleur uniforme, souvent jaune ou rougeâtre et quelquefois d'un brun plus ou moins foncé. On en obtient par la culture des espèces tellement variées que le caractère primitif de leur type disparaît complétement pour faire place à des couleurs plus vives et plus riches, et même à des formes différentes.

Elle croît naturellement en Provence, en Italie et dans plusieurs autres contrées de l'Europe méridionale; mais elle provient de l'Asie Mineure et du Levant.

On ne connut guère en France les tulipes qu'en 1620, quoique déjà depuis plusieurs années on les cultivât en Belgique.

En effet, dès 1575, Carolus Clusius (Charles de l'Écluse), botaniste distingué de l'époque, en envoya de Vienne à Tournai plusieurs bulbes, en en recommandant la culture. Cette culture devint aussitôt une passion qui alla jusqu'à la frénésie. On multiplia les variétés par des semis intelligents, et bientôt certaines especes nouvelles s'achetèrent jusqu'à quatre mille florins.

En France, on se montra plus modéré; cependant la passion y alla assez loin pour que l'expression de *fou tulipier* devînt proverbiale et pour que plusieurs amateurs payassent des tulipes d'une partie de leur fortune. A Lille, par exemple, un de ces amateurs, voulant posséder à tout prix une variété rare, donna pour une bulbe de tulipe une brasserie qui porte encore aujourd'hui le nom de *Brasserie de la tulipe*.

Le baron de Melicoq a publié, en 1859, un mémoire sur les *turlepains ou turlepas*, c'est-à-dire sur les tulipes offertes au gouverneur de Lille.

Ce mémoire, entre autres détails relatifs à l'importance et au prix des tulipes au XVII[e] siècle, contient le document suivant emprunté aux memoriaux de l'Hôtel de ville de Bethune :

« 1629. A Pierre du Rietz, potier de terre, demourant au faulxbourg de Gollerive de ceste ville, luy a esté payé vingt quatre florins, pour avoir moulé deux douzaines de potz à fleurs, de diverses couleurs, envoiez à monseigneur le comte de Saincte-Aldegonde, gouverneur général du pays d'Artois.

« A Hugues Hue, marchant et nagaires eschevin de ceste ville, dix huict florins, pour vente et livraison par luy faicte de plusieurs et diverses sortes de plantes.

« A Simon Pusch, aussy marchant, pour vente comme dessus de semblables plantes envoiees audict seigneur comte, trente sept florins.

« A Nicollas d'Assonval, présentement eschevin, vingt quatre florins, pour vente de *plusieurs sortes de turlepains*.

« A Jehan Le Mire, carlier (charron), pour avoir livré une mande dedans laquelle ont esté lesdicts turlepas, XV s.

« Une boitte pour mettre les plantes ci-dessus spécifiées, XV pattars.

« La dépense, y compris le port, s'élève à CXI escus. »

L'edition de 1650 du *Dictionnaire de Furetière*, tome III, parle de la tulipe dans les termes suivants :

« Tulipe, s. f., fleur printanière *qui croist en forme de petit calice*, et qui est agréable à cause de la diversité de ses couleurs. Il y a en ce siècle une estrange manie des curieux pour les tulipes ; ils ont estimé leur beau carreau de tulipes des quinze ou vingt mille francs. Ils leur ont donné plusieurs noms, selon leur caprice, tant en géneral qu'en particulier. En général, les *bolsuels*, les *veufves*, les *paletots*, les *suisses*, etc.; en particulier, l'*Amidor de la belle espèce*, l'*Erimanthe*, l'*Hercule*, etc. Les tulipes de graine sont celles que l'on sème pour avoir de belles couleurs et fantasques; d'autres, qui viennent d'un cajeu ou d'un morceau de l'ognon qui se separe, sont celles qui deviennent panachées. *Ils appellent les étamines de petites parties de la fleur qui sont posées de travers sur la pointe des petits brins qui partent du fond de la tulipe*. Ce mot est venu de Turquie, aussi bien que la fleur, où on l'appelle *tulipant*, a cause de la ressemblance qu'il a avec la figure du tulbant, que nous appellons ici *turban* (Ménage). Thevenot dit que la tulipe est la fleur la plus commune des prez en Tartarie, où on la nomme *labe*. »

En Orient, l'epoque de la floraison des tulipes, dit M. Van Bosch en terminant son livre, est une grande fête appelee *thoulibans*. Ce jour-là, on orne et on pare, des tulipes les plus belles et les plus éclatantes, les galeries du palais du sultan, et on les dispose sur des gradins, entremêlees de glaces et de lumières

En Perse, dans le langage des fleurs, la tulipe est le symbole de l'amour parfait.

Après avoir parle de l'année morte, disons un mot de l'annee qui a commencé le premier janvier.

Le premier janvier n'a pas toujours été le jour où l'année commençait, et il ne jouit même de ce privilege que depuis une epoque relativement recente.

Les Égyptiens, les Chaldeens, les Perses, les Syriens, les Phéniciens, les Carthaginois et les Juifs commençaient l'année à l'équinoxe d'automne

Celle des Romains commençait à l'équinoxe du printemps lors de Romulus, au solstice d'hiver depuis Numa. Les anciens peuples du Nord commençaient leur annee au solstice d'hiver. Ces peuples, connus sous le nom de Scandinaves, et depuis distingues en Cimbres, Teutons, etc., avaient une année lunaire subdivisée selon les saisons. Pour l'accorder avec l'année solaire, ils intercalaient un mois toutes les fois que les chefs des Druides leur en demontraient la necessité. Leurs mois étaient divises en semaines : les mois et les jours portaient le nom de leurs instruments aratoires ou de leurs occupations rurales. Dans leur comput, au lieu de jour, ils employaient le mot nuit

Les mahometans ne commencent point leur année à une epoque déterminée ; les Siamois la commencent au solstice d'hiver.

Chez ces peuples, et chez la plupart de ceux qui habitent les Indes orientales, l'année est lunaire et commence au premier quartier de la lune la plus proche du mois de décembre; elle se divise en vingt-deux mois de vingt-neuf et trente jours, et le mois en semaines de sept jours.

L'année, chez les Péruviens, commençait au solstice d'hiver, et à l'équinoxe du printemps chez les Mexicains. L'année des premiers était lunaire et divisée en quatre parties égales, portant le nom de leurs quatre principales fêtes instituées en l'honneur des quatre divinités allégoriques des saisons. Les seconds avaient une année de 360 jours et cinq complémentaires; elle était divisee en dix-huit mois de vingt jours, et comme les nations européennes, ils avaient, dit-on, leur année bissextile.

Les Anglais commencèrent au solstice d'hiver (21 décembre) leur annee civile : jusqu'en 1752; alors ils commencèrent leur année légale à l'équinoxe du printemps (21 mars) ; et bientôt un bill la reporta au solstice d'hiver.

Les Espagnols, les Portugais, les Hollandais, les Allemands, commencent également au solstice d'hiver.

Le commencement de l'année a varié plusieurs fois en France. Selon Grégoire de Tours et Fredégaire, il paraît que le nouvel an des premiers siècles de la monarchie fut quelquefois daté de la Saint-Martin. Cependant, en général, on peut dire que l'année commençait sous la première race au 1[er] mai; c'était le jour où l'on passait les troupes en revue : le gouvernement était alors tout militaire.

Sous la seconde race, l'année commença au solstice d'hiver, c'est-à-dire à Noël; c'était l'année des clercs, les seuls alors qui sussent lire.

Sous la troisième race, l'usage de commencer l'année à Pâques prévalut sur tous les autres, quoique le moindre de ses inconvénients fût de donner à chaque année un nombre inégal de jours; les limites de cette inégalité n'étant pas moins de trente-trois jours, le comput par la Pâque faisait commencer l'année près de trois ou quatre mois après l'usage actuel. La confusion était grande sur ce point, non-seulement d'État à État, mais encore de province à province. L'autorité royale intervint enfin, et un édit de Charles IX, du mois de janvier 1563, confirmé par la déclaration du même roi, donnée le 4 août suivant à Roussillon en Dauphiné, ordonna que tous les actes publics seraient datés en commençant l'année au premier janvier. Cette mesure, malgré son évidente utilité, trouva cependant dans le parlement de Paris une violente opposition.

L'édit qui prescrivait ce changement porte la date de 1563, et aurait dû être adopté au 1[er] janvier 1564; mais il n'en fut pas ainsi : le parlement, qui tenait aux anciennes coutumes, adressa des remontrances et n'enregistra pas l'édit. Cette formalité ne fut remplie que le 22 décembre 1564, par suite de la déclaration de Roussillon ; l'année 1564 finit donc avec le 31 décembre, et l'année 1565 dut commencer le lendemain, 1[er] janvier. Mais le roi seul se conforma à cette manière de compter, et l'imposa dans les actes à ses secrétaires et aux secrétaires d'État; le parlement, au contraire, continua l'ancien usage, à la faveur de ses remontrances, et il en résulta que des actes royaux, dates du mois de janvier 1565, furent enregistrés à la date du mois de janvier 1564.

Ainsi, pour l'intervalle qui s'est écoule de 1565 à 1566, l'année des actes royaux commença avec le 1[er] janvier 1565, tandis que les actes du parlement ont seulement commencé l'année 1565 à Pâques ou au 22 avril de la même année.

Le calendrier républicain a duré moins de quatorze ans. Sa quatorzième annee, commencée le 23 septembre 1805, finit le 31 décembre suivant, qui répondait au 10 nivôse an XIV. Un senatus-consulte du 21 fructidor an XIII retablit le calendrier grégorien, à compter du 1[er] janvier suivant (1806).

Ainsi, en resumé, plaçant vers 420 l'origine de la monarchie française, on peut dire que l'année a commencé en France : au 1[er] mai, depuis le premier établissement des Francs jusqu'à l'avénement de la deuxième race (de 420 à 752) pendant 332 ans; à Noël, sous la seconde race, depuis 752 jusqu'à Hugues Capet (752-987), pendant 235 ans; à Pâques, depuis 987 jusqu'à l'ordonnance de Charles IX (987-1563), pendant 580 ans; au 1[er] janvier, depuis 1563, jusqu'à l'etablissement du calendrier républicain en 1792, pendant 229 ans; au 1[er] vendémiaire, depuis l'établissement de ce calendrier jusqu'au senatus-consulte du 21 fructidor an XIII, qui retablit le calendrier gregorien, pendant 13 ans

SAM. HENRY BERTHOUD.

LES TRAVAUX DE WESTMINSTER

On s'occupe depuis quelque temps à Londres de réparer la clôture du chœur de la vieille abbaye de Westminster. La gravure que nous publions à ce sujet peut faire juger de l'importance des travaux. Cette partie de la clôture avait eté autrefois defigurée par l'adjonction d'un autel de marbre dont la reine Anne avait fait présent à l'abbaye. En 1821, l'autel fut enlevé, mais pour faire place à un autre qui ne deparait pas moins le monument.

Un goût plus pur a présidé cette fois aux nouvelles restaurations, entreprises sous la direction de M. Gilbert Scott. On évalue que les travaux, non terminés encore, ne coûteront pas moins de 6,000 livres (150,000 francs). Le retable, dont le modèle seul est posé actuellement, pour qu'on puisse juger de son effet, doit être exécuté très-richement, pour s'harmoniser avec la brillante mosaïque exécutée par Salviati, sur les dessins de MM. Clayton et Bell. Cette mosaïque représente la Cène ; les personnages y sont presque de grandeur naturelle.

Le nouvel autel est en bois de cèdre, avec une jolie marqueterie de differents autres bois. Quant au dallage moderne, qui s'etait peu à peu etendu jusqu'à faire entièrement disparaître l'ancien sur ce point, il doit être réduit à des proportions beaucoup plus étroites, de façon à permettre la restauration d'une partie des belles mosaïques qui forment le pavage du chœur.

FRANCIS RICHARD.

COURRIER DU PALAIS

Le roman antisentimental. — Les parents pauvres ou avares. — Un *irrégulier* de l'histoire contemporaine. — Souvenir de l'entrée des alliés à Paris. — Le deshonneur et l'argent. — Une marquise fille d'un cocher. — Le fouet de mon père. — Un condamné innocent. — Réparation de cette erreur judiciaire. — Grandeur et décadence des bougies pour les ventes immobilières. — Un avoué qui va au feu.

Les procès politiques n'absorbent pas tout ; nous avons encore d'intéressantes causes à vous conter.

Eh! quoi de plus intéressant, par exemple, avec un brin de scandale, ce qui ne gâte rien quand on reste en deçà des limites, que ce procès intenté devant la 4[e] chambre pour une pension alimentaire, réclamée par des parents pauvres à une fille plus que millionnaire, devenue comtesse et marquise par-dessus le marché.

Bien certainement si nos romanciers à la mode s'avisaient *d'inventer* des situations pareilles, il n'y aurait pas assez de cris et assez de protestations contre l'invraisemblance, l'impossibilité, je dirai presque l'absurdité, puisque le mot a reçu ses lettres de grande naturalisation dans la langue parlementaire de M. Thiers; oui, il n'y aurait pas assez de récriminations contre l'absurdité des événements et des personnages.

J'entends d'ici la critique. De quoi s'agit-il? s'écrierait-on, D'une misérable pension alimentaire de trois mille francs qu'un père et une mère demandent à une fille opulente. Et vous voulez nous faire accroire, ô malencontreux romancier, que, pour cette misère, une grisette de la veille, devenue marquise le lendemain, se laissera détailler en justice *coram populo* dans son passé, dans son présent, dans son ménage, dans sa fortune, dans les valeurs de son porte-feuille et dans les bijoux de son écrin, qu'elle souffrira qu'on attache son nom roturier d'hier et son nom princier d'aujourd'hui à des colonnes de journal, colonnes dont on fera pour elle autant de piloris! Oh! non, romancier mon ami, vous n'avez pas le sens commun. Si vous voulez que je vous croie, augmentez le chiffre de la pension et diminuez la fortune. Dites que les parents simulant la pauvreté demandent dix mille francs de rente à une fille qui en a vingt à peine.

A ces conditions seulement je vous laisserai dire et vous me laisserez croire. Mais hors de là ne comptez pas sur moi et trouvez-moi magnanime si je ne vous traite pas de fou.

Très-bien; mais quand c'est la verité qui est la folle, et la folle du logis encore, il faut bien baisser pavillon, il faut bien la laisser passer, parce qu'elle a le droit de bafouer toutes les vraisemblances et d'échapper à toutes les combinaisons. Elle répond à tout par cette omnipotence qu'on appelle la brutalité du fait.

Et ce fait, le voici : Jean Schumacher est cocher à Montrouge, il a 63 ans, il est donc vieux, infirme, et a une femme; il a de plus deux voitures de remise et deux chevaux; cela lui constitue une besogne opiniâtre et une misère comme la besogne. Il a été, quelque dix ans *en ça*, comme dit Chicaneau, il a été à la tête de 40,000 francs; mais ces quarante mille francs, il les porta à la Bourse et naturellement les y laissa. « Ces sortes de mésaventures, dit son avocat, M[e] Émile Salle, ne sont pas rares aujourd'hui. Les mauvais exemples partent de si haut. »

Toujours est-il que, pour le quart d'heure, le cocher et sa femme sont à peu près sur la paille comme leurs chevaux, et ils demandent à la justice de forcer leur fille d'être leur fille, c'est-à-dire de les assister jusqu'à concurrence de trois mille francs par an.

Or, voici la situation de cette fille, toujours d'après l'élégante plaidoirie du même avocat. La fille Catherine Schumacher est mariée depuis un an à M. le marquis d'Orvault. Les époux habitent dans la rue Royale-Saint-Honoré, n° 10, un somptueux appartement du prix de onze mille francs de loyer. Ils ont quatre domestiques, des chevaux de race dans leurs écuries, des voitures de choix sous leur remise. De plus, M[me] d'Orvault, en se mariant le 23 octobre 1866, s'est constitué en dot une fortune en titres, valeurs et argent comptant dépassant un million, et son trousseau, mobilier et bijoux sont évalués par le contrat de mariage à 324,959 francs. Quand elle s'est mariée, M[lle] Catherine Schumacher était celibataire, avait trente-six ans et elle épousait Jacques Marie Armand, comte de Guerry, de Beauregard, de Maubreuil, marquis d'Orvault, qui avait, lui, quatre-vingt-trois ans, ce qui lui en donne au moins un de plus au moment où nous ecrivons.

M[e] Salle va lui servir de Vapereau; écoutez un peu cette étrange biographie de ce plus étrange gentilhomme.

Il appartient, nous l'avons dit, à une famille des plus qualifiées de la Bretagne et de la Vendée : il en est même l'unique représentant, ce qui n'étonnera pas beaucoup quand on saura que vingt-trois des siens monterent sur les echafauds de la Terreur.

Quant à lui, il se fit soldat sous l'Empire et obtint le grade de chef d'escadron et de chevalier de la Légion d'honneur.

Or, voici ce qu'à la chute de l'Empereur il fit de ce grade et de cette croix.

Le 31 mars 1814, jour de néfaste mémoire, car ce fut le jour de l'entrée des alliés à Paris, M. le marquis de Maubreuil faisait partie du cortége des souverains étrangers. Et pour s'y distinguer autrement que par l'infamie de sa présence, il avait pris soin de l'aggraver en attachant à la queue de son cheval la croix de la Légion d'honneur qu'il traînait dans la boue aux applaudissements de la populace.

Il fit plus encore, si c'est possible; il attacha un câble au cou de la statue de Napoléon qui surmontait la colonne de la place Vendôme et la fit précipiter de son *beau piédestal, gigantesque canon.*

Et, destinée au moins des plus singulières, pour le dire en passant, cette statue servit plus tard à la fonte de la statue équestre qui décora le Pont-Neuf. Napoléon devint Henri IV.

Mais revenons à M. le marquis de Maubreuil. Employé par M. de Talleyrand à une mission aussi obscure que suspecte, il arrêta au milieu de la forêt de Fontainebleau la reine de Westphalie, la femme du roi Jérôme qui s'exilait de France, s'empara de ses diamants et d'une somme de 84,000 francs. Pour ce fait il fut condamné, le 6 mai 1818, à cinq ans d'emprisonnement et à 500 francs d'amende. Mais il ne fit pas sa prison : il s'évada en Angleterre où on le perd de vue pendant neuf ans.

Il revint en France en 1827, et là, le 21 janvier, dans la basilique de Saint-Denis, au moment où, toute la Cour assemblée, on célébrait avec grand appareil l'anniversaire de la mort de Louis XVI, M. le marquis de Maubreuil s'approcha de M. de Talleyrand qui assistait à la cérémonie et le frappa à la figure avec une violence telle, que le prince de Benevent, qui était alors dans sa soixante-treizième année, chancela et roula à terre.

On s'explique la rumeur immense qu'excita dans les journaux du temps une telle voie de fait. Le marquis fut, cette fois encore, condamné par la justice. On lui infligea cinq années de prison, 500 francs d'amende et dix ans de surveillance de la haute police.

Tel est le marquis dont la fille du cocher Schumacher est devenue la femme.

Le marquis était ruiné, et Catherine Schumacher, plus connue sous le nom de Mme La Bruyère et qui s'est enrichie sous ce sobriquet, promit au marquis, qui lui donnait un des plus beaux noms de France, « qu'il finirait voluptueusement ses jours dans les jouissances et les délicatesses d'une vie opulente. »

Tel est le couple qui résiste à une demande de trois mille francs de pension alimentaire.

Très-bien. Voilà une cloche et voilà un son. Écoutons maintenant l'autre cloche et l'autre son. Je vous préviens que nous avons affaire à un rude carillonneur; il se nomme Me Léon Duval.

Pour l'un de ses clients, M. le marquis d'Orvault, il passe presque condamnation. Il l'appelle très-ingénieusement un *irrégulier dans l'histoire contemporaine*. Il vous accordera même, si vous le poussez un peu, que le marquis de Maubreuil, bien qu'il n'ait pas volé les diamants de la reine de Westphalie ni traîné la croix d'honneur à la queue de son cheval, a été un *braconnier politique*. Mais voilà tout. Aujourd'hui, c'est un mari. Et quant à sa femme, on ne peut l'attaquer, « l'Église, à qui toutes les âmes sont bonnes, lui ayant donné sa bénédiction. »

Ses fautes passées, personne n'a moins le droit de les lui reprocher que ses parents, qui les ont causées et en ont tiré profit. Au reste, les époux Schumacher sont loin d'être pauvres; ils ont du bien dans le Luxembourg, dont ils sont originaires. Ce sont des maniaques d'avarice. La mère allait à la Bourse, après avoir nourri sa famille pour 20 centimes avec des restes achetés à la desserte des Invalides. Le frère de Mme la marquise d'Orvault visite sa sœur quelquefois le pistolet au poing; et quand le père Schumacher demande de l'argent, le frère de la dame ajoute ce *post-scriptum :*

« Avis très-important. Je vous engage à ne pas laisser cette lettre sans réponse, car je dévoilerais certaines choses qui pourraient ne pas vous faire plaisir, et votre père pourrait bien aller chez vous, le chapeau de toile cirée sur la tête, son fouet à la main, vous faire danser, marquise. »

Quel adorable frère ! et comme il a su mettre au féminin le fameux *Saute, marquis*, de Regnard !

Le tribunal a pris quinzaine pour faire le jour de la justice au milieu de toutes ces turpitudes.

Nous ne pouvons omettre une erreur judiciaire en miniature, une erreur au petit criminel, laquelle aurait été irrémédiable avant la récente loi du 5 juillet 1867, mais qui, grâce à elle, va être réparée.

Cette aventure judiciaire commence tragiquement comme ce fameux suicide en partie double, à deux têtes et à deux pistolets, que la vie réelle et le théâtre offrirent aux émotions du dernier siècle et que Jean-Jacques Rousseau gratifia d'un quatrain sentimental.

Cette partie de plaisir dans la mort s'intitula *les Amants de Lyon*. Aujourd'hui, c'est encore de Lyon que nous arrive un double meurtre commis au milieu d'une fête champêtre, la fête d'Oullins. Deux jeunes gens de cette commune, contrariés dans leurs amours, se livraient à cœur joie à tous les ébats de la danse et à tous les divertissements de cette belle journée du 2 juin dernier. La fête terminée, les deux amoureux partirent et disparurent.

Qu'étaient-ils devenus? nul ne s'en inquiétait.

Seulement le lendemain, des soldats, cheminant sur les bords du Rhône, aperçurent des vêtements déposés sur le rivage. Ils les examinèrent et, dans la poche d'une redingote, trouvèrent une montre en or et une lettre expliquant les motifs d'un double suicide.

Le corps du jeune homme n'a jamais été retrouvé; mais des bateliers recueillirent plus tard le cadavre d'une jeune fille parée comme pour un jour de noces.

Les soldats qui venaient d'opérer cette découverte n'avaient pas le temps d'en perdre; ils étaient obligés de rentrer à leur caserne. Aussi cherchèrent-ils à mettre à leur place deux ou trois personnes qui passaient près de là.

Au même moment, un ouvrier des plus laborieux des ateliers d'Oullins se rendait à un champ voisin, qu'il tient en location et qu'il allait travailler à ses moments perdus.

Bal-Sollier, c'est le nom de l'ouvrier, aurait été chargé de veiller sur les vêtements par les soldats, tandis que ceux-ci allaient faire prévenir la famille du jeune homme.

Mais, au bout d'une demi-heure à peine, tout avait été enlevé.

La police chercha aussitôt l'auteur de cette soustraction. Les circonstances accusaient Bal-Sollier. Il affirmait n'avoir pas quitté son champ.

« En conséquence, lui disait-on, ou bien c'est vous qui avez commis le vol, ou bien vous devez connaître le coupable. »

Devant ce dilemme qui semblait l'écraser, Bal-Sollier pâlit, balbutia, perdit son sang-froid. Son trouble fut naturellement interprété contre lui. Et voici qui l'acheva.

Le commissaire de police ayant fait comprendre à Bal toute l'importance qu'il y avait pour lui à retrouver au moins la lettre du suicidé, cette lettre fut portée le jour même à l'endroit où les vêtements avaient été déposés.

Dès lors les soupçons devinrent des certitudes et on n'écouta plus les protestations de l'ouvrier, qui se contentait de dire :

« Je suis innocent; c'est pendant que j'étais occupé à sarcler mon champ que la soustraction aura été commise. »

Il va sans dire que le tribunal de police correctionnelle de Lyon ne se paya pas d'une justification aussi vague qu'intéressée, et Bal-Sollier, reconnu coupable de vol, fut condamné à trois mois de prison.

Il fit appel devant la Cour: il produisit des certificats si honorables et si probants pour sa moralité que, sur les instances de son avocat, la Cour ordonna un supplément d'information.

Mais ce supplément n'éclaircit rien. Et les juges du second degré confirmèrent définitivement la sentence des juges de première instance.

Voilà donc le vol et la condamnation de Bal-Sollier passés en force de chose jugée, c'est-à-dire voilà la vérité judiciaire. Ce qui est écrit est écrit, et aucune rature ne peut l'effacer. Telle était du moins la législation d'hier. Sous son régime, le vol et la peine de Bal-Sollier étaient acquis à toujours, indestructibles à jamais. Et si plus tard son innocence protestait par tous les éclats de l'évidence, c'était trop tard. L'innocence n'était qu'une impertinente. Par bonheur...

Mais voyons d'abord la démonstration de cette innocence. Oh ! elle a été triomphante. L'honnête ouvrier et sa famille, désolés d'une condamnation qui les flétrissait dans leur unique fortune, leur honneur, ces braves gens se sont mis eux-mêmes à la place de la justice; ils se sont livrés aux recherches les plus actives, et à force de renseignements pris, de démarches faites, ils ont donné à la justice des indications si précises, qu'une nouvelle information a fait découvrir la redingote au domicile d'un herboriste nommé Prévost, qui avait commis le vol de complicité avec une demoiselle Arnaud. Quant à la montre, Prévost a déclaré l'avoir vendue à un inconnu, pour le prix de vingt-huit francs.

Découvrir un innocent condamné est aujourd'hui une grande joie. Le découvrir avant la nouvelle loi, c'était presque une calamité, puisqu'on ne pouvait rien pour réparer une irréparable injustice.

Ne nous lassons donc pas d'améliorer les lois, c'est le seul moyen de leur conquérir l'affection des hommes qu'elles gouvernent. Les faire respecter, c'est bien; mais les faire aimer, c'est cent fois mieux. Toutefois ne les modifions pas dans des détails insignifiants, dans des traditions inoffensives et naïves, qui ont pour elles le gré de l'usage et l'approbation de l'habitude.

Ainsi, par exemple, je n'aime pas qu'on nous menace d'éteindre les feux des enchères pour les ventes judiciaires. C'est pourtant ce que propose le rapporteur du projet de loi concernant la vente des immeubles. Il ne recule pas devant la possibilité de substituer aux bougies un moyen plus moderne, et il ajoute :

« D'habiles horlogers sont aptes à inventer des mécanismes qui, si l'achat et l'entretien étaient très-peu onéreux, pourraient être examinés. »

Dieu nous en garde ! laissons les roses aux rosiers et les horlogers à Genève. Rien ne remplacerait avec avantage ce lumignon symbolique, qui dure une minute et qui doit s'éteindre trois fois avant qu'un immeuble soit adjugé. *Premier feu ! second feu ! troisième et dernier feu !*

Rien de plus solennel que ce cri de l'huissier, rien de plus palpitant que cette petite flamme qui brûle comme votre désir, flambe comme votre espérance.

Premier feu, c'est le feu de paille. On affronte volontiers celui-là, puis on s'aguerrit, et, quand arrive le *dernier feu*, c'est tout un drame qui se débat et qui ne sera pour vous qu'une vaine fumée, si un rival le couvre avant qu'il soit éteint. Les feux des enchères, la chaleur des enchères, ont fourni des images et des figures de rhétorique à toute l'ancienne patrocine. Seulement autrefois ces feux étaient des chandelles, et on nommait les ventes à l'encan des *ventes à chandelle éteinte*. Plus tard et grâce au progrès des lumières, les chandelles devinrent des bougies. C'est encore là une conquête de 1789.

La loi du 31 mai 1790, sur la vente des biens nationaux, dispose que les adjudications définitives seront faites à la chaleur des enchères et à l'extinction des feux. Le titre III de cette même loi exige que les bougies durent chacune au moins un demi-quart d'heure.

Nos aïeux y mettaient le temps; ils n'étaient pas pressés.

Mais bientôt on diminua la durée des bougies. L'article 13 de la loi du 11 brumaire an III se contenta de cinq minutes d'existence par chaque bougie. Plus tard la loi du 2 juin 1841 trouva que cette durée faisait perdre trop de temps et réduisit ces bougies à un souffle. Elle n'accorda qu'une minute par bougie.

Elle ne pouvait faire pis, à moins de les brûler par les deux bouts ou encore de les éteindre tout à fait.

Elle y pensa, cette loi terrible; car elle inséra dans son article 10 cette menace de mort: « L'emploi des bougies dans les adjudications publiques pourra être remplacé par un autre moyen en vertu d'une ordonnance royale. »

Heureusement cette ordonnance royale ne vint pas, ce qui me fait espérer que la menace de 1867 ne s'exécutera pas plus que celle de 1841, et que nous dirons pendant de longues années : « Petit bonhomme vit encore. »

Les bougies sont le feu sacré de la procédure. On conte à ce sujet ce mot d'un officier ministériel :

Un de nos avoués s'était battu au pistolet contre un capitaine de cavalerie.

Quelqu'un félicitait l'avoué sur son attitude et son courage.

— Vous vous êtes bravement conduit, lui disait-on.

— Pas mieux que le capitaine, répondit-il modestement.

— Lui, c'est bien différent; il a été si souvent au feu; tandis que vous...

— J'y ai été bien plus souvent que lui.

— Comment ! Vous avez été au feu ?

— Oui, certes, au feu des enchères; et celui-là ne plaisante pas.

MAÎTRE GUÉRIN.

LES MERVEILLES DE LA SCIENCE

LES POISSONS, LES REPTILES ET LES OISEAUX[1].

Il entre de plus en plus dans les habitudes des familles de remplacer les bonbons et les jouets, autrefois offerts à la jeunesse comme étrennes du nouvel an, par des livres illustrés, qui l'initient aux beautés de la nature et aux éléments généraux de la science. M. Louis Figuier est un des écrivains qui ont le plus contribué à cette révolution heureuse. Cette année, M. Louis Figuier a donné deux ouvrages au lieu d'un, comme étrennes à la jeunesse; l'un a pour titre : *les Merveilles de la Science, ou description populaire des inventions modernes;* l'autre, *la Vie et les Mœurs des Animaux* (*les poissons, les reptiles et les oiseaux*).

Les Merveilles de la Science renferment le tableau anecdotique des grandes conquêtes de la science moderne. La machine à vapeur, les bateaux à vapeur, les chemins de fer, la machine électrique, le paratonnerre, la pile de Volta, le télégraphe aérien, le télégraphe électrique, le télégraphe sous-marin, le câble transatlantique, la galvanoplastie, la dorure et l'argenture électro-chimiques, les aérostats, l'éthérisation, tels sont les principaux sujets traités dans *les Merveilles de la Science*. Le récit est rendu encore plus intéressant et plus clair par le secours d'un grand nombre de figures, représentant, tantôt des appareils ou instruments scientifiques, tantôt des scènes de l'histoire des grandes inventions modernes, tantôt des portraits de savants ou d'inventeurs. Nous reproduisons plus loin deux gravures empruntées aux *Merveilles de la Science*. La première représente un épisode de l'histoire du télégraphe aérien : « L'empereur de Russie, Nicolas Ier, exécutant lui-même le premier essai du télégraphe aérien établi entre Varsovie et Saint-Pétersbourg. » La seconde nous montre : « La mort de Hannah Greener, pendant l'inspiration des vapeurs du chloroforme. »

L'autre volume, publié cette année par M. Louis Figuier, est la suite du grand ouvrage d'histoire naturelle qu'il a entrepris sous le titre de *Tableau de la Nature*. L'année dernière, M. Louis Figuier nous racontait la vie et les mœurs des *insectes;* le volume de cette année est consacré aux *poissons*, aux *reptiles* et aux *oiseaux*. C'est le tableau anecdotique des mœurs, des instincts et des habitudes des animaux qui font partie de ces trois classes.

Il n'est personne, grand ou petit, jeune fille ou jeune homme, qui ne lise avec le plus grand plaisir ces pages instructives. Les poissons nous intéressent par leurs formes souvent bizarres, par leur apparition sur nos tables, par leurs mœurs étranges, et, sous un autre point de vue, par les grandes pêches, qui sont une des principales branches de l'industrie des nations. Ces reptiles, ces batraciens, à l'œil atone, au corps visqueux, ces terribles serpents nous font frissonner quelque peu. Mais tout aussitôt l'auteur nous entraîne dans la description, remplie d'attraits, de la vie, des mœurs et des habitudes des oiseaux. L'histoire de ces gracieux habitants des airs, traitée par l'auteur dans un style plein de charme, occupe les trois quarts du volume.

(1) *Les Merveilles de la Science ou description populaire des inventions modernes*, par M. Louis Figuier. — Un vol. grand in-8°, illustré de 350 gravures, Furne, Jouvet et Cie, éditeurs.

La Vie et les Mœurs des Animaux (les poissons, les reptiles et les oiseaux), par le même. — Un volume in-8°, illustré de 420 gravures; L. Hachette et Cie, éditeurs.

Presque à chaque page il a placé des gravures, représentant l'oiseau et son nid, quelques scènes tirées de ses mœurs, quelque épisode de chasse, etc.

Nous mettons également sous les yeux de nos lecteurs quatre dessins extraits du nouveau volume de M. Louis Figuier.

Aucune lecture ne peut davantage intéresser la jeunesse, l'instruire et l'amuser, que l'histoire et la description de ces chantres inimitables, qui donnent l'animation et la vie aux campagnes et aux forêts, de ces oiseaux de basse-cour que chacun a sous les yeux, ou de ces terribles rapaces, véritables tyrans des airs. Le nouvel ouvrage de M. Louis Figuier prendra donc place à côté des anciennes publications du même auteur, et il sera appelé au même succès auprès de la jeunesse et des gens du monde.

H. Vernoy.

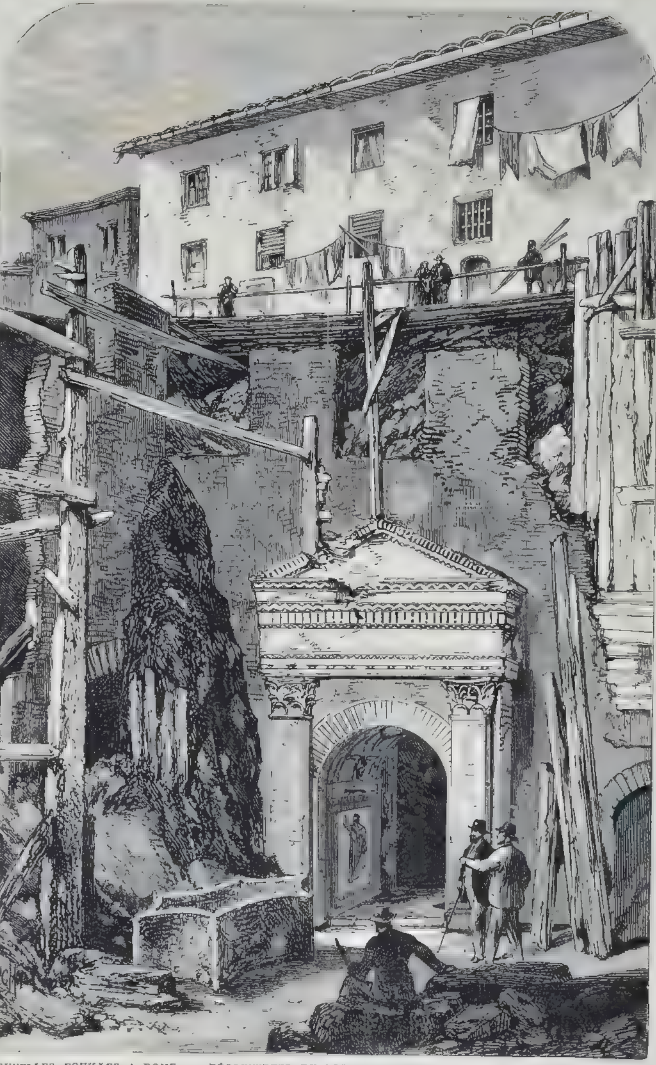
NOUVELLES FOUILLES

A ROME.

Rome sera longtemps encore la mine la plus riche offerte aux recherches des antiquaires. Il suffit presque d'y creuser le sol pour y trouver quelque intéressant vestige du passé. Il y a quelque temps, nous entretenions nos lecteurs des fouilles importantes exécutées sur le Palatin; nous les mènerons aujourd'hui de l'autre côté du Tibre, dans cette partie du Transtevère qui regarde le Ghetto.

Là, dans une cour donnant sur une petite rue qui conduit de l'église de Saint-Chrysogone au mont des Fleurs, était encore debout un vieux mur de briques, restes d'une tour élevée au moyen âge, dit-on, par la puissante famille d'Anguillara. Deux spéculateurs, mus par l'espoir de trouver quelques objets de valeur, obtinrent, il n'y a pas longtemps, la permission d'opérer des fouilles le long de ce mur. A une certaine profondeur, on commença de rencontrer les débris d'un monument de l'époque impériale, et, en continuant de creuser, les ouvriers trouvèrent la surface de l'ancien sol à vingt-six pieds au-dessous du niveau actuel.

Le lieu dans lequel on était descendu directement était une salle carrée pavée de mosaïques noires et blanches représentant des centaures et des monstres marins, d'un dessin assez franc, quoiqu'un peu lâche d'exécution. Au centre de la salle se trouvait un bassin octogone à pans concaves, fait en *signinum opus*, c'est-à-dire d'une pâte de ciment et de poteries risées.



NOUVELLES FOUILLES A ROME. — DÉCOUVERTES DU POSTE DES VEILLEURS DE LA SEPTIÈME COHORTE dessin de notre correspondant.

Plusieurs passages conduisaient de cette pièce dans d'autres qui sont encore comblées par les terres et les gravois. Un de ces passages est formé d'une simple arcade, sans aucune ornementation extérieure, bien que la voûte soit intérieurement décorée de peintures sur ciment. Du côté opposé est une belle porte, dont nous donnons la vue. Elle est toute de briques rouges et jaunes. Les chapiteaux corinthiens qui supportent le fronton sont en terre cuite, non pas moulée, mais sculptée dans le bloc après la cuisson. Ce genre de travail, qui remonte au temps d'Auguste, donne à peu près la date de la construction.

Les murs de la salle déjà fouillée, qu'on regarde comme la salle d'entrée, ont à leur base une plinthe de quatre pieds et demi, peinte d'un rouge sombre. Cette plinthe est toute couverte de *graphiti*, inscriptions gravées à la main avec une pointe quelconque. Au contraire des graphiti de Pompéi et du Palatin, écrits en lettres italiques, ceux-ci sont tracés en ronde. Ces inscriptions paraissent, pour la plupart, et sont toutes probablement l'œuvre des soldats appartenant à la septième cohorte des *Vigiliæ*. C'est comme un mémento où l'on retrouve le souvenir de leurs jours de fête, notamment de leurs *sebaciaria*, illuminations par lesquelles ils célébraient les grands événements de leur temps. Les *sebaciaria* (de *sebum*, suif) constituaient l'éclairage à la graisse, au moyen d'espèces de lampions, et faisaient opposition au *cerealia*, éclairage plus noble à la cire.

Les *Vigiliæ* ou Veilleurs formaient dans l'ancienne Rome sept cohortes sous la direction d'un préfet. Ils avaient pour fonctions de maintenir pendant la nuit la tranquillité dans la ville, de protéger les citoyens et leurs propriétés contre le meurtre, le vol et l'incendie. C'étaient tout ensemble, comme on voit, des pompiers et des sergents de ville. Le bâtiment nouvellement découvert servait sans doute de poste aux veilleurs de la septième cohorte.

P. P.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME Nº 78.

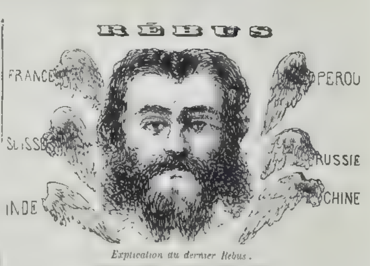
BLANCS.	NOIRS.
1 P. pr. P.	1 F. 8ᵉCR. ou 6ᵉCR (A).
1 P. 4ᵉFR. éch.	2 R. 5ᵉR.
1 P. 6ᵉDéch. déc. ou C. 3ᵉCR pr. F. éch. m.	3 . . . .
A	
1	1 C. joue.
2 D. 4ᵉR. éch.	2 R. 5ᵉFR (forcé).
3 F. 3ᵉR. éch. m.	3 . . . .

Solutions justes : MM. Cercle de Saint-Mandé; capitaine Charousset, à Toulouse; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; Mᵐᵉ Savy, à la Rochelle; Faysse père, à Beauvoisin; Lagache, à Saint-Georges; Anne Frédéric, à Alger; Ph. Cazeneuve et Ch. Dupuy, à Nyons; G. Lesueur; A. Demasure, à Beauvais; J. Planche; commandant Tholer, à Nancy; Aimé Gautier, à Bercy; Miss Suzon Jacob d'Eeeke, à Steenwoorde; A. Desbazeille, café de Suez; Vincent et A. Roux, à Cherbourg; A. Pitter et E. Truocyor; P. de M......, à Bourron; Gayraud Ferdinand, au Vigan; Grand Cercle de Tournon-sur-Rhône; C. Launay et C. Pierson; Cercle Bonaparte, à Ajaccio; T. Peraldi, à Bastia; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; E. Lequesne.

SOLUTION DU PROBLÈME Nº 75.

BLANCS.	NOIRS.
1 T. 2ᵉCR.	1 R. 6ᵉFR (A, B).
2 F. 7ᵉCD éch. m.	1 . . . .
	(A)
1	1 R. 6ᵉD.
2 F. 5ᵉFR. éch. m.	2 . . . .
	(B)
1	1 R. 4ᵉR.
2 T. 2ᵉR. éch. m.	2 . . . .

Solutions justes : MM. Alfred Gautier, à Bercy; J. Planche; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; Joseph Martin, à Bordeaux; les employés du chemin de fer, à Avallon; Daime, chemin de fer P. L. M., à Brioude; A. Orgnon, à Marseille; Georges P....., à Versailles; A. Trichet et F. Roycourt; A. Vasseur, à Amiens; deux Toqués, à Mâcon; X. Auchibron, à Gonesse; T. Peraldi, à Bastia; Grand Cercle de Tournon-sur-Rhône; M. Hubant et F. Hubant, café du théâtre du Luxembourg; État-Major du Tarn; café du Cercle, à Passy; Dʳ Lelez, île de Groise; E. Dubois, à Madrid; des employés du chemin de fer du Nord de l'Espagne; P. de M....., à Bourron; E. Frau, à Lyon; D. Mercier, à Argelliers; Anne Frédéric, à Alger; Lagache, à Saint-Georges; C. Launay et C. Pierson; capitaine Charousset, à Toulouse; Sibour, à Nimes; L. Maurice, salon des familles; A. Demasure, à Beauvais; E. Lequesne.



Explication du dernier Rébus.

IL EST INDISPENSABLE que toute lettre relative à une réclamation, à un changement d'adresse ou à un renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des BANDES IMPRIMÉES qui sont collées sur l'enveloppe du journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi, dans le service du journal, des irrégularités ou des retards que l'abonné ne doit alors imputer qu'à lui seul.

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

EMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . .	18 fr.	» — 20 fr.
Six mois .	9 fr.	» — 10 fr.
Trois mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr. au lieu de 107 fr. 50 c.
Reliée : 120 fr. au lieu de 147 fr. 50 c.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 678 — 11 Janvier
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numero et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

PRIME GRATUITE DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

GRAND ALBUM DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867

Cent cinquante magnifiques gravures par les premiers artistes de la France et de l'Étranger.

Cet ouvrage d'une beauté exceptionnelle, est imprimé sur papier in-folio satiné, et élégamment relié avec des fers spéciaux.

Le Grand Album de l'Exposition universelle, dont le prix en librairie est de 20 francs, est offert **gratuitement** *jusqu'au 31 Janvier, à toute personne qui s'abonnera pour une année à l'Univers Illustré, ou à tout abonné actuel qui renouvellera son abonnement pour six mois.*

Pour recevoir franco *l'Album dans les départements, il suffit d'ajouter au montant de l'abonnement la somme de DEUX francs qui représente les frais de transport. — Les abonnés de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers devront faire retirer l'ouvrage dans nos bureaux, l'administration ne pouvant se charger de ces envois, à cause de la grandeur du format de l'Album et des précautions nécessitées par la reliure.*



LA FÊTE DES ROIS, dessin de M. Lix. — Voir page 19.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Les questions brûlantes. — Elles ont l'onglée. — Une nouvelle diète. — Froid de loup et loup contre le froid. — Les joies de l'incognito. — M. Pommier et les détracteurs de l'Exposition. — Nos raisons. — Plaidoyer. — Un bureau de consultations. — Les phrases d'usage — Pluriels singuliers. — Recette pour écrire un roman de cinq cent soixante pages. — L'atelier. — Le singe. — Le modèle. — Le paysage. — Tableau.

Vous figurez-vous le désappointement d'un pauvre homme presque aussi frileux que l'était notre cher Méry? On lui a dit : Vous retournez à Paris? Vous y trouverez des questions brûlantes. — Il y arrive, et il y trouve... onze degrés de froid. Avec une pareille température, la question d'Orient elle-même aurait l'onglée.

C'est pourquoi, au risque de changer la chronique en réclame, le moment est venu de vous faire part d'une invention bien précieuse pour les poitrines délicates. Il existe, ou il a existé, vous le savez, plusieurs sortes de diètes. Nous avons d'abord la diète de Worms, la diète de Ratisbonne, la diète de Francfort, et plusieurs autres diètes que l'histoire vous a racontées. Il y a ensuite la diète que l'on impose aux malades et dont se plaignent les convalescents.

Mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que nos poumons se nourrissent d'air comme notre estomac se nourrit de côtelettes. Quand cet air est glacial, il a besoin d'être soumis à des restrictions hygiéniques; d'où il résulte qu'un bienfaiteur de l'humanité a inventé la *diète respiratoire*.

Elle nous est offerte sous la forme élégante et mystérieuse d'un *loup*, et l'à-propos est d'autant plus évident que c'est par un froid de loup qu'elle fonctionne avec le plus de succès. Seulement, au lieu de s'appliquer sur la partie supérieure du visage, ce loup se pose sur la bouche avec annexion sur le nez et sur les oreilles. A l'intérieur est attachée une jolie mèche de coton que vous imbibez, chaque matin, d'une demi-goutte de goudron; si ce n'est pas encore assez, vous ajoutez à l'étoffe une feuille de flanelle; après quoi vous pouvez sortir impunément, braver les intempéries, aller admirer les patineurs du bois de Boulogne, échanger la chaude atmosphère des théâtres et des salons contre les frimas du boulevard, et, comme nous sommes, après tout, de très-honnêtes gens, ce n'est pas de nous qu'on dira : Ils ont passé la Seine; le lendemain, elle était prise.

Un autre avantage de cette *diète* ou de ce loup dont il faut que vous vous serviez, c'est qu'ainsi masqué et goudronné par en bas, on ne sera reconnu dans la rue que lorsqu'on le voudra bien. Je suppose, par exemple, que vous êtes critique; vous voyez venir un écrivain à qui vous avez promis un article depuis dix-huit mois, ou l'auteur d'un livre que vous avez maltraité... vite un effet de *diète!* Le monsieur vous croise; il vous regarde vaguement, vous prend pour un Vénitien de carnaval, dont le masque s'est trompé de côté, et il s'éloigne... Sauvé, mon Dieu! vous respirez; c'est votre droit, puisque votre *diète* est respiratoire.

Ou bien vous avez manqué de respect à *feu* l'Exposition universelle, et vous apercevez, à quelques pas de vous, M. Amédée Pommier. C'est le cas de garder le plus strict *incognito,* dussiez-vous cette fois avaler le goudron, le drap, la flanelle et l'oxygène. Il n'y va pas de main morte, M. Pommier, et il est b...ravement en colère!

> O faquins sans respect, qui bavez sur des roses,
> Qui crachez du venin sur les plus belles choses!...
> Messieurs les dédaigneux, messieurs les ironiques,
> Rédacteurs ennuyés d'ennuyeuses chroniques (*Attrape!*)
> N'en sont pas satisfaits...
> C'est raté, c'est bourgeois, c'est plat, c'est misérable,
> Honteux, nauséabond, imbécile, exécrable!...
> Et laissant l'épigramme au persifleur futile,
> Proclamons une fois la BEAUTÉ DE L'UTILE!!...

Et L'UTILITÉ DU BEAU, qu'en faites-vous, M. Pommier? Est-ce nous, vils prosateurs, qui devrions la rappeler à un poëte? La question d'ailleurs n'est pas là; il ne s'agit pas de calomnier ou d'amoindrir les prodiges auxquels nous avons assisté pendant ce semestre formidable. Les bienfaits de l'industrie, les découvertes de la science, les merveilles de cet échange international, tout cela est hors de cause. Mais enfin, il existe, n'est-ce pas? un monde moral, intellectuel, idéal, — de quelque nom qu'on l'appelle, — qui a bien aussi sa valeur. Si celui-là se sent envahi ou écrasé par les victoires de la matière, si, pendant que les machines triomphent, l'esprit français subit une éclipse, si le dilettantisme se cache, si la causerie se tait, si l'œuvre d'art s'ajourne ou se dérobe, sera-t-il donc défendu aux artistes, aux écrivains, aux causeurs, aux poëtes, aux rêveurs, de s'effrayer ou de se plaindre? S'ils se plaignent, faudra-t-il les traiter de faquins sans respect, d'aveugles volontaires, de venimeux reptiles, et les accuser de cracher sur des roses? Hélas! j'ai vu bien peu de roses à l'Exposition universelle, et j'y ai senti beaucoup d'épines.

Il y a plus, — et je plaide ici *pro domo mea,* pour mon *dôme* — le dôme des Invalides! La chronique est ou se croit essentiellement parisienne; elle aime Paris, comme les abeilles aiment les fleurs, parce qu'elles en vivent. Eh bien, ce qui fait le charme de Paris, c'est moins la beauté que la proportion entre les divers éléments de curiosité intelligente; une secrète harmonie entre les personnes et les choses; un parfait accord entre l'individu et les sujets ou les objets dont s'occupe et se compose sa vie. Si cet équilibre se rompt, si cette harmonie disparaît, bonsoir! j'aime autant habiter ma province et aller jouer au boston chez le percepteur.

Comprenez-vous maintenant mes griefs? On sort de chez soi; on se dit : Bon! du haut de la rue des Martyrs jusqu'à la devanture de Barbedienne, ce serait bien le diable, si je ne rencontrais pas un peintre qui me donnera des nouvelles du prochain Salon, un critique de théâtre qui me parlera de la comédie d'Émile Augier, un vaudevilliste qui me racontera ses malheurs, un homme bien informé qui me fournira des idées et des mots pour ma chronique, et un ami intime qui m'apprendra que je suis *éreinté* par Alcidamas. Si, au lieu de ces rencontres, je me trouve nez à nez avec le fils du notaire ou le neveu du pharmacien de ma ville natale, c'est délicieux encore, principalement sur l'air de *Tancredi;* mais c'est un autre genre de délices. Les provinciaux ont toutes sortes de qualités et même de vertus; mais ils possèdent une manie; quand ils rencontrent à Paris un de leurs compatriotes naturalisé Parisien, croyez-vous qu'ils lui parlent de ce qui l'intéresse? qu'ils lui demandent de les guider dans le choix de leurs spectacles, de leurs excursions ou de leurs lectures? Jamais. C'est tout au plus s'ils lui disent du bout des lèvres et pour l'acquit de leur conscience : Est-ce que tu t'occupes toujours de littérature? Les péripéties de leur syndicat, les mésaventures d'un candidat qui a eu le tort de se brouiller avec Fournichon; comme quoi Ernest a manqué un joli mariage, parce que les parents de la jeune personne ont su qu'il s'était affiché avec la dugazon du théâtre, voilà leur champ de bataille; la province est montée en wagon, et a voyagé avec eux.

En somme, nous n'aurions pas voulu que Paris eût supprimé l'Exposition; mais nous avions craint un moment que l'Exposition ne supprimât Paris.

— Avez-vous entendu parler d'un projet d'institution éminemment philanthropique : l'établissement d'un bureau de consultation, d'approvisionnements et de fournitures littéraires? On irait là se renseigner sur les mots, les adjectifs, les tours de phrase qui peuvent servir encore, ou qui, ayant trop servi, ne sont plus bons que pour la pacotille et l'exportation à l'étranger. Seraient définitivement exportés :

« Mlle Arabelle est *tout simplement* la première comédienne de Paris.

« Cette grâce, ce sourire, ce charme, cette fête des yeux, de l'esprit et du cœur, *qu'on appelle* Mlle Albertine.

« Lélio a chanté, Silvio a écrit avec une ampleur *magistrale*

« Il fallait à ce rôle l'*autorité* de Béchamel.

« Lothario a peut-être moins de *virtuosité* que Stephen.

« Il y a du talent dans ce livre; mais il est le produit d'un art *malsain* et d'une société *malsaine*...

« Toute cette grande machine est *très-réussie,* etc., etc., etc., etc....

Quant aux mots nouveaux, je vous dirai que ce qu'il y a de mieux porté en ce moment, ce sont les pluriels; plus un pluriel est singulier, plus il a de prix : Les ors, les argents, les blancheurs, les orgueils, les faims, les pâleurs, les blondeurs, etc., etc. Cette vogue s'explique aisément; c'est que, de nos jours, nous avons vu trop souvent mettre au pluriel trois mots qui n'en ont pas ou qui ne devraient pas en avoir : Dieu, serment, conscience. Les exemples sont contagieux, lorsqu'ils viennent de haut.

Là ne se borneront pas les services de l'établissement; il y aura ce que les diseuses de bonne aventure appellent le grand jeu.

Je me souviens d'un proverbe de Théodore Leclercq, où le principal personnage voulait faire une pièce avec ces simples mots : « Je crois que ma cuisinière me vole. » — Rien de moins, rien de plus.

Vous êtes de la même école : vous vous présentez au bureau des fournitures littéraires, et vous dites au directeur :

— Monsieur, je voudrais écrire un roman de cinq cents pages...

— Très-bien! Tous les goûts sont dans la nature; voyons votre sujet.

— Il est simple comme au jeune âge... Un peintre, que je nomme Anatole... ou Cabrion...

— Mettons Anatole.

— Demande la main de Mlle Zenaïde, fille de M. Canichard, bonnetier retiré...

— Bon! intérieur des Canichard... Frottis en grisaille... genre Chardin : cinquante pages.

— M. Canichard, prudent père de famille, n'est pas sans quelques inquiétudes touchant le bonheur de sa demoiselle...

— Passons; ceci, étant du domaine psychologique, ne nous regarde pas.

— Pour s'édifier, il va visiter l'atelier d'Anatole, et il y trouve...

— Un beau désordre, qui est un effet de l'art... Halte-là! Nous n'en sommes pas quittes à moins de cent quatre-vingts pages; d'autant mieux que, dans cet atelier, il y a un singe et un modèle...

— Je n'y avais pas songé, mais rien ne s'y oppose.

— Attention! Le singe : — « Il avait des bleuissements de poils rappelant des bleus d'aponévroses... Il portait sur la tête des espèces de cheveux plantés très-bas avec une raie qui s'allongeait sur le front. Dans ses grands yeux bruns, à prunelles noires, brillait une transparence d'un ton marron doré. La pinçure de son petit nez aplati montrait comme l'indication d'un trait d'ébauchoir dans une cire. Son museau était piqué du grenu d'un poulet plumé. Des tons fins de teint de vieillard jouaient sur le rose jaunâtre et bleuâtre de sa peau de visage. A travers ses oreilles tendres, chiffonnées, des oreilles de papier traversées de fibrilles, le jour en passant devenait orange, etc., etc. » Bref, du Philippe Rousseau, bituminé par Decamps.

— Merveilleux! splendide! stupéfiant! ïoutre! ïoutre! ïoutre!!! — A présent, le modèle?

— Ah! mon gaillard, vous en voulez, de la plastique? Mais ici nous mettrons un rideau de serge, jusqu'au moment de l'exhibition définitive. Vous me paraissez d'un naturel inflammable, et je ne veux pas troubler votre digestion. Qu'il me suffise de vous dire que nous en aurons pour soixante pages, et que ce sera du Giorgione blairauté par le Corrége... après?

— Effrayé de ce qu'il a vu, Canichard annonce à sa fille son *veto* paternel... Zenaïde pleure; scène de famille...

— Sentiments et dialogue... Ceci n'est plus de notre compétence.

— Alors, que fait Anatole? Il enlève Zénaïde, et l'emmène dans la forêt de Fontainebleau...

— Attendez... deux cents pages; paysages à l'heure et à la course; du matin, de l'après-midi et du crépuscule; Théodore Rousseau combiné avec Jules Dupré...

— Zénaïde étant compromise, les Canichard sont bien forcés de consentir au mariage : noce à la barrière, par un soir d'été...

— Tableau : septante pages; de l'Hogarth crayonné par Daumier, avec des effets de Rembrandt...

— Ah! çà, monsieur, je veux faire un roman, une œuvre littéraire, et au lieu de me citer Richardson, l'abbé Prévost, Balzac, George Sand, Mérimée, Fielding, Octave Feuillet, Jules Sandeau, vous ne me nommez que des peintres...

— J'entends bien... C'est que notre littérature est en progrès; elle n'est plus que de la peinture écrite à la plume sur du papier à cloche... C'est le dernier genre... *Manet Salomon;* ce qui signifie : Salomon reste... le plus sage des rois, malgré ses trois mille femmes... Jugez par là de la sagesse des autres!... D'ailleurs, monsieur, je vous trouve superbe! Vous m'apportez un sujet très-bête, qui, d'après l'ancien procédé, ne vous fournirait pas trois pages; je vous en fais cinq cent soixante, et vous n'êtes pas content?...

— Très-content, très-content; mais je demande à réfléchir.

A. de Pontmartin.

Fidèle à ses promesses, *l'Univers illustré,* — à côté de sa partie littéraire habituelle, si justement appréciée, — continue à offrir à ses lecteurs des travaux inédits, signés des noms les plus illustres de la littérature contemporaine. Dans le précédent numéro, nous avons donné *Circé,* ravissant proverbe écrit expressément pour *l'Univers illustré,* par M. Octave Feuillet. Aujourd'hui, nous commençons la publication de fragments inédits de H. de Balzac. Nous avons eu la bonne fortune d'acquérir ces pages intitulées *la Jeunesse d'un Paria,* où l'on retrouve toute la profondeur d'observation et la puissance dramatique de l'immortel auteur de la *Comédie humaine,* au génie duquel la presse entière vient de rendre un nouvel et éclatant hommage, à l'occasion du drame *les Treize,* représenté en ce moment, avec un si brillant succès, au théâtre de la Gaîté.

BULLETIN.

Dimanche dernier, au palais des Tuileries, l'Empereur a distribué les récompenses et les décorations aux exposants agricoles du Champ de Mars et de l'île de Billancourt.

Au commencement du mois de janvier, suivant l'antique tradition, a eu lieu la neuvaine de Sainte-Geneviève, à l'église Saint-Étienne-du-Mont. Monseigneur Surat, vicaire et protonotaire apostolique, a officié à toutes les cérémonies du premier jour de la neuvaine. Malgré la rigueur du temps, un très-grand nombre de fidèles ont accompli leur pèlerinage au tombeau de la patronne de Paris.

L'académie des beaux-arts, dans sa séance du 4 janvier, a procédé au renouvellement de son bureau, qui se composera, en 1868, de MM. Lehmann, président, et Guillaume, vice-président.

Dans la même séance, ont été présentés comme candidats pour la place d'académicien libre, vacante par suite du décès de M. le comte Duchâtel :

Au 1er rang et *ex æquo,* M. le vicomte Henri Delaborde et M. le comte Walewski,

Au 2e rang, M. Vinet.

L'Académie des sciences morales et politiques, dans sa séance du 4 janvier, a renouvelé son bureau, qui sera composé, pour 1868, de MM. Renouard, président, et Faustin Hélie, vice-président.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 3 janvier, a également procédé au renouvellement de son bureau.

Ont été nommés : président de l'Académie, M. Léon Renier, et vice-président M. Adolphe Regnier

L'emploi des billets de 200 francs (papier jaune) ayant été reconnu, par le haut et le petit commerce, d'une utilité secondaire, par suite de l'émission des billets de 100 et de 50 francs, qui les remplacent avantageusement, la Banque de France a décidé le retrait; mais, en vue d'éviter le moindre trouble dans les relations commerciales en fixant l'époque à laquelle ils cesseront d'avoir cours, elle en opère la suppression graduellement.

A mesure que les billets de 200 francs rentrent à la Banque, le numéro d'ordre est inscrit sur un registre spécial; ensuite on procède à leur destruction en les brûlant en présence du régent de la Banque.

De même, on retire de la circulation les billets usés ou déchirés.

Les études se poursuivent activement pour doter de moyens faciles de communications entre eux les quartiers extrêmes qui constituaient, avant l'annexion, la banlieue parisienne. C'est ainsi, par exemple, que l'on se propose d'ouvrir une nouvelle voie qui, sous le nom de rue Mozart, rattachera le centre du quartier de Passy à celui d'Auteuil. Déjà le percement d'une section de cette voie, destinée à devenir une des plus importantes du 16e arrondissement, fait l'objet d'une enquête.

Ayant son point de départ au carrefour formé par les rues Poussin, des Vignes et de Magenta, dans la rue de la Fontaine, à Auteuil, la rue Mozart atteindra la Grande-Rue de Passy en traversant diagonalement le quartier qui s'étend entre la rue de la Fontaine, la rue de Boulainvilliers et le chemin de fer de ceinture.

Elle ne sera pas tracée en ligne directe et se composera de trois sections d'inégale longueur. Elle aura son débouché dans la Grande-Rue de Passy, au même point que les rues de la Pompe et de Boulainvilliers. Un spacieux carrefour doit être formé à la rencontre de ces diverses voies publiques.

Sur le boulevard de la Chapelle, derrière l'hospice Lariboisière, on essaye un système de pavage des plus curieux.

Ce sont des plaques de fer d'un mètre carré, dans lesquelles sont pratiqués des trous où sont encastrés des pavés en bois. Le bois est du peuplier, et non plus du chêne, qui était cassant et peu spongieux.

Ces plaques de fer et de bois quadrillés sont du plus gracieux effet, et leur système est americain.

De chaque côté de la chaussée on a pratiqué des caniveaux qui se rendent dans le grand égout pour laisser écouler les eaux.

Par suite du décès récent du cardinal Ugolini, le cardinal Antonelli est devenu le doyen de l'ordre des cardinaux diacres.

Parmi les priviléges attachés à cette dignité, le plus important est incontestablement celui de former, pendant la vacance du saint-siége, le gouvernement intérimaire conjointement avec les doyens de l'ordre des évêques et de celui des prêtres.

L'avant-veille de Noël, le cardinal Antonelli a reçu des mains du saint-père le bâton d'or appelé *ferula apostolica*, qui est l'insigne de sa nouvelle position.

Dans de grandes circonstances, le doyen des diacres siége comme juge (*judex*), ou marche comme chef (*prior*), armé de cet insigne. C'est à lui qu'il appartient, au sortir du conclave, de se présenter au balcon du Quirinal et de crier au peuple ces paroles d'usage : *Annuntio vobis gaudium : habemus pontificem*, etc., etc.; et aussi, le jour du couronnement, de placer la tiare sur la tête du nouveau pontife.

Chaque année, à l'époque du jour de l'an, il se débite, à Paris, un nombre considérable d'oranges, mais jamais nous n'en avions vu autant que pendant cette semaine.

C'est par centaines de mille qu'elles sont arrivées sur le marché, la plupart expédiées de Marseille.

Voici d'ailleurs, au sujet de ce fruit, quelques détails intéressants recueillis par le *Courrier de Marseille* :

Contrairement à l'opinion généralement accreditée, ce ne serait point vers la première moitié du XVIe siècle que l'oranger aurait été introduit en Europe par un noble Portugais qui l'aurait importé des Indes. Un historien du Dauphiné, Valbonnais, produit un compte de 1333, où il est fait mention d'une certaine somme pour transplanter des orangers.

Dans le courant du mois de janvier 1516, et à l'occasion du séjour de François Ier à Marseille, de brillantes fêtes furent offertes à ce monarque. Parmi les réjouissances publiques on simula un combat naval dont les oranges furent les projectiles les plus meurtriers. François Ier ne se contenta pas d'être paisible spectateur du combat; il s'arma d'un bouclier, se fit apporter plusieurs paniers d'oranges et prit part à cette singulière lutte.

Lorsque Charles IX, vint à la fin d'octobre 1564, visiter la basse Provence, il alla le 27 de ce mois, au sortir de Brignoles, coucher à Cuers, où il commença à voir, dit l'historien Bouchet, les beaux *orangers de Provence*.

A Hyères, où ce souverain arriva le jour de la Toussaint, on avait, d'après le savant M. A. Denis, « planté sur le lieu de son passage, dès la veille seulement de son arrivée, deux rangs d'orangers couverts de fruits, en sorte qu'on pouvait penser que les habitants laissaient ainsi croître ces arbres sur la route. Une fontaine avait été construite en hâte auprès de la grande porte, et de cette fontaine jaillissait en abondance l'eau de fleurs d'oranger. Un robinet en forme d'arrosoir, placé au-dessus de cette même porte, faisait pleuvoir cette eau parfumée sur le roi et sa suite toutes les fois qu'il entrait dans la ville ou qu'il en sortait. »

Ces particularités historiques indiquent, sans que nous puissions pourtant préciser la date, que l'introduction des orangers en Provence devait déjà, sous Charles IX, remonter assez haut, puisqu'on y trouvait un si grand nombre de ces arbres et que l'industrie savait déjà en extraire l'eau de fleurs d'oranger en abondance.

Les rois de France et les grands de la cour eurent à partir de ce moment un goût très-prononcé pour l'oranger.

Henri IV fit construire une orangerie au jardin des Tuileries, mais ce prince, après l'achèvement de ce bâtiment, en changea la destination en y faisant élever des vers à soie.

Louis XIV aimait passionnément les orangers. Il confia à Mansard le soin de fournir les dessins de la magnifique orangerie qu'il fit construire à Versailles.

Le goût du maître devint général parmi les courtisans et les mémoires du temps relatent que dès ce moment il n'y eut plus de fêtes possibles, de bals, de collations sans l'ornement obligé de beaux orangers chargés de fleurs et de fruits.

C'est sans doute à cette vogue dont les oranges jouirent à Paris pendant le grand siècle, qu'est dû l'engouement que les habitants de la capitale ont conservé depuis pour ce fruit.

Les moulages des objets d'orfévrerie du trésor de Moscou, qui figuraient à la galerie de l'histoire du travail, ont été donnés par le gouvernement russe au musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny.

Le baron Marochetti, statuaire distingué, vient de mourir à l'âge de soixante-trois ans. Parmi ses œuvres les plus connues, il faut citer son *Ange déchu*, la statue équestre d'Emmanuel Philibert et celle de Richard Cœur de Lion. Il a exécuté plusieurs œuvres en Angleterre, entre autres une statue du duc de Wellington et le mausolée de la princesse Élisabeth, fille de Charles Ier.

Le baron Marochetti était chevalier de la Légion d'honneur.

TH. DE LANGEAC.

LA FÊTE DES ROIS

La fête des Rois est, à coup sûr, une des plus touchantes et des plus poétiques de toutes celles que la liturgie chrétienne a consacrées. Dès que ce nom est prononcé, l'esprit se transporte vers l'humble village de Bethléem où l'enfant Jésus repose sous le regard attentif de la Vierge. On se figure une des nuits les plus resplendissantes de l'Orient, et, dans le rêve de l'imagination, on aperçoit les rois mages cheminant à travers le désert, sous la conduite d'une étoile merveilleuse, et apportant leurs offrandes au pied de la crèche.

A tous les âges du christianisme, la fête des Rois a été pieusement célébrée; cet anniversaire était en même temps l'occasion de charités extraordinaires et de banquets plantureux. Le souvenir des rois mages était évoqué tout naturellement dans ces agapes, de sorte que l'usage d'un gâteau pourvu d'une fève et créant une royauté du festin, se répandit rapidement dans le monde catholique. Au moyen âge déjà on tirait les Rois dans tous les manoirs. Chaque habitant du château, noble ou vilain, recevait sa portion de la vaste galette; on en destinait même un morceau au premier pauvre qui se présenterait à la porte au moment du partage du gâteau. Cela était de tradition rigoureuse, et jamais, en cette circonstance, le maître du logis n'oubliait de réserver la *part du bon Dieu*. Il va sans dire que la charité ne se bornait pas au don d'un morceau de la galette symbolique : le mendiant s'en retournait, la besace gonflée de provisions diverses et l'escarcelle garnie de pièces de monnaie.

A Paris, tout est prétexte à divertissement. On tire les Rois comme on fait réveillon, pour avoir une occasion de bien souper et de se divertir. Ils sont fort nombreux, les gens chez lesquels la ferveur se réveille quand il s'agit de pareils anniversaires, et qui, au contraire, deviennent infiniment tièdes lorsque sonne l'heure du carême. Mais c'est affaire entre eux et leur conscience. En attendant le mercredi des Cendres, mangez des truffes, buvez du vin de Champagne, partagez-vous le gâteau de la fève, dansez et riez, messieurs et mesdames. Vous êtes dans votre droit, et le concile de Trente lui-même ne saurait y trouver à redire.

A. DARLET.

LA JEUNESSE D'UN PARIA

FRAGMENTS INÉDITS

Par H. DE BALZAC

I

Dès ma plus tendre enfance j'entendais dire autour de moi :

— Il y aura une exécution aujourd'hui !...

Quand je demandais où était mon père, on me répondait souvent :

— Il est allé à la place de Grève.

Le soir, quand j'écoutais la conversation, ces mots, prononcés par mon père, frappaient mon oreille :

— L'homme que j'ai roué hier. — La femme que j'ai pendue. — Celui que j'ai mis à la question, etc.

Comme j'étais un enfant, ces propos ne produisaient pas sur moi d'impression désagréable, car je n'y attachais aucune idée de douleur et de supplice; seulement je concevais qu'il existait des hommes faits pour être roués ou pendus, absolument comme si, étant fils d'un officier, j'eusse compris qu'il devait y avoir des soldats destinés à mourir d'un boulet de canon.

Quand ma raison se développa, j'étais déjà naturellement préparé à considérer l'office de mon père comme une chose toute simple. J'appris de très-bonne heure que la loi m'imposait l'obligation de lui succéder, et ce devoir ne me fut pas présenté comme une peine sociale dont personne ne voulait se charger. Soit à cause de sa force corporelle, soit à cause de son caractère, mon père inspirait à toutes les personnes de sa maison un respect qui ressemblait beaucoup à de la crainte; et, pour ce qui me regarde, sa grosse voix me faisait souvent trembler. Je fus donc élevé dans une entière soumission aux ordres paternels, dans une ignorance complète du préjugé qui frappait notre office d'une sorte de réprobation, et dans la perspective de succéder un jour à mon père. Ma mère me donna quelque instruction et me procura des livres que je ne pensai plus à lire aussitôt que j'eus seize ans. Je jouissais d'une très-grande liberté. Enfin, ma mère fournissant avec libéralité l'argent nécessaire à mes folies de jeune homme, j'atteignis fort agréablement à l'âge de vingt ans.

Sans trop me rendre compte du sentiment qui me portait à agir ainsi, je cachais assez soigneusement la profession de mon père, surtout depuis que des jeunes gens de mon âge m'avaient fait subir une espèce d'avanie dans le quartier que nous habitions. Mon plus grand plaisir était d'aller voir la comédie à l'hôtel de Bourgogne, et je me pris de belle passion pour une actrice. Je gardai l'incognito chez elle. Comme elle était aimable, jolie et spirituelle, elle recevait beaucoup de seigneurs de la cour et de gens de la ville.

Ce fut là que je connus un peu le monde. Je m'aperçus, par comparaison, que j'étais d'une belle figure et bien fait. Je pris alors une très-bonne opinion de moi-même et j'eus la passion d'être bien mis, et, pour tout dire en un mot, de faire le seigneur. Je me figurais qu'il n'y aurait rien de plus facile à moi de mener cette vie-là même quand j'exercerais l'office de mon père.

L'actrice qui avait des bontés pour moi s'appelait Gogo. Elle remplissait de fort petits rôles; mais son esprit lui donnait une grande influence au théâtre. On la croyait généralement fille du bonhomme Guérin, qui faisait les confidents tragiques. La Gogo avait peut-être formé quelque projet d'établissement dans lequel j'entrais pour beaucoup, et cette arrière-pensée la conduisit à épier mes démarches. Elle s'enquit, sans m'en prévenir, de mon état, de ma famille, et un matin, après avoir découvert la vérité, elle disparut. Personne n'a jamais su ce qu'elle était devenue. Cette aventure, qui me fit faire de sérieuses réflexions, termina la vie libertine à laquelle je m'étais adonné. Mon père commençait à parler de me résigner sa charge, et il exigeait que je songeasse aux obligations qu'elle m'imposerait. Je devins assez triste, et je ne pouvais écarter de mon cœur un sentiment d'effroi en pensant au jour où il me faudrait lui succéder.

Si je donne ces détails sur les événements de ma jeunesse, c'est que je les crois de nature à expliquer les circonstances qui accompagnèrent ma première exécution.

Je partis un matin de Paris pour aller voir jouer les eaux à Versailles. C'était le jour de la fête du roi. Ce merveilleux spectacle avait lieu pour la cinquième fois depuis que les travaux du parc, du château et de l'orangerie étaient achevés. Je fus très-étonné de toute cette féerie, et trouvai qu'il ne fallait pas moins qu'un roi aussi grand que le nôtre et toutes les ressources de notre siècle pour produire tant de magnificence. Je ne saurais même exprimer le sentiment que j'éprouvai alors. Il faisait un temps admirable, le soleil dardait ses rayons en plein sur une foule immense qui ressemblait à une chape d'argent et d'or, tant les habits des hommes étaient somptueux. Je restai environ dix minutes devant la pièce de Latone sans pouvoir me rassasier de mon aise. Les jets d'eau étaient comme une pluie de perles et de diamants; et, à travers leurs ondées, les galons d'or et les agréments d'argent dont les vêtements étaient ornés éblouissaient les yeux. On ne savait vraiment pas si tant d'éclat venait de la terre ou du ciel. Jamais on ne s'était mis si richement pour plaire au roi; aussi dit-on que les voleurs firent de bonnes prises. Plus d'un bourgeois s'en alla sans sa bourse ou sa montre.

Au milieu de toute cette cohue, et à quelques pas de moi, j'aperçus une jeune fille qui devait exercer une grande

influence sur ma destinée. Elle était sur la même marche que moi, en haut du grand escalier de marbre qui fait face à la pièce de Latone. Cinq ou six personnes seulement nous séparaient. La foule l'avait comme appuyée sur un vase en marbre blanc, nouvellement sculpté. Sa figure se trouvait placée précisément au milieu de ce vase, et l'ombre du rebord la mettait à l'abri du soleil Loin de nuire à la figure de l'inconnue, la blancheur excessive du marbre en faisait ressortir les couleurs vives et animées. Les cheveux qui s'échappaient de sa fontange étaient noirs. Elle tenait sa tête inclinée comme une personne qui souffre. Elle me parut triste. Ses yeux brillaient d'un feu sombre. Elle portait une robe verte assez simple. Je ne crois pas qu'elle fût très-remarquable par sa beauté, mais je lui trouvai un air que n'avaient point les autres femmes. Je ne saurais pas dire, même aujourd'hui, si je la désirai, si je fus attaché par le mystère empreint dans ses traits, ou par l'espoir d'en être aimé... Je ressentis comme un choc; et, malgré moi, je ne regardai plus que la jeune fille. Elle était pour moi toute la fête et tout Versailles.



LE GÉNÉRAL SIR ROBERT NAPIER, COMMANDANT DE L'EXPÉDITION ANGLAISE EN ABYSSINIE; dessin communiqué. — Voir page 26.

Je serais sans doute retourné à Paris, et mon sentiment en serait resté là, si après quelques minutes elle ne m'avait pas regardé. Ce regard implorait bien certainement une protection humaine et trahissait un prochain désespoir. Il me sembla que je rencontrais en elle une créature trop malheureuse pour refuser de partager même mon sort. Cette pensée jeta quelque baume sur mon cœur.

Les idées que j'avais acquises par le commerce de la Gogo faisaient mon malheur. En questionnant mon père, j'avais appris que ma mère était la fille d'un homme mort aux galères, et alors j'avais deviné l'isolement dans lequel les gens de notre profession devaient vivre. Une grande partie de mon chagrin venait de la perspective que m'offrait l'avenir. Le plus triste sujet de mes réflexions venait de la nécessité où je serais, un jour, de ne pouvoir prendre pour femme que la fille de quelque geôlier ou de quelqu'autre exécuteur de province, créatures sans mœurs, sans éducation et sans délicatesse; tandis que je sentais en moi de la délicatesse.



TROUPES INDIENNES EMPLOYÉES AU SERVICE DES ANGLAIS EN ABYSSINIE; dessin communiqué. — Voir page 26.



LE MONASTÈRE DE BATHALA, EN PORTUGAL, d'après une photographie de M. Thurston Thompson. — Voy. page 27.

La Gogo avait pour mon malheur développé en moi des goûts et des sentiments de luxe et d'élégance que j'avais soigneusement cachés à mon père. Je ne croyais pas qu'on pût rencontrer deux fois une femme aussi douce, aussi bonne et aussi dévouée que l'était ma mère. Les affections qui rendaient mon père heureux et qui apportaient des compensations à ses tristes devoirs, me semblaient perdues pour moi. Aussi ce fut l'espérance d'être heureux avec l'inconnue qui me donna la hardiesse de la suivre. Je pris mon désir pour une réalité, et peut-être l'illusion me fit-elle trouver dans ses regards une secrète réponse aux pensées qui agitèrent mon âme.

Cette charmante jeune fille donnait le bras à une vieille femme qui me parut appartenir à la dernière classe du peuple. Elles descendirent toutes deux l'escalier de marbre quand les eaux cessèrent de jouer. Alors, je coudoyai si bien ceux qui m'environnaient que j'arrivai promptement auprès d'elles. Lorsque nous nous trouvâmes dans la grande allée, la foule fut agitée par un mouvement si furieux que la jeune personne resta seule et séparée de sa conductrice. Moi-même, j'étais à quelques pas de mon inconnue, combattant pour ne pas être écrasé, et jouant des coudes et du corps. Des cris se faisaient entendre. Cette terrible presse provenait de l'approche du roi et de sa cour.

Grâce à ma force, j'arrivai jusqu'à la jeune fille dont je ne perdais pas de vue la fontange verte, et je lui fis bientôt un rempart de mon corps. Elle était dans un danger si imminent d'être écrasée contre le grand socle carré d'un groupe de marbre, qu'elle accepta mon secours sans proférer une parole. Ses yeux annonçaient une sorte de résignation au sort qui l'attendait là ; mais, quand elle me vit lui offrir mon bras et la dégager si courageusement de la place où elle allait peut-être périr, ses yeux étincelèrent en me regardant, puis une pâleur soudaine couvrit son visage. Je fendis la foule devant elle sans m'embarrasser des cris que je fis jeter à ceux sur lesquels je me jetais ; l'inconnue me suivait ; et en quelques minutes nous arrivâmes ainsi dans un lieu presque désert. Nous ne nous étions pas dit un seul mot. Nous restâmes quelques secondes aussi embarrassés l'un que l'autre ; mais, lorsque je sentis que je pouvais paraître ridicule, je lui demandai fort respectueusement :

— Où voulez-vous, mademoiselle, que j'aie l'honneur de vous reconduire ?

— Monsieur, je demeure à Versailles.

— Eh bien, permettez-moi de vous mener chez vous, car vous retrouveriez maintenant bien difficilement la vieille gouvernante avec laquelle vous etiez...

— C'est ma mère, dit-elle en me regardant fixement

Cette réponse me fit plus de plaisir que de peine, car la pauvreté des vêtements de cette mère donnait de la force à mes espérances.

— Disposez donc de moi comme vous le voudrez..., m'écriai-je. Cherchons madame votre mère, restons ici, ou allons chez vous.

Elle prit mon bras, et nous nous dirigeâmes au hasard à travers les allées des jardins, tantôt silencieux, tantôt nous disant de vagues paroles vides de sens et pleines d'expression. Nous marchions vers la foule, ou nous nous en écartions au gré des caprices de je ne sais quel sentiment secret qui nous animait. Parfois l'inconnue semblait avoir autant envie de se confier à moi que moi à elle ; mais bientôt la même honte qui me possédait changeait ses paroles de confiance en paroles sèchement polies. Tantôt unis comme un frère et une sœur, tantôt séparés comme deux ennemis qui passent à côté l'un de l'autre en se voyant et sans se voir, nos âmes imitaient les ondulations de l'immense foule qui s'agitait à cent pas au-dessus de nous.

L'inconnue ne m'avait pas même encore remercié du service que je venais de lui rendre en l'arrachant à une mort certaine. Nous étions devenus tout à fait muets, et ce silence nous liait peut-être plus l'un à l'autre que toutes les paroles possibles, quand son œil, aussi perçant que celui d'un oiseau de proie, et qui était attaché sur les groupes qui passaient devant nous, se fixa sur un point.

— Voici ma mère ! s'écria-t-elle.

Puis elle quitta mon bras, me laissa, et courut avec rapidite vers la vieille femme.

Je demeurai confondu de l'impolitesse affectée avec laquelle elle abandonna mon bras sans me regarder, ni m'adresser un seul mot de remerciment. Je la suivis. Elle se dirigea vers une grille qui offrait une sortie sur la route de Bretagne, et, quand je me trouvai près d'elle à la grille, sa mère vint à moi, et me dit secrètement :

— Ma fille et moi, monsieur, nous vous prions de ne pas nous suivre comme vous le faites.

Puis elles rentrèrent dans Versailles. La petite ne tourna qu'une seule fois la tête. Elle me vit immobile en dehors de la grille, sur le chemin. Je la contemplais marcher.

Je revins à Paris. Deux jours se passèrent, et, pendant tout ce temps, je ne fis que songer à l'inconnue. Le troisième jour, j'étais à Versailles. J'allai voir le vase auprès duquel je l'avais rencontrée, et je l'aperçus seule, devant le socle de marbre où elle avait manqué de périr... J'y courus. Elle leva les yeux, me reconnut, et s'en alla d'un pas précipité, mais je la rejoignis. Elle rougit beaucoup quand elle me vit près d'elle; car nous comprenions tous deux que nous avions pensé l'un à l'autre. Elle se tourna tout à coup vers moi, et, les larmes aux yeux, elle me dit :

— Je vous supplie, monsieur, de renoncer à moi. Je ne suis point une demoiselle, je suis une pauvre fille du commun. Vous êtes homme de qualité, et je ne puis vous appartenir à aucun titre.

— Je ne suis pas homme de qualité, répondis-je.

Elle laissa échapper un mouvement involontaire.

— Et c'est bien plutôt moi, dis-je en continuant, qui puis avoir besoin de votre pitié que vous de la mienne...

Je n'osai pas achever, je lui offris mon bras; elle le prit, et nous fîmes une délicieuse promenade. Ce jour-là, j'appris qu'elle s'appelait Marguerite, et je lui dis que je me nommais Henri. Nous convînmes de nous revoir dans deux jours. Les rendez-vous se succédèrent, et Marguerite fut bientôt convaincue que je l'aimais sincèrement.

Mais, au milieu de notre bonheur, il y avait une idée sombre, un vide obscur et noir qui attirait sans cesse nos regards. Je n'osais pas encore lui avouer qui j'étais. Elle semblait deviner que je lui cachais un secret, et nous sentions l'un et l'autre une gêne indéfinissable; car nos âmes s'entendaient déjà trop pour ne pas se chagriner de manquer de contact en un point. Quand je me crus assez certain de l'affection de Marguerite, je pris en quelque sorte l'engagement de lui découvrir le mystère de ma vie.

Vers la fin du mois de septembre, un soir que nous revenions de voir travailler les ouvriers à Trianon, je fis asseoir Marguerite sur un talus de gazon à peu de distance de la porte du parc. Nous restâmes un moment silencieux, occupés à regarder les eaux claires du grand canal, le ciel bleu, les herbes vertes et jaunes. Je n'osais commencer une terrible confidence, et Marguerite me paraissait inquiète aussi. Elle avait été toute triste pendant cette longue promenade. Ses grands yeux noirs, fixés en apparence sur la campagne, m'examinaient à la dérobée. Je l'imitais, et, par une convention tacite, nous nous contemplions alternativement; mais il y eut un moment où l'un de nous s'oublia, ce fut elle. Le regard profond que nous nous jetâmes décida de notre sort Nos souffrances étaient intolérables.

— M'aimes-tu bien?... me demanda-t-elle hardiment.

— Oh ! oui !..

— M'aimerais-tu toujours si j'étais la fille d'un grand criminel ?

— Oui...

Elle s'enhardit.

— D'un homme qui serait aux galères ?...

— Oui..

— D'un renégat ?...

— Oui...

— D'un traître qui aurait vendu la France ?...

J'hésitai.

— D'un exécuteur ?...

Elle devint pâle comme la mort en prononçant ces deux mots.

— Mais ta naissance, Marguerite, t'ôte-t-elle une seule de tes vertus, de tes qualités ?... lui dis-je.

Elle respira fortement comme si un poids immense était enlevé de dessus son sein. Elle rougit beaucoup, baissa les yeux ; je vis deux larmes rouler le long de ses joues, briller, tomber à terre, où elles se suspendirent comme deux gouttes de rosée à une herbe luisante. Puis elle releva la tête, la laissa aller sur mon épaule, et resta muette, heureuse.

— Je suis la fille de l'exécuteur de Versailles !... me dit-elle à l'oreille

Puis, après avoir vu sur ma figure une expression d'amour, elle se jeta à genoux en s'écriant d'une voix céleste :

— Mon Dieu, il ne me repousse pas !...

— Te repousser, Marguerite !... répondis-je, comment le pourrais-je ? Je suis moi-même...

— Qui ?... demanda-t-elle d'un son de voix effrayant.

— Le fils de celui de Paris.

Elle jeta un cri et se tordit les mains. Sa figure bouleversée exprima un horrible combat. Enfin elle me regarda.

— Pourquoi aurais-je moins de générosité que toi, Henri !... dit-elle.

Alors, pour la première fois je la conduisis jusque chez elle. Pendant la route, nous nous entretînmes de tout ce que nous avions à faire pour obtenir l'aveu de nos parents et pour nous épouser. Je remarquai encore quelques nuages dans l'âme de Marguerite. Elle semblait conserver une arrière-pensée douloureuse, et je me promis bien de vérifier mes appréhensions.

H. de Balzac

(*La suite au prochain numéro.*)

LE FROID A PARIS

La semaine qui a suivi le jour de l'an a été signalée par une température exceptionnellement rigoureuse. La Seine, qui, depuis quelques jours déjà, charriait d'énormes glaçons, n'a pas tardé à être tout à fait prise. Cette vaste nappe, blanche et immobile, présentait un coup d'œil assez saisissant. Malgré le froid et la bise, les curieux s'arrêtaient sur les quais et sur les ponts pour la contempler avec curiosité; car le spectacle d'un grand fleuve entièrement gelé est peu fréquent sous notre latitude. Plusieurs centaines de personnes ont voulu se donner la satisfaction de franchir la Seine à pied : ce qui ne laissait pas que d'offrir d'assez grandes difficultés, à cause des aspérités produites par l'amoncellement des glaçons. Ce sport d'un nouveau genre n'a duré qu'un jour; dès le lendemain, la police avait pris des mesures pour empêcher ces trop dangereuses promenades, qui avaient déjà amené des accidents, et qui pouvaient occasionner de terribles malheurs par suite de l'imprudence habituelle des Parisiens.

Depuis une vingtaine d'années, le fleuve parisien n'avait pas subi à ce point l'influence du froid. La première mention qu'on trouve dans les historiens de la congélation de la Seine remonte à l'an 821 ; elle fut prise pendant un mois, et il en fut ainsi dans les hivers de 1044, 1067, 1124, 1125, 1205, 1216, 1325. En 1406, le froid fut si rigoureux que la plupart des vignes et des arbres fruitiers furent détruits.

En 1420, Paris eut à souffrir d'un froid si vif, qu'une mortalité extraordinaire se déclara et que la ville perdit plus des deux tiers des habitants. Les loups entraient jusqu'au cœur de la ville pour dévorer les cadavres. En 1434, la gelée dura, à partir du 31 décembre, deux mois vingt et un jours; la neige tomba pendant quarante jours consécutifs. En 1570, le froid dura trois mois entiers dans toute sa rigueur.

En 1608, l'hiver fut si rigoureux dès le 21 décembre, que les approvisionnements de la capitale, en combustibles, etaient devenus si rares, qu'un cotret se vendait 35 sols. Les troupeaux périrent en grand nombre dans les étables, ainsi que toutes les espèces de gibier dans les campagnes et les forêts. La Seine fut si profondément prise, qu'elle portait des chariots pesamment chargés.

En 1683, l'hiver fut si âpre, qu'un grand nombre de personnes moururent de froid; les gelées durèrent trois semaines.

En 1709, le froid extrême occasionna une disette qui fit périr beaucoup de monde. On fabriqua à Paris et à Versailles du pain d'avoine, qui fut servi sur la table des princes et des riches.

En 1740, le froid occasionna une nouvelle famine; on fit, par ordre du Parlement, des prières publiques, et on promena par les rues les châsses de sainte Geneviève et de saint Marcel.

En 1768, les cloches des églises se brisèrent sous l'action du froid.

L'hiver de 1784 avait changé la physionomie de Paris. L'amoncellement des neiges et des glaces formait d'insurmontables obstacles dans les rues, où l'on ne pouvait plus marcher. Au coin de la rue du Coq-Saint-Honoré, on éleva une pyramide de neige en l'honneur de Louis XVI.

Le 30 décembre 1788, le thermomètre descendit à 18 degrés 1/4 au-dessous de zéro; l'épaisseur de la glace qui couvrait la Seine fut de 12 pouces. Enfin, en 1799, 1810, 1811, 1812, 1814, 1820, 1829, 1846, les hivers furent très-rigoureux, et la Seine fut congelée comme cette année.

Toute l'Europe a eu, du reste, beaucoup à souffrir de ce froid, dont l'année 1868 a apporté les rigueurs. Le midi de la France, l'Italie et l'Espagne ont vu tomber d'énormes quantités de neige. Au nord, ce fut bien pis encore, naturellement. A Christiania, capitale de la Norvége, il n'y a pas eu moins de 27 degrés de froid, le 1er janvier. Il est vrai que la Norvége est la patrie classique des rennes et des ours blancs.

Notre fameux Club des patineurs a pu prendre enfin une éclatante revanche des déboires que les piètres hivers précédents lui avaient fait subir.

La fête que cette société aristocratique a donnée, samedi dernier, au bois de Boulogne, a été vraiment magnifique. On y avait déployé un luxe inouï d'illuminations. Des girandoles de toutes les couleurs projetaient leurs clartés sur les arbres couverts de givre et de neige et sur la nappe de glace, auxquels les jeux de la lumière électrique prêtaient des aspects fantastiques.

Tout le Paris élégant s'était donné rendez-vous à cette fête de l'hiver. Quatre mille personnes au moins s'y trouvaient réunies, et dans cette foule brillante onre marquait toute la haute *gentry* de Paris, et les notabilités des colonies russe, autrichienne, anglaise et américaine. On y a vu même une femme masquée, celle, sans doute, qui, cet été, caracolait avec tant de crânerie, et le sabre au côté, autour du grand lac du Bois.

X. Dachères.

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite[1].)

LA MAISON DE PILATE.

— A cela ne tienne, répliqua Inez ; — n'avez-vous qu'une mante ?

Gabrielle passa dans le cabinet voisin. Elle en ressortit avec un mantelet long en tissu basque, dont les rayures éclatantes tranchaient, rouge sur noir.

— Ceux qui vous verront passer, senorita, dit-elle en riant, — vous prendront pour une pauvre fille, car ma capeline est connue dans tout le quartier de Saint-Ildefonse.

Inez avait déjà endossé le mantelet.

— Venez, dit-elle.

Gabrielle lui donna son bras pour descendre l'escalier. Les premiers pas de la fille du comte-duc furent pénibles ; mais l'effort même qu'elle faisait semblait lui donner courage. Avant d'arriver au bas de l'escalier sa marche était déjà raffermie.

A la dernière volée, Gabrielle l'arrêta et lui montra du doigt cette fenêtre de l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste où la veille notre Bobazon avait collé son œil indiscret.

Une lueur sombre passait sous les jalousies rabattues.

— Ils sont là ! dit Gabrielle.

— Qui ? demanda Inez.

— En passant sous cette fenêtre, poursuivit Gabrielle au lieu de répondre, j'ai entendu bien souvent tomber le nom du comte-duc, votre père.

— Et que disait-on du comte-duc ?

— On conspirait sa chute et sa mort, senora.

Inez continua de descendre.

— Mon père est puissant, dit-elle ; le roi l'aime et le défendra... Venez, j'ai hâte...

Les dernières marches de l'escalier furent franchies.

Nos deux jeunes filles se trouvèrent sous cette voûte où, la veille au matin, Mendoze fugitif était monté dans la litière noire du comte-duc.

Gabrielle avait dans sa poche la clef de la porte de la rue ; elle fit jouer la lourde serrure ; Inez franchit le seuil aussitôt.

— Maintenant, dit-elle d'un ton péremptoire, vous avez fait pour moi tout ce que je souhaitais. Laissez-moi à la garde de Dieu. Que toutes les bénédictions du ciel soient sur vous !

Elle fit un pas ; Gabrielle la retint :

— Y songez-vous, senora ? s'écria-t-elle, vos pas chancellent encore, et les rues de Séville sont fertiles en mauvaises rencontres. Souffrez que je vous accompagne.

Toute la personne d'Inez avait subi une sorte de transformation. Elle répondit d'un ton bref et presque impérieux :

— Jeune fille, je n'ai plus besoin de vous.

— Moi, reprit Gabrielle qui avait aussi sa fermeté, je ne puis vous laisser partir ainsi, senora... C'est la Providence qui vous a mise à ma garde... je ne vous quitterai qu'à la porte de l'Alcazar.

— Suis-je encore votre prisonnière ?... murmura la fille du comte-duc qui fit un effort pour se dégager ; je sais ma route.

Puis, d'un ton si bas que Gabrielle eut peine à l'entendre, elle ajouta :

— Je ne vais pas si loin que l'Alcazar.

Ces symptômes d'aberration d'esprit que Gabrielle avait déjà remarqués en elle apparaissaient plus évidents. Le cerveau de la pauvre enfant restait manifestement ébranlé par ces horribles secousses.

Gabrielle, usant de sa jeune vigueur, la contint comme eût fait une mère et demanda :

— En quel autre lieu que l'Alcazar voulez-vous donc aller, senora ?

Inez frappa du pied avec colère, puis elle sanglota, énervée par la lutte ; puis encore, par un brusque mouvement, elle colla sa bouche contre l'oreille de sa compagne :

— Ne vous l'ai-je donc pas dit, jeune fille ? murmura-t-elle avec mystère ; j'ai tout entendu... tout... tout ! Je sais ce que Dieu me commande en présence de ces menaces dénaturées... On reconnaît bien la voix de Dieu quand elle parle, n'est-ce pas ?... Laissez-moi, je vous en prie... je vous l'ordonne !

Gabrielle, étonnée et inquiète, loin d'abandonner ses mains, essaya de la prendre à bras-le-corps pour la ramener sous la voûte.

A ce moment la voix de l'oidor Pedro Gil se fit entendre sur l'escalier. Il appelait d'un ton d'impatience :

— Gabrielle ! Gabrielle !

Celle-ci lâcha prise un instant. Ce fut assez. Avec une agilité qu'on n'aurait pu attendre de ce pauvre corps brisé par la souffrance, Inez avait bondi de l'autre côté de la rue. Elle se perdait déjà dans l'ombre des maisons hautes et formant demi-voûte sur le pavé.

— Inez !... senora !... s'écria Gabrielle.

L'oidor, irrité, frappait à la porte de son logis, appelant sa fille à grands cris.

Gabrielle suivait des yeux cette forme blanche qui glissait dans les ténèbres. Une voix déjà lointaine arriva jusqu'à son oreille. Elle disait :

— Merci et adieu !

Gabrielle rentra. La lueur ne brillait plus derrière les jalousies de la fenêtre basse, au rez-de-chaussée de l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste.

— D'où rentres-tu à cette heure ? demanda Pedro Gil avec menace.

Gabrielle balbutia le nom d'Aïdda.

L'oidor eut un cynique sourire.

— Il y a peu de saintes parmi nos duchesses, grommela-t-il ; attends un peu, cependant... Tu feras ce que tu voudras quand tu seras la femme d'un grand d'Espagne !

La pluie tombait fine et chaude. La nuit avait des profondeurs inaccoutumées sous ce ciel brillant de l'Espagne du sud. Par intervalles le vent sifflait tout à coup, arrachant aux vieilles toitures une plainte aigre et courte. Les rigoles chantaient, les girouettes grinçaient, les jalousies battaient les murailles.

L'orage, trop éloigné, ne s'entendait plus ; mais la ville tout entière s'enveloppait d'une atmosphère tiède, fade, lourde comme la vapeur du linge mouillé qui sèche au petit feu d'un pauvre ménage. La terre, humectée, rendait d'étouffantes émanations.

Nul bruit de pas ne sonnait sur le pavé glissant. Séville a peur de la pluie presque autant que du brûlant soleil de midi. Les rues étaient désertes et silencieuses.

Dona Inez n'avait jamais fait un pas hors du seuil paternel sans avoir autour de sa chaise dorée et blasonnée quatre valets armés et un écuyer à cheval. Quand elle descendait de sa chaise sur le gazon fin des promenades, sa duègne d'un côté, sa suivante de l'autre, guidaient sa marche souriante.

Elle n'avait pas besoin de savoir sa route. On pensait pour elle, pour elle on marchait, et si son caprice d'enfant convoitait une fleur, que de mains empressées suppléaient aux mignonnes paresses de ses mains !...

Cette nuit, elle allait seule et perdue comme une aveugle. Ses yeux avaient un bandeau de larmes. Ses pieds saignaient déjà aux dents tranchantes des pavés.

C'était la fille du comte-duc, l'héritière du plus puissant seigneur qui fût dans les Espagnes ; c'était dona Inez, cette pauvre enfant, qui marchait là-bas, à tâtons, chancelant, tâtonnant, s'égarant à droite, puis à gauche, et obligée bien souvent de s'asseoir, oppressée, sur la borne humide plantée à la porte de l'artisan.

Elle n'avait eu d'abord qu'une idée : fuir la protection de Gabrielle, qui l'aurait empêchée d'accomplir son dessein.

Gabrielle voulait la conduire à l'Alcazar.

Inez avait couru tout d'un temps jusqu'au detour de la rue de l'Infante.

Mais l'effort était excessif pour sa chancelante faiblesse. Elle était tombée sur la marche d'un seuil, épuisée, haletante.

Elle écoutait. La fille de l'oidor allait-elle la poursuivre ? Elle se disait :

— Je ne ferai pas de bruit, je retiendrai mon souffle. Dans ces ténèbres, Gabrielle passera sans me voir.

Gabrielle ne vint point.

Au bout d'une minute, Inez parvint à se relever.

— Allons, pensa-t-elle, du courage ! J'ai bien remarqué ces rues où nous avons passé ; je sais mon chemin, j'arriverai... Du courage !..

Où donc voulait-elle se rendre ainsi ?

Quelle idée fixe et dominatrice surnageait dans le chaos de son esprit ?

Elle n'était pas folle. Elle raisonnait. Son intelligence travaillait.

Or, savez-vous quelle distance prodigieuse peut mesurer l'écart qui existe entre les facultés humaines ? Avez-vous chiffré la différence qui sépare le génie calculateur de Newton du cerveau rabougri de ce nain qui ne peut compter jusqu'à six ? Vous est-il arrivé d'établir une comparaison entre les sens exercés de l'Indien, trouvant, à l'aide de je ne sais quels signes mystiques, sa route au travers des plus incommensurables labyrinthes du désert, et par exemple, la femme élégante de nos civilisations qui va s'égarer, si elle quitte son equipage, au coude même de la rue où un brillant hôtel ouvre sa porte cochère ?

Elles sont ainsi parce que jamais, au grand jamais, elles n'ont besoin de se guider elles-mêmes. L'usage de leurs sens serait pour elles un luxe. Autour d'elles, d'autres sens agissent : des sens qui font leur métier mercenaire.

Exagérons-nous ?... Gageons que mademoiselle votre fille ne saurait pas, madame la marquise, aller de votre hôtel à l'Opéra italien, où tant de lorgnons admirent trois fois la semaine son délicieux sourire !

Gageons. Nous avons gagné. — Si nous avions perdu, par hasard, c'est que l'adore sourire serait, à votre insu, madame, pour quelqu'un dont le douzième aïeul était absent de la croisade.

Celles qui dérogent apprennent le nom des rues. Le besoin est un maître habile. — L'Indien voyageur ne prendrait pas tant de peine s'il avait chevaux, voiture et carrosse.

Elle ne savait rien, cette pauvre belle Inez. Elle était comme l'enfant qui n'a jamais marché qu'avec les jambes de sa nourrice. Au bout de vingt pas elle se dit : « Toutes les rues se ressemblent ; ce sont des maisons qui surplombent, des porches noirs, des jalousies tombantes. »

Les navigateurs ont des étoiles. — Quand Inez levait les yeux, c'était, au-dessus de sa tête, une étroite bande du ciel qui allait fuyant et s'aiguisant, — toujours de même.

La solitude pesait sur elle comme un écrasant fardeau.

Le découragement venait, qui doublait sa fatigue.

Avant d'arriver à la place de Jérusalem, elle s'était arrêtée déjà trois fois.

L'aspect de la place l'étonna d'abord. Elle se souvenait vaguement d'avoir traversé une place. Mais plusieurs rues s'ouvraient sur celle-ci ; laquelle prendre ? En face d'elle était un noir édifice dont la corniche coupait carrément le ciel. Inez ne connaissait point la maison de Pilate.

Elle fit effort pour s'orienter. Elle tourna sur elle-même une fois, deux fois, en cherchant la direction à choisir. La troisième fois, elle n'aurait plus dit par quelle rue elle venait de déboucher sur la place.

Elle se mit à marcher au hasard, épuisée et désespérée. Elle eût voulu, tant sa détresse était grande, retrouver Gabrielle, lui confier son secret et la prendre pour guide. Mais où était maintenant le logis de l'oidor ?

Elle ne savait ; tout était noir, tout était pareil. Le malheureux marin, ballotté sans boussole entre la mer immense et le ciel en deuil, n'est pas plus perdu que ne l'était la fille du favori de Philippe IV.

Elle se disait pourtant, la pauvre Inez, comme on répète à son insu un refrain : Courage ! courage !

Hélas ! courage : la pluie pénétrait jusqu'à sa chair ; ses petits pieds endoloris ne pouvaient plus la porter : les bourdonnements de la défaillance tintaient autour de ses oreilles.

Elle crut rêver. Tout à coup un bruit de fête s'éleva dans le silence de la nuit. Elle entendit des éclats de rire et comme un tumultueux concert d'applaudissements ; puis, au-dessus de ces turbulents murmures, les accords clairs de plusieurs mandolines accompagnées par l'agile roulement des castagnettes andalouses.

Tout soulage l'enfant égaré, tout ce qui est humain. Inez sourit du fond de sa détresse. Elle sentait battre enfin le pouls de cette solitude morne. Quelque chose lui criait : Il y a là de la vie.

C'était peut-être la première fois que la guitare de nos saltarines et les rires de nos jeunes courtisans, rassemblés dans la salle mauresque du Sépulcre, servaient à quelque chose de bon.

Malgré ce soulagement passager, bien en eût pris à la pauvre Inez, si le décret de son père qui ordonnait la fermeture des *delicias* de Séville eût été mis à exécution cette nuit-là même.

Elle revint sur ses pas, car elle était déjà tout près de la ruelle qui conduisait à l'abreuvoir de Cid-Abdallah, en tournant les jardins de Pilate. Elle s'approcha de ce porche dentelé d'où les sons de la joyeuse musique semblaient partir. Le porche était déjà un abri. Elle s'assit sur les dalles et reprit haleine, rassurée qu'elle était par le voisinage de la fête.

Le sang se réchauffait dans ses veines. Elle avait rabattu l'épaisse dentelle de son voile de manière que les plis doublés pussent cacher entièrement son visage.

— Si ce sont des bourgeois, pensait-elle, sans doute ils ne m'ont jamais vue ; si ce sont des gens de cour, comment me reconnaîtraient-ils sous ce masque, avec la mante des filles du pays basque ?... Je leur demanderai mon chemin.

Elle attendait désormais, calme et reposée, la sortie de quelqu'un des invités pour l'aborder et l'interroger.

Mais le temps passait. Personne ne sortait. La gaieté devenait de plus en plus bruyante derrière les vieilles murailles de la maison arabe. La mandoline pressait les mouvements de la danse, et les castagnettes vives pétillaient comme un feu de bois vert. Inez se lassait d'attendre.

Quatre heures de nuit sonnèrent à l'horloge de Saint-Ildefonse ; les trompes retentirent quatre fois, puis la voix rauque du gardien annonça l'heure accomplie du haut des tours.

Une inquiétude sourde serra le cœur d'Inez.

— On a creusé deux tombes dans les caveaux... murmura-t-elle, pendant que tout son corps frissonnait. — Il n'y a qu'une morte... L'autre attend un vivant... ou une vivante !

— Et que de temps écoulé ! reprit-elle. — Le vieillard est impatient de se venger... je suis en retard...

Tout en parlant, elle essayait de se lever ; mais l'humidité et le repos avaient changé en engourdissement la fatigue de ses membres. Un bruit nouveau et plus proche la mit sur ses pieds comme par enchantement.

Elle n'avait point cherché où pouvait être la porte de cette joyeuse maison. Le concert des voix qui éclata tout à coup non loin d'elle lui fit tourner les yeux vers l'endroit d'où partait le son. Elle aperçut la porte basse qui se trouvait à dix pas du pilier qu'elle avait pris pour dossier.

On marchait derrière cette porte, et l'on s'en approchait.

— Il fait étouffant, cette nuit, disait une des voix.

Une autre :

— Le vin de ce Galfaros aigrit en vieillissant.

— Carmen a les yeux battus.

— Ximena est lourde comme une Allemande.

— Serafina joue faux... C'est toujours comme cela quand Palomas nous manque...

— Palomas et Moncade !... Ventre-saint-gris ! mes compagnons, voilà deux bons vivants qui font honneur à notre confrérie ! .. Il faut à l'un la maîtresse du roi, à l'autre la fille du premier ministre !

La main défaillante d'Inez essaya de contenir les battements de son cœur.

— Tais-toi, Narciso, tais-toi, répliqua-t-on. Je ne suis pas bien vieux, et pourtant j'ai vu des portes de forteresses s'ouvrir pour des bavards de ton espèce.

— Jarnibleu ! cousin de Silva, quand l'émeute entre au palais, les forteresses chôment. On a besoin de nos épées !... Personne ne m'empêchera de dire que la litière de ce matin et les deux nègres appartenaient à la belle marquise d'Andujar ; et tout le monde sait bien que la fille du comte-duc a été enlevée hier par notre ami don Vincent, second marquis de Pescaire.

Inez, appuyée contre son pilier pour ne point tomber à la renverse, entendit qu'on faisait tourner une clef dans la serrure.

1. Voir les numéros 583 à 677.



PANORAMA D'ADEN, STATION NAVALE ET MILITAIRE DE L'ANGLETERRE,

Elle eût voulu fuir, mais ses jambes paralysées la clouaient au sol.

— Tais-toi, Narciso, tais-toi! reprenait le chœur. Nous voilà qui entrons en chasse, et les bons limiers n'aboient pas avant d'avoir trouvé la piste.

La porte s'ouvrit. Inez était parvenue à tourner la colonne.

Elle vit, à la lueur d'une torche, une demi-douzaine de jeunes seigneurs aux visages fatigués et pâles, sauf un, celui qu'on appelait Narciso. Narciso avait une tête joufflue, portée par un cou gros et court qui disparaissait entre deux bonnes épaules dodues.

L'homme qui tenait les flambeaux était seul découvert. Il s'inclina sans franchir le seuil.

— Maître Galfaros, lui dit le gros petit Narciso, garde la porte ouverte toute la nuit. Nous reviendrons chez toi avec notre gibier.

— Il suffit, noble seigneur, répondit l'honnête tavernier. Je prends la liberté de vous souhaiter bonne chasse.

— Avec Luna et Soto-Mayor pour piqueurs... commença Narciso.

— Messeigneurs, interrompit un des jeunes gens, il fait une pluie battante. Dans toute la royale cité de Séville, je parie qu'il n'y a pas une fillette dehors cette nuit.

Inez, cependant, plus morte que vive, se traînait de pilier en pilier. Encore quelques pas, elle allait atteindre l'extrémité des arcades mauresques. Nos jeunes fous sortirent du porche en tumulte pour voir le temps qu'il faisait.

— Silva a raison, dit Soto-Mayor, voici un ciel défavorable. Le gibier fera défaut, et je propose de remettre la chasse à une autre nuit.

— Taïaut! taïaut! taïaut! cria en ce moment Narciso de Cordoue; il y a toujours du gibier quand je m'en mêle... Voyez, seigneurs, à vingt-cinq pas de vous.

Son doigt tendu montrait Inez, qui, sur le point de tourner l'angle des arcades, recevait un reflet des rayons de la torche sur sa capeline aux éclatantes couleurs.

— Bravo, Narciso!

— En chasse! en chasse!

Ils s'élancèrent tous à la fois. Inez, dans un suprême effort, fit quelques pas en courant, puis elle tomba brisée, en murmurant :

— Grâce! messeigneurs!... Au nom de Dieu, grâce!

XX.

Le serment de Moncade.

Ce bon vivant de petit Narciso avait mis son poing sur sa bouche et jouait gaillardement une fanfare.

Luna et Soto-Mayor l'avaient devancé.

— N'ayez pas peur, ma belle, nous sommes de galants cavaliers!

— Relevez-vous, de grâce, et cessez de trembler...

— Taille divine! dit Julian de Luna.

Jaime de Silva essayait de soutenir Inez, qui se laissait aller comme morte.

— Allons, Galfaros, la torche! Ce visage doit être céleste!

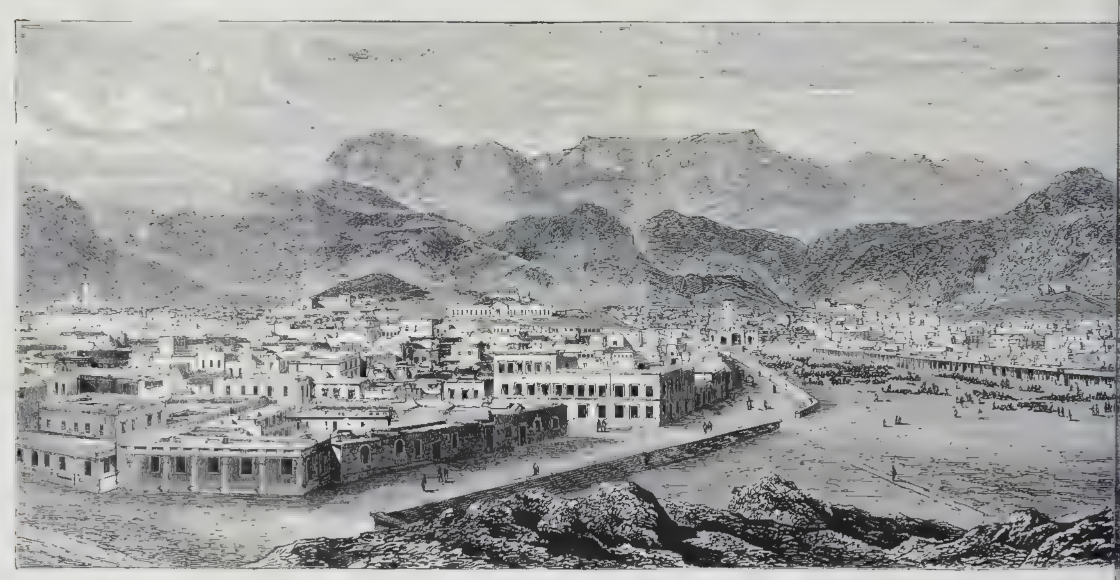
— Un fauteuil, Galfaros!

— Ventre-saint-gris! ajouta Cordoue, je prétends être un des porteurs!

Inez disait d'une voix défaillante :

— Messeigneurs, au nom de vos mères, pitié! pitié!

Galfaros, obéissant, s'approchait avec la torche



PANORAMA D'ADEN, STATION NAVALE ET MILITAIRE DE L'ANGLETERRE,



DE LA MER ROUGE; dessin de M. W. Russel (1re Partie). — Voir page 26. A.....

— Vive Dieu ! Excellences ! dit-il avec un sourire de coquin, si près du départ, vous sonnez déjà l'hallali !

— Un fauteuil ! un fauteuil !

— Elles font toutes semblant de ne pouvoir marcher !

— C'est une bourgeoise par la mante, dit Luna.

— C'est une duchesse par la robe.

— Une divinité par le profil, seigneurs ! s'écria Soto-Mayor qui venait de glisser un regard sous le voile.

— Oh ! faisait Inez, suffoquée, laissez-moi !... Vous n'avez donc point de sœurs ?

— Dieu vivant ! nos sœurs sont à la maison, charmante senora, répondit Cordoue. Y a-t-il de quoi tant se plaindre ? Nous vous offrons un abri par un temps affreux... bon gîte, bonne table, musique exquise...

— Chut ! fit Luna; le pas d'un cheval !...

— C'est le guet, répliqua Soto-Mayor. Il est loin... nous avons le temps.

Deux valets apportaient un fauteuil.

— Eh mais ! s'écria Galfaros, qui leva son flambeau, s'il plaît à vos seigneuries, je connais cette mante basque... elle passe sous mes fenêtres trois ou quatre fois par jour.

— Son nom !... dis son nom, Galfaros !

Un cri d'angoisse expira dans la gorge d'Inez.

Galfaros baissa la voix :

— Mon avis, messeigneurs, dit-il, c'est que vous jouez ici un jeu périlleux... L'oidor Pedro Gil est un homme puissant et vindicatif...

— Est-ce la femme de l'oidor Pedro Gil ?

— Sa fille, plutôt; ce robin de Pedro Gil a une fille...

— Il est insolent !

— Il est rapace !

— Il est coquin de la plante des pieds à la pointe des cheveux !

— Aux délicias ! aux délicias ! la fille de l'oidor !

Cet arrêt fut porté à l'unanimité, sauf une voix : celle de don Narciso de Cordoue, qui l'amenda ainsi :

— Ventre-saint-gris ! la fille de l'oidor aux délicias !

Inez fut placée, bon gré, mal gré, sur le fauteuil. De ses deux mains crispées convulsivement elle parvint à maintenir son voile collé contre son visage.

Cordoue avait dit :

— Nous aurons le temps là-bas d'écarter les dentelles. Le guet approche... hâtons-nous d'emporter notre gibier.

Le pas du cheval retentissait en effet, lent et sonore, dans la rue des Cabellerizas.

Nos jeunes fous prirent à quatre les pieds du fauteuil et l'élevèrent sur leurs épaules afin de faire à la fille de Pedro Gil une entrée triomphante dans la maison du Sépulcre. En même temps, la porte des délicias fut ouverte toute grande. Le bruit était parvenu jusqu'aux oreilles de ceux qui étaient restés dans la salle de danse. Ils venaient voir, applaudissant d'avance, par leurs cris et par leurs rires, au succès inespéré de la chasse.

Tout le monde était là : les habitués au grand complet, les accortes et gentilles servantes de maître Galfaros, les saltarines et compagnie.

Et tout le monde était en belle humeur, car la nuit triste promettait de s'achever gaîment, grâce à la bonne idée de don Narciso de Cordoue et de ses compagnons.

— Rangez-vous sur deux files ! ordonna le petit hidalgo tout bouffi d'allégresse; bas les toques !... Sirènes, mes mignonnes, prenez vos mandolines et vos guitares... N'avez-vous point quelques fleurs pour en joncher le sol ?



DE LA MER ROUGE; dessin de M. W. Russel (2e Partie). — Voir page 26.

— Au vent toutes les écharpes! cria la Serafina.

— Coupez des branches de laurier, ajouta la Carmen, je connais la donzelle... sa fenêtre donne en face l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste... Quand nous serons à l'abri, je vous dirai l'histoire d'une certaine corde de soie qui traversait hier la cour, et dont l'un des bouts se rattachait à son balcon.

— Tressez des couronnes! acheva Ximena; — cette vierge timide portait hier, en compagnie d'Aïdda la Mauresque, la chaise noire de sa grâce le comte-duc!

Galfaros, effrayé, répétait tout bas:

— Prenez garde! prenez garde!... Pedro Gil! Moghrab! le comte-duc! c'est plus qu'il n'en faut pour mettre le feu à ma pauvre maison!

Mais sa voix n'était pas entendue. Nos jeunes fous, enchantés du succès de leur plaisanterie, se dirigèrent vers la porte en grande pompe. On n'eût pas fait plus d'étalage que s'il se fût agi de la reine.

Les plaintes de la pauvre Inez s'étouffaient dans la clameur générale.

— Gloire! gloire! répétait-on, gloire à la fille de l'oidor, qui daigne entrer dans notre vertueuse confrérie!

Comme le cortége approchait du seuil, Galfaros dit avec tout l'effroi des coquins de sa sorte qui flairent l'intervention de la loi:

— Entrez, au nom de Dieu!... voici le guet!

Au lieu d'entrer, on s'arrêta. Toute la bande joyeuse était montée à ce diapason extrême de l'orgie.

— Est-ce bien le guet? demanda Cordoue.

— Est-ce l'alferez Crabon ou l'alferez Rodriguez?

— Invitons l'alferez Rodriguez, c'est un bon vivant.

— Invitons l'alferez Crabon, il boit comme un poisson.

— Holà! guetteurs de nuit! il y a du vin pour tout le monde!...

La foule s'éparpillait sous les arcades. On comptait bien rosser le guet, si le guet refusait de boire. Le guet assommé! quel assaisonnement à une débauche nocturne!

Tous les regards étaient fixés sur l'ouverture de la rue des Cabellerizas. Quatre des jeunes seigneurs tenaient toujours les pieds du fauteuil où Inez, demi-morte, râlait.

Il y avait des paris sur la question de savoir si c'était l'alferez Crabon ou l'alferez Rodriguez.

On fit silence. Une lueur apparut au coin de la rue. Le pas du cheval sonnait distinctement.

Un immense éclat de rire s'éleva, parce que la lueur n'était que la lanterne balancée au bout de la hallebarde pacifique du sereno, qui se mit à psalmodier en dormant:

— Il est quatre heures... il fait beau temps!

Pouvoir de l'habitude! le pauvre diable était trempé jusqu'aux os.

Mais l'éclat de rire dura peu. Tout à coup la haute silhouette d'un cavalier se dessine aux pâles rayons de la lanterne. Ce n'était ni l'alferez Crabon, ni l'alferez Rodriguez.

— Don Vincent de Moncade! murmura Galfaros; il ne manquait plus que celui-là!

Le fauteuil où était Inez tressaillit si violemment sur les épaules de nos quatre hidalgos, qu'ils furent sur le point de lâcher prise.

Un cri de délivrance fut poussé en même temps.

— Moncade!... A moi, don Vincent de Moncade!

Tous les regards se dirigèrent vers Inez. Galfaroz leva sa torche. Le vent faisait voltiger le voile de la prétendue fille de l'oidor, qui tendait ses bras en avant au risque de se précipiter sur le pavé.

Le cavalier s'était arrêté. Il regardait avec étonnement cette foule et ces lumières.

Galfaros jeta sa torche et se précipita tête baissée dans sa maison, en gémissant:

— Que Dieu nous soit en aide!... j'ai à choisir, maintenant, entre le gibet et le bûcher!

Les saltarines disaient:

— Ce n'est pas la fille de Pedro Gil!

Et Inez, debout, chancelante, prête à tomber de cette hauteur:

— Moncade! au secours! au secours!

Le cheval sembla bondir de lui-même. Quatre gerbes d'étincelles jaillirent à ses pieds. Inez, folle, se pencha en avant, les bras tendus. Moncade la saisit à la volée, en passant au galop, et la maintint, de sa main gauche, serrée contre son cœur. De la droite, il tira son épée et fit volter son cheval à l'aide de ses genoux crispés convulsivement.

Un cri de terreur s'était élevé de la foule, tandis que le sereno, réveillé et embouchant sa trompe, jetait à trois reprises différentes le signal d'alarme.

En voyant Moncade qui revenait, l'épée à la main, les femmes s'enfuirent épouvantées et les hommes dégainèrent. Les yeux de Moncade étaient des éclairs sanglants.

Le poitrail de son cheval jeta Jaime de Luna renversé sous le porche, tandis qu'un revers de son épée faisait une profonde entaille au crâne de Soto-Mayor. Silva tomba d'un coup de pointe; Cordoue roula sur les dalles, la figure écrasée par un coup de pommeau.

Puis Moncade, piquant des deux, longea comme la foudre la galerie mauresque, frappant, taillant, assommant.

Il ne prononça pas une parole pour appuyer la terrible éloquence de son épée.

Le porche était comme un champ de foin où la faux a passé.

Moncade avait disparu, montant avec son précieux fardeau le parvis de Saint-Ildefonse.

Comme il s'éloignait, caché déjà par l'angle de l'église, le guet, le vrai guet cette fois, arrivait prudemment et au petit pas, à l'appel du sereno. L'alferez Rodriguez et l'alferez Crabon ramassaient une demi-douzaine d'hidalgos blessés et souillés de boue.

Maître Galfaros, paraissant à une croisée, se plaignit avec amertume du bruit que l'on faisait autour de sa maison tranquille. Il paya l'impôt horaire au sereno, et la pluie patiente se chargea de laver les traces du sang sur le pavé.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

(La suite au prochain numéro.)

L'ARMÉE INDIENNE EN ABYSSINIE

D'après les dernières nouvelles d'Abyssinie, l'armée anglaise, marchant contre le négous Théodoros, aurait atteint la région des plateaux, beaucoup plus saine que celle des plaines, qu'elle avait traversée jusque-là.

Le lieutenant général sir Robert Napier, qui commande en chef l'expédition, sort de l'ancien corps des ingénieurs du Bengale, qui a rendu tant de services dans l'Inde. Entré dans ce corps en 1827, il a conquis lentement ses grades par son seul mérite. Son nom commença d'être remarqué en 1842, lorsque, chargé d'élever les casernements d'Umballah, sur la frontière de Kurnaul, il le fit sur des dessins nouveaux et d'après un système beaucoup plus salubre et mieux approprié que l'ancien aux besoins des soldats.

En 1845, il passa, en qualité de capitaine, dans le service actif, gagna son grade de major à la bataille de Moodkee, où il eut son cheval tué sous lui; et enfin, lors de l'annexion du Pundjab, en 1849, fut nommé ingénieur civil en chef de ce pays. Au bout de huit années, pendant lesquelles il occupa ce poste, le Pundjab était en avance sur toutes les autres possessions anglaises; et l'on peut dire que c'est à l'initiative de sir Robert Napier qu'est dû le grand développement actuel des routes et des travaux publics dans toute l'Inde anglaise.

Après un court séjour en Angleterre, le futur général revint bientôt travailler à la pacification de l'Inde centrale; puis il alla, en 1860, prêter son concours à la guerre entreprise contre la Chine. De retour une seconde fois dans l'Inde, il fut nommé, en 1861, membre du conseil du gouverneur général; et enfin, en 1865, général en chef de l'armée de Bombay. C'est le poste qu'il occupait quand il a été invité à prendre le commandement du corps expéditionnaire envoyé en Abyssinie.

Nous donnons un portrait du général qui nous dispense d'esquisser sa physionomie. On vante beaucoup ses qualités comme cavalier. Sa popularité est grande dans l'armée anglaise, dont il a depuis longtemps conquis l'affection par son amour de la justice, aussi bien que par ses attentions pour les soldats placés sous ses ordres.

La plus grande partie des troupes de l'expédition sont indiennes et organisées sur un système irrégulier, comme il avait été fait précédemment en Chine.

En quoi diffère un régiment irrégulier d'un régiment régulier? Le voici: un régiment régulier indien se compose ordinairement d'un millier d'hommes ayant à leur tête une trentaine d'officiers, tous européens. Dans un régiment irrégulier, on ne compte pas moitié autant d'hommes, et les officiers supérieurs sont seuls européens. Les grades de capitaine, lieutenant et autres sont donnés à des indigènes, qui reçoivent alors le titre de *ressaldars*. Le choix porte naturellement sur les natifs qui se sont le plus distingués.

Une de nos gravures montre le colonel européen d'un régiment de cavalerie irrégulière ayant auprès de lui quelques-uns de ses ressaldars; l'un d'eux, tout botté, est prêt à se mettre en selle; un autre est en demi-tenue; le troisième, dans la petite tenue des soldats sikhs.

Le large turban et le pantalon étroit sont les deux particularités saillantes de leur costume; la seconde surtout est celle à laquelle ils attachent le plus d'importance. Un dandy du pays n'est pas satisfait à moins que son pantalon ne lui soit positivement cousu sur les jambes. Quelle que soit leur force musculaire, c'est dans la vigueur et dans l'élasticité de leurs jambes que les soldats sikhs mettent tout leur orgueil; ils tiennent à justifier ainsi leur surnom de *jambes de fer*.

Le soldat qu'on voit en sentinelle fait partie de l'infanterie du Pundjab. A la coiffure près, son costume est le même que celui de l'armée anglaise; la couleur seule diffère: celui-ci est d'un gris sale, que les indigènes appellent *kahkri*, d'où le nom de *kahkri wullahs* donné aux soldats de l'infanterie.

Quant au personnage monté sur un chameau, il appartient aux *sootar sowar* ou soldats à chameau, qui font l'office de courriers. Ils sont très-sol.dement armés, mais ne combattent point. L'armée d'Abyssinie ne pouvait manquer d'utiliser leurs services pour le transport des messages d'un camp à l'autre.

On sait que la ville d'Aden est une station intermédiaire des troupes anglaises destinées à opérer en Abyssinie. La situation de cette place, sur la côte de l'Arabie, à l'entrée de la mer Rouge, lui assure une grande importance, au double point de vue naval et militaire, puisqu'elle se trouve sur la route directe de Bombay à Massowah.

Nous publions également, d'après un dessin de M. W. Russell, chargé par le gouvernement britannique d'une mission dans ces parages, un panorama exact de la ville d'Aden, qui doit à ses fortifications considérables d'avoir été surnommée le Gibraltar de l'Est. Plusieurs régiments avec des batteries d'artillerie tiennent toujours garnison à Aden. Les familles des officiers anglais, des employés du gouvernement, des agents consulaires et des négociants forment le noyau de la colonie européenne, dont le nombre est, du reste, assez restreint. Quant au surplus de la population, qui s'élève à environ 20,000 habitants, il se compose d'Arabes, d'Israélites et de Somalis, auxquels il faut ajouter un petit nombre de Persans et d'Indous.

Aden est une des stations les plus considérables de la compagnie péninsulaire et orientale de navigation, ainsi que des paquebots des messageries impériales de France, arrivant soit de Suez, soit de l'Est.

HENRI MULLER.

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Le scandale de la semaine. — *1867*, revue en cinq actes et vingt-cinq tableaux, de MM. Adolphe Choler, Saint-Agnan Choler et Victor Koning. — La claque. — Il faut en finir. — Opinion de l'auteur du *Voyage à Vénus*. — MM. Laurent, Darcier, Mmes Thérésa, Thierret, Honorine, Silly, Mariquita, Mme Zina-Merante!!! — Conseils à M. Marc Fournier. — Théâtre des Menus-Plaisirs: *Geneviève de Brabant*, opéra-bouffe, en trois actes et neuf tableaux, de MM. Hector Crémieux et Trefeu, musique de Jacques Offenbach. — MM. Gourdon, Lesage, Gabel, Ginet; Mmes Zulma Bouffar, Varney, Colas, Battaglini.

« — Qu'est-ce que la claque?

« — Vous êtes bien heureux de l'ignorer! C'est un groupe de gens qui ne payent pas leurs places, mais qui sont payés pour applaudir à certains endroits de la pièce convenus d'avance, quand, par exemple, l'acteur crie un peu plus fort que de coutume ou lorsqu'il rentre dans la coulisse. A ces moments, vous voyez s'élever, du milieu du parterre, une vingtaine de paires de mains, grosses comme des gants d'escrime et rouges comme de la lie de vin. Ces mains claquent bruyamment et retombent ensuite avec un ensemble tel, qu'on les croirait mues par un ressort. Une machine pourrait, du reste, les remplacer avec avantage: elle serait tout aussi intelligente et tiendrait moins de place.

« — Alors, me dit en riant Mélino, vos artistes entendent avec satisfaction et orgueil les applaudissements qu'ils ont soldés d'avance? Ils me paraissent en cela ressembler à certain jeune homme qu'un amour dédaigné avait exalté jusqu'au delire, et qui, pour tromper sa passion, s'était avisé de s'écrire et de s'envoyer les lettres les plus tendres, en les signant du nom de celle qu'il aimait.

« — Je ne pense pas que nos artistes aient voulu se repaître d'une pareille illusion; je crois plutôt qu'ils espèrent que les bravos des claqueurs entraîneront ceux du public. Et pourtant, le contraire arrive plus souvent, car bien des spectateurs, disposés à manifester leur satisfaction, éprouvent une certaine répugnance à faire chorus avec ces gagistes de l'enthousiasme... »

J'extrais ceci du *Voyage à Vénus*, un petit livre instructif, varié, plein de bon sens, d'esprit et de moralité, où l'auteur, M. Achille Eyraud, s'est heureusement inspiré des fantaisies humoristiques de Swift et de Voltaire. Oui, la claque est la honte et la plaie des théâtres. Grâce à la complicité de certains directeurs, coutumiers de succès frelatés, elle croit chaque jour en insolence, et c'est à elle encore que revient la responsabilité du scandale qui est l'événement dramatique de la semaine.

Les détails de ce scandale, tout Paris les a connus dès le lendemain et en a été révolté.

C'était à la première représentation de la Revue de la Porte-Saint-Martin. Mlle Silly venait de chanter un couplet où elle parodiait Mlle Schneider. La claque avait applaudi, et le public avait laissé faire. Mais ne voilà-t-il pas que les applaudisseurs gagés se mettent à crier *bis!* Le public trouve que c'est assez d'une fois et proteste. Les hurlements de la claque redoublent. Agacé de cette insistance, un spectateur des troisièmes lance alors un vigoureux coup de sifflet. Je l'ai dit ici même: je ne suis pas, en thèse générale, partisan du sifflet au théâtre. Je trouve cette sorte de manifestation brutale et grossière. Mais ici le sifflet était légitime. Je ne suis pas non plus partisan du couteau; mais qu'un bandit vienne m'attaquer sur la grand'route, je ne me ferai aucun scrupule, si j'ai une arme, de m'en servir contre lui, et il n'est personne au monde, le cas échéant, qui ne proclame que j'ai bien fait.

Qui le croirait pourtant? Aux cris *à la porte!* poussés par les salariés de la direction, la garde est accourue. Fort de son droit, le spectateur a refusé de sortir; il s'est cramponné à la balustrade, et ce n'est qu'à demi étranglé, la face congestionnée et la langue pendante, qu'il a fini par lâcher prise.

Vous peindre l'indignation qui a soulevé toute la salle, les cris, les gestes menaçants, les colères déchaînées, serait chose impossible. En vain le régisseur, en vain cet excellent Laurent lui-même, ont-ils essayé de se faire entendre. Le public ne le leur a pas permis. Pendant vingt minutes, l'orage n'a cessé de rugir, un orage auprès duquel celui d'*Henriette Maréchal* pouvait passer pour une simple brise. Enfin, le siffleur, M. Langlois, — dont le nom ce jour-là a conquis la célébrité, — a reparu, ramené par le secrétaire même de l'administration, et il a été salué par une triple tonnerre d'applaudissements. Il était temps: quelques minutes encore et l'on démolissait la salle.

Il y a deux choses dans l'incident: l'expulsion de M. Langlois et la violence avec laquelle il y a été procédé.

De cette dernière je n'ai rien à dire: une enquête a été prescrite par M. le préfet de police, et la loyauté bien connue de cet éminent fonctionnaire nous garantit que justice sera faite.

Mais l'expulsion, qui l'a provoquée, si ce n'est cette tourbe immonde qui fait métier d'imposer au public son enthousiasme de contrebande? Qui, si ce n'est elle, a crié: *à la porte!* quand le spectateur a sifflé? Qui, si ce n'est elle, l'a désigné du doigt aux agents comme troublant l'ordre, lui qui ne faisait qu'user d'un droit légitime?

Je sais bien que M. Marc Fournier a fini par reconnaître ce droit, qu'il a donné complétement raison à M. Langlois, qu'il s'est mis à ses pieds pour qu'il consentît à rentrer dans

la salle. Que voulez-vous? une fois engagé dans une mauvaise passe, on s'en tire comme on peut. On renie ses serviteurs, on les jette par-dessus le bord, sauf à les repêcher ensuite. Car, voyons, de bonne foi, les claqueurs ne sont-ils pas les serviteurs de la direction, les exécuteurs de ses hautes œuvres, les souteneurs salariés de ses pièces bonnes ou mauvaises? La justice elle-même ne nous a-t-elle pas initiés à ces honteux tripotages, à ces entreprises de succès qui, malgré la flétrissure qu'elle leur a infligée à plusieurs reprises, n'en continuent pas moins à souiller nos théâtres? Et n'est-ce pas un fait patent, incontestable, que c'est dans le cabinet même du directeur que la claque vient demander ses instructions et sa consigne? Si donc un scandale se produit, le directeur est mal venu à tirer son épingle du jeu : il en est l'auteur, ou tout au moins le complice.

Il est temps que cela finisse, que l'odieuse claque cesse de trôner dans la salle, de sophistiquer l'opinion, d'imposer au public, d'accord avec la direction, ses jugements payés à tant par tête, chez le marchand de vin du coin. Faisons nous-mêmes notre police dramatique et sauvons — à coups de sifflet au besoin — l'indépendance et la dignité de l'art.

Si nous avions usé, comme nous eussions dû, de ce droit incontestable, il y a beau jeu que ces féeries idiotes ou obscènes, qui sont la honte du théâtre moderne, eussent vu transformés en chutes leurs succès factices, et trois hommes distingués qui ont fait ailleurs leurs preuves d'esprit et de verve comique ne se fussent pas, cette fois encore, compromis dans un genre condamné, et résignés de gaieté de cœur à servir d'encadreurs aux inventions des décorateurs, aux mollets de ces dames, aux exhibitions de nains et d'artistes de cafés-concerts, dénichés par M. Marc Fournier.

Réduits à un travail d'arrangement et de mosaïque, comment voulez-vous que ces auteurs puissent donner cours à leur imagination? Bon gré, mal gré, il leur faut retomber dans les vieux moules et les rengaines obligées : — vous savez, le compère éternel qu'un génie quelconque promène parmi les curiosités de l'année. Le génie ici, c'est Paris : voilà l'invention — qui n'est pas bien méchante comme vous voyez.

MM. Choler frères et Victor Koning ont essayé de se rabattre sur les couplets : il y en a un — un couplet de facture sur les *petits crevés* — qui n'est vraiment pas mal venu; un autre, chanté toujours par Mlle Honorine, — très-gentille par parenthèse, dans son costume de Paris, — a eu plus de succès qu'on n'aurait voulu. Paris s'adresse au public : si depuis quelque temps il lui donne des pièces bêtes, c'est pour le guérir de son mauvais goût par l'indigestion, et, dit-il en terminant :

Si t'en as assez
Demande autre chose.

Le public, ainsi interpellé, a saisi la balle au bond. — Oui, autre chose! autre chose! s'est-il écrié en applaudissant à tout rompre. — Autre chose, c'est-à-dire à bas vos oripeaux, votre paillon, vos chiffons, vos bouchons de carafe, votre lumière électrique, vos trucs, vos machines, vos décors! A bas vos maillots, vos danseuses de hasard, vos figurantes racolées on ne sait où! A bas vos spéculations sur le libertinage, vos étalages de chair humaine, d'épaules, de jambes, de nudités malsaines! Oui, nous en avons assez de vos pièces à spectacle et de vos exhibitions plastiques! Nous en avons assez de vos cascades, de vos grivoiseries et de vos trivialités! Oui, nous demandons autre chose; nous demandons des pièces qui s'adressent à l'intelligence et non pas aux sens les plus grossiers, spirituelles s'il se peut, honnêtes en tout cas, et où nous puissions mener nos femmes et nos enfants!

Encore si ce spectacle était réussi, si les trucs étaient ingénieux, les décors originaux ou pittoresques! Mais tout cela est du dernier médiocre. Hors la vue de la section orientale dans le parc de l'Exposition, il n'est pas un décor que l'on puisse citer. Avant la représentation, on avait fait grand bruit de celui qui représente la galerie des machines. C'est un joujou du jour de l'an. Celui des *Drames du cabaret* produisait plus d'effet. Et la singulière idée de nous donner cette imitation en carton, à nous qui avons encore sous les yeux la puissante réalité!

Cinq ballets — on sait que le ballet est le côté piquant de ce genre de littérature. — Celui des *Francs-tireurs* des Vosges est commun : des manœuvres assez bien réglées, et c'est tout. Le cancan des poupées parisiennes, long et ennuyeux, devrait être coupé de moitié. On l'a sifflé d'importance. Trois ballets de suite à la fin : canotiers, patineurs et jockeys. Les deux premiers ont été faits cent fois. Le dernier seul est nouveau. Il est émaillé de chevaux et de voitures pour de vrai qui courent sur la scène à travers la foule; mais l'illusion manque. La scène de la Porte-Saint-Martin n'est pas encore assez vaste pour ces spectacles-là.

Et ce qu'il y a de triste, c'est de voir fourvoyée dans cette cohue chorégraphique Mme Zina-Mérante, une danseuse de la grande école qui, pour la correction et le style, n'a pas sa supérieure, même à l'Opéra. — Oui, Mme Zina-Mérante elle-même sur les mêmes planches que Mlle Mariquita. — Et, chose difficile à croire, la grande danseuse n'est guère mieux appréciée que la vulgaire ballerine. Servez donc du constance ou du tokai à des gosiers coutumiers de l'alcool et du vin bleu!

Par exemple, Thérésa a eu du succès. De l'Alcazar à la Porte-Saint-Martin il n'y a plus de distance à l'heure qu'il est. Il fut un temps où le public de ce dernier théâtre eût été bien étonné d'entendre chanter devant lui des vers comme ceux-ci :

Eh ben! me v'là, c'est moi, Suzon :
Pour un' femme qu'a'im' ses habitudes,
C'est effrayant, d'puis l'autr' saison,
C'que j'ai rêvu d' vicissitudes.
J'aimais un sapeur plein d'atours, etc.

Mais celui d'aujourd'hui n'est plus si difficile. Il faut tout dire aussi : cette chanson, qui était sa rentrée dans le domaine lyrique, la *diva* l'a dite à merveille, avec beaucoup d'émotion, d'esprit et une façon de phraser vraiment remarquable. Elle a été moins heureuse dans les couplets assez pauvres où, personnifiant la chanson moderne, elle donne la réplique au père de la vieille chanson, représenté par Darcier. Quant à ce dernier, son *four* a été complet : c'est moins sa faute que celle de ses couplets, gais tout juste comme un convoi de neuvième classe. Peut-être eussent-ils mieux passé si M. Marc Fournier avait eu l'idée de les panacher de quelques chopes offertes aux spectateurs. Mais on ne saurait penser à tout.

Pour en finir avec les autres étoiles de la troupe, il faut plaindre ce brave et sympathique Laurent, condamné à perpétuité à des rôles de pitre de féerie, Mlle Honorine qui, au Palais-Royal, s'était annoncée comme une comédienne, et Mme Thierret qui vient compromettre, comme à plaisir, dans de tristes balançoires, les succès que lui avaient valus ailleurs sa gaieté et sa verve humoristique. Rentrez bien vite au bercail, leur dirai-je à toutes deux, comme je le disais dernièrement à leurs camarades égarés dans les platitudes de *Gulliver*.

Quant à Mlle Silly, qui, elle aussi, s'est annoncée d'une autre manière, on dirait qu'elle est là dans son élément, à voir le cachet canaille qu'elle donne à ses divers personnages, surtout à celui de la grande-duchesse. Mlle Schneider n'était déjà que trop triviale. Mlle Silly enchérit encore sur elle en la parodiant. A moins de tomber dans le genre du ruisseau, je ne vois pas comment on pourrait encore parodier Mlle Silly.

Ai-je tout dit? Non. J'ai oublié, d'abord une autre parodie maladroite des équilibristes japonais que l'on fera bien de faire disparaître au plus vite, puis l'exhibition de deux nains qui personnifient MM. de Camors père et fils. Les deux petits phénomènes ont paru amuser le public. Pour moi, qui n'aime pas les monstres, je verrais avec plaisir reporter ces deux extraits d'homme à la baraque où on est allé les cueillir. Hélas! oui, c'est là que la Porte-Saint-Martin recrute aujourd'hui ses artistes : elle est devenue une succursale de la foire. Après avoir montré des lions, elle exhibe aujourd'hui des nains sur cette même scène où Casimir Delavigne a fait représenter *Marino Faliero*, Victor Hugo *Marion Delorme* et *Lucrèce Borgia*, Alexandre Dumas *Angèle* et *Antony*. — Et voilà où nous a conduits la direction artistique de M. Marc Fournier!

Les incidents de la soirée d'hier le convaincront-ils que la fortune de son théâtre est dans une voie tout autre que celle où il l'a cherchée jusqu'ici? Je le désire plus que je ne l'espère.

Pour ce qui est des auteurs, je ne suis pas inquiet sur leur compte. Du jour où, cessant de travailler sur commande, ils reviendront à leur scène et à leur genre habituels, ils retrouveront, avec leur indépendance, leur verve, leur esprit et aussi leurs succès.

~~~ Cet Offenbach est infatigable! Ne vient-il pas encore de nous donner un nouvel opéra, c'est-à-dire de remporter un nouveau triomphe! — Le titre, me demandez-vous? — Eh bien, *Geneviève de Brabant*. — Ah! je vous entends : « *Geneviève de Brabant*, nous la connaissons, nous l'avons vue, il y a quelque huit ans, aux Bouffes-Parisiens. » — C'est justement ce qui vous trompe. La *Geneviève de Brabant* des Menus-Plaisirs ressemble à celle des Bouffes comme un canevas à une pièce faite, comme un tableau à une ébauche. Le maestro a repris son opéra en sous-œuvre; avec une conscience qui témoigne de son respect pour son art, il l'a remanié complétement, supprimant les morceaux faibles, retouchant ceux qui ne le satisfaisaient pas, en ajoutant de nouveaux — les meilleurs peut-être de la partition — et, grâce à ces modifications capitales auxquelles s'est prêté, avec son habileté ordinaire, son collaborateur Crémieux, ce qui, au passage Choiseul, n'avait été qu'une réussite, est devenu au boulevard de Sébastopol un succès auquel on peut prédire hardiment un avenir de deux cents représentations.

Je n'essayerai pas d'analyser cette partition aussi touffue que celle d'un grand opéra, où l'inspiration déborde, où, à chaque mesure, le compositeur vous paye argent comptant. Ce n'est pas celui-là qui triche et vous donne pour l'or de la mélodie la fausse monnaie des modulations prétentieuses et de la *mélodie continue*. Tout cela est franc, sincère, venu d'un seul jet et frappé à cette empreinte originale qui fait dire tout de suite à l'auditeur : ceci est de l'Offenbach. Ne pouvant tout citer, même parmi les morceaux ajoutés à l'ancienne partition, je signalerai au hasard : l'élégante sérénade de Mlle Zulma Bouffar : *Ohé! du balcon!* les couplets piquants : *Je me sens hardi comme un page*, le délicieux trio des trois femmes, la jolie chanson du thé, la gracieuse tyrolienne, le brindisi plein de verve et de brio, le quatuor de la chasse enfin, une des inspirations les plus poétiques, une des mélodies les plus délicates et les plus finement ciselées qu'ait trouvées l'auteur de *Robinson Crusoé* et de la *Chanson de Fortunio*. Je crois pourtant que si l'on consultait le gros du public, il donnerait la préférence au duo des deux gendarmes, si ébouriffant dans son sérieux comique. Il faut entendre Grabuge, le jeune gendarme, s'écrier en levant les yeux au ciel :

Ah! le métier d'homme d'armes
Est un sort bien exigeant!

A chaque reprise de ces deux vers la salle part d'un rire irrésistible. Le duo des gendarmes de *Geneviève de Brabant* deviendra populaire comme la chanson de Nadaud.

La scène, au reste, est excellente les auteurs des paroles s'y sont montrés à la même hauteur que l'auteur de la musique.

Mlle Zulma Bouffar est charmante comme comédienne et comme cantatrice. Elle chante avec un véritable talent de virtuose les airs nombreux que le compositeur lui a confiés. Que Mlle Silly et même Mlle Schneider viennent la voir : elles sauront la distance qui sépare le comique de la charge, la gaieté franche de la trivialité.

On a remarqué encore, dans l'escadron féminin, Mme Varney, une fine soubrette, au minois éveillé, à la voix mordante et bien timbrée, et Mlle Collas, vous savez, la petite Collas qui chantait *les Noces de Jeannette* à l'Opéra-Comique. Seule, la Geneviève est insuffisante et elle fait par trop regretter la beauté et le talent de Mlle Maréchal, qui a créé le rôle aux Bouffes-Parisiens.

Gourdon, qui joue Siffroi, n'a qu'un tort, c'est de s'incarner tour à tour dans la peau de Thiron et de Pradeau. Originalité à part, il est d'ailleurs très-divertissant. Lesage, un « transfuge » du Théâtre Lyrique, a de la voix et connaît ses planches. Bac, le traître Golo, n'a pas la haute fantaisie de Léonce : il chante mieux, c'est vrai, et c'est une compensation. Mais la palme est aux deux gendarmes, Gabel et Ginet. Ce dernier est ravissant de bêtise naïve. Ou je me trompe fort, ou ce sera dans peu un des meilleurs comiques de Paris.

Les costumes sont magnifiques : la mise en scène est affriolante. Mlle Battaglini, la première ballerine, danse à rendre cinquante points sur cent à Mlle Mariquita.

Et maintenant, mon cher Offenbach, à quand *le Pont des soupirs?*

GÉROME.

BATALHA

Batalha, bourg de seize cents habitants, est situé à peu de distance de Leiria, au nord de Lisbonne. On y voit un des plus beaux monuments du moyen âge que le Portugal possède encore : le magnifique monastère que le roi Jean Ier fit construire en mémoire d'une victoire remportée, en 1485, sur les Castillans et les Français, et qui renferme son mausolée, ainsi que celui de ses enfants.

La vue que nous en donnons est prise d'un des petits cloîtres attachés au monastère et laisse voir le clocher de la vieille église. L'édifice avait été très-endommagé par le grand tremblement de terre de 1755. On est, depuis plusieurs années, en train de le restaurer, sous la direction du señor Pereira, un des plus habiles architectes de la Péninsule.

FRANCIS RICHARD.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Mémoires de la Société d'Acclimatation. — La pêche à la morue. — Les huîtres. — Leur culture. — Arcachon. — Mollusques à introduire dans la consommation. — Les poulpes. — Les vers à soie. — Les abeilles. — Insectes auxiliaires de l'homme. — Papillons exotiques servant de parure. — Singuliers mets. — Produits du Brésil. — Le maté. — Le guarana. — L'agave.

La *Société impériale d'Acclimatation* vient de publier un excellent volume contenant et résumant ses études à l'Exposition universelle de 1867. J'ai déjà eu occasion de parler amplement de ce livre, et cependant voici que j'y reviens encore, car il est plein de faits d'un grand intérêt, bien observés et d'une grande utilité à connaître; enfin on y trouve réunies beaucoup de choses qu'on ne sait pas ou qu'on sait mal.

Qui sait, par exemple, qu'en France on ne s'occupe guère de la pêche de la morue que depuis la découverte du grand banc de Terre-Neuve? En 1536, on y fréta le premier vaisseau destiné à cette pêche, et dès l'année 1578 on comptait cent cinquante vaisseaux français, cent vaisseaux espagnols, cinquante vaisseaux portugais et trente vaisseaux anglais, occupés à récolter cette manne de la mer.

Le banc de Terre-Neuve sert encore aujourd'hui de principal rendez-vous aux pêcheurs français, anglais, hollandais, espagnols, américains, et leur fournit par an environ quarante millions de morue; séchées ou salées, elles deviennent l'objet d'un immense commerce qui se répand dans toutes les parties du monde

Les huîtres, cet aliment de prédilection de la population parisienne et dont malgré la cherté excessive la consommation va toujours croissant, devraient voir cependant s'abaisser graduellement leur prix, car une véritable culture en produit une quantité considérable et supplée à l'appauvrissement de leurs gisements naturels.

Néanmoins cette culture n'est point heureuse partout. A Saint-Brieuc et dans la Méditerranée les tentatives de repeuplement ou d'établissement de bancs d'huîtres ont mal réussi, et une étude toute récente (1866) de M. Léon Vidal affirme que non-seulement les huîtres adultes semées sur divers points, à Villefranche, aux environs de Saint-Tropez, dans la rade de Toulon, à l'anse de Port-Miou, près de Cassis, dans les golfes de Marseille et de Fos, dans le port de Bouc et dans l'étang de Thau, n'ont guère prospéré davantage.

Sur plusieurs de ces points leur mortalité a été à peu près complète.

A Toulon, la reproduction, qui s'était d'abord manifestée abondamment, décroît de plus en plus sans qu'on en sache la cause. Dans l'étang de Thau on n'obtient pas de repro-
~~~

duction; toutefois les huîtres paraissent y croître et s'y engraisser rapidement.

Les parcs artificiels établis par l'État dans le bassin d'Arcachon produisent, au contraire, d'importants résultats. Ce bassin constitue une sorte de petite mer intérieure formée d'environ cent kilomètres de circonférence et de quinze cents kilomètres carrés de surface. Ce seul fait de sa configuration le dispose admirablement pour devenir un immense centre huîtrier, sans compter que deux sortes de fonds y existent : l'un composé de *crassats*, c'est-à-dire de terrains émergents, et l'autre de *chenaux*, c'est-à-dire de terrains que la mer ne découvre jamais. Des pêches très-abondantes se pratiquaient jadis dans ce même bassin d'Arcachon; mais là, comme ailleurs, une exploitation abusive avait fini par la tarir.

En 1860, M. Coste fit exécuter des travaux destinés à rendre au bassin d'Arcachon son ancienne fertilité et obtint un succès complet. Il commença par créer deux parcs, désignés sous les noms de *Grand-Cès* et de *Crastorbe*, sur des *crassats* où se trouvaient déjà des gisements à huîtres, sur une étendue de vingt-deux hectares. Deux ans après, il



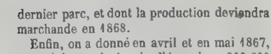
LES GRANDES ÉPOQUES DE LA FRANCE

Par MM. HUBAULT et MARGUERIN; dessins de M. GODEFROY DURAND

Voir page 31.



VERCINGÉTORIX.
Les Gaulois attaquent les lignes romaines.



dernier parc, et dont la production deviendra marchande en 1868.

Enfin, on a donné en avril et en mai 1867, aux pêcheurs du bassin d'Arcachon, 900,000 huîtres extraites du parc impérial de Lahillon, afin de leur permettre de fonder des parcs particuliers, à la seule condition qu'ils exécuteront sur ces parcs, en vue d'amener la reproduction des huîtres, des travaux semblables à ceux qui s'effectuent dans les parcs impériaux.

Quant à la pêche à la drague et à la main dans les chenaux et sur les crassats du bassin, en dehors des parcs impériaux ou particuliers, elle a produit dans la campagne de 1864-1865 environ 2,500,000 huîtres vendues 56,600 francs; celle de 1865-1866 (année mauvaise) n'a donné que 2,000,000 d'huîtres d'une valeur de 48,000 francs. Enfin, dans la campagne de 1866-1867, on a récolté 3,216,000 huîtres, valant de 46,000 à 47,000 francs.

Durant la même campagne de 1866 à 1867, les concessionnaires des parcs d'Arcachon et les détenteurs de lieux de dépôt ont introduit dans leurs établissements 3,266,732 huîtres provenant de la pêche locale et 4 millions



BLANCHE DE CASTILLE ET SAINT LOUIS.
« J'aimerais mieux vous voir mort à mes pieds, que coupable d'un péché mortel. »



DUGUESCLIN
Duguesclin refusant de jouter contre son père.



SAINT LOUIS ET JOINVILLE.
« Ah! sénéchal, j'ai perdu ma mère! »

fonda un autre parc, appelé *Lahillon*, sur un crassat d'environ quatre hectares.

Après le nettoyage des fonds vaseux, on y sema des huîtres mères, puis on y plaça des collecteurs de naissain, c'est-à-dire des coquilles d'huître, des planches garnies de fascines et des tuiles.

En même temps on accordait à diverses personnes cinquante concessions de parcs ou d'étalages, c'est-à-dire de lieux de dépôt.

Les parcs du Grand-Cès et de Crastorbe ont livré pour diverses destinations, dans la période d'avril 1862 à avril 1866, 7,948,102 huîtres. Au mois de mars 1867, malgré la faible reproduction de l'année précédente, on put disposer de 1,500,000 huîtres mères de quatre à cinq ans, et d'un autre million d'huîtres plus jeunes, mais n'ayant pas cependant moins de cinq centimètres de diamètre.

Au 1er janvier 1867, la quantité d'huîtres qui se trouvaient sur les trois parcs s'évaluait au minimum à 34 millions dont 15 millions dans le Grand-Cès, 10 dans le Crastorbe et 9 à Lahillon. Ce dernier chiffre ne comprend pas 500,000 huîtres mères jetées dans le



SAINT VINCENT DE PAUL.
« Les pauvres gens qui souffrent et se multiplient tous les jours, c'est là mon poids et ma douleur. »

d'huîtres venant de Lisbonne. Ces 7,266,732 huîtres ont coûté 125,333 francs. Ils ont vendu pendant la même période 4,921,218 huîtres représentant 194,478 francs. On ne saurait d'ailleurs déterminer la proportion pour laquelle les huîtres provenant de reproduction obtenue au moyen des collecteurs entrent dans ces ventes.

D'après un document récent, les concessions de parcs, malgré les soins nombreux qu'elles exigent, donneraient, tous frais faits, et au minimum, un bénéfice net de mille à quinze cents francs par hectare.

On doit souhaiter d'autant plus vivement de grands développements à l'ostréiculture, que l'appauvrissement des bancs naturels devient de plus en plus grand. Il suffit, pour faire apprécier toute la gravité de cet appauvrissement, de dire ici que les baies de Granville et de Cancale, qui si longtemps ont défrayé le marché de Paris et d'autres villes, et alimenté les nombreux parcs d'amélioration établis à Saint-Waast-la-Hougue et surtout à Courseulle, n'ont donné dans la campagne de pêche 1865-1866 que trois à quatre millions d'huîtres vendues trente francs le mille, tandis qu'elles en avaient



RÈGNE DE LOUIS XIV.
Le roi au Parlement en 1685.



RÈGNE DE LOUIS XV.
La corvée.



PERCEMENT D'UNE ROUTE A TRAVERS L'ISTHME DE PANAMA. — RADEAU DESCENDANT LE COURS DU RAMA, dessin d'un officier de l'expédition du capitaine Bedford Pim. — Voir page 30.

fourni, en 1851, plus de cent trente millions au prix de sept à huit francs.

A cette curieuse statistique de MM. Muller et Hennequin succède un travail de M. Bretagne, qui voudrait qu'on introduisît dans la consommation certains mollusques dont, en général, nous autres Français nous ne savons pas même les noms.

Dans les mers de l'Archipel, les Grecs pêchent une grande quantité de poulpes qu'ils salent et mangent durant les jours d'abstinence, très-fréquents chez eux. Sur nos côtes, ces mêmes poulpes servent d'aliment aux pêcheurs et d'appât pour les poissons; mais, jusqu'à présent, on les tient à l'écart de nos tables. On a tort, car c'est un mets exquis.

En Chine, on mange le *fangsioo*, petit poulpe de vingt centimètres dont on fait cuire à la vapeur la chair blanche, et qui se transforme en une sorte de grains offrant l'apparence du riz.

Un céphalopode qui serait d'une grande ressource, s'il entrait dans le commerce à titre de conserve alimentaire, se nomme l'*ommastrephes giganteus* de Dorbigny. Il atteint la taille d'un mètre dix centimètres et le poids de soixante-quinze kilogrammes. On le pêche sur les côtes du Chili; sa chair est délicate et très-recherchée.

M. Maurice Gerard traite des *Insectes utiles*, en tête desquels naturellement il place les vers à soie et les abeilles. Viennent ensuite les calosomes, les sylphes, les staphylins, les coccinelles, tous d'espèces françaises, qui détruisent en grand nombre les insectes nuisibles et surtout les vers blancs. Il cite encore les coléoptères vesicants, les cantharides et les mylabres, les cérocomes et les méloes qu'emploie l'art de guerir, et surtout une espèce de l'Amerique du Sud, la *lytta punctata*, à laquelle on attribue les propriétés vésicantes de notre cantharide, sans ses dangereux effets toxiques. Elle peut devenir l'objet d'un commerce important, car on ne saurait aucunement songer à acclimater chez nous ce genre d'insectes dont les larves, encore à peine connues, vivent en parasites dans les nids des abeilles et se cramponnent à leurs poils quand celles-ci viennent butiner sur les fleurs.

Certains coléoptères peuvent encore servir à faire reconnaître par leur presence la pureté des laines, en signalant les melanges frauduleux d'autres laines de valeur inferieure et d'une autre provenance.

On recherche beaucoup au Venezuela le *morpha cypris* et le *morpho amathonte*; à la Guyane anglaise, les *morpho menelas* et *rhetenor*, splendides papillons bleus de l'Amérique équinoxiale, et leur chasse constitue une veritable branche de commerce. Après avoir appliqué en dessous leurs ailes éclatantes, soit sur du crêpe apprête, soit sur des lames de mica, les femmes s'en servent pour composer de charmantes coiffures.

Il existe en Australie une grande espèce d'hépiale, le *strigops grandis*, dont les longues et grasses chenilles vivent dans les troncs et les racines des casuarinas. Les naturels se montrent très-friands de ces larves dodues qu'ils mangent avec délices. Il n'y aurait pas trop à s'étonner de voir leur consommation s'introduire en Europe, car déjà, sous les empereurs, les dames romaines demandaient, dit-on, à une crême delicate de cossus recueillis dans les troncs du chêne le secret d'un embonpoint qui prolongeait leur beauté.

En Orient, on mange les sauterelles salées et grillées; en Chine, on assaisonne les chrysalides du ver à soie; enfin, à Madagascar, on aime beaucoup les chrysalides de toute espèce. Lors de la dernière ambassade française envoyée à Radama II, son fils, enfant de dix ans, avait toujours les poches pleines de chrysalides frites dont il se régalait même pendant les réceptions officielles.

Je pense toutefois que M. Gerard ne mentionne ces singuliers mets qu'à titre de curiosité gastronomique et qu'il ne cherche point à en conseiller l'usage sur nos tables.

D'excellents mémoires, de MM. Soubeiran et Delondre, sur les produits vegetaux du Bresil, au point de vue de la matière medicale, viennent à la suite du travail de M. Gérard. Je vous ai déjà, à propos de l'exposition du Brésil, parlé de ces produits, savamment décrits par M. Jose Saldanha de Gama; je vous ai surtout signalé le *maté*, qui sans doute ne tardera point à faire en Europe une serieuse concurrence au thé.

Le maté, dont la consommation est générale dans toute l'Amérique du Sud, provient d'un arbuste de la famille des aquifoliacées du genre des houx, connue sous la denomination d'*ilex paraguayensis*.

Le maté croît à l'état sauvage dans les bois de Rio-Grande du Sud. La culture l'améliore, développe sa végétation et en fait même un arbre touffu beaucoup plus grand qu'à l'état sauvage.

On connaît généralement deux variétés de maté : l'une appelée *comini* et l'autre *caouana*. La première est destinée de préférence à l'exportation; la seconde, qu'on consomme sur place, se caractérise par un goût excessivement amer et fort recherché par les amateurs indigènes.

Le maté possède des propriétés toniques et diurétiques, et on l'administre avec succès dans les fièvres intermittentes.

Il renferme, à poids égal, les mêmes principes que le thé et le café.

Voici comment, dans les provinces du sud du Brésil et dans les républiques d'origine espagnole, on prend le maté. On jette de l'eau bouillante dans une petite calebasse qui contient l'herbe mélangée avec une portion convenable de sucre, et, l'infusion faite, on aspire le liquide au moyen d'un chalumeau muni d'une petite boule. Cette boule, qui forme la partie inférieure d'un crible, empêche la poudre provenant des tiges et des feuilles desséchées de monter dans le tube avec le liquide; le maté acquiert par ce procédé une saveur particulière.

Ailleurs, on fait infuser les feuilles ou la poudre dans une théière avec de l'eau bouillante.

Une autre substance végétale, pâte résineuse fabriquée avec les fruits de la liane, vulgairement connue sous le nom de guarana, sert en médecine pour combattre les dyssenteries et les fièvres intermittentes. Le guarana, comme le café, le thé et le maté, contient de la caféine.

Les Indiens emploient l'enveloppe rouge de ses fruits pour se teindre le visage; enfin on donne au guarana toutes sortes de formes bizarres de plantes et d'animaux.

Je vous ai déjà entretenu du *palmier carnauba*, dont traite M. Calais, et qui fournit une cire végetale avec laquelle on fabrique des bougies ou plutôt des chandelles, car elle ne donne qu'une lumière rougeâtre et fumeuse. En revanche elle exhale une odeur douce et suave

M. Decroix voudrait qu'on utilisât l'agave, aloès mexicain, qui fournirait un révulsif analogue par ses effets à la farine de moutarde; M. Carlenau décrit la culture du coton aux États-Unis, à la Guyane, dans l'Inde, aux îles Sandwich, en Algérie, et dans toutes les autres contrées où prospère l'arbre qui le procure. Il joint à ce travail une étude sur les plantes textiles; enfin, le volume se termine par une note sur divers produits médicaux de MM. Duriès et Toulet, par une description des procédés du tannage, employés dans la République argentine, par M. Martin de Moussy. Viennent enfin une étude sur l'acclimatation des chinconas, végétaux auxquels on doit le quinquina, signée par M. Soubeiran et Delondre, et un historique de l'opium, où M. Gasteuil, directeur du Jardin d'acclimatation au Caire, montre les progrès que fait en Égypte la culture de ce précieux pavot.

On le voit, le volume publié par la Société d'acclimatation est d'un bout à l'autre varié et d'un grand intérêt. *Notez entre deux points*, comme dit La Fontaine.

Sam. Henry Berthoud.

PERCEMENT D'UNE ROUTE A TRAVERS LE NICARAGUA

En attendant que des esprits aventureux reprennent peut-être la tentative abandonnée d'ouvrir dans l'isthme de Panama un passage aux navires par le fleuve San-Juan et le lac de Nicaragua, les Anglais s'occupent d'installer, à travers cette langue de terre, un service de chemin de fer qui transporterait en peu d'instants les voyageurs et les marchandises de l'Atlantique au Pacifique. Le capitaine Bedford Pim, de la marine royale anglaise, a été chargé d'exécuter le tracé de ce chemin.

Ce n'était pas une tâche facile; car, à l'exception des bords du lac, et de quelques clairières créées par les Indiens mosquitos près de l'embouchure du Rama, toute cette partie de l'isthme est couverte de forêts et de jungles si épaisses, qu'à peine les rayons du soleil y peuvent pénétrer. Les seules éclaircies qu'on rencontre de loin en loin dans leur obscurité solennelle sont le fait d'ouragans qui ont couché les arbres ou les ont mis en pièces.

L'acajou, l'ébénier, le caoutchouc y atteignent une taille considérable, aussi bien que les palmiers et les bambous de toute espèce. Leurs branches énormes sont comme prises dans un inextricable réseau de lianes et autres parasites. A leur pied croissent d'innombrables variétes d'orchidées et de fougères; tandis que les plantes grimpantes, les mousses et les lichens couvrent jusqu'aux branches mortes d'une végétation merveilleuse. Ces forêts sont encore riches en bois de teinture; on y trouve la vanille, la salsepareille et le cacao.

Pendant qu'une partie des explorateurs commençait à tracer le chemin du côté de l'Atlantique, une autre bande, ayant pour point de départ San-Miguelito, sur le Pacifique, s'enfonçait de son côté à travers ces fourrés presque impénétrables. Elle recevait à mesure ses provisions de San-Miguelito, par le moyen de bœufs, de chevaux et de mulets. Telle est la densité des forêts du Nicaragua, qu'à peine parvenait-on à avancer d'un mille par jour.

Le manque d'eau, la difficulté de trouver des ouvriers et surtout la mauvaise volonté des Espagnols de sang mêlé furent les premiers obstacles qu'on eut à surmonter. Les bêtes chargées de provisions mouraient en chemin, tant à cause de la dureté du travail que par la mauvaise qualité de la nourriture. Bientôt il y eut des désertions. Quelques Espagnols et Caraïbes s'enfuirent; si bien que la petite troupe se trouva réduite à trois Européens, quatre Espagnols du Nicaragua, un créole et deux Caraïbes. Ces derniers sont très-précieux par l'habileté qu'ils possèdent à se frayer un chemin au moyen de la hache et du couteau dans leurs forêts natives.

Un terrible ouragan, en brisant et renversant les arbres de toutes parts, vint ajouter encore à la lenteur du travail; mais, comme cet ouragan venait de fermer la route en arrière, force fut bien aux moins disposés d'avancer quand même, et le percement reprit avec une nouvelle vigueur.

Tous les animaux étaient morts ou à peu près, et les provisions étaient épuisées, quand on atteignit un cours d'eau qui parut être une des branches supérieures du Rama. Calculant alors qu'ils devaient se trouver à quelques milles seulement de ceux des leurs qui avançaient dans le sens opposé, les explorateurs résolurent de descendre la rivière au moyen d'un radeau. Six d'entre eux se mirent en route, et, au bout de trois jours, atteignirent le campement anglais, dont les pionniers purent bientôt achever la jonction des deux voies.

Notre gravure, d'après le croquis d'un officier de l'expédition, montre les six hommes de la section du Pacifique descendant sur leur radeau le cours du Rama.

P. Dick.

COURRIER DU PALAIS

Un deuil de famille. — Un nom impossible à écrire. — La vérité sur les diamants de la reine de Westphalie et sur la croix d'honneur du marquis de Maubreuil. — Une sorcière normande. — Qui épouserai-je? — Un maire ensorcelé. — *Les Fleurs animées* de Grandville. — Les mouchoirs illustrés. — Se moucher dans *la manche*.

Dernièrement nous avons porté en terre un avocat. *Porter en terre* est le véritable mot pittoresque et vrai en même temps, et l'on ne se servirait pas d'un autre si celui-là n'avait été ridiculisé par une complainte historique. On l'a remplacé par une foule de circonlocutions prétentieuses et guindées comme « rendre les derniers devoirs, » comme si les devoirs ne survivaient pas à la mort; ou « conduire à sa dernière demeure, » comme si, par ce temps de bouleversement du fonds et du tréfonds, quelqu'un pouvait se flatter qu'il ne subira pas un déménagement posthume et qu'on lui laissera au moins l'inamovibilité de la tombe.

Donc je me sers de cette expression simple, naturelle, comme l'était le confrère que nous avons perdu.

Il se nommait Me Schneitzhoëffer, que nous prononcions *chêne serf*, certains de nous faire comprendre plutôt que de bien dire ce nom, si réfractaire à la plume. C'était une nature à part, fine, exquise, d'une souriante mélancolie, plutôt une âme qu'un corps. Difficile eût été à première vue de le prendre pour un avocat; il ressemblait plutôt à un enfant de chœur qui aurait maigri et vieilli en bénédictin. Sa douce présence était agréable partout et ne prenait de place nulle part. Il avait quelque chose d'un personnage fantastique qui serait sorti de l'imagination d'Hoffmann. Son métier le fatiguait beaucoup; il plaidait, comme Bouffé jouait, avec cette conviction qui vous prend tout entier, vous absorbe et vous épuise; aussi c'est celui-là dont on aurait pu dire ce que Mirabeau disait de Robespierre : « Il croit tout ce qu'il dit. » Il entrait dans la peau de son client à ce point que, plaidant un jour une cause qu'il jugeait excellente, il s'avisa de dire : « Je suis si certain de mon bon droit, que si je perdais mon procès, ce ne pourrait être que par ma faute, et alors ma conscience m'obligerait à payer pour mon client. »

— Que dites-vous-là, Me Schneitzhoëffer? interrompit le président avec une bienveillance calme qui contrastait avec l'impétuosité de l'avocat. Gardez-vous bien d'entrer dans cette voie de prodigalité : il y aurait là de quoi vous faire interdire.

Son père, comme on sait, était l'auteur de cette ravissante musique du ballet de *la Sylphide*. Pour être populaire et glorieux peut-être, il n'a manqué à ce compositeur que d'avoir un nom moins indéchiffrable. Notre confrère avait une vénération pour la mémoire de son père, et il conservait comme des reliques toutes ses œuvres musicales. Notre camarade était plutôt né pour être artiste, maître de chapelle par exemple, que pour être avocat. Non qu'il ne sût très-bien et le droit et la procédure; mais son tempérament n'allait pas à cette lutte agaçante, à cette bataille de tous les jours. Que de gens qui passent toute leur vie dans l'exil d'un métier auquel ils restent toujours étrangers! L'effort est pour eux, le public n'y prend pas garde et leurs clients n'en souffrent pas; seulement l'homme meurt à la peine.

Schneitzhoëffer souffrait, lui, en souriant : « Il me faudrait si peu de chose, disait-il, pour me bien porter. » Eh bien, c'est ce *si peu de chose* qui n'est pas venu, et il s'est éteint.

Notre bâtonnier, Me Édouard Allou, a la note tendre qui convient à ces deuils de famille. A son discours officiel prononcé au nom de l'Ordre, un condisciple du défunt, Me Armand est venu ajouter sur la tombe les adieux d'une cordiale amitié.

L'affaire de Mme la marquise de Maubreuil, séparée de son père le cocher par toute l'épaisseur d'une pension alimentaire contestée, cette affaire donne encore pâture à toutes les conversations du Palais. Elle a même retenti au dehors, et, grâce à la toute littéraire et gauloise plaidoirie de Léon Duval, elle vivra. Rien ne dure comme du style brochant sur un scandale. Rappelez-vous donc Beaumarchais et Courier. Et ces noms ne sont pas hors de proportion quand on parle de Léon Duval, qui est bien, par le goût et la perfection littéraire, l'avocat le mieux approprié à l'Académie française, et que l'Académie se serait dès longtemps annexé si elle mettait autre chose que de la politique et de la camaraderie dans ses choix.

Me Léon Duval écrit ses plaidoyers comme Patru, et il ferait aussi bonne figure parmi les Quarante.

A propos de ce marquis de Maubreuil, on a conté force histoires, dont quelques-unes sur les diamants de la reine de Westphalie. Un jour, un pêcheur du côté des Invalides ramena avec son filet un peigne merveilleux, incrusté de diamants et garni d'or.

Il parla de sa trouvaille, si bien que la nouvelle en vint aux oreilles du commissaire de police du Gros-Caillou. Le peigne précieux fut examiné par quelques bijoutiers de Paris, et on découvrit qu'il avait appartenu à la femme du roi Jérôme. La police, qui a le privilége de chercher au delà de ce qu'on lui montre, fit cette réflexion : « Ce peigne ne devait pas être tout seul dans la Seine. » En conséquence, on demanda à l'heureux pêcheur de désigner l'endroit précis où il avait trouvé le peigne. On fit des recherches au même lieu, et on finit par repêcher ainsi tous les diamants de la reine

Qui donc avait ainsi caché au fond de la Seine toutes ces richesses? C'est ce qu'on n'a jamais bien su ni même mal su, je crois.

Me Léon Duval a protesté, au nom de son client, contre l'anecdote de la croix d'honneur attachée à la queue du cheval du marquis. Voici, nous dit-on, de quelle manière M. de Maubreuil expliquerait le fait qui aurait accrédité ce mensonge historique. Pendant que ce chef d'escadron de l'armée de l'empereur entrait à Paris, mêlé au cortége des princes étrangers, la croix d'honneur qu'il portait se serait en effet détachée de l'uniforme du marquis, et en tombant de sa poitrine elle se serait accrochée, sans qu'il s'en fût aperçu, à la crinière de son cheval. Il aurait parcouru ainsi une certaine distance. Et comme sa présence faisait scandale, l'incident aurait été très-remarqué; seulement l'indignation publique, travestissant les choses, aurait changé la décoration de place et mis à la queue ce qui était à la tête.

Au surplus, les affaires de cette édifiante famille reviendront encore sur le tapis; car c'est à l'audience de mercredi prochain 15 janvier que doit être jugée par la Cour d'assises de la Seine une tentative d'assassinat commise par François Schumacher sur la personne de sa sœur, Mme la marquise d'Orvault, femme de ce même marquis de Maubreuil.

Il ne s'agira là que d'une tentative d'assassinat; mais devant les assises des départements on ne rencontre qu'assassinats consommés, meurtres abominables, commis aussi entre proches parents.

Une affaire de ce genre a occupé neuf audiences de la Cour de Nîmes. Et des quatre accusés qui comparaissaient devant le jury, un seul a été acquitté et les trois autres ont été condamnés: Domergue père à la réclusion perpétuelle, et la femme Pialat à dix ans de réclusion, vu leur âge; Domergue fils, aux travaux forcés à perpétuité.

Comme compensation à ces crimes si noirs, citons un délit assez gai, qui conduisait autrefois à la potence, mais qui heureusement ne conduit aujourd'hui qu'à la prison, en passant par la police correctionnelle. Il n'est ici question que d'une sorcière normande, qui a fait beaucoup de dupes, parmi lesquelles un maire de village. Eh, quel village! Hauteville-le-Guichard, ce nid de chevalerie et de vaillance, d'où s'élancèrent les Tancrède pour aller conquérir des provinces, dont la plus impérissable fut ce domaine de papier que gagna le plus célèbre d'entre eux dans la *Jérusalem délivrée*, du Tasse.

C'est peut-être en lisant, s'il sait lire, ce féerique poëme que M. le maire aura fini par prendre la femme Ivrande pour Armide, et le maréchal ferrant Lemaître pour l'enchanteur Merlin.

Armide est la plus compromise, parce qu'elle prenait de l'argent. Dans les cas graves elle renvoyait à Merlin qui, lui, s'occupait principalement de la cure des bestiaux, ce qui dans les campagnes d'ailleurs est souvent mieux apprécié que la cure des hommes.

Ce maréchal ferrant, par exemple, se déclare très-ferré sur l'article des tranchées de chevaux; il les guérit instantanément au moyen de paroles aussi irrévérentieuses que magiques.

Le traitement est bien simple. Le sorcier s'approche du cheval malade, le prend par la crinière, et dit ceci: « Saint Jean Nicodème, Sainte Élisabeth, faites que le cheval ici présent, sous tel poil, appartenant à un tel, ne souffre pas davantage que la vierge Marie n'a souffert pour enfanter notre divin sauveur Jésus. »

A cette invocation à saint Jean Nicodème (on s'explique à merveille l'interpellation à ce saint à cause de son nom de Nicodème, mais on comprend moins la prise à partie de sainte Élisabeth, fût-elle de Hongrie), à cette invocation, disons-nous, il suffit de joindre cinq *pater* et cinq *ave* au bénéfice des âmes du purgatoire, pour que la tranchée soit tranchée, selon l'expression du sorcier, qui affirme que ce traitement n'a encore manqué personne.

Le sorcier Nicodème Merlin ne s'occupe pas uniquement des animaux, il traite aussi à l'occasion les hommes, alors même que ces hommes sont des femmes; c'est ainsi qu'il a été appelé à donner des soins à la fille de M. le maire de Hauteville.

La fille Le Cardonnel était donc malade. M. le maire et sa femme envoyèrent aussitôt un valet nommé Cholot pour consulter le maréchal ferrant. Lemaître répondit qu'il ne se mêlait plus de sorcellerie, mais que pour obliger M. le maire il voulait bien prescrire une ordonnance: il fallait faire dire une messe, puis faire bénir une chemise et un bonnet de coton et en revêtir la malade.

Le maire et sa femme ne firent rien de tout cela, aussi leur fille mourut-elle.

On songea alors à aller payer la consultation qu'on n'avait pas suivie. Le même valet Cholot fut chargé d'aller porter au sorcier ses honoraires; celui-ci s'en remit à la discrétion de ses clients, il reçut ainsi cinq francs et partagea un bon dîner à l'auberge avec le valet; au dessert même il dit au domestique: « Vous avez joliment bien fait de venir me payer, sans cela il y avait un fameux sort sur la maisonnée et les bestiaux. Maintenant ce ne sera presque rien, si même il y a quelque chose. »

Qui fait triste mine dans ces débats? vous entendez bien que c'est M. le maire; c'est véritablement lui qui est sur la sellette, où il entend, l'oreille basse, les reproches que lui adresse M. le président Hervieu. Ce magistrat déplore avec raison que ce soit justement le chef de la commune qui, au lieu de donner l'exemple de la raison et du bon sens, donne celui des plus ridicules superstitions et des plus sottes croyances.

Ses administrés, rendons-leur cette justice, sont bien dignes d'un tel patron.

En voici un, Jean Fossey, un rude gaillard qui a été exploité par la femme Ivrande, bien autrement intéressée et futée que le maréchal ferrant.

— La femme Ivrande vint me trouver, raconte-t-il avec componction, et elle me dit que j'étais fort malade.

— D. Vous souffriez donc?

— R. Pas du tout (on rit), mais enfin elle m'assura que je l'étais, et je donnai vingt francs pour me guérir. Elle les prit et trouva plus tard que ce n'était pas assez; comme je ne lui en portai pas davantage, elle alla menacer ma prétendue d'alors, aujourd'hui ma femme: « Fossey ne vient pas, lui dit-elle, tant pis pour lui; ça ne se passera pas comme ça, il était condamné à mort; j'ai pu détourner le sort sur moi, il m'en a coûté gros; car pour m'en débarrasser il m'a fallu aller à Coutances, à confesse auprès du grand vicaire de monseigneur; mais maintenant je vais mettre les fers au feu chez le diable. Si je ne suis pas payée, tous les bestiaux de Fossey vont périr, et quant à lui, il est perdu. »

« Eh bien, répondit la jeune femme, si mon fiancé est condamné à mort, il ne lui reste plus qu'à se préparer à faire une fin chrétienne! »

M. le président fait observer que cette jeune fille a été plus spirituelle et plus sensée que tout le monde.

Ceci n'est pas rare. Les femmes, d'ordinaire, ont l'esprit très-droit dans les affaires usuelles et on a souvent remarqué que, devant la justice, quand elles sont appelées en témoignage, elles se montrent beaucoup moins intimidées et beaucoup moins gauches que les hommes.

Ce compliment pourrait s'adresser à une autre victime de la sorcière.

La fille Dupré dépose qu'elle avait deux soupirants entre lesquels elle ne pouvait se décider à faire un choix. Pour sortir d'embarras, elle résolut d'aller trouver la femme Ivrande, qui lui dit qu'en effet il y avait un prétendu excellent et l'autre très-mauvais.

— Mais vous dit-elle quel était le bon?

— Non, monsieur le président.

— Alors vous n'étiez pas plus avancée. Êtes-vous mariée aujourd'hui?

La fille Dupré (avec un profond soupir): — Hélas! non, monsieur le président.

— Et vos deux prétendus?

— Ils le sont tous les deux. (Hilarité générale.) Et aucun avec moi, hélas! (Les rires redoublent.)

Le sérieux de l'audience revient avec le jugement qui renvoie Lemaître des fins de la plainte, mais condamne la femme Ivrande à quinze mois d'emprisonnement.

Fossey commence à croire que sa magicienne aura beau mettre les fers au feu et s'adresser au diable pour se débarrasser de ce sort-là; mais il n'est pas certain que ce ne soit pas saint Nicodème qui ait fait acquitter le maréchal ferrant.

Un procès qu'il ne faut pas omettre à cause du nom de Grandville, qu'il réveille, c'est celui que viennent d'intenter les propriétaires des œuvres de ce peintre si profond et si original, mort le 17 mars dernier, à trois imprimeurs sur étoffes, inculpés d'avoir reproduit sur des mouchoirs de batiste des vignettes représentant des sujets tirés du charmant ouvrage des *Fleurs animées*. La contrefaçon est aussi évidente que celle qui a fait condamner, il y a quelques jours, M. Millaud pour avoir reproduit indûment un roman de la librairie de M. Michel Lévy. Les contrefacteurs au mouchoir n'ont pas cherché à déguiser leurs emprunts illicites. Leurs motifs sont exactement ceux des dessins de Grandville. Voici la belle-de-nuit agitant ses clochettes, le chardon aiguisant ses pointes et son poignard, enfin le lin filant honnêtement sa quenouille digne de la *Lucrèce* de Ponsard.

Autrefois c'était la mode de dessiner des cartes de géographie ou des batailles sur les mouchoirs, on pouvait éternuer sur les canons d'Austerlitz, cracher dans la mer Noire ou se moucher dans la Manche. Témoin ce vaudeville.

Nos mouchoirs de poche aussi
Ont leurs combats, Dieu merci!
Grâce à cette nouveauté
Une sensible beauté
Peut, quand la douleur l'attaque,
Essuyer ses yeux fort bien
Avec le bras d'un Cosaque
Ou la jambe d'un Prussien.

Mais les *Fleurs animées* de Grandville n'essuieront pas l'affront de voir le public se moucher dans leurs doigts.

Elles en ont été préservées par un jugement de la sixième chambre qui ordonne la saisie des mouchoirs contrefaits et condamne les contrefacteurs à 16 fr. d'amende et à 50 fr. de dommages-intérêts.

MAÎTRE GUÉRIN.

LES GRANDES ÉPOQUES DE LA FRANCE [1]

MM. Hubault et Marguerin ont voulu écrire une histoire de France à la Rollin, ou plutôt des biographies qui rappelassent celles de Plutarque, en remplaçant Thémistocle, Miltiade, Romulus, Scipion, Marcellus, Fabius par nos héros à nous: Vercingétorix, Clovis, Charlemagne, saint Louis, Duguesclin, François Ier, Henri IV... toute la série de nos grands hommes enfin, dont on croit apercevoir les statues placées sur la voie sacrée de notre histoire. Il se trouve que chacun des grands hommes qu'ils ont choisis est comme la personnification d'une époque et représente un fait général, un progrès dans la vie de la France, une conquête dans la paix ou dans la guerre. Et l'histoire nationale se trouve ainsi racontée à ceux qui n'ont cru lire que des vies d'hommes illustres.

L'illustration convenait très-particulièrement à un livre ainsi fait, et le crayon habile de M. Godefroy Durand devait en représenter avec accent et avec esprit les personnages. Nous attendions beaucoup de lui; nous n'avons point été déçus. Il est difficile de se conformer plus exactement aux exigences du texte, d'en accuser aussi fidèlement toutes les indications et de mieux ajouter à l'effet du récit par la représentation opportune des hommes et des lieux.

Nous avons été un peu embarrassés pour faire un choix dans ce long défilé de figures et de scènes, qui comprend cent soixante-huit dessins et qui nous conduit de Vercingétorix à Napoléon; car presque tous les sujets nous ont paru traités avec un égal talent. Clovis est élevé sur le pavois, comme roi des Francs, et les barbares qui le portent sont bien les rudes soldats qui le feront maître de la Gaule entière. Charlemagne, qu'on est accoutumé à imaginer avec la longue robe, la couronne en tête, le globe à la main, est ici autrement figuré, et plus exactement. C'est un chef germain avec sa courte tunique, des chausses serrées par des bandelettes, la saie venète et cette grande épée qu'il employa pendant quarante-six ans au service de la justice et de la civilisation. Plus loin, voici saint Louis priant et semblant consacrer par sa prière la main de justice, le plus bel attribut de son pouvoir, et le drapeau de la France, l'oriflamme. François Ier est le roi de bel accueil, souhaitant la bienvenue à l'art et aux artistes de l'Italie. Henri IV, c'est l'Henri IV de Rubens, cette charmante tête du grand tableau qui nous représente le roi recevant le portrait de Marie de Médicis. Il a la moustache grisonnante « au vent de ses adversités, » comme il disait, et cet air de bonhomie et de fierté à la fois qui en fait la plus heureuse et la plus sympathique figure de notre histoire. Si nous passons à Louis XIII, nous trouvons qu'une autre figure est accolée à la sienne, celle de Richelieu. C'est par souvenir de cette médaille dont parle Chamfort, où le nom de Richelieu était suivi de cette devise: « Rien sans son conseil. » Le règne est ainsi résumé et caractérisé. Mais nous nous arrêtons dans cette énumération, car il vaut mieux, croyons-nous, renvoyer le lecteur au livre lui-même, où il trouvera, comme le disait, ces jours derniers, M. Weiss dans le *Journal de Paris*, « tout ce qui peut charmer l'œil et tout ce qui peut contenter l'esprit. »

R. BRYON.

1. *Les Grandes Époques de la France*, par M. Hubault, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, et M. Marguerin, directeur de l'école municipale Turgot, dessins de M. Godefroy Durand. — Ch. Delagrave et Paul Dupont, éditeurs.

COURRIER DES MODES

C'est le moment de nous servir des vêtements confortables, car il fait bien froid. Les costumes de draps garnis de fourrure sont indispensables en toilette de sortie. On fait des pelisses à capuchon que je recommande à toutes nos lectrices, car le capuchon est assez grand pour couvrir la tête par-dessus une coiffure ou un chapeau, et son usage est le plus sûr préservatif des rhumes et des douleurs de névralgie. Les jeunes femmes ne réfléchissent pas assez sur le danger d'avoir le cou nu et les oreilles découvertes; quelques-unes reçoivent à ce sujet de sévères leçons; on ne saurait trop appeler leur attention là-dessus.

On fait des voiles épais qui se maintiennent autour de la figure au moyen d'un caoutchouc. J'ai vu ces voiles dans les magasins de la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, et je les trouve tout à fait d'actualité.

Dans les mêmes magasins où le rayon des modes est extrêmement soigné, ainsi que nous avons eu occasion de le dire déjà, on remarque des chapeaux en velours ou feutre qui, tout en conservant la forme actuelle, sont enveloppés de dentelle noire formant double bride et bavolet, de manière à garantir parfaitement les joues et le col.

Vous voyez bien, mes chères lectrices, que la mode, en dépit de ses exigences, peut être confortable, et les maisons intelligentes savent dans leurs apprêts concilier le bien-être et l'élégance.

Je viens de vous parler des costumes de drap; ce genre se fait généralement en forme courte; on borde avec un galon noir tressé, le drap est de couleur sombre: noir, marron, vert myrte ou bleu de France, et on orne toujours avec des boutons bombés en métal doré dont vous trouverez tous les assortiments dans les magasins de la *Ville de Lyon*. Ces mêmes boutons servent aussi à relever les lés de la première jupe, et pour cela on coud deux boutons au-dessus l'un de l'autre à une distance de 25 centimètres. Le bouton du haut a une boucle en corde noire qui s'attache sur le bouton du bas lorsqu'on veut raccourcir la robe. Vous voyez que c'est bien simple et les choses les plus faciles d'exécution sont toujours celles qu'il faut adopter.

Le *Jupon parisien régulateur* inventé par la maison Dugé, rue d'Aboukir, 9, est le plus commode; on l'apprécie dès qu'on en a fait usage. Dans cette saison, on est souvent obligé de changer promptement de toilette; c'est pourquoi une jupe qui peut également servir avec une robe courte et une robe à traîne présente de sérieux avantages. Notons en passant que le jupon parisien a une tournure excellente, sa forme est jolie et sa ceinture est conditionnée spécialement pour les jupes biaisées. La maison Dugé, qui s'était fait depuis longtemps une réputation avec son corset *Sultane*, a fort à faire pour répondre aux nombreuses demandes qui lui sont adressées au sujet du jupon parisien. C'est, je pense, ce jupon qui a maintenu la crinoline; on peut se rappeler que pendant quelque temps on avait essayé de la proscrire, et maintenant toutes les femmes en portent.

Dès que la foule des visiteurs, amenée par la grave question des étrennes, a été un peu dissipée, j'ai été examiner

avec soin les confections des magasins de la *Ville de Saint-Denis*, situés dans le faubourg de ce nom, à l'angle de la rue de Paradis-Poissonnière. Cette maison, par la modicité de ses prix et la bonne qualité de ses marchandises, a su se créer une immense clientèle en province et à l'étranger. Elle envoie des échantillons, et les achats *franco* dès que la somme dépensée dépasse vingt-cinq francs.

Je citerai parmi ses plus jolis objets confectionnés pour la saison d'hiver la robe *Permina*, avec paletot assorti; elle se ait en drap ou cachemire; les robes de chambre *Pompadour*, brodées de jais, doublées et ouatées; le corsage *Raphaël*, avec chemisette pour toilette de petite soirée, et une foule de paletots et pelisses garnis de fourrure étroite avec boutons de métal.

En costumes d'enfants (ce genre est une des plus importantes spécialités de la *Ville de Saint-Denis*) on remarque : pour petits garçons, les costumes bretons en drap et le modèle *Prince Impérial;* pour petites filles, les jolies toilettes de ville ou de soirée que l'on nomme costumes *Lucie, Pompadour, Emma,* etc.; puis une collection de polonaises, de suissesses, de blouses russes, de robes orientales; enfin un choix immense en tous les genres et à tous les prix.

Pour les femmes qui font confectionner chez elles la plus grande partie de leurs vêtements, la *Ville de Saint-Denis* offre d'immenses avantages, car les étoffes dont elle expédie les échantillons ne sont pas chères, quoique d'excellente qualité. On peut en juger en ce moment par les draps, les molletons, les cachemires unis ou brochés et par les taffetas *Rose Marguerite*, dont la beauté a obtenu un immense succès.



LA SEINE, A PARIS, DANS LA JOURNÉE DU 3 JANVIER; dessin de M. Jahyer. — Voir page 22.

Quelques paletots de fantaisie ou vestons d'appartement qui se nomment *Princesse, Parisienne, Robinson* (celui-ci est en étoffe à longs poils), *Arménienne* et *Coquette*, présentent leurs gracieuses allures fantaisistes et séduisent au premier coup d'œil.

Parmi les spécialités de parfumerie dont la vogue, quoique récente, est parfaitement établie, on peut signaler l'*Eau* et la *Pommade vivifiques*. Ces produits sont recommandés par tous les gens sérieux.

La chute des cheveux provient ordinairement des pellicules qui se développent à leur racine et se multiplient en dépit de la brosse et du peigne. L'*Eau vivifique* détruit ces pellicules en même temps qu'elle raffermit les racines.

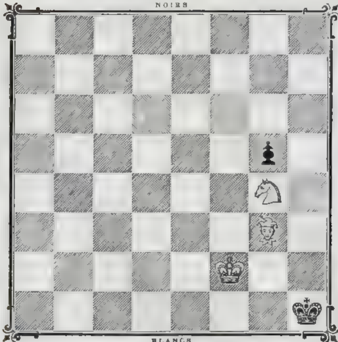
La pommade, que l'on emploie conjointement avec l'eau, est très-fine, d'un parfum délicieux. Elle est composée avec des doses combinées avec art de tous les ingrédients végétaux reconnus salutaires à la reproduction de la chevelure, et c'est un excellent chimiste qui a trouvé la recette de cette pommade et de cette eau et ne s'est décidé à livrer ces produits au public que lorsque l'expérience lui a démontré qu'ils étaient perfectionnés autant que possible et supérieurs à tous les articles de capilliculture.

Le dépôt de l'*Eau* et de la *Pommade vivifiques* est chez M. Binet, rue de Richelieu, 29, où l'on trouve aussi le *Cold-cream vivifique* pour préserver le teint des gerçures et des rides. Ce dernier article ne saurait être trop recommandé pendant les temps de froid aux femmes qui vont beaucoup en soirée et exposent leur figure au changement de température d'un appartement bien chauffé au dehors, surtout à une heure avancée qui devrait être celle du repos, lorsque le temps est rigoureux.

ALICE DE SAVIGNY.

PROBLEME N° 82

COMPOSÉ PAR M. KLING



Les Blancs jouent et font mat en huit coups.

(*Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.*)

ÉCHECS

PROBLÈME N° 82

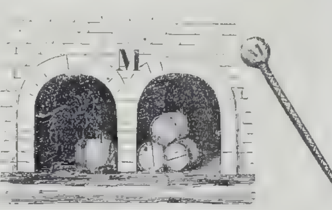
On sait que, eu égard à la couleur du Fou, le mat, par l'action combinée du Fou et du Cavalier, n'est possible que lorsque le Roi noir occupe l'une des deux cases 1re TD ou 8e TR, ce qui, dans la position actuelle des pièces, *suppression faite du Pion noir*, implique un mat *en dix-huit coups* à la case 1re TD. Mais la présence de ce Pion permet d'effectuer le mat *en huit coups* et *à la case 1re TR*, à l'aide d'un sacrifice opportun et d'une marche savante.

C. P.

IL EST INDISPENSABLE que toute lettre relative à une réclamation, à un changement d'adresse ou à un renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des BANDES IMPRIMÉES qui sont collées sur l'enveloppe du journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi, dans le service du journal, des irrégularités ou des retards que l'abonné ne doit alors imputer qu'à lui seul.

RÉBUS

EN LATIN



Explication du dernier Rébus :

Du côté de la barbe est la toute-puissance

Toutes les pièces, anciennes et nouvelles, représentées sur les théâtres de Paris, se trouvent chez Michel Lévy frères rue Vivienne, 2 *bis*, et boulevard des Italiens, 15, à la *Librairie Nouvelle*.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7. — [9]

ÉMILE AUCANTE.

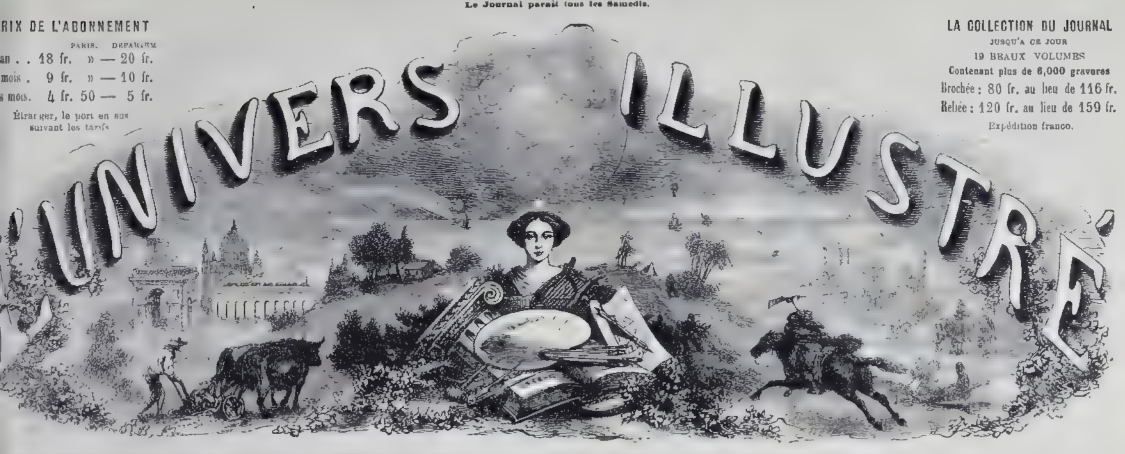
30 CENTIMES LE NUMÉRO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis.

RIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DEPARTEM
an . .	18 fr.	» — 20 fr.
mois .	9 fr.	» — 10 fr.
s mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
19 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,000 gravures
Brochée : 80 fr. au lieu de 116 fr.
Reliée : 120 fr. au lieu de 159 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 679 — 18 Janvier
A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

Tirage authentique de L'UNIVERS ILLUSTRÉ, au 18 janvier 1868 : **25,300** exemplaires

PRIME GRATUITE DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

GRAND ALBUM DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867

Cent cinquante magnifiques gravures par les premiers artistes de la France et de l'Étranger

Cet ouvrage, d'une beauté exceptionnelle, est imprimé sur papier in-folio satiné, et élégamment relié avec des fers spéciaux.

Le Grand Album de l'Exposition universelle, dont le prix en librairie est de 20 francs, est offert **gratuitement**, *jusqu'au 31 Janvier, à toute personne qui s'abonnera pour une année à l'Univers Illustré, ou à tout abonné actuel qui renouvellera son abonnement pour six mois.*

Pour recevoir franco l'Album dans les départements, il suffit d'ajouter au montant de l'abonnement la somme de DEUX francs qui représente les frais de transport. — Les abonnés de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers devront faire retirer l'ouvrage dans nos bureaux, l'administration ne pouvant se charger de ces envois, à cause de la grandeur du format de l'Album et des précautions nécessitées par la reliure.

LES TRAINEAUX AU BOIS DE BOULOGNE; dessin de M. Riou. — Voir page 35

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Les embûches de la langue française. — Quelques exemples. — *Belle* et *mère*. — Il y a maillot et maillot, Patin et patins. — L'enfance de l'art et l'art tombé en enfance. — Dégelée de morale. — Croisade subite de la vertu contre le vice. — Soyons logiques. — La prise de voile. — La pudeur idéale et la bienséance matérielle. — Les *déshabilleurs* de féeries. — Les actrices et les marquis. — Les *irréguliers* du blason. — Balzac! — *Les Treize* en province. — Un essai malheureux. — Le roman et la réalité. — Une prophétie. — On ne lira plus Balzac en..... 1868.

Que de piéges, de traquenards et de trébuchets dans cette pauvre langue française! Il y en a d'agréables, et que l'on peut aisément tourner en hommage. Ainsi, l'autre jour, le plus illustre, le plus exquis de nos critiques, écrivait à un ami : « Je suis toujours souffrant, mais *je me fais lire.* »

Je le crois parbleu! bien, ô maître, que *vous vous faites lire*, et par ceux-là mêmes que vous avez jadis fustigés! Guérissez-vous bien vite, et puissions-nous nous quereller vingt ans encore! C'est le vœu cordial que vous adressent tous les amis de la bonne littérature, alors même que, par un caprice de malade, vous faites mine d'encourager la mauvaise.

Poursuivons : Quels sont dans notre langue les deux mots qui éveillent les sentiments les plus tendres, les idées les plus douces; douces pour les yeux, douces pour le cœur? C'est assurément le mot *belle*, et le mot *mère*. Réunissez-les, il semble qu'ils vont se perfectionner l'un par l'autre, plaire et charmer de compagnie. Erreur! Si vous consultez les gendres sur ce point délicat de philologie, ils se hâteront de vous détromper.

Mais voici un mot dont l'élasticité pleine *d'à-propos* parcourt, en deux syllabes, toute la gamme : c'est le mot maillot : innocent comme un enfant au maillot, la comparaison est proverbiale. Les pièces à maillots, la littérature en maillot, vous offrent une image diamétralement contraire. Vous emmaillottez un enfant pour le préserver des chutes; c'est un but tout différent que se proposent les actrices emmaillottées. Après cela, vous me direz que les extrêmes se touchent, que l'enfance de l'art ressemble à l'art tombé en enfance, et je ne saurai que vous répondre.

On ne m'accusera pas d'indulgence pour les féeries, pour les exhibitions, pour les pièces dites *à femmes*. Quand elles ont remplacé partout mon cher mélodrame, je me suis fait à moi-même le serment d'Annibal de n'en voir aucune, et j'ai tenu parole; mais, en vérité, faut-il prendre au sérieux cette réaction soudaine, cette croisade subite de la vertu contre le vice? Que de puritains, grand Dieu! que de rigoristes dont nous n'avions pas soupçonné l'existence! On ne rencontre plus sur le boulevard et dans les cafés que des moralistes à tous crins, de modernes Catons qui traduisent à leur guise le *delenda Carthago*... Il faut supprimer, non pas Carthage, mais Babylone, c'est-à-dire le ballet provocateur, la jupe indécente et le caleçon couleur de rose... Soyons nos propres censeurs, ne fût-ce que pour mieux prouver l'inutilité de la censure! Balayons les écuries d'Augias, de Gulliver et d'Urluberlu! Et le patin? Une autre immoralité que je vous dénonce. Ne tolérons plus d'autre Patin que le vénérable académicien dont le nom rime si richement à latin et n'était pas fait pour servir de synonyme à un amusement quelconque. Le patin, vil corrupteur! Pères de famille, ne laissez patiner ni vos filles, ni vos femmes! Nous sommes loin du beau temps où l'on chantait sur un air de M. Auber :

> Il est plus dangereux de glisser
> Sur le gazon que sur la glace

La glace est plus perfide encore que l'onde qu'elle recouvre, il suffit de la rompre, et bonsoir! Restons chez nous, lisons de bons livres, filons de la laine, couchons-nous de bonne heure, et, s'il nous faut absolument du spectacle, prions le Théâtre-Français de réveiller les quatorze cent soixante-cinq tragédies qui dorment dans ses cartons. C'est le seul moyen, pour les spectateurs libres et fiers, de rendre supportable le voisinage des Romains!

Tout cela est fort beau, très-édifiant, mais un peu de logique ne gâterait rien à cet accès de morale. A ces aspirations de fraîche date vers un idéal de chasteté et d'austérité, il manque un *raccord*. Songez-y, dirai-je volontiers à la cantonade; tout se tient, tout s'enchaîne dans ce monde dont vous déplorez les faiblesses et les turpitudes. Vous ne voulez plus qu'on montre les jambes de quelques pauvres figurantes que M. Veuillot a qualifiées de cagneuses : soit; mais la vie privée a aussi ses voiles; les respectez-vous toujours? Quand vous parlez, par exemple, d'une touchante comédienne qui va, dit-on, se faire religieuse, et que, pour mieux préparer sa *prise de voile*, vous lui faites raconter des secrets de cœur, des détails où le public n'a rien à voir, n'y a-t-il pas là une atteinte à cette pudeur idéale, aussi essentielle et plus délicate que la bienséance matérielle? Lorsque, sous prétexte d'une visite dans des ateliers de couturières, vous nous donnez la dimension, vraie ou apocryphe, du mollet et du corsage de telle ou telle cantatrice, avez-vous bien le droit d'incriminer les *déshabilleurs* de féeries? N'est-ce pas signifier à ces artistes que, du moment qu'elles chantent entre huit heures et minuit la musique de Rossini ou de Meyerbeer, elles appartiennent au public? S'il existe encore un préjugé contre la carrière théâtrale, n'est-ce pas lui donner raison? En feriez-vous autant pour les femmes des avocats, des agents de change, ou des notaires de Paris?

Étonnez-vous ensuite et récriez-vous, si des magistrats, des hommes graves, nourris dans les vieilles traditions et légèrement teintés de jansénisme, acceptent ce préjugé inflexible, et *considèrent* la vie de théâtre comme une école d'immoralité, une perpétuelle tentation d'inconduite, le contraire d'un Conservatoire!

Deux classes fort différentes de citoyens et de citoyennes ont été quelque peu maltraitées dans ces derniers temps à propos de deux procès qui font du bruit : — les actrices et les marquis.

Je m'abstiens de plaider pour les premières; d'abord parce que l'abstinence rentre dans notre nouveau système de mortification universelle; ensuite, parce que la justice n'aime pas qu'on la contredise. Quant aux marquis, c'est une autre affaire.

On nous crie depuis trois semaines : voyez ces gentilshommes! Ils descendent des croisés, et ils sont bons à jeter par les fenêtres! Ils commencent par servir la police, et ils finissent par épouser des courtisanes! Oh! les gredins!...

Je répondrai premièrement, avec M. Prudhomme et M. de la Palisse, que, si l'on s'obstine à juger de la règle par l'exception, pas une profession, pas même la plus respectable de toutes — le sacerdoce, — ne résisterait à cette manie de généraliser un cas particulier. En outre, j'offre de démontrer que, depuis quatre-vingts ans, tout gentilhomme qui n'a pas eu le sens moral prodigieusement développé et d'une solidité à toute épreuve, a été spécialement exposé à dérailler, avant même l'invention des chemins de fer.

Voyez plutôt! Sous l'ancien régime, les *nobles* n'avaient nulle honte de vivre des bienfaits du roi; ce n'était pas beau, mais c'était reçu. Survient la Révolution; ils perdent leurs biens, la plupart émigrent, et les voilà qui, pour ne pas mourir de faim, s'exercent aux plus singuliers métiers; ils se font tourneurs, fleuristes, rempailleurs de chaises, peintres sur émail, ténors, copistes, clarinettes, tapissiers, confiseurs, *saladiers*... Oui, un vieux *ci-devant* gagna sa vie en Angleterre en faisant de la salade. Ils avaient été au-dessus de la loi commune, et ils sont hors la loi; ils avaient été riches, et ils sont ou se croient spoliés; mauvaise situation pour conserver intacte la distinction du *tien* et du *mien*, ou, en d'autres termes, du bien et du mal. Ils rentrent en France; une seule carrière leur est ouverte : la carrière des armes. Ce n'est pas dans la phase de conquête à outrance, sur les champs de bataille, en Prusse, en Espagne, en Russie, qu'ils peuvent apprendre à régler la morale des actions humaines. Puis arrivent les réactions politiques avec leur cortége de passions et de violences. Vérité en deçà de 1814, erreur au delà : les héros deviennent des factieux; le patriotisme change de camp, de parti et de nom. Puis des révolutions nouvelles créent de nouvelles générations de mécontents et d'oisifs. Comment s'étonner si, dans ces naufrages, certaines épaves se couvrent d'écume; si, au milieu de ce *va-et-vient* de victoires et de défaites, de richesse et de ruine, le chaos et la nuit se font dans certaines consciences, et si, après chacune de ces crises, on rencontre des marquis déclassés, démoralisés, *irréguliers* du blason, *braconniers* dans des forêts peu vierges, prêts à accepter des missions suspectes, à hanter la rue de Jérusalem, à dévaliser des princesses, à souffleter des princes et à épouser sans remise des filles de cochers de fiacre?

Balzac, qui a tout vu, tout observé, tout deviné, avait été particulièrement préoccupé de ce type de l'*Émigré*, et, en voyant se dérouler le procès dont je parle, nous avons tous songé au merveilleux auteur des *Treize*. Les *Treize!* encore un souvenir de ma jeunesse! En 1833, *Ferragus* et *Un Amour à Saint-Thomas d'Aquin* (la *Duchesse de Langeais*), publiés, l'un dans la *Revue de Paris*, l'autre dans l'*Écho de la jeune France*, produisirent un effet incroyable, même en province; effet d'admiration et de propagande chez les jeunes, de stupeur et d'*horripilation* chez les vieux.

J'habitais alors une ville du Midi. Immédiatement nous eûmes, mes amis et moi, l'idée de former une association des *Treize*, à l'instar de Ferragus, de Montriveau et de Marsay. Comme tous les conspirateurs innocents ou coupables, nous commençâmes par un grand dîner chez le Brebant du pays. Quand on eut fait huit ou dix tournées de vins de la Nerthe et de l'Hermitage, notre président nous dit :

— A présent, nous sommes treize, décidés à tout, unis par les serments les plus formidables; pour que l'*instar* soit complet, qu'allons-nous faire?

— Oui, qu'allons-nous faire? demandèrent en chœur les convives.

Un de nous, Gustave, était amoureux de la femme d'un huissier. Aussitôt il fut convenu que nous aurions tous des créanciers à l'autre extrémité du département et que ces créanciers nous cribleraient de papier timbré, ce qui forcerait le mari à des voyages diurnes et nocturnes.

Un autre affilié, Albéric, avait essayé de plaire à une femme du monde, qui ne paraissait pas tout à fait insensible. Mais l'époux féroce et barbare, voulant interrompre dès la première page ce roman échevelé, devait, le surlendemain, partir avec sa femme pour l'Italie. A l'instant, nous décrétâmes que la chaise de poste serait arrêtée par de faux bandits entre les Taillades et Orgon.

— Un moment! dit le plus sage de la troupe; notre association a pour but, comme celle des *Treize*, de nous ériger en justiciers, en redresseurs de torts... il me semble que nous nous écartons un peu de notre pensée primitive...

— C'est vrai! cria Maurice, politique à large envergure; moi, je n'en fais ni une ni *deusse*; je vous propose de partir demain tous les treize pour Paris, et, ma foi, tant pis!... de renverser Louis-Philippe.

— Bravo! bravissimo! c'est cela! vive Maurice!

La motion fut adoptée d'enthousiasme et à l'unanimité.

Mais, le lendemain, un des nôtres, Eugène, fut appelé chez le procureur du roi, qui lui tint à peu près ce langage :

— Écoutez... l'affaire n'aura pas de suite parce que vous êtes neveu de notre député... mais rompez bien vite cette association extravagante, et renoncez à vos projets coupables... Pour commencer, sachez que vous avez été trahi par le garçon — un brave garçon! — justement effrayé de vos propos incendiaires.

Eugène était confondu. Le magistrat reprit d'un ton doctoral :

— Ceci vous prouve tout ce qu'il y a de faux, d'inapplicable, de chimérique, d'insensé dans le prétendu talent de votre M. de Balzac. Vous êtes jeune, et je ne suis pas bien vieux... voyons, prenons de la marge... Nous sommes en 1833... Voulez-vous parier que, dans trente-cinq ans, en 1868, personne ne le lira plus, que son nom même sera complétement oublié? Jeune homme, il n'y a, il n'y aura jamais qu'un Balzac; c'est le vrai, le contemporain de Malherbe, — un des fondateurs de la prose française. *Dixi.*

Le procureur du roi était dans son pays; aussi ne fut-il pas prophète.

A. de Pontmartin.

BULLETIN

L'Observatoire avait raison en prédisant que le déclin de la lune serait le signal d'un changement de température radical. Dès dimanche dernier, le dégel s'est franchement déclaré, fondant la neige des toits et transformant les rues de Paris en abominables marécages, où les citadins pataugeaient le plus piteusement du monde. La température a brusquement monté de plusieurs degrés au-dessus de zéro, tandis qu'un doux rayon de soleil perçait les nuages. En avons-nous fini avec les férocités de la saison? Espérons-le pour tant de pauvres gens qui ont faim et froid. C'est déjà beaucoup trop de ce premier malheur. Aussi nous hâterons-nous d'ajouter que l'administration, unissant ses efforts à ceux de la charité privée, s'est empressée, avec la plus louable activité, de distribuer des secours à cette partie si nombreuse de la population parisienne, qui est pauvre toujours, mais à laquelle l'hiver apporte encore un redoublement de souffrances et de privations.

La fontaine Saint-Michel, dont les eaux avaient continué à jouer aux heures habituelles, pendant ces derniers froids, présentait un aspect singulier et qui excitait vivement la curiosité des promeneurs. Le rocher qui supporte le groupe colossal de saint Michel terrassant le démon, et d'où l'eau s'épanche pour retomber en cascade dans les bassins inférieurs, était transformé en un bloc de glace aux reflets scintillants.

En s'échappant de la gueule des chimères de bronze placées à droite et à gauche du monument, l'eau avait produit d'énormes congélations qui s'arrondissaient en courbes gracieuses dans leur partie supérieure et se continuaient comme une muraille transparente, jusqu'à la base des piédestaux sur lesquels reposent ces animaux aux formes fantastiques. On a rarement vu, à Paris, le froid produire de plus singuliers et charmants effets. Un seul coup de soleil a fondu cette fantaisie de la nature, comme le coup de sifflet du machiniste fait disparaître une décoration.

Mercredi de la semaine dernière, a eu lieu, aux Tuileries, le premier bal de la cour. Les ambassades étaient représentées par Mgr Chigi, LL. Exc. lord Lyons, Djémil-Pacha, Mon, et le chevalier Nigra, avec leurs premiers secrétaires. On remarquait tous les ministres, les maréchaux présents à Paris, plusieurs membres du Sénat, du Corps législatif et du Conseil d'État, etc., etc.

La fête ne s'est pas prolongée au delà de minuit.

Jeudi dernier, a eu lieu le premier bal à l'Hôtel de ville.

La commission impériale de l'Exposition universelle a ajouté à la médaille traditionnelle qui a été remise par l'Empereur aux lauréats de l'agriculture, un objet d'une grande valeur artistique.

Ces pièces d'art resteront pour ceux qui les ont conquises comme un trophée commémoratif aussi durable que la médaille elle-même.

Le musée du Luxembourg, fermé depuis quelque temps pour l'installation des tableaux et des statues acquis aux derniers Salons, vient d'être rouvert. Voici quelles sont les œuvres nouvellement placées dans les galeries des artistes français :

La Mort d'Orphée, par M. E. Lévy.
Éléphants d'Afrique, par M. de Tournemine.
Labourage sur les ruines d'Ostie, par M. Didier.
La Chaste Suzanne, par M. Henner.
La Muse et le Poete, par M. Timbal.

Le Soir dans la campagne de Rome, par M. Harpignies.
Fleurs, par M. Maissiat.
Le Martyre de saint Étienne, par M. Legros.
L'Arguenon, à marée basse, par M. Blin.
Fleurs, par Mme de Saint-Albin.
Moines décorant une chapelle, par M. de Curzon.
Le Musée de Cluny, par M. Charles Giraud.
Le Renoncement, par M. Charles Michel.
Les Fouilles de Pompeï, par M. Sain.
Louis XIV et Molière, par M. Vetter.
Le Marché d'esclaves, par M. Giraud fils.
Les Vieilles de la place Navone, par M. Tony Robert-leury.
Faune jouant avec des ours, groupe de marbre, par . E. Frémiet.

Le musée du Luxembourg s'est augmenté, en outre, d'une ête de femme, par Hyppolyte Flandrin, et de deux petits anneaux d'Ingres, répetant l'un *la Source*, l'autre la énus Anadyomène. Ces trois morceaux ont été donnés à collection par M. Marcotte Genlis.

Voici le tableau des principaux travaux qui ont été entiè-ement terminés en 1867 :

En première ligne, le palais de l'Exposition universelle.
L'église de la Trinité ; le nouveau et beau portail de église Saint-Laurent.
Les mairies des 3e et 4e arrondissements.
La transformation du Trocadéro, des buttes Chaumont et jardin du Luxembourg.
Les avenues de l'Empereur, de Joséphine, d'Iéna et Bos-uet.
Les boulevards de Magenta, Haussmann et Philippe-uguste.
Les rues de Turbigo, de Rennes, jusqu'à la rue du Vieux-olombier, de Monge, du Pont-Neuf, des Halles, de Puebla, epuis la Villette jusqu'à Charonne ; de Murillo et de Rem-randt.
La caserne de la Cité, les deux vastes hôtels d'état-major la garde de Paris et des sapeurs-pompiers sur le boule-rd du Palais.
La halle aux cuirs, le marché Chabrol, le marché du Roule, grand marché général aux animaux de boucherie de la etite-Villette.
Le chemin de fer de Ceinture.
La derivation et la distribution dans Paris des eaux de la nuys.
Le grand hôtel des Mines, sur le boulevard Saint-Michel.
La place de l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, la place d'Eu-pe, la place du Château-d'Eau, et la place de la Trinité, nsi que celle qui a été ouverte devant le Théâtre-Français.
Le musée des archives de l'Empire terminé et ouvert ; ux de Pierrefonds et de Saint-Germain-en-Laye.
La nouvelle prison des Madelonnettes, rue de la Santé
L'hospice d'aliénes de l'ancienne ferme Sainte-Anne.
Au Palais de Justice, la cour de cassation et la cour assises.
Vingt groupes d'écoles élémentaires.

Les travaux de la partie de l'aile des Tuileries qui est en urs de reconstruction sur le quai sont en ce moment fort ancés. On a mis en place toutes les fermes qui constituent charpente métallique de la toiture, ainsi que la carcasse campanile qui surmonte le pavillon Lesdiguières, dont répétera les lignes architecturales.

Entre ces deux pavillons et au-dessus des guichets d'en-ée sur la place du Carrousel, s'élève un large fronton coupé nt le gros œuvre est achevé, et à l'axe duquel corres-ndra le pont qu'on a le projet de construire ultérieurement r la Seine en cet endroit, en remplacement du pont des ints-Pères.

Au nouveau pont se rattacherait une rue qui serait ou-rte sur la rive gauche et qui compléterait utilement l'opé-ion pour les besoins de la circulation du quartier.

L'Église réformée de Paris vient de perdre une de ses il-strations. M. le pasteur Athanase Coquerel est mort à l'âge soixante-treize ans. Sa perte sera vivement sentie parmi membres de la religion protestante et aussi dans toute la ciété parisienne où cet homme de bien s'était concilié de ofondes sympathies. Nous donnerons, dans notre prochain méro, le portrait de M. le pasteur Coquerel.

L'Académie des beaux-arts, dans sa séance du 11 janvier, élu M. le vicomte Henri Delaborde à la place d'académi-n libre, vacante par suite du décès de M. le comte Du-âtel.

On a déjà commencé à reconstruire le Théâtre de la Reine Londres, détruit de fond en comble par le récent incendie nt nous avons parlé et auquel nous avons consacré une avure. Tous les efforts vont tendre à faire de cette nouvelle le une des plus belles de l'Europe. Le devis se monte à ,000 livres sterling (6,250,000 francs). Les travaux seront nés, dit-on, avec une grande activité, et si rien ne vient mettre obstacle, le nouveau théâtre pourra être inauguré s la fin de mars 1869.

Plusieurs journaux annoncent que Mlle Thuillier, qui a tenu de si légitimes succès sur la scène de l'Odéon, vient prendre le voile au couvent des carmélites de Blois.

Cinq membres du Congrès de Washington ont adressé e pétition au président Johnson pour qu'il fût permis aux mmes de représenter les États-Unis à l'étranger et d'être bassadrices et consulesses. En ce moment même, une taine madame Frances Bond postule le poste d'ambassa-ce à Londres, à la place de M. Adams. Lorsque les dames utre-Atlantique occuperont les ambassades et les consu-s, il est probable qu'elles porteront leurs visées vers les ulettes de sous-lieutenant et même de colonel. De là à la toge du juge il n'y aura qu'un pas. Quant aux hommes, on les reléguera sans doute à la cuisine. Reste à savoir si le changement de rôle leur conviendra.

Un travail de statistique nous apprend qu'au 1er janvier 1868, on comptait 61,861 noms français inscrits sur les contrôles de la chancellerie de la Légion d'honneur.

Dans ce nombre, les chevaliers figurent pour 54,000, les officiers pour 6,000 et les commandeurs pour 1,500.

Il existait 295 grands-officiers et 66 grands-croix, parmi lesquels onze membres de l'Institut.

Le plus ancien grand-croix est le général de Mortemart (1831) ; le plus récent, le général Daumas.

Le jeune duc de Chevreuse, devenu duc de Luynes depuis la mort récente de son grand-père, vient d'envoyer au pape douze magnifiques pièces d'artillerie.

TH. DE LANGEAC.

THÉOPHILE GAUTIER

A CHARLES GARNIER

Par une de ces bonnes fortunes qui n'arrivent qu'aux indiscrets, il nous est tombé sous la main un délicieux bijou poétique, dont nous nous empressons de parer notre journal. L'éminent artiste qui l'a ciselé en se jouant ne nous saura pas mauvais gré, nous l'espérons, d'avoir emprunté à son riche écrin ce joyau littéraire, pour le plus grand profit du public. Nous avons affaire, Dieu merci, non point à un Cardillac, égoïste et farouche, férocement jaloux des productions de son talent, mais bien plutôt à un Benvenuto, insoucieusement prodigue des trésors de son génie.

Un mot d'explication, toutefois.

Dernièrement, M. Charles Garnier, l'architecte du nouvel Opera, avait invité M. Theophile Gautier à dîner chez lui avec quelques amis. La veille du jour fixé pour cette agape fraternelle, M. Garnier, sachant par cœur son Théophile, — qui ne répond jamais aux lettres et n'a chez lui ni plume, ni papier, ni encre, car il ne travaille que dans les imprimeries, — envoya au poëte une enveloppe avec une belle feuille de papier, une plume de Humboldt à pointe de diamant, de la poudre, enfin « tout ce qu'il faut pour écrire, » comme dit M. Scribe. Inspiré sans doute par la splendeur azurée du vélin, l'auteur d'*Émaux et Camées* improvisa, à l'adresse de M. Garnier, l'épître suivante en vers monorimes ; jeu d'esprit dont lui seul pouvait se tirer avec tant de bonheur, tour de force littéraire qui se résume en un petit chef-d'œuvre !

Garnier, grand maître du fronton,
De l'astragale et du feston,
Demain, lâchant là mon planton,
Du fond de mon lointain canton,
J'arriverai, tardif piéton,
Aidant mes pas de mon bâton,
Et précédé d'un mirliton,
Duilius du feuilleton,
Prendre part à ton gueuleton,
Qu'arrosera le piqueton.
Sans gants, sans faux col en carton,
Sans poitrail à la Benoiton,
Et sans diamants au bouton,
Ce qui serait de mauvais ton,
Je viendrai, porteur d'un veston
Jadis couleur de hanneton,
Sous mon plus ancien hoqueton.
— Que ce soit poule ou caneton,
Perdreaux truffés ou miroton,
Barbue ou hachis de mouton,
Pâte de veau froid ou de thon,
Nids d'hirondelles de Canton,
Ou gousse d'ail sur un croûton,
Pain bis, galette ou *panaton* [1],
Fromage à la pie ou stilton,
Cidre ou pale-ale de Burton,
Vin de Brie ou branne-mouton,
Pedro jimenès ou corton,
Chez Lucullus ou chez Caton,
Avalant tout comme un glouton,
Je m'en mettrai jusqu'au menton,
Sans laisser un seul rogaton
Pour la desserte au marmiton.
— Pendant ce banquet de Platon,
Mêlant Athène à Charenton,
On parlera de Wellington
Et du soldat de Marathon,
D'Aspasie et de Mousqueton,
Du dernier rôle de Berton,
Du Prêtre-Jean et du Santon,
De jupe à traîne et de *chiton* [2],
De Monaco près de Menton,
De Naple et du ministre Acton,
De la Sirène et du Triton,
D'Overbeeck et de Bonnington ;
Chacun lancera son dicton,
Tombant du char de Phaéton
Aux locomotives Crampton,
De l'*Iliade* à l'*Oncle Tom*,
De Paul de Kock à Mélanchthon,
Et de Babylone à Boston.
Dans le bruit, comment saura-t-on
Si l'on parle basque ou teuton,
Haut allemand ou bas breton ?
Puis, vidant un dernier *rhyton* [1],
Le ténor ou le baryton,
Plus faux qu'un cornet à piston,
Qu'une crécelle ou qu'un jeton,
S'accompagnant du *barbiton* [2],
Sur l'air de *Ton taine ton ton*,
Chantera Philis et Gothon,
Jusqu'à l'heure où le vieux Tithon
Ote son bonnet de coton.
— Mais c'est trop pousser ce centon
A la manière d'Hamilton,
Où, voulant ne rimer qu'en *ton*,
J'ai pris pour muse Jeanneton ;
Dans mon fauteuil à capiton,
En casaque de molleton,
Je m'endors et je signe : *Ton*
ami THÉOPHILE GAUTIER.

M. Garnier, qui s'aide de la plume aussi bien que du crayon, répondit sur-le-champ par une épître également monorime, et contenant le même nombre de vers. La lecture des deux épîtres ne fut pas la moindre friandise du dessert.

N. P.

1. Sorte de gâteau milanais.
2. Tunique grecque

LES TRAINEAUX A PARIS

La haute société parisienne a pris gaiement son parti de la rigoureuse température dont nous avons été affligés pendant la première moitié de janvier. Nous avons parlé, ainsi que tous les journaux, de la grande fête de nuit que le Cercle des Patineurs a donnée sur le lac de la Muette, au Bois de Boulogne, fête dont les illuminations n'ont pas coûté moins de quinze mille francs. Nos gentlemen les plus en vue ont imaginé ensuite de circuler aux Champs-Élysées et dans les allées carrossables du Bois, sur des traîneaux d'une rare élégance et qui excitaient vivement la curiosité des promeneurs. Avec une certaine dose de bonne volonté on se serait cru sur les rives peu fleuries de la Neva.

Ces traîneaux — russes par la forme seulement — ont été construits à Paris, et nos carrossiers les ont tellement enjolivés, dorés, capitonnés et ornementés, qu'on les eût pris volontiers pour des meubles de luxe dont la place serait réservée dans les boudoirs des plus riches hôtels.

L'attention s'est surtout portée sur l'un de ces traîneaux auquel étaient attelés quatre magnifiques chevaux noirs, pleins d'ardeur et d'élégance. D'autres équipages de même nature avaient deux chevaux seulement, et faisaient sonner toute une collection de grelots. C'était un spectacle brillant, gracieux et coquet.

Ces équipages, qui ont dans toute l'année quelques heures seulement de succès, suivent beaucoup, quant à leur forme, la fantaisie de leurs propriétaires. On en a également remarqué un d'une extrême exiguïté que le prince X... conduisait lui-même : aussi n'était-il attelé que d'un seul cheval. De tous les traîneaux qui ont sillonné les abords du Lac, c'était celui qui se rapprochait le plus du véritable traîneau russe.

H. VERNOY.

LA JEUNESSE D'UN PARIA

FRAGMENTS INÉDITS

Par H. DE BALZAC

(Suite [3].)

Ce ne fut pas sans trembler que je parlai à mon père de mes amours et de l'intention où j'étais de me marier s'il y consentait.

— Vous êtes bien jeune, me dit-il, pour entrer en ménage ; mais, si vous aimez cette fille, comme il nous faut des compensations dans notre état, je ne vois pas d'obstacle. Le

1. Vase antique en forme de corne.
2. Instrument de musique
3. Voir le précédent numéro.

maître de Versailles a été mon camarade, et il n'est pas sans avoir du bien. Nous arrangerons les affaires ensemble. Cela me contraindra à vous résigner mon office plus tôt que je ne le croyais; mais pour vous procurer un bon établissement, mon enfant, il n'y a rien que je ne fasse.

En effet, le dimanche suivant mon père et ma mère se mirent en route pour Versailles avec moi. Nous étions dans un carrosse, et nous arrivâmes dans la rue de Satory, à la petite maison isolée dont je ne connaissais encore que les dehors.

— Ah! ah! c'est M. de Paris!... s'écria un gros homme en voyant mon père. Soyez le bienvenu, notre ancien! .. ajouta-t-il en l'aidant à descendre du carrosse.

— Jean! Coloquinte! cria-t-il à deux hommes qui parurent être ses valets, ouvrez la porte, mettez le carrosse sous le hangar et les chevaux à l'écurie. Vous arrivez bien, Monsieur le premier, dit-il en donnant une poignée de main à mon père; demain, nous pendons deux hommes de la bande des *soldats !*... Tu me feras l'honneur d'officier.

— Cela va sans dire..., répliqua mon père. Nous resterons jusqu'à mardi chez toi: car nous avons à causer d'affaires sérieuses.



... SERVICE DE L'EXPÉDITION ANGLAISE EN ABYSSINIE, d'après une photographie. — Voir page 43.

Marguerite était sur la première marche du perron et n'avait pas perdu un mot de cette conversation. Je la vis pâlir et rougir. Ce ne fut pas sans une émotion profonde que je remarquai l'influence qu'elle exerçait sur son père. Elle en était en quelque sorte respectée. En effet, quand il se retourna et qu'il l'aperçut, il mit un doigt sur ses lèvres en regardant mon père, comme pour l'avertir de ne pas parler des choses du métier devant elle.

Je m'empressai de conduire ma mère auprès de Marguerite, et nous laissâmes les deux anciens amis se promener dans la cour en causant, sans doute, de nos intérêts. Ma mère trouva Marguerite charmante et lui témoigna beaucoup d'amitié.

Le soir même, nos deux familles furent d'accord, et, après le souper l'on chanta des chansons du vieux temps. Nos accords furent en quelque sorte tacitement fêtés. Le père et la mère de Marguerite paraissaient tout fiers de la perspective de m'avoir pour gendre.

Leur fille seule, parmi nous, conserva un air de dignité modeste qui, pour moi, initié dans les secrets de sa belle physionomie, était un voile de tristesse... Elle pensait peut-être au lendemain. J'avais deviné juste. Le lundi matin, elle ne se montra pas. Son père nous apprit que, les jours d'exécution, elle ne sortait jamais de la chambre.

Le soir, quand j'allai lui faire mes adieux, elle m'attira près d'elle, et d'une voix émue :

— Henri, me dit-elle, j'ai su que mon père était très-joyeux de savoir que tu succédais au tien dans sa charge;



EXPLORATION A LA RECHERCHE DU DOCTEUR LIVINGSTONE, DANS L'AFRIQUE AUSTRALE [illegible] croquis adressé [illegible] Société géographique [illegible] Londres. — Voir page 38.

LA NOUVELLE ÉRUPTION DU VÉSUVE, dessin de [illegible] pendant à Naples [illegible]

mais, si tu le remplaces... (sa voix trembla), je ne serai jamais ta femme...

Je voulus lui répondre, elle m'imposa silence par un de ces gestes impérieux qui vont si bien aux femmes qu'on aime, et je partis en proie au plus profond étonnement.

Quand j'instruisis mon père de cette difficulté, il haussa les épaules et s'écria :

— Idées de jeune fille...; elles voudraient empêcher la terre de tourner...

Pendant un mois, qui s'écoula depuis ce jour, Marguerite se montra plus aimante que je ne l'avais connue jusqu'alors; mais elle ne me reparla plus de l'arrêt qu'elle avait porté sur notre union. Je la croyais convertie, quand, un soir, la questionnant à ce sujet, je trouvai dans sa résolution quelque chose de si arrêté, que je ne pus douter de l'énergie de sa volonté.

Cependant, mon père s'était intrigué pour me transmettre son office. Nous approchions de cette journée fatale que j'ai entrepris de peindre, et comme j'aimais trop Marguerite pour ne pas tenter un dernier effort, je lui fis dire que, si elle tenait à ma vie, elle devait venir dans le parc de Versailles à l'heure ordinaire de nos rendez-vous.

L'endroit le plus favorable à nos entretiens était la pièce d'eau de Neptune. Les arbres des bosquets voisins et ceux des charmilles ayant été les premiers plantés, étaient alors assez grands pour cacher les amants qui s'y rendaient. La route qui conduit à Trianon n'étant pas achevée, ce lieu devenait presque toujours solitaire, surtout pendant le dîner du roi. Avec quelle impatience j'accourus à Versailles quand je reçus la réponse de Marguerite! Je descendais le long *tapis vert* qui mène au grand bassin, et j'atteignais l'avant-dernier des vases de marbre qui décorent les allées latérales, lorsque je me sentis frapper sur l'épaule par un homme qui me suivait sans que je m'en aperçusse. Je me retournai vivement et je restai immobile en reconnaissant M. le grand prieur, Philippe de Vendôme.

— Mon garçon, me dit-il, je te baille cinquante pistoles si tu veux faire le guet pour moi. Aussitôt que tu verras venir quelqu'un, tu tousseras... ajouta-t-il, comme si, d'après ma tournure et mes vêtements, il eût jugé que cette somme devait me déterminer à accepter son offre.

— Je vous remercie des cinquante pistoles, monseigneur, répondis-je respectueusement; mais comme, à l'approche de la première personne qui arrivera, j'aurai moi-même besoin de fuir, vous serez naturellement averti...

— Ah! ah! répliqua-t-il

Nous arrivâmes tous deux au bout du *tapis vert*.

Nous regardâmes ensemble le vaste fer à cheval sablé qui termine de ce côté les jardins de Versailles, et nous aperçûmes les deux personnes que nous y venions chercher. Je ne fis pas la moindre attention à la dame qui attendait le grand prieur; car je n'eus d'yeux que pour ma chère Marguerite. Elle était bien simplement mise; mais elle avait un art de porter ses ajustements qui la faisait toujours prendre pour une demoiselle. Elle ne me parut jamais si fière et si imposante qu'en ce moment. Elle était pâle comme si une peur lui eût subitement ravi ses couleurs.

— O mon cher Henri!... dit-elle d'une voix altérée, c'est donc demain que mon sort se décide..

— Comment?... demandai-je en feignant d'être étonné.

— Ne me cache rien, reprit-elle en agitant sa tête blonde, mon père a parlé... il m'a dit que, demain, tu...

— Non, non, Marguerite, répondis-je en la conduisant sur un banc voisin de la charmille, sur lequel nous nous assîmes; rien n'est encore décidé.

— Ton père s'attend-il à ta résistance?...

En me faisant cette question, Marguerite me regardait fixement, et je ne pus m'empêcher de rougir.

— Oh! dit-elle avec un son de voix profond, cher ami, tu ne sais pas mentir!...

Les larmes lui vinrent aux yeux.

— Ainsi, reprit-elle, tu ne lui as pas parlé, tu n'as pas osé. Ainsi l'ascendant qu'il exerce sur ton esprit est plus fort que ton amour...

Elle me pressa violemment la main.

— Eh bien, moi! dit-elle, j'aurais quitté père et mère pour te suivre au bout du monde!... J'eusse été ta servante, je t'obéirais en tout... Hélas! je ne te demande qu'une seule chose et je ne puis l'obtenir... Si je voulais l'impossible... mais je désire que ta main reste blanche... voilà tout. Si j'y mets tant d'insistance, Henri, crois bien que je me suis examinée... Je mourrais de douleur si je t'appartenais et que la main que j'aurais baisée...

Elle n'acheva pas.

— Vingt fois en me touchant le soir, reprit-elle, si ma pensée me faisait te voir, rentrant..

Elle s'arrêta encore et pâlit.

— Tu comprends..., dit-elle après une pause; eh bien, je sentirais ce que je viens de sentir... un froid de mort... Fuyons!... ajouta-t-elle avec une sauvage énergie... Allons-nous-en de la France. Tu es fort, je suis courageuse, nous travaillerons... Au moins, notre pain ne sera trempé que de nos pleurs...

J'avais écouté Marguerite dans une immobilité comparable à celle de la statue auprès de laquelle nous étions. Jamais elle n'avait montré tant de chaleur. Je ne reconnaissais pas en elle cette modestie habituelle qui donnait tant de charmes à ses traits doux et délicats.

— Marguerite, lui dis-je, tu ne m'avais pas encore montré tant de répugnance, j'espérais emporter des paroles de consolation. A qui espères-tu donc te marier?... Quels sentiments as-tu donc pour ton père?... Aurais-tu moins d'indulgence pour ton mari?...

— Quelle différence entre les obligations que m'imposent ces deux sentiments!... s'écria-t-elle. Mais à quoi bon te cacher ma pensée?

Elle couvrit sa figure de ses deux mains et parut vouloir me dérober ainsi l'expression d'un sentiment terrible.

— Henri!

Elle s'arrêta encore.

— Mon père m'épouvante. J'ai manqué périr le jour où j'ai compris son état, et il y a eu bien des moments où j'ai souhaité de n'être pas née... Me marier à un autre que toi!... reprit-elle. O Henri! toi! rien que toi!... Mais fais en sorte que ma vie soit possible, que je puisse te serrer dans mes bras sans effroi!...

Nous nous tenions par la main, nous nous regardâmes, et ce moment fut un des plus délicieux de ma vie, le seul peut être où j'aie senti mon cœur battre à l'aise et sans fardeau qui l'écrasât. Nos yeux errèrent sur la vaste nappe d'eau que le soleil faisait briller comme un miroir. L'onde était calme. Marguerite me montra le grand canal et me dit :

— Mourir là ou être ta femme...

— Oh! tu seras ma femme!... m'écriai-je en oubliant tout.

Elle me tendit la main, et j'osai l'embrasser sur la joue. Elle ne se fâcha pas, mais elle me dit :

— Ce sera le premier de tous... ou le dernier.

— Comme cette idée te tourmente!... m'écriai-je involontairement.

Nous restâmes silencieux.

En ce moment, j'entendis le grand prieur qui disait à la dame :

— Voyez comme ces deux jeunes gens-là s'aiment! Ils n'ont pas entre eux la tyrannie des idées de convention qui gouverne les cœurs. Ils ne vivent pas à la cour et il n'y a pas de préjugés qui les séparent; aussi comme ils sont heureux! Allons, laissez vous fléchir...

Alors, j'eus la curiosité de regarder cette dame.

Je frissonnai presque en reconnaissant Mme la duchesse de Cardonne, veuve du maréchal de Lamothe-Houdancourt.

— Eh! monseigneur, est-ce que ces gens-là connaissent l'honneur et les sentiments? répondit-elle en riant. Si le roi consent à ériger en duché-prairie votre terre de Moret, reprit-elle, car vous sentez que je ne voudrais pas perdre mon tabouret, et si le pape vous accorde...

H. DE BALZAC.

La suite au prochain numéro.)

L'ÉRUPTION DU VÉSUVE

Après six ans d'un repos factice, le Vésuve a recommencé de gronder et de cracher sa lave. L'éruption nouvelle, ayant passé par les phases ordinaires, semblait toucher à sa fin, lorsque, dans les premiers jours du mois dernier, le volcan s'est repris à lancer d'énormes quantités de lave, de pierres et de cendres avec des grondements semblables au bruit du tonnerre.

Ces grondements ont été distinctement entendus jusqu'à une distance de près de vingt-huit kilomètres. Ils avaient été précédés par plusieurs mouvements très-sensibles du sol qui jetèrent bientôt l'effroi dans les villages répandus au pied de la montagne. La panique fut grande surtout parmi les habitants de Torre-del-Greco, qui ont été si cruellement éprouvés en 1861; aussi les marchands de l'endroit se bâtèrent-ils de diriger par centaines les caisses de corail, objet de leur principale industrie, sur Naples, sur Castellamare et sur Sorrente. Les autorités, de leur côté, prenaient, à Torre-del-Greco et ailleurs, toutes les mesures nécessaires pour faire face au désastre qui paraissait imminent.

Jusqu'au 14 décembre les tremblements de terre continuèrent de se faire sentir assez vivement pour que le sol se soulevât en plusieurs endroits, tandis que les portes et le fenêtres étaient secouées comme par l'effet d'un grand vent On a compté treize coulées de lave sorties tour à tour su divers points et qui rayaient de noir pendant le jour, d rouge pendant la nuit, le blanc manteau de neige dont l cône de la montagne était couvert. Parvenue au sommet d quelque ravin, la lave bouillante se précipitait en cascade de feu du plus merveilleux effet.

Le savant napolitain Palmieri avait cru pouvoir affirme que les pluies de cendres marquaient le terme de l'éruption Le fait est qu'après avoir vomi d'épais nuages de fumée ac compagnés de détonations, on a été à même de remarque que le volcan jetait d'abord sa lave, puis des nuées d pierres et de cendres qui étaient régulièrement suivies d'u temps de repos; mais ce repos n'a été jusqu'à présent qu momentané, et le Vésuve ne tarde pas à repartir chaque foi avec une violence nouvelle.

Combien de temps cette série d'éruptions durera-t-elle C'est ce que personne ne saurait dire. Les gens de la mon tagne ne doutent pas qu'elle ne soit très-longue et ne s termine par un immense cataclysme; mais on comprend qu si familiers qu'ils puissent être avec la nature de la mon tagne, il n'y a pas grand cas à faire de leurs assertions, que le Vésuve n'en fera jamais qu'à sa tête.

Il n'est plus possible pour le moment d'atteindre le hau du cratère, car des ruisseaux de lave coupent la route e plusieurs endroits, et les pierres énormes, presque conti nuellement lancées dans toutes les directions, rende d'autre part assez dangereuse l'approche du cône. Un gran nombre d'étrangers n'en arrivent pas moins pour suivre l péripéties du phénomène, et la foule se presse le soir da les rues de Naples d'où le Vésuve est le mieux en vu pour jouir du magnifique spectacle de la montagne en fe

HENRI MULLER

LE VOYAGEUR LIVINGSTONE

Dans les derniers jours de mars 1867, une pénible nouve vint attrister vivement les amis de la science. Une dépêch arrivée de la côte orientale d'Afrique, annonçait la mort vi lente du docteur Livingstone, un des voyageurs anglais qu dans ces dernières années, s'était voué avec le plus d'énerg à l'exploration des contrées inconnues du continent africai. Une lettre d'un de ses anciens compagnons de fatigues, docteur Kirk, aujourd'hui résidant à Zanzibar, vint, bient après, confirmer la nouvelle, en y ajoutant les détails fourn par une partie des gens de son escorte.

Suivant le rapport d'Ab-Mousa, leur chef, le docteu ayant traversé le lac Nyassa pour en gagner la rive occ dentale, marchait depuis trois jours et demi dans la dire tion du Tanganika, quand une bande de la tribu des Maz tou, dont le nom seul jetait alors la terreur aux environ attaqua traîtreusement sa petite troupe. L'agression av lieu dans une plaine couverte de hautes herbes et semée bouquets d'arbres et de broussailles. Mousa et ses homm se trouvaient à quelque distance en arrière, lorsque les pr miers coups de feu frappèrent leurs oreilles. Ils se gardère d'ailleurs de porter secours à leurs compagnons et rétr gradèrent vivement. Mousa toutefois, caché derrière arbre, eut le temps de jeter un coup d'œil à la scène de ca nage. Livingstone, qui venait de faire feu, se disposait recharger son fusil, quand trois hommes fondirent sur l L'un d'eux, d'un coup de hache asséné sur le cou, l'éten roide mort, la tête en avant. A la nuit tombée, les fuyar étaient revenus sur leurs pas avec précaution pour repren leurs bagages qu'ils avaient laissés là, mais ils ne les y avaie plus trouvés. Le cadavre du malheureux Livingstone ét toujours à la même place, dépouillé d'une partie de vêtements.

Tel fut le récit de Mousa, auquel le docteur Kirk ajo tout d'abord foi entière. Il lui sembla que si le chef joha nais et ses hommes eussent pris la peine d'inventer une h toire, ils l'eussent imaginée un peu plus honorable pour e Toutefois on remarqua bientôt des contradictions flagran dans les différentes versions qu'ils donnaient de l'aventu

Déjà les cipahis de la suite de Livingstone, effrayés fatigues à supporter et des périls à courir, l'avaient ab donné pour revenir dans leurs foyers; ne pouvait-on admet que les mêmes terreurs avaient ramené les Johanna ceux-ci pensant couvrir par un récit imaginaire une par de leur lâcheté? D'autre part, on ne savait rien touchant sort des nègres qui accompagnaient Livingstone. Qui emp chait de croire qu'ils avaient continué, eux, de suivre l chef dans son voyage d'explorations?

John Smitt Muffat, beau-frère du docteur, et fils d' homme qui compte depuis quarante ans parmi les plus va lants pionniers de l'Afrique australe, a rappelé, en ce occasion, comment lui-même avait reçu autrefois le ré très-circonstancié et pourtant parfaitement faux de la m de son père, soi-disant tué et brûlé par les sauvages af cains. Le silence de Livingstone n'a, selon M. Muffat, r qui doive étonner. On a été plus d'un an sans nouvelles lui, lorsqu'il traversait le continent sur une ligne p méridionale et beaucoup moins étendue. Une fois hors de route qui conduit les caravanes de l'intérieur à la côte p de Zanzibar, il n'est point surprenant qu'il ne trouve p sonne à qui confier ses lettres.

D'ailleurs, les rapports reçus par d'autres voies, non-seu ment ne corroborent pas les récits des hommes de Johan mais les contredisent même tout à fait. Des voyageurs ara qui se sont trouvés dans le voisinage du lieu où l'assassi aurait été commis n'en ont aucune connaissance. Enfin

message envoyé au sultan de Zanzibar, par un chef de l'intérieur, lui apprenait que Livingstone avait passé vivant au delà du point désigné comme l'endroit de sa mort.

C'était assez que le moindre doute se fît jour pour rendre aussitôt l'espoir aux amis de Livingstone. Mus par ce sentiment d'assistance et de protection pour ainsi dire nationale qui semble inné chez les Anglais, les membres de la Société géographique de Londres ont monté à leurs frais une expédition qui doit rechercher les traces de leur compatriote. Le gouvernement est venu le premier en aide aux organisateurs de cette expédition. Le commandement en a été confié à M. T. Young, officier de la marine royale très au fait du pays et des peuplades qui l'habitent; il a pour compagnons MM. John Reed et John Buckley, l'un qui a déjà voyagé avec le docteur, l'autre marin acclimaté depuis longtemps à la zone africaine; enfin M. Henry Faukner, un de ces téméraires Anglais toujours prêts à payer des émotions nouvelles de leur argent et de leur vie. Un petit cutter en fer a été construit spécialement pour eux dans les ateliers de Chatham.

Le bateau à vapeur *le Pétrel*, portant les voyageurs et leurs provisions, est parti le 18 juillet dernier du cap de Bonne-Espérance pour les déposer sur les rives du Zambèse. C'est de là que le cutter, accompagné de deux bateaux baleiniers montés par des nègres, s'est mis en route pour son expédition aventureuse. Les explorateurs avaient pour mission de remonter la rivière Shiré jusqu'aux chutes Murchisson, puis de gagner par terre, en portant leur cutter qui peut se démonter pièce à pièce, les bords du lac Nyassa, qu'ils doivent traverser du sud au nord pour atteindre la région qui serait, d'après le récit de Mousa, le théâtre de la catastrophe.

On ne sait encore rien sur le sort des voyageurs; mais de nouveaux renseignements, arrivés de Zanzibar, sont venus, depuis leur départ, affermir l'idée de ceux qui persistent à croire Livingstone vivant. Une lettre de Kirk, lue le 25 novembre dernier à la Société géographique de Londres, et accueillie par les bravos enthousiastes de tous ses membres, faisait savoir qu'un homme blanc ressemblant à Livingstone avait été vu à Marungo, sur les bords du lac Ujiji ou Tanganika, c'est-à-dire à trois cents lieues au moins du lieu de son prétendu assassinat. L'Européen était de stature moyenne et sans embonpoint, vêtu de blanc avec la tête enveloppée d'un turban. Il donna au chef un miroir, et en échange celui-ci lui offrit de l'ivoire; mais il refusa de le prendre, déclarant qu'il n'était pas un marchand. Il était accompagné de treize nègres parlant le sahueli, avec lesquels il poursuivit sa route dans la direction du nord. Tous étaient armés et six d'entre eux avaient des fusils à deux coups.

« J'ai revu, écrivait le docteur Kirk, le natif qui m'a fourni ces informations (c'était un simple courrier de caravane), et je lui ai montré mes albums de photographies. Dans le premier, bien que le portrait de Livingstone, vu de profil, y soit placé, il ne l'a pas reconnu pour l'étranger qu'il avait rencontré dans les terres; mais dans le second, à la vue de la carte de visite de notre ami, qui le représente de face, il s'écria : « Lui! lui!... Il a vu maître à moi qui est à Bagamoyo et autres hommes; ils diront à vous tout ce qu'ils savent de lui. »

D'après les dernières nouvelles de décembre le docteur Kirk et le consul d'Angleterre, après avoir soumis à un interrogatoire très-minutieux le personnel de la caravane revenant des régions du Tanganika, et pour le moment campée à Bagamoyo, sur la côte du continent qui fait face à Zanzibar, déclarent qu'ils regardent comme hors de doute l'identité du docteur Livingstone avec l'homme blanc rencontré par ces marchands au nord-ouest du lac.

N'est-ce là qu'un vain leurre, et l'amitié du docteur l'égare-t-elle trop facilement sur le sort définitif de l'homme dont il a partagé les dangers? L'avenir nous l'apprendra sans doute. En attendant, nous ne pouvons que faire des vœux pour la conservation du vaillant explorateur de l'Afrique australe, et témoigner de notre vive admiration pour ceux de ses compatriotes qui se sont si généreusement lancés à sa recherche.

PAUL PARFAIT.

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite [1].)

LA MAISON DE PILATE

Moncade galopait cependant au travers des rues noires et emmêlées qui sillonnent le quartier de Saint-Ildefonse. Inez, suspendue à son cou, murmurait :

— Je t'aime! je t'aime!...

Moncade ne répondait point, mais Inez sentait battre son cœur contre le sien.

Elle disait parfois d'une voix tremblante et si douce que les yeux du jeune cavalier se mouillaient :

— Et toi aussi tu m'aimes... je le sais... oh! je sais tout, Vincent! mon amour! mon sauveur!

Moncade arrêta son cheval sur la place où se dressait la maison de son père.

Il essuya son front en sueur.

Puis, avec un douloureux effort :

— Senora, dit-il, avez-vous oublié ce qui s'est passé entre nous?

— Tu m'aimes, répondit Inez; le poignard dont tu me frappais traversait en même temps ton pauvre cœur... Je te dis que je sais tout. Vincent!.. Oh! je t'aime! je t'aime!

Moncade détourna d'elle ses yeux humides et troublés.

— Vous, aimer...

— Écoute, dit-elle, tu m'as brisée, c'est vrai, Vincent... quand je t'ai vu froid et sévère dans cette chambre que j'avais rêvée si riante et si fleurie, la chambre de nos noces, j'ai senti mon pauvre cœur défaillir... Tu m'as parlé de ta sœur morte, de vengeance, de déshonneur... que sais-je?... Vincent, je ne comprenais pas... Ta menace horrible et qui ne venait pas de toi s'arrêtait au seuil de mon cœur... Si la lumière est enfin entrée en moi, c'est qu'une autre bouche, une bouche ennemie, m'a traduit tes paroles... Non, je ne comprenais pas, Vincent... Tu me parlais une langue qui nous était à tous deux inconnue... et si je suis tombée morte à tes pieds, c'est qu'une seule pensée a surgi en moi, une seule : « Il ne m'aime plus!... »

— Senora, interrompit Moncade, j'ai été un instrument de haine et de vengeance... mais j'avais donné mes ordres pour que vous fussiez reconduite au logis de votre père.

— Ne le sais-je pas, Moncade?... Vous êtes un noble cœur

— Comment se fait-il que je vous retrouve à cette heure?

— Seule, éperdue, livrée à la folle cruauté de ces jeunes gens?... Don Vincent, je vous raconterai l'histoire de ces quelques heures qui ont duré pour moi autant que toute ma vie...

Moncade se raffermit en selle, disant :

— Ce n'est en effet ni le temps ni le lieu d'un tel récit, senora; je vais vous ramener au palais de l'Alcazar.

Il sentit un sanglot qui déchirait la poitrine de la jeune fille.

— J'y serais déjà si je l'avais voulu... balbutia-t-elle.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas voulu?

— Parce que je vous aime, seigneur, parce que je sais tout... Cette femme ne croyait pas que je pusse l'entendre... elle a tout dit... tout... Je ne veux pas retourner chez mon père...

Par un brusque mouvement elle se détacha de Moncade et se laissa glisser à terre.

— Que faites-vous, senora? s'écria le jeune marquis.

— Je suis arrivée au terme de ma course, répondit la jeune fille avec une soudaine fermeté. Cette maison est la mienne pour vivre et pour mourir!

Elle s'approcha de la grand'porte, et le marteau soulevé rendit un son retentissant.

Ils étaient tous les deux dans la chambre de don Vincent de Moncade, auprès du lit où, la veille, on avait couché Inez privée de sentiment.

Don Vincent était assis aux côtés d'Inez, sur l'ottomane. Son visage pâle et fatigué disait le trouble de ses pensées.

Inez aussi était pâle, mais elle était calme, et l'exquise beauté de ses traits faisait songer à ces saintes que Dieu rappelle à lui toutes jeunes, parce que le ciel jaloux les envie à la terre.

Elle venait de raconter l'emploi de sa nuit. Moncade savait désormais pourquoi la fille du comte-duc n'était pas rentrée à l'Alcazar.

Tout son cœur s'élançait vers cette douce enfant, qui lui donnait à l'heure même la preuve d'un si profond amour; mais il y avait entre eux une barrière que l'élan de son cœur ne pouvait pas franchir.

— Senora, lui dit-il, nous serons malheureux toute notre vie... Malgré les explications que vous avez surprises, malgré ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu, votre âme candide n'a point encore saisi le sens de ma première menace, de cette menace qui n'était pas encore achevée quand vous êtes tombée sans vie à la place où nous sommes. Nous entendons d'une façon étrange le mot honneur de ce côté des Pyrénées; nous sommes les héritiers des conquérants cruels et impitoyables... Ma sœur, ma pauvre sœur était la joie de cette maison solitaire... Le vieillard est resté pendant des années immobile et muet au chevet de sa fille morte... Dieu seul sait ce qui se passait dans son cœur... Senora, j'ai maudit mon père et ma volonté est désormais de lui désobéir... Comment vous serait-il possible de comprendre l'horreur de cette sauvage vengeance, puisque moi, un homme, j'ai reculé devant son accomplissement?

— Parce que vous êtes noble et grand, Vincent, prononça tout bas la jeune fille, et aussi parce que vous m'aimiez.

Le regard de Moncade exprimait un étonnement mélancolique.

Inez prévint la question qui était sur sa lèvre en disant avec une calme fierté :

— J'ai compris la volonté de votre père, don Vincent; — et cependant Dieu peut descendre au fond de mon âme; je suis pure devant lui comme devant les hommes. Blanche de Moncade est morte déshonorée, votre père veut que je sois déshonorée avant de mourir.

Vincent se couvrit la face de ses mains.

— Je suis Espagnole, ajouta la jeune fille; — votre père a le sang des Goths dans ses veines.

Elle prononça ces dernières paroles avec une sorte d'emphase.

Ils avaient le dos tourné à la porte d'entrée.

Une tête austère de vieillard entourée de cheveux blancs s'encadra dans le noir du corridor.

Don Hernan de Moncade avait les yeux baissés. Ses deux bras étaient croisés sur sa poitrine. Il s'arrêta debout sur le seuil; il écouta.

— Allez-vous me donner un conseil, senora?... prononça don Vincent avec une sorte d'effroi.

Inez fut quelque temps avant de répondre.

Elle avait redressé sa taille haute et noble. Vous eussiez retrouvé en elle à cette heure la fière beauté des créations du génie antique.

— Je vais vous donner à choisir entre deux conseils, seigneur... dit-elle enfin, — obéissez ou désobéissez.

Elle fit une pause. Son sein révolté soulevait par soubresauts violents l'étoffe de sa robe.

— Seigneur, reprit-elle en contenant sa voix qui voulait éclater, — c'est à votre tour de ne point comprendre. Vous êtes homme pourtant, et je ne sais point de plus vaillant cœur que le vôtre. Je m'explique : obéissez, vous dis-je; ce mot ne peut avoir qu'un sens, il est mortel; ou désobéissez dans la liberté virile de votre âge et de votre vouloir. Prenez-moi par la main, moi qui me suis confiée à vous sans réserve et sans arrière-pensée... conduisez-moi au pied de l'autel, et dites à Dieu : « Celle-ci est ma femme. »

Le vieillard eut par tout le corps un rapide frémissement. Il garda sa pose immobile.

Don Vincent avait courbé la tête.

— A deux pas d'ici, répondit-il d'une voix sourde, ma sœur assassinée attend la sépulture chrétienne. Un peu plus loin, sur sa couche brûlante, mon père, qu'il soit éveillé ou qu'il rêve, repète la formule de son terrible serment. Je suis le frère de Blanche de Moncade, et vous êtes la fille du comte-duc.

Inez se leva. Elle se pencha sur la tête courbée de Vincent pour y déposer un long baiser.

Puis elle se mit à genoux.

— Obéissez donc, seigneur, dit-elle; car je sortirai d'ici votre femme, ou j'y resterai morte!

Un pas lent et lourd fit craquer le parquet de la chambre. Ils se retournèrent tous les deux.

C'était don Hernan de Moncade qui venait à eux marchant comme une statue.

Il y avait un fauteuil devant l'ottomane.

Le vieillard s'y assit droit et muet.

— Mon père! balbutia don Vincent, frappé de stupeur.

— Mon père! répéta dona Inez, qui les regarda en face tour à tour.

Son accent était hautain et froid.

Les paupières du vieillard battirent, mais ne se relevèrent point.

Inez se redressa et fit un pas vers lui.

— Mon père! dit-elle une seconde fois.

Puis elle ajouta :

— Vous m'avez entendue ici-bas, comme Blanche, ma sœur, vient de m'entendre au ciel.

— Pardonnez-lui, seigneur, s'écria don Vincent; elle m'aime; c'est vous qui l'avez voulu, et tout mon cœur est à elle...

Le vieillard l'interrompit d'un geste en quelque sorte automatique.

Inez dit :

— Je ne veux point de pardon... je demande justice.

Pour la première fois, le vieillard jeta les yeux sur elle.

— Sa mère est une sainte... murmura-t-il; elle ressemble à sa mère!...

— Ne me parlez pas de ma mère, seigneur, prononça Inez d'un ton de commandement; c'était mon unique amour ici-bas. Je ne connaissais de chagrins que ses pleurs, de joie que ses sourires... Vous êtes venu, vous ou votre ambassadeur : j'ai abandonné ma mère... Seigneur, ma famille est ici, je n'en ai point d'autre... Qu'y a-t-il pour nous sur cette terre en dehors de ces deux alternatives : Vivre ou mourir? C'est ici ma maison, ou c'est ici ma tombe!

Don Hernan passa le revers de sa main tremblante sur son front

Ses yeux, grands ouverts, s'égaraient dans le vide.

— La fille du comte-duc m'a appelé son père! dit-il, cherchant à la fois ses idées et ses mots; et le toit de ma demeure n'est pas tombé!... quel rêve extravagant et impie! Vincent, marquis de Pescaire... tu m'as maudit!... Dieu l'a-t-il entendu?

Moncade embrassa les genoux du vieillard.

— Ce fut un blasphème, mon père! prononça-t-il avec effort; elle m'a donné sa vie... faut-il vous la donner à mon tour, cette pauvre existence que nous avons si cruellement brisée?... j'y consens et j'y joins la mienne... et du fond du cœur, je vous bénis, mon père!

Il regarda Inez. Elle lui tendit la main.

— Merci, dit-elle, noble Vincent; toi, tu m'as comprise!

Les yeux de don Hernan semblaient grandir parmi la pâleur de son visage. Vous eussiez dit qu'un vent mystérieux agitait les longues mèches de sa chevelure.

Sa poitrine sifflait, ses mains crispées s'attachaient aux deux bras du fauteuil.

— J'ai juré... balbutia-t-il, — j'ai juré! que voulez-vous de moi? Ma fille... la fille de mon sang et de mon âme... Blanche de Moncade n'est pas vengée!... que voulez-vous de moi? Elle était belle comme vous, jeune fille; comme vous fière et vaillante... Savez-vous ce qui oppresse mon cœur et ce qui glace mon sang dans mes veines?... C'est que je ne vous hais pas... c'est que je suis traître à ma sainte et juste colère...

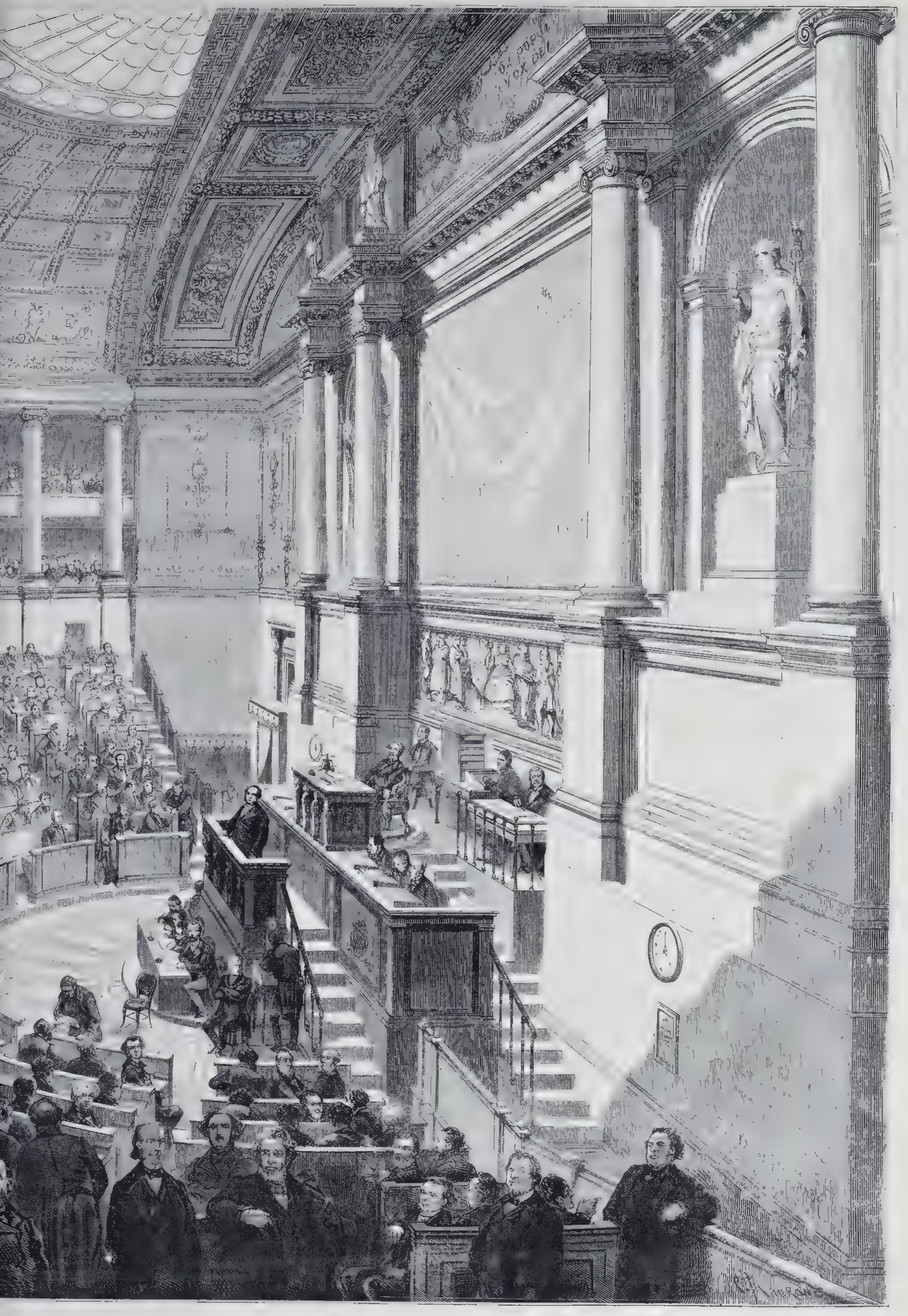
Vincent prosterné lui saisit les deux mains :

— Mon père bien-aimé, dit-il, — mon père respecté... Dieu n'entend pas les serments de la haine... Notre Blanche, qui est une bienheureuse aux pieds du Seigneur et qui chante nuit et jour l'hymne des célestes miséricordes, notre Blanche n'a pas pu franchir les portes du ciel sans pardonner... Écoutez-moi, c'est Blanche qui vous parle...

1. Voir les numéros 583 à 678.



UNE SÉANCE DU CORPS LÉGISLATIF, PENDANT LA DISCUSSION DE LA LOI SUR L'ORGANISATIO



dessin de MM. Lix et Delannoy (Portraits exécutés d'après des photographies de M. Franck). — Voir page 42.

— Tu mens, interrompit une voix rauque dans l'ombre du corridor.

Le vieillard se redressa, l'œil brillant, les narines gonflées. Comme il suffit de la fanfare guerrière pour ranimer l'agonie du cheval de bataille, ce cri de haine ralluma son regard et fondit la glace de son sang.

— Aïdda! murmura-t-il; sois la bienvenue!

— Aïdda! répéta Vincent douloureusement; Dieu nous abandonne!

Inez rabattit son voile et croisa ses mains sur son sein.

La Mauresque entra d'un pas saccadé. Sa joue était livide; ses yeux rayonnaient d'un feu sombre.

— La morte était seule, dit-elle comme pour excuser sa venue.

Puis, piquant don Vincent de son regard aigu comme la pointe d'un dard :

— Tu mens, marquis, répéta-t-elle; Blanche est aux pieds du Dieu juste et impitoyable qui n'a pas de pardon pour les traîtres. De quel Dieu nous parles-tu, toi qui étais gentilhomme hier et qui te fais aujourd'hui l'avocat hypocrite de ta honte et de ta faiblesse? Es-tu chrétien? Crois-tu à l'enfer? Blanche est aux pieds du Dieu dont la colère attise le feu éternel... Hier, tu maudissais ton père; c'était hardi, c'était le crime viril d'un Espagnol en fureur. Je t'aimais hier, et ton père étonné s'enorgueillissait de ton audace... Aujourd'hui tu viens, escorté de cette fille habile et rompue aux lâches comédies de la cour... Tu prêches comme un moine, don Vincent, tu joues des saynètes comme un histrion dans les foires... Aujourd'hui, ton père a dégoût de toi... Aujourd'hui, je te hais et je te méprise!

Elle saisit d'un geste violent le bras du vieillard.

— Venez, seigneur, dit-elle, la morte n'a plus que vous, et vous n'avez plus que la morte... Laissez celui-ci à sa trahison, et si vous vous arrêtez sur le seuil de cette chambre, à votre tour que ce soit pour maudire!

Don Hernan lui donna son bras.

Inez mit sa main sur l'épaule de Vincent atterré.

— Nous ne sommes pas vaincus, Moncade, dit-elle d'une voix haute et claire; — nous ne sommes pas jugés... Hier, pendant que j'étais aveugle et sourde, on m'a portée dans ma chambre funèbre, où mon corps inerte a fait amende honorable... j'y veux retourner aujourd'hui... de mon plein gré, ma bouche baisera les pieds de la sainte...

— Sacrilége! commença la Mauresque.

— Silence, femme! interrompit Inez avec tant de force que le vieillard en tressaillit; — vous êtes ici pour représenter le dieu de l'Enfer... Laissez agir et parler ceux qui élèvent leurs âmes vers le Dieu du ciel... Votre main, mon époux et mon meurtrier!... Suivez-nous, mon père, car c'est maintenant l'heure solennelle entre toutes, et votre serment va enfin s'accomplir!

Elle entraîna don Vincent dans son élan irrésistible et passa le seuil la première.

— Qu'y a-t-il donc dans le cœur de cet enfant? murmura don Hernan. Aïdda, je n'ai jamais senti si lourd le poids de ma vieillesse... N'y aurait-il que le néant derrière ce grand mot : la vengeance?...

— Il y a l'honneur reconquis! répondit la Mauresque. Venez! Il vous faut la vue de cette couche funéraire au-devant de laquelle vos genoux ont usé la dalle... Vous faiblissez, seigneur, parce que vous avez attendu trop longtemps! Blanche! Blanche! ce nom adoré est notre cri de guerre..

— On a creusé deux tombes, balbutia le vieillard; le serment meurt avec celui qui l'a prononcé...

— Blanche, répéta l'Africaine, venez!

Don Hernan se mit en marche, mais un autre nom vint à sa lèvre.

— Inez!..

Aïdda ne l'entendait pas, elle poursuivait :

— Ils ont compté sur la faiblesse de votre âge; ils se sont dit : « La souffrance trop longue a usé ce grand cœur... » Mais je suis là, moi; je suis là pour siffler la mise en scène de cette effrontée comédie... Je ferai tomber leur masque avec ce seul nom : Blanche! Blanche!

Ils arrivaient dans la chambre mortuaire.

— Blanche! Blanche! répéta une voix douce comme le chant des anges; belle et noble victime! Blanche! ma sœur par l'infortune, par l'amour, par le crime!... Je baise tes pieds parce que tu es une sainte et une martyre... Je baise tes mains parce que nous partageons une même destinée et que nos âmes auront le même âge dans les jardins du ciel... Tu m'aimeras, Blanche, comme je t'aimerai... Nous étions mortes ici-bas; tu vis déjà et tu m'appelles... Je vais à toi, Blanche; je veux vivre!

La main ridée du vieux marquis, pesant sur l'épaule de la Mauresque, l'avait forcée à s'arrêter. Il était toujours droit et portait haut sa tête sévère, couronnée de cheveux plus blancs que la neige; mais des frémissements soudains agitaient tous ses membres. Ses yeux élargis avaient un regard fixe; la pâleur de ses joues se marquait de plaques terreuses, et le souffle avait peine à remonter à sa poitrine.

La chambre funèbre présentait l'aspect que nous avons décrit. La lumière des cierges éclairait vivement le lit entouré de blanches draperies, et sur lequel la morte reposait dans son frais costume de jeune fille.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

UNE SÉANCE DU CORPS LÉGISLATIF

Nous consacrons aujourd'hui une planche de grande dimension et d'un mérite exceptionnel à l'une des dernières séances du Corps législatif, pendant la discussion de la loi sur l'organisation militaire de la France. Grâce au talent de MM. Lix et Delannoy, et au soin tout particulier qu'ils ont apporté à l'exécution de ce beau dessin, nos lecteurs pourront, non-seulement se rendre un compte exact de la physionomie du Corps législatif, mais ils reconnaîtront aussi avec facilité les portraits de la plupart des personnages politiques dont les noms marquent dans les débats parlementaires du moment.

M. Schneider occupe son fauteuil de président de la Chambre. M. Rouher, ministre d'État, est à la tribune.

Au banc des ministres on voit : MM. Pinard, ministre de l'intérieur; Duruy, ministre de l'instruction publique; Magne, ministre des finances; marquis de Moustier, ministre des affaires étrangères; maréchal Niel, ministre de la guerre; Vuitry, ministre présidant le conseil d'État; Forcade de la Roquette, ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics.

Au premier plan, à partir de la gauche du président, se tiennent MM. Picard, Guéroult, Marie, Jules Favre, Jules Simon, Garnier-Pagès, Glais-Bizoin, Darimon. Un peu en arrière, voici MM. Pelletan, Thiers et Émile Ollivier. Au bas de la dernière travée de la gauche, M. Belmontet est assis à côté de M. Havin.

On aperçoit également, aux places qu'ils occupent d'habitude pendant les séances, un grand nombre d'autres députés : MM. Berryer, Jérôme David, Granier de Cassagnac, Pereire, Achille Jubinal, de Tillancourt, Buffet, Latour du Moulin, Chesnelong, Larrabure, Pinard, de Kerveguen, etc. etc.

A. DARLET

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Odéon, *Didier*, comédie en trois actes de M. Pierre Berton. — MM. Taillade, Martin, Reynald, Mlle Antonine. — *La Saint-François*, comédie en un acte, de Mme Amélie Perronnet. — Mme Lambquin. — *Les Amoureux de Martha*, comédie en un acte, en vers, de M. Léon Supersac. — M. Martin, Mlle Damain. — Mlle Bode dans *le Dépit amoureux*. — Une succession à recueillir. — Théâtre-Lyrique : reprise de *la Fanchonnette*, opéra-comique en trois actes, de M. de Saint-Georges, musique de Clapisson. — M. Monjauze, Mme Miolan Carvalho.

M. Berton, l'élégant amoureux du Gymnase, continue à s'annoncer comme un auteur avec lequel il faut compter. *Les Jurons de Cadillac* ont presque atteint les proportions d'un succès populaire. *La Vertu de ma femme* est une agréable comédie qui reparaîtra encore plus d'une fois sur l'affiche de M. Montigny. *Didier*, l'œuvre nouvelle que M. Berton vient de faire jouer à l'Odéon, a obtenu à son tour un accueil d'autant plus flatteur qu'elle s'écarte du genre auquel appartiennent les deux premières pièces du jeune écrivain, et prouvent par cela même la souplesse et la variété de son talent.

Malgré son titre de comédie, *Didier* incline en effet vers le drame. La donnée est triste, la situation principale est navrante. Sur toute la pièce règne une impression pénible que vient à peine tempérer de loin en loin un sourire ou un mot enjoué, et que le dénoûment, tout *heureux* qu'il est, ne suffit pas pour dissiper complétement. On sort de la oppresse, comme après un cauchemar ou une visite d'hôpital. Je ne critique pas, je constate. Que ceux-là seulement se tiennent pour avertis qui s'imagineraient de vouloir juger du sac sur l'étiquette.

J'aurais pu au reste me borner à citer les qualités des personnages. Ils sont quatre, — sans compter la jeune fille, qui forme à elle seule l'élément féminin, — quatre, à savoir : deux médecins, un chimiste et un notaire. Ce n'est pas là, vous voyez, une réunion bien folâtre.

L'un des médecins, le père de la jeune fille, s'appelle le docteur Raymond. C'est le médecin arrivé, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, à la tête d'une riche clientèle. M. Berton en a fait un de ces positivistes de la science

Dont la main disséquant la nature
Dans les plis du cerveau nouvellement décrit
Voient penser la matière et végéter l'esprit.

Bref, le docteur Raymond est posé en matérialiste endurci. Il querelle sa fille parce que la pauvre enfant a eu le malheur de laisser tomber un livre de messe de son manchon. Bon! se dit le spectateur, nous allons avoir affaire à un caractère; nous allons assister à une lutte entre le père libre penseur et la fille qui a hérité des croyances maternelles. Le spectateur se trompe : l'incident n'a pas de suite. Bien mieux, au dernier acte, cet esprit fort se laisse mener comme un enfant et attendrir bourgeoisement par quelques phrases romanesques. C'est là une faute qui étonne de la part d'un homme sachant le théâtre comme M. Pierre Berton. Je ne puis l'attribuer qu'à des coupures faites à la dernière heure et au milieu desquelles l'idée première se sera évanouie à l'insu même de l'auteur.

Lucie, la fille de Raymond, est en âge de se marier. Parmi les candidats à sa main, elle a distingué le jeune docteur Henri, — Henri tout court, — à qui ses études, son travail, son intelligence, semblent promettre un bel avenir. Mais Henri est un enfant trouvé, il n'a pas de fortune et sa clientèle n'existe encore qu'en perspective. Voilà ce que lui rappelle assez brutalement le docteur Raymond, lorsque le jeune homme vient lui demander la main de Lucie. La conclusion, vous la devinez : — Touchez là, mon ami, vous n'aurez pas ma fille.

— Soit, répond le jeune homme, mais vous ne pouvez me défendre d'espérer. — Lucie espère, elle aussi : elle compte, pour rajuster les choses, sur l'intervention de Didier, l'excellent homme, le savant distingué et l'ami le plus intime de Raymond.

Attention! nous touchons au drame.

Didier a quarante-huit ans. La science a été jusque-là son seul amour, sa seule maîtresse. Absorbé dans la contemplation de la nature, dans la recherche de ses secrets, il a laissé passer, sans même y prêter l'oreille, les tentations et les appels de la vingtième année. Sa jeunesse a été étouffée par l'étude et il a conservé, sous l'action d'un travail incessant, toute la virginité de son âme. « Ne se sentant pas vivre, comme il le dit lui-même, il ne se sentait pas vieillir. » Mais la nature n'abdique jamais ses droits. Un jour est venu où elle s'est réveillée, où la lave qui sommeillait a fini par bouillonner et trouver son cratère. Le pauvre homme a compris que la science ne suffisait plus à remplir la vie. Il est illustre, il a un siége à l'Institut; les hommages, les honneurs, les richesses, tous les fruits légitimes de son génie, il les possède, il en jouit, qu'importe? Tout cela n'est plus rien pour lui. L'amour, un amour immense, s'est emparé de son cœur; il y règne sans partage, et celle qui en est l'objet, c'est justement Lucie, la fille de son ami Raymond, cette enfant pure et chaste qu'il a vue naître et qui a grandi sous ses yeux.

Un homme plus pratique, plus mêlé aux choses de la vie, se rappellerait Arnolphe; il calculerait le nombre d'années qui le sépare de Lucie, il jetterait un regard sur lui-même, sur ses allures négligées; il compterait ses cheveux blancs, les rides que le travail a tracées sur son front. Didier ne songe à rien de tout cela. — Si son front est ridé, son cœur ne l'est pas : puisqu'il aime, pourquoi ne serait-il pas aimé? — Et le voilà qui naïvement, et sans même prévoir un refus, vient demander à la jeune fille si elle veut de lui pour mari.

Lucie ne lui donne pas le temps de s'expliquer. Pleine de son amour pour Henri, elle ne songe qu'à solliciter son vieil ami, à le prier d'intercéder auprès de son père en faveur de l'amant repoussé, et elle ne s'aperçoit même pas qu'elle plonge ainsi le poignard dans le cœur de Didier. Le coup est terrible : c'en est fait pour le pauvre savant de tous ses rêves. Il sent qu'il ne lui reste plus qu'à mourir; mais il veut auparavant, par un sacrifice sublime, assurer le bonheur des jeunes gens. Il adoptera Henri, il lui donnera son nom et sa fortune. Lui-même se charge de rédiger le contrat de mariage. Tout s'arrange comme il l'a ordonné. Le notaire est à son poste : les deux fiancés sont présents ainsi que Raymond. Didier est agité, il cherche à déguiser son émotion sous une gaieté fiévreuse. Dans sa hâte d'en finir, il demande que l'on passe la lecture du contrat : il ne reste donc plus qu'à signer.

Le notaire appelle l'époux. Henri s'approche de la table; mais Didier l'a devancé. Il étend la main pour saisir la plume :

— Pardon, reprend le notaire, l'époux d'abord.

— Eh bien!... l'époux, c'est moi, répond Didier.

Le malheureux est devenu fou.

Le dernier acte nous montre Didier rendu à la raison, grâce aux soins pieux de ses amis. Cependant une lacune est restée dans sa mémoire. Il ignore sa folie et la crise qui en a été la cause. De crainte d'éveiller ses souvenirs, les deux jeunes gens se témoignent une froideur apparente. Henri lui-même comprend que son mariage est devenu impossible, et prend le parti de s'éloigner. Cependant, à force de tourmenter son cerveau, Didier finit par retrouver quelques lueurs du passé. Il interroge Lucie : — « Tu n'aimes donc plus Henri? » — Lucie ne répond pas : — « Alors tu peux en épouser un autre? » — Et comme la jeune fille continue à se taire : — « Eh bien, si tu aimes Henri, pourquoi n'êtes-vous pas mariés? » — Cette fois la mémoire est revenue à Didier, et avec elle la résignation, la victoire définitive sur les révoltes de la passion. Il tend les bras à Lucie qui recule effrayée. — « Elle me croit encore fou, » s'écrie-t-il les larmes dans les yeux, et lui-même recule à son tour, triste et suppliant. La scène est poignante et vraie. Elle amène heureusement le dénoûment, c'est-à-dire le mariage d'Henri et de Lucie, auquel Didier peut assister maintenant sans crainte de rechute; car la crise a été salutaire, et la folie, en opérant homœopathiquement, a provoqué la guérison.

A vrai dire, tout cela est un peu artificiel : le dernier acte constitue plutôt l'exposé d'un cas médical qu'une étude de la passion. Que Didier renonce à la raison, rien de mieux; c'est une cure qui fera honneur au docteur Raymond. Mais qu'il soit guéri du même coup de son amour, c'est là un fait dont je n'ai pour garant que la volonté de l'auteur. La situation étant la même au troisième acte qu'au deuxième, je ne vois pas pourquoi les effets qui en découlent ne seraient pas aussi les mêmes. Pour me convaincre et me faire croire à la guérison de Didier, il me faudrait un motif autre qu'un phénomène pathologique. Mais peut-être ce motif était-il impossible à trouver.

Didier n'en reste pas moins une œuvre sérieuse, intéressante, et digne de la scène sur laquelle elle a été représentée. Le style a du naturel : on pourrait lui demander toutefois un peu plus d'éclat et de distinction.

Taillade a composé avec soin son personnage. Son tort est d'exagérer ce qu'il a de fiévreux et de pénible. Avec lui, la folie de Didier commence dès son entrée en scène. Je n'hésite pas à convenir qu'au deuxième acte il a produit beaucoup d'effet. Il en produirait davantage encore si, dans les autres parties du rôle, sa bonhomie était plus sincère et sa naïveté moins étudiée.

Martin a du naturel, mais il est un peu commun. Reynald est un jeune premier élégant, disant bien, tel qu'a dû le rêver M. Berton. Mlle Antonine est ravissante de grâce, de charme et de candeur ingénue.

— L'avant-veille, l'Odéon nous avait déjà conviés à

l'audition de deux petits actes : *la Saint-François* et *les Amoureux de Marton*, deux débuts littéraires du plus heureux augure.

Il y a quelque chose de la veine de Sedaine dans *la Saint-François* : l'émotion, la simplicité, la gradation des nuances, la délicatesse et le naturel des sentiments.

C'est tout un intérieur de famille : le père, la mère, le fils, la nièce et jusqu'à la vieille bonne, — le Caleb féminin qui grogne, qui gronde, qui dit son fait à son maître et se ferait tuer pour lui au besoin.

Ce maître s'appelle François Jacquemont, un rude travailleur, entrepreneur de son état et dont le rêve serait de voir son fils prendre la suite de ses affaires. Mais M. Charles est entêté de littérature : il fait des pièces au mépris de la volonté paternelle, et n'étaient sa mère, sa cousine et la vieille bonne, qui se coalisent pour lui donner en secret le pain quotidien, je ne sais trop comment il vivrait en attendant ses premiers droits d'auteur. Son père l'a banni de sa présence, et pourtant lorsque arrive la Saint-François, le jour de sa fête, le vieillard cherche instinctivement sa place vide au foyer. Le repas de famille est triste, comme vous pensez, et c'est en vain que pour masquer l'absence de l'enfant prodigue, la mère de famille a imaginé d'acheter un bouquet et de le remettre à son mari de la part de Charles. Par malheur, la petite nièce et la vieille bonne ont eu la même idée, et cette pieuse comédie, au lieu de calmer Jacquemont, ne fait que l'irriter davantage. Notez que, depuis quelques années, le bonhomme est devenu quinteux, bourru et avare par-dessus le marché sans que l'on sache pourquoi, et vous comprenez quel beau jeu c'est pour sa mauvaise humeur que ce flagrant délit de négligence filiale.

Le pauvre cher homme! Il ignore que, pendant qu'il maudit son fils, celui-ci risque ses jours pour l'honneur de son nom. Le jeune homme a entendu, dans un endroit public, traiter son père de banqueroutier, et il a provoqué le calomniateur. Il est vrai que Jacquemont, atteint par une crise commerciale, s'est vu obligé de déposer son bilan ; mais, à force de travail et d'économie, il est parvenu à désintéresser tous ses créanciers. Ces circonstances, qu'il a cachées à sa famille, sont le secret de son avarice, comme l'insulte qui lui a été faite est le secret de l'absence de son fils. Le dénoûment, vous le devinez. Charles reparaît sans blessure. J'avais oublié de vous dire que, la veille même, il avait remporté au théâtre son premier triomphe ; et le père, en lisant les journaux qui acclament le vainqueur, lui pardonne, l'embrasse et le marie à la petite cousine.

Succès très-vif, en somme, dont la meilleure part, dans l'exécution, revient à Mme Lambquin, — la vieille bonne, — excellente de brusquerie, de franchise et de verve comique.

~~~ *Les Amoureux de Marton* vous offrent un pastiche assez réussi de l'ancienne comédie.

Géronte est mort. Dieu ait son âme! S'il n'a pas fait grand bien de son vivant, il en fera au moins après sa mort. Car Géronte s'est enrichi dans un voyage aux Indes et il en a rapporté des barils d'or et des boisseaux de pierreries. A qui reviendra cet héritage? — Pourquoi pas à moi, se disent *in petto* trois cousins qui, en vue de la mort du bonhomme, n'ont cessé de lui prodiguer, de son vivant, les prévenances et les petits soins. — Il y a bien encore par là une petite cousine, mais c'est une jeune fille, désintéressée comme on est à dix-huit ans, et qui n'attend de Géronte qu'un souvenir d'affection.

On procède à l'ouverture du testament. Géronte ne lègue en effet que vingt mille livres à Isabelle. Quant au reste de l'héritage, à l'or et aux diamants enfermés dans un coffret, savez-vous à qui il les laisse? A celui des trois cousins qui épousera Marton, sa soubrette, sa gouvernante, — ou même quelque chose de plus. Épouser Marton, c'est ignoble, n'est-ce pas, et pas un des trois cousins ne consentira à passer sous les fourches caudines d'une condition pareille? Allons donc, vous les connaissez mal. Voyez-les soupirer aux pieds de la soubrette, lutter de platitude pour qu'elle daigne leur jeter le mouchoir. M. Josse l'emporte, M. Josse est notaire et il plaît à la soubrette de se faire appeler Mme la notairesse. Il ne reste plus maintenant qu'à faire l'autopsie de la cassette. O surprise! au lieu de l'or et des diamants qu'elle doit renfermer, on n'y trouve qu'une carte géographique. Le navire qui portait la fortune de Géronte a fait côte dans un naufrage, et le malin vieillard n'a laissé à son légataire que l'indication, sur la carte, de l'endroit où ses trésors ont été engloutis et où il pourra, si bon lui semble, les aller repêcher à l'aide d'une cloche à plongeur. En attendant, voilà M. Josse affublé de Marton, une gaillarde assez peu facile et qui le fera marcher, comme on dit, au doigt et à l'œil.

Des vers gais, d'un bon tour comique et frappés à l'empreinte de Regnard ont assuré le succès de cette bluette. Martin — M. Josse — est ici plus à son aise que dans *Didier* : il a de la rondeur, de la franchise : c'est décidément un financier sur lequel la Comédie française doit avoir les yeux. Mlle Damain mène lestement son rôle de Marton — un peu à tort et à travers peut-être ; — mais elle a le diable au corps, et c'est l'essentiel.

~~~ *Le Dépit amoureux* servait ce soir-là de lever de rideau. J'y ai remarqué, dans le rôle de Marinette, une jeune artiste, Mlle Bode, qui a de la verve, de l'esprit, un merveilleux physique de soubrette et les qualités spéciales à l'emploi que laisse vacant le départ, — malheureusement confirmé, — de Mlle Augustine Brohan.

~~~ Une vraie fête au Théâtre-Lyrique avec la reprise de *la Fanchonnette*, une fête d'entendre cette musique fraîche, aimable, spirituelle, claire et transparente comme le cristal. Ah! nous voilà bien loin de cette *mélodie continue* qui n'est que la négation même de la mélodie, un procédé algébrique, un trompe-oreille à l'usage des impuissants. On demande quelquefois ce que c'est que la musique française : écoutez ces vives et légères partitions, sorties de la veine d'Auber, de Boïeldieu, d'Adam, d'Ambroise Thomas, et vous y retrouverez les qualités mêmes de notre langue, l'esprit, la clarté, l'élégance, le goût, la rêverie délicate, le sentiment et la passion un peu à fleur de peau, mais toujours d'une distinction exquise dans l'expression. Jamais rien de pédantesque et d'affecté : je ne sais quoi d'aisé, de franc et de prime-sautier. Ces qualités, ce sont celles de *la Fanchonnette*. Ce jour-là, Clapisson s'est approché des maîtres : sa partition n'est pas une œuvre de génie, mais c'est une œuvre charmante, et n'est-ce rien que le charme dans un art qui s'adresse au cœur en passant par les sens?

Le poëme est au nombre des plus ingénieux qu'ait imaginés M. de Saint-Georges, ce maître incontesté de l'Opéra-Comique. Dépouillé du prestige de la musique, il nous intéresserait et nous amuserait encore. Cette chanteuse des rues qui se dévoue pour l'homme qu'elle aime, qui se fait son ange gardien, l'instrument désintéressé de son bonheur et de sa fortune, est d'une sympathie irrésistible. L'action tient un peu de la féerie, mais cette féerie est si séduisante et en même temps si habilement agencée, qu'on s'y laisse prendre comme à une histoire arrivée. La gaieté et le sentiment s'y mêlent et s'y confondent juste dans la mesure nécessaire pour délasser l'esprit sans l'inquiéter, pour émouvoir le cœur sans le troubler.

Et l'adorable Fanchonnette que Mme Carvalho! — Dans ce rôle plus que dans tout autre, elle réalise l'idéal de la perfection. Jamais la virtuose n'avait été plus complète. Le style, la méthode, la science, le goût, le sentiment, tout y est. Les difficultés vocales, les casse-cou du gosier sont un jeu pour elle. Quelle voix pénétrante et douce à la fois! Soit qu'elle égrène les vocalises audacieuses de son boléro, soit qu'elle soupire sa romance : *Tais-toi, mon cœur*, soit qu'elle jette dans les airs sa rieuse chanson de *Landerinette*, soit qu'elle prête au duo de la fausse vieille son esprit piquant et mutin, elle charme et elle charme toujours. Elle n'est pas seulement la gloire de l'école française, elle est la gloire de la musique ; elle défie toutes les comparaisons, même celles que l'on serait tenté d'aller chercher à la salle Ventadour.

Monjauze rentrait le même soir, et il ne s'est pas montré indigne de son illustre partenaire. Sa voix, que nous avons connue un peu fatiguée, a retrouvé dans le repos l'éclat et la fraîcheur des premiers jours. On lui a fait répéter ses couplets du premier acte, qu'il dit à merveille. Il est en outre un des rares chanteurs qui sachent se faire applaudir dans le dialogue parlé. Le Théâtre-Lyrique a eu raison de faire sa paix avec lui.

Cette reprise de *la Fanchonnette* ne sera pas moins fructueuse pour la direction que celles de *Don Juan* et des *Noces de Figaro*.

GÉROME.

L'EXPÉDITION EN ABYSSINIE

Trois bâtiments anglais, *le Mauritius, la Reine du Sud* et *la Toison-d'Or*, ont quitté Deptford et les docks de Victoria pour aller sur la côte d'Abyssinie remplir l'office de bâtiments-hôpitaux. Il est probable pourtant qu'ils ne demeureront pas stationnaires et qu'ils seront plutôt employés au transport des malades et des blessés.

Chacun d'eux est approvisionné pour six mois et peut recevoir en dehors de l'équipage de cent cinquante à deux cents invalides. Le service médical y est fait par des chirurgiens appartenant tous à l'armée anglaise. Les entre-ponts, divisés par des cloisons en nombreux compartiments, sont ventilés par un système spécial. Rien n'a été épargné pour adapter les bâtiments en question à l'usage auquel ils sont destinés et l'on n'y a rien négligé de ce qui peut contribuer au bien-être et à la prompte guérison des malades.

F. R.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Les *Faits divers* de la science. — La comtesse Alexine Tinne et son voyage dans l'Afrique centrale. — Voyageurs qui explorent l'univers. — Action que les courants d'induction exercent sur les végétaux. — Combustion du soufre dans les chambres de plomb. — Le vin de Champagne. — Expériences faites sur des décapités. — Production de l'or dans l'univers. — Expériences sur la cause des contusions produites par le vent des boulets. — Allumage instantané de quarante mille [illegible]

Notre causerie d'aujourd'hui pourrait porter le titre de *Faits divers de la science*, car j'y compte rassembler tout ce que, depuis deux ou trois semaines, contiennent d'intéressant les recueils spéciaux.

Voici d'abord la comtesse Alexine Tinne, jeune Hollandaise, qui, secondée par quelques serviteurs dévoués, parcourt en ce moment l'Afrique du Sud. Elle a quitté, le 1er décembre, Boghar avec une suite nombreuse, et elle se dirige vers le Soudan ; elle a préalablement envoyé des émissaires à Tougourt, chargés de lui préparer les moyens de transport. Elle se propose de visiter minutieusement cette dernière contrée, si remarquable malgré son exiguïté. En effet, Tougourt est une ville construite en plein désert et qui n'en possède pas moins d'admirables mosquées.

La hardie voyageuse visitera ensuite le Mzab et Ouargla. Elle compte enfin s'approcher des limites les plus reculées du Soudan.

Mlle Tinne est une grande et belle personne de vingt à vingt-deux ans, immensément riche, et qui, après avoir déjà parcouru l'Orient et l'Inde, a presque fait le tour du monde. Elle parle assez couramment la langue orientale pour pouvoir s'entretenir avec les indigènes de son escorte, dont le langage présente une grande analogie avec la langue turque.

Les explorations de cette jeune femme contribueront aux autres découvertes géographiques à la conquête desquelles se dévouent en ce moment de nombreux voyageurs.

Ce sont également, en Afrique, Livingstone, dont le sort donne de si vives inquiétudes, et Gerhard Rohlfs, qui traverse heureusement le continent, de Tripoli à Lagos : c'est encore Carl Mauch, qui explore la région située entre le Zambèse et le Limpopo.

En Asie, les expéditions scientifiques des Russes se succèdent sans interruption ; M. de Lagrée, officier de notre marine, remonte le cours du Cambodge.

Dans l'Amérique du Nord, les reconnaissances entreprises pour la construction de la grande ligne du chemin de fer du Pacifique serviront la science en même temps que l'industrie.

Au Brésil et dans les républiques sud-américaines, s'exécutent des voyages pour remonter le cours des affluents de l'Amazone.

En Australie, Mac Intyre, Howard, Warburton, sillonnent de leurs itinéraires ce continent encore si mal connu et dont les dimensions ne sont guère moindres que celles de l'Europe.

En Nouvelle-Calédonie, MM. Chambeyron et Banaré, lieutenants de vaisseau, parcourent le littoral et en exécutent des levées hydrographiques.

M. Blondeau a publié un mémoire sur l'action que les courants d'induction exercent sur les végétaux.

Lorsqu'il agit sur les fruits, le courant hâte leur maturité, comme s'en est assuré M. Blondeau, en électrisant un certain nombre de pommes, de poires et de pêches. Toutes sont parvenues à un état complet de maturité alors que d'autres fruits produits sur le même pied d'arbre, et qui n'avaient pas été soumis à la même épreuve, restaient encore fort loin d'être mûrs.

Les résultats les plus curieux sont ceux qu'on obtient en électrisant des graines avant de les enfouir dans le sol.

Après avoir rendu des pois, des haricots et du blé conducteurs de l'électricité en les faisant séjourner quelque temps dans l'eau, on les soumet pendant quelques minutes à l'action du courant. On les sème ensuite dans des pots pleins d'une bonne terre de jardin et, pour terme de comparaison, on place dans la même terre et dans les mêmes conditions de chaleur et d'humidité d'autres graines sans aucune préparation.

Les graines électrisées germent toujours plus tôt que celles qui ne l'ont point été ; le développement de la plante se fait plus rapidement, les tiges et les feuilles apparaissent plus vertes et plus vigoureuses.

Presque toujours quelques-uns des haricots électrisés présentent une particularité très-curieuse : ils germent la tête en bas et la racine en l'air, c'est-à-dire que la gemmule entourée de ses cotylédons reste dans le sol, tandis que la racine, séparée de la gemmule par une petite tige, se dresse en l'air.

Ce fait donne quelque indication au sujet de la tendance si inexplicable qui force les plantes à diriger leurs racines vers le centre de la terre, tandis que leur tige s'élève verticalement dans l'air.

Cette tendance est si prononcée, que tous les efforts que l'on fait pour la contrarier restent infructueux. Cependant le choc électrique suffit pour la vaincre, de la même manière qu'il eût interverti les pôles d'un aimant.

D'après cela, on serait tenté d'assimiler l'embryon à un petit aimant ayant sa ligne neutre et ses deux pôles, l'un chargé d'une espèce particulière de fluide qui dirigerait ses organes vers le centre de la terre, et dont l'autre les porterait vers le ciel.

M. Bérard a adressé à M. Dumas une lettre qui raconte l'histoire d'un phénomène regardé, il y a un siècle, comme impossible, devenu aujourd'hui vulgaire et relatif à la combustion du soufre dans la chambre de plomb. C'est tout un petit drame.

La scène se passe dans une fabrique d'acide sulfurique fondée en 1782, à la Paille, par le célèbre chimiste Chaptal, associé au grand-père de M. Bérard.

Pour obtenir la combustion du soufre, on ne connaissait d'autre procédé que de charger un chariot d'assiettes pleines de cette matière préalablement mélangée avec le dixième de son poids de salpêtre ; après avoir enflammé la mixture, on poussait le chariot dans la chambre, dont on fermait l'issue. Bientôt la combustion s'arrêtait faute d'air et il fallait ouvrir les portes et charger de nouveau les assiettes. Malgré tant de soins et de complications, on arrivait à n'obtenir une chambrée d'acide sulfurique qu'après six mois d'un travail coûteux, pénible et exécuté au milieu d'une atmosphère suffocante. De plus, les pertes en vapeurs acides étaient si grandes, et par conséquent la fabrication si peu rémunératrice, que les associés découragés songeaient sérieusement à abandonner une industrie qui leur coûtait des sommes considérables sans leur valoir les moindres bénéfices.

Le grand-père de M. Bérard dirigeait les travaux. Après avoir longtemps réfléchi aux moyens de perfectionner les procédés employés, il soumit à Chaptal, un soir de l'année 1795, le projet suivant :

Un fourneau en brique, destiné à la combustion du
~~~

soufre, serait construit tout à côte de la chambre; on établirait la communication par un tuyau horizontal en plomb laminé de trois lignes d'epaisseur et d'un pied de diamètre, et, pour empêcher que la chaleur ne fondît le tube métallique, on logerait celui-ci dans une caisse en plomb remplie d'eau convenablement renouvelée.

Chaptal fit à cette proposition les plus sérieuses objections. Sa pénétration lui faisait prévoir sans doute les inconvénients qu'on reconnut plus tard à ce procédé, et auxquels Gay-Lussac remédia avec tant de succès. Le tirage opère dans la chambre amenera infailliblement, dit-il, une grande perte de vapeurs acides qui compensera l'economie apportee dans le travail.

Une discussion s'engagea entre les deux associés et se prolongea toute la soiree; et Chaptal ne voulut rien entendre. Cependant l'idée de son élève agitait vivement son esprit. Rentré chez lui et ne pouvant trouver le sommeil, il reprend une à une les objections que le nouveau système lui avait suggérées. Ses incertitudes se dissipent peu à peu et, sans plus tarder, il veut rendre justice à son ami. Reveillant alors son valet de chambre, il l'envoie, à trois heures de la nuit, à la Paille. Celui-ci, trouvant la fabrique close et silencieuse, jette des pierres contre les volets de la chambre du directeur, et, dès qu'il le voit se mettre à la fenêtre, lui crie : « M. Chaptal trouve votre idée excellente et vous prie de la mettre à exécution demain à la premiere heure. »

Le nouvel appareil fut installé rapidement et fonctionna bientôt. Dans l'espace d'un mois on obtint une chambrée d'acide sulfurique à quarante-cinq degrés, et on put suffire dès lors à toutes les demandes. Le succès devint tel que, trois ans après, les deux associés se partageaient un bénéfice de 265,000 francs.

La renommee du vin de Champagne remonte à des temps immemoriaux. On le servait exclusivement sur la table des rois de France. Lors de leur sacre et depuis le couronnement de Louis XIV, on le buvait de prédilection à la cour. Vers cette epoque, le P. Pérignon, benedictin de la congregation de Saint-Vannes, ajouta encore à la fortune de cette boisson.

Le P. Perignon, né en 1638 et mort en 1715, etait procureur de l'abbaye d'Hautvillers, en Champagne. Chargé du soin des vignes de la communaute, il s'appliqua à connaitre parfaitement les differentes especes de raisins et la qualite de leurs melanges dans la cuve. Une fois suffisament éclaire, il parvint avec tant de succès à provigner et à tailler les vignes, à assortir les espèces, à couper, à lier, à pressurer les raisins et à gouverner les vins, qu'il obtint, à son gre, un champagne mousseux ou flegmatique, blanc, gris ou rouge, de nature à supporter un voyage au long cours jusqu'aux Indes en conservant sa couleur et sa perfection pendant huit ou neuf ans, tandis qu'auparavant il passait à peine l'annee sans s'aigrir.



UNE AVALANCHE SUR LA ROUTE DU BERNARDIN, DANS LES ALPES SUISSES, d'après un croquis communiqué.

Voir page 46.



LA FOIRE AUX DOMESTIQUES, DRESDE, d'après un dessin de M. A. Reinhardt. — Voir page 47.



LE BOULANGER DE GONESSE

Chanson inédite

PAROLES ET MUSIQUE

DE

GUSTAVE NADAUD





I

Te voici donc, jeune homme,
Habitant de Paris.
On te dit économe,
Modeste & bien appris.
Mais pour qu'on te connaisse,
Je veux t'interroger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

II

— Soit; beaux-arts ou commerce,
Rien n'est hors de saison;
Il faut que l'homme exerce
Son cœur & sa raison.
Du péché de jeunesse
Tu vas te corriger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

III

— As-tu fixé d'avance,
Pour le coordonner,
Le plan de l'existence
Que tu prétends mener?
Cent ennemis sans cesse
Te viendront assiéger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

IV

— En lettres, en musique,
Que seras-tu demain?
Romantique ou classique?
Rossiniste ou Germain?
Dis-moi dans quelle espèce
Il faudra te ranger?

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

V

— Régleras-tu ta montre
Sur le trône ou l'autel?
Seras-tu pour ou contre
Le pouvoir temporel?
Selon quelle sagesse
Vas-tu te diriger?

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

VI

— A quels nouveaux principes
Te rattacheras-tu?
A l'école des pipes
Ou du chapeau pointu?
Quelle est touchant la presse
Ta façon de juger?

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

VII

— Il n'est pas impossible,
Jeune homme, que l'amour,
Si ton cœur est sensible,
T'égare quelque jour.
C'est une douce ivresse,
Mais c'est un grand danger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

VIII

— Surtout fuis comme un crime
L'ambition. Vois-tu?
C'est l'insondable abîme
Où sombre la vertu.
Fais-moi bien la promesse
De ne pas t'y plonger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

IX

— Au fait, c'est entre mille
Un des plus sûrs moyens
De te montrer utile
A tes concitoyens.
Cuis donc pour la noblesse,
Le peuple & l'étranger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

GUSTAVE NADAUD.

Heugel et Cie, éditeurs.

Le P. Pérignon, au lieu de cacher son secret et rendre tous les amateurs tributaires de sa cave, publia ses expériences et enrichit ainsi toute une province.

Après le P. Pérignon, un autre docteur en théologie, l'abbé Gobinot, chanoine de la métropole de Reims, contribua à perfectionner et à vulgariser le vin de Champagne. Il se fit des profits si considérables qu'il consacra plus de cinq cent mille francs à des embellissements et à des établissements de la ville.

Comme les procédés du P. Pérignon avaient fait la fortune du vin de Champagne rémois, on ne tarda pas de les appliquer aux produits d'autres terroirs français et même étrangers.

M. Marcelin Duval publie un mémoire qui traite *d'Expériences faites sur des suppliciés* en 1850, 1851 et 1856.

Deux fois il a pu renouveler en 1856 ces expériences sur des hommes dont la tête venait de tomber, et il a observé chez l'un et l'autre d'incontestables mouvements réflexes.

Trois quarts d'heure après la décapitation, en frappant ou en pinçant de la main la peau d'un des cadavres, on voyait presque immédiatement les muscles subjacents se contracter; sept minutes après la mort, on distinguait à l'autopsie les battements du cœur à travers les deux feuillets du péricarde, et à quarante-huit autres minutes de là, un double mouvement rhythmique faisait accomplir les fonctions de cet organe.

Après un temps d'immobilité très-court, mais appréciable, l'auricule se redressa brusquement et s'écarta de l'aorte, qu'elle laissa à découvert, puis elle retomba rapidement et reprit sa position première.

Il y avait expansion de l'oreillette comme si elle était distendue par un liquide). Pendant ce redressement elle s'allongeait, et les franges et les dentelures du pourtour s'écartaient, à la manière des doigts palmés, pour se rapprocher ensuite lorsque l'appendice retombait.

Ce double mouvement, parfaitement rhythmique, se reproduisit quarante-huit fois pendant la première minute; mais bientôt il se ralentit, et, dans le cours de la cinquième minute, il n'eut plus lieu que sept fois.

Chez un autre supplicié, l'auricule droite présenta, pendant une heure et quart, des mouvements ou battements énergiques réguliers, qui, dans le principe, étaient au nombre de quarante-trois environ par minute, et qui persistèrent malgré l'ablation du diaphragme, et même des poumons.

On a observé très-nettement la contraction des ventricules: ils se resserraient dans tous leurs diamètres, et leur surface se plissant, devenaient comme rugueux, et se contractaient ensemble et avec un synchronisme parfait.

Les contractions des ventricules cessèrent beaucoup plus promptement que celles de l'oreillette ou plutôt de l'auricule droite.

Quand ces restes de vie disparurent, le galvanisme, auquel on recourut, ne parvint pas à faire renaître la moindre apparence de mouvement.

La production totale de l'or dans le monde entier, pendant le cours de ces dix-huit années, s'est élevée à 16,707,500,000 francs, dont un tiers environ a été fourni par les États ou territoires du Pacifique, et un quart par l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

Un ingénieur russe, M. Pélikan, a fait des observations curieuses sur la cause des contusions produites par le vent du boulet. L'existence de ce genre de lésions est admise par certains chirurgiens et contestée par beaucoup d'autres. L'expérience seule permettait donc de décider ce point litigieux. M. Pelikan s'est adressé au comité d'artillerie de Saint-Pétersbourg, qui a mis à sa disposition pour ses recherches des pièces de gros calibre. En même temps, d'après le conseil de son collègue, le professeur de physique Sawelieff, M. Pelikan a fait construire un appareil propre à mesurer l'action que le vent du projectile pourrait exercer sur les corps situés à une certaine distance de son passage. Cet appareil consistait en un cylindre de tôle d'environ un pied de diamètre, muni d'un piston dont la tige passait sur le centre d'une pièce en forme de croix fixée à l'orifice postérieur du cylindre. Pour mesurer le recul du piston qui résultait de la compression de l'air par le projectile, M. Pelikan s'est servi d'un crayon, attaché à la tige du piston au moyen d'un levier soudé; le crayon, glissant à chaque mouvement du piston sur la face externe du cylindre, laissait une trace sur une feuille de papier. L'appareil était maintenu immobile sur un piédestal de bois. En vue d'éviter les suites de l'action immédiate du projectile, on avait disposé l'appareil en arrière d'une solide charpente. A quatre mètres de cette charpente était placé un écran de bois destiné à mesurer la distance à laquelle les projectiles passaient de l'appareil, et en avant de la même charpente, à cinq mètres de l'appareil, se trouvait un autre écran de bois qui devait préserver l'appareil de l'action du gaz de la poudre; le diamètre de l'ouverture dans ce dernier écran était de seize pouces. A peu de distance de l'appareil était placé un obusier du calibre de quarante livres. La charge était de quatre livres de poudre, de sorte qu'elle produisit la vitesse que conserve une bombe avec sa pleine charge de sept livres, à la distance de quatre cents mètres de la pièce, c'est-à-dire après la deuxième parallèle des travaux de siége, en supposant un obus du calibre de quarante livres placé sur un des ouvrages de la forteresse attaquée. La distance entre l'écran antérieur et l'orifice de l'obusier était de quatorze mètres, attendu qu'à cette distance la vitesse initiale du projectile ne souffre pas encore d'affaiblissement sensible. Dans ces conditions, la bombe devait passer près de l'appareil avec une vitesse de neuf cent cinquante-six pieds par seconde.

Les résultats obtenus par l'expérimentateur russe ont été constamment ceux-ci : Si la bombe passait près de l'appareil, à une distance d'environ trois pouces, le piston ne changeait pas de position.

De toutes les expériences qu'il a faites au moyen de cet appareil, M. Pélikan a déduit les conclusions suivantes :

1° Un projectile passant très-près de quelque objet exerce sur celui-ci une influence insignifiante;

2° Ce qu'on appelle *le vent du boulet*, même avec la pleine charge de poudre, possède une force si minime qu'il ne peut déterminer aucune lésion.

Ainsi, les hommes qui sont placés à une certaine distance du passage d'un boulet ne peuvent recevoir aucune contusion, bien que quelques médecins assurent avoir observé eux-mêmes ces espèces de lésions.

Un escamoteur obtient en ce moment beaucoup de succès à Paris en allumant instantanément dans son théâtre une quantité considérable de bougies.

Le *truc* qu'il emploie—le dictionnaire de l'Académie consacre l'emploi de ce mot — est une importation russe. Dans les occasions solennelles on allume ainsi les cierges dans les églises de Moscou. Les mèches des bougies communiquent entre elles par un fil de coton-poudre; il suffit d'en allumer une pour que toutes les autres s'allument également avec une rapidité prestigieuse. Dernièrement, à Berlin, un chimiste alluma ainsi quarante mille bougies dispersées dans les différentes chambres du palais royal.

SAM. HENRY BERTHOUD.

LA ROUTE DU BERNARDIN

DANS LES ALPES SUISSES

Après les routes du Simplon et du Splügen, celles du Saint-Gothard et du Bernardin sont les plus considérables des Alpes. A son point de départ, cette dernière voie se dirige en ligne presque droite, et la pente en est assez douce. Mais parvenue à une certaine altitude, les immenses crevasses et les amoncellements de rochers l'obligent à décrire des courbes considérables. Pour mener à bonne fin l'établissement de cette route, terminée seulement en 1823, aux frais du canton des Grisons et du gouvernement piémontais, on a été obligé de multiplier les travaux d'art. Des tunnels ont été creusés dans le flanc des montagnes; des ponts d'une élévation extraordinaire ont été jetés sur les torrents et sur les ravins; des refuges ont été construits de distance en distance pour abriter les voyageurs que menacent trop souvent les avalanches dans la saison d'hiver.

La route du Bernardin est tracée sur une inclinaison moyenne de six à sept centimètres par mètre. Elle atteint le village d'Hinterrhein, au milieu de sombres rochers d'ardoises, et en côtoyant des précipices d'une profondeur vertigineuse. Le long du chemin, des croix indiquent les endroits où des voyageurs ont péri, soit au milieu des tourmentes neigeuses, soit par la chute des avalanches. Un calvaire marque le point culminant du passage.

La gravure que nous publions représente le pont Victor-Emmanuel, un des sites les plus âprement pittoresques de cette route curieuse. Au delà du pont, une énorme masse de neige se détache des cimes escarpées et roule avec fracas au fond du torrent. Un de nos dessinateurs a assisté à ce grandiose et émouvant spectacle, et a voulu que son crayon en conservât le souvenir.

R. BRYON.

COURRIER DU PALAIS

... Trop d'enfants et trop peu de fortune. — Pension alimentaire des époux Schumacher. — Le linge ... blanchisseuses. — Brigands et ... — Un tribunal volé par son greffier. — Capitulade de poulets ennemis. — Exécution du calendrier de 1867. — Une lettre de M. Berryer. — Ce qu'il faut entendre par : *Être aimé pour soi-même.*

Quand d'un assassinat la cupidité et le vol ne sont pas le mobile, il y a à parier une adroite plaidoirie contre trois réquisitoires que l'accusé se tirera d'affaire. Quand c'est l'amour qui est en jeu, la situation est encore meilleure, l'intérêt s'en mêle, la passion excuse le crime et le jury ne demande pas mieux que de n'être pas convaincu du fait pour laisser sortir l'accusé par la porte de l'acquittement.

C'est justement là ce qui vient d'arriver aux assises de Laon, où Mᵉ Lachaud défendait un cordonnier de 35 ans nommé Lacroix. Ce cordonnier était accusé de meurtre dans les circonstances que voici.

Il y avait à Laon une couturière de 39 ans, qui habitait un faubourg d'où tous les jours elle *montait* à la ville, selon les termes de l'acte d'accusation, ce qui s'explique par la topographie des lieux, la ville se trouvant sur une éminence dont il faut de toute nécessité gravir les pentes par une route qui porte le nom pittoresque et significatif de *la Grimpette*.

Donc, tous les jours, la fille Julie Desnoyers montait et descendait cette grimpette qui sépare le faubourg de Vaux de la ville de Laon. C'était là son itinéraire obligé pour se rendre à son ouvrage et revenir ensuite à son logis.

C'est exactement aussi le chemin qu'elle suivit le 29 octobre dernier. Après une journée de travail, car elle était laborieuse malgré des mœurs fort légères, elle retournait chez elle à la nuit par cette route obscure et suspecte, lorsqu'elle rencontra l'une après l'autre deux personnes avec lesquelles elle avait eu des rapports intimes, l'une qu'elle attendait puisque cette rencontre était le résultat d'un rendez-vous donné; l'autre, que certes elle n'attendait pas et qui aurait rôdé dans ces parages pour méditer et exécuter un guet-apens. La première personne est un sieur Charles Henrion, de Soissons. La nuit était obscure et la brume épaisse. Henrion fit un bout de conduite à Julie Desnoyers; il l'accompagna jusqu'au delà des jardins qui bordent la route, et il ne s'en sépara que vers l'endroit dit la Grimpette, qui descend au faubourg de Vaux. Le jeune homme avait fait à peine cent pas pour regagner la ville, qu'il entendit des cris déchirants qui lui semblèrent poussés par la femme qu'il venait de quitter tout à l'heure.

Ému par cet appel : « au secours, » il revint sur ses pas, et, en effet, il trouva Julie Desnoyers affaissée sur elle-même, couverte de sang et laissant échapper des cris inarticulés. Elle venait d'être victime d'une odieuse agression. Elle avait reçu quatre blessures, l'une au sein gauche, deux au ventre et la quatrième dans la cuisse gauche.

Seul, dans ces ténèbres, auprès de cette femme incapable du moindre mouvement, Henrion poussa des cris de détresse pour attirer quelque passant à son aide.

Mais sa voix se perdit dans l'espace. Après quelques minutes d'attente et d'anxiété, un auxiliaire imprévu se présenta. Henrion ne l'avait pas entendu venir: il avait paru tout à coup, comme si, caché sur le lieu même, il s'était révélé à l'improviste. Cet homme, c'était Lacroix, le cordonnier. La défense dit que c'était un auxiliaire, mais l'accusation affirme que c'était l'assassin.

Plusieurs indices le compromettent gravement, jusqu'aux blessures, qui auraient été produites par un outil familier à Lacroix, un tranchet de cordonnier. La victime a succombé à ses blessures, après des déclarations assez équivoques. Lacroix, amant dédaigné, se serait vengé par cet assassinat, tel est le système de l'accusation, qui n'a pas triomphé, comme nous l'avons dit. Le verdict du jury a été rendu le jour ou plutôt la nuit de Noël, à deux heures du matin. On sortait de la Cour d'assises en même temps que de la messe. Et Palais et cathédrale sont côte à côte.

La justice n'a pas attristé la joie de l'église. La fête était partout et Lacroix aura pu faire un gai réveillon.

Un des témoins de cette grave affaire a prêté fort à rire à l'auditoire. C'est un ancien militaire du nom de Babilat. M. le président lui demande s'il n'a pas dû se marier avec Julie Desnoyers.

« Jamais! monsieur le président. Vous comprenez bien que moi, chevalier de la Légion d'honneur, je n'aurais pas été épouser une femme qui avait cinq enfants et pas de fortune. »

Cette bonne naïveté peut servir de pendant à une réclamation adressée à M. Ponson du Terrail, à propos du nom donné à un personnage peu édifiant de son roman de Rocambole.

« J'espère, monsieur, que dans le docteur un tel, vous n'avez pas voulu désigner mon frère qui portait le même nom. Votre médecin empoisonne ses malades; mon frère avait une fortune qui le mettait au-dessus de semblables bassesses. »

Ainsi donc l'ancien militaire Babilat, avec sa croix d'honneur, ne pouvait épouser une femme qui avait cinq enfants et pas de fortune.

Or, justement, Mˡˡᵉ Catherine Schumacher avait, comme on sait, de la fortune et pas d'enfants, voilà pourquoi elle est devenue marquise.

Cette marquise a, par le fait, gagné son procès contre ses père et mère. M. Isambert a fait à grands coups de hache un réquisitoire qui décapite moralement toute cette incomparable famille, « où ne manque, a-t-il dit, aucun élément de honte. » Le jugement, en laissant tomber ses légitimes sévérités sur les plaideurs, a déclaré que Mᵐᵉ la marquise d'Orvault avait fait preuve de sentiments affectueux envers les auteurs de ses jours en offrant aux époux Schumacher une pension alimentaire et viagère de mille francs. La sentence accepte cette somme, qui sera réduite à sept cents francs en cas de décès de l'un des époux.

L'opinion publique applaudit à ce jugement; mais elle déplore que ces débats aient fait une victime bien innocente : l'enfant adopté par M. le marquis d'Orvault, que tout ce mauvais bruit, dont il n'est certes pas la cause, vient de faire expulser de l'institution de Sainte-Barbe. Pauvre enfant! s'il n'a rien fait pour mériter cet anoblissement, il n'a rien fait non plus pour mériter cette honte.

La moralité du jugement est qu'il faut toujours laver son linge sale en famille. Si on le donne à des blanchisseurs étrangers, il faut avoir soin de les mieux choisir que le directeur de l'hôtel Meurice, auquel on a volé pour mille huit cents francs de *linge errant*, c'est ainsi que les époux Descoings appellent le linge qu'ils volent. Ah! ils appellent encore ces soustractions *dividende*. Il a fallu tous les efforts d'une éloquente plaidoirie de Nogent-Saint-Laurens, pour les faire condamner à quatre mois de prison seulement. La lingère de l'hôtel, la femme Moreau, subira un mois de la même peine.

Le pourvoi des quatre bandits italiens condamnés par la Cour d'Aix sera bientôt examiné par la Cour de cassation. Ce procès de quatre brigands italiens en rappelle un autre de quatre brigands espagnols, qui furent aussi condamnés à mort, en 1842, pour attaque à main armée contre la malle-poste d'Agen à Toulouse.

Depuis les époques troublées de la Terreur et du Directoire, les bandes de voleurs de grand chemin n'ont plus pied en France; et lorsque accidentellement quelques forfaits se produisent sur les routes, il faut les attribuer à des compagnies de brigands qui nous arrivent d'outre-frontière d'Espagne ou d'Italie, car dans ces pays de la foi et du soleil le brigandage est presque une institution, ou tout au moins un métier périlleux, comme celui de contrebandier ou de

corsaire. Chef de bande est une position sociale acceptée par les mœurs et qui a pour passe-port une terreur générale et une tolérance invétérée. Elle a encore mieux que cela, une complicité de la part des populations. Le procureur général de la Cour d'Aix donna des détails piquants sur ces auxiliaires des bandits qui se nomment *manutingoli*.

« Voulez-vous savoir ce qu'on entend par ce mot? nous dit M. le procureur général. Le *manutingolo* est l'homme qui tient la main aux voleurs, c'est le receleur, l'aide, la providence des brigands, leur commissionnaire, leur agent, leur fournisseur, leur complaisant, une sorte de brigand de robe courte. »

Voici sur ce sujet et à propos de la bande de Focco, un chef de brigands italiens qui compte plus de soixante-quinze hommes dans sa compagnie, des détails assez curieux donnés par un correspondant étranger.

« Ce qui rend cette bande si dangereuse, c'est le grand nombre d'habitants des campagnes que le chef a su se concilier; tout ce dont les brigands ont besoin leur est immédiatement fourni par les *manutingoli*, à des prix doublés et triplés, il est vrai, mais enfin aussitôt que cela est demandé. On cite tels *manutingoli* qui ont fait dans cet étrange commerce une fortune considérable. Le général Pallavicini, chargé de faire une enquête sur cette bande et ses adhérents, a constaté l'existence de trois maires, de deux capitaines et de quatre lieutenants de la garde nationale, et même d'un archiprêtre, parmi les manutingoli. »

Nous préférons encore le maire de l'autre jour qui consultait une sorcière normande : car dans ce cas c'est le maire seul qui est volé, tandis que les maires italiens aident à faire voler les autres.

Mais que diriez-vous, non pas d'un maire voleur, mais d'un greffier voleur? Ce greffier existe, c'est le sous-officier Leclerc, greffier du conseil de guerre permanent de Toulon. Que volait-il? Précisément les meubles qu'il était chargé de garder. Il a rendu sa justice nue comme un petit saint Jean. La femme de Perrin Dandin n'enlevait, elle, que les serviettes du buvetier; Leclerc, lui, mettait la main sur tout, il emportait les rideaux des fenêtres du tribunal, les lampes, les chandeliers, les chenets, les pincettes, jusqu'aux sièges des juges. Un jour même il a fait disparaître le tapis qui recouvrait la table des délibérations, si bien que cette table solennelle avait l'air d'un comptoir. La sonnette elle-même du président n'a pas trouvé grâce devant ce greffier qui, pour tous ces meubles vendus à des brocanteurs, à été condamné à cinq années de réclusion et à la dégradation militaire.

Passons à un autre soldat, sans quitter le conseil de guerre de Toulon. Vous vous rappelez cette lithographie populaire. Le peintre a mis un cuirassier et un poulailler face à face. Du poulailler sort béatement un chapon qui exécute la figure du cavalier seul devant le soldat. De son côté, le cuirassier cache derrière son dos un grand sabre qu'il tient de la main droite, pendant que de la gauche il jette quelques grains de mil qui font bien mieux l'affaire du chapon que ne le fera tout à l'heure le sabre, qui n'est que l'avant-coureur du tournebroche.

La scène est absolument comique, parce qu'on ne pense qu'au régal du maraudeur, et nullement au conseil de guerre qui peut être le dessert de Banco de ce festin.

Le lendemain du combat de Mentana, et au moment où les troupes françaises s'étaient emparées du village, quelques fusiliers, et notamment Spell et Bolard, continuaient la guerre avec les poulets ennemis, les poulets italiens de Mentana. Le capitaine Aubry, prévenu par les cris des poulets et les plaintes des habitants, fit restituer ces volailles, ce qui contraria extraordinairement Spell.

Quelques moments après, une balle vint siffler aux oreilles du capitaine, et cette balle, on l'attribua au chassepot de Spell. Voilà pourquoi ce fusilier comparaît sous la double accusation de vol et de tentative de meurtre. Spell, acquitté sur ce dernier chef, a été condamné pour le premier à dix ans de réclusion. A notre sens c'est trop ou trop peu. Si Spell a tiré sur son capitaine, ce n'est pas assez, s'il n'a occis que deux ou trois poulets, c'est beaucoup trop.

Le commencement de l'année 1868 a été marqué, dans la vie intime du Palais, par deux événements également mémorables, une lettre de M. Berryer et l'exécution infamante du calendrier 1867.

Procédons par ordre, en commençant par la fin. Un jeune stagiaire s'en va, le jour de l'an, porter ses félicitations au patron. Il trouve celui-ci occupé à décrocher avec fureur le calendrier de l'an passé, et après avoir administré audit calendrier un coup de pied déshonorant, juste en plein Saint-Sylvestre, le vieil avocat prend le vieux calendrier avec des pincettes et le jette au feu en lui disant :

« Je te condamne au bûcher, va-nu-pieds, scélérat, misérable qui ne m'as amené que des clients aussi pauvres que malhonnêtes, que des causes aussi absurdes que mal rétribuées. Périsse avec toi la source intarissable de ces procès agaçants que nous appelons des *brouilles* et des *gales*; je te voue aux dieux infernaux de la chicane. »

Le jeune stagiaire restait là stupéfait devant une telle explosion : il essaya de plaider les circonstances atténuantes pour l'année défunte. On avait encore recueilli plus d'honoraires que de rhumes. On avait fait acquitter quelques clients au criminel, et gagné quelques affaires au civil. Cela ne suffit-il pas pour que l'année tout entière ne soit pas condamnée à mort? Sur trois cent soixante-cinq jours, ne se trouve-t-il pas quelques innocents? Et ne serait-il pas souverainement injuste de les confondre avec les coupables? Et quelle désolation, quels remords éternels, si l'on exécutait quelques innocents ! *Ricordatevi del povero fornaro.*

Souvenez-vous du pauvre boulanger, et de Calas, et de Sirven, et de Baraignon, et de Labarre, et de Montbailly, et de Lesurques

Cependant le calendrier brûlait toujours, en dépit de cette pathétique éloquence.

Toutefois les pincettes tombèrent des mains du vieux avocat attendri, et le jeune, les relevant, tira du brasier les débris du calendrier presque entièrement consumé.

Vérification faite, on reconnut qu'avaient été sauvés du feu les deux mois de vacances et la fête de saint Yves, patron des avocats.

Pour le coup, c'était bien le jugement de Dieu.

Nous parlions en outre d'une lettre de M. Berryer; elle est exquise de grandeur, de simplicité et de sentiment. M. Berryer est de l'âge du baron Taylor; ils entrent tous les deux dans leur soixante-dix-neuvième année, et si leur gloire est vieille, leurs cœurs sont restés vaillants et jeunes.

En remerciant l'un de ces nombreux souhaiteurs de bonne année, le roi et le doyen de l'éloquence française, M. Berryer, a répondu :

« ..... Gardez-moi quelque peu de cette bienveillante affection qui à mon âge encourage à vivre. Les richesses du cœur sont les seules qui m'attachent à la vie; dites-moi bien que vous me conserverez, tous, celles qui me rivent à vous. »

Terminons par un mot très-joli dans un très-vilain procès.

Sur les bancs de la police correctionnelle défilent, comme témoins, des jeunes filles aussi mineures qu'effrontées. Elles viennent déposer dans un procès intenté à une matrone qui a construit une certaine fortune sur le produit de cette corruption et le lucre de ces immoralités.

— Ainsi, dit le président à une jeune fille, la prévenue ne vous donnait presque rien? Elle gardait tout pour elle?

— O mon Dieu, oui, monsieur le président, c'est l'habitude des patronnes qui nous exploitent. Nous ne sommes jamais aimées pour nous-mêmes..... mais pour les autres.

MAITRE GUÉRIN.

LA FOIRE AUX DOMESTIQUES

A DRESDE.

Cette foire, dont l'origine remonte à une époque très-reculée, a lieu le 31 décembre et le 1er janvier de chaque année. C'est devant l'hôtel Zum-Wein (*au Pampre*), à la Place-Neuve, que se forme le rassemblement le plus considérable, et que l'on voit affluer les agents de placement qui servent d'intermédiaires entre les bourgeois de Dresde et les domestiques arrivant de la campagne.

Dès le matin de la Saint-Sylvestre, commencent à poindre des groupes de jeunes filles, portant leur menu bagage. Ce jour-là beaucoup de servantes sont déjà retenues; mais c'est dans l'après-midi du 1er janvier que le coup d'œil est le plus curieux et le plus pittoresque. On voit des allées et des venues sans fin sur le perron de l'église catholique de la cour, lequel sert de rendez-vous général pour le moment des adieux. Les parents s'embrassent, échangent des commissions, des souhaits de bonne santé et de fortune. Puis la foule s'écoule peu à peu; le tapage s'apaise et, vers le soir, la place a repris sa physionomie accoutumée.

Dans le royaume de Saxe, l'usage veut que les domestiques se louent pour un an. Beaucoup d'entre eux appartiennent à des familles qui jouissent de quelque aisance; au bout d'un certain temps, ils retournent avec leurs économies dans leur village natal. Il est très-rare de les voir se fixer loin de chez eux, sans esprit de retour. Le paysan saxon possède à un haut degré l'amour de son clocher et l'appât d'un emploi lucratif ne suffit pas pour l'en tenir longtemps éloigné

X. DACHERES.

COURRIER DES MODES

C'est au bal que nous pouvons admirer les charmantes toilettes de Mme Pieffort; cette excellente couturière nous laisse peu de temps pour prendre des notes dans ses salons (rue Grange-Batelière, nº 1), car tous les costumes sont attendus et enlevés à l'instant même; les femmes sont impatientes et la journée qui précède un bal leur met l'esprit à la torture.

Voici la description de quelques jolies toilettes créées ce mois-ci par Mme Pieffort.

Toilette de Pompadour : Dessous de satin rose, jupe à traîne garnie d'une ruche posée sur deux rangs, seconde jupe tunique en mousseline très-claire garnie d'une haute broderie dont le bord est à festons. cette jupe de mousseline est plus longue par derrière que celle de satin, tandis que sur le devant elle laisse le satin rose à découvert en tablier. Le corsage décolleté est en satin recouvert par de légères draperies de mousseline, il est garni de ruches qui accompagnent le tour du décolleté et retombent en guirlande sur la jupe ; ces ruches sont mélangées de tulle et satin rose, les manches sont composées d'un petit volant et de ruches, elles laissent d'ailleurs le bras presque entièrement nu, les gants blancs sont à quatre boutons.

Une autre toilette est composée : d'une jupe à demi-traîne en satin bleu clair ayant dans le bas une application de guipure Cluny mélangée d'une broderie en or. Le corsage est une guimpe *Raphaël* en mousseline plissée coupée de guipure; des apprêts de satin bleu enrichis d'or et guipure forment un corselet, des épaulettes et un tour de col, des nœuds écharpes de satin, guipure et or flottent en arrière de la jupe en partant du corselet. Cette toilette est ravissante, et je regrette de ne pouvoir multiplier mes citations en désignant une foule de jolies choses que j'ai vues chez Mme Pieffort, non-seulement en toilettes de bal, mais aussi en casaques, pardessus, robes de visite et costumes d'intérieur.

Les robes de foulard fond blanc, à rayures satinées, que les magasins de la *Malle des Indes*, passage Verdeau, ont fait fabriquer pour l'Exposition universelle, sont tout à fait grande dame et sont adoptées comme telles dans les réunions du grand monde; le foulard admet tous les genres de garnitures : ainsi, par exemple, je viens de voir deux robes, l'une en foulard blanc semé d'abeilles avec rayures violet clair satinées, jupe à traîne garnie d'un volant de dentelle et corsage décolleté avec fichu Marie-Antoinette assorti au volant. La seconde robe, en foulard *japonais*, fond blanc illustré de dessins orientaux en plusieurs teintes riches, est ornée d'une guipure d'or au point de Venise.

Les succès obtenus par les fabriques de la *Malle des Indes* lui ont valu une médaille et la placent à la tête de cette industrie du foulard qui peut lutter aujourd'hui avec tous les genres de soieries et se recommande également aux femmes par son luxe et sa distinction, ainsi que par sa solidité et l'économie notable qu'elle présente en rapport avec les autres qui coûtent plus cher, durent moins et ne peuvent se nettoyer aussi facilement.

Un des grands succès des étrennes de 1868 a été pour les machines à coudre. J'aime à enregistrer ceci comme preuve que les femmes sont plus raisonnables qu'on ne le pense.

Les machines à coudre de famille système Willcox et Gibbs, de la maison Gritzner, boulevard de Sébastopol, 82, sont recherchées avec juste raison parce qu'elles réalisent tout ce qu'on peut désirer dans une machine à coudre. Il est facile d'énumérer les nombreuses qualités de ces machines; elles n'exigent aucun *apprentissage*, tout le monde peut les diriger; le mécanisme en est très-simple, très-facile à conduire; il ne se dérange jamais, l'usure seule peut les obliger à des réparations qui sont d'ailleurs peu coûteuses. Le travail se fait *sans aucun bruit*. Enfin (et c'est sur ce point que j'appelle l'attention de nos lectrices), ces machines sont spécialement destinées à tous les travaux délicats dont les femmes élégantes aiment à occuper leurs jolis doigts : la broderie en soutache, les applications sur tulle, la broderie en ganses ou cordonnet, la piqûre sur objets ouatés de satin ou taffetas, les coutures et piqûres sur mousseline et batiste, etc.

Chaque machine est vendue, accompagnée de tous ses *guides* et accessoires; les prix varient selon l'élégance du meuble, mais le mécanisme est toujours le même.

Je cite comme exemple la Willcox et Gibbs de 250 francs; elle comprend comme accessoires : les guides à ouater, à ourler, à rabattre, à soutacher tous les dessins sans tracer ni marquer, le guide à *aller droit*, et celui pour devant de chemises ou jupons et camisoles; plus, les aiguilles assorties, la clef pour poser les aiguilles, et les guides et la burette à huile. Tous les genres de bobines peuvent s'adapter aux machines. Les dévidoirs et porte-bobines pour objets spéciaux sont vendus à part.

J'espère que voilà des explications tout à fait du métier et que mes lectrices seront contentes de leur chroniqueuse.

Parlons un peu parfumerie.

Pendant la saison des bals on recommande l'*Extrait de fleur de lis* de M. Bayle, que l'on trouve maison Hauduc rue Basse-du-Rempart, 64. Prix du flacon, 5 francs.

Cette composition blanchit et adoucit la peau, elle lui donne un éclat surprenant ; son odeur est délicieuse, c'est le parfum du lis sur sa tige, et c'est aussi la blancheur nacrée de cette fleur aristocratique.

Ce que j'ai remarqué surtout dans le produit composé par M. Bayle pour la beauté du teint, c'est l'absence de tout ingrédient capable d'altérer le tissu dermal. Comme il existe déjà une foule de produits destinés à blanchir, mais dont on redoute de payer l'éclat d'une blancheur momentanée par une altération visible de l'épiderme, il est bon de signaler que l'auteur de l'*Extrait de fleur de lis* a voulu avant toute chose assurer les qualités hygiéniques de sa composition. On sait, du reste, que le lis contient une huile essentielle, adoucissante; cette huile s'emploie contre les irritations. C'est en la combinant avec des produits qui servent à la parfumerie élégante que M. Bayle a obtenu un résultat tellement complet que l'article à ses débuts est déjà adopté par une quantité de femmes du grand monde.

Les chroniques de modes auront leur part dans le succès de ce cosmétique. Elles sont bien heureuses, lorsque l'occasion leur est offerte, de satisfaire la coquetterie des lectrices sans arrière-pensée. Les conditions de l'hygiène sont ici étroitement unies avec celles de l'élégance, et les éloges sont mérités

Je plains les personnes qui ont des cheveux blancs avant l'âge. On me dira qu'il faut se résigner ; je ne suis pas de cet avis. Il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher. Hélas ! c'est malheureusement vrai, mais si l'on peut empêcher... je trouve qu'il faut essayer.

Les teintures sont en général dangereuses, elles contiennent des acides qui pénètrent petit à petit et peuvent causer des ravages redoutables ; ceci a été démontré, la science s'est expliquée sur ce sujet. L'*Eau de la Virginie* n'est pas une teinture, sa composition est végétale ; c'est pour cela qu'elle exige un certain temps pour donner des résultats complets, mais au moins elle n'a rien de dangereux ; elle arrive à pas lents, mais elle arrive. Cette eau est parfumée ; la pommade qui lui sert de complément est tonique ; elle nourrit les racines de la chevelure et empêche la chute.

Ces articles appartiennent à la maison Damas, rue Saint-Honoré, 336. Le délai probable entre les premiers jours

d'emploi et la recoloration parfaite de la chevelure est de six semaines à deux mois. »

ALICE DE SAVIGNY.

LE MONDE DES BOIS

Le Monde des Bois, quel vaste et intéressant programme l'auteur s'est tracé en écrivant ces mots sur la première page de son livre ! Un savant convaincu, mûri dans de sérieuses études, pouvait seul en affronter les difficultés; ce n'est donc pas un médiocre éloge que de dire que M. Ferdinand Hœfer a su les résoudre avec bonheur. Il nous a donné un volume excellent, où les adeptes de la botanique, de l'histoire naturelle et de la géologie iront puiser une foule de renseignements curieux, dont l'habile classification évitera, aux gens d'étude comme aux curieux, bien des recherches longues, ennuyeuses, parfois stériles, parmi les nombreux traités spéciaux, consacrés à chacune des branches de la science de la nature.

« Les végétaux et les animaux sont liés entre eux comme les termes d'une même progression : la vie des uns est indissolublement unie à la vie des autres. Les premiers préparent les aliments que les derniers s'assimilent. Le monde végétal est le laboratoire qui fournit aux animaux la nourriture la plus appropriée à leur organisation, c'est l'intermédiaire entre le monde minéral aux dépens duquel il vit, et le monde animal qu'il fait vivre; de même qu'à son tour, le monde animal, uni au monde végétal, entretient le règne de cet omnivore qu'on appelle l'homme. Quel modèle de solidarité nous offre ici la nature ! »

C'est ainsi que s'exprime l'auteur du *Monde des Bois*, et ces quelques lignes posent clairement la base de son système de classification. Quant aux divisions du livre, elles ressortent des titres mêmes de chacun des chapitres. Voici d'abord la forêt hercynienne au temps de César. Le lecteur se promène ensuite au milieu de tous les végétaux ligneux qui composent nos forêts; il apprend à connaître les lilliputiens de la flore sylvaine; on lui montre les animaux que les chasseurs et les forestiers aiment, redoutent ou détestent; et aussi les êtres inoffensifs que ceux-ci honorent de leur indifférence. Vous vous sentez ému par la majesté et la poésie du spectacle que vous contemplez; vous êtes tout surpris de la prodigieuse variété des êtres et des choses qui vous entourent. Un visqueux reptile vous fait frissonner; ravi, vous vous arrêtez bientôt pour écouter un rossignol qui chante sous la feuillée. Ajoutons qu'un grand nombre de charmantes gravures complètent le texte et ajoutent à son attrait. On ne s'étonnera donc pas si *le Monde des Bois* a obtenu un véritable succès dès son apparition.

X. DACHÈRES.

LE MONDE DES BOIS

Par M. Ferdinand Hœfer; un volume grand in-8°, illustré d'environ trois cents gravures.

J. Rothschild, éditeur.



COULEUVRE. ORVET.



[illegible]OR[illegible]. CORACIAS BA[illegible]. [illegible]TOURNEAU.



LAPINS.

Un brillant écrivain, que l'on peut mettre au rang de nos plus charmants conteurs, soit qu'il fasse le récit de ses voyages, soit qu'il laisse parler son imagination, M. Xavier Marmier, qui a beaucoup vu et beaucoup retenu, vient de publier chez Michel Lévy frères un nouveau livre intitulé : *les Drames du cœur*. Sous ce titre, disant bien le caractère tout à la fois intime et émouvant des histoires qu'il raconte, M. Marmier offre, aux gens de goût qui lui ont fait ses précédents succès, une de ces lectures attachantes auxquelles on revient plus d'une fois, parce qu'elles fournissent à l'esprit des sujets de méditation, en même temps qu'elles y laissent de vifs et agréables souvenirs.

PROBLÈME N° 83

COMPOSÉ PAR M. KLING

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en deux coups.

RÉBUS



EXPLI[illegible] DU DERNIER RÉBUS EN LATIN

[illegible]

PARIS. — J. [illegible] IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOÎT, 7.

ÉMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis.

IX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DEPARTEM.
n . .	18 fr.	» — 20 fr.
mois .	9 fr.	» — 10 fr.
mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
19 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,000 gravures
Brochée : 80 fr. au lieu de 116 fr.
Reliée : 120 fr. au lieu de 159 fr.
Expédition franco.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 680 — 25 Janvier
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.



UNE DESCENTE DE POLICE DANS LES CARRIÈRES D'AMÉRIQUE dessin de M. Lix. — Voir page 54.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Au coin du feu. — Retour au passé. — Ce que peut produire un quart de siècle. — Alexandre Dumas, Sainte-Beuve, Gustave Planche, Balzac et Victor Hugo. — Une bonne leçon. — Calmons-nous! — Vérités de la veille, erreurs du lendemain. — Crimes et vertus d'Ascanio. — Un prince et une poseuse. — Férocité et délicatesse de Labadens. — Exagération, que me veux-tu? — Encore la prise d'habit. — Les femmes qui meurent deux fois. — Sermon. — Concession. — Les puces du chien d'Alcibiade. — Le vieux mot de Louis XVIII. — M. Veuillot païen.

L'autre jour, pendant que le dégel, pire que la glace, nous retenait au coin du feu, j'eus la bonne idée de feuilleter le riche répertoire dramatique d'Alexandre Dumas. En relisant les charmantes comédies de sa seconde manière, *Mademoiselle de Belle-Isle, un Mariage sous Louis XV, les Demoiselles de Saint-Cyr,* etc., etc., en renouant connaissance avec ses beaux drames de la même époque, *Caligula, Lorenzino,* je retrouvai peu à peu le fil de mes souvenirs. Certains épisodes littéraires de ce temps-là sont oubliés ou mal connus, et, faute de les bien savoir, il est difficile à nos jeunes écrivains de rattacher aux opinions d'alors leurs impressions d'aujourd'hui.

Ils semblent croire, par exemple, que, lorsque Gustave Planche se montrait injuste pour Victor Hugo, Sainte-Beuve pour Balzac, Balzac pour Sainte-Beuve, ces attaques passagères étaient purement individuelles et se perdaient dans la grande voix de l'admiration publique. Ce n'est pas exact. Rien n'était résolu encore au bénéfice de ces gloires maintenant incontestées. *Ruy-Blas,* dont on parle tant depuis quelques semaines, bien qu'admirablement joué par Frédérick-Lemaître, n'eut qu'un demi-succès. *Les Burgraves* tombèrent, ou à peu près. L'opposition obstinée de Gustave Planche était soutenue par presque tous les feuilletonistes du lundi, qui interprétaient, eux aussi, le sentiment public.

Quand Balzac, dans la *Revue parisienne*, parodiait plaisamment quelques pages de ce beau et délicieux *Port-Royal* que nous rangeons à présent parmi nos classiques, il avait pour lui non-seulement les rieurs, mais la masse compacte des retardataires, des hésitants, qui ne voulaient voir en Sainte-Beuve qu'une sorte de maniaque, un esprit obstrué d'idées, embarrassé dans un labyrinthe de demi-teintes et de nuances. Quand Sainte-Beuve découvrait si finement les défauts de la gigantesque cuirasse de son merveilleux adversaire, quand il risquait plus tard le joli mot que je lui ai entendu dire : « M. de Balzac est trop gros pour nos fauteuils, » — croyez-vous qu'il fût seul de son avis? Nullement. Les sages, les tièdes, les lecteurs bourgeois, ceux qui demandent surtout au roman la vraisemblance et la mesure, n'accordaient plus rien à Balzac au delà d'*Eugénie Grandet,* et la province, au besoin, leur eût envoyé du renfort.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, — et c'est là que j'en voulais venir, — c'est que la politique n'était pas étrangère à ces injustices collectives. Le hasard me fit assister, à l'Odéon, le 30 décembre 1843, à la première représentation d'une pièce d'Alexandre Dumas, *le Laird de Dumbiky.* Sans être une de ses meilleures, elle me parut cependant fort amusante et remplie de jolies scènes. Le parterre siffla... comme on siffle à l'Odéon, où il n'y aura jamais d'étranglé que les claqueurs. Mes voisins me dirent, et les journaux répétèrent le lendemain : Alexandre Dumas ferait un chef-d'œuvre, un *Misanthrope* ou un *Mariage de Figaro,* c'est fini, le pli est pris; la jeunesse des écoles le sifflerait *quand même*. Pourquoi? parce qu'on lui reprochait ses accointances avec les jeunes princes de la maison d'Orléans, parce qu'il donnait ses feuilletons-romans à *la Presse,* dont le rédacteur en chef était la bête noire des républicains; parce qu'il tournait trop au marquis, au courtisan des grandeurs et des vanités de ce monde... que sais-je? Il n'en fallait pas davantage pour cette bouillante jeunesse.

Même remarque pour Victor Hugo, Sainte-Beuve et Balzac. Contre celui-ci, on n'avait que le choix des prétextes. On prenait au pied de la lettre ses dédains aristocratiques, sa haine affichée contre les journalistes, ses enthousiasmes subits pour les jésuites, pour l'ancien régime, pour l'absolutisme. Au lieu d'y voir des traits distinctifs ou complémentaires de sa magnifique originalité, on n'y cherchait que de vulgaires griefs. Victor Hugo et Sainte-Beuve n'avaient pas de détracteurs plus acharnés que les écrivains de l'extrême gauche, et le journal ministériel par excellence, le *Journal des Débats,* suffisait à peine à les défendre. On les accusait de s'être *rangés,* d'avoir accepté ou demandé des positions quasi-officielles, d'être pairs de France ou académiciens, d'avoir déserté, en un mot, le parti de l'indépendance radicale, politique, sociale, intellectuelle et littéraire, pour s'associer au parti de l'ordre, de la règle et de l'autorité.

Vous le voyez, il a suffi de moins d'un quart de siècle pour changer toutes les perspectives. Ceux que l'on attaquait alors au nom des grandes idées d'émancipation universelle, élevés aujourd'hui au-dessus des querelles de partis, transfigurés par la mort ou par le lointain, nous apparaissent comme les plus illustres émancipateurs et les plus glorieux émancipés de notre époque. Les rares critiques qui, se fiant trop à leurs souvenirs, ont cru pouvoir raisonner d'après les traditions de leur jeunesse et lutter contre le courant, se sont vus traités de contempteurs des gloires nationales et ont payé de leur repos le tort d'avoir plaidé une cause jugée. A quoi bon, me direz-vous, ces retours vers le passé? A modérer, si c'est possible, et à pacifier le présent.

Calmons-nous, de grâce! Je ne sais si je me trompe; mais il me semble que l'année 1868 a mal commencé. Nous sommes quinteux, agités, irascibles, maussades; nos nerfs s'agacent pour un rien. Nous rétractons le lendemain ce que nous avons écrit la veille; notre fantaisie raccommode le soir les vitres et les assiettes cassées le matin. Vous rappelez-vous une bonne scène de *La propriété c'est le vol?* Delannoy, qui débutait alors dans le rôle de Satan-Proudhon, disait aux bourgeois terrifiés :

« La Banque de France est supprimée. »

Puis il ajoutait :

« La Banque de France est rétablie. »

Il reprenait :

« Les impôts directs et indirects sont abolis. »

Et aussitôt après :

« Les impôts directs et indirects sont réintégrés. »

Ainsi de suite.

N'y a-t-il pas quelque chose de pareil dans cette singulière *navette* d'anathèmes prématurés et de rectifications immédiates?

Exemples :

« Le prince Ascanio est un scélérat qui laisse sur la paille la femme qu'il a aimée et les dix-sept enfants qu'il en a eus. Pauvres innocents! ils mourront de faim, pendant que leur père comptera ses millions... »

Le lendemain :

« Nous étions mal informés : le prince Ascanio est un très-brave homme qui a fait magnifiquement les choses; il a eu affaire à une *poseuse* qui aurait voulu lui arracher son dernier billet de banque. Afin d'assurer l'avenir de ses enfants et de leur mère, il s'est réduit à une situation que n'accepterait pas un commis des *Villes de France;* il fait lui-même son ménage, brosse ses habits, cire ses bottes et ne monte en omnibus que dans les grandes occasions... »

« — Voici un fait que nous dénonçons à l'indignation publique. Le sieur Labadens, chef d'institution ou plutôt marchand de soupe, apprenant que son élève Paul Évremond, lauréat du grand concours, était fils du cousin du beau-frère de l'oncle de Mme B..., dont le nom vient de retentir dans un procès célèbre, a chassé brutalement le pauvre écolier, par un froid de douze degrés, sans même lui donner le temps d'emporter sa castorine et sa casquette. Cette barbarie n'a pas besoin de commentaire. A l'heure où nous écrivons, le malheureux enfant a le nez, les oreilles et l'orteil gauche gelés. »

Vingt-quatre heures après :

« — Nous avions été induits en erreur : le digne et respectable Labadens s'est conduit, dans cette circonstance délicate, avec autant de courtoisie que de convenance. Sachant que ses autres élèves, lecteurs assidus des journaux qu'ils cachent dans leur dictionnaire grec, avaient eu vent du procès de Mme B... et se préparaient à *brimer* l'intéressant Paul Évremond, il a averti les parents et les a engagés amicalement à retirer leur enfant de chez lui et à le faire entrer, sous un nouveau nom, dans la pension Cabassol, où il ne sera pas inquiété. Il a même voulu payer un semestre d'avance, et l'élève, en sortant, a reçu vingt pots de confitures. Un pareil procédé n'a pas besoin d'éloges, etc., etc., etc. »

O Exagération! Péché mignon des journalistes! Oubli constant du vieux proverbe : « Qui veut trop prouver ne prouve rien! » Voyez plutôt cette histoire, qui décidément se confirme, de l'entrée en religion de Mlle Thuillier! On n'accusera pas ma chronique d'obstination cléricale; mais j'avoue que, en dehors de toute préoccupation religieuse, à un point de vue d'*idéalité* humaine et mondaine, cette détermination, que dis-je? cette inspiration me semble très-belle et très-bonne.

« — Nous autres comédiens, nous mourons deux fois, » a dit Mlle Contat, qui devait s'y connaître mieux que toute autre; car, plus que toute autre, elle avait vécu dans une atmosphère d'encens, de succès et d'hommages. Cette mort préventive offre bien des variantes. Si l'actrice applaudie *meurt* une première fois quand elle se retire, elle *meurt* aussi, en détail et par degrés, lorsque, ayant dépassé la quarantaine, sa jeunesse enfuie, ses illusions disparues, elle sent peu à peu l'ombre descendre sur ce monde brillant et factice qui était toute sa vie; le lustre pâlit; le fard s'écaille; la rampe ne renvoie plus que des lueurs mélancoliques; les fleurs naturelles se fanent; les fleurs artificielles tombent en poussière; les billets doux se font rares; l'artiste est encore fêtée, la femme ne l'est plus.

Le succès, s'il persiste, prend des teintes d'arrière-saison; il semble que les bravos ont des rides et que les rappels grisonnent. Il n'y a plus, dans les applaudissements, ce je ne sais quoi de passionné et de tendre où la beauté peut réclamer sa part comme le talent. Savez-vous ce qui se passe dans ces âmes délicates, dans ces organisations fines, nerveuses, surexcitées, surmenées, pendant que s'entame et se continue cette lutte contre l'invisible ennemi, le vainqueur infaillible? Contre lui les plus beaux triomphes ne peuvent être que des sursis. Que de mystérieux désespoirs! que de secrètes blessures! Un mot, un regard, un souvenir, une allusion, autant de coups de stylet ou de coups d'épingle. Et le chiffre des appointements qui diminue à mesure que le chiffre des années augmente! Et les petites amies, éditions vivantes et moqueuses de l'*Art de vérifier les dates!*

Encore un pas du temps, un de ces pas légers qui semblent courir sur le sable, et dont nous sentons les atteintes sans en avoir entendu le bruit... Tout est fini, voici le couvre-feu suprême, l'heure de la retraite... Ce n'est plus l'ombre, ce sont les ténèbres; tout est préférable à cette fatalité qui, du soir au matin, change la jeune comédienne en vieille bourgeoise... Et remarquez que je ne dis rien de ces *étoiles* éteintes qui, tombées dans le pot-au-feu, le trouvent vide, de celles qui, prises au dépourvu quand *la bise est venue,* ont à se débattre non-seulement contre le regret de leurs beaux jours et le sentiment de leur déchéance, mais contre la gêne, la détresse, les difficultés et les nécessités de la vie. Qui de nous n'en a rencontré, de ces victimes de l'imprévoyance? Et qui de vous, en lisant cette page, ne sera tenté de murmurer des noms célèbres encore ou à peine oubliés?

C'est alors que Dieu offre un refuge, et si celle dont je parle a gardé, dans cette transition progressive ou subite de la lumière à la nuit, toutes ses distinctions de femme et d'artiste, si son âme a encore cette soif d'idéal qu'elle ne peut plus étancher aux sources terrestres, je dis hardiment qu'elle fait bien de s'enfuir vers cet asile comme un oiseau blessé retourne à son nid. Les mystiques tendresses pourront seules la dédommager des ivresses perdues. Autant je trouve le couvent cruel quand il dérobe la jeune fille aux chastes joies de ce monde, lorsqu'il coupe court aux émotions de la fiancée, aux espérances de la femme, aux félicités de la mère, autant il me paraît bienfaisant et balsamique quand il ravive une âme morte et donne la sensation de l'infini à celle pour qui tout allait finir.

Voilà mon opinion bien sincère; à présent, vous croyez peut-être que je m'étonne que quelques-uns de mes confrères aient soutenu la thèse opposée? Oh! que non pas! Rien ne porte à l'exagération et au paradoxe comme le paradoxe et l'exagération bruyamment arborés dans le camp contraire. Je conçois que des hommes d'esprit se déchaînent contre le couvent, qu'ils déplorent la métamorphose d'une actrice en carmélite, lorsqu'un autre homme d'esprit glorifie ces insectes sans lesquels M. Vicat ne serait pas un bienfaiteur de l'humanité. Insecticide point ne seras! Tel serait désormais le onzième commandement de Dieu, d'après M. Louis Veuillot, qui a cependant cent fois trop de talent pour qu'il lui soit nécessaire de posséder un chien et de couper sa queue. La malpropreté en matière de religion, quel beau pendant au fameux livre de l'abbé de Lamennais! Après l'apothéose des poux, il faut tirer l'échelle et charger Louis XVIII de répondre à M. Veuillot.

Ce roi bel-esprit, dans les loisirs que lui laissaient la Charte, les Chambres, ses ennemis et ses amis, ne détestait pas de cultiver le calembour. Il demanda un jour à M. Decazes :

— Savez-vous de quelle secte sont les puces?

— Non, Sire.

— De la secte d'Épicure (des piqûres).

Piqué au jeu — c'était le cas, — le courtisan répondit :

— Votre Majesté veut-elle daigner me permettre d'avoir l'honneur de lui demander de quelle secte sont les poux?

— Oui, mon cher Decazes!

— De la secte d'Épictète (des pique-têtes).

Donc, les puces et les poux sont païens, donc, en faisant leur éloge, M. Veuillot veut nous ramener au paganisme!!

A. DE PONTMARTIN

BULLETIN

Le convoi apportant les cendres de l'empereur Maximilien est arrivé à Vienne le 18 janvier, à huit heures du soir.

Le cercueil a été porté de la gare du chemin de fer à la chapelle particulière de la cour, escorté pendant tout le trajet par la livrée impériale portant des flambeaux. Là il a été gardé pendant la nuit par des détachements de la garde allemande et de la gendarmerie de la cour. Le clergé de la cour a veillé en récitant des prières toute la nuit.

Le lendemain, le cercueil a été transporté à l'église paroissiale de la cour, où il fut placé sur un riche catafalque orné de tous les insignes de l'illustre défunt, et il est resté exposé jusqu'à deux heures de l'après-midi; ensuite a eu lieu son transfert à l'église voisine des Capucins, qui renferme les tombeaux de la famille impériale d'Autriche.

L'empereur, l'impératrice, les archiducs et les archiduchesses présents à Vienne assistaient à l'absoute, dans une tribune réservée.

Le pape vient d'envoyer à S. M. la reine d'Espagne la Rose d'or qu'il bénit chaque année et qu'il offre à l'un des souverains de la chrétienté, en témoignage de ses sentiments de dévouement pour le saint-siége. La Rose d'or, si nous ne faisons erreur, avait été remise, l'année dernière, à S. M. l'Impératrice des Français. La tradition séculaire ne permettant pas que ce pieux souvenir fût adressé deux ans de suite à la même tête couronnée, S. S. Pie IX a voulu, assure-t-on, bénir une épée qu'il destine à l'empereur Napoléon.

La semaine dernière, S. M. l'Impératrice a été passer un jour à Rennes, pour rendre visite à Mme la princesse Baciocchi qui s'était fracturé la jambe en descendant de voiture. Le docteur Nélaton, qui s'était rendu auprès de la princesse par ordre de l'Empereur, a pu réduire très-heureusement

re, et l'état de Son Altesse est aussi satisfaisant que le.

di dernier, 21 janvier, jour anniversaire de la mort uis XVI, des messes funèbres ont été dites, pendant la matinée, à la chapelle expiatoire de la rue d'Anjou. and nombre de fidèles y ont assisté.

Parisiens sont, Dieu merci! délivrés de ces froids es que l'année 1868 nous avait apportés pour nos es. Mais, dans le nord de l'Europe, la température enne continue à sévir de la manière la plus rigoureuse. er du Nord et la Baltique sont encombrées par les , ni plus ni moins que s'il s'agissait de l'Océan po- et les côtes du Danemark ressemblent à celles du land. Le passage du Sund charriait de veritables ban- , de sorte que les navires qui se trouvaient dans ces s ont couru de serieux dangers et ont été forcés de er un refuge sur les côtes danoises, où ils se trouvent enant bloqués par les glaces. Il leur faut rester jus- dégel, qui se fera peut-être attendre longtemps, et a venue amène trop souvent des sinistres maritimes.

fénians continuent leurs entreprises de l'autre côte troit, et l'inquiétude de nos voisins les Anglais ne e croître et embellir. On vient d'arrêter les chefs et Lennox, qui avaient dirigé des attaques contre rs stations de police. Un procès va leur être intenté révention de crime de haute trahison. De nouvelles tions ont eu lieu également à Dublin. Les postes de s et les stations de police sont en permanence dans la e de l'Irlande. On fait comparaître et on interroge s individus suspects; mais le fantôme semble insai- e. On s'égare en recherches stériles, et les efforts vernement se bornent, la plupart du temps, à des es insignifiantes. Si, par hasard, on a pu s'emparer notabilité du parti, l'association parvient presque s à la délivrer, soit par la force, soit par la ruse. n étrange spectacle que celui offert par cette lutte nation colossalement puissante contre une conspira- ysterieuse.

Charles Blanc, ancien directeur des beaux-arts, a candidature comme membre libre de l'Académie des arts, pour le fauteuil vacant par suite du décès de stner, auteur de remarquables travaux sur la musique. rles Blanc est un des rares critiques dont le nom fait é en matière d'art. Une sûreté de goût magistrale, périence acquise par des études incessantes, le senti- ntime du but élevé qu'il poursuit : telles sont les pré- s qualités que l'on est certain de trouver dans les eux ouvrages de M. Charles Blanc, et les artistes, non que les amateurs éclairés, s'accordent à reconnaître rvices considérables qu'il a rendus aux arts, en ce où le culte du Beau a ses tristes defaillances comme s autres cultes. N'oublions pas de rappeler que son livre, *la Grammaire des arts du dessin*, est de- lassique en quelques semaines, et que, parmi tous les es contemporains, cette utile et importante publica- été seule proposée pour le grand prix national de francs. Dans l'intérêt même de l'Académie des beaux- ous espérons qu'elle s'empressera d'ouvrir ses portes ndidat de cette valeur.

uste en terre cuite, de Benivieni, dont l'attribution à ste du commencement de la Renaissance est en ce t contestée, restera au Louvre jusqu'à ce qu'une en- it établi son origine.

ait que diverses attestations ont allégué que M. le ndant des beaux-arts, en faisant cette acquisition, é induit en erreur; on désignait en même temps auteur de cette œuvre remarquable un artiste con- ain de Florence, M. Batianini.

comte de Nieuwerkerke, assure-t-on, a fait proposer uaire d'exécuter une œuvre sinon semblable, du égale, pour le même prix de 15,000 francs.

artie est belle pour M. Batianini : c'est tout simple- célébrité que lui offre M. le surintendant des beaux-

l-Bey, ce fastueux musulman dont le monde des clubs bois de Boulogne s'est fort occupé l'an passé, s'est à vendre sa galerie de peinture, pour des raisons ous n'avons pas à nous occuper. Cette vente a été nement pour les amateurs et les marchands de ta- car parmi les cent neuf numéros qui composaient ie vendue, figuraient plusieurs œuvres magnifiques les signatures des plus celèbres artistes de notre .

les prix auxquels sont arrivées les principales en- : *Le Passage du gué*, de Fromentin, 23,000 francs; *des châtaigniers*, de Théodore Rousseau, 27,100 *l'Atelier de poterie*, de Decamps, 11,600 francs; *la au marais*, du même, 8,000 francs; *le Hallali de ils*, de Courbet. 4,000 francs; *le Message*, de Leys, ancs; *le Massacre de l'Évêque de Liége*, d'Eugene ix, 46,000 francs; *le Tasse dans la prison des fous*, ne, 16,500 francs; *l'Abreuvoir*, du même, 15,000 *le Bain turc*, d'Ingres, 20,000 francs; *les Amateurs nture*, de Meissonier, 31,800 francs; *le Joueur de* , du même, 16,000 francs; *le Marchand d'habits*, de , 21,000 francs; *Louis XIV et Molière*, du même, francs; *un Pâturage normand*, de Troyon, 6,500 une statue en marbre, de Clesinger, 17,000 francs; .

rois vacations de la vente ont produit 662,300 francs. par ces chiffres que l'art n'est pas autant dans le e que les barbouilleurs voudraient le faire croire. tout simplement d'avoir du talent.

M. Guizot est de retour à Paris, venant du Val-Richer. Il apporte le troisième volume de ses *Méditations religieuses*.

La ville de Vienne, où est né François Ponsard, se prépare à élever un monument à la mémoire de l'illustre auteur de *l'Honneur et l'Argent* et du *Lion amoureux*. A la tête du comité, qui s'est formé à Paris pour recueillir les souscriptions, figure le prince Napoléon, en qualité de président. Le comité se compose de MM. Émile Augier, Camille Doucet, Meissonier, Moreau-Chaslon, Jules Sandeau et Viollet-le-Duc.

L'ambassade japonaise qui avait amené le jeune frère du taïcoun s'est embarquée à Marseille, pour retourner à Yeddo. Il faut donc nous attendre à voir paraître prochainement de nouveaux ambassadeurs; car ces honorables diplomates de l'extrême Orient, — tout le monde a pu le remarquer, — ne font qu'aller et venir depuis quelques années.

Th. de Langeac.

LA JEUNESSE D'UN PARIA

FRAGMENTS INÉDITS

Par H. DE BALZAC

(Suite[1].)

En ce moment, Marguerite jeta un faible cri. Je la regardai, elle était devenue aussi rouge qu'une cerise.

Son père, arrivé là comme par sortilége, venait à nous. Je me retirai précipitamment et je m'en allai par un étroit sentier pratiqué entre deux charmilles. Quand je crus être en sûreté, je m'arrêtai. et j'entendis, grâce à la force de la voix, les paroles suivantes :

— Voilà du propre, Marguerite ! oser venir au parc pour y voir Henri. Qu'avez-vous donc de si secret à vous dire que vous craigniez moins le public que ma maison ?... Aux termes où nous en sommes, vous savez bien que vous ne devez recevoir les visites de ce jeune homme que chez moi ! Est-ce décent à vous de vous montrer avec lui ? Êtes-vous une grande dame pour vous conduire ainsi sans pudeur ?... Que cela ne vous arrive plus. Quand vous serez femme, vous agirez comme vous l'entendrez ; mais tant que vous serez fille, apprenez à obéir à votre père !... Allons, marchons... Vous savez bien à quoi vous m'exposez en me contraignant à venir vous chercher ici !...

A peine avait-il prononcé ces mots qui rendirent Marguerite pâle, car c'était peut-être la première fois que son père avait occasion de la gronder, qu'un gardien des bosquets, vêtu de la livrée du roi et portant à la main une canne dont la poignée était d'argent, arriva jusqu'au père de Marguerite et lui dit d'une voix brutale :

— Que faites-vous ici ?...

Il acheva même sa phrase par un gros juron.

— Vous savez bien, ajouta-t-il, qu'il vous est interdit d'entrer dans les jardins du roi... Je vais prévenir le gouverneur du château, qui parlera de vous au grand prévôt...

Le bonhomme pâlit et regarda sa fille. Puis, tirant sa bourse, il la présenta en cachette au gardien, qui la prit, et alors ce cerbère se radoucit; car il dit d'une voix moins irritée :

— Que je vous reprenne encore une fois ici, et il vous en cuira !... Allons, qu'on détale !... Marche, toi et ta fille !

Je regardai Marguerite jusqu'à ce que je la perdisse de vue. Elle donnait le bras à son père, et deux fois elle tourna la tête pour me voir. Dans le lointain, sa taille indistincte, sa démarche, sa coiffure, toute sa personne me produisirent une émotion indéfinissable. Il y avait de la tristesse dans ses mouvements. Bientôt je ne la vis plus que comme un point en haut de l'allée par laquelle elle s'en allait, et puis... elle disparut tout à fait. Je regardai la trace de ses pieds, je revins m'asseoir sur le banc, je contemplai l'eau claire du grand canal..., et je n'osais penser au lendemain.

De combien d'impressions et de souvenirs cette heure n'a-t-elle pas été la source pendant le reste de ma vie !...

II.

L'espèce de résolution que Marguerite venait de me montrer, sa mélancolie calme et vraie, agirent à un tel point sur moi pendant le chemin, que l'idée de résister à mon père ne m'effraya plus.

En galopant sur la route, mes réflexions prirent de la force les unes par les autres, comme si le mouvement du cheval et mon agitation corporelle eussent contribué à me donner de l'énergie. Je pensais que mon père pouvait bien exercer sa profession jusqu'à ce que mon frère Jacques fût en âge de lui succéder : il s'agissait de ma vie et de mon bonheur, et comme la bonté de mon père était aussi grande que sa violence, je m'attendais bien à exciter une terrible tempête; mais après le premier moment de sa colère, je pressentais en quelque sorte la réussite des arrangements de famille que je faisais à moi tout seul.

Je me souviens d'avoir parlé depuis Sèvres jusqu'à ....., comme si j'étais devant mon père. Il avait eu besoin de se faire un point d'honneur de sa profession pour ne pas se mésestimer lui-même, et j'avais bien deviné, aussitôt que j'eus réfléchi à notre position, que le point d'honneur était en lui l'endroit sensible, et alors je commençais, pour éviter de le choquer et de commettre en quelque sorte un parricide moral, par lui dire que depuis mon enfance j'étais accoutumé à l'idée de lui succéder, que je n'aurais jamais eu l'audace de résister à ses volontés, mais que Marguerite, de qui dépendait ma vie et mon bonheur, préférait la mort à notre union si je continuais, etc.

J'étais si éloquent tout seul, que je ne désespérai de rien.

Mais il était nuit quand j'arrivai à Paris; alors je me couchai sans voir mon père. Je rêvai beaucoup de Marguerite : nous étions mariés et heureux, car j'avais réussi à la convaincre de la nécessité à laquelle je devais me soumettre. Ce songe me parut de bon augure.

Le matin, mon père entra dans ma chambre : il se frottait les mains en signe de contentement, et il me dit avec une sorte de gaieté :

— Eh bien, Henri, debout, mon garçon; levez-vous, paresseux; allez chez votre barbier et revenez promptement, car nous dinerons de bonne heure, afin que votre travail ne trouble pas votre digestion. C'est aujourd'hui que vous commencez. J'espère que vous me ferez honneur et que vous serez digne de votre maître.

A ces mots, je me levai et je trouvai en moi un courage que je ne me connaissais pas et des idées tout autres que celles dont j'avais médité l'expression la veille, et je peignis la répugnance de Marguerite. Le souvenir de son geste, en me montrant le canal, m'arracha des larmes, et je dis à mon père qu'il s'agissait de la vie de ses deux enfants...

Il me regarda fixement, et ce regard me fit trembler : il était immobile et muet. Ses yeux avaient peint tant d'émotion, que je ne pouvais pas deviner sa réponse.

— Henri, me répondit-il, s'il dépendait de moi de changer votre destinée..., je n'hésiterais pas...

Ces paroles, prononcées d'une voix douce, calmèrent aussitôt la fougue de mon cœur. Cette bonté inattendue me surprit.

— Marguerite ne vous aime pas...

Je fis un signe d'incrédulité.

— Non, elle ne vous aime pas. Qu'est-ce que c'est qu'un amour semblable?... Une répugnance le détruit. Elle veut donc être princesse? Enfantillage! Cependant, je consentirais à tout... pour votre bonheur. Mais, mon fils, comment vous y prendrez-vous avec le parlement?

— Le parlement, mon père?... dis-je tout hébété.

— Oui, reprit-il en tirant un parchemin de sa poche, car voilà votre commission, scellée et signée. M. Du Tillet, greffier du parlement, l'a envoyée hier au soir, pendant que vous étiez à Versailles...

J'éprouvai une angoisse indéfinissable. Je sentis une convulsion intérieure assez semblable à celle de la peur, et je restai muet, immobile, les yeux attachés sur le parchemin.

— Comment voulez-vous faire? me demanda-t-il. Vous êtes revêtu du pouvoir pour toute votre vie. C'est comme la royauté et la prêtrise, l'on ne peut plus s'en dépouiller. C'est vous aujourd'hui qui êtes *M. de Paris*, et, moi, je ne suis plus rien.

Je m'assis en silence, car alors il me sembla que mes os s'amollissaient et que mon sang s'évaporait. Devant cette nécessité, je me résignai et j'embrassai mon père.

— Bien, mon fils, me dit-il en me serrant la main. Ah çà! mon enfant, ne mettez plus de poudre. Tant que, pour vous livrer à vos plaisirs, vous vous êtes déguisé, je n'ai rien dit. Aujourd'hui, Henri, vous enfreindriez la loi. J'ai pu souffrir que vous oubliassiez que j'étais votre père; mais, maintenant, n'oubliez pas qui vous êtes...

Il me regarda fixement, comme pour ajouter à la force de ses paroles, et il me laissa, après m'avoir remis le terrible parchemin.

Je sortis et je me dirigeai vers une boutique de perruquier où j'avais l'habitude d'aller me faire accommoder. Elle était dans un autre quartier que le nôtre, et il est facile de com-

1. Voir les numéros 678 et 679



VUE DES COTES D'ABYSSINIE, EN FACE DU DÉTROIT DE BAB-EL-MANDEB, d'après un croquis communiqué. — Voir page 59.



INTERROGATOIRE DES PRISONNIERS FENIANS, A DUBLIN, dessin de notre correspondant. — Voir le Bulletin.



LA GALERIE VICTOR-EMMANUEL, A MILAN, d'après une photographie. — Voir page 59.

ndre la raison qui, jusqu'alors, m'avait déterminé à agir ai.

Cette boutique était située rue Saint-Denis, un peu après oin de la rue des Lombards, du côté du Châtelet. Le ruquier nommé Vimontel, auquel elle appartenait, issait d'une grande renommée ; mais il était soupçonné faire plus d'un commerce

La vieille maison de bois qu'il tenait à cens de l'archevêché se prêtait merveilleusement bien aux mystères de ses trafics avec les gens de qualité. Le petit bouge bâti sur la rue Saint-Denis ne se composait que de la boutique, d'un étage au-dessus et d'un grenier triangulaire, qui s'avançait de manière à garantir de la pluie le seuil de la porte. Vimontel, sa femme et ses apprentis demeuraient là.

Mais derrière ce logis assez profond était une petite cour sur laquelle l'arrière-boutique avait une issue.

Au fond de cette cour obscure, où le soleil ne pénétrait jamais, il existait un petit corps de logis également en bois. On montait dans les chambres par des galeries et par des escaliers extérieurs aussi noirs que la tête d'un nègre. Les poutres saillantes, les rampes et les portes étaient ornées de

figures hideuses qui faisaient peur aux petits enfants. Or, cette petite cour et ce bâtiment antique avaient une porte qui ouvrait sur la rue des Lombards.

Souvent, quand j'étais encore coquebin[1], je voyais les seigneurs, qui arrivaient se faire accommoder chez Vimontel, s'en aller par l'arrière-boutique et ne plus revenir. Puis, par la petite porte de la rue des Lombards, je voyais entrer force chaises à porteurs soigneusement fermées. Je me doutai bientôt d'où provenait la grande vogue et renommée de ce Vimontel. Je fus peu soigneux de profiter des occasions que j'aurais pu trouver de plaire à quelque haute dame en la surprenant. D'abord je fus longtemps heureux avec la Gogo; et, depuis notre séparation singulière, j'aimais Marguerite.

Mais je négligeai d'autant plus de m'initier dans les mystères de la petite porte de la rue des Lombards, qu'il était question de choses affreuses. On racontait des horreurs de M. le marquis de Seignelay, fils de M. de Colbert, et il s'en était fallu de bien peu que Vimontel passât par les mains de mon père. La protection secrète de quelques personnages le sauvait des dangers où l'entraînaient sa complicité forcée dans les crimes des gens de cour.

Le hasard voulut qu'en passant par la rue des Lombards, je fisse attention à la porte mystérieuse de Vimontel. Je m'aperçus qu'elle était entre-bâillée. Alors, plus par curiosité de jeune homme que par divertissement, je m'aventurai à travers un passage et je parvins dans l'arrière-boutique, où je ne trouvai personne. Vimontel et sa femme étaient tous deux occupés; car il y avait chez eux une grande affluence de monde. J'allais entrer quand j'entendis une conversation qui roulait évidemment sur moi, et, assez curieux de savoir ce qu'on en disait, je restai immobile.

Comme je regardais à travers le vitrage, il se fit derrière moi un bruit assez semblable à celui que produit une femme en marchant. La porte secrète de la rue des Lombards s'était fermée violemment, et le frôlement d'une robe retentit dans le silence. Alors, je tournai la tête assez vivement, mais pas encore assez pour pouvoir examiner la leste inconnue. La soie d'une robe verte criait et flottait dans l'escalier qui conduisait aux chambres d'en haut. A travers les gros barreaux ronds de cette vis antique, j'aperçus des pieds mignons que j'avais trop bien admirés la veille pour ne pas être persuadé que l'inconnue devait être Marguerite. L'étoffe de la robe était celle de son ajustement des fêtes.

Mon sang bouillonna tout à coup, et je m'assis dans un coin obscur, décidé à découvrir ce mystère. Je crus entendre la personne entrer dans la soupente qui formait comme un entresol au-dessus de l'arrière-boutique. Bientôt l'inconnue se moucha, soupira, pleura, marcha, alla ouvrir la croisée du côté de la cour et revint s'asseoir.

— Il y aura une exécution ce soir, à quatre heures..., disait un marchand qui achevait de s'habiller. Les fenêtres seront chères à la Grève, car le brigand qui doit être rompu a fait assez de crimes pour que sa mort excite la curiosité.

— On a été bien longtemps avant de le prendre, s'écria Vimontel. Ça n'est pas pour rire que ses compagnons les marchands et la maréchaussée le nommaient Bat-la-route. Était-il agile, le sacripant!

— A propos, demanda un gentilhomme, a-t-on pu le faire parler?... A-t-il dénoncé ses camarades?...

— Bah! les juges y ont perdu leur latin, dit Vimontel.

— Tout n'est pas encore fini! répliqua un petit homme noir.

Ce personnage attira l'attention par la manière dont il prononça ces paroles. Il tranchait de l'important et paraissait jouir dans le quartier d'une certaine considération que lui avait acquise je ne sais quel emploi. Je l'avais vu quelquefois venir au Châtelet.

— Si vous saviez, ajouta-t-il, comme ces gens-là changent d'idées quand ils voient l'échafaud et les frères de la Merci! Et puis je gage qu'il subira encore ce matin la question extraordinaire!...

— Ah çà! disait dans un coin la mère Vimontel, voilà cinq à six jours que je ne vois plus venir mon gentil petit brun, ce jeune homme de bonne mine. Il se sera battu en duel, ou il se sera envolé avec quelque belle dame au fond d'une province!... Il m'avait l'air d'un fier dénicheur de linottes... Jean, ôte donc son peignoir de la case n° 123. Nous donnerons ce numéro-là à M. Verprin.

M. Verprin était le négociant, moitié juif, moitié lombard, moitié arabe et un peu usurier, qui avait parlé le premier de la cherté des croisées.

— Bien obligé, mère Vimontel, dit-il à la femme du perruquier. Je m'en vais; car j'ai acheté un assez grand nombre de fenêtres, et il faut penser à ses petites affaires. Le cours est déjà à six livres la place. Si quelqu'un ici en voulait, je pourrais... Croyez-vous, dit-il tout bas au petit homme noir, qu'il y aura beaucoup de monde?

— Ah! s'il y aura du monde!... Les toits crèveront peut-être, car l'exécution sera faite par le fils du bourreau!... répondit le damné bavard; un beau jeune homme pour qui la Gogo s'est, dit-on, jetée dans un puits.

— La Gogo! reprit le gentilhomme comme s'il recevait un coup.

— Bah! ce sont des menteries; je sais que le fils de l'exécuteur ne prend pas l'état de son père!... s'écria la Vimontel avec une chaleur qui excita ma curiosité.

— Voilà du plaisant, reprit le petit homme; j'ai rencontré hier l'huissier qui lui portait l'ordonnance de nomination.

Ces mots retentirent dans la boutique et dominèrent le brouhaha produit par les conversations des gens groupés qui attendaient leur tour. Alors, l'inconnue marcha précipitamment dans la soupente et arriva près de la fenêtre qui donnait sur la boutique. Saisissant cette occasion d'éclaircir mes soupçons, j'entrai brusquement dans la salle et je levai le nez, mais, au bruit que je fis, l'inconnue se rejeta probablement en arrière avec précipitation, car je ne pus apercevoir tout au plus que le haut de sa coiffure, et... c'était la fontange habituelle de Marguerite.

— Ah! vous voilà, coureur! me dit la Vimontel. Ah! venez çà, mon amoureux. — Eh! qu'a-t-il donc? s'est-il battu?... Il est plus blanc que de l'eau de savon.. — Est-il sombre ce matin!

— Mais, par où donc êtes-vous entré? me demanda-t-elle à voix basse.

Je clignai des yeux de manière à éveiller sa curiosité; puis, lui saisissant le bras, je l'entraînai dans l'arrière-boutique.

— Dites donc, la mère, vous avez des linottes coiffées là-haut?

— Non, non, mon fils, répondit-elle d'un air mystérieux. Il n'y a que ma nièce qui vient d'arriver ce matin.

— Elle est donc de Versailles, votre nièce?

La Vimontel pâlit à cette question; mais, grâce à l'obscurité de la boutique, elle put me cacher son trouble et me répondit :

— Est-ce que je sais d'où elle vient? Demander à une jeune fille d'où elle arrive, autant vouloir apprendre où va l'hirondelle.

— Je vais monter la voir, lui dis-je.

— Halte-là!... répliqua la vieille en se mettant entre moi et l'escalier. Mon cher seigneur, ma nièce est une fille sage et vertueuse... impossible! Demandez-moi plutôt une marquise, une femme de la cour! mais ma nièce!... elle vous tuerait.

A ces mots, j'entendis pousser les verrous de la porte de la soupente, et je compris que, quand même ce serait Marguerite, elle avait résolu de ne pas me voir.

— Allons, ma chère tante, dis-je en feignant de rire, accommodez-moi promptement, et faites-moi passer avant les autres, car je suis pressé. Vous alléguerez que je suis votre neveu.

Je rentrai et j'allai m'asseoir sur une chaise que je tournai vers le vitrage de l'arrière-boutique au lieu de me mettre au jour.

— Quelle drôle d'idée! s'écria la femme du perruquier.

Les rideaux de siamoise qui garnissaient les carreaux de la soupente se fermèrent.

— C'est Marguerite! m'écriai-je.

Je sentis la main de la maîtresse du logis trembler, et je la regardai de manière à la faire trembler; car je soupçonnais quelque mystère infâme.

— Ne nous perdez pas! me dit-elle à l'oreille. Si l'on savait que ma sœur est la femme de M. de Versailles, nous serions ruinés...

Ces mots me rassurèrent.

— Mais comment Marguerite se trouve-t-elle ici?...

— Je ne sais, me répondit la Vimontel.

Malgré l'air assuré avec lequel elle prononça ces paroles, elle se mit à me regarder avec trop d'intérêt et de curiosité pour que je ne crusse pas que Marguerite lui avait fait quelque confidence.

H. DE BALZAC.

(La suite au prochain numéro.)



1. *Coquebin* est une vieille expression qui servait jadis à désigner un jeune homme qui ne connaissait ni les femmes ni le monde. (*Note des* [illegible])

LES CARRIÈRES D'AMÉRIQUE

Il ne se passe guère de semaine sans que les journ judiciaires aient à enregistrer une descente de la po dans les carrières d'Amérique, et jamais ces expédition restent sans résultat. Les agents de l'autorité sont cert de trouver au gîte une certaine quantité de ce triste gi humain que réclament la police correctionnelle et la C d'assises. La capture se compose ordinairement de dix quinze individus; parfois elle atteint le chiffre de trent même de quarante. Chose étrange! les hôtes de parages savent parfaitement le sort qui les attend jour ou l'autre, un peu plus tard, un peu plus ils seront fatalement arrêtés. Ils retournent pourtant, une insouciance sans égale, au rendez-vous tradition La douce température qui règne autour des fours à plâ où le feu a flambé tout le jour, exerce sur ces indivi une fascination irrésistible.

On sait que les fours à plâtre dits des Buttes-Chaum sont construits dans les flancs de ces carrières. Pendan jour, elles sont occupées par d'honnêtes ouvriers; m à l'abri des ombres de la nuit, une tribu de nom parisiens, tribu étrange, audacieuse, formée des élém les plus discordants, vient s'y installer sans façon po souper et y dormir. On y trouve des repris de justice majorité; il y a des vieillards à longues barbes blanches, triarches du crime et du délit, prodiguant les leçons de expérience à des jeunes gens, presque des enfants, brûlent de marcher sur les traces de ces nestors déguenil On y arrête parfois aussi des apprentis, réfractaires de telier, que des bouffées de paresse ont jetés dans le va bondage, et qu'une verte réprimande suffira pour faire trer dans le droit chemin.

Quand la police fait son apparition dans les carri d'Amérique, presque toujours elle trouve les naturels oc pés à banqueter. Étrange repas s'il en fut, et dont les sards du vol aux étalages fournit généralement les élém disparates! On consomme force sardines à l'huile en vid des cruchons de curaçao; on engloutit du lard cru, pruneaux, des pavés de pain d'épice, en buvant du kir de l'absinthe et des vins de toutes sortes. C'est inouï ce l'estomac d'un réfractaire peut absorber à la fois. On a des habitués des carrières pousser l'audace au point d' porter un mouton tout entier, le dépecer, le faire cuire le consommer sur place. Mais ceux-là étaient des raffi de véritables sybarites.

En général, les vagabonds que l'on arrête dans les rières d'Amérique n'opposent aucune résistance aux ag de l'autorité. Cependant, on cite quelques circonstances se trouvant en force, ils ont fait mine de jeter leurs ad saires naturels dans les fours. Ces velléités de rebell n'ont jamais pris des proportions sérieuses.

Les maîtres plâtriers voient avec plaisir les efforts qu police multiplie pour les débarrasser de leurs inquiét locataires; car ces invasions nocturnes ne laissent pas de devenir souvent onéreuses, surtout quand un soup de dénonciation plane sur un des propriétaires de fo Ainsi, en une nuit et dans une seule carrière, ils ont b pour six cents francs de bois. Quelquefois même les vriers auxquels on adresse des menaces sinistres, n'o plus aller travailler aux fours de peur d'être maltraités.

On voit que, malgré les boulevards, les squares, les molitions, les reconstructions, les nivellements, le gaz, égouts, le macadam et les mille splendeurs du Paris n veau, il y a encore aux portes de notre grande ville q ques coins curieux où les romanciers pourraient aller ch cher l'étrange et l'imprévu. Eugène Sue ne placerait p dans les ruelles de la Cité le premier chapitre des *Myst de Paris*, mais il se rabattrait peut-être sur les carriè d'Amérique.

H. VERNOY.

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite[1].)

LA MAISON DE PILATE.

L'embaumement pratiqué avec art, lui laissait de loin tou les apparences de la vie. A certains jeux de lumière, la sua beauté de ses traits semblait sourire. A cet instant surto l'illusion était complète.

Vincent se tenait debout et découvert à la tête du lit. pied, Inez était agenouillée

C'était pour contempler ce tableau que don Hernan Moncade venait de s'arrêter.

Aïdda le regardait aussi, mais d'un œil indigné, car po elle, c'était la dernière des profanations.

— Voici douze ans, jour pour jour, dit-elle, le père cette fille renvoya l'héritière de Moncade déshonorée!...

Le vieillard rendit un sourd gémissement.

Ma haine! ma haine! murmura-t-il avec une angois étrange : un Espagnol doit se venger!...

Enfin, s'écria l'Africaine; voici le cri d'un cœur de g tilhomme!...

1. Voir les numéros 583 à 679

4

Inez venait de se relever, après avoir baisé, comme elle l'avait dit, les pieds et les mains de la morte. Elle se retourna lentement vers l'intérieur de la chambre.

Son visage était en pleine lumière. Tout martyr a son auréole. Il y avait autour de son front charmant dans sa pâleur comme un cercle de rayons.

Elle aussi souriait; son sourire serrait le cœur.

— Don Vincent de Moncade, dit-elle avec la mélancolique sérénité des belles morts, je vous ai aimé par-dessus tout en ce monde. Vous m'avez fait bien du mal, à moi, pauvre jeune fille innocente et heureuse... Pour tout le mal que vous m'avait fait, promettez-vous de m'accorder un don?

— Je le promets, répondit le second marquis de Pescaire, les yeux baissés, mais la tête haute.

Un amer sarcasme allait tomber des lèvres d'Aïdda : ce fut don Hernan qui lui imposa silence.

— Don Vincent de Moncade, poursuivit Inez, je vous pardonne, et je prie Dieu qu'il vous octroie une compagne digne de vous... Le don que je reclame de votre honneur, le voici : Vous ne me défendrez ni par votre main ni par votre épée, à cette heure de vengeance.

La poitrine du jeune cavalier rendit un long gémissement.

— Tu as promis, Moncade! s'écria l'Africaine.

Et don Hernan, comme un écho inerte et sourd, répéta :

— Moncade, tu as promis!

Don Vincent fit un pas vers Inez. Il chancelait comme un homme ivre.

— J'ai promis, râla-t-il; mais je l'aime!... Mais tout ceci est extravagant et impie... Ne voyez-vous pas que la tête de cette enfant est perdue!...

— Tais-toi, Moncade! ordonna Inez; j'ai ma raison.

— Dieu vivant! s'écria le vieillard dont le visage de marbre reprenait vie; elle a raison; tais-toi!

Tout le sang de l'Africaine était à ses tempes. Elle attendait comme le tigre attend sa proie.

Et dans sa gorge haletante ce mot grondait :

— Il l'aime!

Don Hernan et Inez se regardaient fixement.

Don Vincent, défaillait, s'appuyant à la colonne du lit.

Inez et don Hernan se prirent à marcher l'un vers l'autre d'un pas égal et lent.

Ainsi allaient ces champions du jugement de Dieu dans le champ clos, calmes et fiers tous deux, et la main sur leur épée.

C'était aussi un jugement de Dieu, mais l'arme était bien autrement terrible que l'epee!

Le vieillard s'arrêta le premier. Il était en proie à un trouble extraordinaire, à un trouble poignant et trop violent pour sa nature, que le chagrin encore plus que le temps avait usée et minée.

Vous avez rencontré, dans les futaies séculaires, de ces chênes droits et fiers qui portent haut le restant de leurs feuillées. Chaque printemps met encore à leur cime une couronne de verdure; leur tête domine noblement les jeunes arbres voisins qui grandissent alentour. Mais ils n'ont plus de moelle; le tronc est creux; c'est par l'écorce que la sève monte; ils sont malades au cœur, ces géants de la forêt!

Ils sont robustes. Le tronc a résisté aux tempêtes; les racines, promenant sous la terre leurs chevelures d'attaches solides, soutiendraient un temple. Mais il est un endroit à quelques pieds du sol où la gangrène gagne, gagne, attaquant l'écorce vive.

Au premier coup de vent le géant tombera.

Don Hernan de Moncade fit un geste qui ressemblait à une prière, pour empêcher Inez de s'approcher davantage. Comme Inez avançait toujours, il baissa les yeux et dit :

— J'ai fait un serment!... j'ai fait un serment!...

Sa voix altérée sonnait comme une plainte sourde.

— Un serment solennel et deux fois sacré! ajouta la Mauresque en scandant chaque mot avec l'énergie de sa haine.

— Seigneur, dit Inez dont le calme semblait grandir au milieu des terribles émotions de cette scène, je viens à vous pour que votre serment soit accompli.

Elle voulut mettre un genou en terre. Don Hernan recula d'un pas.

— Je vous défends de vous agenouiller devant moi! s'écria-t-il. Que voulez-vous? Pourquoi êtes-vous ici?... Saisissez-la, Vincent!... Qu'elle sorte de cette maison... et vous-même avec elle!... Allez loin! bien loin! et que Dieu vous oublie!

Son corps eut une large oscillation. Don Vincent et Aïdda s'élancèrent ensemble pour le soutenir.

Mais il se redressa, repoussant à la fois l'un et l'autre secours.

— Mon père!... mon vénéré père!... murmura Vincent; écoutez la voix de votre cœur!

— Je suis la voix de la morte! prononça durement Aïdda; elle aussi vous appelait mon père... Dieu n'oublie rien... Le serment d'un hidalgo est une chaîne de fer!

Le vieillard était immobile entre ces deux forces contraires. Il avait repris son apparente insensibilité.

— Laissez parler la fille du comte-duc! dit-il d'un ton impérieux; nos pères accordaient merci à l'ennemi qui s'agenouillait en demandant la vie.

— A genoux donc, race de traîtres! s'écria l'Africaine; voici deux parjures : le père et le fils... Mais le serment nous appartient à tous les trois... J'hérite des deux parts abandonnees, et je l'accomplirai tout entier.

Inez releva sur elle son regard éclatant de résignation et de sérénité.

— Je vous plains, femme, dit-elle; car il m'aime...

Ce fut un rugissement de lion qui sortit de la poitrine de la Mauresque.

Inez poursuivit en s'adressant au vieillard :

— Vous vous êtes mépris, seigneur; je ne m'agenouillerai pas pour demander merci. Le condamné se prosterne sous la hache; ainsi faisais-je, moi qui n'attends plus que la mort. Je venais à vous pour vous dire : Votre serment, une chaîne de fer vous garrotte et vous lie; votre serment réclame mon honneur et mon sang. Je ne puis vous apporter que ma vie, car mon honneur appartient aussi à don Vincent de Moncade, second marquis de Pescaire, votre fils. Laissez-le, cet honneur, descendre avec moi dans la tombe. Si la loi des vengeances est implacable, qu'elle soit juste... Vincent, mon bien-aimé maître, me rend cet honneur qui est à lui. La fille de Guzman est-elle assez noble pour accoler son écusson à celui de Moncade, seigneur?... Les fosses sont creusées l'une auprès de l'autre... Tuez votre seconde fille, et lavez avec son sang l'affront fait à la première; mais que ce sang soit pur, afin de laver mieux... et que votre fils, mon époux, puisse prier entre deux fosses remplies, après que votre poignard aura béni les noces vengeresses!

Elle arracha la dague qui pendait à la ceinture du vieillard, et lui en presenta la poignée de la main droite.

Elle abandonnait sa main gauche aux baisers de Vincent qui la baignait de ses larmes brûlantes.

Elle était belle, en vérité, belle comme le suprême sourire des saintes :

Aïdda, ramassée sur elle-même et souffrant tous les tourments de l'enfer, la couvait d'un regard de bête fauve.

Don Hernan de Moncade ne prit pas de suite le poignard. Il hésitait.

L'œil de Vincent dardait jusqu'à lui sa muette et ardente prière.

Sa gorge rendit un cri de profonde angoisse. Le vieillard avait enfin avancé la main et pris la poignée de la dague.

— Celle-ci a le cœur espagnol, prononça-t-il d'une voix plus vibrante et plus forte, celle-ci eût glorifié ma maison... ma noble mère l'eût regardée d'un bon œil, assise au foyer de la famille.

Il semblait qu'un flux de vigueur fût revenu en lui. Sa pose était hautaine, son œil grand ouvert, sa tête fièrement relevée.

Inez lui souriait doucement.

Dans le silence qui suivit, on n'entendit que les sanglots de Vincent et le râle qui grondait dans la gorge de l'Africaine

— Dona Inez, reprit le vieillard, j'ai compté les jours et les heures dans l'attente du moment que voici... Dieu a voulu que les désirs de l'homme fussent aveugles, dès qu'ils ne sont point inspirés par la miséricorde et l'amour... Cette heure tant souhaitée est amère et cruelle entre toutes les heures de ma vie... Cette arme brûle ma main, je ne veux pas de ma vengeance...

Il laissa tomber le poignard à ses pieds.

D'un bond de panthère, Aïdda le saisit, et, se relevant ivre de fureur, elle s'élança sur sa rivale en disant :

— La vengeance qu'on jette, je la ramasse; Blanche de Moncade, moi seule ici je me souviens de toi!

Elle frappa d'un premier coup de poignard don Vincent, qui faisait à Inez un rempart de son corps. D'un second elle cherchait le cœur d'Inez, lorsqu'une main d'acier la saisit aux cheveux.

C'était le vieux Hernan, qui lui tordit les reins d'un bras puissant et la renversa terrassée. Il la poussa du pied comme une esclave. Comme une esclave, Aïdda rampa, sombre, mais silencieuse, sous le pied qui l'écrasait.

Le couteau avait glissé sous le baudrier de don Vincent; sa poitrine n'était qu'effleurée.

Don Hernan porta la main à son cœur. Un voile sembla passer sur son regard.

— Femme, dit-il, moi seul avais le droit de punir!... Je te défends d'ouvrir la bouche... mes paroles sont comptées... ne vois-tu pas que mon heure approche!

Vincent le regarda et poussa un cri de terreur.

Debout, et droit qu'il etait, quelque chose de funèbre planait autour de lui. Sa face était decomposée; un rayon vitreux remplaçait son regard.

— Où es-tu, Vincent? reprit-il; je ne te vois plus.

La main du jeune marquis tressaillit douloureusement en touchant sa main froide.

Don Hernan s'appuya sur lui.

— Conduis-moi vers ma fille, ordonna-t-il.

Il alla jusqu'au lit; mais Vincent fut obligé de relever la tête de la morte pour que don Hernan, dont tout le corps était rigide, pût deposer un baiser sur son front.

— Je te voyais, mon enfant chérie, dit-il tout bas. C'est toi qui murmurais à mon oreille : « Ne me venge pas! ne me venge pas! »

— Restez tous auprès de moi, s'interrompit-il à voix basse; pas de médecin... un prêtre pour aider mon âme à se détacher de mon corps... J'ai vu mourir mon père; il souriait, c'était un chrétien... J'ai reçu le dernier soupir de ma mère; elle priait pour nous, c'était une sainte... Moi, j'ai le cœur triste et je ne peux pas pardonner.

Sa voix allait faiblissant. Il appela.

— Vincent de Moncade!

— Me voici, mon père, répondit le jeune marquis; votre main est dans les miennes.

— Don Vincent, répéta le vieillard, mon serment meurt avec moi; je vous relève de votre promesse... Pour ce qui regarde l'avenir, faites selon votre foi... Dona Inez est digne de vous, et notre Cid épousa Chimène...

Il sentit une lèvre sur sa main.

— Est-ce toi, Aïdda? demanda-t-il.

— Seigneur, répondit la Mauresque, la fille du comte-duc est entre moi et mon maître mourant.. mon maître qui m'a frappée et foulée aux pieds pour la fille du comte-duc!

Don Hernan retira sa main et poussa un long soupir.

— La fille du comte-duc! répéta-t-il, Blanche!... Viens-tu me chercher?... Oh! tu descends du ciel pour prendre mon âme... Nous aurons deux tombes voisines... C'était pour moi qu'on fouillait hier la terre des caveaux.

— Mon père, pardonnez, au nom de Dieu! supplia Vincent.

Et une autre voix, douce comme celle des anges :

— Pardonnez, pardonnez, mon noble père!...

Don Hernan s'affaissa dans les bras de son fils.

— Blanche!... dit-il encore, c'est toi qui as prononcé ce mot *pardonnez!...*

Sa poitrine eut une courte convulsion.

Il y avait trois visages penchés avidement au-dessus du sien pour guetter sa dernière parole.

Ce fut comme un souffle exhalé.

— Mon Dieu!... soyez béni... Enfant... noble enfant... je pardonne...

Les lèvres d'Inez se collèrent à sa joue.

Il ne respirait plus. On vit poindre comme un reflet de quiétude sereine parmi l'austère beauté de ses traits.

Un grand silence emplit la chambre. Vincent et Inez etaient prosternés... Ces deux visages de morts restaient tournés l'un vers l'autre, et leurs sourires immobiles se répondaient.

La voix d'Aïdda troubla ces muets recueillements.

— Moi, je ne pardonne pas! dit-elle, arrachant chaque mot de sa gorge sifflante; moi, je maudis mon maître décédé comme tu as maudit ton père vivant, Vincent de Moncade!...

Elle était debout sur le seuil; sa main brandissait le poignard de don Hernan.

— Moi, acheva-t-elle en étendant son bras armé, je vous hais maintenant d'une seule et même haine...

PAUL FÉVAL.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

Dans le prochain numéro, nous commencerons la publication de

LA MARQUISE DE CLÉROL

Par M. WILLIAM DE LA RIVE

Nous sommes certains que nos lecteurs accueilleront avec faveur ce roman nouveau, qui ne se recommande pas moins par son intérêt dramatique que par son mérite littéraire.

Immédiatement après la Marquise de Clérol, *nous donnerons la quatrième et dernière partie du* Roi des Gueux, *cette œuvre qui a sa place marquée à côté des romans les plus justement célèbres de M. Paul Féval.*

LES HIVERS RIGOUREUX

Il est, par le temps qui court, un grand nombre de personnes qui croient à une perturbation dans les saisons, à un changement dans les climats.

Les uns prétendent qu'il fait plus froid qu'au siècle dernier; les autres, au contraire, s'imaginent que les hivers étaient (même en Italie) d'une rigueur dont nous n'avons pas d'idee.

Voici un tableau publié par Arago, d'après lequel on verra que la congélation des rivières, dont parlent les anciens, n'est pas une preuve en faveur d'un changement dans le climat de l'Europe.

En 860, l'Adriatique et le Rhône se gèlent. La congélation complète du Rhône, près d'Arles ou dans tout autre point de la Provence, semble exiger (d'après les observations de 1776) un froid de 18° centigradés au moins.

En 1709, quand le golfe de Venise se gela, le thermomètre était descendu à 20 degrés au-dessous de zéro dans la ville.

En 1433, le Pô était pris depuis Crémone jusqu'à la mer. On traversait le Rhône sur la glace. Le vin se gela dans les caves (18 degrés de froid au moins).

Il en fut de même en 1246 et en 1234. Des voitures chargées traversèrent l'Adriatique sur la glace en face de Venise. Le Danube resta gelé dans toute sa largeur, en 1236, pendant un temps considérable.

Des voitures chargees traversèrent le Rhin sur la glace devant Breysach, en 1290. Le Cattégat était aussi complétement pris.

En 1305, le Rhône et toutes les rivières de France se gelent. Les voyageurs à pied et à cheval allaient sur la glace du Danemark à Lubeck et à Dantzick. Tous les fleuves d'Italie et de Provence se gelèrent en 1334. Le Rhône se gèle a Arles, en 1364, à une grande profondeur. On le traversait avec des chariots charges

Le Danube se gela dans tout son cours pendant l'hiver de 1408. La glace s'etendit sans interruption de la Norwége jusqu'au Danemark. Les voitures traversaient la Seine sur la glace.

La gelee commença à Paris le dernier de décembre 1433, et continua pendant près de trois mois. Elle recommença vers la fin de mars et dura jusqu'au 17 avril.

Cette même année, il neigea en Hollande pendant quarante jours de suite.

En 1460, le Danube resta gelé pendant deux mois; le Rhône se gela également. On coupait la ration de vin des soldats avec la hache, en Flandre, pendant l'hiver de 1468.

Le port de Gênes était gelé les 25 et 26 décembre de 1493. Quatre ans plus tard, le port de Marseille se gela dans toute son étendue. Le jour de l'Epiphanie, il tomba trois pieds de neige dans cette ville.

En 1544, on coupait le vin dans les tonneaux

Le Rhône gela en 1565 et en 1568. Le 11 décembre de cette dernière année, les charrettes traversaient le Rhône; la débacle n'arriva que le 21.

De la fin de novembre 1570 à la fin de février 1571, l'hiver fut si rude que toutes les rivières, même celles du Languedoc et de la Provence, étaient gelées de manière à porter les charrettes chargées.

La mer se gela à Marseille en 1594, ainsi qu'à Venise. Les charrettes passent le Rhône sur la glace, en 1603.

La flotte vénitienne se trouva prise par les glaces dans les lagunes, de 1621 à 1622. En 1638, l'eau du port de Marseille se gèle autour des galères.

De 1655 à 1656, la Seine fut prise du 8 au 18 décembre. Il gela ensuite sans interruption du 29 décembre jusqu'au 18 janvier. Une nouvelle gelée reprit peu de jours après et dura jusqu'en mars. Deux ans plus tard, la gelée persista à Paris depuis le 24 décembre jusqu'au 8 février. La Seine fut entièrement prise. Le froid reprit le 12 février et dura jusqu'au 18. C'est pendant cet hiver que Charles XII, roi de Suède, traversa le petit Belt sur la glace, avec toute son armée, son artillerie, ses caissons, ses bagages, etc.

Pendant l'hiver de 1662-1663, la gelée dura, à Paris, depuis le 5 décembre jusqu'au 8 mars. Une gelée continuelle, très-intense, eut lieu depuis le 2 décembre 1676 jusqu'au 13 janvier suivant. La Seine fut prise pendant trente-cinq jours consécutifs.

La Tamise se gela, à Londres, jusqu'à onze pouces d'épaisseur, en 1684. Il en fut de même en 1716. On établit sur la glace un grand nombre de boutiques.

En 1726, on passa en traîneau de Copenhague en Suède. La Seine fut gelée dans toute sa largeur dans les années 1740, 1742, 1744, 1762, 1766, 1767, 1776, 1788 et 1829.

A ces dates rappelées par Arago, nous avons à ajouter les hivers de 1840, 1846 et 1868.

X.



M. LE PASTEUR COQUEREL; dessin de M. H. Rousseau, d'après une photographie de M. Nadar.

M. LE PASTEUR COQUEREL

Dans le Bulletin de notre précédent numéro, nous avons annoncé la mort de M. le pasteur Coquerel, et constaté les sincères et durables regrets qu'il avait su mériter par une longue carrière consacrée tout entière au bien.

Au portrait que nous donnons aujourd'hui, il nous reste à joindre quelques notes biographiques.

M. Athanase Coquerel naquit à Paris le 27 août 1795. Il acheva ses études à la Faculté protestante de Montauban et fut nommé pasteur en 1816. Après avoir exercé pendant douze ans le ministère évangélique en Hollande, et prêché avec succès dans les assemblées calvinistes d'Amsterdam, de Leyde et d'Utrecht, il vint à Paris en 1830, d'après les conseils de l'illustre Cuvier, qui professait la religion réformée. M. Coquerel entra, en 1833, au consistoire, dont il fit depuis partie.

M. le pasteur Coquerel acquit rapidement une brillante réputation d'orateur et une autorité due non moins à son caractère qu'à son talent.

Il fut mêlé, pendant quelque temps, au mouvement politique. Élu député de la Seine à l'Assemblée constituante par près de 110,000 voix, il fut réélu à l'Assemblée législative, où il siégea jusqu'au 2 décembre. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1835.

M. Coquerel fonda successivement trois recueils périodiques destinés à propager ses idées progressives. Outre ses sermons,



NAVIRE PRIS DANS LES GLACES SUR LES COTES DU DANEMARK, d'après un croquis communiqué. — Voir le Bulletin.



LE PREMIER BAL DE L'HOTEL DE VILLE, LE 16 JANVIER; dessin de M. Jules Pelcoq. — Voir page 62.

dont la collection forme huit volumes, il laisse aussi divers ouvrages de religion et de morale qui furent justement appréciés à leur apparition, et qui ont été, pour la plupart, traduits en anglais, en allemand et en hollandais.

X. DACHÈRES.

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Un curieux problème littéraire — Que sont devenus les autographes de Molière? — Nomenclature de ceux qui restent. — Tradition de la Comédie française sur les manuscrits de Molière — Destruction par incendie. — La traduction de *Lucrèce* et les Jésuites. La scène du *pauvre* vue par Voltaire. — Rien de l'auteur, du directeur, ni du tapissier. — Théâtre-Français : *la Valise de Molière*, fragments attribués à Molière, recueillis et disposés en un acte par M. Édouard Fournier. — MM. Febvre, Eugène Provost, Kime, Mmes Tordeus, Dinah-Félix. — Bouffes Parisiens : *les Tribulations d'un témoin*, comédie en trois actes, de M. Adrien Decourcelle. — MM. Charles Pérey et Lacombe. — La semaine prochaine

Parmi les problèmes les plus curieux de l'histoire littéraire, il en est un contre lequel ont échoué presque complétement les chercheurs les plus infatigables, les fureteurs les plus habiles : je veux parler de la rareté excessive des autographes de Molière.

Savez-vous à quel nombre se réduisent ces autographes? A sept ou huit tout au plus. La Bibliothèque impériale en possède un, une signature au bas d'une quittance de quatre cents livres allouées à Molière pour « les adjustements et augmentation des habits d'une feste à Versailles. » Il en existe deux autres — toujours de simples signatures — au bas de deux actes notariés: l'un constatant un prêt fait par Molière à Lulli, l'autre portant constitution d'une pension de mille livres au profit de Bejart. Je ne connais pas l'autographe qui appartient à M. Feuillet de Conches, mais je doute qu'il soit plus important. Celui que j'ai vu autrefois entre les mains de Jules Lecomte — je ne sais ce qu'il est devenu après sa mort — était encore une signature apposée au pied d'un acte contenant quittance d'une somme empruntée à une dame pour les besoins du théâtre et garantie par Molière et Du Croisy. Molière a signé aussi comme parrain ou témoin dans deux actes de baptême qui se trouvent à Nantes et à Narbonne. Enfin, la seule ligne entière — une ligne de dix mots — que l'on suppose être de sa main, a été découverte en 1860, dans un recueil de ballets faisant partie de la bibliothèque du château de Bercy. Cette ligne, qui consiste dans une indication scénique pour un intermède du *Mariage forcé*, et dont l'authenticité paraît contestable à M. Édouard Fournier, a fait monter le volume à près de quatre cents francs : l'acquéreur fut M. Alphonse de Rotschild.

Comment tout le reste s'est-il évanoui? Par quel triste privilége Molière est-il le seul de ses illustres contemporains dont les manuscrits soient introuvables?

Suivant une tradition conservée à la Comédie française, et dont je me suis fait l'écho ici même, ils auraient été remis par la veuve de Molière au comédien Lagrange et auraient disparu à la mort de ce dernier. Disparu, comment? — Par négligence? c'est assez difficile à croire. En 1692, à la mort de Lagrange, le nom de Molière avait déjà pris possession de la postérité. Tout s'inclinait devant lui. Sans compter les écrits qui consacrent sa gloire — je ne citerai ici que les *Dialogues des morts*, de Fontenelle, — le témoignage unanime des contemporains en ferait foi. A défaut d'une valeur vénale, tout ce qui était sorti de sa plume avait évidemment une importance qui devait en assurer la conservation.

Mais la tradition dont je viens de parler n'est pas seulement démentie par les probabilités : elle l'est encore par les faits. Il est positif que les manuscrits de Molière furent remis par sa veuve, non pas à Lagrange, mais au libraire Thierry, et que celui-ci paya cinq cents écus pour les pièces qui n'avaient pas été imprimées du vivant de l'auteur et qui, sous le titre d'œuvres posthumes, furent ajoutées à l'édition complète dont elles formèrent les deux derniers volumes. C'est ce que M. Édouard Fournier établit très-bien par une note jusqu'ici inédite de M. de Trallage, frère du lieutenant de police de la Reynie. Dans ces manuscrits étaient compris les fragments de la traduction de *Lucrèce* que Thierry refusa d'imprimer comme les trouvant « trop forts contre l'immortalité de l'âme. »

Que devinrent-ils ensuite? Disparurent-ils dans l'incendie du magasin de Thierry qui consuma presque entièrement l'édition de 1682? Ou bien furent-ils détruits par les Jésuites auxquels Barbin, l'un des associés de Thierry pour cette édition, se vit contraint par le mauvais état de ses affaires de céder la direction de sa librairie? Que l'on admette l'une ou l'autre de ces explications, elle ne saurait en tout cas s'appliquer qu'à ceux des manuscrits de Molière qui avaient servi à la publication dont Thierry fut l'éditeur, avec le concours de Lagrange et de Vinot.

Il en existait encore d'autres en effet

En 1699, un an avant la mort de sa mère, Guérin d'Étriché, le fils d'un second mariage d'Armande, publie la pastorale de *Myrtile et Mélicerte*, où il avait refait pour une partie et achevé pour l'autre ce que Molière en avait laissé. Et afin d'établir que cette dernière lui appartient bien tout entière, il a soin de dire dans sa préface « qu'il n'a trouvé, dans les papiers de Molière, ni la moindre idée ni le moindre fragment. »

Ce passage, relevé très-justement par M. Édouard Fournier, prouve — ou que la veuve de Molière s'était fait rendre les manuscrits qu'elle avait livrés à Thierry pour son édition ou qu'il lui en était resté d'autres entre les mains.

Ce n'est pas tout · une vingtaine d'années plus tard, c'est-à-dire un demi-siècle environ après la mort de Molière, l'autographe de la fameuse scène du pauvre, qui avait été, comme on sait, supprimée par ordre dans les éditions de *Don Juan*, subsistait encore. « Celui qui écrit ceci, dit Voltaire dans la *Vie de Molière*, a vu la scène écrite de la main de Molière, entre les mains du fils de Pierre Marcassus, ami de l'auteur. »

Et plus de trace de tout cela!

Que les manuscrits littéraires de Molière aient entièrement disparu, c'est là déjà un fait assez singulier si l'on songe au prix qu'ils devaient avoir pour les admirateurs de son génie. Mais ce qui étonne davantage encore, c'est qu'on ne retrouve rien de ses notes, de ses lettres d'affaires, de ses correspondances familières. Comme directeur, Molière a eu de nombreux intérêts à débattre, il a passé des marchés, conclu des engagements; attaqué par des rivaux ou des concurrents, il a eu à se défendre; il a dû plus d'une fois rédiger des mémoires, présenter des suppliques et des requêtes, répondre à des invitations de grands seigneurs. Sa charge de tapissier du roi a pu l'obliger aussi à certaines démarches. Quelques-unes de ses lettres imprimées prouvent qu'il a eu une correspondance suivie avec Chapelle : il a dû correspondre aussi avec Boileau, avec Corneille, avec d'autres de ses amis. De ceux-ci, on trouve encore quelques rares autographes; de Molière, rien, si ce n'est quelques signatures et dix mots contestés!

A défaut d'autographes, M. Édouard Fournier a eu l'idée de rechercher des fragments de Molière égarés dans d'obscures publications, et d'en composer un bouquet pour la fête annuelle du 15 janvier. Les fleurs recueillies, il les a reliées ensemble d'une main légère, à l'aide d'un fil délicat, tressé le plus ingénieusement du monde.

On raconte que, dans ses nombreuses pérégrinations, Molière perdit une fois sa valise aux environs de Pézenas. M. Édouard Fournier s'est emparé de l'anecdote, en changeant toutefois le lieu de la scène qu'il a placée dans la forêt de Bondy, près du château du Raincy, où Molière a été mandé par M. le Prince pour jouer la comédie.

La valise n'a pas été perdue pour tout le monde : elle a été trouvée par Cormier, un concurrent de Molière, qui cumule le métier d'*impresario* de troupe foraine avec celui d'extracteur de molaires. Cormier est ravi : Molière lui a pris autrefois sa place chez le prince de Conti; il lui rendra la pareille en prenant la sienne chez le prince de Condé. Déjà ses acteurs, la Bourguignon, Beauval et le jeune Baron, que la jalousie d'Armande a éloigné de Molière, savent par cœur les fragments de scène que Cormier leur a distribués. Surviennent Du Croisy et la Thorillière, et après eux, Molière lui-même qui a découvert la piste de sa valise. En entendant réciter ses vers, il ne doute plus qu'il n'ait retrouvé son trésor. Un vrai trésor en effet : — d'abord ces fragments, « des riens sans doute, indifférents pour d'autres, précieux pour lui; souvenirs de jeunesse, ébauches, commencements d'idées surprises et griffonnées à leur premier murmure : ombres hier, œuvres demain peut-être; » — puis son manuscrit, son unique manuscrit de *l'Imposteur*, de son *Tartuffe!*

Molière pourrait appeler la maréchaussée et rentrer de force dans son bien; il préfère user de ruse : il trouve le moyen de séduire Cormier et de se faire engager par lui ainsi que ses deux camarades. Ceux-ci se mettent à réciter à leur tour les morceaux que Cormier se propose de servir au prince de Condé. Mais Molière hoche la tête : il fait observer à l'empirique que si, pris à part, les morceaux peuvent avoir quelque valeur, réunis, ils ne sauraient composer qu'une *olla podrida* d'un ragoût détestable: « — N'est-ce que cela? répond Cormier. J'ai ici un chef-d'œuvre complet. » — Et il remet le manuscrit de *Tartuffe*. Molière alors se nomme : il reprend Baron, il engage Beauval et la Bourguignon, et au pauvre Cormier, reste sans troupe, sans pièce et sans emploi, il donne la place de moucheur de chandelles.

Tel est le cadre dans lequel viennent se ranger sans effort les fragments que M. Édouard Fournier a eu à cœur de remettre en lumière. Tous ne sont pas d'une égale valeur, les vers surtout : ce sont pour la plupart des madrigaux assez fades qui feraient plus d'honneur à Benserade qu'à Molière. J'en excepte pourtant la jolie pièce qui a pour titre la *Matinée d'Auteuil*.

Me promenant jeudi sur le bord de la Seine,
Si matin que l'astre du jour
Ne paraissait encor qu'à peine
Sur les collines d'alentour,
Je pensais que Sylvie était encor couchée,
La tête sur la main négligemment penchée
Rêvant dans un demi-sommeil,
Un des bras hors du lit, la gorge demi-nue,
Et de tant d'attraits revêtue
Que l'Aurore en a moins au lever du soleil.
Que de brûlants désirs, que d'amour, que de flamme
Cette charmante idée alluma dans mon âme.
Hélas! que ne pensai-je, et que ne dis-je pas!
Je me mis à genoux, j'adorai ses appas,
J'admirai de son teint les œillets et les roses,
Et cet air enjoué qui la pare si bien;
Et puis je m'étonnai que de si belles choses
Fussent cause d'un mal si cruel que le mien.

La prose, par exemple, a toute la saveur, toute la verdeur, toute la franchise gauloise du style de Molière. Le petit dialogue d'Alcantor et de Joguenet, celui du juge et de Guzman éclatent de traits comiques où se révèle déjà l'auteur futur des *Fourberies de Scapin*. Mais le morceau le plus saillant est certainement la petite scène de la doctoresse et de la fille de chambre. Rapprochez-la de celle des *Précieuses ridicules* où Gorgibus reproche à ses filles les dépenses qu'elles font pour se graisser le museau, et vous reconnaîtrez la même veine. Il s'agit ici d'une fille de chambre qui se présente pour entrer en service chez la femme d'un docteur.

« LA DOCTORESSE.

« Dis-moi, ma mie, ne sais-tu pas blanchir?

« LA FILLE DE CHAMBRE.

« Oui, madame, je coiffe, je blanchis, je brode un peu, je fais de la pâte pour les mains, je sais faire des jupes, je donne le bon air aux manteaux, je donne aussi fort bien les remèdes; enfin, je puis me vanter de savoir faire aussi adroitement qu'une autre tout ce qu'il y aura à faire auprès d'une jolie femme comme vous, madame.

« LA DOCTORESSE.

« Mais ne sais-tu pas aussi, là, faire un peu de pommade pour le visage?

« LA FILLE DE CHAMBRE.

« Bon! c'est où je triomphe, et la comtesse que j'ai servie vous en dirait bien des nouvelles. Trois mois après que je l'eus quittée, elle était vieillie de vingt-quatre ans. Je lui ai usé plus de deux cents pots de pommade sur son corps, et à la fin je lui ai rendu le cuir aussi uni qu'une glace. Si j'avais l'honneur de vous panser seulement quinze jours, votre mari ne vous reconnaîtrait plus. Vraiment! J'ai remis sur pied des teints bien plus endiablés que le vôtre. Pour faire quelque chose de bien, il faudra recrépir ce visage-là d'un bout à l'autre. Après cela, vous charmerez tout Paris.

« LA DOCTORESSE.

« La folle! allez, vous demeurez à mon service. »

M. Édouard Fournier a encore très-heureusement enchâssé dans sa pièce un passage de la conversation entre Chapelle et Molière, extraite, si j'ai bonne mémoire, de la *Fameuse Comédienne*, et où le pauvre grand homme révèle à son ami les déchirements de son cœur et les tortures d'un amour que sa raison maudit sans avoir la force d'en triompher.

Le public a fait un excellent accueil à Molière et à son spirituel introducteur. Il a également applaudi les artistes pour le zèle et le talent qu'ils ont apportés à l'interprétation. Febvre a reproduit, avec une rare puissance d'incarnation, le masque rêveur et mélancolique du grand observateur. On eût dit le portrait de Mignard descendu de son cadre. Eugène Provost a été très-amusant dans le double rôle de Beauval et de la doctoresse. Kime, dont le personnage de Cormier était la première création à la Comédie française, l'a joué avec rondeur et bonhomie. Mlle Tordeus, très-gracieuse dans son travesti, a fait valoir par son style et son excellente diction les vers un peu faibles qui sont le partage de Baron. Quant à Mlle Dinah-Félix, plus favorisée par M. Édouard Fournier, j'allais dire par Molière, elle a enlevé de verve sa scène de la fille de chambre; c'est à elle que revient le succès de la soirée.

—— Si vous voulez passer deux heures de bon temps, allez voir aux Bouffes-Parisiens les *Tribulations d'un témoin*. La donnée est des plus drôles. Ne vous y trompez pas pourtant. Vous pourriez croire qu'il s'agit d'un monsieur pris au collet pour déposer en justice? Point. C'est un duel, qui cause toutes les tribulations de Moutonnet. Son ami Duvivier s'est avisé de siffler une chanteuse de l'Alcazar et un admirateur de la chanteuse a giflé Duvivier qui ne peut faire autrement que d'aller sur le terrain.

Moutonnet se fût très-bien dispensé d'assister Duvivier; mais comment refuser à un homme qui lui a prêté trente mille francs sans billet? D'ailleurs il compte bien arranger l'affaire. Le malheur veut que Duvivier, dans sa précipitation, ait choisi pour son second témoin un sapeur du 74e. Ce sapeur devient le fléau de Moutonnet. Il ne se contente pas de boire son kirsch et de tout bouleverser chez lui : il le force à sauter par la fenêtre pour aller rejoindre les combattants. Nous voici sur le terrain. Saint-Romain, l'adversaire de Duvivier, retirerait volontiers son soufflet. Son témoin, qui veut s'amuser, le pousse à faire le brave pendant que le sapeur, de son côté, rejette tous les arrangements que propose Moutonnet. Il faut se battre et se battre sérieusement, car le sapeur n'entend pas qu'on mette des balles de liége dans les pistolets : il charge lui-même les armes qu'il remet aux combattants. Une détonation effroyable retentit. Duvivier et Saint-Romain tombent à la renverse. Rassurez-vous : ni l'un ni l'autre n'est blessé. En allumant sa pipe, le sapeur a mis le feu à une pièce d'artifice oubliée dans un coin, et c'est la frayeur seule qui a terrassé les deux adversaires.

Et Moutonnet?

Moutonnet croit avoir les gendarmes à ses trousses : il se sauve, et, pour se déguiser, il vole la casquette et la blouse d'un cantonnier. Dans son trouble, il se livre aux signaux les plus fantaisistes : il arrête les trains en marche au risque d'amener un coup de tampon. Il arrive enfin chez lui, pâle, éperdu, comme un homme qui se sait chargé de crimes. — Et les tribulations recommencent. — C'est jour d'échéance, et Moutonnet a laissé la clef de sa caisse dans le dos de Duvivier. Autre tuile. Un journal qui rend compte du duel, le nomme en toutes lettres : de là, fureur de son co-témoin le sapeur, qui vient lui chercher querelle pour s'être fait nommer tout seul. Survient un avocat qui lui donne un avant-goût de la cour d'assises et lui détaille complaisamment les peines réservées au complice d'homicide. Moutonnet est abruti : il mourrait de peur ou deviendrait fou si Duvivier et Saint-Romain, qui se sont réconciliés, ne venaient l'inviter à déjeuner avec les autres témoins. Moutonnet respire; mais du diable si jamais il se mêlera d'affaires de duel!

Très-brillant et très-vif succès, emporté à la pointe de la gaieté, de la folie et de la belle humeur. M. Adrien Decourcelle, l'auteur d'*Un Monsieur qui suit les femmes* s'est retrouvé là tout entier. Le Palais-Royal pourrait envier aux Bouffes-Parisiens les *Tribulations d'un témoin*.

Charles Pérey compose en comédien soigneux — trop

soigneux peut-être — son personnage de Moutonnet. Je lui voudrais plus de liberté et de laisser aller. Lacombe est magnifique en sapeur. Vernet, en son bon temps, n'aurait pas fait mieux.

~~~ Deux ouvrages d'une haute importance nous sont promis pour cette semaine : à la Comédie française, *Paul Forestier*, d'Émile Augier ; au Gymnase, le *Comte Jacques*, d'Edmond Gondinet. La critique est à son poste.

GEROME

LES COTES DE LA MER ROUGE

En attendant que le percement de l'isthme de Suez fasse de la mer Rouge la grande route des Indes, ces parages, d'ordinaire peu fréquentés, reçoivent de la marine anglaise comme une vie nouvelle. A peine y rencontrait-on de temps à autre un bâtiment européen en destination pour l'Inde, ou quelque loutre arabe chargé de pèlerins se rendant à la Mecque; maintenant les steamers anglais employés au transport des troupes en Abyssinie sillonnent dans toutes les directions cet immense golfe de quatre cents lieues de long sur vingt-cinq de large en moyenne.

La mer Rouge est d'une navigation assez dangereuse, à cause des fréquents orages auxquels elle est sujette. Elle n'a que peu d'îles et ne reçoit presque aucun cours d'eau. Cette particularité vient de ce que les vents qui s'engouffrent entre ses rives y arrivant du nord, échauffés dans les déserts de l'isthme de Suez, ou du sud, imprégnés des chaleurs équatoriales, la température s'y trouve plus élevée que sur tout autre point de l'Afrique, à latitude égale. La mer Rouge se trouve ainsi exempte des pluies tropicales qui tombent pendant quatre mois de l'année sur l'autre versant des montagnes de la côte, tandis que ses bords demeurent à sec. Du reste, les rives de la mer Rouge, dont le bassin résulte évidemment d'une fissure dans le continent africain, sont presque toutes abruptes et leur hauteur au-dessus du niveau de la mer dépasse presque partout deux mille cinq cents mètres.

Nous donnons la vue des côtes d'Abyssinie telles qu'elles apparaissent au voyageur de la mer Rouge, lorsqu'il vient de passer le détroit de Bab-el-Mandeb.

FRANCIS RICHARD.

LA GALERIE VICTOR-EMMANUEL

A MILAN.

De l'avis de tous ceux qui l'ont visitée, cette nouvelle galerie, à laquelle les Milanais ont donné le nom de Victor-Emmanuel, est une admirable construction qui, sous le rapport de la magnificence, peut défier toute comparaison avec les passages les plus renommés qui se trouvent dans les grandes capitales de l'Europe.

C'est en 1859 que fut ouvert le concours pour le meilleur plan de la future galerie. Un prix considérable devait être décerné par la commission à l'auteur du projet choisi. Ce prix fut mérité par un jeune architecte de Bologne, nommé Joseph Mengani. Mais la société milanaise se montra médiocrement satisfaite d'apprendre que cet honneur échappait à un compatriote, et, sous cette influence, la commission se laissa aller à faire recommencer le concours. Une deuxième fois, M. Joseph Mengani l'emporta sur ses concurrents. Ce ne fut pas encore assez pour les Milanais, et la commission eut la faiblesse de décider une troisième lutte entre M. Mengani et un Milanais, nommé Pestagelli, que l'on avait classé au second rang.

Vainqueur une troisième fois, M. Mengani reçut enfin la direction des travaux, qu'une compagnie anglaise fit entreprendre d'après ses plans.

Le roi Victor-Emmanuel posa solennellement, le 7 mars 1865, la première pierre de la nouvelle galerie, et la construction fut menée si rondement, que l'inauguration put avoir lieu au bout de deux ans et quatre mois.

La peinture, la sculpture et la métallurgie ont déployé toutes leurs ressources pour l'embellissement de ce monument qui forme une croix latine, par le croisement de deux galeries vitrées, aboutissant : la première aux places du Dôme et de la Scala, la seconde aux rues Silvio Pellico et Berchet. Au centre, se trouve un emplacement octogone, à coupole également vitrée, d'un diamètre de trente-neuf mètres. La longueur de chaque galerie est de cent quatre-vingt-quinze mètres, sur une largeur de quatorze mètres et demi et une hauteur variant entre vingt-six et trente-deux mètres. La coupole s'élève à cinquante-deux mètres. La totalité des constructions couvre une surface de huit mille six cents mètres.

Le sol est couvert de dalles de terre cuite émaillée dans les travées, et de plaques de marbre dans l'espace central. Aux entrées et au milieu, on voit vingt-cinq statues de marbre consacrées aux gloires de l'Italie : Léonard de Vinci, Michel-Ange, Galilée, Pierre Capponi, comte de Cavour, Volta, le Dante, Lanzone, Raphaël, Machiavel, Romagnosi, Galeazzo Visconti, Pisani, Filiberto, Procida, Beccaria, Ugo Foscolo, Savonarole, Monti, Marco Polo, Colomba, Gozzadini, Vico, Arnauld de Brescia et Ferruccio.

Les fresques de la place octogone représentent l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

Les galeries sont éclairées par deux mille becs de gaz et renferment quatre-vingt-douze boutiques. Nous faisons des vœux sincères pour que l'épanouissement de l'industrie locale attire la foule dans cette magnifique construction, qui fait vraiment honneur à la ville de Milan.

R. BRYON.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Les voyageurs en Afrique. — L'Afrique et ce qu'en savaient les anciens — Son étendue. — Voyages d'exploration des anciens. — Le voyageur Levaillant. — Les peuplades sauvages — Une légende hottentote

Au moment où l'attention publique se trouve vivement attirée vers l'Afrique, au centre de laquelle cherchent à pénétrer les voyageurs dont l'*Univers illustré* vous entretenait l'autre jour, les notes qu'on va lire et que nous extrayons d'une revue anglaise, le *Quarterly review*, ne seront pas sans intérêt.

Le nom d'Afrique donné à cette vaste partie du monde dont on ne connaît encore pour ainsi dire que le littoral serait, d'après Bochart, d'origine punique, proviendrait d'un mot qui signifie *oreille de blé*, et serait, sans doute, une allusion à la fertilité des parties de ce continent connues des Phéniciens.

D'autres auteurs veulent que le nom d'Afrique soit tiré, ou du mot latin *apricus*, plein de soleil, ou d'un mot grec signifiant un *climat brûlant*.

La partie de l'Afrique connue des anciens s'étendait probablement, à l'ouest, du cap Blanc et du cap Vert; à l'est, à l'île de Pembo.

L'Afrique, sous le point de vue géographique, est le continent le plus compacte des grandes divisions primitives du globe. Les baies, les caps, les coudes de la terre, si nombreux dans les autres parties du monde, n'y existent pas, et les îles mêmes, Madagascar excepté, ne présentent aucun rapport physique avec la terre ferme.

S'il faut en croire certains géologues, autrefois l'Afrique et l'Amérique ne formaient qu'un seul continent ; pour démontrer cette doctrine, ils s'appuient sur ce que la partie projective de l'Afrique s'emboîterait parfaitement dans le golfe du Mexique, et que celle de l'Amérique, dans les environs de Paraïba et de Pernambouco, remplirait exactement le golfe de Guinée.

D'après M. Cordier, la côte nord du continent baisse d'un pied par siècle, et, dans un temps donné, la Méditerranée irait rejoindre l'Océan indien, et la mer Rouge arriverait aux montagnes du 10e degré parallèle de latitude.

Les géographes ne s'accordent pas parfaitement sur l'étendue de l'Afrique ; les Anglais arrivèrent au chiffre 11,300,000 milles carrés, sans les îles; Malte-Brun, à celui de 13,430,000; Ubert, à 14,961,675. L'abbé Guyot indique une surface de 8,720,000 milles et 14,000 milles géographiques de côte, ce qui donne le résultat de 623 milles de surface pour un mille de côtes, tandis qu'en Europe, la proportion est de un mille de côtes pour 156 milles carrés.

Voici comment la légende raconte la découverte de l'Afrique.

Sous le règne de Nechao, roi d'Égypte, une expédition de marins phéniciens, par ses ordres, partit de la mer Rouge pour explorer les pays inconnus.

Au bout de quelques mois, ils débarquèrent sur un rivage où n'avaient jamais abordé de voyageurs, semèrent des grains, attendirent le temps de la récolte, et, munis ainsi de provisions nouvelles, se rembarquèrent et remirent à la voile pour continuer leur voyage d'exploration.

Ils suivirent ce système pendant deux années de suite; enfin, vers la fin de la quatrième, à leur grande joie et à leur grand étonnement, ils arrivèrent au détroit de Gibraltar, franchirent les colonnes d'Hercule et revinrent sains et saufs en Égypte.

Quand ils racontèrent leur voyage au roi Nechao, et qu'ils dirent que vers le sud de l'Afrique ils avaient vu le soleil à main droite; ni le roi, ni à plus forte raison les courtisans ne voulurent ajouter foi à leur récit.

Hérodote lui-même se rangea plus tard au nombre des incrédules, car voici comment il s'exprime :

« Ils racontèrent une chose qui me paraît impossible et que je ne croirai jamais. Ils prétendirent qu'en naviguant autour de la Lybie, ils avaient eu le soleil à leur droite. »

On se demande comment, à cette époque, les marins égyptiens avaient pu mener à bonne fin une pareille navigation, avec des barques frêles et des rameurs. Le colonel Wilkie, dans un excellent mémoire, en donne l'explication.

D'après lui une combinaison de causes naturelles devait rendre les navigations de ces temps anciens où les bâtiments s'éloignaient à peine des bords, bien moins difficiles et bien moins dangereuses qu'on ne le pourrait croire. En quittant le détroit de Bab-el-Mandeb, et après avoir doublé le cap Gardafus, les Phéniciens ont dû trouver les moussons de nord-est qui les ont poussés vers Madagascar, où ils sont tombés dans des courants qui les ont vigoureusement aidés.

Il n'est pas douteux, à ses yeux, que l'expédition phénicienne sous Nechao n'ait peuplé la partie sud de l'Afrique et ne soit l'origine des deux grandes peuplades du sud : les Hottentots et les Cafres.

L'équipage, à son départ, ne se composait naturellement que d'Égyptiens; mais, durant sa longue navigation, il dut perdre une partie de ses hommes, et en recruter d'autres dans les divers ports de la mer Rouge et de l'Éthiopie où le navire relâcha. Arrivés au cap, la plupart de ces marins fatigués de la longueur du voyage et trouvant une belle contrée déserte et abandonnée aux bêtes fauves, auront refusé de continuer à parcourir les mers pour revenir dans un pays qui n'était point leur patrie, et ils se seront établis dans des lieux qui leur promettaient de faciles et d'abondants moyens d'existence. M. Wilkie appuie cette théorie sur la ressemblance frappante qu'on constate entre les Hottentots et les types égyptiens que représentent les anciens monuments, et particulièrement sur leurs formes féminines qui ne se retrouvent que dans la Nubie et dans le sud de l'Afrique.

Cinq cents ans environ avant Jésus-Christ, les Carthaginois entreprirent de toutes parts des voyages de découvertes; Hannon partit avec une flotte et doubla « le front de l'Afrique » ; tel était le nom qu'il donna au grand promontoire ouest. Il y vit pour la première fois des babouins et des orangs-outangs que ses matelots prirent pour des satyres.

En 480, un satrape persan, condamné à mort par Xerxès, reçut comme une commutation à sa peine l'ordre d'entreprendre un voyage autour de l'Afrique; il partit et traversa le détroit de Gibraltar ; mais effrayé par les hautes et turbulentes vagues de l'Atlantique contre lesquelles il lutta plusieurs mois, il finit par revenir dans son pays, préférant, disait-il, une mort prompte aux périls sans cesse renaissants d'une si périlleuse entreprise.

La conquête des Arabes, à partir du VIIIe siècle, les expéditions des Portugais au XVe, enfin au XVIIIe siècle, les voyages de Bruce en Abyssinie, de Houghton, de Monge, de Park, de Burkhardt, et au XIXe, de Caillaud, de René Caillé, de Combes et de Tamisier, enfin la conquête de l'Algérie, jetèrent des lumières plus certaines sur cette contrée mystérieuse.

L'Afrique était encore si peu connue à la fin du XVIIIe siècle, que Levaillant, lorsqu'il eut un peu pénétré dans l'intérieur de cette partie du monde, en partant du cap de Bonne-Espérance, et qu'il publia le récit de son voyage, ne trouva personne qui voulût croire à sa véracité; l'Académie des sciences elle-même le traita de « romancier ».

Aujourd'hui, chacun le reconnaît, au lieu d'inventer, Levaillant reste presque toujours plutôt en dessous qu'au-dessus de la vérité.

Le fait est qu'il avait eu affaire à d'étranges peuplades et qu'on devait ouvrir de grands yeux et se sentir pris de doute quand il racontait ce qu'il avait vu chez les Hottentots, chez les Namaquois, chez les Karunnas et chez les Grikois.

Les Karunnas mènent une vie errante, principalement sur les bords de la rivière d'Orange ; ils se nourrissent de fruits, de lait, de miel et de sauterelles. Leur nombre est d'environ dix à quinze mille. Quoique armés d'arcs, de flèches empoisonnées, de javelines et de lances, ils ne se servent guère de ces armes qu'à la chasse et ne résistent jamais aux ennemis qui les attaquent. Ils ne connaissent aucune religion et ne pratiquent qu'une sorte de superstition traditionnelle, la seule que peut comprendre leur intelligence bornée.

Depuis quelques années, les Grikois ont construit, à cinquante milles au nord de la rivière de Vaal, une ville que les vieillards et les anciens de la tribu habitent avec quelques missionnaires, tandis que les jeunes gens vont faire au loin des expéditions guerrières. Ceux-ci sont fort redoutables, car ils connaissent l'usage de la poudre et des armes à feu. Cinq mille d'entre eux sont aujourd'hui armés de mousquets.

Au pays des Namaquois la température atteint une grande élévation, et dans les étés chauds arrive quelquefois à cent vingt degrés Fahrenheit ; cette grande chaleur et la nature sablonneuse du sol ne sont que trop favorables aux reptiles qui s'y multiplient d'une façon effrayante. On y trouve toutes les espèces les plus venimeuses : les cobra-capella, qui atteignent jusqu'à quinze et vingt pieds de longueur ; les puff-adder, les vipères beras et les scorpions tarantalas y pullulent de toutes parts et font chaque année de nombreuses victimes. Aussi les Namaquois ne se bâtissent-ils point de huttes et mènent-ils une vie errante, cherchant sans cesse des solitudes moins dangereuses pour eux et pour les troupeaux qu'ils possèdent et qui constituent toutes leurs ressources et toute leur richesse.

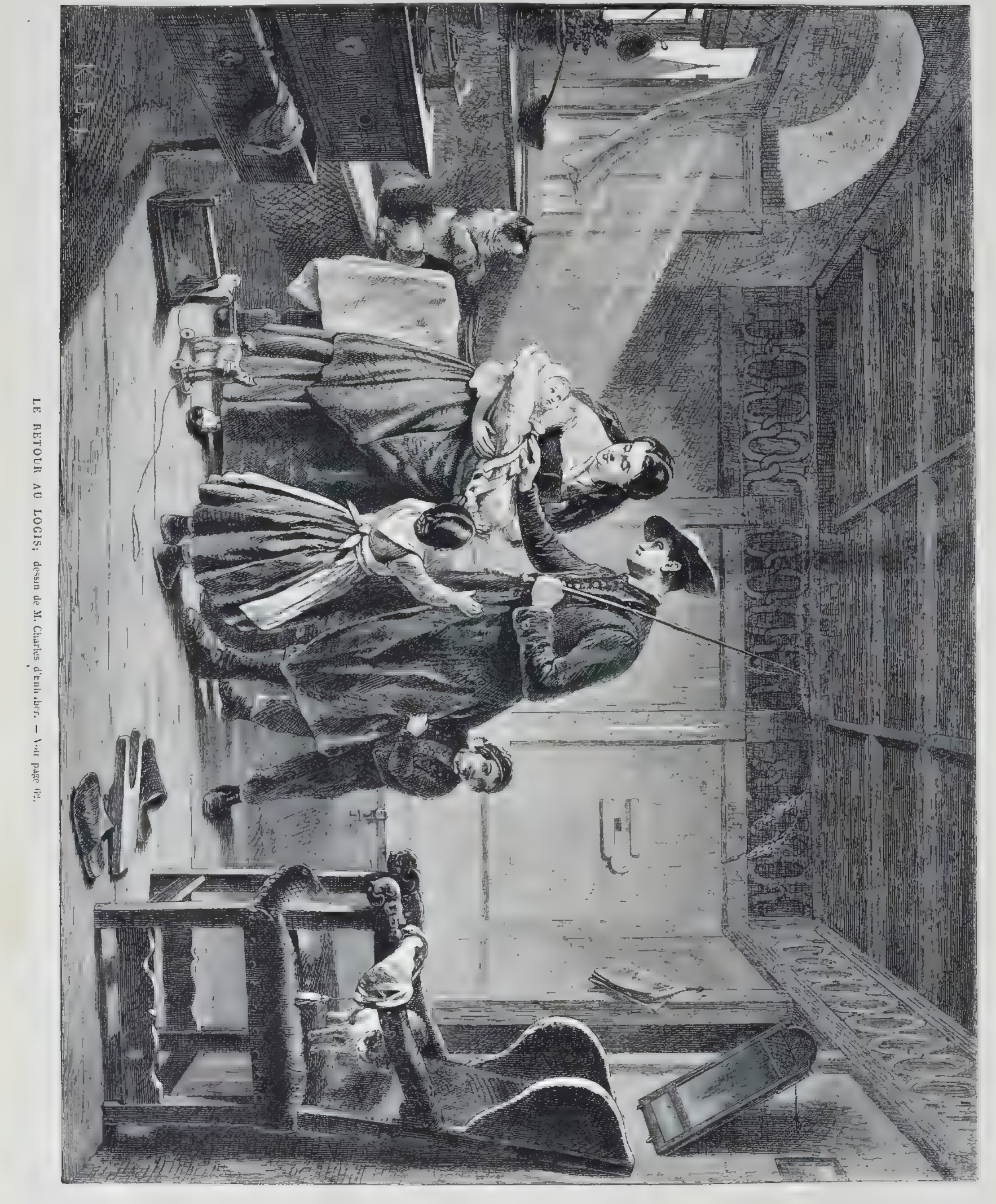
Les Bushmen sont les Hottentots les plus sauvages et les moins civilisés de cette partie de l'Afrique. Éparpillés dans les déserts du sud, à plusieurs centaines de milles des Européens, ils ressemblent à des squelettes humains, et leur taille atteint à peine quatre pieds. Des pommettes très-saillantes, un menton pointu et proéminent, un nez plat, des lèvres épaisses, des yeux petits, enfoncés et placés obliquement et une peau couleur de terre grise, leur donnent un aspect hideux auquel ajoute encore l'habitude de se peindre le visage en jaune et en rouge. Leurs membres paraissent dépourvus de muscles, les jointures en sont énormes, et les os très-longs. D'habitude, ils ne portent aucun vêtement, si ce n'est parfois une mauvaise peau de chèvre ou d'antilope sur les épaules. Leurs armes consistent en flèches empoisonnées et en un arc fait avec un bois dur et très-flexible, dont ils fabriquent la corde avec des lianes tordues et enduites de graisse.

Le poison dans lequel ils trempent leurs flèches est généralement le suc de l'euphorbe, mélangé à du venin de vipère. Pour se procurer cette dernière matière, ils saisissent les redoutables reptiles avec de petites fourches en bois, leur coupent la tête, la dissèquent et enlèvent soigneusement le venin renfermé dans de petites glandes qui communiquent avec la mâchoire supérieure; ils font cuire avec du jus d'euphorbe, sur un feu doux, cette mixtion qui ne tarde point à prendre la consistance d'une cire molle.

Quand ils se préparent à une expédition, les Bushmen vident leurs carquois et placent leurs flèches dans une espèce de filet dont ils se ceignent le front afin de tenir ces armes plus à leur portée.

Ils habitent tantôt de petites tentes en peau que les femmes transportent, tantôt des cavernes et des trous de rochers, dont ils bouchent l'entrée avec des herbes et des feuilles. Leurs mœurs sont d'une extrême barbarie. Quand une mère vient à mourir et que son enfant est trop petit
~~~

pour subvenir lui-même à ses besoins, ils l'enterrent vivant. La famille n'existe pas réellement chez eux. Jamais ils ne s'occupent de leurs enfants, ils les abandonnent tout à fait à eux-mêmes et souvent les tuent, soit dans un mouvement de colère, soit lorsque les vivres viennent à manquer. Enfin, ils ne connaissent point le mariage, et prennent et quittent autant de femmes qu'ils en veulent suivant leur fantaisie et sans autre règle que leur caprice. Du reste les femmes ne valent guère mieux. Elles se montrent aussi cruelles que les hommes, et tuent souvent leurs enfants sans le plus léger prétexte et sans que personne ne songe à s'en étonner. Quand ils sont poursuivis par des ennemis, les Bushmen abandonnent sans scrupule les vieillards et les malades, et ne leur laissent pas même de nourriture. Ils vivent de vol et de chasse, et si ces ressources leur manquent, ils se contentent de larves de fourmis, de sauterelles et de racines. Chasseurs très-fins et très-rusés, ils poursuivent, avec un rare instinct et une grande vélocité,



LE RETOUR AU LOGIS, dessin de M. Charles d'Unker. — Voir page 62.

les zèbres, les hippopotames, les autruches, et les antilopes.

MM. Édouard et Jules Verreaux, qui ont vécu longtemps au milieu de ces étranges races, m'ont souvent raconté que les Bushmen poussent l'esprit de vengeance jusque dans ses dernières limites. Il y a quelques années, ayant eu à se plaindre d'une troupe de Boers hollandais, ces sauvages les suivirent en cachette jusqu'à leurs demeures, découvrirent, à force de recherches, les sources où ils puisaient de l'eau, y trempèrent le bout de leurs flèches et empoisonnèrent ainsi tout un village.

Leur superstition égale leur férocité. Ils croient que les Boschs, peuples voisins, peuvent se changer à volonté, soit en loups, soit en lions, et ils racontent à ce sujet qu'un jour, un Hottentot, qui voyageait avec une femme Bosch, qui portait un enfant sur son dos, rencontra un troupeau de zèbres.

— J'ai faim, dit l'homme à sa compagne, et comme je sais que tu peux te changer en lion, fais-le de suite pour attraper un de ces zèbres.



LA CATHÉDRALE DE DRONTHEIM, OU A LIEU LE COURONNEMENT DES ROIS DE NORVÈGE, d'après une photographie. — Voir page 63.

TYPES DES INDIGÈNES DE LA SIBÉRIE ORIENTALE; dessin de M. Gustave Radde. — Voir page 63.

[illegible] — 2 et [illegible] Toungouse des montagnes de [illegible] [illegible]
[illegible], Bouriates [illegible] — 10 [illegible]

— Si je le fais, tu auras peur, lui répondit la femme.

— J'ai peur de mourir de faim, répliqua-t-il, mais je n'aurai jamais peur de toi.

A ces mots, des poils parurent sur le dos de la femme, ses traits s'altérèrent, ses ongles devinrent des griffes, elle déposa son enfant par terre; puis, laissant tomber son jupon, elle parut tout à coup transformée en un lion énorme. L'homme, effrayé, grimpa au plus vite sur un arbre. Le lion se jeta au milieu des zèbres, en eut bientôt abattu un, et revint au pied de l'arbre en hurlant avec fureur.

— Redeviens femme, dit le Hottentot, ou je meurs de peur à l'instant.

A cette prière, peu à peu le lion perdit sa forme et se dirigea près du jupon laissé par terre. Il le saisit entre ses ongles, le remit tant bien que mal autour de ses reins, reprit sa forme première de femme et se mit à allaiter son enfant.

Une légende analogue à ce conte se retrouve en Égypte depuis la plus haute antiquité, et c'est peut-être une preuve de plus à l'appui de l'opinion du colonel Wilkie, qui donne pour origine aux races hottentotes une colonie égyptienne.

Sam. Henri Berthoud.

LE PREMIER BAL DE L'HOTEL DE VILLE

Tout le monde connait, sinon de vue, au moins de réputation, les immenses salons de l'Hôtel de ville, qui ont été magnifiquement restaurés à l'occasion de l'Exposition universelle, et dont la décoration aussi somptueuse qu'élégante permet au préfet de la Seine de donner des fêtes sans rivales à Paris. On ne s'étonnera donc pas si nous disons que le premier bal donné au palais municipal, jeudi de la semaine passé, a enlevé tous les suffrages de la foule brillante qu'il avait réunie.

Les salons étaient brillamment illuminés. Jusqu'à minuit, M. le préfet de la Seine et Mme la baronne Haussmann se sont tenus à l'entrée, recevant avec leur courtoisie habituelle les nombreux invités.

Strauss conduisait l'orchestre.

Dans les salons on voyait des illustrations de toutes sortes, des députés, des sénateurs, des diplomates, des membres de l'Institut; des notabilités littéraires, artistiques et financières; des femmes jeunes, belles, mises avec un goût exquis; des décorations et des diamants à donner des éblouissements. En un mot, le coup d'œil était merveilleux; mais pour décrire une pareille fête, le crayon l'emporte sur la plume; aussi nous hâtons-nous de prier nos lecteurs de se reporter à la belle gravure que nous consacrons dans ce numéro à la fête de l'Hôtel de ville

A. Darlet.

LE RETOUR AU LOGIS

Le ravissant dessin de M. Charles d'Enhuber est de ceux qui se passent parfaitement de commentaires. Il nous introduit dans l'intérieur humble, calme, riant, d'une chaumière de paysans du Riesgau, dans les montagnes de Souabe.

Le père vient de rentrer à peine, car il a encore le chapeau sur la tête et le fouet sur l'épaule. Il n'a pas plutôt ouvert la porte, que déjà toute sa famille est autour de lui. Les jeunes enfants, quittant leurs jeux, le saluent de leurs cris joyeux et fouillent dans ses poches, bien sûrs d'y trouver quelque friandise à leur intention; tandis que la jeune mère présente le dernier-né à son admiration et à ses caresses. Il n'est pas jusqu'au petit chien qui, debout sur ses pattes de derrière, n'attende avec impatience un regard et une parole de son maître.

Quand le père en aura fini avec toutes ces éternelles et charmantes cérémonies de la rentrée au logis, il se retournera vers son vénérable fauteuil, le fauteuil de l'aïeul, et alors, les deux pantoufles en ordre, le bonnet de coton tout prêt, dont le chat guette le gland du coin de l'œil, lui diront une fois encore avec quelle aimable sollicitude il était attendu.

Henri Muller.

COURRIER DU PALAIS

La chasse aux avoués. — De l'influence de la robe dans l'administration d'un soufflet. — Les criminels sont des singes. — Le mari, la femme et le propriétaire. — Le zouave à la fiole. — Le frère de la marquise d'Orvault condamné à vingt ans de travaux forcés. — Désarroi des romanciers. — Un tournoi d'avocats et une bande de journalistes. — Une affaire plus bête que méchante.

Comme les modes changent ! Il n'y a pas longtemps, c'était la mode de molester messieurs les huissiers. Aujourd'hui on les laisse absolument tranquilles; mais, en revanche, les vingt-quatre heures accordées pour maudire les juges, les plaideurs mécontents les emploient à courir sus aux avoués. Et par la raison qu'après le singe rien n'est plus singe que l'homme, il suffit qu'un avoué de Paris reçoive un salut de deux coups de revolver sur le pont au Change, pour qu'aussitôt la province soit piquée au jeu et se dise : « Comment! je serai donc toujours humiliée et remorquée par la capitale. Allons donc ! Relevons la tête et faisons un peu de décentralisation. Ah ! un avoué de Paris sert de cible à deux coups de revolver. Eh bien, à Alençon, un autre avoué acceptera un coup de pistolet dans la manche de son paletot. » On fait ce qu'on peut. La province, un peu arriérée, en est encore au pistolet. Excusez-la. Elle se procurera un revolver une autre fois. On ne dit pas si cette agression départementale, heureusement inoffensive comme la première, n'a pas eu lieu sur un pont aussi. Mais cela doit être. La Sarthe aura donné la réplique à la Seine, et Me Rhety peut donner la main à Me Leferou.

Le Palais de Paris a été fort ému par ce guet-apens. Il faut remonter haut pour trouver des exemples de pareilles voies de fait; on arrive ainsi à M. de la Moscowa et à Me Ramond de la Croisette. Mais encore n'usait-on pas d'armes à feu, et il est à remarquer à ce propos combien les engins de guerre, depuis qu'on entend parler d'inventions destructives, deviennent familiers et usuels. Le pistolet est entré dans nos mœurs. On dirait que chaque citoyen a un petit revolver dans sa poche, et il vous en offre un coup, tout comme autrefois il vous eût offert une prise.

Véritablement personne ne songeait alors à honorer son avoué à coups de revolver. La chose la plus drolatique en ce genre est l'équipée que voici. Un homme, étranger au barreau, parcourait en furieux la salle des Pas-Perdus. Le plus singulier, c'est qu'il portait la robe et la toque d'avocat.

Un de ses amis, un avocat, celui-ci, reconnait ce faux frere

— Malheureux ! que faites-vous donc ici et dans ce costume?

— J'attends mon avoué pour le giffler.

— Et c'est pour cela que vous avez mis une robe ?

— Précisement, parce que mon soufflet en aura beaucoup plus de solennité.

On eut toutes les peines du monde à le faire renoncer à ce soufflet et à cette robe.

> Il veut, bon gré, mal gré,
> Ne *souffleter* qu'en robe et qu'en bonnet carré

— Après tout, disait-il, je suis licencié.

— Parbleu ! vous ne l'êtes que trop, licencié. On aurait dû ne pas vous licencier du tout, mais vous garder à la maison.

Notre énergumène s'apaisa : le soufflet et la robe furent indéfiniment suspendus.

Cette rage d'imitation, que nous constations tout à l'heure dans le traitement de MM. les avoués, se rencontre aussi dans d'autres crimes avec une servilité surprenante. C'est au point de croire que les journaux judiciaires vous racontent deux fois la même chose en ne changeant que les noms et les lieux. Cette semaine nous présente encore une extorsion de signature exactement et identiquement dans les mêmes conditions que celle que nous exposions l'autre jour.

C'est encore un créancier sur le retour, attiré dans un guet-apens amoureux ou dans un rendez-vous d'affaires, par une matrone des plus délurées. Au milieu du colloque, l'inévitable mari survient avec ces immanquables lettres de change preparées à l'avance et qu'il ne s'agit plus que de signer. La chose varie entre 1,500 à 2,000 francs; c'est un prix fixe. Naturellement l'extorqué trouve qu'on l'écorche, et fait quelques façons pour souscrire à l'amende arbitraire qu'on lui inflige. Les maris autrefois prenaient les billets et congédiaient le vieillard; mais aujourd'hui les maris, plus soupçonneux, mettent le séducteur et la femme sous clef et s'en vont par la ville prendre des consultations sur la validité des lettres de change, ce qui doit être passablement incommode, vu qu'en province on se couche à dix heures et que les maris vont chercher ces renseignements entre onze heures du soir et quatre heures du matin. Il est vrai que M. Villemenard eut de bons renseignements, ce qui fit qu'en rentrant, loin de rudoyer M. Thibaut, son propriétaire et peut-être son rival, il lui offrit un petit verre que celui-ci s'empressa de refuser avec indignation.

Au reste Thibaut rend justice à l'hospitalité équivoque à lui donnée par le couple Villemenard

« Le mari, dit-il, n'a jamais cherché à me faire du mal, seulement il me menaçait à tout propos de me jeter par la croisée. » (*Hilarité prolongée*.)

Un autre élément comique est fourni par l'interrogatoire de la femme.

— Femme Villemenard, lui dit le président, quand M. le juge d'instruction vous a fait cette observation : « Il est évident que tout a été concerté avec votre mari ; autrement, il n'aurait pas apporté des billets tout faits, » vous avez répondu : « *Mon mari est un imbécile !* » ce mot vous a échappé; mais il porte avec lui la preuve de votre culpabilite.

La femme Villemenard lève les épaules :

— Où en serions-nous, réplique-t-elle, si toutes les femmes qui disent ou qui pourraient dire : « *Mon mari est un imbecile*, » etaient coupables ? Il faudrait agrandir les prisons. C'est vrai que j'ai traité mon mari d'imbécile, parce qu'il était absurde de faire les billets d'avance.

Cinq annees de réclusion sont infligées au mari et six à la femme.

L'intérêt nous ramène à Paris en passant par Versailles.

Le jeudi 16 janvier, la ville de Louis XIV était en émoi et les abords du palais de justice, — car, en fait de palais, il faut spécifier à Versailles les abords du palais de justice, — comme l'intérieur, regorgeaient de monde. Il s'agissait d'entendre Jules Favre plaidant pour un garçon de salle prévenu de blessures par imprudence commises sur un zouave ivre et dans l'exercice de ses libations.

Les faits se résument en quelques lignes. Le zouave Paquette sortait de chez un marchand de vin et entrait chez un traiteur. Chez le marchand de vin, ils étaient quatre qui ne voulaient pas se battre, mais qui voulaient boire et fumer, puisqu'à quatre, — non, je me trompe, à cinq, — ils avaient consommé trois litres de vin et quatre cigares. Les cinq guerriers (style des *Victoires et Conquêtes*) s'étaient même disputés pour savoir à qui payerait, ou, plus exactement, à qui ne payerait pas. Paquette s'était montré le plus réfractaire des cinq dans le payement de son écot. Et il avait offert, en place de monnaie, d'arracher la moustache du débitant, qui goûta fort peu une telle compensation.

Voilà donc Paquette, festonnant sa marche et trébuchant suprêmement, qui se présente dans l'établissement des époux Thévenot ; il demande à Mme Thévenot un bouchon de bouteille. Ce bouchon était une métonymie, a dit spirituellement Jules Favre. C'était bien moins le bouchon que la bouteille, et surtout le contenu de la bouteille, ou, selon son expression, de la *fiole*, que le zouave souhaitait.

On lui répond qu'on ne vend pas de vin dans l'établissement, et alors Paquette injurie la femme et ensuite le mari. Un attroupement se forme devant la maison. Mme Hussert, belle-sœur de M. Thévenot, va chercher la garde; mais avant que la garde arrive, le garçon de salle, le prévenu Émile Dru, indigné des insultes gratuites faites à ses patrons, éconduit vivement le zouave Paquette. Il lui donne une poussée si malheureuse et tellement inopportune, que la différence de niveau du trottoir à la chaussée précipite et aggrave la chute du soldat. Celui-ci, tombé à la renverse sur le pavé, fut relevé sans connaissance et avec une plaie sérieuse à la tête, qui le retint quelques jours à l'hospice de Versailles.

Le nouveau procureur impérial de Versailles, M. Ragon, faisait ses débuts dans cette retentissante affaire. Il a soutenu la prévention avec toute l'énergie possible. Jules Favre l'a combattue avec cette ironie qui est la plus vive force de sa parole. « Singulier dénoûment, s'écrie-t-il en racontant la scène, singulier dénoûment dont on rirait s'il n'était aussi triste : ce sont ceux qui sont chez eux, qui, chez eux, ont été violentés, insultés, qui envoient chercher la garde, ce sont ceux-là que la garde emmène. »

L'éminent avocat démontre ensuite que si Paquette est tombé, ce n'est pas par suite du choc, mais par suite de son etat d'ivresse.

« Que M. le procureur impérial, ajoute-t-il, me permette d'élever la discussion jusqu'à lui. Je le demande à sa dignité et à son honneur. Si un soldat ivre s'avisait d'aller forcer sa porte, de lui imposer sa présence; si celle qui a l'honneur de porter son nom, d'être sa femme et la mère de ses enfants, si la compagne qu'il investit de son estime et de son affection était insultée par cet intrus, je demande à M. le procureur impérial lui-même s'il ne repousserait pas l'agression de cet homme, en le jetant à la porte sans s'inquiéter de la différence de niveau qu'il peut y avoir entre le sol de l'antichambre et le palier de l'escalier ? »

Cette argumentation a fait merveille; le tribunal en a adopté le système. Aussi, jugeant que la blessure du zouave ne devait pas être attribuée à un acte de violence ou d'imprudence, puisque l'état d'ivresse de Paquette suffisait pour expliquer sa chute, les juges ont acquitté Émile Dru et son patron Thévenot, assigné comme civilement responsable

La veille de ces débats, la Cour d'assises de Paris était aussi demesurément garnie que la salle du tribunal de Versailles. La famille Schumacher jouait le drame après la comédie. Ces Atrides de la rue étaient représentés par le garçon unique de cette unique famille. M. Schumacher fils était un vaurien accompli ; il volait la caisse du Comptoir d'escompte dont il était le commis, pour entretenir sa maîtresse, et il poursuivait sa sœur à coups de revolver, parce que Mme la marquise d'Orvault ne venait pas assez vite remplir les trous que M. le caissier se plaisait à faire à la lune. Il faut dire, toutefois, que la mère Schumacher s'était empressée de désintéresser le Comptoir. Cela n'a pas empêché le frère de Mme la marquise d'être condamné à vingt ans de travaux forcés. Vous comptez en avoir fini avec cette édifiante maison. Point. On annonce que M. le marquis de Maubreuil entend attaquer son mariage avec la demoiselle Schumacher, et le faire casser par les tribunaux comme entaché de clandestinité.

Les romanciers sont aux abois. Ils parlent de mettre leur imagination en faillite. Ils ne savent plus, en effet, qu'inventer; la vérité les distance si fort qu'ils n'osent plus faire jouer leurs petites ficelles, qui ne sont plus que des fils blancs. La malle de M. de Lavarenne, cette malle dont il fallait, d'après l'ordre du testateur, brûler le contenu, et qui se promène comme la malle de Bilboquet, cette malle leur donne le coup de grâce. Plusieurs parlent de jeter leurs personnages aux orties, et leurs inventions par-dessus les moulins, pour ne s'en tenir qu'aux individualités et aux créations de la vie réelle.

Nous pourrions finir d'une manière satisfaisante si nous avions voix au chapitre politique. Le mème jour qu'on enterrait M. Boniface, du *Constitutionnel*, ce même doyen des journalistes était assigné avec dix autres confrères devant la police correctionnelle pour répondre à une prévention collective qui s'intitule ainsi : Publication d'un compte rendu des débats du Corps législatif, autre que le compte rendu analytique ou la reproduction totale insérée au *Moniteur*.

M. Boniface était valablement excusé pour cause de décès de ne pas comparaître à l'audience ; mais ses confrères y étaient, depuis le *Siècle* jusqu'à l'*Union*, depuis la *France* jusqu'à l'*Avenir national*, assistés de Mes Berryer, Dufaure, Jules Favre, Ernest Picard, Senard, Emmanuel Arago et quelques autres.

Le tournoi d'éloquence a été fort retentissant; mais nous n'avons pas nos entrees dans cette lice politique et force nous est d'attendre à la porte l'issue de la bataille. Nous ne sommes pas dans la situation de ce chroniqueur qui demande à un avocat :

— Faut-il prendre des notes sur votre affaire?
— Non, elle est plus bête que méchante.

MAÎTRE GUÉRIN.

LA CATHÉDRALE DE DRONTHEIM

Drontheim ou Trontheim, ancienne capitale de la Norvége, est située au fond d'un golfe profond entouré de collines d'un aspect varié, les unes sombres et incultes, les autres couvertes de la végétation la plus riche. En plus grand, ce golfe rappelle celui de Naples. Le fait est qu'il est merveilleusement beau et assez vaste pour contenir toutes les flottes de l'Europe.

La ville est la seule de Norvége qui soit entourée de murailles; encore ses fortifications tombent-elles en ruine. Le feu a détruit peu à peu ses vieilles maisons de bois, que des constructions plus régulières ont remplacées. Sa cathédrale, où l'on sacre encore les rois de Norvége, et qui renferme la sépulture d'un grand nombre de souverains et de magnats norvégiens, était la plus belle du pays, avant que l'incendie de 1718 la réduisît à ce qu'elle est aujourd'hui. L'orgueil national la comparait alors à Saint-Pierre de Rome.

Ce qui en reste constitue encore, par ses beautés architecturales, un des debris les plus intéressants du moyen âge. Son plan a la forme d'une croix mesurant 325 pieds de long sur 162 de large. Elle a été, selon toute probabilité, érigée vers 1171, par l'archevêque Eystein, sur les fondations de l'église commencée par Olaüs III ou Olaüs *Kyrre* (le Pacifique), mort en 1067. L'abside à huit pans est remarquable par l'élégance de son dessin et la richesse de sa décoration.

Au commencement du XIVe siècle, la cathédrale de Drontheim était dans toute sa splendeur. Outre la tour centrale, maintenant tronquée, elle en avait trois autres dont une octogone. Elle comptait alors 9 entrées, 32 autels, 316 fenêtres et 3,361 piliers, dont un grand nombre de marbre blanc poli. Ses richesses étaient énormes. Outre le revenu de ses propriétés personnelles, certaines dîmes et les offrandes régulières des pèlerins, son chapitre touchait encore les deux tiers de la taxe de Saint-Olaüs, à laquelle étaient soumis tous les propriétaires terriens du royaume.

La châsse de saint Olaüs, qui reposait sur le maître-autel, était de vermeil et toute couverte de pierres précieuses. Son poids devait être énorme; car il ne fallait pas moins de soixante hommes pour la promener, suivant l'usage, autour de l'église, le jour de la fête du saint patron. Lorsqu'il s'agissait de sacrer un roi, cette châsse était portée au bord du fleuve, et le souverain, étendant la main au-dessus d'elle, faisait sur le rivage même, et devant la foule assemblée, son serment de fidélité.

Les reliques de l'archevêque Eystein étaient également conservées dans une châsse d'argent d'un grand prix. Enfin le trésor de l'église regorgeait de crosses, de calices, de ciboires et autres objets en métaux précieux; mais tout cela a été perdu lors des troubles de la Réforme, les bâtiments qu'on avait chargés de ces richesses ayant sombré ou étant tombés au pouvoir des pirates.

L. DE MORANCEZ

LA SIBÉRIE ORIENTALE

Les différentes peuplades de la Sibérie orientale, dont nous publions les types, se divisent en deux classes principales : les Buriates et les Tongouses.

Les Buriates de l'île Olchon sont généralement très-forts. Ils ont la bouche grande et les yeux plus ouverts que ceux des Tongouses. Leurs cheveux sont rudes et noirs; les hommes les taillent courts, à l'exception d'une queue qu'ils tressent comme le montre la figure 8; les femmes tressent les leurs en plusieurs nattes qu'elles ornent d'anneaux de fer ou d'argent et qu'elles laissent pendre sur la poitrine, comme on voit à la figure 9.

Ils sont de tempérament flegmatique et ne travaillent guère que lorsque la faim les y oblige. Les chefs de famille laissent volontiers tout le poids du travail à leurs femmes et à leurs enfants. Ils se nourrissent presque exclusivement de viandes et montrent une véritable passion pour les spiritueux, ainsi que pour le tabac que les Russes leur fournissent et qu'ils fument dans des pipes chinoises. La richesse de chacun se mesure au nombre de moutons qu'il possède.

Les Buriates sont moins civilisés que les Tongouses; ils ne savent pas, comme eux, préparer le cuir, et leurs cabanes sont moins bien construites. Ceux de Transbaïkalie sont plus intelligents toutefois que ceux des alentours du lac de Baïkal. Leur religion est assez vague; ils adorent en plusieurs endroits des rochers ou des sources; ailleurs, ils ont des idoles de cuivre affectant une forme humaine, auxquelles ils offrent en sacrifice des peaux, des rubans ou des crins de chevaux. Le prêtre ou *ichanam* se rend d'un village à l'autre pour présider à ces sacrifices.

Les Tongouses, eux, ont l'esprit plus vif et marquent plus de goût pour le travail; ils sont grands chasseurs, et leur chasse favorite est celle de la marmotte, qui a lieu au mois de mars, lorsque cet animal quitte ses quartiers d'hiver. La femme fait ordinairement rôtir ce modeste gibier, et son mari ne manque jamais, à cette occasion, de lui recommander de séparer d'abord la chair humaine de celle de la bête avant de la mettre au feu. Cette prétendue chair humaine est un muscle placé sous l'épaule de la marmotte. Une vieille superstition du pays le fait rejeter de toute marmotte destinée à figurer sur une table.

Suivant la légende, il fut un temps où les Tongouses se vantaient d'être si adroits chasseurs, que pas un des oiseaux qu'ils visaient ne pouvait leur échapper. Le Grand-Esprit, offensé de leur orgueil, descendit sur la terre et invita le plus téméraire d'entre eux à abattre une hirondelle qui passait : « Est-ce là quelque chose de si difficile? » dit le Tongouse en riant; puis il ajusta son fusil et fit feu; mais la balle n'alla frapper que la queue de l'oiseau, et c'est depuis ce temps-là que les hirondelles ont la queue fendue.

Le Grand-Esprit, ayant ainsi confondu l'orgueilleux chasseur, le toucha de sa main et en fit une marmotte; puis il transforma de même en marmotte tous les méchants hommes qui étaient sur la terre; seulement, la partie du corps par laquelle il les prenait les uns après les autres resta chair humaine. Ainsi toutes les marmottes primitives ont été des hommes, et toutes celles qui se sont succédé depuis ont conservé de leur origine ce petit lambeau de chair humaine que le Tongouse a grand soin de séparer du reste de sa nourriture.

P. DICK.

L'ARDOISIÈRE DES GRANDS-CARREAUX

A ANGERS.

La plus célèbre et l'une des plus riches carrières d'ardoises vient de s'écrouler à Angers. Des dépenses considérables avaient été faites pour son aménagement, et la hardiesse avec laquelle les travaux avaient été poussés la rendait un des plus admirables spectacles de l'industrie humaine. Nous l'avons visitée, il y a deux ans, et, de toutes nos excursions industrielles, c'est la descente dans la carrière des Grands-Carreaux qui nous a laissé la plus profonde impression et d'admiration et d'effroi. Nos appréhensions étaient malheureusement trop fondées; bien que les précautions prises aient pu sauver les deux cents ouvriers qui travaillaient dans ce gouffre, on n'en a pas moins à regretter quelques pertes douloureuses, entre autres celle du courageux contre-maître englouti pendant qu'il cherchait à écarter ses compagnons du danger.

Il faut une certaine fermeté d'esprit pour se décider à descendre dans une ardoisière. Les abords ont déjà commencé à jeter la tristesse dans votre esprit; les terres jaunâtres de la découverture servent de base à de véritables collines formées par les noirs débris des ardoises non employées; des chaussées, qui, l'hiver, sont converties en lacs de boue, et l'été en monceaux de poussière, séparent ces monticules et disposent peu favorablement le visiteur, malgré le surprenant aspect qui vient le saisir.

De salutaires balustrades empêchent d'accéder au bord de la vaste et dangereuse cavité, et ce n'est qu'après avoir été admis dans une petite cabane suspendue sur l'abîme, qu'on peut admirer la beauté du spectacle, non sans une émotion de terreur, tant l'œuvre est hardie et grandiose. Au-dessous de soi se dresse un échafaudage d'une extrême solidité, mais que son élévation rend d'une effrayante légèreté; au-dessous de cet échafaudage, le roc taillé à pic sur près de deux cents mètres de profondeur; en face, une autre paroi également à pic; à gauche et à droite des escaliers de géant à marches de trois mètres et demi et qui montent en s'évasant du fond de l'abîme jusqu'au sol. Les parois sont en haut veinées de rouge, de noir et de jaune sale, puis deviennent de plus en plus foncées à mesure que l'on descend le gigantesque escalier dont les derniers degrés s'assombrissent de gris-noir à reflets bleus et prennent le ton si caractéristique de l'ardoise récemment découverte.

Malgré tous les raisonnements possibles sur la sûreté des câbles, la solidité du roc ardoisier, et l'habileté des conducteurs, l'instinct qui a en horreur le vide immense et à pic resterait le plus fort si la curiosité ne l'emportait.

Pour descendre, on doit d'abord revêtir un costume craignant peu d'être maculé, car le bassicot, surtout l'hiver, est toujours un peu boueux; puis on met un chapeau en cuir réglementaire, à l'épreuve du choc des fragments d'ardoises qui pourraient vous atteindre. Après ces préliminaires, on se rend sur le pan de bois, et lorsqu'un bassicot vide vient d'être accroché au câble pour redescendre dans la carrière chercher du schiste abattu, on enjambe la balustrade pendant que les conducteurs armés de crochets retiennent le bassicot pour l'empêcher de s'écarter du bord, on saisit avec les mains les tringles de fer qui dominent le bassicot, on donne le signal, et la descente commence. La lumière du jour éclaire assez bien les parois du large puits pour qu'on puisse distinguer d'abord les boisages, puis les parois de rocher que l'on traverse.

Pendant cette première partie du trajet, le billon de conduite, peu infléchi, maintient la marche du bassicot presque verticale; bientôt la clarté du jour devient assez faible pour qu'on ne puisse voir le bassicot remontant qui vous croise, et dont on reconnaît le passage soit à un choc léger qu'il reçoit sur la paroi du puits, soit au grincement de la cayorne qui ne glisse pas sans se plaindre un peu sur les anneaux du billon de conduite. Quelques mètres encore et l'on arrive à la voûte de l'excavation. Des bruits vagues, une détonation de mine, des blocs qui tombent vous annoncent que vous approchez de l'exploitation; un mouvement latéral qui se prononce désagréablement de plus en plus vous mène vers un des bancs en vous faisant traverser obliquement le vide produit par l'enlèvement de l'ardoise, vide immense, puisque le plafond de la cavité des Grands-Carreaux mesurait presque un hectare, dominant environ cent mètres de hauteur, sans piliers, sans colonnes, sans aucun soutien.

Les yeux, dont la pupille se dilate peu à peu, distinguent d'abord une multitude de points lumineux, scintillant sur toutes les parois comme des étincelles de feu sur un papier brûlé; autour de ces points lumineux, dans leur sphère de rayonnement, on commence à distinguer les bancs noirs et brillants sur lesquels s'agitent des formes humaines dont les lumières rapprochées rendent les ombres gigantesques.

Les ouvriers, avec leurs longs crochets, vous attirent sur le roc et vous aident à descendre, car il ne faut pas faire de faux mouvements sur ces bancs taillés à pics. Une fois sur le banc et débarrassé de la préoccupation de la descente, les yeux étant tout à fait habitués à l'éclairage relatif de la carrière, on se rend très-bien compte des *foncées* dont les marches gigantesques montent vers la voûte. L'ardoise éclairée par le gaz paraît tout à fait noire, polie, et réfléchissant la lumière comme du jais, surtout quand elle est mouillée par un léger suintement.

Au centre et à la partie la plus basse, la société chargée du travail spécial de faire la foncée, creuse la tranchée médiane élargie par la poudre, le pic, les coins et la barre.

Bientôt la même manœuvre d'accrochement avec de longues gaffes ramène un bassicot vide dans lequel on s'installe pour remonter; après quelques secondes d'hésitation, la cayorne recommence à gémir, on traverse de nouveau le vide en se dirigeant vers l'ouverture inférieure du puits dont les yeux perçoivent alors très-nettement la lueur blafarde. En arrivant près de la voûte on distingue les passerelles accrochées au plafond et qui servent à l'inspection du ciel de la carrière; on comprend, en effet, qu'il faille sans cesse surveiller ce toit, car, si une pierre s'en détachait, en appliquant à son poids les règles de la chute des corps, on verrait qu'à quatre-vingts ou cent mètres, quelle que soit sa petitesse, elle deviendrait un projectile dangereux. Une fois arrivé, on s'engage de nouveau dans le puits dont on peut voir les solides parois taillées dans le schiste, on dépasse le boisage et l'on débarque dans les bras des conducteurs, qui, malgré leur peau de bique et leurs longues barbes, apparaissent comme des anges sauveurs.

Grâce aux passerelles fixées au plafond et à tous les procédés d'examen dont une longue pratique a démontré l'efficacité, le moindre mouvement dans le rocher est aussitôt reconnu, et les conséquences en sont prévues. La catastrophe qui vient de détruire la carrière avait signalé son approche, et, comme dans le roc ardoisier les éboulements ne sont pas instantanés, on avait eu le temps de faire sortir le personnel de la carrière, lorsque cet immense plafond, se séparant en quatre parties, fut enfoncé dans la cavité, anéantissant toutes les installations, conduites de gaz, machines et outils qui avaient coûté tant d'argent, de peines et de soins. Heureusement pour le personnel, toutes les compagnies qui possèdent les ardoisières d'Angers sont syndiquées, et les exploitations voisines se sont déjà empressées de fournir du travail à la plupart des ouvriers employés aux Grands-Carreaux et dont l'habileté était bien connue.

TURGAN.

COURRIER DES MODES

Les toilettes de bal se font remarquer cette année par leurs coupes accentuées, la longueur des traînes et le décolleté du corsage.

On porte beaucoup de tuniques en dentelle; les dessous de satin accompagnent ces robes de luxe. On voit aussi de riches broderies sur mousseline et des gazes lamées ou brodées à l'orientale.

On porte peu de fleurs, et, pour ma part, je le regrette, car rien n'est plus gracieux que les fleurs en ornements de costumes de bal. Toutes les femmes, d'ailleurs, n'ont pas de bijoux à leur disposition; or toutes les ruches de rubans et les franges perlées ne sauraient remplacer les fleurs.

Les coiffures sont composées en cheveux; les rouleaux, les boucles ondulées, les tresses et les crêpes tiennent sur la tête une place si considérable, qu'il reste peu de place pour une composition de coiffure. A peine est-il possible de jeter çà et là quelque étincelle brillante en manière d'épingle, ou une guirlande légère qui se perd en arrière et ne peut être notée que comme accessoire.

Les corsages sont très-courts, les épaules et les bras sont nus; aussi les colliers et les bracelets ont une grande vogue. On porte aussi des berthes attachées avec des agrafes sur les épaules.

Voici deux jolies toilettes que j'ai remarquées chez une de nos meilleures couturières :

Robe de satin bleu. Le bord est garni d'un volant de gaze blanche qui fait traîne et qui est surmonté d'une crête de guipure perlée. Le corsage est décolleté carrément; il a un fichu Marie-Antoinette en guipure attaché devant à la ceinture, derrière à la taille, ainsi que sur les épaules, par des papillons en or et perles. La seconde toilette est un mélange de tarlatane blanche et de satin rose, le tout disposé de manière à ce que le satin semble être la jupe coupée par des volants de tarlatane plissée. Le corsage est en satin avec entourage d'un plissé blanc à la vieille. Des pompons de satin imitant des boutons de rose sont posés capricieusement dans les plis blancs, ce qui est d'un effet très-gracieux.

La couleur en grande vogue est le vert *metternich;* mais cette teinte, très-jolie le jour, n'est pas d'un heureux effet aux lumières. On peut la conseiller en costume de ville, pour robe de velours, de satin ou de drap, et pour les chapeaux en satin mélangé de velours noir.

Le vert est toujours une couleur distinguée.

Il faut citer parmi les toilettes sérieuses des robes de velours noir garnies en boutons d'or et point de Venise en or. Une robe de satin noir, décorée de dentelle en or, a été très-remarquée dans un bal du grand monde, la semaine dernière.

On recommande, comme article de parfumerie hors ligne, la *Quintessence balsamique* du harem; c'est une eau de beauté, car elle préserve des rides; on l'emploie à la dose de quelques gouttes dans un verre d'eau, et son action régénératrice a une heureuse influence sur le système nerveux. J'ai entendu beaucoup parler de cette eau pendant l'Exposition; elle était à la section ottomane, et ses flacons bleus à longs cols marqués en chiffres et lettres style oriental excitaient la curiosité. On aime beaucoup en France les produits de parfumerie qui viennent de loin; c'est pour cela que je crois à la réussite de la *Quintessence balsamique*.

La Société d'importation, rue Montmartre, 169, qui est possesseur de ce produit, compte déjà les noms les plus illustres dans sa clientèle. Ce succès l'encourage à importer de nouveaux produits dont on se préoccupe déjà et que nous pourrons bientôt signaler à la coquetterie. Remarquez bien que je ne dis pas à la coquetterie féminine, car, en ce qui concerne la *Quintessence balsamique*, la consommation est au moins aussi considérable dans les rangs des *gentlemen*.

Pour retourner à l'article toilette, on donne comme certain le très-grand succès de la nouvelle jupe-cage *Tompson*, dont la forme est combinée pour faire valoir les robes à traîne. Cette cage très-flexible, aussi légère qu'une jupe de gaze, a cependant le mérite de ne jamais se déformer.

On sait que la maison Tompson tient depuis longtemps le premier rang dans la fabrication des jupons, et qu'elle a mis au service de cet important accessoire de la toilette des ateliers d'une importance commerciale considérable. Il ne faut donc point nous étonner que cette maison fasse sensation dans l'industrie par des modèles perfectionnés et toujours en harmonie avec le goût du jour et les exigences capricieuses de la mode. Les magasins de la maison Tompson sont boulevard Poissonnière, 12; mais les jupes, ainsi que le *corset-gant*, spécialités de cette fabrique, se trouvent chez tous les marchands de nouveautés, lingeries et merceries.

On m'a demandé quelques détails au sujet des produits de la laine des forêts de la maison Schmidt Misseler, rue Sainte-Anne, 71. Je ne sais rien de plus que ce que j'ai dit il y a quelque temps. On trouve dans cette maison une ouate en laine et une flanelle, le tout aromatisé de manière à offrir une précieuse ressource contre les douleurs, les refroidissements, etc. Je sais aussi que, pendant les froids si cruels du commencement de l'année, on allait chercher ces produits comme on va en pèlerinage, qu'ils ont rendu et qu'ils rendent chaque jour de nombreux services à l'humanité.

Mais occupons-nous encore un peu de toilette, et pour cela voyons à consulter notre journal, *la Glaneuse parisienne,* journal de la vie de famille; nous trouverons en le feuilletant, et grâce à ses annexes, le moyen d'être élégantes et en même temps économes, ce qui semblait impossible jusqu'à présent.

La livraison du mois de janvier contient trois excellents patrons coupés, à savoir : une toilette de petite fille, une pèlerine-rotonde à capuchon pour sortie de bal et une veste à la grecque pour toilette du soir. Il y a aussi une planche de broderies, gravure de modes, planche de dessins, planches de travaux, etc.

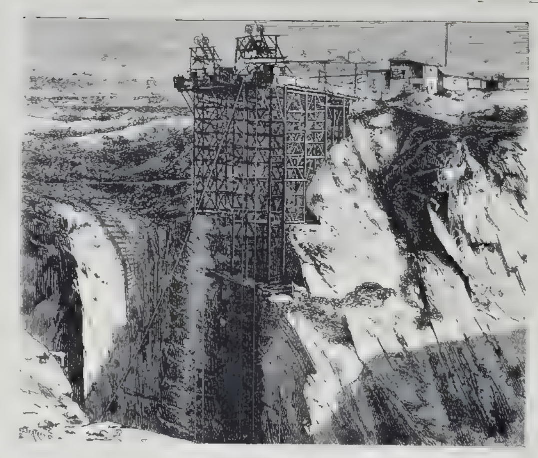
Pour les nouvelles lectrices de *l'Univers illustré*, je répéterai ce que j'ai déjà dit : que ce journal, d'un genre tout nouveau, contient de la littérature morale et instructive, des recettes d'économie domestique, un nouveau manuel de cuisine, des conseils aux ménagères, etc.

On s'abonne à la *Librairie Nouvelle*, boulevard des Italiens, 15. Le prix est de *douze* francs par an pour toute la France; à l'étranger, le port en plus. On doit envoyer un bon de poste à l'ordre de M. le directeur de la *Glaneuse parisienne*.

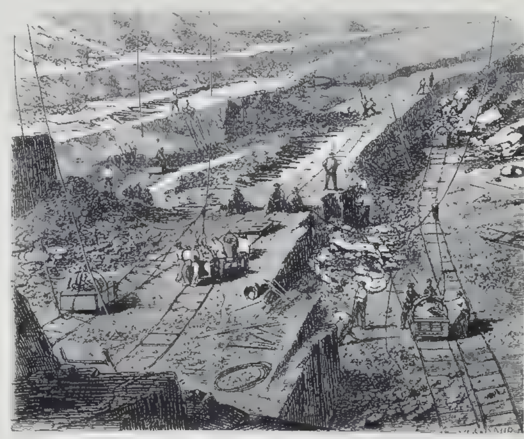
Les abonnements donnent droit à des primes qui sont souvent renouvelées. On envoie un numéro d'essai contre un rang de timbres-poste.

Le succès si général de ce recueil, les éloges qui lui sont adressés chaque jour par les personnes les plus honorables, me donnent le droit de le recommander à nos nombreuses et charmantes lectrices.

ALICE DE SAVIGNY.

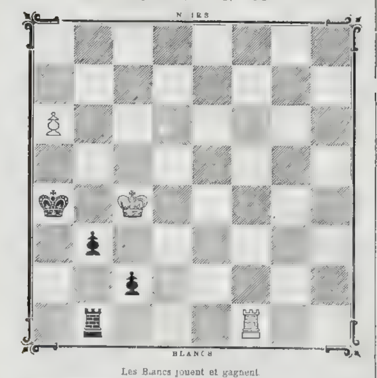


LES ARDOISIÈRES D'ANGERS. — PANS DE BOIS ET BATIMENTS DES MACHINES, d'après une photographie de M. Berthault. — Voir page 63.



LES ARDOISIÈRES D'ANGERS. — BANC EN EXPLOITATION, d'après une photographie de M. Berthault. — Voir page 63.

PROBLÈME N° 84



Les Blancs jouent et gagnent.

(Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.

RÉBUS



Explication du dernier Rébus :
La ... parte conse...

IL EST INDISPENSABLE que toute lettre relative à une réclamation, à un changement d'adresse ou à un renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des BANDES IMPRIMÉES qui sont collées sur l'enveloppe du journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi, dans le service du journal, des irrégularités ou des retards que l'abonné ne doit alors imputer qu'à lui seul.

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7. — [63

ÉMILE AUCANTE.

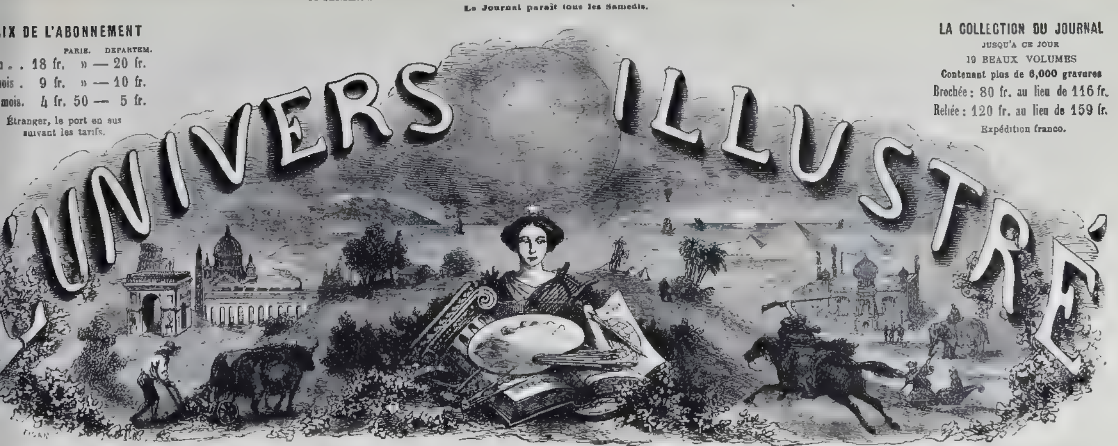
30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis.

IX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DEPARTEM.
..	18 fr.	» — 20 fr.
ois .	9 fr.	» — 10 fr.
mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
19 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,000 gravures
Brochée : 80 fr. au lieu de 116 fr.
Reliée : 120 fr. au lieu de 159 fr.
Expédition franco.

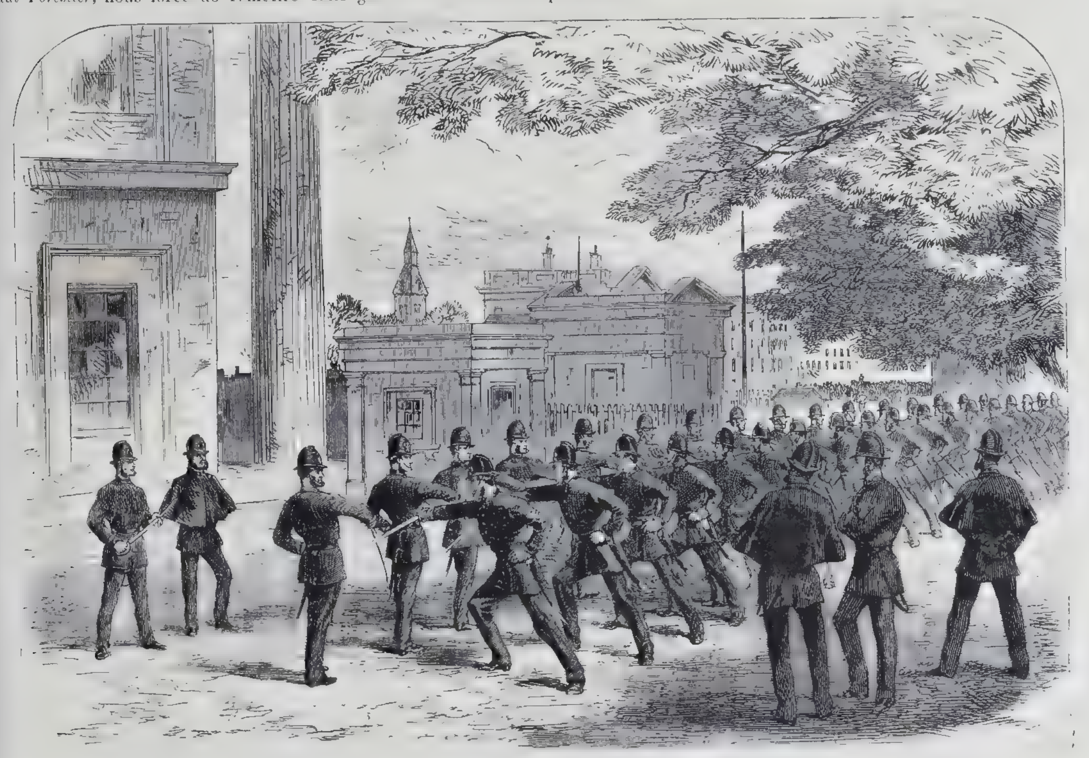


Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal. Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 681 — 1er Février
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements : MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.

Un accident survenu sous presse à notre dessin représentant la scène principale de la comédie nouvelle de M. Émile Augier, *Paul Forestier*, nous force de remettre cette gravure à la semaine prochaine.



A PROPOS DE L'AGITATION FÉNIANE, LES POLICEMEN DE LONDRES S'EXERCENT AU MANIEMENT DU SABRE; dessin de notre correspondant.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Ecole de pyrrhonisme. — Les lendemains du chroniqueur. — Le bal des gens de maison. — Comment faire? — Une histoire d'hier. — Un jeune homme qui n'a pas de chance. — Les dangers de l'écriture. — Les trois paletots. — Suites terribles d'un échange. — Tigre en poche. — Un nouveau pseudonyme. — Décembre, janvier et février. — Un rébus en latin. — Un tombeau en Espagne. — Moralité.

Désormais, si j'entends dire, au moment de commencer ma chronique :

Qu'une cantatrice célèbre est sur le point d'épouser un marquis ;

Qu'une comédienne va se faire religieuse ;

Qu'un maître de pension a renvoyé un de ses élèves ;

Que le prince de B... plaide en séparation avec sa femme ;

Que les romans immoraux n'ont plus un seul lecteur ;

Qu'il fait froid, qu'il pleut ou qu'il neige ;

Que le climat de Saint-Pétersbourg a rendu à Mario tout le charme et toute l'étendue de sa voix ;

Que les séances de la Société des gens de lettres donnent l'exemple de la plus touchante cordialité ;

Que les directeurs de théâtres ne veulent plus jouer que des pièces littéraires ;

Qu'on ne verra plus dans les féeries que des jeunes filles vêtues en quakeresses, etc., etc.;

J'aurai soin de relire, dans *le Mariage forcé*, la scène de Marfurius et de Sganarelle, et, malgré l'extrême vraisemblance de ces nouvelles, je dirai avec le philosophe pyrrhonien :

— Il peut me sembler sans que la chose soit véritable... Cela est incertain, et nous devons douter de tout... Il n'est pas assuré que cela soit... Il n'y a pas d'impossibilité... Par aventure... A quoi bon affirmer à présent ce qui sera faux dans huit jours ?

Le mieux, croyez-moi, est de se raconter des histoires ; celles-là du moins ne sont pas cahotées entre l'affirmation de la veille et la négation du lendemain ; la fantaisie, leur patronne, les maintient dans une sphère idéale. Baignées dans un vague mélange de lumière et d'ombre, elles glissent légèrement sur des surfaces prêtes à se briser si on les touche ; le sceptique qui n'y croit pas, le nouvelliste qui les contredit, en sont pour leurs frais de rhétorique ; elles échappent à qui veut les démentir.

Donc, pendant que la société des domestiques, — pardon, des *gens de maison*, — danse, avenue de Wagram, au profit de sa caisse de retraite; pendant que les journalistes, invités à cette fête de famille, peuvent y méditer un parallèle entre l'indépendance et la servitude, ou y étudier l'influence des révolutions sur la race classique des Frontin et des Lisette, il n'est pas mal de traiter à fond la grande question des paletots; il sied de montrer, par un épisode récent, toutes les catastrophes qui peuvent bouleverser le monde, si les *gens de maison*, préposés au service du vestiaire, apportent dans leurs délicates fonctions un peu trop de distraction et de négligence.

C'était l'autre soir, à la sortie d'un de ces bals de bienfaisance où l'amusement des riches sert au soulagement des pauvres, et où la noblesse, la bourgeoisie, l'art, la finance, parfois même quelques charmantes déléguées du *demi-monde*, se rapprochent sous les auspices de la charité chrétienne. On avait dansé, valsé, polké, bu du punch, joué au whist, mangé du pâté de foie gras, consommé du vin de champagne, causé chevaux, sport, patins, théâtre, littérature, femmes et politique.

Parmi les personnages de distinction qui assistaient à ce bal et prenaient part, chacun suivant son âge et ses goûts, à ces divers genres de causeries et de plaisirs, on remarquait les trois acteurs du petit drame que je vais vous raconter : M. Listorel, vieux banquier qui, malgré ses treize lustres, n'a pas encore renoncé à cueillir quelques myrtes dans ces régions galantes où les sexagénaires sont toujours sûrs d'être aimés pour eux-mêmes ; le comte Reybard, député, homme grave, mari d'une très-jolie femme, un peu coquette, fort sentimentale, lectrice assidue de *M. de Camors* et même de *Madame Bovary* ; et enfin le jeune vicomte Arthur de Fervac, — le dernier des Arthur! — qui doit nous arrêter un moment.

Arthur, élégant cavalier, beau valseur, membre influent du Jockey-Club, riche en espérance et un peu endetté, était venu à ce bal avec des intentions compliquées et machiavéliques. Il se proposait d'abord de danser une chaste contredanse avec la fille unique de M. Listorel, la gracieuse Valentine, dont il avait demandé la main. Puis il espérait obtenir une valse expressive de la comtesse Reybard, à laquelle il n'avait pas craint d'adresser des déclarations passionnées. Pour tout dire, il n'était pas bien certain de ne pas rencontrer après minuit, dans la foule qui encombrait ces vastes salons, la belle Amanda, dont le splendide boudoir s'ouvrait quelquefois pour lui ; une de ces *déclassées* qui aiment à se glisser en contrebande dans ces sortes de fêtes; une de ces dames que nous n'avons pas toujours le droit d'appeler *petites* pour les distinguer des *grandes*.

Un peu avant l'aube, le banquier, le comte et Arthur sortirent des derniers, à quelques minutes de distance. Tous trois étaient pressés et distraits; il y avait, entre la chaude atmosphère du bal et l'air du dehors une différence de 35 degrés, contraste fertile en catarrhes et en pleurésies. Chacun d'eux saisit à la hâte le paletot qu'on lui offrit. Le comte Reybard remarqua bien qu'il avait beaucoup de peine à boutonner le sien; le banquier se trouva gêné dans ses entournures; Arthur, au contraire, se demanda si ses chagrins de cœur ou ses soucis d'argent l'avaient subitement maigri; mais l'essentiel, l'urgence, était de ne pas s'enrhumer. Tous trois s'enveloppèrent, s'emmitouflèrent, et sortirent.

Ce qui fut terrible, ce fut l'inventaire.

Il faut savoir, pour l'intelligence de ce qui va suivre, que le comte, malgré sa triple qualité d'homme grave, de député et de mari, en dépit des beaux yeux de sa femme, s'était aventuré chez Amanda, y avait rencontré Arthur et en était un peu jaloux; que le vieux banquier Listorel ne dédaignait pas non plus de réchauffer ses soixante-cinq hivers au foyer très-hospitalier de cette enchanteresse, et qu'il était de plus en plus persuadé qu'elle ne chérissait que lui.

En fouillant dans les poches de *son* paletot, Arthur y trouva un bulletin de la Bourse, trois cartes d'agent de change, un numéro du *Constitutionnel*, un peigne dit de *rameneur*, un pain de cire à favoris, — plus la lettre suivante :

« Vous me demandez, mon cher Listorel, des renseignements sur le jeune Arthur de Fervac, à qui vous ne seriez pas loin d'accorder la main de votre charmante Valentine. Si j'étais de l'avis de ma femme, je vous en dirais beaucoup de mal, car le pauvre garçon lui inspire une antipathie inexplicable; mais je ne suis pas homme, Dieu merci! à me laisser influencer par ce bizarre caprice. Arthur est fort bien : bonne naissance, bonnes manières, belles alliances; il a ou il aura de la fortune. Je vous engage donc à accueillir favorablement une demande qui n'a rien que d'honorable. Même, comme il est permis de penser tout haut avec un homme respectable à qui on a confié ses capitaux, je vous dirai, sous le sceau du secret, que j'ai, en ce moment, des raisons particulières pour désirer qu'Arthur en finisse avec les amourettes de jeunesse; or, qui pourrait le fixer mieux que votre aimable fille?...

« Tout à vous.

« LE COMTE REYBARD. »

Stupeur d'Arthur de Fervac qui, durant de longues heures, se livra à ce genre de travail psychologique, surnommé *cristallisation* par M. de Stendhal.

Pendant ce temps, le vieux banquier, vidant ses poches, en tirait une carte de député, un brouillon de discours, deux pétitions, quatre invitations à des dîners de ministres, — et la lettre ci-jointe

« Monsieur le comte,

« Amanda est une fine mouche dont vous devriez vous méfier; elle vous a promis de ne plus recevoir le bel Arthur de Fervac. Elle se moque de vous : il va chez elle toutes les fois qu'il y a une séance intéressante à la Chambre, et qu'il est sûr de ne pas vous rencontrer. Mais ce qui est encore plus curieux, c'est que votre ami le banquier, ce vieil empaillé de Listorel, a aussi ses petites entrées chez Amanda, qu'il comble de bijoux et de cachemires. Elle lui a persuadé, à ce septuagénaire imbécile, qu'elle était folle de lui. Quels éclats de rire, quand il a tourné les talons! c'est scandaleux. Une femme qui se respecterait aurait-elle le front de duper un homme d'âge, sous prétexte qu'il est millionnaire! Je ne sais vraiment pas ce qu'elle a, cette femme, pour plaire aux gens de goût... Trente-neuf ans, pas un cheveu sur la tête, de fausses dents, une planche, bête comme une oie, et un zézayement qui prend sur les nerfs...

« UNE AMIE QUI SE FERA CONNAÎTRE. »

Soubresaut du banquier; étonnement, fureur, menace d'apoplexie.

Au même moment, le comte Reybard plongeait machinalement la main dans la poche intérieure de son paletot. Il y découvrait un étui à cigares, une facture non acquittée, trois jetons du club, une addition du Café anglais... et l'épître ci-après :

«... Éloignez-vous, Arthur, quand il en est temps encore, et ne revenez que lorsque je pourrai être franchement et loyalement votre amie... Oui, votre amie!... L'amitié seule est possible entre nous... elle apaisera nos tourments, elle guérira nos blessures.

« Dieu merci! mon ange gardien veille encore! C'est lui qui me conseille et qui me protége... Oh! partez, fuyez, par pitié pour une pauvre femme dont le cœur se brise aux âpres réalités de la vie! Laissez-moi seule avec ma douleur, au bord de l'abîme creusé sous mes pas! Ah! pourquoi vous ai-je rencontré au moment même où je venais de comprendre que mon mari, esprit positif et vulgaire, ne me comprendrait jamais? Folle que je suis! Voilà que je l'accuse, lui, au lieu de m'accuser, moi, et de te supplier, toi! Va-t'en! va-t'en! Il me traîne ce soir à ce bal! Horreur! du plaisir, des diamants, le sourire sur les lèvres, quand j'ai la mort dans l'âme! N'y viens pas! n'y viens pas! je ne dois pas vous revoir.....

« EUPHRASIE. »

Euphrasie, c'était la comtesse Reybard; je vous fais grâce de trois autres pages en pattes de mouche; une des mille phrases de *la Crise* d'Octave Feuillet

Ce qui en résulta, vous le devinez; M. Listorel, furieux, a renvoyé sa fille au couvent, où elle restera jusqu'aux vacances; il a répondu par un brusque refus à la demande d'Arthur; on dit même qu'il commence à croire que la volage Amanda ne l'aimait pas pour lui-même, et qu'elle aura quelque peine à lui persuader le contraire.

Le courroux du comte a été parlementaire, conservateur et libéral. Il a décidé que sa femme irait passer l'hiver et le printemps à la campagne. Quant à Arthur, il songe, pour expier ses péchés, à se faire zouave pontifical.

Tout cela pour un échange de paletots!

~~~ Le *Journal des Débats* publie, sous le titre de *Louise*, une jolie nouvelle signée Génebray. C'est un pseudonyme sous lequel se cache, dit-on, une femme bien spirituelle, Mme Janvier, mère de l'aimable préfet de l'Eure, veuve du conseiller d'État. J'ai connu cet excellent homme, si serviable, si obligeant. Nos révolutions réitérées le mettaient à une rude épreuve; non pas qu'il fût ambitieux ou poltron; mais il aurait voulu pouvoir ménager tout le monde, rester en bons termes avec tous les gouvernements, afin d'être toujours utile à ses amis. Le premier jour de l'an 1849, nous dînions ensemble chez un artiste qui ne détestait pas le mot pour rire. M. Janvier parla beaucoup, parla bien, réconcilia de son mieux le passé, le présent et l'avenir, non sans un léger effort pour nous faire partager ses opinions éclectiques.

— Décidément, me dit tout bas le maître de la maison, Janvier est un peu serré entre février et décembre.

~~~ C'est à notre dernière page que vous trouvez ordinairement nos *rébus*. En voici un que je place à la première, et qui mérite ce privilége. Il est en latin; il arrive du fond de l'Espagne; il exprime une idée sérieuse et triste qui nous rapproche du mercredi des cendres, et il nous est envoyé de bien loin par un ami de *l'Univers illustré*; je l'écris tel qu'il m'est adressé :

O.............quid.............tuæ
be...........est..............biæ
ra............ra................ra
es............et................in
ram..........ram..............ram.
I

Vous ne comprenez pas, mesdames? Ni vous peut-être, messieurs? Patience; n'oubliez pas que nous parlons latin.

O super be! quid super est tuæ super biæ!

Remarquez, en effet, que *super* veut dire *sur*, et que, dans le rebus, *o* se trouve sur *be*, *quid* sur *est*, *tuæ* sur *biæ*.

Ra — ra — ra — ou, en d'autres termes, trois fois *ra*; en latin, *terra*.

Es, et in...

Ram — ram — ram, c'est-à-dire trois fois *ram*, en latin, *terram*.

I, i, — c'est-à-dire deux fois *i*; en latin, *i bis*. Ici vous comprenez, sans même être claqueur.

Ensemble de la phrase tumulaire : *O superbe! quid superest tuæ superbiæ? Terra es, et in terram ibis.*

Ce qui signifie :

O orgueilleux! que reste-t-il à ton orgueil? Tu es terre, et tu iras dans la terre.

Inutile d'ajouter que ce *rébus* chrétien, philosophique et funèbre a été trouvé sur la pierre d'une tombe. A quel illustre personnage s'est-il appliqué? Quel moine, dans les loisirs du cloître, s'est amusé à jouer avec ces mots comme avec des cartes noires? Il m'a semblé qu'il y avait là je ne sais quel mystique reflet de l'Espagne catholique et du moyen âge, qui devait obtenir grâce pour les puérilités de la forme. Victor Hugo s'arrête volontiers à ces jeux d'esprit bizarres, et un petit chroniqueur n'a pas le droit de dédaigner ce qui plaît à un grand poëte.

A. DE PONTMARTIN.

BULLETIN

Dans le bulletin de notre précédent numéro, nous avons déjà mentionné les funérailles solennelles de S. M. l'empereur Maximilien, à Vienne. Nous sommes à même aujourd'hui de publier, d'après un croquis de notre correspondant en Autriche, une belle et très-exacte planche représentant l'arrivée du cortége funèbre devant l'église des Capucins, où se trouvent les caveaux réservés aux dépouilles mortelles des membres de la famille impériale. Une foule immense, remplie d'une pieuse émotion, encombrait la place de l'église et s'inclinait devant le cercueil de l'infortuné prince.

Le vice-amiral de Tégéthoff suivait le char avec le vice-amiral de Fautz à la tête d'une députation de la marine impériale et d'un détachement du corps des équipages.

Dans l'église des Capucins étaient réunis l'empereur, les archiducs François-Charles, Charles-Louis, Louis-Victor; Ferdinand, grand-duc de Toscane; Charles-Salvator, prince de Toscane, avec l'archiduchesse Immacolata, son épouse, et sa fille l'archiduchesse Marie-Thérèse; puis Guillaume, Jo-

seph, Léopold, Ernest, Sigismond; Régnier avec l'archiduchesse Marie, son épouse; le duc et la duchesse de Modène, Le roi Georges de Hanovre et le prince Ernest-Auguste, son fils; les princes Louis de Bavière, Georges de Saxe; les ducs Guillaume et Philippe de Wurtemberg et Auguste de Saxe-Cobourg.

On y remarquait en outre des ambassadeurs spéciaux envoyés par tous les souverains d'Europe.

Les journaux de Vienne donnent la description suivante du cadavre de l'empereur Maximilien :

Le visage est fortement bruni, et le devant de la tête est dépouillé de cheveux. Aux tempes, où les balles ont frappé, on a trouvé quelques morceaux de velours, et la barbe est très-bien conservée.

L'habillement du cadavre se compose d'un justaucorps noir, garni de velours, et d'un pantalon gris foncé. Les mains sont couvertes par des gants noirs et les pieds chaussés avec des souliers vernis.

Le château de Miramar est devenu propriété de la famille impériale d'Autriche. Une somme de 20,000 florins sera affectée chaque année à l'entretien de ce beau domaine où l'empereur Maximilien résida jusqu'à l'époque de son départ pour le Mexique.

L'Empereur est allé passer deux jours à Compiègne pour chasser. Un millier de pièces de gibier ont été abattues par Sa Majesté et par ses invités. La majeure partie de ce gibier a été dirigée sur Paris pour être distribuée dans divers établissements de bienfaisance.

Conformément aux ordres de l'Empereur, l'administration du Mont-de-Piété a prévenu le public, par un avis placardé dans Paris, que tous les objets de literie et matelas engagés du 1er novembre 1867 au 21 janvier courant, seront rendus gratuitement à tous les déposants.

La semaine dernière, l'Impératrice a visité l'établissement des fourneaux installés par ses ordres dans la maison Eugène-Napoléon. Sa Majesté a assisté à la distribution gratuite faite à trois cents enfants des deux sexes. Les pauvres petits assistés ont témoigné leur reconnaissance par de vives acclamations.

D'après plusieurs journaux, on s'occuperait de la reconstitution de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, ordre qui se vouerait à la défense du Saint-Siége.

Leurs Majestés et le Prince Impérial ont assisté, le 21 janvier, à la messe commémorative célébrée à la chapelle des Tuileries.

Cinquante-six académiciens ont pris part au vote qui devait donner un nouveau secrétaire perpétuel à l'Académie des sciences et un successeur à M. Flourens. La majorité absolue était de 29 voix. Les suffrages ont été ainsi répartis: M. Dumas, 30 voix; M. Coste, 23; M. Claude Bernard, 2; et un bulletin blanc.

La section d'architecture a présenté à l'Académie des beaux-arts, dans sa séance du 25 janvier, la liste suivante de candidats pour la place de M. Le Bas : 1° M. Vaudoyer; 2° M. Questel; 3° M. Ballu; 4° M. Lequeux.

L'Académie a ajouté à ces noms ceux de MM. Clerget, Godebœuf, Lacroix.

Le roi des Belges, qui a consacré sa jeunesse à voyager dans toutes les parties du monde, vient d'être nommé membre de la Société de géographie de Paris.

On annonce la mort d'un de nos plus braves officiers, M. le général de division Gémeau, sénateur, décédé à Auxerre. On se rappelle qu'il a été l'un des commandants du corps expéditionnaire français à Rome, où il avait laissé les plus sympathiques souvenirs.

M. Serres, membre de l'Institut, professeur et administrateur au Muséum d'histoire naturelle et membre de l'Académie des sciences, section de la médecine et de la chirurgie, vient de mourir à l'âge de 82 ans.

Le monde médical et l'Académie de médecine elle-même sont vivement préoccupés, en ce moment, du moyen de guérir la rage par l'inoculation du virus de la vipère. Les expériences se poursuivent simultanément sur divers points.

Le jour où ce problème sera résolu, la vipère sera rangée parmi les animaux domestiques; les chiens ne compteront plus d'ennemis et la muselière prendra place au musée des antiquités.

On annonce que le gouvernement turc a définitivement décidé la création, à Constantinople, d'un lycée mixte. L'iradié impérial relatif à la construction de cet établissement à Galata-Seraï a été déjà envoyé à la Porte. Ce lycée sera organisé sur le pied des lycées français et sera ouvert indistinctement aux musulmans et aux chrétiens. Fuad Pacha s'est entendu avec M. Bourée, ambassadeur de France, sur tout ce qui regarde l'organisation de l'établissement en question, laquelle sera, du reste, confiée à un inspecteur de l'Université française.

La paroisse de Cité-Bugeaud, à Alger, se propose de rendre un pieux hommage à la mémoire du maréchal Bugeaud : elle veut construire une église qui sera dédiée au patron du vainqueur d'Isly.

L'une des chapelles sera transformée en chapelle mortuaire et renfermera un cénotaphe, avec le buste du maréchal, et chaque vendredi le clergé de la paroisse viendra réciter dans cette chapelle un *De profundis* pour le repos de l'âme du grand guerrier et de ses compagnons d'armes.

Th. de Langeac.

LA JEUNESSE D'UN PARIA

FRAGMENTS INÉDITS

Par H. DE BALZAC

(Suite[1].)

— Marguerite est venue ce matin en cachette, reprit la Vimontel à voix basse; car son père est un monsieur rigide qui ne la laisserait pas aller, mais il doit être toute la journée hors de chez lui. Néanmoins elle va retourner ce soir à Versailles. Elle n'a jamais voulu nous dire l'objet de son voyage. D'où la connaissez-vous?

— Vous êtes bien hardie, mère Vimontel!

Elle se tut.

— Voulez-vous mettre votre belle perruque blonde ou seulement poudrée?

Je tressaillis involontairement de ce que j'allais dire. Il me semblait que Marguerite épiait ma réponse. Elle en connaissait tout aussi bien que moi toute l'importance, et je crus surprendre dans les yeux de la Vimontel une expression de sournoiserie qui me fit croire qu'elle s'en doutait aussi.

— Ni perruque ni poudre, répondis-je à voix basse; peignez-moi les cheveux, aplatissez-les, et s'il y a quelque vestige de poudre, brossez-moi la tête.

— Oh! oh! s'écria-t-elle gaiement et en me jetant un de ces regards de vieille femme qui, malgré une fausse apparence de vérité, trahissent de la fourberie; c'est quelque déguisement! Vous voulez peut-être aller voir rompre Batla-route.

J'étais accommodé, je me levai. En cet instant, la Vimontel et moi, nous crûmes entendre un cri dans la soupente. Je sautai dans l'arrière-boutique, je montai à la soupente, et j'ébranlai fortement la porte de la chambre; mais elle était soigneusement fermée.

— Marguerite! Marguerite!

Pas de réponse.

— Ah! je vous supplie, monsieur, pas d'esclandre chez moi!... me dit la Vimontel effrayée de mon cri.

— Eh bien, que je sache au moins si elle m'aime toujours!

— Retirez-vous et j'entrerai.

Je me soumis à cette dure condition, et j'allai m'asseoir sur l'avant-dernière marche de l'escalier.

La Vimontel demanda doucement à sa nièce si elle était indisposée.

— Ma tante, répondit-elle d'une voix étouffée qui me fendit le cœur, je suis très-bien...

La Vimontel me fit signe de rester immobile; et, poussée par l'habitude qu'elle semblait avoir de s'intéresser aux peines des amants, elle dit d'une voix flûtée :

— Ouvre, ma petite chatte, ouvre, il n'est plus là!...

Marguerite, dont les pleurs retentissaient dans l'escalier sonore, laissa entrer sa tante; et la vieille agita sa main comme pour me dire de monter. J'arrivai au seuil de la porte sans avoir fait le moindre bruit.

— Ah! ma tante, qu'importe ma vie! mais le perdre, lui! le perdre vivant!...

— Calme-toi, ma belle petite, ce sont des idées qui te passeront! un homme est un homme!... trente mille livres par an font fermer les yeux sur bien des choses!...

Mais des torrents de pleurs, dont le bruit était couvert par le brouhaha de la boutique, interrompirent la Vimontel.

La porte était restée entre-bâillée, je me hasardai à la pousser un peu, et je me glissai dans cette petite cellule. Marguerite, assise auprès de la croisée qui donnait sur la cour, semblait guetter mon passage. Elle tourna la tête, me vit et jeta un cri.

— Ah! ma tante, vous m'avez trompée!...

— J'étais à ses pieds, mon air égaré l'effraya. Elle passa la main sur son front, porta son mouchoir à ses yeux; et, tout à coup, comme quand le vent a soufflé sur les nuées d'orage qui noircissaient le ciel, ses larmes se séchèrent, et une expression de sérénité ranima ce visage pâli. Elle sourit, se plut à caresser ma chevelure, et tout fut oublié.

— Tu es encore mon Henri!... dit-elle.

Elle prit ma main, elle la baisa.

— Cette main est encore pure... et ce baiser ne craint pas ceux de mes rivales!...

— Elle est folle!... dit la Vimontel.

— Oui, folle, reprit Marguerite, folle de lui! Henri, pourquoi aimer à demi? Les hommes ont des destinées marquées... poursuis ta carrière, nous serons heureux tous deux!...

1. Voir les numéros 678 à 680

— Mais, repris-je, effrayé de l'accent particulier de sa voix et d'une tendresse si active, nous serons dans peu l'un à l'autre. — Suis-je changé pour toi?...

— Oh! non! dit-elle en riant. Non, tu es toujours le même, et j'espère bien aussi être toujours la même pour toi! Bientôt nous ne nous quitterons plus!...

Elle m'embrassa sur les lèvres, je fus comme saisi par une émotion contre laquelle je n'étais pas en garde. Alors Marguerite fit un léger bond et disparut, sans que sa tante ni moi pussions nous opposer à son évasion. Je descendis avec la rapidité de l'éclair, j'atteignis la porte de la rue des Lombards par où elle avait dû sortir; car j'entendis le frémissement de sa robe qui retentissait dans la petite cour. J'aperçus sa robe flottant à un coin de la rue Saint-Denis, j'y cours, mais je ne la vois pas. Où la chercher? S'était-elle enfuie par la rue de la Ferronnerie, par la rue Courtalon, par la place Gastine, par la rue Saint-Denis, du côté de l'Apport-Paris ou du côté des charniers? Je courus partout, et je n'aperçus nulle part sa fontange et sa robe verte.

— Elle a toujours été un peu *tocquee*[1] *!* me dit la Vimontel quand je revins chez elle désolé.

— Il me semble avoir vu ce monsieur-là venir au Châtelet, disait le petit homme noir en parlant de moi.

— Je n'y suis jamais allé! m'écriai-je vivement.

A ces mots de mensonge, je sortis précipitamment et je pris le chemin de la maison.

Pendant la route, je me fis une multitude de raisonnements pour me persuader qu'il était fort heureux que Marguerite eût appris ma détermination. J'espérai que le lendemain, quand elle me verrait plus amoureux, plus tendre que la veille, ses terreurs se dissiperaient.

— Après tout, ce sont des idées de jeune fille! me disais-je, et mon cœur se trouva délivré de toutes ces craintes.

III.

En rentrant au logis, je trouvai ma mère de très-mauvaise humeur. Le tailleur n'avait pas encore apporté mes habits, et je courais risque de paraître avec des vêtements qui n'eussent pas été convenables.

Cependant, un des deux valets de mon père revint bientôt de chez le tailleur, où il avait été envoyé, et affirma que, dans une heure au plus tard, mon justaucorps brun-rouge et ma veste ronde seraient apportés.

Mon père avait deux aides. Dès cette matinée, ces hommes devenaient les complices nécessaires de ma vie publique. Aussi les examinai-je avec plus d'attention que je ne l'avais fait jusqu'alors.

L'un, c'était le plus âgé, s'appelait *Patience*. Il devait ce sobriquet à l'habitude qu'il avait contractée de dire ce mot aux condamnés, d'un air doux et humain qui contrastait singulièrement avec sa mine refrognée. Il était grand, mince, nerveux et très-pâle.

L'autre avait nom Mercredi. C'était un petit homme gros, court et jovial à l'excès. Il réussissait souvent mieux que les prêtres à consoler les malheureux criminels. Il avait même conquis une sorte de réputation parmi le bas peuple et les voleurs.

Je me souviens d'avoir vu mon père étonné de la présence d'esprit d'un homme qu'il avait roué. Ce voleur de grand chemin, qui appartenait à la bande des *Gentilshommes de la nuit*, affecta une grande présence d'esprit sur l'échafaud. Il dit en souriant, et un instant avant d'expirer, que quand on voyait Mercredi l'on ne perdait Patience.

De leur côté, ces deux valets me regardaient avec une sorte de curiosité depuis le matin. J'allais être leur maître, et ils semblaient se demander si j'étais bien capable de remplacer mon père. L'intérêt secret qu'ils me portaient me choquait. Ils avaient mis leurs habits les plus propres pour me faire honneur. Je connus plus tard les motifs de leur inquiétude. Afin de ne plus les voir et de ne pas arrêter ma pensée sur les services qu'ils allaient me rendre, je me mis en devoir de les imiter, car ils aidaient ma mère à mettre le couvert. Il était onze heures, et le moment de dîner approchait.

— Eh bien, Henri, que fais-tu? dit ma mère. Oh! oh! veux-tu bien te tenir tranquille; les jours d'exécution, ton père restait calme.

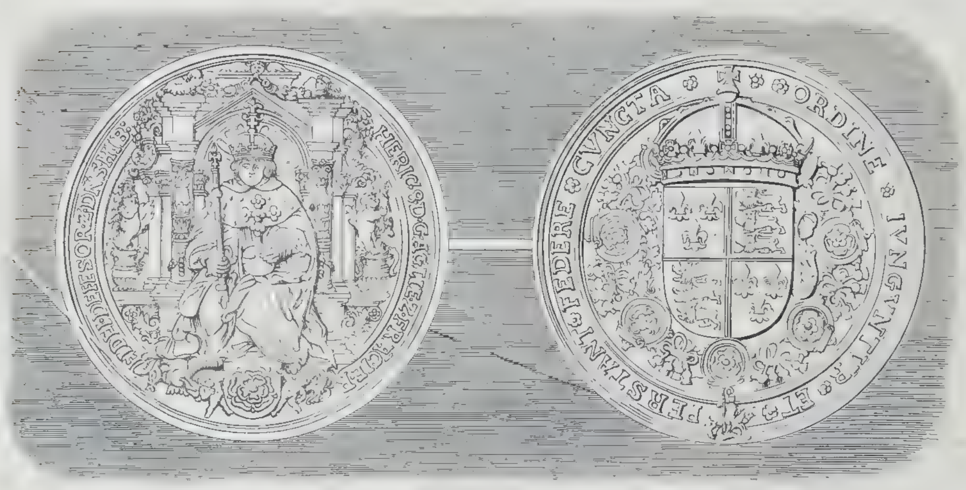
— Oui, monsieur Henri, il faut se ménager!... dit Mercredi. Vous surtout, qui étrennez aujourd'hui.

H. de Balzac.

(La suite au prochain numéro.)

1. Être *tocqué* est une ancienne expression populaire qui signifie avoir reçu un coup sur la tête. En d'autres termes, être timbré.

INSPECTION, A L'ARSENAL DE WOOLWICH, DE L'ARTILLERIE DE MONTAGNE DESTINÉE A L'EXPÉDITION D'ABYSSINIE; dessin communiqué par un de nos correspondants en Angleterre. — Voir page 69.



LE GRAND SCEAU DE HENRI VIII, ROI D'ANGLETERRE, apposé sur le traité de paix de 1527, entre la France et l'Angleterre. — Voir page 71.

PAYSAGES D'ISLANDE, d'après des croquis de M. J. R. Campbell. — Voir page 74.



L'OROEFA JOKULL, la plus haute montagne de l'île; vue prise de la mer.

L'ARTILLERIE DE MONTAGNE EN ABYSSINIE

Nous publions aujourd'hui un dessin très-intéressant qui nous est communiqué par un de nos correspondants en Angleterre. Il s'agit de l'inspection, à l'arsenal de Woolwich, de la nouvelle artillerie de montagne qui doit être immédiatement embarquée pour compléter l'armement du corps expéditionnaire en Abyssinie. Les membres de la commission, parmi lesquels se trouvaient le lieutenant général sir William Codrington; lord Clinton, sous-secrétaire d'État au ministère des Indes; le général Pears, major général des armées de Bombay, Madras et Calcutta; sir W. Power, commissaire général en chef, et plusieurs autres personnages spéciaux, ont



LE BASSIN DU GRAND GEYSER.

félicité le colonel Clarke, surintendant des équipages de l'armée royale, pour l'activité et l'intelligence avec lesquelles tous les préparatifs avaient été conduits. Ces charmants petits canons, représentés sur notre gravure, sont si fins, si légers, si élégants, qu'on serait tenté de les comparer à des joujoux; mais ces joujoux sont rayés et constituent de terribles engins de guerre. Ils peuvent se monter et se démonter avec autant de célérité que de précision. On installe la pièce elle-même, avec une caisse de munitions, sur un cheval ou sur un mulet; une autre monture reçoit l'affût muni de ses roues. Ainsi chargées, ces bêtes de somme peuvent trotter et même galoper. L'absence de routes carrossables cesse donc d'être un obstacle grave aux succès de l'expédition anglaise, puisque dans quelques semaines



ILE DE SOURCES BOUILLANTES, dans la rivière Hvita, près de Reykholt.

elle sera en mesure de transporter d'excellents canons rayés sur les plus hauts plateaux de l'Abyssinie.

A. DARLET.

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

L'événement de la semaine. — Théâtre-Français : *Paul Forestier*, comédie en quatre actes, en vers, de M. Émile Augier. — MM. Got, Delaunay, Coquelin; Mmes Favart, Victoria Lafontaine. — Un mot sur *le Comte Jacques*, de M. Edmond Gondinet.

Je crois n'avoir pas à craindre d'être démenti en affirmant qu'il n'existe rien dans le théâtre moderne de plus hardi, de plus passionné, de plus vivant que *Paul Forestier,* la pièce nouvelle d'Émile Augier. La situation du troisième acte, qui a si profondément remué la salle, est de celles avec lesquelles un maître seul était capable de se mesurer. L'audace est donnée à tout le monde : ce qui ne l'est pas, c'est l'autorité, la puissance, la vérité dans la passion, et j'ajouterai, l'instinct de la complicité du public, nécessaires pour la faire accepter. Là est le secret du génie dramatique, celui qui force la main à la fortune et sait trouver, dans les périls mêmes, des occasions de victoire.

Cette fois, ce n'est plus aux travers ou aux ridicules d'une époque, comme dans *Giboyer* ou *les Effrontés,* à un vice de caractère comme dans *Maître Guérin,* ou à un fléau social comme dans *la Contagion* qu'Émile Augier s'est attaqué : c'est le cœur humain lui-même, avec ses combats, ses défaillances, ses oscillations entre le bien et le mal, qui est, pour ainsi dire, le théâtre de son drame. Du contingent il est revenu à l'absolu. Comme *l'Aventurière, Paul Forestier* est de tous les temps et de tous les pays. Seulement, en donnant ici à ses personnages l'habit et le langage de nos jours, l'auteur les a rendus non pas plus vrais, mais plus intéressants aux yeux d'un public pratique comme est le nôtre, et dont la sensibilité s'accroît ou s'émousse en raison des distances. L'art n'y perd rien pour cela. L'élévation de la forme répond à celle du sujet. Jamais le vers d'Augier, ce vers d'un métal si pur et si ferme, n'avait eu peut-être cette souplesse, cette force et cet éclat. Ah ! la belle langue que le vers lorsqu'elle est ainsi parlée ! Et comme la pensée gagne à passer par ce moule d'airain qui, en la frappant d'une empreinte ineffaçable, lui communique à la fois le relief et la durée !

L'idée dominante de la pièce, c'est la puissance du devoir. Hors du devoir, il n'y a que troubles, agitations, tortures, non pas seulement pour celui qui a enfreint cette loi éternelle et divine, mais pour ses proches sur lesquels ses fautes rejaillissent et dont elles empoisonnent la vie. Telle est la thèse, d'une haute moralité, qui se développe, comme vous allez le voir, à travers des situations d'une audace et d'une énergie saisissantes. En racontant l'action, je laisserai le plus souvent possible la parole aux personnages. Mis ainsi en face de l'œuvre, le lecteur pourra en apprécier plus sûrement la valeur et la portée.

Paul Forestier est un jeune peintre dont le talent, à son aurore, se débat au milieu des orages d'une passion ardente et fiévreuse. Il aime, comme on aime à vingt ans, Léa de Clers, une femme séparée de son mari. Son père, un vieux sculpteur de génie, que ses confrères ont surnommé Michel-Ange, et qui a du vieux Florentin la grandeur simple et la rigide austérité, s'aperçoit bien vite que l'art a un rival dans le cœur de son fils. A travers les inégalités et les soubresauts de son travail, il lit les secrètes inquiétudes qui l'agitent. « Prends garde, lui dit-il, à ton âge le talent est dans sa fleur : il coule s'il ne se noue. » Paul essaye de se justifier par la différence des caractères.

PAUL.

Ton âme est d'un métal plus dur que tes statues.
Nous prouvons tous les deux, chacun à notre plan,
Combien le caractère a de part au talent.
Ta nature naïve, énergique et carrée,
Répand sa certitude à tout ce qu'elle crée;
La mienne, violente et débile à la fois,
Dans mon œuvre inégale éclate en cent endroits.

FORESTIER.

Au lieu de chercher noise à ta franche nature,
Du bon Pygmalion médite l'aventure.
Ce qu'enseignaient les Grecs sous ce mythe charmant
Notre argot d'atelier l'enseigne plus crûment,
Et l'on peut parier, quand une œuvre est ratée,
Que l'auteur n'aimait pas assez sa Galathée.
Mon cher, on ne sert pas deux maîtres à la fois :
A ton âge, sentant qu'il fallait faire un choix,
J'avais aux voluptés déclaré le divorce;
J'étais chaste, et c'est là le secret de ma force.

PAUL.

La recette n'est pas sans quelque austérité.

FORESTIER.

Non; car le mariage est une chasteté.
Je n'entends pas bannir les tendresses humaines;
Seulement, je les veux profondes et sereines;
Je veux qu'en travaillant, servant de reconfort,
Au lieu d'être un orage, elles lui soient un port.
Laisse aux gens de loisir, laisse aux cervelles creuses
Les plaisirs enivrants et les amours fiévreuses...
Le désordre au talent est mauvais compagnon.

N'est-ce pas que c'est là un langage mâle, robuste, empreint de la plus saine éloquence et de la plus forte moralité ?

Le père confesse ainsi son fils, en s'abstenant toutefois, par une réserve que lui commande sa dignité paternelle, de pénétrer plus avant dans les détails. Ses virils conseils portent leurs fruits. Le jeune homme se trouve dans une disposition excellente pour les recevoir. Il y a trois jours qu'un de ces nuages qui traversent si souvent le ciel des amoureux est venu se placer entre lui et Léa. Dans son irritation, il maudit celle qu'il adorait hier :

J'entrevois qu'à me croire aimé je me trompais.
Quand j'en serai certain, cher père, je te jure
Qu'en huit jours le dédain fermera ma blessure.

Ces protestations ne rassurent qu'à moitié le vieux sculpteur. Il sait que le mépris n'est pas toujours une guérison. Depuis longtemps il rêve de marier son fils à sa pupille, une enfant de seize ans qui va sortir demain du couvent, et il veut presser une union qui agira comme dérivatif sur ce cœur malade. Il interroge Camille, et pour la préparer il met en œuvre toutes les délicatesses et tous les euphémismes de langage. Mais, dans sa franche et naïve candeur, la jeune fille lui épargne la moitié du chemin : Dans votre pensée, lui dit-elle,

N'ai-je pas de tout temps été sa fiancée?

Et le père, palpitant de bonheur, s'écrie les larmes aux yeux :

Moi qui la préparais et cherchais des détours !
Comme le cœur va droit! que ses chemins sont courts !

Resté seul dans l'atelier, il examine de nouveau le tableau de son fils, et s'occupe à en retoucher l'anatomie un peu molle. Tout d'un coup une porte s'ouvre : une femme entre d'un air familier : — « Puisque tu boudes et que tu ne viens pas, eh bien, c'est moi qui viens, » et posant son chapeau sur une table, elle se dirige vers le chevalet, lorsqu'elle se trouve face à face avec Forestier.

Léa — vous avez deviné que c'est elle — n'est pas une étrangère pour le vieux maître. Camille est sa nièce. Quand les brutalités de son mari l'ont forcée à demander sa séparation, c'est Forestier qui l'a maintenue dans le monde et lui a prêté l'appui de son honorabilité. Et vous comprenez quelle est sa confusion et sa honte en se retrouvant coupable et souillée en sa présence. Elle s'humilie, elle se couvre le visage de ses mains, osant à peine implorer son pardon. Mais lui, la relève; il ne la maudit pas; il a l'indulgence des forts et la miséricorde des cœurs qui ont souffert. Il sait quels écueils, quels périls a rencontrés sa route

Cette pauvre âme, à son début blessée,
Par le bonheur légal trahie et repoussée,
A qui le sort mauvais, pour l'empêcher de choir,
N'a pas même laissé l'obstacle du devoir.

Et il laisse tomber le mot de pitié. — De la pitié, c'est plus que ne demande Léa, le pardon lui suffisait; car elle n'est pas à plaindre : n'a-t-elle pas le bonheur avec l'amour de Paul ?

FORESTIER.

Mais une loi fatale à périr le condamne.

LÉA.

Le condamne, et pourquoi?

FORESTIER.

Parce que votre époux
Vous tient rivée encor qu'il n'ait pas droit sur vous,
Et que vous ne pouvez faire à mon fils la vie
A laquelle la loi du monde le convie.

LÉA.

Tant que Paul m'aimera, je n'en ai pas besoin.

FORESTIER.

Tant qu'il vous aimera : c'est justement le point.
Car l'amour n'étant pas éternel par essence,
S'éteint avec l'ardeur qui lui donna naissance,
Quand la paternité, son complément divin,
Ne vient pas le doubler d'un sentiment sans fin.
C'est la force et l'honneur de ce vieux mariage,
Que seul il peut former ce solide alliage,
Et qu'en dehors de lui, les enfants, s'il en vient,
N'étant qu'à l'un des deux ne sont pas un lien.
Ah! si vous étiez libre aujourd'hui, sur mon âme,
Je ne chercherais pas à Paul une autre femme,
Et je renoncerais à des projets bien doux,
Certain de l'avenir s'il était votre époux,
Bien que d'un an ou deux, je crois, étant l'aînée
A vieillir avant lui vous soyez destinée;
Mais il n'importerait alors, car les parents
Ont un âge commun, celui de leurs enfants,
Tandis que...

LÉA.

...Achevez donc! croyez-vous que j'ignore
Que, dans dix ans d'ici, Paul sera jeune encore,
Et que je serai vieille et qu'il me quittera.

FORESTIER.

Non; vous le garderez; mais il vous haïra.

LÉA.

Jamais! Le jour venu de la triste échéance
Je m'exécuterai sans vaine doléance,
Et je le pousserai vers des destins meilleurs,
Le sourire à la lèvre et refoulant mes pleurs:
J'expirai durement alors ces dix années;
Mais j'en conserverai du moins les fleurs fanées,
Et, dans la solitude où mon sort doit finir,
Mon cœur s'entretiendra de leur cher souvenir.

FORESTIER.

Quand on récapitule en approchant du terme,
Croyez-moi, ce qui compte et qui rend le cœur ferme,
Ce qui mérite seul d'échapper à l'oubli,
Ce n'est pas le bonheur, c'est le devoir rempli.

Léa continue à se défendre. — Les sacrifices, c'est toujours à la femme, à elle seulement, qu'on les demande. — Le vieillard sourit amèrement; car nul autre que lui n'a davantage le droit de parler de sacrifice. Lui aussi, il a eu son rêve de bonheur. Il a aimé, d'un amour chaste, la mère de Camille; mais, au moment de l'épouser, il s'est aperçu que cette union serait pour son fils le coup de la mort, et il est resté veuf, offrant ainsi son cœur saignant en holocauste à l'amour paternel. — « Eh bien ! reprend Léa, c'est cet amour paternel que j'invoque maintenant : que deviendra Paul si je le quitte ? — Il se consolera, » répond le père, et comme Léa, sûre de son empire, refuse de le croire, il lui offre une épreuve. Qu'elle s'éloigne sans prévenir Paul : s'il ne peut supporter son absence, lui-même sera le premier à la rappeler. Si le jeune homme l'oublie, elle comprendra que leur amour n'était qu'une de ces passions éphémères qui troublent la vie sans la fixer, qui sont un obstacle et non une félicité. Léa se résigne en sanglotant, et le rideau baisse sur ces vers de Forestier :

Courage, mon enfant,
Le malheur élargit les âmes qu'elle fend.

Cinq mois se sont écoulés : bien des événements se sont passés dans ce court intervalle. Paul est devenu l'époux de Camille. Son amour pour la jeune fille n'a pas été la seule cause de son mariage. Le dépit y est entré pour moitié : on le voit aux efforts qu'il fait pour s'étourdir. A travers son effervescence fiévreuse, à travers les éclats de sa fanfare maritale, on sent gronder encore les bouillonnements de la colère et le foyer souterrain de la passion illégitime. Léa, de son côté, a vu s'opérer un changement important dans son existence. Son mari est mort, et voici que des intérêts à débattre, une transaction dont Forestier s'est fait l'intermédiaire, la ramènent dans cette maison où elle ne comptait plus rentrer. Elle y rencontre Camille et son mari. La scène est courte mais poignante : du côté de Léa le spectacle cruel du bonheur de Camille, le douloureux souvenir de ses espérances déçues; du côté de Paul, le mépris et comme une sourde haine se trahissant par des sarcasmes et des mots à double entente. Léa s'éloigne et l'on annonce M. Adolphe de Beaubourg

Je ne vous ai pas encore parlé de ce personnage que l'on n'a fait qu'entrevoir au premier acte et qui va jouer, dans les autres, un rôle important. C'est un brave jeune homme, presque noble, presque beau, presque riche, presque artiste, un bijou presque en or, comme dit plaisamment Forestier. Avec tous ces éléments de bonheur, il avait un ver rongeur dans sa vie. Son rêve était d'être un homme à bonnes fortunes; mais toutes les femmes auprès desquelles il avait posé sa candidature l'avaient repoussé comme *trop commun.* Forestier lui a conseillé de voyager; il lui a fait ce raisonnement que, tous les étrangers nous paraissant distingués, une fois hors de France, il n'y avait pas de raison pour qu'il ne se fît accepter pour un parfait gentleman. L'avis était bon. Beaubourg s'est très-bien trouvé de l'exportation. La bonne fortune, si longtemps attendue, lui est enfin arrivée, toutefois dans des circonstances assez singulières.

L'aventure s'est passée à Vienne. Beaubourg, en se promenant au Prater, a rencontré une dame du grand monde parisien, à qui il avait essayé autrefois de faire sa cour — naturellement sans le moindre succès. A l'étranger, la connaissance s'est renouée, et la dame a daigné lui permettre de se présenter chez elle. Un soir, il l'a trouvée seule : il a été téméraire et il a été heureux. Mais à peine sortie de ses bras, elle l'a repoussé avec horreur. Depuis lors elle a refusé de le recevoir, elle lui a renvoyé ses lettres sans les ouvrir; bien mieux, elle s'est enfuie de Vienne, et il désespérait de la revoir, lorsque le hasard lui a révélé sa présence à Paris. Il s'est informé : il a appris qu'elle était devenue veuve, et il vient prier son ami Paul d'aller lui offrir son nom et sa main.

Paul devine qu'il s'agit de Léa. Son cœur bondit de rage. Quoi ! celle à qui il a prodigué les premières ardeurs de sa jeunesse, elle s'est livrée à ce croquant, à ce gentilhomme manqué ! Et il refuse à Beaubourg le service qu'il lui demande, et il ne s'aperçoit même pas qu'il rudoie la pauvre Camille, toute tremblante et tout effarée de cet accès de démence. Il ne dit pas, mais nous savons tous qu'avant deux heures d'ici, il sera chez Léa.

La malheureuse femme est brisée : elle est obsédée par le remords et la honte. Elle a fait défendre sa porte à Beaubourg. Mais Camille se présente, et un instinct de curiosité et de vengeance féminines pousse Léa à la recevoir. La maîtresse délaissée espère encore qu'elle est restée seule dans le cœur de Paul; elle interroge Camille, elle la confesse, avec la crainte secrète de la savoir heureuse et aimée. La réponse ingénue de Camille est un coup de poignard pour elle. Elle insiste pourtant :

LÉA.

Il t'aimait, depuis quand?

CAMILLE.

Depuis toujours, je pense.
Est-ce qu'on sait comment et quand cela commence?
Par un père commun l'un pour l'autre élevés,
Fiancés en silence et n'attendant que l'âge,
Nous nous aimions longtemps avant le mariage,
Et notre amour n'a fait que changer, à l'autel,
Son nom fragile et doux pour un nom éternel.

LÉA.

Donc, tu crois qu'en ouvrant ce cœur qui t'appartient,
On n'y trouverait pas d'autre nom que le tien.
Jusque dans le passé, sûre de sa tendresse...

CAMILLE.

Je ne dis pas qu'il n'ait jamais eu de maîtresse
Je n'en sais rien, cela ne me regarde pas,
Et je n'en serais pas jalouse en tous les cas.

LÉA.

Tu méprises donc bien tes rivales vaincues?

CAMILLE.

Mon Dieu, non : elles sont pour moi non avenues;
Et leur rôle consiste, à ce que j'ai compris,
A donner patience à nos futurs maris.
On dit que c'est dans l'ordre, et que jamais l'épouse
Ne perd rien dont elle ait sujet d'être jalouse.

Ainsi, Léa voit se retourner contre elle l'arme dont elle comptait frapper sa rivale. Comme dans ces duels où un spadassin tombe sous un coup porté par une main inexpérimentée, elle est vaincue par cette innocence, cette ingénuité qui n'a pas même la conscience des blessures qu'elle fait. Elle livre alors carrière à son désespoir et à ses amertumes :

LÉA.

L'amour comme la guerre a sa chair à canon.
Femme galante ou femme adultère, le nom
N'y fait rien ; c'est toujours une femme perdue
A qui pour tout loyer l'ingratitude est due.
Dévorez-lui le cœur pour tromper votre faim,
Dupez-la!... ce n'est pas agir en aigrefin.
C'est dans l'ordre! Il faut bien gagner le mariage
Et charmer de son mieux les ennuis du voyage :
On n'en est pas jalouse. Et comme on a raison!
L'auberge porte-t-elle ombrage à la maison?

Le mouvement est magnifique : il vous envahit et vous domine si puissamment que vous ne songez pas à vous demander comment il se fait que Camille, si candide qu'on la suppose, ne devine pas à ces éclats le secret de Léa.

A Camille succède Beaubourg qui est parvenu, par ruse, à forcer la consigne. Le premier mouvement de Léa est de lui montrer la porte, et c'est à peine si le pauvre *patito* peut lui faire entendre que, s'il a osé affronter sa présence, c'était pour lui demander sa main. Léa se sent profondément touchée, plus encore que surprise. Elle refuse cependant; elle ne veut pas voler l'estime de ce galant homme : elle lui déclare que la faute dont il a été le complice n'était pas la première. Le coup est rude; mais Beaubourg est amoureux et, dans la franchise même de cet aveu, il trouve à la fois l'indice d'un grand cœur et un garant pour l'avenir. Au lieu de retirer sa parole, il insiste; et Lea, fière de cet amour inespéré, la seule vengeance qui lui reste contre celui qui l'a délaissée, laisse entrevoir à Beaubourg une réponse favorable.

Nous voici maintenant au point culminant du drame.

Paul arrive, les dents serrées, le cœur débordant de fiel, les yeux étincelants d'une fureur contenue. Il entame la conversation sur le ton du persiflage. Léa n'y tient pas : elle brûle d'engager le combat.

Mais insultez-moi donc, vous en mourez d'envie,

s'écrie-t-elle. Paul ne se le fait pas répéter. Il écrase Léa de ses reproches, il lui rappelle « son exécrable et lâche trahison : » Léa se défend en invoquant le sacrifice qui lui a été imposé. — Un sacrifice, allons donc! un prétexte pour justifier un caprice, un manteau jeté sur une amourette de passage! Et se grisant de sa colère, Paul injurie la malheureuse, il lui crache son mépris au visage, il la jette à genoux en l'appelant *courtisane!* Une excuse! lui crie-t-il, une excuse! Et elle répond : C'était le 3 septembre. — Le 3 septembre, c'est-à-dire le jour, l'instant même où Paul infidèle en épousant une autre. Le vertige s'était emparé d'elle :

Tout mon être frémit d'un besoin furieux
De me venger de vous, de me souiller, que sais-je?
De mériter mon sort par quelque sacrilège;
Et quand à la raison l'horreur me rappela...
Si la honte tuait, je ne serais pas là!

Quel abîme est le cœur de l'homme! Là où il ne voyait qu'une flétrissure, Paul ne voit plus maintenant qu'une preuve d'amour. Son ancienne passion se réveille : il propose à Léa de fuir, il veut la serrer dans ses bras, triompher, par la violence même, de ses pudeurs et de ses résistances. Léa, éperdue, haletante, n'a que le temps de frapper sur un timbre et d'appeler au secours; un valet paraît :

Reconduisez monsieur, je n'y suis plus pour lui!

Connaissez-vous au théâtre beaucoup de situations égales à celle-ci en passion et en âpre énergie?

Le quatrième acte débute par une admirable scène entre le père et le fils.

Paul sait que Léa doit partir le soir même pour Venise et il se dispose à la suivre. Son père le surprend au milieu de ses apprêts de voyage. Nous voilà bien loin des épanchements du premier acte. Le père interpelle le fils, et celui-ci répond presque insolemment. De quel droit le vieillard s'est-il interposé entre lui et Léa? N'est-ce pas son égoïsme qui, en la garrottant dans les liens d'une union impossible, ne lui laisse d'autre issue que la fuite ou le suicide? A ce dernier mot, Forestier se redresse indigné :

Oh! parbleu! tuez-vous, moi je vous le conseille :
Non pas le lendemain du déshonneur, — la veille!
Oui, j'aime mieux vous voir mort que banqueroutier.

PAUL.

Monsieur...

FORESTIER.

Banqueroutier; oui, monsieur, sans nul doute.
Ne méditez-vous pas la pire banqueroute,
Celle de la pitié, de la foi, du serment?
Vous dérobez-vous pas à tout impudemment?
Que vais-je lui répondre, à cette jeune femme
A qui vous emportez l'épargne de son âme,
Qui n'a rien réservé d'elle en dehors de vous,
Et pour qui l'avenir se borne à son époux?

Et cette lutte terrible continue, et, pour empêcher son fils de passer, il faut que le vieillard aille se placer devant la porte, au risque d'un attentat à ses cheveux blancs. Brisé de douleur, il a recours à la prière; il ne menace plus, il supplie. Mais il a l'imprudence de prononcer le nom de Léa et d'évoquer le souvenir de « son ignoble aventure. » Paul alors ne se possède plus; il s'élance vers la porte, il va lever le bras sur son père... La porte s'ouvre : c'est Camille. Le vieillard s'élance vers elle :

Défends-toi, mon enfant, il fuit avec Léa!

s'écrie-t-il dans un mouvement superbe.

Hélas! la pauvre femme n'a que ses larmes pour la défendre, et que peuvent-elles contre les fureurs d'une passion aveugle? Elle-même comprend son impuissance : elle comprend que le cœur de Paul appartient à une autre. C'est en vain que Léa, forte maintenant contre Paul, vient la rassurer et s'engage à élever entre le jeune homme et elle un obstacle infranchissable; Camille se dit que c'est à elle à se sacrifier. Le suicide heureusement ne s'accomplit pas. Le billet par lequel Camille enjoignait à Paul, comme condition de son pardon, d'épouser Léa après sa mort, tombe entre les mains de son mari. Le sacrifice de la pauvre enfant remporte enfin la victoire que n'avaient pu obtenir les prières et les larmes paternelles. C'en est fait : Paul a abjuré son indigne amour : il couvre de baisers les pieds de sa femme, et le père, sûr de la guérison de son fils, bénit ses enfants, vraiment unis pour la première fois et unis pour jamais.

J'ai dit le succès, succès immense d'émotion, de larmes, d'intérêt haletant et passionné, — en même temps un de ces succès littéraires qui ajoutent à la gloire d'un pays et d'une époque.

L'interprétation a été — c'est tout dire — à la hauteur de l'œuvre.

Got a fait de la physionomie cornélienne de Forestier une composition de premier ordre, pleine d'ampleur et d'autorité, où la sensibilité et la bonhomie du père de famille s'unissent à la grandeur et à la mâle simplicité d'un vieux Romain transplanté dans le XIXe siècle.

Delaunay, avec un art qui est la perfection même, a traduit la fougue emportée, les ardeurs juvéniles, les remords combattus du jeune artiste. Dans la scène du troisième acte notamment, il a déployé une *furia* et une puissance à laquelle ne pourrait atteindre aucun autre des comédiens de ce temps-ci.

Coquelin a été ravissant dans son rôle de *patito* continuellement éconduit. C'était sur lui, il faut bien le dire, que pesaient tous les dangers de la pièce. Il les a surmontés avec une grâce, une aisance dans le comique qui ne les a pas même fait soupçonner. Parmi tant de créations remarquables du jeune artiste, celle de Beaubourg est certainement celle où son talent s'est le plus brillamment affirmé.

Mlle Favart a été sublime. Le mot est gros, comme on dit; mais il n'y a rien à en rabattre. Son troisième acte n'a été qu'un long triomphe. Quelle énergie dans le geste, quelle fierté dans les attitudes! Le nom de Rachel, en ce moment, circulait sur toutes les lèvres. Il ne faut pas oublier non plus cette grâce décente, cette noblesse, cette dignité jusque dans la passion qui pouvaient seuls justifier et faire accepter les impuretés de Léa.

Mme Victoria Lafontaine a le don des larmes : elle a joué avec beaucoup de tendresse et de sensibilité le rôle de l'épouse délaissée.

~~~ L'espace me manque pour vous parler aujourd'hui du *Comte Jacques*, la charmante comédie que M. Gondinet a fait représenter au Gymnase. Elle est à celle d'Augier ce que serait à une comédie de Molière un pastel de Marivaux, une aquarelle à une peinture à l'huile, ou, si vous aimez mieux, un Greuze à un Tintoret. Une œuvre de cette valeur ne saurait être étranglée entre deux portes. Je me borne donc aujourd'hui à constater le très-vif succès qu'elle a obtenu. — A huitaine le compte rendu.

GÉROME.

LE SCEAU DE HENRI VIII

Dans son numéro 673, *l'Univers illustré* donnait le dessin du grand sceau que la reine d'Angleterre appose au bas des actes les plus importants promulgués par elle. Les curieux pourront comparer au sceau actuel celui du roi Henri VIII, que nous publions d'après l'original conservé dans nos archives. Ce sceau qui, par un rare exemple de magnificence, est d'or au lieu d'être de cire, se trouve joint à la copie anglaise du traité d'alliance passé en 1525 entre la France et l'Angleterre.

Nous rappellerons en peu de mots à quelle occasion fut signé ce traité, qui ne promet rien moins qu'une « paix éternelle » entre les deux pays.

Lorsqu'à la suite de la bataille de Pavie le roi François Ier se trouva prisonnier de Charles-Quint, les puissances qui s'étaient jusqu'alors montrées les alliées de l'empereur s'effrayèrent de le voir prendre un rôle aussi important en Europe. L'Angleterre, entre autres, changea aussitôt de politique en répondant aux avances de la régente Louise de Savoie qui la priait de travailler avec elle à la délivrance du roi. « Et ce qui portait l'Anglais à cela, nous apprend Mezeray, n'était pas tant le mépris que l'empereur semblait faire de lui, en laissant sa fille et recherchant celle de Portugal, que les inspirations du cardinal de Wolsey, son grand gouverneur, lequel était outré de ce que l'empereur, depuis qu'il était au-dessus de ses affaires, ne se souciait plus de lui, et ne lui écrivait plus de sa propre main, ni avec cette suscription : *votre fils et cousin*, comme il faisait auparavant. »

Le ressentiment du fameux cardinal fut en ce moment critique le salut de la France.

Tandis que, d'une part, Henri VIII contremandait l'escadre déjà préparée pour une descente sur les côtes de Normandie, d'autre part le roi écrivait de sa main une longue lettre à Charles-Quint, pour réclamer de lui la délivrance de son prisonnier à des conditions équitables, et Wolsey lui-même venait trouver la régente en France, pour conclure avec elle un traité d'alliance. On lui promettait dans ce traité tous les secours nécessaires en hommes et en argent, pourvu qu'elle s'engageât à ne consentir à aucune cession de province. Le roi d'Angleterre affectait de ne pas vouloir une diminution du territoire qu'il continuait d'appeler son héritage, car il prenait encore le titre de roi de France. Le traité fut signé le 30 août 1525.

L'année suivante, par une nouvelle convention, gage de ses bons rapports avec François Ier, Henri VIII se désistait de toutes les prétentions que, depuis Édouard III, les rois d'Angleterre s'attribuaient sur la couronne de France.

L. DE MORANCEZ.

LA MARQUISE DE CLÉROL

L'an passé, me trouvant à Carlsbad, j'y rencontrai le baron de Bluy, connu dans toute l'Europe pour sa mémoire extraordinaire. Il me conta le récit qu'avec son autorisation j'entreprends aujourd'hui de transcrire. Je sens que ce récit serait fort incomplet, si M. Cabonat, curé à Varanne-le-Bourg, qui, depuis plusieurs années, s'occupe d'écrire une histoire de l'illustre maison de Varanne, ne mettait à ma disposition ses souvenirs, ses documents et ses manuscrits. Quand il a eu connaissance de mon projet, M. Cabonat m'a pressé de m'installer chez lui. « Comme cela, m'a-t-il dit, vous connaîtrez le pays dont vous voulez parler. Ensuite l'âge est venu. Je me souviens lentement, et, peu à peu, je vous dirai beaucoup de choses qui vous seront utiles. D'ailleurs, a-t-il ajouté, je ne saurais permettre la publication de toutes les pièces que je vous confie. Vous aurez, en particulier, à faire un choix parmi les lettres que j'ai achetées de l'abbé Bousquet, et je désire contrôler ce choix. »

Voilà comment il se fait qu'en ce moment je suis assis dans le vieux fauteuil du bon curé, et que l'hirondelle qui décrit ses cercles rapides devant ma fenêtre, a peut-être sa nichée appendue à quelque solive du château de Varanne.

PIERRE K.

Varanne-le-Bourg, mai 1867

INTRODUCTION PRÉLIMINAIRE

A Monsieur le marquis de Varanne. En son château de Varanne. Briancourt-sur-Aulne.

(Lettre extraite du registre 9. Correspondance et pièces diverses de 1827.)

Londres, Travellers-Club, ce 27 août.

Deux mots en hâte, cher marquis. Tout à l'heure j'ai rencontré au club lord Linton, qui arrive de Worcester et m'a donné des nouvelles de Guy. Ces nouvelles sont si graves, que je ne perds pas une minute pour vous les communiquer. Il paraît que votre fils néglige les turneps pour les roses et les lis de deux joues britanniques; en d'autres termes, qu'il file le parfait amour avec une jeune miss sans sol, mais non sans maille, puisqu'elle a emmaillotté monsieur votre héritier. Un assez joli coup de filet pour la sœur d'un praticien de village! Linton a l'air de considérer la chose comme très-sérieuse; vous savez que tout est sérieux dans ce diable de pays. Si j'étais de vous, je renoncerais à faire de Guy un agronome. Il n'a évidemment pas la bosse du métier, car l'art de cultiver la terre n'est, en somme, que l'art de la fumer. Sur ce, adieu. Ils sont ici à côte trois qui m'attendent avec une impatience féroce. Mais gare à eux! Sporani qui, en sa qualité d'athée, est superstitieux comme un derviche, s'est procuré une corde, laquelle a servi, pas plus tard qu'hier matin, à pendre un homme. Grâce à la générosité de Sporani, j'ai en poche un bout de cette corde. Si donc je ne relève pas dix atouts à chaque main, c'est que le pendu était innocent, ce qui serait bien désagreable pour lui et bien fâcheux pour moi. Mes compliments à l'abbé, je vous prie. J'espère que Vichy vous a convenu et que, dans votre solitude de Varanne vous retablissez votre santé à laquelle nul, soyez-en sûr, ne prend un plus vif intérêt que votre tout dévoué

ALPHONSE DE [illegible].

A propos, dites à l'abbé Cabonat qu'il avait raison. L'abbé
~~~



OBSÈQUES DE S. M. L'EMPEREUR MAXIMILIEN, A VIENNE. — ARRIVÉE DU CORTÉGE DEVANT L'ÉGLISE DES CAPUCINS; dessin de MM. Lix et Delannoy, d'après un croquis envoyé par notre correspondant en Autriche. — Voir le [illegible]

Bousquet, que j'ai donné pour cornac à mon petit Gustave, est décidément un galantin fieffé; mais, après tout, mieux vaut un galantin, même fieffé, qu'un pédant.

Premier fait divers de la Quotidienne *du 5 octobre 1827.*

(Même registre)

« C'est avec une douleur qui « sera partagée par tous les « fidèles sujets de Sa Majesté « que nous apprenons la mort « de Guy-Claude-Amour-Louis « Ferrand, marquis de Va- « ranne, pair de France, ma- « réchal de camp en retraite, « chevalier des ordres du roi, « décédé le 30 septembre der- « nier, en son château de Va- « ranne, à la suite d'une lon- « gue et douloureuse maladie.

« Une cérémonie touchante « a adouci les derniers mo- « ments de l'illustre défunt, en « même temps qu'elle en a « peut-être précipité le cours. « Dans la matinée du 30 sep- « tembre, le marquis s'était « fait transporter dans la cha- « pelle de son château pour y « assister à la célébration du « mariage de son fils. On sait « que le comte, désormais mar- « quis de Varanne, a épousé « Mlle de Nashkine, la fille de « ce généreux comte Nashkine « dont, en des temps exécra- « bles, tant de malheureux « exilés furent les hôtes, et « qui, après avoir suivi en « France ses amis qui y ren- « traient, était devenu Français « de cœur comme il l'avait « toujours été par l'esprit.

« Feu la marquise de Va- « ranne avait été mariée deux « fois. De son premier mariage « avec Pierre Corbier, conseiller « au parlement de Paris, mort « à Londres en 1797, elle eut « un fils, actuellement député, « et dont nul ne dépasse le « dévouement à la cause sacrée « que nous avons l'honneur « de servir. Ainsi, dans nos « deux assemblées, le beau- « père et le fils défendaient, « avec une égale fidélité, les « principes monarchiques qui « seuls peuvent clore à jamais, « pour notre belle France, « l'ère des révolutions et des « désastres.

« La vie noble et loyale du « marquis de Varanne sera ici « l'objet d'un article spécial. « Mais que, dès ce premier mo- « ment, il nous soit permis de « témoigner de notre profonde « autant que respectueuse sym- « pathie pour une famille qui « nous est chère à tant de ti- « tres, et, en particulier, pour « ces jeunes époux dont le bon- « heur se trouve si cruelle- « ment troublé. »

A Monsieur le marquis de Varanne.

(Registre 10. Corresp. et P. div. de 1831.)

Londres, ce 29 août.

Monsieur le Marquis,

L'avis inséré dans le *Times* a produit l'effet que nous attendions. Ce matin, un homme s'est présenté dans notre bureau, qui a déclaré être en mesure de nous donner sur le docteur Sinclair les renseignements demandés. Cet homme, qui s'appelle Samuel Bark, est un ancien agent supérieur de la police métropolitaine, et nous a présenté des certificats

LA MALLE-POSTE ROYALE DANS L'INDE ANGLAISE, d'après un croquis de M. Abbott, officier de l'armée royale britannique. — Voir page 75.



CATHÉDRALE DE CORDOUE; VUE DU VESTIBULE DE MIHRAB, d'après une aquarelle de M. François Reinbard. — Voir page 75.

qui attestent son honorabilité. Il nous a remis la note ci-incluse. Cette note, comme vous le verrez, est très-satisfaisante, puisqu'elle annonce l'arrivée prochaine à Londres du susdit docteur Sinclair. Bark nous ayant démontré l'exactitude de ses renseignements, nous nous sommes considérés comme tenus à lui remettre la récompense promise de cent livres sterling dont nous avons débité votre compte.

Heureux d'avoir mené à bien cette petite affaire, et prêts à faire bon accueil à toutes instructions et à tous ordres futurs de votre part, nous demeurons, monsieur le marquis, vos très-dévoués et obéissants serviteurs.

JOHN BROWN ET FILS.

Note sur Édouard Sainclair, M. D.

Jusqu'en 1827, le docteur Sainclair a habité, conformément à l'annonce du *Times*, Briar-Cottage, près de Worcester, dans le Worcestershire.

En 1827, une sœur du docteur S. ayant eu une intrigue avec un jeune étranger (un Français), le docteur S. a dû quitter le Worcestershire par suite des bruits fâcheux qui se sont répandus et qui rendaient toute résidence ultérieure à Briar-Cottage ou dans les environs très-pénible pour Mlle S.

Le docteur S. s'est d'abord fixé à Sedgefield, près de Durham. Il a passé à Sedgefield les années 1828, 1829 et la première moitié de l'année 1830.

Au mois de juillet 1830, le climat de Sedgefield ne convenait pas à Mlle S., le docteur S. est descendu au sud, à Exmouth, dans le Devonshire.

Le 3 décembre 1830, le docteur S. s'est embarqué pour Madère.

Selon toute apparence, le docteur S. ne tardera pas à revenir en Angleterre, n'ayant aucun motif connu pour prolonger son séjour à Madère, puisque, le 14 juin dernier, sa sœur, Mlle S., est morte.

SAMUEL BARK.
219, Oxford-Street.

A Monsieur Corbier. Montrevaux (Seine-et-Marne).

(Même registre 1831.)

Paris, ce 20 octobre.

Monsieur,

J'arrive de Varanne. La folie de monsieur votre frère a un nom : elle s'appelle la folie de la croix. C'est là un cas qui relève de la théologie, non de la médecine, et qui, par conséquent, n'est point de ma compétence. Toutefois, si j'avais à émettre une opinion, je dirais sans hésiter que M. le marquis de Varanne, n'étant pas malade, est incurable.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

JEAN ARBAULT.

A Madame Corbier. Montrevaux (Seine-et-Marne).

(Même registre. Corresp. et P. div. 1831.)

Varanne, ce 2 novembre.

Arbault l'avait dit, ma chère Henriette, Guy est incurable. Je viens d'avoir avec lui l'explication décisive à laquelle, depuis mon arrivée, je cherchais en vain à l'amener, et qu'il a, cette fois, provoquée lui-même. Bien que cette explication ait été par moments des plus pénibles, et que la conclusion n'en soit point celle que j'aurais désirée, je ne le regrette pas. Il me fallait absolument sortir de la cruelle incertitude où j'étais plongé. Je suis maintenant convaincu que mon pauvre frère a tout son bon sens; je suis également convaincu que rien de ce que nous pourrions dire ni faire n'ébranlerait sa résolution. Je crois enfin qu'avec sa faiblesse de caractère et son imagination, malheureux comme il est, il prend, en quittant définitivement le monde, le seul parti raisonnable.

A mon retour, c'est-à-dire très-incessamment, je vous raconterai en détail notre conversation; mais voici en gros comment les choses se sont passées :

Ce matin, de bonne heure, je suis descendu dans la chapelle, et là, ainsi que je m'y attendais, j'ai trouvé mon frère agenouillé sur les dalles, les mains jointes, absorbé dans une méditation que je n'ai pas osé interrompre. Après avoir passé une heure dans la chapelle, sans que Guy s'aperçût de ma présence, je suis monté dans la grande salle, où j'ai fait allumer un bon feu. Les matinées sont déjà très-froides, et la chapelle est très-humide. Je me chauffais donc, penché sur la flamme, selon cette habitude que vous me reprochez, mais à laquelle j'étais alors bien excusable de me livrer, car j'étais transi; je me chauffais et je réfléchissais à une foule de choses toutes moins gaies les unes que les autres, lorsque j'ai senti une main se poser légèrement sur mon épaule. En me retournant j'ai vu mon frère. Je vous ai écrit à quel point il est changé; mais il m'a paru plus pâle, plus amaigri, plus défait encore que de coutume. Comme je me levais de mon fauteuil :

— Ne te dérange pas, m'a-t-il dit

Et il s'est assis sur une chaise près de moi.

— Tu vas mieux aujourd'hui? lui ai-je demandé.

— Mieux, non, a-t-il répondu, mais bien.

Puis, me regardant avec une grande douceur :

— Tu n'es pas comme l'abbé, n'est-ce pas, François? Tu ne me crois pas fou?

Je n'ai rien répliqué.

— Écoute-moi donc, a-t-il ajouté.

Guy m'a alors ouvert son cœur et m'a conté qu'au moment où il avait été contraint par son père d'épouser Anastasie, il aimait une autre femme qu'il n'a, du reste, point nommée. Vous savez que le vieux marquis s'était, à l'époque de l'émigration, réfugié en Russie et que, là, il avait contracté de grandes obligations envers le comte Nashkine. Plus tard, lorsque celui-ci mourut, le mariage de Guy et d'Anastasie était à l'état de projet arrêté par les deux pères. Malheureusement, le comte Nashkine ne laissa aucune fortune, d'où il résulta que le marquis, qui était une barre d'honneur, imposa à son fils une alliance désastreuse en tous points. Il l'imposa avec d'autant plus de précipitation qu'il avait indirectement appris cette passion de Guy dont je viens de vous parler. Les prières, les menaces d'un père mourant l'emportèrent sur les serments du fils. Maintenant, mon frère se regarde comme étant l'assassin de celle qu'il aimait, qu'il n'a jamais cessé d'aimer et qui est morte de chagrin. Voilà, en deux mots, pourquoi Guy va revêtir le froc. Quand j'ai essayé de l'en dissuader :

— Aimerais-tu mieux...? m'a-t-il dit.

Il n'a pas achevé; mais j'ai compris.

Je lui ai naturellement parlé de sa fille qu'il abandonne.

— Je ne l'abandonne pas, m'a-t-il répondu, je vous la confie, à toi et à ton excellente femme. Je sais que vous serez pour elle les parents les plus tendres; vous n'avez pas d'enfants, elle vous en tiendra lieu; si Dieu vous en accorde, ce seront des frères, des sœurs qu'il donnera à Olga. Vous l'élèverez selon les inspirations de votre cœur et de votre conscience. Je ne vous demande qu'une chose, c'est, lorsqu'elle sera en âge de se marier, de la laisser libre d'aimer qui elle voudra, de ne regarder ni à la fortune, ni au rang, ni à la position de celui qu'elle choisira.

En disant cela, il m'avait pris les mains et les serrait dans les siennes comme dans un étau; puis il a ajouté :

— Tu me le promets, François, n'est-ce pas, tu me le promets?

Il a répété ces derniers mots à plusieurs reprises. Ensuite il s'est levé et s'est mis à se promener dans la salle. Tout à coup je l'ai vu s'arrêter devant une des fenêtres. Il m'a appelé et m'a montré, dans le chemin, un petit garçon couvert d'un méchant sarrau de toile qui courait, pieds nus, dans la boue, poussant devant lui un troupeau de vaches.

— Tu vois cet enfant, m'a-t-il dit; s'il plaît à Dieu, il deviendra un homme. Eh bien, qu'alors Olga l'épouse si elle l'aime.

Nous avons ensuite causé plus tranquillement. Guy m'a fait part de ses dispositions qui sont très-simples. Il se réserve vingt mille francs, somme suffisante, dit-il, pour qu'il ne risque pas d'être à charge à l'ordre dans lequel il entre. Quant à sa fortune, qui est considérable, je suis chargé de l'administrer à ma guise, et la moitié des revenus qui en dérivent me sont attribués jusqu'à la majorité ou jusqu'au mariage d'Olga. Sur ce point, mon frère a été intraitable, bien que je lui aie manifesté, en termes fort vifs, ma répugnance à hériter de lui et en quelque sorte à le dépouiller de son vivant.

Je pense quitter Varanne après-demain. J'emmènerai avec moi Olga et sa nourrice. Je présume que vous n'aurez pas d'objection à ce que j'offre l'hospitalité à l'abbé Cabonat. Le pauvre homme ne peut pas rester seul à Varanne, et où irait-il? A bientôt donc, ma chère Henriette, je vous embrasse tendrement.

FRANÇOIS CORBIER.

A Madame la baronne de Bois-Guéant, rue Saint-Dominique, à Paris.

(Registre 14. Corresp. et P. div. 1849.)

[illegible]

Ma chère cousine,

Je n'ai pas pu dormir cette nuit. J'avais sans cesse devant les yeux ce pauvre jeune homme dont vous m'avez dit le désespoir. Est-il vraiment possible qu'il m'aime à ce point de vouloir aller à la guerre, mourir, si je le repousse? Eh bien, figurez-vous que je sens que c'est possible, que c'est sûr. Gardez cela pour vous. On se moquerait de moi. Au fait, pourquoi se moquerait-on de moi? Est-ce que je sais seulement ce que c'est que d'être aimée? Mais ce que je sais bien, c'est que la tendresse est la chose nécessaire, le bonheur, la vie, et que, lorsqu'on ne l'a pas, autant vaudrait mourir. Oui, au lieu de m'abandonner, mon père aurait dû avoir pitié de sa petite Olga, la prendre, elle et son berceau, et tout jeter dans quelque étang. Mon oncle a toujours été, pour moi, la bonté même; ma tante aussi, Henri également. Mais ma tante et mon oncle ont Henri, Henri les a. Moi, je n'ai personne pour m'aimer ni à aimer, personne à moi seule. Je vous dis là non pas ce qui me passe par la tête, mais ce qui y loge. On a quelquefois besoin de laisser parler son cœur, et vous êtes si bonne, vous savez si bien compatir à ce que souffrent les autres! Enfin je ne veux pas que M. de Clérol aille à la guerre. Dites-lui que je ne le repousse pas et que, puisqu'il m'aime tant, j'arriverai peut-être à l'aimer. J'ai prié Dieu pour cela. Votre affectionnée

OLGA.

A Monsieur le vicomte Gustave de Laïta, rue de Lille.

(Même registre 1849.)

Paris, lundi.

Mon cher Gustave,

A midi, Jeannette me réveille.

— Le marquis de Clérol.

— Faites entrer.

Mon Fernand paraît, en tenue d'ambassadeur, cravate blanche et cætera.

— Qu'est-ce que cela signifie?

Il éclate de rire. Figurez-vous que nous avions bel et bien oublié que c'est aujourd'hui qu'il se marie. L'ennuyeux de la chose est qu'il part jeudi pour l'Italie, qu'il va montrer à sa blonde... non, pour l'Irlande... non, c'est bien pour l'Italie. Bref, adieu aux truffes, mercredi soir, chez moi. Fernand s'est bien chargé de vous prévenir, mais il est si oublieux! Donc, je vous écris aux fins, comme disent ces gueux d'huissiers, que vous ne vous fassiez pas attendre. A vous du cœur et du reste.

ATALA.

Commissariat de police du deuxième arrondissement de Paris.

(Même registre 1849.)

PROCÈS-VERBAL.

Aujourd'hui, mercredi, 19 avril 1849, à onze heures du soir, ayant été informé qu'une explosion de gaz accompagnée de mort d'homme venait d'avoir lieu au domicile de la femme Marchand, dite Atala, je me suis immédiatement transporté au susdit domicile, où j'ai constaté, en effet, le décès, par accident, du marquis Fernand de Clérol, habitant, quand il vivait, rue de l'Université, à Paris. J'ai ordonné la levée du cadavre et son transport immédiat au domicile du défunt.

POUGET,
Commissaire de police.

A Madame la marquise de Clérol, chez Monsieur Corbier. Montrevaux (Seine-et-Marne).

(Registre 15 et P. div. 1853.)

La Noire, ce 2 juillet.

Madame et très-chère sœur en Saint-Hubert,

Vous me demandez un dogue pour Varanne. Je vous envoie un loup. La bête a bon pied, bon œil, bonne dent, et répond au nom de Denis Barlot. Elle est, d'ailleurs, faite à la muselière; mais il m'a fallu du temps pour l'y accoutumer. Je n'ai pas votre pouvoir d'enchaîner les gens.

Quant à l'autre animal sauvage que vous excitez à sortir de sa tanière, je vous avertis qu'il a grande envie de vous prendre au mot, et que vous risquez fort, chère Diana Vernon, de voir, un beau matin, arriver l'ours qui s'appelle

ALPHONSE DE LAÏTA.

WILLIAM DE LA RIVE.

(La suite au prochain numéro.)

L'ISLANDE PITTORESQUE

L'Islande, cette « reine des îles volcaniques, » doit aux agitations de son sol un grand nombre de curiosités naturelles dont nous avons déjà fait connaître quelques-unes à nos lecteurs. Nous empruntons aujourd'hui de nouvelles vues islandaises à la même source où nous avions commencé de puiser : l'album d'un voyageur qui a eu la bonne fortune de parcourir cet étrange pays.

L'Islande est surtout célèbre par ses *geysers* ou volcans d'eau chaude. La plus fameuse de ces sources bouillantes est située au sud de l'île, sur la pente d'une colline qui domine une vaste étendue de marais et de fondrières. Extérieurement, elle offre l'aspect d'un cône tronqué ayant de quinze à vingt pieds d'élévation. Ce cône est le résultat d'incrustations siliceuses de couleur blanche ou mieux grisâtre. Il est composé de lames horizontales qui rappellent en grand celles d'une coquille d'huître. Intérieurement, le cône forme un bassin circulaire très-régulier de cinquante pieds environ de diamètre et d'une profondeur de six pieds et demi en son centre. Par un puits vertical de vingt-trois mètres de profondeur sur trois de diamètre, l'eau s'élève en une colonne plus ou moins forte, que la violence des gaz volcaniques projette souvent à une hauteur de quatre-vingt-dix à cent pieds.

« L'éruption, dit M. Eugène Robert dans son intéressant *Voyage en Islande*, s'annonce par un frémissement du sol, dans le sein duquel on dirait entendre de sourdes décharges d'artillerie. L'observateur, ainsi prévenu, a presque toujours le temps de s'approcher à quelque distance du bassin, et peut même se tenir sur la pente légère que forme le cône, où il ressent alors de fortes commotions chaque fois que la colonne de liquide veut s'élever. On voit d'abord déborder les eaux, qui coulent avec un bruit remarquable, dû, sans doute, à l'âpreté des gradins qui revêtent le cône. Quelques instants après, se manifestent à la surface d'énormes bouillons qui, après avoir atteint deux à trois pieds de hauteur, s'apaisent brusquement. Tout est rentré dans le calme. C'est alors une fausse éruption, qui peut se reproduire deux ou trois fois de suite. Mais quand le phénomène doit avoir lieu dans toute sa majesté, aux bouillons dont je viens de parler succèdent des jets qui s'élèvent de plus en plus jusqu'à la hauteur de huit à dix pieds environ. Puis, ainsi que dans nos feux d'artifice, où à la suite de bruyantes fusées, lorsque tout semble fini, le bouquet vient tout à coup plonger l'observateur dans l'admiration; de même le geyser, après quelques instants de repos, semble réunir toutes ses forces et, par un dernier jet, étale dans les airs une immense gerbe d'eau, dont l'épi le plus élevé m'a semblé atteindre ordinairement cent pieds au moins de hauteur. Une masse énorme de vapeur blanche plane ensuite quelque temps au-dessus de cette scène imposante. Le geyser, dont la fureur s'est tue brusquement, se remplit avec lenteur, et se met à couler de nouveau comme une simple source. »

L'intervalle qui sépare les éruptions varie de quelques heures à une journée entière. On a remarqué qu'elles étaient plus fréquentes et aussi plus considérables après de grandes pluies. Le dessin montrant l'intérieur du cône a été pris

aussitôt après une éruption, pendant un de ces courts intervalles où le bassin, se trouvant vide, peut être exploré.

Le grand Geyser fait partie d'un groupe d'autres sources de dimensions beaucoup plus restreintes.

Un endroit qui contient encore un grand nombre de ces sources est la fameuse île de la rivière Hvita, près de la ville de Reykholt. L'île, formée par des dépôts siliceux est nuancée de rouge brun, de noir et de blanc; elle s'élève de six pieds au-dessus du niveau de la rivière, qui est large de quatre-vingts mètres en cet endroit et toute semée de bancs de sable. Sur l'île même, trois sources jaillissantes lancent constamment l'eau par saccades à une hauteur de deux pieds et au-dessus, tandis qu'une longue suite d'autres petites sources, cachées sous la rivière, en font bouillonner l'eau, qu'elles chauffent à une température assez élevée.

A la vue du bassin du grand Geyser et de l'île de la rivière Hvita, nous joignons celle du mont Orœfa ou Orœfa-Jokull, la première hauteur qui signale de loin l'approche de l'Islande, quand on l'aborde par le sud-est. *Jokull* est un nom que les Islandais appliquent à toute montagne dont le sommet est couvert de glaciers. L'Orœfa est le plus haut pic de l'île. Il ne s'élève pas à moins de six ou sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

P. Dick.

LA MALLE-POSTE ROYALE

DANS L'INDE ANGLAISE

Dans toutes les parties de l'Inde anglaise, le service des postes est organisé d'une manière aussi avantageuse pour les populations qu'économique pour l'administration; car, moyennant une taxe uniforme moindre d'un penny, — c'est-à-dire inferieure à dix centimes, — les lettres sont transportées à toute distance indistinctement. Dans les régions qui ne sont pas encore pourvues de chemins de fer, on emploie des malles-poste semblables à celle que notre dessin représente. Cette voiture est habituellement traînée à deux chevaux: l'un attelé dans les brancards, l'autre sur le côté comme bête de renfort. Mais cet arrangement est défectueux, car il expose assez fréquemment l'équipage à verser. Le croquis que nous publions est dû à une obligeante communication de M. A. Abbott, officier au 98e régiment de l'armée de la reine.

H. Vernoy.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Comment l'Académie des sciences faillit succomber sous la concurrence dans les premières années du XVIIIe siècle. — M. Bertrand et le *Journal des Savants*. — Phénomènes électriques observés à New-York par M. Loomis. — Une maison électrique. — Bougie allumée avec une clef. — Autre phénomène analogue dans l'Ohio. — Miracles des spirites exécutés à l'Institution royale polytechnique de Londres. — Ce qu'on peut faire d'un mauvais terrain. — Les cultures d'Erfurt et le Dreienbrunner.

M. Bertrand, dans le dernier fascicule du *Journal des Savants*, raconte comment, dans les premières années du XVIIIe siècle, l'Académie des sciences faillit succomber sous une concurrence dont elle ne triompha qu'à force d'adresse, de concessions et de séductions.

Vers l'année 1736, Julien et Pierre Leroy et Henri Sulli, célèbres tous trois dans l'histoire de l'horlogerie, instituèrent des conférences réglées sur les moyens de perfectionner leur art. Ils s'associèrent Clairaut père et fils et un fabricant d'instruments mathématiques nommé Jacques Lemaire, et convinrent de se réunir tous les dimanches dans le jardin du Luxembourg. Tout marcha bien pendant l'été; mais, à la mauvaise saison, il fallut chercher un autre asile; on le trouva dans la cour du Dragon, chez un M. Puisieux, qui devint membre de la société, à laquelle Dégua, Nollet, La Condamine, Grandjean, Fouchy et Renard de Tosta, directeur de la monnaie, se joignirent bientôt en s'engageant à étendre les études et les travaux de la petite académie et à en augmenter encore le nombre des associes. Toute compagnie, selon les habitudes du temps, devait avoir un protecteur. On s'adressa au comte de Clermont, qui, flatté de ce rôle, offrit pour les séances une place dans son palais et obtint la permission royale, qui fut donnée en 1730. La société, devenue de plus en plus importante et honorée des fréquentes visites du prince de Clermont, se partagea, comme l'Académie, en honoraires et en associés, se divisa en sections, et nomma même des correspondants.

Réaumur et Dufay, inquiets des succès et de l'influence d'une compagnie nouvelle, proposèrent au prince de Clermont, dont ils étaient connus, que l'Académie s'engageât à choisir, autant qu'il se pourrait, ses sujets parmi les théoriciens de la société, à la condition de les posséder tout entiers. Un tel engagement n'était pas acceptable et fut en effet rejeté. Les deux académiciens déclarèrent alors nettement qu'ils feraient tomber la société. Leur moyen fut très-simple: l'Académie s'adjoignit successivement La Condamine, Cleraut, Fouchy, Nollet, Dégua et enfin le fondateur lui-même, Pierre Leroy, et leur imposa l'obligation d'opter. L'effet ne se fit pas attendre, et la Société des Arts, privée de ses membres les plus actifs, ne tarda pas à s'affaiblir et à tomber complétement sans avoir produit aucune œuvre qui en perpétuât le souvenir.

L'Académie des sciences, aujourd'hui constituée de façon à ne plus avoir à redouter aucune concurrence, s'occupe parfois de sujets curieux qui semblent toucher au merveilleux, et je n'en sais point de plus étranges que les détails donnés par M. Loomis, dans un mémoire, sur les phénomènes électriques qu'il a observés récemment à New-York, et qui confirment la réalité d'autres phénomènes à peu près identiques que je vous signalais l'autre jour.

C'était au mois de février 1867, dans une maison de la quatorzième rue (en Amérique, les rues ne portent point de noms comme les nôtres, on les désigne simplement par des numéros). Les parquets de cette maison se trouvaient recouverts d'épais tapis, les divers appartements étaient meublés avec beaucoup de comfort, et il y régnait une température constante de 21 degrés centigrades, produite et maintenue par des calorifères.

Le maître et la maîtresse de la maison, M. et Mme Collin, prièrent M. Loomis de chausser, comme eux, des pantoufles très-sèches, et tous les trois se mirent à marcher en zigzag dans le parloir. Ils virent bientôt de brillantes étincelles électriques s'élancer de leurs mains et de leurs doigts, surtout quand ils les approchaient des candélabres ou d'autres corps bons conducteurs mis en communication avec le sol. Le gaz de l'un des becs fut même allumé par une étincelle partie d'une clef que mistress Collin tenait à la main; elle enflamma également avec le doigt l'éther contenu dans une coupe de métal que M. Loomis tenait à la main; elle fit encore jaillir une étincelle entre deux boules de laiton isolées, à la distance de six millimètres.

Lorsque, dans l'obscurité, on touchait avec les doigts les papiers de tenture de la pièce, on voyait de brillantes étincelles serpenter entre les ornements dorés de ces papiers, sur un espace de plus de trente centimètres de diamètre.

On répéta les mêmes expériences dans la soirée du 5 mars, le jour le plus froid de l'hiver. L'électricité se dégagea avec une intensité beaucoup plus grande, et M. Loomis alluma sans peine le gaz des becs et l'éther de la coupe avec une boule en laiton qu'il tenait dans la main; la longueur de l'étincelle entre les deux boules isolées atteignit près de dix millimètres.

Ces phénomènes rappellent ceux dont on fut si souvent témoin en Amérique durant l'hiver de 1854 à 1855, et qui se manifestèrent surtout dans une institution de jeunes personnes, au milieu du quartier sud de la ville de Cleveland (Ohio). Ce pensionnat, bâti en briques, se composait de trois étages élevés sur un soubassement en grès. On le chauffait, le jour, par trois fourneaux alimentés de houille grasse dont, pendant la nuit, on ralentissait les feux sans toutefois les laisser s'éteindre complétement; la température des salles oscillait entre 15 et 20 degrés, sans jamais tomber plus bas.

C'était dans les parloirs, situés au premier étage au-dessus du rez-de-chaussée, et garnis d'épais tapis de Bruxelles, que se manifestaient les phénomènes électriques, et plus particulièrement durant les jours froids de l'hiver. Ils faiblissaient quand le temps devenait plus doux, et cessaient complétement avec la pluie. Comme les tapis du vestibule et des autres appartements étaient plus minces et tissés de laine, de coton ou de lin, l'électricité ne jouait presque aucun rôle dans cette partie du logis.

Dans les parloirs du premier étage, au contraire, elle régnait en souveraine pendant toute la journée, et s'exaltait considérablement le soir après l'heure de la récréation, durant laquelle les pensionnaires se livraient aux jeux de leur âge. Alors l'intensité de l'électricité devenait telle, qu'on pouvait s'en servir pour enflammer sans peine de l'éther et même de la résine en poudre. On voyait les étincelles s'élancer à plus d'un centimètre entre une boule isolée et le registre du poêle en fonte. Toutes les personnes présentes dans la salle faisaient jaillir à leur gré des étincelles des corps conducteurs dont elles approchaient le doigt; les plus longues de ces étincelles sortaient surtout des doigts effilés de deux jeunes misses de neuf et de onze ans, après qu'elles avaient couru ou glissé pendant quelque temps sur le tapis. Ces deux enfants étaient vêtues de laine et chaussées de pantoufles très-sèches; l'une portait sur la peau un gilet de flanelle, l'autre un gilet de coton. Cette dernière, d'une constitution plus vigoureuse et beaucoup plus vive dans ses allures, lançait de toutes parts des étincelles rapides et brillantes.

La plupart des visiteurs, témoins de ces étranges phénomènes, ne pouvaient pas cacher leur surprise et leur émotion lorsqu'en entrant dans le parloir ils recevaient des chocs électriques, et qu'en tendant la main en signe d'amitié ou de bonne venue à la maîtresse de la maison ou à ses pensionnaires, ils voyaient jaillir des étincelles de toutes parts et réaliser, sans recourir à des machines, les expériences des carreaux magiques ou du tube etincelant, qu'on pratique dans les laboratoires de physique.

Du reste, si merveilleux que soient ces phénomènes, ils doivent encore céder le pas aux prodiges que M. Thomas Tobin a exécutés dans la dernière séance de l'*Institut polytechnique royal de Londres*.

Après avoir longuement parlé des prétendues manifestations des spirites, il a démontré la possibilité de produire des mouvements qui semblent tenir du miracle, et il s'est élevé en l'air où il est resté suspendu sans aucun appui visible, tandis qu'une table obéissant à son commandement prenait une position semblable. Savant et table exécutèrent tant qu'on le voulut cette singulière manœuvre, au grand ébahissement des spectateurs. Espérons que M. Thomas Tobin ne tardera point à faire connaître son secret, et qu'il mettra fin ainsi à de folles rêveries, qui n'ont déjà tourné que trop de têtes.

Du merveilleux de la science passons au merveilleux de l'industrie.

Le major Fis vient de publier, dans un volume intitulé *les Altitudes dans les cercles d'Erfurt*, de curieux détails sur les productions horticoles de cette ville. Il raconte d'abord comment les premiers défrichements et les premiers essais de culture de legumes et de vignes y remontent au XVe siècle, et ont été entrepris par des communautés religieuses devenues acquéreurs d'immenses terrains restés jusque-là abandonnés; ce terrain était le *Dreienbrunner*, devenu si célèbre aujourd'hui par ses cultures et par les sommes considérables qu'il rapporte et qui ne se composait alors que de marécages bourbeux et fiévreux.

En 1066, on commença à y cultiver du cresson de fontaine, et on régularisa et on utilisa le cours des eaux après en avoir réglé l'écoulement.

Depuis lors on ne cessa d'améliorer la culture de ce sol.

A présent le Dreienbrunner forme une plaine de vingt-sept hectares dix ares de superficie, dont les maraîchers occupent dix-huit hectares environ, et les cultivateurs de cresson cinq hectares. Le reste consiste en chemins et en sentiers nécessaires à l'exploitation, tracés au milieu d'un sol très-mouvant, très-fertile et élevé d'un mètre trente centimètres au-dessus du niveau d'une eau remarquable par sa pureté.

On y cultive par an en moyenne 3,500,000 plants de cresson de fontaine, 430,000 plants de choux-fleurs, 600,000 plants de céleri, 480,000 plants de choux-raves, 1,080,000 plants de choux frisés, 360,000 poireaux, 300,000 concombres, 200 quintaux d'asperges et une grande quantité d'autres légumes, tels que salades, oignons, pois, haricots, pommes de terre de primeur; enfin on y recueille à peu près 90 kilogrammes de graine de choux-fleurs d'une qualité supérieure et qui se vendent à très-haut prix.

Dans les contrées voisines, 25 ares 1/2 environ de terre de qualité passable valent en moyenne 5,600 francs et s'afferment 225. Dans le Dreienbrunner, le revenu de la même quantité de terrain s'élève annuellement à 1,600 francs en choux-fleurs, à 405 francs en céleris, à 295 francs en choux-raves, soit 2,320 francs. Déduction faite de la main-d'œuvre et des fumiers, il reste un revenu net de plus de 430 francs.

La proportion est encore plus favorable dans les jardins de quelque étendue, parce que les frais de culture y sont moindres, et qu'on y augmente encore le revenu par des plantations intercalaires de salades.

En moyenne on obtient annuellement: dans les jardins de la ville, dans le Dreienbrunner, et dans les champs cultivés par les jardiniers près d'Erfurt: 602,280 plants de choux-fleurs, 345,840 plants de choux blancs et rouges, 1,279,620 choux frisés, 209,520 choux bleus, 551,760 choux-raves, 114,240 céleris, 478,140 poireaux, 6,840 radis, 3,026,160 plants de concombres, 3,000,000 de plants de cresson de fontaine, 380 quintaux d'asperges, 240 paniers de navets blancs et rouges, 360 paniers de haricots.

Avant que les chemins de fer ne contribuassent à donner de l'extension au commerce du Dreienbrunner, la vente des legumes se limitait aux marchés voisins, tandis qu'aujourd'hui elle s'étend fort loin au-dehors. Ainsi dans l'année 1862, si défavorable à l'horticulture, les trains de grande vitesse ont expédié pour Cassel, Leipzig, Halle, Neubourg, Weimar, Gotha et Eisenach: 1,330 quintaux de choux-fleurs et 1,529 quintaux de plantes vivantes. La petite vitesse, sans compter les voitures particulières en ont transporté une quantité triple dans les marchés voisins, c'est-à-dire 5,190 quintaux, à quoi il faut ajouter 70,338 quintaux de fleurs, d'arbustes, d'arbres, de semences et de fruits de toutes sortes.

Depuis les premières années de ce siècle, la culture des fleurs a pris place, à Erfurt, à côté de celle des légumes. On s'y occupe surtout de la culture des plantes vivaces et particulièrement des reines-marguerites et des giroflées.

En 1863, on obtint environ 650,000 pots de giroflée, contenant chacun, en moyenne, sept plantes, et produisant 416 kilogrammes de graines achetés 172,000 francs.

L'élévation des frais de main-d'œuvre diminue considérablement le bénéfice de la culture des giroflées; aussi l'importance de cette culture est loin d'égaler celle des dahlias, qui produisent 150,000 francs; des plants d'œillet, s'élevant à 160,000 francs; des rosiers atteignant 120,000 francs; et des fuchsias, des verveines, des héliotropes et des pelargoniums dépassant 400,000 francs.

La Fontaine a bien raison de dire, n'est-ce pas?

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins
. . . .
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août,
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.

Sam. Henry Berthoud.

LA CATHÉDRALE DE CORDOUE

Sous l'Empire romain s'élevait, à cette même place, un temple consacré à Janus. L'Espagne chrétienne consacra ce temple à saint Georges. Lorsque les Arabes furent établis en Espagne, Abd-er-Rahmman rasa l'église, et sur les ruines il commença, en 770, l'édification de la riche mosquée que son fils Hixem continua et compléta jusqu'en 793.

L'édifice est un quadrilatère mesurant cent soixante-sept mètres de longueur du nord au sud, et cent dix-neuf mètres de largeur de l'est à l'ouest. Les murs, élevés de dix mètres, sont soutenus par une quarantaine de piliers qui les aident à supporter l'énorme charpente de la toiture. Dans les espaces des piliers sont percées dix-neuf portes ayant la courbe de l'arc mauresque.

L'intérieur de la mosquée forme, dans le sens du nord



L'ARRIVÉE DU THÉ DANS LES DOCKS DE LONDRES; dessin de notre correspondant. — V. page 75



CASTELLAMARE, SUR LE GOLFE DE NAPLES, d'après une photographie. — Voir page 79.



UN LÉOPARD DE GUINÉE; dessin de M. Wolf. — Voir page 79.

au sud, dix-neuf nefs ou allées, et trente-six beaucoup plus étroites, dans le sens opposé. Ces nefs, dont les voûtes reposent sur une forêt de colonnes monolithes, en marbre, en porphyre et en jade, ont contribué principalement à la réputation de la célèbre mosquée de Cordoue. La sixième nef à l'ouest est plus large que les autres; c'est la principale de la mosquée primitive d'Ab-er-Rahmman. Au fond de cette travée les colonnes se resserrent et entourent un espace que l'on nommait le vestibule du *Mihrab*.

La description de ce sanctuaire, qui a été conservé avec une scrupuleuse intégrité, serait presque impossible; mais par bonheur, nous avons la ressource de faire un emprunt à la brillante palette de M. Théophile Gautier. « Le plafond de bois sculpté et doré avec sa coupole constellée d'étoiles, les fenêtres découpées et garnies de grillages qui tamisent doucement le jour, la galerie de colonnettes à trèfles, les plaques de mosaïques en verres de couleur, les versets du Coran en lettres de cristal doré qui serpentent à travers les ornements et les arabesques les plus gracieusement compliqués, forment un ensemble d'une richesse, d'une beauté, d'une élégance féerique, dont l'équivalent ne se retrouve que dans les *Mille et une Nuits*, et qui n'a rien à envier à aucun art. Jamais lignes ne furent mieux choisies, couleurs mieux combinées; les gothiques mêmes, dans leurs plus fins caprices, dans leurs plus précieuses orfèvreries, ont quelque chose de souffreteux, d'émacié, de malingre, qui sent la barbarie et l'enfance de l'art. L'architecture du vestibule du *Mihrab* montre, au contraire, une civilisation arrivée à son plus haut développement, un art à son période culminant; au delà il n'y a plus que la décadence. »

Le *Mihrab*, c'est-à-dire le saint des saints, est situé au fond du vestibule et pratiqué dans l'épaisseur du mur méridional. C'est dans ce réduit très-richement orné que l'on déposait le Coran. Le livre saint était attaché par une serrure sur un escabeau de bois d'aloès, et recouvert d'un tapis de soie. Les pèlerins admis dans ce lieu solennel devaient en faire sept fois le tour à genoux.

Lorsque le roi saint Ferdinand se fut emparé de Cordoue, le 29 juin 1236, la mosquée fut placée sous l'invocation de l'assomption de la Vierge et purifiée par l'évêque d'Osma. On y trouva les cloches de la cathédrale de Santiago en Galice, qu'Almanzour avait fait apporter sur les épaules des prisonniers chrétiens, et le roi les fit reporter à Santiago par les captifs musulmans.

Il fallut modifier le temple selon les besoins du culte catholique. Tout alentour, on employa les dernières rangées des colonnes, en y élevant des cloisons, à construire des chapelles dédiées aux saints. Il fallait à l'église chrétienne un maître-autel, un sanctuaire, une capilla-mayor; ce monument moderne, « verrue architecturale, » selon l'expression de M. Théophile Gautier, fut construit au milieu de la merveilleuse mosquée. Dans ce quinconce d'un millier de colonnes, l'église moderne a fait une trouée à la place de soixante-trois colonnes. C'est, du reste, l'œuvre la plus complète et la mieux achevée du style plateresque ou gothique flamboyant; mais elle contraste d'une façon étrange avec le monument arabe, dont on aperçoit les longues perspectives et les voûtes basses par les ouvertures de la *Capilla* et les arcades du transept.

Le retable du maître-autel, les stalles du chœur, les orgues, les grilles et les balustrades de fer ouvragé, les statues, les tombeaux, les chaires, le lampadaire d'or et d'argent suspendu à la voûte, tout cela est d'un grand mérite, mais ne commande plus l'attention après l'impression profonde que l'on a ressentie en parcourant les parties conservées de l'ancien et célèbre sanctuaire de l'islamisme.

La tour carrée, de style gréco-romain, date de 1653 et mesure quatre-vingt-treize mètres de hauteur. Elle est distribuée en cinq étages, diminuant successivement de largeur, et surmontée d'une statue dorée de saint Raphaël tenant une bannière. Les cloches, au nombre de douze, sont suspendues dans les ouvertures du troisième corps; la plus grosse ne pèse pas moins de quatre mille quatre cents kilogrammes.

X. DACHÈRES.

L'ARRIVÉE DU THÉ

DANS LES DOCKS DE LONDRES

Nous avons consacré, dans un de nos précédents numéros, une notice à la curieuse course qui s'établit entre les différents clippers chargés de thé, à destination de Londres. Leur arrivée est attendue avec une vive impatience par le commerce de la métropole anglaise, et des intérêts si considérables dépendent de la promptitude du voyage, que les négociants de la Cité n'ont pas hésité à établir un prix de mille livres sterling pour l'équipage du clipper qui entrerait le premier dans les docks. L'Océan sert donc de turf à cette intéressante lutte de vitesse; les navires, couverts de toile jusqu'à l'extrémité des mâts, glissent sur les flots avec la légèreté de l'alcyon, et il n'est pas rare de voir deux des rivaux se maintenir en ligne pendant plusieurs centaines de lieues, et le vainqueur ne l'emporter que d'une encâblure, comme le vainqueur du Derby ne triomphe parfois que d'une longueur de tête.

Dès que le débarquement commence à s'effectuer dans les docks des Indes orientales, la spéculation prend son essor et le marché s'établit avec une grande animation, tenant en faveur spéciale les thés originaires de la Chine ou des provinces indiennes de l'Himalaya.

R. BRYON

COURRIER DU PALAIS

Encore le zouave de Versailles. — Différence entre envahir et *bazarder*. — Les gendarmes à la ferme. — Une idylle qui finit au violon. — Un testament poétique et vertueux. — La plus honnête fille d'Enghien. — Un admirateur intolérant. — Trop fier d'être Français. — Un théâtre qui ne vaut pas une calotte et un spectateur qui la donne.

Versailles ne tient plus la corde de l'intérêt judiciaire, bien que le procès correctionnel occasionné par l'expulsion du zouave Paquette du restaurant Thévenot ait eu sa contre-partie dans un procès civil jugé aussi devant ce même tribunal de Versailles.

C'était encore Me Jules Favre qui plaidait pour les époux Thévenot et demandait des dommages-intérêts pour violation de domicile et arrestation illégale.

Il plaidait contre MM. de la Theulade, colonel, Archambaud de Beaune, lieutenant-colonel, et Tascher de la Pagerie, chef d'escadron d'un régiment de cuirassiers en garnison à Versailles.

C'est Me Nicolet qui est chargé de défendre leurs intérêts.

Voyons d'abord la version de Jules Favre.

A l'en croire, MM. de la Theulade et Tascher de la Pagerie auraient été témoins de la chute du zouave, et alors, pleins de colère et d'indignation, ils auraient gourmandé les militaires présents de leur mollesse et, voyant l'hésitation de ceux-ci à venger leur camarade, ils seraient eux-mêmes montés à l'assaut du restaurant Thévenot. Ils seraient entrés la canne à la main, bousculant tout, furetant en tous lieux, faisant fuir les consommateurs épouvantés et exigeant l'arrestation immédiate du garçon, auteur de la chute du zouave.

L'avocat cite à l'appui de sa narration la déclaration faite par M. Tascher de la Pagerie lui-même devant M. le juge d'instruction : « J'ai dit que, dans un cas semblable, les zouaves d'Afrique auraient *bazardé* l'établissement, tout bousculé dans la maison. C'était une simple réflexion; ce n'était pas une parole d'excitation. »

Me Jules Favre termine sa plaidoirie en demandant à être admis par une enquête à faire la preuve des faits articulés.

Me Nicolet plaide sur un bien autre ton. Pour lui, on a boursouflé cette affaire, qui est des plus ordinaires, à la condition qu'on ne la sorte pas de son cadre, et qu'on lui laisse son caractère des plus simples. « En quoi se résume-t-elle? ajoute-t-il. N'amoindrissons rien, mais n'exagérons rien : en dix minutes d'arrestation pour le maître, M. Thévenot; en une heure pour le garçon. Ni maison violée, ni garçon poursuivi. Tous ces détails tragiques disparaissent, chassés par le souffle de la vérité. Voilà l'affaire réduite à ses proportions misérables... Mes clients sont d'honnêtes gens qui, en présence d'une scène déplorable, ont exprimé vivement leur opinion, qui n'ont rien fait de plus. Ce procès vous rappellera comme à moi la comédie de Shakspeare : *Beaucoup de bruit pour rien*, et vous le renverrez au néant dont il n'eût pas dû sortir. »

Le procureur impérial d'abord, et le tribunal ensuite, ont partagé cet avis; les époux Thévenot ont été déboutés de leur demande et condamnés aux dépens.

Pendant ce temps-là une autre affaire, qui a également fort retenti dans le Landernau de la presse, était plaidée devant la chambre des appels de la police correctionnelle, à Paris.

Cette fois, ce n'est plus un restaurateur qui est en jeu, c'est un fermier; et la discussion n'a plus lieu avec un zouave, mais avec un brigadier de gendarmerie.

Vous savez cette histoire d'arrestation dont le trait le plus contesté, mais le plus saillant aussi, serait le brigadier s'asseyant, faute d'autre place, sur les genoux du prisonnier qu'il amène dans le propre cabriolet du même prisonnier.

En deux mots, voici cette désagréable aventure. *Deux gendarmes, un beau dimanche...* Cela pourrait commencer comme la chanson de Nadaud, car le 27 octobre dernier était bien un dimanche et ce dimanche fut beau comme tous les dimanches d'automne qui se respectent. Donc, ce beau dimanche, deux gendarmes, faisant leur tournée, allèrent à la ferme de Sainte-Marie, commune de Saint-Just (Seine-et-Marne); ils revenaient de la correspondance de Maison-Rouge et ils se rendaient à la ferme de Sainte-Marie pour y faire signer leur feuille. Cette ferme appartient à M. d'Haussonville, ancien député de Provins. Le fermier a nom Hautefeuille.

D'après le récit de ce dernier, très-énergiquement reproduit par son avocat, Me Grevy, le brigadier aurait mis pied à terre dans la cour de la ferme et serait entré au logis, laissant à cheval, dans cette même cour, Pandore qui, dans la circonstance, s'appelle Nélaton, lequel tenait par la bride, à côté du sien, le cheval du brigadier.

Hautefeuille demande au visiteur s'il n'a pas rencontré dans sa tournée un domestique qui depuis deux jours avait déserté la ferme pour aller s'enivrer dans les cabarets d'alentour. Le gendarme répond qu'il n'a rencontré personne. Puis il tire sa feuille et la présente à la signature de Hautefeuille, qui selon une habitude déjà ancienne, a la complaisance de signer. Cela fait, le fermier offre un verre d'eau-de-vie au brigadier qui accepte et porte lui-même un autre verre au gendarme resté à cheval dans la cour.

Cette réception n'était ni un fait nouveau ni un fait isolé. Toutes les fois que les gendarmes passaient à la ferme de Sainte-Marie, Hautefeuille les invitait soit à déjeuner, soit à dîner, soit seulement à se rafraîchir selon les heures de leur visite, souvent même il leur faisait cadeau de gibier.

Cette fois les choses commencèrent comme toujours et finirent comme jamais.

Hautefeuille, faisant allusion à ce que le brigadier ne venait lui faire signer sa feuille que lorsque le maire et l'adjoint n'étaient pas chez eux, dit au gendarme : « Vous ne venez me voir que lorsque vous ne pouvez faire autrement. »

A quoi le brigadier aurait répondu : « Vous devez être honoré de recevoir la visite des gendarmes.

— Pas toujours, riposta Hautefeuille, témoin cette fois que vous avez envoyé deux de vos hommes pour mettre à la raison un de mes domestiques qui me poursuivait avec un tison enflammé et qui ne firent qu'en rire. C'étaient des propres à rien. »

Le procès-verbal des gendarmes dit autrement et dit plus que cela; il s'exprime ainsi :

« C'étaient quatre imbéciles et quatre propres à rien. En voulant dire que nous l'étions aussi, » ajoutent les gendarmes en manière de réflexion.

Quoi qu'il en soit, gendarmes et fermier s'accordent pour affirmer que Hautefeuille aurait signifié à ses hôtes de ne plus venir lui faire signer leur feuille. « Ne venez plus chez moi, leur aurait-il dit, ne traversez plus mes propriétés pour abréger votre route. Suivez désormais le chemin public, et pour que vous commenciez dès aujourd'hui, je vais clore ma barrière. »

Et accomplissant sa menace, Hautefeuille aurait couru pour fermer sa barrière. Mais le brigadier à cheval serait arrivé plus tôt que le fermier, aurait passé la barrière avant qu'elle fût close. Le gendarme seul aurait été obligé de la tourner pour aller joindre son chef.

Mais ici ce dernier aurait mis pied à terre, arrêté Hautefeuille et commandé au gendarme d'apporter les menottes pour le fermier. Celui-ci, dans une longue résistance, aurait subi force contusions. Après quoi on l'aurait hissé à côté de sa femme dans le fameux cabriolet, et c'est là que, trouvant les deux places de la voiture occupées, le brigadier se serait assis sur les genoux de son prisonnier.

Hautefeuille ainsi conduit à Jouy-le-Châtel, siége de la brigade de gendarmerie, aurait été gardé toute la nuit dans la chambre de sûreté. Puis, le lendemain, on l'aurait conduit les chaînes aux mains jusqu'à Provins, où le procureur impérial l'aurait fait mettre immédiatement en liberté.

C'est pour de tels faits que Hautefeuille condamné par le tribunal de Provins, d'abord par défaut, à trois mois de prison, ensuite et contradictoirement à un mois, a interjeté appel devant la Cour de Paris, qui a confirmé la sentence des premiers juges, tout en réduisant l'emprisonnement d'un mois à six jours.

Cherchons des émotions plus douces devant la juridiction civile.

M. le marquis de la Caussaye, qui habitait Enghien, a laissé un testament assez original, d'après lequel il demande à ce que sa fille soit autorisée par la commune à l'enterrer dans un kiosque spécial à construire dans le jardin ayant appartenu au testateur. En retour de cette gracieuseté il fait, au profit de la commune d'Enghien, divers legs considérables, dont l'un pour doter tous les ans celle des jeunes filles de la commune qui aura eu la meilleure conduite. Cette jeune fille, qui sera désignée par le conseil municipal, ira porter une couronne sur la tombe de M. le marquis.

Cette disposition testamentaire a été mise en lumière par un procès intenté par la famille à la commune d'Enghien. Celle-ci, en effet, avait vu réduire par le Conseil d'État au quart les legs la concernant; et les parents du défunt voulaient bénéficier de cette portion refusée à la commune, mais les pauvres sont passés avant les parents.

La justice a ainsi exécuté les dernières volontés du marquis, lequel avait prévu ce cas de réduction, et qui, dans son testament, le tranche au profit des hospices de Paris.

Des libéralités comme celle que M. le marquis de la Caussaye destine à la fille *la plus sage* d'Enghien, excitent toujours parmi nous la surprise quand ce n'est pas le ridicule.

C'est exactement le contraire qui devrait avoir lieu. Quoi de plus naturel, de plus légitime et de plus moral aussi que de vouloir faire de sa fortune posthume le généreux, poétique ou bienfaisant usage qu'on savait faire, vivant, de sa fortune vivante? Quelle plus douce et plus édifiante manière de se survivre que de laisser après soi de bonnes actions perpétuant le souvenir d'un homme de bien?

Nous voulons vous présenter un original qui a fort égayé une audience de la police correctionnelle.

C'est un homme entre deux âges, surmonté de deux mentons et d'un toupet brochant sur le tout. Rien de plus épanoui que sa figure, de plus jovial que son maintien; il n'a de triste que sa position; car, nous le répétons, il comparaît devant la police correctionnelle. Au demeurant, il a des manières bourgeoises et bienséantes qui jurent avec le délit qui lui est imputé : outrage envers les agents de la force publique.

M. le président lui en fait l'observation bienveillante.

— Vous avez bien raison, monsieur le président, répond-il, ça n'a pas le sens commun. Je suis pacifique et humain de mon naturel. J'appartiens même à la Société protectrice des animaux. Je ne donnerais pas une chiquenaude à un singe; je suis trop bien élevé pour cela; et je vous demande si, respectant les singes, j'irais m'attaquer à MM. les sergents de ville, qui veillent à notre sécurité respective. C'est tout simplement absurde, et je vais vous raconter, monsieur le président, comment les choses se sont passés. Le fait est déjà vieux, pas tant que moi pourtant. Je flânais sur le boulevard, en face le nouvel Opéra. On déshabillait une déesse, une allégorie de la façade. C'est toujours curieux de voir déshabiller une dame de marbre ou de bronze. Je m'arrêtai. Il y avait beaucoup de monde rassemblé aussi qui faisait comme moi. Et comme je suis passionné pour notre belle France, comme je me flatte d'avoir la fibre aussi nationale que qui que ce soit, je ne pus me tenir de dire tout haut, ce qui est encore mon opinion à l'heure où je parle : « Sacredié! ce théâtre est un vrai chef-d'œuvre de l'art! » Pour lors un *quidam* étranger qui se trouvait par là et au-

quel je ne parlais point, vu que je ne parlais à personne, si ce n'est à moi-même, ce quidam me répondit : « Ah ! monsieur, ce théâtre n'est rien à côté du théâtre de la Scala ! » Le dédain de cet inconnu me froissa. Le théâtre de la Scala ! il paraît que cela veut dire, on me l'a expliqué plus tard, le théâtre de l'Échelle. Et le fait est que ce monsieur, avec son observation, m'y faisait drôlement monter, à l'échelle. Je ne sais pas, par exemple, où l'on prend ce théâtre de la Scala. Et il faut que ce soit un fameux théâtre tout de même; mais qu'il fût plus beau que notre nouvel Opéra, ça me paraissait un peu fort de café, comme on dit. Je rongeais mon frein dans mon amour-propre national; mais je n'en laissai rien paraître. On est Parisien ou on ne l'est pas. Comme Français, on est obligé d'être très-poli. Je le fus. Je dis à cet étranger : « Monsieur, je ne suis pas curieux; mais je voudrais voir seulement pendant un pe'it quart d'heure votre théâtre de la Scala à côté de celui-ci, et nous verrions s'il jetterait un joli coton. » — « Oh ! monsieur, qu'il me répliqua, quelle différence ! Ce théâtre-ci est écrasé (il aplatissait notre monument, l'insolent !), tandis que le théâtre de la Scala est bien plus grand, et surtout plus hardi... » J'avais envie de riposter à ce monsieur, que je le trouvais pour le moins aussi hardi que son théâtre; mais je continuai d'être extrêmement poli. Je me contentai de lui répondre : « Vous m'étonnez beaucoup, monsieur; mais il suffit que vous le disiez, monsieur... je ne le crois pas ! »

A ce mot il prit la mouche, je ne sais véritablement pas pourquoi. Ces étrangers, ça ne comprend rien. Il se permit de me dire : « Votre nouvel Opéra ne vaut pas une calotte, ni vous non plus. » Pour lors je lui en flanque une, pour lui prouver que si nous ne valions pas une calotte, nous savions au moins l'administrer. Il se fâcha et je le pris par le collet. Pour lors, on s'attroupa, les sergents de ville nous entourèrent. Je les laissai faire sans abandonner mon étranger. Je ramassai un paquet que je portais et qui était tombé dans la bagarre; mais toujours en tenant mon critique par le même collet. Pour lors, on nous conduisit au poste. J'y allai comme de juste.

M. le président. — Et votre adversaire?

Le prévenu. — Il était toujours avec moi au bout de mon poignet. Nous arrivâmes au poste ensemble.

M. le président. — Comment, vous ne l'avez pas lâché?

Le prévenu. — Pourquoi donc faire que je l'aurais lâché? Mais voilà ce qui m'exaspéra. Pour lors, une fois au poste, on me fit lâcher prise. On mit mon homme dehors et moi dedans. C'est dans cette colère bien légitime que je m'oubliai jusqu'à dire au sergent de ville quelques vivacités que je regrette et qu'il me pardonnera parce qu'il est bon enfant, et parce qu'en lui-même et en sa qualité de vieux militaire français, il trouve que j'ai eu raison de ne pas laisser *débiner* notre premier théâtre par un étranger. Que voulez-vous, monsieur le président, je serai toujours comme ça, je ne peux pas souffrir d'entendre dire du mal de la France.

M. le président. — Votre susceptibilité provient d'un sentiment de patriotisme qui serait louable s'il n'était dangereux pour l'ordre public. Il faut permettre à chacun d'avoir son opinion sur nos monuments. Que deviendrions-nous si beaucoup de gens étaient intolérants comme vous dans leur enthousiasme exclusif?

Le prévenu. — Je comprends, monsieur le président, l'hospitalité le commande. Et je vous jure que s'il n'avait abîmé que le Gymnase, la Porte-Saint-Martin ou l'Ambigu, je n'aurais rien dit; mais le nouvel Opéra, je n'ai pas pu y tenir; ç'a été plus fort que moi.

Le tribunal condamne le prévenu à cent francs d'amende.

— On les payera ces cent francs d'amende, s'écrie celui-ci, et avec le double décime encore ! Mais ça n'empêche pas que j'avais raison. Le nouvel Opéra est un véritable chef-d'œuvre de l'art.

MAÎTRE GUÉRIN.

CASTELLAMARE

Castellamare est une charmante petite ville de 16,000 âmes, bâtie dans une délicieuse situation, au pied de montagnes ombragées, et au fond du golfe de Naples. Elle fut construite sur les ruines de Stabiæ, ravagée par Sylla dans la Guerre sociale, puis ensevelie sous les cendres du Vésuve, lors de l'éruption de 79.

Le nom de Castellamare vient d'un château élevé au bord de la mer par l'empereur Frédéric II. Charles d'Anjou, frère de saint Louis, entoura la ville de tours. Castellamare est renommée par la beauté pittoresque de son site, le charme de ses promenades et de ses villas, ainsi que par la douceur de sa température, plus fraîche que celle de Naples.

Ses eaux minérales étaient déjà célèbres chez les anciens; elles jaillissent à l'extrémité occidentale de la ville.

De Castellamare à Sorrente on suit une belle route, côtoyant le pied des montagnes, taillée dans les rochers calcaires et surplombant en corniche une mer d'un azur merveilleux. Pendant toute cette promenade, on jouit de cette vue unique au monde qui s'appelle le panorama du golfe de Naples.

A. DARLET.

LE LÉOPARD DE GUINÉE

Le léopard est ainsi nommé de ce qu'on a cru longtemps que c'était un métis du lion et de la panthère, autrefois nommée *pard* ou *pardus*. Cet animal a souvent été confondu par les naturalistes avec la panthère et l'once, dont il ne se distingue d'ailleurs que par des nuances fort légères. Pour la taille, il est inférieur à la panthère et supérieur à l'once. Sa longueur est ordinairement de quatre pieds avec une queue de deux pieds à deux pieds et demi. Le fond du poil sur le dos et sur les flancs est d'une couleur fauve plus ou moins foncée, avec des taches noires disposées d'ordinaire très-régulièrement; le dessous du ventre est blanchâtre.

On ne rencontre le léopard que dans le midi de l'Afrique et sous les climats les plus brûlants de l'Asie. Il se plaît dans les forêts épaisses et fréquente souvent le bord des fleuves où les autres bêtes viennent se désaltérer, ainsi que dans les environs des habitations isolées, où il cherche à surprendre les animaux domestiques. Rarement il surprend l'homme, et si l'on a quelques exemples d'indigènes attaqués par des léopards, c'était pendant leur sommeil. L'extrême flexibilité de son épine dorsale donne à tous ses mouvements une agilité merveilleuse; aussi grimpe-t-il fort aisément aux arbres pour y suivre les singes ou les chats sauvages, qui constituent, avec les antilopes, sa proie la plus ordinaire. On le dit ennemi mortel du chien, qu'il ne manquerait jamais de dévorer lorsqu'il le rencontre.

A Surate et sur les côtes du Malabar, les naturels exercent à la chasse du daim et de la gazelle des léopards apprivoisés. Ces animaux se jettent adroitement sur la proie, à laquelle ils se tiennent fermement attachés des dents et des ongles.

Le léopard de Guinée, lui, est d'une sauvagerie et d'une férocité indomptables. Sa robe est toute mouchetée de taches rondes, noires, de différentes teintes sur un fond grisâtre; il a la tête médiocrement grosse avec une large gueule bien armée de dents dont les femmes du pays se font des colliers; il a la langue pour le moins aussi rude que celle du lion; ses yeux sont vifs et dans un mouvement continuel; son regard farouche ne respire que le carnage. Il a le cou gros et court, les cuisses épaisses, les pieds larges, cinq doigts à ceux de devant, quatre à ceux de derrière, les uns et les autres armés de griffes fortes, aiguës et tranchantes. Quoiqu'il soit carnassier et qu'il mange énormément, il est presque toujours maigre; il peuple beaucoup; mais il a pour ennemi le tigre, qui, étant plus fort et plus alerte, en détruit un grand nombre. Les nègres le prennent, comme le tigre et le lion, dans des fosses profondes recouvertes de roseaux ou d'un peu de terre, sur lesquelles ils déposent quelques bêtes mortes en manière d'appât.

HENRI MULLER.

COURRIER DES MODES

Le mois de janvier nous a donné de très-riches toilettes, c'est le mois des réceptions officielles.

On parle de porter des paniers, on a même fait des toilettes où cette crinoline, d'un genre nouveau ou, pour mieux dire, d'un style tout à fait Louis XV, s'est montrée dans toute sa splendeur.

J'attendrai que la mode soit adoptée sérieusement pour en causer avec nos gracieuses lectrices.

Les étoffes d'hiver sont assez variées cette année pour contenter les plus exigeantes. Dans la soierie des grandes toilettes, c'est le satin qui domine; on remarque aussi des pékins en faye à rayures de satin, des cailloutés et des gros grains à petits semis de fleurs brochées.

L'or entre dans l'ornementation sous toutes les formes possibles, en galon, en point d'Espagne, en boutons, coquillages, etc. Toutes les robes de soirée sont à longue traîne.

On remarque de très-jolies étoffes pour toilettes du soir dans les assortiments des magasins de la *Ville de Saint-Denis.* Les taffetas y sont traités avec une supériorité qui surprend lorsqu'on sait le prix du tissu; les gazes Chambéry et la tarlatane ont des assortiments qu'il faut recommander aux femmes élégantes et économes. Aucune maison ne peut offrir des avantages aussi sérieux.

Dans ma dernière visite aux magasins de la *Ville de Saint-Denis,* j'ai remarqué une très-jolie série de toilettes d'enfant. Voici des exemples : des robes de fillettes de huit à douze ans en velours côtelé, costume à deux jupes et paletot pareil, garniture de galon bouclé imitant la fourrure; une robe de petite fille de six ans, en taffetas gris mode, garnie de velours rouge, corsage bas avec intérieur d'une chemisette de batiste et dentelle des Indes. Pour terminer le costume, un pardessus de molleton blanc à boutons de métal doré et doublure de soie rouge.

Des costumes de petits garçons en velours marron ou draps de nuance foncée, garnis d'astrakan, d'autres en draps gris galonnés de velours noir.

Les robes de chambre et les costumes d'intérieur que l'on voit à la *Ville de Saint-Denis* sont également séduisants par leur bon goût et l'excellente coupe de leur ensemble.

Une robe de chambre très-distinguée est en drap pelucheux, nuance vert *metternich,* jupe traînante et manches châtelaines, le tout garni d'une bande étroite de petit-gris.

A propos de la tendance à la mode des paniers, on remarque la forme du Jupon Parisien, dont la ceinture est en saillie sur les hanches, ce qui est très-gracieux avec les jupes biaisées.

Le Jupon Parisien appartient à la maison Dugé, rue d'Aboukir, n° 9, qui a pris un brevet pour ce modèle spécial.

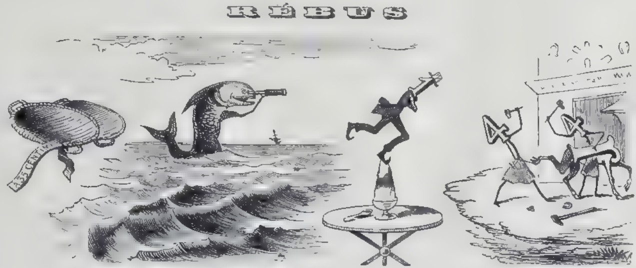
On pourrait nommer ce jupon le Louis XV, car sa forme est exactement celle des robes de cette époque. Les côtés sont légèrement traînants et le milieu est plus court; le fond de la jupe indique une demi-traîne. J'ai expliqué déjà que le Jupon Parisien se raccourcit à volonté, au moyen des agrafes placées autour de la ceinture, mais tout en subissant la transformation qu'on peut lui faire subir en un clin d'œil, il conserve sa tournure; il est plus ou moins traînant, voilà tout. On comprend l'avantage de ce mécanisme, qui permet de conserver la même jupe sous des toilettes de

AVIS

—

IL EST INDISPENSABLE que toute lettre relative à une réclamation, à un changement d'adresse ou à un renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des BANDES IMPRIMÉES qui sont collées sur l'enveloppe du journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi, dans le service du journal, des irrégularités ou des retards que l'abonné ne doit alors imputer qu'à lui seul

RÉBUS



Explication du dernier Rébus : Ne surchargez pas un élève de leçons.

genre différent. Il y a eu ce moment une très-grande différence entre les robes de sortie à pied et celles de toilette d'apparat.

La mode actuelle est bien ingénieuse, elle se plie à toutes les fantaisies. Une femme qui a du goût peut diriger elle-même ses costumes, elle peut aussi créer une foule d'ornements dont le luxe ajoute un charme particulier à ses vêtements.

Quelques heures de travail suffisent pour garnir une toilette. Je connais des femmes qui ont acheté des machines à coudre dont elles tirent un merveilleux parti. La *Silencieuse*, machine à coudre de famille, système Wheeler et Wilson, perfectionné par la fabrique Pollack Schmidt, que l'on trouve à l'Agence générale, rue de Richelieu, 45, a de nombreux appréciateurs.

Cette machine est garantie, elle a un régulateur chiffré, tous ses guides sont enfermés dans un ecrin.

Les soins apportés à la construction de ce petit meuble élégant et la quantité de jolis travaux qu'on obtient avec son aide expliquent son succès auprès des femmes du grand monde.

Dans un tout autre genre il faut noter la vogue qui s'attache à un nouvel article de parfumerie que l'on nomme l'*extrait de fleurs de lis*. Ici nous entrons dans le domaine de la coquetterie; mais cela est bien permis, mes chères lectrices, car nous voici en plein carnaval. Il est impossible de n'être pas un peu mondaine par ce temps de soirées dansantes. L'extrait de fleurs de lis donne au teint la blancheur et le parfum de la fleur délicate qui lui sert de base. C'est un blanc nacré dont la vertu bienfaisante protége contre le changement de température. Créé par un chimiste habile, le cosmétique élégant dont je vous parle a été adopté, je dirai presque à l'unanimité. Les robes de bal laissent assez voir le cou et les épaules pour qu'on recherche un produit qui blanchit sans avoir l'inconvénient du blanc.

L'extrait de fleurs de lis composé par M. Bayle se trouve maison Hauduc, 64, rue Basse-du-Rempart. Le flacon coûte 5 francs. On imbibe un linge fin avec ce liquide et on l'applique légèrement en mouillant à peine et sans essuyer; comme la composition est parfaitement hygiénique, on peut en user sans arrière-pensée.



BAINS ORIENTAUX A BUDE (HONGRIE). — LA SALLE ROSE, d'après un croquis communiqué.

On se rappelle l'extrême réserve que j'ai toujours apportée dans la recommandation des produits de parfumerie; je reçois sans cesse des lettres où l'on me demande de désigner telle ou telle chose, et je reste muette parce que la crainte de donner un renseignement inexact me retient.

J'ai toujours dit aux personnes qui m'ont écrit pour me demander conseil sur les soins de la chevelure que l'eau et la pommade vivifiques étaient des produits excellents. Mon expérience et celle de mes lecteurs prouvent que j'ai eu raison en protégeant de mon faible crédit ces préparations.

La recette de la pommade vivifique contient tout ce qui a été jusqu'à ce jour reconnu favorable à la croissance des cheveux. Les doses sont combinées avec science, avec exactitude, le produit toujours préparé sous les yeux de l'inventeur. Aussi je ne connais rien de meilleur pour empêcher la chute des cheveux et les faire repousser.

L'eau et la pommade vivifiques ont leur dépôt chez M. Binet, rue de Richelieu, n° 29.

J'ignore si l'on peut s'en procurer ailleurs, mais tous les renseignements à ce sujet seront donnés dans le local où se trouve le principal dépôt.

ALICE DE SAVIGNY.

BAINS ORIENTAUX

A BUDE

Bude, la vieille cité hongroise, vient de s'enrichir d'un établissement de bains qui mérite par ses splendeurs d'être mis au nombre des principaux monuments de la ville. Nous n'avons pas à entrer ici dans des détails trop techniques sur cet établissement; c'est assez de dire que toutes les recherches du confort et du luxe s'y trouvent agréablement réunies. On en peut juger par le dessin que nous publions, dessin qui permet de jeter un coup d'œil indiscret sur une des salles de bains de vapeur réservées aux dames.

Rien de plus élégant et de plus coquet que la salle rose avec sa riche ornementation et son bassin de marbre qu'un jet d'eau alimente sans cesse. Au milieu de cette atmosphère tiède et parfumée, sous la lumière rose que tamisent doucement les verres de couleur de la coupole, vaporeux éclairage auquel cette salle doit son nom, on se croirait transporté dans quelqu'un de ces séjours féeriques où les nymphes se livrent en paix à leurs gracieux ébats.

Nous en dirions plus long sans doute, s'il était permis de franchir autrement qu'en imagination le seuil éminemment réservé de cette salle enchanteresse.

FRANCIS RICHARD

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 76.

BLANCS.	NOIRS.
1 T. 3e 1R.	1 P. pr. C. (meilleur)
2 F. pr. F.	2 T. pr. D. (A, B)
3 T. pr. P.	3 T. 1er CD. ou C. case 1 D
4 C. 2e CD. éch.	4 F. pr. C. (forcé)
5 T. 4e TD. éch. m.	5 . . . . . .
	A
2	2 C. 4e FR.
3 D. pr. C.	3 D. pr. T.
4 D. 1er FR. ou 6e R.	4 D. ou T. couvre.
5. D. pr. F. éch. m.	5 . . . .
	(B)
2	2 C. 5e R.
3 D. pr. C.	3 D. pr. T.
4 [illegible]	4 D. couvre.
5 D. pr. D. éch. m.	5 . .

Solutions justes : MM. Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; A. Gouyer; Lagache, à Saint-Georges; Grand Cercle de Tournon-sur-Rhône; capitaine Charousset, à Toulouse; J. Planche; Anne Frédéric, à Alger; P. de M..., à Bourron; commandant Tholer, à Nancy; Gaston Huguet, au château d'Arpaiclargues; Aimé Gautier, à Bercy; E. Lequesne.

PROBLÈME N° 85

COMPOSÉ PAR M. J. B. DE BRIDPORT.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.

[illegible] t-Benoit, 7 — EMIL ALCANIE.

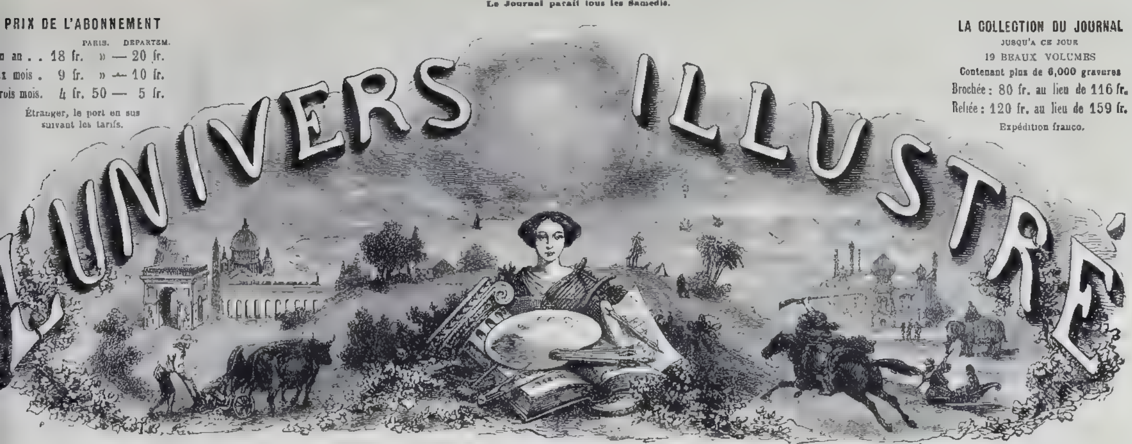
30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1ER ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal parait tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DEPARTEM.
n an . .	18 fr.	» — 20 fr.
x mois .	9 fr.	» — 10 fr.
rois mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
19 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,000 gravures
Brochée : 80 fr. au lieu de 116 fr.
Reliée : 120 fr. au lieu de 159 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : **Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.** Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 682 — 8 Février
A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements : **MICHEL LÉVY FRÈRES**, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.



S. M. L'IMPÉRATRICE ASSISTANT AU REPAS DES ENFANTS, DANS LA MAISON EUGÈNE-NAPOLÉON, dessin de M. Jules Pelcoq. — Voir le Bulletin.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

La critique et le roman. — Romancier est maître chez lui. — Comment l'entendez-vous? — Pour soi ou pour le public? — La Société du coup de pistolet. — Explications. — Le pistolet raté. — Le pistolet crevé. — Nouvelle recette. — La Trappe et l'attrapé. — Le bal des Allemands. — La princesse et le bottier. — Anacréon et Voltaire. — Vieux souvenir. — Une blanchisseuse convertie. — Il faut laver son linge sale en famille.

Quand je vous le disais, que ce terrible hiver de 1868, commencé dans la glace, finirait par une dégelée! La fureur est au camp des romanciers, que je me permets d'appeler, par à-peu près, *pas trop logiques*. Comment donc? ils vivent paisiblement dans leur petit domaine, borné au nord par la Morgue, et au midi par l'amphithéâtre; ils exploitent le charnier, qui n'est pas celui des innocents; leur plus douce joie est de changer leur plume en bistouri, et de fouiller des chairs purulentes; vous n'êtes pas contents, et vous venez, Berquins que vous êtes, les troubler dans cet agréable mélange de littérature, de pathologie et de clinique; vous leur dites comme Athalie au jeune Éliacin :

Et quoi! vous n'avez pas de passe-temps plus doux?

— Romancier est maître chez lui...: comme le charbonnier, répondent-ils fièrement, et vous voilà *collé au mur*, comme disait Giboyer.

— Permettez! répliquerai-je à mon tour; le charbonnier, malgré toutes ses noirceurs, n'invite pas, que je sache, les beaux messieurs et les belles dames à venir se rouler sur ses sacs de charbon. Seriez-vous bien ravis si on vous prenait au mot? Ah! le romancier est maître chez lui! soit : qu'il y reste! faites du roman en chambre, fenêtres fermées et portes closes; nous allons vous y laisser seuls avec vos *sujets* dégoûtants et palpitants. Vous ne perdrez rien des aimables senteurs qui s'exalent de vos œuvres; nul ne viendra vous déranger pour vous lire; aucun bruit du dehors ne vous rappellera qu'il y a des libraires, des affiches, un public, des cabinets de lecture, que le succès se compose des suffrages de l'élite, des empressements de la foule, de l'approbation des hommes de goût, de l'émotion des femmes sensibles. Se suffire à soi-même est un précepte du sage, et il en est des livres comme des caractères : la solitude, qui affaiblit les faibles, fortifie les forts.

Prenez garde pourtant! ce système pourrait mener loin. L'auteur du *Sopha*, l'auteur de *Faublas*, pourraient aussi répondre aux rigoristes et aux indignés : De quoi vous mêlez-vous? qui vous prie de mettre le nez dans ces ouvrages que j'écris uniquement pour mon étude et ma satisfaction personnelle? Il y a de pauvres diables de conteurs qui désirent être lus; moi, j'aspire à ne pas l'être; qu'ils arrivent à leur vingtième édition, tant pis pour eux! moi, mon ambition, mon orgueil est qu'il ne se débite qu'un seul exemplaire de mes livres, que cet exemplaire soit le mien, que je puisse éternellement m'y contempler et m'y admirer en compagnie de deux noyés, de trois hystériques, d'une demi douzaine de galeux, d'adultères et d'assassins!

Mais voici le malheur. L'enfer est pavé de bonnes intentions qui ont fini par devenir mauvaises, grâce à la malice des hommes. Les méchantes langues surabondent dans la république des lettres, qui a choisi pour ses réunions le Gymnase Paz, afin de mieux nous montrer que le coup de poing et le croc-en-jambe ne lui sont pas antipathiques. Donc les malins, les arriérés, les envieux prétendent que c'est, au contraire, pour rester chez soi le moins possible, pour forcer le public à s'occuper d'eux et à se retourner quand ils passent, pour pratiquer la maxime de Nicolet : « De plus fort en plus fort! » — que les romanciers de l'école chirurgicale s'amusent à dépecer la chair morte et à découper la chair vive. On ajoute — le monde est si médisant! — que leur intime chagrin est justement de voir qu'ils ne font pas même du bruit, que leurs prodiges anatomiques excitent à peine un mouvement de curiosité tempéré par un haussement d'épaules. La dissection n'est pas du goût de tout le monde, et tandis qu'Octave Feuillet, Jules Sandeau, George Sand, n'ont qu'à rester eux-mêmes pour conserver leur immense clientèle, nos collecteurs de médecines, les docteurs Jozan du roman moderne, ont pour tout régal d'entendre crier : O le beau livre! ô le beau livre! par un petit nombre d'adeptes, membres comme eux de la Société du *Coup de pistolet*.

Quelle société? allez-vous me dire. A-t-elle un siége, des statuts? Est-elle autorisée par le gouvernement? Nous avons la Société d'encouragement, la Société des secours mutuels, des sauvetages, de saint Vincent de Paul, des orphelinats, des mariages, des crèches, la Société maternelle, la Société protectrice des animaux; que sais-je? Mais la Société du coup de pistolet, quel en est le but? Faut-il, pour y être admis, commencer par se brûler la cervelle? Non, la brûlure serait trop peu de chose. Ceux qui ont formé cette Société anonyme sont des hommes d'esprit qui connaissent leur époque. Ils savent à quel point les avenues sont obstruées, les places prises, les antichambres encombrées. Que d'ornières sur les grandes routes! que de tampons sur les chemins de fer! qu'il est difficile d'amener les badauds de Panurge à apprendre et à répéter un nouveau nom! que de chances mauvaises contre une bonne! que de naufrages pour une entrée au port! quelle foule, quelle queue, que de numéros distribués d'avance aux bureaux de ces véhicules symboliques, chars de l'État ou chars de triomphe, coupés du médecin en vogue, de l'artiste célèbre, de l'auteur à la mode, attelages qui ne partent qu'au profit de l'homme arrivé!

Ils savent tout cela; que vont-ils faire? Un bail à longue échéance avec l'étude et le travail? un livre sensé? un tableau raisonnable? une provision de patience? un recueil de poésies? un emprunt? un poëme épique? un riche mariage? une bonne fin? Mais il faut, Bélier mon ami, commencer par le commencement. Autant vaudrait, comme Bilboquet, marchander une carpe que l'on achètera dans quinze jours. Autant vaudrait — mourant de faim — commander à Chevet un grand dîner pour l'année prochaine.

C'est alors que le besoin du *coup de pistolet* se fait particulièrement sentir : il ne se produit pas chez tous les individus de la même manière. C'est affaire de choix, de goût, de tempérament. Il a ses costumiers, ses tailleurs, ses maîtres d'armes, ses musiciens, ses littérateurs et ses peintres. L'essentiel est de violenter l'attention, de forcer les passants à dire : Voilà un gaillard qui ne ressemble pas au premier venu : il a du nerf, du jarret, et, si son début casse les vitres, il aura de quoi les raccommoder... Pif! paf! au petit bonheur!

Le coup de pistolet est tiré; que de variantes! C'est une redingote taillée en pourpoint, plissée sur les hanches, surmontée d'une limousine; avec cela un corset d'acier, des moustaches en croc, un chapeau tyrolien garni d'une plume d'aigle ou de héron. C'est un article de haute esthétique où l'on prouve que Raphaël est un idiot, Corneille un crétin, M. Ingres un peintre d'enseignes. C'est un rôle d'hypercritique matamore découpé dans les toiles d'un grand paysagiste. C'est la blanche Olympia avec son chat noir à queue pyramidale; c'est une poésie d'hôpital faite pour être murmurée par un phthisique à l'oreille d'un poitrinaire; c'est une sonate de l'avenir; un manteau d'abbé jeté sur des épaules de pianiste; un paradoxe armé de toutes pièces, un beau procès, un beau scandale, l'exploitation d'un mort célèbre, d'un vivant illustre, d'une grande action ou d'un grand crime, l'apologie d'un des scélérats les mieux réussis de l'histoire, une promenade sur le trottoir avec un lion mené en laisse; la possession d'un chien savant dont on se raconte les merveilles; un roman d'alcôve avec des indiscrétions d'oreiller; un livre d'anthropophage, où l'on démontre qu'il faut aimer sincèrement les hommes pour les manger, etc., etc., etc...

Souvent le pistolet rate; parfois il crève dans la main du tireur; d'autres fois, la détonation se perd dans le tumulte et le bruit; un peu de fumée, une légère odeur de poudre, un moment d'oscillation dans la foule, et tout est dit. C'est à recommencer. A un plus fort! à un plus heureux! à un plus sage! Hélas! que j'en ai vu tirer de ces coups de pistolet, par des gens qui semblaient capables d'épuiser une caisse de *revolvers*, et qui sont aujourd'hui notaires, avoués, marguilliers, greffiers, teneurs de livres, maires de leur village et gouvernés par leurs femmes!

Mais, si les choses continuent de ce train et si les journaux s'y prêtent avec leur bonhomie habituelle, le *coup de pistolet* le mieux porté, le plus propre à fixer ou à ramener l'attention publique sur un nom, ce sera, j'imagine, ce que nous appelions, dans le roman de 1831, le suicide par le séminaire ou le couvent; la conversion, sous toutes ses formes, des Rancé de la politique et des Lavallière du théâtre. Pour celui-là, le père Hyacinthe et l'abbé Bauer remplaceront Lefaucheux et Lepage. Voyez plutôt! Hier encore, on lisait dans plusieurs journaux graves :

« On assure qu'un des hommes les plus distingués de notre époque vient de renoncer au monde pour entrer à la Trappe. »

« Un des hommes les plus distingués de notre époque! » murmurent, en dégustant leur demi-tasse, quelques-uns de nos modestes contemporains. Qui ce peut-il bien être? Si c'était Becurt, dont la pièce vient de faire un si magnifique four? Gerussac, qui a prononcé son dernier discours au milieu des conversations particulières? Vertuzot, qui vient d'être si bien mystifié par un savant allemand? Febichet, qui n'a pu recueillir plus d'une voix et demie à l'Académie française? Hermerel, qui a été *black-bolé* au club? Et si ce n'était personne? Si c'était moi? Tiens! C'est une idée... Au fait, pourquoi pas? Mes lauriers commencent à perdre un peu de leur fraîcheur... Les jaloux prétendent que je baisse... Si mon journal, en me désignant par une simple initiale ou par le titre de mes ouvrages, annonçait que j'entre en religion? le surlendemain, la nouvelle serait confirmée, puis démentie, puis confirmée encore, puis laissée en suspens; pendant ce temps-là, l'Ambigu songerait peut-être à reprendre mon drame, et mon éditeur *écoulerait* enfin la première édition de mon volume... Allons, c'est dit, j'en toucherai un mot, ce soir, au café du Helder, avec mes intimes!

Si la recette a du succès, et si les conversions — coups de pistolet — se multiplient, nous ne saurions assez engager les journaux à maintenir leurs préférences pour la Trappe. De quelque façon, en effet, que l'on écrive ce mot, que l'on adopte l'orthographe de M. Firmin Didot, de Port-Royal ou de M. Marle, il se prête admirablement à la circonstance : Trappe ou Attrape, de quoi faire disparaître, à point nommé, un personnage de théâtre, ou de quoi mystifier des badauds, venus au monde pour être attrapés.

~~~ On a remarqué qu'au bal des Allemands, qui a été très-brillant et très-animé, la princesse de Metternich a dansé avec un Germain authentique, élégant bottier du faubourg Saint-Germain. Quel dommage que nous ne soyons plus aux beaux temps du vaudeville, où un bottier s'appelait nécessairement Lempeigne, perdait haleine, manquait de formes, ne reculait pas d'une semelle et faisait tige d'honnêtes gens! Que de jolis mots Brazier, Gentil et Desaugiers auraient improvisés sur cette contredanse et sur ce dialogue! — La princesse ne s'est pas fâchée à propos de bottes. — Madame, lui a dit son danseur, je suis ici le seul homme qui puisse se jeter à vos pieds sans offenser votre vertu. — Monsieur, qu'est-ce que cette Italie, qui nous a donné tant de chagrins? — Princesse, l'Italie est un pays qui a la forme d'une botte. — Si le bottier a lu Anacréon — ces Allemands sont capables de tout! — il aura pu citer à l'ambassadrice la fameuse pièce où le galant vieillard exprime le souhait d'être changé en chaussure. — Et, si elle a lu Voltaire, elle aura pu répliquer :

« Anacréon, dans son ivresse,
Dit à l'objet de sa tendresse :
Je voudrais être ton soulier!..
Je respecte la Grèce antique,
Mais ce compliment poétique
Paraît celui d'un cordonnier. »

~~~ Puisque nous en sommes aux vieux mots, en voici un que je retrouve dans mes anciens souvenirs.

C'était en 1814; un vieil émigré, marquis ou vicomte, plus spirituel que patriote, s'efforçait de convertir sa blanchisseuse au culte de la légitimité. Elle se rebiffait, protestant de son enthousiasme pour l'empereur.

— Mais, chère dame, dit enfin l'émigré, vous ne savez donc pas que l'empereur veut ruiner les blanchisseuses?

— Lui! Comment cela?

— Il a prononcé ces paroles mémorables : « Il faut laver son linge sale en famille. »

— Ah! le brigand!

A. DE PONTMARTIN.

BULLETIN

Dans le bulletin de notre précédent numéro nous avons parlé de la visite faite, par S. M. l'Impératrice, à la maison Eugène-Napoléon, où elle avait assisté au repas des trois cents enfants qui, dans cette maison hospitalière, sont l'objet de la plus pieuse sollicitude. La maison Eugène-Napoléon est située près de la barrière du Trône, au milieu d'un quartier pauvre et populeux. L'Impératrice s'y est rendue avec les deux demoiselles d'Albe, ses nièces, et accompagnée d'une dame d'honneur. Après avoir parcouru la maison, elle est entrée dans le réfectoire, où les enfants lui ont prodigué les témoignages de la reconnaissance la plus touchante et la plus respectueuse. L'Impératrice a félicité la supérieure de l'ordre parfait qui règne dans l'établissement et des soins empressés dont les enfants sont entourés. Notre gravure qui figure en tête de ce numéro reproduit fidèlement cette visite dont la maison Eugène-Napoléon conservera bien longtemps le souvenir.

Samedi dernier, a eu lieu, dans tous les colléges de France, le fameux et traditionnel banquet de la Saint-Charlemagne où viennent s'asseoir les élèves qui ont eu la première place dans une des compositions depuis la rentrée des classes. Cette solennité gastronomique, actualité ou souvenir, est trop connue de tout le monde, grands et petits, pour que nous ayons besoin d'en parler bien longuement. Nous nous bornerons à faire remarquer que la Saint-Charlemagne du lycée Bonaparte a dû, cette année, à la présence du Prince Impérial un éclat inaccoutumé. Le Prince Impérial, qui prend part aux compositions de ce lycée, avait acquis son droit au banquet par deux places de premier en latin et en arithmétique. Il est arrivé avec le ministre de l'instruction publique, le général Frossard, son gouverneur, et M. Filon, son répétiteur. L'Empereur avait envoyé du gibier et du vin de Champagne des caves des Tuileries.

Nous voici arrivés au terme de la période accordée aux ébats cynégétiques. En d'autres termes, lorsque paraîtront ces lignes, la chasse sera sur le point d'être fermée. Dans le département de la Seine, c'est le dimanche 9 février, au soir, que la sécurité devra être rendue aux lièvres et aux perdreaux. Mais, hélas! pour beaucoup de ces intéressants animaux, la sécurité légale ne les mettra pas à l'abri du collet et du panneau des braconniers. Combien de restaurants continueront à offrir clandestinement du gibier à leur clientèle! Il incombe à la société instituée pour la répression du braconnage de veiller au respect de la loi. Il ne suffit pas de poursuivre les maraudeurs dans les champs, de surveiller les fraudeurs aux octrois : c'est dans les villes qu'il faudrait rechercher leurs plus dangereux complices; ce sont les recéleurs de gibier qu'il faudrait atteindre et punir sévèrement; car les grands restaurants à la mode, qui achètent fort cher le gibier qu'on leur fournit en cachette, sont les plus coupables, puisqu'ils payent des primes à de pauvres diables pour les exciter à commettre des délits.

La réception du Père Gratry, à l'Académie française est, parait-il, fixée au jeudi 26 mars. C'est M. Vitet qui est chargé de répondre au récipiendaire.

La réception de M. Jules Favre n'aura lieu que dans la seconde quinzaine d'avril.

Nous avons à annoncer la mort du général duc des Cars, ancien pair de France, qui commandait une division au siége d'Alger. Le roi Louis XVIII, qui l'honorait d'une amitié particulière, lui avait accordé le titre ducal, en 1815. Le duc des Cars avait rédigé des mémoires qui embrassaient toute la periode comprise entre la première révolution et celle de 1830. Mais peu de temps avant sa mort, il brûla ces mémoires par suite d'un scrupule de conscience qui lui faisait craindre qu'écrits sous l'impression des passions de la jeunesse, ils ne fussent pas suffisamment impartiaux à l'égard de certaines personnes.

Chaque année, la Société philanthropique des *gens de maison* donne un bal de bienfaisance dans la grande salle de l'Étoile, avenue de Wagram. Ce bal a eu lieu samedi dernier; il avait attiré, comme d'habitude, une foule de curieux. Une franche gaîeté a présidé aux ébats des nombreux danseurs. La recette a été considérable.

Cette Société, fondée il y a quatre ans, compte aujourd'hui près de cinq cents membres, qui versent une cotisation mensuelle de un franc. Elle s'occupe du placement gratuit des domestiques et des secours à donner aux nécessiteux. Son capital disponible est dejà de 25,000 francs, sans compter le fonds de reserve, évalué à 14.000 francs.

La plupart des grandes maisons s'adressent aujourd'hui à la Société, quand elles ont besoin de domestiques. On n'y admet que les postulants munis d'excellents certificats. Les domestiques qui restent plus de dix ans dans la même place sont récompensés.

La Société vient d'établir une bibliothèque, dont les livres seront mis gratuitement à la disposition des membres adhérents. Le ministère a encouragé cette fondation par un subside de 500 francs.

Avant la guerre civile avec les États du Sud, le gouvernement américain ne possédait qu'une centaine de navires de guerre; en moins de deux ans, leur nombre s'éleva à plus de cinq cents.

Sans compter les vaisseaux qui sont restés armés, les chantiers de Philadelphie, de Boston, de New-York sont en train de construire ou viennent de lancer à la mer quarante-cinq steamers de guerre portant 535 canons et jaugeant plus de 40,000 tonnes.

La marine anglaise n'est pas restée en arrière.

En 1867, les docks de l'Amirauté et toutes les mers du globe comptaient 579 navires en activité de service, et les chantiers de Chatham, Depfort, Portsmouth en construisent de nouveaux, ce qui fait un total de 603 vaisseaux de guerre.

La lacune de cinq cents mètres qui existait sur le chemin de fer de ceinture, au bas des Batignolles, est à la veille de disparaître. Les travaux en sont très-avancés, et d'ici à quelques mois ils seront achevés.

Le chemin de ceinture passe, au moyen d'un large pont, sous le grand réseau des chemins de fer de l'Ouest, un peu au-dessus de Clichy, mais à l'intérieur des fortifications.

Le quartier de l'Europe a été, dans ces derniers temps, l'objet d'une transformation complète et à laquelle a puissamment contribué la suppression des deux souterrains qui passaient sous la place de ce nom et que traversaient tous les trains avant leur point de départ et d'arrivée à la gare des chemins de fer de l'Ouest (rive droite). Les tunnels de la place de l'Europe ont été remplacés par un pont metallique à grandes ouvertures, qui est sans contredit un des ouvrages les plus curieux du Paris moderne. L'établissement de ce pont a eu en outre l'incontestable avantage de permettre d'étendre les embranchements de la ligne jusqu'aux tunnels de Batignolles, au sortir desquels les mécaniciens aperçoivent librement leur voie d'arrivée dans la gare.

On n'evalue pas à moins de 3,500 tonnes la quantité de fer qui est entrée dans la construction du pont de l'Europe, dont les travaux ont été exécutés par d'habiles ingenieurs, sous la haute direction de M. Julien, inspecteur des ponts et chaussées, directeur des chemins de fer de l'Ouest.

La forme irrégulière que présente le tablier métallique de ce pont est due à la direction des voies du chemin de fer ainsi qu'aux alignements des voies publiques qui viennent s'y croiser. Ces voies sont d'un côté les rues de Londres, de Berlin et de Saint-Pétersbourg. Les rues de Vienne, de Madrid et de Constantinople y aboutissent de l'autre côté.

La surface du tablier métallique est d'environ 8,400 mètres carrés. Elle se compose d'une partie centrale de … mètres de longueur sur 50 mètres de largeur, et de quatre parties triangulaires qui correspondent aux rues limitant les têtes du pont. L'ouvrage est bordé de balustrades, et le tout est encadré dans un quadrillé métallique haut de plusieurs mètres. Déjà, d'un côté de ce pont, sont terminés les îlots de maisons séparant les trois voies divergentes; la même disposition ne tardera pas à être répétée de l'autre côté. Au centre, un refuge circulaire servant de base à un candélabre à cinq branches a été ménagé au milieu de la chaussée qu'encadrent de spacieux trottoirs.

Les frères Garnier viennent de mettre en vente la septième année des *Petites Chroniques de la science*, par notre collaborateur S. Henry Berthoud.

C'est l'histoire au jour le jour des faits scientifiques et industriels de l'année 1867, racontée avec la bonhomie fine et pleine d'entrain qui caractérise la manière attrayante de l'écrivain, qui sait si bien rendre clair ce qui ne l'est pas, et amusant ce qui paraîtrait à tout autre le moins divertissant du monde.

Ce gros petit volume de six cents pages fait tour à tour passer sous les yeux du lecteur les publications de la province, qu'il déterre je ne sais où, met en lumière les inventions nouvelles, et raconte l'Exposition universelle avec ses diverses phases et son éclat éphémère, pour employer une expression impériale. On la voit naître, grandir, briller, s'éclipser, amenant la lassitude après avoir provoqué l'enthousiasme, et finissant par des exhibitions foraines et des cafés-concerts. Ce que l'auteur dit de la vie à bon marché et des produits à bas prix destinés à rendre confortable l'existence des classes qui vivent d'un médiocre salaire, restera comme le mémento de tous ceux qui mettent le bien-être au-dessus du luxe.

La galerie des machines et le ballon captif, les produits chimiques et le café chinois, les appareils qui balayent sans produire de poussière et l'électricité, et mille autres choses curieuses, inattendues, tout étonnées de se trouver côte à côte ou en face l'une de l'autre, font de certaines pages des *Petites Chroniques de la science* une lecture aussi attrayante certainement qu'un roman-feuilleton amusant.

Puis viennent, au milieu de tout cela, ces contes fantastiques et réels que M. Berthoud sait si bien trouver dans les mémoires scientifiques les plus maussades en apparence.

La série des sept années des *Petites Chroniques de la science* forme assurément les annales les plus curieuses qu'on puisse consulter, pour suivre la marche des progrès incessants de la science et de l'industrie en France, en Europe, partout. On ne saurait lire rien de moins pédant et pourtant de plus substantiel. « M. Berthoud, disait dernièrement à l'Académie des sciences le secrétaire perpétuel de ce corps savant, sait intéresser les gens du monde aux questions les plus ardues, et cependant les savants trouvent eux-mêmes de quoi se satisfaire dans ce livre, auquel ne ressemble aucun autre livre. »

TH. DE LANGEAC.

LA JEUNESSE D'UN PARIA

FRAGMENTS INÉDITS

Par H. DE BALZAC

(Suite[1].)

— Vous nous régalez donc ?... demandai-je à ma mère.

En effet, le linge était tout blanc; et je sentais venir une odeur de la cuisine qui annonçait quelque rôti d'importance.

— Eh bien, cela t'étonne ?... N'entres-tu pas en fonction aujourd'hui ?... Je ne sais pas ce qui te tourmente et pourquoi tu es si triste. Tu as du pain sur la planche pour toute ta vie. Je voudrais bien voir ton frère Jacques pourvu d'un bon office à Bordeaux ou à Lyon... Mais il n'a pas l'âge, et puis il y a tant d'intrigants !... Ton père me disait qu'il y avait trente postulants pour la charge de Melun.

On frappa à la porte en ce moment, et, Patience ayant été ouvrir, je reconnus le coureur de M. le duc de .....

— Qu'y a-t-il de nouveau, mon garçon ?... demanda Mercredi.

— Oh ! monseigneur est pris par des fraîcheurs qui lui tiennent toute la cuisse gauche. Or, comme les médecins n'y peuvent rien, son intendant lui a conseillé de se frotter avec votre onguent... Je viens vous en demander, ajouta-t-il avec mystère.

Patience alla gravement à la cuisine, mais il revint promptement, et je l'entendis qui disait à ma mère :

— Madame, faut-il avoir du guignon ! le pot à la friture est vide...

— Mon garçon, reprit Mercredi, qui devina tout, si tu veux la payer double, tu auras de la graisse toute chaude. Si tu peux la maintenir tiède..., ton maître est guéri...

Le laquais montra une dizaine de pièces d'or, et alors Mercredi, s'élançant dans la cuisine, revint avec un petit pot plein de graisse prise sous l'oie qui rôtissait.

Le chasseur s'en alla tout épouvanté, s'imaginant que nous étions des anthropophages.

— Tu auras là des gens bien dévoués, me dit ma mère en me montrant les deux aides. Et honnêtes !... Ça ne prendrait pas un liard à un enfant.

— C'est là une fameuse branche de commerce !... s'écria Mercredi en poussant un grand éclat de rire. Faut-il qu'il y ait des gens assez bêtes pour croire à la graisse de pendu !... L'intendant de monseigneur s'imagine pourtant ne devoir qu'à notre friture la guérison de son mal d'oreilles.

— J'ai vu une année où nous avons fait cinq mille écus avec notre onguent. Nous avions deux cents écus dans notre tire lire, dit Patience. T'en souviens-tu, Mercredi ?..

— C'est l'année de l'épidémie, où l'on crevait comme des mouches... Si je m'en souviens ?... Dieu de Dieu !... Ce que c'est que l'idée !... Il y a eu plus de trente personnes qui ont été guéries parce qu'elles croyaient à la chose de l'onguent...

— Ce qu'il y a de désagréable pour votre première affaire, monsieur Henri, dit-il en s'adressant à moi, c'est qu'elle ira en poste... Quand il y a de la roue, adieu le corps....Si c'était un pendu, vous auriez au moins trois cents livres de ce gaillard-là, et nous dix écus pour boire, car c'est un fier homme !... Auraient-ils du profit à disséquer une nature d'homme comme ça !... Nous l'avons questionné il y a quinze jours. Ah ! il est joliment dur au mal...

— N'oubliez pas d'aller faire une bonne provision de graisse à la boucherie !... leur dit ma mère; car maintenant il faut que votre nouveau maître amasse du *sit nomen !..*

— Où est donc mon père ? lui demandai-je.

— Ton père ?... Belle question !... Il est au jardin, occupé à ses tulipes. La tête lui en tourne. Depuis ce matin, il jardine. Ton frère et ta sœur le font sans doute endêver, car ils courent toujours à travers ses plates-bandes.

En entrant dans le jardin qui attenait à la maison, j'y entendis des exclamations de joie. La gaîeté que je voyais sur tous les visages me poursuivait comme un reproche.

— Qu'avez-vous donc, mon père ? lui demandai-je en le voyant se frotter les mains.

— Ah ! Henri, venez, regardez !... J'ai là une tulipe qui serait payée mille écus à Amsterdam. Est-elle belle !... Elle s'est épanouie ce matin. Quelles couleurs !... Je suis très-certain que ces nuances-là n'existent chez aucun amateur. M. de Caumartin resterait agenouillé pendant une heure à la contempler. Voyez !...Comme ce brun et ce rouge séparés par ces points jaunes font bien, et ce fond d'or, et cet émail, et ces filets oranges ! Quel chef-d'œuvre ! C'est de l'orfévrerie vivante !... Mais ce n'est pas tout : voici sept renoncules qui viennent de fleurir pendant que je leur tournais le dos et que je bêchais mes rosiers. Sont-elles jolies ! Dieu ! que les fleurs sont de belles choses ! Tenez, Henri, je ne suis jamais si heureux qu'au moment où j'entends crier ces enfants, où je les vois courir après des papillons, et qu'en même temps ma vue embrasse tout ce petit peuple de fleurs, car ce sont des créatures... et puis, que je respire la bonne odeur de mon jardin. Est-on tranquille ici !... Ah ! voilà une mauvaise herbe autour de cette iris... Dieu !...

— C'est une exécution ! dis-je quand mon père l'eut arrachée.

— Voulez-vous vous taire ! me répondit-il. Rien ici ne doit rappeler notre profession. Ici, je suis sous le ciel, entouré d'arbres, de fleurs, dans le silence et la paix. Ici, moi et votre mère, nous rentrons dans la nature.

— Oh ! papa ! le joli petit oiseau !... s'écria ma sœur en venant montrer un rossignol que Jacques avait pris.

— Bien joli !... dit mon père en le prenant et le laissant envoler

— Que je vous voie encore aller dénicher les oiseaux dans mes arbres !... s'écria-t-il en regardant Jacques avec sévérité. Quand on touche à un nid, la mère n'y revient plus. Je serais au désespoir si nos oiseaux s'en allaient : c'est la plus jolie musique qu'on puisse entendre le matin; ce sont nos amis... Ils se promènent sans crainte ici. Je leur donne du grain l'hiver, et ces bêtes m'aiment... Vous les aimerez aussi, Henri, quand vous serez arrivé à mon âge.

— Il y a surtout là, tenez, dans le dernier tilleul, à droite, un petit bouvreuil... Sa musique consolerait un damné !...

Je tressaillis involontairement, car cette pensée si simplement exprimée dévoilait un sentiment secret dans l'âme de mon père. Il n'avait jamais rien dit qui dépeignît plus fortement le chagrin qu'on éprouve à se sentir séparé du reste des hommes. Peut-être était-ce parce qu'il cessait ses fonctions qu'il se souvenait de l'amertume dont il dut être pénétré à mon âge.

Nous marchions tous les quatre en silence. Mon frère et ma sœur allaient devant nous. Jacques avait une baguette à la main. Il rencontra un grand pavot sur la bordure de la plate-bande le long de laquelle nous nous promenions, et, selon l'habitude des enfants de son âge, il l'abattit. Mon père lui secoua rudement l'épaule.

— Que je vous voie couper la tête à mes fleurs, s'écria-t-il en colère, et je vous mets au pain et à l'eau pour quinze jours.

— A-t-il des dispositions, ce gaillard-là !... dit mon père en murmurant.

1. Voir les numéros 678 à 68.

Ma mère se montra en ce moment sur le seuil de la porte du jardin, et nous faisant signe de venir :

— Le tailleur est là et le dîner est prêt !

— Allons pourvoir à la vie des saints, me dit mon père.

J'essayai mes habits.

— Mais cela vous va merveilleusement, Henri ! Vous avez l'air d'un prince !

En achevant ces paroles, mon père me jeta un de ces regards profonds qui me faisaient tressaillir, car il me semblait qu'il eût deviné la torture que mes réflexions me faisaient souffrir. Depuis que j'avais quitté Marguerite, le souvenir de son air et de ses discours m'épouvantait.

— A table ! à table ! s'écria-t-il.

Je restai debout.

— Eh bien, Henri ?... me dit ma mère.

— Mais je n'ai pas faim, répondis-je. Je ne sais pas pourquoi aujourd'hui rien ne me tente.

— A votre aise, monsieur de Paris, me dit mon père. Cependant si vous usez votre sensibilité sur les patients, que vous restera-t-il pour votre famille, votre femme et vos enfants ?... Est-ce que vous n'avez jamais vu les chirurgiens quitter leur repas pour aller couper la jambe à un malade ; les médecins, bourrés comme des canons, se lever au dessert et se rendre au lit d'un mourant pour lui appliquer des topiques, lui brûler du coton sur l'estomac, et eux ne pas sourciller ? C'est pour leur bien, disent-ils. Les malades n'en crient que plus fort, et les amputés n'en ont pas moins la jambe dans le plat... Eh bien nous sommes les chirurgiens de la société... voilà tout.

J'étais debout, appuyé sur le jambage de la cheminée. Je regardais le spectacle que me présentait cette salle joyeuse. Je n'avais jamais si fortement pensé au contraste que produisaient nos habitudes ordinaires et les scènes terribles où nous étions acteurs. Mon père était assis au bout de la table, seul. Ma mère occupait la première place sur le banc à droite, et moi celle du banc gauche. Ma sœur était assise à côté de ma mère, et mon frère auprès de moi. Il y avait un assez grand espace entre eux et les valets. Mercredi, Patience étaient à gauche, et un autre domestique et la cuisinière à droite. En ce moment, le souvenir de Marguerite faisant triompher des idées douces dans mon âme, je trouvai je ne sais quoi de patriarcal dans ce tableau. Mon père venait de dire le *Benedicite*. Chacun agenouillé à sa place avait prié Dieu. Puis ils s'étaient assis. Ils mangeaient, ils buvaient, ils causaient familièrement, et mon père découpait l'oie, et personne ne semblait songer que je devais découper un homme à coups de barre.

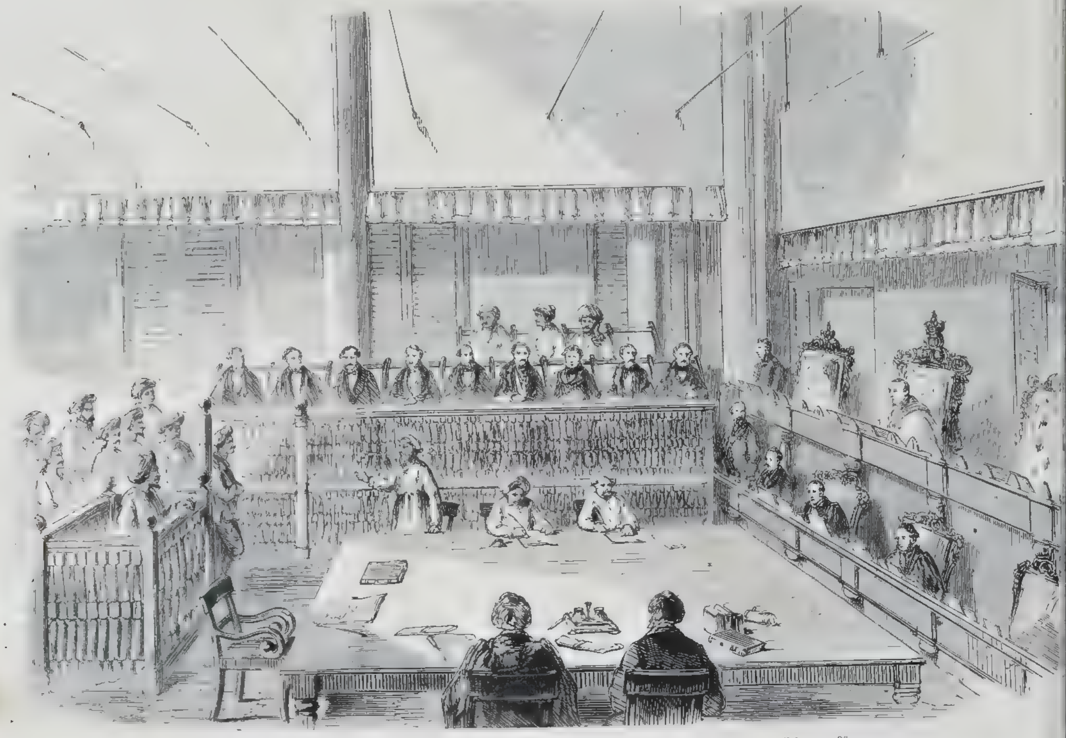
— Marguerite a raison, me disait ma jeune conscience, de ne pas accepter une vie pareille !

Puis, incapable de maîtriser le sentiment dont j'étais animé, je répondis ainsi aux observations de mon père.

— Mais si un homme avait trop de sensibilité pour pouvoir supporter les rudes travaux imposés au chirurgien de la société ?... A-t-on jamais pensé que le supplice finit avec le criminel, et que l'homme de bien qui roue, qui pend, qui décapite, est une victime ? Elle subit toutes les morts qu'elle donne.



TUNKOO ABUBECKER BEN IBRAHIM, MAHARADJAH DE JOHORE, d'après une photographie. — Voir page 86.



UNE SÉANCE DE LA COUR SUPRÊME DE MADRAS ; dessin d'un de nos correspondants. — Voir page 86.



LA BRIGADE DES VOLONTAIRES DE TYNEMOUTH ÉTUDIANT LA MANŒUVRE DE LA NACELLE DE SAUVETAGE; dessin communiqué. — Voir page 87.

Mon père ne répondit rien, mais il me lança un regard profond.

Les aides me contemplaient comme si j'avais parlé en chinois.

En ce moment, on frappa assez rudement à la porte. La cuisinière, ayant été ouvrir, introduisit un huissier du Châtelet. Il apportait un ordre pour que j'eusse à me rendre à la prison. On avait ordonné qu'avant l'exécution le criminel serait appliqué à la question. On voulait faire une dernière tentative; car il paraissait, d'après ce que nous dit l'huissier, que l'on soupçonnait des personnes de Charenton d'être les complices de Bat-la-Route, et, tant qu'il vivrait, les magistrats espéraient obtenir des révélations.

— Voulez-vous boire un verre de vin et manger un morceau avec nous, maître Clapaud ? dit mon père à l'huissier. Voilà du vin de Bourgogne envoyé par M. de Dijon. Dame ! Henri entre en fonction... Asseyez-vous là, et buvez pendant que je vais donner quelques instructions à mon fils. Vous n'êtes pas si pressé.

— Mais M. Nonclair était à table et au dessert quand il m'a envoyé chercher; ainsi nous n'avons pas grand temps.

— Bah ! entre la poire et la bouteille, on passe encore plus de temps qu'on ne croit.

L'huissier se mit à table, et mon père me fit signe de le suivre.

Alors, il me conduisit vers un cabinet dans lequel je n'étais jamais entré. Il en ferma soigneusement la porte et me regarda silencieusement. Son air était solennel. J'aperçus des instruments de torture, et, si je puis m'exprimer ainsi, tous les outils de notre état.

H. DE BALZAC.

(*La suite au prochain numéro.*)

L'INDE ANGLAISE

Un correspondant nous adresse de Madras une vue de la cour suprême de cette ville, en même temps qu'un portrait du maharadjah de Johore, un des plus éclairés parmi les princes indépendants soumis au protectorat de la Grande-Bretagne.

Tunkoo Abubecker ben Ibrahim, maharadjah de Johore, est petit-fils d'un des princes malais qui, par l'entremise de sir Thomas Raffles, cédèrent, en 1819, l'île de Singapour à l'Angleterre. Le maharadjah est aujourd'hui âgé de trente-trois ans; il a succédé à son père sur le trône de Johore en 1861. C'est un homme de taille au-dessus de la moyenne, fort intelligent et de manières affables. Il comprend et parle très-bien l'anglais. Il a fait, il y a deux ans, un voyage à Londres, pour voir « ses vieux amis les Anglais », comme il disait lui-même. Depuis longues années, les souverains de Johore se sont soigneusement appliqués à apporter des réformes dans leur gouvernement et ne cessent d'encourager l'industrie chez eux. Ils ont eu longtemps une flottille qui travaillait de concert avec celle des Anglais à combattre la piraterie, maintenant disparue de leurs côtes.

En dehors des tribunaux ordinaires relevant de la Compagnie, l'Inde anglaise possède aux chefs-lieux des trois grandes présidences, c'est-à-dire à Bombay, à Calcutta et à Madras, des cours suprêmes nommées par le gouvernement. Ces cours de justice ont été créées dans le but de donner à la couronne un certain contrôle sur les actes des agents de la Compagnie, et de protéger autant que possible les nationaux contre les violences dont ils pourraient être l'objet. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si les cours suprêmes, en dépit de leur bonne volonté, ont toujours suivi bien exactement leur mission première.

D'après les stipulations avec la Compagnie, le ressort des cours suprêmes ne s'étend sur les natifs que dans une circonscription fort restreinte autour de chaque capitale. Elles sont tout à la fois tribunal d'appel et cour de cassation : c'est l'instance suprême en matière civile, comme en matière criminelle. Les juges sont nommés pour douze ans et recrutés parmi les législateurs les plus éminents du barreau anglais. Le président ou *chief justice* reçoit un salaire annuel de huit mille livres sterling, et les deux autres membres de la cour six mille livres chacun. Les uns et les autres ont droit à une pension viagère après la période réglementaire de leur temps de service.

On nomme pour chaque session de la cour suprême un grand jury d'abord, composé d'Européens, de mahométans et d'Hindous, employés de la Compagnie, bourgeois ou marchands, puis trois petits jurys supplémentaires de douze membres chacun. Tous prêtent serment, les chrétiens sur la Bible, les mahométans sur le Coran, et les Hindous sur les feuilles d'une plante sacrée nommée *tolasi*, ainsi que sur quelques gouttes de l'eau du Gange.

Le grand jury ayant pris connaissance de l'affaire et ayant donné son approbation aux poursuites, le clerc de la couronne donne lecture des pièces du procès, puis il les repasse au clerc député, qui, appelant l'accusé à la barre, l'instruit des charges qui pèsent contre lui et lui demande s'il est coupable ou non. L'accusé répond-il affirmativement, il reçoit aussitôt sa sentence sans qu'on poursuive davantage.

Les peines infligées dans les domaines de la Compagnie sont de trois degrés : la mort, la transportation et la prison avec ou sans travail forcé.

Les prisonniers sont tenus dans des maisons centrales établies aux chefs-lieux des districts, et on les occupe, soit au dehors à l'entretien des routes ou autres ouvrages d'utilité publique, soit à l'intérieur aux divers métiers qu'ils peuvent connaître.

La transportation a lieu dans les établissements de Penang, de Moulmein et de Singapour. Ce châtiment doit aux superstitions locales de prendre un caractère particulièrement pénible. L'Hindou est persuadé, en effet, qu'un voyage sur mer suffit pour rayer de sa caste non-seulement lui, mais encore toute sa famille. Ainsi la peine se trouve accrue par la seule puissance du préjugé.

Quant aux sentences capitales, elles ne sont portées que dans les cas de meurtre avec préméditation et sont exécutées au moyen de la potence.

L. DE MORANCEZ.

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Gymnase : *Le comte Jacques*, comédie en trois actes, en vers, de M. Edmond Gondinet. — MM Landrol, Berton, Blaisot, Mlle Massin. — Bouffes-Parisiens : *Un Jeune Homme timide*, comédie en un acte de MM. Amédée Achard et Adrien Decourcelle. — Mlle Dambricourt. — *Mademoiselle Pacifique*, comédie-vaudeville en un acte de MM. Saint-Yves et Adolphe Choler. — M. Jolly; Mmes Henry Dupont et Delahaye. Gaîté : reprise de *Jean la Poste*.

J'ai donné, il y a huit jours, le pas à la Comédie-Française sur le Gymnase, à *Paul Forestier* sur le *Comte Jacques*. La hiérarchie théâtrale le voulait ainsi. J'aurais eu toutefois quelque scrupule à m'y conformer si la pièce de M. Gondinet eût été une de ces œuvres éphémères et fanées dans leur germe qu'un moment voit naître et mourir. Celle-ci heureusement pouvait attendre : elle est vivante, bien vivante, et pendant longtemps encore mes lecteurs pourront aller joindre leurs bravos à ceux qui l'accueillent chaque soir.

Rien de plus charmant et de plus frais que le *Comte Jacques*. Vous ne trouverez là ni les émotions violentes ni les ardeurs fiévreuses de la passion, non plus que la grosse et bruyante gaieté qui rit à ventre déboutonné; mais le sentiment, la tendresse, la sympathie, le sourire aimable et l'esprit délicat — quelque chose comme du Marivaux en vers, avec moins de recherche et de raffinement. C'est la même grâce d'allure, la même finesse d'observation, le même tour piquant et ingénieux. Il n'est pas jusqu'à l'action qui, dans sa fiction romanesque, ne nous remette involontairement en mémoire *l'Épreuve*, *les Fausses confidences*, *les Jeux de l'Amour et du Hasard*. Là, comme ici, les incidents relèvent bien plutôt de la fantaisie de l'auteur que de la vraisemblance absolue et rigoureuse. Qu'importe après tout si la vérité se retrouve dans la peinture des caractères, dans l'analyse des passions et des sentiments! On n'a jamais, que je pense, songé à chicaner Molière sur ses reconnaissances tombées du ciel, ses filiations improvisées, ses mariages bâclés par un notaire, et je ne vois pas pourquoi l'on se montrerait plus exigeant envers M. Gondinet et la fable légère qu'il a imaginée.

La voici en deux mots :

Le marquis de Prignon vient de mourir. C'était une sorte de marquis de la Seiglière, un voltigeur de l'ancien régime, incrusté dans ses opinions comme un escargot dans sa coquille. A ces causes, le comte, son frère, un libéral, était devenu un étranger pour lui, et telle avait été la rancune du vieux royaliste, qu'après la mort de celui-ci, il n'avait jamais voulu entendre parler de son fils, leur héritier à tous les deux, le seul rejeton de la race des Prignon-Laubany. Toute son affection s'était reportée sur une enfant, la petite Blanche, fille d'un vieux savant mort en exil, qu'il avait rencontrée en Afrique, où il avait conduit la marquise, atteinte déjà du mal auquel elle devait succomber. L'anecdote est ainsi racontée par un vieux serviteur, le Caleb de la famille, au comte Jacques venu pour recueillir l'héritage de son oncle :

BOULNOY.

Un jour, je le tiens de mon maître,
Un jour, une orpheline, un pauvre petit être
Courut à la marquise en lui tendant les bras.
On la prit. — Les enfants ne sont jamais ingrats.
Elle était caressante, on la trouvait gentille,
Ils l'adoraient tous deux, elle se crut leur fille.

JACQUES.

Ah ! — Et plus tard ?

BOULNOY.

Plus tard, l'enfant avait grandi;
Votre oncle revivait dans ce cœur étourdi.
Elle avait ses grands airs, sa gaieté, sa franchise,
Puis elle lui parlait souvent de la marquise.
. . . . Ici, l'on vous dira
Qu'elle est née en voyage, en mer, *et cætera*,
Qu'on n'a pas retrouvé son acte de naissance.
Mon maître avait bâti ce conte, — une imprudence !
Ils ont refait un acte avec ce conte-là.

A ces détails il faut ajouter que le marquis, grand chasseur, — toujours comme le marquis de la Seiglière, — est mort subitement d'une chute de cheval sans avoir pris la précaution de brûler ses papiers. Or ces papiers qui constatent la véritable filiation de Blanche, le vieux serviteur les a recueillis avec soin pour les offrir au véritable héritier et empêcher ainsi que le nom des Prignon ne tombe en quenouille

Que l'on vienne dire maintenant que cette filiation fondé sur un acte de notoriété est bien fragile, qu'il eût été facile au marquis de s'épargner un faux en le remplaçant tout simplement par un acte d'adoption, encore une fois je m'en inquiète peu, et je suis prêt à pardonner à M. Gondinet se erreurs de procédure, pourvu qu'il m'amuse et m'intéresse

Le comte Jacques arrive donc dans le château de se pères, un peu à la façon de George Brown de *la Dam Blanche*. C'est un preux, un paladin : il a parcouru « le pays les plus extravagants »; capitaine en Chine, colonel e Pologne, mettant, en vrai Prignon, son épée au service d toutes les nobles causes. Blanche le reçoit avec effusion. L rencontre est charmante :

BLANCHE.

Ah ! comme il me tardait de vous tendre la main !
..... J'aurais fait la moitié du chemin,
Mais vous étiez en Grèce, en Pologne, en Russie.

Ave[illegible]

C'est bien d'être venu, je vous en remercie.

JACQUES.

Moi ?

BLANCHE.

Je connais les torts de mon père envers vous.
Boulnoy m'a tout appris. — Pauvre père ! si doux,
Si bon, si dévoué pour sa fille ! et si tendre !
Il devenait cruel quand il croyait défendre
La foi de ses aïeux, son blason et son roi.
— Que pensiez-vous de lui ? — Que pensiez-vous de mo
Qui me taisais ?

JACQUES.

De vous ?

BLANCHE.

Dans son intolérance,
Mon père me cachait jusqu'à votre existence.
Sans cela, mon cousin, je l'aurais désarmé,
Et malgré ses griefs il vous aurait aimé.
. . . .
Oh ! mon cousin, je sais tout ce qu'on vous reproche.

JACQUES, riant.

Vous ne vous êtes pas enfuie à mon approche ?

BLANCHE.

Vous étiez, à vingt ans, plus jeune qu'il ne faut,
Gai, bruyant, un peu fou, — ce n'est pas un défaut,
Et, sans savoir très-bien comment cela se nomme,
J'admets tous les péchés qu'avoue un gentilhomme.
— Vous avez combattu, comme ont fait nos aïeux,
Vaillamment, je le sais — est-ce un crime à mes yeux ?
Quand pour la bonne cause une épée est tirée,
J'applaudis. — Je conviens que je suis arriérée,
Comme mon père. On dit que j'ai le cœur hautain.
J'ai l'orgueil de mon nom, du nôtre, mon cousin.

La connaissance faite, la petite châtelaine montre ses do maines à son cousin : elle veut qu'il s'installe dans u pavillon voisin, et lui, se laisse faire, tout ravi de cette jeu nesse, de cette candeur, de cette grâce sincère et ingénue et il regrette presque d'être l'héritier et d'avoir à détrompe un jour la pauvre enfant. Il subit le prestige que Blanch exerce sur tous ceux qui l'approchent :

Tout le monde l'adore ; elle est bonne, elle est belle
A se mettre à genoux devant ses petits pieds.

Boulnoy, lui-même, lui trouve des airs de duchesse. E pourtant tous ces trésors de beauté, d'innocence, d générosité vont devenir la proie d'un certain baron d Prangy, un cocodès ruiné doublé d'un intrigant, qui ne voi en elle que la riche héritière dont la dot lui est nécessair pour réparer les brèches de sa fortune. Blanche ne l'aim pas : son petit cœur n'a encore battu pour personne : ell s'est laissé fiancer à lui sans trop savoir pourquoi :

..... On veut pour moi de la fortune, un titre :
J'aurais mal choisi seule et j'ai pris un arbitre,
Mon tuteur, qui sait bien ce qu'on doit exiger
Quand on porte mon nom et qu'on daigne en changer.
Voilà de quelle main je recevrai mon maître.
Si j'étais pauvre fille, hélas ! j'aurais peut-être
Mon roman. — Mais la vie est plus simple pour nous.

Elle fait ainsi sa confession au comte Jacques, et le jeun homme se sent pris à la fois de pitié et de colère à l pensée du sacrifice qui va s'accomplir. Au moins n'e sera-t-il pas le témoin ; et, sous un prétexte de convenanc et d'étiquette, il décline la gracieuse hospitalité qui lui es offerte.

Son éloignement est une lumière pour Blanche. Ce roma qu'elle avait rêvé vient de prendre à ses yeux les traits d la réalité. « Elle voit clair dans son cœur. » Dieu merci elle est libre encore. Dans sa candeur de jeune fille, elle n craint pas de faire les avances et elle charge Boulnoy d'alle offrir sa main au comte de Prignon.

Vous vous figurez l'embarras de Boulnoy. Un Prignon s mésallier à ce point, épouser une orpheline, presque u enfant trouvé ! A cette idée, son orgueil de vieux serviteu se révolte : il cherche des objections. — Et le comte d Prangy? dit-il. — Bah ! répond Blanche,

Il est millionnaire et le comte n'a rien.
Oh ! je n'hésite pas; je sens que je fais bien.

BOULNOY.

Le château de Prignon exige une fortune.
Il en exige deux, et vous n'en avez qu'une.

On n'a plus de vassaux, il faut avoir de l'or,
Et le comte avec vous restera pauvre encor.

BLANCHE.

Je suis riche...

Riche, qui sait? reprend Boulnoy. Et, saisissant la balle au bond, il montre à Blanche les papiers du marquis, ces papiers qui la font orpheline et déshéritée.

BLANCHE.

Qu'est cela? Qu'ai-je lu? Je suis folle, Boulnoy!
Blanche! c'est bien mon nom; Blanche, Blanche, c'est moi!
Je suis née à Tunis, d'un proscrit, sans famille!

Avec éclat.

Ils m'ont menti vingt ans: je ne suis pas leur fille.

Tendant les papiers à Boulnoy.

Tenez.

BOULNOY

Mais...

BLANCHE

Leur pitié n'a su que me mentir.
Je suis une étrangère ici. — Je veux partir.
Vingt ans ils m'ont trompée! Ils m'ont pris ma tendresse,
Ils m'ont laissée ainsi, vaine de leur noblesse,
Orgueilleuse d'un nom qui n'était pas le mien.
Et maîtresse chez eux où je ne suis rien, rien...

C'en est fait, il ne lui reste plus qu'à partir de ce château où elle n'est maintenant qu'une étrangère. Mais auparavant il faut qu'elle rende sa parole au baron de Prangy, et il est inutile de vous dire que celui-ci ne se fera pas beaucoup prier pour la reprendre. Il a ici un mot superbe pour colorer sa lâcheté:

Pour moi, la pauvreté n'est qu'une peccadille
Et peu m'importerait la dot. — Mais la famille!

Tous les supplices viennent à la fois torturer la pauvre Blanche. Elle ne peut même se flatter d'emporter avec elle l'amour de Jacques. Car elle apprend qu'il va se battre et se battre pour une autre femme. En ce moment Jacques paraît. Il ignore encore la belle équipée de Boulnoy. S'il est revenu, c'était pour dire adieu à sa cousine et lui remettre en dépôt ses dernières volontés. Une fois Blanche mariée, il s'éloignera à tout jamais et reprendra sa vie aventureuse. Vous jugez de sa joie lorsqu'un mot de Blanche lui révèle que tout est rompu:

C'est bien, Blanche. — Attendez que votre cœur se donne,
Laissez à la raison ses calculs attristants;
Vous alliez, sans frémir, attacher vos vingt ans
A cette union froide, à ce foyer sans flamme.
Vous qui sans marchander pouvez livrer votre âme,
Vous qui dans votre main retenez enfermés
Tous les bonheurs, vous riche et belle, aimez, aimez...

Blanche n'y tient plus: elle arrête le jeune homme; elle lui rappelle qu'elle n'est qu'une orpheline nourrie de la pitié de sa famille, et que c'est à elle à fuir au plus vite cette maison et à se réfugier dans son obscurité. C'est en vain que Jacques cherche à la retenir, à l'effrayer sur les périls de l'isolement et de la pauvreté:

Vous avez oublié, monsieur, que votre aïeule
Est partie, elle aussi, sans appui, sans rien, — seule.
Elle a vécu quinze ans, comme les émigrés,
Du travail de ses doigts, de tableaux restaurés,
De peinture sur verre et de points de dentelle.
Elle était mon exemple, et je ferai comme elle.

Non, vous ne partirez pas, lui répond Jacques; car vous êtes toujours marquise et châtelaine: ces papiers que vous avez lus, je les ai brûlés. — Mais Blanche refuse ce généreux sacrifice: elle s'armera, s'il le faut, de ce dépôt que Jacques vient de lui confier, et où se trouve sans doute la preuve de son nom et de son origine. Elle se trompe: ce qu'elle prenait pour un legs est une déclaration par laquelle Jacques proclame la légitimité de Blanche et dément à l'avance tous les bruits contraires. A ce point de la situation le dénoûment ne tient plus qu'à un fil, et c'est Boulnoy qui le coupe en révélant la petite négociation conjugale dont Blanche l'avait chargé. Il va sans dire que le duel n'a pas lieu, qu'il roulait sur un malentendu, et le sieur de Prangy arrive juste à temps pour voir les deux amoureux échanger leur main et leur cœur.

Telle est l'action réduite à son expression la plus simple. M. Gondinet y a ajouté, pour la corser un peu, des épisodes et des personnages accessoires qui viennent y jeter de l'animation et de la variété. Outre le baron de Prangy, dont j'ai parlé, et deux petites paysannes qui ne font que traverser la scène, il nous montre un trio qui ne manque pas d'originalité. D'abord le mari et la femme, M. et Mme de Bréhan. Mme de Bréhan est, de l'aveu de son mari,

Une femme du monde adorable et frivole,
Qui sans coquetterie a des poses d'idole,
Dont on vante partout l'esprit et la beauté.

Ajoutez ce trait échappé au comte Jacques:

Élégante avec rage et belle avec fracas,
Épouse d'un banquier que l'on n'aperçoit pas,

et vous aurez la physionomie tout entière.

Le mari est un brave garçon, amoureux de sa femme et qui n'ose le lui dire. Un collégien ne serait pas plus timide. Il lui adresse en secret des bracelets et des fleurs. Ces galanteries anonymes mettent aux champs l'imagination de la jeune femme: elle les attribue au comte Jacques, qui devient ainsi pour le mari un rival imaginaire. Le troisième personnage est l'oncle de la jeune femme — un oncle permanent, comme elle le dit spirituellement, — vieux galantin à cheval sur l'étiquette et dont la présence ne contribue pas peu à glacer le pauvre mari. Tout cela est ébauché plutôt que peint, et peut-être est-ce cette discrétion excessive qui rend quelque peu obscur et embarrassé le commencement de la pièce.

Par les citations qui précèdent vous avez pu apprécier la qualité du vers de M. Gondinet. Il est souple, ferme, brillant, aisé, sans négligence, également éloigné du terre à terre de la prose et de l'ambition du lyrisme. Il court légèrement à travers cette légère intrigue sans trop appuyer, comme il convient en un pareil sujet: *flos aliger*, dirait M. Filon.

L'interprétation se recommande plus par l'ensemble que par l'éclat. Il serait injuste d'exiger des acteurs du Gymnase l'ampleur et les grandes allures des comédiens français, dans un genre surtout qui ne leur est pas familier. Blaisot, le vieux serviteur, et Landrol, le mari, font bien ressortir leurs effets comiques. Berton a de l'élégance et de la distinction: je lui voudrais un peu plus de chaleur et de brio. Quant à Mlle Massin, elle a étonné tout le monde. La petite écolière d'hier a pu supporter sans faiblir un rôle écrit pour Mlle Delaporte. Elle a la simplicité, la grâce, le charme, l'émotion sincère et communicative; avec cela quatre toilettes d'un goût exquis et une beauté à donner bien des rivaux au comte Jacques.

~~ Est-ce bien aux Bouffes-Parisiens, n'est-ce pas plutôt au Gymnase encore que nous nous trouvons avec *Un jeune homme timide* et *Mademoiselle Pacifique?* Deux jolies pièces en effet, du genre tempéré, et qui, par cela même, tranchent un peu violemment peut-être avec les habitudes du lieu. La première est un proverbe à trois personnages, une saynète à jouer dans un salon entre deux paravents. La donnée est agréable, sinon de la première fraîcheur. Vous le connaissez depuis longtemps, ce jeune homme qui n'ose pas oser et qui tremble comme la feuille sous le regard de la femme aimée. Un rival, repoussé pour ses façons entreprenantes, lui donne le conseil perfide de jeter sa timidité par-dessus les moulins et d'enlever la place, c'est-à-dire la belle veuve, à la baïonnette. La ruse tourne contre son auteur. La veuve s'aperçoit du jeu: il ne lui déplaît pas d'ailleurs de rencontrer un lion sous la peau d'une brebis, et le rival évincé en reste pour ses frais de stratégie amoureuse.

La plume élégante et distinguée de MM. Adrien Decourcelle et Amédée Achard se révèle dans les détails de cette bluette, où Mlle Dambricourt fait apprécier un jeu correct et un excellent ton de comédie.

~~ A voir cette grande guimpe, cette robe de bure, ce maintien grave et austère, vous prendriez Mlle Pacifique pour une vieille douairière, pensionnaire de quelque couvent. Approchez-vous, et vous êtes tout étonné de découvrir sous ces antiques ajustements un frais visage, un printemps sous cette neige. Ignorante des choses mondaines, la jeune fille a passé, sans rien changer à son existence, de la sainte maison où elle a été élevée dans le château dont elle est propriétaire. Toute sa famille se compose d'un mauvais sujet de neveu qu'elle n'a jamais vu. Le voici justement. Le petit garnement a besoin d'argent pour enlever une danseuse qu'il a laissée à l'hôtel voisin et, sous prétexte d'acheter des livres de piété, il vient soutirer à la bonne femme les six cents écus dont il a besoin.

La mèche est éventée par un certain notaire qui vise la main de la jeune héritière et ne serait pas fâché de la brouiller avec le neveu. Une brouille, c'est bien dur: ne vaut-il pas mieux ramener, ou plutôt retenir au bercail la brebis égarée? Ainsi pense Mlle Pacifique, et, pour commencer, elle met en cage le volage neveu. Le captif crie et tempête; mais il ne tarde pas se calmer. La cage se transforme en un vrai paradis. Voici des habits de velours taillés à la dernière mode, une table servie de mets exquis, où ruisselle le champagne, ce vin de la jeunesse. La vieux salon prend des airs de fête: il s'illumine des feux de mille bougies. Les vieilles housses, enlevées comme par enchantement, laissent voir des meubles élégants et réjouissants à l'œil. Il ne manque plus au bonheur de Faustin que sa danseuse, son Angélique. Mais n'est-ce pas elle qui s'avance, enveloppée de ce voile à travers lequel transparaissent de blanches épaules et une taille ravissante? Non; c'est Mlle Pacifique ellemême, la jeune et jolie tante qui a échangé ses vêtements austères contre des atours mondains. La charité a opéré cette métamorphose ou plutôt ce miracle. Il est inutile, n'est-ce pas? de vous dire le dénoûment.

Très-délicate et très-aimable comédie qui eût pu tenir sa place sur une scène plus élevée. Mais quel délicieux opéra-comique les auteurs auraient pu en tirer!

Mme Henry Dupont enlève, avec une crânerie irrésistible, son rôle de mauvais sujet. Mme Delahaye a bien la grâce modeste et la séduction inconsciente de la tante embéguinée.

Dans un rôle de domestique jocrisse, un débutant du nom de Jolly a fait preuve de naturel et de naïveté. C'est une bonne recrue pour les Bouffes-Parisiens.

~~ La Gaîté vient de reprendre *Jean la Poste*, une de ses pièces à succès. Dumaine y est toujours splendide, et la foule vient l'y applaudir, ainsi qu'Alexandre qui, dans sa création du sergent Blinder, a pris sa revanche de son échec de Polonius. Cette reprise fera attendre patiemment celle de la *Reine Margot*, d'Alexandre Dumas, que la direction remonte avec tout le soin que mérite ce drame si justement populaire.

GÉROME.

LA BRIGADE DE SAUVETAGE DE TYNEMOUTH

Tynemouth est une ville de dix mille âmes située sur la côte nord-est de l'Angleterre, à l'embouchure même de la Tyne, petite rivière qui sépare le comté de Durham du comté de Northumberland. Les falaises rocheuses de Tynemouth ont été le théâtre de fréquents sinistres. Des bâtiments jetés par la tempête sur la côte s'y sont abîmés avec leurs passagers, et ceux même qui tentaient de porter secours au navire en détresse ont plus d'une fois péri victimes de leur dévouement.

Pour remédier à la difficulté qu'il y a d'aborder par les gros temps, même avec des bateaux de sauvetage, on a imaginé un très-simple et très-ingénieux appareil, consistant en une sorte de nacelle ou de panier qui, suspendu par un anneau à un câble fixe, peut glisser en avant ou en arrière suivant la direction qu'on lui imprime au moyen d'un second câble mobile. Le câble fixe étant amarré à bord du bâtiment naufragé, il est possible d'amener deux par deux les passagers à terre dans la nacelle suspendue.

Une brigade spéciale a été créée à Tynemouth pour étudier la manœuvre de la nacelle de sauvetage. Des gens de toute condition: bourgeois, membres du clergé, magistrats, marchands, ouvriers s'y sont volontairement enrôlés avec un zèle vraiment digne d'éloges. Notre gravure les montre à l'exercice sur le rocher voisin de la batterie espagnole. Le câble, tendu en travers de l'entrée du port, va rejoindre le nouveau brise-lames en cours de construction à l'extrémité septentrionale de la côte. Au-dessus s'élève un promontoire qui porte le phare et les ruines d'un prieuré fameux.

En présence de l'activité déployée par la brigade de Tynemouth et éclairée sur les services signalés qu'elle peut rendre, la chambre de commerce d'Angleterre a adressé des circulaires aux autorités de tous les ports du royaume, pour pousser à la formation de brigades de ce genre sur les principaux points de la côte.

P. DICK.

LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite [1].)

A Monsieur Marion, intendant, à Varanne, par Briancourt-sur-Aulne.

(*Idem.*)

Montrevaux, ce 7 juillet.

Mon cher monsieur Marion,

Le porteur de ce billet est le garde que je vous ai annoncé. Il s'appelle Denis Barlot. Je lui ai dit qu'il pourrait loger et prendre pension chez vous en attendant que l'ancienne maison du garde fût convenablement réparée. Je vous prie de le mettre au fait du pays.

MARQUISE DE CLÉROL.

A Monsieur Corbier, Montrevaux (Seine-et-Marne).

(*Idem.*)

Dieppe, samedi matin, 15 juillet

Mon cher père,

Vous avez un appartement. C'est Laïta qui l'a découvert, et je l'ai immédiatement arrêté; un phénix d'appartement, six pièces sur la rue, des meubles à peu près neufs, de vrais rideaux aux fenêtres, et le tout au premier, cela va de soi. Quant au prix: quatre mille francs; ce qui, nous a fait observer le propriétaire, est pour rien, considérant que l'appartement est d'un seul mas. J'ai trouvé en outre une excellente écurie. Arrivez donc. Nous vous attendons avec impatience. Laïta et moi, nous organisons une série de steeple-chases et, tous les lundis et jeudis, Olga aura le plaisir de nous voir nous casser le col. Ainsi, à bientôt. Mille choses à ma mère et à ma cousine de la part de votre affectionné fils,

HENRI CORBIER.

A Monsieur Henri Corbier, hôtel Royal, Dieppe.

(*Idem.*)

Montrevaux, ce 20 juillet.

Mon cher Henri,

Tous nos plans sont changés. Au lieu d'aller à Dieppe, nous allons à Varanne! à Varanne inhabité depuis vingt ans! C'est Olga qui l'a ainsi arrangé, à mon insu. Elle a écrit, elle-même, à Marion, il y a quinze jours ou trois semaines, et l'a informé de son dessein de passer l'automne à Varanne. Naturellement, Marion en a parlé à Balaguier; si bien que j'ai reçu, ce matin, de Balaguier, une lettre à laquelle j'ai commencé par ne rien comprendre. Olga m'ayant expliqué l'énigme, je me suis d'abord fâché; mais tu sais que j'ignore l'art de gronder cette chère enfant, dont le désir est, d'ailleurs, dans le cas actuel, trop légitime pour que je me sente le droit de le contrecarrer. Au reçu de ce billet, aie donc l'obligeance de résilier la location de l'appartement que tu m'as arrêté, ainsi, cela va sans dire, que la location de l'écurie.

Nous partons mercredi prochain, Olga et moi. Pour le moment, ta mère reste seule à Montrevaux; elle nous rejoindra plus tard; tu nous l'amèneras. Olga me charge expressément de te mander qu'elle compte sur toi; elle a de vastes projets de chasse qui roulent dans sa petite tête. En ce qui me concerne, je ne te dissimulerai pas que la per-

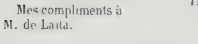
1. Voir le précédent numéro.

spective de ce séjour à Varanne m'agite et m'attriste. Je n'aime pas à remuer les souvenirs pénibles. C'est là une disposition de mon âge et de ma nature, disposition fâcheuse contre laquelle je n'ai peut-être point assez lutté. Il y a longtemps que j'aurais dû suggérer à Olga ce qu'aujourd'hui elle m'impose, et ce qu'elle a raison, elle d'ordinaire si déraisonnable, de m'imposer.

Quant à l'appartement de Dieppe, tâche de t'en débarrasser aux meilleures conditions possible; je présume qu'en cette saison tu le remettras facilement et sans trop grande perte. Enfin agis pour le mieux et écris-moi ce que tu auras fait. Adieu et prends bien garde, je t'en conjure, avec ces atroces steeple-chases. Ta mère t'embrasse tendrement; elle va très-passablement.

Ton père affectionné.

FRANÇOIS CORBIER.



Mes compliments à M. de Laita.



THÉATRE-FRANÇAIS. — *PAUL FORESTIER*, COMÉDIE EN QUATRE ACTES, EN VERS, PAR M. ÉMILE AUGIER, acte III, scène dernière.

Dessin de M. Lix. — Voir la Revue dramatique du précédent numéro.

A Monsieur le baron d'Arse, Baden grand-duché de Baden. Poste restante

(Hem.)

Dieppe, ce 3 juillet.

Je n'ai jamais, mon cher Maxime, tenu le propos que Lérac m'attribue. Je vous suis fort obligé d'avoir remouché ce petit drôle, quant à moi, je me réserve, à la première occasion, de le moucher. J'ai, sur le bonhomme Corbier, ma façon de penser que je garde pour moi, et, si je la voulais dire, ce n'est assurément pas Lérac que je prendrais pour mon confident. Je crois en un Corbier aussi intelligent et spirituel que désintéressé et loyal. Voilà, jusqu'à nouvel ordre, ma profession de foi à l'endroit de l'oncle opulent et corpulent de l'inflexible Olga.

Il est non moins faux et absurde de prétendre que j'aie pigeonné le Benjamin. Quelques centaines de louis *qui me sont encore dus* solderaient le bilan de ces piquets et de ces écartés que Lérac me reproche. Vous savez que je n'aurais pas eu à pousser Henri, et qu'il m'eût suffi de le laisser aller, pour l'amener *aux cent mille*. L'enfant, d'ailleurs, n'a cependant plus ses dents de lait.

J'irai vous rejoindre vers la fin du mois, et je suis, par conséquent, tout disposé à monter *Black-Boy*, au steeple-chase du 2 septembre. J'accepte également volontiers d'être de moitié dans vos paris, et je me félicite de ce que ce vieux sacripant de Jones consent à tenir votre book.

Seulement, défiez-vous de notre ami Warton. On m'assure que le pauvre diable a été sinistré ce printemps aux courses d'Epsom, et qu'il a fait assez triste figure à la liquidation. Cela bien entre nous, je vous prie, et uniquement pour nous. Je serais désolé d'empêcher Warton de se refaire. Adieu; je ne vous dis rien de Dieppe, puisque vous êtes tenu, par Atala, au courant de ce qui passe et de ce qui se passe ici. Vous comprenez que je ne saurais avoir, pour vous divertir, ni l'esprit ni l'orthographe de votre chroniqueur. Je vous serre donc la main.

A vous de cœur.

GUSTAVE DE LAITA.



A PORTE FÉLICE, A PALERME, d'après une photographie. — Voir page 90.

A Monsieur Bousquet, rue de Lille, 137, Paris.

(*Idem.*)

Dieppe, ce 31 juillet.

Mon cher Bousquet,

Je reçois lettre sur lettre de Desjeux. Faites-moi le plaisir de courir chez cette vieille canaille et de lui demander un renouvellement. Je payerai ce qu'il faudra; j'irai, au besoin, jusqu'à vingt-cinq pour cent; mais une prolongation de six mois m'est *indispensable*. D'ici au 1er janvier, j'aurai le temps de me retourner et de me mettre en mesure de rembourser Desjeux. L'infernale déveine qui me poursuit depuis un an ne peut pas toujours durer. J'attends beaucoup des courses d'automne, dans lesquelles je suis très-heureusement engagé; déjà, à l'heure qu'il est, je liquiderais ma situation avec un bénéfice considérable. Henri Corbier, qui me doit cinquante-sept mille francs, sera majeur le 14 décembre prochain. Enfin vous n'ignorez pas que je couve l'idée de devenir *un homme sérieux*. Dites tout cela à Desjeux, dites-le-lui adroitement. Que le brigand m'accorde six mois, et je lui promets, pour le premier de l'an, ma carte, mon estime et son argent.

Soyez donc prompt et éloquent, mon cher Bousquet; en vous est l'espoir de votre très-affectionné.

GUSTAVE DE LAÏTA.

A Monsieur le vicomte de Laïta, hôtel Royal, Dieppe.

(*Idem.*)

Ce 9 août.

Mon cher ami,

J'entends que tu te fasses inviter à Varanne. Je te préviens que tu y trouveras Barlot, un cadeau que j'ai fait, à ton intention, à la marquise de C... Tu te rappelleras que nous tenons le drôle par sa petite affaire de l'automne dernier. Tu auras ainsi un homme à toi, sans qu'il t'en coûte un liard.

Ton père,

LAÏTA.

A Monsieur le baron d'Arse. Baden, grand-duché de Baden. Poste restante.

(*Idem.*)

Dieppe, ce 16 août 1853.

Ne comptez plus sur moi, mon cher Maxime, pour Black-Boy. Mes rapports avec mon gouverneur se trouvent, en ce moment, un peu tendus, et vous savez que je ne suis pas en situation de rompre. Or on m'a donné à entendre que ma présence à Baden serait fort mal vue. La roulette m'est interdite. Le seul jeu de hasard qui me soit encore permis est le mariage. Voilà bien les pères.

Mille excuses et autant de regrets. Faites mes amitiés à Julie. Dites-lui que, loin de lui en vouloir, je souhaite, sans toutefois oser l'espérer, que mes successeurs soient aussi bêtes que votre tout dévoué,

GUSTAVE DE LAÏTA.

I.

Briancourt-sur-Aulne est le siége d'une des sous-préfectures les moins recherchées de France, non que le pays soit laid: au contraire, il est arrosé, boisé et agréablement accidenté; ou qu'il soit insalubre: loin de là, on devient très-vieux à Briancourt-sur-Aulne; mais une petite ville où le couvre-feu sonné à dix heures réveillerait toute la population, y compris les cinq gendarmes qui la gardent, est une oubliette politique au fond de laquelle, si dénué d'ambition que soit un fonctionnaire, il ne se soucie pas d'être descendu. Briancourt-sur-Aulne et ses



UNE CHASSE A L'ÉLÉPHANT, DANS LA COLONIE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, d'après un croquis du capitaine W. S. — Voir page 91.

pareils, bourgs pourris de l'administration, n'en sont pas moins des éléments essentiels de ce que Balzac appelait l'organisme social. Il est bon que le pouvoir ait un moyen honnête de récompenser les services douteux; souvent aussi il lui convient d'exiler, pour quelques jours, un jeune homme dont on veut abréger les débuts et à qui l'on donne une sous-préfecture comme on donne une sous-lieutenance à un prince du sang. Ne faut-il pas enfin que l'État puisse loger, nourrir, vêtir ces grands invalides de l'existence, qui ont laissé leurs dépouilles dans la mêlée? A cinquante ans, avec la goutte, avec des dettes, avec un blason et avec un laquais, que deviendrait-on, sans la ressource suprême des consulats lointains et des sous-préfectures perdues?

Au commencement du mois de juillet 1853, lorsque le baron de Bley (Antonin-Pierre) apprit sa nomination au poste vacant de sous-préfet à Briancourt-sur-Aulne, il demanda huit jours de réflexion.

— Il vous faut bien du temps pour réfléchir, lui dit en riant le ministre.

— Dame! quand on en a si peu l'habitude, répondit gravement le nouveau titulaire.

— A vous parler net, reprit Son Excellence, je m'attendais à plus d'empressement de votre part; savez-vous que votre nomination me fait onze ennemis?

— Onze! pas davantage? interrompit le baron. Décidément la place n'est guère bonne.

— Ma foi, poursuivit d'un ton piqué et en se levant le ministre, vous êtes libre de refuser, parfaitement libre, seulement je vous prierai d'informer Mme de Bois-Guéant que c'est vous qui n'avez pas voulu.

— Mais, mon cher, répliqua M. de Bley, vous ne m'entendez pas; je vous suis positivement très-reconnaissant de votre offre et, puisque mon hésitation à l'accepter vous offusque, je m'en vais, sans plus tarder, répondre comme un enfant: « Merci, oui. » Permettez-moi cependant de vous faire observer qu'il n'est pas si surprenant que j'aie désiré répondre comme un homme et savoir à quoi je m'engageais, avant de m'y engager. Au prochain mois d'octobre, je compterai mon cinquante-huitième automne; il y a juste trente ans que j'avais une excellente santé, un excellent million et une intelligence dont je ne dirai point de mal, vu qu'elle a su faire durer jusqu'à ce jour votre serviteur. J'ai, pendant plusieurs saisons, tenu le haut du pavé, et j'ai connu à peu près toute la terre. Après avoir joué le whist du prince de Talleyrand, passé quinze cents soirées à l'Opéra et fait la cour, sans trop leur déplaire, à quelques-unes des plus jolies femmes de Paris, on ne part pas pour Briancourt-sur-Aulne sans penser qu'on aimerait mieux en revenir. Après quoi, j'ai de trop bonnes raisons d'y aller, pour n'être pas pénétré de gratitude envers qui m'y envoie, et encore une fois: Merci, oui. Quand faut-il que je déménage?

— Le plus tôt sera le mieux.

— Très-bien. Un dernier mot. Je viens de vous avertir que j'ai l'honneur d'être un élève de M. de Talleyrand.

— Par ma faible voix, baron, le gouvernement vous en félicite et s'en félicite lui-même.

— Alors, surtout pas de zèle, n'est-ce pas?

— Êtes-vous sûr que M. de Talleyrand ait réellement dit ce mot-là?

— Je crois bien! c'est moi qui le lui ai fait. Vous voyez que j'étais né pour être sous-préfet.

— A Briancourt-sur-Aulne, ajouta avec intention le ministre en saluant son subordonné qui se retirait, à Briancourt-sur-Aulne, mon cher monsieur!

Rentré chez lui, le baron de Bley se plongea dans une dormeuse et parcourut un journal du soir qu'il avait acheté en passant sur le boulevard; puis il se leva brusquement, alluma un cigare, fit quatre ou cinq fois le tour de son salon, épousseta délicatement, avec son mouchoir, un Watteau qui étincelait entre deux petites toiles flamandes comme un diamant entre deux perles, et, appelant son valet de chambre qui traversait d'un pas discret une pièce voisine, il lui tint à peu près ce discours :

— Vous allez vous rendre chez tous mes fournisseurs, chez tous, vous entendez; vous leur direz qu'ils aient à m'envoyer demain, dans la matinée, entre dix heures et midi, leurs mémoires acquittés, acquittés, vous entendez. Avant de sortir, vous préviendrez le portier qu'à dater de ce jour mon appartement est à louer, non meublé, cela va de soi. Si, par cette nouvelle qui, vu la hausse des loyers, lui vaut quinze cents francs de rente, notre propriétaire juge convenable de vous gratifier de quelques louis, je ne m'y oppose point. C'est votre affaire. Maintenant sachez que nous quittons Paris, que nous nous fixons à la campagne. Nous nous faisons vieux l'un et l'autre, mon pauvre Firmin; vous avez singulièrement grisonné en dernier lieu, le repos vous est aussi nécessaire qu'à moi. D'ailleurs, c'est tout bénéfice pour vous. Je double vos appointements, et à Briancourt, où nous allons, le vin ne coûte que cinq sols le litre, un vin excellent. Retenez immédiatement un emballeur. Nous ferons suivre mes meubles, mais nous prendrons avec nous mes livres, mes tableaux et mes hardes. Nous partons lundi. Je n'aurai pas besoin de vous ce soir; je dîne en ville et je rentrerai tard. Voilà tout. Ah! dites à Untersax qu'il me faut, pour dimanche, un costume de sous-préfet.

— Monsieur le baron ne pense-t-il pas que je devrais me commander, moi aussi, une livrée neuve?

— Vous aussi? reprit M. de Bley en souriant tristement. Eh bien, soit, vous aussi! Hélas! poursuivit-il quand Firmin eut quitté le salon, la sagesse a parlé par la bouche de cet imbécile, et me voici désormais galonné comme lui. Heureusement qu'à Briancourt personne ne me verra. Bah! foin de ces idées noires! N'est-on pas toujours, en définitive, le valet de quelqu'un? Si j'étais libre, irais-je aujourd'hui chez Mme de Bois-Guéant, dîner avec cette cousinaille de province que j'ai charge de divertir? Ma foi, vive la livrée!

Et, ce disant, il ranima, par quelques aspirations précipitées, le feu de son cigare qui était sur le point de s'éteindre.

Les préparatifs de départ furent promptement terminés. Bien qu'il se dît élève du prince de Talleyrand, Pierre de Bley était de l'école qui tranche plutôt que de celle qui dénoue. Depuis dix ans et plus qu'il voyait ses budgets se solder par des déficits, et s'accroître, dans une progression naturelle autant que rapide, la différence entre ses dépenses stationnaires et ses revenus amoindris, depuis dix ans et plus que, pour employer son langage, il sentait sa barque s'enfoncer, il n'avait pas eu le courage de l'alléger, en jetant par-dessus le bord un goût ou une habitude.

— Ce sauvetage me déplaît, répondit-il un jour à son cousin Malfé qui le prêchait d'exemple et de conseil; quand nous coulerons, je nagerai. C'est bien le diable si je ne trouve pas alors un îlot.

Et, comme Malfé insistait :

— Tu as mille fois raison, continua-t-il; mais je me connais, je ne saurais, sans y être tout à fait contraint, quitter mon genre de vie, et ce serait le quitter que d'y changer une virgule; c'est se mal porter que d'avoir une écorchure au petit doigt. Il faut que ce soit mon genre de vie qui me quitte. Cela ne tardera guère. Maintenant, prends ton chapeau. J'ai acheté ce matin les alezans de Bergheim, et voilà vingt minutes qu'ils sont attelés; or, ils ressemblent au grand roi, ils n'aiment pas attendre.

Le baron avait exécuté fidèlement son programme. Il savait compter et était, à sa façon, un homme d'ordre. Il acceptait de se ruiner, mais était fermement résolu à toujours regarder ses créanciers en face, et il comprenait qu'afin de payer ses dettes le plus sûr est de n'en pas avoir. Il passait pour riche et, sans tendre outre mesure les ressorts de son crédit, il aurait pu, pendant nombre d'années encore, représenter les grandes traditions auprès des jeunes gens qui, bien que tenant sa redingote pour trop pincée, son pantalon pour trop tendu, ses sous-pieds pour trop larges, sa cravate de satin pour trop haute, respectaient en lui l'homme qui, selon son expression, avait connu à peu près toute la terre. Mais, quand il s'aperçut que l'heure des expédients allait bientôt sonner pour lui, il s'arrêta court, se gardant bien de faire un seul pas sur la pente au bas de laquelle il entrevoyait l'abîme. Il n'ignorait point que, contrairement au proverbe, ce qui est différé est, la plupart du temps, perdu. Il chercha donc un emploi. Il avait annoncé qu'il nagerait; il nagea, et, grâce à Mme de Bois-Guéant, il trouva son îlot. En moins de huit jours, il eut réglé ses affaires, vendu ses chevaux, envoyé sa démission de deux des trois clubs dont il était membre, libéré ses gens à l'exception de Firmin qui lui était indispensable, reçu les instructions de son préfet qui se trouvait en séjour à Paris, expédié environ deux cents cartes de visite estampillées du fatal P. P. C. et pris lui-même congé du boulevard, dans un dîner que, la veille de son départ, il donna à Malfé et à Bergheim, retenus en ville, malgré la saison, l'un par sa bourse qui lui interdisait les voyages, l'autre par la Bourse qui lui interdisait les absences.

Ce dîner, qui eut lieu au café Anglais, ne fut point trop mélancolique. Les vins et les estomacs étaient bons. Bley s'excusa d'avoir convié ses amis au cabaret :

— Mais je n'ai plus de chez moi, dit-il.

Ce fut là le seul mot attristant prononcé, et encore celui à qui il avait échappé le corrigea-t-il aussitôt en ajoutant :

— Ne faut-il pas, au surplus, que j'apprenne mon métier de provincial?

— Qu'importe l'enseigne, repartit Bergheim, à de vieux routiers comme nous? D'ailleurs, l'endroit me plaît, il est peuplé de souvenirs; vous rappelez-vous, Malfé?

— D'abord, interrompit Malfé, j'ai une détestable mémoire.

— Tant mieux, poursuivit Bergheim, ce que je vais vous conter vous paraîtra nouveau.

Et, là-dessus, il entama une histoire dont Malfé était le héros. C'était une histoire de la vingt-cinquième année. Malfé, pour mauvaise qu'il donnât sa mémoire, ne s'en souvint pas moins d'un épisode de la vie de Bergheim. Bley tira, à son tour, de son sac fort bien garni quelques anecdotes du temps jadis. Ce fut un feu croisé de personnalités inoffensives, de gaies rectifications, de vieilles plaisanteries, de récits répétés pour la centième fois peut-être. Les hommes ne se fatiguent jamais de reparler du passé qu'ils ont traversé ensemble. Ils sont pareils à ces musiciens qui, prenant plaisir à jouer toujours la même symphonie, sourient d'avance aux passages qui vont charmer leurs oreilles. Les trois amis ne se contentaient pas de sourire, ils appartiennent à une génération qui rit volontiers et rit très-haut. Au dessert cependant on devint plus grave.

— Messieurs, dit Malfé d'un ton solennel, voici le moment des toasts.

— Çà, s'écria Bergheim, n'allons pas être lugubres. Briancourt n'est point une nasse, que diable! On y entre, mais on en sort.

— Rassurez-vous, reprit le baron, j'ai vu mourir Werther sans le pleurer; je ne pleurerai pas ma fortune.

— Mais, sacrebleu! demanda Bergheim, de quoi donc est-elle morte, votre fortune?

— De vieillesse. Et puisque nous avons abordé ce sujet-là, continua Bley, pouvez-vous me rendre un service? Malfé me pardonnera de parler finance devant lui. Vous faites partie du conseil d'administration de l'Étoile. Or, j'ai sauvé du naufrage quelques sous que je voudrais placer à fonds perdus.

— En rente viagère? interrompit Bergheim; vous, placer votre argent en rente viagère? Cela n'a pas le sens commun. A la bonne heure si vous étiez gros comme moi et menacé, par votre médecin, des foudres de l'apoplexie, ou fluet comme Malfé, à qui l'on ne donnerait pas six mois de vie, quand même il sera au pair avant la rente! Mais vous, mon bon, vous êtes bâti d'acier; vous avez le pied leste, l'œil clair, le teint frais, le visage sec, les cheveux blonds, toutes vos dents et un soupçon de goutte! Nous ne vous donnerions pas six pour cent. Votre épave est de...?

— Soixante mille francs.

— Et vous prétendiez que votre fortune était morte! Nous la ressusciterons. Laffitte a commencé avec une épingle.

— Oui, murmura Malfé, et Mandrin avec un crochet.

— Mon cher Bergheim, dit le baron, il s'agit pour moi non point de commencer, mais de finir; je n'ai pas d'héritiers, et...

— On a toujours des héritiers. Ainsi confiez-moi vos soixante mille francs, je les ferai travailler; nous avons, en ce moment, sur le tapis, deux ou trois affaires auxquelles je vous intéresserai. Il faut que vous redeveniez un capitaliste sérieux, et cela sera!

— Vous croyez?

— Je ne crois pas, je vois! Donc, c'est convenu.

— Eh bien, soit! c'est convenu.

Sur quoi, Malfé se levant :

— Je bois à la santé de l'hôte généreux qui nous donne un dîner de trois couverts, à vingt mille francs le couvert.

Le surlendemain, dans la matinée, le train omnibus n° 2 de l'un des embranchements de la ligne de Paris à Orléans déposait le baron de Bley, ses quatorze colis et son valet de chambre, sur la plate-forme de la petite station isolée qui dessert Briancourt-sur-Aulne. Tandis que Firmin reconnaissait les bagages et qu'une vieille femme, chargée d'un énorme panier, se désolait d'avoir manqué le train, provoquant, par ses lamentations criardes, les remarques caustiques d'un homme d'équipe bel esprit, le baron, immobile et pensif, contemplait le convoi s'enfuyant dans la plaine, de ce regard dont le naufragé contemple une voile disparaissant à l'horizon. Il se sentait comme étranger à lui-même. C'était lui en quelque sorte qu'il voyait s'éclipser, remorqué par cette locomotive dont le panache bleuâtre s'étalait en larges spirales, couronnait les cimes des arbres et s'évanouissait dans les airs.

— Ainsi, se disait-il, s'évanouit toute destinée humaine. C'en est fait. Jusqu'ici, j'ai vécu. Il ne me reste plus qu'à végéter. Seul, pauvre, vieux, exilé dans un pays où je ne connais personne et où il n'y a personne à connaître! cela n'est pas gai. Mais tu l'as voulu!... Il faut convenir que j'ai été un maître sot de dissiper mon bien. Sous-préfet de Briancourt-sur-Aulne! Hélas! *Propter vitam vivendi perdere causas.*

Et, tout en scandant ce vers à demi-voix, il battait en mesure, de sa canne, les dalles du trottoir.

Il fut tiré de ses méditations par le chef de gare qui, jusque-là, s'était, d'un air assez rauque, tenu devant la porte de son bureau, le cigare à la bouche, les mains dans les poches, mais qui, sur un mot que lui glissa à l'oreille l'homme d'équipe, lequel venait de causer avec Firmin, jeta son cigare et, s'élançant casquette bas, offrit ses services à M. le sous-préfet.

— Excusez-moi, ajouta-t-il; j'avais cru que vous n'étiez qu'un voyageur.

Le baron n'ignorait pas qu'aux yeux de certains employés, les hommes sont divisés en deux espèces : ceux qui payent, vil troupeau, et ceux qui sont payés, ces derniers seuls dignes de considération.

— Vous me faisiez injure, répondit-il en souriant; au reste, je n'ai besoin de rien, sauf d'une voiture.

Le chef de gare s'affligea de n'avoir point été prévenu de l'arrivée de M. le sous-préfet, exposa les mesures qu'à la réception du moindre télégramme, il n'eût pas manqué de prendre, et expliqua que, malheureusement, l'omnibus de Briancourt, une entreprise fort mal menée contre laquelle le gouvernement devrait sévir, se permettait de ne coïncider qu'avec les trains qui remontaient. Il remarqua, en manière de parenthèse, que l'administration était toujours beaucoup trop indulgente. Enfin il mit son fauteuil à la disposition de l'autorité départementale.

— Le train, dit-il en terminant, ne passe qu'à midi cinquante neuf.

— Et il est à peine onze heures, soupira Firmin, qui, après avoir inutilement cherché un endroit à étancher sa soif, s'était rapproché de son maître.

— Y a-t-il loin d'ici à Briancourt? demanda Bley.

— Cinq kilomètres six cents mètres.

— Diable! N'importe, je marcherai.

— Et moi, monsieur le baron? s'écria piteusement Firmin qui, dans cette gare sans buvette, était près de se croire abandonné du ciel et des hommes. Quel pays! ajouta-t-il; mon Dieu, quel pays!

— Ne soyez pas ingrat, reprit le baron, que divertissait la consternation de son vieux domestique; l'autorité départementale serait en droit d'exiger que vous portiez ses colis à Briancourt. Mais non. Vous attendrez tranquillement l'omnibus qui vous conduira, vous et les bagages, à la sous-préfecture.

Ensuite, s'adressant au chef de gare qui prenait la liberté d'offrir « quelques rafraîchissements à M. le sous-préfet » :

— Je vous remercie infiniment, mais j'ai déjeuné tout à l'heure, répondit-il.

Et, s'étant fait indiquer la route, il partit de ce pied leste que Bergheim avait vanté.

Quand Bley se fut éloigné, le chef de gare rentra dans son bureau et, sur le seuil, se retournant :

— Vous accepteriez peut-être un verre de cognac? dit-il à Firmin.

— Ma foi, volontiers, très-volontiers. Mon déjeuner m'est resté sur l'estomac.

— Ce n'est pas à moi qu'il demanderait si mon déjeuner m'est resté sur l'estomac, le cancre! grommela l'homme d'équipe en se laissant tomber sur un banc, à l'extrémité et au bord duquel s'était assise la vieille femme à demi cachée par le panier qu'elle tenait, des deux mains, sur ses genoux. — Voyez-vous, la mère, continua-t-il tout en bourrant sa pipe, il n'y a rien à faire avec ces aristocrates!

— Eh! pauvre monsieur, c'est sûr, répliqua avec conviction la vieille. Dites un peu, ajouta-t-elle, lequel est-ce qui est notre nouveau sous-préfet?

— Le meunier, pardi!

— Eh bien, l'autre ressemble mieux à notre ancien. Pourquoi celui-ci a-t-il des habits ainsi, en linge blanc?

— Pour que la farine qu'il volera ne s'y voie pas.

— C'est tout de même un joli homme.

— Comme vous êtes une jolie femme, ricana l'homme d'équipe. C'est trop rance. Peuh! Pour Briancourt, c'est encore plus qu'assez bon! A présent, la mère, suffisamment causé. Je veux dormir.

W. de la Rive.

(La suite au prochain numéro.)

LA PORTE FELICE

A PALERME

Nous n'avons pas à faire ici la description de la ville de Palerme, à propos de la photographie que nous envoie un aimable touriste. La belle et grande capitale de la Sicile a été trop souvent dépeinte dans les livres de voyages pour que nos lecteurs ne sachent pas déjà tout ce que nous pourrions en dire, en admettant même, — ce qui serait pourtant fort possible, — qu'ils n'aient pas effectué eux-mêmes une excursion vers ces bienheureux parages siciliens, où les palmiers étalent leur panache gracieux sous un soleil d'Afrique.

Nous nous bornerons donc à dire que la porte Felice est la principale des quinze portes de Palerme. Elle consiste en une construction assez monumentale, ornée de colonnes cannelées, de terrasses et de sculptures. Mais son mérite résulte surtout de son admirable situation. Elle fait face à la mer et se trouve à l'extrémité de la rue de Toledo, aujourd'hui corso Victor-Emmanuel. Cette voie, qui mesure plus d'un mille de longueur, traverse toute la ville de l'ouest à l'est. C'est la rue la plus animée, la plus riche et la mieux bâtie de Palerme.

Le long de la mer est la belle promenade de la Marina, rendez-vous de la société élégante, large chaussée qui, depuis la porte Felice, s'étend le long de la baie et se termine au jardin public de la Flora.

R. Bryon

L'ÉLÉPHANT D'AFRIQUE

L'éléphant, autrefois répandu, ainsi qu'un grand nombre d'autres pachydermes, sur presque toute la surface du globe,

ne se trouve aujourd'hui que dans les parties les plus solitaires et les plus chaudes de l'Afrique et de l'Asie.

L'éléphant africain se distingue de l'éléphant asiatique par les proportions moindres de sa taille, la rondeur de la tête et la longueur des oreilles. On le rencontre depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au Niger, bien qu'il disparaisse déjà presque entièrement des forêts du Sud exploitées par les colons, forêts où il existait en abondance autrefois. Les blancs ne sont pas les seuls à le traquer dans ses retraites, et les indigènes lui font durement expier les moindres dégâts dont il se rend coupable chez eux.

On ne considère pas au Cap la chasse de l'éléphant comme plus dangereuse que celle du lion et du tigre. Souvent un pauvre Cafre, seul, à demi nu, avec un simple fusil pour toute arme, ne craint pas de s'attaquer à l'énorme animal. Malgré la force et le caractère formidable de ses défenses, l'éléphant est naturellement inoffensif. Il n'entre en fureur que lorsqu'on l'a blessé ; mais sa lourdeur rend ses mouvements embarrassés, et tout le parti qu'il en peut tirer est d'essayer en tombant d'écraser son ennemi sous lui.

Facilement alarmé par la présence de l'homme, l'éléphant est lui-même pour les autres animaux un objet de terreur, et les plus farouches d'entre eux osent rarement l'attaquer. Longtemps avant qu'ils le voient ou même qu'ils l'entendent, les animaux de toute espèce témoignent du plus singulier malaise. A son approche la girafe balance son grand cou inquiet, le zèbre laisse échapper des cris plaintifs, le gnou s'esquive bruyamment, et il n'est pas jusqu'au pesant rhinocéros noir qui, bien que d'humeur querelleuse, ne s'arrête court, et, reconnaissant ses soupçons fondés, ne prenne subitement la fuite avec l'emportement de la frayeur ou de la colère.

L'éléphant se retire volontiers pendant les heures brûlantes de la journée dans quelque étang recouvert de hautes herbes où il prend ses ébats, ravi de se trouver protégé par l'eau contre les morsures des insectes. Il faut savoir que l'animal dans son pays et lorsqu'il jouit d'une grande abondance d'herbe et d'eau a la peau relativement douce ; elle ne devient dure et crevassée que dans l'état de captivité, parce qu'il n'a pas alors la nourriture qui lui convient et ne prend pas un exercice suffisant.

Les troupeaux d'éléphants, ayant à leur tête quelque mâle monstrueux, se livrent généralement le matin et le soir à des courses sur la lisière des forêts ou dans les clairières. Ils se régalent alors des pousses tendres des arbres, qu'ils peuvent cueillir à une grande hauteur au moyen de leurs trompes. Leurs prédilections pour tout ce qui est sucré les attire vers les plantations de cannes à sucre, où ils causent quelquefois de grands ravages, tant par ce qu'ils détruisent que par ce qu'ils absorbent. On a remarqué que les éléphants solitaires se livrent encore plus à ces ravages que ceux qui vivent en troupeau. Les propriétaires de plantations leur donnent alors la chasse, et il est rare que l'animal ne paye pas sa gourmandise de sa vie.

HENRI MULLER.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Un homme enterré deux fois. — L'ancien et le nouvel Hôtel-Dieu. — Les hôpitaux d'autrefois. — L'Hôtel-Dieu et son origine. — Ses vicissitudes — Ses chirurgiens. — Jobert de Lamballe.

Chaque jour, à Paris, on se heurte à des romans vrais et qui dépassent en invraisemblance les romans d'imagination les plus excentriques. Ainsi il est mort récemment à l'Hôtel-Dieu un homme qui après avoir été un de ces négociants dont le nom est synonyme de fortune et de probité, a été ramassé dans la rue frappé d'apoplexie par la rupture d'un anévrisme, et a rendu son dernier soupir sans que personne, ni parents, ni amis, soit venu, sinon le réclamer, du moins lui témoigner quelque intérêt.

C'est là le côté lamentable de l'histoire de ce malheureux. Voici maintenant le côté romanesque. Un an auparavant, il avait été déclaré mort, enterré et enregistré comme tel à l'état civil.

Il dirigeait, dit le journal de médecine à qui nous empruntons ces faits, une maison de commerce, l'une des plus considérables et des plus estimées de la province, et jouissait d'un immense crédit.

En décembre 1864, dans un voyage qu'il fit à Paris, il s'adressa à l'une des grandes compagnies et se fit assurer pour deux cent mille francs. Trois mois après il se sauvait furtivement en Angleterre afin de se soustraire aux conséquences d'une banqueroute frauduleuse, aggravée par les circonstances les plus odieuses, et qui ruinait je ne sais combien de familles qui avaient eu malheureusement en lui une confiance aveugle.

A quelque temps de là, au moment où allait échoir la première annuité de son assurance, la compagnie fut officiellement informée que le fugitif venait de mourir subitement à Londres, sur la voie publique, d'une maladie de cœur qui l'avait foudroyé. A la lettre qui annonçait cette mort se trouvaient joints un certificat de médecin, la déclaration faite au *registral* et un procès-verbal d'inhumation.

Avant d'acquitter le montant de la somme due et réclamée, la compagnie fit procéder à une enquête d'abord, dans le pays de l'assuré, puis ensuite à Londres.

Bientôt et peu à peu on acquit la preuve que le domicile du soi-disant décédé était faussement indiqué, et que le médecin dont on produisait l'attestation n'existait pas.

Enfin, on montra au fossoyeur chargé des inhumations du cimetière catholique la photographie du pseudo-décédé et il s'écria que ce n'était point là le portrait du mort, mais bien celui de la personne qui se trouvait venue commander ses obsèques et y présider, seule, et le soir.

On porta plainte contre cet audacieux coquin ; mais, au moment de l'arrêter, on apprit qu'il avait disparu de Londres, et rien ne put faire trouver ses traces.

Réfugié en Amérique, après y avoir passé par toutes les phases de la pauvreté, il revint en France, et cette fois sa mort réelle advint dans les mêmes conditions qu'il avait inventées pour sa mort frauduleuse ; car il succomba à un anévrisme, sur la voie publique, et personne n'assista à ses obsèques, si ce n'est l'employé chargé d'y présider, conformément aux règlements de l'Hôtel-Dieu.

Ce n'est là, du reste, qu'une des légendes de ce vaste établissement, où viennent aboutir de toutes parts tant de misères, de romans et de drames, et qui lui-même ne tardera point à disparaître, sans laisser d'autres traces de son passé que des souvenirs.

Enfin, les travaux du nouvel Hôtel-Dieu marchent avec une grande rapidité ; déjà on peut juger de l'aspect que présentera cet immense édifice, dans lequel les plus éminents professeurs de chirurgie et de médecine tiennent à honneur de donner leurs soins et de prodiguer les ressources de leurs services et de leur expérience aux malades indigents.

« Je suis traité ici comme un maréchal de France, me disait l'autre jour un ancien militaire devenu maçon après son congé, et gravement blessé par la chute d'un mur écroulé sur lui. Je suis traité ici comme un maréchal de France, » répéta-t-il. Et il avait raison, car ni le rang, ni la fortune, ne sauraient valoir à leurs plus heureux privilégiés une sollicitude plus constante et des secours plus éclairés et plus persévérants.

L'Hôtel-Dieu d'aujourd'hui, et surtout celui qui va le remplacer bientôt, sont bien loin de ressembler aux établissements du même genre qui les ont précédés.

Du temps de Grégoire de Tours, on consacrait une certaine partie de chaque église aux malades, et il en fut ainsi à Paris jusqu'à l'époque où un parent du roi Dagobert, Echinoald, maire du palais, donna à l'évêque saint Landry un terrain pour y élever un refuge spécial destiné à « ceulx « que visitoient les espreuves de Dievl. »

Le cartulaire de Notre-Dame parle pour la première fois de l'Hôtel-Dieu dans une charte de l'évêque Inchbald, à la date de 829, et mentionne une dotation faite par le prélat à cette maison.

L'Hôtel-Dieu occupait alors la partie nord de la place du parvis, dans l'espace compris entre le portail central de Notre-Dame et la rue d'Arcole.

On le désigna successivement sous les noms de *hospitale beatæ Mariæ*, et de *hospitale ante portam ecclesiæ* ; un statut capitulaire de 1168 enjoignait à tout chanoine, au moment de sa mort ou de sa renonciation à la prébende, de léguer un lit complet pour l'usage des pauvres.

Le percement de la rue de Notre-Dame, la démolition d'une partie de l'église Saint-Christophe, la destruction de l'ancienne enceinte gallo-romaine et les premières extensions, du côté du fleuve, de l'hôpital, remontent à 1184.

Une charte du milieu du XVe siècle attribue au roi Philippe-Auguste la fondation de la salle Saint-Denis, la plus ancienne de l'Hôtel-Dieu, édifiée avec la chapelle vers l'an 1186. Elle contenait quatre-vingts lits.

La salle de Saint-Thomas, martyr, fut construite par la reine Blanche, pour que « y fussent couchiez les moins « malades comme sont ceulx qui de maladies reviennent à « santé gens de congnoissance, pelerins et autres. »

C'était, on le voit, l'idée première des belles maisons de convalescents récemment fondées à Vincennes, au Vésinet.

Sur le bord de l'eau et vers la rue du Petit-Pont, ne tarda point à se construire la « salle neufve, qui est la plus grande « de tout lostel, fondée par le bon roi saint Loys, où elles « sont couchiez les femmes malades de quelque maladie que « ce soit. »

Enfin, sur le petit pont « au chief du dit Hôtel-Dieu » on érigea deux chapelles fondées par Louis IX et decorées plus tard de « deux beaux portaulx » sous le règne de Louis XI.

Pendant près de deux siècles, aucune construction nouvelle de quelque importance ne s'ajouta à l'Hôtel-Dieu, bien qu'il continuât à recueillir de nombreuses libéralités de la charité publique. Il n'y avait guère d'homme riche qui, en mourant, ne fît quelque legs à cet hôpital.

En janvier 1478, des lettres patentes de Louis XI prescrivirent de nouveaux travaux en ces termes : « L'affluence des « malades et des gens blessez en noz guerres, qui se trou« vent audict hostel, bien traictez et gouvernez, est telle« ment augmentée, que nous, de ce deuement informez, « meuz de pitie et compassion, avons fait allonger et ac« croistre la grant salle diceulx malades jusques au portail « de devant sur la rue du Petit-Pont, et fait édifier de « nouvel ung corps d'hostel pour les gens d'estat malades. »

Le 14 mars 1515, par lettres patentes données à Lyon, François Ier, après avoir énuméré l'insuffisance du local, les inconvénients « du gros ayr contraires aux dits malades et « dangereux pour les religieuses et autres, et l'insuffisance « des lits en chacun desquels par faute d'aisance on veoit « ordinairement huit, dix et douze pauvres en ung lit, « très-pressés que c'est grant pitie de les veoir, » enjoignit d'augmenter les constructions sur le petit bras de la Seine, de faire deux ou trois piles de pierre, et aux deux extrémités deux masses pour tenir les arches, et d'y construire une grande salle de « cinq à six toises de largeur et de « vingt-cinq de longueur. »

En 1519, le chancelier-cardinal Antoine Duprat réorganisa l'Hôtel-Dieu, et, trouvant dans les dépendances mêmes de cet hôpital un emplacement parfaitement disposé pour l'érection d'une nouvelle salle, le dota, de ses deniers personnels, d'un vaste bâtiment avec façade sur la rue du marché Palu et du Petit-Pont.

La principale salle, contenant cent lits, spécialement affectée aux pestiférés, a conservé jusqu'en 1772 le nom de *salle du Légat*.

De 1602 à 1649, le prévôt des marchands et les échevins firent construire des voûtes et des piliers pour suppléer aux pilotis sur lesquels s'élevaient des bâtiments et qui menaçaient ruine.

On reprit ensuite la plupart des constructions qui perdirent leur physionomie primitive et devinrent mieux aménagées et plus appropriées à leur destination. Enfin, on construisit le pont ou voûte dont le péage servit à augmenter les ressources de l'Hôtel-Dieu, et on relia par le pont Saint-Charles les constructions de la rive gauche au corps principal de l'hôpital.

Cependant l'Hôtel-Dieu restait toujours insuffisant, et faute de place on continua à coucher plusieurs malades dans un seul lit. Souvent même il fallait les laisser sous le parvis. Ce triste état existait encore sous Louis XIV, et cependant on ne tente rien de sérieux durant son règne pour remédier à un si déplorable état de choses. Ce fut seulement sous la régence que Philippe d'Orléans, pour procurer quelques ressources à l'Hôtel-Dieu, établit un droit de perception d'un neuvième sur les billets d'entrée de l'Opéra et de la Comédie ; on put, grâce à ce moyen, terminer la salle Saint-Antoine.

Enfin, pendant l'année 1738, le prévôt des marchands et les échevins donnèrent pour agrandir l'Hôtel-Dieu un terrain vague depuis le Pont-au-Double jusqu'à l'abreuvoir, à l'extrémité de la rue de la Bûcherie et de la place Maubert, sur le bord de l'eau, vis-à-vis le jardin de l'archevêché.

Pour se faire une idée de ce qu'était l'Hôtel-Dieu avant la réforme récente qui l'a modifié et qui date à peine de soixante ans, il faut lire le rapport officiel que firent, en 1790, Bailly, Tenon et Lavoisier, chargés de le visiter.

« Ils ont remarqué que la disposition générale de l'Hôtel-Dieu, disposition forcée par le défaut d'emplacement, est d'établir beaucoup de lits dans les salles et d'y coucher quatre, cinq et neuf malades dans un même lit.

« Ils ont vu les morts mêlés avec les vivants ; des salles où les passages sont étroits, où l'air croupit faute de se renouveler, et où la lumière ne pénètre que faiblement et chargée de vapeurs humides.

« Les commissaires ont encore vu les convalescents, dans les mêmes salles, avec les malades, les mourants et les morts, et forcés de sortir les jambes nues, été comme hiver, pour respirer l'air extérieur sur le pont Saint-Charles ; ils ont vu pour les convalescentes une salle au troisième étage, à laquelle on ne peut parvenir qu'en traversant la salle où sont les petites véroles ; la salle des fous, contiguë à celle des malheureux qui ont souffert les plus cruelles opérations et qui ne peuvent espérer de repos dans le voisinage de ces insensés, dont les cris frénétiques se font entendre jour et nuit ; souvent dans les mêmes salles, des maladies contagieuses avec celles qui ne le sont pas, les femmes attaquées par la petite vérole, mêlées avec des fébricitantes.

« La salle des opérations où l'on trépane, où l'on taille, où l'on ampute les membres, contient également et ceux que l'on opère, et ceux qui doivent être opérés, et ceux qui le sont déjà.

« Les opérations se font au milieu de la salle même ; on y voit ces préparatifs de supplice, on y entend les cris du supplicié ; celui qui doit l'être le lendemain a devant lui le tableau de ses souffrances futures, et celui qui a passé par cette terrible épreuve ; qu'on juge combien il doit être profondément remué par ces cris de douleur ! Ces terreurs, ces émotions, il les reçoit au milieu des accidents de l'inflammation ou de la suppuration, au préjudice de son rétablissement et au hasard de sa vie.

« La salle Saint-Joseph est consacrée aux femmes enceintes. Légitimes ou de mauvaises mœurs, saines ou malades, elles y sont toutes ensemble. Trois ou quatre en cet état couchent dans le même lit, exposées à l'insomnie, à la contagion des voisines malsaines et en danger de blesser leurs enfants.

« Les femmes accouchées sont aussi réunies quatre ou plus dans un lit, à diverses époques de leurs couches. Le cœur se soulève à la seule idée de cette situation où elles s'infectent mutuellement. La plupart périssent ou sortent languissantes. Mille causes particulières et accidentelles se joignent chaque jour aux causes générales et constantes de la corruption de l'air, et forcent de conclure que l'Hôtel-Dieu est le plus insalubre et le plus incommode de tous les hôpitaux, et que sur neuf malades il en meurt deux. »

Depuis la révolution de 1789, après diverses vicissitudes, l'administration de l'Hôtel-Dieu, depuis son origine dirigée par des religieux, a passé entre les mains de l'assistance publique.

De nos jours, le service médical de l'Hôtel-Dieu est vraiment admirable et se trouve constamment secondé par le dévouement de tous les instants des religieuses qui se consacrent à soigner les malades de la maison par des vœux spéciaux qu'elles font à leur prise de voile.

Parmi les praticiens célèbres qui ont tenu à honneur de compter parmi les chirurgiens de l'Hôtel-Dieu, on remarque Moreau en 1774, Ferrand en 1777, Desault en 1788, puis, plus tard, Pelletan, Giraud, Dupuytren, Marjolin, Breschet, Sanson, Roux, Flandrin, Boyer, Laugier et Jobert de Lamballe.

Laissez-moi saisir cette occasion de rétablir la vérité sur ce grand et malheureux Jobert de Lamballe, si calomnié, si peu respecté par la petite presse, quand une fatale maladie vint tout à coup le frapper, et qui fut un des plus nobles cœurs et une des plus hautes intelligences de notre temps,



LE BAL ANNUEL DES *GENS DE MAISON* A LA SALLE DE L'ÉTOILE, AVENUE DE WAGRAM; dessin de M. Lix. — Voir le Bulletin.

où, si les hautes intelligences ne manquent pas, les nobles cœurs font trop souvent défaut.

Les débuts de sa vie sont charmants et présentent tout l'intérêt d'un roman.

Au commencement de ce siècle, il y avait à Lamballe un vieux prêtre, très-connu par sa charité. Cette charité lui inspira un jour l'idée de se rendre utile aux familles indigentes de sa petite paroisse qui n'avaient pas es moyens d'envoyer leurs enfants à l'école. Bientôt, et peu à peu, il réunit dans sa propre maisòn une vingtaine d'enfants. Quelques-uns d'entre eux apportaient le matin de menues provisions, un peu de lait dans une écuelle et un morceau de pain sous le bras. Il y en avait qui ne portaient rien, et pour ceux-là le bon abbé y pourvoyait. En échange de l'hospitalité et des secours qu'il recevait, chaque élève faisait la cuisine à son tour, car l'abbé Sourville, qui n'était pas riche et qui etait très-aumônieux, n'avait pas de domestique à son service.

LE PORT DE BEYROUTH ET LES MONTAGNES DU LIBAN; dessin de notre correspondant en Syrie. — Voir page 94.



L'EMPEREUR FERDINAND Ier ET PHILIPPA WELSEREN, d'après le tableau de M. G. Köller. — Voir page 95.

Parmi ces écoliers d'un genre à part, on remarquait un petit garçon, toujours très-propre, malgré ses mauvais vêtements, et à la mine intelligente et très-éveillée. Il s'acquittait à merveille et mieux que tout autre de ses fonctions culinaires; M. Sourville ne tarda point à le prendre en affection, et chaque fois qu'il parlait de son protégé, il ne manquait jamais de dire, en humant une prise de tabac : « Si je ne me trompe, Berry fera son chemin dans le monde. »

Berry n'était autre que Jobert; on lui donnait ce sobriquet, sous lequel on désigne encore ses frères, parce que son père, ouvrier aussi pauvre que laborieux, sortait du régiment de Berry lorsqu'il vint se marier à Lamballe.

Berry en sut bientôt autant que son maître qui, à son lit de mort, le recommanda à un de ses amis, le docteur Bédel. Celui-ci l'occupa d'abord à recueillir des simples dans les champs, et plus tard, devinant tout ce qu'il y avait de valeur dans cet enfant, il le mit au collége à ses frais.

Ce fut là véritablement la seule époque heureuse de la vie de Jobert. Quelques années après, envoyé à Paris pour y suivre les cours de la Faculté de médecine, il lui fallut y vivre besoigneux et manquant de tout jusqu'au moment où il conquit au concours la place d'interne à l'hôpital Saint-Louis. Il ne tarda point à y devenir célèbre pour ainsi dire avant d'être reçu docteur en chirurgie; puis au moment où tout lui souriait et qu'une grande découverte lui valait la décoration de la Légion d'honneur, il vit se briser à jamais sa vie par un fatal mariage rompu presque aussitôt que conclu. Dès lors, il chercha dans un travail fiévreux et incessant à se distraire de l'isolement et du désespoir, mais il n'y réussit jamais. Les succès, les honneurs, la renommée ne purent rien pour le consoler, son cœur pieux et tendre de Breton, auquel, au milieu des travaux et des luttes d'une grande position, il eût été besoin d'un foyer calme et des

caresses d'un enfant, saigna toute sa vie. Il avait gardé pour sa mère une tendresse aussi pieuse que vive. A peine gagna-t-il cent francs par mois qu'il en envoya une partie à cette femme chérie qu'il entoura peu à peu à mesure qu'il devenait moins besoigneux, de tout le bien-être qu'elle pouvait désirer. Chaque année il faisait le voyage de Bretagne pour aller l'embrasser et passer quelques jours près d'elle. Il ne regardait jamais sans des larmes dans les yeux le beau portrait que le peintre Boulanger avait fait de l'excellente femme, portrait qui se trouvait placé dans la chambre à coucher de Jobert, devant le bureau où il travaillait.

Quant aux pauvres honteux, Dieu seul sait ce qu'il leur donnait, souvent avec plus de générosité que de discernement. Car il y avait dans tout ce qu'il faisait je ne sais quoi de brusque et de fiévreux qu'il ne savait maîtriser qu'au lit des malades et dans l'amphithéâtre chirurgical. Là, maître de lui, calme et serein, sa belle figure prenait une expression de puissance et d'énergie que personne de ceux qui l'ont vu ne saurait oublier. Il professait dans un langage correct, simple, souvent élevé, ses doctrines, ses découvertes et les procédés qu'il allait mettre en œuvre. Durant les opérations les plus délicates, il restait toujours maître de lui, et s'il survenait un de ces accidents que rien ne saurait faire prévoir, il y remédiait aussitôt avec un sang-froid et un savoir-faire qui tenaient du génie. Seulement, il ne fallait pas que le malade fût un enfant, car alors ses yeux se remplissaient de larmes, et la sueur ruisselait sur son front. L'opération terminée, le grand chirurgien sortait pâle de l'amphithéâtre, et sa main, qui n'avait pas hésité tant qu'elle avait tenu le scalpel, tremblait et témoignait de l'émotion de ce pauvre cœur brisé.

Je reviendrai un de ces jours sur l'Hôtel-Dieu et sur la réorganisation que nécessitera sa reconstruction.

SAM. HENRY BERTHOUD.

BEYROUTH

La ville de Beyrouth, que l'on peut considérer comme le port de Damas, est aujourd'hui l'entrepôt de tout le commerce de la Syrie. Autant que l'on peut se fier aux recensements des Turcs, elle compte 45,000 habitants, dont un tiers seulement de mahométans, les autres étant chrétiens ou israélites.

Beyrouth est situé sur une langue de terre triangulaire dont la base s'appuie au pied du Liban, tandis que la pointe se projette d'environ une lieue dans la mer. Vers le sud, elle présente des grèves sablonneuses; vers le nord, des rochers déchiquetés qui plongent dans l'azur de la Méditerranée. C'est au nord que s'élève, sur le milieu du promontoire, la ville actuelle, resserrée dans une étroite enceinte de murailles et formée, comme la plupart des villes de l'Orient, d'un dédale de ruelles en pente plus ou moins raide.

En dehors de la ville proprement dite s'étend, sur un charmant amphithéâtre de collines, une riche ceinture de villas riantes et bien bâties, de vastes jardins dont la végétation est des plus énergiques, mais dont l'étendue a été, à une certaine époque, sérieusement menacée par l'invasion des sables. Un système de plantations de pins, dû à l'émir Fakhr-ed Din, a eu l'heureux effet de l'arrêter.

Du côté de la mer, Beyrouth est moins favorisée : son port, qui s'abrite derrière une jetée insuffisante, n'offre, par certains temps, qu'une sécurité très-imparfaite

La ville proprement dite ne contient que bien peu d'antiquités et de monuments. Quelques colonnes, des fragments de mosaïques, quelques sarcophages, les débris d'un aqueduc : tels sont les seuls vestiges de la domination romaine. L'époque des croisades a laissé une tour carrée sans ornements caractéristiques, qui a particulièrement souffert du feu des Anglais en 1840. On peut citer aussi une église bâtie par les croisés, devenue maintenant la principale mosquée de la ville.

On voit, sur la route de Tripoli, une autre mosquée en briques, dont on fait remonter la construction à la même époque, et près de laquelle la tradition place le combat de saint Georges et du dragon.

En dehors des murs, se trouve l'école des sœurs de charité qui se livrent à l'enseignement conjointement avec les frères lazaristes, et au traitement des malades sous la direction du médecin sanitaire de France.

Le bazar de Beyrouth est assez bien fourni. Les rues et le petit quai du port présentent beaucoup d'activité; le voyageur y trouve une foule de détails de mœurs ou d'objets pittoresques à observer.

Au nombre des produits les plus estimés de son territoire, il faut citer le fameux vin d'or, dont la réputation en Orient est égale à celle qu'ont acquis chez nous les crus les plus fameux. L'exportation de Beyrouth porte principalement sur les soies grèges du Liban. Les mûriers blancs et les vers à soie sont cultivés avec succès tout autour de la ville.

A. DARLET.

COURRIER DU PALAIS

Renaissance d'une coqueluche du XVe siècle. — Un greffier trop enrhumé — Les destinées des procès et des statues. — Un roi décapité après sa mort. — Vicissitudes de la statue d'un archevêque de Paris. — Sculpteurs et propriétaires. — Les deux curés de Neuilly. — Ce que coûtent une entrée de théâtre et une sortie de bal. — Une amende beaucoup trop honorable.

Est-ce pour modérer la superbe des orateurs et les avertir qu'il ne faut abuser de rien, pas même de l'éloquence, que la saison des discours et des plaidoiries est justement aussi la saison des rhumes? Il est de fait que les grippes et les catarrhes ont pris leurs quartiers d'hiver au Palais. On tousse à tous les points cardinaux, on éternue dans tous les bonnets, dans toutes les chambres, sur tous les bancs, sur tous les siéges. On s'enroue à dire d'experts non commis par le tribunal et dispensés de serment, vu l'urgence. Nos ancêtres ont eu aussi leurs quintes, leurs fluxions, leurs bronchites; mais comme ils prenaient tout au tragique, nos prédécesseurs en profitaient pour suspendre les audiences, fermer la boutique du parlement et rester chez eux. Cela arriva notamment au mois d'avril 1404. Nous lisons en effet la relation suivante dans les registres de la Cour :

« Ce jour (26 avril) étaient presque tous messeigneurs du Parlement malades du reumes et fiebvres tous ensemble par une pestilence de l'air qui a couru et qui cuert depuis l'entree du présent mois. Telle que à peine puet s'en trouver povre ne riche, et par spécial à Paris, qui ne se sent de la maladie, les uns plus, les autres moins. Par spécial en la chambre de Parlement aux jours de plaidoirie, a telles tousseries de tous côtés, qu'à peine le greffier, qui a été surpris de la maladie, peut enregistrer au vrai. — Dieu par sa grâce veuille y pourvoir ! »

Il nous semble que le vieux chroniqueur va trop loin, surtout en ce qui concerne le greffier qui à cause de son *reume, ne peut enregistrer au vrai*. Que dites-vous de ce malheureux qui enregistre à tort et à travers, condamne à mort les innocents et relaxe les coupables? Il ne nous manquait plus, après les erreurs judiciaires commises par la faute des juges, que d'avoir les erreurs judiciaires commises par les coqueluches des greffiers.

Passons : car si le *reume* dispense de parler, il ne dispense pas d'écrire.

L'autre jour, Me Grévy, dans son procès entre un fermier et un gendarme *susceptible* de porter la sardine blanche, citait un axiome latin qui prouve que les procès ont leurs destinées, *habent sua sidera lites* : ce qui pourrait se traduire par cette vérité qui n'est pas moins jeune que le monde, à savoir que les procès ont toujours été une sorte de loterie, une affaire de chance, de bonheur : ce qui permettrait de dire : le jeu de la justice, tout comme on dit, le jeu de l'amour ou le jeu de la guerre. Mais si les procès ont leurs destinées, les statues sont bien exactement comme les procès.

Nous avons dans le temps, et à propos d'un testament du fondeur Crozatier, narré un fait qu'on a spirituellement appelé une tragédie en bronze. On se souvient que la Restauration avait commandé une statue de Louis XVI, une statue colossale. Tout était prêt : il ne s'agissait plus que de la couler en bronze, et Crozatier, pour cette opération toujours si curieuse, si passionnante, avait convoqué dans son atelier plusieurs gentilshommes de la cour, parmi lesquels quelques-uns qui avaient connu la victime dont le sculpteur avait fait son héros. On juge de l'impatience de tout le monde. Le travail est fini ; on découvre la statue, on fait tomber le moule qui l'étreint... et tout à coup apparaît le roi, mais sans tête. Un accident de la fonte, ou fortuit ou prémédité, avait comme décapité pour la seconde fois le malheureux monarque. Cela ressemblait à une exécution par effigie.

La statue de Mgr Sibour n'a pas essuyé une telle disgrâce, mais il faut convenir qu'elle éprouve des vicissitudes très-déplaisantes. Il est cruel, après avoir été assassiné pendant sa vie, d'être encore inquiété après sa mort, et surtout quand la persécution provient des objets mêmes destinés à consacrer votre gloire. C'est pourtant là ce qui arrive à notre ancien archevêque dans sa représentation en marbre, ou, pour être plus exact, dans la matière qui sera sa représentation ; car l'artiste en est encore au point où il peut demander au bloc grossier qu'il va animer :

Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

L'artiste avait déjà ajouté : *il sera dieu!* ou, pour être plus précis, « il sera archevêque. »

Et certainement rien n'aurait pu s'opposer à ce que ce marbre devînt archevêque si le sculpteur eût été M. Vautour, c'est-à-dire si, ne pouvant payer son terme, il eût pris le parti d'avoir une maison à lui.

Mais que voulez-vous? les artistes sont si imprudents! Celui-ci n'avait rempli que la moitié du programme. Par exemple il l'avait bien remplie; car ce n'est pas un seul terme qu'il devait à M. Didiot, son propriétaire, qui pour être payé s'est empressé de mettre l'embargo, c'est-à-dire de jeter une saisie-gagerie sur cet honnête marbre réservé au ciseau de M. Dubois.

Ce n'est pas tout, et voici où la male chance a l'air de s'acharner après l'archevêque. Pendant que le bloc de marbre qui doit servir à sa statue est saisi dans l'atelier de M. Dubois, avenue de Ségur, 3, un autre bloc de marbre destiné au piédestal de la même statue est *arrêté* de la même manière et pour le même motif à Plaisance-Paris, rue de Larochefoucauld, 26, chez le marbrier, M. Biot, qui a le même tort que le sculpteur Dubois, celui d'avoir un propriétaire au lieu d'avoir une maison. Ce second propriétaire s'appelle M. Nonon. Pour le coup, voilà un archevêque saisi par les pieds, par la tête, par le corps. C'est bien cette fois et à la lettre un archevêque *in partibus infidelium*. Comment le délivrer? Les propriétaires des blocs de marbre se récrient contre les propriétaires des deux maisons : ils revendiquent les marbres comme leur appartenant et demandent faire cesser cette captivité posthume.

Le juge des référés, à qui la question est soumise, renvoie au principal pour ce qui concerne la statue, par les motifs que M. Dubois doit rester dans son atelier jusqu'au terme d'avril, époque à laquelle il aura terminé son œuvre, qui, en attendant, restera sous le séquestre et sous la garde de M. Didiot, propriétaire. Le jugement ne dit pas si M. le séquestre sera autorisé à s'armer des épées flamboyantes des anges qui gardaient le Paradis terrestre. Quant au piédestal, les propriétaires qui le revendiquent pourront le retirer des mains de M. Nonon, jusqu'à ce qu'intervienne la sentence au principal, mais en consignant par provision les sommes dues à M. Nonon par M. Biot, à raison des loyers arriérés.

Ces procès sont tristes en ce qu'ils mettent à nu la gêne d'artistes de talent qui, voués aux marbres de l'avenir, ne possèdent pas pour le présent une pierre pour reposer leur tête. Leur royaume n'est pas de ce monde. Dans un autre, sans doute meilleur, espérons qu'ils seront à leur tour propriétaires; mais que, se souvenant de leur ancien état, ils ne chagrineront pas, pour quelques loyers en souffrance, les sculpteurs devenus leurs locataires.

Dans ce monde-ci, les sculpteurs n'ont qu'un avantage marqué sur quelques autres professions tenant aux lettres et aux arts. Les vagabonds et les escrocs qu'on traduit en police correctionnelle ne peuvent usurper la profession de statuaire. Il serait trop facile de les confondre en leur demandant : Où est votre atelier? où sont vos œuvres? tandis que tous les chenapans, et beaucoup n'y manquent pas, se déclarent hardiment hommes de lettres ou journalistes, et je défie à aucun magistrat, si perspicace et si incrédule soit-il, d'aller à l'encontre de pareilles prétentions

Demandera-t-il : Dans quels journaux écrivez-vous? Il sera si facile de répondre : Dans les journaux étrangers, ou bien encore : Dans les journaux supprimés où je ne signe pas.

Et si vous sommez le soi-disant homme de lettres de montrer ses œuvres, ne peut-il à l'instant vous répondre : Je les ai dans ma malle, ou même plus économiquement : Je les ai dans ma tête?

Le vaudeville, apostrophant plaisamment un Espagnol douteux, lui dit : Montrez vos castagnettes, pour voir.

Les castagnettes de l'homme de lettres n'existent pas.

Ce n'est pas même une plume et une feuille de papier. Pétrarque écrivait sur sa veste, et Voltaire sur les murs de la Bastille. Ni hommes de lettres ni journalistes n'ont besoin d'outils. On est obligé de les croire ou d'aller les lire.

Voilà pourtant où nous conduit un archevêque de Paris que personne ne veut lâcher après sa mort. M. le curé de Neuilly, qui est bien vivant, serait bien heureux si l'on consentait à le traiter comme son archevêque défunt.

Mais ici, hélas! c'est le contraire qui se présente. Si, d'une part, c'est à qui gardera l'archevêque, de l'autre, c'est à qui éconduira le curé. Mais le curé tient si bien dans sa cure, qu'on ne sait trop comment l'en faire déguerpir. Il n'habite pas, il est vrai, le presbytère de sa personne; mais, depuis trois ans, il le remplit de ses meubles, si bien que la commune de Neuilly a un presbytère qui n'a pas de curé et un curé qui n'a pas de presbytère.

Cette situation veut deux mots d'éclaircissement. M. l'abbé Roy, ancien curé de Neuilly, avait encouru la censure de son supérieur, qui avait fini par le déposer. Le ministre des cultes, exécutant les ordonnances diocésaines, remplaça l'ancien curé en donnant au nouveau les deux tiers du traitement, plus le logement au presbytère.

Mais voilà que ce qui a été péché mortel en deçà des Alpes n'a été que péché véniel au delà. En sorte que le curé déposé par son archevêque a été amnistié par le pape. Et à ce titre, il refuse de résigner ses fonctions de curé et de rendre les clefs du presbytère. Mais la première chambre du tribunal civil, jugeant en état de référé, a condamné l'abbé Roy à faire place nette dans quinze jours ; faute de quoi et s'il s'obstine à retenir les clefs et à laisser ses meubles dans le local qu'on lui dénie, le maire de la commune de Neuilly pourra recourir à la force publique et prendre possession du presbytère avec l'assistance du commissaire de police. Si cette mode se généralisait, la préfecture de police deviendrait l'auxiliaire de la maison Bailly. On croit que l'édification d'un tel déménagement par autorité de justice sera épargnée à la commune de Neuilly.

Notre Courrier se ferait ermite, car il tourne déjà singulièrement au clérical, si nous n'avions en réserve tout exprès une dame qui va l'arrêter tout net sur cette pente.

Cette dame est de celles qui semblent avoir des sonnettes à chacune de leurs actions. Elles ne font rien comme les autres. Chez elles tout retentit. Un geste équivaut à un éclat, le moindre acte ressemble à une détonation d'artillerie. Elles ne peuvent faire un pas, surtout un faux pas, sans que la chose soit mise en musique par la rumeur universelle sur des airs d'Offenbach.

La dame dont nous parlons fait beaucoup de bruit, ce qui ne lui déplaît pas ; mais elle en fait depuis trop longtemps, ce qui est moins agréable pour elle-même et surtout pour les autres. On n'a pas oublié cette scandaleuse scène de cartes biseautées qui eut pour premier théâtre les salons de la dame et pour dernier la police correctionnelle, où M. de Gramont-Caderousse et la dame Julia Barrucci comparurent tous deux comme témoins et victimes de ces élégantes escroqueries. Cette fois, la dame Barrucci vient d'avoir coup sur coup deux procès pour son propre compte : l'un devant le tribunal civil avec sa couturière ; l'autre devant le tribunal de commerce avec le directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Au surplus, la dame a gagné ces deux procès, ce qui prouve qu'elle n'a pas été mal inspirée en faisant l'un et en se laissant faire l'autre. Celui qu'elle a subi lui a été intenté par Mme Compoint, — un joli nom de couturière.

Mme Compoint, après le règlement d'une facture de 2,620 francs payée par Mme Barrucci, découvrit, en compulsant rétrospectivement ses livres, qu'une sortie de bal du prix de 800 francs avait été omise dans la facture acquittée. C'est justement le prix de cette sortie de bal que la couturière réclamait devant la cinquième chambre, présidée par M. Glandaz. Là-dessus, les journaux judiciaires n'ont pas manqué de faire une visite domiciliaire dans la garde-robe

de Mme Barrucci et de détailler, mémoires en main, les ajustements fournis par la dame Compoint.

Eh bien ! osons le dire, nous sommes habitués à de telles exagérations de prix que la note nous a paru maigre et l'appréciation mesquine.

Le vêtement le plus cher coûte à peine 800 francs; c'est une robe de bal, et quelle robe! Écoutez-en la description :

« Façon et fourniture d'une robe de bal toute blanche en tulle illusion; volants de dentelles blanches avec guirlandes de chêne posées au-dessus des volants et montant sur le devant ; corsage décolleté avec draperie, manches courtes, ceinture régence plissée ; grand manteau tout en dentelle attachée par des rivières de diamants et des agrafes de perles fines ; collier de rubis attaché sur la ceinture et un dessous de taffetas blanc. »

Eh quoi ! tant de choses pour la *bagatelle* de 800 francs! Un grand manteau tout en dentelle attaché par des rivières de diamants et des agrafes de perles fines !

Véritablement ce n'est pas la peine de s'en passer. Mme Compoint devait y perdre. Qu'il y a loin de cette robe de bal aux robes de Mme la marquise du Halley, dont une seule était portée au prix de 2,530 francs ! Ce n'est pas tout : dans le compte, qu'on débattait aussi en justice, un trousseau de poupée coûtait autant que la robe de bal de Mme Barrucci. Le total s'était élevé en trois ans à 80,000 francs. Il est vrai qu'avec des draps de lit et des taies d'oreiller à 1,000 francs pièce, on avait bientôt atteint un chiffre si suprêmement aristocratique. Quoi qu'il en soit, nous retombons de bien haut sur les 800 francs de la sortie de bal de Mme Barrucci. Ce vêtement n'a jamais été fourni, au dire de la dame. On lui défère le serment, qu'elle prête, et la couturière perd son procès, battue qu'elle est à plate couture.

Où Mme Barrucci triomphe encore avec plus d'éclat, c'est devant le tribunal de commerce. Il faut dire aussi que M. Marc Fournier lui a fait la partie très-belle. Il a commencé par une petite chicane de procédure. Il a demandé à Mme Barrucci l'autorisation de son mari à *ester* en justice. Le tribunal a sans doute pensé qu'on pouvait se passer de l'autorisation quand on se passe si facilement du mari lui-même, alors qu'on en a un. Il a jugé au fond, et voici le fond. Pour la première représentation à jamais célèbre du spectateur quasi-étranglé, Mme Barrucci avait fait louer une loge au prix de 60 francs. Mais quand elle se présente, sa loge est occupée. Elle insiste pour en prendre possession ; mais les intrus ne veulent pas céder la place. Et malgré sa toilette, malgré ses excellentes dispositions, malgré des projets longtemps caressés, la dame est contrainte à aller passer sa soirée ailleurs.

Pour toute fiche de consolation, M. le directeur offrait généreusement de rendre à la dame les 60 francs, prix de la loge. Le tribunal ne pouvait être de cet avis, et sans accorder 300 francs de dommages-intérêts que demandait la dame, il a alloué le tiers de cette somme, en condamnant aux dépens un directeur si peu hospitalier.

Que je vous dise un mot à propos de la condamnation des dix journaux traduits en police correctionnelle dans le procès dit des comptes rendus.

Un des avocats des prévenus, supposez, si vous voulez, Ernest Picard ou Emmanuel Arago, un des défenseurs enfin, rencontre à l'issue de l'audience un confrère qui l'interroge sur le dénouement du procès.

— Nous avons tous été condamnés à l'amende.

— Est-ce au moins une amende honorable ?

— Je le crois bien. Beaucoup trop honorable même, cher ami. Jugez-en vous-même : mille francs par tête.

MAÎTRE GUÉRIN.

L'EMPEREUR FERDINAND Ier

ET

PHILIPPA WELSEREN

Une courte notice historique est nécessaire pour expliquer le beau tableau que nous reproduisons aujourd'hui. Ferdinand Ier, représenté sur cette toile, est l'illustre fondateur de la branche viennoise de la maison impériale d'Autriche. Il a été justement surnommé le pacificateur de l'Allemagne. Quoique sincèrement attaché à la religion catholique dans laquelle il était né, il osa pourtant braver le mécontentement de plusieurs papes et la défiance de ses coréligionnaires par la constance et le courage qu'il déploya en réclamant des réformes dans l'Église romaine. Il est certain qu'il sauva l'Autriche des désastres de la guerre civile et d'horribles massacres semblables à ceux de la Saint-Barthélemy, par la réserve tolérante avec laquelle il regarda les rapides progrès du protestantisme dans ses États. A cet égard — quoique inférieur en génie — il présente un heureux contraste avec son frère Charles-Quint, deux ans après l'abdication duquel il fut proclamé solennellement empereur d'Allemagne, en 1558.

L'empereur Ferdinand Ier eut trois fils. Maximilien, l'aîné, lui succéda comme archiduc d'Autriche et comme empereur d'Allemagne. Le second, Ferdinand, hérita du comté du Tyrol. Charles, le plus jeune, eut la Styrie pour apanage. Il aspira successivement à la main de Marie Stuart, reine d'Écosse, et à celle d'Élisabeth, reine d'Angleterre.

La première femme de l'archiduc Ferdinand, comte du Tyrol, se nommait Philippa Welseren. C'était une personne d'une grande beauté et douée des qualités les plus rares et les plus charmantes; elle appartenait à une famille patricienne, mais non à une maison souveraine, ce qui devait par conséquent faire considérer ce mariage comme une mésalliance. L'empereur était trop jaloux de l'honneur de sa race pour ratifier une semblable union. Ce fut donc seulement un mariage morganatique, selon un antique usage de l'Allemagne; et l'on sait que les enfants qui en étaient issus ne pouvaient occuper le rang de leur père ni hériter de ses domaines.

L'incident que reproduit le tableau de M. G. Köller se passa à Prague, en 1558. L'empereur attendait les nobles et les dignitaires ecclésiastiques de sa cour. Philippa, accompagnée de ses deux fils, vint s'agenouiller devant lui, implorant son pardon pour son mariage morganatique, et, par ses larmes et ses paroles suppliantes, parvint à toucher le cœur du souverain.

L'empereur était, néanmoins, impuissant à effacer tout à fait la tache infligée par le préjugé germanique. Les enfants, quoique dûment légitimés, furent déclarés incapables d'hériter. Philippa mourut en 1580, laissant deux fils : André et Charles. André obtint, par grâce spéciale, le margraviat de Burgau; il entra dans l'Église, devint évêque de Brixen et de Constance, et fut élevé à la dignité de cardinal. Après lui, le margraviat de Burgau passa à son frère Charles, qui avait reçu le titre de prince de l'empire. A la mort de celui-ci, ses possessions revinrent à la ligne impériale de Styrie.

Les personnages de ce tableau, où l'influence de M. Henri Leys se fait clairement sentir, sont traités d'un façon magistrale. Le groupe de la mère et des deux enfants est particulièrement remarquable par le charme des têtes et la grâce touchante des attitudes. Les costumes et les détails d'architecture sont rendus avec un scrupuleux respect de l'époque. Cette œuvre, d'une réelle valeur, assure à M. G. Köller une place parmi les bons peintres d'histoire contemporains.

X. DACHERES.

CURIOSITÉS DE L'HISTOIRE DES MOTS

(Suite.)

PRALINE

« Nous appelons depuis quelques années — écrivait Ménage en 1650 — des *amandes à la Prasline*, ou simplement des *praslines*, des amandes fricassées au sucre en conserve avec la peau, et elles ont eu ce nom d'un sommelier du maréchal du Plessis-Praslin, lequel le premier les a préparées de la sorte. »

CHARABIA

Un savant étymologiste fait venir ce mot de *Scharabiah*, ville d'Arabie qui donna, à ce qu'il paraît, son nom aux Sarrasins. Vous ne voyez peut-être pas beaucoup le rapport avec l'Auvergne? Je ne le saisis pas trop non plus. M. Nisard, qui est pour l'origine arabe, déclare n'avoir pas trouvé le mot dans la langue du moyen âge. C'est peut-être l'avoir cherché trop loin.

Pour notre part, nous avouons ne voir dans *charabia* autre chose qu'une onomatopée figurant assez bien l'effet peu harmonieux du dialecte auvergnat. Pourquoi ne serait-ce pas une façon de désigner la langue par les syllabes qui lui sont les plus familières, et qu'y aurait-il de si étonnant qu'on dît la langue du *charabia*, comme on disait autrefois la langue d'*oc*, et comme on dit encore aujourd'hui la langue du *si?*

Les Auvergnats ont un *che* assez caractéristique pour qu'il soit inutile d'aller mettre le *che* arabe en réquisition à leur propos.

Prenez un bon commissionnaire ou un bon porteur d'eau, de ceux-là que le séjour de la ville n'a pas corrompus encore, et faites-lui dire : « Ce sera bien, » il prononcera « *Cha chera bia.* »

Nous ne voulons pas d'autre plaidoyer en faveur de notre étymologie.

RAOUT

« Mot emprunté de l'anglais », dit l'Académie française. Pardon, c'est « repris sur les Anglais » qu'il faut dire. *Raout* ou mieux *rout*, pour lui conserver la véritable orthographe, est un vieux mot français. Nous le retrouvons, avec le sens d'assemblée, dans ce distique emprunté à un *Code du cérémonial* du XVe siècle.

S'entour de toy a des gens grans roucte,
Garde que ton ventre ne roupte

Ce précepte naïf est tiré des *Contenances de table* dédiées à ceux qui voulaient *estre bien courtois.*

ÉTIQUETTE.

Autrefois, c'était *estiquete*, que quelques-uns font venir de l'italien *stecco*, piquant. Selon eux, *estiquete* aurait voulu dire : chose piquée, écriteau planté sur un objet pour en indiquer l'espèce ou le contenu.

Soit dit sans jeu de mots, le barreau nous fournit une étymologie plus piquante.

Du temps que le latin florissait au palais, les avocats et les procureurs avaient coutume, dit la légende, d'écrire sur le sac où ils renfermaient le dossier de leurs parties les trois mots : *Est hic quæstio*, Ici est la cause. Par abréviation, ils mirent bientôt *Est hic quæst.* qui devint *étiquette*.

Le proverbe dit : « Juger une affaire sur l'étiquette du sac. » C'est bien à la gent paperassière des avocats et des procureurs d'avoir inventé le mot et la chose.

GINDRES.

C'est le nom qu'on donne aux ouvriers boulangers qui pétrissent le pain. Suivant Ménage, ce mot dériverait du latin *gener*, gendre, « parce que ces ouvriers deviennent souvent les gendres de leurs maîtres. » (Oh! oh! oh!) Il suffit de les avoir entendus une fois dans l'exercice de leurs fonctions pour reporter aussitôt au verbe *geindre* l'étymologie de leur nom. Cela est si simple, qu'il n'est pas étonnant que Ménage n'y ait pas songé.

GAZETTE

Une étymologie malhonnête voudrait faire venir gazette de l'italien *gazza*, pie. — Le fait est que les *Notzie scritte*, publiées à Venise en 1563, se lurent d'abord pour une *gazetta*, petite monnaie du temps d'une valeur de deux liards environ, et que le nom leur en resta. Notre premier journal, fait à l'imitation des Vénitiens, fut la *Gazette de France*, qui commença de paraître, par privilége du roi Louis XIV, le 1er avril 1631.

PAUL PARFAIT.

(*Sera continué.*)

COURRIER DES MODES

On remarque dans les toilettes de soirées quelques modifications apportées aux coupes des robes; les biais sont moins accentués, l'ampleur reparaît sur les côtés et derrière la ceinture; enfin, on ne fait presque plus de corsages montés sur une largeur égale à celle de la jupe.

Ces changements sont avantageux aux étoffes légères, aussi nous voyons une foule de toilettes en gaze Chambéry, tulle ou crêpe lisse; les dessous sont toujours en satin.

Je viens de voir, chez une de nos meilleures couturières, des robes de soirée en foulard de la *Malle des Indes ;* on sait que l'importante spécialité des magasins du passage Verdeau a une grande réputation pour les tissus de foulard riche. Les robes dont je vous parle ont figuré aux réceptions officielles portées par les plus grandes dames. Citons quelques exemples.

Une robe de foulard japonais, fond blanc, dessin en guirlande de feuillage or et vert bronzé. La jupe à traîne, garnie dans le bas par trois rangs de petits volants en tulle tuyauté avec liseré d'un filet en soutache d'or. Cette même garniture se répète au corsage, où elle est posée en berthe, se prolongeant sur le bras pour faire manche courte.

Une autre toilette est en foulard impératrice, rayure en armure satinée violet sur rayure blanche semée d'abeilles. La jupe et le corsage sont ornés d'une torsade en galon d'or. Un point de Venise lamé d'or est posé en corselet à basquine.

Une toilette plus sérieuse est en foulard shang-haï, nuance vert metternich (on sait que ce vert est d'une teinte claire très-jolie aux lumières).

La toilette est entièrement décorée de volants de chantilly rattachés par des boutons bombés en or ciselé et perles blanches. On voit par ces détails que les magasins de la *Malle des Indes* ont de quoi fournir à la coquetterie en attendant leurs assortiments de robes en foulard pour toilettes de printemps.

Je suis bien aise de vous dire en passant quelques mots au sujet des jupes-cages Tomson dont je vous ai parlé, sur ouï-dire, il y a quelques jours.

On m'a montré un nouveau modèle qui sort tout à fait de ce qu'on avait vu jusqu'ici et mérite une mention toute spéciale. Il se nomme la *Jupe Grand-Prix.* Le fond de la jupe est composé de ces ressorts aussi légers que

solides, qui ont fait la réputation de la jupe-cage; le bord est dentelé par des lisières en lainage de couleur. Cette jupe a le devant libre, de manière à ce qu'on puisse s'asseoir sans ramener le jupon avec les genoux. Comme on voit, c'est une coupe tout à fait inédite; les côtés sont légèrement bouffants, la tournure de l'ensemble est ravissante.

Un autre modèle se nomme la *Cage-Exposition;* celui-ci est destiné aux robes à traîne. Il tombe droit sur le devant; le fond est combiné de manière à soutenir les robes longues. C'est un patron tout à fait d'actualité.

On voit que la maison Tomson tient à conserver sa place au premier rang dans l'industrie des jupons; elle nous le prouve en créant des types appropriés à toutes les fantaisies de notre souveraine, la Mode.

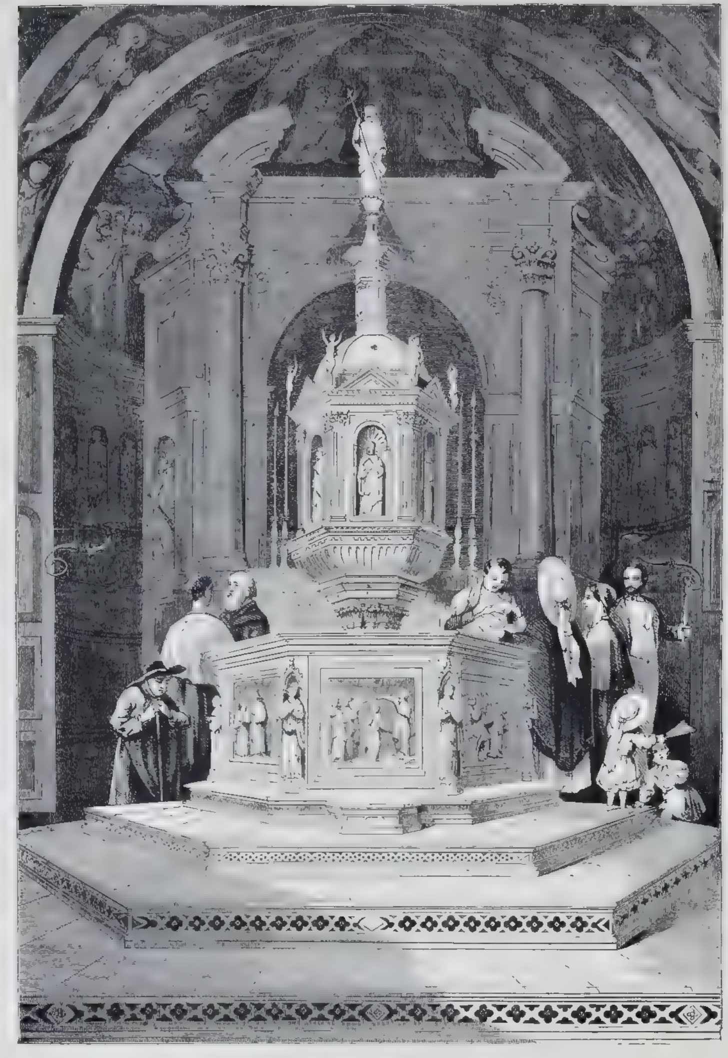
On s'est beaucoup occupé depuis peu de mettre en vogue de nouveaux produits pour la recoloration de la chevelure. Il m'arrive sans cesse des lettres exigeant des renseignements sur ces cosmétiques. Je ne puis parler que de ce qui m'est connu.

Lorsque les producteurs de ces spécialités m'auront fait l'honneur de s'adresser à mon humble chronique, je ferai de mon mieux si la chose me paraît digne d'être présentée à nos lectrices. En attendant, je conseille aux personnes qui m'écrivent de faire usage de l'*Eau de la Virginie,* que l'on trouve chez M. Damas, rue Saint-Honoré, 336. Ce cosmétique, d'un parfum agréable, est accompagné d'une pommade fortifiante. L'usage répété de ces produits rend aux cheveux grisonnants leur teinte primitive. Le résultat n'est pas immédiat et c'est ce qui m'autorise à en recommander l'emploi, car cette lenteur est une certitude de l'absence de tout acide.

Les cheveux mettent un certain temps à blanchir; il faut de la patience pour les recolorer. Ceci me paraît logique.

Je connais beaucoup de personnes qui font usage de l'*Eau de la Virginie,* et toutes m'en ont dit le plus grand bien.

ALICE DE SAVIGNY.



LE BAPTISTERE DE SIENNE; dessin communiqué.

LE BAPTISTÈRE

DE SIENNE

C'est immédiatement au-dessous du chœur de la cathédrale de Sienne que se trouve cet admirable spécimen de l'art italien au xve siècle. Une porte monumentale à la droite du dôme mène à un palier, d'où l'on descend, par un escalier de quarante-deux marches, à l'ancien baptistère, aujourd'hui chapelle Saint-Jean.

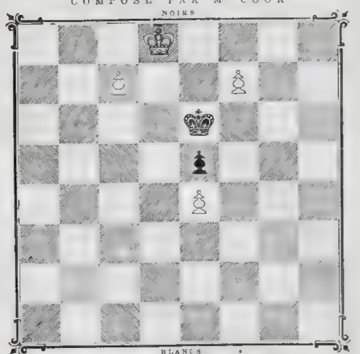
Les fonts baptismaux sont ornés de bas-reliefs en bronze doré: le baptême du Christ et saint Jean devant Hérode, par Ghiberti; la tête de saint Jean, apportée à Hérode, les figures de la Foi et de l'Espérance, et trois petits anges, par Donatello; saint Joachim, par Jacopo della Quercia; le banquet d'Herode, par Pollajolo. Les bas-reliefs en marbre du tabernacle sont dus au ciseau de Lorenzo di Pietro. Parmi les fresques, on attribue à Gentile da Fabriano celle à gauche de l'autel, et à Beccafumi le saint Pierre.

L'aspect général du monument est à la fois plein d'élégance et de pureté, et certes il est digne des grands artistes qui ont attaché leur nom à cette œuvre célèbre de la piété italienne au temps de la Renaissance. Le voyageur qui vient à Sienne ne manque jamais de faire un pèlerinage aux fonts baptismaux de la chapelle Saint-Jean.

H. VERNOY.

PROBLEME N° 86

COMPOSE PAR M COOK



Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

(*Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.*)

RÉBUS

L'HIV

LETTRES EN ACIER.

Explication du dernier Rebus :

Assez souvent on voit sur la glace un patineur les quatre fers en l'air.

IL EST INDISPENSABLE que toute lettre relative à une réclamation, à un changement d'adresse ou à un renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des BANDES IMPRIMÉES qui sont collées sur l'enveloppe du journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi, dans le service du journal, des irrégularités ou des retards que l'abonné ne doit alors imputer qu'à lui seul.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT — [. .]

EMILE AUCANTE.

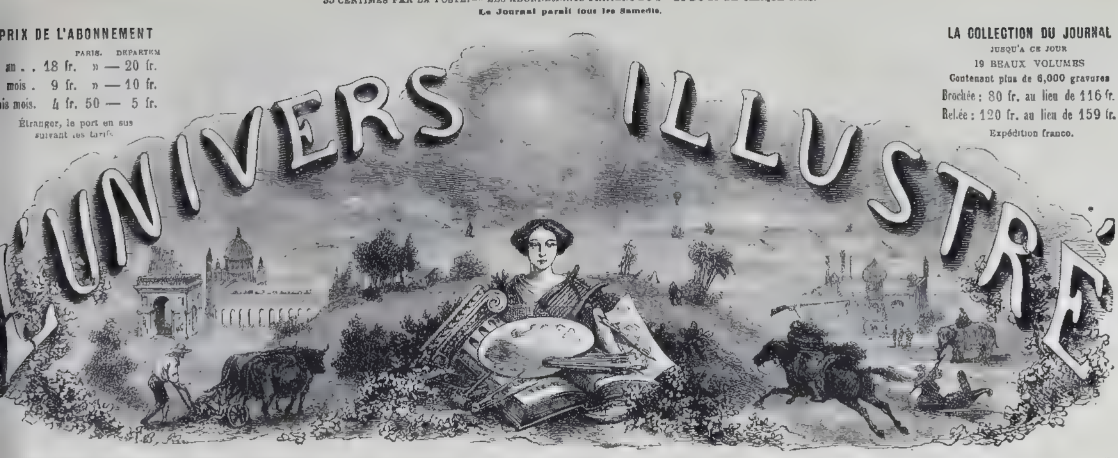
30 CENTIMES LE NUMÉRO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DÉPARTEM
an . .	18 fr.	» — 20 fr.
mois .	9 fr.	» — 10 fr.
is mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
19 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,000 gravures
Brochée : 80 fr. au lieu de 116 fr.
Reliée : 120 fr. au lieu de 159 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal. Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 683 — 15 Février
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements : MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

PRIME GRATUITE DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

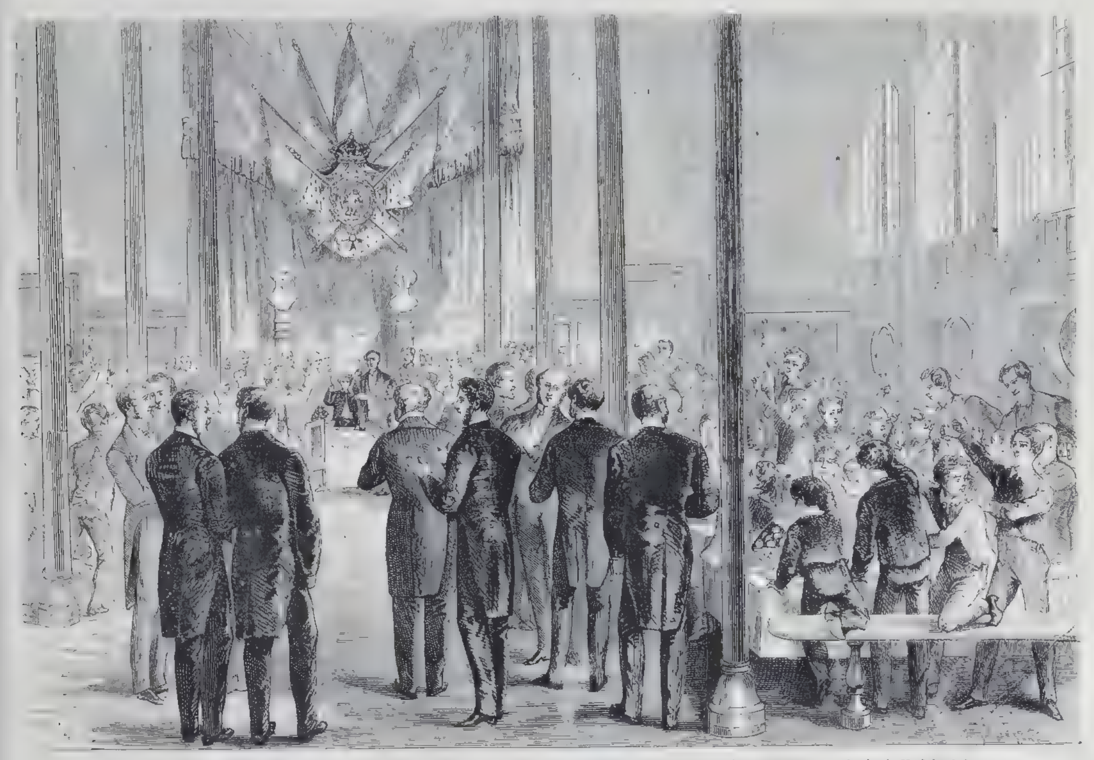
GRAND ALBUM DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867

Cent cinquante magnifiques gravures par les premiers artistes de la France et de l'Étranger.

Malgré deux tirages considérables, le Grand Album de l'Exposition universelle *s'est trouvé épuisé avant même la fin du mois de janvier. Pour pouvoir répondre aux nombreuses demandes d'abonnements qui continuent à lui être adressées, l'administration de* l'Univers Illustré *s'est décidée à faire les frais d'une troisième édition de cette prime extraordinaire dont le succès a dépassé toute attente.*

En conséquence, le Grand Album de l'Exposition universelle, *ouvrage d'une beauté exceptionnelle, imprimé sur papier in-folio satiné, et élégamment* relié *avec des fers spéciaux, est offert* **gratuitement** *jusqu'au 29* Février, dernier délai, *à toute personne qui s'abonnera pour une année à* l'Univers Illustré, *ou à tout abonné actuel qui renouvellera son abonnement pour six mois.*

Pour recevoir franco, dans les départements, ce splendide Album, dont le prix en librairie est de 20 francs, il suffit d'ajouter au montant de l'abonnement la somme de DEUX francs qui représente les frais de transport. — Les abonnés de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers devront faire retirer l'ouvrage dans nos bureaux, l'administration ne pouvant se charger de ces envois, à cause de la grandeur du format de l'Album et des précautions nécessitées par la reliure.



S. A. LE PRINCE IMPÉRIAL ASSISTANT AU BANQUET DE LA SAINT-CHARLEMAGNE, AU LYCÉE BONAPARTE; dessin de M. Jules Pelcoq.
Voir le Bulletin du précédent numéro.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Ce que fait manquer un rhume. — Les premières représentations. — Les mardis d'Arsène Houssaye. — L'hôtel de l'avenue de Friedland. — Évocations. — Titien et Théophile Gautier. — Veronèse et Paul de Saint-Victor. - XVIe et XVIIIe siècles. — Le roi Louis XV et le roi Voltaire. — Tableau et pastel. — Adrienne Lecouvreur. — Puissance et tristesse des souvenirs. — Rachel. — N'était-ce pas hier? — Autre guitare. — Autre voyage. — La chevalerie en Orient — *Les Aventures d'un Sultan*. — Alphonse Royer et Théodore de Langeac. — Un redresseur de torts. — Un collectionneur de *coquilles*. — Les bévues parisiennes... et provinciales. — La paille et la poutre

— Sire ! qui est-ce qui a des dents ? repliquait un courtisan au vieux grand Roi qui se plaignait de n'en plus avoir (des dents, pas des courtisans). Qui n'est pas enrhume ? dirai-je volontiers; et pourtant, quoi de plus triste qu'un rhume, à Paris, dans cette saison ? On s'enferme, on se calfeutre, on n'est plus de ce monde. Adieu ces premières représentations où se déploie en quelques heures, dans les actes et dans les entr'actes, tout ce que l'esprit parisien a de plus éclatant ou de plus exquis, de plus original ou de plus madré ! Adieu les soirées de causerie et de musique, les mercredis de Henri Herz, les mardis d'Arsène Houssaye ! Qu'ils sont charmants, ces mardis, et quel regret de les manquer ! Voilà bien l'hospitalité, telle que je la rêve; toutes les seductions de l'élegance sans une seule de ses servitudes; toutes les libertés de l'art sans une seule de ses licences ! L'art à la fois grand seigneur et bon enfant, faisant les honneurs de chez soi à quiconque est digne de le comprendre et de l'aimer, depuis les marquis du faubourg Saint-Germain jusqu'aux sociétaires de la Comédie-Française. Vous connaissez, au moins par ouï-dire, ce delicieux hôtel de l'avenue de Friedland, à deux pas de l'Arc de triomphe; son gigantesque voisin lui fait ombre sans lui faire ombrage; les victoires sculptées sur ces pierres monumentales ont coûté plus de sang et de larmes que les toiles et les marbres du poëte. Ces soirs-là, l'hôtel s'illumine de haut en bas, *al giorno; italianisme* d'autant plus opportun, qu'on ne saurait mettre le pied dans cette résidence sans songer à celles des grands artistes florentins ou romains de la Renaissance; ceux dont les rois ramassaient le pinceau et qui vivaient de plain-pied avec les grandeurs de ce monde.

Tout se prête à ce mirage; l'on dirait qu'un magicien invisible vous attendait sur le seuil pour évoquer avec vous les ombres lumineuses du passé : on fait trois pas, on traverse trois siècles. Les portraits vous regardent du fond de leur cadre; leur silence parle; leur immobilité reflète l'éternel secret de la vie dans la mort. L'escalier s'élance vers la voûte en se contournant dans sa cage. Fouillé et tordu par une main hardie, le bronze des rampes scintille sous le feu des torchères. Les galeries, à demi eclairées par des lampes d'albâtre, se baignent, à leurs angles, d'une chaude vapeur où passe la blanche fumée des cigares. L'epaisse tenture des portières se soulève pour laisser voir, sur les bahuts de vieux chêne, les ors, les emaux, les velours, les ivoires, les coffrets, les drageoirs, les buires, les chefs-d'œuvre de vieux saxe et de vieux sèvres, les faïences de Limoges, les caprices des pays du bleu. La foule — une foule d'élite ! — constellée de noms vieux ou beaux, illustres ou célèbres, chers à d'Hozier ou à Vapereau, est à l'aise avec tous ces témoins des siècles plus pittoresques et plus poétiques que le nôtre. Titien sourit à Théophile Gautier. Paul de Saint-Victor salue son homonyme Veronèse d'un petit bonsoir fraternel. Quant au maître du logis, il semble fait exprès pour servir de trait d'union entre ces figures qui parlent et ces tableaux qui écoutent. Le temps a glissé avec la légereté d'un sylphe sur ce visage aux traits si fins qu'ils paraissent défier le ciseau, sur cette barbe si opulente et cette chevelure si jeune qu'elles défient les hivers; il est là, passant de groupe en groupe, gracieux et bon, heureux des cordiales sympathies qu'il lit dans tous les regards, accueillant ses hôtes d'un sourire délié comme l'arc souple et mince de ses lèvres. On devine, à le voir, que la soirée sera bonne pour les arts qu'il aime : la peinture, la poésie et la musique.

La peinture, vous l'avez sous les yeux et sous la main; la musique, elle va vous enchanter tout à l'heure, sous les traits d'eminents artistes ou de femmes du monde, dont la voix et le talent pourraient être enviés par des virtuoses. On comptait sur Theresa, la ressuscitee; mais bonsoir ! Cette terrible *Année 1867*, année d'etranglements et de tempêtes, ne veut pas encore la ceder à sa sœur cadette, et il y a trop loin de la Porte-Saint-Martin aux Champs-Élysées. La poésie... ici nouveau coup de baguette; changement de décoration; nous passons du XVIe siècle au XVIIIe, si cher à Arsène Houssaye, qu'il lui pardonne tout, même le roi Louis XV, en faveur du roi Voltaire.

On dit adieu, pour un moment, aux pourpoints de velours, à la Joconde et à la Fornarina, aux tons fauves et dorés des maîtres vénitiens ou espagnols. Leonard et Raphaël cèdent la place à Chardin et à Watteau. Les Flamands ne savent plus que faire de leur bonhomie bourgeoise. Rembrandt rentre en bougonnant dans son obscurité transparente, âme d'un monde intermédiaire entre la nuit et le jour, où les ténèbres et les clartés se jouent comme dans les fonds de l'âme humaine. Les Amours joufflus dansent au plafond. Sophie Arnould, ce soir, ne dînera pas chez sa mère. Sur une toile blanche, — diaphane comme la gaze, — se dessinent d'aimables figures : colonels poudrés, abbés galants, poëtes musqués, duchesses en panier, fleurs en corbeille, Cidalise attifée par Marton, Lisette chiffonnée par Dorante, philosophes s'amusant à démolir le monde avec un marteau de bois de rose, les soupirs de Manon Lescaut, les larmes de la nouvelle Heloïse, les étonnements de Candide, le maigre profil du *Pauvre Diable*, les jolies créations de Marivaux se tremoussant dans les bosquets de Versailles; la mouche assassine au coin de la bouche moqueuse; le soupçon de rouge sur la joue vermeille; la pantoufle de Cendrillon et le bonnet de Claudine prêts à s'envoler ensemble par-dessus les moulins de Sans-Souci... Tout au haut de ce ciel mythologique, souriant à leurs sujets et surtout à leurs sujettes, les trois dominateurs, les trois souverains de l'époque, souverains par la grâce de l'esprit, de l'amour, de la force : Voltaire, Richelieu, Maurice de Saxe... Silence ! ce nom en a réveillé un autre; voici Adrienne Lecouvreur en personne, la plus poétique, la plus romanesque, la plus tragique de ces filles de la muse et du hasard. Pour que l'illusion soit plus complète, c'est une sœur de notre grande Rachel, c'est Dinah Félix, qui vient donner une forme, un corps, une voix à cette apparition nocturne; elle nous dit de beaux vers d'Arsène Houssaye : *Adrienne Lecouvreur à Beaujon*... O puissance et tristesse des souvenirs ! melancolie des années evanouies et des visions disparues ! Est-ce Adrienne, est-ce Rachel que nous croyons voir surgir sous son pâle linceul, au milieu de cet auditoire attendri, dans cette salle étincelante et parfumée ? *N'était-ce pas hier*, que nous l'entendions réciter la fable des *Deux Pigeons*, faire honte à Maurice de son inconstance, et ecraser de ses fiertes d'artiste et de femme l'orgueilleuse duchesse? Non, ce n'est pas hier, il y a dix-neuf ans; c'était dans des jours d'orage, entre les anxietés de la politique et les angoisses du choléra. Depuis lors, deux ou trois gouvernements sont tombés; parmi ceux qui applaudissaient Rachel, plusieurs sont partis comme elle; mais parmi ceux qui survivent et qui se trouvaient l'autre soir chez Arsène Houssaye, il en est bien peu à qui leur imagination ou leur mémoire ne l'aient pas rendue pour un moment.

~~~ Puisque nous sommes en train de voyager à travers les âges et les espaces, voulez-vous entreprendre avec moi un voyage plus lointain et plus merveilleux encore? Cette fois, ce ne sera pas une baguette de fee, une galerie d'artiste, une page de poëte, une apparition de tragédienne, qui deplacera pour nous le temps et la distance. Je vous offre, à votre choix, la géante Aquissa, le nègre Sadoun, le génie Aïroud, le geant Moukhtatif, ou *Aïcha*, l'oiseau colossal, que Dieu crea pour s'elever vers le soleil, et qui peut, en une heure, nous faire traverser les océans sans même s'apercevoir de l'atome caché sous ses ailes. Mais comme vous pourriez me reprocher de n'être pas clair, je vais m'expliquer plus nettement.

Parce que j'ai l'honneur et le plaisir d'être ici le collaborateur et le voisin de Théodore de Langeac, m'est-il défendu de vous dire que les *Aventures d'un Sultan*, qu'il vient de traduire et d'ajuster à notre goût trop moderne et trop parisien, forment une des plus intéressantes et des plus irrésistibles lectures qui se puissent imaginer? Figurez-vous un nouveau chapitre des *Mille et une Nuits*, avec un horizon bien autrement elevé, un idéal bien autrement pur. C'est notre cher Alphonse Royer, le poëte des souvenirs chevaleresques, l'homme profondément initié aux héroïques secrets de la vieille Espagne et de l'antique Orient, qui, dans une préface savante et charmante, nous prepare à cette série de merveilles. Il nous introduit dans ce palais magique qui ouvre, d'une part, sur la grande tradition patriarcale et biblique; de l'autre, en pleine poésie orientale. A cette date legendaire où toutes les civilisations au berceau semblent se confondre sous l'œil du Créateur, où les religions ne sont que des jets de lumière céleste, l'Orient, musulman déjà n'est pas encore mahométan. Ses regards se tournent vers la Genèse; il compte les anneaux de la chaîne mystérieuse qui le rattache aux fils de Noé. Il invoque, non pas Dieu et Mahomet son prophete, mais Dieu et son prophète Abraham.

Au fond de cette delicieuse histoire des chastes amours de l'intrépide Zuliazan et de la belle Schama, il y a la lutte des enfants de Cham contre les enfants de Sem, des deshérités contre les preférés. Rien n'égale la sensation de bien-être et de fraîcheur que nous cause ce chef-d'œuvre de littérature primitive. On est à mille siècles et à cent mille lieues des réalités présentes, du prosaïsme moderne, des fusils Chassepot, des *petits crevés* et du roman putride; on se baigne avec délices dans la brume des théogonies et des symboles. La terre est à ce moment unique où il semble que toutes les saisons sont le printemps, que tous les âges sont l'adolescence et que toutes les heures sont le matin. Quelles nobles tendresses! quels magnifiques coups d'épée! quels magnanimes elans, dans les moments de peril, vers le Dieu de vérité et de justice! Le monde appartient au merveilleux; le surnaturel y déborde comme un large fleuve dont la source est au ciel, et que notre triste science fera trop tôt rentrer dans son lit. Mais à côté du merveilleux, voyez poindre, comme une aurore, l'idéal chevaleresque et chrétien. Auprès de ces génies qui vomissent des flammes et des pierres, de ces oiseaux gigantesques, de ces bonnets qui rendent invisible, de ces talismans bizarres, de ces colliers enchantés, on découvre quelque chose de plus sérieux, des elements de grandeur morale, l'idee du devoir, un sentiment d'heroïsme et de sacrifice, s'associant à ces féeries de la tente, du désert et du soleil. Zuliazan a confiance en Dieu; les séductions de la beauté, l'entraînement des sens, ne peuvent le rendre infidèle à sa chère Schama : il marche, dans sa force naïve, vers un but digne de son courage, la défense des causes justes, la delivrance des opprimés, le triomphe du bien et la confusion des méchants. Il personnifie une transition vivante entre Hercule et le Cid Campéador; il n'est pas demi-dieu, comme l'un; il n'a pas reçu, comme l'autre, le bienfait d'une révélation superieure; mais il a, comme tous deux, conscience d'une mission divine. Il est dejà, dans la meilleure acception du mot, un chevalier. Vienne maintenant la chevalerie chretienne; elle pourra perfectionner le type; elle n'aura pas à l'inventer.

Mais voilà qu'avec mon verbiage de pédant (la pédanterie ignorante, la plus bavarde de toutes!) je crains d'avoir alourdi les grâces de ce récit, de vous avoir fait perdre de vue tout ce qu'il y a d'amusant, d'entraînant, d'émouvant et de balsamique dans les *Aventures d'un Sultan*. Lisez cet aimable livre; vous me remercierez, comme je remercie M. Théodore de Langeac.

~~~ Marseille possède un gentilhomme de beaucoup d'esprit, poëte à ses heures, devoué, lui aussi, à toutes les nobles causes, le baron Gaston de Flotte, un ami d'Autran et de Mery. M. de Flotte a eu l'idee ingénieuse de se faire collectionneur. Seulement, au lieu de collectionner des autographes, des médailles, des coquilles ou des timbres-poste, il collectionne... nos bévues. *Les Bévues parisiennes!* toutes les erreurs de detail commises, au jour le jour, par ces beaux esprits qui dédaignent la province et se piquent d'enseigner à autrui ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes. Le volume est curieux; je suis sûr que presque tous ces auteurs pris en flagrant délit d'ignorance ou d'inadvertance seraient les premiers à applaudir et à rire.

Grand Dieu! se peut-il que nous soyons de si petits savants, et l'âne chargé de reliques serait-il par hasard le véritable patron de la Societe des gens de lettres? Quel défilés de *quiproquo*, d'anachronismes, d'attentats à l'histoire, à la grammaire et à l'orthographe! que de vers de Destouches attribues à Boileau, etc., etc.. etc. Mais que vois-je? En croirai-je mes yeux? Medecin, gueris-toi toi-même! « Tâchons de nous connaître! » dirais-je en grec, si j'avais du caractère. Je feuillette au hasard ce petit livre, et je lis (page 209) : « Le pays de la fine Champagne est aussi celui de Pelletan. » (ALTER.)

A quoi M. Gaston de Flotte replique bravement : « Eugène Pelletan est de Royan, et Royan ne se trouve nullement dans la Champagne, fine ou non fine. »

Mais, cher redresseur de bevues, la fine champagne n'est nullement champenoise; ce n'est pas un vin, c'est une eau-de-vie. Comme telle, rien n'empêche qu'elle soit proche voisine de Royan (Charente-Inferieure).

Un peu plus loin (page 265, au dossier d'Alfred Assollant, je lis : « M. Couturier, député de la Haute-Sarthe, va passer d'emblée au conseil d'État... »

« Il n'y a pas de département de la Haute-Sarthe », s'écrie avec conviction M. de Flotte.

Non, cher généralissime! mais il y a un quidam, nommé Émile Augier, lequel a écrit une comédie intitulée *le Fils de Giboyer*; dans cette comédie, qui a fait quelque bruit, on rencontre un M. Couturier, député de la Haute-Sarthe, et.. nous n'en demandons pas davantage.

Combien y a-t-il de pailles dans les yeux et de poutres dans les Bouches... du Rhône?

A. DE PONTMARTIN.

BULLETIN

Jeudi de la semaine dernière, le jury chargé de choisir les bœufs gras du carnaval s'est réuni au marché de la Villette. Les concurrents étaient au nombre de dix-sept, dont cinq appartenaient à la race nivernaise et treize à la race normande. C'est encore la Nièvre qui a remporté le premier prix. Le lauréat appartient à M. Desjardins; le second prix est échu à M. Mesnage, de la Manche; le troisième à M. Bellard, de la Nièvre; et le quatrieme à M. Desjardins. Ainsi, la Normandie, qui, depuis des siècles, avait en quelque sorte le monopole des bœufs gras, se trouve dépossédée par le Nivernais.

Les quatre lauréats sont de haute stature et donnent un grand poids. Mais ils n'etaient pas les plus beaux de la bande au point de vue de la boucherie. Le no 1 pèse 1,364 kilogrammes; le no 2, 1,311; le no 3, 1,480; et le no 4, 1,355 kilogrammes.

A la suite des opérations du jury, on a donné aux quatre prix les noms suivants, par ordre de merite : *Gulliver, la Cagnotte, Blondin* et *Rumfort*.

Une foule immense se trouvait à distance de l'enceinte du jury. Comme les operations se prolongeaient beaucoup trop au gré des impatients, la consigne des sergents de ville a été violée, et les curieux ont envahi le terrain réservé à l'examen des concurrents. Il y a eu alors un peu de confusion et une poussée soudaine; mais aucun accident ne s'est produit et tout s'est terminé à la satisfaction générale.

Le palais de l'Industrie des Champs-Élysées, que le ministre de la maison de l'Empereur vient de concéder, pour cinq ans, à la Société hippique française, est en ce moment envahi par les ouvriers charpentiers, terrassiers et tapissiers.

Sous l'habile direction de M. Dutrou, l'architecte du palais, le rez-de-chaussée va être aménagé de telle sorte qu'il pourra contenir en une seule, ou deux écuries au plus, les cinq cents et quelques chevaux auxquels la Société hippique va distribuer en primes de dressage environ soixante mille francs.

On prépare la piste pour les épreuves, et l'on dresse les tribunes destinées aux amateurs de cette œuvre d'une incontestable utilité.

Le concours doit durer quinze jours, du 1er au 15 avril prochain.

On annonce qu'on va commencer des draguages dans la Marne, depuis son embouchure jusqu'au pont de Charenton, en vue d'assurer la navigabilité de ce fleuve.

L'accroissement des populations rurales et le développement des diverses branches industrielles et commerciales dans ces localités faisaient un devoir de décider ces travaux dans tout le parcours susmentionné, lequel sera ensuite livré à la compagnie des bateaux-omnibus.

Le gros œuvre de l'exposition maritime internationale qui se tiendra au Havre du 1er juin au 31 octobre de cette année, est à peu près terminé.

On commence à se préoccuper de l'installation des produits, divisés en cinq groupes et quarante-trois classes, et qui comprendront, outre les innombrables appareils de navigation et de pêche de tous les pays civilisés, les arts et les industries de la mer en général.

Les beaux-arts occuperont une place importante dans cette exposition, dont l'une des principales curiosités sera l'aquarium, de moitié plus grand que celui de l'Exposition universelle de Paris, et rappelant par sa décoration agreste la fameuse grotte basaltique de Fingal, en Écosse. Des plantes marines et des poissons de toutes les latitudes seront entretenus dans ce magnifique établissement, pendant toute la durée de l'exposition.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 7 février, a élu M. le comte Melchior de Vogüé, à la place d'académicien libre, vacante par suite du décès de M. le duc de Luynes.

La Sainte-Chapelle du palais de justice, si brillamment restaurée de nos jours, voit terminer en ce moment sa décoration extérieure.

On sait que l'édifice construit à l'origine par le célèbre architecte Pierre de Montereau comporte une chapelle basse et une chapelle haute; à la hauteur de cette dernière, et sur sa face méridionale, on est en train de rétablir un balcon en pierre fleurdelisé qui existait autrefois en cet endroit.

L'achèvement des travaux de la Sainte-Chapelle permettra sans doute de faire disparaître prochainement la clôture en planches dont ce curieux monument est entouré.

On prend en ce moment les dispositions nécessaires pour compléter la transformation de la place du Château-d'Eau, dont les vastes proportions répondent à l'importance des courants multiples de circulation qui viennent s'y croiser. Les travaux dont cette place va être de nouveau l'objet consistent dans l'érection, à son point central et dans l'axe du boulevard du Prince-Eugène, d'une fontaine monumentale destinée à remplacer l'ancienne fontaine des Lions, qui a été démolie et reconstruite dans la cour principale du nouveau marché aux bestiaux de la Villette. Les fouilles sont commencées sur l'emplacement qu'occupera la nouvelle fontaine. Là ne s'arrêtera pas la métamorphose de la place du Château-d'Eau, qui doit encore être agrandie vers l'ouest, comme elle l'a été sur ses autres faces, et dont les lignes architecturales seront enrichies, dans cette direction, d'une salle monumentale destinée à recevoir les orphéons des écoles communales de Paris.

La détresse dans le quartier East-End de Londres est vraiment terrible. On y compte environ 50,000 personnes en proie au dénûment le plus absolu.

Les mesures du gouvernement et la charité publique ne suffisent pas pour arrêter le développement du paupérisme. Il est affreux de penser que dans un seul quartier de Londres il se trouve 50,000 indigents mourant de faim. Ce sont surtout les ouvriers constructeurs de navires qui sont en proie au plus affreux dénûment, manquant d'ouvrage.

Les télégrammes de Naples ont apporté, la semaine dernière, la nouvelle du désastreux éboulement de Chiatamone, qui a coûté la vie à un grand nombre de victimes. Vingt-sept cadavres ont été déjà trouvés dans les décombres, et il n'a pas été possible encore de s'assurer si d'autres personnes ne restaient pas ensevelies sous l'énorme masse de pierres et de terre. Voici quelques renseignements que nous empruntons aux journaux de Naples :

C'est vers cinq heures de l'après-midi qu'une partie du mur qui soutient le terre-plein sur lequel s'élève la caserne de Pizzofalcone s'est détachée à l'improviste et a couvert d'une avalanche de décombres, sur un espace de près de cinquante mètres, les petites habitations situées au-dessous ce point. On a pris les mesures les plus énergiques pour empêcher la foule des curieux de s'exposer au danger, et l'on s'est mis aussitôt à l'œuvre pour opérer le sauvetage des victimes avec toutes les précautions que l'on doit employer en pareille circonstance. Le génie militaire a ordonné immédiatement l'évacuation de la partie de la caserne qui est tournée du côté de Santa-Lucia.

Le duc d'Aoste, qui revenait d'une excursion au Vésuve, est arrivé sur les lieux du désastre et a encouragé les efforts des travailleurs. Cette catastrophe, comme on doit bien le penser, a causé une vive impression dans la population napolitaine.

Depuis la fin du mois de janvier, un froid intense s'est déclaré à Moscou. La température est descendue jusqu'à 38 degrés Réaumur (48 degrés centigrades). La police de la ville a organisé un service pour recueillir les personnes qu'on trouve gelées ou demi-mortes dans les rues.

On raconte qu'au théâtre Rappo, un spectateur, en regardant les lions de la ménagerie, a eu les jambes gelées. On peut dire qu'il n'y a pas un cocher dont le visage ait été épargné, et beaucoup d'habitants ont éprouvé le même sort. La plupart des marchands n'ont pu se rendre à leurs boutiques. On annonce que sur plusieurs points du district on trouve des cadavres gisant sur les routes et qu'il est impossible de les relever, tant ils adhèrent fortement au sol.

C'est le 16 mars prochain que le consistoire secret se réunira pour la proclamation d'un certain nombre de cardinaux, dont plusieurs Français.

En France, les cinq cardinaux actuels se classent ainsi, suivant l'âge : Mgr Billiet, 84 ans; Mgr de Bonald, 80 ans; Mgr Donnet, 72 ans; Mgr Mathieu, 71 ans; Mgr de Bonnechose, 67 ans.

Nous extrayons d'un des comptes rendus de l'Exposition universelle, publiés par le *Moniteur* : les *Tabacs en France*, la statistique de leur consommation présentée sous une forme originale.

Chaque année, d'après les chiffres de l'exercice 1864, le peuple français prise 7.699,471 kilogrammes de tabac, représentant une colonnade de trente colonnes, chacune égale à la colonne Vendôme. Il fume 18,440,919 kilogrammes de tabac, quantité suffisante pour construire en masse pressée l'arc de triomphe de l'Étoile avec ses fondations.

Il fume encore : en cigares de vingt centimes, pesant 28,000 kilogrammes, une longueur de 638 kilomètres, à peu près la distance de Paris à Bayonne; en cigares de quinze centimes, pesant 63,000 kilogrammes, une longueur de 1,590 kilomètres, à peu près la distance de Paris à Saint-Pétersbourg; en cigares de dix centimes, pesant 178,000 kilogrammes, une longueur de 3,772 kilomètres, à peu près la distance de Paris à Téhéran; enfin, en cigares de cinq centimes, pesant 2,734,585 kilogrammes, une longueur de 68,360 kilomètres, environ deux fois le tour du monde.

TH. DE LANGEAC.

LA JEUNESSE D'UN PARIA

FRAGMENTS INÉDITS

Par H. DE BALZAC

(Suite[1].)

— Henri, me dit mon père, vous paraissez aujourd'hui en public pour la première fois. Songez à vous comporter avec honneur, et à ne pas vous fourvoyer dès le premier pas. Écoutez-moi, mon enfant... J'ai été jeune, et j'ai eu des idées décourageantes et des scrupules; mais je me suis bientôt considéré comme un instrument dont le bon Dieu se servait pour punir les coupables. Nous exécutons de bien hautes œuvres, car c'est entreprendre sur les droits de Dieu que de trancher avant le temps la vie d'un homme. Vous êtes le roi dans l'autre sens; car ce que le roi est sur le trône vous l'êtes sur l'échafaud : vous représentez la société entière... Enfin la judicature repose sur vous. Moi-même, aujourd'hui, je suis sous votre protection, Henri, car sans vous plus de royaume. Aussi vous avez une dignité et une conscience à écouter. Quand un criminel était repentant, j'avais toujours soin de lui donner le coup de grâce tout de suite. Il y a une manière d'appliquer la barre sur le cou qui tue à l'instant en évitant les souffrances. Le reste alors est de spectacle pour le peuple. Aujourd'hui, vous avez à rouer, vous verrez ce que vous jugerez convenable de faire. Monté sur l'échafaud, tenez-vous ferme, ne regardez personne, ne vous intimidez pas, et, si vous ne vous sentez pas le courage d'écouter les cris du patient, mettez de la cire dans vos oreilles. C'est un moyen qui m'a très-bien servi la première fois que j'ai eu à rompre.

Mon père prit alors une barre de fer; et, me la présentant avec une sorte de respect :

— Voici la barre de la famille!... dit-il. Songez à cela, Henri! Elle est sans tache. Portez-la avec honneur. Soyez fort comme elle, insensible comme elle... sur l'échafaud; car après... on redevient homme.

Il me regarda. Des larmes mouillèrent ses yeux; il les essuya avec dépit.

— Nous ne sommes pas des tigres, après tout!...

Cette phrase détendit tous mes muscles; je me jetai dans les bras de mon père; car je sentis que nous nous comprenions, et nous nous embrassâmes.

— Du courage, me dit-il. Et Dieu vous garde d'avoir comme moi à brûler une jeune femme!...

Puis, changeant de conversation, il me fit remarquer un large cimeterre.

— Ce sabre est celui qui sert à décapiter les gens de qualité. Il a tranché la tête au maréchal de Biron, au comte de la Mole, à M. de Coconnas, au maréchal de Marillac, au prince de Chalais, et je m'en suis servi pour le marquis de Bouteville, de la maison de Montmorency. Retenez bien, Henri, que nous n'avons le droit de bander les yeux qu'aux seigneurs condamnés pour trahison envers l'État; car, du reste, ils ont le droit d'être décapités les yeux libres.

Dans notre profession, la décapitation est ce qu'il y a de plus difficile; mais, quand vous pourrez prévoir une semblable affaire, vous vous essayerez sur des moutons, et, si vous parvenez à leur faire tomber assez proprement la tête, vous êtes sûr de vous bien tirer de l'exécution du gentilhomme. — Voici, dit-il en continuant, les cuillers qui servent à fondre le plomb, les tenailles qu'on met à rougir. Là sont les fleurs de lis pour marquer. Enfin, ce volume manuscrit contient la jurisprudence et les usages de notre état. Il prévoit les cas les plus difficiles. Tout est là... C'est votre héritage, Henri... Du reste, je vous laisse deux hommes que j'ai formés. Patience et Mercredi sont adroits comme des singes et rusés comme des renards.

Comme il achevait ces paroles, les deux aides se montrèrent; ils regardèrent mon père d'une certaine façon, et, sur un signe qu'il leur fit, Mercredi prit sous son bras la barre avec laquelle je devais rompre le criminel.

— Ah çà! leur dit mon père, veillez à ce que tout marche au doigt et à l'œil, et que mon fils ne commence pas par quelque gaucherie.

Les deux aides hochèrent la tête d'une manière très-significative.

Nous rentrâmes dans la salle à manger, et l'huissier, élevant son verre, dit :

— Allons, buvons à la santé du nouvel exécuteur.

Les aides, l'huissier, mon frère, ma sœur, ma mère, tous choquèrent leurs verres, et mon père me força d'avaler un verre de vin qui me parut amer

— Il faut boire un coup, Henri, cela vous donnera du cœur.

— Patience, et il vaudra son père!... dit l'aide à l'oreille de son camarade.

— Valoir son père!... reprit Mercredi à voix basse. Valoir un homme qui maniait la barre avec...

Il acheva sa phrase en agitant sa main droite avec une dextérité merveilleuse, puis il poussa un soupir.

— Je le souhaite!... ajouta-t-il.

— Allons, partons, s'écria l'huissier; car nous ne marcherons pas comme nous le voudrons. Les alentours du Châtelet sont déjà encombrés, et l'on ne peut plus passer sur le quai Pelletier...

— Allons, Henri, me dit mon père.

— Cela me fait un effet!... s'écria ma mère. Ah! je voudrais le voir revenir. Pourvu qu'il ne lui arrive rien!

Elle m'embrassa avec une effusion de tendresse extraordinaire.

Nous partîmes, l'huissier, Mercredi, Patience et moi. Pendant la route, mes jambes tremblaient et je n'osais parler, de peur de laisser apercevoir l'altération de ma voix.

Arrivés au bout de la rue Saint-Denis, la foule était si considérable, que nous ne pouvions plus avancer. La populace allait et venait comme par flots; elle ondoyait. Patience, voyant cela, se mit devant moi et l'huissier; puis, élevant la fatale barre de manière à ce qu'on la vît, et faisant le moulinet au-dessus de sa tête de manière à faire craindre d'en être touché :

— Place au bourreau!... s'écria-t-il d'une voix tonnante.

Tout à coup la foule curieuse se fendit devant nous comme par miracle.

— Ne les tue pas, lui dit Mercredi; car on voudrait nous faire payer ces gueux-là plus cher qu'ils ne valent!...

— Ah! ah! c'est Mercredi!... crièrent plusieurs voix confuses.

— Bonjour, les amis; il paraît qu'il y a là de nos pratiques!

Mais l'on m'aperçut, et un chemin tracé par deux haies de gens pressés et effrayés me laissa parvenir jusqu'à la porte du Châtelet. Partout sur mon chemin je fus accueilli par un silence effrayant. Ma figure pâle imposa peut-être à cette masse épouvantée, et, oserai-je le dire, je sentis que la terreur est un pouvoir; elle a sa majesté. J'eus un mouvement d'orgueil bien passager. Je régnais.

1. Voir les numéros 678 à 682.

IV

La foule nous contraignit d'entrer au Châtelet par le lieu qu'on nommait la cour des *Pailleux*. C'était l'endroit où l'on mettait ceux des détenus pour dettes qui n'avaient pas le moyen de payer les chambres à pistoles. Ils couchaient dans de petites cabanes garnies de paille. Je ne connaissais encore cet horrible spectacle que de nom.

Quand nous eûmes fait quelques pas, je fus presque suffoqué par l'odeur infecte qu'exhalait la petite cour carrée, dans laquelle donnaient les cabanes et où se promenaient ces malheureux. Tous étaient déguenillés, sales, dégoûtants et flétris par la misère. Je ne crois pas que l'enfer présente un aspect aussi dégradant. Ces visages hâves et livides, marqués tous du sceau des passions, tourmentés par le désir de la liberté, errants et inoccupés, semblaient ne pas appartenir à des hommes.

Une sorte de gaieté délirante animait ces malheureux. Les uns jouaient aux dés, les autres se battaient, quelques-uns mangeaient; mais comme des bêtes féroces, ils étaient doués d'une attention miraculeuse pour apercevoir tout ce qui arrivait d'extraordinaire dans la vaste cage de pierre dans laquelle ils passaient leur vie. Aussi le nom de l'huissier et le mien furent-ils, aussitôt que nous parûmes, répétés comme par des échos, mais avec des tons si sauvages et si discordants que je tressaillis d'horreur : toutes ces figures diaboliques se dressèrent comme des spectres, et elles arrivèrent à nous par un mouvement de vagues. Je me hâtai de suivre l'huissier qui, craignant les couteaux et la vengeance de plus d'un damné de cette troupe sombre, gagnait lestement le guichet. Nous arrivâmes enfin chez le concierge.

— Ah! ah! vous voilà, monsieur Henri? me dit sa fille, j'ai appris ce matin que vous remplaciez votre père... C'est donc décidé?...

Je baissai tristement la tête.

— Oh! que j'en suis contente! dit-elle en continuant, car alors nous nous verrons plus souvent, n'est-ce pas?

L'accent de naïveté qui anima cette interrogation plus que polie me surprit. Quand je venais au Châtelet, ce qui était assez rare, j'avais l'habitude de rire et de badiner avec la fille du concierge, et je la traitais comme un enfant. Elle avait grandi sans que je m'en aperçusse. Alors, je la regardai plus attentivement que par le passé.

Ce qui me frappa tout d'abord dans cette jeune fille qui avait nom Catherine, ce fut un certain air avenant et joyeux, une franchise française, à la fois pleine d'étourderie et de cordialité : involontairement je la comparai à Marguerite. L'une m'était apparue sombre et craintive au milieu des splendeurs de Versailles; l'autre se montrait riante, et pour ainsi dire amoureuse en présence des misères du Châtelet.

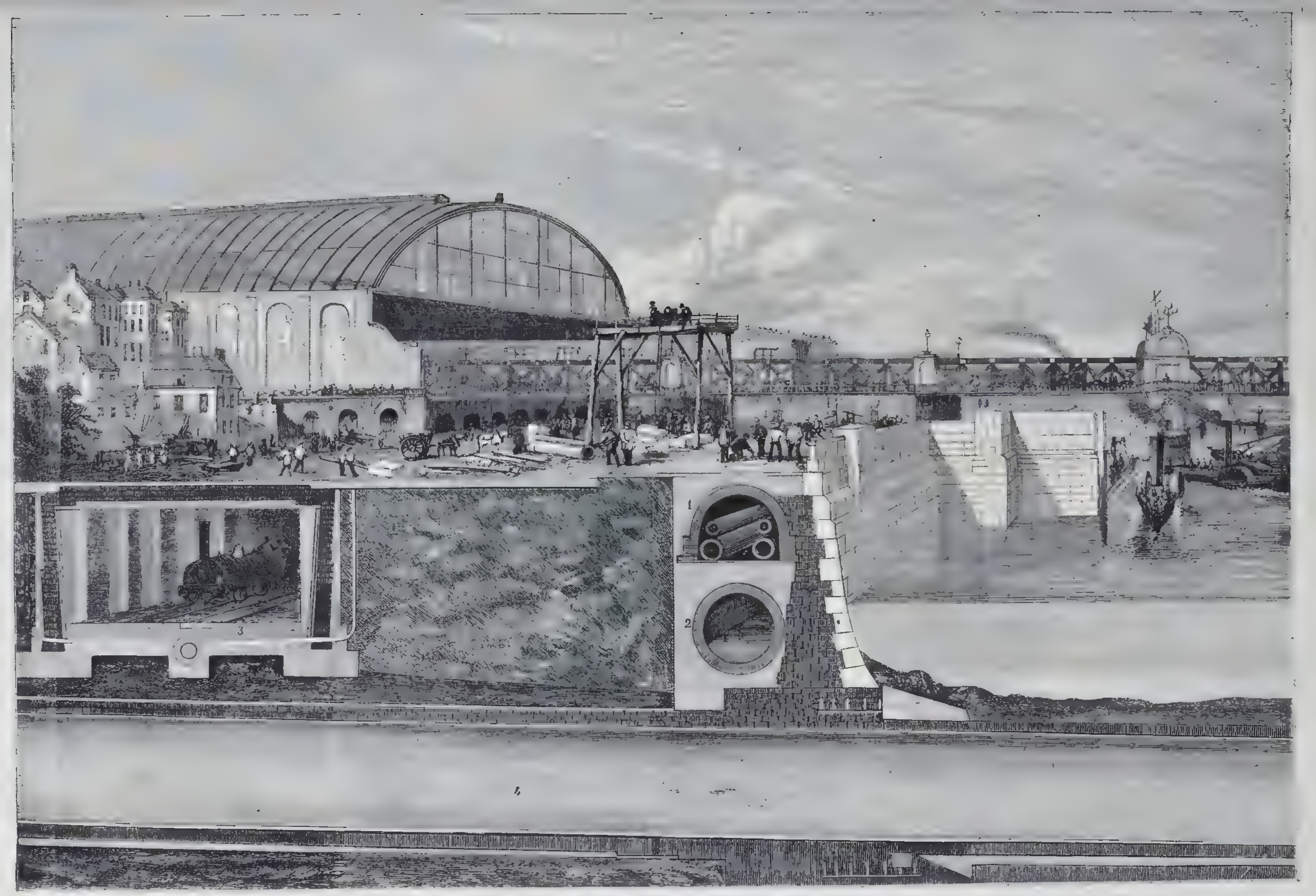
Catherine était bien faite, svelte, blanche et jolie. Ses yeux, quoique bridés, avaient je ne sais quoi de lutin. Elle



TYPES DE TOUAREGS, INDIGÈNES DES OASIS DU SAHARA, d'après une photographie. Voir page 102.



L'ÎLE DE LA MADDALENA, sur la côte nord de la Sardaigne, d'après un croquis d[illegible]Fi[illegible]. — Voir page 106



SECTION DES NOUVEAUX QUAIS DE LA TAMISE, indiquant : 1° la voie souterraine supérieure, destinée aux conduits d'eau et de gaz et aux fils télégraphiques ; 2° l'égout cylindrique ; 3° le chemin de fer métropolitain, le 4° chemin de fer atmosphérique.

Dessin composé d'après les documents officiels. — Voir page 108.

était supérieurement bien mise pour une fille de son état, et surtout très-bien chaussée. Comme je contemplais ses pieds avec étonnement à cause de leur petitesse :

— Si vous me voyez chaussée ainsi, c'est que je vais prendre ma leçon de danse. Oh! mon père est si bon, il ne me refuse rien. Je sais toucher du clavecin. Oh! depuis que je ne vous ai vu j'ai fait des progrès. Je lis couramment et j'écris en fin. Je dessine même déjà assez bien pour faire le profil d'un prisonnier...

Ces paroles étaient prononcées comme des confidences. Elles se succédèrent comme des aveux; mais rien n'était mystérieux; car il y a chez la jeune fille du peuple une sincérité, une confiance dont le laisser aller ne détruit même pas la modestie.

Elle n'eut pas besoin de m'ajouter que tous ces efforts étaient faits pour me plaire, parce qu'elle imprima cette pensée secrète dans ses airs de tête, dans ses gestes, dans son accent, dans sa joie. Elle s'aperçut que je la regardais silencieusement, et alors elle baissa les yeux avec une froideur qui n'eut rien d'affecté; on voyait qu'elle parlait librement et qu'elle était toute vérité. Mais il aurait fallu être imbécile pour se méprendre à la rougeur subite qui colora ses joues quand nos yeux se rencontrèrent.

Elle se tut, et se tourna vers un petit homme maigre et bien habillé qui accordait une pochette.

En ce moment le père Vadebout, concierge du Châtelet, arriva.

— Eh! eh! te voilà, mon garçon? me dit-il en me frappant dans la main avec cordialité. Eh bien, tu entres en charge aujourd'hui! Je t'en fais mon compliments. Tu as là une fameuse place, le plus bel office de tous ceux du royaume. Je ne sais pas comment ton père, mon ancien collègue, car j'ai été neuf ans à Strasbourg, moi!... je ne sais pas comment il a pu se décider à quitter. En vas-tu amasser de cet argent! Je suis sûr que ton père se faisait aux environs de vingt-cinq à trente mille livres par année. Jamais les corps ne se sont vendus si cher. Quand il me meurt un de mes bommes...

Il montra la cour des Pailleux par un geste d'insouciance indéfinissable.

— Je le vends encore, dit-il, cent cinquante, deux cents livres aux carabins... C'est une rage que le dissèquement!.. Avec cela que le parlement a condamné deux élèves pour viol de tombe...; cet arrêt-là va nous faire du bien, mon garçon... les moindres corps vont se vendre cent écus.

— Comment trouves-tu Catherine?... me demanda-t-il brusquement en changeant de conversation.

— Charmante.

— Ah çà! ne t'en va donc pas!...

Et il me retint par le bras.

— Ton homme est entre les mains de Mercredi et de Patience, qui l'arrangent. Ils se disent des douceurs. M. de Nonclair n'est pas encore venu.

— Il est fier, M. Henri!... dit Catherine d'un air de reproche. Je crois qu'il a la bouche cousue.

— Ta mère est malade..., dit le père Vadebout. Elle vient de se coucher, et tu ne peux pas prendre ta leçon aujourd'hui... Allez-vous-en, monsieur Laflotte...

A ce nom, je regardai l'homme. Il suffisait de le voir pour comprendre qu'il était si infatué de son art, qu'il l'aurait enseigné à la Peste, au Diable ou à la Mort.

— Tiens, pourquoi le renvoyer?... Je suis chaussée. Laisse-nous aller dans le greffe...

— Allez, dit le père Vadebout.

— Sans adieu, monsieur Henri!... s'écria Catherine en me regardant d'un air coquet et faisant une petite révérence.

— Est-elle gentille!... s'écria son père. Croirais-tu, Henri, que, parce qu'on sait que je lui donne cent mille livres de dot, un procureur au Chlet [1], comme ils disent, et un premier commis des fermes, me l'ont demandée... Quelle horreur! Ils l'épouseraient pour la planter là... Je veux que ma Catherine soit heureuse. Je veux qu'elle ait pour mari un homme qui ne la méprise pas. Je veux boire un verre de vin avec mon gendre, moi... Ces hommes noirs, cela cousinerait avec l'enfer pour un quart d'écu. Ils sentent mon coffre-fort. Dame, Henri, ma place vaut la tienne...

— Oh! oh! motus! dit-il après avoir regardé au dehors: voilà M. Nonclair et son greffier. A ton poste, mon enfant; la chambre à questionner tient au greffe; marche...

M. Nonclair se montra avec son greffier. Je le suivis, et nous allâmes tous trois vers la fatale chambre où j'allais commencer mon office. Les croisées étaient garnies de hottes, afin que, de quelque endroit de la prison où un curieux allât se placer, il lui fût impossible de voir les mystères de cette salle terrible. Le jour faible qui venait du haut des fenêtres tombait sur l'endroit où le patient était placé; car Patience et Mercredi l'avaient déjà disposé sur le chevalet.

C'était un fort bel homme, encore jeune, car il ne me parut pas avoir plus de trente-deux ans. Sa peau blanche et douce semblait annoncer qu'il n'appartenait pas à la dernière classe du peuple et qu'il sortait peut-être d'une bonne famille, ce qui n'était pas rare à cette époque. Sa figure se faisait remarquer par une expression de mélancolie qui me toucha. Il avait de fort beaux cheveux noirs. Son œil fier et flamboyant nous lançait des éclairs sardoniques. Il était calme. Mais quand ses yeux tombaient sur les coins, sur le marteau, ou sur ses jambes, déjà serrées entre les planches de chêne, il souriait avec dédain. Jamais je ne vis de physionomie si belle et si puissante. C'était bien là un chef!... il semblait vouloir nous commander!

En face de lui, j'aperçus une table verte, devant laquelle le greffier alla s'asseoir. M. de Nonclair resta debout et se promena de long en large. Mercredi, immobile et les bras croisés, se tint auprès de la fenêtre, prêt à m'aider au premier signe. Comme j'étais près de lui, il me poussa le coude, je le regardai; il me montra le criminel.

— Hein! ne vaut-il pas quarante pistoles comme un liard! Dites-lui d'avouer, on ne le rompra pas!... et alors...

J'imposai silence aux calculs de Mercredi par un regard.

M. Nonclair fit deux ou trois tours dans la chambre en attendant que le protocole du procès-verbal fût dressé par son greffier; puis, il dicta l'interrogation suivante :

« Et nous étant transporté au Châtelet, nous avons fait comparaître devant nous Joseph Pitrucci, dit Bat-la-Route, ancien anspessade dans le régiment de Royal-Montferrat. Et après lui avoir itérativement demandé de déclarer ses complices, nous l'avons fait, sur son refus, appliquer immédiatement à la question par l'exécuteur des hautes œuvres. »

— Allez!... me dit-il froidement.

Je regardai avec étonnement la figure sévère de ce magistrat; elle avait un caractère de dureté naturelle, fortifié peut-être par l'habitude de ces sortes de scènes.

— Est-ce que je deviendrai ainsi?... pensais-je.

— Qu'attendez-vous?... ajouta-t-il en me regardant.

On entendait facilement dans la pièce voisine la petite voix grêle de Laflotte, qui disait :

— Pliez, relevez-vous; pliez, relevez-vous; bien cela, pliez plus bas, avec grâce; relevez-vous, plus de souplesse dans le jarret.

Je pris le marteau et j'enfonçai vigoureusement les premiers coins, qui ne devaient serrer que faiblement les jambes et les bras du coupable. A mesure que les planches pressaient ses membres, son teint se colorait et une tension extraordinaire de ses forces avait nécessairement lieu, à en juger par son regard qui devenait brillant, et par son front qui contractait la blancheur de l'albâtre. Il semblait penser à autre chose qu'à sa souffrance.

Cependant, quand sur l'ordre du juge je vins à faire entrer les gros coins, Bat-la-Route laissa échapper un signe. Je m'arrêtai, le juge s'approcha.

— Ah! ah! vous allez parler?... dit-il.

— Oui, monsieur!

Le juge, le greffier, et moi-même, nous restâmes autour de Pitrucci. Il leva la tête, sourit en regardant le juge, et dit :

— Je voulais seulement prier ce jeune homme, et il me montra, de frapper en mesure avec le monsieur qui joue du violon de l'autre côté. Excusez-moi, je suis Italien, et c'est pour mon oreille un supplice que de...

Alors, j'entendis, en effet, les sons de la pochette que le retentissement des coups de marteau étouffait auparavant. J'admirai involontairement l'exaltation des sens de cet homme; car aucun de nous n'avait distingué les accents criards de la pochette de Laflotte.

H. DE BALZAC.

(La suite au prochain numéro.)

LES TOUAREGS

Les *Touaregs* ou *Sourgous* forment un peuple assez nombreux repandu dans les oasis, au cœur du Sahara. Ils ont tous les traits distinctifs de la race blanche, et ne doivent qu'à l'effet du soleil la teinte bistrée de leur visage. Ce sont de hardis compagnons, braves, solides, alertes, qui ne vivent que de rapines et de brigandages.

Ils tirent leur principal profit des caravanes, soit en les pillant, soit en prelevant sur elles un droit de passage, qui n'est après tout qu'une autre manière de vol. Le sauf-conduit signé du chef touareg qui en a touché le prix protège dès lors les voyageurs contre toute nouvelle entreprise, car les Touaregs passent pour très-fidèles à leurs engagements. Par exemple la caravane qui refuserait de se soumettre à ce tribut onéreux risquerait fort d'être massacrée. Les Touaregs sont la terreur de leurs voisins. Ils ne se font nul scrupule d'aller ravager de temps à autre les frontières du Soudan, emmenant les habitants prisonniers, pour les revendre ensuite comme esclaves.

L'étrangeté de leur costume ne contribue pas peu sans doute à jeter la crainte parmi ceux qu'ils attaquent. Contrairement à l'usage arabe, ils portent toujours des vêtements foncés, bleus ou noirs. De larges pantalons leur descendent jusqu'aux pieds, qu'ils chaussent de sandales de cuir noir attachées par des courroies en maroquin rouge. De la figure on ne leur voit que les yeux. Le haut de la tête disparaît sous une coiffure qui tient à la fois du bonnet et du turban, tandis qu'une longue pièce d'étoffe foncée leur cache le bas du visage.

On explique de façons différentes la cause de cette particularité de costume. Une opinion peu probable en ferait remonter l'origine à l'un de leurs chefs qui, mécontent d'eux dans un combat, leur aurait imposé l'obligation de porter le voile qui caractérise les femmes. Chez eux du reste les femmes sortent le visage découvert. D'autres y voient un moyen de se préserver de la réverbération des sables; d'autres enfin un masque qui aurait pour but de les empêcher d'être reconnus de leurs ennemis ou des voyageurs qu'ils détroussent. Peut-être est-ce tout simplement un moyen de terreur. En tout cas il est certain que la couleur foncée de leurs vêtements rend leur approche moins visible pendant la nuit.

Leurs montures sont les *maharas* ou chameaux indigènes, plus forts et plus agiles que ceux de l'espèce ordinaire. On cite de ces chameaux des traits extraordinaires, comme d'avoir pu fournir jusqu'à soixante lieues en un jour. Les Touaregs se servent du poignard, de l'épée et du fusil; mais leur arme préférée est la lance, qu'ils manient avec une dextérité remarquable.

HENRI MULLER.

LA MARQUISE DE CLÈROL

Suite [1].

III

La station qui dessert Briancourt est située au milieu des champs, à deux kilomètres environ de la vieille route, à laquelle elle se relie par un chemin tiré au cordeau et qu'on appelle le chemin neuf. Au mois de juillet 1853, ce chemin récemment ouvert justifiait son nom. Droit, large, correct et laid, revêtu d'une épaisse armure de gros gravier terreux, il s'allongeait entre deux fossés aux flancs jaunâtres et crevasses par la sécheresse. Çà et là, quelques herbes folles, filles égarées d'une prairie voisine, dressaient, au-dessus des cailloux, leurs têtes grêles et insolentes. En dehors de chaque fosse courait, en manière de palissade, un fil de fer soutenu par des pieux et déjà rompu en deux ou trois endroits. Les poteaux du télégraphe rayaient, de leurs ombres étroites, la route légèrement montante et dont la blanche et rugueuse surface semblait un lieu d'ébats pour le soleil. Aucun souffle, d'ailleurs, n'agitait ce jour-là l'air embrasé. Les épis qui jonchaient le sol n'étaient pas plus immobiles que ceux qui attendaient encore la faucille. Le feuillage argenté d'un peuplier solitaire au pied duquel dormaient des moissonneurs était silencieux.

— Gueux d'omnibus! murmurait le baron mal protégé, par ses minces souliers vernis, contre les pierres aiguës qui lui mordaient les pieds.

En dépit du gravier et du soleil, il continua toutefois de marcher en avant, encouragé par la perspective d'atteindre bientôt la forêt sur la lisière de laquelle le chemin neuf rejoint la vieille route. Cette forêt couvre de ses futaies séculaires et de ses sombres fourrés une vaste étendue de pays, et, qu'elle ait dû ou donné son nom à la ville autour de laquelle elle forme un demi-cercle, s'appelle la forêt de Briancourt. Le bras qu'elle étend entre Briancourt et le chemin de fer s'avance en un promontoire qui fait saillie de tous les côtés dans la plaine. En arrière de ce promontoire, elle se développe, aux regards du voyageur, en masses échelonnées et profondes qui, tantôt par un brusque retour, envahissent la campagne, tantôt, refoulées par delà les hameaux et les champs, semblent border l'horizon d'un étroit ruban bleuâtre tendu entre le ciel et le sol. La forêt de Briancourt servit d'asile aux Gaulois et à leurs dieux contre les légions et les divinités romaines; elle fut, à en croire la tradition, le théâtre des exploits cynégétiques de Charlemagne, et l'on parle encore, à Briancourt, des battues auxquelles, en l'an III, le citoyen Ardès, délégué de la Convention, forçait toute la population mâle à concourir. Après en avoir sorti une escadre, la République l'épargna, et aujourd'hui l'État, qui la possède en grande partie, s'y taille, sans qu'il y paraisse, deux ou trois navires par an. Avec ses larges clairières, ses dômes de verdure, ses roches moussues, ses petits ruisseaux qui vont, en serpentant et comme à regret, gagner l'Aulne, qui, en dormant, la traverse, avec ses collines chenues et couronnées de cromlechs qui surgis-

1. *Chlet* était l'abréviation consacrée du mot Châtelet.

1. Voir les numéros 681 et 682

sent, pareils à des ecueils, au-dessus de son océan de feuillage, elle s'étale aussi paisible, aussi fière, aussi libre qu'au temps où les druides y venaient cueillir le gui sacré.

Le chemin neuf entre dans la vieille route, perpendiculairement, en vainqueur, d'une allure méprisante. Les cartons de l'administration départementale renferment plusieurs études relatives à la rectification de cette vieille route que les ponts et chaussées ont condamnée, qui est sinueuse, étroite, ombragée, qui se jette dans la forêt, en ressort, s'y replonge, à l'aventure et sans méthode, et dont les côtés sont tapissés d'un gazon où les gardes champêtres se seraient dès longtemps fatigués d'empêcher les paysans de laisser paître leurs vaches, si les gardes champêtres se fatiguaient jamais de dresser des procès-verbaux. Jusqu'ici, en dépit des réclamations réitérées de M. de Balaguier, le représentant de Briancourt au conseil général, les études sont restées à l'état de projets.

— Voilà ce que c'est, dit le père Grappe, que de nommer un carliste!

Parvenu à la lisière de la forêt, le baron se retourna et salua le chemin neuf, d'un geste courtois, en adversaire bien né; puis il poursuivit sa marche, d'une main tenant son panama, de l'autre essuyant, avec son mouchoir, la sueur qui ruisselait sur son visage, foulant mollement et d'un pas ralenti l'herbe courte et touffue. Il se promenait ainsi, depuis quelques minutes, savourant l'ombre et la fraîcheur, lorsqu'il avisa une croix que les racines d'un chêne avaient à demi soulevée et qui penchait vers la route ses vieux bras noircis par les hivers; il s'assit au pied de cette croix, sur un petit tertre que formait le renflement d'une racine. Là, laissant errer ses regards et ses pensées, contemplant le chemin qui se glissait, gris et doux, entre ses deux ceintures vertes et que le soleil, tamisé par le feuillage, tachetait d'étoiles d'or, bercé par le gazouillement d'un filet d'eau bruissant dans la gaîne étroite et profonde que les pluies d'automne lui avaient creusée, aspirant, à pleins poumons, la limpide et subtile haleine des grands bois, il se prit, lui, le vétéran bronzé par trente années de monde, à rêver et à se souvenir. Il sentit comme un souffle de jeunesse passer sur son front, et se rouvrir dans son cœur des cicatrices qu'il croyait à jamais fermées. La forêt déserte et muette se peuplait, à ses yeux, d'ombres chères, et il y entendait le concert oublié des voix aimées et dès longtemps éteintes. Il revoyait l'aube lointaine et confuse, écoutait les premiers jours pleurer leur divine chanson et, d'une âme attendrie, se redisait à lui-même le récit de ce songe qui s'appelle l'enfance.

Une voiture qui s'avançait d'un grand train, avec le léger crépitement particulier aux équipages à deux roues, dissipa le rêve. Solide d'apparence, mais aux combinaisons de couleurs téméraires et fâcheuses d'enjolivures, cette voiture était attelée d'un vigoureux cheval noir, qui battait la route de son trot précipité. Le fouet au repos, les rubans cramoisis de son petit chapeau de paille claquant par la rapidité de la course, un jeune homme, en veste de toile grise, tenait, d'une main ferme, des rênes tendues comme les cordes d'une contre-basse. En passant devant M. de Bley, c'est-à-dire devant une tache blanche sur du vert, le cheval, effrayé, fit un brusque écart suivi de deux ou trois bonds, mais fut aussitôt ramené avec une hardiesse et une sûreté qui arrachèrent au spectateur de ce court débat un énergique bravo. Le jeune homme, qui avait arrêté sa voiture, entendit l'exclamation approbative dont il était l'objet; il se retourna, et, touchant du manche de son fouet l'aile de son chapeau :

— Monsieur, cria-t-il, vous rendriez-vous par hasard à Briancourt ?

Le baron s'approcha aussi vite que le lui permettaient ses jambes enroidies par la halte.

— Parbleu! fit-il, non-seulement je m'y rends, mais je me rends. M'être reposé m'a fatigué et vous me voyez prêt à accepter la place que vous avez l'intention de m'offrir. C'est bien cela ? ajouta-t-il en riant.

Le jeune homme s'inclina en manière d'assentiment.

— Seulement, prenez garde, poursuivit-il, tout en contenant de la voix son cheval, qui frémissait dans les brancards.

Avec une agilité qu'on n'eût pas attendue d'un homme de son âge et de sa démarche, le baron sauta dans le cabriolet.

— Trop tard, mon bon; j'y suis, dit-il, en façon de réponse à un violent mouvement en avant du cheval poussé par la secousse imprimée à l'équipage, et qui, cette fois, n'étant plus retenu, partit comme un trait.

— Ma foi, monsieur, reprit le jeune homme, je vous fais mille excuses; mais Nègre est plus accoutumé à la selle qu'au harnais.

— Mille excuses! interrompit M. de Bley. Comment donc! c'est moi qui vous dois mille grâces. Sapristi! continua-t-il, la bête est bonne, si elle n'est pas commode; de la branche, du bouquet, et quelle allure! Recevez-en mon sincère compliment. Où cela a-t-il été élevé ?

— Chez mon père, à quatre pas d'ici ?

— Et votre père s'appelle ?

— Le commandant Morgan.

— Et chez votre père ?

— Un nom de fantaisie : Champ-d'Asile.

— Eh bien, si jamais l'empereur me fait l'honneur de s'adresser à moi pour lui procurer un cheval, je me rendrai à Champ-d'Asile, j'offrirai deux cents louis de Nègre, et il ne dependra que du commandant Morgan que l'empereur soit monté comme un gentleman. Chasse-t-il ? Votre cheval, j'entends.

— Non. Nous n'avons malheureusement pas de chasse à courre.

— Tant pis! Le pays doit être bon.

— Admirable! Le premier pays du monde! Allez, il se tire plus d'un joli coup de fusil dans cette forêt. Autrefois, du temps des marquis de Varanne, nous avions un des plus beaux équipages de France. Je n'ai pas connu ce temps-là, continua le jeune homme avec un soupir, et aujourd'hui...

— Les Varanne, demanda le baron, avaient donc des propriétés dans le département ?

— Ils les ont encore. Vous ne le saviez pas ? Et moi qui vous prenais pour M. Corbier.

— Vraiment! Ah! vous connaissez M. Corbier ?

— Vous voyez bien que non, repartit Morgan; mais, à Varanne, ils attendent d'un jour à l'autre leur maîtresse, qui a quitté son château à l'âge de six mois et n'y est jamais revenue. Voilà pourquoi je me suis figuré que vous étiez l'oncle de la marquise Olga. Les étrangers sont si rares chez nous. Vous ne m'en voulez pas ?

— Diable! Il n'y a pas de quoi. Mais attention! s'écria vivement M. de Bley; Nègre me paraît profiter de notre causerie pour regarder à droite, et ne s'aperçoit pas qu'à gauche nous avons un fossé. Au reste, il s'en apercevrait, que ce serait probablement la même chose. — Décidément, poursuivit-il à demi-voix et tandis que Morgan appliquait une correction au cheval, le gars me plaît; il a la main bonne, l'œil franc, le sourire honnête et des gants.

— Maintenant, fit gaîment le jeune homme, Nègre comprend qu'il y a un fossé à notre gauche.

Et, après un moment de silence, reprenant la conversation au point où elle avait été interrompue :

— Mais vous, monsieur, fit-il, vous connaissez M. Corbier ?

— J'ai cet avantage.

— Et sa nièce ?

— J'ai cet honneur.

— Est-ce vrai, ce qu'on dit d'elle ?

— Si l'on dit qu'elle est charmante, c'est vrai.

— On assure qu'elle n'a pas de cœur.

— Mon cher monsieur Morgan, repartit sévèrement le baron, quand votre blé revient du moulin, il en revient son et farine, et, fût-il le meilleur blé du monde, si vous le semez alors, si vous l'arrosez et si, ne voyant pas verdir votre champ, vous dites : « Ce blé ne vaut rien, » vous me donnerez une mince opinion de vos connaissances agronomiques. Eh bien, le cœur de Mlle de Clérol a passé par les meules.

— On assure cependant, reprit Michel, qu'elle chasse du matin au soir.

— Farine. Et après ?

— Qu'elle fume.

— Farine. Après ?

— Qu'elle tire au pistolet.

— Encore farine. Après, après ?

— C'est tout.

— Et, en tout cela, où est le crime, je vous prie ?

— Le crime ? En vérité, je ne le sais trop; seulement, chez une jeune dame, des manières d'homme...

— Dites de gentilhomme, interrompit le baron. Au demeurant, poursuivit-il, je suis charmé de voir qu'il passe dans votre pays plus d'étrangers que vous ne me l'aviez donné à entendre; car enfin les méchancetés ne voyagent pas toutes seules.

Le ton ironique du baron froissa Morgan, qui, avec une certaine hauteur :

— Mon Dieu, monsieur, répondit-il, je n'ai pas voulu vous offenser, et je ne vous contredirai point. Ce que je vous ai rapporté m'a été conté par le garde forestier de Varanne, Marien, qui le tenait de la sœur de M. de Balaguier. M. de Balaguier est fort lié avec M. Corbier. Quant à moi, la chose m'est indifférente. Je n'ai jamais vu et ne verrai jamais la marquise Olga. Je ne suis qu'un paysan.

— Touché! s'écria M. de Bley. — A présent, mon ami, ajouta-t-il d'une voix radoucie, nous sommes quittes. Toutefois, j'ai ma vengeance en poche. Puisque Mme de Clérol va venir habiter ce canton, vous la verrez, et, puisque vous la verrez, vous deviendrez son adorateur.

— Moi ? L'adorateur de la lune peut-être, riposta en riant le jeune homme : mais l'adorateur de Mlle de Varanne ou de Mlle n'importe qui ? Ah! pour le coup, monsieur, vous ne me connaissez pas.

Des deux yeux de mon amie
Dieu sauve renards et loups !
Mais, moi, j'aime à la folie
Son regard obscur et doux,
L'éclat de sa voix chérie,
Les lueurs de son courroux;
Oui, moi, j'aime à la folie
Mon bon fusil à deux coups.

Ah! fille blonde ou brun brune,
Vous qui, faisant les yeux doux,
Adorez le clair de lune,
Je l'adore autant que vous.
Seulement, jamais ma belle
Ne manque le rendez-vous.
C'est ma maîtresse fidèle,
Mon bon fusil à deux coups.

Cette chanson, dont je vous épargne les autres couplets, a été composée pour votre serviteur.

— Et, si je ne me trompe, par lui, reprit M. de Bley. Dame, pour un Hippolyte, vous dénichez assez joliment la rime. Eh bien, je vous annonce qu'avant la chute des feuilles vous versifierez des sonnets et des élégies : vous savez, la profondeur des bois, le murmure des ruisseaux, l'azur du ciel, les étoiles, et cætera et cætera! Vous avez beau rire; nous verrons qui rira le dernier.

En ce moment, la voiture franchissait l'endroit où, par un dernier détour, le chemin se jette dans la petite plaine au milieu de laquelle fument les trois ou quatre cents feux de Briancourt. Fertile et retirée, cette plaine forme une anse profonde dans les bois qui la bornent de trois côtés et qui, s'élevant légèrement en amphithéâtre autour d'elle, la protègent de leurs dunes vertes contre les vents du nord. L'Aulne y promène paresseusement son étroit sillon d'argent, où un pont en circonflexe reflète depuis des siècles le croissant de son arche unique. La ville sommeille à quelques pas de la rivière, à qui elle tourne son dos décrépit et badigeonné de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Avec ses tons éclatants, ses excroissances tapissées de lierre, ses protubérances lézardées, ses arrière-escaliers en guenilles, ses balcons de bois branlants, ses toits lourds et pointus coiffés de cheminées difformes, elle se présente aux regards en un amas confus et pittoresque au-dessus duquel un vieux clocher de pierre allonge son col bizarrement échancré.

— C'est là Briancourt ? dit le baron.

— Oui, repartit Morgan, et, dans cinq minutes, nous y serons. Où faut-il vous conduire ?

— Je ne voudrais pas vous déranger de votre route; mais c'est à la sous-préfecture que j'ai l'intention de descendre... Cela vous étonne ?

— Peut-être ignorez-vous que nous n'avons pas actuellement de sous-préfet ?

— Bah!

— Ni de sous-préfecture ?

— Diable!

— On est en train de réparer la maison. Je le sais : nous avons fourni les bois.

— Voilà qui est fort désagréable. J'irai donc à l'hôtel. Y a-t-il ici une auberge passable ?

— Vous ne serez point trop mal chez le père Grappe, à l'*Écu de France*. C'est à l'*Écu de France* qu'a logé, pendant près d'une année, M. Baume, votre prédécesseur; car je crois deviner que j'ai l'honneur de parler à M. le sous-préfet.

— A lui-même, en personne, au successeur de M. Baume. *Uno avulso...*

— *Non deficit alter*, murmura Morgan.

M. de Bley jeta un regard de surprise sur son compagnon de route.

— Mon Dieu, oui, reprit le jeune homme, j'ai lu Virgile, grâce aux leçons de M. Cabouat.

— Cabouat ? Ce nom-là ne m'est pas inconnu. Qu'est-ce donc que M. Cabouat ?

— Le dernier chapelain des marquis de Varanne, actuellement et depuis vingt ans environ curé à Varanne-le-Bourg; le premier des hommes, quoique bien arriéré en politique. Il a été, ma foi, le seul, dans l'arrondissement, à pleurer M. Baume, qui lui avait pourtant fait plus d'avanies qu'à personne; mais il est la bonté incarnée. On le dit très-savant. Toujours est-il que le peu que je sais, je le lui dois, comme aussi le peu que je suis. Vous me permettez, mon sieur, de le signaler à votre estime, à votre respect, à la bienveillance du gouvernement ?

— Je prends bonne note de cette recommandation. Mais vous-même, mon cher ami, tâchez de me procurer quelque occasion de vous servir. Voyons, en quoi puis-je vous être utile ? Je vous prie, pas d'hésitation!

— Eh bien, fit Morgan en tirant de la poche de sa veste un pli qu'il tendit au baron, voici un permis de chasse que je désire renouveler. Ma requête a l'apostille du maire; ainsi je suis en règle. Je vous remercie. En vous chargeant de ces papiers, vous m'obligez beaucoup. Je n'aurai pas à m'arrêter en ville, et justement je me trouve aujourd'hui pressé de retourner chez moi.

— Votre permis sera mon début, dit majestueusement M. de Bley; avant que le soleil soit couché, je vous signe un bon sur tous les lièvres et les perdreaux de France et de Navarre. J'espère...

Ici, le roulement du cabriolet sur le pont couvrit la voix du baron, qui n'acheva pas la phrase commencée et se tint coi, les lèvres et les poings serrés, tandis que Nègre gravissait et redescendait à pleine course les escarpements de ce pont, dont l'ingénieur du département, personnage sérieux et facétieux, aimait à répéter que ce n'était point un pont aux chevaux, mais bien un pont aux ânes.

Au bas du pont, une patache, qui débouchait de la ville, tenant le milieu de la chaussée, obligea Morgan à ranger son équipage. Cette patache était traînée par deux haridelles efflanquées et résignées qui, au tintement monotone de leurs grelots, trottinaient dans des harnais rapiécés. Sur le siége se prélassait un garçon à la physionomie épaisse, en bras de chemise, et dont les sabots bâillants laissaient voir les gros pieds osseux et paresseux.

— Eh! l'ami! cria Morgan, tirez-vous donc de côté! Vous allumerez votre pipe plus tard! Le patron, continua-t-il, aura de vos nouvelles. C'est la seconde fois que je vous prends à avoir vos rênes attachées.

— Crainte que les bêtes ne s'emportent, répondit avec un gros rire le manant, qui profita de l'occasion pour détacher à ses coursiers un coup de fouet et un juron.

— Arrêtez! fit une voix sortant des profondeurs de la patache, à la portière de laquelle parut une large bonne figure colorée et encadrée dans des favoris noirs.

— Ho! grommela le cocher.

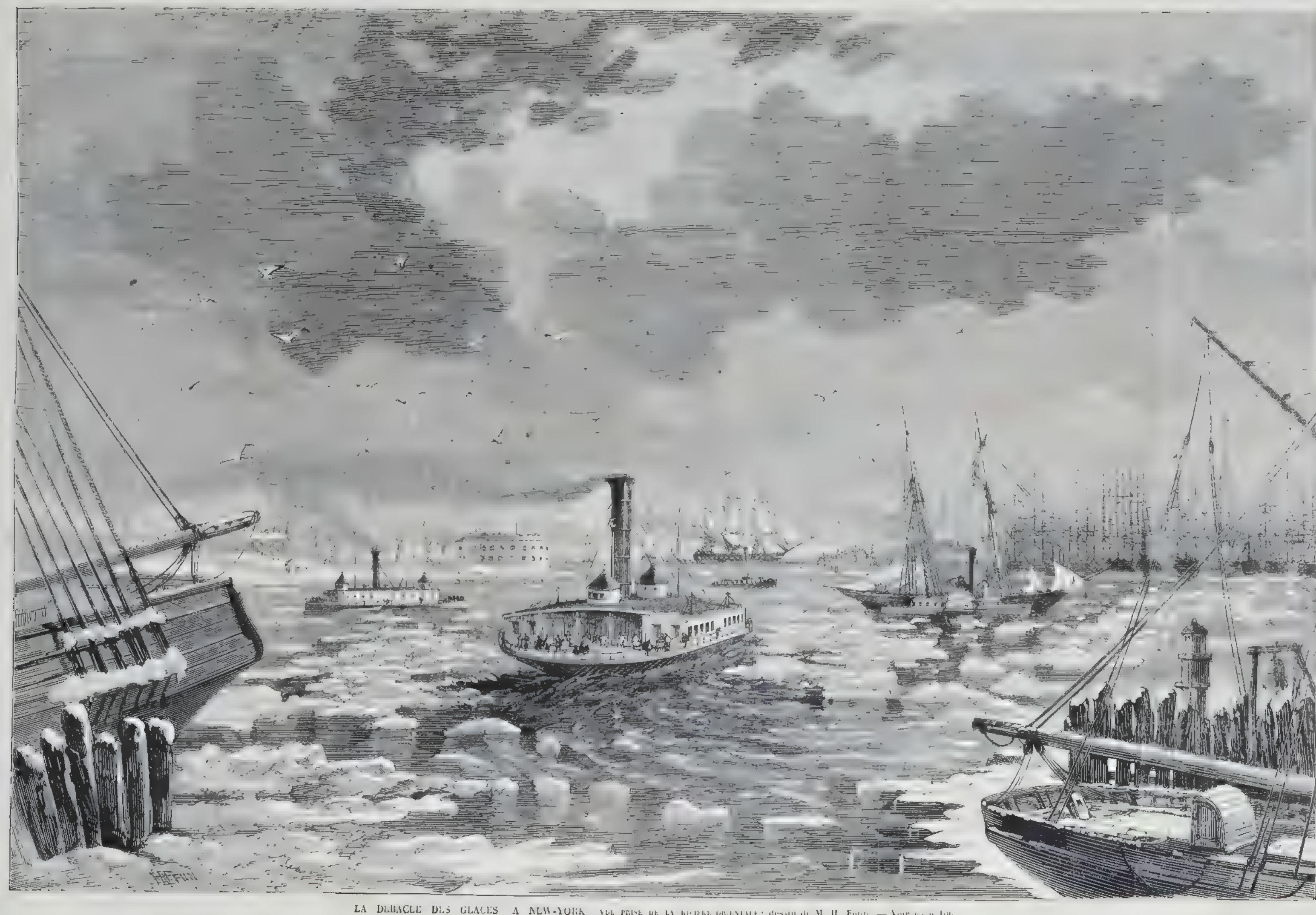
Les deux chevaux s'arrêtèrent court.

— Monsieur Michel! reprit le voyageur aux favoris noirs; monsieur Michel!

Morgan se retourna vers la patache, qui l'avait déjà dépassé.

— Comment! c'est vous, monsieur Jeandin! dit-il. Vous partez quand j'arrive ? Et mon père qui vous attend!

— Désolé de fausser compagnie au commandant, mon-



LA DÉBÂCLE DES GLACES A NEW-YORK. Vue prise de la rivière orientale ; dessin de M. H. Fenn. — Voir page 106.

sieur Michel! mais je n'ai jamais une minute à moi. Je vous ai écrit une lettre que vous trouverez à l'*Écu*. Je ferai prendre les bœufs après demain, sans faute. J'aurais bien mieux aimé les aller prendre moi-même et vider une de ces vieilles bouteilles du petit caveau à la santé du commandant et à la vôtre, monsieur Michel. La santé est bonne, monsieur Michel? Allons, tant mieux! Et le commandant se conserve? Allons, tant mieux! Et ce coquin de Jean Gourme? On n'a pas besoin de demander de ses nouvelles, à celui-là? Il nous enterrera tous. Allons, tant mieux!

— Si nous manquons le train, vous ne direz pas que c'est ma faute! interrompit le cocher.

— Pierrot a raison. Allons, monsieur Michel, bien le bonjour, et mes salutations au commandant! A présent, en avant marche! Si nous sommes à temps, il y a vingt sous pour toi.

— Hue! vociféra Pierrot en secouant ses rênes. Hue donc!

Et, comme les chevaux, après quelque hésitation, reprenaient leur trottinement :

— Fichues roues! ajouta-t-il. Mais attendez seulement que j'aie astiqué la mèche de mon perpignan!

— A une autre fois! cria Morgan en lâchant Nègre, dont la queue commençait à frétiller d'une façon inquiétante et qui s'élança dans la rue, à l'effarouchement général d'un troupeau d'oies qu'une petite fille poussait devant elle.

— Il paraît, dit gaiement le baron, que vous êtes comme moi. Nous avons l'un et l'autre fait une course en blanc.

— Monsieur, reprit sur le même ton le jeune homme, parlez pour vos habits. Quant à moi, je me félicite d'avoir eu l'honneur de vous conduire et de vous conduire à bon port, puisque nous voici arrivés. — Holà! quelqu'un! appela-t-il.

Le baron jeta un regard anxieux sur la haute maison noire devant la porte de laquelle le cheval s'était instinctivement arrêté. Au fond d'un corridor pavé où des poulets semblaient trouver une abondante nourriture, se dressait un obscur et froid escalier de pierre. Par cet escalier descendaient pêle-mêle le cliquetis des verres, le brouhaha des voix avinées, le sifflement des fritures et, en chaudes bouffées, les émanations des fourneaux. —A bon port? soupira M. de Bley. Hélas! *that is the question*.

— Holà! quelqu'un! répéta Morgan.

Et personne ne venant :

— Il y a fête là-haut, poursuivit-il; le père Grappe est un malin qui se tient d'ordinaire devant sa porte, à l'œil au guet et ne se fait pas appeler deux fois; mais, quand par hasard il rentre dans sa vieille casaque de cuisinier, ce qui lui arrive deux ou trois fois l'an et seulement aux grandes occasions, il n'entendrait pas un coup de canon. Je m'en vais le chercher et vous l'amener.

Ce disant, le jeune homme remit ses guides au baron, sauta prestement à terre, en passant salua Nègre d'une caresse et d'un mot d'amitié, et s'enfonça d'un pas rapide dans l'allée ténébreuse de l'*Écu impérial de France*.

— Agile, svelte, prompt!... le drille a de la distinction, beaucoup de distinction, murmura M. de Bley; il a même de la race. Allons donc un peu aux renseignements.

Et, dépliant le permis de chasse que Morgan lui avait confié, il lut à demi-voix :

— « Morgan (Michel), propriétaire, vingt-sept ans, un mètre quatre-vingts centimètres, cheveux noirs bouclés, yeux bleus, barbe noire, front haut, moyens..moyenne.. ovale... » Pas de signe particulier. Ce portrait est d'un grand artiste, ajouta-t-il en serrant le papier dans son portefeuille; mais pourquoi, diable! mon administré a-t-il des rubans rouges à son chapeau? Il trouve cela joli, apparemment. Ah! la province!

Et, ramené par cette dernière réflexion au sentiment de sa propre infortune, regardant la rue courte, silencieuse, verdâtre, à l'extrémité de laquelle, installée au beau milieu du pavé, une vieille femme épluchait des légumes, qu'un gendarme assis en face d'elle arrangeait dans un panier :

— Il y a pourtant, dit-il avec amertume, une loi qui défend d'enterrer les gens avant qu'ils soient morts.

En ce moment, Morgan reparut, accompagné d'un gros homme à la face réjouie, poussif, haletant et dont un vaste tablier blanc fort maculé enveloppait comme dans un sac les formes massives. Sans égard pour son obésité, ce gros homme s'inclina jusqu'à l'essieu du cabriolet, et, d'une voix essoufflée :

— Monsieur le sous-préfet, balbutia-t-il, c'est bien de l'honneur, c'est un immense honneur! Malheureusement, la fatalité... Croyez que, s'il ne dépendait que de moi, j'enverrais à tous les diables cette noce de malheur. Je suis connu par mon dévouement au gouvernement. Jamais, à aucune époque, l'administration...

— Pardon de vous interrompre, fit Morgan.

Et, s'adressant au baron :

— Permettez-moi, continua-t-il, de vous expliquer la chose. M. Grappe se trouve dans la douloureuse impossibilité de vous recevoir, ayant à nourrir, à abreuver et à héberger une noce qui l'a retenu, lui et son hôtel. Je ne crois pas que dans Briancourt vous puissiez, ailleurs qu'à l'*Écu de France*, être convenablement logé. En conséquence, voici ce que je prends la liberté de vous proposer. Mon père attend un convive qui devait passer vingt-quatre heures sous notre toit. Voulez-vous nous faire l'honneur de le remplacer?

— Cet excellent M. Jeandin! Pourquoi pas? s'écria joyeusement M. de Bley. Par exemple, je ne m'engage point à emmener les bœufs. Mais, j'y songe, et mes fonctions?

Morgan sourit.

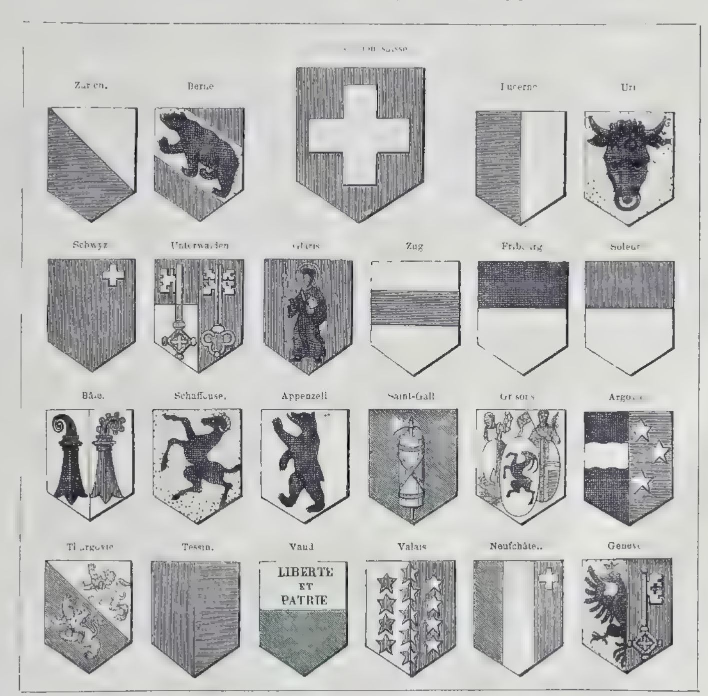
— Il y a tantôt deux mois, dit-il, que la ville est privée de son sous-préfet.

— Et qu'elle ne s'en porte pas plus mal pour cela, hein? Mon cher ami, je suis à vos ordres. Seulement, je désirerais prévenir mon valet de chambre, que j'ai laissé avec mes bagages, entre autres avec une valise dont j'aurai besoin, à la gare où il attend l'omnibus.

— Rattrapons donc l'omnibus, repartit Morgan en remontant dans le cabriolet; cela ne sera pas difficile.



LE DOCTEUR JACQUES DUBS, PRÉSIDENT DU CONSEIL FÉDÉRAL DE LA SUISSE, POUR L'ANNÉE 1868, d'après une photographie de M. Durheim, de Berne. — Voir page 107.



LES ARMES DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE ET DE SES VINGT-DEUX CANTONS, d'après un vitrail du palais fédéral à Berne.

— A propos, monsieur Michel, reprit l'aubergiste, voulez-vous dire au commandant que j'ai reçu sa lettre et que j'exécuterai sa commission?

— C'est bien, c'est bien, répondit le jeune homme, qu'absorbait le soin de retourner sa voiture sur le pavé bombé et glissant.

Puis un léger claquement de langue, et Nègre partit, faisant jaillir les étincelles sous ses fers, tandis qu'avant de regagner ses casseroles le père Grappe se confondait une dernière fois en excuses, en regrets, en protestations et en courbettes.

W. DE LA RIVE.

(La suite au prochain numéro.)

LA MADDALENA

Le touriste qui entreprend un voyage en Italie se dirige bien rarement vers les âpres parages de la Sardaigne. Les habitants de cette île, à cause de sa situation géographique, sont restés isolés des autres Italiens, conservant des mœurs primitives, on pourrait même dire un peu sauvages.

L'étranger riche, qui se déplace pour son plaisir, se sent effrayé à l'idée du peu de confortable qu'il trouvera dans les auberges, même celles des grandes villes, telles que Cagliari et Sassari; sans parler des voies de communication, qui, à l'intérieur du pays, sont difficiles, fatigantes, parfois dangereuses. Un touriste, du reste, est l'esclave de son guide. Nous parlons, bien entendu, du petit livre recouvert en toile bleue ou verte, et non pas d'un *cicerone* en chair et en os. Or, les guides sont, en général, très-réservés à l'endroit de l'île de Sardaigne, qui est située en dehors des itinéraires ordinaires, qui imposerait au curieux un détour considérable, et qui, du reste, ne peut montrer ni musées avec des Raphaëls et des Titiens, ni théâtres où l'on chante convenablement la musique de Verdi. La Sardaigne n'a pour elle que ses paysages aux lignes tristes et sévères, ses maquis touffus et ses villages dont l'aspect pittoresque est dû en grande partie, hélas! à la pauvreté des habitants.

Il n'est donc pas étonnant que les ports de la Sardaigne ne voient pas débarquer une foule de voyageurs. Beaucoup de mes lecteurs ne connaissaient probablement pas, même de nom, la petite île de la Maddalena dont nous publions une vue d'après un croquis du major Fitz Maurice. Elle fait partie des nombreux îlots qui bordent la côte septentrionale de la Sardaigne, et se trouve à environ dix milles du Longo-Sardo.

Les vestiges de l'ancienne ville de la Maddalena ont à peu près disparu complétement aujourd'hui. La ville moderne, comme un enfant aventureux, s'est éloignée de sa vieille nourrice et est venue sur le rivage se mirer dans les flots bleus, sous la protection d'un fort, la Guardia-Vecchia, qui se dresse fièrement sur la montagne voisine.

Des pêcheurs composent en majeure partie la population de ce modeste port auquel le commerce fait défaut. Cependant le quai de la Maddalena a conquis un peu d'animation depuis l'établissement du vapeur postal qui met cette localité en communication directe avec Livourne.

Un canal étroit sépare la Maddalena de l'île de Caprera, devenue célèbre depuis que Garibaldi y a fixé sa résidence.

R. BRYON.

LA DÉBACLE DES GLACES A NEW-YORK

Tous les ans, à cette époque, la débâcle des glaces dans la partie supérieure de l'Hudson couvre de glaçons sans nombre les eaux de New-York. Ils s'accumulent surtout en masses épaisses dans le détroit resserré qui sépare Long-Island de la terre ferme, détroit qui porte le nom de Rivière orientale, *East river*. La rivière est quelquefois tellement engorgée par les glaces, que la navigation y est à peu près interrompue pour tous autres que les solides bateaux-bacs qui font continuellement le passage de ce petit bras de mer.

Les bateaux-bacs (*ferry boats*) sont une des curiosités de New-York. Ils offrent plutôt l'aspect d'une maison ou même d'une rue que de tout autre chose. Chacun d'eux renferme deux grands salons très-confortables, éclairés au gaz, dont l'un réservé aux fumeurs. Il y en a qui, outre leurs nombreux voyageurs, ne transportent pas moins de quarante à cinquante voitures.

FRANCIS RICHARD.

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Palais-Royal : *le Papa du prix d'honneur*, comédie en quatre actes, de MM. Eugène Labiche et Théodore Barrière. — MM. Geoffroy, Brasseur, Lheritier, Hyacinthe, Priston; débuts de Mlle Rosa Didier. — Ambigu-Comique : *le Crime de Faverne*, drame en cinq actes et huit tableaux, de MM. Théodore Barrière et Léon Beauvallet. - Frédérick Lemaître. - MM. Brindeau, Castellano, Clément Just, Schey, Allard, Mlles Roussel, Marie Dabreuil. — Une soirée musicale chez M. Jules Beer.

Ce fut un bien beau jour pour Gabaille, ancien fabricant de plaqué, et Mme Gabaille, son épouse, que celui où leur rejeton, Achille Gabaille, remporta le prix d'honneur. « Toute la France était là. Un monsieur en robe noire chanta, dans la langue de Cicéron, les miracles de la vapeur et les bienfaits de la photographie; puis, une musique délicieuse se fit entendre et une voix, qui semblait descendre, du ciel laissa tomber ces mots : Dissertation latine, prix d'honneur, Achille Gabaille, né à Paris! « A ce souvenir la mère pleure encore d'attendrissement, tandis que le père se rengorge comme un homme qui se sait au-dessus du commun des mortels. Et avec quel air d'importance il vous dit, les mains plongées dans ses poches : C'est moi, monsieur, qui suis le papa du prix d'honneur!

Quant à M. Achille, le lauréat, il fait bon marché de sa gloire, que, d'ailleurs, entre nous, il doit à un raccroc. Il s'est établi petit crevé et mène rondement les écus paternels. Papa Gabaille est riche. Alors qu'il était fabricant de plaqué, il avait soumissionné la fourniture des aigles destinées à remplacer les coqs sur les shakos de la milice citoyenne. Il s'est borné à changer les têtes : la tête n'est-elle pas tout en politique? Grâce à cette inspiration de génie, il s'est trouvé possesseur d'une fortune « honorablement acquise », comme il le dira tout à l'heure à Dubichet en lui demandant la main de sa fille Cécile.

Cécile est jolie · Dubichet lui donne une dot de trois cent mille francs, plus un terrain plein d'avenir près de l'abattoir de la Villette. La femme et la dot sourient assez au petit bonhomme. Le diable est qu'il a pour le moment sur les bras une liaison des plus gênantes, une femme mariée en province à un chef de bureau et qui vient, tous les hivers, passer deux mois à Paris sous prétexte de solliciter un avancement pour son époux. Hermance (elle s'appelle Hermance) est un lierre pour l'attachement et une tigresse pour la jalousie. Elle a une façon terrible de jouer avec les petits couteaux. Et ne va-t-elle pas jusqu'à offrir à Achille de planter là son mari et d'aller fuir avec lui vers un autre hémisphère! Ah bien, non! s'écrie celui-ci, qui veut bien s'amuser un peu, mais ne se soucie pas du tout de « collaborer dans une grande machine du boulevard. »

Justement elle se trouve chez lui au moment où le père Gabaille vient parler à son fils du mariage Dubichet. Elle n'a que le temps de se cacher dans une chambre voisine. Dubichet arrive à son tour. Tout en causant avec lui, Gabaille aperçoit un morceau de la robe d'Hermance qui est resté pris dans la porte. Vous comprenez les transes et l'indignation du papa! Il profite d'un instant où Dubichet regarde un tableau pour couper le morceau accusateur. Hermance s'évade sans être reconnue de Gabaille qui lave d'importance la tête à son fils. Un prix d'honneur se commettre avec une Phryné! Et il dicte à Achille une lettre de congé qu'il fera lui-même remettre à son adresse — à Passy, rue de la Pompe, n° 821 *bis*. — Le bon billet qu'a là le papa Gabaille!

Le second acte nous conduit chez les Dubichet. Les deux familles sont réunies. L'ancien marchand de plaqué prend la parole pour faire officiellement la demande en mariage. Une porte s'ouvre. C'est Hermance. Elle est la cousine des Dubichet : rien ne s'oppose donc à ce que Gabaille continue son *speach* matrimonial. Mais Hermance ne l'entend pas ainsi : elle insiste pour que l'on interroge Achille, pour qu'on lui demande si son cœur est libre. Achille, qui se sent en force, n'hésite pas à accepter le défi; il répond qu'il aime Cécile. Démenti d'Hermance qui affirme que, la veille même, une femme, une maîtresse était chez le jeune homme, et invoque en témoignage Gabaille lui-même. Celui-ci convient du fait; mais c'est là une amourette de passage, une petite intrigue sans conséquence : le mariage ne peut se rompre pour si peu. Dubichet, qui a été un gaillard en son temps, passerait volontiers condamnation si Hermance ne s'avisait de faire jouer une autre mine. Que fait le futur? Quelle est sa position? Quelle garantie offre-t-il pour le bonheur de Cécile et la bonne gestion de sa dot? L'objection donne à réfléchir à Dubichet. Il déclare net qu'il ne donnera sa fille au jeune homme que lorsque celui-ci aura une place. — Qu'à cela ne tienne, répond Gabaille, la France sera trop heureuse d'offrir une place à mon fils. — Et il écrit au ministre, en signant Gabaille, papa du prix d'honneur.

Tout ce commencement est charmant. L'idée de la comédie y est bien mise en relief. Je m'attendais à voir la contre-partie, les désillusions du papa Gabaille, cherchant vainement à placer son fils et finissant par maudire l'ingratitude de son pays. Les auteurs auront craint la monotonie, et ils ne se seront pas aperçus qu'en courant après la variété ils compromettaient l'intérêt. La pièce, en effet, a l'air de se casser par le milieu. Les personnages nouveaux qui paraissent dans les deux derniers actes déroutent le spectateur. On dirait une seconde pièce soudée à la première.

Le motif de ces deux actes, c'est la lutte entre Hermance et le papa Gabaille. Gabaille finit par l'emporter, grâce au morceau de la robe qui lui fait reconnaître dans Hermance la femme cachée dans le cabinet. La place qu'il propose à son fils se trouve être celle du mari d'Hermance, un idiot de chef de bureau que celle-ci, sous la menace du morceau révélateur, amène à donner sa démission. La tigresse est obligée de rentrer ses ongles et d'assister au mariage d'Achille avec Cécile. Mais ne la plaignez pas trop : il y a par là un galant officier de chasseurs qui se chargera de la consoler.

J'ai indiqué le défaut capital de cette seconde partie. Cette réserve faite, il faut reconnaître la vivacité et l'entrain avec lesquels elle est menée. Parmi les nouvelles figures qu'on y rencontre, il en est une, d'une création tout à fait originale, et qui suffirait, à elle seule, à la fortune d'une petite comédie. C'est un certain Bufquin que toute la ville de Guéret prend pour un personnage influent parce qu'il tutoie le ministre. On le comble de prévenances, de fleurs, de cadeaux — et aussi de petitions qu'il apostille sans se faire prier. Or, Bufquin est un ancien valet de chambre qui se figure avoir formé le caractère de l'homme d'État en lui administrant, quand il était enfant, une correction manuelle. Il croit de bonne foi à son crédit, jusqu'au jour où le ministre, fatigué de ses lettres et de ses apostilles, finit par lui écrire : « Vas-tu me laisser tranquille, grand imbécile! »

Lassouche parcourt toute la pièce avec son air abruti. Il fait un domestique à qui son maître impose les courses les plus extravagantes. Comme il rechigne à se mettre en route parce qu'il a des cors qui le font souffrir : — « Raison de plus, lui dit son maître; tu as entendu parler du Juif errant, un fort marcheur. Eh bien! quand il est mort on l'a ouvert : il avait des pieds de jeune fille. »

Toute la pièce est pleine de ces folies; c'est un pétillement continuel de mots cocasses et de saillies imprévues. On a ri à gorge déployée; mais comme on aurait ri plus encore si, comme je l'ai dit, les auteurs avaient fait deux paniers de leur récolte!

Geoffroy est superbe de naïveté et de bonhomie : c'est la nature prise sur le vif. Brasseur compose en comédien la physionomie de Bufquin et lui prête un accent auvergnat panaché de provençal, d'une saveur toute particulière. Lhéritier et Hyacinthe sont, chacun en son genre, d'excellentes ganaches. Priston est amusant et fait regretter que son rôle tourne aussi court.

Mlle Rosa Didier a retrouvé au Palais-Royal ses succès du Gymnase. Son jeu fin, mordant et spirituel, pour lequel le cadre du Théâtre-Français était un peu vaste, ressort ici en pleine lumière. Il y a au Palais-Royal une place à prendre, celle qui est restée vide depuis Dejazet. C'est affaire à Mlle Rosa Didier.

~~~En quittant le Palais-Royal, où on venait de l'applaudir en compagnie de Labiche, Barrière a eu encore le temps de voir, à l'Ambigu, triompher le drame où il a pour collaborateur Léon Beauvallet. *Le Crime de Faverne* est, en effet, un des plus brillants succès dont le boulevard ait été témoin dans ces derniers temps.

L'adultère, voilà l'idée de la pièce, celle qui la domine, qui l'a inspirée, qui en est le ressort dramatique.

Presque au lever du rideau, nous voyons M. de Mauclerc, substitut du procureur du roi, — la scène se passe sous la Restauration, — se disposant à aller constater une tentative d'assassinat par un amant sur un mari. Ce brave magistrat ne se doute pas que le crime — je parle de l'adultère — est aussi sur le point d'entrer dans sa maison. Sa femme l'a epousé par sacrifice, pour doter sa jeune sœur orpheline et sans fortune comme elle. A défaut de l'amour qu'elle ne peut éprouver, l'estime et la reconnaissance la retiendront dans le devoir. La fatalité vient renverser ses bonnes résolutions. Le hasard lui fait rencontrer un brillant cavalier, le comte de Faverne, dont l'image est restée dans sa mémoire, mêlée au roman de ses premières années :

La partie est rompue et les dieux la renouent.

En se trahissant involontairement, l'amour de Jeanne a éveillé un écho dans le cœur du comte, et, dès le second tableau, cet amour est déjà devenu coupable.

Pauvre Mauclerc! Il n'est pas seulement trompé, il est ruiné. Par tendresse pour sa femme, il a voulu doubler sa fortune et sa fortune s'est engloutie. Mais Faverne est riche : s'il ne peut rendre à son ami l'honneur qu'il lui a ravi, au moins lui rendra-t-il, et au delà, cette opulence qu'il a perdue. Une donation, qu'il charge un notaire de rédiger, assurera à Mme de Mauclerc la moitié de ses biens. Mais celle-ci ne veut pas d'un bienfait qui aurait l'air d'un marché, et elle vient chez le notaire lui signifier son refus. Démarche fatale et imprudente qui met dans le secret des deux amants un témoin redoutable, le propre frère de Faverne.

Bien redoutable en effet; car ce frère, Balthazar, est bien la plus ignoble canaille qui se puisse imaginer : — traître à son pays, libertin, dissipateur, faussaire et assassin par-dessus le marché; car c'est lui le malfaiteur que Mauclerc cherche partout sans pouvoir le trouver. Réduit à la besace, il était venu implorer la pitié de son frère qui, sur un regard suppliant de Mme de Mauclerc, avait consenti à lui pardonner. Mais maintenant qu'il a surpris le secret de leurs relations, il devient insolent, il met son silence à prix. Que son frère déchire la donation, et il consentira à se taire. Il a oublié, par malheur, de fausses lettres de change que Faverne a entre les mains et qui peuvent le conduire tout droit au bagne. Le cas est grave, et le gredin rengaine son compliment en attendant une occasion meilleure.

Elle ne tarde pas à se présenter — sous forme d'un empoisonnement. Jeanne est souffrante : elle a l'habitude de verser le soir, dans un verre d'eau sucrée, quelques gouttes d'éther. Le chevalier, qui connaît les aîtres de la maison, pénètre dans la chambre à coucher et substitue à l'éther un poison subtil. La jeune femme morte, adieu la donation et toutes les généreuses intentions du comte! Mais la mort se trompe de victime : celui qu'elle frappe, c'est le comte, venu chez celle qu'il aime pour lui dire un dernier adieu. Nous tremblions tous ici de voir se reproduire la fameuse scène de *Maison Neuve*. Dieu merci! nous en sommes quittes pour la peur. Près de tomber sur le seuil, la victime rencontre la main de l'assassin et lui demande de l'emporter loin de cette chambre, où son cadavre deviendrait une charge écrasante contre l'honneur de la comtesse. A ce prix, il consent à lui pardonner.

Vaine précaution! La rumeur publique dénonce la comtesse comme l'empoisonneuse. Des attroupements se forment et viennent assaillir jusqu'à la maison du magistrat. A cette accusation, plus ridicule encore qu'odieuse à ses yeux, le substitut hausse les épaules. Il faut pourtant qu'il fasse son devoir, et pour donner satisfaction à « l'opinion publique, » il interroge sa femme. O surprise! elle se trouble : elle sent qu'elle ne peut se disculper de l'accusation de crime que
~~~

par un aveu d'adultère, et elle préfère passer pour une empoisonneuse. Mais une lettre à demi brûlée vient bientôt la démentir et prouver qu'elle a attenté, non à la vie du comte, mais à la foi conjugale. Ainsi, Mauclerc ne peut plus la sauver qu'en révélant son propre deshonneur. Eh bien, soit ! qu'elle meure, et il va anéantir le fatal papier, lorsqu'un homme couvert de sang se précipite parmi les spectateurs. C'est le chevalier que la vengeance du mari, qu'il a déshonoré, a fini par atteindre. Il meurt en confessant son fratricide. Le nom de M. de Mauclerc restera intact. Que n'en est-il de même de son bonheur et de ses illusions !

A ce drame s'en mêle un autre que j'appellerais volontiers le drame de Frédérick. Les deux tableaux où paraît le grand artiste pourraient être supprimés sans grand dommage pour l'action. Mais sa personnalité y jette un tel éclat qu'ils finissent par éclipser tous les autres.

Je vous ai parlé en passant d'un notaire à qui Jeanne vient confesser sa faute et expliquer comment elle ne peut accepter les bienfaits du comte de Faverne. Ce notaire, Me Séraphin, le bien nommé, est une âme candide, ignorante du mal, et que cet aveu étonne plus encore peut-être qu'il ne l'attriste. « Se peut-il qu'il y ait des femmes qui trompent leur mari ! » s'écrie-t-il dans son ingénuité. — Ah ! ce n'est pas sa pauvre Thérèse qui eût manqué ainsi à ses devoirs, cette Thérèse qu'il pleure encore tous les jours, dont il conserve la mémoire embaumée dans son souvenir, dont il adore les vêtements comme des reliques ! Pieuse douleur qui, en pénétrant dans son cœur, n'a fait que l'épurer au lieu de l'aigrir. Car Séraphin est bon à tous, il contemple sans envie le bonheur des jeunes amoureux, il leur sourit du regard, et c'est un charme de le voir se mêler à leurs jeux, et de l'entendre dire avec sa bonhomie paternelle : « Allons, mes enfants, cueillons des mûres, cueillons des mûres ! »

Qui croirait que le drame est si près de la pastorale ? Un jour, pendant que Me Séraphin travaille dans son cabinet, un grand bruit se fait dans l'étude. Ce sont les clercs qui rient et qui chantent. Il écoute, et son nom, accolé à un refrain, vient frapper son oreille. Le chanteur est Joseph, son premier clerc, son enfant d'adoption, celui qu'il a aimé le plus après Thérèse ; et que dit le refrain composé par Joseph lui-même ? Il célèbre les amours du premier clerc avec la femme de Me Séraphin.

Le vieillard bondit : il s'élance sur le drôle et l'abat à ses pieds comme une masse. Puis il va au meuble, en arrache les vêtements de Thérèse, les déchire, les enfouit avec rage dans le poêle. Il va aussi y jeter le médaillon qui lui retrace les traits de l'infidèle ; mais il s'arrête, il hésite : « ce portrait, il l'a fait faire lorsque Thérèse était morte, et ce n'est pas la morte qui l'a trompé. »

Sa pauvre tête est ébranlée par tant de secousses. La raison l'abandonne : le refrain qu'il vient d'entendre obsède sa cervelle, il le répète, il le chante, il gambade par la chambre en éclatant d'un rire nerveux : puis il saisit une chaise, la brandit, et en frappe l'air avec fureur. Rien de plus navrant que ce désespoir, de plus lamentable, et en même temps de plus terrible et de plus grandiose.

Nous le retrouvons dans un autre tableau, triste, abattu, l'œil vague et ne reconnaissant personne autour de lui, pas même Joseph qui se roule à ses pieds et voudrait racheter le passé de tout son sang. Une idée fixe est seule restée dans son cerveau : « N'aimez jamais ! n'aimez jamais ! » Mais soudain une fanfare se fait entendre : c'est une chasse qui passe, et les cors jouent l'air de la chanson que vous savez. Le vieillard se redresse comme frappé d'une commotion électrique : il ramène son manteau sur sa tête et s'enfuit épouvanté. Le geste est sublime et je doute que Talma, dans sa carrière tragique, ait rien imaginé de plus saisissant.

Dites que Frédérick n'est plus que l'ombre de lui-même, que la voix a perdu son éclat, qu'elle chante comme une mélopée, le plus souvent sur la gamme de l'emphase. Mais quelle beauté d'attitudes, quelle profondeur de composition, quelle vérité et quelle puissance ! Ne parlons pas du talent, si vous voulez, mais convenez que le *génie* est là.

Après lui, il faut citer d'abord Brindeau, qui prête au comte de Faverne les manières élégantes et la grande diction de la Comédie-Française. Castellano est parfait en coquin de *high-life*. Clément Just joue, avec sa conscience habituelle, le rôle ingrat de substitut. Allard et Schey sont chargés d'égayer la pièce. Ils s'en acquittent à merveille.

Ce qui manque à Mlle Rousseil, ce n'est pas la passion, c'est plutôt la mesure et la sobriété. Trop de zèle, comme on dit. Mlle Marie Debreuil est toute charmante de grâce et d'ingénuité. Mais Frédérick, Frédérick, voilà celui qui assure au *Crime de Faverne* les cent représentations.

~~~ Un mot, en terminant, sur une soirée musicale des plus intéressantes offerte, la semaine dernière, à une société d'artistes et de dilettante par M. et Mme Jules Beer.

Le morceau capital du concert était un psaume, imité de la Bible, par M. Émilien Paccini, et mis en musique par M. Jules Beer. C'est une composition large et sévère, où se retrouve la haute inspiration et le grand style de Meyerbeer. Le rapprochement vient tout naturellement lorsque l'on sait que M. Jules Beer est le neveu de l'auteur de *l'Africaine*. Les solistes, MM. Warot, Caron et Mlle Mauduit ; les chœurs, dirigés par M. Hurand, et l'accompagnateur, M. Salomon, ont magnifiquement interprété cette œuvre de premier ordre, qui a produit sur les auditeurs la plus vive impression.

On a ensuite applaudi Mme Escudier Kastner dans la partie instrumentale, et Mlle Mauduit et Schrœder dans un duo de *la Fille d'Égypte*, l'opéra qui a révélé pour la première fois le nom de M. Jules Beer au monde musical. Le nouvel ouvrage de lui, que répète en ce moment le Théâtre-Lyrique, nous donnera bientôt l'occasion d'apprécier plus amplement son talent de compositeur.

GÉROME.

LE DOCTEUR JACQUES DUBS.

Dans la Confédération suisse, le pouvoir exécutif n'est pas dévolu à un président seul, comme aux États-Unis et dans les républiques hispano-américaines. Il est exercé par un conseil fédéral composé de sept membres, nommés pour trois ans par l'assemblée fédérale, et dont le président n'est élu que pour une seule année. On commet donc une erreur quand on attribue à ce haut fonctionnaire le titre de président de la Confédération suisse : c'est « président du Conseil fédéral de la Suisse » que l'on doit dire pour lui donner la qualification légale qui lui appartient. Il ne s'agit pas là d'une simple nuance, mais d'une réelle différence dont l'importance n'échappera à personne.

Le docteur Jacques Dubs, qui vient d'être nommé président du Conseil fédéral de la Suisse pour l'année 1868, est né en 1822 à Affoltern-sur-l'Albis, dans le canton de Zurich. C'est dans cette ville qu'il commença son éducation. Ensuite il se rendit à Berne pour aborder l'étude du droit et de la science politique sous la direction du docteur Guillaume Snell. Plus tard, il suivit les cours des universités de Heidelberg et de Zurich.

Quand il eut conquis ses grades universitaires, M. Dubs fut nommé juge d'instruction et, peu après, procureur d'État. Dans ces deux positions, il sut se concilier l'estime générale par la distinction de son esprit autant que par la modération qu'il montra toujours relativement à l'application des lois pénales.

Il n'était âgé que de vingt-cinq ans lorsqu'il fut élu membre du Conseil national et qu'il commença avec ardeur et énergie sa carrière politique. Son discours de début à l'assemblée fut consacré à la création d'une université fédérale, et attira sur lui l'attention de ses compatriotes.

M. Dubs entra pour la première fois au Conseil fédéral en 1854. L'année dernière, il avait été investi de la vice-présidence ; cette année, il succède à M. Constantin Fornerod, du canton de Vaud, dans le fauteuil de la présidence.

Nous croyons intéressant de reproduire, à côté du portrait du docteur Dubs, un vitrail du palais fédéral de Berne, où l'on voit groupées les armoiries des vingt-deux cantons de la Suisse autour de l'écusson fédéral.

X. DACHÈRES.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Le hasard à Paris. — Les quais. — Les premiers numéros du *Morgenblatt*. — Le baron Cotta. — Honoré de Balzac. — Généalogie de Cotta. — Hebel. — Ses aventures romanesques. — Ses remords. — Son mariage.

« A Paris, dit Sterne, dans son *Voyage sentimental*, on ne cesse de se heurter à chaque pas à quelque chose d'imprévu. » Rien n'est changé depuis lors ; il suffit qu'on y regarde d'un peu près pour qu'on rencontre, semés, de rue en rue, sur son chemin, des sujets de surprise ou d'étude.

C'est ainsi qu'hier, en longeant les quais et en jetant par hasard un coup d'œil sur les étalages des bouquinistes, mes yeux se sont portés sur une vieille farde de papiers imprimés. Je m'en approchai, je la feuilletai, et je vis que ce n'était rien moins qu'une série des premiers numéros du *Morgenblatt* (feuille du matin).

Le *Morgenblatt* est une des premières Revues que l'on ait publiées en Europe : elle date de 1800 et eut pour fondateur le baron Cotta de Cottendorf, célèbre éditeur allemand que les écrivains, mes contemporains, se rappellent avoir vu souvent chez Ladvocat qui tenait alors le haut bout de la librairie parisienne.

Cotta était un petit vieillard, vert, sec, portant la tête haute, parlant la langue française avec pureté, sauf un accent germanique fortement caractérisé ; il faisait passer sa noblesse plus ou moins problématique bien avant sa grande réputation d'éditeur célèbre, sa fortune considérable et même son titre de collaborateur de Gœthe, de Schlegel et des deux Humboldt. La première fois, la seconde, voire même la troisième, qu'il se trouvait en rapport avec quelqu'un, il ne manquait jamais de lui raconter son illustre origine. Un certain soir, il accapara pendant quatre heures et réduisit au silence Balzac, qui cependant ne cédait pas facilement aux autres le dé de la conversation, et il finit réellement, sinon par le fasciner, du moins par lui inspirer cette attention ironique qu'exprimaient avec si peu de retenue les grands yeux noirs, la face rabelaisienne et les contours tourmentés de l'immense bouche mal meublée de celui qui devint plus tard l'auteur des *Parents pauvres* et des *Treize*.

Je m'étonne que Balzac n'ait pas reproduit dans un de ses livres le type éminemment comique de ce vieux libraire développant longuement que les Cotta, dont il constituait le dernier descendant, remontaient aux Aurelius Cotta, dont le nom se retrouve tant de fois cité dans les fastes consulaires de la république romaine, et desquels était née Julia Aurélia, mère de Jules César.

« Mon aïeul Marc-Aurèle, disait-il au romancier, ébahi de rencontrer ces folles idées chez celui qui passait alors à juste titre pour le plus habile et pour le premier éditeur de l'Europe, mon aïeul Marc-Aurèle était lui-même, vous le savez, un descendant de César. Dieu seul connaît par quelles vicissitudes passa cette illustre race jusqu'au milieu du Xe siècle ; à la fin du XIe, on retrouve les Cotta remplissant l'office de *missi*, c'est-à-dire de comtes et de commissaires impériaux dans les comtés de Milan et de Pavie. Plus tard, ils figurèrent dans les Croisades et parmi les plus illustres chevaliers de la Lombardie. Déchus par la domination des Sforza, ils se réfugièrent en Allemagne, où, en 1640, Jean-Georges Cotta, descendant de cette grande race, fut réduit, par la déchéance de son illustre race, à épouser la fille d'un simple libraire de Tubingue. Dès lors, ne pouvant plus être de puissants seigneurs, les Cotta se résignèrent à devenir d'illustres éditeurs, et, en 1730, mon grand-père non-seulement possédait vingt presses dans ses ateliers, mais encore il imprimait les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, qui le jugeait seul entre tous digne d'un pareil honneur. »

Héritier de l'imprimerie de son aïeul et de son père, Cotta avait fondé la *Gazette universelle*, qui ne tarda point à prendre une véritable autorité en Europe et qui lui valut une fortune considérable. Il s'associa pour collaborateurs Zahn, Wieland, Schlegel, Schelle, Jean-Paul Richter, Fichte et Ahland, dont il devint en outre l'éditeur. Le *Morgenblatt* parut quelques années plus tard et compléta la série des publications périodiques qui firent de Cotta un véritable autocrate de la presse périodique.

En dehors de sa personnalité et de la manière par trop tudesque dont il la faisait valoir, Cotta savait sur les hommes et sur les choses une foule de curieux détails qu'il racontait d'une façon des plus attachantes. Une fois qu'on avait patiemment écouté comment, illustre descendant d'une illustre race, il devait à son propre mérite et à des services immenses rendus à sa patrie ses titres de conseiller intime du roi de Prusse, de chambellan du roi de Bavière, de baron wurtembergeois et de chevalier de tous les ordres tudesques qui s'étalaient à sa boutonnière en un arc-en-ciel de rubans de toutes les couleurs superposés les uns au-dessus des autres et formant un véritable bourrelet, on pouvait tenir pour certain que, cette gourme enfin jetée, il allait devenir un charmant vieillard, aimant à raconter avec une bonhomie spirituelle une foule d'anecdotes relatives aux écrivains, aux savants et aux artistes célèbres parmi lesquels il avait vécu et il vivait encore.

Un des types qu'il aimait à mettre en scène était un certain chimiste du nom de Hebel, à qui la science doit plusieurs travaux importants trop peu connus en France et, entre autres, un des premiers et des meilleurs traités sur les matières organiques, publié au commencement du XIXe siècle.

La grande intelligence de Hebel, disait le baron Cotta, se trouvait renfermée dans un corps peu attrayant ; son embonpoint énorme, précoce et œdémateux, le rendit, dès sa première jeunesse, d'autant plus le point de mire des railleries et des mystifications de ses camarades, que le pauvre orphelin se trouvait élevé par la dure charité d'une vieille tante avare jusqu'au fanatisme et désespérée que son frère lui eût laissé sur les bras, en mourant, un neveu aussi gueux et aussi laid.

Hebel, sous sa burlesque enveloppe, n'en cachait pas moins une intelligence supérieure, une aptitude merveilleuse à l'étude, une imagination ardente et un esprit romanesque. Au sortir du collége, enamouré d'une jeune fille d'une grande beauté, il renonça aux offres brillantes qu'on lui adressait de toutes parts et, entre autres, une chaire de professeur de chimie, pour se consacrer à l'état d'apothicaire, qui devait, selon lui, le mettre plus promptement en possession d'une aisance qui lui permît de demander la main de Gretchen Virchow. Or, plein de défiance de lui-même et rendu trop justement timide par la conscience de sa laideur, il n'avait jamais osé faire à celle qu'il aimait l'aveu de son amour, et il se contentait de lui adresser mystérieusement des vers passionnés que Gœthe et Wieland eux-mêmes n'eussent certes pas désavoués.

Ces vers sans signature arrivaient de cent façons poétiques à Gretchen Virchow, que ces hommages d'un adorateur inconnu flattaient beaucoup et touchaient même un peu. Un soir que, dans une petite réunion intime, elle lisait une élégie trouvée par elle le matin dans un bouquet déposé sur sa fenêtre, elle ne put retenir une larme en disant ce petit poëme, expression si naïve et si charmante d'une passion vraie et profonde. Hebel, qui se crut aimé, enivré, éperdu, hors de lui, tomba en sanglotant aux pieds de la jeune fille stupéfaite et effrayée.

— Ah ! s'écria-t-il, que Dieu vous bénisse pour cette larme qui apporte tant de bonheur au pauvre poëte !

Les spectateurs de cette scène bizarre se regardèrent et échangèrent un sourire ironique qui alla droit à la vanité de Gretchen et la rendit impitoyable jusqu'à la férocité, car ce que les femmes, même les meilleures, redoutent et haïssent le plus au monde, c'est le ridicule.

— Hebel, dit-elle, je vous remercie d'avoir si bien exprimé les sentiments qu'éprouve pour moi mon fiancé Georges Kant. On ne saurait mieux faire, et vos vers sont délicieux.

Hebel, déconcerté et frappé au cœur, voulut se relever. Hélas ! son embonpoint ne lui permit pas de le faire, et il fallut que Georges Kant, qui riait aux éclats, vînt le prendre sous les épaules, le hissât sur ses pieds et le remît debout au milieu de l'hilarité générale, non sans feindre de trouver le poëte beaucoup plus difficile à soulever qu'il ne l'était en réalité.

Dès ce moment, Hebel prit en une haine qu'on comprend aisément ce beau grand garçon aux allures déterminées, au verbe haut, aux manières passablement insolentes. Cette haine ne tarda pas à grandir encore, car Kant, du jour où il
~~~

devint le mari de Gretchen, sembla se complaire à passer devant l'officine de l'apothicaire, en tenant suspendue à son bras sa femme : — sans compter que les nouveaux mariés ne tardèrent point à venir se loger précisément en face de la maison de Hebel, d'où celui-ci ne les voyait que trop souvent à leur fenêtre échanger ces mille petites tendresses dont les Allemandes combient avec si peu de contrainte, et sans s'inquiéter des témoins, celui qu'elles aiment.

Cet enfer dura trois ans pour Hebel, dont la jalousie et la rage finirent par arriver à une sorte de folie. Il formait les projets les plus sinistres contre son voisin, et il ne pilait jamais dans ses mortiers une substance vénéneuse sans s'abandonner à des souhaits sinistres contre son rival.

Une nuit, qu'il s'agitait dans son lit et qu'il appelait en vain le sommeil, il entendit tout à coup frapper à sa porte, en même temps qu'une voix trop connue lui criait d'ouvrir sur le champ, qu'il y allait de la vie ou de la mort d'un malade. Il se hâta de descendre et trouva Gretchen, à peine vêtue, plus adorable que jamais dans le désordre de sa toilette, en larmes, se tordant les mains de désespoir et suppliant l'apothicaire de se hâter : Georges Kant, frappé d'un mal subit, se mourait, et le médecin, appelé à la hâte, attendait l'effet de la potion qu'il venait de prescrire pour savoir s'il restait encore quelque chance de salut à l'agonisant.

Du premier coup d'œil, et avec cette lucidité que donne la haine, Hebel reconnut que le médecin, dans son trouble, avait commis une grave erreur et prescrit une dose de certaine drogue qui eût suffi pour tuer subitement un homme en bonne santé. Pendant une ou deux secondes, durant lesquelles Gretchen ne cessa de le presser et de le supplier de se hâter, il hésita s'il ne signalerait pas l'erreur du médecin. Mais, étourdi par les sanglots et les instances de Gretchen, il perdit la tête, composa le médicament tel que l'avait prescrit le médecin et le remit à la jeune femme.



HUTTE DE CHERCHEUR D'OR, A LA NOUVELLE-ZÉLANDE.
Dessin de M. Allen-Martin. — Voir page 110.

A peine celle-ci fut-elle sortie que les remords s'emparèrent de Hebel; il avait beau se dire pour apaiser sa conscience qu'il n'avait fait qu'exécuter à la lettre, comme sa profession l'exigeait, la formule de l'ordonnance d'un médecin; que la responsabité en incombait à ce dernier et non à l'apothicaire; il n'en entendait pas moins une voix secrète et terrible qui lui répétait bas à l'oreille : « Assassin! empoisonneur! » et que rien ne pouvait étouffer.

Tout à coup des cris partirent de la maison d'en face :

— Georges! mon Georges! disait Gretchen, adieu pour jamais! Oh! que ne puis-je mourir comme toi, pour que rien ne nous sépare plus désormais! Mort! mort! mon Dieu!

— C'est moi qui l'ai tué! murmura Hebel éperdu.

Et il tomba à la renverse sur les dalles de son officine, où on le trouva le lendemain matin, en proie à une fièvre violente et au délire.

Après être resté toute une semaine entre la vie et la mort, il finit néanmoins par entrer en convalescence. Mais, hélas! cette convalescence n'avait rien des douces émotions du malade qui, après une crise suprême, éprouve un bien-être indicible à se sentir renaître à l'existence. Le remords se tenait assis à son chevet et il le suivit dans le fauteuil, où il ne tarda point à pouvoir s'asseoir près de la fenêtre. Enfin le jour où il se sentit assez guéri pour pouvoir descendre dans sa pharmacie, il faillit subir une rechute en se retrouvant en face du comptoir où il avait préparé la potion homicide et commis un crime.

Tandis qu'il se tenait là pâle et défaillant, la servante de Gretchen, devenue veuve, apporta un panier rempli de fioles.

— Monsieur, dit-elle, ma maîtresse, qui vient de partir pour la campagne, m'a chargée de vendre ces bouteilles qui ont contenu des médicaments. Voulez-vous les acheter?

Hebel jeta un regard sinistre sur les fioles, poussa un cri de joie, mit une pièce d'or dans les mains de la servante stupéfaite, et, levant les mains au ciel, il adressa une prière fervente à Dieu. Dieu l'avait sauvé d'un crime! La bouteille contenant la substance toxique se trouvait toute pleine et n'avait même pas été ouverte, comme l'attestait le capuchon de papier bleu qui recouvrait encore son bouchon et son goulot.

A quelque temps de là, Hebel perdit sa tante qui, à sa grande surprise, loin de le déshériter, lui légua une fortune d'autant plus considérable que, pendant sa longue existence, la vieille femme s'était imposé les plus rudes privations pour en accroître le capital à l'aide des revenus accumulés.

Dès lors, tout changea pour l'apothicaire, qui vendit sa pharmacie et devint non-seulement un bourgeois opulent, mais encore un chimiste célèbre. Si bien qu'à quatre années de là, l'ancien amoureux de Gretchen, restée à peu près sans fortune à la mort de son mari, ne pouvait mettre le pied hors de chez lui sans rencontrer la jeune veuve, fraîche, avenante, souriante et montrant, autant que la décence le lui permettait, son petit pied coquettement chaussé.

Or, les petits pieds mignons sont rares en Allemagne, et celui-ci manœuvra si bien que Hebel redevint plus amoureux que jamais, si toutefois il avait cessé de l'être. L'aplomb de la fortune et de la célébrité l'avaient depuis longtemps débarrassé de sa timidité. Il alla rendre visite à Gretchen, qui le reçut à merveille; il lui offrit sa main, qu'elle accepta avec reconnaissance. Ils se marièrent, et six enfants, dont deux jumeaux, ne tardèrent point à compléter le bonheur des époux.

« — Gretchen disait et répétait à qui voulait l'entendre qu'elle s'estimait la plus heureuse des femmes, » ne manquait jamais, en terminant ce récit, d'ajouter le baron Cotta de Cottendorf, qui clignait son œil gauche avec une malice tout allemande.

Sam. Henry Berthoud.

LES NOUVEAUX QUAIS
DE LONDRES.

Nous avons déjà parlé ici de la double bordure de quais dont on s'occupe actuellement de pourvoir la Tamise à Londres. L'établissement de ces quais se trouve combiné avec une série d'autres travaux publics, dont nous ne pouvons mieux donner l'idée à nos lecteurs qu'en leur montrant tout à la fois dans une vue l'aspect extérieur et une section transversale de l'ensemble des constructions nouvelles.

Notre dessin laisse voir une partie du quai de Middlesex et le pont du chemin de fer de Charing-Cross. La muraille du quai est construite en brique avec un revêtement extérieur en pierre. Dans cette muraille ont été ménagées parallèlement au cours du fleuve, deux grandes voies souterraines, l'une inférieure pour servir d'égout, l'autre supérieure pouvant recevoir les conduits d'eau et de gaz ainsi que les fils télégraphiques, que les ouvriers peuvent ainsi réparer sans ouvrir à travers la chaussée ces tranchées qui gênent la circulation. Une épaisseur de quatre pieds sépare les deux voies. Le plancher de la seconde est plat, de façon qu'on y puisse circuler librement. L'égout, lui, est de forme complétement cylindrique. Sa longueur varie, suivant les endroits, de sept pieds neuf pouces à huit pieds trois pouces de diamètre, et il a une inclinaison de deux pieds par mille mètres.

Un autre tunnel circulaire vient couper celui-ci un peu plus bas à angle droit. Ce conduit énorme, qui passe sous le lit de la Tamise, est le tube du chemin de fer atmosphérique destiné à mettre en communication Charing-Cross avec la station de Waterloo-Road et celle du South-Western.

Sur la gauche de notre dessin s'ouvre le tunnel béant du *Metropolitan railway*. Le Metropolitan railway fait sous les rues de Londres le service d'omnibus, sur une longueur d'un peu plus d'une lieue. Sans doute il est destiné à s'étendre et à se ramifier. C'est du reste un travail fort remarquable dès à présent, si l'on veut bien avoir égard aux difficultés nombreuses qu'il a fallu vaincre pour l'établir. Les conduits d'eau et de gaz qui sillonnent Londres en tous sens étaient un obstacle constant au percement de la voie. On ne parvint pas sans mal à les détourner tous. Quant à l'égout de la Fleet, que les ouvriers rencontrèrent à trois reprises, la troisième fois il inonda complétement les travaux. Ce fut un déluge de boue dont on ne se rendit maître qu'à grand peine.

L'idée du Metropolitan railway a été proposée pour la première fois en 1852; mais on ne put la mettre à exécution avant l'année 1859. M. George Towler fut l'ingénieur des travaux et M. Jay le constructeur de la ligne. Le chemin, qui devait être ouvert dès le 1er mai, ne fut livré à la circulation que le 9 janvier 1863. Les dépenses se sont élevées à 1,300,000 liv. sterling, soit 32,500,000 francs. Établi sur un viaduc à la façon des autres chemins de fer qui traversent Londres, il eût coûté quatre fois autant.

Les deux stations extrêmes de la voie sont Farringdonstreet et Bishop's-road. De quart d'heure en quart d'heure les trains partent de l'un et de l'autre côté; à toutes les heures ils sont directs. Pour empêcher la suffocation qui pourrait être produite par la fumée sous ce long tunnel, les locomotives ont été construites de telle sorte qu'elles absor-

TERRAIN AURIFÈRE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE.
Dessin de M. Allen-Martin. — Voir page 110.

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



— Les allées de châtaigniers qui se vendent 27,000 francs! Et moi qui ai la bêtise de ne vendre que des marrons!



— Pourquoi n'irais tu pas à la Saint-Charlemagne? Tu te méfies de tes moyens?
— Je me méfie du menu!



Saint Charlemagne invoquant le baron Brisse.



— Petit malheureux, vous vous versez trop.
— Msieu, je suis à la Saint-Charlemagne pour ma version!



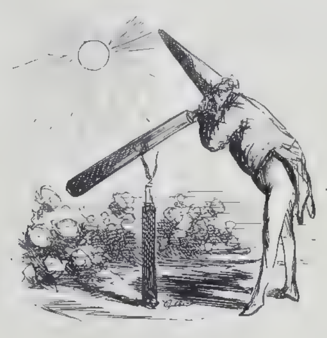
Augmenter les jupes, c'est ce qui leur allonge la figure.



— Pourquoi vous permettez-vous de danser comme ça?
— Capitaine, c'est pour qu'on allonge mes jupes.



— Attention! les yeux à quinze pas!
— Avec mon lorgnon?



L'OBSERVATOIRE A FONTENAY-AUX-ROSES.
Les astronomes changeant de direction.



— Eh, là-bas! On dit que vos télescopes rapprochent les astres. J'ai pas envie que le soleil vienne brûler mes roses!



LE BAL DES GENS DE MAISON.
— Monsieur François, conduisez le cotillon; vous êtes si bon cocher!



— Ah! monsieur Baptiste, moi, vous épouser! Entrer ainsi dans une des premières maisons de France! Quel honneur!



As-tu de la chance, 1868. Débuter tout de suite en arrivant par un chef-d'œuvre.

bent elles-mêmes leur fumée et leur vapeur. Quant aux voitures, elles sont larges, commodes et bien éclairées au moyen du gaz

L. DE MORANCEZ.

COURRIER DU PALAIS

Une cour du vieux Palais. — Un pendu au vestiaire. — Mort d'un vieux de la vieille basoche. — Vous la lui avez coupée, Canteloup! — Est-ce Alem ou Mathusalem? — Un enfant qui pour un retard de six heures manque le coche de la légitimité — Encore la malle de M. de la Varenne — Un meurtre à la halle. — Les constructions du vice et les vices de construction

Il y a, dans l'agglomeration hybride des édifices qui forment notre Palais de justice, un recoin fort mal tenu, un amas obscur de constructions tortueuses, d'appentis boueux qui sont comme les communs, le laboratoire, la cuisine de la justice. Petit parquet, dépôt de la Préfecture, buvette, vestiaire de MM. les avocats, tout cela est amoncelé pêle-mêle entre le parvis de la Sainte-Chapelle et l'angle de l'ancien hôtel de la Cour des comptes, aujourd'hui l'hôtel de M. le Préfet de police. C'est de ce côté-là qu'on entrait jadis au Palais par la cour d'honneur. Et de ce temps-là le Palais se suffisait à lui-même sans l'auxiliaire d'aucun edifice lointain ou voisin. On y exécutait la justice sur place depuis l'alpha jusqu'à l'oméga; depuis l'entree de l'accusé dans la salle d'audience jusqu'à la sortie du patient sur l'échafaud après avoir langui dans la prison et crié dans la salle de la torture. La justice opérait comme ces machines où l'on met à un bout un lapin vivant qui vous est rendu à l'autre bout à l'etat de chapeau garni, bordé, brosse, prêt à mettre en tête.

Dans ces latitudes sombres dont nous parlons et où l'on parvient par des arceaux noirs et des voûtes humides, les fenêtres sont barrees, la plupart des portes condamnées, et celles qui ont éte acquittées présentent des guichets louches et defiants. Partout des corridors suspects, des couloirs ténébreux, des ouvertures qui ont l'air de soupiraux et des grilles formidables garnissant toutes les issues; entre ces barrières de ferrailles grimpent ou se tordent des escaliers baroques qui se croisent, se bifurquent, s'embranchent, se servent ou se contrarient. On croit entrer en prison ou même dans des cachots, car en plein jour des réverbères du temps de M. Sartines, transformes aujourd'hui en lanternes, jettent une lumière fumeuse à travers ces *ténèbres visibles*.

Or, le samedi 1er février, en errant dans l'escalier qui descend de la salle des deliberations du jury pour côtoyer la bibliothèque des avocats et contourner le vestiaire tenu par M. Fontaine, costumier, j'entendis ces mots bien imprévus et bien capables de faire dresser toutes les oreilles en géneral et celles d'un chroniqueur en particulier.

Deux garçons de salle causaient entre eux d'un air assez ému, et l'un disait à l'autre ·

— On vient de le décrocher, mais trop tard : il etait mort.

Il y a quelques siècles, j'aurais cru qu'on parlait d'un pendu; mais en 1868, comment avoir une pareille pensée?

Elle ne me vint pas. Et pourtant... voici la chose :

Dans l'étranglement formé entre la Sainte-Chapelle et l'hôtel du Préfet de police, on passe sous une arche sombre conduisant à des bâtiments de bois, sortes d'appentis provisoires dressés là comme pour des boutiques de la foire. On monte par un escalier de bois à une galerie de bois aussi, où sont rangés par cases symétriques les robes et les toques d'un grand nombre d'avocats. Il y a deux ou trois ans, un vieux garçon, nommé Girard, brossait ces robes et époussetait ces toques. Puis, Girard avait été mis à la retraite. Le conseil de l'Ordre lui servait 600 francs de pension; M. Fontaine, son ancien patron, 400 francs, soit 1,000 francs qu'il faut ajouter aux 2,200 francs de rente qu'avait su amasser Girard dans la poussière de tant de robes. On savait à Girard un minimum de 3,200 francs de revenu. Cela fait que personne ne s'inquiétait de lui. Mais lui s'inquiétait de tout le monde. Sa retraite l'avait fort affecté. On ne le voyait plus, mais le samedi 1er février il revint à son ancien poste comme s'il ne l'avait pas quitté. Puis, après avoir salué son patron, il disparut : on le crut parti. La dame qui dirige le vestiaire eut occasion de descendre dans un réduit au rez-de-chaussée qui sert de receptacle et de décharge à tous les débris de meubles mis au rebut. Cette sorte de loge de bois étroite et longue est ménagée à côté et au-dessous du vestiaire. C'est là que la dame s'était un moment réfugiée en fermant la porte à la clef pour n'être pas dérangée par quelque survenant. Au moment de sortir, elle aperçut avec effroi, suspendu par sa cravate à une cheville fichée au mur, le corps immobile d'un homme qu'elle reconnut aussitôt. Sa terreur fut telle, son trouble fut si grand, qu'elle voulut fuir au plus vite; mais il était impossible à sa main tremblante de faire tourner la clef dans la serrure, de telle sorte qu'elle se trouvait ainsi emprisonnée par elle-même.

Enfin, après plusieurs tentatives et de longs efforts, elle parvint à ouvrir la porte. A peine en eut-elle franchi le seuil qu'elle courut au vestiaire en poussant des cris interrompus par ces deux noms : « M. Fontaine! M. Girard! » On l'entoura aussitôt, on lui porta secours, et bientôt ayant repris ses sens, elle fit comprendre par ses gestes autant que par ses paroles le triste spectacle dont elle venait d'être témoin.

Un des secretaires de Me Jules Favre, Me Coulon, qui se trouvait là, se dirigea en toute hâte vers le hangar, et d'un coup de canif coupa la cravate au moyen de laquelle Girard avait accompli son suicide.

Dans sa folie, car personne ne suppose que Girard eût conservé sa raison, le malheureux avait pris ses mesures et s'était donné des soins pour exécuter son fatal projet. Il y avait parmi des débris de toutes sortes, des plans de bois en relief, qu'emploient les avocats pour décrire d'une façon plus *tangible* à l'œil des magistrats, soit la charpente d'une maison, soit le mécanisme d'une machine. Girard avait mis sous ses pieds pour se hausser une de ces pièces faites de carton et de bois. Bref, ses fatales précautions avaient été si bien prises qu'il était mort. Seulement on s'étonnait que cet homme, qui pouvait accomplir son dessein chez lui plus sûrement et beaucoup plus à l'aise, fût venu chercher cette fin violente au milieu du bruit, en s'exposant à être vu, surpris, dérangé.

C'est là-dessus qu'on causait à perte de vue. On plaignait ce vieux garçon qui, dans sa démence, aura obéi à cette étrange logique de vouloir périr là où il avait vécu, où il avait travaille, où il avait servi, c'est-à-dire une manière de champ de bataille où il avait gagné les chevrons de la domesticité et les modestes trésors de son épargne.

Je m'aperçois que je parle le vieux langage emphatique du barreau, et cela me conduit à un modele de ce genre : Me Alem-Rousseau, qui vient de mourir à Auch, très-regretté du barreau de cette ville, dont il fut longtemps le bâtonnier.

Me Alem-Rousseau joua tout jeune un rôle actif dans les luttes politiques de la Restauration. Il fut mêlé aux troubles qui eurent lieu à propos du meurtre du jeune Lallemant, tué par une sentinelle du jardin des Tuileries. Il voulut, à la tête de quatre-vingts hommes réunis à la barrière de l'Ourcine, enlever les sergents de La Rochelle, détenus à Bicêtre. Alem-Rousseau fut plus tard un des membres de l'Assemblee constituante. Il nous échappe par tous ces côtes; mais il nous appartient comme avocat. Il était de cette vieille école qui aimait l'emphase, la boursouflure, la fausse solennité. Mais ce mauvais goût, qui etait la mode de l'époque, n'empêchait pas, comme on dit, les sentiments, et, chez lui, les sentiments etaient energiques et honnêtes. Il eût dit volontiers en parlant d'un adversaire :

« Il a pu me battre dans les défilés de la procédure; mais je prendrai ma revanche sur les hauteurs du Code civil ou dans les plaines brûlantes du Code penal. »

Comme il outrait sa phrase, il outrait aussi sa mise. Il avait des habits qui auraient pu cueillir les palmes académiques; il les portait avec une majesté un peu singulière, laissant pendre sur son gilet une chaîne d'or dont il attachait sa montre à breloques. De cette façon, il portait à son cou une chaîne absolument semblable à celle que la mythologie fait sortir de la bouche de l'Éloquence.

Il eut des succès retentissants dans plusieurs affaires criminelles, notamment dans les procès de Mme de Pibrail et surtout de Mme Lacoste, cette contrefaçon de Mme Lafarge.

C'est même dans ce dernier proces, où il plaidait à côté de Me Canteloup, que Me Alem-Rousseau dit avec énergie que son confrère Me Canteloup avait coupé la tête de l'accusation.

On n'a pas oublié qu'un malin avocat, trop spirituel sténographe, Me Faverie, bâtit là-dessus une espieglerie racontee dans les *Vieilles lunes d'un avocat*.

Voici comment la *Gazette des Tribunaux* accommoda cet incident :

Après le plaidoyer de Me Canteloup, defenseur de Meilhan, complice de Mme Lacoste, Me Alem-Rousseau s'ecrie :

« Hier, mon honorable confrere Me Canteloup a coupé la tête à l'accusation. (Rires. — Me Canteloup fait un mouvement de modestie.) Oui, vous la lui avez coupée, Canteloup! (Les rires redoublent.) »

Alem-Rousseau, qui n'avait que soixante-neuf ans, paraissait beaucoup plus âgé. Aussi un conseiller à la Cour de cassation qui le croyait mort, l'ayant rencontré l'an dernier dans un voyage aux Pyrénées, ne put se tenir de dire :

« Pour le coup, ce n'est plus Alem; c'est bien plutôt *Mathus Alem.* »

La semaine a été fort pauvre en procès curieux. On a beau battre les buissons de toutes les juridictions et de toutes les chambres, il est bien difficile de faire lever le lièvre de l'intérêt, comme on pourrait dire dans le style imagé de l'ancien barreau.

La Cour d'Angers, toutes chambres réunies, a tranché pourtant une question assez neuve. Il s'agissait de savoir si un enfant né trois cents jours et six heures et demie après la mort de son père devait être réputé enfant légitime.

Personne n'ignore que, d'après l'adage latin, tout enfant né pendant le mariage est réputé avoir pour père le mari. Le Persan de Montesquieu ajoute malicieusement : « Le mari a beau avoir de bonnes raisons pour ne pas le croire, la loi le croit pour lui et le soulage de l'examen et des scrupules. »

Ici l'époux ne pouvait être *soulagé*, puisqu'il était mort. Or, la loi accorde à la gestation légale la plus longue trois cents jours; mais, nous l'avons dit, l'enfant avait dépassé ce maximum de six heures et demie. Ces quelques heures lui ont coûté la légitimité. Les juges ont cru que la complaisance de la loi allait aussi loin qu'elle pouvait aller, et qu'accorder une minute de plus, ç'eût été donner tête baissée dans l'arbitraire.

Si trois cents jours sont accordés à la gestation la plus longue, cent quatre-vingts jours seulement sont alloués à la plus courte. Or, on raconte que la femme d'un professeur de médecine nouvellement mariee abrégea encore ce délai. Si bien que le mari aurait pu dire comme le duc de Roquelaure : « Mademoiselle, je ne vous attendais pas si tôt. Soyez pourtant la bien venue. »

Le vieux professeur se contenta d'appeler sa fille Aurore, en disant : « Elle a bien merité ce nom, puisqu'elle a devancé le jour. »

La malle de M. Maton de la Varenne continue à exciter la curiosité publique. Le président du tribunal civil, M. Benoit-Champy, qui avait inventorié les papiers renfermés dans cette boîte de Pandore, avait fait un paquet mis sous les scellés au greffe. Ce paquet contenait des papiers qui, de l'avis de cet éminent magistrat, présentaient des inconvénients à ne pas rester secrets. Mais le bruit ayant couru que ces documents pouvaient éclairer le jury d'honneur formé à la demande de MM. Havin et Guéroult, ces derniers, avec une juste susceptibilité, ont demandé que ces papiers fussent inventories comme les autres et communiqués tant à eux-mêmes qu'aux membres du jury d'honneur et à M. de Kerveguen. M. Benoit-Champy a rendu une ordonnance de refere qui accueille cette demande, à la condition que ces papiers seront examinés au greffe du tribunal et sans déplacement de pièces.

Puisque nous parlons de M. Benoit-Champy, enregistrons ici un de ces mots qui le peignent à merveille.

Un avocat lui demandait une remise pour terminer un procès par une transaction.

— Très-volontiers, lui dit M. le president; nous aimons encore mieux un bon arrangement qu'une bonne plaidoirie.

Cela s'appelle mettre le plus courtois des sentiments dans la plus delicate des obligeances.

Ces jours passés, la halle avait envahi la Cour d'assises. On jugeait ce brutal de mari qui, séparé de corps d'avec sa femme, s'était permis de poursuivre celle-ci et de lui donner un coup de couteau, qui un moment avait fait craindre pour les jours de la victime. Le mari, nommé Peyrebère, expliquait son crime par la jalousie et par la vengeance, et le plus clair du debat a roulé sur le plus ou moins de vertu de la femme Peyrebère. La question est restee indécise. Parmi les temoins, les femmes à cet endroit se sont montrées moins confiantes que les hommes. La femme Cambolans a provoqué le rire de l'auditoire en assurant que lorsqu'elle a fait des révelations à Peyrebère sur la conduite de sa femme, celui-ci n'a rien dit et n'a fait que passer sa main sur son front.

Peyrebère a été condamné à huit annees de travaux forcés.

Deux mots pour finir.

Un mot de défenseur et un mot de prévenu.

Voulant exprimer que les œuvres du crime s'écroulent toutes seules, un avocat s'écrie :

— Dans toutes les constructions du vice, il se cache toujours un vice de construction.

Un président à un prévenu :

— Vous voyez bien que c'est encore un mensonge. Vous ne savez pas parler l'anglais.

— Pardon, monsieur le président. Seulement je ne le parle pas avec tout le monde.

— Et avec qui le parlez-vous donc?

— Je le parle avec un interprète!...

MAÎTRE GUERIN.

LES TERRAINS AURIFÈRES

A LA NOUVELLE-ZÉLANDE.

A quarante-cinq milles de la ville d'Aukland, chef-lieu de la Nouvelle-Zélande, dans la direction de l'est, et à l'opposé du golfe de Hauraki, où se jette la rivière Thames, se detache un promontoire entouré d'îlots et de rochers isolés. C'est là, sur une presqu'île qui porte le même nom, que se trouve le port de Coromandel.

Ce port est dominé par un cirque de hautes montagnes, qui déroulent autour du golfe un splendide panorama. Il y a peu d'années, la plage se prolongeait silencieuse et déserte. Un petit village d'indigènes, caché dans un pli de terrain, était le seul vestige de l'humanité qu'il fût possible d'y rencontrer. Aujourd'hui, la scène a bien changé. Le mystère de la solitude antique s'est enfin dissipé; l'or, ce levier tout-puissant, a été exhumé du sable du rivage, et tout à coup l'industrie active et bruyante a opéré son irrésistible invasion.

Il est probable que les plus riches dépôts aurifères sont encore intacts, et qu'ils sont recélés dans les flancs des monts escarpés qui environnent le port de Coromandel. En général, l'or a été trouvé dans les formations quartzeuses et dans les terrains d'alluvion. On assure que la richesse du quartz de Coromandel est supérieure à tout ce qu'on a vu dans les autres contrées aurifères.

Dans la vallée de la Thames, il existe aussi une vaste alluvion de sables à pépites. Mais le gouvernement britannique n'en a pas encore autorisé l'exploitation; car il craint de compromettre la pacification récente des natifs, conquise au prix de tant d'efforts et de sacrifices, en attirant de ce côté plusieurs centaines de chercheurs d'or européens, qui voudraient disputer la possession du sol aux Maoris.

Des deux dessins que nous devons à l'obligeante communication de M. Allen-Martin, le premier représente une hutte de chercheur d'or; le second, la partie du golfe où une compagnie, récemment organisée pour broyer le quartz, a établi ses machines et construit ses magasins.

H. VERNOY.

CHRONIQUE DU SPORT

Je ne sais plus à quel naïf personnage on persuadait un jour, vers les approches du carnaval, que le mardi gras, cette année-là, tomberait précisément le mercredi des Cen-

dres. Il faut espérer que c'est sans intention de nous induire en semblable erreur que, cette année, le charmant hippodrome de Porchefontaine fait commencer les *courses de printemps* en plein mois de février. Toujours est-il que, témoin habituel des seuls exploits de la vitesse, le turf est pressé,— et ces lignes à peine sorties de sous presse, le printemps — le printemps de courses bien entendu — commencera dimanche, 16 février, aux portes de Versailles.

C'est seulement de la fin du dernier siècle que date la mode des courses anglaises en France, et leur début ne fut pas de nature à nous humilier; car les chevaux anglais qu'avaient fait venir le comte d'Artois, les ducs de Chartres, de Lauzun, et le marquis de Conflans, furent battus par un cheval français appartenant au prince de Guéménée, et nommé *l'Abbé*.

L'année suivante (1777) nouvelle victoire dans une lutte où huit chevaux choisis en Angleterre durent encore céder la palme au cheval français. C'est qu'à cette époque notre espèce chevaline, non encore *améliorée*, était à juste titre placée au premier rang. A cette époque, lord Pembrocke écrivait au célèbre Bourgelat : « Je ne conçois pas la fureur que les Français ont pour nos chevaux, quand je vois vos belles races normande et limousine. » A cette époque enfin, ces races étaient recherchées par les étrangers, par l'Angleterre elle-même, car on a conservé le souvenir de tout un convoi d'étalons achetés en France par Bourgelat et Chabert pour le compte des Anglais. Autrefois, c'est avec des chevaux normands qu'un dauphin de France, ardent chasseur, s'engageait résolûment à la poursuite du loup, un coureur de fond celui-là! un lutteur dont les *faites* et la *tenue* se jouent maintenant des races améliorées. C'est que, sous prétexte d'amélioration, on a sacrifié à la stérile vitesse de l'hippodrome, la force, le fond de la résistance exigés autrefois pour les reproducteurs d'élite.

Mais, on l'a dit depuis longtemps, le mieux est ennemi du bien. Or l'A B C de la science hippique enseigne que le galop est l'allure dont le *développement* et le *soutien* exigent le plus de perfection dans le mécanisme locomoteur et la conformation du cheval; on a donc eu raison d'instituer des épreuves où les lutteurs destinés à la reproduction,— et possédant d'autre part les qualités appréciables à l'œil,— étaient cependant tenus de prouver ainsi leur vigueur, leur résistance à la fatigue et la *durée de leur vitesse*. (Ce qui ne se pratique guère aujourd'hui qu'on leur fait courir quinze cents, et même *huit cents mètres!*)

Partant de ce principe, on s'est dit : « Puisque la course est une épreuve nécessaire, il est évident que ce sont les vainqueurs qu'il faut choisir comme types; — il est évident que c'est à ces types qu'il faut avoir recours pour croiser nos races et y infuser un sang régénérateur. »

Cette doctrine était excellente quand on faisait des courses pour les chevaux, mais elle est devenue dangereuse depuis qu'on s'est mis à fabriquer des chevaux pour les courses.

Les animaux que l'on façonne maintenant pour *gagner des prix* s'éloignent de plus en plus des grands types des anciens jours pour se rapprocher de la conformation des quadrupèdes qui procèdent par bonds comme le lévrier, le lièvre, le kanguroo.

Or, sous Henri VIII, l'Angleterre a vu paraître des règlements qui fixaient l'âge des étalons, leur taille; il fut même question de *prohiber d'une manière absolue*, non-seulement l'emploi d'étalons défectueux, mais aussi celui de juments tarées. Dans les courses actuelles, au contraire, l'*origine* seule une fois constatée, on accepte indistinctement tout ce qui se présente ; ce qui fait qu'en recourant à quelque grand vainqueur d'hippodrome, l'éleveur inexpérimenté peut aller chercher parfois un père criblé de tares transmissibles! Alors, avec ce sang améliorateur, que devient l'avenir de nos races légères dont maintenant, au reste, tous les types ont bien définitivement disparu? — Est-ce à la prospérité des races ou seulement à celle des courses mêmes que tendent les doctrines actuelles du turf?

Il y a maintenant quelque chose comme trois cents ans, Salomon de la Broue, le célèbre écuyer du roi Henri III, écrivait dans son fameux traité :

« Alors que je travaillais à Rome sous les préceptes du défunt sieur Rinaldo, fort digne personnage en cette profession, l'on a vu à son école un mulet qui maniait de longue haleine et librement terre à terre, et qui faisait des voltes redoublées à cabrioles justes et bien fournies; et *une vache* qui souffrait les éperons et les brides, et qui partait de la main de toute sa force, s'arrêtait et tournait également de chaque côté au trot et au galop. »

Certes, voilà de l'équitation!... Puissent un jour à venir nos chevaux d'école, bien définitivement améliorés, ne pas être trop au-dessous des vaches de ce temps-là!

Léon Gatayes.

COURRIER DES MODES

Dès que le soleil nous éclaire de quelques rayons printaniers, les toilettes se montrent dans les promenades; on peut même recueillir déjà quelques renseignements au sujet des costumes de la prochaine saison.

On m'a dit chez plusieurs bonnes couturières qu'on porterait beaucoup de robes brodées aux premiers beaux jours; il est bon d'en avertir bien vite nos chères lectrices, qui pourront elles-mêmes préparer leur coquets atours en attendant les fêtes de Pâques.

Pour exécuter toutes les broderies les plus compliquées sur foulard, taffetas, linos, mousseline, etc., on se sert de la machine à coudre Villecox et Gibbs, de la maison Gritzner, boulevard de Sébastopol, 82. Ce petit meuble si utile est aujourd'hui le compagnon obligé de toutes les femmes studieuses; c'est tout à la fois le confident des innocentes coquetteries féminines et le messager de la charité. Je dois le dire à la gloire de nos chères lectrices, un grand nombre d'entre elles ont su voir dans l'acquisition des machines à coudre un moyen de venir en aide aux familles malheureuses, et combien de trousseaux et de layettes ont été improvisés à l'aide des machines Gritzner!... Mais laissons ces questions intéressantes pour revenir à nos broderies, qui ont aussi le droit de nous occuper. Par broderie on entend (en question d'ornementation) tous les points de chaînette ou piqûre formant des dessins, les applications de soutache, de gance ou de draps et velours découpé, en un mot tout ce qui décore dans un style quelconque. On emploie aussi ces machines à reproduire des agréments sur la lingerie en piqûre blanche ou points de couleur.

J'ai assisté souvent à la confection de ces objets dans les magasins de la maison Gritzner, et ce qui m'a charmée surtout, c'est que ce travail si rapide n'exige aucune étude spéciale ni n'impose aucune fatigue, c'est un jeu, un plaisir.

La maison Gritzner possède aussi la machine Bonaz, qu est spécialement consacrée à la broderie décorative, c'est-à-dire celle des ameublements, rideaux, lambrequins tapis, etc.

La machine Bonaz, plus grande que les autres modèles, permet le travail sur des objets d'une dimension considérable, comme par exemple les couvertures, les rideaux de fenêtres et les tapis. On doit s'adresser directement à la maison Gritzner pour l'acquisition de toutes ces machines.

Un certain nombre de nos chères lectrices reçoivent *la Glaneuse Parisienne*, ce journal de la vie de famille, et s'intéressent aux progrès de cette utile publication.

J'espère amener encore de nouvelles abonnées; je crois qu'il suffit pour cela de donner le sommaire du numéro de ce mois. Il contient, outre le patron d'un corsage Rebecca, deux autres patrons coupés, savoir : un modèle de casaque sans manches et une toilette de poupée. Il y a un très-beau morceau de musique, romance ou chansonnette nouvelle, un dessin de tapisserie en couleur pour broder sur canevas *sac à café*; une très-jolie gravure de modes, et une planche de broderies ayant au revers le patron dessiné d'une veste à perles d'or, *en tout huit annexes*. Voilà qui est du positif, et on peut s'en assurer, car le numéro sera expédié comme essai contre un franc en timbres-poste. Le texte, très-varié, contient un Courrier de modes très-long et très-détaillé sur toutes les nouveautés du moment, des causeries, des nouvelles, la suite du manuel de cuisine avec douze recettes inédites, des descriptions de costumes avec la manière de les confectionner, etc.

Toutes les femmes trouveront un grand avantage en s'abonnant à ce journal, qui leur offre des primes très-agréables.

On s'abonne à la *Librairie Nouvelle*, boulevard des Italiens, 15. Les abonnements partent du 15 de chaque mois et se font pour l'année entière. Le prix est de 12 francs pour la France; étranger, le port en sus. On envoie un bon de poste à l'ordre du directeur de *la Glaneuse Parisienne*.

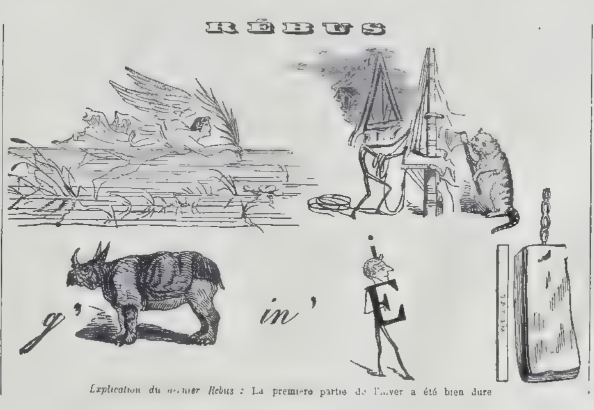
Je crois, gracieuses lectrices, que nous nous retrouverons ensemble pour causer dans *la Glaneuse Parisienne*, et que ce journal aura toutes vos sympathies; il ne ressemble à aucun de ceux que vous pouvez connaître déjà, et ne redoute aucune comparaison.

Alice de Savigny.

LE PREMIER MODÈLE.

Nous ajoutons aujourd'hui une nouvelle page à la galerie artistique que nous consacrons aux mille épisodes gracieux de la vie enfantine. Le succès obtenu auprès de nos abonnés par les gravures du même genre que nous leur avons offertes déjà nous est un sûr garant que celle-ci ne sera pas accueillie avec une moindre faveur.

Le sujet choisi par M. J. Clark est fort clair et fort simple : nous sommes donc dispensés d'une longue explication. Tout le monde a deviné qu'il s'agit des premiers essais d'un jeune artiste. Qui sait! Ce bambin aux grands yeux expressifs deviendra peut-être, le temps et le travail aidant, un peintre



Explication du dernier Rebus : La première partie de l'hiver a été bien dure

Il vient de paraître chez les éditeurs Michel Lévy frères, sous le titre de *la Plage d'Étretat*, un nouveau volume du spirituel et élégant auteur de *Monsieur X. et Madame ****, cet ingénieux roman dont le souvenir est resté dans l'esprit de si nombreux lecteurs. *La Plage d'Étretat* trouvera, nous n'en doutons pas, auprès du public la même faveur que le premier ouvrage sorti de la même plume. On devine qu'en prenant cette fois pour théâtre de son roman la grève pittoresque illustrée par les exploits d'Alphonse Karr, l'écrivain anonyme a choisi un cadre favorable pour une étude de mœurs contemporaines, et fait poser devant lui les principaux types de cette société mêlée que la belle saison et la mode attirent chaque année sur les côtes de la Manche. Le tableau est curieux, animé, piquant, et dénote une grande finesse d'observation en même temps qu'un gracieux talent de romancier.

LE PREMIER MODELE, d'après un tableau de M. J. Clark. — Voir page 111.

de génie, dont les toiles seront couvertes d'or dans les ventes et dont les mille trompettes de la renommée feront retentir le nom à travers le monde.

En attendant ces jours fortunés, il se contente d'affirmer ses dispositions pour le dessin en couvrant ses cahiers d'écolier d'une foule de bonshommes dans la confection desquels l'imagination joue un rôle beaucoup plus considérable que les règles de la plastique. Toutefois il est animé du noble désir de commencer à travailler d'après nature : il a entendu dire que, dans les académies, c'était un degré supérieur auquel n'étaient admis que les élèves déjà expérimentés. Il lui faut donc un modèle, à tout prix. Où le trouver? Faute de mieux, il se contentera du petit chien de la maison.

Sa sœur tient le toutou pour lui faire conserver la pose choisie, tandis qu'un camarade, appuyé sur la chaise, suit en souriant les progrès de l'esquisse. Quant au Jadin en herbe, il poursuit son crayonnage, aussi attentif, aussi convaincu que s'il s'agissait d'une toile de quarante-cinq pieds de haut. Souhaitons-lui de produire un chef-d'œuvre pour son coup d'essai.

Vous le voyez, l'idée est de celles qui tiendraient sur une pointe d'aiguille. Mais M. J. Clark est un peintre de talent qui a beaucoup observé et étudié les types enfantins. Il a donc pu faire de cette composition un délicieux petit tableau de genre, comme on pourra s'en convaincre en jetant un regard sur notre gravure.

A. DARLET.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 77.

BLANCS.	NOIRS.
1 D. 6e CD.	1 P. pr. D. A, B
2 C. 2e D. éch.	2 R. 5e D.
3 F. pr. P. éch. m.	3 . . . .
	(A)
1	1 T. pr. C.
3 D. pr. D, etc.	3 . . . .
	(B)
1	1 C. 4e R.
2 2e CR. éch., etc.	3 . . . .

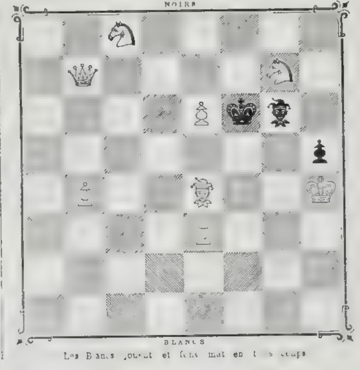
Solutions justes : MM. Aimé Gautier, à Bercy; commandant Tholer et A. Munier, à Nancy; Aune Frédéric, à Alger; J. Planche, L. Lagache, à Saint-Georges; A. Pitter et E. Truocyor; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; P. de M..., à Bourron; E. Lequesne.

PROBLEME N° 85.

Erratum. — Le Fou noir placé à 1re F. doit l'être à 1re R.

PROBLÈME N° 87

COMPOSÉ PAR M. A. GOUYER, DE PARIS



Les Blancs jouent et font mat en trois coups

NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois.	6 Mois.	Un An
Paris	4f 50	9f »	18
Départements, y compris la Corse et l'Algérie	5 »	10 »	20
Suisse	5 50	11 »	22
Belgique, Italie	6 »	11 50	23
Angleterre, Écosse, Irlande, Égypte, Espagne, Hollande, Grand-Duché de Luxembourg, Syrie, Tunis, Turquie	6 50	12 50	25
Autriche, Bavière, Danemark, Grand-Duché de Bade, États-Romains, Portugal, Prusse et États de la Confédération du Nord, Suède et Norvége, Wurtemberg	7 »	13 50	27
Russie, Grèce, tous pays d'outre-mer, et pays desservis par les voies anglaise et française	7 50	14 50	29
Brésil, îles Ioniennes, Principautés Danubiennes	8 50	16 50	33

PARIS — ... IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7

EMILE AUCANT.

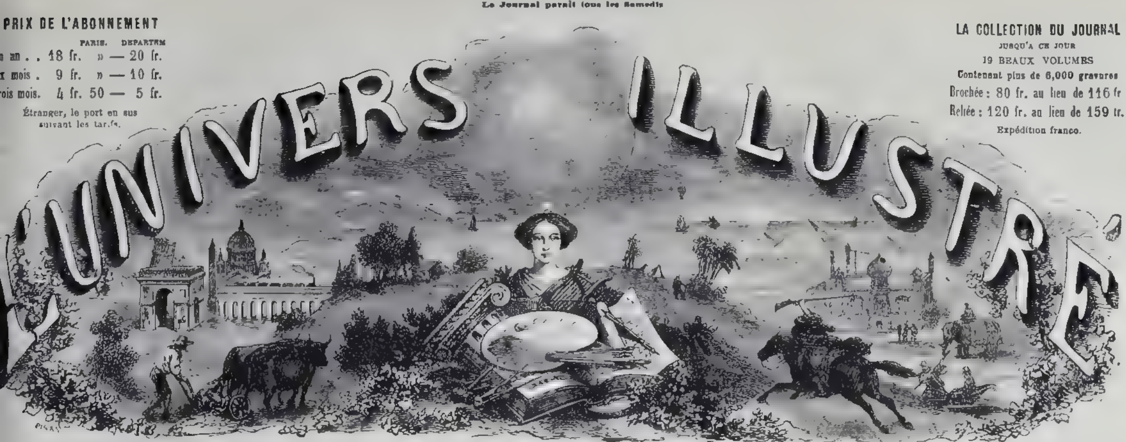
30 CENTIMES LE NUMÉRO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DÉPARTEM
…n an . .	18 fr.	» — 20 fr.
…x mois .	9 fr.	» — 10 fr.
…rois mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

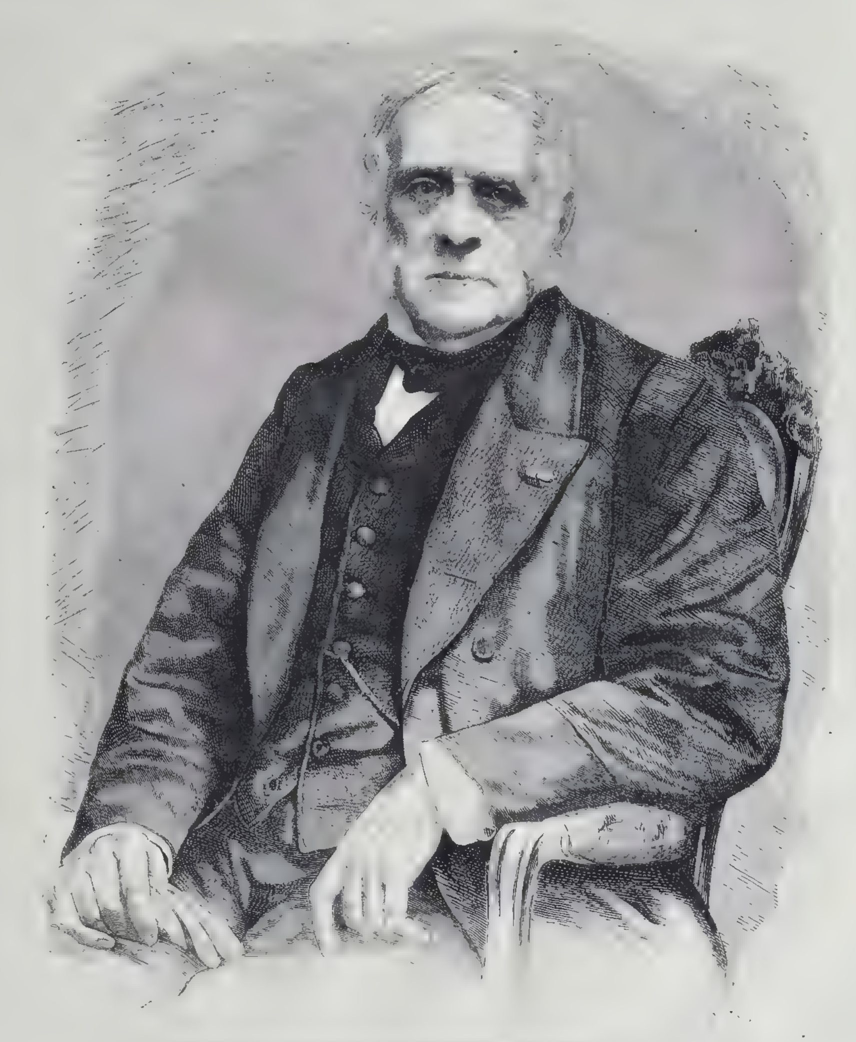
LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
19 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,000 gravures
Brochée : 80 fr. au lieu de 116 fr
Reliée : 120 fr. au lieu de 159 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal. Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 684 — 22 Février
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements : MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.



M. AUBER, membre de l'Institut, directeur du Conservatoire impérial de musique. — Dessin de M. H. [illegible], d'après une photographie de M. Carjat. — Voir la Chronique

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Où la chronique mondaine se confond avec la chronique théâtrale. — Les bruits de Paris. — Théâtre de l'Opéra-Comique : *Le Premier Jour de bonheur,* opéra-comique, en trois actes, musique d'Auber, paroles de MM. Ad. D'Ennery et Eug. Cormon. — Physionomie de la salle. — Auber, détails biographiques. — Commerçant et compositeur. — Conseil d'un millionnaire. — Le secret de la jeunesse d'Auber. — Son luxe, ses chevaux, son hygiène. — La pièce, les acteurs : Capoul, Sainte-Foy ; Mmes Cabel et Marie-Roze. — Une émeute sur la place de l'Odéon. — Vive Dumas ! — La gaieté des étudiants. — Reprise de *Kean.* — Désordre et genie. — Ordre et talent. — Berton, Reynald ; Mmes Sara Bernhardt et Ferraris. — Une mauvaise habitude dont il faut se défaire.

Voilà deux mots qu'il est impossible de séparer cette semaine. J'aurais beau me transformer en *Furet des salons* ou en *Court-journal,* vous conduire du bal des Tuileries à celui de l'Hôtel de ville, du dernier mardi dansant de Mme la duchesse de Bisaccia au mercredi non moins dansant de M. le marquis de Moustier, emprunter la plume des Dangeaux assermentés pour vous énumérer les beautés patriciennes et les aristocraties de tout genre qui illustraient de leur présence ces brillantes reunions; je n'aurai rien dit si je n'ai pas parlé d'abord de celle qui les éclipsait toutes, — de la fête theâtrale de l'autre soir. Vous me comprenez à demi-mot. Car déjà, n'est-ce pas? a retenti jusqu'à vous le bruit de cette magnifique representation dont notre cher et célèbre Auber était le héros. L'élite du monde etait là, que dis-je? de tous les mondes, du faubourg Saint-Germain et de la Chaussee-d'Antin, de la diplomatie, de la politique, de l'administration, des arts, des lettres, de la finance. A l'orchestre des senateurs, des députés, des conseillers d'État, des academiciens, la fleur des grands clubs. Dans les loges, les élégantes du monde officiel, Mme la vicomtesse de la Poëze, Mme la comtesse de Bernis, Mme la marquise de Las Marismas, et, attirant à elle tous les regards, cette grande dame que les uns appelaient ce soir-là la duchesse de Morny, les autres la duchesse de Sesto. Plus loin, Mlle Mauduit, au-dessus de Mme Marie Sass dont la beauté opulente semblait mal à l'aise dans sa stalle de balcon; puis Mme Augustine Brohan, l'émigrée de la Comédie-Française, que les lorgnettes allaient chercher au fond d'une baignoire; enfin, et comme contraste, pour que rien ne manquât à cette soirée memorable, une princesse du demi-monde, fameuse par ses diamants, ses equipages, ses cheveux d'or et ses echecs dramatiques. N'est-ce pas Dumas fils qui a posé en thèse qu'il n'y avait pas de succès sans l'assistance de ces demoiselles, de même qu'il n'y a pas de réussite au jeu sans un fetiche, ou encore de dîner joyeux sans quelque verre brisé?

D'ordinaire, en ces representations solennelles, la salle est avant tout occupée d'elle-même. Les femmes critiquent les toilettes : chaque figure qui se présente est le sujet d'une anecdote ou d'une medisance; on cause des choses du jour. Où en est le mariage de la Patti? — et celui de Mlle Hermann, l'actrice de Vienne, avec le prince Henri? est-il simplement morganatique ou donne-t-il à la nouvelle épouse le rang et le titre d'archiduchesse? Qu'a-t-on fait ce matin à la Chambre? Qui il y avait-il à la dernière soirée du docteur Mandl? Comment va Rossini? La sérénade de l'autre soir l'a-t-elle reconcilié avec le public parisien? — Eh bien, cette fois, chose singulière, il n'y avait qu'un nom sur toutes les lèvres, Auber, Auber ! Avant même le lever du rideau, il n'était question que de lui, de son genie et de son éternelle jeunesse. On se repetait les details de sa vie, epars dans mille biographies, et tout fiers étaient ceux qui connaissaient le maëstro et pouvaient entrer dans la conversation avec des renseignements inedits.

— Quand on pense qu'il vient d'avoir quatre-vingt-sept ans!

— Quatre-vingt-quatre : comptez plutôt; il est né le 29 janvier 1784 : je le lisais encore hier dans le *Dictionnaire des Contemporains.*

— Bah! les biographes trichent toujours.

— Enfin, ce qui est certain, c'est qu'il y a aujourd'hui cinquante-cinq ans qu'il a fait jouer son premier opéra.

— Cinquante-cinq ans et dix-huit jours.

— Et combien d'heures, cher chronomètre?

— Encore n'a-t-il sérieusement étudié la composition que sur le tard.

— Je parie que vous ne savez pas à qui il doit d'avoir mis le pied dans l'étrier.

— Comme sportsman?

— Non, comme musicien.

— Voyons.

— Son père le destinait au commerce, et, suivant la tradition du temps, il l'avait envoyé en Angleterre.

— C'est connu : passons.

— Attendez !

— Il y fit la connaissance de M. Greffulhe...

— Celui qui est mort l'an dernier avec quelque dix millions de rente?

— Précisément : M. Greffulhe se trouvait à Londres à la même epoque; il entendit une de ces œuvres que le jeune teneur de livres composait en se jouant. Frappé de l'inspiration mélodique qui s'y révélait déjà, il prit à part son compatriote : « Voulez-vous un bon conseil? Chacun a son lot ici bas. Le mien, c'est la finance, le vôtre c'est l'art; il n'est pas sûr que vous fassiez un négociant passable; mais ce que j'affirme, c'est qu'il y a en vous l'étoffe d'un grand artiste : croyez-moi, plantez là les chiffres et donnez-vous tout entier à la musique. »

— Et cette simple conversation décida M. Auber?

— Interrogez-le plutôt.

Dans une autre loge :

— Vous connaissez M. Auber?

— Parfaitement, madame.

— En ce cas, demandez-lui donc son secret.

— Pour composer des opéras?

— Non, pour conserver sa jeunesse

— Très-simple : calme dans l'esprit, moderation dans le plaisir, absence d'excitations nerveuses, hygiène sévère.

— Qu'entendez-vous par là?

— Un seul repas par jour, le dîner, voilà son ordinaire.

— Sérieusement? Et son interieur?

— Confortable et modeste. Son seul luxe, ce sont ses chevaux; il les aime et il les ménage. Plutôt que de les faire sortir le soir il préfère rentrer à pied ou en voiture de place. Vous savez où est son hôtel?

— Non.

— Au n° 24 de la rue Saint-Georges, en face de M. Chaix-d'Est-Ange...

— Silence, voici l'ouverture.

Une véritable ouverture, en effet, et non pas une de ces introductions sommaires dont se contente trop souvent l'impuissance ou la paresse des novateurs du jour. Celle-ci débute par une fanfare éclatante, d'un caractère chevaleresque, à laquelle succède un motif d'une langueur suave et pénetrante. C'est celui de la chanson de Djelma que nous retrouverons au second acte. La musique de cette page symphonique nous donne déjà un avant-goût du poëme, — européen et militaire par les personnages de l'action, oriental par le milieu où elle se passe.

L'epoque choisie par les auteurs est celle de cette guerre feerique qui faillit nous donner la presqu'île de l'Inde. Un detachement de l'armée de Dupleix a planté ses tentes dans une forêt entre Madras et Pondichéry. L'officier qui le commande, Gaston de Maillepré, vous représente un de ces types de gentilshommes, de la famille des Dillon, des Vioménil et des Ségur, qui n'allaient au feu qu'en bas de soie, en manchettes et la tête poudrée à la marechale. A voir sa gaieté inaltérable, on ne se douterait pas que sa vie n'est qu'un enchaînement de déceptions et d'infortunes. Les bonheurs mêmes, lorsqu'il lui en arrive, tournent immédiatement en mécomptes et en catastrophes. Touche-t-il une carte, il est sûr de perdre. Une succession lui tombe du ciel : elle le brouille avec sa parenté. Son général le fait colonel : ce grade qu'il a conquis par son courage, un rival l'accuse de ne le devoir qu'à l'intrigue, et lui voilà un duel sur les bras. Encore si l'amour lui apportait des compensations! Mais non : son devoir le force à désobliger une charmante veuve dont il s'est épris autrefois en Angleterre et que le hasard amène dans son camp. Hélène — elle s'appelle Hélène — avait profité d'une trêve pour parcourir le pays, en compagnie d'un sien cousin, son fiancé, sir John Littlepol Or, la trêve est expirée : les ordres formels du général enjoignent de retenir prisonniers tous les Anglais qui seront rencontres aux approches du camp. En laissant partir Hélène et en lui donnant une escorte pour la reconduire au palais de son oncle le gouverneur, Gaston lui refuse la liberté de sir John : il s'aliène ainsi le cœur de la belle voyageuse qui ne veut voir dans l'observation d'une consigne qu'un crime de lèse-galanterie.

Le guignon qui poursuit notre officier, — et aussi sa bravoure imprudente, — le fait tomber prisonnier entre les mains des Anglais. Il est conduit au palais du gouverneur e il rencontre, en même temps qu'Hélène, son cousin déshérité et son competiteur en grade, venus là en parlementaires. La captivité d'ailleurs s'annonce assez bien pour Gaston. On le laisse prisonnier sur parole et il est invité à une fête que donne le gouverneur et dont les honneurs seront faits par la fière lady. Mais cette parenthèse d'heureuse fortune ne dure qu'un instant. Le bruit se répand que sir John, pris pour un espion par les Français, vient d'être condamné à être fusillé. Le general en chef de l'armée anglaise veut qu'on use de représailles, et au milieu même du bal, le gouverneur reçoit l'ordre de passer son prisonnier par les armes.

La nouvelle se répand dans la fête : la pitié gagne tous les cœurs; elle fait tomber tous les ressentiments amassés sur la tête de Gaston. Son cousin renonce à lui disputer son héritage; l'officier avec lequel il devait se battre vient à lui et lui tend la main. Hélène enfin, au lieu de le fuir, laisse echapper, avec son pardon, l'aveu de son amour. Rêve enchanté qui ne tarde pas à s'évanouir! Gaston apprend enfin la terrible vérité. Le coup est rude et le jeune officier a d'abord peine à s'en remettre. Pourquoi faut-il que son premier jour de bonheur soit le dernier de sa vie! Mais bientôt sa vaillante nature reprend le dessus. Il est aimé d'Hélène, la mort maintenant peut venir. Il l'accueillera le sourire sur les lèvres, la coupe couronnée de fleurs, et sa dernière nuit sera une nuit de fête.

Je ne répondrais pas que la situation soit absolument neuve. Il me semble même l'avoir vue déjà servir de texte à un opéra-comique représenté il y a une vingtaine d'années sous le titre du *Chevalier de Canolles.* Mais elle est dramatique, intéressante et parfaitement mise en scène par les auteurs du livret.

Le dénoûment, vous le devinez : on ne fusille pas un ténor d'opéra-comique, pas même un *trial.* Sir John est mis en liberté sous condition, — comme Régulus. La vie de Gaston sera la rançon de la sienne, et la chose irait toute seule si le jeune officier, sûr maintenant de l'amour d'Hélène, ne préférait être fusillé que de la voir mariée à un rival. La transaction sourit mediocrement à sir John, peu chevaleresque de sa nature, et il consent à abdiquer ses droits de fiancé en échange d'un certain héritage dont la belle lady lui fait généreusement l'abandon.

Et l'Inde dans tout cela, la contrée des Péris, des pagodes et des bayadères? Elle est représentée par Djelma, une jeune prêtresse d'Indra, le dieu de l'Air, qui traverse l'action en s'y mêlant comme une broderie d'or à une gaze légère et laissant après elle un doux parfum de poésie orientale. C'est elle que vous voyez dans notre gravure, au milieu de son escadron pailleté, prêter au bal du gouverneur la séduction de ses chansons étranges et de ses danses hiératiques. Création charmante qui a inspiré à M. Auber sa chanson indienne, si originale, si vaporeuse, le diamant de sa partition.

Il n'est pas de bonne musique qui tienne contre un mauvais poëme, et comme on le faisait remarquer l'autre soir, les rares échecs que compte M. Auber dans sa carrière de compositeur, il peut en renvoyer la responsabilité à ses librettistes. Voyez plutôt *la Corbeille d'oranges* et *les Chaperons blancs.* Cette fois il a été servi à souhait : la pièce qu'il a honorée de ses mélodies est attachante, mêlée dans une juste mesure d'émotion et de gaieté : c'est du Scribe du bon temps, du temps de *Lestocq* et du *Maçon.*

C'est bien aussi l'Auber d'autrefois qui s'est retrouvé, Auber le maître incontesté de l'école française. Oui, il y a en musique une école française qui a, je le rappelais dernièrement, les qualités mêmes de notre langue, l'élégance, le goût, la clarté, l'esprit, la franchise, et cette admirable souplesse qui se prête à l'expression de toutes les manifestations de l'âme humaine. Énergique sans emphase, rêveuse sans obscurité, émue et passionnée sans excès et sans outrance, telle elle nous charmait autrefois, telle elle nous charme aujourd'hui. Et quelle abondance de mélodie, quelle variété de rhythmes, quelle verve et aussi quel sentiment du pittoresque! Il faut insister là-dessus. Comme il a évoqué l'Italie dans *la Muette,* dans *Haydee,* la Chine dans *le Cheval de bronze,* l'Espagne dans *le Domino noir,* Auber nous traduit aujourd'hui l'Orient avec cette intuition qui est le propre du génie, tout comme Félicien David dans *le Désert* et *Lalla-Roukh.* Et il faut bien aussi, au risque de tomber dans le

cliché et le poncif, constater cette jeunesse d'inspiration, cette fraîcheur mélodique qui circule dans la partition nouvelle et éclate, à chaque instant, en efflorescences printanières.

Cette partition, je n'essayerai pas de l'analyser : autant vaudrait disséquer un papillon. Je veux me borner à indiquer, comme dans un catalogue thématique, les morceaux qui m'ont le plus saisi et l'impression qu'ils m'ont laissée.

Le chœur d'introduction, par sa nonchalance et sa mollesse, exprime à merveille le *far niente* du soldat s'abandonnant au repos sous les feux du soleil indien. L'air de Djelma, charmant de naïveté, fait un piquant contraste avec la galanterie de l'officier français et son persiflage élégant. Vient ensuite la romance en *la : Attendons encore notre premier jour de bonheur !* une des plus ravissantes qu'Auber ait écrites et que la salle a redemandée tout d'une voix. L'ariette d'entrée de M[me] Cabel est brillante et a bien l'allure cavalière qui convient à l'aventureuse lady. Je lui préfère cependant le duo qui suit, si finement dialogué et dont la strette est entraînante. Le finale, où s'encadre la danse des almées, est plein de vigueur et d'éclat. Le compositeur y ramène avec bonheur le refrain si applaudi de la romance de Gaston.

Un prélude symphonique très-coloré précède le deuxième acte, le plus riche des trois.

Voulez-vous de l'esprit, de la malice, de la gaieté? Écoutez l'air syllabique que chante M[me] Cabel à Djelma : *Un époux, chez vous, n'est qu'une froide idole.* Mais attention! Djelma chante à son tour et un frémissement de plaisir parcourt la salle. C'est la mélodie des *Djins,* cette inspiration de génie dont je vous ai parlé plus haut. On bat des mains, on crie *bis,* et si profonde est l'impression que le morceau suivant, la chansonnette militaire de M[me] Cabel, s'efface complétement et que l'artiste est réduite à lancer dans le vide ses vocalises pyrotechniques. Il faut louer et très-vivement un trio d'hommes d'un excellent sentiment dramatique, d'où se détache la phrase délicieuse dite par Capoul :

A jamais, sombre destin !
Éloigne-toi de mon chemin.

A ceux qui seraient tentés de refuser à Auber la passion et la tendresse je recommande la romance en duo : *J'aime la vie pour la dernière fois.* Le finale est superbe. Le brindisi sur un motif de valse entraînant, par lequel Gaston semble narguer la mort alterne avec l'*aparte* d'Hélène et de Djelma, *O fatale nuit,* comme un rire entrecoupé par un sanglot. C'est douloureux et charmant à la fois.

Le troisième acte débute par un chœur dans la coulisse, une sorte de berceuse orientale, auquel se relie un duo de femmes qui rappelle, pour la grâce voilée et mélancolique, l'adorable barcarolle d'*Haydée.* Je passe rapidement sur le rondeau de Sainte-Foy, un tour de force où le mélodiste s'est sacrifié de gaieté de cœur à l'insuffisance du chanteur. Mais la revanche ne se fait pas attendre. Après un duo mouvementé entre Hélène et Gaston, voici les stances de Capoul sur quatre vers seulement :

Ce nom qui me rappelle
Tant de rêves charmants, tant de trésors perdus,
Gardé comme un secret dans mon âme fidèle,
Je ne le dirai plus !

L'âme tout entière s'exhale dans ce chant de cygne, auquel je ne sais rien de comparable en musique que deux ou trois mélodies de Schubert. L'effet immense qu'il produit empêche d'apprécier à sa valeur l'*andante,* si pathétique cependant, que chante M[me] Cabel :

Dieu pour haïr n'a pas créé notre âme.

J'ai oublié, dans cette sèche nomenclature, un petit mélodrame d'orchestre qui accompagne en sourdine la principale péripétie du deuxième acte. C'est exquis et distingué au possible. Il est dommage qu'à la représentation la voix des acteurs l'ait étouffé presque complétement. M. Auber l'avait improvisé l'avant-veille en quelques minutes. J'entrais à la répétition générale au moment où il le faisait répéter. Il était là, devant le rideau, droit et ferme, *nullo dextrum subeunte bacillo,* indiquant les mouvements et les nuances: « piano, piano les violons! plus fort, les violoncelles! » et l'on se prenait à admirer cette belle et verte vieillesse si féconde, si puissante et si pleine encore de promesses.

Le succès a été immense, s'élevant graduellement de l'enthousiasme jusqu'au délire. La pièce finie, les cris : Auber! Auber! sont partis de tous les coins de la salle. Le maëstro, qui a de l'esprit — jusque dans ses prénoms, — a fait dire qu'il avait quitté le théâtre. Le public n'a pas été dupe de l'excuse : il s'est porté en foule à la porte des artistes, et l'illustre compositeur a dû subir à sa sortie l'ovation, vraiment spontanée, qui l'attendait.

Les honneurs de l'interprétation reviennent d'abord à Capoul. Le jeune artiste s'est placé, ce soir-là, à la tête de tous les ténors que nous connaissions. Nul aujourd'hui ne chante avec plus d'art, d'âme et de passion, d'une voix plus pure, plus chaude, plus sympathique. Il ne lui manque, pour arriver à la perfection absolue, que de supprimer quelques notes de tête et de surveiller ses roulades qui tournent parfois au gargarisme. J'aurais beau jeu, par exemple, à le chicaner sur la façon dont il dit le dialogue; mais je n'ai pas le cœur aujourd'hui de gâter son triomphe.

Qu'il prenne, en attendant, exemple sur Sainte-Foy, si franc, si vrai, si naturel.

M[lle] Roze, dans sa mélodie des *Djins,* a soulevé des tonnerres d'applaudissements dont elle pouvait réclamer légitimement sa part. Sa voix tendre, sa beauté chaste, son jeu naïf et ingénu, se fondent dans une harmonie parfaite et communiquent à son rôle je ne sais quelle teinte rêveuse et mélancolique d'un charme incomparable.

Il convient d'être indulgent pour M[me] Cabel, moins bien partagée que sa jeune camarade, et qui, ce soir-là, ne jouissait pas de la plénitude de ses moyens. Mettons donc sur le compte de son indisposition les quelques notes douteuses qui lui sont échappées contre son habitude. C'est toujours, d'ailleurs, cette virtuosité éclatante, ce brio dans l'arpége, la roulade et le trille, cette facilité prodigieuse qui lui permet d'escalader, comme en se jouant, les plus hautes sommités vocales.

Le surlendemain du triomphe d'Auber, autre ovation décernée aussi à un vétéran du théâtre, à ce jeune et vigoureux sexagénaire qu'on appelle Alexandre Dumas. Il était une heure du matin que son nom retentissait encore sur la place de l'Odéon, accouplé pour la rime à des cris un peu moins catholiques. Ne faut-il pas que les étudiants s'amusent? Devant une salle chaude et un peu houleuse, on venait de jouer *Kean,* une des plus brillantes productions de la jeunesse du maître. Ce n'était pas ici la clientèle aristocratique de l'Opéra-Comique, mais le monde artistique et le monde des écoles. Si l'on a applaudi les scènes populaires du drame, les éloquentes déclamations du comédien contre l'aristocratie anglaise, vous jugez! Spectacle curieux, somme toute, et qui nous reportait aux représentations passionnées de la période de 1830. La pièce vous la connaissez, et je vous ferais injure de vous la raconter. Le dernier acte, légèrement remanié, se passe aujourd'hui dans la loge de *Kean.* Le dénoûment paraît toujours un peu faible. Mais comme l'acte précédent est encore robuste et plein de vie! Trente ans écoulés depuis la première représentation n'en ont pas altéré la puissante originalité. On sent que le souffle de Shakspeare a passé par là.

La meilleure part de cette belle reprise appartient, il faut bien le dire, à l'auteur. Certes, Berton apporte à l'interprétation de son rôle son élégance native, sa belle diction, ses fières allures, sa science de composition et son expérience scénique; mais le sublime débraillé du personnage, le côté fantasque et emporté, violent et amer, je le cherche en vain. Ce n'est plus — désordre et génie : — c'est ordre et talent.

Bressant n'a pas été plus remplacé dans son rôle que Frédérick-Lemaître dans le sien. M. Reynald, dont j'apprécie d'ailleurs les qualités, n'a aucune de celles qui conviennent au prince de Galles. M[lle] Sara Bernhardt, au contraire, retrace avec une simplicité pleine de charme et une voix d'une mélodie pénétrante, la figure sympathique d'Anna Damby. Celle d'Elena ne demande guère que de la beauté. M[me] Ferraris lui en prodigue à souhait.

Des artistes d'un mérite éprouvé donnent du relief aux personnages secondaires : il suffit de nommer, — en les félicitant de leur zèle, — Laute, Martin, Coquelin cadet, Saint-Léon, Paul Beauvallet, M[mes] Bode et Guérin.

J'ai dit l'heure impossible à laquelle la représentation avait fini. C'est là une mauvaise habitude du boulevard que M. de Chilly aurait bien fait de jeter dans l'eau en passant les ponts.

GÉROME.

BULLETIN

A la présidence du Corps législatif comme au ministère des affaires étrangères, il y a cette année réceptions suivies de bal sans invitations; ces soirées ont lieu le samedi, et bien qu'elles ne soient pas annoncées officiellement, elles ne sont ni moins recherchées ni moins brillantes. Celle de samedi dernier, qui était la première de la saison, a été splendide. C'est surtout entre minuit et une heure, à la sortie des représentations du *Premier Jour de bonheur* à l'Opéra-Comique, et de *Don Giovanni* aux Italiens, qui avaient attiré l'élite de la société parisienne, que les visiteurs ont afflué dans les salons de la présidence.

Tous les grands corps de l'État y étaient représentés par leurs membres les plus éminents, et nulle part on n'a vu une réunion plus charmante de femmes jeunes et élégantes, dont les riches toilettes faisaient encore ressortir la beauté.

On dansait dans plusieurs salons; dans l'intervalle des danses, la foule se répandait dans les galeries ornées de beaux tableaux de toutes les écoles.

Un terrible incendie vient de détruire l'importante imprimerie de M. l'abbé Migne, établie chaussée du Maine, à Montrouge.

Une partie de la bibliothèque de M. Migne a pu être sauvée, ainsi que le mobilier, les tableaux d'église; en un mot, les appartements servant à l'habitation sont intacts. Plusieurs centaines de mille de volumes in-quarto sont devenus la proie des flammes, mais la perte sérieuse et presque irréparable est celle d'une vaste collection de clichés.

Le monde catholique connaît les travaux considérables auxquels s'est livré l'abbé Migne depuis près d'un demi-siècle. L'abbé Migne avait voulu faire revivre les œuvres des écrivains et des Pères de l'Église. Près de cinq cents volumes in-4° publiés attestent la grandeur de l'œuvre à laquelle M. Migne avait consacré sa vie entière.

Une partie de ces travaux, ce fruit de recherches de tant d'années, vient de disparaître en quelques heures. L'évaluation du dommage est, d'après les calculs de M. l'abbé Migne, de plus de six millions. L'établissement était assuré pour une somme à peu près égale à vingt compagnies différentes. Mais en même temps que les dommages matériels, il y a d'immenses pertes pour les études théologiques, et celles-là ne pourront se réparer.

La semaine dernière, a eu lieu, à l'Opéra, la 500[e] représentation de *Guillaume Tell.* A l'occasion de ce glorieux jubilé artistique, l'orchestre tout entier et les artistes qui venaient d'interpréter l'œuvre de Rossini, se sont rendus chez le maëstro.

Là, dans la cour de l'hôtel transformée en salle de concert, l'orchestre a joué l'ouverture de *Guillaume Tell,* qui a été suivie du grand chœur *Célébrons tous, en ce beau jour...*

Après chaque morceau, Rossini, à peine remis d'une indisposition, a paru à la croisée et a été salué par les cris de : « Vive Rossini! » poussés par la foule qui se pressait dans la cour, dans la rue et sur les boulevards.

A la fin du concert, MM. Faure, Villaret, Belval, Grisy, Gaspard, Ponsard, M[mes] Battu, Bloch, Levieilli, sont montés chez le maëstro, auquel ils ont remis une couronne d'or.

Tous les artistes ont été complimentés et embrassés par Rossini, qui a promis d'envoyer à chacun d'eux un souvenir de cette solennité.

On sait que, l'année dernière, des fouilles considérables furent faites dans l'angle sud-ouest de la cour du Louvre de Louis XIV, afin de rechercher les fondations de l'ancien Louvre de Philippe-Auguste, démoli en grande partie sous François I[er].

Toutes les fondations furent en effet retrouvées; puis, les fouilles terminées, on remblaya les tranchées et l'on fit à la surface un pavage provisoire.

En ce moment un ingénieur de la ville et un peintre sont occupés à dessiner sur le terrain le plan linéaire du vieux Louvre avec sa grosse tour et ses tourelles. Ce dessin sera reproduit par le dallage qui va être refait sur la partie fouillée de la grande cour.

On vient de placer, dans la salle des Pas-Perdus du tribunal de commerce, les bustes en bronze du chancelier Michel de l'Hospital, qui créa les juges-consuls en 1563, et du ministre d'État Colbert, qui par son ordonnance de 1673 organisa cette magistrature.

Nous avons à enregistrer la mort du général Camou, sénateur, dont le nom a brillé d'un vif éclat dans nos campagnes de Crimée et d'Italie. A l'attaque des tours de Malakoff et de Solferino, le général Camou avait fait preuve d'une admirable intrépidité, et il avait contribué d'une manière décisive à la victoire en entraînant ses soldats par sa confiance et son sang-froid. Les regrets de tous ses compagnons d'armes le suivront dans la tombe.

Les dernières nouvelles d'Abyssinie portent que le corps expéditionnaire anglais continue à s'avancer, bien lentement il est vrai, dans l'intérieur du pays. Il s'était établi déjà sur les plateaux de Senafe, et, dans ces régions élevées, la salubrité du climat avait à peu près fait cesser la mortalité qui avait sévi sur les chevaux et les mulets à l'époque du débarquement des troupes. Cependant on souffre encore de la rareté de l'eau et de la difficulté de se procurer des approvisionnements. Les indigènes exploitent les Anglais de la façon la plus impitoyable : on dirait qu'ils ont pris des leçons auprès de messieurs les aubergistes des villes thermales. Une poule se paye au poids de l'or, et une côtelette de mouton est un objet de grand luxe. La direction de l'arsenal de Woolwich multiplie ses efforts pour assurer le ravitaillement de l'armée; tous les jours de nombreuses brigades d'ouvriers sont occupées à emballer des objets de sellerie, des fourniments pour le train des équipages, du fourrage comprimé, des viandes salées, des légumes secs, des farines, du vin, de la bière, et les mille objets indispensables dans un pays où il n'y a exactement rien à demander au sol que l'on foule.

On attend à Venise, pour le 12 mars prochain, la dépouille mortelle de Daniel Manin. La translation en sera faite en grande pompe.

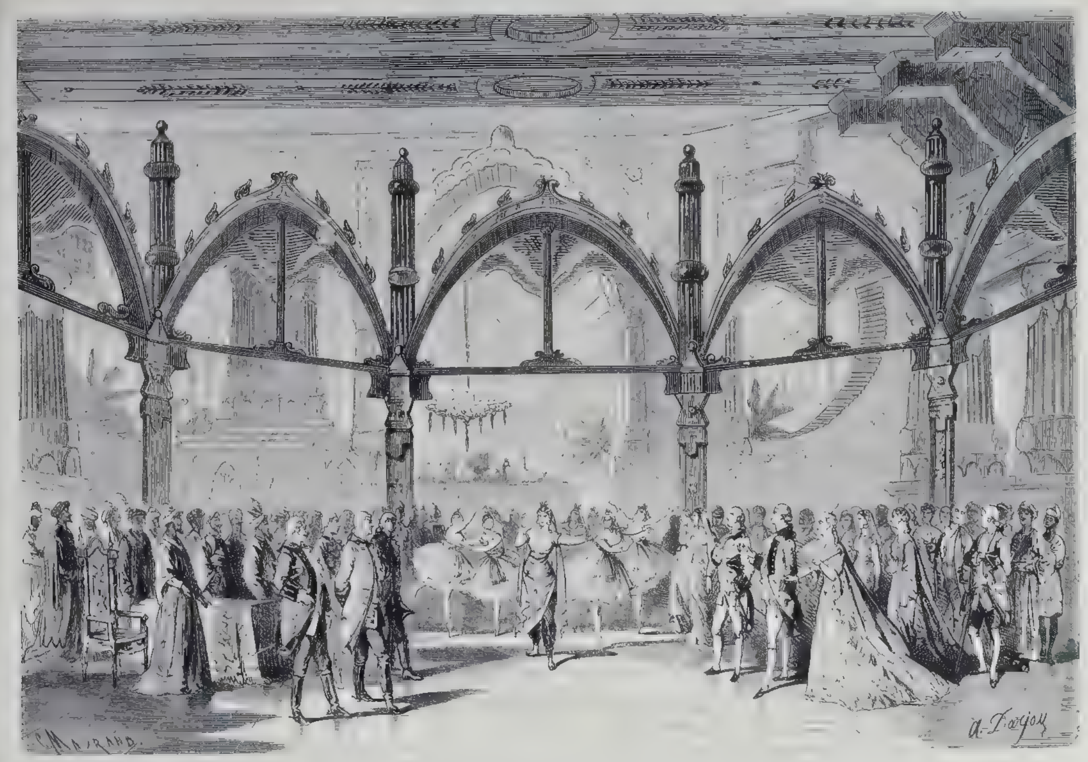
Des invitations seront adressées aux personnages les plus éminents.

La cantate qui sera exécutée à cette occasion est de M. Victor Massé.

La préfecture de police vient de faire afficher dans Paris



LA MISÈRE A LONDRES. — DISTRIBUTION PUBLIQUE D'ALIMENTS DANS LE QUARTIER DE SPITALFIELDS; dessin de M. Matt. — Voir page 119.



THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE. — *LE PREMIER JOUR DE BONHEUR,* opéra-comique en trois actes, musique de M. AUBER, paroles de MM. AD. D'ENNERY et EUG. CORMON. Acte deuxième, scène IV; dessin de M. Darjou. — Voir la Chronique.



CONCOURS DES BOEUFS GRAS, AU MARCHÉ DE LA VILLETTE; dessin de M. J. Pelcoq. — Voir le Bulletin du précédent numéro.

une ordonnance établissant pour les voitures de place un tarif kilométrique.

Le nombre de kilomètres parcourus sera marqué par un compteur, qui se mettra en marche au moment où le voyageur prendra la voiture.

Tout kilomètre commencé sera payé en entier.

Le prix du kilomètre est ainsi fixé :

De six heures du matin à minuit trente minutes : *voitures à deux ou trois places*, 1 kilomètre, 85 centimes; chaque kilomètre en sus, 25 centimes; — *voitures à quatre ou cinq places*, 1 kilomètre, 90 centimes; chaque kilomètre en sus, 30 centimes.

De minuit trente à six heures du matin : *voitures à deux ou trois places*, 1 kilomètre, 90 centimes; chaque kilomètre en sus, 40 centimes; *voitures à quatre ou cinq places*, 1 kilomètre, 1 franc; chaque kilomètre en sus, 45 centimes.

Chaque voiture doit marcher à la vitesse *minima* de 8 kilomètres à l'heure.

Les voyageurs qui, après s'être fait conduire aux bois de Boulogne ou de Vincennes, ou dans une des communes contiguës aux fortifications, renverront la voiture, devront payer une indemnité de retour de 2 francs.

Th. de Langeac.

L'Univers illustré n'oublie pas qu'il est, avant tout, le journal de la famille. Il a demandé à M. Paul du Chaillu, le voyageur émule des Speeke et des Livingstone, l'auteur de *l'Afrique sauvage* et de *l'Afrique équatoriale*, un ouvrage spécialement destiné à la jeunesse et qui fût en même temps un attrait pour ceux de ses nombreux lecteurs qu'intéressent les voyages et les excursions aux pays inconnus. Cet ouvrage intitulé : *Aventures au pays des Gorilles*, présentera sous une forme appropriée à l'esprit de notre jeune public un résumé des dernières découvertes du savant explorateur. Les coutumes et le genre de vie des peuples barbares de la côte africaine, leurs occupations, leurs passe-temps, les mœurs des animaux sauvages, le mode de chasse et de pêche usité dans ces contrées, tous les détails caractéristiques de cette nature à part, se dérouleront dans des scènes tour à tour amusantes et dramatiques. Le crayon viendra en aide à la plume : de charmantes illustrations accompagneront ces curieux récits, dont la publication commencera prochainement et continuera ensuite sans interruption.

LA JEUNESSE D'UN PARIA

FRAGMENTS INÉDITS

Par H. DE BALZAC

(Suite [1].)

— Je vais aller dire à Mlle Catherine de ne pas danser!...

— Pourquoi?... répondit M. Nonclair. Si cela ne fait rien au patient...

— Au contraire, dit-il en interrompant le juge; cela m'amuse. Elle est jolie à croquer, cette petite!... Elle a un chant si gai, si pur, qu'elle m'a souvent consolée, et, si M. le juge ne s'y opposait pas, je lui ferais un petit cadeau à la condition de fonder des messes pour mon âme.

— Vous êtes donc riche?... dit le juge.

— Le roi me ferait grâce si je lui donnais ce que je possède...

— Eh bien?... s'écria M. Nonclair.

— Je ne trahirai pas mes compagnons!... répondit le criminel d'une voix forte.

Ce fut son dernier cri; car, les coins ayant été tout à fait enfoncés pendant cette conversation, les membres de Pitrucci furent si horriblement pressés, qu'il tomba en défaillance.

— Quel homme il eût fait, dis-je, s'il avait été dans le bon chemin!

— Mon cher..., répliqua aigrement M. Nonclair, vous n'êtes pas là pour moraliser!...

Il paraissait si mécontent de ne pouvoir pas arracher d'aveux à Bat-la-Route, qu'il lui échappa de dire :

— Il faut le tenailler...

Mercredi s'empressa de dégager le plancher; et il porta le patient sur un lit de sangle tout préparé pour le recevoir. Puis il sortit et ramena le chirurgien du Châtelet. L'interprète juré des souffrances humaines tâte le pouls du patient, examine les jambes, les bras, et déclare qu'il y aurait quelque danger de perdre la victime promise à l'échafaud, si l'on continuait la question. Il prescrivit au moins une heure de repos.

1. Voir les numéros 678 à 683.

Alors, je sortis avec Mercredi, et j'entrai dans le greffe voisin.

— Ah! Catherine, lui dis-je, comment pouvez-vous danser si près de l'endroit où se donne la torture?

Elle interrompit un pas qu'elle était en train de faire, et me regarda d'un air craintif. M. Laflotte garda imperturbablement sa pochette appuyée contre sa poitrine, et l'archet en l'air prêt à marcher.

— Cela est donc mal? me demanda Catherine, sur la figure de laquelle une expression d'étonnement se manifesta.

— Votre cœur ne vous le dit pas? repris-je stupéfait de rencontrer tant d'insensibilité chez une jeune fille si tendre en apparence. Êtes-vous donc de bronze?

Des larmes roulèrent dans ses yeux; mais elles se séchèrent tout à coup. Une réflexion soudaine répandit tour à tour sur sa physionomie une teinte sévère, une expression de gaieté. Puis elle me dit d'une voix douce :

— Venez...

Elle me prit par la main, me conduisit auprès de la fenêtre, et, me montrant la cour des Pailleux :

— Voici, reprit-elle, un millier de malheureux qui souffrent la question tous les jours...

Elle me désigna une partie du bâtiment.

— Là sont des criminels qui seront pendus ou rompus... Il y a douze ans que je suis ici. J'y loge, j'y mange, j'y bois et j'y dors. Je suis venue toute petite et j'y ai grandi. Où serais-je donc maintenant, monsieur Henri, si j'avais épousé toutes les douleurs qui ont usé ces barreaux et ces murs?... Aurais-je un cœur à offrir à celui que j'aime?... Il se serait flétri, usé. Je serais morte. Bien au contraire, quand je chante, les pailleux viennent m'écouter et se taisent. Ils paraissent contents. Personne ne me hait ici. Je plains les malheureux; mais, s'il fallait observer les convenances, autant vaudrait s'enterrer; on ne pourrait pas porter une bouchée de pain à sa bouche, se moucher, rire, dormir; car nous sommes entourés de gens qui meurent de faim, qui sont privés de leur liberté, qui veillent, ou attendent la mort.

— Avez-vous jamais vu une sœur de la charité dans un hôpital?... me demanda-t-elle après un moment de silence.

Je ne répond's pas.

Il y avait sur l'appui de la fenêtre une grosse mousse au sein de laquelle était venue une jolie petite fleur des champs. Les yeux de Catherine ayant été frappés par l'éclat des belles clochettes bleues, elle se mit à sourire, et, me montrant parfois la fleur :

— Pourquoi est-ce là?...

Elle devint pensive, et, se tournant vers Laflotte :

— Allez-vous-en, monsieur Laflotte, dit-elle : je sens maintenant que je ne pourrais plus danser.

Le danseur fit une révérence et disparut.

— Comment ferez-vous pour rompre un homme tout vif? me demanda-t-elle

Je tressaillis. Elle me regarda avec intérêt, et je fis un geste pour lui demander de ne pas ajouter un mot. L'image de Marguerite, mes espérances d'amour, la vie, le jour, tout pâlit devant cette effroyable idée.

— Qu'avez-vous? me dit Catherine. Vous changez!... Vous aurais-je fait de la peine?...

J'essayai de lui sourire.

— Vous êtes toute sagesse et toute raison!... lui répondis-je : notre âme est un mystère...

— Mon confesseur le dit, ajouta-t-elle.

Et nous rentrâmes dans la salle où était son père.

J'appris là que M. Nonclair ne comptait plus que sur l'aspect de la roue pour obtenir des révélations, et qu'il les attendrait à l'Hôtel de ville. En ce moment, il était environ trois heures. Mercredi alla faire atteler le cheval à la charrette, et Patience me dit qu'il se rendait à la place de Grève pour voir si tout y était arrangé comme il faut.

L'aumônier de la prison passa par chez le père Vadebout. Sa vue me fit frissonner. Je sentis en moi quelque chose qui me disait que l'exécution n'aurait pas lieu. Était-ce une voix, un pressentiment, une vision? Je ne pourrais le dire aujourd'hui; mais en pensant à la souffrance que je ressentis, mon sang se glace encore.

Quand trois heures et demie sonnèrent au Châtelet, nous entendîmes un bruissement immense produit par les cris de la populace qui attendait. L'officier de la maréchaussée vint me dire que le tombereau était à la porte, et qu'il croyait nécessaire de partir, parce que nous serions longtemps en chemin. Le greffier nous accompagna jusqu'à la porte du cachot, afin de me faire la remise du criminel.

Bat-la-Route s'appuyait sur le prêtre, et Mercredi l'avait lié convenablement. Nous nous mîmes en route dans le corridor. Arrivé au guichet, je vis un piquet de cavaliers posté dans la cour. Je marchais en baissant les yeux et à côté de Mercredi, qui m'examinait avec inquiétude. Le criminel et son confesseur montèrent plus lestement que moi l'échelle courte qui servait d'escalier pour arriver au tombereau. Bat-la-Route s'assit sur une banquette entre Mercredi et le prêtre. Je devais être, selon l'étiquette, en avant, seul, sur un autre banc. Nous n'avions encore là pour spectateurs que les gens de qualité et les dames de la ville, auxquelles le père Vadebout vendait fort cher le droit de voir les criminels chez lui. Les prisonniers, montés les uns sur les autres, nous regardaient aussi. Une jeune femme de la cour, supérieurement mise, me prit pour le patient.

Mais, quand le conducteur eut fait faire quelques pas au cheval, que la charrette sortit de dessous la vieille arcade du Châtelet, et que l'escadron de la maréchaussée, brandissant le sabre, demanda place pour nous, le grand air me frappa et j'eus un éblouissement qui m'empêcha de voir pendant tout le temps que nous mîmes à traverser la rue Saint-Leufroi.

Quand nous tournâmes à côté de la prison, et que la charrette alla dans la rue de Gesvres, je me hasardai à lever les yeux, et je me trouvai comme dans un autre monde. Rien n'était à sa place dans Paris. Cette rue, qui m'avait paru si large, était devenue étroite. C'était un océan de visages humains. Un rayon de soleil séparait la rue par la moitié, comme par une cloison d'or liquide et diaphane; mais cette clarté ne se reflétait nulle part, tant il y avait de chapeaux noirs. Je crus être en mer et entendre le mugissement des vagues.

— A bas les chapeaux! — Le voilà! — C'est lui!... — Oh! est-il jeune!... — Le monstre!... — C'est bien le moins qu'on le rompe. — En a-t-il fait! — Il brûlait les pieds. — Il écorchait tout vif. — Le scélérat! — C'est un Italien. — A-t-il avoué? — Il a tué plus de cent personnes. — Il est joli garçon! — Est-il insolent! — C'est qu'il a peur! — Voyez-vous? — Comment! on va le rompre? — Un si beau jeune homme! — A bas les chapeaux! — Tiens! — Il n'avait pas volé son nom! — Maman, quel est celui qui va mourir? — Ça n'a pas d'âme un homme comme ça! — Comme il est tranquille! — A bas les chapeaux!... — On me vole. — Au voleur! — Tenez-vous calme. — Oh! le monstre! — S'il y a un Dieu, il ira en enfer! — Quel brigand!...

Toutes ces exclamations nous arrivaient à la fois aux oreilles. C'était comme toutes les notes d'un concert, une seule voix composée de plusieurs milliers de voix! Mais un bourdonnement puissant, semblable à une immense basse-taille, servait d'accompagnement à ce torrent d'injures, d'exclamations et d'interjections. Ce murmure de satisfaction éclatait partout comme au théâtre aux beaux endroits d'une pièce. Il y avait plus de femmes que d'hommes.

— Assurément, pensais-je, ces gens-là sont plus barbares que moi, car rien ne les force à être ici!

Mais ce tumulte terrestre que nous sentions cesser à quelques pieds au-dessus de nos têtes finit cependant par devenir si étourdissant pour moi que je devins stupide. Ces vieilles maisons noires, ces têtes qui ondoyaient, ces fenêtres qui encadraient des têtes, et ce déluge de têtes qui encadraient les maisons, ce silence et ces voix; c'était une vision de l'enfer. Je compris bien qu'il fallait acquérir l'habitude de ce spectacle inouï. Mercredi n'avait seulement pas l'air d'y songer.

Quand nous débouchâmes sur le quai Pelletier, l'air froid de la rivière me donna quelque énergie; alors, je tournai la tête pour voir le patient que moi seul ne voyais point. Il était calme. Il jetait des regards audacieux sur cette foule avide, et il ne manifestait point de frayeur.

A l'aspect de la grande croix placée sur le bord du quai de la Grève, et qui marquait l'endroit où l'échafaud était dressé, Bat-la-Route dit à son confesseur :

— J'ai toujours exercé mon métier en honnête homme, mon prêtre; je n'ai fait le mal qu'à corps défendant; et, si Dieu entend les imprécations de cette foule, il entendra peut-être d'autres voix moins sévères.

La charrette s'arrêta je ne sais par quel obstacle, et, en ce moment, je vis sur le quai un grand homme sec, qui, lançant à Bat-la-Route un coup d'œil expressif, n'en reçut pour toute réponse qu'un sourire d'ironie; et l'Italien montra, par une œillade, l'échafaud et la maréchaussée. Mais l'inconnu désigna du doigt à Bat-la-Route les frères de la Merci qui étaient au pied de l'échafaud. Puis la charrette marcha, et ils ne purent plus se voir.

Rien ne peut rendre la sensation éprouvée par ceux qui dominent la place de Grève quand elle est noire de monde. J'avouerai que je sentis en moi comme une espèce de fièvre nerveuse qui me donna la force d'agir; puis je fondais quelque espoir sur les signes de l'inconnu. Patience disposait la

roue et les bancs sur lesquels les membres de Bat-la-Route devaient être rompus. En montant l'escalier, je chancelai, j'étais pâle, et le cœur me manqua. Je m'appuyai sur Mercredi. Quand j'ouvris les yeux, le patient était debout et descendait l'escalier...

Des cris que je pris pour des cris de joie étaient rugis par la foule.

— Il veut gagner du temps, me dit Patience. Il a demandé à aller à l'Hôtel de ville.

— Je croyais qu'il avait sa grâce. Ainsi ces gens-là crient...

— Parce qu'on les fait attendre! me répondit Patience avec un sourire qui avait quelque chose d'infernal.

Il semblait mépriser cette assemblée de tigres à face humaine, et trouver dans leur joie une excuse à notre profession.

Les religieux restèrent autour de l'échafaud à prier, et une escouade du guet à cheval décrivait un cercle autour de la place où j'allais commencer mon règne sans clémence. Bientôt le greffier, protégé par deux hommes de la maréchaussée, sortit de l'Hôtel de ville et se dirigea vers l'échafaud.

— Ah! m'écriai-je, ce n'est pas pour aujourd'hui!...

Ma joie se changea en terreur. Bat-la-Route me demandait. Je frissonnai. Quand nous arrivâmes à la salle où étaient le conseiller et son greffier, l'Italien laissa échapper un sourire.

— Seriez-vous coupable?... me dit le prêtre. Il prétend qu'il ne peut parler qu'en votre présence.

Un mouvement d'horreur me fit tressaillir. Je rougis, et M. Nonclair m'ôta tout à coup le sang qui me montait au visage par le regard profond qu'il me lança. Un coup d'épée à travers le corps ne m'aurait pas glacé davantage. Je marchai vers l'Italien.

— Eh quoi! m'avez-vous jamais connu? lui demandai-je.

— Eh! eh! s'écria M. Nonclair.

Cette exclamation du juge me fit l'effet d'un grincement de scie.

Un horrible silence s'établit.

Mercredi et Patience étaient pâles, et je compris tout l'intérêt qu'ils me portaient.

— Monsieur, me dit Bat-la-Route avec un léger accent d'ironie, êtes-vous bien remis et disposé à faire votre office?

— Oui, lui dis-je, puisque c'est mon devoir.

— Eh bien, monsieur, dit-il au juge avec un rire sardonique, si j'ai voulu gagner du temps, c'est que je me suis aperçu de la faiblesse de monsieur, et je ne veux pas qu'un homme comme moi (il se leva avec fierté) soit exécuté par une poule mouillée!...

Le juge resta déconcerté.

— Voilà un bon b... ! dit un des soldats.

J'avoue que je respirai plus librement. On se remit en marche. J'atteignais l'escalier de l'Hôtel de ville quand Patience et Mercredi me présentèrent la barre. Elle était garnie de rubans et ornée d'un gros bouquet.

— Malheureux!... m'écriai-je en leur donnant ma bourse et foulant aux pieds les faveurs et les bouquets que j'arrachai...

C'était là secret de leurs regards.

— Sera-t-il généreux? voilà ce qu'ils se demandaient.

— Monsieur, cela se fait, me dit Bat-la-Route avec sang-froid. C'est un dernier p... que j'aurai le plaisir d'emporter dans l'autre monde.

Une effroyable salve d'applaudissements nous accueillit quand nous reparûmes.

— Allons, me dis-je après un court délai, voici l'instant de faire mon devoir!

Je levai la barre, elle tomba sur le bras du patient, et je sentis des gouttes de sang qui jaillirent sur ma figure.

— Hein? vaudra-t-il son père?

Ces paroles, adressées à Mercredi par Patience, furent tout ce que j'entendis au milieu du brouhaha; le coup était si violent, que le bras de Bat-la-Route fut brisé complétement.

Au moment où je fus inondé du sang humain que je répandais pour la première fois, le tympan de mon oreille fut comme déchiré par un cri, par un seul mot.

— Henri!

Mon nom était prononcé par Marguerite. Je crois avoir levé les yeux et l'avoir vue sur l'échafaud. Elle se tenait debout. Elle était pâle comme une morte. Ses vêtements me semblèrent mouillés. Elle s'enfuit en fermant les yeux. Je tombai de toute ma hauteur.

H. DE BALZAC.

(*La fin au prochain numéro.*)

———

LA MISÈRE A LONDRES.

Les pauvres gens, dans bien des pays, conserveront un douloureux souvenir de l'hiver que nous traversons. On sait combien terrible est la famine qui sévit en Algérie. En Russie et dans la Prusse orientale, les tortures de la famine s'unissent aux rigueurs du froid pour faire des hécatombes de victimes. Dans le bulletin du précédent numéro, — on ne l'a pas oublié peut-être, — nous disions que la détresse, dans le quartier East-End de Londres, est vraiment épouvantable. On y compte environ cinquante mille personnes en proie au dénûment le plus absolu. Les mesures du gouvernement anglais et la charité publique ne suffisent plus pour arrêter le développement du paupérisme.

La grande gravure que nous publions sur ce lamentable sujet a été dessinée d'après nature. C'est la misère profonde et implacable, c'est le morne désespoir pris sur le fait. Ce spectacle serre le cœur : puissent les émotions qu'il fera naître contribuer à augmenter les élans de la bienfaisance; car, en France, les gens qui souffrent et qui manquent de pain sont bien nombreux aussi!

On assiste à une distribution publique d'aliments dans le misérable quartier de Spitalfields, l'une des parties les plus sombres et les plus populeuses de Londres. Et Dieu sait ce que sont les quartiers pauvres de cette immense métropole! Dans ces ruelles sombres, si souvent cachées à la lumière par un épais rideau de fumée âcre et jaune, la terre détrempée est devenue visqueuse à force de boue; les rigoles qui vont déverser leurs ordures à l'égout exhalent une odeur pestilentielle, et leur mortelle humidité suinte à travers les murailles dans des caves où, sur des haillons hideux, sont rassemblées des créatures humaines à l'œil hagard qui grelottent de froid et de faim. Il y a là de pauvres diables qui n'ont pas cessé d'être affamés à partir du jour où ils ont été sevrés. A force de privations leur sang s'appauvrit et de rouge devient jaune, comme l'ont constaté les rapports des médecins.

Si poignante que soit la misère à Paris, elle n'a, grâce au ciel! rien de comparable au paupérisme hideux qui gémit et qui meurt dans les fanges de Londres.

H. VERNOY.

———

LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite [1].)

IV.

A Madame la Baronne de Bois-Guéant. Vichy.

Briancourt, ce 16 août 1854.

Savez-vous, ma chère cousine, que je m'y fais? J'ai déjà la majorité voulue; mon langage est prudent, mon sourire est profond. L'uniforme, à ce que prétend Firmin, me rajeunit. Je suis le personnage important de la ville, et je n'en ignore. Voilà pour le moral. Quant à la partie matérielle de ma charge, j'ai un secrétaire qui fait tout et qui ne fait rien, attendu qu'il n'a rien à faire. Malheureusement, il ne peut pas aller dîner à ma place chez M. de Balaguier.

Le Balaguier, dont je ménage la vanité, qui est excessive, et les vins, qui sont exécrables, est un grand sec, flanqué de deux sœurs, qui ont dès longtemps doublé le cap des tempêtes, et d'un fils qui porte des gilets brodés. Tout cela se dit allié aux Varanne, est très-fier de l'auguste nez bourbonnien du chef de la famille, joue au boston, — le père avec dignité, les demoiselles avec rage, le charmant Anatole avec mépris — et a fait au gouvernement l'honneur de se rallier à lui. Firmin trouve les Balaguier des gens très-bien, et ne comprend pas que je leur préfère les Morgan.

Vous et moi, ma cousine, nous avons rencontré cent fois le commandant Morgan, un petit homme, au parler bref, à la moustache blanche, aux cheveux taillés en brosse, maigre, droit, décoré, vieux soldat revenu de tout, sauf de ses illusions, et bon comme le pain que ses champs lui fournissent. Il a posé l'épée en 1815; il l'aurait posée hier que ce serait absolument la même chose; il est toujours au lendemain de Waterloo. Vous voyez bien que vous connaissez cet homme-là. Mais qui vous ne connaissez pas à coup sûr, c'est le fils du commandant, un brun, vif comme la poudre, fort comme un Turc, naïf comme un enfant, joyeux comme un pinson, et dont l'unique bonheur est de courir les bois du matin au soir; d'ailleurs, très-bien de sa personne, dirait Malfé. Figurez-vous, si toutefois vous pouvez vous le figurer, un Gustave de Laïta candide. C'est par hasard que j'ai fait la connaissance de Michel Morgan; mon héros a été baptisé Michel, en mémoire du « brave des braves. » J'ai écrit *mon héros*, Soit. Par sa physionomie, il m'a tout d'abord pris et, ma foi, il m'a gardé.

Il faut vous dire que, le jour de mon entrée dans ma capitale je risquais fort de coucher à la belle étoile, si je n'avais dû à la mienne (d'étoile) de rencontrer Michel et d'être par lui mené à Champ-d'Asile. Que pensez-vous, madame, de ce nom-là? Voyons, cherchez. Ne vous rappelle-t-il rien? Pour moi, il m'a d'un seul coup d'aile reporté dans le haut salon solennel de votre tante la chanoinesse, au milieu des grands-parents penchés en silence, les uns sur leurs cartes, les autres sur leurs métiers à broder, alors que, vous mettant sournoisement au piano, vous me forciez à entonner la dernière chanson de Béranger : *T'en souviens-tu?* — Pardon. Vous en souvenez-vous? Ah! nos belles espiègleries et ces dîners de famille si redoutés, qui nous les rendra? J'y prendrais un plaisir extrême; et vous? Hélas! maintenant, les ennuyeux, c'est nous! Quel malheur, ma cousine, que vous n'entendiez pas le latin, où qu'une citation d'Horace arriverait ici à point, pour clore ce paragraphe relatif à des souvenirs qui me sont bien chers, puisqu'ils me rapprochent de vous.

Mais assez philosophé au sujet du nom gravé sur les piliers massifs qui font sentinelle à l'extrémité de l'avenue du commandant Morgan. Passons à Champ-d'Asile lui-même. Le champ est un pré, entouré d'une haie robuste, tapi entre un repli de l'Aulne et les grands chênes féodaux des Varanne. L'asile est une maison blanche, aux volets verts, au porche rustique, basse, longue, revêtue de chèvrefeuille, et qu'une façon de galerie couverte en hangar relie aux bâtiments de ferme. On y mange, on y boit, on y dort bien. On y est, à la vérité, réveillé de grand matin par les mugissements des bœufs, par les clochettes mutines des génisses, par les galops fantasques des poulains, par ces mille cris d'hommes, d'animaux et d'essieux qui, à la campagne, saluent l'aurore; mais on est reberce dans un doux sommeil par la mélodie cadencée des fléaux. A qui secoue les séductions de la mollesse et ouvre sa fenêtre, les parfums des matinées d'été, les troupeaux traçant leur sillage dans la rosée, le ciel en feu, le soleil brisant ses premiers rayons sur les cimes des bois et, pareille à un clairon levé pour sonner la diane, la flèche aiguë de la chapelle de Varanne jetant dans l'espace ses volées de sons joyeux et ses gerbes d'étincelles. Et maintenant que je vous ai raconté l'Arcadie, rassurez-vous : je pose mes pipeaux.

Dans l'Arcadie, ô Calypso! on respecte autant que vous le baromètre, et beaucoup plus que vous le gouvernement. On y croit en Dieu et en la grande armée. Mes Arcadiens, au demeurant, sont de qualité. C'est à travers un aïeul fidèle aux Stuarts, qu'ils descendent d'un roi d'Irlande. Inclinez-vous, baronne! Ils sont venus en France avec Jacques II, et avec lui ils y sont restés. L'Anglais confisqua le plus clair de leurs biens. Ce que l'Anglais avait commencé, un Écossais l'acheva, et Law compléta la ruine des Morgan, dont la fortune fut, en un matin, emportée par le Mississipi. Aussi Rousseau n'eut-il pas de plus fervent disciple que le Morgan de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Quant au Morgan actuel, après les Cent-Jours, pour employer son expression, il se dispersa et s'en alla, dans je ne sais quelle ville de la Suisse, ouvrir une salle d'escrime. Plus tard, il épousa la fille d'un ancien frère d'armes et, au bout d'un an de mariage, la perdit. Ce fut à cette époque que la mort d'un parent éloigné fit de lui un propriétaire foncier. Il boucla aussitôt sa valise et partit pour Champ-d'Asile, d'où il n'a plus bougé, emmenant avec lui son fils, alors âgé de quelques mois, et Jean Gourme. — Permettez-moi, madame, de vous présenter mon ami Jean Gourme.

Il est long, il est maigre, il est tanné, bistré, osseux, noueux et taciturne. Il ne possède qu'un bras, mais quel bras! Et, à l'extrémité de ce bras, quel poing! Il a, comme le commandant, la moustache blanche et touffue, les cheveux coupés à ras le crâne. Sa redingote des jours fériés est du même drap bleu que celle du commandant, moins usée toutefois, parce qu'elle est moins souvent endossée. Au moral, un de ces hommes nés pour être chiens. Dieu est Dieu et le commandant Morgan est son prophète. Le culte rendu au père se transforme, à l'égard du fils, en une tendre et maternelle adoration. Jean Gourme ne sait ni lire ni écrire; mais, pour mener les bœufs ou les ouvriers, pour dresser un cheval ou un valet de ferme, pour tenir une épée, pour regarder en face un ami ou un ennemi, pour aimer enfin qui il aime, je le soupçonne de n'avoir pas son pareil. C'est grâce aux leçons de Jean Gourme que, sans être jamais sorti de son trou, Michel est devenu passé maître dans l'art de franchir un fossé ou de dépêcher un homme.

A Champ-d'Asile, nous avons aussi le casuel. Les hôtes d'aventure, tels que certain sous-préfet de votre connaissance, madame, et de la mienne; les amis, les voisins qui arrivent à l'heure du dîner; ainsi le curé, actuellement, du reste, en voyage; un vieillard qui a jadis appartenu aux Varanne et qui, depuis quelque vingt ans, appartient aux pauvres; encore M. Morin, un forestier fort entendu dont le grand mérite est d'être le père de Mlle Rose. Je suis tout uniment amoureux fou de Mlle Rose; malheureusement, elle ne me le rend pas, et, quand elle me regarde, c'est parce que je me trouve sur la ligne visuelle allant de ses yeux; Dieu! quels yeux! à Michel. Il y a là le texte d'une idylle, mais je ne crois pas que l'idylle y soit encore. Quant à moi, je me console de mes chagrins en m'en allant, avec Jean Gourme, pêcher de petites truites dont je ne vous parlerai pas, tant je me sens incapable de les louer selon leurs vertus.

Puis savez-vous quoi? Ce matin, nous voyons entrer dans notre cabinet Corbier, Corbier en personne, Corbier en chair et en os, surtout en chair, selon sa coutume. Il nous embrasse sur les deux joues et nous le lui rendons. Puis nous causons. Dame, le pauvre homme n'est pas content.

— J'ai su par Marion, nous a-t-il dit, que vous avez visité Varanne, je n'ai donc pas à vous apprendre en quel état est le château. Eh bien, nous y sommes jusqu'au premier de l'an. Que voulez-vous! Quand il pleut dans ma chambre, je me console en pensant qu'il y neigera. Ma nièce va essayer de tuer des loups, et, moi, je vais essayer de tuer le temps. Je ne sais qui de nous deux réussira le mieux dans son entreprise, mais je parierais pour Olga.

— Vous voilà bien à plaindre, lui ai-je répondu; vous

[1] Voir les numéros 681 à 683.

avez un des plus beaux châteaux et, sans contredit, la plus charmante nièce de France, une santé de fer, une conscience d'or et un ami pour vous aider.

— A faire quoi ?

— Parbleu, à tuer le temps.

— C'est convenu, a repris Corbier, je suis un ingrat; mais figurez-vous que je ne vous savais pas ici. C'est Balaguier qui, tout à l'heure, et cætera.

Ainsi se fait que demain je dîne à Varanne.

J'ai dit. Soyez indulgente à mon bavardage. Le bien volé a un si grand charme et songez que, pour causer avec vous, j'emploie le papier, la plume et le temps du gouvernement. Quant à vous, ma cousine, je ne vous demanderai pas de tailler votre plume. Qui oserait conseiller à Roland d'aiguiser son épée ? Mais écrivez-moi. Mieux encore : exécutez votre promesse et venez me voir. J'ai à vous offrir un boston, des loups, des truites, un château, une chaumière et le cœur de

PIERRE DE BLEY.



TOMBEAU DE RICHARD CŒUR-DE-LION.

LES STATUES DES ROIS PLANTAGENETS, DANS LA CHAPELLE DE L'ANCIENNE ABBAYE DE FONTEVRAULT, EN ANJOU, d'après des photographies. — Voir page 122.

V

Comme elle s'était levée de grand matin; comme elle avait fait, dans les bois, une promenade de deux heures, suivie d'un rude et rapide retour au galop à travers champs; comme un châle tendu, en guise de rideau, devant l'unique et étroite fenêtre, barrait le passage à la lumière dont seulement quelques filets furtifs se faufilaient, par la profonde embrasure, jusque dans la chambre où ils répandaient une clarté grisâtre; comme les épaisses murailles avaient gardé captif l'air frais de la nuit; comme, à cette heure de midi, aucun bruit, venant à elle du dehors, ne troublait le silence de sa retraite, elle s'endormit à la neuvième page de *Vanity Fair*. Échappant à la petite main qui ne le retenait plus, le volume glissa lentement le long d'un des plis de la mousseline et s'en alla tomber sur le museau d'un levrier d'Écosse dont le dos frisé servait de coussin à des pieds qui eussent chaussé les pantoufles de Cendrillon. Wallace repoussa d'un mouvement léger le chef-d'œuvre importun, tourna un instant vers sa maîtresse ses grands yeux doux et humides, puis, allongeant de nouveau sa tête effilée sur le plancher, reprit son sommeil interrompu. Félicie posa délicatement le chapeau qu'elle venait de brosser sur une table, et, à travers le chapeau, la cravache; elle releva une robe d'amazone qui gisait, toute crottée, dans un angle obscur de l'appartement; elle ajusta avec une épingle un pan rebelle et recoquillé du rideau improvisé, et, comme elle se retirait sur la pointe du pied, elle s'arrêta pour regarder, elle aussi, sa maîtresse.

L'or cendré des beaux yeux d'Olga se détachait sur le cuir noir du vieux fauteuil dont un écusson, sculpté dans le chêne, couronnait le haut dossier. Témoin muet des jours d'autrefois, glorieux emblème d'une race éteinte, cet écusson, sur lequel papillonnait un rayon de soleil, semblait protéger la petite tête blanche de la dernière descendante des Varanne

Qu'ils sortent donc de leurs cadres vermoulus, qu'ils viennent contempler leur enfant, tous ces ancêtres dont les portraits serrés assombrissent la grande salle du château. Elle est bien de leur sang, cette jeune femme au visage pâle, aux traits si fins rendus imposants par l'immobilité, aux lèvres minces entr'ouvertes par un frais sourire, au front pur et fier, aux longs cils baissés, projetant leurs ombres bleues sur des joues de marbre. Avec son peignoir blanc, par ce demi-jour, dans cette chambre aux lambris antiques et sévères, on eût dit d'Olga quelque dame blanche de Varanne, quelque châtelaine attendant depuis des siècles, dans sa tour, le chevalier qui ne reviendra pas.

— Voilà, murmura Félicie, comment monsieur devrait



L'ILE SAINT-THOMAS, DANS L'ARCHIPEL

faire peindre madame.

Bien que fort naturelle, la réflexion de la femme de chambre se rapportait à une circonstance qui mérite d'être citée. Des nombreux portraits qui existaient en 1853 et qui, sans doute, existent encore aujourd'hui, de Mme de Clérol, deux sont des chefs-d'œuvre; mais aucun n'est ressemblant. Or, cela tient, paraît-il, à la nuance et à l'éclat très-particuliers des yeux d'Olga. Ce point, du reste, se trouve éclairci d'une façon assez pittoresque dans la page suivante, détachée du calepin de M. Corbier :

« Paris, 7 mars 1865

« Ce matin, Feld, devant qui, cédant à mes sollicitations, Olga avait déjà posé pendant dix jours consécutifs, Feld a balafré sa toile et jeté brutalement ses pinceaux.

« — Ma foi, monsieur, m'a-t-il dit, j'y perds mon latin, et cependant, sans me vanter, j'en sais autant qu'un autre, de latin. Mais aussi, a-t-il continué, en se croisant les bras et en regardant fixement son modèle, faites-moi le plaisir de considérer un peu ces deux yeux-là. Voyons! Sont-ils bleus? sont-ils gris? sont-ils verts? Le vert, le bleu, le gris dont ils sont faits est-il pâle? est-il doux? est-il brûlant? Réponse, s'il vous plaît. Bon! à présent que madame se met à rire, j'allumerais ma pipe avec son regard. Eh bien, ce regard qui illumine l'atelier, tout à l'heure il coulait en pluie à travers les cils. Que voulez-vous que j'y fasse? Je ne saurais peindre quinze personnes en une figure. Je n'ai pas donné une touche juste. Renoncez donc à ennuyer votre nièce et, pour l'avenir, épargnez-nous, à nous autres pauvres diables de barbouilleurs, l'humiliation d'avoir à confesser notre impuissance et surtout d'avoir à la reconnaître. Quant à vous, madame, a-t-il ajouté en s'adressant à Olga, recevez mes sincères excuses, aussi l'expression de mon admiration très-désintéressée. Phidias vous eût sculptée. Raphaël vous aurait peinte. Mais nous sommes au XIXe siècle et nous ne savons plus croire aux déesses ni aux madones. Après cela, je n'ai pas d'objection à vous faire, comme Huyden a fait Napoléon, tournant le dos, un tableau qui s'est vendu trois cents guinées ! Vous avez cependant avec Napoléon cette différence, que même un Anglais aimerait mieux vous regarder en face. »



TOMBEAU DE HENRI II D'ANGLETERRE

LES STATUES DES ROIS PLANTAGENETS, DANS LA CHAPELLE DE L'ANCIENNE ABBAYE DE FONTEVRAULT, EN ANJOU, d'après des photographies. — Voir page 122.

« Ainsi s'est terminée notre onzième et dernière séance. Le discours de Feld a beaucoup diverti Olga; moi, je l'ai trouvé un peu libre, mais il m'a donné à penser. Le caractère et le regard de ma nièce n'offrent-ils pas de grandes analogies ? Dieu garde la pauvre enfant ! »

On comprend maintenant pourquoi, en voyant sa maîtresse, les yeux fermés, Félicie, à qui le propos avait été raconté, disait :

— Voilà comment monsieur devrait faire peindre madame.

Olga, du reste, ne dormit pas longtemps. Elle fut réveillée en sursaut par un bruit à la fois rauque et strident qui se faisait au-dessus de sa tête. On eût dit quelque monstre aux dents d'acier, mâchant des barres de fer et en laissant tomber les morceaux sur le plancher. A ce fracas, Wallace, bondissant, joignit aussitôt ses aboiements précipités. Olga se dressa, paralysée par la surprise, regardant le plafond qui lui semblait crier et fléchir. La toiture s'était-elle affaissée? Un pan de mur s'était-il effondré? La tour elle-même allait-elle s'écrouler? Sous l'empire d'une sensation violente et imprévue, la réflexion, aussi instantanée que l'électricité, devient multiple. En une seconde, la jeune femme eut l'esprit traversé par mille conjectures effroyables; remise de son premier trouble, elle courait vers la porte, lorsque le tumulte parut s'apaiser et que, traînante et lamentable, la note en fausset d'un timbre fêlé lui dévoila la cause du vacarme qui l'avait si fort émue. L'horloge du château sonnait, mais quelle heure sonnait-elle? Olga compta un



...LLES, dessin communiqué. — Voir page 123.

coup, deux coups, puis un troisième et jusqu'à douze.

— Je n'ai pourtant pas dormi vingt-quatre heures, pensa-t-elle; treize!... quatorze!...

Et le timbre persistant à pousser ses gémissements monotone :

— Mon pauvre Wallace, dit-elle en riant au chien qui semblait l'interroger, je ne sais pas plus que toi ce qui se passe... Mais on a frappé, je crois... — Entrez! Comment, reprit-elle, c'est vous, mon oncle! Vous avez entrepris l'ascension de ma chambre! Reposez-vous donc bien vite.

Et, de ses deux petites mains, elle poussa dans le fauteuil qu'elle venait de quitter un gros homme, que ses vêtements de nankin faisaient paraître encore plus gros, et dont des cheveux d'une blancheur de neige encadraient la physionomie singulièrement douce et bienveillante.

— Ouf! haleta Corbier, l'ascension est rude, j'en conviens. Çà, tu loges sous l'horloge.

— Eh oui! je loge sous l'horloge, ce qui me vaut l'agrément d'ignorer l'heure qu'il est.

— Comment...? Mais, en effet, elle m'a tout l'air de déraisonner, cette machine.

— Oui. Seulement, on peut déraisonner et être gentil. Ah! enfin, la voilà qui se tait.

— Je te dirai qu'elle n'allait plus depuis dix ou douze ans.

— Mettez-en quinze, et soyez convaincu qu'elle a rattrapé le temps perdu.

— Je l'ai donc, ce matin, fait retenir par un...

— Retenir! Que serait-ce donc, mon Dieu, si vous l'aviez fait pousser? Comprenez-vous que, Wallace et moi, nous avons eu une fameuse peur!

— Eh bien, je m'en console. Tu auras, au moins une fois dans ta vie, su ce que c'est que l'effroi, et tu ne te moqueras plus des terreurs de ce vieil oncle à qui, trois cent soixante-cinq jours dans l'année, tu donnes la chair de poule par tes folies.

— C'est vrai, répondit Olga, je suis une folle d'aimer encore un méchant qui me gronde sans cesse et me taquine, et me joue des tours abominables, et se réjouit d'avoir failli me faire mourir de peur.

Et, s'inclinant contre le fauteuil :

— Monsieur le tyran, ajouta-t-elle, j'ai bonne envie de me mettre à vous détester.

— Essayez donc, madame, reprit le vieillard en posant un baiser sur le front charmant qui effleurait son visage. — Pauvre enfant, poursuivit-il, cette vilaine horloge t'a donc bien effrayée? Allons, nous verrons à la rendre à son repos et à son silence.

— Maintenant que notre querelle est vidée, fit Olga, qui alluma une cigarette, nous fumerons le calumet de paix.

— Autre cas de guerre! soupira Corbier. Mais, continua-t-il en regardant autour de lui, sais-tu que, pour être perché si haut, ton nid ne me paraît guère moelleux, ni gai, ni beau.

La jeune femme s'élança vers la fenêtre, et, d'une secousse, arracha le châle, qui tomba sur les dalles de pierre formant le parquet de l'embrasure.

— Arrivez, s'écria-t-elle, venez, voyez et soyez vaincu!

Corbier se rapprocha, et, de ses mains se faisant un abat-jour, jeta un coup d'œil sur le paysage.

— Je reconnais, dit-il, que la vue est agréable.

— Et voilà tout ce que vous reconnaissez? Mais regardez, je vous prie, ce petit vallon qui forme la pelouse et, sous ce chêne, à gauche, ces moutons qui broutent si joliment, et, un peu en arrière, à demi caché par les buissons, ce vieux mur couvert de lierre; et, plus près de nous, ces larges massifs de rosiers qui ont poussé à l'aventure, qui sont devenus de véritables bosquets et dont je sens le parfum monter jusqu'à moi. Où trouverez-vous un premier plan comparable à celui-ci? Puis la forêt immense! Ma fenêtre est presque au niveau des cimes des plus grands arbres. Vous voyez ce pin qui dépasse de la tête tous ses voisins. Eh bien, dans la direction de ce pin, cette pointe qui reluit, c'est le clocher de Bressy. Or, savez-vous à quelle distance nous sommes de Bressy? A cinq lieues! Maintenant, penchez-vous. Là-bas, à droite, dans cette immense prairie au milieu de laquelle brille la rivière, ce bâtiment au toit gris, c'est un moulin, le plus pittoresque des moulins. Ce matin, en revenant, je l'ai traversé. Penchez-vous donc davantage. Regardez ma tour rougie et rongée par la bise et par la pluie, mais aussi droite qu'au premier jour. Il y a pourtant mille ans que Hugues de Varanne l'a fondée; depuis qu'elle existe, le château a été défait et refait je ne sais combien de fois. Et, tenez, d'ici, je domine le château lui-même; en m'avançant, je vois par-dessus les tuiles, les girouettes, les gouttières. C'est très-curieux, un toit! J'aime ma vieille tour. J'y respire librement. Mon nid est une aire d'où je m'imagine planer sur le monde entier. Contemplez donc encore ce spectacle. Ne vous parle-t-il pas? Ne vous arrache-t-il rien?

— D'abord, il m'arrache les yeux, reprit Corbier en se reculant.

— Eh bien, moi, j'adore le soleil, dit Olga.

Et elle s'accouda sur la tablette de la fenêtre, les doigts enfouis dans ses cheveux qui, à l'ardente lumière, étincelaient d'un éclat fauve et splendide.

— Prends garde, supplia Corbier, je t'en conjure. C'est fort dangereux, ce que tu fais. Un coup de soleil est plus vite attrapé que tu ne penses. J'ai connu une demoiselle de Malfé qui, à ce jeu-là, a gagné une fièvre chaude. Mets au moins quelque chose sur ta tête, tiens, ce malheureux cachemire qui, après t'avoir servi de rideau, te sert maintenant de tapis. Tu peux bien en faire un chapeau. Tu ne veux pas? Mais je t'assure que j'aime aussi beaucoup la nature et les antiquités. De mon cabinet, je les vois, sans avoir pourtant quatre-vingts marches à gravir. Je vois les arbres, les moutons, les vieux murs, je les regarde souvent et j'en jouis infiniment. D'ailleurs, laissons là les quatre-vingts marches, j'y consens; tu es jeune. Mais ton appartement est des plus incommodes; la distribution en est exécrable. Pour descendre de ta chambre à coucher à ton salon, il te faut passer par un escalier qui sera très-froid, glacé. Si nous ne devions demeurer ici que quelques jours, je me tairais; mais tu verras en novembre.

— Mon oncle, interrompit Olga, il est des sujets sur lesquels nous ne nous entendrons jamais.

— Je le sais, je ne le sais que trop, murmura Corbier qui, d'un ton grave et après un instant de silence, reprit : C'est pourquoi, parlons d'autre chose, de ce qui m'a fait monter chez toi. J'ai reçu une lettre de Henri.

Olga se retourna vivement.

— Il n'est rien arrivé? s'écria-t-elle. Non. Vous me l'auriez déjà dit.

— Henri va bien, Dieu soit loué; mais sa lettre renferme un paragraphe qui te concerne.

— Moi? Ah! quel air solennel! Mon tigre de Nubie serait-il mort?

— Ton cousin s'annonce pour les premiers jours du mois prochain.

— Eh bien, mon cousin est très-aimable et je n'attendais pas moins de lui.

— Il ne vient pas seul. Il compte amener un de ses amis que tu connais : M. de Laïta.

Une légère rougeur, qui ne fit que passer et disparaître, colora le visage d'Olga.

— Qu'en dis-tu? continua Corbier.

— C'est fort simple. Je dirai de M. de Laïta ce que j'ai dit de Henri. Je le trouve très-aimable.

— Tu le trouves aimable? vraiment?

— Et vous?

— Mon Dieu, je n'ai rien contre lui. Sans partager, à son endroit, l'engouement de ta mère, je me trompe, de ta tante, je le tiens en somme pour aussi bien qu'un autre. Que dois-je répondre?

— Mais rien. Je ne vois pas qu'il y ait rien à répondre.

— Laisserai-je arriver ici M. de Laïta?

— Pourquoi pas?

— Tu n'as donc aucune objection à ce qu'il vienne?

— Aucune. Loin de là : vous savez bien qu'il nous faut des chasseurs, ajouta la jeune femme qui, de nouveau penchée en dehors de sa fenêtre, suivait d'un regard distrait, dans leur chute lente et vagabonde, les pétales d'une rose qu'elle effeuillait.

Les mains dans les poches, la tête baissée, Corbier se mit à marcher en long et en large dans la chambre, et, après quelques minutes, tout en continuant sa promenade :

— Olga, dit-il, tu n'es plus une enfant, par conséquent je ne t'apprendrai pas que M. de Laïta t'a fait cet hiver une cour marquée et remarquée. Quant à moi, dès que je m'en suis aperçu, j'ai pris des informations sur l'ami de Henri. Je le savais de bonne condition, spirituel, agréable de manières; mais tu comprendras sans doute que cela ne me suffisait pas. Par l'intermédiaire d'un ecclésiastique qui est lié avec l'ancien précepteur de M. de Laïta, j'ai obtenu des renseignements précis et circonstanciés. Ces renseignements ont été favorables. J'ai donc gardé une neutralité absolue, m'attendant, je l'avoue, d'un jour à l'autre, à quelque démarche de la part du jeune homme. Rien ne venant, j'en ai conclu que tu avais découragé ton soupirant. Je ne me suis d'ailleurs permis aucune question ni aucun conseil.

Olga tressaillit.

— C'est bien le moins, murmura-t-elle.

— Aucun conseil quelconque, répéta, en humant une prise de tabac, Corbier, sans entendre la réflexion de sa nièce, animé par ses propres paroles; donc, reprit-il, je me suis tu. Mais si je n'ai pas à diriger tes affections, j'ai pourtant jusqu'à un certain point à veiller sur ta conduite. Que M. de Laïta te rencontre à Paris, dans le monde; qu'il te rencontre souvent, qu'on en cause : — assurément, je préférerais que cela ne fût pas, — cependant passe encore! Mais nous, l'accueillir ici, l'inviter, — car enfin l'accueillir, l'inviter, c'est tout un, — dame! l'affaire prend une tournure autrement sérieuse. Aussi ai-je d'abord écrit à Henri que Varanne n'était pas en état, que nous ne pouvions songer à y recevoir des hôtes, que d'ailleurs tu désirais te reposer, mener une vie de solitude et de tranquillité absolue.

W. DE LA RIVE.

(La suite au prochain numéro.)

LES STATUES DES PLANTAGENETS.

On n'a pas oublié le bruit qui s'est fait, l'an dernier, autour de ces statues des Plantagenets que l'Angleterre réclamait à la France. Un correspondant nous adresse le dessin des deux principales d'entre elles. Elles sont au nombre de quatre représentant le roi Henri II et sa femme, Éléonore de Guienne, Richard Cœur-de-Lion et sa belle-sœur Isabelle d'Angoulême, femme de Jean sans Terre. A l'exception de la statue de la reine Éléonore, qui est sculptée dans le chêne, toutes les autres sont en pierre, et, d'après les traces qui subsistent encore, on peut juger qu'elles avaient été également peintes et dorées avec soin.

La statue couchée de Henri II est la plus ancienne de ce genre qu'on connaisse d'un souverain anglais. Le roi y est justement représenté portant le costume avec lequel sa dépouille fut ensevelie. Il est vêtu de l'*interula* ou robe de toile que recouvrent d'abord une dalmatique, puis un long manteau retenu par une agrafe sur l'épaule droite. Ses mains sont cachées par des gants ornés de joyaux; des éperons dorés sont attachés par une courroie de cuir rouge à sa chaussure et une large épée pend à son côté. Richard Cœur-de-Lion porte à peu près le même costume, à cette différence près que son manteau est agrafé sur le devant du cou au lieu de l'être sur l'épaule.

Les statues des deux femmes offrent également beaucoup de points de ressemblance. Toute deux ont la robe serrée par une ceinture à la taille, une guimpe autour du cou, un manteau aux plis flottants et un voile.

Ces statues ornaient primitivement la chapelle de l'abbaye de Fontevrault, située dans le département de Maine-et-Loire, à treize kilomètres de Saumur. Lors de la révolution de 89, elles furent enlevées des tombes qu'elles recouvraient et jetées dans un caveau. Elles étaient encore au même endroit en 1816, lorsqu'un voyageur anglais, visitant l'abbaye transformée en prison, les y découvrit, et, comprenant toute leur valeur artistique aussi bien qu'historique, commença d'attirer sur elles l'attention de ses compatriotes.

Il lui semblait que la véritable place de ces Plantagenets était à Westminster, où ils compléteraient si bien la belle série inachevée des tombeaux des souverains qui ont régné sur l'Angleterre. Une demande fut adressée à son instigation au gouvernement français pour obtenir de lui la remise de ces royales images; mais cette demande n'eut pas de résultat. Une nouvelle tentative auprès du roi Louis-Philippe n'aboutit qu'à faire transporter les statues de Fontevrault au musée de Versailles. Elles y restèrent jusqu'en 1849, époque où, l'Anjou les ayant réclamées comme siennes, elles retournèrent définitivement à Fautevrault.

Mais les archéologues anglais ne se tenaient pas pour battus. Ils revinrent plusieurs fois à la charge, arguant du peu de soin avec lequel ces précieux débris du XIIe siècle étaient conservés, si bien que l'empereur Napoléon III, accédant enfin à leurs vœux, pria la reine Victoria d'en accepter l'hommage. Sans doute le souverain n'avait pas prévu quelle corde sensible il allait toucher par le fait de ce simple don. Ce fut un tel concert de récriminations parmi les archéologues français que le gouvernement anglais, ne voulant pas être en reste de courtoisie avec le nôtre, dut s'empresser de relever l'Empereur de sa promesse.

On a fait valoir à ce sujet avec quelque raison que ces tombeaux appartiennent depuis des siècles à l'abbaye de Fontevrault; que d'ailleurs la Normandie, le Maine et l'Anjou furent le berceau de ces Plantagenets, qu'ils ont régné sur ces provinces, qu'ils ont été longtemps leur orgueil et l'objet de leur affection. Henri II naquit et mourut en Normandie, et sa femme était une Française. Richard Cœur-de-Lion est mort à Rouen; enfin la reine Isabelle d'Angoulême, qui épousa en secondes noces un comte de Poitou, choisit elle-même Fontevrault pour le lieu de sa sépulture. Devant tant d'objections, les antiquaires anglais ont dû céder, et les statues des Plantagenets sont demeurées à Fontevrault, où elles ont repris leur place dans l'ancienne chapelle, qui doit être prochainement restaurée.

L. DE MORANCEZ.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Les lunettes d'Ampère. — Singulière matière recueillie sur les troncs pourris des arbres de Fontainebleau. — Nouvelle substance tinctoriale — Cours de l'enseignement libre à la Sorbonne. — M. Marié-Davy. L'atmosphère — Les vents. — La pluie. — Explication d'un chef Béchuana.

Un jour que le célèbre Ampère cherchait ses lunettes de tous côtés, tandis qu'elles se trouvaient placées sur son nez et devant ses yeux, il dit aux personnes qui riaient de cette distraction et qui se composaient en grande partie de savants :

— Vous vous moquez de moi, et vous avez raison. Mais j'aurais beau jeu à mon tour si je me riais de vous, car ce n'est pas des lunettes que vous cherchez, vous, et qui vous crèvent les yeux. A chaque pas se dressent devant vous des faits merveilleux dont vous ne soupçonnez même pas l'existence et desquels vous pourriez tirer des découvertes d'une grande importance. Vous ne les apercevrez que du jour où le hasard viendra vous y heurter malgré vous. Je ne crois pas au conte de la pomme de Newton; mais cette légende symbolise notre histoire à tous. Sans la collaboration du hasard, il n'y aurait pas au monde dix grandes découvertes.

Ces paroles d'Ampère ne semblent-elles pas dites tout exprès pour ce qui va suivre?

On rencontre fréquemment, dans la forêt de Fontainebleau et parfois dans d'autres forêts, des morceaux de bois mort que caractérise une teinte d'un bleu verdâtre souvent très-prononcé.

D'après M. Fordos, qui, le premier, les a signalés, ces morceaux de bois constituent une matière amorphe, soluble dans les acides sulfurique et nitrique, et précipitable sans altération par l'eau.

Les alcalis caustiques ou les carbonates lui communiquent une teinte vert jaunâtre, et alors il en résulte un composé soluble dans le chloroforme, mais insoluble dans l'eau.

Si on le traite par un acide, la matière s'isole et reprend ses propriétés premières.

M. Fordos a donné à cette matière le nom d'acide xylochloérique

M. Rommier a expérimenté à son tour sur une vingtaine de kilogrammes de ce bois mort et coloré, et il y a rencontré une nouvelle matière.

Comme celle de M. Fordos, elle est solide, amorphe et d'un vert foncé; mais l'eau la dissout très-facilement, et,

quand elle est hydratée, elle prend une couleur d'un bleu vert magnifique.

L'acide acétique la fait virer seulement au bleu, et la plupart des autres acides et même le sel marin la précipitent en vert.

La différence entre cette nouvelle matière et l'acide xylochloérique devient encore plus marquée avec les alcalis caustiques ou les carbonates.

Elle s'y dissout facilement, prend une couleur verte quand l'alcali ne domine pas, et passe au vert jaunâtre quand cet acide est en excès.

Les acides sulfurique, nitrique et chlorhydrique concentrés la dissolvent, mais ils l'altèrent rapidement.

Elle forme une laque verte et tout à fait insoluble dans l'alcool, avec la chaux et la magnésie.

Anhydre ou hydratée, l'alcool concentré, l'éther, l'esprit-de-bois, le sulfure de carbone, la benzine ne la dissolvent pas.

Hydratée, le chloroforme prend avec elle une teinte légèrement bleue.

Le fait le plus intéressant c'est que, à la manière de l'indigo, elle se réduit dans l'alcool à 85 degrés, en présence de la potasse et du glucose. Sa dissolution, qui d'abord passe au brun, devient verte au contact de l'air et abandonne bientôt une matière qui se dépose sous forme gélatineuse.

Ainsi purifiée, elle se fixe très-facilement et sans mordant sur la soie et la laine et elle leur communique une belle teinte bleu-vert, très-brillante à la lumière artificielle et qui rappe le le vert de Chine.

Pour s'en servir comme teinture, il faut d'abord ajouter de l'acide acétique dans une solution aqueuse ou ammoniacale et puis y tremper les fils à teindre. On les retire quand le bain a été lentement porté à 80 degrés et on les lave alors avec de l'eau légèrement aiguisée d'acide chlorhydrique.

La xylindéine, comme l'appelle M. Rommier, se prépare de la manière suivante :

On sèche le bois, on le réduit à l'état de poudre et on le traite à plusieurs reprises par une solution alcaline au centième de soude ou de potasse.

On recueille alors la liqueur par filtration et par compression à travers une toile, puis on la soumet à l'acide chlorhydrique qui y forme un volumineux précipité qu'on lave avec de l'eau légèrement acide.

Un kilogramme de bois donne en moyenne 60 à 80 grammes de précipité sec, et, repris par 20 grammes de potasse dans un litre d'eau, il se dissout.

Traitée par deux litres d'alcool à 85 degrés et un demi-litre d'eau salée à saturation et surtout bien privée de sels calcaires et magnésiens, la xylindéine se précipite et retient la plus grande partie des matières humiques qui l'accompagnent.

Cependant il ne faudrait pas croire que du premier coup la matière s'obtienne pure; on doit souvent reprendre l'opération jusqu'à trois et quatre fois, c'est-à-dire jusqu'au moment où la dissolution alcoolique ne retient plus de matières brunes.

On lave alors la matière précipitée à l'alcool, on la redissout dans l'eau, puis on la reprecipite par l'acide chlorhydrique, et on la dessèche sous la machine pneumatique.

Quand on examine au microscope le bois où cette singulière teinture se produit, on distingue au milieu des fibres, colorées d'ailleurs de diverses manières, des sporules ovoïdes vertes et disposées en chapelet, qui, sous l'influence du chloroforme, se désagrègent et disparaissent en teignant alors uniformément le bois en vert.

Sans doute un champignon particulier produit directement ou indirectement cette coloration, que l'on rencontre le plus souvent sur le bouleau, le charme et le hêtre.

Les cours de l'enseignement libre de la Sorbonne viennent de s'ouvrir, et la salle de la rue Gerson ne peut contenir les personnes qui désirent assister aux leçons qui s'y professent.

M. Marié-Davy a pris pour sujet de sa première leçon la météorologie, et il en a exposé avec beaucoup de clarté les éléments.

Voici le résumé de ce qu'il a dit de l'atmosphère.

Les divers climats du globe se distinguent entre eux par deux éléments essentiels auxquels se rattachent tous les autres : la chaleur et l'eau.

La chaleur se trouve très-inégalement répartie sur la surface de la terre.

Aux premiers âges de la vie du globe, la chaleur centrale a sans doute exercé une influence prépondérante sur la distribution des températures aux diverses latitudes; les climats devaient offrir alors une assez grande uniformité de l'équateur aux pôles.

Aujourd'hui la croûte terrestre ne laisse plus arriver à la surface que des quantités de calorique insuffisantes pour en modifier la température d'une manière sensible. Seule par conséquent, la chaleur venue du dehors, surtout celle du soleil, exerce un pouvoir réel duquel résultent les phénomènes météorologiques.

Les terrains inclinés qui présentent leur surface au midi s'échauffent plus vite que les terrains faisant face au nord.

Or le soleil passe chaque jour dans la verticale des lieux situés vers l'équateur, tandis que ses rayons restent toujours rasants pour les régions voisines des pôles. De semblables différences apparaissent dans un même lieu, aux heures successives d'un même jour.

Il existe une autre cause plus active encore peut-être. La terre est enveloppée d'une couche gazeuse de densité rapidement décroissante avec la hauteur.

Cette enveloppe atmosphérique est douée d'une transparence incomplète pour la lumière et pour la chaleur solaires.

Une portion seulement des rayons qui nous sont destinés arrive donc jusqu'à nous; le reste se trouve absorbé ou réfléchi dans l'espace par l'atmosphère.

La perte varie beaucoup avec la longueur du trajet parcouru dans l'air.

Pour les rayons traversant l'atmosphère dans le sens de sa moindre épaisseur, la verticale, elle atteint seulement deux dixièmes.

Elle augmente rapidement avec l'obliquité, et elle devient souvent telle, pour des rayons rasant la surface de la terre même dans un ciel sans nuages, que l'on peut sans fatigue fixer les yeux sur le soleil près de l'horizon, tandis que la vue n'en saurait supporter l'éclat dans le milieu du jour.

Sous l'influence de l'une et de l'autre de ces deux causes, l'atmosphère reçoit, à surface égale, moins de chaleur dans les régions polaires où le soleil est toujours près de l'horizon, que dans les régions équatoriales, où il monte chaque jour jusqu'à la verticale.

L'atmosphère laisse encore passer une raction plus faible de cette chaleur vers les pôles que vers l'équateur.

Grâce à une double particularité que, d'une part, présentent la chaleur, et, de l'autre, l'air, l'atmosphère oblige la terre à garder la chaleur qu'elle laisse arriver jusqu'à elle. Elle la protége contre le froid rigoureux des espaces planétaires au milieu desquels voyage celle-ci. Malgré la réduction qu'elle fait subir aux rayons solaires, elle a pour effet d'élever dans une forte proportion la température moyenne de la surface terrestre en la garantissant contre un refroidissement trop rapide.

Toutefois les inégalités d'action n'en subsistent pas moins, et la température moyenne décroît rapidement de l'équateur aux pôles.

Cette décroissance est loin de se montrer la même sur tous les méridiens. Si nous parcourions toute l'étendue d'un parallèle, si, en restant à une distance constante du pôle ou de l'équateur, nous faisions le tour du globe, nous traverserions une série de lieux dont la température moyenne changerait d'une manière notable.

C'est ainsi que les côtes occidentales de l'Europe sont plus chaudes que les côtes orientales de l'Amérique du Nord, à latitude égale.

Ce phénomène résulte de ce que l'atmosphère, inégalement échauffée en ses divers points, est animée d'un mouvement de circulation analogue à celui qu'on constate chaque jour, en cette saison, dans une pièce dont une partie est échauffée par le contact et le rayonnement d'un poêle et dont l'autre est exposée à l'action du refroidissement extérieur.

Les mouvements de l'air, très-circonscrits dans nos habitations, se produisent dans l'atmosphère sur une très-grande échelle. Nés de l'inégale répartition des températures à la surface du globe, ils contribuent à leur tour à modifier profondément cette répartition, du moins dans ses détails.

Sur tout le parcours du globe se développe une région dont la température se maintient à son maximum : c'est l'*équateur thermique*.

Cette région ne coïncide pas avec l'équateur des géographes. L'inégale répartition des terres et des mers entre les deux hémisphères la reporte un peu au nord et lui fait subir des déviations importantes; enfin, elle se déplace sur la surface terrestre en suivant le cours des saisons.

Supposons un instant que la terre reste immobile, et qu'il soit midi. L'air fortement échauffé sur la zone équatoriale s'élèverait en masse vers les hautes régions de l'atmosphère. Parvenue à une certaine élévation, qui nous est inconnue, la nappe ascendante se partagerait en deux autres, s'étalant dans la direction des pôles.

Le mouvement ascensionnel ainsi produit donnerait lieu à un appel d'air des deux côtés de l'équateur thermique. Deux autres nappes rasant la surface du sol se dirigeraient des régions tempérées vers cette ligne, et on trouverait, sur tout le parcours de la terre, un double circuit, dans lequel l'air parti des régions tropicales s'approcherait de l'équateur thermique en rasant la surface terrestre, où il constituerait les *alizés*.

Arrivé à l'équateur, l'air s'élèverait dans un plan vertical jusqu'à une certaine hauteur; puis, parvenu là, il se partagerait en deux nappes horizontales dirigées à leur tour vers les régions tropicales, et formerait ce qu'on nomme les *contre-alizés supérieurs*. Le circuit se compléterait par la descente des alizés supérieurs vers la surface terrestre et par leur jonction avec les alizés inférieurs.

La clef des phénomènes atmosphériques dans nos régions résulte du mode de jonction des deux alizés dans les zones extratropicales.

Si, comme nous le supposions tout à l'heure, la terre était immobile, les deux alizés, supérieur et inférieur, marcheraient du nord au sud ou du sud au nord.

Il n'en est pas ainsi. Tous les points du globe font une révolution complète en vingt-quatre heures; mais tous ne décrivent pas des cercles d'un même rayon, ne parcourent pas des chemins égaux et ne possèdent pas la même vitesse.

La vitesse est maximum à l'équateur; elle diminue à mesure qu'on s'approche des pôles, où elle devient nulle.

Les alizés inférieurs, en marchant du pôle vers l'équateur, traversent des parallèles dont la vitesse vers l'est va graduellement croissante; ils s'attardent de plus en plus par rapport à ces parallèles. La terre nous paraît immobile, et c'est le vent qui semble courir vers l'ouest, tandis qu'en réalité il court simplement moins vite vers l'est que le sol sur lequel il glisse.

Un effet inverse a lieu pour les alizés supérieurs.

Ils vont de l'équateur vers le pôle; ils traversent des parallèles dont la vitesse va décroissant et sur lesquels ils prennent graduellement de l'avance vers l'est.

Au moment où l'alizé supérieur descend vers le sol pour se relier à l'alizé inférieur, il possède ainsi un notable excédant de vitesse vers l'est, et apparaît comme un vent d'ouest.

En résumé, si l'on s'en tient aux mouvements qui s'effectuent près de la surface du globe, on voit entre les tropiques l'air se concentrer vers l'équateur et se transporter en même temps dans le sens de l'est à l'ouest.

En dehors des tropiques, au contraire, dans les régions tempérées, le sens général du mouvement aérien se dirige de l'ouest à l'est, inclinant tantôt vers le nord, tantôt vers le sud.

L'eau des mers obéit facilement à l'impulsion des vents qui soufflent à leur surface, surtout lorsque cette impulsion se manifeste d'une façon régulière et continue.

Dans les régions équatoriales où règnent les alizés, de grands courants marins parcourent de l'est à l'ouest toute la largeur des océans.

Aussi, un flot d'eau chaude est-il apporté dans les parages des Antilles et du golfe du Mexique. Ce flot, connu sous le nom de *gulf-stream*, se relève le long des côtes des États-Unis d'Amérique jusqu'aux latitudes où règnent d'ordinaire les vents d'ouest. Sous l'influence de ces derniers il s'incline de nouveau pour courir dans l'est, et vient s'épanouir sur les côtes occidentales de l'Europe jusqu'au cap Nord, point le plus septentrional de la Suède.

L'air et l'eau qui nous arrivent ainsi de l'ouest ont donc leur origine dans les régions chaudes de l'équateur. On doit à leur action la température élevée dont jouissent les régions de l'ouest et du nord-ouest de l'Europe, comparativement aux régions situées dans la partie orientale des deux continents.

La répartition des pluies à la surface du globe est soumise à des influences du même ordre.

Un de ces jours, je vous raconterai, encore d'après M. Marié-Davy, les merveilleux phénomènes de la pluie.

En attendant, laissez-moi vous raconter qu'un chef Béchuana du cap de Bonne-Espérance expliquait d'une autre façon à l'un de mes amis, le capitaine Dumortier, la théorie des vents.

— Le grand esprit nommé Makra, lui disait-il, a pour femme une autre divinité appelée Sikoraa. Le ménage ne va pas toujours bien, et Makra, quand sa femme résiste à ses volontés, se met à souffler comme un lion en colère. Voilà ce qui cause les vents et les tempêtes. Quand Sikoraa se trouve en présence de ce grand courroux, elle verse des larmes qui retombent en pluie sur la terre. Aussi nos sorciers, qui font la pluie et le beau temps à leur grand gré, quand ils veulent de la pluie, crient-ils de leur plus fort : « Makra, ta femme Sikoraa t'a désobéi et est descendue sur la terre pour s'y faire adorer sans toi. » Alors Makra inquiet souffle avec fureur, Sikoraa pleure, et il pleut!

— Mais, demanda le capitaine Dumortier, comment un grand esprit comme Makra peut-il croire à un si grossier mensonge?

Le Cafre hocha sentencieusement la tête.

— Quand on dit du mal d'une femme, on est toujours cru, reprit-il, parce qu'on est toujours sûr de toucher juste.

Et, cette belle morale débitée, il se mit à vendre le plus cher qu'il put, au capitaine, deux magnifiques dents d'éléphant.

Sam. Henry Berthoud.

L'ILE SAINT-THOMAS

Des cinq îles qui composent dans l'archipel des Antilles le groupe des îles vierges : Saint-Jean, Tortola, Anegada, Virgin-Gorda et Saint-Thomas, cette dernière est la plus importante. Son importance, elle la doit tout entière à sa situation, qui en fait pour les navires un point précieux de ravitaillement et de refuge. Son étendue est fort restreinte. Saint-Thomas n'a pas plus de six lieues de long sur trois de large. Son port est excellent et peut contenir jusqu'à cent vaisseaux de ligne. Les Danois sont depuis longtemps maîtres de Saint-Thomas. En 1802, ils la défendirent sans succès contre les Anglais, qui leur gardèrent cette colonie jusqu'en 1814; enfin ils viennent de la céder volontairement aux États-Unis.

On sait quel épouvantable sinistre a jeté dernièrement la désolation dans l'île. Saint-Thomas, si florissante encore il y a quelques mois, n'est plus maintenant qu'un monceau de ruines. Un cyclone, tel qu'on ne se souvient pas d'en avoir vu de pareil, a enveloppé pendant plusieurs heures l'archipel entier dans ses tourbillons, et des secousses de tremblement de terre portèrent au comble l'œuvre de destruction que la mer avait commencée.

Comment se faire une idée de la scène d'horreur et de dévastation qui s'est présentée à la suite de l'ouragan! Soixante-dix-huit navires, qui étaient à l'ancre dans le port, avaient été jetés à la côte, et l'on retrouva des embarcations jusque dans les rues de la ville. Sur tous les points de la baie, le rivage n'offrait plus que des amas sans-nom de mâtures brisées, de coques éventrées, et, sur ces débris informes, quelques rares survivants cherchant à gagner la plage.

La ville était entièrement détruite. Toutes les toitures avaient été enlevées; des maisons construites en bois avaient été arrachées de leurs fondements et transportées tout d'une pièce à des distances considérables. Les collines, couvertes naguère d'une végétation luxuriante, n'offraient plus qu'un coup d'œil sinistre et désolé. Dans la ville seule, on compta

plus de cinq cents morts, dont le cinquième environ avait été écrasé par la chute des maisons. Quant aux pertes matérielles, elles furent incalculables.

Et, comme si l'île n'avait pas encore été suffisamment éprouvée, elle était, moins d'un mois après, en proie à de nouvelles secousses. Les tremblements de terre, pendant vingt-quatre heures, ne cessèrent de se reproduire de cinq minutes en cinq minutes. Toute la population consternée fuyait dans la campagne pour y chercher un abri. Enfin le péril cessa; mais après quelles anxiétés! après quels désastres! La pensée ose à peine s'y arrêter, et ce n'est certainement pas sans émotion que l'on considère la physionomie prospère du Saint-Thomas d'autrefois, en songeant à ce qu'est le Saint-Thomas d'aujourd'hui.

HENRI MULLER.

COURRIER DU PALAIS

De l'attaque de nerfs appliquée à la séparation de corps. — La première journée d'un magistrat. — Histoire d'un pantalon trop étroit et d'un tailleur qui ne remporte pas sa veste. — Un Caïn en partie double. — Une pastorale qui conduit au bagne. — Une rivale brûlée toute vive. — Un roi de Siam par la grâce de la folie. — *Le père Beuglant*. — Une maison qui n'a pas l'opinion de son propriétaire.

Mercredi dernier j'étais en train de lire un petit livre tout spirituel et tout coquet sorti de la plume délicate de l'un des nôtres qui déguise son nom sous l'anagramme de Velnac. Son livre charmant porte ce titre : *Des Femmes*, et commence ainsi : « Celui qui croira connaître les femmes sera un sot, celui qui voudra les juger sera un fou, et celui qui osera les condamner sera un cuistre, s'il n'est pire. »

L'auteur n'est ni un sot ni un fou, encore moins un cuistre, et pourtant il connaît les femmes, les juge à merveille et les condamne à plaisir. Ses ingénieuses sentences sont rendues dans ce style brillant et ciselé dont La Bruyère lui a transmis le secret.

Je lisais ce piquant traité dans cette sorte de *patio* que le soleil chauffe par en haut l'été et que le calorifère chauffe par en bas l'hiver, et qui aligne le long des murs ses bancs pour le repos, la causerie ou l'étude, entre la grande salle des Pas-Perdus et la chambre des référés, sous le pont qui mène aux 2e, 3e et 4e chambres du tribunal. Je sortais justement de celle-ci, où M. le président Thiéblin avait demandé combien durerait la cause qu'on venait d'entreprendre. Trois



LES OUVRIERS DE L'ARSENAL DE WOOLWICH PRÉPARENT LES ÉQUIPEMENTS DE CAVALERIE DESTINÉS A L'EXPEDITION D'ABYSSINIE; dessin de M. C. R. — Voir le Bulletin.

quarts d'heure, lui avait-on répondu : à quoi il avait fort judicieusement répliqué :

— Très-bien! avec trois quarts d'heure d'avocat une bonne horloge réalise d'ordinaire une heure et demie.

J'avais donc une heure et demie à attendre, et pour prendre patience, je lisais donc le joli volume de M. Velnac, *Des Femmes*. Je ne songeais pas qu'à ce même moment de l'autre côté du *patio*, et dans un cabinet consacré à ces difficiles expériences, deux époux en instance pour une séparation de corps comparaissent *en personne* devant M. le président du tribunal qui, selon le vœu de la loi, est tenu de les rapprocher et de les concilier s'il le peut.

Sans m'en douter, je lisais dans ce petit livre *Des Femmes* un conte en vieux langage, une sorte de fabliau qui met à nu la pierre d'achoppement de ces conciliations.

Dans la plupart des mariages, dit l'auteur, la femme raconte à son futur « qu'elle en a aimé un autre avec lequel elle avait projeté mariage; mais que ses parents ont tenu le damoiseau séparé d'elle depuis plus de deux ans. »

M. Velnac ajoute que le mari « oyant une telle confidence la prend pour naïveté et enfantillage de jeune fille; mais que celle-ci par révolte et artifice de femme se prépare un refuge où elle trouvera toujours excuse et se délie d'avance de l'engagement qu'elle va prendre. »

C'est probablement là ce qu'avait fait la femme que M. le président exhortait, car tout à coup elle se répandit en plaintes, en cris, en éclats, qui pour des oreilles exercées sont la musique dont les dames accompagnent cette manifestation suprême qui dispense de toutes les autres et s'appelle une attaque de nerfs.

Aux cris aigus de la dame, les gardiens du Palais accoururent, on l'entoura, on la transporta sur un banc, et là, peu à peu elle se calma et reprit ses sens. J'ai toujours admiré la parfaite tranquillité des dames qui sortent de ces crises. Elles trouvent le moyen de n'être ni confuses ni décontenancées. Il n'y a que les personnes qui leur donnent alors des soins inutiles qui deviennent immédiatement ridicules.

Un jeune magistrat qui passait par là nous dit :

— Encore une à qui le préliminaire de la conciliation n'a pas réussi. Cela me rappelle ma première journée de magistrature. Je venais d'être nommé substitut près le tribunal de... A peine arrivé, je me rendis chez mon président. On me dit à son domicile que je le trouverais au palais. Je m'y rendis aussitôt et le trouvai en effet. Au moment où je me présentai devant lui, il était radieux, il se frottait les mains en signe de la plus vive satisfaction. Deux personnes, un homme et une femme sortaient de son cabinet.

— Monsieur le substitut, me dit le président, vous me voyez enchanté, je viens de réconcilier ces deux époux qui voulaient à toute force plaider en séparation. J'avoue qu'ils m'ont donné du fil à retordre, mais enfin j'en suis venu à bout. Je déclare avec un certain orgueil que jusqu'ici personne ne m'a résisté. Je fais si bien que je trouve toujours la corde sensible.

Naturellement je félicitai mon nouveau chef sur le triomphe de son éloquence. Il voulut bien me retenir à dîner. Nous passâmes la soirée ensemble et je ne le quittai que pour

me coucher. Je n'avais pas fermé l'œil que je fus réveillé en sursaut : mon ministère était requis par la clameur publique. Je dus me rendre en toute hâte auprès d'un mari qui, disait-on, venait d'assassiner sa femme. L'émotion populaire avait heureusement exagéré les choses : la femme n'avait pas été bien gravement atteinte. Mais quelle ne fut pas ma surprise en reconnaissant les deux époux que M. le président avait si bien réconciliés quelques heures auparavant !

Tout ceci se passait à deux pas de la cinquième chambre dont l'audience fut un moment troublée par l'explosion de cette attaque de nerfs.

La cinquième chambre du tribunal est la chambre des petites contestations. Et comme les intérêts sont minimes, elle se rattrape sur la quantité. La locomotive chauffée à toute vapeur depuis onze heures et demie jusqu'à six heures marche à grande vitesse et elle ne parcourt pas moins de trente à cinquante causes par audience. C'est la chambre qui abat le plus de quilles au jeu de dame Justice.

UN CHEF DE BÉCHUANAS, TRIBU CAFRE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE; croquis emprunté à l'album du capitaine Dumortier.

Voir la Causerie scientifique.

Samedi dernier, elle avait à trancher un magnifique débat qui pourrait descendre en droite ligne des discussions que le grand roi Dagobert dut avoir avec son tailleur, lequel, comme on sait, n'avait pas pris du bon côté la fameuse culotte à l'envers. Le Dagobert du litige s'appelle M. Jourdain, il est traiteur, et comme il ne traite pas toujours les autres et qu'il se traite quelquefois lui-même, et se traite très-bien hors de chez lui, M. Jourdain commanda pour la belle saison à son tailleur, qui est aussi son voisin, M. Juteau, un vêtement complet de même drap gris clair. M. Juteau confectionna donc jaquette, gilet et culotte pour M. Jourdain ; le tout pour le prix de 140 francs. La jaquette et le gilet passèrent sans encombre, mais le diable de pantalon ne passa pas. Il aurait à la rigueur convenu au *ci-devant jeune homme* du vaudeville qui disait à son tailleur : Vous savez que, si j'y entre, je n'en veux pas.

M. Jourdain n'y entra pas, mais il n'en voulut pas non plus. L'étoffe fut jugée insuffisante, comme ampleur, pour loger le rez-de-chaussée de M. Jourdain, et M. Juteau emporta le pantalon pour l'élargir. Mais pour l'élargir il fallait du même drap et le marchand n'en avait plus. Le tailleur au désespoir se voua au *Coq hardi*, la suprême ressource des étoffes disparues de la surface du commerce. Mais le Coq hardi, dans cette circonstance, remporta sa veste, ne pouvant fournir le pantalon.

Le tailleur retourna donc à sa pratique, la suppliant d'accepter le pantalon déjà refusé. Le tailleur, à ce qu'il paraît, offrit toutes sortes de transactions qui firent l'effet de cotes mal taillées. De telle sorte que M. Jourdain, à cheval sur son droit et sur son pantalon, refusa tout arrangement.

On se rendit chez M. le juge de paix, qui condamna le tailleur à rembourser les 140 francs et à garder pour compte le vêtement complet, autrement dit la jaquette, le gilet et le pantalon. C'est de ce jugement que le tailleur Juteau a fait appel. Me Jourdan a très-allégrement plaidé pour lui



L'ABBAYE DE LACROMA, PRÈS DE RAGUSE, ANCIEN DOMAINE DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN; dessin du baron A. Mathias. — Voir page 126.

contre Me Portes, avocat de M. Jourdain. Ce qui compliquait encore la question du pantalon, c'est qu'il avait été porté.

Mais par qui?

Si c'est par M. Jourdain, vous voyez d'ici la force de l'argument; Juteau triomphe; car il dit à Jourdain : Si vous l'avez porté un jour, vous pouvez le porter toujours.

Or, Jourdain soutient qu'il n'a jamais pu s'insérer dans le susdit pantalon.

— Qui l'a donc porté? s'écrie l'avocat de Juteau.

— Parbleu, réplique l'avocat de Jourdain, vous devez bien le savoir, car vous jouez ici la comédie. Vous avez fait porter mon pantalon par quelque complaisant moins dodu que moi et qui a pu s'introduire dans l'étroite gaîne qui m'était destinée.

Bref, devant le juge de paix, le tailleur avait été battu, mais devant le tribunal c'est le traiteur qui succombe. Le tailleur triomphe sur toutes les coutures. Le principal et les dépens sont mis sur le dos de M. Jourdain. Il voudrait pouvoir en dire autant du pantalon, qui, faute de mieux, lui reste littéralement sur les bras.

Du pantalon à la chemise, il y a toute la pudeur de la langue anglaise comme distance; mais comme topographie, les deux vêtements sont limitrophes, les toiles se touchent.

Ce qui ne se touche pas, au dire de M. May, chemisier, c'est le montant des chemises.

Voilà pourquoi il avait assigné, le même jour et devant la même chambre, madame Vaillant, pour douze chemises d'homme fournies à M. Vaillant.

Vous avez deviné que les époux Vaillant sont séparés de biens.

Comment! allez-vous dire, on assigne la femme pour les chemises du mari? Sans doute, quand la femme offre plus de surface financière que le mari, les marchands ont la galanterie de préférer les femmes, surtout quand on prétend, comme M. May, que c'est la femme qui a fait la commande; malheureusement M. May ne le prouve point. Il a bien inscrit la livraison des chemises au nom de Mme Vaillant; mais le tribunal a jugé qu'il fallait une autre démonstration, les registres de commerce n'étant pas opposables aux personnes non commerçantes.

Le criminel n'offre pas un bien grand intérêt cette semaine. La Cour d'assises du département du Nord a seule fait parler d'elle, et très-mal parler. Elle a condamné d'abord aux travaux forcés à perpétuité une sorte de Caïn en partie double, nommé Jean-Baptiste Lacqueman. Il avait deux frères, deux Abel qui allaient à l'école chez les Frères à Orchies; l'un avait onze ans et l'autre quatorze. Le frère aîné les accompagne à l'école, et dans le trajet, à travers champs, les assomme à coups d'une hachette appelée *ferrement*.

Lacqueman ne se débarrassait ainsi de ses frères que pour diminuer les charges de la maison et se faire une part plus grande dans la fortune patrimoniale. La rapacité et l'avarice l'ont fait fratricide. Aussi, quand M. le président lui reproche sa haine contre ses frères, Lacqueman ne trouve rien de plus triomphant pour démontrer son affection que cette réponse: « Si je ne les avais pas aimés, je ne leur aurais pas donné leurs étrennes le jour de l'an. »

Il leur donne des étrennes le 1er janvier et les assassine le 11. A-t-il voulu reprendre ses étrennes en leur ôtant la vie?

Cette même Cour a prononcé une condamnation de la même portée contre un valet de ferme nommé Liné qui, en quittant la maison où il avait commencé par le vol, et où il devait finir par le meurtre, fit cette singulière salutation à son patron : « Vous êtes un brigand et je vous ferai voir ce que c'est qu'un Français. »

Le moyen, après un tel salut, de s'attendre à ce que son auteur, à quelques jours de là, égorgerait une veuve de quatre-vingt-trois ans, la veuve Leignel, pour consommer un vol de 475 fr.! Dans cette lugubre pastorale, les noms sont d'un bucolique charmant. La victime s'appelle donc la veuve Leignel, ses deux enfants Carolus et Sylvie, et le meurtrier Liné, nom fleuri qui rappelle celui de Linus et qui, avec une consonne de plus, serait exactement celui du plus grand botaniste de la Suède.

Un autre nom, beaucoup plus aimable que la personne qui le porte, est celui de Marie Castola. C'est un nom à surprise comme celui de Colomba. Marie Castola est Corse aussi comme l'héroïne de Mérimée: Marie Castola aurait brûlé vive sa rivale, qui n'était rien moins que la femme légitime du mari que la Castola avait entraîné et séduit.

L'accusée, avec un horrible sang-froid, aurait maintenu la malheureuse épouse au milieu des flammes qui allaient la dévorer. Le mari qui devait être le prix de cet holocauste a été acquitté, et Marie Castola condamnée à la peine des travaux forcés à perpétuité.

Il est temps de nous égayer un peu avec le *Roi de Siam*, condamné par la grâce de Dieu à six mois de prison, pour escroquerie, par la sixième chambre.

Aujourd'hui, ce n'est plus dans une hôtellerie de Venise, mais sur les bancs de la police correctionnelle, que Candide rencontrerait ses rois.

Celui-ci se nomme Wagner, et il est voué à la monarchie de l'avenir; car, pour le présent, il n'est roi que par la volonté nationale de son imagination détraquée. Il a fait beaucoup de dupes avec ses hâbleries et la prétendue invention d'un navire insubmersible. Il prenait de toutes mains et de tous fournisseurs, mais il attendait, pour payer, le moment où les dollars ne perdraient plus au change; or les dollars perdaient toujours, et les fournisseurs perdaient encore plus que les dollars.

Devant la même chambre, le directeur du café-concert connu sous le nom de: *Les Folies-Dauphine*, se prétendait diffamé par le journal *le Corsaire*, qui l'avait appelé *le père Beuglant*. Mais le tribunal a déclaré que cette expression, qui pouvait être grossière, ne renfermait l'imputation d'aucun vice déterminé, et par conséquent échappait à l'application de la loi de 1819.

Il en eût été autrement, si la chose eût pris une tournure correctionnelle, de l'action intentée contre un sieur Charles Marchal et son éditeur, pour avoir, dans un livre intitulé *Les Régicides*, affirmé qu'un ancien député de la Convention, M. Lacombe Saint-Michel, capitaine d'artillerie dans le 7e régiment, en avait été chassé pour vol en 1789 par le maréchal de Broglie. M. Emmanuel Arago, au nom de la famille, a fait justice dans un vigoureux plaidoyer de cette odieuse calomnie, et le tribunal a condamné l'éditeur à la supprimer dans tous les exemplaires mis en vente, sous peine de cent francs par chaque infraction. Quant à l'auteur, il payera des dommages-intérêts à donner par état.

Un avocat fort démocrate montrait à des confrères qu'il avait invités à dîner le plan d'une maison qu'il a fait construire au bord de la mer. Cette maison a des mâchicoulis et des tourelles.

Un des convives lui dit : — Vous avez bâti là une maison qui n'a pas vos opinions politiques.

— Parbleu! ni le dîner que je viens de vous donner non plus. Je voudrais bien savoir si vous vous seriez contentés du brouet noir des Spartiates.

MAÎTRE GUÉRIN.

L'ABBAYE DE LACROMA

Nous avons déjà publié une description et une vue du magnifique château de Miramar, près de Trieste, où l'infortuné empereur Maximilien avait établi sa résidence avant d'aller occuper le fatal trône du Mexique. Miramar n'était pas le seul domaine que possédât l'archiduc dans ces parages charmants où le soleil radieux prodigue ses broderies d'or sur l'azur de la mer Adriatique. Nous donnons aujourd'hui une gravure de l'abbaye de Lacroma, à peu de distance de Raguse, où il avait fait disposer, selon sa propre expression, un ermitage rempli de fleurs et d'ombrages. C'est là que, pendant l'été, il aimait à fuir les grandeurs de son rang.

L'ancienne abbaye de Lacroma est située sur un îlot du même nom, à un mille de distance à peu près en face de la pointe méridionale de la Dalmatie. Le bâtiment, fort ancien, est entouré d'épaisses murailles. Les fenêtres étroites et les meurtrières attestent que les anciens seigneurs ecclésiastiques de l'île ont dû repousser plus d'une fois, avec leurs vassaux, les attaques des corsaires qui, au moyen âge, infestaient ces côtes.

De loin, l'îlot de Lacroma ressemble à un monticule couvert de broussailles. A côté d'une petite baie s'élève un fort qui en défend l'entrée. Quand on s'avance à l'intérieur, on distingue derrière les collines boisées l'abbaye qui a conservé son ancien style triste et sévère. Mais dès qu'on en a dépassé la première enceinte, on est frappé de l'élégance et du bon goût que le prince avait déployés pour embellir ce séjour.

Le parc est ravissant dans toute la force du terme. A une centaine de pas de l'habitation se trouve un lac en miniature auquel Maximilien avait donné le nom de *Mare-Morto*. Le jeune archiduc avait consacré à son ermitage de Lacroma une pièce de vers dont nous détachons le passage suivant :

« J'ai bâti ma cellule à l'ombre des pins et des lauriers. La cour est ombragée par des myrtes; le chèvrefeuille grimpe en se jouant sur mon toit; devant ma porte, le parfum des jasmins s'unit à celui des rosiers sauvages. Où pourrais-je trouver des mots pour exprimer la douce paix dont je jouis ici? Quel ravissement, quand je songe aux misères passées, et aux ennuis qui m'assaillaient dans les palais dorés! Sous les lambris de marbre et les tentures de velours, j'étais entouré de flatteurs et j'étais forcé d'assister à d'ennuyeuses fêtes. Tout cela n'était que clinquant dans ma vie; mais, dans ma chère cellule, nul ne peut me chagriner, ni le monde envieux, ni la flatterie, ni le mensonge effronté. La solitude et la vérité me réjouissent, et j'aspire à pleins poumons l'air de la liberté. »

R. BRYON.

LA DENT D'OR ET LE RÉALISME

Il y a en l'air — pas très-haut — une question qu'un petit nombre de gens de lettres essayent d'élever en l'opposant au vent, comme font les enfants à l'égard des cerfs-volants. C'est la question du *réalisme* dans la littérature et dans les arts.

Avant d'examiner cette question, — je prendrai la liberté de regarder si elle existe. Je veux éviter d'avoir à me faire à moi-même le reproche qu'on fait depuis longtemps à certains docteurs du XVIIe siècle — qui couvrirent d'encre, de syllogismes et d'injures des montagnes de papier au sujet d'une dent d'or qui s'était trouvée dans la bouche d'un enfant nouveau-né.

Les uns prirent parti pour, les autres contre la dent; — les premiers prouvaient que c'était parfaitement possible, parfaitement naturel; qu'il y a mille exemples — et que c'est le contraire qui est étonnant et a besoin d'être prouvé.

Les autres soutenaient que c'était un miracle — jusque-là sans exemple — et qu'on en devait concevoir les alarmes les plus fondées pour les affaires du temps.

Ce ne fut qu'au bout de plus d'une année qu'un ignorant demanda à voir l'enfant et la dent. On lui montra l'enfant, mais il n'avait pas de dent d'or.

J'ai, en littérature et en arts, une opinion que je puis traduire par une opinion que j'ai autrefois écrite sur le poisson, et qui est devenue un aphorisme, comme la chevelure de Bérénice une comète.

« Au point de vue de la cuisine il n'y a que deux sortes de poisson : celui qui est frais et celui qui ne l'est pas. »

En littérature et en arts — je n'admets que le bon et le mauvais, à divers degrés, bien entendu : tout est bon qui cause à l'esprit et aux sens un plaisir noble et des sensations agréables.

Tout ce qui, par une douce violence, élève l'âme au-dessus des choses humaines et l'esprit au-dessus des intérêts matériels et des instincts grossiers, tout ce qui fait se souvenir avec délices, tout ce qui fait oublier avec plaisir; — le portrait de l'ange que l'on a rêvé, de la femme que l'on a aimée, — l'image du pays dont on est exilé; tout ce qui fait rire d'un rire noble, tout ce qui fait pleurer d'une tristesse suave, tout ce qui berce, endort, éveille, élève l'esprit et le cœur.

Que l'art retrace ce qui est et fasse des portraits.

Qu'il s'élève jusqu'à ce qui a été, ce qui sera, ou plutôt à ce qui devrait être.

Qu'il décrive et raconte la terre; qu'il rappelle ou devine le ciel, — je n'admets que ce qui atteint son but; j'accepte tout ce qui est réussi; — pour moi, l'art est « *le choix dans le vrai*, » pour d'autres, il est « *le choix dans le possible;* » pour d'autres encore, « *le choix dans les rêves.* » Je n'ai rien à objecter à aucune de ces théories, quand elles produisent de belles et bonnes choses.

A la rigueur, je comprenais le combat des deux théories, des classiques et des romantiques. Les premiers pensaient que l'esprit humain, qui avait fait tant de chemin dans les sciences, depuis un demi-siècle, — n'avait plus fait que descendre dans la littérature et les arts. Depuis Louis XIV — les plus indulgents acceptaient encore le temps de Voltaire, de Rousseau, de Dalembert, de Diderot, — mais sous bénéfice d'inventaire, — on pensait qu'il n'y avait plus rien à faire, qu'à imiter Racine, Corneille, Molière, Boileau, — comme eux-mêmes avaient, sauf les écarts où leur génie les avait entraînés, imité les anciens.

On ne permettait pas même aux vivants de remonter aux sources; — on les condamnait à ne rien recevoir qu'à l'orifice des tuyaux, comme les bonnes femmes mettent leur cruche sous les bornes-fontaines.

A tel point que nos poëtes du Nord appelaient, d'après les écrivains du siècle de Louis XIV, qui le faisaient d'après les Latins et les Grecs, — le mois de mai, le mois des roses, quoiqu'il n'y ait ni à Paris ni dans le centre de la France une seule rose avant le mois de juin.

En traversant la plate plaine de Saint-Denis, le poëte parisien peignait une chèvre « pendante d'une roche moussue, »

Dumosa pendere procul de rupe

et broutant le cytise amer,

cytisum amarum

parce que ce n'était pas dans la nature, mais dans les poëtes d'une certaine époque qu'il étudiait la nature, — parce qu'il traduisait, ne voyait pas et ne pensait pas; parce qu'il peignait d'après les gravures des tableaux de maîtres morts, et non pas, d'après la nature, ni même d'après les maîtres eux-mêmes.

Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre avaient les premiers fait pour leurs tableaux, les arbres, les collines, les rivières, les ciels, les gazons réels et vivaces, le premier avec une majestueuse simplicité, — étudiant dans la pleine campagne; — le second avec plus d'afféterie, comme s'il étudiait dans un jardin, quoiqu'il eût vu des spectacles plus beaux peut-être et plus variés que son maître.

Voilà pour la théorie. Malheureusement beaucoup d'entre les romantiques n'ont cessé d'imiter Racine et Corneille que pour se livrer au calque de Shakspeare, de Schiller, de Dante et de Byron.

Les plus raisonnables — et ceux qui le sont moins, dans leurs moments lucides, n'ont fait qu'étendre la liberté dont J.-J. Rousseau avait donné l'exemple — de prendre leurs modèles à même la nature, à même la vie.

Les classiques, c'est-à-dire ceux qui voulaient faire de la littérature et des arts une petite Église intolérante et brûleuse d'hérétiques, s'obstinaient à mettre toujours en avant comme types Racine et Boileau, qui ne sont pas des types, et à ne les accepter eux-mêmes que dans leurs imitations et dans leurs traductions.

Ils ont donné beau jeu à leurs adversaires; ils leur auraient porté des coups bien plus rudes et bien plus efficaces en leur soutenant et en leur prouvant qu'on n'est pas original pour copier autre chose, — que cette liberté qu'ils réclamaient, ils en avaient des exemples en français, — que Racine, dans *les Plaideurs*, comme Molière, dans *le Tartuffe*, ont une liberté d'allure, une franchise de naturel que personne de raisonnable n'a la prétention de surpasser, que personne de bonne foi ne prétendrait trouver à un plus haut degré ailleurs, — qu'il en est de même de Montaigne, de Labruyère en certains points, de Diderot, de J.-J. Rousseau, de Montesquieu, — etc.

Que Rabelais est un penseur, un philosophe, un écrivain qui a eu de son temps assez de hardiesse pour que de ses rognures on fît les témérités de gens dont les livres depuis ont été brûlés par la main du bourreau.

Au lieu de dire aux romantiques qu'ils étaient des scélérats, des anarchistes, — il fallait leur soutenir qu'ils n'existaient pas.

On n'invente pas une nouvelle littérature ; que vous buviez

le vin de Champagne dans des verres coniques ou dans des coupes, — ce sera toujours du vin de Champagne. — Il en est de même des *réalistes* d'aujourd'hui. Qu'est-ce que les réalistes et le réalisme? J'avais une jolie occasion de le demander l'autre jour.

M. Champfleury, qui est, dit-on, aujourd'hui le chef reconnu de cette école, m'a fait le plaisir de me visiter dans mon jardin de Nice en allant voir la guerre de l'indépendance italienne. — Mais j'ai une politesse timide, méticuleuse, — qui m'empêche de parler religion, politique, théories — avec les dieux, les prêtres, les martyrs et les employés et commis desdites religions politiques et théories; je ne veux pas me rappeler en ce moment qui, — à une époque que je ne dirai pas, entra chez moi, un matin, dans mon autre jardin de Sainte-Adresse.

— Monsieur Karr, me dit-il, si vous le voulez bien, nous ne parlerons pas politique.

— Oh! monsieur, lui dis-je, je suis trop bien élevé pour en parler avec vous.

Donc, je n'osai pas faire une question à M. Champfleury; — il était mon hôte pour une heure ou deux, et je lui devais tous les égards de l'hospitalité; — de plus, j'étais reconnaissant de la sympathique bienveillance qui avait causé sa visite. — Que serais-je devenu si ma question l'avait embarrassé, s'il n'avait pas pu me répondre? — Je me le serais reproché toute ma vie.

Aujourd'hui, me voici seul; — c'est donc à moi-même qu'il faut que je fasse cette question : — Qu'est-ce que les réalistes? Qu'est-ce que le réalisme?

Y a-t-il d'abord des réalistes qui soient quelque chose dont l'on ne trouve pas l'équivalent dans les écrivains qui les ont précédés?

Parmi eux, comme parmi les autres, il y en a un petit nombre qui ont du talent, un nombre beaucoup plus grand qui n'en ont pas. — Il y en a qui savent le français, et d'autres qui ne le savent pas.

Lisez les ouvrages des plus forts d'entre eux et dites-moi si ça ne sent pas le Balzac un peu étendu d'eau plus ou moins claire, ou bourbeuse, le Balzac à faux poids, le Balzac sophistiqué.

Êtes-vous plus *réels* que Balzac dans les *Parents pauvres?* — Prenez garde — ce beau livre paraît être sur une limite étroite. — Balzac nous montre son héroïne marchant dans le ruisseau — et ayant quelques taches de boue sur ses bas.

Voulez-vous nous donner seulement la boue et les bas sales? Vous n'empêcherez jamais l'art d'être dans son expression la plus large, « un choix dans le vrai. »

Alors, vous nommerez Balzac, votre chef, — le premier des réalistes, — mais vous aurez avant lui un plus grand réaliste, car il cherchait ses modèles aux mêmes lieux, s'il avait moins d'art et d'observation — c'est tout simplement Restif de la Bretonne — et dans le domaine de la philosophie nous remonterons encore à Rabelais.

Donc vous n'inventez rien, vous n'apportez rien, vous n'êtes rien, vous n'existez pas; croyez-vous que beaucoup de ceux de vos contemporains qui vous ont précédé, de ceux qui marchent encore parmi vous, — aient jamais prétendu être faux, peindre des portraits qui ne ressemblent pas?

On a le droit de décrire les nuées chargées d'eau — comme on peut peindre plus bas la goutte de pluie suspendue aux pétales d'une rose, comme on peut peindre encore plus bas cette goutte de pluie gâtant comiquement le chapeau d'une femme qui a mis sa gloire dans son chapeau, et, plus bas encore, cette même goutte d'eau délayant l'argile dont on formera des amphores. — Plus bas encore même, l'eau qui, mêlée à la poussière des chemins, la délaye en boue.

Rembrand et Restif ont droit à la toile et au papier comme Raphaël et Lamartine, mais il ne faut pas que Rembrand et Restif contestent Raphaël et Lamartine.

Si les réalistes sont des artistes qui veulent reproduire et copier sans choix, ils ne sont pas des artistes.

Si vous me racontez a conversation du portier et de la portière — sans avoir su choisir un portier et une portière originaux; — si ensuite vous ne voulez pas choisir entre les paroles de ce couple celles qui constituent son originalité; à quoi servez-vous? Je préfère à vous le portier et la portière. Oh! les plaisantes gens qui se prétendent cuisiniers, et qui vont remplir au hasard au marché leur panier des premiers légumes qui leur tombent sous la main — et qui les servent sans les éplucher ni les assaisonner; — cette littérature-là, ça ne se mange pas, ça se broute.

Ne perdez donc pas votre temps, votre papier, votre encre à discuter de pareilles billevesées; — élevez l'âme, élevez le cœur, amusez l'esprit; — cherchez le beau, le grand, le vrai, — et vous serez, si vous les trouvez, des poëtes et des artistes.

Sans que vos juges naturels s'enquièrent si vous êtes romantiques, classiques, réalistes, — bouquinistes, fatalistes, etc., et, quand vous seriez tout cela à la fois, si vous n'atteignez ni le beau, ni le grand, ni le vrai.

Vous n'aurez aucun rang ni aucune valeur; vous n'existerez pas.

ALPHONSE KARR.

COURRIER DES MODES

On peut déjà s'occuper des toilettes de printemps. La mode est en avance d'un grand mois. On voit des étoffes charmantes dont l'aspect réjouit le cœur. Les nuances en vogue sont : le violet à reflet tirant sur le brun-rouge, teinte que l'on nommait, il y a quelque temps, raisin de Corinthe; le vert Metternich et le bleu impérial.

On portera beaucoup de tissus à petites dispositions en semis de fleurettes, palmes ou zébrures. Les robes en nuance uniforme exigent tant de garnitures, qu'on hésite à les choisir pour costume sans cérémonie.

Plusieurs lectrices me demandent ce que l'on prépare en fait de coiffures; j'ai vu déjà une certaine quantité de modèles préparés pour chapeaux de printemps, et je vois que leurs formes n'ont aucune tendance à s'agrandir. Ce sont toujours des patrons aussi mignons que possible, dont la prétention est *d'orner les cheveux* sans ombrager la figure.

Les confections de sortie resteront courtes; les jupes sont traînantes pour toutes les robes de ville; la forme est moins biaisée et des ornements en ceinture ou écharpe viennent donner du mouvement à ces jupons, qui seraient intolérables si on ne rompait pas la monotonie de leurs lignes.

C'est surtout par les accessoires que la toilette se distingue en ce moment; j'entends par accessoires les ceintures (il y en a de mille façons différentes), les fichus noués par derrière, les colliers, les écharpes, etc.

Une mode charmante, qui tend à se propager encore pour la saison où nous allons entrer, c'est celle des corselets laissant à découvert des chemisettes en lingerie. On comprend tout le parti qu'une femme intelligente peut tirer de ce genre de vêtement. La lingerie s'enrichit de broderie et de dentelle, elle peut aussi être très-coquette par l'addition des soutaches ou piqûres en couleur, et par la broderie au point lancé, broderie russe, orientale, point d'épine ou de gance.

Toutes ces choses sont faciles à exécuter à l'aide des machines à coudre, et je trouve que c'est un véritable amusement de confectionner soi-même ces petits objets coquets que l'on met en harmonie avec les étoffes dont on doit composer ses costumes.

Il ne faut pas que mon zèle m'entraîne trop loin, car en songeant à renseigner nos chères lectrices sur les modes de la saison prochaine, je néglige peut-être de leur désigner des toilettes d'actualité qui leur seraient utiles en ce moment.

Voici quelques exemples pris sur des costumes de genres différents :

Une toilette de soirée : robe de taffetas blanc, tunique en tulle blanc garnie de ruches en satin rose, ceinture de satin rose nouée derrière et dont les bouts flottants sont terminés par des franges, corsage de taffetas blanc recouvert de tulle et orné par deux rangs de ruches en satin rose avec nœuds formant jockeys sur les épaules; ces nœuds sont garnis de frange comme la ceinture; coiffure de frisure en petites boucles à la Sévigné, avec guirlande souple en roses pompons.

Toilette de dîner : robe en poult de soie nuance vert Metternich, jupe traînante garnie en rouleaux tressés de velours noir et galon d'or; le corsage décolleté est à basquine, orné de même que la jupe avec intérieur d'une guimpe en guipure de Venise. Coiffure en bandeau de velours et or placé sur plusieurs rangs avec chignon bouclé; collier et boucles d'oreilles en or.

Toilette de ville (matinée) : robe et casaque en cachemire nuance rubis; la casaque a la forme polonaise; elle est ornée, ainsi que la jupe, par une bande de peluche satinée et de boutons bombés en métal doré.

Il y aurait beaucoup à dire sur le chapitre des toilettes d'enfants; je crois devoir, dans l'intérêt de nos lectrices, ajourner ce sujet important au mois prochain, qui me fournira des renseignements complets sur les nouveautés des fêtes de Pâques.

On recommande aux personnes qui vont souvent en soirée l'usage de la *Quintessence balsamique du Harem*, que l'on trouve à la Société d'importation, rue Montmartre, 169.

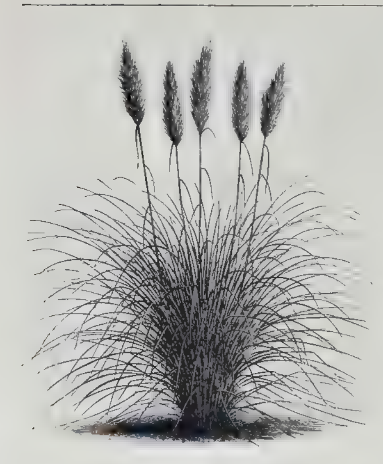
Ce produit oriental est un talisman de beauté; il donne au teint un éclat surnaturel, le préserve des rides et des gerçures. La *Quintessence balsamique* a un parfum spécial sans aucune analogie avec la parfumerie ordinaire. Il n'entre dans cette composition que des plantes et des résines; ces ingrédients toniques pénètrent la peau d'un suave parfum.

Mais c'est principalement à cause de ses propriétés hygiéniques que l'on recherche cet extrait; quelques gouttes dans un verre d'eau suffisent pour dissiper les malaises ner-

RÉBUS



Explication du dernier Rebus. Gloire à l'opinion qu'on voit, malgré une cabaie chagrine, hausser Rossini à la tête des plus grands maîtres de l'art.



GYNÉRIUM ARGENTÉ. (Espèce de Pampas.)

veux que l'on nomme *vapeurs*, lesquels malaises sont ordinairement le résultat des veilles trop prolongées.

Au retour du bal, si l'on a soin de se baigner la figure avec de l'eau aromatisée de la balsamique, toute fatigue disparaît et un bien-être délicieux amène le sommeil réparateur.

La *Quintessence balsamique* a sa place marquée dans la toilette du monde élégant.

ALICE DE SAVIGNY



RENONCULE DES FLEURISTES

HISTOIRE ET LÉGENDES
DES PLANTES UTILES ET CURIEUSES

Par M. J. Rambosson. Un volume grand in-8°, illustré de cent vingt gravures. — Firmin Didot frères, fils et Cie, éditeurs.

Écrire des livres de science qui soient attrayants, tel est le but que se sont proposé plusieurs écrivains de talent et d'esprit dans ces dernières années, et on sait que le succès a largement récompensé leurs efforts. Cette littérature aimable, utile surtout pour les gens du monde, se présente d'habitude sous la forme de beaux volumes imprimés avec luxe; le papier est épais et satiné; le regard est réjoui par une foule de vignettes dessinées et gravées avec un soin exceptionnel. Éditer un ouvrage de cette nature, ce n'est pas une petite affaire, et pour la mener à bien il faut dépenser beaucoup de temps et d'argent. Mais le public est le vrai grand seigneur d'aujourd'hui, et lorsqu'il adopte une publication nouvelle, il en absorbe une telle quantité d'exemplaires que les bénéfices de l'entreprise ne tardent pas à compenser et fort au delà les frais qu'elle a imposés. C'est ici le cas de citer le proverbe : Semer pour récolter. Il nous serait facile de citer bien des ouvrages illustrés qui ont été des affaires d'autant meilleures en librairie que les éditeurs n'avaient pas hésité à leur consacrer des sommes pour les rendre irréprochables.

Ces quelques observations s'adressent à la forme matérielle des œuvres de ce genre. Quant à leur valeur littéraire, il est certain que cette considération prime toutes les autres dans l'esprit de l'acheteur. Citons, par exemple, les travaux de M. S. Henry Berthoud que le public tient en si juste faveur et auxquels le talent de l'écrivain assure autre chose qu'un éphémère succès de curiosité. Il en est de même pour les voyages de M. Paul du Chaillu dans l'Afrique sauvage et dans l'Afrique équatoriale.

LE VANILLIER, dessin de M. Lancelot.

Nous avons sous les yeux un livre nouveau, que la maison Didot vient d'éditer et qui ne nous paraît pas appelé à une moins complète réussite. Nous voulons parler de l'*Histoire et Légendes des plantes utiles et curieuses*, par M. J. Rambosson.

L'auteur a été rédacteur en chef de la *Science pour tous* et président de la classe des sciences de la Société des arts, sciences et belles-lettres de Paris. Il était donc particulièrement à même d'entreprendre cet intéressant légendaire des types les plus saillants du règne végétal. Il les embrasse dans une instructive synthèse. Il nous parle de l'influence des plantes et de leurs enseignements; il nous les montre tantôt fortifiant le corps et l'esprit de l'homme, tantôt lui donnant la mort. Il passe en revue l'acanthe, l'aconit, l'aloès, l'ananas, l'anémone, le bananier, le bambou, le blé, le cacaoyer, le cafeier, le cèdre, le mancenillier, le pavot et l'opium, le tabac, le thé, l'olivier, la vigne, le vanillier, la pomme de terre, et bien d'autres encore. Il nous dit leur histoire, nous décrit leur culture, nous présente leurs applications gastronomiques et pharmaceutiques; il évoque les légendes qui se rattachent au nom de quelques-unes d'entre elles. En un mot, il apprend maintes choses que l'on ignorait et il trouve moyen d'intéresser toujours.

Ajoutons que le crayon s'unit à la plume de la plus heureuse manière. L'ouvrage est illustré de vingt planches hors texte et de cent vignettes dessinées par des artistes de beaucoup de talent. Ces quelques lignes disent suffisamment le mérite de l'*Histoire des plantes*, et nous sommes convaincus que le jugement de ses nombreux lecteurs ratifiera celui que nous portons aujourd'hui.

X. DACHÈRES.

ECHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 79

BLANCS.	NOIRS.
1 C. case CD éch. double	1 R. 6e R (A,B).
2 F. 2e D éch.	2 R. pr. F. 3e FR
3 D. pr. C. 4e D. éch. m.	3 . . . .

A

BLANCS.	NOIRS.
1	1 R 8e D
2 D. 3e D éch	2 R. 6e FD
3 D. 2e D. éch. m.	3 . . . . .

B

BLANCS.	NOIRS.
1	1 R. 8e FD.
2 F. 2e D éch.	2 R. 8e D.
3 D. 3e CD éch. m.	3 . . . . . .

Solutions justes : MM. Aimé Gautier, à Bercy; P. de M..., à Bourrou; commandant Tholer et A. Munier, à Nancy; Lagache, à Saint-Georges; J. Planche; Claudé-Chaninel, à Lyon; E. Lequesne; Grand-Cercle de Tournon-sur-Rhône; E. Damé; Schneider.

PROBLÈME N° 88



Les Blancs jouent et font mat en sept coups.

(Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.)

SOLUTION DU PROBLÈME N° 80

BLANCS	NOIRS
2 T. pr. P.	1 P. 3e TD.
2 T. case R.	2 P. pr. P.
3 T. case TD.	3 P. 5e CD.
4 P. pr. P. éch. m.	4 . . . .

Solutions justes : MM. Pilvois, à Saint-Maurice; Lagache, à Saint-Georges; B. Havet, quai Le Peletier; Edmond Millet, à Cusset; G. Lesueur; A. Férad, à Charenton Saint-Maurice; E. Deléval; A. Tripet et E. Roycourt; A. Vasseur, à Amiens; Alfred Gauthier, à Bercy; Eugène et Ernest***, café du Théâtre à Poissy; Aimé Gautier, à Bercy; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre, capitaine Charousset, à Toulouse; J. Planche; Bouveur et Dombret, à Béthune; commandant Tholer et Munier, à Nancy; E. Lequesne; T. Perald, à Bastia; E. Dubois, à Madrid; Nabuchodonosor.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 81.

BLANCS.	NOIRS
1 F. 2e D.	1 coup quelconque.
2 F. 5e TD.	2 coup quelconque.
3 P. 4e CD.	3 . . . .

Le Roi des Blancs est *pat* et la partie est nulle.

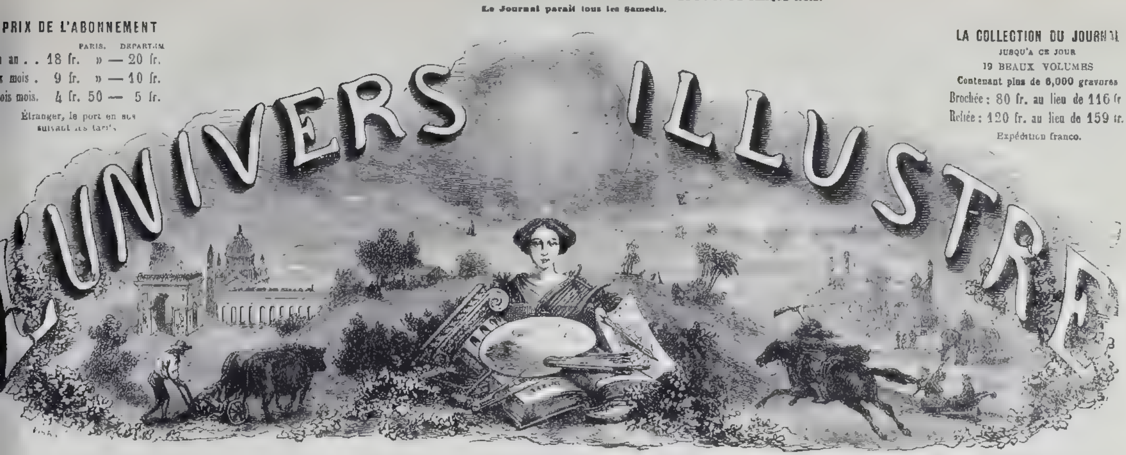
Solutions justes : MM. Aimé Gautier, à Bercy; E. de Vergès, à Alger; commandant Tholer et A. Munier, à Nancy; Eugène et Ernest ***, café du Théâtre, à Poissy; E. Dubois, à Madrid; A. Vasseur, à Amiens; E. Lequesne.

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7. ÉMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT
PARIS. DEPARTEM.
...n an . . 18 fr. » — 20 fr.
...x mois . 9 fr. » — 10 fr.
...ois mois. 4 fr. 50 — 5 fr.
Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
19 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,000 gravures
Brochée : 80 fr. au lieu de 116 fr.
Reliée : 120 fr. au lieu de 159 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal. Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 685 — 29 Février
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements : MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.



LA DERNIERE HEURE DU CARNAVAL, A PARIS; dessin de M. J. Pelcoq. — Voir page 135.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

[illegible] — Entre une marquise et une porcheronne. — [illegible] l'Opera. La sortie. — Rencontre d'une [illegible] souliers de satin. — A l'hôtel. — Coup de théâtre. — Le fruit défendu — Moralité — Les soirées artistiques. — Chez M. et Mme Oscar Comettant — Chez M. Pierre Véron. - Mmes Sass, Marie Battu ; MM. Steller, Jacquard, Ritter, Magnus, Nadaud. — *Une Histoire ancienne*, comédie inédite d'Edmond About, jouée par M. Coquelin et Mme Madeleine Brohan. — Mme Galli-Marié. — Emile Augier et le Sénat. — Bouffes-Parisiens : *Fra-Diavolo et Compagnie*, vaudeville en un acte, de M Paul Boissière. — *Un Faubourien en carnaval*, folie-mascarade en deux actes, de MM Marquet et Delbès. *Le Luxe de ma femme*, vaudeville en un acte, de MM Chivot et Duru. — Portrait de Molière par Mignard, acheté par la Comédie-Française. - Molière peint par Montfleury. — Un bibelot de 25 500 francs. — Le miroir de Vénus

Ceci se passait en carnaval.

— Une histoire de carnaval en carême ?

-- Nous y sommes si peu encore !

— Soit, si votre histoire n'est pas trop vieille.

— Pas même huit jours de date, la veille du grand bal travesti de Mme de Montgommery.

— C'est-à-dire samedi dernier.

— Précisement, dans la nuit de samedi à dimanche. Cette nuit-là, on dansait, aussi en costume, rue de la Victoire, chez un financier dont je ne vous dirai pas le nom, mais dont l'hôtel est cité pour la magnificence de ses salons et le bon goût de son ameublement dans le pur style Louis XV.

— Allez toujours.

— Comme chez Mme de Montgommery, le costume était de rigueur.

— Aussi des paysans et des forts de la halle ?

— Non : la poudre obligée, style Pompadour et Richelieu

— J'y suis maintenant.

— Ceci dit, entrons ensemble dans un petit boudoir capitonné où causent, à voix basse et avec animation, une marquise et une porcheronne.

LA MARQUISE. — Mais c'est une idée folle que vous avez là, Ernestine.

LA PORCHERONNE. — Alors, vous n'avez pas envie de voir le bal de l'Opera ?

LA MARQUISE. — Mauvaise ! vous savez bien que je n'en dors pas : rien qu'un instant, une pauvre petite fois. On dit que c'est si amusant !

LA PORCHERONNE. — Voyons. Reflechissez : nos maris sont à la table de whist ; nous les connaissons, ils ne lâcheront pas leurs petits cartons que l'on n'ait éteint les bougies. Nous sommes tranquilles de ce côté. Maintenant regardez cette foule : — je ne sais, par parenthèse, où ce gros N... est allé chercher tout ce monde-là. — Rien de plus facile que de nous échapper sans être remarquees. Il ne manque pas de voitures en bas. Nous nous jetons dans la première venue : avant cinq minutes, le cocher s'est arrête devant une boutique de costumier que j'ai aperçue, — par hasard,— rue Le Peletier, au coin de l'Opera. Nous prenons chacune un billet d'entrée, un loup et un domino : dans cinq minutes nous sommes au bal ; nous y restons une demi-heure et, au bout de trois quarts d'heure, nous sommes de retour, causant tranquillement à cette même place et attendant sans impatience les jolis marquis qui voudront bien nous honorer d'une invitation. Est-ce decidé ?

Je ne vous dis pas la réponse ; mais, un quart d'heure plus tard, deux dominos noirs, un peu émus, un peu tremblants, passaient devant le contrôle de l'Opéra.

Une fois le seuil franchi, les deux amies commencèrent à respirer : elles traversèrent, en se serrant l'une contre l'autre, le couloir des premières et le palier de l'entre-sol. Puis, après avoir fait deux tours de foyer, elles entrerent dans une loge des deuxiemes et contemplèrent, de là, cette foule aux costumes bizarres, ce monde de fous et de possédés, hurlant, s'agitant, se demenant sous les excitations d'une atmosphere capiteuse et d'une musique infernale. Que si vous me demandez l'impression que produisirent sur elles les danses, les gestes, les propos — et le reste, je vous répondrai que c'etaient deux bonnes petites femmes, un peu étourdies peut-être, mais très-honnêtes et du meilleur monde, et qu'une demi-heure s'était à peine écoulée qu'elles étaient sous la marquise, cherchant des yeux une voiture et n'en apercevant pas : car le temps s'était gâté et il pleuvait à verse.

Elles attendirent ainsi longtemps : enfin une voiture passa qui leur parut vide ; elles se hasardèrent à faire un pas dans la rue pour faire signe au cocher : le cocher ne les vit pas et continua sa route.

Les deux pauvres femmes étaient transies de froid : elles se réfugièrent, pour se réchauffer un peu, au pied de l'escalier intérieur. L'inquietude en même temps commençait à les dévorer, et je vous donne à penser si elles regrettaient leur équipée.

En ce moment, descendait un domino rose, remarquable par l'élégance de son costume couvert d'un flot de dentelles ; un domestique s'approcha, et lui mit sur les épaules une riche sortie de bal :

— Faut-il faire avancer la voiture de madame ? dit-il.

— Oui, répondit le domino.

La toilette du domino, son grand air, le domestique en livrée, tout révélait aux deux amies qu'elles avaient devant elles une femme de leur monde. Elles comprirent, sans se le dire, que là était le salut. La plus décidée des deux, celle que nous avons appelée la porcheronne, s'approcha de l'inconnue :

— Veuillez nous pardonner, madame, si nous osons nous adresser à vous, de qui, sans doute, nous n'avons pas l'honneur d'être connues. notre excuse est dans la situation cruelle où nous nous trouvons et dont vous seule pouvez nous tirer.

Et comme le domino la toisait du regard sans répondre :

— Oh ! nous ne sommes pas ce que vous pensez, dit-elle.

Et, ecartant son vêtement de louage, elle découvrit légèrement son corsage sur lequel tombait une rivière de diamants.

— Je n'ai pas besoin d'ajouter, reprit-elle, que faire droit à notre prière, c'est nous imposer le devoir de vous apprendre qui nous sommes.

Et, en deux mots, elle expliqua à l'inconnue l'imprudence qu'elles avaient commise et le service important qu'elle leur rendrait en les reconduisant dans la maison où leur absence ne pouvait tarder d'être remarquée.

Le domestique venait d'annoncer que la voiture était devant le peristyle.

— Montez avec moi, dit le domino.

Mais à peine l'une des deux amies avait-elle posé le bout de son soulier sur le marchepied que l'inconnue l'arrêta :

— Mon Dieu, s'écria-t-elle, vous ne pouvez rentrer ainsi !

— Et pourquoi ?

— Regardez vos chaussures !

En effet, dans leur mouvement precipité pour s'approcher de la voiture vide qu'elles n'avaient pu atteindre, les deux amies avaient fait sauter, sur leurs souliers de satin, des paillettes de boue.

L'inconnue vint encore à leur secours.

— Mon hôtel n'est pas loin, dit-elle, passez-y un instant. Nous sommes toutes les trois de la même taille, et c'est bien du malheur si nous ne trouvons pas, pour chacune de vous, une paire de souliers de rechange.

La voiture partit comme un trait et, quelques minutes après, les trois dominos entraient dans un bijou d'hôtel de la rue Saint-Lazare. La femme de chambre attendait sa maîtresse : elle eut bien vite fait l'inventaire des souliers de satin, et les deux amies, chaussées à neuf, se trouvèrent en état de regagner le bal sans faute d'orthographe à leur toilette.

Il ne leur restait plus qu'à savoir le nom de leur bienfaitrice. Il va sans dire que, fidèles à leur parole, elles lui avaient decliné le leur. C'est en lui serrant les mains avec effusion qu'elles lui demandèrent à qui elles étaient redevables de leur salut.

L'inconnue se nomma.

Ce fut un coup de théâtre. Celle que les deux grandes dames avaient devant elles, avec qui elles venaient d'ébaucher un commerce d'amitie, était une des femmes les plus célèbres dans Paris par leurs aventures galantes et leur luxe scandaleux.

Cette révélation jeta du froid sur les adieux.

Cependant le temps s'écoulait. La pluie continuait à tomber et, la crainte l'emportant sur la repugnance, les deux fugitives se décidèrent à profiter jusqu'au bout de la voiture de Mlle X...

Lorsqu'elles rentrèrent, leurs maris étaient encore au whist et, grâce à l'animation du bal, elles purent se glisser dans les salons sans être remarquées.

Mais ni l'une ni l'autre ne prit part au cotillon final.

Comment l'aventure s'est divulguée, vous le devinez. Blessée du ton de celles qu'elle considérait comme ses obligées, Mlle X... n'a rien eu de plus pressé que de la raconter à ses amies.

Déjà, lorsque la femme de chambre lui avait demandé ce qu'elle devait faire des chaussures laissées par ces dames : — ne t'en occupe pas, lui avait-elle dit, je les rendrai à leurs maris.

Les deux maris viennent, en effet, tailler de temps à autre un baccarat chez Mlle X...

Et ils savent ce qui leur en coûte.

D'où cette moralité :

Pour les maris, qu'il y a plus de péril à contrecarrer un désir féminin qu'à le satisfaire en le dirigeant :

Pour les femmes, que le fruit defendu est parfois amer.

Et que, lorsqu'il s'agit d'aller au bal de l'Opéra, il faut s'assurer d'une voiture au retour.

~~~ En dehors des bals masqués, la fin du carnaval a été animee par des fêtes, des concerts, des soirées artistiques, les unes périodiques, comme chez notre collaborateur, Oscar Comettant ; les autres plus espacées, comme chez Pierre Véron, notre confrère, le rédacteur en chef du *Charivari*.

Tous les vendredis, à Versailles, M. et Mme Comettant reunissent dans leurs salons une élite d'artistes de premier ordre, les violonistes Alard, Sivori, Magnin, le violoncelliste Lasserre, les pianistes Diémer et Magnus. Nadaud et Berthelier y font entendre leurs plus nouvelles et leurs plus amusantes chansonnettes. On y a aussi fort remarqué un ténor, d'une voix charmante et sympathique, M. Lopez, le fils du hardi capitaine qui tenta à plusieurs reprises l'émancipation de Cuba. M. Oscar Comettant a, comme on sait, attaché son nom à de nombreux ouvrages de littérature, de voyages, de critique et de compositions musicales : c'est une organisation artistique dans toute l'étendue du terme. Mme Oscar Comettant n'est pas moins renommée comme pianiste que comme professeur de chant. Si je rappelle ici les titres des maîtres de la maison, c'est qu'ils expliquent le caractère spécial de ces réunions et l'empressement que mettent les artistes à y concourir. Ce qu'il faut aux artistes avant tout, c'est un public chaud, eclairé, sensible aux beautés musicales, qui communie avec eux, qui sache apprécier les grandes œuvres qu'ils interprètent, et non ce public distrait des salons officiels, qui écoute par convenance et applaudit par politesse. Aussi voyez, l'autre soir encore, quel bouquet de noms illustres Pierre Véron offrait à ses invités ! Il y avait là Mme Sass qui a dit, de cette voix sans égale, d'un timbre et d'un accent si puissant, le *Printemps* de Gounod, la *Séparation* de Labarre, et les couplets de la coupe dans *Galatée*. Mlle Battu ne s'est pas moins prodiguée : elle a fait admirer son talent plein de style dans un air d'*Armide*, une composition de Mme la comtesse de Grandval, et la sérénade de Rossini : *Mira la bianca luna*, où Jacquard, s'il vous plait, l'accompagnait sur le violoncelle. — Puis, dans des chansonnettes italiennes d'un charme exquis, Steller, le baryton du théâtre Ventadour, le seul que l'Italie ait à opposer à Faure. — Qui encore ? Au piano, Magnus comme accompagnateur ; Ritter avec les *Courriers* ; Nadaud sans lequel il n'y a pas de fête complète, avec deux chansonnettes des plus spirituelles de son riche répertoire.

Ce n'est pas tout encore. On recule les chaises, on ménage un espace libre dans le salon et, sur ce théâtre improvisé, Coquelin et Mme Madeleine Brohan jouent la plus délicieuse petite comédie à deux personnages que l'on ait entendue depuis la *Porte ouverte ou fermée* et le *Cheveu blanc*.

Vive, piquante, étincelante d'esprit — ce qui ne vous étonnera pas quand vous saurez que l'auteur n'est autre qu'Edmond About, — cette petite piece est pleine de mouvement et d'action — je dis bien, d'action. La situation sur laquelle elle roule est tout originale. La plume me démange de vous la raconter ; mais l'œuvre n'appartient pas encore au public, et après tout, ce n'est que partie remise ; car nul doute que d'ici à peu de temps je ne la retrouve à la Comédie-Française.

Et comme c'est joué ! Coquelin en *gentleman* de belle humeur avec cette verve, ce relief dans le comique que vous lui connaissez, et Mme Madeleine Brohan, plus séduisante que jamais dans ce rôle de jeune veuve auquel elle trouve moyen d'ajouter encore, avec sa voix d'or, sa grâce et son esprit personnels ! Vous verrez cela à la rampe, et si ce n'est pas un grand succès, demandez-moi ma démission de critique théâtral.
~~~

Retenez le titre, que j'ai oublié de vous dire : *Une Histoire ancienne.*

La pièce finie, on se disposait à se retirer, lorsque est arrivée Mme Galli-Marié. Vous jugez si on est resté ! Mme Galli-Marié venait de jouer *Mignon,* et d'une voix qui ne trahissait pas la fatigue, la grande artiste a enlevé les bravos dans la sérénade de *Gil-Blas,* les couplets de *Lara* et le *Crépuscule* de Gounod.

Voilà la soirée, et dites quel est le souverain avec sa puissance, le financier avec sa richesse, qui pourraient en offrir une plus magnifique.

Et si je vous nommais toutes les illustrations dans la politique, les lettres, les arts qui composaient le public ! Pour ne parler que du théâtre, il y avait là Émile Augier, Alexandre Dumas fils, Vacquerie, Meurice, Pailleron ; ce n'est pas trop mal, comme vous voyez.

Le Sénat, à vrai dire, n'y était représenté qu'en herbe. Augier a beau déclarer, comme il vient de le faire, qu'il ne pense pas plus au Sénat que le Sénat ne pense à lui : il ne faut accepter que la moitié de la phrase, — la première s'entend. Et quoi d'étonnant à ce que le Sénat, qui compte « dans son sein » MM. Sainte-Beuve, Mérimée et Lebrun, — Lebrun, l'auteur de *Marie-Stuart,* — ait songé, pour un de ses siéges vacants, à l'auteur de *Paul Forestier ?*

~~~ Je l'avoue à ma honte : ayant l'autre soir à choisir entre la Comédie-Française et les Bouffes-Parisiens, j'ai opté pour les Bouffes, — non précisément par préférence, mais par devoir. Je n'étais pas sûr de retrouver vivantes les trois pièces nouvelles du théâtre Choiseul, et, à vrai dire, il n'y en a guère qu'une, *le Luxe de ma femme,* à qui l'on puisse assurer une durée honorable. *Fra-Diavolo et Compagnie* est un de ces vaudevilles mécaniques qu'on dirait confectionnés à l'aide d'une machine à coudre. Passons. *Un Faux-Pé en carnaval* repose sur une donnée tellement scabreuse, qu'avec tous les euphémismes du monde il me serait impossible de vous la raconter. C'est un ramassis de folies froides, d'excentricités pénibles, de plaisanteries grossières et sans gaieté. Les auteurs, qui ont fait beaucoup mieux, — témoin *les Lutteuses,* — ne se retrouvent guère que dans une scène du second acte, celle où deux chienlits de mardi gras se font prendre pour les pensionnaires d'une sage-femme. Encore tout cela est-il d'un goût douteux. Lacombe s'agite dans le vide et est médiocre dans un mauvais rôle. Seule, Mlle Angèle Legrand parvient à tirer quelque chose du sien, mais à quel prix ! Il y a pourtant une nature chez Mlle Legrand, — peut-être l'étoffe d'une Alphonsine ou d'une Schneider.

Le Luxe de ma femme à la bonne heure, voilà un joli petit acte, vivement troussé, gai sans prétention et où perce, sous des allures de vaudeville, une pointe de comédie.

L'idée que le titre indique n'est pas neuve, mais elle est rajeunie par les détails ingénieux.

Il s'agit d'un mari, un brave chef de bureau, nommé Duverbois, qui donne six cents francs à sa femme pour sa toilette, et admire comment, avec cette somme, elle trouve le moyen de marcher de pair avec les plus élégantes. Il faut pour le tromper qu'il gâte la robe de Mme Bombardier, la femme de son ami. Le prix qu'on lui demande dans un magasin pour la remplacer lui met la puce à l'oreille. De jaunes soupçons lui traversent le cerveau, et son ami Chapardin se plaît, en lui rappelant la pièce des *Lionnes pauvres,* à lui enfoncer le poignard dans le cœur. Il naît de là des scènes amusantes : celle où Duverbois fait subir un examen sur le prix des étoffes à un jeune commis de nouveautés, candidat à la main de sa fille ; celle encore où Bombardier, le séducteur pour le vrai de Mme Chapardin, déjoue les complots du mari en produisant une porte-cigare pareil à celui qu'il a oublié dans une conversation criminelle et qu'il a acheté en prévision de surprise. L'action se dénoue à la gloire de Mme Duverbois qui fournit à son luxe par des leçons de piano données en secret, mais beaucoup moins à celle de Mme Chapardin dont le mari est puni par le talion de son scepticisme à l'endroit de la vertu des femmes.

Que la direction des Bouffes ait le bon esprit de jeter par-dessus le bord les deux autres pièces, qu'elle complète son spectacle avec *la Bonne aux Camélias, les Lutteuses* et les *Hauts faits de Pipermans,* et son affiche pourra rivaliser avec celles des Variétés et du Palais-Royal.

~~~ A défaut de *Don Juan,* retardé par une indisposition de Régnier, je vous parlerai aujourd'hui d'une intéressante peinture, exposée au foyer du Théâtre-Français, — le portrait de Molière par Mignard.

Cette toile, jumelle de celle que possède le musée de Versailles, représente le grand *comédien* dans son rôle de César, de la *Mort de Pompée.* Il pouvait avoir alors de vingt-cinq à trente ans. La vie respire dans ces yeux profonds et observateurs, dans cette bouche entr'ouverte, charnue et qui est à la fois le signe de la puissance et de l'amour. Par une rencontre singulière, nous trouvons dans l'*Impromptu de l'hôtel de Condé,* une pièce de Montfleury, — l'ennemi personnel de Molière, — la caricature versifiée de l'original peint par Mignard :

ALCIDON.
Te voilà donc, marquis, protecteur de Molière ?

LE MARQUIS.
Oui, morbleu ! je le suis, protecteur déclaré ;
Dis ce que tu voudras, il fait fort à mon gré.

ALCIDON.
L'on pourrait faire mieux.

LE MARQUIS.
Cet homme est admirable,
Et dans tout ce qu'il fait il est inimitable.

ALCIDON.
Il est vrai qu'il récite avecque beaucoup d'art,
Témoin dedans Pompée alors qu'il fait César.
Madame, avez-vous vu dans ces tapisseries
Ces héros de roman ?

LA MARQUISE.
Oui.

LE MARQUIS.
Belles railleries.

ALCIDON.
Il est fait tout de même; il vient, le nez au vent,
Les pieds en parenthèse et l'épaule en avant,
Sa perruque qui suit le côté qu'il avance,
Plus pleine de laurier qu'un jambon de Mayence,
Les mains sur les côtés d'un air peu négligé,
La tête sur le dos comme un mulet chargé,
Les yeux fort égarés, puis débitant ses rôles,
D'un hoquet éternel sépare ses paroles,
Et lorsque l'on lui dit : « Ah ! commandez ici, »
Il répond :
« Connaissez-vous César de lui parler ainsi ?
« Que m'offriroit de pis la fortune ennemie,
« A moi qui tiens le sceptre égal à l'infamie ? »

Ce portrait, parfaitement authentique, appartenait à un ancien artiste de l'Opéra, M. Vidal, dont les héritiers l'avaient racheté pour la somme de huit mille francs. Grâce aux obligeantes démarches de notre confrère, Étienne Arago, ces derniers ont consenti à le céder, pour six mille cinq cents francs, à la Comédie-Française. C'est une richesse de plus ajoutée à ce beau musée de la Comédie, dont j'aurai prochainement l'occasion de vous parler et qui, indépendamment des portraits si précieux des auteurs et des artistes qui ont illustré notre première scène, possède des œuvres d'art signées Rigaud, Largillière, Vanloo, Dubis, Picot, Delacroix, Ingres, Gérôme, Muller, Landelle, Caffiéri, Houdon, David, etc.

Six mille cinq cents francs ! la somme est forte, comme dit Hernani. Mais quand on pense qu'un monsieur vient d'acheter, à l'hôtel de la rue Drouot, un miroir sculpté en bois, du XVIe siècle, grand comme la moitié de la main, *25,500* francs ! Eh bien, à moins que ce miroir ne soit celui de Vénus, et que Vénus n'y ait oublié son image, convenez que c'est rudement payé !

GÉROME.

BULLETIN

Le Champ de Mars présente en ce moment la plus étrange physionomie : le bouleversement des terrains, les ruines des constructions élevées dans le parc, les arbres abattus, les décombres des palais, les milliers d'ouvriers qui s'agitent pour activer l'œuvre de destruction générale.

Le phare des Roches-Douvres, en fer, est décapité ; chaque plaque est detachée avec précaution, emballée et mise à bord d'une toue.

Bientôt cette tour métallique aura complétement disparu, et avec elle la base artificielle sur laquelle elle reposait.

Dans la partie du parc consacrée à la France, on a démoli la presque totalité des constructions grandes ou petites.

Rien absolument dans la section autrichienne.

En Espagne, les démolisseurs attaquent le grand pavillon situé à l'extrémité ouest du parc, qui ressemble en ce moment à une forteresse démantelée.

La Suisse, la Suède, la Russie ont encore leurs charmantes habitations en bois à peu près intactes.

En descendant vers le nord-ouest du parc, on voit encore debout les nombreuses constructions ottomanes et égyptiennes; mais les détails d'ornementation sont déjà attaqués, on abat les sphinx du palais égyptien, et le pavillon du vice-roi d'Égypte est entamé.

Enfin, les palais chinois et tunisien sont, à cette extrémité du parc, les seuls bâtiments que l'on ait respectés jusqu'à ce jour.

Le jardin réservé offre le plus piteux aspect. On ne distingue que le squelette de la grande serre de cristal ; l'aquarium maritime a perdu son plafond transparent; l'aquarium d'eau douce est lézardé et crénelé de toutes parts, et tous ces gracieux pavillons en bois, en fonte, en chaume, les treillis, les espaliers, les plates-bandes, les kiosques, sont détruits, bouleversés.

Le palais de l'Exposition, vu de l'extérieur, paraît intact.

On n'a, en effet, jusqu'à ce jour, rien enlevé de la paroi métallique; mais à l'intérieur, il ne reste pas l'ombre d'un colis, d'un objet quelconque dans cette enceinte de 147,000 mètres, ou 14 hectares. Aussi le sol est, dans sa plus grande partie, à peu près débarrassé des plafonds bitumés, sablés, parquetés, empierrés, qui le recouvraient, des rails, des plaques tournantes qui le hérissaient.

Les caves, les soupiraux, les souterrains qui sillonnaient le sous-sol sont détruits et remblayés, et la surface se régularise rapidement.

Les galeries intérieures sont attaquées dans toutes leurs parties, et l'œil perce facilement à travers les mille colonnettes, semblables à une forêt dénudée.

Le jardin central est totalement libre. On y remarque seulement le pavillon central, qui a servi à l'exposition des monnaies et des poids et mesures.

La grande nef des machines n'a pas été touchée. Le sol seul est remanié et aplani. Les arbres de transmission, qui d'intervalle en intervalle communiquaient le mouvement aux machines, ont été enlevés, ainsi que les machines exposées.

On se rappelle les gigantesques cheminées qui avoisinaient le palais; c'étaient les cheminées des ateliers à feu servant aux générateurs, au nombre de neuf. Les cheminées et les ateliers ont disparu.

C'est au Cercle international qu'ont lieu les ventes de tous les matériaux composant l'ensemble de tout ce qui, dans le parc et dans le palais, a concouru à former le matériel de cette grande Exposition. Plusieurs jours de la semaine sont affectés à ces opérations.

Tout cet incroyable amas d'objets s'écoule par lots considérables. Dans un délai rapproché, tout sera vendu, livré, emporté, et il ne restera plus trace de la grande Exposition universelle de 1867.

Voici la liste des prédicateurs du carême de 1868, dans les principales eglises de Paris :

A Notre-Dame, à une heure, tous les dimanches, le père Félix ; à Saint-Germain-l'Auxerrois, l'abbé Roche ; à Saint-Eustache, l'abbé Viard ; à Saint-Roch, le père Boulanger ; à Notre-Dame-des-Victoires, le père Milleriot; à la Madeleine, l'abbé Bauer; à Notre-Dame-de-Lorette, le père Matignon; à Saint-Gervais, l'abbé Michard; à Saint-Méry, le père Dufour; à Saint-Louis-d'Antin, l'abbé Rouquette; à Bonne-Nouvelle, l'abbé Bonnefoi ; à Saint-Paul-Saint-Louis, l'abbé Gassiat; à Saint-Philippe-du-Roule, l'abbé Soyer; à Saint-Eugène, l'abbé de Cossigny ; à la Trinité, le père Jenner ; à Saint-Vincent-de-Paul, l'abbé Hurel; à Saint-Étienne-du-Mont, le père Pététot; à Saint-Sulpice, l'abbé Jubineau; à Sainte-Clotilde, l'abbé Bougaud ; à Saint-Thomas-d'Aquin, le père Monsabré; à Saint-Germain-des-Prés, le père Didon.

On nous communique le programme des réunions qui auront lieu au palais des Tuileries pendant le mois de mars :

Le 5 mars, dîner de députés et réceptions; le 9, dîner officiel et concert; le 12, dîner de députés et réception; le 17, dîner officiel et concert; le 19, dîner de députés et réception; le 23, dîner officiel et concert; le 26, dîner officiel et réception.

A propos du nouveau compteur qui doit être adapté aux voitures publiques, il n'est pas inutile de donner la longueur kilométrique des principales voies de Paris :

La ligne des quais, depuis le pont Napoléon (amont) jusqu'au viaduc du Point-du-Jour (aval), a 11,400 mètres de longueur ; du pont de Bercy à celui de la Concorde, on en compte 5,100.

L'avenue des Champs-Élysées, des chevaux de Marly au rond-point de l'Étoile, a 1,840 mètres de longueur.

La ligne des grands boulevards, entre la Madeleine et la Bastille, forme une ligne brisée de 4,390 mètres.

Le boulevard Friedland a 650 mètres; le boulevard Haussmann, 2,100 mètres; le boulevard Malesherbes, de la porte d'Asnières à la Madeleine, 2,600 mètres; le boulevard de Magenta, 1,900 mètres; le boulevard de Strasbourg, 800 mètres; celui de Sebastopol, 1,250 mètres, le boulevard Saint-Michel, 1,559 mètres; la rue de Rivoli, 3,000 mètres; celle de Richelieu, 1,000 mètres; la rue Lafayette, 3,000 mètres; la rue d'Allemagne, 2,000 mètres; la rue Turbigo, 1,250 mètres ; la rue Saint-Honoré, 2,100 mètres; la rue du Faubourg-Saint-Honoré, 1,000 mètres; celle du Faubourg-Saint-Antoine, 1,010 mètres; la rue de Charonne, 1,600 mètres; la rue de Rennes, de la gare Montparnasse à l'eglise Saint-Germain-des-Prés, 1,300 mètres.

Une des étoiles de cette pléiade de peintres amoureux de la couleur qui nous ont révélé l'Orient, Dauzats, l'auteur du *Passage des Portes de Fer,* des *Environs de Damas* et de *Blidah,* des *Ruines de Djimilah* et de tant de vues prises au Caire, sur les bords du Nil et dans l'Espagne des califes, vient de mourir à Paris. Ses gouaches, ses aquarelles, ses sépias, ses lithographies n'étaient pas moins estimées que ses tableaux. C'est une perte cruelle à ajouter à toutes celles que les arts ont faites depuis quelque temps.

Le nom de Méry doit être prochainement donné à une des rues de Marseille.



LE CARNAVAL A VENISE. — LA NUIT DU DIMANCHE GRAS SUR LA PIAZZETTA; dessin de M. [illegible]. — Voir p. [illegible]



LE CARNAVAL A VENISE. — UNE MASCARADE SUR LA PLACE SAINT-MARC; dessin de M. Mariani. — Voir page 135.



RÉJOUISSANCES DU CARNAVAL, DANS UN VILLAGE HONGROIS; dessin de M. C. Huth. — Voir page 13[illegible]

La perforation des Alpes qui, en decembre 1867, était de 7,846 mètres 65 centimètres, a avancé en janvier de 106 mètres 20 centimètres. La longueur de la galerie étant de 12,220 mètres, il restait à perforer au 1er février 4,267 mètres 15 centimètres.

Le jury vient d'exproprier, dans la rue Grange-aux-Belles, une maison portant le nº 69, et occupant l'emplacement sur lequel s'élevait encore, au siècle dernier, le gibet de Montfaucon.

Les fourches patibulaires du gibet de Montfaucon occupaient l'espace compris entre le faubourg Saint-Martin et le faubourg du Temple, circonscrit par le boulevard de la Villette, la rue Grange-aux-Belles, la rue des Écluses et la rue de la Chopinette.

Le gibet consistait en un fort massif de maçonnerie sur lequel se dressaient seize piliers supportant de grosses pièces de bois auxquelles etaient fixées des chaînes de fer; à ces chaînes étaient suspendus les cadavres des suppliciés.

Le gibet de Montfaucon a une origine fort reculée. On ignore l'epoque de sa construction. On sait qu'il fut reconstruit sous Philippe le Hardi, par Pierre de Brosse, chirurgien et barbier du roi saint Louis, et qui, lui-même, fut pendu au gibet qu'il avait rétabli.

Les fourches patibulaires de Montfaucon ont porté malheur à tous ceux qui ont veillé à leur conservation.

Ainsi Enguerrand de Marigny, ministre d'État, qui avait fait exécuter des travaux à ce gibet, y fut pendu le 30 avril 1315, sous le règne de Louis le Hutin. Son corps, attaché au plus haut du gibet avec ceux des larrons, fut pendant plusieurs jours la curée des corbeaux.

Henri Caperel, prévôt de Paris, en 1320; Gérard de La Guette, grand trésorier sous Philippe le Long, en 1322; le seigneur Jourdain de Lisle, neveu du pape Jean XXII, en 1323; Pierre Remy, seigneur de Montigny, grand tresorier, en 1328; Massé des Maches, en 1331; Rémond de Siran, directeur des monnaies, en 1333; Adam de Houdain, conseiller au Parlement, en 1348; Jean de Montaigu, grand maître de la maison de Charles VI, en 1409; le baron de Samblançay, surintendant des finances sous François Ier, en 1527, furent tous pendus au gibet de Montfaucon.

On estime à 6 le nombre des allumettes de bois consommées en France par tête et par jour. Il est de 8 en Angleterre, de 9 en Belgique. Néanmoins, en prenant pour base la moyenne de la France, on arrive, pour l'Europe entière, à une consommation journalière de 2 milliards d'allumettes, ce qui représente plus de 300 kilogrammes de bois. Les bois les plus généralement employés, le tremble et le peuplier, s'achètent au mètre cube cordé; déduction faite des vides et déchets, ils ne pèsent guère que 250 kilogrammes par mètre cube, ce qui fait correspondre la consommation à 400,000 mètres cubes pour l'Europe seulement.

Il faut ajouter à ces chiffres les allumettes-bougies, dont la consommation a pris dans ces dernières années une grande extension, mais qui cependant est encore minime relativement à celle des allumettes de bois.

Il existe en Autriche des fabriques d'allumettes qui occupent jusqu'à 5,000 ouvriers. On estime à 30,000 le nombre des ouvriers occupés en Europe à cette fabrication, et à 250 millions au moins la valeur des produits. L'origine des allumettes à friction ne remonte pas, on le sait, au delà de 1832

TH. DE LANGEAC

L'Univers illustré n'oublie pas qu'il est, avant tout, le journal de la famille. Il a demandé à M. Paul du Chaillu, le voyageur émule des Speke et des Livingstone, l'auteur de *l'Afrique sauvage* et de *l'Afrique équatoriale*, un ouvrage spécialement destiné à la jeunesse et qui fût en même temps un attrait pour ceux de ses nombreux lecteurs qu'intéressent les voyages et les excursions aux pays inconnus. Cet ouvrage intitulé : *Aventures au pays des Gorilles*, présentera sous une forme appropriée à l'esprit de notre jeune public un résumé des dernières découvertes du savant explorateur. Les coutumes et le genre de vie des peuples barbares de la côte africaine, leurs occupations, leurs passe-temps, les mœurs des animaux sauvages, le mode de chasse et de pêche usité dans ces contrées, tous les détails caractéristiques de cette nature à part, se dérouleront dans des scènes tour à tour amusantes et dramatiques. Le crayon viendra en aide à la plume : de charmantes illustrations accompagneront ces curieux récits, dont la publication commencera dans le prochain numero et continuera ensuite sans interruption.

LA JEUNESSE D'UN PARIA

FRAGMENTS INÉDITS

Par H. DE BALZAC

(Suite et fin[1].)

V.

Quand j'ouvris les yeux, je me trouvai tout habillé sur mon lit, dans ma chambre.

1. Voir les numéros 678 à 684

— Il a respiré !... s'écria ma mère avec un accent de joie et d'inquiétude qui acheva de me réveiller.

En regardant autour de moi, j'aperçus mon père assis sur une chaise : il avait les bras fortement croisés sur la poitrine, et son air était sombre. Ma sœur et mon frère me contemplaient avec anxiété. Patience attisait le feu, et Mercredi me frottait les tempes avec je ne sais quelle panacée.

— Voici M. de Versailles !... dit la cuisinière en entr'ouvrant la porte.

Et le père de Marguerite entra sans cérémonie.

— Eh bien, dit-il, vous faites de belles choses, vous autres ! Voilà donc comme vous travaillez à Paris ?...

— Ah ! mon ami ! s'écria mon père d'une voix altérée.

Il se leva et alla serrer la main de mon confrère.

— Je suis déshonoré ! déshonoré ! perdu !... Il n'y a que toi qui puisses nous sauver de là ! Fais-moi l'amitié d'exécuter ce malheureux... qu'au moins la justice soit satisfaite !

— Le patient ?... s'écrièrent à la fois Patience et Mercredi.

— Eh bien ?... reprit mon père d'une voix terrible.

Les deux aides n'avaient pas encore osé tout avouer. Mercredi s'en chargea

— Le patient ?... dit-il d'un ton de fausset. Eh bien, on s'effaroucherait à moins !... Il s'est envolé !...

La consternation fut à son comble.

— Ça n'est pas pour dire, reprit Mercredi, mais M. Henri a commencé par se montrer digne de son père. Il a, par Notre-Dame, enfoncé le coude de Bat-la-Route à plus d'un pouce dans la rainure !...

Mon père et M. de Versailles se regardèrent.

— « Bien ! » que je me dis. Mais voilà notre jeune maître qui tombe à la renverse sur Patience. « Voilà qui va mal ! » que je me dis. Pendant que Patience veillait sur M. Henri, je veillais sur ce damné Bat-la-Route, qui avait un œil sur la foule et un œil sur nous. Il se mit à chanter, à crier, à se démener comme un diable. Tout à coup voilà un « Oh ! oh ! oh ! » qui commence du fond de la Grève, qui grossit, grossit, et qui devient le signal de la déroute. Toute cette masse s'agite comme une fourmilière. « Il y aura quelque chape-chute ! » que je dis. En effet, voilà-t-il pas que parmi les frères de la Merci il y avait des gens de la confrérie de Saint-Jean-le-Décollé qui vous sautent tous sur la croupe des chevaux de la maréchaussée, et qui les font caracoler. « Sauvez-le ! sauvez-le ! sauvez-le ! sauvez-vous !... » C'était un cri poussé par toutes les voix, et poussé si dru, que les oreilles nous en tintèrent à Patience et à moi comme le jour où nous étions près des canons qu'on tirait à la naissance du Dauphin. J'entendais : « Donnez-lui votre robe ! votre soutane ! sauvez-le ! délivrez-le ! » Puis, malgré les caracolades des chevaux, la foule se pousse, se presse, et envahit tout. C'était comme une inondation. Les têtes allaient par flots. Quelle canaille ! ils grognaient de ce qu'on ne le rompait pas, et maintenant ils voulaient le délivrer. Est-ce bête du peuple !... travaillez donc pour le public quand il ne sait ce qu'il veut. Tout à coup trois hommes, dont un grand, sec, noir, tombent sur l'échafaud comme s'ils venaient des nues, et en deux tours de main ils auraient jeté Patience et notre maître par terre, sans deux frères de la Merci qui les ont reçus. Deux confrères de Saint-Jean-le-Décollé défaisaient la roue par en dessous. En trois minutes Bat-la-Route fut sur ses deux pieds. Il pousse son cri de guerre, et voilà une rumeur d'enfer. L'officier de la maréchaussée, occupé à charger bravement autour de l'échafaud tout le peuple qui foisonnait, voyant Bat-la-Route debout, descend de cheval, monte l'escalier, et, pour ne pas laisser enfuir le patient, il essaye de l'empoigner courageusement. Mais le s... Bat-la-Route saisit de sa main droite son bras gauche qui était sur la roue, et le f... par les yeux du lieutenant. En ce moment, l'échafaud, qu'on démolissait, croule. Je suis tombé, et, quand je me suis relevé, il n'y avait pas plus de Bat-la-Route que de citrouille. C'était une confusion, un tumulte !... La foule, poussée dans tous les sens, allait et venait sans but. Enfin je cherchai l'échafaud et la roue. Il n'y avait plus d'échafaud et de roue : tout était démoli, détruit, emporté, confondu. Le guet, la maréchaussée, arrivaient sur la place par les rues, et chassaient tout ce monde comme un troupeau. Si je m'en suis tiré, c'est grâce à mes poings. En traversant la rue des Coquilles, j'ai rencontré mon jeune maître porté par les frères de la Merci. Patience le croyait mort.

— Comme ça !... s'écria le père de Marguerite, voilà déjà un échafaud, une roue et tout un équipage de flambé !...

— Oh ! s'il n'y avait que cela de perdu !... répondit mon père au désespoir. Mais mon fils va être réprimandé par le grand prévôt, par la Ville, par le Châtelet, par le Parlement. On le punira ! on le privera de son office ! Laisser enfuir un patient !...

— Ah ! il n'aura pas ma fille !... s'écria le père de Marguerite. Je l'ai donnee à M. de Paris, et non pas à un homme sans cœur et sans etat

— Voilà ce que c'est, reprit il en regardant fixement mon père; vous avez laissé votre fils mettre le nez dans des livres, aller à la comedie, voir le monde, se faufiler avec des actrices, des seigneurs, des bourgeois; il a raisonné; il s'est gendarmé contre son état peut être, il s'est dit qu'il aurait mieux valu être le fils du roi ou le bâtard d'une duchesse; il aura desiré n'être que l'enfant d'un bourgeois de Paris; puis, au fait et au prendre, le jour où il s'agit de se mettre en charge, de gagner ovalement quarante ou cinquante mille livres par an, la barre lui échappe des mains !... Par saint Gibet ! monsieur de Paris, il faut morigener ses enfants, et les conduire dans la bonne voie. On les amène à se moquer de nous par trop de douceur !...

— Parbleu ! mon vieux, s'ecria mon père en colère, c'est trop nous sermonner quand c'est ta fille qui est cause de tout ce grabuge là !

— Ma fille !...

— Oui, elle ne voulait pas que Henri prît mon office !... et je gagerais qu'elle est fourrée dans tout ceci... Quand l'avez-vous vue ? me demanda brusquement mon père.

— Sur l'echafaud de la Grève ! repondis-je

— Allons, notre maître bat la breloque !... dit Mercredi.

— Il est dans le delire... reprit ma mere en me tâtant le pouls.

— Non, Marguerite est venue à Paris chez sa tante Vimontel, aujourd'hui... repartis je.

— Cela n'est pas possible !... s'écria le père de Marguerite. Je lui ai defendu, par-dessus toute autre chose, d'aller dans ce boucan-là.

Comme il achevait ces mots d'un ton qui annonçait une horrible colère, Patience entra et me remit une lettre de Marguerite. Je l'ouvris precipitamment, et je lus :

« Je n'ai pas le droit de vous blâmer, Henri, de la détermination que vous avez prise. Maintenant que je suis recueillie, je reconnais que c'est à moi à me condamner. Est-ce force ? est-ce faiblesse ?... Dieu seul en décidera. Le bonheur que j'ai osé esperer ne m'appartenait sans doute pas. C'est déjà beaucoup que d'en avoir joui par la pensée pendant tout le temps que nous nous sommes aimes, en vivant dans l'ignorance de nous-mêmes. De quoi me plaindrais-je ? N'ai-je pas epuisé toute une vie dans le moment où, après vous avoir déclaré qui j'étais, je ne me vis pas repoussée... Je crus être dans le ciel. Malheureusement mon illusion dura peu. Il était écrit là-haut que je ne pouvais pas fuir mon sort. Je sentais en moi quelque chose d'élevé, de pur, qui ne sympathisait pas avec la profession de mon père et la vôtre. Tel est le secret de cette tristesse qui, dès l'enfance, a troublé ma vie. Je veux emporter au ciel mon amour tel qu'il est né. Je ne veux pas avoir rougi sur cette terre de vous, Henri, de vous dont j'ai fait mon époux. Ne me blâmez pas du parti que je prends, et ne vous en affligez pas. Cela est tout simple. Mon corps aurait langui pendant plusieurs années, j'eusse souffert des maux inexprimables; je vous aurais même peut-être méprisé... J'ai pensé à tout cela, et j'ai voulu faire une économie de souffrance. Ce matin, je me suis confessée, et j'ai communié; de sorte que mon âme ne sera chargée que d'un seul péché : mais Dieu, j'espère, ne me punira pas d'avoir voulu aller à lui avant le temps. Mon confesseur m'a dit que toutes les pensées viennent de Dieu; j'imagine alors que la pensée qui m'occupe est un ordre qu'il me donne. C'est peut-être une offense que de la lui imputer, puisque j'ai entendu regarder cette action comme un crime. Alors, Henri, je compte sur votre amitié. Faites dire des messes pour le salut de mon âme, d'une âme qui est à vous tout entière, et qui conservera votre image même dans le ciel, si Dieu le permet... »

Ce fut à cet endroit de la lettre que je jetai un cri perçant.

On fit entrer l'envoyé de Marguerite; c'était Jean, le valet de son père.

— Qu'est-il arrivé ?... lui demanda-t-on.

— Mlle Marguerite s'est noyée dans le grand canal du parc !...

— Quand donc ? dis-je tout étonné.

— A quatre heures environ. Je me doutais de quelque chose, parce que je lui avais vu un air égaré. Malheureusement, je n'arrivai pas à temps. Elle a pensé à vous, monsieur Henri; car un piqueur du roi l'a entendue crier « Henri ! Henri ! » en se jetant à l'eau.

— Je le sais, répondis-je. Le cri est venu jusqu'à la Grève, et elle aussi.

Nous demeurâmes tous silencieux. Mon père n'osa rien dire à M. de Versailles; car il était devenu blanc comme neige. Je me sentis transporté d'une fureur sans exemple. Je me levai brusquement.

— Où est la barre? où est le patient? Allons, Mercredi, je romprais un prince!... Je brûlerais Paris!... Je suis devenu ce que je dois être, insensible à tout!...

— Il n'y a plus de patient!... s'écria tristement Mercredi.

— Patience! dit le compagnon de Mercredi; un homme n'est pas comme une aiguille dans une botte de foin.

Nous entendîmes une voiture s'arrêter à la porte, et bientôt Catherine s'élança toute joyeuse dans la chambre.

— Soyez tranquilles!... dit-elle, mon pere m'envoie vous dire que Bat-la-Route a été repris, et il est à cette heure claquemuré dans son cachot. On lui panse le bras!

— On disait que vous étiez blessé, monsieur Henri, me demanda-t-elle en rougissant.

Puis, voyant qu'elle était accueillie par un silence général:

— Rassurez-vous, dit-elle. M. Henri ne perdra pas sa place. Mon père prétend qu'il y a de la faute du guet, de la maréchaussée et des religieux qui ont laissé venir avec eux de faux frères; de manière que, quand tout le monde est coupable, on ne s'en prend à personne. Puis, comme les soldats ont arrêté à Bercy les complices de Bat-la-Route, qui s'étaient entendus pour le délivrer s'il y avait moyen, il n'y a pas jusqu'à M. Nonclair qui ne soit content!...

— Allons, mon enfant, dit mon père en embrassant Catherine, vous réparez en ce moment bien du mal; il ne tiendra qu'à vous de faire le reste!...

Puis en trois mots ma mère instruisit Catherine. La jolie fille du geôlier me regarda d'un air de compassion.

— Pauvre M. Henri!... dit-elle à plusieurs reprises.

— A demain! dit mon père.

Je le compris, et je répétai:

— A demain!

. . . .

H. DE BALZAC.

FIN

LE CARNAVAL

Quiconque voudrait juger le carnaval parisien d'après ce qu'on en voit dans nos rues et sur nos boulevards, s'en ferait à coup sûr une bien médiocre idée. Des gamins, tritons du ruisseau, soufflant dans des cornets en terre cuite; par-ci par-là quelques farceurs travestis en femmes ou des demoiselles habillées en hommes; une foule immense piétinant dans la boue et tendant le col pour ne rien voir durant des heures entières; le cortége du bœuf gras toujours semblable à celui de l'année precédente, avec ses mousquetaires, ses sauvages, ses musiciens écuyers, son char où sont accumulées de mélancoliques déesses au nez bleu, aux bras rouges, aux épaules marbrées par le froid; des voitures d'industriels qui profitent de la circonstance pour faire connaître leur essence d'oignon brûlé ou leur insecticide infaillible: tel est le bilan invariable du dimanche et du mardi gras sur la voie publique.

Mais, fort heureusement pour les Parisiens, leur carnaval si peu expansif en dehors compte par centaines les salles et les salons où il peut s'abandonner librement à tous les épanchements que comporte cette époque de l'année. Il y a des bals masqués à l'Opéra, au théâtre du Châtelet, au Casino-Cadet, au Wauxhall, à la Reine-Blanche, à Valentino, à Dourlans; que sais-je encore? Les crincrins retentissent à la barrière du Trône comme à la barrière de l'Étoile, à Montmartre comme à Montrouge.

Dans les maisons particulières, on danse aussi et l'on fait sauter des crêpes. Dans quelque rue que vous passiez, vous entendez le violon et le piano, et des senteurs culinaires vous caressent le nerf olfactif.

Les aristocraties du monde officiel, du faubourg Saint-Germain et de la finance ouvrent leurs salons. Dans ces bals masqués, la fine fleur des élégantes de Paris et de la haute colonie étrangère déploie un luxe inouï de costumes en même temps que cette grâce suprême qui est à la beauté de la femme ce que le parfum est au bouquet.

Je respecte trop mes lecteurs pour leur raconter gravement que le carnaval puise son origine dans les lointaines traditions du paganisme. Et, comme ils savent tout aussi bien que moi ce qu'est cette époque de liesse à Paris, je me dispense d'une longue description. Je me contenterai de leur faire remarquer que la gravure publiée en tête de ce numéro a saisi sur le vif un des moments les plus curieux, les plus bizarres du carnaval. C'est précisément l'heure où il expire. L'orchestre de Strauss vient de faire silence. Les dernières notes de cuivre résonnent encore sous les voûtes de la salle de l'Opéra. Les gardes municipaux poussent dehors les danseurs acharnés. Le jour va poindre, le jour du mercredi des Cendres.

Les folles pierrettes et les sémillantes bergères qui n'ont pas eu la chance de conquérir un cœur et un souper dans la grande bataille se dirigent tristement à pied vers leur domicile, en sautillant sur le pavé, en se serrant dans leur petit châle. Les balayeurs font leur apparition. Les gavroches offrent des cigares et du feu aux *messieurs en habit noir* qui sortent en bâillant. Les gardes de Paris se forment en pelotons et bénissent le ciel qui leur apporte les loisirs du carême. Il y a des cliquetis de fourchettes dans tous les restaurants et chez tous les marchands de vin. De longues files de voitures stationnent sur les boulevards élégants. Des dominos se glissent comme des chauves-souris le long des murailles.

La nuit du mardi gras au mercredi des Cendres, la moitié de Paris ne dort pas, et l'autre moitié regrette d'être obligee de dormir.

Soyons indulgents pour tous ces pécheurs étourdis, pour toutes ces pécheresses jeunes et jolies. Nous voilà en carême: il faut espérer que bon nombre d'entre eux en profiteront pour se convertir.

Le carnaval de Venise, que le magique archet de Paganini a rendu fameux, a perdu presque entièrement l'eclat dont il brilla jadis, au XVIII[e] siècle principalement. Aujourd'hui, la noblesse vénitienne donne fort peu de fêtes pendant les jours gras. Elle boude et elle est ruinée: de ces deux raisons, une seule suffirait assurément. Si les bals particuliers manquent presque totalement, la jeunesse riche et bruyante de la vieille cité des doges, — cette jeunesse heureuse et prodigue, qui, dans chaque pays, tient à s'amuser à tout prix, — se rejette sur les bals masqués du théâtre de la Fenice et sur les mascarades en plein air. Que l'on veuille bien jeter les yeux sur les dessins que nous consacrons au carnaval vénitien, on verra que, dans la soirée des jours gras, l'entrain ne laisse rien à désirer sur la place Saint-Marc et la Piazzetta, non plus que sur le Grand-Canal.

Le long des palais de ce boulevard aquatique glissent des gondoles étincelantes de lumières, portant des troupes de musiciens et des bandes de masques aux déguisements pittoresques, comiques, presque toujours élégants. On chante, on échange des lazzis, des oranges, des fleurs, des bonbons en sucre et en plâtre; on tire des fusées. Puis les gondoles se séparent pour aller recommencer plus loin les mêmes escarmouches.

Sur la terre ferme, le tapage envahit la place Saint-Marc, la Piazzetta et le quai des Esclavons. Des lanternes de papier — où y aurait-il des lanternes vénitiennes, sinon à Venise? — et des ifs de gaz éclairent *a giorno* les dalles de granit et les murailles du vieux palais ducal. Des orchestres jettent au vent des fanfares éclatantes. La foule est compacte; la bourgeoisie, les artisans, les grisettes, les bouquetières, les gamins, les petits marchands de Venise se sont donné rendez-vous dans cette partie de la ville. C'est un tumulte, un brouhaha des plus amusants. Des mascarades, précédées de musiciens, se tracent, de temps en temps, un sillon à travers la foule. On les applaudit ou on les siffle, selon le goût des spectateurs; les masques lancent parfois de dures vérités aux badauds de leur connaissance qu'ils aperçoivent dans la cohue. Mais, qu'importe? on est en carnaval, et tout finit par des éclats de rire.

Deux mots, s'il vous plaît, maintenant, sur le carnaval de Rome.

Il n'est pas de ville au monde où le carnaval soit célébré avec autant d'entrain et d'extravagance, avec une unanimité aussi complète. On devine que, pour chacun, riche ou pauvre, jeune ou vieux, c'est un vrai, un grand plaisir. Dans toutes les classes de la population on s'ingenie à inventer les costumes les plus nouveaux et les plus burlesques. Des drapeaux richement brodés d'or et d'argent sont préparés pour être donnés en prix lors de la fameuse course de chevaux libres (*berberi*). On dresse sur le Corso des tribunes en planches pour les spectateurs, et il n'y a presque pas de maison qui ne soit décorée de tapis, de drapeaux et de guirlandes.

C'est la cloche du Capitole qui donne le signal officiel des réjouissances du carnaval. Tout le long du Corso, où la fête concentre son éclat et son activité, on a préparé des chaises et des fauteuils pour les spectateurs de distinction. Le pavé disparaît sous les branches de verdure et les fleurs. C'est une procession sans fin de masques de toute espèce, pierrots, polichinelles, pasquins, pantalons, lazzaroni, arlequins, colombines, folies et mille autres, qui donnent libre carrière à la fantaisie la plus prodigieuse.

Sur ces entrefaites, les dames qui se tiennent aux balcons des maisons font pleuvoir sur les promeneurs une abondante mitraille de fleurs et de *confetti*. Avons-nous besoin de dire que les *confetti* sont de petites boules de plâtre qui s'écrasent sur les habits, et en peu d'instants produisent l'effet d'une neige épaisse?

Soudain il se fait un prodigieux pêle-mêle et la cohue est rejetée contre les maisons. On voit s'avancer une fanfare précédée par des gendarmes pontificaux. Puis apparaît dans une voiture drapée le gouverneur de Rome; derrière lui vient le sénat. La bataille de *confetti* cesse comme par enchantement; mais elle recommence de plus belle après le passage des autorités municipales; la foule reprend possession de la chaussée et continue ses ébats.

Bientôt surviennent de nouvelles voitures, marchant au pas, avançant à grand'peine au milieu de tout ce monde qui ne prend pas la peine de se déranger. Elles plient littéralement sous le poids des masques. Autour des équipages gambadent des bandes de piétons travestis. Ici, c'est un avocat avec une ballerine; plus loin, un paillasse célébrant la gloire du vin d'Orviéto. Enfin se montre l'illustre docteur Pasquin, assis sur l'impériale de son carrosse.

Le cortége du docteur Pasquin est en quelque sorte l'équivalent du cortége du bœuf gras du carnaval parisien. Son passage donne lieu à un échange de calembours et d'extravagances sans fin. Le docteur offre aux dames des balcons ses drogues infaillibles, parmi lesquelles figure naturellement le fameux elixir d'amour.

Vers la fin de la journée du mardi gras, trois coups de canon retentissent aux extrémités du Corso. C'est le signal de la course des chevaux libres.

Pour bien voir ce curieux spectacle, il faut se rendre à la place du Peuple. Le point de départ est à côté de l'obélisque. Dès que les cloches de l'Ave-Maria commencent à retentir, des palefreniers coiffés du bonnet phrygien amènent les chevaux, qui hennissent et se cabrent en secouant leurs panaches, devant une corde tendue pour barrer le passage. Les chevaux portent des colliers formés de petites boules armées de pointes, lesquelles s'ajouteront aux clameurs de la multitude pour stimuler encore l'impétuosité d'une course furieuse. A la crinière et à la queue de ces animaux indomptés on a attaché des morceaux de papiers multicolores, des rubans et des ornements de clinquant.

La corde disparaît bientôt; les cris, les sifflets, les applaudissements retentissent, et les chevaux, libres, haletants, éperdus, s'élancent avec la rapidité de la foudre, jusqu'à l'extrémité du Corso, à la place de Venise, où ils sont arrêtés par d'autres palefreniers.

Le premier cheval qui arrive devant la commission qui siége à la place de Venise est proclamé vainqueur. On le ramène triomphalement à son maître, qui reçoit le prix de la course.

Des décharges d'artillerie annoncent la fin de cette partie intéressante de la fête. Jusqu'à la nuit close, chacun se retire pour dîner et se reposer, en attendant l'épisode des *moccoli*, qui sert de clôture au carnaval romain.

Le divertissement des moccoli consiste à conserver allumée la petite bougie qui porte ce nom, tout en essayant de souffler celle de son voisin. A peine l'obscurité est-elle survenue, que des milliers de feux follets se répandent à travers les rues. Le tumulte de cette chasse à la lumière dure tout au plus une demi-heure. Un coup de canon fait vibrer les échos de la Ville éternelle; tous les feux s'éteignent comme par enchantement; les éclats de rire se taisent... Le carnaval romain est terminé. Le carême commence.

Après avoir esquissé le carnaval dans de grandes villes, au sein de la civilisation la plus raffinée, que le lecteur me permette, pour le plaisir de l'antithèse, de le transporter au milieu des steppes hongrois, parmi des populations primitives qui vivent presque en dehors des idées et des choses de notre temps.

Il y a fort à parier que vous ne connaissez même pas de nom ce district de la Hongrie, qui s'appelle la Pussta. Dans ce vaste territoire, composé en grande partie de landes incultes, on ne trouve que de rares et très-modestes villages. A côté des paysans sédentaires de ces localités, vit une population nomade, composée de pâtres et de bohémiens. Ces gens-là sont, pour ainsi dire, musiciens de naissance. — Rappelez-vous l'effet prodigieux produit par les artistes tziganes de l'Exposition universelle. — Ils vagabondent avec leurs femmes et leurs enfants à travers les plaines arides de la Pussta, offrant en vente des petits objets en fil de fer, ou mettant le talent de leurs virtuoses au service des gens qui veulent danser et se divertir.

Le carnaval n'est pas inconnu au fond de la Pussta, et c'est l'époque de l'année où les bohémiens font leur meilleure récolte. Les paysans se livrent avec ardeur au plaisir du bal; seulement il y a bal et bal: le tout est de s'entendre sur le sens du mot.

Près des villages existent habituellement des cabarets appelés *czardas*, des bouges étranges qui ne sont guère eclairés que par l'immense brasier au-dessus duquel chante une grande marmite de fer. Des futailles vides ou pleines servent de siéges aux assistants, ou bien encore des bancs de pierre appuyés aux murailles. On crie à tue-tête, on chante, on danse, les verres se choquent, l'orchestre des tziganes fait rage pour mériter son salaire.

La danse nationale des paysans de cette région s'appelle la czardas, comme l'endroit qui en est le théâtre habituel. Elle est étrange et colorée ainsi que presque toutes les danses primitives, et le personnel mis en belle humeur par les improvisations des musiciens ne se fait pas faute d'inventer à son tour des figures imprévues, qui portent au comble l'enthousiasme de la galerie, dont les flacons de toutes sortes ont déjà monté notablement le diapason.

Quel contraste entre cet intérieur tumultueux et la tristesse morne de la Pussta! Quel contraste aussi entre ces réjouissances d'un village ignoré de la Hongrie et les quadrilles échevelés des bals de l'Opéra, ou les élégantes mascarades des gondoles vénitiennes!

Quelques réflexions philosophiques trouveraient avantageusement leur place ici, mais j'en dispense gracieusement les personnes qui ont bien voulu me lire jusqu'au bout. Je m'en voudrais de leur faire commencer le carême avant les prédicateurs.

A. DARLET.

LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite[1].)

— Puis j'ai pensé, continua Corbier, que peut-être tu regretterais ma réponse, et, avant de l'expédier, j'ai tenu à te la communiquer. Maintenant, prononce. Seulement, si Henri amène son ami, c'est ton époux qu'il amène.

1. Voir les numéros 681 à 684.



[illegible] CARNAVAL A [illegible]. — [illegible] PASQUIN [illegible]



LE CARNAVAL A ROME. — COURSE DE CHEVAUX LIBRES SUR LE CORSO; dessin de M. Zielcke et Swahlen. — Voir page 135.

Et un craquement de tabatière servit de conclusion au discours de Corbier.

Lançant dans l'espace les restes de la fleur que, depuis un instant, elle roulait et tordait entre ses doigts, Olga se dressa subitement, comme si un serpent l'eût mordue, et, s'avançant vers son oncle, les dents serrées, d'une voix saccadée :

— Où est cette lettre? dit-elle. Je ne veux pas qu'elle parte! Je vous défends de l'envoyer!

Corbier, qui s'apprêtait à humer une deuxième prise, resta la main en l'air et la tabatière béante.

— Çà, demanda-t-il, qu'est-ce qui te pique? Quel est ce langage?

— Ce langage est le langage que vous voudrez. C'est le mien. Donnez-moi la lettre!

— Mon Dieu! la voilà.

Et, comme Olga la déchirait :

— Oh! détruis-la tout à ton aise, poursuivit Corbier. Je ne m'y oppose point. Tu n'avais pas besoin pour cela de monter sur tes grands chevaux... Encore une fois, je suis venu te consulter, et, puisque M. de Laïta te convient, puisqu'il te plaît, puisque tu l'aimes...

D'un éclat de rire sauvage, la jeune femme coupa court aux paroles de son oncle et, rejetant violemment la tête en arrière, les bras croisés et crispés sur sa poitrine, les narines gonflées, ses yeux pâles lançant des éclairs :

— Ah! s'écria-t-elle, vous aussi! Parce que je cause avec M. de Laïta, parce qu'il m'amuse, il faut qu'il me convienne. Convenir! Encore les convenances! toujours les convenances! Je vous admire de parler de ma liberté! La belle liberté qui fait de moi une esclave de tous les préjugés, de tous les commérages, de toutes les mauvaises langues, de tous les sots! Pourquoi donc aimerais-je M. de Laïta ou qui que ce soit de ces beaux messieurs qui font la roue autour de moi? Croyez-vous que je ne les devine pas? Vous me tenez par trop niaise, en vérité. Je ne suis plus une enfant, vous l'avez dit; mais je ne me rappelle pas l'avoir jamais été. Allez! j'ai vite appris que j'étais un parti considérable! N'est-ce pas comme cela qu'il convient de dire? Je suis née sous une méchante étoile. Mon père n'a-t-il pas reporté sur moi la tendresse que ma mère lui inspirait? Eh oui! je sais ces choses. Quand on est riche, n'a-t-on pas des gens pour vous raconter tout, même ce qui est vrai? Personne ne m'aime et je n'aime personne, et jamais je n'aimerai personne!... Pardonnez-moi. Vous m'aimez, vous. Vous avez fait l'impossible pour me rendre heureuse et bonne; mais je suis une ingrate. Je suis méchante comme mon étoile. Il y a des temps où je déteste le monde entier. Alors, voyez-vous, ce qui me révolte, c'est de me courber devant ce monde que je déteste, M. de Laïta daigne penser à moi. Il ne me reste plus qu'à le fuir, de peur qu'il ne me compromette! Eh bien, non; M. de Laïta monte à cheval, il danse, il a de l'esprit, il est moins ennuyeux que les autres. Je ne lui en demande pas davantage. Il viendra ici le jour qu'il voudra, et il s'en ira le jour que je voudrai.

— En ce moment, reprit Corbier, je ne discuterai pas avec toi. Mais, ajouta-t-il avec fermeté, je te préviens que je m'en vais écrire à Henri.

— Soit! J'écrirai alors, moi, à M. de Laïta.

— Tu ne feras pas cela!

— Comme je le dis, je le ferai. Écrivez, j'écris; n'écrivez pas, je n'écris pas.

— Cela aura bonne façon!

— Eh bien, composez ma lettre et je composerai la vôtre. Par exemple, nous nous engageons d'avance à transcrire fidèlement les textes. Ce sera très-divertissant.

— Je ne crois pas que cela soit très-divertissant.

— Allons! pour vous montrer que je suis accommodante, voici l'arrangement que je vous propose. Puisque nous ne pouvons parvenir à nous entendre, que le pistolet décide entre nous.

— Comment! le pistolet?

— Rassurez-vous, fit Olga en riant; ce n'est pas à un duel que je vous provoque, c'est simplement à une lutte d'adresse. Tenez, ce petit fragment de votre lettre fera une mouche admirable. Je m'en vais coller cela contre la paroi; nous nous placerons au fond de la chambre et nous tirerons à tour de rôle. Je suis généreuse. Vous tirerez le premier.

— Tu ne seras donc jamais raisonnable?

— Quand on est raisonnable, on est si ennuyeux!

— Pas pour les oncles, je t'assure

— D'ailleurs, ma proposition est tout ce qu'on saurait imaginer de plus sensé, aussi bien que de plus équitable, poursuivit Olga, qui sortait les pistolets de leur boîte d'ébène et les disposait sur un guéridon. Voyons, continua-t-elle, ne quitterez-vous pas ce visage refrogné? Savez-vous que nous avons tout à fait l'air de jouer un vaudeville! Je suis la nièce rebelle et vous êtes l'oncle revêche. Aussi, pour vous adoucir, voici le couplet :

My days have been so wond'rous free
The little birds that fly
With careless ease from tree to tree
Were but as bless'd as I.

Ask gliding waters if a tear
Of mine increas'd their stream?
Or ask the flying gales if e'er
I lent one sigh to them?

Corbier regardait et écoutait sa nièce, qui, les yeux brillant d'insouciante gaieté, chantait de sa voix pleine et pure les vieilles strophes joyeuses de Parnell.

— Dirait-on la même personne que tout à l'heure? murmura-t-il.

— On demande madame, annonça Félicie, qui, entrant dans la chambre, interrompit Olga.

— Qu'on attende! Qui est-ce qui me demande?

— C'est M. Barlot, qui a pris un homme.

— Encore! s'écria Corbier.

Et, se tournant vers Olga :

— Ma foi, ce Barlot est une triste acquisition. Tu verras qu'il nous mettra tout le pays à dos. Je parierais que, dans l'affaire de cet homme qu'il vient d'arrêter, il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Enfin je vais interroger le délinquant, et, si...

— Non pas, mon cher oncle, interrompit la marquise, non pas, c'est moi, s'il vous plaît, que cela regarde. — Félicie, dites à Barlot que je descends et qu'il m'amène son prisonnier dans la grande salle.

Et, quand la femme de chambre se fut retirée, s'adressant de nouveau à Corbier, d'un ton très-sérieux :

— Si Barlot arrête les gens, reprit Olga, et il est ici pour cela, vous les relâchez aussi vite et aussi souvent qu'il les arrête. Hier au soir, je l'ai trouvé complétement découragé. J'ai dû lui promettre qu'à l'avenir, je recevrais ses plaintes. Ainsi je vous quitte. J'ai hâte de remplir mes fonctions de juge. Je suis sûre que je m'en acquitterai à merveille et bien mieux que vous. Je mènerai le coupable de la bonne manière. Vous êtes beaucoup trop indulgent. — Ici! Wallace. Tranquille! — Ah! ajouta-t-elle, rappelez-vous que je vous ai défendu d'écrire à Henri; sans quoi...

Et, ayant de son doigt levé en geste de menace complété sa phrase, elle sortit précédée du chien, qui faisait retentir la tour de ses aboiements sonores et joyeux.

— Trop indulgent! soupira le vieillard, tout en descendant, d'un pas lourd et lent, l'escalier en colimaçon dont Olga franchissait déjà les dernières marches. Trop indulgent! Le reproche est singulier dans sa bouche! Quant à ce jeune Laïta, mon Dieu! laissons-le venir. Il est évident qu'elle a du goût pour lui et qu'elle ne veut pas se l'avouer à elle-même, ou peut-être ne veut-elle pas me l'avouer. Eh bien, un séjour ici du prétendant arrangera les choses. Pourtant, comme on se trompe! Je croyais qu'elle serait furieuse à l'idée d'être poursuivie à Varanne. Le fait est qu'elle pourrait plus mal choisir. Henriette va être enchantée, elle qui ne voit rien au-dessus de ce jeune homme.

Ces réflexions et d'autres analogues conduisirent Corbier au bas de l'escalier, puis le long d'un corridor tortueux, jusque dans son cabinet, où, à sa grande joie, il trouva, carillonnant sur une vitre l'air de *Ah! vous dirai-je maman*, son vieil ami, le baron de Bley, arrivé depuis une grande demi-heure. Il est à présumer que le baron n'avait pas attendu plus de dix minutes, mais il déclara une demi-heure, et les domestiques qu'il avait en vain envoyés à la recherche de leur maître n'eurent garde de le contredire.

VI

Pris d'assaut et détruit pendant les guerres de religion, Varanne avait été presque entièrement rebâti, vers la fin du XVIe siècle, par le vieil huguenot boudeur à qui il appartenait alors, et qui, ne rêvant que troubles et combats nouveaux, conforma son architecture à ses sentiments et fit solide. A faire solide, à entasser les uns sur les autres, et les uns à côté des autres, des moellons de quoi édifier une ville, à s'entourer d'un large fossé, et surtout à amener l'eau dans le fossé, Gaspard de Varanne vida si bien son escarcelle, qu'il dut dresser son pont-levis contre ses créanciers et laisser une aile de sa forteresse inachevée. Les travaux ne furent repris et terminés qu'environ cent ans plus tard, grâce à l'un des petits-fils de Gaspard, au cardinal de Varanne, qui releva sa famille et la sortit des embarras où son aïeul l'avait plongée. Le cardinal avait passé une grande partie de sa vie en Espagne. Aussi l'aile dont il dirigea la construction, ainsi que la chapelle contiguë à cette aile et qui date de la même époque, se ressentait-elle de l'influence du goût espagnol du temps et était-elle d'un style fort différent de celui du reste du château. Ce défaut d'harmonie trouvait son pendant et son correctif, à l'autre extrémité de l'édifice, dans le contraste que formait, avec l'aile gauche dans laquelle elle était enclavée et qu'elle dominait, la haute tour carrée de Hugues de Varanne. D'ailleurs, loin de nuire à l'effet d'ensemble, ces disparates, qui attestent la persistance d'une race, imprimaient au château un caractère grandiose et féodal que n'avaient pu entièrement détruire une restauration sacrilége à force d'être maladroite.

C'est en 1816 qu'à son retour de l'émigration le grand-père d'Olga consacra, à remettre à neuf Varanne le plus net de sa part du milliard d'indemnité. Le marquis, chez qui tout était matière à principes, croyait en une architecture monarchique dont Versailles lui apparaissait comme le type unique et qu'il avait admirée en Allemagne dans les palais des ducs, grands-ducs et électeurs palatins ou autres. En conséquence, il conduisit ses réparations avec un mauvais goût qui était, du reste, le goût du jour. Jadis, les ailes du château étaient reliées entre elles par un rempart épais, bas, crénelé, flanqué de poivrières et au milieu duquel une porte cintrée donnait accès dans la cour. Le marquis rasa ce que la Révolution avait laissé subsister de ce rempart démantelé en 1793 et le remplaça par un gigantesque arc de triomphe à colonnes de stuc, à bas-reliefs en plâtre, surmonté d'une inscription ridicule et que rattachèrent au château deux immenses murs jaunes sur lesquels on peignit des créneaux, des poivrières, des canons et des statues. Le château fut également enduit d'un badigeon dans la composition duquel l'ocre n'avait pas épargnée. La face extérieure de la tour demeura seule intacte, par respect pour la tradition qui portait que saint Claude, patron de Varanne, l'avait élevée de ses mains célestes, tandis que les cent vassaux de Hugues bâtissaient les trois autres. N'ayant pas les mêmes droits à persister dans sa laideur, la face intérieure fut confiée aux maçons, qui eurent bien du mal à la gratter, à la niveler, à la vernir. Les vieilles pierres étaient capricieuses en diable, tantôt plus dures que le granit, tantôt friables et comme pourries. Sur les unes le ciseau se brisait, la couleur ne prenait pas sur les autres. L'œuvre enfin vint à bien. On la coiffa d'un toit pointu et on lui incrusta en façon d'œil une horloge, pièce antique, informe et ingénieuse, fruit du long labeur de la vie entière d'un moine allemand, et que le marquis fit venir à grands frais du fond de la Bavière, où il l'avait achetée d'un couvent de bernardins.

Ainsi rhabillé et paré, le château n'avait pas impunément traversé quarante hivers. Au demeurant, les étés lui étaient aussi incléments que les hivers. A Varanne, juillet et août sont fort souvent pluvieux. D'ailleurs, si les plâtres pouvaient parler, ils se plaindraient du soleil qui les fendille autant qu'ils accuseraient l'eau qui les délite.

En 1853, les bas-reliefs de l'arc de triomphe se trouvaient réduits à une figure unique dont on eût été embarrassé de dire si c'était la figure d'un cheval ou celle d'un guerrier. Les colonnes avaient mieux résisté; sur toutes cependant, le stuc boursouflé laissait voir çà et là, par ses cicatrices béantes, le bois nu et spongieux. Jetée bas dans une nuit d'orage, la planche qui portait l'inscription commemorative du retour des seigneurs de Varanne avait été réinstallée par les soins de Marion et fixée au moyen de longues broches de fer. Clouée de la sorte au fronton d'un monument décrépit, cette inscription semblait une épitaphe. Quant aux statues, aux canons et aux créneaux, ils déploraient, en longues larmes noirâtres, les terribles mutilations dont ils avaient été les victimes La robe jaune du château était ainsi en une pitoyable condition, rayée, tachée, salie; et, par larges places entièrement déchirées, les vieux cailloux rugueux réapparaissant au jour. Eh bien, même sous son travestissement fripé, Varanne avait grand air, et, de loin, on ne pouvait, sans être saisi de respect, en contempler les lourdes et hautes masses profilant sur le ciel leurs toits inégaux, leurs flèches, leurs cheminées massives et leurs girouettes plaintives. Qu'on s'approchât et que, traversant le terre-plein qui dès longtemps remplaçait le pont-levis, on pénétrât dans la vaste cour silencieuse, aux angles tout verdoyants d'orties, on s'inclinait, par la pensée, devant les puissantes générations qui s'étaient construit un tel abri et l'avaient fait retentir de leurs pas fermes et joyeux, et le plus hardi ne se défendait pas de se sentir petit au souvenir de ceux qui savaient laisser de leur passage un si fier monument.

L'intérieur du château avait été l'objet d'une restauration analogue, pour le goût qui y présida, à celle que l'extérieur avait subie. Les murs furent peints à la chaux, les boiseries de chêne vernies en blanc, les tapisseries et les cuirs remplacés par des papiers à sujets. Les gypiers tendirent leurs lattes à travers les poutres et les caissons des plafonds. Après les gypiers, vint un artiste italien, fort versé dans la mythologie, qui peignit, assis parmi des nuages, Jupiter, Junon, leur cour et leurs alentours. Tout cela subsistait encore, plus ou moins fané, en 1853, sauf dans la grande salle, que la mère d'Olga avait, durant un de ses rares et courts séjours à Varanne, fait rétablir en l'état primitif. Avec ses cinq croisées dont les embrasures formaient autant de chambres, avec ses deux hautes cheminées surmontées de glaces de Venise et se faisant face, avec ses lambris sévères, moins sévères que les portraits qui les couvraient, avec son parquet et son plafond de vieux chêne, cette salle était d'un aspect imposant et avait d'emblée, aussi bien que la tour, et par des motifs semblables, conquis les affections d'Olga.

— Voilà, dit-elle, qui sera le salon.

Corbier objecta en vain que, pour deux personnes, la pièce était bien spacieuse et un peu froide.

En apprenant la prochaine arrivée de la marquise Olga, Marion, qui cumulait les fonctions d'inspecteur des forêts et celles d'intendant des immeubles, avait lancé un escadron de manœuvres sur les pavés de la cour, sur les allées du parc, sur les toiles d'araignées et la poussière du château. Il se fit une grande consommation de balais, de brosses, d'éponges, de savon.

— Deux châteaux de Varanne à nettoyer, et tu pourrais fermer boutique et vivre de tes rentes, dit le père Grappe à l'épicier Buire, qui avait fourni à cette consommation. — Gredin, continua amicalement l'aubergiste, tu ris!

— Mon Dieu, non, reprit l'autre, il n'y a pas de quoi tant crier. La semaine a été bonne, voilà tout. Mais si tu avais vu comme c'était fait là-bas! Rien qu'avec l'herbe de la cour, ils ont nourri leurs vaches pendant huit jours. Quant aux autres saletés qu'ils ont sorties, ils les ont mises en un tas. On dirait une montagne. Tu connais bien le champ que le commandant a acheté, l'an passé, de Cloux, et qui a dix hectares et demi. Eh bien, Cloux prétend qu'il aurait demandé de son champ cinq mille francs en sus, s'il avait eu ce tas pour le fumer. Dans les chambres, il y a de la poussière plus que sur la grande route. J'en ai encore des picotements au gosier.

— A la maladie il y a le remède, repartit Grappe.

— Oui, fit l'épicier, et la pharmacie n'est pas loin; mais tu n'es pas comme le médecin de Bressy, tu ne vends pas tes drogues gratis, gros pansu! Allons, je paye bouteille.

— Et nous boirons à la santé des nobles, ajouta l'hôtelier en manière de lardon à l'adresse de Buire, qui passait pour républicain.

A l'intérieur comme à l'extérieur, Varanne présentait donc un aspect d'ordre et de propreté qui, depuis longtemps, lui était inconnu, quand Barlot et son prisonnier, celui-ci marchant le premier et ayant bien plutôt l'air de conduire l'autre en laisse que d'être conduit par lui; quand Barlot, précédé de son prisonnier, traversa la cour, gravit les cinq marches du perron, tira une cloche suspendue au-dessus de

la porte et fut introduit dans le vestibule, où il trouva Félicie qui turlupinait un dadais de valet de pied. Ce vestibule était vaste, froid, sombre, dallé, voûté, aux lourds arceaux surbaissés, soutenus par d'énormes piliers qui masquaient aux trois quarts, à gauche, un second vestibule plus petit, servant d'antichambre aux cuisines; à droite, le grand escalier et, à côté de l'escalier, l'embouchure d'un long corridor obscur. Ce fut dans ce corridor que disparut Félicie, envoyée en quête de sa maîtresse par le garde qui lui parla à voix basse. A son retour, la femme de chambre se dirigea au fond du vestibule, et, ouvrant un des battants d'une haute porte de chêne, fit entrer dans la grande salle Barlot et « l'homme qu'il avait pris. »

Comme elle refermait la porte :

— Je me suis trompée, dit-elle au valet de pied, ce n'est pas un homme, c'est un monsieur. Mais, dame! ici, à midi aussi bien qu'à minuit, on jouerait à colin-maillard sans bandeau. — Savez-vous, continua-t-elle, que ce Barlot est un rude compagnon?

— Rude compagnon tant que vous voudrez, riposta le laquais; quand on a un pareil cou de taureau, ce n'est pas malin d'être fort; mais, ma foi, il ne me revient guère.

— Pourquoi? demanda la soubrette d'un ton aigre.

— Parce qu'il a un vilain collier roux, un nez aplati, de grosses lèvres retroussées, de petits yeux jaunes méchants, enfin une tête de brigand.

— Oui, comme il fait son service, vous êtes tous contre lui!

— Avec cela qu'il est pénible, son service! Se promener dans les bois, un fusil sous le bras, en rentier. Courir après des gens qui vous lâchent des napoléons pour qu'on soit bon enfant. Arrêter des messieurs... Cela doit être tout de même bien agréable d'arrêter un monsieur!

Et, sur cette reflexion, le valet de pied s'achemina, à la suite de Félicie, du côté des cuisines.

Une fois dans la salle, Barlot se tint contre la porte, immobile, en faction, comme pour prévenir toute tentative d'évasion de la part de son prisonnier. Celui-ci cependant ne paraissait guère songer à fuir. Il avait jeté sur un meuble son chapeau de feutre gris et se promenait lentement, s'arrêtant tantôt devant les portraits, tantôt devant quelqu'une des fenêtres; de ses gants qu'il secouait, fouettant l'air avec un geste d'impatience, ou, pensif, caressant sa courte barbe brune d'une main qui n'était assurément pas celle d'un malfaiteur vulgaire. — Tout à coup, il s'arrêta et écouta. Une voix claire, qui se rapprochait rapidement, fredonnait une ariette de *la Fille du régiment*. Otant aussitôt sa casquette qu'il avait jusque-là gardée sur sa tête, Barlot ouvrit avec empressement la porte, et Olga, sa robe blanche retenue par une ceinture bleue, dans sa main un parasol en guise de sceptre, parut sur le seuil, tandis que Wallace flairait déjà, avec un mouvement de queue bienveillant, les hautes guêtres de cuir de l'étranger. Celui-ci salua en silence la jeune fille, tout en flattant le chien qui se frôlait amicalement contre lui.

Olga fut très-étonnée de voir en face d'elle un jeune homme bien mis et non point un malotru, sabotté, crotté, déchiré, qu'elle s'attendait à trouver et qu'elle s'était réjouie de foudroyer de son éloquence. Elle se sentit interloquée, et, sans s'arrêter à entendre le discours du garde, faisant quelques pas en avant :

— Monsieur, dit-elle, ne voulez-vous pas vous asseoir?

— Madame la marquise, reprit le jeune homme, car vous êtes sans doute la marquise de Clérol, votre salon est occupé par un intrus; seulement, ajouta-t-il en souriant, par un intrus qui n'en peut mais. J'attends ici M. Corbier, que je viens déranger tout à fait contre mon gré.

— Je crois deviner, je sais quelle est l'affaire qui vous amène. Elle m'intéresse moi-même, et, si cela ne vous ennuyait pas de me la raconter...

— Ah! madame, si vous consentiez à être mon avocat!

— Votre avocat, non. Mais que diriez-vous, monsieur, si j'étais votre juge?

— Je dirais : merci! dussiez-vous me condamner à perdre la tête.

— Je ne réponds de rien, fit gaiement Olga, qui, revenue de sa première surprise, trouvait l'aventure piquante.

Et, comme elle s'asseyait elle-même, désignant un fauteuil voisin du sien :

— Accusé, poursuivit-elle, voici votre sellette. Maintenant je déclare les assises ouvertes. — Barlot, arrivez. Faites votre... votre...

— Votre rapport, souffla le jeune homme.

— Faites votre rapport, reprit Olga; je vous écoute.

Barlot était resté au fond de la salle, debout, son gros poing velu appuyé sur le canon de son long fusil et le menton enfoncé dans le poing, le regard sinistre, le front plissé, indigné de l'accueil cérémonieux fait à son prisonnier.

Appelé, il s'avança brusquement et vint se planter devant sa maîtresse, en frappant violemment le parquet de la crosse de son arme.

La marquise le pria d'être moins bruyant.

Le garde marmotta entre ses dents une phrase dont le sens était que, lorsqu'on a rempli fidèlement son devoir et qu'au risque de sa vie on a mis la main sur le plus grand braconnier du pays, on peut bien trouver dur de voir ce braconnier installé dans un fauteuil comme un préfet et de ne recevoir, soi, pour récompense, que de mauvais compliments.

Et, en terminant, d'une voix plus distincte :

— Cet homme, dit-il, a voulu me noyer.

— Dans trois pieds d'eau, madame, interrompit l'accusé.

— Ce n'est pas vrai! s'écria Barlot.

Le jeune homme tressaillit, mais, se contenant :

— On mesurera, répondit-il.

— D'ailleurs, continua le garde, la rivière aurait eu cent mille mètres de profondeur, que vous ne vous seriez pas gêné de m'y pousser. Est-ce votre faute, si je sais nager? L'affaire est que vous m'avez résisté, après que je vous ai eu montré ma plaque.

W. DE LA RIVE.

(La suite au prochain numéro.)

(La suite au prochain numéro.)

LE NOUVEAU MINISTÈRE AUTRICHIEN

Nous n'avons pas à entrer ici dans la manière dont a été formé le nouveau ministère autrichien. Il nous suffit de mettre en face de leurs portraits les noms des neuf membres qui le composent.

Le prince Charles d'Auersperg, chef de la maison allemande d'Auersperg, remplit dans le conseil privé les fonctions de président. Il est né le 1er mai 1814. Le prince a succédé en janvier 1827 à son père, le prince Guillaume, comme possesseur du duché de Goltschée, en Carniole. Il est comte princier de Wels et grand-maréchal héréditaire de Carniole et de Windischmark, chevalier de la Toison d'or et grand-croix de l'ordre de Saint-Étienne. Successivement conseiller intime de l'empereur d'Autriche et grand chambellan héréditaire, il a été nommé le 29 avril 1861 président de la chambre haute du conseil de l'empire. Membre de la diète de Bohême à la même époque, il s'y distingua comme chef du parti aristocratique libéral allemand. Ses manières accortes et sa grâce naturelle ont valu au prince Charles le surnom de « premier cavalier d'Autriche. » Il a épousé en 1851 la comtesse Ernestine de Tolna.

Le comte Édouard Taaffe, substitut du président et ministre de la guerre, est né le 24 février 1833. Ses grandes capacités lui ont fait faire un chemin rapide. Il est avec l'empereur dans des relations d'amitié qui datent de sa toute jeunesse.

Le comte Giskra, ministre de l'intérieur, est né à Trubau en 1820. C'est un des hommes d'État les plus célèbres de l'Autriche.

Léopold de Hasner, ministre de l'instruction publique, est né le 15 mars 1818, à Prague.

Ignace Edler de Plener, ministre du commerce, est né à Vienne, le 10 mai 1810.

Rudolph Brestel, ministre des finances, est également de Vienne, où il naquit en 1816.

Le comte Alfred Potocki est ministre de l'agriculture;

Édouard Herbst, ministre de la justice.

Quant à Jean Berger, il est ministre sans portefeuille. Il naquit à Prossnitz, en Moravie, le 16 septembre 1816.

L'empereur a accordé à tous ces ministres, pendant la durée de leurs services, le titre d'excellence, et ceux qui n'étaient pas encore conseillers secrets ont été inscrits comme tels à la cour impériale.

HENRI MULLER.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Découverte des mines d'or aux Etats-Unis et au Canada. — M. Jules Marcou. — Les aventures d'un déserteur. — *Le Taureau des mines d'or.* — Gisements nombreux sur une vaste étendue de diverses contrées. — Les mines d'argent. — Les trésors de la mer. — Loger le diable dans sa bourse.

M. Jules Marcou a lu récemment à la Société de géographie un mémoire dans lequel se trouve résumée l'histoire de la découverte des mines d'or aux États-Unis et au Canada, pays où, avant la fin du XVIIIe siècle, personne ne soupçonnait l'existence de gisements du précieux métal.

Cette découverte est due à un soldat d'un régiment anglais faisant campagne en Amérique lors de la guerre de l'indépendance. Un beau jour, John Reid devint amoureux d'une jeune fille, s'enfuit avec elle dans les solitudes de la Caroline du Nord, y construisit une cabane et se mit à mener la vie de *squatter* avec sa compagne; celle-ci le seconda vaillamment dans ses travaux de défrichement et de culture, et ne tarda point en outre à le rendre père de plusieurs enfants. Ils passèrent ainsi dix ans sans voir un seul étranger, et mettant littéralement en pratique le fameux programme : *Un désert et un cœur.*

Ces dix années écoulées, deux voyageurs égarés et mourant de fatigue et de faim vinrent demander l'hospitalité à ce Robinson Crusoé qui, pour ne pas habiter une île déserte, se trouvait, autant que le héros de Daniel de Foë, séparé de tout rapport avec les hommes.

Reçus cordialement et avec le plaisir qu'éprouve un exilé à se retrouver en face de compatriotes et à entendre parler sa langue natale, ces aventuriers ne tardèrent point à remarquer derrière la porte un gros bloc pesant environ sept kilogrammes, d'un aspect jaunâtre, et qui laissait entrevoir çà et là, à travers sa gangue rugueuse, quelques points brillants. Ils trempèrent dans un flacon d'acide sulfurique une pierre verdâtre, la mirent en contact avec le bloc, et, après cette épreuve, pouvant à peine maîtriser leur émotion, ils demandèrent à John Reid d'où ce bloc provenait. John Reid répondit qu'il l'avait trouvé dans le lit d'un torrent qui en contenait beaucoup de semblables, et qui les laissait à nu lorsque, après les pluies d'hiver, de torrent impétueux il devenait une sorte de ravin.

Malgré leur fatigue, les étrangers voulurent aussitôt visiter ce torrent, et à sa vue ils ne purent réprimer des cris de joie.

— Il y a là pour plusieurs millions d'or natif que nous n'aurons que la peine de ramasser, dirent-ils à leur hôte stupéfait; associons-nous et gardons surtout le plus grand secret sur cette découverte!

Ils s'associèrent en effet et transportèrent secrètement à Philadelphie trente-deux chariots chargés d'or. John Reid, de squatter devint ainsi un des plus riches citoyens des États-Unis, car il exploita encore, seul avec ses associés, pendant dix ans, et jusqu'en 1809, les mines de *Bull of gold miner*, c'est-à-dire *le Taureau des mines d'or* perdues dans un coin ignoré du comté de Cabarrus.

D'autres chercheurs d'or, mis en éveil par la fortune rapide et inexplicable de Reid et de ses associés, finirent par deviner le secret de ceux-ci et par découvrir le gisement du *Taureau des mines d'or*, mais ils le trouvèrent à peu près épuisé. Toutefois les recherches que provoqua cette découverte mirent bientôt sur la trace d'autres mines d'or; d'abord dans la Caroline du Nord, puis dans la Caroline du Sud, et enfin dans la Géorgie, la Virginie et le Maryland.

Dès lors, vers 1825, les États-Unis, regorgeant d'un métal qui jusque-là leur faisait défaut, purent frapper de la monnaie d'or et alimenter abondamment les ateliers nationaux consacrés à ce travail.

Plus tard, en remontant au nord les grandes chaînes des Alleghanys, on retrouva des traces d'or dans les alluvions et les quartz de la partie occidentale du Massachussetts et dans le Vermont surtout, où il occupe d'assez grandes surfaces, sans cependant offrir de riches placers. Enfin, on rencontra encore l'or au Canada, sur les bords des rivières Chaudière, Famine et du Loup, à peu de distance de Québec, sur la côte même de l'ocean Atlantique, non loin de la ville d'Halifax, dans la Nouvelle-Écosse, près des lacs du Bras-d'Or et dans l'île du cap Breton.

La région des montagnes Rocheuses possède plusieurs districts aurifères disséminés depuis les frontières de la République mexicaine jusqu'au territoire de la baie d'Hudson. Au Nouveau-Mexique, il existe des placers peu étendus dans trois localités : d'abord au nord de Copper-Mines, près des sources du Rio Gila, dans la Sierra Madre; puis au Rio Bonito, entre le fort Stanton et les ruines de la Grande-Quivira, à l'est des Rocky-Mountains; et enfin, à côté des villages de Tuergo et de San-Pedro, non loin de Galisteo, à quarante kilomètres de Santa-Fé, au pied oriental de la Sierra de Sondia.

Dans ces derniers gisements l'or se rencontre uni au cuivre dans des filons qui traversent les granits de deux montagnes isolées des montagnes Rocheuses proprement dites, et qui portent le nom de *Old et New Placeres*.

Le nouvel État de Colorado doit son existence à la découverte de placers sur les bords du Cherry-Creck et de Vermillon-Creek, près le Pik-Peak. Les placers y occupent une bande qui s'étend au centre même des montagnes Rocheuses, de chaque côté de leurs flancs, depuis les sources du Grand-River, affluent principal du Rio Colorado de Californie, au sud de North-Park, à Central-City, en passant un peu à l'ouest de Denver-City, à Cherry-Creek, à Middle-Park, à South-Park, jusqu'aux sources de la rivière Arkansas et d'Eagle-Trait-River.

Citons encore deux nouvelles régions aurifères découvertes depuis 1862 dans la partie la plus septentrionale des États-Unis, sur les confins de la baie d'Hudson : ce sont les territoires d'Idaho et de Montana, d'où sortent les sources et les affluents principaux des fleuves Missouri et Columbia.

Quant au territoire de Montana, qui comprend les sources mêmes du Missouri et de Clark-Fork de la Columbia, l'or parait s'y rencontrer dans toute la partie occidentale, à l'ouest du fort Benton. Des villes importantes viennent de s'y construire avec la rapidité magique particulière aux pionniers américains, et l'on récolte de l'or pour cent millions de francs dans une contrée qui n'était naguère qu'un affreux désert et connu seulement des Indiens Pieds-Noirs et Bannocks, de quelques trappeurs de la Compagnie des fourrures. Ces villes sont : Bannock-City, Virginia-City, Gallatin-City, Montana-City, la Barge-City, Hangtown, Gelb-Halte, le fort Owen, le fort Colin et Mullan-Pass.

Avec les placers de Montana se termine la région aurifère des montagnes Rocheuses.

La région du Pacifique commence dans la Colombie anglaise, où les placers des bords de la rivière Frazer ont un instant lutté d'importance avec ceux des bords du Sacramento. On trouve des régions aurifères dans le territoire de Washington, d'abord aux environs du Stuart et à côté du fort Simcoe. Les bords du Snake-River, entre Lewiston, la Columbia, au nord du fort Wallah-Wallah, contiennent plusieurs placers. Enfin on récolte de l'or entre le Port-Towsend et Olympia, dans la partie orientale du territoire, près du détroit de Vancouver.

Vient encore et surtout la Californie, qui commence vers le nord, aux sources de la rivière Klumath, dans le rayon du mont Shasta. Là, une bande non interrompue de quatre-vingts à cent kilomètres de largeur s'étend du 42e degré de latitude jusqu'au 35e, et borde les deux flancs de la Sierra Nevada de filons de quartz aurifère, particulièrement sur les hautes cimes des montagnes. Pendant huit années d'exploitation, on y a recueilli de l'or pour quatre cents millions, et rien qu'en 1866 cette contrée en a donné pour cent trente millions.

Quant à l'argent, il gît le plus abondamment dans les anciennes provinces cédées à l'Amérique, en 1848, par le Mexique.

Ce fut d'abord dans le territoire de Nevada, sur le versant oriental de la Sierra Nevada, que l'on découvrit, en 1839, les célèbres mines d'argent de la vallée de Washoe. La seule mine de Comstock-Ledge, ainsi nommée de son propriétaire, M. Comstock, de Virginia-City, a rapporté, dans le court espace de six années, trois cent cinquante millions de francs.

De la vallee de Washoe les découvertes de mines d'argent s'étendirent rapidement aux régions d'Esmeralda, de la rivière Humboldt, de la rivière Reese et, tout dernièrement, de la vallée de la Mort ou Silver-Bend. Ces contrées consistent en un grand massif de roches contenant des filons

argentifères, comprennent les deux tiers de la surface de l'État de Nevada, et pénètrent même en Californie jusque dans la région du lac Owen.

L'Arizona, qui touche à la Sonora et à la Neveda, abonde aussi en mines d'argent, et paraît servir de trait d'union aux trésors des vallées de Washoe, de Reese-Civer et de Hot-Creek, avec les célèbres et riches mines de Chi-huahua.

Au Nouveau-Mexique on a signalé depuis longtemps des veines de plomb argentifère très-riches, surtout dans la Sierra de Los Organos, au nord d'El Paso et autour de Cooper Mines. Enfin tout récemment on vient de trouver des mines d'argent qui paraissent d'une grande richesse, dans la partie occidentale des montagnes Rocheuses de l'État de Colorado, près des sources mêmes du fleuve et de la rivière Bleue. Le mont Fletcher, situé presque au milieu des glaciers du district de Ten-Miles, comté du Sommet (Sommet-County), recèle les plus importants gisements argentifères de Colorado.

Le nouveau territoire d'Idaho, déjà si fécond en or, donne également son contingent de mines d'argent. Un magnifique bloc de ce métal se voyait naguère à l'Exposition universelle.

Les minerais de plomb de l'Illinois et du Missouri contiennent tous plus ou moins d'argent, mais en trop petite quantité pour devenir un objet d'exploitation. Dans plusieurs mines de cuivre natif du lac supérieur, on trouve aussi des morceaux d'argent natif, dont les molécules ne se mêlent jamais à celles de cuivre, et qui forment de véritables nids d'argent renfermés dans des masses de cuivre. Ces pépites varient depuis le poids de quelques grammes jusqu'à celui de plusieurs kilogrammes. La mine de Copper-Falls, à la



LE NOUVEAU MINISTÈRE CISLEITHANIEN EN AUTRICHE, d'après des photographies. — Voir page 139.

Le docteur Giskra, ministre de l'intérieur. Le docteur Brestel, ministre des finances.
Le comte Potocki, ministre de l'agriculture et des forêts. — Le prince Charles d'Auesperg, président du conseil. — Le comte Taaffe, subsitut du président et ministre de la guerre.
Le docteur Berger, ministre sans portefeuille. — Le docteur Herbst, ministre de la justice. — Le docteur de Hasner, ministre de l'instruction publique. — Le docteur Edler de Plener, ministre du commerce.

pointe de Keevenaw, sur la côte méridionale du lac supérieur, doit sa célébrite aux gros morceaux d'argent qu'elle contient.

En résumé, l'or et l'argent sont des plus abondants aux États-Unis, et si l'on réunissait en une seule toutes les surfaces que renferment ces deux métaux, on arriverait à former une contrée aussi vaste que l'empire français et le royaume de la Grande-Bretagne réunis.

Il existe néanmoins une mine d'argent plus abondante encore, mais dont l'exploitation, hélas ! présente des difficultés jusqu'aujourd'hui insurmontables; elle ne peut guère toutefois servir qu'à provoquer les rêveries et les utopies des songe-creux qui ne caractérisent que trop notre époque

Cette mine, c'est l'Océan.

D'après un chimiste américain, M. Field, l'Océan contient deux billions de kilogrammes d'argent. Par malheur cet argent n'y existe qu'à l'état de chlorure, et seuls les navires doublés de cuivre ont pu jusqu'à cette heure en opérer l'extraction.

M Field a soumis à l'analyse les doublures d'un vaisseau qui avait croisé pendant sept années dans l'océan Pacifique, et il a trouvé que ces doublures contenaient une certaine quantité d'argent, et qu'elles étaient devenues si friables, qu'on pouvait les pulvériser entre les doigts.

La chimie explique de quelle façon s'opère ce phénomène. Il suffit, pour le produire dans un laboratoire, de dissoudre de l'argent dans du chlorure de sodium et d'y plonger une lame de cuivre pour que la solution se décompose et que l'argent qu'elle contient vienne se fixer sur la lame.

Séduit par la théorie de M. Field, un certain nombre de personnes formèrent une société pour extraire des doublages de bâtiments, mis en radoub, l'argent que contenaient ceux-ci, et réunirent un capital considérable. Ce capital ne tarda point à se trouver dépensé, sans laisser le moindre dividende à ses actionnaires, car le cuivre ne s'était point assimilé en moyenne plus d'un demi pour cent du métal convoité.

Les actionnaires ne trouvèrent donc logé dans leur bourse que le diable, comme dit un proverbe qui remonte bien haut, comme vous allez le voir, et que tout le monde accepte et répète sans en connaître ni l'origine ni le sens.

Je l'ai trouvé dans un petit livre qui date de 1616, et qui a pour titre : *le Carabinage de matoiserie soldatesque*.

La plupart des monnaies de cette époque portaient sur leur face, soit une croix, soit un ange



LE BON ONCLE

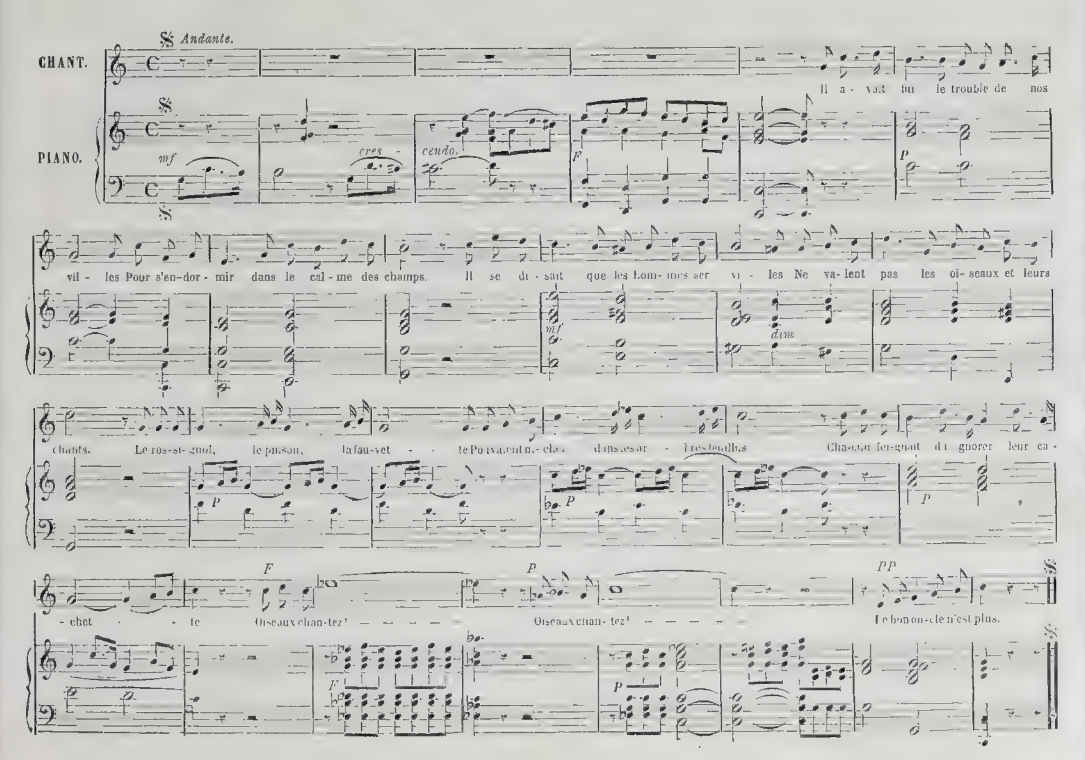
Chanson inédite

PAROLES ET MUSIQUE

DE

GUSTAVE NADAUD





1er COUPLET.

Il avait fui le trouble de nos villes
Pour s'endormir dans le calme des champs.
Il se disait que les hommes serviles.
Ne valent pas les oiseaux & leurs chants.
Le rossignol, le pinson, la fauvette
Pouvaient nicher dans les arbres feuillus;
Chacun feignait d'ignorer leur cachette.
Oiseaux, chantez! Le bon oncle n'est plus.

2e COUPLET.

Il cultivait dans un jardin immense
Toutes les fleurs qui naissent en plein air.
Il ramassait lui-même la semence
Pour la sauver des rigueurs de l'hiver.
Pas un muguet, pas un brin de glycine
N'était perdu : ses ordres absolus
Etaient qu'on meure où l'on a pris racine.
Fleurs, ouvrez-vous! Le bon oncle n'est plus

3e COUPLET.

Partout des fruits de toutes les essences
Couvraient les murs ou bordaient les chemins,
L'abricotier qui mûrit aux vacances,
Le fraisier pour les petites mains,
Ou le prunier qui, si peu qu'on le touche,
De sa moisson inonde les talus;
La vigne offrait ses grappes à la bouche.
Fruits, mûrissez! Le bon oncle n'est plus.

4e COUPLET

Enfants joyeux, dans ce jardin, peut-être,
Quant la nuit tombe & qu'on a peur des loups,
Au coin d'un bois vous verrez apparaître
L'homme indulgent que vous chérissiez tous.
Il vous dira : « Dans ma haute demeure
Je n'attends pas de regrets superflus.
La mort est douce & ne vaut pas qu'on pleure. »
Enfants, jouez! Le bon oncle n'est plus.

GUSTAVE NADAUD

Heugel et Cie, éditeurs.

En France, c'était d'ordinaire le premier de ces emblèmes; en Angleterre, particulièrement sous Henri VIII et sous Élisabeth, c'était le second. Les demi-guinées s'appelaient à Londres des *angelus,* et une locution proverbiale conservée par le *a book about layers*, de M. Jeaffreton (1865), disait, à propos des avocats, « que l'âne de Balaam n'ouvrait la bouche qu'à la vue de l'ange. »

Or, comme la croix et l'ange possédaient la propriété de chasser le démon, grâce aux emblèmes sacrés qu'ils représentaient, le diable ne pouvait hanter que les bourses vides.

De là l'origine de la locution populaire : loger le diable dans sa bourse.

SAM. HENRY BERTHOUD.

CHRONIQUE DU SPORT

Je ne sais plus dans quel steeple-chase un vieux jockey anglais rapporté sur la civière me disait en rentrant au pesage avec un bras cassé : « Dame! vous savez, monsieur, — comme vous disez en France, on ne pouvé pas faire dé omelette sans casser des œufs. »

L'année dernière — et sous le titre de *la Carte à payer* — j'ai enregistré ici même une longue liste de ces œufs, — beaucoup trop longue, hélas! car, sans compter les bras, les jambes et clavicules cassés, les têtes fendues, les côtes enfoncées, — sans compter les chevaux tués sur le coup de leur chute même, ou abattus sur place à la suite de fractures, il y avait eu aussi mort d'hommes.

Pour commencer cette année, — c'est-à-dire ce mois-ci même, — c'est la chasseresse Angleterre qui, en deux journées consécutives, deux jours néfastes pour le sport, a été le théâtre des premiers accidents entraînant des suites graves et même la mort.

Au commencement de ce mois donc, le capitaine Ogilvie, suivant au galop les *hawiers* de Burnham, a été lancé hors des arçons; et le cheval, roulant ensuite par-dessus son cavalier, lui a enfoncé plusieurs côtes. La veille, M. Wood faisait à peu près la même chute en chassant avec lord Middleton dont il suivait l'équipage. Seulement, au lieu de rouler sur lui, le cheval en se relevant lui a fracassé le crâne d'un coup de pied. Enfin, ce même jour, dans une chasse de lord Fitzhardinge, M. Young, de Stock Farm, est tombé sous son propre cheval au passage d'une haie en contre-bas; et les lésions, les accidents internes ont été si graves, qu'il n'a survécu que quelques heures à cette terrible commotion.

Dans les accidents de ce genre — et d'après la nature des chutes mêmes, — il est évident que leur gravité tient surtout à la position du cavalier, c'est-à-dire à une inflexion du corps trop en avant comme l'entraîne si souvent une ardente poursuite; tandis qu'avec le corps droit et les reins soutenus, maints cavaliers se sont relevés sains et saufs de chutes où les malheureux chevaux restaient étendus à terre tués roides sur le coup.

Il y a quelques années, le *Quarterly Review* citait à ce propos un sportsman qui, franchissant une clôture au hasard de ce qui pourrait se trouver de l'autre côté, avait fort inopinément rencontré une carrière où il s'abîma. Dans cette chute, il devait infailliblement se briser la tête, s'il avait eu le corps en avant, tandis que la rectitude de la position lui sauva la vie, et il en fut quitte pour une blessure au pied.

Dans ce même article, et toujours à propos de la position du cavalier, la même revue anglaise a cité un autre exemple bien plus étonnant encore : — c'est la relation d'une chute nocturne, — la plus effroyable, sans contredit, dont jamais homme de cheval ait été tiré vivant.

La scène s'est passée aux Indes. — La place qui en fut le théâtre a été dessinée par un peintre, et les témoins n'ont pas manqué; mais leur affirmation ne pouvait rien ajouter à la parole d'un homme aussi honoré que le major général Wen-York-Moore, le *revenant* de cette aventure extraordinaire.

En 1848, cet officier général se trouvait à la Dominique, aux Indes occidentales. Un jour, après une assez longue excursion, il revenait à cheval par une après-midi de juin; le temps était clair, mais vers sept heures, et par suite du défaut de crépuscule sous les tropiques, il se trouva subitement dans la plus profonde obscurité. Il avançait donc à tout hasard, sans voir devant lui, lorsque, la terre manquant tout à coup sous les pieds de sa monture, cheval et cavalier furent précipités à *deux cent trente-sept pieds* anglais de profondeur! — Mesure mathématiquement relevée sur les lieux mêmes le lendemain.

A différentes époques déjà, trois hommes s'étaient tués à cette même place, où leurs cadavres avaient été trouvés en pièces; — un peu plus tard, un autre voyageur devait subir le même sort, et ce fut seulement alors que les autorités jugèrent enfin utile d'aviser à quelque moyen pour éviter de nouveaux malheurs. Mais dans le mois de juin en question, ces mesures n'avaient pas encore été prises, et l'officier anglais précéda encore dans le gouffre cette dernière victime.

Par quel miracle ne s'est-il pas tué sur le coup? — Par quel autre miracle n'a-t-il pas succombé aux suites d'une aussi violente commotion intérieure? La seule explication — s'il y en avait une possible — c'est qu'au moment de sa chute, le cavalier avait le corps droit, — c'est qu'il n'a pas même quitté la selle; et le cheval, en se brisant d'abord tous les os, a fait de son propre corps un matelas de muscles palpitants qui a sauvé la vie de l'homme.

Dans sa lettre datée de *l'United-Club*, 18 mars 1860, le major général a constaté que jamais il n'avait osé écrire les circonstances de cet étrange événement, dans la crainte, a-t-il dit, de passer pour *un conteur de fables*; et il ajoutait :

« Je n'attends pas non plus grande sympathie, car ayant instruit ma mère de ce qui m'était arrivé, elle m'écrivit en retour une longue lettre remplie de détails de famille, sans faire aucune allusion à mon aventure, si ce n'est dans un *post-scriptum* ainsi conçu :

« Pour Dieu! mon cher William, ne montez plus à cheval après dîner. »

LÉON GATAYES.

COURRIER DU PALAIS

Le *Pauvre Diable* du Palais-Royal tue le *Pauvre Diable* de la Roquette. — Les bons billets de Mlle Keller et les bons billets de Ninon. — Suicide ou assassinat. — Les fiançailles de la mort. — Un meurtre à coups de béquilles. — *Kean* et *Ruy-Blas* à l'Odéon et sur le Pont-Neuf. — Mystères d'une succession et d'une rue. — Un singulier *erratum*.

Il y a des titres heureux comme des enseignes engageantes, qui sont une attraction et partant une fortune pour le livre ou l'établissement qu'ils servent à désigner. Parmi ces enseignes, celle du *Pauvre Diable* est des plus populaires, nous devons dire aussi des plus anciennes; car elle date de 1812, époque à laquelle elle fut arborée pour la première fois sur les magasins de la rue Montesquieu. Plus tard, un autre négociant eut envie d'appliquer cette même enseigne à une maison de la rue de la Roquette. Il y a quatorze ans de cela. Et pendant ces quatorze ans le *Pauvre Diable* de la rue Montesquieu fut assez bon diable pour ne pas s'apercevoir de son homonyme de la rue de la Roquette. Il est vrai que presque personne ne s'en apercevait également.

Mais voilà que tout à coup la rue de la Roquette est transpercée par un magnifique boulevard, qui lui apporte au nom du Prince-Eugène la lumière, l'éclat et l'élégance. La vieille rue est transfigurée, embellie, rajeunie, et le *Pauvre Diable*, qui était un vrai pauvre diable quand il était jadis dans l'obscurité et la boue de la rue de la Roquette, se métamorphose en grand seigneur et étale une brillante façade sur le boulevard du Prince-Eugène. Le Diable du Palais-Royal n'y tient plus; il sort alors de sa boîte à surprises et force à rentrer sous terre son frère cadet du quartier Saint-Antoine. Le tribunal de commerce a donné raison au droit d'ancienneté. Une tolérance de quatorze ans n'a pu créer une propriété. Il n'y aura plus qu'un Pauvre Diable à Paris. Et celui de la rue de la Roquette, bien que battu et débaptisé, ne sera pas forcé pour cela de tirer le diable par la queue; il prospérera comme l'autre, à la grâce de Dieu, une grâce qui est bien humiliante pour un diable, même quand, de par la justice, il est obligé de garder l'anonyme.

Que Mlle Keller a été mal inspirée de ne pas le garder aussi ce même anonyme, qui rend de si grands services à ceux qui le cultivent avec intelligence! Au lieu de cela, cette charmante actrice du Palais-Royal s'est avisée de réclamer une quarantaine de mille francs à elle souscrits par M. de Goutaut-Biron, sous-officier dans un régiment en Cochinchine. Ces quarante mille francs proviennent de billets, valeur reçue en..... Et voilà justement où le souscripteur est embarrassé et la jeune femme bénéficiaire du billet plus embarrassée encore. Ni l'un ni l'autre ne peuvent déclarer au vrai la nature et l'espèce ou plutôt les espèces de cette valeur. La troisième chambre du tribunal civil, présidée par M. Coppeaux, a percé à jour toutes ces réticences et déchiré tous les voiles en déclarant « que ces billets n'ont pu avoir d'autre cause qu'une liaison contraire aux bonnes mœurs. » Ces billets ont par conséquent été annulés par la justice. A qui se fier désormais, si les signatures des amoureux ne sont pas en meilleure odeur devant la banque de France que la signature de Bilboquet?

Les reines de la galanterie recevaient et donnaient autrefois des billets, mais non des billets de commerce, des billets de fidélité; ils étaient protestés aussi. Lachâtre et Ninon en savent quelque chose; mais ces billets ne les conduisaient jamais devant les tribunaux. On se contentait d'en rire sur le fleuve du Tendre. Et ni juges ni avocats n'étaient de la partie. Puisque nous voilà sur le chapitre des sentiments, une question!

Les suicides amoureux reviendraient-ils à la mode?

C'est ce qu'on se demandait devant la cour d'assises de Melun. Nous parlions naguère d'une noyade accomplie en partie double dans le Rhône après une fête de village, et voilà que dans l'arrondissement de Coulommiers, au milieu de la nuit, après une noce de village, Édouard Deletain et Alexandrine Rousselet disparaissent bras dessus bras dessous. Ils vont, malgré la neige qui couvre le sol, malgré le givre qui poudre à blanc le squelette des arbres, ils vont se promenant vers un petit bois dit de la Princerie distant d'un kilomètre du hameau de Montrel. Édouard a dix-neuf ans, Alexandrine dix-sept; ils ont dansé ensemble pendant la noce. Le village les regardait comme deux fiancés, bien que les parents de la jeune fille fissent quelques difficultés pour consentir à cette union.

Que se passa-t-il dans ce suprême rendez-vous?

Un seul pourrait le dire; car un seul en revint, et celui-là est intéressé à mentir.

Les dames trouvent abusif que, dans ces parties d'outre-tombe, ce soit presque toujours le féminin qui passe la frontière, tandis que le masculin reste souvent en deçà. Elles en concluent, à juste titre, qu'on les triche souvent dans ce funeste jeu, et la justice est parfois du même avis que les dames. Dans ce cas le crime n'est plus une œuvre commune exécutée en collaboration. Il n'y a plus deux victimes volontaires; il n'y a plus qu'un meurtrier, et le faux suicide prend son vrai nom d'assassinat.

Le jury de Melun avait cette difficile question à résoudre.

C'est Édouard Deletain qui avait découvert la catastrophe en se présentant au père d'Alexandrine avec une blessure à la joue droite et une blouse tachée de sang, expliquant le tout par cette singulière et sinistre parole : « Voyez, père Rousselet, comment nous nous sommes arrangés. » Quel coup pour le vieillard qui devine ce que cache de funèbre cette obscure explication!

Et sans autres détails le jeune homme offre de conduire les assistants sur le lieu de la lugubre scène. On le suit dans la campagne, et bientôt à l'entrée du bois de la Princerie, on aperçoit couché sur la neige rougie de sang le cadavre d'une jeune fille en costume de bal. La pauvre enfant était encore gantée. Le crâne du côté gauche était ouvert par un coup de feu tiré à bout portant. On a trouvé soixante grains de plomb dans la plaie; au poignet droit de la jeune fille était attaché, en manière de bracelet, un mouchoir blanc dont l'autre bout avait été noué à un mouchoir de couleur déchiré sans doute dans l'action, car il n'en restait plus que le fragment retenu par le nœud du mouchoir blanc dont l'autre extrémité entourait le bras d'Alexandrine.

Édouard expliqua aussitôt les *accessoires* de ce crime. Par ces deux mouchoirs, les deux amoureux s'étaient liés l'un à l'autre chacun par le poignet droit. La jeune fille avait alors pris dans sa poche un pistolet à deux coups dont le premier avait atteint Rousselet à l'oreille et l'avait fait tomber à la renverse sans connaissance. C'est dans sa chute que le mouchoir de couleur avait été rompu. S'apercevant bientôt qu'il n'était qu'étourdi et blessé à peine, Édouard s'était relevé et avait découvert aussitôt que sa compagne était morte. Dans son désespoir il avait alors jeté au loin l'arme fatale et avait perdu un anneau d'argent que lui avait passé à son doigt la jeune fille en signe de consentement et d'accord mutuel pour ces fiançailles de la mort.

Plus tard on a su que ce n'était pas Alexandrine, mais bien Édouard qui avait emprunté ce pistolet à deux coups appartenant à M. l'abbé Frenon, curé de la paroisse de Verdelot.

Grande discussion pour savoir si les deux coups étaient chargés à plomb. M. l'abbé qui, pour le devoir de son ministère, parcourt les campagnes aux heures de la nuit, avait chargé lui-même les deux coups à plomb et il avait prêté l'arme en cet état à Édouard Deletain.

L'accusation soutient qu'avant de se servir du pistolet le jeune homme avait déchargé le coup qu'il s'était destiné à lui-même.

L'avocat, Me Blavot, du barreau de Paris, s'élève contre cette invraisemblance, il plaide avec chaleur l'innocence exaltée de son client. Cet anneau d'argent donné *in extremis* passait pour une invention romanesque de l'accusé, et pourtant dans l'instruction cette bague, à laquelle on refusait de croire, s'est retrouvée; elle a été ramassée par des chasseurs sur le lieu même du crime.

Le jury n'a pas voulu croire au suicide, et il a puni un assassinat par vingt ans de travaux forcés infligés au condamné.

Une autre femme a péri de mort violente; mais le meurtrier de celle-ci, qui est son propre mari, — *propre* est un qualificatif un peu hasardé, — ne prétend pas le moins du monde que ce soit un suicide en partie double ou même simple. Le mari convient devant la cour d'assises de Paris que la pauvre femme a été assommée à coups de béquilles. Ce mari est un mendiant nommé Liévin; il jouait des béquilles comme d'autres jouent de l'orgue. Il avait la chance d'avoir une jambe de moins, ce qui lui constituait une position intéressante de pauvre en légitimant l'emploi desdites béquilles. O fructueuse infirmité! Encore s'il ne s'était servi de ses béquilles que pour vivre; mais il s'en est servi pour tuer et pour tuer une femme, douce, frêle, patiente, qui ne savait que pleurer sous les coups. Un témoin déclare qu'elle était trop *mince* pour supporter ces mauvais traitements. Aussi en est-elle morte, assommée beaucoup et étranglée un peu. Quel jour? Le 1er janvier, c'est-à-dire le jour de la joie, des étrennes, de l'espérance.

Liévin était rentré ivre, la nuit, dans son logis; cela n'étonne personne, et sa femme moins que tout autre. Seulement la pauvre mendiante était glacée de terreur, car elle n'avait reçu en aumône qu'un franc dans toute sa journée. C'était mal commencer son jour de l'an. Elle devait le finir plus mal encore.

Les voisins qui habitent les chambres contiguës dans cette ruche de la misère sont venus déclarer que ce martyre à petit feu a duré depuis onze heures du soir jusqu'à sept heures du matin.

M. Alexandre, président des assises, s'étonne avec raison de cette féroce indifférence :

— Comment se fait-il, demande-t-il à un témoin, qu'on ne soit pas allé au secours de cette femme?

Le témoin répond qu'on était habitué à ces scènes et qu'on n'y faisait plus attention; elles étaient pourtant si brutales qu'on ne savait pas toujours à qui en avait Liévin. Ainsi, dans la nuit du 22 au 23 décembre, on l'entendait crier : « En bas les pattes! tu ne coucheras pas dans le lit! »

— Je croyais que c'était à son chien qu'il parlait, ajoute le témoin; mais c'était bien à sa femme à laquelle il envoyait des coups de béquilles.

Dans la nuit du 1er janvier, cet ignoble bourreau ne cessa de meurtrir sa femme; il la jetait à bas du lit, la poussant vers la porte en répétant : « Il faut que je te tue! ça m'est égal de monter à la guillotine. » Presque toute la nuit on entendit la femme Liévin s'écrier : « Oh! ma tête! » ou bien : « Tu me fais mal! » Puis enfin, d'une voix oppres-

gée : « Tu m'étrangles! tu me suffoques! » Après quoi l'on n'entendit plus rien.

Le lendemain, vers les trois heures de l'après-midi, le mendiant appela un de ses voisins nommé Scalpenti et, par la fenêtre, lui passa la clef de sa chambre, lui disant que du dedans il ne pouvait pas ouvrir la porte à cause de la glace qui s'était formée la nuit sur le carreau et formait obstacle.

Scalpenti! Admirez ces noms macaroniques : un autre voisin, qui est joueur d'orgue, se nomme Campodelico.

Cela fait penser au vers de *Ruy-Blas* que Victor Hugo met dans la bouche de César de Bazan :

C'est mon ami de cœur nommé Goulatromba!

Quoi qu'il en soit, Scalpenti prend la clef que lui donne Liévin et ouvre avec difficulté la porte de la chambre de celui-ci. En entrant, le nouveau venu vit la femme Liévin étendue sur le lit sans aucun mouvement. Le mendiant se contenta de lui dire avec le plus abominable sang-froid :

— Je crois que ma femme veut mourir.

Le maître du garni, un sieur Costa, arriva quelques minutes après.

— La femme Liévin, dit-il, rendait le dernier soupir, elle bâillait encore. Lui ne bougeait pas. Je lui dis alors : « Comment, brigand! votre femme se meurt et vous n'envoyez pas chercher un médecin, et vous ne prévenez personne! »

Liévin a été condamné à quinze ans de travaux forcés.

Nous citions tout à l'heure *Ruy-Blas*. Ce magnifique drame de Victor Hugo est tout à fait de circonstance, si bien qu'il a été mis sur le tapis du tribunal de simple police et le sera bientôt sur celui de la police correctionnelle. *Ruy-Blas*, en ne se jouant pas, fait plus de bruit peut-être que s'il se jouait, et ce bruit est appelé par la prévention du tapage nocturne.

Ce qui fait autant de bruit, c'est le procès pour la succession de Mme Claire-Sophie de Saint-Ouën d'Ernemont, veuve de François Ignard, un célèbre banquier du Directoire et du Consulat. Mme Ignard est morte presque centenaire dans une rue qui a toujours eu l'air de s'être retirée de la circulation et d'être entrée à la Trappe, la rue cloîtrée de la Sourdière. C'est dans les ténèbres, le mystère et les brouillards de cette rue en retraite que Mme Ignard s'est éteinte à cent ans moins un lustre. Son histoire des plus romanesques et sa succession des plus réelles font l'intérêt de ce procès, dont Me Rousse a conté les préliminaires et dont nous attendons la solution pour en exposer les singulières péripéties.

Terminons par un petit incident comique qui a égayé la sixième chambre. Une anecdote connue dans le monde dramatique est celle de ce directeur de théâtre lisant un manuscrit où il trouve ceci à la première page : « La jeune fille entre en scène tenant un lièvre à la main : elle l'ouvre avec distraction. »

— Comment! s'écrie le directeur, une jeune première qui entre en scène tenant un lièvre à la main. Ce n'est pas gracieux; à la rigueur pourtant cela peut passer : mais elle ouvre ce lièvre. Cela ne s'est jamais vu et c'est dégoûtant, je refuse la pièce.

Ce quiproquo nous avait toujours paru invraisemblable, mais voilà qu'un des plus sagaces magistrats le commet.

Un jeune homme, nommé Ivon, comparaissait devant M. Delesvaux mercredi dernier.

— Vous êtes prévenu d'avoir volé un lièvre, lui dit M. le président.

Le prévenu sourit et ne répond pas.

Arrive un témoin.

— Votre état?

— Libraire.

— Je vous croyais marchand de comestibles; mais comment se fait-il alors que le prévenu ici présent vous ait volé un lièvre de trois francs?

— Eh! ce n'est pas un lièvre, monsieur le président. Il m'a volé un livre de trois francs.

Le greffier avait glissé une voyelle de trop.

Ivon a été condamné à huit jours d'emprisonnement.

Cette erreur de copiste est bien moins grave que cette erreur d'imprimeur qui fit bondir un jour Berryer relisant un de ses discours.

Le grand orateur parlait de la révolution française : Dans ce temps-là, s'était-il écrié, on se battait à coups d'échafaud. L'imprimeur avait mis très-candidement : on se battait à coups de chapeau.

Sur ce j'ôte le mien pour vous saluer.

MAÎTRE GUERIN.

CURIOSITÉS DE L'HISTOIRE DES MOTS

(Suite.)

Une erreur typographique s'est glissée à la fin de notre dernier article. Au lieu de Louis XIV c'est Louis XIII qu'il faut lire. En présence de la date 1631 le lecteur aura, nous en sommes persuadé, fait de lui-même cette petite rectification.

ANNÉE BISSEXTILE

Chacun sait comment, notre année de 365 jours étant régulièrement en retard de cinq heures quarante-neuf minutes sur la révolution solaire, on a imaginé de rétablir l'équilibre au moyen d'un jour complémentaire qui revient tous les quatre ans.

Jules César, en apportant cette réforme au calendrier, décida que le jour en question serait intercalé immédiatement après le vingt-quatrième de février, qui se trouvait alors le sixième avant les calendes de mars. Il y eut par là deux 24 février, ou mieux, deux sixième jour avant les calendes, et le second s'appela *bissexte*. C'était le *bis sextus*, double sixième.

ANICROCHES

« Aiguisoient, dit Rabelais, vouges, piques, rancons, hallebardes, *hanicroches*. » L'hanicroche était une arme de forme recourbée. Elle a donné son nom, par figure, à tout ce qui accroche, retient, empêche. Les difficultés et les obstacles, soit réels, soit imaginaires, qui nous arrêtent à chaque pas dans la vie, sont autant d'anicroches.

COULEUR ISABELLE

Qu'est-ce que la teinte isabelle? Selon l'Académie, « une couleur mitoyenne entre le blanc et le jaune, mais dans laquelle le jaune domine. » Cela n'est pas fort clair. « Isabelle, dit le cardinal de Retz dans ses Mémoires, c'est ce qu'aujourd'hui nous appelons ventre-de-biche, qui est la couleur des livrées de Condé. » C'est encore assez vague. Puisse la légende nous éclairer un peu mieux!

L'Isabelle qui aurait servi de marraine à la couleur en question serait cette fille de Philippe II qui épousa l'archiduc Albert en 1598. L'infante apportait en dot à son mari la couronne des Pays-Bas. Ce n'était bien, à proprement parler, que la couronne, car le trône était encore à asseoir. L'archiduc Albert trouva dans les Hollandais de rudes défenseurs de leurs libertés. Il lui fallut conquérir une partie de son royaume pied à pied.

En 1601, Albert mit le siége devant Ostende; un rude siége! celui-là dura trois ans et il y resta un peu plus de 140,000 hommes sur le carreau. Enfin, le 22 septembre 1604, le souverain faisait son entrée victorieuse dans la ville, ou mieux, dans ce monceau de ruines qui s'était appelé une ville.

Or, il paraît que, pendant le siége, l'archiduchesse Isabelle, enflammée d'un zèle ardent mais téméraire à coup sûr, avait pris un terrible engagement. Elle avait fait vœu de ne pas changer de chemise que la ville ne se fût rendue à son auguste époux. L'histoire ne nous apprend malheureusement pas de combien de temps ce vœu précéda la reddition d'Ostende; mais ce siége ayant duré trois ans, comme j'ai déjà dit, nous avons de la marge. Il est probable qu'au moment où la princesse émettait son vœu imprudent, elle avait ferme espoir dans le prochain succès des armes de son mari; malheureusement l'événement trompa son attente. — Et la chemise d'Isabelle jaunissait toujours!

Les courtisans ne trouvèrent alors rien de plus galant que de bannir le blanc de leur costume. Ils firent teindre leur linge en une sorte de jaune qui devint la couleur isabelle. Vous me demanderez peut-être comment les gens à la mode savaient la teinte de la chemise de leur souveraine; mais je ne connais que la légende. Elle n'a rien d'improbable, après tout. N'avons-nous pas vu, au siècle dernier, la couleur *caca-dauphin* devenir une fureur chez nous? Pour les courtisans, il n'est rien que de charmant et d'exquis, même dans les plus grosses malpropretés, pourvu qu'elles viennent du maître.

LIARD

Le système décimal a tué le liard; pourtant, cette piécette de cuivre n'est pas encore tellement oubliée, qu'il ne soit intéressant d'en rappeler l'origine.

Ce fut en 1430 qu'un nommé Guigne Liard, de Crémieu en Viennois, commença de frapper, pour l'usage du Dauphiné, ce genre de monnaie. Elle valait trois deniers, soit le quart d'un sou. Lorsque le roi Louis XI monta sur le trône, il la rendit commune à toutes les provinces du royaume, en lui conservant le nom de celui qui l'avait fabriquée le premier.

PAUL PARFAIT.

(*Sera continué.*)

COURRIER DES MODES

Les modes de printemps promettent d'être fort jolies.

Il est premièrement convenu qu'on portera des robes moins étroites dans le haut. Ce premier point accordé me semble une véritable conquête, car cette forme *fourreau* était désavantageuse au dernier point : les femmes minces semblaient des fuseaux, les femmes dont la taille a un peu d'ampleur y perdaient toute leur grâce; aussi les couturières ont bien vite cherché un remède contre ces défectuosités, et leurs nouveaux modèles sont destinés à faire sensation, pour me servir d'une expression très en vogue en ce moment.

Les étoffes de soie sont très-chères, on les conservera pour les toilettes d'apparat; on fait une foule de tissus ne visant point à l'effet et dont les garnitures arriveront à faire de très-jolis costumes. Je puis, dès aujourd'hui, en citer un certain nombre avec indication pour les ornements. Les notes que j'ai prises dans les magasins de *la Ville de Saint-Denis* viendront à propos pour aider nos chères lectrices à confectionner leurs toilettes de Pâques.

Voici mon butin. Quant aux prix des étoffes et des confections, il est facile de le savoir en demandant aux magasins de nouveautés que je viens de citer leurs cartes d'échantillons et leurs prospectus illustrés.

En étoffes de lainage fantaisie : la popeline Pékin ou chinée des teintes les plus nouvelles, le drap de Puebla, la toile d'acier, la printanière, mousseline de laine à filets de soie, le mohair pacha, le linos sultan et les gazes Chambéry mouchetées.

Ces étoffes peuvent servir pour robe avec confection assortie; on les garnit de galons en velours et satin, ou en galon frangé de mousse avec petits grelots de perles.

Les confections de printemps seront très-ornées, les paletots courts à nœuds d'écharpes, et sur la jupe une ceinture-écharpe avec un gros nœud à bouts flottants par derrière.

Les robes de taffetas noir sont de toute saison; elles offrent une précieuse ressource pour la toilette : aussi toutes les femmes doivent posséder deux ou trois robes de soie noire. Je recommande d'une manière toute particulière le taffetas rose-marguerite des magasins de *la Ville de Saint-Denis*; ce taffetas se reconnaît à sa lisière cerise et blanc; il coûte 8 fr. 50 c. le mètre, mais il est très-solide, souple et brillant, il ne se coupe jamais et dure beaucoup.

Il paraît qu'au début de la saison on portera énormément de mantelets. On compte déjà plusieurs jolis modèles : le mantelet Lamballe, la mantille Paquita, la mantille Fanchonnette, le mantelet Louis XV, etc., etc.

La dentelle sera la garniture préférée de ces genres gracieux.

Les ceintures-écharpes, dont je vous parlais tout à l'heure, peuvent être décorées de dentelle ou de franges; on les fait aussi avec des ornements en broderies composées de soie de différentes nuances filetées d'or.

L'or joue un grand rôle dans la toilette du soir, et je ne sais si sa vogue disparaîtra avec la clarté des lustres.

Il existe maintenant tant de manières de garnir qu'on peut varier à l'infini ses toilettes; en vérité les femmes élégantes ont de quoi choisir, la mode les sert à souhait.

Par exemple, il paraît bien certain que l'on conservera les jupes traînantes. La jupe *grand prix*, créée depuis peu par la maison Tompson et Ce, boulevard Poissonnière, 12, réalise l'idéal de la perfection. Le devant de cette jupe *est libre*, c'est-à-dire qu'il n'engage pas les genoux et qu'on n'a en réalité qu'une *arrière-jupe*. C'est une coupe très-originale, et ce qui est plus important encore, très-commode; la tournure et la traîne sont réussies d'une manière remarquable; un certain cachet Pompadour, particulier à l'allure de ce jupon, aura, je vous le garantis, un succès fou.

Déjà, pour nos toilettes de soirées, la maison Tompson nous a donné la *jupe-exposition*, qui est aussi un patron d'une belle coupe. Je conclus de tout ceci que le jupon à ressorts est destiné à vivre longtemps; il entre dans une phase nouvelle et vient de signer un nouveau bail avec la coquetterie; enfin, si nous devons (comme on le dit) revoir les paniers, la maison Tompson est appelée à mettre en vogue les premiers types de ces jupes aristocratiques.

Pourquoi ne reprendrait-on pas les paniers? La chaussure est en ce moment tout à fait de la même époque; la reine Marie-Antoinette ne portait pas sur les tapis de Trianon des talons plus aigus que ceux que l'on porte aujourd'hui; or donc, souliers à talons et robes à queue... les paniers ne sont pas loin et la poudre viendra.

A ce propos, j'aborde pour la première fois une question de parfumerie que j'aurais repoussée, il y a peu de temps, et dont je ne puis maintenant nier l'actualité. Il paraît bien établi qu'on ne va plus en soirée sans mettre du blanc et du rouge; c'est encore une ancienne mode, et la voilà revenue dans toute sa splendeur.

Il faut suivre le torrent; si presque toutes les femmes se servent de ces cosmétiques, on remarquera celles qui s'abstiendront; elles seront ridicules, elles seront laides... que sais-je?...

Ce que j'ai toujours redouté dans l'emploi du fard, c'est l'action funeste de ce produit; aussi j'aurais hésité à en dire quelques mots dans ce Courrier, malgré les nombreuses demandes qui m'ont été adressées, si je n'avais trouvé le moyen de concilier la coquetterie et la raison.

A l'*Office hygiénique*, 17, rue de la Paix, on trouve le blanc de Paros et le rose de Chypre; ces deux produits sont garantis pour leurs qualités exceptionnelles et leur *parfaite innocuité*.

Le blanc de Paros est une crème qui donne à la peau un velouté, une transparence merveilleuse. Le rose de Chypre est aussi un produit onctueux d'une teinte délicate qui rend à la figure un incarnat d'une exquise fraîcheur et pénètre dans les pores pour exercer une influence régénératrice.

L'Office hygiénique est sous la surveillance d'un aimable et savant docteur, et il a été décidé, pour plus de sécurité dans l'emploi des produits hors ligne que cette société édite, qu'on offrirait aux clientes qui font usage du blanc et du rose le flacon qui contient la *Lotéine* et la *Glycérine pure*. Cette préparation enlève tout ce qui peut rester sur la figure des cosmétiques employés, elle dissipe l'irritation causée par la fatigue des veilles, elle assouplit et rafraîchit la peau.

Dormez donc tranquilles, chères jolies femmes, on veut vous embellir, et surtout conserver votre beauté.

J'aurais encore bien des choses à vous dire au sujet de mille recettes de coquetterie, mais ce serait trop en un jour; ces révélations viendront à leur tour accompagner les modes nouvelles qu'on nous prépare de tous côtés.

ALICE DE SAVIGNY.



LA BOUQUETIÈRE, d'après une aquarelle de M. Lucas.

LA BOUQUETIÈRE

Je ne sais pour ma part que deux sortes de bouquetières à Paris : l'une, courte, vieille, replète, qui traîne péniblement sa voiture ou se tapit au coin des portes, avec son éventaire à la hauteur des genoux; l'autre, vive, alerte, pimpante, effrontée, le petit panier au bras, le sourire à la lèvre, fleurissant de force la boutonnière des passants naïfs.

La bouquetière que M. Lucas nous représente dans son joli tableau n'appartient ni à l'une ni à l'autre de ces deux espèces. A son type, à ses cheveux noirs soigneusement lissés aussi bien qu'aux larges dalles du seuil somptueux où elle est assise, je la croirais aisément Italienne. Pourtant ce n'est guère l'allure joyeuse de ces filles de la Toscane, qui jettent gaiement leurs fleurs à tout venant. Notre bouquetière semble calculer tristement la recette insuffisante de la journée. Elle aura beau compter et recompter encore, les gros sous qu'elle remue ne se dédoubleront pas. Il y a dans cette simple figure d'enfant je ne sais quoi qui émeut et intéresse, car on sent plutôt en elle la pénible amertume de se voir impropre à soulager une infortune que le regret momentané de devoir remettre encore l'achat d'une robe nouvelle.

FRANCIS RICHARD.

PROBLÈME N° 89

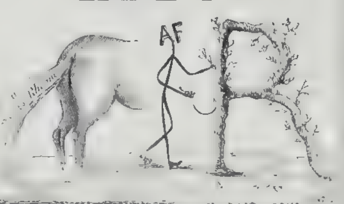


NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois	6 Mois	Un An
Paris	4f 50	9f »	18
Départements, y compris la Corse et l'Algérie	5 »	10 »	20
Suisse	5 50	11 »	22
Belgique, Italie	6 »	11 50	[illegible]
Angleterre, Écosse, Irlande, Égypte, Espagne, Hollande, Grand-Duché de Luxembourg, Syrie, Tunis, Turquie	6 50	[illegible]	[illegible]
Autriche, Bavière, Danemark, Grand-Duché de Bade, États-Romains, Portugal, Prusse et États de la Confédération du Nord, Suède et Norvége, Wurtemberg	7 »	[illegible]	27
Russie, Grèce, tous pays d'outre-mer, et pays desservis par les voies anglaise et française	7 50	14 50	[illegible]
Brésil, Iles Ioniennes, Principautés Danubiennes	8 50	[illegible]	[illegible]

RÉBUS



Explication du dernier Rebus :
Il est doux pour un père de famille et ses enfants de passer leurs soirées d'hiver au coin du feu

IL EST INDISPENSABLE que toute lettre relative à une réclamation, à un changement d'adresse ou à un renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des BANDES IMPRIMÉES qui sont collées sur l'enveloppe du journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi, dans le service du journal, des irrégularités ou des retards que l'abonné ne doit alors imputer qu'à lui seul.

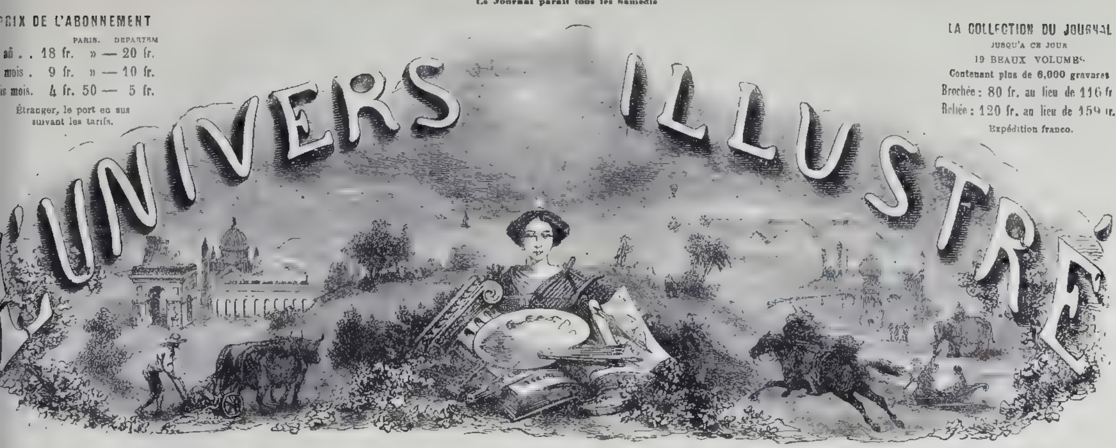
ÉMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DEPARTEM
Un an . .	18 fr.	» — 20 fr.
Six mois .	9 fr.	» — 10 fr.
Trois mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 686 — 7 Mars 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Définition du carême. — Le carême d'autrefois et le carême d'aujourd'hui. — Les distractions permises. — Plaisirs gras et plaisirs maigres. — Soirées, aux Tuileries, chez Mme de Metternich, MM. de Nieuwerkerke, de Galiera et Legouvé. — La Patti. — Son âge. — Un chiffre brutal. — Un miracle. — Mlle Hoffmann. — Souvenirs de *l'Ambassadrice*. — Césars et Césars. — Où la fierté va-t-elle se nicher! — Petit blanc et bon nègre — Vendredi et Robinson. — Théâtres. — Vaudeville : *les Rivales*, comédie en quatre actes, de M. Amédée Rolland. — Saint-Germain. — Gymnase : *un Mari comme on en voit peu*, comédie en un acte, de M. Desroziers — Pradeau, Mlle Berthe Girardin. — *Comme elles sont toutes*, comédie en un acte de M. Narrey. — Mlles Pierson et Angelo. — Gaîté : reprise de *la Reine Margot*, d'Alexandre Dumas. — Dumaine; Mlles Jane Essler et Céline Montaland. — Porte-Saint-Martin : reprise de *la Jeunesse des Mousquetaires*, du même Alexandre Dumas.

On sait qu'après avoir cherché pendant des siècles une définition de la mort, la science a fini par nous déclarer tout simplement que « la mort, c'était la cessation de la vie. »

De même, après m'être demandé comment je pourrais bien donner à mes lectrices une idée du carême parisien, je ne trouve rien de mieux que de leur dire : « Le carême, c'est la cessation du carnaval. »

Autrefois, c'était différent. Le carême n'était pas un temps comme un autre : il avait ses mœurs et ses lois particulières, son code de transactions mondaines, son échelle graduée de mortifications obligées ou de plaisirs permis. La casuistique féminine avait inventé pour la circonstance de jolies petites tricheries et d'adorables hypocrisies. Les bals étaient proscrits, mais on ne se refusait pas une modeste sauterie en famille; encore, dans les maisons les plus rigides, se bornait-on à se promener en mesure sur des airs de danse joués au piano par un des invités. Pour les toilettes, certaines couleurs avaient seules le droit de se produire : le blanc, le bleu, le gris, par exemple, avec toute leurs dégradations jusqu'au noir; le jaune n'était autorisé que pour les brunes et à titre de dispense. Les distractions avaient été soumises à un contrôle sévère. L'Opéra et les Italiens, le Théâtre-Français les jours de tragédie, les conférences littéraires, les séances de l'Académie et du Corps législatif, les courses, tout cela plaisir maigre : — la musique aussi et les concerts, pourvu qu'Offenbach et Thérésa ne figurassent pas sur le programme.

Je n'indique ici que les traits principaux parmi ceux qui, l'an dernier encore, caractérisaient cette époque de jeûne et de mortification. Aujourd'hui — qu'on me pardonne ce rapprochement irrespectueux, — de même que le carnaval n'existe plus qu'au bal masqué, le carême n'existe plus qu'à l'église, et c'est là que je compte bien l'aller chercher demain au sermon du P. Felix ou de l'abbé Bauer. Franchement, j'aurais eu peine à le rencontrer cette semaine au premier concert des Tuileries, au premier jeudi de Mme de Metternich, aux soirées de M. de Nieuwerkerke, de M. de Galiera ou de M. Legouvé. Sauf le masque et le travesti, on eût pu se croire encore dans les joies du carnaval. Chez Mme de Metternich on a joué la comédie, c'est tout dire. Si on ne l'a pas jouée aux Tuileries, on l'a du moins chantée : Capoul et Mme Marie Roze, que la dernière pièce de M. Auber a mis fort à la mode, ont fait entendre, avec Mme Cabel, les principaux morceaux de la partition. Le jeune ténor de l'Opéra-Comique a chanté encore chez M. Legouvé, cette fois en compagnie de Delle Sedie et de Mlle Marie Battu, — et ce n'étaient ni psaumes ni motets. M. de Galiera, lui, a eu la bonne fortune — fortune est le mot — de servir à ses invités la diva Patti et Faure. Je ne parle pas des *dii minores*, c'est-à-dire des artistes de second plan, groupés autour du plus grand artiste et de la plus séduisante cantatrice de ce temps-ci. Oui, c'est par la séduction — une séduction irrésistible — que règne Mlle Patti. Dites, si vous voulez, que l'artiste et même la virtuose est surfaite, qu'elle n'a ni l'inspiration de la Malibran, ni l'âme de la Frezzolini, ni le style de la Sontag, ni l'énergie de la Pasta, ni la perfection vocale de la Persiani. N'importe! « sa grâce est la plus forte. »

pourrait-on dire en parodiant, à son intention, le vers d'Augier. — Et, de fait, sa séduction n'est-elle pas surtout dans sa gentillesse, dans ses poses



S. M. LOUIS Ier, EX-ROI DE BAVIÈRE, mort à Nice le [illegible] février 1868, d'après une photographie. — Voir le Bulletin.

mutines, dans ses câlineries d'enfant gâté et jusque dans ses petits sauts de gazelle en gaîeté qui font pâmer d'aise les vieux dilettanti? Que voulez-vous? elle est si jeune! Je sais bien qu'un certain feuilletoniste, le nommé Louis Ulbach, s'est mis en tête d'enlever à la *diva* jusqu'à son auréole printanière. N'a-t-il pas découvert — la vie privée n'est pas même sacrée pour ces folliculaires — je ne sais quel acte d'association signé à New-York en 1852 avec un entrepreneur de concerts, et où Mlle Adelina figure, avec l'autorisation de sa mère, sur le tableau de la troupe? « Or, continue le journaliste, si précoce que fût déjà la jeune cantatrice, on ne saurait admettre qu'elle eût alors moins de quinze à seize ans. Faites maintenant le calcul et voyez l'âge qu'il vous donne pour 1868. » — On dit qu'il n'y a rien de brutal comme un chiffre : cette fois l'épithète ne sera pas volée.

Pour faire concorder l'acte déniché par M. Ulbach avec l'âge de vingt-cinq ans que les communiqués de M. Strakosch attribuent à la mignonne actrice, il faudrait supposer que, dès sa neuvième année, Adelina était déjà en pleine possession du trésor vocal qu'elle sait dépenser avec une si savante économie. Notre confrère voit là une impossibilité, un fait « contraire à toutes les lois de la nature, à toutes les présomptions physiques, à toutes les hypothèses. » — Le raisonnement est spécieux, mais il ne m'embarrasse pas. La *fiancée de l'art* n'est-elle pas une de ces créatures privilégiées pour lesquelles la Providence se plaît à renverser l'ordre des choses naturelles? Mettons qu'il y a là miracle, et n'en parlons plus.

Ces vilains bruits tomberont bien vite, comme sont déjà tombés ceux qui mariaient la vestale de la roulade avec un héros des cotillons. Mieux vaut rester une grande artiste, adorée de tous, unique sur son piédestal, que d'aller se confondre dans une foule, fût-ce une foule de marquises ou de duchesses. Demandez à l'actrice Léopoldine Hoffmann, naguère l'idole de l'Autriche, si elle n'en est pas aux regrets aujourd'hui de son alliance, ou, si mieux vous aimez, de sa mésalliance princière. Vous vous rappelez *l'Ambassadrice* de Scribe et Auber.

J'aurai des titres, des livrées,
[illegible]

Ainsi chantait à part soi Mlle Hoffmann : elle se voyait déjà archiduchesse, entrant de plain-pied et la tête haute dans l'antique maison des Hapsbourg. Beau rêve qui n'a duré qu'un instant. Impuissant à élever sa femme jusqu'à lui, son noble époux a été frappé à cause d'elle, dépouillé des grandes charges qu'il occupait, cassé de son grade de feld-maréchal, chassé de l'armée, mis à pied comme un soldat mutiné, — tout cela pour avoir épousé une femme qui avait posé son soulier sur les planches. Justinien, dont l'empire, quatre fois grand comme celui de l'Autriche, s'étendait, en Europe jusqu'en Espagne, en Asie jusqu'à la Perse, en Afrique jusqu'au désert, n'avait pas craint de faire asseoir sur son trône une baladine, fille d'un gardeur d'ours d'amphithéâtre. Les Césars de ce temps-là n'étaient pas si fiers que ceux d'aujourd'hui.

Où la fierté ne va-t-elle pas se nicher! Ne voilà-t-il pas que les nègres de l'Arkansas se mettent à protester contre les mariages mixtes, de peur, disent-ils, qu'ils n'amènent l'abâtardissement de la race noire! Vendredi fait fi de Robinson. De là à proclamer que petit blanc est de race inférieure, et qu'il a été créé tout exprès pour cirer les bottes de l'oncle Tom et de Soulouque, il n'y a qu'un pas. Heureusement que petit blanc n'est pas disposé à se laisser faire. Mais qu'en pensent Mme Beecher Stowe et l'ombre de Wilberforce, le grand négrophile?

Je m'attarde, sans songer que le théâtre me réclame : le Vaudeville avec *les Rivales*, quatre actes, s'il vous plaît; le Gymnase avec deux petites comédies, et la Gaîté et la Porte-Saint-Martin avec les triomphantes reprises de *la Reine Margot* et de *la Jeunesse des Mousquetaires*.

Les Rivales devaient s'appeler dans le principe *les Haines de province*. Ce dernier titre était plus piquant; mais il ne donnait que le cadre. L'autre convient mieux à l'action qui s'agite, en effet, entre trois femmes éprises du même monsieur, un jeune avocat du nom d'Hector de Fresne.

La situation n'est pas absolument nouvelle. Scribe nous l'a montrée déjà dans le *Verre d'eau*, où le jeune Masham est à la fois aimé de la reine Anne, de la duchesse de Marlborough et de la petite Abigaïl. Ce n'est pas un reproche que je fais à M. Amédée Rolland, mais au contraire une réponse aux critiques qui ont vu là un vice radical de la pièce et une des causes principales de son insuccès.

Il est bien vrai que le héros, ce M. Hector, n'a guère le prestige nécessaire pour justifier la triple passion que l'auteur fait évoluer autour de lui. C'est un décavé de la vie parisienne qui a imaginé de venir se refaire dans un barreau d'une petite ville de troisième ordre. — Un homme médiocre, sans doute, puisqu'il ne s'est senti ni assez d'énergie ni assez de talent pour reconquérir la fortune sur le grand théâtre des triomphes oratoires. — Quoi qu'il en soit, le voici faisant son entrée dans le salon de Mlle Adrienne de Canoles, elle aussi une émigrée de Paris et qui est venue chercher dans le calme de la province un asile pour sa pauvre âme blessée à la décevante poursuite de l'idéal. A vingt-neuf ans, Mlle Adrienne n'a pu encore rencontrer un cœur qui répondît au sien et, disant adieu aux illusions, elle se borne aujourd'hui à partager son affection entre son cousin Ponthus et Berthe, sa jeune sœur, à qui elle sert de mère. Mais le grand vainqueur a paru, et adieu tous les beaux projets de Mlle Adrienne! Car, il y a quelques années, Hector lui a sauvé la vie : de ce jour Adrienne n'a cessé d'aimer son sauveur, et cet amour, quelque temps étouffé sous la lourde atmosphère provinciale, se ranime et jette des feux nouveaux. Pauvre vieille fille qui n'aperçoit pas que son temps est passé et que celui de Berthe commence! C'est à Berthe, en effet, que s'adressent les hommages de l'irrésistible avocat, et voilà les deux sœurs devenues rivales sans qu'elles s'en doutent — Batailles de dames, comme dans la pièce de M. Legouvé.

La crise éclate à l'entrée en ligne de Mme Edmée de Lussières. La nouvelle rivale se présente armée de ses droits Hector et elle se sont aimés autrefois. Edmée était mariée et elle a reçu d'Hector le serment de lui consacrer sa vie si jamais elle devenait libre. Veuve aujourd'hui, elle ne doute pas qu'Hector ne fasse honneur à sa parole. Cette fois les trois rivales sont en présence et la lutte est engagée.

C'est Adrienne qui gagne la première manche en se servant d'Edmée pour évincer Berthe. Triomphe éphémère dont elle n'aura pas les profits. Hector est un galant homme, et il ne laissera pas protester la lettre de change tirée sur son honneur. Edmée heureusement renonce à pousser à bout ses avantages : elle s'aperçoit qu'elle n'est plus aimée, et que le mariage qu'elle avait rêvé est devenu impossible. Qui l'emportera maintenant de Berthe ou d'Adrienne? Berthe est aimée, mais Adrienne est habile et elle aime de toute l'ardeur d'un amour d'automne, et, dans ce duel à coups d'épingle, la pauvre petite sœur risquerait fort de succomber si, désarmée par sa douleur, ses larmes et les calomnies qui menacent son honneur, Adrienne ne lui faisait généreusement le sacrifice de ce cœur si vivement disputé.

Autour de ces quatre figures gravitent plusieurs personnages accessoires. C'est d'abord le cousin Ponthus, dont je vous ai touché un mot, un Desgenais sentimental qui s'est constitué d'office le chaperon et le protecteur des deux orphelines. On ne s'explique guère, par parenthèse, la présence sous le toit commun de ce beau cousin encore dans la saison des bonnes fortunes, et mieux fait pour compromettre l'honneur de ses deux parentes que pour le sauvegarder. Nous avons ensuite tout un défilé de caricatures provinciales; la baronne de Tarpan et son neveu M. de Terville, deux momies empruntées à la collection des *Ganaches;* Mlle Olympe Pitois, la nièce ou la fille du tabellion de l'endroit, qui compose des fables avec la circonstance aggravante de récitation en public; Richebourg, un lovelace de sous-préfecture, couard et libertin, qui chiffonne Rose, la fiancée de Cabiron, et grelotte de peur en réfléchissant aux suites; Cabiron, un Otello bretonnant; Rose, la petite servante, toute fière de son petit pied et de son joli costume dont M. Octave Feuillet lui-même a gracieusement envoyé le dessin à son confrère Amédée Rolland; enfin Volpin — *vulpes* en latin, — le maître clerc du notaire, le porte-voix des médisances et, au besoin, des calomnies de la petite ville, l'Envie en cravate blanche et en habit râpé. De tous les types que je viens d'énumérer, celui-là est le seul vraiment vivant et taillé en plein drap de comédie. Saint-Germain le joue à merveille. Il a des regards obliques, des douceurs vipérines, des bonhomies traîtresses, des cupidités rentrées, d'un relief et d'une vérité d'observation tout à fait saisissants.

Saint-Germain à part, la pièce est faiblement interprétée. La faute en est moins, il faut le dire, aux interprètes qu'à l'auteur. Les caractères sont indécis, l'observation manque d'ampleur et de portée; ce n'est ni la profondeur de Balzac, ni la vue exacte d'Henri Monnier, ni la sagacité bourgeoise de Picard. A ces qualités *nécessaires*, comme dit M. Thiers, M. Amédée Rolland a cru pouvoir suppléer par l'esprit et l'imagination. Malheureusement son imagination est restée stérile, et son esprit, travaille outre mesure, a donné plus ou moins qu'on ne lui demandait. Son feu d'artifice est mouillé : ses mots, auxquels manquent la franchise et la sincérité, laissent le public froid et indifférent. C'est un joli travail, disent les artistes. C'est ennuyeux, disent les spectateurs, et ce sont les spectateurs qui font la recette.

Il y a certainement plus de talent dépensé dans *les Rivales* que dans la pièce du Gymnase : *Un Mari comme on en voit peu*. Celle-ci pourtant se laissera voir avec plus de plaisir. La raison en est simple : l'auteur, M. Gustave Desroziers, y a mieux mesuré ses forces. Il s'est contenté de nous offrir un joli badinage à la façon de feu Ancelot et de son compère, Paul Duport. C'est vous dire que nous sommes en pleine poudre sous le règne de Louis XV le Bien-Aimé. Le jour même de ses noces, le fermier général d'Argenteuil, idolâtré de son roi qui l'a fait baron, apprend que son souverain meurt littéralement d'amour pour Mme d'Argenteuil. La situation est douillette Mais le roi est bon prince : il se contentera du rôle du chien du jardinier; il lui suffira de n'être pas heureux pourvu que d'Argenteuil ne le soit pas plus que lui. Voilà du moins la fable qu'imagine un certain duc, amoureux de Mme d'Argenteuil, dans le seul but d'éloigner le mari de la couche nuptiale. Le séducteur n'a pas prévu qu'il avait été devancé auprès de l'innocente mariée par un petit cousin, officier aux gardes, et non moins amoureux que lui. Mais le grand seigneur et le petit cousin en sont pour leurs frais. Le mari déjoue l'intrigue, renvoie le petit cousin à son régiment et voit, non sans quelque plaisir, la femme du duc occuper auprès de Sa Majesté Très-Chrétienne la place dont ce dernier avait voulu gratifier la sienne.

Dans son rôle de *ventre doré*, Pradeau marie habilement la bêtise épaisse du financier à la défiance soupçonneuse du mari. Mlle Berthe Girardin est adorablement jolie sous sa toilette virginale.

Comme elles sont toutes, de M. Charles Narrey, est une ravissante esquisse, un vrai Gâvarni pour la délicatesse de la touche, la finesse de l'ironie, le tour spirituel et éminemment parisien.

A Ems, ce terrain neutre de toutes les élégances cosmopolites, le hasard de la vie des eaux a mis en présence la princesse Nadeje Daniloff et la señora péruvienne Silvia de Torillas — une statue de neige et un volcan. La sympathie qui naît, comme on sait, des contraires, attire l'une vers l'autre l'indolente moscovite et la bouillante fille du soleil. Mais voici qu'en échangeant leurs confidences, elles découvrent qu'elles sont rivales. Explosion du volcan qui propose au glacier un duel à mort. Le duel est accepté. Une balle décidera à laquelle des deux appartiendront le cœur et la main de Maurice de Trany. On réfléchit cependant : si l'on ne se tuait pas et si l'on allait se défigurer! Eh bien, au lieu de se battre à coups de pistolet, on se battra à coups de sacrifices. — « Moi, je renonce à mon jour d'Italiens. » — « Moi, à mon jour d'Opéra. » — « Je me fais arracher cette dent du devant. » — « Moi, toute la mâchoire. » — Au plus fort de la dispute, un cavalier s'arrête sous les fenêtres de la Conversation : c'est Maurice. — « Qu'il a de grâce à cheval! Quelle bonne mine et quel grand air! » — Mais le voici qui descend, il se dirige vers le salon; il entre... et il s'étale tout de son long sur le parquet.

Les deux femmes n'y tiennent pas : elles partent d'un immense éclat de rire. — « Merci, mes belles dames, dit Maurice en se relevant : je sais ce que je voulais savoir; ma chute était préméditée, et je vais de ce pas offrir ma main à une excellente créature qui me voyant, ce matin, tomber de cheval, — sérieusement cette fois, — au lieu d'éclater de rire a couru à mon secours. »

Ce petit compliment courtoisement débité, il salue et sort. Nos deux folles restent d'abord un peu penaudes; puis elles recommencent à rire. — « A ce soir, ma belle : je serai en rose. » — « Et moi en blanc. » — Pas plus de cœur que cela : *Cosi son' tutte!*

Encore une fois, c'est charmant, vif, pétillant d'esprit. Le Gymnase a trouvé là un pendant à ses *Curieuses*.

La blonde Pierson et la brune Angelo rivalisent de beauté, d'éclat et de talent dans ce duel qui laisse entre elles la victoire indécise.

Écoutez cependant ce cliquetis d'épées, ces arquebusades, ces piaffements de chevaux, ces grincements des instruments de torture! C'est le grand drame d'Alexandre Dumas, la *Reine Margot*, que la Gaîté vient de remettre à la scène avec ses meilleurs artistes : Dumaine, à la fois si sympathique et si puissant, Mlle Jane Essler si originalement dramatique, Mlle Céline Montaland, la nouvelle recrue du boulevard, si séduisante sous ses délicieuses toilettes. Et à quelques pas de là, à la Porte-Saint-Martin, la reprise de la *Jeunesse des Mousquetaires* fait encore applaudir le nom d'Alexandre Dumas, l'auteur de *Kean*, redevenu le grand triomphateur du jour.

GÉROME

BULLETIN

Pendant le mois qui vient de s'écouler, la température a été généralement des plus douces et, à moins que de nouveaux froids ne surviennent, l'année 1868 sera certainement une des plus précoces dont on ait gardé le souvenir. Partout se décèle le réveil de la végétation; les lilas, les sureaux, etc., commencent à bourgeonner; certains arbres fruitiers entrent en séve. Sur la berge du quai des Tuileries, près du pont Royal, on peut voir en ce moment des saules pleureurs qui verdissent à vue d'œil. Tout annonce que le célèbre marronnier du 20 mars devancera, cette année, l'époque où il se couvre habituellement de feuilles.

Nous avons à enregistrer la mort du roi Louis Ier de Bavière, décédé samedi dernier à Nice, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Deux de ses fils, les princes Luitpold et Adalbert, avaient pu arriver à temps pour recueillir son dernier soupir. Né à Strasbourg le 25 août 1786, il avait succédé le 13 octobre 1825 à son père Maximilien Ier.

En 1848, le roi Louis Ier abdiqua en faveur de son fils Maximilien II, et c'est aujourd'hui son petit-fils le roi Louis II qui règne en Bavière.

La mort du roi Louis Ier fera prendre le deuil de famille à presque toutes les cours de l'Allemagne. La reine douairière de Prusse, l'archiduchesse Sophie d'Autriche, mère de l'empereur François-Joseph, et les deux reines de Saxe étaient toutes quatre sœurs du souverain décédé.

On n'a pas oublié que c'est sous le règne de Louis Ier que Lola-Montès, la trop célèbre ballerine, vint se fixer pendant quelque temps à Munich, et fut inscrite sur le nobiliaire bavarois sous le titre de comtesse de Lansfeld.

Il n'existait pas, jusqu'à présent, dans la capitale de la Perse, d'édifice spécial consacré au culte catholique, c'était dans une chambre de la maison louée par un prêtre français résidant à Téhéran que devaient s'accomplir les cérémonies religieuses. Grâce à l'intervention pressante du ministre de France, le gouvernement persan a accordé aux catholiques de Téhéran l'autorisation de construire une église, sous la condition que cet édifice fût extrêmement simple et dépourvu de tout signe extérieur. La chapelle a donc été établie dans un terrain entouré de murs élevés, acheté par les lazaristes dans le quartier européen, éloigné de toute mosquée et de toute école musulmane. Ce succès a causé la plus vive satisfaction à la colonie catholique.

La section du boulevard Saint-Germain, récemment ouverte entre la rue de Bellechasse et la rue de Lille, ne tardera pas à être livrée à la circulation dans la totalité de son parcours. On achève en ce moment les derniers travaux de la voie aux abords de la petite rue Courty, dont la rectification a été la conséquence du spacieux percement opéré en cet endroit. La nouvelle rue de Solférino, tracée sur la rive gauche dans l'axe du pont de ce nom, est également à la veille d'être ouverte à partir du quai d'Orsay jusqu'à la rue Saint-Dominique-Saint-Germain. Les dernières maisons situées dans cette dernière rue, et qui faisaient encore obstacle à la trouée, viennent de tomber, et il ne reste plus de ce côté qu'à effectuer le nivellement de la voie, la construction des égouts et autres opérations accessoires. Un mois suffira amplement à l'exécution de ces travaux.

On vient de terminer la nouvelle grille d'entrée du jardin des Tuileries, vis-à-vis la rue de Castiglione, ainsi que le large et beau perron de treize marches en pierre, qui descend de la terrasse de la rue de Rivoli ou des Tilleuls dans la grande avenue des Orangers ou du Méléagre. Ce perron a vingt mètres de longueur et est arrondi aux angles.

La souscription ouverte à Vienne (Isère), dans le but d'élever un monument à la mémoire de François Ponsard, s'élève, jusqu'à ce jour, à la somme de 12,066 francs.

S. S. Pie IX vient de concéder, à l'ordre français des trappistes, un site splendide dans un endroit sauvage près de Rome, dit Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines. Le sol est inculte et presque vierge.

Le procureur général de la Trappe près le saint-siége fait venir des trappistes d'Algérie pour défricher les terrains du futur monastère.

Il y a eu une recrudescence de l'éruption du Vésuve : sourds mugissements, lave, feu, fumée, etc. Les curieux continuent d'affluer : peu de Napolitains, beaucoup de personnes des autres provinces de l'Italie, un très-grand nombre d'étrangers. On lit le contentement sur la physionomie des guides, à qui cette éruption a fait déjà gagner au moins 10,000 francs.

La commission italienne qui doit se rendre de Venise à Paris pour chercher les cendres de Daniel Manin est composée de MM. le comte Giustiniani, sénateur du royaume d'Italie, syndic de Venise; du commandeur Ludovic Pasini, vice-président du sénat italien; du commandeur Jean Minotto, ancien président de la chambre de Venise; du chevalier Pesare Maurogonato, député, ancien ministre des finances de la republique vénitienne; de M. Léon Pincherle, ancien ministre du commerce de Venise en 1848.

Le ministre de l'intérieur a permis, par un arrêté récent, l'importation et la vente en tout temps de trois espèces d'oiseaux de provenance russe connues sous les dénominations de coq des bois ou grand coq de bruyère, de gelinotte noire ou coq de bruyère à queue fourchue, et de gelinotte blanche ou lagopède des saules.

Cette mesure aura l'avantage d'apporter un élément de plus aux moyens d'alimentation, et surtout de contribuer à la conservation de notre gibier en suscitant une concurrence des plus efficaces aux produits du braconnage.

On sera bientôt en mesure d'apprécier ces avantages, car le premier envoi de ce gibier russe doit arriver à Paris dans quelques jours.

C'est un Français établi à Saint-Pétersbourg qui a tenté hardiment cette importation par la voie rapide des trains-poste.

Plusieurs églises nouvelles sont en ce moment en cours d'exécution sur différents points de l'ancien et du nouveau Paris. Les travaux de l'église Saint-Ambroise, dans le 11e arrondissement; de celle de Notre-Dame-de-la-Croix, à Ménilmontant, et de Saint-Pierre, à Montrouge, ne tarderont pas à être menés à fin complète. On continue avec activité l'édification de l'église Saint-François-Xavier, dont le gros œuvre est achevé. Les soubassements des églises Notre-Dame-des-Champs et Saint-Joseph sont déjà faits, et l'on commence la construction du presbytère de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, sur le boulevard Saint-Germain.

D'autres projets sont à l'étude pour l'érection d'une chapelle funéraire à l'entrée des catacombes, d'un presbytère et d'une chapelle de catéchisme pour Sainte-Clotilde, du presbytère de Saint-Augustin et de ceux de Sainte-Elisabeth et de Saint-Nicolas-des-Champs; pour la reconstruction de l'église Saint-Pierre, de Chaillot; pour l'agrandissement de celle de Saint Ferdinand, aux Ternes, et de Saint-Lambert, à Vaugirard, ainsi que pour la restauration de l'église Saint-Pierre, à Montmartre. De plus, on poursuit activement les travaux de deux synagogues nouvelles, dans la rue de la Victoire et dans la rue des Tournelles.

TH. DE LANGEAC.

Malgré l'expiration du délai fixé pour la délivrance de la PRIME GRATUITE, les abonnements continuent à nous être adressés dans une proportion considérable. L'administration de L'UNIVERS ILLUSTRÉ a obtenu des éditeurs du GRAND ALBUM DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE qu'il en serait fait immédiatement une quatrième édition. Mais ce nouveau tirage étant très-limité, les personnes désireuses de posséder ce magnifique souvenir du grand concours international de 1867 doivent se hâter, car d'ici à fort peu de temps, sans doute, il sera absolument impossible de satisfaire aux demandes des retardataires.

PORTRAITS LITTÉRAIRES

CHARLES BAUDELAIRE

Par THÉOPHILE GAUTIER

La première fois que nous rencontrâmes Baudelaire, ce fut vers le milieu de 1849, à l'hôtel Pimodan, où nous occupions, près de Fernand Boissard, un appartement fantastique qui communiquait avec le sien par un escalier dérobé, caché dans l'épaisseur du mur et que devaient hanter les ombres des belles dames aimées jadis de Lauzun. Il y avait là cette superbe Maryx qui, toute jeune, a posé pour la *Mignon* de Scheffer, et, plus tard, pour *la Gloire distribuant des couronnes*, de Paul Delaroche, et cette autre beauté, alors dans toute sa splendeur, dont Clesinger tira *la Femme au serpent*, ce marbre où la douleur ressemble au paroxysme du plaisir et qui palpite avec une intensité de vie que le ciseau n'avait jamais atteinte et qu'il ne dépassera pas.

Charles Baudelaire était encore un talent inédit, se préparant dans l'ombre pour la lumière, avec cette volonté tenace qui, chez lui, doublait l'inspiration; mais son nom commençait déjà à se répandre parmi les poëtes et les artistes avec un certain frémissement d'attente, et la jeune génération, venant après la grande génération de 1830, semblait beaucoup compter sur lui. Dans le cénacle mystérieux où s'ébauchent les réputations de l'avenir, il passait pour le plus fort. Nous avions souvent entendu parler de lui, mais nous ne connaissions aucune de ses œuvres. Son aspect nous frappa : il avait les cheveux coupés très-ras et du plus beau noir; ces cheveux, faisant des pointes régulières sur le front d'une éclatante blancheur, le coiffaient comme une espèce de casque sarrasin; les yeux, couleur de tabac d'Espagne, avaient un regard spirituel, profond, et d'une pénétration peut-être un peu trop insistante; quant à la bouche, meublée de dents très-blanches, elle abritait, sous une légère et soyeuse moustache ombrageant son contour, des sinuosités mobiles, voluptueuses et ironiques comme les lèvres des figures peintes par Léonard de Vinci; le nez, fin et délicat, un peu arrondi, aux narines palpitantes, semblait subodorer de vagues parfums lointains; une fossette vigoureuse accentuait le menton comme le coup de pouce final du statuaire; les joues, soigneusement rasées, contrastaient, par leur fleur bleuâtre que veloutait la poudre de riz, avec les nuances vermeilles des pommettes; le cou, d'une élégance et d'une blancheur féminines, apparaissait dégagé, partant d'un col de chemise rabattu et d'une étroite cravate en madras des Indes et à carreaux. Son vêtement consistait en un paletot d'une étoffe noire lustrée et brillante, un pantalon noisette, des bas blancs et des escarpins vernis, le tout méticuleusement propre et correct, avec un cachet voulu de simplicité anglaise et comme l'intention de se séparer du genre artiste, à chapeaux de feutre mou, à vestes de velours, à vareuses rouges, à barbe prolixe et à crinière échevelée. Rien de trop frais ni de trop voyant dans cette tenue rigoureuse. Charles Baudelaire appartenait à ce dandysme sobre qui râpe ses habits avec du papier de verre pour leur ôter l'éclat endimanché et tout battant neuf si cher au philistin et si désagréable pour le vrai gentleman. Plus tard même, il rasa sa moustache, trouvant que c'était un reste de vieux chic pittoresque qu'il était puéril et bourgeois de conserver. Ainsi dégagée de tout duvet superflu, sa tête rappelait celle de Lawrence Sterne, ressemblance qu'augmentait l'habitude qu'avait Baudelaire d'appuyer, en parlant, son index contre sa tempe; ce qui est, comme on sait, l'attitude du portrait de l'humoriste anglais, placé au commencement de ses œuvres Telle est l'impression physique que nous a laissée, à cette première entrevue, le futur auteur des *Fleurs du mal*.

Nous trouvons, dans les *Nouveaux camées parisiens*, de Théodore de Banville, l'un des plus chers et des plus constants amis du poëte dont nous déplorons la perte, ce portrait de jeunesse et pour ainsi dire avant la lettre. Qu'on nous permette de transcrire ici ces lignes de prose, egales en perfection aux plus beaux vers; elles donnent de Baudelaire une physionomie peu connue et rapidement effacée qui n'existe que là.

« Un portrait peint par Émile Deroy et qui est un des rares chefs-d'œuvre trouvés par la peinture moderne, nous montre Charles Baudelaire à vingt ans, au moment où riche, heureux, aimé, déjà célèbre, il écrivait ces premiers vers acclamés par le Paris qui commande à tout le reste du monde! O rare exemple d'un visage réellement divin, réunissant toutes les chances, toutes les forces et les séductions les plus irrésistibles! Le sourcil est pur, allongé, d'un grand arc adouci, et couvre une paupière orientale, chaude, vivement colorée; l'œil, long, noir, profond, d'une flamme sans egale, caressant et impérieux, embrasse, interroge et reflèchit tout ce qui l'entoure; le nez, gracieux, ironique, dont les plans s'accusent bien et dont le bout, un peu arrondi et projeté en avant, fait tout de suite songer à la celèbre phrase du poëte : *Mon âme voltige sur les parfums, comme l'âme des autres hommes voltige sur la musique !* La bouche est arquée et affinée déjà par l'esprit, mais à ce moment pourprée encore et d'une belle chair qui fait songer à la splendeur des fruits. Le menton est arrondi, mais d'un relief hautain, puissant comme celui de Balzac. Tout ce visage est d'une pâleur chaude, brune, sous laquelle apparaissent les tons roses d'un sang riche et beau; une barbe enfantine, idéale, de jeune dieu, la décore; le front, haut, large, magnifiquement dessiné, s'orne d'une noire, épaisse et charmante chevelure qui, naturellement ondulée et bouclée comme celle de Paganini, tombe sur un col d'Achille ou d'Antinoüs! »

Il ne faudrait pas prendre ce portrait tout à fait au pied de la lettre, car il est vu à travers la peinture et à travers la poésie, et embelli par une double idéalisation; mais il n'en est pas moins sincère et fut exact à son moment. Charles Baudelaire a eu son heure de beauté suprême et d'epanouissement parfait, et nous le constatons d'après ce fidèle témoignage. Il est rare qu'un poëte, qu'un artiste soit connu sous son premier et charmant aspect. La réputation ne lui vient que plus tard, lorsque déjà les fatigues de l'étude, la lutte de la vie et les tortures des passions ont altéré sa physionomie primitive : il ne laisse de lui qu'un masque usé, flétri, où chaque douleur a laissé pour stigmate une meurtrissure ou une ride. C'est cette dernière image qui a sa beauté aussi, dont on se souvient. Tel fut Alfred de Musset tout jeune. On eût dit Phœbus-Apollon lui-même avec sa blonde chevelure, et le médaillon de David nous le montre presque sous la figure d'un dieu. — A cette singularité qui semblait éviter toute affectation, se mêlait une certaine saveur exotique et comme un parfum lointain de contrées plus aimées du soleil. On nous dit que Baudelaire avait voyagé longtemps dans l'Inde, et tout s'expliqua.

Contrairement aux mœurs un peu débraillées des artistes, Baudelaire se piquait de garder les plus étroites convenances, et sa politesse était excessive jusqu'à paraître maniérée. Il mesurait ses phrases, n'employait que les termes les plus choisis, et disait certains mots d'une façon particulière, comme s'il eût voulu les souligner et leur donner une importance



LES DÉMOLITIONS AU CHAMP DE MARS. — ASPECT ACTUEL DU JARDIN RÉSERVÉ; dessin de M. Gustave Roux. — Voir le Bulletin du précédent numéro.



[illegible] SAINT-GILES, A LONDRES, [illegible]



LE NOUVEAU THÉATRE DE LEIPZIG, VUE PRISE DU LAC DES CYGNES; dessin de M. A. Strassberger. — Voir page 154.

mystérieuse. Il avait dans la voix des italiques et des majuscules initiales. La charge, très en honneur à Pimodan, était dédaignée par lui comme artiste et grossière; mais il ne s'interdisait pas le paradoxe et l'outrance. D'un air très-simple, très-naturel et parfaitement détaché, comme s'il eût débité un lieu commun à la Prud'homme sur la beauté ou la rigueur de la température, il avançait quelque axiome sataniquement monstrueux ou soutenait avec un sang-froid de glace quelque théorie d'une extravagance mathématique, car il apportait une méthode rigoureuse dans le développement de ses folies. Son esprit n'était ni en mots ni en traits, mais il voyait les choses d'un point de vue particulier qui en changeait les lignes comme celles des objets qu'on regarde à vol d'oiseau ou en plafond, et il saisissait des rapports inappréciables pour d'autres et dont la bizarrerie logique vous frappait. Ses gestes étaient lents, rares et sobres, rapprochés du corps, car il avait en horreur la gesticulation méridionale. Il n'aimait pas non plus la volubilité de parole, et la froideur britannique lui semblait de bon goût. On peut dire de lui que c'était un dandy égaré dans la bohème, mais y gardant son rang et ses manières et ce culte de soi-même qui caractérise l'homme imbu des principes de Brummel.

Tel il nous apparut à cette première rencontre, dont le souvenir nous est aussi présent que si elle avait eu lieu hier, et nous pourrions, de mémoire, en dessiner le tableau.

Nous étions dans ce grand salon du plus pur style Louis XIV, aux boiseries rehaussées d'or terni, mais d'un ton admirable, à la corniche à encorbellement, où quelque élève de Lesueur ou de Poussin, ayant travaillé à l'hôtel Lambert, avait peint des nymphes poursuivies par des satyres à travers les roseaux, selon le goût mythologique de l'époque. Sur la vaste cheminée de marbre sérancolin, tacheté de blanc et de rouge, se dressait, en guise de pendule, un éléphant doré, harnaché comme l'éléphant de Porus dans la bataille de Lebrun, qui supportait sur son dos une tour de guerre où s'inscrivait un cadran d'émail aux chiffres bleus. Les fauteuils et les canapés étaient anciens et couverts de tapisseries aux couleurs passées, représentant des sujets de chasse, par Oudry ou Desportes. C'est dans ce salon qu'avaient lieu les séances du club des *haschischins* (mangeurs de haschisch), dont nous faisions partie et que nous avons décrites ailleurs avec leurs extases, leurs rêves et leurs hallucinations, suivis de si profonds accablements.

Comme nous l'avons dit plus haut, le maître du logis était Fernand Boissard, dont les courts cheveux blonds bouclés, le teint blanc et vermeil, l'œil gris pétillant de lumière et d'esprit, la bouche rouge et les dents de perle, semblaient témoigner d'une exubérance et d'une santé à la Rubens, et promettre une vie prolongée au delà des bornes ordinaires. Mais, hélas! qui peut prévoir le sort de chacun? Boissard, à qui ne manquait aucune des conditions du bonheur, et qui n'avait pas même connu la joyeuse misère des fils de famille, s'est éteint, il y a déjà quelques années, après s'être longtemps survécu, d'une maladie analogue à celle dont est mort Baudelaire. C'était un garçon des mieux doués que Boissard; il avait l'intelligence la plus ouverte; il comprenait la peinture, la poésie et la musique également bien; mais, chez lui, peut-être, le dilettante nuisait à l'artiste; l'admiration lui prenait trop de temps, il s'épuisait en enthousiasmes; nul doute que, si la nécessité l'eût contraint de sa main de fer, il n'eût été un peintre excellent. Le succès qu'obtint au Salon son *Épisode de la retraite de Russie* en est le sûr garant. Mais, sans abandonner la peinture, il se laissa distraire par d'autres arts; il jouait du violon, organisait des quatuors, déchiffrait Bach, Beethoven, Meyerbeer et Mendelssohn, apprenait des langues, écrivait de la critique et faisait des sonnets charmants. C'était un grand voluptueux en fait d'art, et nul n'a joui des chefs-d'œuvre avec plus de raffinement, de passion et de sensualité que lui; à force d'admirer le beau, il oubliait de l'exprimer, et ce qu'il avait si profondément senti, il croyait l'avoir rendu. Sa conversation était charmante, pleine de gaieté et d'imprévu; il avait, chose rare, l'invention du mot et de la phrase, et toute sorte d'expressions agréablement bizarres, de *concetti* italiens et d'*agudezas* espagnoles passant devant vos yeux, quand il parlait, comme de fantasques figures de Callot, faisant des contorsions gracieuses et risibles. Comme Baudelaire, amoureux des sensations rares, fussent-elles dangereuses, il voulut connaître *ces paradis artificiels*, qui, plus tard, vous font payer si cher leurs menteuses extases, et l'abus du haschisch dut altérer sans doute cette santé si robuste et si florissante. Ce souvenir à un ami de notre jeunesse, avec qui nous avons vécu sous le même toit, à un romantique du bon temps que la gloire n'a pas visité, car il aimait trop celle des autres pour songer à la sienne, ne sera pas déplacé ici, dans cette notice destinée à servir de préface aux œuvres complètes d'un mort, notre ami à tous deux.

Là se trouvait aussi, le jour de cette visite, Jean Feuchères, ce sculpteur de la race des Jean Goujon, des Germain Pilon et des Benvenuto Cellini, dont l'œuvre pleine de goût, d'invention et de grâce a disparu presque tout entière, accaparée par l'industrie et le commerce, et mise, elle le méritait bien, sous les noms les plus illustres pour être vendue plus cher à de riches amateurs, qui réellement n'étaient pas attrapés. Feuchères, outre son talent de statuaire, avait un esprit d'imitation incroyable, et nul acteur ne réalisait un type comme lui. Il est l'inventeur de ces comiques dialogues du sergent Bridais et du fusilier Pitou dont le répertoire s'est accru prodigieusement et qui provoquent encore aujourd'hui un rire irrésistible. Feuchères est mort le premier, et, des quatre artistes rassemblés à cette date dans le salon de l'hôtel Pimodan, nous survivons seul.

Sur le canapé, à demi étendue et le coude appuyé sur un coussin, avec une immobilité dont elle avait pris l'habitude dans la pratique de la pose, Maryx, vêtue d'une robe blanche, bizarrement constellée de pois rouges semblables à des gouttelettes de sang, écoutait vaguement les paradoxes de Baudelaire, sans laisser paraître la moindre surprise sur son masque du plus pur type oriental, et faisait passer les bagues de sa main gauche aux doigts de sa main droite, des mains aussi parfaites que son corps, dont le moulage a conservé la beauté.

Près de la fenêtre, la femme au serpent (il ne sied pas de lui donner ici son vrai nom), ayant jeté sur un fauteuil son mantelet de dentelle noire, et la plus délicieuse petite capote verte qu'ait jamais chiffonnée Lucy Hocquet ou madame Baudrand, secouait ses beaux cheveux d'un brun fauve tout humides encore, car elle venait de l'école de natation, et, de toute sa personne drapée de mousseline, s'exhalait, comme d'une naïade, le frais parfum du bain. De l'œil et du sourire, elle encourageait ce tournoi de paroles et y jetait, de temps en temps, son mot, tantôt railleur, tantôt approbatif, et la lutte recommençait de plus belle.

Elles sont passées, ces heures charmantes de loisir, où des décamérons de poëtes, d'artistes et de belles femmes se réunissaient pour causer d'art, de littérature et d'amour, comme au siècle de Boccace. Le temps, la mort, les impérieuses nécessités de la vie ont dispersé ces groupes de libres sympathies, mais le souvenir en reste cher à tous ceux qui eurent le bonheur d'y être admis, et ce n'est pas sans un involontaire attendrissement que nous écrivons ces lignes.

THÉOPHILE GAUTIER.

(La suite au prochain numéro.)

UN BANQUET D'ENFANTS PAUVRES

A LONDRES

Il y a quinze jours nous avons parlé de la terrible détresse qui sévit en ce moment dans la partie de Londres désignée sous le nom de East-End, où des milliers d'individus, hommes, femmes et enfants, n'échappent à la mort par la faim que grâce aux efforts persévérants de la charité privée. On multiplie les comités; on recueille des souscriptions de toutes parts; on ouvre des asiles, des ateliers pour les deux sexes; on distribue des aliments; et pourtant bien des infortunés succombent encore sous le poids de leur navrante misère, dans des bouges ignorés de la ville, au fond des cloaques infects, sans air et sans lumière, où ils sont nés et où ils ont vécu sans avoir pu un seul jour manger à leur appétit.

A cette occasion, nous avons publié une page saisissante, représentant une distribution publique d'aliments dans le sombre quartier de Spitalfield. Que le lecteur ait le courage de nous suivre aujourd'hui dans une autre partie de la ville, au centre même de Londres : là on retrouve le même dénûment et les mêmes souffrances. Il s'agit de la paroisse Saint-Giles, à deux pas d'Oxford-Street et de Piccadilly. Quel poignant contraste! Saint-Giles est l'une des paroisses les plus pauvres de la capitale anglaise; son nom porte en lui-même une lugubre signification.

Les personnes charitables qui luttent avec le zèle le plus louable pour arracher aux tortures de la famine les pauvres de Londres ont songé, pendant les fêtes du carnaval, aux pâles et maigres enfants de la paroisse Saint-Giles, et ils ont voulu qu'en ces jours de liesses universelles ils prissent au moins une fois leur part d'un repas plantureux où ils auraient le moyen de manger autant qu'ils en auraient envie. La souscription a été vite couverte, et les tables du banquet ont été dressées dans un vaste hangar prêté par un négociant du quartier. Les patrons et les dames patronnesses de cette petite fête gastronomique s'étaient fait un devoir de diriger eux-mêmes le service des mets cuisinés pour leurs petits protégés. Ils distribuaient de table en table les rosbifs succulents, les larges écuelles remplies de pommes de terre et les plum puddings aux senteurs énergiques; ils versaient aussi à pleins gobelets l'ale et le porter.

C'était plaisir de voir ce petit monde boire et manger avec un véritable recueillement. Tous les enfants faisaient silence, car pas un seul n'aurait voulu perdre une bouchée de ce festin inouï, dont le souvenir ne s'effacera pas de sitôt. Le cœur se chargera sans doute d'acquitter la dette de l'estomac.

Sur les murs de la salle on avait placé cette morale inscription : *Waste not want not,* c'est-à-dire « Pas de désordre pas de misère. » Puisse cette maxime se graver profondément dans le souvenir des petits paroissiens de Saint-Giles et contribuer à en faire d'honnêtes et vaillants ouvriers!

R. BRYON.

LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite [1].)

Vous êtes coupable de rébellion envers un agent de l'autorité. Je connais mon code, moi, et je vous le ferai bien connaître, à vous et à toute cette racaille qui nous pille. — Voyez, madame la marquise, poursuivit-il en se tournant vers Olga, ces gens d'ici ne respectent rien. Il faut absolument qu'ils comprennent que nous ne badinons pas. Enfin il faut un exemple, ajouta-t-il en posant sa large main sur l'épaule du jeune homme.

Celui-ci se dressa, et, tout frémissant :

— Misérable! murmura-t-il.

Barlot se recula et éleva froidement son fusil.

— Barlot, posez immédiatement cette arme! — Monsieur, je vous en prie! s'écria Olga.

— Pardon, madame, fit l'étranger en se rasseyant, mais je n'ai pas l'habitude d'être traité en... criminel, et je me suis oublié. Encore une fois, veuillez...

— C'est, au contraire moi, interrompit Mme de Clérol, qui vous prie de m'excuser, comme aussi d'être indulgent à l'égard de cet homme, qui vient d'un pays dont les habitants sont très-rudes. Je le savais d'un caractère difficile et emporté. C'est même à cause de cela qu'il m'a convenu. Je me reconnais donc responsable de sa conduite, et je vous serai bien reconnaissante de ne point trop lui en vouloir.

Le jeune homme s'inclina, et, avec un sourire un peu forcé :

— Lui en vouloir! dit-il. Je le voudrais que je ne le pourrais, puisque je lui dois d'être ici.

— Voilà, repartit Olga, à quoi je ne songeais point et qui me réconcilie tout à fait avec moi-même. Je m'accusais d'avoir, peut-être légèrement, donné à Barlot des instructions un peu rigoureuses et d'être ainsi la cause de votre désagrément. Mais ce désagrément est pour moi un si grand agrément, qu'il faut bien que j'en prenne mon parti. A présent que nous nous sommes tous tout pardonné, racontez-moi donc, je vous en prie, ce qui s'est passé.

— Je suis le prévenu. Permettez que j'attende le réquisitoire.

— Voyons, Barlot, dites ce que vous avez à dire.

— A quoi bon? murmura le garde.

— A quoi bon? répéta lentement Olga en battant de son parasol le bas de sa robe.

— Enfin, reprit Barlot, aujourd'hui, entre midi et demi et une heure, j'ai pris en contravention un nommé Jean Gourme qui pêchait dans notre rivière. Madame la marquise ne sait peut-être pas que la rivière est à nous pendant qu'elle traverse le bois de Moutiers. Ce Jean Gourme ne faisait pas de difficultés, et je dressais tranquillement mon procès-verbal, quand ce monsieur-ci est arrivé et m'a demandé, d'un ton insolent, ce que je voulais. Naturellement, je lui ai répondu de se mêler de ce qui le regardait, d'autant mieux que je l'ai d'abord reconnu pour un braconnier qui m'a été particulièrement signalé. Là-dessus, il s'est fâché et a engagé son ami à se... moquer de moi, prétendant que je n'avais pas le droit d'interdire la pêche en cet endroit, qu'il y avait prescription, et en même temps excitant son chien à me mordre. C'est alors que je lui ai montré ma plaque et que je l'ai menacé de l'empoigner s'il continuait à m'insulter. Comme il persistait, je lui ai ordonné de me suivre. Il s'est mis à rire et m'a poussé dans la rivière, en traître, car madame comprend que je n'en craindrais pas dix comme lui. Ensuite il a pourtant vu que l'affaire devenait mauvaise et il n'a plus opposé de résistance. Voilà ce qui s'est passé. Si ce n'avait été les ordres de madame la marquise, ce n'est pas ici que j'aurais conduit cet homme. Depuis une bonne heure, les gendarmes auraient soin de lui! A présent, il y a une justice ou il n'y en a point. S'il n'y en a point, eh bien, une autre fois...

Et, sans achever sa phrase, Barlot, en manière de péroraison, frappa de la paume de sa main la batterie de son fusil.

— M. de Laïta ne se trompait pas, fit Olga à demi voix, c'est un loup qu'il m'a envoyé.

Puis, après un court silence :

— A votre tour, monsieur, dit-elle au prisonnier.

Et, celui-ci paraissant hésiter :

— Mais je vous préviens, s'empressa-t-elle d'ajouter, que d'avance je vous acquitte.

— Aussi bien, répliqua le jeune homme, suis-je moins noir que votre garde n'a voulu me faire. D'abord, j'avais quatre ou cinq ans que je prenais déjà des poissons dans la rivière, à l'ombre des arbres de votre bois de Moutiers. A la vérité, j'en prenais fort peu; mais, en pêchant, je ne pensais point pécher, et votre père, madame, qui alors habitait le château, eut un jour la bonté de m'aider lui-même à déga-

1. Voir les numéros 681 à 685.

ger ma ligne, qui s'était entortillée dans les branches d'un chêne. Voilà pourquoi j'ai cru que votre garde outre-passait ses droits; je le crois même, je crois surtout qu'il a outre-passé vos intentions, et qu'en tout cas un avertissement préalable était de rigueur. Je ne parle pas du ton sur lequel M. Barlot s'adressait à mon ami. Pardonnez-moi cet ennuyeux plaidoyer. Maintenant, j'ai eu tort de me fâcher, j'en conviens; mais permettez-moi de vous poser une question : Que feriez-vous à quelqu'un qui frapperait votre chien ?

— Il voulait me mordre, grommela Barlot.

— Non, reprit le jeune homme en regardant fixement son adversaire. — Madame, continua-t-il, je répète ma question : Que feriez-vous à quelqu'un qui frapperait votre chien ?

— Je serais capable de le tuer, s'écria Olga.

— Eh bien, moi, je ne tue personne. Seulement, au cri poussé par mon pauvre vieux Mars, je n'ai pas été maître de ma colère, et je ne sais vraiment comment la chose s'est faite, mais votre garde se relevait dans le ruisseau, que je croyais à peine l'avoir touché. Il m'avait, du reste, si bien vu venir, qu'il est très-heureux pour moi et pour lui que son fusil ne fût pas armé.

— C'est-à-dire, interrompit Barlot, que mon fusil m'a gêné. Sans cela, c'est vous qui alliez au fond de l'eau ! Vous prétendez donc m'avoir battu ?

L'accusé haussa légèrement les épaules.

— Mon Dieu, non, dit-il, puisque ce sont les battus qui payent l'amende, et que je vous prie d'accepter ces vingt francs.

Le garde hésita, tendit la main, puis, la retirant :

— Je ne veux pas de votre napoléon, murmura-t-il d'une voix sourde.

Et il quitta la salle. Dans le vestibule, il rencontra Félicie, à qui il versa sa fureur toute chaude.

— Le gueux, vociférait-il, se vantera de m'avoir brossé! Parce qu'il m'a surpris, il se croit mon maître ! Mais je le retrouverai, comme il y a un Dieu, je le retrouverai, et je lui réglerai tous ses petits comptes en une fois !

— Pourquoi lui en voulez-vous tant? demanda Félicie.

— Pourquoi je lui en veux? Je le sais, moi, et cela me suffit, répliqua le garde, qui, de son gros poing, menaçait la porte du salon.

Félicie essayait de le calmer, lorsque, entendant les voix de MM. de Bley et Corbier qui causaient entre eux et riaient sur le perron, elle poussa Barlot du côté de l'office et lui administra des consolations plus efficaces que, si allanguée fût-elle, ne pouvaient l'être ses paroles.

En entrant dans le vestibule, Corbier vit une porte se refermer sur un dos massif, et, reconnaissant ce dos pour appartenir au garde :

— Il paraît, dit-il, que la séance est levée. Voulez-vous que nous allions rejoindre Olga ?

— La belle question ! reprit Bley tout en lissant alternativement, par un geste qui lui était familier, sa cravate et ses cheveux. Vous êtes charmant; je grille de présenter mes hommages à votre nièce. Vous savez qu'elle n'a pas un plus fervent adorateur que moi.

— Passez donc, fit Corbier en poussant Bley dans le salon.

— Ah ! personne ! reprit le baron; hélas ! le rossignol s'est envolé !

Olga sortit de l'embrasure d'une fenêtre, et, se croisant les bras :

— Avant-hier, dit-elle, vous m'avez qualifiée de lion; aujourd'hui, je ne suis plus qu'un oiseau ; que serai-je donc demain ?

— Ce que vous serez toujours, repartit Bley, absolument ce qu'il vous plaira d'être : les perfections de la création réunies en une...

— Prenez garde ! murmura la jeune femme en secouant son parasol d'un air mutin.

Le baron s'inclina, et, posant un baiser sur le petit poing levé contre lui :

— J'attendais, poursuivit-il, que cette main me fit signe de me taire.

— Çà ! demanda Corbier, et ton prisonnier ?

— Dans quelle oubliette, ajouta Bley, Votre Majesté le Lion l'a-t-elle plongé ?

— Figurez-vous, répliqua Olga, que mon prisonnier était un malfaiteur des plus dangereux. Aussi me suis-je bien gardée de le libérer. Il est ici.

— Dans la cave ! interrompit Corbier. Et toi qui m'accusais d'indulgence !

Et le baron majestueusement :

— Je verrai le scélérat.

— Monsieur le sous-préfet, le scélérat a bien l'honneur de vous saluer, dit l'étranger, qui s'était approché sans être aperçu des deux hommes, placés de façon à lui tourner le dos.

— Comment ! s'écria Bley, mon cher ami, c'est vous ! Par quel hasard ?... Vous voulez que je vous présente ?... Avec le plus grand plaisir. Mais votre juge vous a sans doute fait décliner vos nom, prénoms et qualités?... Non. Ah ! que voilà un interrogatoire boiteux ! — Il faudra, madame, que je vous donne quelques leçons. En attendant, je m'en vais venir en aide à votre inexpérience. Permettez-moi de vous présenter, ainsi qu'à votre oncle, permettez-moi, mon cher Corbier, de vous présenter M. Michel Morgan, gentleman !

— Je n'ai pas demandé, dit sèchement Olga, à M. Morgan comment il s'appelait, ni quelle profession il exerçait, simplement parce que la chose ne m'intéressait point.

Celui de qui elle parlait, la regardant d'un air étonné :

— Wallace, continua-t-elle en caressant le chien, n'a pas eu, non plus, besoin qu'on lui expliquât que votre ami était un gentleman. Entendez-vous, baron?

— Pour moi, reprit Corbier en serrant la main de Michel, je suis charmé de faire votre connaissance; nous vous connaissions déjà par M. de Bley, qui, l'autre jour, nous a entretenus de vous, de votre accueil si cordial, de votre hospitalité. Je me félicite de ce qu'une circonstance, dont je suis d'ailleurs ignorant...

— A propos, demanda le baron, quel est donc votre crime? Car, enfin, vous êtes arrivé ici sous les auspices de la force publique. Au fait, c'est une introduction qui en vaut bien une autre. On entre par la petite porte, c'est vrai, en revanche, on est sûr d'être reçu. Voyons, racontez-nous...

Mais Olga :

— Un mot de plus au sujet de cette sotte affaire, et je remonte dans ma tour.

Sur quoi, Corbier, à demi-voix, et en se frottant les mains :

— Il paraît que tous les torts ne sont pas du côté de notre jeune ami !

VII

Que ferait-on en attendant le dîner? Olga opina pour une promenade; Bley, pour une promenade dans le salon; Corbier, pour le salon sans promenade. Ce fut l'avis d'Olga qui l'emporta. La jeune femme ouvrit une fenêtre, au-dessous de laquelle un monceau de terre et de débris, amoncelés jadis et oubliés par quelque jardinier paresseux, formait un tertre gazonné que Marion tenait pour un reste des fortifications.

— C'est là dedans, disait-il aux rares visiteurs du château, que passait autrefois le grand souterrain.

— Qui m'aime me suive ! s'écria Mme de Clérol.

Et elle sauta légèrement sur le tertre. Puis, en riant, à Morgan, qui l'avait rejointe :

— Aidez donc le baron, dit-elle.

Debout sur la tablette de la fenêtre, M. de Bley, après avoir inutilement cherché une saillie à laquelle se retenir, demandait une échelle. Michel le saisit à bras tendus, comme il eût fait d'un enfant, et le déposa délicatement auprès de la marquise. Quant à Corbier, il refusa obstinément de tenter l'aventure, déclarant que l'abîme ne l'attirait nullement.

Et, à la remarque de sa nièce, qu'un abîme de cinq pieds à peine ne devait pas arrêter un partisan du prince de Polignac :

— Eh bien, répondit-il, le partisan du prince de Polignac n'en a que deux, de pieds, mais il y tient. Je ne me soucie pas de me casser les jambes, non plus que d'écraser M. Morgan. C'est bon pour de Bley, qui, toute sa vie, a été un homme léger, d'être enlevé. D'ailleurs, j'ai une lettre à terminer. Ainsi, bon voyage ! ajouta-t-il en refermant la fenêtre.

De ce côté-là du château, une dépression du sol marquait l'ancien emplacement du fossé comblé, durant les premières années du règne de Louis XVI, par un marquis de Varanne atteint d'anglomanie. Dessiné, du reste, et planté avec goût, assez vaste pour mériter son titre de parc, le jardin s'étendait, en pente douce, jusqu'à la forêt, dont le séparait un mur en mauvais état.

Escortée de ses deux chevaliers, Olga traversa rapidement le jardin et longea le mur, y cherchant une brèche praticable.

— Voici, dit-elle, où, avec le secours de M. Morgan, nous passerons.

— Si nous cherchions une porte ? hasarda le baron.

— Je n'ai pas la clef, reprit Olga.

Michel, d'ailleurs, était déjà à l'œuvre, construisant une façon d'escalier avec les pierres écroulées et qui gisaient dans l'herbe.

— Ah! soupira de Bley en s'asseyant sur un gros moellon, votre oncle a agi en sage; et, dites-moi, quand nous aurons franchi ce rempart, le fleuve que nous traverserons est-il profond ? les monstres que nous combattrons vomissent-ils des flammes ? les géants qui nous attendent se nourrissent-ils de chair humaine ? ou bien me réservez-vous une quenouille et un rouet ? J'avoue qu'en ce moment, de tous les travaux d'Hercule, c'est encore la quenouille que je préférerais. — Sapristi ! poursuivit-il en s'adressant au jeune homme, qui s'efforçait de déchausser et de rejeter du côté opposé de la muraille un énorme fragment. Je commence à croire, continua le baron, que le garde de mon ami Corbier avait raison de vous appréhender; vous me paraissez rompu aux effractions.

Le fragment tomba avec fracas.

Morgan se retourna :

— Madame, dit-il, la rampe est terminée, et voici une balustrade, ajouta-t-il en coupant un arbrisseau.

— Si jamais je commande une armée, fit Olga, vous serez mon général du génie. — Mais que cherchez-vous donc, baron? Avez-vous perdu votre bourse? Alors, je ne vous donne pas le choix. C'est votre vie qu'il me faut.

— Moi, répliqua piteusement M. de Bley, je cherche un morceau de craie.

— Et pourquoi ?

— Pour me numéroter les os.

— Monsieur le sous-préfet, je réponds de vous, riposta Morgan, qui, animé par le labeur, excité par la pensée que, dans cette petite scène, il jouait le premier rôle, monta sur le mur, brandissant sa perche aussi fièrement que si cette perche eût été la plus glorieuse des bannières.

En un clin d'œil, Olga fut auprès de lui.

Il sauta aussitôt dans le chemin qui court entre le mur du parc de Varanne et la lisière de la forêt.

— Une seconde, dit-il, que j'arrange un peu ces pierres.

Tout à coup, la jeune femme poussa un cri. Wallace avait voulu suivre sa maîtresse, et, en s'élançant, l'avait heurtée. Morgan n'eut que le temps de se redresser pour recevoir dans ses bras Mme de Clérol. Il faillit lui-même perdre l'équilibre et plia sous le choc, ses pieds glissant parmi les décombres; mais, par un violent effort, il se roidit et parvint à préserver Olga, qui, blanche d'émotion :

— Vous ne vous êtes pas fait mal ?

— Non, répondit-il, bien qu'il sentît à la poitrine une douleur aiguë.

En ce moment, M. de Bley parut au sommet du mur, le visage décomposé par l'effroi. Olga le rassura, et, s'efforçant de rire :

— Je suis descendue un peu vite, voilà tout, s'écria-t-elle; il n'y a de cassé que mon parasol. Maintenant, à votre tour.

— A mon tour? reprit le baron, qui s'était accroupi sur le mur. Voilà qui est commode à dire; mais vous m'avez fait une telle peur, que la tête m'en tourne complètement. Pour un rien, je me laisserais choir. Je me sens une cervelle de plomb et des jambes de coton.

Et à Morgan :

— Mon cher ami, il faut encore que vous trouviez le moyen de m'enlever d'ici.

— Dans un instant, répondit Morgan; moi aussi, j'ai eu peur. Je suis, comme vous, tout étourdi. C'est fort ridicule. Mais une goutte d'eau me remettra.

— Allons ! le rossignol seul est brave, dit Olga, tandis que le jeune homme se dirigeait vers une source qu'il connaissait, pour y avoir souvent étanché sa soif, et qui, dans l'intérieur du bois, à une cinquantaine de pas de la lisière, filtrait à travers la mousse. — J'aurais cru votre ami moins poltron, continua-t-elle en froissant nerveusement entre ses doigts la soie crevée et les baleines brisées de son parasol. Pour un chasseur, je le trouve bien timide !

— Dame ! repartit le baron, tout le monde n'a pas votre courage.

Olga jeta les débris qu'elle tenait à la main. L'étoffe resta accrochée aux branches d'un arbre, le manche tomba dans une broussaille. Au chien, qui bondissait pour rapporter :

— Ici, Wallace! fit-elle d'un accent si irrité, que l'animal se retourna aussitôt et revint en rampant, se demandant sans doute quel forfait il avait commis.

M. de Bley, répétant que tout le monde n'avait pas le courage de Mme de Clérol :

— Votre compliment est parfaitement plat, interrompit celle-ci; afin de vous en punir, je médite d'emmener M. Morgan et de vous laisser là, étendu sur votre mur, comme un sphinx sur son socle. Que diraient vos administrés, ajouta-t-elle d'une voix radoucie, s'ils vous contemplaient en cette posture?

— La posture n'est rien, murmura le sous-préfet, c'est la situation qui est affreuse ! Et Michel qui ne revient pas !

— Mais, redescendez. Vous regagnerez le château. D'ailleurs, en cherchant bien, je trouverai peut-être la clef de la petite porte.

— Je ne peux pas redescendre ! Je suis monté je ne sais comment, et c'est un beau miracle que je ne me sois pas rompu le cou. La bâtisse de Morgan s'est éboulée sous moi. Ça, ce garçon ne reviendra jamais ! Décidément, je partage votre opinion à son sujet. Il est beaucoup trop timide. A son âge, avoir besoin d'un verre d'eau ! Prendre mal !... Ah ! le voici ! Je l'entends... Mais non, ce n'est pas lui... Sapristi ! une femme ! La fille de votre forestier; elle me connaît ! Voyez donc à quoi vous m'exposez ! Je serai la risée de l'arrondissement. Je donnerais cent louis... Ah ! mais, par exemple, une fois qu'elle m'a reconnu, j'aime mieux lui parler.

Et, appelant la jeune fille, qui s'était arrêtée à l'angle du chemin :

— Mademoiselle Rose, cria l'infortuné baron, arrivez; vous aurez le spectacle d'un magistrat pris à escalader une clôture, ni plus ni moins qu'un larron.

Mlle Rose, une brune dont Olga trouva les brodequins à talons trop étroits, la robe en percale bleue trop voyante et trop courte, la coiffure (un foulard rouge jeté négligemment sur des cheveux noirs dont il rehaussait l'éclat) prétentieuse de simplicité, la démarche, enfin, et le regard hardis, s'avança lestement. Autant que la recherche de sa mise, l'aisance extraordinaire, chez une personne de sa condition, avec laquelle elle salua, frappa désagréablement Mme de Clérol, qui, d'un ton hautain :

— Vous êtes la fille de Marion? Comment se fait-il que je ne vous aie pas encore aperçue?

Sans se déconcerter et de peur de rire, n'osant point regarder M. de Bley, la Marionne expliqua que, vu les occupations de son père, elle avait à garder la maison, mais que, précisément, en ce moment, elle se rendait au château.

— Eh bien, allez ! repartit Olga. Je présume que vous avez quelque chose à demander; vous trouverez ma femme de chambre.

— C'est M. Corbier que je désire.

— M. Corbier est fort occupé aujourd'hui, je ne pense pas qu'il puisse vous recevoir.

— Je m'en vais toujours essayer de le demander, reprit la jeune fille.

Et, avec une révérence, prenant congé :

— Madame ! dit-elle, monsieur le sous-préfet !

Mais, en prononçant ces derniers mots, elle se tourna vers le baron et, à l'aspect piteux de celui à qui elle s'adressait, l'accès d'hilarité qu'elle avait à grand'peine comprimé éclata, irrésistible, ingouvernable, le rire d'un enfant qui voit une mouche se poser sur le nez de son pédagogue.

— Laissez rire Mlle Rose, fit M. de Bley à Olga, qui, les sourcils froncés, se mordant les lèvres et, de l'un de ses pieds, battant le sol, regardait avec colère la jeune fille. Laissez donc rire Mlle Rose, répéta-t-il. Elle et moi, nous



LE PERCEMENT DE LA ROUTE [illegible] NICARAGUA, A TRAVERS UNE FORÊT VIERGE, dessin du lieutenant Oliver, membre [illegible]
[illegible]

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



— Vous êtes donc bien pressé?
— Je me dépêche de rentrer! Je suis un homme marié : depuis la pièce de *Paul Forestier*, je n'aime pas que minuit sonne chez moi quand je n'y suis pas.



— Je vous en prie, veuillez signer cette lettre comme quoi vous devez votre triomphe à la douce Revalescière Dubarry.



— Quel malheur! Être né homme, tandis que j'aurais pu me faire une brillante position comme bœuf!



— Où que tu demeures, petit?
— C'te bêtise! Quartier Bréda, parbleu!



— C'est toi, Bichu?
— Tiens, c'est toi, Boirot? Rien de tel que le russeau pour se rencontrer le mercredi des Cendres.



[illegible]



— M'sieu! une loge pour l'Ambigu! Un mari trompé à chaque acte : cela amusera madame.



[illegible]
Espérons q[illegible] jour-là [illegible] pas de longtemps.





— Vous vous êtes occupé de moi dans votre journal!
— Rien de la vie privée.
— [illegible] ma vie est privée. Je vis de privations.



— Docteur, ne craignez pas de me retenir. Je désire manquer le train de Méry-sur-Oise.



— Joseph, je désire que vous alliez entendre prêcher le carême.
— C'est inutile, madame, il ne reste jamais grand'chose à la cuisine.



COURSES DU PRINTEMPS
— Tiens, c'est drôle! Le printemps ne leur dit donc pas autre chose?

sommes d'anciens amis. C'est bien naturel qu'elle se moque un peu de la figure que je dois faire sur ce mur, où je risque de finir mes jours. Mais je suis sûr qu'après s'être égayée à mes dépens, elle me plaindra. Elle ne voudrait pas me couvrir de ridicule. Elle a trop bon cœur pour livrer son sous-préfet en pâture à toutes les méchantes langues du département.

— Pardon, balbutia la jeune fille en essuyant ses yeux, excusez-moi. Je vous fâche. C'est que... vous êtes si drôle.

Et, le rire reprenant de plus belle :

— Divertissez-vous seulement, poursuivit le baron, vous ne m'offensez pas le moins du monde ; je suis charmé de vous amuser. Mais, n'est-ce pas, que je puis compter sur vous ? Et que vous serez discrète ? Et que...? Ah ! le voici !

Morgan sortit de la forêt et traversa le chemin. Il était pâle et semblait marcher avec difficulté. Il dit un bonjour amical à Rose, devenue, en le voyant, sérieuse et qui le regardait d'un air étonné. Il s'approcha du mur dont, hissé sur les décombres, il pouvait, du bout des doigts, toucher la crête. Il leva les bras vers M. de Bley, mais les baissa aussitôt, murmurant que cela n'irait pas. Il ramassa alors la perche étendue à ses pieds et, la dressant :

— Saisissez ce bâton, fit-il, et tâchez de tomber sur moi.

— Tomber est fort aisé, tomber sur vous est une tout autre affaire, répliqua le baron, qui ne savait de quelle main lâcher la pierre en saillie à laquelle il s'était cramponné. — Inclinez un peu plus votre bâton, continua-t-il. La !... Sapristi ! Tenez ferme ! Ouf !... Je n'aurais jamais pensé qu'un acte aussi simple que celui de s'asseoir pût être d'une exécution à ce point périlleuse. Un instant ! Attendez donc un instant que je respire !... Ma foi, madame, vous auriez dû vous tuer cent fois. Maintenant, mon cher ami, vous pouvez écarter la perche. Doucement, sapristi ! doucement. Dites-moi : cette branche est terriblement mince. Vous la croyez solide ? Vous la garantissez ? Allons !...

Et, d'une voix retentissante :

— Victoire ! cria-t-il, comme Morgan l'emportait sur ses épaules et suspendu à son col, dans le chemin, où il prit pied avec une satisfaction dont le récit fit la joie de Corbier et qu'en ce premier moment il ne dissimula pas, bien qu'il en ait, plus tard, contesté les effusions.

Tandis que de Bley réparait le désordre de sa toilette, chantait ses dangers, déclarait que, vue d'en bas, la muraille paraissait beaucoup moins haute qu'elle ne l'était réellement, et faisait un doigt de cour à Rose, dont il voulait capter le silence, Morgan, après avoir déposé son fardeau, s'était adossé contre un arbre, les bras ballants, le regard incertain, la tête penchée sur la poitrine et, en apparence, exténué d'émotion autant que de fatigue.

Olga, très-dépitée de sa chute, encore plus dépitée des péripéties de cette chute et à qui le malaise dont Michel venait de faire parade avait singulièrement déplu, se sentit froissée par la persistance du jeune homme à afficher un trouble offensant pour elle. L'attitude abattue de Morgan lui parut une impertinente affectation. Elle y vit une flatterie de mauvais goût, un grossier étalage de sentiments qu'elle n'entendait point deviner et qu'elle ne se pardonnait pas d'avoir provoqués :

— Monsieur, dit-elle, puisque vous êtes si souffrant, je vous libère de votre promesse de dîner avec nous.

Le baron, qui, tout en rajustant sa cravate, causait avec Rose, et Rose, qui n'écoutait que d'une oreille distraite les propos du baron, se retournèrent l'un et l'autre. Une exclamation de surprise échappa à la paysanne. Quant à de Bley :

— Par exemple ! s'écria-t-il. Mais pour nos maladies, à Michel et à moi, rien ne vaut un bon coup de bourgogne ! Apprenez...

— Mon cher baron, interrompit sèchement la marquise, quelle que soit la vertu du vin de Bourgogne, et, sur ce point, je me fie entièrement à votre compétence, permettez-moi cependant de la croire impuissante à guérir M. Morgan, qui n'est déjà que trop ému.

De Bley voulut s'interposer de nouveau ; mais il lut dans les yeux d'Olga, qui, au premier mot qu'il prononça, le regarda fixement, une injonction de se taire si péremptoire, que la parole expira sur ses lèvres.

— A qui diable en a-t-elle ? pensa-t-il. Positivement, pour être agréé des femmes, méchant moyen que de les sauver !

— Madame, repartit Morgan, vous avez raison. J'allais précisément vous demander l'autorisation de retourner chez moi. Je vous remercie de m'avoir prévenu.

Il dit cela doucement, sans amertume, d'un ton dans lequel le baron ne sut pas démêler la moindre intention ironique.

— Michel, demanda Rose, est-ce vrai que vous deviez dîner au château ?

Et, sur la réponse affirmative du jeune homme :

— Eh bien, poursuivit-elle, voyez comment les histoires s'inventent ! A Champ-d'Asile, ils vous croient en prison. Voilà pourquoi je voulais parler à M. Corbier. C'est Jean Gourme qui m'a envoyée. Vous auriez dû le voir arriver chez nous, avec ses enjambées d'une lieue. Il m'attend. Vous le trouverez.

— Puisque mon père se tourmente à cause de moi, fit Morgan, c'est mieux que je prenne à travers les bois. Cela abrège ma route d'un bon quart d'heure. Je vous quitte donc ici. Merci, Rose. Mes compliments à Marion.

Puis il salua Olga, serra la main à de Bley et s'enfonça dans la forêt, où il ne tarda pas à disparaître.

A peine était-il parti, qu'Olga s'en voulut de l'avoir congédié. Elle fut sur le point de le rappeler. Le baron comprit qu'une escarmouche se livrait, dans l'esprit de Mme de Clerol, entre l'amour-propre et la sensibilité.

— Faut-il que je lui coure après ? hasarda-t-il.

A se voir lue à livre ouvert, Olga tressaillit :

— Courir après M. Morgan ? reprit-elle ; le retarder encore, lui qui a si grande hâte de rassurer son père ? Mais non, à aucun prix. En vérité, baron, vous avez des idées de l'autre monde, ajouta-t-elle en se mettant en marche pour remonter au château.

De Bley haussa légèrement les épaules, et, brusquement :

— Soit ! gagnons le dîner. Au fait, nous l'avons bien gagné ! Mademoiselle Rose, vous ne venez pas avec nous ? Ah ! j'oubliais que vous arriviez en détachement de secours et que la place étant dégagée...

— Monsieur le sous-préfet, interrompit Rose, qu'est-ce qu'il a ?

— Qui ? Michel ?

— Oui. Je suis sûre qu'il a quelque chose. Vous savez ce que c'est. Dites-le-moi donc.

— Ce qu'il a ?... ce qu'il a ?... Il a qu'il a franchi le mur et qu'il est fatigué. Voilà ce qu'il a.

W. DE LA RIVE.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE NOUVEAU THÉATRE DE LEIPZIG

Leipzig vient de s'enrichir d'une magnifique salle de spectacle, construite sur les dessins de l'architecte berlinois Langhaus. L'inauguration a eu lieu le mois dernier avec beaucoup de solennité. Le roi de Saxe et toute la cour assistaient à cette représentation, qui débuta par l'ouverture du jubilé de Weber. Lorsque retentit l'hymne national, la salle entière se leva pour rendre hommage au vieux souverain qui protége les arts avec une ardeur si juvénile. Une pièce de circonstance, *la Patrie des Arts*, de Rodolf Gottchall, montrait, sous la forme d'une transparente allégorie, les Muses chassées de tous côtés par la tempête, cherchant un refuge à Leipzig et y trouvant asile et protection.

Le nouveau théâtre est situé sur la place Auguste. Nous donnons une vue de sa façade postérieure, qui regarde une jolie pièce d'eau : le lac des Cygnes. Sur les terrasses qui dominent le lac, à droite et à gauche du monument, des piliers de briques supportent un léger treillis de bois où s'entrelaceront bientôt les plantes grimpantes pour former la verte toiture d'un foyer en plein air.

Le foyer intérieur, très-richement orné, contient en médaillons les portraits des plus célèbres auteurs dramatiques et compositeurs allemands. Douze autres portraits du même genre entourent le lustre principal. La salle contient dix-neuf cents places. Sa décoration est blanc et or pour les parties avancées, et pour les fonds rouge et or.

La hauteur complète du théâtre, depuis le troisième dessous jusqu'aux frises, est de cent vingt pieds. Quant à la scène même, elle a cent pieds de largeur sur une profondeur de quatre-vingts pieds. Son ouverture, toutefois, ne dépasse pas quarante-huit pieds de haut sur cinquante de large.

HENRI MULLER.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

L'anthropologie. — Les deux écoles. — Georges Cuvier. — Darwin. — Un passage de Huxley. — L'homme est-il un singe ? — Permanence de l'espèce. — *De la Variabilité des espèces*, par M. Faivre. — Aspect des végétaux sur les sommets des montagnes, dans les plaines basses, au bord de la mer. — La renoncule. — La sagittaire. — Le polygonum amphibium. — La pantederia crassipes. — La jussiæa grandiflora. — Les plantes grimpantes. — Le lierre. — L'atriplex. — La brunelle. — Le mouton dans les Indes occidentales, en Guinée et à Angora. — Les oiseaux.

On s'occupe beaucoup aujourd'hui d'études anthropologiques.

Deux idées se trouvent en présence.

La première se rallie à cette formule de Georges Cuvier :

« Parmi les divers systèmes sur l'origine des êtres organisés, il n'en est pas de moins vraisemblable que celui qui en fait naître successivement les différents genres par des développements successifs. »

Elle admet la constance des formes organiques, la fixité et la permanence des espèces, tout en constatant dans certaines limites la variabilité.

La seconde hausse les épaules au nom de Georges Cuvier, et s'écrie comme le médecin malgré lui : *Nous avons changé tout cela !* S'appuyant sur les conjectures de Geoffroy Saint-Hilaire et sur les utopies de Lamarck, elle proclame avec Darwin qu'une sélection naturelle, sans cesse à l'œuvre, produit des formes nouvelles, que l'ensemble des organismes provient d'un seul type primordial, et qu'enfin les changements dans les conditions d'existence et la concurrence vitale sont les agents toujours actifs qui réalisent dans le cours des âges la diversité des types.

Naturellement, comme en toute doctrine les adeptes dépassent le maître, Huxley va bien plus loin que Darwin, et le traducteur du livre de Huxley sur *la place de l'homme dans la nature* le trouve trop timide et trop réservé. En effet, Huxley recourt à quelques précautions oratoires pour dire que *l'homme procède du singe et qu'il n'est qu'un primate* à la longue, soit dégénéré selon les uns, soit perfectionné selon les autres. Voici comment il s'exprime dans ce passage si fort blâmé, pour ses réserves, par ses coreligionnaires :

« Il m'arriva un jour de séjourner durant de nombreuses « heures, seul, et non sans anxiété, au sommet des Grands-« Mulets. Quand je regardais à mes pieds le village de « Chamounix, il me semblait qu'il gisait au fond d'un pro-« digieux *abîme* ou *gouffre*. Au point de vue pratique, le « gouffre était *immense*, car je ne connaissais pas le chemin « de la descente, et si j'avais tenté de le retrouver seul, je « me serais infailliblement perdu dans les crevasses du « glacier des Bossons ; néanmoins je savais parfaitement que « le *gouffre* qui me séparait de Chamounix, quoique dans « la pratique infini, avait été traversé des centaines de fois « par ceux qui connaissaient le chemin et possédaient des « secours spéciaux.

« Le sentiment que j'éprouvais alors me revient quand je « considère côte à côte un homme et un singe : qu'il y ait « ou qu'il y ait eu une route de l'un à l'autre, j'en suis sûr. « Mais maintenant la distance entre les deux est tout à fait « celle d'un abîme (*plainly abysmal*), et pour mon compte « j'aime mieux reconnaître ce fait aussi bien que l'ignorance « où je suis, plutôt que de me laisser choir dans une des « crevasses creusées de ces chercheurs impatients qui ne « veulent pas attendre la direction d'une science plus avan-« cée que celle du temps présent. »

L'école française, loin d'admettre cette concession de l'auteur anglais à l'appui de l'étrange opinion qu'il hasarde, et qu'elle tient, elle, pour une certitude et un article de foi, s'appuie sur la forme du crâne de l'homme et sur le caractère fourni par la mâchoire inférieure. « Il y a, dit-elle, des différences anatomiques pour le moins aussi caractérisées entre le ouistiti et le chimpanzé qu'il s'en trouve entre le chimpanzé et l'homme. Or, si des causes naturelles quelconques ont suffi pour faire évoluer un même type en souche, les mêmes causes sont suffisantes pour faire évoluer le singe en homme. »

M. Ernest Faivre vient de publier un volume intitulé : *de la Variabilité des espèces*, qui résume et qui réfute ces doctrines, desquelles, peu de temps avant sa mort, Gratiolet avait déjà fait justice avec tant d'éloquence, de logique, de génie et de succès.

L'erreur de ceux qui veulent nous donner un singe pour ancêtre provient de ce que, si l'espèce est permanente, si la nature, par un inexorable *ne transieris amplius*, lui interdit de sortir des limites qu'elle lui impose, si elle arrête la reproduction là où il y aurait danger pour cette loi absolue, en revanche elle offre dans la collection des individus qui la composent une multitude de nuances et de variétés qui vont pour ainsi dire jusqu'à l'infini.

Toutefois, quelque différentes que paraissent les modifications de formes, on peut toujours remonter à l'origine du type primitif.

Ces individus croisés de mille façons ne sont jamais stériles entre eux, tandis que leurs hymens adultères avec d'autres espèces, si voisines en apparence qu'elles paraissent, restent inféconds ou n'enfantent que des hybrides qui ne sauraient avoir de postérité.

M. Faivre consacre son livre à l'étude des phénomènes de variabilité qui résultent de l'influence soit des milieux où les êtres se trouvent placés, soit des efforts et des travaux de l'homme.

Si vous voulez vous convaincre de l'influence des milieux, voyez quelles différences présentent les végétaux selon la nature du terrain où leurs graines éclosent. Visitez les Alpes, par exemple.

Sur leurs sommités, au-dessus de la région des neiges éternelles, l'aspect de la végétation est uniforme et saisissant.

Dans ces lieux presque toujours recouverts de neige, il ne peut se produire qu'à la hâte une végétation maladive. Aussi, les plantes y sont comme rabougries ; de leurs rameaux aériens, grêles, rampants, hérissés, disposés en touffes gazonnantes, naissent des feuilles rapprochées et étalées en rosette ; des poils ou un enduit séreux et gluant recouvrent leur limbe, c'est-à-dire leur double surface, comme pour mieux les garantir du froid ; elles cachent la plus grande partie de leurs tiges et de leurs rameaux dans le sol, afin de les soustraire à la rigueur de la température extérieure, tandis que leurs racines allongées pénètrent profondément à travers les fissures des roches et assurent ainsi plus aisément leur alimentation ; enfin leur floraison, leur fécondation et la maturation des graines s'opèrent d'une façon hâtive.

Les saules, élancés dans les régions plus basses, deviennent, sur ces roches, herbacés et rampants ; les genévriers y élèvent à peine leurs tiges rabougries ; les primevères, les saxifrages, étalent sur la face du sol leurs feuilles ; les airelles, les rhododendrons, l'empetrum noir, y étendent leurs rameaux bas et diffus sur la terre recouverte çà et là des plus humbles végétaux, de mousses, de lycopodes et de lichens.

Dans les plaines basses et arrosées, la végétation revêt un tout autre caractère : il y croît des plantes à racines grêles et multiples, à tiges droites, élancées, souvent fistuleuses, à feuilles larges et distantes, à vigoureux rameaux ; le sol est riche, la végétation luxuriante.

Sur les rives de ces mêmes fleuves, aux bords de leurs côtes, on rencontre d'autres modifications et d'autres formes, tandis que les plantes maritimes à végétation puissante, à feuilles glauques, charnues, succulentes, glabres ou chargées de poils, caractérisent la flore du littoral.

Les plantes des eaux douces se reconnaissent à une élongation particulière et à une laciniation très-caractérisée des racines, des feuilles, et même des fruits, si ces parties sont exposées à l'action des courants.

En étudiant leur aspect extérieur, on distingue celles qui subissent les influences extrêmes de la lumière ou de l'humidité, et celles auxquelles les aliments font défaut, ce qui leur vaut les noms de « naines, d'ombreuses, de faméliques et de frimaires. »

Ces changements dus aux milieux sont tels que, pour citer un exemple entre des milliers, les renoncules qui végètent dans les eaux dormantes, et qu'on a pour cette raison nommées batraciennes, produisent, comme la plupart des plantes submergées, des feuilles decoupées en segments capillaires; si les eaux s'abaissent, se retirent, et que la végétation s'accomplisse quelque temps sur le sol decouvert, les feuilles nouvelles affectent des segments courts, épais, obtus, et elles peuvent redevenir entières.

Les feuilles de la sagittaire offrent deux formes distinctes: hors de l'eau, elles prennent l'apparence d'un fer de lance; submergées, elles deviennent spatulées ou linéaires; entièrement plongée dans l'eau, la plante perd ses propriétés fécondantes, et les stomates disparaissent à la face supérieure de ses feuilles.

En pleine terre, le *polygonum amphibium* a des feuilles pubescentes, rudes, lancéolées et couvertes de stomates sur les deux faces; dans l'eau, la même plante offre des feuilles glabres, longuement pétiolées, obtuses et dépourvues de stomates à la face supérieure. L'action du milieu agit ici avec une telle évidence qu'il n'est pas rare de rencontrer sur la même plante les deux formes caractéristiques, lorsque, aux diverses époques de sa croissance, la plante s'est trouvée alternativement dans l'eau ou hors de l'eau.

Le *pontederia crassipes* possède, à la base de ses feuilles flottantes sur l'eau, des vessies natatoires qui les maintiennent à la surface; si la plante vient à se fixer sur un sol ferme et à y plonger ses racines, sa vigueur s'augmente, ses pétioles s'allongent, ses vésicules natatoires disparaissent, et ses fleurs se forment et s'épanouissent.

Chez la *jussiæa grandiflora* observée par M. Martin, les milieux divers où elle se trouve la modifient d'une façon plus étrange et plus complète encore. Dans l'eau, des racines aérifères et filiformes garnissent les nœuds de la tige; sur un terrain sec, ces racines cessent de se développer. Les feuilles reduites se couvrent de poils blanchâtres; des branches courtes, non ramifiées, à feuilles très-petites, remplacent les rameaux florifères, et les fleurs, moins nombreuses, se montrent plus hâtives dans leur évolution.

Les plantes grimpantes jouissent aussi d'une singulière aptitude à se modifier selon les milieux.

Fixé à un support, le lierre s'y attache par des crampons nombreux et s'allonge. Que le support fasse défaut, les rameaux se raccourcissent en augmentant de vigueur, et leurs crampons cessent de se développer. Le lierre grimpant était stérile; devenu buissonnant, il produit des fruits.

La sécheresse ou l'humidité provoque aussi des changements chez les végétaux. Sous l'influence de la sécheresse, leur taille se réduit, une pubescence abondante couvre les feuilles plus petites et à peine divisées; l'humidité, au contraire, accroît la taille, développe, grandit les feuilles et allonge les pédoncules et les fruits.

A quelque distance des marais salants, l'atriplex à larges feuilles ne ressemble pas à la même plante développée sur les terrains salifères, et le type maritime de cette plante s'accentue ou diminue à mesure qu'elle pousse plus ou moins près ou plus ou moins loin de la mer.

Curieux d'observer ces influences des stations, M. Faivre s'est proposé de les suivre chez la brunelle commune.

Dans les lieux secs et élevés des Alpes, la taille de la brunelle se développe rarement; dans les prairies marécageuses elle présente une tout autre physionomie; le système souterrain se réduit, les tiges grêles et allongées, couchées sur le sol, s'y maintiennent par des racines adventives, développées à chaque entre-nœud; sur les prairies elevées, arrosées par les torrents, elle affecte une forme rampante caracterisée par la vigueur de ses nombreux reflets lateraux et par l'abondance de ses fleurs; dans les bois elle prend une forme ombreuse, grande longueur du pédoncule floral et remarquable richesse de l'inflorescence.

Les mêmes phenomènes s'observent chez les animaux. Dans l'Inde occidentale, on ne peut obtenir de laine du mouton, parce que, s'adaptant au climat chaud de ces contrees, cet animal se couvre de poils. Il en est de même en Guinée et dans les environs d'Angora, où cet animal prend un pelage court, clair ou noir, qui rappelle celui du chien.

M. Roulin rapporte qu'en Colombie le poulet sort de l'œuf couvert d'un duvet noir et fin, et demeure ensuite presque complètement nu.

Les climats froids modifient, en sens opposé, le système tégumentaire. Au témoignage de l'evêque Herbert, les chevaux et les chiens introduits de l'Inde dans les montagnes s'y revêtent bientôt de laine, comme la chèvre à duvet de ces climats.

En Espagne, où les moutons mènent une vie rustique, leur laine est souple, moelleuse et corsée; en Russie, où leur manquent la chaleur et le bien-être, elle est sèche et dure; en Australie, lorsqu'ils vivent en plein air, dans les steppes, les moutons donnent une laine âpre; sous le climat brumeux de l'Angleterre, leurs toisons deviennent rugueuses. Chez les moutons d'Europe, à laine fine et delicate, la jarre disparaît presque entièrement; au Senégal, en Guinée, elle prend un énorme developpement. Les toisons changent donc de caractères avec les climats.

Le milieu n'influe pas seulement sur le pelage, il modifie encore les formes, la taille et les caracteres exterieurs. Les bêtes à cornes de l'Europe deviennent plus petites aux Indes orientales; le porc acquiert dans les contrees basses ses plus grandes dimensions, sa taille se reduit dans les montagnes.

Au rapport de Bosman, les chiens europeens, transportés dans la Côte-d'Or, n'aboient plus, mais hurlent et glapissent; leur queue s'allonge et leurs oreilles se redressent comme chez la race native.

Les bœufs introduits au cap de Bonne-Espérance par les colons hollandais étaient lourds et paresseux; sous un climat nouveau, ils sont devenus d'excellentes bêtes de course et de trait.

Au Jardin d'acclimatation de Paris, les animaux originaires des contrées chaudes l'hiver se couvrent, pour résister au froid, de poils abondants et plus fournis. Deux moutons du Sénégal, à poils ras à leur arrivée, se trouvèrent, deux ans après, munis d'un poil long et frisé; des mouflons à manchettes, également amenés d'Afrique, subirent de pareils changements; depuis leur introduction au Jardin, les agoutis prennent un pelage foncé; il est redevenu plus long et presque noir. Les oiseaux offrent dans leur plumage des modifications analogues.

Dans une prochaine causerie, je compte vous dire avec M. Faivre par quelles lois inexorables, malgré toutes ces modifications et ces variétés, la nature sans la moindre trace de concession maintient constamment et exclusivement intactes les espèces.

Sam. Henry Berthoud.

LA ROUTE DU NICARAGUA

Dans un précédent article (nº 678), nous avons déjà dit quelle énergie avaient dû déployer les ouvriers employés à faire le premier tracé du chemin de fer qui doit courir du lac Nicaragua à l'Atlantique; nos lecteurs achèveront de s'en convaincre, en voyant ces courageux pionniers à l'œuvre au milieu des impénétrables fourrés qui couvrent tout l'espace de pays qu'ils avaient à traverser.

On a peine à se faire une idée d'une végétation aussi luxuriante et aussi grandiose. De toutes parts, les acajous, les cèdres, les arbres à gomme, les ébéniers et les palmiers de toute sorte étendent leurs branches énormes au milieu d'une inextricable enchevêtrement de lianes, de vignes et de fougères. Certains bois, tels que le quebra et le bois de fer, émoussent les haches les mieux trempées. Du reste, les ouvriers se contentaient provisoirement de contourner les plus grands arbres sans perdre leur temps à les abattre.

Il fallait que le chemin fût frayé assez large pour donner passage aux bœufs ainsi qu'aux lourds colis dont ils étaient chargés; aussi s'estimait-on satisfait quand on avait avancé d'un mille en un jour. Ce sera encore une tâche prodigieuse que de faire de ce sentier grossièrement indiqué une route carrossable et de garnir cette route de rails pour y faire passer des wagons; mais l'industrie moderne nous a habitués à de tels prodiges, que nous ne doutons pas du succès de l'entreprise.

Francis Richard.

LE SCEAU DE FRANÇOIS Iᵉʳ

Le sceau de François Iᵉʳ, que nous publions aujourd'hui, peut servir de pendant à celui de Henri VIII, paru dans notre numéro du 1ᵉʳ février. Ils ont été faits à la même occasion, pour être appendus au bas des deux copies anglaise et française du traité d'alliance signé en 1525 entre la France et l'Angleterre.

Les deux sceaux sont également en or. Celui de François Iᵉʳ, fixé à la copie anglaise, est conservé précieusement à Londres avec les papiers d'État. Un des côtés montre le roi de France assis sur un trône, au-dessous d'un dais dont les rideaux sont relevés et soutenus par quatre génies, dont deux de petite dimension. Deux lions sont couchés aux pieds du souverain. Une inscription circulaire porte les mots :

Plurima servantur fœdere, cuncta fide.

Au revers est l'écu de France aux trois fleurs de lis, surmonté de la couronne royale, et entouré du collier de l'ordre de Saint-Michel; plus l'inscription :

Franciscus primus, Dei gratia Francorum rex christianissimus.

Le manuscrit ne laisse rien à désirer sous le rapport de la richesse. Il se compose de dix feuilles en peau de vélin, et la partie calligraphique en est très-soignee.

En tête de la première page, dans un des angles, est une jolie miniature de François Iᵉʳ. Le roi y est représenté en buste, revêtu d'une armure par-dessus laquelle est jeté un surtout de velours noir brodé d'or. Au bas de la même page se retrouvent les fleurs de lis sur un écu porté par deux génies. Enfin les deux côtés sont ornés d'oiseaux, d'insectes et de fleurs, à travers lesquels court, à droite, la devise : *Nutrisco et extinguo*, et à gauche, la même devise renversee : *Extinguo et nutrisco.*

L. de Morancez.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

Par Paul Du Chaillu

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

A mes jeunes lecteurs

J'avais passé quelques années sur la côte d'Afrique avant d'entreprendre les explorations dont j'ai rendu compte dans mon premier ouvrage. J'ai employé ce temps à chasser, à trafiquer avec les indigènes, et à faire des collections d'histoire naturelle.

Dans un pays sauvage comme l'Afrique, on ne va pas loin sans rencontrer des aventures. Le voyageur y marche de surprise en surprise; car tout ce qu'il voit, on peut le dire, est aussi curieux qu'intéressant.

J'ai voulu, dans cet ouvrage, mettre sous les yeux de mes jeunes lecteurs les principales scènes de la vie africaine. Sans m'asservir à l'ordre chronologique des faits, j'ai choisi çà et là les aventures et les incidents qui m'ont paru le plus propres à les instruire en les amusant.

J'ai toujours remarqué que les enfants les plus intelligents aiment à étudier les mœurs des animaux sauvages, ainsi que les coutumes et le genre de vie des peuples barbares. Or, ce sont précisément là les sujets que j'ai traités dans ce livre. J'y ai fait entrer bien plus de détails de mœurs que dans mes précédents ouvrages. J'y dépeins les habitudes des indigènes, le mode de construction de leurs maisons, leurs passe-temps, la chasse, la pêche; j'explique comment ils se nourrissent, comment ils voyagent, enfin comment ils vivent.

Partout où je vais, les enfants de la maison m'interrogent sur l'Afrique et me demandent des récits de mes voyages. J'aime les enfants, et c'est exprès pour eux que j'ai écrit ce livre, espérant intéresser, par une narration claire, tous ceux qui sont encore trop jeunes pour lire mes grands ouvrages.

CHAPITRE II

Arrivée à la côte. — Un roi du pays et son palais. — Danses et idolâtrie.

Vers l'année 1850, un navire à trois mâts m'emporta vers un pays sauvage, sur la côte occidentale de l'Afrique, dans le voisinage de l'équateur.

Oui, c'était un pays bien sauvage.

Dès que nous fûmes en vue de la terre, qui se montrait de loin couverte de forêts, plusieurs canots se detachèrent du rivage pour venir à notre rencontre; à mesure que nous avancions, nous pouvions distinguer sur la plage une foule d'habitants attirés par la merveilleuse apparition d'un bâtiment de grande dimension.

Les canots s'approchèrent de nous en grand nombre; quelques-uns étaient si petits qu'ils nous faisaient l'effet de coquilles de noix. Il y avait à leur bord des hommes qui se servaient de leurs pieds en guise de rames; à terre, nous en vîmes un autre qui portait son canot sur son epaule.

A la fin, les naturels nous abordèrent. Les drôles de gens! Je ne pouvais les distinguer les uns des autres; ils me semblaient tous pareils.

Et quelle singulière façon de s'habiller! Vous auriez ri de les voir, les uns n'ayant sur eux qu'un vieil habit, les autres qu'une vieille paire de culottes, defroque empruntée à quelque matelot, ceux-ci ne portant ni habit ni chemise, ceux-là ne laissant voir qu'une chemise en lambeaux; quelques-uns enfin pares pour tout costume d'un vieux chapeau. Inutile de dire que personne n'avait de chaussure.

Quels cris, quelles vociférations, quand ils entourèrent notre bâtiment! Ils pouvaient bien se comprendre entre eux, mais personne à bord ne les comprenait. Ils faisaient tant de vacarme que je crus un instant que j'en deviendrais sourd.

Un de ces hommes avait une poule à nous vendre; un autre apportait un œuf ou deux; un autre enfin, un bouquet (ou régime) de bananes.

Notre capitaine connaissait la côte, pour avoir fait longtemps du commerce avec les Africains; mais il n'était jamais venu dans l'endroit même où nous nous trouvions.

Le navire jeta l'ancre à peu de distance de la rivière appelée Benito.

Je quittai le bâtiment avec quelques autres passagers. A peine débarqué, je me vis entouré par des groupes d'indigènes d'une mine si farouche et si sauvage, que je me figurai d'abord qu'ils allaient me tuer.

Ils m'emmenèrent dans un village situé à quelque distance de la mer, et caché derrière un rideau de grands arbres : une prairie s'étendait de l'autre côté.

Je me rappellerai toujours ce village; c'est le premier que j'ai vu en Afrique; il ne ressemblait pas à ceux que l'on construit dans l'Afrique orientale.

Et d'abord, n'allez pas croire qu'il s'agisse de bâtiments en pierre ou en bois. Non; ces peuples grossiers habitent dans de singulières petites cabanes, dont les murs faits d'écorces d'arbres n'ont guère plus de quatre ou cinq pieds de haut. Le sommet du toit s'élève tout au plus à sept ou huit pieds du sol. Ces huttes peuvent avoir dix ou douze pieds de long sur sept ou huit de large. Point de fenêtres; les portes sont basses et étroites. Les indigènes me conduisirent à l'une de ces maisons, et me dirent qu'ils me la donnaient; ils entendaient par là que ce serait ma demeure aussi longtemps que je resterais parmi eux. Cette maison appartenait au fils du roi.

J'y entrai donc; mais où aurais-je pu m'asseoir?

Je ne voyais pas un siége.

« Patience, me dis-je; ces gens-là n'ont probablement jamais vu de chaise dans leur vie. » Il faisait si obscur que d'abord je ne pus rien distinguer. Peu à peu je finis par apercevoir le mobilier qui garnissait les lieux; c'était çà et là quelques calebasses pour mettre de l'eau, et deux ou trois ustensiles de cuisine; il y avait aussi quelques méchantes piques, une hache, et de grands coutelas de sinistre apparence qui auraient pu, d'un seul coup, trancher la tête d'un homme. Je cherchai un lit; mais je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'y en avait pas. Ce qui en tenait lieu, c'était une rangée de petits bâtons. L'aspect de ce logis me fit frissonner;



RÉCEPTION A LA COUR D'UN ROI NÈGRE.
Chapitre II

l'idée me vint des serpents, des scorpions et des mille-pattes, dont ce réduit sombre semblait être le séjour naturel. Je fus interrompu dans mes pensées par l'arrivée du fils du roi. Si je m'en souviens bien, il se nommait *Andèké*. Il me dit que le roi son père était prêt à me recevoir.

Une audience royale!

C'était là une grande nouvelle : il fallait m'habiller.

Mais comment?

Pas une cuvette d'eau pour me débarbouiller! D'ailleurs j'avais oublié mon savon.

Par bonheur je n'avais pas encore de barbe; comment aurais-je fait pour me raser?

Bref, je pris mon parti, et j'allai résolûment me présenter à Sa Majesté, tel que j'étais.

Comme le soleil était très-ardent, j'emportai mon ombrelle; la population ébahie m'escorta jusqu'à la place du palais.

Que supposez-vous que soit un palais dans le royaume de Benito? Cet édifice était bâti tout simplement avec les mêmes matériaux (l'écorce d'arbre) que les autres maisons dont je vous ai fait la description; seulement elle était presque deux fois plus grande.

En entrant, je m'avançai directement vers le roi, qui était assis sur un escabeau : un autre escabeau vide était à côté de lui.

Je dois dire que *Apourou* (c'était son nom, ne répondait guère à l'idée que je m'étais faite d'un monarque : je lui aurais ri au nez si je l'avais osé.

Son costume se composait d'un habit d'uniforme rouge, par-dessous lequel on voyait une petite ceinture de calicot. C'était tout : pas de chemise, bien entendu.

C'était un nègre grand et mince, à cheveux gris. Sa figure était traversée par de larges balafres, et son corps tout couvert de tatouages; il portait de grosses boucles d'oreilles, et fumait une grande vilaine pipe.

Nous nous regardâmes tous les deux.

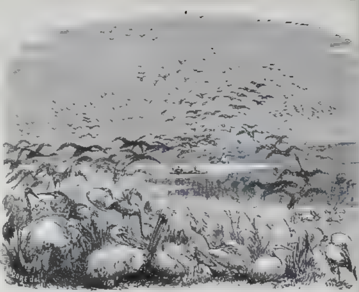
La salle était pleine de monde, et le roi avait autour de lui plusieurs de ses femmes, au milieu desquelles était la reine; car, le croiriez-vous? dans ce pays-là, un homme épouse autant de femmes qu'il lui plaît.

Le roi me considéra longtemps sans dire un mot. A la fin, il ouvrit la bouche, frappa ses deux mains l'une contre l'autre (signe de gaieté), et me dit que j'avais l'air d'un drôle de corps.

Il ajouta qu'il était content de me voir, qu'il aurait bien soin de ma personne. Il promena ensuite sa main sur mes cheveux et me pria de lui en donner. Il voulait, dit-il, me garder toujours auprès de lui. Là-dessus le peuple s'écria : « Il faut que le *ntangani* reste avec nous! »

Que pensez-vous qu'il fit ensuite?

Il me proposa tout tranquillement de me marier avec une négresse du pays, à choisir dans le nombre. Cette offre séduisante fut appuyée par les clameurs enthousiastes de tout le peuple, jaloux




GROUPE D'OISEAUX SAUVAGES.
Chapitre V.



CHASSE AU BU[illegible]
Chapitre III.

de prouver qu'il partageait les dispositions bienveillantes de Sa Majesté. Ils s'écrièrent tout d'une voix : « Qu'il épouse celle qui lui plaira! »

Je répondis que j'étais trop jeune pour me marier. J'aurais pu ajouter que je ne voulais, à aucun prix, épouser une de ces moricaudes.

Il commençait à faire très-chaud dans la cabane royale; aussi l'odeur indigène devenait-elle de plus en plus suffocante; car la foule était pressée là comme des harengs dans un baril, et je vous ai dit, je crois, qu'il n'y avait pas de fenêtres.

Quand je fis mine de me retirer, le roi me donna une poule, deux œufs et un régime de bananes; puis il remarqua que je devrais bien lui faire cadeau de mon ombrelle. Mais je feignis de ne l'avoir pas entendu, car il me semblait exorbitant qu'un roi demandât à un étranger le sacrifice d'une partie de son confortable. C'est alors que je commençai à comprendre ce que c'étaient que les rois d'Afrique.

Les habitants du village me suivaient partout. J'aurais bien voulu comprendre leur langue. Il n'y avait parmi eux qu'un seul homme qui se vantât de savoir la mienne : et Dieu sait comment il la parlait! il fut obligé d'employer la pantomime pour me demander si j'avais faim. Je fis un signe affirmatif, et, au bout d'un instant, il me fit apporter des bananes cuites et un peu de poisson. Je ne me souciais guère des bananes; ce fut la première fois que j'y goûtai.

Après ce repas, j'allai me promener dans la rue du village, et j'arrivai près d'une maison au fond de laquelle se dressait une énorme idole. Jamais de ma vie je n'avais vu un objet si hideux. C'était la grossière image d'une créature humaine, de grandeur naturelle, et taillée en bois. Elle avait de gros yeux de cuivre, et une langue de fer qui lui sortait de la bouche en manière de dard. Ses lèvres étaient peintes en rouge. Elle portait de grosses boucles d'oreilles de cui-



RENCONTRE D'UN SERPENT A SONNETTES.
Chapitre V.

vre. Sur sa tête flottait un panache dont les plumes, rouges pour la plupart, provenaient de la queue d'un perroquet gris.

Le visage et le corps étaient bariolés de blanc, de rouge et de jaune. L'idole était habillée avec des peaux d'animaux sauvages. Autour d'elle, le sol était parsemé de peaux de tigres et de serpents, de carcasses et de crânes de bêtes féroces. On avait aussi placé à ses côtés quelques aliments, afin qu'elle pût manger, si le cœur lui en disait.

Le soleil se couchait et la nuit commençait à descendre sur le village. Pour la première fois de ma vie, je me trouvais seul dans ces ténèbres, entouré de sauvages et n'ayant près de moi aucun ami, aucun compagnon de race blanche. Pas la moindre lumière dans la rue, si ce n'est la réverbération de quelques feux éloignés. Quelle horrible situation!

Je jetai un coup d'œil sur mes pistolets et mon fusil, et je fus bien aise de les trouver en bon état.

Bientôt les habitants se mirent à sortir de leurs cabanes. Ils allumèrent des torches et se dirigèrent vers le *mbuiti* (c'est ainsi qu'ils appellent l'idole), pour les déposer à ses pieds.

On apporta aussi là de grands tambours, ou tam-



L'AFFUT AU LÉOPARD.
[illegible]



SCÈNE DE CANNIBALES.
Chapitre VI.





LE SCEAU DE FRANÇOIS Ier, apposé sur le traité d'alliance signé en 1525, entre la France et l'Angleterre. — Voir page 155.

tams; puis les hommes et les femmes s'attroupèrent tout autour. Les tam-tams battirent bruyamment et la foule se mit à chanter. Je m'approchai pour savoir ce que cela voulait dire.

Quel spectacle s'offrit à moi !

Les hommes avaient le corps bariolé de différentes couleurs. Quelques-uns montraient une joue rouge et l'autre blanche ou jaune. Sur la poitrine et le long des bras s'étendait une large bande jaune ou blanche. D'autres avaient le corps tout tacheté. Dieu ! qu'ils étaient laids ! Les femmes portaient plusieurs anneaux de fer ou de cuivre à leurs poignets et à leurs chevilles.

Après les chants, les danses, et quelles danses ! rien de plus disgracieux au monde. Les tambours, les tam-tams battaient de toute leur force. A mesure que les danseurs s'échauffaient à cet exercice, leurs corps reluisaient comme des veaux marins, tant leur peau était huileuse.

J'ouvrais de grands yeux, tout étourdi par le bruit. Pen-

UN TRAIN EN DÉTRESSE AU MILIEU DES NEIGES, SUR LE CHEMIN DE FER DU BRENNER; dessin de M. Th. Scharfelter. — Voir page [illegible].

dant que les femmes dansaient, leurs anneaux de fer et de cuivre s'entrechoquaient et battaient la mesure avec la musique et les tambours.

Mais pourquoi ces danses et ces hurlements autour de l'idole ?

Je vais vous le dire.

Ces nègres allaient partir pour une grande chasse, et ils venaient prier l'idole de porter bonheur à leur expédition. Quand on m'eut expliqué l'affaire, il me prit envie d'accompagner ces sauvages à la chasse, quoique je ne fusse guère alors qu'un garçon de douze ans.

Je revins à ma cabane, plein d'ardeur et d'impatience, et décidé à me signaler par de grands exploits.

Si vous aviez été à ma place, enfants, n'auriez-vous pas eu les mêmes tentations? Seriez-vous restés tranquilles? Auriez-vous laissé là les gorilles? Je suis sûr que vous vous écriez tous : Non ! non ! Auriez-vous laissé les éléphants se promener tranquillement dans la forêt ? Non, certes. J'entends d'ici votre réponse.

Et les chimpanzés ? et les gros léopards qui emportent les hommes pour les dévorer au fond des bois ? et les énormes buffles ? et les cochons sauvages ? et les antilopes ? et les gazelles ? les laisseriez-vous tranquilles ?

Laisseriez-vous les serpents ?

Pour ceux-ci cependant vous diriez peut-être : oui, et, ma foi, vous auriez raison; car la plupart de ces vilaines bêtes sont venimeuses, et abondent dans les grandes forêts; or, il faut vous dire que le pays dont je vais vous parler n'est qu'une jungle immense. Lorsqu'un homme est mordu par un de ces serpents, la mort survient parfois en quelques minutes. On trouve surtout dans les bois un python gigantesque, ou boa, qui avale des antilopes, des gazelles, et beaucoup d'autres gros animaux. Je n'aurai que trop d'occasions de vous en parler. J'étais déterminé, d'un autre côté, à visiter toutes ces tribus indigènes, à tâcher de voir les cannibales de l'intérieur et certaines peuplades de nains dont on m'avait parlé.

Je suis sûr que si l'un de vous s'était trouvé avec moi sur cette côte, il m'aurait dit : « Du Chaillu, allons ensemble voir toutes ces merveilles, et nous reviendrons ensuite au pays, raconter à nos petits amis ce que nous aurons vu. »

Oui, n'est-ce pas? chacun de vous aurait pensé, aurait fait comme moi ? Eh bien, marchons.

CHAPITRE III.

Une semaine dans les bois. — Un tornado. Des léopards rôdent autour de nous. — Je tue un cobra et un scorpion. — Combat contre un buffle. — Chasse aux cochons sauvages. — Un léopard sur le dos d'un taureau. — Maladie et fièvre.

Maintenant, mes jeunes amis, transportez-vous en idée au milieu d'une forêt épaisse et obscure, où les arbres ne perdent jamais leur feuillage, où il n'y a pas d'autre nourriture à espérer que celle qu'on trouve au bout de son fusil, où les bêtes féroces rôdent autour de vous, la nuit, pendant votre sommeil.

Voilà l'endroit où je vous mène avec moi.

Dès que nous eûmes pénétré dans ces sombres retraites, notre premier soin fut de construire un *olako* (ou hangar), pour nous mettre à l'abri de la pluie.

Il faut vous dire que ce Benito est un singulier pays. Il est situé, comme vous avez pu le voir sur la carte, à proximité de l'équateur. Vous savez probablement ce que c'est que l'équateur? C'est le lieu où le soleil, à une certaine époque de l'année, darde ses rayons d'aplomb et verticalement, à l'heure de midi; par conséquent, c'est la partie de la terre où la chaleur est la plus forte. Les jours et les nuits y sont d'égale longueur. Le soleil se lève à six heures du matin, et se couche à six heures du soir, sauf une légère variation de quelques minutes, répartie sur tout le cours de l'année. Il n'y a pas de crépuscule. Une demi-heure avant le lever du soleil, une demi-heure après son coucher, c'est la nuit. On n'y voit jamais de neige, excepté sur la cime des montagnes les plus élevées. Il n'y a pas d'hiver; deux saisons seulement : la saison pluvieuse et la saison sèche. Nos mois d'hiver sont les mois de la saison pluvieuse dans l'Afrique équatoriale, et c'est aussi l'époque la plus chaude de l'année. Il pleut là plus fort et plus abondamment que dans tout autre pays. Les pluies d'Europe ou des États-Unis d'Amérique ne sauraient donner une idée de celles-là. Et le tonnerre ! et les éclairs ! Vous n'avez rien vu ni entendu de pareil. Il y a de quoi vous faire dresser les cheveux sur la tête. C'est là que se déchaînent les *tornados*, effroyables ouragans qui, en un instant, balayent de leur souffle les grands arbres sur leur passage. Quelle fureur dans les éléments ! Quel désordre dans le ciel ! Les nuages fuient, emportés dans l'espace avec une effrayante rapidité.

Ne soyez donc pas étonnés de l'empressement que nous mîmes à nous élever un abri, car nous étions, si je m'en souviens bien, au mois de février. Nous primes soin de choisir un lieu qui ne fût pas entouré de gros arbres, de peur que, renversés sur nous par un tornado, ils ne nous écrasassent de leur poids. Nous résolûmes donc de bâtir notre olako sur le bord d'un joli petit ruisseau, qui pouvait nous fournir toute l'eau dont nous avions besoin. Nous nous mîmes sur-le-champ à abattre des arbres, au moyen des haches que nous avions apportées; car la hache est un instrument indispensable dans les forêts. Le feuillage de ces arbres abattus nous mettait à couvert de la pluie.

Pendant que les hommes étaient occupés à construire l'olako, les femmes allaient recueillir du bois mort pour faire du feu et nous apprêter à souper; car nous nous étions munis de vivres avant de sortir du village.

Il était temps. Un formidable tornado fondit sur nous. La pluie tombait à torrents, les éclats du tonnerre nous assourdissaient, et les éclairs se succédaient si vivement que nous en étions presque aveuglés.

Nos chiens se tenaient cois; tous les animaux, tous les oiseaux de la forêt étaient saisis de terreur. Que j'étais heureux de me sentir abrité contre une si terrible tempête ! Nous avions amassé une bonne provision de combustible, et nos feux jetaient un vif éclat.

Nous formions des groupes pittoresques; assis en cercle autour du feu, tous, hommes et femmes, fumaient leurs pipes en racontant des histoires. Il y avait plusieurs bivacs séparés. Leur clarté, projetée sur les ténèbres de la forêt, la peuplait d'ombres mouvantes et fantastiques. Malgré la fatigue, tout le monde semblait de bonne humeur. Nous étions pleins d'espoir pour le lendemain. Chacun parlait de l'animal qu'il voulait tuer et de son gibier de prédilection. Les uns jetaient leurs visées sur l'antilope, les autres sur l'éléphant, sur le cochon sauvage ou sur le buffle. J'avoue que, pour ma part, j'inclinais vers le cochon sauvage, et je crois que presque tous les chasseurs étaient, au fond, de mon avis; car cet animal, quand il est gras, est excellent à manger. Aussi commençait-on à s'en régaler en idée; on s'imaginait avoir devant soi quelque bon morceau de la bête, et l'eau nous en venait à la bouche. Rien d'étonnant que nos aventuriers fussent friands d'un pareil mets; ils goûtaient si rarement de la viande! Qui de nous dans l'occasion ne savoure pas un bon dîner? Je voudrais bien le savoir.

Peu à peu chacun redevint silencieux, et nous nous endormîmes les uns après les autres, à l'exception de deux ou trois veilleurs chargés d'entretenir les feux, pour écarter les léopards qui rôdaient dans les bois environnants, et dont personne de nous ne se souciait de devenir la proie. En effet, avant de nous endormir, nous avions entendu plusieurs de ces animaux hurler dans le lointain. Il en vint un, pendant la nuit, tout près de notre campement. Il tournait et retournait autour de nous, et nul doute que si quelque imprudent se fût hasardé hors du cercle lumineux, la bête n'eût sauté sur lui. Je n'ai pas besoin de vous dire que personne ne s'avisa de lui en fournir l'occasion, et vous pouvez croire que l'on eut grand soin d'entretenir le feu. Bref, nous tirâmes quelques coups de fusil et le léopard s'enfuit.

Ce sont de terribles animaux; ils dévorent chaque année un grand nombre d'indigènes. Farouches par nature, ils s'enhardissent dès qu'ils ont une fois goûté de la chair humaine, dont ils deviennent très-friands; si bien que les malheureux nègres disparaissent les uns après les autres, emportés par les léopards, et que les villages, dépeuplés ainsi en partie, sont abandonnés par les survivants.

Le lendemain, nous nous mîmes en chasse. Je m'étais à peine aventuré dans l'épaisseur du bois, quand je vis à terre, glissant sous les feuilles sèches, un énorme serpent noir; je crois encore l'avoir devant les yeux. Il était tout près de moi. Un pas de plus, et je marchais sur lui; s'il m'eût mordu, je serais mort au bout de quelques minutes, et ma foi, mes petits amis, c'eût été fait de mes causeries sur l'Afrique. Ce serpent était un cobra de la variété noire (*dendrapspis angusticeps*), reptile très-commun dans cette région, et dont la morsure, comme je l'ai déjà dit, est très-venimeuse.

Dès que le serpent m'aperçut, il se redressa, comme prêt à s'élancer sur moi, et fit entendre un sifflement en dardant sa langue acérée. Je me portai instinctivement en arrière; j'ajustai l'animal, je fis feu et je le tuai. Le reptile pouvait avoir huit pieds de long. Je lui coupai la tête, et j'examinai ses dents ou crochets mortels. C'était hideux! On eût dit de grosses arêtes de poisson, effilées par le bout. En les observant avec attention, je vis que l'animal pouvait redresser ou rabattre à volonté ces crochets implantés solidement dans sa mâchoire, sur une espèce de poche ou de petit sac où le venin est contenu. A l'extrémité de la dent, je remarquai un petit orifice qui communiquait avec la poche venimeuse. Quand le serpent ouvre sa gueule pour mordre, il redresse ces dents, il les imprime dans la chair de l'animal mordu, et presse ainsi sur la poche, d'où le venin jaillit par le petit orifice dont j'ai parlé.

J'ouvris le cobra et je trouvai dans son estomac un oiseau assez gros. Andèkè empaqueta le reptile et l'oiseau dans des feuilles d'arbre. Ce fut une grande joie pour nos hommes, quand nous revînmes au camp chargés de ces dépouilles; ils firent le soir une bonne soupe avec le serpent, et se régalèrent du bouilli.

J'avais abattu aussi un charmant petit écureuil rayé, et je le fis cuire pour mon dîner, non sans quelque regret d'avoir donné la mort à une si jolie créature.

Le soir même, comme j'étais assis près du feu, regardant brûler une grosse bûche, je vis un affreux scorpion noir s'échapper des fentes du bois. Je jetai sur son dos un petit bâton que j'avais à la main. Vous l'auriez pu voir alors, redressant sa longue queue, attaquer et percer ce morceau de bois. Je frémis en pensant que cet animal aurait pu tout aussi bien déchirer mes mains ou mes pieds, comme il faisait du bâton. Je le tuai bien vite. Les nègres me dirent que ces scorpions étaient très-communs dans le pays, et qu'il fallait toujours être sur ses gardes quand on maniait des morceaux de bois sec; car ces êtres venimeux se logent volontiers sous l'écorce ou dans les crevasses.

Joli pays, pensais-je, où l'on tue le même jour un serpent et un scorpion !

Aussi quand je posai la tête sur mon oreiller, lequel n'était autre chose qu'une bûche, regardai-je bien attentivement s'il n'y avait pas quelques scorpions dessous ou dedans. Je n'en vis pas; mais pendant toute la nuit, je ne fis que me réveiller en sursaut. Je croyais sentir des centaines de ces hideuses bêtes grimper après moi, et m'assassiner de leurs piqûres. J'avais le corps tout baigné de sueur; je regardais avec effroi autour de moi; mais je ne voyais que des dormeurs et pas le moindre scorpion; Dieu merci, ce n'était qu'un rêve.

Près de notre campement était une jolie petite prairie. J'y avais vu, pendant mes promenades, quelques traces de buffles sauvages, et je dis à Andèkè que nous devrions leur donner la chasse.

PAUL DU CHAILLU.

(*La suite au prochain numéro.*)

UN TRAIN EN DÉTRESSE

SUR LE CHEMIN DE FER DU BRENNER

Dans notre numéro du 14 décembre dernier, nous avons publié une magnifique vue du chemin de fer du Brenner. A cette occasion, nous avons parlé des travaux gigantesques qui ont été nécessaires pour l'établissement de cette nouvelle voie, qui traverse les plus merveilleux paysages du Tyrol allemand, et qui est, quant à présent, de toutes les lignes ferrées du monde celle qui atteint le degré d'altitude le plus considérable.

On doit bien penser dès lors que le premier hiver qui a suivi l'ouverture du chemin de fer du Brenner a causé des dégâts considérables sur divers points de son parcours. Plusieurs fois, d'énormes masses de neige se sont détachées des flancs de la montagne et sont venues obstruer entièrement le passage. Les trains étaient obligés de s'arrêter devant ces redoutables avalanches qui parfois barraient le chemin aussi bien en avant qu'en arrière. Les wagons se trouvaient en détresse, et les voyageurs exposés à périr de froid. Force était aux chauffeurs et aux mécaniciens d'aller souvent la nuit, à plusieurs kilomètres de distance, au milieu de la nuit et d'affreuses bourrasques, au risque d'être ensevelis à chaque pas dans la neige mouvante, requérir les paysans des plus proches villages, afin de leur faire ouvrir une issue à coups de pioche.

Le dessin que nous consacrons à un de ces émouvants épisodes démontre surabondamment que, si une excursion dans le Tyrol est une chose charmante en été, il n'en est pas tout à fait de même pendant l'hiver, et que pour effectuer un pareil voyage il faut avoir tout autre motif que le désir de faire une partie de plaisir.

X. DACHERES.

LE LUXE A PARIS

EXPOSITION DU PETIT-SAINT-THOMAS

Déjà Paris s'éveille sous le souffle embaumé du printemps, on cause, on jase, on parle fleurs et toilettes, on se promène sur les boulevards et les quais, des Tuileries on traverse le pont, où la foule empressée se dirige vers la rue du Bac; car, au moment où ma causerie va être mise sous presse, l'exposition du *Petit-Saint-Thomas* sera la grande merveille du jour.

Voyons un peu cette dentelle des Indes sur une jupe de taffetas grenadier ou vert Metternich, comme elle laisse bien loin derrière elle tous les autres costumes! Mais ce qui fait sensation chez toutes les élégantes, c'est la nouvelle dentelle princesse se rapprochant énormément par sa beauté de la dentelle de Bayeux; elle a les trois tons dans les fleurs, tout comme la dentelle de Bayeux, sauf qu'un paletot double de soie blanche coûte à peine 90 fr.; la dentelle princesse est exclusive au *Petit Saint-Thomas*. Vous voulez une corbeille de mariage princière, vite vous faites arrêter votre landau dans la rue du Bac; et vous, jolie Parisienne, vous venez pour faire vos emplettes de printemps; parmi les milliers de robes, les unes plus belles que les autres, vous choisirez de préférence une robe en armure à dessin microscopique, une en baïtienne à petites raies, genre nouveau et essentiellement parisien; mais ce qui vous subjuguera comme goût et comme fraîcheur, c'est la robe en foulard Mirza, un tissu indien de première qualité, une soie imperméabilisée. La toilette Mirza est copiée d'après le costume traditionnel de *madame Du Deffant*. Ce qui est charmant pour toilettes du matin, ce sont les jolies étoffes fantaisie, qui interprètent tous ces gracieux costumes printaniers, la belle sultane rayée de satin, le valencias, la popeline, le linos anglais et le mohair uni; de là vous ferez un tour dans les salons de confection et du costume. Jamais plus de style n'aura attiré vos regards, pas une robe, pas un vêtement ne ressemblera à ce que vous aurez vu ailleurs.

Combien on reconnaît le grand ton et le genre du faubourg Saint-Germain et combien ces modes respirent ce prisme d'élégance qui n'appartient qu'à lui!

Arrêtons-nous devant ce bachelik russe en faille, tout brodé de passementerie et garni de chantilly ; et ce paletot Brissac avec des nœuds pompadour, et cette vestale, et cette polonaise en faille avec ceinture flottante brodée. Comme c'est grande dame !

Pour le matin, ce mac-farlane ou ce prophète seront délicieux, car le vêtement imperméable est indispensable dans la toilette.

Quant aux dentelles, elles sont splendides, autant le lama que le chantilly ou l'espagnole, mais moins que la dentelle princesse; la mantille et le châle carré soie servent à la fois comme sorties de bal et comme mantelets de ville.

Et maintenant, madame, vous allez retrouver difficilement votre coupé, qui vous attend à l'entrée de la rue du Bac,

car depuis l'ouverture de cette exposition, qui lance la mode dans le monde entier, depuis le 2 mars, une file de voiture stationne devant les abords du *Petit-Saint-Thomas* comme le premier jour de l'entrée à l'Exposition universelle.

Baronne DE SPARE.

CHRONIQUE DU SPORT

Si on ouvre un dictionnaire anglais, on peut voir que le mot *turf* signifie pelouse, gazon, herbe rasée, etc.; c'est le moelleux tapis d'outre-Manche toujours soigneusement étendu sous les pas du noble *racer*, ou cheval de courses; car dans ses rapides foulées, l'ongle aristocratique du *pur-sang* ne saurait affronter sans danger la terre inégale et durcie.

Néanmoins, il y a une dizaine d'années à peine, — et sans compter ce que tout honnête turf doit de verdure à son nom, — le nôtre n'était pas précisément émaillé de pâquerettes et de boutons d'or. Le turf parisien, c'était le Champ de Mars avec sa terre poudreuse toujours plus ou moins ornée de cailloux; — c'était l'affreux champ de manœuvre de Satory, deux déserts de sable et de poussière en temps sec, — deux inextricables cloaques en temps de pluie. Aussi je me rappelle avoir offert à cette époque un merle blanc à qui trouverait un seul brin d'herbe sur ces deux turfs, c'est-à-dire sur ces deux gazons réunis; le merle ne fut pas réclamé.

Quels changements depuis dix ans! Le splendide hippodrome du bois de Boulogne a élevé ses fashionables tribunes sur la solitaire prairie de Longchamps; Paris a un véritable turf, — un champ de courses pouvant rivaliser avec le plus beau de toute l'Angleterre; enfin la foule y accourt comme aux plus célèbres réunions d'Epsom ou de New-Market. — Et quelle différence pourtant!

C'est l'intérêt que prend un peuple au spectacle des luttes hippiques qui stimule l'élève du cheval; — et les efforts de l'éleveur tendent nécessairement à améliorer les races du pays. Eh bien! malgré la vogue affolée de nos hippodromes, nous n'en sommes pas encore là, car ce ne sont pas les chevaux qui l'attirent, mais seulement les roues tournantes, la loterie ambulante des *Agences de poules*.

En Angleterre tout le monde parie, depuis le lord millionnaire jusqu'au plus humble artisan. Mais si les enjeux varient du simple pot de bière à toute une fortune, l'importance des courses mêmes est égale pour tous les intéressés. Chacun base ses prédilections, ses espérances sur la connaissance parfaite des coureurs, sur leurs *performances* lorsqu'ils ont subi l'épreuve des hippodromes, sur leur généalogie lorsqu'ils débutent, — sur l'écurie d'entraînement d'où ils sortent, etc., etc. La population tout entière enfin s'occupe des questions chevalines, et il ne faut pas chercher ailleurs le secret de la supériorité des races anglaises sur celles des autres pays.

En est-il de même de la foule qui, chez nous, se porte maintenant vers l'hippodrome? Non; l'envahissement toujours croissant de cette foule date seulement de l'installation des *Agences de poules* sur les terrains de courses, où l'on se précipite vers ces loteries ambulantes. Il y a des poules à 5, 10 et 20 francs; — il y en a même à *deux francs*; — et chacun veut se donner une petite émotion, car le numéro du cheval vainqueur fait gagner autant de fois la mise qu'il y a de chevaux engagés dans la course.

Donc, ce qu'il faut d'abord pour le succès de nos hippodromes, ce sont les *poules* (car je ne puis parler ici ni des *cocottes* ni des *biches*). Quant aux chevaux, ils y tiennent seulement le second rang.

LÉON GATAYES.

COURRIER DU PALAIS

Promenades d'une succession de quatre cent mille francs. — Les jeux du hasard et de la justice. — La tête d'un accusé traitée en tête de Turc. — Un défenseur qui condamne — La grève des avocats de Mirande. — Pas de plaidoirie et pas de prison. — La sortie de l'Odéon et l'entrée à Mazas. — Un crime de grand chemin dans une rue de Paris. — Mot d'un président à un voleur

La Cour impériale, en audience solennelle, vient de dire le dernier mot sur la succession de cette tant vieille dame, morte dans la tant vieille rue de la Sourdière, le 25 avril 1866. L'histoire de Mme Claire-Sophie de Saint-Ouen-d'Ernemont, veuve de M. François Ignard, est des plus romanesques. Descendue d'une des plus nobles familles, à laquelle le chancelier Maupeou appartenait, elle s'était mésalliée pendant la Révolution, ne trouvant d'autre refuge pour fuir la misère et sauver sa tête qu'un mariage roturier.

Elle devint ainsi la femme du banquier Ignard, et, grâce à la fortune de celui-ci, elle tint un salon qui allait de pair avec ceux de Mme Tallien et de Mme Récamier. On n'affirme pourtant pas que le banquier Ignard put dire comme le banquier Recamier :

« J'attends le journal pour avoir des nouvelles de ma femme. »

Car, à cette époque de galanterie troubadouresque, les journalistes imitaient les capitouls de Toulouse, obligeant la belle Paule à se montrer au public. Mais ne pouvant exhiber nos belles Françaises à l'univers émerveillé, ils en célébraient quotidiennement la beauté, la santé et les conquêtes.

Heureux temps, où les gazettes réservaient dans la géographie politique un coin enchanteur où s'épanouissait le royaume du Tendre!

Mme Ignard fut une grâce de la jeunesse et une étoile de l'aurore de ce siècle, dont nous ne voyons que le déclin.

Elle brilla avec l'Empire et disparut avec lui; mais elle disparut si bien, que depuis 1814 jusqu'en 1866 on n'en entendit plus parler. Toutefois elle avait emporté dans le mystère de sa longue solitude une fortune de quatre cent mille francs environ, qui fut révélée par sa mort, — fortune qui fait l'intérêt du procès actuel et que se disputent les héritiers en cause.

Ceux-ci forment deux camps :

Le camp d'Ernemont : ils sont seize; et le camp Ignard : ils sont moins nombreux; mais, devant la justice, le nombre ne fait rien à l'affaire.

Les d'Ernemont étaient donc en train d'appréhender cette opulente succession, quand, au nom d'une fille naturelle de la défunte, la famille Jérôme vint mettre le holà et s'opposer au partage. Quelle est donc cette famille Jérôme? d'où vient-elle? d'où sort-elle?

Vous allez le savoir.

Avant d'être Mme Ignard, et quand elle était encore Mlle d'Ernemont, l'ultra-nonagénaire de la rue de la Sourdière serait accouchée d'une fille déclarée par son acte de naissance, reçu par le curé de Saint-Thomas-d'Aquin, le 11 novembre 1791, comme issue d'Ambroise-Louis Fontaine et de Sophie d'Ernemont. Cette fille grandit plus tard auprès des époux Ignard, qui n'avaient pas d'enfants, et la marièrent, le 16 juillet 1812, avec un sieur Jérôme, employé de la maison Ignard. Ils la marièrent et firent mieux : ils la dotèrent un peu chichement pour la grande fortune des protecteurs, mais enfin ils la dotèrent de compte à demi, Mme Ignard donnant dix mille francs et M. Ignard vingt mille, en tout trente mille francs.

Mlle Fontaine, plus tard Mme Jérôme, est morte laissant deux enfants, qui sont venus au nom de leur mère, qu'ils prétendent être la fille naturelle de Mme Ignard, réclamer en cette qualité les trois quarts de la succession.

Les premiers juges accueillirent à merveille cette demande; ils déclarèrent bel et bien, par jugement de la deuxième chambre du tribunal civil, le 27 mars 1867, que Élisabeth-Caroline-Sophie Fontaine était la fille naturelle de Sophie d'Ernemont, depuis femme et veuve Ignard; et qu'en conséquence Jérôme et les époux Berlet, comme représentants légitimes de leur mère, avaient droit aux trois quarts des biens et valeurs composant la succession de la veuve Ignard, la défunte n'ayant laissé que des collatéraux autres que frère et sœur.

Voilà donc les d'Ernemont en déroute et les Jérôme triomphants. Mais attendons la fin, comme dit le roseau.

On interjette appel, et dans l'intervalle on découvre un fait tellement capital, qu'il doit retourner la situation comme une crêpe en temps de carnaval.

Famille Jérôme, veillez bien sur ces trois cent mille francs que le jugement vous attribue, et gare à l'arrêt qui peut vous en dépouiller.

L'événement révélé si tard et qui va tout changer paraîtra bien simple aux gens du monde. M. Fontaine, quand il reconnut pour sa fille la future Mme Jérôme, n'était pas libre, le malheureux! Il était engagé dans les liens du mariage. Cela suffit, et voilà les trois cent mille francs des Jérôme à vau-l'eau. La reconnaissance par le père, étant dès lors frappée d'adultérinité, devient radicalement nulle. Nous avons réduit à leur expression la plus simple ces péripéties et ces perplexités de plaideurs. Pour qui connaît les lois et remonte aux causes de ces contrariétés des jugements humains, rien de plus naturel et de plus facile à comprendre que ces revirements qui vous enrichissent et vous dépouillent successivement, qui vous donnent raison devant des robes noires et absolument tort devant des robes rouges; mais pour tous ceux qui ne considèrent que les résultats sans trop rechercher les motifs, la justice apparaît sous la couleur du tapis vert des joueurs, et les dés du juge Bridoison semblent de mise en ces circonstances.

Voilà donc une famille qui, pendant une année, a cru avoir entre les mains trois cent mille francs. Un jugement les lui accorde, et un arrêt les lui prend.

A quoi tiennent les choses? Si le mariage de M. Fontaine n'eût pas été découvert, ou encore si, comme pour celui du cardinal Dubois, le feuillet du registre le contenant eût disparu, les trois cent mille francs, que les Jérôme n'ont fait qu'entrevoir, eussent été leur pleine et entière propriété, à toujours.

Et ici encore ce n'est que la fortune d'une famille qui est en jeu; jugez quand le débat roule sur la tête d'un homme! Et comme celui dont on dispute la vie doit prendre les choses moins gaîment que le marquis de Pomenars, refusant de se faire raser en déclarant qu'il avait besoin, avant de prendre soin de sa tête, de savoir si c'était au roi ou bien à lui qu'elle appartenait.

Ceci nous conduit à vous parler d'un accusé qui, dans une affaire assez récente, devait être fort inquiet d'une sorte de pugilat oratoire auquel se livraient, immédiatement sur sa tête, un avocat général et un défenseur de la Cour impériale d'Orléans. Sébastien Millet était accusé d'avoir étranglé sa belle-fille. M. Boulé, avocat général d'Orléans, demandait très-carrément l'échafaud. Oh! il ne cherchait ni précautions, ni périphrases. Son éloquence était emmanchée dans une hache.

Se tournant vers Me Cotelle, le défenseur de Sébastien Millet, l'avocat général s'écriait : « Vous avez osé dire que j'avais reculé devant la demande au jury d'un verdict capital, vous avez prétendu que je n'avais pas conclu à l'expiation complète du crime de votre client. Cela n'est pas! Le magistrat ne recule jamais devant l'accomplissement de son devoir, si pénible qu'il soit. Ah! vous avez été bien imprudent et bien mal habile de me provoquer sur ce point... Non, vous n'avez rien dit de bon et d'utile dans cette cause pour faire admettre des circonstances atténuantes, et je suis certain que le jury saura remplir, avec douleur peut-être, mais avec fermeté, un devoir rigoureux! »

Pas n'est besoin de dire, après ces tranchantes paroles, quelle émotion s'empara de l'assistance.

Aussi, M. de Boisjolly, qui présidait les assises, ayant demandé à Me Cotelle s'il avait quelque chose à dire.

« Si j'ai quelque chose à dire! réplique vivement le défenseur. Oui, certes. J'ai tout à dire, puisque, d'après l'organe du ministère public, je n'ai rien trouvé hier de bon et d'utile pour la défense. Ah! s'il en est ainsi, malheur à l'accusé d'avoir confié ses intérêts à un homme aussi inhabile et aussi imprudent!

« Savez-vous, messieurs les jurés, que ce brevet d'imprudence et d'inhabileté me fera prendre une résolution énergique? Si cette tête que je défends tombe malgré mes efforts, désormais je ne paraîtrai plus dans l'enceinte d'une Cour

ECHECS

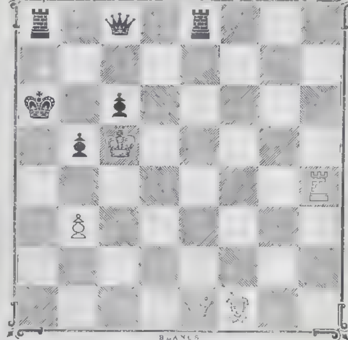
Nous avons, à dessein, laissé incomplet l'énoncé du Problème n° 88, afin de le rendre plus difficile. Il tombe sous le sens que nous n'avons pu faire chercher en *sept* coups un problème susceptible d'être résolu en *deux* coups d'une manière visible et banale. Les amateurs exercés ne s'y sont pas trompés et nous ont envoyé la solution en sept coups, fort élégante du reste, et la seule qui réponde à l'énoncé complet.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 82

BLANCS.	NOIRS.
1 F. 4^e^TR.	1 P. pr. F.
2 R. 1^er^FR.	2 P. 6^e^TR.
3 C. 2^e^FR éch.	3 R. 7^e^TR.
4 C. 4^e^R.	4 R. 8^e^TR.
5 R. 2^e^FR.	5 R. 7^e^TR. (meilleur.)
6 C. 2^e^D.	6 R. 8^e^TR.
7 C. 1^er^FR.	7 P. 7^e^TR. (forcé).
8 C. 3^e^CR. éch. m.	8 . . . . . .

Solutions justes : Mlle Maria Chotoska, rue Sorbonne; MM. les officiers, à l'hopital maritime, à Brest; commandants Tholer et A. Munier, à Nancy; F. Caron; café des Mille-Colonnes, à

PROBLÈME N° 90
COMPOSÉ PAR M. ANDERSSEN.



Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

(*Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.*)

Mâcon; C. L ...., à Tournon-sur-Rhône; Mario Lauriqués, à Perpignan; Victor Peyras, à Aix; G. de M....., à Marseille; E. Fassin; à Liége; E. de Vergès, à Alger; D^r^ Le Lez, ile de Groise; Aune Frédéric, à Alger; café Berthoux, à Lyon; Émile Frau, Henri Frau, à Lyon; T. Peraldi, à Bastia; H. Godeck, à Monaco; H. Gasselin; E. Lequesne; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; J. Planche; Schneider.

SOLUTION DU PROBLEME N° 83.

	BLANCS.	NOIRS.
	1 T. 4^e^CD.	1 (A, B, C, D, E, F, G).
(A)	(... — R. pr. T.),	(T. 5^e^D. éch. déc. m. — ... ,
(B)	(... — D. 5^e^R. éck.),	(T. 3^e^D. éch. déc. m. — ...);
(C)	(... — D. pr. P. éch.),	(T. pr. D. éch. déc. m. — ...),
(D)	(... — C. 5^e^R.),	(C. 3^e^D. éch. déc. m. — ... ;
(E)	(... — D. ou F. 3^e^FD.),	(C. 3^e^D. éch. m. — ...);
(F)	(... — D. ou F. 4^e^D.),	(T. 6^e^FD. éch. double m. — ... ;
(G)	(... — Les autres solutions sont faciles.)	

Solutions justes : MM. Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; commandants Tholer et A. Munier, à Nancy; J. Planche; Henri Coulomb; café du Cercle, à Passy; H. Gasselin; Mme Eugénie D., rue de Buci; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; D^r^ Le Lez, île de Groise; Alfred Poultier, à Montreuil-sur-Mer; vicomte de Larnage, à Tain; café Berthoux, à Lyon; Émile Frau, Henri Frau; A. Delattre, à Saint-Riemer; T. Peraldi, à Bastia; H. Godeck, à Monaco, E. Lequesne; Anne Frédéric, à Alger; A. Peltzer, à Paris.

d'assises, car ma présence y serait un danger pour les accusés. »

Véritablement, ne vous semble-t-il pas que de telles altercations sont beaucoup trop réalistes, et qu'il ne convient pas de montrer ainsi à nu ce que le débat judiciaire peut avoir d'irritant, de personnel et de lugubre?

Pour le public, c'est désagréable, mais pour l'accusé c'est cruel. On songe à cette tête de Turc vivant qui reçoit tous les coups. Que voulez-vous que fasse cet homme dont on se dispute la tête avec un acharnement si peu déguisé?

« Diable! devait se dire à part lui Sébastien Millet, mon avocat a été bien imprudent aussi d'aller provoquer M. l'avocat général sur les circonstances atténuantes. Il paraît que, s'il ne l'avait pas ainsi agacé, ce magistrat ne me les aurait pas bien sérieusement refusées. Mais alors, si ma tête tombe sur l'échafaud, ce ne sera pas tant pour avoir commis un meurtre que pour avoir mal choisi un avocat. Il est vrai que dans ce cas une consolation me restera, c'est que Me Cotelle ne plaidera plus aux assises. Oui, mais qu'est-ce que cela pourra me faire, quand j'aurai la tête coupée? Et puisque mon défenseur devait prendre la résolution de ne plus plaider, il est bien fâcheux qu'il n'ait pas commencé par moi. »

Heureusement que le *verdict capital* que demandait si obstinément M. l'avocat général n'a pas été prononcé, et Me Cotelle n'aura pas besoin de mettre au clou sa robe d'avocat criminel, qu'il porte si honorablement. Sébastien Millet a été condamné aux travaux forcés à perpétuité, grâce au bénéfice des circonstances atténuantes.

L'avocat a échappé, lui aussi, par cette solution, à une sorte de peine capitale. En effet, ne menaçait-il pas de se condamner lui-même au suicide devant la Cour d'assises?

Les avocats du tribunal de Mirande ont fait mieux ou ont fait pis que de menacer. Ils se sont exilés des audiences correctionnelles, qu'ils ont mises en interdit. La grève de la parole est organisée. Les délinquants ne sont plus défendus devant ce tribunal. Encore si les juges étaient capables de dire : « Pas d'avocats, pas de condamnations, » les prévenus seraient enchantés. Ils souhaiteraient tous avoir pour président celui qui, à la fin d'une audience de notre septième chambre, disait à un avocat : « Voyons, maître un tel, pas de plaidoirie et pas de prison. Acceptez-vous? »

L'avocat fit de la tête un signe affirmatif, tant il avait peur de compromettre par une seule parole la liberté de son client. Il se tut avec la plus entraînante éloquence.

Si messieurs les étudiants pouvaient en faire autant! se dit dame Police. Mais bah! ces Berryer et ces Nélaton de l'avenir troublent le quartier et battent un peu le guet sous prétexte de demander *Ruy-Blas* quand l'Odéon leur sert *Kean*. Quatre d'entre eux ont été condamnés par la sixième chambre, savoir : M. Packer, à huit jours de prison; M. Lamberton, à deux mois; M. Loviot, à quinze jours, et M. Durier, à six jours.

Un juge de la Restauration avait coutume de dire : « Je ne sais pas comment cela s'est fait, mais presque tous les étudiants exaltés auxquels j'ai infligé des corrections sont devenus plus tard d'austères magistrats ou de graves docteurs. Ceux que j'ai condamnés condamnent les autres maintenant en qualité de juges, ou même les exécutent en qualité de médecins. C'est dans l'ordre des générations. Et moi-même, j'avais commencé par le violon et la Chaumière. »



M. CHERVIN AINÉ, fondateur de l'institution des bègues, de Paris. Dessin de M. Rousseau, d'après une photographie de M. Favier.

La Cour d'assises de la Seine, sous la présidence de M. Alexandre, vient de condamner aux travaux forcés à perpétuité un jeune assassin nommé Boissonnet, qui est aussi scélérat que Hamel, sa victime, s'est montré naïf.

Boissonnet, sans connaître Hamel, garçon distillateur, monte dans la voiture de celui-ci, qui s'empresse de raconter toutes ses affaires à cet intrus. Si bien que les voilà amis comme grillons par l'opération de quelques petits verres lampes sur le pouce. Le lendemain, Boissonnet remonte sur la voiture de Hamel et l'accompagne de nouveau dans ses courses; mais, cette fois, il s'est armé d'une hachette qu'il porte sous sa blouse, et qu'il a empruntée à sa maîtresse. Arrivés dans une rue déserte derrière le Jardin des Plantes, la rue du Banquier, Boissonnet saisit son arme et en assène sept coups sur la tête de Hamel, auquel il vole 158 francs 35 centimes. Ceci se passait le 30 novembre, à sept heures du soir.

Hamel, malgré ses sept coups de hache, se porte aujourd'hui à merveille, et dépose contre son assassin.

Boissonnet fait le bon apôtre pendant toute la durée des débats; mais, une fois qu'il tient son verdict, il insulte juges et jurés en les traitant indistinctement de canailles.

Puisque nous sommes devant la Cour d'assises, consignons ici le mot d'un président à un accusé.

Ce dernier, obligé d'expliquer l'emploi de son temps pendant un voyage en Espagne, se met à dire :

— En me rendant à Burgos, j'ai vu arrêter une diligence.

— Oui, répond M. le président, et vous n'étiez pas dans la diligence. La Cour a compris.

MAITRE GUÉRIN.

M. CHERVIN Aîné

FONDATEUR DE L'INSTITUTION DES BÈGUES

M. Chervin aîné, dont nous publions le portrait, est digne, par des services réels rendus à l'humanité, de la sympathique attention de nos lecteurs. Les soins assidus qu'il a consacrés à l'éducation des sourds-muets et au traitement de tous les vices du langage, spécialement du bégaiement, lui ont déjà conquis les encouragements du gouvernement, ainsi que les éloges de plusieurs académies. A ces éloges mérités nous sommes heureux de joindre les nôtres, en constatant, d'après les nombreux documents que nous avons sous les yeux, que la méthode pratiquée par M. Chervin pour la guérison des bègues a déjà produit les plus heureux effets.

Né à Bourg-de-Thisy (Rhône) en 1824, M. Chervin entra de bonne heure dans la carrière de l'enseignement. Il publia d'abord d'excellents livres destinés à l'éducation des enfants. Après avoir fondé, à Lyon, un cours de diction spéciale à l'usage des bègues indigents, cours subventionné par la ville et le département, il a ouvert récemment, avec le concours du ministère de l'instruction publique, une institution de bègues à Paris.

« Remontant à la cause du bégaiement, dit le docteur Gubiau, président de la Société impériale de médecine de Lyon, nous voyons M. Chervin adopter un traitement qui agit directement sur l'intelligence et produit consécutivement sur les organes locomoteurs es modifications que leur impose l'ordonnateur cérébral. »

M. le docteur Dompmartin, qui a suivi plusieurs bègues dans toutes leurs leçons, se résume ainsi : « La méthode de M. Chervin comprend deux périodes : la première est employée à faire oublier l'ancienne manière de parler; la seconde à en donner une nouvelle qui soit facile et correcte. Dans le premier cas, on fait usage d'une prononciation lente, mesurée, qui conduit à une diction monotone, mais transitoire; dans la seconde, on nuance la voix et on augmente graduellement la vitesse du débit : là on apprenait à émettre, à soutenir et à modifier le son; ici on s'occupe de la phrase, de ses coupures ou repos, de ses intonations naturelles. Quinze ou vingt jours suffisent pour cette heureuse transformation. »

Un intéressant rapport demandé, par la Société d'éducation de Lyon, à trois de ses membres, MM. les docteurs Desgranges, Fonteret et Passot, fait remonter les premiers essais de M. Chervin à l'année 1844. Confirme *l'excellence de sa méthode par une approbation unanime.*

Si l'on considère que, d'après une statistique décennale lue à la Sorbonne par M. Chervin, il existe plus de cent cinquante mille bègues en France, on se rend facilement compte des avantages considérables qui peuvent résulter de cette méthode, si elle est vulgarisée, ainsi qu'il y a tout lieu de l'espérer, dans les écoles normales primaires.

H. VERNOY.

RÉBUS

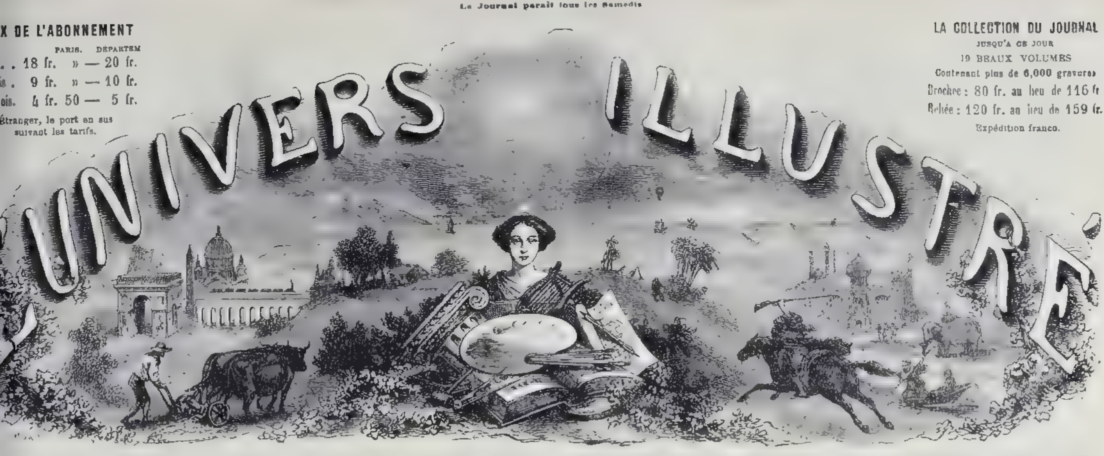


Explication du dernier Rébus : Que de maux a faits la guerre!

30 CENTIMES LE NUMÉRO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS
Le Journal paraît tous les Samedis

X DE L'ABONNEMENT
PARIS. DÉPARTEM
. . 18 fr. » — 20 fr.
s . 9 fr. » — 10 fr.
ois. 4 fr. 50 — 5 fr.
Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
19 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,000 gravures
Broché : 80 fr. au lieu de 116 fr
Reliée : 120 fr. au lieu de 159 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 687 — 14 Mars 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.



VENTE DE CHARITÉ AU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, pour la construction d'un hôpital allemand à Paris. — Dessin de M. J. Pelcoq — Voir la Chronique.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Ce qui se chantait l'autre soir à l'hôtel du quai d'Orsay. — Vente de charité pour la construction d'un hôpital allemand. — Les nobles boutiquières. — M. de Turenne et Mme de Metternich. — La manière d'attraper les chalands. — Cinquante mille francs pour deux cents louis de bibelots. — Le prix d'une paire de gants, d'une cigarette et d'un bouquet de violettes. — Allocution aux Spartiates. — Le bal des artistes sans artistes. — Théâtre impérial de l'Opéra : *Hamlet*, opéra en cinq actes, paroles de MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique de M. Ambroise Thomas. — Mlle Nilsson. — MM. Faure, Colin; Mme Gueymard. — Théâtre-Français : *un Baiser anonyme*, comédie en un acte, de MM. Albéric Second et Jules Bérzy. — MM. Bressant, Febvre; Mmes Madeleine Brohan, Edile Riquer. — Les nouvelles infortunes du vaisseau *le Vengeur*

Au marché qui vient de s'ouvrir,
Venez, hâtez-vous d'accourir!
Voilà des fleurs, voilà des fruits;
Raisins vermeils, limons exquis,
Oranges fines de Méta,
Rosolio, vin de Somma,
C'est moi qui veux vous les offrir :
Venez, hâtez-vous d'accourir!

Voilà ce qui se chantait l'autre jour, non pas rue Le Peletier, comme vous pourriez le croire, mais dans le sanctuaire même de la diplomatie, au rez-de-chaussée de l'hôtel du quai d'Orsay, transformé en marché, en bazar si vous aimez mieux. Oh! le ravissant coup d'œil, le joli spectacle, bien autrement animé et vivant que celui de l'Opéra! Le décor était bien simple pourtant : de petites boutiques modestes, de pauvres comptoirs pauvrement drapés de calicot bleu. Qu'importent les boutiques et même l'étalage! Ce qu'il faut regarder, ce qui est ici l'enchantement des yeux, ce sont les marchandes, les plus séduisantes du monde, l'élite de ce que la haute aristocratie possède de plus éminent par le rang, la fortune, le charme, la beauté. Puisque le mur qui doit entourer la vie privée n'est encore qu'à moitié construit, hâtons-nous de les nommer, ces gracieuses volontaires de la charité : Mmes la comtesse de Seebach, de Bornemann, Ellissen, Haffer, Otterburg, Reinwald, de Schickler, de Wendland, — je ne parle ici que des dames du comité, — et quels noms illustres rencontrerait encore ma plume si je voulais citer ceux des dames patronnesses, depuis Mme la marquise de Galiffet jusqu'à Mme la comtesse de Pourtalès, depuis Mlle Dix jusqu'à Mlles Beckwith! La présidente enfin, c'était cette noble et sympathique princesse, la reine incontestée des hautes élégances, cet esprit brillant et spontané, ce cœur vaillant et généreux que l'on trouve toujours au premier rang, qu'il s'agisse de défendre contre d'injustes ironies un génie méconnu, de secourir une infortune ou de conduire à ses fins une entreprise charitable. On disait de Turenne que son nom, un jour de bataille, valait une armée : de même on pourrait dire de Mme la princesse de Metternich que son nom à la tête d'une œuvre de bienfaisance, c'est une fortune entière.

Il s'agissait cette fois de réunir les ressources nécessaires à la fondation d'un hôpital pour la colonie allemande si nombreuse à Paris. Un hôpital, rien que cela! Eh bien, soyez sûr qu'on y arrivera. Savez-vous ce qu'a déjà produit la vente dont je parle? Cinquante mille francs. — Pas trop mal pour un début, n'est-ce pas?

Donc, pendant trois jours, une foule élégante n'a cessé d'assiéger les comptoirs des jolies marchandes. Il y avait là de tous les mondes : d'abord, cela va sans dire, la clientèle habituelle des élégantes patronnesses; puis les Tantales de la bourgeoisie, avides de respirer, ne fût-ce qu'un moment, cette atmosphère aristocratique dont les chroniques de la *high-life* leur chantent chaque matin les séductions et les éblouissements. Il faut rendre justice aux nobles boutiquières : elles ne font pas de différence entre les acheteurs tout entières à leur petit commerce, elles ont pour tous et pour chacun d'égales prévenances.

Pour bien attraper les chalands,
Il faut avoir l'air, mes enfants,
De donner ce que l'on veut vendre.

Ce précepte que donne M. de Saint-Georges dans un ancien opéra-comique, elles le mettent en pratique à merveille : elles ne font pas moins de frais pour le simple louis que pour le gros billet. Par exemple, n'allez pas vous figurer, sur la foi d'un de mes confrères, qu'une fois entre leurs griffes mignonnes, vous en serez quittes pour cinquante centimes, comme s'il s'agissait de la statue de Voltaire. Le confrère a voulu plaisanter. La vérité est qu'avec l'étalon d'or vous vous en tirerez toujours honnêtement. A ce prix vous ne serez pas trop indiscret en acceptant un cigare ou un bouquet de violettes, voir même une paire de gants. Mais si vous exigez qu'on vous essaye le gant ou qu'on vous attache le bouquet à la boutonnière, ce n'est plus avec le porte-monnaie, c'est avec le portefeuille qu'il faudra compter. Vous risquerez-vous à demander à votre marchande les gants qui servent d'écrin à sa main, une boucle de ses cheveux ou une cigarette allumée par elle et respirée par ses lèvres roses? — oh! alors, ayez soin de vous munir d'un blanc-seing sur la caisse du Baron, — et quel que soit le chiffre rempli, mettez-vous bien dans l'esprit que vous devrez du retour.

Et c'est ainsi qu'avec deux ou trois cents louis de bibelots on arrive à recueillir une cinquantaine de mille francs. Ce miracle n'est-il pas un peu parent de celui de la multiplication des pains?

Les Spartiates appellent cela de la *charité à côté*. — Oui, j'ai lu le mot l'autre jour dans un grand journal. J'avoue que je ne l'ai pas compris. Quelle charité plus directe que celle qui fait jaillir l'or du coffre fort du riche pour le répandre en pluie bienfaisante sur des malades, des infirmes et des indigents! D'autres, sans critiquer le fond, s'en prennent à la forme. La charité élégante et parée de fleurs blesse leur puritanisme. Dans ces moyens ingénieux d'attirer l'aumône, ils ne veulent voir qu'un prétexte à exhiber des toilettes, un masque au plaisir et aux distractions mondaines. Et quand cela serait? qu'importe, si les misères sont soulagées! — Mais un plaisir, en êtes-vous bien sûr? Avoir des sourires et des câlineries au service du premier venu, livrer bataille à l'avarice, s'exposer aux fades galanteries des niais et des sots, à vos critiques et à vos dénigrements, ô Spartiates, n'est-ce pas là de l'abnégation au premier chef? Et si vous en doutez, rappelez-vous le bal des artistes dramatiques dont l'anniversaire tombe dans deux jours d'ici. Que demandait-on à ces dames pour faire pleuvoir l'or dans la caisse de l'association? Quelques heures de présence dans une salle peuplée de leurs adorateurs. Eh bien, M. Samson lui-même y a perdu son éloquence, les dames sont restées sourdes à son suave organe; le bal des artistes était devenu peu à peu un bal sans artistes, et pour ranimer la recette qui menaçait de tourner au déficit, il a fallu recourir, cette année, à l'expédient d'une *tombola*.

~~~ Où elles étaient trois jours après, le lundi suivant, nos belles marchandes de l'hôtel d'Orsay, je n'ai pas besoin de vous le dire : — c'était lundi la première représentation, à l'Opéra, de l'*Hamlet* d'Ambroise Thomas.

Non, je ne me donnerai pas le ridicule de reprendre, après Gœthe et Victor Hugo, la figure énigmatique de l'Hamlet de Shakespeare : aussi bien n'est-ce pas cela que vous demandez au chroniqueur. Ce que vous tenez à connaître, c'est la physionomie de la soirée, c'est la place qu'il faut assigner, dans l'échelle du succès, à la nouvelle partition de celui qui s'est appelé jusqu'ici l'auteur du *Songe d'une Nuit d'Été* — et qui s'appellera demain l'auteur d'*Hamlet*.

Eh bien, oui! c'est un triomphe immense, incontestable. Un opéra qui contient un acte comme celui d'Ophélie peut se présenter hardiment à côté des chefs-d'œuvre de la scène moderne, sans crainte d'en être éclipsé.

Et puisque le sujet est de ceux qui n'ont pas besoin d'explication, il me sera permis de renverser l'ordre habituel des comptes rendus et d'aller droit à ce magnifique tableau, qui a soulevé dans la salle des transports d'enthousiasme.

Tout est ici complet : il n'est pas jusqu'au décorateur, au costumier et au chorégraphe qui n'aient leur part dans la victoire.

Le décor, où l'artiste, M. Despléchin, me paraît s'être inspiré du beau tableau de Millais, nous transporte dans un véritable Éden. Rien de plus frais et de plus riant que ce paysage aux tons bleuâtres, que ce ciel estompé de légères vapeurs, que ce lac parsemé d'îles gazonnées et dans le miroir duquel viennent se refléter les saules et les roseaux de la rive. Les mille voix de la nature gazouillent dans l'orchestre : les gaietés printanières éclatent dans le chœur d'introduction.

Voici la riante saison,
Le doux mois des nids et des roses

Au chœur succède le ballet. C'est la nouvelle étoile de l'Opéra Mlle Fioretti, qui le conduit, secondée par Mlle Fiocre, ravissante sous son costume de jeune cavalier, et par toute l'élite de l'escadron chorégraphique. La jeune ballerine exécute là des prodiges de souplesse, de grâce et de légèreté. Les airs de danse sont adorables. Meyerbeer dans le *Prophète*, Auber dans la *Muette*, Adam dans *Giselle*, n'ont rien écrit de plus exquis et de plus délicat.

Mais Ophélie paraît : c'est Mlle Nilsson; on croirait voir s'avancer, ceinte de son auréole virginale, une walkyrie du ciel scandinave. Dans son regard étrange on lit la folie, une folie douce et sereine qu'illuminent les rêves de l'amour, les joies chastes de l'épousée :

Ne me reconnaissez-vous pas?
Hamlet est mon époux et je suis Ophélie.

Ainsi chante-t-elle dans un récitatif d'une mélancolie navrante; puis s'échappe de ses lèvres une mélodie suave, pénétrante, le soupir d'une âme déçue et résignée, une de ces inspirations uniques dans la vie d'un compositeur. A la tristesse se mêle le rire qui jette ses fusées joyeuses dans une valse éclatante et inspirée. La danse des paysans accompagne la voix de la jeune fille; elle s'éloigne peu à peu : Ophélie, restée seule, se laisse tomber épuisée sur le gazon; bientôt elle se relève et son pas machinal la conduit vers la rive fatale, vers cette onde dont le vertige l'attire. On entend encore quelque temps son chant lointain; mais c'en est fait de la pauvre enfant, et au moment où le rideau baisse, on aperçoit son beau corps flottant doucement au fil de l'eau.

Cette scène de la folie est admirable d'un bout à l'autre : celles de *Lucie* et de *l'Étoile du Nord* sont dépassées — et de loin.

L'interprète est à la hauteur du compositeur. Il y a longtemps que nous rêvions tous pour Mlle Nilsson ce rôle d'Ophélie; mais nul de nous ne se fût imaginé le type de Shakespeare réalisé avec cette séduction irrésistible, cette idéale puissance d'incarnation. Toute la poésie du Nord mondé cette suave apparition qui semble une captive sur la terre aspirant à rompre ses liens pour retourner au ciel, sa patrie. Comme cantatrice, Mlle Nilsson a rassuré du premier coup ceux qui pouvaient craindre que la salle de l'Opéra ne fût trop vaste pour ses moyens. Sa voix, au timbre de cristal, a fait preuve cette fois d'une étoffe et d'une sonorité qu'on ne lui soupçonnait pas. Quant à l'artiste, elle est incomparable : elle a le style, le sentiment, le charme. Ses traits sont éblouissants d'audace et de perfection. Après sa ballade, une avalanche de bouquets est tombée à ses pieds, et cette ovation a été sanctionnée par les bravos de toute la salle. Depuis Rachel on n'avait pas vu un pareil délire.

L'espace et le temps me pressent : la place me reste à peine aujourd'hui pour esquisser à grands traits les mérites de l'œuvre nouvelle de M. Ambroise Thomas. Ce qu'il faut y signaler avant tout, c'est l'ampleur, l'instinct théâtral, le respect et la connaissance profonde du maître dont le drame a servi de texte à sa partition. Même dans les endroits où le jet mélodique ne répond pas à ses aspirations, sa musique est en harmonie avec la situation, avec le caractère des personnages, avec les passions et les sentiments qu'elle est appelée à traduire. Elle a la couleur du pays, du temps et du sujet.

Le premier acte, le plus riche sauf le quatrième, est précédé d'une introduction instrumentale d'un grand caractère et que termine une marche magnifique. Le public, ce me semble, n'a pas fait un accueil assez chaud à ce morceau de premier ordre. Le chœur d'introduction est large et coloré. Le duo d'Hamlet et d'Ophélie est une page exquise où l'amour des deux amants se marie dans un accord céleste. L'air de Colin : *Elle est mon orgueil et ma vie*, est plein de cœur, et si je puis dire ainsi, de franchise et de loyauté. Le jeune ténor Colin l'a chanté d'une voix un peu inexpérimentée, mais fraîche et sympathique. Le chœur final : *Nargue de la tristesse*, a de la verve : la reprise en est entraînante, bien qu'un peu commune.

L'apparition du spectre au second tableau est un morceau magistral que Weber aurait pu signer.

Le plus saillant du second acte est le fabliau d'Ophélie, que la gracieuseté de M. Heugel, l'éditeur d'*Hamlet*, nous
~~~

net d'offrir à nos lecteurs et dont ils pourront eux-
es apprécier toute la valeur. La fameuse scène des co-
ens est remarquable surtout par la vigueur de l'orches-
n. Le chœur d'entrée est excellent : je n'en dirai pas
nt du *brindisi*, qui manque de couleur et d'originalité.
saute sur le troisième tableau et sur le beau final · *O*
elle offense, pour arriver au troisième acte. Encore me
il abréger, et ne puis-je signaler qu'en courant le mo-
gue de Faure : *Être ou ne pas être*, et le trio dramati-
entre Hamlet, Ophelie et la reine. Quant au duo qui le
j'aurais besoin d'une nouvelle audition pour en demêler
elodie un peu vague.

dernier acte est très-court : le chœur des jeunes filles
ccompagnent le cercueil d'Ophélie flatte agréablement
lle, mais voilà tout : ce n'est pas là une marche funèbre.
prefère de beaucoup le chant des fossoyeurs, âpre et
age, qui, soit fatigue des auditeurs, soit faiblesse de
cution, n'a pas été applaudi comme il le méritait.

ure joue et chante le prince de Danemark en grand
e qu'il est. Tout a été dit sur cette méthode si sûre et si
, sur ce style si pur et si elevé, sur cette voix sans
qui l'ont placé à la tête des virtuoses de ce temps-ci.
ôle est écrasant et il le porte sans fatigue : il en a de
brillants dans son répertoire : il n'en a pas qui lui fas-
plus d'honneur. Quant au côte plastique du personnage,
l'a rendu avec une vérité saisissante. Lorsqu'il a paru
son costume sombre et sévère, on l'eût pris pour
let de Delacroix descendu de son cadre.

Gueymard a mérité d'être rappelée à côté de lui
le duo du troisième acte. Mal partagée par le compo-
r, ce n'est qu'à force d'énergie et d'autorité que cette
lente artiste a triomphé d'un rôle ingrat, inferieur à son
t.

décor et la mise en scène sont splendides. La toile du
ième acte — le château d'Elseneur — et celle du cin-
ne acte — le cimetière, — dues au pinceau de MM. Cha-
et Rubé, se rapprochent, par le sentiment de la nature
ord et le ton puissant avec lequel elles sont peintes, des
aux de nos meilleurs paysagistes.

~ Le répertoire léger de la Comédie-Française vient
enrichir d'un petit acte de MM. Alberic Second et Jules
y; — je dis un petit acte, car *le Baiser anonyme* dure
quarts d'heure à peine et il paraît plus court encore,
il a de vivacité, d'esprit et d'agrement. C'est à peu près la
nsion des proverbes d'Alfred de Musset et d'Octave Feuil-
u'il rappelle par la délicatesse de la touche, la qualité du
plein de distinction et de *race*, — comme aussi par le
s. Déjà, on le sait, cette charmante comédie avait reçu
ueil le plus flatteur d'un illustre auditoire. La ville a
é, comme on disait autrefois, le jugement de la cour.
reste plus au *Baiser anonyme* qu'à prendre possession
salons elégants. Mais que dis-je? c'est déjà fait à l'heure
est.

baiser en question a été déposé sur le front de Gaston
arsac, dans un bal masqué où il s'était aventuré en bal-
dier Louis XIII, pendant que Mme de Marsac restait
e à la chambre par une affreuse migraine. Ces maris
spectent rien : notre beau gentilhomme a *flirté* toute
it avec un spirituel et piquant domino, une grande
sans doute : — il y a des indices auxquels un homme
monde ne se trompe pas. — Le feu de la conversa-
est allé *crescendo* jusqu'au baiser dont un « je t'aime,
Gaston ! » a été le commentaire significatif. La dame
as dit son nom ; mais son adresse, jetee au cocher qui la
nduisait, l'a révelé à Gaston, qui se promet bien de
er une suite à l'aventure.

lendemain, à demi réveillé, il est encore en train d'y
; lorsqu'il reçoit la visite de son ami René de Tavenay.
se marie et il a choisi Gaston pour son témoin : à peine
nomme celle qu'il doit épouser que Gaston bondit, —
y a de quoi ! La fiancée de René, Mme de Chailly, n'est
que la dame au dom'no, et voilà mon Gaston embar-
, se perdant en considerations philosophiques sur la
des femmes et finissant par exciter les soupçons de
, qui court chez Mme de Chailly provoquer une explication.
xplication, vous la devinez : c'est Mme de Marsac qui la
e à Mme de Chailly. Gaston a été intrigué et embrasse
a propre femme : un échange de voitures l'a confirmé
son erreur et lui a fait croire à un bonne fortune ima-
re. Il ne s'agit plus maintenant que de punir le mari
tageux de sa fausse infidelité. Mme de Chailly s'en
ge avec bonheur, en femme qui a une vengeance à
cer. Elle fait passer Gaston par toutes les transes du ridi-
. Après s'être disculpée pour son compte, elle lui donne
nser tour à tour que les lèvres qui se sont posées sur son
front étaient celles d'une chanoinesse sexagénaire, puis celles d'une femme de chambre revêtue du domino de sa maîtresse. De Charybde en Scylla! Le pauvre homme se voit déjà la fable de tout Paris; enfin, quand on le juge suffisamment châtié, berné et fustigé, sa femme lui apparaît, sous le domino séducteur, et, par un second baiser, lui révèle l'auteur du premier.

Tel est le sujet qu'on dirait la mise à l'optique théâtrale d'une de ces chroniques parisiennes, qu'écrivait autrefois de sa fine plume notre excellent confrère et prédécesseur Alberic, et où il est resté le maître. Mais la valeur de cette comedie est surtout dans ce dialogue étincelant de mots et de saillies d'un tour franc et original, tous frappés à l'empreinte du jour et qui donneront à ceux qui l'applaudiront encore dans quelques années d'ici le vrai millésime de l'esprit en 1868.

Bressant joue son mari mystifié comme il joue celui de Chavigny du *Caprice*, avec les même allures de gentleman, le même bon goût et la même distinction dans le comique. Mme Madeleine Brohan excelle dans le sien : elle a la malice, le charme, le brio et cette manière de lancer le mot sans appuyer, qui fait penser à Mlle Mars. La grâce de Mlle Édile Riquer, également séduisante avec ou sans domino, rend vraiment inexcusables les velleites folâtres de M. de Marsac. Febvre, pour me servir d'un vieux cliché, complète, dans un personnage effacé, cet ensemble qu'on ne trouve qu'à la Comédie-Française.

~~~ O *Vengeur* héroïque ! Ce n'était pas assez d'avoir sombré autrefois sous le canon des Anglais ! Il te fallait sombrer de nouveau à quatre-vingts ans de distance sous les sifflets du public de M. Hostein ! Pauvre vaisseau qui, avec tes grands souvenirs, n'as même pu atteindre au succès de celui du *Corsaire* et du *Fils de la Nuit!* Jetons un voile sur cette soirée lugubre, sur ce *fiasco* memorable, et plaignons un théâtre *impérial* d'en avoir eté le temoin.

GERARD.

BULLETIN

L'Impératrice, présidente de l'œuvre de la Société de charité maternelle de Paris, a reçu, aux Tuileries, le conseil d'administration de cette œuvre. Sa Majesté a présidé la séance annuelle de la Société et a pris connaissance de l'exposé de la situation, que lui a soumis M. Thelier, tresorier.

Il résulte de ce document que la Société a secouru l'année dernière 2,435 femmes qui, en raison de 170 couches doubles, ont mis au monde 2,605 enfants.

L'Impératrice a remercié très-gracieusement les dames protectrices et les dames qui se sont chargées de l'administration de leur précieux concours, et elle a félicité M. Thelier de son zèle et de son devouement.

Comme témoignage du haut intérêt qu'elle porte à la Société, l'Impératrice a annoncé que, à l'occasion de la première communion de S. A. le Prince Impérial, elle faisait don à la Société d'une somme de 6,000 francs, et, comme nouvelle preuve de sa sollicitude, elle a nommé Mme la duchesse de Mouchy vice-presidente de la Société.

Ainsi s'accomplit chaque année l'œuvre si touchante et si meritoire de la Société de charite maternelle qui, au moyen de secours portes à domicile, encourage les pauvres mères à nourrir elles-mêmes leurs enfants et fortifie ainsi le sentiment de la famille.

Le premier jour du carême, il y a eu chapelle papale au Vatican, dans la chapelle Sixtine.

Sa Sainteté, en habits pontificaux, a béni les cendres, qu'elle a ensuite reçues des mains de S. Ém. le cardinal Panebianco, grand penitencier; puis Sa Sainteté elle-même les a imposées aux cardinaux, archevêques et évêques, au prêtre assistant du trône, au sénateur et aux conservateurs de Rome, ainsi qu'aux autres fonctionnaires pontificaux. La cérémonie terminee, le grand pénitencier a chanté la messe, à laquelle ont assisté le souverain pontife, le sacre collége et les autres personnes qui ont l'honneur d'avoir leur place dans la chapelle.

La dépouille mortelle du roi Louis Ier de Bavière est arrivée dimanche dernier à Munich, où les funerailles ont eté célébrées le lendemain. En attendant la cérémonie funèbre, le cercueil avait été deposé dans la chapelle du palais royal, transformée en chapelle ardente.

La commission royale, désignée pour accompagner le corps de Nice à Munich, était presidée par M. le comte de Castelli, grand maître de la couronne.

Le roi Louis Ier a été inhumé dans l'église Saint-Boniface, à côté de son épouse la reine Thérèse, morte en 1854.

Voici, d'après la *Gazette de Venise*, ce qui a été décidé pour les restes de Daniel Manin :

Les dépouilles mortelles seront déposées dans un élégant sarcophage, sous le portique de la basilique de Saint-Marc. L'urne sera en granit du Tyrol, soutenue par quatre lions dans l'attitude de la douleur. Les plus beaux marbres seront employés pour la base.

Depuis le commencement du carême, de brillants concerts sont donnés au palais des Tuileries. A ces soirees sont invites les membres de la famille impériale, les grands dignitaires et toutes les sommités du monde politique et officiel.

La princesse Clotilde, retenue par un deuil tout recent, par suite de la mort de la princesse de la Cisterna, belle-mère du duc d'Aoste, frère de Son Altesse Impériale, n'a pu encore assister aux concerts des Tuileries.

L'Academie royale des beaux-arts d'Anvers vient de nommer membres honoraires Mme Rosa Bonheur et MM. S. Henry Berthoud et Cabanel.

Cette académie, fondée en 1835, se compose de vingt-cinq membres effectifs, de cinquante membres agrégés, et de soixante membres honoraires.

Dix Français font partie de l'académie d'Anvers; ce sont : MM. Robert-Fleury, Dumont, Henriquel-Dupont, Cogniet, Gérôme, Gudin et Meissonier.

Mme Rosa Bonheur et MM. Berthoud et Cabanel succèdent à MM. Paul Delaroche, Ingres et Debay père.

C'était samedi dernier la fête du Purim, qui est le carnaval des israélites. Ce carnaval diffère de celui des chrétiens en ce que la réjouissance succède à la pénitence et à la tristesse au lieu de les preceder.

Purim est un mot persan qui signifie sort. Aman, ministre d'Assuérus, avait jeté le sort pour fixer l'epoque de la destruction des israélites, et le sort avait designe le temps de l'année où nous sommes.

On sait comment, grâce à la nièce de Mardochée, les fils d'Abraham échappèrent aux menaces de cette fatale echeance.

L'ancien orgue de Notre-Dame, qui vient d'être entièrement reconstruit et enrichi de tous les perfectionnements de l'art, fut construit sous le règne de Louis XIV, par Thierry Lescope, un des plus habiles facteurs de son temps. Vers la fin du siècle dernier, le célèbre facteur Clicquot y fit des réparations et des additions importantes; de nouvelles réparations furent faites à cet instrument, de 1832 à 1838, par MM. Dallery; enfin, en 1863, le gouvernement a confie la restauration et le perfectionnement de ce grand orgue à MM. Cavaille-Col.

Le grand orgue de Notre-Dame comporte 86 jeux, manœuvrés par 110 registres distribues sur 5 claviers pour les mains et un clavier pour les pieds. Il possède 22 pedales de combinaison et environ 6,000 tuyaux, dont les plus grands ont 23 pieds de longueur. L'étendue de l'instrument est d'environ 10 octaves, c'est-à-dire la limite extrême des sons perceptibles. La transmission de tous les mouvements s'opère à l'aide de nouveaux moteurs pneumatiques, dont la première application a eu lieu dans le grand orgue de Saint-Sulpice. La soufflerie contient 25,000 litres d'air comprimé; elle est alimentee par six paires de pompes fournissant 600 litres d'air par seconde.

Les deux pavillons en cours d'exécution aux halles centrales, et qui doivent porter dans l'ordre général de la construction les numeros 5 et 6, avancent à vue d'œil. Au pavillon n° 5, toute la charpente metallique est mise en place et l'on procède en ce moment au voligeage de la toiture. Au pavillon n° 6, édifié sur l'emplacement de l'ancien pavillon de pierre, qui a eté démoli de fond en comble, les travaux sont un peu moins avancés; on est en train d'y terminer l'installation de la grande lanterne qui couronne l'édifice. L'achèvement prochain de ces deux pavillons portera à dix le nombre des pavillons des halles, et il ne restera plus ensuite, pour completer le corps de l'ouest, qu'à edifier les deux pavillons qui relieront à la halle aux bles l'importante section dont ce corps vient de s'augmenter.

Un des vétérans du règne végétal en France a disparu par suite des modifications qui ont éte apportées dans certaines parties du Jardin des Plantes. Nous voulons parler de l'acacia deux fois centenaire qui se trouvait sur la lisière méridionale du jardin, entre la rue de Buffon et la grande allée des tilleuls.

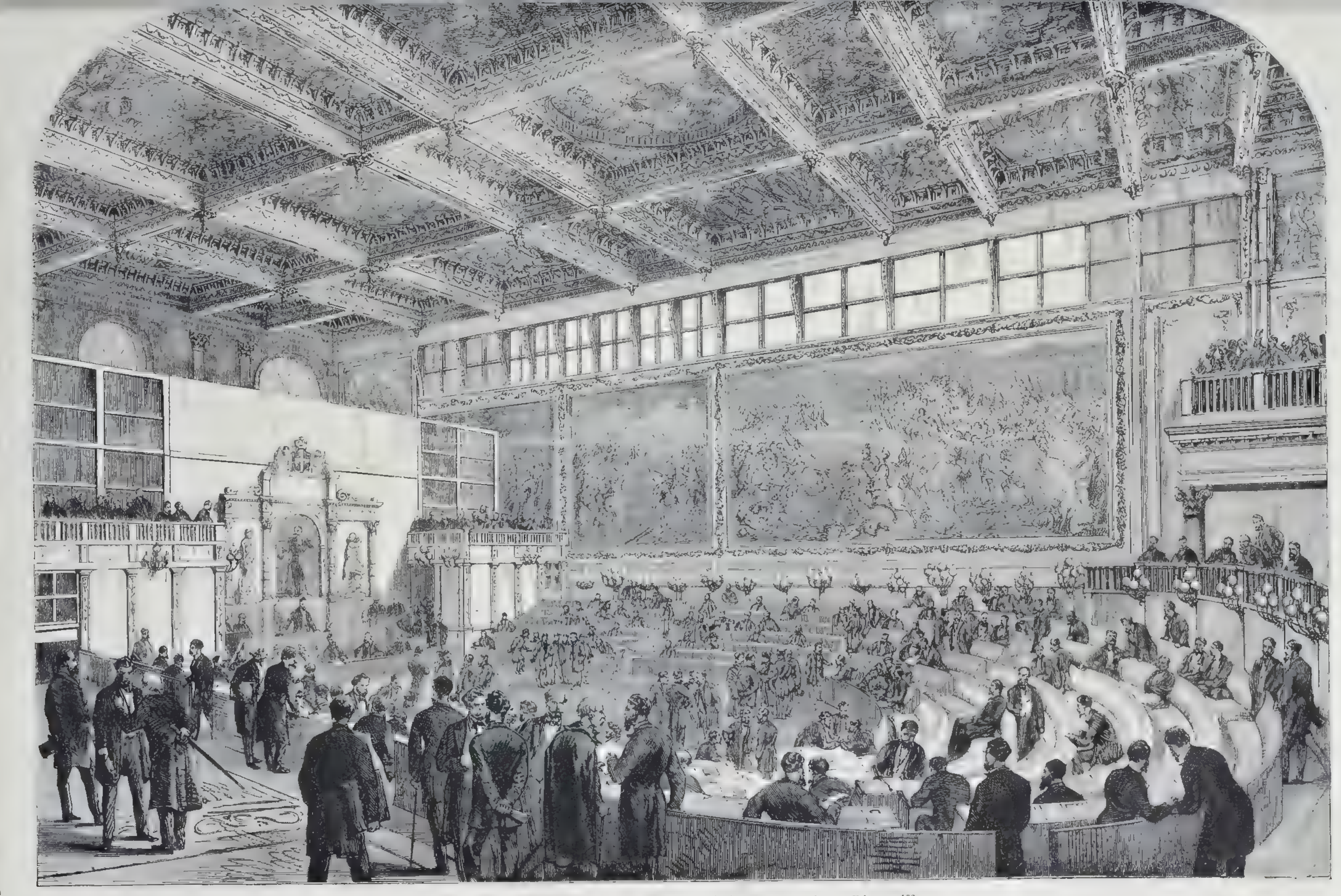
Cet acacia, le premier qui ait été apporté en France, avait été planté en 1635 par Vespasien Robin, arboriste du roi, qui l'avait fait venir à grands frais de l'Amérique septentrionale. Il avait donc cent ans de plus que le magnifique cèdre du Liban, que l'on admire au même jardin, lequel fut planté en 1735 par Bernard de Jussieu.

La longevité de cet arbre ne doit etonner personne. Les acacias, lorsqu'ils sont en bonne terre, vivent communement de quatre à cinq cents ans. Dans le canton de Zurich, en Suisse, pour ne citer que cet exemple, on en montre un qui, d'après les traditions locales, doit être âgé de plus de cinq siècles.

Chacun sait que l'un des animaux les plus étranges de l'Australie, le kanguroo, est l'objet des soins de bon nombre de nos amateurs zoologues, et que nos chasseurs nourrissent l'espoir de faire courir à leurs chiens ce gibier d'un nouveau genre. Les essais d'acclimatation des kanguroos marchent à souhait, et nous pouvons signaler en ce moment la présence au jardin d'acclimatation du bois de Boulogne d'un petit troupeau de kanguroos qui promet une prompte multiplication.

Six espèces de ces curieux marsupiaux sont dans les parcs de l'etablissement zoologique du bois de Boulogne, et les femelles, pour la plupart, portent dans leur poche de jeunes kanguroos français. Les uns sont encore enfouis dans les profondeurs du refuge maternel, les autres commencent à prendre leurs ébats au dehors, mais rentrent au moindre bruit.

Les reproductions des kanguroos sont fréquemment obtenues au jardin d'acclimatation, mais on ne les
~~~



LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS, A FLORENCE; dessin de notre correspondant. — Voir page 166.



LE NAVIRE A VAPEUR *LE RHONE*, perdu corps et biens, pendant le dernier ouragan qui a dévasté l'île Saint-Thomas. — Dessin communiqué. — Voir page 170.

...it jamais vues aussi abondantes qu'en ce moment.

...résulte d'une statistique officielle relevée récemment, ...l n'existait, il y a soixante ans, aux États-Unis d'Ame...e, qu'un seul évêché, 22 prêtres catholiques et 24,500 ...les; on n'y connaissait pas d'église, mais seulement des ...mbres petites qui servaient de chapelles; on n'y trouvait ...un couvent.

...ujourd'hui ces mêmes États possèdent 7 archevêchés, ...évêchés, 3,773 prêtres, 2,948 églises, 2,576 chapelles ...oliques, 265 couvents de femmes, 93 monastères ...ommes, 250 institutions de charité, 76 académies litté...es, 1,109 séminaires et 12 universités; la population ca...ique des États-Unis dépasse 5 millions d'âmes.

...ers la fin du dernier siecle, la proportion entre catholi...s et protestants était, aux États-Unis, de 1 catholique pour 200 protestants; aujourd'hui les catholiques forment plus de la huitième partie de la population. Il en est à peu près de même au Canada.

Voici quelques détails assez curieux et peu connus sur le balayage des rues de Paris :

Quatre compagnies se partagent cette entreprise, qui est adjugée sur soumission cachetée.

Le personnel employé pour le balayage se divise en cantonniers de 1re et 2e classe et en auxiliaires, hommes et femmes.

Le nombre des personnes occupées par les quatre compagnies est d'environ 6,000.

Cette petite armée de travailleurs est payée, non pas à la journée, mais à l'heure.

Les cantonniers chefs de 1re classe reçoivent 38 centimes par heure; les cantonniers de 2e classe, 29 centimes; les balayeurs, 25 centimes, et les balayeuses, 20 centimes.

Le travail est de dix heures en été comme en hiver, ce qui met le salaire des hommes à 2 francs 50 centimes et celui des femmes à 2 francs.

Presque tous les balayeurs et aussi les balayeuses viennent de l'Alsace, de la Prusse rhénane, du grand-duché de Bade et du Luxembourg, surtout du Luxembourg.

Th. de Langeac.



LA GRANDE PLACE DE TÉTUAN (MAROC); vue prise d'une des terrasses environnantes, d'après une photographie. — Voir page 176.

PORTRAITS LITTÉRAIRES

CHARLES BAUDELAIRE

(Suite [1].)

Peu de temps après cette rencontre, Baudelaire vint nous voir pour nous apporter un volume de vers, de la part de deux amis absents. Il a raconté lui-même cette visite dans une notice littéraire qu'il fit sur nous en des termes si respectueusement admiratifs, que nous n'oserions les transcrire. A partir de ce moment, il se forma entre nous une amitié où Baudelaire voulut toujours conserver l'attitude d'un disciple favori près d'un maître sympathique, quoiqu'il ne dût son talent qu'à lui-même et ne relevât que de sa propre originalité. Jamais, dans la plus grande familiarité, il ne manqua à cette déférence que nous trouvions excessive et dont nous l'eussions dispensé avec plaisir. Il la témoigna hautement et à plusieurs reprises, et la dédicace des *Fleurs du mal*, qui nous est adressée, consacre dans sa forme lapidaire l'expression absolue de ce dévouement amical et poétique.

Si nous insistons sur ces détails, ce n'est pas, comme on dit, pour nous faire valoir, mais parce qu'ils peignent un côté méconnu de l'âme de Baudelaire. Ce poëte, que l'on cherche à faire passer pour une nature satanique, éprise du mal et de la dépravation (littérairement, bien entendu), avait l'amour et l'admiration au plus haut degré. Or, ce qui distingue Satan, c'est qu'il ne peut ni admirer ni aimer. La lumière le blesse et la gloire est pour lui un spectacle insupportable qui lui fait se voiler les yeux avec ses ailes de chauve-souris. Nul, même au temps de ferveur du romantisme, n'eut plus que Baudelaire le respect et l'adoration des maîtres; il était toujours prêt à leur payer le tribut légitime d'encens qu'ils méritaient, et cela, sans aucune servilité de disciple, sans aucun fanatisme de séide, car il était lui-même un maître ayant son royaume, son peuple et battant monnaie à son coin.

Il serait peut-être convenable, après avoir donné deux portraits de Baudelaire dans tout l'éclat de sa jeunesse et la plénitude de sa force, de le représenter tel qu'il fut pendant les dernières années de sa vie, avant que la maladie eût étendu la main vers lui et scellé de son cachet ces lèvres qui ne devaient plus parler ici-bas. Sa figure s'était amaigrie et comme spiritualisée; les yeux semblaient plus vastes, le nez s'était finement accentué et était devenu plus ferme; les lèvres s'étaient serrées mystérieusement et dans leurs commissures paraissaient garder des secrets sarcastiques. Aux nuances jadis vermeilles des joues se mêlaient des tons jaunes de hâle ou de fatigue. Quant au front, légèrement dépouillé, il avait gagné en grandeur et pour ainsi dire en solidité; on l'eût dit taillé par méplats dans quelque marbre particulièrement dur. Des cheveux fins, soyeux et longs, déjà plus rares et presque tout blancs, accompagnaient cette physionomie à la fois vieillie et jeune et lui prêtaient un aspect presque sacerdotal.

Charles Baudelaire est né à Paris le 21 avril 1821, rue Hautefeuille, dans une de ces vieilles maisons qui portaient à leur angle une tourelle en poivrière, qu'une édilité trop amoureuse de la ligne droite et des larges voies a sans doute fait disparaître. Il était fils de M. Baudelaire-Dufays, ancien ami et secrétaire de Condorcet, homme très-distingué, fort instruit et gardant cette politesse du XVIIIe siècle, que les mœurs prétentieusement farouches de l'ère républicaine n'avaient pas effacée autant qu'on le pense. — Cette qualité a persisté dans le poëte, qui conserva toujours des formes d'une urbanité extrême. On ne voit pas qu'en ses premières années Baudelaire ait été un enfant prodige, et qu'il ait cueilli beaucoup de lauriers aux distributions de prix des colléges. Il eut même assez de peine à passer ses examens de bachelier ès lettres, et fut reçu comme par grâce. Troublé sans doute par l'imprévu des questions, ce garçon, d'un esprit si fin et d'un savoir si réel, parut presque idiot. Nous n'avons nullement l'intention de faire de cette inaptitude apparente un brevet de capacité. On peut être prix d'honneur et avoir beaucoup de talent. Il ne faut voir dans ce fait que l'incertitude des présages qu'on voudrait tirer des épreuves académiques. Sous l'écolier souvent distrait et paresseux ou plutôt occupé d'autres choses, l'homme réel se forme peu à peu invisible aux professeurs et aux parents. M. Baudelaire-Dufays mourut, et sa femme, mère de Charles, se remaria avec le général Aupick, qui fut plus tard ambassadeur à Constantinople. Des dissentiments ne tardèrent pas à s'élever dans la famille à propos de la précoce vocation que manifestait pour la littérature le jeune Baudelaire. Ces craintes que ressentent les parents lorsque le don funeste de la poésie se déclare chez leur fils sont, hélas ! bien légitimes, et c'est à tort, selon nous, que, dans les biographies de poëtes, on reproche aux pères et aux mères leur inintelligence et leur prosaïsme. Ils ont bien raison. A quelle existence triste, précaire et misérable, et nous ne parlons pas ici des embarras d'argent, se voue celui qui s'engage dans cette voie douloureuse qu'on nomme la carrière des lettres ! Il peut dès ce jour se considérer comme retranché du nombre des humains : l'action chez lui s'arrête; il ne vit plus; il est le spectateur de la vie. Toute sensation lui devient motif d'analyse. Involontairement il se dédouble et, faute d'autre sujet, devient l'espion de lui-même. S'il manque de cadavre, il s'étend sur la dalle de marbre noir, et, par un prodige fréquent en littérature, il enfonce le scalpel dans son propre cœur. Et quelles luttes acharnées avec l'idée, ce Protée insaisissable qui prend toutes les formes pour se dérober à votre étreinte, et qui ne rend son oracle que lorsqu'on l'a contrainte à se montrer sous son véritable aspect ! Cette idée, quand on la tient effarée et palpitante sous son genou vainqueur, il faut la relever, la vêtir, lui mettre cette robe de style si difficile à tisser, à teindre, à disposer en plis sévères ou gracieux. A ce jeu longtemps soutenu, les nerfs s'irritent, le cerveau s'enflamme, la sensibilité s'exacerbe; et la névrose arrive avec ses inquiétudes bizarres, ses insomnies hallucinées, ses souffrances indéfinissables, ses caprices morbides, ses dépravations fantasques, ses engouements et ses répugnances sans motif, ses énergies folles et ses prostrations énervées, sa recherche d'excitans et son dégoût pour toute nourriture saine. Nous ne chargeons pas le tableau; plus d'une mort récente en garantit l'exactitude. Encore n'avons-nous là en vue que les poëtes ayant du talent, visités par la gloire et qui, du moins, ont succombé sur le sein de leur idéal. Que serait-ce si nous descendions dans ces limbes où vagissent, avec les ombres des petits enfants, les vocations mort-nées, les tentatives avortées, les larves d'idées qui n'ont trouvé ni ailes ni formes, car le désir n'est pas la puissance, l'amour n'est pas la possession. La foi ne suffit pas : il faut le don. En littérature comme en théologie, les œuvres ne sont rien sans la Grâce.

Bien qu'ils ne soupçonnent pas cet enfer d'angoisses, car pour le bien connaître il faut en avoir soi-même descendu les spirales sous la conduite non pas d'un Virgile ou d'un Dante, mais sous celle d'un Lousteau, d'un Lucien de Rubempré, ou de tout autre journaliste de Balzac, les parents pressentent instinctivement les périls et les souffrances de la vie littéraire ou artistique, et ils tâchent d'en détourner les enfants qu'ils aiment et auxquels ils souhaitent dans la vie une position humainement heureuse.

Une seule fois depuis que la terre tourne autour du soleil, il s'est trouvé un père et une mère qui souhaitaient ardemment d'avoir un fils pour le consacrer à la poésie. L'enfant reçut dans cette intention la plus brillante éducation littéraire, et, par une énorme ironie de la destinée, devint Chapelain, l'auteur de *la Pucelle !* — C'était, on l'avouera, jouer de malheur.

Pour donner un autre cours à ces idées où il s'entêtait, on fit voyager Baudelaire. On l'envoya très-loin. Embarqué sur un vaisseau et recommandé au capitaine, il parcourut avec lui les mers de l'Inde, vit l'île Maurice, l'île Bourbon, Madagascar, Ceylan peut-être, quelques points de la presqu'île du Gange, et ne renonça nullement pour cela à son dessein d'être homme de lettres. On essaya vainement de l'intéresser au commerce; le placement de sa pacotille l'occupait fort peu. Un trafic de bœufs pour alimenter de biftecks les Anglais de l'Inde ne lui offrit pas plus de charme, et de ce voyage au long cours il ne rapporta qu'un éblouissement splendide qu'il garda toute sa vie. Il admira ce ciel où brillent des constellations inconnues en Europe, cette magnifique et gigantesque végétation aux parfums pénétrants, ces pagodes élégamment bizarres, ces figures brunes aux blanches draperies, toute cette nature exotique si chaude, si puissante et si colorée, et dans ses vers de fréquentes récurrences le ramènent des brouillards et des fanges de Paris vers ces contrées de lumière, d'azur et de parfums. Au fond de la poésie la plus sombre souvent s'ouvre une fenêtre par où l'on voit, au lieu des cheminées noires et des toits fumeux, la mer bleue de l'Inde, ou quelque rivage d'or que parcourt légèrement une svelte figure de Malabaraise demi-nue, portant une amphore sur la tête. Sans vouloir pénétrer plus qu'il ne convient dans la vie privée du poëte, on peut supposer que ce fut pendant ce voyage qu'il prit cet amour de la Vénus noire, pour laquelle il eut toujours un culte.

Quand il revint de ces pérégrinations lointaines, l'heure de sa majorité avait sonné; il n'y avait plus de raison, pas même de raisons d'argent, car il était riche pour quelque temps du moins, de s'opposer à la vocation de Baudelaire; elle s'était affirmée par sa résistance aux obstacles, et rien n'avait pu la distraire de son but. Logé dans un petit appartement de garçon, sous le toit de ce même hôtel Pimodan où nous le rencontrâmes plus tard, comme nous l'avons raconté aux premières pages de cette notice, il commença cette vie de travail interrompu et repris sans cesse, d'études disparates et de paresse féconde, qui est celle de tout homme de lettres cherchant sa voie. Baudelaire l'eut bientôt trouvée. Il avisa, non pas en deçà, mais au delà du romantisme, une terre inexplorée, une sorte de Kamtchatka hérissé et farouche, et c'est à la pointe la plus extrême qu'il se bâtit, comme dit Sainte-Beuve qui l'appréciait, un kiosque, ou plutôt une yourte d'une architecture bizarre.

THÉOPHILE GAUTIER.

(*La suite au prochain numéro.*)

1. Voir le précédent numéro.

LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS ITALIENS

A FLORENCE

Le Palais-Vieux, un des plus anciens et des plus curie[ux] monuments de Florence, a été disposé de façon que [les] chambres italiennes puissent y tenir leurs séances. C'est [un] lourd et vigoureux bâtiment crénelé, dominé par une t[our] quadrangulaire où pend encore la cloche qui appelait [les] citoyens aux délibérations solennelles et à la défense de [la] patrie. Cette forteresse, bâtie en 1298 par les dons vol[on]taires des négociants, s'élève fièrement au milieu de la p[lus] belle place de Florence, la place de la Seigneurie, q[ui] était, à proprement parler, le forum de la vieille républiqu[e] et qui est encore un des endroits les plus animés de la vi[lle].

Le Palais-Vieux était la résidence du gonfalonier et [des] huit prieurs, dont deux pour chaque quartier de Floren[ce]. Leur charge durait soixante jours, et, pendant ces soixan[te] jours, ils vivaient ensemble, mangeant à la même table, ne pouvant sortir de cette résidence, où ils étaient, po[ur] ainsi dire, prisonniers. Ils avaient chacun deux domesti[ques] pour les servir, et tenaient à leurs ordres un notaire toujo[urs] prêt à écrire leurs délibérations, lequel mangeait avec e[ux] et était prisonnier comme eux.

L'intérieur de ce monument si plein de souvenirs histo[riques] regorge de curiosités artistiques sans nombre.

« La première chose qu'on trouve en montant, écrivait [le] président de Brosses en 1739, est un salon un peu pl[us] grand qu'une place publique; il sert à donner des fêtes. [Le] plafond, à trente-quatre compartiments, est peint par le V[a]sari, qui y a représenté les conquêtes des Florentins. Da[ns] le fond est le groupe d'Adam et Ève et du Serpent; c'est [le] chef-d'œuvre de Bandinelli; vis-à-vis, sur l'estrade, les st[a]tues de Léon X et de Clément VII, de Jean, d'Alexandre [et] du grand Côme de Médicis, toutes du même Bandinel[li]; dans les côtés, la Victoire et un Prisonnier, groupe [de] Michel-Ange, et six autres groupes d'Hercule qui étouf[fe] Antée, qui porte le Ciel, qui tue le Centaure, qui défait [la] reine des Amazones, qui emporte le sanglier d'Érymanth[e], qui jette Diomède aux chevaux; le tout de la main [de] Rossi. »

C'est la salle ainsi décrite au siècle dernier que no[us] présentons avec sa disposition nouvelle nécessitée par l'i[n]stallation de la Chambre des députés italiens. On en a [di]minué l'étendue au moyen d'un écran auquel viennent s'a[p]puyer le bureau de la présidence, ainsi que deux tribun[es] latérales. Les bancs et les pupitres destinés aux représe[n]tants décrivent un hémicycle allongé qui rappelle la figu[re] de notre ancienne assemblée.

La salle entière mesure cent soixante-dix pieds de lo[ng] sur soixante-quinze pieds de large. Les fresques gigante[s]ques qui décorent les murailles sont, de même que cell[es] qui ornent les caissons du plafond, l'œuvre de Vasari. Ell[es] représentent les principaux épisodes des guerres soutenu[es] par l'ancienne république florentine contre Pise et Sienne. Michel-Ange avait préparé pour ces fresques des carto[ns] qui se sont perdus.

HENRI MULLER.

LA MARQUISE DE CLÉROL[...]

(Suite [1].)

— Lui, fatigué ? Vous vous moquez de moi. Pourquoi n[e] voulez-vous pas me raconter ce qui s'est passé ?

— Encore une fois, il s'est passé qu'il a passé le mu[r]. Voilà tout. Peut-être a-t-il eu chaud, ensuite froid. Vo[us] m'entendez

Et comme Rose hochait dédaigneusement la tête :

— Dame ! continua le baron, je vous fournis des rense[i]gnements, ils ne vous satisfont pas; je vous donne des sup[po]sitions, elles vous contrarient! Sapristi, ma chère enfan[t]

1. Voir les numéros 681 à 686.

vous êtes trop difficile à contenter! Bon!... voilà que là-bas on s'impatiente. Adieu! Rappelez-vous que vous m'avez promis une visite, et, quand vous viendrez me voir, mettez cette robe bleue, qui vous sied à ravir. Vraiment, à vous rencontrer, on jurerait une Parisienne!

Ayant, d'une main sûre et exercée, décoché cette dernière flèche, de Bley courut rejoindre Olga. Rose le regarda qui cheminait de son pas d'automate, avançant par secousses précises et régulières, comme si ses jambes eussent été deux pistons d'une machine. Elle se dit qu'il avait terriblement peur qu'on ne jasât sur lui, ce pauvre vieux, pour adresser de si beaux compliments à une fille de village. Elle se dit qu'il ne fallait pourtant pas calomnier un homme vénérable, ni attribuer à la crainte seule une façon galante d'exprimer son opinion. Elle se dit enfin que M. le sous-préfet avait fort bon goût, qu'il était très-poli, et qu'après tout, s'il prenait son plaisir à grimper par-dessus des murs, la chose ne concernait personne. Cependant c'était bien mal à lui de s'être refusé à expliquer la tristesse de Michel Mais il n'avait point osé parler à cause de la marquise, cela se voyait! Que pouvait-elle donc avoir fait à Michel, cette marquise pâle et maigre?

En ce moment, le baron était arrivé auprès d'Olga. Rose considera longuement Mlle de Varanne, qui s'éloignait, remplissant de sa robe blanche l'étroit chemin.

— Penser, murmura-t-elle; qu'il y a des gens assez bêtes pour la trouver jolie!

Et, sur cette reflexion, qu'elle compléta d'un coup d'œil jeté en imagination à son miroir, elle tourna sur ses talons, et, d'une main relevant sa jupe, de l'autre retenant les coins de son foulard, elle partit afin d'éviter Barlot, qu'elle voyait venir de son côte.

Olga et le baron marchaient en silence et l'un devant l'autre, à cause des ornières, des cailloux, des ronces qui étranglaient le chemin; le baron le premier, fouettant les buissons d'une branche morte qu'il avait ramassée; à quelques pas en arrière, Olga, s'arrêtant de temps à autre pour cueillir une fleur ou pour dégager sa robe accrochee à une épine. Ils continuèrent ainsi, jusqu'à ce que la jeune femme appelât son compagnon de route et, d'un doigt un peu meurtri, designât une grappe d'eglantines qu'elle ne pouvait parvenir à détacher de leur tige. De Bley confia son stick d'aventure à la gueule de Wallace, et, tirant de son gousset un petit couteau, attaqua vigoureusement le bois déjà tordu et maillé. Mais, fort ebranlees par les efforts d'Olga, les eglantines ne resistèrent pas à une nouvelle secousse; leurs legers flocons s'eparpillèrent sur le sol, et le baron ne presenta à Mlle de Varanne qu'un rameau depouille, et tristement :

— A mon âge, on ne sait plus cueillir les fleurs! Mais, reprit-il, voici une autre branche avec laquelle je serai peut-être moins maladroit.

— Vous êtes donc incorrigible, dit Olga. Dès que nous nous trouvons ensemble, il faut que vous fassiez des compliments : à moi des bons; sinon, des mauvais à vous-même.

Hissé sur la pointe des pieds, de Bley avait saisi la touffe, qu'il s'efforçait d'attirer doucement à lui. Sans se retourner et, d'un accent de suprême indifférence :

— Oui, c'est bien cela, répliqua-t-il; seulement, vous ne me laissez pas toujours le choix.

— Ah! fit Mme de Clérol, une déclaration de guerre? Vous ne répondez rien. La guerre alors, sans déclaration?

Le baron garda le silence. Il enlevait délicatement les épines dont etait garnie la branche qu'il venait de couper, et semblait entièrement absorbe par cette occupation.

— Pourquoi ce paysan vous tient-il tant à cœur? demanda brusquement Olga.

— Quel paysan? repartit de Bley d'un air naïf.

— Vous savez très-bien que je parle de ce Morgan.

— Comment l'aurai-je su? D'abord, M. Morgan n'est point un paysan. Il a les manières, l'education et les sentiments d'un gentilhomme. Ensuite, fût-il le dernier des rustres, qu'il n'en aurait pas moins droit à ma reconnaissance éternelle.

— Voilà un bien grand mot pour...

— Pour une chose encore plus grande, interrompit le baron, pour vous avoir sauvée. Il se peut que cela ne soit rien à vos yeux; mais, aux miens, c'est beaucoup, quand même je n'en retirerais d'autre avantage que de vous offrir ce bouquet.

Sans prendre le rameau qu'on lui tendait :

— Croyez-vous, dit lentement Olga, que cent louis soient une recompense suffisante?

De Bley, faisant un geste d'indignation :

— Mon Dieu, je vous consulte, poursuivit-elle; je suis toute disposee à donner cinq cents louis, à en donner mille. Fixez la somme, je vous prie.

— Il s'agit bien de récompense! s'écria le baron. Prenez-vous Michel pour un portefaix? Vous en enverriez cent mille, de vos louis, que je ne me chargerais pas du message! En vérité, madame, je ne puis vous comprendre!

Il y avait vingt ans peut-être que le vieux lion n'avait secoue sa crinière pacifique. Bien qu'il eût le jugement immédiat, tranchant et sans appel, le verbe haut et proclamatoire, l'habitude de pérorer devant une cheminée, comme d'une chaire; il était cependant tout pénétré et, en quelque sorte, saturé de cette tolérance dans laquelle le monde trempe les âmes, et qui serait la charité, si elle n'était la simplicité. En homme qui ne doute de rien, il était prêt à douter à peu près de tout. Aucune petitesse ne l'étonnait ni, ajoutons-le, aucun heroïsme. Il ne creusait pas les choses ni les gens, mais tenait l'humanité pour une antithèse, les qualites ayant leurs envers qui s'appellent des défauts, et la plupart des défauts, leurs doublures, qui sont des qualités. Ses antipathies, souvent fort vives, et ses admirations, parfois très-chaudes, étaient retenues et tempérées par l'indulgence philosophique que l'expérience lui avait inculquée. Sa politesse n'était pas une surface, c'était une situation de l'esprit. Il paraissait donc et se croyait cuirasse contre la surprise de la colère. Toutefois, il n'est armure si épaisse qui n'ait son defaut. Le baron s'etait senti personnellement froissé de la façon cavalière dont avait été remercié son protégé, et ce fut ainsi qu'atteint à l'improviste, par l'injurieuse proposition de Mme de Clérol, il s'exprima avec une vivacité qui n'était point dans ses mœurs.

Olga frémit; mais, se contenant et d'une voix mesurée et profonde :

— Tout le monde, baron, n'a pas votre courage. Vous voyez que je vous rends vos compliments. Il y a des sentiments qui m'épouvantent. Je me déclare incapable de reconnaissance éternelle; je n'entends y être condamnée envers qui que ce soit, ni par qui que ce soit. Le hasard m'a imposé une dette! Je m'acquitte le plus vite possible et de la seule façon possible. Si ce monsieur juge au-dessus de sa dignité d'accepter mon argent, libre à lui de le jeter à la rivière ou dans le tablier de cette fille que vous avez accablee de vos prévenances! J'en rougissais pour vous! Je sais pourquoi vous la flattez : pour qu'elle se tût. Toujours cette terreur du qu'en-dira-t-on! Cela me donnerait envie de crier sur les toits, de raconter aux quatre vents du ciel votre aventure de tout à l'heure!

De Bley avait recouvré sa sérénité habituelle, et, sans répondre autrement que par un sourire à l'agression directe dont il etait l'objet :

— Çà, remarqua-t-il, il y a dans cette affaire un point mysterieux, un contour qui échappe à ma perspicacité. Au debut de notre malencontreuse promenade, vous paraissiez goûter l'humeur facile et gaie de Morgan, et même...

— Je me suis trompée, j'en conviens, interrompit la jeune femme, je n'ai aucune pretention à l'infaillibilité.

— Mais que reprochez-vous à mon jeune homme? Ce n'est pourtant pas de vous avoir sauvee?

— C'est precisément cela.

— Allons, vous n'êtes pas généreuse.

— Et lui donc? l'a-t-il éte? avec ses airs penchés et son attitude langoureuse! Il a abusé de l'avantage que sa force lui a donné sur moi. En bien, moi, j'abuserai de l'avantage que ma fortune me donne sur lui. Ainsi, nous serons quittes! Mais assez là-dessus. Le sujet m'est on ne saurait plus désagreable. Causons de votre bouquet, qui est ravissant et qui se fane à nous écouter.

De Bley regarda les églantines, que, dans la chaleur du debat, il avait oubliées et secouées.

— Ce n'est plus, dit-il, la grappe éclatante et parfumée que j'avais cueillie; quelques fleurs cependant ont tenu bon. Enfin, puisque vous daignez appeler cela un bouquet...

Comme, tout en parlant, il presentait la branche d'églantines avec la grâce emphatique d'un courtisan qui releve le gant de sa souveraine, Olga vit, sur la fine manchette glacée du baron, une large tache rouge et humide.

— Ah! fit-elle vivement, vous vous êtes blessé!

— Moi! Où? Comment? s'écria de Bley, qui, d'émotion, laissa tomber l'infortuné rameau. Ma foi, oui. Du sang! Mais non, mais non, poursuivit-il en tournant et retournant sa main et en l'examinant, des ongles au poignet; mais non, voyez : pas la moindre écorchure! C'est pourtant bien du sang, beaucoup de sang! Je n'y comprends rien. Ne croyez-vous pas que, si j'étais blesse, je le sentirais? C'est vraiment bizarre!... Parbleu! reprit-il en se frappant le front, j'y suis, j'y suis : ce sang est le sang de Michel!

— De M. Morgan? demanda Olga avec stupeur.

— Eh! sans doute, répliqua tristement le baron. Quand Morgan m'a emporté, comme on emporte un sac, du haut de votre abominable mur, sa cravate et son gilet etaient mouilles. Il venait, disait-il, de se rafraîchir. Naturellement j'ai cru qu'il avait trempe ses vêtements dans l'eau. Je ne m'en suis pas inquieté autrement. Je n'y ai plus même pensé. Mais maintenant je me rappelle parfaitement la chose. Et ce pauvre garçon que vous accusiez? En tombant, vous l'aurez probablement heurté. C'est peut-être votre parasol qui, en se brisant...

Olga était livide; ses lèvres, devenues blêmes, tremblaient.

— Oui, murmura-t-elle, cela doit être mon parasol.

— Au reste, continua de Bley, je vous fais des reproches et je suis bien plus coupable que vous... Moi qui connais le jeune homme, j'ai eté un sot de ne pas me préoccuper de son attitude, que vous aviez mille fois raison de trouver singulière. Mais j'etais si ahuri, que l'ahurissement des autres ne m'alarmait pas.

— Venez-vous? dit Olga.

— Où voulez-vous aller?

— Rejoindre M. Morgan, celui qui m'a sauvée et que... Ah! je ne me pardonnerai jamais!

— Ne vous desolez donc pas. Je suis convaincu qu'à cette heure notre ami est chez lui. Sa blessure est évidemment des plus légères. Dame, il m'a fort lestement porté, et, quand votre oncle prétend que je suis leger, j'ai connu des chevaux qui n'etaient pas de cet avis!

Mme de Clerol voulant partir seule à la recherche de Morgan, le baron la retint et poursuivit le cours de ses exhortations et de ses raisonnements; rappelant que le jeune homme marchait lentement, il est vrai, mais qu'enfin il marchait, expliquant que la plaie était une simple contusion, citant, à l'appui de son opinion, les chirurgiens les plus éminents, insistant sur ce qu'il etait, d'ailleurs, trop tard maintenant, affirmant que Champ-d'Asile etait tout près de Varanne, à un quart de lieue, à peine à deux ou trois portées de fusil; diminuant les distances, augmentant les preuves de vigueur données par le blessé et repetant à satiété les mêmes arguments.

De Bley avait grand faim et était très-fatigué.

Olga insistait en silence, humble et attendrie. Elle s'accusait d'ingratitude, de cruauté, et s'en voulait à elle-même, de ce qu'elle avait pensé, bien plus que de ce qu'elle avait fait. Loin de chercher des excuses à son offense, elle se l'exagérait jusqu'à y voir un crime, et, dans le secret de son cœur, elle insultait à sa fierté vaincue. Par un retour naturel, elle faisait au jeune homme, un mérite de tout ce qu'elle lui avait reproché. Ce qu'elle prenait pour une émotion déplacee était donc la douleur, une douleur intense assurement, puisque, malgré son courage, celui qui la supportait si vaillamment n'avait pu entièrement la dissimuler. Morgan avait mieux aimé paraître ridicule, car il devait se sentir ridicule, que de rehausser le prix du service qu'il venait de rendre. C'était par excès de modestie et de delicatesse qu'il avait feint d'être troublé. Et elle n'avait pas su le deviner, et lui, si énergique, si discret, lui qui ne visait qu'à s'amoindrir, alors que, d'un mot, il se fût imposé à elle, elle l'avait traité d'importun et de fat!

— Il faut convenir, se disait-elle avec amertume, qu'il a réussi à me rassurer! Je lui ai montré que la reconnaissance n'etait point, pour moi, un fardeau trop lourd!

Et, se detournant afin de cacher au baron, dont elle interrompit le discours, les larmes qui remplissaient ses yeux :

— Allons! fit-elle, je n'ai plus le droit de repousser vos conseils.

VIII.

Ayant dépêché l'œuf à la coque et les deux pommes de terre brouillées dont se composait invariablement son souper, le curé de Varanne-le-Bourg, Cabonat, debarrassa des restes de son frugal repas la table qu'il épousseta soigneusement; puis, d'une main rendue par l'âge un peu tremblante, il denoua les attaches en cuir qui servaient de fermoir à un épais cahier dont la couverture éraillee attestait les fatigues et les services. Il feuilleta lentement ce cahier en tête duquel étaient inscrits ces mots : *Journal de mon voyage à Rome*. Il contemplait son œuvre, avec un respect naïf, s'arrêtant de temps à autre, retenu par quelque reflexion soudaine ou par quelque passage qu'il s'attardait à relire. Et, comme il aspirait le parfum sacré qui lui semblait s'elever de son récit, un doux sourire brillait dans ses yeux candides et eclairait sa physionomie vénérable. Arrivé à la page où finissait le manuscrit, il posa sur la table le cahier ouvert à cette page, il alla fermer la fenêtre, à cause du serein; il revint s'asseoir, il plaça près de lui, à portee facile, à droite son ecritoire, à gauche son mouchoir et sa tabatière, il essaya sur son pouce le bec de sa plume, il savoura une large prise de porto-rico, il se recueillit un instant et, ainsi convenablement installé et preparé, de sa grosse écriture très-lisible, il traça ce qui suit :

« Le presbytère. — Ce 23 août 1853. — Jour de Saint-Philippe.

« Ce matin, dit la messe dans mon église, pour la première fois, apres trente-deux jours d'absence. L'autel couvert de fleurs, en l'honneur de mon retour annoncé par Madeleine. Que les mains pieuses qui ont cueilli ces fleurs soient benies! qu'ils soient bénis, les cœurs doux et fidèles qui sont la consolation, la force, la joie de ma vieillesse et qui me rendent avec usure l'amour que je leur porte!

« O sainte Vierge, vous dont, en partant, j'ai imploré le divin secours, vous m'avez conduit et ramené, comme si vous m'eussiez tenu par la main. Pendant ce long voyage, vous avez daigné entendre mes prières et vous les avez portees à la source éternelle des miséricordes infinies. Vous avez protegé le pasteur dans son indigne personne et dans son troupeau. J'ai eu l'ineffable felicite d'adorer le Seigneur dans sa ville sainte. Me voici revenu. Je fais le compte de mes brebis, et aucune ne manque. Tout cela m'a ete donné par vous, ô sainte Mère de Dieu! Je n'aurais pas murmuré si vous aviez voulu que je fusse frappé. Mais vous m'avez comblé de vos grâces et mon âme se consume de reconnaissance. Demain, j'allumerai les cierges que je vous dois. Ils brûleront et s'éteindront. Mais la flamme dont mon cœur brûle pour vous ne s'eteindra point. *Amen!*

« Ici se termine le recit de mon voyage. Toutefois cette première journée du retour a été marquée pour moi par un évenement dont je tiens à fixer le souvenir. La vie n'est-elle pas d'ailleurs un voyage? Pourquoi ne garderais-je point l'habitude que j'ai prise d'écrire, chaque soir, les joies ou les épreuves de chaque jour? Ainsi ferai-je, avec l'aide de Dieu.

« Ce matin, c'est le petit Cloux qui m'a servi d'enfant de chœur. Après la messe, comme il mettait en ordre la sacristie, je lui ai demandé des nouvelles des uns et des autres. Il m'a dit que Michel s'était, la veille, en courant les bois, donné un mauvais coup. La chasse n'étant pas encore ouverte, cela m'a etonné et j'ai pense que le petit Cloux était mal informé; mais il m'a expliqué tous les détails de l'accident : que Michel se promenait, qu'il avait voulu sauter par-dessus une haie, qu'il était tombé, qu'en tombant il avait rencontré une branche fraîchement coupée qui lui avait fait un trou à la poitrine, qu'heureusement le trou était peu profond, que la branche avait glissé sur l'os et que Brun, qui soignait Michel, ne témoignait aucune inquietude. L'enfant a ajouté qu'il tenait ce récit de Jean Gourme lui-même, ayant été, hier, dans la soiree, envoyé à Champ-d'Asile, par la marquise. J'ai alors appris ce que j'ignorais : c'est que le château, fermé depuis si longtemps, etait de nouveau habité par la noble famille au sein de laquelle j'ai passé des jours si heureux et d'autres, helas! si troublés.

« Chargé le petit Cloux de prévenir Madeleine que je ne déjeunerais pas et parti immediatement pour Champ-d'Asile.



THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA. — *HAMLET*, opéra en cinq actes, paroles de MM. MICHEL CARRÉ et JULES BARBIER, musique de M. AMBROISE THOMAS.
LA PLATE-FORME DE L'ESPLANADE. — LA MORT D'OPHÉLIE. — Dessin de M. de Neuville. — Voir la Chronique.

En traversant le village, accosté par chacun. Qu'il est doux d'avoir tant d'amis! En passant devant la maison de Marion, vu Rose sur le seuil de la porte. Elle était habillée comme une dame. (J'irai demain lui parler sérieusement.) Et elle causait avec un homme que je ne connais pas et dont la physionomie m'a déplu. Que Dieu me garde des jugements téméraires. J'ai demandé à Rose des nouvelles de Michel. Elle a regardé l'étranger d'un air que je n'ai pas aimé et l'étranger a, très-malhonnêtement, haussé les épaules. Elle a ensuite répondu qu'elle n'avait pas ouï dire qu'il fût rien arrivé de fâcheux à Michel J'ai continué ma route. Regardé de tous côtés. Entendu les alouettes. Au fond des champs, vu un homme qui labourait et que je n'ai point d'abord reconnu. Mais il m'a reconnu. Il a arrêté ses bœufs, et, comme en se redressant il agitait son chapeau, j'ai distingué les longs cheveux gris et la haute taille de Bernard. J'aurais été à lui, n'eût été la rosée qui était très-forte et que je redoute, à cause de mes rhumatismes. Plus loin, rencontré Marion. Je l'ai croisé en face de la grande vigne du commandant. Il y a des grappes dont les grains ont déjà tourné. La vendange s'annonce bien.

« Ma promenade a été des plus agréables et, lorsqu'en arrivant à Champ-d'Asile, j'ai tiré ma montre, je ne pouvais croire qu'il fût huit heures. Comme toujours, la porte était ouverte et l'allée fraîchement ratissée. Je n'aurais pas su Michel malade, que je l'eusse dit, en remarquant les volets de sa chambre hermétiquement fermés. Le premier que j'ai vu est Jean Gourme, huché sur une échelle et cueillant des figues. Le premier dont j'ai été vu est Mors, qui s'est précipité vers moi, et, de joie, m'a sauté contre. Je ne sais d'où il sortait, pour m'avoir étalé de taches que Madeleine déclare impossible d'enlever. Heureusement, j'avais mis ma vieille soutane, car j'aurais eu la neuve, que je n'eusse pas repoussé ce vieux chien, si bon et dont l'affection m'a touché. Madeleine me reproche d'aimer trop les bêtes. Mais de quel droit affligerais-je une créature de Dieu? Au bruit qu'en nous reconnaissant l'un l'autre Mors et moi nous faisions, Jean Gourme s'est retourné, et, tout en descendant de son échelle :

« — Bonjour, monsieur le curé! m'a-t-il crié. Nous étions bien sûrs que vous viendriez ici, ce matin, puisqu'on vous attendait à Varanne hier au soir. Ma foi, vous êtes arrivé, comme vous l'aviez dit. Pour venir de si loin, vous avez été joliment de parole... A présent, a-t-il ajouté, vous savez que le petit est tombé par un accident; mais il a passé une bonne nuit

« J'ai demandé des détails sur l'accident. Le récit du petit Cloux était exact. Notre conversation nous a amenés sous le porche, où nous avons rencontré le maître du logis qui sortait. Il m'a serré la main à me la broyer, et, d'une voix qui retentissait comme un tambour, il exprimait sa joie de me revoir, disant que la journée commençait bien, lorsque Jean Gourme lui a rappelé que le petit dormait.

« C'est parbleu vrai! a repris le commandant, parlant cette fois si bas qu'à peine je l'entendais, c'est parbleu vrai! Il dort, le fainéant!

« Oui, a murmuré Jean Gourme, donnez-m'en seulement trois de fainéants pareils, et je renvoie nos huit domestiques.

« Nous nous sommes établis sur un banc, à quelque distance de la maison, afin de causer à notre aise et sans risquer de réveiller Michel. »

W. DE LA RIVE.

(La suite au prochain numéro.)



M. AMBROISE THOMAS, MEMBRE DE L'INSTITUT. — Dessin de M. H. Rousseau, d'après une photographie de M. Alophe. — Voir la Chronique.

MONTE-ROTONDO

Nous n'avons pas besoin de rappeler les événements qui se sont accomplis l'automne dernier dans les États pontificaux. Tout le monde sait que la bataille du 3 novembre 1867 a inscrit dans l'histoire les noms jusqu'alors si obscurs de Mentana et de Monte-Rotondo. Nous publions aujourd'hui, d'après une photographie que nous envoie notre cor-



MONTE-ROTONDO, DANS LES ÉTATS-PONTIFICAUX, d'après une photographie envoyée par notre correspondant de Rome.

respondant de Rome, une vue de la petite ville de Monte-Rotondo qui est devenue et restera, à coup sûr, comme Tivoli et Frascati, un but d'excursion pour la plupart des touristes ayant la bonne fortune de pouvoir consacrer quelques semaines à visiter la Ville éternelle et à parcourir ses environs aux paysages tantôt d'une âpreté saisissante, tantôt d'un pittoresque plein de charme et de grâce.

Monte-Rotondo est situé à environ une lieue du village de Mentana. C'est une modeste cité qui ne compte que deux mille cinq cents habitants. Elle est située sur une hauteur, dominant la vallée du Tibre et la route accidentée qui conduit de Rome vers les provinces de l'Ombrie, autrefois appelée la Via Salara, ainsi que le chemin de fer récemment établi dans la même direction.

La distance de cette localité jusqu'à Rome est d'à peu près cinq lieues. Ce district est fertile et produit du vin estimé. Le château de Monte-Rotondo, appartenant actuellement au prince de Piombino, et anciennement à la famille Barberini, est surmonté d'une haute tour, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la campagne et la ville de Rome, vers le sud-ouest, et sur les montagnes de l'Ombrie et de la Sabine au nord et à l'est. Monte-Rotondo est une ville fermée ; mais la muraille qui l'entoure n'est pas assez forte pour la mettre à l'abri d'une attaque dirigée par un corps d'armée régulier, pour peu que ces troupes aient une ou deux pièces d'artillerie à leur disposition.

Nous nous bornons à cette courte notice, et nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui désireraient des détails plus étendus aux récits de la bataille de Mentana, donnés naguère par tous les journaux politiques et contenus aussi dans plusieurs ouvrages récents.

X. Dachères.

LE NAVIRE *LE RHONE*

PERDU DEVANT L'ILE SAINT-THOMAS

Un officier de marine, arrivant des Antilles, nous communique obligeamment un dessin représentant le navire à vapeur *le Rhône*, qui s'est perdu, corps et biens, devant l'île Saint-Thomas, pendant le dernier ouragan dont ces parages ont été le lamentable théâtre, et qui a fait un nombre considérable de victimes, en même temps qu'il causait des pertes matérielles immenses : plantations bouleversées, vaisseaux brisés et coulés, habitations détruites et marchandises englouties.

Le Rhône était un magnifique bâtiment appartenant à la Compagnie royale britannique. Il avait été enregistré pour un jaugeage de 1954 tonneaux ; gréé en brick, il possédait une machine de 500 chevaux de force. Il avait effectué ses expériences au mois d'août 1865 et était parti pour le Brésil au mois d'octobre de la même année.

A son second voyage, *le Rhône* supporta vaillamment, dans le golfe de Biscaye, une terrible tempête qui fut fatale à un grand nombre de navires. Après six excellents voyages au Brésil, il avait été affecté à la ligne des Indes occidentales.

A voir le dessin que nous reproduisons, on ne peut s'empêcher de donner un souvenir de regret à ce beau steamer aux lignes fines et élégantes, qui faisait le plus grand honneur à l'architecture navale de l'Angleterre.

R. Bryon.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Voyage en des pays inconnus. — La Nouvelle-Bretagne. — Voyage d'un missionnaire. — La Compagnie de la baie d'Hudson. — Détails géographiques. — Les terres arctiques. — Froid extrême. — Parhélies. — Aurores boréales. — Phénomènes électriques. — Végétaux. — Fruits. — Essences des forêts. — Le bouleau, les services qu'il rend. — Faune — Le caribou. — Les animaux à fourrure. — Les oiseaux.

Tandis qu'on prépare à grands frais des expéditions vers le pôle Nord, des missionnaires prennent les devants et pénètrent jusqu'au fond de certaines contrées des régions glacées que nous connaissons à peine de nom, et que n'indiquent souvent qu'avec inexactitude les mappemondes. On ne sait guère en effet rien des terres arctiques que par eux ; ils y habitent, ils y vivent, ils y enseignent et ils fondent des églises, là où un marin de profession s'estimerait fier d'avoir touché en passant. C'est ainsi que le père Petitot, des Oblats, vient de publier sur la Nouvelle-Bretagne un travail plein de documents tout à fait nouveaux.

La Nouvelle-Bretagne se trouve à l'extrémité septentrionale de la vaste plaine qui s'étend entre le golfe du Mexique et la mer Glaciale, d'une part ; d'autre part elle touche aux montagnes Rocheuses ou Orégon et aux Upalaches-Alleghanys ; elle embrasse un espace immense que sillonnent une multitude de lacs et de fleuves, et qui est peut-être la plus vaste plaine du globe. Allant du 49° degré de latitude nord au pôle arctique, et du 55° 30 au 141° de longitude ouest du méridien de Greenwich, elle comprend : la péninsule du Labrador et le territoire de la baie d'Hudson, cédé en 1662 à la compagnie qui en porte le nom par Charles II, roi d'Angleterre, avec la propriété du sol. Cette compagnie possédait encore le monopole du commerce et la juridiction civile de ces vastes contrées. La principale factorerie se trouvait à York-Factory ; sur la baie d'Hudson, à l'embouchure du fleuve Nelson, ou rivière aux Brochets.

Le territoire du nord-ouest, entre celui de la baie d'Hudson et le territoire russe, appartenait à une compagnie canadienne établie à Montréal. Cette compagnie se réunit, le 26 mai 1821, à celle de la baie d'Hudson, qui dès lors posséda seule le monopole du commerce.

Viennent après cela les terres arctiques nouvellement découvertes, situées à l'est du territoire du nord-ouest et au nord de celui de la baie d'Hudson.

Les deux territoires de la baie d'Hudson et du nord-ouest réunis occupent une superficie d'environ 386,400 lieues marines, ou carrées. Cette contrée, séparée naturellement par les hauteurs du Grand-Portage et la Loche qui courent de l'est à l'ouest sous le 54°,28 latitude du nord, a été divisée en dix-sept districts, contenant chacun un certain nombre de forts ou postes de traite.

Dans les déserts situés au nord du fleuve du Grand-Portage, et dont nous allons particulièrement nous occuper, règne presque toujours un froid rigoureux, et il n'y a guère d'hiver que le mercure ne gèle.

A Athabaskaw, en 1833, le thermomètre à l'esprit-de-vin atteignit 48 degrés centigrades au-dessous de zéro et les dépassa même à Good-Hope, dans un lieu cependant abrité contre les vents froids ; au fort Anderson, il descendit à 55 degrés au-dessous de zéro. Dans les terres arctiques, sir James Ross enregistra 60 degrés centigrades dans l'air ; après lui, sir Parry constata 54 degrés centigrades pendant cinquante heures consécutives ; sir E. Beelcher en 1853 enregistra une moyenne de 48°,88 centigrades pour quatorze heures. Le thermomètre descendit même dans sa maisonnette de glace à 65°,20 et 66 degrés centigrades.

Cette rigueur de température de la Nouvelle-Bretagne y détermine un véritable changement dans la distribution des saisons, que l'on pourrait distribuer ainsi à la rivière Rouge.

Printemps : avril, mai, juin ; — Été : juillet, août, septembre ; — Automne : octobre, novembre ; — Hiver : décembre, janvier, février, mars.

A douze cents lieues au nord de cette première colonie, au fort Good-Hope, le printemps daterait de mai, époque où la neige commence à fondre, et de juin où survient la débâcle. — L'été commencerait en juillet ; — l'automne en août à la chute des feuilles, et quand l'hiver apparaît, en septembre, où la neige tombe abondamment, et continuerait en octobre, en novembre, en décembre, en janvier, en février, en mars et en avril ; mois durant lesquels ces rivières sont profondément gelées.

En général, la neige commence à tomber sous cette latitude vers la fin de septembre, et les derniers vestiges n'en disparaissent qu'à la mi-juin. Quant à la glace, elle fond fin d'avril, à la rivière Rouge, fin de juin au lac des Esclaves et sur tout le parcours du fleuve Mackensie ; mais il n'est pas rare d'en rencontrer de grands blocs longtemps après ; elle ne quitte même jamais entièrement les grands lacs septentrionaux, et se retire seulement loin des atterrages. Sur les côtes de la mer Glaciale, on rencontre des glaces flottantes durant tout l'été, qui s'y réduit à quelques jours souvent très-froids.

Presque toute l'année, le pays reste couvert de frimas qui lui donnent un aspect aussi mélancolique qu'uniforme. Les sapins grêles plient sous leur fardeau de glaçons et la lune ou un jour douteux répandent seuls quelques clartés blafardes sur des sites mornes et sur les lacs immobilisés par la gelée. Lorsque les brouillards que pompe le soleil retombent en brumes sous la forme de petites aiguilles de glace très-déliées, il s'opère un curieux phénomène. A travers ce rideau de glaçons formant autant de prismes qui décomposent la lumière du soleil, un immense cercle apparaît d'abord autour de l'astre, puis, sur la circonférence de ce cercle lumineux et disposé aux quatre points équipolés, il développe une faible clarté qui grandit et prend bientôt l'aspect du soleil lui-même, en n'émettant toutefois de rayons que dans la direction qui procède de la circonférence de l'astre. Quelquefois les quatre spectres solaires s'environnent aussi d'un cercle ; le spectacle devient alors magique ; mais ordinairement les deux spectres latéraux se montrent seuls sur une seule ligne horizontale, ou bien ils sont remplacés par deux segments de cercle brillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Ce phénomène, qui se produit aussi autour de la lune, est la *parhélie*. Quand il se manifeste, les indigènes disent que le soleil a peur, *sa trelquedh*.

Des aurores boréales presque quotidiennes se succèdent pendant les belles nuits d'hiver. Ces météores, dus, comme on le sait, à l'attraction magnétique du pôle, dont la proximité influe sur l'électricité répandue dans l'air, durent la plus grande partie de la nuit. Ils affectent la forme d'un arc lumineux isolé ou de plusieurs zones parallèles qui étendent leur lumière vacillante de l'est à l'ouest, et entourent probablement le pôle d'une radieuse couronne. Ils commencent à se montrer dès que tombe le crépuscule, d'où l'on conclut qu'ils ont lieu aussi pendant le jour, mais que la clarté du soleil empêche de les voir. Leur lumière atteint une telle intensité qu'elle égale celle de la lune, et cependant on aperçoit très-distinctement les étoiles à travers.

La couleur des aurores boréales, ordinairement blanche, passe souvent au violet, au rouge et au jaune, ou se décompose en toutes les nuances du prisme. Leur foyer le plus intense se tourne vers le pôle magnétique supposé à la presqu'île de Melville et lance dans cette direction des jets de flammes phosphorescentes qui toutes convergent vers le zénith et s'y réunissent pour y former comme l'intérieur d'une coupole ou plutôt d'une pyramide de lumière vibrante. Cette lumière sautille, danse, court de côté et d'autre, et s'efface pour reparaître encore. Les Canadiens les appellent des *tironts* et des *marionnettes*, à cause de leurs incessantes vibrations, et les métis : *éclaireurs*, à cause de la clarté qu'elles répandent durant les nuits sombres. Quant aux Indiens, ils croient que ce sont les mânes de leurs parents qui exécutent des danses célestes ; ils tirent des coups de fusil pour les dissiper, et s'imaginent les attirer en sifflant.

Les aurores boréales sont souvent très-élevées, surtout lorsqu'elles parviennent à leur plus grand développement ; mais elles commencent fort bas, et parfois elles semblent ne se manifester qu'à vingt ou trente pieds d'élévation.

Si l'atmosphère est sèche et le froid intense, elles produisent un bruissement semblable à celui que rendrait une baguette que l'on agiterait vivement, ou au sifflement du vent dans les cordages d'un navire ; on assigne pour cause à ce bruit la résistance que l'air oppose aux ondulations du fluide électrique.

Les aurores boréales ne sont pas les seuls phénomènes électriques particuliers aux climats arctiques : la concentration de la chaleur en certains corps en détermine un grand nombre d'autres. Tous les animaux à fourrure, les bêtes à laine, voire même leurs dépouilles, les couvertures de laine, la chevelure et la barbe deviennent parfois de véritables machines électriques qu'il suffit de toucher pour en tirer des étincelles. Ainsi le soir, à l'heure du repos, les missionnaires ne peuvent s'envelopper dans leurs robes de peaux de renne ou de marmotte sans qu'il se produise, sous l'impression de leur corps, un véritable feu d'artifice.

En outre, des étincelles électriques ou plutôt des éclairs illuminent subitement les nuits sans que le bruit du tonnerre les accompagne, et sans qu'un orage proche ou éloigné les cause. Par une froide nuit de décembre le père Petitot voyageait, il y a deux ans, sur le grand lac des Esclaves, le ciel était nébuleux, la lune voilée et toute troublée ; soudain les nuées s'entr'ouvrirent devant elle, et il s'en échappa une lumière éblouissante ; puis, le ciel reparut dans le même état qu'auparavant. Était-ce un gaz qui s'enflammait dans les régions supérieures de l'air, la fin d'une aurore boréale que les nuages cachaient, ou tout simplement un véritable éclair produit par la rencontre des nues ? Comme il réfléchissait sur les causes de ce météore qu'il observait pour la première fois, il vit que son guide prenait un air tout effaré, se signait deux fois et tournait le dos à la lune.

La végétation de ce pays sauvage et toujours gelé se borne à bien peu d'espèces. Les forêts produisent cependant un certain nombre de baies, mais toutes petites et peu savoureuses. Ce sont entre autres la fraise, la framboise, les poires, les cerises sauvages, différentes espèces de groseille, l'airelle et l'attocat ou raisin d'ours. La plupart de ces fruits mélangés au *pemmikan*, c'est-à-dire à de la viande gelée, aident à avaler un mets fort peu appétissant ; cuits avec du sucre, ils remplacent jusqu'à un certain point les confitures de nos pays.

Les forêts, quoique inférieures pour la taille et la grosseur des arbres à celles du Canada et des États-Unis, ne manquent pas d'un certain aspect grandiose jusque vers le 55e degré de latitude nord. Le cèdre rouge, le sapin blanc ou épinette, le sapin de Virginie, le liard ou peuplier balsamique, le bouleau, le tremble, en forment les principales essences et se dressent au-dessus d'un grand nombre d'arbres plus petits, tels que la viorne, l'aubier, l'aune et plusieurs espèces de saules.

On admire parfois, sur le bord de certains cours d'eau à rives plates et marécageuses, quatre ou cinq étages de verdure que caractérisent entre eux des teintes diverses et que séparent des lignes si régulières, qu'on les dirait tracées par les ciseaux d'un jardinier. C'est d'abord, sur le premier plan, une forêt de prêles d'un vert pâle, derrière laquelle une ligne de grands souchets balancent leurs épillets. Viennent ensuite trois ou quatre rangées de saules dont la taille indique l'âge ; enfin, derrière ce quadruple ou quintuple rempart de verdure, une armée de beaux liards dressent leurs troncs perpendiculaires et étalent leurs rameaux garnis d'un feuillage luisant.

Sous des latitudes plus élevées, les forêts ne se composent plus que d'arbres chétifs et rabougris, au feuillage sombre, semblables à des cyprès, et qui rappellent l'aspect morne et lugubre d'un cimetière. En outre il ne se passe guère une année sans que l'incendie ne ravage certaines de ces forêts et ne les transforme en solitudes, qui semblent plantées de triques et de manches à balai.

Le bouleau, qui se trouve partout, est pour les Peaux-Rouges ce que le cocotier est pour le nègre et le palmier pour l'Arabe, son bois dur et malléable fournit aux naturels de cette partie reculée du Nord le traîneau qui les emporte sur la surface glacée des lacs, les flèches qui assurent leur subsistance durant l'été ; les raquettes qu'ils chaussent pour marcher sur la neige sans y enfoncer. Avec son écorce ils fabriquent non-seulement des vases qui tiennent l'eau comme le feraient des vases de terre, mais encore des canots avec lesquels ils franchissent les cours d'eau et qu'ils transportent ensuite sur leur dos. Avec cette même écorce ils obtiennent du feu à la minute en la frappant contre un morceau de bois dur.

La sève de cet arbre précieux leur fournit encore un sirop et un sucre qui égalent presque les produits de l'érable du Canada et de la rivière Rouge.

Si la Nouvelle-Bretagne est pauvre en végétaux, par contre elle est riche en gibier et en bêtes fauves et à fourrure. L'élan américain, appelé *orignal* ou *original*, à cause de la forme bizarre de son corps, atteint la taille du cheval ; sa tête ressemble à celle de l'âne, et la lèvre supérieure pend sur l'inférieure, comme chez le chameau ; les rameaux de son bois, analogue au bois du cerf, présentent des andouillers plus larges. Son pelage est fauve, et sa chair légèrement musquée résiste sous la dent, quelque soin qu'on prenne de la mortifier avant de la livrer à la cuisson.

L'original vit par couples solitaires et jamais en troupeaux comme le renne

On distingue deux espèces de rennes : le caribou proprement dit et le petit renne des steppes; l'une et l'autre portent dans le pays le nom de caribou.

Le caribou des deserts se rencontre par troupes innombrables sur les terres découvertes, où foisonnent les mousses et les lichens dont ils se nourrissent. En automne, ils quittent les bords de la mer pour aller passer l'hiver près des lacs et dans les forêts de l'intérieur; puis ils émigrent de nouveau vers les dernières glaces. Cet animal, qui est d'une espèce differente du renne de Laponie, est de la grosseur et de la taille d'un bouc; son dos est bossu et ses jambes de devant très-courtes.

Les forêts nourrissent encore des lièvres en nombre infini, beaucoup plus petits que les lièvres d'Europe, à peine de la taille d'un lapin, et dont la chair conserve toujours un goût prononcé de sapin. Une vieille sauvagesse ou un enfant peuvent en prendre au lacet de quatre à cinq cents dans l'espace de quinze jours.

Les animaux à fourrure sont la martre, la loutre, la civette, le vison, le pégan, l'isatis ou renard bleu, le castor, le blaireau, le rat musqué, le raton et diverses espèces de renards, dont une, entre autres, la noire, se vend jusqu'à quarante livres sterling en Angleterre; ajoutez encore le bison, l'aurochs ou bœuf musqué, le cerf des prairies, la chèvre et le mouton des montagnes Rocheuses, l'ours gris, l'ours blanc, l'ours noir, le porc-épic, le loup, et enfin le glouton ou carcajou.

On remarque parmi les oiseaux le pélican, le cormoran, la grue, le heron, le butor, la bécasse, les pluviers, le secrétaire, deux espèces de cygnes, trois ou quatre varietes d'outardes et d'oies, le canard, le plongeon, la sarcelle, la mouette, le huard blanc, le huard noir, l'eider, qui fournit l'edredon, et la tourterelle. Tous font leur apparition dans ces climats septentrionaux au mois de mai, lorsque commence la débâcle des glaces, époque où ils s'abattent par nuées sur les lacs et les rivières. Aux premiers froids de l'automne, ils se reforment en longs vols et reprennent le chemin des pays moins rigoureux d'où ils sont venus.

Les habitants des côtes vivent des faisans de cinq espèces differentes, de perdrix, des grives et des passerines.

Malgré ce nombre considerable d'oiseaux qui peuvent leur servir de nourriture, on ne rencontre qu'un petit nombre d'oiseaux de proie, appartenant aux familles de l'aigle americain à tête blanche, de l'aigle pêcheur, de l'aigle noir, de l'epervier, de la chouette, de l'engoulevent, du corbeau et de la pie. Les deux derniers de ces oiseaux n'émigrent pas.

Les hommes qui habitent les déserts glacés de la Nouvelle-Bretagne menent une vie étrange et sauvage, que je vous décrirai l'un de ces jours.

SAM. HENRY BERTHOUD.

LE GUANO DE NAVASSA

Le guano des îles Chinchas, au Pérou, commence à s'épuiser. Il a donc fallu songer à exploiter, si cela etait possible, d'autres gisements de cette matière si precieuse pour l'agriculture et fournissant aux marines de presque toutes nations les eléments de transports considérables. Un grand nombre d'îles et d'îlots inhabités renferment des depôts de guano; mais l'exploitation en est rarement rémunératrice, tantôt à cause de la mediocre qualite, tantôt à cause de la petite quantité de cet engrais.

Le commerce, en général, paraît aujourd'hui porter ses preferences sur les deux îlots de Sombrero et de Navassa, qui possèdent des couches enormes de guano. La petite île de Navassa est située près de la côte occidentale de la Jamaïque. Des rochers de coraux se dressent perpendiculairement du sein des flots et forment deux terrasses dont la plus haute ne se trouve pas à moins de cent mètres au-dessus du niveau de la mer. Sur ce plateau superieur poussent des palmiers.

Au milieu des rochers s'ouvrent d'immenses crevasses remplies de guano que les oiseaux de mer y ont deposé depuis des siècles.

En 1856, le capitaine américain Cooper a découvert ces gisements du puissant engrais. Depuis cette epoque, ils appartiennent à la *Navassa Phosphate Company*, qui a fait construire sur cet îlot désert quelques magasins et des baraques pour les ouvriers, baptisant cette modeste installation du nom pompeux de Lulu-Town. Des nègres, au nombre d'environ cent cinquante, deblayent les crevasses pour en extraire le guano, lequel est transporté ensuite à dos de mulets jusqu'à la baie de Lulu-Town, et charge sur des barques à l'aide de longs tuyaux semblables à ceux que l'on emploie aux îles Chinchas.

A. DARLET.

COURRIER DU PALAIS

Les hommes de robe au XVII[e] siècle. — Puissance et impuissance de la vieille justice. — On doit battre les femmes mais non les assommer. — Un mariage au criminel et à la *monaco*. — Inconvenients des querelles de menage pour le voisin Robert. — Une tentative de soufflet à une représentation des *Sceptiques*. — Une femme dans un puits. — Un article et une situation critiques. — Un chien de sa chienne.

Les choses du Palais sont fort à la mode. C'est encore là qu'on se jette à la tête le plus de vérites, et que les passions se montrent le plus à nu.

Ce monde à part qui, aujourd'hui même que tout est confondu, garde son caractère distinctif; ce barreau qui, alors que tous les ordres sont abolis, s'appelle encore un Ordre; ce monde de la bataille et de la discussion excite l'intérêt et attire la curiosité. Cette physionomie du barreau un peu effacée aujourd'hui retrouve en remontant les âges son accent et son originalite. Bien avisé a donc été un des orateurs de la Sorbonne de prendre pour motif d'une conference le sujet que voici : *Avocats, procureurs, hommes de robe au XVII[e] siècle*. On trouve toujours du nouveau sur les avocats; on n'aura jamais tout dit sur des gens qui ont tant parle.

Donc M. Gidel termine sa conference par les avocats, qu'il garde, comme on dit, pour la bonne bouche, et que relativement il traite fort bien. Il raconte ce qu'était le personnel de la magistrature sous le grand roi.

On n'a plus l'idée aujourd'hui de ces grands seigneurs de justice qui éblouissaient le peuple par leur faste et faisaient trembler tout le monde par leur autorité. Il faut les suivre surtout quand ils allaient en province installer pour une session extraordinaire ce jubilé de la justice qu'on appelait les *grands jours*. Les villes se disputaient l'honneur de recevoir ces princes de la loi. Les consuls et les échevins allaient les attendre et les haranguer. Des jeunes hommes ayant des nœuds de rubans roses sur les epaules, sur les souliers et aux jarretières, leur offraient le vin d'honneur.

Nos seigneurs du parlement, car ainsi les qualifiait-on d'ordinaire, descendaient de leurs carrosses pour recevoir ces hommages d'un air rogue et distrait, puis remontaient dans leurs voitures pour faire leur entrée triomphale au milieu d'une escorte d'honneur, aux cris de la foule et aux détonations des coulevrines ou des fauconneaux des remparts.

Nous parlons ici des chefs d'emploi, qui, à côté de certains ridicules, conservaient cette dignité hautaine qui ne messeyait pas au savoir et qu'on exagerait un peu pour frapper l'imagination du vulgaire.

Quant aux magistrats de bas étage, les baillis, les juges d'election, rien n'egalait le plus souvent leur venalité, si ce n'est leur ignorance. Plusieurs ne savaient pas lire, et auprès d'eux Perrin Dandin était bien véritablement un *Caton de Basse-Normandie*.

Ce soleil d'équité qui n'est jamais terni.

Par exemple, M. le conferencier daube un peu sur les procureurs. Rollet, si malencontreusement mis au pilori de la satire par Boileau, a fait bien du tort à la corporation. On leur reprochait en ce temps-là d'être fort âpres au gain, et de mettre leurs pauvres clercs à toutes sauces. Et *toutes sauces* n'est pas dans la circonstance une figure, mais une realité, les clercs etant quelquefois relégués à la cuisine par la ladrerie de leurs patrons, tournant la broche et veillant à ce que les chats ne vinssent pas rôder de trop près autour des pots ou des lèchefrites.

Les avocats ont rencontré plus de bienveillance dans les appréciations curieuses de M. Gidel. Il censure avec raison la boursouflure de leur style, l'emphase de leurs pensees; mais il exalte leur désintéressement et leur indépendance.

On les entendit demander dans les états généraux de 1614 quelques-uns des principes que devait proclamer 1789.

Après avoir note ce fait à leur glorification, l'orateur ajoute :

« Il n'est pas d'usage de louer aujourd'hui les avocats, cependant on ne peut oublier cette belle page de leur histoire, et l'on doit la recommander à ceux qui suivent encore la même carrière pour qu'ils l'honorent à leur tour des mêmes vertus. »

Ce qu'il recommande moins au souvenir, et surtout à l'imitation, c'est l'inégalité de la justice d'autrefois et le sans façon avec lequel les nobles se jouaient et des jugements et des malheureux auxiliaires constitues pour les faire exécuter.

La fameuse ordonnance de 1670 subordonnait tout à la *qualité des personnes*. Les grands seigneurs avec leurs prerogatives, leur droit d'asile, surtout avec leurs fosses, leurs créneaux et leurs ponts-levis, tenaient en parfait dedain les arrêts des magistrats. Il semble quand on lit ces lois si impérieuses, si formidables, si draconiennes, qu'elles devaient repandre partout non-seulement l'obeissance et le respect, mais la crainte, mais la terreur; il n'en etait rien : c'etait des lois qu'on pouvait acheter, eluder, corrompre quand on était le plus riche, et qu'on pouvait mepriser quand on etait le plus fort. Cette justice si menaçante, si rigoureuse, qui va de la torture au fouet, à la marque, au pilori, au bûcher, à la potence, au billot; qui roue, ecartèle, estrapade; cette justice-là se trouvait vis-a-vis des châtelains dans la situation de ce conscrit qui a fait un prisonnier, lequel ne veut pas lâcher son pretendu vainqueur.

Alors la justice criait de loin et menaçait à distance.

Il est même difficile de confesser plus naïvement son impuissance qu'elle ne le faisait dans cette ordonnance si celebre :

« Lorsque celui contre lequel il y a decret d'ajournement personnel, dit-elle, est homme craint, redouté et coutumier d'exceder les sergents, et à cause de ce que l'on n'ose pas aller l'ajourner à personne ou à domicile, le juge permet de l'ajourner à cri public, à son de trompe, au lieu du marché ou autre auquel il y a affluence de gens plus prochain de sa maison, et l'on attache l'exploit au poteau de la halle dudit lieu ou à la porte de l'église, et on charge ceux dudit lieu de le lui faire savoir. »

La belle avance ! Vous imaginez bien que les *gens dudit lieu* ne se chargeaient pas de la commission, et les grands seigneurs, derrière leurs mâchicoulis, ne s'inquiétaient guere des *exploits* de cette timide justice qui aboyait de loin.

Aussi M. le conferencier nous semble-t-il se tromper quand il fait l'honneur de son étonnement au fait d'un sergent nommé Loup, lequel ayant eu la hardiesse de porter un ajournement au seigneur de Tournemine, fut apprehendé par le châtelain, qui fit couper le poing au courageux mandataire de la justice, en disant que jamais loup ne s'etait presenté à la porte du château sans y laisser sa patte.

A part le calembour sur le nom de l'huissier, ce fait n'a rien d'exceptionnel pour ce temps-là, puisque l'ordonnance elle-même crée toute une procédure de prudence contre « les hommes craints, redoutes et *coutumiers d'excéder les sergents*. »

C'est de cette époque héroïque de la contrainte personnelle que date le nom bien merite d'*exploits* donné aux campagnes des gens de justice.

Heureusement aujourd'hui, et grâce à l'egalité, nul n'est assez haut ni assez loin pour qu'on ne puisse parler *à sa personne*.

Mais si l'on ne maltraite plus les sergents, qui sont devenus les huissiers, en revanche on *excède* les femmes autant qu'on le faisait alors.

« Tout le monde sait bien qu'on doit battre les femmes, disait un juge de ce temps-là; mais il ne faut pas les assommer. »

Ce juge aurait fort à faire aujourd'hui, malgré la tolérance de sa regle. Cette semaine surtout a ete désastreuse pour le beau sexe.

Écoutez un peu ce qui se passait le 20 novembre dernier dans le ménage d'un certain Bertoux, etameur, demeurant route d'Italie. Cet étameur, depuis dix ans qu'il est marie, martyrisait sa femme et troublait les voisins par les scenes continuelles dont il scandalisait la maison.

Voici ce que raconte un temoin :

« Le 20 novembre, à huit heures du soir, une querelle commença. Bertoux reprochait à sa femme de l'avoir volé. Le bruit cessa vers neuf heures et je m'endormis. A dix heures, je fus réveillé en sursaut et j'entendis un cri perçant comme celui d'une personne qui vient de recevoir un coup très-douloureux. Aussitôt après ce cri, le seul que j'aie entendu, une porte s'ouvrit brusquement et il se fit un silence, après lequel un bruit sourd, comme celui que produirait un paquet tombant de haut, retentit du côté de la cour. »

C'etait la femme Bertoux qui venait de se jeter elle-même, ou d'être précipitée par son mari du haut d'une terrasse. Elle était morte dans la chute.

Est-ce un assassinat ou un suicide? L'instruction a conclu au suicide, puisque Bertoux n'a eté traduit que devant le tribunal correctionnel, qui l'a condamné à quatre mois de prison.

A Monaco, les choses ont fini plus heureusement. Cela tient peut-être à l'influence du climat et du nom rejouissant de cette principauté. Felix Duranti, dans un accès de jalousie aussi injuste que farouche, avait porté trois coups de couteau à sa fiancee, Madeleine Carbonne.

Pour ce fait, Duranti fut traduit devant le tribunal supérieur qui siege entre deux palmiers et en vue de la mer bleue, si bien que de leurs sieges les magistrats peuvent, comme don César,

Contempler ton azur, ô Méditerranée !

La victime accourut au secours de son fiancé et se jeta aux pieds des juges monegasques.

Ceux-ci se laissèrent fléchir et ne condamnèrent l'amant qu'à quatre mois de prison. Mais quatre mois, c'est encore bien long à Monaco, surtout quand on a bien l'envie de se marier. Le prince a fait grâce de la prison et les deux amants se sont mariés solennellement, aux applaudissements de toute la principauté, qui a dansé le soir sur l'air de la *monaco*.

Retournons à notre police correctionnelle, septième chambre, présidée par M. Loriot de Rouvray.

Ici encore, les epoux Chauveau se battent comme plâtre. Ils ne savent faire qu'une chose à l'amiable, se separer. Mais quand ils se rapprochent ou se réconcilient, ils s'accablent de coups. Un brave homme du voisinage, le nommé Debaure, qui certainement n'a pas vu jouer la scène où le voisin Robert s'avise d'intervenir entre Sganarelle et sa femme Martine, Debaure commet la sottise de Robert, il veut empêcher les epoux de se battre. Mais le mari Chauveau lève une hachette sur la tête de l'imprudent Debaure, qui aurait pu être grièvement blessé, si la femme n'eût detourné le bras de son mari.

A l'audience, la femme supplie et pleure aussi dans l'intérêt de l'époux brutal. Peu s'en faut que Debaure ne soit ridicule et qu'on ne lui dise comme à Robert : — « Vous êtes un impertinent de vous ingerer des affaires d'autrui. Apprenez que Ciceron dit qu'entre l'arbre et le doigt il ne faut pas mettre l'ecorce. »

Chauveau est condamné à six jours de prison.

A la même audience on a jugé une tentative de soufflet, mais non plus cette fois entre mari et femme, mais entre jeunes gens. L'avocat du plaignant commence ainsi l'exposé des faits :

M. Gustave Gachassin est un des étudiants qui honorent le plus la jeunesse intelligente de nos écoles. Fils d'un médecin distingué dont le nom est populaire à Toulouse, M. Gustave Gachassin, après de brillants examens, suit le cours de la faculté de médecine de Paris. Cela ne l'empêche pas, à ses moments de récréation, de s'intéresser, non pas aux frivolités malsaines, mais aux œuvres honnêtes et serieuses de notre litterature. Et à ce titre il tenait à applaudir un drame aussi bien écrit que bien pensé, que le Théâtre-Français, son berceau naturel, a eu le tort de laisser echapper et qui est allé remplir, en l'émerveillant, un théâtre du pays latin. Nous avons nommé le théâtre Saint-Germain et *les Sceptiques* de M. Felicien Mallefille.

DÉTAIL DU SYSTÈME DE RAILS DE FELL

PLAN.

Rail du milieu — Rail de côté.

Longrine support du rail — Rail de côté.

COUPE.

Rail du milieu.

Rail de côté — Longrine — Rail de côté

PROFIL DU RAIL DU MILIEU

Longrine

LE CHEMIN DE FER DE FELL SUR LE MONT-CENIS

Locomotive de Fell (face). — Roue à friction (profil). — Locomotive de Fell (profil). — Wagon de marchandises.



LA VALLÉE DE SUSE ET LA GARE DU CHEMIN DE FER

LE CHEMIN DE FER DU MONT-CENIS, D'APRÈS LE SYSTÈME DE FELL; dessin de M. V. Poirét — Voir page 17.

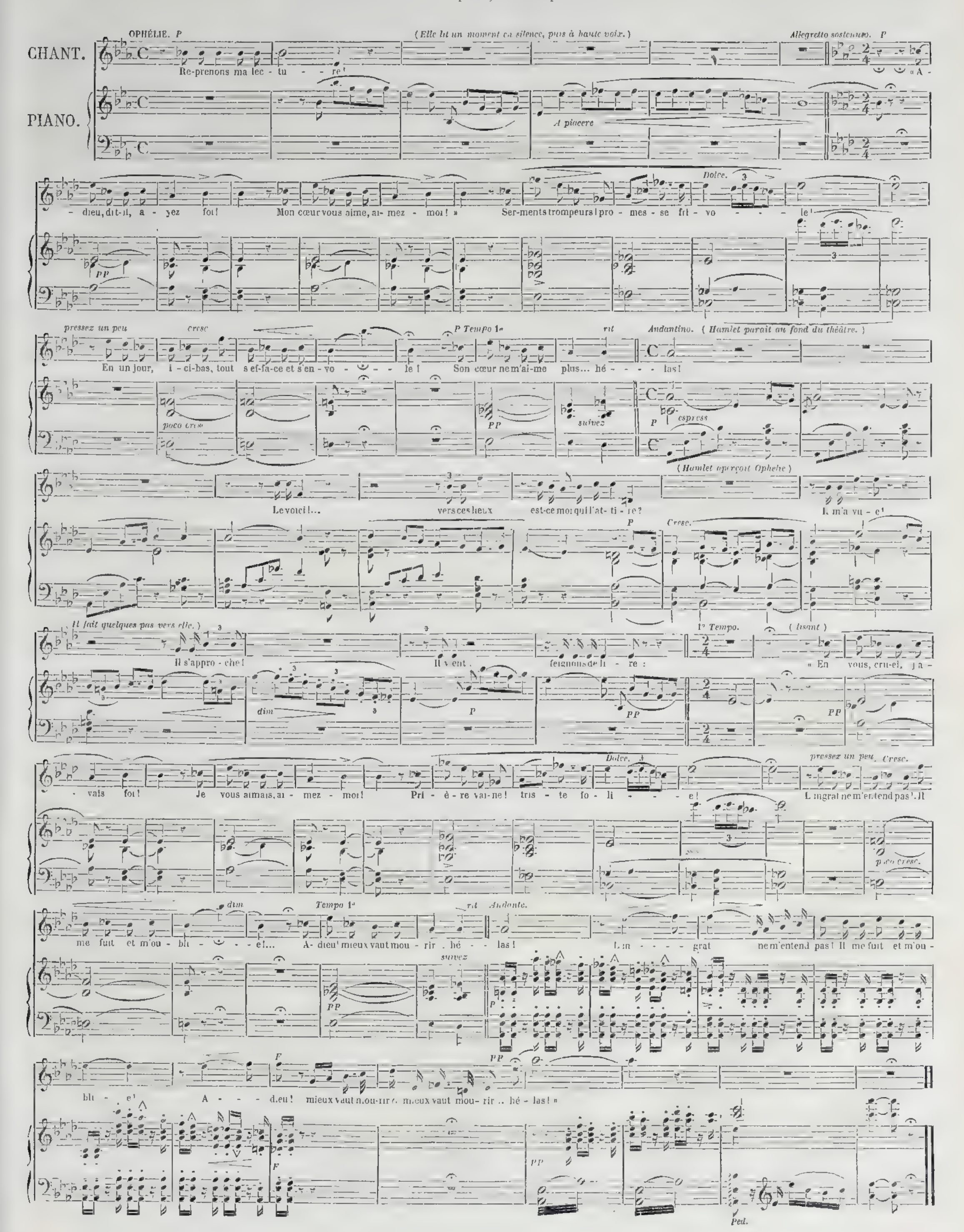
Paroles de
MM. Michel Carré & Jules Barbier
Musique de
M. Ambroise Thomas

HAMLET

Opéra en cinq actes

Heugel & Cie, éditeurs

Fabliau extrait de l'air d'Ophélie, chanté par Mlle Nilsson.



Bref, M. Gachassin occupait une stalle d'orchestre lorsque M. Bucher, employé à l'hôtel de ville, vint lui intimer assez cavalièrement l'ordre de sortir.

L'étudiant refusa poliment de rendre une place qui n'était ni marquée ni louée et qu'il occupait depuis le lever du rideau.

M. Bucher menaça M. Gachassin d'un soufflet. A ce mot de soufflet le jeune étudiant bondit. « Je voudrais bien voir cela, » dit-il, en se dressant de toute sa hauteur.

M. Bucher leva la main, mais son adversaire para le coup avec le bras et maintint en respect son agresseur.

Le tribunal a condamné M. Bucher à cent francs d'amende et cinquante francs de dommages-intérêts, ce qui n'a pas empêché une mercuriale de M. le président, invitant le jeune employé à plus de circonspection à l'avenir.

Passant au grand criminel, nous relevons une condamnation capitale prononcée par la Cour d'assises de Grenoble, contre un Piémontais nommé Verdoya. Ce scélérat, après avoir porté trente-neuf coups de stylet sur la veuve Garin, la crut bien morte, et, pendant que ce qu'il croyait un cadavre était là gisant dans le sang, il fouillait les meubles de la victime. Cette opération finie, il s'approcha de la malheureuse femme, la retourna du pied pour bien s'assurer qu'elle ne respirait plus; enfin, par surcroît de précaution, il la saisit par ses vêtements et alla la jeter la tête la première dans le puits de la maison. L'eau étant gelée, la femme Garin n'alla pas au fond de l'eau et finit, malgré ses terribles blessures, par sortir de là. Aussi sa présence fit-elle un effet foudroyant sur Verdoya quand celui-ci, ayant tant de motifs de la croire morte, la vit quelques jours après se dresser devant lui pour l'accuser et le confondre. Un autre crime d'assassinat suivi de vol pesait sur cette même tête condamnée à l'échafaud.

Nous ne voulons pas vous laisser sous cette pénible impression, et pour l'effacer nous avons recours à une parole des plus sympathiques et des plus charmantes, celle de M [illegible]

Le rapporteur de la loi sur la presse s'est dérobé un moment à une besogne qu'il remplit si bien, pour venir devant la première chambre du tribunal défendre M. Marie Escudier auquel M. Bagier, directeur du théâtre des Italiens, demandait des dommages-intérêts pour diverses critiques de la *France musicale* qu'il déclarait injurieuses et violentes à son endroit et surtout à l'endroit de son théâtre. Le ministère public n'a pas été de cet avis et le tribunal, pour dire le sien, a renvoyé à huitaine.

Par exemple, on n'a pas fait attendre devant la sixième chambre un conseiller général du Gard, traduit pour une contravention de chien.

M. Ducloux-Monteil a voulu faire voir Paris à son chien, ou, si vous le préférez, faire voir son chien à Paris. Il est donc venu avec sa femme, d'Alais à Paris, en compagnie du chien de madame, un havanais petit-maître des plus frétillants. On rédima le chien, c'est-à-dire qu'on paya sa place dans les affreuses niches du wagon enragé; mais on garda le chien dans le manchon de madame, qui lui servit de niche pendant tout le voyage.

Mais, au retour, voilà qu'au nom de la sacro-sainte égalité humaine et canine, le chef de gare du chemin de fer de Paris à Lyon ordonne que le chien de M. Ducloux-Monteil n'aura pas ses entrées de faveur dans le compartiment de son maître, mais qu'il ira aboyer avec ses pairs dans la prison trop peu cellulaire de ces messieurs. C'est le moment de vous dévoiler ici que ce chien était une chienne aussi jeune que coquette. M. le conseiller général ne veut pas l'abandonner aux hasards et aux dangers d'un long trajet et aux séductions malséantes d'un tête-à-tête compromettant. Il garde sa chienne en s'écriant comme Léonidas : Viens la prendre. M. Pietra-Santa, commissaire de surveillance, dresse un procès-verbal, d'où le procès non verbal d'aujourd'hui qui fait condamner le propriétaire de la chienne à cent francs d'amende.

L'huissier audiencier s'est mis à dire :

— C'est un moyen très-adroit employé par le chef de gare pour obtenir un chien havanais en cadeau.

— Comment cela?

— Parbleu! c'est bien simple. Ne pensez-vous pas que M. Ducloux-Monteil lui gardera un chien de sa chienne?

MAITRE GUÉRIN.

CHRONIQUE DU SPORT

Il y a précisément aujourd'hui trois cent vingt-neuf ans, un gentilhomme ferrarais dont le nom est resté célèbre, César Fiaschi, fondait une non moins célèbre école d'équitation; car, avec le fameux Pignatelli, c'est de cette grande école que sont sortis les écuyers qui ont propagé l'art équestre dans tous les pays du monde. César Fiaschi avait pris l'habitude de charmer le temps du dressage par un peu de musique. « Si d'aventure, dit-il, quelque gaillard chevalier trouve étrange qu'en second lieu j'ay voulu inserer quelques traits et notes de musique, je l'y réponds que sans temps et mesure ne se peut faire aucune bonne chose. — En terre il n'est rien que musique n'attire. »

César Fiaschi puisait-il donc dans le rhythme musical berçant son oreille la cadence qu'il demandait en même temps à ses chevaux? Ce moyen tout harmonieux était certainement fort doux; mais ce qui devait l'être beaucoup moins, c'est l'usage de trente-huit espèces de mors dont il a recommandé l'emploi dans son *Traité de la manière d'emboucher, de manier et ferrer les chevaux.*

Entre autres modèles, on en remarque un fort compliqué avec cette inscription : *Pour asseurer la teste du cheval, et le faire plus léger, et pour le faire aller avecque l'eschine gaillarde et assemblé dans toute sa forme.* — C'était le *rassemblé* de l'école moderne.

A cette époque, au reste, c'est-à-dire une quarantaine d'années avant Frédéric Grison (gentilhomme napolitain qui porta plus loin qu'aucun de ses émules l'art de dresser les chevaux), on se servait d'une multitude de mors en France. Ainsi, pour sa seule part, Laurens Ruse en publie *soixante* espèces. Il est vrai que s'il en indique de terribles pour les chevaux trop récalcitrants (*pro equo qui dicitur diabolus*), aux plus dociles il en offrait de plus doux, ainsi que l'indiquent suffisamment ces deux mots : « *ad voluptatem.* » Mais il va sans dire que ces derniers étaient sans doute pour les chevaux que leur conformation rendait naturellement légers, faciles à *ramener*, à équilibrer, et par conséquent à dresser.

Si, au XVIe siècle, la musique est intervenue dans le dressage, les chevaux dressés du XIXe l'ont fait intervenir à leur tour dans la cadence régulière de certains exercices. Ainsi, j'ai eu l'honneur d'être appelé comme quatrième pour une contredanse à cheval *strictement dansée à la note.* Il est vrai que sur les quatre cavaliers de ce quadrille, les trois autres s'appelaient Pellier, Baucher, Chabot! Il y a longtemps de cela! et la valse qui suivit ce quadrille a tournoyé sur un point où passe à peu près maintenant le boulevard Sébastopol.

Plus récemment, c'est-à-dire il y a une douzaine d'années, la grande école de la rue d'Enghien, le manége Pellier, s'illuminait régulièrement certains vendredis soir pour les réunions du célèbre professeur. On arrivait là en culotte courte, comme aux réceptions officielles; seulement le bas de soie était remplacé par la botte à l'écuyère. On dansait au piano (à cheval), on jouait la comédie (toujours à cheval). Parfois quelque célèbre invité, comme mon ami Victor Franconi, par exemple, exécutait un solo, — ou un duo avec le maître de la maison, — ou un trio avec M. Jules Pellier fils, déjà maître à cette époque. Enfin, il y avait des quatuors, des quadrilles, des manœuvres tourbillonnantes, etc.

M. Pellier avait ainsi pris l'initiative d'une coutume qui aurait porté ses fruits; il espérait que les grands manéges de Paris voudraient avoir comme lui leur jour de réception, que l'on se rendrait ainsi avec ses chevaux les uns chez les autres; il espérait que l'organisation de ces fêtes, en stimulant élèves et professeurs, tournerait au bénéfice de l'équitation. Mais il y a de cela une douzaine d'années, disais-je tout à l'heure, et les portes des autres manéges sont toujours restées closes.

C'est donc, pour ainsi dire, en famille que, la semaine dernière, M. Pellier a donné une nouvelle soirée équestre à laquelle se sont empressés d'accourir les privilégiés munis d'invitations. En organisant cette soirée pour produire ses élèves, l'éminent professeur entendait nécessairement s'effacer lui-même. Aussi s'est-il borné à demander à la jument alezane qu'il montait pour commander les exercices, quelques prodiges de précision résultant de l'équilibre transmis par le cavalier; puis, une cadence d'allure *écoutée* pouvant servir de métronome; et enfin une action assez directe sur les membres pour faire chasser du pied une boule allant abattre des quilles, etc., etc., toutes choses qui ont soulevé à maintes reprises d'unanimes et chaleureux applaudissements.

D'autre part, il y a eu reprise de haute école par les élèves; exercices du sauteur dans les piliers, jeu de bagues, course de têtes; — exercices d'adresse à la lance, au javelot; — boîtes à surprise, — saut de haies et de barrières, etc.; enfin la soirée a été égayée par les rapides évolutions de la *quintaine.* — Au moyen âge la quintaine avait été d'abord un poteau fiché en terre contre lequel on s'exerçait à tirer la lance. Ce poteau fut ensuite surmonté d'un mannequin dit *quintan* ou *faquin*, placé sur pivot, et tenant une longue latte du côté opposé à la piste. Mais quand le coup de lance n'arrivait pas juste, le mannequin, tournant rapidement sur lui-même, venait frapper le cavalier sur le dos; et c'est seulement par la fuite et en se couchant sur son cheval que celui-ci pouvait éviter la brutalité de la riposte.

C'est dans ces conditions que la quintaine a été courue la semaine dernière au manége Pellier; et si les habiles élèves de ce manége ont bravement affronté une volée de coups de bâton, aucun ne l'a reçue; mais tous s'en sont joués, — les uns en frappant juste, — les autres en esquivant très-adroitement la riposte.

LÉON GATAYES.

LE CHEMIN DE FER DU MONT-CENIS

On sait qu'en attendant l'achèvement du grand travail entrepris pour rejoindre les voies ferrées italiennes et françaises, au moyen d'un gigantesque tunnel percé à travers le Mont-Cenis, de hardis ingénieurs ont eu l'idée d'établir un chemin de fer provisoire qui, suivant la route ordinaire, gravit et redescend les pentes de la montagne. La grande route a été légèrement rectifiée à cette occasion, de manière qu'elle n'offre pas une pente de plus de 83 millimètres. La pente moyenne de la ligne entière, de Saint-Michel à Suse, est de 0m,039; partout où la pente dépasse 0m,040, un troisième rail est adjoint aux deux autres.

L'adjonction de ce troisième rail constitue le point caractéristique et l'idée nouvelle de l'entreprise. Grâce à ce rail central, sur lequel agissent deux paires de roues horizontales disposées sous la machine, on obtient l'adhérence la plus complète sur les pentes excessives; et la locomotive, ayant besoin de moins de poids, perd moins aussi de sa force motrice.

Le chemin occupe de trois mètres et demi à quatre mètres de la grande route; cinq mètres au moins restent ainsi livrés à la circulation ordinaire. Une barrière de bois sépare constamment les deux voies. La largeur entre les rails extrêmes est de 1 mètre 40 centimètres d'axe en axe. Le rail du milieu, à double champignon et sans engrenage, est de 187 millimètres au-dessus du niveau des deux autres; il est posé sur des coussinets en fonte placés sur une longrine fixée aux traverses ordinaires. On a pris pour rayon minimum des courbes 40 mètres. La longueur totale de la voie est de 77 kilomètres.

La concession des travaux a été accordée à un ingénieur anglais, M. Fell, qui l'avait sollicitée à la suite d'une première épreuve tentée en Angleterre dans le Derbyshire. Une nouvelle expérience faite, sur le Mont-Cenis même, entre Lanslebourg et le sommet, donna les résultats les plus satisfaisants. On compte que l'adhérence sera meilleure en hiver qu'en été. La neige enlevée des rails dans les mauvais temps les laisse secs et dans de bonnes conditions, tandis que la poussière de la route, surtout quand elle est mélangée d'eau, les rend relativement gras et glissants. Sur une section de sept kilomètres, où la neige s'accumule en masses épaisses, on emploiera des couvertures mixtes en bois et en fer.

L'inauguration de la ligne a eu lieu le 26 août dernier, avec deux wagons contenant une trentaine de voyageurs. Le trajet s'est effectué en quatre heures, tandis que la malle-poste en met ordinairement sept en été et de dix à vingt en hiver. Depuis le 1er de ce mois, le chemin est ouvert au public. On peut faire partir chaque jour six ou sept trains chacun de soixante à soixante-dix voyageurs et environ mille kilogrammes de marchandises.

Ce rail way, autorisé seulement jusqu'au jour où commencera l'exploitation régulière du chemin de fer de Saint-Michel à Suse par le tunnel des Alpes, n'aura sans doute pas plus de cinq ou six ans d'existence; mais les constructeurs ne comptent pas se borner à cette entreprise, et il serait déjà question d'appliquer au Saint-Gothard ce moyen d'ascension.

Rappelons, en terminant, que la locomotive à pression sur un rail intermédiaire, quoique essayée d'abord en Angleterre et transportée ensuite en France par un ingénieur anglais, est d'origine toute française.

Le premier, M. le marquis Achille de Jouffroy imagina, en 1842, un nouveau système de rail way qui devait assurer une grande adhérence des locomotives et permettre de franchir des pentes rapides, des courbes plus resserrées et d'arrêter plus promptement des convois. Il s'agissait notamment d'établir entre les deux rails actuels un rail à crémaillère et de joindre aux locomotives une roue à engrenage entre les deux roues lisses, et correspondante au rail central.

Le système de M. Jouffroy a été grandement perfectionné depuis, et il est connu aujourd'hui sous le nom de système Séguier, M. Séguier, membre de l'Institut, l'ayant amené à répondre à tous les résultats pratiques qu'on pouvait désirer. Le système anglais ne diffère que très-peu de celui de notre savant compatriote.

L. DE MORANCEZ.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite[1].)

Andéké, le fils du roi, était un garçon fort entendu et de plus un excellent tireur; c'était justement l'homme qu'il me fallait.

Nous nous rendîmes donc à la petite prairie, et nous nous mîmes à l'affût chacun de notre côté, sur la lisière du bois qui la bordait. Bientôt j'aperçus un gros buffle, qui ne se doutait guère de ma présence, car le vent venait de son côté; s'il eût soufflé du mien, l'animal aurait flairé l'homme et se serait enfui. Dans l'état des choses, le buffle sans défiance s'avança vers les arbres qui me cachaient. Je l'ajustai et je tirai. Mais ma balle rencontra une plante grimpante et dévia de sa direction, en sorte que je ne fis que blesser l'animal. Furieux, il se retourna, me vit et fondit sur moi tête baissée. Je perdis la tête, chasseur novice, et je lâchai pied, quoique j'eusse un second coup à tirer; mais la fureur de la bête et son œil menaçant m'ébouissaient. En fuyant, mon pied s'embarrassa dans une liane sauvage, et s'y prit comme à un piége. J'étais perdu. Le buffle s'élançait en avant, brisant les broussailles et les ronces. Dans cette extrémité, je me retournai resolûment contre l'ennemi, et je sentis l'énergie me revenir. Je m'arrêtai, ferme comme un roc. Si cette fois je manquais le buffle, c'était fait de moi : il allait m'éventrer. Je pris mon temps pour viser, et je le tirai à la tête. Il poussa un beuglement sourd et roula presque à mes pieds. Andéké accourait alors à mon aide.

Je dois dire qu'après cette aventure je me sentis tout aguerri; au fait, à l'âge que j'avais, je pouvais être fier de mon exploit. C'était la première fois que j'affrontais l'attaque d'une bête sauvage. Je m'assurai depuis que les buffles sont en général très-dangereux quand ils sont blessés.

Quelques mots maintenant sur cet animal. Le buffle sauvage se rencontre fréquemment dans cette partie de l'Afrique. Il se cache dans la forêt pendant la plus grande partie du jour. Quand on l'a beaucoup chassé, il devient très-défiant. Il marche ordinairement en troupes de dix à vingt-cinq, quoique j'aie vu quelquefois des bandes moins nombreuses.

1. Voir le précédent numéro.

Cet animal (*Bos brachycheros*) s'appelle *niaré* dans la langue des naturels. Il est de la taille de nos bestiaux. Son pelage mince et rouge est beaucoup plus foncé chez le mâle que chez la femelle. Les sabots sont longs et effilés, les oreilles bordées de beaux crins soyeux; les cornes se recourbent avec grâce en avant. La forme générale du buffle tient à la fois de l'antilope et de la vache commune; et, à une certaine distance, ces fiers animaux sauvages apparaissent comme des troupeaux de notre bétail domestique.

Quelle fut la joie du peuple lorsque Andéké et moi nous leur apprîmes que j'avais tué un buffle! Il y eut de grandes réjouissances à cette occasion. Mais j'étais fatigué, et je restai au camp, pendant qu'ils allaient tous avec des couteaux et des épées dépecer le buffle sur place pour en rapporter la chair.

L'admirable endroit pour chasser! Les animaux paraissaient descendre des montagnes et séjourner volontiers dans le pays plat, sous le couvert des bois, le long du rivage.

Il y avait là bon nombre de cochons sauvages. Vous savez que nous soupirions après cette excellente chasse. Nous convînmes, Andéké et moi, d'aller une nuit nous mettre en embuscade dans la prairie. Pour mieux ressembler à Andéké, je me barbouillai le visage et les mains avec du charbon, afin qu'on ne pût, dans l'obscurité, distinguer ma figure de la sienne.

Nous partîmes du camp avant la nuit et nous gagnâmes la prairie. Je me blottis derrière un monticule formé par une ruche de fourmis, à peu de distance de l'espace découvert. Je restai là pendant une heure, deux heures, trois heures, ne voyant passer ni cochons sauvages ni buffles. Je cherchais Andéké; il s'était endormi au pied d'une autre fourmilière, tout près de moi. Tout à coup je vis au loin défiler tout un troupeau de gazelles; mais elles étaient hors de portée. De temps en temps un grognement sourd ou le bruissement des feuilles m'indiquait la présence d'un cochon sauvage aux environs; puis tout redevenait silencieux, et je finis aussi par m'endormir.

Tout à coup je fus réveillé par un cri de l'autre monde, par le râle effroyable d'un animal en détresse.

Je frottai mes yeux, tout ahuri. Qu'est-ce que cela pouvait être?

Je regardai autour de moi, et je ne vis rien. Le bois cependant retentissait encore du cri d'angoisse qui m'avait fait tressaillir. Alors j'entendis un grand craquement de branches, causé par la fuite précipitée de quelque animal, et je vis sortir de la forêt un buffle sauvage, à la nuque duquel se tenait cramponné un énorme léopard. La pauvre bête se redressait, se secouait, mugissait et beuglait, mais en vain. Les puissantes griffes du léopard s'imprimaient avec force dans le corps de sa victime, tandis que de ses dents il entaillait profondément et déchirait le cou du buffle à l'agonie. Bientôt la bête féroce poussa un rugissement de triomphe à faire trembler la terre. Le groupe terrible disparut dans la forêt; puis les rugissements et les craquements de branches cessèrent de se faire entendre. Tout était redevenu calme.

J'avais tiré un coup de fusil sur le léopard, mais de trop loin pour avoir pu l'atteindre.

Nous demeurâmes une semaine dans le même endroit; je me plaisais beaucoup au milieu des bois. Je fis des collections d'oiseaux et de papillons, je tuai quelques jolis petits quadrupèdes, et nous regagnâmes ensuite le village du littoral. Mais à peine de retour, la fièvre me prit et me cloua sur mon lit de douleur. Combien je souffrais, moi qui n'avais jamais eu la fièvre! Pendant plusieurs jours je me sentis la tête ardente comme une fournaise. Lorsque enfin je commençai à aller mieux et que je me regardai dans un miroir, je fus effrayé de moi-même, tant j'eus de peine à me reconnaître. Il ne m'était pas resté une trace de sang sous la peau, et j'étais jaune comme un coing. Cette fièvre n'était que l'avant-coureur de tous les maux qui m'attendaient dans ces régions équatoriales.

CHAPITRE IV.

Un village sur le bord de la mer. — Chasse à l'affût du léopard.

Sur le promontoire appelé cap Saint-Jean, à un degré environ au nord de l'équateur, était situé un village de Mbingas, dont le chef se nommait Imonga. C'était, je pense, en l'année 1852. Le pays d'alentour avait un aspect des plus sauvages. Le village était perché sur le sommet d'une haute montagne qui descendait rapidement jusqu'à la mer, et formait elle-même un petit cap. Les vagues battaient avec violence contre un roc de formation tertiaire. C'était un beau spectacle que ces lames à crête écumeuse qui venaient se briser sur la côte, et dont les assauts toujours répétés usaient et minaient le rocher. Débarquer là n'était pas chose facile. Il n'y avait guère que deux ou trois endroits, entre les récifs, où un canot pût aborder. La population, non moins sauvage que la contrée qu'elle occupait, était de plus très-belliqueuse. Elle se composait de pêcheurs qui passaient presque toutes leurs journées dans leurs petits canots. Comme le gibier était très-rare, il y avait fort peu de chasseurs dans le pays.

Imonga, le chef, avait la figure balafrée par une large et horrible cicatrice qui faisait voir tout de suite que c'était un grand guerrier. Bon nombre de ses sujets étalaient aussi des blessures qu'ils avaient reçues en combattant. Souvent ces combats ou ces rixes avaient lieu sur l'eau, dans les canots, soit contre les habitants des autres villages, soit entre gens du pays même.

Imonga, je ne sais pourquoi, me témoignait beaucoup d'amitié, et je trouvais les mêmes sentiments chez son peuple. Il y avait cependant une chose qui me révoltait. Je remarquai que plusieurs des femmes d'Imonga avaient la phalange du petit doigt coupée. C'était lui qui leur avait infligé cette mutilation, pour leur imposer une crainte salutaire; car il voulait se faire obéir par ses femmes d'une manière absolue.

Les bois qui entouraient le village recélaient beaucoup de léopards. Ces animaux étaient la terreur des habitants, qui voyaient de temps en temps disparaître un des leurs. Ils venaient la nuit, jusque dans les habitations, rôder en quête de leur proie, quand les hommes étaient endormis. Il n'y avait plus dans le village ni un chien ni une chèvre, et en moins de deux mois trois personnes avaient été dévorées. On reconnaissait tout de suite les cabanes où les léopards s'étaient introduits : ils déchiraient les feuilles de palmier disposées en forme de toit, saisissaient leurs victimes, et prenant leur élan par le trou qu'ils avaient fait, ils emportaient l'homme à leur gueule, et s'enfuyaient dans la forêt.

Le dernier habitant qu'ils avaient naguère surpris ainsi avait poussé un cri d'angoisse qui avait réveillé tout le village. On s'était levé à la hâte pour lui porter secours; mais trop tard; on n'avait plus trouvé que des traces de sang; le léopard s'était enfoncé dans le bois, pour y dévorer à l'aise sa victime. Exaspérés par cette catastrophe, les habitants firent des battues en tous sens à travers la forêt, mais ils ne purent jamais retrouver le léopard.

Parfois ces bêtes féroces, désertant leurs profondes retraites, erraient çà et là le long de la plage, les empreintes de leurs larges pattes se retrouvaient la nuit, sur le sable, à la marée basse. Passé dix ou onze heures du soir, aucun indigène ne se fût hasardé sur le rivage, sans porter une torche allumée.

Pendant le jour, le léopard se retire dans le creux de quelque arbre gigantesque, comme on en voit beaucoup dans ces forêts, ou sommeille tranquillement sur une grosse branche, en attendant l'approche de la nuit. Il ne se met guère en campagne avant une heure du matin, à moins qu'il ne soit pressé par la faim, et il retourne à son repaire vers quatre heures.

Je m'habituai bientôt à braver le danger. Ma victoire sur le buffle m'avait inspiré une certaine confiance.

La mort d'un léopard devait être mon second exploit.

Je choisis mon poste tout près des sables de la mer, où j'avais remarqué que les léopards descendaient la nuit, à la marée basse. Je pris le temps où la lune se levait à minuit, de peur que l'obscurité ne m'empêchât de bien viser et de juger des suites du coup.

Je commençai par me construire une sorte de blockhauss ou de forteresse, et je puis vous assurer que je mis du cœur à la besogne. Tous les jours j'allais dans la forêt couper des branches d'arbres dont je faisais de fortes palissades. Chaque pieu, d'à peu près six pieds de haut, était planté en terre à un pied de profondeur. Ces pieux étaient attachés ensemble par des lianes solides. Ma petite forteresse avait à peu près cinq pieds carrés. Il n'y fallait pas de découvert, car le léopard aurait pu sauter dedans et me saisir; aussi eus-je bien soin de construire un toit formé de grosses branches fortement liées ensemble. Puis je ménageai de toutes parts des meurtrières pour mes fusils, de manière à pouvoir faire feu sur la bête, de quelque côté qu'elle se présentât.

Je fus fort aise quand ce fut fini, car je me sentais bien fatigué. Ma hache était mal aiguisée, et ce rude travail avait demandé plusieurs jours.

Un soir enfin, je me dirigeai vers mon embuscade. Il était neuf heures, et l'obscurité était complète. J'avais emmené une chèvre que j'attachai à quelques pas de là, puis je me repliai sur le blockhauss, et je m'y renfermai.

J'attendis des heures et des heures. La chèvre ne cessait de bêler. La nuit était si sombre que, même si le léopard fût venu, je n'aurais pas pu le distinguer.

Vers une heure, la lune se leva. Elle était dans son dernier quartier, et répandait une lueur fantastique sur les objets environnants. L'ombre des grands arbres se projetait sur le sable blanc du rivage, et les ténèbres de la forêt voisine n'en paraissaient que plus épaisses. La mer roulait paisiblement sur la plage ses vagues phosphorescentes, qui se brisaient en milliers d'étincelles. Un silence de mort régnait partout, interrompu seulement par les bêlements de la chèvre, par le hurlement lointain de quelque bête sauvage, ou par une bouffée de vent soufflant lugubrement à travers les bois.

Sans que je pusse m'en rendre compte, un frisson étrange me parcourait le corps de temps en temps. J'étais tout seul, ou à peu près, car le nègre que j'avais amené avec moi dormait profondément.

Une heure. Point de léopard. En vain je regardais de tous côtés; je ne voyais rien.

Deux heures. Rien encore.

Soudain, j'aperçus une forme noirâtre à une assez grande distance du rivage, et si loin de moi que je ne pus d'abord la définir. Elle se dirigea lentement de mon côté. A mesure qu'elle s'avançait, je reconnus plus distinctement un gros léopard moucheté. La chèvre, qui l'avait vu, se mit à bêler plus fort. La bête féroce se rapprochait de plus en plus; elle se ramassa et se tapit contre terre, la face allongée en avant. Comme ses yeux étincelaient! on eût dit deux charbons enflammés.

Mon cœur battait. La première idée qui me vint fut de me demander si ma maison serait assez solide pour résister aux assauts du léopard, dans le cas où je le blesserais, et s'il ne laisserait pas la chèvre pour m'attaquer.

L'animal rampait toujours à plat ventre en se rapprochant. Je pris mon fusil, et juste au moment où j'allais faire feu, il fit un énorme bond et s'élança sur la chèvre. Je tirai cependant; mais en un clin d'œil la chèvre fut saisie par le léopard, qui disparut avec elle dans l'épaisseur de la forêt. Je tirai de nouveau, mais sans plus de succès que la première fois. Le lendemain je ne retrouvai que les traces du sang de la pauvre chèvre.

Je ne songeais pas à retourner au village avant le matin ni à m'aventurer la nuit en dehors de mes palissades. Aussi, n'ayant plus ma chèvre pour servir d'appeau à d'autres léopards, je pensai que ce que j'avais de mieux à faire, c'était d'allumer du feu pour me réchauffer, et pour chasser les moustiques. J'avais apporté une boîte d'allumettes, et je fis aussitôt un bon feu avec le bois que j'avais ramassé.

Je devais être assez curieux, enfermé ainsi dans ma cage, pendant que mon foyer éclairait tous les alentours.

Enfin, voyant que tout était tranquille, je me couchai pour dormir, en ayant soin de me placer au beau milieu de mon carré, de façon que si un léopard survenait, il ne pût m'atteindre avec sa patte. Quand je me réveillai, il était de grand jour, et je repartis pour le village d'Imonga.

PAUL DU CHAILLU.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DES MODES

Les nouvelles concernant la mode deviennent de jour en jour plus intéressantes.

Parmi les confections dont j'ai pris note cette semaine, il faut citer plusieurs jolies toilettes en foulard choisies dans la collection des nouveautés de *la Malle des Indes*, passage Verdeau. Je vais en essayer la description :

Une première robe est en foulard nuance vert Metternich, dessin en semés de petits chardons noirs à feuillage. Cette robe est à deux jupes garnies toutes deux par un bord de velours noir frangé en pampilles de jais. Le corsage décolleté en carré est entouré d'une garniture pareille. Une large ceinture de velours frangé est nouée derrière la taille.

Une autre toilette est en foulard à rayures Pékin, marron et noir, jupe à traîne, décorée d'une guipure en chenille qui forme des festons et remonte de chaque côté sur les biais de la jupe. Sur cette robe un paletot de même étoffe garni des mêmes motifs.

Une autre toilette, très-élégante, est en foulard fond noir illustré de feuillage couleur d'or. L'ornement est un galon or et noir qui décrit des arabesques d'un pittoresque effet; des boutons en métal doré, posés sur le devant de la robe et au corsage, complètent cette toilette de bon goût.

Il est facile de prévoir le succès qui attend ce printemps les charmantes nouveautés des magasins de *la Malle des Indes*. On demande dans la collection des échantillons les dessins qui ont figuré à l'Exposition universelle, et dont le succès est loin d'être épuisé. Ces dessins, très-beaux et très-riches, ont de nombreuses séries et sont répétés dans toutes les teintes.

Comme nouvelles dispositions éditées pour le printemps, on remarque les foulards semés de bouquets Trianon, les rayures satinées, les unis en toutes nuances, les dessins de fleurettes, marguerites, pensées, jasmin ou primevères, et enfin les fonds clairs illustrés de palmes, genre oriental.

Le directeur de *la Malle des Indes* expédie *franco* sa collection d'échantillons à toutes celles de nos lectrices qui lui en feront la demande.

On m'a déjà interrogée sur le chapitre important des chapeaux. Je puis aujourd'hui garantir à nos lectrices que la forme des coiffures ne sera pas changée.

Si on avait pu diminuer les chapeaux, on l'aurait fait; mais la chose est complétement impossible... On les gardera comme ils sont; au velours et à la peluche on verra succéder le crêpe, le tulle, la paille et le crin, le tout pour servir de point d'appui au chignon et à la frisure.

Si l'on veut avoir une idée de ce qui se fait de mieux en chapeaux printaniers, il faut rendre visite aux magasins de *la Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin.

Cette maison, dont les spécialités sont la passementerie et les rubans, a inauguré des assortiments de mode qui doivent faire une désastreuse concurrence aux grandes modistes d'alentour.

A *la Ville de Lyon* les chapeaux sont ravissants et pas trop chers, deux choses qu'on trouve rarement réunies.

J'ai pris note de quelques jolis modèles; les voici : un chapeau de crêpe vert, forme Fanchon; la passe toute bouillonnée a le bord arrêté par un cercle de bijouterie or, à pointes d'acier diamanté. Une écharpe de ruban vert doublée de crêpe traverse le fond et se noue sur la poitrine par une agrafe de bijou assortie au cercle.

Un autre modèle est de tulle blanc sablé d'argent. Le bord de la passe forme des coquilles dans lesquelles sont nichés des boutons de roses mousseuses. Une écharpe de tulle à lisière d'argent encadre la figure *à la juive* et s'attache sous le cou : un bouquet de boutons de roses est posé sur le côté.

Un chapeau de crêpe lisse, nuance lilas, est recouvert d'un petit chaperon de primevères à cœurs d'or. Le fond est une catalane de blonde dentelée par une frange mousse en brins d'or.

Je veux maintenant, mes chères lectrices, vous indiquer une chose nouvelle qui sera utile non pas à quelques-unes, mais à toutes les femmes.

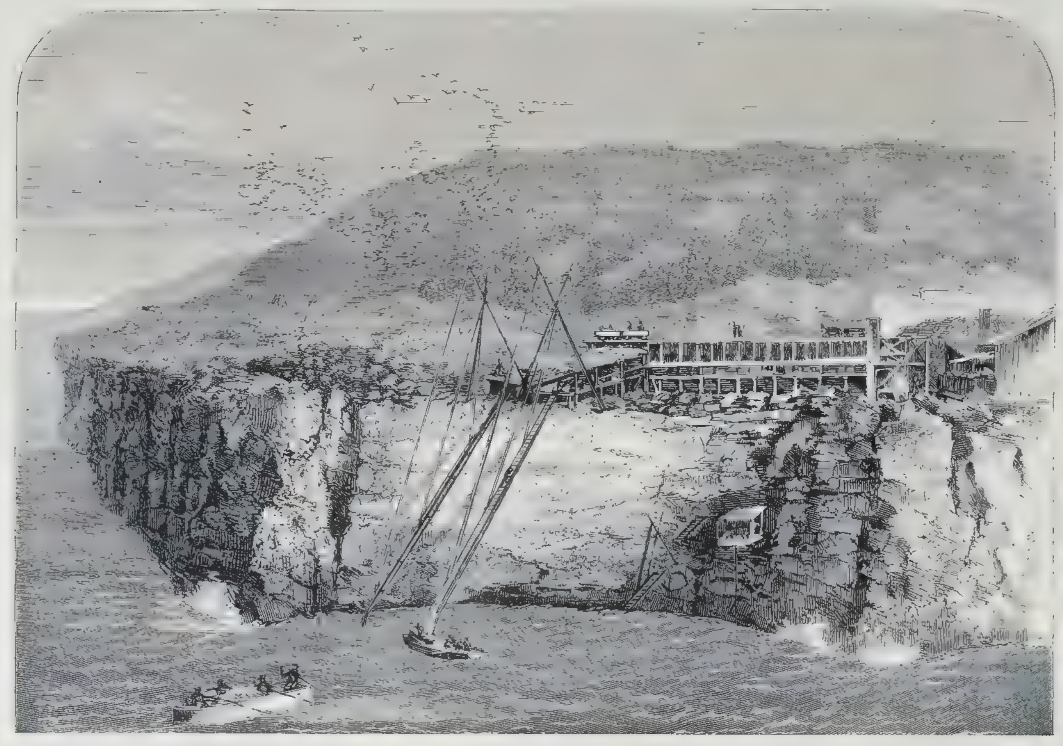
Je crois vous avoir dit déjà que les robes traînantes sont obligées dans toutes les toilettes parées, et vous savez sans doute qu'il est bien difficile d'obtenir un bas de jupon convenable avec les robes à queue. La grande ressource des

couturières est une doublure en tissu empesé qui est loin de répondre aux exigences de la situation. On vient d'inventer un ourlet sur lequel sont placés de loin en loin et à l'intérieur des ressorts très-minces quoique solides. On pose cet ourlet en manière de roue au bas de la jupe, ce qui lui donne une tournure ravissante, parce que le soutien est bien plus sérieux que celui de l'étoffe empesée; d'ailleurs, cet ourlet est taillé en biais de manière à s'adapter parfaitement au bas de la jupe. L'étoffe de lainage, percaline ou soie qui le compose a assez de résistance pour maintenir la robe, elle peut même être décousue et servir à plusieurs vêtements.

Je pense qu'on trouvera bientôt cet ourlet dans toutes les bonnes maisons de merceries ou nouveautés; je puis dire en attendant que l'inventeur, ou tout au moins le propriétaire, est M. Guyon, rue du Faubourg-Saint-Martin, n° 170. Cet accessoire de toilette est appelé à un très-grand succès.

Pour la beauté de la chevelure, on ne connaît rien de meilleur que la pommade vivifique. Ce produit arrête la chute des cheveux, il détruit les pellicules, nourrit et assouplit la chevelure, et lui donne du brillant; son parfum est exquis.

L'inventeur de cette pommade a une eau du même nom qui fait repousser les cheveux et doit être employée



EXPLOITATION DU GUANO, A L'ILE DE NAVASSA, PRÈS DE LA JAMAÏQUE; dessin communiqué. — Voir page 171.

conjointement avec la pommade, si la calvitie est déclarée.

Depuis que la parfumerie s'est divisée en spécialité, les produits que je viens de nommer ont acquis une grande vogue, parce que l'expérience est venue chaque jour les signaler à l'attention du public.

Le dépôt est chez M. Binet, rue de Richelieu, 29.

ALICE DE SAVIGNY.

TETUAN

Suivant la légende, les Maures, obligés d'abandonner l'Espagne, passèrent le détroit de Gibraltar et s'en allèrent demander asile au sultan de Shaguèu. Celui-ci les autorisa à s'établir dans les riantes plaines du Guad-el-Gelu, où ils jetèrent les fondements de leur première ville. Et, comme ils étaient sans cesse harcelés par les peuplades voisines, le cri continuel de leurs veilleurs était Tet-Taguëu (ouvre l'œil), d'où la ville prit son nom.

Tetuan est située à quarante-quatre kilomètres au sud de Tanger et à deux kilomètres seulement de la mer, sur laquelle elle possède un port. La ville, entourée de murailles fortifiées, s'élève au milieu de plaines éternellement vertes et fleuries que bordent les premières croupes de l'Atlas, et où se récoltent les raisins les plus exquis et les plus délicieuses oranges du monde. Rien de plus gracieux que l'aspect de la ville telle qu'elle apparaît tout à coup, à la sortie d'un défilé, aux yeux du voyageur arrivant de Tanger.

Tétuan est habitée par une population fanatique toujours assez peu disposée à bien accueillir « ces chiens d'infidèles. » Les mosquées y abondent. A peine peut-on citer pourtant, dans l'intérieur de la ville, cinq ou six monuments dignes d'attention : la grande mosquée, l'Alcasabah, la maison du gouverneur, la douane, les bazars et deux ou trois habitations particulières. Les rues sont étroites et bordées de maisons hautes qui préservent le passant contre les rayons d'un soleil brûlant.

Nous donnons une vue de la grande place de Tétuan prise du haut d'une des terrasses qui l'entourent. Au fond, sur la gauche, on voit en partie l'Alcasabah, vieille forteresse d'une architecture ferme et sévère, mais dont les moyens de défense sont un peu primitifs relativement aux progrès de l'art moderne.

FRANCIS RICHARD.

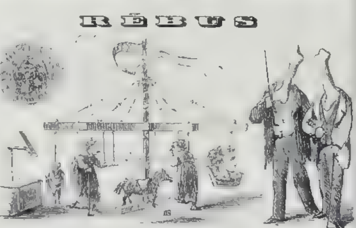
PROBLEME N° 91

...n d'une partie jouée entre MM. DUBOIS ...



Les Blancs ...

RÉBUS



Explication du dernier Rébus :

Néron la lyre en main et couronné de fleurs chantait à la lueur de Rome qui brûlait.

IL EST INDISPENSABLE que toute lettre relative à une réclamation, à un changement d'adresse ou à un renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des BANDES IMPRIMÉES qui sont collées sur l'enveloppe du journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi, dans le service du journal, des irrégularités ou des retards que l'abonné ne doit alors imputer qu'à lui seul.

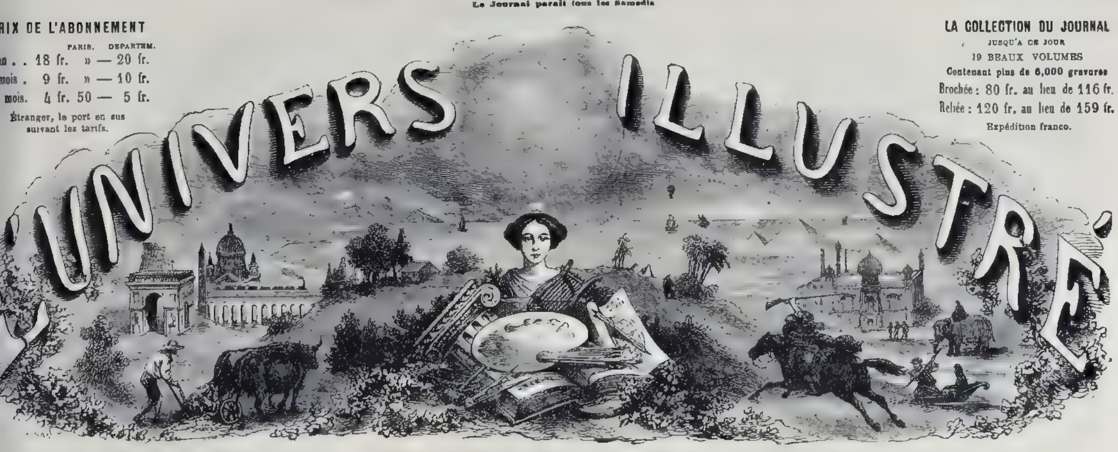
30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis

RIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DÉPARTEM.
n . .	18 fr.	» — 20 fr.
mois .	9 fr.	» — 10 fr.
mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

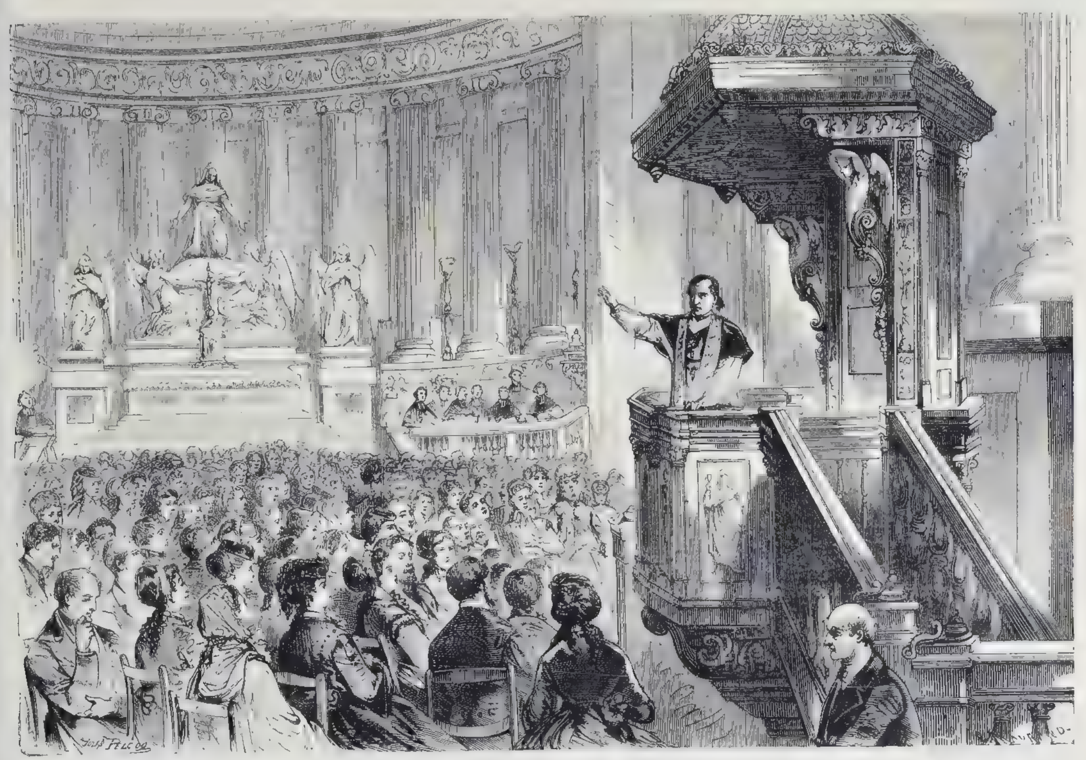
LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
19 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,000 gravures
Brochée : 80 fr. au lieu de 116 fr.
Reliée : 120 fr. au lieu de 159 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 688 — 21 Mars 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.



Mgr BAÜER PRÊCHANT LE CARÊME A LA MADELEINE; dessin de M. Jules Pelcoq. — Voir la Chronique.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Souvenirs historiques. — Les peuples sont pour nous des frères. — Les délégués de la légion académique à Vienne. — Mgr Bauër. — Une conversion miraculeuse. — Physionomie de l'église de la Madeleine. — Portrait du prédicateur. — Son talent oratoire. — Mgr Bauër est-il un orateur sacré? — L'artiste et le prêtre. — M. l'abbé Paramelle. — La verge de Moïse. — Le secret de la multiplication des truffes. — Excitation à un des sept péchés capitaux. — Mlle Pauline. — Un *canard* truffé. — Correspondance singulière. — A M. le baron de Rothschild. — Un Allemand qui manque de logique. — Gymnase : *Les Grandes demoiselles*, comédie en un acte de M. Edmond Gondinet. — Pradeau, Porel, Mlle Chaumont, Mlle Pierson, Massin, Angelo, etc. — *Que c'est comme un bouquet de fleurs!* — Théâtre-Français : Reprise de *Bataille de Dames*. — MM. Got, Leroux, Febvre, Mmes Madeleine Brohan, Emilie Dubois.

Il y a de cela vingt ans presque jour pour jour : notre révolution de 1848 venait d'avoir son contre-coup à Vienne, où deux mille étudiants régnaient en maîtres, organisaient la garde nationale et faisaient, Dieu sait comme! la police de la ville, pendant que l'armée bivouaquait tranquillement sur les glacis des remparts.

En Allemagne comme en France, la fraternité des peuples était devenue le refrain obligé : nos chanteurs des rues ne cessaient de la hurler à nos oreilles : à Vienne on faisait mieux : la légion académique votait une adresse aux Écoles de Paris et deux étudiants étaient chargés de la porter à sa destination.

Les délégués furent admirablement reçus : on leur offrit un banquet que présida M. Carnot, et la petite agape se termina par la remise d'un drapeau où brillaient ces mots écrits en lettres d'or : *Les Écoles françaises à la légion académique de Vienne, 1er juin 1848.*

Des deux jeunes étudiants l'un s'appelait Waldner : il est aujourd'hui avocat à Vienne.

L'autre, israélite de race et de religion, s'appelait Bauër; ce qu'il est devenu, vous allez le savoir.

A l'Université, il suivait les cours des beaux-arts : sa vocation, qui l'appelait surtout vers la peinture, avait été brusquement interrompue par les événements dont je viens de parler : la carrière politique semblait s'ouvrir devant lui, et nul doute qu'il n'y eût joué un rôle important si la réaction triomphante n'eût étouffé dans leur germe ses aspirations patriotiques.

Le jeune Bauër émigra : il vint en France pour s'y fixer, définitivement cette fois, et y reprit ses études artistiques. Mais un jour la vierge Marie lui apparut et, comme Saül sur le chemin de Damas, il sentit son cœur et ses yeux s'ouvrir tout d'un coup à la lumière.

Aujourd'hui, l'israélite est chrétien et catholique. L'artiste Bauër s'appelle Mgr Bauër, chapelain des Tuileries et protonotaire apostolique. Le fils du Danube prêche l'Évangile sur les bords de la Seine et, dans la chaire de la Madeleine, sa parole éloquente balance les succès oratoires du père Félix et du père Hyacinthe.

La foule afflue à ses conférences : je n'oserais dire que l'existence romanesque et agitée du néophyte devenu apôtre ne soit pour quelque chose dans cet empressement. Plus d'une heure avant qu'il se fasse entendre, l'église de la Madeleine est comble, — qu'on me passe cette comparaison quelque peu irrespectueuse, — comme la salle du Théâtre-Français aux représentations de *Paul Forestier* ou les tribunes du Corps législatif les jours de grande séance. On refuse du monde, dirait Giboyer.

Moi-même j'y ai été pris, et c'est à grand'peine que j'ai pu conquérir une place dans le sanctuaire, trop éloignée malheureusement pour me permettre de distinguer dans tous ses détails la physionomie de l'illustre orateur.

Autant que j'ai pu voir, l'ensemble est expressif : les traits, d'une rare mobilité, accusent une nature nerveuse : le front est découvert et des cheveux noirs, tombant jusque sur le col, encadrent un visage d'un ton brun qui dénote plutôt l'influence de la race et du sang que du ciel sous lequel est né Mgr Bauër. Sa taille assez petite, sa structure d'apparence frêle, m'ont rappelé l'abbé Lacordaire à ses débuts dans la chaire de Notre-Dame. Le geste, un peu saccadé, a de l'autorité et de l'énergie. La voix vibrante, métallique, est remarquable surtout par l'accentuation : chaque syllabe, détaillée et martelée jusqu'à l'affectation, pénètre comme de force dans l'oreille de l'auditeur. Je ne connais guère que Me Crémieux et l'excellent artiste Régnier chez qui l'on puisse trouver une diction aussi nette et aussi vigoureuse.

Un surplis et un camail noir bordé de rouge, voilà le costume.

Le texte choisi par le prédicateur était celui-ci : La doctrine chrétienne est la première philanthropie du monde; elle est la bienfaitrice de l'humanité — au point de vue moral, au point de vue social, et au point de vue politique.

Au point de vue moral, le christianisme est l'antidote des passions humaines : — ici un tableau des souffrances et des tortures qu'entraînent les passions, les désirs et les appétits mondains. — Le tableau m'a paru largement peint, coloré, pittoresque, mais tournant parfois à la déclamation. Les images et les métaphores, empruntées tour à tour aux volcans et aux orages sous-marins, sentaient la rhétorique et le lieu commun. Un beau mouvement, par exemple, est celui où l'orateur chrétien, désignant du doigt les sœurs de charité agenouillées au pied de sa chaire, s'est écrié ; « Robes grises, cornettes blanches, parlez vous-mêmes!... je donne mille ans à la philanthropie pour créer une sœur de charité! » Je n'indique, bien entendu, que le trait principal. Ne vous semble-t-il pas saisissant et original, malgré l'effet de mise en scène?

Pour démontrer l'action sociale du christianisme, le prédicateur se place d'abord à son origine, au milieu de la société romaine. — L'homme était une chose, une bête de somme : qui lui a rendu la liberté? Le christianisme. « Si vous êtes libres, continue-t-il, ce n'est ni grâce à l'abolition de la féodalité, ni grâce à l'invention de l'imprimerie, ni grâce aux principes de 1789, ni grâce au suffrage universel, c'est grâce à Jésus-Christ, qui a substitué à l'esclavage de l'homme l'esclavage de Dieu. » Au principe chrétien revient encore l'honneur de l'affranchissement des noirs, — et, sur cette question, Mgr Bauër rend justice à l'Angleterre « plus catholique qu'elle ne le croit elle-même et chez qui les mœurs valent mieux que les lois. » En même temps il stigmatise l'Espagne et le Brésil, qui laissent subsister chez eux cette insulte à l'humanité, ce contre-sens à la morale chrétienne. Traiter avec cette rudesse les deux puissances catholiques par excellence, y pensez-vous, monseigneur! Et qu'en dira-t-on à Rome?

Enfin, avec quatre mots, le christianisme a créé la liberté politique : *Non licet, non possumus*, tel est le frein qu'il oppose « aux mauvais gouvernements qui font d'une nation la chose d'un homme, » et l'orateur profite de l'occasion pour jeter une pierre dans le jardin du protestantisme « dont la faute est d'avoir abandonné le sort des âmes aux grands de la terre. » Que l'objet convoité soit une femme ou une province, l'Église est là, prête à intervenir; car elle est l'avocat des causes vaincues, vaincues d'abord et victorieuses plus tard.

Ici je m'arrête; car le terrain commence à devenir brûlant, et je ne saurais, sans me mettre en délicatesse avec M. le procureur impérial, suivre Mgr Bauër à travers ses développements, où reviennent les noms de l'Irlande, de la Pologne et de Rome. Je me borne, en terminant cette courte analyse, à signaler une belle image où l'orateur représente la France veillant, son drapeau à la main, auprès du saint-siége comme l'archange avec son épée à la porte du paradis.

D'après ces quelques traits recueillis à la hâte, on pourra se faire une idée de la manière du prédicateur à la mode. Il est facile de deviner que, parmi les maîtres de la chaire, c'est Bossuet surtout qu'il a choisi pour modèle. Son éloquence a le mouvement, le nerf, la largeur des aperçus, la netteté d'exposition de l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle*. Un autre point de ressemblance, c'est la hardiesse dans le fond comme dans la forme, les brusqueries de parti pris et les incorrections voulues. Par exemple, au lieu de dire « les incrédules, » Mgr Bauër dira « les incroyants. » C'est évidemment un dilettante en fait de style. Malgré ces louables préoccupations, il lui échappe encore certaines banalités d'épithètes et d'images contre lesquelles son goût sévère fera bien de se tenir en garde. Je citerai le mot *ineffable* qui revient trop souvent sur ses lèvres. En somme, de l'élévation, de la verve, de l'art, tout ce que l'on peut attendre du talent — sans le génie.

Mais Mgr Bauër est-il bien un orateur sacré? Jusqu'à présent il me serait impossible de le dire. A coup sûr, sa conférence de dimanche dernier était bien moins un sermon qu'une dissertation historique, relevant plutôt de la chaire de la Sorbonne que de celle de la Madeleine. Dans Mgr Bauër, je sens trop le grand artiste et pas assez le prêtre. L'éclaircissement d'un point de dogme, d'un de ces mystères qui tourmentent et inquiètent notre esprit, le développement d'une de ces pensées chrétiennes qui rafraîchissent l'âme et l'affermissent dans le bien, voilà ce que viennent demander aux ministres de la religion les croyants comme les incrédules, — et, à ce point de vue, des sermons comme celui de l'autre jour ne valent pas une simple allocution d'un curé de campagne.

~~~ De Mgr Bauër à M. l'abbé Paramelle la transition n'a rien de forcé. On sait que M. l'abbé Paramelle a hérité de la verge de Moïse : un instinct privilégié lui révèle les sources cachées. Menez-le dans le désert le plus aride, et sa baguette magique vous indiquera le point précis où vous devrez creuser pour en faire jaillir la naïade mystérieuse. Eh bien! à cette découverte le digne ecclésiastique vient d'en ajouter une qui va mettre le comble à la popularité de son nom.

M. l'abbé Paramelle vient de découvrir...

Dois-je continuer? J'hésite, je l'avoue, car la nouvelle dont il s'agit — et que je trouve dans un journal religieux, — n'est rien moins qu'une excitation directe à l'un des sept péchés capitaux.

Donc, M. l'abbé Paramelle vient de découvrir — encore une fois je laisse la responsabilité de l'indiscrétion à qui de droit — le secret de la multiplication des truffes.

Une incision pratiquée d'une certaine manière dans le tronc d'un chêne d'une certaine espèce, — et la récolte est assurée pour toute l'année.

Ainsi va cesser l'obligation humiliante où nous étions de prendre pour collaborateur, dans cette recherche gastronomique, le plus immonde des quadrupèdes.

Il y a trois ans, les journaux nous avaient parlé d'une piqueuse de bottines, Mlle Pauline, dont les facultés olfactives défiaient celles des animaux en question. Mieux élevée qu'eux, par exemple, elle se contentait de découvrir les truffes sans les dévorer.

Des capitalistes du Périgord, ajoutait-on, avaient formé une société au capital de plusieurs millions pour exploiter les précieuses aptitudes de Mlle Pauline. On annonçait que de nombreux prétendants aspiraient à sa main, et l'on se demandait déjà, dans le cas où elle se marierait, si ses enfants hériteraient de sa sensibilité miraculeuse.

Tout cela est tombé dans l'eau. — Il n'est plus question aujourd'hui de Mlle Pauline. Je crains bien qu'il n'en soit de même bientôt de la découverte de M. l'abbé Paramelle et que la nouvelle donnée par le journal religieux ne se trouve être, comme la première, — qu'un *canard* truffé.

~~~ Je relève à la quatrième page d'un grand journal l'avis que voici :

A MONSIEUR LE BARON DE ROTHSCHILD

« Monsieur!

« Le soussigné vous avait envoyé une lettre, désirant que vous lisiez personnellement son contenu, et, dans la conviction que vous ne lisiez pas vous-même toutes les lettres à vous adressées, j'y ai joint une image de l'Ancien Testament, très-rare et tissue en soie, dans l'espoir qu'à cause de l'image vous liriez ma lettre personnellement; mais j'ai été trompé dans mes espérances. Je me suis adressé à M. Ed. Vandal, directeur des postes, et j'ai eu les preuves que ma lettre, plus l'image, furent remises le 17 mai 1866, deux jours après mon envoi. N'ayant reçu aucun avis, je crois de mon devoir de vous avertir, monsieur le baron, de la manière dont vous êtes servi, et d'y appeler votre attention par la publicité, attendu qu'une lettre même personnelle ne peut parvenir jusqu'à vous.

« Veuillez agréer l'assurance de ma parfaite considération. »

Suivent le nom et l'adresse, que je supprime par respect pour la loi sur le timbre.

Il me semble que l'Allemand qui a écrit cette lettre — elle est datée de Berlin — manque un peu de logique. Voyons, cher monsieur, raisonnons. Vous écrivez à M. de Rothschild, avec cette conviction qu'il ne lit pas toutes les lettres à son adresse. Bien. S'il ne les lit pas, probablement il ne les décachète pas davantage. Alors il n'a pas vu votre « image de l'Ancien Testament, très-rare et tissue en soie. » Elle aura

été arrêtée au passage en même temps que votre épître. Ah ! si votre lettre, au lieu d'une image tissue en soie, eût contenu quelque gravure de la Banque de France, illustrée de la signature de M. Soleil, ou bien encore l'indication d'une jolie affaire, je ne dis pas. Je vous conseille d'essayer du moyen. Entre nous, celui que vous employez — la correspondance imprimée — ne me paraît guère plus heureux que la correspondance écrite. Peut-être espérez-vous que M. de Rothschild finira par l'apercevoir en jetant les yeux sur la cote de la Bourse. Mais M. de Rothschild ne lit pas la cote : il la fait.

~~~ Nos abonnés n'ont sans doute pas oublié le charmant tableau de Toulmouche dont *l'Univers illustré* leur a donné autrefois la gravure. Un essaim de jeunes filles s'est introduit dans une bibliothèque : deux d'entre elles dévorent furtivement un livre qui pourrait bien être le *Candide* de Voltaire. Une autre, hissée sur ses pieds mignons, remet en place les *Contes Moraux* de Marmontel; une quatrième écoute si l'on ne vient pas. Ce tableau, le bien nommé, s'appelle *le Fruit defendu* : transportez-le au Gymnase, et vous avez le — lever du rideau — des *Grandes demoiselles*.

On pourrait dire aussi : les demoiselles terribles. Entendez-les parodier Mlle Schneider dans la *Grande-duchesse de Gérolstein* ; voyez-les mettre au pillage la corbeille de noces de leur cousine Diane, et essayer, qui la voilette, qui les diamants, qui le cachemire. Et pourtant le mariage de Diane est manqué; mais bah! un mari de perdu, dix de retrouvés : ainsi raisonnent, sans s'inquiéter des larmes de la pauvre Diane, nos petites folles de seize ans. Cet âge est sans pitié !

Sans pitié, mais non sans coquetterie : elles font des agaceries à leurs petits cousins, deux morveux qui jouent au don Juan et qui feraient mieux de jouer au cerceau. Elles pelotent en attendant partie. La partie ne va pas tarder à se présenter. La nouvelle se répand dans le château de l'arrivée prochaine d'un certain vicomte de Mérindol, un diplomate en herbe, à la tête d'une fortune de cent mille livres de rentes, sans compter les espérances. Le vicomte vient choisir une femme parmi les sept cousines. — Sept, j'ai bien compté, quatre de plus que dans le tableau de M. Toulmouche. Ah ! M. Gondinet fait bien les choses ! — Et nos grandes demoiselles de se mettre aussitôt sur le qui-vive, de s'empresser de changer de toilette et de se décolleter par delà les épaules, pour recevoir le sultan et attraper le mouchoir.

Le sultan paraît : ô déception! il est laid, il est gros, il est roux, il est bête, il est commun. N'importe! il est riche et on fait des frais pour lui plaire : on lui apporte des gâteaux, des fruits, des fleurs; on le sert à genoux, et c'est vraiment pitié de voir ces jolies jeunes filles en adoration devant ce veau d'or. La situation serait presque pénible s'il n'y avait là, pour la sauver, tout l'esprit, tout le tact et toute la belle humeur de M. Gondinet.

Et puis il faut le dire, la scène porte en elle-même sa moralité. Celui pour lequel les grandes demoiselles ont mis toutes voiles dehors est tout bonnement un accordeur de pianos. Le quiproquo se continue par l'arrivée du vrai vicomte : on le prend pour l'accordeur, et il faut voir comme on le traite! « A ce piano bien vite! A quoi donc pensez-vous, mon cher! » Ah! si le vicomte était homme d'esprit, quelle belle revanche il aurait à prendre! Mais c'est un sot, un petit crevé sans cervelle, et il le prouve incontinent. Il se laisse amorcer par les petites mines hypocrites de Mlle Rose, une fausse Agnès de seize ans, qui envoie dans un volant des gages d'amour à son cousin Max. C'est à elle qu'il offre solennellement sa main et ses cent mille livres de rente pendant que la petite effrontée dit tout bas à Max : Rends-moi mes cheveux!

Et Diane? Son mariage, rompu par une calomnie, se renoue. La calomnie venait d'une institutrice envieuse — une figure enlevée habilement en silhouette, mais dont j'eusse préféré pour ma part que M. Gondinet eût fait l'économie.

Tout cela est gai, vif, amusant, spirituel, avec une pointe d'observation et une certaine portée philosophique. Dans ce petit acte sans prétention et qui semble n'être au premier aperçu qu'une *pièce à femmes*, il y a plus de comédie réelle que dans de grosses pièces que je pourrais nommer.

On a vivement applaudi — l'auteur d'abord — puis ses interprètes : Pradeau, d'un comique franc et épanoui; Porel, très-plaisant, bien qu'un peu chargé dans son costume; Mlle Chaumont, pétillante de malice et de finesse; Mme Cheri-Lesueur, ébouriffante dans sa caricature de vieille fille; Mme Fromentin, très-distinguée; enfin toutes les beautés du lieu : Mlles Pierson, Massin, Angélo, Bédard, Girardin :

Hésite si tu peux! Et choisis si tu l'oses!

Et c'est ici le cas ou jamais de répéter le refrain du *Petit ébéniste* :

Que c'est comme un bouquet de fleurs!

~~~ Le Théâtre-Français a repris *Bataille de Dames*, une des comédies les plus aimables de son répertoire, où Scribe vieillissant s'est rajeuni à l'esprit plus alerte et plus moderne de M. Legouvé. Il me serait facile, si le temps et l'espace ne me manquaient, de restituer à chacun sa part : au vétéran du théâtre, l'habileté de l'arrangement et l'ingéniosité des ressorts; à son plus jeune collaborateur, l'analyse psychologique, la profondeur de l'observation, la puissance de l'intérêt, la délicatesse des nuances et la fraîcheur des sentiments. Qu'importe aujourd'hui! C'est du succès seulement qu'il s'agit ici, et ce succès, tout le monde a pu le constater, a été aussi vif et aussi décisif qu'aux premiers jours.

Que sont devenus les anciens interprètes? Régnier a légué son rôle à Got. Maillart est retiré du théâtre. Mais les autres : Mme Allan, Provost, et cette charmante Delphine Fix? Demandez à la mort impitoyable qui semble s'attaquer de préférence aux plus illustres, qui, peu de temps avant, frappait, en pleine jeunesse et en plein talent, Rachel et Rebecca.

La tâche la plus rude était échue à Leroux. Provost s'était incarné dans cette figure de fonctionnaire officiel où toutes ses qualités personnelles ressortaient en relief, doublées de sa vieille et savante expérience. Leroux, sans atteindre à sa puissance de comique, a imprimé au rôle un cachet de distinction et de bonne compagnie dont profitent la vraisemblance et l'intérêt dramatiques. Got est parfait dans le personnage de Grignon, — parfait, c'est le mot propre et je n'ai rien à y ajouter. Febvre s'acclimate de plus en plus à la Comédie-Française : il joue très-finement son rôle de Flavignolles; je désirerais seulement que le laquais n'éclipsât pas autant le gentilhomme. Mlle Dubois — et c'est le plus complet éloge que je puisse lui adresser, — a hérité des grâces et des charmes de Mlle Fix. Quant à Mme Madeleine Brohan — qui s'est sacrifiée ici à un personnage que sa jeunesse lui donnait le droit de décliner, — elle a pu affronter, sans infériorité, les redoutables souvenirs de Mme Allan et de Mme Plessy. Toutes les nuances de ce rôle difficile, la gaieté, le cœur, l'esprit, ont été indiquées par elle dans la vraie mesure, avec la souplesse et la fermeté d'une grande comédienne. Je ne parle pas de sa beauté irrésistible qui justifie, et au delà, les hésitations de M. de Flavignolles. Mme Madeleine Brohan a eu peut-être des créations plus brillantes que Mme d'Autreval; elle n'en a pas qui lui fasse plus d'honneur aux yeux des artistes et des connaisseurs en matière de théâtre.

GEROME.

BULLETIN

Nos citadins garderont longtemps le souvenir de l'ouragan qui s'est déchaîné sur Paris dans la matinée du 8 mars. Pour n'avoir été comparable en rien, Dieu merci! à ces épouvantables cyclones qui portent quelquefois la désolation dans les parages de l'Inde, cette bourrasque n'en a pas moins été d'une violence exceptionnelle dans nos climats tempérés, occasionnant plusieurs accidents graves et causant sur divers points de la ville des dégâts sérieux. Nous n'avons pas à revenir ici sur les détails de cet événement atmosphérique. La Seine houleuse comme un bras de mer; des cochers enlevés de leur siége par le vent et précipités sur le pavé; des personnes blessées par la chute de tuiles et de cheminées; des arbres brisés dans nos jardins publics; des toitures effondrées; des kiosques, des chalets et des guérites culbutés; des contrevents mis en pièce; des ardoises arrachées et des vitres brisées par milliers : tous ces incidents divers ont été recueillis par les journaux quotidiens. La plume cède maintenant le pas au crayon, et nous mettons sous les yeux de nos lecteurs un dessin très-pittoresque et très-vrai, montrant l'aspect étrange que présentaient les quais de Paris au milieu de cette tourmente imprévue.

Les dépouilles mortelles du roi Louis Ier de Bavière ont été inhumées, comme nous l'avons dit, dans la basilique Saint-Boniface de Munich, construite d'après les plans du roi.

Le cercueil dans lequel le souverain repose est fait d'un seul bloc de marbre gris, tiré des carrières que Louis Ier possédait en Autriche.

Le tombeau a été exécuté d'après les dessins mêmes de l'auguste défunt. La partie supérieure destinée à recevoir le cercueil est de forme cubique, sans ornement ni inscription.

Le cœur du souverain a été déposé à Alt-Ottingen, sur l'Inn, dans l'église principale.

Le roi Louis Ier de Bavière a laissé, dit-on, une fortune qui dépasse deux cent cinquante millions de francs.

Rien n'est arrêté encore pour l'uniforme de la garde nationale mobile; mais il paraît vraisemblable qu'on adoptera le modèle de l'armée française, sauf quelques changements dans les couleurs. Ainsi, la tunique serait bleu de roi, à deux rangs de boutons de cuivre, avec collet et parement garance; le pantalon serait gris foncé, avec une bande garance, et le képi bleu à bandeau garance. Des modèles de cet uniforme viennent d'être exécutés.

Le saint-père s'est occupé tout récemment du monument qui sera élevé en souvenir des braves soldats des armées française et romaine, morts dans la dernière campagne. Le plus grand nombre d'entre eux reposant à Rome, dans le cimetière San-Lorenzo, Sa Sainteté y a choisi elle-même un emplacement sur un tertre très-élevé, et a décidé qu'on y représenterait un guerrier recevant une épée des mains de saint Pierre. Les noms de tous les morts seront placés sur la base de ce groupe.

La semaine dernière, ont commencé, au palais de l'Industrie des Champs-Élysées, les aménagements de l'Exposition annuelle des œuvres des artistes vivants.

Le présent de noces que les dames de Turin offriront à la princesse Marguerite de Gênes, future princesse royale d'Italie, consiste en un éventail élégant exécuté avec une rare perfection sur les dessins du chevalier Gamba.

Cet objet d'art représente d'un côté le château d'Aglié (dans le Cavanèse), villégiature favorite de la famille du duc de Gênes; de l'autre, la place du Château, de Turin. Les deux extrémités latérales de l'éventail sont couvertes de diamants et d'autres pierres précieuses.

La princesse Marguerite a fait de nombreuses acquisitions de robes et de dentelles dans les principaux magasins de Turin. Une seule garniture de dentelle aurait été payée 12,000 francs.

Sur la demande du ministère de la maison de l'Empereur et des beaux-arts, l'architecte français employé à la reconstruction de l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, s'occupe du moulage de la tombe de Philippe d'Aubigny, récemment découverte, et dont la reproduction est destinée à figurer dans la salle des Croisades, à Versailles.

Une statue équestre de Napoléon Ier doit être érigée à Grenoble, où elle figurera au milieu d'un nouveau et vaste square. L'inauguration est fixée au 15 août, de manière à coïncider avec les fêtes musicales qui auront lieu à Grenoble sous la direction de M. Hector Berlioz.

Deux expositions de volatiles ont déjà eu lieu au Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne, en 1862 et 1863, et toutes deux avaient obtenu la faveur du public. Cinq années écoulées depuis ont prouvé combien ces concours avaient encouragé les essais de culture et d'amélioration des oiseaux de basse-cour et des oiseaux d'agrément. C'était donc, pour la Société impériale d'acclimatation et pour sa fille, la Société du Jardin d'acclimatation, une invitation à renouveler des expériences qui avaient porté de si heureux fruits. Aussi les deux sociétés se sont-elles réunies pour offrir aux éleveurs le moyen d'exhiber devant un public nombreux leurs plus remarquables spécimens, et aux amateurs la meilleure occasion de choisir et d'acquérir les plus beaux types.

Cette nouvelle exposition aura lieu du 19 au 26 avril prochain, au Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne.

Les fameuses vignes de Chambertin, appartenant à la famille Ouvrard, viennent d'être vendues en deux lots, au prix total de 150,000 francs, devant le tribunal de Beaune. Ce clos se compose de 3 hectares 73 ares. Sur le second lot, de 1 hectare 68 ares, adjugé au prix de 64,100 francs, il y a eu une surenchère de 10,000 francs mise par un négociant de Dijon.

Le célèbre Clos-Vougeot va aussi être mis aux enchères, sur une estimation de deux millions.

La vente de ce que renfermait l'atelier de Théodore Rousseau aura lieu vers le 20 avril. On nous assure qu'elle contiendra plusieurs tableaux terminés du maître, de remarquables ébauches très-affirmées, des études, des esquisses et un grand nombre de dessins, de croquis et aquarelles de premier ordre.

On installe en ce moment, dans la rue du Cloître-Notre-Dame, le soubassement de la grille destinée à former de ce côté la clôture de l'église métropolitaine de Paris. Cette grille fera suite vers l'ouest à celle du jardin de l'archevêché, et elle sera ensuite continuée sur tout le périmètre du monument.

Quant aux travaux de restauration entrepris à l'intérieur de l'église, ils viennent d'être terminés par la réfection de la célèbre clôture en imagerie de pierre qui entoure le chœur.

« Le chœur de l'église Notre-Dame, dit le père Du Breul, est clos d'un mur percé à jour autour du grand autel, au haut duquel sont représentés, en grands personnages de pierre dorez et bien peints, l'histoire du Nouveau Testament, et plus bas l'histoire du Vieil Testament, avec des escrits au-dessoubs qui expliquent lesdites histoires. » Ce curieux morceau d'architecture, exécuté par maître Jean Ravy, qui fut « maçon » de Notre-Dame pendant l'espace de vingt-six ans, est aujourd'hui rétabli dans son état primitif. En outre, les peintures dont on décore les murs terminaux des transepts seront très-prochainement achevées.

L'un des plus célèbres vétérans de notre peinture historique, M. Picot, vient de mourir à Paris, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

En 1813, M. Picot, élève de Vincent, obtint le grand prix de Rome. Plusieurs toiles de ce maître figurent avec honneur au musée de Versailles.

La belle toile de *l'Amour et Psyché* commença la réputation de M. Picot à qui fut confiée la décoration de deux plafonds du Louvre. On remarque aussi de lui : la *Mort de*

Saphira, à l'église Saint-Séverin, et le *Couronnement de la Vierge* qui décore l'hémicycle de Notre-Dame-de-Lorette.

M. Picot était resté le défenseur le plus ardent et le plus convaincu de l'école classique. En 1836, il fut appelé à l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Carle Vernet. Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1852.

TH. DE LANGEAC.

PORTRAITS LITTÉRAIRES

CHARLES BAUDELAIRE

(Suite[1].)

Plusieurs des pièces qui figurent dans *les Fleurs du mal* étaient déjà composées. Baudelaire, comme tous les poëtes nés, dès le début posséda sa forme et fut maître de son style, qu'il accentua et polit plus tard, mais dans le même sens. On a souvent accusé Baudelaire de bizarrerie concertée, d'originalité voulue et obtenue à tout prix, et surtout de *maniérisme*. C'est un point auquel il sied de s'arrêter avant d'aller plus loin. Il y a des gens qui sont naturellement maniérés. La simplicité serait chez eux affectation pure et comme une sorte de maniérisme inverse. Il leur faudrait chercher longtemps et se travailler beaucoup pour être simples. Les circonvolutions de leur cerveau se replient de façon que les idées s'y tordent, s'y enchevêtrent et s'enroulent en spirales au lieu de suivre la ligne droite. Les pensées les plus compliquées, les plus subtiles, les plus intenses, sont celles qui se présentent à eux les premières. Ils voient les choses sous un angle singulier qui en modifie l'aspect et la perspective. De toutes les images, les plus bizarres, les plus insolites, les plus fantasquement lointaines du sujet traité, les frappent principalement, et ils savent les rattacher à leur trame par un fil mystérieux demêlé tout de suite. Baudelaire avait un esprit ainsi fait, et, là où la critique a voulu voir le travail, l'effort, l'outrance et le paroxysme de parti pris, il n'y avait que le libre et facile épanouissement d'une individualité. Ces pièces de vers, d'une saveur si exquisement étrange, renfermées dans des flacons si bien ciselés, ne lui coûtaient pas plus qu'à d'autres un lieu commun mal rimé.

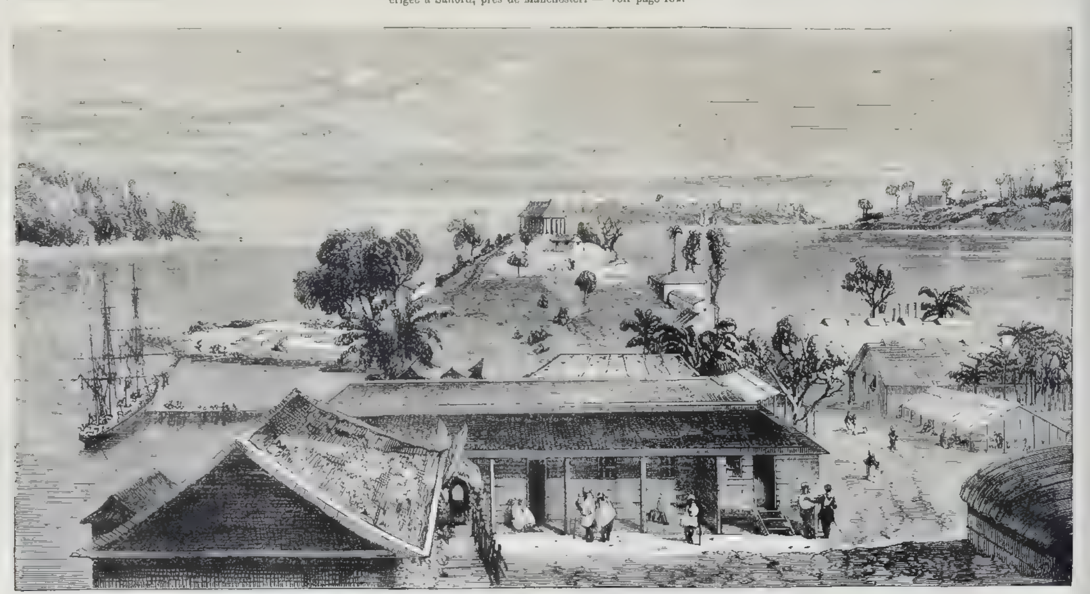
Baudelaire, tout en ayant pour les grands maîtres du passé l'admiration qu'ils méritent historiquement, ne pensait pas qu'on dût les prendre pour modèles : ils avaient eu ce bonheur d'arriver dans la jeunesse du monde, à l'aube, pour ainsi dire, de l'humanité, lorsque rien n'avait été exprimé encore et que toute forme, toute image, tout sentiment avait un charme de nouveauté virginale. Les grands lieux communs qui composent le fonds de la pensée humaine étaient alors dans toute leur fleur et ils suffisaient à des génies simples parlant à un peuple enfantin. Mais, à force de redites, ces thèmes généraux de poésie s'étaient usés comme des monnaies qui, à trop circuler, perdent leur empreinte; et, d'ailleurs, la vie devenue plus complexe, chargée de plus de notions et d'idées, n'était plus représentée par ces compositions artificielles faites dans l'esprit d'un autre âge. Autant la vraie innocence est charmante, autant la rouerie qui fait semblant de ne pas savoir vous agace et vous déplaît. La qualité du XIXe siècle n'est pas précisément la naïveté, et il a besoin pour rendre sa pensée, ses rêves et ses postulations, d'un idiome un peu plus composite que la langue dite classique. La littérature est comme la journée : elle a un matin, un midi, un soir et une nuit. Sans disserter vainement pour savoir si l'on doit préférer l'aurore au crépuscule, il faut peindre à l'heure où l'on se trouve et avec une palette chargée des couleurs nécessaires pour rendre les effets que cette heure amène. Le couchant n'a-t-il pas sa beauté comme le matin? Ces rouges de cuivre, ces ors verts, ces tons de turquoise se fondant avec le saphir, toutes ces teintes qui brûlent et se décomposent dans le grand incendie final, ces nuages aux formes étranges et monstrueuses que des jets de lumière pénètrent et qui semblent l'écroulement gigantesque d'une Babel aérienne, n'offrent-ils pas autant de poésie que l'Aurore aux doigts de rose, que nous ne voulons pas mépriser cependant? Mais il y a longtemps que les Heures qui précèdent le char du Jour, dans le plafond du Guide, se sont envolées! . . . .

Avec ces idées, on pense bien que Baudelaire était pour l'autonomie absolue de l'art et qu'il n'admettait pas que la poésie eût d'autre but qu'elle-même et d'autre mission à remplir que d'exciter dans l'âme du lecteur la sensation du beau, dans le sens absolu du terme. A cette sensation il jugeait necessaire, à nos époques peu naïves, d'ajouter un certain effet de surprise, d'étonnement et de rareté. Autant que possible, il bannissait de la poésie l'éloquence, la passion et la vérité calquée trop exactement. De même qu'on ne doit pas employer directement dans la statuaire les morceaux moulés sur nature, il voulait qu'avant d'entrer dans la sphère de l'art, tout objet subît une métamorphose qui l'appropriât à ce milieu subtil, en l'idéalisant et en l'éloignant de la réalité triviale. Ces principes peuvent étonner quand on lit certaines pièces de Baudelaire où l'horreur semble cherchée

1 Voir les deux derniers numéros



STATUE DE RICHARD COBDEN,
érigée à Salford, près de Manchester. — Voir page 182.



GOLFE DU BENGALE. — PORT-BLAIR, DANS L'ARCHIPEL DES ILES ANDAMAN, d'après un croquis communiqué. — Voir page 186



LES NOUVEAUX DOCKS CONSTRUITS PAR LE GOUVERNEMENT ITALIEN DANS LE PORT DE LA SPEZZIA; dessin de l'un de nos correspondants d'Italie. — Voir page 186.

comme à plaisir; mais qu'on ne s'y trompe pas, cette horreur est toujours transfigurée par le caractère et l'effet, par un rayon à la Rembrandt, ou un trait de grandesse à la Velasquez qui trahit la race sous la difformité sordide. En remuant dans son chaudron toute sorte d'ingrédients fantastiquement bizarres et cabalistiquement vénéneux, Baudelaire peut dire comme les sorcières de Macbeth : « Le beau est horrible, l'horrible est beau. » Cette sorte de laideur voulue n'est donc pas en contradiction avec le but suprême de l'art, et des morceaux tels que *les Sept Vieillards* et *les Petites Vieilles* ont arraché au saint Jean poétique qui rêve dans la Patmos de Guernesey cette phrase, qui caractérise si bien l'auteur des *Fleurs du mal:* « Vous avez doté le ciel de l'art d'on ne sait quel rayon macabre; vous avez créé un frisson nouveau. » — Mais ce n'est, pour ainsi dire, que l'ombre du talent de Baudelaire, cette ombre ardemment rousse ou froidement bleuâtre qui lui sert à faire valoir la touche essentielle et lumineuse. Il y a de la sérénité dans ce talent si nerveux, si fébrile et si tourmenté en apparence. Sur les hauts sommets, il est tranquille : *pacem summa tenent*. . . . . .

La réputation de Baudelaire, qui, pendant quelques années, n'avait pas dépassé les limites de ce petit cénacle qui rallie autour de soi tout génie naissant, éclata tout d'un coup lorsqu'il se présenta au public tenant à la main le bouquet des *Fleurs du mal,* un bouquet ne ressemblant en rien aux innocentes gerbes poétiques des débutants. L'attention de la justice s'émut, et quelques pièces d'une immoralité si savante, si abstruse, si enveloppée de formes et de voiles d'art, qu'elles exigeaient, pour être comprises des lecteurs, une haute culture littéraire, durent être retranchées du volume et remplacées par d'autres d'une excentricité moins dangereuse. Ordinairement, il ne se fait pas grand bruit autour des livres de vers; ils naissent, végètent et meurent en silence, car deux ou trois poëtes tout au plus suffisent à notre consommation intellectuelle. La lumière et le bruit s'étaient faits tout de suite autour de Baudelaire, et, le scandale apaisé, on reconnut qu'il apportait, chose si rare, une œuvre originale et d'une saveur toute particulière. Donner au goût une sensation inconnue est le plus grand bonheur qui puisse arriver à un écrivain et surtout à un poëte. . . . .

Sans doute Baudelaire, dans ce livre consacré à la peinture des dépravations et des perversités modernes, a encadré des tableaux répugnants, où le vice mis à nu se vautre dans toute la laideur de sa honte; mais le poëte, avec un suprême dégoût, une indignation méprisante et une récurrence vers l'idéal, qui manque souvent chez les satiriques, stigmatise et marque d'un fer rouge indélébile ces chairs malsaines, plâtrées d'onguents et de céruse. Nulle part la soif de l'air vierge et pur, de la blancheur immaculée de la neige sur les Himalaya, de l'azur sans tache, de la lumière immarcessible, ne s'accuse plus ardemment que dans ces pièces qu'on a taxées d'immorales, comme si la flagellation du vice était le vice même, et qu'on fût un empoisonneur pour avoir décrit la pharmacie toxique des Borgia. Cette méthode n'est pas neuve, mais elle réussit toujours, et certaines gens affectent de croire qu'on ne peut lire *les Fleurs du mal* qu'avec un masque de verre, comme en portait Exili lorsqu'il travaillait à sa fameuse poudre de succession. Nous avons lu bien souvent les poésies de Baudelaire, et nous ne sommes pas tombé mort, la figure convulsée et le corps tigré de taches noires, comme si nous avions soupé avec la Vannozza dans une vigne du pape Alexandre VI. Toutes ces niaiseries, malheureusement nuisibles, car tous les sots les adoptent avec enthousiasme, font hausser les épaules à l'artiste vraiment digne de ce nom, qui est fort surpris lorsqu'on lui apprend que le bleu est moral et l'écarlate indécent. C'est à peu près comme si l'on disait : la pomme de terre est vertueuse et la jusquiame est criminelle.

Un morceau charmant sur les parfums les distingue en diverses classes, éveillant des idées, des sensations et des souvenirs différents. Il en est qui sont frais comme des chairs d'enfants, verts comme des prairies au printemps, rappelant les rougeurs de l'aurore et portant avec eux des pensées d'innocence. D'autres, comme le musc, l'ambre, le benjoin, le nard et l'encens, sont superbes, triomphants, mondains, provoquent à la coquetterie, à l'amour, au luxe, aux festins et aux splendeurs. Si on les transposait dans la sphère des couleurs, ils représenteraient l'or et la pourpre.

Le poëte revient souvent à cette idée de la signification des parfums. Près d'une beauté fauve, signare du Cap ou bayadère de l'Inde égarée dans Paris, qui semble avoir eu pour mission d'endormir son spleen nostalgique, il parle de cette odeur mélangée « de musc et de havane » qui transporte son âme aux rivages aimés du soleil, où se découpent en éventail les feuilles du palmier dans l'air tiède et bleu, où les mâts de navires se balancent à l'harmonieux roulis de la mer, pendant que les esclaves silencieux tâchent de distraire le jeune maître de sa mélancolie langoureuse. Plus loin, se demandant ce qui doit rester de son œuvre, il se compare à un vieux flacon bouché, oublié parmi les toiles d'araignée, au fond de quelque armoire, dans une maison déserte. De l'armoire ouverte s'exhalent avec le relent du passé les faibles parfums des robes, des dentelles, des boîtes à poudre qui suscitent des souvenirs d'anciennes amours, d'antiques élégances; et si par hasard on débouche la fiole visqueuse et rancie, il s'en dégagera un âcre parfum de sel anglais et de vinaigre des quatre-voleurs, un puissant antidote de la moderne pestilence. En maint endroit, cette préoccupation de l'arome reparaît, entourant d'un nuage subtil les êtres et les choses. Chez bien peu de poëtes nous retrouvons ce souci; ils se contentent habituellement de mettre dans leurs vers la lumière, la couleur, la musique; mais il est rare qu'ils y versent cette goutte de fine essence, dont la muse de Baudelaire ne manque jamais d'humecter l'éponge de sa cassolette ou la batiste de son mouchoir.

Puisque nous en sommes à raconter les goûts particuliers et les petites manies du poëte, disons qu'il adorait les chats, comme lui amoureux des parfums, et que l'odeur de la *vallisneria* jette dans une sorte d'épilepsie extatique. Il aimait ces charmantes bêtes tranquilles, mystérieuses et douces, aux frissonnements électriques, dont l'attitude favorite est la pose allongée des sphinx qui semblent leur avoir transmis leurs secrets; elles errent à pas veloutés par la maison, comme le génie du lieu, *genius loci,* ou viennent s'asseoir sur la table près de l'écrivain, tenant compagnie à sa pensée et le regardant du fond de leurs prunelles sablées d'or avec une intelligente tendresse et une pénétration magique. On dirait que les chats devinent l'idée qui descend du cerveau au bec de la plume, et que, allongeant la patte, ils voudraient la saisir au passage. Ils se plaisent dans le silence, l'ordre et la quiétude, et aucun endroit ne leur convient mieux que le cabinet du littérateur. Ils attendent avec une patience admirable qu'il ait fini sa tâche, tout en filant leur rouet guttural et rhythmique comme une sorte d'accompagnement du travail. Parfois, ils lustrent de leur langue quelque place ébouriffée de leur fourrure; car ils sont propres, soigneux, coquets, et ne souffrent aucune irrégularité dans leur toilette, mais tout cela d'une façon discrète et calme, comme s'ils avaient peur de distraire ou de gêner. Leurs caresses sont tendres, délicates, silencieuses, *féminines,* et n'ont rien de commun avec la pétulance bruyante et grossière qu'y apportent les chiens, auxquels pourtant est dévolue toute la sympathie du vulgaire. Tous ces mérites étaient appréciés comme il convient par Baudelaire, qui a plus d'une fois adressé aux chats de belles pièces de vers, — *les Fleurs du mal* en contiennent trois, — où il célèbre leurs qualités physiques et morales, et bien souvent il les fait errer à travers ses compositions comme accessoire caractéristique. Les chats abondent dans les vers de Baudelaire comme les chiens dans les tableaux de Paul Véronèse et y forment une espèce de signature. Il faut dire aussi qu'il y a chez ces jolies bêtes, si sages le jour, un côté nocturne, mystérieux et cabalistique, qui séduisait beaucoup le poëte. Le chat, avec ses yeux phosphoriques qui lui servent de lanternes et les étincelles jaillissant de son dos, hante sans peur les ténèbres, où il rencontre les fantômes errants, les sorcières, les alchimistes, les nécromanciens, les resurrectionistes, les amants, les filous, les assassins, les patrouilles grises et toutes ces larves obscures qui ne sortent et ne travaillent que la nuit. Il a l'air de savoir la plus récente chronique du sabbat, et, il se frotte volontiers à la jambe boiteuse de Méphistophélès. Ses sérénades sous les balcons des chattes, ses amours sur les toits, accompagnées de cris semblables à ceux d'un enfant qu'on égorge, lui donnent un air passablement satanique qui justifie jusqu'à un certain point la répugnance des esprits diurnes et pratiques, pour qui les mystères de l'Érèbe n'ont aucun attrait. Mais un docteur Faust, dans sa cellule encombrée de bouquins et d'instruments d'alchimie, aimera toujours avoir un chat pour compagnon. Baudelaire lui-même était un chat voluptueux, câlin, aux façons veloutées, à l'allure mystérieuse, plein de force dans sa fine souplesse, fixant sur les choses et les hommes un regard d'une lueur inquiétante, libre, volontaire, difficile à retenir, mais sans aucune perfidie et fidèlement attaché à ceux vers qui l'avait une fois porté son indépendante sympathie. . . . .

A la fin des *Fleurs du mal* se trouve une suite de pièces sur *le Vin* et les diverses ivresses qu'il produit, selon les cerveaux qu'il attaque. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il ne s'agit pas ici de chansons bachiques célébrant le jus de la treille, ni rien de semblable. Ce sont des peintures hideuses et terribles de l'ivrognerie, mais sans moralité à la Hogarth. Le tableau n'a pas besoin de légende, et *le Vin de l'ouvrier* fait frémir. *Les Litanies de Satan,* dieu du mal et prince du monde, sont une de ces froides ironies familières à l'auteur où l'on aurait tort de voir une impiété. L'impiété n'est pas dans la nature de Baudelaire, qui croit à une mathématique supérieure établie par Dieu de toute éternité et dont la moindre infraction est punie par les plus rudes châtiments, non-seulement dans ce monde, mais encore dans l'autre. S'il a peint le vice et montré Satan avec toutes ses pompes, c'est sans nulle complaisance assurément. Il a même une préoccupation assez singulière du diable comme tentateur et dont il voit partout la griffe, comme s'il ne suffisait pas à l'homme, pour le pousser au péché, à l'infamie et au crime, de sa perversité native. La faute chez Baudelaire est toujours suivie de remords, d'angoisses, de dégoût, de désespoirs, et se punit par elle-même, ce qui est le pire supplice. Mais en voilà assez sur ce sujet. Nous faisons de la critique et non de la théologie.

THÉOPHILE GAUTIER.

(La suite au prochain numéro.)

LA STATUE DE COBDEN A SALFORD

Le bourg de Salford, qui n'est séparé de Manchester que par le cours de l'Irwell, possède un très-joli jardin de plaisance, le parc Pee, qui longe le bord même de la rivière. La population ouvrière y vient chaque semaine visiter le musée et la bibliothèque, qui occupent un bâtiment commode entouré d'épais ombrages et de vertes pelouses.

Lorsque la reine Victoria et son royal époux visitèrent Manchester en 1851, ils furent reçus au parc Peel par soixante et dix mille enfants des écoles qui entonnèrent en chœur l'hymne national; et la ville, voulant consacrer le souvenir de cette visite, éleva les deux statues de la reine Victoria et du prince Albert, qui ornent le jardin depuis quelques années. Deux autres statues figuraient déjà dans le parc, celle de M. Brotherthon, député du pays au parlement, et celle de l'homme d'État qui a baptisé le parc, l'illustre sir Robert Peel. La statue de Peel-park est la première qui lui ait été élevée en Angleterre.

Celle d'un autre homme d'État populaire, de feu Richard Cobden, vient d'y être placée. Elle est due au ciseau de M. Mathieu Noble. La figure est de taille colossale, en marbre d'une teinte un peu grise et de l'espèce dite *campanella,* de ce qu'il résonne avec un son de cloche lorsqu'on le frappe. Cobden est représenté dans une attitude calme et digne. Sa main gauche, pendante le long du corps, tient quelques papiers, tandis que la droite, ramenée sous le menton, supporte légèrement la tête, suivant une attitude habituelle au grand économiste.

Sur le devant du piédestal, on ne lit qu'un seul mot : COBDEN; et, sur les quatre faces de la plinthe supérieure, ces quatre inscriptions qui résument la vie politique de l'homme : *Rappel des lois sur les céréales; Traité de commerce anglais-français; Instruction et libre échange; Paix et non-intervention.*

L'inauguration de ce monument, que nous reproduisons d'après une photographie, a eu lieu en présence d'un des anciens collègues de Cobden au parlement, M. Villiers, qui fut son allié dans la question des céréales, et le devança même dans les chambres anglaises comme avocat du libre échange.

Richard Cobden est mort, on se le rappelle, le 2 avril 1865. On retrouvera sa biographie et son portrait dans notre numéro 455.

HENRI MULLER.

LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite [1].)

« Après avoir rallumé sa pipe qu'il avait laissé s'éteindre, le commandant m'a complimenté sur ma mine, bien qu'il m'ait trouvé un peu maigri, et, à ce sujet, il m'a adressé quelques réflexions fort sensées sur les inconvénients qu'il y a, passé soixante ans, à voyager. Mais, naturellement, il m'a surtout entretenu de l'accident arrivé à son fils. Il avait été et il était encore plus ému qu'il n'en voulait convenir. Michel avait perdu tant de sang, qu'en arrivant chez lui il s'était arrêté dans le vestibule sans pouvoir aller plus loin. Trouvé là, pâle comme un mort et à demi évanoui, il n'avait pas consenti à ce qu'on le portât et s'était rendu dans sa chambre appuyé sur le bras du docteur, employant le peu de forces qui lui restaient à rassurer les autres et à plaisanter sur son aventure. Comme le commandant me racontait ces choses, il mordait sa moustache, il s'interrompait pour tirer d'énormes bouffées de sa pipe qui, affirmait-il, allait de nouveau s'éteindre, il s'essuyait les yeux qu'il disait aveuglés par la fumée, il toussait afin de

1. Voir les numéros 681 à 687.

me cacher l'altération de sa voix. Il a pourtant remarqué que je n'étais point la dupe de ses petites manœuvres, et, renonçant à feindre davantage :

« Sac à papier ! s'est-il écrié, qu'on a donc bien raison de dire : « Vieux soldat, vieille bête ! »

« Causé ensuite de choses et d'autres. Questionné par le commandant qui a été autrefois en garnison à Rome. Rapporté quelques épisodes de mon voyage. Inutile de les reproduire ici, puisqu'ils se trouvent déjà consignés dans le présent journal.

« Il faut toujours que Jean Gourme occupe ses cinq doigts.

« — N'ayant qu'une main, prétend-il, j'ai à la faire travailler pour deux.

« Aussi, tout en se mêlant à la conversation, qui l'intéressait vivement, au lieu de s'asseoir à côté de nous, il immolait un pommier nain. C'est pourquoi, étant debout, il a été le premier à voir une dame qui s'avançait, à cheval, dans l'avenue. Il l'a immédiatement reconnue et nous a dit :

« — Voici la marquise !

« On la lui avait, paraît-il, montrée à Briancourt.

« Nous nous sommes aussitôt levés ; mais, en ce moment, une grosse charmille nous masquait madame de Clérol, et nous avons seulement entendu le pas du cheval sur le gravier. Quant à moi, je me sentais fort troublé, à la pensée de revoir la fille de mes anciens et chers seigneurs et bienfaiteurs. L'émotion que j'éprouvais m'a transporté au jour où, pour la première fois, je traversai le vestibule du marquis de Varanne. Je suis naturellement embarrassé de ma personne, et, bien que je vécusse au sein d'une société polie, il m'en coûtait toujours d'entrer dans un salon ou de donner un ordre à un domestique. Mais l'existence retirée que je mène depuis vingt ans, m'a rendu plus timide encore et plus gauche que je ne l'étais autrefois. Loin d'avoir fait aucun progrès, j'ai reculé, et, moi qui, chaque dimanche, enjoins aux pauvres gens qui m'écoutent de lutter contre leurs inclinations, j'ai fui le combat, je n'ai même pas essayé de vaincre cette fausse honte nuisible à l'efficacité non moins qu'à la dignité de mon ministère.

« Quand donc la marquise, en arrivant en face de nous, a arrêté son cheval, tandis que le commandant, sa petite casquette militaire à la main, s'approchait d'elle, je suis resté en arrière, planté comme un pieu, à la contempler. Il est vrai de dire que je redoutais la proximité du cheval, que je trouvé bien grand pour être monté par une jeune dame et qui m'a semblé d'un mauvais caractère. Il dressait son long col, puis baissait brusquement la tête, soufflant, agitant son mors, secouant ses rênes comme s'il eût voulu les rompre ; il ne pouvait demeurer en place et trépignait désagréablement. Cela n'empêchait pas madame de Clérol de paraître, sur cet animal rétif, aussi tranquille et à l'aise que si elle eût été assise dans un fauteuil. Elle est évidemment experte dans l'art de l'équitation, en quoi elle tient de son grand-père, qui, à soixante-dix ans, passait encore pour le plus hardi cavalier de la province.

« Au demeurant, ce n'est pas là le seul point de ressemblance qu'elle ait avec son aïeul. J'ai retrouvé en elle la fierté de maintien du vieux marquis et cette façon de vous regarder si hautaine, mais si naturelle, qu'elle n'était point offensante ni même déplaisante. Par moment toutefois, et sans doute quand une pensée mélancolique la traverse, ses yeux se voilent, s'adoucissent, s'attristent, et elle m'a alors rappelé d'une manière frappante son pauvre père. Elle a d'ailleurs les traits fins, le teint pâle, les cheveux blonds, la grâce et surtout la voix mélodieuse de sa mère.

« Quand elle parle, a remarqué Jean Gourme, il semble qu'elle se retienne de chanter. A son accent, le passé a surgi, pour moi, de la tombe. Ce qu'elle a dit était peu de chose.

« Elle a demandé, je crois, si elle avait, devant elle, M. Morgan.

« Mais ces paroles si insignifiantes m'ont remué jusqu'au fond du cœur.

« Envahi par mes souvenirs, j'ai deviné plutôt que je n'ai entendu les questions de Mme de Clérol et les réponses du commandant au sujet de Michel.

« Il est singulier, quand j'y songe, qu'une sollicitude si vive pour un inconnu ne m'ait pas surpris.

« La jeune et noble dame a ensuite appelé son domestique, un petit garçon perché sur un cheval aussi impétueux et plus grand encore que celui de sa maîtresse.

« En même temps, posant sa main sur le bras du commandant, elle a sauté ou plutôt glissé à terre, avec une agilité merveilleuse. Après quoi, elle a remis sa bride à l'enfant et lui a dit quelques mots en anglais.

« Moi, je pensais que c'était bien assez d'un cheval, sans qu'on lui en donnât deux à tenir, à ce pauvre petit dont la mine résolue ne me rassurait point, et, en le voyant s'éloigner, avec ces deux bêtes violentes qui se cabraient à l'envi, j'ai éprouvé un sentiment d'angoisse que je n'ai pas dissimulé.

« La marquise a souri et a prétendu que Tom serait très-chagrin, s'il savait les inquiétudes dont il était l'objet. Puis elle m'a regardé en face pendant un instant, et, en me nommant, elle m'a tendu ses deux mains.

« J'ai manifesté mon étonnement d'être reconnu.

« — Je ne vous reconnais pas, a-t-elle repris, je vous connais et c'est bien mal à vous, monsieur le curé, de ne m'avoir, pas avertie de votre retour, moi qui étais si impatiente de vous voir.

« J'ai sottement répondu que mes premières visites étaient dues à mes amis.

« Voilà tout ce qu'en ce premier moment, j'ai su dire à celle sur la tête de qui je n'ai pas manqué un seul jour d'appeler les bénédictions divines.

« Pourquoi donc, étant brave quand j'écris, suis-je si poltron quand je parle ?

« Pourquoi Mme de Clérol m'a-t-elle imposé au point de paralyser mon esprit et ma langue ? Elle était vêtue d'une façon modeste, ne portant ni broderies ni joyaux. Sa robe m'a paru faite d'une étoffe semblable au drap de ma soutane.

« A l'ouïe de mon stupide propos, elle s'est mise à ressembler à son grand-père et m'a considéré d'un air qui a augmenté mon trouble. Heureusement, en cette conjoncture, le commandant m'a secouru, et, avec sa bonté accoutumée :

« — Les meilleurs amis de M. le curé, a-t-il dit, sont toujours ceux qu'il croit dans le malheur.

« Cela a ramené sur le tapis l'accident de Michel et amené force remercîments pour les marques d'intérêt dont Mlle de Varanne daignait honorer ses voisins.

« — Vous ignorez donc, a interrompu la jeune dame, ce qui s'est passé ? Monsieur votre fils m'a sauvée d'un danger auquel je m'étais exposée par mon imprudence. C'est en me protégeant qu'il s'est lui-même blessé. Puisqu'il ne vous l'a pas raconté, je vous le raconte. Vous voyez que je lui dois bien quelque reconnaissance.

« Après ces deux ou trois phrases prononcées rapidement et d'une voix agitée, la marquise s'est tue et j'ai observé que, tout en resserrant un gant qu'elle avait, paraît-il, oublié de boutonner, elle rougissait. Son embarras m'a rendu quelque courage et j'ai demandé un récit plus circonstancié de l'aventure. Mais le commandant, qui, selon son habitude, quand il est content, caressait sa moustache, m'a aussitôt arrêté.

« — Gardons-nous, a-t-il dit, d'enlever à Michel le mérite de sa belle action. C'est l'indiscrétion, monsieur le curé, qui a perdu Ève. Sommes-nous donc des femmes, que diantre ! pour être si curieux ? — Pardon, mademoiselle, mais, si mon fils a bien fait d'affronter un péril que vous exagérez, j'en suis certain, il a encore mieux fait de ne pas se vanter de son exploit. Je l'approuve, et, du reste, il n'y a personne qui ne lui enviât son égratignure.

« Voilà à peu près en quels termes le commandant s'est exprimé.

« — Une égratignure ! a grommelé Jean Gourme. J'en ai connu qui ont eu la croix à meilleur marché. Franchement, quand Michel est arrivé, je l'ai cru flambé. Il y avait longtemps que je n'avais pas senti mon sang donner le tour, mais hier je l'ai senti ! Et vous, mon commandant, vous n'étiez pas fier non plus. Un garçon aussi solide, battre de l'aile comme un poulet, pour une égratignure ? Ah bien, oui !

« Mme de Clérol n'avait pas goûté la péroraison galante du commandant ; elle s'était en quelque sorte redressée et refroidie ; mais les paroles de Jean Gourme l'ont vivement affectée et j'ai discerné sur son visage l'expression d'une vraie douleur.

« — Je suis désolée, a-t-elle murmuré, d'apprendre en quel état M. Morgan est revenu.

« — Ma foi, madame la marquise, a repris Gourme, une rougeole que Michel a eue étant petit, et le coup qu'il a reçu pour vous, voilà les deux seuls chagrins qu'il nous ait causés dans sa vie !

« Le commandant a grondé son vieux serviteur, et j'ai trouvé qu'il le traitait un peu durement. Il a déclaré que, quant à lui, il n'avait jamais eu la moindre crainte, et a recommencé à rassurer la marquise.

« Tout en causant, nous nous promenions dans l'avenue, laquelle est fort étroite, de façon que j'ai dû marcher dans l'herbe et me mouiller les pieds, ce qui m'a beaucoup contrarié.

« Nous nous sommes arrêtés longtemps devant le gros figuier que le commandant ne se lassait pas de faire admirer à Mme de Clérol. Moi qui connaissais le figuier, je regardais de côté et d'autre. J'ai ainsi observé que les volets de la chambre de Michel s'ouvraient. J'en ai fait la remarque au commandant et à Jean Gourme, qui m'ont alors laissé seul avec la marquise. Elle a exigé qu'on ne se gênât point pour elle et a ajouté qu'elle serait bien aise de me parler en particulier.

« Nous nous sommes assis, à l'ombre, dans le pavillon qui est à l'angle du jardin.

« — Voilà, s'est écriée Mme de Clérol, un confessionnal admirable !

« Et, ce ton irrévérencieux m'affligeant :

« — Ne croyez pas, a-t-elle poursuivi, que je plaisante, car c'est de moi que j'ai à vous entretenir. Mais d'abord une question. Quelqu'un vous a-t-il jamais parlé d'Olga ? Oui. Eh bien, comment l'a-t-on décrite ? Vous ne répondez pas. Allons ! je répondrai pour vous. Ceux qui ne me veulent pas de mal vous ont dit que j'étais capricieuse, frivole et sèche. Quant à l'opinion des autres, si j'en tenais compte, ce ne serait que pour la braver !

« J'ai repris la marquise. Je lui ai rappelé que l'orgueil est un sentiment condamnable, qu'il faut plaindre les méchants, mais se garder de mépriser personne.

« Elle m'a fait, sur ma phrase, qu'elle trouvait bien tournée, un compliment que j'ai cru d'abord être sincère et qui n'était qu'une ironie, car elle a aussitôt ajouté qu'elle n'aimait pas les sermons. Ensuite, à brûle-pourpoint :

« — Vous avez connu mon père, a-t-elle dit. Quel homme était-il ?

« Je me suis senti froissé par la légèreté irrespectueuse avec laquelle Mme de Clérol parlait de son père et prononçait ce doux nom qui est la foi de l'enfant et la joie du chrétien.

« — Feu M. le marquis de Varanne, ai-je répondu sévèrement, était un saint !

« — Tant mieux pour lui, a répliqué la marquise, et tant pis pour moi !

« Je n'ai pu contenir mon indignation.

« — Ah ! madame, ai-je crié, voilà un propos...

« — Bien impie, n'est-ce pas ? a dit Mme de Clérol en m'interrompant. Je l'admets. Mais, que voulez-vous ! j'ai l'habitude de dire ce que je pense. Si mon père n'avait pas été un saint, m'aurait-il abandonnée ? Oui, il m'eût sans doute grondée, peut-être battue, enfin maltraitée et tyrannisée de toutes les façons ; mais j'aurais eu un père !

« La marquise s'est couvert le visage de ses deux mains, et je crois qu'elle a pleuré ; car, lorsqu'elle m'a regardé de nouveau, ses yeux brillaient d'un éclat étrange.

« — Au reste, a-t-elle repris en relevant la tête et d'une voix raffermie, mon père a eu raison d'agir à sa guise. Chacun pour soi dans ce monde... et dans l'autre ! Hors de là, tout est vanité ! tout est comédie ! tout est mensonge !

« Et, comme, de douleur, je me taisais :

« — Au fond, a-t-elle ajouté, vous êtes de mon avis !

« Je n'ai pas voulu que mon silence fût aussi mal interprété.

« — Non, ai-je répondu, mais je crains de froisser le roseau brisé.

« Elle m'a considéré en face avec la hauteur qui m'avait d'abord frappé chez elle, et, sèchement :

« — Ai-je donc l'air, a-t-elle dit, d'un roseau brisé ?

Je n'ai rien répliqué ; mais elle a sans doute lu, sur ma physionomie, la pitié qu'elle m'inspirait, car elle a demandé d'un ton ironique si, par hasard, je la plaignais.

« Devais-je réprimer ou relever ? La compassion dont j'étais saisi l'a emporté sur tout autre sentiment, et voici à peu près ce que j'ai dit :

« — Comment, chère dame, ne vous plaindrai-je pas ? Dieu ne vous a pas épargné les épreuves ; mais ces épreuves n'ont porté en votre âme que des fruits amers et semblent vous avoir détachée, non pas des choses terrestres, mais des choses divines. Oui, je sais qu'un époux tendrement aimé vous a été ôté, à peine vous avait-il été donné. Cependant, s'il est naturel, s'il est bon que vous pleuriez toujours...

« — M. de Clérol ? a repris la marquise, je n'oublierai jamais avec quel accent frivole. Non, non. Je ne suis point de ces veuves lamentables, ennuyant sans cesse les autres de l'étalage de leur désolation, et, qui pis est, s'en ennuyant elles-mêmes. Je ne sais pas mentir. Je laisse cela aux hommes ! M. de Clérol m'a adorée, et, parce que je ne l'adorais pas, il voulait se tuer. Eh ! mon Dieu, oui, se tuer ! C'eût été un grand péché, assurément. Enfin il ne l'a pas commis, ce péché-là, grâce à moi et aussi un peu grâce à lui. Il est mort tout à fait contre son gré, vous pouvez en être certain. Ensuite j'ai trouvé des lettres qu'il écrivait à quelqu'un, précisément dans le temps où, à cause de moi, il voulait se tuer. Quand j'ai du noir, je lis ces lettres. Alors, tous mes chagrins se dissipent et je suis très-heureuse ! oui, très-heureuse ! D'ailleurs, le seul bien que j'apprécie est la liberté. Je me sens libre, libre comme l'air, libre de mes actions et de mes pensées. Vous voyez donc qu'il ne faut pas me plaindre, et que vraiment je suis très-heureuse !

« En somme, ce que disait Mme de Clérol était touchant en ce qui concernait son mari, et raisonnable en ce qui la concernait elle-même ; mais le ton dont elle le disait était sec et comme chargé de reproches, et me semblait révéler une angoisse secrète. Je n'ai jamais autant envié, moi chétif, la science des docteurs de l'Église qu'en face de cette angoisse dont je cherchais en vain à sonder les mystères.

« Nous avons longtemps gardé le silence. C'est la marquise qui l'a rompu, et, oubliant ce qu'elle venait de dire :

« — Que faut-il faire pour être heureuse ? s'est-elle écriée.

« Et, comme je ne répondais pas immédiatement à cette réponse qui me prenait par surprise :

« — Vous n'avez donc rien à me dire ? a-t-elle ajouté.

« J'ai répliqué que j'aurais, au contraire, beaucoup à dire et que, sans doute, l'Église donnait la solution de l'énigme qui m'était posée ; mais qu'un prêtre obscur, tel que moi, avait besoin de se recueillir et de prier Dieu de l'éclairer lui-même, avant d'entreprendre d'éclairer les autres. Puis une idée m'est subitement venue :

« — Mon enfant, ai-je demandé, ne seriez-vous point travaillée par quelque remords ?

« — Un remords ! s'est écriée Mme de Clérol. Mais je bénirais un remords ! Il serait mon occupation, ma joie ! Si j'en avais un, je ne le confierais à personne, entendez-vous !

« Il m'est quelquefois arrivé, dans mes sermons, de parler du vide et du dégoût que laissent après eux le monde et ses pompes. Mais je parlais de choses que j'ignorais, et, pour la première fois, je voyais, je touchais la désolation de ces vies futiles que les hommes envient et que l'Église condamne. J'ai dit cela à la marquise. Mais elle, secouant la tête, m'a reproché de faire des phrases !

« Cette remarque m'a rempli de tristesse, mais ne m'a point découragé. Plus profond est le mal, plus la tâche qui m'est si inopinément imposée se trouve lourde, moins je dois y faillir.

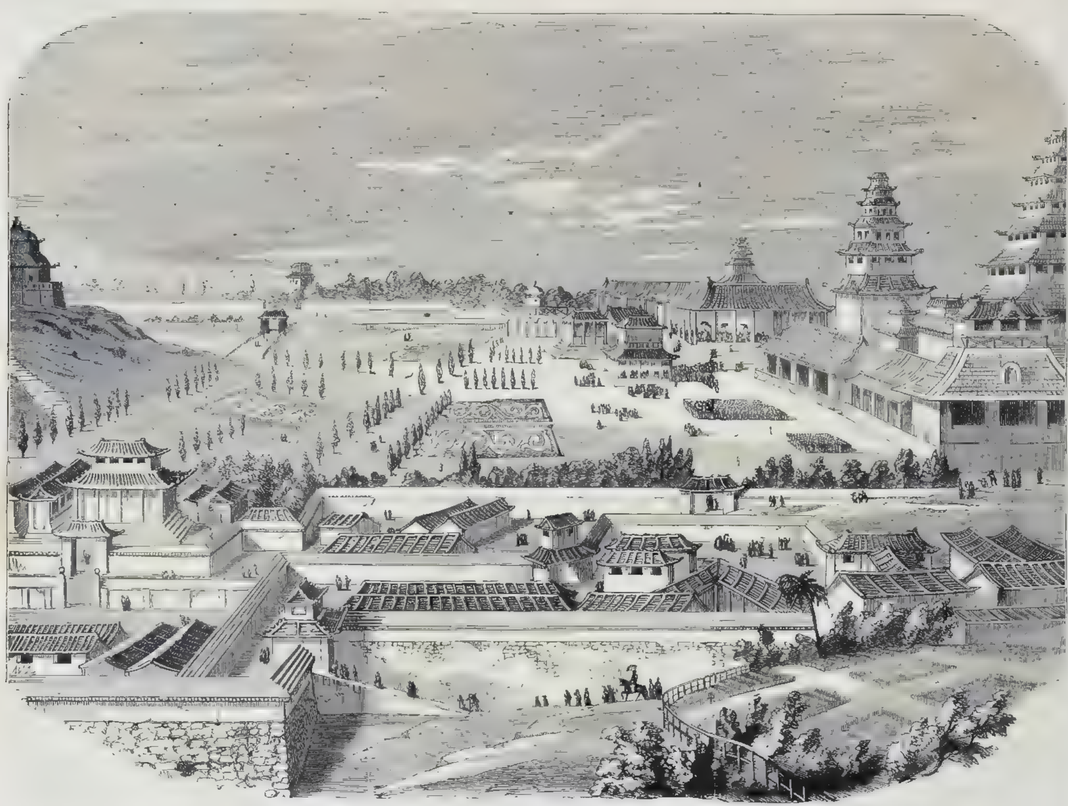
« — Oui, ai-je continué avec fermeté, la vie que vous menez est futile, et il dépend de vous de la transformer en une existence utile, bénie, digne votre rang. Il ne manque pas de pauvres ni de malades, ni d'établissements charitables à soutenir, ni d'institutions pieuses à relever.

« J'ai ensuite rappelé que l'humanité n'était qu'orgueil et poussière, et qu'à cause de cela, il importait de dompter l'âme et d'humilier le corps par l'emploi des pénitences ; j'ai expliqué que les œuvres menaient à la foi ; qu'il fallait dégager le cœur des affections terrestres, des liens charnels, de ce qui est passager, pour le donner tout entier à Dieu. J'ai enfin interprété, selon mes lumières et mes forces, les saintes prescriptions de l'Église, hors de laquelle tout n'est que misère et vanité !

« Mme de Clérol, qui m'avait d'abord attentivement écouté, était devenue distraite et me paraissait occupée de sujets étrangers à notre entretien. Je ne suis, hélas ! point éloquent, et l'on m'a souvent reproché d'être prolixe. Cependant j'allais bien vite voir germer les semences de paix et de bonheur que je m'étais efforcé de faire pénétrer dans l'âme désespé-



L'OURAGAN DU 8 MARS, A PARIS. — ASPECT DU QUAI AU COIN DU PONT SAINT-MICHEL; dessin de M. Riou. — Voir le Bulletin.



LE PALAIS DU TAÏCOUN A IEDDO, d'après un croquis de M. A. de L., agent consulaire au Japon. — Voir page 187.

rée qui venait à moi. Mais j'ai été d'abord profondément navré, quand, au lieu de répondre à mes exhortations, la marquise, comme je finissais de parler, m'a dit :

« — M. Morgan n'est-il pas votre élève?

« Je pencherais à croire que le commandant a entendu ces derniers mots, car, n'étant point enrhumé, c'est évidemment afin de nous avertir de son approche qu'il a toussé bruyamment. Il a dit m'avoir cherché partout et que Michel voulait me serrer la main. Il s'est ensuite excusé de nous deranger.

« — Mais, a répondu avec politesse Mme de Clérol, vous ne sauriez nous déranger.

« — Non pas vous, mademoiselle, a repris le commandant, mais notre bon curé... On le dérange toujours, moi surtout qui, en ma qualité de conseiller municipal, ai à lui faire observer la loi qu'il ne cesse de violer. La mendicité, monsieur Cabonat, est interdite dans le departement.

« — Je suis un criminel endurci, j'en conviens, ai-je répliqué; seulement, nous sommes ici à deux de jeu. Si je ne me lasse pas de commettre le délit, qui donc se lasse encore moins de le favoriser, sinon mon vieil ami Morgan?

« Celui-ci m'a interrompu, et, en riant :

« — Je n'entends pas être ainsi calomnié! Qu'on m'arrache de temps à autre quelques sous, je ne dis pas non. J'ai fait la sottise d'appeler ma propriété Champ-d'Asile. Il faut bien que je paye la patente de mon enseigne. Mais je ne me laisse pourtant pas manger la laine sur le dos. Parce qu'on ne refuse pas de donner, à l'occasion, un coup d'épaule, ce n'est pas une raison pour qu'on soit, comme vous, monsieur le curé, attelé à la charité. Qui donc a déterminé le vote du conseil municipal au sujet des réparations de l'église, sinon votre vieil ennemi Morgan? Croyez-vous que je ne sache pas de quoi vous causiez avec madame? de votre autel pour lequel vous nous buvez le sang depuis trois ans! Je parie que vous avez rapporté de Rome des plans. Hein! j'espère que je vous dévoile, mendiant!

« Depuis un instant, je voyais où le traître en voulait venir, mais je n'avais pas le courage de l'arrêter.

« — Vous me montrerez ces plans, m'a dit la marquise; nous en choisirons un, et, quand nous l'aurons choisi, nous commanderons les maçons... Oui, et nous narguerons le conseil municipal, a-t-elle ajouté en s'adressant au commandant, qui caressait furieusement sa moustache.

« J'ai voulu exprimer ma reconnaissance, mais *vox faucibus hæsit*. J'ai senti que la joie me montait au cerveau et, après avoir balbutié je ne sais quelle phrase décousue, j'ai fondu en larmes. Le rêve qui me hantait nuit et jour se réalise. Je puis mourir en paix.

« Songer qu'on laissera un monument de son passage est bien doux; mais que les saints écartent de mon cœur toute pensée vaniteuse. Si, dans ce siècle déréglé, il y a encore des âmes fidèles, est-ce à moi qu'en appartient la gloire?



Mr LACHAUD, défenseur de Madame Texier dans l'affaire de la Meilleraye. — Voir le Courrier du Palais.

N'a-t-il pas fallu, d'ailleurs, qu'un autre ouvrît la porte à laquelle je n'osais point heurter? Le commandant a sans doute oublié que, s'il m'est permis de soulager les misères qui m'entourent et d'entretenir, dans ma pauvre paroisse, un enseignement chrétien, je le dois à la munificence avec laquelle m'a rémunéré la noble famille que j'ai eu l'honneur de servir. Connaissant ce que je reçois, j'aurais craint, en demandant de nouveaux secours, d'être ingrat. Pourtant elle était là, cette consolation qu'on implorait et que je ne savais pas donner. L'autel relevé, on pourra restaurer l'église, qu'on dit d'un bon style, mais qui est bien délabrée. Ou ne conviendrait-il pas de commencer plutôt par ce dernier travail? En tout cas, il y aura beaucoup à faire, et pour longtemps. La voilà donc trouvée, l'occupation pieuse qui rendra la paix à une âme tourmentée.

« Malgré mon émotion, j'ai discerné combien Mme de Clérol goûtait notre projet. De si triste qu'elle était, son expression est devenue souriante, et c'est avec un accent de gaieté qu'en prenant congé de nous elle m'a rappelé de lui apporter mes plans. Comme nous sortions du pavillon, nous avons rencontré Jean Gourme.

« — M. Michel, a-t-il dit, m'envoie demander à Mme la marquise si elle ne veut pas entrer à la maison et s'y rafraîchir?

« — Nous allons déjeuner, a ajouté le commandant, et j'étais sur le point de vous prier...

« — Un autre jour, demain, très-volontiers, a interrompu la noble dame; mais, en ce moment, je ne puis m'attarder davantage, je suis sûre que mon oncle s'inquiète déjà de mon absence.

« Ensuite, tandis que Tom avalait un grand verre de vin, elle est remontée sur son cheval, qu'elle a lancé à travers le pré et qui, d'un bond terrible, a franchi la haie.

« — Voilà qui fait plaisir! s'est écrié Jean Gourme.

« Moi, je ne trouvais pas que cela fît plaisir, je tiens l'effroi pour un sentiment très-désagréable, et j'ai été fort soulagé en voyant qu'au moins le petit domestique suivait tranquillement l'avenue.

« Le commandant a hoché la tête et a remarqué qu'il comprenait bien les inquiétudes de ce pauvre M. Corbier; il n'a pu, toutefois, s'empêcher de rire. Ces gens de guerre sont bizarres! En nous retournant, nous avons aperçu Michel qui, son pâle visage collé contre une vitre, nous regardait.

« — Mon drôle s'est levé! a murmuré le père en faisant le poing.

« J'ai deviné que Michel m'attendait avec impatience et qu'il craignait que je ne fusse parti. Je me suis donc aussitôt rendu auprès de lui, pressé moi-même de lui raconter le grand événement qui comble, d'une façon si inespérée, mes vœux les plus ardents. »

Ici, M. Cabonat, un peu fatigué, s'arrêta d'écrire. Il tira sa montre, et, voyant qu'il était plus de minuit, il poussa une exclamation de surprise.

— Décidément, pensa-t-il, il faut que je m'applique à être moins diffus. Et il se hâta d'essuyer sa plume, il boucha son écritoire, et, tout en serrant son manuscrit :



LES RUINES DU CHATEAU DE LA MEILLERAYE, PRES DE PARTHENAY (DEUX-SEVRES); dessin de M. Riou, d'après un croquis de M. A. Texier. — Voir le Courrier du Palais.

— Le ferons-nous, se disait-il, polychrome, à la mode du jour, ou simplement en marbre blanc de Carrare, avec des anges aux coins? L'église, étant sombre, serait égayée par la peinture ; mais elle est aussi un peu humide et les couleurs risqueraient de passer. Des sculptures soignées, dans le genre de celles qui décorent certains autels à Rome, n'iraient point mal. D'autre part...

A son retour de Champ-d'Asile, pendant le déjeuner, Olga apprit une nouvelle qui la contraria.

— Je te préviens, lui dit son oncle, que Balaguier dîne avec nous aujourd'hui; je l'ai rencontré à Brancourt, d'où je te ramène un horloger; il m'a demandé de tes nouvelles et je n'ai pu faire autrement que de l'inviter. Il sera ici à six heures.

— Seul ?

— Je présume que son fils l'accompagnera. Ils ne sont pas très-ennuyeux, je t'assure; d'ailleurs, de si braves gens, nos cousins! Nous ne les avons déjà que trop négligés.

— Et les demoiselles? j'espère que vous ne les avez pas priées?

— D'abord, répondit Corbier, Mlle Suzanne ne sort jamais. Quant à Mlle Adrienne, elle a, ce matin, la migraine.

— Elle ne l'aura plus ce soir, fit tristement Olga ; pourtant, après le mal qu'elle a dit de moi, elle aura sans doute le bon esprit de rester chez elle. N'êtes-vous pas de cet avis, mon oncle ?

W. DE LA RIVE.

(La suite au prochain numéro.)

LES DOCKS DE LA SPEZZIA

Le port militaire italien de la Spezzia, sur le golfe du même nom, est situé à cinquante milles E.-S.-E. de Gênes; la population fixe en peut être évaluée à 12,000 âmes. La rade est une des plus belles de la Méditerranée. L'exécution des docks que le gouvernement italien fait construire actuellement à la Spezzia avait été conçue, et même commencée par l'empereur Napoléon Ier, qui, à l'époque où le Piémont et l'État de Gênes étaient annexés à la France, voulait créer dans cette admirable position le port principal de son empire.

Après une interruption d'un demi-siècle, les travaux ont été repris par ordre du roi Victor-Emmanuel, depuis environ cinq ans. Il est à supposer que dans trois ou quatre ans ils seront terminés.

Les arsenaux, les docks secs, les bassins de carénage, les magasins et toutes les autres constructions qui composent cet important ensemble sont placés sous la haute surveillance du général Chiodo, officier distingué qui passe pour l'un des ingénieurs les plus habiles de l'Italie. L'entreprise générale des travaux a été adjugée à MM. Rosazza et Magnani, lesquels ont choisi pour directeur M. Mazuchetti, ingénieur fort estimé.

R. BRYON.

LES ILES ANDAMAN

Entre le pays des Birmans et Sumatra, au sud du golfe du Bengale, s'étend un groupe d'îles habitées par des peuplades de la dernière sauvagerie. Ce sont les îles Andaman, que leur position sur la frontière indécise de l'Asie et de l'Océanie a fait attribuer tour à tour par les géographes à l'une et à l'autre de ces deux parties du monde. Le fait est qu'elles semblent aujourd'hui fort près de rentrer dans le cercle des possessions anglaises de la mer des Indes.

La première tentative pour y établir une station commerciale et militaire date de 1790. Cette tentative ne fut pas heureuse. Après trois ans de séjour à Port-Blair, qui possède la meilleure baie de l'archipel, force fut d'abandonner la place devant la mortalité effrayante qui frappait les Européens. En vain les Anglais essayèrent-ils de se rejeter sur le port Cornwallis, situé au nord de la grande île Andaman, l'insalubrité du climat les en chassa encore.

Pendant longues années, ces îles étaient restées presque oubliées des navires européens, qui n'y relâchaient que par nécessité extrême, quand de nouveaux besoins, suscités en 1857 par la révolte des cipayes, les firent choisir comme port de refuge et en même temps comme lieu pénitentiaire. On commença d'y transporter des convicts l'année suivante, et sept mille condamnés, indiens et birmans pour la plupart, y sont aujourd'hui répartis sous la surveillance de l'autorité dans les îles Ross, Chatham et Viper. Chaque année, leur nombre s'accroît d'environ quinze cents individus dont on purge les prisons indiennes. C'est le noyau d'une colonie qui promet de devenir très-importante.

Les convicts sont confiés à la garde d'une compagnie anglaise, renforcée d'une troupe de deux cents indigènes.

L'île Ross, qui s'allonge à l'entrée de Port-Blair, sert de résidence à l'état-major et à presque tous les officiers. On emploie les convicts à défricher les forêts vierges qui s'étendent tout le long des côtes, entre les collines et la mer. C'est un long travail, mais très-utile au point de vue de l'assainissement, car on attribue surtout l'insalubrité de cet archipel aux bois épais dont il est couvert. Là où les arbres géants se dressaient dans un impénétrable fouillis de ronces et de fougères, commencent à verdir les gras pâturages, et s'élèvent les habitations autour desquelles on commence de cultiver les plantes utiles, entre autres le cocotier et le cotonnier.

L. DE MORANCEZ.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

L'obélisque de Louqsor. — Action du climat européen sur ce monolithe. — Les inscriptions — Les bas reliefs. — Origine de l'obélisque. — Son arrivée en France — Son érection — Son histoire. — Champollion et ses études. — Ses voyages à Rome et en Égypte. — Sa mort. — Une plaisanterie du directeur des beaux-arts.

Notre climat ne commence que trop déjà à exercer ses ravages sur l'obélisque de Louqsor. Ce monument, contemporain de Moïse qui, durant tant de siècles a résisté en Égypte devant le palais d'Amenophis-Memnon à l'action du temps, s'use lentement sans doute, mais fatalement, place de la Concorde. Les gouttes de la pluie de notre atmosphère humide viennent tomber et s'infiltrer dans les effritements et les cassures produits tour à tour par les gelées, par le séjour des neiges sur la calotte du monolythe, et par l'action du soleil; enfin les caractères mystérieux de ses quatre faces perdent peu à peu de la netteté de leurs arêtes et se recouvrent des moisissures microscopiques qui finissent en Europe par triompher à la longue des pierres de toute nature et même des rochers les plus durs qu'elles désagrégent et finissent par faire tomber en poussière.

Ces inscriptions, divisées en trois colonnes sur chacune des quatre faces de l'obélisque, se lisent de haut en bas. Toutes sont en l'honneur de l'Horus-soleil et répètent à peu près dans les mêmes termes l'éloge du dieu Amnon, aux pieds duquel chacun des quatre bas-reliefs sculptés au-dessus des pyramidions montre agenouillé le roi Ramsès II.

D'après la traduction de M. Chabas, toutes vantent « l'Horus-« soleil, le puissant et fort, le grand des fêtes panégyriques, « qui aime les deux mondes; roi fort de gloire, qui s'est « emparé des deux mondes, chef suprême dont la royauté « est grande comme celle du dieu Tum, le roi de la haute « et de la basse Égypte (soleil abondant de vérité, approuvé « par le soleil), fils du soleil (le chéri d'Amnon-Ramsès). « Les chefs des habitants de la terre sont sous ses sandales; « le roi de la haute et de la basse Égypte, soleil abondant « de vérité, approuvé par le soleil, fils du soleil, le chéri « d'Amnon-Ramsès, vivificateur. »

En tête de chaque colonne d'inscriptions se trouve un encadrement surmonté de la figure de l'épervier, coiffé de la double couronne, symbole de la domination sur la haute et la basse Égypte, et terminé en franges à sa partie inférieure. Champollion donnait à ces encadrements le nom de *bannière royale ;* ils renferment les titres honorifiques des princes nommés dans les obélisques. Mais cette frange n'interrompt pas la lecture de l'inscription de chaque colonne, qui commence à l'épervier symbolique pour se poursuivre jusqu'en bas.

M. Ferry vient de publier, sur ce monument, un mémoire où se trouvent racontées toutes les phases par lesquelles a passé l'obélisque de la place de la Concorde[1].

Au commencement de ce siècle, l'antique monument se trouvait encore debout dans le village de Louqsor. Ce village faisait partie du territoire de Thèbes, lorsqu'il était capitale de l'Égypte. Il ornait, avec un autre obélisque resté en place, l'entrée du palais du pharaon Aménophis-Memnon (Aménophis III, de la dix-huitième dynastie. Champollion a constaté cette date sur les inscriptions gravées à la surface des murs du palais. Aïeul de Sesostris, Amenophis III régna de l'an 1687 à l'an 1657 avant Jésus-Christ.

On désirait depuis longtemps, en France, orner d'un obélisque une des places de Paris. Quinze années de guerre maritime empêchèrent seules Napoléon Ier de faire transporter dans la capitale de la France quelques-uns des monolithes de l'Égypte.

Louis XVIII chargea le consul de France à Alexandrie de négocier auprès du vice-roi d'Égypte la cession d'un de ces monuments. La négociation obtint un plein succès, et le vice-roi offrit un des obélisques d'Alexandrie.

Quelques années plus tard, Champollion, en visitant l'Égypte, resta frappé de la beauté et de la parfaite conservation des deux obélisques qui décoraient l'entrée du palais de Louqsor, et proposa de les amener en France au lieu de ceux d'Alexandrie, dont les sculptures se trouvaient gravement oblitérées par l'action d'une atmosphère constamment imprégnée de vapeurs salines. Il ne cessait d'en écrire à ce sujet en France. Ses lettres, qu'appuyèrent quelques hauts personnages de l'entourage du roi, finirent par être prises en sérieuse considération. Un rapport relatif à cette affaire fut présenté à Charles X, qui en approuva les conclusions le 26 novembre 1829, et Champollion, de concert avec M. de Minaut, notre consul général, demanda et obtint l'abandon des deux obélisques de Louqsor en faveur de la France.

Les événements de 1830 donnèrent à craindre un moment de voir passer aux mains de l'Angleterre les deux admirables monuments; enfin, une lettre du vice-roi Mehemet-Ali au ministre de la marine de France (29 novembre 1830) sanctionna ce don à la France, et l'on se mit à l'œuvre pour en prendre possession.

Le 15 avril 1831, une expédition partit de Toulon sous le commandement du capitaine de frégate Verninac de Saint-Maur, pour aller chercher à Thèbes un seul des fameux monolithes. On recula devant les difficultés et les dépenses nécessaires au transport de tous les deux.

Le 14 août suivant, le navire *le Louqsor,* construit exprès pour cette destination, mouillait dans les eaux du Nil, en travers des ruines du palais de Ramsès. L'obélisque fut abattu le 31 octobre 1832 et placé à bord du *Louqsor* le 19 décembre de la même année.

1. *L'Obélisque de Louqsor, traduction littérale des inscriptions hiéroglyphiques,* par Hippolyte Ferry. — Paris, Borssat, éditeur.

On peut voir au Louvre, dans les salles de la marine, d'après un modèle en relief, les moyens ingénieux auxquels on dut recourir pour mener à bonne fin cette opération délicate.

Le 11 mai 1833, l'obélisque arriva en rade de Toulon, et, le 10 août 1834, il sortit des flancs du navire qui l'avait amené en Seine pour être déposé sur le quai des Tuileries, à Paris.

Deux ans après, le 25 octobre 1836, eut lieu l'érection de l'obélisque sur un socle de granit, en présence de deux cent mille spectateurs rassemblés sur la place de la Concorde et répandus aux alentours, qui suivaient avec une avide curiosité toutes les phases de la difficile opération dirigée par M. Lebas, ingénieur de la marine.

La hauteur du fût de l'obélisque proprement dit est de vingt mètres et quelques centimètres; celle du pyramidion un peu altéré atteint un mètre quatre-vingt-quatorze centimètres.

Sa largeur à la base mesure deux mètres quarante-deux centimètres ; sur les trois faces nord, sud et ouest, elle porte deux mètres quarante-quatre centimètres. A la naissance du pyramidion, la largeur des faces nord et sud est de un mètre cinquante-huit centimètres; celle des deux autres, de un mètre cinquante centimètres.

Cette irrégularité, sensible seulement au compas, ne saurait s'expliquer que par la difficulté éprouvée par les ouvriers égyptiens pour tailler avec une exactitude rigoureuse un pareil bloc de granit rose de Syène, granit d'une dureté tout exceptionnelle.

On évalue le volume de l'obélisque à quatre-vingt-cinq mètres cubes, qui donnent pour poids total 223,550 kilogrammes, en prenant le nombre 2,63 pour la densité de la syénite, soit 2,630 kilogrammes par mètre cube.

Ce poids de 223,550 kilogrammes formerait la charge de plus de vingt-deux wagons de chemin de fer, à dix tonnes ou dix mille kilogrammes par wagon, poids réglementaire.

Ramsès II, le Sésostris de l'histoire, agrandit et embellit le palais bâti par Aménophis-Memnon, et ce fut sous son règne qu'on tira les deux obélisques des carrières de Syène, à plus de cent vingt kilomètres de Thèbes, et qu'on les transporta à la place où ils se dressaient. Aussi le nom de ce souverain se trouve-t-il répété quarante fois sur les diverses faces du monument.

Sesostris, suivant Manéthon, régna soixante-huit ans. Moïse fut élevé à la cour de ce prince, et sous le règne de son successeur Menephtes, en l'an 1491 avant Jésus-Christ, eut lieu la sortie d'Égypte du prophète à la tête de six cent mille Hébreux.

Le monument érigé sur la place de la Concorde est donc contemporain de Moïse, antérieur à la sortie d'Égypte et sans doute l'œuvre de beaucoup de Juifs, condamnés à ce travail par le conquérant qui les retenait captifs.

La manière dont on parvint à lire les inscriptions de l'obélisque est peut-être aussi merveilleuse que l'histoire du monument lui-même.

Champollion le premier saisit le bout du fil de ce peloton singulièrement enchevêtré. Après avoir appris l'arabe et l'hébreu, il prit pour point de départ un ouvrage grec d'Horopollon sur les hiéroglyphes et un passage de saint Clément d'Alexandrie, qui indique trois espèces de signes employés dans l'écriture égyptienne. Enfin, Dieu seul peut savoir les nuits que le jeune savant passa sur l'ouvrage du danois Zoega, qui traite des obélisques de Rome, et sur les mémoires de Jublonsk relatifs à la langue copte.

Le 27 septembre 1822, Champollion communiqua à l'Académie des inscriptions et belles-lettres un mémoire sur le *phonétisme,* c'est-à-dire sur l'emploi, comme expression de *sons,* des signes hiéroglyphiques. Grâce à ses persévérantes recherches, il arriva peu de temps après, par la comparaison des signes de quelques noms propres des souverains avec ceux que renfermait la fameuse inscription de Rosette, à acquérir la valeur de dix-neuf caractères de cette écriture.

En 1824, il publia un *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens,* et démontra que l'écriture hiéroglyphique était alphabétique comme la nôtre.

Le roi Louis XVIII se fit rendre compte des travaux de Champollion, accepta la dédicace de son livre, et, sur la proposition du duc de Blacas, l'envoya en Italie pour y étudier les riches collections de monuments égyptiens que le consul Drovetti venait d'envoyer dans la ville éternelle.

A ce voyage se rattache la fondation du musée égyptien du Louvre, dont la collection Salt forma le noyau.

De retour à Paris, au commencement de 1826, Champollion fut nommé conservateur de ce musée. Il s'occupa tout aussitôt de faire des objets qui composaient cette collection un ingénieux classement, et il en dressa le catalogue.

En 1828, il partit pour l'Égypte, s'embarqua sur le Nil, visita successivement les ruines des antiques cités échelonnées le long du fleuve; s'arrêta quelque temps à *Beni-Hassen,* si riche en inscriptions relatives à l'histoire de l'ancienne société égyptienne; explora *Syout, Gergeh, Oené,* sur l'une et l'autre rive, et arriva enfin à Thèbes.

A Louqsor, il découvrit dans le tombeau de Ramsès IV un plafond sculpté avec les noms des étoiles qui, pendant la dernière moitié du mois de *tubi,* se montrent successivement durant les douze heures de la nuit; enfin il se livra à une étude approfondie du temple de Karnak, voisin du palais de Louqsor; ce temple s'étend sur une ligne de près de six cents mètres, et ses proportions et sa magnifique ordonnance suffiraient seules à révéler le haut degré de civilisation qu'avait atteint l'Égypte à cette époque.

En 1830, Champollion revint en France et s'y occupa de coordonner les matériaux qu'il avait recueillis et de prépa-

rer une grammaire égyptienne. Sitôt son retour, on créa pour lui une chaire d'archéologie au Collége de France. Il ne l'occupa par malheur que bien peu de temps, car il mourut le 4 mars 1832, jeune encore et laissant son œuvre inachevée.

L'arrivée de l'obélisque de Louqsor en France produisit, malgré les agitations politiques qui prédominaient alors, une profonde sensation.

Laissé longtemps sur le quai, dans le bateau qui, après l'avoir transporté d'Égypte en France, lui servait de gigantesque boîte, et d'entre les planches duquel s'échappèrent à diverses reprises toutes sortes d'insectes exotiques, et particulièrement d'énormes scorpions, il recevait chaque jour les visites d'une foule de curieux.

Son érection enfin décidée, on l'amena, à l'aide d'un plan incliné de maçonnerie, sur le socle qu'on avait construit sur la place, et la difficile opération de le dresser tint palpitante pendant toute la journée la population parisienne entière. La plupart des journaux avaient désigné à l'avance les moyens projetés pour mener à bonne fin cette difficile opération et ils avaient prédit un échec complet. On s'attendait donc à chaque instant à voir les câbles se rompre et le monolithe se briser en morceaux. Enfin, un immense cri de joie s'éleva parmi les spectateurs : l'obélisque se tenait debout sur son piédestal, et il n'y avait plus qu'à l'y consolider.

M. Lebas, chargé de cette difficile besogne, devint le héros du moment; il obtint tous les honneurs de la popularité, et Dantan publia sa charge, qui le représentait dansant sur une corde roide, et tenant sous le bras l'obélisque en guise de balancier.

A Paris, chacun veut des priviléges : la direction des beaux-arts ne tarda donc pas à se trouver harcelée par des masses d'importuns, qui sollicitaient des billets pour franchir les barrières en planches qui entouraient l'ensemble du monument, dont beaucoup de détails restaient encore à terminer. M. Romieu, alors directeur des beaux-arts, fatigué de ces demandes, finit par donner, à ces quémandeurs acharnés, des cartes imprimées, non-seulement pour entrer dans l'enceinte des travaux, mais encore pour visiter l'intérieur de l'obélisque. Cette plaisanterie fut prise au sérieux par plusieurs badauds, qui voulurent à toute force jouir à la lettre du privilége que leur octroyait le billet officiel. On eut bien de la peine à leur faire comprendre une facétie que rendaient excusables les mœurs empreintes d'une gouailleuse gaieté de l'époque, comme l'attestent les fêtes de Grandvaux, dont les journaux du temps firent tant de gorges chaudes, et une chanson célèbre de M. Vatout sur le maire d'une ville du département de la Seine-Inférieure : la ville d'Eu.

SAM. HENRY BERTHOUD.

LE PALAIS DU TAÏCOUN

La partie de la ville qu'habite le taïcoun à Ieddo s'appelle le *Siro* ou *Château*.

Le château, avec son enceinte de murailles, est au milieu de l'ancienne capitale une ville même avec ses ornements, ses places, ses canaux, ses avenues. Il embrasse dans ses huit kilomètres de circonférence trois bâtiments principaux, dont les deux premiers forment avant-corps, tandis que le troisième, tout à fait retiré, sert de résidence particulière au taïcoun. Ce dernier édifice est flanqué lui-même de deux constructions fortifiées de moindre dimension, et par derrière s'étendent de vastes jardins. Tous ces bâtiments sont doublement protégés par des fossés et par des murailles.

Le palais principal n'a qu'un seul étage, mais qui s'élève à une hauteur prodigieuse. Il renferme de nombreuses galeries, et les appartements s'y agrandissent ou s'y diminuent à volonté, au moyen de cloisons mobiles. Tous les lambris, les plafonds et les colonnes sont de bois de cèdre et aussi d'un autre bois du pays dont les veines, très-variées de dessin, figurent naturellement des fleurs. Tantôt ces bois sont recouverts d'une simple couche de vernis, tantôt ils sont ornés d'incrustations en or représentant des oiseaux et des branchages, d'un dessin extrêmement fin.

Du reste, ces immenses salles sont en général d'une grande simplicité et elles frappent moins par la richesse de leurs tentures que par une étonnante majesté et je ne sais quoi de mystérieux qui semble combiné à dessein pour inspirer une crainte respectueuse. Tout l'ameublement des appartements ouverts aux grands dignitaires japonais ou aux ambassadeurs étrangers consiste en nattes blanches d'une finesse excessive qui couvrent le sol. Elles sont bordées de franges et de galons d'or. Le taïcoun reçoit sur un divan exhaussé de quelques marches au fond de la pièce, et faisant face à l'entrée principale.

FRANCIS RICHARD.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

CHAPITRE V.

La baie de Corisco. — Les mangliers. — Innombrables troupes d'oiseaux. — Ce que je trouve dans la poche de l'estomac d'un pélican. — Enterrement d'un vieux roi et couronnement d'un nouveau.

Vous m'avez suivi dans le pays de Benito et au cap Saint-Jean. Je vais maintenant vous conduire un peu plus loin sur la côte, jusqu'à la baie de Corisco : là, deux rivières déversent leurs eaux dans la mer, l'une s'appelle le Muni, et l'autre la Monda.

Je laisse de côté le Muni, où nous aurons occasion de revenir, et je ne veux vous parler que de la Monda. Elle traverse un terrain bas et marécageux ; son lit est encombré de vase. Les mangliers croissent en abondance sur ses bords. Chaque branche de ces arbres, chaque rameau submergé, sont couverts d'huîtres; de telle sorte qu'à la marée basse on découvre au loin, de distance en distance, des bancs immenses de ces mollusques.

Les mangliers, sur lesquels les huîtres se greffent si singulièrement, sont des arbres fort extraordinaires. Outre que leur tronc principal croît à une hauteur énorme, un bois tout entier de mangliers pourrait provenir d'une seule souche; car les branches ramenées à terre y poussent dans le sol des rejetons, qui, à leur tour, prennent racine et deviennent des arbres; si bien que toute la forêt est, on peut le dire, une seule et même végétation.

Les habitants du pays situé à l'embouchure de cette rivière portent le nom de Shekianis. C'est une tribu fort belliqueuse; la plupart sont armés de fusils; ils les reçoivent des bâtiments de commerce qui viennent de temps en temps leur acheter du bois rouge, de l'ivoire ou de la gomme.

Je parvins à cette embouchure dans un petit canot, manœuvré par quelques Mbingas. Ce canot, creusé dans un tronc d'arbre, avait un mât et une voile. A l'entrée de la rivière, au-dessus des marécages qui entourent ses bords, s'élèvent deux montagnes. Sur le sommet de l'une d'elles est situé un village de grandeur médiocre. Ce fut là que je m'arrêtai.

A la marée basse, les bords marécageux de la rivière restent à découvert. Il s'y presse une multitude d'oiseaux telle que je n'en ai jamais vue nulle part. C'est par milliers de milliers qu'il faudrait les compter. Le rivage, les îles, les bancs de sable et l'eau en sont tellement couverts, que ce spectacle tient du prodige. Des bandes serrées de pélicans, flottilles vivantes, nageaient majestueusement à une certaine distance de mon canot. Vous me demanderez sans doute quelques explications sur ces pélicans. Je vais vous les donner : Ce sont de grands oiseaux, armés d'un énorme bec, au-dessous duquel s'enfle une vaste poche, capable de contenir plusieurs livres de poisson : ils sont palmipèdes, et leur plumage est blanc. Je voudrais que vous les vissiez quand ils guettent leur proie; avec quelle précaution ils fouillent l'eau pour la chercher, et avec quelle prestesse ils lancent sur elle leur redoutable bec! en un instant le poisson est tué et englouti dans leur poche; et c'est seulement lorsqu'elle est pleine que maître pélican commence son repas. Cette poche, où le poisson s'amasse, est un véritable garde-manger.

De temps en temps un rang de flamants se déploie sur le rivage, éclatant comme une ligne de feu. Qu'ils sont beaux, ces flamants! et que leur aspect est étrange quand ils se tiennent immobiles sur leurs longues pattes rouges! ce sont d'ailleurs des oiseaux très-farouches, et dont l'approche est difficile.

Partout où la vase émergeait hors de l'eau, on voyait s'y poser des hérons, des grues, des mouettes de toute espèce. Partout aussi le regard rencontrait de jolis oiseaux blancs (*Egretta flavirostris*), et, quand les arbres du rivage en étaient couverts, on eût dit un effet de neige.

Naturellement je voulus tuer quelques-uns des bipèdes si variés de ce rivage. Je pris donc un tout petit canot, que je recouvris de branches, pour laisser croire à ces oiseaux défiants que c'était un tronc d'arbre qui suivait le fil de l'eau, comme on en voit fréquemment. J'embarquai avec moi un rameur shekiani, je me munis de deux fusils, et nous nous dirigeâmes vers les pélicans. Ils semblèrent se douter de la ruse, et restèrent longtemps sans me fournir une occasion de les approcher. Mais, comme vous le savez, pour réussir en toute chose, il faut surtout de la patience et de la ténacité. Aussi, après une chasse assez longue, je parvins à m'approcher d'un pélican. L'oiseau pêcheur était précisément en train d'avaler un gros poisson, lorsque — pan! — je fis feu, et je le blessai, de façon à l'empêcher de s'enfuir. Je lui avais brisé l'aile. Au bruit de l'explosion, les oiseaux s'envolèrent par milliers. Je m'avançai plein d'ardeur vers maître pélican, qui se débattait pour m'échapper; il s'agissait maintenant de m'emparer de lui. Son aile était bien fracassée, il est vrai, mais avec son gros bec il pouvait me couper le doigt tout net; d'un autre côté, en tirant sur lui une seconde fois, je craignais de gâter ses plumes. Cependant il perdait peu à peu ses forces; je lui assenai sur la tête un terrible coup de rame, dont il resta tout étourdi. Un autre coup l'acheva, et nous le portâmes dans le canot.

Je l'avais à peine jeté au fond de l'embarcation, que je vis voler de mon côté une bande d'à peu près deux cents flamants. J'apprêtai sur-le-champ mon fusil. Viendraient-ils assez près de moi pour me mettre à même de les tirer? Je suivais leur vol avec anxiété. — Oui — les voilà. — Pan! pan! — J'envoyai deux balles dans le gros de la bande, et deux superbes flamants tombèrent à l'eau. Vite, nous fîmes force de rames de leur côté. Ils étaient morts : tous les deux avaient été frappés à la tête.

Nous gouvernâmes vers le rivage. Quand j'ouvris la poche du pélican, j'y trouvai une douzaine de gros poissons. Ils étaient tout frais; il n'y avait pas une heure, j'en suis sûr, qu'ils avaient été pêchés : je résolus de m'en régaler. Vous conviendrez avec moi que le pélican, lorsqu'il s'en mêle, est un excellent pourvoyeur.

Le soir, je me sentis tellement fatigué, que j'allai bien vite me coucher; et je dormis d'un si bon somme que, si les Shekianis l'eussent voulu, ils auraient bien pu me tuer sans que j'eusse seulement ouvert les yeux.

Le village où j'étais avait un nouveau roi. Je fus surpris de voir que la transmission de la royauté se fît là dans les mêmes formes que chez les Mpongwés, tribu de nègres au milieu de laquelle j'avais demeuré; vous allez voir ce que c'était que ce roi.

Le vieux roi Glass était mort. Il avait souffert longtemps, semblant se cramponner à la vie avec obstination. C'était un vieux païen fort désagréable, qui était devenu, dans ses derniers jours, très-dévot — à sa manière. Son idole était toujours fraîchement peinte et brillamment ornée. Son fétiche, ou mondah, était le mieux soigné, le mieux choyé de toute l'Afrique. Chaque jour on faisait venir pour lui, de l'intérieur du pays, des docteurs célèbres, dont on payait grassement les consultations. Le vieux roi avait grand'peur de la sorcellerie; il croyait que tout le monde cherchait à se débarrasser de lui en l'ensorcelant. Aussi la grande affaire des docteurs était-elle d'écarter les sorciers et d'assurer longue vie à Sa Majesté. Plus ces assurances lui causaient de plaisir, plus il récompensait ceux qui la lui donnaient, et l'on peut croire qu'ils ne s'en faisaient pas faute.

Les sujets, du reste, étaient fatigués de leur roi. Ils le tenaient lui-même pour le plus puissant et le plus habile des sorciers; et quoiqu'on ne s'expliquât pas ouvertement sur ce chapitre, il y avait peu d'habitants qui osassent passer pendant la nuit devant sa maison, et personne ne se fût hasardé à y entrer, à moins d'y être poussé par l'irrésistible tentation d'un verre de rhum. En définitive, si ce n'eût pas été un grand roi, on se serait probablement défait de lui.

Quand il tomba malade, tout le monde parut très-affligé; mais plusieurs de mes amis me dirent en confidence qu'on serait enchanté qu'il mourût. Il leur donna bientôt cette satisfaction. Je fus réveillé un matin par les gémissements lugubres et les pleurs qui sont, chez les nègres, l'affectation d'un désespoir simulé plutôt que l'expression d'un chagrin réel. Toutes les femmes du village fondaient en larmes. C'est une chose singulière que cette facilité des femmes africaines à trouver des larmes abondantes pour les plus légers motifs, et souvent même sans motifs. Elles se mettent à crier toutes ensemble, à une certaine heure, pour quelque cérémonie funèbre, lorsqu'une minute avant elles éclataient de rire. Elles n'ont pas besoin d'avoir du chagrin pour pleurer; on peut dire qu'elles pleurent à volonté.

Le deuil et les larmes, dans cette occasion-ci, durèrent six jours. Le lendemain de sa mort, le roi fut enterré secrètement par quelques hommes de confiance, de grand matin, avant que les autres fussent levés, ou peut-être même pendant la nuit; c'est ce que personne ne sut au juste. Cette coutume mystérieuse vient de l'idée où sont ces gens-là que les tribus voisines voudraient s'emparer de la tête de leur roi, s'ils savaient où elle est enfouie, afin de fabriquer avec sa cervelle de puissants fétiches qui les rendraient invincibles.

Pendant les jours de deuil, les anciens du village s'occupèrent de choisir un nouveau roi. C'est encore là une opération secrète, et dont le résultat n'est guère communiqué au peuple que le septième jour.

Il advint que l'un de mes bons amis, Njogoni, fut élu roi. Je ne sais s'il avait été prévenu d'avance de son avénement, en tout cas il joua bien l'ignorance.

Le matin du septième jour, comme il se promenait sur le rivage, — où probablement on lui avait conseillé de se rendre, — il fut tout à coup assailli par une foule impatiente de procéder à la cérémonie préliminaire du couronnement; on se mit donc à l'entourer en le serrant de près et en accumulant sur lui tous les outrages, toutes les avanies que la pire populace est capable d'imaginer. Les uns lui crachaient au visage, d'autres lui assenaient des coups de poing, pas trop forts cependant; ceux-ci lui donnaient des coups de pied; ceux-là lui jetaient des ordures à la face; les gens moins favorisés qui étaient en dehors du cercle, et qui ne pouvaient atteindre le malheureux que par leurs injures, l'accablaient d'invectives et le maudissaient lui, son père, sa mère surtout, aussi bien que ses sœurs, ses frères et ses ancêtres, en remontant jusqu'à la génération la plus reculée. Un étranger n'aurait pas donné un liard de la vie de cet homme que l'on allait couronner.

Au milieu du tumulte et de la mêlée, je distinguai des paroles qui me firent comprendre le sens de cette scène; car un des assaillants, qui administrait rudement les coups de pied et les coups de poing au pauvre monarque, s'écria à plusieurs reprises : « Vous n'êtes pas encore notre roi. Nous faisons pour l'instant ce que nous voulons avec vous : bientôt nous ferons ce que vous voudrez. »

Njogoni supporta ces traitements comme un homme, et comme un souverain en expectative, accueillant tant d'ignominies avec le sourire sur les lèvres. Quand cette scène eut duré à peu près une demi-heure, on le mena à la maison du feu roi : on le fit asseoir, et il fut encore pendant quelque temps le jouet et la victime de la populace ameutée.

Tout à coup il se fit un profond silence, et les anciens du village se levèrent : « A présent, dirent-ils solennellement (et le peuple répéta leurs paroles après eux), nous vous choisissons pour notre roi; nous nous obligeons à vous écouter et à vous obéir. »

Il se fit un nouveau silence; puis on apporta et l'on mit sur la tête de Njogoni le chapeau de soie en forme de tuyau de poêle, qui est l'emblème de la royauté chez les Mpongwés et quelques autres tribus. On le revêtit ensuite d'une robe rouge, et il reçut les plus grands témoignages de respect de la part de ceux même qui venaient de l'insulter si cruellement.

1. Voir les numéros 686 et 687.



Effet d'un miroir sur un roi nègre.

Chapitre VIII.

pris en amitié, et il promit de me fournir quelques hommes pour m'accompagner dans une partie de mon voyage.

Ces Mboushas ressemblent beaucoup aux Shekianis, que je vous ai déjà dépeints. Ils sont superstitieux et cruels, et croient à la sorcellerie. Je restai quelques jours parmi eux. Je vais vous dire ce que j'y ai vu.

Dans une cabane, je trouvai un homme très-avancé en âge. Sa chevelure laineuse était blanche comme la neige, sa figure toute ridée, et ses membres contractés par la vieillesse. Il avait les mains liées derrière le dos, et les pieds emprisonnés dans un grossier étau de bois. Plusieurs nègres, armés jusqu'aux dents, montaient la garde autour de lui et de temps en temps l'accablaient d'invectives et de coups. Le malheureux souffrait tout en silence.

Or, quelle était la cause de cet horrible traitement ?

Ce vieillard était accusé de sorcellerie !

Quel outrage au bon sens qu'une pareille inculpation !



Capture d'un éléphant.

Chapitre IX.

Vinrent ensuite six jours de grande fête, pendant lesquels le pauvre roi, qui avait pris le nom de son prédécesseur, fut obligé d'héberger ses sujets dans sa propre maison, sans pouvoir lui-même en sortir. On passa tout ce temps-là à se gorger de victuailles et à boire du mauvais rhum et du vin de palmier. C'était une scène indescriptible de gloutonnerie bestiale, d'ivrognerie et de vacarme désordonné. Il affluait sans cesse des étrangers de tous les villages des environs. On leur fournissait à boire et à manger à discrétion, et tous les survenants étaient les bienvenus.

Le vieux Glass, pour qui tant de larmes avaient été versées pendant six jours, était maintenant bien oublié, et le nouveau roi Glass, pauvre diable, était malade d'épuisement.

Enfin tout le rhum et tout le vin étant avalés, et tous les vivres dévorés, les jours consacrés aux réjouissances expirèrent, et chacun rentra chez soi.



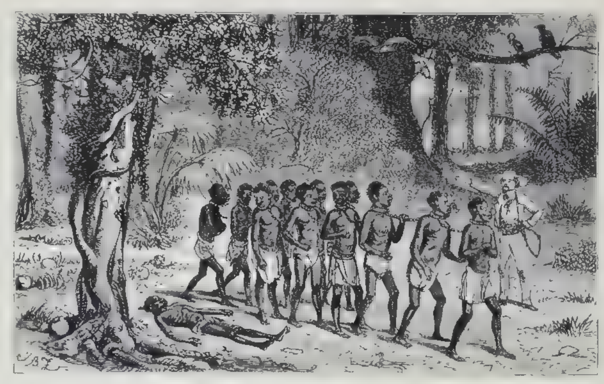
CHAPITRE VI.

Un vieillard condamné à mort pour crime de sorcellerie. — Je pars pour le pays des cannibales. — Jeûne et disette en route.

En 1856, je me retrouvai dans les régions équatoriales. J'étais dans une grande forêt, qui conduisait au pays des cannibales; oui, un pays où les hommes s'entre-dévorent. J'avais encore beaucoup de chemin à faire. Comment traverser cette jungle immense ? Comment m'orienter dans ces interminables forêts africaines ? Telles étaient les pensées qui m'inquiétaient, lorsque j'arrivai au village de Dayoko.

Ce village est situé à peu de distance des rives du Ntambounay, il est entouré par de jolis bois de bananiers.

Dayoko est un des chefs de la tribu mbousha, peuplade sauvage et barbare s'il en fut. Il m'avait



Esclaves traversant une forêt mortuaire.

Chapitre XIII.



Nègre tuant un éléphant.

Chapitre XVIII.

J'allai trouver Dayolo, le chef, pour tâcher de sauver les jours de ce vieillard; mais je vis bien que tous mes efforts seraient inutiles.

Pendant toute la nuit, d'un bout à l'autre du village, j'entendis des chants et un grand tumulte. Il était clair qu'on se préparait pour le sacrifice du lendemain.

Le matin de bonne heure, en effet, toute la population était sur pied. On se rassembla autour du docteur ou homme-fétiche. Les yeux enflammés de ce fanatique brillaient d'un éclat sauvage, tandis qu'il circulait parmi les groupes. Il portait à la main un paquet d'herbes mystiques, avec lesquelles il fit le signe d'asperger trois fois les assistants. En même temps, un homme perché sur le haut d'un arbre, tout près de là, criait par intervalles : « Jocou ! jocou ! » en secouant l'arbre de toutes ses forces.

Jocou chez les Mboushas veut dire diable; cet homme était chargé d'effrayer et de chasser le méchant esprit.

A la fin tout le monde déclara que l'accusé était le plus puissant de tous les sorciers, qu'il avait fait périr beaucoup de gens par ses sortilèges, et qu'il fallait le tuer à son tour.

Voulez-vous savoir ce que ces Africains entendent par le nom de sorcier ou de magicien ? Ils s'imaginent que certaines personnes ont, par elles-mêmes, le pouvoir de faire mourir quiconque leur déplaît. Dans leurs idées il n'y a pas de mort naturelle, et personne ne tombe malade ni ne meurt, à moins d'avoir été ensorcelé. Peut-on concevoir une plus horrible superstition ? Aussi, tous les condamnés pour crime de sorcellerie sont-ils soumis aux tortures les plus affreuses. On les brûle à petit feu, ou bien on livre leurs corps en pâture aux fourmis bashikouais. Je vous parlerai en temps et lieu de ces fourmis. Tantôt ces malheureux sont mis en pièces; tantôt on leur fait des incisions sur le



Le soufflet et l'enclume des nègres forgerons.

Chapitre X.

corps, et l'on y introduit du poivre de Cayenne. Je frissonne rien que d'y penser; car j'ai été témoin de ces abominables supplices, et j'ai vu des cadavres tout mutilés.

Après la cérémonie de la condamnation, le peuple se dispersa, et moi je rentrai dans ma cabane; car je ne me sentais pas à mon aise. Au bout de quelque temps, je crus voir un homme passer devant ma porte comme un éclair, et derrière lui une troupe de gens qui se précipitaient du côté de la rivière. Un instant après j'entendis des cris aigus, comme ceux d'un homme à l'agonie; puis tout redevint calme comme la mort.

Je sortis, je me dirigeai vers la rivière, et je rencontrai la troupe qui revenait. Chacun était armé, qui d'une hache, qui d'une lance, d'un couteau ou d'un coutelas; et ces armes, aussi bien que les bras et les corps des bourreaux, étaient teintes de sang. Ils avaient haché en morceaux le malheureux vieillard, ce prétendu sorcier; puis, lui brisant le crâne, ils avaient jeté sa cervelle dans la rivière. Eh bien, la nuit suivante, ces sanglants exécuteurs avaient l'air doux comme



Chasse au filet.

Chapitre XI.



LA PRIÈRE DU SOIR, d'après un tableau de M. J. Burr. — Voir page 191.

des agneaux, et paraissaient tout aussi gais que s'il ne s'était rien passé.

Ne devons-nous pas remercier Dieu d'être nés dans un pays civilisé ?

Il survint bientôt un grand *palabre* [1] au sujet de mon départ. Je réunis Dayoko et tous les anciens du village; puis je leur déclarai que je voulais aller dans le pays des Fans, qui est habité par des cannibales.

Dayoko s'écria que je serais mis à mort et dévoré par les cannibales, et il essaya de me dissuader de ce voyage.

Mais je répondis que je voulais absolument l'entreprendre.

Il fut donc décidé que je me mettrais en route sous la protection de Dayoko. En conséquence, il me donna deux de ses fils pour m'accompagner, et commanda à plusieurs de ses sujets de porter mes caisses, mes fusils, ma poudre, mon plomb et mes balles.

Ces gens-là devaient me conduire jusque chez un des beaux-pères de Dayoko, un chef Mbondemo, qui demeurait dans les montagnes.

Ainsi, je m'éloignais de plus en plus de la mer. Si les sauvages s'avisaient de me laisser là et de se sauver dans les bois, qu'allais-je devenir ?

Nous nous embarquâmes sur des canots pour remonter le Muni, puis nous entrâmes dans une rivière appelée le Ntambounay. (Ne faites pas attention à ces noms baroques; ce n'est pas moi qui les ai choisis. Je suis bien obligé d'appeler les choses par les noms qu'on leur donne dans le pays.)

Après avoir ramé toute la journée, nous étions bien fatigués au coucher du soleil; car nous avions fait beaucoup de chemin sur la rivière, quand nous arrivâmes à un village. Je fus tout étonné de le trouver habité par des Shekianis.

Je me rappellerai toujours ce village, où je faillis être massacré et pillé. A peine y étions-nous débarqués, que les habitants vinrent me déclarer que je n'irais pas plus loin; car ils étaient maîtres de la route. Il fallait, pour acheter le droit de passer, leur donner six chemises pareilles à celle que je portais, trois redingotes, des perles et bien d'autres objets à leur guise. Cette rançon m'aurait complétement ruiné.

Je ne pus fermer l'œil de la nuit. Une foule animée entourait ma cabane, parlant, criant, chantant avec une grande surexcitation. Je me tenais sur mes gardes. Tous mes fusils et mes révolvers étaient chargés, et j'étais bien déterminé à vendre chèrement ma vie. Si je devais mourir, ce serait du moins en brave. Toute ma petite troupe était avec moi dans ma cabane, excepté les deux fils de Dayoko, qui étaient allés parlementer avec le chef Shekiani. Celui-ci était un ami de Dayoko, et les deux jeunes gens lui dirent que j'étais l'hôte et l'ami de leur père.

A la fin, le tumulte s'apaisa; et, vers le matin, les habitants se tinrent tranquilles ou s'endormirent.

Nous sortîmes avec précaution de la cabane. Tout était calme. Mes hommes m'apprirent que les fils de Dayoko avaient un fétiche très-puissant pour détourner la guerre, et que probablement le danger était passé.

Je fis un présent au chef Shekiani, et nous partîmes sur-le-champ. Nous laissâmes nos grands canots, pour en prendre de plus légers; car nous avions à traverser un très-petit cours d'eau.

Tout en remontant la rivière, nous pouvions découvrir les hautes montagnes de l'intérieur. Une grande quantité d'îles étaient disséminées sur la surface des eaux. Suspendus aux branches des arbres, les singes nous regardaient passer avec étonnement. Que les curieuses créatures que ces singes, dont les faces noires apparaissaient à travers le feuillage, en nous faisant toute sorte de grimaces ! Bientôt nous quittâmes la rivière et nous continuâmes notre voyage le long des criques du rivage ou à travers les bois, pour gagner un village Mbondemo. De temps en temps, nous avancions sans obstacles par de larges clairières que les éléphants avaient pratiquées. Le passage d'une troupe d'éléphants dans une forêt équivaut à un vaste abattage de bois. Nous arrivâmes enfin à un endroit où le sol était jonché d'arbres énormes, couchés dans toute leur longueur. Pendant que je les mesurais du regard, j'entendis à peu de distance un effroyable craquement, suivi d'un fracas prolongé, dont je ne pus d'abord me rendre compte. Je vis ensuite que c'était un arbre qui était tombé et qui, dans sa chute, avait renversé autour de lui une douzaine d'autres arbres, dont chacun en se brisant avait apporté son écho à ce retentissement terrible.

Nous frayer passage à travers cet encombrement d'arbres renversés n'était pas chose facile. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Tantôt il fallait grimper après un tronc d'arbre et s'y tenir en équilibre; tantôt il fallait en descendre, au risque de s'empêtrer dans ses branchages ou dans ceux d'un arbre voisin. D'autres fois il fallait ramper par-dessous. J'avais toujours peur que mon fusil n'accrochât sa détente à quelque branche, et ne partît entre mes mains.

A la fin, quand ma patience était à bout, quand mes vêtements étaient en lambeaux, mes jambes écorchées, mes mains et ma figure tout en sang, nous parvînmes au campement des Mbondemos, établi presque au pied de la montagne.

Ces hauteurs étaient couvertes de forêts immenses, dont les arbres étroitement serrés ne permettaient aucune échappée de vue, n'importe dans quelle direction. Les montagnes s'étendaient bien avant dans l'intérieur; jusqu'à quel point au juste, on n'en savait rien; ce que l'on savait seulement, c'est qu'elles devaient toucher au pays des Fans, une tribu cannibale, que les éléphants y abondaient, et que l'on y rencontrait quelquefois des gorilles.

Ce campement de Mbondemos s'appelait un Olako. Il ne contenait pas une seule maison, et le point de vue qu'il présentait était des plus pittoresques. De distance en distance, sous les grands arbres et sur la lisière du bois, s'élevaient des hangars couverts de feuilles, dont l'ouverture faisait face à la forêt. C'étaient les habitations de la peuplade. Les petits bâtons, dont je vous ai déjà parlé, tenaient lieu de couchette. On tâchait de dormir là-dessus, et je fis comme les autres. C'était fort dur, je vous en réponds, et je songeais alors qu'un matelas est une bonne chose. Chaque famille préparait son feu aussi bien que son lit, et le soir, hommes, femmes et enfants se rassemblaient autour de ce foyer.

Le chef du camp de Mbondemos s'appelait Mbéné. Je l'aimais beaucoup. Il était très-bon pour moi, et faisait tout son possible pour me procurer des vivres. Il y avait disette à cette époque-là dans le camp. Il ne se trouvait à proximité aucun champ de bananes ou de manioc, et je dus bien souvent me passer de déjeuner ou de dîner. Le peuple n'avait pour toute nourriture que les noix de la forêt, et dans cette saison elles étaient très-rares.

PAUL DU CHAILLU.

(La suite au prochain numéro.)

1. *Palabre*, conseil agité, assemblée tumultueuse, débat public, etc.

CHRONIQUE DU PALAIS

Pourquoi les criminels qui n'ont pas de profession prennent celle d'homme de lettres. — Quinze prévenus et pas un seul avocat. — Grandeur et [illegible] — Une seconde édition de l'affaire Lafarge. — Le drame de la Meilleraye. — Exclamation d'un mari convaincu, mais mécontent.

Voilà deux fois cette semaine encore que des chevaliers d'industrie et de police correctionnelle prennent la qualité d'homme de lettres.

C'était là un des chagrins de Léon Gozlan. Cette usurpation du noble patrimoine qu'il honorait le blessait et l'irritait : il proposa un jour au comité des gens de lettres de protester toutes les fois qu'un voleur ou qu'un repris de justice compromettrait, en le prenant, ce titre d'homme de lettres. Mais comment formuler la protestation? Là était la difficulté.

Il demandait, quant à lui, pour chaque abus, la publication de la note suivante : « Un tel, qui devant la sixième chambre a déclaré exercer la profession d'homme de lettres, ne fait pas partie de la société des gens de lettres. »

Il fut objecté à Léon Gozlan qu'on pouvait dénier le titre de membre d'une société à celui qui le prenait indûment, mais qu'on ne pouvait se dire un littérateur sans faire partie de la société des gens de lettres; et sa motion tomba dans l'eau.

Et les choses continuèrent et empirèrent même. Cela tient au vague et à l'élasticité du métier d'homme de lettres. Toutes les autres professions peuvent se *vérifier*; elles montrent un matériel, des outils, des brevets, des diplômes, des contrats d'apprentissage, des habitudes particulières, des vêtements spéciaux. Un charbonnier ne porte pas le costume d'un meunier, par exemple, ni un chiffonnier celui d'un agent de change. Mais la profession d'homme de lettres brave tout et se prête à tout. On peut être élégant comme la fleur de la *crevaille*, pour employer le mot de Saint-Amant; mais on serait crotté jusqu'à l'échine de Colletet que cela n'irait que mieux pour la vraisemblance. L'homme de lettres se dérobe à toute obligation, à tout classement, à tout costume. Pas de mesure à lui appliquer, pas de pierre de touche pour le mettre à l'épreuve. Le Protée antique n'était qu'un homme de lettres maritime.

Les outils de la profession sont à la portée de la plus haute opulence comme de la plus profonde misère. On peut écrire avec une plume en diamant et avec des manchettes de dentelles comme Buffon, de la même manière qu'on peut écrire avec la dernière des plumes de la dernière oie; on peut même et au besoin se passer de cet engin.

Vous demandez une plume à votre homme de lettres, il exhibe une allumette; vous cherchez de l'encre; inutile, il écrit avec son sang; du papier, tout lui en sert : la table, le mur, la terre, le sable, le marbre. Au lieu de peindre son idée, il l'a sculptée, un clou lui suffit pour cela : s'il a un diamant de vitrier, c'est à merveille; s'il n'a qu'un morceau de charbon, il s'en contente; s'il n'a rien, il lui reste son doigt sur la poussière. Il charbonnera sur le mur comme Voltaire à la Bastille, ou Béranger dans son grenier; il écrira sur les vitres comme François I[er], sur le sable comme Popilius, sur une écaille d'huître comme Aristide. Vous ne l'embarrassez jamais.

Ne sait-il pas écrire? il sait penser. Ne sait-il pas lire? il est l'homme de la nature. — S'il ne parle pas français, c'est un poëte populaire. — S'il parle patois, c'est un troubadour.

On tirait si un aveugle se disait prote d'imprimerie, un manchot maître d'armes, un cul-de-jatte danseur, un muet avocat.

Mais l'état d'homme de lettres s'accommode de toutes ces infirmités, il les a illustrées et glorifiées. Lord Byron était boiteux, Racan bègue, Scarron cul-de-jatte, Ésope bossu. Ne parlons pas d'aveugles, le Parnasse a son hospice des Quinze-Vingts depuis Homère jusqu'à Baour-Lormian et Jacques Arago, sans oublier Milton, Delille et Augustin Thierry.

Voilà pourquoi cette facilité de pouvoir s'improviser homme de lettres a séduit tant de voleurs et même d'assassins. On se souvient que Lacenaire prenait ce titre, et que Fieschi le revendiquait sous prétexte de quelques commentaires qu'il avait eu l'intention d'écrire sur un poëte italien.

Bref, cette qualification est devenue si banale qu'il n'y a plus que ceux qui auraient le droit de la prendre qui la repoussent.

On croyait juger cette semaine à la sixième chambre une affaire dite *Association internationale des travailleurs*. La prévention reproche à quinze inculpés le délit d'avoir fait partie d'une association non autorisée de plus de vingt personnes.

Les quinze prévenus, qui sont pour la plupart des ouvriers en métaux, se trouvaient là sans aucun avocat.

Ce n'est pas qu'ils disent comme certain prévenu :

— Monsieur le président, je ne me fais pas défendre, parce que ma cause n'est pas assez malhonnête pour comporter un avocat.

Leur motif est différent, dit-on ; ils ne veulent pas, en y ayant recours, reconnaître ce qu'ils appellent le privilége de la robe et de l'Ordre.

Quoi qu'il en soit, dès qu'ils sont appelés, les quinze prévenus demandent à poser des conclusions préjudicielles. Dans ces conclusions, ils réclament un sursis basé sur ce qu'ils n'ont pu obtenir directement du greffe communication de la procédure instruite contre eux.

M. Lepelletier, avocat impérial, se lève pour expliquer les faits et démontrer qu'il n'y a eu de la part de M. Larousse, l'un des greffiers les plus intelligents et les plus courtois du Palais, rien qui ressemble à un acte portant atteinte à aucune des libertés de la défense.

En effet, M. le secrétaire du parquet, n'ayant pas l'honneur de connaître personnellement les prévenus, les a invités, pour mettre sa propre responsabilité à couvert, à se faire assister d'un avocat, d'un seul, afin que, leur identité étant reconnue, il pût remettre le dossier aux mains mêmes des prévenus, ajoutant que s'il y avait là une question d'honoraires qui les arrêtât, on n'avait qu'à s'adresser à M. le bâtonnier, qui désignerait sur-le-champ et d'office tel avocat que ces messieurs choisiraient.

Le tribunal a donc rejeté en la forme et au fond les conclusions des prévenus; mais au *tréfonds* il les a accueillies en décidant, par un scrupule d'équité que tout le monde appréciera, que l'affaire était ajournée à quinzaine.

Puisque nous en sommes sur les usages de la justice, pourquoi ne blâmerions-nous pas, avec M. Édouard Lockroy, la coutume de destituer de la qualité de *monsieur* et de *madame* toute personne traduite en justice? Dès qu'on franchit le seuil d'une chambre du grand ou du petit criminel, dès qu'on est assis sur le banc de la prévention ou de l'accusation d'où l'on sort souvent par la grande porte de l'acquittement et de l'innocence, on n'en est pas moins apostrophé aussitôt de cette interrogation : « Un tel, levez-vous. — Femme une telle, fille une telle, quel âge avez-vous? »

On comprend ces appellations impolies, autrefois où la justice visait avant tout à faire trembler. Et encore dérogeait-on quelquefois à cette grossièreté de formules qu'excusait l'austère prestige de l'égalité devant la loi. M[me] de Sévigné raconte que le président qui interrogeait Fouquet le traitait de *monsieur*.

Aujourd'hui, que la justice s'est humanisée et qu'elle songe plutôt à se faire aimer qu'à se faire craindre, pourquoi ne prendrait-elle pas le langage des gens de bonne compagnie? Et, au lieu de l'égalité de la grossièreté, pourquoi n'inaugurerait-elle pas l'égalité de la politesse?

Cette pointe vers les vieux usages nous mène à n'en pas regretter un qui amusait pourtant beaucoup nos aïeux, celui des causes grasses.

On sait que tous les ans, l'un des jours gras, devant la grand'chambre, les avocats les plus renommés s'escrimaient à plaider quelques causes grasses, après lesquelles M. le président prenait sur la table du greffier un cornet et des dés; qu'il en jouait d'abord et faisait ensuite passer le tout à MM. les conseillers, puis aux avocats, aux procureurs et aux huissiers.

Ce cornet pouvait bien être un emblème de l'incertitude et du hasard des jugements humains. Il exprimait sous une autre forme ce bandeau que la Justice avait emprunté à l'Amour.

Il paraît que ces causes grasses étaient si fort épicées, que M. le premier président Lamoignon s'en scandalisa et les défendit pendant quelque temps. Un autre président, il est vrai que celui-ci appartenait au parlement de Grenoble et vivait avant l'austère Lamoignon, le président Expilly, faisait au contraire le plus grand cas de la *coustume* des causes grasses. « Car pourvu, dit-il, qu'on n'eschape au-delà de la modestie, il est bien raisonnable de choisir quelquefois des sujets joyeux et agréables, d'autant que les procès estans d'ordinaire ennuyeux aux juges et aux parties, il semble être à propos de relâcher un peu nos esprits par intervalles ou entremets. »

Le tribunal de Bourg a été de l'avis de l'ancien président de Grenoble, et il s'est donné cette année le luxe d'une cause grasse, arrivée tout à point par l'opération d'un liquoriste de Pont-de-Veyle, M. Pillet, chez lequel Deschaud était homme de peine.

Homme de peine ! Pas toujours, et Deschaud quelquefois devenait homme de plaisir quand il visitait seul la cave du patron, et qu'il dégustait les produits de son maître. Celui-ci s'avisa, pour découvrir son voleur, d'introduire une assez forte dose d'émétique dans les bouteilles de vin vieux et d'eau-de-vie que Deschaud avait mises de côté.

Un procès-verbal des plus pudiques raconte que les effets du vol ne se firent pas longtemps attendre; il parle de vomissements abondants et ajoute avec le refrain des *Visitandines :*

Ah! daignez m'épargner le reste!

Bref, le malheureux Deschaud n'a pu se purger de sa faute. L'ordonnance des juges lui paraîtra plus amère que

elle des médecins, puisqu'on l'a condamné à un régime bsolu, consistant en une privation de liberté pendant trois nois.

S'il a eu tort de descendre à la cave, celui-là, Marie Panouillot a eu pour le moins autant de tort que lui, puisqu'elle y a été à moitié étranglée par un chanteur ambulant, qui faisait ainsi la recette pour ses camarades. Ceci se passe dans une cave de la rue de l'Arbre-Sec, à Lyon. Pendant que les camarades s'égosillaient dans la cour pour étouffer es cris de la bonne à l'instar de l'orgue de Fualdès, un compagnon violentait Marie Panouillot, qui perdait connaissance et perdait aussi vingt centimes qu'elle avait dans sa poche, ce qui explique cette reflexion du voleur-assassin : « Ma foi, de la cave au grenier nous n'avons pas eu de chance dans cette maison. »

Depuis cette tentative d'assassinat, les bonnes de Lyon refusent de descendre seules à la cave. Elles font appel à la force armée. Elles demandent à être accompagnées au moins par un soldat, fût-il un simple voltigeur. Il va sans dire que le sapeur est très-recherché.

Cependant toutes les curiosites friandes de drames judiciaires tournent leurs yeux et leurs oreilles vers la Cour d'assises de Niort, où se déroule une cause qui deviendra célèbre par l'interêt du crime prétendu, et surtout par la position et par la fortune des personnes auxquelles on l'attribue.

Cela s'appelle déjà *le Drame de la Meilleraye.* Le vieux manoir de la Meilleraye semble figurer là pour faire le pendant du couvent du Glandier. Il s'agit aussi d'un empoisonnement par l'arsenic administré jour par jour et à petites doses. Le Lafarge de la situation est ou plutôt etait un riche célibataire, mort à petit feu. Il se nommait Pierre Texier, et sa belle-sœur, la principale accusée, âgee de trente-cinq ans à peine, Mme Honorine Charlot, veuve Texier, aurait tenu, dans la circonstance, l'emploi de Mme Lafarge. Et par surcroît de ressemblance, elle a aussi pour defenseur Me Lachaud, dont la renommée, comme on sait, prit son vol dans cette mysterieuse affaire, qui passionna si fort les esprits sous le règne de Louis-Philippe.

Notre avocat doit se sentir rajeuni. C'est comme s'il jouait les *Mousquetaires, Vingt ans après.*

Comme dans le procès de Mme Lafarge, on rencontre aussi une servante aveuglément devouée à sa maîtresse; mais on rencontre de plus le père de l'accusee, M. François Charlot, qui aurait ete complice de sa fille, d'après le système du ministère public.

Ce n'est pas tout. Cette abominable cuisine de la chimie, qui infecta tant d'audiences des assises de Tulle avec l'appareil de Marsh appliqué aux analyses dont feu M. Lafarge fournissait le sujet et l'objet, cette cuisine a deja commencé ses experiences sur les *parties abdominales* de M. Pierre Texier. Cela promet, et les debats doivent durer une semaine. Voilà de quoi mettre en revolution trois departements et surexciter tous les autres. Il ne manquera que M. Orfila pour opposer à Raspail.

En attendant que ce drame se corse et se dénoue, citons en manière de finale le mot comique d'un mari desesperé de ne pas voir condamner sa femme pour adultère devant une de nos chambres de la police correctionnelle.

Le mari, qui se croit beaucoup plus convaincu que de raison de son malheur, jubilait en ecoutant les premières phrases du requisitoire. Mais voilà que tout à coup il change de front en entendant le ministère public repousser une à une comme insuffisantes les preuves que le mari regarde comme accablantes pour son deshonneur et pour sa femme.

Enfin n'y tenant plus :

— Comment, dit-il tout haut à ses voisins, il n'en trouve pas encore assez ! Eh ! que lui faut-il davantage, grand Dieu ! Oh ! que voilà un substitut qui meriterait bien d'être.....

Et il dit le mot.

Le mot de Molière, de Rabelais et de Paul de Kock.

MAÎTRE GUÉRIN.

LA PRIÈRE DU SOIR

La journée est terminée. Elle vient de sonner l'heure du repos. Déjà l'aîné de la famille s'est endormi au coin de la cheminée où l'eau chante dans la bouilloire. La pieuse mère appelle alors sa petite fille blonde; elle la fait agenouiller devant elle, les mains jointes, et lui fait réciter sa prière du soir, pour remercier le Seigneur de leur avoir donne le pain quotidien et pour appeler sa benediction sur les affliges. Tel est le simple et touchant sujet de la gravure que nous publions d'après un ravissant tableau de M. J. Burr.

L'artiste dont le delicat pinceau a tracé cette page exquise de la vie intime est doué, à coup sûr, d'un talent digne de toute l'attention des gens de goût. Il y a dans l'ensemble de son œuvre un arome de poésie sobre et discrète. De même que certaines fleurs, par leurs senteurs douces et presque mystérieuses, charment parfois davantage que les roses et les œillets qui apportent à l'odorat des parfums balsamiques et triomphants, ainsi le regard se repose avec un charme profond sur quelques œuvres dont la reelle valeur échappe à l'examen superficiel du vulgaire.

Que pouvons-nous dire de plus sur ce tableau, qu'il faut juger surtout avec le sentiment? Il plaît, et il n est guère necessaire, croyons-nous, de se demander ni pourquoi ni comment. Il plaît infiniment : n'est-ce pas assez? n'est-ce pas beaucoup en ce temps où les artistes se laissent aller si facilement à flatter le goût du jour par des productions hâtives où le savoir-faire remplace l'etude, où la bizarrerie tient lieu de l'idée?

X. DACHÈRES.

ERRATUM. — Voir l'avis relatif au *Journal des Jeunes personnes,* des 22 et 29 fevrier ; c'est par erreur que nous avons annoncé 3 livraisons : c'est 5 livraisons qu'il faut lire.

Journal des Jeunes personnes, 44, rue de Babylone.

COURRIER DES MODES

Les modes Louis XV sont le grand succès de la saison. On les adopte surtout en toilette paree. Les confections préparees pour la belle saison sont d'un genre très-élegant.

Il faut les diviser en costumes de ville et soirees de campagne et de chez soi, car il est à remarquer que les vêtements, suivant le moment où on les adopte, ont un cachet tout different.

Les grandes couturières comprennent à merveille ces nuances et elles les indiquent à leurs clientes.

Mon rôle de simple chroniqueuse des femmes raisonnables m'interdit dans ce Courrier des details qui ne sont utiles qu'aux femmes esclaves de tous les caprices de la mode.

Bien que le luxe s'impose forcément dans toutes les classes de la société, on peut encore trouver le moyen d'éluder les questions trop dispendieuses, et je me bornerai dans notre causerie de nouveautés du printemps à signaler les objets qui conviennent aux toilettes distinguées, mais sans exagération.

Les mantelets *Renaissance* sont en soie noire avec garniture en volants de dentelle ; leur forme arrondie en pèlerine se prolonge en écharpe sur le devant. Les tuniques *Polonaise* sont un composé de soierie et dentelle dont la forme elegante supporte ou plutôt exige un grand luxe d'ornementation.

Les robes de forme traînante sont de rigueur avec toutes les toilettes parees. On attache l'ampleur de la robe pour soutenir la traîne au moyen d'une écharpe posée à mi-jupe. Les rubans jouent un grand rôle dans le costume de la saison.

Les costumes courts sont variés à l'infini. Je serais bien embarrassee s'il me fallait citer tous les genres de paletots ou petites casaques que j'ai eu occasion de voir depuis quelques jours. Autant vaudrait compter les grains de sable du bord de l'Océan, car chaque maison de nouveautés et chaque couturière a ses *patrons.* Les types ont entre eux un air de famille, et cependant ils diffèrent toujours de coupe et surtout d'ornementation.

On ne peut en dire autant au sujet des chapeaux. Je n'ai rien remarque de bien saillant dans la nouveauté de printemps. Le tulle et le crêpe succèdent au satin et au velours, mais c'est toujours la même forme *Fanchonnette,* qui commence sur le front et s'arrête au chignon.

Des voiles et des barbes de tulle cristallisé forment une enveloppe vaporeuse autour de ces mignonnes coiffures.

On se coiffe aussi à l'*Espagnole* avec une mantille de dentelle noire. Cette mode, toute nouvelle en France, a des chances pour s'acclimater pendant la belle saison.

Avec le costume de campagne il est avantageux d'adopter le jupon *Parisien* régulateur, dont j'ai eu souvent l'occasion de parler. Ce jupon, qui est breveté, appartient à la maison Dugé, rue d'Aboukir, nº 9.

Le modèle est composé d'élastiques et de ressorts légers, il se raccourcit à volonté, il donne beaucoup de grâce à la tournure.

Dans les salons de la maison Dugé, où la spécialité des jupons est traitée d'une manière grandiose, j'ai remarqué une magnifique collection de sous-jupes préparées pour toilettes de campagne. Il y a dans la garniture de ces jupes des broderies japonaises, des illustrations en satin et dentelle, d'autres en soutache ou point de chaînette, des broderies bretonnes, des garnitures jardinières ou paysannes, et puis des jupons Pompadour avec volant et *gueules-de-loup* se rattachant à un galon posé en ondulation.

Ces jupons sont commodes parce qu'on les a combinés de manière à les rendre *convenables* pour tous les genres de toilettes, ils vont sous toutes les robes courtes; on fera bien d'en faire l'acquisition dès les premiers beaux jours. La maison Dugé a creé cette année des nouveautés remarquables en jupes de fantaisie et de lingerie.

Si l'on veut apprecier toute l'importance de la parfumerie élégante, il faut visiter les admirables magasins que la maison Violet, *A la Reine des abeilles,* a inauguré boulevard des Capucines, à l'angle de la rue Scribe, rotonde du grand Hôtel.

Le local se prêtait à merveille à la décoration du genre Watteau, et les artistes mis à l'œuvre ont été à la hauteur de leur tâche. Je regrette d'avoir oublié les noms des peintres qui ont exécuté les plafonds et les trumeaux, et celui du tapissier qui a posé les draperies; je puis dire que, tel qu'il est, le palais de *la Reine des Abeilles* merite la visite de tous les gens élégants. Cette décoration coquette sert de cadre à la parfumerie, et les Amours soutiennent des guirlandes de roses et de jasmin dont on respire les suaves émanations.

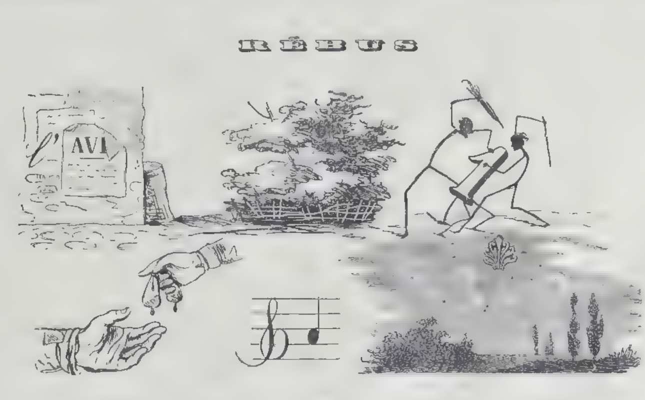
La maison Violet a une réputation européenne, elle l'a acquise en créant des produits hors ligne, parmi lesquels il faut citer le savon de Thridace et la crème Pompadour.

Des boîtes préparées avec un soin extrême offrent aux élégantes toutes les compositions destinées à faire valoir la beauté : pommade Duchesse, cold-cream imperial, eau de violette, poudre à la Marechale, rosée des Abeilles, rouge et blanc de Cour, Extrait pour le mouchoir, Pâte pour la beauté des mains et Dentifrices d'une rare supériorite.

Il est trop tard pour plaisanter sur la valeur de la parfumerie; je ne sais pas si l'on pouvait en nier le mérite il y a quelques années, mais il est bien certain que maintenant, grâce aux progrès de la science, les personnes qui emploient avec adresse de la parfumerie des bonnes maisons conservent leur beauté et leur jeunesse, et se moquent du temps.

On peut porter remède aux maladies des cheveux et les empêcher de blanchir. On peut leur rendre leur nuance naturelle quand ils ont blanchi.

L'eau et la pommade de la Virginie (maison Daumas, rue Saint-Honoré, 336) sont spécialement designées à cet effet. Ceci est encore un immense progrès, un beau chapitre à ajouter aux annales de la coquetterie.



Explication du dernier Rébus : Souvent des femmes qui n'ont ni jeunesse, ni beauté, ni distinction font tourner la tête aux hommes.

Les cheveux blancs ôtent complétement l'air de jeunesse. Si la mode nous ramène la poudre, la nuance des cheveux ne signifiera plus rien; mais en attendant, et par le temps de chignons qui court, les élégantes feront bien d'essayer l'eau de la Virginie, et les hommes, qui sont plus coquets qu'ils ne veulent en convenir, pourront mettre à profit les renseignements de la chronique des modes.

Quelques gracieuses lectrices m'ont écrit pour me demander ce que c'est qu'un *Bachelik*?

C'est le nom d'une confection très-jolie qui fait tout à la fois pèlerine et coiffure. Un journal de modes dont je vous parle quelquefois dans ce Courrier et dont *l'Univers illustré* a bien voulu être le parrain, donnera ce mois-ci le *patron coupé* de cette jolie nouveauté, dont je suis pour mon compte forcée de renvoyer les explications au prochain numéro.

ALICE DE SAVIGNY.

LA FRÉGATE PRUSSIENNE *LE PRINCE-ROYAL*

Notre gravure représente la belle frégate cuirassée prussienne qui porte le nom du prince royal de Prusse. Ce navire, construit par la maison Samuda frères, de Poplar, n'est à la mer que depuis le mois de mai dernier. Voici quelques renseignements sur ses dimensions générales et



MARINE PRUSSIENNE. — LA FRÉGATE CUIRASSÉE *LE PRINCE-ROYAL* dessin communiqué.

son tonnage. Sa longueur est de 286 pieds anglais, sa argeur de 50 pieds, sa hauteur de 36 pieds et demi. On évalue son jaugeage à 3.404 tonnes, avec un déplacement d'eau de 5,600 tonnes. Il est recouvert d'une cuirasse épaisse de cinq pouces anglais, et il est aménagé pour recevoir un armement de seize canons rayés, quatorze dans l'entre-pont et deux à l'avant du pont. Chacune de ces pièces pèse environ neuf tonnes. Il possède un éperon d'une dimension formidable, disposé de telle sorte que la proue conserve intégralement sa force offensive, et que néanmoins l'obstacle à la rapidité du navire, résultant de la surcharge de l'avant, se trouve complétement neutralisé. Ses moteurs se composent de deux machines à action directe, représentant ensemble une force nominale de 800 chevaux. Elles ont été etablies dans les usines de MM. J. Penn et fils, de Greenwich. Avec son tirant d'eau le plus fort et par une mer houleuse, le *Prince-Royal* est en état de filer quatorze nœuds à l'heure.

Ce navire est la première frégate cuirassée acquise par le gouvernement prussien pour la flotte de la Confédération de l'Allemagne du Nord. La seconde frégate, ayant la même destination, est à peu près semblable à celle-ci quant aux dimensions et au tonnage. Elle est de construction française. La troisième, appelée *le Guillaume Ier*, est en ce moment sur les chantiers de la Tamise, où l'on pousse activement les opérations de son blindage.

A. DARLET.

ECHECS

CONCOURS DE PROBLÈMES D'ECHECS

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867

1er Prix : M. Conrad Bayer, d'Olmutz (Autriche).
2e Prix : M. S. Loyd, de New-York (Amérique).
3e Prix : M. Grosdemange, de Commercy (France).

SOLUTION DU PROBLÈME N° 8[illegible]

(Voir le [illegible] N° 5[illegible])

BLANCS.	NOIRS.
1 C. 3eD.	1 R. 3eFD.
2 F. 8eD.	2 P. 5eD.
3 F. 6eCD.	3 R. 4eD ou F. 2eD (b).
4 C. 4eCD éch. m.	4 . . . .
(b)	
3	3 R. 2eD
4 C. 5eR. éch. m.	4 . . . .

Solutions justes : MM. D. Mercier; Armand Demasure, à Beauvais; Faysse père, à Beauvoisin, Lagache, à St-Georges; T. Peraldi, à Bastia; H. Godeck, à Monaco; F. Lequesne.

PROBLEME N° 92

COMPOSÉ PAR M. LEQUESNE, DE PARIS



Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.

(Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.)

SOLUTION DU PROBLÈME N° 86.

BLANCS.	NOIRS
1 P. 8eFR. fait Tour.	1 R. 3eD.
2 P. 8eFD. fait Tour.	2 R. 3eR.
3 T. 6eFD. éch. m.	3 . . . . . .

Solutions justes : MM. A. Peltzer, à Paris; Cercle de Montreuil-sur-Mer; D. Mercier, à Argelliers; Dr Lesterpt, cercle du Dorat; Maurice Abrahams; café du Cercle, à Passy; A. Demasure; H. Gasselin; Aune Frédéric, à Alger; Lapopotte du 78e de ligne, à Châlons; Faysse père, à Beauvoisin; L. Guidou; Daime, à Brioude; Rolland, à Nyons; C. Bichon; Alexandre Picard, à Bordeaux; marquis Clea, Louis de Robathel; A. Férat, à St-Maurice; Miss Suzon, Jacob d'Eecke; J. Planche; Sabel; quatre étudiants, café du Palais; Audet, notaire; cercle du Champdeniers; Xavier Billet, à Besançon; Émile Frau, à Lyon; Lagache, à St-Georges; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; A. M. de V..., à Rochefort; Dr Le Lez, île de Groise; C. Launay et C. Pierson; E. Lequesne; cercle de St-Palais (Basses-Pyrénées); T. Peraldi, à Bastia; H. Godeck, à Monaco.

Solutions justes du problème n° 78 : Aune Frédéric, à Alger Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre.

Solution juste du problème n° 80 : Aune Frédéric, à Alger.

ÉMILE AUCANTE

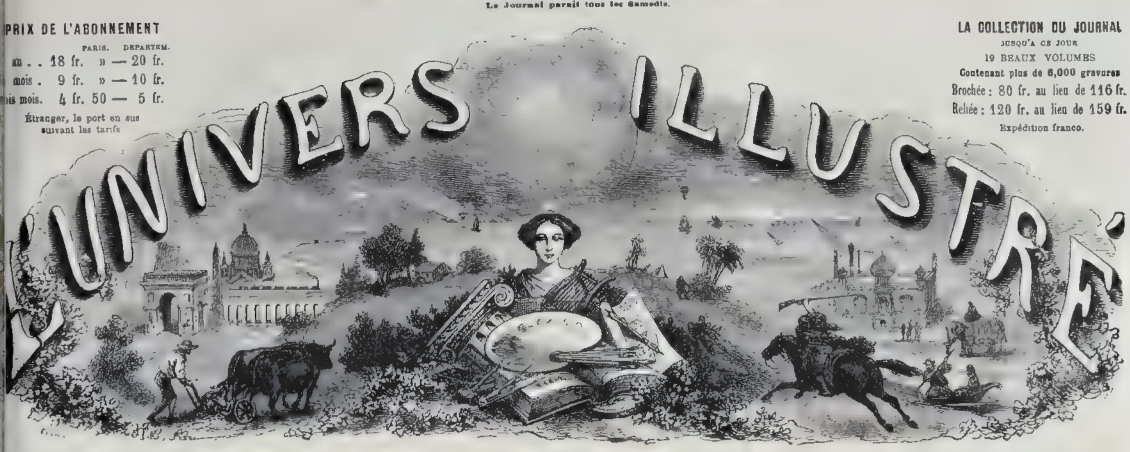
30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal parait tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DEPARTEM.
an . .	18 fr. »	— 20 fr.
mois .	9 fr. »	— 10 fr.
is mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
19 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,000 gravures
Brochée : 80 fr. au lieu de 116 fr.
Reliée : 120 fr. au lieu de 159 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 689 — 28 Mars 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.

PRIME GRATUITE DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

GRAND ALBUM DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867

Cent cinquante magnifiques gravures par les premiers artistes de la France et de l'Étranger.

Malgré l'expiration du délai fixé pour la délivrance de la PRIME GRATUITE, *les abonnements continuent à nous être adressés dans une proportion considérable. L'administration de* L'UNIVERS ILLUSTRÉ *a obtenu des éditeurs du* GRAND ALBUM DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE *qu'il en serait fait immédiatement une quatrième édition. Mais ce nouveau tirage étant limité, les personnes désireuses de posséder ce magnifique souvenir du grand concours international de 1867 doivent se hâter, car, d'ici à fort peu de temps, il sera absolument impossible de satisfaire aux demandes des retardataires.*

Le GRAND ALBUM DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE, *ouvrage d'une beauté exceptionnelle, imprimé sur papier in-folio satiné, et élégamment* RELIÉ *avec des fers spéciaux, est offert* **gratuitement** *à toute personne qui s'abonnera pour une année à* L'UNIVERS ILLUSTRÉ, *ou à tout abonné actuel qui renouvellera son abonnement pour six mois.*

Pour recevoir FRANCO, *dans les départements, ce splendide Album, dont le prix en librairie est de 20 francs, il suffit d'ajouter au montant de l'abonnement la somme de DEUX francs qui représente les frais de transport. — Les abonnés de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers devront faire retirer l'ouvrage dans nos bureaux, l'administration ne pouvant se charger de ces envois, à cause de la grandeur du format de l'Album et des précautions nécessitées par la reliure.*



FUNERAILLES DE MANIN, A VENISE. — LA GONDOLE MORTUAIRE, SE DIRIGEANT VERS L'ÉGLISE SAINT-ZACHARIE, PASSE DEVANT LE PALAIS DUCAL.
Dessin de M. Bera. — Voir page 198.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Une excursion à Rome. — *Ricevimento* au palais Colonna — Le chapeau cardinalice. — Destruction d'un préjugé. — Mgr Lucien Bonaparte, son portrait. — Cérémonies pour la promotion au cardinalat. — La *barrette*, la *mozette* et la *calotte*. — Consistoire secret et consistoire public. — Remise du chapeau. — Collation du titre et de l'anneau. — Organisation du sacré collége. — L'étiquette romaine. — Une audience chez le cardinal Antonelli. — Une représentation au palais Schwartzenberg — *Un Viennois de l'Isère*, féerie internationale en trois actes, mêlée de chants, tableaux et ballets, par MM. de Bourgoing et de Kergorlay. — Les acteurs du grand monde. — Consolation de Mlle Hoffmann. — Réouverture du théâtre de la Renaissance : Mme Carvalho. — Porte-Saint-Martin : reprise de *Glenarvon*. — Vaudeville : reprise des *Parisiens* : MM. Félix, Delannoy, Parade, Saint-Germain, Abel, Mmes Davril et Léonide Leblanc. — Nécrologie : Édouard Monnais, Marc-Michel, Édouard Lemoine.

Permettez-moi, sans plus de préambule, de vous transporter à Rome, sur la place des Saints-Apôtres.

Il est huit heures du soir : la place est brillamment illuminée : sur le pavé s'étend un tapis de sable fin. Des piquets de troupes occupent les abords. Devant un palais, qui forme à lui seul un des côtes du vaste quadrilatère, des *bandes* militaires font entendre des symphonies empruntées pour la plupart au répertoire de Verdi.

Ce palais, c'est le palais Colonna, la résidence de l'ambassadeur de France.

Percez avec moi la foule des curieux et entrez hardiment; vous n'avez pas besoin de billet d'invitation : que vous soyez en habit et vêtu de noir, cela suffit : libre à vous d'assister au *ricevimento* que donne ce soir le nouveau cardinal, Mgr Bonaparte.

Le premier objet qui frappe vos yeux lorsque vous entrez dans le grand salon, c'est une petite table sur laquelle est placé un chapeau de soie rouge, orné de ganses de même couleur, à basse forme et à grandes ailes etendues. Notez, par parenthèse, que ce chapeau, emblème de la dignité cardinalice, est de pure cérémonie et ne se porte jamais sur la tête. Rayez donc de votre mémoire, comme absolument inexacts, vos souvenirs de *Don Carlos* et de la *Juive*.

A quelques pas plus loin, le prélat, debout, sans autre insigne de son rang que la calotte rouge, reçoit les félicitations des visiteurs. Mgr Bonaparte, né le 15 novembre 1828, n'a pas encore quarante ans : il est de beaucoup le plus jeune du sacré collége : les cardinaux Hohenlohe et Ferretti, qui viennent après lui, sont nés, le premier en 1823, le second en 1817. Sa taille est un peu au-dessus de la moyenne; son maintien est grave et modeste et, dans ses traits sympathiques empreints d'une douce austérité, on ne s'étonne pas de retrouver, fortement caractérisé, le type des Bonaparte, si l'on se rappelle que son père était fils de Lucien, sa mère fille de Joseph, et qu'il se trouve ainsi appartenir doublement à la race impériale.

Vous connaissez l'étiquette traditionnelle : pas de rafraîchissements; l'on ne s'assied même pas. Les honneurs de la réception sont faits par l'ambassadrice de France, Mme de Sartiges. Après que vous l'aurez saluée si vous lui avez été présenté, jetez les yeux sur la splendide galerie, longue de soixante-dix mètres sur douze de largeur, littéralement tapissée de tableaux de maîtres : des Luini, des Titien, des Tintoret, des Véronèse, des Giorgione, des Jules Romain, des Guide, des Carrache, des Salvator, des Rubens, des Van-Dyck, des Poussin, des Claude Lorrain. Voilà certes bien des richesses, mais ce qui fait surtout la magnificence du palais Colonna, c'est son architecture intérieure, l'harmonie de ses proportions, la beauté des salons et des escaliers, enfin cette heureuse disposition qui le fait communiquer de plain-pied, par un pont jeté sur une ruelle, avec ses jardins en étage adossés au Quirinal.

Le *ricevimento* dure trois soirées, de sept ou huit heures à onze heures ou minuit.

Mais je m'aperçois, — il en est temps, — que j'ai complétement interverti l'ordre chronologique. Reprenons, s'il vous plaît, jour par jour, phase par phase, chacune des cérémonies auxquelles a donné lieu, suivant les usages de la cour de Rome, la nouvelle promotion de cardinaux.

Le 13, consistoire secret dans lequel Sa Sainteté a conféré la pourpre à Mgrs Bonaparte, Gonella, Berardi, Monaco de la Valette, Borromeo et Capalti.

Par égard pour son titre de cousin de l'Empereur, Mgr Bonaparte a été nommé le premier et séparément. Les autres cardinaux ont été créés tous ensemble.

A l'exception des nonces de Lisbonne et de Madrid, et de l'archevêque de Valladolid, les nouveaux cardinaux étaient présents à Rome. Dans la soirée, ils se sont transportés en équipage ordinaire au Vatican, pour y recevoir la barrette, la mozette et la calotte rouges.

La *barrette* est le bonnet carré que portent habituellement les cardinaux dans les cérémonies : elle est toujours de couleur rouge comme la calotte.

La *mozette* est un habit de chœur en forme de camail que mettent les cardinaux par-dessus le rochet, et, dans les grandes solennités, par-dessus la *cappa magna*. Elle est de soie rouge en été et d'hermine en hiver. Pendant l'avent et le carême, elle est violette comme le reste du costume.

Le pape en personne a posé la barrette sur la tête et la mozette sur les épaules des nouveaux dignitaires; la calotte leur a été présentée sur un plateau d'argent, au sortir de l'audience, par un prélat de la cour.

C'est à Mgr Bonaparte qu'est revenu, comme ayant été créé le premier, l'honneur de présenter à Sa Sainteté ses remercîments et ceux de ses collègues.

Ce soir là ont commencé les réceptions, qui ont continué le lendemain et, suspendues le surlendemain à cause de la solennité du dimanche, se sont terminées le lundi 16, jour de la remise du chapeau. Jusqu'à ce dernier jour, la place du chapeau dans le salon d'entrée est restée occupée par la calotte.

Nous voici au 16 : c'est la grande journée.

Dès dix heures du matin, les nouveaux princes de l'Église se sont rendus à la chapelle Sixtine, et là, en présence des chefs d'ordre, du vice-chancelier et des deux camerlingues, debout, la tête complétement découverte, montés sur le dernier gradin de l'autel, la main étendue sur la croix, ils ont lu le serment traditionnel.

Pendant ce temps le Saint-Père, accompagné des officiers de sa cour, descendait à la salle des *Paramonti*, où il trouvait réunis les cardinaux, patriarches, archevêques, évêques assistant au trône pontifical, et tous les prélats et dignitaires laïques qui jouissent du privilége d'assister aux consistoires publics.

Puis, après s'être revêtu des ornements sacrés, il prenait place sur la *sedia gestatoria* et arrivait, porté suivant le rite ordinaire, dans la *Sala regia*, où le public était déjà réuni dans la partie qui lui était réservée.

Le consistoire public a commencé alors.

Pendant que les membres du sacré collége rendaient au pape assis sur son trône leurs devoirs d'obédience, les cardinaux-diacres sont allés au-devant de leurs nouveaux collègues. Conduits au pied du trône pontifical, ceux-ci ont baisé la main et le pied du souverain pontife, qui les a relevés et embrassés. Ils sont ensuite allés donner l'accolade fraternelle à tous les membres du sacré collége et, s'étant placés à chacun des siéges cardinalices qui leur étaient assignés, ils y sont restés jusqu'au moment où le maître des cérémonies est venu les appeler pour les conduire de nouveau au pied du trône.

C'est le moment que représente notre gravure.

Agenouillé devant le Saint-Père, Mgr Bonaparte reçoit le chapeau que le maître des cérémonies lui enlève aussitôt de dessus la tête, et remet au camerier secret garde-robe, chargé de le porter, le soir même, en pompe solennelle, au palais du nouveau cardinal.

Au consistoire public a succédé immédiatement un consistoire secret. Là, s'est accomplie la cérémonie symbolique consistant à fermer et à ouvrir la bouche des nouveaux cardinaux. C'est aussi dans ce consistoire que le pape a remis à chacun d'eux l'anneau et lui a conféré un titre. Celui qui a été assigné à Mgr Bonaparte est l'ancien titre du cardinal Wiseman, celui de Sainte-Pudentienne. Ce nom désigne une petite église située entre l'Esquilin et le Viminal, non loin de Sainte-Marie-Majeure, à l'endroit où, suivant la tradition chrétienne, l'apôtre saint Pierre dit sa première messe et opéra sa première conversion.

Un *Te Deum* chanté à la chapelle Sixtine et une nouvelle accolade entre les nouveaux collègues ont complété les cérémonies du matin. Dans l'après-midi, les cardinaux qui avaient reçu le chapeau se sont réunis à Saint-Jean de Latran et de là sont allés, en équipage de gala, avec toute leur suite, faire la visite sacramentelle au tombeau de saint Pierre.

Par un billet de la secrétairerie d'État, Mgr Bonaparte a été appelé à faire partie des congrégations des évêques et réguliers, — des rites, — de la discipline régulière, — des indulgences et des saintes reliques.

Il occupait auparavant la charge de protonotaire apostolique.

C'est, il faut le remarquer, en qualité de cardinal romain que Mgr Bonaparte vient d'être admis dans les rangs du sacré collége. On sait que, pour chacune des nations catholiques, les siéges y sont répartis dans les proportions suivantes : France, 6; Autriche, 6; Espagne, 6; Angleterre, 1; Belgique, 1; Portugal, 1. Le reste appartient à l'Italie. La France compte en ce moment cinq prélats revêtus de la pourpre : Leurs Éminences de Bonald, Mathieu, Donnet, de Bonnechose et Billiet : le sixième chapeau reste vacant depuis la mort de Mgr Gousset.

Le nombre des cardinaux est fixé, depuis Sixte-Quint, à soixante dix : — six evêques suburbicaires, cinquante prêtres et quatorze diacres. — Sur ce nombre cinquante-huit siéges seulement sont occupés. Douze, par conséquent, sont dépourvus de titulaires. Mgr Bonaparte appartient à l'ordre des cardinaux-prêtres.

~~~ Je lisais, dans une récente correspondance, qu'après l'étiquette chinoise il n'en était pas de plus inflexible que celle de la cour romaine. Là-dessus il faut s'entendre. Oui, sans doute, si l'on veut parler de tout ce qui touche aux rites religieux, aux cérémonies officielles. Non, s'il s'agit des rapports avec les fonctionnaires et les dignitaires, même les plus haut placés dans l'ordre hiérarchique.

J'en citerai, en passant, une preuve toute personnelle.

Il y a six ans, me trouvant à Rome, j'eus la curiosité de voir de près le fameux cardinal dont notre confrère About nous a tracé un portrait si sinistre dans sa *Question romaine*.

Je cherchais un prétexte pour demander une audience. On m'assura que c'était inutile et que je n'avais qu'à me présenter pour être reçu immédiatement.

Je me rendis donc au Vatican, où S. Ém. le secrétaire d'État occupe un modeste appartement au-dessus de celui du Saint-Père. Ce que l'on m'avait dit était parfaitement exact : il me suffit de faire passer ma carte, et, au bout de quelques minutes, lorsque la porte s'ouvrit pour laisser sortir le visiteur qui m'avait précédé, — c'était, si je ne me trompe, Mgr Matteucci, — je fus introduit dans le cabinet de Son Éminence.

A mon entrée, le cardinal était venu à moi : il me prit la main avec effusion, et me faisant asseoir sur un fauteuil en face de lui :

— Ah! bonjour, mon cher ami, enchanté de faire votre connaissance.

La conversation dura une demi-heure, sur un ton cordial et familier. Ce fut moi qui me levai le premier. Son Éminence me reconduisit jusqu'à l'antichambre et, en me disant adieu, m'offrit ses services pour le temps qui me restait à passer à Rome.

Voilà la réception que me fit l'ogre de Sonnino.

Toutes les fois que j'ai eu affaire en France à un personnage officiel, fût-ce le moindre chef de bureau, je m'en suis toujours souhaité une pareille : je suis encore à l'attendre.

~~~ Avant de rentrer à Paris dans les régions du théâtre, nous passerons, si vous le voulez bien, par Vienne, et nous prêterons un instant l'oreille à la merveilleuse représentation dont retentissent encore les échos charmés du palais Schwartzenberg.

La transition n'est pas aussi forcée qu'elle en a l'air. Sans compter la loi des extrêmes, je pourrais encore invoquer ici la concordance des dates; car la représentation en question s'est donnée le jour même de la grande cérémonie que j'ai décrite plus haut.

Quels beaux cris jetteraient nos puritains de Paris si on leur disait : — Dans le faubourg Saint-Germain, à l'hôtel de Noailles ou de Montmorency, on vient de jouer une folie imitée du répertoire des Variétés ou des Folies-Marigny : les auteurs étaient la fleur de la diplomatie, les acteurs et les actrices, les personnages les plus illustres et les plus blasonnés de la noblesse française : des princes et des princesses ont chanté les airs de Mlle Schneider : les jambes les plus patriciennes se sont montrées sous des costumes allégoriques et, qui mieux

est, dans des pas de caractère! — A quels débordements de pudeur, à quelles explosions de *shocking* ne se livreraient pas à cette occasion les rosières de la presse et les vierges du feuilleton! Heureusement, les choses se sont passées à Vienne, hors de leur juridiction, et aussi hors de la mienne, ce qui, en me laissant la liberté du récit, me dispense, et je suis loin de m'en plaindre, de réflexions critiques.

UN VIENNOIS DE L'ISÈRE

OU

S'gibt nur a Kaiserstadt, s'gibt nur a Wien

REVUE-FÉERIE INTERNATIONALE

en 3 actes, mêlée de chant, tableaux et ballets,

Tel est le titre de la pièce. Auteurs : MM. le baron de Bourgoing et M. le comte de Kergorlay; — deux diplomates dont l'un, M. de Bourgoing, secrétaire à l'ambassade de France, a joué lui-même le principal rôle de sa pièce. — Quant aux acteurs, je ne pourrais vous les nommer tous : autant vaudrait dépouiller l'almanach de Gotha. Je citerai seulement, un peu à tort et à travers : M. de Vaugelas dans un rôle à tiroirs; M. de Falbe, envoyé du Danemark à la cour de Vienne, dans des scènes de parodie; M. Zographo, de la légation de Grèce, en diable; M. de Kergorlay, en baron Grog; MM. Grosvenor, Wodehouse et Sartoris, de l'ambassade anglaise, en jockey-club, en canal de Leopoldstadt, en nouveau casino; le prince Louis d'Arenberg, en chef de musique des gardes de Gérolstein; le prince de Croy, en cuisinier de bonne maison; le comte Hoyos, en garçon de restaurant; le comte de Waldner, dans le domestique des *Deux Sourds;* le prince de Schwartzenberg, en lauréat du Champ de Mars; le baron Pereira, en Thérésa; — j'en passe et des plus titrés; — parmi les dames : les princesses Kinsky et Ida Schwarzenberg; les comtesses Erdoly, Larisch, Schonhorn, personnifiant la Bohême, la Styrie, l'Autriche, la Hongrie, la Moravie; puis dans le double rôle de l'Industrie et de la Grande-duchesse, la princesse de Furstemberg qui paraît avoir été, par sa beauté et sa voix de contralto au timbre puissant, la reine de la soirée : « Il faut l'entendre, s'écrie avec enthousiasme le *reporter* de cette représentation sous le pseudonyme de *Spectator,* il faut l'entendre au troisième acte, chantant l'impérissable chanson du *Sabre* et donnant à cette joyeuse mélodie d'Offenbach un caractère nouveau qui frise le drame et monte à l'épopée! »

Sapristi! dirait Félix, du Vaudeville.

Qui encore? M[lle] Bernardine d'Ayllon, une des filles du ministre d'Espagne, en son rôle de Carnaval, la baronne de Lowenthal et la comtesse de Stadion en servantes de la brasserie Dreher; et la comtesse Mélanie Zichy, excellente de comique dans un dialogue amphigourique; et la comtesse Carla Thun, habile à glisser sur la scène avec des patins à roulettes... Que sais-je? Et pour être complet, il me faudrait encore transcrire ici les noms des nobles artistes qui se sont groupés en tableaux vivants. Mais il faut finir et je ne puis mieux faire que de citer en masse toutes les dames composant le corps de ballet :

Princesse S. Esterhazy, princesse A. Lobkowitz, comtesse M. Trauttmannsdorff, comtesse Joséphine Pallavicini, comtesse Ern. Pallavicini, comtesse Hanna Erdody, comtesse M. Thun, M[lle] Louisa d'Ayllon.

Un seul plébéien s'était glissé dans la troupe aristocratique — à titre de souffleur, il est vrai — c'était notre confrère Ferdinand Silas. Si modeste que fût sa place, j'en connais qui la lui auraient payée un bon prix.

Encore une fois, je ne trouve pas de mal à ce que les princes et princesses s'amusent à cet innocent cabotinage, — bien qu'entre nous j'aimasse mieux les voir essayer leur talent dans une comédie de Molière — comme hier chez M[me] Abeille — que dans les productions, si spirituelles qu'elles soient, de nos jeunes diplomates. En tout cas, c'est là une preuve d'instincts artistiques dont le monde théâtral ne peut que les remercier. M[lle] Hoffmann, cette pauvre cantatrice, si persécutée pour avoir épousé un prince du sang impérial, n'aura pas été la dernière à s'en réjouir. Il est permis de présumer que la représentation du palais Schwartzenberg n'aura pas peu contribué à sa rentrée en grâce. Rien, en effet, de plus logique. Du moment que les princesses ne dédaignent pas de descendre jusqu'à son rôle, pourquoi ne s'élèverait-elle pas jusqu'au leur?

~~~ Puisque nous voici au théâtre, restons-y.

Souhaitons d'abord la bienvenue au théâtre de la Renaissance, ressuscité par M. Carvalho. L'entrée de jeu a été brillante. Il est vrai que l'on donnait *Faust,* — un chef-d'œuvre, — et que Marguerite, c'était M[me] Carvalho, la plus parfaite virtuose peut-être de ce temps-ci. La salle des Italiens, plus favorable pour la voix que celle du Théâtre-Lyrique, donnait, ce soir-là, à ses moyens un éclat et un brio singuliers. Sans rien forcer, elle est arrivée du premier coup au juste degré d'intensité vocale. En revanche, les autres interprètes, Troy et Massy notamment, ont paru sortir quelquefois de la mesure — et aussi le diapason. Ils y rentreront, sans nul doute, quand ils se seront familiarisés avec leur nouveau terrain.

~~~ Je suppose que M. Marc-Fournier se soit dit : « Ah! public ingrat pour qui j'ai prodigué mon or, mes trucs, mes décors et ma lumière électrique, sultan blasé à qui j'ai offert les femmes les plus décolletées, les odalisques les moins avares de leur chair nue, pour qui j'ai découpé en cent tableaux les merveilles sensuelles des Mille et une Nuits, voilà que tu me délaisses et que tu craches sur mes féeries, que tu demandes des drames où il y ait de la grandeur, de la passion et de l'intérêt! eh bien, tu seras servi comme tu le désires! je vais te donner un de ces drames, l'amour et l'idole de tes jeunes années; je vais remonter *Glenarvon,* de ton cher Mallefille, un de tes chefs-d'œuvre du temps jadis; mais je ferai en sorte que, lorsque tu l'auras vu, tu reviendras à genoux me supplier de te rendre la *Biche au Bois,* voire même les *Parisiens à Londres :* » — certes, M. Marc-Fournier ne serait pas parvenu à organiser une représentation plus attristante que celle à laquelle j'ai assisté l'autre soir. Quelle interprétation, grand Dieu! surtout si je la compare à celle des premiers jours, qui est encore présente à mes yeux! C'est la différence de la mort à la vie. Je ne dis pas que le drame de Mallefille n'ait contracté quelques rides dans cet espace — si long et si dévorant par le temps qui court — de trente années. Mais avec quel relief, quelle fierté il aurait pu s'imposer encore à la génération nouvelle, s'il eût été soutenu par un directeur convaincu! Malheureusement, M. Marc-Fournier ne l'est pas : — je n'accuse pas sa conscience; j'accuse seulement ses habitudes et ses inclinations, qui l'entraînent invinciblement vers la féerie. — On tombe du côté où l'on penche, disent les hommes d'État. Je recommande l'aphorisme à M. le directeur de la Porte-Saint-Martin.

~~~ Que mieux inspiré est M. Harmant, le directeur du Vaudeville! une pièce nouvelle vient à tomber : immédiatement il feuillette son répertoire. Voici *la Famille Benoiton,* de Sardou; voici *les Parisiens,* — non pas *les Parisiens à Londres,* oh! non — mais *les Parisiens* tout court, de Théodore Barrière. Il connaît le prix de ces œuvres d'élite, et il les monte en conséquence, avec le soin de l'œuvre et le respect du maître. Félix a repris ce rôle de Desgenais, où il s'est incarné, — avec quelle verve et quelle puissance, vous le savez! — et il y fait partir ses torpilles et ses pétards. Delannoy et Parade y dessinent, avec leur science de vieux comédiens, les deux physionomies de Martin et de Préval. Saint-Germain, y renouvelle avec une finesse d'observation supérieure, le type, un peu usé aujourd'hui, de Paul Gandin. M[lle] Davril et M[lle] Léonide Leblanc, qui paraît vouloir revenir sérieusement à ses premières amours, jettent de la grâce et du charme sur les figures des deux jeunes filles. Il y avait enfin, dans la pièce, un rôle difficile et original, celui de ce malheureux jeune homme, oscillant entre la lâcheté et le courage, qui hésite à se battre pour une maîtresse, mais à qui le cœur revient lorsqu'il s'agit de sa mère insultée. Lagrange, aujourd'hui en Russie, s'y était fait un nom. M. Harmant a découvert, pour le remplacer, un jeune homme nommé Abel, dont le coup d'essai a été ici un coup de maître. Et c'est ainsi que la pièce de Barrière s'est présentée vaillamment au public, soutenue à la fois par ses interprètes et par sa valeur personnelle, par la force de ses caractères, par la vigueur de ses situations et par cet esprit pétillant, ces mots à l'emporte-pièce, qui semblent issus de la veine même de Beaumarchais.

~~~ La mort est depuis quelque temps bien cruelle à la littérature. Elle vient encore, dans ces derniers jours, de frapper trois des meilleurs et des plus distingués parmi ceux qui tenaient, soit la plume du critique, soit celle de l'auteur dramatique.

Notre si digne et si regretté Édouard Monnais avait tenu l'une et l'autre. Il avait combattu pour son compte au théâtre dans vingt pièces applaudies — comédies, vaudevilles, opéras-comiques. Mais sa véritable vocation était la critique musicale. Dès ses débuts dans cette carrière nouvelle, il s'y fit tout de suite une place éminente, par la délicatesse de son sens artistique, les qualités littéraires de son style, la justesse de ses jugements qui, pour être exprimés sous une forme courtoise, n'en conservaient pas moins leur fermeté et leur indépendance. Du *Courrier français,* où il fit ses premières armes, il passa dans la presse spéciale, et l'on se rappelle quelle autorité s'attachait aux articles qu'il signait Paul Smith dans la *Revue et Gazette musicale.* Dans l'intervalle de ses travaux de critique, il trouvait encore le temps d'écrire des cantates — genre où il excellait — et de produire de véritables œuvres comme les *Esquisses de la vie d'artiste,* le *Portefeuille d'une cantatrice* et d'autres qu'on relit avec plaisir. Sa compétence en matière musicale l'avait désigné, dès 1840, au choix du gouvernement pour les fonctions de commissaire près des théâtres lyriques subventionnés. Il les remplissait encore il y a quelques semaines lorsque la maladie vint le saisir. Une foule nombreuse et recueillie, composée de hauts administrateurs, d'artistes, d'écrivains, se pressait autour de son cercueil, et la douleur sincère qui se peignait sur tous les visages témoignait de l'estime et des sympathies que laissait après lui l'homme excellent, le fonctionnaire assidu et bienveillant, le littérateur distingué qui, pendant quarante années où il a exercé ce métier si délicat de la critique, — ne s'est pas fait un seul ennemi.

~~~ L'existence de Marc-Michel se résume presque tout entière dans son théâtre. Comme ses confrères, de Léris, Adrien Lelioux, Jules Moineaux, il avait commencé par dépenser sa joyeuse humeur, au jour le jour, dans des comptes rendus de police correctionnelle. Plus hardi qu'eux, il déserta bien vite le journalisme pour se jeter résolûment dans l'arène dramatique. Il n'eut pas à s'en repentir. Autant de pièces, autant de succès. Le *Tigre du Bengale,* le *Chapeau de paille d'Italie,* deux folies immortelles dont il eut sa part, peuvent donner la mesure et le diapason de son talent. Toute cette gaieté s'est éteinte subitement dans la paralysie, et le pauvre Marc-Michel, frappé avant l'âge, a eu ce malheur de se survivre à lui-même. M. Jules Adenis a rendu hommage sur sa tombe, à l'ami ferme et dévoué, au confrère loyal que le suffrage de ses pairs avait maintenu pendant neuf années dans le sein de la commission des auteurs dramatiques.

~~~ « Je ne vous rappellerai pas ce que fut la vie littéraire d'Édouard Lemoine; elle vous est présente et reste écrite dans cette multitude d'articles charmants et piquants, qui tenaient de la comédie par l'art de la mise en scène, du roman de mœurs par l'observation, et qui étaient toujours signés, quoique anonymes, car, à défaut de son nom, c'était son esprit qui les signait... »

C'est en ces termes que M. Legouvé rappelait, il y a quelques jours, aux amis d'Édouard Lemoine accourus pour lui rendre les derniers devoirs, la place que notre confrère en chronique s'était faite dans les lettres. Je n'ai rien à y ajouter, non plus qu'au tableau touchant qu'il nous a tracé de l'amitié fraternelle qui unissait Édouard à ses frères Gustave et Adolphe. Édouard avait commencé par le professorat : c'est de lui que, bien jeune encore, j'ai reçu mes premières leçons, et, à ce titre, il me sera permis de contresigner ce portrait de l'homme, que j'emprunte encore à notre éminent collaborateur : « A quinze ans, dit M. Legouvé, il était déjà lui-même plein de verve et de gaieté, vif, railleur, le feu dans les yeux, le sourire aux lèvres, habile à saisir et à peindre le ridicule, et mettant autant de soin à cacher son cœur sous son esprit, que d'autres à faire passer leur esprit pour du cœur... »

Lui aussi, Édouard Lemoine, est parti avant l'heure, — comme ce pauvre Guyon, qui fut aussi mon professeur dans la pension Goubaux, comme cet excellent et respectable Goubaux, notre maître à tous, dont le nom ne peut me revenir à la mémoire, sans qu'une larme ne me remonte du cœur aux paupières.

GÉROME.

BULLETIN

Un splendide soleil a favorisé les ébats traditionnels du jeudi de la mi-carême. Paris avait repris sa physionomie des derniers jours du carnaval. Avant une heure, les voitures ornées de drapeaux et d'enseignes à réclames commençaient à circuler sur les boulevards, escortées par des cavaliers à la mise excentrique. Un peu plus tard, les chars des blanchisseuses ont fait leur apparition. Les Parisiens, toujours friands de ce genre de spectacle, inondaient les larges voies par où passaient les divers cortèges. La foule était grande aux fenêtres comme dans les rues. Des trompes de chasse ajoutaient à la fête l'éclat de leurs bruyantes fanfares. Le soir, l'Opéra, le Châtelet et toutes les salles consacrées à Terpsichore ont rouvert leurs portes, et les danses joyeuses ont duré toute la nuit.

Le jeudi de la mi-carême tombait cette année le jour de la fête de saint Joseph, patron des charpentiers. Les ouvriers



FUNÉRAILLES DE MANIN, A VENISE — ARRIVÉE DU CORTÉGE A LA BASILIQUE DE SAINT-MARC, dessin de notre correspondant à Venise — Voir page 198



ZANZIBAR, SUR LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE. — VUE DU QUARTIER [illegible], d'après une photographie. — Voir page 202

appartenant à ce corps d'état sont venus, suivant la coutume, se réunir chez la Mère.

Ils se sont mis en marche, musique en tête, à onze heures et demie. Les compagnons charpentiers, rangés en bon ordre, portant tous la longue canne traditionnelle, sur montée d'une pomme noire, escortaient le chef-d'œuvre qui a figuré à l'Exposition universelle de 1867. Une calèche, dans laquelle la Mère avait pris place, fermait le cortége, qui s'est dirigé vers l'église Notre-Dame, où une messe en musique a été chantée en présence d'une assistance nombreuse et recueillie. Un bal donné à la salle de la Redoute a terminé la fête.

Le marronnier des Tuileries, devenu célèbre par le souvenir de la rentrée de l'Empereur à Paris le 20 mars 1815, en revenant de l'île d'Elbe, a tenu sa promesse habituelle. Ses rameaux sont couverts de feuilles printanières, et du milieu de ses bourgeons épanouis s'élancent des grappes de fleurs naissantes.

Il existe en ce moment sur le bord de la grande avenue des Champs-Élysées, vis-à-vis du théâtre du cirque de l'Impératrice, un autre marronnier qui attire également l'attention des promeneurs.

Cet arbre, qui l'année dernière a fleuri par deux fois, au printemps et en automne, est en ce moment couvert de feuillage, et cela depuis la fin du mois de février, tandis que les autres arbres de même essence, ses voisins, n'ont encore que des tiges noires et dénudées.

Les jardiniers des Champs-Élysées disent que cet arbre est le plus précoce de tous ceux qui ornent nos promenades publiques.

Tous les matins, les chemins de fer du midi de la France apportent en ce moment de nombreux paniers de violettes; puis une quantité prodigieuse d'autres paniers remplis de salades de toutes sortes. On évalue la consommation journalière des habitants de Paris, qui sont au nombre de

LA FONDÈRIE DE BOMBES, A L'ARSENAL DE WOOLWICH. — [illegible], d'après un croquis communiqué. — Voir page 202.

4,779,436, à 10 millions de francs, soit pour l'année de 365 jours, 3 milliards 650.000,000 de francs, et, en y ajoutant le vêtement, le logement, les plaisirs, 10 milliards de francs.

Le camp de Châlons recevra, dit-on, cette année deux corps d'armée d'instruction. Chaque corps d'armée se composera de trois divisions d'infanterie, d'une division de cavalerie et de la force proportionnelle en artillerie. La première série de manœuvres commencera le 1er mai et finira le 1er juillet ; la deuxième série commencera le 15 juillet et finira le 15 septembre.

Les régiments qui doivent faire partie du camp de Châlons ne sont pas encore désignés.

Le Saint-Père a reçu en audience particulière le célèbre philanthrope américain M. Peabody et l'a invité à s'asseoir devant lui, honneur qui ne s'accorde que très-rarement dans les réceptions pontificales. Pie IX a donné son portrait au citoyen des États-Unis avec une citation latine écrite de sa main et qui contient l'éloge de la bienfaisance.

L'ancienne rue Culture-Sainte-Catherine, où se trouve situé l'hôtel Carnavalet, qu'on transforme et embellit pour y placer le musée historique de la ville de Paris, portera désormais le nom de rue Sévigné.

On vient d'installer au musée assyrien du Louvre plusieurs caisses d'objets antiques destinés à prendre place, dans ce musée, à côté du merveilleux cénotaphe du roi Esmanasar, donné par feu M. le duc de Luynes.

La nouvelle salle du Vaudeville, au coin de la rue de la Chaussée d'Antin et du boulevard, sera livrée à l'exploitation actuelle de la place de la Bourse vers le 10 mai prochain ; mais il est peu probable que l'inauguration ait lieu à cette époque. On pense qu'elle sera reculée jusqu'en septembre.

Le duc de Beaufort, directeur des haras royaux d'Angleterre, a vendu ses chevaux aux enchères.

L'écurie du duc de Beaufort était la plus célèbre de l'Angleterre par les nombreuses victoires qu'elle comptait sur les turfs britanniques et étrangers.

La vente a eu lieu la semaine dernière sur le champ de courses d'Ascot. Parmi les principaux chevaux qui ont changé de propriétaire, on cite : *Ceylon, Vauban, Viridis, Lord-Ronald. Europa, Palmer.*

Les enchères ont été très-animées, et ont produit environ 400,000 francs.

La statue du maréchal de Vauban, né le 14 mars 1633, à Saint-Léger-de-Foucheret, va être érigée sur une des places d'Avallon.

Le sénat de l'Iowa, aux États-Unis, vient de voter une loi qui ouvre un nouveau champ à l'ambition du beau sexe. Elle dispose que « toute personne âgée de vingt et un ans, habitant l'État, et qui justifiera auprès d'une cour de district d'une instruction suffisante et d'une moralité convenable, sera admise à exercer comme avocat dans toutes les cours du ressort. »

On a expérimenté, la semaine dernière, à Londres, un télégraphe automatique d'une vitesse incroyable, pouvant transmettre six cents lettres par minute. Sir Charles Wheastone en est l'inventeur.

TH. DE LANGEAC.

Nous recommandons expressément à nos abonnés de déplier dans son entier, **sans le couper**, *le prochain numéro de* l'Univers illustré. *Ce numéro, qui paraîtra la veille du Dimanche des Rameaux, leur réserve une magnifique surprise artistique.*

PORTRAITS LITTÉRAIRES

CHARLES BAUDELAIRE

(Suite[1].)

Signalons, parmi les pièces qui composent *les Fleurs du mal*, quelques-unes des plus remarquables, entre autres celle qui a pour titre *Don Juan aux enfers*. C'est un tableau d'une grandeur tragique et peint d'une couleur sobre et magistrale sur la flamme sombre des voûtes infernales.

La barque funèbre glisse sur l'eau noire, emmenant don Juan et son cortége de victimes ou d'insultés. Le mendiant auquel il a voulu faire renier Dieu, gueux athlétique, fier sous ses guenilles comme Antisthène, manie les rames à la place du vieux Caron. A la poupe, un homme de pierre, fantôme décoloré, au geste raide et sculptural, tient le gouvernail. Le vieux don Luis montre du doigt ses cheveux blancs raillés par son fils hypocritement impie. Sganarelle demande le payement de ses gages à son maître désormais insolvable. Doña Elvire tâche de ramener l'ancien sourire de l'amant sur les lèvres de l'époux dédaigneux, et les pâles amoureuses mises à mal, abandonnées, trahies, foulées aux pieds comme des fleurs de la veille, lui découvrent la blessure toujours saignante de leur cœur. Sous ce concert de pleurs, de gémissements et de malédictions, don Juan reste impassible ; il a fait ce qu'il a voulu ; que le Ciel, l'enfer et le monde le jugent comme ils l'entendront, sa fierté ne connaît pas le remords ; la foudre a pu le tuer, mais non le faire repentir.

Par sa mélancolie sereine, sa tranquillité lumineuse et son kief oriental, la pièce intitulée *la Vie antérieure* contraste heureusement avec les sombres peintures du monstrueux Paris moderne et montre que l'artiste a, sur sa palette, à côté des noirs, des bitumes, des momies, des terres d'Ombre et de Sienne, toute une gamme de nuances fraîches, légères, transparentes, délicatement rosées, idéalement bleues comme les lointains de Breughel de Paradis, propres à rendre les paysages élyséens et les mirages du rêve.

Il convient de citer comme note particulière du poëte le sentiment de l'*artificiel*. Par ce mot, il faut entendre une création due tout entière à l'Art et d'où la Nature est complétement absente. Dans un article fait du vivant même de Baudelaire, nous avions signalé cette tendance bizarre dont la pièce qui a pour titre *Rêve parisien*, est un exemple frappant. Voici les lignes qui essayaient de rendre ce cauchemar splendide et sombre, digne des gravures à la manière noire de Martynn : « Figurez-vous un paysage extra-naturel, ou plutôt une perspective faite avec du métal, du marbre et de l'eau et d'où le végétal est banni comme irrégulier. Tout est rigide, poli, miroitant sous un ciel sans soleil, sans lune et sans étoiles. Au milieu d'un silence d'éternité montent, éclairés d'un feu personnel, des palais, des colonnades, des tours, des escaliers, des châteaux d'eau d'où tombent, comme des rideaux de cristal, des cascades pesantes. Des eaux bleues s'encadrent comme l'acier des miroirs antiques dans des quais et des bassins d'or bruni ou coulent silencieusement sous des ponts de pierres précieuses. Le rayon cristallisé enchâsse le liquide, et les dalles de porphyre des terrasses reflètent les objets comme des glaces. La reine de Saba, en y marchant, relèverait sa robe, craignant de se mouiller les pieds, tellement les surfaces sont luisantes. Le style de cette pièce brille comme un marbre noir poli. » N'est-ce pas une étrange fantaisie que cette composition faite d'éléments rigides où rien ne vit, ne palpite, ne respire, où pas un brin d'herbe, pas une feuille, pas une fleur ne viennent déranger l'implacable symétrie des formes factices inventées par l'art ? Ne se croirait-on pas dans la Palmyre intacte ou la Palenqué restée debout d'une planète morte et abandonnée de son atmosphère ?

Ce sont là, sans doute, des imaginations baroques, antinaturelles, voisines de l'hallucination et qui expriment le secret désir d'une nouveauté impossible ; mais nous les préférons, pour notre part, à la fade simplicité de ces prétendues poésies qui, sur le canevas usé du lieu commun, brodent avec de vieilles laines passées de couleur des dessins d'une trivialité bourgeoise ou d'une sentimentalité bête : des couronnes de grosses roses, des feuillages vert de chou et des colombes se becquetant. Parfois, nous ne craignons pas d'acheter le rare au prix du choquant, du fantasque et de l'outré. La barbarie nous va mieux que la platitude. Baudelaire a pour nous cet avantage ; il peut être mauvais, mais il n'est jamais commun. Ses fautes sont originales comme ses qualités, et, là même où il déplaît, il l'a voulu ainsi d'après une esthétique particulière et un raisonnement longtemps débattu . . . .

Les Fleurs du mal sont le plus beau fleuron de la couronne poétique de Baudelaire. Là, il a donné sa note originale et montré qu'on pouvait, après ce nombre incalculable de volumes de vers, où toutes les variétés de sujets semblaient épuisées, mettre en lumière quelque chose de neuf et d'inattendu, sans avoir pour cela besoin de décrocher le soleil et les étoiles et de faire défiler l'histoire universelle comme dans une fresque allemande. Mais ce qui a fait surtout son nom célèbre, c'est sa traduction d'Edgar Poe ; car, en France, on ne lit guère des poëtes que leur prose, et ce sont les feuilletons qui font connaître les poëmes. Baudelaire a naturalisé chez nous ce singulier génie d'une individualité si rare, si tranchée, si exceptionnelle, qui d'abord a plus scandalisé que charmé l'Amérique, non que son œuvre choque en rien la morale : il est, au contraire, d'une chasteté virginale et séraphique, mais parce qu'il dérangeait toutes les idées reçues, toutes les banalités pratiques et qu'il n'y avait pas de criterium pour le juger. Edgar Poe ne partageait aucune des idées américaines sur le progrès, la perfectibilité, les institutions démocratiques et autres thèmes de déclamation chers aux philistins des deux mondes. Il n'adorait pas exclusivement le dieu dollar ; il aimait la poésie pour elle-même et préférait le beau à l'utile : hérésie énorme ! De plus, il avait le malheur de bien écrire, ce qui a le don d'horripiler les sots de tous les pays. Un grave directeur de revue ou de journal, ami de Poe d'ailleurs et bien intentionné, avoue qu'il était difficile de l'employer et qu'on était obligé de le payer moins que d'autres, parce qu'il écrivait dans un style trop au-dessus du vulgaire ; admirable raison ! Le biographe de l'auteur du *Corbeau* et d'*Eureka* dit qu'Edgar Poe, s'il avait voulu régulariser son génie et appliquer ses facultés créatrices d'une manière plus appropriée au sol américain, aurait pu devenir un auteur à argent (*a money making author*) ; mais il était indisciplinable, n'en voulait faire qu'à sa tête et ne produisait qu'à ses heures, sur des sujets qui lui convenaient. Son humeur vagabonde le faisait rouler comme une comète désorbitée de Baltimore à New-York et de New-York à Philadelphie, de Philadelphie à Boston ou à Richmond, sans qu'il pût se fixer nulle part. Dans ses moments d'ennui, de détresse ou de défaillance, lorsqu'à la surexcitation causée par quelque travail fiévreux succédait cet abattement bien connu des littérateurs, il buvait de l'eau-de-vie, défaut qui lui a été amèrement reproché par les Américains, modèles de tempérance, comme chacun sait. Il ne s'abusait pas sur les effets désastreux de ce vice, celui qui a écrit, dans *le Chat noir*, cette phrase fatidique : « Quelle maladie est comparable à l'alcool ! » Il buvait sans ivrognerie aucune, pour oublier, pour se retrouver peut-être dans un milieu d'hallucination favorable à son œuvre, ou même pour en finir avec une vie intolérable en évitant le scandale d'un suicide formel. Bref, un jour, attaqué dans la rue d'un accès de *delirium tremens*, il fut porté à l'hôpital et y mourut tout jeune encore et lorsque rien dans ses facultés n'annonçait un affaiblissement, car sa déplorable habitude n'avait influé en rien sur son talent ni sur ses manières, qui restèrent toujours celles d'un gentleman accompli, ni sur sa beauté jusqu'au bout remarquable.

Nous indiquons en quelques traits rapides la physionomie d'Edgar Poe, quoique nous n'ayons pas à écrire sa vie ; mais l'auteur américain a tenu dans l'existence intellectuelle de Baudelaire une place assez grande pour qu'il soit indispensable d'en parler ici d'une façon un peu développée, sinon sous le rapport biographique, au moins au point de vue des doctrines. Edgar Poe a certainement influé sur Baudelaire, son traducteur, surtout dans la dernière partie de la vie, hélas ! si courte du poëte.

THÉOPHILE GAUTIER.

(*La suite au prochain numéro.*)

1. Voir les numéros 686 à 688.

LES FUNÉRAILLES DE MANIN

Il y a quelques jours, l'Italie tout entière avait les yeux fixés sur Venise, où l'on célébrait avec une pompe extraordinaire le retour des cendres de Daniel Manin, le grand patriote. Des croquis que nous recevons nous permettent de consacrer deux gravures à cette solennité funèbre, à laquelle la grandeur des souvenirs évoqués donnait, dans la vieille cité des doges, un caractère éminemment national. Il nous reste maintenant à raconter comment les cérémonies ont été accomplies dans les journées des 21, 22 et 23 mars, au milieu d'un énorme concours de population.

Les restes de Manin ont été transportés de la gare à l'église Saint-Zacharie précédés d'une musique militaire. L'embarcation qui portait le cercueil est partie le 21, à sept heures du soir, suivie d'autres barques préparées pour la circonstance et d'une quantité immense de gondoles éclairées par des milliers de torches. On remarquait dans le cortége des représentants du sénat et de la chambre des députés d'Italie, la commission chargée d'accompagner le corps depuis la frontière, plusieurs grands personnages étrangers, Georges Manin, et des membres du gouvernement provisoire et des assemblées de la république vénitienne en 1848 et 1849. La musique de la garde nationale fermait la marche.

La gondole mortuaire était aussi grande que le permettait la hauteur des ponts sous lesquels elle devait passer. Elle était décorée avec une extrême magnificence. On voyait à l'avant l'image dorée du lion de Saint-Marc, tenant dans ses griffes le drapeau vénitien recouvert d'un crêpe. Des deux côtés de l'embarcation, les armes des principales cités italiennes étaient peintes sur des transparents lumineux. Deux statues colossales argentées symbolisaient l'union de l'Italie et de la Vénétie. Aux angles, des torchères gigantesques éclairaient le catafalque et se reflétaient dans les eaux du canal d'une manière saisissante. Sur le passage du cortége toutes les maisons étaient illuminées intérieurement en signe de deuil.

Devant le portail de Saint-Zacharie, le cercueil fut reçu par une députation du conseil municipal, et un piquet de gardes nationaux monta pendant la nuit une garde d'honneur.

Dès le matin du 22, toute la ville était pavoisée de drapeaux italiens et d'oriflammes voilés de crêpe. La popula-

tion, en proie à la plus vive émotion, inondait les places et les quais, et circulait dans les canaux sur un nombre prodigieux de gondoles. A dix heures du matin, toutes les députations et les corporations, portant des bannières de deuil, se sont réunies à Saint-Zacharie. Le cercueil a été enlevé par des membres de l'ancienne milice de Venise, et les cordons du poêle ont été remis aux membres du gouvernement vénitien en 1848. Pendant ce temps, des orchestres, placés devant et derrière le cercueil, faisaient entendre des marches funèbres. Des salves d'artillerie saluèrent les dépouilles de Manin jusqu'au moment où elles furent déposées dans la basilique de Saint-Marc.

Le cortége, arrivé à la Piazzetta par le quai des Esclavons, a fait ensuite le tour de la place Saint-Marc, garnie de troupes. Les discours étant prononcés, le cortége est entré dans la basilique. Après le service, le cercueil est resté exposé jusqu'au jour sur une estrade découverte.

Le lendemain 23 mars, le cercueil a été mis dans le sarcophage, en présence du préfet royal, de la municipalité et de la commission qui a ramené à Venise les cendres de Manin.

R. Bryon.

LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite [1].)

IX

— Mon Dieu, reprit Corbier, tu as tort d'attacher de l'importance à des propos en l'air. Marion, qui est un imbécile de te les avoir rapportés, les a-t-il compris? Puis, vois-tu, tout le monde, en somme, dit du mal de tout le monde. Toi-même tiendrais-tu à être entendue des gens sur le compte desquels tu t'exprimes? Enfin nous sommes forcés d'avoir les Balaguier. Tu as absolument voulu venir faire la châtelaine à Varanne; c'est bien le moins que tu acceptes les devoirs de ta profession. — Sur quoi, aurais-tu l'obligeance de me verser une tasse de thé?

— Si nous retournions à Montrevaux? murmura la jeune femme.

— Ah! s'écria Corbier, je ne demanderais pas mieux. Malheureusement, c'est impossible. Je me suis embarqué dans des réparations, dans des renouvellements de baux, dans des échanges de terrains, dans un tas d'affaires plus ou moins urgentes, j'en conviéns, mais que je ne saurais maintenant planter là. Il nous faut un bon mois pour terminer ce que nous avons entamé. Dame, ma chère enfant, le vin est tiré. D'ailleurs, partir au bout de huit jours! quelle façon cela aurait-il? je te le demande. Nous n'y pouvons songer. Ce qui m'étonne, c'est que tu en aies abordé l'idée. Hier encore, tu étais enthousiaste de ce pays, qui est bien; mais enfin un pays comme un autre. Je devrais tomber des nues; seulement, tu m'en as fait tomber si souvent, que j'ai renoncé à jamais y remonter. Allons! mets donc un peu la bride à ton imagination. On s'accoutume aux situations. Moi qui redoutais notre séjour ici, eh bien, je ne m'en trouve point trop mal. Je t'assure que les Balaguier ne sont pas très-ennuyeux.

— Mon oncle, dit Olga, avez-vous jamais étudié l'électricité?

— Jamais.

— Alors, vous ne savez pas ce que c'est qu'un paratonnerre?

— Ah! si... Et tiens! tu me fais penser que les nôtres ont besoin d'être restaurés.

— Définissez, je vous prie, un paratonnerre.

— Volontiers : une barre de fer, pointue et dorée à l'extrémité, avec un fil de fer pour emmener la foudre dans le jardin.

— A merveille, mais théoriquement?

— Théoriquement? Une invention d'un savant d'Amérique qui s'appelait Franklin. Ma grand'mère l'avait beaucoup connu. J'ai quelque part, dans un tiroir, des lettres de lui. Au reste, un assez triste personnage. Eh bien, c'est ce Franklin qui a inventé le paratonnerre. Voilà la théorie. Es-tu contente? Ah! ajouta Corbier en riant, madame s'imaginait me prendre en flagrant délit d'ânerie!

— Vous croyez donc m'avoir répondu?

— Dame! à moins pourtant que la langue ne m'ait fourché et que je n'aie prononcé paravent ou parapluie, il me semble...

— J'en suis fâchée, interrompit Olga; mais, à moi, il ne me semble pas. Mettons, s'il vous plaît, les points sur les *i*.

— Mettons-les, répondit Corbier, qui, en ce moment, mettait du sucre dans son thé, comptant les morceaux, les pesant avec soin, les mesurant de l'œil et pensant que c'était là une opération autrement importante que de mettre les points sur des *i*.

— Comment se fait-il, continua Mme de Clérol, qu'une barre de fer pointue et dorée au bout attire la foudre et l'envoie, le long d'un fil de fer, dans le jardin? En un mot, pourquoi un paratonnerre est-il un paratonnerre?

— Pourquoi un chat est-il un chat? riposta Corbier.

— Je vais vous le dire. Vous vous figurez peut-être que la foudre est une substance, un élément?

— Ah! non, reprit Corbier entre deux gorgées de thé, ah! non. Je sais qu'il n'y a dans la nature que quatre éléments dont la foudre n'en est pas un; au moins, elle n'en était pas un de mon temps, ajouta-t-il d'un ton ironique; je me trompe, le feu est parfaitement un élément. Tu m'embrouilles avec tes questions!

— La foudre, mon oncle, est une dualité. Comprenez-vous?

— Non.

— Il existe deux électricités qui ne font que se détester et se rechercher. L'éclair est l'union de ces deux électricités contraires.

— A présent, j'y suis. C'est comme un mariage.

— Comme un mariage, soit! poursuivit Olga en souriant, je n'y ai aucune objection. Je continue...

— Continue! interrompit le vieillard, je n'y ai non plus aucune objection, pourvu que cela ne t'empêche pas de me donner une seconde tasse de thé.

Tout en versant le thé :

— Nous sommes en août, dit la marquise; il est quatre heures...

— Comment! midi n'a pas encore sonné!

— Je suppose qu'il soit quatre heures. Dès le matin, la chaleur a été accablante et l'on a pu pressentir l'orage, qui a grandi à l'horizon et qui, lentement, a envahi la moitié du ciel. Le soleil défend avec acharnement son domaine, qui se rétrécit à vue d'œil; mais c'est en vain qu'il lance ses rayons les plus ardents contre l'innombrable armée des nuages. On dirait un général lançant ses dernières troupes sur l'ennemi qui les enveloppe de toutes parts. Maintenant, regardez au sommet du toit votre lance dorée et étincelante, se détachant sur un fond bleuâtre et sinistre; regardez ensuite, plus haut, ce nuage blond qui s'avance en éclaireur. Vous les voyez?

— Oui, certainement, et même je suis charmé de voir un nuage blond. C'est la première fois que cela m'arrive.

— Vos railleries, reprit Olga, ne me troublent point, et je poursuis. Mon nuage blond ne demandait qu'à courir, et votre barre dorée au bout qu'à demeurer paisible. Mais, soudain, ils se joignent par un zigzag flamboyant, l'épée de l'archange a sillonné l'espace, la foudre s'enfouit dans le sol et n i ni, mon conte est fini.

— Tant pis, fit Corbier, tant pis! Tu décris fort agréablement. Mais la moralité de ce petit récit?

— La moralité, mon oncle, c'est qu'il faut se garder de rapprocher les électricités contraires, et voilà pourquoi un chat est un chat, et voilà pourquoi les Balaguier que vous trouvez charmants, qui le sont peut-être, m'ennuient. Leur électricité n'est pas la mienne. Seulement, je ne sais aucun moyen pour me débarrasser du spleen dont, rien qu'à les sentir sur la route de Varanne, je me trouve accablée. Ah! que Franklin eût été un bien plus grand homme s'il avait inventé un fil de fer qui emmenât l'ennui dans le jardin!

— Ces pauvres Balaguier! tu les as vus une fois, pendant cinq minutes! D'ailleurs, je te répète qu'Adrienne a la migraine.

— Je vous répète, moi, que, ce soir, elle ne l'aura plus. Ensuite, si méchante qu'elle soit, je l'aime autant que son pompeux de frère ou que son neveu, avec ses cheveux et son parler lissés et pommadés.

Et, en soupirant :

— Si nous retournions à Montrevaux? redemanda Olga. Qu'en dites-vous, mon oncle?

— Ce que j'en ai déjà dit, repartit celui-ci en se levant. Eh! eh! poursuivit-il, tu conviens donc que Montrevaux a du bon. Va! nous y retournerons, et le plus tôt possible. Mais, pour cela, il est essentiel que je ne fasse pas attendre Marion. Par conséquent, malgré tout le plaisir que j'éprouve à causer avec une nièce aussi savante que lettrée, je te quitte.

Et, tout en s'acheminant vers la porte :

— Tâche de te préparer, hein? ajouta Corbier, et d'être prête. Balaguier est pointilleux en diable. N'oublie pas que c'est à six heures précises qu'aura lieu la catastrophe.

La catastrophe n'eut lieu qu'à six heures et demie. Bien que la maison des Balaguier soit très-vaste et qu'un appartement entier en soit inhabité du côté du jardin, Mlle Adrienne occupe une chambre qui donne sur la rue. Briancourt étant une ville tranquille, cela n'a pas grand inconvénient, sauf pour les buveurs honteux, pour les jeunes gens attardés, pour les servantes coquettes, pour ceux enfin qui parlent ou qui passent sous les fenêtres de la vieille fille. Celle-ci, de son lit, où elle couvait sa migraine, entendit donc le cabriolet s'arrêter devant la maison et le cocher faire claquer son fouet. Elle se leva aussitôt et, entr'ouvrant la porte, elle cria à son frère, qui traversait le corridor, qu'elle allait s'habiller et qu'on eût à l'attendre. Comme elle avait pour principe, ou plutôt pour un de la multitude de ses principes, de se hâter lentement, elle fut trois quarts d'heure à se chausser de ses souliers de satin blanc, à se vêtir de sa robe vert-pomme et à nouer sous son menton pointu les rubans roses du chapeau qu'elle avait rapporté de Lyon en 1845. Ainsi attifée, elle descendit majestueusement dans le vestibule humide et carrelé de briques rouges, où elle trouva son neveu assis sur une banquette et mordillant le pommeau doré d'une badine en gutta-percha, tandis que le conseiller général se promenait, la tête haute, les mains derrière le dos, marchant du talon et faisant, à chaque pas, crier ses bottes fraîs vernies.

— Eh bien, demanda Adrienne d'un ton de reproche, partons-nous? Voyons, Anatole, bouge-toi! Qu'attendez-vous donc?

— La voiture, ma tante, répondit Anatole...

— Oui, reprit M. de Balaguier, j'ai envoyé Jacques changer le cabriolet contre la calèche; comme tu m'avais positivement dit que tu te sentais trop souffrante...

— Tu as immédiatement pris tes mesures, interrompit la vieille fille, pour qu'il me fût impossible d'accepter l'invitation de notre cousine. C'est très-aimable de ta part. Il fallait me prévenir que tu préférais courir là-bas sans moi. Tu sais qu'il n'est point dans mon caractère de m'imposer aux gens. Mon Dieu, je ne tiens en aucune façon à ce dîner. Au contraire, je suis si brisée, que je commets une grande imprudence en vous accompagnant. C'est uniquement par devoir que je ne retourne pas me coucher. Je ferais beaucoup mieux de ne pas aller à Varanne. Je crois que je n'irai pas. D'ailleurs, nous arriverons ridiculement tard. Ah! je me repens bien de m'être autant pressée, faible comme je l'étais. Au reste, je savais d'avance de quelle manière cela se passerait. J'aurais juré que vous vous arrangeriez pour me faire attendre et que tu ne serais pas revenu de la campagne, ou qu'Anatole aurait lambiné dans son bête de cercle, ou qu'au dernier moment un des chevaux se trouverait déferré, ou que Jacques aurait négligé de graisser les roues de la calèche. C'est toujours la même histoire! Mais où est Suzanne? Elle devrait être ici. J'ai une foule de choses à lui expliquer.

Balaguier répliqua que Suzanne était en visite chez une amie malade, Mme Daunés.

— Et je ne suis donc pas malade, moi! s'écria Adrienne. Au reste, je reconnais bien là ma sœur, constamment en l'air, incapable de rester une minute en place, choisissant, pour déguerpir, le moment où l'on a besoin d'elle. Assurément, il n'est pas dans mon caractère de retenir les gens de force. Mais ne pouvoir être souffrante sans la certitude d'être abandonnée, je trouve cela un peu dur. Il y a des sentiments qu'on doit avoir, et, quand on a le malheur de ne pas les éprouver, on les feint, ne fût-ce que par convenance. Je reconnais qu'il est plus commode de ne jamais se gêner pour personne, de faire uniquement ce qui vous plaît, de laisser tranquillement mourir les siens. Cette doctrine est prêchée par l'école moderne; seulement, je ne m'attendais pas, je l'avoue, à la voir pratiquée par des Balaguier! Un tel égoïsme me révolte. Que voulez-vous! il n'est pas dans mon caractère.

— Ce qui, à coup sûr, n'y est pas, dans son caractère, c'est, une fois lancée, de s'arrêter, pensa le conseiller général, qui n'essaya point d'interrompre sa sœur, et qui, sans lui répondre autrement que par un léger mouvement d'épaules, continua à se promener dans le vestibule, tandis qu'Anatole écoutait, avec une mélancolique indifférence, un discours qu'il eût pu réciter, tout en fouillant, de sa badine, les interstices des briques ou en étirant les crins de la banquette usée sur laquelle il se prélassait.

Enfin l'arrivée de la calèche mit un terme aux récriminations de la vieille fille, qui, cependant, ne monta dans la voiture qu'après avoir achevé à Jacques une mercuriale énergique et, cette fois, très-méritée. Jacques goûtait peu les impromptu. La nature ne l'avait pas créé pour être un ouvrier de la onzième heure. En toute circonstance, il fallait être hardi pour lui donner un ordre qui dérangeât ses plans ou qui risquât de troubler la combinaison de ses repas. Mais, quand il avait ciré ses grosses bottes, brossé et rabattu ses pantalons, endossé sa redingote bleu de ciel, lustré son chapeau chargé d'un galon d'argent large comme un crêpe de demi-deuil, et caché ses épaisses mains dans des gants de filoselle; avoir à atteler son second cheval que, naturellement, il n'avait pas eu le temps de panser, à sortir avec la calèche qui lui donnait plus de mal à nettoyer que le cabriolet, voilà qui passait les limites de la tyrannie et qui ne se renouvellerait pas. Le pire était qu'en se rendant de l'écurie à la maison, il avait dû traverser une petite place transformée en mare par des ouvriers qui y lavaient les tonneaux du père Grappe. Le fait d'avoir sali pour rien un équipage avait porté au comble l'indignation du cocher, qui mit à exécuter les ordres intempestifs de son maître la lenteur dont il était richement doué. Il subit d'un air maussade la remontrance de Mlle de Balaguier, et, tout en fouettant ses chevaux, il s'adressa à Anatole, qui, afin de fumer à son aise, s'était juché sur le siége.

— Ordinairement, grommela-t-il, quand l'ouvrage est fait, on est assuré. Mais, avec mademoiselle, c'est tout le contraire. La toilette d'une bête est pourtant bien aussi conséquente que la toilette d'une femme!

— Jacques, un cigare? fit Anatole d'un ton insinuant.

— Merci, répliqua Jacques, qui fourra dans sa poche le cigare offert; ce sera pour ce soir. A présent, elle n'aurait encore qu'à me voir pipant, comme elle dit. Elle crie déjà assez après monsieur. Franchement, quand le bon Dieu l'a pétrie, il n'y a pas épargné le vinaigre! C'est moi, monsieur Anatole, si j'étais vous, qui la laisserais chanter!

— C'est précisément ce que je fais, reprit Anatole avec dignité.

Olga commençait donc à espérer que la migraine d'Adrienne était d'espèce contagieuse, quand elle entendit le roulement d'une voiture dans la cour.

— Voici la nuée, dit-elle par une allusion à sa conversation du matin.

— Oui, mais voici le fil de fer, répondit Corbier en désignant Bley, qui, après une visite aux Morgan, avait poussé jusqu'à Varanne, où l'on s'était empressé de le retenir à dîner.

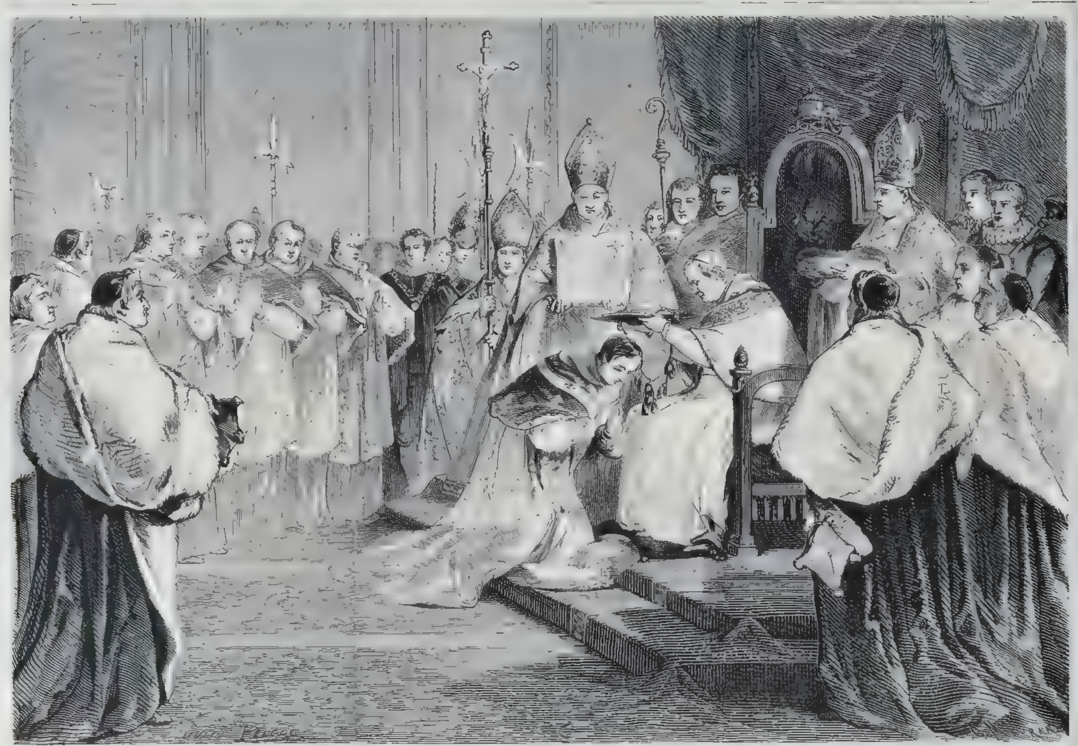
— Ah! j'étais sûre qu'elle viendrait! soupira Olga, qui distinguait la voix flûtée de Mlle de Balaguier. — Çà, baron, continua-t-elle, soyez gentil! soyez gai!

— Et, ajouta Corbier, faites la cour à notre cousine.

— Dame! s'écria Bley, arrangez-vous pour ne pas me donner des ordres contradictoires.

Alexandre le Grand n'entra pas dans Babylone plus majestueusement qu'Adrienne dans le salon de Varanne. Tandis que le conseiller général se pliait en deux et Anatole en quatre, la vieille fille s'approcha lentement d'Olga, qu'elle embrassa par surprise sur les deux joues; puis, avec sa volubilité ordinaire :

1. Voir les numéros 681 à 688



S. S. LE PAPE PIE IX REMETTANT LE CHAPEAU DE CARDINAL AU PRINCE LUCIEN BONAPARTE; dessin de M. Jules Pelcoq. — Voir la Chronique.



LE FORT LAFAYETTE, DANS LA RADE DE NEW-YORK. — VUE PRISE DE LA MER, PRÈS DE STATEN-ISLAND; dessin de M. Albert V., lieutenant de vaisseau. — Voir page 203

— Ma cousine, dit-elle, vous ne sauriez vous figurer l'émotion que j'éprouve à me retrouver ici. Votre excellent père et moi, nous étions si étroitement liés! Je regardais Guy comme un frère. Il me confiait toutes ses tribulations. Il en avait beaucoup, de tribulations, surtout vers la fin. Je ne devrais pas vous parler de lui. Hélas!... A propos, nous arrivons bien tard, grâce à mes messieurs. — René, je vous prie de me laisser parler. — Ma cousine, apprenez donc...

— Ma cousine, pardon, interrompit Corbier en arrondissant le bras, mais tout va bien qui finit bien, et, puisque vous voici, allons dîner! — Balaguier, voulez-vous conduire ma nièce?

M. de Balaguier répondit qu'il se tenait pour infiniment honoré et qu'il conduirait Mme la marquise de Clérol jusqu'au bout du monde.

Il dit cela de sa manière solennelle, accompagnant chaque syllabe d'un roulement emphatique, scandant les mots et les retournant dans sa bouche avant de les décocher.

Anatole poussa Bley du coude.

— Mon père, fit-il, n'est pas dégoûté; seulement, ma cousine est la cinq centième personne à qui il propose de la conduire au bout du monde. Tenez, dix louis, que je vous cite textuellement la phrase qu'il débite en ce moment?

— Mon cher monsieur, répliqua froidement le baron, cela ne vaut pas dix louis.

Et il passa dans la salle à manger.

En sa qualité de femme à prétention, Adrienne mangeait



LE CABINET DE TRAVAIL DU ROI GUILLAUME Ier, AU PALAIS ROYAL DE BERLIN; dessin de M. H. Scherenberg. — Voir page 203.

peu et seulement du bout des dents, qu'elle avait, du reste, fort longues. Naturellement, ce fut elle qui tint le dé de la conversation. Elle arrêta son frère, qui, par trois fois, essaya d'exposer ses vues politiques au sous-préfet. Elle employait pour lui imposer silence un procédé que la façon magnifique de parler du conseiller général rendait d'exécution facile. Elle attendait la première pause et elle n'attendait pas longtemps; elle s'élançait alors sur la phrase commencée, l'achevait et prenait la suite du discours. Quant à Anatole, elle le faisait taire tout uniment. Elle dit du mal de toutes choses et de toutes gens: de la province où l'on végétait, de Paris où l'on se pervertissait; de Mme Daunès qui, cinq ans auparavant, avait fait causer; du jeune Loirol qui dévorait les hectares paternels; de la femme du substitut qui affichait un luxe scandaleux; du receveur dont l'avarice sordide faisait un tort infini au gouvernement. Il va de soi qu'à l'entendre, elle portait le plus vif intérêt à ceux de qui elle parlait et se sentait animée, à leur égard, d'une affection sincère. Chez elle, l'amour de la vérité dominait seul l'amour du prochain. C'était d'un mot, en passant, qu'elle déchirait les autres, sans paraître y toucher. Ses parenthèses surtout étaient envenimées. Elle possédait d'ailleurs la fausse monnaie de l'esprit, le clinquant, et ne laissait pas de décrire d'une façon assez piquante. Aussi amusait-elle royalement Corbier, qui, à plusieurs reprises, interrompit, de son rire plein et bruyant, les narrations de Mlle de Balaguier.

Loin de partager l'hilarité de son oncle, Olga se rembrunissait et s'assombrissait. Un courroux dédaigneux se lisait dans ses regards et dans son attitude. Elle ne répondait que par des monosyllabes et même ne répondait point aux interrogations les plus directes. Cette méchanceté niaise, coulant à longs filets émaillés, lui inspirait autant de mépris que de répulsion et lui faisait éprouver une sensation intolérable, analogue au malaise que causerait à un dilettante une série de sons criards et de notes fausses.

Quant au baron, tout en regardant Olga du coin de l'œil, il opinait lâchement du bonnet, trop heureux d'être débarrassé des interminables théories du conseiller général.

Ce fut sur lui cependant que la vieille fille dirigea tout d'un coup sa petite fusillade.

W. DE LA RIVE.

(*La suite au prochain numéro.*)

ZANZIBAR

Dans l'article qu'il consacrait récemment à Livingstone, notre collaborateur Paul Parfait rappelait que le point de départ du grand voyageur pour sa dernière excursion avait été Zanzibar.

Zanzibar ou Zanguebar est une île de la côte occidentale d'Afrique. Elle mesure à peu près dix-sept lieues de long sur cinq de large. La ville de Zanzibar a été construite sur un banc de sable à l'ouest de l'île. Les habitations principales s'étendent le long du rivage. Ce sont des maisons de deux et trois étages à terrasses crénelées et d'une construction solide. Le palais du sultan, où flotte le drapeau rouge arabe, marque en quelque sorte la séparation entre les deux quartiers de la ville qui bordent la mer : le quartier *Melindy*, regardé comme peu salubre, et le quartier européen ou *Shangany*, qui se distingue par sa propreté. On y remarque la mission anglaise, le consulat anglais et le consulat américain.

La partie postérieure de la ville est un labyrinthe de ruelles étroites, tout au plus assez larges pour que deux cavaliers puissent y passer de front. Ce quartier misérable est en grande partie habité par des Indiens. La mission, le consulat et l'hôpital français occupent à peu près le centre de la ville. Plusieurs missionnaires, assistés de quelques sœurs de la Miséricorde, tiennent une école dans les bâtiments de la mission, et l'hôpital reçoit autant de malades qu'il en peut contenir. Le médecin attaché au consulat leur donne ses soins.

Les meilleures rues de Zanzibar sont pavées d'un mélange de sable grossier et de chaux bien battus ensemble. Ce genre de pavage est entretenu par les averses dans un état de propreté parfaite. Pourtant, la ville est généralement sale, surtout dans Melindy, qui est exposé aux inondations et qui exhale quelquefois une odeur insupportable. Le port, formé de quatre petites îles, reliées entre elles par des récifs et des bancs de sable, donne un ancrage excellent.

En dehors des Indiens, Zanzibar est presque exclusivement habité par des Arabes ayant leurs esclaves. Ces esclaves sont amenés en grand nombre tous les ans de la côte voisine d'Afrique et vendus au marché, où les propriétaires viennent les prendre pour les employer aux travaux domestiques ou aux travaux des champs. Les esclaves africains sont les seuls laboureurs de l'île. On les dit assez bien traités et relativement heureux dans leur servitude.

FRANCIS RICHARD.

LA FONDERIE DE BOMBES A L'ARSENAL DE WOOLWICH

Ce n'est pas une des moindres curiosités du fameux arsenal de Woolwich, à 14 kilomètres de Londres, que sa fonderie de bombes. On y peut voir en quelques instants les vieilles ferrailles de l'établissement transformées en engins de guerre et toutes prêtes à accomplir leur œuvre meurtrière.

Douze énormes fourneaux, creusés en forme sphérique, sont le point de départ de cette transformation. On y entasse le fer pêle-mêle avec le charbon. Le charbon brûle vivement sous l'action de ventilateurs énergiques, et le fer fondu sort des fourneaux pour être versé dans les moules. Quand il s'y est suffisamment refroidi, la bombe est portée au nettoyage.

Des cylindres de fer mobiles, de sept pieds de long sur autant de diamètre, reçoivent à la fois un certain nombre de bombes qui, se frottant l'une l'autre, dans un mouvement de rotation du cylindre, sont ainsi dépouillées extérieurement de toute impureté. Les bombes, toutefois, ont encore à subir l'opération du polissage. C'est celle que montre notre gravure.

Une bande d'ouvriers, sous les ordres d'un contre-maître, est rangée le long d'une espèce de rigole en bois à hauteur d'appui. Le contre-maître, ayant jaugé les bombes une à une au moyen d'un cercle de fer et marqué à la craie les endroits qui laissent à désirer, distribue ces bombes aux ouvriers, qui, les appuyant sur la rigole placée devant eux, achèvent de leur donner à la lime tout le fini de contour désirable.

En temps de guerre, plus de dix mille bombes passent tous les jours par cet atelier, où elles sont ainsi polies, percées, puis revêtues d'une couche de vernis noir qui les préserve de l'oxydation. Il y en a de toutes les grosseurs, suivant le genre de canons ou d'obusiers en usage. On fait mystère des préparations que certaines reçoivent intérieurement. Elles sont d'ordinaire bourrées de poudre et de balles, et l'explosion en est savamment combinée d'après divers systèmes. L'une des plus terribles, de fabrication toute spéciale à l'arsenal de Woolwich, est le *diaphram shrapnel*, perfectionné par le colonel Boxer. Sur un champ de bataille, elle éclate au moment voulu, lançant autour d'elle une pluie de balles qui produisent, à travers l'armée ennemie, l'effet d'une charge de petit plomb au milieu d'une volée d'oiseaux.

L. DE MORANCEZ.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Un quartier perdu de Paris. — Le bric-à-brac. — Une pipe apache. — Un prince de la science. — Une petite malade. — Le chien Toto. — Histoire de la Charbonnière.

Comme chacun a pu le voir depuis deux ans, l'auteur de ces causeries hebdomadaires cherche non-seulement à tenir le lecteur au courant des faits scientifiques de quelque intérêt qui surgissent quotidiennement, mais encore à placer sous ses yeux la physionomie du monde savant, toujours si curieuse, parfois si bizarre, et le plus souvent inconnue. En effet, les hommes qui le composent échappent à peu près complètement aux écrivains de la presse politique ou littéraire qui vivent en dehors d'eux, et qui d'ailleurs trouvent dans leur propre cercle tant de sujets d'observations piquantes qu'ils ne songent guère à en sortir et à chercher au delà. Quelques scènes empruntées à ce monde inédit peuvent donc légitimement trouver ici leur place. Elles feront de temps à autre diversion à des études que leur sujet rend parfois un peu sévères, si grand soin qu'on apporte à les présenter sous leur aspect le moins aride et le plus propre à intéresser la masse considérable des lecteurs de *l'Univers illustré*, composée de personnes en général peu familières avec le langage technique des sciences.

Tout ceci bien entendu et bien convenu, voici une des histoires qui désormais se montreront parfois en guise d'épilogues dans les *Causeries scientifiques*.

Certains quartiers de Paris, en dépit des immenses travaux que l'édilité accomplit, conservent encore leur vieille physionomie. J'en sais un entre autres, perdu derrière le Jardin des Plantes, qui ne ressemble en rien à ces immenses voies ouvertes partout à travers la vieille cité rajeunie. Maisons et habitants n'y rappellent rien de ce que l'on voit autre part : des rues tortueuses, étroites, mal pavées, fangeuses, noires, difformes, à maisons tantôt hautes et tantôt n'ayant qu'un seul étage, y donnent asile à une foule d'industries qu'on ne saurait retrouver autre part et dans les boutiques desquelles viennent aboutir tous les rebuts de cette capitale capricieuse qui brûle aujourd'hui ce qu'elle adorait hier, et adore le lendemain ce qu'elle brûlait la veille. Dans cette petite succursale du Temple, où s'accumulent et s'entassent les vêtements, les meubles, les livres, les tableaux et une foule d'objets sans nom, souvent le collectionneur exhume de ce pêle-mêle, grâce à un favorable hasard, des trésors d'archéologie, vendus insoucieusement par des héritiers ignorants et des commissaires-priseurs plus ignorants encore. C'est là qu'on a heurté du pied, pendant plus d'un demi-siècle, un magnifique portrait de Marie-Antoinette, derrière la toile duquel se trouvait collée une lettre adressée en 1790 à la princesse de Lamballe par sa royale amie ; c'est là encore qu'un amateur acheta naguère pour dix centimes, dans une sébile remplie d'objets taxés au même tarif, une pipe apache, en svénite olive, rehaussée d'ornements en étain, provenant des déserts les moins connus de l'Amérique du Nord, et que sans hésiter il eût payée cent francs chez un marchand de curiosités du faubourg Saint-Germain.

Or cet amateur se disposait à rentrer chez lui pour classer, dans ses collections l'inappréciable pipe, quand tout à coup il vit une voiture, attelée d'un magnifique cheval pur sang, don d'un souverain, entrer dans la petite rue, au grand effarement des poules qui vaguaient çà et là, picorant comme en pleine campagne, et à la non moins grande surprise des enfants qui accoururent sur le seuil des maisons, tandis que les chiens se prenaient à aboyer, comme pour protester contre la présence de cette voiture aristocratique qui apportait avec elle tant de perturbation et de bruit au milieu de ce coin paisible. La voiture n'en continua pas moins d'avancer, au pas il est vrai, et s'arrêta devant la boutique d'une charbonnière qui, le visage barbouillé de pulvérin noir, accourut de son plus vite sur le seuil pour recevoir un de nos plus célèbres médecins, qui déjà avait ouvert la portière et descendait le marchepied.

Le collectionneur, qui se trouvait être un ami du docteur, resta aussi ébahi que les enfants, les chiens et les poules, de voir un des princes de la science s'aventurer dans ce quartier perdu, et il s'empressa d'aller lui serrer la main :

— Entrez ici avec moi quelques instants, lui dit le médecin, et je vous ramènerai ensuite chez vous, j'ai un malade presque à votre porte.

Puis passant son bras sous le bras de l'ami qu'il venait de rencontrer d'une façon si peu prévue, il lui fit, en homme qui connaît parfaitement les lieux, traverser la boutique noire, poussiéreuse, remplie de charbon de bois, de morceaux de houille, de bûches et de petits fagots, et l'introduisit dans une petite pièce, bien éclairée, bien aérée, dont recouvrait les murs un joli papier rose et blanc, à quinze sous le rouleau, où régnait une propreté recherchée, et qui prenait jour sur un grand jardin mitoyen planté de vieux arbres. Une jeune fille de treize à quatorze ans reposait sur un lit bien blanc et bien moelleux ; l'oreiller qui servait de soutien à sa tête se trouvait garni d'une dentelle de coton blanchie et apprêtée avec tant de soin qu'on l'eût prise pour une guipure ancienne. A la vue du docteur l'enfant s'éveilla et sourit, tandis qu'un mignon griffon blanc sortait de dessous les couvertures pour faire accueil au visiteur en dressant les oreilles et en remuant doucement la queue.

Le médecin donna au chien, qu'il appela Toto, une petite tape amicale, embrassa l'enfant, lui prit le bras, lui tâta le pouls et dit à la charbonnière qui le regardait avec anxiété :

— Ma chère dame, notre enfant va le mieux du monde. Donnez-lui de suite une tasse de ce bon bouillon qui mijote en ce moment dans la pièce voisine, et dont l'odeur parfume toute la maison ; Mariette déjeunera en outre, à midi, d'un blanc de volaille, et le soir elle en mangera une aile tout entière. Eh bien, es-tu contente de moi, morveuse ?

Les yeux de la petite fille se remplirent de larmes, et elle porta à ses lèvres la main du docteur, qui ne put lui-même se défendre d'une émotion qu'il ne sut maîtriser qu'à demi.

— Croiriez-vous, me dit-il avec une brusquerie feinte, que cette petite méchante fille, qui s'est avisée de tomber malade, me fait la visiter tous les jours depuis un mois ? Enfin, Dieu aidant, je l'ai tirée d'affaire ; avant huit jours elle sera sur ses pattes, et ce sera pour causer alors un grand chagrin à sa mère.

La charbonnière leva avec angoisse sur le médecin de grands yeux auxquels la poussière noire qui couvrait son visage donnait encore une expression plus douloureuse et plus étrange.

— Vous avez beau me regarder, mère Michelin, il vous faudra en passer par là ! L'enfant, durant sa convalescence, aura besoin d'air, de soleil, de mouvement et de cent autres choses qu'on ne trouve point dans ce trou de rue. Vous l'amènerez donc dimanche à ma maison de campagne, où elle passera une ou deux semaines avec mes enfants qui l'aiment fort et qu'elle ne déteste pas, n'est-ce pas, Marion ? Ma voiture viendra vous prendre toutes les deux, et il faudra bien que ce jour-là vos pratiques se passent de charbon, de fagots, et qu'elles s'en approvisionnent à l'avance. Vous fermerez portes et volets, et vous écrirez à la craie dessus : *Fermé pour cause de convalescence.* Le lendemain vous reviendrez seule à Paris, car je sais que vous tomberiez malade à votre tour si vous restiez plus longtemps hors de votre boutique ; mais chaque fois qu'il vous viendra fantaisie de voir ce petit diable, vous n'aurez qu'à prendre le chemin de fer, qui vous conduit pour ainsi dire directement d'ici chez moi. L'air ne vous fera pas non plus de mal ! Et puis vous savez combien j'aime à vous voir parée de votre beau costume de notre chère Auvergne, et de votre bonne figure blanche et bien débarbouillée. Voilà qui est dit ; je veux qu'on m'obéisse, et vous le savez, mère Michelin, je ne suis pas bon quand on me résiste.

Là-dessus il embrassa l'enfant, tira la queue au chien qui se laissa faire, serra la main à la charbonnière, et il se trouvait déjà assis dans la voiture à côté de son ami, quand il rouvrit la portière :

— Eh ! dit-il, naturellement le petit chien Toto est de la partie. Diable ! sans cela Marion m'en voudrait et mes enfants me feraient un joli tapage !

— Voilà, dit-il à son ami quand la voiture se mit en mouvement, voilà la meilleure des femmes que je connaisse et que j'aime, sans compter qu'elle est ma compatriote et que j'ai passé ma jeunesse à jouer avec elle devant la chaumière de mon père qui était encore plus pauvre que la sien.

A l'âge de douze ans, mon maître d'école, qui m'avait appris à écrire et à orthographier assez proprement, et mon vieux et bon curé qui m'avait enseigné tout le latin qu'il savait, — et il en savait beaucoup le digne homme, — parvinrent, à force de remuer ciel, terre et autorités grandes et petites, à m'obtenir une bourse au lycée de mon département.

Ce fut un glorieux et triste jour que celui où je quittai mon père, ma mère, mes petits camarades des deux sexes et mon village ! J'étais bien fier de me voir vêtu d'un frac à boutons dorés avec les insignes du gouvernement, la tête couverte d'un képi et les pieds chaussés, non plus même de sabots comme aux jours de fête, — dans la semaine nous allions pieds nus, — mais de magnifiques souliers en vrai cuir et dont les semelles, garnies à profusion de gros clous, produisaient à chacun de mes pas un bruit que je ne pouvais me lasser d'entendre. Déjà un vague pressentiment me disait : Voici les premiers obstacles escaladés ; va ! et l'avenir est à toi !

Il me fallut néanmoins plusieurs semaines pour ne plus laisser couler une larme en reportant mes souvenirs vers tout ce que je laissais derrière moi de bon et d'aimé. Mais enfin je pris mon parti, et vous savez mieux qu'un autre où, à force de travail et de chemin je suis arrivé, vous, mon ami, que j'ai trouvé sur ma route, à mes débuts comme étudiant et comme interne dans un hôpital de Paris ; vous qui, depuis lors, m'êtes resté, — ce qu'on ne trouve guère, à mon âge, et dans ma grande position, — un ami sincère, désintéressé et vrai !

Il y a six ou sept ans, mon valet de chambre vint me dire qu'une charbonnière, une Auvergnate demandait à me parler. Je dis bien vite qu'on m'amène ma compatriote, et je me mis à débiter, de mon plus vite, le patois de mon pays à la pauvre femme qui se confondait en révérences, qui pleurait à chaudes larmes, et qui paraissait des plus troublées.

En m'entendant parler amicalement notre langue natale, elle se rassura un peu :

— Ah ! me dit-elle, se fait-il donc possible que vous ne me reconnaissiez pas ? Moi je vous ai reconnu à première vue ; il est vrai que je savais qui vous étiez et que vous ne savez pas qui je suis.

— Pardine, si ! repartis-je, car depuis qu'elle était là j'avais étudié ses traits et fini par la reconnaître : vous êtes Micheline, qui avait un si joli petit mouton que nous menions paître ensemble. Eh ! il y a longtemps, Micheline, que nous ne nous sommes vus !

Elle me sauta au cou, m'embrassa bel et bien sur les deux joues, puis, toute honteuse, elle se recula en me demandant pardon.

— Embrassez-moi encore une fois, répondis-je, et ce fut à mon tour de lui appliquer deux gros baisers qui résonnèrent comme il faut, je vous l'assure, sur son bon vieux visage.

— Et maintenant, lui demandai-je, comment vous trouvez-vous à Paris, et comment n'avez-vous pas songé plus tôt à venir me voir ?

— Ça ne sera pas long à vous dire. Je me suis mariée au pays, je suis venue avec mon mari à Paris, où nous avons établi une petite boutique de charbonnier. J'avais trois enfants, le bon Dieu me les a repris avec mon mari.

Et elle essuya ses yeux du coin de son tablier.

Je lui serrai affectueusement la main et lui dis : Ma pauvre Micheline, pourquoi n'avez-vous pas pensé à moi en ces rudes moments ?

— Dame! j'y ai bien pensé, mais je n'ai pas osé; je vous ai vu trois ou quatre fois passer dans votre belle voiture, et ce n'était pas facile de dire au cocher d'arrêter et de vous crier: je suis Micheline! Je suis venue deux ou trois fois devant votre hôtel, mais je n'ai pas osé y rentrer, et je m'en suis allée en disant: Ce que je fais là n'est pas bien, car je suis sûre qu'il ne recevrait pas mal une payse.

— Et enfin, aujourd'hui, vous avez laissé là votre méchante honte et vous voici! Vrai, vous me rajeunissez le cœur par votre presence, ma chère Micheline.

— Ah! dit-elle en pâlissant, c'est qu'aujourd'hui je ne crains plus rien et que je n'ai point hésité à m'exposer, à cause du malheur qui me frappe. La joie de vous revoir avait un peu soulevé le poids que j'ai là sur le cœur. Mais voici qu'il y retombe de toute sa pesanteur. Oh! monsieur, au nom de notre enfance, où nous semblions frère et sœur, au nom de notre vieux et saint curé qui a été un père pour vous, au nom de votre mère morte en vous benissant, et dont ces mains que vous voyez ont fermé les yeux, ne m'abandonnez pas!

— Micheline, ma chère Micheline, fis-je en lui prenant les deux mains, je sais que vous êtes une honnête creature qui ne viendrait rien me demander que de juste et d'honnête. Je vous promets donc, au nom de mon bienfaiteur et de ma mère, de faire ce que vous me demanderez.

— Que Dieu vous entende et vous benisse, repliqua-t-elle. Écoutez-moi, car j'attends de vous la vie ou la mort.

(*La fin à samedi prochain.*)

SAM. HENRY BERTHOUD.

LE CABINET DE TRAVAIL DU ROI DE PRUSSE

Le cabinet de travail de Guillaume Ier, au palais royal de Berlin, est situé dans la partie de l'edifice qui forme l'angle de la place de l'Opera. Lorsque le roi de Prusse réside dans sa capitale, il passe dans cette chambre presque toutes ses journees. Quand il n'est pas assis devant son bureau, occupé à lire ou à ecrire, en face du buste du grand Frederic, il aime à se tenir debout dans l'embrasure de la fenêtre qui ouvre sur la place. C'est là qu'il donne presque toutes ses audiences, et les passants l'aperçoivent causant tantôt avec M. de Bismark, tantôt avec ses generaux, ou bien encore avec les representants du corps diplomatique.

Les personnes qui ont été admises dans le royal reduit ont pu constater l'ordre minutieux qui a presidé à l'arrangement de tous les objets de l'ameublement. Dans chaque detail se reflete le caractère militaire de Guillaume Ier. Entre ces murs étroits sont nés les vastes projets qui ont trouvé leur accomplissement dans les evénements de 1866 et la victoire de Sadowa. Nous sommes persuadés que nos lecteurs nous sauront gre de leur faire jeter un regard curieux dans ce cabinet, qui appartient deja à l'histoire et dont l'aspect simple et quasi bourgeois contraste etrangement avec la puissance du souverain qui y passe chaque jour de longues heures.

H. VERNOT.

CHRONIQUE DU SPORT

C'est seulement le mois prochain, et, par parenthèse, c'est le 13 — nombre fatal — que l'hippodrome du bois de Boulogne rouvre les portes de son splendide champ de courses aux épreuves de vitesse du pur-sang. Mais, depuis longtemps deja, les steeple-chase sont en pleine activite: ainsi, quand paraîtront ces lignes, vingt-quatre heures auront à peine le temps de s'écouler avant qu'un grand prix de 10.000 francs soit dispute par les steeple-chasers de Vincennes; et, quinze jours plus tôt, La Marche celebrait le onzième anniversaire de son grand *Military*.

J'ai dejà raconte ailleurs, mais je crois pouvoir rappeler ici, à quelles circonstances se rattache ce tournoi international.

On sait que, pendant la guerre de Crimée, les alliés cherchaient à apporter autant que possible quelque distraction à la sévère monotonie du siége de Sebastopol, car la seule variante à cette funèbre occupation consistait seulement à remplacer la mitraille par des obus, les obus par des boulets, les boulets froids par des boulets rouges, et *vice versa*.

Cependant, à certains moments, — durant les courtes suspensions d'armes, par exemple, — on trouvait toujours bien moyen d'organiser quelque chose. Ainsi les Français jouaient la comedie: temoin l'episode qui signala la representation où un zouave, affublé pour la circonstance, remplissait un rôle de jeune *première*. Au beau milieu des grâces pudibondes de sa chaste mimique, un insolite brouhaha s'étant produit tout à coup dans le camp, acteurs et spectateurs, sautant sur leurs armes, se précipitèrent hors de la salle, — la jeune première en tête, dans le costume de son emploi.

Mais bientôt elle dut rentrer en scène sous un tonnerre d'applaudissements: l'alerte venait seulement de la soudaine irruption d'un groupe d'officiers russes qui, profitant d'un moment de trêve, avaient d'abord forcé leur propre ligne, puis étaient venus demander la faveur d'assister à la représentation: on les reçut à bras ouverts, comme déjà dans une ou deux visites precedentes, on s'était empressé de leur faire place en se serrant, pour les serrer amicalement à leur tour... Ce qui n'empêcha pas que, après s'être embrassés en se quittant, chacun courût à ses pièces pour tirer de nouveau les uns sur les autres!

De leur côté, les Anglais ayant pris l'initiative d'un projet de courses, une piste avait été tracée entre Karani et le quartier général, et sur cet hippodrome improvisé, Français et Anglais avaient fraternellement disputé les palmes de la sportive Angleterre. Mais ce n'est pas tout: — la guerre terminée et nos alliés rentres chez eux, ayant aussitôt organisé un *Military*, ils eurent la courtoisie d'inviter leurs anciens compagnons d'armes à venir se joindre à eux comme sous les murs de Sebastopol.

Or, jusqu'à cette époque, les *Military* — ou courses militaires — avaient toujours été exclusivement réservees aux seuls officiers de l'armée anglaise. Aussi, pour les convier à leur tour aux steeple-chases parisiens, La Marche, prenant tout d'abord l'initiative, offrit un prix de 5,000 francs. Et ce prix annuel, tout français cependant, a toujours conservé le nom anglais de *Military* depuis qu'à son inauguration, en mai 1857, il fut brillamment remporté par un gentleman anglais, M. George, capitaine aux horse-guards.

Mais pour ce onzième anniversaire, bien que sur sept concurrents le sport anglais fût represénté par quatre de ses plus habiles *riders*, c'est un des trois *gentlemen* français, c'est M. Fiersheim, qui, montant son cheval noir *Bon Espoir*, a remporte la palme. Enfin dans le steeple-chase suivant, le vieux *Biribi* semblait également devoir rapporter le prix à une ecurie française, celle de M. le comte d'Évry, lorsqu'une etrivière intempestivement cassee a force son jockey de s'arrêter.

Dans les courses de Celètes du cirque antique, cet accident n'aurait pu se produire, car les cavaliers d'alors ne se servaient encore ni de selles ni d'etriers. Les anciennes estampes reproduisant les figures de l'équitation grecque d'après Xenophon, — les bas-reliefs du Parthenon, representent les chevaux toujours nus sous leurs cavaliers. Les Numides montaient sans selle et sans bride, et je ne sais plus trop où j'ai vu que Gallien avait remarqué aux jambes des cavaliers romains de son temps une maladie qu'il attribuait au manque d'appui pour les pieds durant les trop longs exercices de l'equitation. Enfin Hippocrate avait déjà observé sur les jambes pendantes des cavaliers scythes des espèces de *fluxions* dont la cause etait la même.

Lorsque l'on commença à s'occuper du harnachement des chevaux, la selle ne fut, jusqu'au moyen âge, qu'une peau d'animal ou un morceau d'etoffe aux couleurs eclatantes, maintenu par un poitrail et une croupière. On y avait bien ajouté ensuite une espèce de petit siege — l'*ephippium* des Romains, — mais ce siege resta longtemps sans étriers. Pour monter à cheval, on avait recours alors à des bornes placées à cet effet sur la voie publique, et entretenues en bon etat par des fonctionnaires specialement charges de ce soin. Puis, aux temps de luxe, où l'or, l'argent, les pierres precieuses enrichirent l'*ephippium*, les grands personnages, qui se faisaient aider par leurs esclaves, se servaient de petites échelles et de marchepieds. Enfin quelques chevaux etaient dressés à s'agenouiller comme les chameaux, temoin le touchant episode de la bataille de Cannes qui arracha une larme à Annibal vainqueur.

Le lendemain du combat, il visitait le champ de bataille au moment où, parmi les monceaux de cadavres, Clælius, couvert de blessures mortelles, expirait en laissant echapper un dernier gemissement. Son cheval, monte en ce moment par un guerrier qui s'en était emparé la veille, reconnut la voix de son maître, et, d'un bond désespéré, ayant jeté à terre le cavalier surpris, il courut à travers les morts présenter le dos à Clælius en s'agenouillant auprès de lui.

L'usage des bornes montoires fut egalement introduit dans le vieux Paris où, longtemps après que l'habitude en était passee, ces bornes conservèrent encore leur nom de *montoirs* ou *pierres équestres*. Car, avant l'invention des carrosses, si les femmes avaient l'habitude de se servir de litières pour la ville, elles ne voyageaient qu'à cheval, soit assises, comme les dames romaines, soit à la mode du Nord, c'est-à-dire à *califourchon*; ou enfin en croupe derrière les cavaliers.

« Lorsque Charles VII vint de Montauban à Toulouse, — rapporte M. Rouel, — la reine fit son entree dans cette ville portée en croupe par le dauphin sur un cheval blanc. Les capitouls mirent la reine, le dauphin et le cheval blanc sous un dais aux armes de France, porte par chacun de ces magistrats en grand costume. »

Le même auteur ajoute que la reine Berthe filait en chevauchant; qu'à Payerne, où se trouve le tombeau de cette belle filandière, on peut voir encore la selle dont elle faisait usage, et que l'on y remarque le trou où elle mettait sa quenouille. Il est vrai que les sages palefrois, les tranquilles haquenées à douce allure d'amble du bon vieux temps ne *steppaient* pas comme les coursiers de nos amazones modernes; et d'ailleurs, celles-ci tiennent sans doute beaucoup moins à fier elles-mêmes qu'à faire fier leurs chevaux.

LÉON GATAYES.

LE FORT LA FAYETTE

En faisant son entrée dans la magnifique rade de New-York, le voyageur remarque à sa droite un fort isolé sur une petite île, à quelque distance de la côte. C'est le fort la Fayette, ainsi nommé en souvenir du general français qui mit si vaillamment sa jeune epée au service de l'indepen dance americaine.

Lors de la dernière guerre d'Amérique, le fort, qui avait éte jusque-là consacre uniquement à la defense de la rade, a fait un moment l'office de prison d'État, et l'on y a detenu un assez grand nombre d'accuses politiques. Il ne renferme plus aujourd'hui que sa garnison accoutumee. Du reste, son importance strategique se trouve à peu près nulle depuis la construction du fort Hamilton sur Long-Island, qui, avec le fort Tompkin, commande suffisamment l'approche de New-York.

Notre vue du fort la Fayette est prise de la mer dans le voisinage de Staten-Island.

HENRI MULLER.

LE CHATEAU DE MONTFORT

SUR LE LAC DE CONSTANCE

Ce magnifique château, situé sur une langue de terre, en face de Langenargen, dans le royaume de Wurtemberg, baigne ses terrasses dans le lac de Constance. Il a eté commencé par le feu roi Guillaume de Wurtemberg. Il a reçu le nom de Montfort, parce qu'il s'élève sur l'emplacement des ruines d'un bourg ayant appartenu aux comtes de Montfort, noble famille eteinte vers le commencement de ce siecle.

Les travaux ont été achevés en 1866 sous le roi Charles, et, en 1867, la reine mère y sejourna pour la premiere fois pendant la saison d'eté.

Cette royale residence repose sur un puissant massif de maçonnerie à l'épreuve des tempêtes qui s'élèvent parfois sur le lac de Constance.

L'architecte, M. Pfeilsticker, a adopté le style de la renaissance italienne, et il a reussi à créer un château d'un aspect aussi riche qu'elegant, digne, en un mot, des hôtes couronnés qu'il devait recevoir. Il fut aide dans son œuvre par deux jeunes architectes, MM. Geyer et Dollinger.

Du haut de la tour qui se dresse au centre du château de Montfort, la vue embrasse les montagnes de la Suisse, ainsi que les coteaux d'Argen et de Schussen tout couverts de vignes. C'est un panorama à la fois grandiose et charmant.

A. DARLET.

COURRIER DU PALAIS

Encore le procès de la Meilleraye. — Un dénoûment attendu. — Un médecin dans l'embarras. — Le fétichisme de l'autopsie. — Triomphe de Lachaud. — La première chambre de la Cour transformée en champ de course. — Un interprète de discorde. — Légèreté des *Aussonnes*. — Dialogue entre un avocat et un avoué. — Ce qu'il faut penser de la naïveté des Auvergnats.

Et de quoi voulez-vous qu'il soit question dans un *Courrier du Palais*, si ce n'est du drame de la Meilleraye et du retentissant triomphe que vient d'y remporter Me Lachaud? Dès le debut, l'interêt semblait ne pas vouloir s'attacher à cette contrefaçon du procès Lafarge, mais voila que tout à coup il se fait dans les debats une telle volte-face, que l'attention qui s'eteignait se rallume et que la curiosite d'abord désappointée se reprend de plus belle à cette lutte judiciaire ravivee par le plus inattendu des incidents. Et quelle attention se deroberait en chemin devant ce changement de front si subit et si imprévu? Eh quoi! c'est du banc de la defense que part l'accusation. Le principal temoin de l'affaire est presque accuse par les accusés eux-mêmes, et accusé du crime qu'on impute à ceux-ci.

Jusque-là ce proces n'avait pas semblé devoir dépasser l'enceinte de la ville de Niort et les limites du departement des Deux-Sèvres. L'interêt local a deborde, et les ondulations sonores de la curiosite ont envahi toute la France. Chacun assiste dans la stalle de papier que lui fournit son journal à ce spectacle, où le comique prend une si large part, au milieu de ces sinistres cupidités ourdissant un crime.

Dans cette affaire, la justice a procédé tout au rebours de ses habitudes. D'ordinaire c'est après la mort de la victime, c'est à la suite d'une exhumation qu'elle intervient *pede claudo*. Ici, au contraire, elle envahit le château de la Meilleraye deux jours avant la mort de Pierre Texier, et pendant qu'il se debat contre la maladie qui va bientôt l'emporter, la justice vient lui dire, comme dans le drame de *Lucrèce Borgia*: « Vous êtes empoisonne! »

Quelle atroce revelation pour cet homme qui va mourir, et comme on s'explique bien son exclamation si lamentable: « Je suis un homme bien malheureux! »

Et, en effet, pouvait-il l'être davantage? Non-seulement on lui apprend subitement qu'il est empoisonne, mais encore qu'on soupçonne sa belle-sœur, Mme Texier, celle-là même dont il reçoit les soins, et qu'on lui donne pour complice le père de cette belle-sœur, François Charlot, vieillard septuagenaire.

M. l'avocat general Gast explique le mobile de l'empoisonnement par la fortune de trois à quatre cent mille francs appartenant à M. Pierre Texier, fortune qui n'etait qu'une esperance et que Mme veuve Texier aurait voulu transformer en realité en supprimant le proprietaire.

Mais, objecte-t-on, Mme Texier possédait déjà près d'un million de fortune. — Peu importe, l'appetit vient en mangeant, et l'ambition d'acquérir n'est-elle pas la plus insatiable de toutes?

Ce n'est pas tout. L'accusation rattache ce crime à des combinaisons matrimoniales dont le beneficiaire aurait ete un scelerat condamné naguère par les mêmes assises.

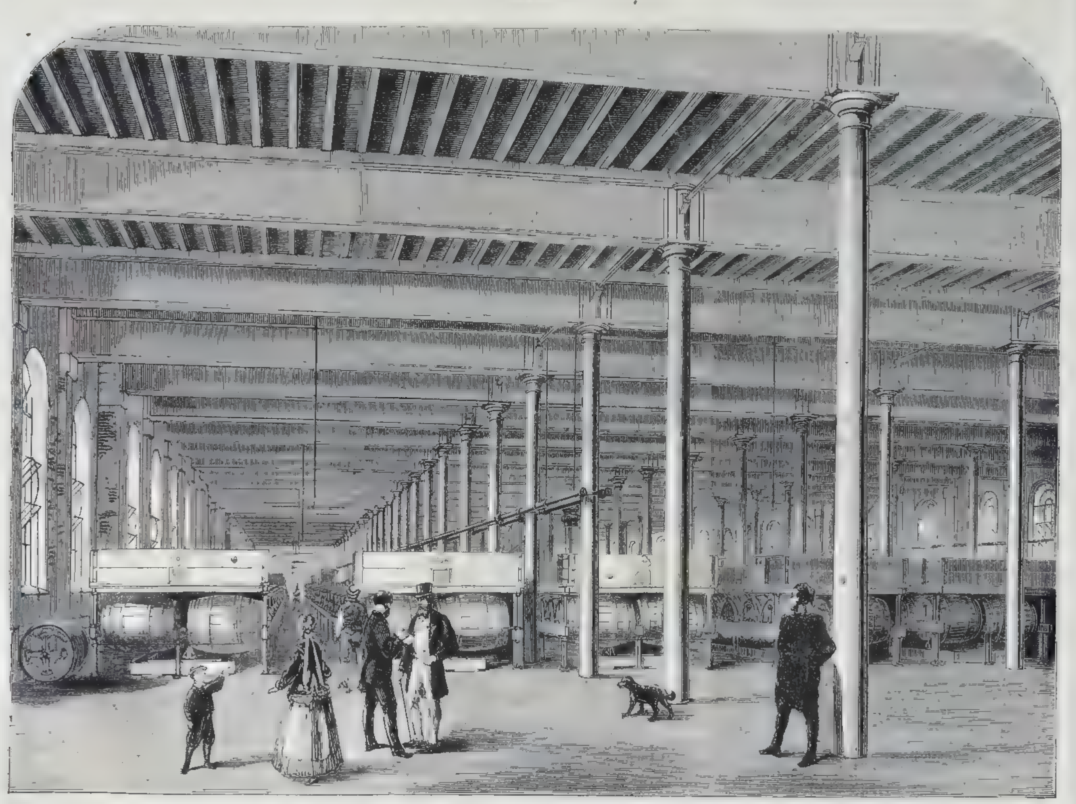
« Il y a environ quinze mois, s'écrie M. l'avocat général, comparaissait ici un homme accusé de quatre empoisonnements, Martin Reau, et cet homme etait l'associe de Charlot, cet homme etait le futur presumé de la principale accusée, la veuve Texier. »

Quel joli pacte de famille, distillé dans l'arsenic qu'on devait administrer à Pierre Texier!



LE CHATEAU DE MONTFORT, SUR LE LAC DE CONSTANCE, RÉSIDENCE D'ÉTÉ DE LA FAMILLE ROYALE DE WURTEMBERG; dessin de M. R. Do..ing. —

Voir page 203



LA BRASSERIE ALLSOPP, A BURTON-SUR-LE-TRENT — SALLE DE LA MISE EN TONNES; dessin communiqué. — Voir page 206.



TYPES D'ANIMAUX CARNASSIERS, dessinés d'après nature par M. H. Lentemann. — Voir page 207.

1. Ours gris; — 2. Ours grimpeur; — 3. Ours à museau allongé; — 4. Blaireau commun; — 5. Raton laveur; — 6. Ours à trompe; — 7. Ours à grandes lèvres; — 8. Ours de Bornéo; — 9. Tigre royal; — 10. Lion de l'Afrique du Nord; — 11. Jaguar; — 12. Chat cervier; — 13. Chat sauvage d'Europe; — 14. Hyène brune; — 15. Hyène mouchetée; — 16. Civette; — 17. Loutre d'Europe; — 18. Hérisson; — 19. Ichneumon; — 20. Chat des genêts; — 21. Martre; — 22. Renard commun; — 23. Chacal; — 24. Chien sauvage d'Australie; — 25. Loup commun.

Vous entendez bien que la défense s'insurge contre ces inventions abominables. Elle proteste contre ce qu'elle nomme d'odieuses calomnies.

Elle n'admet qu'une chose, c'est que Pierre Texier a été bel et bien empoisonné. Personne ne conteste ce fait accompli. Mais qui a mis le feu à la poudre de succession? Voilà le problème. Et si ce n'est Mme veuve Texier, dit l'accusation, qui donc alors?

La défense ne se laisse pas prendre sans verd.

— Je n'accuse personne, répond-elle, puisque je suis la défense; mais il ne m'est pas interdit d'insinuer mon sentiment. Que pensez-vous du docteur Ganne?

— Comment! c'est le sauveur qui sciemment aurait été le bourreau?

— Pourquoi pas? Vous dites bien que moi, qui donnais des soins à mon beau-frère pour le sauver, je lui donnais au contraire du poison pour le tuer. L'un n'est pas plus inconciliable que l'autre.

Et les choses placées sur cette pente, M. le président pose au docteur Ganne cette question :

D. — Aviez-vous quelquefois de l'arsenic?

R. — Jamais! monsieur le président; depuis plus de trente ans que j'exerce la médecine, je n'ai employé l'arsenic qu'une fois, et malgré la faiblesse de la dose, j'ai failli tuer mon malade; cette leçon m'a profité.

Espérons qu'elle a profité au malade aussi.

M. Ganne a éprouvé plusieurs disgrâces dans cette affaire. Toutes les fois que les témoins le font parler dans leurs dépositions, ils lui prêtent les expressions les plus vulgaires et les plus énergiques aussi.

A les en croire, il aurait dit en parlant d'autres médecins que l'on consultait : « Pourquoi avoir fait appeler tous ces imbéciles de médecins qui sont des ignorants? »

Une autre fois, après avoir fait avaler une potion à M. Pierre Texier, il aurait dit : « Il l'a toujours dans le jabot. » Et enfin : « Le malade est f .... »

Ces expressions d'empirique n'étaient pas faites pour concilier la bienveillance de l'auditoire; mais où il l'a complétement compromise, c'est quand, lui-même, au reproche que lui adressait le docteur Morin, un confrère, de n'avoir pas administré de contre-poison, il a répondu : « Afin de ne pas mêler dans l'estomac des substances susceptibles de nuire aux analyses chimiques qui peuvent être faites plus tard. »

« Mouvement, » ajoute le sténographe.

Je le crois parbleu bien, et le docteur Morin a été le bienvenu quand il a répliqué : « M. Ganne a dit qu'il craignait que des remèdes ne nuisissent aux expériences chimiques qui devaient être faites plus tard. Je dis, moi, que la première préoccupation du médecin doit être de sauver le malade. »

Et nous disons, nous, à notre tour, que nous sommes aussi stupéfaits que terrifiés de voir qu'il peut y avoir là-dessus deux opinions chez les médecins.

Quel périlleux et mortel système pour le malade que celui qui sacrifie tout au triomphe de l'autopsie!

Mais, à ce compte, les médecins ressembleraient aux photographes qui, lorsqu'ils vous ont mis bien au point, vous crient : « Ne dérangeons rien et ne bougeons plus! »

Comment! ce malheureux Pierre Texier a du poison *dans le jabot*, pour employer l'expression poétique du docteur, et afin de ne pas contrarier l'autopsie, on ne contrarierait pas non plus le poison!

Vous aurez beau m'objecter que le malade serait mort tout de même; je veux le croire; mais rien ne le prouve invinciblement au milieu des incertitudes de la plus incertaine des sciences, la médecine.

Quelques autres incidents ont rompu la monotonie de cette procession de cent trois témoins. Deux sourds consécutifs ont été entendus; mais ils n'avaient rien entendu eux-mêmes et, à l'audience, ils n'ont pas démenti leurs précédents. Pourvu que quelque sténographe n'en induise pas que le département des Deux-Sèvres est atteint de surdité!

Une veuve Berthelot, âgée de cinquante-six ans, a fait rire la Cour par cette réponse : « Quelle est votre profession? — Je suis censée cuisinière; je gouverne M. le curé. »

Une autre cuisinière a été fort humiliée d'entendre dire que dans la maison de M. Pierre Texier, et malgré les quatre cent mille francs de fortune du propriétaire, le ménage était si mal outillé, qu'on ne trouvait pas une seule cuvette, et qu'il a fallu recourir à un saladier pour suppléer l'ustensile absent.

On s'explique après cela que M. Ganne ait pu dire à son client, un jour qu'ils parlaient d'association : « Vieux pingre, vous ne voulez donc pas me faire gagner de l'argent? »

Naturellement, de tels débats ne pouvaient finir que par un acquittement. Le talent de Me Lachaud, qui sait forcer les plus solides résistances, n'a eu ce jour-là qu'à enfoncer une porte ouverte, par laquelle il a fait passer la tête haute les trois accusés.

Sa plaidoirie a été un éclat, une flamme, qui ont bientôt embrasé l'émotion universelle. On était attendri et on battait des mains.

Les applaudissements ont rempli et presque scandalisé l'enceinte de la justice.

Le président, qui ne pouvait calmer cette tempête de l'enthousiasme, s'est écrié : « Voilà trente ans que je préside les assises, et je n'ai jamais vu un pareil oubli des convenances! »

Je le crois bien; mais peut-être aussi, monsieur le président, n'avez-vous jamais vu pareille cause ni entendu pareil avocat.

Me Lachaud, dont nous avons donné le portrait, date son immense notoriété du procès Lafarge; il profita de cet élan de la faveur publique pour aborder le barreau de Paris, où il ne tarda pas à conquérir une place qu'il a faite tous les jours plus haute et plus retentissante. Les grands procès de Cours d'assises le recherchent et il ne les fuit pas. Nul mieux que lui ne sait prendre la moyenne des intelligences qui l'écoutent et qu'il subjugue. Il a une parole courante, qui va droit au fait et au but sans trivialité ni apparat. Il trouve pour exprimer sa pensée le mot propre et le geste convenable, et ce geste il l'accentue à l'occasion par des coups soudains frappés sur la barre, comme pour faire pénétrer plus avant le sentiment qui l'anime dans l'esprit des juges et dans le cœur des jurés.

Sa figure, ouverte et franche, plus jeune que son âge, lui donne l'air d'un enfant de chœur. Quand il aura vieilli, l'enfant de chœur ressemblera à un prêtre, et on l'appellera peut-être alors l'abbé Montès de l'acquittement.

Le barreau ne craint qu'une chose, c'est que la politique l'arrache un jour à la défense et que le palais Bourbon l'enlève au palais de Justice.

En dehors de cette cause célèbre, à laquelle le nom de Me Lachaud restera toujours attaché, nous n'avons guère cette semaine qu'un procès de turf dans lequel ont couru deux avocats, et ils ont bien couru; il n'y a que le chemin de Lyon qui n'ait pas bien couru, et voilà justement le motif du litige que la première chambre de la Cour impériale vient de souverainement trancher.

Me Clery accuse le chemin de fer, qui accuse le brouillard, pour expliquer pourquoi M. le vicomte de Saint Roman, éleveur de chevaux et associé de M. Delamarre, n'est arrivé à Marseille qu'à quatre heures vingt minutes, quand il comptait y être rendu à midi.

M. de Saint-Roman tarife quinze mille francs ce retard de quatre heures; le tribunal de commerce ne lui a alloué que trois cents francs, et on s'explique que M. le vicomte ne se soit pas tenu pour battu et ait désiré porter la lice devant la Cour impériale.

Me Clery va galoper pour lui à fond de train sur sa spirituelle parole. Il dissipe le brouillard que la Compagnie exagère à plaisir. Toutefois on convient de part et d'autre que ce n'était pas là un brouillard à couper au couteau. Le retard provient donc du fait de la Compagnie, et ce retard, qui a empêché M. de Saint-Roman d'arriver à temps au champ de courses, a mis en déroute *Florentin, Fidélité, Castagnette, Matamore, Collet-Monté*, qui n'attendaient que la présence et l'œil du maître pour remporter tous les prix.

Me Peronne, au nom de la Compagnie de Lyon, ne croit pas un traître mot des succès qu'auraient pu remporter ces *florentins* et ces *castagnettes*. Il trouve que trois cents francs suffisent pour ce retard de quelques heures. « Un moment, dit il, nous avons pu voir, sans nous en plaindre, l'enceinte du pesage dans celle de la justice. Permettez-moi de ne pas suivre mon adversaire sur cette piste dangereuse. Je craindrais trop de ne pas arriver, ou d'être tout au moins distancé de plusieurs longueurs. »

Et il n'est pas arrivé, en effet. M. le président a interrompu sa course, mais pour lui en donner le prix en confirmant le jugement.

Je n'imagine pas qu'on soumette aussi à l'épreuve de l'appel la cause perdue par un Algérien du nom d'Ali ben el Djebbar contre M. Thelon, ancien directeur de cette tribu des Aïssaouas, qui mangea tant de cailloux froids et tant de charbons ardents mêlés à des scorpions et à des crapauds sur le théâtre international de l'Exposition.

Cet Algérien avait été engagé au pied de l'Atlas pour servir d'interprète entre le directeur et sa troupe. Mais c'est ici que M. Thelon éprouva la vérité du calembour italien : *traduttore, traditore*. Ce serpent d'Algérien que M. Thelon aurait mieux fait de faire dévorer par sa troupe, en place des serpents innocents qu'il fournissait à ses jongleurs, cet interprète de malheur, ce truchement de la révolte, Ali ben el Djebbar, enfin, puisqu'il faut l'appeler par ses quatre noms, menait une vie de polichinelle au milieu des trente-six baladins, et surtout des sept chanteuses de la compagnie.

Lui qui avait été institué pour qu'on s'entendît mettait la discorde partout. Il traduisait tout en querelles, en insubordination, en guerre ouverte. Chargé de conduire les Aïssaouas de la rue des Orties-Saint-Honoré, où ils demeuraient, au théâtre du Champ de Mars, il arrivait régulièrement une heure après la troupe qu'il aurait dû diriger en l'accompagnant. Son inconduite fut telle, et il propagea un si grand désordre dans la compagnie, qu'on les mit tous à la porte de l'Exposition. C'est pour ce motif que la 4e chambre du tribunal lui a refusé 4,000 francs de dédit et 5,000 de dommages-intérêts qu'il réclamait à son directeur. M. Thelon disait pour résumer son affaire : Ce diable de traducteur ne m'a jamais traduit qu'en justice.

Un dialogue vif et animé pour finir. Cela se passe devant la chambre des expropriations entre Me Emmanuel Arago, avocat d'un exproprié, et Me Picard, avoué de la ville.

L'avocat. — Messieurs les jurés, mon client est venu naïvement m'exposer sa situation.

L'avoué. — Oh! *naïvement*. Il m'est impossible, messieurs les jurés, de laisser passer cette expression. Il me suffira de vous dire que le client de Me Arago est un Auvergnat.

L'avocat. — Eh bien, maître Picard, que dites-vous donc là? Oubliez-vous les situations si importantes qu'occupent aujourd'hui MM. les Auvergnats?

L'avoué. — Je n'oublie rien. Je sais à merveille que les postes les plus éminents et les mieux mérités appartiennent à d'illustres Auvergnats. Mais croyez-vous à leur naïveté?

L'avocat. — A celle des charbonniers, oui.

Et voilà comme, grâce à ce joyeux dialogue, la naïveté du charbonnier va prendre place dans le proverbe à côté de la foi du charbonnier.

MAÎTRE GUÉRIN.

LES BRASSERIES ANGLAISES

En 1856, on ne comptait pas moins de 2.514 brasseries en Angleterre, dont les principales, outre un gigantesque personnel de machines, occupaient de trois cent cinquante à quatre cents ouvriers. Quelque idée qu'on puisse s'en faire à l'avance, on a peine à se représenter ces immenses usines qui sont à proprement parler des villes. Un de nos dessins montre la salle de la mise en tonnes dans la maison Allsopp de Burton-sur-le-Trent, qui tient, avec les maisons Barclay et Truman de Londres, avec la maison Bass et plusieurs autres, la tête de la fabrication des bières en Angleterre.

La mise en tonnes est la dernière opération dans cette série de travaux minutieux qui constituent l'importante industrie de la bière.

L'orge, ayant subi dans les *malt houses* campagnardes un commencement de germination arrêté par un séchage complet, arrive dans les brasseries transformée en *malt*. Le malt sort des greniers où il est entassé pour passer sous des cylindres qui peuvent en moudre jusqu'à cent quarante sacs à l'heure. Cette farine grossière est alors portée dans d'immenses caves où elle reçoit un bain d'eau bouillante d'un volume à peu près égal au sien. Une vis tournante, armée de bras formidables, bat violemment le liquide qui, transformé, après deux ou trois heures de repos, en moût de bière, se répand à longs flots dans un immense réservoir en bois où il forme un véritable étang d'une belle teinte ambrée.

Au fond de ce réservoir, le malt dépose et le moût, clair et transparent, passe dans de vastes cuves de cuivre, où il bout plusieurs heures en compagnie du houblon, qui lui donne sa saveur et rend la bière d'une conservation plus facile. En raison de cette dernière qualité, les brasseurs houblonnent plus fortement la bière destinée à l'exportation que celle qui doit se consommer dans le pays.

On pourrait croire que la fabrication de l'*ale* et celle du *porter* nécessitent des opérations différentes; il n'en est rien. Ces deux bières se font absolument par les mêmes procédés; toute la différence est dans l'adjonction plus ou moins forte du houblon et dans une certaine proportion de malt grillé au feu qu'on ajoute au porter. Il se fait en moyenne dans les brasseries anglaises quatre fois plus de porter que d'ale. D'ailleurs, au contraire du porter, l'ale ne se fait bien que par petites quantités.

Des pompes se chargent de transporter la bière bouillante des chaudières dans de nouveaux réservoirs très-aérés, pour que le liquide puisse se refroidir rapidement. C'est une condition essentielle si l'on ne veut pas qu'il tourne à l'aigre.

Le liquide refroidi est dirigé dans de nouveaux réservoirs où va s'opérer sa transformation définitive. C'est là que, grâce à la levûre, le moût douceâtre et sucré va devenir une boisson énergique et enivrante. Il y reste deux jours et une nuit. Enfin, des *fermenting-squares*, la bière est conduite dans les *rounds* formés d'une double rangée de tonnes dont les couvercles entr'ouverts communiquent avec une sorte d'auge en bois qui court en s'abaissant sur toute la longueur de la salle.

Là, le liquide se nettoie et se purifie en rejetant l'écume par la bouche des tonnes. Désormais la bière est faite; mais elle gagne à être conservée dans les caves pour y mûrir. Quand elle est suffisamment mûre, elle est soutirée des énormes futailles primitives dans des barils ordinaires, et prend définitivement le chemin des *public houses*, où elle ira charmer et rafraîchir les gosiers altérés du Royaume-Uni.

P. P.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite[1].)

Le pauvre Mbéné me disait que lui et son monde n'avaient presque rien à manger, mais qu'ils me donneraient tout ce qu'ils pourraient. J'avais apporté quelques biscuits, provisions précieuses, plus précieuses que l'or, et je les réservais pour le cas de maladie; mais ils disparaissaient un par un. Je les regardais avec chagrin chaque fois que j'en prenais un nouveau; mais la faim était plus forte que l'économie, et je ne pus m'empêcher de les dévorer tous jusqu'au dernier.

Avez-vous connu la faim? la vraie faim avec son impitoyable exigence? c'est, je vous assure, une sensation effroyable.

Pendant toute cette époque de l'année, ces malheureux n'ont à manger que la noix d'une espèce de palmier. Cette noix est si amère que je pouvais à peine l'avaler. Elle a la forme d'un œuf dont les deux bouts sont arrondis. Pour préparer ce mets, on dépouille la noix de sa coque, et on la laisse tremper dans l'eau pendant vingt-quatre heures, en vue de lui faire perdre une partie de son excessive amertume, après quoi, elle est mangeable, c'est-à-dire mangeable pour un affamé. Quelquefois la faim pressante vous oblige de manger la noix avec sa coque; j'en suis venu là moi-même quand j'étais perdu dans la forêt. C'est exécrable!

De temps en temps les femmes parvenaient à pêcher dans les ruisseaux quelques petits poissons, et les partageaient avec moi. J'étais résolu d'ailleurs à tout souffrir pour pénétrer dans le pays des cannibales.

Ces Mbondemos déplacent continuellement leurs villages. Mbene avait déménagé trois fois en peu d'années. Je lui de-

1. Voir les numéros 686 à 688.

mandai le motif de ces changements perpétuels; il me répondit qu'une première fois il avait émigré, parce qu'un de ses hommes étant venu à mourir, l'emplacement dès lors était considéré comme funeste. Une seconde fois le village avait été forcé de se déplacer, parce qu'on avait abattu tous les palmiers, et qu'on ne pouvait plus se procurer de membo (vin de palmier), dont ces peuples sont fort avides. Pour s'en procurer, ils font une incision au palmier, tout en haut de l'arbre; c'est ainsi à peu près que l'on traite l'érable en Amérique. Le vin de palmier est d'une couleur légèrement laiteuse. Si l'on en boit une grande quantité, il enivre. Les palmiers sont très-abondants dans cette région, et les nègres trouvent plus aisé de se transporter ailleurs pour en chercher, que de prendre soin de ceux qui sont à leur portée, et qui leur sont si utiles; car ces arbres leur fournissent non-seulement le vin qu'ils aiment tant, mais aussi la noix dont je vous ai parlé et qui, tout amère qu'elle est, les préserve souvent de la famine. Quand l'arbre est abattu, ils coupent ce qu'ils appellent le chou-palme qui est au faîte. Ce chou, lorsqu'il est cuit, est un excellent mets.

Un bois fertile en palmiers, un pays giboyeux et une rivière ou une source poissonneuse, voilà l'Eldorado du Mbondemo qui cherche un établissement.

Il y a dans ces forêts une espèce de vigne ou de plante grimpante qui peut s'appeler à bon droit la vigne du voyageur. Si vous avez soif, vous n'avez qu'à la couper; et en moins d'une minute, il en sort un jet d'eau désaltérante. Cette vigne pend et s'entre-croise de tous côtés dans la forêt, sans que l'on sache où elle prend racine. Quelle précieuse ressource dans un pays où l'eau serait rare! Le liquide qui en jaillit n'a presque aucun goût; c'est de l'eau très-pure et très-limpide.

Incapable de supporter ce jeûne perpétuel, j'allai trouver Mbene, et je lui dis que, puisque cet endroit ne me fournissait rien à manger, il fallait qu'il me menât dans quelque autre, où je trouverais au moins de quoi vivre, et qui me rapprocherait du pays des Fans. Le bon Mbené me répondit : « Esprit, je ferai de mon mieux pour vous conduire où vous voulez aller. J'enverrai quelques-uns de mes hommes avec vous. »

En même temps les sujets de Dayoko retournèrent tous dans leur village. Ces forêts n'avaient pas de gibier. Je passais tout mon temps à battre le bois sans rien découvrir, si ce n'est quelques oiseaux, et encore d'une très-petite espèce. Je suis effrayé quand je pense que si j'étais parvenu à tuer un serpent, j'aurais été obligé de le manger, tant la faim me pressait. Je ne pouvais pas me faire au régime des noix amères. Aussi fut-il convenu que Mcomo, le frère de Mbéné, avec quelques autres nègres, m'accompagnerait jusqu'à la contrée habitée par la tribu des Fans. J'avais peine à croire à une si heureuse conclusion.

La femme de Mbené faisait ma cuisine. C'était une excellente vieille femme, et quand je la quittai, je lui fis présent d'un beau collier de perles, dont elle fut enchantée. C'étaient des perles en porcelaine blanche, de la grosseur d'un œuf de pigeon. Un jour Mbéne réussit à me procurer une poule. Sa femme me l'apprêta. Elle fit une soupe, où elle mit force poivre de Cayenne. J'avais aussi quelques bananes. Quel repas merveilleux! Je le savourai d'autant mieux que c'était probablement le dernier que je devais faire de longtemps, à moins d'une chance exceptionnelle qui placerait sur ma route, au bout de mon fusil, quelques antilopes ou quelques éléphants.

L'éléphant est une viande détestable, comme vous en conviendriez certainement, s'il vous arrivait d'en goûter. Mais comme vous n'en aurez pas l'occasion, je le suppose, je vous dirai en temps et lieu quel est le goût particulier de cette espèce de gibier.

Nous fîmes provision pour notre voyage de tous les vivres qu'il nous fut possible de trouver, et bientôt nous fûmes prêts à partir.

CHAPITRE VII

Suite de mon voyage dans la solitude. — Une révolte au camp. — Disette. — Je tire sur un poisson, et je manque un éléphant. — Je tue un gros serpent et mes compagnons s'en régalent. — Première apparition des gorilles.

Avant de nous remettre en route, les indigènes avaient fait tous leurs efforts pour s'approvisionner de vivres, mais le résultat était mince. En recourant à des villages éloignés, on était parvenu seulement à se procurer quelques régimes de bananes.

Mbomo, frère de Mbéné, revint sur sa promesse. Il n'avait pas envie, me dit-il, d'aller dans le pays des cannibales pour y être mangé. Cependant Mbene, qui avait des amis chez ces anthropophages, remplaça son frère par deux de ses fils, Miengai et Makinda, une douzaine de bons chasseurs et six femmes, mariées à quelques hommes de cette troupe. Les femmes portaient les provisions, etc.

Je pris soixante-dix livres de plomb et de balles, dix-neuf livres de poudre et dix livres d'arsenic pour conserver en bon état les corps des oiseaux et des animaux que je pourrais tuer; car je comptais bien me procurer des spécimens d'espèces nouvelles, précieux à recueillir pour l'histoire naturelle.

Quand tous les préparatifs furent terminés, quand chacun des membres de cette grande expédition eut pris congé de ses amis, quand on se fut renouvelé une douzaine d'adieux, quand on fut revenu nombre de fois sur ses pas pour répéter une recommandation ou réparer un oubli, quand on eut bien crié, quand on se fut bien disputé à qui se chargerait des fardeaux les moins lourds, on se mit enfin en route.

Nous avions laissé derrière nous le camp de Mbéné, depuis environ cinq milles, lorsque nous arrivâmes sur les bords d'une petite rivière, claire et limpide, appelée le Noonday. Je m'étais mis à la tête de la troupe avec Miengai, et j'attendais le reste de mes compagnons pour traverser ce cours d'eau. Pendant que nous étions debout sur la rive, j'aperçus un poisson nageant presque à fleur d'eau. Quel délicieux régal, pensais-je, si je pouvais tuer ce poisson et le faire bouillir! Je lui envoyai donc une charge de petit plomb; mais je n'eus pas plutôt lâché mon coup, que j'entendis un fracas épouvantable sur la rive opposée, derrière un épais rideau de verdure. Les arbres brisés craquaient avec force, et les bois résonnaient des cris discordants d'une troupe d'éléphants effarouchés. Le bruit de mon arme avait troublé le sommeil ou la sécurité de ces animaux. Je regrettai bien d'avoir fait feu; sans cela peut-être serais-je parvenu à tuer un éléphant après avoir traversé la rivière. Le pauvre Miengai était cruellement contrarié : « Je suis sûr, disait-il, qu'ils avaient des grosses dents d'ivoire! »

Notre troupe, au bruit du coup de fusil, se pressa de nous rejoindre, en demandant ce qui s'était passé. Quand ils le surent, ils se lamentèrent sur la perte d'un pareil gibier; car nous aurions eu, en tuant un éléphant, assez de viande pour tout notre voyage : « L'éléphant, s'écriaient-ils tout d'une voix, l'éléphant est un si bon manger! »

Cette exclamation m'inspira la curiosité de goûter de la chair d'éléphant dès que l'occasion s'en présenterait.

En avançant un peu, nous nous engageâmes dans des régions montagneuses. Ces hauteurs devenaient de plus en plus abruptes. Je me sentais bien fatigué; car notre régime de diète dans le camp de Mbéné ne m'avait guère fortifié. Les nègres qui m'accompagnaient avaient un grand avantage sur moi; les gaillards se servaient de leurs pieds nus presque aussi adroitement que les singes, et savaient trouver des points d'appui où je perdais facilement l'équilibre.

Miengai et moi nous marchions en avant. Soudain il me fit signe de m'arrêter. Je pensai qu'il avait aperçu une troupe d'éléphants ou découvert les traces d'un léopard. Il arma son fusil, j'armai le mien; les autres firent de même, et nous restâmes immobiles, en silence, pendant au moins cinq minutes. Tout à coup Miengai poussa un hourrah qui retentit dans toute la forêt. De nombreuses clameurs y répondirent assez près de nous; mais les gens qui les poussaient se dérobaient à notre vue derrière des quartiers de roche et des fourrés épais. Miengai répéta le cri sauvage des guerriers mbon témos, et les mêmes échos lui répondirent. Persuadé que nous allions avoir une bataille à livrer, j'examinai avec soin ma poire à poudre et mes balles, et je me tins prêt à tout événement.

En avançant un peu, nous nous trouvâmes en vue d'un campement, occupé par une troupe qui se fit reconnaître pour des sujets de Mbéné, comme mes compagnons. Ils revenaient d'une tournée de commerce dans l'intérieur : deux de ces hommes s'offrirent à faire partie de mon expédition. Ils s'appelaient Ngulay et Yeva; nous acceptâmes leurs services.

Quel rude voyage! Toujours des bois épais ou des broussailles à traverser, des hauteurs à escalader, des rivières à franchir! et il pleuvait presque toujours; j'étais trempé du matin au soir. Que j'étais content lorsqu'à l'approche de la nuit nous avions dressé notre camp et allumé de grands feux! Pour ma part, j'en avais trois autour de mon lit de feuilles, et, le soir, je suspendais mes vêtements au-dessus de la flamme pour les faire sécher, afin de pouvoir les remettre le lendemain.

PAUL DU CHAILLU.

(La suite au prochain numéro.)

TYPES D'ANIMAUX CARNASSIERS

M. H. Lentemann, l'auteur de cette page originale et curieuse, est à coup sûr un artiste de beaucoup de talent. Il est facile de reconnaître qu'il a fait une étude très-sérieuse de la zoologie, se rendant un compte exact non-seulement de la structure anatomique des animaux, mais aussi de leurs mœurs, de leurs instincts, de leurs habitudes, et réussissant à donner à chaque espèce une physionomie propre, pleine d'énergie et de caractère.

Jetons les yeux sur le haut de la planche. Voici d'abord toute la famille des ours, avec ses types les plus variés. Ici, c'est l'ours gris, la terreur des trappeurs des montagnes Rocheuses; puis un ours grimpeur; plus loin, l'ours à museau allongé et l'ours à trompe; à côté, l'ours de Bornéo et l'ours à grandes lèvres. Dans cette respectable société, une fantaisie du dessinateur a glissé un blaireau commun et un raton laveur, qui doivent être tout fiers de la place qu'ils occupent.

Plus bas, apparaît, fier et superbe, le lion de l'Afrique du Nord. A ses côtés, se tiennent le tigre et le jaguar aux yeux torves et sanguinaires.

Au-dessous du roi du désert grouille toute la gent roturière de la famille des carnassiers : le chat cervier, qui aime à chasser de compagnie avec le lion et fait bombance avec les reliefs de ses festins; le chat sauvage d'Europe; l'hyène brune et l'hyène mouchetée, bêtes féroces et lâches qui n'inspirent que du dégoût et que les Arabes voient errer la nuit dans les cimetières. Nommons aussi la civette, la loutre, le hérisson, l'ichneumon, le chat des genêts, la martre à la soyeuse fourrure, le renard commun, le chacal, le chien sauvage d'Australie et le loup commun.

On le voit, un dompteur ferait fortune à courir les foires en montrant une telle ménagerie. A défaut de la réalité, nous offrons l'image à nos lecteurs et nous espérons qu'elle ne leur paraîtra pas indigne d'intérêt.

H. VERNOY.

COURRIER DES MODES

Les modes poussent plus vite que les feuilles, tout s'agite dans le monde occupé à créer la nouveauté. Les grands magasins font étalage de toutes leurs richesses, c'est une profusion de vêtements, un déluge d'étoffes.

Parmi les magasins qu'il convient de recommander aux femmes raisonnables, il faut mettre en première ligne *la Ville de Saint-Denis*. Cette maison prépare son exposition, qui aura lieu les premiers jours d'avril.

Je suis bien aise d'être la première à en prévenir nos lectrices, car il est bien certain qu'on fera des acquisitions à des prix très-avantageux dans les magasins de la *Ville de Saint-Denis*. Cette maison, qui dispose de capitaux considérables, fait fabriquer dans d'excellentes conditions, et comme elle n'a pas la moitié des frais imposés aux magasins des quartiers du centre de Paris, il lui est facile d'établir des prix impossibles ailleurs.

Si on me demande quelles sont les choses remarquables qu'on trouvera à l'exposition de la *Ville de Saint-Denis*, je répondrai que l'énumération est beaucoup trop considérable pour que je m'y aventure; je sais qu'on y verra toutes les confections en vogue, les costumes complets toujours très à la mode pendant la belle saison, avec toutes leurs variétés de forme et d'ornementation, les vêtements d'enfants, la lingerie, les écharpes, les ceintures, enfin tout ce qui fait partie du costume, y compris la chaussure.

Quant aux étoffes, leurs fraîches couleurs printanières les rendent séduisantes; il y en a de très-bon marché qui font des toilettes délicieuses, on peut en juger sur les échantillons.

Les tissus de lainage brillant, poil de chèvre et linos sont une grande ressource pour le costume de campagne; les taffetas glacés, que l'on garnit en dentelle des Indes, font des robes parées du plus gracieux effet. Je pourrai, j'espère, dans quelques jours, dire le nom des costumes les plus en vogue qui seront établis sur deux jupes avec paletot en même étoffe.

Les formes de confection varient à l'infini; on rattache les jupes avec des écharpes de ruban qui sont nouées sur le côté. Les corsages carrés avec intérieur de chemisette sont plus que jamais en faveur, et l'on voit des toilettes du style Louis XV dont la coupe est charmante.

Les femmes qui arriveront les premières à l'exposition de la *Ville de Saint-Denis* auront de quoi choisir, je vous en réponds.

Il est impossible de signaler aucun changement notable dans la forme des chapeaux. Quelques modistes en renom ont voulu agrandir le pourtour de nos coiffures, mais jusqu'à présent ces essais n'ont pas réussi; tout porte à croire que les femmes resteront coiffées en cheveux pendant la belle saison, en ajoutant seulement une traverse de rubans avec un peu de dentelle et une fleur, enfin ce que l'on nomme une fanchonnette.

On parle très-sérieusement de porter la coiffure espagnole, c'est-à-dire la mantille de dentelle noire; cette mode fort gracieuse est destinée à un grand succès.

Les chaussures se font toutes à haut talon. Il faut convenir que ce n'est pas très-commode pour marcher, mais on s'y habitue : nos grand'mères avaient les hauts talons, mais elles montaient dans des chaises à porteur. On voit maintenant des femmes qui font de longues courses avec ces chaussures à talons pointus et qui ne s'en plaignent pas; le soulier Louis XV est très-avantageux au pied, cette compensation leur suffit.

Je vous ai dit déjà qu'on met du rouge et du blanc même à la ville, nous allons voir bientôt les mouches... et la poudre. J'aimerais mieux la poudre que les cheveux teints en rouge : la poudre sied à la figure.

On fait par le temps qui court une grande consommation de parfumerie; il est très-important de bien connaître les cosmétiques que l'on s'applique sur la peau; il y en a de fort dangereux, méfions-nous-en.

Il est essentiel de choisir une bonne eau de toilette pour bien dégager le tissu dermal de tous les corps gras, tels que blanc, rouge, cold cream, etc., qui peuvent boucher les pores et qui jaunissent ou rident le visage.

La Quintessence Balsamique est un produit réellement supérieur, c'est un composé de plantes toniques qui raffermit l'épiderme; quelques gouttes de la Balsamique ajoutées à l'eau de toilette suffisent pour prévenir et effacer les rides, pour préserver du hâle et des taches de rousseur, et enfin pour atténuer la mauvaise influence du fard si on en a fait usage sans discernement.

La Quintessence Balsamique est une composition orientale, et on sait que les femmes d'Orient ont l'habitude de se peindre la figure; c'est pour enlever cette peinture qu'elles font un usage constant du produit que je viens de citer.

Dieu merci, en France, nos femmes ne sont point encore arrivées à faire un pastel de leur visage... mais les tendances de la mode me font un devoir de signaler la quintessence que la Société d'importation, rue Montmartre, nº 169, nous a amenée fort à propos. Comme eau de toilette et comme parfum d'ailleurs, cette composition a sa place marquée dans la toilette des gens élégants.

La livraison de mars du journal *la Glaneuse parisienne* donne beaucoup de détails sur les modes du printemps. On y trouve aussi un très-joli patron coupé pour robe de petite

fille et des patrons de lingerie.

Nos nouvelles lectrices de *l'Univers illustré* viendront, j'en suis sûre, grossir le nombre des abonnés à ce journal de la vie de famille; *la Glaneuse parisienne* est destinée aux femmes raisonnables, qui veulent suivre la mode et être élégantes sans folie et surtout sans excentricité.

On trouvera sur la livraison de mars la description des *primes nouvelles* offertes par *la Glaneuse parisienne* à ses abonnées.

Chaque livraison contient des *patrons coupés* de grandeur naturelle de toutes les *nouvelles confections*, des travaux de tapisserie coloriée, broderies, crochet, tricot, de la musique *d'auteurs connus*, des dessins *à copier pour les élèves*, des gravures de modes, etc.

Le texte littéraire est assez étendu pour suffire à récréer; outre des nouvelles intéressantes, il contient une foule de recettes nouvelles, cuisine et économie domestique.

Les primes sont très-avantageuses.

Le prix de l'abonnement est de DOUZE FRANCS par an pour toute la France.

On s'abonne à la *Librairie nouvelle*, boulevard des Italiens, n° 15, en envoyant un bon de poste de 12 francs à l'ordre du directeur de *la Glaneuse parisienne*.

On envoie un numéro spécimen contre 1 franc en timbres-poste.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois et se font pour l'année entière.

Ce journal, qui réalise une véritable économie, convient à toutes les familles; son genre diffère de toutes les autres publications; il est généralement apprécié.

ALICE DE SAVIGNY.

UN HÉRAUT D'ARMES



UN HÉRAUT D'ARMES, d'après un tableau de M. C. Cattermole.

Comme il se pose fièrement le héraut d'armes, dont M. C. Cattermole nous présente l'image dans un tableau traité avec beaucoup de talent et avec un sentiment très-louable du pittoresque! Le personnage porte le costume militaire du temps de Louis XIII, ce costume dont l'ensemble martial plait tant, et à juste titre, aux peintres et aux dramaturges. Un feutre à larges bords et ombragé de panaches s'incline sur son front, contribuant, avec une paire de longues moustaches, à donner à sa physionomie un air tout à fait belliqueux. Voilà, en vérité, un gaillard qui ne doit pas s'intimider facilement et qui sait, sans aucun doute, faire un rude usage de la forte rapière sur laquelle s'appuie sa main gauche.

Son pourpoint est largement galonné d'or, ainsi qu'il sied à ces hérauts d'armes légués au XVIIe siècle par la chevalerie du moyen âge, et dont l'emploi consistait, comme on sait, à porter les cartels des tournois, à proclamer les guerres et les trêves, et à faire connaître aux manants, avec le cri sacramentel : « Oyez! oyez! » les ordonnances des rois et des ducs.

Sous Louis XIII, la chevalerie n'existait plus guère que de nom, et le cardinal de Richelieu portait le dernier coup aux velléités souveraines des grands vassaux. Les hérauts d'armes subsistaient pourtant encore; ils suivaient les armées, et le cérémonial de la cour leur assignait un rôle dans les grandes solennités royales. Voyez comme notre soudard aux grandes bottes de cuir fauve est convaincu de l'importance de sa mission : il tient sa longue trompette au fanion brodé et frangé d'or, avec une dignité aussi roide que s'il s'agissait d'un sceptre.

En regardant le tableau de M. Cattermole, on songe à Meissonier; un pareil rapprochement est significatif et nous dispense de tout autre éloge.

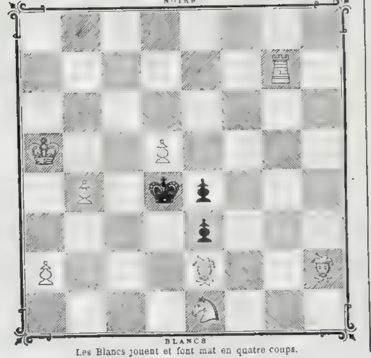
X. DACHÈRES.

PROBLÈME N° 93

COMPOSÉ PAR M. AIMÉ GAUTIER, DE BERCY

Et dédié à l'*Univers illustré*.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.

RÉBUS

1r MARS 1868
2
3
4
5
6
7

Explication du dernier Rebus :

La vie est un combat dont la palme est aux cieux.

IL EST INDISPENSABLE que toute lettre relative à une réclamation, à un changement d'adresse ou à un renouvelle[illegible] ment d'abonnement, soit accompagnée d'une des **BANDES IMPRIMÉES** qui sont collées sur l'enveloppe du journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'admi[illegible] nistration une grande perte de temps en recherches inutiles[illegible] on occasionne souvent aussi, dans le service du journal, des irrégularités ou des retards que l'abonné ne doit alors im[illegible] puter qu'à lui seul.

ÉMILE AUCANTE.

PARIS — J. CLAYE IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7 — 1335

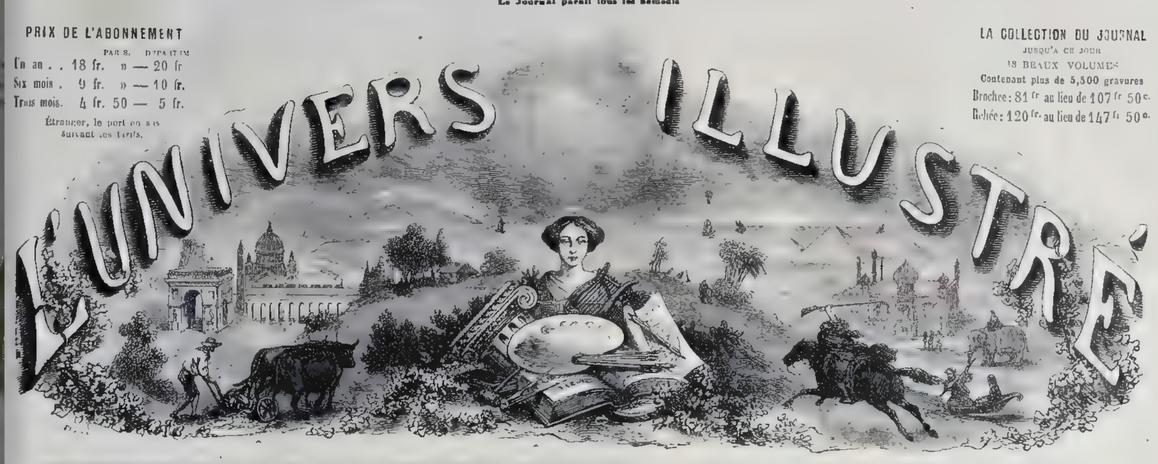
30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS
Le Journal paraît tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an . .	18 fr.	» — 20 fr
Six mois .	9 fr.	» — 10 fr.
Trois mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr au lieu de 107 fr 50 c.
Reliée : 120 fr. au lieu de 147 fr 50 c.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 690 — 4 Avril 1868
A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15

NE PAS COUPER CE NUMÉRO

Il est expressément recommandé de déplier, sans le couper, ce numéro, qui contient une magnifique gravure du format entier du Journal.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Académie française : réception du Père Gratry — Le public. — Pourquoi les séances de l'Académie sont aussi recherchées. — Le côté *théâtre*. — Vie du Père Gratry. — L'École polytechnique, le séminaire, le professorat, l'Oratoire. — Le discours du récipiendaire. — Le style. — L'enthousiasme de M. Vitet. — Le discours du directeur. — Où Voltaire et Louis XIV sont malmenés. — C'est M. Havin qui ne sera pas content. — Massillon et le cardinal Dubois. — Comédie-Française : *la Revanche d'Iris*, comédie en un acte, en vers, de M. Paul Ferrier. — Coquelin ; Mlle Ponsin. — Opéra-Comique : reprise de *la Part du Diable*. — Mlle Brunet-Lafleur, MM. Achard et Gailhard — *Le Jugement dernier*, oratorio, paroles et musique de M. Duprez. — L'auteur et l'exécutant. — Mme Sarolta-Acs. — Conservatoire : *Dante*, symphonie inédite de M. le duc de Massa. — Faure, Mlle Nilsson. - Un mot sur *Giovanna d'Arco*.

De toutes les représentations de cette semaine, la plus brillante a été sans contredit celle de l'Académie française. Il y a encore, bien qu'on dise, un public pour les spectacles sérieux. Dès dix heures du matin, la queue commençait à se former dans la cour de l'Institut, — et notez que le rideau ne devait se lever qu'à deux heures. — Je parle au figuré, bien entendu ; car ici aucune barrière ne sépare la scène de la salle : lorsque l'heure approche, l'on voit arriver successivement tous les membres de l'illustre compagnie : on les salue, on les applaudit, et ces petits épisodes abrégent les ennuis de l'attente. Cette année, les ovations des spectateurs se sont plus particulièrement adressées à M. Thiers, à M. Berryer, à Mgr Dupanloup et à M. de Montalembert qui, à peine convalescent, a paru appuyé sur deux de ses amis. On leur a fait une *entrée* de deux salves de bravos, comme on ferait, sur la scène de l'Opéra ou des Italiens, à Mlle Nilsson ou à Mlle Patti.

Peut-être trouverez-vous le rapprochement un peu bien léger pour la circonstance. Mais, de bonne foi, le principal attrait de ces solennités n'est-il pas surtout dans le côté *théâtre ?* Décomposez ce public : défalquez-en les amis personnels des deux orateurs, quelques hommes d'État sous la remise, une douzaine de candidats au fauteuil académique, une cinquantaine d'hommes de lettres, enfin des prélats comme S. E. le cardinal Donnet, Mgr l'archevêque de Bourges, désireux tout naturellement d'assister au triomphe du récipiendaire, — et demandez aux autres ce qu'ils sont venus chercher sous la coupole du palais Mazarin. Demandez-le à toutes ces élégantes, à toutes ces mondaines, dont les toilettes printanières tranchent sur le ton sévère des simarres et des soutanes. Pourquoi depuis un mois se sont-elles mises en quête de billets ? pourquoi se résignent-elles à rester, trois heures durant, plongées dans une atmosphère étouffante ? Pour entendre des discours que pas une ne lirait si elle les trouvait dans son journal ? Non, elles ne sont pas venues pour entendre ; elles sont venues pour voir, pour être vues, pour pouvoir dire le soir, au thé de la princesse : « J'étais à la réception du Père Gratry » — car les billets de l'Academie ne s'achètent pas à l'agence : il faut, pour en obtenir, de hautes influences ou de puissantes relations, — et cela vous pose bien autrement que de pouvoir dire : « J'étais à la première d'*Hamlet* ou du *Premier jour de bonheur*. »

Pour les véritables *dilettanti*, la séance offrait plusieurs genres d'intérêt.

D'abord le côté politique — celui-là je n'en parle pas et pour cause. — En second lieu, c'est toujours quelque chose de piquant de voir un ecclésiastique justifier son entrée dans une compagnie mondaine où il trouvera, pour collègues et pour collaborateurs obligés, des poëtes, des philosophes et des faiseurs de comédies : le spectacle est plus curieux encore lorsque cet ecclésiastique est un polémiste ardent et résolu comme le Père Gratry.

On se rappelle les lances qu'il rompit autrefois, en sa qualité d'aumônier de l'École normale, contre M. Vacherot, directeur des études dans la même École, et dont il provoqua la démission.

Toute sa vie, au reste, témoigne de son tempérament actif et militant, en même temps que des puissantes facultés de son organisation. A peine a-t-il fini ses études qu'il se sent touché par la grâce. Son parti est pris : il s'enrôlera dans la milice sacrée. Mais il ne s'y



LE R. P. GRATRY, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.
Dessin de M. H. Rousseau, d'après une photographie de M. Bertall. — Voir la Chronique.

présentera que bien armé. Il sait que les ennemis qu'il aura à combattre seront surtout la Philosophie et la Science. C'est dans leur arsenal même qu'il ira puiser les armes nécessaires à la défense de sa foi. Il apprend l'allemand et l'anglais : il pourra ainsi pénétrer à fond Locke et Leibnitz, Newton et Dugald Stewart : puis il étudie les mathématiques, et un an lui suffit pour se faire admettre à l'École polytechnique. Il en sort après avoir approfondi toutes les sciences qu'on y enseigne, et alors seulement il commence sa mission. Pendant six ans, il reste dans un petit séminaire de province, fortifiant son esprit dans les durs travaux du professorat : de là il passe à la direction du collége Stanislas. En 1846 — il n'a encore que quarante et un ans — il est nommé aumônier à l'École normale, qu'il quitte en 1852 pour se consacrer — avec l'abbé Petetot — à la reconstitution des Oratoriens de l'*Immaculee conception*. Son œuvre terminée, il rentre dans le haut enseignement théologique, et le gouvernement lui confie une chaire à la Sorbonne, celle de la morale évangélique, qu'il occupe encore aujourd'hui.

Depuis 1855, à l'arme de la parole et de l'enseignement il a joint celle de la plume. Ses ouvrages sont nombreux : les plus saillants sont un cours de philosophie en trois parties, dont la première, *la Connaissance de Dieu*, a déjà dépassé sept éditions; *la Philosophie du Credo*, qui n'a pas eu moins de retentissement; *les Sources pour la conduite de l'esprit*; un *Commentaire sur l'Évangile de saint Matthieu; la Vie de Jésus-Christ*, réponse à M. Renan; *les Sophistes et le Critique*. Voilà certes un bagage littéraire suffisant pour une élection académique, pour peu que la qualité des œuvres réponde à leur nombre et à leur renommée.

J'ai honte, en effet, à l'avouer : je ne connais du Père Gratry que le discours qu'il a prononcé l'autre jour. Des idées qu'il y agite, des opinions qu'il y exprime, encore une fois je n'ai pas à m'occuper. Au point de vue académique, ceci, au surplus, importe peu — du moins s'il faut en croire M. Vitet : « Ce n'est, a-t-il dit en s'adressant au récipiendaire, ni le clergé de France, ni la Sorbonne, ni même l'Oratoire que l'Académie entend honorer aujourd'hui ; c'est vous, monsieur, vous-même, votre talent, votre personne, et dans votre talent, j'ose dire, par-dessus tout peut-être ce qu'il y a de plus personnel, ce qui vous est vraiment propre, ce qui n'appartient qu'à vous : votre style. »

A ce style, M. Vitet prodigue toutes les fleurs de l'admiration et de l'enthousiasme : l'écrivain est pour lui « un de ces rares esprits qui respectent la langue, moins par obéissance à des règles abstraites, à des préceptes convenus, que par instinct, par vocation, par naturelle déférence ; qui se servent des mots sans se laisser dominer par eux ; qui les domptent au besoin, les plient à leur usage sans cependant leur imposer de trop violentes fantaisies. » Il ne tarit pas en éloges sur « l'agrément de cette forme limpide et colorée, correcte et originale, » qui est, suivant lui, le style même du Père Gratry.

Il faut supposer que M. Vitet s'est trompé et qu'il a cru avoir devant lui Théophile Gautier : appliqué au Père Gratry, — j'entends à l'auteur du discours de réception, — le jugement ne tient pas un seul instant.

Correcte, limpide, la forme de ce discours, est-ce vrai, cela? « Il est mort, dit le Père Gratry de M. de Barante, entouré de la double couronne de ses enfants et petits-enfants, et *tenant* leur mère par la main. Et cette main qui fut celle de l'ange de sa vie, il ne la quitta pas dans la mort. Il *tient* par *cet anneau* à la terre qu'il a traversée. Sa vie plus haute, son céleste travail en Dieu pour le triomphe de l'esprit nouveau sur la terre, est maintenant une force pour les siens, une richesse pour la patrie et pour l'humanité. »

Au collége, nous appelions cela du pathos.

Colorée, elle ne l'est pas davantage. A part l'anneau qu'on vient de voir, je ne rencontre dans tout le discours qu'une seule image, très-belle, il est vrai : « Le mal, s'écrie l'orateur, c'est la colère et la division ignorante et violente, qui détruit l'un par l'autre le pouvoir et la liberté. On est coupable alors des deux côtés. — Quand un coup de tonnerre brise un chêne, où est le coupable? Est-ce le nuage ou la terre? Lequel des deux pôles électriques fait le coup? L'un et l'autre, et leur tort, c'est d'être divisés. Réunis, ils sont la lumière; divisés, ils deviennent la foudre. »

Mais ces rencontres sont rares : le style du Père Gratry est en général sec, tendu et d'une lecture pénible. Essayez plutôt de prononcer cette ligne qui termine et résume un long développement : « ... Qu'ils continuent à montrer à la France sa voie ! » Puis des négligences : le mot *lumière* revenant à satiété comme dans un traité de physique. Ces observations pourront paraître puériles ; mais il s'agit ici d'un discours académique qui nous est proposé comme modèle. Ce n'est pas que le style du récipiendaire n'ait ses qualités : seulement ce ne sont pas celles que relève M. Vitet. C'est le nerf, la concision, l'indépendance, la fierté de l'allure, et non la souplesse, la correction et l'harmonie.

Celles-ci seraient bien plutôt celles de M. Vitet lui-même. Il est impossible de mieux arrondir une période, de mieux faire reluire un lieu commun, en même temps de mieux trousser un éloge que ne fait M. le directeur de l'Académie. A chaque phrase on est tenté de s'écrier :

Dieu! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

Le fauteuil dont hérite aujourd'hui le Père Gratry a été occupé par Massillon et par Voltaire. On s'attendait à ce que le récipiendaire toucherait en passant à chacun de ses prédécesseurs. Il n'y a pas manqué : il a appelé Voltaire « écume impure. » C'était son droit. Le droit de l'Académie était aussi de faire entendre, ne fût-ce que pour l'honneur de la compagnie, une protestation en faveur du défenseur de Calas, de l'apôtre infatigable de la liberté de conscience. Elle n'en a pas usé : elle a complétement *lâché* Voltaire. C'est M. Havin qui ne doit pas être content.

Quant à Massillon, le Père Gratry s'est borné à rappeler qu'il avait appartenu comme lui à la congrégation des Oratoriens : il va sans dire qu'il n'a fait aucune allusion aux faiblesses du grand orateur à l'endroit du cardinal Dubois. Rien non plus de ce dernier, qui a eu, lui aussi, son petit fauteuil à l'Académie et son éloge prononcé par Fontenelle. En revanche, le Père Gratry s'est montré pour Louis XIV, qui ne s'y attendait guère, d'une dureté un peu féroce, de la part surtout d'un successeur de Massillon. Tout cela ne tire pas à conséquence, et Louis XIV, Massillon, Dubois et Voltaire n'en conserveront pas moins la place, bonne ou mauvaise, que l'histoire leur assignée.

~~~ Je vous l'avais bien dit, que la jolie comédie de M. Ferrier, applaudie il y a six mois à Lille devant un auguste auditoire, le serait tôt ou tard à la Comédie-Française. Je ne m'étais pas trompé : la ville a confirmé le jugement de la cour, et la *Revanche d'Iris* — la pièce a changé de titre dans le voyage de Lille à Paris — n'a pas eu moins de succès que la *Gageure de Junon*.

Deux mots seulement pour rappeler le sujet, que j'ai raconté plus au long la première fois que je vous en ai parlé.

La blonde Iris a été chargée par Junon de découvrir sur la terre trois jeunes filles dont le cœur n'ait jamais battu. Pour sa mission terrestre elle a dû se soumettre aux lois de l'humanité et chausser les sandales d'une simple mortelle. Épuisée de fatigue, elle arrive aux portes de Corinthe et avise une voûte ombreuse dont la fraîcheur l'invite au repos. L'endroit n'est pas aussi désert qu'il le paraît. Près de la fontaine à l'onde limpide s'arrondit un vaste tonneau, et ce tonneau est celui de Diogène. Profitons de la surprise d'Iris pour jeter un coup d'œil sur le décor, un vrai tableau, chaud comme un Decamps ou un Marilhat. Au premier plan, un bouquet de grands arbres formant dôme au-dessus de la fontaine aux pierres blanches autour de laquelle s'entrelacent des plantes grimpantes, des ceps de vigne et des lauriers-roses ; au fond, épars çà et là, des oliviers et des pins-parasols; enfin, dans le lointain, se détachant en plein soleil sur un ciel bleu, les murs brûlés de l'Acrocorinthe. Jamais Cambon n'a rien peint de plus poétique et de plus charmant.

Iris appelle Diogène, lui explique sa mission et lui demande de venir à son aide. Le cynique hausse les épaules : il se moque d'Iris : il la conduit vers la fontaine : « Regarde dans ce miroir, lui dit-il; cette image est-elle celle du phénix que tu cherches? En ce cas, emporte-la. » La vengeance de la déesse outragée ne se fait pas attendre; une flèche décochée par Cupidon vient frapper en plein cœur notre philosophe, et le voilà tout d'un coup transformé. Adieu cette fière vertu, cette indifférence farouche dont il était si vain! Il ne songe plus qu'à plaire à Iris. Il se rase, il se parfume, il fait le beau, il court chercher des provisions, des fruits, du vin; il obéit au doigt et à l'œil. Iris lui ordonne de boire, et il boit jusqu'à s'enivrer. Quand elle l'a ainsi poussé au paroxysme du grotesque et du ridicule, elle l'entraîne à son tour vers la fontaine. — « Tiens, regarde maintenant; cette image est-elle celle d'un homme? » — Le cynique reconnaît qu'il n'est pas bon, même à un philosophe, de s'attaquer aux déesses : il s'humilie, et Iris, qui n'est pas rancunière comme Junon sa maîtresse, promet de lui garder le secret.

La donnée, comme on le voit, est spirituelle et ingénieuse : l'exécution en est élégante et distinguée. Les vers ont de la grâce, de la souplesse; le tour en est excellent : la malice de l'esprit moderne s'y allie heureusement à la fraîcheur et au sentiment de la poésie antique. Je ne ferai pas un crime à M. Ferrier de quelques négligences de rimes, de quelques anachronismes de mots : c'est à mes yeux un péché véniel, et je louerai plutôt l'auteur d'avoir évité l'excès contraire, l'abus de l'assonance, le faux lyrisme et l'érudition plaquée.

Coquelin nuance, en comédien de premier ordre, les deux faces de son personnage — d'une égale franchise sous les traits rudes du cynique et sous les allures grotesques du petit crevé de Corinthe ; sa voix superbe met en relief chaque vers, chaque syllabe de cette aimable poésie, et leur donne exactement leur valeur voulue. Le charme piquant de Mlle Ponsin, sa coquetterie irrésistible et sa fière beauté — *incessu patuit dea* — suffiraient pour justifier, sans même l'intervention d'Éros, les faiblesses du philosophe.

~~~ Le même soir, l'Opéra-Comique reprenait *la Part du Diable*, un de ces vingt chefs-d'œuvre dont la collaboration de Scribe et d'Auber a enrichi son répertoire. Le livret est toujours amusant, la musique fraîche comme aux premiers jours. Pas un vide, pas une lacune dans cette pimpante partition dont les mélodies se succèdent sans interruption comme les perles d'un collier. Les perles ne sont pas toutes d'un orient également pur; mais il n'en est pas une qui n'ait son prix. Depuis Roger, jamais le rôle de Rafaël n'avait été joué et chanté comme il l'est aujourd'hui par Achard. J'y demanderais seulement à l'excellent artiste un peu plus de laisser aller, de verve et de diable au corps. Mlle Brunet-Lafleur continuait ses débuts dans celui de Carlo. Malgré la peur qui la serrait à la gorge, elle a fait apprécier les qualités précieuses qui l'ont déjà placée au premier rang, une voix sympathique et bien timbrée, un style pur, un profond sentiment dramatique et une remarquable souplesse de vocalisation. Le trille brillant par lequel elle a terminé son air du troisième acte lui a valu d'être applaudie par Mlle Patti elle-même.

M. Gailhard, lui aussi, a bien mérité des auteurs et du public. Par la fermeté de sa voix et de son jeu il fait accepter ce personnage du roi fou qui n'est pas une des meilleures inventions de Scribe.

~~~ Est-il vrai que la volonté soit le génie? Je le voudrais, pour ma part, à voir la persistance, la foi robuste en lui et dans ses œuvres de ce grand artiste qui a nom Duprez. L'échec de *Jeanne Darc* — dû un peu, il faut le dire, aux malheurs et à la faiblesse de l'interprétation — ne l'a pas ébranlé. Le voilà qui vient de reparaître sur la brèche avec une composition immense, un oratorio dont il a composé, à l'exemple de Berlioz et de Mermet, les paroles et la musique. J'ai hâte de dire que sa revanche a été complète. Son *Jugement dernier*, qu'il a fait entendre dans la salle du cirque de l'Impératrice, au profit de l'institution bienfaisante des Petites-Sœurs des Pauvres, est, à double titre, une bonne œuvre. Certes, il y a des parties contestables, des bizarreries, des contrastes par trop heurtés de couleur et de style; mais l'ensemble est imposant et majestueux, les récitatifs ont la grandeur du sujet. L'inspiration, le feu sacré a passé par là.

L'effet a été puissant, parfois électrique. Le chant de la *Damnée*, où Mme Sarolta-Acs a fait admirer sa belle organisation musicale, le chœur des *Vierges folles*, auquel se joignent les voix orchestrales dans un *tutti* infernal et satanique, ont été acclamés et bissés avec fureur. Mais le vrai triomphe est encore dans les récitatifs dont je parlais tout à l'heure. Est-ce le style magistral qui y règne, la vérité de l'expression, l'accord vrai et sympathique entre les paroles et la formule mélodique, n'est-ce pas plutôt la supériorité de l'interprétation — c'était Duprez qui les chantait, — l'âme du compositeur et de l'artiste se communiquant aux spectateurs, qui les a si vivement impressionnés? Je ne saurais le dire. Il me suffit de constater l'émotion profonde, universelle, qui a éclaté en applaudissements enthousiastes. Le succès final a été incontesté, décisif. Cette fois le virtuose est passé maëstro.

~~~ Samedi soir, deux représentations également attractives : aux Italiens, la *Giovanna d'Arco* de Verdi; au Conservatoire, *le Dante*, grande composition musicale de M. le duc de Massa : ici Faure et Mlle Nilsson, là Nicolini, Steller et Mlle Patti. Où courir? ou ne pas courir? Je risquais de tourner à l'âne de Buridan, lorsqu'un ami, invité au Conservatoire, m'a offert de me servir de critique blond. Ce sont ses notes, écrites le soir même, au dos d'un programme, que je vous transcris :

Salle brillante, une foule patricienne, la fleur du panier de l'aristocratie française. Des toilettes éblouissantes : des millions de diamants dans les cheveux, sur le front et sur le cou des belles spectatrices.

A la musique maintenant.

Le chœur des jeux floraux, — nous sommes au temps des cours d'amour, — charmant de rhythme et de fraîcheur, où s'encadre heureusement le chant de Béatrix.

Je cite un peu à tort et à travers : — parmi les morceaux récités par les voix des solistes, un duo dramatique d'une belle inspiration que fait valoir encore le magnifique talent de Faure, puis le *sonnet*, dont la suave mélodie emprunte à l'accent tout céleste de Mlle Nilsson une séduction inexprimable.

Elle est la Béatrix du Dante comme elle est l'Ophélie de Shakspeare.

Dans la seconde partie, des airs de danse, vifs, légers, originaux. L'un d'eux, accompagné d'une façon piquante par des variations de petite flûte, a été redemandé. Le même honneur, j'oubliais de vous le dire, avait été décerné au sonnet de Mlle Nilsson.

Le finale est superbe, bien dessiné, bien agencé : c'est peut-être le morceau capital de l'œuvre.

La dernière partie me semble avoir fait une part un peu trop large à la mélodie continue : pour la juger définitivement j'aurais besoin d'une deuxième audition.

En somme, musique d'artiste, forte, sérieuse, et qui ne peut que gagner à la représentation, comme le disait en sortant M. Auber à un de ses amis.

~~~ L'espace, qui m'est limité aujourd'hui, me manque pour vous parler de *Giovanna d'Arco*. Quelle est la valeur de la partition en elle-même et comparée aux autres œuvres de Verdi? Quelle influence exercerat-elle sur les recettes du Theâtre-Italien? Ajoutera-t-elle ou non à la renommée et à l'éclat de l'étoile-Patti? C'est ce que je vous dirai dans huit jours.

GÉROME.

La célèbre gravure de Raphaël Morghen, d'après la **Cène** *de Léonard de Vinci, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de* **l'Univers illustré** *a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier vélin satiné, très-fort et à grandes marges. — Prix : 2 fr. dans les bureaux du Journal. Pour recevoir,* **franco**, *dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 fr. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.*

BULLETIN

Une activité sans égale règne en ce moment au jardin fleuriste établi par la ville de Paris au bois de Boulogne, près de la Muette. De nombreux ouvriers y sont occupés à préparer les envois de plantes que cet immense établissement fournit chaque année, à l'approche de la belle saison, aux différents squares et aux promenades publiques de la capitale. Plusieurs serres du jardin de la Muette sont, à l'heure qu'il est, dans tout leur luxe floral, notamment celles qui sont affectées à la culture des camélias, dont quelques-uns atteignent plus de six mètres de hauteur; plusieurs de ces beaux arbustes proviennent des collections formées autrefois à la Malmaison par l'impératrice Joséphine.

Le jour de Pâques on va inaugurer :

1° Les splendides salles du Louvre restaurées ou embellies, qui formaient, au XVIIe siècle, les appartements d'Anne d'Autriche. Elles sont situées au rez-de-chaussée de la galerie d'Apollon et du Salon carré, et présentement occupées par une grande partie du musée des antiques;

2° Le grand escalier provisoire d'honneur du musée du Louvre construit dans le pavillon Daru du Louvre de Napoléon III.

Cet escalier conduira à tous les musées du premier étage des trois Louvres : l'ancien, celui de Louis XIV et celui de Napoléon III.

Alors la grande entrée d'honneur du Louvre sera au pavillon Denon du Louvre de Napoléon III, donnant sur la cour des squares;

3° Et la salle des Bijoux, à côté du grand Salon carré, où l'on vient de placer huit magnifiques fresques de Luini, achetées en Italie l'année dernière.

Après les solennités funèbres qui ont eu lieu à l'occasion du retour des cendres de Manin, l'Italie est à la veille d'assister aux fêtes brillantes qui seront données pour célébrer le mariage du prince Humbert avec sa cousine, fille du défunt duc de Gênes. Les jeunes époux recevront la bénédiction nuptiale à Turin, la vieille capitale du Piémont, puis ils se rendront presque immédiatement à Florence où aura lieu un tournoi aussi magnifique que curieux offert par le duc d'Aoste à son frère.

Les journaux d'Italie nous apprennent que ce tournoi sera composé de quatre quadrilles de trente-deux chevaliers, un chef et un porte-drapeau pour chacun. Ils se formeront dans les villes de Florence, Turin, Milan et Naples, dont ils prendront respectivement le nom et se composeront de chevaliers de toutes les parties de l'Italie.

Le roi a offert au quadrille de Florence un pré dans le jardin royal de Boboli pour s'exercer. Outre les chevaliers désignés, le personnel du tournoi sera composé de deux hérauts avec les armes de la maison de Savoie, de quatre écuyers par chaque quadrille et de douze trompettes à cheval. Deux corps de musique, composés chacun de cent instruments, exécuteront la musique du tournoi.

Le duc d'Aoste sera le chef supérieur du tournoi et aura une suite de quatre chevaliers.

M. le général comte Michelozzi Giacomini sera le chef du quadrille florentin; le général de cavalerie comte de Pralormo et le colonel Laugier, commandant le régiment Gênes-cavalerie, en seront les sous-chefs.

Le tournoi commencera par l'entrée de tous les quadrilles guidés par le duc d'Aoste, qui présentera les chevaliers au roi, au prince de Piémont et à sa jeune femme.

Viendront ensuite les manœuvres de chacun des quatre quadrilles, puis les jeux et les exercices.

Le spectacle se terminera par un grand défilé et une figure finale à laquelle prendront part tous les quadrilles réunis.

Le costume des chevaliers sera celui des diverses provinces italiennes au XVe siècle.

Jeudi de la semaine dernière, le grand-duc héritier de Russie a présidé, à Nice, à l'inauguration de la chapelle élevée à la mémoire de son frère.

Le czarowitz ayant fait exprimer au préfet, par l'ambassadeur de Russie, le désir de voir les autorités militaires et civiles françaises assister à cette cérémonie, le préfet de Nice a aussitôt convoqué tous les fonctionnaires.

Les honneurs ont été rendus par le corps des sapeurs-pompiers et le 28e de ligne, sous les ordres du colonel de ce régiment. L'affluence était considérable autour du monument et sur le passage du grand-duc, qui a témoigné toute sa reconnaissance des sentiments de sympathie dont il était l'objet de la part de la population de Nice.

Le ministre de l'instruction publique a envoyé une expédition scientifique sur la côte de Coromandel pour observer l'éclipse qui doit avoir lieu le 18 août prochain. Les Anglais ont déjà installé, pour l'examen de ce phénomène, un établissement des plus considérables à Mazulipatam. Ce sera, dit-on, une éclipse totale et la plus intéressante du siècle. Elle durera 6 minutes 45 secondes; il y aura nuit complète.

La surveillance la plus active est en ce moment exercée par l'autorité dans le but d'empêcher l'introduction frauduleuse du gibier à Paris, dans ce temps où la chasse est prohibée. Les employés de l'octroi ont déjà opéré d'importantes saisies. D'autre part, l'inspection des halles et marchés a arrêté la vente du gibier dont l'entrée avait échappé à la vigilance du personnel de l'octroi.

Enfin les commissaires de police des différents quartiers de la capitale ont exercé au domicile de divers restaurateurs et marchands de comestibles des perquisitions qui ont amené la découverte et la saisie d'une grande quantité de gibier.

L'administration paraît décidée à user de nouveau de tous les moyens que lui donne la loi pour mettre obstacle à l'écoulement des produits de braconnage, et pour arriver autant que possible à anéantir cette coupable industrie.

Le gibier saisi a été envoyé aux hôpitaux.

Les travaux du modèle du pont international entre la France et l'Angleterre qui s'exécute à Saint-Pierre-lez-Calais sont poussés vivement. Déjà plus de 900 pièces de fer qui doivent en faire partie sont disposées, les câbles et les tresses en fil de fer sont en cours d'exécution; on espère que dans deux mois au plus les travaux seront terminés et qu'on pourra procéder aux expériences.

Un travail des plus curieux va être entrepris prochainement dans la Seine en amont du pont de l'Alma. Il consiste dans l'immersion de l'énorme siphon destiné à relier les égouts de la rive gauche à ceux de la rive droite, et à compléter ainsi la canalisation souterraine de Paris. Le siphon sera construit par sections distinctes et toutes les mesures sont prises pour que l'exécution de cet ouvrage n'entrave en rien le service de la navigation.

Il résulte du rapport fait à la réunion annuelle de l'institution nationale et royale des bateaux de sauvetage à Londres, que pendant l'année dernière 783 personnes et 35 navires ont été sauvés par les bateaux de sauvetage de l'institution, et que le nombre des individus dont la vie a été préservée, pendant les 44 années qui se sont écoulées depuis l'établissement de la société en 1824 jusqu'à la fin de 1867, soit par les *life boats* de la société, soit par des dévouements particuliers que la société a récompensés, s'est élevé à près de 17,000. Les opérations de la société ont pris une grande extension, et il y a en ce moment sous sa direction 200 bateaux de sauvetage.

TH. DE LANGEAC.

PORTRAITS LITTÉRAIRES

CHARLES BAUDELAIRE

(Suite [1].)

Les *Histoires extraordinaires*, les *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, les *Histoires sérieuses et grotesques*, *Eureka*, ont été traduites par Baudelaire avec une identification si exacte de style et de pensée, une liberté si fidèle et si souple, que les traductions produisent l'effet d'ouvrages originaux et en ont toute la perfection géniale. Les *Histoires extraordinaires* sont précédées de morceaux de haute critique dans lesquels le traducteur analyse en poëte le talent si excentrique et si nouveau d'Edgar Poe, que la France, avec sa parfaite insouciance des originalités étrangères, ignorait profondément avant que Baudelaire l'eût révélé. Il apporte à ce travail, nécessaire pour expliquer une nature si en dehors des idées vulgaires, une sagacité métaphysique peu commune et une rare finesse d'aperçus. Ces pages peuvent compter entre les plus remarquables qu'il ait écrites.

La curiosité fut surexcitée au plus haut point par ces mystérieuses histoires si mathématiquement fantastiques, qui se déduisent avec des formules d'algèbre, et dont les expositions ressemblent à des enquêtes judiciaires menées par le magistrat le plus perspicace et le plus subtil. *L'Assassinat de la rue Morgue*, *la Lettre volée*, *le Scarabée d'or*, ces énigmes plus difficiles à deviner que celles du sphinx et dont le mot arrive à la fin d'une façon si plausible, intéressèrent jusqu'au délire le public blasé sur les romans d'aventures et de mœurs. On se passionna pour cet Auguste Dupin d'une lucidité divinatoire si étrange, qui semble tenir entre ses mains le fil rattachant les unes aux autres les pensées les plus opposées, et qui arrive à son but par des inductions d'une justesse si merveilleuse. — On admira ce Legrand, plus habile encore à déchiffrer les cryptogrammes que Claude Jacquet, l'employé du ministère, qui lit à Desmarets, dans l'histoire des *Treize*, avec la vieille *grille* de l'ambassade de Portugal, la lettre chiffrée de Ferragus, et le résultat de cette lecture est la découverte des trésors du capitaine Kid! Chacun s'avoua qu'il aurait eu beau voir renaître à la lueur de la flamme, en traits rouges, sur le parchemin jauni, la tête de mort et le chevreau, et les lignes de points, de croix, de virgules et de chiffres, qu'il n'eût pas deviné où le corsaire avait enfoui ce grand coffre plein de diamants, de joyaux, de montres, de chaînes d'or, d'onces, de quadruples, de doublons, de rixdales, de piastres et de monnaies de tous les pays qui récompensent la sagacité de Legrand. *Le Puits* et *le Pendule* causèrent une suffocation de terreur égale aux plus noires inventions d'Anne Radcliffe, de Lewis et du révérend père Mathurin, et l'on prit le vertige à regarder au fond de ce gouffre tournoyant du Maelstrom, colossal entonnoir aux parois duquel les vaisseaux courent en spirale comme les brins de paille dans un tourbillon. *La Vérité sur le cas de M. Waldemar* ébranla les nerfs les plus robustes, et *la Chute de la maison Usher* inspira de profondes mélancolies. Les âmes tendres furent particulièrement touchées par ces figures de femmes, si vaporeuses, si transparentes, si romanesquement pâles et d'une beauté presque spectrale, que le poëte nomme Morella, Ligeia, lady Rowena Trévanion, de Tremaine, Eleonor, mais qui ne sont que l'incarnation sous toutes les formes d'un unique amour survivant à la mort de l'objet adoré, et se continuant à travers des avatars toujours découverts.

Désormais, en France, le nom de Baudelaire est inséparable du nom d'Edgar Poe, et le souvenir de l'un éveille immédiatement la pensée de l'autre. Il semble même parfois que les idées de l'Américain appartiennent en propre au Français.

Baudelaire, comme la plupart des poëtes de ce temps-ci, où les arts, moins séparés qu'ils n'étaient autrefois, voisinent les uns chez les autres et se livrent à de fréquentes transpositions, avait le goût, le sentiment et la connaissance de la peinture. Il a écrit des articles de Salon remarquables, et, entre autres, des brochures sur Delacroix, qui analysent avec une pénétration et une subtilité extrêmes la nature d'artiste du grand peintre romantique. Il en a la préoccupation, et nous trouvons, dans des réflexions sur Edgar Poe, cette phrase significative : « Comme notre Eugène Delacroix, qui a élevé son art à la hauteur de la grande poésie, Edgar Poe aime à agiter ses figures sur des fonds violâtres et verdâtres,

1. Voir les numéros 686 à 689.
~~~

où se révèlent la phosphorescence de la pourriture et la senteur de l'orage. » Quel juste sentiment en cette simple phrase incidente de la couleur passionnée et fiévreuse du peintre! Delacroix, en effet, devait charmer Baudelaire par la *maladie* même de son talent si troublé, si inquiet, si nerveux, si chercheur, si exaspéré, si *paroxyste*, qu'on nous passe ce mot, qui seul rend bien notre pensée, et si tourmenté des malaises, des mélancolies, des ardeurs fébriles, des efforts convulsifs et des rêves vagues de l'époque moderne.

Un instant, l'école réaliste crut pouvoir accaparer Baudelaire. Certains tableaux des *Fleurs du mal*, d'une vérité outrageusement crue et dans lesquels le poëte n'avait reculé devant aucune laideur, pouvaient faire croire à des esprits superficiels qu'il penchait vers cette doctrine. On ne faisait pas attention que ces tableaux, soi-disant réels, étaient toujours relevés par le caractère, l'effet ou la couleur, et, d'ailleurs, servaient de contraste à des peintures idéales et suaves. Baudelaire se laissa un peu aller à ces avances, visita les ateliers réalistes, et dut faire sur Courbet, le maître peintre d'Ornans, un article qui ne parut jamais. Cependant, à l'un de ces derniers Salons, Fantin, dans ce cadre bizarre où il réunit autour du médaillon d'Eugène Delacroix, comme les comparses d'une apothéose, le cénacle des peintres et des écrivains dits réalistes, a placé Charles Baudelaire en un coin, avec son regard sérieux et son sourire ironique. Certes, Baudelaire, comme admirateur de Delacroix, avait bien le droit d'être là. Mais faisait-il intellectuellement et sympathiquement partie de cette bande, dont les tendances ne devaient pas s'accorder avec ses goûts aristocratiques et son aspiration vers le beau? Chez lui, nous l'avons déjà spécifié, l'emploi du laid trivial et naturel n'était qu'une sorte de manifestation et de protestation d'horreur, et nous doutons que la *Vénus* capitonnée de Courbet, effroyable Maritorne callipyge, ait eu jamais beaucoup de charmes pour lui, l'amateur des élégances exquises, des maniérismes raffinés et des coquetteries savantes. Non qu'il ne fût pas capable d'admirer la beauté grandiose; celui qui a écrit *la Géante* devait aimer *l'Aurore* et *la Nuit*, ces magnifiques colosses féminins que Michel-Ange couche sur la volute du tombeau des Médicis avec des contournements si superbes. Il avait, en outre, une philosophie et une métaphysique qui ne pouvaient manquer de l'éloigner de cette école, à laquelle il ne eut sous aucun prétexte le rattacher.

Loin de se plaire au réel, il cherchait curieusement l'étrange, et, s'il rencontrait quelque type singulier, original, il le suivait, l'étudiait, tâchait de trouver le bout de fil de la bobine et de le dérouler jusqu'au bout. Ainsi il s'était épris de Guys, un personnage mystérieux, qui avait pour état d'aller dans tous les coins de l'univers où il se passait quelque événement dessiner des croquis pour les journaux illustrés anglais.

Ce Guys, que nous avons connu, était à la fois un grand voyageur, un observateur profond et rapide, et un parfait *humoriste;* d'un coup d'œil, il saisissait les côtés caractéristiques des hommes et des choses; en quelques coups de crayon, il en découpait les silhouettes sur son album, arrêtait à la plume ce trait cursif comme la sténographie, et la lavait hardiment d'une teinte plate pour en indiquer la couleur.

Guys n'était pas ce que régulièrement on appelle un artiste, mais il avait le don particulier de prendre en quelques minutes le signalement des choses. D'un coup d'œil, avec une clairvoyance sans égale, il démêlait dans tout le trait caractéristique — celui-là seul — et le mettait en saillie, négligeant instinctivement ou à dessein les parties complémentaires. Nul mieux que lui n'accusait une attitude, un galbe, une *cassure*, pour nous servir d'un mot vulgaire, qui rend exactement notre pensée, qu'il s'agît d'un dandy ou d'un *voyou*, d'une grande dame ou d'une fille du peuple. Il possédait à un degré rare le sens des corruptions modernes, dans le haut comme dans le bas de la société, et il cueillait, lui aussi, sous forme de croquis, son bouquet de fleurs du mal. Personne ne rendait comme Guys la maigreur élégante et l'éclat d'acajou d'un cheval de course, et il savait aussi bien faire déborder la jupe d'une petite dame sur le bord d'un panier traîné par des poneys, qu'établir un cocher de bonne maison, poudré et garni de fourrures, sur l'énorme siége d'un grand coupé à huit ressorts et à panneaux armoriés, partant pour le drawing-room de la Reine avec ses trois laquais suspendus aux embrasses de passementerie.

THÉOPHILE GAUTIER.

(La suite au prochain numéro.)

LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite [1].)

D'ordinaire, non-seulement Mlle de Balaguier ménageait, mais encore elle comblait de ses prévenances le célibataire sous-préfet et baron; volontiers elle se disait comprise de lui seul, et, dans la discussion, elle prenait invariablement le parti de Bley. Mais, à Varanne, Bley n'était plus le personnage considérable qu'il était à Briancourt. Olga le traitait avec une légèreté qui, pour amicale qu'elle fût, n'en fit pas moins descendre le baron de deux ou trois crans dans l'estime d'Adrienne, laquelle, malgré sa finesse, n'avait pas l'instinct des nuances. Les allures familières de Mme de Clérol à l'égard du sous-préfet piquèrent au jeu Mlle de Balaguier, qui n'entendait point paraître retenue par un respect qu'une autre n'éprouvait pas. Elle était, d'ailleurs, sans qu'elle se l'avouât, embarrassée par la contenance froidement hostile d'Olga, en qui elle devinait l'ennemie, et détestait la grande dame. Accepter une supériorité quelconque n'était pas dans le caractère d'Adrienne, qui voulut, en conséquence, faire acte d'indépendance et de suprématie. Elle se tourna vers Bley, qui, en ce moment, lorgnait un plat de petits pois, et brusquement :

— Baron, dit-elle de sa voix la plus agressive, que faites-vous de vos jacobins?

Bley ne parut pas s'émouvoir de l'attaque dont il était l'objet. Il salua sa voisine, à qui il répondit fort tranquillement :

— Ce que je fais de mes jacobins, mademoiselle? Mais exactement ce que fait d'eux tout le monde : beaucoup de cas.

Corbier flaira une histoire, et, se frottant les mains :

— Voyons, ma cousine, s'écria-t-il, contez-nous ça.

Olga jeta sur son oncle un regard indigné.

— Baron! fit Adrienne, me permettez-vous, et me défendez-vous?

— Vous défendre! interrompit le sous-préfet, Dieu m'en garde!

— Je vous remercie, reprit d'un ton piqué la vieille fille, de lever mes scrupules. Mon cousin, continua-t-elle, vous connaissez la fable intitulée *le Meunier, son Fils et l'Ane?* Eh bien, cette fable est précisément l'histoire de notre ami.

— Votre ami, c'est moi? demanda le baron.

— Assurément, poursuivit Mlle de Balaguier, et voilà pourquoi, par intérêt pour vous, je déplore une relation qui est de nature à vous compromettre auprès de ceux qui jugent sur l'apparence. Vous avez raison, sans doute, dans votre situation, de chercher la popularité. Cependant, pour y parvenir, tous les moyens ne sont pas également bons, et ce que vous gagnez d'un côté, vous le perdez de l'autre, et au delà. Franchement, vous devriez être plus circonspect, et ne pas vous lier ainsi avec des gens que personne ne voit. Le père a fait tous les métiers, le fils est un braconnier qui, par parenthèse, à ce que j'ai appris, a eu maille à partir avec le garde de ma cousine. Les Morgan ont, en outre, pour leur factotum, un coquin du plus bas étage, et aussi insolent qu'ignorant. Mon frère vous dira ce qui s'est passé aux dernières élections.

M. de Balaguier toussa, et il se préparait à dire ce qui s'était passé aux dernières élections, mais il fut prévenu par Olga, qui, s'adressant à son oncle :

— Vous savez, fit-elle, que nous allons demain déjeuner à Champ-d'Asile.

Bley, qui, tout en écoutant, un sourire narquois sur les lèvres, la tirade dirigée contre lui, avait facilement discerné, chez la marquise, les signes d'une irritation croissante, ne se trompa point au calme apparent avec lequel elle parla à Corbier. Mais Adrienne, moins perspicace :

— Ah! murmura-t-elle d'un accent de suprême étonnement, les Morgan ont ouvert un cabaret?

Olga pâlit, et, d'un geste impératif, étendant sa main vers la vieille fille :

— Mademoiselle, dit-elle, libre à vous de calomnier vos amis; mais, de grâce, ne parlez pas des miens!

— Attrape! pensa Anatole.

L'apostrophe était vive. Adrienne en fut comme aveuglée. Elle allait toutefois riposter, mais l'expression d'Olga révélait un frémissement intérieur qui l'effraya et la retint. Elle sentit que le dernier mot n'avait point été dit et qu'elle ne gagnerait rien à le faire dire. Elle s'enveloppa donc dans sa dignité outragée et se tut. Corbier suait à grosses gouttes et cherchait en vain une ouverture par laquelle sortît la conversation de l'impasse où elle se trouvait acculée. M. de Balaguier contemplait son assiette. Anatole dégustait lentement un verre de bordeaux, tout en s'efforçant d'éviter le regard de sa tante et de rencontrer celui de de Bley. Le silence se fût prolongé indéfiniment sans l'héroïsme du baron, qui, se dévouant pour le salut commun, interpella le conseiller général, au sujet d'une œuvre philanthropique dont les directeurs réclamaient l'appui de l'administration.

Le dîner, du reste, tirait à sa fin. Corbier en brusqua le dénoûment. M. de Balaguier, qui prenait tout au sérieux, même le dessert, se leva de table en soupirant, pour suivre le maître du logis dans le jardin, où l'on apporta le café. Olga ne se put pas se refuser le plaisir de scandaliser Mlle de Balaguier; elle alluma une cigarette, à la grande joie d'Anatole, qui se hâta d'en faire autant, et au divertissement de Bley. Adrienne se plaignit d'un retour de migraine et demanda sa voiture. Elle n'essaya point de renouveler l'embrassade de l'arrivée, et prit congé d'Olga par une révérence profonde, qui lui fut consciencieusement rendue. Les adieux ne furent tendres que de la part de Corbier, qui aurait bien voulu raccommoder les choses. Mais le bonhomme s'opposa, sans succès, au départ précipité de sa cousine, que même la perspective d'un boston ne put retenir. Ce fut donc avec force serrements de mains, au revoir, à bientôt, et autres formules par lesquelles un hôte salue la minute de sa délivrance, qu'il accompagna ses convives jusqu'à leur calèche, dont il ferma lui-même la portière. En rentrant dans le salon, où il trouva Bley tout seul et qui riait :

— Ma foi, dit-il, je ne ris pas. Voilà un dîner réussi. Cela vous égaye que nous nous soyons fait une ennemie mortelle?

— Fort heureusement qu'elle est mortelle, repartit le baron.

Corbier haussa les épaules, et, d'un ton maussade :

— Je vous admire de plaisanter, grommela-t-il.

— Mlle de Balaguier, reprit Bley, m'a appelé son ami, et vous l'avez pour ennemie. Eh bien, je troquerais ma situation contre la vôtre. Après quoi, je conviens que le meilleur n'en vaut rien. Voyons, mon cher Corbier, déridez-vous et reconnaissez que votre cousine méritait de passer un peu par les armes. Dame, c'est qu'elle y a passé. J'en suis encore ému. Savez-vous que, depuis les journées de juin, je n'avais plus entendu siffler les balles.

— Comprenez-vous, interrompit Corbier, à quel propos ma nièce a pris feu pour les Morgan? Au reste, ajouta-t-il d'un accent découragé, si je trouvais le pourquoi de toutes les idées qui traversent la tête d'Olga!

— Olga, poursuivit une voix limpide et rieuse, vous en serait très-obligée.

— Ah! tu es là, fit Corbier; je ne t'avais pas aperçue. Tu ressembles bien à tes idées, toi! Tu arrives toujours, sans qu'on sache comment ni par où, ni pourquoi.

— Ici, s'écria la jeune fille, je vous arrête. Je sais et vous allez savoir pourquoi je viens. Et, tout en comptant sur ses doigts, je viens, continua-t-elle, d'abord pour vous gronder, en second lieu pour vous pardonner, enfin pour vous rappeler que je vous mène demain matin déjeuner à Champ-d'Asile. Cela ne vous va pas. Soit. Renversons les rôles. Je viens donc d'abord pour me faire gronder, en second lieu pour me faire pardonner, enfin pour que vous me rappeliez.

— Que je te mène demain matin déjeuner à Champ-d'Asile? dit Corbier.

— C'est précisément cela.

— Eh bien, c'est cela qui ne sera pas. Va-t'en t'installer chez des gens qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam?

— Ni d'Ève ni d'Adam, je l'avoue; mais ce qui vaut beaucoup mieux, de M. de Bley.

— Et, ajouta Corbier, de Mlle de Balaguier.

Sur cette observation, le baron intervint et engagea son ami à n'accorder aucune créance aux contes bleus d'une vieille fille acariâtre.

— Vous prêchez, dit Olga, un converti. Mon oncle ne croit pas un mot des calomnies de mon aimable cousine; mais c'est exactement comme s'il y croyait. A ses yeux, ce que fait quelqu'un n'est rien, ce qu'on dit de ce quelqu'un est tout. Pour lui, l'accusé est invariablement coupable, ne fût-ce que d'être accusé. Il redoute tellement l'opinion, qu'il ne peut se décider à mépriser nettement ceux qui la fabriquent. Aussi des fables débitées par la première venue, par une personne qu'il jugera comme nous la jugerons vous et moi, ont-elles, sur sa conduite, d'autant plus d'influence, qu'elles sont plus dénuées de fondement. Il n'y a pas de fumée sans feu, pense-t-il, et, quand il ne voit pas le feu, il se figure un incendie.

— En vérité, ajouta tristement Mlle de Clérol, je crains que tous les honnêtes gens ne soient en cela pareils à mon oncle, à commencer, baron, par vous.

— Mon Dieu, répondit Bley, nous sommes des hommes du monde.

— N'est-il donc pas naturel, reprit Olga avec force, que les commérages qui vous amusent m'inspirent une répugnance que je ne peux pas, que je ne veux pas surmonter? Ces méchancetés, dont on rit sans y croire, laissent toujours quelque traces, même dans les esprits les plus libres et dans les cœurs les plus généreux. Des plaisanteries! direz-vous. Le serpent n'a pas besoin de mordre; pour déposer son poison, une égratignure lui suffit. Tout à l'heure j'ai confessé que j'ignorais souvent le pourquoi de mes idées. Eh bien, en voici un de pourquoi : je déteste Mlle de Balaguier parce qu'avec elle vous devenez méchante et qu'elle me rend méchante. Que voulez-vous! le fiel est une maladie qui se gagne. Maintenant, messieurs, bonne nuit! je vous laisse à votre piquet et à vos remords. Pardonnez-moi ce long sermon, mais vous vous l'êtes un peu attiré. Baron, tâchez de ne pas vous endormir et de voir le revenant, car vous savez qu'à Varanne nous avons un revenant, mais je n'ai pas encore pu le rencontrer. Ensuite, soyez prêt à l'aube. J'ai des desseins sur vous; je médite une promenade.

— A travers murs! s'écria Bley avec un geste d'effroi.

— Pire que cela, répliqua Olga, à travers votre conscience.

Et, après une pause :

— Votre conscience de sous-préfet, reprit-elle. Ainsi, rassurez-vous. Nous ne nous fatiguerons pas. La vérité est que j'ai des projets de bâtisse sur lesquels je désire vous consulter. Puis vous serez de la partie à Champ-d'Asile; car, entre nous, je crois que mon oncle a l'intention de me mener demain déjeuner chez M. Morgan.

Quand sa nièce fut sortie du salon :

— Elle croit, soupira Corbier en s'asseyant devant la table de jeu dressée dans un angle de l'appartement.

— Eh! mon bon, fit le baron qui mêlait les cartes, la mar-

1. Voir les numéros 681 à 689.

quise a la foi qui transporte les montagnes. Elle croit. Coupez.

Corbier coupa et se prit à rire. Le piquet le mettait en joie. Si ce n'eût été le piquet, ç'aurait été autre chose. La belle humeur était l'état normal et naturel du vieillard. Tout en relevant son jeu, tandis que Bley allumait un cigare :

— Ah! je suis une montagne! dit-il gaiement. Voilà, monsieur le sous-préfet, une épigramme qui va vous coûter cher. — Et d'abord, cinquante-neuf qui sont excellents, en pique.

L'action était engagée; elle se poursuivit avec des péripéties dont témoignaient les exclamations des belligérants. Il était plus de minuit que ces exclamations réveillaient encore les échos assoupis de la salle et dominaient le grincement du crayon, le frôlement des cartes, le choc des chiffres, comme la voix du canon domine le murmure confus de la bataille.

Tandis que se livrait ce furieux combat, les Balaguier regagnaient Briancourt au trot modeste de leurs chevaux poussifs.

Leur retour eut deux phases. D'abord une phase orageuse. Adrienne s'emporta contre les dîners tardifs, contre le monde qui la fatiguait; elle regretta amèrement d'avoir cédé aux instances de René; elle gourmanda Anatole, qui sentait le tabac. Varanne était, d'ailleurs, bien délabré, Corbier bien épais, le baron bien éteint. Elle ne fit pas la moindre allusion à sa passe d'armes avec Mlle de Clérol, et, son frère essayant de lui adresser quelques paroles de sympathie, elle l'interrompit, et, d'un ton sec, déclara que sa cousine était mal de figure, mais fort aimable et d'une originalité piquante. Puis elle se plaignit tour à tour d'étouffer et d'être gelée; elle leva et baissa plus de vingt fois les glaces de la voiture. Vint ensuite la phase silencieuse pendant laquelle la vieille fille se prêta à elle-même, à l'égard d'Olga, le serment d'Annibal à Hamilcar, à l'endroit de Rome. Le conseiller général profita de cette phase pour s'endormir. Réveillé à demi par les cahots du pavé, et tout à fait par sa sœur qui le poussa hors de la calèche, il gagna aussitôt son lit. Adrienne monta rapidement dans la chambre de Suzanne, sur qui elle avait hâte de déverser le trop-plein de sa colère. Après une fausse entrée, Anatole sortit à pas de loup de la maison, et s'en alla rejoindre ses amis dans l'arrière-salle, que le propriétaire du *café Impérial* loue à la jeunesse élégante de la ville, à raison de deux napoléons par an, et du privilége de fournir la consommation. Cette pièce, assez vaste, mais basse et enfumée, a, pour les débutants timides, l'avantage d'être pourvue de deux issues distinctes; elle s'appelle le *Cercle*, et est naturellement en sainte tristesse aux bonnes gens de Briancourt, qui prétendent qu'on y joue un jeu d'enfer, qu'on y boit des vins fins et qu'il y règne un luxe d'ameublement effréné. Il existe une tradition qui veut que M. Baume, l'ancien sous-préfet, y ait, un soir à l'écarté, perdu cent cinquante francs. A la Saint-Hubert de 1849, un repas y eut lieu qui revint, dit-on, à plus d'un louis par tête, et à la suite duquel l'acquisition d'un tapis fut votée par les convives privés de leur raison. Il paraît que l'affaire avait été préparée de longue main par les meneurs de la bande. On espère, du reste généralement, que l'institution pèsera par ses finances lourdement grevées, grâce à la dette dudit tapis.

Ce fut donc au *Cercle* qu'à son retour de Varanne Anatole se rendit. Là, nonchalamment étendu sur un divan dur et graisseux, un cigare d'un sou entre les dents, jouant tantôt avec les franges de sa cravate de soie blanche, tantôt avec les boutons en chrysocale de son gilet chamois, il entretint l'assemblée de sa cousine, dont il vanta le *chic*. Négligemment, et par habitude, il disait Olga tout court, donnant ainsi à ses auditeurs une juste idée de la familiarité de ses rapports avec une personne qui ne lui avait pas adressé quatre paroles. Mais à peine le mot d'Olga lui était-il échappé, qu'il se reprenait et le remplaçait par un emphatique: « la marquise de Clérol! » Pour avoir commis un *lapsus linguæ* involontaire, il n'entendait pas humilier ceux qui l'écoutaient, en étalant une intimité qui établissait sa propre supériorité, et qui, d'ailleurs, était peut-être de nature à ne pouvoir, sans indiscrétion, être révélée.

X.

Après avoir levé les compresses posées sur la blessure de Michel, le docteur Brun eut un sourire de satisfaction.

— Votre père avait raison, dit-il, vous avez la peau bonne. Maintenant, je vous laisse. Je vais vous envoyer Jean Gourme. Vous vous lèverez. Ayez soin de vous appliquer sur la poitrine ce mouchoir plié en quatre et trempé dans l'eau fraîche. Ensuite, descendez déjeuner avec nous. Voilà ma prescription.

Le jeune homme sauta à bas de son lit.

— Hip! hip! hourra! Vous voyez que je parle l'anglais, s'écria-t-il. Mon fusil fera donc sa partie dans l'ouverture! Mais ne m'envoyez personne. Je m'habillerai bien tout seul. Regardez, mon bras tourne comme l'aile d'un moulin à vent. Il ne demande qu'à se déroidir. Eh! docteur, je ferai honneur au déjeuner! Savez-vous que vous auriez bon marché de moi, si j'étais une truite et si vous aviez une côtelette au bout de votre ligne?

— Doucement, doucement! fit Brun en se retirant, et croyez-moi, attendez Jean Gourme.

De gaieté, Michel continua à se parler haut à lui-même, admirant de sa fenêtre la verdure, les fleurs, le soleil, tenant à Mars de joyeux discours, auxquels le vieux chien répondait en branlant la queue, en jappant, en se tordant, en se coulant sous les meubles.

— Que cherches-tu donc là? Un dictionnaire? Va! tu n'en as pas besoin pour que ton maître te comprenne. M'aimes-tu, Mars?... Ah! prends garde. Tu m'as heurté. Hein! j'ai le bras gauche encore un peu lourd. Heureusement que c'est la gauche, poursuivit le jeune homme en épaulant son fusil et en ajustant un moineau qui sautillait dans la cour. Allons! reprit-il, comme il replaçait l'arme au râtelier, la crosse est encore bonne. A présent, voyons comment se comporte la poitrine.

Et, saisissant un cor suspendu à la muraille, entre deux fouets, il l'emboucha et sonna un hallali avec une vigueur et une justesse qu'eût admirées Tiberge.

Tout à coup, il ôta l'instrument de ses lèvres. Débouchant de derrière la charmille, un phaéton apparaissait, emporté plutôt que traîné par deux chevaux que conduisait Mlle de Clérol, ayant à côté d'elle le sous-préfet. Corbier remplissait de sa large personne le second banc de la voiture, après laquelle galopait un piqueur. Michel se recula; il jeta avec dépit, sur son lit, le cor de chasse, et il se laissa tomber tristement dans le fauteuil que le commandant avait fait transférer du salon à la chambre du malade.

En ce moment, Jean Gourme entra, toussant, clignant des yeux et ses joues de parchemin balafrées par deux rides qui les sillonnaient de haut en bas. C'était ainsi que le vieux soldat souriait, quand il se trouvait condamné à sourire. Mais, à l'aspect de Michel, la grimace qui éclairait sa rude physionomie disparut instantanément.

— Eh donc! demanda-t-il d'un ton inquiet, cela ne marche pas?

Et, sans attendre la réponse, se retournant vers la porte encore ouverte :

Docteur! appela-t-il. Par ici!

Le jeune homme somma Jean Gourme de se taire.

— Que se passe-t-il? fit Brun, qui arrivait à pas précipités.

— Il ne se passe absolument rien, repartit Michel. Jean a pris peur, je ne sais pourquoi. — Jean, tu n'es qu'une vieille nourrice.

— Pour être vieux, murmura Jean Gourme, je le suis. Pour être une nourrice, eh bien, mon Dieu, je ne dis pas non.

— Aidez votre nourrisson à s'habiller, reprit en riant le docteur; nous l'attendons et, ce qui est pire, le déjeuner fait comme nous, il attend aussi.

— Descendez, je vous prie, dit Michel, et qu'on se mette à table. Je reste ici. Vous voyez en moi, continua-t-il, l'homme du monde le plus contrarié. Il n'y a pas encore quarante-huit heures que ma reclusion a commencé, et il me semble déjà avoir été enfermé pendant six mois. Le détenu qu'on libère après des années de captivité n'est pas plus joyeux que je ne l'étais tout à l'heure. Mais, que voulez-vous! je ne me sens pas la force d'affronter cette brillante société, qui daigne nous faire l'honneur de s'installer chez nous.

— C'est M. le baron de Bley qui vous effraye?

Michel haussa les épaules.

— Alors, M. Corbier? Il n'a pourtant pas l'air méchant

— Un excellent homme!

— Ainsi, c'est Mme la marquise qui vous ennuie?

— Oui.

— Et pourquoi?

— Parce que je ne l'aime pas. Est-ce clair?

— Voilà une drôle d'idée! s'écria Jean Gourme. Une dame qui vous mènerait un escadron, et dont on dit qu'elle tire au pistolet, comme si elle mettait avec la main les balles dans le blanc!

— Eh bien, dit à son tour le docteur, je crois que vous avez raison de ne pas aimer cette marquise. Entre nous, il paraît que c'est peu de chose!

W. DE LA RIVE.

(*La suite au prochain numéro.*)

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Le récit de la charbonnière. — Une mère qui laisse une orpheline. — Adoption. — Marion. — On la sépare de Micheline. — Le petit chien Toto. — Interrogatoire d'un commissaire de police. — Dénoûment[1].

La charbonnière essuya ses yeux, s'efforça de raffermir sa voix qui sanglotait et pouvait à peine parler, et me dit :

— Ce fut il y a sept ans, pendant le choléra! Je perdis dans la même journée, et en quelques heures, mon mari et mes trois enfants, — mes trois enfants, monsieur! — deux beaux garçons et une petite fille! Je tombai folle de douleur devant ces quatre pauvres corps qui naguère remplissaient de joie et de bonheur ma maison, et je ne revins à la connaissance que bien des semaines après. Quand je repris un peu de raison, je me trouvai dans mon lit, et une jeune femme, avec une petite fille sur ses genoux, travaillait à côté de moi. Elle me sourit et me tendit la main, et alors je me souvins et je me pris à pleurer... Il y avait trois mois que j'étais là entre la vie et la mort et que chacune de mes voisines veillait à son tour près de moi! Enfin je me guéris, je ne sais comment, et je recommençai peu à peu à me remettre au travail dans cette maison vide que, cependant, je ne me sentais pas le courage de quitter; car il me semblait sans cesse y voir mon mari et mes trois enfants. J'aurais pu me retirer au pays, y acheter une petite maison et un peu de bien. Avec les cinq mille francs d'économies que je possédais, on est riche chez nous, vous le savez. Je n'eus jamais le cœur de le faire... Mais je vous parle là de moi et ce n'est pas de moi qu'il s'agit! Un mois après ma guérison, la voisine que j'avais trouvée près de mon lit le premier jour de ma convalescence tomba malade à son tour. Le médecin voulut l'envoyer à l'hôpital, et elle résista longtemps. Enfin un jour elle me dit: « Je sais que je vais mourir. Dieu vous a repris vos enfants; laissez-moi vous en donner un. » Et elle mit sa petite fille dans mes bras. Elle ajouta en sanglotant : « Son père m'a abandonnée avant qu'elle ne vînt au monde, vous savez si j'ai travaillé dur pour elle! Maintenant je pourrai mourir tranquille, car elle a une mère qui l'aimera comme je l'aime. » Le soir même on l'emmena à l'hôpital, où elle mourut dès le lendemain. J'installai la petite fille chez moi, et je pris même le chien de la défunte, Toto, qui nous suivit et qui s'installa dans un coin de ma boutique comme s'il l'eût habitée toujours.

Elle s'arrêta un moment et reprit avec une ardeur fiévreuse :

— Que Dieu me le pardonne et aussi les anges qui me regardent d'en haut! mais je crois que je finis bientôt par aimer autant que mes pauvres enfants celle dont le ciel avait jeté l'amour dans mon cœur que je croyais vide à jamais. Marion, elle aussi, m'aima dès la première heure comme si j'étais sa propre mère; bref, je devins la plus heureuse des femmes, sauf que je craignais toujours pour mon trésor bien-aimé, parce que je savais, par mon malheur d'autrefois, combien un bonheur est fragile. Je me sentais toujours en transes. Je ne quittais pas Marion d'un moment. A sa moindre pâleur, à sa moindre tristesse, je ne savais plus où j'en étais, et cependant je n'eusse pas donné ma Marion pour tout l'or du monde! Elle était si belle! si mignonne! si tendre! Elle avait de si gentilles façons de me dire : ma petite mère par-ci, ma petite mère par-là, que j'en frissonnais jusque dans la moelle de mes os. Quant à elle, rien ne la troublait; elle chantait du matin au soir, elle jouait la journée entière avec son petit chien qui ne la quittait jamais et qui ne laissait approcher d'elle personne que moi, tant il s'en montrait jaloux! Les passants s'arrêtaient devant ma porte pour la mieux voir, tant elle était avenante et belle!... Eh bien, monsieur, je l'ai perdue!

— Une maladie? lui demandai-je.

— Non! j'aimerais mieux la savoir morte! C'est un autre qui l'a, un autre qui se dit son père et qui ne l'est pas, j'en jurerais devant Dieu! Il y a un an, un homme est venu chez moi.

« — Cette petite fille, m'a-t-il dit, est l'enfant d'une femme Moreau qui habitait cette maison, qui est morte à l'hôpital de la Pitié et dont voici l'extrait mortuaire.

« — Oui, lui répondis-je blémissant. »

« — Eh bien, je suis son père et je viens vous la réclamer. »

Il fallut m'appuyer contre le mur pour ne pas tomber! Je ne sais pas ce que je répondis; tout ce dont je me souviens, c'est que je donnai à cet homme cinq cents francs et qu'il promit de me laisser l'enfant. Le misérable ne tint pas sa promesse. Il revint le mois suivant, puis la semaine d'après, puis ensuite presque chaque jour, toujours ivre et m'extorquant jusqu'au dernier sou des économies que j'avais amassées au prix de toutes les privations possibles, afin d'en faire plus tard une dot à Marion. A la fin je mis au mont-de-piété mes meubles, mes vêtements et je fis même des dettes, oui, des dettes! moi, une honnête femme! je devais à tous le monde dans le quartier, et je n'osais plus sortir, tant je souffrais et rougissais de honte! Eh bien, ce matin, comme je n'avais plus rien à lui donner, il a emmené l'enfant. Vous comprenez bien que je ne voulais point la lui donner! Mais il fit du tapage. Il criait : « Cette femme m'a volé mon enfant; l'enfant de ma chère femme! J'arrive de bien loin pour la lui reprendre, et elle me la refuse. Voici un acte qui prouve que cet enfant m'appartient, on ne peut voler sa fille à un père qui n'a plus qu'elle au monde. »

Les passants se rassemblèrent. Ils me dirent que je n'avais pas le droit de refuser de rendre un enfant à son père; je perdis la tête. Il prit dans ses bras Marion qui pleurait, qui se débattait et qui disait : « Je ne veux pas quitter ma mère! » Il s'enfuit comme un voleur, et me voici sans enfant!

Je sonnai mon domestique, je fis atteler ma voiture et je me rendis aussitôt avec Micheline chez le préfet de police. Ce magistrat me donna une lettre pour le commissaire de police du quartier, me fit accompagner d'un de ses agents les plus habiles et nous nous réunîmes tous dans la maison déserte de la charbonnière, où nous tînmes conseil.

Il s'agissait d'abord de retrouver l'enfant : et la chose n'était pas facile, vous le comprenez! Paris est grand et n'offre que trop de moyens aux mauvaises gens de se soustraire aux recherches.

Pendant que nous cherchions de quel côté il fallait diriger les recherches, le petit chien de Marion ne cessait de gémir si haut et si lamentablement qu'il fallut le faire taire plusieurs fois, mais il recommençait toujours. Tout à coup, l'agent de la Préfecture de police nous dit : « Je crois que je tiens le bout de fil du peloton qu'il s'agit de démêler. Donnez moi un vêtement qu'ait porté l'enfant. »

On lui donna une robe de la petite fille qu'il présenta à Toto et sur lequel l'animal se jeta en hurlant plus que jamais.

— C'est bien! fit l'agent. Et il se mit à caresser Toto, en lui répétant le nom de Marion. Puis tout à coup il lui dit : « Allons chercher petite maîtresse! » Le chien releva sa tête désolée, fixa sur l'agent ses yeux intelligents et partit comme un trait!

Nous attendîmes pendant quatre mortelles heures, dans le bureau du commissaire de police, le retour de l'agent.

Enfin il revint, accompagné de Marion tenant Toto dans ses bras, Toto qui n'avait plus voulu se séparer de sa maîtresse. Deux sergents de ville conduisaient derrière ce groupe un homme de mauvaise mine et qui paraissait assez penaud.

— Toto, dit l'agent de la Préfecture, m'a conduit tout

1. Voir le précédent numéro.

droit jusqu'à un mauvais bouge de la barrière d'Italie. Là, j'ai retrouvé cet homme qui s'enivrait et la pauvre petite fille qui pleurait dans un coin, que le drôle menaçait de battre si elle ne se taisait point, et qu'il avait déjà même battue plusieurs fois. Il résulte des renseignements que j'ai recueillis que le soi-disant Moreau s'appelle Dubois de son vrai nom et que plusieurs fois il a subi des jugements correctionnels.

— Mon vrai nom est Moreau, dit l'homme.

— Et vous êtes le père de cette petite fille, demanda le commissaire.

— Voici l'extrait mortuaire de sa mère.

— Un extrait mortuaire se délivre à tous ceux qui le demandent. Où est votre acte de mariage?

— Je l'ai perdu.

— Où avez-vous été marié?

— A la mairie du douzième.

— Voici l'extrait de mariage de Mme Moreau; elle a été mariée à Cambrai, dans le département du Nord.

Le drôle baissa la tête.

— Conduisez au dépôt cet imposteur, dit le commissaire, il aura à répondre, devant la justice, d'escroquerie à l'aide d'une usurpation de nom et de détournement d'enfant. Et vous, madame, rentrez paisiblement chez vous : avant peu j'espère vous procurer l'extrait mortuaire du père de votre fille adoptive; car une dépêche télégraphique que vient de me faire parvenir M. le maire de Cambrai m'affirme que cet homme est mort depuis cinq ans.

Micheline avait suivi ce rapide interrogatoire avec une émotion indicible, et en tenant serrée contre sa poitrine Marion, comme si on allait encore l'arracher de ses bras. Le misérable parti, elle succomba à une crise nerveuse qui, grâce à Dieu, céda bientôt à mes soins, et je la ramenai chez elle, où il restait à peine une chaise pour s'asseoir.

— Eh bien! Micheline, lui dis-je, avons-nous bien travaillé?

Elle voulut me baiser la main, et, ma foi, je la pris dans mes bras et je l'embrassai de bon cœur sur ses deux joues, si noires de charbon qu'elles fussent.

Rentré chez moi, je racontai tout ce petit drame à ma femme, et je fus fort étonné, le lendemain matin, de trouver chez moi, à déjeuner, Micheline, Marion et Toto, que mes trois filles fêtaient à qui mieux. Le chien Toto faisait un tapage de tous les diables, et jouait avec les enfants comme s'il les eût connus depuis longtemps.

— J'ai voulu voir ta payse, me dit ma femme, et je l'ai fait amener ici dare dare, sans lui laisser le temps de respirer. Nous la ramènerons chez elle ce soir, ensemble, dans la voiture.

— Dans la voiture et dans un fiacre, fit d'un air mystérieux Gabrielle, la plus jeune de mes filles, cet adorable petit démon de cinq ans qui chevauche si bien sur vos genoux quand vous venez à la maison.

Ma femme sortit une partie de la journée et ne rentra que pour l'heure du dîner. A huit heures, suivant le programme de Mlle Gabrielle, nous montâmes, Micheline, ma femme et moi, dans ma voiture, et Louise, Marguerite, Gabrielle, Marion et Toto dans un fiacre, et nous nous rendîmes chez Micheline.

Celle-ci eut à peine mis le pied dans sa boutique, qu'elle jeta un cri de surprise et de joie. La boutique se trouvait remplie de marchandises, depuis le haut jusqu'en bas. Ce fut bien autre chose quand elle entra dans la chambre à coucher, les murs couverts d'un joli papier perse, meublée de deux beaux lits blancs, d'une commode, de quatre chaises, d'un bon fauteuil en velours d'Utrecht et enfin d'un coussin pour Toto qui en prit immédiatement possession.

— Ma chère Micheline, dit alors mon excellente femme, tout cela est un cadeau de mes filles à la vôtre, et voici le mien et celui de mon mari.

Et elle lui remit un portefeuille contenant cinq mille francs.

— Voilà tout réparé, ajouta-t-elle gaiement. Le mal passé n'est que songe et le bon Dieu fait bien tout ce qu'il fait! Votre fille vous appartient plus que jamais; rien désormais ne saurait plus vous en séparer. Et en outre, vous avez retrouvé un ami d'enfance, et vous comptez quatre chaudes amies de plus.

Là-dessus, elle embrassa Micheline et Marion, mes filles en firent autant, sans oublier Toto qui dormait à demi, car je crois qu'on l'avait un peu trop bourré de friandises chez moi, et nous rentrâmes au logis le cœur content.

Vous comprenez, à présent, pourquoi je suis venu moi-même soigner chez elle Marion qu'a retenue huit jours au lit une indisposition sans trop de gravité néanmoins, et pourquoi je l'emmènerai dimanche à ma campagne avec mes filles et M. Toto.

Comme il achevait ce récit, il arrivait devant la porte de son ami le collectionneur, tellement ému durant le récit dudit docteur, qu'il n'avait même pas songé à lui montrer la pipe apache acquise dans des conditions si peu prévues.

Or, pour qu'un collectionneur oublie ainsi un bibelot nouveau qu'il vient d'acquérir et qu'il tient dans poche, il faut qu'il subisse une préoccupation bien réelle.

SAM. HENRY BERTHOUD.

COURRIER DU PALAIS

Un avoué traité de Turc à More par un préfet. — De l'influence d'une instruction forte sur la civilité puérile. — Les principes solides jugés sur la manière de saluer. — Plaidoirie d'un cheval innocent et *disqualifié*. — Un vrai *petit monsieur* et une fausse grande dame. — 200,000 francs pour un mois de folie. — Un noyé qui bégaye. — Double signification de l'adverbe *naturellement*

M. le préfet d'Évreux n'est pas beaucoup plus poli dans son langage avec les avoués que M. Ganne, le maire de Parthenay, avec ses malades.

Donc M. le préfet de l'Eure nourrissait un vif ressentiment contre un avoué qu'il a fort maltraité en paroles.

Et à ce propos ne trouvez-vous pas que MM. les avoués, depuis quelque temps, passent de fort mauvais quarts d'heure? S'ils perdent les procès, les clients les maudissent et les abandonnent; s'ils gagnent, les adversaires les poursuivent comme des chamois sur les ponts, dans la plaine, le pistolet au poing et ils les tirent au jugé.

Hâtons-nous de dire qu'à Évreux, chez M. le trésorier général, et dans un bal officiel, aucun projectile ni aucune arme à feu ou sans feu ne furent mis de la partie.

La lutte resta orale et le geste ne fut employé que pour donner plus d'action au dialogue, ou plutôt au monologue, car il faut rendre justice à M. Alaboissette, avoué; il a complètement agi comme le soldat de Scribe, lequel sait souffrir et se taire sans murmurer.

Et pourtant il y avait bien, certes, de quoi murmurer.

M. Janvier était fort irrité contre M. Alaboissette, de ce que ce dernier avait fait acte de sa profession en poursuivant trois fois M. le préfet au nom de créanciers assez exigeants pour vouloir être payés par ce fonctionnaire. Donc rencontrant M. Alaboissette au bal, M. Janvier le traita assez haut, tantôt en parlant à sa personne, tantôt en parlant à la cantonade, de *gredin*, de *chenapan*, de *canaille* et de *polisson*. Un jugement du tribunal civil d'Évreux raconte toutes ces choses par le menu. Il mêle à cette relation peu édifiante un épisode des plus singuliers, c'est l'introduction de M. Alaboissette fils, qui dans cette même soirée où son père était en butte aux injures de M. le préfet, était présenté, lui, à Mme la préfète par un honorable avocat d'Évreux.

Cette présentation même qui prenait si mal son temps est interprétée de la manière la plus diverse par les parties en cause. M. Janvier y voit une impertinence qui par ricochet servirait d'excuse à sa vivacité. M. Alaboissette fils, au moment d'être présenté à Mme Janvier, se serait dérobé, il n'aurait pas courbé sa tête de fier Sicambre, d'où le ressentiment de M. Janvier pour une telle inconvenance.

Bref, M. René Alaboissette n'aurait pas été aussi poli que le fils Diafoirus, quand son père lui dit : « Allons, Thomas, avancez, faites vos compliments. »

Mais il faut voir comment le jugement bat en brèche les dépositions qui tendaient à accréditer cette interprétation malséante. C'est à la fois un cours de morale et un traité de civilité.

« Attendu, dit le jugement, qu'il est invraisemblable qu'un jeune homme, sorti récemment du collége, toujours, jusque-là, remarqué par sa politesse et la solidité de ses principes puisés dans une instruction forte et dans une direction vigilante et éminemment morale, ait, dès sa première apparition dans le monde, tout à coup, sans motif, et alors que l'état des relations existantes entre son père et M. Janvier lui faisait un devoir plus étroit encore de la circonspection et de l'urbanité, pu oublier son habitude de bienséance et son honnêteté, et qu'il ait manqué à la fois aux égards dus à ses hôtes et aux respects qu'inspirent à tous le rang élevé et les qualités personnelles de Mme Janvier.

« Attendu que, dans l'hypothèse d'une impolitesse grave de ce jeune homme, il ne serait pas vraisemblable, au lieu de se venger sur le père de l'offense commise par le fils, que M. Janvier n'eût pas immédiatement recherché et apostrophé ce dernier, etc. »

Ainsi, comme vous le voyez, M. René Alaboissette sortait du collége, et il faisait sa *première apparition* dans le monde; il faut convenir qu'il n'a pas eu la main heureuse pour son début. C'est mal commencer que d'aller présenter ses hommages à la dame dont le mari au même instant présente des injures à monsieur votre père. Mais enfin, M. René Alaboissette n'en savait rien. Et d'ailleurs la question n'est pas là. M. Alaboissette fils a-t-il ou n'a-t-il pas présenté son salut à Mme Janvier? S'est-il ou ne s'est-il pas *dérobé* au moment de la présentation?

Le jugement nous rassure à cet égard par deux considérations dont l'une me paraît aussi excellente que l'autre me semble enfantine. La sentence nous dit que M. René Alaboissette a été *remarqué jusque-là par sa politesse*. Très-bien et je comprends à merveille que la politesse soit d'un grand poids quand il s'agit de se prononcer sur le mérite d'une salutation et la régularité d'une révérence; mais je comprends moins la *solidité des principes*. Et je ne vois pas bien ce que cette *solidité* peut avoir à faire dans cette appréciation d'une formalité d'étiquette.

Si la *solidité des principes* dépendait de la manière dont on salue, ce ne serait pas M. de Coislin, ce serait l'homme juste d'Horace qui serait l'homme le plus poli de l'univers. Quelle simplification! on n'aurait qu'à dire aux gens : « Voyons un peu si vous avez des principes solides *puisés dans une instruction forte*. Saluez-moi. » .

Et selon l'inclinaison de la tête et l'inflexion du corps on distribuerait des prix de solidité ou des blâmes d'inconsistance.

Je crois parfaitement que M. Alaboissette fils a très-profondément salué Mme Janvier; mais ce n'est pas précisément à cause de la solidité des principes de ce charmant jeune homme que je crois cela.

Le jugement lui-même ne me paraît pas inflexiblement affirmatif sur ce salamalec : car un peu plus loin, et envisageant l'hypothèse où ce salut n'aurait pas été donné, il ajoute : « Attendu qu'en supposant même que ce fait fût réel, il est évident qu'émané d'un jeune homme timide et sans expérience, il n'avait aucune gravité, et qu'il devait être considéré comme une gaucherie, etc. »

J'avoue que ce *jeune homme timide et sans expérience* me gâte un peu le même jeune homme « *remarqué* jusque-là par sa politesse et la solidité de ses principes, » car enfin c'est du même bon jeune homme qu'on parle.

A notre avis, cet épisode a tenu trop de place dans ce très-regrettable conflit, qui s'est terminé par la condamnation contre M. Janvier à 3,000 francs de dommages-intérêts et à l'insertion, à ses frais et à deux reprises, du jugement dans deux journaux du département de l'Eure, « sans qu'il soit nécessaire, dit le jugement, d'ordonner une plus ample publicité qui ne ferait qu'ajouter au scandale déjà trop grand, sans utilité pour M. Alaboissette. »

Cela peut s'appeler un procès de haute lisse. Mais une cause de bien plus haute lisse encore appelle devant la première chambre du tribunal civil de la Seine, présidée par M. Benoît-Champy, une série de noms des plus qualifiés, pouvant tous figurer dans *l'Armorial de France*. C'est pourtant un simple roturier, un ancien boucher, M. Vaillant, qui met en émoi toute cette gentilhommerie qui a pour chef M. le prince Joachim Murat, colonel des guides. Le prince-colonel préside en effet le comité de la Société des steeple-chases de France dans lequel nous trouvons des princes, des marquis, des comtes, des vicomtes et des barons à faire pâmer d'aise M. Jourdain.

M. Vaillant se plaint en justice d'avoir été *disqualifié*, lui son jockey et son cheval aux courses de la Marche. Il est vrai que M. Vaillant avait commis la petite ou la grande indélicatesse que voici. Il avait fait courir à la Marche sous le nom de César un cheval qui avait déjà couru à Landbody sous le nom de Grandstown.

Pour ce fait, venant après une autre légèreté hippique, M. Vaillant s'est vu interdire pour toujours à lui-même et à son cheval, et pour sept mois à son jockey les courses de la Société. Cela fut ainsi jugé le 29 mai 1866, par le comité de la Société des steeple-chases de France.

Or M. Vaillant portait cette décision devant le tribunal civil de Paris, prétendant qu'elle n'avait pas été valablement rendue, et demandant la condamnation de ses adversaires, trop qualifiés vis-à-vis de lui disqualifié, en cent mille francs de dommages-intérêts.

Malgré la plaidoirie de Me Desmarets, et conformément à celle de Me Andral, M. Vaillant a été complétement battu de trois longueurs d'un réquisitoire et de deux plaidoyers. C'était justice.

Par exemple, je ne sais pas ce qui serait advenu si le cheval avait fait lui-même le procès.

Il aurait pu dire avec assez de pertinence : « Condamnez tant que vous voudrez mon propriétaire qui m'a débaptisé, et mon jockey qui m'a monté, à toutes les disqualifications possibles. Punissez-les parce qu'ils savaient ce qu'ils faisaient; mais moi qui ai couru comme un Basque, moi qui ai remporté le prix à la Marche sous le nom de César, tout comme je l'avais remporté à Landbody sous le nom de Grandstown, pourquoi me *disqualifier* quand vous devriez, au contraire, me combler d'éloges et me couronner de lauriers? Pourquoi me fermer une *noble carrière* que j'ai parcourue avec tant de gloire? Je n'ai pas agi plus *sciemment* que le malheureux imprimeur qui n'a pas lu l'écrit qui le fait condamner. Si j'avais su, et si j'avais pu parler seulement comme l'ânesse du prophète Balaam, je me serais regimbé contre cette supercherie que vous avez tort de me mettre sur le dos. Eh quoi! c'est par des gentilshommes français que j'ai été si injustement et si sévèrement condamné! Qu'ils se souviennent donc de la généreuse justice d'un de leurs devanciers, le chevalier de Rozan, qui laissa par testament une pension avec un pré et la liberté à un cheval qui lui avait sauvé la vie à la bataille de Rocroi. »

J'imagine que ce plaidoyer à fond de train aurait fait réfléchir les juges.

Quittons ce cheval généreux et superbe, bien que disqualifié, pour monter un cheval hors d'âge, couronné et fourbu par autorité de justice, car il a été déclaré tel par un jugement de la sixième chambre. Ce cheval avait été vendu pour un prix de Bucéphale à Fernand Vinson, un mineur qui, mécontent de son nom bourgeois, avait jugé à propos de prendre le nom de Fernand des Corats. Ce cheval par le fait ne lui a pas été vendu cher, par la raison que ce *petit monsieur* n'a rien payé, ni cheval ni *rosse*. Il achetait à tout prix et signait à tour de bras des billets pour des bijoux, des coupés bleus et mauves, un mobilier de 80,000 francs, toutes choses qu'il mettait aux pieds de la fille Adèle-Armantine Bataille, qui, pour ne pas être en reste avec M. des Corats, se faisait appeler de son côté Mme de Massy. On fréquentait les maisons de jeu, les petits soupers, les spectacles, les courses. M. des Corats fut pendant un mois le préféré de Mme de Massy.

Et voici le résultat par demande et par réponse :

D. — Vous louiez des voitures, vous alliez en poste aux courses. Combien avez-vous dépensé dans cette vie échevelée, environ 200,000 francs?

R. — Je n'ai pas compté.

Il a si peu compté le faux gentilhomme, qu'à bout de ressources il a été réduit un jour à aller dîner à la table du cocher de Mlle Bataille. Et pour qu'on n'en ignore, comme disent les huissiers, ce brave homme de cocher raconte ainsi la chose dans sa déposition devant le tribunal :

— Il était dans une mauvaise passe; il m'a avoué qu'il n'avait pas déjeuné. Je lui ai dit : « Ma foi, je ne suis pas riche, car vous m'avez fait travailler sans me payer; mais venez tout de même chez moi; vous serez à la fortune du pot. » C'est alors qu'il a déjeuné chez moi. Il m'a payé plus tard en me donnant le paletot que j'ai sur le dos.

Cocher, remerciez le tailleur.

Vous vous figurez peut-être que M. Fernand Vinson est prévenu. Non, certes. C'est en son nom au contraire que le

procureur impérial poursuit la fille Bataille, Tony Roger, le commis d'un loueur de chevaux, et la femme Leudenbith, comme ayant abusé tous les trois des passions d'un mineur.

Mais le tribunal a relaxé tout le monde en déclarant fort sagement que celui que la fille Bataille n'a pas craint de qualifier de chevalier d'industrie n'appartient pas à la catégorie des mineurs que la loi a voulu protéger dans leur faiblesse et défendre contre les abus qu'on peut faire de leurs passions et de leurs besoins.

Quelle leçon ! Le mineur en profitera-t-il ? Pourquoi pas? Il n'a pour lui qu'une chose, mais capitale : son âge. Et tant de gens ont bien fini qui avaient aussi mal commencé.

Tâchons de bien finir nous-même en citant le *Figaro* du 25 mars :

« Nous empruntons, dit-il, à la *Revue de la Roumanie*, une nouvelle à la main qui est peut-être éclose sur les bords de la Seine, mais qui est encore amusante.

« Un homme s'est noyé, mais la rivière l'a entraîné au loin. On cherche en vain son cadavre. »

« Le maire de la commune envoie une circulaire aux autres maires riverains, afin qu'on s'occupe du sauvetage du noyé. Et pour qu'on reconnaisse la victime, il termine ainsi sa circulaire :

« *Signalement :* Teint coloré, bien portant, il bégaye. »

Figaro, mon ami, vous avez deviné juste.

Les bords du Danube ont contrefait les bords de la Seine. Il ne tenait qu'à vous d'emprunter six mois plutôt et directement à notre *Courrier du Palais* ce petit fait qui aurait été alors comme l'âne du meunier, *plus frais et de meilleur débit*. Qui sait, après tout ? L'esprit est peut-être comme le vin de Bordeaux : il gagne en voyageant.

En ce cas nous recommandons le mot naïf que voici à la *Revue de la Roumanie :*

Un président interroge une prévenue

— Êtes-vous mariée ?

— Non, monsieur le président.

— Naturellement vous n'avez pas d'enfants ?

— Pardon, monsieur le président; j'en ai quatre naturellement.

MAITRE GUÉRIN.

COURRIER DES MODES

Cette semaine n'a pas été favorable aux modes. Le temps subitement refroidi a imposé de nouveau le costume d'hiver. On a repris les manteaux et la fourrure, ce qui n'empêche pas les lilas de développer leurs feuilles; si l'on voit arriver trois ou quatre jours de soleil, ils auront des fleurs et nous serons décidément au printemps.

Les charmants costumes à deux jupes auront une vogue méritée. J'ai eu à leur sujet de précieux renseignements chez Mlle Mary Moison, boulevard Magenta, 6, une charmante couturière qui tient à se faire bien vite une clientèle parmi nos aimables lectrices, et saura les traiter si favorablement, que je lui prédis un véritable succès.

Voici quelques toilettes sorties de ses ateliers :

Costume de promenade : jupe et polonaise en cachemire écossais à carreaux noirs, verts et blancs. Le tour de la jupe et la polonaise sont garnis de biais en velours vert. La polonaise est fermée par des boutons de nacre; une ceinture de velours vert se recroise derrière. Les bouts tombants sont frangés d'écossais.

Le même costume est répété en cachemire à damiers noirs et blancs garni de velours noir. La jupe de dessous en foulard rouge indien, ornée de dentelle des Indes.

Un costume de promenade est à deux jupes en alpaga violet moucheté de noir. La jupe de dessous est ornée d'un plissé à la vieille, en taffetas noir; celle de dessus, sans garniture, est relevée *à la camargo* par des brides de taffetas noir et des boutons ciselés et dorés. Le corsage est un paletot collant qui vient à mi-jupe; il est confectionné en étoffe pareille à la jupe et garni de même en taffetas et boutons dorés. Une ceinture en ruban noir forme un gros nœud derrière avec des bouts flottants en écharpe.

Une autre toilette de promenade est en taffetas nuance vert-bronze; dans le bas un volant tuyauté retenu par une passementerie de velours. Le corsage-paletot de cette robe vient à mi-jupe; il est garni d'une passementerie de velours noir. La taille est serrée par une élégante écharpe de velours qui flotte derrière la jupe.

J'ai remarqué chez Mlle Mary Moison plusieurs jolies robes de soirée, jupes traînantes avec fronçure derrière, corsages décolletés en carré et ornés de bouillons de table formant berthe et corselet. Les robes de soieries ont des ornements découpés d'un goût artistique.

Une robe en poult de soie, nuance marron, a la jupe garnie de six volants ondulés, posés les uns sur les autres et se recouvrant à peine; sur cette jupe une seconde jupe de mousseline blanche brodée de pois satinés. Cette jupe, très-légère, est froncée derrière la taille; elle est relevée sur tous les lés par des rubans de satin de la teinte du dessous. La mousseline est drapée au corsage, qui reste entr'ouvert avec un intérieur de chemisette en guipure.

Des robes de taffetas uni sont décorées de motifs en satin de la même teinte, mais faisant relief par leur brillant et par des filets de ganse qui indiquent les contours.

On porte encore une pluie de perles or et acier; j'allais dire une giboulée..., mais je me suis arrêtée; il ne faut pas se laisser influencer par le temps.

Sur les chapeaux on place des fleurs de nacre. C'est la grande vogue du moment. Vous ne vous attendiez pas, mes chères lectrices, que nos premières fleurs écloses seraient en nacre ? C'est en effet peu naturel; mais vous savez que la mode est toute de caprice. Qu'elle donne du nouveau, c'est l'important. Je voudrais vous parler des coiffures en cheveux qui se font relever sur le front avec des boucles tombant de tous côtés; on a nommé cette coiffure : *sortie de l'eau;* mais je trouve ce nom si peu gracieux, que j'aime mieux lui donner le nom d'*Ophélie*, qui nous rappellera au moins la poétique création de Mlle Nilsson dans l'opéra d'*Hamlet*.

Pour causer coiffure, il faudrait du temps, et je ne l'aurai pas aujourd'hui, puisque j'ai promis des renseignements au sujet des chapeaux.

Les modèles saison de printemps ont toujours la forme *fanchonnette* de plus en plus petite, car aujourd'hui les élégantes portent le chignon très-haut et la place réservée à ces soi-disant chapeaux reste à peine large comme la main. En compensation on nous donne un volumineux aunage de dentelle qui s'étale derrière, sur les côtés et en voilette sur le front. Les magasins de MM. Ransons et Yves, à *la Ville de Lyon*, 6, rue de la chaussée d'Antin, dont nous avons souvent l'occasion de parler pour la passementerie et les rubans, ont un rayon d'articles de modes très en faveur. On y remarque en ce moment de délicieux chapeaux de demi-saison. Je citerai surtout un modèle qui se fait en tulle ou crêpe bouillonné avec rubans de satin de nuance assortie; un cercle d'or perlé d'acier est posé sur le devant dans un plissé, les brides en pareil au chapeau enveloppent les côtés et viennent s'attacher sous le col.

On peut choisir ce genre de chapeau pour quitter les coiffures d'hiver en attendant la quinzaine de Pâques, quinzaine décisive en questions de toilette.

On m'a montré à *la Ville de Lyon* les chapeaux ronds en paille que l'on portera bientôt. Ils sont de forme plate, un peu ovale; on doit les poser tout à fait sur le front. La garniture se compose d'une guirlande souple de fleurs traînante, où la nacre se trouve jouer un grand rôle. Le tour de ce petit chapeau est garni de dentelle. La paille est blanche; il n'y a pas de brides à ce modèle.

On porte aussi la coiffure *mantille*, que l'on attache à un petit chaperon. Le chaperon est posé sur le devant et la dentelle tombe derrière et revient en fichu s'attacher sur la poitrine au moyen d'une agrafe de bijou ou d'une fleur.

Je ne quitterai pas les charmants magasins de *la Ville de Lyon*, sans signaler les galons à boutonnières, que l'on emploie avec le plus grand succès pour relever les robes sur le jupon.

Ces galons s'attachent à la ceinture et viennent s'adapter au bouton placé sur la robe, c'est tout à la fois une chose commode et un ornement. Il va sans dire que les galons et les boutons sont variés à l'infini; il y en a pour tous les genres de costumes.

Avec les jupes à traîne on porte toujours le jupon à ressorts; il est impossible de le supprimer. Les couturières conseillent et fournissent même à leurs clientes la jupe-cage *grand-prix* de la maison Tomson, boulevard Poissonnière, n° 12.

Nous nous sommes occupées de cette jupe pendant la saison des bals, et je crois vous avoir dit alors que sa forme légère et gracieuse mériterait l'approbation des femmes de goût.

Le plus grand avantage de la coupe est la suppression des aciers sur le devant. La saison d'été, qui exige des toilettes légères, fera ressortir encore la supériorité de la cage *grand-prix*.

Un modèle créé par la maison Tomson, sous le nom de *cage-exposition*, est spécialement destiné aux costumes de campagne; on y remarque les qualités déjà citées de souplesse, de légèreté et de bonne coupe.

Aujourd'hui il faut porter le jupon à ressorts, sans qu'il paraisse, au lieu de l'étaler on le dissimule, et je vous prie de remarquer que c'est un tour d'adresse; en même temps la mode exige que l'on ait ce qu'on appelle *de la tournure*, et le secret de cette coquetterie est dans la ceinture des jupes Tomson

On me demande ce que c'est que la *robe polonaise ?*

Ce patron, bien connu aujourd'hui, représente une seconde jupe à corsage croisé, espèce de robe princesse qui se fait plus courte avec une sous-jupe et qui sert de paletot, puisqu'elle complète le costume et n'exige aucun pardessus.

RÉBUS



Explication du dernier Rébus : Tout sort de terre avec les chaleurs de ces jours passés.

Je crois que la belle saison sera productive en nouveautés originales; on ne peut encore donner des renseignements bien précis. Les femmes qui veulent suivre la mode d'une manière rigoureuse attendent encore quelques jours pour décider le menu de leurs costumes. Nous aurons ensuite l'époque des départs pour la campagne et la saison des eaux, et si mes chères lectrices veulent connaître ma manière de voir en ces circonstances, je leur dirai que c'est seulement lorsque les beaux jours sont venus et que l'on porte les confections de la saison que les vraies modes sont décrétées.

Jusque-là, tout est supposition, tout est mystère.

Nous dirons quelques mots concernant la parfumerie pour l'entretien de la chevelure.

Sous le titre de *Eau et Pommade vivifiques*, un de nos plus savants chimistes a préparé deux produits, qui se complètent l'un l'autre et rendent de véritables services.

L'*Eau vivifique* débarrasse la tête des pellicules, elle raffermit la racine des cheveux, elle la tonifie et lui redonne la séve, c'est-à-dire la force et la jeunesse.

La *Pommade*, délicieusement parfumée, qui porte le même nom, assouplit les cheveux, les rend brillants, les épaissit, prévient et arrête leur chute.

Je sais bien que la mode acceptée maintenant met la plupart des femmes dans l'obligation absolue de porter des cheveux; on ajoute des tresses, des boucles, des chignons...

Je ne prétends pas dire qu'on peut s'en dispenser, mais il faut au moins que la tête soit garnie pour que l'édifice ne paraisse pas manquer par la base. Voilà pourquoi je recommande l'*Eau* et la *Pommade vivifiques*, dont le dépôt se trouve chez M. Binet, rue de Richelieu, 29.

Ces produits, élégants et confectionnés avec un soin extrême, doivent faire partie des articles de toilette chez toutes les personnes soigneuses de la beauté de leur chevelure. L'élégance et l'hygiène sont également satisfaites de l'emploi de ces excellentes préparations.

ALICE DE SAVIGNY.



SAINTE MADELEINE PAR RUBENS, tableau du musée de Cassel.

LA SAINTE MADELEINE

DE RUBENS

La *Sainte Madeleine* de Rubens est une des toiles les plus remarquables, bien qu'une des moins connues, du maître. La raison en vient de ce qu'elle fait depuis longues années partie du musée de Cassel, dont l'entrée était autrefois interdite au public.

Pendant le cours de plusieurs siècles les princes régnants de la Hesse électorale ont entassé dans cette galerie d'incroyables richesses artistiques. Ils allaient parfois jusqu'à faire l'achat de châteaux entiers pour entrer en possession de certains tableaux qui s'y trouvaient. Toutefois le musée dont les princes de Hesse se montraient si jaloux était tenu par eux sans ordre et sans goût.

Lors de l'occupation française, en 1806, quarante-huit des meilleurs tableaux, signés de noms tels que Paul Potter, Rembrandt, Claude Lorrain, en furent enlevés par les ordres du général Lagrange, et il lui en coûta, l'année suivante, près de trois cents autres, dont cinquante-cinq furent choisis pour la Malmaison, tandis que le reste était envoyé au Louvre. Une telle perte, qui devait anéantir une galerie ordinaire, ne pouvait qu'être à peine sensible pour une galerie aussi riche que celle des princes de Cassel.

L'invasion de 1815 valut d'ailleurs à la principauté de Hesse la restitution de deux cent quatre-vingt-neuf de ses tableaux. Ceux de la Malmaison avaient été vendus à la Russie, qui, malgré toutes les démarches, s'est toujours refusée à les restituer. Ce sont aujourd'hui les plus belles pièces du musée de Saint-Pétersbourg.

La toile que nous reproduisons, d'après l'original du musée de Cassel, mesure six pieds deux pouces de haut sur cinq pieds neuf pouces de large. Les figures y sont de grandeur naturelle, traitées avec une fraîcheur et une souplesse remarquables. Tout ce qu'on peut reprocher à la blonde pécheresse et à celle que le catalogue désigne comme sa sœur, est un peu d'embonpoint. Mais on sait la prédilection du peintre flamand pour les robustes beautés dont son pays lui offrait le modèle, et il obtient facilement sa grâce par la verve de la composition et la richesse du coloris.

HENRI MULLER.

ÉCHECS

En présence du petit nombre de solutions justes reçues, nous publions les énoncés complets des problèmes nos 88 et 89.

PROBLÈME Nº 88.

Les Blancs jouent et font mat en *sept* coups avec le Pion 2e CD, *sans prendre aucun pion noir*, et *en conservant le moins de pièces possible*

PROBLÈME Nº 89.

Les Blancs jouent et font mat en *huit* coups avec le Pion 2e CR, *sans prendre aucun pion noir* et *en donnant le moins d'échecs possible.*

BLANCS.	NOIRS.
1. T. case FD.	1. T. pr. T.
2. P. 7eTD.	2. Coup quelconque.
3. P. 8eTD fait D éch. et m. selon.	3. . . . .

Solutions justes : MM. Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; A. M. de V..., à Rochefort; E. Dubois, à Madrid; Ad. E. Bonamy; E. Peltzer, expert-traducteur; E. Denus; Gézelin; T. Peraldi, à Bastia.

Solutions justes du problème nº 77 : Mlle Angélique Becquet, à Mantes; Guido de Chabert.

Solution juste du problème nº 78 : M. Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre.

PROBLÈME Nº 94

COMPOSÉ PAR M. ABEL SÉJOURNANT, DE LANGRES

NOIRS

BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

(*Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.*)

SOLUTION DU PROBLÈME Nº 90.

BLANCS.	NOIRS.
1 D. 5eTD. éch.	1 R. pr. D.
2 T. 4eTD. éch.	2 P. pr. T. (forcé).
3 P. 4eCD. éch. m.	3 . . . .

Solutions justes : MM. Ad. E. Bonamy; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; Coulomb père et fils; C. Launay et C. Pierson; J. Planche; trois francs-tireurs, à Sedan; deux amateurs, café d'Harcourt; docteur L..., Cercle du Dorat; A. M. de V., à Rochefort; Moner, à Gironne (Espagne); L. Maurice, Salon des familles, à Saint-Mandé; Sabel; Louis Fonssagrives, à Castres; H. Casselin; Faysse père, à Beauvoisin; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; Maitrot de Varennes, notaire à Rochefort; Faivre; Chaumiel, inspecteur primaire, à Barbezieux; T. Peraldi, à Bastia; P..., rue Montmartre; vicomte de Larnage, à Tain; A. Moll, commandant du génie, à Hagueneau; V. Fallot; Charton, rue Folies-Méricourt; E. Lequesne; capitaine Charousset, à Toulouse; Xavier Billet, à Besançon; Émile Frau, à Lyon; Paul Manoessier, à Béthune; Cercle de Saint-Palais (Basses-Pyrénées); Eugène Thiesson; un abonné, café de l'Espérance, à Avallon; Cercle de la maison impériale de Charenton; M... et D...; D. Mercier, à Argelliers; H. Godeck, à Monaco; Anne Frédéric, à Alger.

PARIS J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

EMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMÉRO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis

X DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DEPARTEM.
. .	18 fr. »	— 20 fr.
.	9 fr. »	— 10 fr.
ois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr. au lieu de 107 fr. 50 c.
Reliée : 120 fr. au lieu de 147 fr. 50 c.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 691 — 11 Avril 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numero et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis,
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Salut, printemps! — Un tableau pour une féerie. — Les derniers concerts. — Rubinstein, Mme Norman-Neruda. — Miss O'Toole. — Une étoile irlandaise. — Soirée chez M. Pierre Véron. — Les concerts spirituels : musique maigre et maigre musique. — Le *Stabat* de Rossini et le pâté de saumon aux truffes. — Les mortifications du grand monde. — Départ de Thérésa. — La *diva* de l'Alcazar et Shakspeare. — Les ventes de tableaux. — La galerie du prince Napoléon. — *La Comédie-Française en 1855.* — Les portraits de Rachel. — Pourquoi les Italiens baissent. — Théâtre-Italien : *Giovanna Darco*, opéra en trois actes, libretto de M. Solera, musique de Verdi. — Mlle Patti et son armure. — Théâtre de la Renaissance : reprise de *Roméo et Juliette*. — Mmes Carvalho et Daram. — Odéon : *Le roi Lear*, drame en vers, en cinq actes, sept tableaux, imité de Shakspeare, par M. Jules Lacroix. MM. Beauvallet, Taillade, Deshayes : Mmes Sara Bernhardt, Agar et Nancy.

Salut, printemps, salut !

Cette fois, ce n'est pas une fausse alerte. Le voici bien décidément revenu, — non pas le printemps de l'almanach, le printemps officiel, froid, maussade et pluvieux, — mais le vrai printemps des poëtes et des amoureux, à cheval sur un rayon de soleil, le front paré de fleurs nouvelles, au milieu de son cortége ailé d'insectes bourdonnants et d'oiseaux chanteurs.

Une jolie entrée, n'est-ce pas, et qui ferait bien dans une féerie du Châtelet et de la Porte-Saint-Martin ?

Il n'y a pas à s'y tromper : déjà devant le nouvel arrivant les plaisirs de l'hiver se dispersent et s'enfuient. Les Tuileries ont donné leur dernier concert. Les fêtes de l'Hôtel de ville ont cessé. Seule, parmi les grandes maisons, l'ambassade d'Autriche, avec ses soirées dramatiques, ose encore lutter contre le prestige du chevalier Printemps.

La semaine dernière a été comme le chant du cygne de la saison musicale. Les concerts ont fait feu de toutes parts — concerts de bienfaisance, concerts d'artistes, concerts



LES NOUVEAUX UNIFORMES DE LA GARDE NATIONALE MOBILE ET DE L'ARMÉE; dessin de M. Jules Pelcoq. — Voir page 220.



Leonardo di Vinci pinx

LA CÈNE

DU COUVENT DE SAINTE-MARIE-DES-GRACES,

Quel voyageur, arrivant à Milan, n'a hâte de diriger ses pas ve
de contempler, dans le réfectoire du couvent de Sainte-Marie-des-
de la *Cène (Cenacolo)*, le chef-d'œuvre de Léonard de Vinci?

Ce monastère est une retraite charmante. Pour arriver au réfec
élégant porté sur des colonnes légères. De la cour qu'enferme le
dôme du couvent, ouvrage de Bramante, dont l'architecture est d
Puis on franchit le seuil de la vaste salle, & l'on s'arrête soudain,
admiration : on est en face d'une des productions artistiques les plu
l'homme ait jamais enfantées.

Léonard de Vinci peignit la fresque de la *Cène*, par ordre de
duc de Milan. Il consacra à l'accomplissement de son œuvre six ann
travail. Pendant ce temps, le grand artiste recevait du duc de M
mille ducats, somme considérable pour le temps, sans parler des pré
il était comblé tous les jours. Poursuivant sans cesse la perfectio
lassait pas de retoucher chacune des têtes de sa fresque. Pendant d
tous les quartiers de la ville pour découvrir des physionomies anal
avoir les douze apôtres. Il fut deux ans avant de mettre la main s
hideusement caractéristique portât, autant qu'il le voulait, le stigm



LA CÈNE PAR LÉONARD DE VINCI

Amen dico vobis, quia unus vestrum me traditurus est. (Matth. c. XXVI.)

...LAN.

... porte Vercellina, afin
..., la grande fresque

... on traverse un cloître
..., on voit s'élever le
... grêle & gracieuse.
...gé dans une muette
...blimes que le génie de

... Sforza, dit le More,
... entières d'études & de
... une pension de deux
... de toutes sortes dont
...nard de Vinci ne se
... entiers il parcourut
... à celles que devaient
... Judas dont la laideur
... la bassesse & de la

trahison. Quant aux traits du Christ, il demanda au recueillement & à la ferveur l'inspiration qui lui permît de leur donner l'expression de céleste résignation dont il avait rêvé l'idéal.

A la fin de l'année 1497, Léonard consentit à déclarer son ouvrage terminé & à faire enlever les échafaudages.

Bien que la merveilleuse fresque de la *Cène* soit fameuse dans le monde entier, & que la célèbre gravure de Raphaël Morghen, en la traduisant si noblement, ait révélé les incomparables beautés de sa composition à tous les artistes & à tous les gens de goût, il est intéressant de faire connaître quels noms propres Léonard de Vinci attachait à chacune de ses figures. Ces noms nous ont été conservés dans une inscription latine relevée par Bayle sur une ancienne copie de l'œuvre du maître immortel, à Monte-Capriasco. Les voici, en commençant par la figure qui est debout à la gauche du spectateur : saint Barthélemy, saint Jacques le Mineur, saint André, saint Pierre, Judas, saint Jean, Jésus-Christ, saint Jacques le Majeur, saint Thomas, saint Philippe, saint Matthieu, saint Thaddée, saint Simon. Jésus, placé au centre des groupes, s'en trouve un peu isolé, & cet isolement fait encore mieux ressortir le contraste de sa figure empreinte d'une divine douceur avec les traits fortement émus des rudes plébéiens qu'il a choisis pour régénérer le monde.

Nous pensons ne pouvoir mieux faire que de transcrire ici le commentaire si bien senti qu'une émotion vraie a dicté à Stendhal : « Judas, à demi tourné en arrière, cherche à voir saint Pierre & à découvrir de qui il parle avec tant de feu, & cependant il assure sa physionomie & se prépare à nier ferme tous les soupçons. Mais il est déjà découvert saint Jacques le Mineur, passant le bras par-dessus l'épaule de saint André, avertit saint Pierre que le traître est à ses côtés. Saint André regarde Judas avec horreur. Saint Barthélemy, qui est au bout de la table, à la gauche du spectateur, s'est levé pour mieux voir le traître... A la gauche du Christ, saint Jacques proteste de son innocence par le geste naturel chez toutes les nations : il ouvre les bras & présente la poitrine sans défense. Saint Thomas quitte sa place, s'approche vivement de Jésus, & élevant un doigt de la main droite, semble dire au Sauveur : « Un de nous ? » C'est ici une des nécessités qui rappellent que la peinture est un art terrestre. Il fallait ce geste pour caractériser le moment aux yeux du vulgaire, pour lui bien faire entendre la parole qui vient d'être prononcée. Mais il n'a point cette noblesse d'âme qui devait caractériser les amis de Jésus. Qu'importe qu'il soit sur le point d'être livré par un ou par deux de ses disciples ? Il s'est trouvé une âme assez noire pour trahir un maître aussi aimable : voilà l'idée qui doit accabler chacun d'eux, & bientôt après va se présenter cette seconde pensée : Je ne le verrai plus; & cette troisième : quels sont les moyens de le sauver ?... Saint Philippe, le plus jeune des apôtres, par un mouvement plein de naïveté & de franchise, se lève pour protester de sa fidélité. Saint Matthieu répète les paroles terribles à saint Simon, qui refuse d'y croire. Saint Thaddée, qui le premier les lui a répétées, lui indique saint Matthieu qui a entendu comme lui. Saint Simon, le dernier des apôtres à la droite du spectateur, semble s'écrier : « Comment osez-vous dire une telle horreur ?... » Mais on sent que tous ceux qui entourent Jésus ne sont que des disciples, & après la revue des personnages, l'œil revient bien vite à leur sublime maître. La douleur si noble qui l'opprime serre le cœur,... on a besoin d'air pour respirer... L'œil aperçoit une campagne lointaine & paisible, & cette vue soulage... La lumière du soir, dont les rayons mourants tombent sur le paysage, lui donne une teinte de tristesse conforme à la situation du spectateur. Il sait bien que c'est là la dernière soirée que l'ami des hommes passera sur la terre. Le lendemain, lorsque le soleil sera parvenu à son couchant, il aura cessé d'exister. »

Voilà près de quatre siècles que l'œuvre capitale de Léonard de Vinci a été achevée, & il est triste d'avouer qu'elle eut à souffrir de l'ineptie humaine plus encore que de l'injure des années.

On a longtemps disputé si la *Cène* avait été peinte à l'huile, ou à fresque, ou en détrempe; mais la première de ces assertions est la plus vraisemblable. Quoi qu'il en soit, elle resta exposée à l'impardonnable négligence des dominicains, qui, non contents de la laisser dépérir, eurent la barbarie de couper les jambes de Jésus & des apôtres les plus proches, pour agrandir la porte de leur réfectoire. Ils allèrent même, dans leur vandalisme, jusqu'à clouer l'écusson impérial tout près de la tête du Christ. Ceci se passait en 1652. Déjà, à cette époque, l'humidité de la muraille avait fait tomber l'enduit dans plusieurs endroits. A diverses reprises, pendant le siècle suivant, des restaurateurs audacieux firent subir à la *Cène* l'affront de leurs retouches sacriléges, &, s'ils n'avaient été arrêtés à temps, ils auraient consommé sa ruine complète en la repeignant à nouveau. En 1796, le général Bonaparte étant allé visiter le chef-d'œuvre du couvent des Grâces, ordonna que le réfectoire des dominicains serait exempt de tout logement militaire. En dépit de cet ordre qu'il signa sur son genou avant de remonter à cheval, des dragons installèrent une écurie dans cette salle, &, en venant y panser leurs chevaux, trouvèrent plaisant de jeter des briques à la tête des apôtres!

Du temps de François Ier, vingt ans environ après son achèvement, la peinture de la *Cène* était encore bien conservée, & ce prince, ami des belles choses, eut l'idée de la faire transporter en France. On aurait scié le mur en maintenant la parfaite adhérence de toutes les pierres; mais l'opération parut impraticable. Plût à Dieu qu'elle eût pu réussir!

dans les salons élégants. La mairie du IIIe arrondissement a offert, pour son inauguration, une fête panachée de poésie et de musique : ici Delle Sedie et Mlle Battu ; là Delaunay et Mlle Favart. Le prix du billet était de vingt francs, et personne n'a regretté son argent. La salle Herz a enregistré deux soirées magnifiques, l'une avec Rubinstein, un pianiste de l'ordre des Thalberg et des Prudent, l'autre avec Mme Norman-Neruda, la violoniste suédoise, qui a été la lionne de cet hiver comme Joachim avait été le lion de l'an passé. — Chez un de nos confrères les plus distingués de la presse britannique, il nous a été donné d'entendre une jeune Irlandaise, miss O'Toole, dont la voix chaude et dramatique promet au théâtre une de ses plus éminentes protagonistes. C'est l'Amérique, assure-t-on, qui verra la première surgir au ciel lyrique la nouvelle étoile. N'attendez pas de moi cependant que je vous énumère toutes les autres réunions particulières, dont l'éclat a balancé celui des solennités publiques dont je parlais tout à l'heure. Pour en dresser le catalogue, un auxiliaire de la force de Leporello me suffirait à peine. Il en est une toutefois qui vaut une mention spéciale.

Figurez-vous que le même soir, dans le même salon, les artistes dont les noms suivent ont ravi un auditoire d'élite, où étaient représentés les lettres, les arts, le barreau, la magistrature, toutes les aristocraties de l'intelligence. Ces artistes c'étaient Faure, Gardoni, Warot, Capoul, Mmes Carvalho et Marie Rôze, Jaëll et sa femme, Vieuxtemps ; à l'orgue et au piano d'accompagnement, Gounod, Gounod lui-même et Hector Salomon. Et avec quelle bonne grâce tous se sont prodigués ! Ce n'est pas une fois, c'est dans deux, trois ou quatre morceaux que chacun d'eux s'est fait entendre. Jamais Mme Carvalho n'avait eu plus de verve et de chaleur, Faure plus d'ampleur et de puissance, Gardoni plus d'élégance, de charme et de jeunesse. Warot a fait applaudir sa voix fraîche et sympathique, le couple Jaëll son exécution magistrale. Vieuxtemps, piqué au jeu sans doute par les récents succès de Joachim et de Mme Norman-Neruda, a tenu à prouver qu'il est encore le roi du violon. Capoul et Mlle Rôze jouaient ce soir-là *le Dernier Jour de bonheur* : ils n'en sont pas moins venus à minuit et demi dire ensemble le *duo* de Mireille, auquel ils ont ajouté : Capoul, l'air de Roméo, chanté ici comme il ne l'a jamais été au Théâtre-Lyrique, et une délicieuse chanson provençale ; Mlle Rôze, son fameux air des *Djins*, qu'on lui a fait répéter, bien entendu. Après l'immense effet produit précédemment par Faure et Mme Miolan, c'était là un double triomphe. Brasseur, le Brésilien de *la Vie parisienne*, qui avait à peine pris le temps d'essuyer son bistre, est venu à son tour enlever à la pointe de sa gaieté humoristique deux chansonnettes, dont l'une, *la Mère Michel*, est toute une épopée burlesque. L'on s'est séparé sur cet éclat de rire. Et maintenant si vous voulez savoir quel est le prince ou le millionnaire qui a pu offrir à ses invités une pareille pléiade artistique, demandez *le Charivari*, et lisez-y le nom de son rédacteur en chef.

~~~ Au moment où j'écris, les chants profanes ont cessé : mais nous ne serons pas tout à fait sevrés de musique : seulement nous aurons les concerts spirituels — de la musique maigre, non pas de la maigre musique, entendons-nous bien. — Déjà le Théâtre-Italien nous promet le *Stabat* de Rossini par Mlles Patti, Krauss et le reste de la troupe. Or, le *Stabat* est maigre tout comme le pâté de saumon aux truffes que confectionnent, expressément pour la semaine sainte, les pâtissiers à la mode.

Le beau monde va donc se mortifier à entendre ces dames, les épaules découvertes, chanter l'*Inflammatus* et le *Pro peccatis*. Il profitera de l'occasion pour essayer les modes nouvelles qu'il ira ensuite promener, toujours par dévotion, à la pieuse solennité de Longchamp. Et maintenant, que les orateurs sacrés viennent encore tonner en chaire contre la tiédeur du siècle et son indifférence en matière de religion !

Ces devoirs accomplis, nos élégantes s'envoleront à tire-d'aile vers leurs châteaux, en emportant les brochures, les costumes et tous les accessoires de ces petites représentations qui sont aujourd'hui un des plaisirs obligés de la villégiature.

~~~ À leur exemple, Mlle Thérésa commence aussi à boucler ses malles. Elle va initier, à raison de mille francs par représentation, nos voisins d'outre-Manche aux beautés du *Sapeur*, aux grâces de la *Femme à barbe* et aux délicatesses de *C'est dans le nez qu'ça me chatouille*. Je me demande comment le *shocking* britannique s'accommodera de cette poésie dont la bégueulerie n'est pas le défaut capital. Quelqu'un hier en faisait l'observation à Thérésa. « — Bah ! a répondu la prima dona de l'Alcazar et de la Porte-Saint-Martin, leur Shakspeare leur en a fait avaler bien d'autres. » On voit que Thérésa vit en bons termes avec Shakspeare. Et moi, qui m'étais laissé dire qu'elle ne le connaissait que par les drames de Victor Séjour !

~~~ Autre signal de printemps. Depuis quelques jours, les ventes de tableaux ne discontinuent pas à l'hôtel de la rue Rossini. Les propriétaires comprennent que, dans quelques semaines d'ici, les gros acquéreurs auront émigré et laisseront la place libre aux marchands et aux brocanteurs. De ces ventes, la plus importante, non par le nombre des toiles — elle n'en comprenait que vingt-six, — mais par leur qualité, était celle des tableaux modernes du prince Napoléon : trois de Théodore Rousseau dont l'un, *l'Automne*, peut rivaliser de beauté avec *l'Allée des Châtaigniers* ; un Meissonier, *Napoléon en 1814*, une des peintures les plus larges de son auteur ; un Decamps, *le Chenil*, ravissant de couleur et d'esprit ; un Courbet, *une Plage de Trouville*, fait de rien, mais d'une justesse de ton singulière, fantaisie originale bien préférable à la réduction des *Demoiselles de la scène* ; un Daubigny de premier ordre, *le Passeur des bords de l'Oise* ; une superbe ébauche de Delacroix pour son *Attila* du Corps législatif ; un vigoureux paysage de Diaz, *la Forêt de Fontainebleau* ; deux Fromentin, deux perles, *une Halte au Désert* et *le Fauconnier arabe* ; un Stevens, *une Matinée à la Campagne*, d'une élégance et d'une finesse rares ; de Ziem, un *Stamboul* d'une lumière éblouissante, — voilà les principaux morceaux de la collection. On peut y ajouter, pour ceux qui aiment les recherches de l'archaïsme, les minuties du détail, les séductions vulgaires de la peinture lisse et de la toile qui joue l'ivoire, un gynécée antique, par Gérôme, que la gravure a popularisé et dont le respect dû à nos lecteurs m'empêche de transcrire ici le véritable titre. Aimez-vous au contraire la peinture à la crème, pétillante et vide comme de la mousse ? libre à vous de couvrir d'or cette espèce de Décaméron que l'artiste, M. Besson, a baptisé : *les Actrices de la Comédie-Française en 1855*. Par exemple, il ne faudra pas vous montrer difficile sur les ressemblances. C'est à peine si, en m'aidant des costumes portés par les artistes qui font sur le tableau cortége à Rachel, j'ai pu y reconnaître Mlles Denain, Augustine et Madeleine Brohan, Favart, Delphine Fix. La principale tête n'a elle-même qu'un rapport lointain avec la grande tragédienne. C'est par parenthèse un fait assez singulier que cette admirable figure ait aussi médiocrement inspiré les peintres qui ont essayé de la reproduire. De tous les portraits faits d'après elle, je ne connais guère que celui de Mme O'Connell qui se rapproche un peu de l'idéal du modèle. Quant à ceux de Gerôme et de Dubufe que possède la Comédie-Française, ils sont — le premier surtout — d'une pauvreté désespérante.

J'imagine que tous ces tableaux se seront bien vendus. Le vent est aux modernes. Ce à quoi paraissent s'attacher aujourd'hui les amateurs, c'est à la sûreté d'attribution, au nom du peintre plutôt qu'à la peinture. La veille, j'avais vu adjuger bien au-dessous de leur valeur de magnifiques toiles italiennes. « Que voulez-vous, me disait un expert, ces Italiens ont été copiés si souvent ! À moins qu'un tableau ne vienne en droite ligne d'une des trente galeries connues en Europe, on n'est jamais sûr d'acheter un original. »

~~~ Les chanteurs italiens vont bientôt aussi nous quitter. Dans une excellente intention, M. Bagier a voulu nous offrir comme bouquet final une nouveauté avec Mlle Patti. Par malheur, ce bouquet s'est trouvé fané : *la Giovanna Darco* a vingt-trois ans de date et paraît plus que son âge. C'est une œuvre démodée qu'il eût été sage de laisser dormir, embaumée dans les souvenirs de son ancien succès. Il ne l'eût pas été moins d'empêcher Mlle Patti de se compromettre dans un rôle qui n'est pas plus fait pour elle que celui de Rosine ou d'Agnès n'était fait pour Rachel. Mais voilà : l'enfant gâté aura voulu jouer au soldat : son tuteur, M. Strakosch, aura eu l'imprudence de la laisser en tête à tête avec une panoplie de chez Giroux ; elle se sera trouvée charmante sous le casque à panache et l'armure en aluminium ; elle n'aura pas eu de cesse qu'on ne lui en eût acheté une pour de vrai et inventé un rôle pour l'utiliser. Et M. Bagier, qui n'a rien à refuser à sa mignonne pensionnaire, aura cédé à son caprice et se sera laissé induire ainsi en *Giovanna Darco*.

Pour charmante, elle l'est certainement ; disons mieux, elle a de la flamme, de l'élan, et elle brandit sa petite épée avec une crânerie adorable. Ce qui lui manque, c'est la puissance, l'ampleur, l'autorité, tout ce que possédait la créatrice du rôle, Erminia Frezzolini. Elle n'impose pas, elle séduit, et sa gentillesse est telle, qu'on se demande comment, même dans le camp anglais, il s'est trouvé un soudar[d] assez mal appris pour lever le bras sur une aussi ravissan[te] personne.

Il faut être juste : l'artiste vaut encore mieux que son rôl[e]. Le poëme de M. Solera est d'une ineptie rare. Le drame d[e] Schiller avait déjà travesti d'une façon assez grotesque l'his[-] toire et l'héroïne. M. Solera a encore enchéri sur les inven[-] tions du poëte allemand. Ne s'est-il pas avisé de rend[re] Jeanne Darc éprise de Charles VII ! Oui, c'est ainsi ; la be[r-] gère de Vaucouleurs roucoule des duos d'amour avec [le] dauphin de France. Le *flirtage* ne va pas plus loin, il es[t] vrai, la bergère reste chaste. Mais, cette concession faite [à] l'histoire, le livret se dépêche de prendre sa revanche. Il éta[it] admis généralement que Jeanne Darc a été brûlée par [les] Anglais. M. Solera, en collaboration ici avec Schiller, [a] changé tout cela. Il la fait mourir sur une civière, dans l[e] camp français, en serrant son drapeau sur son cœur. Ajoute[z] à cela un troisième personnage, le père de Jeanne Darc, u[n] vieillard stupide et sournois, qui, se figurant que sa fille [a] cédé à l'amour du dauphin de France, la livre aux Anglais, puis, son erreur reconnue, tombe aux pieds de Jeann[e] et brise ses chaînes, — et vous aurez les éléments de cett[e] parodie que n'eussent pas osé risquer, même en compagni[e] d'Offenbach, Meilhac et son compère Halévy.

La musique appartient à la première manière de Verdi [:] on y rencontre çà et là des cavatines bien faites, des en[-] sembles sonores et vigoureux, des éclairs de passion qu[i] annoncent le futur auteur du *Trovatore* et de *Rigoletto* [;] mais tout cela entaché en général de lieu commun et de ré[-] miniscence. On a remarqué l'ouverture, moins pour sa valeu[r] que pour le fait de sa rareté dans les œuvres de Verdi. Le[s] morceaux les plus saillants sont : au premier acte, le chœu[r] d'introduction, l'entrée de Jeanne où le succès du composi[-] teur est partagé par l'artiste, puis un trio sans accompagne[-] ment d'un beau caractère ; au deuxième acte, la romance d[e] Mlle Patti : *O fatidica foresta*, et surtout son grand du[o] avec Nicolini, que les deux chanteurs ont enlevé avec un[e] verve entraînante. Dans le troisième acte je ne vois guère à cite[r] que l'andante du trio : *No forme d'un angelo*, et le finale, un morceau où cette fois éclate tout à fait le génie d[u] maître.

Le premier soir a été tout enthousiasme : on a applaudi, on s'est pâmé : la *diva* a été acclamée, bombardée de bouquets et de *brava*. À la troisième représentation, le thermomètre avait sensiblement baissé ; et si vous voulez mo[n] opinion, je crains fort que, la saison terminée, l'armure d[e] *Giovanna Darco* ne rentre au magasin pour n'en plus sortir.

~~~ Quelle différence entre la musique de *Giovanna Darco* et celle du *Roméo et Juliette*, de Gounod, que le théâtre de la Renaissance reprenait l'autre soir ! Tandis que celle-là, vieillie par le temps, nous paraît déjà une liqueur éventée, l'autre a gagné en saveur et en générosité. Je veux bien que la partition de Gounod ne date que d'hier, mais il n'est pas douteux qu'elle ne résiste mieux à l'action des ans. C'est que cette musique-là est *pensée*, qu'elle dérive plus de la tête et du cœur que des sens, qu'elle se préoccupe du fond autant que de la forme, qu'elle se tient en garde contre les facilités de la formule et les entraînements de l'improvisation. À mesure qu'on y pénètre, qu'on remonte à la source de l'inspiration, on y découvre des beautés secrètes, des détails délicats qui avaient échappé aux premières auditions. Le charme vous envahit peu à peu, mais pour vous dominer plus sûrement.

Je n'irai pas jusqu'à prétendre que l'œuvre reste à l'abri de toute critique. J'y voudrais, pour ma part, une couleur plus chaude, plus en harmonie avec le ciel sous lequel se déroulent les amours tragiques des deux jeunes gens ; je demanderais que l'orchestre s'éclipsât davantage devant le chant, que le compositeur apportât plus de variété dans ses rhythmes mélodiques ; je voudrais... À quoi bon ? Acceptons l'œuvre telle qu'elle est, avec ses défauts qui ne sont que l'envers de ses qualités, et ne nous montrons pas plus diffi[-] cile que le public dont les bravos ont salué l'autre jour *Roméo et Juliette* comme le frère de *Faust*.

Mme Carvalho est admirable : elle lasse l'éloge comme elle déconcerte la critique. Quand retrouverons-nous une artiste de cette idéale perfection ?

Est-ce l'effet du contraste ? Mais il me semble que les autres artistes sont restés cette fois inférieurs à eux-mêmes. Massy n'était pas sûr de ses intonations ; Troy a chanté avec mollesse. Seule, Mlle Daram ne s'est pas montrée indigne du voisinage de la grande cantatrice.

~~~ Je retrouve à l'Odéon Shakspeare avec son *Roi Lear*,

non plus cette fois interprété par la musique, mais magnifiquement traduit par un écrivain qui est aussi un dramaturge et un poëte, M. Jules Lacroix. L'œuvre en elle-même, n'ai pas à vous la faire connaître. Tout le monde a lu — c'est-à-dire admiré — ce drame, le plus grandiose peut-être qui soit sorti du génie du vieux Will, cette étonnante création dramatique qui roule sur une situation unique et, sans le ressort de l'amour, se soutient pendant cinq longs actes par la puissance de l'intérêt, la vigueur des caractères, le choc terrible des passions, la profondeur de l'analyse, la fécondité des épisodes, et cette richesse d'imagination qui fait communier les explosions du cœur humain avec les éléments déchaînes. Je ne reprendrai pas non plus le parallèle, si bien fait par M. Saint-Marc Girardin, entre le principal personnage de Shakspeare et le Père Goriot de Balzac. Ce que j'ai à indiquer ici, c'est la part qui revient à M. Jules Lacroix dans l'adaptation du drame anglais à la scène française. La tâche était rude et capable de faire reculer les plus hardis. Il ne suffisait pas de s'en prendre aux détails, de faire disparaître les idiotismes de langage et de personnalité qui eussent pu compromettre l'œuvre devant un public parisien; il fallait encore remanier le drame, le resserrer, le réduire à la *capacité* de notre attention, sans en altérer les grandes lignes et les traits caractéristiques. Ce travail, M. Jules Lacroix l'a accompli avec un tact, un goût, en même temps un respect de son auteur qui ont dû démener jusqu'aux ultras de la poésie shakspearienne. Les longueurs seules ont disparu, les beautés sont restées intactes. Dans toutes les scènes capitales, la traduction, serrant de près le texte, en a reproduit, en vers d'une superbe et fière allure, les mouvements, la couleur, l'allure originale. On peut dire que le *Roi Lear* de Jules Lacroix est la quintessence du *Roi Lear* de Shakspeare.

Les deux poëtes ont été admirablement servis par leurs interprètes. Le rôle de Lear sera pour Beauvallet le digne pendant de celui de Polyeucte. La grandeur et la majesté du roi, les amertumes et les douleurs du père, ont été rendues par lui avec une énergie de vérité saisissante. Il fait frissonner et pleurer tour à tour.

Taillade n'a qu'une scène, celle du fou mendiant : il y est très-beau. Deshayes joue et *dit* Glocester en tragédien digne du Théâtre-Français.

Il est impossible d'être plus sympathique et plus touchante que ne l'est Mlle Sarah Bernhardt sous les traits de Cordélia. Mmes Agar et Nancy relèvent par l'autorité de leur talent les figures ingrates de Gonerille et de Régane.

~~ L'espace me manque aujourd'hui pour vous parler d'un livre destiné à faire sensation — le premier volume du *Théâtre complet* d'Alexandre Dumas fils. Il y a là des préfaces qui provoquent la discussion. Nous en causerons dans huit jours, si vous le voulez bien.

GÉROME.

La célèbre gravure de Raphaël Morghen, d'après la **Cène** *de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans le précédent numéro, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de* l'Univers illustré *a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier vélin satiné, très-fort à grandes marges. — Prix : 2 fr. dans les bureaux du Journal. Pour recevoir* franco, *dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 fr. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.*

BULLETIN

Dimanche dernier, jour des Rameaux, les chemins de fer ont amené à Paris des chargements entiers de buis et de palmes. Dans le nord de la France c'est le buis qu'on emploie de préférence dans la solennité des Rameaux; en Provence on met à contribution l'olivier et le laurier. Près des rives du Var le myrte figure aussi sur les autels. Dans le Jura on va couper les jeunes branches des hêtres.

Dans les grandes îles de la Méditerranée, dans toute la Péninsule italique, sur les côtes méridionales de l'Espagne et du Portugal, ce sont de véritables palmes que l'on consacre. Quand on se rend à Gênes par la Corniche, on remarque un site original, environné d'arbres longs et grêles, un petit village tout entouré de palmiers. C'est de là que la ville de Rome tire toutes ses palmes, et chaque année, à l'approche de la semaine sainte, arrive à l'embouchure du Tibre un navire chargé de la moisson de branches récoltée en cet endroit.

La foire au pain d'épices est sur le point de s'ouvrir à la place du Trône, suivant la vieille tradition. Cette foire, qui attire tous les ans une affluence considérable de visiteurs, commence le dimanche de Pâques et fait suite à la foire aux jambons, qui se tient sur le boulevard Bourdon pendant la semaine sainte.

De même que la fête populaire de Saint-Cloud, la foire au pain d'épice a conservé le privilège d'être le rendez-vous aimé de tout ce que Paris et la province comptent de saltimbanques, de physiciens, de montreurs de phénomènes et de curiosités de tous genres. De nombreux théâtres s'élèvent donc en ce moment sur la place du Trône, qui offre, avec ses vastes abords, un emplacement on ne peut mieux disposé pour les plaisirs de la foule et la légitime satisfaction des bateleurs et des marchands qu'elle est appelée à faire vivre.

Avons-nous besoin de dire aussi que c'est pendant les derniers jours de la semaine sainte qu'a lieu aux Champs-Élysées la promenade de Longchamp? Cette promenade, jadis célèbre, où les élégantes arboraient les toilettes nouvelles, est tout à fait tombée aujourd'hui. On n'y voit plus guère que des commis montés sur des rosses étiques, des provinciaux entassés dans des fiacres et les diverses carrioles à réclames des marchands d'insecticide ou d'oignon brûlé. Nous sommes donc dispensés d'en parler avec des détails dont elle est devenue indigne.

Vendredi dernier, 3 avril, les portes de l'Exposition chevaline, installée dans le palais de l'Industrie, ont été ouvertes au public.

L'exposition comprenait 400 chevaux français qui venaient s'y disputer un ensemble de prix s'élevant à 60,000 francs.

Les chevaux admis au concours hippique ont paru supérieurs à ceux de 1867 et 1866. Ils étaient mieux appareillés et d'une conformation plus régulière. On s'est plu à constater les succès des écoles de dressage de Caen, Seez, Saint-Maixent, Rochefort, Nantes et Paris. Parmi les exposants il est juste de citer MM. Martial, Marion, Ch. Marx, Chamiot, Sainton, etc., sans oublier les poneys de MM. Labeyle et Mustory.

L'aménagement des écuries et du manége ne laissait rien à désirer. En somme, le grand concours hippique a complétement réussi, grâce aux efforts intelligents de son comité d'organisation.

Un bal qui promet des merveilles sera donné le 25 avril à l'Opéra, au profit de l'œuvre internationale des secours aux militaires blessés ou malades des armées de terre et de mer.

Les ambassadeurs d'Autriche, d'Espagne, de la Grande-Bretagne, de Prusse, de Russie, de Turquie, les ministres accrédités en France, tout le corps diplomatique étranger a pris cette fête sous son patronage.

Mme la princesse de Metternich a bien voulu en accepter la présidence. Ce soir-là, la salle de l'Opéra rappellera par sa splendeur ces mémorables représentations de gala que l'Empereur a offertes aux souverains étrangers pendant l'Exposition universelle.

La même grande tribune de face, pavoisée aux couleurs internationales, dont le signe est le drapeau blanc avec une croix rouge, sera disposée et ornée de façon à contenir les dames patronnesses dans tout l'éclat de leurs toilettes d'apparat, ainsi que les principaux membres du corps diplomatique.

Le programme des fêtes qui doivent avoir lieu à Florence, à l'occasion du mariage du prince royal d'Italie, est définitivement arrêté.

Les jeunes mariés, accompagnés du roi, quitteront Turin le 25 avril et feront leur entrée solennelle dans la capitale de l'Italie le 30 au matin. Le soir, la ville sera illuminée.

Le 1er mai, spectacle de gala au théâtre de la Pergola.

Le 2 mai, courses de chevaux aux Cascines; le soir, grand dîner à la cour.

Dimanche 3 mai, dans l'après-midi, grand Corso aux Cascines et régates sur l'Arno; à la tombée de la nuit, feu d'artifice sur les bords de l'Arno.

Le 4 mai, nouvelles courses aux Cascines; le soir, cercle à la cour pour la présentation des dames.

Le 5 mai, tournoi au Champ de Mars, où l'on est en train d'ériger un amphithéâtre capable de contenir cinquante mille spectateurs.

Le 6 mai, grand bal à la cour.

Enfin le 7 mai, bal et fête champêtre aux Cascines.

A l'occasion du mariage du prince héréditaire, on rétablira l'ancien cérémonial de la cour de Sardaigne: les invités se présenteront en uniforme ou en habit de cour; seuls les sénateurs, les députés et les membres des conseils municipaux seront admis en habit noir et cravate blanche.

Les dernières nouvelles d'Abyssinie, parvenues en Angleterre par la voie de Suez, permettent de supposer qu'à l'heure où nous écrivons, le corps expéditionnaire de sir Robert Napier a livré bataille à l'armée du négous Théodoros. Celui-ci est déterminé, paraît-il, à sortir de son système de temporisation et à tenter le sort des armes. Le général en chef des forces anglaises était, le 6 mars, à Antalo, avec six mille hommes. La brigade d'avant-garde s'étendait dans la direction d'Asbangi, et, pour faciliter la marche des troupes, les bagages avaient été réduits des deux tiers. Pour faire apprécier les progrès de l'expédition anglaise, nous ajouterons que la position d'Antalo est située à la moitié de la distance qui sépare la baie d'Annesley, lieu de débarquement et base d'opération des Anglais, de la forteresse de Magdala, objectif de sir Robert Napier. On a pu se procurer des nouvelles des prisonniers; MM. Rassam et Caméron ainsi que leurs compagnons d'infortune étaient dans un état de santé satisfaisant.

Quant à Théodoros, on a appris qu'il avait choisi une forte position entre deux rivières, près du lac Haïk, à deux journées de marche de Magdala. On ajoutait qu'il avait sous ses ordres quinze mille hommes et six canons monstres. Son camp, entouré de profonds ravins, se trouvait fortement abrité contre l'approche des colonnes anglaises.

La direction de *l'Univers illustré* fait graver en ce moment une carte d'Abyssinie que nous publierons très-prochainement, et à l'aide de laquelle nos lecteurs pourront se rendre compte facilement de l'itinéraire suivi par les troupes anglaises, ainsi que de la situation des différentes localités dont il est question dans les correspondances consacrées par tous les journaux à cette curieuse expédition.

On annonce que M. Peabody, le riche philanthrope américain, a remis à S. S. le pape, au moment de quitter Rome, une somme de cinq millions de francs pour le trésor pontifical. Ce trait de grandiose générosité mérite d'autant mieux d'être cité, que M. Peabody appartient au culte protestant.

Vers la fin de ce mois aura lieu l'inauguration du chemin de fer provisoire sur le mont Cenis entre Suse et Saint-Michel; quelques jours après il sera ouvert au public. Le voyage de Turin à Genève et à Paris sera ainsi abrégé de plusieurs heures.

L'expérience acquise pendant la construction de ce tronçon provisoire d'un service difficile avec ses courbes d'un très-petit rayon et avec ses pentes excessives a eu pour résultat de faire modifier par les ingénieurs John Barraclough et Fell la machine de leur invention. Plusieurs mois de service public suggéreront de nouvelles améliorations, toutefois le problème de gravir une pente très-rapide peut être considéré comme résolu.

Il est aussi question d'employer le système Fell à la construction d'une ligne entre l'Italie et la Suisse par la vallée d'Aoste.

Lundi de la semaine dernière, dans la soirée, une secousse de tremblement de terre a été ressentie à Aix. Les oscillations ont duré deux ou trois secondes et ont mis toute la population urbaine et rurale en émoi. Quoique la commotion ait été assez forte, on n'a pas eu de malheur à déplorer et les dégâts matériels sont insignifiants.

L'éruption du Vésuve continue. Une dépêche de Naples annonce qu'un cône d'éruption s'est ouvert à la base de la montagne.

Combien voyons-nous d'hommes courageux et intelligents, qui travaillent toute leur vie sans réussir à amasser un petit patrimoine qu'ils auraient la consolation, à leur dernière heure, de léguer à leur famille! Ils gagnent le pain de chaque jour par un labeur infatigable; ils élèvent leurs enfants dans l'aisance et leur procurent le premier bienfait de l'éducation; mais ils ne peuvent rien au delà. Cette situation précaire leur inspire à coup sûr des inquiétudes profondes et d'amères découragements. Pourquoi, nous dira-t-on, n'ont-ils pas recours aux assurances sur la vie, afin d'améliorer le sort des êtres qui leur sont chers? La raison bien simple en est que le mécanisme de cette institution éminemment philanthropique est à peu près inconnu ou du moins assez mal compris en France. De là un obstacle considérable à la vulgarisation des assurances sur la vie parmi la population de notre pays, quand, au contraire, on les a vues se propager d'un façon si considérable et entrer si promptement dans les mœurs des familles de l'Angleterre et des États-Unis. M. Seward, secrétaire d'État à Washington, a assuré sa vie pour 100,000 dollars. Des centaines de citoyens éminents de New-York ont signé des polices pour un capital de 10 à 50,000 dollars. Nous croyons donc qu'en fondant la revue mensuelle : *le Moniteur des assurances sur la vie*, M. Eugène Reboul a entrepris une œuvre éminemment utile, puisque chacun pourra puiser dans ce recueil les notions les plus précises sur l'idée première, le fonctionnement et les applications multiples de ce système d'assurances. Les noms des collaborateurs de M. Eugène Reboul, parmi lesquels nous trouvons MM. Victor Borie, F. Sarcey, Louis Jourdan, Clément Duvernois, L. Le Hir, Fedor Thoman, H. Cernuschi, Vauzanges, L. Bergeron, B. de Marsangy et A. Tournel, ces noms nous sont de sûrs garants de la manière sérieuse et tout à fait compétente dont cette publication sera conduite, et nous paraissent devoir lui assurer un succès complet dans la classe si nombreuse des gens qui n'ont guère pour fortune que leur intelligence et leur travail.

Le comité de bienfaisance anglais, à Paris, annonce pour le 16 de ce mois son bal annuel au profit des Anglais indigents. Cette fête, qui doit avoir lieu au Grand-Hôtel, est placée sous le patronage de l'aristocratie britannique, et promet d'être fort brillante.

TH. DE LANGEAC.

NOUVEAUX UNIFORMES

DE LA

GARDE NATIONALE MOBILE

ET DE L'ARMÉE

Tout le monde, en France, s'occupe actuellement de la création de la garde nationale mobile : les uns par curiosité, les autres par intérêt direct et personnel. On a lu dans le journal officiel le règlement qui l'organise par bataillons et par compagnies; mais notre nation a toujours eu un faible pour l'habit militaire, et chacun se demande quel sera l'uniforme de cette nouvelle milice, qui servira, pour ainsi dire, de trait d'union entre la garde nationale sédentaire et l'armée. A cette question *l'Univers illustré* répond par le crayon et par la plume.

La garde nationale mobile portera une tunique courte de drap bleu foncé avec deux rangs de boutons de cuivre, collet et passepoils rouges. Des pattes de drap également rouge remplaceront les épaulettes. Pas de buffleteries; un sabre-poignard sera suspendu à un ceinturon de cuir blanc à boucle de cuivre. Pour coiffure il aura un képi de drap bleu à cocarde avec galon et passepoils rouges. Un pantalon de drap gris de fer à large bande rouge et des guêtres blanches compléteront son costume. Il aura un sac à bretelles blanches, et sera armé avec les anciens fusils à percussion, qui rentrent dans les magasins de l'État à mesure que les chassepots sont délivrés aux régiments de ligne.

Pour les batteries de l'artillerie de la garde nationale mobile, l'uniforme sera le même, sauf l'addition d'une fourragère rouge et, sur le képi, d'un ornement figurant deux canons en sautoir.

Les cent régiments d'infanterie de ligne vont subir en même temps une modification dans l'habillement et dans l'équipement, modification nécessitée en partie par la suppression des compagnies d'élite. Les premiers soldats, qui remplacent les grenadiers et les voltigeurs d'autrefois, avec cette seule différence qu'au lieu d'être réunis en compagnies spéciales ils sont disséminés dans toutes celles du bataillon, ces premiers soldats, disons-nous, commencent à porter sur les manches de leur uniforme les marques distinctives qui leur sont affectées et qui consistent en un simple galon de laine jaune formant la moitié du double galon de caporal.

On vient en même temps de rendre aux soldats leurs anciennes capotes, auxquelles on donne une ampleur suffisante pour pouvoir être facilement portées par-dessus la veste et par-dessus la tunique. Quant aux tuniques, elles seront courtes, coupées droites et sans plis sur les hanches; même modèle pour les officiers et pour les soldats; elles croiseront sur la poitrine et porteront deux rangées de boutons de cuivre avec le numéro du régiment. Enfin on a substitué la casquette à visière au bonnet de police.

Aux dernières revues, on a pu voir déjà un certain nombre d'officiers et de sous-officiers habillés conformément au nouveau programme adopté par le ministère de la guerre.

R. BRYON.



LE MARCHÉ AUX POISSONS DE YARMOUTH, EN ANGLETERRE; dessin communiqué. — Voir page 222.

PORTRAITS LITTÉRAIRES

CHARLES BAUDELAIRE

(Suite[1])

Il semble dans ce dessi[n] spirituel, fashionable [et] cursif, consacré aux scènes de *high life*, avoir été [le] précurseur des intelligent[s] artistes de *la Vie parisienne*, Marcelin, Hadol, Morin, Crafty, d'une modernité [si] au courant et si pénétrante. Mais, si Guys exprimait, [à] se faire approuver par [...] Brummel, le haut dandysme et les grandes allures aristocratiques de la *duckery*, il excellait non moins [à] rendre dans leurs folle[s] toilettes et leur désinvolture provoquante les nymphes vénales de Piccadilly-saloon et d'Argail-room, et s'il se trouvait à Paris, [il] poursuivait, jusque dan[s] les tapis-francs décrits pa[r] Eugène Sue, les modes ou[...] trées du mauvais lieu et c[e] qu'on pourrait appeler [la] coquetterie du ruisseau. Vous pensez bien que Guy[s] ne cherchait là que le *caractère*. C'était sa passion et il dégageait avec un[e] certitude étonnante le côt[é] pittoresque et singulier des types, des allures et des costumes de notre époque. — Un talent de cette nature ne pouvait manquer de charmer Baudelaire, qui faisait, en effet, grand cas de Guys. Nous possédions une soixantaine de dessins, d'esquisses, d'aquarelles de ce[t] humoriste au crayon, [et] nous en donnâmes quelques-uns au poëte. Ce cadeau lui fit un vif plaisi[r] et il l'emporta tout joyeusement.

Certainement, il savai[t] tout ce qui manquait [à] ces rapides pochades, auxquelles Guys lui-même n'attachait plus aucune importance lorsqu'elles avaient été reportées sur bois par les habiles dessinateurs de l'*Illustrated London news*, mais il était frappé de ce[t] esprit, de cette clairvoyance et de cette puissance observatrices, qualités toutes littéraires traduites par u[n] moyen graphique. Il aimai[t] dans ces dessins l'absence complète d'antiquité, c'est-à-dire de tradition classique

1. Voir les numéros 68[.] à 690.

e sentiment profond de ce que nous ellerons *décadence*, faute d'un mot laptant mieux à notre idée; mais on ce que Baudelaire entendait par déence. Ne dit-il pas quelque part à pos de ces distinctions littéraires : me semble que deux femmes me t présentées; l'une matrone rustique, ugnante de santé et de vertu, sans re et sans regard; bref, *ne devant qu'à la simple nature;* l'autre de ces beautés qui dominent et riment le souvenir, unissant à son rme profond et original l'éloquence la toilette, maîtresse de sa démar-, consciente et reine d'elle-même, voix parlant comme un instrument n accordé, et des regards chargés de sée et n'en laissant couler que ce qu'ils lent. Mon choix ne saurait être dou-, et cependant il y a des sphinx pégogiques qui me reprocheraient de nquer à l'honneur classique. »

Cette compréhension si originale de la uté moderne retourne la question, car regarde comme primitive, grossière barbare la beauté antique, opinion paoxale sans doute, mais qui peut trèsn se soutenir. Balzac préférait de ucoup, à la Vénus de Milo, une Parine élégante, fine, coquette, moulée ns son long cachemire par un mouvent de coudes, allant d'un pied furtif à elque rendez-vous, sa voilette de ntilly rabattue sur le nez, penchant la e de manière à montrer, entre le bavo- du chapeau et le dernier pli du châle, une de ces nues au ton d'ivoire où se tordent gracieusement dans la nière deux ou trois frisons de cheveux follets. Cela a en son charme, quoique, pour notre goût, nous aimions vantage la Vénus de Milo; mais cela tient à ce que, par ite d'une première éducation et d'un sens particulier, us sommes plus plastique que littéraire.

On se rend compte qu'avec ces idées Baudelaire ait incliné elque temps vers l'école réaliste dont Courbet est le dieu et Manet le grand prêtre. Mais, si certains côtés de sa nature pouvaient être satisfaits par la représentation directe et non traditionnelle de la laideur ou tout au moins de la trivialité contemporaine, ses aspirations d'art, d'élégance, de luxe et de beauté l'entraînaient vers une sphère supérieure, et Delacroix avec sa passion fébrile, sa couleur orageuse, sa mélancolie poétique, sa palette de soleil couchant, et sa savante pratique d'artiste de la décadence fut et demeura son maître d'élection.



LE GRAND SCEAU DE NAPOLÉON Ier, EN 1804, d'après la matrice originale, possédée par M. Gustave Viat. — Voir page 224.

Nous voici arrivé à un ouvrage singulier de Baudelaire, moitié traduit, moitié original, intitulé *les Paradis artificiels, opium et haschich,* et sur lequel il convient de s'arrêter, car il n'a pas peu contribué, parmi le public, toujours heureux d'accepter comme vrais les bruits défavorables aux littérateurs, à répandre l'opinion que l'auteur des *Fleurs du mal* avait l'habitude de chercher l'inspiration dans les excitants. Sa mort, arrivée à la suite d'une paralysie qui lui avait enlevé la mémoire des mots et le réduisait à l'impuissance de pouvoir communiquer la pensée toujours active et vivante au fond de son cerveau, ne fit que confirmer cette croyance. Cette paralysie, disait-on, venait sans doute des excès de haschich ou d'opium auquel le poëte s'était livré d'abord par singularité, ensuite par l'entraînement fatal qu'exercent les drogues funestes. Sa maladie n'eut d'autre cause que les fatigues, les ennuis, les chagrins et les embarras de toute sorte, inhérents à la vie littéraire pour tous ceux dont le talent ne se prête pas à un travail régulier et de facile débit, comme celui du journal, par exemple, et dont les œuvres épouvantent par leur originalité les timides directeurs de revues. Baudelaire était sobre comme tous les travailleurs, et, tout en admettant que le goût de se créer un *paradis artificiel* au moyen d'un excitant quelconque, opium, haschich, vin, alcool ou tabac, semble tenir à la nature même de l'homme puisqu'on le retrouve à toutes les époques, dans tous les pays, dans les barbaries comme dans les civilisations et jusque dans l'état sauvage, il y voyait une preuve de la perversité originelle, une tentative impie d'échapper à la douleur *nécessaire,* une pure suggestion satanique pour usurper, dès à présent, le bonheur réservé plus tard comme récompense à la résignation, à la volonté, à la vertu, à l'effort persistant vers le bien et le beau. Il pensait que le diable disait aux mangeurs de



LA VILLE DE MONREALE EN SICILE; dessin de M. Henri C. — Voir page 224.

haschich et aux buveurs d'opium, comme autrefois à nos premiers parents : « Si vous goûtez de ce fruit, vous serez comme des dieux, » et qu'il ne leur tenait pas plus parole qu'il ne la tint à Adam et Ève; car, le lendemain, le dieu, affaibli, énervé, est descendu au-dessous de la bête et reste isolé dans un vide immense, n'ayant d'autre ressource pour s'échapper à lui-même que de recourir à son poison dont il doit graduellement augmenter la dose. Qu'il ait essayé une ou deux fois du haschich comme expérience physiologique, cela est possible et même probable, mais il n'en a pas fait un usage continu. Ce bonheur acheté à la pharmacie, et qu'on emporte dans la poche de son gilet, lui répugnait d'ailleurs, et il comparait l'extase qu'il produit à celle d'un maniaque pour qui des toiles peintes et de grossiers décors remplaceraient de véritables meubles et des jardins embaumés de fleurs réelles. Il ne vint que rarement et en simple observateur aux séances de l'hôtel Pimodan, où notre cercle se réunissait pour prendre le dawamesk, séances que nous avons décrites autrefois dans la *Revue des Deux Mondes*, sous ce titre : *le Club des haschichins*, en y mêlant le récit de nos propres hallucinations. — Après une dizaine d'expériences, nous renonçâmes pour toujours à cette drogue enivrante, non qu'elle nous eût fait mal physiquement, mais le vrai littérateur n'a besoin que de ses rêves naturels, et il n'aime pas que sa pensée subisse l'influence d'un agent quelconque.

Balzac vint à une de ces soirées, et Baudelaire raconte ainsi sa visite : « Balzac pensait sans doute qu'il n'est pas de plus grande honte ni de plus vive souffrance que l'abdication de sa volonté. Je l'ai vu une fois, dans une réunion où il était question des prodigieux effets du haschich. Il écoutait et questionnait avec une attention et une vivacité amusantes. Les personnes qui l'ont connu devinent qu'il devait être intéressé. Mais l'idée de penser malgré lui-même le choquait vivement; on lui présenta du dawamesk, il l'examina, le flaira, et le rendit sans y toucher. La lutte entre sa curiosité presque enfantine et sa répugnance pour l'abdication, se trahissait sur son visage expressif d'une manière frappante; l'amour de la dignité l'emporta. En effet, il est difficile de se figurer le théoricien de la *volonté*, le jumeau spirituel de Louis Lambert consentant à perdre une parcelle de cette précieuse *substance*. »

Nous étions ce soir-là à l'hôtel Pimodan, et nous pouvons constater la parfaite exactitude de cette petite anecdote. Seulement, nous y ajouterons ce détail caractéristique : en rendant la cuillerée de dawamesk qu'on lui offrait, Balzac dit que l'essai était inutile et que le haschich, il en était sûr, n'aurait aucune action sur son cerveau.

Cela était possible, ce cerveau puissant où trônait la volonté, fortifié par l'étude, saturé des arômes subtils du moka, et que n'obscurcissaient pas de la plus légère fumée trois bouteilles de vin de Vouvray le plus capiteux, eût été peut-être capable de résister à l'intoxication passagère du chanvre indien. Car le haschich ou dawamesk, nous avons oublié de le dire, n'est qu'une décoction de *cannabis indica*, mêlée à un corps gras, à du miel et à des pistaches, pour lui donner la consistance d'une pâte ou confiture.

La monographie du haschich est médicalement très-bien faite dans *les Paradis artificiels*, et la science y pourrait puiser des renseignements certains, car Baudelaire se piquait de scrupuleuse exactitude, et pour rien au monde il n'eût glissé le moindre ornement poétique dans ce sujet qui s'y prêterait de lui-même. Il spécifie parfaitement bien le caractère propre des hallucinations du haschich, qui ne crée rien, mais développe seulement la disposition particulière de l'individu en l'exagérant jusqu'à la dernière puissance. Ce qu'on voit, c'est soi-même agrandi, sensibilisé, excité démesurément, hors du temps et de l'espace dont la notion disparaît, dans un milieu d'abord réel, mais qui bientôt se déforme, s'accentue, s'exagère et où chaque détail, d'une intensité extrême, prend une importance surnaturelle, mais aisément compréhensible pour le mangeur de haschich qui devine des correspondances mystérieuses entre ces images souvent disparates. Si vous entendez quelqu'une de ces musiques qui semblent exécutées par un orchestre céleste et des chœurs de séraphins, et près desquelles les symphonies d'Haydn, de Mozart et de Beethoven ne sont plus que d'impatientants charivaris, croyez qu'une main a effleuré le clavier du piano avec quelque vague prélude, ou qu'un orgue lointain murmure dans la rumeur de la rue un morceau *connu* d'opéra. Si vos yeux sont éblouis par des ruissellements, des scintillations, des irradiations et des feux d'artifice de lumière, assurément un certain nombre de bougies doivent brûler dans les torchères et les flambeaux. Quand la muraille, cessant d'être opaque, s'enfonce en perspective vaporeuse, profonde, bleuâtre comme une fenêtre ouverte sur l'infini, c'est qu'une glace miroite vis-à-vis du songeur avec ses ombres diffuses mêlées de transparences fantastiques. Les nymphes, les déesses, les apparitions gracieuses, burlesques ou terribles, viennent des tableaux, des tapisseries, des statues étalant leur nudité mythologique dans les niches, ou des magots grimaçant sur des étagères.

THÉOPHILE GAUTIER.

(La suite au prochain numéro.)

LES ŒUFS DE PAQUES

De toutes les coutumes de Pâques, il n'en est pas de plus ancienne, ni de plus généralement observée, que celle qui consiste à s'offrir des œufs en manière de cadeau. D'où vient cet usage?

Interrogeons d'abord la légende catholique.

On sait que pendant la semaine de deuil qui précède le jour anniversaire de la Résurrection, les cloches de nos églises gardent un silence de mort. Il n'était pas jusqu'aux sonnettes des autels qui ne cessassent de tinter autrefois à l'approche de la grande solennité religieuse. Alors le service divin était annoncé de par les rues au son âpre des crécelles. Et devant les clochers muets, la populaire racontait que les cloches s'étaient mises en route pour Rome, où elles allaient en pèlerinage recevoir la bénédiction papale. Elles n'en devaient revenir que dans la nuit du samedi au dimanche, pour annoncer à tous la grande nouvelle et lancer à toute volée dans les airs leurs chants d'allégresse.

Or, comme un bon ami ne revient jamais de voyage sans quelque souvenir dans ses poches, à l'adresse de ceux qui lui sont chers, la cloche joyeuse, elle aussi, n'avait garde d'oublier les enfants sages. Elle leur apportait force œufs bariolés comme cadeaux, et les parents, en en faisant la juste répartition, ne manquaient pas de préciser que ces œufs arrivaient de Rome en droite ligne.

De Rome? Eh! oui, vraiment. En les faisant venir de Rome, les bons parents ne mentaient pas; car les Romains, avant nous, s'offraient également, en souhait de bonne fortune, au commencement de l'année, des œufs dont la coquille était teinte de pourpre.

Sans doute tenaient-ils eux-mêmes cette coutume des Orientaux, chez qui l'œuf a eu de toute antiquité un caractère mystique. Dans la plupart des religions primitives, l'œuf était regardé comme le principe de toutes choses : c'était le symbole frappant de la fécondité; partant, de la richesse et du bonheur. A ce point de vue, sa frêle coquille n'est-elle pas encore un emblème?

Les Phéniciens adoraient le Créateur sous la forme d'un œuf. La légende de l'œuf primordial existe encore chez les Indiens, les Chinois, les Japonais. En Perse, c'est par des cadeaux mutuels d'œufs peints et dorés qu'on célèbre le renouvellement de l'année, qui tombe à l'équinoxe du printemps. Enfin l'usage des œufs de Pâques se retrouve dans l'Église protestante et dans l'Église juive, aussi bien que dans l'Église catholique.

Les œufs sont le complément indispensable de la grande fête religieuse chez les catholiques grecs de la Syrie, qui en font à l'avance dans tous leurs villages des provisions considérables. C'est par centaines qu'on les compte dans les maisons. Le jour de Pâques, les enfants en emplissent leurs poches pour aller jouer au baïda. Ce jeu consiste simplement à heurter deux œufs par leur côté pointu jusqu'à ce que la coque d'un des deux se brise. Il y a naturellement deux partenaires et l'œuf brisé devient la proie du vainqueur.

Les Moscovites, fidèles observateurs de leurs vieilles coutumes, font régulièrement cadeau d'un œuf au desservant de leur paroisse dans la matinée de Pâques, et, pendant trois ou quatre jours, ils en gardent plusieurs autres sur eux, pour les échanger avec les amis qu'ils rencontrent et auxquels ils présentent leurs souhaits. Ces œufs, dorés pour les riches, simplement coloriés pour les pauvres, ont été préalablement bénits dans la soirée du samedi saint.

Chez nous, c'était aussi l'habitude autrefois de faire bénir à l'avance les œufs qu'on devait offrir en présent. Saint-Simon nous apprend qu'après la grand'messe de Pâques dite au Louvre, il était d'usage d'élever dans le cabinet de Louis XIV des pyramides d'œufs magnifiquement enjolivés que le chapelain du palais venait distribuer en présence du monarque à ses courtisans, à ses serviteurs et à ses gardes.

Ainsi, à la cour même, on se contentait alors comme œufs de Pâques de simples œufs de poule; mais, avec le progrès, les donateurs sont devenus autrement magnifiques et les donataires autrement difficiles. La confiserie aidant, les œufs n'ont pas seulement changé de matière, ils ont encore singulièrement accru de volume. Il n'est pas de cadeau, si considérable qu'il soit, que ne puissent receler leurs flancs complaisants. Ils engloutissent en se jouant rivières de diamants et cachemires. Mieux que cela! N'avons-nous pas eu dans ces dernières années l'exemple triomphant d'un équipage avec ses chevaux tout caparaçonnés, sortant d'un œuf gigantesque comme, aux temps mythologiques, Minerve sortait tout armée du front de Jupiter!

L'œuf de Pâques est devenu l'objet des plus folles prodigalités. Heureusement pour les petites bourses toutefois, nous avons encore de modestes œufs rouges, et leurs énormes pannerées, exposées à la porte de nos fruitières, sont, pendant tout un mois, la gaîté des yeux, qu'ils charment par l'éclat et la vivacité de leurs couleurs.

PAUL PARFAIT.

LE MARCHÉ AUX POISSONS

DE YARMOUTH

Il est peu de mers plus poissonneuses que la mer du Nord. Le hareng et le maquereau y abondent à époques régulières; quant à la morue, au turbot, à la sole, au merlan, ils s'y pêchent en toute saison par quantités considérables. C'est une sorte de vivier gigantesque et inépuisable où peuvent s'approvisionner sans cesse toutes les nations riveraines : Anglais, Écossais, Hollandais, Danois et Norvégiens. Aussi la pêche, limitée autrefois dans ces parages, ne cesse-t-elle d'y prendre tous les jours un accroissement nouveau que ne tendent pas peu à favoriser l'extension et la rapidité des communications.

Le port de pêcheurs le plus ancien et le plus important que les Anglais possèdent sur la mer du Nord est Yarmouth. Il est, du reste, très-favorablement situé sur l'extrême côte orientale de la Grande-Bretagne, pourvu en outre d'une plage très-étendue au fond d'une rade bien protégée, enfin dans le voisinage le plus immédiat des lieux de pêche.

Le commerce de Yarmouth est devenu si considérable dans ces derniers temps, que les anciens quais se sont trouvés insuffisants pour le débarquement du poisson, et que la corporation des pêcheurs a été obligée d'élever au bord de l'eau le nouveau marché dont nous donnons une vue.

Si ce marché n'a rien de bien monumental, il est du moins remarquable par son étendue, qui permet à toute une flottille de lougres et de cutters de décharger en même temps le produit de leur pêche. Des colonnes de fer supportent la toiture. Le marché est ouvert par devant pour recevoir le poisson, qui, aussitôt emballé, passe dans les fourgons d'un chemin de fer qui longe la partie postérieure de la construction.

L. DE MORANCEZ.

LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite [1].)

— Je vous prie de me laisser, interrompit Michel d'un ton agité. J'ai besoin de me reposer. Puis ce que vous dites là me fait de la peine et est très-faux. Tous ceux qui connaissent la marquise ont pour elle un profond respect.

— Oh! mon Dieu! reprit Brun, ne vous échauffez pas! Que Mme de Clérol soit ce qu'elle voudra, cela m'est bien égal. Je répète seulement ce que j'ai entendu raconter.

Jean Gourme hochait la tête d'un air mécontent.

— En vouloir, grommelait-il, à une personne pareille! lui qui aime tout le monde!

Jean Gourme disait vrai. Michel aimait tout le monde. Sa nature ouverte et franche ne semblait accessible qu'aux sentiments bienveillants. Il ne comprenait pas l'envie et n'admettait pas la haine. Modeste, insouciant, satisfait de son sort médiocre et facile, il ignorait les passions mesquines qui fermentent dans les cœurs aigris ou dans les esprits ambitieux. Il avait toujours vécu à l'écart de ces luttes au milieu desquelles se développent la susceptibilité, le mécontentement de soi et la triste connaissance des hommes. Son optimisme expansif était celui que donne un caractère heureux et loyal, préservé, dans son intégrité, par une existence monotone et abritée. Cette existence lui paraissait la plus belle qui se pût concevoir; il ne franchissait point par la pensée l'horizon qui bornait ses regards. L'inconnu n'attirait pas son âme réfractaire aux vagues désirs et aux mélancoliques aspirations. A vingt ans toutefois, il avait résolu, avec l'autorisation du commandant, de s'engager et de suivre son ami Blaise, qui venait de tirer un mauvais numéro; mais, Jean Gourme lui ayant dit : « Tu veux tuer le père? » il s'était aussitôt, et sans qu'il lui en coûtât trop, décidé à rester au pays. Dès lors, renonçant à courir le monde, il courut les bois. Ce fut à partir de cette époque que son goût inné pour la chasse prit peu à peu les allures excessives de la passion. Il se levait bien avant l'aube, il marchait tout le jour, s'arrêtait une heure à peine pour laisser souffler son chien, avec qui il partageait ses provisions chétives ou abondantes, et, lorsqu'il se trouvait attardé dans un canton distant du sien, il demandait un asile, pour la nuit, à quelque cabaret borgne, à la hutte enfumée d'un charbonnier, ou simplement à l'ombre protectrice d'un chêne. Il lui arrivait parfois de passer ainsi une semaine entière sans rentrer au logis. Cela déplaisait au commandant, qui accusait le petit de ne rien savoir faire avec modération.

— Aimeriez-vous mieux, disait alors Jean Gourme, qu'il revînt d'Afrique, comme Blaise, avec une jambe de bois, ou que, comme tant d'autres, il n'en revînt pas?

De son côté, l'abbé Cabonat, à qui le commandant confiait sa peine, répondait :

— Sans doute, mon cher ami, sans doute l'intempérance est une chose regrettable, et, si votre fils ne chassait que de deux jours l'un, je crois qu'il s'en trouverait bien; mais, d'autre part, soyons indulgents à l'endroit d'une distraction salutaire et, j'ose dire, nécessaire. Notre enfant, voyez-vous, ne trouve point à son activité un élément suffisant dans les travaux des champs.

1. Voir les numéros 681 à 691.

— Oui, interrompait le commandant, grâce au latin, au ec, à cette littérature dont on l'a farci.

— Non, répondait avec fermeté le curé, grâce à son narel et à son âge. Michel est impétueux, très-impetueux, ire même violent. Or, vous savez qu'à tout volcan il faut a cratère.

Sur ce mot, le digne abbé aspirait une prise de tabac, et, un ton solennel, ajoutait invariablement en manière de roraison :

— Gardons-nous, mon bon ami, gardons-nous de boucher le cratère !

Il y a des volcans éteints et qui n'ont, du volcan, que la rme. Il y a des jeunes gens qui n'ont, de la jeunesse, que chiffre d'années. Équilibrés autant qu'une équation sans connue, n'ayant guère pour qualités que des défauts sents, ne voyant dans la vie que la grande route entretenue leur usage par la civilisation, narguant les niais qui perent du temps à cueillir les fleurs, à entendre chanter les seaux ou à gravir les cimes, ajustés sur leur médiocrité omme un mannequin sur des roulettes, ils semblent les roduits de quelque fabrique d'hommes exploitée par un conomiste. Ils ne sont pas jeunes, ils sont neufs.

Michel était jeune. Il avait l'ardeur, l'élan, ce ressort ivin qu'on appelle le feu sacré, cette fougue qui deviendrait abus si elle ne trouvait une issue par laquelle se réandre au dehors et se faire action. Voilà pourquoi, d'instinct, il chassait avec frénésie.

La chasse, c'est l'effort, l'aventure, en un mot l'action. Il avait d'ailleurs, du routier des guérets, ni la rude écorce, l'humeur sauvage; il était, au contraire, par tempérament et par culture, fort sociable et de mœurs liantes; goûnt les entretiens délicats et, dans l'occasion, joyeux compagnon, écoutant volontiers Grappe parler politique ou andin parler bétail, prenant plaisir à la conversation un u substantielle de Cabonat, et captivé par la causerie animée de M. de Bley, ne lisant guère mais lisant bien, au emeurant donnant la main à qui lui tendait le doigt, un ourire à qui le saluait, un gai bonjour à qui passait; se etournant de son chemin afin d'aider un enfant à retrouer sa chèvre égarée; posant son fusil pour appuyer sa rouste épaule au flanc d'une charrette embourbée, vidant ne querelle comme il vidait un verre de vin, du coup et 'y pensant plus; montrant, rien qu'à sa façon de rire, qu'il vait toutes ses illusions, aussi bien que toutes ses dents; ânant dans la vie d'un pas léger et d'un cœur libre, oyant les choses et les gens à travers le prisme de son eureuse inexpérience, aimant enfin tout le monde.

Pourquoi donc n'aimait-il pas Mme de Clerol ?

A vrai dire, il n'en savait rien. Seulement, depuis deux ours, une image l'obsédait. Dans son sommeil fiévreux, il vait vu un visage pâle qu'attristait un sourire énigmatique qu'illuminaient deux yeux indéchiffrables. Le sourire lui ordait la poitrine, et, de ses yeux constamment attachés ur lui, partaient, en longues aiguilles acérées, des regards ui labouraient sa blessure. Il se réveillait, l'âme tremblante ous l'étreinte du cauchemar qu'il entendait se dissiper vec un rire moqueur. Il restait ému, impuissant à se soustraire à l'influence de la vision douloureuse qu'il sentait apie dans quelque embuscade et prête à fondre de nouveau ur lui. Aussitôt en effet qu'il était assoupi, dormant à demi, l apercevait, de son lit, une femme vêtue de blanc qui, la ête haute, ses blonds cheveux épars, montée sur un cheval urnaturel, parcourait la plaine, frappant sans relâche, de a cravache d'acier, des hommes qui se pressaient en foule ur son chemin, et laissant, après elle, le sol jonché de cadavres. Au matin, le jeune homme s'efforçait de rire des êves absurdes qui le hantaient et de l'angoisse plus absurde ncore qu'il sentait fermenter, dans son cœur, comme un evain du songe évanoui. Puis il semblait qu'on se fût conuré pour lui parler d'Olga, de qui le curé l'avait d'abord onguement entretenu et dont la visite était devenue à peu rès l'unique sujet de conversation du commandant et surout de Jean Gourme. Michel s'irritait d'être poursuivi de la orte et s'étonnait d'être irrité. Il essayait d'échapper à 'image importune qui le persécutait et ne comprenait pas que cette image fût importune. Il s'appliquait à ne plus penser à la marquise; mais ses efforts étaient vains, attendu que s'appliquer à ne pas penser à quelqu'un ou à quelque chose est le bon moyen d'y penser. L'idée qu'il chassait revenait, aussi acharnée qu'une mouche à bourdonner autour du front de sa victime, en dépit de la main qui l'écarte. L'influence maligne qu'il subissait le rendait inquiet et incertain. Il cherchait la raison du trouble et de l'impatience que lui causait, de loin et après coup, une personne dont, à première vue, il avait cru goûter l'esprit et la figure. Il se demandait pourquoi il n'aimait pas Olga, et il ne trouvait pas, à la question qu'il s'adressait, de réponse plausible. Afin de s'expliquer une aversion inexplicable, il avait donc recours à la théorie des antipathies instinctives, théorie dont pour la première fois il reconnaissait la justesse. Peut-être aussi devait-il voir, dans l'impression singulière qui l'agitait, un simple phénomène maladif, une erreur de l'esprit, laquelle ne survivrait pas aux heures oisives et solitaires qui l'avaient enfantée.

La guérison amènerait l'oubli, et elle parut en effet l'amener. Mais l'arrivée inopinée de Mme de Clérol raviva le sentiment dont Michel avait été, pour un instant, entièrement délivré.

Le jeune homme en voulut plus que jamais à celle qui, à force de lui déplaire, avait le pouvoir étrange de le fasciner. Neanmoins, et sans doute par pur esprit de contradiction, il fut froissé, outré d'entendre mal parler de la marquise. Aussi, dès qu'il eut vu les talons du docteur, il interpella Jean Gourme, qui, de ses doigts durs comme des baguettes, tambourinait lentement la générale sur un guéridon.

— Allons, dit-il du ton d'un homme qui a pris une résolution héroïque, allons, parce qu'on n'aime pas les gens, ce n'est pourtant point un motif pour se comporter en manant ! Aide-moi à passer ma veste !

Il n'était cependant pas au bout de ses hésitations. Au moment d'entrer dans la salle à manger, il s'arrêta. Il entendit Olga qui racontait sa visite du matin au curé et dont le petit rire sec de satisfaction du commandant interrompait le récit. Puis une discussion s'éleva au sujet de l'autel projeté que le sous-préfet déclarait beaucoup trop grand et trop somptueux pour une église de village. Comme le jeune homme écoutait, la main sur le bouton de la porte, il faillit renverser la vieille Madeleine qui accourait, apportant le café. Il vit que le déjeuner approchait de sa conclusion; il se dit que mieux valait ne pas déranger l'ordonnance du repas et qu'il attendrait, avant de se présenter, qu'on fût sorti de table. Il se dirigea vers l'écurie, où le domestique de Mme de Clérol distribuait à ses chevaux l'avoine que Jean Gourme puisait à pleines mesures dans un coffre, tout en expliquant la recette d'un breuvage souverain jadis usité au régiment.

— Vous avez là trois fameuses bêtes, observa Michel.

— C'est dommage, ajouta le groom, que Mme la marquise les malmène trop. Du château à Briancourt, nous n'allons jamais en plus de vingt-sept minutes.

— En vingt-sept minutes ! s'écria Jean Gourme. — Oh ! les brigands !

Un grognement à deux voix se fit entendre en dehors de l'écurie. C'était Mors qui liait connaissance avec Wallace. Michel sortit et, d'une bourrade, rétablit la paix entre les chiens qui, les oreilles et les queues basses, se retirèrent chacun de son côté. Mais il regretta aussitôt d'avoir brusqué Wallace, qu'il rappela, qu'il flatta et avec lequel il acheva de se réconcilier par l'entremise d'une assiettée de soupe, qu'il alla lui-même chercher à la cuisine. Quant à Mors, il emboîtait le pas derrière son maître, humble, contrit, regardant d'un œil morne et jaloux cet étranger, à qui l'on prodiguait les caresses et les bons morceaux.

Au cliquetis des tasses que Madeleine lavait, Michel comprit que la séance du déjeuner était levée et qu'il pouvait rejoindre les hôtes de son père. Mais sa blessure l'avait évidemment fort affaibli; car il fut saisi d'une sensation subite d'embarras et d'émotion, qu'il dut attribuer à la défaillance de ses forces. Pensant qu'une bouchée de pain et un doigt de vin le remonteraient, il passa par la salle à manger, d'où les restes du repas n'avaient pas encore été entièrement enlevés. Du premier coup d'œil qu'il jeta sur la table, il aperçut un gant à demi caché sous une assiette, et à côté de cette assiette un verre qui lui parut net, et qu'il remplit et vida deux fois. Ensuite il prit le gant, un petit gant en peau de chamois, à deux boutons, très-simple, et dans lequel le léger parfum qui en émanait semblait révéler une sorte de vie mystérieuse et charmante. Après avoir examiné cet objet assurément fort curieux, avec l'attention intime d'un numismate qui étudie l'empreinte effacée d'une médaille, Michel le plia délicatement, et, l'ayant mis dans sa poche afin de le rendre à qui de droit, il s'achemina du côté d'un bouquet de gros arbres, situé au bas de la pelouse, à une centaine de pas de la maison et d'où montait, pareille à un chant d'alouette, une voix fraîche et rieuse.

Olga riait du compliment qu'elle venait de recevoir. En acceptant de Bley une cigarette, elle avait provoqué l'enthousiasme du commandant, qui s'était écrié que Mme de Clérol le rajeunissait de quarante ans, qu'elle lui rappelait Berthe la vivandière, et qu'elle était une véritable femme de guerre. Cela fut suivi de l'énumération des mérites de Berthe, une luronne, franche et gaillarde comme son eau-de-vie, qui savait plus d'histoires qu'un almanach, à qui l'empereur disait : « Bonjour Berthe, » la connaissant par son nom, et qui cassa un jour sa pipe sur le nez d'un capitaine oublieux du respect dû aux dames.

— Eh bien, madame la marquise, répéta le bonhomme, vous me la rappelez comme un A rappelle un A; seulement, vous n'êtes pas aussi forte; mais, pour une ressemblance, c'en est une et une fameuse encore. Par exemple, ajouta-t-il avec un soupir, il faut finir autrement que Berthe.

Bley demanda comment avait fini Mme Berthe.

— Elle s'est mariée, reprit d'une voix saccadée le commandant qui allumait sa bouffarde, avec un hussard qui lui en a fait de toutes les couleurs. Malheureusement, elle avait sous la main la consolation à ses peines, son petit tonneau. Bref, la pauvre fille a mal fini. Mais aussi, cette idée d'épouser un hussard !

Et, sortant sa pipe de sa bouche pour s'adresser à Olga :

— Ah! madame, poursuivit-il avec conviction, n'épousez jamais un hussard !

Bley était grave et mâchait son cigare; il se sentait responsable de la naïveté de son ami. Corbier toussait et changeait de place, se trouvant toujours, où qu'il s'installât, sous le vent de la fumée; malgré cela, il paraissait fort content; le langage du commandant ne lui déplaisait point.

— Tu entends ! dit-il à sa nièce d'un accent enroué et joyeux.

La tête renversée sur le dossier d'un banc rustique, Olga contemplait la vapeur bleuâtre qui se dissipait au-dessus d'elle en spirales capricieuses.

— J'ai entendu, répondit-elle en riant, et je suis fière de ressembler à Berthe ; mais rassurez-vous, je prends bonne note de l'avis de M. Morgan.

Et, se tournant vers celui-ci :

— Vous ne vous doutez pas, continua-t-elle, du service que vous venez de me rendre. Figurez-vous que mon oncle ne cesse de m'accuser d'être trop timide.

— Ah ! s'écria le commandant, monsieur votre oncle est difficile. J'ai eu l'avantage de vous voir à cheval et à pied. Eh bien, je ne sais pas ce qu'on pourrait désirer de mieux. Que diantre, pourtant, je m'y connais! — Franchement, monsieur Corbier, vous n'êtes pas juste, et, tenez, je n'aurais jamais cru cela de vous, au contraire.

Tout le monde, et Olga la première, de rire. En ce moment arriva Michel.

Mme de Clérol se leva vivement et s'avança à la rencontre du jeune homme, dont elle considéra avec un intérêt ému le visage pâle et fatigué.

— Ah ! dit-elle tristement, vous avez été très-souffrant, qu'en si peu de temps vous soyez changé à ce point. Votre père, le baron, M. Cabonat, tout le monde s'est donc entendu pour me tromper? C'est mal à ces messieurs, et je leur en veux beaucoup. J'avais pourtant le droit d'être instruite, moi qui ai failli vous tuer. Ne vous récriez pas. J'ai failli vous tuer, je le sais, je ne le sais que trop. Mais je vous tiens là debout. Asseyez-vous bien vite ! sans quoi, ajouta-t-elle en souriant doucement, je croirai que vous ne m'avez pas pardonné. Je vous assure que j'ai été cependant assez punie. Vous avez été un remords qui m'a poursuivie.

Michel s'était approché avec la contenance embarrassée d'un écolier qui vient recevoir une réprimande. Mais, tandis qu'Olga parlait, il se sentait délivré de la timidité qui le rendait gauche et qui était pour lui un supplice d'autant plus pénible qu'il ne l'avait jusque-là jamais subi. C'est une puissance suprême que la voix, quand elle est harmonieuse et vraie, quand, à l'entendre, on pense entendre l'âme elle-même résonner sous l'impression qui l'agite. Ce que disait Olga, personne assurément qui ne l'eût dit, mais c'était elle qui le disait. Voilà pourquoi elle s'était tue, que Michel écoutait encore, ne songeant point à répondre, regardant avec gratitude les yeux compatissants qui le regardaient, et comme suspendu aux accents mélodieux dont il retenait dans son cœur attendri les dernières vibrations.

Bley se mit à rire.

— Mieux vaut être, dit-il, un remords qu'un mort !

Olga fit un geste dédaigneux, mais elle céda à la contagion de l'hilarité bruyante que la plaisanterie du baron excitait chez le commandant.

— Il gagne à tous les jeux, au jeu de mots comme au jeu de piquet, observa Corbier, qui se tourna ensuite vers Michel, à qui il acheva quelques compliments de circonstance.

— Hélas ! il y a un dicton : « Heureux au jeu... » murmura Bley.

— A quoi pensez-vous ? demanda Mme de Clérol.

Le baron salua.

— Quand une charmante femme, répliqua-t-il, fait à un vieux barbon la grâce de lui poser une question pareille, elle devrait avoir la charité de dire non pas à quoi, mais à qui pensez-vous ? Eh bien, continua-t-il à demi-voix, je pense d'abord à vous qui avez un cœur d'or, puis à notre jeune héros qui a tant perdu de sang, qu'il pourrait en avoir perdu le sens. Il n'a pas trouvé une syllabe à vous rendre. Muet ! une vraie souche !

— Voilà un reproche..., dit Olga, qui compléta sa phrase par un regard malicieux jeté sur son interlocuteur.

— Un reproche, reprit celui-ci, auquel je ne m'expose pas. Eh ! sans moi, qui eût, je vous prie, baissé le rideau sur la scène tragique à laquelle nous assistions? Il n'y a pas, que je sache, de trappe dans ce gazon. Or, il ne restait plus à Michel qu'à s'abîmer dans une trappe.

— Je vous croyais son ami ?

— Et vous croyiez bien.

— Il n'y paraît guère, au moins à présent; car, l'autre jour.

— L'autre jour, repartit Bley, était l'autre jour. Mon Dieu ! que vous preniez au sérieux le danger couru par mon Hippolyte, c'est dans l'ordre, c'est bien, c'est même très-bien ; mais qu'il le prenne, lui !...

En cet instant, Michel répondait au baron :

— Monsieur, disait-il à Corbier, il y a une pièce qui se nomme *Beaucoup de bruit pour rien.*

— Ah ! vous la connaissez ? demanda Olga.

— Je la joue ! fit modestement Michel.

— C'est égal, soignez-vous, reprit d'un accent pénétré Corbier ; croyez-m'en, mon cher monsieur, soignez-vous !

Corbier tenait qu'à n'être pas traité en chose grave, tout rhume devient pleurésie.

— Qu'il mange ! s'écria le commandant, qui chargeait sa pipe.

Et, s'adressant à son fils :

— Si tu avais déjeuné avec nous, poursuivit-il, tu n'aurais pas cette mine de quatre sous. Mais j'ai recommandé qu'on te gardât de ces boudins que tu aimes tant. Ils sont aux pommes, va ! et tu nous en rapporteras des nouvelles.

— Des nouvelles qui me tiennent fort à cœur, dit Bley.

Et Corbier déclara qu'il n'avait, de sa vie, vu des boudins si bien accommodés; dès le lendemain, il enverrait son chef prendre une leçon de Madeleine.

Quant à Michel, il affirma qu'il n'avait aucune prédilection particulière pour ce mets, pas plus que pour aucun autre.

Le commandant se croisa les bras.

— Tu n'aimes pas les boudins? fit-il d'une voix indignée. Il n'aime pas les boudins, madame ! Il n'était pas plus haut que ma canne, qu'il pleurait pour en avoir !

Michel était furieux, et, quel que pût être son goût pour les boudins, assurément, en ce moment, il les détestait plus qu'il ne les avait jamais aimés. Il marmotta quelques paroles, protestant de nouveau contre la passion qu'on lui attribuait, et il se fût sans doute attiré une réplique du commandant, qui, une fois ayant mordu à une idée, n'en démordait guère, si Corbier n'eût regardé d'abord sa montre, puis Olga, et dit :

— N'oublions pas que nous avons promis au baron de le ramener pour deux heures précises à Briancourt.

Le commandant poussa un cri de propriétaire.

— Ah ! vous ne partez pas encore ! Je ne vous ai rien montré.

Michel remarqua que la chaleur était excessive. D'ailleurs, il mettait son cabriolet à la disposition du sous-préfet. Il ne pourrait malheureusement reconduire lui-même le baron ; mais Jean Gourme ou un autre se chargerait de ce soin. Vraiment, on lui rendrait service en acceptant son offre. Nègre avait besoin d'exercice, n'étant pas sorti depuis trois jours. Mais, sur ce renseignement, Bley declara qu'il irait plutôt à pied. De son côté, Corbier était attendu à Briancourt. Un rendez-vous important.

— Mais nous reviendrons, fit-il, nous reviendrons.

C'était une des faiblesses de Corbier de ne jamais quitter les gens sans leur annoncer qu'il reviendrait. Cela adoucissait l'adieu et ne tirait pas autrement à conséquence.

D'un ton qui indiquait l'intention très-arrêtée de tenir sa promesse, Olga s'engagea aussi à revenir. Elle désirait voir les chevaux et les chiens de M. Morgan, Nègre et Mors surtout.

— Je connais leurs noms, dit-elle, et je veux connaître leurs personnes. J'adore les animaux, ils ont tant d'esprit ; ils pensent et ne parlent pas, eux !

Et elle poursuivit en exposant ses opinions sur l'âme des bêtes, qu'elle tenait pour douées d'autant d'intelligence et de beaucoup plus de cœur que les humains.

W. de la Rive.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE GRAND SCEAU DE NAPOLÉON Ier

Les grands sceaux des souverains, non moins que leurs lettres autographes, sont, à juste titre, l'objet de l'intérêt des personnes intelligentes et instruites. Elles se plaisent à y retrouver les traces pour ainsi dire palpables des grands événements historiques qui ont jeté de profondes racines dans la mémoire des nations. Dernièrement nous avons donné à nos lecteurs l'effigie exacte, face et revers, du grand sceau actuel de la reine Victoria. Cette reproduction a été accueillie avec une faveur marquée; aussi l'avons-nous bientôt fait suivre de celle des grands sceaux des rois François Ier de France et Henri VIII d'Angleterre, tels qu'ils ont été apposés sur le traité conclu à la suite de l'entrevue du camp du Drap d'or.

Nous publions aujourd'hui, d'après la matrice originale, le grand sceau que Napoléon Ier fit exécuter en 1804. Cette gravure rappelle une date mémorable pour notre pays : la fondation de l'ordre de la Légion d'honneur.

A cette époque, la France comptait cent huit départements, dont on peut lire les noms sur les cent huit rayons qui entourent le portrait de Napoleon Ier. Notre *fac-simile* a une importance historique incontestable, car le grand sceau de 1804 n'a jamais été ni dessiné ni publié, et il nous est permis d'en offrir la primeur à nos abonnés, grâce à la bienveillante communication de M. Gustave Viat, 30, rue Vitruve, à Paris, qui en possède aujourd'hui la matrice authentique en bronze.

X. Dacheres.



LE COMTE DE GOLTZ, ambassadeur de Prusse et de la confédération de l'Allemagne du nord, a Paris. — Dessin de M. H. Scherenberg. — Voir page 227.

MONREALE

Au sud de Palerme, sur une des trois collines qui dominent la délicieuse vallée de la *Conque d'or*, toute semée de lauriers-roses, de myrtes, de palmiers et d'orangers, s'élève la jolie ville de Monreale, dont les maisons se groupent autour d'une église qui est une des plus belles de la Sicile.

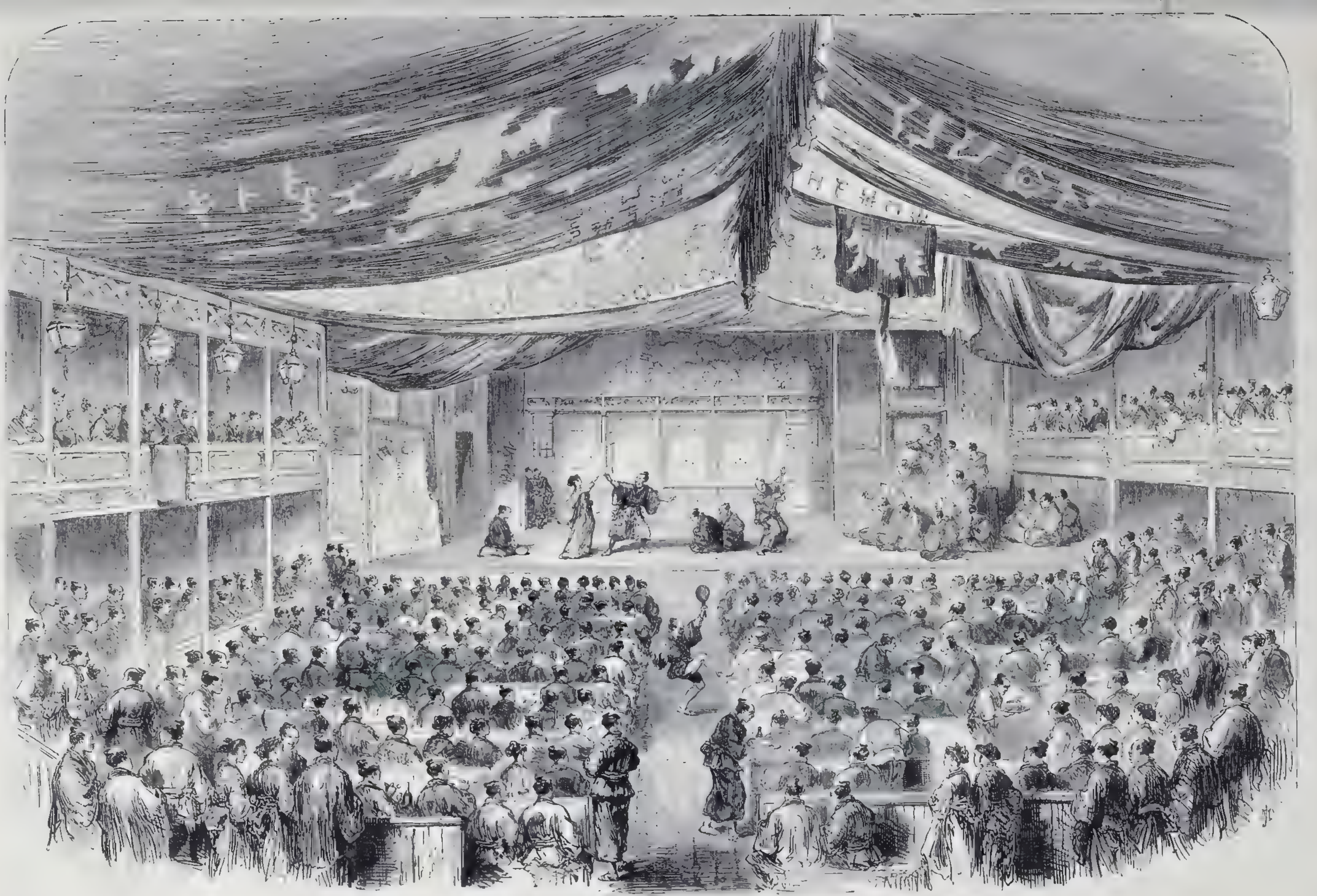
Ce monument offre un intéressant mélange des architectures grecque, normande et sarrasine. Il doit sa fondation à une vision du roi Guillaume le Bon, qui régnait en Sicile vers la fin du XIIe siècle.

Un jour que le roi était à la chasse, il s'étendit sous un arbre pour y goûter un moment de sommeil. Tandis qu'il était assoupi, la Vierge lui apparut et lui révéla qu'au pied de l'arbre où il se trouvait gisait un trésor inconnu. Guillaume fit fouiller le sol, y trouva le trésor et le consacra tout entier à la construction d'une église qui fut celle de Monreale. Les portes en furent faites sur le modele de celles de Saint-Jean à Florence. On y voit le tombeau de son fondateur et aussi ceux de son père Guillaume le Mauvais et de Marguerite sa mère. Les entrailles du roi saint Louis y sont conservées.

Le cloître qui attient à l'église est une des plus merveilleuses constructions exécutées dans le style arabe. Les galeries du préau sont soutenues par deux cent seize colonnes dont pas une n'a la même ornementation. Sur l'un des chapiteaux, on voit représenté le roi Guillaume à genoux, offrant son église à la Vierge.



CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE. — LE PONT DU LONG-RAVIN, d'après une photographie. — Voir page 227.



UN THÉATRE JAPONAIS. — REPRÉSENTATION DRAMATIQUE A OSAKA; dessin de M. A. d L., agent consulaire au Japon. — Voir page 230

Les habitants de Monreale sont presque tous cultivateurs ou fabricants de macaroni.

HENRI MULLER.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

De l'âge de la lune. — **MM. Philipps, Robinson et le comte Ross.** — Leurs études. — La lune vue au telescope. — Les ombres des montagnes sélénitues. — Lueurs caractéristiques qui accompagnent les essaims d'étoiles filantes. — Un candélabre lumineux dans le ciel. — Les graines qui dansent. — Une branche d'aubepine. — Notions nouvelles sur les Guèbres contemporains. — Leur nombre. — Leur costume. — Leur mot de ralliement. — Leur mariage. — Leur repas de noces. — Le feu sacré. — Les cimetières. — Les enterrements.

La lune est-elle un monde qui se meurt de décrépitude? Est-elle une planète qui n'en serait encore qu'à une période de formation analogue à la période tertiaire de notre terre? Les docteurs Robinson, Philipps, et le comte Ross viennent de publier les resultats d'etudes patientes, ingénieuses, prolongees pendant plusieurs années, et qui semblent fournir des arguments en faveur de la dernière de ces suppositions.

D'après eux, la lune, vue à l'aide d'un télescope d'une grande puissance, présente l'aspect qu'offrirait la terre si celle-ci se trouvait depouillee des divers depôts de sediments que les eaux de l'océan ont apportés a sa surface successivement et à tant de reprises differentes.

M. Philipps, pour déterminer la configuration exacte de toutes les parties du disque lunaire, a etudié celle-ci, le matin et le soir, de manière à la determiner avec une scrupuleuse exactitude, grâce à l'inversion des ombres sur les montagnes et sur les cratères de l'astre. On lui doit ainsi des documents tout à fait nouveaux et qui ne sauraient laisser d'incertitude. Pour qu'on puisse repéter et verifier ses études, il conseille de suivre la methode qu'il a mise en œuvre et qui consiste à tracer successivement trois dessins d'une même montagne selénienne, le matin, à midi et le soir.

D'après les observations de M. Philipps, les ombres portées à la surface de la lune presentent absolument le même caractère que les ombres des objets terrestres; elles sont bordees par une pénombre due au diamètre apparent du soleil; mais les moindres dimensions de la lune et la courbure plus grande de la surface donnent à cette pénombre moins de largeur. Quant à la bande grisâtre qui represente, sur une surface plane, la separation de l'ombre et de la lumière, elle ne mesure guère qu'une largeur de quatorze kilomètres; enfin, quoique peu nettement déterminee, elle se manifeste d'une façon très-sensible dans son effet général.

En quelques cas, les ombres projetées des hautes montagnes produisent des effets de demi-teinte aussi curieux que nombreux et variés sur les divers points du disque, et la réflexion de la lumière s'y montre très-inegale. Nulle part, en outre, la surface n'y semble aussi unie que le paraîtrait une grande mer de notre globe, vue à la même distance.

Le champ de l'observation est des plus attrayants. En suivant attentivement la limite des ombres qui passent d'un côté des montagnes, on voit apparaître ou disparaître une multitude de monticules, de vallees, de crevasses et d'étranges accidents du terrain; enfin, on constate l'existence de pentes parfaitement semblables à celles de l'Etna.

La montagne de Gassendi rappelle singulièrement la région volcanique de l'Auvergne, et le mont Maurolycus, avec son cortége de cratères de toutes grandeurs, offre une frappante analogie avec le système volcanique du Vesuve. Enfin, dans un des dessins du professeur Philipps, une bande sinueuse, semblable à un fleuve qui coulerait d'un réservoir en forme de cratère, se dirige vers une sorte de lac, qu'il serait vraiment difficile de supposer n'être point un immense amas d'eau.

M. Philipps se propose de concentrer à l'avenir ses explorations sur certains points speciaux de la lune, tels que les monticules qui se dressent au milieu des cratères, les bosses et les collines en forme de coupes qui herissent les pentes des versants, et les crevasses et les lignes sinueuses qui se dessinent dans les plaines. Il se servira du telescope à reflexion comme le meilleur avec lequel on puisse observer les différences de lumiere. Enfin il compte comparer la montagne de Copernic avec la photographie lunaire du P. Secchi et la contrôler severement.

De son côté, M. Phipson a entretenu l'Académie des Sciences de phénomènes celestes relatifs aux essaims d'étoiles filantes qui apparaissent en certaines saisons et des lueurs plus ou moins subites qui les accompagnent parfois.

Ce sont des rayonnements instantanes de couleur rougeâtre ou tirant sur le jaune. Tantôt ils se manifestent d'une façon assez restreinte, tantôt ils embrassent un espace considerable et ressemblent a des eclairs. Pendant leur duree, on constate à travers leur splendeur la présence de lueurs fixes, soit de couleur pourpre, soit de couleur d'or, et dont l'aspect persiste ensuite pendant une grande partie de la nuit.

D'autre part, M. Paskley, médecin à Port-au-Prince, raconte que, vers neuf heures quinze minutes du soir, le 15 novembre dernier, on vit dans le sud du ciel une lueur singuliere assez brillante quoique transparente. Elle representait un immense candelabre à quatre branches, dont deux superieures et deux inférieures. Ces branches se recourbaient vers l'axe central de la figure principale qui s'etendait depuis l'horizon jusque près du zenith. A neuf heures et demie, M. Paskey put dessiner au crayon cette singulière lueur, et, pendant ce travail, il remarqua qu'elle derivait très-lentement et sans mouvement apparent du sud vers le sud-ouest. La lumière en etait parfaitement tranquille et sans aucune scintillation ou coruscation. Les branches latérales de la figure occupaient un espace de quatre-vingts degrés environ et s'élevaient au niveau du sommet de l'axe central.

Passons maintenant à un autre ordre d'idées.

M. Lucas a publié, il y a quelques années, un mémoire sur des graines du Mexique provenant de l'euphorbe, et qui, grâce à des insectes qui s'y trouvaient nichés, exécutaient une véritable sarabande.

A ce qu'il paraît, l'Europe n'a rien à envier sous ce rapport à l'Amérique. Un des rédacteurs du *Science-Gossip* raconte qu'il a constaté un phénomène identique dans une excroissance coupée, aux environs de Londres, sur une branche d'aubépine.

Longue de quatre millimètres et en forme de poire, cette excroissance ressemblait assez à l'un de ces amas pierreux que contiennent parfois les grains de raisin.

A son arrivée, elle garda d'abord un repos si différent de l'agitation manifestée naguère par elle, que le naturaliste crut mort l'insecte contenu dans la prison vegetale. Mais, vers le soir, on entendit quelque chose s'agiter dans la boîte qui la contenait et on vit cette singulière superfetation végetale osciller sur elle-même, puis s'élancer et franchir un intervalle de six millimètres. Ses mouvements saccadés s'arrêtaient aussi subitement qu'ils commençaient, et leur succession capricieuse se continua le reste de la soirée.

Au bout de quelques jours, voyant la graine persister dans un repos absolu, on se décida à l'ouvrir. On y trouva un ver blanc la tête couverte d'écailles jaunâtres, le corps en forme de demi-cercle, couvert de quelques poils et la queue légèrement aplatie. Il n'avait pas de pattes, mais les replis de sa peau semblaient lui en tenir lieu : ses mouvements, bien qu'assez vigoureux, ne consistaient pas en sauts, mais plutôt en contorsions qui annonçaient un etat de souffrance. Comme l'enveloppe très-mince qui le contenait était brisée et ne pouvait plus fournir que très-peu de matières nutritive à son hôte, on en conclut que la larve était arrivée à l'époque de sa transformation.

Comment un être vivant renfermé dans une enveloppe qui paraissait entièrement rigide et inextensible pouvait-il lui imprimer une locomotion si caractérisée et sauter avec cette enveloppe? Les simples oscillations, les translations par roulement, s'expliqueraient au besoin par les déplacements du centre de gravité de la larve. Mais les sauts? M. Philipp suppose que l'enveloppe contenant la bestiole etait devenue assez mince pour acquerir un certain degré d'elasticité peu sensible et qui neanmoins se prêtait aux mouvements intérieurs de l'insecte, à peu près comme le ferait un sac.

— Les *Lettres d'un voyageur en Perse*, par M. Méchin, imprimées à Bourges, tirées à un très-petit nombre, et par conséquent à peu près inconnues, contiennent des details étudiés *de visu* sur les Guèbres contemporains dont on sait d'ailleurs si peu de choses.

Les Guèbres, qui sont les vrais Persans, forment neuf cents familles qui habitent Yesd et ses environs; malgre les persecutions dont les accablent les musulmans, ils conservent pieusement intactes les traditions de leurs ancêtres.

Grands, bien faits, forts, doux, inoffensifs, leurs traits d'une remarquable régularité expriment une certaine tristesse.

Le costume des Guèbres ressemble quant à la coupe aux vêtements musulmans; mais il en diffère par les couleurs; le jaune domine toujours chez les paysans, et les citadins adoptent le gris. Les musulmans, qui les traitent comme on traitait en Europe les juifs du moyen âge, leur interdisent l'usage du *habas* (sorte de manteau) et les étoffes de drap et de soie, enfin, ils ne se servent ni du *ring* ni du *henné* pour se teindre les cheveux et la barbe, et ils ne fument jamais.

L'ajustement des femmes n'a rien de bien élégant. Il se compose d'un assemblage de morceaux d'etoffes de diverses couleurs qui sied du reste à leur teint jaunâtre, à leurs traits moins caractérisés que ceux des hommes et à leurs yeux noirs d'une grande beauté; elles sortent sans voile, et en cela encore elles imitent les israelites qui vivent sous la domination des sectateurs de Mahomet.

Lorsqu'un Guèbre rencontre un musulman, ou qu'il entre dans une ville, il faut qu'il mette pied à terre, ainsi que cela se pratiquait naguère pour les Juifs à Constantinople et dans tous les États turcs.

Les maisons anciennement construites par ces parias présentent à l'intérieur la forme d'une vieille église. Dans le fond se trouve la nef; trois portes, l'une au milieu et les deux autres de chaque côté, donnent accès dans les chambres. A droite et à gauche s'élèvent deux voûtes; le milieu qui reste à decouvert donne du jour à une cour pavée de petits cailloux ou de terre battue.

Si un habitant de la ville se rend à la campagne, la première fois qu'il éprouve le besoin de boire, il remplit sa tasse soit d'eau, soit de vin, et il jette ce liquide sur les arbres en souhaitant un bon voyage aux passants.

Avant d'entrer dans un cimetière, les Guèbres coupent en deux un fruit ou un morceau de pain qu'ils deposent sur une pierre : c'est la part des gardiens. Comme mot de ralliement, pour se reconnaître entre eux, ils prononcent à voix basse le mot *behtin*, qui signifie la meilleure religion.

Il n'existe à Yesd que deux écoles guèbres, où une soixantaine d'enfants apprennent à lire et à ecrire en persan. Dans l'une d'elles le professeur reçoit des appointements des parents, tandis que dans l'autre il les touche des Guèbres résidant aux Indes et qui payent régulièrement ce tribut fraternel. Chaque village possède en general une ecole entretenue par les habitants.

Lorsqu'un garçon veut se marier, il envoie un prêtre et un diacre porter un bouquet chez les parents de la jeune fille de son choix; si ceux-ci agréent la demande, ils prennent le bouquet, et après quelques jours la famille du jeune homme leur remet des bonbons et une alliance en or ou en argent destinée à la promise. Les parents de cette dernière offrent à leur tour des bonbons, et le mariage se célèbre à deux mois de là. Alors on choisit sept personnes honorables qui vont demander au jeune homme s'il consent à épouser la fille sur laquelle il a jeté les yeux. Lorsque celui-ci a sept fois répondu affirmativement, on adresse à la fiancée la même question pareil nombre de fois. Le prêtre vient alors dans la maison du jeune homme et donne aux époux une bénédiction à laquelle succèdent de grandes réjouissances.

Les filles ne peuvent se marier avant quatorze ans et les garçons avant dix-sept.

Les Guèbres n'ont pas, comme chez nous et chez les musulmans, un jour férié par semaine. Ils ne célèbrent par an que six grandes fêtes qu'ils appellent *gombars* et qui arrivent à peu près tous les deux mois. Ces jours-là ils font de grands sacrifices, dans lesquels le prêtre immole lui-même les victimes consistant en moutons dont il garde une patte, et avec lesquels on prépare de copieux repas composés de viandes, et de sept sortes de fruits nouveaux.

Avant de manger, on apporte le feu sacré au-dessus duquel chaque convive etend un instant les mains qu'il se passe ensuite sur le visage. Cette cérémonie terminée, le prêtre distribue les mets et après le repas on donne tout ce qui en reste, indistinctement aux guèbres, aux musulmans et aux juifs pauvres.

On estime de cinq à six cents les moutons tués par année pendant les *gombars*.

Les cérémonies du culte guèbre se célèbrent dans quatre temples, dont un seul possède le privilege de voir le feu sacre briller nuit et jour sur son autel tourne vers l'orient. Dans les autres on n'allume ce feu que la nuit, où on l'entretient d'ordinaire avec du bois de santal, importé à grands frais des Indes.

Les temples qu'on appelle *derkmir* s'ouvrent cinq fois par mois, à jours inégaux, pour recevoir les adorateurs du feu, et on n'admet aucun étranger à les visiter.

Chacun des derkmir est desservi par cinquante prêtres ou *mauvebêtes*, dont le chef ne relève d'aucun autre supérieur, et qui ne peuvent prendre leurs repas avec leur famille. On les sert à part, on donne les restes de leurs repas aux pauvres et on leur interdit de manger de la viande d'un animal que le grand prêtre n'ait point immolé de sa main. C'est encore ce même pontife qui, lors de la naissance d'un enfant, lui donne un nom et recite des prières pour que la vie du nouveau-né soit pieuse et heureuse.

Les mauvebêtes portent le même costume que les autres guèbres, récitent leurs prières en persan et ne possèdent pas de livres en langue pehlvi. Ils parlent entre eux un melange de pehlvi et de persan, et doivent savoir le *zend* pour certaines prières.

Le cimetiere guèbre n'est jamais placé ni sur le bord des routes ni près d'une ville. D'ordinaire on le construit à cinq ou six kilomètres, en un endroit isolé de la campagne, sur une petite colline escarpée, et on l'entoure d'un mur assez élevé pour que les bêtes sauvages ne puissent l'escalader et manger et disperser les cadavres.

Lorsqu'un homme est sur le point de mourir, on appelle un prêtre qui récite près de lui des prières jusqu'au moment où l'agonisant rend le dernier soupir; à peine la vie l'abandonne-t-elle, qu'on lave son corps avec de l'urine de vache, puis avec de l'eau ordinaire, mélangée d'eau de rose. On le porte ensuite au temple, où le prêtre dit de nouvelles prières; du temple on se rend au cimetière avec le cadavre étendu sur une civière en fer, que suivent des musiciens. Jamais, durant ce trajet, sous quelque prétexte que ce soit, on ne peut faire reculer le corps du defunt; enfin il faut qu'il fasse jour encore lorsqu'on le dépose dans le charnier.

Un parent se rend pendant quatre matins au cimetière, pour prier près de la tombe, et il renouvelle cette visite le dixième et le trentième jour.

Le cimetière, en forme de cercle, se divise en quatre zones. Dans la première on place les hommes, dans la seconde les femmes, dans la troisième les filles et dans la dernière les garçons.

Les prêtres et leur famille occupent au centre un endroit réservé.

Les cadavres, revêtus d'un pantalon et d'une chemise, et coiffés d'une calotte, sont cousus jusqu'au cou dans un linceul et exposés en plein air sur une large pierre. Les produits de la décomposition tombent dans un petit conduit qui les mènent à une fosse commune. Lorsqu'il ne reste plus que des os, on ramasse tous ces tristes débris, et on les jette dans un charnier que, lorsqu'il est plein, on recouvre de terre. Des oiseaux de proie planent sans cesse au-dessus de ce cimetière, où ils s'abattent pour déchirer à coups de bec les cadavres. Les Guèbres ont une horreur profonde pour les corbeaux, qui se montrent les plus acharnés de tous ces oiseaux.

Chaque annee, au mois d'août, les Guèbres célèbrent une fête des morts, pendant laquelle la population se rend au cimetière, autour duquel les personnes riches font construire de petites maisons voûtées, sur les murs desquelles ils placent des pierres sepulcrales avec des inscriptions rappelant les vertus des morts de leur famille, quelquefois même ils y allument des lampes, que les fanatiques musulmans se font un honneur de briser.

Les Guèbres croient qu'en l'an 1300 de l'hégire il viendra de l'Orient un roi étranger qui s'emparera de la Perse, la ruinera de fond en comble et affranchira a jamais les sectateurs du feu, qui pourront ainsi à leur aise rendre aux

musulmans le mal et l'oppression dont ceux-ci les accablent sans merci.

Toutes les nations opprimées font de ces rêves-là.

Sam. Henry Berthoud.

LE COMTE DE GOLTZ

On sait que le comte de Goltz, ambassadeur de Prusse à Paris, a remis récemment à l'Empereur les lettres de créance qui le chargent en outre de représenter la Confédération de l'Allemagne du Nord près le gouvernement français.

Le comte Henri-Robert de Goltz est né le 6 juin 1817, à Paris, où son père remplissait les fonctions de ministre plénipotentiaire depuis 1815. Entré dans la diplomatie en 1839, comme membre adjoint de la commission fédérale créée à Francfort, il fut ensuite nommé conseiller de légation, puis envoyé à Athènes comme ministre résident.

En 1857, il devint envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire au même poste, puis deux ans après il passa, avec ce titre, à l'ambassade de Constantinople, en remplacement du général-major de Wildenbruch. Il y resta trois ans, puis fut nommé à Saint-Pétersbourg, et enfin à Paris, où il fut reçu officiellement au mois de janvier 1863.

M. de Goltz a fait partie, pendant quelque temps, de la chambre des députés, à l'époque où M. de Manteuffel était président du conseil. Son frère aîné est un des aides de camp du roi Guillaume Ier.

R. Bryon.

LE CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

Un des plus importants travaux entrepris dans l'Amérique du Nord est celui qui consiste à relier par une grande voie de communication New-York et San Francisco, l'Atlantique et le Pacifique.

Deux compagnies sont attelées depuis 1864 à cette œuvre considérable. L'une s'est chargée de créer le « Central pacific railway, » qui a San-Francisco pour point de départ; tandis que l'autre établit, sous le nom de « Union pacific railway, » une ligne ferrée qui relie à Omaha, dans l'État de Nebraska, la précédente aux autres chemins de fer des États de l'Union. Les deux voies doivent avoir leur point de jonction dans le voisinage du grand Lac salé.

On aura une idée des contrées sauvages qu'elles ont à traverser l'une et l'autre, par la vue que nous publions du Long-Ravin que le « Central pacific railway » franchit sur un pont de bois de cent vingt pieds d'élévation.

A en juger d'après le temps qu'ont coûté les travaux jusqu'ici, on suppose que la ligne pourra être inaugurée en 1871. San-Francisco et New-York seront dès lors réunis par une superbe voie de près de cinq mille kilomètres de long, gigantesque chemin de fer qui est appelé à accaparer tous les transports d'Europe et d'Asie, et sera comme le trait d'union du commerce des deux mondes.

Francis Richard.

COURRIER DU PALAIS

Déménagement du tribunal de Savenay. — Préjugé contre Saint-Nazaire. — Une déception de voyage. — Un bain de pieds dans une tempête. — Trois dames, trois procès. — L'engagement de Zulma Bouffar, la cuisinière d'Olympe Audouard et le porte-cigarettes de Cora Pearl. — Un fanfaron d'assassinat. — Procès de presse. — Le pouvoir discrétionnaire de M. le président.

Je lis dans le *Moniteur*, à la partie officielle, un décret qui paraîtra indifférent à beaucoup de monde et qui pourtant m'attriste et me fait rêver.

Pourquoi?

Mais avant de dire ce *pourquoi*, disons d'abord quel est ce décret : ce qu'il veut, ce qu'il règle, ce qu'il ordonne.

Oh! mon Dieu! une chose bien prévue et bien simple.

Le tribunal de première instance de Savenay est transféré à 21 kilomètres de là, à Saint-Nazaire. La sous-préfecture est déjà partie le 22 janvier pour cette destination. Le tribunal va suivre la sous-préfecture. La justice, *pede claudo*, prend le même chemin que l'administration et déménage comme elle. Savenay est destitué par la civilisation et par l'Océan au profit de Saint-Nazaire, qui fait son surnumérariat de grande ville, et après avoir dévoré Savenay, qui menacera Nantes.

Pourquoi ce délaissement de Savenay me contrarie-t-il? Je ne suis ni de Savenay ni de Saint-Nazaire. Je n'ai eu ni parents ni amis parmi les *blancs* ou les *bleus* tués dans les rangs des Vendéens ou dans les régiments républicains de Kléber et de Moreau dans le combat de Savenay en 1793. Je ne m'intéresse à aucun avocat ou à aucun magistrat de feu le tribunal de Savenay. Je ne sais le nom d'aucun avoué; huissiers et greffiers me sont également indifférents. Pourtant je voudrais bien envoyer aux deux mille âmes de Savenay mon compliment de condoléance, ne fût-ce qu'une simple carte de visite cornée par la gratitude.

Pourquoi? parce que j'ai passé trois heures, il y a trois ans, à Savenay, parce qu'il faisait beau, que c'était le soir, et que des enfants chantaient autour d'un puits, le long d'un sentier bordé de mûres sauvages, ce couplet d'une ronde bien connue :

Dans l'eau de la fontaine
Les mains me suis lavé;
A la feuille d'un chêne
Je me suis *essuyé*.

Et parce qu'à Saint-Nazaire le temps s'était gâté et que d'autres enfants, crottés et morveux ceux-ci, me chantèrent à tue-tête cette autre ronde beaucoup moins poétique et qui sent sa goinfrerie et son port de mer d'une lieue :

Allez, ma voisine,
Ça vous apprendra
D'aller boire chopine
Avec des soldats.

L'impression fut mauvaise. J'espérai m'y soustraire en me rendant dès mon arrivée sur le bord de la mer. Justement c'était l'heure de la marée montante. De ce côté-là, des rochers sont semés sur la plage comme pour servir de clous à la côte. Des pêcheurs étaient là, armés de ce filet plat qu'on laisse tomber au fond de l'eau, où il se confond avec le sable et qu'on remonte tout à coup comme le plateau d'une bascule pour surprendre et prendre le poisson. Ces pêcheurs manœuvraient leur engin auprès d'un rocher sur lequel était assis un jeune homme à côté d'eux. La mer, qui montait peu à peu, eut bientôt envahi la base de ce poste d'observation et fait du rocher une île.

Les pêcheurs se retirèrent alors, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Le jeune homme ne quitta pas le rocher. Pourtant la mer grandissait toujours et les pêcheurs qui s'étaient mis à l'abri crièrent au retardataire :

— Vous ne devriez pas rester là, c'est imprudent: la marée sera très-haute aujourd'hui.

Le jeune homme n'en tint compte, mais il s'en repentit bientôt: les flots gagnaient du terrain à vue d'œil.

A un moment il sembla vouloir gagner la grève à la nage, et pour alléger sa traversée il prit un de ses souliers, qu'il lança le plus loin qu'il put; mais il avait trop présumé de ses forces et mal calculé les distances; ce soulier ne put atteindre le bord et il décrivit sa parabole dans la mer, toujours plus tumultueuse et plus grande. Cette vaine tentative dégoûta le jeune homme, qui n'osa plus jeter son second soulier; si bien qu'il était, comme dit la chanson, un pied chaussé et l'autre nu.

Cependant la marée montait toujours. Poursuivi par les flots, le jeune homme quitta sa place débordée et alla s'asseoir sur le point culminant de son rocher. Bientôt même il ne put s'y tenir assis, il se leva, se tint debout, la face tournée vers la haute mer. Il me parut beau ainsi : sa silhouette se dessinait avec inquiétude sur cette immensité. Les vagues qui baignaient ses pieds, puis ses genoux, fouettaient son visage de leur écume. Il avait l'air d'un Neptune désobéi et débordé.

Je m'intéressai vivement à ce jeune homme. C'est quelque poëte ou quelque peintre venant prendre là ses inspirations, pensai-je, et malgré moi je songeai à Vernet se faisant attacher pendant une tempête sur le pont d'un navire. Mon héros, lui, n'était attaché que par son énergique volonté. Dans l'extase de sa contemplation, il n'avait pas pris souci de se mettre à l'abri du flot comme les pêcheurs. Et il courait maintenant une sorte de danger.

Je l'appelai de toutes mes forces. Il parut m'entendre à la fin et se tourna vers moi.

— Faut-il aller vous chercher un canot? m'écriai-je de toutes mes forces.

Je n'entendis pas sa réponse, mais je vis son geste. Il acceptait le secours proposé.

Je me dirigeai lestement vers un établissement de bains, désert à cette époque-là; nous étions au 12 septembre. Je n'y trouvai qu'un gardien et un canot; cela suffisait. J'entrai dans le canot, tant j'avais hâte de voir plus tôt le peintre ou le poëte que j'allais sauver. Nous l'abordâmes. Il était enchanté. Il ne parlait pas; mais à peine fut-il ramené au rivage, qu'il recouvra la parole. Mais ses premiers mots, au lieu d'exprimer ses remercîments, n'exprimèrent que ses inquiétudes pour son soulier perdu.

J'avoue que cela me refroidit un peu; mais l'égoïsme n'exclut pas la poésie.

— Il m'a semblé, lui dis-je, quand vous avez jeté ce soulier, que vous alliez vous mettre à la nage pour gagner le bord.

— En effet, me répondit-il, j'en ai eu un moment l'idée; mais j'ai réfléchi que j'aurais mouillé ma montre.

Et il tira de sa poche une de ces montres d'argent dites savonnettes.

Ceci me dégrisa beaucoup. Pourtant je ne voulais pas me rendre encore.

— Quelle belle marée! lui dis-je. Vous étiez sans doute venu pour la voir, pour la contempler du haut de ce rocher?

— Oh! non, monsieur; ça m'est bien égal. J'étais seulement venu pour prendre un bain de pieds.

Cette réponse m'acheva. Ce ne fut pas un bain de pieds pour moi, mais un bain de tête, car il me sembla que je venais de recevoir sur mon occiput un seau d'eau glacée.

Je m'en voulais de ma crédulité et de ma sotte admiration. Je m'en prenais à ce jeune homme fort injustement, quand je n'avais qu'à m'en prendre à moi-même.

Le monde n'est-il pas rempli de ces belles apparences qu'il ne faut prendre ni au mot ni à la surface?

Que de gens dont les allures trompent, dont la superficie séduit! Ils ont l'attitude d'une grande chose, la tenue d'une noble action, quand ils en font une petite, mesquine, misérable, quand ils prennent un bain de pieds.

Je n'ai pas de meilleures raisons que celles-là pour regretter que se concentrent sur Saint-Nazaire les prospérités qui seyaient si bien à cette riante ville de Savenay, si coquette sous son clocher blanc et sur sa colline verte, et où les enfants chantent de si poétiques rondes dans les jardins fleuris.

Mais j'ai l'air du Courrier du printemps, quand je ne suis que le *Courrier du Palais*. Revenons bien vite à nos moutons judiciaires.

Je trouve dans les prés fleuris qu'arrose la Seine trois dames : Zulma Bouffar, Olympe Audouard et Cora Pearl. Elles figurent dans trois procès : la première, pour son engagement, la seconde, pour sa cuisinière, et la dernière, pour son éventail.

Mlle Zulma Bouffar, engagée au théâtre de Marseille, avait promis à M. Lepot, dit Delahaye, de jouer, le 24 juillet 1867, sur le théâtre de Trouville. Un empêchement fit reporter la représentation au 6 août, et Mlle Bouffar accepta, avec l'autorisation de son directeur de Marseille, cet ajournement demandé par son directeur de Trouville. Mais le 6 août, l'Océan fut battu par la Méditerranée; et le théâtre de Trouville réclama en vain l'actrice qui jouait sur le théâtre de Marseille.

Ceci ne faisait aucunement l'affaire de M. Lepot et de Trouville, c'est pourquoi le directeur normand réclama 4,500 francs de dommages-intérêts à l'actrice provençale.

Mais le tribunal de commerce de Paris a mis tous les torts et tous les frais sur le dos du directeur de Trouville. Mlle Zulma Bouffar n'avait accepté l'ajournement du 24 juillet au 6 août que sous réserve de l'autorisation par son directeur de Marseille. Or, si ce dernier avait d'abord consenti, il s'était ravisé dès le lendemain en appelant par le télégraphe à l'aide de son théâtre subitement démuni Mlle Bouffar, qui en volant au secours de la Provence avait été forcément obligée de quitter la Normandie. M. Lepot avait été d'ailleurs prévenu à temps. On aurait dû le prévenir aussi qu'il devait perdre son procès, peut-être ne l'eût-il pas engagé.

M. Denugent, éventailliste de l'Opéra, aurait été aussi le bien inspiré s'il eût laissée tranquille Mlle Cora Pearl, qui lui a donné sur les doigts avec un superbe éventail fourni par M. Denugent lui-même.

Cet éventail de course, coté au prix de cinq cents francs, ouvrait la marche d'une facture qui atteignait en trois bonds le total de 2,020 francs.

Il est vrai que ce total empruntait la plus outrecuidante somme à un bracelet chiffré de mille francs que notre élégante Anglaise refusait de recevoir. Quel bracelet pourtant! Sept miniatures caressées par le pinceau de Mme Denugent, la femme de l'éventailliste et représentant l'impératrice Joséphine, la reine Hortense, Mmes Récamier, Mme Tallien, Mlle Georges et Diane de Poitiers. En voilà six. La septième était à double face, comme Janus. Le portrait de Mlle Cora Pearl elle-même fournissait la face la plus gracieuse et faisait vis-à-vis au portrait d'un cavalier qui désire garder l'anonyme. Cela lui est d'autant plus facile que son portrait ne ressemble pas du tout, oh! mais du tout, si l'on en croit la personne qui le connaît le mieux au monde en ce moment. Mme Cora ne ressemble pas davantage. Quant à Diane de Poitiers, la doyenne du bracelet, et les autres héroïnes moins âgées que Diane, mais parfaitement mortes et enterrées comme elle et comme Marlborough, aucune d'elles n'a réclamé.

Toutefois ce bracelet, au lieu de s'attacher au joli bras de la dame, est resté sur ceux de l'éventailliste, qui a dû se contenter de toucher 820 francs pour un porte-cigares à miniature et un éventail de course. La dame toutefois a été condamnée aux dépens. Me Rivolet plaidait pour elle. Me Fontaine de Rambouillet avait la douleur de, la facture à la main, réclamer le salaire de M. Denugent. C'est la cinquième chambre, présidée par M. Glandaz, qui a tranché cette question de miniature, de bracelet, de porte-cigares et d'éventail; car ces dames confondent toutes choses dans le pêle-mêle le plus imprévu. Écurie et théâtre, éventail et porte-cigares, salon et tabagie, tout leur est bon pour faire le plus de bruit possible sur les planches des Bouffes ou sur les huit ressorts d'un char qu'elles conduisent elles-mêmes avec la plus insolente crânerie.

Il me manque encore une dame. Celle-ci n'est que témoin, mais elle dépose en cour d'assises contre sa cuisinière. Donc Mme Olympe Audouard avait une cuisinière, laquelle avait un panier, lequel panier avait une anse.

Pourquoi ce panier avait-il une anse? C'est bien sa faute si la cuisinière l'a fait danser. Aussi ce panier a-t-il été condamné par tout le monde; mais la cuisinière a été acquittée par le jury. Oui, acquittée, bien qu'on lui reprochât d'avoir, en dehors du panier, trouvé avant qu'elles fussent perdues diverses choses de prix, telles que de l'argent, bague d'or *et cætera*.

La cuisinière ne niait pas la provenance des objets; mais elle en faisait honneur à la libéralité de sa maîtresse, trop occupée de ses romans, de ses fictions, disait-elle, pour pouvoir se souvenir des bagatelles de la réalité. Quand on se lance dans *les Mystères du sérail*, ou quand on décrit *Comment aiment les hommes*, il est bien permis d'oublier qu'on a fait quelques menus cadeaux à sa cuisinière.

Ce système a triomphé, comme nous l'avons dit.

Mais ce qui a échoué, complétement échoué, c'est un prétendu assassinat dont Lefebvre, habitant de la commune de Sony, arrondissement de Rouen, affirme avoir été victime. La sensible commune avait été toute bouleversée par cet attentat. On ne se couchait plus qu'avec des armes chargées, et encore ne dormait-on que d'un œil quand on ne passait pas sa nuit à faire des rondes autour du village.

Il y avait bien de quoi : Lefebvre avait été trouvé étendu sur son lit, lié par la tête et les bras. Or il y avait deux jours que les assassins l'avaient mis et laissé dans ce déplorable état : le tout pour lui voler deux pièces de cinq francs.

L'émotion publique ne marchanda pas d'abord sa com-



EXPÉDITION D'ABYSSINIE. — CAMPEMENT ANGLAIS, PRÈS DE ZULLA, DANS LA BAIE D'ANNESLEY; dessin du comte Seckendorf. — Voir le Bulletin.

passion pour Lefebvre; mais l'incrédulité survint. On ne put admettre que Lefebvre eût pu rester deux jours et deux nuits sans boire ni manger et qu'il eût pu suspendre ainsi sans inconvénient toutes les nécessités de l'existence.

Ce fut là pour lui ce *certain bout d'oreille échappé par malheur*. Il avoua que l'envie de faire parler de lui, la rage de paraître intéressant l'avait embarqué dans cette ridicule équipée, qu'il payera de huit jours de prison à lui infligés par le tribunal correctionnel de Rouen; mais Lefebvre n'en obtiendra pas moins son but : les journaux parleront de lui.

A propos de journaux, l'affaire des comptes rendus parallèles et autres est revenue en appel devant la cour impériale de Paris, qui, après un brillant tournoi d'éloquence, a acquitté *le Temps* et *l'Union*, en confirmant le jugement envers les autres journaux incriminés.

L'action en diffamation contre M. Kerveguen a été plaidée pendant ce temps-là devant le tribunal de police correctionnelle.

Devant ce même tribunal, un mot assez naïf est échappé à un mari plaignant dans un procès d'adultère.

Ce mari priait M. le président d'adresser à la prévenue, qui était la propre femme du plaignant, une question des plus saugrenues.

Le président fait observer au mari que ce serait là une question inutile d'abord et d'une grande indiscrétion ensuite.

— Mais, monsieur le président, réplique le mari, c'est



EXPÉDITION D'ABYSSINIE. — [illegible] DE [illegible], À [illegible]; dessin du comte Seckendorf. — Voir le Bulletin.

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



— Vois donc l'arbre du 20 mars!
— Je ne regarde les feuilles que lorsqu'il y a des nouvelles dessus.



— Ma femme qui m'a donné c't enfant le 20 mars! J'ai toujours peur de lui voir pousser des feuilles sur le nez.



BAL DES BLANCHISSEUSES

— Monsieur veut-il se rafraîchir? De l'eau de savon ou de l'eau de Javelle?



— Ah ben merci! Je te les prêterai une autre fois les chemises de mes pratiques pour aller au bal des blanchisseuses.



Le retour chez les parents après des études classiques combinées avec la gymnastique.



Mlle Nilsson humiliant une rivière par la limpidité et la fraîcheur de sa voix.



COMME CHEZ NICOLET.

De plus Faure en plus Faure!



— Ça ne suffit pas votre passeport! Faut que vous me disiez maintenant ce que vous pensez de la musique de M. Wagner.



Faust et Marguerite craignant de ne plus se comprendre.



— La vie privée murée! Dans quel temps vivons-nous?
— Dans l'âge mûr.



— On doit murer toutes les vies privées. Je vais tâcher d'obtenir de ces travaux là.



THÉATRE DU GYMNASE : *Comme elles sont toutes.*

Comme quoi il faut tout l'esprit de Charles Narrey pour faire d'une chute un très-grand succès.

parce qu'il y a indiscrétion que je vous prie de faire cette question vous-même; car vous seul le pouvez, en vertu de votre pouvoir *indiscrétionnaire*.

MAITRE GUERIN.

UN THÉATRE JAPONAIS

Si la population parisienne se distingue par un goût très-prononcé pour les spectacles, les Japonais ne lui cèdent en rien à cet égard. On peut s'en assurer en lisant les renseignements suivants qu'un de nos correspondants, agent consulaire au Japon, nous adresse en même temps qu'un très-beau et très-curieux dessin qui figure parmi les gravures de ce numero.

Dans ces îles de l'extrême Orient il n'y a pas de ville, si petite qu'elle soit, qui ne possède au moins un théâtre. Yeddo, la capitale du taïcoun, en compte une trentaine. Osaka, une des grandes cités japonaises qui viennent d'être ouvertes à notre commerce, en possède presque autant. Dans la principale rue de la ville s'élèvent jusqu'à cinq salles de spectacle, toutes larges et construites sur les plans des théâtres d'Europe et principalement sur ceux d'Italie.

Les représentations sont, pour ainsi dire, en permanence. Chaque théâtre est pourvu d'un restaurant, où chacun peut se faire servir à toute heure les aliments et les boissons qu'il désire. Inutile d'ajouter que la pipe et le thé y tiennent la place principale.

Les premiers rangs des loges, occupés en général par de jeunes demoiselles vêtues avec beaucoup de luxe, offrent un coup d'œil des plus pittoresques Les costumes des acteurs sont aussi fort riches et les décors excessivement remarquables. La tragédie est loin d'être dédaignée : elle ne manque pas d'interprètes de talent qui savent par leur jeu impressionner les spectateurs. Mais le spectacle de prédilection consiste dans les luttes athlétiques.

Ainsi qu'à Paris, pendant les entr'actes, on est assourdi par les cris des marchands qui offrent des oranges et la brochure de la pièce représentée.

On applaudit fort bruyamment les artistes qui méritent les suffrages du public. On manifeste son improbation en se levant et en tournant le dos à la scène. Alors, fût-ce au commencement de l'acte et au milieu du dialogue, la toile tombe.

Après chaque acte, il se produit un grand mouvement dans la salle. On va, on vient, on s'interpelle d'une place à l'autre. Les enfants montent sur la scène et s'introduisent dans les coulisses, où les acteurs les reçoivent toujours avec une grande bienveillance.

L'éclairage des salles laisse ordinairement beaucoup à désirer; il se fait avec des chandelles de suif. En revanche, la mise en scène est fort soignée. Nulle part les fantômes, les diableries et les trucs ne sont aussi bien réussis que dans les grands théâtres du Japon.

H. VERNOY.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(S[illegible]

Un matin, mes hommes vinrent me dire qu'ils étaient fatigués, et qu'ils ne feraient pas un pas de plus, à moins que je n'augmentasse leur salaire, qui consistait en toile de coton.

Ils paraissaient fort animés, et je me demandai si leur intention était de me dépouiller, ou de me laisser tout seul dans ces montagnes. L'abandon, dans ce cas, équivalait à la mort. Mais leur donner ce qu'ils exigeaient, c'était leur laisser voir que j'avais peur d'eux. Or, s'ils savaient que j'avais peur, j'ignorais ce qui pourrait s'ensuivre; aussi me déterminai-je à faire bonne contenance. Je saisis mes deux revolvers, et je leur dis : « Je ne vous donnerai pas plus de toile qu'il n'a été convenu; je ne souffrirai pas non plus que vous me quittiez, puisque votre roi et votre père Mbene vous a ordonné de m'accompagner jusque dans la tribu des Fans. Il faut donc que vous restiez avec moi; sinon, ajoutai-je en montrant mes pistolets, ce sera la guerre entre nous. Cependant, repris-je en adoucissant le ton, la route est longue et fatigante, j'en conviens, et il est possible qu'à la fin du voyage je vous accorde un supplément de salaire. »

Ils se montrèrent satisfaits de ce langage, et nous nous remîmes en chemin. Nous montions toujours, gravissant avec effort des pentes escarpées entre d'énormes quartiers de roche. Pas un cri d'oiseau ni de monkey ne rompait le silence de cette morne et sombre solitude; on n'entendait que le battement précipité de nos cœurs pendant cette rude [illegible].

A la fin nous arrivâmes en vue d'un vaste torrent qui se précipitait avec impétuosité du haut de la montagne, blanc d'écume, et heurtant dans son cours d'énormes blocs de granit qui gisaient là, comme les jouets des Titans, à l'origine du monde. Les eaux s'élançaient avec fureur contre ces rochers, comme pour les emporter avec elles, et jetaient leur écume par-dessus leurs masses jusqu'au niveau de la cime des arbres. Il me semblait, en levant les yeux, que le torrent allait se déverser sur nos têtes.

C'était la source de la rivière Ntambounay, que j'avais remontée en canot, et sur les bords de laquelle j'avais failli être tué, dans un village shekiani. Quel contraste avec la tranquille rivière! Ici un canot eût été brisé en mille pièces contre les rochers.

J'étais si altéré, si fatigué, que j'allai au bord du torrent puiser avec ma main de cette eau pure et fraîche que j'avalai à longs traits.

Après quelques instants de repos, nous continuâmes notre route jusqu'à ce que nous fussions parvenus au sommet d'une haute montagne, d'où l'on découvrait tout le pays environnant. Qu'il me parut sauvage et désolé! rien que des forêts et des montagnes, aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Je m'étais assis sous un grand arbre, lorsque tout à coup, en levant les yeux, j'aperçus un énorme serpent noir, enroulé autour d'une grosse branche, juste au-dessus de ma tête, et prêt peut-être à sauter sur moi et à m'enlacer dans ses replis. Vous pensez si je fus prompt à me jeter en arrière. Je saisis mon fusil, j'ajustai le reptile, et je l'atteignis à la tête : il perdit son point d'appui, tomba lourdement, se tordit dans les convulsions et expira. Il mesurait quinze pieds de long, et ses crochets hideux témoignaient de sa nature venimeuse.

Mes hommes coupèrent la tête du serpent, et partagèrent son corps en autant de morceaux qu'il y avait de convives. Ils allumèrent du feu, le firent rôtir et le mangèrent sur place. Ils m'offrirent ma part; mais, quoique j'eusse très-faim, je refusai. J'étais le seul, après ce repas, qui eût l'estomac vide, et je ne pus m'empêcher de faire des réflexions sur l'inconvénient d'être né dans un pays civilisé, où les serpents ne passent pas pour un mets des plus appétissants.

Nous nous mîmes bientôt à considérer les ruines d'un village qui avait autrefois existé dans ce lieu. Des cannes à sucre d'une espèce dégénérée croissaient sur l'emplacement des anciennes maisons. Je m'empressai d'en arracher une, et de la mâcher pour en exprimer le jus. Pendant que je me livrais à cette agréable occupation, mes hommes aperçurent certains indices qui nous causèrent à tous l'émotion la plus vive. Çà et là on voyait des cannes abattues ou tordues à la racine, et tout autour, à terre, des tronçons portant des marques de morsures; on remarquait aussi sur le sol des empreintes de pieds, assez pareilles à des traces d'êtres humains. D'où cela pouvait-il provenir? Mes hommes s'entre-regardèrent en silence, puis ils murmurèrent à demi-voix : « Nguyla! (gorilles! »

C'était la première fois que je trouvais dans les bois l'empreinte des pas de ces bêtes sauvages. Je ne puis décrire ce que je sentis à cette vue. J'étais donc sur le point de rencontrer face à face ce monstre dont la férocité, la vigueur et la ruse m'avaient été tant de fois décrites par les indigènes, et que l'homme blanc n'avait jamais chassé! mon cœur battait si fort que je craignais que ses pulsations ne donnassent l'éveil aux gorilles. Je me figurais déjà les voir. Je pensais à ce que rapporte Hannon, le navigateur carthaginois, des sauvages velus qu'il a rencontrés sur la côte occidentale d'Afrique, il y a plus de deux mille ans.

Par l'inspection des traces, il était aisé de reconnaître qu'il devait y avoir plusieurs gorilles réunis en bande. Nous nous préparâmes à les poursuivre.

Les femmes étaient frappées de terreur; elles s'imaginaient que leur dernier jour était venu, et que les gorilles allaient fondre sur elles. Aussi, avant de nous hasarder à la recherche du monstre, laissâmes-nous près d'elles deux ou trois hommes chargés de les défendre et de les rassurer. Le reste de la troupe prépara soigneusement ses fusils; car le gorille ne donne jamais le temps de recharger les armes, et malheur à ceux qu'il attaque à son tour! Nous étions heureusement armés jusqu'aux dents.

Mes hommes gardaient le plus profond silence, sentant bien que la rencontre où ils s'engageaient présentait des dangers plus qu'ordinaires. Le gorille mâle est, en effet, à proprement parler, le roi des régions équatoriales; lui et le lion à grande crinière du mont Atlas sont les deux animaux les plus superbes et les plus puissants du continent africain. Quant au lion du sud de l'Afrique, il ne peut être comparé ni à l'un ni à l'autre pour la force et pour le courage.

Au moment où nous quittâmes notre camp, laissant derrière nous les femmes avec leurs gardiens, ceux-ci non moins effrayés que celles-là, nous nous divisâmes en deux troupes : Miengai, Ngolai et Makinda partirent d'un côté; Yeava et moi nous nous dirigeâmes de l'autre. Cependant nous devions nous tenir à portée les uns des autres, pour être prêts, en cas d'urgence, à nous secourir mutuellement; quant au surplus, le silence et la justesse de nos coups étaient nos plus sûres garanties.

En suivant les traces des gorilles, nous jugeâmes qu'ils devaient être au nombre de quatre ou cinq, dont aucun n'était de bien grande taille. Nous reconnûmes les endroits où ils avaient couru à quatre pattes, ce qui est leur allure la plus ordinaire, et ceux où ils s'étaient assis pour mâcher les cannes à sucre qu'ils avaient arrachées : notre chasse commençait à prendre un vif intérêt.

Nous étions convenus de retourner d'abord vers les femmes et leurs gardiens, et de nous concerter tous ensemble sur le parti à prendre, dès que nous aurions découvert la direction probable des gorilles. C'est ce que nous fîmes. Pour éviter de donner l'éveil à notre gibier, toute la troupe se glissa sans bruit, par un étroit sentier, jusqu'à des huttes de feuilles, élevées par des voyageurs de passage pour leur servir d'abri et de refuge. Nous y laissâmes les femmes, dont les vives terreurs, au sujet des gorilles, prenaient leur source dans une foule d'histoires que se racontaient les tribus sur des créatures de leur sexe emportées au fond des bois par le formidable animal; puis, nous nous préparâmes de nouveau à poursuivre notre chasse, pleins d'espoir, cette fois, d'atteindre le but de nos désirs.

Après un nouvel examen de nos armes, nous partîmes résolûment. J'avoue que de ma vie je n'éprouvai une plus vive émotion. Pendant bien des années j'avais entendu parler du terrible rugissement du gorille, de sa force indomptable et de sa fureur aveugle quand il n'est que blessé. Je savais que nous allions nous mesurer contre un animal que redoute même le terrible léopard des montagnes, qui fait fuir l'éléphant, et qui peut-être a banni le lion de ces contrées; car ce roi des animaux, si répandu partout en Afrique, ne se rencontre pas sur les domaines du gorille.

En descendant d'une montagne, nous traversâmes un cours d'eau sur un tronc d'arbre renversé, et nous marchâmes dans la direction de quelques gros blocs de granit. Nous avions vu clairement, en traversant le ruisseau, les indices du passage récent de ces animaux, car l'eau en était encore toute troublée. Nos yeux erraient de tous côtés à leur recherche. Le long des rochers de granit s'étendait un immense tronc d'arbre mort; les gorilles devaient être cachés par là.

Nous avançâmes avec toute sorte de précautions. J'aurais voulu que vous pussiez nous voir. Nous étions partagés en deux bandes; Makinda conduisait l'une, et j'étais à la tête de l'autre. Nous voulions entourer le bloc de granit, derrière lequel Makinda supposait que les gorilles étaient cachés. Nos fusils armés, et le doigt sur la détente, nous marchions à travers l'épaisseur du bois qui répandait même en plein jour une obscurité profonde sur toute cette scène. J'examinais attentivement mes hommes, et je voyais avec plaisir que leur ardeur égalait au moins la mienne.

Nous nous glissions tout doucement à travers le fourré, osant à peine respirer de peur de donner l'alarme aux gorilles. Makinda devait longer le rocher à droite, tandis que je le côtoyais à gauche. Malheureusement il prit trop de champ pour faire le tour, et les animaux, sur leurs gardes, l'aperçurent; tout à coup s'éleva un cri étrange, discordant, demi-humain, demi-diabolique, et j'aperçus quatre jeunes gorilles, à moitié de leur croissance, qui s'enfuyaient dans l'épaisseur de la forêt. Pris au dépourvu, nous tirâmes, mais sans les atteindre; puis, nous nous élançâmes à leur poursuite; mais ils connaissaient le bois mieux que nous. Une fois, j'entrevis encore un de ces animaux; par malheur, un arbre, interposé entre lui et le point de mire, m'empêcha de faire feu. Nous courûmes sur leurs traces jusqu'à ce que nos forces fussent épuisées; mais enfin ces bêtes agiles nous échappèrent. Nous reprîmes lentement le chemin de notre camp, où les femmes nous attendaient avec anxiété.

Je sentis, je l'avoue, au premier gorille que j'aperçus, ma conscience se soulever comme si j'eusse été armé pour commettre un meurtre. Il courait alors sur ses jambes de derrière, la tête courbée, le corps incliné en avant, absolument pareil à un homme qui, les cheveux au vent, se sauve pour éviter la mort. Ajoutez à cela ce cri terrible qui, dans sa sauvagerie, a quelque chose d'humain, et vous ne serez pas surpris si les indigènes professent les superstitions les plus étranges au sujet de ces « hommes des bois. »

Pendant notre absence, les femmes avaient allumé de grands feux et préparé le campement; je changeai de vêtements, car j'étais tout mouillé et tout souillé de boue, au sortir des torrents et des marais que nous avions traversés dans notre ardente poursuite. Nous nous assîmes pour souper : mais je remarquai que ma provision de bananes était épuisée. Qu'allions-nous devenir dans cette immense forêt? Je n'avais plus que deux ou trois biscuits en réserve pour le cas de famine ou de maladie.

Comme nous étions étendus autour du feu, le soir, avant de nous endormir, mes chasseurs racontèrent l'aventure du jour aux camarades qui ne nous avaient pas accompagnés. Bientôt on en vint, à propos de gorilles, à rapporter sur eux des faits étranges. Moi j'écoutais sans rien dire.

PAUL DU CHAILLU.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Voir [illegible]

CHRONIQUE DU SPORT

Dans la longue série de steeple-chases qui, depuis quelques années surtout, précèdent les courses de vitesse, les deux plus grands événements du printemps sont sans contredit le *Military* à la Marche, et le grand prix de l'Empereur à Vincennes. Nous avons déjà vu, dans un précédent numéro, comment ces militarys ont pris naissance en Crimée sous les murs de Sébastopol; — nous avons vu aussi que dans le dernier, c'est-à-dire celui du mois passé, — *Bon-Espoir*, monté par son propriétaire, M. Flersheim, était sorti vainqueur de ce onzième tournoi. Enfin on se rappelle sans doute que, dans cette circonstance, la redoutable écurie anglaise du duc de Hamilton a dû se contenter de la seconde et de la troisième place, et cependant *Avenay* et *Sly-Fox* étaient montés par deux célèbres *riders*.

Or, à Vincennes, où ont couru treize chevaux (payant chacun trois cents francs d'entrée à ajouter aux dix mille francs du prix de l'Empereur), cet ordre a été renversé. *Sly-Fox*, troisième seulement à la Marche, est arrivé premier [illegible] Vincennes, grâce aux conditions antichevaleresques des *handicaps*, — cette prosaïque mais positive combinaison des hommes d'affaires du turf. Car ainsi que l'année dernière, je l'expliquais à cette même place, les *handicaps*, quoi qu'on en dise, ont été constitués, non pour *l'amélioration* de l'espèce chevaline (puisqu'ils sont faits en faveur des mauvais chevaux *contre* les bons), mais, ce qui est bien différent, pour

l'amélioration des courses mêmes, parce qu'ils attirent un plus grand nombre de concurrents.

Par exemple, en supposant le même prix, le même but, la même distance par un certain nombre de coureurs, les uns à pied, les autres en malle-poste — et aussi pour une volée de pigeons voyageurs, au lieu de faire concourir séparément chaque catégorie, on les réunit toutes; seulement à chacun de ces rivaux si différents, au lieu de fournir l'occasion de développer toute la puissance de locomotion, toute la vitesse inhérente à sa nature, on entrave cette vitesse chez les plus rapides afin de l'abaisser au niveau des plus lents. Ainsi le *handicap* entassera assez de lingots de fonte dans les véhicules pour les empêcher d'aller plus vite que les piétons; et il attachera assez de plomb aux ailes des pigeons voyageurs pour les mettre dans l'impossibilité d'atteindre le but avant les autres.

A la Marche donc, aux termes du programme, et en raison de précédentes victoires, *Bon-Espoir* portait déjà un poids plus élevé que celui de *Sly-Fox*. Néanmoins, pour le handicap du prix de l'Empereur, à Vincennes, ce nouveau succès ayant rendu le vainqueur passible d'une nouvelle surcharge, tandis que la défaite de *Sly-Fox* lui valait au contraire une diminution de deux kilos et demi, il en est résulté une différence de vingt-cinq livres; — et pour un parcours de 7,000 mètres surtout, pareille différence devait nécessairement avoir une grande influence sur le résultat de la course. Ainsi, ma gré toute l'habileté de *Cassidy*, qui en *portant*, en enlevant *Bon-Espoir*, comme il l'a fait, s'est montré une fois de plus steeple-chaser de premier ordre, — le cheval noir de M. Flersheim a été battu d'une tête par l'alezan du duc de Hamilton. (Très-beau résultat au reste, si ce n'est pour le pauvre cheval, du moins pour le handicap.)

Cette manière de mesurer au poids la gloire acquise dans les luttes hippiques se rattache seulement au mercantilisme, aux spéculations (pour ne pas dire plus) du turf moderne. La vieille Angleterre était plus chevaleresque, et d'un autre côté le puritanisme ne l'avait pas encore condamnée à la rigide immobilité du dimanche. Ce jour-là, au contraire, dans les plaines qui avoisinent la ville, on organisait une sorte de tournoi, une bataille simulée où les fils des bourgeois combattaient à cheval en présence de la noblesse, et la journée finissait par une *course de jockeys*. L'Angleterre avait donc des épreuves d'hippodrome bien avant le mélange du sang anglais avec celui de la race orientale.

Mais à cette époque, et pendant longtemps, les courses ne furent que des luttes improvisées, luttes de force et de vitesse auxquelles pouvaient prendre part les chevaux les plus communs. On n'avait pas encore imaginé le cheval uniquement destiné à la course, élevé et nourri dans le seul but de lui faire déployer plus tard une vitesse extraordinaire.

Les courses de Smith-Field d'abord, et celles qui furent régulièrement établies à Gaterly dans le Yorkshire, à Corydon, à Stamford, n'avaient pour les propriétaires de chevaux qu'un but d'émulation. On a même conservé depuis cette époque la locution « remporter la coupe », parce que le prix décerné au vainqueur était une simple coupe de bois sculpté; et si plus tard elle fut remplacée par une coupe d'argent, du moins la passion du jeu, la fraude honteuse, qui depuis se sont introduites sur le turf avec l'appât du lucre, étaient alors inconnues.

Depuis, on a un peu fait connaissance avec tout cela. Mais je n'ai certes pas l'intention de suivre ici toutes les phases par lesquelles ont dû passer les luttes hippiques pour arriver aux courses modernes, il me suffira de constater que c'est seulement vers la fin du règne de Jacques I[er] qu'elles furent soumises à des règles fixes en Angleterre.

Quant aux modifications de l'espèce chevaline même, il vint un temps où l'importance des prix poussa les éleveurs à chercher une plus grande legèreté, tout en s'efforçant d'abord de ne rien retirer à la vigueur du fonds. Ainsi, dans le siècle dernier, les chevaux de course avaient encore une grande puissance de force, et, avec cette force, toute la rapidité qu'on pouvait raisonnablement en exiger. Mais cette rapidité ne suffisant plus, on demanda à des formes moins étoffées une legèreté, une vitesse plus grandes encore. Enfin ce besoin de legèreté se faisant toujours plus vivement sentir (depuis que le simple *chapel de roses* du bon vieux temps a dû faire place au confortable réalisme des prix modernes) le *racer* s'est révélé. Mais à côté de ce vrai cheval de course, on est arrivé à la forme rétrécie de ces grands lièvres qui, en dehors d'un tour d'hippodrome, — et avec le poids d'un singe seulement sur le dos, — ne sont absolument bons à rien, — pas même à faire un civet.

En moins grand nombre que ceux-ci peut-être, ceux-là se produiront sans doute après-demain sur le turf de Longchamp, qui rouvre comme de coutume le lundi de Pâques les portes de son splendide hippodrome. Presque au même moment se fermeront celles qui se sont ouvertes au palais de l'Industrie pour le concours de la *Société hippique française*; — fermeture et ouverture dont nous aurons à parler, mais dans un prochain numéro, car, pour celui-ci, assez causé... si ce n'est trop.

LÉON GATAYES.

Prime gratuite

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

GRAND ALBUM DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1867

Cent cinquante magnifiques gravures

PAR LES PREMIERS ARTISTES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Le GRAND ALBUM DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE, *ouvrage d'une beauté exceptionnelle, imprimé sur papier in-folio satiné, et élégamment* RELIÉ *avec des fers spéciaux, est offert* ***gratuitement*** *à toute personne qui s'abonnera pour un an à* L'UNIVERS ILLUSTRÉ, *ou à tout abonné qui renouvellera son abonnement pour un an.*

Pour recevoir FRANCO, *dans les départements, ce splendide Album, dont le prix en librairie est de 20 francs, il suffit d'ajouter au montant de l'abonnement la somme de DEUX francs qui représente les frais de transport. — Les abonnés de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers devront faire retirer l'ouvrage dans nos bureaux, l'administration ne pouvant se charger de ces envois, à cause de la grandeur du format de l'Album et des précautions nécessitées par la reliure.*

NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois.	6 Mois	Un An.
Paris	4f 50	9f »	18f
Départements, y compris la Corse et l'Algérie	5 »	10 »	20
Suisse, grand-duché de Luxembourg	5 50	11 »	22
Belgique, Italie	6 »	11 50	23
Angleterre, Ecosse, Irlande, Egypte, Espagne, Hollande, Rhodes, Syrie, Tunis, Turquie	6 50	12 50	25
Autriche, Bavière, Bade (grand-duché de), Danemark, États-Romains, Mecklembourg (duché de), Monténégro, Oldenbourg (duché d'), Pologne, Portugal, Prusse et États de la Confédération du Nord, Saxe, Suède et Norvége, Servie, Wurtemberg	7 »	13 50	27
Aden, Amérique du centre, Assinie, Australie, Bahama (île de), Bathurst, Bornéo, Canada, Canaries (îles), cap de Bonne-Espérance, cap Vert (îles du), Ceylan (île de), Chine, Cochinchine, Confédération Argentine, Cuba (île de), États-Unis d'Amérique, Grand-Bassam, Grèce, Guadeloupe (la), Guyane (la), Haïti, Ioniennes (îles), Jamaïque (île de la), Java, Japon, Loyalty (îles), Madère (île de), Marquises (îles), Martinique (la), Maurice (île), Mayotte (île), Mexique, Nouvelle-Calédonie, Otaïti, Paraguay, Réunion (la), Russie, Saint-Pierre et Miquelon (îles), Sénégal, Société (îles de la), Uruguay, Venezuela et les pays desservis par les voies anglaise et française	7f 50	14f 50	29f
Brésil, Principautés Danubiennes	8 50	16 50	33

COURRIER DES MODES

Le retour du printemps nous a amené tant de nouveautés élégantes, que je suis encombré de renseignements.

Les confections offrent une foule de variétés, nous nous occuperons des plus jolies.

Le mantelet en forme de *mante* qui se fait en soie noire avec garniture d'un volant de guipure ou dentelle Chantilly. Cette confection convient aux femmes sérieuses qui ne veulent pas changer sans cesse de toilette; le mantelet va sur toutes les robes, il est distingué, riche et simple à la fois.

Le *bachlick*, confection en grande vogue, est une pèlerine formant ceinture-écharpe derrière, avec un capuchon dont la coupe est carrée comme celle du burnous. Ce modèle se fait en toutes sortes d'étoffes : on emploie le satin, le taffetas, le foulard, et enfin tous les tissus pareils aux robes. Le *bachlick* complète le costume de campagne, il peut aussi être employé en toilette du soir à la campagne et aux eaux. Les garnitures varient à l'infini; les broderies en soie de couleur, avec un mélange de perles, or et acier, sont l'ornement par excellence du vêtement de fantaisie.

La mode est au Louis XV; les jupons Marie-Antoinette sont adoptés par les femmes élégantes; une ceinture qui prend la jupe, et que l'on nomme *croupière*, donne positivement la forme des paniers, laquelle, ainsi que je vous l'ai dit déjà, va s'accentuer de plus en plus.

Les étoffes en teintés unies sont en grande faveur. On cite comme haute nouveauté les foulards Java, spécialement créés par les magasins de *la Malle des Indes*, passage Verdeau.

Le foulard javanais a la force du tissu, le brillant et le moelleux du plus beau pout de soie; en même temps, il est plus solide, il ne s'éraille pas et supporte la fatigue. Les teintes plus recherchées sont : écru, maïs, raisin de Corinthe, vert Metternich, vert opale et marron doré. Il y a aussi une nuance d'un rouge sombre dont l'effet est magique.

Si on emploie le foulard javanais pour les robes à traîne, aucune garniture n'est nécessaire. L'étoffe porte avec elle sa parure, il faut laisser à ses beaux plis leurs reflets satinés.

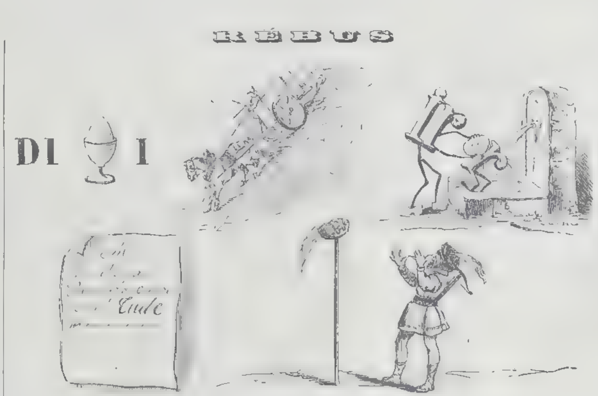
Si, au contraire, on veut confectionner des costumes courts avec ce tissu distingué, on garnira la toilette avec des pattes de satin ou des rubans écossais.

Une très-jolie toilette courte que j'ai remarquée chez une de nos plus habiles couturières était en foulard Java de *la Malle des Indes*, nuance *écru*, garnie de biais en taffetas écossais bleu et vert, avec écharpe en *croupière*, en très-large ruban écossais. La seconde jupe étagée sur la première avait un petit corsage princesse garni de ruche avec intérieur d'une chemisette de guipure Cluny.

Pour toutes les toilettes de campagne dont on va s'occuper sitôt après les fêtes de Pâques, on pourra consulter la collection des échantillons que le directeur de *la Malle des Indes* expédie *franco* à toutes les personnes qui en font la demande; on y trouvera des motifs charmants en semis jardinières sur toutes les teintes : c'est ce que l'on nomme foulard Trianon. Il y a de quoi composer les costumes les plus charmants et les plus solides, et on les varie à l'infini par la garniture et la coupe.

Je conseille à nos chères lectrices, pour leurs toilettes de

RÉBUS



Explication du dernier Rebus : L'orgueil voit les défauts des autres et n'aperçoit pas les siens.

belle saison, le jupon parisien régulateur qui est breveté et appartient à la maison Dugé, rue d'Aboukir, n° 9.

C'est un jupon très-commode en voyage, il se raccourcit à volonté et convient également aux robes à traîne ou aux toilettes courtes. La coupe de ce jupon *fait panier*, et nous avons dit déjà que le panier a les honneurs de l'actualité comme mode printanière.

Dans les magasins de la maison Dugé, j'ai remarqué cette semaine un grand assortiment de surjupes garnies avec élégance. Les ornements sont combinés de manière à servir à toutes les robes de demi-toilette; par ce moyen un ou deux jupons constituent une provision suffisante pour toutes les robes de fantaisie en lainage ou soierie. Il y a des garnitures bretonnes, russes, orientales, Pompadour, etc. Le fond du jupon est à larges raies ou en alpaga uni.

Les costumes de campagne sont moins courts que ceux de l'année dernière, la jupe ronde rase la terre, le derrière de la jupe est froncé à la taille et *sans biais*. Les biais ne se mettent que sur les côtes. La *polonaise*, qui est, à vrai dire, une manière de robe princesse croisée devant, est très à la mode pour petite toilette de matinée et de voyage. Cette coupe dispense d'un pardessus, on la garnit avec des *dents très-accentuées* et des boutons de métal ou d'os. On fait aussi la *casaque russe* qui est en molleton, forme croisée sur la poitrine; cette confection est très-utile quand on va aux eaux. Les soirées fraîches en nécessitent l'usage.

L'excellente parfumerie de la *Reine des Abeilles*, maison Violet, boulevard des Capucines, angle de la rue Scribe, nous offre tout ce qu'il est possible d'imaginer en parfumerie de luxe.

On connaît le savon royal de Thridace, c'est le plus parfait des savons; à côté de ce produit on peut citer la crème Pompadour, qui rafraîchit la figure, prévient et efface les rides et donne à la peau le velouté et le parfum.

C'est dans le boudoir rempli de séductions de la *Reine des Abeilles* que l'on peut choisir l'éventail Metternich, un vrai bijou destiné à compléter les élégants costumes Louis XV. Illustré de fleurs et de dentelle, monté sur écaille ou ivoire artistiquement découpé, brillant d'or et d'acier diamanté, l'éventail édité par la maison Violet est digne de son baptême et de son succès.

Disons quelques mots sur la fantaisie des œufs de Pâques. La semaine des fêtes tous les petits cadeaux sont offerts sous ce patronage; il en résulte que l'œuf de Pâques peut contenir des objets de tous prix, voire même une parure en diamants.

Je ne vous parlerai pas des œufs à si grosse surprise... mais seulement de ceux que tout le monde peut acquérir... et que chacun peut accepter.

La maison Seugnot, 28, rue du Bac, a sa spécialité des œufs de Pâques. « Élégance et gourmandise, » telle est la devise des mille fantaisies que ses magasins étalent pendant ces jours de fête.

Pour les enfants, si avides de cadeaux et de sucreries, c'est une halte entre le jour de l'an passé et celui vers lequel on marche; halte charmante décorée de lilas et de roses pompons. N'oublions pas les œufs de Pâques; leur usage, moins ancien, a pris néanmoins l'importance de celui des souliers de Noël.



LE PRINTEMPS, statue en marbre, par M. Véla, de Turin.

On s'oublie ici à causer modes, et la place va manquer. Je dois, en terminant, répondre à une demande venue de Nice — *sous une haie de lauriers-roses et d'orangers*.

Je crois avoir expliqué déjà, en parlant de l'eau de la Virginie, que cette préparation n'est pas une teinture, c'est pour cela qu'elle n'arrive à rendre aux cheveux blancs leur nuance primitive que graduellement et en répétant l'application pendant quelques semaines.

Comme j'ai tout lieu de croire que la correspondance qui s'abrite sous les orangers et les lauriers-roses est d'un lecteur et non d'une lectrice de *l'Univers illustré*, je lui dirai que les cheveux *coupés court* sont bien plus vite rendus à leur teinte de jeunesse, parce que de la racine à la pointe le *chemin est plus court*.

L'eau de la Virginie, ainsi que la pommade fortifiante du même nom, se trouve chez M. Damas, rue Saint-Honoré, n° 336.

La mode force aujourd'hui à soigner les cheveux et à ne rien épargner pour leur conservation, car les cheveux sont (pour les femmes du moins) toute la coiffure.

Alice de Savigny

LE PRINTEMPS

Sonnons la fanfare de réjouissance! Décidément le morose hiver plie bagage, après nous avoir, cette année, fait sentir bien durement ses atteintes. Le soleil brille gaiement; l'air est tiède; la nature revêt sa verte parure; les lilas sont en fleur : saluons l'arrivée du printemps, non pas de ce printemps théorique de l'Observatoire, qui trop souvent s'enveloppe grelottant dans un nuage humide et brumeux, mais du vrai, du réel printemps que nous amène, au milieu du gazouillement des oiseaux, le réveil de la nature!

Les journaux illustrés se plaisent à consacrer aux différentes saisons des dessins allégoriques. Nous nous conformons donc à l'usage, et pour cela nous ne croyons pouvoir mieux faire que de mettre sous les yeux de nos aimables lecteurs une délicieuse statue de marbre taillée par le ciseau de M. Véla, de Turin, l'illustre auteur du *Napoléon mourant*, cette œuvre saisissante, tant et si justement admirée à l'Exposition universelle.

Cette statue du *Printemps*, nous nous plaisons à le rappeler, a également figuré à l'Exposition universelle, où elle arrivait honorée d'une grande médaille d'or conquise à la première exposition nationale de Florence.

A. Darlet.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 88.

Les Blancs jouent et font mat en sept coups avec le Pion 2eCD, *sans prendre aucun pion noir, et en conservant le moins de pièces possible.*

BLANCS.	NOIRS.
1 T. 3 R éch. [illegible]	1 R. 4eFR (forcé.)
2 F. 6eCR éch.	2 R. 3eR (id.)
3 D. 5eD éch.	3 R. pr. D (id.)
4 F. 7eFR éch.	4 R. 3eFD (id.)
5 C. 7eR éch.	5 R. 4eCD (id.)
6 F. 8eR éch.	6 R. 5eFD (id.)
7 P. 3eCD éch. m.	7 . . . .

Solutions justes : MM. le commandant Tholer, à Nancy; A. M. de V., à Rochefort; C. Pierson; Moner, à Gironne (Espagne); T. Peraldi, à Bastia; Henri Coulomb; H. Godeck, à Monaco; E. Lequesne.

Solutions justes des problèmes nos 85 et 86 : MM. Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; capne Charousset, à Toulouse; Franz Hellemont.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 89.

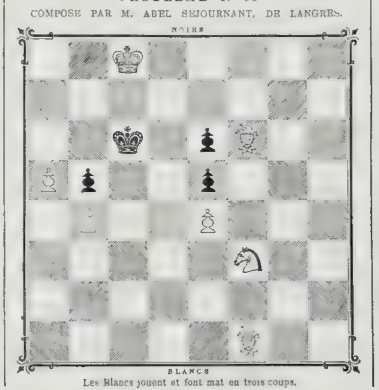
Les Blancs jouent et font mat en huit coups avec le Pion 2eCR, *sans prendre aucun pion noir, et en donnant le moins d'échecs possible.*

BLANCS	NOIRS
1 F. 7eR.	1 R. 2eTR.
2 D. 8eFD.	2 R. 3eTR.
3 F. 8eCR.	3 R. 4eTR.
4 C. 7eFR.	4 R. 5eTR.
5 D. 5eFD.	5 R. 4eTR.
6 C. 4eFR éch.	6 R. 5eTR.
7 D. 2eFR.	7 P. pr. D (forcé.)
8 P. 3e CR. éch. m.	8 . . . .

Solutions justes : MM. Le commandant Tholer, à Nancy; A. Demasure, à Beauvais; C. Launay et C. Pierson; A. M. de V..., à Rochefort; Faysse père, à Beauvoisin; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; Suette; T. Peraldi, à Bastia; P..., rue Montmartre; Charton, rue Folies-Méricourt; E. Lequesne; H. Godeck, à Monaco.

PROBLÈME N° 95

COMPOSÉ PAR M. ABEL SEJOURNANT, DE LANGRES.



Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes

30 CENTIMES LE NUMÉRO

35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.

Le Journal parait tous les Samedis

RIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DEPARTEM
un . .	18 fr.	» — 20 fr.
mois .	9 fr.	» — 10 fr.
mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL

JUSQU'A CE JOUR

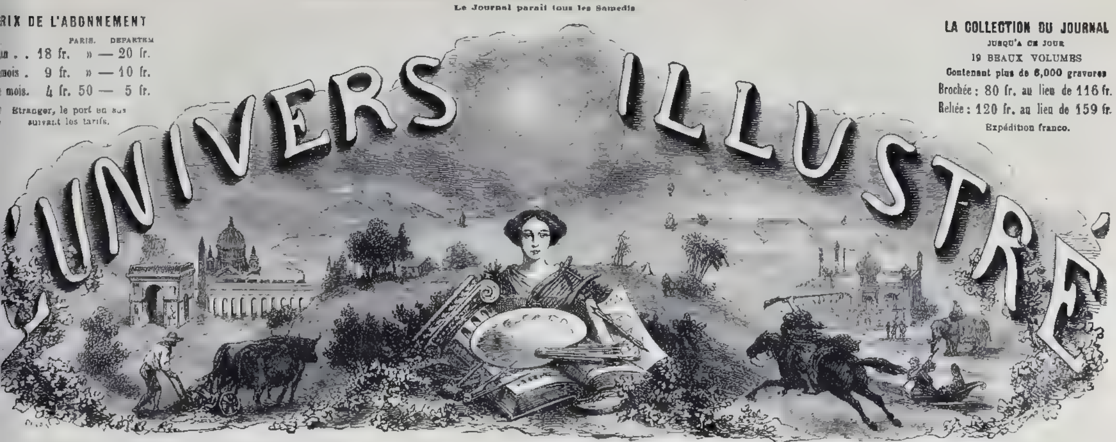
19 BEAUX VOLUMES

Contenant plus de 6,000 gravures

Brochée : 80 fr. au lieu de 116 fr.

Reliée : 120 fr. au lieu de 159 fr.

Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 692 — 18 Avril 1868

A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Une farce d'il y a trente ans. — Le mort vivant. — Le mystificateur Cabanon. — *Feu Duponchel* — *La tête de Duponchel*. — Origine d'un décor de *la Juive*. — Une revue nocturne. — Les deux administrations de Duponchel. - La nostalgie du théâtre — Un nouveau journal. — *Le Croque-mort*, feuille satirique et littéraire. — Où les postillons de Millaud sont distancés. — Concours pour un poëme d'opéra. - *La Coupe du roi de Thulé*, de MM. Louis Gallet et Édouard Blau. — Analyse du rapport. — Ce qui manque au poëme couronné. — *Théâtre complet* d'Alexandre Dumas fils. - Les préfaces. — Une plaie sociale. — Ce que jeune fille ne doit lire. — La genèse des œuvres dramatiques. — Homme et poète. [illegible] de Boileau. — Coquetterie ou paradoxe. — Succès des théâtres. — *Le Crime de Faverne.*

Il y a de cela une trentaine d'années. Une voiture de l'administration des pompes funèbres s'arrêtait un beau matin, rue Grange-Batelière, devant la cour de l'Opéra. Déjà les tapissiers se mettaient en devoir de clouer les tentures funéraires sur la façade du bâtiment affecté au logement du directeur, lorsqu'un monsieur, le lorgnon à l'œil, les aborda et leur demanda ce qu'ils venaient faire.

— Vous le voyez bien, nous venons tendre pour un enterrement.

— L'enterrement de qui?

— De M. Duponchel, parbleu!

— Comment! mais c'est moi qui suis M. Duponchel!

L'auteur des *Petits Mémoires de l'Opéra* met le dialogue entre Duponchel et un croque-mort. Bien qu'il ait été à



LA CHARITÉ EN ALGÉRIE. — LES HABITANTS DE SÉTIF DISTRIBUANT DES VIVRES AUX FEMMES ET AUX ENFANTS ARABES. — Dessin de M. Gustave Roux, d'après une photographie de M. Mougin, de Sétif. — Voir page 236.

même de connaître mieux que personne ce qui s'est passé ce jour-là, je crois que, pour l'effet du récit, il a forcé un peu la note. Ce qui est parfaitement exact, c'est le fait de cette farce funèbre imaginée par quelques habitués de l'Opéra en délicatesse avec la direction. L'organisateur était un garçon original nommé Cabanon, un mystificateur de la race des Romieu, des James Rousseau et des Henri Monnier. Cinq cents billets de faire part avaient été envoyés, si bien qu'en moins d'une demi-heure la cour de l'Opéra se trouva remplie de la foule des invités. Cabanon et ses amis se tenaient aux aguets et s'amusaient à les regarder arriver tout vêtus de noir et composant leur visage pour la circonstance. Duponchel était homme d'esprit et, comme il n'était pas superstitieux, il fut le premier à rire de la plaisanterie. On voit qu'elle ne lui a pas porté malheur puisque sa mort — trop vraie, cette fois — ne date que de quelques jours.

Sa bonne humeur cependant ne désarma pas les mystificateurs. La scène de la cour de l'Opéra fut le point de départ d'une autre *scie*, qui se prolongea pendant assez longtemps. Sur tous les murs où s'étalaient autrefois le nez de Bouginier et cette inscription fantastique, encore inexpliquée, de *Credeville voleur*, on put lire, tracés en lettres de toutes dimensions, de toutes formes et de toutes couleurs, ces deux mots : *Feu Duponchel.* Il fallut, pour libérer le directeur de l'Opéra de cette exposition murale, qu'une autre victime fût jetée en holocauste à la gaieté parisienne. Ce fut Galimard, si je ne me trompe, qui recueillit l'héritage.

Ce n'est pas tout. La loge infernale, irritée contre le directeur, qui n'avait pas su retenir Mlle Taglioni, avait imaginé une scène bien autrement féroce. A la dernière représentation de l'illustre danseuse, il avait été convenu qu'aux cris de : *Vive Taglioni !* répondraient ceux de : *La tête de Duponchel !* En même temps, au milieu d'une pluie de fleurs, une tête en carton devait être lancée sur le théâtre. La tête était fabriquée, si l'on en croit M. de Boigne. Ce fut à la présence de la reine Marie-Amélie, pour qui l'on craignit l'impression d'un pareil spectacle, que Duponchel dut d'échapper à cette joviale plaisanterie.

Duponchel avait commencé par étudier l'architecture. Il ne paraît pas qu'il ait beaucoup approfondi la partie pratique de son art, car plus tard, lorsqu'il voulut concourir pour la construction du nouvel Opéra, il dut avoir recours à l'aide d'un collaborateur. Son projet du reste fut, si j'ai bonne mémoire, classé parmi les premiers.

De l'étude de l'architecture il avait passé à celle de la bijouterie artistique, à laquelle il revint définitivement lorsqu'il eut quitté l'Opéra. Il fonda alors avec M. Morel une maison qui tient encore, avec celle de Froment-Meurice, la tête de cette branche d'industrie.

Mais sa véritable vocation était celle de la décoration, du costume et de tout ce qui constitue la mise en scène théâtrale. Son goût, son imagination, fécondés par les études dont je viens de parler, firent de lui, en ce genre, le premier artiste de ce temps-ci. Entendons-nous toutefois. Duponchel n'exécutait pas : il donnait des plans, des indications, des croquis que les artistes spéciaux étaient chargés de réaliser.

Dès 1829, il avait commencé à faire ses preuves sur le théâtre qui venait d'être construit place de la Bourse et qui s'appelait alors le théâtre des Nouveautés. Dans une pièce intitulée *Henri V et ses compagnons*, d'Alphonse Royer et Romieu, on remarqua un décor d'une conception grandiose et d'une plantation toute nouvelle. Ce décor, le modèle en petit de celui que l'on admire encore au premier acte de *la Juive*, avait été exécuté sur les plans de Duponchel, qui s'était mis gratuitement à la disposition des auteurs et de la direction.

La voie de Duponchel était désormais tracée. Quelques mois après, il succédait à Aumer dans la direction de la scène de l'Opéra.

La mise en scène de *Robert le Diable* — c'est à lui qu'appartiennent l'idée et l'exécution du décor du troisième acte, — celles de *la Sylphide*, de *Gustave III*, de *la Juive*, sont là pour attester toute l'abondance et toute la variété de son talent. Les costumes de *la Juive* coûtèrent seuls 75,000 francs. Amoureux de son art, il ne reculait pas plus, pour réaliser ses rêves, devant la douleur que devant la dépense. La veille de la représentation de *Gustave*, il était retenu au lit par une luxation du fémur. N'importe ! il ne voulut pas que la partie s'engageât sans qu'il eût donné à son armée le coup d'œil du maître. Premiers sujets, choristes, danseurs, figurants, vinrent défiler devant lui. Chaque costume fut inspecté de la tête aux pieds, approuvé, rejeté ou noté pour les retouches. A deux heures du matin, la revue était terminée. Duponchel était épuisé de fatigue, mais il était sûr de la victoire.

En 1835, au bout de quatre ans de règne, Véron abdique et Duponchel prend les rênes de l'Opéra.

Le bilan de son administration peut se résumer ainsi : Premières représentations — opéras : *les Huguenots*, *Guido et Ginevra*, *la Esmeralda*, *Benvenuto Cellini*, *le Lac des Fées*, *la Vendetta*, *la Xacarilla*, *les Martyrs*, *Dom Sébastien*; reprise et restitution de *Guillaume Tell*; — ballets : *la Chatte métamorphosée en femme*, *le Diable boiteux*, *la Volière*, *la Gipsy*, *la Tarentule*. — Débuts et engagements : Duprez, Mario, Poultier; Mme Stoltz, Mlles Flécheux, Nathan, Dobrée, Heinefetter.

On peut ajouter aussi : transformation des bals de l'Opéra avec Musard.

En 1840 Léon Pillet est adjoint à Duponchel, qui passe du premier rang au second : dix-huit mois après, Duponchel se retire.

En 1847, restauration de Duponchel, cette fois avec Nestor Roqueplan pour codirecteur. Les actes les plus saillants de cette association, qui dura jusqu'en 1850, époque de la seconde abdication de Duponchel, sont les représentations de *Jérusalem*, du *Prophète*, de *la Vivandière* et de *la Fille de marbre* : les engagements de Roger, d'Obin, de Gueymard, de Saint-Léon, de Mmes Viardot, Alboni, Julian Van Gelder et Cerrito.

Pendant son double passage à la direction de l'Opéra, Duponchel s'est distingué surtout par son activité, son initiative et un vif sentiment de l'art dont les destinées lui étaient confiées. Comme homme, il était obligeant, loyal et de relations aimables, malgré certaines boutades de caractère.

Il aimait le théâtre de passion, et la prospérité de la maison qu'il avait créée ne put effacer les regrets que lui laissa le souvenir de son ancienne situation. La nostalgie des planches ne cessait de le poursuivre. On le vit, en 1863, s'associer avec MM. Dormeuil et Benou pour l'exploitation du Vaudeville. L'affaire ne fut pas heureuse; il l'abandonna bientôt pour donner tous ses soins à un petit théâtre qu'il avait fondé vers le haut de la rue Pigalle, dans le fond d'une cour. Là, sur une scène grande comme un salon bourgeois, l'ancien directeur de l'Opéra s'amusait à faire manœuvrer une petite troupe d'amateurs et de jeunes artistes. Ainsi Napoléon à l'île d'Elbe, après avoir commandé des armées, faisait faire l'exercice aux quatre cents hommes que lui avait laissés la coalition.

Duponchel est mort à soixante-douze ans : quelques jours avant, Léon Pillet, son successeur à l'Opéra, l'avait précédé dans la tombe.

~~~ A lire cet article nécrologique, vous pourriez le croire extrait du journal *le Croque-mort*. Je ne plaisante pas : il existe un journal de ce nom avec un texte encadré dans une large bande de deuil. C'est lugubre. Passe encore si le texte était en harmonie avec le cadre, s'il s'adressait à un public spécial comme *le Moniteur de l'épicerie* ou *de la cordonnerie*. Mais non; *le Croque-mort* est, comme il s'intitule, un journal satirique et littéraire. Au lieu de la liste des décès, vous y trouvez le programme des spectacles. Cette idée saugrenue n'a pu venir qu'à de très-jeunes gens. Ils se seront dit : « Tirons un coup de pistolet pour faire venir la foule. *Le Croque-mort*, c'est neuf, c'est original : tout le monde voudra lire *le Croque-mort*. Millaud ameute le populaire avec ses postillons, nous l'ameuterons, nous, à moins de frais, avec notre titre sinistre et notre bande funéraire. » — Bons jeunes gens ! si la réclame était bonne, est-ce qu'il n'y a beau jour que Millaud l'aurait inventée ? Mais Millaud est un malin : il sait que l'idée de la mort n'est pas matière à plaisanterie, qu'un journal dont l'aspect fait froid dans le dos ne trouvera pas d'acheteur, même à la porte des cimetières. Comment voulez-vous qu'on l'achète dans les théâtres, qu'on étale sur le velours des loges cet immense billet de faire part ? Sans compter qu'il ne se rencontrera pas une spectatrice qui veuille risquer la blancheur de ses gants au contact de votre affreuse bande noire. Vous êtes gens d'esprit, vos articles le prouvent. Eh bien, croyez-moi, changez bien vite d'enseigne, à moins qu'il ne vous plaise d'assister dans peu aux convoi, service et enterrement de votre *Croque-mort*.

~~~ On se rappelle qu'un concours a été ouvert il y a quelques mois pour la composition d'un poëme d'opéra destiné à être mis en musique. Cette excellente pensée a déjà porté ses fruits. Sur cent soixante-huit manuscrits envoyés par les concurrents, dix-sept ont été l'objet d'une distinction spéciale, et cinq, parmi ces derniers, ont paru à la commission dignes de se disputer le premier rang.

Le résultat est vraiment inespéré. Si le rapport de la commission ne surfait pas l'éloge, trois au moins des *libretti* soumis à son jugement sont des œuvres remarquables et capables d'inspirer un compositeur. C'est beaucoup par la disette dont se plaint depuis si longtemps la critique. Et ce qui doit rendre d'autant plus fiers les trois concurrents, c'est de se voir mieux traités que ne l'ont jamais été depuis longtemps ceux de leurs confrères, qui passent pour les maîtres du genre. Notez que l'auteur du rapport n'est autre que le farouche Sarcey, lequel, en compagnie de Paul de Saint-Victor — celui-là n'est pas non plus très-tendre aux librettistes, — représentait au sein de la commission le feuilleton dramatique.

Voici en quels termes le rapport apprécie le mérite du poëme couronné : *la Coupe du roi de Thulé*, dont les auteurs sont — on le sait aujourd'hui — MM. Louis Gallet et Édouard Blau :

« Le mérite de ce poëme, que nous proposons à Votre Excellence de couronner, est tout à fait supérieur. La légende, qui est par elle-même très-poétique, est mise en œuvre avec une grâce originale. C'est une succession de tableaux faciles à comprendre, charmants à mettre en scène et qui naissent tout naturellement d'une action simple et attachante; la fantaisie du compositeur aura à s'exercer, soit qu'il préfère ce que l'amour a de plus tendre, ou la rêverie de plus mélancolique; une couleur blonde et lumineuse est répandue sur toute l'œuvre, et les vers sont d'une facture très-pittoresque et d'une rare élégance. »

Vous me trouverez difficile; mais ce jugement m'inquiète et inquiétera probablement aussi les compositeurs qui seront appelés à mettre en musique *la Coupe du roi de Thulé*.

Laissons de côté « la couleur blonde et lumineuse, les vers très-pittoresques et d'une rare élégance. » Ceci importe peu aux compositeurs. Les vers de Scribe étaient parfaitement plats, ce qui n'a pas empêché ses livrets de demeurer les chefs-d'œuvre du genre.

Restent, à l'actif des auteurs couronnés, la poésie de la donnée, l'intérêt et la simplicité de l'action, l'expression de l'amour tendre et de la rêverie mélancolique. Je n'hésite pas à affirmer que, pour un poëme d'opéra, ce n'est pas assez. La grandeur du sujet, la variété des situations, le pittoresque du spectacle, la force dramatique, la bonne coupe musicale, voilà surtout ce que demandent les compositeurs qui aspirent à la succession de Glück, de Spontini, de Meyerbeer et d'Halévy. Y a-t-il là une omission du rapporteur ? Je le croirais volontiers si ces mêmes qualités qu'il s'abstient de signaler dans *la Coupe du roi de Thulé*, il ne les relevait, pour la plupart, dans les poëmes moins favorisés. Si le rapporteur ne s'est pas trompé, comment s'expliquer alors son enthousiasme et celui de la commission dont il est l'organe ? Tout cela s'éclaircira plus tard. Espérons en attendant qu'il nous est né des successeurs de Quinault et de Scribe. Nous en avons besoin.

~~~ Alexandre Dumas fils vient de publier le premier volume de son théâtre complet. Ce volume contient trois pièces : *la Dame aux Camélias*, *Diane de Lys*, et *le Bijou de la Reine*. Les préfaces dont il a fait précéder chacune d'elles sont l'événement du jour. J'avais promis de les discuter en détail avec mes lecteurs et me voici réduit à confesser que je m'étais beaucoup avancé. Passe pour les deux dernières; mais pour celle que l'illustre écrivain a mise en tête de sa *Dame aux Camélias*, je ne sais trop en vérité comment l'aborder.

Le sujet est terrible.

Dumas fils s'attaque à ce cancer social, dont le nom ne peut s'écrire ici et qu'il me suffit de désigner en renvoyant au principal ouvrage de Parent-Duchâtelet. Avec quelle énergie, quelle hardiesse, quelle profondeur il sonde la plaie, avec quelle flamme, quelle hauteur d'indignation et en même temps quelle sagacité il signale les causes de la corruption qui nous envahit, c'est ce qu'il m'est impossible de faire comprendre sans avoir recours à des citations que je suis obligé de m'interdire. Mais ces pages brûlantes et, dans leur crudité, d'une moralité saisissante, je les recommande aux pères de famille, aux philosophes, aux législateurs, à tous ceux que touchent de près ces redoutables problèmes. Car ce ne sont pas là de pures déclamations : l'auteur ne se contente pas de signaler le mal, il indique le remède, il donne des conclusions pratiques. Je ne dis pas que toutes prévaudront; mais elles montrent du moins de quel côté il faut chercher. L'auteur de *l'Affaire Clémenceau* et des *Idées de Madame Aubray* est un semeur d'idées. Si peu qu'il en fasse lever, il aura fait œuvre de moraliste et de penseur.

Le style ferme, souple, coloré, tour à tour pétillant d'esprit et d'ironie, éclatant de verve et d'éloquence, vous emporte haletant jusqu'à la dernière ligne. Ces cinquante pages sont au nombre des plus belles qui aient été écrites dans notre langue.

Je suis plus à l'aise avec la préface de *Diane de Lys*.
~~~

En une demi-douzaine de pages exquises, d'une élévation d'une puissance rares, Dumas fils initie le lecteur à la nèse des œuvres de l'esprit et spécialement à la concepon des œuvres dramatiques. Ici il faut s'effacer pour isser parler le poëte lui-même :

« La passion, en traversant l'âme du poëte, y dépose les rticules vivaces qui doivent servir plus tard à l'enfanteent de l'œuvre, et, quand le cœur a fini, le cerveau comence. Il saisit alors le germe et le développe à la chaleur du and foyer, et, transformée, épurée, équilibrée, il rejette sa nsation à la foule, en lui disant : « A ton tour de uffrir. » Aussitôt tous ceux qui ont aimé, qui ont pleuré, i ont souffert du même mal, accourent et communient ns l'œuvre qui les contient. De cet homme qui fut lui, le ëte a formé un homme qui est nous, en généralisant son ame personnel, en le rattachant aux causes universelles, en associant l'humanité tout entière; et, quand il nous a bien itoyés sur sa douleur qui fut la nôtre, il en est guéri pour nais, parce qu'il l'a divisée à l'infini. C'est ainsi que Shakeare et Molière ont *utilisé* leurs amours, leurs passions, rs jalousies, leurs désespoirs, et jusqu'à leurs ridicules. »

Puis il montre le poëte s'endurcissant peu à peu au choc cessant des passions, le cerveau dominant le cœur, et les usions, les émotions, les douleurs naïves et spontanées, dant la place au dilettantisme de l'étude et de l'observaon. Il explique ainsi la sécheresse apparente du poëte et ndifférence ou l'ingratitude de ceux dont l'existence s'est achée à la sienne. Tout cela est très-beau, très-vrai, s-remarquable d'analyse psychologique.

La troisième préface, dédiée à Henri Lavoix, soulève une estion purement littéraire. Le vers est-il dans l'art une me nécessaire ? Alexandre Dumas fils répond hardiment : n.

« Cette forme, dit-il, a cela d'agréable que les fautes ammaticales y passent pour des audaces, quelquefois pour s beautés, qu'elle impose à ceux qui ne savent pas s'en rvir, et qui, si les deux rimes sonnent bien en se heurt, comme les éperons d'un Hongrois qui danse la *marka*, il court aussitôt un petit frémissement de joie parmi auditeurs.

« C'est là qu'on voit le mieux combien ce qui est creux sonore. »

Et il continue ainsi, daubant sur les faux poëtes et déchitant impitoyablement les deux célèbres vers de Boileau :

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y peut plus rentrer quand on en est dehors.

is arrivé devant Corneille, Molière et Racine, il s'arrête fait fléchir sa théorie. Pourquoi? Parce que chez ceux-là vers n'est que le moule exact de la pensée, « qui en sort s franche, plus vraie, et pour ainsi dire frappée comme médaille. » Je n'en veux pas davantage : la cause du s est gagnée. Au fond, il n'y a là qu'un malentendu. ut dépend de la nature de l'œuvre : je ne comprends pas s, par exemple, *Tartuffe* en prose que *le Demi-Monde* vers. Qu'il vienne à Dumas fils un sujet qui exige orme poétique, et il sera le premier à se donner un dénti, d'autant plus qu'il connaît à fond le mécanisme du s et qu'il le réussit mieux que personne. Qu'il me portte donc de ne voir dans sa préface du *Bijou de la Reine* un accès de coquetterie ou de caprice paradoxal.

—— Les théâtres nous ont laissés tranquilles cette semaine : continuent à vivre sur leurs succès : — l'Opéra sur *Hamlet*, Théâtre-Français sur *Paul Forestier*, l'Opéra-Comique *le Premier Jour de bonheur*, le Théâtre-Lyrique sur son n répertoire, le Gymnase sur son spectacle coupé, les riétés, le Vaudeville et le Palais-Royal, sur la *Grandechesse, les Parisiens* et *les Diables roses*. La Gaîté a *la ine Margot*, l'Ambigu *le Crime de Faverne*, le triomphe Frederick, et dont le succès persistant nous impose le oir de consacrer le souvenir par le crayon comme il a à été consacré par la plume de celui qui signe

GÉROME.

BULLETIN

L'équinoxe de printemps s'est fait sentir, à Paris, par des iations atmosphériques aussi brusques que pénibles. une série de journées tièdes et gaies a succédé un temps d, triste et pluvieux, avec des rafales de vent, de la le et même de la neige. En mer, les bourrasques se sont chaînées avec une grande violence. On en aura une idée and nous aurons dit que, sur les cinq câbles électriques relient l'Angleterre au continent, quatre ont été brisés ndant ces tourmentes. Il est à craindre que plusieurs naufrages ne soient venus s'ajouter à la liste déjà si longue des sinistres maritimes occasionnés par les rigueurs de l'hiver. Espérons que cette crise sera la dernière et que bientôt nous aurons le printemps radieux et définitif.

La foire de Pâques, célèbre sous le nom de foire au pain d'épices, a commencé, selon l'usage, le jour de Pâques; elle se prolongera jusqu'au lundi 27 inclusivement.

Elle se tient sur la place du Trône, le haut du faubourg Saint-Antoine, le boulevard du Prince-Eugène, le boulevard Mazas, le cours de Vincennes et le boulevard de Charonne.

Comme d'habitude, il y a force saltimbanques, des phénomènes vivants et empaillés, des somnambules extralucides, et surtout une prodigieuse quantité de ce produit alimentaire qui a donné son nom à la fête, et qui, sous la forme de bonshommes de toutes les tailles, est fort apprécié des enfants de Paris.

Le jury du concours hippique a décerné soixante-cinq prix, parmi lesquels la Normandie, à elle seule, a obtenu quarante et un prix, représentant une somme de trente neuf mille francs.

Mardi dernier, a eu lieu, au palais de l'Industrie, l'exposition des soixante attelages primés par le jury, auxquels se sont joints les attelages primés en 1866 et 1867. La curiosité a été aussi attirée par une exposition annexe de carrosserie, sellerie et autres objets ayant rapport au cheval.

Les constructions du nouvel Hôtel-Dieu, poursuivies avec toute la célérité que comporte leur importance hors ligne, commencent à se profiler sur la place du Parvis-Notre-Dame, sur la rue d'Arcole et sur la rue de la Cité. A l'intérieur du chantier, les différentes divisions de l'immense établissement sont déjà dessinées par de solides assises dont plusieurs dépassent le niveau du sol.

L'emplacement affecté au futur Hôtel-Dieu est de vingt-deux mille mètres carrés et presque double de celui qu'occupe l'Hôtel-Dieu actuel. Le nouvel hôpital aura sa façade principale au sud, sur la place du Parvis-Notre-Dame agrandie, et dont l'espace s'augmentera encore de toute la largeur du petit bras du fleuve et du quai Montebello. L'édifice se composera de trois corps de bâtiments distincts et dont les dispositions, soigneusement étudiées, offriront la réunion de tous les perfectionnements réalisés par la science hospitalière.

La vieille tour de Compiègne s'est écroulée en partie la semaine dernière. Cet antique monument, qui s'est appelé successivement la tour de Charles-le-Chauve, la tour Beau-Regard et la tour Jeanne Darc, existait déjà en 844; mais on ignore absolument quel en fut le fondateur.

Il reste aujourd'hui un peu plus de la moitié de la circonférence. Cette tour avait été construite dans de vastes proportions. Elle mesure environ dix-huit mètres de hauteur et dix-sept de diamètre. Les murs ont près de trois mètres d'épaisseur à la base et deux mètres au sommet.

Nos lecteurs trouveront dans ce numéro une carte d'Abyssinie, que nous avons fait graver afin de leur permettre de suivre la marche du corps expéditionnaire anglais, qui, après avoir débarqué, comme on sait, dans la baie d'Annesley, près de Massouah, se dirige vers la forteresse de Magdala où sont enfermés les prisonniers. Sir Robert Napier a dépassé Antalo, et, d'après les dernières dépêches, on peut supposer qu'il est arrivé maintenant devant Magdala.

On n'a pas oublié que le gouvernement égyptien avait dans l'origine manifesté certaines velléités de prendre part à l'expédition d'Abyssinie et qu'il a abandonné ce projet qui ne paraissait pas plaire beaucoup à l'Angleterre. Un détachement de l'armée du vice-roi s'est borné à surveiller la frontière abysso-nubienne. Nous publions un croquis du comte Seckendorf, représentant un de ces postes avancés où campent les soldats égyptiens.

L'inauguration de la statue de Bernard Palissy aura lieu le dimanche 3 mai, à Saintes. Cette statue est due à une souscription nationale. La France entière a tenu à se joindre aux habitants des Charentes et de l'Aunis, pour honorer l'illustre potier de terre.

La fête qui sera donnée à l'occasion de cette inauguration rappellera un des grands souvenirs saintais : l'entrée de Charles IX et de Catherine de Médicis à Saintes et leur visite au grand artiste qu'ils emmenèrent avec eux à Paris.

Au nombre des fêtes splendides destinées à rehausser l'éclat de l'Exposition maritime du Havre, il est question, lors de la solennité des régates, d'une fête de nuit nautique qui dépasserait en magnificence tout ce que l'on a pu voir jusqu'ici.

Les sept ou huit cents yachts, et les innombrables embarcations de tous pays qui doivent figurer comme acteurs ou spectateurs à ce concours annuel, seraient disposés, le soir, en triple croissant sur la rade et illuminés en verres de couleur, de la ligne de flottaison au sommet des mâts. Plusieurs bâtiments de guerre, également illuminés, s'adjoindraient à cette immense flottille, ainsi que les steamers de la Compagnie transatlantique.

A un signal donné par une décharge de cent pièces de canon tonnant à la fois, un feu d'artifice dont les pièces capitales représenteraient les principaux édifices de la ville du Havre et quelques allégories de circonstance, serait tiré sur les hauteurs de Sainte-Adresse, près des phares; le bouquet, représentant un grand steamer transatlantique, pavoisé aux couleurs de toutes les nations maritimes, tanguant, roulant et virant de bord, serait salué par des milliers de fusées et de chandelles romaines tirées de toutes les embarcations en rade, des côtes de Honfleur et de Trouville, et de l'enceinte de l'Exposition.

A ce moment, un orchestre-fanfare de cinq cents musiciens, établi sur l'une des estrades des régates, entonnerait, avec accompagnement d'artillerie, l'hymne des *Matelots*, de Flotow.

Les fouilles de la fontaine qui doit être érigée au centre de la place du Château-d'Eau se poursuivent activement, et l'on ne tardera pas à être en mesure d'asseoir les fondations du nouveau monument. Il se composera de quatre cascades à trois degrés, disposés circulairement, et dont les intervalles seront séparés par des gradins semés de verdure et de fleurs. Le centre de la composition sera occupé par un candélabre de grande dimension, portant un grand nombre de feux.

Huit lions lançant l'eau par la gueule seront placés sur les socles interrompant les cascatelles. La vasque inférieure, circonscrivant l'ensemble de l'ouvrage, mesurera vingt-cinq mètres de diamètre. Dans l'étude du monument, on s'est attaché avec soin à ne pas masquer la vue de la salle de l'Orphéon, qui doit être construite vers l'ouest de la place, à l'angle des boulevards Magenta et Saint-Martin, et qui fera perspective aux grandes lignes des boulevards du Temple, du Prince-Eugène et des Amandiers.

Le gibier russe entre décidément dans la consommation journalière de la capitale. Chaque marché des Halles centrales en est pourvu assez abondamment. On le repartit de là sur les divers marchés de Paris et chez les principaux marchands. Déjà des envois sont faits en province.

Chaque arrivage de ce gibier attire non-seulement les marchands, mais encore une foule de curieux qui cherchent à pénétrer dans l'enceinte où se fait la vente. Il y a en effet un certain intérêt à voir déballer ces paniers de forme inconnue, qui, en Russie, servent de berceaux aux enfants de la campagne, sont tressés en lames de sapins très-minces, très-larges et très-flexibles, et laissent découvrir sous des couches successives d'avoine ces oiseaux étranges dont quelques-uns arrivent des régions polaires.

Le public, aujourd'hui à même d'apprécier les avantages de ce gibier, ne se doute pas des difficultés extrêmes qu'on a à surmonter pour le faire parvenir de Saint-Pétersbourg à Paris en cinq jours.

Nous nous bornerons à énumérer ici les divers réseaux de chemins de fer qu'il a à traverser : ce sont les chemins de fer russe, Est prussien, Berlin-Potsdam-Magdebourg, Magdebourg-Halberstadt, duché de Brunswick, Hanovre, Cologne, Minden, rhénan, belge, français (Nord).

La saveur du gibier russe est en général très-prononcée. Des trois oiseaux importés, le plus délicat est sans contredit la gelinotte; sa chair est tellement imprégnée d'essences balsamiques, qu'elle en est comme parfumée.

Nous avons dit que ce gibier arrive dans des couches d'avoine. Cet emballage a l'inconvénient d'être très-onéreux pour les frais de transport; mais il a l'avantage de maintenir le gibier dans un état de conservation inconnu jusqu'à ce jour.

D'après les tableaux du bureau de statistique, à Berlin, le recensement de la population en Prusse et dans plusieurs autres États de la Confédération de l'Allemagne du Nord a donné les résultats suivants : royaume de Prusse, population totale, 23,967,524 âmes. Sur ce chiffre il faut compter pour les anciennes provinces de la monarchie 19,666,500, savoir : province de Prusse, 3,089,677; Posen, 1,536,185; Brandebourg, 2,715,135 (la ville de Berlin 702,043); Poméranie, 1,451,944; Silésie, 3,579,479; Saxe prussienne, 2,065,048; Westphalie, 1,708,573; province du Rhin, 3,052,430; Hohenzollern et territoire de Jade, 66,365. Les nouvelles provinces offrent un total de 4,301,024 habitants, répartis ainsi : régence de Cassel, 770,787; régence de Wiesbaden, 606,769; Holstein, 568,899; Sleswig, 414,463; Hanovre, 1,940,106.

La population de plusieurs autres États de la Confédération de l'Allemagne du Nord est celle-ci : ville libre de Lubeck, 49,183 habitants; ville libre de Hambourg, 306,507; principauté de Reuss-Greiz, 43,889; Schwarzbourg-Sondershausen, 68,076; Waldeck, 57,509; Lippe-Detmold, 112,062; duché de Anhalt, 197,050; Saxe-Altenbourg, 141,399.

TH. DE LANGEAC.

La célèbre gravure de Raphaël Morghen, d'après la **Cène** *de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans notre numéro du 4 courant, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de* l'Univers illustré *a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier vélin satiné, très-fort et à grandes marges. — Prix : 2 fr. dans les bureaux du Journal. Pour recevoir,* franco, *dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 fr. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.*

LA CHARITÉ EN ALGÉRIE

Nous publions, d'après une photographie envoyée par M. Mougin, de Sétif, une gravure d'un vif intérêt qui montre les Européens de cette ville distribuant des aliments à une foule de femmes et d'enfants arabes.

Tout le monde a trop présente à la mémoire, pour que nous ayons besoin de la rappeler, cette période d'épouvantable détresse que l'Algérie vient de traverser. Aussi nous bornerons-nous, à propos de l'épisode que le crayon d'un de nos dessinateurs a reproduit, à enregistrer tout ce que l'infatigable charité de la colonie européenne de Sétif a fait pour les indigènes, au milieu de ces douloureuses circonstances.

Quoique réduits eux-mêmes à de cruelles extrémités, les Européens de Sétif ne pouvaient envisager d'un œil impassible la famine navrante qui décimait les Arabes. Une commission de bienfaisance s'organisa spontanément, grâce au zèle de M. Bizet, curé de Sétif, qui en fut nommé président. Une souscription ayant été ouverte, chacun s'empressa d'apporter son obole.

Au milieu du mois de décembre, les résultats d'une première quête avaient déjà permis de commencer des distributions de vivres aux pauvres affamés. Dès le premier jour, deux cents femmes ou enfants arabes se pressaient dans le vestibule du presbytère. Bientôt leur nombre s'éleva à trois cents, puis à six cents.

Le 28 janvier, les rigueurs de la saison augmentant et la misère croissant avec elles, on loua un vaste local, où près de six cents femmes et enfants trouvèrent un asile et reçurent deux fois par jour des aliments qui les sauvaient d'une mort certaine. Grâce au concours et à la charité de la ville de Sétif, la société de bienfaisance a pu, progressivement, distribuer jusqu'à douze cents rations par jour, ce qui donne d'après les registres un total général de 74,850 rations distribuées jusqu'au 15 mars.

Dans la première quinzaine de mars, la température s'étant adoucie, une si grande agglomération d'indigents sur un même point pouvait devenir un danger pour la santé publique. Les devoirs de la charité avaient été accomplis dans la mesure du possible; les indigènes furent donc dirigés sur leurs tribus respectives. Néanmoins, soixante-six orphelins, misérables épaves jetées par la tourmente, demeurent à la charge de la société.

Ce court récit dispense de tout commentaire. Il ne reste qu'un seul mot à dire : honneur à la ville de Sétif qui, au milieu d'un grand désastre public, a si noblement compris les devoirs de la charité !

H. Vernoy.



LA NOUVELLE GARE CENTRALE, A TURIN, VUE DE LA FAÇADE SUR LA PLACE CARLO-FELICE. — Dessin de M. A. Poiret.

LA NOUVELLE GARE CENTRALE A TURIN

La ville de Turin, déjà si renommée pour l'aspect grandiose de ses monuments, vient encore de s'enrichir d'un édifice magnifique. Il s'agit d'une gare centrale qui peut rivaliser avec toutes les constructions analogues élevées dans les grandes capitales de l'Europe.

L'emplacement qu'elle occupe était d'abord destiné à la gare du chemin de fer de Turin à Gênes, mais comme celle de la porte de Suse, malgré tous les agrandissements successifs dont elle avait été l'objet, était devenue tout à fait insuffisante, on modifia le projet primitif et l'on résolut de bâtir une gare centrale à la place Carlo-Felice.

Ce projet fut sanctionné en 1865 par un vote du parlement italien, qui accorda pour son exécution un crédit de 2,700,000 francs. M. Mazuchelli, gouverneur civil de Turin, présenta un plan qui fut agréé et d'après lequel les travaux furent exécutés.

La gare comprend deux parties principales, consacrées au service des départs et à celui des arrivées, et réunies par une vaste galerie. L'ensemble couvre une superficie de 20,000 mètres carrés.

La façade qui regarde la place Carlo-Felice et que représente notre gravure est d'un aspect très-imposant. On a employé des matériaux des différentes carrières du Piémont, depuis les pierres violettes de Balmo jusqu'au granit blanc du Mont-Orient, depuis le granit rose clair de Baveno et celui presque noir d'Angera jusqu'à la pierre jaune de Viggiri. Les architectes ont fait preuve de beaucoup de goût dans l'agencement de ces tons variés.

L'intérieur de la gare est décoré avec un grand luxe et un comfort qui ne laissent rien à désirer. La salle de distribution des billets est surtout remarquable. On y voit les armoiries de cent trente-cinq villes italiennes, d'immenses cartes de géographie et des boutiques de librairie où les voyageurs peuvent faire des provisions destinées à combattre les ennuis du voyage.

X. Dachères.



LA CHAUX-DE-FONDS, dans le canton de Neuchatel, en Suisse, d'après une photographie. — Voir page 242.



LA JOUTE DU *HAKELN*, dans un village de la Haute-Bavière, dessin de M. G. [illegible]. — Voir page 242.

PORTRAITS LITTÉRAIRES

CHARLES BAUDELAIRE

(Suite et fin[1].)

Il en est de même pour les extases olfactives qui vous transportent en des paradis de parfums où des fleurs merveilleuses, balançant leurs urnes comme des encensoirs, vous envoient des senteurs d'aromates, des odeurs innomées d'une subtilité pénétrante, rappelant le souvenir de vies antérieures, de plages balsamiques et lointaines et d'amours primitives dans quelque O'Taïti du rêve. Il n'est pas besoin de chercher bien loin pour trouver dans la chambre un pot d'héliotrope ou de tubéreuse, un sachet de peau d'Espagne ou un châle de cachemire imprégné de patchouli négligemment jeté sur un fauteuil.

On comprend donc que, si l'on veut jouir pleinement des magies du haschich, il faut les préparer d'avance et fournir en quelque sorte les motifs à ses variations extravagantes et à ses fantaisies désordonnées. Il importe d'être dans une bonne disposition d'esprit et de corps, de n'avoir ce jour-là ni souci, ni devoir, ni heure fixée, et de se trouver dans un de ces appartements qu'aimait Baudelaire et qu'Edgar Poe, dans ses descriptions, meuble avec un comfort poétique, un luxe bizarre et une élégance mystérieuse; retraite dérobée et cachée à tous, qui semble attendre l'âme aimée, l'idéale figure féminine, celle qu'en son noble langage Chateaubriand appelait *la sylphide*. En de telles conditions, il est probable et même presque certain que les sensations naturellement agréables se tourneront en béatitudes, ravissements, extases, voluptés indicibles, et bien supérieures aux joies grossières promises aux croyants par Mahomet dans son paradis trop semblable à un sérail. Les houris vertes, rouges et blanches sortant de la perle creuse qu'elles habitent et s'offrant aux fidèles avec leur virginité sans cesse renaissante, paraîtraient de vulgaires maritornes comparées aux nymphes, aux anges, aux sylphides, vapeurs parfumées, transparences idéales, formes soufflées de lumière rose et bleue, se détachant en clair sur des disques de soleil et venant du fond de l'infini avec des élancements stellaires comme les globules d'argent d'une liqueur gazeuse, du fond d'une coupe de cristal que le haschichin voit passer par légions innombrables dans le rêve qu'il fait tout éveillé.

Sans ces précautions, l'extase peut très-bien tourner au cauchemar. Les voluptés se changent en souffrances, les joies en terreurs; une angoisse terrible vous saisit à la gorge, vous pose son genou sur l'estomac, et vous écrase de son poids fantastiquement énorme, comme si le sphinx des pyramides ou l'éléphant du roi de Siam s'amusait à vous aplatir. D'autres fois, un froid glacial vous envahit et vous fait monter le marbre jusqu'aux hanches, comme à ce roi des *Mille et une Nuits* à demi changé en statue et dont sa méchante femme venait battre tous les matins les épaules restées souples.

Baudelaire raconte deux ou trois hallucinations d'hommes de caractères différents, et une autre éprouvée par une femme dans ce cabinet de glaces recouvert d'un treillage doré et festonné de fleurs, qu'il n'est pas difficile de reconnaître pour le boudoir de l'hôtel Pimodan, et il accompagne chaque vision d'un commentaire analytique et moral, où perce sa répugnance invincible à l'endroit de tout bonheur obtenu par des moyens factices. Il détruit cette considération du secours que pourrait tirer le génie des idées que suggère l'ivresse du haschich. D'abord ces idées ne sont pas si belles qu'on se l'imagine; leur charme vient surtout de l'extrême excitation nerveuse où se trouve le sujet. Ensuite le haschich, qui donne ces idées, ôte en même temps le pouvoir de s'en servir, car il anéantit la volonté et plonge ses victimes dans un ennui nonchalant où l'esprit devient incapable de tout effort et de tout travail et d'où il ne peut sortir que par l'ingestion d'une nouvelle dose. « Enfin, ajoute-t-il, admettant quelques minutes l'hypothèse d'un tempérament assez bien trempé, assez vigoureux pour résister aux fâcheux effets de la drogue perfide, il faut songer à un autre danger, fatal, terrible, qui est celui des accoutumances. Celui qui aura recours à un poison *pour* penser, ne pourra bientôt plus penser *sans* poison. Se figure-t-on le sort affreux d'un homme dont l'imagination paralysée ne saurait plus fonctionner sans le secours du haschich et de l'opium ! »

Et, un peu plus loin, il fait sa profession de foi en ces nobles termes : « Mais l'homme n'est pas si abandonné de moyens honnêtes pour gagner le ciel, qu'il soit obligé d'invoquer la pharmacie et la sorcellerie ; il n'a pas besoin de vendre son âme pour payer les caresses enivrantes et l'amitié des houris. Qu'est-ce qu'un paradis qu'on achète au prix de son salut éternel? » Suit la peinture d'une sorte d'Olympe placé sur le mont ardu de la spiritualité où les muses de Raphaël ou de Mantegna, sous la conduite d'Apollon, entourent de leurs chœurs rhythmiques l'artiste voué au culte du beau et le récompensent de son long effort. « Au-dessous de lui, continue l'auteur, au pied de la montagne, dans les ronces et dans la boue, la troupe des humains, la bande des ilotes, simule les grimaces de la jouissance et pousse des hurlements que lui arrache la morsure du poison, et le poëte attristé se dit : « Ces infortunés qui n'ont ni jeûné ni prié, et qui ont « refusé la rédemption par le travail, demandent à la noire « magie les moyens de s'élever, d'un seul coup, à l'existence « surnaturelle. La magie les dupe et allume pour eux un faux « bonheur et une fausse lumière ; tandis que, nous, poëtes et « philosophes, qui avons régénéré notre âme par le travail « successif et la contemplation, par l'exercice assidu de la « volonté et la noblesse permanente de l'intention, nous avons « créé à notre usage un jardin de vraie beauté. Confiants dans « la parole qui dit que la foi transporte les montagnes, nous « avons accompli le seul miracle dont Dieu nous ait octroyé « la licence. »

Après de semblables paroles, il est difficile de croire que l'auteur des *Fleurs du mal*, malgré ses penchants *sataniques*, ait rendu de fréquentes visites aux paradis artificiels.

A l'étude sur le haschich succède l'étude sur l'opium; mais ici Baudelaire avait pour guide un livre singulier très-célèbre en Angleterre *Confessions of English opium eater*, qui a pour auteur de Quincey, helléniste distingué, écrivain supérieur, homme d'une respectabilité complète, qui a osé, avec une candeur tragique, faire, dans le pays du monde le plus roidi par le *cant*, l'aveu de sa passion pour l'opium, décrire cette passion, en représenter les phases, les intermittences, les rechutes, les combats, les enthousiasmes, les abattements, les extases et les fantasmagories suivies d'inexprimables angoisses. De Quincey, chose presque incroyable, était arrivé, en augmentant peu à peu la dose, à huit mille gouttes par jour; ce qui ne l'empêcha pas de parvenir jusqu'à l'âge très-normal de soixante-quinze ans, car il ne mourut qu'au mois de décembre 1859 et fit attendre longtemps les médecins à qui, dans un accès d'*humour*, il avait moqueusement légué, comme curieux sujet d'expérience scientifique, son corps gorgé d'opium. Sa mauvaise habitude ne l'empêcha pas de publier une foule d'ouvrages de littérature et d'érudition où rien n'annonce la fatale influence de ce qu'il appelle lui-même « la noire idole. » Le dénoûment du livre laisse sous-entendre qu'avec des efforts surhumains l'auteur était enfin parvenu à se corriger; mais cela pourrait bien n'être qu'un sacrifice à la morale et aux convenances, comme la recompense de la vertu et la punition du crime à la fin des mélodrames, l'impénitence finale étant de mauvais exemple. . . . .

On pense bien que Baudelaire ne ménage pas à de Quincey les reproches qu'il adresse à tous ceux qui veulent s'élever au surnaturel par des moyens matériels; mais, en faveur de *la beauté* des tableaux que peint l'illustre et poétique rêveur, il lui montre beaucoup de bienveillance.

Vers cette époque, Baudelaire quitta Paris et alla planter sa tente à Bruxelles. Il ne faut voir dans ce voyage aucune idée politique, mais le désir d'une vie plus tranquille et d'un repos pacifiant, loin des excitations de l'existence parisienne. Ce séjour ne paraît pas lui avoir profité. Il travailla peu à Bruxelles et ses papiers ne contiennent que des notes rapides, sommaires, presque hiéroglyphiques dont lui seul aurait pu tirer parti. Sa santé, au lieu de se rétablir, s'altéra, soit qu'elle fût plus profondément atteinte qu'il ne le pensait lui-même, soit que le climat ne lui fût pas favorable. Les premiers symptômes du mal se manifestèrent par une certaine lenteur de parole et une hésitation de plus en plus marquée dans le choix des mots; mais, comme Baudelaire s'exprimait souvent d'une façon solennelle et sentencieuse, appuyant sur chaque terme pour lui donner plus d'importance, on ne prit pas garde à cet embarras de langage, prodrome de la terrible maladie qui devait l'emporter et qui se manifesta bientôt par une brusque attaque. Le bruit de la mort de Baudelaire se répandit dans Paris avec cette rapidité ailée des mauvaises nouvelles qui semblent courir plus vite que le fluide électrique le long de son fil. Baudelaire était vivant encore, mais la nouvelle, quoique fausse, n'était que prématurément vraie; il ne devait pas se relever du coup qui l'avait frappé. Ramené de Bruxelles par sa famille et ses amis, il vécut encore quelques mois, ne pouvant parler, ne pouvant écrire, puisque la paralysie avait atteint chez lui la mémoire des mots et rompu la chaîne qui rattache la pensée à la parole. L'idée vivait toujours en lui, on s'en apercevait bien à l'expression des yeux; mais elle était prisonnière et muette, sans aucun moyen de communication avec l'extérieur, dans ce cachot d'argile qui devait ne s'ouvrir que sur la tombe. — A quoi bon insister sur les détails de cette triste fin? Il n'est pas de bonne manière de mourir, mais il est douloureux, pour les survivants, de voir s'en aller si tôt une intelligence remarquable qui pouvait longtemps encore porter des fruits, et de perdre sur le chemin de plus en plus désert de la vie un compagnon de sa jeunesse.

Outre *les Fleurs du mal*, les traductions d'Edgar Poe, *les Paradis artificiels*, des salons ou des articles de critique, Charles Baudelaire laisse un livre de petits poëmes en prose insérés à diverses époques dans des journaux et des revues qui bientôt se lassaient de ces délicats chefs-d'œuvre sans intérêt pour les vulgaires lecteurs et forçaient le poëte, dont le noble entêtement ne se prêtait à aucune concession, d'aller porter la série suivante à un papier plus hasardeux ou plus littéraire[1]. . . . .

Dans une courte préface adressée à Arsène Houssaye, qui précède *les Petits Poëmes en prose*, Baudelaire raconte comment l'idée d'employer cette forme hybride, flottante entre le vers et la prose, lui est venue.

« J'ai une petite confession à vous faire. C'est en feuilletant, pour la vingtième fois au moins, le fameux *Gaspard de la Nuit* d'Aloysius Bertrand (un livre connu de vous, de moi et de quelques-uns de mes amis n'a-t-il pas tous les droits à être appelé fameux?) que l'idée m'est venue de tenter quelque chose d'analogue et d'appliquer à la description de la vie moderne ou plutôt d'une vie moderne et plus abstraite le procédé qu'il avait appliqué à la peinture de la vie ancienne, si étrangement pittoresque.

« Quel est celui de nous qui n'a pas, dans ses jours d'ambition, rêvé le miracle d'une prose poétique, musicale, sans rhythme et sans rime, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience? »

Il n'est pas besoin de dire que rien ne ressemble moins à *Gaspard de la Nuit* que *les Petits Poëmes en prose*. Baudelaire lui-même s'en aperçut dès qu'il eut commencé son travail et il constata cet *accident* dont tout autre que lui s'enorgueillirait peut-être, mais qui ne peut qu'humilier profondément un esprit qui regarde comme le plus grand honneur du poëte d'accomplir *juste* ce qu'il a projeté de faire.

On voit que Baudelaire prétendait toujours diriger l'inspiration par la volonté et introduire une sorte de mathématique infaillible dans l'art. Il se blâmait d'avoir produit autre chose que ce qu'il avait résolu de faire, fût-ce, comme au cas présent, une œuvre originale et puissante.

Notre langue poétique, il faut l'avouer, malgré les vaillants efforts de la nouvelle école pour l'assouplir et la rendre malléable, ne se prête guère au détail un peu rare et circonstancié, surtout lorsqu'il s'agit de sujets de la vie moderne, familière ou luxueuse. Sans avoir, comme jadis, l'horreur du mot propre et l'amour de la périphrase, le vers français se refuse, par sa structure même, à l'expression de la particularité significative, et, s'il s'obstine à la faire entrer dans son cadre étroit, il devient bien vite dur, rocailleux et pénible. *Les Petits Poëmes en prose* viennent donc fort à propos suppléer cette impuissance, et, dans cette forme qui demande un art exquis et où chaque mot doit être jeté, avant d'être employé, dans des balances plus faciles à trébucher que celles des *Peseurs d'or* de Quintin Metsys, car il faut qu'il ait le titre, le poids et le son, Baudelaire a mis en relief tout un côté précieux, délicat et bizarre de son talent. Il a pu serrer de plus près l'inexprimable et rendre ces nuances fugitives qui flottent entre le son et la couleur et ces pensées qui ressemblent à des motifs d'arabesques ou à des thèmes de phrases musicales. — Ce n'est pas seulement à la nature physique, c'est aux mouvements les plus secrets de l'âme, aux mélancolies capricieuses, au spleen halluciné des névroses que cette forme s'applique avec bonheur. L'auteur des *Fleurs du mal* en a tiré des effets merveilleux et l'on est parfois surpris que la langue arrive, tantôt à travers la gaze transparente du rêve, tantôt avec la brusque netteté d'un de ces rayons de soleil qui, dans les trouées bleues du lointain, détachent une tour en ruine, un bouquet d'arbres, une cime de montagne, à faire voir des objets qui semblent se refuser à toute description, et qui, jusqu'à présent, n'avaient pas été *réduits* par le verbe. Ce sera là une des gloires, sinon la plus grande de Baudelaire, d'avoir fait entrer dans les possibilités du style des séries de choses, de sensations et d'effets innomés par Adam, le grand nomenclateur. Un littérateur ne saurait ambitionner un plus beau titre, et celui-là, l'écrivain qui a fait *les Petits Poëmes en prose* le mérite sans conteste....

Nous signalerons surtout dans ce recueil *les Bienfaits de la lune*, adorable pièce où le poëte exprime avec une magique

1. Voir les nos 685 à [illegible]

1. . . . . un peu partout et presque introuvable . . .

illusion ce que le peintre anglais Millais a manqué si complétement dans sa *Veillée de la Sainte-Agnès* : la descente de l'astre nocturne dans une chambre avec sa lueur phosphoriquement bleuâtre, ses gris de nacre irisés, son brouillard traversé de rayons où palpitent, comme des phalènes, des atomes d'argent. — Du haut de son escalier de nuages, la lune se penche sur le berceau d'un enfant endormi, le baignant de sa clarté vivante et de son poison lumineux ; cette jolie tête pâle, elle la doue de ses bienfaits étranges, comme une fée marraine, et lui murmure à l'oreille : « Tu subiras éternellement l'influence de mon baiser, tu seras belle à ma manière. Tu aimeras ce que j'aime et ce qui m'aime : l'eau, les nuages, le silence, la nuit, la mer immense et verte ; l'eau informe et multiforme ; le lieu où tu ne seras pas, l'amant que tu ne connaîtras pas, les fleurs monstrueuses, les parfums qui troublent la volonté, les chats qui se pâment sur les pianos et qui gémissent comme les femmes, d'une voix rauque et douce. »

Nous ne connaissons d'analogue à ce morceau délicieux que la poésie de Li-tai-pé, si bien traduite par Judith Walter, où l'impératrice de la Chine traîne, parmi les rayons, sur son escalier de jade diamanté par la lune, les plis de sa robe de satin blanc. Un lunatique seul pouvait ainsi comprendre la lune et son charme mystérieux.

Quand on écoute la musique de Weber, on éprouve d'abord une sensation de sommeil magnétique, une sorte d'apaisement qui vous sépare sans secousse de la vie réelle, puis dans le lointain résonne une note étrange qui vous fait dresser l'oreille avec inquiétude. Cette note est comme un soupir du monde surnaturel, comme la voix des esprits invisibles qui s'appellent. Obéron vient d'emboucher son cor et la forêt magique s'ouvre, allongeant à l'infini des allées bleuâtres, se peuplant de tous les êtres fantastiques décrits par Shakspeare dans *le Songe d'une nuit d'été*, et Titania elle-même apparaît dans sa transparente robe de gaze d'argent.

La lecture des *Petits Poëmes en prose* nous a souvent produit des impressions de ce genre ; une phrase, un mot — un seul — bizarrement choisi et placé, évoquait pour nous un monde inconnu de figures oubliées et pourtant amies, ravivait les souvenirs d'existences antérieures et lointaines, et nous faisait pressentir autour de nous un chœur mystérieux d'idées évanouies, murmurant à mi-voix parmi les fantômes des choses qui se détachent incessamment de la réalité. D'autres phrases, d'une tendresse morbide, semblent comme la musique chuchoter des consolations pour les douleurs inavouées et les irrémédiables désespoirs. Mais il faut y prendre garde, car elles vous donnent la nostalgie comme le ranz des vaches à ce pauvre lansquenet suisse de la ballade allemande, en garnison à Strasbourg, qui traversa le Rhin à la nage, fut repris et fusillé, « pour avoir trop écouté retentir le cor des Alpes. »

THÉOPHILE GAUTIER.

20 février 1868.

LA FOIRE AUX JAMBONS

La foire annuelle aux jambons s'est tenue la semaine dernière sur le boulevard Bourdon, pendant les trois jours consacrés : mardi, mercredi et jeudi saints.

C'était plaisir que de voir l'ardeur avec laquelle la foule se portait vers ces baraques improvisées. Tous les pays où la cochonnaille fleurit avaient envoyé là des représentants : York, Lyon, Arles, Bayonne, Mayence, Strasbourg.

Quelle orgie de victuailles ! Le jambon étale sa carnation brillante à l'ombre du laurier dont les peintres ceignent la tête des héros ; les énormes quartiers de lard font fléchir les cloisons ; les saucissons s'enroulent en interminables spirales et des chapelets de saucisses se balancent dans l'atmosphère poussiéreuse. A travers ces étalages rabelaisiens passe la foule épaisse et bruyante des chalands : ce sont de diligentes ménagères et de robustes promeneurs à la poitrine large et aux épaules carrées. Tous humect avec une satisfaction marquée l'air saturé d'un fumet puissant qui leur chatouille agréablement les papilles.

N'oublions pas de mentionner le quartier spécialement affecté aux échantillons de la charcuterie chevaline. La façon toute cavalière dont on s'en disputait les produits était bien faite pour remuer doucement le cœur des hippophages.

La foire aux jambons date de temps immémorial, nos pères ayant, de toute antiquité, montré un faible particulier pour le porc salé. Elle se tenait primitivement sur le parvis Notre-Dame. En 1812, on la transporta sur le quai des Augustins, près le pont Neuf, et, dans la suite, sur la place Saint-Sulpice. Elle a élu pour la première fois domicile sur le boulevard Bourdon en 1833.

Sans doute l'établissement de cette foire vient-il de l'usage de se decarêmer à Pâques avec du porc. On bénissait autrefois à l'église le jambon et le lard qu'on destinait à cet usage, et les anciens rituels contiennent l'oraison particulière employée pour cette bénédiction.

P. DICK.

LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite [1].)

Corbier s'agitait, et, tirant de nouveau sa montre, il rappela que le phaéton devait être attelé depuis vingt minutes au moins. Sur quoi, Bley observa que les chevaux de Mme de Clérol n'attendaient pas, ce qui les faisait ressembler...

— Au grand roi ! murmura Corbier, qui savait le faible de son ami pour ce rapprochement-là.

— Eh bien, oui, ajouta le baron, et, en même temps, ce qui établit clairement leur supériorité sur nous autres du commun.

Olga n'entendit pas cette remarque ; elle traversait déjà la pelouse avec Michel, qui s'était enhardi à lui offrir le bras.

— Allons ! soupira le commandant, qui essaya encore d'insinuer qu'il y avait un petit chemin délicieux par lequel, afin de changer, on pourrait regagner la maison. Enfin, reprit-il, ce sera pour une autre fois.

Ce petit chemin délicieux, par lequel le commandant regrettait qu'on ne regagnât pas la maison, était long, pierreux, en plein soleil, mais il côtoyait une vigne !

Michel aurait voulu attendre les autres. Se trouver seul avec la marquise l'embarrassait et il était redevenu silencieux. Mais, dès qu'elle fut hors de portée des oreilles du baron :

— Monsieur, dit rapidement Olga, j'ai des excuses à vous faire. J'ai dû vous paraître bien capricieuse, bien ingrate !

— Capricieuse ! ingrate ! balbutia le jeune homme, dont la figure revêtit une expression d'étonnement à laquelle il n'y avait pas à se tromper.

— Comment ! reprit Olga, vous ne vous êtes aperçu de rien ? Alors, j'ai commis une erreur, et c'est vous, fit-elle en riant, qui me devez des excuses. Savez-vous pourquoi ? Parce qu'avant-hier j'ai été très-fâchée contre vous.

— Vraiment ! Et à quel sujet ? demanda Michel d'une voix consternée.

— Oh ! n'importe le sujet. Seulement, je vous le répète, j'ai été très-fâchée contre vous.

— Je ne m'en suis pas douté.

— Eh bien, voilà précisément pourquoi vous me devez des excuses. Donc, vous me les adressez ; je les accepte. J'ai eu tort, vous aussi. La paix est faite, n'est-ce pas ?

Et Mme de Clérol, qui venait, en entrant dans le salon, de quitter le bras de Michel, se retourna et tendit sa main, que pressa d'une étreinte timide et frissonnante la main nerveuse du jeune homme.

Le baron, qui arrivait, rappela à Olga qu'elle avait laissé son châle dans la voiture et non pas dans le salon.

— Elle va ensorceler ce malheureux, pensa-t-il. Je l'ai pourtant prévenu, et le proverbe dit qu'un homme averti en vaut deux ; mais il ne parle pas des femmes, ce diable de proverbe !

Au moment de saisir les rênes, Olga s'aperçut qu'elle avait perdu un gant ; elle était pressée de partir et défendit qu'on le cherchât ; d'ailleurs, elle l'avait sans doute laissé tomber dans la rivière. Elle prit un des gants de son oncle ; sa main y disparut comme, dans un canon de fusil un grain de grenaille, et elle le serra par une épingle autour de son poignet. Au fait, le plus simple était que le baron eût l'obligeance de s'emparer du fouet. Il entendait le fouet à merveille, M. de Bley !

— A présent, *all right !* cria-t-elle à Michel, qui se tenait devant les chevaux, tout en caressant avec distraction la tête rugueuse de Wallace.

Michel s'écarta, et, comme les roues du phaéton le rasaient, il vit rayonner un sourire en réponse à l'adieu qu'il murmurait. Il suivit des yeux la voiture qui s'éloignait et écouta le trot rapide retentir sur la route sèche et dure.

Jean Gourme lui toucha l'épaule :

— Maintenant, fit-il, te voilà débarrassé. Tu es content !

— Moi ? répliqua le jeune homme, qui sembla sortir d'un rêve, moi ? Je suis très-content. Et toi ?

— Il ne s'agit pas de moi, reprit Jean Gourme, puisque j'aime cette marquise, cet équipage astiqué au vif, ce bon papa de M. Corbier, ces yeux qui vous lancent des fusées. J'aime ça, c'est franc. — Et comment vas-tu ? Un peu caduc, hein ?

— Au contraire, beaucoup mieux. Je ferai un petit tour pour me dégourdir.

Et Michel se dirigea du côté de la forêt.

Quand, au bout de trois heures, il revint de faire son petit tour, il rencontra son père et Rose qui cheminaient ensemble. Le commandant s'en allait, sa hachette au poing, marquer des arbres et il n'avait accepté qu'à regret la compagnie de Rose, qui marchait moins vite que lui. Aussi, en voyant Michel :

— Puisque le voilà enfin, dit-il à la jeune fille, je vous salue. Il est juste que mon pauvre garçon ait sa ration de votre visite ; moi, j'ai eu la mienne, et, de cela, grand merci. — A propos, continua-t-il, s'adressant à son fils et tout en allumant sa pipe, elle avait raison.

— Qui ? demanda Michel.

— Mme de Clérol, parbleu ! Oui, c'est bien dans la rivière qu'elle aura laissé tomber son gant. Nous l'avons cherché partout. J'avais pour m'aider les yeux de Rose. Hein, que dis-tu de ces lunettes-là ? Mais bernique ! C'est fâcheux. De cette affaire, l'autre, qui n'en peut mais, est flambé. Des gants tout battant neuf. Enfin je pense qu'elle a le moyen de s'en racheter une paire.

Et le commandant s'éloigna en riant.

Les jeunes gens se dirigèrent ensemble vers la maison. Rose était ou voulait paraître irritée, elle avait appris de sa tante, qui était demoiselle de magasin quelque part, à fermer à demi les yeux, à se pincer les lèvres, à relever le menton et à ne répondre aux questions qu'on lui adressait que par monosyllabes bien secs. Michel la plaisanta sur son humeur maussade qui lui allait fort mal.

— Si vous m'en croyez, dit-il, vous laisserez ces airs-là. .

— Aux marquises, sans doute ! interrompit Rose.

— J'ignorais que Mlle Pécolier fût marquise.

— Ma tante est au moins une personne bien élevée. Il serait à souhaiter que tout le monde eût d'aussi bonnes manières qu'elle.

— A chacun son goût.

— Oui, certainement, à chacun son goût. Aussi, moi, j'aime beaucoup M. Barlot !

Cela dit, Rose releva la tête et regarda Michel comme, le coup parti, un artilleur regarde si le boulet a porté.

— Je ne vous empêche pas, reprit tranquillement le jeune homme, d'aimer M. Barlot.

— Je vous crois, fit Rose d'un ton ironique. Prétendriez-vous, par hasard, me dicter mes sympathies et mes affections ?

— Peste ! la belle phrase !

— On n'est pas marquise, mais on s'exprime !

— De mieux en mieux !

— Moquez-vous autant qu'il vous plaira : cela m'est bien égal. M. Barlot...

— Encore !

— Oui, encore, et encore, et puis encore ! Si je le trouve à mon gré, qu'avez-vous à dire ? S'il n'est pas ce qu'il paraît ?

— Ah ! tant mieux pour lui, car il paraît fort désagréable.

Avec un petit ricanement :

— Eh bien, riposta Rose, il me paraît, à moi, fort agréable. Au reste, poursuivit-elle, il ne s'agit point de son caractère, mais d'une chose qui vous étonnera quand vous le saurez et qui vous vexera, allez !

Et la jeune fille prit un air mystérieux et important.

Si elle espérait réveiller la jalousie endormie dans le cœur de Michel, elle se trompait : la jalousie ne se réveille pas. Michel n'avait nul souci de Barlot, ni de savoir quelle était cette chose qui l'étonnerait et le vexerait. Il répondit par une plaisanterie à Rose, dont la colère l'amusait plutôt qu'elle ne l'émouvait. Il ne cherchait pas, d'ailleurs, à pénétrer les motifs de cette colère, qu'il attribuait à quelqu'une des contrariétés quotidiennes dont Rose aimait à se dire abreuvée. La fille de Marion avait de nature les vertus physiques et morales de sa condition : la gaîté, la santé, un esprit à l'épreuve des coups de l'imagination. Mais, à entendre les récits des infortunes de sa tante, surtout à vivre, à raison de vingt sous par mois qu'elle payait à la loueuse de romans de Briancourt, avec les victimes de la passion et de la société, elle était arrivée à se croire une héroïne. Elle s'efforçait de dompter ses instincts et de ressembler, par sa toilette et ses manières, à ce qu'elle croyait être. A une héroïne il faut un héros, et, faute de mieux, le héros de Rose était Michel. En cela, le sang de paysan qui coulait dans les veines de la jeune fille ne mentait pas. L'héritier du commandant Morgan était un fort bon parti. Aussi ne négligeait-elle aucune occasion de compromettre Michel. Elle parvint facilement à se compromettre elle-même. Marion fermait les yeux. Il passait à sa fille le romanesque des moyens en faveur de la sagesse du but.

Ce but toutefois ne devait pas être atteint. Rose finit par s'en convaincre. Michel dansait volontiers avec elle ; il semblait très-aise de la voir, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, arriver à Champ-d'Asile ; il ne se faisait pas prier pour l'escorter où qu'elle voulût aller ; il se comportait à son égard en bon camarade ; mais elle comprit qu'elle ne s'appellerait jamais Mme Morgan. Elle en conçut un vif dépit, non pas précisément d'amour, mais d'amour-propre. Ce dépit s'accrut des circonstances qui accompagnèrent l'arrivée de Mme de Clérol. Rose souffrit cruellement de voir ceux que son père appelait « nos maîtres » traiter Michel en égal. Puis elle devinait que le miracle qu'elle n'avait pu, en des années, opérer sur le cœur de Michel, une autre l'avait accompli en un jour. Le commandant venait de lui infliger un narré détaillé de la visite si aimable de la marquise. En somme, sa mauvaise humeur était donc fort excusable.

Les jeunes gens se promenaient devant la maison et la conversation continuait sur ce pied d'aigreur d'une part, et de raillerie inoffensive de l'autre, quand, du bout de l'avenue, une voix forte, avec accompagnement de claquements de fouet, héla Rose. Cette voix était celle de Marion, qui revenait de Briancourt et, en passant, ramassait sa fille.

— Enfin, dit-elle tout en se dirigeant vers son père, je m'en vais très-rassurée. On vous croyait mort, pour le moins. Hélas ! on est toujours dupe de sa sensibilité.

Et, comme le fouet faisait entendre de nouveau son appel impatient :

— On y va ! cria-t-elle, on y va !

— Rose, reprit Michel, je vous remercie de l'intérêt que vous me portez ; vous êtes une bonne fille, mais...

— Mais quoi, je vous prie ?

— Mais voilà ce qui vous gâte.

Et, du doigt, le jeune homme montra l'angle éraillé d'un volume qui faisait saillie hors de la poche de Rose.

Rose repoussa et recouvrit d'un pli de sa robe le volume écorné ; puis, la tête haute, elle marcha d'un pas précipité vers le cabriolet, dans lequel elle monta sans vouloir accepter l'aide de Michel. Elle n'avait, il est vrai, aucun besoin de cette aide, car elle était fort leste et le bidet de Marion ne l'était guère.

En voyant Michel :

— Eh bien, fit le forestier, te voilà sur tes quilles.

[1] Voir les numéros 681 à 683.

Qu'est-ce qu'ils chantaient donc, que tu en avais pour l'automne ? Je pensais bien que tu ne te laisserais pas jeter à bas comme un sapin pourri. Et puisque tu es des bons, viens manger notre soupe mercredi. Il y aura, continua-t-il en clignant de l'œil, une riche goutte au bout de cette soupe-là, sans compter que Grappe a promis d'arriver de bonne heure et de donner un coup de main pour le civet.

— Laissez donc, mon père, interrompit Rose, nous sommes à présent de trop petites gens pour M. Morgan.

Marion ouvrit de grands yeux ; mais, avant qu'il pût ajouter un mot ou que Michel eût repondu, le bidet partit, arraché aux douceurs de la halte par un coup de fouet qui, pour provenir d'un poignet féminin, n'en était pas moins cinglé de main de maître.

Michel s'en retourna, ravi d'avoir été empêché d'accepter l'invitation du forestier. Celui-ci, pendant ce temps, adressait à sa fille quelques questions qui demeurèrent sans reponse.

— Bah ! se dit-il en riant dans sa barbe, querelle d'amoureux !

Et il prit le parti de se taire.

Quant à Rose, elle garda, durant la course, un silence absolu. Aussitôt arrivée chez elle, elle monta rapidement dans sa chambre. Au bout d'une demi-heure, elle redescendit et s'en alla jeter un pli dans la boîte aux lettres scellée à la muraille de l'église, à l'autre extrémité du village. Ce pli portait pour suscription : « Monsieur le vicomte Gustave de Laita, rue de Lille, Paris, département de la Seine, France. » Il ne pouvait guère manquer de parvenir à son adresse.



MONUMENT ÉLEVÉ DANS LE CIMETIÈRE DE L'ILE DE LISSA, à la mémoire des marins autrichiens tués à la bataille navale de Lissa. — Photographie communiquée. — Voir page 243.

XI

Pendant toute une semaine, la dernière semaine d'août de l'an de grâce 1853, les prairies furent plus vertes que de coutume, les fleurs plus parfumées, les chênes plus hauts, les bois plus mystérieux, l'eau plus limpide, l'air plus léger, la brise plus caressante, le gazouillement des oiseaux plus gai, le soleil plus radieux, la pluie plus douce, les animaux plus dociles, les hommes meilleurs. Ce phénomène eut pour témoin Michel Morgan.

Un soir, Olga était, selon son habitude, assise dans l'embrasure d'une fenêtre, penchée sur une de ces inutilités qui portent, en langue féminine, le nom de « mon ouvrage, » et qui occupent les doigts agiles des jeunes femmes. Vis-à-vis d'elle, à la clarté douteuse du crépuscule, le baron lisait péniblement un journal. La fenêtre était grande ouverte. Corbier craignait les courants d'air et, réfugié dans son cabinet de travail, il y faisait sa sieste.

Bley ne tarda pas à jeter son journal.

— Pour ce qu'on y apprend, dit-il, ce n'est pas la peine de s'arracher les yeux.

Il considéra l'apparence du ciel et se frotta les mains.

— Qu'est-ce qui vous réjouit ? demanda Olga.

— Le beau temps que j'aurai demain. Autrefois, ajouta le baron en soupirant, cela m'eût été bien égal; mais, à mon âge, on ne chasse plus par la pluie.

Mme de Clérol posa son ouvrage, et, après un instant de silence :

— Décidément, fit-elle, votre protégé me plaît beaucoup.

— Je m'en suis aperçu, répliqua Bley sans paraître étonné d'une réflexion que rien n'avait amenée.

Bley était accoutumé aux zigzags de la pensée d'Olga.

— Dans ce cas, reprit celle-ci, vous êtes plus perspicace que lui. Et savez-vous pourquoi ? S'il s'apercevait qu'il me plaît,



LA FOIRE AUX JAMBONS, AU BOULEVARD BOURDON; dessin de M. Jules Pelcoq. — Voir page 239.



CARTE DE L'EXPEDITION ANGLAISE EN ABYSSINIE. — Voir le Bulletin.

ne me plairait plus. Comprenez-vous ce sentiment-là ?
— Parfaitement.
— Expliquez-le-moi.
— Vous m'en voudrez !
— Mais non, puisque je vous interroge.
Et, le baron, secouant la tête :

— Je vous promets, continua la marquise, de ne pas vous en vouloir.

— Gil Blas ne parla non plus que sur l'ordre de son archevêque... N'importe ! j'obéis. Vous n'entendez pas, poursuivit Bley, franchir les colonnes d'Hercule de l'amitié. En ce qui vous concerne, vous ne courez assurément point ce risque-là. Mais, si mon protégé les dépasse, s'il arrive en plein Océan...
— Eh bien ?
— Eh bien, vous le laisserez se noyer.
— C'est tout ?
— C'est tout.



POSTE ÉGYPTIEN, SUR LA FRONTIÈRE D'ABYSSINIE, d'après un croquis du comte Seckendorf. — Voir le Bulletin.

— Alors, je vous demanderai d'expliquer votre explication. Mais, je vous en prie, ne faites pas de l'esprit. Rappelez-vous que je suis très-bête.

Le baron sourit.

— Madame, fit-il, rappelez-vous, de votre côté, d'abord que j'ai tantôt soixante ans, ensuite que vous daignez me consulter. Permettez-moi donc de vous adresser quelques questions.

— J'attends.

— Voyons. C'est aujourd'hui lundi. Pourquoi êtes-vous allée mardi à Champ-d'Asile?

— Pour donner une marque d'intérêt à ce pauvre jeune homme qui, la veille...

— C'est juste. Et mercredi?

— Mercredi? Nous avons déjeuné là-bas ensemble.

— C'est encore juste. Et jeudi?

— Je voulais voir les chevaux de M. Morgan. Vous n'avez cessé de m'en rabattre les oreilles, de ces chevaux.

— C'est également juste. Et vendredi?

— Ne savez-vous pas qu'en revenant de Bressy, j'ai été surprise par un orage?

— C'est juste. Et samedi?

— J'ai reporté le manteau que le commandant m'avait prêté : un vieux manteau de cavalerie qui pesait bien quarante livres!

— Et, comme il était si lourd, il eût fatigué un de vos gens?

Olga se redressa.

— Ah! baron, dit-elle, il faut en vérité que je vous aie promis de ne pas vous en vouloir!

— Oui, reprit Bley, vous m'avez fait là une promesse terriblement téméraire et dont je n'ai point fini d'user. Je compte même en abuser, non pas pour continuer un interrogatoire qui vous chagrine, mais pour vous débiter un petit sermon. L'obscurité est très-favorable aux sermons. Le mien sera sur le texte suivant : « Il ne faut pas jouer avec le feu ; » un texte fort ancien et d'une application universelle, sauf cependant, ajouta-t-il en s'inclinant, pour les salamandres.

Olga lui dit que le texte lui suffisait et qu'elle dispensait le prédicateur du commentaire. Elle était certaine que le baron se trompait entièrement. Elle convenait volontiers de son amitié pour M. Morgan, qui n'avait rien de transcendant, mais qui était aimable et surtout d'un naturel parfait. Fallait-il le fuir, parce que sa conversation était agréable et sympathique? Les gens bons à rencontrer n'étaient pas, dans ce pays désert, si nombreux, qu'on s'attachât à les éviter. Elle avouait d'ailleurs que la société était pour elle un besoin. Elle avait, à tort, pensé que la solitude la charmerait. A peine installée à Varanne, elle avait reconnu son erreur et s'était sentie en proie à l'ennui. Il n'avait tenu qu'à un fil qu'elle repartît. Son oncle était absorbé par ses affaires, le curé par son autel. Enfin elle serait morte de spleen, sans le baron et sans M. Morgan. Quant à celui-ci, ah! comme il rirait à la seule idée des dangers qu'il courait, dans l'imagination de M. de Bley. Il était à mille lieues de ce que redoutait ou plutôt de ce que feignait de redouter le baron.

— Il en est si loin, ajouta Mme de Clérol, que, — vous me garderez le secret, — eh bien, je l'ennuie!

— J'ai peine, repartit tranquillement Bley, à lui croire si mauvais goût.

— Il vous faut des preuves? Vous les aurez. Elles abondent; et, pour commencer, en voici une toute fraîche : ce matin, j'ai confessé à M. Morgan n'avoir de ma vie chassé à tir. D'abord il s'est écrié : « Vraiment! » comme s'il eût appris la plus étrange des nouvelles. Évidemment il ne prêtait aucune attention à ce que je disais, car il n'est point si extraordinaire, n'est-ce pas, qu'une femme n'ait jamais chassé à tir? Il est pourtant revenu de son étonnement, et je lui ai alors parlé de mon vif désir d'essayer d'un divertissement qui me tente depuis longtemps. Je me suis dite retenue par la difficulté de trouver un guide autre que Barlot; vous savez que je ne peux souffrir Barlot; j'ai ajouté que j'étais en quête d'un chasseur connaissant le pays. — Je n'ai pas à vous rappeler que c'est demain le 1er septembre, puisque nous devons à cette circonstance le plaisir de vous garder ce soir sous notre toit. M. Morgan n'eût donc été que simplement poli en me répondant ce que vous m'auriez répondu, ce que le premier venu, mon chien, m'eût répondu, qu'il serait trop heureux... et cætera.

— Et il n'a pas répondu cela?

— Ah! ni cela, reprit Olga, ni rien de pareil. Il a bonnement cherché un homme sûr à m'indiquer. Il s'est adressé à son père et à Jean Gourme. Nous avons tenu un conseil de guerre et passé en revue tous les braconniers du département. Par exemple, il y en a une armée. Mais, à moins qu'ils ne soient grossiers, ceux qui ne sont pas ivrognes sont voleurs. Pas un qui pût me convenir, et M. Morgan m'a très-aimablement engagée, devinez à quoi? à renoncer, pour le moment, à mon projet. Il a fallu que ce fût le Jean Gourme qui lui suggérât de m'offrir ses services. Je les ai immédiatement acceptés, et c'est alors seulement qu'il s'est exécuté. Il m'a dit : « S'il vous plaît? » après que j'avais déjà dit : « Merci. » Enfin la partie est arrangée. Vous en serez. J'y compte. Mais que dites-vous de ma preuve?

— Les preuves! s'écria le baron. Eh! bonté divine! qu'est-ce que cela prouve?

— Vous êtes tenace! fit Olga. Tant mieux! Je n'en aurai que plus de mérite à vous convaincre. Au lieu de démontrer, je montre : Jean Gourme, — vous connaissez M. Jean Gourme, le maître-valet de Champ-d'Asile, ainsi très-bien nommé, puisqu'il est à la fois maître et valet; — donc, Jean Gourme, avec qui j'ai eu l'autre jour l'honneur de causer en particulier, m'a, parlant à ma personne, expliqué, en français médiocre mais clair, que M. Michel ne m'aimait pas. Êtes-vous content?

En réponse, Bley demanda si la promesse de tout à l'heure tenait toujours, et la jeune femme ayant répliqué affirmativement :

— Madame, reprit-il gravement et d'une voix légèrement émue, vous êtes la sincérité même; par conséquent, vous me pardonnerez d'être sincère : vous aimez, au reste, vous devez en convenir, vous aimez le monde; c'est naturel, le monde est à vos pieds. Ah! je dis exactement ce que je sais et ce que vous savez. A Paris, quand vous entrez dans un salon, et vous entrez chaque soir dans plusieurs salons, vous attirez tous les regards et tous les hommages. A la campagne, Montrevaux ne désemplit pas de voisins, d'amis, d'invités, que votre présence y amène, et Montrevaux est vaste. Où que vous soyez, vous y régnez. Votre excellent oncle n'a qu'une volonté, la volonté de sa nièce. Mme Corbier ne s'en plaint pas. Son fils est pour elle un dieu, et Henri ne voit rien au-dessus de vous. Il a mille fois raison; mais je constate que si, par hasard, vous avez des caprices, vous êtes entourée de gens qui décerneraient à votre cheval les honneurs du consulat. Un jour, vous avez ressenti quelque fatigue. Cela n'est pas étonnant. J'admire les sots qui tiennent la vie du monde pour oisive et futile. Je la tiens, moi, pour la plus rude des carrières, comme aussi pour la moins décevante. Elle est, dans notre époque effacée et rabaissée, la seule qui aiguise les intelligences, en même temps qu'elle trempe les caractères. Gardons-nous d'en médire. Si nous sommes las, reposons-nous; mais, à moins d'un Waterloo, n'abdiquons pas. Je vous en parle, hélas! savamment. Si j'étais un philosophe, je dirais : le monde ressemble à ces poisons auxquels on s'habitue et qui ne tuent que lorsqu'on cesse d'en user. N'étant pas un philosophe, je vous dirai simplement, d'accord avec vous, qu'ici vous vous ennuyez mortellement. Ah! sur ce point, je n'ai pas l'outrecuidance de vous contredire. Le vieux manteau de cavalerie du commandant est de plume auprès de celui qui me pèse sur les épaules. Ce manteau de plomb, je ne le pose que chez vous; mais je le retrouve dans le vestibule; Firmin me le tend, j'y fourre les deux bras, j'en rabats le capuchon et... Bah! il ne s'agit pas de moi, mais de vous qui êtes une grande dame, tandis que M. Morgan n'est pas un grand homme, ni un grand seigneur, mais un brave et bon garçon qui vous plaît actuellement, parce que vous le comparez aux Balaguier et que, dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Dans votre vie à vous, il ne sera pas même un épisode, et lui? Dame! je suis des borgnes, moi. Aussi j'ai encore un œil. Eh bien, avec cet œil, j'ai vu ce que vos deux yeux ne savent pas distinguer. Madame, si j'étais de vous, j'aurais demain la migraine!

— Que je voudrais, murmura Olga, avoir cinquante ans!

— Ma foi, je vous assure qu'il est bien triste de vous faire envie, repartit le baron, qui, encouragé par ce ton et la réflexion de Mme de Clérol, voulut frapper les derniers coups, et ajouta : — D'ailleurs, laissons là mon protégé qui, en somme, est assez grand pour se protéger lui-même. Mais, que demain on vous rencontrât avec lui, que dirait-on?

— Voilà! fit sardoniquement Olga.

A l'ironie de ce « Voilà! » Bley comprit qu'il avait, d'un mot, détruit l'effet de sa laborieuse argumentation. Il se disposa aussitôt à reprendre en sous-œuvre ses raisonnements. La sottise elle-même n'a pas l'opiniâtreté du bon sens qu'assaisonne un grain de jalousie. Bley, d'ailleurs, discourait volontiers; il était, en conversation, de l'ancienne école, précise et précieuse. Il épuisait les sujets et finissait les phrases. Avoir un auditeur, il appelait cela causer. Mais, comme il préparait une nouvelle attaque, les domestiques arrivèrent, apportant les lampes.

Certains entretiens meurent à la lumière. Olga reprit son ouvrage et le baron son journal. Corbier ne tarda pas à reparaître, suivi de près par le thé. Au thé succéda le piquet.

En se retirant, la marquise recommanda à Bley de ne pas veiller trop tard, attendu qu'il aurait à se lever de bon matin.

— M. Morgan, ajouta-t-elle, sera ici à sept heures.

Si, pour un homme aussi bien que pour une montre, l'exactitude consiste à n'être ni en retard, ni en avance, Michel ne fut pas exact. Il eut beau marcher lentement et s'arrêter à battre une luzerne qui se trouvait sur son chemin et où il savait des cailles, il arriva dans la cour de Varanne trois grands quarts d'heure trop tôt. Le château, les volets fermés, dormait encore. Seule debout de tous les habitants, une fille de cuisine venait d'allumer le feu et s'en allait à la ferme chercher du beurre frais. Par la porte entr'ouverte, Michel vit briller la flamme et entendit chanter l'eau. Sur le seuil, Wallace bâillait et s'étirait, en chien très-fainéant qu'il était. Dans un angle de la cour, des palefreniers en bras de chemise et en pantalons collants sortaient les chevaux de l'écurie, installée à l'extrémité d'une des ailes du château. Chaque animal était arrêté au passage devant un gros homme, à favoris rouges et à visage pourpre, qui l'examinait des pieds à la tête, lui ouvrait la bouche, lui tâtait les jambes et lui passait longuement sur les flancs sa main velue et carrée. L'inspection se terminait par un juron, dit tendrement en anglais, si M. Jones était content; mais, si M. Jones n'était pas content, baragouiné dans un affreux français que les grooms terrifiés comprenaient de reste. Sept chevaux défilèrent ainsi en succession.

W. DE LA RIVE.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA CHAUX-DE-FONDS

La Chaux-de-Fonds, ville du canton de Neufchâtel, en Suisse, compte une population d'environ quatorze mille habitants. Elle est située dans la vallée du même nom, à mille mètres au-dessus du niveau de la mer; elle a été reconstruite presque entièrement après avoir été dévastée par un épouvantable incendie, en 1794.

A la fin du XVe siècle, ce n'était qu'un rendez-vous de chasse des comtes de Vallengin. On y remarque une belle église, des maisons bien bâties, un casino-bain, des écoles primaires et secondaires, un institut pour les jeunes filles pauvres, l'hôtel des postes, la maison d'asile pour les orphelines, l'hôpital et le théâtre.

Il se fabrique annuellement dans tout le district de la Chaux-de-Fonds, y compris le Locle, plus de 250,000 montres et un grand nombre de pendules complètes. En outre, la population des montagnes et des vallées environnantes fabrique tous les ans environ 800,000 mouvements de montres qui représentent une valeur moyenne de quarante francs, soit trente ou trente-six millions de francs. La division du travail dans cette industrie est poussée jusqu'à ses dernières limites. Une montre à répétition, avant d'être livrée au commerce, exige le concours de plus de cent vingt ouvriers. Chacun de ceux-ci travaille chez lui et fait toujours la même pièce; souvent même il ne termine pas entièrement celle qu'il a commencée. Le prix de la journée varie de deux francs cinquante centimes à dix francs.

La vallée de la Chaux-de-Fonds est trop élevée pour que le blé et les arbres fruitiers puissent y être cultivés. On n'y voit que des sapins sur les hauteurs, des pâturages, quelques champs d'orge, d'avoine et de légumes.

On découvre des collines voisines une belle vue sur la vallée, dont les pâturages, les bois de sapins, les maisons entourées de jardins, disséminées çà et là ou rangées en lignes, offrent un aspect tout particulier.

C'est à la Chaux-de-Fonds que naquit, en 1794, Léopold Robert, l'illustre peintre des *Moissonneurs* et des *Pêcheurs*, mort en Italie en 1835. On lui a érigé une statue dans sa ville natale en 1863. La Chaux-de-Fonds fut aussi la patrie des deux Droz père et fils, inventeurs des automates, revenus au sein de leurs montagnes, comme tant d'autres Suisses, après avoir parcouru le monde entier.

A. DARLET.



JOUTEURS BAVAROIS

L'une de nos gravures représente deux singuliers athlètes se livrant à une sorte de jeu très en honneur parmi les villageois de la haute Bavière.

L'exercice du *hakeln* est très-simple.

Deux individus se tiennent pied contre pied le long d'une ligne tracée à la craie sur le plancher; puis ils s'accrochent mutuellement les mains par le doigt du milieu, et, à la seule force des muscles, chacun des combattants s'efforce d'attirer son adversaire à lui, de manière à lui faire dépasser le trait fatal.

Ce jeu exige un déploiement de force musculaire beaucoup plus considérable qu'on ne serait tenté de le croire. Il est bon de s'y mettre en garde contre la sournoiserie d'un adversaire qui, poussé à bout, pourrait lâcher le doigt sans crier gare. Si, en ce cas, le lâcheur a perdu la partie, il se peut bien que le vainqueur s'en aille rouler lourdement sous quelque table. L'enjeu est le plus souvent une canette de bière que la galerie déguste aux frais du vaincu.

Dans le Pinsgau, et notamment à Taxenbach, le hakeln est presque un jeu national. A certain jour de fête du mois de juin, les jeunes gens du pays joutent ainsi en plein champ devant des milliers de spectateurs, et le vainqueur, décoré du titre de *alkmayer*, reste pour toute l'année le lion du village.

Le *stemmen* est un jeu analogue. Deux lignes blanches sont tracées sur une table et les jouteurs allongent leur poing droit entre elles. Il s'agit, en poussant le poing de l'adversaire, de le faire sortir de la limite marquée. Il est défendu aux joueurs d'appuyer leur main gauche contre la table pour se donner plus de force. Inutile d'ajouter que la victoire est également arrosée par des flots d'une bière généreuse.

HENRI MULLER.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Le chanoine Mahé de Vannes. — L'homme-poisson. — Un homme vivant au fond de la mer. — *Les Lettres armoricaines.* — Mémoire de M. Delestre. — Description des rochers qui forment les fonds des Iles-Britanniques. — Les roches pierreuses. — Le sable. — Le gravier. — Les galets crétacés. — La vase. — Bancs coquilliers. — Coraux.

Un vieil archéologue, l'abbé Mahé, chanoine de Vannes, mort en 1831, et dont les personnes qui se consacrent à l'étude de l'âge de pierre recherchent et payent au poids de l'or l'ouvrage, presque introuvable aujourd'hui, intitulé : *Essai sur les antiquités du Morbihan*, raconte dans une des vieilles légendes bretonnes qu'il a recueillies et publiées en petites brochures plus rares encore que l'*Essai*, les merveilles vues par l'homme-poisson, durant un séjour de trois semaines au fond de la mer.

Cet homme-poisson, que le chanoine se rappelle avoir connu à Arz, petite île du Morbihan, en 1780, était un simple pêcheur, qui avait vu un jour sa barque renversée par la tempête et qui était tombé dans les profondeurs de l'abîme sans perdre la vie. A sa grande surprise, l'eau ne l'étouffa point; il descendit rapidement au fond du lit sous-marin, et il trouva qu'il régnait un calme absolu sous les flots qui

s'agitaient si tumultueusement au-dessus de lui. Prenant son parti en brave, il se mit à parcourir son étrange prison, et chercha à regagner la côte, en gravissant les rochers pour la plupart, hélas! à pic, qui hérissaient de toutes parts les bords de l'immense bassin. Les couleurs les plus étranges coloraient ces rochers; il y en avait de rouges, de gris, de noirs et de blancs; une végétation luxuriante et inconnue en remplissait les interstices et servait de gîte à des milliers de poissons, d'insectes et de crustacés de toutes les tailles, de toutes les formes et de toutes les espèces, qui venaient curieusement regarder cet homme, le premier sans doute qui eût abordé impunément leur royaume. Chaque assise de granit lui montrait un aspect et des hôtes particuliers, et souvent dangereux, car il eut entre autres à se soustraire aux poursuites d'un requin, dont il ne put déjouer l'acharnement qu'en se tenant blotti dans une étroite anfractuosité de rocher, où le monstre vint je ne sais combien de fois heurter avec fureur sa tête formidable et déchirer sa gueule armée de six rangées de dents taillées en forme de scie et de rasoir qui se remplaçaient dès que l'une d'elles se brisait. Le féroce squale finit, après ce siège acharné qui dura toute une journée, par s'éloigner, épuisé de fatigue, et affaibli par une perte de sang considérable.

L'homme-poisson parvint enfin à regagner le rivage, mais il conserva de son séjour dans la mer une maladie étrange qui couvrait toute sa peau d'écailles comme celles qu'on voit sur les poissons, et il allait dans sa vieillesse, mendiant de porte en porte, et racontant ses aventures aux femmes et aux enfants, accourus sur le seuil de leur logis pour l'écouter la bouche toute grande ouverte d'ébahissement.

Je sais bien que l'auteur des *Lettres morbihannaises*, publiées dans le *Lycée armoricain*, prétend que ce soi-disant homme-poisson était tout bonnement un habile charlatan atteint d'une maladie de peau que la malpropreté et un sang vicié par la misère dans la vieille Armorique n'enfantent que trop souvent, et qu'il en tirait parti pour remplir plus abondamment, par l'attrait du merveilleux, sa besace de toile bise; mais pourquoi ôter ainsi son auréole fantastique à une légende attachante?

Et puis est-il donc impossible de connaître jusque dans ses moindres détails l'intérieur du lit de la mer? M. Delestre ne vient-il pas de présenter à l'Académie des sciences non-seulement une carte, mais encore une description complète des rochers qui forment le fond des mers britanniques?

D'après lui, le sol de cette mer se compose surtout de sable et de vase, plus ou moins mélangés de roches pierreuses.

Ces roches pierreuses depuis longtemps consolidées, et incontestablement antérieures à l'époque actuelle, ne reçoivent pas de dépôts nouveaux. Elles s'étendent au nord-ouest de l'Écosse, des Orcades et des Hébrides, et se retrouvent également à l'embouchure du Shannon et dans le nord-ouest de l'Irlande. On les rencontre encore au sud de cette île et de la mer d'Irlande. Dans la Manche, elles indiquent la réunion du Cornouailles à la Bretagne, et relient les îles de Portland et de Wight avec le Cotentin. A l'est de l'Angleterre elles ne se montrent guère que vers l'embouchure de la Tess, et sur le prolongement du cap Flamborough. Les côtes orientales des Iles-Britanniques n'en contiennent pas, sans doute parce qu'elles s'opposent moins à l'action des marées.

Les roches pierreuses bordent donc habituellement les Iles-Britanniques, dont elles prolongent les rivages et particulièrement les caps, surtout dans les parties où les eaux de la mer, plus agitées, détruisent sans cesse les parois qui les entourent et les resserrent. Elles forment aussi le fond des détroits et des bras de mer que balayent des courants rapides, comme on l'observe dans la mer d'Irlande, dans le canal Saint-George et dans la Manche.

Les dépôts meubles se répartissent dans les mers britanniques, s'y classent en quelque sorte par ordre de grosseur; leurs débris sont d'autant plus volumineux que les eaux opèrent leur transport avec une plus grande vitesse, comme on le constate surtout près du rivage. Lors donc que les dépôts recouvrent des fonds de mer dans lesquels la vitesse des eaux ne devient jamais suffisante pour les déplacer, ils peuvent provenir de terrains meubles préexistants et plus ou moins remaniés.

Dans ce dernier cas, l'étude géologique des côtes qui émergent dans le voisinage permet de conjecturer quels sont ces terrains, qui peuvent appartenir non-seulement à l'époque actuelle, mais encore à des époques bien antérieures.

Parmi les dépôts meubles des mers britanniques, il importe encore de signaler le sable en première ligne. Le sable en effet y domine beaucoup et occupe des surfaces immenses dans l'Atlantique, dans la Manche, et dans la mer du Nord. Indépendamment de ce qu'il borde les rivages, il s'étend au loin, jusque par des profondeurs dépassant deux cents mètres.

Le gravier présente quelques plages découpées d'une manière assez capricieuse qui, généralement, n'occupent pas une grande étendue, et qui s'observent à l'ouest des Iles-Britanniques, au sud de Corck, dans le canal de Bristol, entre la pointe de Cornouailles et les îles Sorlingues, et dans la Manche; quelques traînées s'en montrent aussi à l'est de l'Angleterre.

Ce gravier habituellement entremêlé de dépôts plus fins, et qui descend en outre à de grandes profondeurs, n'appartient pas à l'époque actuelle.

D'après la carte géologique des Iles-Britanniques, il semble, dans le canal Bristol, provenir d'un affleurement sous-marin du vieux grès rouge développé sur ses deux rives; au sud de l'Irlande, il a visiblement la même origine. Dans l'est de la Manche, il occupe une large plage, qui paraît relier le Green-Sand de la haute Normandie avec celui de l'Angleterre. Au sud d'Exmouth et de Star-Point, dans l'ouest de la Manche, ce même gravier se trouve sur le prolongement de roches arénacées appartenant au trias.

Des galets de silex bordent les falaises crétacées de l'Angleterre, le long desquelles on les voit se détacher; mais il en existe dans la Manche d'autres que la mer ne saurait plus déplacer maintenant et qui sont antérieurs à l'époque actuelle. On en trouve même jusque vers le milieu de la mer du Nord, à la latitude des Orcades.

Généralement, la vase pure ou mélangée de sable présente des formes découpées irrégulièrement et qui ne sont en rapport ni avec les courants, ni avec ce qu'on sait des montagnes sous-marines; souvent elle remonte jusque sur le rivage, et, dans ce dernier cas, elle provient évidemment de la destruction de couches argileuses qui affleurent sous la mer, et dont on peut indiquer la nature avec certitude en étudiant la carte géologique des Iles-Britanniques.

Ainsi l'argile de Londres engendre la vase de la Tamise et de la rivière Southampton. Dans la baie de Tor et au nord-est de cette baie, les plages de vase ressortent selon toute évidence de la destruction des marnes irisées qui se montrent à Sidmouth sur la côte voisine; on peut attribuer, sans crainte d'erreur, les plages de vase qui s'étendent dans la mer d'Irlande et dans le canal Saint-Georges, aux schistes siluriens si développés sur les bords opposés du bassin marin compris entre le pays de Galles, l'Écosse et l'Irlande. Enfin les grandes plages de vase qui se trouvent au sud de l'Irlande résultent de la continuation dans l'Océan des schistes paléozoïques, c'est-à-dire contenant des débris fossiles, qui émergent au sud-est de cette île, dans le pays de Galles et dans le Cornouailles.

Sur divers points des côtes les sondages indiquent des dépôts marins, exceptionnellement riches en débris de mollusques et qui constituent des espèces de faluns. Relativement rares sur la côte orientale de l'Angleterre proprement dite, baignée par la mer du Nord, les faluns sont très-nombreux dans la mer d'Irlande, ainsi que dans les canaux du Nord et de Saint-George; ils abondent encore autour de l'Écosse, dans le canal des Hébrides, entre les Orcades et le golfe de Moray, sur les côtes de la Manche, autour du Cornouailles et des îles Sorlingues, et loin des côtes par le sud-ouest de l'Irlande et à l'ouest des Hébrides et de l'Écosse. Dans ces derniers parages l'on rencontre aussi des bryozoaires ou polypiers, par des profondeurs qui atteignent souvent cent mètres.

Au nord-ouest du Royaume-Uni où les îles Feroe et l'écueil de Rockall s'élèvent dans l'Océan, les plateaux sous-marins supportant ces îles servent de gisements à une multitude de mollusques, qui les recouvrent de leurs tests calcaires. Enfin au sud-est de l'Écosse, de grandes plages coquillières s'étendent encore très-loin de la mer du Nord.

Les fonds les plus riches en mollusques dans les mers britanniques consistent essentiellement en sable. Assez souvent ces fonds appartiennent à des roches pierreuses, quelquefois seulement à du sable vaseux, ou bien même à du gravier et à de la vase sableuse, mais jamais à de la vase pure, celle-ci ne contient rien de semblable.

Le développement des mollusques paraît en outre influencé par la constitution minéralogique des côtes voisines. Dans les mers de France, sur les côtes calcaires et surtout sur celles qui sont granitiques, on rencontre beaucoup de mollusques ainsi que dans les mers britanniques, entre le pays de Galles et d'Irlande, et autour de l'Écosse et du Cornouailles.

En effet, ces côtes formées de granites ou de schistes cristallins et paléozoïques contiennent des alcalis qu'elles perdent par dissolution, à mesure qu'elles se détruisent et se décomposent, dégagent la chaux de l'eau de mer et facilitent ainsi la production du test des mollusques.

En résumé, le plateau sous-marin qui porte les Iles-Britanniques reçoit d'abondants dépôts qui proviennent de la destruction ainsi que de l'action exercée sur ces îles par la mer et par l'atmosphère.

Le sable en couvre la plus grande surface.

Le reste se compose de vastes étendues qui ne reçoivent pas de dépôts, et dont le fond consiste en roches antérieures à notre époque.

Tantôt ces roches sont pierreuses, tantôt elles sont meubles.

Parmi ces dernières, il faut citer les galets et les graviers, qui se trouvent à des profondeurs trop grandes pour y avoir été entraînés par les mers actuelles, et les plages de vase, qui se montrent au contraire dans les eaux fortement agitées.

Ces roches meubles présentent d'ailleurs des formes complètement indépendantes de la puissance et de la direction des courants antérieurs à l'époque actuelle, courants qui les ont dégradées ou remaniées sur place, mais sans altérer leur origine.

Vous voyez qu'à l'aide de sondages et d'études géologiques comparées la science parvient à connaître le lit d'une mer aussi bien que si elle le voyait de ses yeux. L'homme-poisson de Bretagne, eût-il été un savant, n'aurait pu faire mieux.

SAM. HENRY BERTHOUD.

LE MONUMENT DE LISSA

Le monument que nous reproduisons d'après une photographie a été inauguré dans le cimetière de l'île de Lissa, le 20 juillet dernier, premier anniversaire du combat livré sur ces côtes par la flotte autrichienne à la flotte italienne. Ce mausolée, dont l'aspect simple et sévère répond complètement à sa pieuse destination, fut érigé, au moyen d'une souscription recueillie parmi les marins autrichiens, à la mémoire de leurs compagnons d'armes qui ont succombé dans cette journée.

L'exécution de l'œuvre fut confiée à M. Léon Bottinelli, jeune sculpteur milanais. Depuis la première marche jusqu'au lion couché qui surmonte le monument, on a employé des pierres extraites des différentes carrières de l'île. Quant aux bas-reliefs qui se trouvent sur les deux faces larges du piédestal et qui représentent les principaux épisodes de la lutte navale, ils ont été exécutés en marbre de Carrare. Sur les deux faces étroites du cube sont inscrits les noms de tous les marins autrichiens morts à Lissa.

Le mausolée mesure quatre mètres de large à la base, sur une hauteur de trois mètres. Des petites colonnes reliées par des chaînes en forment l'entourage. Le fer employé pour cet usage provient des débris des vaisseaux italiens qui ont été détruits pendant le combat.

R. BRYON.

COURRIER DU PALAIS

Un parricide en trois actes. — Telle mère, tel fils. — La lanterne d'un officier de santé fait trébucher la justice. — On peut conduire une mauvaise conduite. — Un voyage à Asnières. — La femme, le mari et l'amant. — Fureur de celui-ci et réconciliation des autres. — Un escroc du petit monde. — Largesses d'un cocher. — Un jugement-feuilleton. — Sentence à mettre en musique par Offenbach. — La troupe du théâtre d'Alger jugée par le tribunal de commerce. — Deux mots, deux femmes. — L'âge qu'on ne dit pas assez et l'honnêteté qu'on dit trop.

Croyez encore à l'influence des noms!

Voici l'histoire d'une famille qui habite un village nommé *Unienville*, arrondissement de Bar-sur-Aube.

Unienville; quel nom plus amical, plus cordial et plus tendre?

Si Oreste et Pylade, si Philémon et Baucis étaient de notre monde et de notre temps, c'est Unienville qu'ils voudraient habiter.

Or, il y avait naguère à Unienville un brave homme de vieillard appelé Gossement, qui vivait sous le même toit que sa femme de soixante et onze ans et l'un de ses fils Alexis Gossement, âgé de vingt-six ans.

Cet inoffensif vieillard avait eu le tort, selon une expression pittoresque, de se dépouiller avant de se mettre au lit, c'est-à-dire de disposer de ses biens avant sa mort, ce qu'il avait opéré au moyen d'un partage de présuccession; il n'avait gardé que l'usufruit de ses biens.

Cet usufruit était gênant pour les cupidités de la mère et du fils, qui comparaissent aujourd'hui devant la Cour d'assises de Troyes. On trouvait que le vieillard durait trop. Sa femme lui avait dit: « Vieux loup-garou, tu ne crèveras donc jamais! » Elle conteste bien ce propos, mais de façon à l'affirmer au contraire; car au président qui lui demande si elle a souhaité la mort de son mari, elle répond:

— Quéques fois... mais pas si souvent qu'ils le disent, les menteurs.

Les menteurs ce sont les témoins.

Cette réponse, qui n'est pas gaie pourtant, fait éclater de rire l'auditoire.

Si la femme, aujourd'hui la veuve de Gossement, désirait la mort de son mari, le fils ne s'en tenait pas à des souhaits platoniques. Ainsi, un jour d'octobre, il conduisit son père au bord de l'Aube sous prétexte de couper ensemble des liens d'osier. En cet endroit le rivage qui est à pic domine un gouffre très-dangereux. L'excellent jeune homme poussa rudement le vieillard qui tomba dans rivière et disparut trois fois sous l'eau pendant que ce tendre fils s'éloignait tranquillement.

Par bonheur, — n'est-ce pas plutôt par malheur qu'il faudrait dire, quand on songe à l'atroce parricide qui sera commis plus tard? — oui par malheur Gossement peut s'accrocher à une branche d'arbre qui fut véritablement pour lui sa branche de salut, car elle lui aida à sortir de l'eau. En rentrant au logis, le pauvre père raconta tout à sa femme; mais en lui recommandant bien de ne rien dire, pour ne pas compromettre Alexis Gossement, son indigne fils. Grâce à cette générosité, le père garda le lit sans que le fils fût accusé, et on donna à cette tentative de meurtre la couleur d'un simple accident.

Mais le 10 novembre, à dix heures du matin, après une querelle cherchée, Alexis Gossement se saisit d'un instrument appelé crochet, terminé par deux pointes recourbées et aiguës qu'on manœuvre à l'aide d'un manche, et il asséna deux coups de ce terrible crochet sur la tête de son père.

Le second coup fut porté avec une telle violence, et il entra si profondément dans le crâne du vieillard, et les os de la face, que pour retirer l'instrument de la plaie les os furent broyés et la blessure devint horrible.

Cette atroce besogne terminée, le fils et la femme, car la femme était là présente, portèrent le cadavre dans la grange où ils le cachèrent sous une cuve recouverte de feuilles.

Et comme la journée était à peine commencée, voici comment le fils en employa le reste. Il se promena avec un camarade de cabaret en cabaret, il joua une partie de billard dans un café de Bar-sur-Aube et une partie de piquet. Son compagnon assure qu'il était fort gai, il chantait.

Pendant ce temps-là, la mère était restée à la maison. Elle avait été obligée d'aller chercher à la grange auprès du cadavre de son mari du fourrage pour le bétail, et elle n'avait pas sourcillé. A une voisine qui lui demandait où était son mari elle faisait cette réponse inconvenante dans tout état de cause, mais abominable dans la situation:

« Mon mari est probablement à Amance, à se remplir. »

Celui qui se remplissait, c'était le fils de cette misérable; il ne rentra à la maison qu'à dix heures du soir. Il s'occupa dès lors à faire disparaître les traces de son crime. Pour cela il se rendit dans la grange, y prit le corps ou le cadavre de son père, on ne sait pas bien lequel, car on ignore si le vieillard respirait encore. Quoi qu'il en soit, il alluma un grand feu et mit en travers ce corps ou ce cadavre, dont la combustion dégageait une odeur de chair brûlée qui fut remarquée par une voisine.

De peur d'être trahi dans cette exécrable opération, qui d'ailleurs ne produisait pas les résultats attendus, Alexis Gossement prit un sac, y inséra le cadavre dont les extrémités seules n'avaient pas subi l'action du feu, et, plaçant le tout sur une brouette, il le transporta dans le bois de l'Étang.

Là il déposa contre un arbre les restes du cadavre, alluma des feuilles tout autour pour faire croire à un accident, et alla trouver les autorités, leur déclarant que son père, qui avait la manie de remplir ses poches d'allumettes, gisait à demi consumé dans le bois de l'Étang.

On frémit en songeant que l'impunité de la noyade, qu'il avait due à la magnanimité de son père, pouvait être obtenue cette fois pour un assassinat consommé, grâce à tous ces artifices et à cette habile manœuvre.

Un officier de santé accompagné d'un commissaire de police vint faire les premières constatations. Il était nuit. Il faisait froid; ils étaient pressés. Bref, abusés par cet examen fait à la lueur insuffisante d'une lanterne, ils conclurent à une mort accidentelle.

Et le cadavre fut enterré.

C'en était fait, la terre allait cacher à toujours le secret de ce double parricide. Mais la rumeur publique protesta, le cadavre fut exhumé et le crime découvert. Il sera expié par une condamnation aux travaux forcés à perpétuité prononcée contre Alexis Gossement.

La mère a été acquittée par le jury.

A Paris, on vient d'acquitter aussi un mari et une femme accusés d'infanticide dans les singulières circonstances que voici :

Cécile-Marguerite Guillin se mariait il y a cinq ans avec une honnête ouvrier, aujourd'hui patron. Elle avait seize ans à peine.

Léon-François Long, le mari, aimait éperdument sa femme, qui s'empressa de le quitter pour fuir avec Achille Petit, un ami de la maison. Ils n'allèrent pas bien loin comme distance, mais ils allèrent au diable comme moralité. La femme coupable et le séducteur s'installèrent à Asnières.

Le mari, plus épris que jamais, résolut de ramener la brebis égarée au bercail de la communauté, et il y réussit. Mais voilà que la femme pardonnée et rétablie au domicile conjugal fit au mari une bien cruelle révélation. Elle se dit enceinte de trois mois. Elle proposa même à celui-ci de faire disparaître cette preuve accablante de la faute, et, d'après l'accusation, ce projet aurait été mis à exécution par une sage-femme, traduite aussi devant le jury.

Voilà le procès, qui s'est terminé par un triple acquittement. Mᵉ Malapert, qui défendait le mari et la femme, a très-habilement plaidé cette curieuse affaire.

Mais ce drame de famille subira encore une autre épreuve en la personne d'Achille Petit, qui comparaîtra devant les prochaines assises. On sait que le rival du mari, furieux de la réconciliation conjugale est accusé de tentative de meurtre sur François Long, qu'il guetta un jour et qu'il frappa violemment au sein avec une arme meurtrière.

Que de crimes à la suite d'une faute, sans compter les malheurs! et certes on peut bien considérer comme tel la mort par le chagrin du père de la jeune femme.

Et dire que tout cela a commencé par un voyage à Asnières! Cela peut conduire plus loin que le cocher Jean-Baptiste Ravigneaux, quoique ce soit là un fier drôle.

Ce cocher, que la septième chambre de la police correctionnelle nous présente, est marié. Il a attiré chez lui une jeune fille de province, une amie de sa femme, sous prétexte de lui trouver une place.

En attendant cette place, Mˡˡᵉ Marie de Lyvert habitait dans la maison du prévenu, moyennant une pension de 1 fr. 25 c. par jour. Ravigneaux, qui est aussi ignorant qu'astucieux et cupide, se fit mettre au courant de la petite fortune de la jeune fille, qui, devenue majeure, pouvait en prendre la libre disposition. Elle avait à Breuvannes (Haute-Saône) quelques biens s'élevant à la somme de 17,000 francs environ, et à Troyes une maison de 18,000 francs, hypothéquée pour 9,000 francs.

Ravigneaux persuada à Mˡˡᵉ de Lyvert que les notaires n'entendaient rien à gérer ses affaires et que lui seul saurait en tirer parti. A cet effet, il se fit donner successivement deux procurations, l'une pour aller vendre les biens de Breuvannes, et l'autre pour être autorisé à aliéner la maison de Troyes.



THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE. — *LE CRIME DE FAVERNE*, drame en cinq actes et sept tableaux, de MM. Théodore Barrière et Léon Beauvallet. — Acte III, deuxième tableau. — Dessin de M. G. Roux. Voir la Chronique.



LA BAIE DE TABOGA, SUR LA CÔTE OCCIDENTALE DE L'ISTHME DE PANAMA, d'après une photographie. — Voir page 246.



SARAH LA GRISE

Chanson inédite

PAROLES ET MUSIQUE

DE

GUSTAVE NADAUD





I

Lorsque Sarah, ma jument grise,
Solide encore à dix-neuf ans,
Est attelée au char à bancs,
Que croyez-vous qu'elle se dise?
« Mon maître n'est pas inhumain;
Sans doute
Nous nous reposerons demain :
En route!

— Eh bien! qu'est-ce à dire, Sarah?
Ne savez-vous pas votre route?
— Non, dit Sarah :
Je vais où mon maître voudra. »

II

Tout en trottant elle raisonne :
« Où me conduit-il aujourd'hui?
Volontiers j'irais avec lui,
S'il faisait route courte & bonne.
Modérons-nous; ne peut-on pas
Sans honte
Aller de temps en temps au pas?
Ça monte.

— Eh bien, qu'est-ce à dire, Sarah?
Vous trouvez que la route monte?
— Oui, dit Sarah :
Tout à l'heure elle descendra. »

III

« Sur la droite, ici près demeure
Un vieil ami de la maison.
L'amitié n'est plus de saison;
Nous la négligeons à cette heure.
Allons, mon maître, par pitié,
Je boite,
Un sacrifice à l'amitié...
A droite!

— Eh bien, qu'est-ce à dire, Sarah?
Vous voulez donc tourner à droite?
— Oui, dit Sarah :
Le vieil ami nous oubliera. »

IV

« A gauche est notre métairie;
Voilà toute une éternité
Que nous n'avons pas visité
La grange ni la bergerie.
Allons voir notre nouveau foin
Qu'on fauche.
Tournons ici; ce n'est pas loin...
A gauche!

— Eh bien, qu'est-ce à dire, Sarah?
Ah! vous voulez aller à gauche?
— Oui, dit Sarah :
Notre fermier nous trompera. »

V

« Allons, poursuivons notre course.
Mais seulement si je pouvais
Souffler, car je sais où je vais;
Et je n'ai plus qu'une ressource :
C'est le cabaret aux rideaux
De serge,
Où s'arrêtent les lourds chevaux
D'auberge.

— Eh bien, qu'est-ce à dire, Sarah?
Vous vous arrêtez à l'auberge?
— Non, dit Sarah :
On ira tant que l'on pourra. »

VI

« Ah! c'est toujours la même histoire,
Et toujours histoire d'amour
On ne songe pas au retour;
On arrive en chantant victoire.
Voici la maison; je la dois
Connaître;
Vous y venez souventes fois,
Mon maître.

— Eh bien, arrêtez-vous, Sarah;
Attendez ici votre maître.
— Oui, dit Sarah :
Je sais qui le ramènera. »

GUSTAVE NADAUD.


Heugel et Cie, éditeurs

Il compliqua le tout de fausses lettres, d'artifices, de manœuvres frauduleuses. Et quand il eut ainsi dépouillé la jeune fille, il ne trouva rien de mieux que de la diffamer. Il déclara qu'elle était sa maîtresse et qu'ils avaient dissipé ensemble les trois quarts de ce petit patrimoine, dont le dernier quart a été sauvé par une sorte de miracle et son collègue Mᵉ Petit, notaire à Troyes.

Quand Ravigneaux parlait d'orgies, de noces et de débauches, ce sont ses expressions, il mentait effrontément, et M. le président Loriot de Rouvray lui donna un démenti en lui disant : « C'était une infamie de votre part et une calomnie odieuse. Cette jeune fille a sollicité elle-même pour vous confondre une visite médicale, qui a démontré la pureté de celle que vous avez lâchement essayé de flétrir. »

La jeune fille a la douleur d'assister comme témoin à ce débat. Elle éclate en sanglots quand elle proteste contre la calomnie du cocher. « Si vous saviez! dit-elle, il me faisait partout passer pour sa femme ! Il voulait me battre comme elle ! »

Et Ravigneaux a l'air de dire que, s'il voulait la battre, ce n'était pas pour la frapper, mais pour ajouter à la vraisemblance et faire croire d'autant mieux qu'elle était sa femme.

Cela rappelle cette excuse d'un ouvrier : « Pourquoi donc l'aurais-je battue puisque je ne l'aimais pas? »

Une chose à noter dans cette indigne exploitation, c'est la nature des prodigalités du cocher Ravigneaux.

Il place de l'argent à la caisse d'épargne sur la tête de sa femme. Il achète un cheval et une voiture, ce qui ne l'empêche pas de louer des voitures à tout propos et même d'inviter à dîner les cochers qui l'ont conduit.

Dans Ravigneaux le mari ne se montre que par la velléité de battre; mais le cocher perce toujours par son ardeur effrénée pour les voitures.

Tant d'ignobles fredaines l'empêcheront cette fois de conduire son fiacre pendant trois ans. Il payera de plus cinquante francs d'amende.

Après cet escroc du petit monde, nous en avons eu quelques-uns du grand, mais qui ont offert trop peu d'intérêt pour les arrêter au passage.

Nous allons finir par un litige tranché de la plus spirituelle façon par le tribunal consulaire d'Alger.

Depuis que les jugements font de la critique littéraire, depuis qu'ils déclarent qu'un article n'est ni meilleur ni plus mauvais qu'un autre, depuis qu'ils apprécient une salutation faite à une dame au point de vue du parfait cérémonial et de la solidité des principes, nous trouvons dans leur texte des motifs remplis de la plus piquante originalité; mais la sentence du tribunal de commerce d'Alger emporte et remporte le prix du genre.

Les abonnés du théâtre ont fait un procès à M. Vachot, le directeur.

Le jugement rendu à ce propos groupe en cinq paquets les griefs développés, dit-il, dans de longues et intéressantes plaidoiries et réunis dans de fortes conclusions :

1° Manque d'une première chanteuse et demande qu'il en soit fourni une dans les vingt-quatre heures;

2° Manque d'une duègne, etc.;

3° Manque d'une deuxième basse;

4° Manque d'un violon-solo;

5° Et enfin manque d'une coquette.

Voici comment ce jugement pétri de sagesse et de fantaisie repousse ces griefs.

Pour le premier il répond : « Attendu que, s'il manque une première chanteuse, c'est parce qu'on l'a refusée en vertu du droit qu'à la porte on achète en entrant. »

Rien à répliquer à ce sujet. On vous donne une première chanteuse, vous la sifflez. Par suite vous n'en avez pas, tant pis pour vous !

Les choses sont plus compliquées quant au second chef concernant la duègne.

Le jugement assure, d'après le rapport demandé à une commission municipale, « que le directeur a fait des efforts inouïs pour se procurer une dame de maturité convenable pour tenir ce noble emploi, sans avoir pu y réussir. »

Le jugement en donne d'ailleurs une raison excellente : « On conçoit, poursuit-il, qu'une dame avancée en âge n'aime pas beaucoup à voyager. »

Il termine cet article de cette façon médiocrement galante à l'endroit des duègnes : « C'est du reste une lacune que beaucoup de personnes supportent volontiers. »

Si les duègnes n'aiment pas beaucoup à voyager en Algérie, le violon-solo qu'on réclame attend, pour partir, « qu'on établisse un accord parfait entre la somme qu'on lui offre et le prix auquel il estime son talent. En outre, qu'il en est justifié, des rhumatismes ont empêché jusqu'à ce jour cet artiste de se mettre en route. »

De tout cela le jugement conclut qu'il faut user envers le directeur de l'indulgence que lui a montrée le conseil municipal.

Aussi se contente-t-il de condamner M. Vachot aux dépens pour tous dommages-intérêts.

Tout le monde a été enchanté. On s'est embrassé comme au dénoûment d'un opéra-comique. Il ne manque à ce joyeux jugement que d'être chanté sur la musique d'Offenbach.

On nous rapporte deux mots de police correctionnelle.

Le président demande à une femme son âge.

Celle-ci hésite à répondre.

Le mari, du fond de la salle :

— Trente-six ans. Nous sommes nés le même jour, ce qui fait qu'elle n'a que dix ans de moins que moi.

Un avocat défend une cliente un peu suspecte.

— La prévenue, répète-t-il avec une grande animation, la prévenue est une très-honnête femme.

— C'est entendu, Mᵉ un tel, interrompt le président, votre cliente est une très-honnête femme; mais vous avez le soin de le dire trop souvent.

MAÎTRE GUÉRIN.

TABOGA

La baie de Taboga, sur la côte occidentale de l'isthme de Panama, est le principal point où relâchent les bâtiments anglais et américains qui font le service du Pacifique. Généralement, les bateaux à vapeur y vont jeter l'ancre après avoir déposé leurs passagers à Flamenco, près de Panama.

Taboga est un petit îlot fertile, d'une lieue de long sur autant de large à peu près. On pourrait dire que c'est une presqu'île, car un banc de sable, découvert à la marée basse, la relie à la terre ferme, et l'on peut s'y rendre à pied sec, à certaines heures de la journée, comme on fait au mont Saint-Michel.

L'île est habitée par une petite colonie d'Anglais, qui y ont construit des ateliers maritimes, un hôpital et une église.

FRANCIS RICHARD.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite [1].)

Un de ces hommes raconta que deux femmes Mbondemos se promenaient un jour dans les bois, lorsqu'un énorme gorille s'était présenté tout à coup devant elles, et saisissant une de ces femmes, l'avait emportée, malgré ses cris et sa résistance. L'autre femme, saisie de frayeur, retourna au village et y répandit cette nouvelle. Naturellement tous les habitants regardèrent sa compagne comme perdue. Quelle fut donc leur surprise, lorsque, peu de jours après, on la vit revenir au logis!

— La chose est claire, dit un des assistants; le ravisseur était un gorille dans lequel habitait un esprit.

Cette explication fut accueillie par un grognement d'approbation.

Un autre raconta que, quelques années auparavant, on avait trouvé, dans un champ de cannes à sucre, une bande de gorilles occupés à lier les cannes en faisceaux réguliers, afin de les emporter plus facilement. Les naturels les avaient attaqués, mais ils avaient été mis en déroute; les uns avaient été tués, d'autres emmenés prisonniers par les gorilles. Cependant peu de jours après ils étaient revenus chez eux, mais non pas tout à fait sains et saufs, car les ongles des doigts et des pieds leur avaient été arrachés par les vainqueurs.

Puis, d'autres narrateurs, prenant à leur tour la parole, nommèrent des individus qui étaient morts, et dont l'esprit, au su de tout le monde, était passé dans des corps de gorilles.

Enfin, vint la fameuse histoire accréditée chez toutes les tribus qui prétendent connaître les habitudes du gorille. Cet animal, disent-ils, se tient caché sur les branches les plus basses des arbres, et de là il guette les gens qui vont et qui viennent. Quand un homme passe à sa portée, l'animal agrippe le malheureux avec son pied formidable, dont il se sert comme un géant de sa main, l'attire dans le fourré, et l'étouffe à son aise.

Cependant la faim et le jeûne commençaient à nous faire cruellement souffrir. J'avais compté sans cette rencontre avec les gorilles, qui nous avait pris du temps, et j'avais mangé tout mon biscuit de mer. Nous n'avions plus une miette de nourriture. Aucun village, aucun établissement aux environs. Je me sentis saisi de la peur de mourir d'inanition; car les baies étaient rares, et les noix presque introuvables. La forêt paraissait toute dépeuplée : pas même un petit oiseau à tuer, et, pour comble de malheur, nous nous étions égarés. Nous nous voyions perdus, oui, perdus dans l'immense forêt! et nous ne savions de quel côté trouver le village que nous aurions déjà dû atteindre!

Le voyageur qui a l'estomac vide est trop épuisé pour supporter longtemps la fatigue. Au bout de trois jours je me sentais bien faible, en me réveillant, quand j'appris qu'un de nos hommes avait tué un singe. Cet animal, rôti sur des charbons, fut trouvé excellent. Que n'en avions-nous une dizaine! Mais nous fûmes encore trop heureux d'en avoir un.

Le jour même, Makinda, en levant les yeux, découvrit une ruche d'abeilles; il enfuma les abeilles et je partageai le miel entre mes compagnons; car il se serait engagé quelque bataille au sujet de ce délicieux butin, si je n'étais intervenu pour faire une distribution équitable. Je m'adjugeai une part qui n'était pas plus forte que celle des autres, et je me mis aussitôt à dévorer miel, cire, abeilles mortes, larves, ordures et le reste, tant j'étais pressé par la faim. Je regrettais seulement de n'en pas avoir davantage.

Je me fatiguai à chercher notre route dans le bois, à travers les brèches pratiquées par le passage d'un vieil éléphant. C'étaient nos seuls sentiers frayés. Nous n'aperçûmes cependant aucun animal de cette espèce, mais nous trouvâmes des traces de gorilles.

A la fin mes hommes reprirent leur liberté d'esprit; ils commençaient à retrouver leur chemin, et bientôt après je distinguai les larges feuilles du bananier, indice certain du voisinage d'un village africain. Mais, hélas! en approchant, nous ne vîmes personne venir à notre rencontre, et quand nous atteignîmes ce village, nous le trouvâmes abandonné. Pourtant je saluai avec reconnaissance ce point de relâche, tout incomplet qu'il parût. Depuis que j'avais quitté Dayolo, la faim et la disette avaient été nos grands fléaux, et nous rencontrions enfin des habitations humaines.

Bientôt, cependant, nous vîmes paraître quelques individus de la tribu des Mbichos; c'étaient des parents du roi Mbené, et leur village était tout près de là. Ils nous donnèrent quelques bananes, mais point de poules. J'aurais bien voulu me procurer une poule. J'éprouvais ce que l'on appelle la *gouamba*, c'est-à-dire le besoin de manger de la viande, et je rêvais aux jouissances gastronomiques à tirer d'une bonne poule bouillie. Nous passâmes la soirée à nous sécher et à nous chauffer dans des maisons; cela valait toujours mieux que de coucher en pleine forêt, bien que le village fût désert.

Je m'informai si nous arriverions bientôt au pays des cannibales, et j'appris que, sauf le village de Mbichos, auquel nous touchions presque, nous étions déjà entourés de trois côtés par des villages de Fans.

J'étais trop fatigué pour m'endormir sur-le-champ. Me voilà donc, pensais-je, engagé dans l'intérieur de l'Afrique, dans le voisinage même des Fans anthropophages, la tribu la plus belliqueuse de tout le pays! Donc je me mis à barricader ma cabane, à préparer mes munitions, à m'assurer du bon état de mes armes, et je demeurai longtemps encore éveillé avant de m'abandonner au repos dont j'avais tant besoin.

CHAPITRE VIII.

Mon arrivée chez les cannibales. — Leurs lances, leurs arcs, leurs haches de combat. — On me prend pour un esprit. — Le roi tremble à mon aspect. — Je lui présente un miroir. — Sa surprise.

Nous touchions enfin au pays des Fans. Nous avions passé devant les villages des Mbichos, et nous marchions vers ceux des anthropophages.

Je me rappelle bien le premier village Fan qui s'offrit à nous : il était situé sur le sommet d'une haute montagne. Une vive émotion agitait les habitants. Ils nous avaient vus venir de loin par le chemin frayé d'une plantation; car les arbres qui entouraient la montagne avaient été jetés bas pour en éclairer les approches. Les hommes étaient armés jusqu'aux dents sur notre passage, et je ne savais si l'on n'allait pas nous cribler de javelines et de flèches empoisonnées, et nous massacrer sur place. Rien de plus terrible que ces javelines barbelées dont se servent les cannibales. Chaque guerrier en tenait plusieurs à la main, et portait de l'autre un bouclier de peau d'éléphant. J'aperçus aussi des individus armés d'énormes couteaux, d'horribles haches de combat, ou d'arcs et de flèches empoisonnées.

Des cris de surprise, qui ressemblaient fort à des cris de guerre, accueillirent mon apparition. J'avoue que je n'étais pas fort à mon aise. Que ces hommes me parurent sauvages et féroces! Ils étaient aussi peu vêtus que possible; quand ils criaient, ils montraient des dents limées en pointe et noircies; leur bouche ouverte (idée lugubre!) me faisait l'effet d'une tombe béante; combien de créatures humaines chacun de ces hommes n'avait-ils pas englouties!

Et les femmes? quelles laides créatures, tatouées comme elles l'étaient par tout le corps, et presque nues! elles se réfugiaient avec leurs enfants au fond de leurs cabanes, à mesure que j'avançais dans la rue, où je voyais çà et là des ossements épars; oui, des ossements humains, restes des corps dévorés par les habitants! tels sont les souvenirs que j'ai gardés de ma première entrée dans un village de cannibales.

Ce village était solidement fortifié par des palissades, sur lesquelles étaient plantés des crânes d'hommes et de gorilles. Il n'avait qu'une seule rue, d'un tiers de mille de longueur environ, et bordée d'une double rangée de petites cabanes, bâties en écorce d'arbre.

J'étais à peine dans le village que j'aperçus des traces de sang, qui me parurent être du sang humain. Nous passâmes à côté d'une femme qui courait de toutes ses forces vers sa cabane : elle tenait à la main un morceau de cuisse humaine, absolument comme nos ménagères rapporteraient du marché un gigot ou une côtelette.

Le village était très-grand; nous arrivâmes enfin à la maison de palabre, ou maison commune, où je restai quelques instants seul avec Mbéné. J'entendis de là un grand bruit de voix qui partait de derrière les maisons voisines. Quelqu'un me dit qu'on était occupé à se partager le corps d'un homme mort, et qu'il n'y en avait pas assez pour tout le monde; de là venait la dispute.

On s'attroupa bientôt autour de moi, et je me vis assiégé par une foule immense. Au premier rang se tenait un farouche individu, portant d'une main un large bouclier, taillé dans le cuir le plus dur d'un éléphant, et de l'autre un énorme coutelas tout à fait propre à dépecer un homme. Je vis dans la foule plusieurs guerriers armés d'arbalètes propres à lancer, soit de grosses flèches à tête de fer, soit d'autres petits dards, en apparence assez insignifiants, mais en réalité mortels. Ce sont de petites baguettes très-faibles, d'un pied de long, dont l'extrémité effilée est enduite d'un poison végétal dont ces sauvages connaissent la recette. Ces flèches empoisonnées sont si légères qu'elles glisseraient hors de l'arc, si l'on ne faisait que les placer dans la rainure; aussi a-t-on coutume de les y maintenir au moyen d'une espèce de gomme visqueuse.

Le bois de l'arc est fendu d'une manière assez ingénieuse; le jeu d'une petite cheville, qui produit l'effet d'un ressort, fait subitement détendre la corde. L'arc, très-fort et très-dur, lance la flèche à une grande distance. L'archer Fan s'assied à terre, et applique ses deux pieds sur le milieu de l'arc,

1. Voir les numéros 686 à 691.

tandis qu'il tire à lui la corde de toutes ses forces, pour la lâcher ensuite.

Ces petites flèches empoisonnées, si redoutables, sont enfermées avec soin dans des sacs fabriqués avec des peaux de bêtes sauvages.

Quelques-uns de ces guerriers portaient sur leur épaule la terrible hache de guerre : un coup de cette hache suffit pour fendre le crâne d'un homme. Parmi toutes ces haches, lances, ou autres armes fabriquées en fer, il en est dont le travail d'ornementation est très-remarquable.

Le coutelas de guerre qui pend à leur côté est une arme des plus formidables. On s'en sert dans les combats d'homme à homme, pour fendre le corps de son ennemi. Il y a aussi un autre grand couteau de boucherie que j'ai vu entre les mains des gens qui m'entouraient : la lame a un pied de long, huit pouces de large, et s'enfonce dans les épaules de l'adversaire; ce doit être une terrible entaille.

Plusieurs individus ont, en outre, une hache particulière, affilée et pointue, que l'on jette à distance, la pointe en bas. Ces sauvages la manient avec beaucoup d'adresse, c'est de préférence à la tête qu'ils visent; la pointe pénètre dans la cervelle, et la mort est instantanée.

Les javelines, ou piques, ont six à sept pieds de long et sont disposées de manière à infliger d'horribles blessures. La force et la dextérité de ceux qui les lancent m'ont toujours frappé d'étonnement. La hampe, longue et mince, siffle dans l'air, et malheur à celui qui se trouve à vingt ou trente pas du projectile!

La plupart des haches et des coutelas rentrent dans des gaînes faites de peau de serpent ou d'antilope, ou même de peau humaine. Ces étuis sont suspendus autour du cou ou des épaules par des cordes; on porte ainsi ses armes à son côté, même en temps de paix.

Les guerriers Fans n'ont point d'armure défensive, si ce n'est le bouclier de peau d'éléphant dont je vous ai déjà parlé. Ce bouclier a un demi-pied de long sur deux pieds et demi de large.

Outre toutes ces armes, plusieurs hommes portaient un petit couteau, assez pareil à nos couteaux de table.

D'après cette description des personnages dont j'étais entouré, vous jugez avec quelle surprise je promenais mes regards de l'un à l'autre, un pistolet dans chaque main. C'était un bizarre et imposant spectacle que cette foule d'individus vigoureux, à l'air belliqueux et farouche, complétement armés et tout prêts à la bataille.

Je n'ai jamais vu, du reste, des sauvages de plus belle venue, et je n'avais pas de peine à les croire braves. Leur équipement guerrier, si complet, prouvait assez que les combats étaient leur passe-temps favori; rien d'étonnant dès lors qu'ils fussent redoutés de tous leurs voisins.

Et j'étais là, moi fort jeune encore, seul de ma race, au milieu de cette troupe menaçante.

Bientôt survint le roi : son aspect avait quelque chose de féroce. Il était complétement nu; son front était peint en rouge; sa poitrine, son estomac, son dos étaient tatoués de dessins grossiers; couvert d'amulettes du haut en bas, il portait un collier de dents de léopard; il était enfin armé en guerre. La plupart des Fans portaient des queues; mais celle de Ndiayai, le roi, était la plus grosse de toutes et se terminait par deux pointes, auxquelles étaient attaches des anneaux de cuivre. Sa barbe était divisée en plusieurs tresses entremêlées de perles blanches; avec ses dents aiguisées en pointe, il avait l'air d'un véritable ogre, affamé de chair humaine.

Pendant que je regardais autour de moi, froid et impassible en apparence, le roi Ndiayai, tout redoutable qu'il était, tremblait visiblement à mon aspect. Il avait d'abord refusé de venir me voir, persuadé qu'il mourrait sous trois jours, s'il osait affronter mes regards; mais Mbéné avait fini par me l'amener.

Ndiayai était accompagné de la reine. C'était la plus laide vieille femme que j'eusse jamais vue. Elle se nommait Mashumba. Elle était presque nue, n'ayant pour tout vêtement qu'une pièce d'étoffe de quatre pouces de large, fabriquée d'une écorce d'arbre très-douce, et teinte en rouge. Son corps était tatoué de la façon la plus bizarre, et sa peau, depuis si longtemps exposée à l'air, était rugueuse et ridée. Elle portait à ses chevilles deux énormes anneaux de fer, et à ses oreilles une paire d'anneaux de cuivre de deux pouces de diamètre. Je pouvais facilement passer mes doigts dans ses boucles d'oreilles.

Les gens du pays me considéraient attentivement, reportant sans cesse leurs regards, de ma chevelure qui les étonnait, à mes pieds qui ne les surprenaient pas moins. Ils croyaient que mes bottes faisaient partie de mon corps. « Voyez l'étrange créature, se disaient-ils de l'un à l'autre; ses pieds ne sont pas de la même couleur que sa figure, et ils n'ont pas de doigts. »

A la fin, le roi, un peu rassuré, dit à Mbéné que lorsqu'il était entouré de son peuple, il n'avait peur de personne.

Je n'avais pas de peine à le croire. Ces gens-là, quand ils se battent, doivent être des diables incarnés.

La nuit venue, j'entrai dans la maison qu'on m'avait donnée, et je regardai de tous côtés pour aviser au moyen de me barricader pendant la nuit; car je ne me souciais pas de rester entièrement à la merci de ces sauvages. Leurs armes me faisaient assez voir que ce n'étaient pas des hommes à reculer devant un combat. Je dis à Mbéné d'envoyer chercher le roi. Ndiayai vint aussitôt, et je lui fis présent d'un grand chapelet de perles blanches, d'un miroir, d'une lime, d'un briquet et de quelques pierres à fusil

Sa figure rayonnait de joie. Je n'ai jamais vu un étonnement pareil à celui qu'il éprouva en se regardant au miroir. D'abord il ne savait qu'en faire et ne se souciait pas de le prendre; mais Mbéné le lui mit dans les mains, en lui en expliquant l'usage. Alors il tira la langue et la vit avec stupéfaction se refléter dans la glace; puis il ferma un œil, le rouvrit, toujours charmé de se voir double, il étendit un doigt devant le miroir, — deux doigts, — trois doigts, — puis la main entière. Muet de surprise et de ravissement, il s'en fut avec ses trésors, « aussi heureux qu'un roi! » c'était le cas de le dire; plus heureux même qu'un roi sauvage.

Bientôt après, Mashumba, la reine, pensant que je devais avoir aussi quelque chose pour elle, vint à son tour m'apporter un panier de bananes; elles étaient cuites. A cette vue, une idée sinistre me traversa l'esprit; peut-être que le pot où l'on avait apprêté les bananes avait servi le matin à faire bouillir quelque tête ou quelque membre de Fan! et soudain je fus pris d'un violent dégoût pour la cuisine de ces gens-là. Je n'aurais pas voulu, pour tout au monde, faire usage de leur vaisselle.

Dès que la nuit fut venue, le silence régna dans le village. Je barricadai le mieux que je pus ma petite porte avec mes ballots et je me couchai en ayant soin de placer mon fusil à portée de ma main; mais j'essayai vainement de dormir. Je pensais, malgré moi, à la quantité de chair humaine qui avait pu entrer, pour la consommation d'un ménage, dans cette même cabane où je me trouvais; je me rappelais tout ce que j'avais vu pendant la journée; et les figures de ces terribles guerriers, leurs armes, leur équipement, leurs allures, tout cela passait encore devant mes yeux malgré les ténèbres.

Avais-je peur? certainement non. Quel était donc le sentiment qui m'agitait ainsi? Je ne saurais le dire. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'était pas la peur; car, si l'on m'eût proposé le lendemain matin de retourner tout de suite à l'endroit d'où j'étais venu, je n'y aurais pas consenti. J'étais probablement troublé par le spectacle nouveau et horrible à la fois que j'avais eu sous les yeux, et qui dépassait tout ce que mon imagination s'était attendue à trouver en Afrique. De temps en temps je réfléchissais aux instincts dépravés de ce peuple qui ne se contentait pas de tuer les gens, mais qui s'en régalait ensuite, et qui aurait pu se passer la fantaisie de goûter un peu à un étranger.

Les heures s'écoulaient les unes après les autres, et je ne pouvais pas fermer l'œil; c'est qu'aussi j'avais un terrible lit. C'était un châssis composé d'une douzaine de bûches de bambou. Autant aurait valu essayer de dormir sur un tas de boulets. A la fin cependant je réussis à trouver le sommeil, tenant toujours mon fusil bien serré sous mon bras.

Quand je me levai le lendemain et que je mis le nez dehors, je vis derrière la maison une pile d'ossements, côtes, tibias, fémurs ou crânes. Les cannibales avaient sans doute livré une grande bataille quelque temps auparavant, et c'étaient là les restes de leurs prisonniers dévorés!

Dans quel ustensile de ménage, grand Dieu! aurais-je osé me laver la figure? Tout bien considéré, j'aimai mieux ne pas me laver du tout.

PAUL DU CHAILLU.

(La suite au prochain numéro.)

DAVID PRÉSENTANT A SAÜL LA TÊTE DE GOLIATH

Le joli tableau de miss Louisa Starr, qui vient d'obtenir la médaille d'or au concours de l'Académie royale de peinture de Londres, rappelle un des traits les plus chevaleresques de l'histoire sainte.

Tout le monde sait par cœur l'aventure du vaillant petit pâtre envoyé au camp des Israélites par son père, avec une mesure de froment, dix pains et dix fromages, pour ses trois frères aînés, soldats au service du roi Saül. Justement, comme le jeune homme arrivait au camp, le redoutable Philistin Goliath, haut de plus de six coudées, provoquait à un combat singulier les enfants d'Israël; et tous, terrifiés, s'enfuyaient devant lui. Alors, David va droit à Saül et lui dit :

— Que le cœur ne défaille à personne à cause de celui-là. Ton serviteur ira et combattra contre ce Philistin.

Saül, étonné, donne à réfléchir à cet enfant sur sa témérité. Pense-t-il vaincre, lui, faible adolescent, ce puissant athlète rompu dès son jeune âge au métier des armes?

RÉBUS



Explication du dernier Rébus : Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

DAVID PRÉSENTANT A SAÜL LA TÊTE DE GOLIATH, d'après un tableau de Mlle Louisa Starr. — Voir page 247.

— Lorsque je menais paître les brebis de mon père, dit David, un lion et un ours survinrent qui emportèrent une de nos brebis; mais je m'élançai sur eux et la leur arrachai; et, comme ils se levaient contre moi, je les pris par la mâchoire et les tuai. L'Éternel, qui m'a délivré de la griffe du lion et de la patte de l'ours, me délivrera aussi de la main de ce Philistin.

— Va donc, dit Saül, et que le Seigneur soit avec toi!

Le roi toutefois veut lui faire ceindre son épée et sa cuirasse; mais le jeune homme refuse ces armes qui l'embarrasseraient. Son bâton d'une main, sa fronde de l'autre, avec cinq cailloux bien polis dans sa panetière, il marche au Philistin.

— Suis-je donc un chien, demande avec mépris le géant à ce jeune pâtre au visage de femme, que tu viennes contre moi avec un bâton? Arrive donc que je donne ta chair aux oiseaux et aux bêtes des champs.

— Tu viens contre moi, réplique David, avec l'épée, la lance et le bouclier; mais, moi, je viens au nom de l'Éternel, Dieu des armées d'Israël, et l'Éternel te frappera aujourd'hui par ma main.

Ce disant, David met la main à sa panetière, en tire une pierre et la lance avec tant d'adresse au moyen de sa fronde, qu'elle va frapper au front le Philistin, qui tombe la face contre terre. Le petit pâtre alors se jette sur le géant, et avec son épée même lui tranche la tête.

« Et sitôt que David fut revenu de tuer le Philistin, dit la Bible, Abner, chef de l'armée, le prit et le mena devant Saül, ayant la tête du Philistin en sa main.

« Et Saül lui dit : « Jeune garçon, de qui es-tu fils? » David répondit : « Je suis fils d'Isaï, Bethléémite, ton serviteur. »

L. DE MORANCEZ.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLEME N° 9.

BLANCS.	NOIRS.
1 D. 7eTB pr. P	1 R. pr. D (forcé.)
2 T. 3eTB éch.	2 C. 3eTB couvre.
3 T. pr. P éch.	3 T. 2eCR couvre.
4 T. pr. T.	4 R. case TR.
5 T. pr. C éch. m.	. . . .

Solutions justes : MM. J. Planche; H. Gasselin; L. Maurice, salon des familles, à Saint-Mandé; Charton, rue Folies-Méricourt; Maitrot de Varennes, à Rochefort; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; A. Moll, commandant du génie, à Hagueneau; C. Launay; Vicomte de Larnage, à Tain; E. Lequesne; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; Faysse père, à Beauvoisin; Henri Coulomb; Suette; Capitaine Charousset, à Toulouse; Xavier Billet, à Besançon; Aune Frédéric, à Alger; Camille; Moner, à Gironne (Espagne); Émile Frau, à Lyon; Paul Mannessier, à Béthune; Cercle de Saint-Palais (Basses-Pyrénées); Eugène Thiesson; un abonné, café de l'Espérance, à Avallon; Cercle de la Maison Impériale de Charenton; M. Pinson; D. Mercier, à Argelliers; H. Godeck, à Monaco; les amateurs de la Société philomatique, à Bordeaux; A. Demasure, à Beauvais; T. Peraldi, à Bastia; un nom illisible; Café de la Paix, à Buchy; A. Bardon.

PROBLÈME N° 96

FIN DE PARTIE



Les Blancs jouent et gagnent en trois coups.

(*Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.*)

SOLUTION DU PROBLEME N° 92.

BLANCS.	NOIRS.
1 F. 2eD	1 P. 4eCD (forcé.)
2 T. 3eFD.	2 P. 5eCD (id.)
3 F. case R.	3 P. pr. T (id.)
4 F. 2eFR éch. m.	4. . . . . .

Solutions justes : MM. Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; Faysse père, à Beauvoisin; Henri Coulomb; Gérard Saturnin, à St-Germain-Lembron; Humble Ermite; Capitaine Charousset, à Toulouse; A. M. de V..., à Rochefort; Charton, rue Folies-Méricourt; Aimé Gautier, à Bercy; Théodore Ritter; E. Deléval; C. Bichon; H. Godeck, à Monaco; Moner, à Gironne (Espagne); Mme Savy, à la Rochelle; A. Demasure, à Beauvais; les amateurs de la Société philomatique, à Bordeaux; T. Peraldi, à Bastia; Café du Cercle, à Paris-Passy; C. Launay; un nom illisible; A. Simorre, à Alger; C. Pierson; Aune Frédéric, à Alger; D. Mercier, à Argelliers.

Solution juste du problème n° 85 : M. Aune Frédéric, à Alger.

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

ÉMILE AUCANTE.

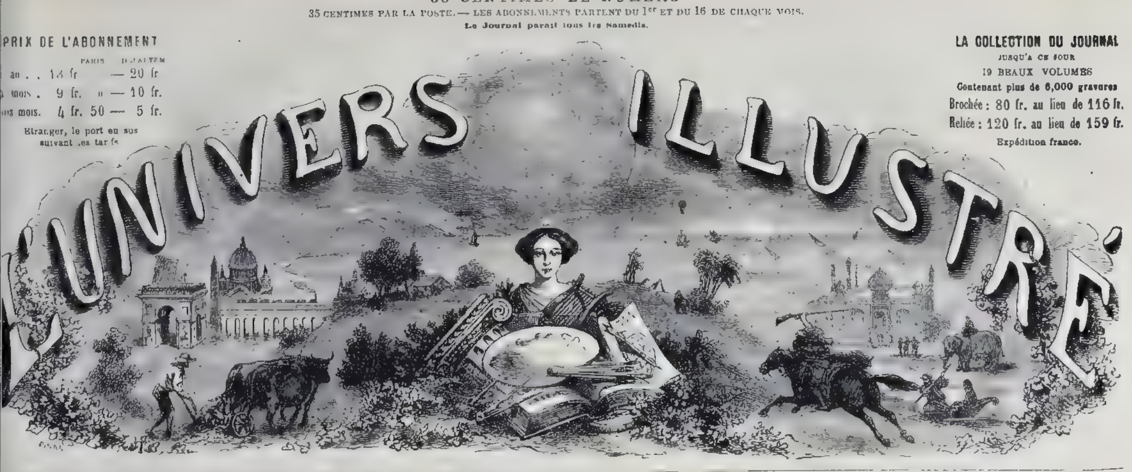
30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS	DÉPARTEM
an . .	18 fr.	— 20 fr.
mois .	9 fr.	— 10 fr.
mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
19 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,000 gravures
Brochée : 80 fr. au lieu de 116 fr.
Reliée : 120 fr. au lieu de 159 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 693 — 25 Avril 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

L'événement de la semaine. — Vente de la galerie de San Donato. — Les chiffres. — Physionomie de la vente. — Réflexions d'un vieil amateur. — Qui a dû bien rire? — Un bénéfice de 700,000 francs. — Triomphe de M. Mannheim. — M. Seillière et le prince Narischkin. — Les Russes d'autrefois et ceux d'aujourd'hui. — Un vers de Voltaire et un proverbe français. — La civilisation moscovite au XVIIIe siècle. — Paul Ier et ses courtisans. — Baiser et génuflexion. — Les faiblesses de l'impératrice Élisabeth. — Les fantaisies de l'impératrice Anne. — Un courtisan devenu *poule*. — Des gifles d'une main auguste. — Une anecdote authentique. — Boyard et comédienne. — Jupiter et Danaé. — Un mot d'un banquier célèbre. — Bal de charité donné par la colonie anglaise. — Théâtre et couvent. — Rentrée de Mlle Thuillier. — Un pianiste français au Conservatoire. — M. Alphonse Duvernoy. — Opéra-Comique : *Sylvia*, un acte, paroles de M. Narcisse Fournier, musique de M. Samuel David. — MM. Leroy, Nathan, Mlles Girard et Seveste. — Opéra : reprise du *Corsaire* : Mlles Granzow et Fioretti. — Les diamants de Mme Musard. — *Entre Cour et Jardin*, par M. Paul Foucher.

Il sera longtemps parlé dans le monde artistique du samedi, 18 avril.

C'est ce jour-là qu'ont été vendus à l'hôtel Drouot, les vingt-trois tableaux des écoles flamande et hollandaise, provenant de la galerie de San Donato.

La vente a produit UN MILLION TROIS CENT CINQUANTE-TROIS MILLE SIX CENT CINQUANTE FRANCS.

Et, si l'on tient compte du cinq pour cent en sus des enchères à la charge de l'acquéreur, c'est en moyenne plus de soixante-deux mille francs par tableau.

Je veux bien que ce soient là des toiles de choix, des œuvres exquises et rares, mais sapristi! c'est joliment payé!

Le plus haut chiffre a été atteint par le *Congrès de Muns-*



CONCOURS HIPPIQUE AU PALAIS DE L'INDUSTRIE. — LES CHEVAUX PRIMÉS PASSENT DEVANT LA TRIBUNE DU JURY; dessin de M. Riou — Voir page 258.

ter, adjugé à M. Mannheim, pour 182,000 francs : il avait été payé, en 1837, 45,500 francs à la vente de la duchesse de Berry.

Ici il n'y a pas à se récrier. Le *Congrès de Munster* est le chef-d'œuvre de Terburg. Malgré l'exiguïté de sa dimension (0,45 de hauteur, sur 0,58 de largeur), c'est un tableau d'une importance considérable, dont la valeur artistique se double encore de l'intérêt historique. La composition de la scène, le sentiment grave qui y règne, la diversité d'expression dans ces quatre-vingts figures qui toutes sont des portraits, — et des portraits ressemblants au dire des contemporains, — la beauté incomparable de l'exécution où s'affirment au plus haut degré les qualités du maître, et jusqu'à la popularité de cette toile célèbre, tout concourt à justifier le prix qu'en a donné le commettant de M. Mannheim.

Mais *l'Avenue de Dordrecht,* d'Albert Cuyp, payée 140,000 francs — huit fois ce qu'elle avait été achetée à la vente de la duchesse de Berry, *les Bestiaux* du même, 50,000 francs, l'Isaac Ostade, 104,000 francs, le Berghem, 42,000 francs, le Van de Velde, 68,000 francs, le Paul Potter, 112,000 francs, voilà qui est vif. Paul Potter est rare, je le sais : en revanche on trouve des Wouwermans à remuer à la pelle : ce qui n'a pas empêché celui de la galerie de San Donato de monter jusqu'à 50,000 francs. — Une perle, il est vrai, de fraîcheur et de coloris, ce petit Wouwermans.

Les Teniers ne sont pas rares non plus : sans quoi, *le Déjeuner de jambon,* si brillant, si spirituel, si habile et en même temps si verveux d'exécution, eût dépassé les 77,000 francs que l'a payé M. Seillière. Un autre Teniers, *la Tentation de saint Antoine,* acheté par M. Petit 16,500 francs, ne valait pas le dixième de l'autre.

Quant aux deux magnifiques paysages d'Hobbema, je ne vous étonnerai pas en vous disant que l'un, *la Forêt,* s'est vendu 110,000 francs, et l'autre *Un site aux environs de Haarlem,* 98,000 francs. Hobbema est de mode, et, au diapason où étaient montées les enchères, on peut considérer ces deux chiffres comme modestes.

Plus modeste encore celui de 60,000 francs pour *les Dunes de Scheveningen,* de Ruysdaël, — pourtant une des œuvres capitales du grand peintre hollandais, un morceau plein d'âme et de grandeur mélancolique. Est-ce que Ruysdaël commencerait à se démoder ?

Et Rembrandt ? Quoi ! 55,000 francs seulement, ce beau portrait de vieille femme, en pleine lumière, doré comme un Titien, fini comme un Denner et large comme un... Rembrandt ! Et cet autre portrait de jeune fille, dont le modèle est, dit-on, la sœur même du peintre, un miracle, un éblouissement, 21,600 francs, et rien de plus ! *La Curiosité,* de Terburg, 71,000 francs; et *la Visite,* de Metzu, 51,000 francs, à la bonne heure : voilà ce qui s'appelle ne pas lésiner. Pas mal payés non plus, le *Christ,* de Rubens, à 25,000 francs; le *Moïse,* de Jean Steen, à 12,900 fr.; et le *Calvaire,* de Flinck, à 4,700 francs. C'est par ces trois derniers tableaux qu'a fini la vente. Elle avait débuté assez froidement. Un portrait d'homme, œuvre très-distinguée de Mirevelt, n'avait atteint que 2,700 francs; deux adorables miniatures de Miéris, le mari et la femme, avaient eu peine à décrocher 10,700 francs les deux, soit 1,700 francs seulement de plus qu'à la vente de l'Élysée-Bourbon. L'élan a commencé au Berghem et ne s'est plus ralenti.

J'étais à côté d'un vieil amateur qui bondissait d'indignation chaque fois qu'un tableau était poussé à un chiffre hors de proportion avec son importance. Les contorsions du bonhomme me faisaient sourire. Il s'en aperçut, et se méprenant sur l'expression de mon visage :

— Vous êtes comme moi, n'est-ce pas ? Ces gens-là vous font pitié !

— C'est la folie de la passion artistique.

— La passion artistique, allons donc ! Vous ne les connaissez pas. Ce qu'ils payent dans ce tableau, ce n'est pas sa valeur propre : ils le verraient passer incognito qu'ils n'en donneraient pas cent écus. Ce qu'ils payent, c'est le nom du peintre, c'est la célébrité des galeries auxquelles il a appartenu, c'est le plaisir de pouvoir battre un concurrent, de pouvoir dire : Mon ..... *chose* que j'ai enlevé à lord Hertford ou à M. de Nieuwerkerke. Question de vanité, monsieur, et pas autre chose.

— Quand cela serait, ils ne font tort qu'à eux-mêmes.

— Erreur, monsieur, erreur ! Ces gens-là gâtent le métier : ils éloignent les vrais amateurs, ils déclassent les tableaux, ils jettent le trouble dans l'art, ils faussent les jugements en créant à coups de billets de banque des célébrités surfaites et des réputations frelatées — je parle relativement aux grands maîtres, aux colosses de la peinture qui, pour peu que cela continue, seront effacés par les myrmidons. Vous venez de voir Ruysdaël battu par Van de Velde, Hobbema par Albert Cuyp, Rembrandt par Ostade. Attendez-vous à voir un de ces quatre matins Michel-Ange sacrifié à l'Albane et Titien à Breughel de velours.

Et il me quitta sur cette boutade.

Après tout, mieux vaut payer cent mille francs un mètre de toile peinte que de capitonner pour une pareille somme l'alcôve d'une cocotte.

Mais qui a dû bien rire après la vente ? C'est M. Charles Pillet, le commissaire-priseur; c'est M. Petit, l'expert, qui, à force d'habiles réclames, ont su *faire suer* près de quatorze cent mille francs à une marchandise dont ils avaient fixé eux-mêmes l'évaluation à huit cent trente-trois mille francs seulement.

Vous vous figurez sans doute que c'est M. Anatole Demidoff qui a profité de la différence ? Eh bien, non. M. Demidoff avait cessé d'être propriétaire de sa collection. Il avait cru faire une bonne affaire en la cédant pour sept cent mille francs à une société de spéculateurs, qui l'a revendue à ses risques et périls.

C'est donc un bénéfice de six à sept cent mille francs que cette société aura réalisé dans l'espace d'une heure.

On voit, pour entrer dans le raisonnement de mon vieil amateur, qu'il vaut encore mieux spéculer sur la vanité humaine que sur les hasards de la Bourse ou sur ceux de la roulette.

Cette collection, comme on sait, avait été réunie par M. le comte Anatole Demidoff. Une première fois, paraît-il, il l'avait vendue pour six cent mille francs, mais à réméré seulement, à lord Hertford. Le cœur a dû saigner à l'illustre amateur anglais le jour où le prix du réméré lui a été payé, et plus encore celui où il a vu le chiffre prodigieux atteint par cette collection, qu'il avait cru un instant pouvoir annexer à la sienne.

Est-ce au dépit qu'il en a ressenti qu'il faut attribuer son absence aux enchères, ou plutôt n'est-ce pas lui qui se cachait sous le nom de M. Mannheim, l'ancien marchand de curiosités ? Quoi qu'il en soit, M. Mannheim a été le héros de la vente. C'est lui qui a enlevé de haute lutte : *le Congrès,* de Terburg ; *l'Allée de Dordrecht,* d'Albert Cuyp, et le Van Ostade.

La France a été brillamment représentée par M. Seillière, l'adjudicataire du *Déjeuner de jambon,* de la *Curiosité* et du grand Hobbema ; la Russie par le prince Narischkin, l'acquéreur du petit Wouwermans au prix de cinquante mille francs.

~~~ La Russie fait profession d'aimer les arts : plus jeune que les autres nations dans la civilisation européenne, elle met son amour-propre à les y devancer. Elle tient à donner raison au vers de Voltaire et repousse, comme une insulte à la vérité, certain proverbe inventé par la malice française. Le temps n'est plus aujourd'hui où en grattant le Russe on trouvait le Cosaque : mais ce temps n'est pas encore bien éloigné, et il ne faudrait pas remonter beaucoup au delà d'un siècle pour en rencontrer des exemples, même chez les souverains. Rappelez-vous Pierre III forçant les seigneurs de sa cour à baiser sa main rêche et à faire résonner le plancher en le frappant du genou avec la même force qu'un soldat en le frappant de la crosse de son fusil. Il fallait aussi, ajoute l'historien, que le suçon des lèvres sur sa main se fît entendre pour certifier le baiser comme la génuflexion. L'impératrice Élisabeth s'enivrait comme un Baskir. L'impératrice Anne, qui aimait à rire, avait des façons à elle de plaisanter qu'eût enviées un Caligula ou un Héliogabale. Un jour, pour punir un certain prince G... d'une faute légère, elle lui enjoignit de devenir *poule.* En conséquence, elle ordonna qu'une grande corbeille en forme de nid, bourrée de paille et garnie d'œufs, fût placée en évidence dans une des pièces principales de son palais. Le prince fut condamné, *sous peine de mort,* à s'asseoir sur ce nid et à imiter le gloussement de la poule qui pond. Une autre fois, la même impératrice eut la fantaisie de faire exécuter en sa présence une danse nationale par quatre dames de sa cour; et comme, intimidées par les regards de leur souveraine, les nobles danseuses brouillaient un peu les figures, l'impératrice se leva furieuse et leur appliqua à chacune une rude paire de soufflets en leur ordonnant de recommencer, — ce qu'elles firent, dit la princesse Daschkoff, plus mortes que vives.

Nous sommes loin de cette barbarie : aujourd'hui, à la cour de Russie, on ne bat plus les artistes : on les couvre de fleurs et de diamants. Il y a quelques semaines, à l'occasion de sa représentation de retraite, Mme Volnys recevait de la famille impériale des bijoux magnifiques, accompagnés des compliments les plus flatteurs. Le dernier courrier de Saint-Pétersbourg nous apprend qu'au concert de clôture donné à la cour par Mmes Lucca, Volpini, Trebelli, MM. Mario, Calzolari, Graziani et Angelini, sous la direction du maëstro Vianesi, tous les artistes ont été comblés de riches cadeaux. Pour sa part, le maëstro Vianesi a reçu quatre bagues en diamants, dont trois données par S. M. l'Impératrice. — Voilà qui vaut mieux que des gifles, même d'une main auguste.

A l'exemple de leurs souverains, les sujets ne se contentent pas de courtiser l'art dramatique : ils encouragent aussi ses interprètes. Demandez à nos ballerines, à nos actrices, — je ne parle pas seulement de celles qui vont porter leur talent sur les rives de la Néva, mais de celles qu'un heureux hasard met en relation, ici même, avec quelqu'un de ces grands seigneurs qu'attirent chez nous la douceur de notre climat et les séductions de la vie parisienne. — Ils sont courtois, ils sont généreux, ils sont galants : déjà dans le monde du théâtre, on ne dit plus la galanterie française, on dit la galanterie russe.

Vous faut-il des faits à l'appui ? Voici une anecdote toute fraîche — et rigoureusement authentique — qui pourra vous donner une idée des progrès effrayants que font dans cette voie, qui était la nôtre, nos rivaux du Nord.

Un fils de boyard, riche de plusieurs mines de Sibérie et de quelques milliers de paysans, est arrivé à Paris il y a un an. Le soir de son arrivée, suivant une tradition presque impériale, il était au théâtre. La pièce qu'on jouait lui parut charmante, — plus charmante encore une des actrices qui jouait dans la pièce. Bref, pour sauter par-dessus les transitions, au bout de quelques semaines, le Russe était l'humble esclave de la dame, si bien qu'elle devint bientôt plus célèbre par le rôle qu'elle faisait jouer à son prince que par ceux qu'elle joue au théâtre. Il n'était question que des largesses dont il l'accablait. Accabler n'est peut-être pas le terme exact ; car le poids des largesses est peut-être le seul sous lequel on ne succombe pas, et je sais sur ce point certaines épaules de femmes plus solides que des épaules d'Auvergnat.

L'amour du jeune boyard était-il partagé ? L'actrice, qui passe pour une fine mouche, avait-elle su garder l'amoureux en ajournant le dénoûment ? Toujours est-il que le pauvre garçon s'épuisait en vain en cadeaux ingénieux, en surprises féeriques. Le palais de la dame commençait à se blaser, son goût à s'émousser. Notre Russe résolut de frapper un grand coup.

Il venait d'aviser à une boutique du boulevard un tableau de Jupiter et de Danaé.

Son plan était fait.

Il se présente chez un de nos premiers banquiers, un banquier dont la fortune se chiffre par des centaines de millions.

Il était muni d'une lettre de crédit illimitée. Il la présente au caissier qui s'incline respectueusement

— Je veux cinq cent mille francs.

— C'est une bagatelle : on va vous les donner.

Un des employés forme une liasse de billets et de mandats.

— Les voici.

— Mais je ne veux pas de votre papier, donc ! c'est de l'or qu'il me faut.

— Nous regrettons... nous ne pouvons... nous n'avons pas ici cinq cent mille francs en or.

Insistance du Russe. On le conduit dans le cabinet du banquier. Mais comme le banquier, qui passe pourtant pour avoir chez lui le Pactole, n'est pas un alchimiste, il se voit obligé de faire la même réponse que son caissier.

Le prince est sorti furieux, traitant de boutique l'illustre maison qui reçoit et loge des têtes couronnées.

Je ne savais pas votre maison si pauvre, dit-il en s'en allant.

Pauvre ! pauvre ! fit le banquier quand il fut sorti : il se croit donc chez le petit X...

Ce fut la première déception du Russe depuis son séjour à Paris. Son effet mythologique était manqué. Il comptait faire chez la dame de ses pensées une entrée renouvelée de Jupiter. Au lieu d'une pluie d'or, il lui fallait se contenter d'une pluie de billets de banque.

Comment Danaé a-t-elle pris la chose ? On ne me l'a pas dit : mais, malgré sa déconvenue, notre jeune boyard paraît depuis ce moment le plus heureux des hommes.

~~~ Parmi les événements de cette semaine, qui relèvent de la chronique, je ne vois guère à mentionner que le grand bal de bienfaisance donné au Grand-Hôtel par la colonie anglaise; une bonne œuvre et un plaisir charmant, un véritable éblouissement de diamants, de chevelures d'or, d'épaules de neige et de beautés d'élite — on sait combien les Anglaises sont jolies quand elles s'y mettent; — puis le bruit de la rentrée au théâtre de Mlle Thuillier, vous savez, cette même Mlle Thuillier dont naguère les pleureuses du

feuilleton nous annonçaient, les larmes aux yeux, l'entrée en religion. — Quoi encore? L'apparition à l'horizon musical d'une nouvelle étoile du piano. C'est aux concerts mêmes du Conservatoire, devant ce public redoutable, que M. Alphonse Duvernoy — c'est ainsi que s'appelle l'artiste — vient de recevoir le baptême. Ici, pas de tricherie ni de charlatanisme possibles; pas de ces réunions d'amis complaisants par lesquels le virtuose se fait applaudir en famille dans des morceaux qu'il a fabriqués lui-même sur la mesure de son talent. Le morceau exécuté par M. Alphonse Duvernoy n'était autre que le concerto en *mi bémol* de Beethoven. Grand jeu, bien assis, bien composé, superbe mécanisme, force, délicatesse, sévérité de style, voilà les qualités qui ont valu à M. Alphonse Duvernoy les bravos des artistes de l'orchestre et les honneurs du rappel. Notez que M. Alphonse Duvernoy est Français : un pianiste français!

De ton enfant, sois fier, ô mon pays!

comme il est chanté dans *Guillaume Tell*.

~~~ Et maintenant, laissez-moi vous raconter le livret d'un joli petit opéra-comique, dont paroles et musique ont obtenu le plus franc succès.

Mademoiselle Sylvia — c'est le nom du principal personnage qui donne le titre à la pièce — est cette même actrice pour qui Marivaux a composé ses plus délicieuses comédies. Le démon du théâtre était en elle : tout enfant, elle a quitté la maison de son tuteur ; elle a suivi une troupe de comédiens ambulants, et, à force de talent, elle est devenue l'idole de Paris, la *diva* de la comédie italienne. Il va sans dire que les adorateurs ne manquent pas ; mais Sylvia est restée inaccessible à toutes les séductions. Il y a pourtant, de par le monde, un jeune homme dont l'amour sincère a légèrement touché ce cœur de marbre. Il s'appelle Flavien, et il ne déplaît pas à Sylvia de l'entendre soupirer des sérénades sous ses fenêtres. Est-ce bien à Sylvia que s'adressent les roucoulements du jeune homme? Ce n'est pas l'avis de Camille, son amie, qui a pris pour elle les déclarations de M. Flavien. L'arrivée de celui-ci va vider la question, lorsque tombe dans la maison, comme un ouragan, un gros monsieur cramoisi de visage et passablement brutal de parole. Ce monsieur, qui s'appelle Prial, est l'oncle de Flavien : il a appris que son neveu était amoureux de Sylvia, d'une comédienne! et il vient demander à Sylvia elle-même de l'aider à faire rentrer au bercail la brebis égarée. En bonne fille qu'elle est, Sylvia y consent. Elle pousse l'héroïsme jusqu'à se dépoitiser aux yeux du jeune homme. Au lieu de la séduisante comédienne, elle lui montre une *virago* cupide, aux instincts grossiers, qui flûte le malaga et prise comme un suisse de paroisse.

Mais en voici bien d'une autre ! Moitié par dépit, moitié par ce besoin d'aimer qui tourmente un cœur de vingt ans, M. Flavien s'en va porter son amour irréfléchi, à qui? A M[lle] Camille. — De Charybde en Scylla! — Camille est une coquette, une évaporée, un de ces minotaures féminins pour qui l'avenir d'un jeune homme est l'affaire d'une bouchée. C'est ce que se dit très-sagement l'oncle Prial, et il supplie Sylvia d'arracher son neveu aux griffes de M[lle] Camille. Sylvia ne demande pas mieux : il lui suffit de se montrer telle qu'elle est pour ramener à elle le cœur qui s'est trompé de route. — Et le dénoûment? Vous le devinez. Cette pupille fugitive, que Prial n'a cessé de regretter, n'est autre que Sylvia, et le bonhomme, revenu de ses préjugés, est le premier à solliciter pour son neveu la main de la comédienne.

Sur ce canevas agréable, M. Samuel David a brodé une partition spirituelle, mélodique, piquante, et qui le place dès à présent parmi les compositeurs sur lesquels l'Opéra-Comique a le droit de compter. L'ouverture est un vrai bijou. Trois motifs s'y dessinent : un ravissant menuet, un galop entraînant et une phrase pleine de délicatesse et de distinction. La sérénade chantée par Leroy est d'un joli caractère. Le trio qui la suit se fait remarquer par la vivacité de son allure. La valse qui le termine deviendra bientôt populaire. La romance : *Le pur éclat de mon idole*, a du charme, mais ne sort pas du moule commun. Le grand air de M[lle] Girard, le morceau capital de la pièce, rappelle, par la façon ingénieuse dont il est traité, le fameux air du *Maître de chapelle*. Le quatuor final a été très-applaudi ; il y a là un passage syllabique qui est une vraie trouvaille.

M. Samuel David appartient à l'école rossinienne, modifiée par Auber, Adam et Halévy. Ce n'est pas moi qui lui en ferai un crime.

Dans son rôle de Sylvia, M[lle] Girard met le feu aux poudres. Sa voix mordante, son jeu brillant font ici merveille, comme un fusil Chassepot.

La comparaison est déjà vieille; mais je n'en trouve pas de plus juste.

M[lle] Sevestè rend à son personnage de Camille tout l'esprit qu'il lui prête. Cette jeune artiste possède une qualité rare. Elle articule à merveille. Même, dans le chant, on ne perd pas une seule de ses paroles.

Leroy a une voix fraîche et sympathique; mais, pour Dieu! qu'il nous fasse grâce de son chevrottement.

Par sa rondeur, sa franchise et sa bonhomie, Nathan a aussi contribué au succès.

~~~ Le même soir, l'Opéra nous donnait une brillante reprise du *Corsaire*. A cette représentation, M[lle] Adèle Granzow s'est encore affirmée comme la première ballerine qui soit en Europe. Ni en Italie, ni en Autriche, ni en Russie, il n'existe actuellement une artiste qui lui soit comparable. Celle qui en approche le plus est, sans contredit, M[lle] Fioretti. Son jeu mutin, son agilité, sa *virtuosité* chorégraphique la font, après M[lle] Granzow, la reine de l'escadron volant de l'Opéra.

La salle était splendide. LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice honoraient la représentation de leur présence. Toute constellée de diamants, M[me] Musard y assistait dans la loge de second rang entre les colonnes. Et les lorgnettes des curieux s'ingéniaient à distinguer, parmi ceux que M[me] Musard vient d'acheter, dit-on, de la reine d'Espagne, la fameuse croix creusée dans l'un d'eux et qui en fait un joyau unique au monde.

~~~ Pour peu que vous soyez initié au langage des coulisses, vous n'ignorez pas ce que l'on entend par le côté cour et le côté jardin. En ouvrant le nouveau livre que M. Paul Foucher vient de publier sous ce titre: *Entre Cour et Jardin*, vous devez déjà vous douter de quoi il y est question. Il y a plus de trente ans que M. Paul Foucher a débuté au théâtre, où il a compté de nombreux et brillants succès. Dans ces dernières années, il a pris dans la critique dramatique une place des plus autorisées. L'idée lui est venue de réunir en volume ses souvenirs et ses études sur le théâtre contemporain. Mais peu à peu le cadre s'est agrandi : la synthèse est venue en aide à l'analyse, et il s'est trouvé que ce travail, malgré la modestie de son titre et de ses visées, est devenu, en fin de compte, un vrai cours de littérature dramatique.

Ne vous effrayez pas du mot : rien n'est plus attrayant que le livre de M. Paul Foucher. Cela se lit comme un roman. La solidité et la profondeur des jugements s'y déguisent, pour ainsi dire, sous la légèreté et la vivacité de la forme. De Shakspeare à Victor Hugo et Alexandre Dumas, de Molière, de Corneille et de Racine à Augier et à Sardou, M. Paul Foucher nous conduit par des chemins variés, semés de boutades humoristiques et de piquantes anecdotes. Ayant eu la bonne fortune de se trouver en relation personnelle avec la plupart des illustrations contemporaines, il vous les fait connaître par des traits pris sur le vif, par des détails intimes et caractéristiques. Tout ce qui touche au théâtre, biographies d'auteurs et de comédiens, impressions du public, mouvements et réactions littéraires, tragédie, drame, comédie, vaudeville, farces et spectacles plastiques, — car M. Paul Foucher ne fait pas fi des infiniment petits, — passent sous vos yeux comme à travers un kaléidoscope. Le critique et le moraliste égalent le narrateur ; lisez le chapitre : *De l'influence des excentricités sur la littérature*, et vous serez de mon avis.

Tel est ce livre, que je recommande aux gens du monde. Quant aux hommes du métier, il y a beau jour qu'ils en ont fait leur profit.

Je suis en effet en retard avec M. Paul Foucher. Le succès d'*Entre Cour et Jardin* est déjà assuré : si je n'ai pas l'honneur d'y avoir contribué, j'aurai du moins le plaisir de le ratifier en le constatant.

GÉROME.

La célèbre gravure de Raphaël Morghen, d'après la Cène de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans notre numéro du 4 avril, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de l'Univers illustré a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier vélin satiné, très-fort et à grandes marges. — Prix : 2 fr. dans les bureaux du Journal. Pour recevoir franco, dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 fr. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.

BULLETIN

On signale enfin l'apparition des premières hirondelles de l'année, sous le ciel parisien. Qu'elles soient deux fois les bienvenues, car il est permis d'espérer qu'elles nous présagent un peu de beau temps.

Pour soulager les nombreuses misères que le rude hiver que nous venons de traverser a laissées dans leur ville, les Marseillais ont eu la bonne idée d'organiser une splendide cavalcade de charité. Le succès a été complet au double point de vue du résultat pécuniaire et de l'éclat de la fête. De tous les côtés de la Provence étaient venues des masses de curieux qui, bien avant que la cavalcade ne fît son entrée solennelle, se pressaient dans les rues pour examiner les apprêts.

On avait choisi comme sujet historique l'entrevue, à Marseille, de François I[er], le roi chevalier, avec le pape Clément VII, dans le but de conclure le mariage du dauphin avec Catherine de Médicis, nièce de Clément VII. Des armures, du velours, des fourrures, des broderies à foison, des lances, des hallebardes, des bannières, des chevaux fringants, des chars emblématiques, des corps de musique, des tambours, des uniformes pittoresques, des torches, des farandoles : tout cela a été applaudi avec enthousiasme.

Un tournoi et un carrousel, organisés par les officiers du 7[e] régiment de lanciers, ont eu lieu ensuite au château Borely. Vainqueurs et vaincus ont été chaleureusement acclamés.

Les pauvres de Marseille ont fait une recette de 92,000 francs.

L'ancienne porte du Musée du Louvre, a été condamnée. On entre maintenant par le pavillon Denon, situé entre les deux squares. Un long vestibule dallé de marbres de couleur, et dont les hautes fenêtres en chêne sculpté donnent d'un côté sur la place et de l'autre sur la magnifique cour des écuries impériales, aboutit à un grand escalier inachevé qui, par sa construction spéciale, distribue facilement la foule dans les différentes salles de peinture et de sculpture.

Sous cet escalier, dont les marches et la rampe ne sont que provisoires, une crypte recèle les magnifiques débris de la colonne Trajane.

Le mariage du prince Humbert sera le point de départ d'une importante réforme dans l'étiquette de la cour d'Italie. L'habit de cour sera désormais de rigueur pour les réceptions officielles. Cet habit se composera, pour les personnes qui n'auront pas d'uniforme spécial, d'un frac de velours à collet brodé d'argent et dont la couleur demeure *ad libitum*, à l'exclusion toutefois du bleu, d'un pantalon de casimir blanc ou de couleur pareille à celle de l'habit, d'un claque à ganse d'argent et d'une épée montée en argent.

Les chevaliers et dignitaires de l'ordre des SS. Maurice et Lazare porteront l'uniforme militaire : habit vert brodé d'or à parements blancs, pantalon vert à bande blanche, épaulettes à graines d'épinard, claque et épée à monture d'or. Les représentants électifs des populations, c'est-à-dire les députés et les membres des municipalités de telle ou telle ville où la cour se trouvera en résidence, auront seuls le droit d'être admis en habit noir.

Toutefois cette étiquette, d'ordonnance toute nouvelle encore, ne sera point de rigueur pour les fêtes du mariage.

Une tentative hardie, et qui ne laisserait pas d'avoir son côté utile si elle était couronnée d'un plein succès, a marqué le dîner des cultivateurs qui vient d'avoir lieu au Palais-Royal.

Un honorable spécialiste, l'ennemi le plus ingénieux du ver blanc, suivant l'expression de *la Gazette des Campagnes*, M. Baron-Chertier, ne se borne pas à détruire cette larve souterraine avec un engrais qui ajoute cette puissance insecticide à la vertu de fertiliser le sol, il a essayé d'un moyen plus audacieux. « Le ver blanc, s'est-il dit, mange nos récoltes, pourquoi ne mangerions nous pas le ver blanc? On lui ferait la chasse comme on la fait anx escargots, et les avantages qui en résulteraient pour les biens de la terre seraient incalculabes. » Pour savoir si le ver blanc est mangeable M. Baron-Chertier s'est bravement mis au-dessus de nos préjugés culinaires. Il a débuté en faisant frire une vingtaine de vers blancs, préalablement nettoyés, dans de l'excellent beurre, et, une fois les larves dorées, cuites à point, il les a avalées à belles dents ; puis il a généreusement fait partiper ses amis à ce régal.

Au dîner des cultivateurs, cinquante convives ont été appelés à attaquer un plat de deux cents vers blancs, finement enrobés de pâte de beignets par un chef de cuisine émérite. La dégustation a été consciencieusement, presque solennellement faite. Il n'y a pas eu, du reste, de surprise; chaque convive savait ce qu'il dégustait, et le courage de l'assemblée a été à la hauteur de la circonstance. Cependant l'appréciation générale n'a pas été, paraît-il, de nature à consacrer définitivement l'introduction de la friture de larves de hannetons sur la carte de nos restaurateurs.

L'un des monuments les plus remarquables de l'antiquité, le château de Saint-Étienne, qui s'élevait à Aurillac, sur le roc de Castanet, vient d'être détruit par un violent incen-
~~~

die. Il avait été, dans le XIe siècle, la résidence des abbés, comtes d'Auvergne, qui sortaient de l'école célèbre de l'abbaye de Saint-Benoît, l'une des plus riches de France, grâce à la haute fortune d'un de ses anciens élèves, le moine Gerbert, né à Aurillac, et devenu pape sous le nom de Sylvestre II.

Le gouvernement britannique a reçu du général sir Robert Napier une dépêche expédiée le 23 mars de la ville de Last, dans laquelle il annonce son départ pour Magdala à la tête du premier corps. Le général en chef est suivi, à une journée de marche, par le général Staveley, commandant la seconde colonne, et enfin par la réserve et le matériel d'artillerie porté à dos d'éléphant. La distance entre le camp britannique le plus avancé et Magdala est de soixante milles anglais. Dans une reconnaissance qui s'est avancée jusqu'à quelques milles de Magdala, le colonel Phayre a constaté la présence de Théodoros près de cette ville, mais il ne lui a pas été possible de se renseigner sur les dispositions définitives du négus.

On a maintenant la certitude que le récit qui avait couru de la mort du docteur Livingstone était mensonger. Aux dernières nouvelles, le célèbre voyageur se trouvait dans le voisinage des chutes Victoria, jouissant d'une santé parfaite et comptant plus que jamais réussir dans son exploration des sources du Nil.

EXPEDITION D'ABYSSINIE. — POSTE DE CIPAYES SUR LA ROUTE DE MAGDALA; dessin du comte Seckendorf.

Voir le Bulletin.

Aux spacieuses voies qui rayonnent de la place de l'Etoile dans toutes les directions, s'ajoutera prochainement l'avenue d'Essling, dont on s'occupe activement et qui complétera la transformation du quartier des Ternes, un des plus peuplés de Paris.

En 1674, les Ternes ne comptaient encore que cinq maisons, dont trois formaient ce qu'on appelait le château. La grande route de Saint-Germain traversait une campagne nue, sans arbres, cultivée par les gens de Chaillot, de Villiers, de Monceaux et du Roule; le quartier appelé Butte de l'Étoile, autrefois rendez-vous de chasse, carrefour dans le bois de Boulogne, avait été planté par ordre de Colbert sur les dessins de Lenôtre, qui avait aussi dessiné les allées des Champs-Élysées. Suivant le plan du célèbre architecte, huit avenues devaient aboutir à la place de l'Étoile, aujourd'hui occupée par l'Arc de Triomphe : quatre descendaient du côté de Paris et quatre autres avenues du côté des Ternes ; trois de ces allées seulement furent mises à exécution.

Une carte des environs de Paris, dressée par Roussel, en 1731, donne une idée fort exacte de ce qu'étaient les Ternes à cette époque. Une avenue principale, deux ou trois rues et une foule de petits sentiers serpentant à travers les cultures, tel était l'état général des Ternes. Le château, avec ses dépendances, faisait toute l'importance de la localité. En 1755, il y avait en tout dix-huit maisons, chaumières et cabanes. L'agrandissement de Paris et la construction du mur d'enceinte hâtèrent le développement des Ternes. Sous l'Empire, la transformation devint plus sensible. Ce n'était déjà plus une plaine consacrée à la culture ; de jolies maisons, d'élégants pavillons s'élevaient de distance en distance dans cette partie de la banlieue parisienne dont l'importance alla sans cesse en augmentant, et qui forme aujourd'hui, avec les Batignolles, le dix-septième arrondissement de Paris.

Th. de Langeac.

VOYAGE

DU

PRINCE IMPÉRIAL

Nos lecteurs ont trouvé dans les journaux quotidiens de longues correspondances sur le voyage que le Prince impérial vient de faire à Cherbourg et à Brest. Mais, en pareil cas, il y a toujours un côté pittoresque qui échappe à la plume et qui rentre dans le domaine exclusif du crayon ; c'est alors que les journaux illustrés démontrent sans réplique possible leur utilité et leur attrait. Nous nous sommes donc empressés de consacrer deux gravures très-exactes et très-intéressantes au voyage du Prince impérial, et, à l'égard



ENQUÊTE SUR L'EXPLOSION DE CLERKENWELL — LES ACCUSÉS SONT CONDUITS DEVANT LE JURY; dessin de notre correspondant. — Voir page 258.



ATHÈNES ANTIQUE, VUE DES JARDINS DE VÉNUS; d'après un tableau de M. Joseph Hoffmann. — Voir page 250.

de la notice explicative, il nous semble que nous ne pouvons mieux faire que d'enregistrer très-succinctement les incidents principaux de cette excursion maritime, que la ville de Cherbourg s'est efforcée d'entourer de la plus grande solennité possible.

Le Prince impérial est arrivé à Cherbourg le 14 avril, à 5 heures du soir; il a parcouru en voiture découverte et au pas les principaux quartiers de la ville : les quais de l'Ouest et Napoléon, la place d'armes, les rues des Corderies, de la Fontaine, Corne-de-Cerf, des Chantiers, de l'Abbaye, jusqu'à l'entrée de l'Arsenal. Sur son passage, les maisons étaient brillamment pavoisées. Dans la cour de la Gare un bataillon du 65e de ligne formait la haie jusqu'au quai de l'Ouest.

Le jeune Prince était accompagné du général Frossard, son gouverneur; du commandant de Ligniville, aide-de-camp; de M. Bachon, écuyer, et du jeune Louis Conneau. Il a été reçu à son entrée en gare par le préfet maritime, le préfet de la Manche, le général commandant la subdivision, l'amiral commandant l'escadre cuirassée de la Manche, le sous-préfet et le maire de Cherbourg, et par tous les autres fonctionnaires ou chefs de service de la ville et du département.

Au port militaire, le Prince s'est embarqué pour se rendre à bord du yacht *la Reine-Hortense*, où son installation était préparée. Le soir, tous les vaisseaux en rade étaient brillamment illuminés et présentaient un aspect vraiment féerique. La retraite aux flambeaux, partie du pied de la statue de Napoléon Ier, sur la place d'Armes, a parcouru les principales rues de la ville, suivie par plus de dix mille personnes.

Le 15, le soleil s'est levé radieux. Vers neuf heures, le Prince est monté sur la digue pour examiner de près ce colosse de granit. Il portait le costume de caporal des grenadiers de la garde. Le jeune Conneau avait l'uniforme de soldat du même corps. Après son déjeuner, accompagné des officiers généraux et amiraux dont nous venons de parler, il a successivement visité le monitor *le Rochambeau*; les frégates cuirassées *la Savoie*, *la Gauloise*, et *la Guyenne*, les avisos *la Gorgone* et *le Corse*, etc., etc.

A une heure et demie, le canot impérial, remorqué par un canot à vapeur, est entré dans le port militaire, où un groupe de jeunes filles appartenant à toutes les classes de la société a présenté un bouquet au Prince. Après avoir visité plusieurs ateliers, le cortége s'est rendu au fourneau économique, où les enfants de troupe du 1er régiment d'infanterie de marine, les mousses et les apprentis marins ont souhaité la bienvenue et offert également au fils de l'Empereur une superbe gerbe de fleurs.

Le Prince accepta gracieusement cet hommage et embrassa sur les deux joues l'enfant de troupe qui lui avait remis les fleurs au nom de ses petits camarades. Un excellent dîner a été alors servi à ces intéressants enfants de la mer, dont le nombre s'élevait à trois cents. Après être resté dix minutes avec eux, Son Altesse a été visiter en détail l'arsenal et les bassins. Le fils de l'Empereur est monté à bord du monitor *le Rochambeau*, où il a été reçu par le commandant de ce navire, M. Krantz, capitaine de vaisseau, officier supérieur des plus distingués, qui a fait subir au navire américain de nombreuses et importantes modifications depuis que le commandement lui en a été confié. Son Altesse Impériale a paru prendre un vif intérêt au maniement des formidables canons qui arment le *Rochambeau*, et dont le mécanisme lui a été très-minutieusement expliqué par le commandant.

Le Prince a ensuite assisté à la manœuvre de la grue hydraulique, puis s'est rendu à l'hôpital de la marine, dont il a parcouru plusieurs salles.

A cinq heures, le Prince est rentré à bord de *la Reine-Hortense*, d'où il a assisté à la prise à l'abordage de l'aviso *le Volta* par une dizaine d'embarcations armées.

A six heures et demie, un dîner de seize couverts réunissait à la table du Prince M. le préfet maritime, M. le préfet de la Manche, M. le général Maud'huy, M. Panot, sous-préfet; M. Alfred Liais, maire; MM. les contre-amiraux Cloué et Dompierre d'Hornoy, M. le curé Le Polley, M. le colonel Dupouët, M. le capitaine de vaisseau Maurin, commandant *la Reine-Hortense*, et les personnes de la suite du Prince.

Les illuminations étaient plus brillantes encore que la veille.

Au moment où l'attention était occupée par les illuminations, sur les divers points de la rade, tous les bâtiments s'éclairèrent de feux de Bengale; les sabords lançaient des flammes, et du haut des vergues se décrivaient des paraboles aux nuances variées. Les bouées devenaient des volcans et une lumière féerique remplissait l'immensité de la rade.

Le lendemain, à une heure, par un temps favorable, le Prince Impérial quittait Cherbourg pour se rendre à Brest, à bord de *la Reine-Hortense*.

L'escadre, sous les ordres de l'amiral de Dompierre d'Hornoy, accompagnait *la Reine-Hortense*. Cette escadre est ainsi composée :

Frégates cuirassées *Savoie*, commandant Lombard; *Gauloise*, commandant Bénic; *Guyenne*, commandant Morier, frégate à hélice; *Clorinde*, portant le guidon de M. le baron Duperré; corvette à aubes *Gorgone*, commandant Mage; avisos à vapeur *Volta*, commandant de Foucault; *Cuvier*, portant le guidon du baron Roussin; *Ariel*, portant le guidon de M. Turin, capitaine de frégate; *Faon*, commandant Bouju; *Corse*, commandant Carade, brick à voiles; *Beaumanoir*, commandant Trudelle, canonnière à hélice; *Obus*, commandant Gatier, et la *Grenade*.

Le Prince impérial est arrivé le vendredi à Brest, vers dix heures du matin. A une heure, il s'est rendu à la préfecture maritime, où l'attendaient les principales autorités et l'évêque de Quimper. Il a traversé la ville en voiture, au milieu des plus vives acclamations.

Après une promenade au dehors et dans les faubourgs, le Prince est aller visiter l'école du *Borda*, les élèves l'ont accueilli avec enthousiasme. Il est resté deux heures parmi eux.

Dans la matinée du 18, le Prince Impérial a visité sur *l'Inflexible* l'école des mousses. Ensuite Son Altesse s'est rendu dans l'intérieur de la ville, où elle a reçu de la population l'accueil le plus sympathique. Après avoir visité le port et l'établissement des pupilles, le Prince est rentré à bord de *la Reine-Hortense*. Le soir du même jour, il a dîné au *Borda* avec les élèves.

Le dimanche 19, le Prince a entendu la messe à la cathédrale. Il a été reçu à la porte de l'église par l'évêque de Quimper, qui lui a offert l'eau bénite et lui a adressé une touchante allocution.

Après la messe, Son Altesse Impériale est rentrée à bord de *la Reine-Hortense*, en passant par l'Arsenal.

Le mardi 21, à huit heures du matin, le Prince a quitté Brest pour rentrer directement à Paris.

H. VERNOY.

LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite[1].)

Au lieu d'être immédiatement réintégrés dans l'écurie comme il avait été fait des premiers, les trois derniers chevaux furent attachés à des boucles fixées dans la muraille; trois palefreniers, sifflant à la manière des grillons, les attaquèrent vigoureusement de la brosse et de l'éponge. Après s'être lavé les mains à la fontaine, le gros homme alluma une petite pipe de bois et, tout en surveillant le pansage, se promena en long et en large.

Michel s'approcha et salua M. Jones. M. Jones regarda Michel et continua sa promenade. Mais il vit Mors et il le reconnut pour être de race. Il se retourna et dit :

— Ce braque est à vous? d'un ton qui signifiait : « Cet animal ne m'importe guère et son possesseur ne m'importe point. »

Michel ne prenait pas facilement la mouche. Cependant, il éprouva d'abord une certaine humiliation à être traité en inférieur par un cocher, et que ce cocher appartînt à Mme de Clérol rendait l'humiliation plus amère. Il ne répondit pas à l'espèce de question qui lui était faite; il appela Mors et s'éloigna. Cela n'offusqua aucunement l'Anglais, qui se souciait d'un grain de poussière sur le panneau d'une de ses voitures, d'un seul poil lui restant aux doigts quand il caressait un de ses chevaux, ou encore, sur la botte d'un de ses grooms, de la moindre tache de crotte de la veille, autrement que de tous les chiens et de tous les maîtres de chiens de l'univers. M. Jones était convaincu que les hommes ont été créés pour les chevaux, comme pour les hommes le cognac. Hors le cognac et les chevaux, il n'admettait donc pas que rien au monde méritât la considération de quiconque se respecte soi-même.

Comme Michel se retirait, Barlot entra dans la cour avec un superbe épagneul qui le suivait d'un air craintif. En passant devant le jeune homme, le garde jeta un regard de travers et souleva sa casquette, puis il se dirigea vers l'écurie. M. Jones lui fit exactement le même accueil dont il avait honoré Michel. Mais, sans se déconcerter, Barlot frappa d'un coup de poing amical l'Anglais et entama un récit qui devait être fort drôle, puisqu'il s'interrompait pour rire lui-même de ce qu'il racontait. M. Jones haussa les épaules. Un des palefreniers se redressa et dit :

— Cela n'empêche pas qu'ils ont un vieux qui connaît joliment le bétail et qu'ils ne pleurent pas l'avoine et que, pour de l'avoine, c'est de la crâne avoine, leur avoine, chez!

Michel crut deviner aux dépens de qui le garde s'égayait. Il eut grande envie d'aller se mêler à la conversation. Toutefois, il se contint et s'accouda tranquillement au rebord de la fontaine pour regarder couler l'eau. Le château, du reste, commençait à s'agiter. D'une extrémité à l'autre du vaste édifice, courait, pareil au crépitement d'une fusillade, un bruit de fenêtres qui criaient, de barres de fer qui tintaient, de contrevents qui claquaient. Un homme de peine balayait le pavé, devant le perron sur lequel deux valets, en petite tenue et les mains dans les poches, humaient l'air frais du matin. La cuisine retentissait des éclats de voix du chef qui gourmandait ses aides et dont Firmin venait, en accommodant le chocolat du baron, d'éclabousser la veste blanche. Au second étage, sa face grave contre une vitre, un personnage considérable et mûr, le valet de chambre de M. Corbier, se rasait. D'une autre croisée, Félicie hélait Barlot et lui souhaitait bonne chasse.

Le docteur Brun arriva, au petit pas de son bidet fleur-de-pêche. Il avait un mot à dire à M. le sous-préfet. Il descendit de cheval, et, s'approchant de Michel .

— Eh bien, fit-il, Marlborough s'en va-t'en guerre. Et même, ajouta-t-il en clignant de l'œil, Dieu sait quand reviendra!

— Je ne vais point à la guerre et je sais quand je reviendrai, répliqua d'un ton très-froid le jeune homme.

Brun haussa les épaules.

— Il n'y a pires sourds..., dit-il.

Morgan l'interrompit.

— Je vous entends très-bien. Depuis huit jours, vous n'êtes pas venu chez nous une seule fois sans pérorer sur l'inégalité des conditions, sur la distance qui doit séparer les classes.

— Oui, s'écria le docteur, et sans faire damner le commandant, qui efface du dictionnaire le substantif féminin classe, attendu qu'il a traversé et retraversé l'Europe en l'honneur des immortels principes de quatre-vingt-neuf! Eh! eh! ces bons principes de quatre-vingt-neuf, nous les conserverons longtemps, car nous les soignons, comme Anselme son habit de noces, en ne nous en servant jamais. Eh! eh!

Et le vieux praticien se mit à rire.

— Les principes de quatre-vingt-neuf ne me font rien au monde, reprit Michel avec fermeté; mais ce qui me fait et ce qui fait à mon père, c'est votre acharnement à insinuer une foule de choses désagréables contre une personne pour laquelle le commandant, je vous en préviens une fois pour toutes, a beaucoup de respect et beaucoup d'affection!

Sous une enveloppe fruste, Brun cachait de l'observation et de la finesse, le matin surtout, car, dans l'après-midi, il laissait volontiers finesse et observation, en compagnie de son bidet, à la porte des cabarets.

— Le docteur, disait-on à Briancourt, et ses petits yeux sont trois gris dont il faut se méfier.

Il regarda Michel d'un air narquois, et, appuyant son large index sur la poitrine du jeune homme :

— Comment va ceci? demanda-t-il.

A la rude pression qui froissait la plaie à peine fermée, Michel tressaillit.

— Bon! reprit le docteur. Je vous défends d'aller à la chasse aujourd'hui.

— Quelle plaisanterie!

— Je vous dis que votre blessure est d'une mauvaise sorte. Elle se cicatrise à la surface; mais, par-dessous, le mal s'amasse, là, au fond, à l'entour du cœur, et, si vous n'y prenez garde, je ne vous donne pas une semaine pour être un homme flambé!

— Laissez-moi tranquille, répliqua brusquement Morgan, qui cependant ne put se défendre de rougir.

— Allons! reprit Brun, allons! demi-tour à gauche et en route pour le bercail! Diable m'emporte si cela ne fait pas pitié de vous voir toujours pendu au cotillon de cette marquise, qui se fiche bien de vous!

Brun ne manquait pas de perspicacité; mais la délicatesse n'était pas son fort.

Pour cette fois, Michel se fâcha tout rouge.

— Ah! docteur, s'écria-t-il, pas un mot de plus, ou j'oublierai les égards que je dois à votre âge et à l'état où vous êtes sans doute!

Le praticien fit un geste comme pour secouer l'apostrophe qu'il venait de recevoir.

— Vous savez bien, lui dit-il d'un ton de reproche, que je ne touche jamais un verre avant dîner.

Michel excusa et commenta sa colère. Il trouvait Mme de Clérol aimable et il lui croyait un excellent cœur, quoiqu'elle fût peut-être un peu étourdie en apparence. Il avait, au début, partagé l'impression défavorable de M. Brun sur la marquise; mais il en était revenu, comme M. Brun en reviendrait certainement. Il n'estimait pas que les petites gens fussent tenues à plus de morgue que les grands seigneurs. Il était convaincu de la sincérité de l'amitié dont on l'honorait et il éprouvait, en retour, une respectueuse sympathie dont il ne se cachait pas. Il ne pouvait de sang-froid entendre calomnier une dame pour qui il avait de l'amitié, beaucoup d'amitié, rien de plus, rien de moins.

— Aussi votre main, docteur, et ne me taquinez plus!

— Rien de moins, murmura Brun en quittant Michel, del cela j'en suis sûr; mais rien de plus?

Morgan ne se trompait-il pas, en effet, sur la nature du sentiment que lui inspirait Olga? Bley prétendait ceci : il n'y a pas plus de passions subites qu'il n'y a d'hommes subits. L'homme est précédé d'un enfant. La passion obéit à la loi commune; elle naît, elle grandit et elle meurt; hélas! oui, elle meurt! Seulement, on peut empêcher les enfants de devenir des hommes. En Chine, on les noie. La passion est autrement difficile à tuer, parce qu'elle ne fait pas le vacarme que font les enfants et qu'elle existe sans qu'on s'en doute. Passons à une seconde comparaison très-appropriée, d'ailleurs, à notre sujet : vous êtes égratigné par un tout petit chien, le plus peigné, le plus mignon, le plus doux des petits chiens. Vous ne vous apercevez que ce ravissant petit animal était enragé que lorsque vous êtes enragé vous-même.

— D'où je conclus, — le baron ne manquait jamais de conclure, — que, de toutes les illusions de la vingtième année, la plus dangereuse est de croire à l'amitié, entendons-nous, à l'amitié entre un homme et une femme; car on peut, sans inconvénient, croire à l'autre, à l'amitié des hommes entre eux. J'y ai cru et, mon Dieu! j'y crois encore, et cette foi-là ne m'a jamais ni coûté ni rapporté un liard. C'est la vraie foi, monsieur le curé, la foi sans les œuvres!

— Vous devriez peut-être, hasarda Cabonat, donner quelques conseils à Michel.

— Je ne conseille jamais, reprit Bley, je prédis. Quand on aura découvert un procédé pour faire changer d'avis à la pluie lorsqu'elle a envie de tomber, alors je conseillerai, et encore!

Michel croyait donc à l'amitié. Voilà pourquoi il trouvait à la nature des aspects nouveaux, et à son âme à lui des horizons inconnus. Voilà pourquoi, appuyé au rebord de la fontaine de Varanne, il considérait, sans tristesse comme sans ennui, ces chevaux nombreux, ces laquais, tout ce train extérieur d'une existence opulente qu'il ne songeait pas à comparer à la sienne. Il savait l'abîme profond entre

1. Voir les numéros 681 à 692.

Olga et lui, et il aimait à le savoir profond. Il ressemblait aux valets qui s'enorgueillissent des titres de leurs maîtres. Asservi lui-même, heureux de l'être, il se sentait fier de ce qui le séparait de celle dont il était l'esclave.

XII.

La journée fut chaude, pour les chasseurs surtout. Quant au gibier, la présence d'Olga le protégeait. Michel ne se permettait pas de tirer un lièvre, un perdreau, voire même un modeste lapin, que lapin, lièvre ou perdreau n'eût été dûment manqué par Mme de Clérol. Or, si Mme de Clérol perdait invariablement, pour se trop presser, son premier coup de fusil, qu'elle jetait au hasard, elle perdait non moins invariablement le second dont elle saluait le fugitif, que celui-ci était déjà hors de portée. Barlot, qui escarmouchait à l'aile gauche qu'on lui avait assignée, riait dans sa barbe.

— Entre les deux détonations, murmurait-il, un prêtre logerait une messe.

Bley, qui n'osait se montrer moins courtois que Michel, et à qui d'ailleurs, sur un coup de fusil qui lui était parti, malheureusement pour lui et plus malheureusement encore pour le lièvre roulé, Olga avait dit :

— Vous tirez toujours avant moi !

Bley enrageait. Quant à Michel, il se désespérait de l'insuccès de la jeune femme, dont le dépit allait croissant, et il prétendait n'avoir de sa vie vu des lapins si sauvages, des perdreaux si fuyards, des lièvres qui courussent si vite.

L'instinct du chasseur finit cependant par l'emporter sur la galanterie chez le baron, qui obliqua insensiblement, de façon à se détacher du corps d'armée dont il n'avait plus la constance de partager la mauvaise fortune, et à rejoindre l'aile gauche, vers laquelle un feu nourri l'attirait depuis longtemps.

Sans trop s'apercevoir du départ de Bley, Olga, Michel et Mors poursuivirent leur promenade inoffensive; Mors ne se lassant pas de tomber en arrêt; Michel expliquant, à voix basse et rapide, comment il fallait s'y prendre; Olga saisissant à merveille et s'y prenant mal. Tout en rechargeant l'arme, le jeune homme accusait le calibre trop petit, la détente trop dure ou peut-être au contraire trop douce, le gibier qui partait de travers, le soleil, dont en ce moment l'inclinaison était fâcheuse. Le fusil chargé, l'on se remettait en route et l'on recommençait : Mors à tomber en arrêt, le gibier à partir de travers, Olga à tirer de même, Michel à conseiller et à consoler. De cette façon l'on gagna le haut du champ de trèfle, au bas duquel avait eu lieu la défection du baron; de ce champ l'on passa dans un autre, de trèfle également, puis de là dans un pré qui était marécageux et qu'il fallut contourner. On arriva ainsi à une vaste broussaille dans laquelle, ne tenant compte des avertissements de Michel, Mme de Clérol s'engagea. Cette broussaille, qui paraissait d'abord basse et clairsemée, devint bientôt si haute et si touffue, qu'Olga regretta d'y être entrée. Mais le dépit qui l'avait rendue sourde aux avis du jeune homme surexcita son amour-propre et la poussa en avant, contre les branches qui fouettaient ses mains et accrochaient sa robe. De toutes les luttes, la lutte contre les choses est la plus irritante. De l'humeur dont elle était, Olga éprouvait une sorte de satisfaction amère à être arrêtée. Chaque coup qu'elle recevait, chaque cri de l'étoffe qui se déchirait, autant de griefs à la charge d'un divertissement stupide et des sots qui le prônaient. D'ailleurs, elle en voulait naturellement à Michel de ce qu'elle n'avait pas suivi son conseil.

Bien que le jeune homme, les deux fusils sur l'épaule, suivît la marquise, il ne cessait de diriger la marche par des « A droite ! — A gauche ! — Droit devant vous. » Il connaissait la broussaille et annonçait qu'on ne tarderait pas à rencontrer un sentier. Il perçait du reste, de son mieux, les branches, qui, en se relevant, le cinglaient et se vengeaient sur lui d'avoir été dérangées par Olga.

Celle-ci atteignit enfin le sentier promis, un sentier fort étroit, fort obstrué, originairement tracé par le fauve, actuellement entretenu par les sabots des bûcherons qui y cheminaient dans l'arrière-automne, mais, en somme, un sentier. Elle s'arrêta pour reprendre haleine. Les violents efforts qu'elle venait de faire l'avaient fatiguée et, rendus plus pénibles par la chaleur, avaient augmenté sa pâleur naturelle. Le bas de sa jupe de drap était en lambeaux.

— Eh bien, dit-elle à Michel, vous pouvez vous vanter d'être un guide accompli !

Le pauvre garçon ne récrimina point. Il s'empressa de reconnaître sa très-grande faute. Il aurait dû insister sur les difficultés de cette malheureuse broussaille. La vérité était qu'il ne l'avait pas traversée récemment et qu'il ne la croyait pas si mauvaise. Elle avait beaucoup poussé depuis deux ans, cette broussaille. Il n'osa pas ajouter que, pour détourner de la petite main qu'elle avait meurtrie, l'épine que Mme de Clérol arrachait de son gant, il eût donné joyeusement sa vie. Cependant, il le pensait, mais c'est sans doute parce qu'il le pensait qu'il n'osa pas le dire.

Olga fut désarmée par la naïveté avec laquelle le jeune homme s'excusait d'un crime qu'il n'avait pas commis.

— Allons, reprit-elle, je vous fais là une méchante chicane, puisqu'en cette affaire le coupable, c'est moi. Mais savez-vous que nous ne sommes pas très-heureux dans nos expéditions ? Gare à la troisième ! En attendant, montrez-moi le chemin, car je vous déclare que je n'ai aucune envie de m'égarer de nouveau. Jusqu'ici, au moins, vous ne m'avez guère aidée.

— Mon Dieu, madame, c'est qu'à vous aider je vous aurais empêchée; cela, c'est bien sûr.

— Pourtant vous auriez pu me frayer la route.

— Et le proverbe ?

A travers l'eau, quand on passe,
Il faut passer le dernier.
Mais, au bois, la bonne place
Est de marcher le premier.

Olga pria Michel de lui répéter ce quatrain, qu'elle voulait rapporter au baron, grand collectionneur de maximes.

— Et, parlant du baron, fit-elle, ne regrettez-vous pas qu'il nous ait abandonnés ? Vous le figurez-vous dans le fourré ? Quels *hélas !* il eût poussés ! Je les entends d'ici. Il est si amusant, M. de Bley, quand il se fâche; c'est qu'il se fâche mal. Sa colère procède par petites secousses, une colère à cloche-pied. Vous n'êtes jamais en colère, vous ?

Le jeune homme répliqua qu'il l'était terriblement tout à l'heure contre lui-même.

— Alors, remarqua Mme de Clérol, vous m'en avez beaucoup voulu ?

— Mais non.

— Eh bien, moi, quand je suis en colère contre moi-même, je ne le suis pas, parce que cela retombe toujours sur un autre.

Michel répondit, en riant, qu'il essayerait de ce procédé-là. La conversation continua gaiement sur ce ton, souvent du reste interrompue par quelque obstacle qui barrait le sentier, par un fossé difficile à franchir, par un arbuste indiscret et qu'il fallait relever, par un buisson que Michel, sans souci de s'y écorcher les mains, refoulait et retenait. Olga était heureuse. De quoi ? De quoi la fleur qui s'épanouit au matin est-elle heureuse ? De quoi, dans un jour d'été, l'insecte qui bourdonne, le papillon qui voltige, l'oiseau qui chante, sont-ils heureux ? Eh bien, Olga était heureuse de vivre.

Une fois passée, la petite aventure dont elle avait triomphé la remplissait d'une joie enfantine. Elle se sentait fière des déchirures de sa robe comme de glorieuses cicatrices, et à son chapeau la plume noire qui pendait brisée lui semblait le trophée d'un combat. Elle éprouvait l'influence doucement enivrante qu'exercent sur la pensée l'ombre et le calme des bois. A mesure qu'elle s'avançait, les arbustes qui avaient succédé à la broussaille devenaient plus hauts et ils entre-croisaient au-dessus d'elle leurs légers rameaux. Après la rude bataille livrée aux ronces, en plein soleil, en pleine poussière des herbes sèches, elle naissait à une existence nouvelle, en pénétrant sous la voûte du feuillage qui, imprégné de la lumière dont les feux s'y amortissaient, s'étalait pareil à une onde verte suspendue dans les airs. Elle oublia son dépit. Elle ne songea plus aux lièvres, aux lapins, aux perdreaux, ou, si elle y songea, ce fut pour se dire qu'ils avaient bien raison de vivre, ces pauvres êtres si gentils ! Envahie par les sensations qui la rasséréaient et l'exaltaient à la fois, elle parut ne plus se souvenir qu'elle n'était pas seule, car elle ne chantait jamais que pour elle-même, et elle se mit à chanter une ballade de Hugo, sans penser qu'on l'écoutait.

Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers

On l'écoutait pourtant et d'une oreille attentive et charmée. Elle ne connaissait point les artifices du métier. Pour la musique pas plus que pour le reste, elle ne s'était pliée aux sévérités du travail et à la discipline de l'étude. Mais elle chantait avec le naturel et la passion qu'elle mettait à toutes choses. Elle trouvait d'instinct des accents auxquels les plus blasés des diplomates eussent applaudi et que même les petits jeunes gens des avant-scènes n'auraient pas dédaigné d'approuver. C'est qu'elle aimait cet art, le seul par lequel, affranchie des entraves de la raison et des limites de la forme, la pensée s'élance à la vision de l'invisible et à l'intelligence de l'infini; langue universelle que chacun entend, depuis le maître qu'elle inspire jusqu'à l'artisan, dont quelque mélodie lointaine vient bercer le labeur; langue divine que parla la Malibran, transportant dans un monde idéal une foule haletante et ravie, que parle aussi la fille de carrefour, qui de ses doigts flétris jette à la rue solitaire les accords mélancoliques de sa harpe fatiguée, que parlait Olga de sa voix pure et profonde, dont les modulations agitaient en passant le cœur ému qu'elles caressaient, comme dans leur vol rapide des oiseaux de mer, touchant de leurs ailes blanches le flot qui se soulève.

Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Il semblait à Michel qu'une âme nouvelle venait en quelque sorte se poser en lui et que, pour la première fois, il avait véritablement une âme. Il entrevoyait des régions lumineuses auprès desquelles son passé ne lui paraissait que ténèbres. Il éprouvait en même temps cette tristesse qui s'élève de toute impression profonde, la tristesse de l'abîme. Un sentiment unique, immense, prenait violemment possession de lui : le sentiment de l'adoration. Il croyait et il adorait. L'objet de sa foi, de son culte, était cette fière jeune femme, à la voix céleste, à la taille ondoyante, qui marquait à peine, sur le sol humide, l'empreinte de ses pas légers, et dont les longues et lourdes tresses chatoyantes dardaient leurs flammes blondes à travers les mailles de la résille qu'elles gonflaient. En ce moment, l'idée ne l'aborda pas que ce qu'il ressentait pût s'appeler l'amour. Il eût seulement voulu se prosterner devant Olga. Qu'il lui fût un jour donné de souffrir pour elle, par elle d'être brisé, il ne demandait rien au delà, et le soupir suprême qui voltige aux lèvres des mourants est moins fervent que ne l'était l'inconsciente prière qui montait au cœur du jeune homme. Il y a dans la vie trois heures décisives : celle où l'on naît, celle où l'on meurt, et une autre. Cette autre heure venait de sonner pour Michel.

Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

La dernière strophe de la ballade s'envola plus sonore vers les dômes de la gigantesque cathédrale que forment les chênes centenaires. Olga s'aperçut alors qu'elle avait quitté le sentier. En réalité, c'était le sentier qui l'avait quittée. En se jetant dans la forêt, il s'y ramifiait et s'y perdait, comme dans une prairie basse un ruisseau. La jeune femme s'arrêta et demanda où l'on était. Elle dut répéter sa question avant que Michel répondît :

— Nous sommes dans la forêt.

— Et même, reprit gravement Olga, dans une forêt pleine d'arbres.

Le jeune homme s'excusa d'avoir été distrait.

— Je le suis souvent, dit-il, surtout dans ces grands bois qui parlent à l'imagination. (Il croyait, de la meilleure foi du monde, que les grands arbres avaient toujours parlé à son imagination.) Au reste, poursuivit-il, la lisière est à cinq cents pas d'ici. Veuillez me suivre, et je vous mène droit dans la plaine de Briancourt, où nous lèverons pour sûr deux ou trois compagnies.

Mme de Clérol s'écria qu'elle suspendait le cours de ses exploits, qu'il faisait trop chaud et qu'elle aurait honte de déranger même des oiseaux.

— Il est vrai, continua-t-elle en riant, que je les dérange on ne peut moins; mais, s'ils sont trop verts, les champs qu'ils habitent ne le sont pas assez. Oh ! les horribles champs, secs, blancs, durs, brûlés, poudreux ! Je suffoque rien qu'à la pensée de me plonger de nouveau dans le brouillard de feu qui en émane. D'ailleurs, ajouta-t-elle en regardant le chien qui s'était couché pantelant au pied d'un chêne, Mors est de mon avis. Voyez-le tirer la langue Ayez pitié de lui, si vous n'avez pas compassion de moi !

— Ah ! madame, murmura Michel d'un ton qui signifiait : « Le monstre qui n'aurait pas compassion de vous n'existe point. »

Le moyen, en effet, de se défendre d'une commisération profonde pour une jeune femme qui agitait son mouchoir avec une nonchalance si gracieuse; qui, d'un mouvement si prompt et si léger, se penchait vers le chien qu'elle caressait; qui, tout en se relevant, refoulait de sa petite main dégantée, sur ses tempes veinées de bleu, de si beaux cheveux blonds et dont le visage mutin souriait à travers une moue transparente comme l'ondée d'été à travers laquelle sourit l'azur.

Après un moment de silence :

— Eh bien ? fit Olga.

— Vous êtes très-fatiguée ? demanda Michel.

— Moi ? Je ferais le tour du monde. Seulement, j'aimerais mieux le faire à l'ombre.

Le jeune homme répliqua qu'il suffirait de tirer à gauche et que trois quarts d'heure au plus de marche tranquille, en forêt, ramèneraient Mme de Clérol chez elle.

— *Andiamo !* s'écria Olga.

Sur ce mot, Mors, qui pourtant n'entendait pas l'italien, se leva brusquement et prit en trottinant les devants. Il devinait sans doute qu'*andiamo* voulait dire : « Regagnons la marmite. »

Michel et la marquise suivirent le chien, qui de temps à autre s'arrêtait, tantôt pour se retourner et s'assurer qu'il était dans la bonne voie, tantôt pour happer les pousses les plus tendres d'une touffe d'herbes claires, ou bien pour se dresser et aboyer avec une angoisse impuissante contre le tronc d'un arbre des branches duquel le narguait un écureuil aux yeux étincelants et malins, ou encore à demi épouvanté par le coup d'aile tumultueux et le cri strident de quelque merle s'élançant subitement des flancs du buisson où il était tapi. Au demeurant, Mors, en sa qualité de chien, préférait à toutes choses sa soupe et son maître. Il se dirigeait vers l'une et il se trouvait avec l'autre. Voilà pourquoi il était content. Peut-être aussi subissait-il, à sa façon, le charme du paysage doux et restreint qui s'offrait à ses regards; peut-être comparait-il à l'éclat implacable et superbe du soleil cette lumière qui, sous la voûte verte, se coulait à travers l'air qu'elle semblait alléger, sereine et compatissante, comme un sourire tombé des lèvres de Dieu. Peut-être lorsque, par quelque soudain caprice, rebroussant chemin, il contemplait son maître à la rencontre de qui il courait, peut-être se disait-il que le bonheur n'est pas un vain mot.

— Quant à moi, fit Olga, décidément je crois à l'âme des chiens.

— J'y crois également, reprit aussitôt Michel.

— Et sur quoi, je vous prie, fondez-vous votre opinion ?

— Sur la vôtre, madame.

Cela fut répondu comme cela était pensé, très-simplement, la chose du monde la plus naturelle, la plus évidente. Qui eût prétendu que Mme de Clérol n'était pas infaillible eût été mal venu à le prétendre en présence de Michel.

Depuis le temps où Hercule filait, combien de générations de fileurs se sont succédé, l'un oubliant son jugement, l'autre sacrifiant ses amitiés, celui-ci faisant litière de son honneur, chacun filant à sa façon, plus heureux et plus fier de débrouiller la quenouille d'Omphale que d'avoir vaincu le lion de Némée. C'est ainsi que Michel trouvait une joie inconnue et ineffable dans l'abdication de sa raison et de sa volonté. Se raconter, c'est se donner, et, tout en cheminant à travers la futaie, il se racontait à Olga comme à un juge souverain et à l'arbitre de ses pensées. La vie intérieure qu'il se plaisait à dévoiler était un livre que personne n'avait jamais ouvert, et dans lequel, à vrai dire, il lisait si couramment pour la première fois. Jusque-là, il n'avait jamais comparé, pour la préférer, l'existence obscure qu'il menait aux brillantes carrières qui l'eussent éloigné du



VOYAGE DE S. A. LE PRINCE IMPERIAL A CHERBOURG. — LE PRINCE SE RENDANT A BORD DU YACHT *LA REINE-HORTENSE*, dessin de M. Jules Pelcoq.

Voir page 252.



VOYAGE DE S. A. LE PRINCE IMPERIAL A CHERBOURG. — LES MOUSSES ET LES ENFANTS DE TROUPE OFFRENT UN BOUQUET AU PRINCE; dessin de M. Jules Pelcoq.

Voir page 252.



UNE RONDE DE NUIT DANS LE PORT DE PLYMOUTH; dessin communiqué — Voir page 258.

pays; jamais il n'avait compris le langage mélodieux que parle la nature à qui l'interprète d'un cœur ému et joyeux, les rudes propos et les grands éclats de rire de ses compagnons de chasse ne lui avaient jamais paru autant de notes discordantes, et il n'avait jamais éprouvé pour la solitude la passion dont il se sentait saisi. Il ne se demandait point d'ailleurs d'où venait que, parlant à Olga, il sortit de sa réserve habituelle. Le voyageur altéré qui boit à longs traits à une source pure et fraîche ne se demande pas d'où vient qu'il a soif. L'amour s'ignore encore que déjà il a besoin de s'affirmer autant que la soif de s'étancher. La confession est le premier des actes par lesquels il s'affirme, et c'est pourquoi l'Église a fait de cet acte un dogme sacré. Aimer, croire, se sentir vivre. Entre la mort et la vie, l'abîme n'est guère plus profond qu'entre la vie et le sentiment de la vie. D'où qu'il naisse et où qu'il mène, qu'il conduise un saint au martyre, ou qu'il jette Desgrieux aux pieds de Manon Lescaut, ce sentiment-là remplit l'âme qu'il envahit d'une joie expansive et nouvelle. Michel ne faisait point d'ailleurs tant de raisonnements. Seulement, s'il avait rencontré dans la forêt de Briancourt un des penseurs qui depuis quatre mille ans cherchent en vain la définition du bonheur; il lui eût dit : « Votre pierre philosophale existe, je l'ai trouvée : le bonheur, c'est moi ! »

W. de la Rive.

(*La suite au prochain numéro.*)

UNE RONDE DE NUIT

Dans le port de Plymouth

ET L'ENQUÊTE DE CLERKENWELL

Les féniens ne font pas parler d'eux en ce moment, et les Anglais commencent à se remettre des alarmes que leur avaient causées les tentatives audacieuses de cette redoutable association.

Le gouvernement britannique n'a pas renoncé toutefois aux précautions qui lui avaient été dictées par la gravité des circonstances. On n'a pas oublié que le bruit avait couru que les mystérieux conspirateurs projetaient de frapper l'Angleterre au cœur même de sa puissance et d'allumer l'incendie dans les principaux ports du pays. Le conseil de l'amirauté se hâta de donner des ordres pour que des rondes de nuit fussent soigneusement dirigées dans les arsenaux maritimes et les différents ports du Royaume-Uni, principalement ceux de Plymouth et de Portsmouth, où on redoutait le criminel emploi de torpilles explosibles.

Notre gravure représente une chaloupe accomplissant sa ronde de nuit à Plymouth, dans la partie du port près de Saltash. La ronde est principalement faite par des embarcations à vapeur au lieu de bateaux à rames. Chaque canot qui passe près d'un navire après le coucher du soleil est hélé et les hommes qui le montent sont interrogés. En un mot, c'est l'organisation sur mer du système des patrouilles qui sillonnent pendant la nuit les rues des villes où l'on a des désordres à craindre. Les appréhensions que l'on avait conçues à l'égard des machines infernales préparées contre les vaisseaux anglais avaient-elles beaucoup de fondement? Il serait assez difficile de se prononcer à cet égard; dans tous les cas, les dispositions adoptées étaient de nature à les faire avorter.

Quant au procès des individus accusés de l'explosion de Clerkenwell, il se poursuit avec assez de lenteur, sans incidents notables; les prévenus sont amenés fréquemment devant le jury d'enquête et confrontés avec un grand nombre de témoins; mais on ne sait pas encore à quelle époque précise l'affaire sera appelée devant le grand jury. Pour empêcher le succès d'un nouveau coup de main dans le genre de celui de Manchester, les prisonniers ne quittent la prison, pour les nécessités de l'enquête, que dans des voitures fermées et sous l'escorte de policemen à cheval, armés de sabres et de revolvers.

R. Bryon.

LE CONCOURS HIPPIQUE

Nous avons déjà eu l'occasion de constater le succès complet obtenu par le Concours hippique, pour l'année 1868, qui vient d'avoir lieu au Palais de l'Industrie. Le 14 avril, pour la clôture, tous les chevaux primés ont paru dans le manége, attelés ou montés. Les attelages primés étaient au nombre de soixante, auxquels s'étaient joints ceux qui avaient obtenu des récompenses dans les concours des deux dernières années.

Les assistants étaient nombreux, et parmi eux on remarquait naturellement les premiers sportsmen de Paris. Chacun était désireux d'admirer et de voir à l'œuvre les plus beaux types de l'espèce chevaline française.

Dans le défilé des chevaux attelés, on a pu apprécier à leur juste valeur les magnifiques attelages de MM. Maurice Walter, Cineri, Forcinal, et particulièrement le vigoureux cheval *Harmonium*, présenté par le marquis de Croix, l'un des éleveurs les plus distingués de la Normandie.

Ensuite sont venus les cent cinquante chevaux montés, dont quelques-uns, quoique jeunes, étaient déjà dressés d'une façon merveilleuse : ce qui démontre toute l'utilité des écoles de dressage fondées et encouragées par l'administration des haras.

Le saut des barrières a vivement intéressé le public, avide d'un spectacle qui offre toujours d'assez vives émotions. Tous ces exercices ont été accomplis avec un ensemble et une précision irréprochables.

En résumé, on doit signaler la Normandie, qui s'est particulièrement distinguée; mais elle a été suivie de près par le département des Deux-Sèvres, qui se révèle chaque jour d'une façon plus brillante et qui occupe chaque jour une place plus importante dans la production des beaux types de la race chevaline.

X. Dachères.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Singulière expérience. — Une vache gardée par quatre médecins. — Ce n'est point de la graisse contenue dans les aliments que provient la graisse du corps des mammifères. — Les substances féculentes n'engraissent pas et, tout au plus, disposent à engraisser. — Histoire d'un mandarin. — Le riz et le thé. — Bouillie des dames romaines. — Les lentilles. — Les fèves. — Expériences nouvelles sur les sangsues.

Pendant tout le mois de janvier dernier, quatre préparateurs du docteur Voit, de Munich, MM. Hoffmann, Aichberger, Bischoff et Pettenkofer, ont passé six jours et six nuits près d'une vache. Pour ne point perdre des yeux un seul moment l'animal, ils veillaient alternativement deux à deux, et leur éminent professeur, M. Voit, venait en outre, de temps à autre, s'assurer qu'ils remplissaient avec une scrupuleuse fidélité la mission qu'il leur avait confiée.

Cette mission, en apparence digne des contes les plus fantastiques d'Hoffmann dont un des élèves porte le nom, consistait d'abord à peser dans une balance de précision les aliments que mangeait la vache, à lui en fournir dès qu'elle témoignait le moindre appetit, et, ensuite, il faut bien le dire, à recueillir jusqu'aux moindres parcelles des produits liquides et solides de la digestion de l'excellente bête qui n'avait jamais été l'objet de pareils soins, et qui se les laissait prodiguer avec un imperturbable sang-froid.

Quand les quatre montres à secondes des quatre observateurs confirmées par le chronomètre du docteur Voit eurent attesté que les six nuits et les six jours prescrits se trouvaient accomplis, les cinq initiés vérifièrent leurs pesées, rassemblèrent et coordonnèrent leurs notes et eurent la satisfaction de constater, sans la moindre erreur, que la vache, durant les six jours de l'expérimentation, avait mangé 80 kilogrammes 6 de foin, et 14 kilogrammes 7 de farine, contenant 1,407 grammes d'azote.

On en retrouva 1,440 grammes de cet azote, dans le lait, les urines et la bouse, par conséquent la recette et la dépense concordaient à 2 pour 100 près.

Il y avait dans la masse d'aliments 2,663 grammes de graisse; on en recueillit 1,044 dans les résidus digérés; par conséquent 1,619 avaient été introduits dans la circulation.

Enfin l'urine pesait 178 grammes et l'analyse chimique parvint à en extraire 562 grammes 4 d'azote.

Si l'on calcule la quantité d'albumine correspondante et la quantité de carbone contenue dans cette albumine, on trouve que celle-ci équivaut à 2,220 grammes de graisse, qu'il faut réduire à 2,120 seulement, parce qu'il reste 4/5 pour 100 de carbone.

Les 57 kilogrammes 3 de lait contenaient 1,877 grammes de substances albuminoïdes, 1,976 grammes de graisse et 3,177 de sucre.

L'albumine dans le corps peut donc ainsi engendrer 144 grammes de graisse de plus que n'en contenait le lait. Or le carbone du sucre de lait correspond à 1,670 grammes de graisse, tandis que les 144 grammes en question reunis aux 1,976 des aliments font 1,763. Il n'est donc pas nécessaire de recourir aux hydrates de carbone pour expliquer l'origine du sucre et de la graisse renfermés dans le lait, et, par conséquent, il y a une très-grande probabilité que, chez les herbivores, même les hydrates de carbone ne fournissent pas la matière pour la production de la graisse, mais qu'ils rendent seulement cette production possible, en brûlant au lieu de la graisse.

Des expériences semblables faites sur d'autres animaux donnèrent des résultats analogues.

Voici quel était le but de ces études si bizarres et si étranges à première vue.

Avant que les transformations des substances organiques fussent connues comme elles le sont aujourd'hui, on croyait que la graisse renfermée dans le corps des animaux ne pouvait provenir que de la graisse contenue dans les aliments.

Depuis on s'est convaincu que, dans bien des cas, la graisse des aliments est en quantité moindre que celle que l'on peut extraire soit du lait de bonnes vaches laitières, soit de la cire des abeilles, soit du corps des porcs à l'engrais.

On ne put donc méconnaître dès lors que les animaux produisent de la graisse aux dépens des hydrates de carbone, et l'on admit d'autant mieux la possibilité de cette théorie, que l'on rencontre des acides gras dans les produits de la décomposition des hydrates de carbone.

On se préoccupa ensuite de la transformation des substances albuminoïdes en graisse et on accumula les faits qui rendaient une telle évolution probable, par exemple la formation du *gras de cadavre*, l'apparition des acides gras parmi les produits de la décomposition de l'albumine et les transformations graisseuses de certains organes.

Toutefois une partie de ces observations laissait encore de l'incertitude, et il restait des doutes. Généralement on considérait la transformation de l'albumine en graisse comme très-probable, mais on la croyait insuffisante, et bien que la transformation des hydrates de carbone en graisse ne fût nullement démontrée, on la tenait pour extrêmement probable.

Les expériences de M. Voit éclairent victorieusement la question.

Il en résulte en effet que les aliments féculents, qui depuis des siècles passaient pour produire exclusivement la graisse, ne font tout au plus que disposer les êtres qui les absorbent à la production de cette graisse.

On ne peut engraisser qu'en se nourrissant d'aliments gras ou d'albumine que la digestion transforme en graisse.

Voilà donc encore une croyance, presque aussi vieille que le monde et répandue partout l'univers ou peu s'en faut, qui va prendre rang parmi les erreurs.

En effet, le régime prescrit par les médecins européens aux personnes maigres désireuses d'acquérir de l'embonpoint consistait jusqu'à présent dans l'emploi des féculents. Les Orientaux qui regardent l'obésité chez les femmes comme une grande beauté, prodiguent le riz aux esclaves de leurs sérails. Enfin, voici une histoire racontée par le père Huc, et remontant dit-il à la plus haute antiquité, qui prouve qu'en Chine on croyait aux mêmes préjugés.

Un mandarin, désireux d'hériter le plus promptement possible d'un oncle maigre et maladif, alla trouver un médecin et lui demanda quels moyens pouvaient hâter la mort du vieillard. Faites-lui boire une grande quantité de thé, répondit ce médecin en soupesant la bourse pleine d'or que lui avait donnée le cupide neveu.

Non content de cette recette, le mandarin adressa les mêmes questions à un autre médecin, qui prescrivit de faire manger une grande quantité de riz à celui dont on voulait abréger l'existence.

— Ma foi, se dit le mandarin, je vais employer à la fois les deux moyens; j'en arriverai plus vite à hériter. Et il mit son oncle au double régime du thé et du riz.

A sa grande surprise, l'oncle maigre, qui paraissait conserver à peine un souffle de vie, se ranima, et atteignit, en moins d'un an, un de ces victorieux embonpoints qui, sur les porcelaines peintes des Chinois, donne aux personnages qu'ils représentent une tournure à la fois si grotesque et si opulente.

— Vous m'avez trompé, dit le mandarin aux deux médecins.

— Non, lui répondirent-ils. Si le malade n'eût bu que du thé, bientôt cette boisson eût déterminé chez lui une inflammation mortelle. S'il n'eût mangé que du riz, cet aliment pesant eût dépravé son estomac et lui eût rendu toute digestion impossible. Mais le thé a rendu facile et bienfaisante cette digestion, et voilà pourquoi votre oncle se porte mieux qu'il ne s'est jamais porté et parviendra sans doute à une grande vieillesse.

Les femmes romaines, croyant comme les Chinois au développement de l'embonpoint par l'usage des féculents, faisaient grand usage de bouillies composées d'épeautre, d'orge, de millet et de froment. Les fèves et les lentilles qui forment, dit-on, la base de la revalescière, jouissaient de la même réputation, et une des familles les plus puissantes de Rome tint à honneur de prendre le nom de ce dernier légume, et de s'appeler *Lentulus*.

La passion historique d'Ésaü pour les lentilles prouve d'ailleurs qu'elles étaient connues dès la plus haute antiquité en Orient, dont elles sont encore aujourd'hui un des mets favoris. Les Grecs et les Romains, chez lesquels on voit même quelques personnages (tel que le poëte Sopator) en tirer leur surnom de *Lenticularis*, n'en faisaient pas moins de cas.

Les Stoïciens disaient « qu'un sage sait tout bien faire, même préparer des lentilles. »

Selon quelques auteurs cités par Pline, les lentilles jouissaient de la propriété d'engendrer l'égalité d'humeur. « *Invenio apud auctores æquanimitatem fieri vescentibus ea.* »

Ce n'était pas, du reste, l'opinion exclusive des médecins de cette époque. Plusieurs d'entre eux regardaient les lentilles comme produisant, par un usage immodéré, des maladies lymphatiques. Galien leur attribue l'éléphantiasis et les chancres, bien qu'il recommande ailleurs la farine des lentilles dans les cachexies séreuses. Enfin les lentilles, chez les Romains, étaient des mets usités dans les funérailles; aussi voit-on dans la *Vie de Crassus*, par Plutarque, l'armée tirer un présage funeste, dans les guerres des Parthes, d'une distribution de lentilles qu'on lui avait faite à défaut d'autres vivres.

Quant aux fèves, les idées les plus étranges régnaient à leur égard chez les anciens.

D'après le dogme de la métempsycose, elles recélaient les âmes des morts; d'où ce vers attribué à Orphée par Didyme, personnage antérieur à Pythagore lui-même :

Quand tu manges des fèves, tu manges tes ancêtres.

Lors de la cérémonie des Lémuries, où l'on portait des offrandes expiatoires aux mânes des morts, les fèves étaient l'objet d'un rite spécial qu'Ovide décrit ainsi dans ses Fastes :

« Trois fois il lave ses mains dans l'eau pure d'une fontaine, il se tourne et prend dans sa bouche des fèves noires qu'il jette ensuite derrière lui, en disant : « Je jette ces fèves, et avec elles je rachète moi et les miens. » Neuf fois, il prononce ces paroles sans regarder derrière lui. Selon sa croyance, l'ombre les ramasse et suit ses pas sans en être aperçue.

Par suite de ces idées superstitieuses, Pythagore interdisait l'usage des fèves à ses disciples. Il était défendu aux flamines d'y toucher, et même, selon Festus-Pompeius, d'en prononcer le nom. On croyait voir dans les taches noires

de la corolle des caractères funèbres (*luctus littera*). Enfin on prétendait qu'elles occasionnaient le cauchemar.

Peu soucieux de ce mauvais renom de la fève, Horace s'écrie :

O quando faba, Pythagora cognata, simulque
Uncta satis pingui ponentur oluscula lardo?

Si les aliments féculents se voient dépouillés de la propriété à laquelle on a cru si longtemps, de procurer de l'embonpoint, en revanche, voici la sangsue chez laquelle, d'après M. Coind, on découvre des propriétés singulières, et dont personne ne soupçonnait l'existence.

Ayant eu occasion de se procurer, en chassant à travers les mares, plusieurs des grosses sangsues dites de cheval, et qu'on redoute beaucoup pour leur piqûre, il les plaça en rentrant chez lui dans un petit bocal plein d'eau où il les laissa passer plusieurs jours. Réfléchissant ensuite qu'il pourrait s'en servir pour des expériences, il prépara quatre nouveaux bocaux. Dans le premier, il plaça une sangsue coupée en deux dans sa largeur, c'est-à-dire entre la tête et l'anus; dans le second, il en mit une autre coupée en deux, mais plus près de l'anus que de la tête; dans le troisième, il logea une sangsue fendue dans toute sa longueur, et enfin, dans le quatrième, une série d'anneaux coupés sur un autre de ces annélides. Il en garda vivantes et intactes dans le cinquième vase.

La sangsue coupée transversalement et au milieu du corps se reforma peu à peu et insensiblement; bien qu'au bout de sept semaines, elle constituait deux petites sangsues complètes au lieu d'une grande.

La sangsue coupée plus près de l'anus que de la bouche donna également deux nouvelles sangsues.

La sangue coupée longitudinalement mourut presque instantanément.

Depuis, M. Coind a coupé une autre sangsue longitudinalement dans la moitié de sa longueur; la partie qui n'était pas coupée vécut quelques jours jusqu'à ce que la corruption s'emparât de la partie coupée. M. Coind a donc pu observer de nouveau sur la sangsue de cheval ce que Bonnet avait déjà observé sur le lombric terrestre et sur plusieurs autres annélides : que le siége de la vie chez ces animaux est probablement situé au centre de chaque anneau, c'est-à-dire à la partie médiane du corps, d'une extrémité à l'autre, puisque, après avoir été mutilé, des deux parties latérales à son corps, une sangsue vit et remue encore pendant plusieurs heures.

SAM. HENRY BERTHOUD.

L'ATHÈNES ANTIQUE

VUE DES JARDINS DE VENUS

Le gracieux tableau dont nous publions aujourd'hui la copie est une résurrection charmante de l'Athènes antique entrevue du haut des jardins du temple de Vénus. Ce temple était situé au pied de l'Hymette, entre le Cynosarge et le Lycée, ces deux gymnases où se faisait l'éducation de la jeunesse athénienne.

La ville s'étend à l'horizon avec ses monuments sans nombre dominés par le hardi monticule qui supporte l'Acropole. A travers le feuillage des oliviers sacrés apparait, sur la gauche, le temple de la déesse, dont le fronton est tourné vers Athènes. Une procession de jeunes filles descend du temple en semant des fleurs sur sa route. Dans l'éloignement, à droite, plusieurs groupes dansent au pied des statues de Vénus et de Mars; tandis que, sur le devant, au milieu du jardin, une mère dépose son enfant sur l'autel fleuri d'Aphrodite.

On remarque que l'image de la déesse disparaît sous de longs voiles et que sa main tient un fuseau. Ce n'est pas ici la folle Cypris, présidant aux plaisirs des sens, mais Vénus-Uranie, personnification de l'amour calme et pur. Celle-ci s'invoquait dans le recueillement. On ne lui consacrait pas comme à l'autre les brûlantes colombes, mais seulement la pacifique tortue, emblème de la sagesse et de la chasteté des femmes.

L'auteur de cette jolie composition, M. Joseph Hoffmann, est élève du fameux peintre d'histoire allemand Charles Kahl.

L. DE MORANCEZ.

COURRIER DU PALAIS

Les vacances de Pâques. — Avant, pendant et après. — Le Matthieu Laensberg du Palais. — Mauvaise plaisanterie d'un avocat marseillais. — Un ancien zouave devant la cour d'assises. — Un déclassé de village. — Assassinat en plein marché. — Audace du meurtrier. — Publicité du crime. — Mme Ernest Feydeau et le journal *l'Époque*.

Les vacances de Pâques sont la première étape dans le voyage judiciaire.

Depuis la messe du Saint-Esprit du mois de novembre jusqu'au mercredi de la semaine sainte, l'attelage de dame Justice ne débride pas. Son lion à crinière frisée et fraisée ne cesse pas un seul jour de se battre les flancs, et ses balances continuent sans interruption à peser les intérêts et les iniquités d'Israël.

Ni le réveillon de Noël, ni les étrennes du jour de l'an, ni le gâteau des Rois, ni les bals et soupers du carnaval n'arrêtent l'ordre et la marche de la justice. Non; pas même l'ordre et la marche du bœuf gras.

Le descendant du bœuf Apis visite bien le Palais par deux fois; mais il est impuissant à le troubler. Sa masse sérénissime a beau se montrer à la cour du May et à la cour de la Sainte-Chapelle, aucune basoche ne s'éveille pour le saluer à son passage, aucun avocat ne suspend sa plaidoirie, aucun juge ne remet sa sentence, aucun greffier n'essuie sa plume.

Jean s'en alla comme il était venu.

Bref, jusqu'à Pâques, Mme Thémis ne laisse mettre aucun bâton dans les roues de son char.

Aussi comme on soupire après la semaine de Pâques, après cette huitaine de la trêve de Dieu, qui met les robes au clou pour huit jours, clôt les bouches et les audiences en liasse les dossiers. Aussi, bien avant le dimanche de Pâques fleuries, chacun s'est-il évertué à vouer à quelque destination agréable le repos joyeux qu'il a en perspective. On y songe autour des *frigidifères* des chambres d'audience. On y pense en traversant la Sibérie de la salle des Pas-Perdus et en éternuant sous les galeries hyperboréennes du bâtiment neuf et du bâtiment vieux.

On passe un grand mois à se dire à soi-même et à dire aux autres : « Que ferai-je bien de mes vacances de Pâques? »

Celui-là qui viendrait vous répondre avec une lucidité désolante et une vérité anticipée : « Vous en ferez une station immodérée au coin du feu, embellie par un rhume de premier choix, » celui-là serait accueilli comme un huissier qui apporte un commandement.

On rêve donc des joies des vacances, le tout subordonné à cette question perplexe : « Fera-t-il beau temps? »

Pour trancher cette question, nous avons au Palais un jeune docteur, avocat habile et occupé aujourd'hui, naguère secrétaire des conférences, où il se signala par un éloge très-réussi de M. Bethmont. Ce confrère est fort expert en météorologie; et pour ce qui est de la prédiction du temps, il s'en tire mieux que tous les Matthieu, qu'ils soient de la Drôme, de la Nièvre ou tout simplement de Liége comme leur ancêtre à tous, Matthieu Laensberg.

On demandait donc à Me Barbou : « Quel temps aurons-nous pour les vacances de Pâques? »

Et Me Barbou se contentait de soupirer et de hocher la tête quand on ne le pressait pas trop; mais à ceux qui insistaient, il promettait un temps de désolation.

Les gens sages étaient atterrés, les imprudents et les incrédules haussaient les épaules à la cantonade.

Un esprit d'élite, un charmant avocat, se montrait surtout réfractaire. Me Oscar Falateuf riait au nez de ces implacables prophéties. Mais aujourd'hui que les événements ont donné raison au prophète, aujourd'hui qu'il a été constaté que la moyenne de la température du jour de Pâques a été exactement la même que celle du jour de Noël, depuis que nous avons été mouillés comme des canards et gelés comme des sorbets, pendant ces benoîtes vacances, on a vu Me Falateuf venir à resipiscence.

Le premier jour de la rentrée, il s'est jeté entre les bras de son camarade en lui disant : « Mon cher Barbou, pardonnez à un grand coupable. Je voudrais avoir un cierge de quinze kilos à la main et rien aux pieds, ce qui me mettrait tout de suite en situation de pouvoir me placer, nu-pieds et à genoux, sous le parvis Notre-Dame, pour faire une amende honorable digne de vous et de moi. Désormais je ne croirai qu'à vos almanachs verbaux. Je n'ai plus confiance qu'en vous. J'ai jeté au feu ma vieille patraque de baromètre. Je ne crains qu'une chose, c'est, dans mon admiration, d'intervertir votre vocatif en vous appelant quelquefois *Barboumètre* au lieu de maître Barbou. »

C'est aussi gaiement que cela que MM. les avocats ont repris leurs travaux, leurs dossiers et la parole.

En voilà jusqu'à la Pentecôte.

Ces plaisanteries ne sont-elles pas spirituelles et charmantes? Nous sommes, hélas! condamnés à dire tout le contraire d'une déplorable facétie échappée à un avocat de Marseille. Voici à quel propos.

Personne n'a oublié la terreur que répandirent dans le Midi les nombreux assassinats d'une bande de brigands italiens. Cette affaire se termina par une triple exécution qui, sur la place publique de Marseille, fit tomber les têtes de trois de ces bandits : Coda, Nardi et Quaranta.

Dans les débats, un des témoins du procès, M. T., reçut les félicitations les mieux méritées sur son sang-froid et son courage. Le président et le procureur général lui adressèrent publiquement des éloges; car c'est à lui qu'on devait l'arrestation de deux scélérats, ce qui permit à la police de mettre la main sur toute la bande. Ces deux brigands étaient logés chez le témoin. Leur mine suspecte éveilla des soupçons. M. T. fit vaillamment son devoir, sans crainte de s'exposer à la vengeance des malfaiteurs et de leurs affiliés.

Or, tout dernièrement, une lettre anonyme fut adressée à M. T. Cette lettre, moitié texte et moitié illustration, contenait ces terribles paroles : « Tu as fait périr mes camarades, tu mourras demain; choisis : la potence ou le couteau! »

Et, comme explication pittoresque de cette sinistre prose, le correspondant mystérieux avait dessiné sur un même plan trois potences, auxquelles étaient accrochés des suppliciés, désignés par les noms de Coda, Nardi et Quaranta.

Sur un autre plan et isolée, se dressait une quatrième potence, vide celle-là, et au pied de laquelle était ouvert un long coutelas.

Cette lettre illustrée fut jetée à la poste et parvint justement, non pas à M. T., mais à sa femme, qui l'ouvrit et la communiqua immédiatement à sa belle-mère.

On comprend les angoisses et l'effroi de ces deux pauvres femmes. M. T. ne put parvenir à les rassurer; elles tombèrent malades. Et ce fut en cédant à leurs instances qu'il se décida à porter cette lettre à M. le procureur impérial.

Une enquête fut immédiatement commencée, et elle fit découvrir la main d'un jeune avocat de Marseille, qui, paraît-il, n'avait cru faire que ce qu'on appelle grossièrement *une bonne farce*. Cette sotte et inexcusable étourderie, si triste dans ses conséquences, avait-elle pourtant tous les caractères d'un délit et surtout renfermait-elle cette intention mauvaise exigée pour une condamnation en police correctionnelle?

Me Jules Roux, bâtonnier de l'ordre, qui assistait son jeune confrère, ne l'a pas pensé, et il a été assez heureux pour faire partager son sentiment par le tribunal, qui a acquitté l'avocat novice, se contentant de lui infliger une mercuriale aussi sévère que paternelle.

Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons nous diriger, par le chemin de fer du midi, de Marseille à Montauban. Aussi bien une grande foule se presse aux abords et dans l'enceinte du palais de justice, et il y a sur le banc des accusés un homme de quarante-deux ans, lequel, par un meurtre audacieux, a fait une veuve, qui paraît à l'audience comme témoin, tout en pleurs sous ses vêtements de deuil. Et la montrant à l'accusé au milieu de l'émotion générale, M. le président a pu dire au meurtrier :

— Accusé, vous êtes un ancien soldat de la garde impériale, deux fois médaillé; vous aviez de la haine contre le père Hébrard, et c'est son fils que vous assassinez lâchement, parce que vous savez qu'il est le seul soutien de sa famille. Regardez vos victimes, et dites si vous vous repentez.

L'accusé Palazot hésite un moment à se retourner, puis, après avoir jeté un regard à la dérobée sur la veuve Hébrard, il répond à mi-voix :

— Oui, je me repens.

L'histoire de cet homme, malgré l'horreur qu'il inspire, offre un certain intérêt.

Palazot était un *irrégulier*, un déclassé, un oisif d'assez bonne maison. Sa famille appartenait à l'aristocratie villageoise; elle habitait la commune d'Espalais, et venait immédiatement après celle des gentilhommes campagnards qui résident dans les vieux châteaux de ces latitudes méridionales. Le père de Palazot avait été assez longtemps maire de son village d'Espalais. Son fils fut de bonne heure un enfant gâté. Intelligence étroite, nature violente, tempérament passionné, Jean Palazot fut envoyé au collége sans grand résultat. Si bien qu'à dix-huit ans il ne se trouva propre qu'à prendre du service. Il s'engagea dans la cavalerie, d'où il passa aux zouaves. Après son congé, il renouvela son engagement et fit la campagne de Crimée, d'où il rapporta la médaille militaire.

L'acte d'accusation nous dit que Jean Palazot, pendant qu'il était au service, avait contracté des habitudes et s'était livré à des dépenses au-dessus de sa position. Ce qui fit que, revenu de l'armée, et ses parents ne pouvant plus subvenir à ses folles dissipations, il eut recours à des violences pour leur extorquer leurs dernières épargnes. Son père disait qu'il ne se couchait jamais sans un manche de bêche derrière son traversin, en cas d'attaque de son fils.

Jean Palazot n'était pas seulement la terreur de sa famille, il était encore celle de tout le village. Son père est mort ruiné; mais avant sa mort, il avait confié en dépôt à un de ses voisins, nommé Hébrard, une somme de quatorze cents francs, que le dépositaire était chargé de remettre à chacun par moitié au fils et à la fille du défunt, c'est-à-dire à Jean Palazot et à la sœur de ce dernier. La sœur renonça à la succession paternelle, de telle sorte que l'intégralité de la somme de quatorze cents francs fut remise à Jean Palazot, qui renonça bien ensuite lui-même à la succession, mais inutilement; car, à la poursuite des créanciers de son père, il fut déclaré héritier pur et simple, précisément parce qu'il avait touché cette somme de quatorze cents francs et qu'il avait fait ainsi acte d'héritier.

A la suite de ce jugement, Jean Palazot fut exproprié, et non-seulement la succession de son père fut entièrement absorbée par les dettes, mais encore la succession déjà reçue de son grand-père disparut dans ce passif. Finalement, l'expropriation faite par justice, il ne restait plus à Jean Palazot que deux cent quatre-vingt-sept francs.

Avec son caractère emporté, on comprend sa fureur et sa haine contre Hébrard, qu'il rendait responsable de ce désastre. Et ce qui acheva d'exaspérer l'ancien zouave, c'est que Hébrard devint adjudicataire d'une partie des immeubles vendus.

Dès ce moment, Jean Palazot jura une haine implacable et mortelle à Hébrard. Et ce qu'il y a de hardi et d'étrange dans cette affaire, c'est la publicité que ne craint pas de donner Palazot à ses projets de vengeance. Il annonce tout haut à qui veut l'entendre, qu'il s'arme en guerre pour tuer Hébrard père ou fils. Il choisit même le fils, parce qu'il est plus utile à la famille et que sa mort causera un plus grand dommage. Joignant les actes aux paroles, l'accusé achète à Agen un fusil Lefaucheux, et il écrit qu'il va revenir à Espalais pour faire une nouvelle Saint-Barthélemy.

Les Hébrard, la sœur de l'accusé, un témoin nommé Carbonnel, et d'autres habitants du village, forment une sorte de souscription qui produit cinq cents francs, au moyen desquels ils obtiennent de Jean Palazot qu'il rendra le fusil et s'éloignera de la commune.

Un peu plus tard, Jean Palazot achète deux pistolets, et il va s'asseoir tout un jour de foire devant la maison d'Hébrard, en disant tout haut :

« Je monte la garde, et, qu'il sorte ou qu'il entre, je le tuerai; il faut qu'il y passe. »

Et, en effet, vers cinq heures, le fils Hébrard étant sorti, l'assassin courut sur lui, et d'un coup de pistolet lui fracassa la tête et l'étendit roide mort à ses pieds. Après quoi il s'en

alla tranquillement à l'auberge de la femme Merle, et, ayant signifié aux personnes qui se trouvaient là que le premier qui sortirait serait tué comme un lapin, il se fit servir à souper par l'hôtesse, effrayée et indignée à la fois.

« — C'est pour la dernière fois, dit-il; du reste je payerai d'avance; quant à ces pistolets, il faut qu'ils en tuent encore quatre ou cinq, et je veux avoir le cou coupé devant votre porte. »

Vers la fin de cet audacieux repas, le brigadier de gendarmerie eut le courage d'entrer dans l'auberge, de terrasser l'assassin, et, ayant reçu main-forte, de l'arrêter. Un des camarades de collége de Palazot l'ayant rencontré plus tard, quand les gendarmes l'emmenaient, lui demanda pourquoi il n'avait pas pris la fuite.

— J'étais trop malheureux, lui répondit-il; tu me connais, j'ai été au collége, où aller sans le sou? Depuis trois mois je vis seul, misérablement. Il y a longtemps que je voulais faire le coup. Je l'ai tué à bout portant, aussi je l'ai abîmé. Je sais que tous les journaux raconteront mon crime, que je serai guillotiné, mais j'ai voulu en finir. »

Jean Palazot sera déçu dans son exécrable réclame par l'échafaud. Le jury, avec autant d'intelligence que de sagesse, lui a infligé la peine de vivre dans la perpétuité du bagne. Les circonstances atténuantes ont trompé l'espoir de cet assassin qui voulait en finir. Il n'en finira pas, et il regardera peut-être comme une sévérité cette indulgence qui l'empêche de mourir en un instant. Le jury, sans se soucier de ces abominables calculs, lui a épargné la mort. Il a songé que le crime de cet homme ressemblait un peu à la vendetta corse. Il n'aura pas oublié que l'assassin ne s'était pas marchandé dans un incendie, et qu'un jour, au péril de sa vie, il arrêta une voiture qui allait se précipiter dans le canal. Peut-être encore aura-t-on eu égard aux douleurs que dut éprouver cet ancien soldat, ce propriétaire ruiné, quand il fut chassé de son domaine par autorité de justice. Le déchirement de l'homme qu'on exproprie d'un domaine rural ne peut se comparer à celui qu'éprouve l'homme qu'on exproprie d'une maison de ville. L'homme possède beaucoup plus l'immeuble des champs et est beaucoup plus possédé par lui. Au lieu de la maison inerte qu'il perd à la ville, il perd à la campagne cette terre qui se transforme à chaque instant, sur laquelle et de laquelle il a vécu, qui s'est parée de ses fleurs, de ses fruits, de ses moissons. Le puits, la fontaine, le ruisseau, le paysage, tout cela vous parlait, vous connaissait, vous aimait, vous enveloppait de tendresse pour ainsi dire. On vous ravira l'arbre que vous avez planté, la vigne que vous avez taillée et tous ces animaux familiers qui fécondent, cultivent, égayent tout au moins la campagne, ce chien dont la joie vous accueille, ce cheval qui hennit à votre approche, ce bœuf qui en paissant se détourne pour ne pas vous fouler quand vous dormez, couché dans la prairie. D'un seul coup la justice vous enlève toute cette vivante fortune. Un étranger va régner en maître là où vous avez été le maître si longtemps, et où vous ne serez plus désormais qu'un étranger. Et toute la vie vous aurez sous les yeux, tantôt comme un souvenir, tantôt comme un remords, cette terre qui crie vers vous et que vous avez perdue.

Le Landerneau des boulevards avait été mis en émoi par des bruits calomnieux concernant Mme Ernest Feydeau, née Léocadie Zelowska, à propos de la disparition de dentelles et d'un mouchoir, dans deux magasins de nouveautés. Les marchands s'empressèrent de faire par écrit des excuses à la femme du romancier : mais le journal *l'Époque*, quand tout était fini, ralluma cette diffamation en s'en faisant l'écho. Voilà pourquoi Mme Ernest Feydeau demandait une réparation devant la première chambre du tribunal civil. Les négociants ont été mis hors de cause; mais le journal *l'Époque* a été condamné à l'insertion du jugement dans ses colonnes et dans celles de quatre journaux de Paris, au choix des époux Feydeau.

MAÎTRE GUÉRIN.



L'AMIRAL DAVID FARRAGUT, COMMANDANT EN CHEF DE LA MARINE DES ÉTATS-UNIS, d'après une photographie.

DAVID FARRAGUT

L'amiral David Farragut, aujourd'hui commandant en chef de la marine des États-Unis, est né dans le Tennessee



CHEMIN DE FER DE MONTLUÇON A LIMOGES. — VIADUC DE LA VALLÉE DE LA CREUSE; dessin communiqué — Voir page 263.

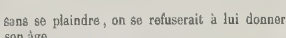
en 1799. Il commença de courir la mer dès l'âge de douze ans, et se fit remarquer déjà, en 1812, à bord de la frégate *Essex*, dans la bataille de Valparaiso.

Parmi ses nombreux exploits, dans le cours de la dernière guerre d'Amérique, il faut citer la soumission de Port-Hudson sur le Mississipi, la victoire de Mobile et surtout la prise de la Nouvelle-Orléans, son plus beau fait d'armes. En une heure et demie, la flotte fédérale, commandée par Farragut, doublait les redoutables forts Jackson et Philippe, battait la flotte confédérée et jetait son ancre victorieuse dans le port de la fière capitale de la Louisiane.

Lorsque tant d'autres, après de tels états de service, ne songeraient plus qu'au repos, l'amiral Farragut, lui, déploie plus d'activité que jamais. Il porte ses soixante-dix ans avec une verdeur toute juvénile. A le voir grimper dans la mâture, comme le mousse le plus alerte, et supporter les plus dures fatigues



UN BAL EN AFRIQUE. — DANSE DU ROI OLENGA-YOMBI.
Aventures au pays des Gorilles, chapitre XXII.



sans se plaindre, on se refuserait à lui donner son âge.

C'est un homme d'un remarquable sang-froid, très-simple et très-modeste pour sa part, mais toujours prêt à reconnaître le mérite d'autrui. Aussi jouit-il d'une grande popularité. Il est depuis longtemps l'idole des matelots, qui se regardent comme invincibles sous ses ordres. Ils l'ont baptisé du nom de *Old Salamander*, la Vieille Salamandre, qui témoigne de leur admiration de l'avoir toujours vu sortir du danger sain et sauf, et essuyer comme en se jouant les plus terribles bordées ennemies.

Quant au gouvernement américain, voulant reconnaître et honorer d'une façon toute spéciale la bravoure de son héros, il a créé expressément pour lui le titre d'amiral, qui n'existait pas encore dans la marine américaine. Le grade le plus élevé jusque-là était celui de commodore.



FRANCIS RICHARD.

PASSAGE D'UNE RIVIÈRE SUR DES RACINES DE MANGLIERS.
Chapitre XII.



AVENTURES

AU PAYS DES GORILLES

(Suite [1].)

CHAPITRE IX

Chasse à l'éléphant.

Au bout de quelques jours, les Fans commencèrent à s'accoutumer à moi, et moi à eux; si bien qu'en peu de temps nous devînmes les meilleurs amis du monde.

Ce sont de grands chasseurs. Un jour, une femme qui revenait des plantations leur apprit qu'elle avait vu des éléphants, et que ces animaux avaient détruit un bois de bananiers. C'était un événement assez commun dans le pays. Les éléphants, en général, n'ont pas de résidence ni de nourriture préférées; ils prennent çà et là tout ce qui leur convient, sans s'inquiéter le moins du monde s'ils amènent la famine chez les malheureux indigènes.

1. Voir les numéros 686 à 692.



EMBARQUEMENT D'ESCLAVES.
Chapitre XIV.



BRÉSIL MÉRIDIONAL. — RIO-GRANDE DU SUD, d'après une photographie. — Voir page 263.

Ces nouvelles répandirent la joie dans tout le pays. Les hideuses figures des Fans grimaçaient un sourire de contentement qui laissait voir leurs vilaines dents pointues. « Nous allons tuer des éléphants! » criaient-ils; « nous allons avoir de la viande en abondance! » répondaient les femmes.

Aussi, dans la soirée, eûmes-nous le spectacle d'une danse guerrière : une danse guerrière de cannibales! C'était bien la scène la plus sauvage qu'il m'eût encore été donné de voir. Il faisait nuit noire; les torches jetaient autour de nous une lueur fumeuse dans laquelle s'agitaient confusément les formes fantastiques de ces espèces de démons tous armés comme s'ils allaient en guerre. Quelles gesticulations forcenées! Quelles hideuses contorsions! quel tumulte indescriptible! que de hurlements répétés par les échos, de montagne en montagne, et allant se perdre dans le lointain! Ces diaboliques personnages étaient peints de toutes sortes de couleurs, et leurs corps, échauffés par la danse, reluisaient à la clarté des torches comme s'ils eussent été trempés dans l'huile.

Tout à coup retentit dans ce rassemblement une clameur à faire trembler la terre. C'était un grand guerrier, le Léopard, qui venait prendre part à la danse. Le Léopard était, selon toute apparence, le plus vaillant homme de la tribu. Il avait tué à la guerre plus de monde que tous les autres guerriers ensemble; il avait abreuvé ses compagnons de sang humain; de là l'enthousiasme et la popularité qui l'accueillaient partout. On chantait sur son passage une chanson qui célébrait ses hauts faits. Quel regard fier il promenait autour de lui! Il était armé jusqu'aux dents : il portait un javelot, ou pique, pareil aux armes que j'ai déjà décrites. Un long couteau pendait à son côté; le bras passé dans un bouclier, il tenait à la main une hache de combat. En dansant, il feignait tantôt de parer une attaque, et, tantôt, d'en porter une. Une ou deux fois, tant il était animé, je crus qu'il allait lancer réellement son javelot à travers le corps de quelqu'un. Je respirais à peine en suivant les mouvements de ce diable incarné. A la fin il s'arrêta tout haletant, et d'autres prirent sa place.

Le lendemain, tous les hommes du village s'occupaient de fourbir leurs armes. Je nettoyai aussi mes fusils, et je m'apprêtai pour la chasse, de manière à pouvoir, si le sort me favorisait, envoyer une balle dans le corps d'un éléphant.

On fit cuire la liqueur de guerre. C'est une mixture de certaines herbes qui passent pour inspirer du courage. Ils s'en frottèrent tout le corps, puis ils partirent. La troupe était d'environ cinq cents hommes. Au sortir du village, ils se séparèrent en plusieurs bandes. Chacune d'elles connaissait bien la forêt, et savait d'avance où se diriger. On cheminait dans un profond silence, pour ne pas donner l'alarme aux éléphants. Après six heures de marche, nous arrivâmes assez près du terrain de chasse où l'on supposait que les éléphants devaient être réunis. On se bâtit des abris. A peine ces constructions étaient-elles achevées, que la pluie se mit à tomber avec force.

Le jour suivant, quelques Fans allèrent explorer le bois, et je me joignis à cette petite troupe. Des arbres renversés, des branches brisées, de larges empreintes de pas, et des broussailles foulées aux pieds, montraient assez que bon nombre d'éléphants avaient passé par là. Il n'y avait cependant pas de route frayée par eux, et l'on voyait que ces animaux avaient erré à l'aventure dans la forêt.

Si les éléphants se plaisent dans un endroit, ils y restent d'ordinaire quelques jours. Puis, lorsqu'ils ont mangé les végétaux dont ils sont friands et qu'il n'en reste plus rien, ils vont chercher une place meilleure.

La forêt, là comme partout, pullulait de lianes, de tiges vivaces et grimpantes, qui atteignaient quelquefois à la hauteur des plus grands arbres. Il y en a de toutes les grosseurs; les unes sont plus fortes que la cuisse d'un homme; d'autres sont aussi menues que les fils employés aux agrès d'un navire. Les indigènes nouent ensemble et entrelacent ces lianes, de manière à en faire un obstacle puissant à la marche des éléphants; non pas que ce réseau soit précisément assez fort pour les retenir, mais il les embarrasse comme dans un filet et retarde leur fuite, jusqu'à ce que les chasseurs aient eu le temps de les tuer. Dès que l'éléphant est engagé dans ces liens inextricables, ses ennemis l'entourent, et l'accablent de volées de javelots et de coups de fusil, jusqu'à ce qu'enfin l'animal ait cessé de se débattre, et soit tombé sous leurs attaques.

Pendant que plusieurs de mes compagnons travaillaient à leurs filets, j'explorais la forêt avec quelques autres. Voyant qu'ils évitaient de passer dans certains endroits, je regardai à terre pour me rendre compte de cette précaution, et je n'aperçus rien. Mais, en levant les yeux, je remarquai une énorme pièce de bois, suspendue en l'air par des lianes sauvages, à laquelle étaient attachés de gros et lourds morceaux de fer, dont la pointe effilée, était tournée contre terre. Le fil qui suspend toute cette machine est disposé de telle sorte que l'éléphant, s'il passe par dessous, ne peut faire autrement que d'y toucher. Alors le *Hanou* (c'est le nom que l'on donne au piége) cède et tombe de tout son poids sur le dos de l'animal; les pointes de fer s'enfoncent dans son corps, et le bloc de bois lui casse l'épine dorsale.

Je vis aussi çà et là des fosses creusées, pour servir de trappes, sur le passage des éléphants. Quand ils courent ou qu'ils rôdent la nuit, ils tombent dans ces fosses et y trouvent la mort; car la plupart du temps, ils s'y brisent les jambes. Il arrive quelquefois que les indigènes, lorsqu'ils vont visiter au bout d'un certain temps les fosses qu'ils ont creusées, n'y trouvent plus que les os de l'éléphant et ses dents d'ivoire.

Le filet que les indigènes avaient préparé s'étendait sur un espace de plusieurs milles : dans certains endroits, il était échelonné sur plusieurs rangs. Il y avait, en outre, des trappes à éléphant, et des *hanous*.

Nous étions, vous devez vous le rappeler, dans un pays de montagnes, et j'eus peine à en croire mes yeux quand je vis distinctement l'empreinte des pieds de l'animal dans des endroits où j'avais besoin, pour grimper, de m'accrocher aux lianes.

Quand tout fut prêt, une partie de nos hommes alla sans bruit se mettre en embuscade sur les branches ou derrière les troncs d'arbres qui avoisinaient le filet. Les autres, dont je faisais partie, se dirigèrent par un détour, du côté opposé à celui par où nous étions venus. Lorsque nous eûmes ainsi dépassé le filet de quelques milles, on forma une chaîne qui en embrassait toute l'étendue; puis nous marchâmes tous en avant, en demi-cercle, séparés les uns des autres par un intervalle de quinze à trente pas.

Soudain, tout le long de la ligne, les cornets de chasse se mirent à sonner, de grands cris s'élevèrent, et nous marchâmes vers le filet, en faisant le plus de bruit possible. Les éléphants, effrayés de ce vacarme, fuyaient naturellement devant nous, renversant et brisant tout sur leur passage. Allaient-ils à droite, ils entendaient les mêmes clameurs: allaient-ils à gauche, nouvelles alarmes. Il n'y avait qu'un chemin ouvert devant eux, c'était la ligne droite, qui les conduisait, bon gré, mal gré, au filet, aux trappes et à l'*hanou*. Ils couraient ainsi à une mort plus certaine que s'ils eussent essayé de rompre nos lignes; car, dans ce cas, beaucoup d'entre eux, sinon tous, auraient eu chance de s'échapper. Nous étions en effet trop loin les uns des autres pour les empêcher de passer.

Nous les poussions en avant; le cercle des chasseurs se rétrécissait de plus en plus, et le craquement des broussailles devenait de plus en plus distinct, à mesure que nous nous rapprochions de nos fuyards. L'animation des chasseurs était extrême, ils brandissaient leurs piques en criant, et bientôt nous arrivâmes en vue des filets. Quel spectacle s'offrit à moi! un éléphant furieux, fou de terreur, écrasait et brisait avec sa trompe et avec ses pieds tout ce qu'il rencontrait sur sa route; vains efforts! les ronces, les lianes sauvages dans lesquelles il était empêtré ne lui ouvraient aucune issue. Les javelines pleuvaient sur lui; partout des Fans embusqués sur des arbres, hors des atteintes de l'animal. On eût dit un gigantesque porc-épic, tant il était hérissé de dards. Malheureuse bête! Chaque coup qui le blessait redoublait sa fureur! Mais elle avait beau se débattre; elle tomba juste au moment où j'arrivais près d'elle; enfin, pour mettre un terme à son agonie, je lui tirai un coup de feu dans l'oreille. Ses membres s'agitèrent convulsivement; puis elle ne remua plus : elle était morte.

Quelques éléphants réussirent à faire une trouée dans le filet, et s'échappèrent.

Quatre de ces animaux avaient succombé. Un homme, me dit-on, avait été tué par un éléphant, qui s'était retourné contre ses assaillants. L'homme ne s'était pas sauvé à temps et l'énorme bête l'avait foulé aux pieds. Mais ensuite l'éléphant s'était embarrassé dans les lianes, et en un instant, criblé de traits et de blessures, il perdit beaucoup de sang et tomba mort.

Vous conviendrez avec moi, après cette description d'une chasse à l'éléphant, que les hommes de cette tribu sont doués d'un courage et d'une présence d'esprit remarquables.

Certaines règles président à la chasse de l'éléphant. Ainsi, il est défendu d'approcher l'animal autrement que par derrière; comme, en effet, il ne peut pas se retourner vite, vous avez le temps de vous échapper, pendant qu'il se rue aveuglément en avant. Il faut aussi prendre garde que les lianes et les plantes grimpantes, si fatales aux éléphants, n'embarrassent le chasseur lui-même. En outre, les chasseurs qui se postent sur des branches d'arbre pour lancer de là leurs javelots contre les éléphants doivent avoir soin de choisir un arbre très-fort, de peur que l'animal furieux ne parvienne à le déraciner.

Le lendemain ce fut grande fête. On dansa en rond autour de l'éléphant, pendant que l'homme-fétiche, ou le pontife, coupait une des jambes de derrière de l'animal. C'est la partie de la bête que l'on consacre à l'idole. On la fit cuire en présence de l'homme-fétiche et de ceux qui avaient lardé l'éléphant à coups de javelines. Aussitôt que le mets fut cuit, on dansa encore tout autour, et l'on en préleva une part que l'on porta dans les bois pour régaler l'Esprit, si le cœur lui en disait. Le jour suivant, on dépeça la chair en petits morceaux; puis on les suspendit pour les fumer.

Ces opérations durèrent trois jours. Cette viande, je puis vous l'assurer, est la plus coriace dont j'aie jamais goûté. Naturellement je n'avais pas d'autre nourriture, non plus que les Fans que j'accompagnais; il fallut donc, pendant trois jours, manger de l'éléphant. Je ne sais quelle autre viande lui comparer. Le bœuf, le mouton, le veau, l'agneau, le porc, la venaison n'en donnent aucune idée. Et quant à la volaille, ce serait lui faire injure que d'y chercher la moindre ressemblance.

La trompe étant considérée comme un morceau de choix, on m'en offrit une bonne part; le pied est aussi très-recherché; on m'en envoya deux, avec une grosse tranche de cuisse, à faire rôtir.

Mais cette chair était si dure que je fus d'abord obligé de la faire bouillir pendant douze heures; après quoi je la trouvai tout aussi dure qu'auparavant; on eût dit qu'elle était pleine de cartilages. C'est pourquoi le lendemain, je me remis à la faire bouillir encore douze autres heures. Mais, hélas! le mal que je me donnais ne servait à rien! C'était toujours aussi coriace. Plus je mangeais de l'éléphant, et plus j'en étais dégoûté. Je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de souhaiter sur ma table un bifteck d'éléphant! ni à vous non plus, n'est-ce pas? Je voudrais seulement vous en faire goûter. Je crois que vous seriez de mon avis, et que vous n'auriez pas envie d'y retourner.

Je fus bien content de retourner au village de Ndiayai, car dans les bois, nous avions eu constamment de la pluie. Quant au pauvre homme, tué par l'éléphant, son corps fut envoyé dans une tribu voisine pour y servir de régal; car les cannibales d'une même tribu ne se mangent pas entre eux.

CHAPITRE X.

Ma manière de vivre chez les cannibales. — Singuliers instruments de musique. — Ustensiles de cuisine. — Soufflets et enclume des forgerons. — Régime des cannibales.

Après notre retour à Ndiayai, je revins dans ma cabane, où je trouvai toutes choses comme je les avais laissées. J'avais caché ma poudre et mes balles dans différents endroits, et j'avais creusé des trous pour y enfouir mes perles.

La nouvelle s'était répandue parmi les populations environnantes que l'Esprit, comme on m'appelait, s'était établi dans le village de Ndiayai; et de tous les côtés l'on accourait pour me voir. Au nombre de ces visiteurs empressés était un chef nommé Oloko. Il me fit cadeau d'un de ces longs couteaux de guerre dont je vous ai donné la description, et prit la peine de m'expliquer comment il l'avait plongé plusieurs fois dans des poitrines humaines.

Mbené s'absenta pour quelques jours et me laissa seul au milieu des cannibales. Je mis ce temps à profit pour étudier les mœurs de ce peuple étrange, et partout où j'allais, j'avais bien soin, comme vous le pensez, de tenir les yeux grands ouverts.

Par parenthèse, je m'aperçois que j'ai oublié de vous faire la description du village du roi Ndiayai[1]. C'était un grand village, ou plutôt une ville composée d'une seule rue. Quand je parle de ville, je ne prétends pas faire la moindre comparaison avec Londres, Paris ou New-York. Je veux dire seulement que c'était une localité importante pour cette partie de l'Afrique. La population était de cinq à six cents hommes. Les maisons étaient toutes petites et construites en écorce d'arbre; aucune d'elles n'avait de fenêtres. Elles étaient toutes à peu près de la même hauteur.

Chose singulière! ces Fans si barbares semblent être passionnés pour la musique. Leurs instruments sont curieux. Quelle musique! vous ririez bien de l'entendre. Ils n'ont pas la plus légère idée de ce que nous appelons l'harmonie des sons; ce qui ne les empêche pas d'être mélomanes à leur manière. Il en est de même de leur danse. Ils ne se doutent pas le moins du monde de ce que nous appelons danse chez nous, walse, polka, galop ou quadrille; et s'ils nous voyaient danser à notre mode, ils riraient de nous, soyez-en sûrs, comme vous ririez de leurs lourdes et gauches cabrioles.

Comme toutes les tribus sauvages de l'Afrique, celle-ci adore le tam-tam, ou tambour. Il y a des tambours de différentes grandeurs. La plupart ont de quatre à six pieds de hauteur sur dix pouces environ de diamètre à l'un des bouts, et six ou sept seulement à l'autre. Le bois creusé a des parois très-minces, et des peaux d'animaux sont tendues fortement sur le double orifice! Figurez-vous un grand mirliton. L'homme qui joue du tambour le tient obliquement entre ses jambes, et frappe vigoureusement avec deux baguettes sur le bout le plus large, qui est dirigé en haut. Quelquefois il bat le tambour avec ses mains. On forme le cercle autour du tam-tam, et l'on chante, et l'on danse, autant que possible en mesure. On m'a souvent invité à ce spectacle-concert.

Maintenant il faut que je vous parle d'un autre instrument bien plus curieux. Ces cannibales le nomment *handja*, et je ne l'ai jamais trouvé que dans cette tribu.

Je vous en donne ici l'image, pour faciliter l'intelligence de ma description.

Cet instrument consiste dans un léger châssis de roseau, de trois pieds de long sur dix-huit pouces de large, auquel sont assujetties solidement un certain nombre de courges ou calebasses creuses. Ces calebasses sont recouvertes de lames d'un bois rouge et dur qui se recueille dans la forêt. Elles sont, comme vous le voyez, de différentes grandeurs, lesquelles sont graduées de manière à former une échelle de notes régulière. Chaque calebasse est percée d'un petit trou, bouché par une peau plus mince que du parchemin. Qu'est-ce que cette peau, me demanderez-vous? c'est celle d'une grosse araignée, très-commune dans le pays, et par laquelle je ne me soucierais pas d'être mordu, car elle est très-venimeuse.

Le musicien s'assied à terre, tenant l'instrument entre ses genoux, et frappe légèrement les lames de bois avec une baguette. Il y a deux baguettes, l'une de bois dur, l'autre d'un bois beaucoup plus doux. On joue de cet instrument comme des cloches d'un carillon, ou de l'harmonica que vous connaissez en France. Le son de l'handja est très-clair et très-agréable, et, quoique les touches en soient assez rudes, les gens du pays savent en tirer beaucoup de parti.

Les Fans travaillent le fer bien mieux qu'aucune autre tribu. Ce sont d'excellents forgerons. Leurs mœurs belliqueuses leur ont fait de ce métal un article d'absolue nécessité. Le fer se trouve d'ailleurs en abondance dans toutes ces régions montagneuses.

Je vous donne en tête de ce chapitre[2] la figure de deux forgerons. Vous voyez de quels curieux soufflets ils se servent. Ces soufflets consistent en deux courts cylindres de bois creux, surmontés de peaux bien adhérentes à leurs bords, lesquelles servent de refouloirs au courant d'air. L'homme qui manœuvre les soufflets est à genoux et fait

1. Les villages sont souvent désignés par le nom de leur roi.

2. Voir *l'Univers illustré* du 21 mars, page 188.

mouvoir de haut en bas avec une grande rapidité deux petits tuyaux de bois par lesquels l'air extérieur communique avec deux autres tubes de fer qui aboutissent au foyer.

L'enclume, comme vous le voyez dans la même figure, est une masse de fer solide. Le côté pointu est enfoncé dans le sol. Le forgeron s'accroupit à côté de son enclume et bat le métal assoupli avec un marteau de forme étrange, mince par le haut et large par la base, sans manche. Ce n'est en réalité qu'un gros et lourd marteau de fer.

Les forgerons emploient quelquefois plusieurs jours à fabriquer une hache, un coutelas ou une javeline. Ce sont eux aussi qui font les ustensiles de cuisine et les cruches à eau de la tribu. Les pipes sortent également de leurs mains, car les Fans sont de grands fumeurs. Plusieurs de ces pipes sont d'une forme qui ne manque pas d'élégance.

On ne se sert pas seulement de cruches pour mettre de l'eau, mais aussi de calebasses. Quelques-unes de ces calebasses sont vraiment jolies, et leurs ornements révèlent un certain goût. J'ai vu aussi des cuillers, qu'on trempe dans des bouillons... Dieu sait de quelle viande! fort artistement travaillées. Elles sont en bois de diverses sortes, et quelquefois en ivoire.

PAUL DU CHAILLU.

(La suite au prochain numéro.)

LE NOUVEAU VIADUC

DE LA VALLÉE DE LA CREUSE

La ligne de Montluçon à Limoges, qui vient d'être récemment ouverte par la compagnie du chemin de fer d'Orléans, forme dorénavant le plus court chemin entre Lyon et Bordeaux. Le pays que cette nouvelle voie traverse abonde en richesses minérales, et ce n'est qu'à grands frais qu'on a pu faire sauter sur toute la longueur du parcours le granit compacte qui recouvre des gisements de charbon.

Le viaduc jeté sur la vallée de la Creuse, au point de jonction de la nouvelle voie avec l'ancienne, est un des ouvrages en fer les plus considérables que nos ingénieurs aient encore entrepris. Ce viaduc s'élève sur cinq solides piliers, à cinquante-huit mètres au-dessus du plus bas niveau de la vallée, et ne mesure pas moins de trois cent trente-neuf mètres de longueur. Il a été construit sans le secours d'échafaudages.

P. DICK.

CHRONIQUE DU SPORT

Où s'arrêtera l'immense développement qu'ont pris depuis quelques années, que prennent plus que jamais les courses en France? — A ce point culminant sans doute qui faisait déjà dire à Montaigne, il y a bientôt trois cents ans : « La satiété rend la volupté même ennuyeuse. » Cependant ce qui pourrait bien prolonger l'engouement, c'est que, situé sur le terrain même de l'ancienne abbaye, le splendide hippodrome du bois de Boulogne remplace la célèbre promenade de Longchamp, — comme cette promenade, toute mondaine pendant trois jours de la semaine sainte, remplaçait depuis longtemps déjà le pieux pèlerinage.

C'est aux courses que se produisent les modes nouvelles, c'est même sur le turf que s'est opéré le premier balayage public au moyen des riches *traînes*; ces traînes remplaçaient là le classique balai des Alsaciennes, et les Alsaciennes mêmes ont dû céder la place aux femmes les plus à la mode du monde et du demi-monde, — du quart de monde et autres.

Le froid, qui, cette année, a fait passer tant de courses dites du Printemps à l'état de courses d'Hiver, n'a pas été moins impitoyable pour le premier jour de réunion au bois de Boulogne; aussi cette journée d'avril a-t-elle été aussi généralement marquée par l'absence des toilettes féminines que par celle des pantalons de nankin. Mais pour se faire une idée de l'envahissement des hippodromes, il suffit de regarder le programme de cette première journée; ses six courses ne comprenaient pas moins de *cent dix-neuf engagements*, aussi a-t-il fallu doubler le format des anciens programmes.

En consultant mes annotations sur cette pancarte, je vois *Fervacques* (le gagnant du grand prix de 100,000 francs l'été dernier) battu d'une encolure pour le prix beaucoup plus modeste du Cadran, — mais encore un assez joli petit prix de 10,000 francs, ornés de 300 francs d'entrée par cheval. Tous les ans, au reste, ce prix semble exclusivement réservé à l'écurie de M. le comte de Lagrange; cette fois encore, il lui est revenu par la victoire de *Longchamp*, et ici Longchamp n'est pas seulement le nom du lieu témoin de la victoire, mais aussi du poulain alezan fils de *Monarque*, qui l'a remportée.

Les mêmes annotations me rappellent bien *Pompier* remportant également le prix de Guiche à la même écurie; mais, hélas! elles me montrent aussi la jeune *Sarah*, compagne et associée dudit *Pompier*, se laissant enlever *la bourse* par *Mon-Cousin!* — Aussi permettez-moi de déclarer ici que je ne me connais pas de cousin exerçant la lucrative mais assez fâcheuse profession d'enleveur de bourses. Non. *Mon-Cousin* est seulement un fort cheval, ou plutôt un fort poulain appartenant à M. Delâtre, et dont, à première vue quelques instants avant la course, mon excellent voisin Sylvain Bénédic (un juge compétent celui-là!) avait prédit la victoire.

Au reste, dans toutes les courses, il y a presque toujours ce que l'on appelle un *favori*, c'est-à-dire un cheval généralement considéré comme devant battre ses concurrents. Aux approches des grands prix, les journaux spéciaux du turf ont même toujours un favori qu'ils indiquent d'avance à leur première page; et si parfois ils se trompent, souvent ils prédisent juste.

Aussi les clubs les plus importants du sport anglais ont-ils organisé tout récemment une souscription en faveur d'un vieillard nommé Harrison, le plus célèbre entre les pronostiqueurs du turf.

Cette souscription semblerait prouver qu'en vendant le secret de tant de gros coups de fortune aux autres, les devins d'hippodrome négligent peut-être d'en faire usage pour eux-mêmes. Néanmoins la célébrité de Harrison a été maintes fois justifiée, notamment en 1837, car pour le derby de cette année, non-seulement il avait proclamé d'avance le nom de *Bosphorus* comme étant celui du poulain qui serait vainqueur, mais il désigna même le second; double prédiction qui se trouva réalisée au grand jour de la célèbre réunion sur les dunes d'Epsom. Enfin c'est Harrison qui, sous le nom de Vates, a longtemps adressé au *Bell's Liffe* ses nombreuses prophéties hippiques.

Jeudi, en se remettant en route pour Paris, après la première journée supplémentaire de la Marche, il n'y avait pas besoin d'être sorcier pour deviner par quel affreux cataclysme allait s'opérer le retour, — et les courses mêmes ont été noyées. Cependant, tout en citant, pour mémoire seulement, un plongeon de *Chantilly* à la rivière, la culbute de *Floréal* au mur de terre et celle de *Queen of the Harvest* au saut de la double haie (toutes chutes où, par le temps qu'il faisait, aucun cavalier ne pouvait mordre et n'a *mordu la poussière*), la journée n'a été signalée par aucun accident.

La semaine précédente, les choses ne se sont pas passées de même au Vésinet, quoique les premières chutes n'aient entraîné aucune suite fâcheuse. C'est ainsi que la vieille *Astrolabe* d'abord, puis successivement *Y. Fitz-Gladiator*, *Mélior*, *Royal-Tartan*, *Lavender* et *Bardou* ont culbuté, les uns à l'eau, les autres avant ou après la rivière, et sans autre inconvénient pour les steeple-chasers que d'avoir mis pied à terre un peu brusquement. Mais, dans la course suivante, *Lady Donegal* a fait une chute terrible pour son cavalier; car *Harriett-Watts*, qui suivait immédiatement, trébuchant à son tour à l'obstacle, est venue tomber de tout son poids sur M. Flersheim, et, après avoir roulé sur lui, elle l'a frappé d'un coup de pied à la tête en se relevant.

On sait quel a été l'effet terrible de ce double choc; saigné inutilement sur place et transporté sans avoir repris connaissance dans une maison du Pecq, le blessé a inspiré les plus vives inquiétudes; c'est même sous cette pénible impression que j'ai d'abord rapporté l'événement aux lecteurs du *Siècle*. Mais depuis, M. Flersheim a pu être ramené à Paris, où il a même marché. Aussi courra-t-il peut-être quand paraîtront ces lignes, que j'envoie peut-être juste assez tard à l'imprimerie pour qu'elles y arrivent huit jours trop tôt.

LÉON GATAYES.

RIO-GRANDE DU SUD, AU BRÉSIL

Rio-Grande du Sud, ex-capitale de la province de ce nom, est une des villes principales du Brésil méridional. Elle est située à l'entrée du grand lac de *los Patos*, qui soixante lieues de long sur vingt de large, et communique avec la mer au moyen d'un canal.

La ville est défendue par plusieurs forts, en partie construits sur des îlots. Des écueils et des bancs de sable, sujets à être déplacés par la violence des courants, rendent l'entrée du port dangereuse pour les bâtiments d'un fort tonnage.

Sous un ciel tempéré, le sol de cette partie du Brésil est si productif, qu'on a pu appeler Rio-Grande le grenier du Brésil. On y cultive le blé, le chanvre et la vigne; mais le gros bétail, dont la race est excessivement belle, forme le principal objet des soins de l'agriculteur. Le Rio-Grande a aussi d'excellents chevaux. La vente du suif, de la viande séchée et des peaux est une grande source de richesses pour le pays.

Notre vue de Rio-Grande est prise de l'île des Mariniers, long banc de sable en partie couvert d'une végétation luxuriante, qui s'étend sur le lac en face de la ville.

HENRI MULLER.



L'explication du dernier Rébus : Il y a [illegible] tyra[illegible] en peignoir rose.

COURRIER DES MODES

Notre dessin représente quatre toilettes de femme et une de petite fille, dont voici la description :

Première toilette. Costume de promenade, robe à double jupe et casaque assortie en foulard Java des magasins de la *Malle des Indes*, passage Verdeau. Le foulard est de nuance lilas de Perse. Les ornements de la garniture sont à dents de loup en satin noir et passementerie noir et blanc satiné.

Les pans qui sont de chaque côté de la jupe sont répétés sur la casaque, où ils partent de l'épaulette. Les boutons de la casaque sont en jais.

Seconde toilette. Costume de foulard de la *Malle des Indes*, jupe et polonaise. Le foulard est uni, en nuance gris feutre. La garniture se compose d'un plissé en pareil, arrêté sur les deux bords par un galon à dents en passementerie bleue. Les boutons de la Polonaise sont en métal doré.

Troisième toilette. Robe de visite, jupe à traîne en foulard javanais, nuance gris perle. Confection Louis XV, de Mme Pieffort, rue de la Grange-Batelière, n° 1. Cette confection est en saye noire, garnie de ruches de satin et volants de guipure.

Quatrième toilette. Robe de taffetas fond gris, zébré de marron. Paletot à revers, manche à coude en soie noire, garniture en passementerie à grains blancs avec un bord de ruche à dents, poches simulées sur les côtés.

Toilette de petite fille de 5 à 7 ans. Robe de foulard bleu et blanc à rayures égales. Polonaise de cachemire bleue ornée d'un biais de taffetas bleu entouré d'une frange frivolité en soie blanche. Chapeau toque en soie bleue avec aigrette de plume. Ce costume sort des ateliers de Mme Pieffort ainsi que les deux costumes nos 1 et 2.



TOILETTES DE PRINTEMPS. — Dessins exécutés d'après les modèles de la *Malle des Indes*, confections et garnitures de Mme Pieffort; les lingeries de la *Cou[illegible]* et les jupes-tuniques ou jupons de voyage de Mme Bouland.

Pour tous les costumes de belle saison, on adopte généralement les jupes en lingeries de Mme Bouland, rue des Petits-Pères, n° 1. La jupe tunique Marie-Antoinette est un modèle de haute élégance, il a valu à Mme Bouland des commandes importantes parmi lesquelles on peut citer les collections de jupes destinées aux toilettes du mariage du prince Humbert d'Italie.

Nous indiquons autant qu'il est en notre pouvoir sur le dessin la forme gracieuse des jupes de Mme Bouland. Les costumes courts sont soutenus par le modèle de jupon que Mme Bouland a nommé jupe de voyage; il est garni de ressorts dans le bas et l'on met en-dessus une surjupe polonaise.

Chez la même faiseuse on remarque des jupons Louis XV à *tournure-panier* et des modèles du même genre à double volant dans le bas pour toilettes de soirées.

Les magasins de Mlles Noël sœurs, à la *Couronne royale*, 54, rue du Bac, nous ont fourni les plus ravissantes lingeries; c'est d'abord le corsage *Rebecca* avec manches à la *Juive*, qui se fait en mousseline et guipure avec volants; ensuite le paletot Louis XV en broderies et dentelle.

Dans un genre plus simple, on peut citer aussi : les fichus Marie-Antoinette avec volant ruche, les corsages blancs brodés ou illustres, et les *buschlik* en mousseline doublée de soie qui sont haute nouveauté.

Les magasins de la *Couronne royale* excellent dans la confection des trousseaux et des toilettes de communion.

Nous reviendrons en detail sur ces dernières qui sont une question d'actualité.

ALICE DE SAVIGNY.

ÉCHECS

Le Problème n° 79, dont nous publions aujourd'hui la solution, ayant été l'objet de vives critiques, nous avons, en l'absence de M. S. Loyd, prié M. Lequesne de l'examiner et de nous donner son opinion motivée. Tous les amateurs un peu anciens dans les échecs savent que M. Lequesne a été le rapporteur de tous les concours importants qui ont eu lieu en France depuis quinze ans; sa parfaite compétence ne saurait donc être mise en doute, et, à ce titre, la lettre suivante qu'il nous a adressée sera lue avec intérêt.

« Monsieur,

« Vous me demandez mon opinion sur le Problème n° 79 dont « on a critiqué la disposition générale, et dans lequel on a con- « staté que les pions noirs, pour parvenir aux cases qu'ils occu- « pent, ont dû prendre *neuf* pièces blanches, tandis que *cinq* « d'entre elles seulement sont absentes. A mon avis, cette cri- « tique repose sur une erreur dont la source est dans le point « de vue spécieux auquel on s'est placé. On paraît oublier qu'un « problème n'est point nécessairement une fin de partie; c'est « une position curieuse qui, rigoureusement, n'est assujettie qu'à « la condition de ne rien renfermer de contraire à l'essence même « du jeu. Cela est tellement vrai, que dans les journaux spéciaux « les problèmes ont été divisés en quatre catégories : « 1° mats « directs ou inverses en un nombre déterminé de coups; 2° fins « de partie proprement dites, jouées ou composées; 3° problèmes « à conditions variables au gré du compositeur; 4° énigmes, « dont la clef est un sous-entendu tel que *roque*, prise de « pion *en passant*, etc... Au surplus, si l'on tenait absolument « à donner au Problème n° 79 une filiation quelconque avec « une partie, il faudrait se rappeler que La Bourdonnais et « d'autres ont joué un nombre considérable de parties dans lesquelles, avant la lutte, on tendait un rideau au milieu de l'é- « chiquier, et où chacun des deux adversaires avait le droit de « disposer ses pièces, comme il l'entendait, dans les quatre ran- « gées de cases qui formaient son camp. Dès lors, le Problème « n° 79 pourrait parfaitement être la suite d'une semblable partie.

« Agréez, etc.

E. LEQUESNE. »

Nous n'ajouterons rien aux considérations théoriques qui précèdent; M. Lequesne nous paraît avoir traité la question de manière à clore le débat. Nous ferons seulement observer que le résultat du concours à l'Exposition universelle de 1867 justifie l'accueil exceptionnel fait par *l'Univers illustré* aux « *problèmes fantaisistes* » de M. S. Loyd, et prouve sans réplique qu'ils ne sont pas moins goûtés de ce côté-ci de l'Atlantique que de l'autre.

C. P.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 79

BLANCS.	NOIRS.
1 D. 5eFD. pr. P.	1 T. (5eCR.) pr. D. (A, B, C, D)
2 F. 5eD.	2 *ad libitum.*
3 C. 2eCR. ou 5eFR. éch. m.	3 . . . . .
(A)	
1	1 T. (3eFD.) pr. D.
2 P. 4eFD.	2 *ad libitum.*
3 C. 2e ou 4e FD. éch. m.	3 . . . . .
(B)	
1	1 D. 1erCR.
2 D. 5eFR.	2 T. pr. D.
3 C. pr. T. éch. m.	3 . . . . .
(C)	
1	1 [illegible]
2 [illegible]	2 *ad libitum.*
3 [illegible]	3 . . . . .
(D)	
1	1 C. 4[illegible]
2 [illegible]	2 [illegible] pr. D.
3 [illegible]	3 . . . . .

Solutions justes : MM. Lagache, à St-[illegible]; Roycourt, Maurice Abrahams; Duchâteau, à [illegible]; capitaine Charousset, à Toulouse; commandant Tholer et A. Munier, à Nancy; J. Planche; Alfred Gautier, à Bercy; E. Lequesne; Aimé Gautier, à Bercy.

Solutions justes des problèmes nos 91 et 92 : MM. Guillout, boulevard Sébastopol; Raynal, café de Bruxelles, à Lille.

Errata. — La solution de la fin de partie n° 84 a paru avec celle du n° 90, sans indication de numéro.

Problème n° 93 : Un pion noir a été omis à la case 4eCD.

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

[illegible] — IMPRIMERIE [illegible] — [illegible] AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis

RIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS	DEPARTEM
an . .	18 fr.	» — 20 fr
mois .	9 fr.	» — 10 fr.
mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
19 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,000 gravures
Brochée : 80 fr. au lieu de 116 fr.
Reliée : 120 fr. au lieu de 159 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 694 — 2 Mai 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Séance de l'Académie française : Réception de M. Jules Favre. — La queue. — Physionomie de la salle. — Les retardataires. — Les privilégiées. — Un petit scandale. — Le *quos ego* de M. Pingard. — Triomphe de la chevalerie française. — Le récipiendaire et ses parrains. — MM Guizot, Villemain et Prevost-Paradol. — Discours de M. Jules Favre. — La critique d'un confrère. — Discours de M. de Rémusat. — Bal de bienfaisance au Grand-Hôtel. — Ambigu-Comique : reprise de *la Poissarde*. — Boutin, Mme Marie-Laurent. — Variétés : *Les Abrutis du Feuilleton*, vaudeville, en un acte, de MM. Jules Moinaux et Henri Bocage. — MM. Blondelet et Baron. — *Le Regiment qui passe*, comédie en un acte de MM. Paul Sipière et Paul Paquot. — M. Gobin ; Mlle Saens. — *La Comedie bourgeoise*, à-propos en un acte, mêlé de chant et de danse, de M***. — Mlle Stanni ; Mme Zina-Mérante. — Bouffes-Parisiens : *Un Fil à la patte*, vaudeville en un acte, de M. Frédéric Vasselet. — *Les Coiffeuses de sainte Catherine*, vaudeville en un acte, de MM. Albert Monnier et Emile Abraham. — Charles Pérey, Mme Henri Dupont. — *A Charenton!* folie-vaudeville, de MM. Maquet et Delbès. — Montbars, Pourier ; Mlle Angèle Legrand. — *Le Zouave est en bas!* pochade en un acte, de MM. Paul Parfait et Édouard Lockroy. — Lacombe, Montbars, Howey ; Mme Thierret.

Jeudi dernier, à l'heure matinale où les laitières et les porteurs d'eau commençaient à voiturer leurs liquides par la ville, une queue diaprée de fraîches toilettes et d'habits printaniers se formait aux abords du palais Mazarin.

Le ciel était inclément, des nuages gonflés de pluie crevaient de temps à autre : plus ferme qu'un rassemblement en un jour d'émeute, la queue ne bougeait pas : seulement, à chaque ondée, les parapluies se déployaient comme poussés par un même ressort. — Il me semblait, disait un membre de l'Académie (section des inscriptions), voir la manœuvre de la *tortue* exécutée par une cohorte romaine.



BAL DONNÉ AU GRAND-HOTEL, AU PROFIT DES OUVRIERS SANS TRAVAIL, le 23 avril 1868; dessin de M. Desroches-Valnay. — Voir la Chronique.

Les portes s'ouvrent enfin, et, au bout de trois heures d'attente, la foule fait irruption dans la salle : les amphithéâtres sont combles en un clin d'œil ; le centre, reservé aux places aristocratiques, est un peu plus long à se remplir : il n'est completement occupé qu'à midi, deux heures seulement avant le commencement de la séance.

Les retardataires sont obligés de refluer vers la tribune située au-dessus du bureau : parmi eux j'aperçois poindre les têtes de Mᵉ Carraby, de MM. Delaunay et Maubant, de la Comédie-Française.

Cependant, par la porte réservée aux académiciens, continuent à arriver des dames que conduit galamment M. Pingard : il n'y a plus de places, mais il y a encore quelques vides où l'on installe des siéges pour ces heureuses privilégiées ; l'hémicycle formé par les bancs académiques est lui-même envahi : les chignons feminins effleurent les rebords du bureau où s'assiéra tout à l'heure le directeur assisté du secrétaire perpétuel et du chancelier.

Quelle est cette rumeur qui s'élève dans l'amphithéâtre de l'Est?

Une des dames qui viennent de s'introduire par la porte réservée fait des efforts pour pénétrer jusqu'à une place qu'un domestique lui a gardée au premier rang. Les pauvres diables, qui ont attendu trois heures les pieds dans la boue, protestent contre ce passe-droit. Les cris : *à la porte*, se font entendre. En vain le courtois M. Pingard invoque-t-il les priviléges du sexe. Son éloquence reste impuissante. Alors, d'un air menaçant, il porte la main sur la garde de son épée. Ce *Quos ego* apaise la tempête, et force reste à la chevalerie française.

A cette manifestation democratique, on sent combien la solennité d'aujourd'hui va differer de la précédente.

Le récipiendaire en effet n'est autre que M. Jules Favre.

Deux heures sonnent, et avec cette ponctualité qui est la politesse des académiciens, M. de Rémusat, directeur, M. Villemain, secrétaire perpétuel, et M. Prevost-Paradol, chancelier, font leur entrée, suivis du récipiendaire et de MM. Berryer et Thiers, ses deux parrains.

Ils sont accueillis par une triple salve d'applaudissements.

Parmi les immortels qui marchent derriere eux, M. Guizot attire surtout les regards ; on admire cette noble figure, cette sevère et majestueuse attitude, cette verte et fière vieillesse. Les traits fins et juveniles de M. Prevost-Paradol forment avec le masque grimaçant et voltairien de M. Villemain un contraste piquant qui est très-commenté.

Mais M. Jules Favre se lève, et c'est à lui maintenant qu'appartient l'attention de l'auditoire.

Il parle, et à cet organe à la fois moelleux et puissant, à cette accentuation pénétrante, à ce langage fleuri, élégant, constamment eleve, on se sent enchaîné du premier coup. Le charme coule des lèvres de l'orateur. On est bercé comme par une douce et continuelle melodie. Son exorde est délicat et ingénieux. Il commence par rappeler le temps où, dans sa chaire de la Sorbonne, M. Cousin tenait la jeunesse contemporaine sous la fascination de son enseignement; puis se mettant lui-même en scène :

« Au milieu de cette nombreuse assemblée où les cœurs debordaient de cette joie virile que donne le triomphe d'une cause juste, le moins palpitant d'emotion n'était pas un jeune etudiant fort obscur, tres-effrayé de la tâche que la vie allait lui imposer et qui se livrait avec transport à l'entraînement d'une admiration passionnée. Quelles n'eussent pas eté son épouvante et son incrédulité, si quelqu'un lui eût prédit qu'un jour il serait appelé à l'honneur insigne de remplacer au sein de votre illustre compagnie celui qui lui apparaissait environné d'un si prodigieux prestige! »

Toujours, sur ce ton de modestie qui est l'etiquette du lieu, M. Jules Favre nous raconte — un peu longuement peut-être — comment, ne se sentant pas les dons naturels qu'exige le commerce des lettres, il a tourné ses efforts vers le barreau. Ce développement l'amène à l'éloge des deux confrères qui l'ont précédé dans l'enceinte academique : MM. Berryer et Dufaure. L'eloge de M. Dufaure, « l'homme éminent dont la parole austere semble un écho de Port-Royal, donnant à la logique son eloquence grave et saisissante, » a paru, un peu sec. Pourquoi? Demandez au Palais, et l'on vous dira le mot de l'énigme.

Le reste du discours est consacré à l'appreciation des œuvres de M. Cousin, de l'influence qu'il a exercée sur la philosophie, des doctrines qu'il a professees et auxquelles l'orateur a rattaché tout naturellement l'exposé des siennes propres. Tout naturellement aussi je m'arrête, la politique n'etant pas etrangère à l'événement, mais devant l'être tout à fait à *l'Univers illustré*. Même au risque enviable d'avoir Mᵉ Jules Favre pour defenseur, je me soucie mediocrement d'avoir maille à partir avec M. le procureur imperial.

Ce qui m'appartient, c'est la forme de cette harangue, et ici je suis à l'aise.

— Vous savez, me dit un confrère que je rencontrai au sortir de la séance, comment Jules Favre a composé son discours?

— Non.

— Voici. Il a fait venir chez lui Sabatier trois jours de suite.

— Sabatier, le sténographe?

— Précisément, et à chaque fois il a improvisé devant lui pendant une heure, montre en main. Sabatier a traduit les trois discours, et celui que l'auteur a choisi — le premier des trois par parenthèse — est le morceau oratoire que nous venons d'entendre. Seulement, contre son habitude, Jules Favre a revu la sténographie.

— Mais le discours a duré près d'une heure et demie.

— A cause des applaudissements et des *effets*. Et puis un discours lu dure toujours plus qu'un discours improvisé.

Prenons la plaisanterie pour ce qu'elle vaut. Au fond elle n'en contient pas moins, pour les personnes qui ont eu l'occasion d'entendre souvent M. Jules Favre, la critique la plus juste de la harangue prononcée devant l'Academie. M. de Remusat ne surfaisait rien en louant chez le récipiendaire « son incomparable facilité d'improvisation et sa correction infaillible. » Ces facultés sont aussi celles qui se retrouvent au premier chef dans l'éloge de M. Cousin, mais aussi trop souvent avec leur envers qui est la prolixité, la diffusion et la monotonie. Ces périodes solennelles, ces développements majestueux, ce langage abstrait, cette élégance constamment soutenue finissent par fatiguer. Arrive un moment où l'on donnerait toutes ces phrases magnifiquement balancées pour une brusquerie vigoureuse, pour une incorrection à la Montesquieu et à la Bossuet. C'est vainement aussi qu'on cherche une de ces images pittoresques, un de ces traits vifs et originaux qui se gravent dans la mémoire. En revanche, les métaphores courantes, comme *la clef de voûte, l'ancre de salut, le drapeau, le fleuve majestueux et fécond, le flambeau de la raison*, les épithètes vagues, les lieux communs oratoires, comme celui auquel sert de texte le fameux adage : *Cœli enarrant gloriam Dei*, reviennent fréquemment sous la plume trop facile de l'orateur. Et pourtant, malgré toutes ces taches, le souffle est si puissant, la pensée si haute, la forme si large et si ample, que l'on se sent subjugué et comme ravi dans une inconsciente admiration.

Avec M. de Rémusat c'est tout autre chose. On admire aussi, mais l'on sait pourquoi. Precision, élégance sans afféterie, couleur sans enluminure, souplesse de ton, traits finement aiguisés, où la pensée vient se condenser et se formuler d'une façon soudaine et saisissante, telles sont les qualites qui éclatent dans sa réponse à M. Jules Favre, un des modeles les plus acheves de l'eloquence académique. La familiarité y tempère la severité du sujet : l'anecdote s'y mêle heureusement à l'analyse philosophique. Les portraits de MM. Guizot, Thiers, Berryer, Dufaure sont esquissés de la façon la plus charmante, avec un agrément et une delicatesse de style qui révèlent l'écrivain de race, le lettré rompu à toutes les difficultés de la langue. Par ses études philosophiques, par les relations personnelles qu'il avait eues avec M. Cousin, M. de Rémusat était, mieux que personne, préparé à nous rendre dans son vrai jour la figure du prédécesseur de M. Jules Favre. La physionomie qu'il nous en a tracée est un chef-d'œuvre du genre. L'original revit tout entier, reproduit au vif, avec son allure personnelle et ses traits caractéristiques. Quoi de plus joli que le passage suivant :

« Partout, à tous les moments, il etait prêt à s'elever des frivolités de la vie commune aux mysteres de l'âme et de la destinée. Parfois, en l'ecoutant, on lui eût souhaité le cap Sunium, ou ces fraîches eaux de l'Ilissus, où Socrate mouillait ses pieds en parlant à Phèdre de la beauté. Mais vainement le lieu de la scène était-il moins poetique. Dans les allees de nos jardins publics, sur les quais qui bordent ce palais, qui ne l'a entendu, des heures entieres, prodiguer les idées, les expressions, les mouvements qui auraient fait la fortune d'un discours préparé? Au coin de son feu, dans sa chambre d'etudiant, qui ne l'a vu se lever à demi vêtu, et, marchant à grands pas, développer avec une émotion persuasive, avec une verve toujours renaissante, les pensées qui l'agitaient, évoquer en causant tous les maîtres de l'esprit humain, et les opposer l'un à l'autre ou les concilier ensemble, comme s'il eût espéré s'en faire écouter? Devant un ecolier de nos classes de philosophie, il s'animait comme en presence d'Aristote ou de Platon, de Descartes ou de Leibnitz. Il s'était fait comme une habitude de l'éloquence, car il ne pouvait guere écrire ou parler sans reproduire les deux caracteres de son talent, la grandeur et la passion. »

Un autre passage bien spirituel, et que je regrette de ne pouvoir citer, est celui où le nom de M. Cousin figure à côté de celui d'Heloise. Mais pour faire rougir mes lectrices, je n'ai pas les immunités d'un directeur de l'Académie. Voici un autre rapprochement, dans une gamme differente, qui, sans les exposer à un pareil risque, leur donnera une idée de la manière nette et incisive de M. de Rémusat :

« Ne s'était-il pas trouvé des publicistes pour ériger en maxime de sagesse politique l'aveu naïf de Chrysale :

« Je vis de bonne soupe et non de beau langage ?

« Et pourtant une nation de Chrysales ferait mediocre figure dans le monde. Molière lui-même a répondu, ce me semble, lorsqu'il fait dialoguer Mercure et Sosie :

« Quel est ton sort, dis-moi ?
— D'être homme et de parler.

« C'est un pauvre esclave qui fait cette réponse. Mais ne trouvez-vous pas, monsieur, qu'il ne risquerait pas d'être longtemps esclave, le peuple dont les citoyens se feraient gloire seulement d'*être hommes et de parler?* »

Le succès de M. de Rémusat a été grand : il l'eût été bien plus encore si le débit de l'orateur eût répondu à la valeur de son œuvre.

Quant au discours de M. Jules Favre, il a été couvert de bravos, dont le lecteur et la personnalité même de l'orateur peuvent revendiquer une bonne part. Le public, au surplus, était en veine d'enthousiasme. Au sortir de la séance, une nouvelle ovation a été decernée à MM. Thiers et Berryer.

~~~ Le même soir, au bal de bienfaisance du Grand-Hôtel, vous auriez pu reconnaître plus d'une parmi nos spectatrices de l'Académie française. Lorsqu'on est resté, quatre heures durant, cloué sur un siége aussi mal rembourré que ceux de l'Institut, il est naturel que l'on éprouve le besoin de se délasser un peu. Je crois bien que, parmi les réunions brillantes de cette saison, c'est encore celle-ci qui tient la corde. La soirée, organisée par les soins de S. A. S. la princesse de Mingrélie et de Mᵐᵉ la duchesse Tascher de la Pagerie, assistées, dans leurs fonctions de dames patronnesses, de la fleur du patriciat feminin, se donnait au profit des ouvriers sans travail. Bien que le travestissement fût autorisé, c'est à peine si l'on comptait cinq ou six costumes. Il faut que chaque chose vienne en son temps. — En revanche, des toilettes dont le luxe éclatait en mille fantaisies, des diamants en telle profusion que ceux de Mᵐᵉ Musard passaient inaperçus, tout l'armorial de France, tout l'almanach de Gotha, dansant, valsant, polkant et mazurkant. — L'orchestre, conduit par Waldteufel, la salle éclairée *à giorno*, la décoration splendide où se trahissait le goût des dames organisatrices, tout a contribué à l'entrain du bal qui n'était pas encore fini à deux heures du matin. La recette a produit plus de vingt mille francs. Ce chiffre sera-t-il dépassé dans le *gala* que la diplomatie européenne nous promet à l'Opéra, pour le 9 mai, au profit de l'œuvre internationale de secours aux militaires blessés de terre et de mer? C'est ce que je vous dirai dans quelques jours d'ici.

Et des gens qui se figuraient que l'année dansante était finie!

Allons! il y a encore de beaux soirs pour les meneurs de cotillons!

~~~ Les théâtres se réveillent : — huit pièces nouvelles, dont une grande comédie en cinq actes, plus une reprise importante ; j'espère que voici pour cette semaine un menu assez corsé.

Allons-y gaiement!

Et, pour commencer, abattons en quelques lignes la reprise de *la Poissarde*.

La Poissarde est un drame qui a vingt ans de bouteille. A-t-il gagne à vieillir? Je n'en jurerais pas. Ces filles du peuple seduites par des nobles, ces laquais qui se travestissent en grands seigneurs, ces grands seigneurs qui se deguisent en bourgeois ou en paysans, ces fortunes qui s'écroulent en une minute et se relèvent aussi vite, ces surprises, ces reconnaissances, ces coups de théâtre empruntés au bric-à-brac dramatique, sentent diablement le moisi. Mais sur tout cela plane une sorte d'intérêt grossier; mais il y a là un tableau curieux et populaire, celui du Marche des Innocents; mais il y a surtout la bonhomie exquise du vieux Boutin; la passion, l'énergie et la vaillance de Mᵐᵉ Marie Laurent. Il n'est donc pas impossible que, malgré son genre suranné et la modestie de son ballet et de sa mise en scene, *la Poissarde* fasse quelques recettes. C'est égal : que M. Faille ne s'endorme pas et qu'il se hâte de reparer le temps qu'il a perdu pendant le beau succès du *Crime de Faverne*.

—— Aux pièces nouvelles maintenant.

Les Variétés nous en ont donné trois le même soir. La principale, la pièce de résistance, a pour titre : *les Abrutis du Feuilleton.*

Ils sont là deux — Ramoné, propriétaire aisé des environs de Toulon, et son ami Montengraine, un ex-gendarme — dont la lecture de *Rocambole* a étoilé le cerveau. Dans ses erreurs, Ramoné a fait machiner sa bastide comme un décor de théâtre, y a creusé des trappes et pratiqué des portes secrètes. Voici qu'arrive par la fenêtre un bon jeune homme, un chasseur en contravention, poursuivi par un garde-champêche, et Ramoné de le prendre pour le féroce Ravajou, un forçat dont les journaux viennent de signaler l'évasion récente du bagne de Toulon. Vous voyez d'ici tous les incidents burlesques qui naissent de ce quiproquo, les soupçons grossissant autour du jeune homme, les trappes et les trucs en mouvement, la garde mise sur pied pour arrêter le malfaiteur. Tout s'explique à la fin, et, pour dédommager le jeune chasseur de ses soupçons injustes, Ramoné lui donne la main de sa fille.

Cette farce au gros sel a bruyamment réussi. Deux mots ont obtenu un succès énorme.

Ramoné a envoyé sa bonne chercher les pompiers.

— Eh bien ? lui demande-t-il quand elle revient.

— Dame ! monsieur, il pleuvait : les pompiers n'ont pas voulu sortir.

Voici l'autre :

Montengraine se plaint vivement lorsqu'il voit Ramoné donner à un autre sa fille qu'il lui avait promise :

— Ne m'aviez-vous pas dit que je serais votre gendre ?

— Eh bien ! je ne m'en dédis pas : je suis jeune et vigoureux ; tu n'as qu'à attendre.

Blondelet charge trop son rôle de Ramoné. Baron, qui fait Montengraine, serait très-drôle s'il prononçait plus distinctement.

Le Régiment qui passe est un joli petit acte, cavalièrement troussé, auquel ne manquent ni l'esprit, ni la gaîté, ni la distinction.

Un billet de logement, délivré par erreur, amène le lieutenant Lavergne chez Mlle Florise, une petite dame dont le minois futé et mutin n'a rien de décourageant. Notre hussard croirait manquer à toutes les traditions de la cavalerie française s'il ne lui faisait un doigt de cour. Il est surpris par le protecteur de la dame, un bourgeois qui cumule les douceurs paisibles du mariage avec le ragoût du plaisir illégitime. Le bourgeois, nommé Dufresny, prend l'officier pour un certain comte de Marsay qu'il soupçonne de marauder dans ses domaines. De vives exclamations sont échangées et un duel pourrait bien s'en suivre sans l'arrivée de Mme Dufresny, qu'un hasard de quête vient mettre en face de Mlle Florise et de M. Dufresny lui-même. Obligé de suivre sa moitié, Dufresny laisse le champ libre à l'officier. Mais le clairon sonne : le régiment part. Mars a parlé : adieu l'amour ! Mlle Florise, restée seule, écrit au comte de Marsay, et le rideau baisse sur ce dénoûment original.

La pièce est bien jouée. Mlles Saens et Carlin font assaut de beauté et de toilettes. Un rôle de brosseur donne à Gobin l'occasion de faire preuve de comique et de naturel.

La Comédie bourgeoise n'est qu'une saynète destinée à faire valoir la voix agréable de Mlle Stanni et la danse étincelante de Mme Zina-Mérante. Quand donc Mme Zina-Mérante, cette étoile délaissée, rentrera-t-elle dans la pléiade chorégraphique de l'Opéra, où sa place est encore vacante ?

—— Aux Bouffes-Parisiens, quatre pièces en une seule soirée. — De plus fort en plus fort.

Un fil à la patte vous représente une de ces unions morganatiques — chaînes de fleurs quand on les porte, chaînes de plomb quand on veut les rompre, disait M. Scribe. — Un rasoir, un crampon, disait Désiré dans *Orphée aux Enfers* sous une forme moins académique. Tel est le thème ni neuf ni consolant que M. Frédéric Vasselet a développé dans un petit acte qui, comme lever de rideau, ne laisse pas d'être agréable.

Il y a plus d'originalité dans les *Coiffeuses de sainte Catherine.* Par exemple, ne vous fiez pas au titre : c'est un pur trompe-l'œil. L'idée de la pièce est dans le personnage principal, un farceur qui se présente aux femmes crédules comme un millionnaire atteint de la monomanie du suicide, et, à l'aide d'un testament fallacieux, les attire dans les filets du mariage. Des détails fins et délicats, des mots très-actuels et très-parisiens, le jeu franchement comique de Charles Péréy, la grâce piquante de Mme Henry Dupont, ont assuré le succès de cette petite comédie, qui n'eût pas été déplacée sur une scène plus élevée.

A Charenton ! Ici le titre vous indique la pièce. Supposez un honnête bourgeois, Chamouton, que ses affaires appellent à Charenton. Donnez-lui pour ami un original entêté de médecine et ayant ses idées sur l'aliénisme. Imaginez maintenant des incidents qui font soupçonner à Traversin — c'est le nom de notre original — que son ami est atteint d'aliénation mentale, et vous avez la situation excentrique sur laquelle roule l'invention de MM. Marquet et Delbès. Traversin veut guérir son ami : il lui flanque des douches sur la tête, il le soumet à un régime impossible, il lui tire des coups de pistolet dans l'oreille. La donnée est drôle : seulement les auteurs ont eu tort de la pousser à outrance. *Ne quid nimis,* dit un proverbe latin, qu'ils feront bien de méditer.

Montbars et Poirier luttent de verve et d'excentricité. Mlle Angèle Legrand, une soubrette ronde et sémillante, nous a rappelé les beaux jours de Mlle Boisgontier.

Le Zouave est en bas ! à la bonne heure ! voilà une excellente bouffonnerie, bien complète, bien franche, un éclat de rire d'un bout à l'autre.

Pourquoi Rotival entre-t-il comme un ouragan chez Béchamel, fabricant de chaussons de lisière pour l'exportation ? Rotival est poursuivi par un zouave dont il a eu la maladresse d'exciter la jalousie. Il nous l'explique lui-même dans un récit croustillant et audacieux, qui eût fait le bonheur d'Arnal en ses beaux jours.

Donc, le zouave est en bas qui guette sa proie. La situation est douillette pour Rotival. Comment rester dans la maison ? Justement voici le frotteur. Rotival se fait céder pour quarante sous sa brosse et son bâton à cire. Mais ce frotteur n'est qu'un faux frotteur. C'est Fumichon, amoureux de Mlle Béchamel et qui s'est, lui aussi, introduit dans la maison par contrebande. Par malheur, Mme Béchamel a pris pour elle les billets adressés à sa fille : le coffre, ou plutôt la caisse aux billets est tombée dans les mains de Béchamel, et vous comprenez pourquoi Fumichon accepte avec entrain les propositions de Rotival.

On ne frotte pas toute une journée, et Rotival voit approcher le moment où il lui faudra quitter la place. Un nouveau quiproquo vient heureusement à son secours. Béchamel prend Rotival pour un riche Américain, possesseur d'une cargaison de chaussons, guignée par un concurrent. Il lui offre son toit et sa table. En échange, Rotival lui prête son paletot noisette, sous lequel Béchamel va se faire pocher les yeux par le zouave.

Erreur n'est pas compte. Le zouave reste toujours à son poste : il risque d'attendre longtemps. Maintenant qu'il est installé dans la maison, Rotival n'en sortira qu'après les noces de Fumichon et de Mlle Béchamel.

Lacombe est fin, mais il ne rend pas aux auteurs toute la gaieté qu'ils lui ont prêtée. Montbars et Howey entrent avec plus de verve dans le mouvement de la pièce. Dans le rôle de Mme Béchamel, effacé sous mon analyse, Mme Thierret est renversante de fantaisie, d'imprévu et de hardiesse comique.

Les noms de MM. Paul Parfait et Édouard Lockroy ont été salués par des applaudissements unanimes. *Le zouave est en bas !* restera longtemps sur l'affiche : il survivra à la direction de MM. Lefranc et Dupontavisse.

Au Vaudeville, *Les Loups et les Agneaux...* Mais c'est assez de théâtre pour aujourd'hui. A huitaine, si vous le voulez bien.

GÉROME.

La célèbre gravure de Raphaël Morghen, d'après la **Cène** *de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans notre numéro du 4 avril, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de* l'Univers illustré *a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier vélin satiné, très-fort et à grandes marges. — Prix : 2 fr. dans les bureaux du Journal. Pour recevoir,* franco, *dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 fr. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.*

BULLETIN

La semaine dernière, l'Empereur et l'Impératrice, en voiture découverte, se sont rendus au camp de Saint-Maur. Ils sont descendus de voiture et ont été reçus par le général Brincourt. Puis ils ont parcouru le camp à pied, visitant les cuisines et goûtant au repas des soldats.

L'Empereur et l'Impératrice ont rejoint leur voiture à la ferme impériale.

Le jeudi 23 avril, à onze heures du matin, a eu lieu, dans la cathédrale de Turin, la célébration religieuse du mariage du prince Humbert d'Italie, avec la princesse Marguerite, fille du défunt duc de Gênes.

Outre l'archevêque de Turin, figuraient à cette cérémonie les évêques de Gênes, de Pavie, de Mantoue, de Padoue et d'Udine.

A côté de l'époux était le roi, à côté de l'épouse la duchesse de Gênes. On remarquait également la reine de Portugal, la princesse Clotilde, le prince Napoléon, le prince Amédée, et le prince royal de Prusse.

Après la messe a eu lieu la remise de l'anneau nuptial et l'acte de consentement des époux, assistés par le prince de Carignan et le sénateur Alfieri, en qualité de doyens de l'ordre de l'Annonciade.

L'archevêque de Turin a adressé une exhortation aussi noble que digne aux époux. La cérémonie a été terminée par le *Te Deum* et la bénédiction nuptiale.

La tribune, à la droite de l'autel, était occupée par le corps diplomatique. Dans la tribune royale, en face, était le petit prince héréditaire de Portugal.

Il y avait dans l'église un très-grand nombre de dames en magnifiques toilettes.

Au bal qui a eu lieu au palais royal de Turin, le jour du mariage du prince Humbert, les dames invitées, en petit nombre d'ailleurs, ont rivalisé de luxe et de splendeur. Parmi les toilettes les plus remarquées, les correspondants citent : celle de la duchesse d'Aoste, tout en soie blanche avec jais blancs ; la duchesse de Gênes, en lilas ; la princesse Clotilde, en bleu avec une parure de turquoises ; la reine de Portugal, en blanc sur un dessous de satin vert ; Mme Rattazzi, en violet et blanc avec des volants d'angleterre et une traîne de cinq mètres.

La princesse Marguerite était habillée tout en rose ; son manteau de cour, garni de dentelles d'Alençon, était d'une grande beauté. Elle portait un collier de six rangs de perles et une petite couronne de diamants.

Le roi a le premier signé le contrat, puis il a passé la plume aux deux témoins, qui étaient le prince de Carignan et le marquis Alfieri. La duchesse de Gênes, les princes Napoléon et de Prusse, le prince Amédée, duc d'Aoste, la princesse Clotilde, la reine Pia, les chevaliers de l'Annonciade, M. Rattazzi en tête, sont alors venus tour à tour signer le contrat.

Les fêtes populaires qui ont eu lieu à cette occasion ont été clôturées dimanche dernier par un splendide spectacle pyrotechnique.

Sur un immense échafaudage dans la *Piazza d'Armi* (le Champ de Mars) s'élevait un vaste panorama qui représentait une ville ancienne sur le rivage d'un grand fleuve, au pied d'une riante colline ; un pont très-long reliait les deux côtés de cette ville dont chacun était muni de murs, de tours et de citadelles. L'action fut engagée par un échange très-nourri de grenades et de bombes, à la suite duquel d'un côté et de l'autre quelques tours tombèrent sous l'action de la canonnade. Le feu augmenta encore, les mines éclatèrent, les citadelles furent démantelées et bientôt la ville ne présenta qu'un immense amas de ruines fumantes.

Huit canons soutenaient le feu, et du volcan improvisé n'ont pas été lancées moins de 7,000 fusées.

Quant aux fêtes de Florence, nous en avons parlé dans notre Bulletin du 4 avril, et particulièrement du splendide tournoi offert aux jeunes époux par la noblesse des différentes villes d'Italie. Nous n'avons donc pas à revenir aujourd'hui sur cette grande solennité hippique, dont nous avons, avec beaucoup de détails, mis le programme sous les yeux de nos lecteurs.

Des dépêches ont apporté la nouvelle que le général sir Charles Napier avait eu le bonheur de terminer d'un seul coup, par une victoire éclatante, l'expédition d'Abyssinie.

Dans un premier engagement qui a eu lieu le 10 avril, l'armée de Theodoros, battue par les troupes britanniques et abandonnant un nombre considérable de prisonniers, s'était retirée en désordre dans l'intérieur de Magdala. A la suite de cet échec et sur l'invitation formelle d'avoir à restituer les Européens captifs et à se rendre lui-même, le négus a renvoyé les prisonniers ; mais il a péremptoirement refusé de mettre bas les armes. En conséquence, à l'expiration du délai de vingt-quatre heures qui lui avait été accordé pour réfléchir, les deux colonnes britanniques ont donné l'assaut à Magdala, qui a été emportée le 13, après une résistance désespérée dans laquelle Théodoros a trouvé la mort. Des correspondants assurent que le négus s'est tué lui-même d'un coup de pistolet, à l'approche des soldats anglais, pour ne pas tomber vivant entre leurs mains. A cette nouvelle, l'armée ennemie a immédiatement capitulé. Les pertes des Anglais sont insignifiantes, et dès le 14 le général Napier faisait ses préparatifs de départ.

L'Abyssinie semble désormais un pays ouvert à la curiosité des voyageurs et aux efforts de la civilisation et du commerce. Nous continuons donc la publication de vues diverses prises dans les États de l'étrange négus qui vient de mourir en héros. Nos lecteurs trouveront dans ce numéro la vue d'Antalo et celle de l'église principale de Schelikut, d'après des croquis communiqués par M. Stumm.

L'installation du prince de Galles comme principal chevalier compagnon du très-noble ordre de Saint-Patrick a eu lieu, la semaine passée, à Dublin.

La population entière s'était transportée dans les rues que le cortége royal devait traverser. La procession s'est mise en marche vers deux heures et demie; en tête venaient un détachement de carabiniers, puis le carrosse du vice-roi d'Irlande, un détachement de hussards, le carrosse royal avec le prince de Galles en uniforme d'officier général, et la princesse de Galles en robe bleue; ensuite venaient les voitures du duc de Cambridge, de la marquise de Carmarthen, de lord et lady Hamilton, etc.

L'enceinte de la vénérable cathédrale de Dublin présentait un coup d'œil splendide; l'œil était ébloui par l'éclat des costumes. Le bleu et le vert dominaient, la première couleur en souvenir de l'ordre de Saint-Patrick, dont le manteau est bleu, la seconde en honneur de la couleur nationale irlandaise.

La cérémonie d'installation a eu lieu avec les formalités ordinaires. La procession s'est remise en marche, en suivant le même itinéraire, à cinq heures de l'après-midi.

Le banquet d'installation a été donné le soir, au château de Dublin. Plusieurs discours ont été prononcés, bien entendu; les Anglais et les Irlandais n'étant pas gens à laisser échapper une si belle occasion de placer une demi-douzaine de harangues.

La voie publique qu'on perce, entre le Théâtre-Français et le nouvel Opéra, est définitivement baptisée : elle se nomme avenue Napoléon. L'inscription vient d'être placée aux lanternes de l'amorce ouverte devant le Théâtre-Français. Quant à la nouvelle place, elle se nomme place du Théâtre-Français.

Les démolitions à droite et à gauche de la rue de la Paix et au midi du boulevard des Capucines sont activement poursuivies.

Les salles dites *des Empereurs romains*, au Louvre, sont ouvertes et livrées au public, ainsi que celle qui renferme les fresques de Luini ou de son école, acquises depuis quelques années. Cette dernière salle, par laquelle on pénètre dans le salon Carré, était autrefois la salle des Bijoux. Elle est décorée, dans les parties inférieures, avec un goût sobre qui contraste avec les dorures et les peintures du plafond et de ses retombées.



M. JULES FAVRE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; dessin de M. H. Rousseau, d'après une photographie de M. Reutlinger. — Voir la Chronique.

Le jardin d'acclimatation du bois de Boulogne offrait dans les derniers jours d'avril un nouvel élément d'intérêt aux nombreux visiteurs que reçoit chaque jour cet important et utile établissement.

Aux collections d'animaux de toutes sortes qu'elle possède, la Société du jardin avait joint une exposition d'oiseaux vivants de basse-cour et d'agrément.

Organisée avec beaucoup de soin et de comfort dans une des grandes allées du jardin, cette exposition présentait la réunion des meilleures races de poules françaises et étrangères. On y trouvait aussi un contingent fort respectable de dindons, d'oies, de canards, de pintades, de paons, de faisans, de pigeons.

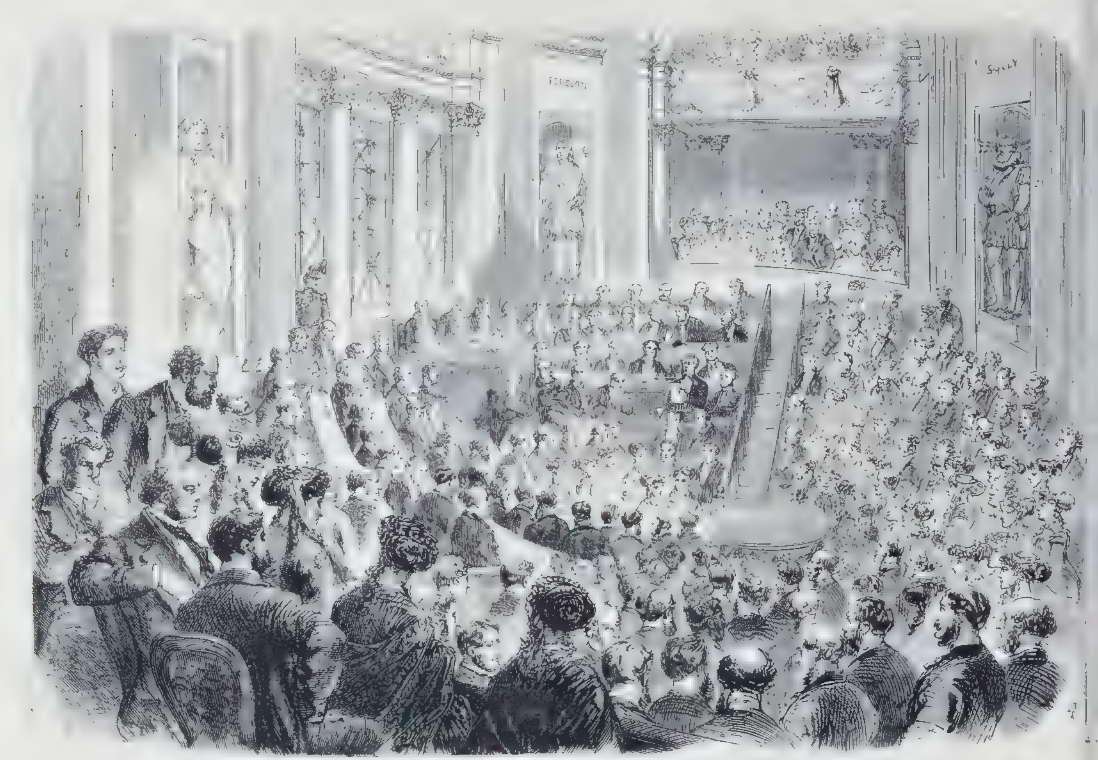
Les cages réservées aux petits quadrupèdes de basse-cour ne sont pas restées vides, loin de là; elles abritaient tout un monde de lapins, remarquables, les uns par leur volume, les autres par la beauté de leur robe soyeuse.

A l'extrémité de la galerie de l'exposition était placée une collection de nids artificiels pour la protection et la propagation des oiseaux utiles. Cette collection, artistement groupée, attirait vivement l'attention des visiteurs.

En dehors des fêtes brillantes et d'un genre essentiellement nautique qui auront lieu à l'occasion de l'Exposition maritime internationale du Havre, la curiosité se porte déjà sur l'aquarium, qui sera une des choses les plus grandioses qui aient été tentées dans ce genre. Certainement, le voisinage de la mer est une immense ressource, et on n'a pas négligé d'en tirer tout le parti possible; au moyen d'une prise d'eau, une large rivière, ou plutôt un fleuve, navigable au besoin, coulera sans cesse autour du monument, qui se compose de deux grottes principales : la grotte d'Afrique et la grotte d'Amérique. Dans chacune d'elles, on réunira la flore et les animaux de chaque continent. La Société d'acclimatation de Paris doit mettre à la disposition de la ville du Havre une partie des richesses qu'elle possède pour peupler cette étrange maison.

Un monument vient d'être élevé aux sources de la Seine. Une grotte rustique a été construite au milieu du vallon où serpente l'humble ruisseau bourguignon qui va devenir le grand fleuve parisien; elle abrite une nymphe gracieusement appuyée sur l'urne symbolique. Les eaux des sources jaillissent à travers les rochers qui forment le piédestal de cette statue, et s'écoulent dans un bassin entouré de massifs de verdure et de corbeilles de fleurs.

Ce monument a été confié à un statuaire bourguignon, M. Jouffroy, membre de l'Institut.



SÉANCE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE DU 23 AVRIL 1868. — RÉCEPTION DE M. JULES FAVRE; dessin de M. J. Pelcoq. — Voir la Chronique.

Voici un détail assez curieux au sujet de la quête faite pendant les dernières fêtes de Marseille :

11,000 francs en sous ont été recueillis; ils pèsent 1,100 kilogrammes. Ces sous, au nombre de 220,000, placés à la suite les uns des autres, formeraient un cordon de 5,500 mètres.

La commission pour le monument à élever à François Ponsard vient de se réunir à l'hôtel de ville de Vienne, patrie du poëte, sous la présidence du premier adjoint, faisant fonctions de maire pendant l'absence de M. Joliot, député, retenu au Corps législatif. Ce député a envoyé deux projets de monuments élaborés à Paris par M. Viollet-le-Duc.

La commission doit choisir l'emplacement où sera érigé le monument. Ce sera probablement sur la principale place de la ville. La commission n'étant pas en nombre pour délibérer, elle n'a pris aucune décision définitive.

Les élections pour succéder à MM. Ponsard et Flourens doivent toujours avoir lieu le 14 mai, et l'on ne cite pas d'autres candidats que MM. Théophile Gautier et Autran pour le fauteuil de M. Ponsard, et MM. Dumas et Claude Bernard pour le fauteuil de M. Flourens, car il est d'usage qu'un membre de l'Académie des sciences ayant une notoriété littéraire fasse partie de l'Académie française.



EXPÉDITION D'ABYSSINIE. — L'ÉGLISE PRINCIPALE A SCHELIKUT, d'après un dessin de M. Stumm. Voir le Bulletin.

L'assemblée générale de la Société de sauvetage des naufragés, sous la présidence de M. le duc de Clermont-Tonnerre, a tenu il y a quelques jours sa séance annuelle.

Il résulte du rapport présenté par M. Dumoustier, chef de division des travaux publics, que l'actif de la Société se monte aujourd'hui à 784,276 francs. On sait que la Société de sauvetage des naufragés est placée sous la haute protection de l'Impératrice.

Nous avons à enregistrer la mort du maréchal Narvaez, duc de Valence, chef du cabinet de Madrid. Né à Loja, en Andalousie, le 14 août 1800, don Ramon Narvaez était par conséquent âgé de soixante-huit ans. Nous avons publié dans notre numéro du 24 juin 1865, un portrait très-ressemblant et une biographie de ce célèbre personnage politique, qui, durant ces vingt dernières années, a occupé une place considérable dans l'histoire de l'Espagne.

TH. DE LANGEAC

LES FÊTES

DE MARSEILLE

Notre collaborateur, M. de Langeac, a, dans notre dernier numéro, rendu un compte sommaire de la grande fête de charité qui vient d'être donnée à Marseille. Nous recevons aujourd'hui de notre correspondant deux dessins, représentant les principaux épisodes de ce magnifique spectacle, dont l'éclat a été extraordinaire et qui laissera dans la mémoire des habitants de Marseille de longs souvenirs.

Le motif de la fête était, on le sait, l'arrivée de François Ier à Marseille, où l'attend le pape Clément VII. L'entrevue a pour but de traiter les conditions du mariage du dauphin, depuis Henri II, avec la nièce de Clément VII, celle qui fut la fameuse Catherine de Médicis.

L'arrivée du roi avait été annoncée la veille par le crieur de la ville, suivi des hommes d'armes, timbaliers, massiers, hallebardiers, et escorté de porteurs de torches.

Le lendemain, à midi, le cortége de la municipalité se mit en marche pour aller à la rencontre du roi.

D'abord les gardes à cheval avec leurs costumes aux armes de la ville, et le corps des tambourins, dont les gais refrains exaltent la foule; un groupe d'enfants avec des banderoles bleues et blanches, et une compagnie bourgeoise, portant drapeau blanc à croix d'azur.

Puis passe un char, traîné par quatre chevaux, et qui porte les attributs du Commerce; un autre, celui des Arts et de l'Industrie : au centre s'élève un édifice Renaissance, et aux angles sont placées les figures allégoriques de la Musique, de la Peinture, de la Sculpture et de l'Architecture.

Nouveaux tambours, nouveaux costumes, nouveau char : celui-ci représente la tour Sainte-Paule. Quatre dames défendent cette tour, et à leurs pieds sont enchaînés les reitres du duc de Bourbon.



EXPÉDITION D'ABYSSINIE. — ANTALO, d'après un dessin de M. Stumm. — Voir le Bulletin.

Vient ensuite un quatrième et dernier char; c'est celui de la Navigation, où figure un navire couvert de pavois et monté par des pêcheurs et des marins.

N'oublions pas le prince d'Amour, caracolant sur son cheval, en compagnie de sa petite cour, composée de hauts bourgeois de la ville. Derrière lui est porté l'étendard de Saint-Victor, dont les inscriptions rappellent les hauts faits de Marseille et qui précède les trois consuls, que suivent les conseillers de la ville et les notables.

Une compagnie de pêcheurs armés de mousquets et des archers à cheval ferme la marche du cortége municipal, qui se rend sur la place Saint-Ferréol, en suivant l'itinéraire qui lui a été tracé à travers les grandes rues de Marseille.

Deux chars, décorés avec soin, figurent encore dans ce cortége pour rappeler le but de la fête. Surmontés de corbeilles gigantesques, ils reçoivent le produit de la quête. Devant ces corbeilles on lit : « Pour les pauvres, s'il vous plaît, » et du côté opposé : « Pour les pauvres, merci. »

Le cortége royal vient rejoindre le cortége de la municipalité.

De gais rayons font étinceler les armures. Un viguier précède le roi : il porte un bâton fleurdelisé d'or sur velours noir. Ensuite apparaissent les ambassadeurs d'Espagne, d'Écosse, de Pologne et de Hongrie, etc., le commandant des galères de France, Antoine de Larochefoucauld, le grand veneur, Claude de Lorraine, et le chancelier Antoine Duprat. On aperçoit le roi! Voici venir devant lui Anne de Montmorency, et Pierre de la Bretonnière. A ses côtés marchent le duc d'Orléans et le duc d'Angoulême. L'hermine de François Ier produit un très-grand effet.

Triboulet, lui-même, orné de ses grelots, armé de sa marotte, fait partie du cortége.

La marche est fermée par les seigneurs, tels que le duc de Vendôme, le duc de Montpensier, le comte de Saint-Pol, etc., etc.

C'est sur la place Saint-Ferréol que les deux cortéges devaient se rencontrer.

De vastes gradins sont destinés aux spectateurs. L'estrade royale, tendue de reps bleu, à fleurs de lis d'or, est placée sous un arc de triomphe de feuillage. L'assesseur, chargé de porter la parole, s'avance et harangue le roi.

Après le discours, le roi descend de cheval et monte sur son trône, les princes, ses fils, à ses côtés, Triboulet à ses pieds, les ambassadeurs et les seigneurs de la cour sur les gradins, le viguier, les consuls et les prud'hommes sur des tribunes latérales, deux hommes d'armes, tout bardés d'acier, la pique au poing, au pied des degrés, les deux cortéges rangés en demi-cercle au fond de la place.

Le prince d'Amour et ses officiers viennent saluer le roi et les jeux commencent.

C'est d'abord le *Jeu des olivettes*, dansé au son du tambourin par des jeunes gens en costume de l'époque, puis un quadrille exécuté par les cavaliers de la suite du prince d'Amour; enfin après *leis chiavaour frux* la *treio farandoulo*.

Des danseurs reliés les uns aux autres par des guirlandes de fleurs et tenant en même temps à la main de petits drapeaux arrivent par bandes, saluent le roi, les tribunes, la foule, s'entrelacent, se croisent, se mêlent et reprennent leurs rangs.

C'est le motif de notre première gravure.

Pendant ces intermèdes, quelques-uns des seigneurs de la suite du roi, grands dignitaires et ambassadeurs, se sont détachés des groupes et sont venus présenter l'aumônière aux spectateurs des tribunes.

Les jeux terminés, la cavalcade, composée des deux cortéges, a traversé les principaux quartiers de la ville, se rendant à la Consigne, où une galère également décorée attendait le roi qui s'est embarqué pour le château d'If.

La seconde journée était sans contredit la plus intéressante.

Un tournoi et un carrousel avaient été organisés par les officiers du 7e lanciers.

L'arrivée du cortége au Château-Borély offrait un coup d'œil vraiment féerique. Le roi s'est assis sur son trône, et alors, au son des fanfares que répétaient les échos, les preux chevaliers se sont mutuellement défiés et sont venus deux à deux, puis tous ensemble, dans la lice, armés de pied en cap, visière baissée, combattre, la lance et l'épée à la main, sous les yeux du monarque, pour Dieu et leur dame. Vainqueurs et vaincus ont été chaleureusement acclamés.

Le carrousel a ensuite commencé, sous les ordres de M. Noël, capitaine au 7e lanciers. Les manœuvres ont été accomplies avec un ensemble parfait par tous les archers, hallebardiers et massiers : c'était vraiment beau de voir ces costumes aux couleurs variées se croiser en tous sens et former des figures géométriques parfaites.

Nos lecteurs pourront juger, par notre seconde gravure, de l'effet de ce spectacle.

Cette fête, dont le succès a été tel qu'à la demande générale il en a été donné une seconde représentation, a produit près de cent douze mille francs. Elle ne restera pas moins dans le souvenir des pauvres que dans celui des nombreux spectateurs qu'elle avait attirés du département des Bouches-du-Rhône et des départements voisins.

H. VERNOY.

LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite [1].)

Toute une demi-heure il fut donc heureux. Aussi laissa-t-il échapper un « Déjà ! » en arrivant au bord de la grande route qui coupe la forêt, et sur laquelle roulait jadis chaque matin la diligence de Paris.

— Déjà ! reprit Olga d'un ton de reproche et en s'asseyant sur le revers gazonné du fossé. En avons-nous encore pour longtemps ?

— Pour vingt minutes à peine; ce bois qui s'étend de l'autre côté du chemin n'est qu'un rideau, et derrière ce rideau est Varanne.

— Vingt minutes, c'est beaucoup ! soupira la jeune femme, et j'ai bonne envie d'attendre que quelque charrette passe d'aventure et me rapporte à mon oncle. Mors ne voudrait pas me rapporter ? — Voyons, Mors, poursuivit-elle en caressant le chien, qui piétinait, remuait la queue et s'agitait comme s'il eût voulu parler; voyons, Mors, un peu de courage. Si tu étais du Saint-Bernard, mon ami, il faudrait bien que tu me rapportes.

Mme de Clérol continuait à causer avec le chien, quand Michel l'interrompit et lui désigna, à quelque distance sur la route, un tourbillon de poussière d'où sortait un bruit de grelots et au milieu duquel s'agitaient confusément des chevaux.

— Voici, dit-il, le coche de Brassy, qui, sans être du Saint-Bernard, vous rapportera.

Une idée folle traversa la tête d'Olga.

— Si nous arrêtions le coche de vive force ! s'écria la jeune femme.

Michel trouva cette idée assez naturelle et très-sensée; mais il objecta qu'étant connu du conducteur, il serait difficilement pris pour un malfaiteur.

— Au reste, ajouta-t-il, je me trompais; ce qui s'avance vers nous est une chaise de poste.

— Alors, fit Olga, arrêtons la chaise de poste. L'aventure n'en sera que plus piquante.

Et, comme la voiture n'était plus qu'à une trentaine de pas, elle prit son fusil des mains de Michel, et, s'élançant sur la chaussée :

— Halte ! cria-t-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre redoutable. Halte-là ! La bourse ou la vie !

Elle en fut pour ses frais de grosse voix. Personne n'entendit son exclamation, excepté les chevaux, grasses bêtes de charrue, qui trouvaient le métier rude et qui, d'un accord unanime, s'arrêtèrent. Cela réveilla le postillon, un bouvier joufflu qui, sans apercevoir Mme de Clérol, mit tranquillement et lentement pied à terre. Là, il ramena d'une secousse, sur ses sabots, ses pantalons retroussés par le mouvement du cheval, puis il se disposa à rajuster, nouer et dénouer les cordages dont se composait le harnachement de ses coursiers.

Sa voiture était une construction de l'ordre composite, tenant du briska et de la calèche, d'ailleurs une fort belle construction, noblement assise sur huit ressorts. Par devant, elle était entièrement découverte. En arrière, la casquette cirée d'un valet et le voile vert d'une femme de chambre dépassaient le sommet de la capote, aux trois quarts relevée. Quatre personnes, dont un chien, occupaient l'intérieur. Le chien, un king-charles, rendu luisant par l'âge et par la bonne chère, ronflait sur les genoux d'une femme qui portait langoureusement un demi-siècle de prétentions, à physionomie dite intéressante et dont l'observateur superficiel disait : « Elle a dû être fort bien; » à quoi le baron de Bley reprenait : « Elle l'aurait dû. » Vis-à-vis de cette femme et dormant comme elle, un jeune homme était renversé sur les coussins de la voiture, dans une attitude qui, à force d'être sans gêne, ne pouvait laisser d'être gênante. Arc-bouté d'une jambe contre le panneau capitonné, qu'il meurtrissait des clous d'un soulier ferré et compliqué à l'extrême, il allongeait l'autre par delà la portière. Entre ses lèvres entr'ouvertes oscillait un massif cigare éteint. Une lourde cravate, traversée par une épingle pareille à une arme de guerre, serrait contre ses microscopiques favoris blonds et ses joues roses un col de chemise écarlate. Il rêvait peut-être qu'il était au comble de ses vœux, qu'on lui donnait vingt-cinq ans et qu'il les acceptait.

Le quatrième voyageur, et le seul qui n'eût pas cédé aux influences assoupissantes de la chaleur et du balancement de la voiture, était un homme encore jeune, mais dont un teint bistré et une figure naturellement maigre rendaient l'âge impossible à définir d'une façon précise. Il pouvait avoir quarante ans, comme il pouvait n'en avoir que trente. A le considérer, on comprenait d'ailleurs qu'il ne se fût pas lâchement endormi. Ses yeux violents ne semblaient pas faits pour se fermer. Ses traits fins, bien qu'énergiquement accusés, sa bouche mince, à laquelle les crocs effilés et relevés d'une moustache noire prêtaient une apparence de contraction; son regard perçant, un de ces regards qui prennent tout et ne rendent rien; son front bombé, dans lequel se perdaient deux rides remontant des sourcils, indiquaient une nature rebelle à la fatigue, à la crainte et au scrupule. Cet homme était évidemment de ceux pour qui une vie d'homme, fût-ce la leur, n'est pas un obstacle. Son regard, ce regard d'aigle aiguisé pour braver le soleil, avait dû plus d'une fois se fixer sur des scènes que le soleil n'éclaire point.

La voiture cheminait si lentement, qu'elle s'arrêta sans que le sommeil d'aucun des endormis en fût troublé. Ce n'était pas, du reste, la première halte qui signalât la courte mais laborieuse carrière fournie par l'équipage depuis le dernier relais. Le bouvier élevé aux fonctions de postillon avait tour à tour laissé tomber son fouet, perdu son chapeau, découvert qu'une corde mal ajustée blessait un des chevaux, longuement cherché, parmi la poussière, un fer détaché du sabot large et plat auquel, dès longtemps, il ne tenait plus que par habitude. Tant d'arrêts successifs avaient causé au seul des voyageurs qui fût en situation de les remarquer, une irritation croissante, et dont un homme plus patient que ce voyageur ne semblait l'être, se serait difficilement défendu. Aussi, à la cinquième halte :

— C'est trop fort ! murmura-t-il.

Et, sans réveiller ses compagnons de route, il sauta lestement par-dessus la portière avec le dessein, très-brutal mais très-excusable, d'infliger une correction au drôle qui le menait de la sorte.

— M. de Laïta ! s'écria Olga, qui, rentrant aussitôt dans son rôle de brigand, se hâta de répéter : La bourse ou la vie !

— L'une et l'autre, répondit Laïta, qui toucha légèrement son chapeau et fit quelques pas à la rencontre de Mme de Clérol, dont il serra cordialement la main.

Le réveil fut tumultueux dans la voiture. Le jeune homme à la chemise écarlate se releva si brusquement, que, de son pied, il déchira le drap d'un des coussins et, de sa main égarée, il saisit l'une des oreilles de l'épagneul. Celui-ci hurla un cri lamentable. A ce cri, la maîtresse de l'animal frémit, comme frémirent les murailles de Jéricho au son des trompettes de Josué. Étonnements, apitoiements et reproches.

— Qu'arrive-t-il ? Ma pauvre petite miss ! Henri, prends donc garde !

Puis, à la vue d'Olga, les exclamations réciproques, d'usage en pareille circonstance :

— Ma cousine !

— Ma tante !

— Henri !

— Olga !

— Est-ce ici qu'il faut descendre ?

— Sommes-nous encore loin de Varanne ?

— Par quelle route venez-vous donc de Paris ?

— Par la plus longue, naturellement; tu sais que ma mère se ferait piler plutôt que de prendre le chemin de fer.

— Aussi se fait-elle piler et j'y aide, reprit Henri, qu'un mouvement imprévu de la voiture jetait sur les genoux de la vieille dame. — Quel butor, ajouta-t-il, que ce postillon ! il ne sait pas plus arrêter ses chevaux que les faire marcher.

Laïta se tourna vers Michel, qui était debout au bord de la route :

— Allez donc, lui commanda-t-il, vous mettre devant le timon !

Michel regarda en face Laïta, mais avec plus d'étonnement que d'irritation. Ensuite il alla tranquillement se mettre devant le timon, tandis qu'Olga montait dans la voiture, où elle prit place à côté de sa tante. Laïta monta après elle, et, comme il refermait la portière :

— En route ! cria Henri.

Michel s'écarta.

— Maintenant, vous pouvez partir, dit-il au postillon, dont les chevaux reprirent leur modeste allure.

— N'avez-vous pas d'ordres à donner à cet homme ? demanda Laïta.

— Ah ! fit Olga en se penchant en dehors de la calèche. Adieu, monsieur Morgan. Merci et au revoir ! Mes amitiés à votre père.

Et, s'adressant à Laïta :

— Cet homme est de mes amis et j'espère, pour vous, qu'il sera des vôtres.

Laïta sourit et s'inclina.

— Quels comédiens que ces chevaux, interrompit Henri; ils feignaient de lutter et ils ne vont même pas au pas.

— Attendez ! reprit Olga, je vais les éperonner. — Ma tante, n'ayez pas peur !

Et, avant qu'on ait songé à la retenir, elle tira en l'air un coup de fusil.

Mme Corbier poussa un cri d'effroi, Miss se blottit au fond de la voiture, Henri battit des mains, Laïta fut impassible, le postillon se cramponna aux crins de sa monture, et les chevaux, perdant pour une fois leur flegme habituel, partirent au galop.

Michel entendit le plomb grésiller dans le feuillage du chêne sous lequel il s'était assis. Une petite branche coupée tomba près de lui. Il la prit, il la considéra longuement; puis, tout à coup, il la porta à ses lèvres et deux grosses larmes tombèrent sur le rameau meurtri.

XIII

Vers deux heures, Bley revint au château, fatigué, mais de très-belle humeur et suivi d'un paysan dont la hotte pliait sous le poids des lièvres et des perdreaux. Tandis que Firmin le déchaussait :

— Le pays est bon, dit-il d'un ton de triomphe, le pays est bon et l'œil n'est pas mauvais.

— Franchement, observa Firmin, personne ne donnerait soixante ans à M. le baron.

— Maraud ! s'écria Bley, ce serait un fort vilain cadeau qu'on me ferait.

— Pardon, mais, avec ces guêtres à patente, je ne sais plus où j'en suis, je voulais dire quarante ans.

— A la bonne heure; je vous reconnais, flatteur !

> Détestables flatteurs, présent le plus funeste
> Qu'ait fait aux sous-préfets la vengeance céleste !

Maintenant, mes pantoufles et tirez mes volets. Je ne serais pas fâché de me reposer un peu.

— M. le baron ne veut-il pas déjeuner ?

— Non, j'ai mangé, en plein champ, un morceau sur le pouce, cela me suffit; un excellent morceau, ma foi ! Ce Barlot est un garçon à précautions.

Tout en refermant la croisée, après avoir tiré les volets,

1. Voir les numéros 681 à 693

Firmin remarqua que l'appartement était bien mauvais pour s'y reposer. La chambre assignée au baron donnait sur la cour et était située au rez-de-chaussée, lequel constituait la tranche la mieux préservée et la plus habitable du château.

— Monsieur Firmin, soupira le baron, vous avez donc la mémoire singulièrement courte, que vous ayez déjà oublié le bruit du boulevard. Je n'aime pas le silence, moi! Je suis comme les meuniers qui dorment mal, s'ils n'entendent pas le tic tac de leur moulin. A propos, ajouta-t-il en forme d'interrogation, je présume que Mme de Clérol est revenue?

Firmin laissa tomber ses bras d'étonnement.

— M. le baron ne sait donc pas? Ils sont tous revenus.

— Qui? tous?

— Mme de Corbier, M. Henri, Mlle Justine, Fritz, le nouveau valet de chambre de Mme de Corbier, M. le baron le connaît, il a été longtemps chez M. de Bergheim, — et puis encore M. le vicomte de Laïta.

Bley se releva des profondeurs du fauteuil où il s'était plongé. Une cascade de sons inarticulés, autant de jurons étouffés sortirent de son gosier.

— Le vicomte? s'écria-t-il enfin. Le fils?

— Eh oui, l'ami de M. le baron. J'ai bien pensé que cela ferait plaisir à M. le baron.

— Vient-il ici pour longtemps?

Firmin eut un sourire niais.

— Félicie et les autres, reprit-il, disent qu'il vient pour leur dame. A quelle heure M. le baron désire-t-il que je l'habille?

— A cinq heures. Et ne dites pas que je suis rentré. Je veux dormir.

Vouloir et pouvoir, c'est deux. Le baron se tourna et se retourna en vain dans son fauteuil, il ne dormit pas. Pareil à un bœuf qui rumine son trèfle, il ruminait les impressions désagréables que lui causait l'arrivée de Laïta. En premier lieu, il n'avait pas été prévenu de cette arrivée, et il se sentait, par là, lésé dans ses prérogatives d'ami et dans ses droits d'habitué du château. Ensuite, la personne de celui que Firmin appelait l'ami de M. le baron lui était parfaitement odieuse. Laïta avait le don de lui inspirer, au plus haut degré, la défiance et la jalousie, deux sentiments dont la combinaison produit l'antipathie, aussi sûrement que l'hydrogène et l'oxygène produisent l'eau. C'était à une époque déjà reculée, à une dizaine d'années de là, que remontait l'aversion du baron pour Gustave de Laïta. Celui-ci possédait pourtant alors tout ce qui brille aux yeux de la foule, tout ce qui plaît aux esprits délicats, tout ce qui attire les regards des femmes, tout ce qui charme les cœurs, et il désarmait l'envie par l'excès même des dons qui la provoquent. Bley n'eût pas mieux demandé que d'accueillir avec faveur le nouveau débutant sur la scène du monde et que de se faire le parrain de cette jeune gloire qui eût retrempé la sienne. Il était d'ailleurs, en dépit de ses théories, homme d'impulsion et il subissait l'empire qu'exerce une nature féconde et séduisante. Mais ses avances furent repoussées avec une froideur méprisante, par le jeune homme qui, au club, se posa d'emblée en rival du baron, dont il sembla s'attacher à saper l'autorité et à détruire le prestige. Ce fut une guerre sans trêve, la plus acharnée des guerres de succession, quotidienne, sourde, à coups d'épingles. Par ses mœurs encore plus que par son âge, Bley appartenait à la vieille école. Il tirait son chapeau aux hommes, il baisait la main aux femmes, il préférait le boulevard des Italiens aux Champs-Élysées, il ne parlait pas l'anglais, il n'avait jamais eu cent mille livres de rente, et il fumait des cigares de trois sols. Laïta n'eut donc pas de peine à démontrer que le baron n'était qu'une ganache. Ensuite il devint plus habile et il ne chercha pas gratuitement à se faire des ennemis; mais, quoique moins acerbes, les rapports restèrent toujours tendus entre lui et Bley.

Celui-ci, de son côté, avait, d'un œil vigilant, suivi pas à pas la carrière de Laïta. A Paris, on sait tout, parce qu'on ne s'étonne de rien et qu'on devine ce qu'on ne voit pas. Les oisifs y forment la première police du monde et il n'y a guère de secrets qui n'arrivent à être dits sous le manteau peu discret de la cheminée du club. Le petit cercle dont le baron était le centre, qui, par Malfe, connaissait le monde et ses détours, et, par Bergheim, la finance et ses tours, cette escouade grisonnante et gaillarde déclara bientôt que Gustave tournait mal. D'abord on pouvait prédire, à coup sûr, la ruine du jeune homme, qui ne s'arrêtait, de temps à autre, sur la voie où il était lancé, que pour emprunter de l'argent, comme, dans un train de grande vitesse, la locomotive ne s'arrête que pour prendre de l'eau et du charbon. Se ruiner est un péché des plus véniels; mais que l'héritier présomptif de la Noire démembrât par avance une des dernières grandes terres de France, constituait un crime de lèse-société, un des crimes pour lesquels l'opinion se montre le plus impitoyable et dont les auteurs doivent de n'être pas guillotinés au seul fait qu'il n'y a aucun article du Code qui les amène devant le jury. Si c'était là toutefois la principale faute, c'était le moindre délit de Gustave de Laïta, à qui des bruits vagues attribuaient quelques-unes de ces témérités qui ne se pardonnent pas, qui ne s'excusent même pas. On le trouvait bien lié avec certaines gens dont il avait commencé par être la victime. On regardait comme dangereux de parier pour les chevaux de son écurie. A qui perd gagne est, en matière de courses, un jeu très-sûr qu'on le tenait pour capable, sinon pour coupable de jouer. Il traitait cette rumeur de calomnie, et, en payant d'un soufflet et d'un coup d'épée mortel le major Start, qui s'en était fait l'écho, il avait imposé silence aux calomniateurs, sauf à Lumpleg, un jockey de bas étage dont il eut le bon goût de mépriser les propos. On prétendait encore qu'il avait transformé des lettres d'amour en lettres de change. Enfin, excepté leur argent, ses bons amis du club lui prêtaient à peu près tout. Ils n'en subissaient pas moins son ascendant, lui serrant cordialement la main, le consultant volontiers dans les cas délicats. En dernier lieu, du reste, il s'était rangé. Il avait liquidé son écurie, rompu avec Julie, remboursé Desjeux et fait sa rentrée dans le monde des hommes à principes et des femmes à préjugés. Ce monde-là a des miséricordes infinies comme il a des cruautés d'Iroquois. Ce n'est pas qu'il soit capricieux; mais, s'il cultive la vertu, qui est un arbre fruitier, il estime le succès, qui est un fruit. Une mauvaise réputation est souvent une force, car elle est une conquête sur l'opinion, et l'opinion est indulgente pour qui peut se passer d'elle.

— J'admire, dit Bley à Mme de Bois-Guéant, j'admire à quel point la civilisation a fait de vous tous des courtisans. Ainsi vous voilà, vous, ma cousine, occupée à combiner un dîner pour Gustave de Laïta! Il y a pourtant un mois à peine que vous avez interdit votre salon à cette pauvre petite comtesse de Vauguy, dont le crime est de s'être oubliée jusqu'à pleurer quand Alfred est parti pour l'Afrique. Verser de vraies larmes, se compromettre, horrible! Vive le loup, mais haro sur le mouton qui s'écarte du troupeau!

— Convenez au moins, répondit Mme de Bois-Guéant, que Gustave est un loup qui s'amende.

— Eh morbleu! reprit le baron, sachez, madame, qu'un loup ne met ses dents de sagesse qu'afin de mieux mordre.

Laïta rit beaucoup de la boutade de Bley.

— Un loup, fit-il, qui met ses dents vaut un lion qui a perdu les siennes.

Le marquis de la Brèche rapporta ce mot de Laïta au baron, qui en fut outré.

M. de la Brèche est un être bienfaisant et encore plus malfaisant, le patito de Mme de Bois-Guéant, dont il visite les pauvres et égratigne les riches.

Il n'y avait donc pas d'amour perdu entre les deux personnages que le hasard réunissait sous le toit hospitalier de Varanne, et qu'à l'exemple de Firmin, beaucoup de gens tenaient pour être les meilleurs amis du monde. Le hasard qui les réunissait ne devait d'ailleurs pas les rapprocher.

En apprenant l'arrivée de Laïta, le baron se sentit relégué au second plan. D'autre part, Laïta éprouva un vif déplaisir à trouver un ennemi dans la place. Mais, le premier moment de dépit passé, il se dit qu'il roulerait le baron. Il avait le goût et l'habitude des complications, ainsi que la plupart de ceux qui croient à l'infaillibilité de l'esprit et à la toute-puissance de l'habileté. Il entra immédiatement en campagne, et, pendant le déjeuner, il fit du baron un éloge où aucun « mais » ne se glissa. Bley était spirituel, il était bienveillant, il était généreux, il était discret, il était sûr, une pierre de touche, un caractère antique, le plus gentleman des gentilshommes.

Olga, qui aimait le baron, trouva singulier qu'on lui démontrât qu'elle dût l'aimer.

— Vous vous donnez bien du mal, dit-elle, pour enfoncer une porte ouverte.

Gustave craignit d'avoir été trop loin, et, gaiement :

— Mon Dieu, madame, reprit-il, laissez-moi penser comme vous sur un point, quand il y en a tant d'autres sur lesquels nous sommes en guerre.

Et, d'un ton pénétré :

— Oui, je le sais, ajouta-t-il, vous connaissez M. de Bley beaucoup plus que je n'ai l'honneur de le connaître. Mais M. de Bley est un ancien ami de mon père, et il a eu pour moi des bontés que je n'oublierai jamais.

Ce petit discours ne laissa pas que de produire sur Mme de Clérol et sur son oncle une impression favorable à Laïta. Mme Corbier fut moins contente; elle goûtait peu le baron, qui manquait de poésie. Quant à Henri, qui avait entendu cent fois son ami traiter Bley de ganache, il ouvrait de grands yeux; mais il ne souffla mot: pour lui, toute opinion émise par le vicomte devenant aussitôt article de foi.

Le déjeuner fini, Laïta se rendit dans sa chambre où il avait mandé Barlot, et, sans autre préambule :

— Vous êtes donc toujours la même canaille? dit-il froidement au garde.

Celui-ci leva des yeux étonnés et inquiets sur le vicomte, qui, sa phrase de bienvenue détachée, allumait un cigare. Son cigare allumé, Laïta sortit de sa poche une lettre qu'il déplia et parcourut rapidement; puis, s'adressant de nouveau à Barlot :

— Ainsi, fit-il d'un ton ironique, Barlot n'est point notre véritable nom? Nous sommes de naissance mystérieuse et illustre? Nous avons de puissants protecteurs? Un jour, nous serons riche? Peste! nous ne manquons pas d'imagination, d'invention! Je vous savais un coquin, monsieur Denis; mais je ne vous croyais pas un coquin dangereux; sauf pourtant à la nuit tombante, dans le bois... comment donc appelle-t-on ce bois? vous le connaissez bien celui où l'on a trouvé, l'an passé, le vieil Hans avec deux balles dans la poitrine. Était-ce deux balles ou trois? Enfin c'est dans ce bois-là qu'il ne fait pas trop bon vous rencontrer.

Laïta parlait lentement, alternant les bouffées et les périodes. Le garde l'écoutait, pâle, la tête baissée.

— M. le vicomte, murmura-t-il, sait combien je lui suis attaché.

— Oui, attaché par la corde que je tiens autour de votre cou. Notez ce détail, maître Barlot! fit Laïta tout en secouant la cendre de son cigare.

Puis, regardant au bas de la lettre qu'il tenait toujours à la main :

— Qu'est-ce que c'est que Rose Marion?

— C'est, balbutia le garde, une demoiselle qui a du bien.

— Et qui vous en veut, du bien, hein?

Comme un dogue fouaillé qui se secoue joyeusement à la première caresse de son maître, Barlot, à l'ouïe du jeu de mots de Laïta, se redressa, et, d'une voix raffermie, raconta ses amours qui, jusqu'ici, n'étaient pas heureuses. Rose était la fille du forestier chez qui il avait vécu pendant six semaines. Il aimait la jeune fille. Pour se faire aimer d'elle, il avait fabriqué une histoire. En cela, il s'était peut-être mal comporté; mais Rose l'avait d'abord traité si durement, qu'elle l'avait obligé de la tromper. La faute en était donc, non pas à lui, mais à elle et au tas de livres, pleins de mensonges, qu'elle lisait.

— D'ailleurs, soupira le garde, je n'ai pas de chance, et il y a un gueux après lequel elle s'entête à courir.

— Ah! ah! railla le vicomte, nous avons un rival?

— Ma foi, reprit Barlot, qui s'était enhardi au bruit de ses propres paroles, ma foi, M. le comte fait bien de dire : « Nous avons, » car le coup de poing qui assommera mon rival débarrassera M. le vicomte du sien.

— Que signifie?

— Cela signifie que du diable si je sais de quelle herbe il a mangé, ce Morgan, pour que toutes les filles du pays n'aient idée que de lui, depuis la vieille demoiselle de Balaguier jusqu'à Mme la marquise, pardieu!

Laïta jeta un regard de dompteur de bêtes sur Barlot, qui s'arrêta court et expliqua timidement qu'il n'avait pas voulu offenser M. le vicomte.

— Çà! dit celui-ci, vous imaginez-vous qu'un drôle de votre sorte puisse m'offenser? Tout ce qu'il peut, c'est de se faire chasser et conduire au bagne. Cela, il le peut et très-facilement. Il n'a qu'à causer avec n'importe qui, avec Mlle Rose, par exemple, de n'importe quoi qui ne le regarde pas, du mariage de Mme de Clérol, par exemple. Comprenez-vous?

Qui ne dit mot consent. Si le proverbe ne ment pas, Barlot avait évidemment compris. Il se tut et se livra derechef à la contemplation exclusive du plancher.

Laïta réfléchissait. Il se promenait dans la chambre et tordait entre ses doigts les crocs de sa moustache. Il arrivait à Varanne, décidé à vaincre. La victoire était pour lui une question d'existence. Les dettes connues de son père et récemment payées ne constituaient qu'une faible partie de son passif. Au commencement de l'hiver, il avait subi une perte de jeu formidable et il s'était mis dans la nécessité de reculer le payement des innombrables billets souscrits dans une heure de deveine sans pareille. Au baron d'Arse seulement, il devait plus de cent mille francs. Il était donc sérieusement épris de Mme de Clérol. Au reste, il la trouvait vraiment bien et, par le caractère presque autant que par la dot, tout à fait la femme qu'il lui fallait, puisque absolument il lui en fallait une. Il tenait le mariage pour un naufrage; mais au navire désemparé il ne reste d'autre alternative que de s'échouer à la côte ou de sombrer. D'ailleurs, il ne se dissimulait point les difficultés de l'entreprise qu'il tentait. La passion, chez lui, n'obscurcissait pas le jugement et il était préservé par son esprit de la fatuité qui aveugle les conquérants vulgaires. Loin de l'éblouir, la promptitude avec laquelle il avait obtenu d'être invité à Varanne lui paraissait un symptôme fâcheux des dispositions d'Olga.

W. DE LA RIVE.

(La suite au prochain numéro.)

LA CATHÉDRALE DE CONSTANCE

Le principal monument de la ville de Constance est sa cathédrale ou *munster*, qui remonte à une époque très-reculée. Ce fut en 597, dit-on, lors de la translation de l'évêché de Wendisch à Constance, qu'elle fut élevée sur l'emplacement d'un couvent de bénédictins fondé par saint Fridolin. Charlemagne fit travailler à cette cathédrale. En 1052, elle s'écroula et fut reconstruite alors par les soins de l'évêque Rumold. Le monument a subi depuis des restaurations et des embellissements nombreux.

Il avait autrefois trois tours, dont une principale et deux plus petites, de forme octogone; mais un incendie les détruisit en grande partie en 1511. Un ouvrier plombier, qui travaillait sur une plate-forme, avait laissé tomber son soudoir rouge sur un tas de copeaux, qui s'était enflammé et avait communiqué le feu aux bâtiments. La tour principale, endommagée par ce sinistre, resta longtemps couverte d'une toiture provisoire. Enfin le grand-duc de Bade Léopold la fit restaurer complétement en 1845. Il n'en fut pas quitte à moins de cent dix mille florins. Du haut de cette tour, on découvre toute la partie supérieure du lac de Constance, et le regard, après s'être promené sur les belles plaines et les collines environnantes, va se perdre au loin dans les montagnes qui bordent le Rhin.

Le munster a de remarquable ses portes de chêne sculpté qui représentent la Passion; sa haute voûte, supportée par seize colonnes d'un seul bloc; le maître autel, en argent doré, avec les statues des saints Pelage, Conrad, Constantin et de sainte Hélène; plusieurs tombeaux, entre autres celui de Robert Hallain, évêque de Salisburg; une curieuse chapelle circulaire, au centre de laquelle est un modèle gothique du saint sépulcre; le portail intérieur, l'orgue et, de chaque côté, deux volets ornés de bonnes peintures de Holbein.

La statue de Jean Huss soutient la chaire, et l'on montre au milieu du dallage la pierre sur laquelle l'apôtre se tint debout pendant qu'on lui lisait l'arrêt du concile qui le condamnait à être brûlé vif.



LA CATHÉDRALE DE CONSTANCE, d'après M. Assmus. — Voir page 27[illegible].

A la vue intérieure de la cathédrale, nous joignons une vue du cloître qui y est attenant. Ce curieux monument date de la première partie du XIVe siècle.

FRANCIS RICHARD.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Les maladies des plantes cultivées dans les salons. — Les bactéridies. — Expériences de M. Davaine. — Inoculation morbide. — Ses divers caractères. — Les plantes grasses. — La stapélie. — Guérison des plantes infectées de bactéridies. — Les microscomes de la craie de M Béchamp. — Les végétaux martyrs. — Les souffrances d'un jasmin. — Intelligence des pommes de terre. — Le groseiller de Murray. — L'érable de New-Abbey. — L'épi fleuri.

Vous n'êtes point sans avoir remarqué, surtout chez les plantes exotiques que l'on cultive dans nos étroits appartements parisiens, un état de dépérissement qui tantôt les allanguit et leur donne un aspect souffreteux, tantôt les tue rapidement. Cependant ces plantes, d'ordinaire soignées avec sollicitude, ne manquent ni d'air, ni d'eau; une éponge humide passée sur leurs feuilles chaque matin, en enlève soigneusement la poussière qui pourrait engorger l'appareil respiratoire que constituent les stomates de ces feuilles, et une température, également entretenue, les garantit contre les âcres sévices et les capricieuses inégalités de l'air extérieur.

Rarement le mal atteint un seul des végétaux domestiques : véritable épidémie, il se communique de l'un à l'autre et s'y manifeste par des symptômes qui, pour varier, n'en agissent pas moins fatalement, qu'ils s'en prennent à la constitution générale de la plante, ou qu'ils la souillent çà et là d'une espèce d'ulcération, au début semblable à une tache huileuse, et qui



FÊTE DE CHARITE A MARSEILLE. — FARANDOLE DANSÉE DEVANT LA TRIBUNE DU ROI, PLACE SAINT-FERRÉOL; dessin de M. Riou, d'après un croquis de M. Lamy. — Voir page 269.

peu à peu s'étend et présente les caractères d'une véritable gangrène.

M. Davaine a cherché les causes de cette épidémie, il les a découvertes, et il parvient même à les déterminer à volonté.

Ces causes consistent dans l'envahissement de petits êtres microscopiques analogues à ceux dont on constate particulièrement la présence dans le sang des animaux atteints de maladies charbonneuses, et que l'on nomme bactéridies.

Les victimes sur lesquelles opère de préférence M. Davaine sont les plantes grasses, dont les feuilles charnues contiennent, vous le savez, une grande quantité de liquide.

Il prend sur un végétal quelconque, déjà en décomposition, une petite quantité de détritus infecté de bactéridies, et l'introduit avec une lancette sous l'épiderme d'une plante grasse, comme le ferait un chirurgien qui opère soit la vaccination, soit l'inoculation d'une substance toxique.

Quelques précautions suffisent pour empêcher la petite plaie, soit de rejeter le virus avec la sève qu'elle sécrète pour s'en débarrasser, soit de se dessécher à l'action de l'air.

Dès le lendemain, les symptômes maladifs apparaissent, et le microscope montre des milliers de bactéridies s'agitant sous les tissus végétaux dans lesquels ils se multiplient avec une effrayante rapidité. On les voit y grouiller sous la forme de filaments courts et tout au plus atteignant $0^{mm},005$ de longueur.

Ces bactéridies ne subissent point de modifications dans leurs formes chez certaines plantes grasses, comme l'opuntie cylindrique et l'aloès translucide. Chez certaines autres au contraire, et particulièrement chez l'aloès variegata, elles mesurent jusqu'à $0^{m},03$, et se divisent en trois ou quatre segments.



FÊTE DE CHARITÉ A MARSEILLE. — CARROUSEL DES CHEVALIERS DANS LE PARC DU CHATEAU-BORÉLY; dessin de M. Riou, d'après un croquis de M. Lamy. — Voir page 269.

Les lésions pathologiques que produisent ces bactéridies se présentent sous deux apparences très-distinctes.

La plupart du temps, les tissus se réduisent en une sorte de putrilage.

D'autres fois, mais plus rarement, dès le lendemain ou le surlendemain de l'inoculation, on observe sur le point inoculé, une tache huileuse, qui s'agrandit rapidement. Les parties envahies paraissent plus humides, deviennent œdémateuses, se ramollissent et s'affaissent sur elles-mêmes. Enfin le liquide qui remplit les tissus fourmille de myriades de bactéries.

D'ordinaire, l'ulcération, loin de s'arrêter spontanément, gagne toute la plante et la tue, si l'on ne s'oppose point à l'envahissement progressif de ce cancer mortel.

Quelquefois au contraire, la maladie causée par les bactéries prend l'aspect d'une ulcération dont la marche lente se restreint dans une certaine étendue. En ce cas, l'épiderme prend au point inoculé une coloration brune, se dessèche et se recouvre d'une cavité à surface noirâtre, qui acquiert jusqu'à plusieurs centimètres d'étendue, et dont la surface se revêt d'une pellicule mince, présentant l'apparence d'un vernis.

Cette pellicule se montre, au microscope, formée presque exclusivement par des myriades de corpuscules infiniment petits, sans forme régulière ou déterminée. Si l'on place dans l'eau une de ses parcelles, elle se résout en tourbillons de particules mouvantes, dont le nombre semble s'accroître à mesure qu'on l'examine avec des grossissements successivement plus forts. Ces particules amorphes, dont l'aspect et l'irrégularité rappellent jusqu'à un certain point les granulations élémentaires, sont des véritables bactéries, car, rapportées par inoculation sur d'autres plantes, elles l'infestent de bactéries filiformes et y déterminent une altération humide.

La première espèce de ces altérations, c'est-à-dire l'envahissement rapide par les bactéries, s'observe sur presque toutes les plantes, et plus particulièrement sur les jeunes tiges.

La seconde, c'est-à-dire la forme ulcérative, est particulière aux tiges anciennes.

C'est du moins ce que M. Davaine a observé chez la stapélie européenne.

La stapelie forme un des genres les plus singuliers de la famille des apocynées, c'est-à-dire dont les chiens doivent s'éloigner comme d'un poison. Elle ressemble aux cactus par ses tiges charnues, anguleuses, remplies de suc et sans feuilles. Ces tiges, dès leur base, se divisent en rameaux quadrangulaires, chargés sur leurs quatre côtés, émoussés et arrondis, de tubérosités courtes et opposées qui se terminent en pointes aiguës assez semblables à de véritables épines. Les grandes fleurs de la stapelie, velues et d'un pourpre foncé, qui se succèdent pendant l'été jusqu'à la fin de l'automne, exhalent une odeur fétide, qui rappelle les exhalaisons d'un cadavre en putréfaction, et elles attirent tous les insectes qui se nourrissent de charogne ; dressées sur un pédoncule verdâtre, parsemé de taches irrégulières comme la peau d'un crapaud, elles sortent des aisselles de la plante.

Originaire du cap de Bonne-Espérance et importée en Europe depuis le XVIIe siècle, elle fleurit dans nos climats et s'y multiplie par boutures.

Après avoir indiqué un moyen pour infecter de bactéridies les végétaux de nos appartements, M. Davaine donne le moyen de les guérir.

Ce moyen c'est la chaleur.

Si l'on expose une plante grasse infectée de bactéries, à une température un peu supérieure à 52 degrés centigrades, — beaucoup de plantes grasses résistent facilement à cette température, — et si on laisse la chaleur pénétrer toute l'épaisseur de la partie malade, les bactéridies perdent le mouvement, l'altération qu'elles déterminent cesse de faire des progrès, la partie désorganisée se dessèche, et le végétal recouvre la santé.

Est-il nécessaire de faire remarquer la parfaite conformité du résultat de ces dernières expériences avec les observations de M. Pasteur sur les maladies du vin dont je vous ai plusieurs fois entretenus ?

Citons un fait analogue, et qui confirme les expériences de M. Davaine.

M. Béchamp, professeur à la Faculté de Montpellier, a constaté que la craie, et surtout la craie blanche de Sens, contient toute une génération d'organismes de beaucoup moindre dimension que ceux que nous connaissons, plus petits que les infusoires ou microphytes des fermentations. Le microscope est impuissant à les montrer plus grands qu'un point mobile, mais il permet de les voir quelquefois comme formés d'articles distincts, nommés *microzyma cretæ*. Ces petits organismes *vivants* archiséculaires, puisqu'ils sont contemporains du dépôt calcaire, désigné par les géologues sous le nom de *terrain crayeux*, agissent cependant avec une rare énergie comme ferments ; M. Béchamp affirme même que, dans l'état actuel de nos connaissances, ils sont les ferments les plus puissants qu'il ait rencontrés, en ce sens, dit-il, qu'ils sont capables de se nourrir des substances organiques les plus diverses.

M. Davaine n'est ni le seul, ni le premier qui, dans un but scientifique, ait martyrisé les végétaux. J'ai vu, le printemps dernier, un botaniste passer toute cette saison de renouveau à tourmenter un pauvre jasmin, et à renouveler sur lui les expériences du docteur Musteli.

Il prit d'abord un carton, et à l'aide d'un canif il y pratiqua plusieurs trous de quatre à cinq centimètres de diamètre et distants les uns des autres de huit à dix centimètres.

Il plaça ensuite ce carton devant le jasmin.

Dès le lendemain, celui-ci changea la direction de sa tige, et s'achemina vers la lumière en traversant l'ouverture la plus rapprochée.

Le botaniste donna le surlendemain au carton et au jasmin une position tout opposée, de sorte que la tige passée par le premier trou se trouvait dans l'ombre.

La plante, amoureuse de clarté, vint de nouveau chercher le jour en traversant la seconde ouverture.

A quinze jours de là, l'expérimentateur eut la satisfaction de constater que la tige du jasmin avait traversé chacune des ouvertures et serpentait en zig-zag des deux côtés du carton.

N'y a-t-il point dans ce phénomène plus de preuves qu'il n'en faut pour démontrer que les plantes apprécient leurs besoins, calculent les moyens de les satisfaire, et savent mettre ces moyens à exécution avec une ingénieuse adresse, et par des combinaisons que l'imagination d'un homme ne trouverait peut-être point du premier coup ?

Oui, les plantes ont des sensations et savent agir ! Qui n'a vu dans sa cave une pomme de terre oubliée qui germait et qui faisait grimper le long d'un mur, jusqu'à l'ouverture d'un soupirail, une tige pâle, étiolée, mais qui parfois atteignait une longueur de deux mètres ?

Chercherez-vous à expliquer ce phénomène par de la chimie ou de la physique ? Non ; le besoin, la réflexion et la volonté, en voilà le secret.

Voulez-vous d'autres preuves de l'intelligence des plantes, écoutez ! Le naturaliste Murray rapporte qu'un fort beau groseiller de son jardin devint tout à coup languissant. Un mur abattu, en le privant d'abri, et certaines infiltrations d'eau minérale survenues par accident avaient modifié la nature du sol et détruit les conditions favorables dans lesquelles l'arbuste s'était trouvé jusque-là.

Le groseiller, dont les feuilles jaunissantes prenaient un aspect caractéristiquement maladif, et sans doute inquiet pour sa santé, dirigea une de ses branches vers une partie du sol qu'abritait un gros arbre, et où l'eau minérale n'arrivait point.

Pour cela, il lui fallut passer au-dessus d'un petit contre-fort en briques, et atteindre à une distance de près d'un mètre. La branche y parvint en croissant avec une vigueur fiévreuse et en s'allongeant de près de quatre centimètres par jour.

Le contre-fort franchi, elle s'abaissa sur le sol, contre la surface duquel elle appuya avec force son extrémité, et y pénétra lentement, mais profondément.

Deux jours après, des racines se développèrent à cette extrémité enfouie de la branche.

A quinze jours de là, un véritable arbuste, un groseiller complet, s'élevait autour de cette branche, tandis que la tige primitive, celle qui était restée dans le terrain malsain de l'autre côté du contre-fort, se desséchait et finissait par disparaître complétement.

D'autre part, lord Kainer rapporte qu'au milieu des ruines de New-Abbey, dans le comté de Galloway, un érable poussait sur un mur resté debout.

Un jour, pour des motifs inconnus, il se dégoûta de cette demeure, où pourtant il était né et avait vécu quarante ans au moins, et afin de changer de domicile, il commença par faire descendre le long de la muraille maternelle une racine forte et charnue, un véritable câble, et la fixa fortement dans la terre.

Une fois cette racine solidement établie, il détacha peu à peu les autres, et procéda pour celles-ci comme il avait procédé pour la première.

Quand son voyage de transplantation se trouva terminé, après cinq ou six mois de travail, l'érable avait descendu un mur de plus de huit pieds anglais et était installé à cinq ou six pas du mur.

On trouve, dans les bois de Boulogne et de Vincennes, le long des chemins, une jolie plante, baptisée, à cause de l'odeur qu'elle exhale quand on la broie, du nom plus énergique que poétique d'*ortie puante*. C'est la stachide des bois (*stachis sylvatica*).

Hâtons-nous d'ajouter qu'on l'appelle encore : *épi fleuri* et *panacée du labour*.

Vous la reconnaîtrez à des fleurs purpurines réunies, six par six, autour de la partie supérieure d'une tige carrée, haute de quinze à vingt centimètres, à des feuilles opposées et à l'élégance de son port. Elle donne au teinturier une belle couleur jaune, et ses fibres corticales fournissent d'excellents cordages ; enfin les fermiers aiment à la mélanger à la litière de leurs bestiaux, qu'elle assainit, disent-ils.

Clocker, en herborisant, remarqua un jour une pauvre stachide, née près de la lisière d'une forêt, au milieu d'une haie épaisse. A peine sortie de terre, et parvenue à quelques centimètres de hauteur, elle souffrait évidemment du manque d'air et de lumière.

A huit jours de là, il repassa près du buisson et se rappela la stachide.

Elle s'était arrêtée dans son accroissement vertical pour incliner sa tige et la faire avancer, dans une direction horizontale, vers une petite ouverture qui laissait pénétrer la lumière dans la haie.

A quinze jours de là, elle avait relevé sa tige et repris sa direction normale en croissant verticalement.

La croyance à l'âme des bêtes a des partisans. Pourquoi la croyance à l'âme des plantes n'en aurait-elle pas ?

SAM. HENRY BERTHOUD.

———

TROUPEAUX SAUVAGES DE L'AFRIQUE MÉRIDIONALE

Celui de nos dessins qui montre une bande d'animaux sauvages lancés au galop, a été exécuté d'après un croquis pris sur nature par M. Baines, un des hardis explorateurs de l'Afrique inconnue. M. Baines a remonté le Zambèze avec Livingstone ; il a exploré les pays situés au delà du Vaal et accompagné M. James Chapman, son compatriote, dans un important voyage de découvertes accompli à travers presque toute la largeur du continent africain depuis la baie de Walfisch, sur la côte occidentale, jusqu'aux chutes Victoria, sur le Zambèse.

C'est dans les plaines situées au-dessous du cours du Vaal que le voyageur a rencontré les immenses troupeaux dont il s'est plu à reproduire le singulier aspect. Ces troupeaux sont composés pour la majeure partie de couaggas, sortes de zèbres, puis de gnous, des deux espèces, noire et tachetée, enfin de petites antilopes et d'autruches.

Pendant les grandes sécheresses, ces bêtes se réunissent et parcourent les plaines en bandes épaisses, constamment suivies par des nuées de vautours prêts à s'abattre sur les blessés ou les malades restés en route et dont ils font leur proie.

Le couagga, bien que très-proche parent du zèbre, ne fraye nullement avec lui. Dans la cafrerie, le couagga est un habitant des plaines et le zèbre un montagnard. Le premier se distingue surtout par l'éclat de ses couleurs et l'élégance de ses formes. Il a en plus fin la tête, l'oreille et le pied du cheval. Une bande noire, longitudinale, court depuis l'expiration de la crinière, le long de l'épine dorsale et se perd dans la queue, qui ressemble à celle de la vache, avec une touffe de poils bruns à l'extrémité.

Le couagga paraît, de même que le zèbre, un peu trop sauvage pour être employé comme serviteur par l'homme. Ce qui semble avoir nui le plus jusqu'à présent à la domestication de cet animal, ce sont ses qualités alimentaires. La chair du couagga est délicieuse à ce qu'il paraît. Les indigènes de l'Afrique méridionale en font leur régal et le lion même lui donne la préférence sur celle de tout autre gibier.

P. DICK.

———

COURRIER DU PALAIS

La dernière prisonnière de Clichy. — Tristesse et isolement du directeur. — Faut-il tuer les avoués ? — Double réponse à cette question. — Le conseil d'État dit non ; la cour d'assises dit oui. — Difficulté de se tenir sur le banc des accusés. — Une servitude de promenade indéfiniment prolongée. — Deux filles à la fois : c'est trop.

La prison pour dettes de la rue de Clichy est absolument vide.

Le dernier pensionnaire a été mis en liberté le mardi 17 avril, par jugement de la troisième chambre du tribunal civil, exécutoire sur minute. Ce pensionnaire était une femme, une charmante femme, même.

En lui ouvrant la porte, M. le directeur a trouvé un mot de situation qui serait navrant s'il n'était comique :

— Demain ! a-t-il dit avec un profond soupir, je serai obligé d'écrire sur mon registre : *néant*.

Le geôlier de Périgueux, qui jouait au bouchon avec quelques amis dans sa prison ouverte et vide, prenait les choses plus philosophiquement.

Mais peut-être cette philosophie n'avait-elle pas grand mérite. Le geôlier de la prison de Périgueux pouvait se consoler en songeant que si le crime ou le délit n'avait pas donné à ce moment-là, ce chômage de malfaiteurs cesserait à la première occasion, tandis que le geôlier de la prison de Clichy est bien condamné à reconnaître que la source de ses pensionnaires a été absolument tarie par l'abolition de la contrainte par corps.

Que va-t-on faire de cette prison ? Je voudrais la voir transformée ou démolie. Une prison a beau être fermée ; tant qu'elle reste vide et disponible, elle vit encore comme épouvantail et comme menace.

— Je ne serai tranquille, disait un de ses anciens hôtes licenciés, que lorsqu'on l'aura utilisée pour quelque service public ou privé.

— Pourquoi, ajoutait un petit clerc d'un grand avoué, ne la destinerait-on pas à servir de refuge à nos patrons ?

Il est clair que MM. les avoués traversent une situation des plus critiques. En effet, un article très-énergique du journal *le Droit*, signé par M. E. Reverchon, commence par cette révélation des plus alarmantes :

« Il y a quelque temps, un honorable conseiller d'État disait devant moi, à l'occasion du projet de loi sur les ventes judiciaires d'immeubles et les partages : « Nous ne « pouvons pas nous dissimuler que ce projet *tuera* les « avoués, surtout les avoués de province. »

Et M. Reverchon ajoute avec effroi :

— Serait-il bon de tuer les avoués ?

Et en réponse à cette terrible question il s'écrie :

— Si vous les tuez il faudra au moins les indemniser, et il ne faudra pas les remplacer par les agents d'affaires.

En quoi le publiciste a parfaitement raison, mais nous ne pouvons le suivre plus longtemps sur un terrain qui dépend bien de notre spécialité, mais qui pourrait être grevé de quelque servitude d'économie politique.

Ce qui nous est parfaitement permis, c'est d'être agacé par le style précieux et prétentieux de l'exposé des motifs de cette loi. Notre confrère Alcée Durieux, dans une très-remarquable brochure contre ce projet de loi, nous cite des échantillons de ce style.

En voici un. La loi civile fut l'œuvre de prédilection du premier consul. *Il a plané sur sa rédaction et sillonné la discussion de quelques éclairs de son génie.* Le code de procédure n'eut pas le même bonheur. Fatalement entraîné

par la guerre, Napoléon ne put que donner des ordres qui furent mal compris, et *il est permis de croire que tous les détails du tarif du 16 février 1807 n'ont pas été pesés par la main qui l'a signé sur la neige sanglante d'Eylau.*

C'est probablement pour ces belles images que M. Reverchon appelle l'auteur « le spirituel rédacteur de l'exposé des motifs du projet de loi sur les ventes judiciaires. » Il est vrai qu'il renvoie dans une note narquoise l'explication de son adjectif qualificatif *spirituel*. « On s'étonnera peut-être, dit-il, d'une telle épithète en pareille matière; mais, d'une part, elle est toujours un éloge, et, d'autre part, elle exprime à mes yeux le principal mérite du travail à propos duquel je me permets de l'employer. »

Un autre mérite de ce travail, c'est qu'il nous rajeunit. Pour moi, il me reporte aux joyeuses années du collége, et il me semble entendre mon vieux professeur me dire : « Vous mériteriez d'être puni, car je vois que vous recevez la grêle de mes reproches sous le parapluie de votre indifférence. »

Je suis bien impartial en tout ceci, car je n'ai eu le bonheur d'entendre le spirituel auteur qu'une seule fois, non au conseil d'État ou au Corps législatif, mais au palais de justice, et voici comment je consignais, dans le journal *la Presse* du 26 avril 1858, cette première et unique impression :

« Jeudi dernier, la deuxième chambre du tribunal s'étonnait de voir à sa barre une paire de moustaches sous une toque. C'est là une étrangeté des plus significatives dans un barreau soumis comme le nôtre à l'implacable rigueur du rasoir. Mais les moustaches n'auraient pas décelé l'avocat externe, qu'il se fût trahi par la solennité de la voix et le tourbillonnement du geste. En effet, c'était Mᵉ Riché, avocat de Mézières et membre du Corps législatif.

« Nous avons été ravi d'étudier en lui un modèle encore jeune de cette vieille école qui a disparu depuis qu'on ne pérore plus, mais qu'on plaide ou plutôt qu'on cause. C'est pour le coup que Léon Duval eût signalé ici des effets de la *manche oratoire*. Évidemment il y avait du bon dans ce système de la solennité et de l'emphase qui posait l'orateur en pape de la parole croyant à son infaillibilité; mais comme tout cela nous paraît démodé aujourd'hui qu'on cherche avant tout le naturel dans l'attitude et la simplicité dans l'expression!

« Cette gesticulation véhémente qui martèle le mot, qui frappe sur la barre comme sur une enclume, qui joue du mouchoir comme une Espagnole de l'éventail, qui rejette les bras par-dessus la tête : tout cela ressemble à la mise en scène d'une tragédie oubliée dans quelque Herculanum de l'art dramatique et de l'art oratoire. »

M. Riché est resté le même. Dix ans de séjour à Paris ne l'ont pas changé. Baissons pavillon devant ce parti pris et revenons à la fatale interrogation du collaborateur du *Droit*.

— Serait-il bon de tuer les avoués?

Deux plaideurs ont répondu affirmativement par deux tentatives d'assassinat commises l'une à Paris, l'autre à Alençon, ici sur Mᵉ Rety et là-bas sur Mᵉ Lefrou. Mais le prévenu de Paris est mort dans sa prison avant de comparaître devant le tribunal de police correctionnelle, et l'accusé d'Alençon vient d'être acquitté après avoir comparu devant la cour d'assises.

Voici comment l'acte d'accusation groupait les faits de cette histoire : « Le 8 janvier dernier, le sieur Lefrou, avoué au tribunal d'Alençon, avait, suivant son habitude, passé la soirée au café de la Renaissance. Après avoir fait une partie de billard, et vers neuf heures et demie, il sortit de cet établissement. »

J'arrête ici l'acte d'accusation, et je lui demande s'il était bien nécessaire pour la découverte de la vérité d'apprendre à *l'Univers illustré* ou non que Mᵉ Lefrou passe tous les jours sa soirée au café *suivant son habitude*, et s'il était essentiel de mentionner qu'il avait joué au billard, probablement aussi suivant la même habitude.

Je sais bien, pour ma part, que si j'avais un procès à Alençon, j'irais plutôt au café qu'à l'étude de Mᵉ Lefrou.

Quoi qu'il en soit, notre avoué sortit de son café à neuf heures et demie, et il se rendit de la rue Saint-Blaise à la rue du Jeudi, où il demeure. Il remarqua une casquette qui le suivait; mais comme Mᵉ Lefrou est myope, il ne reconnut pas le porteur de cette casquette. Arrivé chez lui, l'officier ministériel se disposait à ouvrir la porte de son logis quand il entendit la détonation d'une arme à feu tirée à bout portant. Par bonheur, il ne fut pas atteint. Le projectile, qu'on n'a pas retrouvé, se contenta de transpercer la manche d'un paletot que Mᵉ Lefrou s'était contenté de jeter sur ses épaules sans le passer. C'est peut-être à cette circonstance qu'il a dû la vie. Le coup fait, l'assassin se mit à fuir et l'avoué à courir après lui en criant : « A l'assassin! » Ils parcoururent ainsi, l'un suivant l'autre, la ruelle Marquet, la rue du Cygne et la rue du Bercail. Mais comme personne ne s'empressait d'arrêter le fugitif et qu'il avait beaucoup d'avance sur l'avoué myope, l'assassin disparut.

Mᵉ Lefrou accusa immédiatement un certain Mauny, aubergiste suspect, très-irrité d'avoir perdu un procès dans lequel il avait Mᵉ Lefrou pour avoué adverse. En effet, l'enquête à laquelle se livra aussitôt la justice accumula beaucoup de preuves contre Mauny; mais depuis qu'on condamne trop d'innocents, le jury se montre réfractaire en diable. Il exige des démonstrations évidentes, irrésistibles, pour rendre un verdict affirmatif. Aussi M. Houyvet, procureur impérial, a eu beau faire la concession des circonstances atténuantes, il a beau eu s'écrier : « Si Mᵉ Lefrou a eu le bonheur de n'être pas atteint, que Mauny profite du bonheur qu'il a eu, lui aussi, de ne pas l'atteindre. » Les jurés, au bout d'un quart d'heure de délibération, ont rapporté un verdict d'acquittement, qui a provoqué même quelques applaudissements aussitôt réprimés.

Nous avons remarqué dans l'acte d'accusation contre Mauny une singulière contradiction : tantôt il appelle l'avoué *le sieur* Lefrou, tantôt il le qualifie du titre usuel de *monsieur* ou de *maître*.

Pourquoi cette différence? Si l'égalité poussée jusqu'à l'impolitesse vous fait la dure obligation de dire *le sieur*, en ce cas, dites-le toujours; mais si vous pouvez vous dispenser de le dire une seule fois, alors ne le dites jamais. Et faites parler à la justice le langage de tous les gens bien élevés.

Autre observation : MM. les journalistes prennent l'habitude de critiquer l'attitude des accusés. Celui-ci se tient bien, celui-là se tient mal. Le plus souvent ils se contentent de dire : L'accusé est impassible, il semble étranger à l'affaire.

Que voulez-vous donc qu'il fasse, messieurs, pour vous satisfaire? Et s'il y a un cérémonial pour paraître devant la cour d'assises comme pour se présenter dans un salon, il faut nous le faire connaître.

Mauny n'a pas échappé à ces appréciations. « Il semble, dit *le Droit*, assister à l'affaire plutôt en curieux qu'en accusé. »

Quand les accusés pleurent on les taxe d'hypocrisie, ou bien de cynisme s'ils relèvent la tête. Il est très-difficile de contenter tout le monde et le jury. Après tout, l'aubergiste d'Alençon avait la contenance la plus convenable à sa position. Il semblait étranger à l'affaire, dites-vous. Eh bien, les juges n'ont-ils pas déclaré qu'il y était étranger en effet, puisqu'ils l'ont acquitté?

Dans la première chambre du tribunal civil on débattait, l'autre jour, la question de savoir si l'on mettrait en vente un immense terrain dans le quartier du Trocadéro. Mᵉ Templier, au nom d'un héritier, demandait qu'on ajournât indéfiniment la vente.

Voici son principal motif :

Ce vaste jardin, au fond duquel est une masure, se trouve frappé de la plus étrange servitude. Depuis fort longtemps un certain M. Fournier s'est fait consentir un bail pour trente ans, à raison de deux cents francs par an. Et pour ce prix il a le droit de se promener dans toute la propriété.

M. Fournier tient *mordicus* à sa promenade, et il envoie promener tout le monde quand on lui parle d'y renoncer. Or, comment vendre une propriété sur laquelle un monsieur a le droit de se promener jour et nuit? Ce singulier privilége est la cause d'une très-importante et très-incontestable dépréciation.

Mᵉ Senard, qui se présentait au nom d'une demoiselle Chardon, a obtenu qu'on n'attendît pas, pour vendre le domaine, que M. Fournier eût fini sa promenade. Il en a encore pour cinq ans, et il peut s'en donner, comme le malade imaginaire, en long et en large. Les acquéreurs se croiseront les bras jusqu'à ce que M. Fournier consente à se croiser les jambes. Le tribunal a fixé la mise à prix à 340,000 francs.

Voici un mot d'un président de tribunal de Belgique. Beaucoup de dames sont à l'audience de la police correctionnelle.

Un avocat. — Monsieur le président, j'ai l'honneur de vous demander une remise.

Le président. — Pourquoi cette remise?

L'avocat. — Parce que ma cliente vient d'accoucher.

Le président. — Ah! Et qu'a-t-elle eu?

L'avocat. — Deux filles.

Le président. — Diable! Une fille, c'est déjà grave; mais deux filles! Ah! c'est trop! (Désappointement sur le banc des dames.) Quand je dis c'est trop, j'entends dire c'est trop... à la fois. (Sourires de satisfaction sur le même banc.)

MAITRE GUÉRIN.

LE CURÉ CHAMBARD

Par ALEXANDRE DUMAS

Ce que je raconte ici n'est ni un roman ni une histoire dramatisée; c'est un fait pur et simple, rapporté dans toute sa simplicité et dans toute sa nudité primitive et tel qu'on le retrouverait dans la *Gazette des Tribunaux* du temps, s'il y avait eu une *Gazette des Tribunaux* au commencement du XVIIᵉ siècle.

Le lecteur sait ou ne sait pas que j'ai publié plusieurs volumes de fastes juridiques, intitulés *Crimes célèbres*. Cette publication me valut de nombreuses communications, envoyées de différents points de la France, comme si chaque province eût voulu fournir sa gerbe à cette sanglante moisson. C'est un de ces envois que je mets aujourd'hui sous les yeux du lecteur. Outre l'intérêt qu'il peut contenir en lui-même, il renferme l'intelligence d'une grave question de discipline ecclésiastique.

Souvent, en explorant l'histoire du moyen âge, j'avais regardé comme une sorte d'anomalie sociale, ou tout au moins comme une cruauté injuste, que les lois canoniques de l'Église défendissent d'ordonner prêtre quiconque ne jouirait pas de ses qualités *physiques et intellectuelles* dans toute la plénitude de leur puissance. Certes, pour les facultés intellectuelles, il n'y avait rien à dire : celui qui est destiné à être le flambeau à la lueur duquel les autres marchent, doit briller de la flamme la plus vive. Pour expliquer et faire comprendre les grandes vérités de la religion catholique, il faut que l'âme soit un miroir parfait dans lequel se réfléchissent ces vérités. Mais il me semblait inutile d'être beau, grand, vigoureux, pour remplir scrupuleusement le vœu de chasteté; et telle nature maladive et étiolée que j'avais connue m'avait souvent révélé une plus grande somme d'intelligence que telle autre nature en apparence bien plus complète. C'est que je n'avais pas encore bien compris l'esprit de l'Église catholique; c'est que je n'avais pas réfléchi qu'il n'y a point de dévouement sans sacrifice, point de victoire sans combat, point de combat sans force. L'Église dominante voulait logiquement, pour que le sacerdoce conservât toute sa puissance, que le prêtre imposât à la foule par tous les moyens possibles; qu'il parlât aux sens aussi bien qu'à l'esprit; qu'il produisît non-seulement des impressions, mais encore des sensations; que, du haut de la chaire chrétienne, du milieu de la pompe religieuse, l'homme consacré au culte divin agît, par la voix, par le regard, par le geste, sur la foule investie, afin qu'il pût descendre ensuite isolément dans les fonctions les plus intimes de son ministère. Voilà pourquoi elle voulait que le prêtre fût intelligent et beau. L'Église militante voulait que le prêtre fût sans infirmité morale ou physique, parce que, dans le martyre, une infirmité morale ou physique pouvait lui ôter de sa force et le faire succomber sous la menace qu'il devait braver, ou sous la douleur qu'il devait vaincre. Voilà pourquoi elle voulait que le prêtre fût beau et fort.

Donc, si des sublimités de la pensée la pente est rapide aux bas lieux de l'exécution, n'en accusons que la fragilité de la nature humaine. Les hiérarques romains conçurent une grande et belle institution, ils ont demandé aux prêtres, c'est-à-dire aux derniers soldats de leur Église, toutes les qualités qui souvent manquent aux chefs, c'est-à-dire l'éloquence, la force et le courage. Ils ont posé des conditions pour que les prêtres fussent ainsi. L'institution est restée belle; c'est la faute de ceux qui, comme moi, n'avaient pas compris la pensée primitive, si elle a cessé d'être grande. Le martyre lent d'une vie d'abnégation a bien fait quelques saints parmi nos curés de campagne; mais, il faut le dire, cette armée du Seigneur, qui devait faire la plus grande force de notre religion, se compose aujourd'hui et se composait depuis longtemps d'éléments plus qu'ordinaires.

Revenons à notre histoire, qui n'est, au reste, que le développement de cette théorie ecclésiastique, que, pour que le prêtre soit à la hauteur de sa mission, il doit jouir de toute la plénitude de ses facultés physiques et intellectuelles.

I

Le presbytère de la Croix-Daurade, petit village de la banlieue de Toulouse, était, en 1700, occupé titulairement par Pierre-Célestin Chambard, saint homme dans les conditions de son époque, brave homme dans l'acception de tous les temps; possédant toutes les qualités requises pour diriger ses ouailles dans la voie du salut; aimé et considéré dans sa paroisse, où il était le médiateur des intérêts de localité, le conciliateur des querelles intestines, le conseiller des cas difficiles, le convive de tous les repas de famille; un bon curé enfin dans la meilleure acception de ce mot, comme on en trouve encore quelques-uns de nos jours, dans les localités où ne passent ni les chemins de fer ni les bateaux à vapeur.

La seule chose que l'on reprochât au curé Chambard, c'était une faiblesse d'esprit dont il n'était pas le maître, et qui le rendait facilement accessible à la crainte; ainsi, si au milieu de la nuit on venait le chercher pour assister quelque agonisant à son lit de mort, il faisait attendre le messager pour s'en aller avec lui, et si, ses fonctions saintes accomplies, le jour n'était pas venu, il se faisait reconduire par lui. Nous citons ce fait pour donner une idée de son caractère timide, caractère qu'il attribuait à une maladie qu'il avait faite pendant son enfance et qui l'avait tenu longtemps faible et souffreteux; de sorte qu'au moment de prendre le parti des armes, parti auquel il était destiné, ses parents le firent homme d'Église, pensant qu'il fallait moins de force et de courage pour servir dans la milice du Seigneur que dans celle du roi, et répondant aux objections qu'on leur faisait à cet égard, que le temps des luttes sanglantes était passé pour l'Église, et que, si le clergé catholique avait encore à fournir sa liste de saints, heureusement la persécution ne lui demandait plus son contingent de martyrs.

Pierre-Célestin Chambard fut donc ordonné prêtre, et, pour le plus grand bonheur de ses paroissiens, nommé curé de la Croix-Daurade, qu'à l'époque où commence ce récit, il habitait depuis vingt-sept ou vingt-huit ans, sans que, comme nous l'avons dit, un ennemi, si acharné qu'il fût, eût pu porter contre lui une accusation quelconque.

La vieille Marie, qui dirigeait à son gré les affaires intérieures du presbytère de la Croix-Daurade, prétendait bien, d'accord avec ce que nous avons dit, que le digne pasteur, dans toutes les occasions, pensait à lui d'abord; inculpation, au reste, que sa charité bien connue rendait moins grave; puis ensuite qu'il manquait d'énergie, qu'il cédait trop volontiers à ses marguilliers dans les conseils de la fabrique, qu'il se laissait trop facilement émouvoir par la crainte des puissants et par la sonorité de poumons robustes. Mais à ces reproches le bon curé répondait :

— Que veux-tu, ma pauvre Marie! n'est pas qui veut un saint Bernard!

En effet, si le curé Chambard n'avait pas l'âme trempée à la même flamme que ces confesseurs qui bravèrent Néron dans le cirque et Dioclétien au Colysée, on lui savait gré de cette faiblesse même qui donnait l'assurance qu'il n'abuserait jamais de sa puissance morale ni de son autorité temporelle.

Un jour, c'était le 26 avril, la vieille Marie, qui avait chez le pasteur toutes les privautés attachées au titre d'ancienne servante, entra plus tôt que de coutume dans la chambre à coucher de l'abbé, et, ouvrant ses rideaux avec grand fracas :



UNE VENTE DE TABLEAUX, A L'HOTEL DES COMMISSAIRES-PRISEURS; dessin de M. A. Texier. — Voir la Chronique du dernier numéro.



LE CLOITRE DE LA CATHÉDRALE DE CONSTANCE; dessin de M. Assmus. — Voir page 271.

— Allons, allons, dit-elle, il faut vous lever, monsieur le curé, entendez-vous sonner l'*Angelus?*

— Et pourquoi me lever si matin, Marie? demanda le curé avec un accent qui prouvait qu'il n'était aucunement disposé à faire résistance, quelle que fût la raison que l'on donnât à ce réveil, selon lui, un peu trop matinal.

— Parce que vous devez aller à la ville, vous le savez bien.

— Moi, je dois aller à la ville? tu crois, Marie?

— Sans doute; n'avez-vous point affaire à l'archevêché ?

— C'est juste, Marie, mais à midi seulement; il n'y a donc rien qui presse.

— Pourquoi à midi plutôt qu'à une autre heure? Ce qui est fait est fait, allez, monsieur le curé. Partez donc de bon matin, visitez là-bas tous vos amis, et ne vous pressez pas de revenir.

— J'irai après ma messe.

— Non; vous direz votre messe à la cathedrale.

— Alors, attends-moi vers une heure pour dîner.

— Mais, puisque vous serez à Toulouse, profitez donc de cela pour aller dîner chez l'abbé Mariotte, qui vous fait toujours des invitations que vous n'acceptez jamais.

— C'est-à-dire que tu veux avoir ta journée à toi, n'est-ce pas, Marie? Je vois cela.

— Eh bien, quand cela serait? Après tout, est-ce que je n'ai pas quotidiennement assez de mal au presbytère pour que vous me donniez de temps en temps un congé d'un jour?

— Oh! si fait, ma bonne Marie, et je ne te le reproche pas...

— C'est bien heureux!

— Ainsi, ne m'attends qu'à cinq heures.

— Vous n'avez besoin d'être ici qu'à sept; pourquoi reviendriez-vous auparavant?

— Ai-je donc quelque chose à faire à sept heures précisement? demanda le bon curé, qui d'ordinaire recevait le catalogue de sa journée, tout tracé, de la main de sa gouvernante.

— Vous avez à aller souper chez les Siadoux.

— Mais le père est absent.

— Il revient ce soir.

— Qui t'a dit cela?

— Ils vous ont écrit en vous envoyant la lettre qu'ils ont reçue hier de leur père.

Et la vieille gouvernante présenta au curé les deux lettres tout ouvertes, ce qui prouvait que, sur la procuration générale que Marie tenait de la confiance de son maître, il n'y avait pas de restriction à l'endroit du respect épistolaire.

Le curé prit la lettre que Saturnin Siadoux avait écrite à ses enfants, et lut tout haut ce qui suit :

« Mes enfants, quand vous recevrez la présente, j'aurai déjà quitté Narbonne pour Castelnaudary, où réside un de mes bons amis d'enfance. Je compte rester deux jours près de lui, afin de me reposer un peu, puis me remettre aussitôt en route. J'arriverai donc sans faute à la maison le mardi 26 courant, dans la soirée.



AFRIQUE DU SUD. — TROUPEAUX D'ANIMAUX SAUVAGES DANS LES PLAINES DE VAAL-RIVER; dessin de M. Thomas Baines. — Voir page 274.

« Aussitôt cette lettre reçue, l'un de vous s'en ira à Toulouse prévenir ma sœur Miraïlhe que je désire vivement la trouver à mon arrivée à la Croix-Daurade, afin de lui communiquer les renseignements que je me suis procurés sur la conduite antérieure de Cantagrel. Ils sont tels que je les espérais et les craignais à la fois.

« Afin de nous réjouir du résultat de mon voyage, vous inviterez M. le curé à venir souper mardi avec nous. Engagez aussi à être des nôtres mes compères Delguy et Cantagre, car il nous faut livrer sans délai douze barriques d'huile à la maison Delmas et six à la maison Pierreleau.

« Celui d'entre vous qui se rendra à Toulouse devra éviter avec soin de passer par la rue des Pénitents-Noirs, où demeure Cantagrel, de peur que celui-ci, venant à le reconnaître, ne se doute de quelque chose et ne le suive chez votre tante, de laquelle il pourrait savoir mon voyage à Narbonne, qu'il doit, au contraire, complétement ignorer.

« Ainsi donc, à mardi soir.

« Votre père, qui vous embrasse tendrement,

« SATURNIN SIADOUX. »

Cette lettre, que Marie avait conservée comme un dernier argument pour convaincre le curé que son retour à la Croix-Daurade serait précipité s'il avait lieu avant sept heures du soir, eut son plein et entier effet. Le bon pasteur aimait fort ses voisins les Siadoux, et il avait beaucoup connu feu Miraïlhe, de son vivant fripier sur la place Saint-Georges, à Toulouse. La veuve de ce dernier, laquelle avait, comme survivante, hérité de la fortune de la communauté, était une femme de quarante ans, belle encore, aimant d'autant plus à se l'entendre dire que cette jouissance d'amour-propre ne pouvait durer bien longtemps, ce qui n'empêchait pas, comme on lui savait un capital d'une soixantaine de mille livres, qu'elle n'eût toujours à sa suite bon nombre de poursuivants.

Au nombre de ceux-ci on remarquait Cantagrel.

Ce Cantagrel, dont le nom se trouve prononcé avec un sentiment de crainte dans la lettre de Saturnin Siadoux, était un des bouchers les plus renommés de Toulouse, où sa force lui avait fait, surtout parmi ses confrères, une grande réputation. Dans les ferrades des villes environnantes, on l'avait vu déployer, en face des terribles animaux auxquels il avait affaire, une puissance musculaire qui eût fait envie à Milon de Crotone lui-même. Ainsi, bien souvent, il lui était arrivé d'attendre le taureau qui le poursuivait, et, le saisissant par les cornes, de le coucher sur le flanc et de le maintenir immobile, tandis que son garçon le marquait avec un fer rouge au chiffre de son maître. Il va sans dire que jamais un bœuf frappé par lui ne s'était relevé, ni pour tomber n'avait eu besoin d'un second coup. De plus, on racontait qu'un jour, en chassant l'ours dans les Pyrénées, il s'était pris corps à corps avec un de ces terribles animaux et avait roulé avec lui dans un précipice. Tous deux devaient inévitablement périr dans cette chute, qu'on estimait avoir été faite d'une hauteur de plus de cent vingt pieds; mais le bonheur avait voulu que l'ours tombât dessous, et, tout en preservant son ennemi du choc, il s'était brisé les reins contre un rocher. Cantagrel avait roulé tout étourdi à dix pas de l'animal; mais, comme ses amis, guidés par un pâtre qui, de loin, avait été témoin de la lutte, accouraient à son secours, ils aperçurent Cantagrel qui remontait vers eux, portant sur ses épaules son ennemi mort. Quant à Cantagrel, il en avait été quitte pour une morsure à la joue dont il a conservé la cicatrice, et qu'il montrait avec orgueil comme une marque honorable de sa force et de son courage.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite [1].)

On ne peut penser sans horreur à ce que sont ces abominables sauvages! Le cannibalisme est chez eux si invétéré qu'ils vont jusqu'à manger les malheureux qui sont morts de maladie. Un jour que j'étais en conversation avec le roi, quelques Fans apportèrent un corps mort, acheté ou échangé dans un village voisin, et qu'il s'agissait de partager entre eux. Je vis bien, à son excessive maigreur, que l'homme était mort de maladie. Ils s'attroupèrent autour du corps avec leurs couteaux, et Ndiayai présida à la distribution des parts. Il me fut impossible de rester là, et quand je les vis prêts à dépecer leur proie, je quittai la place et je m'en fus dans ma cabane. Plus tard j'entendis s'élever une dispute sur le partage de ces horribles dépouilles.

Bref, les Fans sont de véritables goules. Ceux qui demeurent plus avant dans l'intérieur des terres pratiquent, avec plus d'impudeur encore, leur horrible coutume d'anthropophagie. S'ils ne mangent pas les morts de leur propre famille, ils achètent ceux d'un village voisin, ou conviennent avec celui-ci de lui livrer les leurs en échange d'un nombre égal de cadavres.

Jusqu'à ce que j'eusse été témoin de ces abominations, je ne voulais pas ajouter foi à une histoire que l'on racontait chez les Mpongwés, tribu de la côte, qui n'a rien de commun avec les cannibales. Une bande de Fans, descendue de ses montagnes, était venue, disait-on, jusque sur le rivage pour voir la mer. Pendant leur séjour le long du littoral, ils avaient volé dans le cimetière un corps fraîchement inhumé, l'avaient fait cuire et s'en étaient repus; puis, avant de repartir, ils avaient encore déterré un autre cadavre et l'avaient emporté dans les bois, où ils l'avaient dépecé et fumé. De pareilles horreurs avaient répandu chez les Mpongwés une indignation inexprimable.

Ne croyez pas cependant que les Fans se repaissent continuellement de chair humaine. Ils en mangent quand l'occasion se présente; mais ce n'est pas, à beaucoup près, tous les jours. Ils ne tuent personne pour s'en nourrir.

Un jour, Ndiayai m'emmena dans un village d'Oshébas, tribu dont le chef était son ami. Les Oshébas sont de grands mangeurs d'hommes, tout comme les Fans, auxquels d'ailleurs ils ressemblent beaucoup. Le roi de ce village s'appelait Bienbakay.

Les Fans sont la plus belle et la plus vaillante race de nègres que j'ai vue dans l'intérieur de l'Afrique. L'anthropophagie ne paraît pas contraire à leur constitution, quoique j'aie vu depuis d'autres tribus de Fans, cannibales aussi, de moins belle apparence que ces montagnards. Là, comme partout, la nature du pays a sans doute beaucoup d'influence sur la santé et le développement de ses habitants. Ces cannibales vivent dans les montagnes et sont descendus de plateaux encore plus élevés; ce fait seul suffit pour rendre compte de leur énergie et de leur vigueur.

Ce qu'il y a de plus singulier chez les Fans, à part leur hideux cannibalisme, c'est leur tendance continuelle à empiéter sur les territoires de l'ouest. Chaque année, ils font un pas de plus vers la mer, ils établissent un village de plus sur les rives du Gabon. C'est en quelque sorte une race conquérante qui chasse devant elle toutes les autres tribus.

La couleur de ces Africains est plutôt le brun foncé que le noir. Ils font une grande consommation de manioc et de bananes. Ils ont aussi deux ou trois espèces de patates, de superbes cannes à sucre et des courges, qu'ils cultivent avec beaucoup de succès. Le manioc semble être leur nourriture de prédilection. Ils récoltent une énorme quantité de courges, en vue surtout de la graine, qui, lorsqu'elle est pilée et préparée suivant leur méthode, est un mets très-apprécié chez eux, et dont moi-même je me régalais beaucoup à une certaine époque de l'année. Lorsque la courge est mûre, les villages paraissent tout couverts de ces graines, que l'on répand çà et là pour les faire sécher. Après quoi, on les enveloppe de feuilles et on les expose à la fumée, pour détruire les insectes qui s'y seraient mis. Puis on les suspend à des cordes; car il n'y a pas que les insectes à craindre; il faut aussi prendre garde aux ravages des rats et des souris, très-friands de ces sortes de provisions.

Le mode de préparation est long et fastidieux. On fait bouillir une partie des graines; on les dépouille de leurs enveloppes; puis la masse pulpeuse est introduite dans un grossier mortier de bois, où on la pile, en y mêlant, avant la cuisson, une certaine quantité d'huile végétale.

Puisque nous en sommes sur le chapitre de la nourriture de ces cannibales, j'ajouterai qu'ils ne vendent jamais les corps de leurs rois, de leurs chefs ni de leurs grands hommes. Ceux-là reçoivent la sépulture et ne sont jamais troublés dans leurs tombes. Il est probable qu'on ne mange pas non plus les cadavres des hommes qui ont succombé à des maladies contagieuses.

CHAPITRE XI.

Voyage à Yoongoolapay. — Chasse aux filets. — Les terribles fourmis bashikouais.

En revenant du pays des cannibales vers le littoral, je me trouvai dans un grand embarras. J'avais pris au retour un chemin tout différent de celui que j'avais suivi précédemment. Mbéné et ses hommes me laissèrent sur les bords d'une rivière qu'on appelle Noya, près d'un village dont le chef se nommait Wanga. De là, je poursuivis ma route dans la direction du village de Yoongoolapay, qui avait pour chef un nommé Alapay. Mais avant d'atteindre ce point, nous arrivâmes un soir au village d'Ezongo. Les habitants, à la vue de nos pesants bagages, nous accueillirent avec des transports d'enthousiasme. Cette belle humeur se refroidit pourtant quelque peu, lorsqu'ils surent que mes caisses ne contenaient guère que des collections d'histoire naturelle. Leur coquin de chef, supposant naturellement que j'attachais beaucoup de prix à des objets que j'étais venu chercher si loin, prit le parti de m'arrêter au passage jusqu'à ce que je lui eusse payé une forte rançon. Ma situation devenait assez difficile; le roi excitait contre moi ses sujets, un vrai ramassis de vauriens, et les poussait à m'imposer des sacrifices, qui m'auraient laissé sans ressources.

A la fin, mes guides Mbichos, arrivant de la Noya, s'entremirent pour arranger cette affaire. Ils eurent l'habileté d'amener le roi à une entrevue secrète avec moi. Quand je tins mon drôle tête à tête, je lui fis présent d'un habit et d'une vieille chemise, en lui disant, ce qui n'était que trop vrai, que j'étais pauvre, et que je ne pouvais donner à ses sujets ce qu'ils me demandaient. Après ce colloque, le roi, gagné par de si beaux cadeaux, sortit de ma cabane pour aller haranguer et mettre à la raison cette turbulente et avide canaille.

C'est ainsi que je pus arriver sain et sauf dans le village du vieux roi Alapay, une de mes anciennes connaissances, qui eut grand plaisir à me revoir. Il me pria de m'arrêter chez lui quelques jours, et comme j'étais réellement épuisé de fatigue, assiégé d'inquiétudes et d'ennuis, j'acceptai sa proposition. Son village est dans une situation charmante, sur le haut d'une colline qui domine tout le pays environnant, et dont le pied est baigné par un joli ruisseau. Les habitants me parurent doux, paisibles et hospitaliers.

Un grand nombre de villages Mbichos, indépendants les uns des autres, sont répandus çà et là dans la vallée, sur une étendue de plusieurs milles. Ces diverses populations vivent en bonne harmonie et se marient entre elles, de manière à ne former en quelque sorte qu'une grande famille. Je fus le bienvenu dans ce voisinage, et je pris part à des parties de chasse fort agréables, surtout à celle que l'on appelle *asheza*, ou chasse au filet, divertissement fort commun chez les Bakalais, où il prend le nom d'*ashinga*.

C'est une chasse très en faveur dans cette partie de l'Afrique; elle est presque toujours heureuse et sert à faire ressortir les qualités particulières des indigènes. J'étais moi-même passionné pour cet exercice.

Les filets sont, en général, fabriqués avec les fibres de l'écorce d'une certaine espèce d'arbres, que l'on rassemble et que l'on tresse de manière à en former de grosses cordes; ces filets, de soixante à quatre-vingts pieds de long, sont disposés sur une hauteur de quatre à cinq pieds, et chaque village en possède au moins un. Mais comme il y a peu de villages qui aient assez de filets pour couvrir une vaste étendue, il arrive ordinairement que plusieurs d'entre eux se réunissent pour une grande chasse, à frais communs; dans ce cas, le gibier pris dans chaque filet est partagé également entre tous les associés.

Le premier jour de notre expédition, les chasseurs d'une demi-douzaine de villages se rassemblèrent au rendez-vous convenu, portant chacun leurs filets. Nous nous mîmes aussitôt en route pour une clairière située à dix milles de là, au milieu des bois, endroit déjà éprouvé comme un excellent terrain de chasse. Nous cheminions en silence, pour ne pas donner l'éveil aux animaux qui se trouveraient dans le voisinage. Les chiens, — car on se sert de chiens pour cette sorte de chasse, — étaient tenus en laisse et surveillés de près.

A la fin, nous arrivâmes sur le terrain, et l'on se mit à tendre les toiles. Chaque troupe dressa son filet, en l'attachant par des lianes flexibles aux branches les plus basses des arbres. Comme tous les filets étaient disposés dans le même sens, et que chacun d'eux joignait celui du voisin on eut bientôt formé une large enceinte en forme de demi-cercle d'au moins un demi-mille de long.

Cela fait, une troupe de chasseurs vint s'embusquer de chaque côté de l'enceinte, pour ne laisser échapper aucune pièce de gibier; les autres allèrent battre le bois. Nous nous écartâmes jusqu'à un mille à peu près du filet, et nous nous postâmes à cinquante pas les uns des autres. Puis, criant de toutes nos forces et faisant le plus de bruit que nous pouvions, nous revînmes sur nos pas, le fusil ou la lance en main, prêts à tirer ou à fondre sur l'animal, quel qu'il fût, qui se trouverait sur notre passage.

Quoique l'emplacement choisi eût servi bien souvent pour cette espèce de chasse, et que, par conséquent, le terrain fût bien plus déblayé que tout le reste du bois, nous ne pouvions cependant avancer que pas à pas. Presque tous les indigènes portaient, outre leur fusil, un gros coutelas ou une serpe, pour s'ouvrir un passage à travers les lianes et les plantes grimpantes, inextricables fouillis, où les bêtes de la forêt pouvaient seules se frayer une route.

Pendant que nous avancions, les hommes qui formaient les flancs de la troupe en faisaient autant, de manière à resserrer le cercle autour du gibier effarouché, et nous continuâmes à pousser de grands cris, mais sans rien voir. Je tenais cependant mon fusil tout prêt, en priant mes voisins les nègres de ne pas tirer sur moi par mégarde, car la peur les rend quelquefois très-maladroits à la chasse.

On avait lâché les chiens, et nous nous trouvâmes bientôt en vue des filets. Une gazelle y était prise; c'était un animal d'une toute petite espèce, que l'on appelle *Nchéri*, charmante petite bête, dont on aurait fait volontiers un bichon de boudoir, quoique je n'aie jamais vu de gazelle apprivoisée. Une grande antilope réduite aux abois venait d'être tuée lorsque j'arrivai. Une autre antilope, sur laquelle on avait tiré et que l'on avait manquée, était venue s'embarrasser dans les filets.

Nous défîmes l'enceinte, nous retirâmes les toiles et nous allâmes avec les chiens, que cet exercice semblait divertir beaucoup, à la recherche d'un autre emplacement, où nous étendîmes de nouveau nos filets. Là, nous eûmes meilleure chance et nous prîmes un grand nombre d'antilopes, de gazelles et plusieurs petits animaux. C'était pour nous une active besogne. Presque toutes ces malheureuses bêtes s'empêtraient de plus en plus dans les mailles du réseau, en faisant des efforts désespérés pour se dégager.

Avant de partir, on ramassa et on étala toutes les pièces de gibier, afin que chacun pût se rendre compte de leur nombre. C'est alors que je fis attention à ces singuliers petits chiens aux oreilles pointues, d'un pied de haut à peu près, si habiles à rabattre les animaux dans nos toiles. Ils se tenaient en arrêt, fixant sur le gibier un œil ardent et affamé. Souvent ces chiens vont en chasse pour leur propre compte, et il n'est pas rare de voir une demi-douzaine de ces animaux courir une antilope dans les bois; leurs aboiements donnent l'alerte aux chasseurs du village, qui surviennent alors et tuent la bête.

Il était presque nuit quand nous regagnâmes le village d'Alapay. On m'avait réservé une antilope d'une espèce particulière, que je me proposais d'empailler. Le reste du gibier fut partagé sans délai entre les hommes du village; on fit grande fête au butin. Nous mourions tous de faim, et l'on se mit à apprêter le gibier. Pour ma part, j'attendais le dîner avec impatience; il était digne d'un empereur, d'un empereur gourmand. Il se composait de bananes accommodées de diverses façons, et de venaison bien tendre, arrosée de jus de limon et rôtie sur des charbons ardents.

1. Voir les numéros 686 à 693.

J'allai ensuite me coucher avec plaisir, car j'étais très-fatigué, ayant fait près de trente milles dans ma journée.

Je venais à peine de m'endormir, quand je fus tout à coup chassé de mon lit et de ma cabane par une invasion de fourmis bashikouais ; elles étaient déjà après moi quand je me sauvai, et j'avais eu le temps d'être cruellement mordu. Je m'enfuis dans la rue, appelant du secours et de la lumière. Les indigènes accoururent ; on apporta des torches et je fus délivré de mes ennemies ; mais nous vîmes bientôt que l'invasion avait gagné tout le village. Une grande armée de fourmis fondait sur nous, attirée sans doute par la viande qui était amassée dans les maisons, et qu'elle avait flairée de loin. Ma malheureuse antilope les avait guidées vers ma cabane ; tout le monde se mit à l'œuvre pour la défense commune. On alluma des cordons de feu pour les écarter des endroits où elles n'avaient pas encore pénétré ; on répandit de tous côtés des cendres et de l'eau bouillante ; mais ce ne fut que vers le matin, quand ces redoutables bêtes eurent mangé tout ce qu'elles avaient pu atteindre, qu'elles nous laissèrent enfin respirer. Comme je devais m'y attendre, mon antilope fut dévorée jusqu'au dernier morceau.

L'immense multitude, la soudaineté d'invasion et la férocité de ces terribles animaux m'ont toujours frappé d'étonnement. Dans cette circonstance, c'est par millions qu'elles nous ont visités. Ainsi l'antilope sur laquelle ils se sont jetés n'était plus qu'une masse de fourmis grouillantes, dont personne ne pouvait approcher ; et ce n'est que l'éclat et le nombre des feux allumés qui ont pu leur faire lâcher prise et les détourner de leur course impétueuse en ligne droite. Alors seulement elles ont fait retraite, mais sans confusion, en bataillons réguliers, et une nombreuse arrière-garde est encore restée pour achever l'œuvre de destruction. En vérité, je ne donnerais pas grand'chose de la vie d'un homme qui serait attaché à un arbre sur le passage de ces bandes affamées. En deux ou trois heures, il n'en resterait rien qu'un squelette proprement dépouillé.

PAUL DU CHAILLU.

(*La suite au prochain numéro.*)

Prime gratuite

DE

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

GRAND ALBUM DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1867

Cent cinquante magnifiques gravures

PAR LES PREMIERS ARTISTES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Le GRAND ALBUM DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE, *ouvrage d'une beauté exceptionnelle, imprimé sur papier in-folio satiné, et élégamment* RELIÉ *avec des fers spéciaux, est offert* **gratuitement** *à toute personne qui s'abonnera pour un an à* L'UNIVERS ILLUSTRÉ, *ou à tout abonné actuel qui renouvellera son abonnement pour un an.*

Pour recevoir FRANCO, *dans les départements, ce splendide Album, dont le prix en librairie est de 20 francs, il suffit d'ajouter au montant de l'abonnement la somme de DEUX francs qui représente les frais de transport. — Les abonnés de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers devront faire retirer l'ouvrage dans nos bureaux, l'administration ne pouvant se charger de ces envois, à cause de la grandeur du format de l'Album et des précautions nécessitées par la reliure.*

COURRIER DES MODES

Les giboulées continuelles qui ont attristé les derniers jours d'avril ont mis un temps d'arrêt aux modes de belle saison. C'est une grande contrariété de posséder de jolies toilettes, éblouissantes de fraîcheur, et d'être forcée de remettre les costumes fanés dont la vue rappelle les tristes journées d'automne.

Temps capricieux, plein de déceptions, on a bien fait en te nommant la lune rousse !...

Et cependant, mes chères lectrices, les lilas sont fleuris et le rossignol chante dans les bois... C'est pourquoi nous allons, si vous le voulez bien, reprendre nos causeries et nous occuper des nouveautés.

Les femmes élégantes ont mis en vogue une certaine nuance d'un rouge un peu lie de vin que je vous signale sans vous la recommander ; cette teinte n'est vraiment jolie que sur les tissus de très-belle soie, et encore je la trouve si éclatante, si *voyante*, que je ne saurais l'admettre dans une toilette de femme raisonnable. Je préfère beaucoup ces jolis gris glacés aux reflets argentés ou bien les lilas glacés de noir ou les teintes vert clair et maïs, qui sont très en vogue et se marient avec toutes les garnitures possibles.

En visitant cette semaine les magasins de la *Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, 6, j'ai remarqué une foule de garnitures en franges. Les franges se porteront beaucoup cette année ; comme les volants coupés en biais ont repris faveur, on peut terminer les volants par une frange mousse ; cela est joli et très comme il faut.

Les ceintures en large ruban, avec nœud Louis XV, sont le complément obligé de toutes les toilettes printanières. La *Ville de Lyon* a des rubans admirables ; les écossais que l'on choisit pour ceintures sur les robes de couleur unie sont d'un goût parfait.

Le rayon des chapeaux, qui prend beaucoup d'importance dans les magasins de la *Ville de Lyon*, nous offre en ce moment les plus gracieux modèles. Les pouffs, une coiffure très-coquette, qui se compose d'un petit rond que l'on pose tout à fait sur le front, avec des ornements en coquilles de dentelle ou ruches de rubans dans lesquelles sont nichées des fleurs nacrées ; le chapeau est enrubanné de nœuds flottants qui retombent en arrière. Il y a aussi le chapeau de campagne à forme plate ; celui-ci est décoré en fleurs des champs et barbes de tulle ; enfin le chapeau Fanchonnette, qui reste le modèle préféré comme chapeau fermé pour les toilettes de visite.

La *Ville de Lyon* contient en ce moment tant de coquettes fantaisies que je crois nécessaire d'y faire une visite un peu longue pour ne rien omettre dans les objets utiles qui sont d'actualité.

Les robes biaisées sont modifiées ; les biais n'existent plus que sur les côtés, la jupe est froncée derrière ; c'est une grande amélioration.

Avec les toilettes d'été on voit reparaître les costumes courts à jupes étagées, et la forme de ces costumes est meilleure parce que l'étoffe, plus ample, fait des plis qui ondulent avec grâce.

Les jupons sont à tournure. Notez bien que ceci est la marque distinctive des nouveautés de la saison.

Les jupons Parisiens, maison Dugé, rue d'Aboukir, n° 9, répondent parfaitement aux exigences de la mode ; leur forme courte ou longue à volonté est d'ailleurs si commode pour les toilettes de voyage et de campagne, qu'on les adoptera certainement pendant toute la saison.

Dans le jupon Parisien, c'est la ceinture qui fait panier et tournure, je crois l'avoir expliqué déjà. Comme ce jupon est à *claire-voie* dans sa longueur, le bas est garni d'une housse ; on peut changer celle-ci suivant le genre de toilette qu'on adopte ; ainsi par exemple, en costume de matin, la housse peut être en lainage rouge garni d'un volant ou de broderie, et pour robe du soir en alpaga blanc ou en lingerie avec dentelle Cluny, broderie de festons, etc.

Les robes de piqué à double jupe, que l'on portera beaucoup, sont richement décorées de soutache. Toutes ces broderies sont faciles à exécuter avec la machine à coudre Villcox et Gibbs de la maison Gritzner, boulevard de Sébastopol, n° 82.

Toutes les familles ont intérêt à posséder une de ces excellentes machines avec l'aide desquelles le travail s'accomplit sans bruit, sans fatigue et avec une régularité incroyable.

La construction de la machine est telle, qu'il est impossible de faire des points échappés, quelle que soit la vitesse du travail.

On peut régler la longueur des points comme on le désire, même en travaillant, et bien qu'il soit possible, en cas de nécessité, de défaire la couture, lorsqu'on en connaît le moyen, elle ne se défait jamais d'elle-même, ni à l'usage, ni au lavage, car le point obtenu est un *point breveté* tout à fait différent des points des autres machines ; chaque boucle est tordue avant que la seconde boucle passe par la première, ce qui garantit la solidité et l'élasticité de la couture.

Chaque machine est livrée avec les guides les plus utiles aux différents genres de couture.

J'espère que ces renseignements suffiront aux aimables lectrices qui m'ont écrit au sujet des machines de la maison Gritzner.

C'est pendant l'été qu'il convient de faire usage des eaux pour la recoloration de la chevelure, parce que, lorsqu'il fait chaud, on peut se mouiller la tête plusieurs fois par jour, sans craindre de s'enrhumer et que ces applications répétées et séchées de suite arrivent à un prompt résultat.

L'*Eau de la Virginie*, chez M. Damas, 336, rue Saint-Honoré, qui est très en vogue en ce moment, est un produit parfumé d'un usage très-agréable.

Aucun ingrédient dangereux n'entre dans cette composition, et la recoloration des cheveux blanchis s'obtient facilement et sûrement.

La *Pommade de la Virginie*, dont on fait usage en même temps, empêche les cheveux de tomber et de devenir cassants pendant qu'on fait usage de l'eau.

Cette pommade mérite d'être particulièrement recommandée ; employée seule, elle empêche les cheveux de blanchir ; son parfum est très-agréable. Elle a aussi l'avantage d'enlever les pellicules, cause ordinaire de la chute des cheveux.

ALICE DE SAVIGNY.

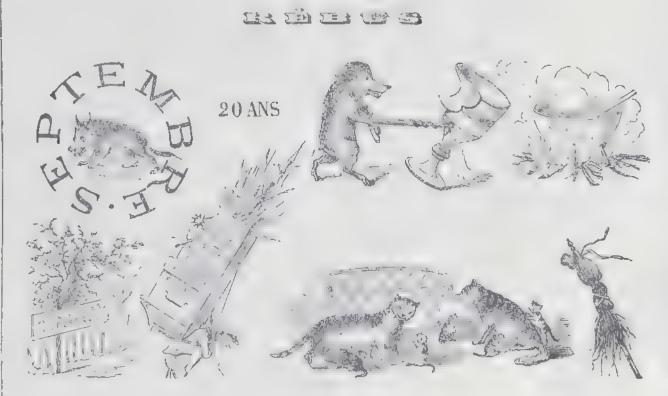
LE COTON INDIEN

L'Inde se trouve, tant par son sol que par son climat, dans les meilleures conditions pour devenir le pays cotonnier par excellence. Avec le coton qu'elle récolte, elle habille ses cent trente-cinq millions d'habitants et fournit encore abondamment à l'exportation.

Les districts cotonniers sont ceux de Bundelcund, de Sangor, de Nerbudda, du Deccau et de Bombay. Les plantations, qui tendent constamment à s'accroître, y occupent actuellement une superficie de près de quarante mille mètres carrés. C'est quatre fois plus que n'en possèdent les districts méridionaux des États-Unis, sans compter que le défrichement de nombreuses forêts vierges utiliserait encore dans l'Inde des terres sans rapport et porterait aisément la production du coton à un chiffre beaucoup plus considérable.

Notre gravure représente une flottille de bateaux chargés de coton quittant Mirjapore, un des grands marchés du pays, pour descendre le Gange jusqu'à Calcutta, d'où les chargements sont dirigés sur l'Europe.

RÉBUS



Explication du dernier Rebus : Comme l'a dit Boileau : Souvent un beau désordre est un effet de l'art.

CONVOI CHARGÉ DE COTON DESCENDANT LE GANGE; d'après un croquis de notre correspondant à Calcutta. — Voir page 279.

Le coton, n'ayant été soumis à aucune pression, se présente alors sous forme de balles énormes, et leurs dimensions excessives nécessitent l'emploi de bateaux de l'espèce la plus large. La superficie du bateau est presque doublée par l'emploi de poutres fixées transversalement aux bordages et qui donnent à ces embarcations un aspect fort bizarre.

Comme le cours du Gange est très-rapide, les matelots se contentent pour toute mâture d'une perche pourvue d'une petite voile, prenant juste assez de vent pour donner la pression suffisante au gouvernail. Les bateaux sont tous à fond plat, et il n'y en a pas deux de la même coupe ni du même tonnage. L'équipage compte ordinairement de huit à dix hommes, qui vivent continuellement à bord et ne descendent absolument à terre que pour faire leurs provisions de vivres, de bois et de tabac.

HENRI MULLER.

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLEME N° [illegible]

Pour la notation voir le numéro 575 de l'Un[illegible]

BLANCS.	NOIRS.
1 T. 2°CR.	1 R. 6°FD (A.)
2 [illegible]	2 R. 7 D
3 T. 2°CD	3 R. pr. C
4 F. 3°FD éch. m.	4 . . . .
A.	
1	1 R. pr. P.
2 T. 6°CR.	2 R. 5°D.
3 T. 6°D éch.	3 R. 6°FD.
4 F. 5°R. éch. m.	4 . . . . .

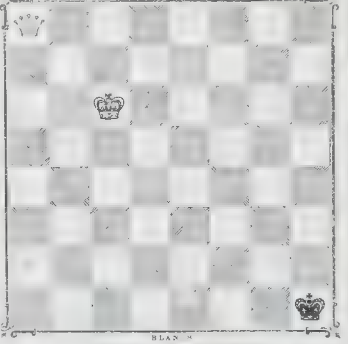
La var. (A) n'est pas parfaitement pure. Ex. :
3 (T. 6°FD. — R. 4°D). 4 (T. 6°D. éch. m. — .)...

Solutions justes : MM. A. Demasure, à Beauvais; A. M. de V... à Rochefort; J. Planche; capitaine Charousset, à Toulouse; Coulomb père et fils; Faysse père, à Beauvoisin; C. Launay; un nom illisible; A. Tripet et Roycourt; C. Pierson; D. Mercier, à Argelliers; commandants Tholer et A. Munier, à Nancy; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; A. Simorre, à Alger; Café Européen, Verdier, à Toulouse; Aune Frédéric, à Alger; E. Lequesne; Moner, à Gerona (Espagne); Guillout, boulevard Sébastopol; les amateurs de la Société philomatique, à Bordeaux; Alfred Gautier, à Bercy; Raynal, Café de Bruxelles, à Lille; Humbert Ermite; H. Godeck, à Monaco; Ernest Dumoulin, à Etaples; Peltzer, rue Montmartre.

Solution juste du problème n° 85 : Aune Frédéric, à Alger.

PROBLÈME N° 97

COMPOSÉ PAR M. KLING



Les blancs font mat [illegible] leur Roi.
[illegible]

SOLUTION DU PROBLEME N° 94.

BLANCS.	NOIRS.
1 D. 3°D	1 D. pr. C. (A.)
2 D. 3°CD éch.	2 R. pr. C (1).
3 D. 3°FR éch. m.	3 . . . . . .
(1)	
2.	2 R. 4°FD.
3 D. 5°CR éch. m.	3. . . .
A.	
1.	1 C. 4°CR.
2 C. [illegible] FR. éch.	2 R. 3°D (forcé.)
3 D. [illegible] m.	3 . . . . . .

Solutions justes : MM. capitaine Charousset, à Toulouse; Faysse père, à Beauvoisin; commandants Tholer et A. Munier, à Nancy; A. M. de V..., à Rochefort; C. Launay; Paul Mannessier, à Béthune; J. Planche; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; A. Simorre, à Alger; Café européen, Verdier, à Toulouse; Aune Frédéric, à Alger; E. Lequesne; Moner, à Gerona (Espagne); A. Demasure, à Beauvais; C. Pierson; Charton, rue Folies-Méricourt; Léon By, à Marseille; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; les amateurs de la Société philomatique, à Bordeaux; Alfred Gautier, à Bercy; H. Gasselin; Raynal, Café de Bruxelles, à Lille; Cercle de Dorat, docteur Lesterpt; H. Godeck, à Monaco; A. Gouyer.

Solution juste du problème n° 90 : A. Demasure, à Beauvais.

Erratum. — Problème n° 95 : un pion noir a été omis à 2°FR.

PARIS — J. [illegible] IMPRIMEUR, RUE [illegible] 7.

EMILE AUCANTE

30 CENTIMES LE NUMERO

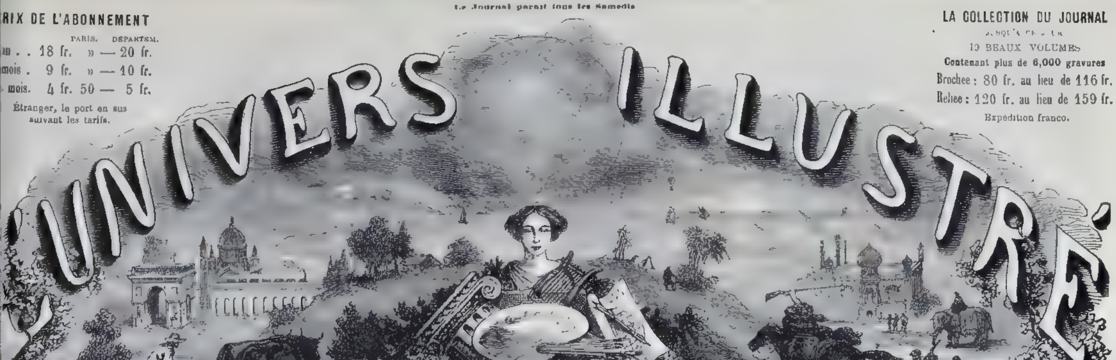
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.

Le Journal paraît tous les Samedis

RIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DÉPARTEM.
an . .	18 fr.	» — 20 fr.
mois .	9 fr.	» — 10 fr.
mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 695 — 9 Mai 1868

A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRERES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

L'événement de la semaine. — Le bal Pourtalès. — Révolution dans la mode. — Avénement de la robe courte. — Les petits pieds. — Préjugé. — Le bal des pieds nus. — Pasdeloup et son orchestre à Sainte-Gene

LE PRINCE HUMBERT D'ITALIE ET LA PRINCESSE MARGUERITE DE GÊNES, d'après des photographies. — Voir page 285.

viève. — Steeple-chase entre les *Pattistes* et les *Nilssonnistes*. — Colombes et couronne d'aluminium. — Pipe-en-Bois à la salle Ventadour. — Une première représentation *in extremis*. — Théâtre Italien : *La Contessina*, opéra en trois actes, de MM. de Saint-Georges et Jules Adenis, traduit par M. de Lauzières, musique du prince Joseph Poniatowski. — Vaudeville : *Les Loups et les Agneaux*, comédie en cinq actes, de MM. Crisafulli et Stapleaux. — Lesueur, Parade, Munié, Colson; Mlle Bianca. — Gymnase : *Le Chemin retrouvé*, comédie en quatre actes, de MM. Louis Leroy et Régnier. — Landrol, Berton, Villeray; Mmes Mélanie, Pierson, Pasca, Massin, Barataud. — Gaîté : reprise des *Bohémiens de Paris*. — Dumaine; Mlle Céline Montaland. — Comédie-Française : Représentation en l'honneur d'Alfred de Musset. — Delaunay, Mlle Favart. — Opéra : rentrée de Mme Marie Sass dans *Don Juan*.

L'événement du jour, ce n'est :

Ni l'ouverture du Salon,

Ni l'apparition de Mlle Cascadette aux jardins Mabille,

Ni celle de Pipe-en-Bois aux Italiens,

Ni, au même théâtre, la représentation d'un opéra tout battant neuf,

Ni les premières représentations du Vaudeville et du Gymnase,

Ni le steeple-chase galant entre les *Pattistes* et les *Nilssonnistes*,

Ni la prise d'assaut de Sainte-Geneviève par M. Pasdeloup et son orchestre,

Ni l'inauguration des bustes de Mlle Nilsson et d'Alfred de Musset,

Ni le départ pour Londres du marquis de Caux;

L'événement du jour, c'est le bal donné par Mme de Pourtalès en son hôtel de la rue Tronchet.

Je ne parle pas des élégances et des splendeurs du bal en lui-même, de l'hôtel renaissance, ce chef-d'œuvre de Visconti, que le goût des propriétaires a trouvé le moyen d'embellir et d'enjoliver encore; de cet escalier à l'italienne d'une si charmante tournure, de ce grand salon dont les poutres en saillie, vermillon et or, tranchaient d'une façon si originale sur la tenture de lampas blanc et vert tendre; je ne parle pas des tapisseries précieuses qui couraient le long des autres pièces, de cette profusion de fleurs et de plantes rares, — la dépouille d'un parc tout entier, — ni de ces blocs de glace dissimulés derrière des bosquets et qui entretenaient une fraîcheur parfumée, ni du magnifique souper servi dans cette même galerie où, il y a trois ans, nous admirions, entouré de vingt autres chefs-d'œuvre, le fameux Antonello de Messine; je ne parle pas de la richesse et de l'éclat des toilettes, des noms illustres de celles qui les portaient, de l'entrain et de la gaieté des danses qui se sont prolongées jusqu'à sept heures du matin; tout cela ne nous donne en résumé qu'une fête de plus, — merveilleusement réussie, il est vrai, et exceptionnelle à ce point de vue, — mais non pas unique. Ce qui assigne au bal de Mme Pourtalès une place à part, c'est la manifestation dont il a été l'objet, la révolution dont il a donné le signal.

Cette révolution, c'est l'avénement de la robe courte.

Depuis quelque temps déjà la chose était dans l'air : il y a huit jours, un ballon d'essai avait été lancé par un des Dangeaux de la mode.

« On admire beaucoup, disait-il, la robe de bal courte que la comtesse de Pourtalès a portée au bal de la comtesse de Béhague et qui sera de rigueur à son bal de vendredi. Elle s'arrêtait à la cheville par devant, au bord du soulier par derrière, et elle laissait voir le plus joli pied de Paris, chaussé d'un soulier de satin blanc, orné d'une rose pompon. »

Peste! — Ce n'est pas moi qui pousserais l'indiscrétion jusque-là.

Le Dangeau était bien informé. Au bal de Mme la comtesse de Pourtalès, la robe courte était d'uniforme : ce qui malheureusement ne pouvait l'être, c'était l'élégance et la petitesse du pied. Aussi plusieurs des invitées, plus parentes par ce côté de la reine Berthe que de la souveraine de la fête, avaient-elles bravement violé la consigne. Les robes longues et les robes courtes, le passé et l'avenir, se sont ainsi trouvés en présence. A qui est resté la victoire? La question est encore indécise, et il ne faut pas trop s'en étonner.

A coup sûr, c'était au premier abord quelque chose de bien séduisant que ces pieds mignonnement chaussés de bas à jour laissant transparaître la chair, de souliers de satin garnis de dentelles ou constellés de diamants. Mais à détailler, que de pieds imparfaits, courts, gros ou plats, serrés souvent dans la chaussure comme des bouchons comprimés dans une bouteille d'eau de seltz! La bottine permet de tricher : impossible avec le soulier. Le préjugé du petit pied a fait ce jour-là bien des martyres. Quand sera-t-on revenu de prendre pour type le pied court et en fer à cheval de l'Espagnole, au lieu du pied leste et mince de la Parisienne? La finesse des attaches, la cambrure, l'élégance, la perfection de la forme, voilà véritablement ce qui indique la race, et j'ajoute que, combinée avec ces qualités, un peu d'exagération dans la longueur n'est pas un défaut. — Des trompe-l'œil que tous vos petits pieds, disait une des dames du camp des robes longues à une révolutionnaire qui la plaisantait sur sa résistance. Voulez-vous que nous prenions le costume de Mme Tallien, la toge courte et les pieds nus dans les sandales? alors j'en suis et nous verrons bien à qui sera le dé.

L'idée a germé, m'assure-t-on, et après le bal des petits pieds, attendons-nous à avoir celui des pieds nus.

~~~ Devant ce grand événement, comme je le disais, tous les autres se sont effacés. Huit jours plus tard, je vous eusse entretenu longtemps de la dernière représentation de Mlle Nilsson, de cette pluie de fleurs, de ces bouquets de vingt-cinq louis jetés aux pieds de la cantatrice, de ces colombes lâchées dans la salle, de ces bravos, de ces ovations qui nous reportaient aux soirées les plus délirantes de la *Scala* et de la *Fenice*. A la dernière soirée de Mlle Patti, les bouquets et les triomphes n'ont pas non plus manqué. Pas de colombes; mais en revanche une couronne en aluminium. J'aime mieux les colombes. Quand on fait tant que de se lancer dans le bijou, il faut de l'or ou des diamants. La couronne d'aluminium fera bien rire les dilettanti de Saint-Pétersbourg.

Deux jours avant, Mlle Patti avait été sifflée : oui, sifflée. Il s'est trouvé un Welche, un Huron, comme eût dit Voltaire, pour saluer d'un sifflet l'entrée de la *diva*. Expliquons-nous bien vite : ce n'est pas au chant de l'artiste que s'est adressée cette manifestation barbare, reprimée aussitôt par les cris d'indignation de la salle. Mlle Patti, en bonne camarade, avait promis son concours pour le bénéfice de Mlle Krauss. Une affiche mal faite avait donné les noms des artistes sans indiquer les rôles où ils devaient paraître. Le deuxième acte de *Don Giovanni* figurait dans le programme. Mlle Harris entre en scène sous le costume de Zerline. Un tumulte épouvantable s'élève. Des cris, ponctués par des sifflets, réclament Mlle Patti. La pauvre Harris rentre dans la coulisse en pleurant à chaudes larmes. Que devait faire l'administration? Parlementer avec le public par l'entremise d'un régisseur. Mais au lieu d'un régisseur, c'est un des paysans de la pièce qui se présente. Il invoque l'affiche, il essaye d'expliquer comme quoi chacune des deux cantatrices a son rôle dans la soirée : l'une celui de Zerline, l'autre celui de la *Traviata*. N'importe, les cris continuent : Patti! Patti! et croyant bien faire, Mlle Patti se montre sous le costume de Violetta. C'est alors qu'est parti cet odieux coup de sifflet, inouï sans doute dans la carrière de la gentille actrice. Je n'ai pas besoin de vous dire quels bravos énergiques sont venus immédiatement sécher ses larmes et mettre une compresse sur sa blessure. Il n'en reste pas moins, à la charge de la direction, un incident fâcheux et qui n'est pas sans portée : le sifflet a pénétré à la salle Ventadour, pourvu qu'il n'en retrouve pas le chemin!

Il ne l'a pas retrouvé, heureusement, à la représentation de *la Contessina*, le nouvel opéra de M. le prince Poniatowski. — Un opéra nouveau à cette heure-ci, au moment où les feuilles verdissent, où le soleil d'été darde ses rayons, où la troupe commence à boucler ses malles! — C'est comme je vous le dis, et je ne demanderais pas mieux que de voir là un acte de bonne administration. Pour en revenir à *la Contessina*, elle méritait certainement mieux qu'une représentation *in extremis*. Le poëme de MM. de Saint-Georges et Adenis, très-habilement traduit en italien par M. de Lauzières, est intéressant et, ce qui est essentiel, abonde en situations musicales. La partition, rossinienne à outrance, ce dont je suis loin de me plaindre, a une valeur réelle. C'est un chapelet de mélodies dont le charme et l'agrément font oublier l'absence un peu trop complète d'originalité. Je m'en tiens pour aujourd'hui à cette appréciation sommaire que j'aurai l'occasion de développer lorsque l'an prochain nous ramènera, avec la troupe de M. Bagier, l'opéra du prince Poniatowski.

L'exécution n'a rien de fulgurant. J'excepte toutefois Tiberini, un chanteur de premier ordre que M. Bagier nous a produit trop tard, dans des conditions peu favorables, et dont il aurait pu tirer un meilleur parti. Mme Tiberini connaît à fond le mécanisme de son art. Il est fâcheux que la qualité de son organe ne réponde pas à sa science de virtuose.

~~~ Encore un sujet de comédie gâté, me disait un confrère en sortant du Vaudeville, où l'on venait de jouer *les Loups et les Agneaux*, de MM. Crisafulli et Stapleaux. Le jugement ainsi formulé est un peu dur. Il constate toutefois dans la pièce nouvelle une chose rare, une véritable idée dramatique. Le tort des auteurs est de ne pas l'avoir assez creusée, de n'avoir pas su en tirer la moelle et la substance, de l'avoir éparpillée en épisodes accessoires et en hors-d'œuvre parasites. Leur pièce, qui s'annonce comme une comédie sociale et une comédie de caractère, s'achève en comédie d'intrigue. La scène principale, celle qui justifie le mieux le titre, ce tableau d'un conseil d'administration où les gros bonnets de l'affaire se partagent les dépouilles des actionnaires, comme dans *Ruy-Blas* les ministres se partageant celles de l'Espagne, est mal rattaché à l'action et semble plaqué après coup. C'est dommage : la scène est hardie, prise sur le vif, et renferme des traits incisifs et vigoureux.

Ah! l'art des préparations, celui des développements! C'était la moitié des succès de Scribe : c'est l'inexpérience des auteurs en cette matière qui est la moitié de leur échec. Sauf en deux ou trois endroits, leurs scènes sont écourtées, leurs situations comme étranglées entre deux portes. La clarté disparaît dans ce va-et-vient de personnages qui passent et repassent sans laisser de traces :

J'évite d'être long et je deviens obscur.

Ce n'est pas tout : l'intérêt finit par s'évanouir et il arrive, comme au quatrième acte, que telle scène, conçue en vue d'un effet d'émotion, tourne, par la rapidité de l'exécution et le manque de développement, au comique de vaudeville.

Prenons, si vous voulez, la situation que voici :

M. de Tourbonne croit que sa femme le trompe : il n'en est rien; mais les apparences sont contre Mme de Tourbonne. Un certain Callot, le loup de la pièce, dont elle a repoussé l'amour, dresse à la pauvre brebis le piége le plus odieux. Il sait qu'avant son mariage elle a aimé un galant homme du nom de Sterny, dont la vue a ranimé dans son cœur les cendres d'une passion mal éteinte. A l'aide d'un billet perfidement conçu, Callot trouve le moyen de l'attirer chez Sterny. Son plan est de se venger d'elle en la faisant surprendre par le mari. Le mari arrive en effet : en l'entendant, Mme de Tourbonne se sauve dans un cabinet. Certes la situation est dramatique; elle le devient plus encore lorsqu'on voit le mari s'élancer vers le cabinet. La porte s'ouvre et une femme paraît. Ce n'est pas Mme de Tourbonne : c'est Mme de Chatonnay, une amie qui a pris sa place. Tout va bien jusque-là; mais le mari qui soupçonne la ruse pénètre dans le cabinet. Ah! pour le coup, la salle tremble. Que va-t-il se passer entre le mari et la femme prise au gîte? Rien du tout. Voici que, par une porte latérale, nous voyons sortir et s'échapper Mme de Tourbonne, puis le mari sortir à son tour par cette dernière porte, sans avoir vu sa femme. Et le public de rire à cette poursuite qui lui a rappelé celle du *Tigre du Bengale*. Ce que c'est qu'une scène mal faite! Le surlendemain, dans la pièce du Gymnase, une situation identique, sauf cette malencontreuse poursuite, allait aux étoiles.

J'ai assez critiqué maintenant pour avoir le droit de rendre aux auteurs la justice que méritent l'esprit, l'observation, les détails comiques, les mots piquants et bien venus dont ils ont brodé cette trame incomplète. Leur pièce n'est pas la pièce de tout le monde. Callot, le loup du troupeau, qui tient la morale pour un préjugé et les scrupules pour une duperie, est tracé d'une main ferme. Un personnage d'ancien viveur, Gil-Blas panaché de César de Bazan, tombé à l'état de cocher de fiacre, remonté à celui de secrétaire d'un conseil d'administration, filou et plein de cœur, canaille et bon enfant, bondit et rebondit d'une façon très-plaisante sur le tremplin de l'intrigue. Lesueur, qui a regagné ce soir-là tout le terrain qu'il avait perdu dans les inepties de la féerie, accuse ce personnage avec beaucoup de fantaisie et d'humour.

Parade met de l'autorité dans le rôle du mari. Munié a bien la sécheresse ironique qui convient à Callot. Colson fait un type vivant et curieux de Valdepeñas, un des loups en sous-ordre.

Deux brebis sympathiques sont représentées par Mlles Léonide Leblanc et Davril avec beaucoup de grâce et de charme.

Par sa beauté, son élégance, sa diction mordante et spirituelle, Mlle Bianca prête de la valeur au rôle trop effacé de Mme de Chatonnay.

~~~ Au Gymnase, je rencontre une comédie d'une allure bien franche, vraiment faite de main d'ouvrier, où l'intérêt marche et grandit d'acte en acte, où les détails, l'esprit, les mots — les auteurs en ont jeté à foison et des plus étincelants — loin d'étouffer l'idée, ne font que la fortifier et lui donner plus de valeur et de relief.

Je ne chercherai pas à faire la part de chacun des auteurs dans ce brillant succès. Je risquerais trop de me tromper. A mes yeux la collaboration est chose indivisible — tout aussi bien que l'impression bonne ou mauvaise qui en est le produit.

Le chemin retrouvé, c'est le chemin du devoir dont les
~~~

issions, les blessures, les circonstances de la vie font par-is dévier les cœurs les plus honnêtes.

Ce droit chemin, Mme d'Augerolles serait certainement cusable de le quitter pour les sentiers de traverse. Son ari — un parfait *gentleman* cependant, — s'est laissé prendre ıx séductions du plaisir illégitime. Ce qui n'était d'abord ı'un vague soupçon chez Mme d'Augerolles, devient bientôt ıe certitude. Elle apprend que M. d'Augerolles va courir ı steeple-chase sous les couleurs de la Boccarelli. En vain le supplie son mari de lui épargner ce scandale. Aux ques-ons de sa femme, celui-ci n'oppose que des réponses éva-ves, et froissée à la fin dans sa dignité d'épouse, Mme d'Au-rolles rompt les vitres et fait porter à la maîtresse la mme qui lui assure le gain des paris engagés sur le che-l que doit monter d'Augerolles.

Un autre cependant a pris sur le turf la place de d'Augerolles. est Laverdac. Ne croyez pas que ce soit dans l'intérêt de Boccarelli. Laverdac est amoureux de Mme d'Augerolles : poussé par elle, il a résolu d'en finir avec la vie : le eeple-chase qu'il court n'est qu'un prétexte à un suicide. cheval qu'il monte va se briser en effet contre un ob-cle, et le cavalier, jeté sur le champ de course, est ra-ıssé évanoui et transporté chez lui en danger de mort.

La nouvelle arrive à Mme d'Augerolles. La pitié cette fois pose silence au devoir. Elle court chez Laverdac.

Le moment est venu de vous parler de Mme de Barsanne. Mme de Barsanne est une femme separée de son mari. Une ıte qu'elle expie bien cruellement lui a ravi l'estime de la ciété et, ce qui est plus cruel, les caresses de ses enfants. ı hasard l'a rapprochée de Mme d'Augerolles : elle a sauvé ı des enfants de la jeune femme, qui était sur le point de noyer. Ce service, inappréciable pour le cœur d'une ère, Mme d'Augerolles l'a payé en générosité. Un jour que, ıns le casino d'une ville d'eaux, Mme de Barsanne s'était ıe mise en quarantaine par la pruderie des élégantes du u, Mme d'Augerolles est allée bravement à elle et lui a ndu la main. De ce moment, Mme de Barsanne a juré de uver Mme d'Augerolles et d'éloigner de ses lèvres la coupe ı'elle a bue jusqu'à la lie.

C'est à Mme de Barsanne que la jeune femme doit d'avoir ıe première fois écarté Laverdac. Pourquoi ne s'est-elle is souvenue de ses conseils lorsque son cœur l'a entraînée ıez le blessé mourant? Mais il est trop tard : elle a franchi seuil de Laverdac et déjà, informé par la Boccarelli, le ari est sur ses talons.

La situation est d'autant plus critique que Laverdac n'a çu que de simples contusions et que la présence chez lui Mme d'Augerolles ne peut plus s'interpréter comme celle une sœur de charité au lit d'un mourant, mais comme ılle d'une maîtresse au chevet de son amant.

Nous retrouvons ici la scène des *Loups et des Agneaux* ıe j'ai signalée plus haut. Mais comme celle-ci est autre-ent faite! C'est bien Mme de Barsanne que d'Augerolles ouve devant lui lorsqu'il veut entrer dans le cabinet. Seu-ment l'idée ne lui vient pas d'y entrer une seconde fois. calme de Laverdac le rassure. Et l'originalité de la situa-on consiste en ceci : que Mme d'Augerolles est tombée vanouie dans le cabinet et que Laverdac, trompé aussi bien ıe le mari par la sérénité de Mme de Barsanne, ne soup-onne pas le danger que court Mme d'Augerolles.

Le drame rebondit au quatrième acte.

En sauvant Mme d'Augerolles, Mme de Barsanne s'est per-ue. Touché de son repentir, M. de Barsanne, sur les in-ances de M. d'Augerolles, avait consenti à lui pardonner, à i rendre les caresses de ses enfants. Mais devant ce qu'il a ı chez Laverdac, d'Augerolles retire sa caution. Mme de arsanne va retomber dans le mepris du monde : ce paradis ı'elle avait entrevu va se fermer devant elle. Un mot lui ıffirait pour le rouvrir. La tentation est forte : elle y ré-ste cependant ; son avenir, sa réhabilitation, les rêves de ı vie, elle les sacrifie au bonheur de Mme d'Augerolles.

La scène est neuve au théâtre : elle est palpitante d'émo-on et d'intérêt; ce qui me la gâte, c'est que je ne trouve as dans d'Augerolles l'autorité nécessaire pour se poser en rotecteur et relever de la déchéance une femme perdue.

Mais le public n'y regarde pas de si près : il se laisse sans ésistance entraîner par le dénoûment : aussi bien ce dé-ıoûment est-il très-beau. Mme d'Augerolles refuse d'accep-er le sacrifice de Mme de Barsanne. Hautement, fièrement, lle déclare ce qui s'est passé et, subjugue par cet accent de érité, d'Augerolles rend à sa femme son amour, et son es-ime à l'ange sauveur qui, la soutenant de son exemple, lui fait retrouver le droit chemin.

Dans cette sèche et très-sommaire analyse, j'ai laissé de côté les personnages épisodiques qui, mêles habilement à l'action, viennent la détendre et l'égayer. C'est d'abord une vieille douairière, altière, collet-monté, raide sur les principes, où l'excellente duègne Mélanie nous a rappelé Mlle Mante dans *Il ne faut jurer de rien;* sa fille Gabrielle, une ingénue que représente Mlle Barataud avec une grâce toute charmante; puis les deux amoureux de Gabrielle : un petit collégien de dix-huit ans, *Cherubino di amore,* ravissant sous les traits de Mlle Massin, et son rival, un célibataire endurci à qui les beaux yeux de Gabrielle finissent non sans peine à faire franchir le fossé matrimonial. Landrol, à qui est échu ce personnage, y met beaucoup de gaieté et de comique. C'est lui qui a la plupart des mots de la pièce : il les fait valoir à merveille.

Émue, fière, pathétique et toujours dans la vraie mesure, avec naturel et sincérité, Mlle Pierson s'est décidément placée, par sa création de Mme d'Augerolles, au premier rang des actrices de Paris. Mme Pasca accentue énergiquement la physionomie de Mme de Barsanne. Son jeu est toujours un peu âpre; mais il a je ne sais quelle saveur particulière qui commande et fixe l'attention. Berton joue avec distinction le rôle du mari. Ce n'est pas sa faute s'il est un peu jeune pour le personnage. Par certaines qualités de chaleur et de passion, Villeray parvient à triompher d'un physique un peu résistant.

~~~ La Gaîté nous a donné une excellente reprise des *Bohémiens de Paris.* La pièce variée, intéressante, très-adroitement mélangée de drame et de comique, de rire et de larmes, a conservé dans leur fraîcheur première, les éléments du succès qui l'ont rendue si justement populaire. Les tableaux du tapis-franc et du pont Notre-Dame produisent leur effet comme aux anciens jours. L'interprétation est vraiment remarquable. Ne pouvant citer tous les artistes, je me borne à écrire ici les noms de Dumaine, un Crève-cœur superbe, et de Mlle Céline Montaland, l'idéal de la grisette, telle qu'ont dû la rêver ses deux grands poëtes : Henri Murger et Alfred de Musset.

~~~ On le fêtait l'autre soir, à la Comédie-Française, ce poëte de la jeunesse, cet enfant du siècle, l'ami des âmes tendres et des cœurs blessés. Mon remords est de ne pouvoir vous rendre compte, comme je le voudrais, de cette belle et touchante soirée, où le buste d'Alfred de Musset a été inauguré au bruit des applaudissements, dont une part s'adressait aux vers consacrés à la mémoire de Musset par M. Henri de Bornier. Le spectacle se composait de trois de ses pièces restées au répertoire, auxquelles on avait ajouté *la Nuit d'octobre,* admirablement dite et *jouée* par Delaunay et Mlle Favart. Je reviendrai certainement sur cette solennité, dont la Comédie-Française nous doit une seconde audition.

~~~ Il me reste, pour liquider cette semaine théâtrale à mentionner la rentrée triomphante que vient de faire Mme Marie Sass dans le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvres — j'ai nommé *Don Juan.* Quelle voix splendide, quelle puissance, quelle vigueur dramatique! Je ne parle que de l'héroïne de la soirée; mais quel beau jeu aurait mon patriotisme, s'il me fallait comparer cette magnifique représentation avec les interprétations boiteuses que nous offrent, sous le titre de *Don Giovanni,* certains théâtres exotiques!

GÉROME.

La célèbre gravure de Raphaël Morghen, d'après la **Cène** *de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans notre numéro du 4 avril, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de* l'Univers illustré *a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier vélin satiné, très-fort et à grandes marges. — Prix : 2 fr. dans les bureaux du Journal. Pour recevoir* franco, *dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 fr. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.*

BULLETIN

Le 1er mai, c'est-à-dire le jour même de l'ouverture de l'Exposition annuelle des beaux-arts, a commencé également l'Exposition d'horticulture, au Palais de l'Industrie. Tout le parterre de la grande nef était consacré aux produits multicolores et parfumés du printemps. Rien n'était plus charmant que le coup d'œil de ce jardin, où l'on voyait les statues de marbre et de bronze se dresser au milieu des massifs d'arbustes, sous les caresses d'un soleil radieux. Par malheur, les fleurs se fanent vite, et l'Exposition d'horticulture n'a pu durer plus de huit jours. A l'heure où paraîtra ce journal elle sera déjà close. Mais elle n'aura pas été stérile en résultats. Chaque année la culture des jardins se perfectionne davantage, et les pépiniéristes des environs de Paris commencent à mériter veritablement le titre d'artistes.

On sait que l'Empereur doit honorer de sa visite, dimanche prochain, l'Exposition agricole d'Orléans. Le vaste emplacement qui s'étend de la place Bannier à la rue des Anglaises est en ce moment encombré de machines et d'instruments d'exploitation rurale. Une armée d'ouvriers est occupee à mettre en place cet immense et intéressant materiel.

On ne compte pas moins de sept cent sept machines à defricher, à labourer, à herser, à moissonner, à battre, à cribler et à moudre, qui débordent jusque sur les bas côtés du boulevard. Il y a aussi de nouveaux modèles de pressoirs, de barattes, de toutes sortes d'inventions ayant pour but l'amélioration des laiteries et de la basse-cour de nos fermes, etc., etc.

Le nombre des animaux de la race bovine, taureaux, vaches et génisses, dont l'admission a été demandée s'élève à deux cent cinquante-trois; celui des béliers et brebis à cent quatre-vingt-deux; celui des verrats ou truies à vingt-six; celui des animaux de basse-cour, dont trois lots de paons, et trois chèvres, monte à trente-huit. Enfin on a déclaré cent cinquante lots de produits agricoles.

On nous communique la note suivante, sur laquelle nous appelons l'attention de tous ceux qui ont un intérêt quelconque dans l'Exposition internationale du Havre :

Après avoir visité les bâtiments de l'Exposition, le 23 avril, les délégués de Paris ont reçu à l'hôtel de ville diverses communications de l'architecte et du directeur. Ces communications ont une importance réelle pour les exposants. En effet, l'architecte a déclaré que, en ce qui concerne l'exportation, et surtout l'article Paris, l'affluence des produits restreindra les places. Il compte, à la vérité, sur une bonne volonté réciproque pour que l'installation s'organise de manière à offrir de l'attrait et de la variété.

Les delais pour les demandes et l'admission doivent donc être considérés comme expirés, et les exposants doivent aussitôt que possible envoyer au Havre leur exposition ou du moins le tracé de leur exposition, c'est-à-dire le nombre de mètres en hauteur et en largeur qu'elle doit occuper.

Le mois de mai sera marqué par douze concours régionaux, qui auront lieu en deux series, comme suit :

Du 2 au 10 mai prochain : à Orleans, à Châlons, à Montpellier, à Toulouse, à Rodez et à Quimper.

Et du 23 au 31 mai : à Rouen, au Puy, à Metz, à Lons-le-Saulnier, à Angoulême et à Arras.

Dans chacun de ces concours, outre le prix d'honneur de 5,000 francs, plus une coupe d'argent de la valeur de 3,000 francs, il sera décerné une centaine de prix montant pour chaque concours à plus de 60,000 francs.

Les écoles de natation qui stationnent sur la Seine ont quitté leurs quartiers d'hiver pour venir occuper leurs emplacements respectifs le long des deux rives du fleuve dans la traversee de Paris. Ces jours derniers on a pu voir ceux de ces établissements qui étaient garés au port de Grenelle et au Bas-Meudon remonter la Seine avec l'aide de puissants remorqueurs. D'ici à peu de temps, tous ces bains froids, remontés, restaures à neuf, seront prêts à recevoir la nombreuse clientèle qui les fréquente.

La bibliothèque léguée à l'Université par M. Victor Cousin, et qui constitue, en vertu d'un décret du 3 mai 1867, un établissement spécial installé dans les bâtiments de la Sorbonne, est ouverte depuis le 1er mai.

Elle est accessible aux lecteurs deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, de dix heures du matin à trois heures de l'après-midi; les simples visiteurs sont admis à la voir le jeudi, de midi à deux heures.

Le duc d'Edimbourg, contre lequel une tentative d'assassinat vient d'être commise en Australie, est le second fils de la reine Victoria; il sert en qualite d'officier dans la marine britannique. On comprend la profonde émotion qu'une pareille nouvelle a dû causer en Angleterre, et particulièrement au sein de la famille royale.

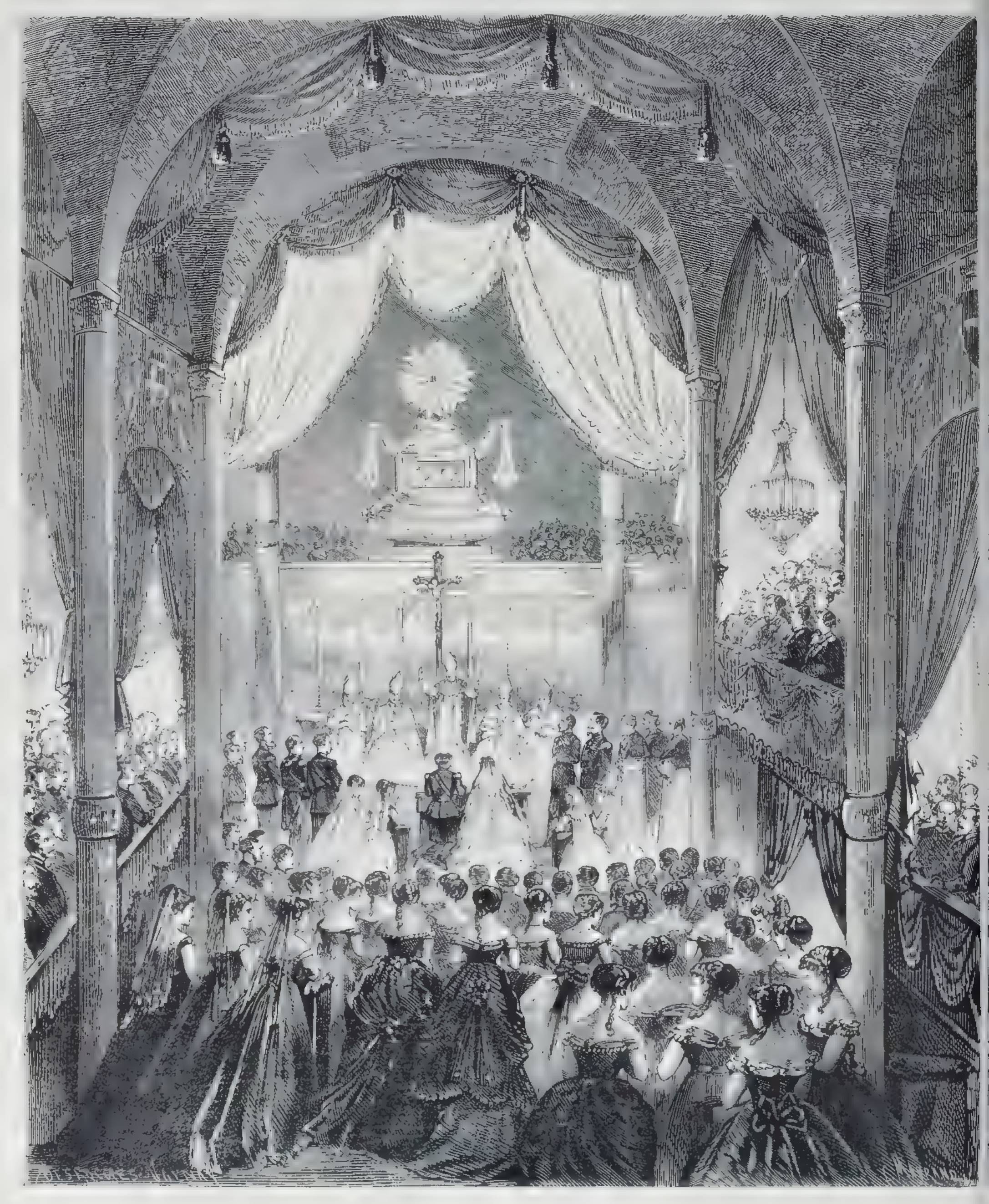
Aussitôt la dépêche reçue, le prince de Galles a quitté Carnarvon, avec la princesse de Galles, pour se rendre à Windsor.

Quant à la reine, elle s'est évanouie; et depuis lors elle est très-souffrante; Sa Majesté est entouree des princesses Hélène, Louise et Béatrice, des princes Léopold et Christian.

On sait les curieux travaux auxquels a donné lieu la nécessité de consolider le sol des quartiers de la rive gauche sous lesquels s'étendent les catacombes, cet immense ossuaire formé des débris des générations qui se sont succédé dans la cité parisienne.

L'idée d'affecter à cette destination les anciennes carrieres de la capitale est due à M. Lenoir, lieutenant general de police. Ce fut lui qui en provoqua la mesure, en demandant la suppression de l'église des Innocents, l'exhumation de son antique cimetière, et sa conversion en voie publique.

Dès 1786, toutes les dispositions etaient prises dans le but d'approprier d'une maniere convenable le lieu qui devait recevoir les ossements exhumes du cimetière des Innocents et successivement ceux qui seraient retirés de tous les autres
~~~



CÉRÉMONIE DU MARIAGE DU PRINCE HUMBERT D'ITALIE AVEC LA PRINCESSE MARGUERITE DE GÊNES; dessin de M. Desroches-Valnay, d'après un croquis de M. Teja.
Voir le Bulletin du précédent numéro et page 285.

cimetières, charniers et chapelles sépulcrales de la ville de Paris. L'état de ces carrières abandonnées depuis plusieurs siècles, la faiblesse des piliers, leur écrasement, l'affaiblissement du ciel dans un grand nombre d'endroits, les excavations jusqu'alors inconnues des carrières inférieures, etc., furent autant de motifs qui déterminèrent l'administration à apporter la plus grande diligence dans ces travaux. Au-dessous de chaque rue dont les constructions s'élevaient sur le sol excavé, il fallut ouvrir et tracer une galerie ou deux, suivant la largeur de la voie, de manière à diviser respectivement les quartiers, à isoler les massifs, à préparer la reconnaissance des propriétés, à déterminer leur étendue, à fixer leurs limites au-dessous de celles de la surface, à tracer à trente mètres de profondeur le milieu des murs mitoyens sous le milieu même de leur épaisseur, enfin à établir un rapport intime entre le dessus et le dessous, et à créer pour ainsi dire la doublure souterraine d'une portion considérable de Paris.

C'est d'après ce système qu'on vient de pourvoir à la consolidation d'une importante section du boulevard Arago, qui est en cours d'exécution entre la place d'Enfer et la rue Mouffetard.

De son point de départ jusqu'à la rue de la Santé, la voie est tracée au-dessus des catacombes. Cette circonstance a motivé la construction d'énormes piles en beton, qui supportent des arcs souterrains formant comme un immense viaduc sur lequel le boulevard tout entier est solidement assis.

Les dépêches arrivées d'Abyssinie cette semaine confi ment la nouvelle que nous avons donnée, dans notre précé dent Bulletin, de la prise de Magdala et de la mort du né gus Théodoros. Magdala a été enlevée d'assaut le 13 avri sous la protection des canons Armstrong en acier, de mor tiers de huit pouces et d'une batterie de fusées. Théodoro avait 28 canons montés sur leurs affûts en dehors de la plac Quand le général Napier a été en vue, le négous a ouve le feu; les Anglais ont répondu avec leurs canons et leu fusées. Théodoros, abandonnant son artillerie, a barrica les portes et a commencé un feu de mousqueterie trè nourri. Il a repoussé toute sommation de capituler. Le bom bardement a duré trois heures, puis les Anglais ont donn l'assaut. La forteresse a été emportée après une vigoureus

sistance. Les Abyssiniens ont perdu ixante-huit morts et deux cents lessés. La perte des Anglais a été de n mort et seize blessés.

Théodoros a été trouvé tué d'une lle dans la tête. Son corps a été re- nnu par les Européens qui avaient é relâchés. Les uns disaient qu'il ait été tué en combattant, les autres l'il s'était tué lui-même. Ses deux s ont été faits prisonniers. La for- resse présentait des traces nombreu- s d'une splendeur toute barbare. armi les trophées dont on s'est em- aré, se trouvent quatre couronnes l'or, vingt mille dollars, mille pièces e vaisselle d'argent, un grand nom- re de joyaux et d'articles divers, cinq ille fusils, vingt-huit pièces d'artil- rie et dix mille lances.

Toute l'armée abyssinienne a mis as les armes. Les prisonniers, au ombre de soixante, hommes, femmes t enfants, ont été rendus à sir Robert lapier, et dirigés immédiatement sur ulla.

Les fameux lions de Théodoros, ui portent au cou et aux pattes des haînes d'or massif, seront embarqués our Londres; ils sont destinés au *Zoological-Garden.*

Th. de Langeac.

LES FÊTES DE TURIN

Nous publions en tête de ce numéro, d'après des photographies qui nous sont envoyées de Turin, les portraits du prince Humbert de Piémont et de la princesse Marguerite de Gênes, dont l'Italie vient de célébrer le mariage par des fêtes splendides. L'héritier de la couronne d'Italie, Humbert-Rénier-Charles-Emmanuel, prince de Piémont, est né à Turin le 14 mars 1844; il a le grade de major général et commande la deuxième brigade de la cavalerie de la ligne. Sa mère, la reine Adélaïde, morte en 1855, était fille de l'archiduc d'Autriche Rénier. La princesse Marguerite-Marie-Thérèse est née le 20 novembre 1851. Elle est fille du duc de Gênes, frère unique du roi Victor-Emmanuel. Le duc de Gênes, mort en 1855, avait épousé en 1850 la fille du roi de Saxe aujourd'hui régnant.



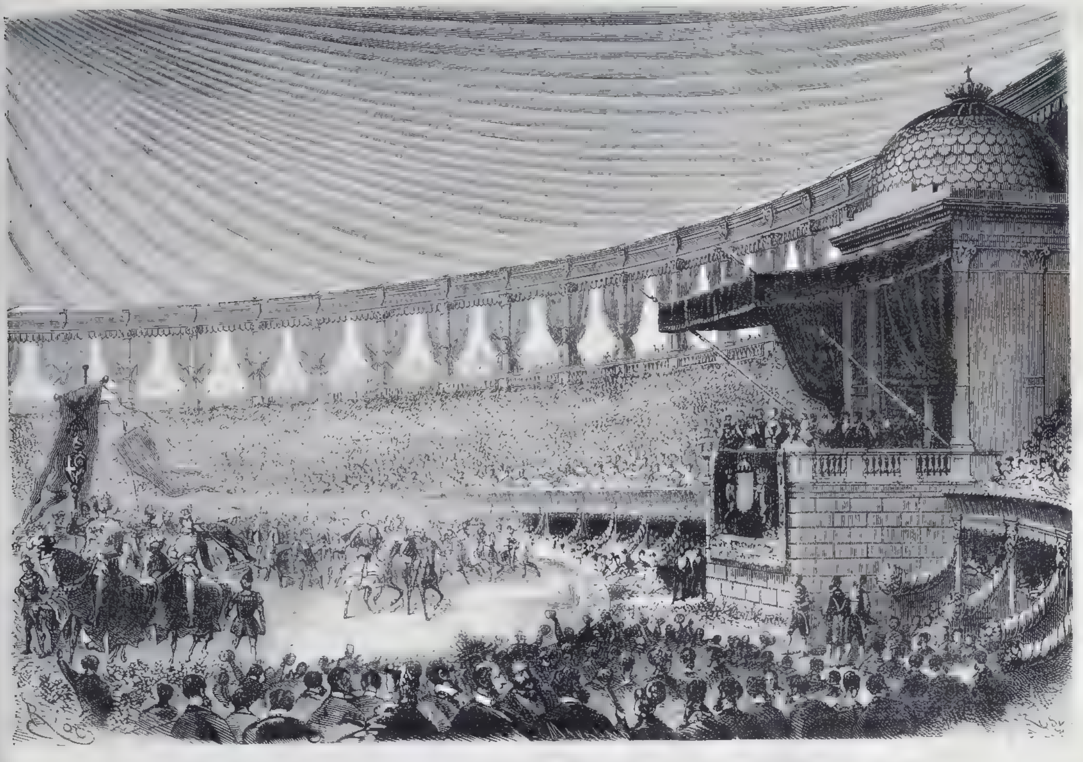
FÊTES DE TURIN. — REPRÉSENTATION POPULAIRE DU THÉATRE DE GIANDUJA, DANS LE JARDIN DU PALAIS ROYAL; dessin de M. Desroches-Valnay, d'après un croquis de M. Gamba.

Nos lecteurs trouveront également dans ce numéro une gravure représentant le carrousel qui a été donné à Turin en l'honneur des jeunes époux. Nous esquisserons les points principaux de cette solennité hippique dont la magnificence ne laissait rien à désirer, et dont le succès a été complet auprès de ses cinquante mille spectateurs.

Le carrousel a eu lieu sur la place Charles-Emmanuel, autrefois place Carlina; il était dirigé par le prince Amédée. Les costumes choisis étaient ceux du milieu du XVIe siècle. Le prince Amédée portait un costume rouge et blanc bordé d'or avec béret en velours rouge surmonté d'un panache blanc. Le prince Thomas, le jeune frère de la princesse Marguerite, est entré dans l'arène suivi de cent cavaliers. Il avait un délicieux costume violet et blanc.

Les *tenants* ou jouteurs formaient trois quadrilles comprenant chacun trente-deux cavaliers. Le premier était italien, le second espagnol, le troisième flamand. Le quadrille italien était vêtu de blanc et bleu, en satin et velours, alternés, galonnés d'or. Le quadrille espagnol était jaune et violet, satin et velours, manteau violet. Le quadrille flamand était rouge, noir et vert, avec manteau vert. Les Italiens étaient commandés par le comte Marazzani, les Espagnols par le comte de Bagnasco, les Flamands par le colonel LanzaVecchio de Bury.

Chaque quadrille s'est fait remarquer tour à tour par son adresse et son élégance. Le prince Amédée a eu un véritable succès d'enthousiasme lorsque, dans la course des sauts, il a fait franchir, à diverses reprises, avec une crânerie toute martiale, l'obstacle par son cheval qui résistait en se cabrant.



FÊTES DE TURIN. — CARROUSEL SUR LA PLACE CHARLES-EMMANUEL; dessin de MM. Riou et Rose, d'après un croquis de M. G[illegible].

Aux évolutions des quadrilles ont succédé la course des anneaux, les jeux de barres dans lesquels chaque cavalier cherche à enlever à son voisin une rose suspendue à son épaule; puis le jeu des javelots, jeu par lequel, en frappant dans le centre d'un tambour, on donne la liberté à une multitude d'oiseaux portant des banderoles de diverses couleurs.

Le spectacle s'est terminé par les évolutions et les exercices des trois quadrilles réunis, auxquels la foule n'a pas marchandé ses bravos et ses acclamations.

La pluie, qui a commencé à tomber presque au moment où le tournoi venait de finir, a beaucoup nui à l'effet des illuminations qui avaient été préparées sur les places et dans les principales rues de Turin. Cependant on a pu encore admirer la disposition pittoresque des voûtes lumineuses de la rue Dora-Grossa et le gracieux ensemble que présentaient les groupes de lanternes multicolores en forme de fleurs, sur la place du Château et dans la rue du Pô.

Nous ne voulons pas terminer cet aperçu rapide sans consacrer aussi quelques mots à une représentation populaire du théâtre de *Gianduja*, qui a été offerte, dans le jardin du palais royal, à la population turinoise. C'était une fiche de consolation pour les braves gens qui avaient eu le crève-cœur de ne pas parvenir à se faufiler dans l'enceinte du tournoi. *Gianduja* n'est qu'un simple théâtre de marionnettes; mais sa célébrité est très-grande en Piémont, et les farces improvisées que jouent ses artistes de bois ne sont pas moins goûtées au delà des Alpes que les représentations de Guignol par les tourlourous et les bonnes d'enfants des Champs-Élysées.

H. Vernoy

LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite[1].)

Évidemment, on le goûtait, mais sans le redouter. Il eût mieux aimé l'inverse. Au pied de familiarité sur lequel il était avec la jeune héritière, il eût préféré un bon pied de guerre. Il croyait que l'amour est à l'amitié ce qu'est une bataille à une parade. Il connaissait, pour l'avoir répandu en le démentant, le bruit qui avait couru de son mariage avec Mme de Clérol; mais le moyen de compromettre une femme qui n'admettait pas qu'on la pût compromettre! Aussi n'avait-il ressenti aucune inquiétude en lisant la lettre de Rose, qui lui écrivait tout crûment : « Arrivez, si vous ne voulez pas être supplanté par Michel Morgan. » Il éprouva cependant un violent dépit en remarquant le sourire d'intelligence par lequel Olga prit congé de Michel; mais ce qui lui causa le déplaisir le plus vif fut l'aspect de Michel lui-même. Il vit immédiatement que le jeune homme était amoureux fou de Mme de Clérol; or, il savait que, pour arriver à être aimé d'une femme, un des moins mauvais procédés est encore de l'aimer. D'ailleurs, Olga était si fantasque, qu'on devait la tenir pour parfaitement capable d'épouser un paysan. Puis, après tout, ce Morgan était très-décrottable. Un tailleur et quinze jours de pavé de Paris feraient de lui un gentilhomme. Laïta le traita donc en subalterne, cherchant, par sa méprise volontaire, à le faire descendre de quelques crans dans l'estime de la marquise. Mais celle-ci, toute aux premières agitations de sa rencontre imprévue avec sa tante, ne s'aperçut pas de l'humiliation infligée à Michel. Laïta ne retira donc de son ton insolent d'autre bénéfice que la satisfaction d'avoir été insolent. Seulement, l'humble attitude du jeune homme confirma ses soupçons et lui parut ce qu'elle était en effet, cette abdication de la volonté qui naît de l'amour.

Ainsi, tout en se promenant dans sa chambre, le vicomte, qui, lui, n'avait point abdiqué, étudiait la situation avec un sang-froid parfait. Il avait en face de lui trois ennemis : d'abord M. Corbier, toujours très-poli, mais trop poli, et se tenant, contre son habitude, sur la défensive; ensuite le baron, un adversaire déclaré, armé de pied en cap, ayant dans son carquois plus d'une flèche à décocher, impitoyable et vieux routier, à qui l'honneur tient lieu de vertu; enfin le plus innocent et en même temps le plus dangereux des trois, ce jeune obstacle, ce champignon qui avait en une semaine poussé sous bois. D'autre part, Laïta faisait le dénombrement de ses alliés : Barlot, un instrument; Henri, un séide; Mme Corbier, une bonne femme, ne sachant rien du monde qui avait absorbé sa vie, n'ayant connu d'autre passion que celle de la valse, crédule, enthousiaste à faux et reportant sur l'ami de Henri son adoration pour celui-ci. Laïta espérait également le concours de Cabonat, à qui il apportait une lettre obtenue par l'intermédiaire de Bousquet, d'un prêtre renommé pour sa piété. Ensuite...

— Vous m'avez parlé, dit-il au garde, d'une demoiselle de Balaguier?

— Il paraît, fit Barlot, qu'elle s'ennuyait d'être fille et qu'elle aurait voulu le jeune homme. Mais bernique! Voilà pourquoi, si elle le tenait, elle lui tordrait le cou comme à un poulet.

— Quel âge a-t-elle?

Le garde haussa les épaules.

— Ma foi, reprit-il, ce n'est pas un conscrit.

Le vicomte allait adresser une nouvelle question à Barlot, quand Henri Corbier entra avec fracas, bourrant la porte à la détacher de ses ais, renversant une chaise, se heurtant à une malle, faisant rouler le fauteuil sur lequel il tomba à la façon d'un marteau sur une enclume. Henri, au demeurant le plus inoffensif des petits garçons, entrait toujours comme un coup de vent. Aussi Mme de Bois-Guéant ne pouvait-elle le souffrir, ce dont, naturellement, il se souciait comme d'un zeste.

Il avait hâte d'exhiber à Gustave le costume neuf qu'il venait de revêtir, un costume entièrement beurre frais, depuis les souliers et les bas, jusqu'à la chemise et au chapeau. L'enfant était à l'âge heureux des illusions, des extravagances et de la réaction contre les manches déchirées, contre les bottines éculées, les cheveux mal peignés, les doigts crasseux chers à l'écolier. Cette réaction-là se produit entre quinze et vingt-cinq ans, tantôt plus tôt, tantôt plus tard, dès qu'un autre sourire que celui d'une mère a transformé la chenille en papillon. Que les gens qui se croient sérieux en rient; c'est leur droit. Mais ceux chez qui elle ne se fait pas seront peut-être des hommes distingués, ils ne seront jamais des hommes. Il ne faut pas d'ailleurs demander à la réaction d'être modérée, et au papillon qui se rappelle encore avoir été chenille, il est permis d'être un peu vain de ses ailes.

— Eh bien, dit-il, que pensez-vous de ce *tout du même*? Untersax s'est distingué, ce me semble. Par exemple, j'ai eu du mal à trouver des bas qui assortissent. Quant au paletot, il est de mon invention : douze poches, mon bon, ni plus ni moins. C'est légèrement hardi, mais c'est si commode!

— Vous avez tout à fait l'air..., reprit Laïta, qui termina sa phrase par un sourire.

— L'air de quoi?

— De votre chanson, parbleu!

— Et quelle est ma chanson?

— La chanson du printemps, des primevères, des coquelicots, d'une saison qui ne doute de rien.

— Vous n'approuvez pas? fit Henri avec inquiétude.

— Moi, ne pas approuver! répliqua le vicomte. Vous savez que j'approuve toujours tout.

— C'est nouveau, mais c'est vrai, à preuve cet éloge que vous nous avez fait avaler tout à l'heure du bon papa de Bley.

— Ne vous plaignez pas, ingrat. Je ne vous ai fait avaler que l'éloge, tandis que j'ai passé ma vie à avaler le papa.

— Vous voulez dire à le mâcher, reprit le petit Corbier en éclatant de rire. Ah! l'avez-vous assez démoli, ce pauvre baron. Aussi quand, à déjeuner, je vous ai entendu...

Gustave interrompit le jeune homme, et, s'adressant au garde :

— C'est trop tard aujourd'hui, dit-il; mais demain j'irai volontiers faire un tour dans les champs, à moins que... — Il faut, Henri, que nous conférions de cela. — Écoutez, Barlot, le plus simple est que vous reveniez ce soir, vers onze heures. Je vous instruirai de ce que j'ai décidé. Ainsi, à ce soir, c'est entendu, là, dans la cour, sous ma fenêtre.

Quand Barlot se fut retiré :

— Diable! s'écria Henri, je n'avais pas pris garde à cet homme. J'ai eu tort de me moquer devant lui du baron.

— Peuh! fit Laïta, cet homme est une bête, incapable, sauf en ce qui concerne son métier, de lier deux idées. Il n'aura pas même soupçonné de qui nous parlions. Seulement, je l'ai renvoyé parce qu'il m'ennuyait. Vous savez qu'il vient de la Noire. Non, vous ne le saviez pas? Eh bien, oui, il vient de la Noire. C'est moi qui ai forcé mon père de le renvoyer. Un garde hors ligne que ce Barlot, et un brave garçon, mais qui avait des difficultés avec un piqueur auquel je tiens. Alors, me sachant ici, il est accouru pour m'expliquer qu'on m'avait trompé et que c'était l'autre. Enfin vous comprenez, avec ces gens-là, les explications n'ont pas de terme. — A propos, à quelle heure dîne-t-on?

— A six heures, et, dites-moi, en attendant le dîner, si nous essayions d'un bézigue, demanda Henri, qui sortit un paquet de cartes d'une des douze poches de son paletot jaune.

Tandis que les deux jeunes gens essayaient d'un bézigue, dans la chambre contiguë, le baron de Bley essayait en vain de recomposer la conversation de Laïta et de Barlot, d'après les lambeaux de phrases parvenus à ses oreilles à travers la cloison. Quant aux paroles de Henri, qui criait comme un sourd, il n'en avait pas perdu une syllabe.

— Ah! soupira-t-il, on a enguirlandé le bonhomme Bley, on pare la victime pour le sacrifice. Décidément, j'ai vingt ans de trop ou de trop peu!

XIV

Comme Michel retournait chez lui, il rencontra l'équipage de chasse de Montrevaux : quarante chiens normands menés par deux valets montés sur de solides bidets rablés. Suivaient quelques chevaux dont trois portant aux angles de leurs couvertures le chiffre couronné du vicomte de Laïta; les autres appartenaient à Olga ou à son cousin. Tous ces animaux étaient en tenue de voyage, sauf un splendide bai brun, récemment acheté à Melton et que montait un petit vieux à la casquette enfoncée jusqu'aux sourcils, à l'œil gris, sec, ratatiné, arqué, nerveux, métallique, ayant l'air d'avoir été passé au feu. Ce petit vieux était le célèbre Simon, le premier piqueur de Montrevaux et, à l'en croire, de France. Bêtes et gens venaient de la station du chemin de fer, où le train les avait déposés et où Simon avait fait manger les chiens, panser les chevaux, brosser les couvertures, cirer les bottes, laver et peigner les hommes, tout cela en plein vent.

Un valet novice ayant insinué que, si près d'arriver au château, ce n'était peut-être pas la peine de s'arrêter dans un lieu n'offrant ni abri ni ressource d'aucune sorte :

— Qui donc, s'est écrié Simon, m'a fabriqué des révolutionnaires de ton espèce! Sommes-nous des libéraux pour arriver comme des va-nu-pieds et des meurt-de-faim? Est-ce que je sais mon métier, oui ou non? Est-ce que je suis maître ici, oui ou non? Ainsi pas d'insurrection et qu'on débouche les bidons et qu'on serve les chiens! Marche!

Ce n'était pas souvent que le piqueur tenait de si longs discours; mais, s'il parlait peu, il parlait bien.

Michel regarda défiler l'équipage avec l'admiration dont un connaisseur ne pouvait se défendre, mais aussi avec la tristesse qu'éprouve un général à l'aspect du corps d'armée qui va renforcer l'ennemi. Quelques jours plus tôt, il eût été tout entier à la joie de contempler un spectacle si nouveau et si plein d'attrait pour lui. Même quelques heures auparavant, quand il cheminait avec Olga, il aurait considéré sans amertume ces chiens, ces chevaux, ces piqueurs, instruments et promesses de fêtes auxquelles il eût été le premier convié. Qu'était-il maintenant, auprès de cet étranger que Mme de Clérol avait paru si heureuse de revoir? Un étranger lui-même, un intrus, un misérable paysan, une connaissance de hasard faite pour rentrer au plus vite dans l'obscurité et dans l'oubli. Il souffrait cruellement, lâchement, en homme que la douleur étonne. Il continua sa route et il arrivait au Champ-d'Asile, quand il entendit qu'on causait gaiement dans le jardin. Il regarda par-dessus la haie et vit son père et Jeandin le marchand de bœufs, qui, assis sous la tonnelle, devisaient en prenant un verre. Ne se sentant pas la force de subir les graves histoires et les vastes éclats de rire de Jeandin, il rebroussa chemin et se dirigea instinctivement du côté de la rivière que longeait un sentier où il avait l'habitude de se promener. Il suivait ce sentier ordinairement désert, lorsqu'à une cinquantaine de pas devant lui, il aperçut Mlle de Balaguier qui revenait de toucher le fermage de son moulin et qui, son cabas au bras, regagnait la route où Jacques et le cabriolet l'attendaient; Michel, par un mouvement irréfléchi, se jeta dans le bois, afin d'éviter la rencontre de la vieille fille.

— Eh! eh! se dit celle-ci, je comprends pourquoi cette petite pécore de Rose s'amuse là-bas à regarder couler l'eau.

Puis elle regarda à sa montre l'heure qu'il était, poussa un soupir et continua son chemin.

Si Adrienne n'eût pas, ce jour-là, attendu à dîner Mme Daumès, avec qui elle avait été longtemps en délicatesse, elle serait retournée furtivement sur ses pas pour surveiller l'entretien de Rose et de Michel. La moralité du pays lui tenait fort à cœur. Mais elle n'aurait pas revu Michel qui s'était enfoncé dans la forêt et elle aurait bien retrouvé Rose : seulement, au lieu de regarder couler l'eau, la jeune fille causait avec Barlot.

Le garde s'était approché avec une timidité qui n'était point dans ses allures ordinaires. Il paraissait embarrassé. Il remercia Rose d'être venue au rendez-vous qu'il lui avait assigné. Mais, depuis qu'il ne logeait plus chez le forestier, il ne la voyait jamais.

— Et, ajouta-t-il, quand la chance veut que je vous rencontre, vous disparaissez à droite ou à gauche, comme si vous ne m'aperceviez pas.

— Ou comme si je vous apercevais, rétorqua Rose avec un petit rire sec. Mais, poursuivit-elle, je ne suis pas ici pour écouter vos plaintes. Ainsi laissez-moi tranquille sur ce point. Je viens à un rendez-vous pour la première et la dernière fois, et uniquement parce que je veux que vous me racontiez comment les choses se sont passées ce matin durant cette chasse dont on n'a fait d'avance que me corner les oreilles.

Barlot fit un long récit des exploits de la journée; il dit la maladresse de Mme de Clérol, son dépit, le chagrin que Michel avait ressenti de ce dépit, puis la façon dont la bande s'était divisée. Il vanta ses propres succès. A l'entendre, pas un de ses coups de fusil qui ne fût un épisode remarquable. Il énumérait, en s'arrêtant à chacune, les victimes dont il avait gonflé son carnier; mais Rose l'interrompit :

— Vous ne dites pas, fit-elle, que votre marquise vous a planté là pour suivre Michel?

— Non, non. C'est lui, au contraire, qui l'a suivie.

— Vous êtes bien trop bête! reprit la jeune fille, qui avait besoin de quelqu'un sur qui exhaler sa colère.

Barlot baissa humblement la tête.

— Peut-être! murmura-t-il; mais je crois qu'on est toujours bête quand on aime!

— Tiens! c'est assez joli, ce que vous dites là! répliqua Rose d'une voix moins sévère.

Barlot se rengorgea, et, n'ayant apparemment plus rien de joli à dire, il se tut. Tous deux restèrent ainsi longtemps, Rose à regarder couler l'eau, Barlot à regarder Rose.

— Vous ne m'aimez pas! soupira enfin la jeune fille.

— Oh! mademoiselle Rose!

— Non. Si vous m'aimiez, vous auriez accompagné votre dame et vous ne l'auriez pas laissée se promener seule avec Michel.

— Une autre fois, dit le garde d'un ton soumis, une autre fois, je ne laisserai pas madame se promener seule avec Michel, puisque, ajouta-t-il avec effort, cela vous chagrine.

L'entrevue redevint silencieuse, Rose retournant regarder couler l'eau, et Barlot n'ayant pas cessé de regarder Rose. De nouveau, ce fut la jeune fille qui renoua l'entretien.

— Pourquoi, demanda-t-elle, votre cousin n'arrive-t-il pas?

— Mon cousin?

— Eh! oui, le vicomte de Laïta.

— Ah! c'est juste, c'est juste. J'oubliais, parce que mon cousin... Eh bien, il est arrivé.

— Quand cela?

— Ce matin.

— Et vous lui avez raconté ce qui se passait ici?

1. Voir les numéros 681 à 694

— Oui.
— Et ce que vous lui avez raconté lui a fait plaisir?
— Non.
— « Oui, non! » Enfin ne vous a-t-il pas chargé d'un message pour moi?
— Oui, reprit le garde avec embarras; c'est-à-dire non. Vous lui avez écrit?
— Sans doute, répliqua Rose en se redressant, et j'attends sa réponse.
— Je vous la remettrai.
— Donnez.
— Vous l'aurez quand je l'aurai, et demain.
— Alors, à demain! interrompit la jeune fille en s'en allant.

Et, comme Barlot marchait après elle :
— Ne me suivez donc pas, fit-elle; on n'aurait qu'à nous voir ensemble!
— Demain! observa le garde. Mais à quelle heure? en quel endroit?
— Ici, vers le soir. Vous vous cacherez dans les broussailles en m'attendant. Et écoutez, ajouta Rose, si vous et votre cousin, vous n'empêchez pas votre marquise d'épouser Michel, je ne vous revois jamais!

La jeune fille fut en un instant masquée par les arbres aux yeux de Barlot, qui reprit tristement son fusil appuyé au tronc d'un chêne. Puis une idée lui vint qui le fit sourire. Il déboucha sa gourde d'eau-de-vie, une gourde aux larges flancs, qu'il porta longuement à ses lèvres, et, tout en reprenant haleine entre ce qu'il appelait deux gorgées, c'était d'un accent presque tendre qu'il grommelait :
— Chien de Morgan!

Mme Corbier avait, à la voir et surtout à l'entendre, la plus mauvaise santé du monde; elle ne tenait qu'à un fil, et cependant, à Montrevaux comme à Paris, du 1er janvier au 31 décembre, elle supportait ou plutôt, en se plaignant, elle recherchait des fatigues que peu de grenadiers eussent été capables d'endurer. Ce n'était pas, à coup sûr, en hiver que son cocher mangeait le pain de l'oisiveté. Les jours où elle ne recevait pas, on la voyait, chaque soir, promener de salon en salon sa voix phthisique, son sourire bienveillant, sa personne stéréotypée, un fourreau que la lame n'avait point usé. Tant qu'il est vivant, l'écureuil s'acharne à tourner dans sa cage. Pour Mme Corbier, le mouvement était une seconde nature, ou peut-être était-il son unique nature. Elle aimait d'ailleurs la représentation, nécessaire aux exigences de son inoffensive vanité. Elle avait eu jadis l'habitude d'être entourée d'hommages, habitude que les femmes d'esprit ont beaucoup de peine à perdre, mais que les sottes ne perdent jamais. Au reste, elle possédait l'usage et le jargon; elle entendait mieux que personne l'ordonnance d'un bal; elle donnait des dîners dont on parlait au club et qui faisaient infiniment d'honneur à son mari; en été, son médecin ne manquait pas de l'envoyer aux eaux; en automne, elle adorait la campagne; la chasse était pour elle, non pas la saison du gibier, mais la saison des chasseurs; elle prenait au sérieux le monde; dans son innocence, elle ne comprenait pas qu'on pût médire, et elle était, en somme, ce qu'on appelle une maîtresse de maison accomplie.

Quoique très-souffrante, elle avait donc bravé les fatigues d'un long voyage, parce qu'il était de toute nécessité qu'on fît à la province les honneurs de Varanne. Une Varanne, résidant à Varanne, devait à la société de tenir les états. Olga s'empressa de remettre les rênes du gouvernement entre les mains de sa tante. Celle-ci manda aussitôt auprès d'elle Mlle de Balaguier, qui lui fournirait une liste des hobereaux du pays, des fonctionnaires bien pensants, des militaires présentables, en un mot, des gens à inviter. Adrienne se hâta, toutes affaires cessantes, d'accourir à l'appel, lequel était rédigé en termes éminemment affectueux : « Ma chère cousine » par-ci, « ma chère cousine » par-là; vive impatience de connaître un jeune et aimable cousin (autrement dit Anatole); puis les excuses d'usage; empêchement absolu de se rendre à Briancourt, vu le délabrement d'une santé tout à fait détruite. Naturellement, Mlle de Balaguier plut beaucoup à sa chère cousine, qui ne l'avait vue qu'une seule fois, quelque trente ans auparavant. Mme Corbier exposa avec une gravité ministérielle ses projets. C'était réellement, par certains côtés, une grande dame que Mme Corbier. Bien que le contraste fût saisissant entre Montrevaux, un modèle de luxe confortable, et Varanne, un exemple du contraire; elle ne voyait aucun inconvénient à donner des fêtes dans un château délabré où, selon la remarque de Bley, il eût été difficile de ne pas tenir maison ouverte, puisqu'il l'était. Donc, on débuterait par un bal; ensuite, on arrangerait une matinée champêtre; en même temps, on préparerait une comédie : M. de Laïta jouait en perfection presque à l'égal de Henri; après quoi, l'on verrait. Mlle de Balaguier trouva ces dispositions fort bien entendues, et les deux femmes passèrent au travail délicat de la confection des listes.

Ce travail était loin d'être terminé que la cloche du dîner l'interrompit. Il fut décidé, après une résistance convenable de la part d'Adrienne, que celle-ci resterait à coucher au château et qu'on préviendrait son frère par un messager. Être en pied, installée à Varanne, c'était là l'un des rêves de Mlle de Balaguier, qui, de la joie qu'elle éprouva, devint presque gracieuse; elle reçut, d'ailleurs, un bon accueil d'Olga, qui se reprochait d'avoir été un peu acerbe. Le dîner était excellent, ce qui le fit trouver gai au baron, et il fut véritablement gai, ce qui le fit trouver excellent à Corbier. Les convives n'étaient point fatigués les uns des autres; ils s'étaient à peine entrevus pendant la journée, qui avait été pluvieuse et dont Olga avait passé la plus grande partie, renfermée chez elle, avec le curé, à dessiner le plan définitif de l'autel; le sous-préfet revenait de Briancourt, où, par extraordinaire, sa présence s'était trouvée nécessaire; après une matinée consacrée à courir le pays, Gustave avait expédié d'abord quelques lettres, puis plusieurs bézigues avec Henri, qui, de son côté, s'était efforcé de tuer le temps, en flânant dans les écuries et les chenils. Quant à Corbier, jusqu'à l'heure du dîner, il ne comptait pas, sauf pour les maçons, les terrassiers, les charpentiers, les gens de tout métier, qui, du matin au soir, affluaient dans son cabinet. Enfin Cabonat, retenu de vive force, ne savait pas faire deux choses à la fois; et, la serviette agrafée sous le menton, il était paralysé par la crainte de renverser son verre.

Le premier service n'était pas dépêché, que Laïta avait conquis le cœur de la vieille fille, auprès de laquelle il se trouvait placé. Il parla de la province en homme qui regrette de n'y point vivre davantage, qui a la ferme intention de s'y fixer, et la mit fort au-dessus de Paris. Il admira le pittoresque de la contrée; il s'extasia sur le grand air de Briancourt, d'où s'exhalait un parfum de mœurs antiques et de féodalité. Incidemment, et s'adressant à Corbier, il rappela que les Balaguier avaient joué un rôle considérable sous Louis XIII; il n'expliqua pas que ce rôle considérable consistait dans les fonctions d'officier de bouche du duc d'Orléans remplies par Raoul de Balaguier. Il le savait pourtant, malgré le silence absolu que les mémoires du temps gardent au sujet de ce Raoul; mais ce qu'on cherche, on le trouve, fût-ce ailleurs que dans les livres. Gustave avait bien employé sa journée, et le père Grappe se gaussait volontiers des prétentions ridicules du conseiller général et de sa famille. Toutes ces choses, du reste, furent dites adroitement, peut-être un peu trop adroitement, car, à diverses reprises, un sourire significatif plissa les lèvres de Bley.

W. de la Rive.

(La suite au prochain numéro.)

LES FUNÉRAILLES DU MARÉCHAL NARVAEZ

Le dessin que nous consacrons, d'après un croquis de notre correspondant de Madrid, aux funérailles du maréchal Narvaez, duc de Valence, représente le moment où le cortége funèbre passe devant le jardin botanique de Madrid, se rendant à la basilique de Notre-Dame d'Atocha.

La reine, voulant donner au président de son conseil des ministres un témoignage public de ses regrets, avait ordonné de rendre au duc de Valence les honneurs dus à un maréchal mourant en campagne à la tête de son armée; elle avait décidé en outre que la cérémonie serait accomplie aux frais de l'État et que les fonctionnaires prendraient le deuil pendant trois jours.

Après avoir été exposé dans une chapelle ardente, le corps a été transporté à l'église paroissiale de Saint-Joseph, magnifiquement décorée. Le nonce du pape, accompagné des archevêques de Tolède et de Cuba et des évêques de Madrid, de la Havane, de Coria et de Salamanque, a officié pontificalement.

Le deuil était conduit par le nouveau président du conseil, ses collègues, les présidents des deux chambres, les capitaines généraux et les neveux du défunt. Les troupes de la garnison formaient la haie, et la garde des hallebardiers du palais tenait la tête du cortége, commandée par le maréchal comte de Cheste, capitaine général de la Nouvelle-Castille. Parmi les officiers généraux de toute arme, on remarquait les aides de camp du roi.

Les maréchaux Concha et Serrano, MM. Arrazola et Mayans, anciens ministres, le marquis de Molins, doyen de la grandesse, et le duc de Sessa, chevalier de la Toison d'or, tenaient les cordons du poêle. Le cercueil était recouvert par le manteau de l'ordre d'Alcantara dont le duc était commandeur, et sur lequel étaient posés l'épée et le bâton de maréchal. Derrière les chevaux de combat du défunt, tenus en main et caparaçonnés de noir, venaient une voiture de la reine, celles du duc de Valence, des ambassadeurs et ministres étrangers et d'une foule de personnages de la haute société de Madrid et des provinces.

A l'issue de la messe des morts, le cortége s'est dirigé vers la basilique royale de Notre-Dame d'Atocha, où le corps a été reçu par le clergé et le gouverneur des Invalides. Les dernières prières, l'absoute et les salves d'artillerie ont terminé la cérémonie funèbre à laquelle la population de Madrid a assisté presque tout entière.

Selon la volonté du défunt, le cercueil a été transporté à Loja, en Andalousie, ville natale du maréchal. Il reposera dans sa sépulture de famille, à la chapelle de Saint-Raymond, l'une des plus belles de la cathédrale de Sainte-Marie, où le duc avait été baptisé.

R. Bryon.

SALON DE 1868

I.

A VOL D'OISEAU. — RÉFLEXIONS GÉNÉRALES.

Il y a certainement un très-vif intérêt à voir la marche, les tendances, les aspirations de l'art contemporain s'exprimer dans l'exposition de Paris, la plus importante de celles qui s'ouvrent, tous les ans, sur l'un ou l'autre point du continent. Mais le Salon de cette année a un désavantage : il succède à l'Exposition universelle. C'est peut-être pour cela qu'il paraît si pâle et plaît si médiocrement.

Y a-t-il seulement là — au milieu d'une infinité d'ouvrages habiles ou agréables — comme toujours — une douzaine d'œuvres pour lesquelles on se passionne un peu? C'est beaucoup.

Y a-t-il un seul nom nouveau qui sorte de l'inconnu? Personne.

Ceci amène une réflexion.

La plupart du temps les comptes rendus de Salon ne sont qu'un inventaire plus ou moins complet, une description plus ou moins exacte, et une appréciation par le menu des œuvres exposées, — tâche qui devient également fastidieuse pour le lecteur et le critique dès que les œuvres de valeur manquent. Il me semble qu'il y aurait à faire une étude plus utile et plus curieuse. Ce serait de voir les idées qui se dégagent d'une exposition, regardée seulement dans ses types principaux et ses aspects caractéristiques.

Si les Salons ne sont que des halles à tableaux — si les critiques sont là seulement pour aider les artistes à vendre — j'ai tort.

Mais si les expositions, comme on le dit si souvent, sont un enseignement, si elles sont chargées de faire, avant tout, l'éducation artistique des masses — j'ai raison.

Quant aux débouchés nécessaires aux artistes, on ne saurait évidemment voir des débouchés sérieux dans les expositions annuelles, qui ne s'ouvrent que tous les ans, qui ne durent que six semaines, et où n'entre pas qui veut, où n'est pas regardé qui le demande. Si c'est un marché artistique qu'il faut créer, il n'y a qu'un moyen, nous l'avons souvent dit. Ayez des expositions *libres*, ouvertes à tout venant, et des expositions *permanentes*.

Le lecteur admet-il ce programme? Consent-il à ce qu'on lui parle plutôt des artistes que des tableaux, et plutôt de l'art que des artistes? Dès lors la tâche du soussigné se simplifie considérablement.

La liste des pages d'élite, qui contiennent quelque élément sérieux de beauté ou de grandeur — ou quelque impression nouvelle seulement — et où s'affirment de véritables artistes, sentant et pensant par eux-mêmes, celle-là sera bientôt faite. Je serai à peu près de l'avis de tout le monde, je suppose, si j'appelle les titres suivants :

Le *Printemps* et le *Lever de lune*, de Daubigny. Deux chefs-d'œuvre. Les uns préfèrent le *Printemps* comme une peinture plus fraîche et plus spontanée; les autres exaltent le *Lever de lune* comme une œuvre d'une intimité plus profonde. Ce qui est certain, c'est que ce sont deux pages de tout premier ordre et qui feraient aussi bonne figure au Louvre qu'à l'Exposition. Le talent plein de charme et de sincérité de Daubigny n'avait pas encore pris jusqu'à ce jour un accent si viril, si sûr, si triomphant.

La *Femme couchée*, de M. Lefèvre. Daubigny, c'est le chef-d'œuvre; ceci c'est le succès. Qui oserait dire que le style et la couleur de M. Lefèvre soient au-dessus de la couleur et du style de M. Bouguereau? Il est loin, très-loin de la distinction de M. Baudry. Cependant ce succès n'est pas volé, et il s'explique et se justifie fort bien par l'expression pure et franche, par l'attitude à la fois très-naturelle et très-originale de cette Vénus de seize ans, infiniment plus voluptueuse que celle de M. Cabanel, bien que beaucoup moins tortillée et maniérée.

Pénélope et Phryné, de M. Marchal. L'artiste se repent-il d'avoir laissé là ses Alsaciens, comme nous l'y avons si souvent exhorté? Il s'est inspiré tout simplement cette fois de ce qu'il avait autour de lui, — car Pénélope et Phryné sont deux types parisiens sous leurs déguisements grecs, — et il a créé deux figures (une surtout, la *Pénélope*) vivantes, charmantes, très-supérieures en vérité et en grâce à tout ce qu'il a jamais produit.

Les *Arabes attaqués par une lionne*, de M. Fromentin. Une de ses œuvres les plus réalisées. En revanche, ce peintre charmant nous permettra de ne pas parler de ses *Centauresses*. Ces types de couturières parisiennes paraissent bien effarées d'être soudées à ces corps de chevaux, et il est visible qu'elles ne s'attendaient guère à figurer dans ce sujet mythologique.

Une *Source*, par M. Émile Breton. Encore de la mythologie, bien que ce titre sans prétention ne s'en vante pas. La source coule là-bas, sous la garde de cette naïade nue qui nous tourne le dos, au pied de ces grands arbres sombres et de ces rochers envahis par la mousse; à peine si un rayon du soleil couchant se faisant jour par les déchiquetures du feuillage, paillette çà et là d'un éclair discret le petit filet d'eau. Ceci est exquis. Quelle douce, pénétrante et profonde impression de fraîcheur, de solitude, de paix et de silence!

Deux toiles de M. Manet, une *Jeune Femme* (en rose) et le *Portrait de M. Émile Zola*. Deux des peintures les plus souples, et deux des notes les plus fraîches et les plus franches, les plus vibrantes et les plus originales de l'exposition; il n'y a même pas à discuter le tempérament de M. Manet, coloriste. Mais me sera-t-il permis de regretter que la tête de M. Zola, peinte dans une gamme d'une blancheur un peu blafarde, soit plaquée sur un fond si noir, de façon à produire une si brutale antithèse? Elle me choque d'autant plus que tous les accessoires sont traités avec un goût charmant. Et cette jeune femme en rose, pourquoi l'avoir laissée à l'état d'ébauche flottante? Elle valait bien la peine d'être un peu plus réalisée, ce me semble. Si j'avais un reproche sérieux à faire à M. Manet, ce serait celui de ne jamais approfondir, de trop s'arrêter aux surfaces. Il y a des dessous profondément étudiés dans la peinture de Vélasquez, d'une spontanéité si fière et si charmante.

La Marche des saisons, par M. Eugène Smits, la seule grande toile vraiment remarquable qui figure à l'exposition.



FUNÉRAILLES DU MARÉCHAL NARVAEZ. — LE CORTÉGE PASSANT DEVANT LE JARDIN BOTANIQUE, A MADRID; dessin de M. Miranda. — Voir page 287.



EXPÉDITION D'ABYSSINIE. — PRISE DE LA FORTERESSE DE MAGDALA, PAR LES TROUPES ANGLAISES; dessin de M. [illegible], d'après [illegible] croquis communiqué. — Voir le Bulletin.

Je pourrais nommer aussi les *Jeunes Filles enlevées par des Bachi-Bozoucks*, de M. Cermak; mais je me demande ce qui resterait de l'originalité de ce tableau, si l'on en ôtait les costumes curieux et pittoresques des personnages. Ce qui est franchement original, c'est la couleur de M. Smits dans son exquise et délicate harmonie; c'est aussi son dessin, d'une fierté et d'une distinction qui ne doivent rien aux procédés académiques. Je regrette que cette page charmante, bien qu'ayant obtenu les honneurs du salon carré, soit un peu assourdie et attristée par le demi-jour où on l'a placée.

Les *Curiosités* de M. Vollon. C'est un succès, mais cela peut se discuter. En revanche, nous n'aimons pas du tout le portrait de *Pierre Plachat*, — puisque Pierre Plachat il y a, peinture à la suie qui s'applique à refléter les noirceurs de M. Ribot.

La *Lecture de la Bible*, par M. Brion. Excellent, profondément senti et fermement rendu. Beaucoup d'originalité et d'imprévu dans une sincérité parfaite.

Vue de la rivière d'Overchie, près Rotterdam, par M. Jongkind. Ce tout petit cadre de rien, cette chose si peu *faite*, est tout bonnement la peinture la plus lumineuse, la plus franche, la plus saine de l'exposition, bien qu'elle ne soit peut-être pas encore le chef-d'œuvre de l'auteur. Mais les qualités que je viens d'énumérer sont des habitudes chez M. Jongkind, talent incomplet sous certains rapports, mais qui est certainement le plus sincère et le plus franc du collier que je connaisse.

Quelles individualités un peu indépendantes signalerons-nous encore dans le Salon? — M. Gaume, un débutant d'il y a deux ans, dont le talent, d'abord un peu indécis, s'accentue et s'affirme; — M. Caraud qui atteint presque à la grâce dans une jolie scène de Chérubin et de Rosine, bien que sa comtesse ne soit encore qu'une jolie bourgeoise, —



M. BENJAMIN DISRAELI, chef du ministère anglais, d'après une photographie.

Voir page 291.

mais qui va trouver un rude concurrent dans M. Sirovy, traitant des thèmes analogues avec un grand sentiment d'élégance, une coloration très-attrayante et un laisser-aller de facture spirituel qu'on est tenté de préférer à toutes les habiletés et à toutes les caresses du pinceau de M. Caraud; — M. Heilbuth, qui a eu le courage, dont je le félicite, de renoncer à ses petites anecdotes de la cour romaine, et qui revient à des thèmes purement artistiques, où il me fait l'effet de devoir apporter plus de liberté et de largeur.

M. Roybet, dont la palette n'est pas encore tout à fait saine, mais dont l'originalité s'affermit; M. Toulmouche, M. Mérino, M. Vanutelli, que sais-je encore? — Il faut espérer que la liste des peintres intéressants ne finit pas là et que quelques visites de plus au Salon nous vaudront quelques découvertes. Et en attendant, nous joindrons encore à notre inventaire MM. Claude Monet et Bollet du Poisat, dont les œuvres, bien qu'incomplètes, sont empreintes d'un sentiment très-personnel et ne méritaient pas l'exil où on les a reléguées, dans la Sibérie et le désert du grand salon qui termine l'aile droite du Palais de l'Industrie.

Tous ceux que nous venons de citer sollicitent l'attention par une personnalité franchement accentuée ou tout au moins par une certaine nouveauté.

Mais que dire des contrefacteurs? — De M. Legros, qui refait les évêques de Zurbaran en les affadissant? — De M. Leloir, qui applique à ses sujets indiens la palette bizarre qui avait fait regarder les Égyptiens de M. Tadéma? — De M. Brandon, qui emploie un talent habile et spirituel à nous donner une seconde édition de l'atelier d'Horace Vernet? — De M. Juglar, qui refait en petit la *Vendetta* que M. Durand avait peinte en grand l'an dernier? — De M. Jacquemard, qui croit devoir modeler un *Maréchal Ney* en plâtre pour faire pendant au *Maréchal Ney* peint de M. Gérôme? — Je dois les avertir tous deux qu'ils n'ont pas l'étrenne de



LE CAMP DE SAINT-MAUR. — campement des voltigeurs et des chasseurs de la garde; dessin de M. Jules Pelcoq. — Voir page 290.

ce sujet tragique. Avant de sculpter la statue dégingandée et gesticulante qui se démène devant l'Observatoire, Rude avait eu l'idée d'un *Maréchal Ney* beaucoup plus frappant et beaucoup moins prétentieux; il ne le faisait pas courir à la victoire; il le montrait debout et ferme devant la mort, tenant des deux mains sa redingote ouverte et offrant sa large poitrine aux balles françaises. Il nous souvient d'avoir vu cette mâle esquisse chez un ami de Rude, M. le docteur Maximin Legrand. Le *Ney* de M. Jacquemard fait le même geste, mais il l'exagère; il ouvre sa chemise à jabot au point d'en paraître décolleté jusqu'au ventre. Excès de zèle inutile qui frise l'incongruité.

Il y a en outre les artistes qui ne varient pas sensiblement et dont nous n'aurions conséquemment rien de nouveau à dire. — Corot, avec ses fraîches et délicieuses vapeurs, — Paul Huet avec ses grands paysages romantiques que Delacroix pourrait signer. — Que pourrait-on aussi apprendre sur M. Ribot, toujours voué au blanc de craie et au noir de cirage? sur M. Émile Lévy, qui refait jusqu'à deux fois son couple pastoral du dernier Salon, mais avec des couleurs plus crues et une facture très-amollie? sur M. Schreyer, et sur ses chevaux, éternellement malheureux et transis (cette fois il les fait attaquer par des loups)? sur M. Jules Breton, qui continue à faire prendre des poses de statues aux paysannes du Pas-de-Calais? sur M. Courbet, qui est retombé dans la peinture morne, flasque et désarticulée dont le portrait de *Proudhon et sa famille* avait été le premier échantillon? La vogue momentanée du peintre d'Ornans n'aura pas la vie longue, s'il la cherche dans le chemin qu'il suit aujourd'hui.

Que dire des peintures qui se recommandent uniquement par le soin, la propreté, la dextérité de l'exécution, et en tête desquelles se placent, par exemple, les natures mortes de M. Blaise Desgoffes? Ceci n'appartient pas à l'art; c'est le dernier mot du métier.

Que dire des artistes qui font des Alsaciens, après M. Marchal; des jeunes pages après M. Paul Dubois; des ménageries après M. Meyerheim? A vrai dire ce n'est pas à des artistes, mais à des modistes que nous avons affaire. Ce n'est plus de l'art; c'est de l'industrie.

Que dire des excentricités qui tirent leur coup de pistolet au milieu du salon? Que dire de la femme traversée par des reflets roses, qu'expose M. Sellier, et des pierrots ou des arlequins peints sur marbre par M. Lambron? Ceci n'est pas de l'art davantage; c'est de la curiosité et peut-être quelque chose de pis.

Il faut commencer par écarter toutes ces œuvres d'art — où l'art n'a rien à voir — si l'on veut faire d'un compte rendu de Salon une étude un peu sérieuse.

Ce qui nous étonne, soit dit en passant, c'est de trouver cette année M. Gérôme, membre de l'Institut, parmi les fabricants de curiosités. Il y a trois ou quatre ans, un peintre anglais, dont j'oublie le nom, s'est fait un immense succès dans son pays par l'excentricité que voici. — Il a campé dans son tableau, à la porte d'une ferme, trois enfants dans la même attitude, la bouche démesurément ouverte, les yeux largement écarquillés, l'air très-ébahi et très-émerveillé, sans qu'on sût pourquoi : mais le public anglais avait la joie extrême de deviner le motif de ces stupeurs admiratives, en voyant aux pieds des enfants la grande ombre portée d'un gendarme invisible, avec la silhouette bien reconnaissable de son grand sabre et de son grand chapeau à cornes. Ce mirifique tableau s'est vendu 150 ou 200,000 francs. Le succès de l'artiste britannique a-t-il fait envie à M. Gérôme? Le fait est que son *Calvaire*, indiqué seulement par les ombres portées des croix qui s'allongent sur le premier plan, tandis que les suppliciés eux-mêmes demeurent dans la coulisse, est une finesse artistique analogue. — Elle nous gâte cette toile qui aurait pu avoir un grand aspect. — Ces imaginations, du reste, n'ont rien de neuf. C'est toujours la facétie légendaire qui consiste à représenter saint Roch et son chien, en ne montrant que le bout du bâton de l'un et la queue de l'autre. Mais qui eût pu penser que ces amusettes deviendraient un moyen d'originalité pour les maîtres sévères de l'Institut?

JEAN ROUSSEAU.

LE CAMP DE SAINT-MAUR

Le Parisien n'est pas belliqueux : c'est là son moindre défaut. Il a toutefois un faible pour les militaires. Ce faible est servi à souhait par la création d'un camp miniature aux portes de la capitale. Ceux dont le cœur palpite à l'aspect du coupe-chou et du pantalon rouge prendront inévitablement le chemin de Saint-Maur et graviront avec émotion le plateau de Gravelle, pour le moment hérissé de tentes blanches.

C'est du reste, par les beaux jours, une des plus agréables promenades qui se puissent faire. Le panorama que le regard embrasse du haut du plateau est vraiment de toute beauté et l'on va chercher bien loin des sites qui ne valent pas celui-là. D'un côté, Montreuil, Fontenay, Nogent étagent sur la même hauteur leur fouillis de villas et de maisonnettes; de l'autre côté, l'œil s'étend à perte de vue, de Chelles à Meudon, sur la riante vallée que les cours sinueux de la Seine et de la Marne tachent de flaques brillantes. Depuis le rideau symétrique de hauts peupliers qui borde la rivière jusqu'aux fonds bleus de l'horizon, apparaissent, à travers les plus charmantes dégradations de teintes, Sussy, Créteil, Villeneuve-Saint-Georges, Choisy-le-Roi, Thiais, Alfort, Charenton, Villejuif.

Si, du pavillon Robert, qui occupe le sommet du plateau, on descend vers l'est, en longeant le bord du lac alimenté par la Marne, d'où les eaux se répandent dans toutes les parties du bois de Vincennes, on a bientôt le coup d'œil pittoresque du camp avec son perpétuel va-et-vient de chemises blanches et de pantalons rouges. Les fusils en faisceaux tirés de la petite tente, dite *manteau d'armes*, où on les remise pendant la nuit, dressent sur le front de bandière leurs baïonnettes qui reluisent au soleil. Çà et là, quelques chevaux tondent l'herbe semée de pâquerettes et de boutons d'or. Ici, des hommes, le mouchoir sur la tête, astiquent leur fourniment ou procèdent sans trop de cérémonie à de menus détails de toilette; ailleurs, d'autres égalisent et retournent le sol avec la pioche et la pelle. Quelques artistes élèvent de petits *tumuli* en terre qu'ils ornent d'inscriptions avec des bandes de gazon et des cailloux. Autour des cuisines, ouvertes à tous les vents, ceux-ci fendent le bois, ceux-là taillent la soupe ou épluchent les légumes.

Le camp est adossé au massif de fortifications qui joint la redoute de la Faisanderie à la redoute de Gravelle. Il comprend trois ou quatre cents tentes.

La tente employée ici est celle dont on se sert à Châlons. Elle est pourvue de deux ouvertures qui se font face et entourée d'une rigole extérieure pour donner écoulement aux eaux de pluie. Chacune d'elles donne asile à quatorze soldats. Ils s'y étendent sur la paille avec leur couverture sur les jambes et leur sac en guise d'oreiller, les vingt-huit pieds des dormeurs convergeant vers le centre. Par bonheur, il y a une prise d'air juste au-dessus et les miasmes malsains s'engouffrent dans la gorge supérieure de la tente comme dans un tuyau de cheminée. Une tablette centrale suspendue à quelques cordelettes fait l'office de table. Ce n'est pas là toutefois la tente de guerre. En campagne, le soldat ne se sert que de la petite tente-abri formée de deux plans inclinés faisant pignon. Chacun porte alors sa petite maison de toile sur son dos. Rien de plus simple et de plus commode.

L'harmonie des tentes uniformes n'est dérangée que par les cantines improvisées avec leurs comptoirs, leurs tables et leurs bancs de bois, et aussi par les cuisines en planches d'où s'échappent de loin en loin des spirales de fumée.

Chaque bataillon a sa cuisine, pourvue d'autant de fourneaux que le bataillon a de compagnies. Les fourneaux sont parallèles. Chacun d'eux est formé d'une longue rigole bordée de deux petits remparts en terre. Les marmites de ferblanc sont assises côte à côte sur la marge des petits remparts, tandis qu'au-dessous, dans la rigole, le bois coupé menu flambe en crépitant.

Les soldats font deux repas par jour, le premier à neuf heures, le second à cinq heures. Ils ont du café et du riz tous les jours. Ceux qui ont été à la manœuvre reçoivent une ration supplémentaire de vin et d'eau-de-vie. Les officiers mangent ensemble, en *mess*, comme dans leurs casernes.

En créant le camp de Saint-Maur, on a eu surtout pour but d'accoutumer nos soldats au maniement du chassepot et de les familiariser avec les tactiques nécessitées par l'usage de cette nouvelle arme. Un des défauts de nos troupiers est d'épuiser trop promptement leurs cartouches, faute de modération. On leur apprend, en réglant leur feu, à lui donner plus de continuité et plus de force. Dans chaque corps, une commission d'officiers, nommée spécialement, doit faire un rapport sur les avantages ou les inconvénients des différents modes de tir.

Tout en se livrant à l'étude des manœuvres, les soldats sont assujettis dans le camp aux petites opérations du service de campagne. On les habitue à la formation des bivacs, aux reconnaissances; les officiers et les sous-officiers apprennent le placement des grand'gardes, des petits postes, des sentinelles, des vedettes, en un mot toutes les mesures de sûreté usitées en présence de l'ennemi.

Un des plus intéressants travaux auxquels on forme les soldats est la création de tranchées rapides derrière lesquelles un corps de tirailleurs peut se mettre promptement à l'abri. En quarante-cinq minutes, une de ces tranchées arrive à être creusée par un tiers de la troupe pendant que les deux autres tiers défendent les travailleurs.

Les exercices de tir à la cible ont lieu le matin aussitôt après le lever, qui a lieu à cinq heures et demie. Les manœuvres se font dans le courant de la journée.

Toute l'infanterie de la garde impériale et l'armée de Paris doivent passer successivement par brigades au camp de Saint-Maur. Comme la durée du camp est limitée à cinq mois, d'avril à septembre, chaque brigade n'a que quinze jours à y rester. La première même n'y est demeurée que dix jours, le mauvais temps ayant fait remettre au 20 l'ouverture qui devait avoir lieu primitivement le 15. Cette brigade se composait des chasseurs à pied, et du 1er et du 2e voltigeurs de la garde sous les ordres du général Brincourt. La deuxième brigade, actuellement campée, comprend les 3e et 4e voltigeurs, sous les ordres du général Roze. Le 1er et le 2e grenadiers viendront ensuite; puis le 3e grenadiers et les zouaves. Enfin les diverses brigades de l'armée de Paris

P. P.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Falsification de l'industrie parisienne. — Ambre jaune — Résine de l'hyménée courbaril. — Insecte contenu dans cette résine. — L'ambre gris. — Le village de Schwarzost. — Ses gisements d'ambre. — Fouilles archéologiques en Grèce. — M. Albert Gaudry. — *Des Animaux fossiles de la Grèce.* — Influence de la nature du sol sur les sentiments religieux de l'Attique.

Les falsifications ne foisonnent que trop, par malheur, dans les industries parisiennes. Quelque soin qu'on prenne à les déjouer, le consommateur s'y laisse prendre chaque jour. Par exemple, l'ambre, que l'habitude du tabac et l'usage de la pipe rendent d'un usage si fréquent, et dont la vente constitue un commerce considérable, n'est pas toujours de l'ambre. La plus grande partie de ce que l'on débite à Paris sous ce nom ne provient point des bassins de la Vistule, des couches de grès à lignite de la Galicie, des argiles de la Pologne, des bords de la mer Baltique ou des dépôts crétacés de la Sicile. C'est tout bonnement de la résine d'un arbre fort abondant dans l'Amérique du Sud, aux Antilles, à la Guyane, sur les côtes orientales d'Afrique, et qui s'appelle l'hyménée courbaril

Cette résine, d'un jaune d'or, transparente, parfois veinée de filets d'un blanc laiteux, ressemble à s'y méprendre à l'ambre jaune, ou plutôt au succin, véritable nom de cet ambre. L'arbre qui le produit, d'un beau port, au bois fin et presque rougeâtre, à l'écorce épaisse, noire et raboteuse, aux feuilles d'un vert luisant, parsemées de petits points transparents, prend parfois des proportions considérables, et ses fleurs abondantes, purpurines, disposées en grappes pyramidales, lui donnent un aspect charmant et tout particulier.

On obtient la résine de son tronc en y pratiquant de larges incisions desquelles sort un suc abondant, visqueux et qui ne tarde point à devenir une résine dure et solide.

Cette résine non-seulement s'expédie dans tous les pays connus par la production du succin jaune, où on le vend, sans scrupule, comme de l'ambre véritable, mais encore il sert à tromper les naturalistes et les collectionneurs. Trop souvent ils achètent à un grand prix cette substance lorsqu'elle contient des insectes et même de petits animaux, qu'ils croient appartenir aux époques historiques, et qui sont tout bonnement de pauvres bestioles contemporaines ensevelies dans une matière agglutinative soit par le hasard, soit à dessein. J'ai bien peur que les six cents espèces soi-disant trouvées dans des succins et décrites par M. Behrendt, ainsi que les coléoptères, les orthoptères et les hyménoptères catalogués par M. Maravigna, et les coléoptères déterminés par mon ami Guerin-Menneville, l'*anapus antiqua*, la *seraptia ovatæ* et le *platypus marivagnæ*, ne datent que de quelques années et ne proviennent de l'Afrique orientale ou des Antilles.

On connaît trois espèces distinctes d'ambre gris, matière noirâtre sans transparence, à la fois dure et friable, employée en médecine et qu'on suppose à tort ou à raison provenir de débris d'aliments trouvés dans les intestins d'une espèce particulière de cachalot, le *physeter macrocephalus*. A l'appui de cette opinion, disons que M. Martin de Courceuille a constaté dans une grosse masse d'ambre gris des becs de céphalopode et des restes d'os desséché. On trouve l'ambre gris flottant sur les mers de l'Inde orientale, à Madagascar, aux îles Moluques et au Japon.

D'ordinaire l'ambre jaune ou le succin se recueille au bord de la mer, qui parfois, à ses heures de tourmente, l'arrache de ses profondeurs et le rejette sur le rivage. Dans les gisements fossiles, où il se rencontre en médiocre quantité, il s'y mélange presque toujours à des troncs d'arbres bitumineux, au sein desquels il forme de minces couches et que caractérisent les cercles concentriques de végétaux qui n'existent plus aujourd'hui.

Un gisement de véritable ambre devient une fortune pour la contrée où on le trouve.

Le petit village de Schwarzost, habité par des pêcheurs, est situé sur les rivages de la mer Baltique, entre Memel et Dantzig, sur une plage qui ne mesure guère plus de douze kilomètres. C'était naguère un pauvre hameau, à peine habité; mais la découverte de dépôts de succin dans les terrains qui l'environnent l'a peuplé et lui donne une véritable importance. On emploie quatre dragues à vapeur et d'autres mues à force de bras, à recueillir les sables ambrifères gisant à une profondeur de deux mètres. L'ambre s'y trouve uniformément à l'état de rognons, accompagnés de lignites. L'exploitation s'en fait jour et nuit, et des escouades d'ouvriers se relayent de huit heures en huit heures, pour ne point laisser un seul instant chômer cette riche récolte, et ne pas l'exposer aux pillages des maraudeurs. Chacun des quatre cents mineurs gagne 22 groschen ou 2 francs 70 centimes pour sa besogne de huit heures. La quantité d'ambre recueillie s'élève à environ cent trente kilogrammes par corvée d'escouade, c'est-à-dire à deux mille trois cents kilogrammes par semaine. On amène sur le rivage le sable extrait par le dragage, et il suffit de le laver pour en séparer l'ambre.

Il n'existe point d'autres moyens que des moyens chimiques pour distinguer l'ambre de la résine d'hyménée.

L'ambre proprement dit, ou succin, dégage à une température notablement élevée de l'acide succinique. L'on peut recueillir cet acide dans un appareil de distillation; l'on réussit même quelquefois à l'observer sous la forme de petites houppes cristallines, lorsque l'on a pris un tube assez long et qu'on a chauffé l'ambre dans ce tube à une haute température. Ce caractère n'a jamais été constaté dans aucune résine actuelle.

Un caractère plus facile et plus rapide est celui de la fusibilité. L'ambre ne fond que très-difficilement à une température élevée, voisine de celle où il se décompose. En se décomposant, il n'émet pas de ces vapeurs abondantes que donnent les résines. Les résines sont plus fusibles que l'ambre; elles répandent d'épaisses fumées en brûlant.

Enfin, les vapeurs que l'ambre distille sont ammoniacales, et les fumées des résines sont charbonneuses.

Les fouilles que M. Albert Gaudry a entreprises en Grèce et dont il raconte l'histoire dans un magnifique ouvrage auquel il travaillait depuis plusieurs années, et qu'il vient enfin de terminer, présentent un intérêt autrement sérieux que les

fouilles de Schwarzost et des gisements d'ambre, si riches qu'ils soient.

Ce volume, intitulé *des Animaux fossiles de la Grèce,* se divise en deux parties, dont l'une traite de la géologie de l'Attique, et l'autre des animaux fossiles exhumés particulièrement du sol de Pikermi. Il s'y trouve jointes non-seulement des considérations générales sur ces animaux, mais encore l'histoire des travaux antérieurs publiés sur l'Attique, sur sa géographie physique et sur l'étude de ses terrains.

M. Gaudry se montre dans son livre à la fois naturaliste et conteur charmant. Il établit d'abord que l'histoire de l'Attique se répartit en trois phases principales : la *phase marine,* pendant l'époque crétacée durant laquelle cette contrée gisait à l'état de marne sous les eaux et où la mer grecque s'étendait probablement jusque dans le midi de la France; la *phase lacustre,* où, après un temps peut-être immense, le sol se souleva de manière à constituer un continent renfermant plusieurs bassins d'eau douce habités par de nombreux mollusques, vers la fin de laquelle les animaux de Pikermi ont pu paraître; et enfin la *phase terrestre,* où le sol continua à s'exhausser, où les eaux douces s'écoulèrent, où l'Attique devint une contrée aride et où la Mégaride elle-même cessa d'être baignée par un lac.

Il en vient ensuite à des aperçus ingénieux et d'un véritable intérêt; je n'en veux pour preuve que ce qu'il dit à la fin de son volume sur le sentiment esthétique et religieux.

D'après lui, les montagnes de la Grèce qui fournirent aux artistes des matériaux précieux présentèrent en outre à leur imagination des types d'une admirable beauté. Et en cela il se trouve d'accord avec M. Vallon, qui dit que les rochers de l'Attique offrent à l'œil une suite de lignes harmonieuses, colorées, selon l'éloignement, de teintes plus ou moins foncées, et que la nature semble avoir taillé avec amour ce pays, qui devait être le berceau des arts.

Les soulèvements des temps géologiques ont donné naissance à de nombreux monticules formant des piédestaux naturels pour asseoir les temples; aussi le Parthénon et les autres monuments de l'Acropole d'Athènes se trouvent-ils construits sur un rocher à pic qui domine la ville; les ruines de Rhamnus s'élèvent-elles sur le rivage de la mer d'Eubée, et le temple de Sunium se détache-t-il au sommet d'une haute falaise qui s'avance en pointe dans l'Archipel. Par leurs parois abruptes et irrégulières, ces monticules contrastent avec la symétrie des colonnes doriques ou corinthiennes qui les surmontent et compensent, par leur élévation, le peu de hauteur relative des temples grecs, qui semblent faire corps avec eux et en former seulement le couronnement. Figurez-vous les principaux monuments de Paris placés sur des hauteurs abruptes et des collines de marbre, et vous comprendrez l'effet que produisent les monuments grecs.

Les Athéniens n'ont pas seulement utilisé les mouvements du sol de leur ville pour placer les simulacres de leurs divinités, mais encore, dit Pausanias, ils ont élevé des statues aux dieux sur les montagnes qui les entourent, savoir : celle de Minerve sur le mont Pentélique; celle de Jupiter Hymettien sur le mont Hymette, où se trouvent aussi les autels de Jupiter Imbrius et d'Apollon Proopsius; il y a enfin sur le Parnès une statue de bronze de Jupiter Parnéthien.

De l'ancienne tribune aux harangues on voit l'ensemble de ces montagnes qui encadrent la ville d'Athènes; le monticule de l'Acropole, renfermant le Parthénon avec tout ce que les Athéniens avaient du plus sacré, domine toutes les habitations privées; non loin de là, deux légères éminences, l'une où siégeait l'Aréopage, l'autre surmontée du temple de Thésée, complètent ce magnifique et intelligent ensemble. Tous ces temples, toutes ces images des dieux et des héros, sans cesse exposés aux regards des citoyens, devaient naturellement inspirer à ceux-ci des sentiments pieux. Aujourd'hui encore le voyageur ne monte pas les degrés de la tribune aux harangues, d'où l'on découvre ce spectacle, sans que son cœur ne ressente quelque battement pour la Grèce de Thémistocle et de Périclès; c'est à cette tribune, en face d'un pareil tableau, que Démosthènes devint orateur, et l'on indique, à quelques pas de là, le cachot où Socrate but la ciguë.

« On s'étonne, dit M. Gaudry, que le peuple de la terre que son génie entraînait le plus vers le spiritualisme ait été attaché si longtemps aux doctrines matérialistes et ait consacré ces tristes doctrines par la mort du divin maître de Platon. Ceci tient sans doute en partie à ce que la matière, en Orient, a dans ses apparences quelque chose de moins épais et, pour ainsi dire, de plus éthéré que dans les régions du Nord. Nos campagnes produisent une riche végétation; elles procurent à leurs habitants une vie confortable; toutefois, jamais un peuple fin et spirituel comme le peuple athénien n'aurait imaginé d'en faire la demeure des dieux. »

La Grèce, en effet, possède un climat trop chaud, un sol trop aride pour donner aux hommes une existence confortable; mais, aux heures où le soleil monte ou s'abaisse, alors que les premiers plans trop dénudés du paysage se tiennent voilés dans la pénombre et que les montagnes de marbre se parent de mille couleurs, les Grecs ont pu croire qu'ils contemplaient des tableaux trop magnifiques pour des yeux mortels, et ils ont jugé leur contrée digne d'avoir été le séjour des dieux. Ainsi la religion, comme le sentiment esthétique, subit l'influence de la disposition physique du pays. On donna les chaînes imposantes de l'Olympe pour habitation à Jupiter; l'Hélicon et le Parnasse à Apollon et aux Muses. Tout cela se comprend, quand du sommet de ces deux montagnes la vue embrasse le panorama sans égal de Corinthe et de son golfe, jeté entre le Péloponèse et l'Hellade.

« J'ai vu, dit M. Gaudry, encore les places où se tenaient les pythies de Delphes et de Trophonius ; le sombre aspect de ces lieux devait inspirer le respect et préparer les hommes à se mettre en communication avec les dieux; dans les fertiles champs d'Éleusis on adora Cérès, déesse de l'agriculture, et Minerve, personnification de la sagesse, régna dans la plaine d'Athènes, dont tous les détails sont merveilleusement ordonnés. L'homme ne pouvait rester et n'est pas resté froid devant tant de merveilles. »

SAM. HENRY BERTHOUD.

DISRAELI

Benjamin Disraeli, qui vient d'être élevé à la dignité de premier ministre d'Angleterre, est né à Londres en décembre 1805. Il descend d'une de ces familles juives qui, expulsées d'Espagne vers la fin du XVe siècle, trouvèrent un asile à Venise. Son grand-père se livrait encore au négoce dans la ville des doges pendant le courant du siècle dernier. Son père, mort en 1848, avait émigré en Angleterre et s'y était fait connaître comme homme de lettres. Ses *Curiosités de la littérature* jouissent encore d'une certaine réputation.

Benjamin, élevé dans un collége des environs de Londres, entra d'abord en qualité de clerc chez un avoué, sous le toit duquel, suivant son propre témoignage, il dormit trois ans, mais en menant joyeuse vie au dehors pendant le jour. Se sentant fort peu de vocation pour l'étude du droit, il se jeta dans la carrière des lettres. Son premier roman *Vivian Grey,* qui était une vive satire des mœurs et des prétentions de l'aristocratie, eut un grand succès. Peut-être l'auteur eut-il tort de laisser croire qu'il s'était personnifié lui-même dans le héros de ce roman; il a ainsi fourni des armes à ses ennemis, car Vivian Grey est un téméraire et un ambitieux qui n'a d'autre but que le succès, et d'autre moyen que l'intrigue.

Encouragé par l'accueil fait à cette première œuvre, M. Disraeli donna successivement un certain nombre de romans d'une forme très-soignée et d'une grande vivacité de composition : *Henriette Temple, le Jeune Duc, Venise, Ixion au ciel, la Merveilleuse histoire d'Alroy, Contarini Fleming.* Il dut à une haute protection de visiter, dans un voyage qui dura trois années, de 1829 à 1831, l'Espagne, l'Italie, Constantinople, la Grèce, le Levant et l'Égypte.

A son retour, il se sentit emporté décidément vers la politique. Après s'être présenté inutilement une première fois aux élections, il parvint à se faire envoyer au parlement par le bourg de Maidstone en 1837. Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier la carrière parlementaire de M. Disraeli. Il nous paraît seulement piquant de rappeler le peu de succès qu'obtinrent ses débuts oratoires. Son apparition à la tribune fut accueillie d'une façon qui aurait découragé un moins résolu. « Le temps viendra où vous m'écouterez, » se contenta-t-il de répondre aux rieurs.

Le ministère Derby éleva, en 1852, M. Disraeli aux fonctions de chancelier de l'Échiquier.

J'ai dit que le nouveau ministre descendait d'une famille israélite; il pratique pourtant la religion protestante. A ce sujet, les juifs l'ont accusé d'apostasie. Le fait est que M. Disraeli appartint d'abord à la communion juive; mais son père s'étant brouillé avec la synagogue, il n'y reçut aucune instruction religieuse.

Un jour, le poëte Rogers, étant venu voir le père de Benjamin, à Hackney, se plaignit de ce qu'on élevait l'enfant, alors âgé de cinq ou six ans, comme un païen et demanda la permission de le mener à l'église anglicane de Hackney. C'est ainsi que M. Disraeli devint protestant.

HENRI MULLER.

COURRIER DU PALAIS

Un crime allemand. — Une comtesse autrichienne empoisonnée par une baronne hongroise. — Un meurtre placé sous la protection de Dieu. — Un amour de chanoinesse. — La meilleure des séparations de corps. — Une veuve inconsolable à moins de 18 millions. — Versatilité des avocats. — Mépris pour les affaires contradictoires. — Un imbécile trop intelligent

Paris faisant défaut cette semaine au point de vue de l'intérêt judiciaire, à quelle capitale nous vouer? Si nous cherchions des juges, nous irions à Berlin. C'est la mode de croire qu'il y en a là et des meilleurs, depuis l'assertion aussi hasardée que traditionnelle du meunier Sans-Souci.

Mais nous ne cherchons pas des juges. Nous cherchons le contraire. Nous cherchons des *jugés* et des jugés qui fassent du bruit et attirent l'attention. Allons à Vienne où vient de se terminer le premier acte d'un drame judiciaire dont le dénoûment éclatera à Munich.

C'est le cas ou jamais de faire ici une réflexion consolante à force d'être attristante. La France n'a pas le privilége de la perversité ni le monopole de la scélératesse. Le crime ne connaît pas de frontières. Et chaque nation peut répéter le vers du gueux d'outre-tombe au mort de qualité :

Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien.

Nous voici devant la haute cour criminelle de Vienne. A la gauche du président est un grand christ devant lequel brûlent deux cierges. L'accusée, qui est une jeune baronne hongroise de vingt-six ans, assez belle, est introduite sous l'escorte d'un agent. Elle porte une robe de soie noire bordée de blanc sous une riche pelisse d'astrakan; sur sa tête une toque ombragée de plumes de paon ; à ses oreilles et à son col des pendants et une broche ornée d'une garniture d'une signification étrange, surtout pour la circonstance : des têtes de mort en ivoire.

Elle déclare se nommer Julie d'Ebergenyi, née à Szecsen en Hongrie, être catholique, non mariée, et chanoinesse du chapitre noble des dames de Brünn.

Derrière le rideau et assez loin de là, dans les prisons de Munich, se tient le comte Gustave Chorinsky, officier et fils du gouverneur général de la basse Autriche, qui sera bientôt jugé pour le même crime dont la chanoinesse du chapitre noble de Brünn est accusée.

Quel est ce crime et comment le comte peut-il être enveloppé dans la grave inculpation qui pèse sur la baronne? Le voici.

Le comte Gustave Chorinsky fit un mariage d'inclination au bénéfice d'une actrice, Mlle Mathilde Ruef, de Munich, qui jouait il y a une dizaine d'années au théâtre de Lintz en Moravie. Ce mariage eut beau être béni à Rome, il ne fut pas heureux, et Mme la comtesse Chorinsky fut bientôt abandonnée par son mari qui lui faisait une pension assez onéreuse pour celui-ci.

La comtesse, qui paraît d'ailleurs s'être fort honnêtement conduite pendant sa séparation, avait, en octobre 1867, loué un appartement chez une femme honorable, la veuve Élisa Hartmann, rue Amélie, n° 12, à Munich.

C'est là que le 20 novembre dernier elle reçut la visite d'une dame avec laquelle elle prit le thé le lendemain. 21 La dame mystérieuse disparut et deux jours après ne voyant pas reparaître la comtesse Chorinsky, la police pénétra de vive force dans son appartement, et on la trouva morte couchée contre terre entre une table et un canapé. La comtesse avait été empoisonnée au moyen d'une forte dose d'acide prussique qui lui avait été versée dans une tasse de thé.

Qui avait le plus d'intérêt à cette mort? Le mari. On l'arrêta, et on découvrit en sa possession des portraits-cartes. Il fut obligé de déclarer que ces photographies étaient le portrait d'une baronne Marie Vay, faux nom sous lequel se cachait l'accusée, baronne Julie d'Ebergenyi.

On s'empara aussitôt de celle-ci, chez laquelle on trouva des objets ayant appartenu à la victime, et notamment un anneau de mariage portant la date du 17 juin 1860; de plus, une certaine quantité de poison pareil à celui qui avait servi à exécuter le crime. L'instruction fit bientôt découvrir que la baronne chanoinesse vivait dans l'intimité du comte Chorinsky, qu'elle espérait l'épouser, que même des fiançailles plus sentimentales qu'effectives avaient été célébrées, et qu'en attendant un mariage, impossible tant que la comtesse serait de ce monde, la baronne prenait sans façon le nom de celle-ci et se donnait pour la femme du comte.

Après avoir pris le nom, elle voulut prendre la place, et la mort de la comtesse fut concertée entre les deux amants.

Le comte est une sorte de Bocarmé à l'état passif. Il organise, il combine l'empoisonnement; il donne des conseils, dresse le programme du crime, mais n'intervient pas de sa personne.

Il envoie sa maîtresse à Munich avec mission d'empoisonner sa femme. Mais il reste à Vienne, lui, d'où il écrit les lettres les plus poétiques et les plus tendres à sa messagère de mort. Oh! il a pris toutes ses précautions. La comtesse ne peut échapper à tant d'ennemis et à tant de piéges. La baronne d'Ebergenyi n'est pas sa seule ressource pour la perpétration de cet assassinat. Il tient en réserve deux hommes à sa dévotion, Raumpacher et Dirkes, « lesquels, écrit-il à la dame, seront tout prêts à vous assister et, si l'affaire ne réussit pas, seront obligés d'intervenir. »

Mais l'affaire ne réussit que trop. Il est vrai que ce pieux et sentimental gentilhomme s'était donné tant de sollicitude et avait fait de si ardentes prières! Écoutez ce qu'il écrit à sa maîtresse :

« Ma Julie angélique! ma petite femme éternellement fidèle! ma divinité!

« Je crains que quelqu'un ne te voie, que tu ne t'y prennes pas adroitement, que tu ne te laisses toucher et circonvenir par cette charogne, qui est une canaille perfide. Je suis très-inquiet et très-impatient. Je ne voudrais pas qu'il t'arrivât quelque chose ni que cette canaille continuât à nous être un obstacle.

« Heureusement tu n'as pas eu froid! J'espère qu'il en sera de même à ton retour et que tu pourras prendre le train poste... Reviens vite pour que je t'embrasse avec des larmes brûlantes... Cette infâme canaille, comment peux-tu m'écrire qu'elle t'a bien reçue, la bête féroce!... N'écoute pas les mensonges plats de ce crapaud venimeux!... Je continue à prier pour que tu réussisses et que nous puissions bientôt être unis devant les hommes. Je prie ardemment pour toi; mais je n'espère pas sans crainte... Je ne puis que prier pour que tu restes ferme..., que tu ne te laisses détourner par rien, que tu partes aussitôt que possible, que tu ne te montres plus et que tu jettes tout ce qui rappelle ton voyage...

« Dieu te garde et te protége, ma petite femme!... »

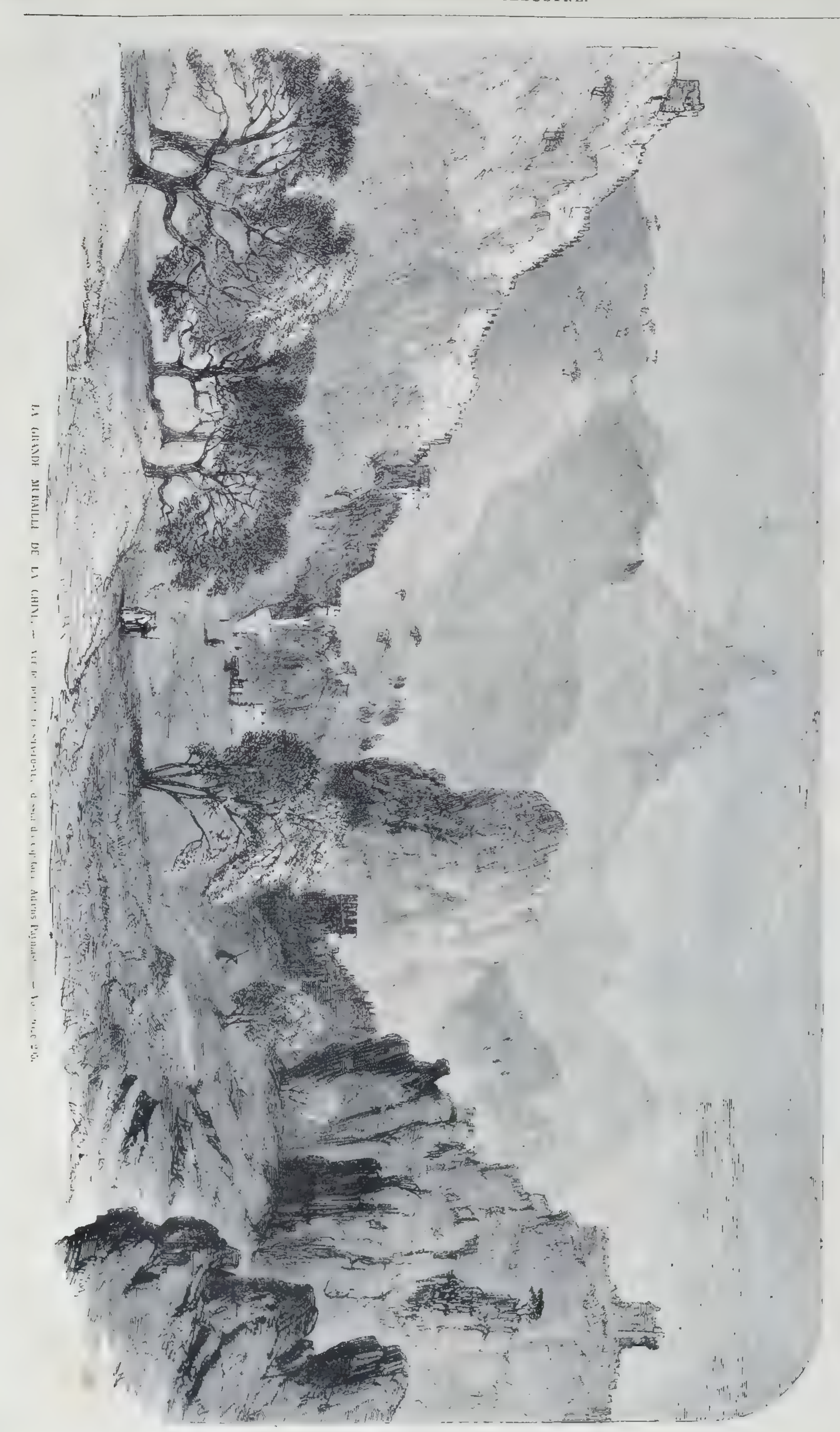
Quel affreux gredin! et combien Tartuffe est distancé! Comme il sait mêler le mysticisme au forfait, la piété à l'assassinat pour entraîner cette chanoinesse amoureuse!

Qu'on ose lui dire, à celui-là, que la religion est un frein. Pour lui, c'est un aiguillon, au contraire. Il fait de Dieu le patron, le protecteur, le complice de ses abominables et lâches scélératesses. Il lui dédie avec ferveur un crime qu'il n'a pas le courage de commettre lui-même et dont il charge une femme qu'il excite, qu'il étourdit par toutes les exaltations de l'amour.

La haute cour a tenu compte à la baronne de cette fatale influence à laquelle elle a succombé. Aussi, en dépit du réquisitoire qui concluait à la peine de mort, la baronne Julie d'Ebergenyi a été condamnée seulement — ce *seulement* est encore terrible, — à vingt ans de travaux forcés et à la perte de ses titres de noblesse.

Nous verrons bientôt comment le verdict de Munich répondra à l'arrêt de Vienne.

A Paris, devant la première chambre, deux époux plaidaient en séparation de corps : c'étaient M. le comte Sigis-



LA GRANDE MURAILLE DE LA CHINE. — [illegible] — Voir page 296.

mond Fortetès de Tolna, ex-chambellan de la cour d'Autriche, contre une Parisienne adorable, Laure de Wilna.

Le nouvel académicien, Me Jules Favre et le futur député, Me Lachaud, s'escrimaient depuis trois audiences lorsque la mort du mari est venue terminer la lutte en licenciant les combattants. La comtesse sera veuve et pour se consoler de ce bonheur imprévu elle aura dix-huit millions. Voilà qui peut s'appeler mourir à propos.

Ne sortons pas des séparations de corps.

Quand une cause sympathique rencontre un sympathique avocat, c'est bénéfice pour tout le monde, et quand cet avocat sait manier avec la même dextérité le langage du sentiment et de l'esprit, alors on obtient pour résultante un charmant plaidoyer de Me Carraby pour une femme qui, au contraire de Marion, pleure et crie afin qu'on la démarie.

Et elle a malheureusement, ou heureusement, selon le point de vue auquel on se place, elle a trop de motifs plausibles pour demander sa séparation.

Jugez-én.

Elle s'est mariée avec un lauréat de la police correctionnelle. Le mari, en effet, avait déjà subi trois condamnations pour escroquerie et abus de confiance. La première, à trois mois, la seconde à quatre mois, et la troisième à huit mois, total quinze mois de prison.

C'est ce beau bilan que découvrit la pauvre femme quand le mariage fut consommé. Que faire? Répéter le mot de toutes les révolutions : *trop tard !* Le mariage était indissoluble, eût-elle épousé un forçat. Notre loi est en cela peut-être trop matérielle et trop inflexible. Elle n'admet comme motif suffisant pour la dissolution du lien conjugal que l'erreur sur la personne physique et non sur la personne morale de l'époux.

Pourvu que celui-ci soit bien le même que celui avec lequel on a cru s'unir, la chaîne est indissoluble. Il ne reste plus que la ressource de la séparation de corps. Dans le cas actuel, le mari avait d'abord admis cette issue. Il autorisait sa femme à demander cette séparation, et il partait muni d'une préalable indemnité, pour Pondichéry ou

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



MODES DE LONGCHAMPS.
Les femmes portant trop de cheveux et les hommes pas assez



A LONGCHAMPS.
On ne voyait pas sa toilette dans la voiture.



Monsieur, [illegible] votre [illegible] ! Mais ça ne fait rien si vous voulez, [illegible] je vous [illegible] pour les [illegible]



Fleur de thé, PAR CHARLES LECOCQ.
Partition arrangée pour piano et théière.



— Dis donc, ma chère, nous ne sommes pas si bêtes qu'on veut bien le dire. Nous avons commencé le talent de Dan[illegible]



— Mon pauvre Émile, à voir tes livres on ne se croirait jamais au printemps. C'est toujours la chute des feuilles avec toi.



— Monsieur Coquelin, vous vous ennuyez donc chez moi ?
— Impossible, madame, de feindre le contraire. Ce serait jouer la comédie en ville, et cela m'est défendu



Mis sous scellés, en attendant que l'ancienne administration de l'Observatoire ait rendu ses comptes.



Pâque des chapeaux plats. Les courses amenant aussi la mode les têtes plates



Bien incommode pour juger de leur physionomie



Candidat cherchant à appeler l'attention sur lui.



A EX[illegible] DANS LES CERCLES.
[illegible] dans un cercle, [illegible] que, si l'on vient à [illegible] d'une façon que[illegible]

pour Chandernagor. Un jugement de défaut a été en effet obtenu en l'absence du mari. Mais voilà que tout à coup monsieur s'ennuie outre-mer, et il veut revoir le ruisseau de la rue Saint-Honoré. Il se présente donc pour faire opposition au jugement; mais un mari retour de l'Inde ne s'en trouve pas amelioré comme le vin. On lui objecte même que

Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien,

et la separation de corps est prononcée cette fois contradictoirement avec lui.

A propos du mot *contradictoirement*, on nous conte une naïvete de plaideur mecontent.

Pour la comprendre, il faut expliquer qu'à toute audience les causes *retenues* pour être plaidees dans cette audience sont appelées à tour de rôle. Quelquefois les deux avocats ou bien l'un des deux, occupes ailleurs, ne sont pas presents, et il y a toujours quelque inconvénient à ce que l'un plaide sans son adversaire. Le tribunal ou la cour fait alors passer une autre cause en attendant, et parfois les présidents demandent :

« Y a-t-il une cause contradictoire ? »

C'est exactement comme si l'on disait :

« Les avocats d'une autre affaire sont-ils prêts et présents? »

Mais notre plaideur grincheux n'entend pas de cette oreille, et il prend les mots dans leur signification ordinaire.

— Par ma foi, disait-il, il ne manquait plus que cela. Autrefois les avocats s'en cachaient, aujourd'hui ils s'en vantent. Quand on leur soutenait qu'ils plaident le pour et le contre, le blanc et le noir, et qu'ils se contredisent à chaque instant, ils regimbaient; aujourd'hui ils en conviennent effrontément, et les magistrats s'y prêtent, ce qui est plus fort. Je les y ai pris. J'ai entendu un president dire à ces messieurs en riant : « Y a-t-il une cause contradictoire? » Et aussitôt, avec un front d'airain et un veritable cynisme, quatre ou cinq avocats se sont levés : ils avaient tous des affaires *contradictoires*.

Nous avons entendu à la police correctionnelle un mot d'entraînement et de situation qui a l'air, celui-la, par exemple, d'être *contradictoire* dans le sens que nous venons de dire.

Un patron se présente pour reclamer un jeune prévenu, qui est son ouvrier.

Le president remercie le patron de cette intervention officieuse, et il ajoute :

— On dit ce jeune homme fort intelligent ?

— Oh ! sans doute, monsieur le president, mais il le serait bien davantage s'il voulait comprendre qu'il n'est qu'un imbécile.

MAITRE GUERIN.

CHRONIQUE DU SPORT

UN NAUFRAGE AU CAP DE BONNE-ESPERANCE

C'est en frappant la terre de son trident que Neptune en a fait sortir le cheval. Aujourd'hui, pour un drame maritime où apparaît aussi un cheval, qu'il me soit donc permis d'ajourner à un prochain numero le recit, *toujours le même* au reste, des diverses comedies du turf.

En racontant le naufrage du *Sea-Slipper* sur la côte du Labrador, à cent brasses de terre à peine, le *Messager franco-américain* et tous les journaux après lui ont recemment rapporte l'acte de devouement d'un jeune marin, nommé W. Jackson. En se mettant résolûment à l'eau par cette tempête de neige, il a d'abord sauvé un à un onze naufragés, qu'il soutenait l'un après l'autre jusqu'au rivage, et seize autres ensuite — c'est-à-dire le reste — avec l'aide de quelques riverains, qui étaient accourus munis de cordes.

Ce sauvetage m'a rappelé celui dont il est question dans l'ouvrage anglais *The Horse*, sauvetage qu'il y a bientôt une douzaine d'années j'ai raconté à mon tour d'après le célèbre hippologue William Youatt, mais sommairement seulement, c'est-à-dire sans les curieux rapprochements que m'ont fournis depuis quelques épisodes de voyages dont l'auteur anglais ne parait pas avoir eu connaissance.

En effet, dans la relation de son premier voyage en Afrique, où il aborda par le cap de Bonne-Espérance, alors aux Hollandais, Levaillant a raconté les évenements tragi-comiques de sa traversee à bord du *Held Woltemaade*. Ce vaisseau, dit-il, etait un *ex-voto* dont le nom se rattachait à un mémorable évenement arrive au Cap; mais le célebre voyageur ne dit absolument rien, n'indique même pas la nature de ce drame maritime, dont je resume les saisissants episodes en les empruntant tour à tour aux voyages de Sparmann et aux recits du captain Brown, — deux relations dont chacune a besoin d'être completée et rectifiee par l'autre.

En dix-sept cent soixante et quelques années, à une époque de l'hiver où les vaisseaux de la compagnie hollandaise n'osaient déja plus entrer dans la trop celebre baie de la Table, — au moment où ils fuyaient en toute hâte l'approche de ses terribles tourmentes, — le *Jong-Thomas*, se trouvant retardé, n'avait pu appareiller en temps utile. Aussi la saison des tempêtes l'ayant surpris, il se vit tout à coup dans la plus affreuse détresse ; irresistiblement poussé par l'ouragan, le navire filait avec rapidite sur ses ancres, et il alla se jeter sur les roches du fort, où il fut mis en morceaux.

L'équipage, en s'abîmant tout à coup, avait en partie disparu; cependant, assez près de terre pour qu'on entendît leurs cris, une foule de malheureux cramponnés aux debris se debattaient encore contre la mort, mais une mort inevitable; car, maintenus à distance par la force armée, les témoins du sinistre ne pouvaient même essayer de leur porter le moindre secours. Dans sa sollicitude pour les *marchandises*, et dans la crainte que l'on pût en soustraire sous prétexte de sauver les hommes, le gouverneur avait décrété *peine de mort* contre quiconque approcherait au delà de certaines limites; — et, pour rendre la mesure plus efficace, il avait même fait dresser de distance en distance sur la plage, des potences où les delinquants devaient être pendus seance tenante.

C'est ainsi que les autorités mercantiles du Cap croyaient alors devoir intervenir dans les naufrages; mais le matin, à la pointe du jour, un peu avant cette stupide et barbare proclamation, un brave cavalier, accouru au galop d'un vigoureux petit barbe qu'il montait d'habitude, avait secouru les naufrages avec une intrépidité et un dévouement sublime.

Confiant dans son courage et ses forces — dans les épreuves qu'il avait maintes fois faites de ces qualités chez son cheval; — confiant enfin dans le souvenir des bains qu'ils prenaient habituellement ensemble sur cette même plage, il s'elança au milieu des brisants où tous deux disparurent d'abord. Mais revenus sur l'eau sans avoir été desarçonné, se liant à tous les mouvements du petit barbe qui franchissant les vagues, montait à leur sommet, ou plongeait sous leur voûte écumeuse lorsqu'elles déferlaient en trop grande masse, le généreux colon (sans savoir nager, lui!), parvint jusqu'au navire. Alors ayant engagé deux des malheureux naufragés à se laisser emmener en tenant les bouts de corde fixés à chaque côté de la selle, il les ramena ainsi jusqu'au rivage, où il les deposa sains et saufs.

Sept fois de suite, il tenta et effectua ce périlleux trajet, arrachant ainsi quatorze personnes à la mort. Mais après ce septième voyage, comme il restait un instant à terre pour laisser souffler et reposer son cheval, — et pour respirer lui-même, — les naufragés se crurent abandonnes. Leurs cris de désespoir, le spectacle navrant de ceux qui se noyaient en se décidant à risquer de gagner le rivage, le firent se precipiter de nouveau à leur secours, sans avoir repris ni laisse reprendre suffisamment haleine à son compagnon. Aussi dès le début de ce huitième voyage, une vague monstrueuse deferlant sur les sauveteurs et faisant rouler sur lui-même le cheval epuisé, emporta au loin le cavalier qui fut englouti et disparut pour ne plus reparaître.

Le vaillant petit barbe revint seul à la place même, où une pyramide fut élevée à la mémoire de son maître par les ordres que les directeurs de la Compagnie avaient expédiés de Hollande à la premiere nouvelle de cet acte de dévouement. Ils donnerent même le nom de cet homme généreux à un de leurs vaisseaux — celui dont parle Levaillant, — et voulurent que dans le cas où Woltemaade aurait laissé une famille, il fût pourvu à tous ses besoins, — à son bien-être même, et cela aussi promptement et aussi avantageusement que possible.

Mais quelque empressement que l'on eût mis en Hollande pour transmettre ces instructions, elles arrivèrent trop tard; le fils unique de Woltemaade avait éte forcé d'aller chercher des moyens d'existence à Batavia, où il mourut de misère avant de recevoir ces nouvelles. Car les autorités locales du Cap, si protectrices pour les marchandises, si insouciantes pour la vie des hommes, lui avaient refusé la survivance du modeste emploi de gardien de la ménagerie rempli jusqu'alors par le colon; et avec cet emploi les faibles ressources que devait enlever au fils la mort héroïque de son père.

LÉON GATAYES.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite)

CHAPITRE XII.

Le cap Lopez et les prairies découvertes. — Le roi Bango et ses trois cents femmes. — Ses cinq idoles. — Esclaves des Barracons. — Les corps morts et les vautours

Le cap Lopez est une longue et étroite langue de terre qui s'avance dans la mer. Si vous en approchez du côté de l'Océan, vous croyez voir une terre submergée; elle est si basse, que les buissons et les arbres qui y croissent semblent sortir de l'eau.

La baie formée par le cap Lopez a environ quatorze milles d'étendue. Parmi plusieurs petits cours d'eau qui s'y jettent, on distingue le Nazareth, une des branches du fleuve Fetiche. Cette baie est coupée par beaucoup d'îlots et de bas-fonds. On y trouve en abondance d'excellents poissons de toute espèce. De grosses tortues sortent de la mer pour venir pondre sur le sable même du cap. Mais j'ai beaucoup de choses à vous dire avant d'aborder ce sujet-là.

Ce fut par une nuit très-obscure que j'arrivai au cap Lopez, et le lendemain matin je me préparai à aller rendre visite au roi Bango, le chef de tout ce pays. Son palais est situé sur une assez haute colline, et fait face à la mer. Entre le pied de cette colline et la plage s'étend une belle prairie, sur laquelle sont dissemines un grand nombre de petits villages dont l'ensemble se nomme le Sangatanga. Je ne me lassais pas de contempler cette prairie. J'avais vécu si longtemps dans des forêts ténébreuses! quel plaisir de revoir une riante pelouse et de grands espaces inondes de soleil! Le palais du roi s'élevait au milieu d'un petit village. Comme j'atteignais les premières cabanes, je rencontrai le *mafouga*, ou majordome du roi, qui me conduisit à la residence de Sa Majesté. C'était une vilaine maison à deux étages, soutenue par des piliers. Le rez-de-chaussée consistait en une salle obscure, flanquée de chaque côté d'une rangée de petites chambres noires, assez pareilles à des cellules. Au bout de la salle était un escalier roide et sale que le mafouga me fit monter. Quand j'eus escaladé les marches, je me trouvai dans une grande chambre au fond de laquelle était assis le grand roi Bango, le premier chef, à l'entendre, de cette partie de l'Afrique. Il était entouré d'une centaine de femmes, prises parmi ses épouses.

Le roi Bango était gras et ne paraissait pas des plus propres. Il portait une chemise et une vieille paire de pantalons. Sur sa tête etait une couronne dont lui avaient fait cadeau des Portugais, ses amis, trafiquants de nègres. Ses épaules étaient ornées d'une souquenille d'un jaune flamboyant, toute brodée d'or, défroque de quelque laquais réformé du Portugal ou du Brésil. Quand je vous parle de couronne, ne vous figurez pas quelque joyau d'or massif, enrichi de diamants; non; le diadème du roi ressemblait plutôt aux oripeaux uses que les acteurs promènent sur la scène, et avait peut-être valu dix dollars quand il était neuf. Sa Majesté y avait ajouté un petit cercle d'or, fait des doublons qu'il avait reçus pour prix de ses ventes d'esclaves. Il se tenait immobile sur un sofa, car il était atteint de paralysie; et sa main tenait une canne qui figurait le sceptre royal.

Ce roi Bango, dont je viens de faire le portrait détaillé, était le plus grand trafiquant de nègres de toute cette partie de la côte. Il avait sur son territoire de vastes entrepôts d'esclaves, ou barracons. C'etait un despote achevé, très-redouté de ses sujets, fort enclin, d'ailleurs, à la superstition.

Malgré son orgueil, il me reçut avec une certaine affabilité, car je lui avais été recommandé par son grand ami Rompochombo, un roi de la tribu des Mpongwes. Il me demanda si ses femmes me plaisaient. — Beaucoup, lui répondis-je. Alors il s'excusa de n'en avoir là qu'une centaine; mais il en possédait deux fois plus; le total était de trois cents. Figurez-vous trois cents femmes! Il pretendait aussi avoir plus de six cents enfants. Je serais bien surpris si tous ces frères et ces sœurs se connaissaient seulement entre eux.

La nuit suivante, le roi donna un grand bal en mon honneur. La chambre où il m'avait reçu était le théâtre de la fête. J'arrivai un peu après le coucher du soleil; je trouvai là environ cent cinquante femmes du roi, et l'on me dit que c'étaient les meilleures danseuses du pays.

Je voudrais que vous eussiez vu cette abominable salle de bal, avec ses quelques torches pour l'éclairer; je vous assure que l'illumination n'etait pas brillante. Le roi fit danser ses femmes devant moi. Il ordonna ensuite à deux de ses filles de figurer dans ce bal; puis il me fit part d'une heureuse idée : c'etait de me marier avec l'une d'elles; offre que je déclinai respectueusement.

Non loin du palais du roi, il y avait trois petites cabanes fort curieuses, qui renfermaient cinq idoles. Celles-ci passaient pour avoir plus de pouvoir et de science que les autres fetiches ou dieux des pays environnants. C'étaient, disait-on, les protectrices déclarées de la tribu des Oroungous et plus particulièrement du sangatanga et du roi. Je glissai un coup d'œil dans l'une de ces cabanes. Je vis là une idole appelée Pangeo; elle était de bois et d'un aspect hideux. Près d'elle était sa femme Aleka, autre idole de bois. Pangeo prend soin du roi et de son peuple, et veille sur eux pendant la nuit

Je jetai aussi un regard dans l'intérieur de la seconde cabane. J'aperçus une grande idole nommee Akambi, taillée à l'image d'un homme; à ses côtés est une figure de femme : c'est Abiala, son épouse. Le pauvre Akambi est un dieu sans pouvoir : il a laissé usurper toute son autorité par sa femme. Elle tient à la main un pistolet, avec lequel, dit-on, elle peut tuer qui bon lui semble. De là vient la frayeur

qu'elle inspire aux indigènes. Aussi lui prodiguent-ils des aliments et des offrandes de toute sorte (je me demande qui profite de ces offrandes). Quand les gens du pays tombent malades, ils viennent danser autour d'elle et la supplient de les guérir. Car ce n'est jamais au vrai dieu que ces malheureux païens adressent leur prière; ils placent leur confiance et leur espoir dans des images de bois, ouvrages de leurs propres mains.

Je regardai dans la troisième cabane. Elle était occupée par une idole appelée Numba. C'est un dieu célibataire, qui n'a pas de femme avec lui. Il est, à lui seul, le Neptune et le Mercure des Oroungous; Neptune pour maîtriser les flots, et Mercure pour préserver les habitants des désastres qui les menacent du côté de la mer.

Comme je revenais de ma visite chez le roi, je tirai un oiseau perché sur un arbre, mais je le manquai; car ayant pris du quinine le matin, je me trouvais un peu énervé. Mais les nègres qui étaient autour de moi déclarèrent que l'oiseau était un fétiche, un oiseau sacré et que je ne pourrais jamais le tuer, quand même je m'y reprendrais à cent fois.

Je tirai de nouveau, mais sans plus de succès. Là-dessus ils triomphèrent, en redoublant de protestations sur la divinité de l'oiseau. Cependant je ne voulais pas que le diable eût le dernier mot : je rechargeai mon arme, je pris mon temps pour viser, et à ma grande joie, ainsi qu'à la grande confusion des témoins, j'abattis l'oiseau.

Pendant mon séjour dans le village, j'étais allé un jour chasser aux oiseaux dans un petit bois, à peu de distance de ma demeure, lorsque j'aperçus une file d'esclaves qui sortait d'un barracon, et qui entrait dans le bois. Comme ils s'avançaient de mon côté, je vis qu'il y avait deux rangs d'esclaves, au nombre de six chacun. Ils étaient attachés ensemble par une chaîne passée autour de leur cou, et portaient un fardeau que je reconnus sur-le-champ pour le cadavre d'un de leurs camarades. Ils se dirigèrent vers l'extrémité du bois, à trois cents pas environ de ma maison; puis, jetant leur fardeau sur la terre nue, ils s'en retournèrent à leur prison, escortés de leur surveillant, qui marchait derrière eux, le fouet à la main.

Voilà donc, me dis-je, le cimetière des Barracons! et je rêvais tristement au sort de ces malheureux, arrachés à leur pays et à leur famille, vendus peut-être par leur propre père et venus de si loin pour mourir là, jetés en pâture aux vautours. Et pendant que je me livrais à ces tristes pensées, une troupe d'oiseaux de proie commençait à obscurcir l'air au-dessus de ma tête; je les entendis longtemps se disputer les lambeaux du cadavre.

Le bois offrait de chez moi un joli point de vue; j'avais eu bien souvent le désir de l'explorer, ou de me reposer à l'abri de son feuillage épais. Mais à présent que je le voyais de plus près, je sentais combien l'endroit était lugubre. Les vautours s'enfuyaient à mon approche; mais sans s'écarter beaucoup, ils se posaient sur les branches les plus basses des arbres environnants, et me guettaient du coin de l'œil, comme s'ils craignaient que je ne leur enlevasse leur proie. En me dirigeant vers le corps mort, je sentis quelque chose craquer sous mes pieds. Je regardai à terre, et je me vis au beau milieu d'un champ d'ossements et de crânes. J'avais marché, sans y faire attention, sur le corps d'une malheureuse créature, étendue là depuis longtemps, à la merci des oiseaux de proie et des fourmis qui avaient dénudé ses os, et des pluies qui les avaient blanchis. J'estime qu'il devait y avoir là les débris d'un millier de squelettes. Ce cimetière servait depuis plusieurs années, et la mortalité dans les barracons est parfois effrayante, malgré les soins que l'on prend des esclaves. On jette là les corps sans autre cérémonie et les vautours y trouvent leur pitance journalière. L'herbe était brûlée partout, et les os blanchis qui la couvraient donnaient au sol un caractère, étrange d'abord, puis terrible quand on en connaissait la cause. En pénétrant dans les broussailles, j'y aperçus de grands amas d'ossements. Lorsque le cap Lopez était un des principaux marchés d'esclaves de la côte occidentale, et que les Barracons étaient bien plus nombreux qu'aujourd'hui, c'était là qu'on jetait tous les cadavres, les uns sur les autres, et que les carcasses humaines, dépouillées et brisées par le temps, s'étaient amoncelées en piles énormes, comme autant de monuments d'un trafic détestable. Tel était le cimetière des pauvres esclaves amenés de l'intérieur de l'Afrique.

PAUL DU CHAILLU.

(La suite au prochain numéro.)

LA GRANDE MURAILLE DE LA CHINE

Il n'est personne qui ne connaisse de réputation la grande muraille de la Chine, élevée par les anciens Chinois pour protéger leur pays contre les invasions de leurs turbulents voisins. Ce formidable rempart est l'ouvrage de fortifications le plus étendu qu'on ait jamais construit. Il se développe sur une longueur de trois à quatre cents lieues, marquant la frontière septentrionale et une partie de la frontière occidentale de la Chine proprement dite. La grande muraille paraît avoir été commencée 400 ans avant notre ère. Elle fut activement menée à bout par l'empereur Thsin-Chi-Houang-Ti, qui ruina le pays à cette œuvre folle. Ses successeurs purent en reconnaître l'inanité, car elle n'arrêta pas les armées mongoles de Gengis-Khan.

Depuis longues années hors d'usage, et en partie ruinée sans qu'on songe à la réparer, la grande muraille est encore par places aussi solide que si elle datait seulement d'un siècle ou deux. Notre gravure montre une portion de la muraille septentrionale, regardant le défilé de Sha-Po-Yu à trois lieues au nord de Tsun-Hwa. Ce qui est digne de remarque en cet endroit, c'est le dédain que les constructeurs semblent avoir eu pour les moyens de défense naturels, en continuant la muraille au sommet de rochers à pic de deux cents pieds et plus. Le mur est en briques à base de pierre. Sa hauteur moyenne est de vingt pieds et son épaisseur de quatorze. Il est crénelé sur ses deux faces et est flanqué de tours qui s'élèvent à des distances inégales, généralement à chaque coude et sur les principales élévations.

P. DICK.

LE CURÉ CHAMBARD

(Suite [1].)

Cela faisait que, malgré certains bruits qui couraient sur les antécédents de Cantagrel, Cantagrel était fort respecté. Lorsque Saturnin Siadoux, qui, pour plusieurs raisons, se souciait peu que le boucher devînt son beau-frère, prit des renseignements sur lui à Toulouse, il n'obtint donc que des données fort vagues sur le fait qu'il désirait approfondir. On ne savait pas, on avait entendu dire, mais on ne pouvait pas affirmer. Telles étaient les précautions oratoires dont chacun accompagnait son récit, chacun craignant d'avoir à éprouver pour son propre compte cette force prodigieuse dont Cantagrel n'avait jusque-là trouvé l'occasion de faire l'essai que sur les ours, les bœufs et les taureaux.

Le curé Chambard avait donc donné à Saturnin Siadoux le conseil d'aller chercher à Narbonne, pays qu'avait précédemment habité le terrible boucher, les renseignements qu'il n'avait pu se procurer à Toulouse et qui devaient jeter quelques éclaircissements sur un premier mariage qu'avait contracté Cantagrel avec une jeune fille de cette ville. En effet, s'il fallait en croire les bruits répandus, cette première femme vivait encore, quoique des motifs que l'on ignorait lui fissent garder le silence sur les liens qui l'unissaient à celui qui convoitait l'honneur de devenir, en secondes noces, l'époux de la veuve Miraillhe. Mais, comme nous l'avons dit, ces bruits flottaient si vaguement, qu'on n'avait jamais pu les fixer et qu'ils n'étaient arrivés aux oreilles des intéressés qu'à l'état de calomnies ou tout au moins de propos sans consistance.

Le retour de Saturnin Siadoux allait arrêter tous les doutes à ce sujet. Et, si peu accessible à l'amour-propre que fût le bon curé Chambard, il ne se disait pas moins, avec une satisfaction intérieure, que c'était au conseil qu'il avait donné que la famille Siadoux serait enfin redevable de connaître la vérité. Quant à lui, bien entendu qu'aucun sentiment d'animosité ne l'avait porté à donner ce conseil à son ami, il ne connaissait pas Cantagrel.

Cependant une certaine curiosité le poignant, il avait résolu cette fois de connaître Cantagrel, ne fût-ce que de vue. C'était chose facile : la boutique du boucher, comme l'avait dit Saturnin Siadoux, était située rue des Pénitents-Noirs, et il n'était pas difficile, au signalement bien connu du personnage, de le distinguer dans son étal de ses garçons ou de ses pratiques. Le curé se mit donc en route avec le projet bien arrêté de passer par la rue des Pénitents-Noirs, en se rendant chez l'abbé Mariotte.

La distance de la Croix-Daurade à Toulouse est de trois quarts de lieue à peine. Le curé franchit donc cette distance comme d'habitude, en marchant au petit pas et en lisant son bréviaire; puis, arrivé aux portes de Toulouse, il ferma son livre et s'achemina vers la demeure de l'abbé Mariotte. Il pouvait être huit heures du matin.

Le digne curé n'avait pas oublié son projet de passer par la rue des Pénitents-Noirs; aussi fit-il le léger détour que lui commandait cette résolution et entra-t-il dans la susdite rue : au tiers de sa longueur, à peu près, était la boutique du prétendant à la main de la veuve Miraillhe; seulement Cantagrel n'était point à son étal. Un garçon boucher, d'une trentaine d'années, le remplaçait, fort et vigoureux sans doute aussi, comme le sont d'habitude les hommes de cette profession, dont les pores absorbent, avec les émanations sanguines au milieu desquelles ils demeurent continuellement, tant de parties vitales, mais qui, cependant, était loin, d'après ce qu'avait entendu dire le curé Chambard, de pouvoir être comparé à son maître. Il n'y avait cependant pas à s'y tromper, c'était bien là l'étal du boucher Cantagrel, et son nom, écrit en grosses lettres au-dessus de sa boutique, ne pouvait laisser aucun doute à ce sujet.

Du reste, cette absence était chose si naturelle, que le digne pasteur ne s'en préoccupa point autrement.

Au bout de la rue des Pénitents-Noirs était celle qu'habitait l'abbé Mariotte.

L'abbé Mariotte était chez lui, mais le curé Chambard le trouva sur le point de sortir. Il allait faire une course jusqu'à Blagnac, où l'attendait un de ses amis presque mourant. Le curé de la Croix-Daurade arrivait donc à merveille, non pas pour déjeuner avec son collègue, mais pour dire la messe à sa place dans l'église métropolitaine de Saint-Étienne, dont tous deux étaient bénéficiers. En revenant de dire la messe, le curé Chambard trouverait son déjeuner apprêté par les soins de la cuisinière de l'abbé Mariotte, cuisinière qui, parmi les hommes d'Église de Toulouse et de la banlieue, ne manquait pas d'une certaine réputation. Quant au dîner, le curé Chambard n'avait point à s'en inquiéter : à quelque porte qu'il allât frapper à l'heure où l'on a l'habitude de se mettre à table, il serait bien reçu, et peut-être même que M. le grand vicaire ou Mgr l'évêque, à qui il avait affaire, le retiendraient l'un ou l'autre à la mense archiépiscopale.

En se rendant à Saint-Étienne, l'abbé passa pour la seconde fois dans la rue des Pénitents-Noirs, et jeta de nouveau un regard scrutateur dans la boutique de Cantagrel : le boucher était encore absent, et le garçon trônait toujours sur le siége du maître. Le curé continua son chemin vers l'église.

Une fois entré dans la cathédrale, le digne pasteur de la Croix-Daurade chassa toute idée mondaine et se prépara au saint sacrifice qu'il allait accomplir : il traversa pieusement l'église en faisant le salut d'usage devant l'autel principal, se dirigea vers la sacristie, s'y revêtit des habits sacerdotaux de son confrère, puis alla, le calice en main, s'agenouiller à l'autel.

La messe terminée, l'abbé Chambard rentra dans la sacristie et commença de se déshabiller; il était en train de se dévêtir, lorsqu'un des bedeaux de l'église vint demander si l'abbé Mariotte était là.

— Non, répondit le curé, il est à Blagnac, et m'a prié de dire la messe à sa place. Que lui veut-on?

— C'est un homme qui l'attend au confessionnal, et qui m'a chargé de venir l'en prévenir. Cet homme le priait de ne pas le faire attendre; il paraît très-pressé.

— Eh bien, répondez-lui que l'abbé Mariotte n'y est pas, mais que je puis le remplacer; j'ai mes pouvoirs. Ajoutez que, s'il veut attendre jusqu'à demain, l'abbé Mariotte reviendra ce soir.

Un instant après, le bedeau vint dire au curé Chambard que le pénitent l'attendait.

L'abbé Chambard s'achemina vers le confessionnal, qui était situé, comme d'habitude, dans la partie la plus sombre de l'église. L'homme qui l'avait fait demander l'y attendait à genoux; mais il ne put voir son visage, le patient lui tournait le dos et tenait sa tête violemment comprimée entre ses mains.

Le curé s'assit dans le confessionnal, et la révélation commença.

Un quart d'heure après, la porte du tribunal de la pénitence se rouvrit, et l'homme de Dieu reparut livide et se soutenant à peine.

Quant au pénitent, il s'était enfui en poussant un cri de désespoir quand le curé Chambard lui avait refusé l'absolution.

Le bon prêtre resta un instant debout, immobile, et se soutenant à une colonne de l'église comme s'il eût senti que les jambes allaient lui manquer; puis, d'un pas chancelant comme celui d'un homme ivre, sans rentrer à la sacristie, sans prendre congé de personne, il s'achemina vers une des portes latérales de l'église, et, se glissant par les rues les plus désertes, il quitta la ville d'un pas redevenu si rapide, qu'on ne l'aurait jamais cru capable de marcher ainsi, oubliant le déjeuner de l'abbé Mariotte, sa visite à l'archevêché, le rêve du dîner de monseigneur, les affaires de la cure et les siennes aussi.

Une fois sur la route de la Croix-Daurade, le curé donna encore une nouvelle impulsion à son pas. Sa préoccupation était si profonde, qu'il passa devant la croix qui s'élevait à l'entrée du village sans se découvrir devant le Christ, et qu'il arriva tout en nage au presbytère, où Marie se prélassait dans une sainte nonchalance. Une fois arrivé, il s'arrêta tout debout au milieu de la chambre, chercha son mouchoir pour s'essuyer le front; mais il avait perdu son mouchoir. Il voulut avoir recours à son bréviaire pour cacher son trouble, il avait laissé son bréviaire dans la sacristie de Toulouse. Rien ne pouvait donc l'aider à se donner un maintien. Le désordre de ses mouvements, comme le désordre de sa toilette, indiquait une grande catastrophe accomplie ou près de s'accomplir. Il était immobile et muet; ses yeux seulement tournaient dans leur orbite; ses genoux tremblaient en se choquant, et cependant il paraissait ne pas songer à s'asseoir. Marie poussa instinctivement un fauteuil derrière lui; il était temps : le pauvre curé allait tomber à la renverse. Il se laissa aller comme écrasé dans le fauteuil.

— Jésus Dieu! s'écria Marie en se reculant pour embrasser d'un regard tous ces signes de terreur, que vous est-il donc arrivé, monsieur le curé?

— Ce qui m'est arrivé, demanda le prêtre d'un air effaré? ce qui m'est arrivé, à moi? Dieu merci, rien du tout.

— Mais vous avez l'air tout ébouriffé. Je ne vous ai jamais vu ainsi.

— Tu te trompes, ma bonne Marie, j'ai mon air ordinaire.

— Et pourquoi alors revenir sitôt? Je parie que vous n'avez pas dîné?

— Si, Marie, si; je crois que si.

Le bon curé s'apercevait qu'en affirmant qu'il avait déjeuné, il faisait tout bonnement un gros mensonge.

— Vous n'avez pas déjeuné, monsieur le curé.

— Eh bien, non, Marie.

— Et vous avez faim, alors?

— Non, Marie, je n'ai pas faim, je n'ai pas faim du tout, je t'assure.

— Mais vous ne pouvez pas attendre le souper sans rien prendre?

— Je ne souperai pas, Marie.

— Comment! vous n'avez pas dîné, et vous ne souperez pas? Ah çà! voyons, monsieur le curé, qu'est-ce que cela veut dire? D'ailleurs, vous ne pouvez pas vous dispenser de souper; vous soupez chez les Siadoux.

A ce nom, le curé poussa un cri étouffé; puis, comme si quelque digue intérieure se rompait, deux ruisseaux de larmes longtemps comprimées coulèrent sur ses joues creuses

1. Voir le précédent numéro.

et pâles du vieillard. Alors Marie, bonne fille au fond, quoiqu'un peu despote, comme doit l'être toute servante de curé qui ne veut pas gâter l'état, comprit que son maître avait éprouvé quelque violente peine qu'il était obligé de renfermer dans son cœur, et qu'il avait, par conséquent, besoin de la solitude et du silence, ces deux grands confidents des douleurs de l'humanité.

Elle s'éloigna donc sans dire un mot, mais non pas sans faire mille conjectures, dont aucune ne pouvait, certes, la rapprocher du but qu'elle cherchait.

Mais, une demi-heure après, inquiète et incapable, dans son inquiétude, d'attendre patiemment que le curé revînt à lui ou l'appelât, elle rentra dans sa chambre une tasse de lait chaud et sucré à la main.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

COURRIER DES MODES

Notre dessin de ce jour peut donner une idée de la variété des confections adoptées pour la belle saison. Voici la description de ces costumes printaniers.

Première toilette. Robe en foulard uni de la *Malle des Indes,* nuance gris mode, jupe à traîne sans garniture, polonaise de faye noire, garnie de guipure exécutée par Mme Mary-Moison, boulevard Magenta, 6. Cette polonaise est demi-ajustée; elle a des choux de rubans en satin sur les côtés.

Deuxième toilette. Robe de foulard à mille raies, fond maïs, rayure noire; rotonde *baschlick,* en taffetas noir, garnie de petits velours et d'une frange espagnole, modèle des ateliers de Mme Mary-Moison. Chapeau catalan en tulle et satin.

Troisième toilette. Robe de taffetas glacé bleu et blanc, casaque *renaissance* avec ceinture en taffetas noir, ornements de franges perlées et dentelle. Chapeau rond en paille blanche avec guirlande de bluets.



TOILETTES DE PRINTEMPS. — Costumes et Confections de Mme Mary-Moison; foulards pour robes des magasins de la *Malle des Indes;* jupons Marie-Antoinette de Mme Bouland.

Quatrième toilette. Costume de campagne exécuté par Mme Mary-Moison, robe de foulard de la *Malle des Indes,* à mille raies, noir et blanc, casaque ajustée en même étoffe, ainsi que la ceinture, le tout garni en *dents de loups* de satin noir.

Petit chapeau plat en tulle noir perlé avec entourage de fleurs des champs.

Costume de petite fille de huit ans. Jupe de dessous en sultane bleue ornée de velours, confection de taffetas bleu ornée de frange et tresse. Chapeau rond en paille noire avec tour de velours bleu.

Costume de petite fille de quatre ans. Polonaise de piqué blanc, broderies de soutache bleue. Chapeau-toque en paille avec aigrette et rubans bleus.

Les charmants jupons de Mme Bouland, rue des Petits-Pères, 1, sont adoptés par les femmes les plus élégantes. Le jupon-Marie-Antoinette est en lingerie avec volant à traîne; le haut est à tournure Louis XV, forme *panier.*

J'ai remarqué dans les magasins de Mme Bouland une ravissante collection de jupes de couleur pour le voyage et la campagne. Le bas est garni de volants. Quelques modèles d'un genre très-nouveau, à garniture en *dents de loup,* m'ont paru réunir toutes les conditions d'élégance et de solidité.

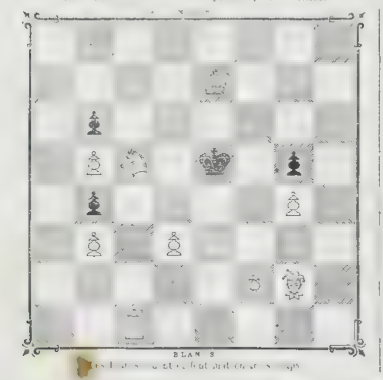
Pour les soirées d'été, où la toilette légère et vaporeuse est d'obligation, Mme Bouland a préparé des jupes de mousseline avec un ou deux ressorts dans le bas. La jupe est toute couverte de volants froncés.

On ne peut rien imaginer de plus gracieux et de plus distingué.

ALICE DE SAVIGNY.

PROBLÈME N° 98

COMPOSÉ PAR M. E. LEQUESNE, DE PARIS.



BLANCS

Les blancs [illegible] font mat en [illegible] coups.

EN VENTE CHEZ MICHEL LÉVY FRÈRES

ÉDITEURS

Rue Vivienne, n° 2 bis, et boulevard des Italiens, n° 15.

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Tibère et l'héritage d'Auguste, par E. Beulé, de l'Institut. Un vol. in-8°. Prix : 6 fr.

Histoire de la Restauration, par L. de Viel-Castel. Tome XI. *Ouvrage auquel l'Académie française a décerné le grand prix Gobert.* — Prix du volume : 6 fr.

Mélanges d'histoire et de littérature, par D. Nisard, de l'Académie française. Un vol. gr. in-18. — Prix : 3 fr.

Cadio, par George Sand. — Un vol. gr. in-18. — Prix : 3 fr.

La Diplomatie et le Droit nouveau, par Albert de Broglie, de l'Académie française. Un vol. gr. in-18. — Prix : 3 fr.

Théâtre complet d'Alex. Dumas fils, tome 1er. Un vol. gr. in-18. — Prix : 3 fr.

L'Oncle Reimond, par Henri Conscience. Un vol. gr. in-18. — Prix : 1 fr.

Les Garibaldiens, par Alex. Dumas. Nouvelle édition. Un vol. gr. in-18. — Prix : 1 fr.

Le Roi Lear, drame en cinq actes, en vers, imité de Shakspeare, par Jules Lacroix. — Prix : 2 fr.

Le Zouave est en bas! pochade en un acte, par Edouard Lockroy et Paul Parfait. — Prix : 1 fr.

RÉBUS

Explication du dernier Rébus :

Dans le moyen âge les [illegible] célébraient les hauts faits des châtelains.

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

[illegible]

EMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMÉRO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1[er] ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DEPARTEM.
an . .	18 fr.	» — 20 fr.
mois .	9 fr.	» — 10 fr.
ois mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
19 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,000 gravures
Brochée : 80 fr. au lieu de 116 fr.
Reliée : 120 fr. au lieu de 159 fr.
Expédition franco.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 696 — 16 Mai 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



LE MONDE ET LE THÉATRE

La rue Le Peletier à sept heures du matin. — L'œuvre de secours aux blessés et aux malades des armées de terre et de mer. — Diplomatie et charité. — Un nouveau musée aux Invalides. — Les merveilles du bal de l'Opéra. — Les attributs de la guerre et les emblèmes de la paix. — L'œuvre des *[illegible] parisiens*. — Un peu de statistique. — Les passerelles du boulevard. — Ponts ou tunnels. — La question d'art. — Appel à M. le comte Sérurier, Mme de Metternich et M. Haussmann. — Un festival à Sainte-Geneviève. — L'église et le théâtre. — Gare à Giboyer ! — Palais-Royal : *le Château à Toto*, opéra bouffe en trois actes de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de M. Jacques Offenbach. — MM. Gil-Pérès, Lassouche, Hyacinthe, Brasseur ; Mmes Zulma-Bouffar, Alphonsine, Paurelle, Verne. — Variétés : *le Pont des soupirs*, opéra bouffe en quatre actes, de MM. Hector Crémieux et Ludovic Halévy, musique de M. Jacques Offenbach. — MM. Dupuis, Grenier, Thiron, Hamburger ; Mmes Tautin, Garait. — Odéon : reprise de *la Petite Ville*. — Mmes Lambquin et Bode.

Samedi, dès le matin, on remarquait devant le péristyle de l'Opéra un mouvement inaccoutumé. Des ouvriers allaient et venaient, déchargeant d'immenses voitures, transportant des charpentes, des tentures, des tapis, des armes, des vases et des caisses de fleurs. Le sol était jonché de mousse, de feuillage, de débris de plantes. Une odeur de verdure parfumait l'air. Les gaziers plantaient des ifs et attachaient aux rebords de la marquise de légers tuyaux de fer creux, figurant des guirlandes, des étoiles et des croix grecques. Ce





SALON DE 1868. — PÉNÉLOPE ET PHRYNÉ, tableaux de M. CHARLES MARCHAL. — Dessins de M. Victor Cesson.

préparatifs, qui n'ont pas discontinué de toute la journée, étaient ceux de la grande fête que devait donner le soir, dans la salle de l'Opéra, la Société de secours aux blessés et aux malades des armées de terre et de mer.

Avant de vous parler de la fête, un mot de l'œuvre, si vous le voulez bien.

Il y a huit ans qu'un Français, un cœur généreux, animé d'un ardent amour pour l'humanité, faisait appel contre les horreurs de la guerre au monde civilisé. Laissant de côté les protestations stériles et les utopies de paix universelle, M. Dunant, en homme pratique, conviait les gouvernements, non à détruire le fléau, mais à en tempérer et en circonscrire les rigueurs. Sa voix était entendue, et bientôt une convention diplomatique neutralisait, en temps de guerre, les blessés militaires, les services de santé, les ambulances, les hôpitaux, ainsi que les habitants d'un pays portant secours aux victimes des champs de bataille.

La diplomatie avait fait son œuvre : la charité a commencé la sienne.

Multiplier les moyens de disputer les blessés à la mort et d'alléger leurs souffrances, augmenter la rapidité et l'efficacité des secours, telle est la pensée qui a présidé à la fondation d'une vaste société internationale dont les rameaux s'étendent déjà dans la plupart des pays de l'Europe.

Vous avez vu à l'Exposition universelle ces lits, ces brancards, ces cacolets, ces appareils, ces instruments de chirurgie, ces matériels d'ambulance envoyés par les divers comités qui se sont formés en vue de l'œuvre commune.

La Société française n'est pas restée la dernière dans ce concours, dont la réussite a été due à la persistance, au dévouement, au concours désintéressé de M. le comte Sérurier, à qui avaient été dévolues les importantes fonctions de commissaire général et de président des conférences internationales à l'Exposition universelle.

L'Exposition terminée, qu'allait devenir ce matériel-modèle, destiné à s'enrichir tous les jours des inventions nouvelles, des engins de conservation dont le progrès doit aller de pair avec celui des engins de destruction ? Où serait recueilli ce musée de l'humanité, non moins intéressant que celui des arts de la paix et des industries guerrières ? — Une pensée ingénieuse a désigné le palais des Invalides. Le ministère de la guerre s'est empressé d'y répondre en mettant à la disposition de la Société une salle où sera établi le nouveau musée. C'est très-bien ; mais l'installation exigera des dépenses ; mais déjà des frais considérables, qui ne sont pas encore couverts, ont été faits pour l'Exposition universelle ; mais l'œuvre elle-même a besoin d'autres ressources encore que les souscriptions et les dons particuliers. Pensez que la Société française ne se borne pas à créer un matériel. Elle s'est dit que, si nombreux et si zélé que soit le personnel sanitaire de nos armées, il arrivait un moment où il devenait insuffisant. — Songez à des journées sanglantes comme celles de Sadowa ou de Solferino, où des vingtaines de mille hommes sont demeurés sur le champ de bataille, où des blessés sont restés vingt-quatre heures sans pouvoir être secourus. — Alors la Société a imaginé de créer une armée d'infirmiers volontaires, une réserve du service sanitaire, prête à entrer en campagne lorsque le premier coup de canon serait tiré. Et voilà, pour en revenir à mon point de départ, à quelles nécessités était destinée à subvenir la fête de samedi dernier.

C'est encore M. le comte Sérurier qui l'avait organisée. Il avait pour auxiliaire cette grande dame dont le cœur élevé, le concours généreux est acquis d'avance à toutes les œuvres charitables. Vous avez tous nommé la princesse de Metternich ?

On avait promis des merveilles : les promesses ont été dépassées.

Les abonnés de l'Opéra eux-mêmes n'auraient pu reconnaître le vestibule transformé en bosquets et en massifs de fleurs. La salle offrait un coup d'œil magique. Des fleurs et des fleurs encore, des vases, des corbeilles, des faisceaux de drapeaux, des trophées, des candélabres, des ornements composés d'armes, de fusils, de baïonnettes, de sabres d'abordage, de pierriers en bronze, — et partout se détachant comme le signe et l'emblème de la fête, le blason de la Société, la croix de gueules sur fond d'argent. Mais ce qui attirait d'abord les regards, c'était la grande tribune de velours rouge, disposée comme à la représentation de gala de l'année dernière, où avaient pris place les dames patronnesses et le corps diplomatique. Des flots de lumière, versés par une soixantaine de lustres, faisaient ressortir la splendeur de la décoration, l'éclat des toilettes, le satin des robes et des épaules, les dessins des guipures et des dentelles, les chatoiements des étoffes, les feux des diamants et des pierreries. Je ne parle pas du foyer avec ses tentures, ses palmiers, ses massifs de fleurs et de feuillages ; des couloirs, des escaliers ornés de glaces et d'arcs de verdure ; des mille détails où se révélait le goût parfait de M. Alphand, sous la direction duquel cette féerie avait été improvisée. A onze heures le spectacle était complet. — Jamais peut-être on ne retrouvera cette réunion de fiers et charmants visages, ce concours de beautés où rivalisaient toutes les aristocraties de l'Europe. — A onze heures et demie, l'orchestre, dirigé par Strauss, fait entendre l'air de la *Reine Hortense*. L'empereur et l'impératrice paraissent sur le devant de leur loge, accompagnés de S. A. la princesse Mathilde et du chambellan de service. Leur arrivée est le signal de l'ouverture du bal, qu'inaugure le quadrille d'honneur où figurent, avec Mme la princesse de Metternich, Mme de Pourtalès, Mme de Moltke et Mme la maréchale Canrobert. Moins superbes que mesdames les actrices à leur bal annuel, les dames patronnesses n'avaient pas dédaigné ici de donner de leur personne. — Au départ de Leurs Majestés, la plupart des loges ont été désertées. Mais les danses n'en ont pas moins continué, et à deux heures et demie, au moment où j'ai quitté la salle, une cinquantaine de dames, parmi lesquelles j'ai vu passer Mme Gueymard, valsaient sur un motif d'Offenbach.

Est-ce hasard ou habileté des organisateurs de la fête ? Toujours est-il que, cette fois, le monde interlope y brillait par son absence. Personne ne s'est avisé de l'y regretter.

Je ne connais pas le chiffre de la recette ; mais en l'évaluant à une cinquantaine de mille francs, je ne crois pas être trop loin de compte.

~~~ Il est une autre œuvre à fonder et à laquelle je ne serais pas le dernier à souscrire.

Je veux parler de l'œuvre des *Écrasés parisiens*.

Mon exposé de motifs ne sera pas long :

La statistique a relevé en 1867, à Paris, 1,488 accidents de voitures, lesquels ont coûté la vie à 108 personnes, 79 hommes, 15 femmes et 14 enfants.

L'œuvre ici consisterait, non pas à soigner les blessés — les soins ne leur manquent pas ni les indemnités non plus — mais à prévenir les blessures en prévenant les accidents.

Le premier moyen qui se présente à la pensée serait de diminuer le nombre des voitures.

Ce nombre est effrayant quand on y songe : 6,310 voitures de place, 753 omnibus parcourant 65,000 kilomètres par jour : plus les équipages, les charrettes, et les voitures industrielles, comme les tonneaux de la Compagnie Richer, les guimbardes des marchands de cirage, des fabricants d'ognon brûlé et de la maison Millaud !

Mais diminuer le nombre des voitures est une utopie, tout comme la paix universelle.

Est-ce à dire que les moyens pratiques fassent défaut ? Ce serait une erreur.

Combien de fois, lorsqu'à la sortie de l'Opéra ou de l'Opéra-Comique il vous a fallu traverser le boulevard pour retourner chez vous, lorsqu'il vous a fallu trouver un passage à travers ces voitures dont le mouvement inégal vous étourdit et dont les lanternes vous aveuglent, ne vous êtes-vous pas dit : Ah ! s'il y avait ici une passerelle !

Autrefois au moins, le bruit du pavé résonnant sous les roues avertissait le piéton. Comment se mettre en garde, aujourd'hui que, grâce au macadam et au pavé de bitume, les roues semblent capitonnées de flanelle et les chevaux chaussés de pantoufles ?

L'œuvre que je propose consisterait à recueillir les fonds nécessaires pour édifier des ponts légers sur les points les plus dangereux de la voie publique.

N'y aurait-il que les myopes, les sourds, les infirmes et les Parisiennes soucieuses de leur chaussure exposée, en temps de pluie, aux souillures du macadam, vous verriez que la souscription serait bien vite couverte.

S'il faut en croire de mauvaises langues, l'obstacle serait non pas dans la dépense, mais dans la question d'art. On trouve, dit-on, que des passerelles jetées sur les boulevards en gâteraient la perspective.

Je ne nous savais pas si artistes que cela, — surtout quand je songe au pendant qu'on a fabriqué à Saint-Germain-l'Auxerrois, et à d'autres monuments qui ne sont pas précisément des chefs-d'œuvre d'art et de goût.

A défaut de passerelles, qu'on nous donne au moins des tunnels. Mais, pour Dieu ! qu'on fasse en sorte que la traversée du boulevard ne soit pas plus périlleuse que l'ascension de la Jungfrau ou du col du Géant.

Ah ! si M. le comte Sérurier et Mme la princesse de Metternich voulaient prendre sous leur patronage l'œuvre des *Écrasés parisiens*? — Et M. Haussmann donc !

~~~ A quelle œuvre se rattachait le concert donné l'autre jour dans l'église même de Sainte-Geneviève, c'est ce que j'ai oublié. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, toujours infatigable, Mme la princesse de Metternich y quêtait pour les pauvres et qu'une pluie d'or est tombée dans l'aumônière de la noble quêteuse. Ici encore la charité a fait son devoir, mais l'église n'a-t-elle pas manqué un peu au sien ? Notez qu'il s'agissait ici d'un vrai concert. Quatre cents exécutants, sous la direction de Pasdeloup, exécutaient *la Passion*, le célèbre oratorio de Bach. Les soli étaient chantés par des comédiens, par Faure entre autres et Mme Vandenheuvel Duprez. Des affiches avaient été apposées dès la veille : les places faisaient prime aux agences du boulevard des Italiens. Des estrades avaient été construites sous la coupole de Soufflot. Une brillante illumination égayait la nef où s'épanouissaient les toilettes des élégantes. Tout cela sentait diaboliquement son théâtre. Les voltairiens n'ont pas été sans en faire la remarque. Que l'Église y songe ! Lorsqu'on se montre si impitoyable en chaire contre les plaisirs mondains, c'est une faute que de les pratiquer soi-même et de donner ainsi à rire à Giboyer.

~~~ Ceci dit, la transition de l'église au théâtre, de Sébastien Bach à Jacques Offenbach ne paraîtra pas trop forcée.

Le Château à Toto est du même tonneau d'où ont jailli *la Vie parisienne* et les autres œuvres de la trinité Meilhac-Halévy-Offenbach. C'est la même extravagance dans la forme, les mêmes excentricités voulues avec des échappées de véritable comédie. Pourquoi le public s'est-il avisé cette fois de se montrer plus réservé et plus résistant ? Sans doute par ce caprice qui faisait — pardonnez-moi, grand Dieu ! ce souvenir classique et suranné — bannir Aristide de la cité athénienne. Et n'est-il pas convenu que les Parisiens sont les Athéniens modernes ?

Ravissant, tout le premier acte.

Une haine séculaire — à laquelle on ne peut comparer que celle des Capulet et des Montaigu, des Ashton et des Ravenswood — sépare les Crécy-Crécy et les La Roche-Trompette. Au temps de la féodalité, les deux familles se disputaient les manants qui passaient sur leurs domaines. « C'était le bon temps, » dit Gil Pérès en soulevant la visière de sa casquette de chasse. La rivalité s'est poursuivie sous *l'homme de fer* — « j'ai nommé Louis XI » — et ici Gil Pérès ôte tout à fait sa casquette. Arrive le règne du Béarnais, et les implacables ennemis se rencontrent sur le chemin de Cythère.

« Un jour, un Crécy-Crécy gratte à la porte de la belle Gabrielle.

« — N'entrez pas, dit tout bas la dame ; j'ai du monde.

« — Qui cela ?

« — Le roi.

« — Fichtre ! dit Crécy-Crécy en tirant sa guêtre.

« Mais, à quelques pas de là, qui rencontre-t-il ? Le roi lui-même.

« — Vous, sire !... Vous n'êtes donc pas chez Gabrielle ?

« — Triple fol ! quel jour sommes-nous ?

« — Lundi, si je ne me trompe.

« — Eh bien ! ne sais-tu pas que je ne vais chez Gabrielle que les mardi, jeudi et samedi, les jours d'Italiens ? — Une concession que j'ai faite à Sully.

« Gabrielle était avec un La Roche-Trompette ! »

Après ce récit pharamineux, ne vous étonnez pas de la vengeance que médite contre le dernier des La Roche-Trompette le dernier des Crécy-Crécy — une vengeance doublée d'insulte et d'humiliation.

Toto — c'est le petit nom du rejeton des La Roche-Trompette — a, comme un petit crevé qu'il est, mangé son patrimoine avec des drôlesses. Le château de ses pères va être mis en vente, et Crécy-Crécy se propose de l'acheter pour le raser et y semer du sel — toujours comme aux beaux temps de la féodalité.

Qu'importe à Toto ! — Le voici qui arrive, flanqué de la comtesse de la Farandole, une paysanne de ses ex-domaines, passée à l'état de cocotte parisienne, et du marquis de la Pépinière, un rustre dégrossi, aujourd'hui parasite à la suite du jeune seigneur et de sa maîtresse.

Toto a fait son deuil de son château ; mais l'amour — sous la figure de l'héritière des Crécy-Crécy — sauve à la fois le château et son propriétaire. Comme dans *la Dame blanche*, Jeanne fait racheter en sous-main le domaine des La Roche-Trompette, et un mariage, panaché de danses et de chansons, vient clore l'ère de la haine et cimenter l'union des deux familles rivales.

Pour suivre l'action, j'ai fait tenir en cinq lignes les deux derniers actes. J'ai laissé de côté les épisodes burlesques qui les traversent : les amours bucoliques de Pitou et de Catherine
~~~

rine, les transformations de Pitou s'incarnant tour à tour dans la culotte de peau du général Bourgachard et la toilette fantaisiste d'un cocodès parisien, la passion élégiaque de Massepain — notaire et chef de fanfare — pour la vicomtesse de la Farandole, qui lui fait humilier les panonceaux sous la plaque de garde champêtre; enfin le baron de Crécy-Crécy luimême, également épris de la vicomtesse, et se déguisant, pour lui porter ses billets doux, en facteur rural. Les couplets spirituels que les auteurs ont mis dans la bouche du baron ainsi travesti ont relevé le dernier acte qui s'égarait un peu dans ces folies carnavalesques et la pièce s'est achevée, comme elle avait commencé, au milieu des éclats de rire et des bravos de la salle.

C'est une partition complète que celle du *Château à Toto*. La mélodie y jaillit avec cette abondance inépuisable qui fait souvenir de la bouteille enchantée de Robert-Houdin. Dans huit jours d'ici, tous les pianos répéteront la ronde si brillante de Toto, le duo d'Alphonsine et de Mlle Zulma Bouffar et dix autres morceaux où éclate le génie original du maître. Les critiques chagrins ont noté au passage quelques réminiscences personnelles. Heureux les compositeurs qui ne pillent qu'eux-mêmes! Demandez plutôt à Rossini, l'auteur du *Barbier* et d'*Othello* !

Dans le baron de Crécy-Crécy, Gil Pérès est aussi beau que l'était Samson dans le marquis de la Seiglière. Quelle charmante et fine caricature! quel cachet de naturel, de fantaisie et d'humour comique, il a su donner à cette figure de burgrave des anciens temps! Si l'éloge vous paraît exagéré, eh bien! allez-y voir.

Au-dessous de lui, il faut citer Lassouche et Hyacinthe, très-amusants : celui-ci sous les traits du notaire, celui-là en petit crevé. A force de reproduire ses types de *la Mariée du mardi gras* et de *la Vie parisienne*, Brasseur finit par devenir agaçant. Peut-être ici est-ce moins sa faute que celle des auteurs.

Mlle Zulma Bouffar détaille avec une voix délicieuse et une diction spirituelle les couplets d'Offenbach. Le rôle de Mlle Alphonsine n'est pas un des mieux venus de la pièce : l'actrice lui a rendu plus qu'il ne lui avait donné. Mlle Worms n'avait qu'à être jolie : elle l'a été. Comédienne insuffisante, Mlle Paurelle n'a pas eu l'habileté de relever l'insignifiance de son jeu par le bon goût de ses toilettes. Une jeune artiste, Mlle Verne, je crois, s'est fait remarquer par la façon piquante dont elle a joué un petit rôle de paysanne.

~~~ Nous retrouvons encore Offenbach aux Variétés avec le *Pont aux Soupirs*, un de ses anciens succès des Bouffes Parisiens. Mais avec le cadre, la pièce s'est agrandie : elle a aujourd'hui un acte de plus. Trois ou quatre morceaux nouveaux sont venus enrichir la partition primitive, déjà si riche, si variée, si étincelante. La prodigalité sied aux riches. Il n'appartient qu'aux millionnaires de l'art musical de semer les mélodies avec cette généreuse insouciance.

Comme j'en voudrais aux auteurs, Hector Crémieux et Ludovic Halévy, s'ils ne m'avaient autant amusé! Comme ils me l'ont arrangée, ma pauvre Venise, — *Venezia la bella*, ainsi que l'appelle Alphonse Royer en son beau roman, — la Venise chère aux poëtes, la Venise de Shakspeare, de Victor Hugo et de lord Byron! Comme ils l'ont parodiée, travestie, criblée de leurs sarcasmes et de leurs épigrammes! Le Conseil des Dix, la corne ducale, le lion de Saint-Marc, le pont des Soupirs, le Rialto, que sais-je? Tous ces noms respectés et qui éveillent en nous de si grands souvenirs sont devenus, sous leur plume impitoyable, matière à bouffonnerie, et nous avons ri lâchement aux mésaventures guerrières et conjugales de Cornarino-Cornarini; aux légèretés de sa femme, madame la dogeresse; aux exploits burlesques du patricien Malatromba; aux délibérations cocasses des conseillers de la Sérénissime République. Mais — là est leur châtiment — en se lançant à bride abattue sur le terrain de la fantaisie, ils en ont dépassé les limites. Ils ont poussé le ridicule jusqu'à l'outrance. Affubler de coiffures de sauvages et de robes jaunes les membres du Conseil des Dix est une invention qui ne me paraît pas heureuse. Les auteurs auraient dû au contraire exagérer le côté sombre et mystérieux, comme ils l'ont fait dans leur scène des sbires. Leur parodie y eût gagné en force ironique. La critique, j'en conviens, m'est toute personnelle et je reconnais de bonne grâce que le public n'a pas manifesté les mêmes scrupules.

L'exécution, généralement satisfaisante dans le détail, est trop lente dans l'ensemble. Ces sortes de pièces demandent à être menées à la course. Le jeu de Dupuis n'a qu'une note, mais elle est drôle. Le chanteur est excellent. Grenier compose en comédien la figure grotesque du président du Conseil des Dix. Hamburger est d'une splendide originalité en jeune patricien qui cache « sous les roses de plaisir » le ver rongeur de l'ambition. Thiron seul est dépaysé au milieu de ces fantaisies insensées. Tranchons le mot, il est lugubre. Qui peut le plus peut le moins, dit-on. Thiron a prouvé l'autre soir que le proverbe n'était pas toujours vrai.

Mlle Tautin n'était pas en voix : elle a massacré les charmants motifs que lui avait confiés Offenbach. Comme actrice elle fait preuve de verve et d'esprit. Ses *cascades* — puisque cascade il y a — sont de meilleur goût que celles de Mlle Schneider.

Mlle Garait, très en progrès sous le rapport musical, a chanté en véritable virtuose d'opéra-comique.

~~~ Quelques lignes me restent à peine pour vous parler de la reprise que l'Odéon vient de nous donner de *la Petite Ville*.

La pièce s'adresse à des types fossiles, à des mœurs disparues. L'influence du temps, et plus encore peut-être, celle des chemins de fer, a transformé la province et enlevé à la petite ville ce caractère particulier, ces ridicules tranchés dont l'observation est le fond de la comédie de Picard. Au lieu d'une actualité, nous n'avons plus aujourd'hui qu'une curiosité archéologique. A ce point de vue l'ouvrage ne laisse pas encore d'être intéressant. Ajoutez à cela, de la gaieté, de la bonne humeur, de l'esprit un peu commun parfois mais toujours franc et en situation, et vous vous expliquerez l'accueil chaud et presque enthousiaste que *la Petite Ville* a reçu du public de l'Odéon.

Sans être éclatante, l'interprétation est plus que convenable. Une mention à part est due à Mme Lambquin qui fait de Mme Guibert une magnifique caricature, et à Mlle Bode pleine à la fois de grâce et de verve comique dans le petit rôle de la jeune fille à marier.

GÉROME.

La célèbre gravure de Raphaël Morghen, d'après la **Cène** *de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans notre numéro du 4 avril, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de* l'Univers illustré *a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier vélin satiné, très-fort et à grandes marges. — Prix : 2 fr. dans les bureaux du Journal. Pour recevoir,* franco, *dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 fr. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.*

BULLETIN

Le 5 mai, l'anniversaire de la mort de Napoléon Ier a été célébré par une messe commémorative dans la chapelle des Invalides. Les vétérans du premier Empire se sont réunis, comme d'habitude, revêtus de leurs anciens uniformes. Mais la mort fauche impitoyablement parmi ces vénérables débris de la grande armée, et l'on a remarqué avec tristesse que leur nombre avait beaucoup diminué depuis l'an dernier. On a retrouvé du moins, solides à leur poste, un tambour-major décoré à seize ans, il y a près de soixante ans, et une cantinière qui a fait vaillamment la campagne de Russie.

Des fleurs et des couronnes en grand nombre ont été déposées autour du piédestal de la colonne Vendôme.

Les nouvelles parvenues des divers points de la France permettent d'augurer favorablement, en général, de la récolte prochaine.

Dans l'Oise, le temps survenu depuis une quinzaine de jours a complétement amélioré les récoltes, surtout les blés, dont la situation ne laisse rien à désirer. Les seigles épient bien. Les semences de printemps lèvent parfaitement; tout est admirablement vert. Les arbres à fruit sont chargés de fleurs. Il y a lieu d'espérer que, la température aidant, tout parviendra dans des conditions satisfaisantes.

A une période de pluies, dans le Calvados, a succédé le beau temps; on a lieu d'espérer une température plus douce que celle du mois précédent, et par conséquent plus propice aux récoltes en terre, qui sont en général dans d'excellentes conditions, les blés surtout. Il en est de même dans la Saône-et-Loire, où règne également un temps splendide.

Dans le Nord, la pluie a cessé; sous l'influence du soleil, les champs redeviennent beaux.

Dans les Ardennes, les pluies ont fait grand bien aux blés. Si les blés de trèfle sont clairs et assez chétifs, en général les autres ont bonne apparence. Le tallage se fait à souhait, et si le mois de mai est favorable, les craintes que l'on avait conçues à la sortie de l'hiver seront, sinon entièrement dissipées, tout au moins fort atténuées. Les prairies sont magnifiques de verdeur. Les avoines ont bien levé et promettent une bonne récolte.

La semaine dernière, l'Académie française a procédé à l'élection de deux nouveaux membres appelés à occuper les fauteuils devenus vacants par la mort de MM. Ponsard et Flourens.

Le nombre des votants était de 32.

Pour le fauteuil de Ponsard, M. Autran a été nommé par 23 voix, contre 9 données à M. Théophile Gautier.

Pour le fauteuil de M. Flourens, M. Claude Bernard a été nommé par 21 voix, contre 7 données à M. Camille Rousset, 2 à M. Foissac et 2 à M. Théophile Gautier.

Le 3 mai, M. Jules Favre a été, suivant l'usage, présenté à l'Empereur par le bureau de l'Académie. Le bureau était composé de M. de Rémusat, directeur, de M. de Sacy, chancelier, et de M. Villemain, secrétaire perpétuel. L'Empereur a accueilli les membres de l'Académie avec sa courtoisie habituelle, et a rappelé à M. de Rémusat les relations qu'il avait eues avec lui au temps de la présidence. Puis, s'adressant à M. Jules Favre, Sa Majesté a exprimé tous les regrets que lui avait causés la mort de M. Cousin, dont Elle avait su apprécier le noble patriotisme et l'esprit si élevé.

M. Jules Favre a répondu aussitôt que des hommes comme M. Cousin ne mouraient pas tout entiers et qu'ils survivaient dans leurs ouvrages.

L'Empereur s'est ensuite entretenu quelques instants avec MM. Villemain et de Sacy. M. Jules Favre, qui, ainsi que ses collègues, était en costume officiel, a remis à l'Empereur un exemplaire magnifiquement relié de son discours.

S. M. l'Impératrice avait décidé que tous les enfants nés en France le 16 mars 1856, et par conséquent filleuls impériaux, feraient leur première communion en même temps que le Prince impérial. Une somme de cinquante francs a été mise à la disposition de la famille de chacun d'eux. Un avis à cet effet a été transmis dans tous les départements, et la somme a été délivrée aux parents sur la présentation d'un certificat du curé de la paroisse.

Le prince Humbert d'Italie et la princesse Marguerite, sa jeune femme, sont arrivés, dans la soirée du 30 avril, par un train spécial, à la station de Castello, commune de Sesto, à trois kilomètres de Florence. Les autorités civiles et militaires de Sesto se trouvaient à la gare pour les recevoir. Le prince Humbert portait l'uniforme de général.

Dès que le train fut en vue, une foule énorme se précipita sur le quai d'arrivée, et des salves d'applaudissements, mêlées de vivats prolongés, éclatèrent à plusieurs reprises. Bien que la nuit ne fût pas tout à fait venue, la gare, la route qui y conduit et l'allée de la villa royale étaient illuminées.

L'entrée des jeunes époux à Florence a eu lieu avec une pompe extraordinaire. Ils étaient dans un carrosse attelé de huit chevaux conduits par des valets de pied chamarrés d'or. Cette voiture historique, et célèbre en Italie sous le nom de carrosse de Marie-Thérèse, est couverte de magnifiques peintures, étincelante de glaces et de dorures. L'escorte était formée par l'escadron des Cent-Gardes du roi d'Italie, créé tout exprès pour la circonstance, qui étrennait des uniformes très-riches.

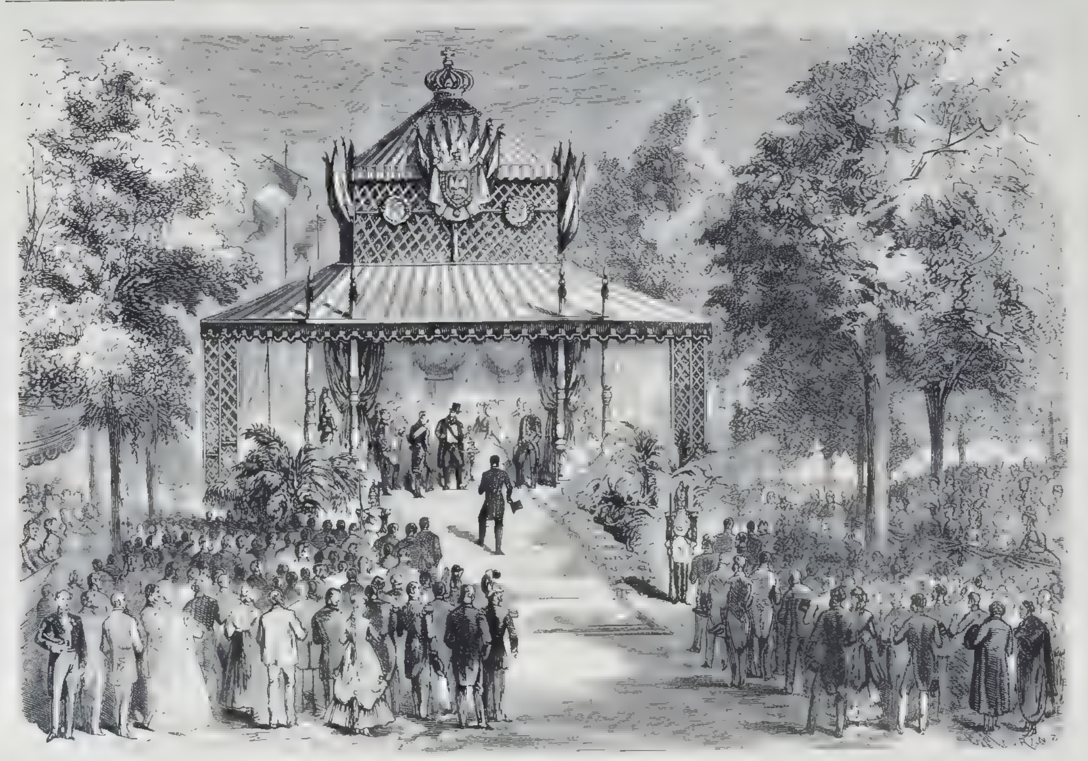
Le prince Humbert avait conservé son uniforme de général; la princesse Marguerite était en toilette décolletée et portait le diadème qui lui a été offert par la ville de Florence.

Carrousel, courses de chevaux, réceptions officielles au palais Pitti, promenades de gala au Corso, régates, illuminations, feux d'artifice, représentations de gala, dîners, fêtes de toutes sortes, en un mot : la municipalité de Florence n'avait rien négligé pour ne pas se laisser éclipser par les luxueuses prodigalités de la municipalité de la vieille capitale piémontaise. A-t-elle tout à fait réussi? Les correspondants paraissent généralement en douter. Quoi qu'il en soit, le peuple florentin a eu l'air de se divertir de tout son cœur et a prodigué les témoignages du plus bruyant enthousiasme toutes les fois que la famille royale s'est montrée en public.

Le prince Napoléon et la princesse Clotilde n'assistaient pas aux fêtes de Florence.

Un grand concours orphéonique aura lieu à Metz, le 31 mai, à l'occasion du concours régional. Le Comité de l'Association des sociétés chorales de la Moselle a désigné pour faire partie du jury M. Auguste Lippmann, de Strasbourg, dont chacun apprécie les éminentes qualités artistiques. Il n'était guère possible de faire un choix plus heureux. M. Lippmann n'est pas seulement un artiste amateur, c'est un compositeur d'un vrai talent auquel on doit des œuvres sérieuses très-goûtées, et il possède une connaissance théorique approfondie de tout ce qui touche à l'histoire de l'art musical.

Le vicomte de Cormenin est mort le 7 de ce mois, après une assez courte maladie. Il était né le 5 janvier 1788 et il avait été nommé auditeur au Conseil d'État le 6 janvier 1810. Maintenu, par le gouvernement de la Restauration, au Conseil d'État, avec le titre de maître des requêtes, il remplissait encore les mêmes fonctions en 1828, malgré l'éclatant succès de ses écrits sur le droit administratif, lorsqu'il fut nommé député par le collége électoral d'Orléans. Il prit bientôt rang parmi les députés de l'opposition et donna sa démission de conseiller d'État. Il rentra comme président de ce corps en 1848. Démissionnaire sous l'Assemblée constituante, il fut néanmoins nommé conseiller d'État par cette assemblée. Réélu par la Législative, rappelé par le président



FÊTES D'ORLÉANS. — VISITE DE LEURS MAJESTÉS L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE A L'EXPOSITION AGRICOLE; dessin de M. Jules Pelcoq. — Voir page 301



PREMIÈRE [illegible] DU PRINCE IMPÉRIAL DANS LA CHAPELLE DES TUILERIES; [illegible] M. Des[illegible]-Va[illegible]. — Voir page 301.

de la République en 1852, il n'avait cessé de siéger que dans les derniers jours du mois d'avril dernier.

Son *Traité du Droit administratif*, imprimé en 1822, reste encore aujourd'hui un des ouvrages les plus autorisés sur la matière. Quant à son *Livre des Orateurs*, signé Timon, tout le monde sait combien il est digne de son immense succès, et il avait justement mis le dernier sceau à la réputation de M. de Cormenin comme écrivain et comme polémiste.

Nous avons encore à enregistrer la mort de lord Brougham, homme d'État anglais dont la célébrité était européenne. Lord Brougham est décédé dans sa villa de Cannes. Né en 1779, il était par conséquent dans sa quatre-vingt-neuvième année.

Savant écrivain, avocat, personnage politique, lord Brougham a eu le rare privilége de conquérir tour à tour un des premiers rangs dans chacune des carrières qu'il a successivement abordées.

Membre du parlement, et bientôt après chef du parti progressiste, il avait été, en 1830, promu au rang de lord chancelier, avec le titre de baron et la pairie héréditaire; il occupa ce poste jusqu'en 1834, et refusa obstinément depuis lors d'entrer dans aucune combinaison ministérielle.

On sait qu'il avait fini par se fixer en France d'une manière à peu près permanente et qu'on lui doit la création de l'aristocratique colonie anglaise dont la petite ville de Cannes est devenue le centre

TH. DE LANGEAC.

VISITE DE L'EMPEREUR ET DE L'IMPÉRATRICE A ORLÉANS

L'Empereur et l'Impératrice se sont rendus dimanche dernier à Orléans, à l'occasion des fêtes données pour célébrer l'anniversaire de la délivrance de cette ville par l'héroïne de Vaucouleurs.

Notre précédent Bulletin contenait des détails sur le très-important concours agricole qui avait été organisé dans la cité orléanaise. Nous n'avons donc pas à y revenir aujourd'hui ; il nous reste seulement à parler de la visite impériale.

Leurs Majestés sont arrivées, à une heure de l'après-midi, en gare d'Orléans, où elles ont été reçues par le préfet, le premier président et le général commandant le département. Le maire et le conseil municipal attendaient l'Empereur et l'Impératrice sous un arc de triomphe placé à l'entrée de la cour de la gare.

Après avoir répondu au discours du chef de la municipalité, l'Empereur ainsi que l'Impératrice se sont immédiatement rendus à la cathédrale. Ils y ont été reçus par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, entouré de son clergé.

L'évêque d'Orléans prononça une allocution à laquelle l'Empereur répondit également. Puis Leurs Majestés, sous le dais, pénétrèrent dans la basilique, où furent chantés les psaumes d'usage. Ensuite l'évêque a donné solennellement sa bénédiction.

Au sortir de la cathédrale, Leurs Majestés se sont rendues au concours agricole, qu'elles ont parcouru dans toute son étendue et examiné avec beaucoup d'intérêt. L'Empereur et l'Impératrice se sont entretenus de la manière la plus affable avec plusieurs exposants, ainsi qu'avec un grand nombre de notabilités départementales, fonctionnaires et propriétaires.

A l'entrée du concours, ils avaient été reçus par M. Boitel, commissaire général de l'exposition, et par les membres du jury. Leurs Majestés ont également visité l'exposition horticole en se rendant à la tente impériale.

En avant de la tente, une députation de douze jeunes filles a offert un bouquet à l'Impératrice.

A quatre heures, Leurs Majestés ont quitté Orléans pour rentrer à Paris.

Pendant le séjour de l'Empereur et de l'Impératrice dans le chef-lieu du Loiret, la ville s'était tout entière pavoisée de drapeaux et d'oriflammes. Une foule immense remplissait les rues, et rien n'était original comme de voir toutes les compagnies des pompiers ruraux installées sur les trottoirs des rues et des places, et prenant leur repas sur des tables dressées en plein vent.

Leurs Majestés ont été acclamées par la population, au milieu de laquelle on remarquait les corporations ouvrières de la ville et les députations communales.

A. DARLET.

LES RESTAURATIONS DU LOUVRE. — LA NOUVELLE SALLE DES EMPEREURS ROMAINS, AU MUSÉE DES ANTIQUES.
Dessin de M. Delannoy. — Voir page 303.



LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite [1].)

Adrienne n'y regardait pas de si près, et, en sortant de table, elle se pencha vers Mme Corbier et lui dit à l'oreille :

— Le vicomte de Laïta est charmant; il cause si bien ! puis il est si comme il faut!

Avec sa perspicacité habituelle :

— Et surtout, ajouta Mme Corbier, il a tant de sensibilité !

Après le dîner, Laïta s'approcha d'Olga, qui, à un angle de la cheminée, renversée dans une dormeuse, rôtissait les semelles de ses bottines à la flamme haute et claire d'un de ces grands feux de sarments, premiers sourires de l'automne. Il s'adossa contre le chambranle, et, se penchant vers la jeune femme :

— Il faut, dit-il à demi-voix, que je vous rende compte de l'emploi de ma journée.

— Volontiers, si cela vous intéresse, répliqua Mme de Clérol, qui se mit à rire de l'impertinence de sa réponse.

— Mon Dieu, reprit Gustave, j'ai cette faiblesse que ce qui touche les gens que j'aime m'intéresse, et la fatuité ou, si vous l'aimez mieux, la sottise de vous compter parmi ces gens-là... Ne m'interrompez pas. Vous allez, pour sûr, me dire quelque chose de désagréable, et, pour plus sûr encore, vous vous en repentiriez. Ce matin, Simon et moi, nous avons fait le bois.

— Et vous avez détourné un dix-cors. Je le sais. Ah ! Simon a mis plus d'empressement que vous à venir au rapport.

— J'ai été retenu ou plutôt j'ai été éloigné, poursuivit Laïta.

Et, comme on ne lui demandait pas par quoi il avait été retenu ou éloigné, il ajouta, avec une emphase affectée :

— Service de Votre Majesté !

Sur le même ton

— Vraiment ! fit la marquise.

— Sans doute; car, sur votre ordre, je me suis rendu à Champ-d'Asile. La chose y vaut mieux que le nom !

Si le jeune homme doué de « tant de sensibilité, » craignait de discerner la trace de quelque émotion sur la physionomie de celle à qui il jetait brusquement ce mot de « Champ-d'Asile, » il dut être rassuré. A la vérité, un écran lui masquait, en ce moment-là, le visage d'Olga. Mais ce fut d'un accent très-naturel et très-indifférent qu'on lui répondit :

— Vous avez bien fait. Seulement, je ne comprends pas ce que vous entendez par des ordres de moi. Je n'ai point le droit de vous donner des ordres, et je vais vous paraître singulière, mais figurez-vous que je n'en ai pas l'envie.

Le défaut de cette petite déclaration n'était pas précisément d'être aimable. D'ailleurs, Olga, tandis que son interlocuteur baissait de plus en plus la voix, parlait de façon à

1. [illegible]

être entendue des assistants si ceux-ci avaient pu ou voulu écouter. Mais Corbier et le curé dormaient au coin du feu. Henri s'en était allé fumer un cigare, en faisant signe à son ami de le suivre. Assises à quelque distance de la cheminée, devant une table chargée d'écritures, Adrienne et Mme Corbier avaient accaparé le baron, avec qui elles se livraient à une discussion animée.

Laïta, du reste, n'était pas homme à se déconcerter, et, tout en jouant avec sa chaîne de montre, d'un ton léger :

— Que vous êtes donc, fit-il, devenue naïve à la campagne ! Dans le monde, ce qu'on appelle vos ordres, ce sont vos désirs. Or, hier, vous avez désiré que M. Morgan fût mon ami. Par conséquent, aujourd'hui il l'est.

— Vous allez vite en amitié.

— Afin d'aller bien. Cela empêche de revenir. Quant à M. Morgan, je l'ai demandé; il m'a reçu, je lui ai offert un cigare, il l'a accepté; je lui ai parlé de vous, il m'a répondu, et nous nous sommes quittés enchantés l'un de l'autre. Ce n'a pas été plus difficile que cela. — Savez-vous, ajouta sérieusement Gustave, que pour un paysan, ce jeune homme a beaucoup d'éducation ?

Et, sans laisser à Olga le temps de répondre :

— Ah ! poursuivit-il en élevant la voix, vous avez ici un bon pays, un pays que les théories révolutionnaires n'ont pas encore perverti. Ici, les chaumières ne sont pas, comme ailleurs, des nids où la médiocrité couve l'envie, la haine, toutes les basses passions démagogiques. Dans la ferme que j'ai vue ce matin, l'affection que vous inspirez aux braves gens qui l'habitent est tout à fait l'attachement de vassaux pour leur seigneur. Rien de plus rare chez nous, croyez-m'en, que ce sentiment-là. Tenez : le père Morgan, qui n'est pas fort, mais enfin qui pourrait se bucher sur son vieux sabre et sur son amour-propre de petit propriétaire, eh bien, il vous adore, à la lettre, il vous adore. Quant au fils, voilà un garçon bien découplé, solide de jarrets, avec cela pas sot, frotté même, m'a-t-on dit, d'un peu de latin, ne faisant, sans doute, pas trop de fautes d'orthographe ; en un mot, pourvu de tout ce qu'il faut pour être un monsieur manqué; au lieu de quoi, je trouve un excellent jeune homme, un peu fruste, un peu gauche, dont les manières ne sont assurément point irréprochables, mais très-modeste, mais poli sans obséquiosité exagérée, mais sachant sa place et s'y tenant, ne visant pas à se déclasser, plein de reconnaissance des bontés qu'on a pour lui, ayant pas mal de conversation et avec qui je vous assure qu'on passerait mieux son temps qu'avec beaucoup de mes amis. Dame ! les choses iraient autrement en France, si tous les gens du peuple y ressemblaient à vos paysans !

— Oui. Et aussi tous les gentilshommes, murmura le baron, que la tirade de Laïta avait ramené près de la cheminée.

Laïta parlait très-haut; si haut, que le curé s'était réveillé. Quant à Corbier, lorsqu'il dormait, il faisait tant de bruit en ronflant, qu'il n'entendait pas le bruit des autres.

A peine Gustave avait-il fini, que le candide Cabonat se leva, et, s'avançant vers le jeune homme, d'une voix agitée par l'émotion :

— Monsieur le vicomte, dit-il, permettez-moi de vous serrer la main. J'ai besoin de vous remercier.

— Oui, j'ose le croire, vous avez bien jugé. Dieu me garde d'attribuer à mes faibles efforts le bon esprit qui anime mes ouailles; mais mes prières n'y ont, je le sens, pas été étrangères.

Le curé s'essuya les yeux.

— Ce qui m'a surtout touché, continua-t-il, c'est l'impression qu'a produite sur vous Michel, un enfant qui m'est très-cher, à cause de son père et à cause de lui-même. Vous venez de dissiper des craintes qui m'avaient parfois singulièrement troublé. Je me demandais si, par excès d'affection et de sollicitude, je ne risquais pas d'avoir inculqué à Michel des idées disproportionnées à sa condition. Je vois, avec bonheur, qu'il n'en est rien. Au reste, j'aurais dû être dès longtemps rassuré. L'enfant est si droit, si honnête, il a si constamment marché dans le bon chemin.

— Hum ! hum ! toussa Mlle de Balaguier.

Cabonat se tut.

— Quoi ? cria Corbier, que le silence réveilla.

— Pardon, reprit Adrienne, qui n'avait aucune envie, pour le moment, de recommencer à se quereller avec Olga ; pardon, mais j'ai avalé de travers. Monsieur le curé, de grâce, que je ne vous interrompe pas. Le fait est que j'ai avalé de travers.

— Une idée ? demanda Bley, anxieux de couper court définitivement à l'homélie de Cabonat.

— Peut-être, répliqua la vieille fille.

— Ah ! poursuivit le baron, vous avez eu grand tort. Avaler une idée. Mais c'est très-malsain.

— Et surtout, mademoiselle, ajouta le vicomte, c'est très-mal.

Adrienne, qui avait repris son travail, s'arrêta un instant pour envoyer un sourire à Laïta. Ce sourire signifiait clairement : « Je vous dirai ce qui m'a étranglé. »

Olga était demeurée impassible, absorbée dans la contemplation des petits bonshommes peints sur l'écran, qu'elle tenait à la main. Elle ne comprenait pas pourquoi l'éloge si senti que Gustave venait de faire de Michel ne lui plaisait qu'à moitié, c'est-à-dire, en bon français, lui déplaisait souverainement. Le vicomte s'était pourtant exprimé trop chaleureusement pour n'être pas sincère. Les femmes croient facilement à l'enthousiasme des hommes. Les hommes savent cela, et c'est pour ceux qui, le sachant, se griment en conséquence, qu'a été inventé le verbe poser, lequel n'a pas de synonyme dans la langue. Mme Corbier avait raison : Laïta devait être un comédien consommé. Il s'était dit : « De deux choses l'une : ou ce Morgan est indifférent à Mme de Clérol, ou il ne l'est pas. Dans le premier cas, je n'ai rien à craindre; dans le second, ce que j'ai à redouter par-dessus tout est une ligue entre elle et lui. En me mettant de cette ligue, je la dissous d'avance. Ensuite, j'ai ma façon de faire valoir les gens, et je parierais gros que, protégé par moi, le Morgan ne fera pas grande figure auprès de sa belle. »

Se constituer l'ami de Michel était donc l'opération par laquelle Laïta avait résolu d'ouvrir la campagne. Ensuite, il aviserait. Il avait, pour agir selon ce qu'il aurait avisé, cet avantage que, n'étant point amoureux, il ne se laisserait pas égarer par la jalousie, ni détourner par la première émotion venue, des combinaisons d'un plan froidement mûri. Aussi, son discours débité, laissa-t-il Olga aux impressions désagréables qu'il ne pouvait manquer d'avoir produites sur elle, et il s'empressa de répondre aux avances du curé. A Varanne, s'attirer le bon vouloir du plus de gens possible rentrait dans ses vues, et sa figure, ses manières, son esprit lui rendaient facile l'exécution de cette partie de son programme. Après quelques phrases banales, il demandait à Cabonat de lui raconter Rome, lorsqu'un domestique annonça :

— M. Michel Morgan !

Olga tressaillit.

— Ah ! fit-elle, je crois que mes bottines brûlent !

— Vous vous trompez, dit Bley, ce sont vos pieds qui brûlent; quant à vos bottines, il y a longtemps qu'elles sont brûlées.

Laïta ne dit rien, mais il observa qu'Olga ne s'était aperçue de la combustion de sa chaussure qu'en entendant annoncer M. Morgan.

Celui-ci entra dans le salon, où il n'était pas revenu depuis le jour où Barlet l'y avait amené. Il lui semblait qu'il y avait bien longtemps de ce jour-là, tant il se sentait un autre homme que l'être joyeux, insouciant, n'attendant ni ne craignant rien de personne, qui comparaissait, rempli d'assurance en dépit de son crime, devant Mme de Clérol. Cette fois-ci, il arrivait de son plein gré, sans avoir à se défendre d'aucune accusation, à s'excuser du moindre délit ; il ne se présentait pas devant un juge inconnu, il ne doutait point de la bienveillance des personnes qu'il voyait, à l'extrémité de la salle, groupées devant la cheminée, et cependant ces personnes lui paraissaient former le plus redoutable des tribunaux, et il était timide, et il était embarrassé, et il se frayait gauchement son chemin à travers les meubles, et il s'avançait avec hésitation, regardant de tous côtés, troublé comme un prévenu novice qui ne sait vers qui se tourner, du jury, de la cour, des témoins ou des gendarmes.

Il portait son costume des grandes cérémonies, l'habit vert-bouteille, à la taille étriquée, aux manches bouffant sur les épaules et serrant les poignets, le pantalon noir aux plis en côtes de melon, le gilet blanc à arabesques, œuvre de prédilection du tailleur de Briancourt. Ainsi affublé et mal à l'aise, il avait pourtant encore si bonne mine, que Mme Corbier le salua de son salut le plus prévenant, et murmura à l'oreille d'Adrienne :

— Savez-vous que ce jeune homme me rappelle tout à fait M. le prince de Léon, dans son beau temps?

Toutefois, Olga, qui n'avait pas connu M. le prince de Léon dans son beau temps, mais qui connaissait Michel en simple et large tenue de campagne ou de chasse, trouva parfaitement prétentieuse et ridicule la mine de son ami. Le terme de « monsieur manqué, » jeté dans la conversation par Laïta, lui revint à la mémoire.

— On dirait, pensa-t-elle, qu'il s'applique à mériter cette qualification.

Elle était cependant, moins que la plupart des femmes, sensible à ce mérite particulier que les hommes doivent au génie de leurs tailleurs. En d'autres circonstances, elle aurait à peine pris garde à la toilette de Morgan ou peut-être en eût-elle fait, en passant, l'objet d'une plaisanterie familière; mais, en présence de Gustave, elle se sentit, sans trop savoir pourquoi, humiliée par le vêtement absurde dans lequel l'élève de Cabonat avait cru qu'il était de rigueur de se présenter à Varanne. Aussi fut-ce avec cette distraction affectée par laquelle les femmes témoignent volontiers de leur mécontentement, qu'elle reçut le pauvre garçon, qu'un accueil si froid acheva de déconcerter.

— On n'a plus besoin de toi, mon ami. On a maintenant d'autres ressources contre l'ennui, pensa Bley, qui traduisit sa pensée en marmottant : Adieu, paniers ! vendanges sont faites.

Laïta arriva à une conclusion différente.

— Elle lui en veut, se dit-il, c'est très-mauvais.

Cette réflexion fit qu'il ne broncha pas; il ne se permit pas le plus léger sourire, et ce fut avec l'empressement le plus affable et le plus cordial qu'il vint au secours de Michel, dans le moment où celui-ci, après avoir demandé à Olga comment elle se portait et reçu la réponse à sa question, cherchait en vain quelque nouveau thème de conversation et où il recevait le coup de grâce, en entendant son nom prononcé par Mlle de Balaguier et en se voyant ainsi le sujet du récit que son ennemie intime chuchotait à Mme Corbier.

Gustave lui frappa amicalement l'épaule.

— Çà, dit-il, vous ne voulez pas reconnaître vos amis. Vous ne pouvez donc me pardonner de vous avoir retenu quand vous partiez pour la chasse ? Eh bien, je confesse que j'en ai eu un remords excessif; mais, en revanche, je n'ai pas éprouvé l'ombre d'un regret. Or, vous le savez, un remords, cela passe, tandis qu'avec un regret, on en a pour la vie. Je racontais, du reste, tout à l'heure à Mme de Clérol, quel plaisir j'avais eu à visiter votre joli établissement, à faire votre connaissance, celle de monsieur votre père. Et, dites-moi, la chasse a-t-elle donné cette après-midi ?

Morgan répliqua qu'il avait tiré une demi-douzaine de perdreaux, et que, les ayant levés sur les terres de la marquise, il se permettait de les rendre à qui de droit.

— Comme je n'avais sous la main, fit-il, personne par qui les envoyer, je suis venu les apporter moi-même.

Il n'ajouta pas que c'était afin de les apporter qu'il les avait tirés.

— Merci, dit rapidement Olga, qui avait à peine écouté le jeune homme.

L'attention d'Olga était ailleurs, à quelques pas en arrière de son fauteuil, vers l'histoire que racontait, à voix basse, Mlle de Balaguier.

Cabonat, que le vin de Bourgogne avait égayé, traita Michel de Nemrod.

— Aussi bien, poursuivit-il, je me demandais quel bon vent t'amenait.

Là-dessus, Corbier déclara que c'était toujours un bon vent, celui qui amenait à Varanne des voisins et des hôtes. Le baron d'observer alors qu'entre des hôtes et des voisins, la différence ne laissait pas que d'être importante, les uns servant à vider et les autres à remplir le garde-manger. On parla chasse, chacun décochant son anecdote ; chacun, à vrai dire, c'était surtout le baron. Henri, qui venait de rentrer, proclama, en très-jeune homme, qu'il fallait absolument retourner au temps où l'on pendait les braconniers haut et court. Sur ce mot, la conversation sauta le fossé et passa, du terrain neutre de la chasse, au sol brûlant de la politique.

Le curé regrettait l'ancien régime.

— Celui, remarqua ironiquement Bley, qui aurait brûlé votre ami, M. Jeandin, un hérétique.

— Monsieur le sous-préfet, répliqua Cabonat, qui, pénétré de respect pour les autorités, ne manquait jamais de donner leurs titres aux fonctionnaires; monsieur le sous-préfet, il m'est arrivé souvent de souffler ma chandelle pour sauver quelque papillon attiré par la flamme. Cela empêche-t-il la lumière d'être lumière ?

Cabonat était un homme simple, plein de contradictions, qu'il n'avait pas la moindre peine à concilier. Il ne sacrifiait point à la logique, à ce plus impitoyable des dieux devant lesquels l'humanité se soit jamais prosternée. Voilà pourquoi, en dépit des sarcasmes du baron, lui qui n'aurait pas brûlé un insecte, il tenait pour l'ancien régime. Quant à Corbier, il tenait pour le régime sous lequel on vivait tranquille, et Henri pour celui qui ferait la guerre. Olga avait l'opinion qui sied aux femmes, le dédain du possible, la haine de cet argument vulgaire et suprême qui s'appelle le succès, l'instinct du dévouement aux causes désespérées, le culte de l'infortune, de l'héroïsme de la poésie, de Marie-Antoinette, de la Vendée. Elle était purement et simplement royaliste. Michel n'avait pas d'opinion ; seulement si, ce soir-là, Mme la duchesse de Berri eût débarqué en France, il y a toute apparence qu'elle aurait difficilement rassemblé une armée, mais il se fût, à coup sûr, trouvé un soldat prêt à mourir pour elle, et ce soldat eût été Michel Morgan. Peut-être Laïta se serait-il arrangé pour se faire blesser. En attendant il voulait une constitution à l'anglaise, la pairie héréditaire, le peuple religieux, les grands seigneurs respectés. — Qu'ils commencent par être respectables, repartit Bley, aux yeux de qui la liberté résidait un peu dans le gallicanisme, beaucoup dans le code civil et surtout dans l'omnipotence de l'État.

— Vous êtes orfèvre, mon cher sous-préfet, fit en riant Laïta.

Bley répliqua qu'il n'avait pas attendu, pour être libéral, de servir le gouvernement, et qu'il était actuellement, ce qu'il avait toujours été : de son temps et de son pays; sur quoi il passa à la démonstration de sa thèse. Ce fut ainsi que, d'une mêlée générale, la discussion se régularisa en un duel oratoire entre le vicomte et le baron.

Les adversaires se valaient, Bley plus ardent et portant mieux les coups droits, Laïta ayant plus de finesse dans son jeu et plus prompt à la riposte. Michel assistait au combat, silencieux et dans une sorte de contemplation douloureuse. S'il était captivé, il se sentait encore plus écrasé par l'éclat d'une joûte dans laquelle il ne savait qu'admirer davantage, de la facilité et de l'élégance de langage, de la prodigalité d'arguments, de la justesse et de la rapidité des reparties ou de l'instruction prodigieuse de deux hommes dont le moindre souci semblait avoir été de s'instruire. Il était surtout confondu d'entendre Laïta citer les historiens, les politiques; jeter, dans la conversation, les dates des événements les plus insignifiants, les opinions des métaphysiciens les plus obscurs, ou de le voir même traverser, en s'y arrêtant comme en un pays de connaissance, le domaine de la science pure dont les procédés et les découvertes lui servaient de raisons ou de comparaisons. Il ignorait qu'aujourd'hui le monde inculque l'instruction à ceux qui sont pourvus de quelque mémoire et à qui l'observation ne fait pas entièrement défaut, et il ne s'était jamais représenté un bénédictin en bottes vernies, à la cravate fraîche et artistement nouée, portant des turquoises à ses manchettes et, à la boutonnière, un œillet. Aussi comparant, avec une humilité amère, sa toilette grossière, son esprit rustique, sa science incomplète, à l'esprit, à la science, à la toilette du brillant cavalier, qui déjà avait pour lui la naissance, la fortune, des droits anciens à l'amitié de Mme de Clérol, se trouvait-il bien infime et bien malheureux. Et d'elle, la veille encore si gaie, si affable, si gracieuse, un accueil à peine courtois, ensuite plus rien, ni une parole de bienvenue, ni un sourire, ni même l'aumône d'un de ces regards qu'un chien eût obtenus. Loin de s'être adoucie, elle était là comme si elle ne le voyait point, lui qui ne voyait qu'elle, plus froide qu'au début, plus hautaine, repliée sur elle-même, après quelques mots tombés de ses lèvres dédaigneuses dans le débat qu'elle écoutait, immobile, muette,

les yeux obstinément fixés sur cet éternel écran dont elle devait savoir, par cœur, les fades enjolivures.

Michel s'en alla donc moins ému, mais plus triste encore qu'il n'était venu.

W. DE LA RIVE.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA SALLE DES EMPEREURS ROMAINS

AU LOUVRE

On vient d'ouvrir au Louvre une nouvelle et splendide salle du musée des Antiques. C'est la salle dite des Empereurs romains, jadis consacrée à Diane, et dont les fenêtres donnent sur le quai. Cette pièce, entièrement nue, a été decorée avec magnificence par l'architecte du Louvre, M. Lefuel, qui s'est cru obligé naturellement de raccorder son ornementation avec celle d'un goût si riche et si pompeux qui encadre, dans les salles précédentes, les fresques de Romanelli. Le plafond, un des plus beaux du Louvre, a été confié à M. Matout, qui avait fait ses preuves comme peintre de décorations murales à l'amphithéâtre de l'École de médecine et dans la chapelle de l'hôpital Lariboisière.

Les cinquante-deux figures de ce plafond représentent le génie de la France se développant sous l'influence de Rome, de l'Italie et de la Grèce. Elles forment cinq groupes distincts, mais habilement reliés entre eux. M. Matout a exprimé la pensée générale de son œuvre avec beaucoup de dignité et d'éclat dans le plafond de la salle des Empereurs romains. Autant son intention était élevée, autant sa composition a été solide, son dessin sévère, voulu et fini. Pour ce qui est de la couleur, elle est douce, rompue et d'un éclat mesuré, comme il convenait qu'elle fût, dans une salle où la lumière surabonde. Tous les groupes se détachent sur l'azur, sans taches, sans noirs et presque sans ombres.

En un mot, le plafond de M. Matout est une œuvre d'un mérite incontestable et qui doit consolider la réputation que son auteur s'est acquise par un talent convaincu et original.

X. DACHÈRES.

SALON DE 1868

II

PROFESSION DE FOI

Notre profession de foi sera courte.

Nous admettons toutes les écoles, toutes les originalités, quelle que soit d'ailleurs la forme que l'art puisse prendre en traversant tel ou tel courant de civilisation, tel ou tel cerveau humain.

Nous ne demandons qu'une chose à l'œuvre d'art : c'est de bien appartenir à l'époque qui l'a produite, c'est de porter la marque de l'esprit qui l'a conçue. Sans cela point d'art sincère, et, pour tout dire, point d'art.

Pour que l'artiste ait une valeur, soit quelque chose, il faut d'abord qu'il soit quelqu'un. Que nous importe l'imitateur ! Nous nous en tenons au modèle et au maître. Celui-ci seul existe. L'autre n'est qu'un reflet et qu'une ombre.

III

LA FANTAISIE DANS L'ART

MM. Puvis de Chavannes. — Smits. — Lévy. — Wattier. — Ehrmann. — Lecomte-Dunouy. — Caraud. — Sirouy. — Daumier.

Qu'on nous passe ici une définition — d'ailleurs connue.

L'art comporte deux opérations principales : 1° reproduire, 2° créer; pour nous la première n'est que le chemin qui doit mener à la seconde.

Cela posé, le premier tableau auquel nous prendrons la liberté d'arrêter le lecteur, sera le *Jeu*, figure décorative par M. PUVIS DE CHAVANNES.

Ce n'est pas que cette image symbolique soit un chef-d'œuvre pur de tout défaut.

Une de ses qualités, c'est que ses symboles sont clairs, et qu'on la reconnaît du premier coup. Le *Jeu* est ici une femme nue, comme la Fortune. Elle a le front ceint d'une couronne à longues pointes que terminent des trèfles, des cœurs, des carreaux, des piques; des dés pendent à ses oreilles; la roue mi-partie rouge et noire de la roulette tourne à ses pieds, et tandis qu'une de ses mains, ouverte, laisse échapper des pièces d'or, l'autre se referme énigmatiquement, en signe qu'elle contient l'inconnu. Toute cette allégorie se laisse facilement déchiffrer, comme on voit.

Nous comprenons bien la pensée de M. Puvis de Chavannes quand il a donné au *Jeu* ces yeux obliques, ce faux sourire. Les formes longues, minces, livides, exsangues du corps ont elles-mêmes un sens évident, et ne peuvent être qu'une allusion aux fatigues, aux poisons, aux flammes dévorantes de cette passion perfide. Mais le peintre n'a-t-il pas outré la ressemblance? Le *Jeu*, avec ses séductions et ses entraînements, est une sirène qu'il était permis de faire belle et puissante, et la maigreur va toujours mal à cette nudité héroïque, qu'on réserve d'ordinaire aux dieux et aux déesses.

Il est juste d'ajouter que la figure est d'un modelé fin, d'un ton délicat et d'une exécution infiniment plus réalisée, en un mot, que tous les tableaux précédents de M. de Chavannes. On ne lui reprochera pas non plus d'être faite avec des souvenirs de l'art florentin et de l'école de Fontainebleau. Le type, on l'a pu voir de reste, est d'une étrangeté saisissante.

Mais le premier de ses mérites, pour nous, est celui-ci : c'est une création.

Nous sommes dans un temps où — chose curieuse — on ne veut plus de création. A peine avait-on perdu Delacroix, à peine avait-on enseveli sous des fleurs hypocrites ce grand homme qui s'était fait un monde à lui, types, terrains, couleurs, lumière, cet inventeur intarissable dans le passionné, le tendre et le tragique, ce fantaisiste à la façon de Shakspeare, qu'on a tourné le dos à l'idole en criant : A bas la fantaisie ! — Ce qu'on pourrait traduire par ce vers renouvelé de Lafontaine :

Des ailes ! à quoi bon? Il faut qu'on se les coupe.

Évidemment les premiers renards qui ont poussé ce cri avaient leurs raisons. Mais il est, chez plusieurs de ceux qui le répètent, une si étrange aberration, qu'on ne peut l'expliquer que par un malentendu.

Essayons de nous rendre compte nettement des mots et des choses.

Nous voulons borner l'art à l'imitation de ce qui est. La vérité ! rien que la vérité ! Soit. C'est encore une mer assez vaste pour qu'on puisse y courir bien des bordées, y sonder bien des abîmes, y faire bien des découvertes. Mais ici tout d'abord une réflexion nous arrête. Il y a des arts, et des arts nécessaires, où l'imitation n'est presque rien, où l'invention est tout. L'architecture, par exemple. Remplacerez-vous la colonne par l'arbre, et nous ramènerez-vous aux huttes et aux taupinières du sauvage?

Une seconde réflexion est celle-ci. Êtes-vous sûr — même dans les arts d'imitation, tels que la peinture et la sculpture — de pouvoir vous borner à imiter? On ne vous blâme pas de vous appuyer sur la nature; c'est la base sans laquelle tout art croule; c'est le levier nécessaire même à tout effort vers l'inconnu; chaque fois que les écoles parvenues à leur apogée et dans le délire de leur gloire ont essayé de s'en passer, une chute profonde et immédiate s'en est suivie. Mais alors même que vous imitez la nature, vous ne l'imitez pas textuellement. Vous choisissez, vous accentuez, vous ne voyez le site ou l'homme qu'à travers votre tempérament et votre impression, et vous créez un site, un homme particulier; vous inventez donc forcément dans une certaine mesure.

Enfin, si l'on avait pris garde à la nature de l'invention humaine, si l'on s'était dit que, même dans ses fantaisies les plus désordonnées et les plus osées, elle n'est jamais la création de formes qui n'existent pas, mais simplement une nouvelle combinaison de formes qui existent, on se fût épargné, pensons-nous, bien des déclamations inutiles et bien des coups d'épée dans l'eau. Le sublime fantaisiste grec qui a imaginé le sphynx, et qui lui a donné la tête de la femme, le corps du lion, les ailes de l'aigle, a-t-il créé un être purement imaginaire? — Nullement. — Laissons de côté la vérité philosophique de ce symbole profond, représentant les attraits indicibles de l'inconnu, et ces grands problèmes du surnaturel qui ne se laissent pas même sonder et qui dévorent quiconque veut les comprendre; car le sphynx existe; demandez à Pascal ! — Dans tous les cas, et en nous arrêtant à l'image purement plastique, la femme, l'aigle, le lion, existent. Dans la représentation matérielle du sphynx, ces données vraies veulent être rendues exactement. Et pour amalgamer ces éléments hétérogènes dans un ensemble qui tienne et qui vive, il faut, outre la vérité des détails, la vraisemblance des rapports, la logique de la construction générale, la science des ressorts de l'action et du mouvement, c'est-à-dire que la fantaisie, pour exister, demande une somme d'observation poussée bien au delà des limites vulgaires. Ce n'est qu'à cette condition qu'elle s'anime, prend son vol et nous éblouit de ses prestiges. La vie de ces conceptions imaginaires se puise au plus profond de la réalité.

Il y a d'ailleurs pour l'artiste un droit naturel que le réalisme le plus fanatique et le plus borné ne contestera pas : c'est celui d'interpréter les choses selon son impression personnelle. Que cette impression soit franche, c'est tout ce que vous pouvez exiger. Toutes les créations de la fantaisie sont là. Vous vous arrêtez à l'individu; celui-là est porté à voir l'espèce. Vous particularisez; il généralise. Vous peignez un fort de la halle; il crée Hercule, et il est d'une vérité bien autrement large et universelle que le vôtre, toujours bornée à une surface, à un point et à un moment.

Passons.

Voici un tableau qui, à en juger par son titre, n'est qu'une abstraction vide : c'est la *Marche des saisons*, de M. Eugène SMITS. Comment traiter de pareils sujets? où prendre les modèles? Dans la vie. Les quatre saisons — c'est là un lieu commun vieux comme le monde — correspondent, grâce au lien mystérieux qui unit toutes choses, aux quatre âges, et il ne s'agit que de mettre en scène les types généraux de l'enfance, de la jeunesse, de la maturité et de la vieillesse. Michel-Ange fait défiler ces images devant un homme endormi qui se réveille brusquement au bruit des clairons du dernier jugement; sombre allusion à l'inanité et à la brièveté de ce songe de la vie. Les *Saisons* de M. Smits sont des visions plus sereines et plus souriantes. Ce sont les quatre âges de la vie, mais de la vie heureuse. Voici d'abord le Printemps, délicieuse jeune fille, d'une tournure fière et chaste, précédée par un enfant ailé qui effeuille des fleurs devant elle; au-dessus de sa tête le ciel est clair; à ses pieds l'eau est toute transparence et tout azur. L'Été suit, sous la figure d'une jeune femme vêtue de blanc, dont le visage pensif reflète les ardentes pâleurs de la passion; un troisième enfant court à ses côtés en lui montrant un nid, gracieux accessoire qui symbolise sans doute les joies de la famille et de la maternité. Puis l'Automne s'avance, portant sur sa tête une corbeille pleine de raisins mûrs, tandis qu'un autre enfant joue à ses pieds avec tous les fruits d'une riche moisson. Enfin c'est l'Hiver, pauvre vieille, courbant la tête sous un ciel assombri; mais l'hiver n'est pas encore l'abandon, et la vieillesse trouve, pour appuyer sa marche, l'épaule du blond adolescent qu'elle a porté elle-même si longtemps dans ses bras. Ainsi tous les âges ont leurs douceurs et toutes les saisons leur poésie : il ne s'agit que de savoir user de ces dons éternels.

Quelle vérité manque-t-il à cette sereine allégorie? Je ne vois à critiquer que des détails : — les gros pieds de cet enfant ailé qui papillonne pourtant si légèrement dans l'air fluide, — les cheveux de la plupart des figures qui ressemblent un peu à de la mousse, — l'insuffisante réalisation des figures de l'Hiver et son guide, qui sont trop sacrifiées et vont s'effaçant trop dans l'ombre. Il est vrai que tel est le sort de la vieillesse, et que la vie est ainsi faite. Mais n'est-il pas vrai, ce ciel d'un azur si délicat et si profond, avec ces grands nuages gris qui viennent se jeter au travers? Ne sont-elles pas bien souples et bien vivantes, ces figures d'une tournure si dégagée, et dont le style ne doit rien aux poncifs académiques? Ajoutez une couleur d'une harmonie exquise, délicate et non moins indépendante de toute tradition, et vous aurez la peinture de M. Smits, peinture éminemment distinguée, et où s'est conclu, du premier coup, ce mariage si souvent déclaré impossible de l'idéal et du réel.

A voir parmi les thèmes analogues :

— Les deux *Idylles*, de M. Émile LÉVY. Ses bergers, rougeauds et blondasses, ne ressemblent guère à des bergers d'idylles.

— Les *Amours et les Nymphes*, de M. VATTIER. Jolis dessus de portes dans le goût de Boucher, mais dont le maniérisme fin et spirituel a une saveur particulière.

— Le *Vainqueur*, de M. EHRMANN, élève de Gleyre. Grande figure d'un dessin rigide et d'un ton austère qu'on croirait prises à une fresque allemande, à en juger par le goût bizarre de certains accessoires. J'ajoute qu'elle ferait, dans son style un peu féroce, honneur aux écoles d'outre-Rhin.

Le Jeu, les Saisons, l'Amour, la Victoire, voilà une série de pures abstractions, prises en dehors de tous pays, de toute époque déterminée et s'incarnant dans des types généraux qui ne font que résumer les faits et les idées évoqués par cette série de sujets. M. LECOMTE-DUNOUY fait aussi de la fantaisie quand il va chercher son héros en pleine mythologie et dans l'obscurité des âges fabuleux. Il s'agit d'Ajax le Télamonien. L'artiste le représente au sortir de sa folie sanguinaire. Minerve, invisible, blanc fantôme semblable à une statue de marbre animée, touche du doigt le front du héros, et Ajax voit; il recule effaré devant son acte, et prononce les paroles que lui prête Sophocle : « — Malheureux ! j'ai laissé ces Atrides maudits s'échapper de mes mains, pour me jeter sur des génisses, sur des agneaux bêlants, et je me suis baigné dans leur sang ! » Elle est très-frappante, cette petite scène. Rien n'est moins réalisé ni moins vivant assurément. Ajax et les figures terrifiées qui l'entourent sont autant des statues que Minerve elle-même. Mais ces statues sont bien frappées à l'effigie antique. D'ailleurs, ils ne sont venus jusqu'à nous que sous la forme de marbre, ces héros des temps préhistoriques, et il semble que s'ils étaient plus vivants, ils deviendraient moins vraisemblables.

Mais le triomphe de la fantaisie, c'est de tirer du cerveau humain des individualités nouvelles, et de leur donner un type si accusé, des allures si franches et si nettes, qu'il semble qu'elles font vraiment partie de la société humaine et qu'on les y a toujours connues. Personne n'a vu la *Rosine* ni le *Chérubin* de Beaumarchais, et cependant tout le monde dira à M. CARAUD qu'il ne les a pas faits ressemblants. Sa prétendue comtesse est une bourgeoise, son petit page est une fille; à peine si le peintre a attrapé quelques traits de Suzanne qui coiffe Chérubin du bonnet de madame; et si le tableau de M. Caraud plaît, c'est seulement par la joyeuse fraîcheur des colorations, et la délicieuse souplesse de la facture. Mais qu'il s'en tienne dorénavant aux sujets de la vie réelle. La région de la fantaisie n'est pas accessible à tout le monde, et l'on ne fait pas poser un rêve de Beaumarchais comme un modèle à cinq francs la séance. — Avertissons aussi M. Caraud, en passant, qu'il lui est surgi un rival dans la personne de M. SIROUY, classé hier encore parmi les graveurs. Aujourd'hui M. Sirouy est un peintre charmant, élégant et nerveux dans son dessin, d'une rare finesse dans ses colorations, et d'un laisser-aller de touche libre et spirituel qu'on est tenté de préférer à toute l'habileté, pourtant très-remarquable, de M. Caraud.

Voulez-vous voir deux de ces êtres fantasques, qui habitent le cerveau des poëtes, passer d'un livre sur une toile sans subir la moindre altération? Vous ne trouverez pas cette toile au Salon; elle est chez un marchand de la rue Laffitte et porte la signature de DAUMIER. L'artiste s'en est pris à deux figures épiques, *Don Quichotte et Sancho*. Je défie qu'on les voie désormais autrement qu'il ne les a rendues. Il nous les montre dans une halte momentanée, étendus à l'ombre d'un de ces arbres rabougris qui poussent au pied des sierras. Sancho ronfle du meilleur de son âme dans une attitude prosaïque, la panse déboutonnée, le nez tourné vers la terre, sa chère nourrice. Don Quichotte reste éveillé, roidissant ses longues jambes, croisant ses bras osseux et fixant ses yeux ardents sur le ciel où il cherche les chimères et les hippogriffes. Ces deux poses ne

disent-elles pas tout ? Quelle vérité que celle de ces deux figures! Les larges et énergiques indications de Daumier leur ont rendu du premier coup tout le caractère qu'elles ont dans le roman de Cervantes. Il est vrai que ces deux génies de la caricature devaient se comprendre au premier mot.

Prenez tous les portraits, toutes les photographies possibles. En connaissez-vous de plus ressemblants que ce Don Quichotte et ce Sancho, qui personnifient, en les parodiant, l'un, tous les rêves hardis, tous les élans généreux de l'âme, l'autre, les appétits et les instincts qui nous retiennent enchaînés à la terre? — Et vous-mêmes, qui niez la fantaisie, êtes-vous sûrs d'être aussi vivants que ces êtres imaginaires ?



ABYSSINIE. — INDIGÈNES DE SCHANGALLA ET DU TIGRÉ; dessin de M. Édouard Zander. — Voir page 306.

La fantaisie, — et c'est bien là ce qui prouve l'inanité des querelles d'écoles, — ce n'est le plus souvent que la réalité élargie, accentuée, rendue plus palpable. Un type, ce n'est qu'un accident. Vingt types fondus en une seule effigie, c'est la loi générale, c'est l'humanité même telle qu'on la retrouvera d'un bout de la terre à l'autre.

Ne fût-elle que le rêve des poëtes, vous ne pourriez encore l'attaquer au nom de la vérité, puisqu'elle est le reflet sincère d'une imagination et d'un tempérament.

C'est Rembrandt, avec ce jour fantastique sous lequel il aime à étudier la nature et qui revêt de poésie et d'étrangeté les choses les plus vulgaires. — C'est Michel-Ange et la série des prophètes, des sybilles et des grandes nudités de la chapelle Sixtine, formant un ensemble indéchiffrable, mais grand et terrible, et qui donne bien toute l'épouvante et tout le respect que doit dégager un lieu sacré. — C'est la mythologie et le monde entier de ses inventions charmantes, nymphes, muses, dragons, satyres, symbolisant toutes les passions de l'homme et toutes les puissances de la nature, — c'est le Dante et ses visions tragiques, où l'Italie du XVe siècle reparaît dans l'implacable clarté des justices éternelles, — c'est Shakspeare, — c'est Watteau, — c'est Hugo, — c'est l'art tout entier avec ses sublimes efforts qui transfigurent tout ce qu'ils reproduisent.

Ces transfigurations, je le répète, sont l'œuvre naturelle de l'esprit. Elles répondent à un besoin éternel de l'imagination, toujours altérée d'idéal, de progrès, de perfectionnements. Les réalistes eux-mêmes n'en sont pas exempts, comme nous aurons plus d'une occasion de le prouver. On a beau faire des esthétiques, s'accrocher à la terre et ramper par principe. L'imagination s'emporte et vous emporte. Voilà la vérité, puisque vous la cherchez !

La fantaisie restera dans les œuvres humaines aussi longtemps que l'art sera la nature vue par un esprit — et non rendue par une machine. Séparer l'idéal d'avec le réel, c'est vouloir séparer le corps et l'âme.

JEAN ROUSSEAU.

LA PREMIÈRE COMMUNION

DU PRINCE IMPÉRIAL

Le jeudi 7 mai, à dix heures du matin, le Prince Impérial a fait sa première communion dans la chapelle des Tuileries. Il avait été préparé à cet acte religieux par M. l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, qui, depuis plusieurs années déjà, dirige son éducation chrétienne. L'archevêque de Paris, grand aumônier, a officié et donné la communion au Prince

La chapelle du palais avait été disposée et ornée de fleurs ; mais l'exiguité de l'intérieur n'avait permis de faire que très-peu d'invitations. Les enfants de troupe du régiment du Prince et quelques-uns de ses jeunes amis se tenaient dans la galerie supérieure de la chapelle.

Sur la face latérale du chœur, à droite de l'autel, on avait placé des fauteuils avec prie-dieu pour l'Empereur et l'Impératrice. A la droite de l'Empereur étaient assis les princes de la famille impériale, et à la gauche de l'Impératrice les princesses. Au centre du chœur, en face de l'autel, se trouvait un siége pour le jeune communiant.

En arrière du Prince se tenaient le général Frossard, M. le curé Deguerry et l'aide de camp de service.

Le Prince Impérial était vêtu comme le sont tous les enfants le jour de leur première communion, veste bleu foncé avec écharpe blanche au bras gauche, pantalon et gilet blancs. Il a fait son entrée avec l'Empereur et l'Impératrice. L'archevêque lui a offert l'eau bénite. En même temps, un chapelain lui a présenté un cierge.

ABYSSINIE. — CH

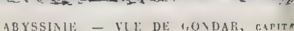
La messe a commencé; puis, avant la communion, Mgr Darboy a adressé au jeune Prince une touchante allocution. Son Altesse s'est alors approchée de l'autel pour recevoir la communion. La nappe était tenue par le prince Joachim Murat, le général Frossard, l'évêque d'Adras, premier aumônier, et l'abbé Mullois, chapelain.

L'archevêque de Paris a terminé cette cérémonie par quelques conseils exprimés en un langage élevé et prononcés d'une voix attendrie.

Le Prince, au sortir de la chapelle, a reçu les félicitations de sa famille. Le même jour, à cinq heures, il a reçu le sacrement de confirmation des mains de Mgr Darboy.

Nous avons pu faire exécuter, d'après nature, un dessin de cette intéressante cérémonie, grâce à M. le général Rolin dont on connait la bienveillante courtoisie pour les artistes. Nous nous empressons d'offrir nos sincères remerciments à M. le général Rolin ainsi qu'à M. Gally, qui a





ABYSSINIE — VUE DE GONDAR, CAPITA



Echinops giganteus).

montré une obligeance parfaite au dessinateur de *l'Univers illustré*.

H. VERNOY.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Mademoiselle Duchesnois à la retraite. — Une loge aux Français. — Les ruines de l'Exposition. — Les faïences. — M. Aimé Girard. — Divers noms de la porcelaine — Son origine. — Les faïences de Henri II. — La fabrication anglaise. — La fabrication française. — Franklin et les petites bourses.

Dans les derniers temps de sa vie, la célèbre tragédienne, Mlle Duchesnois, déjà gravement atteinte de la cruelle maladie à laquelle elle ne devait point tarder à succomber, prit un beau jour la fantaisie d'assister à une représentation de la Comédie-Française, dans la salle de laquelle, disait-elle, elle n'avait point remis les pieds depuis l'heure où, découragée, et harcelée d'ennuis de toute espèce, traquée par le romantisme, qui voulait tuer à toute force la tragédie dans sa dernière interprète, elle s'était vue obligée de prendre sa retraite.

Ce mot de romantisme, qui revenait sans cesse dans sa conversation, la jetait en des irritations et des désespoirs des plus violents. Elle ne pouvait se décider à reconnaître que son grand âge e la décadence de son talent l'avaient obligée, bien plus que la nouvelle école, à renoncer à la scène ; et les noms de Victor Hugo et d'*Hernani* surtout l'exaspéraient et la jetaient dans les larmes. A l'en croire, elle boudait comme Achille sous sa tente, et si elle eût daigné reparaître au théâtre, c'en eût été fait de toute la littérature moderne.

— Surtout, dit-elle à l'ami qu'elle pria de lui procurer une loge, demandez au directeur une baignoire dans laquelle le public ne puisse me voir; car, si l'on soupçonnait ma presence, on ne manquerait pas de m'acclamer, de demander que je reprenne mes fonctions actives de sociétaire, et vous savez que j'ai renoncé pour toujours à la tragédie et que j'ai juré d'en priver à jamais un public ingrat.

La personne chargée de cette mission alla trouver le directeur de la Comédie-Française et lui exposa le désir de la grande artiste. Ce directeur, qui, par parenthèse, vit encore, se dévouait corps et âme à la littérature romantique et avait, par tous les moyens possibles, écarté du théâtre qu'il administrait la tragédie classique, à laquelle d'ailleurs la mort encore récente de Talma venait de porter un dernier et fatal coup. Il répondit froidement que toute la salle était louée, grâce à Mme Dorval, qui jouait Ketty de *Chatterton*, et qu'il ne pouvait disposer de la moindre place pour Mlle Duchesnois.

Quoique encore à ses débuts littéraires et, par conséquent, la bourse assez mal garnie, le fondé de pouvoirs de la tragédienne, au sortir du cabinet du directeur, descendit au bureau de location, y acheta une loge et, sans en faire connaître l'origine, la porta à Mlle Duchesnois.



ABYSSINIE. — FEMME GALLA ET FEMME DE GONDAR; dessin de M. Édouard Zander. — Voir page 306.

Celle-ci passa le reste de la journée à sa toilette, se rendit à la Comédie-Française avec tous les mystères possibles, s'enveloppa le visage d'un voile épais et se glissa furtivement dans sa baignoire.

— Grâce à Dieu, dit-elle en s'y asseyant, personne ne m'a vue !

Hélas! elle ne disait que trop vrai ! Pendant toute la représentation, elle eut beau se pencher sur l'appui de la loge, pas un des spectateurs ne remarqua sa présence et, à la sortie, nul ne prit davantage garde à elle. Elle revint à son hôtel de la rue de la Tour-des-Dames, le cœur navré et les yeux humides de larmes.

— Ah! ne put-elle s'empêcher de dire en se laissant tomber sur un canapé, ce n'est plus là le temps où, après m'avoir vue jouer *Phèdre*, on m'attendait à la sortie du théâtre pour m'acclamer et me reconduire en triomphe chez moi!

Les détails de cette soirée me sont, hier, revenus à la mémoire tandis que, conduit par hasard dans les environs du Champ de Mars, je voyais une armée de démolisseurs donner les derniers coups de pioche à l'édifice de l'Exposition universelle. Comme la célèbre tragédienne, cette exposition avait attiré la foule de tous les coins de Paris et de toutes les parties du monde. Comme elle encore, elle était naguère prônée, fêtée, acclamée. Qui prend aujourd'hui intérêt à elle? qui s'en souvient encore? Ceux qui l'avaient adorée l'ont brisée; les petits journaux l'ont, dans ses derniers jours, raillée de toutes les façons, tournée en ridicule, bafouée, hâblée et vilipendée. Enfin, à l'heure qu'il est, on ne s'inquiète de ses ruines que pour attendre avec impatience le jour où elles disparaîtront et où leur déblayement permettra aux manœuvres et aux revues militaires de parader de nouveau sur le terrain, où, comme dit Virgile :

Campum ubi Troja fuit.

Par-ci, par-là, néanmoins, il reste quelques pieux fidèles qui gardent la mémoire de ces ruines, vains restes de ce qui n'est plus.

De ce nombre est M. Aimé Girard, qui vient de publier un excellent travail sur les *Faïences décoratives* qu'on admirait à l'Exposition universelle.

Sous les noms de *porcelaine opaque*, de *demi-porcelaine*, de *cailloutage*, de *granit*, de *china*, on désigne, en France, les variétés plus ou moins belles d'une poterie qu'on devrait logiquement appeler *faïence fine*.

Les Anglais ont également pour désigner ce produit une nomenclature très-variée; ils l'appellent *earthenware*, *flint-ware*, *iron-stone*, *wedgwood*, *white-glaze*, *white-granit*, *cream-colour* et *pearl-glaze* ;

Pour les Allemands, c'est le *Steingut*, le *Hartsteingut*, la *feine Faïence*, le *weiss granit*;



THÉODOROS; dessin de M. Édouard Zander. — Voir page 306.

Pour les Suédois, c'est le *porslin aökta* (fausse porcelaine) ;

Pour les Italiens, la *terraglia ;*

Pour les Espagnols, la *loza fina ;*

Pour les Portugais, la *louça vidrola.*

Quelque nombreux et généralement impropres que soient ces différents noms, ils ne s'en appliquent pas moins à un produit dont les qualités peuvent varier en intensité, mais qui sont cependant assez faciles à préciser pour faire de ce produit une individualité définie.

La faïence fine, en effet, se distingue aisément de toutes les autres sortes de poteries.

Elle diffère de la faïence commune par sa pâte, blanche ou à peine jaunâtre, par sa *couverte* transparente qui laisse voir la pâte qu'elle recouvre, tandis que la *couverte* de la faïence commune, rendue opaque par l'oxyde d'étain, cache sous un émail laiteux la coloration de la matière. A ce double caractère, il faut ajouter que la *couverte* de la faïence fine est d'une grande dureté et ne se laisse entamer par l'acier que sous l'action d'une pression considérable.

Elle diffère encore de la porcelaine *dure* ou *tendre* par une pâte opaque, non translucide, poreuse et non vitrifiée à demi; enfin sa *couverte* ne forme pas, comme celle de la porcelaine, une combinaison intime avec la pâte céramique qu'elle protége.

La faïence fine est aujourd'hui, après les faïences communes que fabriquent tous les peuples, après les terres cuites destinées à l'art des constructions, le produit céramique le plus important de l'Europe sous le rapport, non-seulement du nombre, mais encore de la valeur des objets fabriqués; cette valeur, en effet, atteint près de quatre-vingts millions de francs.

Considérée au point de vue industriel, la faïence fine est un produit tout à fait moderne; c'est seulement vers la fin du siècle dernier qu'elle naquit en Angleterre, et l'on n'en tenta en France la fabrication que vers 1825.

Longtemps avant cette époque, la faïence fine avait fait néanmoins dans le domaine de l'art une apparition éphémère et dont le temps n'a épargné que quelques rares témoins. Les belles poteries connues sous le nom de *faïences de Henri II* ne sont autre chose, en effet, que des faïences fines à *couverte* transparente et semblables en tous points aux produits sortis, deux cents ans plus tard, des fabriques anglaises. Les céramistes anglais cependant ne se sont point inspirés des faïences de Henri II pour créer la faïence moderne; ils ne les connaissaient pas et aucune tradition n'avait pu leur en transmettre la composition.

Au milieu du XVIe siècle, le Poitou avait vu prospérer, à peine durant quelques années, la fabrication de ces produits; puis, tout à coup, fabricants et fabrication avaient disparu sans laisser aux temps modernes d'autres traces de leur passage que les cinquante et quelques pièces parvenues jusqu'à nous.

La création de la faïence anglaise est l'œuvre d'Atsburg et de Wedgwood. Le premier, vers 1730, découvrait le moyen d'éteindre la coloration ocreuse de l'argile plastique en additionnant cette terre de silex blanchi par la calcination. Le second, trente-trois ans plus tard (1763), compléta la découverte de son prédécesseur en remplaçant le vernis éminemment plombeux des poteries d'Atsburg par des glaçures analogues à celles des terres de pipe françaises.

Entre les mains habiles de Wedgwood, la faïence fine se perfectionna rapidement; et dès le commencement de ce siècle, les travaux de l'illustre potier d'Etruria avaient mis l'Angleterre en possession des méthodes qui devaient bientôt permettre de répandre dans le monde entier les produits de cette industrie.

Ces produits étaient à peine connus en France lorsque en 1824 M. de Saint-Amand chercha les moyens de les exécuter industriellement. Toutefois ses efforts seraient sans doute restés stériles, si Brongniart, à cette époque directeur de la manufacture de Sèvres, n'eût mis à la disposition du céramiste, un atelier, un four, des moules et une collection des terres argileuses de la France, collection dont Chaptal avait, lors de son ministère, ordonné et surveillé la formation. Dès 1827, les sociétés savantes appelées à juger ces produits nouveaux, proclamèrent que le problème de la fabrication de la faïence fine en France était résolu; les principales manufactures de terres de pipe françaises comprirent immédiatement l'importance de ce résultat, et dès 1828, elles abordèrent résolûment la fabrication nouvelle.

Ces poteries furent d'abord d'un prix élevé et de beaucoup supérieur au prix des produits similaires anglais. En 1835, la douzaine d'assiettes blanches, qui vaut aujourd'hui 1 fr. 50 c., ne se vendait pas moins de 3 fr. 50 à 5 francs. Ce prix élevé ne se maintint pas longtemps; fabricants et consommateurs comprirent bien vite à quels besoins répondait la fabrication nouvelle, destinée à remplacer la poterie commune pour le service de la table et de la toilette. De 1835 à 1855, on vit donc les manufactures françaises, qui les premières avaient tenté la fabrication de la faïence fine, s'agrandir progressivement et baisser les prix, tandis que, à côté d'elles, naissaient ou se transformaient d'autres établissements rivaux.

La France ne lutte pas seule avec l'Angleterre pour la fabrication des faïences fines; en Prusse, en Belgique, en Suède, en Hollande, des manufactures importantes surgirent en même temps que les manufactures françaises, et aujourd'hui elles apportent sur les marchés de l'Europe et de l'Amérique des produits égaux et quelquefois même supérieurs aux produits anglais.

De cette concurrence, il arriva naturellement qu'en même temps que le prix des faïences s'abaissait dans une large proportion, la qualité s'en améliorait de plus en plus.

L'argile plastique est l'élément principal de la pâte de la faïence fine, et elle en permet le façonnage rapide; toutefois cette argile ne cuit pas toujours à *blanc ;* pour parer à ce défaut, on l'additionne de silex broyé finement qui, en même temps, lui donne de la pureté et la dégraisse; quelquefois, on ajoute encore à ce silex du kaolin et du feldspath; la pâte se rapproche alors de la pâte de porcelaine.

Façonnée ensuite par des procédés prompts et économiques, la pâte, devenue *pièce de plâterie* ou *pièce de creux*, passe au four une première fois, où elle se cuit en biscuit. Sur ce biscuit, s'il s'agit d'obtenir un produit blanc, on pose par immersion une *couverte* fusible, qu'on vitrifie en la soumettant au feu; la pièce est alors *cuite en émail.*

Pour obtenir des pièces décorées par impression, on pose d'abord sur le biscuit, à l'aide d'une feuille de papier imprimée en taille douce, la gravure que l'on compte reproduire: on enlève ensuite cette feuille de papier par un lavage à l'eau, on passe la pièce à un feu de moufle, qui volatilise les essences qui ont servi à délayer la couleur; enfin on met en *couverte* et on passe au feu d'émail.

Telles sont les manipulations compliquées que doit subir la faïence fine pour passer de l'état de terre à l'état de produit manufacturé et donner à la consommation de charmantes faïences à bon marché.

On ne compte en France que six grandes manufactures et une vingtaine de petites fabriques, disséminées sur la surface entière du pays; les premières représentent, dans la production générale, environ 9,500,000 francs; les secondes environ 2,500,000 francs. Ces divers établissements emploient un personnel de six mille ouvriers.

La plus grande partie des matières premières employées par les manufactures françaises provient de notre sol. L'argile plastique se récolte presque tout entière dans les environs de Montereau; tantôt on extrait les silex de la craie, tantôt on les ramasse simplement sur les côtes maritimes, principalement aux environs de Dieppe; tantôt, enfin on les recueille dans le lit des rivières.

Le kaolin de Limoges n'entre pas habituellement dans la composition de la faïence fine. Les kaolins mis en œuvre, se trouvent dans les gisements du département de l'Allier: ils sont légèrement jaunâtres, et prennent à la cuisson une belle couleur blanche.

L'acide borique seul s'achète à l'étranger.

Parmi les faïences fines présentées à l'Exposition universelle, celles de la France occupent le premier rang pour la blancheur du produit, pour le corps de la pâte, et pour la dureté de la *couverte ;* celles de l'Angleterre n'atteignent que la seconde place. Enfin le prix des produits français est d'un tiers au moins inférieur aux prix des produits anglais.

Telle est l'histoire d'un produit charmant, solide, d'un emploi devenu général, grâce à son extrême bon marché, et qui réalise le vœu de Franklin : « Quand donc l'in« dustrie s'occupera-t-elle des petites bourses plutôt que « des grandes? Il y a bien plus à gagner avec cent mille « petites bourses qu'avec cent bourses rebondies d'écus. »

SAM. HENRY BERTHOUD.

L'ABYSSINIE

Plusieurs voyageurs ont appelé l'Abyssinie la Suisse de l'Afrique orientale. C'est un nom que cette contrée mérite justement par ses différences de climat, dues à la variété de ses altitudes. Le territoire abyssinien, qui, de la mer Rouge, s'élève graduellement jusqu'à une hauteur de quinze mille pieds, renferme à profusion dans un espace relativement étroit toute la flore africaine des différentes zones. Les changements de température sont tels qu'on peut, en quelques heures, passer des riantes campagnes ombragées de palmiers aux sinistres glaciers dépourvus de toute végétation.

Les indigènes divisent généralement leur pays en trois grandes régions : le *Kohla* ou région des plaines, le *Deka* ou région des montagnes, et le *Woina-Deka,* qui comprend l'espace intermédiaire.

Le Kohla, ordinairement couvert d'une végétation luxuriante, se dépouille de toute verdure quand vient la saison chaude. C'est là qu'on rencontre les bêtes fauves, l'éléphant, le rhinocéros, le lion, le léopard, différentes espèces de singes, et aussi de nombreuses troupes de buffles et d'antilopes. Cette région, qui embrasse toutes les basses terres et les premières rampes des montagnes jusqu'à quatre mille pieds d'élévation, voit croître et fleurir toute espèce de plantes et d'arbustes, depuis le modeste cactus jusqu'au majestueux baobab.

Le Woina-Deka, en propres termes région du vin, semblerait annoncer un pays vignoble. Cette région dut, en effet, son nom aux vignes nombreuses dont elle était plantée autrefois; mais le manque de culture les a fait peu à peu disparaître. Le Woina-Deka l'emporte encore, s'il est possible, sur le Kohla par la richesse de sa végétation. Les prairies y sont semées de superbes lis et de tulipes sans nombre. Parmi les arbustes, on remarque en première ligne le cafeier, dont l'Abyssinie méridionale est la mère patrie.

La région du Deka est la plus étendue. Elle commence à une hauteur de 7,500 pieds et s'élève jusqu'à 13,000. A 12,000 pieds, on rencontre encore plusieurs espèces de blés, et, jusqu'à 1,100 pieds, l'arbre kusso, qui joue un rôle très-important dans la vie de l'Abyssinien. Les indigènes doivent à leur habitude de se nourrir de chair crue d'être souvent atteints du *tenia* ou ver solitaire. Ils prennent comme remède contre cette maladie, très-commune chez eux, certaine tisane faite avec les fleurs du kusso; mais ce remède n'a qu'un effet passager, ce qui les oblige à y avoir fréquemment recours.

Une autre plante caractéristique est le chardon géant (*Echinaps giganteus*), magnifique arbuste épineux, aux feuilles dentelées, dont les fleurs sont grosses comme une tête d'enfant. Nous donnons le dessin d'un exemplaire de cette plante pris sur nature aux environs mêmes de l'église de Debs-Eskié, où Théodoros fut couronné négus le 11 février 1855.

Il y a en Abyssinie plusieurs races indigènes qui ne vivent pas toujours en très-bon rapport. La plupart des Abyssins sont bien faits, de taille moyenne et d'une couleur de peau qui varie du brun le plus clair au brun le plus foncé. Ils ont le visage ovale, le nez fin, la bouche bien proportionnée et non pas lippue comme celle des nègres. Leurs yeux sont noirs et vifs, leurs dents belles. Une chevelure luisante, peu bouclée, accompagne, chez les hommes, une barbe rare. Les femmes ont le pied et la main bien faits, presque élégants. On ne trouve guère le type nègre que parmi les esclaves amenés de pays étrangers. Ils professent indistinctement la religion chrétienne, mahométane ou juive.

L'une de nos gravures représente deux types masculins du pays : un homme du Tigré et un de Schangalla, sur la rivière de Mareb. Le premier fume paisiblement dans sa pipe à eau, rustique narghilé, le fort tabac abyssin ; le second gratte un instrument à cordes dont la table d'harmonie — si tant est que l'harmonie y ait rien à voir — est formée d'une terrine en bois recouverte d'une peau de vache.

Les Abyssiniennes sont assez intelligentes, mais d'une grande indolence. Aussi abandonnent-elles volontiers les travaux qui sembleraient être de leur ressort aux mahométans et aux juifs qui font dans le pays le métier de tisserands. Pourtant, quand le froid les y contraint, elles se décident à acheter, moyennant quelques morceaux de sel qui sont la monnaie courante, une petite provision de coton brut qu'elles battent et filent pour en faire de l'étoffe. Une autre de nos gravures montre deux femmes, l'une de Galla, l'autre de Gondar, occupées à ce double travail.

Gondar est la capitale de l'Abyssinie. Sa fondation remonte à une époque très-reculée. La ville se compose d'un millier de huttes et d'une cinquantaine d'églises entourant une vaste et antique forteresse. Théodoros l'appelait un nid de prêtres, et préférait beaucoup à son palais de Gondar, qui pouvait avoir un kilomètre de tour, son fort Magdala et même sa tente en plein air. Gondar renferme de six à huit mille habitants. Les maisons y sont toutes rondes, bâties avec des pierres volcaniques non taillées, et couvertes d'un toit conique en paille. Des galeries, à toiture de jonc, réunissent les maisons de chaque quartier dont les principaux sont : l'*abun-bed*, quartier habité par l'abuna ou archevêque; l'*etschegé-bed*, quartier du directeur des moines etschegés; l'*islam-bed*, faubourg des mahométans, et le *falascha-bed*, qui est le ghetto de la ville.

Notre vue de Gondar et nos autres gravures d'Abyssinie ont été faites d'après les croquis d'un Allemand, M. Édouard Zander. Parti en 1847 pour l'Abyssinie, en compagnie du docteur Schimper, savant naturaliste qu'il devait aider dans ses recherches, M. Zander reçut dans le pays un accueil exceptionnel, si bien qu'après la grande bataille du 9 février 1855, qui amena Théodoros au pouvoir, il entra au service du farouche négus qui l'anoblit et lui donna un très-haut grade dans son armée.

HENRI MULLER.

COURRIER DU PALAIS

Les deux audiences. — Avocat et académicien. — Jules Favre au camp de Châlons. — Michaud et Petitjean. — Encore les médecins devant le jury. — Les devoirs de la paternité et le jeu d'échecs. — Éducation d'un jeune Polonais. — Un héros de six ans. — Un mot de maraudeur.

Rien ne vieillit plus vite qu'un procès.

Et pour peu que le souvenir en soit lointain, votre serviteur très-humble! comme disait le cardinal Richelieu; on brouille tout, on confond les noms, les crimes et les dates, la mémoire prend souvent la victime pour l'assassin. Il y a des gens qui croient que Fualdès a été exécuté et que les frères Ballav empoisonnèrent Castaing.

Certains journaux viennent de commettre une bévue semblable à propos de la réception par l'Empereur de M. Jules Favre, le nouvel académicien. Sa Majesté ayant obligeamment rappelé à l'éminent avocat une audience qui datait du camp de Châlons, après un procès qui fit grand bruit en France et en Algérie, ces mêmes journaux ont ajouté : On sait que M. Jules Favre était allé solliciter la grâce du capitaine Doineau, son client.

Doineau le client de Jules Favre ! Oui, comme le lion de Némée fut le client d'Hercule, et comme Satan fut le client de l'archange saint Michel. Et le journal est si certain de ce qu'il avance qu'il ne fait que constater un fait connu de tout le monde.

On sait, écrit-il, et au besoin il chanterait comme dans *le Chalet : Chacun sait ça.* Oui, en effet : chacun sait ça, excepté ceux qui savent exactement le contraire.

Le capitaine Doineau fut défendu et très-vaillamment défendu par Me Nogent-Saint-Laurens. Il fut au contraire attaqué, écrasé, broyé par Me Jules Favre, l'avocat de l'agha Bel Hadj.

Sa plaidoirie se changea en implacable réquisitoire contre le capitaine Doineau dont il flétrit « les actes odieux, violents, cruels, que la France, dit-il, n'apprendra pas sans

peur. « Il répugne à mon honorable confrère d'admettre, utait-il, que celui qui porta l'épée ait pu la nuit, sur une ande route, embusqué derrière un rideau de bois, lâchent égorger le vieillard dont il venait quelques heures auavant de serrer la main, de mendier l'humiliante protecn... »

C'est ainsi que Jules Favre implorait la grâce de Doineau près des juges avant de l'implorer auprès de l'Empereur. ne demandait rien moins que la peine capitale contre cet ficier. « Et ne craignez pas, s'écriait-il, par un éclatant emple, de porter atteinte à la considération de notre arée. Qu'ont de commun nos vaillants guerriers avec un sassin !... »

Donc ce n'est pas pour Doineau, c'est pour l'agha Beladj que Me Jules Favre obtint au camp de Châlons une dience de l'Empereur.

L'agha avait été condamné à vingt ans de travaux forcés. n retournant en France, Jules Favre promit à son client intercéder auprès de l'Empereur et, pour que la supplique t plus efficace, le chef arabe confia un de ses fils à son ninent avocat.

Le jeune Arabe vécut quelque temps à Rueil dans la faille du défenseur de son père. On apprit à l'enfant, trèstelligent d'ailleurs, assez de français pour pouvoir, le oment venu, se faire comprendre de l'Empereur en se jent à ses pieds.

Ce petit rôle étudié et su en perfection, Jules Favre part pour le camp de Châlons avec le fils de l'agha et deanda une audience qui lui fut immédiatement accordée, à grande surprise, paraît-il, de beaucoup de monde.

C'est après le déjeuner de l'Empereur et avant une grande vue que l'avocat académicien devait être introduit.

Pour arriver auprès du souverain, Jules Favre et son jeune ompagnon furent obligés de traverser tout l'état-major de armée. L'habit noir de l'avocat fit pour ainsi dire un scanale au milieu de tant d'uniformes, et seul il aurait suffi our attirer tous les regards sans le costume du jeune Algéien qui ajoutait encore à la curiosité générale.

L'Empereur accueillit avec beaucoup de bonne grâce orateur et l'enfant.

Celui-ci s'était, en entrant, précipité aux genoux de Sa Majesté et avait très-docilement récité la petite leçon qu'on ui avait apprise. L'Empereur le releva avec quelques paroles e bonté et le fit asseoir pendant qu'il s'entretint avec Jules Favre de la question des bureaux arabes, qui préoccupait lors tous les esprits.

L'audience se prolongeait et, dans sa pensée, l'avocat royait et entendait les impatiences de tous ces dignitaires le l'armée, attendant une revue dont seul il causait le etard.

Cet entretien dura près d'un quart d'heure. Jules Favre, n s'en allant, emporta la grâce de son client.

Il fallut au départ prendre le même chemin qu'à l'arrivée et traverser de nouveau cette mer éblouissante de cordons, d'épaulettes, d'aigrettes et de panaches. L'Empereur, en grand uniforme de lieutenant-général, suivait de très-près ces deux visiteurs, dont on n'attendait plus que la disparition pour commencer la revue. Jules Favre repassa à travers toute une artillerie de regards braqués sur lui, et il se réjouissait déjà de la fin de cette exhibition forcée, lorsqu'on vint lui dire que l'Empereur le rappelait, lui et l'enfant.

Il fallut rebrousser chemin et retourner au milieu de cette étourdissante mêlée d'uniformes.

L'Impératrice avait désiré voir le jeune Algérien.

Voilà pourquoi Jules Favre avait été rappelé, voilà pourquoi il se trouvait une seconde fois en présence de l'Empereur.

Il s'agissait de conduire l'enfant auprès de l'Impératrice. Et c'est ici que se place l'incident le plus original et le plus piquant de cette mémorable audience.

Il fallait parcourir l'espace d'une quarantaine de mètres pour aborder l'Impératrice. L'Empereur se met en route, ayant à ses côtés Jules Favre, tenant le jeune Bel-Hadj par la main.

Tout le monde était découvert, cela va sans dire, tout le monde, excepté l'Empereur. Tout à coup le monarque dit à l'avocat : « Veuillez vous couvrir ! »

Jugez de la surprise du défenseur devant cet ordre formel. Il songea au paysan Michaud en compagnie avec Henri IV. Mais il fallait obéir ou être ridicule comme Petit-Jean avec Perrin Dandin :

« — Couvrez-vous !... — Oh ! mes... — Couvrez-vous, vous dis-je. — Oh ! monsieur, je sais bien à quoi l'honneur m'oblige. — Ne te couvre donc point ! »

Donc Jules Favre se couvrit ; mais ce chapeau noir, qu'il posa sur sa tête quand tant de casques, de képis, de shakos, de tricornes étaient tenus respectueusement à la main, ce feutre noir, ce pékin de chapeau lui parut rempli de charbons ardents. Il brûlait sa tête et il fut ravi d'arriver auprès de l'Impératrice, pour avoir cette fois la meilleure raison de l'ôter et de se découvrir comme tout le monde.

Sa Majesté embrassa l'enfant et lui parla avec la plus grande affabilité. Après quoi M. Jules Favre put cette fois disparaître définitivement et pour tout de bon, et la revue commença.

Si les journalistes se trompent, les médecins se trompent encore bien plus souvent devant la justice. Dès qu'il y a deux médecins en jeu, vous pouvez être certain d'avance que vous ne serez plus certain de quoi que ce soit. Il suffit que le premier affirme pour que l'autre nie. C'est comme un point d'honneur, rappelant les adieux de Mme Orfila à son mari, partant pour les assises de Tulle à l'occasion du procès Lafarge : « Oh ! mon Dieu ! si tu allais ne pas trouver de poison ! »

A la rigueur, un seul médecin peut se contenter d'une seule opinion, quand il n'en a pas deux. Mais il est sans exemple que deux médecins se contentent de la même ; il leur faut au moins un avis par tête. En vérité, on comprend que ces hommes de l'art ou de la science, comme on les appelle en style judiciaire, on comprend qu'ils soient quelque peu étourdis quand on les extrait en pleine lumière devant une foule assemblée et que, sous les feux croisés de l'accusation et de la défense, on les embarrasse dans des questions aussi compliquées que contradictoires.

Il ne s'agit pas, cette fois, de murmurer une opinion au chevet d'un malade, il faut la crier au chevet de tous les malades et aux oreilles de tous les gens bien portants, et cette opinion sera répercutée aux quatre points cardinaux par cette trompette universelle qu'on nomme les journaux.

Donc, nous pardonnons bien volontiers aux médecins quand ils se trompent. Mais nous ne leur pardonnons pas quand ils nous trompent, et, sous ce rapport, on ne saurait infliger un blâme trop sévère au docteur Thouret, qui, certes, ne l'a pas volé.

Jugez-en.

Le 29 juillet dernier, le cadavre d'une femme Daussy fut trouvé sur le bord d'une rivière à deux kilomètres de la commune d'Airaines, dans le département de la Somme. Le docteur Thouret, commis par le juge de paix du canton de Molliens-Vidame, n'hésita pas à déclarer, malgré des traces visibles de violences sur la figure et sur le cou de cette femme, que la mort n'était que le résultat d'un accident et devait être attribuée à une asphyxie par submersion.

La justice, complétement déroutée par ce rapport, suspendit toute investigation et laissa enterrer le cadavre.

Mais l'opinion publique protesta contre la conclusion du médecin et parla tout haut d'assassinat.

La femme Daussy fut exhumée ; et l'autopsie pratiquée par un autre médecin, le docteur Herbet, démontra jusqu'à l'évidence un meurtre dont furent accusés Daussy, le mari de la victime ; Eugénie Daussy, sa belle-fille ; Vion, l'amant de celle-ci ; enfin Jeandot et Roch Duboille, deux auxiliaires dans cet assassinat.

Après cinq longues audiences, la cour d'assises d'Amiens a acquitté deux des accusés, Jeandot et la fille Daussy ; mais elle a condamné Daussy et Vion aux travaux forcés à perpétuité, et Duboille à vingt ans de la même peine.

Et le docteur Thouret ? à quoi sera-t-il condamné par l'opinion publique ?

Devant la première chambre de notre tribunal civil a été débattue et tranchée une de ces questions toujours délicates et toujours intéressantes qui touchent à l'exercice de la puissance paternelle. Ici la situation se compliquait de la destinée d'un enfant dont le père et la mère, étrangers tous les deux, se disputaient l'éducation, le père au nom du patriotisme, la mère au nom de la religion.

Mais ces grands principes, qui sont effectivement en jeu, ne gardent pas dans les faits leur imposante manifestation. M. Rosenthal est un Polonais israélite qui, par suite d'événements politiques et pour se soustraire à la police russe, quitta la Pologne. Mais il y laissa sa femme et six enfants. Il vint en France, où il donna des leçons d'échecs au *Café de la Régence*. Son professorat l'absorbait tellement qu'il n'envoy[illegible] ni nouvelles ni subsides à sa famille, si bien ou plutôt si mal, qu'à bout de patience et de ressources, sa femme avec les six enfants prit le chemin de la France et alla frapper à la porte du domicile conjugal, qui resta fermé pour elle. Le professeur d'échecs se chargea néanmoins de deux enfants sur les six, une fille et un garçon. Il plaça la fille chez une fleuriste, et le garçon à l'école polonaise. Le général Dombrowsky, président du comité de l'émigration, atteste dans une lettre que le père choisit cet établissement « pour donner à son fils une éducation intelligente et digne, qui nourrisse dans son cœur le souvenir sacré de la patrie. »

Mais si l'enfant tient à sa patrie, il tient aussi à sa religion, il en observe strictement les préceptes, aussi il préfèrait se priver de certains aliments plutôt que d'en manger qui ne fussent pas préparés selon les rites judaïques.

Un dimanche, le fils est sorti avec son père et a passé la journée au *Café de la Régence*. Le soir venu, le père, ne pouvant quitter une partie d'échecs, met son enfant muni de cinquante centimes dans un omnibus ; mais ce jeune homme de treize ans, au lieu de rentrer à sa pension, se rend chez sa mère, qui l'a placé dans l'école consistoriale israé[illegible]

Le jeune Moïse Rosenthal fait là des progrès et peut suivre les prescriptions de sa foi.

Me Chaix d'Est-Ange, qui a plaidé la cause du fils et de la mère avec beaucoup d'énergie et de grâce, demande au tribunal de laisser l'enfant dans un établissement où il se trouve si bien, tant sous le rapport moral que sous le rapport matériel.

Convient-il de l'obliger les jours de congé d'aller passer ses récréations au *Café de la Régence*, et d'assister aux leçons que monsieur son père donne à tous les amateurs d'échecs ?

Le tribunal ne l'a pas pensé. Et malgré la plaidoierie de Me Lassis et sur les conclusions conformes de l'avocat impérial, M. Lep[illegible], [illegible] Moïse Rosenthal sera maintenu à l'école consistoriale israélite.

La grande préoccupation de la loi et de la justice c'est l'intérêt des enfants, et en cela rien n'est plus touchant que sa sollicitude. On peut dire que la loi a des entrailles pour eux. Il en est qui sont bien dignes de cette tendre protection.

Un procès d'incendie qui s'est dénoué devant le jury de Saint-Brieuc par huit ans de travaux forcés infligés à l'incendiaire, nous montre un enfant de six ans à peine, Yves Thoraval, qui a eu la présence d'esprit d'aller prendre et d'emporter dans ses bras son frère, un enfant âgé de vingt mois qui allait être dévoré par les flammes.

Ce petit héros de courage et de dévouement mérite bien le nom de Yves, ce protecteur des pauvres et ce patron des avocats.

A propos d'enfants, nous en avons entendu un très-spirituel et très-franc cette semaine.

— Quand j'ai mangé ces oranges, dit-il au président, j'ignorais au moins qu'elles eussent été volées.

Le Président. — Eh ! si vous l'aviez su ?

— Si je l'avais su ?... (après un moment d'hésitation) Bah ! je crois que je les aurais mangées tout de même.

MAITRE GUÉRIN.

LE VOYAGE DU DOCTEUR LIVINGSTONE

Nous avons déjà parlé des efforts aussi persévérants que méritoires que fit la Société de géographie de Londres pour organiser une expédition à la recherche du docteur David Livingstone, aussitôt que le bruit de la mort du célèbre voyageur se fut répandue en Europe.

A présent que l'on a reçu des nouvelles du docteur Livingstone et qu'il est avéré que les récits du prétendu assassinat dont il avait été victime étaient mensongers, il nous semble intéressant de retracer l'itinéraire adopté par le courageux explorateur de l'Afrique centrale, itinéraire qui a été l'objet d'un très-curieux rapport présenté à l'une des dernières séances de la Société de géographie dont nous venons de parler.

Le docteur Livingstone est parti de l'embouchure du Zambèze, sur la côte orientale de l'Afrique. De là, il devait remonter le Shiré jusqu'au lac Nyassa, situé au nord du Zambèze à environ trois cents milles dans l'intérieur. C'est sur la rive occidentale de ce lac qu'on avait raconté qu'il avait été tué dans une rencontre avec quelques sauvages. Mais, en réalité, il ne lui fut pas possible de traverser le lac ; il côtoya la rive sud, et de l'endroit où il fut abandonné par les indigènes qui répandirent le bruit de sa mort, il s'avança vers le nord à une grande distance à l'ouest du lac. Son but était de gagner le lac Tanganyika, situé au nord-ouest du lac Nyassa et à six cent cinquante milles environ de Zanzibar.

Dans cette partie de son voyage, le docteur et sa suite souffrirent de la faim ; mais une fois qu'ils eurent gagné la partie méridionale du lac Tanganyika, ils trouvèrent du bétail et du gibier en grande abondance et réparèrent ainsi leurs forces affaiblies.

Le docteur a pu alors gagner un point important nommé Ujiji, où l'attendaient des provisions de toutes sortes et des lettres de Zanzibar et d'Angleterre.

Le succès qui a si bien couronné le commencement de l'entreprise fait espérer qu'elle sera menée à bonne fin. Il est possible que le docteur parvienne aux sources du Nil et descende le fleuve vers l'Égypte. Quelque conjecture que l'on puisse faire, si le docteur Livingstone peut finir son voyage par la descente du Nil, il sera le premier voyageur qui non-seulement aura traversé le continent africain, mais encore qui l'aura traversé dans toute sa longueur, du cap de Bonne-Espérance à l'embouchure du Nil.

Si, au contraire, le docteur revenait à Zanzibar, comme l'équateur coupe l'Afrique en deux parties pour ainsi dire égales, et qu'elle comprend à peu près soixante degrés de latitude, que Speke, Grant et d'autres voyageurs ont pu pénétrer du nord de l'Afrique jusqu'au-delà de l'équateur, et que le docteur serait, d'après la dernière hypothèse, monté du Cap jusqu'à cinq degrés de latitude sud, il ne resterait plus en réalité que deux ou trois degrés à parcourir pour que le continent africain eût été traversé d'un bout à l'autre.

R. BRYON.

CHRONIQUE DU SPORT

NEW-MARKET.

On se rappelle la terrible chute de M. Fiersheim au Vésinet et les bruits de mort qu'à plusieurs reprises elle a fait courir. La dernière fois, après avoir été personnellement prendre de ses nouvelles, j'affirmais ici qu'il avait pu être ramené à Paris, qu'il y avait même marché, et qu'il courrait peut-être quand on imprimerait ces lignes. Je ne m'étais pas trompé de beaucoup, à ce qu'il paraît, car l'énergique cavalier (trop faible encore, et manquant évidemment de bras) a monté la semaine dernière au bois de Boulogne dans la course de gentlemen, gagnée par M. Couturié avec *Rageur*.

Voilà qui me classe suffisamment en « bien informé, » en prophète même ; — je voudrais bien qu'il me fût aussi facile [illegible] Mais pour faire parade d'érudition, il faut une certaine mém[illegible] du tout où j'ai vu que le mot *bachelier* vient de *baccalaureatus* (couronne de baies de laurier), parce que jadis, dans les écoles, on plaçait sur la tête des jeunes récipiendaires une couronne de rameaux de laurier avec leurs baies. Puis plus tard, lorsque, à titre de poëtes, d'artistes ou de savants, ces élèves devenus maîtres à leur tour voyaient leurs travaux couronnés, c'était encore avec les feuilles de laurier ; d'où le nom de *laureats*.



BAL A L'OPÉRA, DONNÉ PAR L'ŒUVRE INTERNATIONALE DE SECOURS AUX BLESSÉS; dessin de M. Desroches-Valnay. — Voir la Chronique.



SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE DE LONDRES. — DESCRIPTION DU VOYAGE DU DOCTEUR LIVINGSTONE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE; dessin de notre correspondant. — Voir page 307.



LE TOUR DU MONDE

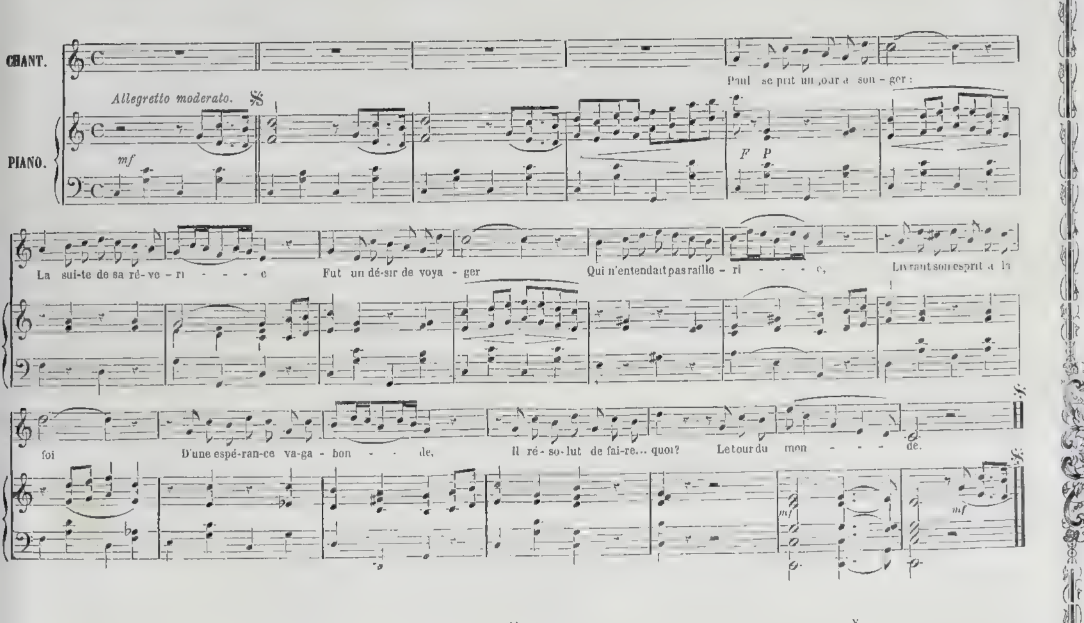
Chanson inédite

PAROLES ET MUSIQUE

DE

GUSTAVE NADAUD





I

Paul se prit un jour à songer :
La suite de sa rêverie
Fut un désir de voyager
Qui n'entendait pas raillerie.
Livrant son esprit à la foi
D'une espérance vagabonde,
Il résolut de faire... quoi ?
Le tour du monde.

II

— « Voyons, docteur, causons un peu
D'abord, où commence le monde ?
— Le monde ? Ici même, parbleu !
Où vous êtes ! La terre est ronde.
— Bravo ! je l'aime autant ainsi ;
Mais où finit le tour du monde ?
— Toujours où vous êtes, ici !
La terre est ronde. »

III

Il va trouver son médecin,
Un Hippocrate de village,
Pour lui confier son dessein.
« Bien, dit ce docte personnage ;
Les anciens l'ont dit avant nous :
Les voyages forment les hommes,
Et nous en avons besoin tous
Tant que nous sommes. »

IV

— « Soit, dit Paul, je sors par ma cour
Ou par mon jardin, il n'importe ;
Je saurai que j'ai fait mon tour
Si je rentre par l'autre porte.
— Sans doute, allez toujours tout droit,
Sur une orange ou sur la terre,
Vous reviendrez au même endroit ;
La chose est claire. »

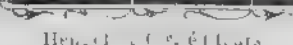
V

— « Mais à ce compte, cher docteur,
Si je comprends bien mon affaire,
Je suis le pôle, l'équateur,
Le méridien de ma sphère ;
Je suis le nœud qui réunit
Les cercles terrestre & céleste.
Ici tout commence & finit :
J'y suis, j'y reste. »

VI

Paul eut-il tort, eut-il raison ?
La fortune & les hirondelles
Font leur nid dans notre maison
Lorsque nous courons après elles.
Le bonheur est là sous la main ;
Eh bien, que le ciel nous confonde
Si nous ne commençons demain
Le tour du monde !

GUSTAVE NADAUD.





Ceci date déjà du moyen âge, et on sait si dans l'antiquité cet arbre a été chanté par les poëtes. Aussi l'espèce type est restée le *laurier d'Apollon* (*laureus nobilis*), parce que de ses branches emblématiques on tressait les couronnes destinées aux vainqueurs. Pourquoi donc alors ce *laureus nobilis*, ce laurier d'Apollon s'appelle-t-il chez nous, non-seulement *laurier commun*, mais même *laurier-sauce*? — Serait-ce parce que depuis l'antiquité on aurait en effet trop mis à toute sauce ses glorieuses couronnes?

Quoi qu'il en soit, pour tresser sa grosse couronne des courses du printemps, l'écurie de M. le comte de Lagrange n'a pas même cru devoir attendre que les premières feuilles encore plissées des hâtifs lilas sortissent de leurs bourgeons verts. Sur les pistes anglaises ses poulains de deux ans ont battu leurs rivaux d'outre-Manche également au biberon. Puis pour ses débuts au bois de Boulogne, *Nélusko* a remporté la Coupe. Enfin les compagnons d'écurie de ce jeune athlète, *Pompier*, *Mortemer*, *le Bosphore*, *Ouragan II*, etc., ont successivement enlevé les prix de Guiche, de Sèvres, de Seine, du Cadran, de Bagatelle, des Acacias, des Cors, de l'Espérance, de Longchamps; — la Poule des produits, le dixième et le onzième prix biennal, le grand prix de l'Impératrice, etc. Mais pour la course importante de la Poule d'essai, *Capitaine* et *le Sapeur* n'ayant pu conquérir que la seconde et la troisième place (de même que *Nélusko* et *Longchamps* dans le prix du Printemps remporté par *Fergus*), c'est *Gouvernail*, poulain bai appartenant au duc de Hamilton, qui a gagné. Néanmoins *Gouvernail* étant propre frère d'*Étoile filante*, c'est du moins avec un cheval français que l'écurie anglaise a été victorieuse. Mais cette course peut être considérée comme prélude au Grand Prix du Jockey-Club, ou Derby français, qui sera couru le 24 à Chantilly. Aussi, en attendant ce grand jour et pour s'y préparer, *Gouvernail* est parti pour New-Market, afin de parfaire son *entraînement* sous la direction de l'entraîneur J. Dawson.

New-Market, nom magique, soleil vivifiant de tous les champs de course de la sportive Angleterre! Le turf ingrat ne sait peut-être pas assez à quelle puissante intervention il doit cet éclat, ni surtout ce qu'il a coûté. Pour éclairer la question, qu'il me soit donc permis d'ajouter mon humble bout de chandelle aux lumineux flambeaux des pages les plus resplendissantes de l'histoire.

Il y a précisément aujourd'hui deux cent quatre-vingts ans, Philippe II, roi d'Espagne, ayant terminé ses immenses préparatifs pour la conquête de l'Angleterre, se mettait en devoir d'accomplir la mission dont l'avait chargé le pape — il s'agissait de détrôner Élisabeth, la trop grande et trop puissante protectrice des protestants. Une volée de voiles s'élançant à la fois de tous les ports d'Espagne, et aussi du Portugal, de Sicile et de Naples, forma comme par enchantement la formidable flotte connue sous le nom de l'*Invincible Armada*. Près de deux cents vaisseaux de guerre et autres, vingt mille soldats de marine, neuf mille matelots, plus de deux mille galériens, trois mille canons, enfin toute une armée de terre attendant l'arme au bras dans les Pays-Bas qu'une flotille de bateaux plats vînt la transporter en temps utile pour le débarquement; puis le grand inquisiteur à la tête de cent cinquante dominicains, tel était le personnel non moins chargé que les canons d'établir le tribunal du saint office sur la terre classique des hérétiques.

Ceux-ci, pour s'opposer à la formidable invasion, ne comptaient pas même trente bâtiments, et tous de petites dimensions. Mais Londres et à son exemple les autres villes de la Grande-Bretagne d'une part, de l'autre toute la noblesse et la bourgeoisie, les catholiques comme les protestants, avant fait construire, armer et équiper à leurs frais nombre d'autres bâtiments, la défense fut aussi vivement qu'énergiquement organisée.

On sait le reste, après avoir appareillé de Lisbonne, l'*Invincible Armada* fut d'abord dispersée par un coup de vent. Puis, lorsque ralliée elle se présenta dans le canal de Saint-Georges, évoluant sur une ligne courbe de plus de sept milles d'étendue, la petite flotte anglaise, sonnant la charge comme le moucheron de la fable contre le lion, comme lui aussi harcela l'ennemi sans lui permettre de le saisir; celui-ci s'enfuit même épouvanté devant les brûlots qui venaient s'attacher à ses flancs. Enfin une effroyable tempête s'étant mise de la partie en fondant sur l'*Invincible Armada*, presque tout ce qu'il n'avait pas été brûlé ou coulé par les Anglais alla se briser à la côte.

Or, pendant toute une succession de siècles — avant que l'Angleterre s'emparât du sceptre hippique — la patrie du cheval dit de *pur sang* en Europe était l'Espagne. Nombre de chevaux espagnols apportés par la fameuse Armada échappèrent au naufrage en gagnant à la nage les côtes de Galloway. Là les *genets* ont laissé des descendants. Mais d'autres furent amenés à New-Market, où, croisés avec la race indigène, ils en formèrent une nouvelle dont le commerce, joint au plus beau champ de courses du monde, devait faire la fortune du pays.

Aujourd'hui, je pense avoir déjà noirci et même au delà la part de papier blanc qui m'est offerte ici; et, bien que je n'envahisse pas la place aussi souvent et aussi régulièrement que je m'étais engagé à le faire, je crois devoir tourner court en finissant bien vite par un dernier rapprochement. On sait que c'est de la destruction de la fameuse *Armada* que date la prépondérance maritime de l'Angleterre et la disparition de celle que jusqu'alors avait eue la fière Espagne. Eh bien, les genets naufragés des bruns Castillans devaient apporter aussi leur part à la suprématie hippique de la blonde Albion.

Quant à New-Market même, nous venons de voir de quel prix Philippe II a dû payer d'avance sa célébrité actuelle.

LÉON GATAYES.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite[1].)

CHAPITRE XIII.

[illegible] énorme serpent. — Frayeur réciproque.

Je quittai bientôt les bons habitants de Yoongoolapay pour continuer ma route vers le littoral. Nous atteignîmes un plateau fort élevé. C'était le point le plus haut où je fusse parvenu entre la Moondah et le Muni, et sans les arbres qui nous interceptaient la vue, j'aurais pu de là découvrir l'Océan. Le long de la crête de ces montagnes, gisaient d'énormes quartiers de roc qui couvraient le sol dans toutes les directions. Quelques-unes de ces masses granitiques n'avaient pas moins de vingt à trente pieds de haut sur cinquante pieds de long.

Près du plus gros de ces blocs se dressait un rocher colossal, élevé de quarante ou cinquante pieds de terre. J'y découvris une ouverture qui aboutissait à une grotte. Cette excavation n'était pas de formation naturelle; c'était évidemment la main de l'homme qui l'avait creusée, et elle devait servir de retraite, pendant la nuit, aux indigènes en voyage, car sa large entrée laissait pénétrer trop d'air et de lumière, pour que les bêtes féroces en fissent leur repaire. Nous vîmes dans cette grotte les cendres des feux qu'on y avait allumés. Mais je dois déclarer aussi que nous trouvâmes au dehors des traces de léopards et d'autres animaux dangereux, qui nous ôtèrent l'envie d'entrer là pour dormir.

Pendant que j'explorais la grotte, je crus entendre plusieurs fois tomber des gouttes d'eau, comme s'il pleuvait; mais lorsque je sortis, je fus tout étonné de ne pas voir un seul nuage au ciel. Je demandai l'explication de ce phénomène à Alapay. Pour toute réponse, il coupa en biais à travers la montagne, et me mena dans la direction du bruit qui m'intriguait. Ce bruit devenait de plus en plus fort, à mesure que nous avancions, et ressemblait au retentissement d'une chute d'eau. En effet, nous nous trouvâmes bientôt sur le bord d'un rocher à pic, d'où je découvris un magnifique paysage, au centre duquel se précipitait une cataracte. Un petit ruisseau qui serpentait le long du plateau, et qui jusque-là s'était dérobé à la vue, se frayait une voie à travers un bloc de granit. Du trou circulaire et étroit qu'il s'était creusé dans la roche, il tombait en nappe d'argent d'une hauteur de quarante à cinquante pieds, puis reprenait son cours entre des rives escarpées et couvertes d'arbres. C'était un Niagara en miniature. L'eau limpide et pure comme le lait sur son lit de cailloux; spectacle enchanteur qui me retint là des heures entières.

Je voulus le contempler à un autre point de vue. Je descendis, non sans difficulté, et lorsque je me trouvai en bas, j'aperçus, au-dessous de la cataracte, sur la paroi de rocher à pic, un grand trou, qui, sans nul doute, formait l'ouverture d'une caverne. Cette ouverture masquée en partie par la cataracte, était creusée dans le vif; entre elle et la chute d'eau il y avait une distance de quelques pieds, qui permettait de s'introduire de côté dans la caverne, sans s'exposer à recevoir une douche.

Je me décidai à entrer dans cette caverne. Mais avant de m'aventurer, je voulus y glisser un coup d'œil. Elle était si obscure qu'il me fut impossible de rien distinguer. Ce n'était pas encourageant. On alluma des torches; je pris mon revolver et mon fusil; et, suivi de deux hommes armés comme moi, j'abordai résolûment ces profondes ténèbres. Notre arrivée mit en émoi une multitude de chauves-souris; il y en avait là des milliers. Elles vinrent tourbillonner autour de nos lumières, menaçant de les éteindre et de nous laisser dans l'obscurité; leurs battements d'ailes retentissaient dans la caverne comme un roulement de tonnerre ou un mugissement continu. On se serait cru dans l'antre des démons, et la lueur rougeâtre de nos torches donnait une forme fantastique aux ombres qui nous entouraient.

Le sol de la caverne était raboteux. Quand nous eûmes fait une centaine de pas en avant, nous arrivâmes à un étang, ou plutôt à un bourbier qui s'étendait à droite et à gauche et nous fermait le passage. Mes hommes, qui n'étaient venus jusque-là qu'en murmurant, voulurent retourner sur leurs pas, et me conjurèrent de ne pas m'avancer dans l'eau. Cette mare était peut-être très-profonde, disaient-ils; peut-être était-elle peuplée d'affreux serpents; peut-être allait-on rencontrer au delà toute sorte de monstres et de reptiles. Au mot de reptile j'hésitai; car j'avoue mon horreur pour ces horribles bêtes, surtout dans les ténèbres, où l'homme peut être assailli au dépourvu. Un frisson me saisit à l'idée qu'une fois dans l'eau, de hideux serpents pouvaient sauter sur moi pour m'envelopper de leurs replis, comme ils s'enroulent autour des branches d'arbre. Je m'arrêtai donc pour réfléchir.

Pendant que j'essayais de percer l'obscurité, je crus voir deux yeux pareils à des étincelles ou à des charbons ardents darder sur moi leur éclat sauvage. Était-ce un léopard ou toute autre bête? Sans penser aux conséquences de mon action, j'ajustai l'objet, quel qu'il fût, et je fis feu. Le fracas fut étourdissant. Les chauves-souris s'envolèrent toutes à la fois. Il semblait que des millions de ces monstres ailés se croisassent en tous sens autour de nous dans les ténèbres. Quelques-unes s'accrochèrent à mes vêtements. En un instant nos torches furent éteintes, et tous, saisis d'une terreur panique, nous courûmes pêle-mêle, en nous heurtant, vers l'entrée de la caverne. Je croyais voir des serpents furieux s'élancer à notre poursuite, et prêts à nous atteindre. Que nous fûmes heureux de revoir le jour! Rien au monde ne nous eût décidés à revenir affronter les ténèbres.

Le spectacle du dehors était aussi charmant que celui du dedans était hideux. Je demeurai longtemps en extase devant un des plus beaux paysages que j'eusse jamais vus en Afrique. Le petit ruisseau, dont les cascades, tombant de roche en roche, remplissaient la forêt d'un doux murmure assez semblable, comme je l'ai dit, au bruit de la pluie entendue de loin, s'étendait devant moi entre deux rives escarpées, sous un berceau de feuillage. Nous pouvions suivre en bas dans la vallée sa course sinueuse, comme un ruban d'argent qui coupait la plaine, jusqu'à ce qu'il se perdît dans l'épaisseur de la forêt.

J'ai bien souvent songé à ces cavernes depuis que je les ai vues, et j'ai regretté de n'y avoir pas donné plus d'attention. Si j'avais campé dans leur voisinage, de manière à pouvoir les explorer et les fouiller plusieurs jours de suite, je crois que j'aurais été bien récompensé de mes peines. A cette époque, cette nature de recherches ne m'inspirait pas grand intérêt. Je n'avais pas encore lu les ouvrages de M. Boucher de Perthes et de quelques autres géologues; je ne savais pas qu'on avait découvert dans des cavernes, en différents pays de l'Europe, des ossements d'animaux aujourd'hui disparus, aussi bien que des armes de pierre, telles que haches, flèches taillées en pointe, etc., etc. Peut-être, si j'avais entrepris des fouilles, aurais-je trouvé des restes de feux de charbon de bois, ou quelques autres vestiges attestant la présence de l'homme en Afrique longtemps avant l'apparition de la race nègre. Je suis persuadé que ces cavernes ont servi autrefois d'habitations à des créatures humaines, et je ne comprends guère qu'elles aient pu être creusées sans le concours de la main de l'homme.

Lors de mon dernier voyage, j'eus plusieurs fois l'idée de venir du Fernand-Vaz pour les explorer et y faire des recherches, certain d'être amplement récompensé de mon travail par la découverte des ossements de quelques animaux inconnus, ou de quelques vestiges de l'homme primitif.

La vallée qui s'étendait à nos pieds était une plaine boisée, fort pittoresque, que la main de l'homme n'avait pas encore touchée, et d'où s'élevaient des chants d'oiseaux, des caquetages de singes et des bourdonnements d'insectes, concert un peu confus qui récréait nos oreilles.

Mais je ne pouvais m'arrêter longtemps devant ce paysage, pressé que j'étais de regagner le littoral. Sur notre chemin nous ne cessâmes de croiser ou de suivre les traces laissées par les éléphants; aussi, marchions-nous avec précaution, car nous nous attendions à rencontrer, d'un moment à l'autre, une troupe de ces animaux.

Peu à peu le pays devint tout à fait plat, les traces d'éléphants disparurent, et, comme nous approchions d'une rivière, nous atteignîmes un marécage couvert de mangliers. C'étaient de vieux amis, ou plutôt de vieux ennemis que nous retrouvions là; car les souvenirs de mousquites, de navigation pénible et de malaria, que les mangliers me rappelaient, n'étaient pas des plus agréables. Être couché dans son lit avec ces maudites fièvres d'Afrique, c'est une situation fort peu récréative, je vous assure.

Du manglier au marécage il n'y a qu'un pas; on les rencontre toujours ensemble. Nous nous retrouvions alors sur les bords du petit ruisseau dont les eaux claires et limpides m'avaient charmé un peu plus haut, sur la pente des montagnes. A présent ce n'était plus qu'un marais. Son lit élargi s'étendait à un mille de distance, et ses eaux bourbeuses coulaient lentement à travers une immense quantité de mangliers, dont les racines s'allongeaient dans tous les sens et se recourbaient au-dessus de l'eau et de la vase, comme les anneaux d'un monstrueux serpent.

C'était l'heure de la marée haute. Impossible de se procurer un canot. Attendre et s'endormir sur la rive, au milieu des mangliers, c'était se livrer en pâture aux mousquites, dont la piqûre, bien plus cruelle que celle des mouches d'Amérique, perce à travers les plus forts vêtements. La perspective n'était pas gaie; mais comme je ne voyais pas d'autre alternative, je cherchais déjà dans ma tête le moyen de ne pas m'endormir. Cependant mes hommes n'avaient pas l'air d'être embarrassés. Nous n'avions, disaient-ils, qu'à traverser le marais, et c'était chose facile, en passant sur le dos des racines qui se montraient à fleur d'eau, à des intervalles irréguliers, sur une longueur de deux ou trois pieds chacune.

L'entreprise semblait périlleuse; mais voilà mes gaillards qui s'élancent, en sautillant comme des singes, de racine en racine, et je les suis, au risque de tomber dans la boue sur quelque reptile troublé dans son repos. Je retirai mes chaussures, dont les fortes semelles auraient pu me faire glisser. Je remis tout mon bagage, mes fusils et mes pistolets à mes hommes, et je me livrai à un exercice d'équilibriste, que j'espère bien ne jamais recommencer. Nous fûmes une heure à traverser le marais — une heure de sauts et de bonds continuels, et d'efforts pour nous retenir à droite et à gauche. — Au milieu de cette gymnastique, un homme derrière moi trébucha et se débattit en criant d'une voix effrayée : Omemba! *Omemba* veut dire serpent. Le pauvre diable avait mis la main sur un énorme serpent noir; sentant le froid de l'animal et le poli visqueux des écailles, il avait lâché prise et était tombé dans la vase. Aussitôt toute la bande se mit à bondir de plus belle et dans tous les sens; c'était une panique générale; on criait, on faisait du bruit pour effrayer le serpent. La pauvre bête, affolée aussi d'épouvante, rampait le long des branches aussi vite qu'elle le pouvait. Malheureusement dans sa terreur, elle se dirigeait de notre côté, et il s'ensuivit une déroute complète. Chacun se sauvait à toutes jambes; on gambadait, on sautait; un autre homme tomba dans la boue, ce qui redoubla la confusion.

1. Voir les numéros 680 à 69.

Deux ou trois fois je fus moi-même sur le point de prendre un bain de vase. Mais heureusement je finis par me tirer de là. J'avais les pieds cruellement meurtris; enfin nous arrivâmes à l'autre rive, et je respirai quand je revis la mer.

PAUL DU CHAILLU.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DES MODES

Puisque nous tenons enfin le beau temps, occupons-nous sérieusement de nos toilettes, chères lectrices. Voici la saison des voyages, on doit nous trouver prêtes à quitter Paris, et, par conséquent, approvisionnées comme des femmes qui vont se mettre en campagne.

Les toilettes de printemps sont ravissantes cette année; leur forme est des plus gracieuses, les étoffes ont des teintes charmantes, les garnitures se combinent de toutes les choses possibles, et enfin... c'est le mois de mai qui porte la joie dans tous les cœurs.

Ne quittons pas la grande ville sans faire une visite aux magasins de la *Ville de Saint-Denis*: le temps que nous y passerons sera bien employé, il y a beaucoup de choses à voir.

Outre les tissus en soieries, taffetas noir et taffetas glacé que l'on réserve pour les costumes de visite, nous trouvons dans ces magasins une foule d'étoffes légères destinées aux costumes bon marché.

Les garnitures disposées avec art font de ces toilettes quelque chose de très-coquet, et toutes les femmes savent que ce ne sont pas les plus belles robes qui font le plus de plaisir.

On peut donc choisir parmi les tissus: la sultane, l'alpaga, le mohair, la mousseline imprimée, la toile de Vichy, la percale illustrée; tout cela est charmant, car les modes actuelles exigent plus de goût que de luxe.

La *Ville de Saint-Denis*, située dans le faubourg de ce nom, est véritablement le seul magasin où l'on vend bon marché, parce que les frais de cet établissement ne sont point en proportion du chiffre d'affaires; aussi on trouve là de véritables occasions.

Pour les costumes d'enfants, par exemple, la *Ville de Saint-Denis* a des assortiments très-variés; on ne saurait, en faisant soi-même, faire mieux ni à un prix moins élevé. Ensuite ces petites toilettes toutes faites sont bien coupées, de bonne forme; elles peuvent servir de modèles pour répéter ces mêmes toilettes en variant les nuances.

Toutes les étoffes pour ameublements sont également très-avantageuses, et le linge de ménage confectionné est établi là d'une manière grandiose et dans des conditions exceptionnelles.

On est toujours pressé au moment du départ, il faut économiser le temps. La maison qui offre tout à la fois les étoffes, les confections, la lingerie, la bonneterie, les ombrelles, a bien des chances pour captiver l'acheteur; elle lui rend service en lui épargnant des courses, et ceci vaut la peine d'être apprécié.

Il n'est pas de question plus souvent agitée que celle des jupons. Ne riez pas, mes chères lectrices, car ce sujet, s'il ne trouble point la paix du monde, préoccupe au moins beaucoup les fournisseurs de vêtements féminins.

L'année dernière, vous vous en souvenez, il ne s'agissait rien moins que d'abolir complétement la crinoline; quelques femmes même, ayant pris la chose au sérieux, se tenaient serrées dans des fourreaux, ni plus ni moins que des parapluies.

Je vous l'ai dit alors: cette mode est trop désavantageuse, elle ne durera pas; les jupons à cerceaux et les robes à plis n'ont point fini leur temps; soyons prudentes et attendons. Or, voici ce qui arrive: avec les premiers beaux jours, on remet l'ampleur aux robes, des tournures *très-accentuées* aux jupes de dessous, et la crinoline, au lieu de s'envoler, reste *cage* et devient *panier*.

Il suffira, pour juger la mode actuelle, d'examiner les nouveaux et charmants modèles de la maison Tomson, boulevard Poissonnière, nº 12.

On sait que cette maison a toujours été la première pour cette industrie; aussi, en ce moment, elle fait la cage Grand-Prix à tournure et la jupe française, dont la ceinture est garnie de rouleaux; ce sont des types indispensables pour porter les toilettes Louis XV, véritable succès de la saison.

Si l'on a acheté des jupes de dessous avant d'être avertie de ces tendances de Mme la Mode, on peut porter la tournure que la maison Tomson livre seule et qui s'adapte à tous les jupons.

Il y a des gens qui ne sont jamais contents et qui critiquent par parti pris toutes les nouveautés. Je les entends crier encore au ridicule; cependant, nous sommes forcés d'en convenir, les modèles de costumes de belle saison sont extrêmement jolis.

Les mille fantaisies qui les composent permettent aux femmes de s'habiller tout à fait selon leur goût: les étoffes (la soierie riche exceptée) ne sont pas chères, et l'on peut organiser une foule de toilettes peu dispendieuses et cependant de bon goût et seyantes.

Un petit chapeau rond à voilette de tulle et bouquet de fleurs des champs, un costume en tissu de fantaisie avec le paletot assorti, une ceinture en ruban, une chemisette de mousseline, voilà ce qui compose le vêtement de campagne d'une jeune femme. Tout cela peut se faire à peu de frais, et la grâce de la jeunesse suffit pour donner un air de fête aux choses les plus simples.

On s'est habitué aux petits chapeaux: il n'est point question d'en porter d'autres.

Passons les beaux jours, nous verrons ensuite.

Sous ces petits chapeaux il faut toujours beaucoup de cheveux. Je remarque avec peine que le *postiche* est généralement adopté.

Cependant il est facile, en mêlant un peu de *crépé* en dessous des cheveux, de faire *mousser* sa chevelure; cela vaut toujours mieux, il me semble, que de porter les cheveux d'autrui.

Je recommande toujours à nos chères lectrices, pour l'entretien de leur chevelure, l'*Eau* et la *Pommade vivifiques* dont le dépôt est chez M. Binet, rue de Richelieu, 29. Ces excellents produits arrêtent immédiatement la chute des cheveux; ils les font repousser en abondance. La pommade, qui est fine et d'un parfum très-distingué, détruit les pellicules; elle donne du brillant, de la souplesse, empêche les cheveux de se casser et en tonifie les racines.

Ces produits hors ligne méritent la réputation qu'ils ont acquise dans le monde élégant.

Je vous donne aujourd'hui, mes chères lectrices, le sommaire du numéro du 15 mai du journal *la Glaneuse parisienne*. J'espère ainsi attirer de nouvelles lectrices à ce journal utile qui est, non pas le rival, mais le complément de tous les journaux du même genre.

On sait que la *Glaneuse parisienne* donne les *patrons coupés* de toutes les nouveautés. On y trouvera ce mois-ci la *pèlerine Bachlick*, qui se porte sur toutes les toilettes et un patron complet: jupe, corsage et veste pour jeune fille. Avec cela des modes coloriées, une belle planche en couleur de tapisserie laine et soie; une planche de nouvelles broderies; des modèles de dessins à copier pour les élèves, et enfin, dans le texte, un *Courrier de modes pratiques*, guide complet pour les personnes qui s'occupent elles-mêmes de leurs toilettes; puis des travaux et des recettes de cuisine et de ménage.

Le texte est littéraire; il donne des nouvelles, des histoires de voyage, des proverbes, etc.

On s'abonne à la *Librairie Nouvelle*, boulevard des Italiens, 15. Le prix est de 12 francs par an pour toute la France. Les abonnements partent du 15 de chaque mois, et se font pour l'année entière, en envoyant un bon de poste au nom de M. le directeur de la *Glaneuse parisienne*.

On peut demander un numéro spécimen à la *Librairie Nouvelle* contre un franc en timbres-poste.

Je n'oublierai pas d'ajouter, en vous faisant l'éloge de ce journal, qu'il offre à tous ses abonnés de très-jolies primes et qu'il justifie en tous points son titre de journal de la vie de famille.

ALICE DE SAVIGNY.

LE CHEMIN DE FER DU MONT-CENIS

L'ouverture de la ligne de Saint-Michel à Suse, à travers le Mont-Cenis, doit avoir lieu décidément du 25 au 30 de ce mois. Toutefois l'inauguration officielle en a été faite la semaine dernière par la commission franco-italienne composée de MM. Colin, inspecteur général des ponts et chaussées, Dumoulin, Bochet, ingénieurs en chef des ponts et chaussées et des mines; Guinard et Perrin, ingénieurs ordinaires des mêmes corps. Les commissaires italiens étaient MM. Galimberti et Biglia. La Compagnie était représentée par M. Desbrière, ingénieur délégué, assisté de MM. Blake, chef des travaux, et Gobierre, chef d'exploitation.

La visite des travaux et des stations a pris les journées des 28 et 29 avril. Le 2 mai, la commission française, partie de Suse à 6 h. 15 du matin, arrivait à Saint-Michel à 11 h. 1/2. En conséquence le parcours a duré 4 h. 1/4, dont 1 h. 1/4 pour les arrêts. La distance entière étant de 80 kilomètres, la vitesse de marche a donc été de 19 kilomètres à l'heure.

Le train se composait d'un fourgon et de deux voitures de première classe.

Nous avons déjà décrit (nº 687) le nouveau système employé pour gravir et descendre les pentes de la montagne. Nous n'y reviendrions pas, si nous ne désirions faire droit à une réclamation relative à feu M. le marquis Achille de Jouffroy, que nous nommions dans notre précédent article.

En rappelant que ce savant ingénieur avait le premier vaincu les difficultés qui s'opposaient à l'ascension d'un railway sur une pente rapide, nous disions que son système



Explication du dernier Rébus: Dans un cas pressant, point de demi mesure.

perfectionné était devenu le système Séguier, dont M. Fell, l'ingénieur anglais, s'est tout à fait inspiré. Le fait est que les systèmes Jouffroy et Seguier, quoique basés l'un et l'autre sur l'adjonction d'un rail intermédiaire, diffèrent assez pour ne devoir être nullement confondus.

Dans le système Séguier, l'adhérence est obtenue au moyen de deux paires de roues horizontales disposées sous la locomotive, tandis que dans le système Jouffroy l'unique et légère roue motrice, à laquelle toute la puissance de la vapeur est appliquée, placée en tête de la locomotive, roule verticalement, sans engrenage ni crémaillère, sur un rail strié, obtenant, ainsi que le ferait un animal au pied sûr, l'adhérence qui lui permet de franchir les pentes les plus rapides de nos routes impériales, et, grâce à son enrayoir, d'obéir spontanément à l'arrêt du conducteur.

Dès 1846, M. le marquis de Jouffroy faisait fonctionner son système de chemin de fer ascendant sous les yeux d'une commission nommée à cet effet par l'Académie des



LOCOMOTIVE EMPLOYÉE SUR LE CHEMIN DE FER DU MONT-CENIS; dessin communiqué. — Voir page 311.

sciences. Cette commission, composée des hommes les plus compétents, déclara à l'unanimité qu'outre les avantages d'économie que présentait le nouveau système, la sécurité des voyageurs y était entièrement garantie.

L'attention du chef de l'État s'était fixée sur cette découverte. La ligne de Paris à Nogent fut promise, et déjà les études étaient commencées, lorsque la révolution de 1848 priva l'inventeur de ses hautes protections.

En 1856, M. Paleocappa, ministre de Piémont, autorisa M. de Jouffroy à venir à Turin offrir son mode de railway pour le passage du Mont-Cenis. M. de Jouffroy proposait de prendre une partie de la route existante, qu'on séparerait par une barrière de celle réservée aux voitures et piétons, sans autres travaux d'art que des bouts de hangars dans les endroits les plus susceptibles d'avalanches; mais le blâme général qui s'éleva en Italie à l'idée qu'on allait gâter la magnifique route du Mont-Cenis arrêta le gouvernement piémontais, sur le point d'accepter définitivement le projet de M. de Jouffroy. Toutefois, après la campagne de 1859, la France ayant permis à un ingénieur anglais de placer des rails sur la partie française de la route du Mont-Cenis, l'Italie oublia ses anciens scrupules pour suivre cet exemple.

Comme dédommagement, le ministre des travaux publics, M. Behic, a, dit-on, promis depuis aux enfants de M. de Jouffroy de leur faire obtenir la construction de la première ligne du même genre qu'une compagnie obtiendrait l'autorisation d'exploiter. Cette construction ne souffrirait aucune difficulté, M. de Jouffroy ayant laissé toutes les indications nécessaires pour mener à bien l'entreprise.

L. DE MORANCEZ.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N°

SOLUTION DE L'AUTEUR.

BLANCS.	NOIRS.
1 F. 2ᵉCR.	1 R. 3ᵉD.
2 C. 4ᵉD.	2 P. pr. C. forcé.
3 P. 5ᵉR. éch. m.	3 . . . . . .

AUTRE SOLUTION.

1 F. 7ᵉCR.	1 R. 3ᵉD.
2 F. 8ᵉFR éch.	2 R. 3ᵉFD.
3 C. pr. T. éch. m.	3 . . . . .

A

1	1 P. 3ᵉFR.
2 F. 8ᵉFR.	2 P. 4ᵉ FR.
3 C. pr. P. éch. m.	3 . . . . .

Solutions justes : MM. A. Férat, à Charenton-Saint-Maurice; Élie Dussand, à Marseille; Emm. Soligny; Jane, rue de Bruxelles; Paul Mannessier, à Béthune; Moner, à Gironne (Espagne); A. Demasure, à Beauvais; C. Pierson; Alfred Gautier, à Bercy; H. Gasselin; J. Planche; Rάynal, café de Bruxelles, à Lille; V. Decugis, notaire, à Lagrasse; A. Tripet et E. Hoycourt; Capère, à Lourdes; Jules Séjournant, à Nancy; Faysse père, à Beauvoisin; A. M. de V..., à Rochefort; Cercle de Dorat, docteur Lesterpt; Humble Ermite; Cercle de Saint-Palais; Eugène Thiesson; Gustave de Truguet, à Treytel (Suisse); A. Gouyer; C. Pierson; Hte Dutauzin, à Bordeaux; C. Lounoy, rue Affre; D. Mercier, à Argelliers; René Melhinsi, à Pau; Guillout, boulevard de Sébastopol; les amateurs de la Société philomathique, à Bordeaux; Emile Frau, Henri Frau, à Lyon; Paul Delmas, à Bordeaux; H. Godeck, à Monaco; A. Bardon; Vicomte de Larnage, à Tain; Tonin Peraldi, à Bastia; Ernest Dumoulin, à Etaples; Cercle du Commerce, à Vergèze; Aune Frédéric, à Alger; Peltzer, rue Montmartre; A. Moll, commandant du génie, à Haguenau; A. Alfrédy, à Brest; Maurice Dunal, au Lycée de Nîmes; Léon By, à Marseille; H. Maupoil, sous-lieutenant au 32ᵉ de ligne, à Briançon; Henri Coulomb, Maulet, à Alais; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; les officiers du 23ᵉ de ligne, à Salins; capitaine Charrousset, à Toulouse; J. Aynard, à Portes; E. Lequesne.

PROBLÈME N° 9..



Les Blancs jouent et forcent les Noirs à les faire mat

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

EMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1ER ET DU 16 DE CHAQUE MOIS
Le Journal paraît tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DÉPARTEM.
an . .	18 fr.	» — 20 fr.
mois .	9 fr.	» — 10 fr.
mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
19 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,000 gravures
Brochée : 80 fr. au lieu de 116 fr.
Reliée : 120 fr. au lieu de 159 fr.
Expédition franco.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 697 — 23 Mai 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

AVIS IMPORTANT. — L'Univers illustré *prépare, pour la* FIN DU MOIS DE JUIN, *une* **MAGNIFIQUE PRIME GRATUITE** *qui sera délivrée à toute personne qui s'abonnera ou renouvellera son abonnement pour un an. Nous nous empressons d'informer ceux de nos Abonnés dont la souscription expire* FIN MAI COURANT *et qui la renouvelleront pour un an, qu'ils auront droit également à* CETTE PRIME GRATUITE, *s'ils ne préfèrent recevoir immédiatement le* GRAND ALBUM DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE *élégamment relié et contenant cent cinquante belles gravures.*

L'échéance de fin mai étant l'une des plus importantes de l'année, nous recommandons instamment aux personnes dont l'abonnement expire à cette date de le renouveler le plus promptement possible pour éviter toute interruption dans le service du journal.



NOUVEAU PARIS. — INTERIEUR DE L'ÉGLISE DE LA TRINITÉ, EN FACE DE LA RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN; dessin de M. Delannoy. — Voir page 319.

LE MONDE ET LE THÉATRE

La danse des œufs. — L'amendement Guilloutet. — Mariage du prince Murat. — *Le Moniteur* en contravention. — Consultation chez un avocat. — La Mingrélie. — Mlle Léonide Leblanc protectrice des animaux. — La chienne de Mlle Roze. — La pauvreté des poëtes du jour. — M. de Boufflers. — Épître à une chatte... — Supplique à Mlle Roze. — Qu'est-ce que la jeunesse et la vieillesse? — Incident académique. — M. Viennet et M. Théophile Gautier. — Une haine littéraire. — Où M. Flourens a trouvé son maître. — Théorie et pratique. — Réouverture de la Bibliothèque impériale. — Éloges et critique. — De l'obligation d'un acte authentique pour compulser la Biographie Michaud. — La nature des travaux. — Nécessité d'un certificat de vaccine. — Regrets au père Van Praët. — Théâtres. — Opéra-Comique : *La Pénitente*, un acte de MM. H. Meilhac et W. Busnach, musique de Mme de Grandval. — Mlle Cico, MM. Leroy et Potel. — Opéra : Début de M. Mazzoleni dans le *Trouvère*. — Méprise d'un directeur et d'un chroniqueur. — Les trésors de l'Opéra.

Cy commence la danse des œufs.

C'est vous dire, en d'autres termes, que la nouvelle loi sur la presse est maintenant en vigueur et qu'à partir de ce jour la chronique n'a plus à compter seulement avec les chausse-trapes de la politique, mais avec les piéges à loups de la vie privée.

La situation est douillette, on en conviendra.

La loi frappe d'une peine de cinq cents francs d'amende toute publication relative à la vie privée. Bien. Mais la vie privée, qu'est cela au juste?

Par exemple, j'avais entendu parler du mariage d'une Altesse française avec une princesse étrangère : me serait-il permis d'en causer un peu avec mes lecteurs? En homme peu soucieux d'étrenner l'amendement de M. Guilloutet, je jugeai prudent de consulter un avocat.

— Diable! me dit-il quand je lui eus exposé mon fait, la question est délicate. Le mariage est essentiellement un acte de la vie privée; cependant...

— Cependant?...

— Comme après tout la loi veut que la célébration soit publique, vous ne risquez rien, je pense, à envoyer un billet de faire part à vos lecteurs.

— Ainsi, je pourrai annoncer que le mariage de S. A. I. le prince Murat avec S. A. S. la princesse de Mingrélie a été célébré le matin à la chapelle des Tuileries et le soir à l'église russe.

— Pas le moins du monde.

— Je ne comprends plus.

— Le mariage civil, voilà ce qui vous appartient; mais non la cérémonie religieuse.

— Puis-je décrire au moins la toilette des mariés?

— Pas davantage, ceci rentre encore dans la vie privée.

— Et si je nomme les hauts personnages qui assistaient à la cérémonie?

— Toujours la vie privée!

— Le *Moniteur* pourtant ne s'en est pas fait faute, voyez plutôt.

— Le *Moniteur* est en contravention.

— Et ce journal qui nous apprend que le marié était en uniforme, qui nous dit la beauté, la grâce, l'élégance de la mariée, qui analyse en détail sa toilette, — la longue robe de satin blanc recouverte de point de Bruxelles d'une valeur de 50,000 francs, le bouquet de corsage accompagné de deux traînées de fleurs d'oranger formant tablier sur la jupe, le voile à l'Isabeau, la coiffure en rouleaux et les souliers-cothurnes?

— Aussi en contravention; et si ni l'un ni l'autre n'ont été poursuivis, c'est par pure tolérance de la part des personnes désignées dans leurs articles.

— De sorte que, pour être absolument en règle avec M. Guilloutet, je devrai me borner à dire : Le 13 mai, M. le maire du premier arrondissement a declaré unis par les liens du mariage S. A. I. le prince Murat et S. A. S. la princesse de Mingrélie?

— Vous y êtes. Après cela rien ne s'oppose à ce que vous poussiez une petite pointe en Mingrélie, à ce que vous décriviez ses montagnes pittoresques, sa végétation luxuriante, ses arbres centenaires, ses lianes gigantesques, ses forêts peuplées de gibier, de bêtes fauves et d'oiseaux chanteurs. Vous pourrez aussi, sans crainte d'être inquiété, remonter, avec vos lecteurs, le Phase qui roule des paillettes d'or, visiter le monastère byzantin de Gaëlaëth, contempler l'image miraculeuse de la Vierge et sa parure de diamants, de perles, de rubis, estimée à plusieurs millions; vous pourrez évoquer avec eux les souvenirs mythologiques mêlés aux traditions chrétiennes, le paradis terrestre, la Toison d'or, la colonne de Siméon Stylite...

— Merci. Autre chose maintenant.

— Voyons.

— Y aurait-il danger à faire savoir au public que Mlle Léonide Leblanc, la gracieuse artiste que tout le monde connaît, vient de se faire recevoir membre de la société protectrice des animaux?

— Qu'est-ce que cette société-là?

— Une société qui a pour but d'alléger les souffrances de tous les êtres du règne animal, l'homme seul excepté, lions, moineaux, pigeons...

— Assez, assez, ce n'est pas cela que je vous demande. S'agit-il d'une société particulière comme la *Gousse*, la *Timbale*, les *Petits Agneaux*, ou d'une société reconnue par le gouvernement?

— Parfaitement reconnue.

— Et dont par conséquent les membres, — ou du moins leurs noms, — appartiennent au public? Eh bien, alors, allez-y gaiement!

~~~ Je m'en suis tenu là de la consultation : peut-être cependant, ayant mon avocat sous la main, eussé-je bien fait de le consulter sur le cas de Tita, la chienne de Mlle Marie Roze.

Lugete, ô Veneres Cupidinesque! Mlle Marie Roze pleure Tita, sa chienne favorite. Comme ceux de Lesbie, ses beaux yeux sont gonflés de larmes.

Flendo turgiduli rubent ocelli.

Tita n'est pas morte : Tita est perdue, ce qui est pis encore peut-être. Que deviendra Tita, sevrée des caresses et de la vue de sa maîtresse adorée?

Tita a-t-elle tout ce qu'elle veut.
Bon souper, bon gîte et le reste?

Faut-il croire que Tita, comme le pigeon de La Fontaine, aura voulu courir le monde? La fidélité de sa race proteste contre une pareille escapade. Ou plutôt n'aura-t-elle pas été soustraite par quelque amoureux en quête d'un prétexte pour se présenter chez Mlle Marie Roze? Le mystère ne tardera pas à s'éclaircir. En attendant, cinquante francs sont offerts à celui qui rapportera Tita. Cinquante francs, — comme si le bonheur de rendre Tita à sa maîtresse n'était pas une rémunération plus que suffisante! Et que de gens que je connais payeraient cent fois la somme promise pour un regard ou un sourire de la séduisante Djelma!

Il va sans dire que l'événement a inspiré plus d'un poëte. Malheureusement les Catulle sont rares et, parmi les pièces de vers que j'ai lues, je n'en ai pas trouvé une qui fût digne du sujet. Nous ne savons plus aujourd'hui tourner ces petits riens galants où excellaient les poëtes du XVIIIe siècle. — Ah! si pareille fortune était échue à M. le chevalier de Boufflers! Quel joli madrigal nous trouverions dans ses œuvres à la suite de ceux adressés par exemple : — *à Mme Dubourg en lui envoyant une caisse d'eau de Cologne; — à M. le comte de Ségur, qui avait donné à sa femme une très-jolie tasse de porcelaine, mais seule; — à Mme de Gucé sa sœur, en lui envoyant une cocotte; — à une dame qui lui avait demandé tous les cachets des lettres qu'il recevrait pour en faire des bâtons de cire à cacheter; — à une très-belle dame dont les yeux étaient différents l'un de l'autre; — à une dame mal peignée; — à Mme de B***, à qui l'on avait donné six douzaines de paires de gants pour ses étrennes; — à Brillant, chatte de Mme de ****! Citons celui-ci pendant que nous y sommes :

Jusques aux deux bouts de la terre
Brillant, vos attraits sont connus.
D'Amourette vous êtes mère,
Des chats vous êtes la Vénus.
De votre grâce enchanteresse
Tout est charmé, tout parle tu,
Luxembourg est votre maîtresse
Que n'est-elle la mienne aussi.

Le vœu est un peu leste, et le poëte qui s'aviserait d'en formuler un pareil dans une épître à Tita, risquerait fort de passer pour un soudard. — Il est vrai que Boufflers était alors capitaine de hussards.

Que Mlle Roze me pardonne cette timide incursion dans sa vie privée; qu'elle daigne considérer qu'en dénonçant à mes lecteurs la fugue de Tita j'ai voulu aller au-devant de ses désirs, et qu'elle ne fasse pas payer trop cher à mon audace les frais de mes bonnes intentions!

~~~ Je continue à marcher *per ignes suppositos*. Puisse cette citation virgilienne désarmer l'illustre académicien dont je vais parler et me valoir de sa part la même indulgence que témoignait récemment M. Sainte-Beuve à un de mes confrères en chronique!

Quoi de plus sot que de mesurer la jeunesse d'un homme à son âge? La jeunesse est comme la vieillesse, une affaire de convention, un aspect, une image. Les rides au front ne signifient rien. Chez ceux-là qui sont vraiment restés jeunes, le cœur et l'esprit ne se rident point. Il y a des jeunes de quatre-vingts ans. Il n'y en a même plus qu'à cet âge. Quel compositeur est plus jeune que M. Auber? Quel écrivain plus jeune que M. Viennet, lui le plus alerte parmi les académiciens? — c'est-à-dire le plus jeune parmi les jeunes, quoiqu'il ait quatre-vingt-dix ans bien sonnés. Aussi à cet aimable esprit, à ce cœur toujours vert, à cet espiègle, on permet toutes les facéties. C'est le Benjamin de la maison. Il est là chez lui, gâté et aimé! Il est la joie du logis.

Ceci m'amène à vous conter un trait de lui qui a beaucoup amusé l'assemblée, le jour de l'élection de MM. Autran et Claude Bernard.

Le premier fauteuil était disputé par MM. Autran et Théophile Gautier! M. Viennet est incapable de faire du mal à qui que ce soit; mais sa muse a ses haines, ses colères, ses antipathies. Or Viennet le classique a en horreur Théo, le demi-dieu du romantisme. Pour lui Théo, c'est le sacrilége, c'est l'iconoclaste, c'est un de ces révolutionnaires terribles qui détrônèrent la poésie de droit divin, et firent entrer dans le sanctuaire le vers libre de la fantaisie moderne. On vote... on compte les suffrages. Théo est vaincu. Autran est vainqueur dans la lutte. — A lui la palme verte, à lui le fauteuil!

On procède à la seconde élection. Les immortels sont en demi-cercle autour de leur table. M. Viennet paraît préoccupé. Tout d'un coup, d'une voix sonore, il rompt le silence, et le voilà qui s'écrie : « Gautier, Gautier! Vous verrez que le bon Dieu fera si bien les choses, qu'il nommera Gautier pour me remplacer. »

Tout l'Olympe retentit d'un rire homérique. Les immortels ne purent conserver leur gravité devant cette boutade qui trahissait les préoccupations du célèbre auteur d'*Arbogaste*, à la perspective de son fauteuil occupé par ce chef de l'école ennemie, de son éloge fait par un adversaire heureux! C'était pour lui une douleur de penser que Gautier serait un jour académicien; mais n'était-ce pas une double douleur de prévoir que les années s'accumulant, lui, Viennet, ne serait plus académicien et que Théo le serait à sa place?

On se met au travail — c'est le seul travail que fait, je crois, l'Académie — pour remplir le second fauteuil vacant.

Claude Bernard est proclamé.

Mais deux voix avaient été données à Théophile Gautier, l'une par un ancien ami et coreligionnaire littéraire, l'autre, devinez par qui? — la fidélité n'existe-t-elle pas dans la haine comme dans l'amitié? — par son ennemi même, par l'excellent M. Viennet! — Sage politique, M. Viennet avait imaginé de faire dériver le mal qu'il ne pouvait vaincre de front.

Gautier, s'était-il dit, sera académicien : ainsi le veulent les dieux! Puisse-t-il l'être le plus tôt possible. Mais du moins, ne fera-t-il pas mon éloge! En contribuant à son élection, j'épargnerai peut-être à ma mémoire la douleur de voir le dernier des classiques enterré par les mains profanes du premier des romantiques!

Que le spirituel doyen de l'Académie se rassure. De même que l'Empereur disait : « Le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu, » il peut se rassurer et se dire : « l'académicien qui me remplacera n'est pas encore né. » M. Flourens n'a-t-il pas dit que la jeunesse commençait à soixante ans et l'âge mûr à cent ans? M. Flourens l'a dit et ne l'a pas prouvé. — M. Viennet ne le dit pas, mais il le prouve.

~~~ Dieu merci, me voici quitte pour aujourd'hui de la vie privée et je commence à respirer plus à l'aise.

Avant d'entrer dans les théâtres, saluons la Bibliothèque
~~~

mpériale, qui va prochainement rouvrir avec une nouvelle salle de lecture et un nouveau règlement.

De la salle je n'ai rien à dire : la description en sera donnée plus tard, en même temps que le dessin que prépare *l'Univers illustré* et auquel naturellement elle servira de exte.

Un mot seulement sur le nouveau règlement.

J'y trouve tout d'abord une mesure excellente. La Bibliothèque restera ouverte tous les jours sans interruption, même le dimanche, de dix heures à quatre heures, pour oute personne âgée de seize ans accomplis.

D'autres améliorations nous sont promises, entre autres la communication des dernières livraisons des publications cientifiques. C'est parfait, et il n'y a que des remercîments adresser sur ces deux points à l'administration de la Bibliothèque.

Il faut espérer qu'on ne se bornera pas là et qu'on étendra communication aux romans, actuellement en interdit, et ux journaux, dont la lecture n'est autorisée que pour ceux ui remontent à dix années. Il me semble qu'un délai d'un n serait déjà bien honnête.

J'aime à croire aussi que l'on reviendra sur une nouvelle isposition « aux termes de laquelle, toute personne qui désirerait fréquenter une des salles de travail devra au préalable emander une carte d'admission par lettre adressée à l'administrateur général, en indiquant la nature de ses travaux t en justifiant d'une manière *authentique* de ses noms, proession et domicile. »

Authentique, le mot y est. Il faudra donc, pour être admis consulter la Biographie Michaud, aller chez un notaire et mettre en mouvement deux témoins patentés.

Ce sera joliment commode !

Et la nature des travaux, qu'entend-on par là? Pour un ritique, par exemple, est-ce que la nature du travail ne hange pas tous les jours, suivant que l'ouvrage dont il doit endre compte se rattache à la littérature, à l'histoire, à la cience ou aux arts? Et si j'ai un sujet, une matière, une idée u'il ne me plaise pas de révéler, serai-je donc forcé d'en ire la confidence à messieurs de la Bibliothèque? Ou la mesure est gênante et vexatoire, ou elle ne signifie rien. lors à quoi bon?

Car je ne suppose pas qu'elle ait pour but de restreindre nombre des lecteurs. A ce compte, on ferait bien d'aller lus loin et d'exiger un certificat de vaccine.

Ah! le bon temps que celui du père Van Praët, où la Bibliothèque était si facilement accessible, où les livres se donaient si rapidement, de la main à la main, et sans tout cet ppareil bureaucratique!

~~~ A l'Opéra-Comique un petit acte intitulé *la Pénitente*; à l'Opéra les débuts de Mazzoleni, voilà tout le menu ramatique de la semaine.

Le livret de *la Penitente* sort du moule ordinaire.

Au bout de quinze jours de mariage, Térésita est sur le oint de devenir veuve. Ne la plaignez pas trop. Son mari, l señor Torribio, ne fait que payer la peine de sa goinfrerie; il crève d'un pâté que son estomac se refuse à digérer :

> Quand tout passe dans la nature,
> Le pâté seul ne passe pas.

Ainsi chante, dans des couplets d'un comique franc et ien venu, le valet Perrico, que le mourant a dépêché en mission auprès de Térésita.

La mission est assez singulière.

Avant de passer de vie à trépas, Torribio a voulu se mettre en règle avec le ciel : il a ordonné que sa veuve se retirerait immédiatement dans un couvent et y rachèterait par une claustration éternelle les péchés de son mari. Ce n'est pas l'affaire de la belle Andalouse qui se dispose à envoyer promener le messager. Mais les collatéraux ont prévu le cas, et bientôt se présente devant Térésita, un des leurs, un bachelier en théologie, tout frais émoulu de l'université de Salamanque. Le pauvre garçon s'est chargé de faire exécuter les volontés du mourant. —Ah, bien oui! Térésita ne fait qu'une bouchée de l'innocent : un coin d'épaule nue, un bout de pied mutin l'ont bien vite retourné comme un gant. Le séminariste fait place au Chérubin — *Cherubino di Amore* — et quand on vient nous annoncer que Torribio est sauvé, que le fameux pâté a passé, nous devinons bien... quoi? Relisez, s'il vous plaît, le *Mariage de Figaro* et la *Mère coupable*.

La musique de Mme de Grandval se fait entendre avec plaisir. Son mérite est d'être mélodique et bien en situation. Outre les couplets que j'ai signalés plus haut, on a surtout remarqué le piquant boléro : *Je veux danser comme autrefois*; le duo : *Pour un moraliste*, très-bien fait au point de vue scénique, et le trio syllabique : *Dans un cachot noir*, le meilleur morceau, à mon sens, de cette élégante partition.

Très-jolie Mlle Cico sous son costume espagnol — et cantatrice très-agréable. Mais pourquoi prononce-t-elle si mal? Leroy n'est ni plus mauvais ni meilleur que d'habitude. Potel a beaucoup de comique et de verve et tire de sa mauvaise voix le plus de parti possible. S'il continue ainsi, je ne désespère pas de le voir un jour égaler Ferréol.

~~~ Lorsque j'ai appris que M. Perrin avait engagé Mazzoleni et le faisait élever à la brochette en vue de le donner comme *comprimario* à Villaret, je n'ai pas hésité *in petto* à prédire un succès. Il y a quelques années j'avais entendu Mazzoleni à Florence, et je m'étais dit que le directeur de Paris qui l'attacherait à son théâtre ferait un coup de fortune. J'avoue de bonne grâce que je m'étais trompé : soit que je n'aie pas tenu compte de la différence des cadres, soit que les moyens de l'artiste se soient altérés en passant les Alpes, toujours est-il que je n'ai pas reconnu l'autre soir à l'Opéra cette voix moelleuse, pleine, *pastosa*, comme on dit en Italie, qui m'avait charmé à la Pergola.

Pour comble de malheur, il est survenu au chanteur un de ces accidents de larynx — *vulgo* chats ou couacs — pour lesquels, nous autres Français, nous sommes impitoyables. Le rôle pourtant, celui de Manrique dans le *Trouvère*, n'est pas de ceux qui exigent un grand déploiement de puissance vocale. Certes, Mazzoleni n'est pas le premier venu : son médium est encore beau; il sait chanter, enfler et diminuer le son; mais ces qualités, qui seraient suffisantes pour le public de Ventadour, ne le sont pas pour celui de la rue Le Peletier. La dernière épreuve de Mario avait déjà montré combien est rude à monter l'escalier de l'Opéra. Que ce double exemple nous soit une raison d'apprécier à leur valeur les artistes que nous possédons, — et pour ne parler que de ceux qui figuraient dans cette représentation, Mme Marie Sass et sa voix splendide, Mlle Bloch et son énergie dramatique, Caron, un baryton sympathique et bien doué, Castelmary lui-même qui fait passer au premier plan un rôle secondaire, — et, parmi les ballerines, Mlle Fioretti, chaque jour plus légère, plus spirituelle, plus piquante, enfin Mlle Granzow, une perfection, un miracle de séduction chaste et élégante, la *diva* du ciel chorégraphique!

GÉROME.

La célèbre gravure de Raphaël Morghen, d'après la **Cène** *de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans notre numéro du 4 avril, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de* l'Univers illustré *a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier vélin satiné, très-fort et à grandes marges. — Prix : 2 fr. dans les bureaux du Journal. Pour recevoir* franco, *dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 fr. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.*

BULLETIN

Tandis que l'Empereur et l'Impératrice étaient à Orléans, le Prince Impérial est allé faire une visite au camp de Saint-Maur. Son arrivée, tout à fait inattendue, est devenue l'occasion d'une ovation spontanée de la part des troupes.

Le jeune Prince, accompagné de son gouverneur, M. le général Frossard, a parcouru le camp d'un bout à l'autre; il a même tenu, dit-on, à goûter la soupe des soldats. Son retour s'est effectué au milieu de manifestations non moins vives que celles qui avaient salué son arrivée.

Quelques jours après, le jeune Prince s'est également rendu à l'École polytechnique, qu'il a visitée dans tous ses détails.

Des manœuvres d'ensemble et des exercices individuels pour l'étude du nouveau fusil ont lieu en ce moment, non-seulement au camp de Vincennes, mais encore dans nos différentes divisions militaires.

Les rapports qui arrivent de tous côtés constatent que nos soldats ont une aptitude particulière pour l'arme nouvelle, qu'ils s'en servent avec beaucoup d'intelligence et d'habileté, et que quelques imperfections de détails signalées dès le principe ont été rectifiées de la manière la plus heureuse.

On a calculé, d'après les résultats obtenus, qu'un bataillon d'infanterie de cinq cents hommes, engagé à 500 mètres contre un ennemi numériquement égal, mettrait à la première décharge, chaque soldat fournissant un coup, de quatre-vingts à quatre-vingt-dix hommes hors de combat, en moyenne.

Le fusil français, ayant à cette distance une portée et une efficacité supérieure aux autres armes du même genre, et chaque soldat pouvant, en commençant, tirer jusqu'à douze coups à la minute, il en résulte que le bataillon ennemi pourrait, en trente secondes, être mis tout entier hors de combat. Nous ne donnons ces détails que pour rendre sensible, par des chiffres, le mérite du fusil français, qui attire l'attention du monde militaire.

Le monde aristocratique de Paris s'est beaucoup occupé, la semaine dernière, du mariage du prince Achille Murat avec la princesse de Mingrélie. Le prince Achille Murat est le deuxième fils du prince Lucien Murat, sénateur, et de Mme Georgina Fraser. La jeune épouse est ainsi qualifiée dans les publications légales : S. A. la princesse Salomé de Mingrélie, fille du feu prince David Dadiani de Mingrélie et de la princesse Catherine Tchaftchavadzé, sa veuve.

La cérémonie du mariage a eu lieu, le 13 courant, au palais des Tuileries, en présence de Leurs Majestés Impériales. Le soir, la bénédiction nuptiale a été donnée, en grande pompe, au prince Achille Murat et à la princesse de Mingrélie, dans l'église russe du faubourg Saint-Honoré. La plupart des grands officiers de la couronne et des hauts fonctionnaires des maisons impériales s'étaient réunis dans cette enceinte, où se pressait également une foule composée des membres les plus élégants du grand monde parisien et de l'élite de la colonie étrangère.

A la célébration de ce mariage princier, on a exécuté, aux Tuileries, l'*Ave Maria* de Gounod, pour voix de femme, harmonium, harpe et violon solo. L'effet de cette musique a été admirable, grâce à la belle voix de Mlle Mauduit. Quelques jours auparavant, à l'occasion de la première communion du Prince Impérial, la jeune et brillante cantatrice avait dit avec la même distinction et le même succès le *Benedictus* de M. Auber. La voix de Mlle Mauduit, d'un *medium* si plein et si rare, a des qualités qui se font remarquer à l'église comme au théâtre. On peut là-dessus s'en fier au témoignage de tous ceux qui, après avoir assisté à la cérémonie des Tuileries, ont entendu, le soir, la gracieuse artiste à l'Opéra dans l'Elvire de *Don Juan*, dont elle s'est fait, comme du rôle d'Alice dans *Robert*, une véritable création.

On nous écrit de Madrid que, dans la soirée du 11 mai, la reine d'Espagne a conféré le collier de la Toison d'or au comte de Girgenti, frère du roi François II de Naples, à l'occasion de son mariage avec l'infante Isabelle. Le lendemain, le contrat a été signé et les fiançailles solennelles ont été célébrées le 13, à dix heures du soir. Le 14, la bénédiction nuptiale a été donnée aux jeunes époux dans l'église royale d'Atocha. Le même jour, il y a eu grand banquet au palais. Le 15 a été consacré aux réceptions officielles, à un dîner de gala et à une représentation au théâtre royal. Les fêtes ont été clôturées, le 16, par un grand bal au palais de la reine.

Le comte de Girgenti est héritier de l'archiduc Regnier, oncle de l'empereur d'Autriche, qui l'a adopté, n'ayant pas de succession directe. L'archiduc possède une fortune d'environ cinq cent mille livres de rente. On voit que le jeune ménage n'a pas trop à redouter la pauvreté.

L'escadre de la Méditerranée se trouve actuellement mouillée au golfe Juan. Sur la demande des propriétaires d'orangers, qui, cette année, ont une récolte surabondante, l'amiral Jurien de La Gravière a autorisé les matelots à aider à la cueillette des fleurs. Sans ce secours inespéré, les fleurs d'orangers auraient souffert sur les arbres, et les propriétaires auraient été obligés de subir une grande dépréciation dans le prix.

Par suite d'arrangements intervenus entre le saint-siége et le prince de Monaco, ce microscopique État va cesser d'être soumis à la juridiction ecclésiastique de l'évêque de Nice pour former un diocèse séparé, dont l'ordinaire, relevant directement de Rome, sera l'abbé du couvent de Bénédictins que le prince vient de fonder à Monaco.

Ce prélat a été nommé d'un commun accord par le saint-siége et le prince, et l'on attend prochainement l'arrivée à Monaco du légat apostolique envoyé par Sa Sainteté pour procéder à son installation.

Le 25 de ce mois aura lieu à Worms l'inauguration du monument colossal élevé à Luther dans cette ville. La statue reposera sur un piédestal carré en granit de quarante pieds de hauteur. Aux quatre coins du piédestal, sur un socle de huit pieds, s'élèveront les statues, hautes de huit et demi, des plus puissants soutiens et protecteurs de la Réforme : Frédéric le Sage, électeur de Saxe; Philippe le Magnanime, landgrave de Hesse; Philippe Melanchthon et Jean Reuchlin. La statue de Luther mesure dix pieds et demi de hauteur. Ce monument a été exécuté d'après les dessins du sculpteur Rietschel.

Il vient de se fonder à Berlin, sous le nom de Club de l'Union, une société qui a pour but de donner aux courses

de chevaux en Prusse le développement qu'elles ont pris en France et en Angleterre. Plusieurs dames en font partie elles; ont souscrit des sommes considérables pour la fondation de prix.

L'empereur François-Joseph a pris l'initiative d'une souscription pour élever une statue au poëte Schiller sur l'une des places publiques de Vienne.

Les lettres de Rome nous apportent la nouvelle de la mort du cardinal d'Andréa. Dans ces dernières années, il s'était fait beaucoup de bruit autour du nom de ce prélat, par suite de ses démêlés avec le gouvernement du Saint-Siége. Le cardinal d'Andrea s'était retiré à Naples; mais, sur le point d'être privé de ses charges et dignités, il avait dû revenir à Rome et faire amende honorable devant le Pape. Le cardinal d'Andréa qui n'était âgé que de cinquante-cinq ans a succombé subitement au moment où il venait d'obtenir l'autorisation du souverain pontife de se rendre aux Eaux-Bonnes pour essayer de rétablir sa santé gravement altérée.

On écrit de Bergen, en Norwége, que le capitaine Roldewey, chef de l'expédition allemande pour le pôle Nord, est arrivé dans cette ville. Il a fait l'acquisition d'un bâtiment capable de manœuvrer à travers les glaces; l'équipage est de douze hommes, dont plusieurs Norvégiens qui ont déjà fait le voyage du Spitzberg. On emportera des provisions pour un an. Le départ aura lieu dans le courant du mois de mai.

TH. DE LANGEAC.

THEODORE II

I.

La guerre d'Abyssinie a fini avec une rapidité tragique. Théodore II s'est enseveli sous les ruines de Magdala.

L'opinion, qui est souvent dure aux vaincus, n'a pourtant pas pu refuser quelques sympathies à cette fière victime. Quelles qu'aient été les fautes et les aberrations de ces treize années de règne, elles doivent s'effacer, du moins pour le moment, devant l'estime due à l'énergique soldat qui n'a pas voulu survivre à sa chute. Il n'y a pas à craindre que son exemple soit bien contagieux. Depuis longtemps, les « pasteurs des peuples » se sont accoutumés à glisser du pouvoir aussi mollement et aussi convenablement que possible : ils n'aiment guère les drames dont ils font les frais. Cela vaut sans doute mieux ainsi : il y a moins de sang versé, moins de braves gens sacrifiés à des personnes très-honorables d'ailleurs, mais peut-être trop portées à se réserver pour les éventualités futures.

L'Angleterre a montré assez d'honnêteté et de modération dans toute cette affaire pour nous permettre de penser que, si Théodore avait posé les armes, elle eût été aussi généreuse envers lui que la Russie l'a été envers Schamyl, que nous l'avons été pour Abd-el-Kader et Bou-Maza. Amené à Londres, présenté à la reine, promené aux bals des ministres, « l'esclave de la Trinité » se fût accoutumé à vivre doucement, interné dans quelque colonie, largement pensionné, spéculant, thésaurisant, bon père de famille aux termes du Code. Il n'eût eu, sous ce rapport, qu'à prendre exemple sur tel confrère qu'il eût pu rencontrer, promenant parmi nos sottises et nos badauderies sa discrète élégance, son embonpoint naissant, ses longs yeux de femme et ce fin sourire de gentilhomme d'Orient dont nulle parole ne peut exprimer l'incommensurable dédain.

Mais le lion éthiopien n'a pas eu ces habiletés; il a bravement accepté la responsabilité de sa folle agression, et a péri



MARIAGE DU PRINCE ACHILLE MURAT ET DE LA PRINCESSE DE MINGRÉLIE, A L'ÉGLISE RUSSE DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ; dessin de M. Desroches-Valnay. — Voir le Bulletin.



RÉUNION [illegible] ARTISTES JAPONAIS [illegible] de M. A. de L..., agent [illegible] au Japon. — Voir page [illegible].



LA CAMPAGNE DU POITOU, AU MOIS DE MAI, dessin de M. C. Holme. — Voir page 121.

volontairement. C'était la seule solution digne de lui, d'un règne acculé à l'impossible. Je pense qu'en face d'un pareil drame nous allons être délivrés de tous les contes bleus que la *furia* anecdotière a, depuis un an, accumulés autour du négus. On nous a créé de toutes pièces un Théodore de fantaisie, amusant d'abord, féroce plus tard, quand les correspondances bavardes de Magdala sont venues inonder les journaux. Peu de lecteurs ont eu assez de sang-froid pour se dire que des gens qui écrivaient et envoyaient au *Times* de si longues colonnes, que le négus ne se donnait la peine ni d'empêcher ni d'intercepter, n'étaient pas, après tout, dans les oubliettes de Denys de Syracuse.

J'ai vu de fort près le négus : je n'ai guère eu personnellement à m'en louer, comme on sait. Je n'en ai que plus de droit d'être juste envers lui. J'ai vu plusieurs Européens, connus à divers titres, qui l'ont approché, et je n'en connais peut-être pas un seul qui n'ait conservé de lui une très-profonde impression. J'en appelle au témoignage de M. de Heuglin, du révérend Krapf, de MM. d'Abadie, de Mgr Masaja et enfin de M. Cameron lui-même, qui avait bien le droit d'être sévère pour lui et qui n'en a pas abusé.

Théodore n'avait, comme homme, rien d'antipathique. Je ne veux pas dire qu'il fût très-attirant, bien qu'un ex-officier de la marine anglaise, M. James Bell, se fût attaché à lui au point de coucher souvent, enveloppé dans son manteau, en travers de la porte de la tente royale. Entouré de conspirations et de trahisons, il était tombé de bonne heure dans une misanthropie froide qui éclatait à chaque instant et éloignait de lui tous les dévouements. Tous les souverains absolus arrivent vite au dégoût de l'humanité; mais l'habileté, chez eux, consiste à faire sonner bien haut leur confiance dans ceux qui les entourent. Théodore s'épuisait à dire à ses sujets qu'il les méprisait et ne les craignait pas. « Vous êtes là, leur dit-il un jour, des milliers de gens prêts à me lécher les pieds : et quand je serai mort, pas un de vous ne jettera une poignée de terre sur ma tombe ! »

C'est par de semblables paroles qu'il décourageait les dévouements possibles. Des Européens qu'il employait et enrichissait, je n'en ai connu qu'un seul qui lui fût dévoué : c'était un Russe, nommé Maurice H..., brave, honnête et [illegible]

Théodore n'aimait pas les Européens. Le fond de sa pensée sur eux était qu'ils avaient atteint une haute civilisation matérielle, mais rien de plus. « A quoi servent les télégraphes et la vapeur, quand on perd sa foi et qu'on laisse baisser son âme? » Pour l'excuser, il faut songer qu'il ne pouvait guère les juger que sur les spécimens qui venaient passer sous ses yeux, et qui étaient bien, quatre fois sur cinq, les plus lamentables échantillons de notre civilisation : coupe-jarrets, coupe-bourses, fondeurs de canons stupéfiants, inventeurs de chemins de fer inouïs ; jusqu'à un chercheur de trésors !

Au fond, il était bon et affectueux. Il adorait les enfants, jouait avec eux, les comblait de cadeaux et de gâteries, et les solliciteurs pères de famille savaient bien quels intercesseurs employer près de lui. Il aimait à adopter des orphelins, ou bien encore des enfants de simples soldats, nés dans son camp. Je connais un Français qui a épousé une de ses filleules, il y a six ans. Craignant sans cesse le poison, il n'avait d'autres cuisiniers que quelques petits nègres prisonniers de guerre, qui avaient toute sa confiance, et faisait quelquefois lui-même sa cuisine avec eux.

Il était sobre. On a fait courir mille bruits absurdes sur sa prétendue intempérance : je confesse y avoir cru quelques jours. Ce qui prêtait à cette rumeur, c'était la grande quantité d'eau-de-vie qui se consommait au quartier général, fait vrai, mais dont j'ai fini par avoir l'explication. Théodore ne buvait pas, mais il faisait boire les gens qu'il voulait faire causer. Je connais, à ce propos, plus d'une jolie histoire que je dois taire.

Ce qui frappait tout d'abord en lui, c'était sa prodigieuse activité. Ayant centralisé tous les pouvoirs dans sa personne, il était obligé de mettre la main à tout ou de déléguer partie de ses attributions à ses officiers, ce dont il se gardait bien. On pouvait le voir se lever à deux heures du matin, juger ou réviser des procès jusqu'à cinq, faire lever le camp et faire une marche de cinq heures, camper, visiter les divers quartiers, surveiller l'exercice de l'artillerie, la petite guerre, écouter des rapports, dîner, faire une heure de promenade ou de flânerie solitaire, passer encore quelques heures à écouter des plaideurs, puis dormir trois heures pour recommencer le lendemain. Il mettait volontiers la main aux menus détails, pointait lui-même le canon, ôtait son manteau pour élaguer les arbres ou les buissons qui arrêtaient la cavalerie. J'ai eu l'honneur de l'aider un jour, moi cinquième, dans cette besogne de cantonnier, devant douze mille cavaliers qui regardaient tranquillement travailler le négus et ne songeaient pas à l'aider.

Son humeur farouche et son despotisme furent l'effet d'une sorte de maladie mentale, de l'irritation produite chez une nature très-violente par les trahisons et les rebellions dont il se vit assailli. Il était, par propension, simple et ouvert. Loin d'être un despote par goût, il était fier d'avoir conservé chez les Abyssins l'esprit d'indépendance qui est le trait le plus saillant de leur histoire. Il mit un jour aux arrêts M. James Bell qui, dans un moment d'humeur, avait parlé des Abyssins avec dédain. « Parlez plus convenablement, lui dit-il, de gens qui sont vos égaux, puisqu'ils sont des hommes libres. »

Il portait à un point incroyable le respect des formes légales. Je l'ai vu juger un procès insignifiant entre un officier indigène et ce Russe dont j'ai parlé. Le premier avait raison dans la forme, et l'autre dans le fond. « Tu es dans ton droit, disait le négus à l'Abyssin, mais désiste-toi pour l'amour de moi. » L'indigène ne céda qu'après trois quarts d'heure.

Quand je vis pour la première fois le négus, en janvier 1863, il n'était pas encore engagé sur la pente où il a roulé depuis. Jusque-là il avait été le sauveur de l'Abyssinie. Avant lui, le pays, tel que l'ont vu vingt voyageurs célèbres[1], était en pleine décadence : le pouvoir royal disparu, l'autorité disputée par les grands vassaux acharnés à se détruire, tout seigneur ayant castel sur roche refusant obéissance à son suzerain et courant le pays à la tête de bandits prodigues de leur sang et surtout de celui d'autrui ; le paysan quittant partout sa charrue pour grossir les bandes des routiers : nulle sécurité pour les caravanes ni pour les campagnes, les villes obligées de se créer elles-mêmes en petites républiques guerroyantes, le commerce impossible, des douanes à l'entrée de tous les coupe-gorge, l'Abyssinie en un mot descendant rapidement par l'anarchie et l'immoralité croissante à l'état sauvage, et pour dernier trait, l'Église en feu et le sang coulant pour des arguties théologiques, juste au moment où la marée montante de l'islamisme, par les Gallas et les Égyptiens, menaçait de tout engloutir : le byzantinisme au moment de l'arrivée de Mahomet II.

Lorsque Théodore fut arrivé, par une série de succès assez souvent racontés, à ceindre la couronne impériale de saint Claudius, les milliers de bandits qui vivaient de la ruine publique comprirent vite qu'une main vigoureuse allait s'appesantir sur eux. Les chefs se soumirent, les bandes furent licenciées, chacun retourna à sa charrue ou entra dans l'armée régulière, les coupeurs de route furent détruits, l'impôt ramené à ses vieilles bases légales, l'agriculture et le commerce protégé, la traite des esclaves abolie sous des peines draconiennes, les vieux abus supprimés. La justice était devenue vénale : Théodore cassa la haute-cour et se proclama seul cour d'appel, ce qui par parenthèse lui valut, dans les premiers temps, d'avoir à siéger dix heures par jour. Le droit d'asile dans les églises était devenu la sauvegarde de tous les assassins : il le supprima. Les biens de main morte avaient acquis un développement monstrueux (le *tiers* de l'Abyssinie) : il les abolit, en assurant aux églises des revenus convenables.

« Avant le négus, me disait M. Flad, missionnaire à Djenda, il n'y avait pas ici de soir de marché qui ne fût ensanglanté par quelque assassinat. Depuis l'avénement de Théodore, il y a huit ans, pas un meurtre à signaler à Djenda ni aux environs. »

A l'extérieur, même progrès. Les Gallas avaient cruellement expié leurs longues aggressions jusque-là impunies. La conquête du royaume de Choa avait rétabli l'unité de l'empire. La France, l'Angleterre, l'Autriche, l'Égypte, étaient entrées en relations régulières avec le nouveau négus, comme Louis XIV avec un de ses prédécesseurs.

Certes, un pareil restaurateur avait quelques droits à la reconnaissance de ses sujets. Mais partout, en Abyssinie comme ailleurs, il y a des gens qui trouvent l'ordre ennuyeux et la guerre civile « poétique. » Tous ceux qui vivaient de l'anarchie avant Théodore, routiers fatigués du travail honnête et nobles ramenés malgré eux à la vie paisible de propriétaires fonciers, réclamèrent l'ancien ordre de choses et ouvrirent la guerre partout. Quand j'arrivai chez le négus, il était en train d'abattre sa *cinquante-quatrième* insurrection. Jusque-là, il avait montré beaucoup de modération, versé peu de sang, emprisonné force chefs rebelles ou mécontents ; mais en voyant le peu d'effet de cette modération même, il avait cédé peu à peu à une pensée funeste. « Ce peuple a la tête dure : il faut le réduire par la faim, comme les bêtes fauves. » A partir de mai 1863, toute province où éclatait la plus petite insurrection était *mangée*, c'est-à-dire livrée à dix ou vingt mille soldats qui la saccageaient méthodiquement, ne tuant personne, mais ne laissant derrière eux ni un écu, ni un mouton, ni un grain de blé. Les paysans pillés n'avaient rien à attendre de leurs voisins rendus avares par la perspective d'un traitement pareil, et ils mouraient de faim en masse. J'ai vu, en six mois, *rafler* ainsi quatorze districts.

On eût pu penser que cette effroyable médication devait guérir la plaie invétérée de l'Abyssinie : il n'en fut rien. Cette lutte entre le cavalier fou et la cavale enragée durait depuis cinq ans, lorsque l'intervention anglaise est venue en aide aux insurgés impuissants. Pendant ces cinq ans, s'il n'y a pas eu (à mon estimation), plus de soixante-mille victimes directes de la guerre, un demi-million a dû périr de faim.

« Quand tout le monde sera mort, disait Théodore avec douceur, il y aura peut-être moins de pécheurs. Cette génération est perverse. Dieu m'a chargé de balayer l'aire pour le bon grain.

« Je suis un grand pécheur, je le sais. Mais Dieu regarde à l'œuvre et non à l'outil.

« J'ai mon but.

« Je sers le Christ, et le Christ m'avoue. Le reste m'est bien égal. »

On l'a dit sanguinaire par instinct : c'est faux. On l'a sottement dit épileptique : rien de plus gratuit. Il était bien pis : un illuminé à froid, un destructeur « pour le bon motif. »

Il est heureux pour l'humanité, en somme, qu'il ait disparu de la scène : mais de pareils hommes n'apparaissent pas dans l'histoire sans qu'on doive les saluer en passant d'une parole de respect. Théodore est le seul homme de génie que l'Afrique ait produit depuis des siècles, puisque Mehemet-Ali n'était pas Africain. En Europe, il se fût taillé un grand rôle ; chez lui, la barbarie ambiante l'a perdu.

1. Rüppel, Combes, Tamisier, Rochet-d'Héricourt, Mansfield Parkyns, Ferret, Galinier, Harris, Krapf, Gobat, Munzinger, Sapeto, et tant d'autres.

Je lui dois d'autant mieux mon témoignage, que j'augure peu de la véracité ou de la convenance de quelques autres que je vois venir. Je ne veux nommer personne : mais je désire vivement, dans le déluge d'*Abyssinian revelations* et autres livres de même force que l'hiver prochain nous prépare, ne pas avoir à relever le coup de pied de l'âne sous la forme d'un livre rédigé sur l'*impie Achab* ; pour la jubilation des badauds de Londres ou de Stuttgart, par quelqu'un des soi-disant missionnaires qu'on appelait là-bas *negus frengotch*, « les serviteurs européens du négus, » et dont l'excessive servilité a tant contribué à son infatuation et à sa perte[1]. Je ne compte guère, je le répète, ni sur leur reconnaissance, ni sur leur impartialité, envers leur bienfaiteur : en tous cas, s'ils manquent de mémoire, j'en aurai pour eux.

L'armée anglaise va, paraît-il, quitter précipitamment le pays, pour ne pas avoir à compter avec les pluies estivales. Que va devenir l'Abyssinie, aujourd'hui sans chef et sans pouvoir organisé ? Les Anglais auraient-ils pris quelque engagement avec leurs alliés *dedjaz* Kassa ou *waagshum* Gobhesié, *distinguished gentlemen* (traduisez : coquins sans talent, sans courage et sans politique) ? Je porte assez de sympathie à cette noble et historique Abyssinie pour désirer qu'un pouvoir régulier, quel qu'il soit, cicatrise ses plaies et la sauve de l'anarchie qui menace de l'épuiser. Si j'y retourne quelque jour, ce ne sera pas sans tristesse que j'entendrai le cri nouveau qui aura succédé au *Theodoros amlak* (par le dieu de Théodore) ! auquel mon oreille s'est longtemps accoutumée, ou le début d'un chant prophétique, bien connu aux bords du lac Tana, d'où sort le Nil-Bleu :

Ye tallako amora kenfou tessabara..

Elles sont brisées, les ailes du grand aigle !

II

Il y a deux mois environ, un journal anglais a publié, comme spécimen de la peinture abyssinienne, des *fac-simile* obtenus par la photographie, de deux pages d'une bible abyssinienne. Ces spécimens d'*art* africain sont tout simplement la plus abominable collection de magots que puisse se permettre Gavroche charbonnant le long des murs. Je m'en suis senti quelque peu offensé dans l'estime (modérée, si l'on veut) que j'ai conservée pour mes ex-amis les Abyssins, et je confie à l'hospitalité de *l'Univers illustré* les trois croquis ci-joints, pris parmi une quarantaine de sujets divers que je possède, la plupart en originaux.

J'ai dit quelque part que l'instruction primaire était plus répandue en Abyssinie qu'en France, en ce sens que si on prenait au hasard cent individus des deux pays, le nombre des gens sachant lire, parmi les Abyssins, serait supérieur à celui qu'on trouverait parmi les nôtres. La différence serait encore bien plus sensible, s'il s'agissait de dessin. Cela tient à ce qu'en Abyssinie la peinture est regardée comme une annexe nécessaire d'une bonne éducation chez un aspirant à la prêtrise, indépendamment du plus ou moins d'aptitude personnelle du sujet. Chez le commun des artistes, cela se réduit à une copie tout à fait mécanique des peintures canoniques, la Madone avec l'enfant Jésus, l'ange Gabriel avec son épée, saint Georges terrassant un dragon vert et rouge, saint Constantin assis et couronné, ou enfin le diable qui est toujours un *changalla*, un vilain nègre.

Dans ces cas, il y a dans l'Église abyssine (comme dans l'Église grecque dont elle procède en fait de peinture), des règles immuables touchant la pose des personnages, la couleur et l'agencement des vêtements : la violation d'une de ces règles serait un cas aussi grave que si l'on pendait, par exemple, les *Curés* de M. Courbet dans une église de Bretagne. J'ai vu dessiner une madone dans ces conditions : l'artiste faisait d'abord la figure, puis la main qui bénit (avec deux doigts étendus), et cela fait, il construisait autour de ces deux croquis le corps et les draperies, correctement, sans retouches. L'habileté manuelle consistait ici à calculer bien juste la position relative du visage et de la main.

Mais dans les sujets plus compliqués, groupes ou scènes, le talent individuel a plus libre carrière. J'ai donné pour spécimen les *Noces de Cana*, ci-contre. Certes le *debtera* qui a fait cela ne détrône pas Paul Véronèse, dont oncques il n'entendit parler; mais enfin il y a certainement quelque art là dedans, dans le groupement des figures, diverses de poses, d'attitude et d'expression, mais qui n'en convergent pas moins toutes vers les deux acteurs principaux, surtout vers la Vierge, qui, en Abyssinie, est bien plus adorée que son fils.

Ce qui rend ce tableau particulièrement original, c'est que s'il est hébreu et hiératique par le groupe principal (les figures du fond), il est, par tout le reste, purement abyssin. Prenez tout le premier plan, et nous ne sommes plus à Cana : nous sommes chez un *mokonnen*, un gentilhomme de Gondar ou de Debra Tabor. Voilà deux convives de rang inférieur, accroupis par terre, enveloppés dans leurs *chamas*. Le maître d'hôtel qui leur sert à boire a la tenue de rigueur, longue tunique blanche, gilet rayé de diverses couleurs, collet de chemise rabattu ; il se penche sur le côté, suivant le code de l'élégance abyssine, il tend au convive le *berillè* (flacon) qui repose sur la paume de sa main. S'il le lui présentait en le tenant par le goulot, ce serait un crime de lèse-étiquette tout à fait indigne d'un sommelier de bonne maison.

Sur la droite, une servante vide dans un *berillè* le fond d'un *gombo* (jarre) d'hydromel qui repose sur un coussin de jonc ou de sparterie ; deux petits serviteurs à demi nus apportent un autre *gombo* (le dernier) suspendu dans un filet, comme on porte un lustre. Le personnage le moins

1. Je fais, cela va sans dire, une ou deux exceptions.

réussi du tableau est le Christ, que le peintre a représenté (par inexpérience sans doute) comme un gros homme à face assez vulgaire, le flacon au poing, et l'œil éteint et vague d'un buveur arrivé à une demi-ébriété.

Non loin de ce tableau, ou plutôt de cette fresque qui décore l'église de Towari, à deux heures de Debra Tabor, est une autre peinture représentant le négus Fasilidès, contemporain de Louis XIV et l'un des noms les plus populaires de l'histoire d'Abyssinie. Cette popularité tient surtout à l'acte principal de son règne, l'expulsion des Portugais et des jésuites. Ceux-ci, repoussés de la nation, mais tout-puissants sur l'esprit d'un négus imbécile, avaient mis l'empire en feu et causé d'effroyables massacres pour de misérables arguties théologiques. Malheureusement pour eux leur triste élève vint à mourir, et son fils Fasilidès proclama la liberté des cultes. C'était déjà un grand acte de modération; mais les jésuites ne le comprirent pas et écrivirent au vice-roi de Goa d'envoyer quelques régiments portugais à Massaoua pour catéchiser l'Abyssinie. Leur lettre fut interceptée, et le négus, cédant à l'indignation publique, ordonna leur expulsion de l'empire. On accueillit ce décret par des feux de joie et des chants peu aimables pour les bons pères :

> Les brebis abyssines ont échappé
> A la dent des hyènes d'Occident...

Le portrait que je donne ici est très-probablement un portrait de fantaisie; mais même en ce cas il reste curieux comme objet d'archéologie, à cause du costume du négus et du harnachement du cheval. A propos de portrait de négus, on peut voir, dans l'atlas (d'ailleurs excellent) de Lefèvre, la copie d'un petit bas-relief représentant une sorte de morceau coiffé d'une calotte, et fumant sa pipe le ventre au soleil. Lefèvre a écrit au-dessous (et sans rire) : *Empereur abyssin*. Je voudrais bien connaître le mauvais plaisant qui lui a servi cette abominable charge.

La troisième peinture appartient à une autre église, celle de Ledjitou Mariam (le fils de Marie), à Debra Tabor, si je ne me trompe. Elle est censée représenter un des apôtres en voyage, à ce qu'on m'a dit dans le lieu même. Ne vous scandalisez pas trop des anachronismes, et supposez que c'est un *balagoult* (un homme à fief, un gentilhomme) qui va visiter un lieu de pèlerinage renommé. Il ne va pas à la guerre, car il n'est pas armé. Derrière lui marchent d'abord trois domestiques armés de fusils à mèche, des *neftenya* : ce sont les gens de confiance. Vient ensuite le menu fretin des simples domestiques (*askerotch*). L'ensemble a une couleur locale abyssine bien prononcée.

L'anachronisme a régné sans obstacle dans notre vieil art, témoin tant de chefs-d'œuvre du XVIe siècle et tant de vitraux historiés de nos églises. Mais l'Abyssinie, sous ce rapport, en a à revendre. On a parlé dans vingt livres du passage de la mer Rouge par les Hébreux sous le feu des canons de Pharaon. Je n'ai pas vu cela, mais j'ai vu une bataille du roi David où un carabinier philistin couche en joue le roi-poëte.

Lorsque je visitais Towari, un jeune Anglais qui m'accompagnait, M. Henri Dufton[1], trouva l'occasion favorable pour faire aux prêtres qui nous montraient l'église quelques observations modérées sur la témérité qu'il y avait à peindre des arquebuses entre les mains des Hébreux. Il voulut insinuer que la carabine Minié est d'invention postérieure à David et à Salomon. « Je n'en sais rien, lui répliqua pertinemment le curé, — ni vous non plus. »

Quelquefois ces naïvetés cessent d'être risibles et ont un côté touchant. En Abyssinie, la règle est de marcher nu-pieds : la chaussure est une superfluité efféminée qui n'est permise par l'usage qu'aux prêtres et aux femmes de qualité. A cause de cela, l'Abyssin en voyage met dans sa ceinture, entre autres menus objets, une paire de petites pinces à retirer les épines. Dans un tableau de la *Sainte Famille* que j'ai copié, pendant que la Vierge, assise sous un arbre, allaite le divin *bambino*, Joseph, agenouillé près d'elle, extrait délicatement avec un petit couteau les épines entrées dans ses pieds saignants.

GUILLAUME LEJEAN.

1. Auteur d'un livre intéressant sur l'Abyssinie, publié l'an dernier.

L'ÉGLISE DE LA TRINITÉ

Il se fonda, en 1840, dans la rue de Calais, une petite chapelle sous le vocable de la Trinité. Reconnue bientôt insuffisante, le bâtiment en fut abandonné, en 1855, aux sœurs de l'Espérance par le chapitre, qui alla s'établir dans un nouvel édifice, bâti vers le bas de la rue de Clichy. Ce n'était encore, toutefois, qu'une chapelle un peu plus grande. Un décret du 25 décembre 1860 décida qu'une église définitive serait construite sur des terrains longeant la rue Saint-Lazare, entre la rue de Clichy et la rue Blanche, dans l'axe même de la rue de la Chaussée d'Antin.

Les travaux, commencés en juin 1861 sur les plans et sous la direction de M. Ballu, ont été terminés l'année dernière. Le terrain offrait une pente assez prononcée. L'habile architecte s'est tiré avec un rare bonheur des difficultés que cette pente lui créait, — à l'extérieur, au moyen d'un porche élégant relié par un double escalier au square placé en avant de l'édifice, porche accessible aux voitures par ses deux côtés; — à l'intérieur, en surélevant le chœur de douze degrés au-dessus du niveau de la nef, de façon qu'on puisse sortir de plain-pied sur la rue qui longe la partie postérieure du monument.

La façade, dans le style renaissance, est d'un effet agréable, quoique un peu grêle quand elle apparaît de face. Elle est surmontée d'un clocher que cantonnent les statues des quatre évangélistes, par MM. Fesquet, Gilbert, Cugnot et Gauthier, et flanquée de deux petits campaniles en retrait, dont les escaliers conduisent aux parties supérieures de l'église. Seize statues des Pères évangelistes, placées dans des niches, concourent à la richesse de la façade que couronnent, de plus, quatre groupes des vertus cardinales, de MM. Cavelier, Maillet, Crauck et Carpaux.

Les trois grandes portes de l'église, s'ouvrant sous le porche, ont leurs tympans ornés de compositions en lave émaillée, simulant la mosaïque byzantine, exécutées par M. Paul Balze.

L'intérieur du monument est du plus charmant aspect. La grande nef, en plein cintre, est ample, claire, élégante avec sobriété. Elle mesure 18 mètres de large sur 27 de haut et 46 mètres 50 de long, non compris le chœur. Cette nef se compose à chaque étage de quatre travées doubles dont les arcades sont alternativement portées par des colonnes et par de gros piliers ornés de niches. Dans ces niches ont été placées les statues des douze apôtres, exécutées par MM. Dantan jeune, Bosio, Varnier, Frison, Truphème, Émile Thomas, Lescorné, Lebourg, Dénécheau, Hébert, Chatrousse et Demesmay.

De gracieux balcons, découpés à jour dans la pierre, bordent les galeries supérieures, qui se prolongent en s'élargissant au fond de l'église, formant, aux deux côtés du chœur, deux vastes tribunes supportées par une colonnade de marbre vert, qui est comme le prolongement des bas-côtés. Les deux tribunes supérieures sont réservées aux chanteurs et aux musiciens. Sous le chœur et les sacristies se trouve une crypte servant de chapelle des catéchismes.

La pierre, laissée jusqu'au premier étage dans toute sa blancheur immaculée, se couvre, dans les parties hautes, de fresques légères, dont les teintes douces et harmonieuses sont très-agréablement relevées par quelques ors. Toute cette peinture décorative fait honneur à son auteur, M. Denelle. Quelques figures se détachent de chaque côté dans les parties basses de la voûte, sur le fond clair du plafond. Celles de droite sont l'œuvre de M. Barrias; celles de gauche, de M. Jobbé-Duval. La chapelle de la Vierge, située derrière le maître-autel, avec ses belles verrières de MM. Oudinot et Nicod, qui répandent dans le chœur un demi-jour plein d'harmonie, est également ornée de deux grands panneaux peints, celui de gauche par M. Delaunay, et celui de droite par M. Émile Lévy.

Il nous reste encore à citer la statue de la Vierge de M. Paul Dubois, et les deux figures de M. Gumery surmontant deux vastes bénitiers placés dans des niches de marbre aux deux côtés de la porte principale. Enfin, pour n'oublier, autant que possible, aucun de ceux qui ont apporté à M. Ballu le concours de leur talent, nommons MM. Roguet, Paul Lorain, Boileau fils et Pichenot, qui, comme dessinateur, inspecteur, sous-inspecteur et conducteur des travaux, ont travaillé avec ardeur à l'achèvement de cette œuvre remarquable.

On trouvera ci-joint une vue intérieure de l'église de la Trinité. Nous en avons donné précédemment la vue extérieure dans notre numéro 458.

FRANCIS RICHARD.

LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite[1].)

Jusque-là, Michel avait pu appeler sa raison au secours de son cœur, s'acharner à combattre les angoisses qui le rongeaient, traiter de chimères ses craintes et ses pressentiments, se promettre encore quelques jours heureux pareils à ceux dans lesquels il ne se rappelait plus avoir vécu. Mais c'était maintenant son cœur qui protestait contre l'inexorable arrêt de sa raison. Que n'eût-il donné pour retrouver ses illusions, le plus chétif de ces débris auxquels il se cramponnait, avant la fatale visite où il venait de sonder la plaie dont il mourrait! Il en mourrait, la chose était certaine, car lui qui n'avait pu supporter trente-six heures sans la voir, comment supporterait-il de ne la plus voir? Et il ne la verrait plus. Jamais il ne repasserait ce seuil qu'il avait tant hésité à franchir. Jamais il ne frapperait plus à cette porte devant laquelle il était resté si longtemps indécis, s'en éloignant, puis se reprochant sa pusillanimité, revenant sur ses pas, et dont à peine il avait soulevé, d'une main fiévreuse, et laissé enfin retomber le lourd marteau qu'il eût voulu n'avoir point heurté. Ainsi il disait à Varanne un éternel adieu; ainsi il traversait, pour la dernière fois, cette vaste cour qu'il avait traversée avec elle, et, pour la dernière fois, il entendait le chant mélancolique de la fontaine au bord de laquelle il était accoudé quand elle avait paru et qui murmurait à la nuit sa plainte monotone.

Tout à coup, près de lui, dans l'ombre :

— Est-ce vous, monsieur Morgan? fit une voix.

Michel reconnut Laïta, qui poursuivit :

— Je vous cours après pour vous prévenir qu'il y a grande chasse mercredi. Mme de Clérol compte sur vous. L'assemblée à huit heures précises, ici.

Morgan, qui, deux secondes auparavant, était décidé à ne jamais revenir à Varanne, répondit sans hésiter :

— J'y serai!

1. Voir les numéros 681 à 696.

Le vicomte alluma un cigare et tendit son étui à Michel.

— Je vais faire quelques pas avec vous, reprit-il. Il n'y a plus au salon personne à qui parler. Les hommes sont plongés dans leur whist et les femmes dans leurs invitations. Vous savez que nous donnons un bal la semaine prochaine. Quant à la marquise, elle s'est retirée dans sa tour. Si donc vous entendez un coup de pistolet, n'ayez pas peur. Ce sera madame qui sonne sa femme de chambre. Cela ne l'empêche pas d'avoir au besoin, et tout comme une autre, la migraine. Ainsi, ce soir même...

— Elle était souffrante? interrompit Morgan, du ton dont un naufragé doit crier : « Terre! »

La froideur d'Olga s'expliquait donc.

— Parbleu! répondit tranquillement Laïta, après avoir tiré de son cigare deux ou trois bouffées. Une femme bien originale, continua-t-il, et vraiment charmante que notre aimable châtelaine. Avec cela, je plains celui qui l'épousera ou plutôt celui qu'elle épousera.

— Comment! vous le plaignez, vous? fit Michel, qui passait de surprise en surprise.

Gustave de rire :

— Mon observation vous étonne, reprit-il. Serait-ce peut-être parce que je fais la cour à Mme de Clérol? Mais, mon cher ami, qui est-ce qui ne lui fait pas la cour, tout naturellement, comme on regarde à une pendule l'heure qu'il est? Vous-même, pardieu! La! ne vous récriez pas! Serait-ce par hasard à mon intention que vous auriez apporté ces perdreaux? D'ailleurs, soyons de bon compte. Il faut bien faire quelque chose à Varanne. Or, on ne saurait décemment se mettre aux pieds de Mme Corbier, qui n'aurait pas seulement la force de vous en empêcher. On peut encore moins se jeter aux genoux de Mlle de Balaguier, qui doit les avoir trop pointus, s'ils ressemblent à son menton et à sa langue. Maintenant, vous entendez l'arithmétique; ainsi, concluez : Qui de trois femmes retranche deux, en laisse une. Donnez-moi du feu, je vous prie.

Après avoir rallumé son cigare :

— Je ne connais, dit Laïta, qu'une candidature sérieuse aux millions de Mme de Clérol : celle de notre bon ami, le baron de Bley.

— Le baron! s'écria Morgan. Il a soixante ans!

— Oui. Une quarantaine d'années de différence entre elle et lui. Je vous assure que c'est suffisant. Bley d'ailleurs a, pour faire le meilleur des maris, non-seulement son âge, mais sa goutte, et de n'avoir pas le sou, bref, d'être un homme fini. Or, où l'homme finit, la femme commence. Telle est la devise du mariage. Dame, je vous en veux de m'avoir cru mûr pour entrer en ménage. Que diable! c'est déjà bien assez difficile de sortir du ménage des autres! Non, non, il n'y a fille au monde qui pût m'amorcer. Ou je ne l'aimerais pas, ou je l'aimerais. Si je ne l'aimais pas, je me couperais la gorge avec frères, oncles, cousins, amis, plutôt que de l'épouser. Si j'avais le malheur de l'aimer, je me couperais la gorge avec moi-même. Voilà pour le présent. Plus tard, quand Mme de Bley sera veuve, je serai peut-être dans les conditions voulues, pourvu toutefois que Bley dure quelque temps. En attendant, se donne-t-il du mal, ce pauvre baron! et des ridicules! Avez-vous remarqué à quel point il est jaloux? De moi d'abord, un peu. Pas trop, parce qu'il me connaît. Mais de vous! Assurément il vous aime beaucoup; mais, s'il disposait de la foudre, je vous conseillerais de ne pas sortir sans un paratonnerre à votre chapeau.

Et Laïta se mit à rire, d'un rire doux, provoqué sans doute par le souvenir des propos plaisants que Bley avait tenus sur le compte de Michel. Ce fut du moins ainsi que celui-ci, qui avait été à la fois très-froissé et très-réjoui par les paroles du vicomte, interpréta l'hilarité contenue de son nouvel ami.

Il lui en coûtait pourtant d'admettre que le baron l'eût desservi.

— Un si excellent homme! soupira-t-il.

— Vous croyez? repartit d'un ton ironique Laïta, qui, se reprenant, ajouta avec un grand sérieux : — Eh bien, mon Dieu! croyez-le.

Cela dit, il changea brusquement de conversation et demanda des renseignements sur l'état des esprits dans le pays.

On se préoccupait à cette époque de l'état des esprits. Il ne tarda pas à arriver à un endroit où le chemin, détrempé par la pluie et encaissé, devenait tout à fait boueux. Il prit congé de Michel, lui rappela le rendez-vous convenu pour le surlendemain, lui offrit un second cigare, regagna Varanne à temps pour perdre quinze fiches, à vingt sous la fiche, quinze francs que Corbier glissa avec joie dans son porte-monnaie, et, lorsque Corbier et le baron se furent retirés, pour gagner vingt-cinq louis à Henri. Avant de se coucher, il écrivit un mot à Bousquet, et comme il était, en somme, content de sa journée, il ne fut pas plutôt dans son lit, qu'il s'endormit du sommeil du juste.

Quant à Olga, elle ne dormait pas, harcelée qu'elle était par le dépit qui, après l'avoir poussée hors du salon, l'avait suivie dans sa tour. Elle pouvait bien, à bon droit, se sentir contrariée. On l'avait dupée, on l'avait trompée. Que M. Morgan courtisât une villageoise prétentieuse, qu'il eût avec elle des rendez-vous dans des lieux écartés, que Mlle de Balaguier en glosât, la chose en elle-même lui était assurément la plus indifférente du monde. Il ne lui importait en aucune façon que M. Morgan eût le mauvais goût d'épouser cette Rose déplaisante au possible ou toute autre personne de cette sorte. Mais pourquoi jouer la franchise? Pourquoi feindre de raconter ce qu'on fait et ce qu'on pense, quand on dissimule l'un et l'autre? Qui lui demandait ses secrets, à ce jeune homme? qui donc l'obligeait à mentir? Au reste, il était un comédien des plus habiles. Le

baron y avait été pris et Mme de Clerol avait failli partager les craintes du baron. Tout cela etait intolérable et tenait Olga éveillée.

XI.

« La vie dite vie de château est, en somme, une des plus monotones qui soient au monde. Comme partout ailleurs, les jours s'y suivent, mais plus qu'ailleurs ils s'y ressemblent. La vanité d'un hôte trouve seule son compte à cette vie-là, dont le charme tant vanté est un mirage, une illusion de l'imagination. La liberté, dont on n'y jouit qu'à la condition de n'en pas user, est un leurre. Qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, il faut se divertir et se divertir ensemble. Il n'est pas beaucoup de spectacles qui excitent autant la compassion que celui d'une société d'hommes et de femmes délibérant sur l'emploi des heures qui relieront le déjeuner au dîner. Au moins, la chiourme ne délibère pas. L'oisiveté règne, non pas cette bonne oisiveté insouciante, en pantoufles et en négligé, qui berce doucement l'esprit et sourit à l'existence qu'elle effeuille, mais une oisiveté lourde, empesée, tyrannique comme un règlement. La malignité gouverne, enfonçant sa griffe à travers la triple cuirasse dont se recouvrent les cœurs et les pensées. Le plus laid des péchés, et, si l'on veut, la plus ennuyeuse des vertus, la médisance, devient le seul péché qu'on puisse commettre, la seule vertu qui se pratique. Il comprenait bien la vie de château, ce roi qui disait à son favori : « Viens t'ennuyer avec moi ! »

Henri jeta le volume dans lequel il venait de lire à haute voix ces lignes et, en bâillant :

— Il y a parfois, soupira-t-il, des lettrés de beaucoup de sens. — Comment diable faites-vous, Gustave, pour ne pas vous ennuyer ?

Laïta parut réfléchir.

— Voilà, répliqua-t-il, la quatre-vingt-cinquième fois que vous m'adressez cette question.

— Dame ! vous m'étonnez aussi ! Trouvez-vous par hasard que ce soit gai de passer son temps à regarder tomber la pluie, la pluie qui, depuis notre arrivée, s'est installée dans ce maudit pays ? Avec cela que les ressources sont jolies ici ! Je ne parle pas de mes parents : je les aime beaucoup ; mais enfin vous sentez qu'avec eux je me gêne.

— Vraiment ? fit le vicomte d'un ton dubitatif.

— Eh bien, si je ne me gêne pas, cela me gêne encore plus que si je me gênais. Quant à Olga, lorsqu'elle descend de sa tour, c'est pour me faire de la morale. Elle n'est plus amusante du tout, mais plus du tout ; elle ne sort pas de son curé, de son autel, de ses paperasses, de son silence et de son spleen. Elle qui était toujours à nous pousser, à nous lancer dans mille aventures, elle ne dit plus rien, elle ne propose plus rien ! Le baron n'arrive que pour empoisonner le dîner par les choses désagreables dont il me crible. Ce Morgan, qu'on dit assez gentil, malgré son habit vert, n'a plus mis les pieds chez nous. Il aime mieux aller chez... Comment s'appelle-t-elle donc ? Enfin, n'importe. Il nous reste pour tout potage cette charmante rosière, Mlle Adrienne de Balaguier. Ce potage est, paraît-il, de votre goût. Ma foi, je vous la laisse. Que je mentionne cependant encore la jeune brute qui veut bien nous honorer de ses visites. Et dire que cet animal d'Anatole ne possède pas le seul mérite auquel il pourrait prétendre : il n'est pas même assez bête pour être divertissant. Hélas ! hélas ! hélas ! hélas !

Laïta écouta, sans sourciller, cette longue tirade.

— Vous êtes, dit-il gravement, l'homme le plus blasé que je connaisse.

— Voyons, reprit Henri, à qui l'accusation d'être blasé fit monter au visage le rouge de la joie. Voyons, voulez-vous que nous procédions à un bézigue ? Non ? Au reste, autant s'ennuyer seul qu'à deux, et il alla faire un tour, le quatrième de la journée, dans les écuries.

Laïta ne s'ennuyait pas, parce qu'il avait une occupation, l'occupation de l'araignée. Il tendait les fils de la toile dans laquelle se prendrait, une fois ou l'autre, Mme de Clérol. D'abord, il avait cherche et il était parvenu à être au mieux avec tous les habitants et les hôtes du château, sauf pourtant avec le baron. Mais Corbier, qui le battait aux échecs, se reprochait ses anciennes préventions. Olga était reconnaissante de ce qu'il ne lui faisait pas la cour.

« Il ne lui fait pas la cour, écrivait Bley à Bergheim, il en fait le siége. »

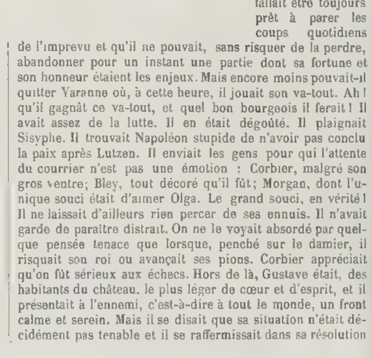
Le curé admirait l'excellence du naturel chez un jeune homme qui, élevé par Bousquet, avait tant de sérieux dans ses idées et tant d'élévation. Mme Corbier triomphait des succès de son protégé. Mlle de Balaguier était conquise et acquise. Gustave lui lisait Lamartine et faisait venir de Paris une toilette de bal pour Elvire. La vieille fille se trouvait si heureuse, qu'elle semblait en chemin d'en devenir bonne. Ainsi, ayant accidentellement surpris une intrigue coupable entre deux jeunes gens, elle inclinait à garder pour elle et pour quelques amis sa découverte. Mais Laïta estima qu'Adrienne manquerait à tous ses devoirs si elle négligeait d'avertir le père de la jeune personne compromise. D'ailleurs, la chose commençait à s'ébruiter. Barlot, le garde, en avait entendu causer à Briancourt en plein cabaret.

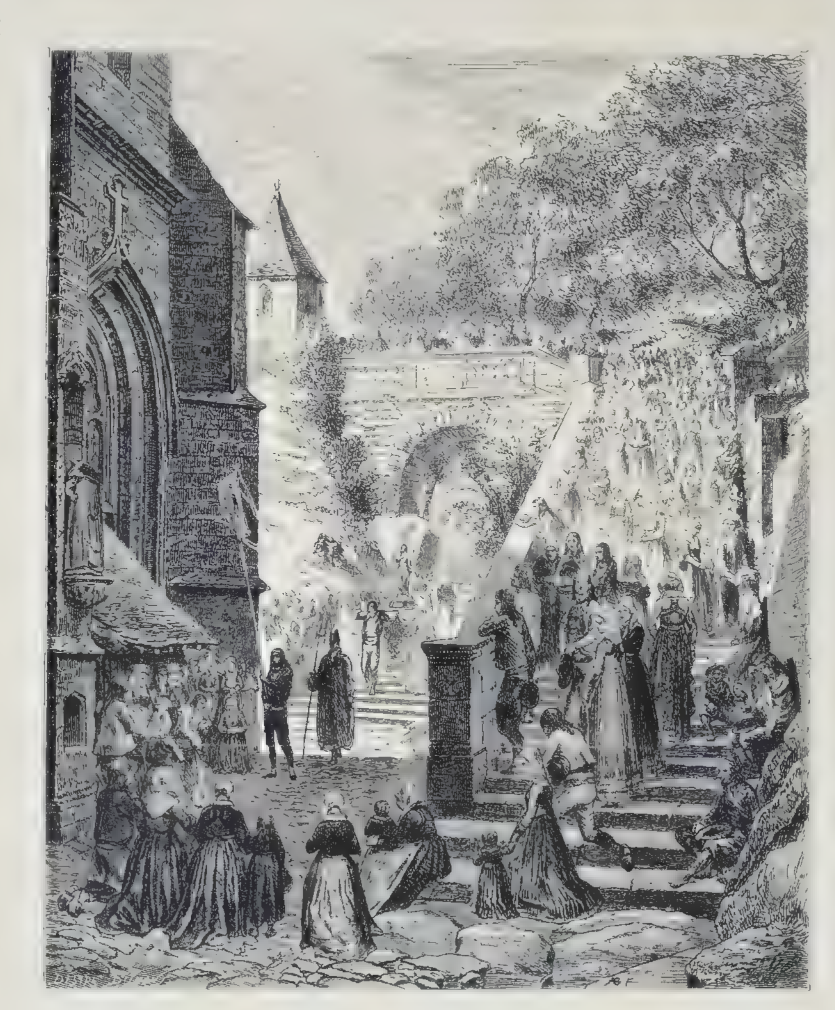
Laïta était également bien vu de la livrée, qui a, pour les seigneurs ruinés, la considération due par ceux qui moissonnent les louis à ceux qui les sèment. Il avait d'ailleurs, à la faveur de la domesticité de Varanne, d'autres titres que sa prodigalité de joueur : il ne rencontrait jamais Félicie sans lui jeter un regard qui faisait dire à la soubrette que M. le vicomte serait la perle des maris. Le chef, qu'il ne manquait aucune occasion de complimenter, se fût mis au feu pour lui et, à la vérité, s'y mettait. M. Jones, qui tournait le dos à Henri, tendait la main à Laïta, un vrai connaisseur, le seul Français qui entendît quelque chose aux chevaux. Quant à Barlot, il s'en allait soir et matin, comme s'il eût été à La Noire, prendre les ordres de Gustave avec qui il avait parfois de longues conférences.

— Nous causons du pays, répondait-il à ceux qui se demandaient quel plaisir pouvait trouver le vicomte dans la conversation d'un particulier aussi peu avenant que le garde.

C'étaient les hommes qui se demandaient cela, par jalousie de Barlot, dont les femmes semblaient coiffées.

Les occupations ne faisaient donc pas défaut à Laïta, ni les préoccupations. Les lettres qu'il recevait n'étaient pas couleur de rose. Le baron d'Arse perdait à Bade tout ce qu'il voulait, un argent fou, et il rappelait les cent mille francs qui lui étaient dus. Bousquet mentionnait certains bruits propagés par la malveillance, qui grossit tout. Un écho de ces bruits paraissait être arrivé aux oreilles du comte de Laïta, qui parlait, chose inouïe pendant la saison des chasses, de se rendre à Paris. Gustave aurait bien voulu aller aussi à Paris, et au plus vite. Il se savait seul capable de soutenir l'échafaudage des complications de toute nature qu'il entassait depuis des années les unes sur les autres. Dans l'existence qu'il s'était faite et à laquelle il s'était fait, il avait si bien enchevêtré les difficultés, qu'il lui fallait être toujours prêt à parer les coups quotidiens de l'imprevu et qu'il ne pouvait, sans risquer de la perdre, abandonner pour un instant une partie dont sa fortune et son honneur étaient les enjeux. Mais encore moins pouvait-il quitter Varanne où, à cette heure, il jouait son va-tout. Ah ! qu'il gagnât ce va-tout, et quel bon bourgeois il ferait ! Il avait assez de la lutte. Il en était dégoûté. Il plaignait Sisyphe. Il trouvait Napoléon stupide de n'avoir pas conclu la paix après Lutzen. Il enviait les gens pour qui l'attente du courrier n'est pas une émotion : Corbier, malgré son gros ventre ; Bley, tout décoré qu'il fût ; Morgan, dont l'unique souci était d'aimer Olga. Le grand souci, en vérité ! Il ne laissait d'ailleurs rien percer de ses ennuis. Il n'avait garde de paraître distrait. On ne le voyait absordé par quelque pensée tenace que lorsque, penché sur le damier, il risquait son roi ou avançait ses pions. Corbier appréciait qu'on fût sérieux aux échecs. Hors de là, Gustave était, des habitants du château, le plus léger de cœur et d'esprit, et il présentait à l'ennemi, c'est-à-dire à tout le monde, un front calme et serein. Mais il se disait que sa situation n'était décidément pas tenable et il se raffermissait dans sa résolution





SALON DE 1868. — PROCESSION DU PARDON DE SAINTE-BARBE (MORBIHAN), tableau de M. GEORGES FISCHER.

በስመ፡ አብ፡ ወወልድ፡ ወመንፈስ፡ ቅዱስ፡ ፩ አምላክ፡
ንጉሠ፡ ነገሥት፡ ቴዎድሮስ፡ ይድረስ፡ ከፈረንሲ
ስ፡ ንጉሥ፡ መልክተኛ፡፡ እንዴት፡ ሰነበትህ፡ እኔ፡ እ
ግዚ አብሔር፡ ይመስገን፡ ደኅና፡ ነኝ፡፡ እኔ፡ ከተወ
ለድሁ፡

TRADUCTION DE LA LETTRE.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, un seul Dieu (B'ism ab, ou oueld, ou manfous kedous, and amlak). *Le négus des négus Théodore, au consul français, que cette lettre arrive. Comment avez-vous reposé? Comment avez-vous passé la saison? Quant à moi, par la grâce de Dieu, je me porte bien.*



TRADUCTION DU SCEAU.

Théodore, roi des rois d'Éthiopie (Negus nagost Théodoros k'Aithiopiya). — *A droite, l'équivalent en arabe.*

ABYSSINIE. — LETTRE AUTOGRAPHE DU ROI THÉODOROS, communiquée par M. Guillaume Lejean, ancien consul de France à Massouah. — Voir page 316.

d'en sortir, d'en sortir vainqueur, n'importe comment, *per fas aut nefas*. Ce serait là son dernier combat. Après quoi il passerait le reste de sa vie à savourer les ineffables douceurs d'une quiétude qui, en ce moment, lui semblait constituer le bonheur suprême.

C'était ainsi que toutes les préoccupations de Laïta aboutissaient à une préoccupation principale : à Olga et, par ricochet, à Michel. Ce qu'un aussi pauvre observateur qu'Henri avait remarqué ne pouvait avoir échappé à un homme dont une vie accidentée et l'habitude d'un monde interlope avait aiguisé la sagacité naturelle. Le vicomte savait d'ailleurs la date précise de l'altération survenue dans l'humeur de Mme de Clérol, qu'il avait connue à Paris, capricieuse, frivole, toute de surface, et qu'il voyait maintenant repliée sur elle-même, affectée d'une sorte d'indolence mélancolique, enfin femme rêveuse. Ici, savoir la date était savoir la cause. Olga se montrait soucieuse depuis l'instant où elle avait entendu Adrienne raconter à Mme Corbier les rendez-vous furtifs de la fille de l'intendant et de M. Morgan. Dès lors elle ne parlait plus et ne voulait pas qu'on parlât devant elle de Michel; donc, elle ne cessait de penser à lui. Telle était la première conclusion de Laïta, et la seconde, qu'il fallait qu'Adrienne ne se fût pas trompée. Il importait de perdre, sans retard comme sans retour, dans l'esprit d'Olga, un rival évidemment fort dangereux.

Heureusement que ce rival, timide et niais en proportion et à cause même de ce qu'il était épris, semblait prendre à



ABYSSINIE. — LES NOCES DE CANA, FRESQUE DE L'ÉGLISE DE TOWARI, d'après un dessin de M. Guillaume Lejean. Voir page 316.





ABYSSINIE. — SEIGNEUR ABYSSIN EN VOYAGE. — LE NEGUS FASILIDES; FRESQUES A TOWARI, d'après des dessins de M. Guillaume Lejean. — Voir page 316.

tâche de fortifier les soupçons jaloux dont il avait l'insigne avantage d'être l'objet et qu'il eût si facilement dissipés. Ignorant qu'on l'accusât d'un crime, il ne venait point se disculper. Ce n'était pas que l'envie lui manquât de retourner à Varanne, ni le courage ou, si l'on veut, la lâcheté d'y trouver un accueil pareil à celui qu'il avait déjà une première fois rencontré. Mais Laïta le dissuada de renouveler une visite qui, en ce moment, dit-il, serait inopportune et déplairait à Mme de Clérol. Celle-ci, à entendre le vicomte, était sous l'empire d'un accès d'humeur noire, et malheur à qui tenterait de l'en distraire! Elle avait fait remettre la chasse, non pas à cause de la pluie, elle n'était pas femme à se laisser déranger par le déluge, mais à cause d'une rage de retraite absolue, son caprice du jour. Ce caprice passerait, et Michel en serait aussitôt prévenu. En attendant, qu'il se tînt coi et à distance, ne fût-ce que pour déjouer le baron, qui était au fond de tout cela.

— Il y a sous roche, ajoutait Laïta, une intrigue de Bley contre vous et moi. Cela nous est bien égal, mais nous ne devons pas nous laisser rouler par un farceur qui fait le bon apôtre et nous taille des croupières. J'y ai l'œil. Soyez tranquille, et quand le moment de bouger sera venu, je vous avertirai.

Michel attendait d'être averti, avec l'impatience désespérée du naufragé qui, de son frêle radeau ballotté sur les vagues, regarde si quelque voile ne blanchit pas à l'horizon. Il essayait en vain de bercer son angoisse. Il partait en chasse; mais, tandis qu'il s'éloignait, peut-être Laïta venait-il le chercher ou, qui sait si la marquise elle-même?... A cette pensée, il revenait aussitôt en hâte et courait s'enfermer dans sa chambre. Là, les heures s'écoulaient pour lui lentes et douloureuses. Un combat sans issue se livrait dans son cœur. Il se révoltait contre sa destinée fatale. Il fuirait à tout jamais celle qui l'avait perdu. Mais avant de la fuir, il lui dirait : « Oui, je vous aime. Oui, du jour où je vous ai vue, je me suis senti condamné à une torture éternelle. Mais cet amour insensé qui me brise et me déchire est aussi ma joie, ma force, mon bien. Je ne m'appartiens plus. C'est à vous que j'appartiens désormais, à vous seule et pour toujours. Adieu. Pardonnez-moi. S'il vous faut un jour quelqu'un qui meure pour vous, que je sois ce quelqu'un, et je vous bénirai. »

Et Morgan écrivait et il brûlait ce qu'il avait écrit, et il écrivait de nouveau, et il passait ses jours à délibérer s'il enverrait les lettres qu'il passait ses nuits à composer. Il avait aussi des accès de résignation : il souffrirait en silence, il se forcerait à fatiguer sa douleur.

W. DE LA RIVE.

(La suite au prochain numéro.)

UNE RÉUNION JAPONAISE

Les artistes et amateurs japonais prennent un grand plaisir à se réunir de temps en temps pour s'exercer ensemble au dessin et aussi à l'écriture, qui compte chez eux parmi les beaux-arts.

C'est tout un art, en effet, que de savoir tracer convenablement leurs caractères pittoresques. Les Japonais n'ont pas comme nous un alphabet unique. Outre celui qui est composé de figures à la façon chinoise, ils en comptent quatorze autres, tous parfaitement dissemblables et qui s'emploient suivant les circonstances. Telles lettres sont réservées pour écrire à l'empereur, telles autres sont usitées pour écrire à un particulier. Les caractères d'un manuscrit privé ne seront pas chez eux les mêmes que ceux d'un acte public.

Donc, scribes et dessinateurs tiennent de petites assemblées particulières à de certains intervalles. Pour cela, ils louent une grande chambre où chacun s'installe avec ses couleurs, son encre de Chine, ses papiers, ses pinceaux et la couverture rouge qui doit lui servir de siége. Ils commencent par se souhaiter mutuellement le bonjour en touchant du front les nattes qui couvrent le plancher; puis, cette formalité accomplie, tirent, en manière de préambule, quelques bouffées de tabac de leurs pipes minuscules; après quoi, tous se mettent au travail, les uns traçant des caractères, les autres peignant à l'aquarelle sur des feuilles de papier ou des éventails.

Leurs dessins représentent le plus souvent des montagnes, des bambous, des cigognes, des vieillards, des enfants, et aussi des compositions grotesques, telles qu'un rat mordillant un radis gigantesque. Ils mettent ces dessins de côté, afin de les donner à leurs amis, et les plus remarquables sont d'abord attachés au mur pour être offerts à l'admiration générale. En manière d'intermède, on fait circuler des pâtisseries et des rafraîchissements.

Quelques Chinois sont ordinairement de la partie, en raison de leur supériorité dans les divers genres d'écriture; et aussi pas mal de Yakoumines, qui s'essayent à manier le pinceau et peignent quelquefois avec leur pouce. Du reste, la société ne se compose pas exclusivement d'artistes, et tous ceux qui écrivent ou dessinent avec quelque habileté, femmes même, jeunes garçons ou fillettes, y sont volontiers admis.

En qualité d'artiste étranger, de passage à Yokohama, notre correspondant était ordinairement invité aux réunions artistiques de ce genre; mais, depuis le moment de son arrivée jusqu'à l'heure du départ, ses hôtes ne lui accordaient guère un moment de repos. Il lui fallait laisser forcément quelque peinture sur le papier ou l'éventail de chacun. La gaieté était à son comble lorsqu'il faisait la caricature de l'un d'eux ou encore celle de quelque femme européenne cerclée de sa crinoline.

HENRI MULLER.

SALON DE 1868

(Troisième article)

IV

PEINTURE HISTORIQUE ET PEINTURE RELIGIEUSE

Peu de peintures historiques, peu de peintures religieuses, peu de batailles au Salon de 1868. C'est du reste assez l'ordinaire des salons, depuis une vingtaine d'années.

A quoi cela tient-il ?

Est-ce que vraiment le grand art s'en va, comme le déplorent si ponctuellement, à chaque salon, les Jérémies de la critique d'art?

Nullement. C'est qu'il fait peau neuve.

Vous ne voyez plus l'histoire ni la peinture religieuse encombrer les expositions, mais en revanche elles se multiplient dans les palais, les églises, les hôtels de ville, etc. Elles vont se peindre du premier coup sur les murs qui doivent les recevoir. Elles sortent de la peinture à l'huile pour entrer dans le domaine de la fresque. Nouveau système qui n'a, selon nous, que des avantages.

Cela supprime cette fabrication de tant de grandes toiles inutiles, que l'artiste exécutait sur commande, que le gouvernement achetait sans nécessité, et qu'on distribuait ensuite — au hasard — entre des édifices quelconques où ce mobilier d'occasion faisait souvent la plus piètre figure.

Cela donne aux monuments publics une décoration faite exprès pour eux et en harmonie avec eux.

Cela crée l'art monumental, qui est le premier des arts par les sujets élevés qu'il traite, le grand style qu'il exige, l'exécution mâle et affirmée dont il ne peut se passer.

Bien mieux, cela crée l'art populaire. Tant que la peinture habite seulement les musées et les collections particulières, à quoi sert-elle? Ce n'est que le luxe de quelques-uns. Dans les monuments publics, elle devient l'instruction de tous. C'est ainsi seulement qu'on en fait un instrument de civilisation, et l'un des plus puissants peut-être qui existent, car la même image reçoit la même interprétation dans tous les temps, dans tous les pays; l'art a réalisé la langue universelle qui se parle et qui se comprend d'un bout de la terre à l'autre.

V

PEINTURES HISTORIQUES

MM. Alma-Tadéma, — H. Leroux. — Lagye. — Pille. — Léon Goupil — Hamman. — Bellet du Poisat. — Brest. — Lami. — Dehodencq. — Victor Giraud. — Gérome.

La plupart des tableaux qu'on peut ranger dans cette catégorie n'habitent, à vrai dire, que les coulisses de l'histoire et ne représentent que des sujets de genre. — Citons :

La Sieste, scène empruntée à la Grèce antique, par M. ALMA-TADÉMA. Dans cette toile, à la fois très-longue et très-étroite, et dont les proportions inusitées arrêtent tout d'abord le regard, s'étendent des dormeurs parfaitement inconnus; mais que nous importe? Les types et les mœurs particuliers à telle civilisation disparue ne constituent-ils pas un sujet d'études aussi sérieux et aussi profond que l'art de reproduire exactement tel fait précis ou tel personnage déterminé? Nous reconnaissons ici un jeune élégant d'Athènes, à la barbe et aux cheveux tressés, accompagné d'un pédagogue au crâne dénudé et à la barbe épaisse. Une blonde jeune fille, dont le fier profil rappelle la Vénus de Milo, berce leur sommeil en jouant de la double flûte. Une table, devant eux, porte les restes de leur repas, du pain, des raisins, ainsi qu'une Vénus d'argent, un vase de terre noire et quelques autres accessoires pittoresques qui jouent là le rôle d'un surtout. Ces accessoires sont d'un rendu si merveilleux qu'ils deviennent la partie principale du tableau, et c'est la seule critique sérieuse qu'on trouve à adresser à cette composition, d'ailleurs d'un très-curieux caractère.

Messaline, par M. LEROUX. Pourquoi Messaline, plutôt que toute autre matrone romaine? Nous reconnaissons bien l'esclave nubienne par laquelle la tradition la fait escorter dans ses vagabondages nocturnes; mais quant à la prétendue Messaline, elle ne ressemble en rien, même de loin, au buste très-authentique que l'antiquité nous a laissé, buste si admirable, si palpitant, où l'artiste a allumé une vie si étrange, et a fait si bien transparaître sous la splendeur de l'enveloppe extérieure les passions quasi bestiales du personnage. M. Leroux, lauréat de Rome, ne s'est donc pas arrêté au musée des Offices?

La Fiancée en Flandre au XVIe siècle, par M. LAGYE. Une barque porte le cortége nuptial; elle va aborder à un de ces quais en briques, bordés de maisons pittoresques qu'on retrouve encore aujourd'hui, parfaitement intacts, à Malines et à Bruges. Beaucoup de vérité dans le décor; beaucoup de caractère dans les types. Il n'y a que la couleur qui laisse à désirer. Des harmonies neuves, mais des tons un peu durs.

Sibylle de Clèves haranguant les défenseurs de Wittemberg, par M. PILLE. Ici c'est justement le contraire. Une couleur très-souple, très-délicate, très-vivante dans son harmonie grise; ajoutez une série de types très-pittoresques, mais qui sentent plutôt l'étude du modèle vivant que celle des vieilles chroniques. Je n'ai garde toutefois de trop m'en plaindre; la voie inverse serait plus dangereuse. Du moment que l'histoire est traduite en peintures, c'est un peintre que j'y cherche avant un historien.

Le Vendredi saint, adoration de la vraie croix, scène du XVIe siècle, par M. LÉON GOUPIL. Comme ci-dessus. Une scène exacte? peut-être. Un bon tableau, certainement. On voit l'intérieur d'une chapelle; un prêtre est au pied de l'autel; le crucifix est présenté par un enfant de chœur à une jeune fille agenouillée, derrière laquelle se tiennent debout, formant un beau groupe, trois personnes, le père, la mère, l'enfant; n'oublions pas une femme en longs vêtements de deuil, vue de dos, debout devant l'autel et d'une noble et fière tournure. Il y a beaucoup de goût et d'élégance dans ce tableau, auquel je ne reprocherai que des tonalités un peu noires, qui ont paru sans doute commandées par la tristesse du sujet.

L'Oratoire et *la Tentation*, par M. HAMMAN. Autres sujets du XVIe siècle, traités également avec goût. M. Hamman est un des rares artistes de ce temps-ci qui auront voué leur vie à une œuvre. Qui ne connaît la série des ingénieuses et poétiques compositions où l'artiste a cherché à populariser les grands musiciens d'autrefois, Mozart, Glück, Beethoven, etc., représentés dans les épisodes les plus significatifs de leur existence?

Le Conteur d'histoires, par M. BELLET DU POISAT. Comment s'appelle le robuste gaillard, vêtu de rouge de pied en cap, qui remplit ici le rôle du conteur? Quels sont les personnages qui l'écoutent, assis autour de lui, — par exemple, cette vieille encapuchonnée de blanc, à la face si énergique, — ou bien cette jeune femme au costume si pittoresque, jupe rouge et corsage noir, qui ne se montre à nous que de profil perdu? — Ce qui est sûr, c'est que cette peinture bizarre et caractérise nous transporte bien dans une autre époque. C'était bien en effet le temps des longs récits que ce XVIe siècle qui a vu tant de guerres, tant de révolutions, tant de découvertes, et l'on comprend sans peine que cet aventurier en costume rouge groupe autour de lui tous ces auditeurs d'âge et de sexe différents. — Une toile très-remarquable, nous l'avons déjà dit. C'est peint largement et fait d'entrain, sans que rien d'essentiel soit négligé. — Cela rappelle vaguement Delacroix par la souplesse et la richesse de la palette, mais sans aucun pastiche, et avec des notes franches et des accords imprevus qui n'appartiennent qu'à M. Bellet du Poisat.

Venise, par M. FABIUS BREST. L'auteur a essayé de ressusciter la Venise du passé; il a jeté sur la Piazzetta, en face du Palais ducal, une foule bigarrée, des costumes pittoresques. Cela sent vaguement le carnaval, et il règne certainement plus de calme dans les toiles de Canaletto. Je constate pourtant avec plaisir que les joyeuses colorations de M. Brest font ici déjà moins de tapage que d'ordinaire, et qu'elles commencent à se pénétrer de cette discrétion qui est la première qualité de la richesse.

Louis XV et le Régent au grand degré du Trianon, par M. EUGÈNE LAMI. Infiniment de brio, de désinvolture et d'esprit, comme dans tout ce que fait M. Lami. Hasarderons-nous une critique? Il semble bien difficile que ces cadres de toute petite dimension puissent contenir des sujets historiques. Je ne parle pas du tableau que je viens de citer : Trianon est surtout l'exhibition d'un joli décor, un défilé de beaux carrosses, un bouquet de costumes pimpants; l'adroit pinceau de M. Lami triomphe de cette mise en scène. Mais l'histoire de *Manon Lescaut*, qui remplit un cadre voisin? La tête de cette pauvre Manon valait bien la peine d'être étudiée en détail, ce me semble, et l'on s'afflige de la voir réduite à ces proportions microscopiques qui ne sont de mise que pour des personnages quelconques.

L'Arrestation de Charlotte Corday, par M. DEHODENCQ. Encore une héroïne qui a le droit de se plaindre de son portraitiste! En voyant cette femme blême, au nez retroussé et aux yeux pochés, qui se débat aux mains de cette foule hurlante, qui se douterait qu'on a affaire à cette belle Charlotte qui fut surnommée *l'ange de l'assassinat*, et qui, même dans l'ignoble charrette révolutionnaire, inspirait des amours exaltés qui la suivaient jusque sous le couteau? Que M. Dehodencq retouche bien vite cette figure gâtée par deux coups de pinceau distraits. D'autant plus qu'il n'a pas d'autre retouche à faire à son tableau, dramatique peinture des fureurs et du tumulte d'une scène révolutionnaire. Toutes les scènes peintes par M. Dehodencq ont d'ailleurs cette qualité, signe des artistes de race, qu'elles sont toujours énergiquement senties; celle-ci éclate littéralement en cris et en vociférations.

Le Retour du Mari, par M. VICTOR GIRAUD. Nous passons de la Terreur à l'époque du Directoire, bien reconnaissable aux costumes des trois personnages (qui sont de grandeur naturelle). Rien de plus original que le décor représentant un escalier, du haut duquel le mari vient de précipiter l'amant; sur la rampe, les reins ployés, la femme se renverse en arrière, prête à tomber elle-même, échevelée et mourante. Toutes ces figures sont jetées avec autant de bonheur que de hardiesse, et une peinture de cette importance, traitée avec cette crânerie, fait beaucoup attendre de l'auteur, qui est, dit-on, un tout jeune homme. La brutalité même avec laquelle l'artiste aborde certains tons ne nous déplaît pas. L'excès de franchise va toujours bien aux débutants, et ils s'en corrigent toujours assez vite. La distinction viendra d'elle-même à M. Giraud, s'il est réellement coloriste.

Le 7 décembre 1815, neuf heures du matin, par M. GÉROME. Nous sommes avertis depuis longtemps, par la voix publique, qu'il s'agit de la mort du maréchal Ney; sinon cette date et ce tableau pourraient bien ne pas nous le rappeler. C'est là le défaut radical de la scène représentée. J'y trouve des qualités réelles, sérieuses, et notamment une certaine vérité réaliste qui a souvent manqué jusqu'ici aux archaïsmes de M. Gérome; ce cadavre est bien un cadavre; il serait impossible de le confondre avec un homme endormi ou un ivrogne tombé sur le pavé; il gît bien sur le sol dans

la fausse attitude qu'imprime au corps une mort foudroyante. Mais qui nous dit que ce cadavre est le maréchal Ney ? Et qu'est-ce qu'un tableau historique qui a besoin d'explication ? Que deviennent sa valeur et sa portée ? Attentif à de petits details, M. Gérome manque souvent ainsi le fond, l'idee, le sujet même de ses peintures. Le sujet ici, c'était celui qu'on appelait le brave des braves ouvrant lui-même sa poitrine aux balles, regardant la mort en face, et commandant le feu; c'était aussi ce général d'armée fusilé par des soldats qu'il a conduits vingt fois à la victoire. Le tableau de M. Gérôme ne représente qu'une exécution quelconque, sous la Restauration. Cela pourrait tout aussi bien se passer en Espagne, au temps de don Miguel.

JEAN ROUSSEAU.

LA CAMPAGNE DU POITOU

AU MOIS DE MAI

Comme elles sont paisibles et charmantes, sous le riant soleil de mai, ces vastes campagnes poitevines! Ici, l'herbe fraiche et touffue de la prairie; là, les jeunes pousses de blé, espoir de la moisson prochaine : partout la terre a revêtu une belle robe d'un vert émeraude. De distance en distance, des chênes séculaires baignent leurs racines dans les clairs ruisseaux qui passent en chantant. A l'horizon bleuâtre, vous apercevez les molles ondulations de coteaux boisés, et au milieu de la feuillée se dessine le toit rougeâtre d'une ferme ou bien la svelte tourelle d'un château.

Le vent vous apporte des sons de clochette; des troupeaux de bœufs et de moutons sortent des métairies et suivent les chemins creux pour gagner les pâturages. Le coq lance sa note aiguë; le berger jette à l'écho son refrain mélancolique; dans le lointain tinte une cloche. Cette harmonie naïve et patriarcale saisit l'esprit du voyageur et l'entraîne dans une poétique rêverie. Si foncièrement citadin que vous soyez, vous ne pourrez vous empêcher d'envier le bonheur de ceux qui coulent des jours exempts d'émotions et de soucis dans un petit castel du Poitou.

L'impression sera fugitive peut-être; au bout d'une heure, vos aspirations retourneront vers ce Paris fiévreux où tout est lutte, désir ou déception. Mais du moins vous aurez compris la philosophie des sages qui se contentent de vivre ignorés sous le toit paternel, dans le fond d'une province.

X. DACHÈRES.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Consommation du lait à Paris. — Ses provenances — Les *ramasseurs*. — L'empotement. — L'expédition. — Le *bouillage*. — Les falsifications. — Eau de lait. — Mélange d'amidon et de fécule. — Bicarbonate de soude. Dextrine. — Le sucre. — Le glucose. — Les blancs d'œufs. — Le caramel. — Les fleurs de souci. — Le carthame. — Le safran. — Les cervelles. — Détermination des sexes chez les abeilles.

Paris consomme en moyenne, par jour, trois cent mille litres de lait.

Deux cent cinquante deux mille litres environ arrivent chaque matin par les chemins de fer du Nord, de Rouen et de Strasbourg, et proviennent de distances qui varient de quatre-vingt huit kilomètres (Chartres) à cent quarante-sept kilomètres, Beaugency).

Les nourrisseurs des environs de Paris en fournissent de leur côté cinquante mille litres.

Pour arriver à se procurer cette énorme quantité de lait, chaque laitier en gros établit à grands frais des centres de réception qu'on nomme *dépôts*, et dont le nombre s'élève de quinze à vingt pour les maisons les plus importantes.

De chacun de ces dépôts, placés ordinairement dans un village assez considerable, ou au milieu de plusieurs fermes ou hameaux, partent tous les matins, à la première heure, des hommes designés sous le nom de *ramasseurs*. Leurs voitures, à la fois solides et légères, parcourent les campagnes environnantes. Ils s'arrêtent pour ainsi dire de porte en porte et reçoivent et mesurent le lait que leur remet chaque fournisseur. Il leur faut parfois visiter deux cents fermiers pour ne ramasser que mille litres de lait.

Vers deux heures du matin, la tournée terminée, les ramasseurs rentrent au dépôt, et remettent au chef de l'établissement, ou à un contre-maître, tout le produit du *ramassage*. On renferme le lait dans les grands pots en tôle étamée que tout le monde connaît, et on place immédiatement ces pots dans des réservoirs remplis d'eau froide, que l'on renouvelle plusieurs fois durant la journée.

L'après-midi, à trois heures, les ramasseurs recommencent une nouvelle tournée et rentrent au dépôt vers six heures du soir. La provision supplémentaire qu'ils rapportent, et que l'on n'a pas le temps de faire refroidir, se verse dans d'immenses vases appelés *mélangeurs*, de la contenance de trois cents litres, et s'y mêle avec le lait de la traite du matin, maintenu toute la journée à une température voisine, autant que possible, de dix degrés centigrades. Enfin on enferme ce mélange dans des pots, bouchés, ficelés et cachetés, qu'on transporte en toute hâte à la station du chemin de fer la plus voisine pour être amené à Paris, où on le distribue vers trois heures du matin aux débitants.

Si l'importance du dépôt qu'il dirige permet en général au laitier en gros de prendre les précautions nécessaires, il se voit trop souvent, par l'exigence du service, obligé d'en negliger quelques-unes. Cela provient surtout de ce que certains ramasseurs auxiliaires, trop éloignés du dépôt, vont attendre au passage le convoi principal qui se dirige vers le chemin de fer, et remettent au conducteur les pots remplis, ficelés et cachetés par leurs soins; pots qui ne renferment plus, comme les premiers, le mélange de trois cents litres de lait, mais bien le lait de quelques fournisseurs et quelquefois d'un seul.

Le refroidissement du lait, si nécessaire pendant la plus grande partie de l'année, ne suffit pas pour sa conservation pendant les chaleurs de l'été; il faut alors recourir au bouillage. Voici comment il se pratique.

Aussitôt l'arrivée du ramasseur du matin, on verse le lait dans de grands bains-marie pour l'y porter à l'ébullition. L'operation demande deux heures environ; on soutire ensuite le lait au moyen d'un siphon, et on en remplit des pots qu'on plonge immédiatement dans de l'eau froide, renouvelee continuellement durant le reste de la journée. Plus tard, avant l'expédition, on mélange, à parties égales, le lait bouilli et refroidi avec le lait de la traite du soir.

On reproche au lait vendu à Paris de nombreuses falsifications. Ces fraudes existent moins qu'on ne le croit généralement et voici la vérité à cet égard.

La principale et la plus fréquente des falsifications consiste dans l'addition d'une décoction de son. Cette décoction sert à rendre moins visible la présence de l'eau que l'on ajoute au lait.

Certains nourrisseurs exercent cette falsification d'une façon ingénieuse; ils font boire à leurs vaches, deux ou trois heures avant la traite, une grande quantité d'eau mélangée de son, et ainsi ils augmentent, bien entendu aux dépens de sa qualité, la quantité de lait que produit le trayage.

Une autre falsification se pratique, soit en ajoutant directement de la fécule ou de l'amidon au lait, soit en les mélangeant préalablement à une certaine quantité d'eau.

L'addition du bicarbonate de soude dans le lait ne constitue pas réellement une falsification. Voici d'ailleurs comment on la constate :

On précipite d'abord le lait par de l'alcool à quarante degrés, qui coagule le caséum; on filtre et l'on recueille le sérum filtré, qui ramène au bleu le papier du tournesol rougi. On évapore, et si le résidu desséché fait effervescence avec les acides, on peut tenir pour certaine la présence dans le lait du bicarbonate de soude ou d'un sel analogue, car rien de semblable ne se passe avec le lait pur.

La falsification par la fécule, dont j'ai parlé plus haut, se reconnait toujours facilement. En versant un réactif iodé dans le lait pur, on n'obtient aucune réaction apparente; mais dans le cas contraire, le lait prend une coloration bleue manifeste.

Pour reconnaître d'une manière plus facile la présence de l'amidon, il suffit de faire bouillir le liquide suspect, de le coaguler par un peu d'acide acétique et de rechercher la présence de la fécule dans le sérum refroidi.

Quelquefois encore on ajoute de la dextrine au lait afin d'en augmenter la densité; sa presence se reconnait facilement au moyen d'eau iodée qui produit une coloration bleue violacée, variant d'intensité selon la quantité de dextrine ajoutée. On peut s'assurer plus nettement encore de la présence de cette substance dans le petit-lait préparé par l'acide acétique.

Le sucre ordinaire ne peut guère s'ajouter au lait, car la plus faible quantité en provoque aussitôt une saveur des plus prononcées.

Le glucose remplace plus facilement le sucre de lait et remplit mieux le but du fraudeur, en donnant de la densité au lait étendu d'eau et en masquant la saveur fade que l'eau lui communique.

Pour simuler la présence d'une crème absente, certains laitiers recourent au caramel, au safran, au carthame et aux fleurs de souci, dont on constate, du reste, la présence à la coloration particulière que prend le lait.

Rarement, car le bas prix du lait rend peu lucrative cette falsification, on se sert de blancs d'œufs pour simuler la mousse qui caractérise un lait de bonne qualité.

On decouvre la présence de ce blanc d'œuf en faisant coaguler le lait par l'acide acétique avec la précaution de n'élever la température que jusqu'à cinquante degrés. Le lait, additionné d'albumine et porté à l'ébullition, donne de nombreux flocons; le lait ordinaire se trouble et en présente beaucoup moins.

La falsification de lait à laquelle on croit le plus, et qui n'existe pas, consisterait à y mélanger des cervelles de vieux chevaux abattus; hâtons-nous de le déclarer, cette falsification n'existe qu'à l'état de légende.

La seule falsification, et qui, par malheur, n'est pas imaginaire, c'est un mélange adultère d'eau.

On a inventé, pour vérifier la pureté du lait, beaucoup d'instruments, qui ne remplissent point jusqu'ici d'une manière tout à fait satisfaisante le but qu'on s'en propose.

C'est le *lactodensimètre* de Quevenne, le *lactoscope* de M. Donné, le *butyromètre* de M. Marchand, et bien d'autres, mais en résumé, aucun de ces appareils ne réunit conditions de certitude et de rapidité d'examen nécessaires.

L'emploi du *galactomètre*, adopté pour les vérifications légales, ne permet pas de reconnaître d'une manière certaine si l'on a ajouté de l'eau au lait.

Cet instrument devient, au contraire, une source d'erreurs en ce qu'il peut indiquer, dans du lait pur de tout mélange, une addition d'eau qui n'existe pas, et que, d'autres fois, il peut faciliter la fraude en accusant comme bon du lait réellement mélangé d'eau.

C'est ainsi que le lait chaud ou récemment trait, et le lait non écrémé, quoique étant les meilleurs, l'instrument, parce qu'ils sont plus légers, les trouvera en défaut, tandis qu'il accordera un laisser-passer au même lait trait la veille, écrémé et additionné d'eau, parce qu'il sera plus dense.

En résumé, on voit que sans le baptême d'eau, souvent trop abondant, le lait fournit un excellent aliment d'un prix peu élevé et dont on ne saurait trop encourager l'usage.

Par malheur la population parisienne a l'habitude de le mélanger au café. Or, l'estomac ne digère le lait qu'à la condition de le cailler, et le café, comme toutes les substances végetales, empêche les sucs gastriques d'operer cette action chimique. Il en résulte que le café, au lait ne saurait être digéré, qu'il détermine de dangereuses inflammations du tube intestinal, et qu'il détermine de graves indispositions. La plupart des maladies qui etiolent les femmes et surtout les jeunes filles n'ont pas d'autre cause.

Parmi les bruits absurdes que les petits journaux s'amusent quelquefois à inventer. Il en est un, que tous ont répété à l'envi, et qui prétendait qu'on allait construire à Paris un système de canalisation souterrain, destiné à recevoir à son ouverture tout le lait destiné à la consommation de Paris, et à le distribuer dans chaque quartier, comme le gaz et l'eau. Quelques journaux sérieux, dupes de cette mystification, ont répété gravement cette plaisanterie et l'ont donnée à leurs lecteurs comme étant de bon aloi.

Les savants pourraient graver sur les vitres de leur cabinet, avec une légère variante, les deux vers que François I[er] traçait à l'aide d'un diamant sur les vitraux du château de Fontainebleau :

Science varie,
Fol qui s'y fie.

En effet, chaque jour certaines croyances scientifiques des plus accréditées sont tout à coup déclarées des erreurs indignes de croyance. La chose vient encore récemment d'arriver à l'Académie des sciences, à propos des abeilles.

On croyait que les abeilles, reines, mâles ou neutres, naissaient d'œufs absolument identiques, et que le sexe de ces insectes dépendait uniquement de la qualité de la nourriture que les larves recevaient dans les alvéoles.

L'alimentation des mâles, affirmait-on, différait de celles des ouvrières et des reines.

M. Sanson professe une doctrine toute différente, et il s'appuie sur un fragment de gâteau de ruche, coupé au centre d'un vieux rayon, à la place où les abeilles ne construisent que des alvéoles d'ouvrières.

« Il est facile de voir, dit-il, que ce fragment n'en contient pas d'autres. On y peut remarquer un certain nombre de cellules operculées, ce qui indique qu'elles contiennent des individus. On a respecté l'opercule de la plupart, afin que la preuve fût plus complète et plus concluante. »

M. Bastian a reconnu avec certitude que plusieurs de ces cellules étaient habitées par des mâles, comme celle qu'on avait ouverte, et comme celles d'où étaient sortis les quelques sujets plus ou moins développés, éclos également dans des cellules d'ouvrières, sur d'autres points du même gâteau. Il y a donc là, côte à côte, des mâles et des ouvrières, que l'on découvre en ouvrant les alvéoles. Toutes les larves n'ont pu manquer d'y recevoir la même nourriture, puisqu'elles étaient logées dans des cellules identiques; par conséquent cette nourriture est demeurée étrangère à la diversité des sexes.

Le rayon dont parle M. Sanson a été trouvé, il y a quelques jours, dans une vieille ruche mise au pillage par suite de la mort de la mère; et voici, d'après lui, ce qui se serait passé.

Cette mère, âgée de trois ans, avait épuisé sa provision de spermatozoïdes, et par conséquent bon nombre des œufs déposés par elle dans des alvéoles d'ouvrières, vers la fin de sa vie, n'ont pu être imprégnés. Or on sait par les observations les plus rigoureuses des savants allemands, que les œufs d'abeille non imprégnés donnent invariablement naissance à des mâles. C'est de cette façon toute naturelle que s'explique la présence de ceux-ci dans les alvéoles d'ouvrières placés sous les yeux de l'Académie, et leur présence combat victorieusement l'hypothèse qui attribuait aux conditions de milieu une influence qu'elles n'ont certainement point sur les dispositions fondamentales du plan de l'organisation animale.

SAM. HENRY BERTHOUD.

MONUMENT COMMÉMORATIF DU COMBAT DU CALLAO

AU PÉROU.

Les hostilités de l'Espagne, pendant ces dernières années, contre les républiques de l'Amérique du Sud sont encore présentes à tous les souvenirs. En 1864 et 1865, l'Espagne s'empara des îles Chinchas et ne les rendit au Pérou qu'en échange de trois millions de piastres (environ 15,000,000 de francs); de plus, pour reconnaître l'indépendance de cette république, quarante ans après les glorieuses victoires de Bolivar, elle réclamait la somme énorme de soixante millions de piastres (environ 300,000,000 de francs).

Décidés à résister, les Péruviens s'allièrent au Chili pour une défense commune. On se souvient encore du bombardement du port marchand de Valparaiso, qui eut lieu le 31 mars 1866. L'amiral espagnol Nuñez espérait faire subir le même sort au port principal du Pérou, et, le 25 avril suivant, il était devant le Callao. Mais là tout était prêt pour la lutte, et l'enthousiasme patriotique des habitants doublait l'importance des moyens de résistance.

La flotte espagnole comptait treize navires, dont sept frégates; l'une de celles-ci, la *Numancia*, était une frégate cuirassée de 7,000 tonneaux. Cette flotte portait près de trois cents canons. Les Péruviens n'avaient à leur opposer que trois petits bâtiments et neuf batteries armées de cinquante et une pièces.

Le président de la république péruvienne et le ministre de la guerre avaient pris le commandement des troupes. Après un combat très-vif qui dura près de cinq heures, les vaisseaux espagnols, ayant subi de graves avaries, durent se retirer sans avoir causé à la ville aucun dommage.

Dans la lutte, l'amiral Nuñez avait reçu huit blessures; le colonel Galvez, ministre de la guerre et de la marine du Pérou, avait succombé. Des deux côtés les pertes étaient considérables en hommes et en matériel; mais les Espagnols avaient échoué dans leur entreprise, et le Pérou était en droit de considérer sa victoire comme décisive.

On comprend le légitime orgueil que ce brillant fait d'armes, couronnant une énergique résistance, inspira aux Péruviens. Ils voulurent en consacrer le souvenir par un monument, et, dans ce but, ils envoyèrent en Europe, comme commissaire spécial, un remarquable écrivain et ancien consul général du Pérou en Italie, M. Llona, chargé d'organiser, de concert avec M. de Rivero, ministre plénipotentiaire du Pérou en France, un concours où devaient être appelés les artistes de tous les pays.

Le programme officiel de ce concours demandait que le monument de la victoire du 2 mai fût en marbre et bronze ou tout en bronze; qu'il rappelât par des statues l'alliance des quatre républiques sœurs: le Pérou, le Chili, l'Équateur et la Bolivie; que le souvenir de Galvez y fût consacré; qu'il portât les noms des citoyens morts en combattant; enfin que les épisodes principaux fussent représentés par des bas-reliefs. La somme fixée pour l'exécution était de 200.000 francs, non compris les frais de transport et de mise en place.

Une trentaine de projets, provenant d'artistes belges, allemands, italiens et principalement français, ont répondu à cet appel et ont été exposés au palais de l'Industrie, aux Champs-Élysées. Le jury était composé de M. Gleyre, président, et de MM. Guillaume, Perraud, Duc et Duban, tous les quatre membres de l'Institut.

Le choix du jury, à l'unanimité, se fixa sur le projet présenté par MM. L. Cugnot, statuaire, et E. Guillaume, architecte, grands prix de Rome. La deuxième place fut donnée, également à l'unanimité, à l'œuvre de MM. Davioud et Eudes; la troisième au projet de MM. Robert, Simonet et Darvaut. Ces deux derniers ouvrages reçurent les primes de 3,000 francs et de 2.000 francs, fixées par le programme.

Aujourd'hui MM. Cugnot et Guillaume préparent l'exécution du monument dont nous publions la vue, d'après une photographie communiquée par M. Llona, commissaire du gouvernement péruvien.

Le meilleur commentaire de cette œuvre considérable se trouve dans l'extrait suivant du procès-verbal du jury :

« Le jury, en donnant à l'unanimité le premier prix au « n° 21, applaudit à la manière « dont le programme a été « compris et présenté par les auteurs du projet. L'ensemble « a de la grandeur, la proportion des figures pour l'architecture est excellente. Les faits sont présentés avec exactitude et énergie. Le Pérou, placé en avant, combat seul, « tandis que les républiques alliées, groupées derrière lui, « lui offrent le concours de leurs armes et de leurs finances « Aux pieds du Pérou, le colonel Galvez fait à sa patrie le « sacrifice de sa vie. La Victoire qui couronne le monument « est dans un mouvement enthousiaste: elle a une belle « masse et des lignes vivantes. »

Nous sommes heureux d'avoir à constater que l'exécution de ce monument a été confiée à deux artistes français, après un concours des plus sincères et des plus brillants.

H. VERNOY



MONUMENT COMMÉMORATIF DU COMBAT DU CALLAO, AU PÉROU, dessin de M. Delannoy; d'après une photographie communiquée par M. Llona, commissaire du gouvernement péruvien. — Voir page 323.

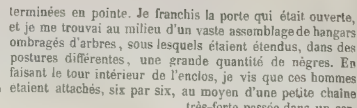
AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite)

CHAPITRE XIV

Les barracons d'esclaves. — Un gros serpent sous mon lit. — Un négrier qui s'éloigne de la côte.

Un jour, je passais devant un enclos immense, défendu par un rempart de palissades de douze pieds de haut environ et



terminées en pointe. Je franchis la porte qui était ouverte, et je me trouvai au milieu d'un vaste assemblage de hangars ombragés d'arbres, sous lesquels étaient étendus, dans des postures différentes, une grande quantité de nègres. En faisant le tour intérieur de l'enclos, je vis que ces hommes étaient attachés, six par six, au moyen d'une petite chaîne très-forte passée dans un carcan ajusté autour de leur cou. Çà et là des seaux d'eau étaient disposés pour leur permettre de boire, et comme ils étaient enchaînés ensemble, lorsqu'un des six avait soif, il fallait que les autres se levassent pour aller avec lui.

J'arrivai ensuite à une cour remplie de femmes et d'enfants, qui étaient libres de se promener à leur gré dans leurs limites, où aucun homme n'était admis. La plupart de ces gens-là, hommes ou femmes, ne se comprenaient pas entre eux. Vous me demanderez peut-être ce que c'étaient que ces nègres? C'étaient des Africains de diverses tribus, vendus les uns par leurs pères ou par leur famille, les autres par les habitants de leurs villages; ceux-ci avaient été mis en vente pour crime de sorcellerie; ceux-là sous des prétextes plus ou moins spécieux Ainsi, on faisait passer pour idiots un jeune garçon ou une jeune fille; il n'en fallait pas davantage. Beaucoup de ces esclaves appartenaient à des pays très-éloignés.

Quelques-uns paraissaient gais; d'autres, au contraire, étaient fort tristes, persuadés qu'on ne les avait achetés que pour les manger. Ils s'imaginaient en effet que les hommes blancs d'au delà de la mer étaient de grands cannibales, et que l'on commençait par les engraisser, pour mieux se régaler d'eux ensuite. Un jour, dans une contrée de l'intérieur, un chef voulut faire tuer un esclave pour mon dîner, et j'eus beaucoup de peine à l'en empêcher. Je ne parvins que très-difficilement à faire comprendre à ce boucher nègre, que personne, dans mon pays, ne se nourrissait de chair humaine.

Il y avait dans la cour, sous les arbres, de grands chaudrons où l'on faisait cuire des fèves et du riz pour la plus grande partie des esclaves; à d'autres on distribuait du poisson séché; le soir on les faisait tous rentrer sous de vastes appentis pour y passer la nuit: un de ces appentis servait d'infirmerie.

Au milieu s'élevait ce qu'on appelle la maison de l'homme blanc Cette maison, en effet, est habitée par des blancs, dont l'état est d'acheter ces pauvres créatures au chef de la tribu des Oroungous.

Après avoir tout visité en détail, je sortis du barracon, et je me promenai aux alentours, en rêvant au spectacle que je venais d'avoir sous les yeux. Il faisait déjà nuit quand je regagnai la petite cabane de bambou que le roi m'avait assignée. J'entrai, je battis le briquet et j'allumai une torche pour ne pas me mettre au lit sans lumière. Quand je parle de lit, ce n'est pas que ma couche eût la moindre ressemblance avec ce que nous appelons des lits en Europe; c'est-à-dire des matelas, des oreillers, des draps et des couvertures. Un pareil luxe est interdit aux voyageurs dans l'Afrique équatoriale.

Quand j'eus allumé ma torche, je jetai les yeux autour de moi pour m'assurer que rien n'avait été dérangé dans ma chambre; car un voleur peut aisément s'introduire dans des maisons si mal défendues Je ne remarquai rien, si ce n'est quelque chose de reluisant sous mon *akoko*, ou bois de lit. Comme cet objet ne bougeait pas, j'y fis fort peu d'attention;

et de fait je n'y voyais guère à la demi-clarté de ma torche; mais quand je m'approchai de mon lit pour l'arranger, je vis que ce reflet luisant provenait des écailles brillantes d'un énorme serpent, tranquillement roulé sur lui-même, à deux pas de moi. Que faire, bon Dieu? j'avais fermé solidement ma porte avec des cordes; si le serpent se déroulait et changeait de place, il pouvait s'élancer sur moi, m'enlacer dans ses replis, m'étouffer et m'avaler ensuite, ni plus ni moins qu'une gazelle.

La pensée n'était pas rassurante: si je criais, je risquais de réveiller le reptile, qui paraissait endormi; personne, d'ailleurs, n'aurait pu entrer, puisque j'avais barricadé ma porte. J'allai tout doucement détacher les cordes qui la retenaient. Quand j'eus tout disposé pour ma fuite, je réfléchis qu'il serait mieux de tuer le monstre; je cherchai mes fusils et je vis avec épouvante qu'ils étaient accrochés au mur, dans la ruelle du lit, et que j'en étais séparé par le serpent. Tout en surveillant l'animal, je réfléchis au parti que j'avais à prendre, et je résolus de m'emparer, coûte que coûte, de mon fusil. Aussitôt, sans perdre de vue la porte ouverte qui m'assurait une prompte retraite au moindre mouvement du reptile, je m'avançai sur la pointe du pied, et en un clin d'œil je décrochai le fusil, que je me mis à charger vivement. Comme je sentis alors le courage me revenir! Je n'étais plus le même homme; mon arme à la main, je revins de nouveau vers le serpent, j'appliquai sur son corps le canon du fusil, je fis feu et je m'élançai à toutes jambes hors de la maison.

Au coup de fusil les nègres accoururent de tous côtés pour savoir ce qui s'était passé. Ils croyaient qu'on venait de tuer un homme et qu'on s'était sauvé chez moi pour se cacher. Ils s'élançaient donc pêle-mêle dans ma chambre, mais je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils en ressortirent encore plus vite, lorsqu'ils virent un gros serpent qui se tordait convulsivement sur le plancher. Les premiers entrés avaient marché sur lui et perdirent la tête de frayeur. Vous n'avez pas idée de leurs clameurs et de leurs affreux hurlements. Personne ne voulait rentrer dans la maison, et ce fut moi qui vins avec précaution m'enquérir de l'état des choses, car je n'entendais pas abandonner la possession de ma cabane à monsieur le serpent. J'entrai donc en regardant soigneusement autour de moi; à la lueur de ma torche, je distinguai le reptile étendu à terre: le corps avait été séparé en deux, et les tronçons s'agitaient sur le sol. Je crus d'abord avoir devant moi deux serpents et je ne savais que faire; mais dès que j'eus reconnu ma méprise, j'assenai un violent coup de crosse sur la tête de la hideuse bête, et je la tuai net. Je vis alors sa gueule revomir avec du sang et de la bave un canard tout entier, et quel long canard! on eût dit un saucisson allongé et couvert de plumes.

Le reptile, après l'avoir pétri et englouti, avait choisi ma chambre à coucher pour digérer et dormir à son aise, car les serpents, après un copieux repas, tombent toujours dans un état de torpeur. C'était un pithon de la grande espèce, qui mesurait (le croiriez-vous!) dix-


MARABOUTS, CIGOGNES ET PÉLICANS.
Aventures au pays des gorilles, chapitre XXV


UNE GAZELLE
Chapitre XX


APRÈS LE DINER
Chapitre XVI.


LA BAIE DE SAMANA, RÉCEMMENT CÉDÉE AUX ÉTATS-UNIS PAR LA RÉPUBLIQUE DOMINICAINE, d'après une photographie. — Voir page 327.

huit pieds. Vous figurez-vous ma situation, si l'horrible animal se fût jeté sur moi? il m'aurait bien vite enveloppé tout entier; et si j'avais été avalé par ce monstre, je me demande combien de temps il lui aurait fallu pour me digérer?

Par une belle journée, je me promenais sur la plage de cette côte inhospitalière, lorsque je découvris au loin un navire qui s'approchait de plus en plus, et qui enfin vint mettre en panne à quelques milles du rivage. En même temps je remarquai une file d'esclaves que l'on faisait sortir à la hâte de l'un des barracons. Je m'arrêtai pour les observer. Les nègres étaient toujours par bandes de six, mais on les avait lavés avec soin et revêtus d'un habillement propre. De grandes barques étaient préparées pour les recevoir; chacune avait trente-six rames et contenait soixante esclaves. Ces malheureux semblaient frappés de terreur; ils n'avaient jamais navigué sur mer et ne se rendaient pas compte du roulis des vagues. Enlevés ainsi, conduits sans savoir où, ballottés par les flots, tantôt à droite, tantôt à gauche, couverts d'écume, ils devaient se croire à leur dernier jour, prêts à être engloutis dans une tombe humide.

J'étais bien aise au moins que ces infortunés ne pussent me voir, caché comme je l'étais par les arbres et les broussailles. J'avais honte de moi-même; je rougissais d'être un homme blanc. Heureusement de pareilles scènes deviennent plus rares de jour en jour, et la traite des nègres n'appartiendra bientôt plus qu'au passé.

Deux heures après, le negrier, avec une cargaison de six cents esclaves, faisait voile pour l'île de Cuba.

PAUL DU CHAILLU.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DU PALAIS

Ce qu'était le mois de mai. — La fête de saint Yves. — La baillée aux roses. — La plantation des arbres. — Une condamnation à mort à Bastia. — Impressions d'un avocat général signant un ordre d'exécution. — Inviolabilité des pendus. — Une singulière consigne. — Les infidélités d'un caissier et d'une maîtresse. — Un témoin qui ne sait pas où il demeure.

Pour le barreau de notre temps, le mois de mai ressemble à tous les autres mois de l'année. Rien ne le distingue de ses deux voisins de gauche et de droite, d'avril et de juin, sinon que les journées d'avril sont plus courtes et celles de juin plus longues.

Quelle différence pour le barreau de l'ancien temps! Alors le mois de mai était la joie, l'éclat, la fleur, le feu d'artifice de l'année.

Trois festivités se partageaient quelques-unes de ces trente et une journées si fraîches, si pimpantes, si fleuries. Pour cette époque l'indépendante basoche renversait ses trois écritoires et donnait l'essor à tous ses écoliers et à tous ses clercs.

On célébrait pendant le mois des pâquerettes et des rossignols : la plantation du mai, la fête de saint Yves, patron des avocats, et la baillée aux roses.

La Révolution a abattu ce mai, qu'on allait chercher en musique et en procession, avec fifres et tambours, dans les forêts de Bondy ou de Sénart. Que reste-t-il de cette coutume? Une cour et un nom : la Cour du May. Où sont les dix mille *suppôts* ou *sujets* de la Basoche que l'ombrageux Henri III put compter dans une de ces fêtes, quand il destitua de son titre le roi de la Basoche, disant qu'en France il ne pouvait y avoir d'autre roi que lui?

La fête de saint Yves s'est écroulée avec sa fameuse chapelle, où les plaideurs reconnaissants venaient suspendre à la voûte, en guise d'ex-voto, des parchemins et des sacs de procès.

La baillée aux roses, dont les princes se disputaient l'honneur, avait déjà disparu bien avant 1789. Déjà du temps de Lamoignon les conseillers du Parlement ne recevaient plus de bouquets de roses et on ne jonchait plus d'œillets le tapis de la grand'chambre.

Le premier président voulut en vain ressusciter la coutume; comme elle avait donné lieu à des querelles de préséance qu'on voulait éviter, on lui fit dire qu'il ne fallait pas découvrir le pot aux roses. Et les choses en restèrent là.

Aujourd'hui, toutes ces traditions où sont-elles? Où sont les neiges d'antan?

Dans cette pénurie, il faut bien nous contenter du courant et vivre au jour le jour.

La Cour d'assises de Bastia vient de prononcer la peine de mort contre un homme qui n'en était pas à ses débuts dans la mauvaise voie, car il était détenu pour ses délits et ses crimes passés dans la colonie pénitentiaire de la Corse à Chiavari.

Au lieu d'expier ses fautes, il y a mis le comble en commettant un meurtre. On l'a découvert en trouvant dans un maquis faisant partie du domaine pénitentiaire le cadavre du nommé Antonetti horriblement défiguré.

Le certificat du médecin constate que l'acharnement de l'assassin fut tel, qu'il était impossible de compter les coups reçus par la victime. L'œil droit était crevé, le crâne entièrement ouvert et l'os coronal broyé à ce point qu'il semblait réduit en bouillie.

L'accusé Aubin, après des dénégations obstinées, est contraint de s'avouer l'auteur de ce crime, qu'il explique par le refus d'Antonetti de lui payer une dette de deux francs pour prix de la vente d'une serviette et d'un caleçon.

Cette excuse serait misérable si elle était vraie; mais il paraît même qu'elle est fausse et que l'assassin n'a eu d'autre mobile que de voler quelque menue monnaie et les souliers de son codétenu.

Ainsi que nous venons de le dire, Aubin a été condamné à mort, et l'arrêt a ordonné que l'exécution aurait lieu sur une des places publiques de Bastia.

M. de Montera, avocat général, a porté la parole dans cette cause. Ce nom, ce titre et ce dénoûment nous remettent en mémoire un autre magistrat, qui occupait il y a une vingtaine d'années le même siége en la même qualité, et qui nous expose ses impressions dans une circonstance absolument semblable.

M. Raymond d'Aiguy, aujourd'hui conseiller à la Cour impériale de Lyon, alors avocat général à Bastia, avait requis la peine de mort qui avait été prononcée contre un accusé du nom de Marcaggi. Et voici ce qu'il raconte dans son livre curieux et intime comme le titre : *Une Vie* :

« En l'absence du procureur général parti pour Ajaccio, je fus moi-même obligé de faire exécuter l'arrêt. Lorsqu'on m'apporta, pour le signer, l'ordre de l'exécution, ma main trembla... »

Ici l'honorable magistrat entre dans un ordre d'idées qu'il ne m'est pas permis de reproduire.

En décrivant ses transes, ses anxiétés, il côtoie cette grave question de la peine de mort qui, depuis Beccaria, a si vivement préoccupé tous les criminalistes.

Le morceau est superbe, d'une élévation de pensée et d'une ampleur de style dignes du sujet. Remarquons en passant quelle gravité, quel nerf, quelle hauteur communique aux écrits des magistrats l'étude des problèmes moraux et philosophiques que leurs fonctions les appellent à résoudre et à appliquer. Rien que dans les discours de rentrée, dans les mercuriales annuelles, vous trouverez vingt morceaux à mettre à côté — même au point de vue littéraire, — des plus belles harangues académiques.

M. de Montera termine ainsi son récit :

« Cette exécution devait avoir lieu à quatre heures du soir, sur la place Saint-Nicolas, en face et pour ainsi dire sous les croisées de notre maison. J'emmenai ma femme et mes enfants à la campagne pour leur épargner et m'épargner à moi-même l'aspect d'une scène aussi lugubre. En passant près de la citadelle, je rencontrai Tavera, l'huissier du parquet, chargé de veiller aux terribles apprêts. C'était avant tout l'homme du devoir et de la conscience. Il s'approcha de moi pour me dire ces seuls mots qui me firent frissonner : *Tout est prêt!* Je me hâtai de sortir de la ville... Mais rien ne put me distraire de ma préoccupation pendant cette longue heure. Les sons de la cloche funèbre arrivaient jusqu'à nous. Ma pensée ne pouvait s'empêcher d'errer dans les rues que devait suivre le cortége. Je voyais les frères de la Miséricorde accompagner le patient jusqu'au lieu du supplice; je voyais les gendarmes contenir la stupide curiosité de la foule... Enfin je n'entendis plus rien que le bruit monotone des flots venant expirer sur la grève. Le soleil avait fait un pas et le criminel était tombé aux pieds de la justice éternelle. »

Il nous a paru curieux et rare à la fois de surprendre sur le vif les émotions de l'homme sous la robe du juge. Les magistrats ne se livrent guère; ils restent impénétrables comme le secret de leurs délibérations. L'habitude de statuer sur les intérêts et quelquefois sur la vie des hommes leur impose une gravité qui croirait déroger en descendant jusqu'à la familiarité et à la confidence. Il en est même qui outrent encore cette circonspection d'état et qui, interprètes des lois, se souviennent trop qu'Ovide les appelle *l'erba minantia*. Aussi est-ce une bonne fortune quand un magistrat nous ouvre son cœur et qu'il exprime en si bons termes les angoisses qu'il ressent. C'est une terrible épreuve quand il s'agit, pour la première fois, de mettre en action cette justice dont on est le serviteur et le ministre. La plume tremble entre les doigts et on doit songer au mot de Néron à ses débuts : « Je voudrais ne pas savoir écrire. »

On comprend bien qu'on hésite quand il s'agit de signer la mort d'un homme; mais on ne s'explique pas qu'on hésite et qu'on fasse pis encore, qu'on s'abstienne quand il s'agit de le sauver.

C'est pourtant là ce qui arrive fréquemment, à la honte de notre prétendue civilisation.

Que de pendus dont on n'aurait pas pu se disputer la corde après la mort si on l'eût coupée pendant qu'ils étaient encore en vie! On s'explique que la terrible et souvent aveugle justice d'autrefois effrayât tout le monde et qu'on fit le vide autour d'une victime de peur d'être arrêté comme l'assassin. Mais aujourd'hui pourquoi cette terreur subsiste-t-elle encore? *L'Impartial dauphinois* raconte un fait qui donne une bien médiocre idée de l'intelligence de quelques-uns de nos soldats.

Un employé des bureaux du général de brigade se pend à une lanterne de l'Ile-Verte, à Grenoble. L'allumeur l'aperçoit; mais, au lieu de lui porter secours, il va au poste voisin faire le récit de ce qu'il vient de voir.

Le sergent du poste, aussi niais que l'allumeur, se garde bien de toucher au pendu avant l'arrivée de la justice. Il fait mieux; pour que personne ne puisse approcher du pendu, il met un factionnaire sous la lanterne. Un officier vient à passer et veut couper la corde. Mais le factionnaire lui oppose la consigne. Impossible de passer outre. Pour la faire lever, il fallut que l'officier courût au poste. Le sergent est blâmé, la consigne levée, mais le pendu avait eu le temps de mourir.

Est-il possible que les préjugés aient la vie si dure? La loi salique défendait de décrocher les suppliciés sous peine de 1,800 deniers quand ils étaient accrochés au gibet, et de 1,200 quand ils étaient pendus à la branche d'un arbre ordinaire. Eh bien, nous en sommes encore à la loi salique : laissez passer la justice du roi!

Un fait si humiliant pour l'intelligence et si regrettable pour l'humanité mériterait bien un ordre du jour adressé à la division de Grenoble. Ce que peuvent ignorer des paysans qui ne savent pas lire doit être su par des soldats, qui sont tenus de lire ou d'écouter les ordres de leur chef.

Tout citoyen, qui pouvant sauver un homme ne lui porte pas secours devrait être puni comme coupable d'homicide par imprudence. Hors de là nous pourrons constater longtemps encore l'inviolabilité des pendus.

M. Wolff, banquier, aurait préféré constater l'inviolabilité de sa caisse le 31 janvier dernier. Malheureusement quarante-cinq mille francs ne répondirent pas à l'appel. Qu'était devenue cette somme? Hippolyte Cerisier affirmait l'avoir perdue au moment où il venait de la toucher à la caisse de la Société générale. Cerisier est un employé qui avait quatre-vingt-quinze francs par mois, ce qui n'est peut-être pas assez, et une maîtresse, ce qui est assurément beaucoup trop, surtout si l'on songe que cette maîtresse, dont l'existence laissait tant à désirer sous le rapport des mœurs et de l'honnêteté, donnait à Cerisier les conseils que voici :

— C'est une honte, lui disait-elle en l'excitant par ses caresses, c'est une honte d'être si peu payé. Il n'y a que les voleurs qui réussissent. Quand il t'arrivera de toucher une bonne somme, tu me l'apporteras et tu diras que tu l'as perdue. Qui est-ce qui ne perd pas?

— Mais le portefeuille?

— Le portefeuille! je le brûlerai immédiatement. Le principal est d'avoir l'argent. Nous serons bien heureux après.

Ainsi dit et ainsi exécuté deux jours plus tard. Le programme a été suivi de point en point. Tout s'est réalisé, excepté la prophétie de la fille Debat : « Nous serons bien heureux après. » En réalité ils sont tous les deux sur le banc des assises de la Seine. Une grande partie de la somme a été saisie en la possession de la fille Debat, qui est condamnée à cinq ans de prison à côté de Cerisier, qui en sera quitte pour deux ans de la même peine.

Nous avons entendu à la police correctionnelle une déposition qui, sans en avoir l'air, signale d'une manière fort comique les inconvénients de débaptiser nos rues pour changer leurs noms à tout propos.

M. le président au témoin. — Où demeurez-vous?

— Je demeure rue... Ah! par exemple, voilà que je ne m'en souviens plus. Rue... Je vais bien voir... (*Il tire son assignation de sa poche.*) C'est un peu violent...

Le président. — C'est inutile, je vais vous le dire. Vous demeurez rue de l'Échaudé, 8.

— Précisément. Donc je me promenais du côté de l'église de la Trinité, quand je rencontrai le prévenu rue de... Tiens! voilà que j'oublie ce nom-là aussi. Enfin, j'allai avec lui jusqu'à la place de... près du jardin de... C'est comme un sort... mais ça ne fait rien. Bref, nous marchions toujours. Enfin, il *m'apostropha d'une giffle*. Nous étions alors au coin de la rue de... Ah! par exemple, cette fois je sais que je ne sais pas le nom de cette rue-là. Je n'ai pas voulu l'apprendre, vu qu'on m'a dit qu'elle allait en changer. Et alors je me suis dit : ce n'est pas la peine.

— Effectivement ce n'est pas la peine d'apprendre des noms pour les retenir comme vous le faites.

— Ah! je le tiens, celui-là. (*Après un effort.*) Voyez-vous, monsieur le président, celui-là je l'ai retenu parce que je ne le sais pas. C'était la rue Olivier. (*Hilarité.*) Je me trompe : la rue Olivier prolongée. (*Hilarité prolongée aussi.*)

MAITRE GUÉRIN.

CHRONIQUE DU SPORT

LE CHEVAL A L'EAU. — (ÉPISODE DU VIIe SIÈCLE)

Au moment où paraîtra ce numéro, quelques heures seulement s'écouleront encore avant que le soleil se lève — à moins que ce ne soit la pluie qui tombe, — sur le grand jour du Derby à Chantilly.

Qui cueillera cette palme touffue dont les plus petites feuilles sont en si gros billets de banque? Est-ce la formidable armée de M. le comte de Lagrange ou la valeureuse petite phalange de M. de Montgomery? — Sera-ce *Suzerain, Gouvernail, Gondolier, La Mousse*, etc.?

Je parierais mon meilleur cigare contre les fonds et caisse réunis de certains turfistes parieurs que, faisant un pied de nez aux grands *favoris*, le vainqueur sera quelque poulain inconnu, surgissant tout à coup du champ de courses comme surgissent des boîtes à surprise les fantastiques diablotins.

En attendant les éventualités de cette fameuse course, le turf parisien a été suffisamment accidenté. Au bois de Boulogne, c'est *Début* qui, se dérobant et se jetant dans les cordes, a lancé si violemment son jockey à terre, qu'il a fallu le saigner immédiatement; c'est la vieille *Fabiola* qui, bousculée et tombant aussi dans la bagarre, a dû être abattue à la suite d'une fracture de l'épaule. Enfin, à trois jours de distance, les mêmes événements se sont reproduits la semaine dernière à La Marche. Là, dès la première course gagnée par *Saint-Contest* au duc de Hamilton, M. Roy s'est cassé la clavicule en tombant au mur avec *Queen of the Harvest*. Enfin il a fallu abattre la jument anglaise *Violet*, qui s'est brisé la colonne vertébrale en franchissant la rivière, obstacle ordinairement sans danger cependant, mais jadis fatal aussi à *Gagne-Petit*, car après avoir couru en courses plates, en courses de haies et enfin en steeple-chases, il est venu mourir là de la même façon.

Au reste, au bout de sa rude carrière — et quand son dévouement ne le fait pas se tuer lui-même — la fin réservée au pauvre cheval est toujours le couteau de l'équarisseur; dernier gage de reconnaissance de l'homme lorsque, après avoir usé jusqu'à bout de forces ce généreux serviteur, il ne lui est plus possible d'en abuser.

Bien que le plus facile, et présentant presque toujours le moins de danger, l'obstacle de l'eau (lorsqu'il faut la *sauter*) est cependant celui que le cheval refuse avec le plus de persistance. Avec leurs habitudes de sport, leur passion pour le turf — et surtout avec l'esprit méthodique qu'ils apportent à tout ce qu'ils font, — les Anglais ne pouvaient se contenter d'apprécier par les yeux et calculer scrupuleusement par *yards* et chronomètres la vitesse du cheval de course; ils ont aussi mesuré les foulées mêmes de son galop. Maintes fois constatées par les empreintes laissées sur le sol, ces foulées ont été en moyenne d'environ six mètres et demi (si l'on a constaté moins, on a constaté plus aussi); et l'espace horizontal naturellement franchi dans un bond sans excitation ni effort par-dessus les claies d'un parc à moutons est ordinairement de trois mètres et demi à quatre mètres

Avec une largeur dans cette dernière proportion — et quoiqu'elle paraisse déjà presque infranchissable à nombre de cavaliers — même parmi ceux du Northamptonshire ou du Leicestershire — l'eau est donc le plus facile entre tous les obstacles — et c'est précisément celui que le cheval refuse parfois avec tant d'obstination que ce refus semble naturel et instinctif. Mais tandis que corrigée dès le début la résistance cède presque immédiatement aux *aides* d'un homme de cheval habile, l'obstination a toujours pour cause les premières leçons d'un cavalier maladroit et timoré, dont les hésitations et la crainte se sont communiquées au cheval, ou qui, *s'attachant à la main*, aura trop souvent coupé le saut et entraîné la chute de tous deux.

Voilà pour ce qui tient à faire *sauter* l'eau; quant à y entrer progressivement pour se mettre à la nage, et ainsi que l'on peut s'en assurer en regardant ce qui se passe aux abreuvoirs, le cheval s'y prête volontiers; — il ne s'y refusait même pas sous les pesantes armures du moyen âge, et traversait les fleuves pour transporter d'une rive à l'autre les robustes guerriers des temps barbares et féodaux.

Envoyé par son père Clotaire contre les Saxons, Dagobert lui expédia, après la bataille, un message plus bref encore que celui déjà si laconique cependant et si fameux de César. On sait que s'étant rendu en toute hâte d'Égypte en Asie pour réprimer la révolte de Pharnace, roi de Pont, César, après l'avoir battu, — après l'avoir détrôné en trois jours, envoyait simplement la nouvelle au sénat, en bornant le message à ces trois mots célèbres : *veni, vidi, vici*. Dagobert blessé dans la bataille et poussant cette concision jusqu'au mutisme, se contenta de faire parvenir à son père une mèche de ses cheveux ensanglantés. Celui-ci, plein de douleur et de rage, accourut aussitôt; mais arrêté par le Weser, dont le cours le séparait encore des ennemis groupés sur l'autre rive, il voulut du moins les instruire de sa présence. Otant donc son casque, le roi laissa ruisseler sur ses épaules les flots argentés de sa longue chevelure blanche : aussi les Saxons le reconnurent-ils à l'instant même, — et Berthoalde, leur duc, se croyant suffisamment protégé par la profondeur de l'eau, se montra à son tour, le provoquant et l'insultant à grands cris.

Alors Clotaire exaspéré (et on sait si ce monsieur était rageur) poussa son cheval dans le fleuve, qu'il traversa suivi de tous les siens comme lui à la nage, et les Saxons, impétueusement attaqués, furent culbutés et taillés en pièces. Mais la victoire ne pouvait suffire à Clotaire, il tenait surtout à tirer personnellement vengeance et du sang de son fils, et des paroles outrageantes de Berthoalde. Il le cherchait avec acharnement dans la mêlée, et l'ayant enfin rejoint et attaqué corps à corps, il lui abattit la tête d'un seul coup de sa hache d'armes.

Élevé triomphalement en l'air, le sanglant trophée fut emporté au bout d'une pique; tandis que Berthoalde eût probablement, eût même certainement sauvé sa tête si, au lieu d'avoir *un fleuve à traverser à la nage*, le cheval de Clotaire et toute sa cavalerie avaient seulement dû franchir en sautant les *berges rapprochées d'un simple ruisseau*.

LÉON GATAYES.

LA BAIE DE SAMANA

Les journaux se sont beaucoup occupés, dans les derniers temps, de la baie de Samana, dont le gouvernement de la république dominicaine — laquelle, comme on sait, forme la partie orientale de l'île d'Haïti — a consenti la cession au profit des États-Unis.

Cette baie, située sur la côte N.-E. de l'île, occupe, pour ainsi dire, le centre du groupe des Grandes-Antilles. L'île de Porto-Rico lui fait face à l'orient. Elle a une longueur de quarante milles sur une largeur de douze. Elle est formée par la presqu'île du même nom, et celle-ci se relie au pays par des criques que la mer remplit à la marée haute. La baie de Samana offre un abri des plus sûrs dans sa partie septentrionale, et un nombre considérable de navires peuvent y jeter l'ancre.

Le prix stipulé pour cette acquisition s'élève à un million de livres sterling (25 millions de francs). L'affaire a été inspirée au gouvernement des États-Unis, par suite du mouvement d'émigration qui a conduit dans ces parages un grand nombre d'aventureux pionniers de l'état de New-York.

La contrée offre actuellement un aspect morne et sauvage qui doit différer bien peu de celui qu'elle présentait à l'époque de la découverte de l'Amérique. Mais elle ne tardera pas sans doute à être complétement métamorphosée, grâce aux immenses ressources matérielles dont disposent les États-Unis, grâce aussi au caractère énergique et éminemment colonisateur de la race anglo-américaine. Des fortifications, des docks, des quais, des magasins de toutes sortes, ne tarderont pas à s'élever à Samana et à y constituer un centre commercial auquel sa situation assurera une importance considérable.

Ajoutons, pour terminer, que le cabinet de Washington, dans le but probable de ne pas éveiller les susceptibilités des puissances européennes, s'est hâté de déclarer que le territoire de la presqu'île de Samana serait neutralisé, et que le pavillon étoilé n'y flotterait que comme protecteur des marines de toutes les nations.

R. BRYON.

COURRIER DES MODES

Au mois de mai, chaque jour fait éclore de nouvelles fleurs, chaque semaine fait apparaître de nouvelles toilettes.

On s'occupe des départs pour la campagne et pour les eaux, et nos couturières rivalisent de zèle pour créer à leurs clientes des toilettes d'un effet nouveau.

Les robes, qui se font à double jupe avec traîne, ont des garnitures très-gracieuses; les plis de la jupe relevée se prêtent aux combinaisons ingénieuses du mélange des volants, des franges mousseuses et des boutons de métal.

On porte beaucoup de confections en guipure ou dentelle.

Les costumes en foulard de *la Malle des Indes* sont en haute faveur parmi les dames élégantes, et chaque jour l'importante maison du passage Verdeau expédie des collections de robes aux familles princières qu'elle compte parmi sa clientèle.

Un très-joli genre de toilette, que je recommande à toutes nos lectrices pour leurs costumes de campagne, se fait avec une robe entière dont la jupe est à traîne, avec le corsage montant, en foulard de nuance unie telle que : bleu de roi, violet, rouge indien, marron, feutre, groseille ou gris. Et l'on fait une seconde jupe beaucoup plus courte en foulard blanc avec une rayure étroite de la même teinte que la robe de dessous.

Pour terminer ce costume, on fait en foulard (pareil à la robe) un baschlick à capuchon, qui se nomme *Manon Lescot*.

Les magasins de *la Malle des Indes* ont fait dessiner des toilettes de toutes les formes en vogue, et remettent gracieusement à leurs clientes les dessins représentant les genre qu'elles veulent adopter.

Lorsqu'il fait chaud, la parfumerie devient d'une grande importance; elle conjure les effets désastreux du soleil, elle empêche le teint de se bistrer, les rides d'envahir la figure.

C'est pour cela que nos coquettes parisiennes vont faire leurs provisions dans les élégants magasins de *la Reine des Abeilles*, boulevard des Capucines, rotonde du Grand-Hôtel.

La maison Violet a des nécessaires préparés pour le voyage. On y trouve réuni, dans des flacons marqués à *la Reine des Abeilles* : la pommade fondante à la duchesse, l'eau de beauté pour le teint, le rouge et le blanc perfectionnés si nécessaires aux toilettes du soir, l'extrait de violettes fraîches pour le mouchoir, et la crème Sévigné qui ondule la coiffure.

Il est important de joindre à cette provision parfumée l'excellent savon de thridace, l'éventail Metternich et un flacon de poche au sel anglais aromatisé.

N'oublions pas la poudre de riz à la maréchale, qui veloute la peau et lui donne l'éclat diaphane de la feuille de rose du Bengale.

Comme preuve du grand succès de la parfumerie avec nos modes actuelles, je citerai, même à côté des maisons les plus célèbres, la vogue obtenue par quelques spécialités hors ligne.

Par exemple, *la Société d'importation*, rue Montmartre, n° 169, qui nous amène des produits orientaux tels que la Quintessence balsamique du harem. N'est-il pas juste de dire que la Quintessence est une spécialité inimitable, puisque c'est un composé de plantes fraîches des pays étrangers dont la distillation échappe à toute analyse?

La Société d'importation, encouragée par le succès de la Quintessence, offre ces jours-ci à la coquetterie féminine la crème des odalisques au baume de la Mecque. Ce produit était attendu depuis longtemps. On sait qu'il est fort estimé dans son pays natal et qu'il donne à la peau une incomparable fraîcheur, qu'il efface les rides et qu'il parfume délicieusement.

S'il réalise toutes ses promesses, ce nouveau produit attirera la foule, et comme on sait que *la Société d'importation* a été déjà très-appréciée pendant l'Exposition pour ses premiers essais dans nos pays, on voudra se renseigner bien vite sur le mérite de sa nouvelle et importante composition.

Vous le voyez, mes chères lectrices, tout concourt au service de la beauté. Comment ne seriez-vous pas un peu coquettes, lorsque tant de moyens de s'embellir viennent au-devant de vos pas?

Ne laissez point blanchir vos cheveux, dit la mode; laissez-les blanchir, dit la sagesse; celle-ci, qui date de l'antiquité, a une chevelure de neige...

Dans cette circonstance, nous n'écouterons pas ses conseils, d'autant plus que nous avons sous la main l'Eau et la Pommade de la Virginie (chez M. Damas, rue Saint-Honoré, n° 336) dont l'emploi n'offre aucun danger, et qui rendent en très-peu de jours aux cheveux blanchis leur teinte de jeunesse.

Si je vous parle aujourd'hui de l'Eau de la Virginie, c'est que je suis certaine qu'on obtient des résultats bien plus prompts si on en fait usage pendant les chaudes journées d'été, où l'on peut, après l'application de cette eau, laisser la tête découverte et à l'air pour sécher et activer l'effet régénérateur.

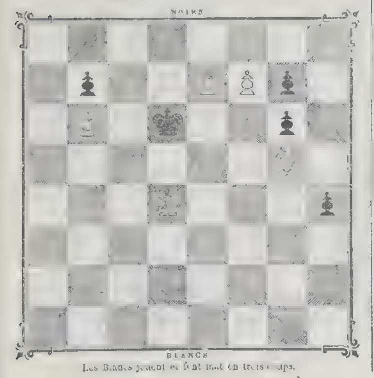
La Pommade tonique et fortifiante sert ensuite à lisser et remettre en ordre la chevelure, qui s'assouplit et prend des reflets brillants.

C'est vraiment lorsque tout est si jeune et si coquet dans la campagne qu'on doit songer à conserver la beauté, que le temps jaloux voudrait nous enlever sans s'inquiéter de nos réclamations.

ALICE DE SAVIGNY.

PROBLÈME N° 400

COMPOSÉ PAR M. HRABY.



NOIRS

BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois.	6 Mois	Un An.
Paris	4f 50	9 »	18f
Départements, y compris la Corse et l'Algérie	5 »	10 »	20
Suisse, grand-duché de Luxembourg	5 50	11 »	22
Belgique, Italie	6 »	11 50	23
Angleterre, Écosse, Irlande, Égypte, Espagne, Hollande, Rhodes, Syrie, Tunis, Turquie.	6 50	12 50	25
Autriche, Bavière, Bade (grand-duché de), Danemark, États-Romains, Mecklembourg (duché de), Montenégro, Oldenbourg (duché d'), Pologne, Portugal, Prusse et États de la Confédération du Nord, Saxe, Suède et Norvége, Servie, Wurtemberg.	7 »	13 50	27
Aden, Amérique du centre, Assinie, Australie, Bahama (île de), Bathurst, Bornéo, Canada, Canaries (îles), cap de Bonne-Espérance, cap Vert (îles du), Ceylan (île de), Chine, Cochinchine, Confédération Argentine, Cuba (île de), États-Unis d'Amérique, Grand-Bassam, Grèce, Guadeloupe (la), Guyane (la), Haïti, Ioniennes (îles), Jamaïque (île de la), Java, Japon, Lo (lleyalty s)'Madère e (ilde), Marquises (îles), Martinique (la), Maurice (île), Mayotte (île), Mexique, Nouvelle-Calédonie, Otaïti, Paraguay, Réunion (la), Russie, Saint-Pierre et Miquelon (îles), Sénégal, Société (îles de la), Uruguay, Venezuela et les pays desservis par les voies anglaise et française	7f 50	14f 50	29f
Brésil, Principautés Danubiennes	8 50	16	33 50

EAUX MINÉRALES DE VALS (Ardèche)

De l'emploi médical de l'eau de la source Dominique de Vals (Ardèche), dont la composition chimique est unique en Europe.

Elle est ferrugineuse et sulfureuse. On l'emploie pour combattre avec succès les fièvres intermittentes, les cachexies, les maladies de la peau, l'asthme, le catarrhe pulmonaire et surtout l'épuisement des forces.

Le corps médical considère cette eau très-agréable à boire avec le vin comme éminemment reconstituante, fortifiante, et remplaçant avec avantage les huiles de foie de morue et le quinquina.

Brochure de quarante pages, en dépôt chez tous les bons pharmaciens.

LA MINE DE NEW-HARTLEY DANS LE NORTHUMBERLAND

On ne peut se défendre d'une touchante émotion à la pensée des pénibles et ingrats travaux des mineurs. Saluons d'une parole cordiale ces braves gens qui s'en vont, dans une ombre éternelle, puiser aux entrailles de la terre le charbon qui nous réchauffera, qui donnera la vie à nos machines, lancera nos wagons sur deux rails, conduira nos vaisseaux à travers les mers. Au prix de quels dangers n'accomplissent-ils pas leur tâche journalière! Justement cette entrée de puits dont un correspondant nous adresse la vue rappelle un des plus sinistres accidents dont les annales des mines aient gardé le souvenir.

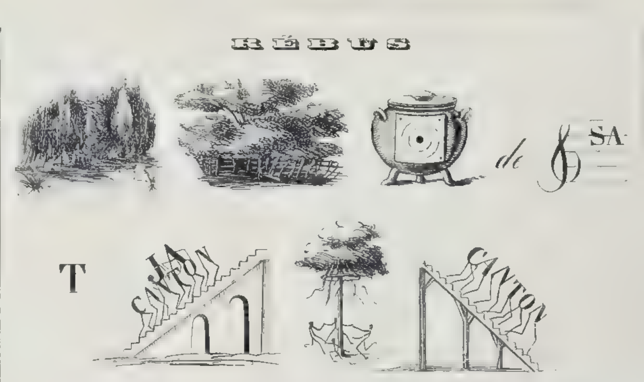
La mine de New-Hartley est située près de Newcastle-Upon-Tyne, en Angleterre, dans le Northumberland. Comme la plupart des mines de l'Angleterre septentrionale, celle-ci n'a qu'un seul puits pour tout le service des travaux. Ce puits, renforcé de pans de bois et aussi de maçonnerie, pour plus de sûreté, était séparé en deux parties dans toute sa hauteur par un bâti en charpente. L'air extérieur, foulé dans un des conduits par une énorme pompe toute spéciale, ressortait par l'autre conduit, après avoir porté aux travail leurs le premier élément de la vie.

Un jour, c'était le 16 janvier 1862, la roue de la pompe, qui pesait à elle seule plus de quarante tonnes, se brisa en deux, à peu près dans son axe. Cette roue était justement suspendue au-dessus de l'ouverture du puits. Une des deux moitiés brisées s'y engouffra, faisant sauter des parties de maçonnerie, enfonçant le bâti intermédiaire, et boucha en un instant le puits avec un monceau de décombres, juste à six pieds au-dessus des premiers couloirs en exploitation. A ce moment même, cinq hommes remontaient vers l'orifice du puits dans la cage de fer affectée à cet usage. La cage brisée les entraîna dans sa chute et ils furent tués du coup. Mais qu'était-ce que la mort subite de ces cinq hommes auprès des tortures endurées par leurs nombreux camarades, à qui toute issue était fermée subitement et qui se trouvaient fatalement condamnés à périr avant qu'on pût leur porter secours !

Justement c'était le moment où une escouade de travailleurs venait remplacer l'autre au fond de la mine. La nouvelle escouade était descendue tout entière; l'autre commençait à peine de remonter au jour. Deux cent quatorze mineurs, asphyxiés par le manque d'air, périrent ensemble dans ce désastre. Le lendemain chaque chaumière renfermait un cadavre. Ce fut pour le village entier un deuil dont le souvenir déchirant est resté vivace dans le pays. C'est assez de dire cet affreux accident pour en faire sentir toute l'horreur.

P. Dick.

ENTREE DE LA MINE DE NEW-HARTLEY, DANS LE NORTHUMBERLAND, dessin d'un de nos correspondants en Angleterre.



Explication du dernier Rébus : L'analogie et l'expérience sont deux béquilles servant à nous traîner dans la carrière du raisonnement.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

EMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DÉPARTEM.
an	18 fr.	20 fr.
mois	9 fr.	10 fr.
s mois	4 fr. 50	5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
19 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,000 gravures
Brochée : 80 fr. au lieu de 116 fr.
Reliée : 120 fr. au lieu de 159 fr.
Expédition franco.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 698 — 30 Mai 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

AVIS IMPORTANT. — L'Univers illustré *prépare pour la* FIN DU MOIS DE JUIN, *une* **MAGNIFIQUE PRIME GRATUITE** *qui sera délivrée à toute personne qui s'abonnera ou renouvellera son abonnement pour un an. Nous nous empressons d'informer ceux de nos Abonnés dont la souscription expire* FIN MAI COURANT *et qui la renouvelleront pour un an, qu'ils auront droit également à* CETTE PRIME GRATUITE, *s'ils ne préfèrent recevoir immédiatement le* GRAND ALBUM DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE *élégamment relié et contenant cent cinquante belles gravures.*

L'échéance de fin mai étant l'une des plus importantes de l'année, nous recommandons instamment aux personnes dont l'abonnement expire à cette date de le renouveler le plus promptement possible pour éviter toute interruption dans le service du journal.



NOUVEAU PARIS. — DÉMOLITIONS DE LA RUE DE LA PAIX, POUR L'OUVERTURE DE LA RUE REAUMUR; dessin de M. Bertrand. — Voir le Bulletin.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Que fait le monde? — Préparatifs de départ. — Le carnaval de l'été. — Faites votre jeu, messieurs, faites votre jeu! — Expropriation des croupiers — La rouge et la noire à Andorre. — Le Parisien en rupture de ban. — Les voyages circulaires et le train des maris. — Le Paris d'autrefois et le Paris d'aujourd'hui — Satire sur Paris, par Mme Louise Collet. — Le petit crevé, les hommes mûrs, les vieillards, la jeune fille. — Le couvent du Sacré Cœur. — Un bal du grand monde. — Poésie et injustice. — Réclamation pour la charité. — Un Parisien cosmopolite — Départ de Khalil-Bey. — Artiste et grand seigneur. — L'appartement du boulevard des Italiens et la loge de M. Véron. — Cigares et cigarettes. — Un lord et un musulman. — Théâtres : Odéon : *la Loterie du mariage*, comédie en deux actes de M. Jules Barbier. — MM. Romainville, Reynald, Martin, Mlle Sara Bernnardt. — Théâtre de Cluny : Reprise des *Mères repenties*, de M. Félicien Mallefille. — Mmes Duguetet, Daubrun et Alzieu, MM. Talien et Godfrin. — Une pièce nouvelle de MM. Charles Narrey et Théodore de Langeac.

Si vous me demandez ce que fait le monde en ce moment, je vous répondrai : il fait ses malles.

Déjà la soie des meubles a disparu sous les housses ; les lustres, les pendules et les bronzes sont rentrés dans leurs enveloppes de gaze ; les châteaux, les villas, les stations minérales, les bains de mer, les tripots d'Allemagne se mettent en frais de toilette pour recevoir les fugitifs de la capitale. Le grand couturier est sur les dents : il passe ses nuits à dessiner ces costumes féminins, qui s'en iront bientôt inaugurer, à Trouville et à Bade, le carnaval de l'été. Les bazars de voyage ne peuvent suffire aux commandes. Sur toutes les lignes des chemins de fer, s'organisent des trains de plaisir, des voyages, plus ou moins circulaires, à prix réduits. Allons, en route pour les Vosges, en route pour la Suisse, en route pour Ems, pour Hombourg, pour Spa, pour Monaco! Les croupiers sont là déjà qui vous attendent, le râteau à la main. Faites votre jeu, messieurs, faites votre jeu!

Ces pauvres croupiers, n'ont-ils pas été à la veille de voir briser leur noble carrière! La Prusse, comme on sait, a décrété la suppression des jeux. La Belgique a suivi son exemple. Dans quatre années d'ici, il n'y aura plus une roulette du Rhin à l'Elbe, de la Meuse à l'Escaut. Mais, rassurez-vous, croupiers, rassurez-vous, amant fiévreux de la rouge et de la noire! Il vous reste encore Monaco, il vous reste Saxon dans la vertueuse Suisse, et voici que la république d'Andorre vous ouvre, à deux battants, sa porte hospitalière.

Andorre est un peu loin : qu'importe! Est-ce que nous comptons aujourd'hui avec les distances?

Voyez le Parisien. Il y a trente ans, Saint-Cloud, Versailles, Saint-Germain étaient ses colonnes d'Hercule. Une excursion au bois de Boulogne était préméditée comme un voyage. Celui qui avait vu la mer passait pour un autre Bougainville : on se le montrait comme une curiosité. Le Parisien, aujourd'hui, a sa campagne au bord de l'Océan. Le samedi soir, le train des maris l'emporte vers Dieppe, vers Fécamp, vers Houlgate, vers toutes ces villes de plaisance qui bordent le littoral normand : le lundi matin le retrouve installé à son bureau. Les autres soirs de la semaine, il va chercher la fraîcheur sous les ombrages de Sceaux, de Meudon, de Bougival, — tout cela en attendant le moment heureux des vacances, où il pourra piquer une pointe du côté d'Édimbourg, de Venise, de Pesth ou de Constantinople.

Qui le pousse ainsi, l'été sonné, à se sauver comme un criminel en rupture de ban? Est-ce l'amour de la locomotion, « le désir de voir et l'humeur inquiète, » le démon du voyage? Non : ce qu'il veut avant tout, c'est fuir ce Paris qui maintenant lui est devenu aussi odieux qu'il lui était cher autrefois. En perdant ses vieux quartiers, ses vieux monuments, son vieux pavé et jusqu'aux noms de ses vieilles rues, Paris a perdu son intimité, son cachet spécial qui en faisait une patrie pour ceux qui l'habitaient. Cette grande ville poudreuse, banale, avec ses vastes et monotones artères ouvertes à tous les vents, cette Babel où résonnent tous les patois de la province, tous les idiomes de l'étranger, ce caravansérail, cette auberge internationale, ce capharnaüm, c'est maintenant, si vous voulez, la capitale du monde; mais, à coup sûr, ce n'est plus Paris.

En relisant ces lignes je craignais de m'être un peu laissé emporter à l'hyperbole; voici heureusement qui vient lever mes scrupules.

C'est une satire sur Paris, toute fraîche éclose de la muse éloquente de Mme Louise Collet.

La dame n'y va pas de main morte, écoutez :

Ainsi qu'un pharaon dans sa couche de pierre
Il dort sous un linceul de luxe et de matière;
Il s'affaisse en riant, et sa triste gaîté
Est celle d'un acteur dans sa caducité,
Qui, tandis qu'il chancelle et qu'il se décompose,
Enduit son chef branlant de céruse et de rose.

Il s'agit de Paris, ne vous en déplaise. Paris, aux yeux de Mme Louise Collet, est le réceptacle de tous les vices, de toutes les impuretés, et pourrait, sous ce rapport, soutenir sans désavantage la comparaison avec Sodome, Gomorrhe et Adama, les trois villes maudites.

Des généralités l'auteur descend aux détails : le petit crevé a d'abord son paquet :

Ce mot cadavéreux et fétide : un crevé!
Peint bien un jeune drôle oisif, lâche, énervé,
Ignare, laid, vantard.

Il va sans dire que le vieillard et l'homme mûr ne sont pas plus ménagés. La jeune fille elle-même ne trouve pas grâce devant ce moraliste impitoyable, qui nous la représente, victime d'abord de l'abandon maternel, puis de l'éducation corruptrice du couvent, — et finissant par se jeter, sans pudeur et sans amour, dans les bras d'un époux qui ne vaut pas mieux qu'elle.

J'ignore ce que le couvent du Sacré-Cœur a pu faire à Mme Louise Collet, mais il faut voir comme elle le traite! Sapristi! quelle philippique! Auprès de Mme Louise Collet, M. Veuillot lui-même n'est qu'un agneau bêlant.

Au fond, tout cela n'est guère plus sérieux que la *Némésis* du poëte Barthélemy (voir plus loin les passages cités par notre collaborateur, Me Guérin), et les pamphlets où M. de Lamennais traitait Louis-Philippe de Tibère.

Les satires comme celle de *Paris* sont des canons chargés à poudre : ils font plus de bruit que de besogne.

Ce qu'il faut reconnaître, tout en faisant la part de ces outrances, c'est la vigueur, la verve, l'éclat de la forme. Les vers suivants, sur les bals à la mode de cet hiver, ne sont-ils pas vraiment d'un poëte?

Ce bal, truc théâtral, plein d'art et de magie,
Exige un cours d'histoire et de mythologie;
Sera-t-elle en Diane ou bien en Brunehaut?
L'habit mérovingien pour un bal est bien chaud!
D'ailleurs, la dame, ayant des jambes de déesse,
Aspire à les montrer, comme la Chasseresse,
Et l'*époux*, approuvant ce pudique dessein,
D'une Diane antique esquisse le dessin.
Aidé du grand tailleur pour femmes, il combine
En l'écourtant un peu la tunique divine.
L'art grec serait trop nu sans quelques ornements:
Le corsage doit être en gaze et diamants;
La ceinture en rubis, comète à longue queue,
Et le disque du front en saphirs, flamme bleue,
Caressant les cheveux, sombres et scintillants,
Nuages constellés d'étoiles en brillants.

Pour mieux symboliser la déesse nocturne,
Les astres jailliront de la tête au cothurne;
Les pieds, roses et fins, aux doigts blancs, demi-nus,
Danseront éclairés sous l'orbe de Vénus,
Et la svelte cheville aura des bandelettes
Où s'entre-croiseront les rayons des planètes.
L'arc d'ivoire sera du plus exquis travail;
Enfin, dans le carquois d'ébène et de corail
Luiront les flèches d'or, dépouilles du Mexique
Qui figuraient jadis au trésor d'un cacique.

J'ai mis l'époux au lieu d'un autre mot. Que Mme Louise Collet me pardonne en réfléchissant que nos lecteurs ne sont pas ceux du *Siècle*.

L'auteur ajoute :

Lorsque, ainsi court vêtue, à travers les salons,
Elle passe, traçant de lumineux sillons...
Elle ne songe pas qu'à cette heure, au dehors,
D'autres *qui valent mieux*, purs d'âme et de corps,
Ayant faim, ayant froid, sans refuge, éplorées,
Regardent tristement ces vitres éclairées!

Si vraiment, elle y songe! J'en appelle à tous ces concerts, à tous ces bals de bienfaisance dont je vous parlais récemment et qui, cette année encore, ont fait pleuvoir des centaines de mille francs sur les misères des pauvres. Ne calomnions personne, pas même le riche, — et, à défaut d'autres vertus, laissons au moins à ce pauvre Paris celle qui doit lui servir à racheter ses péchés, — la vertu de l'aumône et de la charité.

~~~ Parmi les notabilités que vient déjà de nous enlever l'émigration parisienne, il en est une qui laissera certainement un vide dans toutes les réunions de l'élégance et de la *high-life*. Khalil-Bey, c'est de lui que je veux parler, n'était pas pour nous un étranger. Il appartenait à cette famille cosmopolite de Parisiens, nés les uns sur les bords du Bosphore, les autres sur les rives de la Néva ou de la Tamise, et qui, attirés vers Paris par une sorte de gravitation, ne se sentent vraiment chez eux que lorsqu'ils respirent l'air du boulevard. On ne devient pas Parisien : on naît Parisien, et pour cela il n'est pas nécessaire d'avoir vu le jour dans le chef-lieu de la Seine. Être Parisien, c'est avoir le goût des choses fines et délicates, c'est être le produit d'une sorte d'alliage dans lequel le sens artistique entre pour 25, le sens de l'homme du monde pour 30, le sens du flâneur pour 20, et les autres sens pour le reste. Les vrais Parisiens, c'était lord Seymour, c'était la princesse de Liéven, c'était le prince Tufiakin, c'était M. Aguado; enfin c'est Khalil-Bey.

Hier ambassadeur de la Sublime Porte à Saint-Pétersbourg, demain président de quelque conseil de son souverain, Khalil-Bey, dans l'interrègne de ces grandes fonctions, est venu dépenser royalement les revenus d'une fortune considérable. Sans faste, sans ostentation, Khalil-Bey était le vrai grand seigneur, ne comptant jamais, apportant jusque dans ses largesses ce bon goût et cette délicatesse qui en rehaussaient la valeur. Il semblait l'obligé de ceux qu'il obligeait. Son esprit taillé à facettes, fin et discret, courait sur tous les sujets, avec une grâce parfaite où se révélaient à la fois le diplomate et l'artiste. On sait qu'il avait réuni chez lui une merveilleuse collection de tableaux. Mais ce n'était pas à la façon de certains hommes du monde qui font de leurs goûts un placement pour leurs capitaux. S'il achetait un tableau, c'est qu'il lui plaisait, et il n'en discutait pas le prix. Plus d'une fois il lui est arrivé de doubler la somme convenue, et quand l'artiste le remerciait : « Vous ne me devez rien, lui disait Khalil-Bey : c'est moi qui suis votre débiteur. »

Il habitait la maison qui fait l'angle de la rue Taitbout et du boulevard des Italiens. De ce point de vue unique dans Paris, il voyait se dérouler devant lui ce panorama sans pareil que ne nous ont pas encore gâté les fantaisies municipales.

Deux fois, à un long intervalle, il nous a été donné de pénétrer dans cette cage ravissante, arrangée et disposée tout exprès pour un célibataire, mais pour un célibataire millionnaire.

La première fois que nous y fûmes reçu, c'était aussi un grand seigneur qui l'habitait. Il s'avança vers nous et, nous serrant la main, il nous offrit de superbes cigares de la Havane. — Ce grand seigneur était lord Seymour.

Dix ans se passèrent : la maison avait changé de maître; ce n'était plus un fils de lord, c'était un fils de pacha qui occupait ce logis princier. Le cérémonial n'avait pas changé.

Le premier mot de Khalil-Bey fut celui-ci : « Voulez-vous accepter une cigarette? » Et ce disant, il nous offrait de ce fin et délicieux tabac d'Orient, blond et frisé comme la toison d'or que Jason alla conquérir au pays de Colchos.

Ce qui s'est fumé de cigares et de cigarettes sous lord Seymour et sous Khalil-Bey suffirait à remplir du haut en bas les magasins de la *Civette*.

Et maintenant qui héritera de ce paradis parisien, non moins convoité que ne le fut, il y a un an, la loge du docteur Véron? Attendons. Qui sait si la nostalgie du boulevard ne nous y ramènera pas, un de ces quatre matins, le propriétaire lui-même?

~~~ Un mot, pour finir, sur les représentations de la semaine.

L'hymen est une loterie
Où chacun vise aux meilleurs lots,
Et, sur mille, je le parie,
Il n'est pas vingt bons numéros.
Combien de gens, d'humeur spéculative,
Au fond du sac vont chercher avec art
Le bon billet, qui bien souvent arrive
A celui qui prend au hasard!

La nouvelle pièce de M. Jules Barbier m'a remis en mémoire ce vieux couplet de vaudeville. C'est le hasard en effet qui a rapproché l'un de l'autre le capitaine Pierre Ver-

non et Laure Dufour — le hasard sous la forme de M. de Saint-Amour, négociateur en mariages, — sûreté, loyauté, discrétion garanties : vous avez tous lu cela à la quatrième page des journaux.

Ne croyez pas que les jeunes gens aient trempé dans ce tripotage, organisé à leur insu par leurs parents. — De parfaites canailles, ces parents-là. — Figurez-vous Robert Macaire et le baron de Wormspire se trichant réciproquement au jeu du mariage sur le dos de leurs enfants. Dufour, le père de Laure, se donne pour un riche industriel, auquel il ne manque, pour féconder ses opérations, que le crédit et le nom d'un gendre haut placé dans les régions aristocratiques. M. de Chaulny, l'oncle de Pierre Vernon, se pose de son côté en gentilhomme qui veut bien se résigner à faire de son neveu une savonnette à vilain. La vérité est que Dufour est au bord de la faillite et que de Chaulny n'est pas plus de Chaulny que vous et moi. Seulement, à force de ruse et d'impudence il est parvenu à mettre dedans, comme on dit, le monde où il vit et jusqu'à son neveu lui-même; — ce qui, par parenthèse, nous paraît un peu fort.

Tout irait bien, et la négociation suivrait paisiblement son cours, si Laure ne venait à découvrir que ce monsieur à cheveux blancs, que son père lui a présenté comme un ami commun des deux familles, n'est autre que le trop fameux Saint-Amour. Sa fierté se révolte alors : le front rouge de honte, elle déclare à son père qu'elle ne souscrira jamais à cet ignoble marché, et quand le jeune homme paraît, elle ne prend pas la peine de lui cacher son mépris et son dégoût. Mais le regard clair, la parole loyale du jeune officier l'ont bien vite détrompée. Comme elle, Pierre était ignorant des coquineries où il était mêlé. Et voilà que la confiance, la sympathie, l'amour naissent justement de ce qui devait les briser à tout jamais. Le mariage rompu sur la base du mépris se renoue sur celle de l'estime. Si bien que finalement tout le monde est satisfait, — y compris M. de Saint-Amour, possesseur d'un billet qui lui assure à une année d'échéance le payement de son courtage.

Vous croyez peut-être la pièce finie. Il n'en est rien. Attendez le second acte qui sert au premier de contre-partie et à la pièce de moralité.

Un an s'est passé, et les deux filous ont fini par lire réciproquement dans leur jeu. Les voilà qui se jettent à la tête leurs infamies et leurs turpitudes. — Maquignon! crie Dufour à de Chaulny. — Banqueroutier, répond celui-ci. — Vous m'avez trompé par votre fausse noblesse. — Vous m'avez floué par votre fortune imaginaire. — La dispute est comique, et nous en ririons volontiers si les pauvres jeunes gens ne risquaient d'en être les victimes. Il n'est, en effet, sortes de vilenies et d'insinuations calomnieuses auxquelles ces deux misérables n'aient recours pour jeter la discorde entre les deux époux et les amener à une séparation. Mais, triomphe de la jeunesse, de la candeur, de la sincérité! les jeunes gens restent sourds à toutes ces attaques : leur amour est un diamant que rien ne peut rayer. Qu'importe à Laure le titre dont on avait panaché son mari, à Pierre, la dot opulente dont on l'avait bercé! Ne leur reste-t-il pas le meilleur lot, celui du bonheur que ni l'un ni l'autre n'échangerait contre les quartiers des Montmorency ou les millions de M. de Rothschild?

En regard de ce ménage dont le bonheur est né du hasard, M. Barbier en a placé un autre, un mariage d'inclination entre deux domestiques, Germain et Claudine, qui aboutit d'un côté à des giffles, de l'autre à.... — Permettez-moi de m'en tenir là. C'est la moralité — un peu contestable entre nous — de la comédie.

La pièce a réussi de haute main, et ce n'est pas moi qui contesterai son succès très-franc et très-légitime. Pourtant, comme la critique ne doit jamais perdre ses droits, je reprocherai à l'auteur d'avoir écourté sa donnée. Ou je me trompe fort, ou *la Loterie du mariage* avait, dans l'origine, un troisième acte qu'elle a dû perdre aux répétitions. Cette *ablation*, comme disent les chirurgiens, a coupé l'intérêt et jeté *un froid* entre le premier et le second acte.

La forme est des plus remarquables. Les vers, sains et robustes, sont frappés au bon coin. Le comique jaillit de source. Seulement, — comme dit Bassecour, — pourquoi cette promiscuité entre le style de Molière et celui de Casimir Delavigne?

Romanville gasconne horriblement. Martin joue son rôle en *bouleur*. Parmi les autres interprètes, je ne vois à signaler que Reynald, très-noble et très-chaleureux dans son rôle d'amoureux, et Mlle Sarah Bernhardt, qui prête au personnage de Laure des accents d'une sympathie et d'une tendresse irrésistibles.

~~~ Grâce aux efforts de son directeur pour entrer dans une voie sérieusement littéraire, le théâtre de Cluny a conquis une importance que l'on était loin de soupçonner sous ce titre modeste : *les Folies Saint-Germain*. Une nouvelle scène est ouverte au drame et à la comédie de mœurs et de caractère. Non-seulement elle vit, mais encore elle prospère. Au moment où de grands théâtres, qui auraient dû se soucier davantage de leurs nobles traditions, succombent sous le luxe coûteux de leurs féeries ineptes et de leurs exhibitions insensées, ce fait est trop significatif pour qu'il échappe à l'attention de la critique.

Le théâtre de Cluny, qui doit à M. Malefille le succès retentissant des *Sceptiques*, a demandé un regain fructueux au répertoire de cet écrivain, dont le talent énergique et consciencieux venait de lui signer ses lettres patentes de naturalisation littéraire. L'idée était bonne, et la reprise des *Mères repenties*, que nous avons à enregistrer ici, accueillie par des bravos unanimes, a été aussi heureuse pour l'auteur que pour la direction.

Mlle Dugueret a hérité de ce rôle de Rose Marquis où Mme Laurent, à la Porte-Saint-Martin, se montrait à la fois mère si passionnée et intrigante si audacieuse. La nouvelle interprète n'a rien à redouter du puissant souvenir de sa devancière : en deux ou trois endroits, la salle tout entière a été électrisée par ses magnifiques élans.

Dans le personnage de Jeanne Lambert, Mlle Daubrun a fait preuve d'habileté et de distinction. Un mot en passant à la gracieuse actrice qui joue le rôle de l'amoureuse. — Mlle Almeu, je crois. Parmi les hommes, je citerai Talien, qui a bien composé le type abruti et sauvage du comte Platon, et Godfrin, de l'Odéon, élégant et chaleureux sous la figure de Regis.

En voilà pour jusqu'à la fin de l'été. Aux environs du 1er septembre le théâtre de Cluny donnera un drame nouveau en cinq actes de M. Charles Narrey et de mon ami et collaborateur Théodore de Langeac. Les répétitions commenceront dans quelques jours, et ce qui fait supposer que la direction fonde de sérieuses espérances sur cet ouvrage, c'est que plusieurs engagements spéciaux ont été faits, particulièrement pour les emplois féminins.

GEROME.

La célèbre gravure de Raphaël Morghen, d'après la **Cène** *de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans notre numéro du 4 avril, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de* l'Univers illustré *a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier vélin satiné, très-fort et à grandes marges. — Prix : 2 fr. dans les bureaux du Journal. Pour recevoir,* franco, *dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 fr. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.*

BULLETIN

Le public se préoccupe beaucoup en ce moment des démolitions qui ont lieu rue de la Paix et au coin du boulevard. On paraît croire généralement que ces démolitions s'effectuent pour livrer passage à l'avenue Napoléon. C'est une erreur. L'exécution de cette nouvelle voie est ajournée jusqu'à nouvel ordre. Seulement on profite des démolitions qui s'effectuent sur ce point, en vue de l'ouverture de la section de la rue Réaumur comprise entre la rue de la Paix et la place de la Bourse, où elle emporte, comme on sait, la salle actuelle du Vaudeville, on profite, disons-nous, de ces démolitions pour amorcer jusqu'à l'angle de la rue Louis-le-Grand et de la rue Neuve-Saint-Augustin, la future avenue Napoléon, amorcée déjà sur la place du Théâtre-Français, où elle doit plus tard aboutir.

On n'a pas oublié que, la semaine dernière, S. A. le Prince impérial a fait une visite à l'École polytechnique. L'École Impériale de Saint-Cyr a été à son tour l'objet de l'attention du jeune Prince, qui s'est rendu à cette école militaire, dont la célébrité est générale en Europe, et qui est l'excellente pépinière des officiers de notre armée. Le Prince Impérial a passé en revue le bataillon d'infanterie et l'escadron de cavalerie de Saint-Cyr. Chaleureusement salué à son arrivée et à son départ, il a visité l'École dans tous ses détails. Il était accompagné de son gouverneur, le général Frossard, et des officiers de service près de sa personne.

La Société des gens de lettres vient de tenir sa séance annuelle. Elle a élu pour son président M. Jules Simon. Sur cent vingt-huit membres présents, M. Jules Simon a obtenu cent trois voix.

Par décision de l'Empereur, le prince et la princesse Achille Murat portent le titre d'Altesse et prennent rang à la cour après S. A. la princesse Napoléon-Charles-Bonaparte.

A plusieurs reprises on a tenté d'appliquer le bois au pavage des voies publiques, mais jusqu'à présent aucun de ces essais n'avait donné de résultats satisfaisants. On expérimente en ce moment dans la rue du Dragon un nouveau système de ce mode de pavage. Il est formé de blocs de bois rectangulaires reliés entre eux par du bitume coulé à chaud et présentant une surface parfaitement unie.

On commence à reconnaître que la fameuse circulaire de M. Romieu sur les hannetons était très-sérieuse et non point, comme on s'était plu à la juger, l'amusante plaisanterie d'un homme original et spirituel. Aussi a-t-on organisé, cette année, sur presque tous les points de la France, une guerre acharnée contre ces voraces coléoptères dont l'effrayante multiplication faisait courir des dangers très-sérieux aux produits des champs et des forêts. Un seul exemple fera juger du zèle que la population agricole a déployé dans cette circonstance. En trois jours, dix mille sept cent soixante-deux kilogrammes de hannetons ont été détruits sur le seul territoire de la ville d'Yvetot. Cette quantité, à raison de onze cents environ par kilo, représente trois millions trente-huit mille deux cents hannetons, lesquels eussent produit quarante vers blancs en moyenne chacun, soit pour le tout cent vingt et un millions cinq cent vingt-huit mille vers blancs. Ces chiffres sont significatifs.

Les ravages exercés par les sauterelles dans nos colonies et principalement en Algérie sont l'objet des plus vives préoccupations.

Dans le courant de l'année dernière, M. Grandidier a introduit en Algérie quelques individus du *martin-triste*, oiseau qui, importé à l'île de France par Poivre, y avait si bien accompli sa mission, que les insectes nuisibles ont presque totalement disparu de cette île.

Cette introduction doit être secondée par la sollicitude du gouvernement, et de nouveaux martins-tristes arriveront prochainement à Alger pour devenir la souche d'une multitude de précieux auxiliaires contre les ravages des insectes.

Dans la dernière séance de la Société impériale d'acclimatation, M. Cretté de Palluel a donné lecture d'un travail dans lequel il signale les services que beaucoup d'oiseaux insectivores peuvent rendre à nos cultivateurs et en particulier ceux des diverses espèces de martins. Il déplore d'autant plus la chasse inconsidérée que l'on fait à ces précieux oiseaux, que leur chair est généralement de très-mauvaise qualité et qu'on pourrait peut-être attribuer certaines maladies à la consommation de ce médiocre gibier.

Voici une nouvelle qui, partie de la sphère scientifique, est destinée à faire événement dans la sphère mondaine :

A la dernière séance de l'Académie des sciences, on s'entretenait beaucoup d'un résultat chimique obtenu par M. Gaudin, résultat qui peut amener une révolution dans le commerce et l'industrie des diamants et des pierres précieuses.

M. Gaudin parvient, à l'aide de ses combinaisons, à produire des masses cristallisées que l'on taille, auxquelles on donne toutes les formes, toutes les couleurs, qui ont une dureté extrême, rayent et coupent le verre. Il a produit un écrin rempli de diamants, de saphirs, d'émeraudes, de rubis, d'aigues-marines, produisant un merveilleux effet à la lumière. Ces diamants, ces pierres précieuses, peuvent être employés dans toutes les compositions ornementales de la joaillerie et de la bijouterie.

Le 20 juin prochain, à l'audience des criées du tribunal de première instance de la Seine, à Paris, sera mis en vente, sur la mise à prix de 4,500,000 francs, le célèbre domaine de Château-Laffitte, situé commune et canton de Pauillac, arrondissement de Lesparre, département de la Gironde.

La contenance totale de ce domaine est de 423 hectares 59 ares 75 centiares; sa contenance en vignes, de 63 hectares 72 ares 60 centiares.

Si l'on considère cette vigne comme la partie essentielle de l'exploitation, celle qu'achètera réellement l'acquéreur au prix total ci-dessus, il la payera 70,312 francs l'hectare! Quand on songe, en outre, que la terre occupée par cette vigne, ce que les géologues désignent par le nom de *diluvium caillouteux*, ce que l'on appelle *graves* dans le pays, serait à peu près sans valeur pour tout autre genre de culture, il faut nécessairement reconnaître qu'il n'est que la vigne pour créer des valeurs pareilles et que nulle autre plante ne saurait, sous ce rapport, lui être comparée.

Au surplus, le domaine de Château-Laffitte a vu croître sa valeur, non sous l'influence directe de besoins réels et réguliers, comme ceux auxquels peuvent répondre les produits des meilleures terres, mais sous l'influence des progrès du luxe, si rapides de nos jours.

C'est ainsi qu'en 1818 Château-Laffitte était payé par Mme Rosalie Lemaire un million, et qu'en 1821, le possesseur actuel, M. Scott, le payait également un million. L'augmentation de valeur, de 1821 à 1868, a donc été de 3 millions 500,000 francs.

On voit en ce moment, exposée dans une boutique de Georges Street, à Plymouth, une boucle de cheveux du roi Theodoros. Le capitaine James, en partant pour l'Abyssinie, avait promis en riant ce cadeau à l'un de ses amis. Il y a
~~~

quelques jours, cet ami recevait la boucle avec le petit mot suivant :

« Je vous envoie une vraie boucle de cheveux du roi Théodoros. Je l'ai coupée moi-même au moment où nous avons trouvé son corps à la porte de la forteresse, et je vous assure qu'elle est bien authentique. Je ne pensais guère, en vous faisant cette promesse par plaisanterie, que je la remplirais aujourd'hui en réalité. »

Puisque la boucle de cheveux du roi Théodoros est exposée dans une boutique, nous sommes bien forcés de conclure que l'ami du capitaine James s'est dépêché de l'échanger contre quelques guinées. L'Angleterre est un pays éminemment pratique, où l'on ne laisse jamais échapper l'occasion de faire une opération commerciale.

Les avis de Bornéo portent que des éruptions volcaniques et une effroyable série de tremblements de terre se sont produites à Hawaï et dans les îles Sandwich.

Plusieurs villages ont été entièrement détruits. Cent personnes ont perdu la vie.

Le ministre de l'instruction publique en Italie, M. Broglio, vient, dit-on, d'adresser à Rossini une lettre au sujet d'un projet de création, en Italie, d'une association analogue à notre Société des auteurs et compositeurs, à la tête de laquelle se placerait un comité de patronage et d'encouragement. Rossini serait le président honoraire.

L'Empereur d'Autriche a envoyé la somme de 2,000 florins au comité, à Trieste, qui s'occupe d'ériger un monument à la mémoire de l'empereur Maximilien. L'impératrice Charlotte a envoyé dans ce but 1,000 florins; l'archiduc François-Charles, 1,500 florins; l'archiduchesse Sophie, 1,000 florins; l'archiduc Charles-Louis, 1,000 florins, et l'archiduc Louis-Victor, 500 florins.

M. Gladstone remplace lord Brougham comme chancelier de l'Université d'Édimbourg.

Le conseil municipal de Cannes, convoqué en séance extraordinaire pour délibérer sur l'opportunité de choisir dans le cimetière de la ville un place d'honneur destinée à recevoir les restes mortels de lord Brougham, a adopté la résolution suivante :

« Les membres du conseil municipal acceptent la proposition à l'unanimité, tant ils sont convaincus que le pays tout entier est pénétré d'une profonde reconnaissance pour l'illustre défunt.

« Le conseil municipal concède donc à perpétuité, dans le cimetière de la ville, une place d'honneur, dans le but d'y construire un monument pour recevoir les dépouilles mortelles du noble lord, afin que ses parents et ses amis, ainsi que les générations futures, puissent garder à jamais la mémoire de ses bienfaits. »

La compagnie des chemins de fer de l'Est a organisé, comme les années précédentes, des voyages circulaires en Alsace et dans les Vosges. Les billets, dont les prix excessivement réduits sont accessibles aux bourses les plus modestes, sont valables pendant un mois au départ de Paris; ils permettent aux voyageurs d'accomplir commodément cette attrayante excursion et de visiter des villes remarquables et des sites qui ne le cèdent en rien aux paysages les plus admirés.

Th. de Langeac.



M. GEORGE PEABODY, d'après une photographie.

L'ŒUVRE PEABODY

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié le nom de M. George Peabody, le généreux banquier américain qui, après vingt-cinq ans d'une vie active dans la capitale du Royaume-Uni, gratifia, en 1862, les pauvres de Londres d'un magnifique don de 150,000 livres sterling (3,750,000 francs).

Il était dans les intentions du donateur que cette somme fût appliquée spécialement à la construction d'habitations commodes, hygiéniques et économiques à l'usage des individus les plus méritants de la classe nécessiteuse. Les commissaires entre les mains desquels l'argent avait été remis se sont attachés scrupuleusement à exécuter ce vœu. Des terrains assez considérables ont été achetés par eux sur divers points de la capitale, à Spitalfields, à Chelsea, à Bermondsay, à Shadwell et à Islington; et sur trois de ces terrains, ceux de Spitalfields, de Shadwell et d'Islington, s'élèvent déjà d'assez vastes constructions.

Les plus importantes sont celles d'Islington, qui, sur une superficie d'environ seize mille mètres carrés, renferment quatre grands massifs de bâtiments se faisant face les uns aux autres, de façon à laisser entre eux une place vaste et commode. Les bâtiments d'Islington sont adossés à un quartier qu'habitait autrefois la pire population de Londres. Leur inauguration date du mois de septembre 1865. Ils ont été construits sur les dessins de M. Darbishire.

Tous quatre sont uniformément bâtis en briques, à cinq étages, dans un style sobre, avec un léger campanile couronnant la toiture. L'intérieur est divisé en petits logements d'une, de deux ou de trois chambres, qui se louent à la semaine; une seule chambre deux shillings six pence, deux chambres quatre shillings, et trois chambres cinq shillings. Les chambres ont douze pieds de long sur neuf de large. Chaque bâtiment a été calculé pour recevoir jusqu'à soixante familles ou deux cent quarante individus.

Les constructeurs n'ont rien négligé de ce qui pouvait



LE SQUARE PEABODY, A ISLINGTON (LONDRES), d'après les plans de M. Darbishire.



DESCENTE DES MONTAGNARDS DES ALPES DANS LE TYROL; dessin de M. Schmid. — Voir pag. 335.

contribuer au confort et à l'hygiène générale. Partout l'écoulement des eaux et la ventilation ont eté assurés avec le plus grand soin. Le produit des balayages et les autres ordures disparaissent par le moyen de conduits qui les descendent de chaque etage dans des caves d'où ils sont extraits journellement. Tous les escaliers et les couloirs sont tenus proprement et éclairés au gaz sans frais supplementaires. L'eau des citernes est répandue par le moyen de tuyaux dans chaque logement, et il y a même des bains gratuits pour tous ceux qui désirent en faire usage.

Des buanderies avec machines à presser le linge et des greniers-séchoirs pour le linge sont à la disposition des ménageres, dont les logements se trouvent ainsi préservés de vapeurs malsaines. Chaque chambre est abondamment pourvue d'armoires, et tous les foyers ont une bouilloire et un four. Mais ce qui paraît être tout particulièrement apprecié des locataires, ce sont les espaces larges et aeres qui servent aux enfants de lieu de récréation et où ils peuvent prendre leurs ébats sous l'œil de leurs mères, sans souci d'aucun danger, notamment à l'abri des voitures.

On s'attache naturellement à ne faire jouir des avantages de ces habitations nouvelles que les plus honnêtes parmi les ouvriers malheureux. Tous donnent les témoignages d'une vive satisfaction. On ne cite encore, du reste, que deux cas d'expulsion des locataires, l'un parce qu'il avait trouble l'ordre en se querellant, l'autre parce qu'il n'avait pas payé son loyer. D'aussi rares exceptions dans une communaute de près de neuf cents individus temoignent de la saine moralite qui regne parmi eux et montrent comme ils savent reconnaître les genereuses intentions de leur bienfaiteur.

L. DE MORANCEZ.

LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite[1])

Alors, Michel reprenait son fusil, sifflait Mors et s'en allait dans la campagne, pour y être bientôt violemment saisi par quelque forme nouvelle de ce Protée qui s'appelle la Passion.

Il n'etait d'ailleurs pas expert dans l'art de dissimuler. Le commandant s'aperçut que son fils « avait quelque chose. »

— Il s'ennuie, observa Jean Gourme, c'est de jeunesse !

— C'est d'ennui, reprit Brun, et voici ma prescription : Envoyez-le à Paris.

Le commandant se contenta, pour toute réponse, de hausser les epaules.

Cabonat arriva un matin à Champ-d'Asile. Il était fort ému. La veille, il avait appris que des rumeurs absurdes couraient le pays, dans lesquelles etaient mêlés les noms de Michel, de Rose et de Mme de Clerol. Il s'en etait allé aussitôt vers le baron, à qui il fit part de ces rumeurs et de l'indignation qu'il en eprouvait. Le baron dessilla les yeux du cure

— Malheureusement, dit-il, il y a, dans ce que vous me contez là, un fond de vérité. La cloche rend plus de son qu'elle n'est grosse, mais la cloche existe. Notre pauvre ami est amoureux fou de notre chère marquise.

Le curé faillit tomber à la renverse. Que son élève, un gamin à qui il avait vu garder les vaches, un garçon qu'il tutoyait, qu'il tenait pour son inferieur, et de beaucoup, que Michel se permît d'aimer une Varanne! c'était là un crime qu'on ne saurait assez vite ni assez sevèrement châtier.

— Je m'en vais de ce pas, s'ecria-t-il, lui parler d'importance : ensuite je le mène moi-même à la gare, je lui prends son billet pour un lieu très-lointain et je ne le lâche pas que je ne l'aie vu, enfermé à double tour de clef, dans une voiture, oui, de mes yeux vu ! Car à qui se fier désormais, je vous le demande?

Cabonat et son indignation faisaient fausse route. Le plus malheureux, ou plutôt le seul malheureux, etait celui qui venait d'être traité de criminel. Le crime, si crime il y avait, ne portait que trop en lui-même son châtiment. Michel faisait pitie à voir, même de loin, car on ne le voyait plus autrement, tant il semblait fuir le contact des humains. Voilà ce que démontra le baron, qui ajouta :

— D'ailleurs, decidez-le à partir et vous lui rendrez un immense service. Mais, pour Dieu ! ne le brusquez pas. Il a du sang dans les veines, ce garçon-là, et, entre nous soit dit, s'il aime Mme de Clerol, il n'a qu'un tort, c'est de n'avoir pas su se faire aimer d'elle. Mais cela, personne ne l'a jamais su. Là, ne vous fâchez pas. Un chien peut bien regarder un évêque, et Michel Morgan vaut pourtant le vicomte de Laïta, que diable !

— Oh ! monsieur le sous-préfet, comment pouvez-vous comparer ?...

— Eh bien, c'est vrai. Je ne devrais pas comparer un brave garçon avec un drôle. Mais laissons cela. Je connais precisement un jeune homme, le neveu d'un ami à moi, de M. Bergheim. Vous connaissez M. Bergheim?

— Non.

N'importe. Donc, le neveu de mon ami s'en va faire un grand voyage en Italie, en Orient, je ne sais où encore, et il cherche un compagnon de route. Envoyons-lui Michel. Seulement, Michel voudra-t-il partir ?

— Il faudra bien qu'il veuille !

— Mon bon curé, on ne veut jamais ce qu'il faut qu'on veuille. Désirez-vous, pour quelque temps au moins, eloigner Morgan du pays?

— Vous me le demandez ?

— Alors, allez-y doucement. Pas un mot sur Mme de Clérol. Et tenez, parlez plutôt au commandant. Il est inquiet de la santé de son fils, je le sais par Firmin. Croyez-moi, ne vous servez absolument que de l'argument de la santé. Et quand vous aurez chauffé le fer, j'irai moi-même le battre. C'est convenu ?

Après quelque résistance, Cabonat finit par s'engager à suivre de point en point les instructions du baron, dans le jugement de qui il avait une confiance implicite. D'ailleurs, il inclinait par tempérament vers les voies faciles de la mansuetude ; puis il y avait, dans son cœur de vieillard, une tendresse très-grande pour cet enfant de predilection, ce Michel contre qui l'on n'était si irrité que parce qu'on l'aimait plus qu'un autre. Le curé arriva donc à Champ-d'Asile, très-ému, mais d'inquiétude, d'affliction, et non plus de colère.

A la proposition qu'on le chargeait de transmettre à Michel, le commandant fit un haut-le-corps, suivi de plusieurs objections. La verité etait qu'à l'idée de se separer du petit, il se sentait froid au cœur. De cela il ne dit rien, il eût eté honteux de sa faiblesse, et ce fut de sa voix la plus rogue que, tout en lançant des nuages de fumée plus épais qu'à l'ordinaire, il parla de la cherté d'un voyage si lointain et, en somme, d'un voyage quelconque, de l'imprudence qu'il y avait à faire courir le monde à un garçon destiné à être un campagnard.

— Je ne suis point un ladre, ajouta-t-il, et je m'en vante ; mais mes ecus ne font pas un si gros tas, que je veuille les jeter aux oiseaux, à la façon des Anglais, qui ne sont heureux que sur les grandes routes. Mais nous, le peu d'argent que nous avons, c'est à la française que nous le dépensons. Encore si vous aviez causé de cela il y a un an, j'aurais peut-être dit : *Amen*. Mais, en ce moment, votre idée tombe tout ce qu'on peut de plus mal. Je viens justement de m'entendre avec Gabriel pour replancher les deux granges. Voilà ensuite le marais du comte de Loirol qui est à vendre, et moi, qui n'ai point de marais, je ne peux laisser échapper cette affaire. Par-dessus le marché, pas plus tard qu'hier, j'ai écrit à Jeandin que je prenais sa barrique de Saint-Émilion. Voulez-vous que je renvoie les charpentiers, que je contremande la barrique, que je retire mon offre au comte de Loirol ? Voyez-vous, monsieur le curé, je n'ai jamais eu qu'une parole, moi ! Demandez-le à Jean Gourme. D'ailleurs, Michel se remettra. C'est le coup qu'il s'est donné qui le taquine, rien de plus. Je suis sûr qu'il n'a pas envie de voyager.

Sur ce dernier point, le commandant avait raison. Il le vit bien lorsque, vaincu par la logique de Cabonat étayée de l'expérience de Bley et convaincu par la melancolie croissante de son fils, il signifia à celui-ci qu'il eût à faire immediatement ses paquets. A cette nouvelle, Michel, qui venait précisement de prendre un grand parti et de se decider sans rémission à quitter le pays, fut atterré.

— Pourquoi partir?

Il n'éprouvait aucun désir de visiter l'Italie, ni la Grèce, ni encore moins l'Égypte. Les ruines et les musees lui étaient parfaitement indifferents. Il avait passé l'âge de la curiosite. D'ailleurs, il ne choisirait pas pour s'en aller le moment où la chasse commençait.

— Pour ce que tu rapportes cette année, interrompit le commandant, tu peux bien mettre ton fusil au crochet.

Michel rougit. Le peu de gibier qu'il tuait, il l'envoyait à Varanne à l'insu de tout le monde, excepté du petit Cloux, son messager, et de Barlot, lequel s'etait érigé en intermédiaire entre le petit Cloux et le garde-manger du château.

Le commandant se mit à raisonner. Il n'était pas grand dialecticien, mais il se servait des arguments par lesquels Cabonat et le baron l'avaient combattu. A ces arguments de seconde main Michel repondait precisement ce qu'avait répondu son père. Celui-ci fut vite fatigué de discuter.

— Bref, dit-il, il faut que tu partes. Tu as besoin de changer d'air. Tu es malade.

— Malade ! moi ? Je me porte parfaitement. Jamais je ne me suis si bien porté.

— Alors, c'est que tu t'ennuies.

— Je ne m'ennuie pas. Qui donc a pu prétendre que je m'ennuyais?

— Il n'y a, parbleu ! qu'à te regarder pour voir que tu as quelque chose qui te tracasse. Mon Dieu ! ne t'en défends pas. C'est très-naturel que tu veuilles voyager un peu.

— Mais je vous repète que je ne veux pas voyager.

Au fond, le commandant eût eté ravi de garder son fils auprès de lui ; mais il se sentait irrité par la résistance qu'il rencontrait à un projet dont il avait eu lui-même tant de peine à admettre la convenance. Il se fâcha donc.

— Tu ne veux pas? s'ecria-t-il. Tu ne veux pas? Et si je veux, moi !

Michel regarda tristement son père.

— Vous me renvoyez de chez vous? demanda-t-il.

En même temps qu'un flot de fumee, un énergique juron sortit de la bouche du vieux soldat.

— Çà, reprit-il, ne fais pas l'âne ! Ce que j'en disais, c'était pour ton bien. A présent, je ne me mêle plus de rien. Tu n'as qu'à t'expliquer avec eux.

— Avec eux?

— Eh oui ! Crois-tu que cela m'amuse que tu partes? Mais ils sont là à me boire le sang depuis trois jours.

— Qui?

— Qui ? qui ? Le curé, parbleu ! et puis le sous-préfet, qui, ce matin...

Michel ne laissa pas achever la phrase.

— De quel droit, fit-il, M. le sous-préfet prétend-il me diriger ? Ah ! il veut que je voyage, il croit bon que je m'en aille, il me chasse de chez moi ! Eh bien, qu'il me fasse prendre par ses gendarmes ! Ne riez pas, c'est très-sérieux ce que je dis là.

— Comment diable veux-tu que je ne rie pas quand je t'entends deraisonner de la sorte? Du temps où j'etais professeur d'escrime, j'avais un elève qui se fâchait toujours contre le plastron. Tu es comme cet élève, toi. Insulter le sous-prefet, parler de gendarmes ! Cela a-t-il le sens commun ?

— Où avez-vous vu le baron ? reprit Michel.

— Où veux-tu que je l'aie vu, repliqua le commandant, si ce n'est ici?

— Et que venait-il faire ici ?

— Parbleu ! nous saluer en passant, casser une croûte avec nous. Il a beaucoup regretté de ne pas te rencontrer. Il a demandé si tu savais que c'est pour demain la grande chasse à cheval. A tout hasard, il m'a recommandé de te prévenir de la part de la marquise. Ensuite nous avons causé de toi. Il m'a demandé ce que je pensais de l'idée de te faire voyager. Il pense que c'est une bonne idée, puisqu'elle vient de lui. Voyons, sois tranquille, on n'en parlera plus !

Et le commandant sortit en bougonnant et s'en alla dans le jardin exhaler, avec la fumée du tabac, les bouffees de sa colère, furieux contre ceux qui l'avaient contraint de s'exposer à la defaite qu'il etait enchanté d'avoir subie.

Jour de revolte que ce jour-là. Tandis que, pour la première fois de sa vie, Michel rompait avec ses habitudes d'obeissance filiale passive, Barlot essayait de s'insurger contre Laïta. Mais celui-ci, froidement :

— Je crois que vous vous permettez de discuter !

— Monsieur le vicomte, gronda le garde, je ne discute pas ; je refuse. Jamais elle ne voudra.

— Et pourquoi ne voudra-t-elle pas ?

— Mentir autant que cela. C'est impossible.

— Qui parle de mentir ? Qu'elle ne dise rien, et pendant quelques jours seulement. Voilà tout ce qu'on lui demande. Au reste, il faut qu'elle veuille ainsi.

— Et si, moi, je ne veux pas ? interrompit Barlot.

Laïta parut contempler le garde, comme il eût fait d'un objet curieux ; puis, tranquillement :

— Je n'ai plus besoin de vous, dit-il. Allez !

Barlot ne bougea pas.

— Allez ! répeta le vicomte d'un ton péremptoire et en désignant la porte.

— Monsieur le vicomte n'est pas juste ! murmura le garde.

— Vraiment ! vous trouvez que je ne suis pas juste? Eh bien, maître Denis, la justice le sera. Le procureur impérial aura beaucoup de plaisir à connaître votre petite affaire. Vous savez, sans doute, ce qu'il y a au bout de vos gentillesses. Je me reproche aussi de n'avoir pas encore édifié Mlle Rose sur l'exactitude du roman dont vous vous êtes fait le héros. Decidément, j'ai de grands torts à réparer.

Tout en parlant, Laïta regardait Barlot d'un œil railleur et balançait nonchalamment le fauteuil au dossier duquel il était accoudé.

— Ah ! ah ! continua-t-il, je ne suis pas juste. Mais je vais le devenir. Rassurez-vous. Je vais le devenir.

Ce persiflage exaspera le garde, qui, frappant la table d'un violent coup de poing :

— Il ne faut pas, s'ecria-t-il, que M. le vicomte s'imagine me faire peur !

— Sortez !

Malgré son laconisme, cette réponse était, paraît-il, grâce au ton dont elle fut dite, pleine d'arguments très-concluants, car Barlot changea aussitôt de manière.

— Je demande pardon, reprit-il humblement, à M. le vicomte. Mais j'aurais une proposition à lui faire.

Laïta ne jugea pas à propos d'exiger de plus amples excuses.

— J'écoute, répliqua-t-il.

— Je ne demande qu'une chose, moi : c'est d'en finir avec ce Morgan de malheur. Je vas le trouver, et je le démolis si bien, que pas un mège ne puisse en recoller les morceaux.

— C'est là votre proposition ?

— Est-ce que M. le vicomte n'en est pas content ? Elle terminera les difficultés.

— Oui, à commencer par celle que votre col éprouve sans doute à porter votre tête. D'ailleurs, n'avez-vous pas déjà joué à ce jeu-là avec M. Morgan ? Eh dame ! le demoli n'a pas éte lui. Il vous a surpris, dites-vous ? Hum ! Soit. Mais je parie que, si vous lui cherchez querelle, il vous surprendra tout comme la première fois. Ensuite, je ne veux pas de mal à ce jeune homme, ni à personne, entendez-vous ? Que diable ! il y a des choses qu'on fait, mais sur lesquelles on ne consulte jamais les autres. Vous m'avez averti. Je vous avertis, moi, que, si vous touchez à M. Morgan, je vous dénonce. Non ! non ! pas de violence, pas de melodrame. Je vous ai dit ce qu'il fallait faire. Faites-le ! Une simple plaisanterie ! Un tour que vous arrangez, avec votre amoureuse, pour jouer à votre rival. Ce n'est pourtant pas la mer à boire !

— Mais c'est une sale pilule à avaler. J'ai déjà parlé à Félicie. Cela me bouchait le gosier.

— Un verre de vin vous le rouvrira. Qu'avez-vous dit à Félicie ?

— Ce que M. le vicomte m'avait commandé de dire : que Rose etait la maîtresse de l'autre.

— Et qu'a repondu Felicie ?

— Qu'elle le savait. C'est un mensonge. Elle ne le savait pas, puisque ce n'est pas vrai ! Je l'aurais étranglée. Ah ! elle me le payera, d'avoir dit qu'elle le savait !

— Eh bien ? eh bien ?

— C'est que je l'aime, cette fille ! M. le vicomte ne comprend pas cela. Mais elle n'aurait pas de souliers, elle ferait le bois mort, que je l'aimerais tout de même. Et dire

1. Voir les numéros 681 à 697.

alors que c'est moi qui vais mal parler d'elle et l'obliger, elle, à...

Laïta fit un geste d'impatience, et, interrompant brusquement le garde :

— Je n'ai pas le temps, dit-il, d'écouter vos jérémiades. Encore une fois, que Rose ne démente pas le bruit de son intrigue avec l'autre, comme vous l'appelez, qu'elle quitte le pays pour un mois ou six semaines au plus, et je vous garantis que vous l'épousez. Marion sera trop heureux de se débarrasser d'une fille compromise et de trouver un gendre qui aura une place superbe et vingt-cinq mille francs en argent comptant.

— M. le vicomte n'avait d'abord parlé que de vingt mille francs?

— Eh bien, j'ai dit vingt-cinq mille, et je ne m'en dédis pas. Vous n'avez qu'à vous baisser pour les prendre. Maintenant vous êtes parfaitement libre de ne pas vous baisser. Mais essayez d'aller chez votre belle, quand je lui aurai dit ce que vous êtes et ce que vous avez. Nous verrons comment elle vous recevra.

— M. le vicomte n'a pas d'autres ordres à me donner?

— Non. Seulement rappelez-vous qu'il faut qu'elle veuille.

— Oh! pour vouloir, elle voudra! Elle ne demande qu'à se venger. Et voilà encore ce qui m'enrage le plus! Enfin, ajouta Barlot d'un ton résigné, puisque M. le vicomte ne voit pas d'autre moyen!

Et, réveillant d'un grand coup de pied son chien qui dormait sous la table, il sortit lentement de la chambre.

Dans la soirée, Laïta dit à Adrienne :

— J'ai, comme vous le savez, beaucoup d'amitié pour M. Morgan, et je serais désolé de lui nuire. Mais, en conscience, je ne puis vous détourner de prévenir M. Marion des bruits fâcheux auxquels donne lieu la conduite plus que légère de sa fille. Votre avis est bien que Rose—elle s'appelle Rose, n'est-ce pas? — quitte le pays pour quelque temps? C'est là un avis très-sage, très-charitable et qui doit être suivi!

Ce fut un mot d'Olga, un seul mot qui détermina Laïta à frapper un coup décisif. Pendant le dîner, Bley, parlant de sa visite à Champ-d'Asile, raconta incidemment que Michel allait très-prochainement partir en voyage.

— Vraiment? fit Mme de Clérol avec une intonation qui surprit, paraît-il, tous les convives, sauf le vicomte, car tous les convives, sauf le vicomte, regardèrent d'un air étonné Mme de Clérol.

Ce *vraiment* fut la cause des conversations de Laïta, d'abord avec Barlot, ensuite avec Mlle de Balaguier. D'ailleurs, sur la nouvelle que le baron s'était rendu à Champ-d'Asile, le vicomte s'était hâté d'expédier un billet *pressé* à Michel. Celui-ci dit à son père :

— Notre sous-préfet est vraiment trop bon d'avoir pris la peine de m'informer que la chasse aurait lieu demain. J'étais bien sûr d'être averti par mon ami le vicomte!

XVI.

Le temps était couvert et le chasser fut bon. Le dix-cors commença par se faire battre, pendant plus de trois heures, puis il partit en plaine et s'en alla, après un débuché de deux lieues, finir dans un des étangs de Bressy, où il eut l'honneur d'être servi par le baron. Le baron s'était piqué d'amour-propre, et, son cheval aidant, un des meilleurs chevaux des écuries de Varanne, il arriva le premier à l'hallali, suivi de près par Olga, qui, elle-même, ne précédait Laïta et Michel que de cinq à six longueurs. Puis accoururent à bride abattue quelques officiers de cavalerie, cantonnés dans les environs et conviés à la chasse, à qui leurs chevaux hardis avaient donné l'avantage en forêt, mais, en rase campagne, rapidement distancés par le sang anglais. Plus loin, Henri se débrouillait d'une mare dans laquelle il s'était fourvoyé. Anatole saisissait avec empressement un prétexte pour ralentir l'allure de sa jument et attendait Henri. Enfin, formant l'arrière-garde, venaient, au petit trot, une demi-douzaine de retardataires endurcis : M. de Balaguier le père, le capitaine Poncet, et d'autres honnêtes gens d'ailleurs, mais suivant les chemins, mettant pied à terre pour ouvrir les barrières, ménageant leurs chevaux et leurs personnes, n'ayant accepté de courre le cerf qu'afin de n'avoir pas à refuser de manger le dîner par lequel devait se conclure la journée. La curée eut lieu selon toutes les règles cynégétiques dont Simon était un rigide observateur. Le capitaine Poncet, M. de Balaguier, et généralement tous ceux pour qui la chasse n'était que le prologue d'un bon dîner, trouvèrent ces règles bien minutieuses et Simon bien méticuleux. A la fin, ce méchant mot est du baron, chacun ayant reçu son droit, la société eut celui de partir; elle se réunit en route, et, trottant, fumant, causant, sonnant, elle atteignit Varanne à la nuit tombante.

Laïta jeta ses brides à son groom et lui commanda de revenir immédiatement prendre le cheval de M. Morgan. Celui-ci remercia le vicomte avec une effusion disproportionnée à l'obligation. C'est qu'il était heureux : il avait retrouvé Olga. Le matin pourtant, il arrivait au château comme un condamné marche au supplice et s'étant, sur la route, vingt fois demandé s'il ne retournerait pas chez lui. Mais un bonjour tombé de deux lèvres souriantes, une petite main amicalement tendue, et ses angoisses s'étaient dissipées, sans laisser dans son cœur, tout à l'heure à jamais déchiré, plus de traces que n'en laisse dans les airs un vol d'oiseaux de nuit se dissipant aux premiers feux du jour.

Ce ne fut pas seulement à la chasse, dont l'appareil bruyant et brillant exaltait Olga, mais ce fut au contentement sincère qu'on éprouvait à le revoir, que Michel dut le bon accueil qui le remplit de surprise et de joie. Mme de Clérol venait de passer une mauvaise semaine. Elle était mécontente d'elle-même, et, quant aux autres, personne, autour d'elle, dont elle n'eût fait le tour et qu'elle ne sût pour ainsi dire par cœur. Les éternelles plaisanteries de Henri l'agaçaient. Laïta et Bley avaient assurément beaucoup d'esprit; mais l'esprit, pensait-elle, est la monnaie avec laquelle se fait l'échange des idées et qui, si brillante et si bien frappée qu'elle soit, ne sert de rien à qui n'a pas envie des idées des autres et voudrait encore moins livrer les siennes. Quant au curé et à son autel, un vieil enfant et son hochet. Olga n'avait pas même essayé de reprendre l'entretien effleuré à Champ-d'Asile. Cabonat lui exhibait longuement ses plans pour la restauration complète de l'église, et, en la quittant, lui disait :

— Vous ne vous ennuyez plus maintenant, n'est-il pas vrai? Vous êtes heureuse?

Elle ne daignait pas seulement répondre non. Elle ne prenait plus plaisir ni à ses chevaux ni à ses chiens. La pluie seule la réjouissait, parce qu'elle lui semblait compatir à son ennui.

A ces gens qui lui faisaient l'effet de livres lus et relus, elle ne pouvait se défendre de comparer ce jeune homme qui ne possédait ni la gaieté de Henri, ni l'esprit de Laïta, ni la pénétration du baron, ni même l'érudition de Cabonat ou l'usage du monde de Corbier, qui n'avait jamais rien fait ni dit de remarquable, et qui pourtant lui plaisait plus que tous les autres, sans doute parce qu'il ne leur ressemblait pas. Il avait une façon de penser, naïve et chaleureuse, qui la charmait. Son abandon de soi était si sincère, si complet, si sympathique et, de son attitude, de son apparence, de sa conversation, s'élevait comme un violent parfum d'impressions fraîches et printanières. Seulement, pourquoi n'avoir pas parlé de Rose? Pourquoi s'être tu sur le sujet qui lui tenait le plus à cœur, alors qu'il prétendait et paraissait vraiment se livrer tout entier? Pourquoi, en la quittant elle, Olga, avoir simulé un vif regret, quand il courait, de là, à une entrevue plus chère? Cela était mal, très-mal. Il l'avait reconnu lui-même, puisqu'il n'était pas revenu à Varanne. Mais, enfin, à tout péché miséricorde. Mme de Clérol envoya donc le baron auprès de Michel, et, en revoyant celui-ci, elle oublia, pour un instant au moins, son dépit et ses griefs, et Rose et Mlle de Balaguier, et témoigna hautement la joie qu'elle ressentait de retrouver un ami.

La journée, d'ailleurs, se passa sans aucun de ces incidents extraordinaires que rêve la folie de l'amour. Celui qui aime est si égoïste, que tout danger couru par celle qu'il aime est le bienvenu. Mais, avec la meilleure volonté du monde, Michel ne trouva aucune occasion de sauver Olga. Il dut se contenter de la suivre, de la voir, de l'entendre, et il s'enivrait du bonheur d'aimer et de n'être point haï. Il se sentait si heureux, qu'il croyait rêver. Sa passion lui dilatait le cœur. Le passé n'existait pas pour lui, ni l'avenir. Il savourait les délices d'un de ces rares instants où, vainqueur de toute souffrance, l'homme fait halte dans le présent et arrive, par là, à la possession de l'infini. Il écoutait à peine Laïta, qui se tint constamment auprès de lui, par l'effet du hasard ou de l'allure des chevaux, ou simplement d'une sympathie de jour en jour plus chaude. Les doctrines et le ton du vicomte ne laissaient pas que d'étonner Morgan et souvent de le froisser. Le croyant qui prie au pied des autels n'entendrait pas volontiers un couplet grivois résonner sous les voûtes saintes. Il y avait une dissonance terrible entre les sentiments ou plutôt l'unique sentiment de Michel et la légèreté ironique avec laquelle Laïta parlait des femmes et de l'amour. En d'autres temps, le jeune homme eût combattu les théories de son nouvel ami ou peut-être s'y fût-il rangé; mais, dans la situation de cœur où il se trouvait, craignant par-dessus tout de se trahir, il subissait en silence des plaisanteries et des aphorismes qui lui semblaient autant de sacriléges. Il ne laissait pas, d'ailleurs, que d'être flatté et jusqu'à un certain point conquis par les procédés de ce gentilhomme qui le traitait en ami, et mieux qu'en ami, en égal. Puis, épris comme il l'était, n'aspirant à rien de plus qu'à adorer, sans l'offenser, l'objet de son culte, dominé par un amour qu'il tenait pour également impossible de combattre et de confesser, il eût redouté infiniment un tête-à-tête avec Mme de Clérol, et il était plein de reconnaissance envers Laïta, qui le préservait consciencieusement de ce danger-là.

En même temps, il fut très-froid avec le baron, dont le vicomte lui avait divulgué les menées et à qui il ne pardonnait pas d'avoir voulu l'éloigner. Il ne possédait pas l'art des nuances que donne l'habitude du monde, et faire mauvaise mine aux gens était contraire à sa nature. Aussi, dans le salut profond par lequel il répondit au cordial « Bonjour, cher ami, » de Bley, dépassa-t-il la mesure d'une réserve impertinente, et fut-il agressif, solennel et ridicule. Le baron, qui ne se fâchait qu'à bon escient, réprima un sourire et se rapprocha d'Olga, qu'il ne quitta guère durant la chasse. Il se sentait bien d'ailleurs, sur la conscience, quelques peccadilles à l'endroit de Michel, et se reprochait de s'être fourvoyé jusqu'à donner des conseils à la marquise. D'autre part, l'intimité de Morgan avec Laïta l'intriguait et l'indisposait contre son protégé. Quant à Michel, il n'eut pas plus tôt fait preuve d'impertinence, qu'il s'en repentit.

— Croyez-vous, dit-il au vicomte, que j'aie été trop loin?

A quoi Gustave répondit :

— Dame! à votre place, j'hésiterais peut-être à me brouiller avec le futur seigneur de Varanne.

W. DE LA RIVE.

(La suite au prochain numéro.)

LES MONTAGNARDS DU TYROL

Honnête, brave et laborieuse est la race de ces montagnards dont les troupeaux paissent sur les Alpes tyroliennes. Ce sont eux qui alimentent principalement les villages des vallées des produits de leur industrie agreste. Le beurre, le lait et le fromage recueillis sur ces plateaux élevés sont très-recherchés à cause de leur saveur exquise; ils doivent cette qualité exceptionnelle aux herbes balsamiques dont les vaches se nourrissent.

A certaines époques de l'année, quand les montagnards ont réuni une quantité suffisante de produits, ils opèrent, par groupes, leur descente. Dans le haut Innthal et dans le Vinschgau, les patrons marchent couronnés de fleurs; les serviteurs et les bergers les suivent portant de grands seaux de bois remplis de lait frais et mousseux, ou des hottes où le beurre et le fromage sont enveloppés de linges mouillés. Les paysans, prévenus, car ces descentes collectives concordent avec les époques des marchés, les paysans, disons-nous, viennent au-devant de leurs frères de la montagne et les aident à porter leurs fardeaux.

Les ventes finies dans le village, le reste de la journée appartient naturellement aux cabarets, où l'on consomme toute autre chose que du laitage. Les bouteilles se succèdent avec une rapidité merveilleuse. On chante à gorge déployée sous l'influence du vin clairet. Les pâtres sont les lions de chaque réunion, ils racontent des aventures, des traits de force et de courage. Dans ces récits, la superstition joue un grand rôle; mais le montagnard du Tyrol n'est pas désarmé contre l'esprit malin : il connaît une foule de recettes pour le faire fuir.

Les mendiants abondent autour des tables. En vertu d'un usage séculaire, chacun d'eux reçoit une boule de beurre de la grosseur d'une pièce de cinq francs, préparée pour la circonstance.

H. VERNO.

SALON DE 1868

(Quatrième article.)

VI

PEINTURES RELIGIEUSES

MM. Gérome. — Guérin. — De Vriendt frères.

Ici encore nous rencontrons tout d'abord M. GÉROME avec une peinture dont nous avons déjà dit un mot : *Jérusalem*. Même défaut que dans le tableau précédent. Je n'ai garde de nier le talent de M. Gérome. La peinture historique lui doit beaucoup. Sans être réaliste, il y a infusé une vérité inconnue avant lui, et c'est surtout lui — plus qu'aucun autre peintre — qui a donné à ce grand théâtre de l'histoire des décors, des costumes, des ameublements, des types exacts, au lieu des décors vagues, du mobilier d'occasion et des types invariablement classiques qui servaient jusqu'ici pour toutes les pièces de son répertoire. Mais M. Gérome a voulu en faire autant pour la peinture religieuse, et ici, selon moi, toutes ses vérités de détail n'aboutissent qu'à un énorme contre-sens.

J'admets volontiers que cette ville lointaine, qui se silhouette comme un pâle fantôme dans les vapeurs du crépuscule, représente *Jérusalem*; j'admets que ce terrain crayeux et mamelonné soit celui du Golgotha. M. Gérome a vu les lieux; nul doute qu'il ne les représente comme ils sont, et à peu près comme ils étaient. S'il s'était contenté d'y placer l'armée d'occupation de Tibère, cette parfaite exactitude topographique m'intéresserait fort. Dès qu'il plante le gibet du Christ, c'est autre chose; elle devient inutile, elle nuit à son sujet.

Ceci a l'air d'une pure subtilité. Réfléchissons pourtant.

Peut-on regarder les scènes de l'Évangile comme de simples chapitres de l'histoire romaine? Ne sentez-vous pas que vous leur enlevez ainsi leur caractère sacré, et que vous les présentez sous un aspect tout humain qui les rapetisse? Elles sont sorties de l'histoire pour entrer dans la légende. Dès lors, plus vous les précisez, plus vous insistez sur ces particularités de décor qui les datent et les localisent, plus vous les dépouillez de leur mystère et de leur poésie, plus vous en faussez l'esprit, plus vous en diminuez la portée.

M. Gérome n'a représenté qu'une exécution sous Tibère. Il n'a pas réfléchi que Jésus, divinisé par le supplice, s'est élevé aussitôt au-dessus de la terre et a pris son vol vers le ciel. Le Christ, ce jour-là, a cessé d'appartenir à l'humanité vulgaire, et depuis, ce n'est plus un homme qu'on voit en lui, c'est une idée, un dogme, celui de la Rédemption. De même des personnages qui l'accompagnent. Tous sont enveloppés dans la même transfiguration. La mère de Jésus devient l'emblème de toute pureté. Madeleine incarne en elle toutes les beautés du repentir. Judas reste pour l'éternité le type de la trahison. A quoi serviraient de mesquines indications de race, de lieux ou d'époques pour ces êtres passés à l'état de symboles?

M. GUÉRIN me semble donc plus vrai que M. Gérome, quand il peint sa *Pieta*, sans chercher autre chose que la profondeur du sentiment et la grandeur du style. Ce n'est pas un costume ni un meuble qui feront jamais l'intérêt de ce poëme de la maternité et de ses douleurs, où la Vierge aux sept glaives est plus touchante que l'Hécube ou la Niobé antiques, gémissant bruyamment sur les corps de

leurs nombreux enfants. Nous admettrions même, sans leur puérile affectation, les anachronismes de MM. De Vriendt frères, qui font de la Vierge et de la sainte Cécile des bourgeoises du moyen âge.

Quand les naïfs artistes du xve siècle affublent des modes de leur temps Dieu et les saints, sont-ils vraiment si ridicules? C'est qu'ils se disent simplement que les saints ne sont pas morts, et que Dieu est encore là; ce sont là, pour eux, des personnages toujours présents; leurs anachronismes témoignent de la simplicité et de la fermeté de leur foi. Mais MM. De Vriendt frères? quelles sont leurs raisons pour donner aux anges des costumes du xve siècle? Veulent-ils dire, par hasard, qu'il n'y ait eu des anges qu'en ce temps-là? Quand la naïveté est contrefaite, elle tourne facilement à la niaiserie.



SALON DE 1868. — ARABES ATTAQUÉS PAR UNE LIONNE; tableau de M. Fromentin. — Dessin de M. Mariani.

VII

LES TABLEAUX A SUJETS

MM. Saal. — Denneulin. — Vibert — Brandon — Schreyer. — G. Doré. — Tissot. — De Coninck. — Guérard. — Brion. — Jundt. — Fischer. — Maris. — Reynaud. — Washington. — Hugnet. — Fromentin.

Voulez-vous la définition du *tableau à sujets?* — Écoutez cette jolie anecdote antique, aussi fraîche que si elle datait de ce matin.

Zeuxis, — à ce que dit Lucien, — n'aimait pas à peindre des sujets vulgaires. Il était rare du moins qu'il daignât faire, comme tous ses confrères, des héros, des batailles, etc. Il lui fallait des thèmes inédits extraordinaires et qui eussent un certain ragoût d'étrangeté: c'était là qu'il se montrait.

Parmi ces peintures à sensation, on cite celle qui représentait une hippocentaure femelle allaitant deux de ses nouveau-nés. Athènes, au temps de Lucien, en possédait encore une copie fort exacte. L'original, envoyé à Rome par Sylla, avait péri dans le trajet avec le vaisseau qui en était porteur.

Mais Lucien avait vu la copie, et il en fait — de mémoire — une description charmante.

La centauresse était installée sur un épais gazon: la partie chevaline de son corps était couchée à terre; la partie féminine était nonchalamment accoudée. Elle tenait entre ses bras un de ses petits, et lui présentait le sein comme une femme; l'autre petit tétait sa mère à la manière des poulains. Vers le haut du tableau apparaissait le père, hippocentaure mâle, qu'on voyait seulement à mi-corps. Il se penchait en souriant. De la main droite il tenait un lionceau qu'il élevait au-dessus de sa tête et s'amusait, de loin, à faire peur aux enfants.

Lucien s'excuse de n'être qu'un profane, un bourgeois, et de ne pouvoir louer convenablement la correction du dessin, l'harmonie des tons, les effets d'ombre et de lumière, les proportions, le style, etc., toutes choses dont on parlait déjà très-savamment. Mais il porte aux nues la vérité des types et des caractères. Le centaure, avec sa crinière terrible et ses yeux riants, a bien l'air d'un être sauvage, impossible à apprivoiser. La femelle ressemble à une cavale de Thessalie encore indomptée; la fusion de la femme et du centaure est ménagée par une transition si habile, si délicate, qu'on ne sait où saisir le point d'intersection de ces deux natures. Quant aux petits, ils ont ceci d'admirable qu'on remarque fort bien la sauvagerie de leur race à travers la douceur de leur âge, et il faut voir leurs regards d'enfant se tourner vers le lionceau, sans que leur petite bouche avide se détache du sein maternel!

Quand Zeuxis exposa ce chef-d'œuvre, il s'attendait à être applaudi, et il le fut. Il n'y eut qu'un cri dans le public. Mais ce que le public acclamait le plus, c'était la bizarrerie du sujet, la nouveauté de l'invention; quant à la question artistique, l'exécution, le goût, le style, peines perdues! personne n'y faisait attention. Ce que voyant, Zeuxis appela son élève:

— Allons, Micion, dit-il, roule-moi cette toile, et reportons-la à l'atelier. Ces gens-là ne louent que la *boue du métier*. Ils ne se soucient pas de la peinture, ils ne voient que le sujet, et l'art, qui est le principal, n'est plus pour eux qu'un accessoire.

Il me semble que je n'ai pas même besoin de commenter cette jolie nouvelle à la main antique. La *boue du métier* est sans doute un mot un peu vif. Mais voilà — énoncée par un homme compétent et une autorité, car je ne pense pas qu'on refuse ce titre à Zeuxis — la moralité des tableaux à sujets.

D'où vient le succès bruyant et très-populaire de M. Saal, qu'on n'applaudissait, les autres années, que du bout des gants? Est-ce que son talent y est pour quelque chose? Est-ce que les qualités de distinction, de poésie, de goût, de sentiment, qui caractérisent ce peintre de clairs de lune, ont grandi, se sont raffinées? — Rien de pareil. Il s'agit bien de tout ce que vous venez de dire! M. Saal a trouvé un sujet *drôle*, ce qui vaut beaucoup mieux. Vous voyez un brave paysagiste, assis au milieu des glaciers de la Suisse et brossant activement une étude de sapins d'après nature, et derrière lui, sans qu'il s'en doute, un ours énorme qui le regarde faire. L'aventure est réellement arrivée. Il paraît que l'ours ne goûtait pas la peinture, et qu'il s'en alla sans dire un mot au peintre, qui n'était rien moins que M. Saal en personne. — Grand succès! Et cependant la peinture, bien qu'amusante, est d'une qualité inférieure à celle des tableaux précédents de l'auteur.

M. Saal se fait-il illusion à cet égard? Qu'il suive le public des dimanches, et, après l'avoir vu s'attrouper devant son ours, il le verra s'ameuter devant le *Pompier* de M. Denneulin. Ce n'est pas que M. Denneulin ait le talent de M. Saal. Mais est-ce que ce pompier — dont un photographe de village fait le portrait — n'est pas aussi grave, aussi solennel et d'un comique aussi trouvé que l'ours de M. Saal? Je vous assure que le public, qui rit des deux côtés, ne fait pas grande différence.

M. Vibert a dépensé beaucoup de talent dans sa jolie saynète espagnole intitulée le *Barbier ambulant*. De l'effet, du pittoresque, du caractère, des types accentués nettement et sobrement, sans pédantisme. Est-ce pour cela qu'il est en tiers dans la popularité de MM. Saal et Denneulin? Non, c'est qu'il a aussi le petit mot pour rire. Son barbier ambulant vient de barbouiller de savon le large *facies* d'un bourgeois espagnol, et tandis que le patient, tenant encore le plat à barbe sous son menton, ferme les yeux d'un air béat, en attendant qu'on le finisse, l'opérateur pérore là-bas avec les voisins, et ne se souvient même plus qu'il existe.

Avec tout ce qu'il faut pour réussir, haut la main, dans la grande peinture (témoin des décorations, pleines de caractère et de style, qu'il a faites dans je ne sais plus quelle église d'Italie, et dont il me souvient d'avoir vu une reproduction à l'aquarelle), M. Brandon n'était guère prôné jusqu'ici que par les peintres, ses concurrents. Vous allez voir que ce sont les flâneurs qui vont lui faire une réputation. Mais aussi comme c'est autrement amusant que des intérieurs d'églises, son *Intérieur d'atelier*, et comme il ferait bon tuer une heure ou deux dans ce milieu libre et bon enfant, à écouter ces diables d'artistes, à lorgner ces jolis modèles, tout en passant l'inspection des portefeuilles et des bibelots!

Ce sont les membres de la Société protectrice des animaux qui doivent s'intéresser le plus aux *chevaux* de M. Schreyer. Il est de fait que ce sont les chevaux les plus malheureux qui soient au monde, — tantôt exposés, sans couverture, à la pluie, à la neige, à la grêle, — tantôt obli



REGATES A MADRAS; dessin du lieutenant Allan Kennedy. — Voir page 338.

gés de galoper dans la mitraille, — tantôt abandonnés, comme ici, aux loups dévorants. Mais s'ils n'étaient pas si affligés, on se laisserait aller à leur reprocher la mollesse de leur modelé et l'inconsistance de leurs colorations.

Ce sont les libres penseurs qui s'émeuvent devant le *Néophyte* de M. Gustave Doré, si douloureusement surpris de trouver au fond de son cloître des dévotions si vulgaires et si routinières, au lieu des élans et des extases qu'il attendait; qu'allait-il faire dans cette galère? Mais si la peinture de M. Doré mérite d'être un peu regardée pour elle-même, si elle s'affermit, si elle s'harmonise, elle ne prouve pas encore que ce prodigieux illustrateur sera jamais un peintre.

Ce sont les acteurs qui s'attacheront au *Déjeuner* de M. Tissot? S'agit-il vraiment de peindre un *Déjeuner*? Point du tout, mais de déballer de curieux costumes du temps du Directoire, reproduits dans leurs moindres détails, dût la peinture en devenir un peu sèche et le tableau y perdre toute atmosphère. Mais quelles étoffes! quelle coupe! Avis aux directeurs qui reprendraient le *Courrier de Lyon*.

Ce sont les femmes séparées de corps qui s'attendriront sur *l'Épreuve* de M. De Coninck. Cette jeune femme nue, penchée au bord de la rivière, dans une pose un peu maniérée, mais élégante et propre à faire valoir tous ses *charmes*, que fait-elle? Elle suit du regard ce bouclier, qui flotte sur l'eau, et sur lequel on a lié son nouveau-né; si l'enfant surnage, elle est sauvée; s'il sombre, elle périt avec lui. Ainsi le veut la loi gauloise. Voilà bien ces maris de tous les temps et leurs féroces préjugés! C'est fort bien; mais faut-il pousser la partialité au point de donner au mari, accroupi sur l'autre bord, une tournure si pauvre, quand la femme est d'un dessin si cherché et d'un modelé si caressé?

Ce sont les mères enfin qui feront le succès du charmant tableau de M. Guérard, intitulé le *Matin*. Nous assistons au réveil d'une jeune femme que son marmot veut embrasser



GRANDES REGATES DE SÈVRES, le dimanche 17 mai; dessin de M. Jules Pelcoq. — Voir page 338.

à toute force, et qui, se détournant vivement et se voilant la face de son bras nu, fait semblant de n'en pas vouloir. Elle est vraiment adorable cette jeune mère, bien qu'on ne voie que ses yeux noirs et sa belle chevelure ébouriffée, et il n'y aura pas que les mères pour applaudir cette fraîche et saine peinture. Je n'y vois à critiquer qu'un morceau, — le bras relevé de la mère, — bras dont le galbe un peu sec et les ombres un peu verdâtres pourraient être améliorés.

Je ne blâme pas du reste le *sujet* de M. Guérard. Il a représenté la *Jeune Mère*, c'est-à-dire un type, un caractère, une expression, une attitude; tout cela est du domaine de la peinture. Ce qui rapetisse l'art, c'est l'*anecdote*, c'est-à-dire un moyen d'effet cherché en dehors de l'art lui-même.

VIII

LA PEINTURE ETHNOGRAPHIQUE

L'observation ci-dessus s'applique, dans toute sa rigueur, à la peinture ethnographique.

Est-ce le bagage de types singuliers, de meubles bizarres et de costumes nouveaux qu'elle nous apporte qui lui donne une valeur? — Pas le moins du monde. Le but de l'art n'est pas la curiosité, c'est la beauté! Là comme ailleurs, la valeur de l'œuvre s'estima d'après certains éléments tout à fait indépendants du thème choisi, l'élévation du style, le rhythme de la composition, les splendeurs du ton, les magies de l'effet, la profondeur de l'expression dramatique, etc.

Conclusion : Quand vous voulez apprécier cette catégorie de tableaux, commencez par les dépouiller de leurs accents locaux, de leurs accessoires exotiques, et voyez ce qui en reste.

J'applique moi-même immédiatement l'épreuve.

La Lecture de la Bible en Alsace, par M. BRION. La scène pourrait se passer à Paris sans rien perdre de son caractère. A quoi s'arrête-t-on ici? Est-ce aux costumes, à ces grands gilets rouges, à ces souliers à boucles, et à ces larges nœuds de ruban posés au front des femmes comme des papillons noirs? Point; c'est à la vérité et au sérieux de ces attitudes attentives, qui sont très-originales en restant extrêmement simples. Chaque figure a été prise sur le fait; c'est à la fois une expression et un caractère. M. Brion n'a jamais rien exposé de si remarquable.

Marguerites et l'Heure de l'office, par M. JUNDT. Impossible d'appliquer l'éloge qui précède à ces tableaux-ci. Si je leur enlève les curiosités des modes alsaciennes, il ne me reste plus qu'une peinture bizarre, qu'on croirait voir à travers le réseau d'une pluie grise et mélancolique, et qui se détrempe, fond, se déforme à vue d'œil.

Procession du pardon de sainte Barbe (Morbihan), par Fischer. Bretonne ou non, la scène n'en est pas moins un joli effet, un décor curieux, une composition originale. Tout est là. Ici, comme dans beaucoup de tableaux de Véronèse, l'architecture a permis au peintre de distribuer ses personnages d'une façon neuve et saisissante. La foule s'entasse sur un grand pont sous lequel la procession défile et s'étage pittoresquement le long d'un immense escalier qui va aboutir à l'église.

Vanneuses des environs de Naples, par M. REYNAUD. — Cherchez Naples là-dedans; à coup sûr, vous ne serez pas satisfait. L'espèce de cité de carton qui est au fond du tableau manque absolument de caractère. Mais les *Vanneuses* sont de sveltes et élégantes figures qui ont plus de style, dans leurs poses libres et originales, qu'une infinité de pastiches.

Tribu saharienne se rendant à une fête nationale, par M. WASHINGTON. Le charme de ceci, c'est que c'est un bouquet de couleurs adorable par l'imprévu de ses assortiments, l'éclat et la souplesse de ses teintes et l'exquise suavité de ses harmonies obtenues pourtant sans l'ombre d'un sacrifice. Il n'y a peut-être pas, dans toute l'exposition, un bijou de coloration comparable à ce petit cadre. Mais cela ne veut pas dire qu'il faille au coloriste un sujet oriental pour se déployer. M. Washington montrait, il y a deux ou trois ans, des splendeurs presque égales dans un sujet très-occidental, un *derby* à Vincennes ou à Chantilly.

Chameaux au pâturage (Algérie), par M. HUGUET. Point d'amas d'oripeaux bizarres, comme autrefois; aucun étalage de costumes et d'accessoires singuliers; la peinture de M. Huguet pourtant est d'un effet frappant qu'elle n'avait jamais eu. Pourquoi? Cela tient uniquement à la facture, d'une franchise, d'une simplicité et d'une sobriété extraordinaires.

Arabes attaqués par une lionne, par M. FROMENTIN. La lionne tient sous sa griffe un cheval et son cavalier, écrasés par son premier bond; le cheval effaré essaye inutilement de se relever sur ses jambes frissonnantes; le cavalier renversé envoie au monstre sa dernière balle. Mais la lionne n'a pas même l'air de s'en apercevoir, et elle s'apprête à broyer d'un second élan un autre Arabe, dont le cheval se cabre d'avance, écrasant son maître contre les rochers gigantesques qui bordent cette route dangereuse. Mettez d'autres costumes aux personnages, ne leur en mettez pas du tout, il ne vous en restera pas moins une scène dramatique au suprême degré, où le moindre mouvement des personnages, hommes et bêtes, est d'une poignante justesse, — un paysage grandiose — et une peinture enlevée avec un brio merveilleux.

Le costume, le meuble, l'accessoire exotique, qu'importe ce mince bagage? Est-ce que tout cela ne s'use pas tous les jours davantage? Est-ce que tout cela ne tend pas à s'effacer sous le niveau égalitaire de la civilisation et dans la vapeur des waggons, en train de faire le tour du monde? Est-ce qu'on ne vient pas de nommer un conseil d'État en Turquie? — En somme, le beau est fait partout avec les mêmes éléments. Ce qui fait la beauté du paysage, sous toutes les latitudes, c'est la profondeur du ciel, la fraîcheur de l'eau, la fluidité de la lumière. Ce qui fait l'intérêt de la peinture de figures, c'est l'expression de la vie, des passions et des caractères. Et ce qui sera toujours plus intéressant, plus grand, plus neuf et plus inépuisable à étudier que tel ou tel homme, c'est l'homme.

JEAN ROUSSEAU.

LA FÊTE DE SÈVRES

Le retour de la belle saison a bien vite réveillé le goût si prononcé des Parisiens pour les excursions dans les jolies campagnes suburbaines et sous les ombrages touffus des parcs et des bois qui s'étendent à proximité des fortifications. C'est un curieux coup d'œil que celui offert actuellement, dans la matinée des dimanches et des jours de fêtes, par les diverses gares des chemins de fer et principalement par celle du chemin de fer de la rue Saint-Lazare, qui conduit aux sites préférés des citadins. On se coudoie, on se presse, on assiége les guichets. Mais c'est bien pis encore, le soir, aux stations de Sèvres, de Saint-Cloud, de Chatou, de Bougival, etc., etc. L'affluence devient de la cohue; par-ci, par-là, dans la foule, les hommes échangent quelques coups de poing; les femmes se plaignent qu'on les étouffe, les enfants pleurent; mais, en fin de compte, chacun, après avoir attendu plus ou moins longtemps, finit par se caser et peut jouir dans son lit d'un repos qu'il a si bien gagné.

Parmi les fêtes de banlieue que le printemps nous ramène, nous citerons celle de Sèvres, à laquelle nous consacrons une gravure. Une véritable armée de Parisiens et de Parisiennes s'y était rendue, le dimanche 17 mai, pour assister à l'attrayant spectacle des grandes régates. Beaucoup de saltimbanques y avaient naturellement transporté leurs pénates de toile. Des petits marchands forains étalaient des bibelots de toutes sortes; les tirs au pistolet et à la carabine et, particulièrement, les jeux du tourniquet faisaient florès. Les musiques des bals champêtres et des parades faisaient rage. Des odeurs de fritures remplissaient l'atmosphère et luttaient victorieusement contre les parfums du chèvrefeuille et de l'acacia. Çà et là circulaient dans toute leur majesté les gendarmes de la brigade cantonale, arborant, en l'honneur du printemps, des pantalons d'une blancheur immaculée.

Favorisée par un temps splendide, la fête a été très-animée, et la recette a dû être très-fructueuse pour tous les petits débitants.

Les régates, menées avec un ensemble et une vigueur remarquables, ont été fort applaudies, et c'était justice. Il y a eu six courses d'embarcations diverses. Le prix de l'Empereur consistait en un objet d'art de la manufacture de Sèvres; il a été gagné par *Écossaise*, à M. Lefrère.

X. DACHÈRES.

UNE JOUTE DE CATAMERANS A MADRAS

On donne à Madras le nom de *catamerans*, proprement « arbres attachés », aux espèces de petits canots qui servent à débarquer les passagers et les marchandises à travers le violent ressac des vagues dans le port. Le service de ces bateaux, que deux hommes suffisent à manœuvrer, est indispensable pour aborder dans ces parages, où les vagues ne s'élèvent pas à moins de trois pieds en temps de calme et bondissent jusqu'à six pieds et plus dans les mauvais temps.

Un catameran est formé simplement de trois fortes planches, de vingt à vingt-cinq pieds de long, réunies par une pièce de bois de forme recourbée. A la nuit, les bateliers tirent leurs catamerans sur le rivage et les démontent par morceaux qu'ils emportent dans leurs huttes. Ils les remontent chaque matin pour les remettre à flot.

Les habitants de Madras ont été témoins dernièrement d'une curieuse joûte nautique entre catamerans. Leurs conducteurs avaient cinq prix à se disputer. La course a eu lieu en face du fort Saint-George, sur le Coom, qui traverse la ville et dont les deux rives étaient couvertes de spectateurs, tant européens qu'indigènes. L'espace à parcourir était celui qui sépare le pont de Wallajah du pont de la maison du gouvernement, soit une longueur de deux kilomètres à peu près.

Vingt-six catamerans, ayant chacun à l'avant un petit pavillon à ses couleurs, étaient rassemblés pour la joûte. Au signal donné par un coup de pistolet, tous partirent, et ce fut d'abord une indescriptible confusion. Au lieu d'avancer, les rameurs criaient en se frappant de leurs pagaies et cherchaient à se jeter mutuellement à l'eau. Enfin l'ordre se rétablit et la course se poursuivit. Le premier arriva au but dépassant les autres de plusieurs longueurs. Le second et le troisième, qui s'étaient arrêtés pour se battre, arrivèrent presque en même temps, et le reste suivit en masse.

Nous donnons une vue de ce piquant spectacle d'après le croquis que nous adresse de Madras un de nos correspondants.

F. RICHARD.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Les œuvres de Réaumur. — Les chenilles du tithymale et de l'ortie. — Observations de Réaumur sur la chenille du chou. — Les moyens de fuir des chenilles. — Les chrysalides. — Leurs diverses espèces de coques. — Manière dont les chenilles subissent leur métamorphose. — Le docteur Strauss et sa femme.

Lorsqu'on relit les œuvres de Réaumur qui, le premier, a sérieusement étudié les mœurs des insectes et ouvert le champ à un genre d'observations dans lequel les entomologistes allemands l'ont à peu près seuls suivi, on se demande comment, fût-on étranger à la science, on peut vivre au milieu de tant de merveilles sans songer à s'y intéresser? Les féeries les plus fantastiques n'offrent rien d'aussi surprenant que toutes ces banalités que, pour voir, il suffit de se pencher vers la terre, ou de lever les yeux soit sur un arbre, soit sur un buisson.

Voici par exemple les chenilles qui se montrent; quelque part où l'on se promène à la campagne, on en rencontre. Chaque végétal a les siennes, même les plantes les plus amères et les plus redoutables par le poison qu'elles contiennent; le tithymale, qui sécrète un suc laiteux connu par son action caustique et dont la graine est un violent purgatif, se couvre de chenilles comme les autres plantes.

Des chenilles vivent sur l'ortie, et on en connaît plusieurs espèces qui hantent cette plante que la main de l'homme ne saurait toucher impunément. Certaines de ces chenilles à la vérité sont armées elles-mêmes de longues épines nécessaires pour empêcher le contact de leur corps avec les dangereuses feuilles. Mais il y en a d'autres qui sont rases et dont la peau paraît même plus tendre que celle de quantité de chenilles qui se tiennent sur des plantes dont les feuilles sont douces au toucher. Le palais et l'œsophage de ces chenilles, que nous devons pourtant juger très-délicats, sont à l'épreuve de ces pointes d'ortie, comme le palais des ânes est à l'épreuve des épines du chardon. Sans doute que, quand ces chenilles introduisent les piquants des orties dans leur bouche, par la base, c'est-à-dire en un sens où ils ne sauraient les blesser.

Les aliments dont se nourrissent quelques chenilles qui sont d'ailleurs très-semblables l'une à l'autre peuvent aider à distinguer leurs espèces. Il y en a qui mangent à toutes les heures du jour; il y en a qui ne mangent que le soir et le matin, et qui se tiennent tranquilles pendant la grande chaleur.

Entre autres exemples, citons les chenilles vertes et les chenilles brunes du chou qui ont une façon de vivre particulière et qu'il est bon d'apprendre à ceux qui veulent conserver leurs légumes. « J'avais fait, dit Réaumur, planter de petits choux dans des vases que je plaçai dans une chambre : je les destinais à nourrir des chenilles sous mes yeux; et je leur en donnai à chacun un bon nombre. Je fus étonné, le lendemain, de ne plus trouver de chenilles sur des plantes où elles avaient dû se trouver fort à leur aise. Le même jour je remis d'autres chenilles sur ces choux, et je n'y en trouvai point le lendemain; mais une remarque qu'on me fit faire me mit au fait de la conduite de mes chenilles; les feuilles des choux avaient été très-maltraitées, elles étaient très-rongées; la nuit entière semblait leur avoir suffi à peine pour manger tout. J'en conclus qu'elles n'avaient abandonné les choux que le matin, et cela apparemment pour se cacher en terre et y rester pendant le jour. Ayant un peu découvert la terre, j'y en trouvai effectivement une, et je ne doutai pas que les autres n'y fussent aussi. Elles sortirent le soir de la terre, comme je m'y étais attendu. Lorsque je visitai les choux à la lumière, je trouvai mes chenilles occupées à ronger leurs feuilles. On rencontre pourtant quelques-unes de ces chenilles en plein jour sur les choux des jardins; mais on y en rencontre peu; elles sont souvent cachées dans la pomme du chou. Je retournai le même soir visiter à la lumière ces mêmes choux du jardin où elles m'avaient paru si rares; j'en trouvai plus que je n'en voulus, tant dessus que dessous les feuilles. »

La manière dont agissent différentes chenilles lorsqu'on veut les prendre sert encore à en distinguer les espèces. Certaines se roulent en anneaux dès qu'on les touche et font les mortes; les autres, surtout les velues, se contournent violemment et prennent la forme d'un hérisson. D'autres se laissent tomber à terre dès qu'on ébranle les feuilles sur lesquelles elles se tiennent. Plusieurs cherchent à se sauver avec une vitesse remarquable. La chenille rousse et poilue court même avec une promptitude qui lui vaut son nom de *lièvre*. Un petit nombre, des plus courageuses, semblent vouloir se défendre; elles fixent la moitié de leur corps à quelque objet et agitent l'autre en des sens contraires, comme pour frapper celui qui les inquiète; les unes mettent ainsi en mouvement la partie supérieure de leur corps, les autres la partie postérieure. Enfin il y en a qui, au moment du danger, donnent à leur corps des inflexions semblables à celle des serpents, et changent d'attitude un grand nombre de fois et avec une extrême célérité, pour témoigner leur impatience et leur colère.

Les chrysalides de ces mêmes chenilles mettent en œuvre les procédés les plus ingénieux pour assurer leur sécurité pendant la durée quelquefois fort longue de leur transformation.

L'industrie de celles qui se filent des coques de soie, dans lesquelles elles se renferment durant leur transformation, est généralement connue. A qui les vers à soie ne l'ont-ils pas apprise? Mais combien il existe de variétés dans la structure, dans la forme des coques et dans la manière de les suspendre, de les attacher et de les travailler!

Certaines chenilles, qui ignorent l'art de se faire des coques de pure soie, s'en bâtissent en terre et en soie, ou en terre seule. Lorsque le temps de leur transformation approche, elles vont se cacher sous le sol, où elles quittent leur forme de chenille, deviennent chrysalides et restent tranquilles jusqu'à ce qu'elles se sentent prêtes à revêtir la forme de

papillon. Elles n'ont pas à craindre, sous terre, autant d'ennemis qu'elles en auraient à craindre si elles fussent restées au-dessus de la surface, et peut-être y trouvent-elles une humidité qui leur est nécessaire.

D'autres espèces de chenilles ne tissent pas de coques et ne se cachent point en terre. Pour l'ordinaire, celles-là s'éloignent des endroits où elles vivent et se réfugient dans des trous de mur, sous des entablements d'édifice, dans des creux d'arbre ou contre des petites branches cachées. Sans avoir songé à observer les insectes, on a pu voir cent et cent fois de ces différentes chrysalides, immobiles en des lieux écartés, prendre les attitudes les plus variées. Les unes se tiennent suspendues en l'air verticalement, la tête en bas, par un seul bout de leur queue fixé contre quelque corps élevé; d'autres, au contraire, s'attachent contre des murs et tiennent la tête plus haute que la queue; plusieurs de ces dernières prennent toutes sortes d'inclinaisons. D'autres, posées horizontalement, appliquent leur ventre contre le dessous de quelque corps saillant; les voûtes des granges en regorgent.

La plupart de celles qui s'appliquent contre des murs s'y fixent par le bout de leur queue; comme cette seule attache ne suffirait pas pour retenir leur corps, elles s'entourent d'un lien supplémentaire, d'une véritable sangle qui le soutient comme le ferait la plus solide ceinture. Chacun des bouts de cette sangle se colle contre le bois ou contre la pierre à quelque distance de la chrysalide. La force de cette espèce de petit câble est dix fois supérieure à la force nécessaire pour supporter le poids de l'insecte; il se compose d'un grand nombre de fils de soie très-rapprochés les uns des autres. D'autres chrysalides se contentent de se coller quelque partie de leur ventre, à l'aide d'une sécrétion particulière, contre le corps sur lequel elles s'appliquent.

Les chenilles se préparent à la première de leurs transformations par une diète rigoureuse. Il y en a en outre qui changent alors totalement de couleur ou, du moins, dont leurs couleurs deviennent plus ternes, s'effacent et perdent toute vivacité. C'est alors que celles qui savent se filer des coques se mettent à travailler. La coque acquiert bientôt une épaisseur qui ne permet plus de voir la chenille. On ne saurait donc apercevoir au travers de ses parois opaques comment l'insecte quitte sa première forme pour en prendre une nouvelle; mais il est aisé d'ouvrir une coque sans blesser l'insecte et d'en tirer celui-ci. La transformation de la chenille en chrysalide et celle de la chrysalide en papillon ne s'en feront pas moins, surtout si l'on prend la précaution de mettre dans une boîte la chenille tirée de sa coque, afin que la chrysalide qui en doit naître ne reste pas trop exposée aux impressions de l'air extérieur.

On voit alors les chenilles dont la transformation ne s'opère que plusieurs heures de là, se tenir, la plupart du temps, parfaitement tranquilles. Leur corps, un peu plié en arc, semble raccourci; leur tête recourbée se ramène vers le ventre. De temps à autre elles s'étendent, mais pour reprendre presque aussitôt leur première attitude. Quelquefois elles se renversent d'un côté sur l'autre; enfin si elles changent de place, ce n'est pas pour aller loin, car elles ne sauraient plus faire usage de leurs jambes membraneuses, qui déjà commencent apparemment à sortir de leurs fourreaux. Le plus vif de tous les mouvements qu'elles hasardent dans cet état est celui de leur partie postérieure; il y a des moments où elles l'élèvent et l'abaissent trois à quatre fois de suite très-prestement pour en frapper le sol sur lequel elles sont posées.

Plus la crise de leur métamorphose approche, plus leur tête avance vers le dessous du ventre; quelquefois la partie postérieure de leur queue s'étend et alors leur corps forme une espèce de crochet dont la tête constitue le bout. Enfin, à mesure que la chenille se raccourcit et se recourbe, le moment de la transformation approche; et la vigueur de l'insecte, naguère à peu près anéantie, reparaît.

Alors la chenille dégage le bout de sa queue et les deux dernières jambes de sa peau, et fait sortir ensuite sa tête et tout son corps du fourreau qui l'enveloppe. On peut, en ce moment, prendre hardiment l'insecte entre les doigts; rien ne saurait désormais l'arrêter et l'empêcher d'accomplir son œuvre, et elle ne témoigne aucune crainte.

On peut même la jeter dans l'esprit-de-vin sans interrompre cet acte important. Pour peu que la fente de dessus le dos soit en train, la chrysalide achève de se dépouiller au milieu de l'alcool qui commence déjà à l'asphyxier.

Le docteur allemand Strauss, émerveillé de tous ces prodiges de la transformation des chenilles, consacra sa vie entière à les étudier et à les décrire. Dans sa jeunesse, quoique riche, il ne quittait jamais la campagne que l'hiver, à l'époque où les insectes avaient complétement disparu. Alors il venait occuper le bel hôtel qu'il possédait à Vienne, s'y livrait avec frénésie à toutes les jouissances et à toutes les recherches du luxe, et s'y faisait remarquer par la beauté de ses équipages et de ses chevaux, par son grand train de maison et, il faut bien l'avouer, par ses succès en tous genres. Il finit par s'éprendre d'une passion sérieuse pour une jeune veuve d'une grande beauté, qui ne tarda point à partager sa passion et qui en l'épousant jura de s'associer aux études de son mari sur les lépidoptères. Elle tint scrupuleusement sa promesse. Dès que les premiers symptômes du printemps annonçaient l'apparition prochaine des insectes, elle quittait Vienne, le luxe et les plaisirs dont elle y jouissait, pour aller s'enfermer sur les frontières de la Hongrie, au milieu d'immenses forêts, dans le beau château de son mari. Là, sans jamais recevoir un étranger ni même un membre de sa famille, elle étudiait avec son mari les chenilles et les papillons. Tantôt elle entreprenait avec lui de longues excursions à travers les bois, tantôt elle surveillait les salles du château remplies d'appareils destinés à permettre d'étudier les transformations des chenilles. Excellente dessinatrice, elle représentait sur un album en peau de vélin les diverses phases de ces transformations et elle devenait ainsi une excellente collaboratrice pour Strauss. Tous les deux atteignirent un grand âge et continuèrent, jusqu'à leur mort, à mener ce singulier genre de vie.

Douze grands volumes in-quarto, que possède la bibliothèque impériale de Vienne, dessinés par Mme Strauss, montrent les chenilles jusque dans les moindres attitudes nécessitées par leur changement de forme. Il faut même avouer que ces volumes présentent moins d'intérêt qu'on ne serait tenté de le supposer, car on ne saisit pas toujours la différence qui existe entre toutes les nuances de ces attitudes reproduites avec une fatigante minutie.

SAM. HENRY BERTHOUD.

RIGA

De toutes les villes de l'empire russe, Riga est l'une des plus commerçantes. Sa population s'élève à 78,000 âmes. Située sur le golfe de Livonie, elle est le siége principal du gouvernement politique, militaire et administratif des trois provinces de Livonie, d'Esthonie et de Courlande, et le centre de leur industrie et de leur commerce.

Riga se trouve à neuf verstes de la mer, sur la Duna, dont l'entrée est défendue par la forteresse de la Dunamünde. Fondée en 1301, elle appartient aux Russes depuis 1710. Son port n'est pas accessible aux gros vaisseaux. Le commerce y consiste en câbles, suif, céréales, lin, chanvre, mâts de navire.

Les faubourgs de Riga portent le caractère russe, tandis que la ville est essentiellement allemande. Brûlés en 1812, ces faubourgs furent rebâtis sur un plan régulier; l'un d'eux, le faubourg de Mitau, est joint à la ville par un pont de radeaux long de sept cents mètres. Les murailles de la ville sont démolies depuis 1857 et transformées en promenades.

On visite à Riga le château bâti par Walter de Plettenbourg, grand maître de l'ordre teutonique, dont il renferme la statue; l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul; la belle cathédrale (Domkirche); l'église russe de la citadelle; l'hôtel de ville; l'ancienne maison de l'ordre teutonique, où se trouvent réunis d'intéressants portraits et une collection de vases d'orfévrerie du moyen âge; la colonne en granit élevée en souvenir de la guerre de 1812; la bibliothèque, riche de 32,500 volumes; deux belles promenades; le jardin impérial et le parc Wœhrmann, dans lequel a été construit un établissement d'eaux minérales artificielles.

Le port de Riga reçoit plus de deux mille navires par an. En 1852, avant la guerre, les armateurs de cette ville possédaient dix vapeurs et soixante-dix grands navires à voiles. Le commerce total s'élevait à vingt-six millions de roubles.

R. BRYON.

COURRIER DU PALAIS

Sarah la Grise et *Néra* la blanche. — Une soubrette trop protectrice des animaux. — Rossinantes et Bucéphales. — Les chevaux de bois considérés comme présents d'Artaxercès. — Un meurtre pour deux galettes. — Vingt-quatre heures de malédictions à l'usage des plaideurs. — Une fable et une satire. — Un rossignol en cage pour trois mois. — Un bonnetier qui a la tête trop près de sa marchandise. — Partitions enlevées à quatre mains.

Vous avez lu, dans l'*Univers illustré*, et si vous êtes musicien vous avez joué, et si vous avez de la voix vous avez même chanté une ravissante chanson de Nadaud, publiée le mois dernier ici même sous ce titre : *Sarah la Grise*.

Cette jument est de la même écurie ou, si vous le préférez, de la même étable que *Néra*, la vache de Casimir Delavigne, avec cette différence que *Sarah* est plus gaie que *Néra*, et que la jument grise pousse moins à la mélancolie que la vache blanche.

Donc *Sarah*, qui parle à son maître mieux que l'ânesse de Balaam, se permet de dire au conducteur du char-à-bancs qu'elle traîne, quand on la presse trop :

Modérons-nous; ne peut-on pas
Sans honte
Aller de temps en temps au pas?
Ça monte.

La fille Sénéchal, une soubrette fort accorte et qui comparaît devant la septième chambre, présidée par M. Loriot de Rouvray, est absolument du même avis que *Sarah*. Non-seulement elle entend qu'on aille au pas quand ça monte, mais elle exige qu'on s'arrête. C'est ce qui lui est arrivé avec cinq cochers qui ont porté plainte contre elle.

Annette Sénéchal a la manie de prendre des voitures pour chercher des places. Elle se fait conduire dans une rue escarpée, soit de Montmartre ou de Rochechouart ou de Belleville. Là elle dit au cocher :

« Ne fatiguez pas votre bête. Ça monte trop. J'irai toute seule. Attendez-moi là, je vais revenir. »

Mais comme Marlborough, elle ne revient pas. Cinq cochers ont attendu sous l'orme ou plutôt sur le siége. La fille Sénéchal convient du fait.

Mais est-ce là une escroquerie? Où est la manœuvre, ou le faux nom, la fausse qualité qui constituent ce délit? La soubrette a été acquittée, mais elle est *disqualifiée* chez tous les cochers de place ou de remise. Les chevaux du tempérament de *Sarah la Grise* qui n'aiment pas à monter la regretteront.

Puisque nous sommes en plein dans la cavalerie, c'est une excellente occasion de nous lancer sur les chevaux de bois qui trottent en musique et dont l'ensemble porte ambitieusement le nom poétique et chevaleresque de carrousel.

Un jeu de carrousel a été expédié, non à la foire de Saint-Cloud ou de Saint-Germain, mais au fin fond de la Russie asiatique, à Tiflis. Arrivés là, les chevaux furent déclarés fourbus, détraqués, disloqués. On ne pouvait les monter dans aucune acception de ce mot; mais on pouvait encore moins les renvoyer en France. Ils n'auraient pu supporter le voyage. L'industriel russe qui avait, hélas! employé trop de roubles pour les payer, a gardé ces chevaux; mais la première chambre du tribunal de la Seine lui a accordé une diminution de prix qui lui permettra de les faire réparer à neuf et de changer ses Rossinantes en autant de Bucéphales.

J'ai appris à respecter les chevaux de bois depuis que j'ai entendu un procès dans lequel plaidait Me Paillard de Villeneuve, à propos d'un testament. Les héritiers naturels reprochaient au légataire universel d'avoir *capté* la défunte en la faisant monter sur des chevaux de bois à une foire de Saint-Cloud, pour lui laisser gagner une partie de bagues.

Il faut vraiment toute la civilisation raffinée de notre siècle pour avoir découvert un pareil moyen de séduction à la fois si économique et si puissant. Le cheval de bois est le champagne, l'opium, le haschich des pauvres gens. Qui résisterait à une partie de bagues? Quelle tête serait assez solide pour ne pas tourner sur ces tourbillonnantes montures?

Artaxercès ne fut-il pas repoussé par Hippocrate faute d'avoir su s'y prendre vis-à-vis du grand médecin de l'île de Cos? Si au lieu de lui offrir des perles, des colliers, de bracelets, des diamants, toutes choses dont le digne vieillard n'avait que faire, qui sait ce qui serait advenu si, pour le séduire, Artaxercès l'eût convié à monter sur un cheval de bois? C'est peut-être à ce défaut de présence d'esprit de la part de ce monarque que nous devons le plus beau trait de désintéressement dont se soit glorifiée l'histoire et surtout la peinture. Encore si Artaxercès eût pu donner comme excuse que le cheval de bois n'existait pas à son époque; mais il y avait déjà plusieurs siècles que le père de tous les chevaux de bois, le fameux cheval de Troie, avait été inventé par les Grecs.

Qui nous délivrera des Grecs? L'Algérie, dont on parle tant depuis quelques jours.

Souvent rien ne donne une idée plus exacte d'une situation qu'un procès. En voici un qui peint au vif et qui rend au tragique la famine de l'Algérie.

Le 16 janvier, au marché d'Orléansville, un indigène, qui habite avec ses deux frères, petits fellahs comme lui, à une journée de marche de cette ville, venait d'acheter deux galettes à un marchand. L'emplette terminée, il était allé s'asseoir à quelques pas de là, sous la halle, quand il fut entouré par plusieurs Arabes. Mohammed-ben-Ali-Kouider s'empressa de glisser et de cacher sous son burnous les deux galettes qui excitaient la convoitise de ses compatriotes affamés; mais aussitôt cinq ou six Arabes se précipitèrent sur lui pour lui arracher cette chétive nourriture. Mohammed, à qui l'on disputait littéralement la vie ou du moins de quoi la soutenir, s'arma de ce couteau qu'un Arabe trouve toujours dans l'une de ses poches, et il en fit usage, mais d'une manière si brutale et si malheureuse, qu'un des agresseurs fut atteint au cou. Dans la violence du mouvement, l'artère carotide, la veine jugulaire et le nerf phrénique furent complétement divisés et une mort foudroyante s'ensuivit.

La victime tomba et ses compagnons prirent la fuite. C'est de ce meurtre que vient répondre Mohammed devant la cour d'assises d'Alger.

Mohammed-ben-Ali-Kouider a été condamné à cinq années de réclusion. Son avocat, Me Andrieux, a chaleureusement plaidé cette affaire; il s'est même laissé emporter par trop d'ardeur quand il a annoncé aux magistrats qu'ils avaient à juger « un meurtre d'une simplicité biblique. »

Vraiment, on ne s'attendait guère à voir la Bible... Vous savez le reste. En vérité, s'il y a de la simplicité là-dedans, elle n'est pas chez le condamné, à moins qu'elle ne soit chez l'avocat. Mais qu'elle vienne de l'un ou de l'autre, toujours est-il que rien n'est moins biblique qu'une telle simplicité.

Renonçant donc à cette simplicité biblique, procurons-nous une bonne simplicité bourgeoise. M. Ambroise Thévenin va nous la fournir.

M. Ambroise Thévenin s'est spécialement voué à la tête de ses semblables. Il a commencé par la couvrir en sa qualité de bonnetier à Champigny, arrondissement d'Arcis-sur-Aube. Il la couvrait en laine, en soie ou en coton; cela lui a donné l'idée de la couvrir en cheveux et en cheveux naturels *excrus*, comme disent les vieux actes, sur les têtes elles-mêmes, par l'opération d'une eau merveilleuse, qu'il a inventée sans garantie de personne. Si M. Thévenin n'avait que couvert les têtes d'autrui, il n'y aurait pas grand mal; mais il a sa tête, à lui, beaucoup trop près du bonnet, ce qui l'a conduit à écrire une fable qui, sous un titre des plus inoffensifs : *Le Chien, le Chat et le Rossignol*, mettait en scène très-irrévérencieusement MM. les juges du tribunal d'Arcis-sur-Aube, devant lesquels l'ex-bonnetier a eu la douleur de perdre un procès qu'il tenait aussi essentiellement que naturellement à gagner.

Donc cette fable à trois animaux avait fait condamner l'auteur, par la sixième chambre de la police correctionnelle, à trois mois de prison et trois cents francs d'amende, soit un mois et cent francs par animal.

Il a trouvé la peine trop dure et a interjeté appel; mais



RIGA — VUE PRISE DE LA RIVE GAUCHE DE LA DUNA, d'après une photographie. — Voir page 331.

la Cour, malgré la plaidoirie de Me Durier, a confirmé cette prison et cette amende.

De pareils procès sont rares. La justice est patiente parce qu'elle est éternelle, et jamais elle n'a oublié que la sagesse des nations a toujours accordé vingt-quatre heures aux plaideurs malheureux pour maudire leurs juges.

Le plus grand et le plus populaire des rois justiciers, Louis IX, se laissa impunément insulter en plein palais par une femme nommée Sarrète : il la prit même sous sa protection.

La justice est si grande, elle est placée si haut, qu'elle peut ou ne pas voir ou dédaigner.

Nous n'avons pas l'idée aujourd'hui de ce que se permettaient les poëtes à l'encontre de leurs juges. Nous n'en citerons qu'un exemple, non pour l'approuver, bien entendu, mais pour donner un échantillon de la tolérance d'une époque qui pourtant est si près de nous, qu'une génération nous en sépare à peine.

Au commencement du règne de Louis-Philippe, Barthélemy fut condamné à un mois de prison et deux cents francs d'amende pour avoir publié un journal politique sans cautionnement. Il s'agissait de sa fameuse *Némésis*. Ce jugement fut rendu le 27 août 1831 « à dix heures du matin, ainsi qu'il le raconte lui-même, en plein soleil, à six pas de la Sainte-Chapelle et du *Lutrin*, un beau drapeau tricolore flottant sur la tour du Palais. »

Barthélemy interjeta appel comme M. Thévenin ; mais en attendant et dès le dimanche suivant 4 septembre 1831, il fit siffler outrageusement ses juges par toutes les couleuvres de sa Némésis. Sa violente diatribe portait ce titre significatif : *La Magistrature, ou la Malédiction des vingt-quatre heures*. Et quelle malédiction ! jamais poëte n'avait plus largement usé de la licence illimitée qu'Horace accorde aux peintres aussi.

L'auteur présente ainsi le tribunal :

Venez les voir : c'est l'heure où leur salle est ouverte ;
Leur triste amphithéâtre est une table verte
Où quatre opérateurs, d'un œil inattentif,
Sous le scalpel des lois dissèquent l'homme vif.
A l'ignoble chantier où Dupin les convie
Ces manœuvres hideux viennent gagner leur vie.

Le poëte ne s'en tient pas là. Il élève ou plutôt il abaisse l'outrage jusqu'aux énormités de la plus évidente calomnie :

Tu crois que pour juger leur âme se recueille ;
Insensé ! mets la main dans leur noir portefeuille,
Et tu vas y trouver l'arrêt qui te proscrit,
Par leurs iniques mains depuis trois jours écrit

Et, non content de cette insulte en masse, le satirique les prend un à un, les apostrophe par leurs noms :

Le Minos du milieu, ce vieillard c'est Jouffroy ;
Prends garde ! son sourire est d'un funeste augure,
Il se grime en bonhomme et ment à sa figure,
Crains aussi ce Duret, au sourcil monacal,
Pâle comme un fœtus qui sort de son bocal ;
Jarry, qui ramassa la robe de son père,
Et Dangan marqueté de taches de vipère.

Nous ne connaissons pas la fable du bonnetier. Nous ne savons pas comment il fait parler ou chanter son chien, son chat, son rossignol. Mais à coup sûr ces animaux n'ont pas dû être aussi impertinents que cette Némésis qui pourtant ne fut ni poursuivie ni même inquiétée.

La fable de l'ancien bonnetier doit être aussi mauvaise qu'elle est inconnue. Fût-elle bonne, elle ne vivrait que ce que vit un bonnet de coton. La *Némésis* de Barthélemy au contraire vivra autant que les autres œuvres du poëte. Et

pourtant elle n'a jamais fait et ne fera jamais aucun tort à ces honnêtes juges dont elle dit tant de mal, un mal que personne ne pensait, pas même l'auteur. Si Thévenin eût lâché son rossignol en 1831, il est probable qu'on ne l'eût pas mis en cage. Le tout est de bien prendre son temps, ce que Janin traduirait par cet adage latin :

Habent sua sidera lites.

Vous faut-il un mot final ?

Un président des assises interroge le complice d'un voleur qui se défend bel et bien d'avoir pris aucune part au pillage d'une maison de campagne.

— Je n'ai touché à rien, monsieur le président. C'est Tiquard tout seul qui a dévalisé la barraque.

— Pourtant vous convenez lui avoir aidé à emporter des cahiers de musique.

— Impossible de faire autrement : c'étaient des morceaux à quatre mains.

MAÎTRE GUÉRIN.

LE TEMPLE BOUDDHISTE

D'ONGOU.

Le royaume de Cambodge, autrefois si riche et si puissant, n'existe plus guère aujourd'hui que de nom. Il est situé entre Siam et la Cochinchine. Les quelques voyageurs qui l'ont exploré manifestent tous leur admiration pour les magnifiques ruines qui jonchent le pays et qui peuvent compter parmi les plus curieux monuments de l'ancienne Asie.

Un photographe anglais résidant à Siam, M. Thompson, a adressé à la Société géographique de Londres quelques notes et photographies fort intéressantes relatives à une excursion faite par lui au fameux Watt ou temple bouddhiste d'Ongou, dans le royaume de Cambodge. Il est situé au milieu d'épaisses forêts pleines de lions et de tigres, près de l'extrémité du grand lac Touli-Sap, que traverse le fleuve Mekon avant de se jeter dans la mer.

L'histoire du Cambodge est presque inconnue. D'après une légende locale, le temple d'Ongou aurait été bâti par des anges. La masse imposante de cet édifice rappelle les monuments égyptiens. Par son étendue, on le croirait volontiers dû au travail de plusieurs générations ; mais il semble bien par son unité la conception d'un seul esprit.

Le temple est de forme rectangulaire. Sa muraille extérieure est protégée par un fossé énorme. Du côté du nord, une magnifique chaussée bordée de colonnes conduit à la porte d'entrée, qui peut avoir une hauteur de cinq étages. Une seconde chaussée, plus élevée que la première, conduit à une plate-forme qui sert de vestibule au temple proprement dit. Ce monument se compose lui-même de trois enceintes concentriques, surélevées chacune de quinze ou vingt pieds au-dessus du niveau de la précédente, de façon à donner à l'ensemble une forme pyramidale.

La première enceinte, flanquée de tours, est percée de trois portes sur chacune de ses faces. Elle est entourée par une galerie couverte formant péristyle et soutenue par des piliers sans nombre. La muraille, longue de quelque deux cents pieds, est couverte du haut en bas de figures sculptées représentant des personnages et des animaux. Les pilastres sont ornés de nombreuses statues de femmes ; on n'y voit aucune statue d'homme. Les piliers sont bien proportionnés et supportent une frise toute couverte de sculptures. Le serpent aux sept têtes se retrouve sur toutes les corniches. Ces solides débris d'une magnificence passée disent assez quel était le degré de civilisation des anciens habitants du Cambodge.

HENRI MULLER.



SALON DE 1868. — MONUMENT A LA MÉMOIRE DU MARÉCHAL MASSÉNA (DESTINÉ A LA VILLE DE NICE), par M. CARRIER-BELLEUSE. Dessin de M. Mariani.

AVENTURES

AU PAYS DES GORILLES

(Suite [1].)

CHAPITRE XV

Je m'avance dans l'intérieur du pays. — Je couche avec les rats du roi. — Le chimpanzé. — Je tue une gazelle. — Il fait trop froid pour dormir. — La perdrix grise.

Après cet incident, j'allai rendre une seconde visite au roi Bango, et le mafouga m'annonce à Sa Majesté. J'avais un motif important pour rechercher cette entrevue : je voulais

1. Voir les numéros 686 à 697.



LE TEMPLE BOUDDHISTE D'ONGOU, DANS LE CAMBODGE, d'après une photographie de M. Thompson.

obtenir la permission de pénétrer dans l'intérieur du pays avec une escorte d'éclaireurs.

Bango avait de l'affection pour moi, quoique j'eusse refusé d'épouser une de ses charmantes filles. Il accueillit donc fort gracieusement ma requête et me donna vingt-cinq hommes, dont la plupart étaient renommés comme de grands chasseurs. Ils avaient tué quantité d'éléphants, dont ils avaient apporté tout l'ivoire à leur chef. C'étaient les pourvoyeurs de la table royale, et ils passaient leur vie dans les bois.

Nous fîmes de grands préparatifs de chasse, car le pays passait pour être très-giboyeux. Nous devions camper plusieurs jours dans la forêt; perspective de plaisir, mais aussi de fatigue; car la vie des chasseurs n'est pas des plus commodes en Afrique. Le roi m'invita à coucher dans son palais pour être sur pied le lendemain de meilleure heure, et je fus conduit en cérémonie à ma chambre à coucher par le grand mafouga : elle était si sale et si noire, que j'aurais mieux aimé dormir au pied d'un arbre dans la forêt. Je regardai autour de moi dans la crainte que le roi, voulant se débarrasser de ma personne, ne me fît coucher là pour m'assassiner; mais ne voyant rien de suspect, je me reprochai d'avoir prêté à mon hôte des projets probablement bien éloignés de sa pensée. J'éteignis donc ma lumière et je m'étendis sur la couche royale. A peine y étais-je installé, que mon oreille fut frappée d'un bruit étrange. Je ne compris pas d'abord ce que ce pouvait être.

Le bruit augmenta dans la chambre; je dressai la tête, essayant de percer l'obscurité; mais je ne distinguai rien. A l'instant même je crus sentir quelque chose qui se glissait sous ma couverture; je sautai à bas du lit tout effaré. qu'était-ce donc enfin? C'était un énorme rat. A peine levé, j'entendis trotter une troupe d'autres rats qui se sauvaient par où ils étaient venus; puis, tout redevint silencieux : je me recouchai et j'essayai de dormir; mais je comptais sans mes visiteurs nocturnes, qui revinrent m'assaillir en nombre vraiment prodigieux; ils semblaient me disputer la possession de ma chambre; ils se promenaient sur mon lit, ils gambadaient sur ma figure. J'en eus bientôt assez de cette résidence royale; j'aurais voulu n'y être jamais entré. L'endroit était bien choisi pour se lever de bonne heure! Aux premières clartés de l'aube j'étais debout; je rassemblai mes hommes, et quoique on vît à peine à se conduire, nous nous mîmes tout de suite en marche.

J'allais en avant avec Aboko, le chef de ma troupe, et Niamkala, son second, tous deux grands chasseurs, ayant passé presque toute leur vie dans la forêt. On eût dit réellement des hommes des bois, tant leur extérieur était sauvage. Aboko était un petit homme robuste, très-noir, aux muscles bien articulés, au nez aplati et aux lèvres épaisses, ses yeux, grands ouverts et intelligents, semblaient sans cesse aux aguets; son corps portait les marques de nombreuses écorchures faites par les arbres épineux et les ronces, et ses jambes déployaient autant de vigueur que d'agilité. Niamkala, au contraire, était grand et maigre et moins foncé de peau; il avait le regard à la fois perçant et vague. Tous deux étaient des chasseurs d'éléphants de premier ordre.

Aboko, Niamkala et moi nous devînmes bientôt de grands amis; une même passion nous rapprochait : l'amour de la chasse et des bois.

Nous traversâmes de belles prairies entourées de fourrés épais, et qui semblaient être autant de jardins naturels au milieu de ces forêts sauvages. L'aspect du pays était des plus pittoresques : ici, le sol de la prairie presque toujours uni et recouvert d'un sable fin; là, de hautes montagnes, brusquement coupées à pic. On arrivait, sans s'en douter, au bord d'un précipice; et si quelqu'un fût tombé en bas, on n'aurait plus jamais entendu parler de lui. Les bois servaient de retraite aux éléphants; on y trouvait aussi de grands troupeaux de buffles; les antilopes en sortaient la nuit pour aller s'ébattre et paître dans les hautes herbes; enfin les léopards s'y rencontraient en grand nombre.

J'étais heureux de cheminer dans des espaces découverts, au lieu de me frayer une route à travers des forêts sombres. J'aimais à respirer le grand air, à sentir le vent souffler sur mon visage. Nous aperçûmes bientôt des traces d'éléphants et de buffles sauvages. Mon ami Aboko nous avertit de nous tenir aux aguets, parce que le gibier ne tarderait pas à se montrer. En effet, à peine avait-il parlé, que nous vîmes un buffle arrêté sur la lisière du bois et nous guettant de l'œil, inquiet, je suppose, de savoir à quel genre d'animal il avait affaire. Il demeura immobile quelques minutes, hors de notre portée, puis il rentra dans le fourré, peu soucieux de faire plus ample connaissance avec nous. Nous fîmes un détour pour lui couper la retraite, et j'allai l'attendre à un défilé du bois, pendant qu'Aboko gagnait au large pour le rabattre de mon côté.

Tandis que j'étais à mon poste, j'aperçus tout à coup une forme noirâtre qui sortait du massif et qui venait à ma rencontre; pensant que c'était Aboko, j'attendais avec impatience les nouvelles qu'il avait à me donner, mais je ne lui dis pas un seul mot dans la crainte d'effaroucher le gibier dont nous étions proches. Cependant le personnage s'avançait toujours et je croyais bien, à travers le feuillage, reconnaître la figure d'Aboko. Je restai donc immobile, appuyé sur mon fusil, lorsque j'entendis soudain un cri aigu, et l'individu que je prenais pour Aboko se retourna vivement et s'enfuit dans le bois en me laissant voir un gros corps massif et velu. C'était un homme des bois, un être sauvage,—enfin un chimpanzé, — et de la grande espèce, je vous assure

Que je fus heureux de voir enfin ce fameux singe, si semblable à l'homme! Pendant quelques minutes, l'étonnement me cloua sur place. Sa face noire ressemblait si bien à celle d'un nègre, que j'avais pris, comme je l'ai déjà dit, ce chimpanzé pour mon ami Aboko.

Bientôt le véritable Aboko reparut : cette fois, ce n'était pas une illusion, et ma méprise nous fit bien rire. J'étais cependant bien contrarié de n'avoir pas tiré sur le chimpanzé. J'aurais été si curieux d'examiner de près cet intéressant animal! mais, je l'avoue, j'aurais presque cru tirer sur un homme.

Nous quittâmes les bois et nous nous remîmes en route pour l'intérieur. Il n'y avait pas longtemps que nous marchions, lorsque j'aperçus une gazelle au beau milieu de la prairie. Comment en approcher sans être vu? L'herbe était courte et ne nous cachait pas; nous convoitions fort ce gibier, car, n'ayant rien tué encore, nous étions fort en peine de notre dîner et de notre souper. Personne n'aime à se coucher sans souper, n'est-il pas vrai? surtout quand on s'est bien fatigué dans la journée. Aboko, Niamkala et moi, nous tînmes conseil, en nous couchant à plat sur le sol, de peur d'être vus de l'animal. Bref, nous convînmes que je m'avancerais vers la gazelle avec mon fusil à longue portée, et que je tâcherais de l'abattre. Je me mis donc en mesure d'exécuter ce dessein. Je commençai à me glisser en rampant dans la direction de l'animal, levant de temps en temps la tête au niveau de l'herbe, pour m'assurer s'il était toujours à la même place. Quand je crus en être assez près, je me recouchai sans bruit sur le sol, et j'épaulai mon fusil sur une fourmilière assez pareille à un grand champignon. Je visai assez longtemps, je fis feu, et j'eus la joie de voir tomber la gazelle. Aboko et Niamkala, qui se tenaient sur le qui-vive, s'élancèrent vers moi en poussant des acclamations. La perspective d'un bon dîner faisait rayonner leurs figures.

Le reste de la troupe nous rejoignit : on dépeça la gazelle sur place, puis nous continuâmes notre voyage.

Arrivés au bord d'un petit cours d'eau qui paraissait trop profond pour qu'on pût le passer à gué, nous abattîmes un gros arbre et nous le jetâmes en travers du torrent pour nous servir de pont. Le passage ne s'effectua pas sans peine ni sans péril. Je faillis, pour ma part, tomber à l'eau deux ou trois fois.

Au coucher du soleil, nous nous arrêtâmes épuisés de fatigue; nous dressâmes notre camp au milieu de la prairie, afin de nous coucher sur de la belle et bonne herbe. Comme nous étions dans la saison sèche, nous n'avions pas l'humidité à craindre. Mes hommes allèrent ramasser du bois dans la forêt et en rapportèrent une énorme quantité, car la terre était couverte de branches mortes.

On alluma de grands feux, dont la flamme nous fit bien plaisir, car le vent soufflait très-rudement. Notre foyer, dont l'éclat illuminait tout le pays, aurait pu être signalé de fort loin, s'il y eût eu des yeux humains dans cette solitude. On s'occupa à la fois du dîner et du souper. Je fis rôtir moi-même la part de gazelle qui m'était échue; je passai une baguette à travers le morceau de viande, et je posai cette broche sur deux bâtons croisés, que j'avais fichés en terre de chaque côté de mon feu. J'aurais bien voulu avoir un peu de lard pour arroser mon rôti; mais tel qu'il était, je remerciai le ciel de m'avoir envoyé un si bon festin. J'avais précisément un peu de sel pour l'assaisonner, avec quelques grains de poivre de Cayenne.

Mes hommes se régalèrent aussi de cette excellente viande; ils en avaient à cœur joie; or ces nègres sont en général fort gloutons. Vous auriez ri de les voir paresseusement accroupis sur l'herbe autour de nos feux, ceux-ci fumant, ceux-là essayant de dormir, tandis que d'autres contaient des histoires; mais tous, nous tâchions de nous réchauffer, et nous ajoutions sans cesse des aliments nouveaux à nos brasiers déjà si enflammés.

La nuit était claire et presque glaciale; les étoiles étincelaient au-dessus de nos têtes, et la lune brillait d'un vif éclat. Il y avait tant de vent et un vent si âpre, que nous regrettions de n'avoir pas plutôt campé dans la forêt, où du moins nous aurions été abrités. J'avais trop froid pour pouvoir dormir, même avec ma couverture, et mes pauvres compagnons, qui n'en avaient pas, frissonnaient à côté du feu.

Aussi, à deux heures du matin, commandai-je à ma troupe de se lever. Une bonne marche d'une couple d'heures nous permit d'atteindre un bois épais où nous trouvâmes un abri contre le vent. Nous rallumâmes à la hâte un grand feu pour nous tous, et nous nous étendîmes tout autour. Nous étions si fatigués que chacun de nous s'assoupit tout de suite, sans s'inquiéter des léopards, ni de quelque danger que ce fût. Nous fûmes réveillés par le cri de la perdrix grise (*Francolinus squamatus*), que les naturels appellent *Quani*.

Un mot sur cette perdrix. A la différence de la nôtre, elle perche sur les arbres. Quand vient le soir, le vieux coq va se percher le premier et appelle toute la bande. Elles se tiennent serrées les unes contre les autres. Le matin, avant le jour, elles commencent à glousser; c'est ce bruit qui nous tira de notre sommeil. Elles ne s'endorment point à ras de terre, comme nos perdrix, à cause des serpents et des animaux carnassiers qui abondent dans ce pays.

PAUL DU CHAILLU.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CURÉ CHAMBARD

(Suite [1].)

Le curé était agenouillé devant un crucifix et priait; il ne la vit point entrer et continua de prier. Marie se tint debout près de la porte, sa tasse à la main; mais, au bout d'un instant, le pauvre prêtre laissa tomber sa tête sur le prie-Dieu avec un si profond gémissement, que, quoiqu'il pénétrât jusqu'au cœur de la pauvre Marie, elle sentit que ce n'était pas le moment d'intervenir dans une si grande douleur; elle se contenta donc de poser la tasse de lait sur un coin du prie-Dieu, et se retira sur la pointe du pied, sans que le curé se fût même aperçu de sa rentrée et de sa sortie.

A quelques pas de là, la maison des Siadoux présentait un spectacle bien différent de celui que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Les profits d'un grand commerce d'huile, ajoutés au produit d'une centaine d'arpents de terre, y faisaient régner d'ordinaire une grande aisance, et cette aisance y entretenait la gaieté. Ce jour-là surtout, il y avait surcroît d'hilarité dans la maison. D'après les ordres du chef de la famille, on y préparait le repas destiné à fêter son retour. La veuve Miraïlhe était arrivée, et la famille de Saturnin Siadoux, qui se composait de trois fils et de deux filles, la comblait de caresses. On riait, on s'embrassait, on chantait, et tout cela avec cette joie éclatante des caractères méridionaux. Il est vrai qu'une fois au milieu de ses neveux et de ses nièces, qu'elle aimait comme s'ils eussent été ses propres enfants, jamais la veuve Miraïlhe ne parlait ni de son défunt mari ni de ceux qui avaient des prétentions à le remplacer; tout au contraire, elle faisait le projet, lorsqu'elle aurait vendu sa boutique de fripière à Toulouse, de venir habiter la Croix-Daurade en famille, projet qui, comme on le pense bien, était accueilli avec enthousiasme par ses trois neveux et ses deux nièces, chez lesquels, il faut le dire à la honte de l'humanité, l'espérance d'un bon héritage n'ajoutait pas médiocrement à l'amour qu'ils lui portaient. Il est vrai qu'une fois de retour à Toulouse, une fois soumise de nouveau aux séductions d'un second mariage et surtout aux galanteries de Cantagrel, le cœur de la veuve flottait aussitôt dans les nuages de l'irrésolution, et même éprouvait de temps en temps de vives tentations de convoler en secondes noces.

Mais, à la Croix-Daurade, toutes ces mauvaises pensées fuyaient, chassées par le bon génie de la famille. La bonne tante se laissait tout bonnement dorloter par ses nièces et ses neveux. Et le temps passait rapide et joyeux.

Cependant le jour tombait, et Saturnin Siadoux, qui avait annoncé son arrivée pour l'après-midi, n'était pas encore de retour. Chacun commençait donc déjà à éprouver cette inquiétude vague qui accompagne toujours les retards, lorsque les compères Delguy et Cantagrel vinrent changer le commencement d'inquiétude en une simple impatience. Ils annoncèrent qu'ils avaient appris qu'un orage affreux avait éclaté, la veille, entre Montgiscar et Villefranche. On en conclut naturellement que les chemins défoncés, les ruisseaux accrus, avaient forcé Saturnin Siadoux à rester à Castelnaudary ou à s'arrêter à Montgiscar chez un cousin de la famille. Ce qui justifiait la vraisemblance de cette supposition, c'est que l'orage qui, la veille, avait éclaté à vingt lieues de là, semblait s'étendre à cette heure jusqu'à Toulouse. Le vent s'était élevé, le ciel était chargé de nuages, la pluie tombait avec violence. La nuit devenait noire. On n'espéra donc plus voir arriver Saturnin.

— Mais pourquoi le curé Chambard n'était-il pas arrivé lui-même?

— Marie m'a dit qu'il était parti ce matin pour Toulouse, dit Joséphine Siadoux, en réponse à cette question que lui faisait sa tante, et peut-être n'est-il pas encore revenu.

— Si fait, dit Constance, l'autre fille, car je l'ai vu entrer à l'église vers les quatre heures de l'après-midi, et il se pourrait qu'il fût malade, car il était pâle comme la mort.

— Qui cela? le curé? demanda Jean Siadoux, qui rentrait en ce moment. Il n'est pas malade, car, en allant au-devant de mon père, je l'ai aperçu dans le cimetière. Seulement je n'ai rien compris à ce qu'il y faisait : il était au pied de la croix et semblait y prier.

— Et moi, dit Louis, je l'ai aperçu au bout du village, sans chapeau, malgré la pluie, et j'avoue que, ne comprenant pas ce qu'il faisait là nu-tête, je me suis approché de lui pour le lui demander; mais, en m'apercevant, il a pris par derrière les haies comme pour m'éviter. Ma foi, comme je ne cours pas après ceux qui m'évitent, je l'ai laissé aller.

— C'est étrange! dit la veuve Miraïlhe, qui avait une grande affection pour le bon abbé Chambard. — Thomas, ajouta-t-elle en s'adressant à l'aîné des trois fils, vous devriez aller le chercher.

— Volontiers, dit le jeune homme.

Et il prit son chapeau et sortit sans faire d'autres réflexions. Mais, à moitié chemin, il rencontra la vieille Marie, qu'il reconnut à la lueur de son falot.

— Eh bien, dame Marie, dit-il, à quoi donc songe M. le curé! Nous l'attendions à sept heures, et voilà qu'il en est huit...

— Est-ce que votre père est arrivé? demanda Marie.

— Non, nous ne comptons même plus sur lui pour aujourd'hui; mais nous comptons sur M. le curé.

— Eh bien, mon cher monsieur Thomas, vous comptez, comme on dit, sans votre hôte; car M. le curé, je ne sais pas ce qu'il a depuis le matin, pauvre cher homme! mais ce que je sais, c'est qu'il m'a chargée de l'excuser auprès de vous et que j'allais remplir ma commission.

— Comment! il ne vient pas? s'écria Thomas; est-ce parce qu'il fait mauvais temps? Ah! pardieu! quand je devrais le porter...

— Tenez, mon fils, dit la vieille Marie avec cette familiarité presbytérienne si commune encore dans nos villages, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de laisser M. le curé tranquille aujourd'hui : je ne le crois pas d'humeur à se divertir.

— Serait-il malade?

1. Voir les numéros 694 et 695

— Non; mais je ne sais quelle nouvelle il a apprise à Toulouse; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est revenu de la ville tout bouleversé, et que, depuis son retour, il n'a fait que pleurer, gémir et prier.

— Eh bien, raison de plus pour que nous essayions de le distraire; il trouvera, au contraire, à la maison, de bons vivants, bien gais et bien joyeux; et puis, ma tante Miraille a juré qu'elle ne se mettrait pas à table si elle n'avait pas à sa droite son bon ami Chambard; je vais donc le chercher, Marie, et, de gré ou de force, je le ramène.

— Venez, dit Marie en secouant la tête; mais je doute qu'il se détermine à vous suivre.

Tous deux alors prirent le chemin du presbytère, et, comme la gouvernante avait un passe-partout, ils rentrèrent sans bruit. Précédé de Marie, Thomas Siadoux pénétra aussitôt dans la chambre de l'abbé Chambard.

Il était assis dans son grand fauteuil, la tête inclinée sur sa poitrine, les deux mains étendues sur ses genoux et pareil à une statue de l'Abattement.

Il vit la lumière du falot, il crut que Marie rentrait seule et ne se derangea point.

— Monsieur le curé, dit Marie, voilà Siadoux.

— Quel Siadoux? s'écria le curé en tressaillant.

— Moi, Thomas, dit le jeune homme.

— Ah! mon Dieu! et que venez-vous me dire, Thomas? demanda le curé en fixant sur lui ses yeux effarés.

— Je viens vous dire que vous êtes en retard, monsieur le curé, voilà tout, et, comme nous ne voulons pas souper sans vous, je viens vous chercher.

— Retournez chez vous, Thomas, mon enfant, dit le curé avec une tristesse profonde; excusez-moi auprès de votre famille; j'ai decidé que je ne sortirais pas ce soir.

— Mais, monsieur le curé, dit Thomas, qu'allons-nous devenir sans vous, je vous le demande? Voilà deja mon père qui nous manque et vous refusez de venir : deux places vides à la table de la famille, et les deux places d'honneur; c'est impossible, monsieur le curé; vous voulez donc que nous en perdions tous la joie et l'appetit? Avec cela, vous le savez bien, que ma tante Miraille ne voit que par vous, n'entend que par vous, et qu'il n'y a que vous qui puissiez la preparer doucement à la nouvelle que lui rapportera mon père à l'endroit de son boucher; car je me doute de ce que mon père veut dire : le Cantagrel est marié, j'en répondrais, voyez-vous, comme nous sommes, vous un saint homme, et moi un honnête homme.

— Mon pauvre garçon! mon pauvre garçon! murmura le curé.

— Eh bien, quoi, mon pauvre garçon, demanda Thomas, qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que mieux vaut que je reste, Thomas, que d'aller vous attrister tous par ma présence.

— Eh! pardieu! ce n'est pas vous qui nous attristerez, c'est nous qui vous égayerons, nous sommes en force, Dieu merci!

— Laissez-moi, Thomas, laissez-moi.

— Monsieur le curé, j'ai promis de vous ramener; je vous supplie donc de venir, en notre nom à tous, au nom de mon père que vous remplacerez, et qui, s'il était ici, saurait bien vous decider, lui.

Le curé poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement.

— Allons, monsieur le curé, un peu de courage, pardieu! Vous qui savez si bien consoler les autres dans leur affliction, voyons, donnez l'exemple, devouez-vous.

Et, en même temps, le jeune homme prenait l'abbé sous un bras et le soulevait.

— Vous le voulez donc absolument? dit l'abbé Chambard, qui ne savait pas plus résister à une prière qu'à une injonction.

— Comment donc, si je le veux? Non-seulement je le veux, mais encore je l'exige au nom de la vieille amitié qui vous unit à mon père. Il y a quelque temps que vous vous connaissez, hein, avec Saturnin Siadoux? continua le jeune homme en riant.

— Il y aura vingt-quatre ans à la Saint-Pierre que j'ai dîné pour la première fois chez lui, pauvre Saturnin!

Et le curé prononça ces dernières paroles avec un accent si douloureux, que le jeune homme sentit une espèce de frisson qui lui courait par les veines.

— Ah çà! monsieur l'abbé, dit-il en lui mettant à la main son chapeau que le pauvre prêtre cherchait sans le trouver, je crois qu'il est temps que je vous emmène; car, le diable m'emporte! vous me rendriez aussi triste que vous.

Pendant ce temps, Marie jetait à l'abbe Chambard son manteau sur les epaules, et, comme le falot brûlait encore, elle se mit en marche pour éclairer le chemin.

Le prêtre la suivit machinalement, appuyé au bras du jeune homme.

Après quelques minutes de marche, on arriva à la maison Siadoux, où la venue du curé fut accueillie par un hourra général.

— Venez donc, venez donc, monsieur le curé! s'écrièrent à la fois tous les membres de la famille et les deux compères invités; venez donc, le rôti brûle. A table! à table!

Le bon prêtre, par une puissante réaction sur lui-même, parvint à répondre à cette réception par un sourire, et s'assit à la place qui lui etait préparée, tandis qu'en face de lui la place preparée pour Saturnin Siadoux demeurait vide.

Mais, quoiqu'il apportât d'ordinaire dans ces sortes de réunions une part de gaieté douce et d'affection paternelle, au grand etonnement de tous, le bon curé resta froid comme marbre. Cependant, les efforts qu'il faisait pour rire et pour plaisanter étaient visibles; mais la parole expirait sur ses levres. Et, chaque fois qu'à un bruit venu du dehors un des convives se levait de table et courait voir à la fenêtre si ce n'était pas Saturnin Siadoux qui arrivait, le curé, comme mû par un sentiment irrésistible, secouait la tête et poussait un profond soupir.

Cependant, la conversation, qu'on avait d'abord voulu faire insouciante et gaie, revenait éternellement au voyageur absent. On se demandait où il était à cette heure, ce qu'il faisait, ce à quoi il pensait. On en était sûr, il pensait que ses enfants et ses amis étaient réunis et l'attendaient, et il se dépitait certainement de ne pas être avec eux.

Mais, à tous ces propos animés par le sentiment de la famille et de l'amitié, l'abbé demeurait étranger, absorbé qu'il était par une idée, anéanti qu'il semblait être par un souvenir.

Pendant ce temps, l'orage qui avait menacé éclatait. On entendait la pluie fouetter tristement les carreaux des fenêtres; le vent qui s'engouffrait dans les corridors et dans les cheminées se lamentait et semblait la plainte de quelque âme en peine qui demandait des prières. Puis, de temps en temps, un éclair, qui précédait quelque coup de tonnerre terrible, faisait pâlir à son reflet bleuâtre la lumière des lampes.

Tout au contraire de ce qu'avait prédit Thomas Siadoux, ce n'étaient pas les convives qui avaient égayé l'abbé Chambard; c'était, au contraire, la tristesse du digne prêtre qui avait gagné tous les convives.

La conversation s'était éteinte peu à peu. Si l'on parlait encore, c'était à demi-voix; on ne mangeait plus, on buvait à peine; et les vins capiteux du Midi, au lieu de pousser les convives à la joie, semblaient, au contraire, changés en boissons narcotiques, les pousser encore vers une mélancolie plus profonde.

On sentait qu'un malheur inconnu planait dans l'air, et, d'un moment à l'autre, allait s'abattre sur la famille comme un vautour sur sa proie.

Tout à coup, on entendit retentir un coup frappé à la porte de la rue, un coup unique, profond et sourd, comme on n'en frappe qu'un, bien sûr que l'on est qu'il suffit pour faire tressaillir toute une maison.

Les convives se regardèrent; puis, comme d'un commun accord, tous les yeux se portèrent sur le curé.

Il était pâle comme un spectre; une sueur froide coulait sur son front, ses dents claquaient.

La porte de la salle à manger s'ouvrit. Tous les convives se levèrent epouvantés d'avance de la visite qu'ils allaient recevoir, quoiqu'ils ignorassent encore quelle était cette visite.

On vit d'abord entrer un capitoul et des assesseurs en robe, puis des officiers de l'hôtel de ville, puis des archers, puis des subalternes de justice, puis un brancard porté par quatre hommes.

Sur ce brancard était un cadavre dont on distinguait la forme sous un drap ensanglanté.

Thomas comprit ce qu'on demandait de lui. Sans dire une parole, sans faire une question, les cheveux hérissés de terreur, il s'approcha du brancard et souleva lentement le drap qui recouvrait le cadavre.

Un seul et même cri, profond et désespéré, s'élança de toutes les bouches. Ce cadavre était celui de Saturnin Siadoux!

On l'avait trouvé en deçà de Villefranche, percé de onze coups de couteau, baigné dans son sang, sur les bords de la rivière du Lers, où sans doute l'assassin n'avait pas eu le temps de le jeter.

Alors, on vit avec étonnement le curé Chambard, au lieu de rester, comme c'était son devoir, pour offrir à la famille les consolations de l'amitié et de la religion, se lever de sa chaise et, se glissant à travers la porte entr'ouverte, disparaître sans dire une parole à qui que ce soit.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DES MODES

Le mois de mai a été si beau qu'on doit supposer que toutes les nouveautés sont maintenant en circulation. Les couturières, pressées par leurs clientes, ont lancé dans l'espace leurs créations les plus coquettes; on peut donc résumer aujourd'hui la mode de belle saison en indiquant les formes du costume de la tête aux pieds.

Les chapeaux très-petits, forme fanchonnette pour toilette de ville, et forme ronde et plate pour costume de campagne, le tout orné de fleurs, rubans flottants et écharpe de tulle ou dentelle.

Les robes, froncées derrière, avec biais seulement sur les côtés; jupes traînantes, relevées par des boutons ou des pompons de ruban. Les jupes de dessous garnies de volants Louis XV. Les chaussures très-élegantes à haut talon et boucles sur le pied.

Les corsages décolletés en carré ou montants et croisés en biais *en polonaise*. Les confections de sortie en soie et dentelle coupees en mantelets à pans devant. Quelques modèles de pèlerines nouees derriere ou à capuchon, ce que l'on nomme *bachlick*, et enfin le paletot demi-ajusté avec ceinture à gros nœud et écharpe en large ruban.

On peut citer comme nouveauté de haute elégance les casaques et les fichus de dentelle que l'on portera tout l'été, et les fichus Marie-Antoinette en mousseline brodee avec petit volant de guipure. Les chemisettes de lingerie dont j'ai parle dans nos derniers courriers en décrivant les ravissants modèles des magasins de la *Couronne royale*, rue du Bac.

Pour la matinée, les femmes vraiment élégantes vont chercher dans ces magasins des peignoirs de mousseline genre Pompadour, qui sont d'une grande coquetterie et d'une parfaite distinction.

Pour compléter ce résumé des modes de notre fertile saison de printemps, je donnerai la composition de quelques toilettes d'après les indications que j'ai prises dans les premières maisons. J'espère ainsi aider nos chères lectrices à préparer leurs costumes de voyage et leurs toilettes de plage, car, sauf quelques changements dans les teintes, on peut, en exécutant ces vêtements, emporter avec soi les robes les plus nécessaires pour faire face aux exigences de la mode actuelle.

Toilette de voyage. — Jupe de dessous en cachemire rouge avec volant froncé soutaché de noir; robe en tissu de fantaisie à damier noir et blanc, relevée par des boutons de jais; casaque ajustée en pareil à la robe avec ceinture nouée en taffetas noir à gros grains et frange aux extrémités. La robe et la casaque sont garnies d'une frange à gros grains. Chapeau rond en paille noire avec voilette écharpe et touffe de plume noire et ponceau. Bottines à talon en peau de chevreau lacées sur le pied.

Autre toilette du même genre. — Première jupe en alpaga gris et noir, garnie de quatre petits volants. Robe et casaque en cachemire écossais, vert, noir et bleu; jupe relevée par des choux de taffetas assortis; garniture d'une frange gros grain, teintes de l'écossais. Chapeau rond en paille ouvragée avec guirlande de feuillage et bluets, voile de tulle noir et rubans noirs flottants.

Toilette de promenade. — Jupe de dessous en lingerie avec un volant plissé, robe en foulard en large rayure lilas et blanc avec paletot assorti, garniture d'un volant de guipure. La jupe, qui fait traîne, n'est relevée que sur les côtes. Chapeau forme fanchonnette en tulle lilas avec traîne de feuillage et catalane de tulle. Bottines Louis XV en tissu noir avec nœuds et boucles dorees.

Autre toilette de promenade. — Jupe de dessous en lingerie, robe de taffetas glacé bleu et blanc, jupe à traîne ornée, ainsi que le corsage, par des coquilles de ruban bleu et des boutons de perles. Pélerine-mantelet en faye noire, avec garniture d'un volant en dentelle des Indes. Chapeau de tulle blanc avec ruban bleu et branche en fleurs de fantaisie. Bottines bleues à nœuds flottants.

Toilette du soir. — Robe de gaze Chambéry fond blanc semé de petites fleurs Pompadour; jupe traînante avec un volant froncé; corsage décolleté et fichu Marie-Antoinette en guipure blanche; ceinture écharpe en large ruban assorti à la robe par une illustration en soie de couleur, coiffure en cheveux avec peigne et boucles d'oreilles genre oriental; manches courtes, gants à quatre boutons.

Les costumes de petites filles sont très-variés, on y applique toutes les recherches de décoration qui font le luxe de la mode actuelle. Je ne saurais blâmer la coquetterie des jeunes mères pour leurs enfants, cependant je trouve qu'il y a de graves inconvénients à imposer des toilettes si fragiles et si chères à des petits êtres dont le jeu doit être la plus grande joie, et qui se trouvent gênés par la crainte d'abîmer leur parure. Le goût de la toilette vient toujours assez tôt chez les jeunes filles; il est, je pense, inutile de le leur imposer avant le temps. Je soumets ces remarques à mes lectrices sans autre commentaire.

Nous avons dit plusieurs fois que le jupon à ressorts, après avoir subi d'importantes modifications, est plus que jamais indispensable. Les jupes froncées par derrière exigent de la tournure, et on l'obtient au moyen des rouleaux en crin que l'on adapte à la ceinture des jupons.

On peut constater ce fait, c'est que les modes de cette saison sont extrêmement jolies, très-seyantes et que, simples ou riches, elles embellissent celles qui savent les porter avec goût.

J'ajoute encore ceci : Il est facile de suivre la mode et de ne point outre-passer le budget raisonnable que toute femme sérieuse doit fixer pour ses dépenses personnelles.

ALICE DE SAVIGNY.

LE PINGOUIN

Le pingouin est un animal calomnié, — sans doute de ce qu'il n'est pas suffisamment connu. Sur sa démarche gauche et son obesité melancolique, on le juge géneralement bête et gourmand, et tout au plus bon à être assommé pour son huile et ses plumes. Il semble toutefois que les quelques individus de cette race parvenus vivants dans nos menageries prennent à tâche de faire disparaître ces préventions défavorables par leurs marques d'intelligence et d'affection. Le pingouin s'apprivoise facilement et temoigne beaucoup d'attachement à ceux qui s'occupent de lui.

Cet animal est si replet de sa nature, qu'il a l'air d'un gros manchon. Il est amphibie, et, à cet effet, pourvu de deux bras rudimentaires tenant le milieu entre l'aile et la nageoire. Il s'en sert pour glisser dans l'eau, aussi bien que pour se frayer un chemin à travers les herbes, et sa rapidité dans les deux cas est excessive. L'œil du pingouin, à la pupille allongée et perpendiculaire, est empreint d'une expression de tendresse toute particulière. Sa queue est garnie seulement de quelques plumes rudes qui n'ont d'autre but que de supporter l'animal au repos, en formant le tripode avec ses pattes. C'est assis sur ses talons que le pingouin se repose et qu'il sommeille. La femelle couve également dans cette position peu commode son œuf unique. Elle est relayée par le mâle dans le temps qu'elle va chercher sa nourriture.



LE ROI DES PINGOUINS; dessin de M. Keyl. — Voir page 343.

Ces animaux montrent une grande industrie dans la construction des nids où ils font leurs couvées. C'est tout un vaste campement, presque une ville, qui s'élève à cette occasion, et les pingouins s'associent volontiers pour sa construction avec les albatros.

Les pingouins, particulièrement confinés dans les régions les plus froides, ne dépassent guère les limites de l'Océan du pôle sud. Ils sont très-nombreux dans les îles désertes répandues à la surface de ce morne désert aquatique. A les voir apparaître tantôt en file, tantôt épars le long des rochers, debout, la tête haute et le cou tendu, on les prendrait volontiers de loin pour une compagnie de soldats ou pour des sentinelles avancées. On a remarqué qu'ils se massaient sur le rivage suivant un certain ordre et en tenant compte de leurs situations respectives : ici sont les pingouins bien portants; là, les femelles qui couvent; plus loin, ceux qui muent; ailleurs, les jeunes. Un grand nombre de pingouins ne cessent d'aller et venir; mais, si l'un d'eux vient à se tromper et s'introduit dans un groupe qui n'est pas le sien, les membres de ce groupe se mettent immédiatement en devoir de l'expulser.

Le roi des pingouins (*Aptenodytes pennatus*), dont on trouvera l'image dans ce numéro, est un peu plus fort qu'une oie. Il est remarquable par le ton exquis de ses plumes, où le vert et le noir sont agréablement nuancés de jaune d'or, de blanc d'argent et de gris bleu. Son bec, orangé vers la pointe, ajoute encore à la richesse de ce coloris. Les plumes jaunes du roi des pingouins sont très-appréciées par les insulaires des mers du Sud, qui s'en servent comme ornement et marque distinctive; aussi est-ce un objet de commerce assez important chez ces peuplades sauvages.

P. DICK.

EAUX MINÉRALES DE VALS (Ardèche)

De l'emploi médical de l'eau de la source Dominique de Vals (Ardèche), dont la composition chimique est unique en Europe.

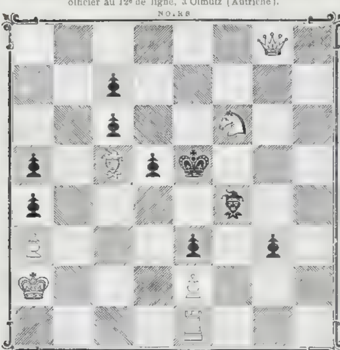
Elle est ferrugineuse et sulfureuse. On l'emploie pour combattre avec succès les fièvres intermittentes, les cachexies, les maladies de la peau, l'asthme, le catarrhe pulmonaire et surtout l'épuisement des forces.

Le corps médical considère cette eau très-agréable à boire avec le vin comme éminemment reconstituante, fortifiante, et remplaçant avec avantage les huiles de foie de morue et le quinquina.

Brochure de quarante pages, en dépôt chez tous les bons pharmaciens.

PROBLÈME N° 101

COMPOSÉ PAR M. J. SZIRMAY DE SZIRMA BESENYO, officier au 12e de ligne, à Olmutz (Autriche).



Les Blancs jouent et font mat en quatre coups

Erratum. — Problème 100 : le pion *noir* 4e TR doit être un pion *blanc*.

EN VENTE CHEZ MICHEL LÉVY FRÈRES

ÉDITEURS

Rue Vivienne, n° 2 bis, et boulevard des Italiens, n° 15.

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Nouveaux Samedis, par Armand de Pontmartin, tome Ve. — Prix : 3 fr.

Idees antiproudhoniennes sur l'amour, la femme et le mariage, par Juliette Lamber, nouvelle édition, augmentée d'un examen critique du livre *la Guerre et la Paix*. Un vol. gr. in-18. — Prix : 3 fr.

Les Corbeaux du Gévaudan, par Armand de Pontmatin, 2e édition. Un vol. gr. in-18. — Prix : 3 fr.

Kosciuszko, ou la Pologne en 1794, drame en quatre actes, en vers, par S. Mégret. Un vol. in-8°. — Prix : 3 fr.

De la loi sur la presse, discours prononcé au Sénat, le 7 mai 1868, par M. Sainte-Beuve. Brochure in-8°. — Prix : 50 cent.

La Loterie du mariage, comédie en deux actes, en vers, par Jules Barbier. — Prix : 1 fr. 50.

M. Louis de Viel-Castel vient de livrer au public le tome XIe de son *Histoire de la Restauration*, pour laquelle l'Académie française lui a décerné le grand prix Gobert. Ce nouveau volume, qui commence avec l'année 1822, présente tout l'intérêt d'un grand et terrible drame historique; c'est l'époque où éclatent partout les conspirations militaires, aussitôt suivies de répressions sanglantes : on exécute à Paris les sergents de la Rochelle; à Toulon, Vallée; à Pau, Maillard; à Tours, Sirejean; à Colmar, Caron; à Poitiers, Berton, Caffé, Fradin; etc., etc. En même temps, la réaction s'incarne dans M. de Villèle; d'innombrables condamnations fondent sur la presse; l'École normale est supprimée. M. Guizot est expulsé du Collége de France. Au milieu des fiévreux débats des chambres, la question d'Espagne s'agite, le congrès de Vérone se réunit. Tous ces événements se déroulent, saisissants comme s'ils étaient d'hier, dans le lumineux récit de l'historien, qu'on ne peut lire sans un frisson patriotique.

RÉBUS



Explication du dernier Rebus :

Il est possible de s'arrêter quand on monte, jamais quand on descend.

30 CENTIMES LE NUMÉRO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis.

RIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DÉPARTEM.
an . .	18 fr.	» — 20 fr.
mois .	9 fr.	» — 10 fr.
mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'À CE JOUR
19 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,000 gravures
Brochée : 80 fr. au lieu de 116 fr.
Reliée : 120 fr. au lieu de 159 fr.
Expédition franco.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration.
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 699 — 6 Juin 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

AVIS IMPORTANT. — L'Univers illustré *prépare, pour la* FIN DU MOIS DE JUIN, *une* **MAGNIFIQUE PRIME GRATUITE** *qui sera délivrée à toute personne qui s'abonnera ou renouvellera son abonnement pour un an. Nous nous empressons d'informer ceux de nos Abonnés dont la souscription est expirée depuis la* FIN DE MAI, *et qui la renouvelleront pour un an, qu'ils auront droit également à cette* PRIME GRATUITE.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Lamentations d'un chroniqueur calciné. — L'ombrelle du Parisien. — Il est question d'adopter la toge romaine. — Bijoux d'hiver, bijoux d'été



VOYAGE DE LEURS MAJESTÉS L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE À ROUEN. — DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES AU CONCOURS AGRICOLE.
Dessin de M. Riou. — Voir le Bulletin.

— *Singuliers effets de la chaleur.* — Un délicieux euphémisme à propos d'un mouchoir. — Un orage à la salle Herz. — Les élections de la Société des auteurs dramatiques. — Inauguration de l'église Saint-Augustin. — Mgr Darboy. — Sa personne et son éloquence. — Le monument de M. Baltard. — L'exposition de Clésinger. — Théâtres : Comédie-Française : *Le Coq de Mycille*, comédie en deux actes, en vers, de MM. Eugène Nyon et Henri Trianon. — MM. Coquelin et Barré, Mlles Dubois et Édile Riquer. — Gaîté : *Les Orphelins de Venise*, drame en cinq actes et six tableaux, de M. Garand. — MM. Dumaine et Paulin Ménier, Mlle Lia Félix. — A huitaine les autres causes.

Ah! si vous croyez que c'est chose commode de chroniquer par la température qui court, sous les rayons de ce soleil de juillet, transposé en mai, qui vous rôtit le crâne et vous calcine le cerveau! La main colle au papier, l'encre se sèche à la plume : n'importe! — Marche, Juif-errant de la chronique, fais ton métier, arpente le bitume amolli des boulevards, respire tour à tour la poussière des démolitions et les miasmes empestés des théâtres; puis, en manière de récréation, on te permettra de t'asseoir devant ta table et de noircir à notre intention un cahier de papier glacé — glacé, quelle ironie!

Qu'on me pardonne ces lamentations qui ne me sont pas habituelles! Mais, en conscience, la mesure est comble. Le Parisien, je parle du Parisien rivé à sa ville, ne sait plus où se réfugier pour fuir la chaleur. Dans son exaspération, il va jusqu'à braver ce qu'il redoute le plus au monde — le ridicule. S'est-il assez moqué, au temps jadis, des soldats du pape et de leurs parapluies!

D'un mal, d'un bruit sinistre
Il rit.
Si l'on chasse un ministre,
Il rit.
Des rois même, sous cape,
Il rit;
Et des soldats du pape
Il rit.

Ainsi chantait-on dans *Carlin à Rome*. Aujourd'hui les soldats du pape auraient beau jeu à prendre leur revanche. Le Parisien porte des ombrelles. Oui, de peur de gâter son joli teint, il a imaginé de l'abriter sous des amours d'*en tous cas* de taffetas double de vert. Nous avions déjà les voiles de gaze, les bottines en étoffe, les cols qui laissent le cou à découvert. Nous avons vu, de leur côté, les femmes nous emprunter nos chapeaux, nos gilets, nos cannes, nos cravates et nos bottes. Que vont-elles maintenant nous demander en échange de leurs ombrelles, et où s'arrêtera cette promiscuité de modes et de toilettes? Déjà, parmi nos élégants, il est question de laisser là le pantalon et la jaquette pour la toge romaine à la ceinture lâche et aux plis flottants. Les Romains de la décadence, nos maîtres en efféminátion et en mollesse, avaient imaginé d'avoir des bijoux pour chaque saison de l'année. L'été venu, ils renfermaient dans l'écrin les bagues aux lourds camées d'agate dont le poids était devenu trop fatigant et se passaient aux doigts des anneaux légers, de l'or soufflé, *æstivum aurum*, comme dit Juvénal. Vous verrez que nous en viendrons là.

~~~ MM. Aurélien Scholl et Théodore de Langeac ont écrit une comédie sur les *Singuliers effets de la foudre*; il y en aurait une aussi à faire sur les *Singuliers effets de la chaleur*. Pendant que la chaleur énerve et abat les uns, elle surexcite et irrite les autres. Depuis huit jours, on ne parle que de gifles, de coups de canne, d'insultes et de provocations. A ce propos, je trouve dans un journal un délicieux euphémisme. Le chroniqueur, rendant compte d'une querelle survenue entre deux messieurs du meilleur monde, mentionne parmi les détails « un incident qui aurait nécessité l'intervention d'un mouchoir. » Pour compléter sa périphrase, il aurait pu ajouter que l'insulté s'est trouvé mettre ainsi l'insulte dans sa poche. Le curieux de l'affaire, c'est que les deux adversaires ont écrit au journal qui les avait désignés par leurs initiales et réclament, chacun de leur côté, le rôle actif dans cette petite aspersion. Peut-être eût-il mieux valu n'en pas occuper le public et essuyer cela en famille.

~~~ La réunion fraternelle des auteurs dramatiques s'est ressentie aussi des effets de la chaleur. On s'y est dit des gros mots et il n'a tenu qu'à un cheveu, si j'en crois des témoins oculaires, que la petite fête n'ait dégénéré en scène de pugilat. Les élections ont eu lieu au milieu d'une véritable tempête. Jamais, même de mémoire d'actionnaire, la salle Herz n'avait été témoin d'un tapage pareil. Tout est bien qui finit bien. Parmi les nouveaux élus, j'ai remarqué avec plaisir, — à côté de Sardou, un vétéran du succès, — M. Gondinet, celui de nos jeunes auteurs qui a donné jusqu'ici les gages les plus sérieux d'avenir dramatique. M. Émile de Girardin a été nommé membre suppléant. M. de Saint-Georges conserve le fauteuil de la présidence, où l'ont porté les suffrages de ses nouveaux et de ses anciens collègues. Cette fois encore, l'Association l'a échappé belle.

C'est égal, dans l'intérêt même de sa propre dignité, elle fera sagement de remettre à une saison moins excitante sa prochaine assemblée.

~~~ A l'inauguration de l'église Saint-Augustin, la chaleur ne s'est révélée, Dieu merci! que par une explosion de toilettes dont la fraîcheur et la coquetterie rivalisaient avec celles de la parure du nouveau monument. Toute l'aristocratie féminine s'était donné rendez-vous à cette intéressante solennité. Les parfums mondains se mêlaient à l'encens. Au premier coup d'œil, à la première aspiration, on devinait déjà qu'on était là au centre des élégances, entre le faubourg Saint-Honoré et la Chaussée d'Antin.

Dès une heure, toutes les places sont occupées; la nef et les tribunes regorgent de monde. Bientôt M. le préfet de la Seine et M. Dumas, président de la commission municipale, portant le grand cordon en sautoir, font leur entrée, suivis de M. Blanche, secrétaire général de la préfecture, et de plusieurs membres du conseil municipal. Des sacristains, faisant voler au vent les ailes de leur surplis, courent çà et là comme des aides de camp. Enfin, à deux heures, on signale la voiture de Mgr l'archevêque de Paris. Les autorités municipales traversent de nouveau la nef pour aller recevoir le prélat. Le clergé de la paroisse les accompagne; des enfants de chœur portent la mitre et la crosse. On remarque, en tête du cortège, la haute taille et la belle prestance des deux suisses, leur costume de gala, brodé d'or sur toutes les coutures, leurs épaulettes à graines d'épinards et leur chapeau à la plume blanche comme ceux des maréchaux de France.

Deux courtes allocutions sont prononcées à l'entrée de l'église, sous la tribune de l'orgue : l'une par M. Haussmann, l'autre par Mgr Darboy; puis le cortège remonte vers le chœur. Suivant l'étiquette catholique, le prélat ferme la marche, la crosse en main et la mitre en tête.

Après les premiers chants de l'office a lieu la cérémonie de la bénédiction. Monseigneur, précédé du clergé, fait le tour de l'église. A chaque pas, il est obligé de s'arrêter pour donner son anneau à baiser aux jeunes filles et aux enfants que leurs mères ont placés sur son passage. Je n'avais pas eu jusqu'ici l'occasion de voir Mgr Darboy. Sa taille est petite et son extérieur n'est pas précisément celui que se proposerait comme idéal l'artiste qui aurait à peindre un prince de l'Église. Mais sa figure brune est pleine d'expression; son regard vif et mobile est pétillant d'esprit; l'ensemble de sa physionomie respire la bonté et la sympathie; dans ce corps malingre et presque rachitique on sent une âme élevée et une intelligence d'élite.

Son action oratoire n'a pas non plus cette grâce, cette majesté, cette puissance qui imposent aux masses. Elle pénètre plutôt qu'elle ne domine. Sa voix est grêle, le ton est monotone et affecte la mélopée habituelle aux orateurs de la chaire. Seul, le geste, par sa précision et sa fermeté, attire et commande l'attention. Mais ne vous arrêtez pas à la surface : surmontez la fatigue que vous cause l'uniformité du débit, et vous apprécierez tout le prix de cette éloquence, empreinte à la fois d'onction et d'énergie, où l'élévation de la pensée est encore rehaussée par l'attrait de la forme, par l'éclat et la pureté d'une langue saine, robuste et nourrie dans la familiarité de nos meilleurs écrivains. Telles m'ont paru être les qualités du discours que j'ai entendu l'autre jour. L'exorde seul, si large, si coloré, si brillant, est un morceau à prendre place dans un cours de littérature.

Je comparerais volontiers, sauf quelques restrictions, le monument de M. Baltard à l'éloquence de Mgr Darboy. Ici encore le dedans vaut mieux que le dehors. La disposition générale est aisée et commode : étant donnée l'exiguïté du terrain, il était difficile d'en tirer un meilleur parti. Le style composite, où domine le plein cintre, ne manque ni d'élégance ni d'originalité. Les proportions des arcs, celles de la coupole surtout, sont d'un artiste de premier ordre. La décoration, sobre et bien entendue, fait valoir, sans les écraser, les lignes de l'édifice, où la lumière pénètre à flots, adoucie et tamisée par des vitraux légèrement coloriés. Par exemple, ne me parlez pas de ces colonnettes en fer, surmontées, en guise de chapiteaux, d'anges aux ailes éployées et qui, adossées aux piliers qu'elles ont pour objet de renforcer, me rappellent involontairement les conduites d'eaux qui descendent des gouttières. Décidément, l'emploi du fer et de la fonte ne convient pas aux édifices religieux : il faut les laisser aux halles et aux gares de chemins de fer. L'exemple de l'église Saint-Eugène et celui de la flèche de la Sainte-Chapelle auraient dû éclairer là-dessus le goût de M. Baltard.

Monument estimable, en somme, où malheureusement, à la différence du discours de Mgr Darboy, se laisse désirer cette condition, la première de toutes, le caractère religieux.

~~~ Toutes les branches de l'art ne sont pas aussi pauvres que l'architecture. Entrez dans ce rez-de-chaussée de la rue du Helder où Clésinger a réuni les œuvres qu'il met en vente, et à la vue de ces groupes colossaux et de ces figures délicates, de cette grâce et de cette puissance, de cette variété prodigieuse et de cette fécondité intarissable, de ces marbres et de ces bronzes où palpite la vie elle-même, vous vous direz : le génie est là.

Cherchez parmi les plus grands noms de l'Antiquité et de la Renaissance, et vous n'en trouverez pas un dont ne pût être signé quelqu'un de ces quarante chefs-d'œuvre. Quel admirable groupe que *le Triomphe d'Ariane!* Comme elle est fière et resplendissante de beauté divine, la fille de Minos, l'épouse de Bacchus, étendue, comme sur un lit de repos, sur ce tigre à la fois impatient et heureux de la porter! Et cette *Lucrèce*, qu'elle est chaste et pure! Et avec quelle vérité tout son corps s'affaisse, laissant échapper la vie par sa blessure béante! Dans ce *Taureau romain*, quelle élégance, quelle force, quelle noblesse de forme! Voici trois bustes de l'Homme-Dieu, — son dernier regard, son dernier soupir, sa mort; — tous les trois sont sublimes d'expression et de sentiment religieux. C'est encore l'expression, l'interprétation personnelle de l'artiste qui, indépendamment du prestige de l'exécution, donnent une si grande valeur aux autres bustes : — les uns historiques ou légendaires, comme ceux de Sapho, de Judith, de Charlotte Corday, de Jeanne d'Arc; les autres d'après nature, mais idéalisés dans la ressemblance, comme ceux de Rachel, du roi Jérôme, de Ledru-Rollin. Il faut y ajouter aussi la statue en pied de George Sand, morceau magistral où respire, dans sa beauté sévère, tout le génie du modèle. Puis viennent toutes ces figures adorables nées de la fantaisie de l'artiste, j'allais dire du poëte, *la Danseuse, la Bacchante, la Femme à la rose, la Dormeuse*, conçues dans un sentiment tout moderne et qui laissent de bien loin, pour la grâce piquante, les Parisiennes maniérées de Coustou; puis encore ces belles études si typiques, si *réelles* dans leur originalité, qui s'appellent l'*Albanaise* et la *Femme d'Ischia*... que sais-je? Ce Clésinger a touché à tous les genres, et dans tous il s'est montré supérieur. Quelques jours encore, hélas! et cette collection se sera dispersée : elle sera allée enrichir les musées des souverains ou les galeries des riches, et à nous autres, pauvres diables, il n'en restera plus qu'un vain souvenir et le feuilleton admirable que lui a consacré Théophile Gautier.

~~~ Dans les théâtres, les nouveautés se succèdent coup sur coup :

L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glaces!

Cinq représentations en huit jours. Ces directeurs sont sans pitié!

C'est le Théâtre-Français qui a ouvert la marche. Sa comédie nouvelle, due à la plume jumelle de MM. Eugène Nyon et Henri Trianon, s'appelle *le Coq de Mycille*.

Le dialogue de Lucien — *le Coq* ou *le Songe* — a fourni l'idée que les auteurs ont mise en œuvre.

Leur pièce débute comme *le Savetier et le Financier*.

Réveillé par le cri matinal de son coq, le savetier Mycille s'éveille en sursaut. C'est dommage; son rêve était si beau :

J'étais le riche Eucrate
Et je nageais dans des flots d'or
De l'or partout, sur ma robe écarlate,
Dans mes cheveux tressés et sur ma barbe encor.
Mes bains, mes celliers et mes caves,
Tout était d'or; dans l'or je buvais, je mangeais;
Sur un lit d'or je me couchais;
Avec un sceptre d'or je battais mes esclaves.

Et ce n'est pas tout : la femme d'Eucrate, la belle Chloé, lui versait l'ambroisie. Aussi vous comprenez sa fureur contre son coq, dont le cri malencontreux le ramène violemment sur la terre et dans son échoppe. Mais Eucrate, son voisin l'archonte, est plus furieux encore. Le coq l'a réveillé, lui aussi, dans un des rares moments de repos que lui laisse une goutte obstinée, et n'ayant pas l'animal sous la main pour lui tordre le cou, il fait bâtonner le maître par ses esclaves. Maudit animal! s'écrie Mycille, qui poursuit à son tour son coq, le bâton à la main. O prodige! le coq disparaît comme par enchantement et à sa place surgit, devant Mycille, un jeune homme rayonnant de jeunesse et de beauté.

Ce jeune homme, c'est Pythagore.

Mycille lui raconte son rêve, ses vœux, ses désirs. Ah! s'il pouvait échanger son existence contre celle d'Eucrate! — Qu'à cela ne tienne, lui dit Pythagore; il ne dépend que de toi de changer de corps, — mais de corps seulement, —
~~~

avec Eucrate. Prends cette plume magique : introduis-la dans la serrure de son palais, et la métamorphose s'accomplira.

Notre savetier hésite un peu : il a cru s'apercevoir que Chloé l'avait distingué et il ne serait pas fâché, avant d'en venir aux moyens extrêmes, de vider à fond l'aventure. Justement voici Chloé. Il lui faut une paire de sandales, et elle ordonne à Mycille de lui prendre mesure. A la vue de ce pied divin, Mycille ne se contient plus : son amour s'exhale en paroles passionnées. Un regard méprisant de Chloé l'a bien vite remis à sa place. Elle lui ordonne froidement de lui rattacher sa sandale et s'éloigne, le laissant confus, humilié et plus amoureux que jamais.

C'en est fait, son parti est pris : il mettra à profit le talisman de Pythagore. En vain Doris est là, une charmante et chaste esclave qui l'aime et n'attend qu'un mot de lui pour être libre et devenir sa femme ; c'est Chloé qu'il lui faut, c'est l'opulence d'Eucrate, ses droits d'époux et son titre d'archonte. Il s'élance vers le palais, fait jouer son talisman et la métamorphose est opérée.

Vous voyez maintenant la double situation : — les tourments de Mycille dévoré de désirs juvéniles dans un corps sénile et goutteux ; ceux d'Eucrate en possession d'un corps jeune dont il ignore les moyens de se servir, prêtant à l'extérieur d'un savetier le langage d'un archonte, bafoué par Doris et Chloé, aussi ridicule enfin et impuissant à se faire écouter que l'est Mycille lui-même sous son enveloppe de podagre.

La donnée est ingénieuse, piquante, et les auteurs en ont fait jaillir tous les incidents comiques qu'elle comporte. Comment se fait-il pourtant que le public se soit montré résistant et n'ait souri que du bout des lèvres alors qu'il aurait dû rire à ventre déboutonné ? C'est que les auteurs avaient oublié d'éclairer leur lanterne. Je m'explique. Lorsque la transformation s'opère, elle laisse les comédiens sous leurs mêmes vêtements. De là une confusion dans l'esprit du spectateur, qui a peine à se figurer Coquelin sous l'enveloppe de Barré et Barré sous celle de Coquelin. Il voit le corps et il ne voit pas l'âme. En choisissant deux comédiens de même taille, qui se fussent grimés au moment de la métamorphose de manière à ressembler l'un à l'autre suivant les conventions théâtrales, les auteurs eussent éclairé leur pièce et fourni aux artistes un élément de variété qui leur manque.

La forme, comme on a pu le voir par les quelques vers cités plus haut, est aisée et spirituelle. Les auteurs manient en maîtres ce vers libre sur lequel Molière et La Fontaine nous ont rendus si difficiles.

Dans son double rôle de Mycille et d'Eucrate, Coquelin est étincelant de verve et de jeunesse. Barré compose son archonte en artiste qui a étudié Daumier. Mlle Dubois est la grâce même ; Mlle Édile Riquer, dont le talent grandit tous les jours, prête à Chloé sa beauté souveraine, son pied charmant et ses grands airs dédaigneux de Célimène transplantée de Paris à Samos.

~~~ Non, ne me demandez pas l'analyse des *Orphelins de Venise*. Par cette chaleur sénégambienne, je craindrais d'en devenir fou. Figurez-vous un casse-tête chinois, un de ces imbroglios à la Bouchardy, piqués d'enlèvements, de reconnaissances, de haines implacables et de haines à mort se poursuivant à vingt années de distance. « Vous ressemblez à ma mère, » ceci vous donne la note du drame de M. Garand. Pas d'originalité, pas de couleur locale ni d'étude historique : il y a là notamment un certain doge comme Venise n'en a jamais vu. Et pourtant de tout cela se dégage je ne sais quel intérêt qui vous enchaîne, vous captive et vous force à rester dans votre stalle jusqu'au dernier acte. Un succès, en somme, qui aidera la Gaîté à doubler le cap des jours caniculaires.

Dumaine est superbe. Quelle ardeur ! quelle conviction ! Et quelle lame aussi ! comme, en un tour de main, il vous désarme trois adversaires ! Rien que pour le duel de Dumaine, je referais encore le voyage de la *Gaîté*. Mlle Lia Felix, par sa passion, son energie, sa distinction native, relève un rôle de pacotille. C'est toujours — qu'on me pardonne cette banalité, — la vraie sœur de Rachel. Plaignons ce pauvre Paulin-Ménier, compromis dans un faux César de Bazan qui ne convient ni à sa nature ni à son talent essentiellement moderne.

~~~ Et maintenant, permettez-moi de remettre à la semaine prochaine l'*Abîme* du Vaudeville, la *Czarine* de l'Ambigu, *Madame de Chamblay*, du théâtre Ventadour, et d'aller respirer, sous prétexte d'assister à l'exposition maritime du Havre, les brises de la mer et les fraîcheurs de l'Océan.

GÉROME.

BULLETIN

Ainsi qu'on l'avait annoncé, l'Empereur et l'Impératrice sont partis pour Rouen, dimanche dernier, à onze heures du matin. Leur suite était peu nombreuse : on y remarquait le général Fleury, grand-écuyer, et M. Davillier, écuyer de service.

Le train impérial est entré à onze heures du matin en gare de Rouen, où attendaient les autorités civiles et militaires. Après la réception, Leurs Majestés sont montées dans une calèche à la Daumont. L'escorte était formée par deux pelotons de Cent-Gardes. La voiture s'est rendue à la cathédrale entre deux haies de troupes de ligne, de pompiers et de gardes nationaux. Sur toute l'étendue du parcours, Leurs Majestés ont été acclamées par la population.

A l'entrée de l'Empereur et de l'Impératrice à la cathédrale, on a chanté un *Te Deum*. Mgr le cardinal-archevêque de Bonnechose entouré de son clergé attendait les augustes voyageurs.

En sortant de la cathédrale, le cortége s'est dirigé vers le concours régional. Sous la tente impériale ont eu lieu les présentations et la distribution des récompenses.

Le retour à la gare s'est effectué dans le même ordre que l'arrivée. Une foule immense inondait les rues et les places et saluait de ses vivats le passage de Leurs Majestés. Le train se mit en marche à quatre heures et rentrait à Paris à six heures.

Le 1er juin, a eu lieu, au milieu d'une affluence considérable, et avec une grande solennité, l'inauguration de l'Exposition maritime internationale du Havre. Nous devons nous borner à constater l'événement dans notre Bulletin, car l'*Univers illustré* a été représenté à cette cérémonie par son rédacteur en chef et par un de ses principaux dessinateurs. Nous reservons donc la parole à la plume de l'un et au crayon de l'autre. A huitaine, nos lecteurs, grâce à un compte rendu complet et à de nombreux dessins, seront pleinement renseignés sur les curiosités de cette importante exhibition, qui attire à juste titre l'intérêt public, non-seulement en France, mais encore en Angleterre et parmi les autres nations maritimes de l'Europe.

La semaine dernière méritera à double titre une mention dans les annales météorologiques : d'abord par les chaleurs hors de saison qu'elle nous a amenées, ensuite par les deux orages qui ont eclaté sur Paris.

Les citadins n'ont pas encore, bien certainement, oublié le terrible orage du 27 mai, pendant lequel la ville entière était enveloppée d'une immense nappe electrique, pendant lequel la foudre est tombée presque simultanement place de la Bourse, rue Caumartin, boulevard des Capucines, dans le faubourg Saint-Germain, dans le faubourg Saint-Honoré, à Montmartre, derrière le Jardin des Plantes et à Charonne.

Vendredi dernier, l'orage offrait un spectacle différent mais non moins émotionnant. Vers six heures du soir, s'est déchaînée sur Paris une tourmente qui, pendant un quart d'heure environ, semblait vouloir balayer tout ce qu'elle rencontrait sur son passage ; chassant à la fois devant elle un nuage de poussière et une véritable trombe de pluie, elle a instantanement obscurci l'atmosphère. Au milieu de cette demi-obscurité, le grondement du vent, le craquement des arbres, le bruit des tuiles arrachées aux toitures formaient une sorte de concert sinistre.

C'était un vrai cataclysme qui, heureusement, a été de courte durée. Il a suffi cependant pour causer d'assez grands dégâts, surtout dans les lieux découverts. Les promenades étaient jonchées de branches ; en plusieurs endroits, des arbres ont même été deracinés.

Ce premier effort de la tempête a été suivi d'une accalmie ; puis, vers huit heures, la pluie s'est mise à tomber abondamment, accompagnée de splendides éclairs.

L'orage a continué jusqu'à près de minuit.

Les zouaves et les grenadiers de la garde ont fait dernièrement des expériences très-curieuses sur le terrain de manœuvres du camp de Saint-Maur.

On a pensé qu'il serait utile, en certains cas, de couvrir une ligne de bataille par des fortifications passagères, et l'on a donné aux soldats des pelles et des pioches qu'ils ont portées sur leur sac. Arrivés sur la position, les bataillons se sont déployés, et une reconnaissance rapide faite par les officiers d'état-major a déterminé l'emplacement le plus favorable pour creuser la tranchée. Les bataillons, couverts par des tirailleurs, se sont portés sur cet emplacement, ont déposé leurs sacs et se sont mis à l'œuvre, pendant que les tirailleurs les protégeaient, couchés à plat ventre en avant et faisant feu pour maintenir l'ennemi.

En huit minutes, montre en main, les cinq bataillons étaient protégés par une tranchée de un mètre cinquante centimètres environ, présentant un relief suffisant pour les abriter parfaitement.

Rien de plus curieux que cette opération.

On voit arriver les colonnes et l'on entend le commandement de halte, puis les ordres de deploiement des tirailleurs. On regarde ces derniers s'avancer en tirant, et on se preoccupe de leur mouvement. Après une fusillade de quelques instants, on leur sonne la retraite. On les suit de l'œil revenant sur la ligne de bataille... Elle a disparu. Comme par enchantement, une tranchée de deux kilomètres s'est creusée, et l'on est stupefait en l'apercevant. Les tirailleurs se sont jetés en courant dans les intervalles ménagés pour eux, et le feu commence, nourri et sûr.

Les expériences ayant réussi mieux qu'on ne s'y attendait, mieux de beaucoup, on a pensé qu'il serait presque toujours possible de se retrancher ainsi, ce qui serait d'un immense avantage.

M. Camille Doucet, chancelier de l'Académie française, en l'absence de M. de Carné, directeur, a soumis à l'approbation de l'Empereur l'élection de MM. J. Autran et Claude Bernard.

L'Empereur a confirmé ce choix.

M. l'abbé Deguerry, le vénérable curé de la Madeleine, qui avait été chargé de diriger l'éducation religieuse du Prince Impérial, vient de recevoir la croix de commandeur de la Légion d'honneur. L'Empereur a tenu à remettre lui-même à M. l'abbé Deguerry l'insigne de cette haute distinction.

Émues des dangers de toute nature auxquels sont exposés les enfants assistés et les orphelins pauvres, et justement préoccupées de voir l'agriculture manquer de bras, un grand nombre de personnes ont résolu d'encourager dans toute la France la création et le developpement d'institutions destinées à donner à ces enfants l'instruction primaire, religieuse et agricole, à les patronner pendant leur adolescence, et à leur faciliter les moyens de se fixer à la campagne.

Pour obtenir ce résultat, la Société se propose tout d'abord de protéger et de soutenir les établissements déjà fondés, tels que les asiles ruraux, les orphelinats, les colonies agricoles, etc. Elle s'occupera particulièrement de la formation d'écoles spéciales de contre-maîtres religieux ou laïques, pouvant être mis à la disposition de ces etablissements.

On annonce que Mme Miramon, veuve du général fusillé à Queretaro, auprès de l'empereur Maximilien, a été reçue par l'Impératrice en audience particulière.

L'Impératrice a fait à Mme Miramon un accueil des plus bienveillants et des plus sympathiques. Elle s'est entretenue avec elle pendant plus d'une heure, s'informant des moindres détails relatifs au drame de Queretaro, que personne ne connaît mieux que l'infortunée veuve du général mexicain.

A la fin de cet entretien, l'Impératrice a fait savoir à Mme Miramon qu'elle lui accordait une pension annuelle de 6,000 francs sur sa cassette particulière. Mme Miramon s'est retirée très-émue et vivement touchée des bontés de l'Impératrice.

L'Académie des Jeux floraux de Toulouse a proposé, pour sujet du discours en prose du concours de 1869, l'éloge du Père Lacordaire.

TH. DE LANGEAC.

LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite[1].)

Michel ne se repentit plus. Le quina coupe la fièvre moins sûrement que la jalousie ne guérit du remords.

Cela avait assombri Morgan, lorsque Olga le pria de rajuster la gourmette de son cheval, qui s'était décrochée. A cette demande, il ressentit la joie émue et fière du soldat à qui son général donne une marque signalée de confiance.

Comme il se remettait en selle :

— A propos, lui dit la jeune femme, j'ai à vous gronder. Pourquoi ne venez-vous jamais nous voir ?

Michel répondit qu'il craignait de déranger.

Olga l'interrompit.

— Déranger qui, je vous prie ? Vous ou moi ?

— Ah ! madame ! répliqua d'un ton de reproche bien humble Morgan, qui ajouta : Vous avez maintenant, au château, des anciens amis.

— Qui doivent, pensez-vous, avoir le pas sur les nouveaux. Eh bien, monsieur Morgan, tout ce monde ne pense pas comme vous. Je présume, d'ailleurs, poursuivit Mme de Clérol avec un sourire un peu acerbe, je crois même savoir que vous avez été en dernier lieu fort occupé. Vous ne m'aviez point parlé de vos occupations. Contez-les-moi donc.

— Très-volontiers. Je me lève. Je me couche et, entre deux, je ne fais rien.

— Sauf cependant des visites à ces anciens amis, pour lesquels vous négligez les connaissances récentes telles que moi !

— Des visites à des anciens amis ? reprit Michel en interrogeant du regard ainsi que de la voix la marquise.

Celle-ci parut réfléchir un instant ; puis :

— Après tout, fit-elle, nous sommes à cheval. Je puis donc vous achever une question cavalière. Vous vous rappelez le jour où nous avons chassé ensemble avec tant de succès. Ne répondez pas. Quand même vous ne vous le rappelleriez pas, vous me diriez que vous vous le rappelez. Ainsi, taisez-vous. Eh bien, ce jour là, notre expédition terminée, où êtes-vous allé ?

— Mais chez mon père.

— Tout droit ?

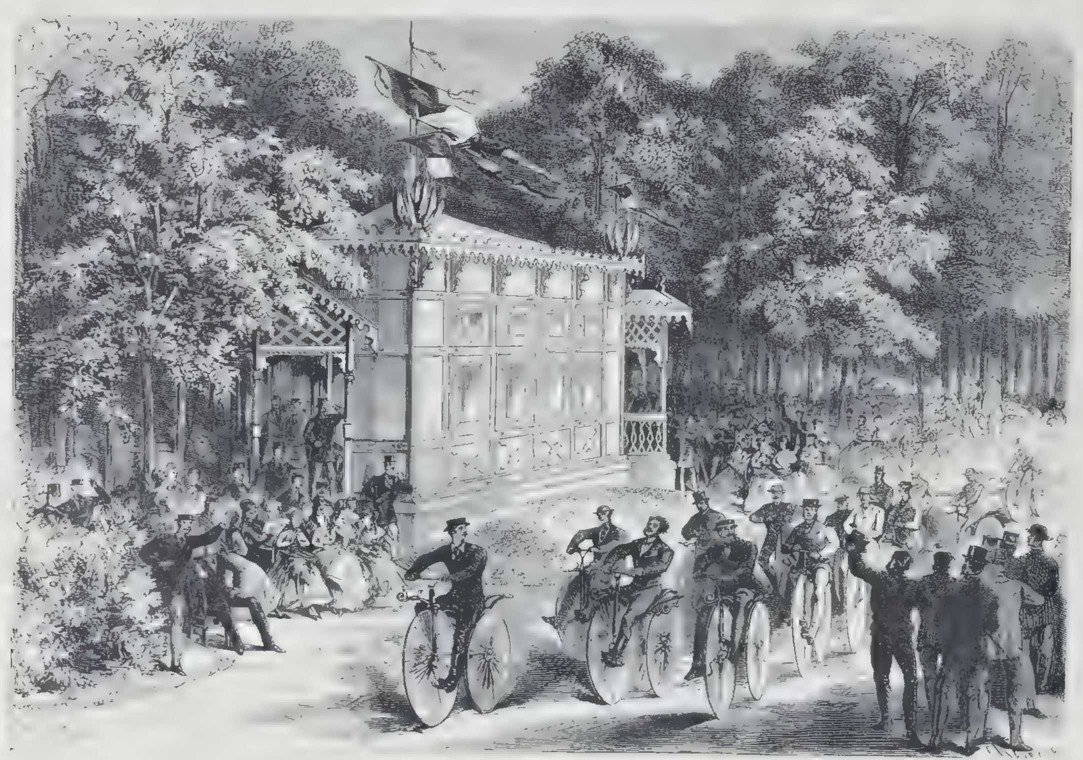
Michel rougit. Il se souvenait de cette prostration des forces de l'âme dont il avait été subitement saisi. Sa douleur si vive, sa longue promenade angoissée dans les bois, sa répugnance à rentrer au logis, son effroi de subir le contact d'impressions qui froisseraient les siennes, enfin les premières et cuisantes blessures de son amour lui revenaient à la mémoire, et, à la question d'Olga, il se demanda, avec terreur, s'il n'aurait point été deviné. Il eut une attitude et un silence de coupable.

— Mon Dieu ! fit Mme de Clérol, vous avez, je le vois, des secrets. Gardez-les ! Et, de sa cravache, elle toucha

1. Voir les numéros 681 à 696.



MARIAGE DE L'INFANTE MARIE-ISABELLE D'ESPAGNE ET DU COMTE DE GIRGENTI. — ARRIVÉE DU CORTÉGE A LA BASILIQUE ROYALE D'ATOCHA.
Dessin de M. Miranda. — Voir page 351.



UNE COURSE DE VÉLOCIPÈDES, AU PRÉ CATELAN; dessin de M. Jules Pelcoq. — Voir page 355.



RÉCEPTION, PAR LE VICE-ROI D'ÉGYPTE, DU CONSUL GÉNÉRAL DE LA CONFÉDÉRATION DE L'ALLEMAGNE DU NORD; dessin de notre correspondant en Égypte. — Voir page 358.

l'épaule de son cheval. Mais Michel, sans se rendre compte de l'action énorme qu'il commettait, étendit le bras et saisit la bride du cheval d'Olga. Celle-ci le regarda avec un nement très-naturel, mais sans courroux.

— Madame ! dit Morgan rapidement et prenant son courage à deux mains. Madame ! vous êtes fâchée contre moi et vous avez sans doute raison. Mais ce serait vraiment mal à vous de ne pas me pardonner. Vous aviez été très-bonne, très-aimable à mon égard. J'avais pris l'habitude de vous voir souvent, de causer avec vous, de vous confier mes pensées, que je n'ai jamais confiées à personne. Et vous m'écoutiez avec une bienveillance dont je sentais tout le prix. Alors, quand vous êtes partie avec votre cousin, avec Mme Corbier et avec le vicomte de Laïta, j'ai cru que je ne vous reverrais plus. C'était très-stupide à moi, j'en conviens. Mais j'ai été bien puni de ma stupidité, car j'ai été si triste, si malheureux, que je me faisais pitié à moi-même. Et voilà pourquoi, au lieu de retourner tout droit chez mon père, j'ai passé le reste de la journée à me fatiguer bêtement dans la forêt.

— Et par hasard, reprit Olga, Mlle Rose Marion s'y fatiguait aussi bêtement dans la forêt !

— J'étais un peu distrait, repartit le jeune homme, et il se peut que je l'aie rencontrée, sans l'apercevoir. Ah ! c'est donc Rose, ajouta-t-il, qui m'a vu de loin, me promenant, et elle vous a conté cela ? Je n'en suis pas surpris. Elle est bien bonne fille, mais si bavarde !

En levant les yeux sur Mme de Clérol, Michel fut étonné du regard scrutateur avec lequel le sien se croisa. D'ailleurs, il ne broncha point. Sa confusion était complète. Il n'avait plus rien à cacher ni à craindre. Olga lui tendit la main, et, d'une voix agitée :

— Monsieur Morgan, dit-elle, si vous n'avez pas d'anciens amis, vous avez d'anciens ennemis !

Puis, sans transition :

— Voilà, poursuivit-elle, notre excellent baron qui se retourne pour la dixième fois. Il va me reprocher de faire la coquette avec vous. Mais il ne m'empêchera pas de vous prevenir que, si vous ne dînez pas avec nous ce soir, je ne vous pardonnerai de ma vie.

Quand Michel eût répondu ce qu'il pensait, il se fût écrié :

— Paraissez, Maures et Castillans !

Aussi ne répondit-il rien. Heureusement que la marquise mit son cheval au galop. Le ciel était chargé de nuages, mais l'âme de Morgan s'épanouissait dans l'azur.

Si Michel eût imité le baron et se fût retourné, il aurait vu, en arrière de lui, Laïta, s'arrêtant auprès de Barlot, qui s'était rangé pour laisser passer la cavalcade. Le garde se trouvait là par hasard, car Simon et son équipage avaient pris une autre route que le chemin de traverse dans lequel Olga s'était engagée. Ce chemin était si étroit, qu'à peine deux cavaliers y pouvaient marcher de front. Ce n'était donc pas uniquement par discretion que le vicomte s'était tenu hors de portée de la conversation de Mme de Clérol et de Michel. Mais le fait de cette conversation qui paraissait très-intime, l'animation évidente des interlocuteurs, le geste de Morgan retenant la bride d'Olga, avaient singulièrement alarmé Laïta, qui fut très-aise de rencontrer Barlot. Il réclama du garde un service quelconque. Il craignait qu'un caillou ne se fût logé dans un des sabots de son cheval. Tandis que Barlot se baissait :

— Il faut, dit le vicomte, que, d'ici à vingt-quatre heures, l'affaire soit dans le sac, que Rose ait tout avoué à son père et que Marion ait expédié sa fille sur Lyon.

— Et si elle ne veut pas? murmura le garde.

— Eh ! dites-lui donc que c'est la seule chance qu'elle ait d'épouser son Morgan. D'ailleurs, la chose vous regarde. Vous savez ce que je vous ai promis. A vous de choisir entre Rose et le bagne. Ah ! Il sera convenable que Michel trouve, à son retour de la chasse, un billet de Rose, dans lequel il soit question d'un danger qui los menace, lui et elle. Vous exigerez ce billet. C'est entendu, et rappelez-vous que j'ai en poche ma lettre au procureur impérial tout écrite et adressée.

Quand Laïta rejoignit Morgan :

— Eh bien, fit-il, je crois que je vous ai donné un bon conseil, en vous engageant à attendre patiemment que l'humeur noire de notre charmante marquise fût dissipée.

— Oui, reprit Michel, et je vous en remercie, et je ne vous remercie pas moins de l'avis que je vous dois relativement au baron. Mme de Clerol m'a dit, en autant de termes, que j'avais un ennemi, et, un instant après m'avoir dit cela, elle a nommé cet ennemi. Enfin, je sais que j'ai aussi des amis, ajouta Morgan en serrant la main du vicomte.

Ce fut pour le jeune homme un mauvais moment, quand au retour il vit Olga, après être descendue de cheval avec l'aide du baron, accepter le bras que lui offrit le vert sexagenaire, et gravir, appuyée sur ce bras, les marches du perron. La jalousie est le plus perfide des ennemis, celui dont les surprises sont les plus cruelles et les plus inattendues. Elle a les allures du reptile tapi dans l'herbe, qui se dresse, siffle et mord la main baissée pour cueillir une fleur. Michel était heureux ; il contemplait Olga ; il aperçut le baron ; il ne vit plus que lui. Il sentit une griffe acérée labourer sa poitrine.

Parvenus au haut du perron, Olga et le baron se retournèrent pour considérer le spectacle animé et pittoresque que présentait la cour du château. Les chevaux barbes piaffaient et hennissaient ; les chevaux anglais s'étiraient, faisant grincer le cuir des selles ; les étriers sonnaient de leur voix argentine la chanson du retour ; les chasseurs saluaient d'une dernière fanfare une journée sans péril, mais non sans gloire : dans le fond, à l'arrière plan, les chiens se pressaient en aboyant à la porte du chenil. Des torches fixées à la muraille projetaient sur les groupes confus leur lueur sanglante et inégale. Bley désigna Michel, qui, immobile comme lui, semblait enveloppé dans les plis d'une nappe de feu.

— Il y a, dit-il à Olga, des effets de lumière bizarres. Regardez notre ami. Ne dirait-on pas le cavalier maudit de la legende ? Il est toujours très-bien ; mais, avec cette apparence farouche que lui prête la flamme, il est vraiment superbe. Il faut absolument que ce garçon-là joue la comédie avec nous. Ah ! j'oubliais qu'il va partir.

— Je ne crois pas, reprit gravement Mme de Clérol, qui ne dit point ce qu'elle ne croyait pas, mais s'interrompit brusquement pour examiner celui dont elle parlait et à qui un petit garçon venait de remettre un billet.

Michel ouvrit précipitamment ce billet, le lut à la clarté des torches, fit un geste de contrariété ou d'inquiétude et, tournant bride aussitôt, se dirigea vers la porte de la cour. Le baron sentit frémir le bras posé sur le sien.

— Eh bien, dit Olga d'une voix vibrante, notre ami a des façons ravissantes de prendre congé.

Et elle rentra dans le château.

Après une pause et en manière de conclusion à une série de réflexions :

— C'est égal, murmura Bley, Cabonat rendra service au jeune homme s'il parvient à l'éloigner d'ici.

A peine hors de la cour, Michel lâcha la bride à Nègre, lequel, se voyant sur le chemin de Champ-d'Asile, s'élança en cheval qui aspire à la litière et qui ne craint pas la provende. Mais le brave animal était épuisé par les longues fatigues de la journée, et il butta à plusieurs reprises, si bien et si bas, que son maître, tout pressé qu'il était d'arriver, dut, au bout de quelques glissades, le mettre au pas.

La nuit était noire ; aucune étoile ne perçait le dôme opaque et surbaissé des nuages ; il commençait à pleuvoir ; sur la hauteur, les cinq fenêtres du salon de Varanne étincelaient, jetant aux ténèbres et à l'orage le joyeux défi de la lumière, du plaisir et de la vie.

— Ils s'amusent là-bas, pensa Michel ; ils rient ; personne ne songe à moi ; le baron peut-être, pour se réjouir de mon absence. Mais elle ? Mon Dieu ! suis-je quelqu'un pour elle ?

Et il s'endolorissait à regarder ces fenêtres, qui scintillaient irritantes et railleuses. Il ne se souvenait plus des douces impressions de la journée, déjà oubliées, comme au réveil est oublié un songe. Il ne croyait pas avoir été heureux. La voir au bras d'un autre avait tout flétri. Le venin de la jalousie avait tout empoisonné.

— Michel ! dit une voix qui n'avait assurément rien d'effrayant, mais qui, surgissant à quelques pas devant Nègre, fit cabrer le cheval et tressaillir le cavalier ainsi brusquement arraché à ses réflexions.

Mais, se remettant aussitôt :

— Oui, Rose, me voici, reprit Michel.

Et il se rapprocha avec précaution de la jeune fille, qu'il craignait de heurter dans l'obscurité.

— Que vous est-il arrivé ? demanda-t-il.

Pour toute réponse :

— La chasse a duré longtemps, observa Rose.

— Elle vient de se terminer. Je n'étais pas encore descendu de cheval quand le petit Cloux m'a remis votre billet, et je suis immédiatement parti. Mais que voulez-vous de moi ? Dites vite.

— Vous êtes pressé de retourner là-bas ?

— Non. Mais...

— Non ? Alors, nous avons le temps de causer.

— Par une nuit pareille ? Cela n'a pas de sens. D'ailleurs, on m'attend.

— Et moi donc. Ne vous ai-je pas attendu ?

— Voyons, Rose, est-ce de ma faute ? Est-ce que je savais que vous aviez besoin de mon aide ?

— Qui vous a dit, s'il vous plaît, que j'avais besoin de votre aide ?

— Mais votre billet. Il y est parlé d'un danger.

— Et si c'est vous que ce danger menace ?

— Moi ?

— Pourquoi pas ? Vous-même, ou peut-être une personne à qui vous vous intéressez.

— Ah ! Comment ? s'écria Michel.

— Vous l'aimez donc bien ? siffla Rose.

— Qui ?

— Qui ? Je n'ai pas, il me semble, à vous l'apprendre ; mais, si vous tenez à le savoir...

— Rose ! interrompit sévèrement le jeune homme, vous avez un singulier langage. Il se peut qu'on parle ainsi dans tous ces romans dont vous vous êtes rempli la tête. Mais je ne vous comprends pas, et sachez que je ne veux pas vous comprendre. Si c'était pour me débiter toutes ces choses mystérieuses que vous m'avez appelé, ce n'était pas la peine, surtout qu'il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors. Mon Dieu, ajouta-t-il d'une voix radoucie, ce n'est pas pour moi que je crains la pluie ; mais vous prendrez froid.

— Vous êtes trop bon, murmura Rose, de vous soucier de ma santé.

— Allons ! reprit Michel, ne faites pas l'enfant. Vous savez que je me soucie de tout ce qui vous concerne, que je vous aime beaucoup, que vous pouvez compter sur moi comme sur un frère. Je suis sûr que vous avez un secret à me confier. Dites-le-moi donc, et ce qui sera en mon pouvoir de faire pour vous, je vous jure que je le ferai. Vous ne me répondez pas. Vous m'en voulez. C'est vrai que je vous ai parlé un peu durement. Je m'en repens de tout mon cœur. Ainsi, pardonnez-moi et dites ce qui vous pèse, en quoi je puis vous être utile. Rose, quelqu'un vous aurait-il fait du chagrin ?

Après un instant de silence :

— Pourquoi êtes-vous venu ? s'écria la jeune fille.

Et Michel, s'étonnant de cette question :

— Vous avez mal fait de venir, continua-t-elle avec véhémence ; mon billet n'était qu'une plaisanterie ; je voulais vous empêcher de rester au château. Pourtant, je suis bien aise de vous avoir parlé. C'est au dernier moment que je me suis décidée à sortir. Ils me croient à la maison, tandis que vous courez les chemins et que vous m'attendez et que vous me cherchez. C'est que, voyez-vous, on m'a tourmentée. Alors, j'ai eu peur, j'ai été lâche, et puis cela m'a paru drôle. En vérité, je ne sais pas ce qui m'a passé par la tête. Maintenant, retournez là-bas.

— Ah ! je ne retournerai pas que vous ne m'ayez expliqué...

— Chut ! quelqu'un, fit Rose. Écoutez.

Morgan entendit, à quelque distance en arrière, le gravier de la route bruire sous un pas ferme et regulier.

— Je vous dis de retourner ! reprit Rose à voix basse et précipitée. Je vous expliquerai tout, je vous le promets. Vous avez toujours été si bon pour moi. Je vous écrirai ce qui m'est arrivé. J'aime mieux vous écrire. Envoyez Jean Gourme demain matin, entre sept et huit heures. Il vous rapportera ma lettre. Adieu ! Je me sauve par le sentier.

— Gardez-vous-en bien ! s'écria le jeune homme. Il fait noir comme dans un four. Je ne vous vois même pas. Vous n'auriez qu'à manquer le sentier. Un accident est vite arrivé là. Je ne vous laisserai pas faire une telle folie. — Où est-elle donc ? — Rose ! où êtes-vous ?

Rose avait traversé la haie, franchissant la brèche qui formait l'embouchure du sentier, et, sans répondre aux instances de Michel :

— Vous brûlerez ma lettre ! dit-elle.

— Oui, tant que vous voudrez, reprit Morgan en poussant si vivement son cheval, que celui-ci faillit rouler dans le fossé. Mais revenez ! continua-t-il, je vous en supplie. Je vous accompagnerai. Pour cinq minutes que vous gagnerez, allez-vous risquer...? Rose ! Rose !

Il écouta ; mais l'eau qui clapotait sur les feuilles, plus loin l'Aulne qui grondait, enflée par les pluies récentes, et, tout près, le bruit des pas d'un homme qui s'avançait rapidement, lui répondirent seuls.

— Elle est partie ! soupira-t-il.

Et il reprit au galop la route de Varanne, préoccupé de ce que Rose lui avait ou plutôt ne lui avait pas dit, mais il allait où il rencontrerait Olga. C'était là l'immédiat. Le reste aurait son tour plus tard. Ces fenêtres étincelantes ne le narguaient plus, elles lui souriaient.

Cependant, il était à cinquante pas à peine de l'endroit où Rose l'avait quitté, que, d'une secousse brusque comme la résolution qu'il prenait, il arrêta et retourna son cheval. Galoper à la rencontre du passant qui avait effarouché Rose, lui confier Nègre, trébucher dans le fossé, se relever, grimper le talus, franchir la haie, furent pour Michel l'affaire de moins d'une minute.

La pluie tombait perpendiculaire et serrée, une lourde pluie d'automne ; les ténèbres s'étaient encore épaissies, et, à chaque instant, le jeune homme, jeté hors du sentier par la rapidité de sa course, s'enfonçait dans la bourbe gluante d'un champ où glissait sur le gazon détrempé ; mais sa parfaite connaissance de la localité et son instinct de chasseur le ramenaient aussitôt dans le chemin, et, courant de plus en plus vite, il arriva promptement à la rivière, dont, sur une longueur de six cents pas environ, le sentier côtoyait les bords sinueux. Il fut étonné de n'avoir point encore rattrapé Rose.

— Elle n'a pas non plus perdu son temps, pensa-t-il ; en tout cas, elle n'est pas loin.

Et il redoubla de vitesse. Il essaya d'appeler, mais sa voix se perdit dans celle de l'eau, qui roulait avec un fracas étourdissant. D'ailleurs, à quoi bon appeler ? Il fallait atteindre Rose, l'atteindre immédiatement. Le sentier était étroit, contourné, échancré, horriblement dangereux. Michel se sentait envahi par une inquiétude mortelle qui le précipitait en avant, à travers le péril et l'obscurité. Il ne courait plus, il bondissait. Il ne s'apercevait pas que les branches lui fouettaient le visage, que le pied lui manquait, qu'en se raccrochant à un buisson il se déchirait les mains. Tout à coup il s'arrêta, épouvanté. Il se trouvait de nouveau en plein champ ; à gauche, il entendait l'Aulne s'enfuir en mugissant ; sur la droite, il voyait briller les vitres des maisons du village ; le mauvais pas était donc déjà franchi. Michel n'en croyait pas ses sens, et pourtant cela était.

— Ah ! s'écria-t-il, c'est impossible que je ne l'aie pas rattrapée !

Machinalement et d'une main fiévreuse, il essuya son front ruisselant de sueur et de pluie. Il réfléchit un instant, puis il revint sur ses pas, plus lentement cette fois, s'arrêtant, appelant, regardant comme s'il eût pu percer la muraille d'ombre qui se dressait autour de lui, et se débattant en vain contre l'impitoyable nuit. Il frôlait les broussailles, il se heurtait aux arbres ; il ne les voyait pas. Quelques pâles lueurs lui semblaient s'agiter à la surface du torrent sur lequel il se penchait et qui passait, hurlant une clameur profonde et sinistre. Michel s'acharnait, avec la frénésie du désespoir, à vaincre les ténèbres qui l'enveloppaient. Ses yeux et son esprit s'épuisaient en efforts intenses et stériles. Il éprouvait des éblouissements, des hallucinations. C'était un cri qu'il entendait. C'était une forme que charriaient les eaux. Il s'élança dans la rivière ; mais il ne saisit que les flots ; la vision s'était évanouie ; il faillit périr. L'arbre auquel il se cramponna, un bouleau déraciné, avait été poussé vers la rive par un remous, et devait s'en détacher au moindre choc. En un clin d'œil Michel fut entraîné, emporté, roulé comme une épave. Il se dégagea par un violent effort et quelques brassées le ramenèrent vers une

berge à laquelle pendaient des lianes, dont il s'aida pour reprendre pied. Malgré le danger qu'il venait de courir, il sauta de nouveau à l'eau, victime encore cette fois d'une illusion. Mais, quand il voulut revenir, il sentit que ses forces le trahissaient; ses vêtements l'alourdissaient et l'entravaient; ses bottes de chasse, deux démons qui le tiraient au fond, avec une violence contre laquelle il ne pouvait plus lutter. Il était perdu s'il ne se fût laissé aller au fil du courant. L'Aulne était si haute qu'elle coulait jusqu'à ras de ses bords et qu'à l'un de ses méandres, le sol étant plus bas, elle se déversait sur un pré. Ce fut dans ce pré que Morgan parvint à s'échouer.

En une seconde il fut debout. Il s'orienta. A la disposition et à l'éclat des lumières, il reconnut aussitôt qu'il était revenu près du village, à quelques pas de l'endroit où, tout à l'heure, il avait fait halte et d'où il était reparti pour parcourir une seconde fois le sentier. Sans s'arrêter à reprendre son souffle, il se mit à courir, se dirigeant droit sur une fenêtre qui brillait à l'extrême gauche, séparée des autres par un large espace obscur, et qui appartenait évidemment à une maison isolée. Parvenu aux confins du pré, il donna dans une clôture entrelacée d'épines; il eut du mal à enjamber cette clôture et tomba dans un jardin qu'il traversa rapidement, sans souci des laitues qu'il écrasait et des choux qu'il décapitait; il chercha en tâtonnant et trouva une porte à claire voie qu'il poussa; il franchit une route, et, arrivé enfin à la fenêtre qui lui avait servi de phare, il se colla, haletant, aux barreaux qui la protégeaient; il plongea avidement ses regards dans l'intérieur d'une pièce assez vaste, une cuisine, dont un de ces grands feux, privilèges des contrées boisées, illuminait les moindres recoins. Les seuls occupants de cette pièce étaient une vieille femme, courbée sur un vieux linge qu'elle restoupait de ses doigts tremblants, et un homme de haute taille, à la chevelure crêpue et grisonnante, qui, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains, contemplait stupidement le brasier, dont le pétillement se mariait au tic tac bruyant d'une pendule rustique. Michel frappa du poing le châssis de la fenêtre. Il était trop agité et trop essoufflé pour mesurer ses coups. Les carreaux volèrent en éclats. Une figure hagarde, éclairée en plein par la flamme, apparut à la servante, qui poussa un cri de terreur, et à Marion, qui, avec une imprécation, sauta sur son fusil appuyé contre la caisse de la pendule.

W. DE LA RIVE.

(La suite au prochain numéro.)

UNE SOLENNITÉ NUPTIALE

A LA COUR D'ESPAGNE

Tout le monde sait que le mariage de la princesse Marie-Isabelle, infante d'Espagne, avec le comte de Girgenti, frère du roi François II de Naples, a été célébré à Madrid, il y a une quinzaine de jours. La gravure que nous consacrons à cette solennité a été exécutée d'après un dessin que nous a adressé immédiatement l'un de nos correspondants en Espagne.

La bénédiction nuptiale a été donnée aux jeunes époux au palais de la reine, par le patriarche des Indes, assisté des aumôniers de la couronne. La reine, le roi, l'infante duchesse de Montpensier et le duc son mari, la duchesse de Sesto, et les ministres assistaient à la cérémonie, entourés de toute la grandesse d'Espagne et des hauts fonctionnaires de l'État.

La princesse avait son blanc costume de mariée couvert de diamants et de perles. Le comte de Girgenti portait l'uniforme du régiment de hussards de Pavie, dont il est colonel. Le mariage a été accompli avec tout le cérémonial espagnol, le plus compliqué et le plus solennel de l'Europe.

Le lendemain, l'union des époux a été bénie une seconde fois à la basilique royale d'Atocha. Ils sont arrivés au milieu d'un cortége magnifique, dans un carrosse en écaille, étincelant de dorures et attelé de six chevaux. A la suite venaient les voitures de gala dans lesquelles se trouvaient toute la cour, la reine, le roi et les princes du sang, ainsi que les hauts personnages politiques et militaires du royaume.

Ces quelques lignes de description prouvent que le luxe n'est pas mort en Espagne et que le vieux royaume de Charles-Quint n'est pas tombé dans une aussi grande pauvreté que certaines gens le prétendent.

A. DARLET.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite[1].)

CHAPITRE XVI

L'hippopotame. — Une fausse alarme. — Arrivée à Ngola. — Une conversation du dimanche. — Le dieu de l'homme noir et le dieu de l'homme blanc. — Châtiment exercé par le roi Njambai sur une de ses femmes. — Établissement d'un Olako dans les bois.

Le lever du soleil nous trouva prêts à partir et chargés de nos fardeaux. Devant nous s'étendaient de vastes et belles prairies, sur les limites desquelles paissaient tranquillement plusieurs troupeaux de buffles, que notre approche effaroucha et fit rentrer dans le bois. Lorsqu'ils figuraient ainsi dans le paysage, ils lui donnaient une certaine apparence de campagne civilisée; on se serait cru dans les dépendances de quelque grande ferme, au mois de juin, au milieu des bestiaux et des foins, aux approches de la moisson. C'était, dans ces solitudes de l'Afrique, un tableau charmant et paisible de la mère patrie, un cher souvenir qui me remplissait de joie et d'orgueil.

Nous marchions rapidement pour gagner du terrain avant que la chaleur du jour vînt nous surprendre. Arrivés au bord d'un grand étang ou petit lac, je regardais l'eau sans songer à rien, quand je vis une forme étrange apparaître à la surface. — C'était un hippopotame. — Je n'en avais pas encore vu. Je le pris d'abord pour une grosse pièce de bois; puis je me figurai voir la tête d'un cheval; c'est l'effet que produit à quelque distance la tête de l'hippopotame. J'entendis alors un grognement sourd, et la tête se replongea sous l'eau; puis tout à coup plusieurs animaux semblables émergèrent à la fois hors de l'eau. Ils étaient au moins une douzaine. Ils se mirent à prendre leurs ébats, tantôt dressant leurs monstrueuses têtes et poussant des ronflements sonores, tantôt replongeant et disparaissant pendant plusieurs minutes.

Je les guettai quelque temps, mon fusil à la main, prêt à envoyer une balle dans la tête du premier qui reparaîtrait à la surface et à le traîner ensuite sur la rive; mais Aboko me prévint que l'animal, blessé ou mort, tomberait au fond et serait perdu. Comme je ne voulais pas tuer ces pauvres bêtes inutilement, je m'abstins de tirer, suivant le conseil d'Aboko, et nous poursuivîmes notre chemin.

Depuis notre départ de Sangatanga, nous n'avions pas rencontré une seule figure humaine. Tout en marchant j'aperçus de loin une masse mouvante que je pris d'abord pour un troupeau de buffles; mais à mesure que je m'en rapprochais, je reconnus une caravane d'indigènes qui se dirigeait vers nous. Notre premier mouvement fut de saisir nos armes, car dans ces contrées où il n'y a pas de loi, chacun est toujours prêt à lever la main sur son semblable. De leur côté, ils s'apprêtaient à nous recevoir de même; quelques hommes de leur bande faisaient le guet cachés dans l'herbe. Quatre d'entre eux se détachèrent à notre rencontre pour faire une reconnaissance et savoir si nous voulions la paix ou la guerre. Mais aussitôt qu'ils m'aperçurent, ils parurent convaincus, je ne sais pourquoi, qu'il n'y aurait pas de conflit, et ils crièrent à leurs camarades de venir voir l'*Otangani*.

C'étaient des Shekianis, tribu fort belliqueuse, comme je l'ai déjà dit, et très-répandue dans cette partie du pays. Nous passâmes outre, les laissant à leur surprise, et nous doublâmes le pas, pressés d'atteindre un de leurs villages appelé Ngola, dont le chef était un ami et un gendre du roi Bango.

A la fin, après avoir marché longtemps, nous arrivâmes à Ngola. A notre approche, et du plus loin que les femmes purent m'apercevoir, elles s'enfuirent dans leurs maisons en poussant des cris aigus. Njambai, le chef, nous fit très-bon accueil et m'assigna une habitation.

Ngola était un joli village. La maison où je demeurais appartenait à Shinshooko, le propre frère du chef. Il faut convenir que ce Shinshooko avait là un singulier nom. C'était un brave homme, aussi honnête que possible; car il me donna la clef d'une de ses portes (je ne sais, par exemple, où il avait trouvé le vieux cadenas qui était censé la fermer), et il me recommanda bien d'emporter cette clef quand je sortirais; car, disait-il, je pourrais être volé par mes voisins.

Le dimanche arrivé, je restai dans le village. Les habitants comprenaient la langue des Oroungous; je pouvais donc m'entretenir avec eux. Je leur expliquai qu'il n'y avait pas réellement de sorcellerie; qu'on avait tort d'accuser tel ou tel individu de ce crime, et de le tuer pour l'en punir; qu'il n'y avait qu'un seul Dieu qui avait créé les blancs aussi bien que les noirs, et qui les aimait tous également. Ces paroles n'excitèrent que des murmures de surprise et d'incrédulité. Ils s'écrièrent tous qu'il y avait deux différents dieux — celui des *Ntanganis*, ou hommes blancs, et celui des *Alombais*, ou hommes noirs. — Le dieu des noirs ne leur avait jamais rien donné, tandis que le dieu de nous autres blancs nous avait envoyé des fusils, de la poudre et quantité d'excellentes choses.

— Oui, remarqua Shinshooko, vous avez des rivières d'*alongon* (de rhum) qui coulent au milieu de votre pays. Quand je vais à Sangatanga, je goûte à celui que vous avez apporté au roi Bango. Ah! que je serais heureux de demeurer sur les bords d'une pareille rivière!

Ils ne voulaient pas croire que l'eau coulait chez nous comme chez eux, et que c'était nous-mêmes qui fabriquions nos fusils, notre poudre et nos liqueurs spiritueuses.

Je m'arrêtai quelques jours dans le village de Ngola, dont les habitants me témoignaient beaucoup d'intérêt. Un jour j'entendis les cris aigus d'une femme en détresse; je m'informai et l'on me dit que c'était le roi qui châtiait une de ses femmes. On ajouta que si je n'intervenais en faveur de cette malheureuse, il était capable de la tuer. Je courus en toute hâte au palais du roi; et là, sur la façade de la verandah, je fus témoin d'un spectacle qui me fit frissonner d'horreur. Une femme était attachée par le milieu du corps à un gros poteau fixé en terre. Ses membres étendus étaient liés à d'autres pieux plus petits par de grosses cordes qui s'enroulaient autour de son cou, de sa poitrine, de ses chevilles et de ses poignets. Lorsque j'arrivai, sa peau se crevassait et saignait sous la pression des ligatures. La pauvre femme tourna vers moi des regards désespérés. Le roi, dans une fureur épouvantable, était lui-même l'exécuteur. Ses yeux étaient injectés de sang, et ses lèvres couvertes d'écume. Il fallait user de précautions vis-à-vis de Sa Majesté, qui, dans un accès de rage, aurait pu bien en finir d'un seul coup avec sa victime. Je m'approchai de lui, et le prenant doucement par le bras, je le priai de vouloir bien, par égard pour moi, relâcher cette pauvre femme et lui accorder la vie. Il parut hésiter; puis, sans me répondre, il rentra dans son palais. Je menaçai de quitter son pays s'il ne faisait pas grâce à la femme. A la fin, il consentit à ce que je demandais, en me disant : « Relâchez-la vous-même; je vous la donne. »

J'étais au comble de la joie. Je courus vite dénouer les cordes meurtrières, et, au besoin, les couper avec mon couteau. La malheureuse créature était couverte de sang. Je la fis porter chez moi et lui donnai les soins nécessaires. Son crime était d'avoir dérobé quelques perles à son mari.

Bientôt après je quittai le village Shekiani de Ngola, et je me remis en route avec mes amis Aboko et Niamkala. Nous finîmes par atteindre au beau milieu de la forêt, non loin d'un petit lac, un emplacement si attrayant et si délicieux que je me décidai à y construire un Olako. Les environs étaient peuplés de bêtes fauves, et je comptais abattre une bonne provision de gibier, grâce au voisinage du petit lac, qui devait attirer sur ses bords les animaux avides de se désaltérer. L'eau était à notre portée, et nous avions autour de nous une grande étendue de bois et de prairies. Nous travaillâmes toute la journée à élever notre campement, auquel nous cherchâmes à donner tout le confortable et toute la sécurité possible. Après avoir choisi, dans cette agréable partie du bois, le lieu où s'élevaient les plus beaux ombrages, on se mit d'abord à raser les broussailles et à couper les lianes et les plantes grimpantes qui pendaient en capricieux festons au-dessus de nos têtes; puis on cueillit une grande quantité de ces larges feuilles, appelées par quelques tribus : *shahyshayray guaygayray*, afin d'en recouvrir le toit de nos abris; ensuite on s'occupa de tailler un certain nombre de petits pieux de sept à huit pieds de long pour construire les habitations. De grosses branches d'arbres servirent à nous abriter du vent, et nous ramassâmes beaucoup de bois pour faire du feu; car la crainte du froid était une de nos grandes préoccupations. Quand nous eûmes achevé toutes nos dispositions et que nous eûmes allumé nos feux, notre camp ressemblait tout à fait à un petit village. C'était un coup d'œil pittoresque et charmant. J'avais arrangé ma demeure avec un certain goût. A vrai dire, le lit n'était pas des meilleurs : il se composait de bâtons et de feuilles, et mon oreiller était tout bonnement un morceau de bois.

Tandis que nous étions encore à la besogne, dix esclaves de Njambai arrivèrent chargés de provisions, que l'excellent homme nous envoyait. Après les fatigues de la journée nous avions bien mérité de passer une bonne soirée : nous nous mîmes donc à faire la cuisine, et une excellente cuisine, j'ose le dire. Ma troupe avait de la viande de monkey et de buffle, et moi un bon poulet gras que mon ami Njambai avait mis à part, à mon intention.

Avant le dîner, j'avertis mes hommes de se montrer honnêtes et de ne pas trop aventurer leurs mains hors de chez eux. C'étaient de bonnes gens, mais tous les sauvages sont voleurs; je n'en ai que trop fait l'expérience. Je menaçai donc de tuer sans miséricorde le premier d'entre eux qui toucherait à ce qui m'appartenait. « Je ne vous manquerai pas, leur dis-je d'un air déterminé; sauf, après que je vous aurai fait sauter la cervelle, à régler mes comptes avec votre roi. » A quoi Aboko répondit tranquillement que ces comptes après coup ne se balanceraient sans doute pas en leur faveur.

Ils protestèrent unanimement de leur honnêteté. Mais je connaissais mieux mes drôles qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes. Je savais trop quel était sur eux l'empire de la tentation. Pauvres diables! je comptais plus sur mes menaces de tuer le voleur que sur leurs bonnes résolutions.

Pendant ces échanges de propos, mes nègres avaient allumé un brasier ardent. La viande de buffle, suspendue au-dessus du feu dans un grand chaudron, était cuite à point; les monkeys avaient été grillés sur le charbon; mon poulet était prêt, et devant nous s'élevait une pyramide de bananes cuites. Nous fîmes honneur à ce succulent festin. Je me servais d'assiette et de fourchette, mais les autres étalaient devant eux des feuilles en guise de plats, et faisaient usage de la fourchette de l'homme noir, c'est-à-dire de leurs cinq doigts. A la fin du dîner, ils burent toute une grande calebasse de vin de palmier qu'ils avaient apportée de Ngola; après quoi, pour couronner la fête et les combler de félicité, j'allai chercher une de mes boîtes dont je levai le couvercle pendant que leurs faces noires rayonnaient de convoitise, et j'y pris un gros paquet de tabac de Kentucky. Il s'éleva de toutes parts un hurrah de joie frénétique; ils s'écrièrent que j'étais leur ami, qu'ils n'aimaient que moi, qu'ils n'en serviraient jamais un autre, que j'étais leur bon Esprit, que je leur appartenais, etc. Je leur fis ma distribution de tabac; et quelques minutes après, ils étaient tous couchés ou assis autour du feu, occupés à fumer leurs pipes.

Quand j'eus attisé le feu, je me sentis fatigué et je me couchai sur mon lit, comme vous pouvez me voir dans la gravure qui précède. Ma couverture étant le seul article de literie que j'eusse à ma disposition, je m'en enveloppai avec soin et j'appuyai ma tête sur l'oreiller de bois. Je jouissais du bonheur de mes compagnons. Leurs étranges histoires de chasses surnaturelles, de sorcellerie et de méchants esprits étaient en harmonie avec le sauvage tableau qui nous entourait. Ils bavardèrent si longtemps ainsi que je fus obligé de leur rappeler qu'il était une heure du matin et qu'il était temps de dormir, surtout pour ceux qui devaient se lever à la pointe du jour pour aller à la chasse. Bientôt le silence s'établit et tout le monde ferma les yeux, à l'exception des hommes qui étaient chargés d'entretenir les feux pour nous préserver des léopards et des autres ennemis prêts à nous surprendre pendant notre sommeil.

PAUL DU CHAILLU.

(La suite au prochain numéro.)

[1] Voir les nos 686 à 698.



SALON DE 1868. — LA SIESTE (GRECE); TABLEAU DE M. ALMA-TADEMA; dessin de M. Mariani.

SALON DE 1868

IX

LE RÉALISME AU SALON

MM Courbet. — Manet. — Vollon. — Monet. — Roybet. — Ribot. — Legros. — De Los Rios.

Je ne reproche qu'une chose aux réalistes d'aujourd'hui : ils ont trop joué aux prophètes. On eût dit qu'ils avaient découvert la nature. Il semblait que la Vérité, oubliée, méconnue pendant six mille ans, fût sortie de son puits pour la première fois.

Avec moins de prétentions, ils eussent sans doute été mieux accueillis; car, sans être prodigieux, ils ont été utiles. Ils sont venus dans un temps où Delacroix vieilli ne voyait plus dans un tableau qu'une palette, — où la forme n'était plus pour Ary Scheffer que le signe hiéroglyphique de l'idée, — où M. Ingres jetait tous les sujets, bon gré, mal gré, dans les moules raphaélesques. Au milieu de ces dangereuses fantaisies, il n'était sans doute pas mauvais que M. Courbet, de sa grosse voix, nous rappelât à la réalité.

Seulement il nous a donné le réalisme — que nous pensions connaître depuis Jordaens et Vélasquez — pour une nouveauté. Dès lors, on a pu demander ce que c'était que cette invention, dont il se décernait le brevet.

Jusqu'ici nous n'avons pas de réponse, car ce qui manque le plus au réalisme contemporain, c'est une esthétique précise.

Que nous veut cette doctrine, si lente à se définir?

LA NOUVELLE SALLE DE LECTURE A LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE; dessin de M. Delanno. — Voir page 354

Exige-t-elle que l'art ne dise que la vérité, toute la vérité, sans y rien ajouter, rien retrancher, rien changer? — Mais ceci ne serait qu'une utopie; car, autant de peintres, autant de visions particulières, autant d'interprétations différentes de la nature.

S'agirait-il, comme d'autres l'ont assuré, d'un culte voué au laid, en opposition avec l'antique religion du beau? — Ceci serait une puérilité. Cela n'aboutirait qu'à remplacer une convention par une autre, et, en somme, comme le dit Gautier, un bouquet de roses n'est-il pas aussi réel qu'un cochon dans sa bauge?

Est-ce que le réalisme est exclusif d'idéalisation? Ceci est de la logomachie, et rien de plus. Idéal, en effet, ne veut pas dire fantastique. L'idéal est la vérité absolue substituée à la vérité locale et accidentelle; à quel titre serait-il donc prohibé par ces apôtres de la vérité?

Enfin — pour chercher une définition plus large qui n'exclue ni l'idéal, ni le beau, ni la fantaisie individuelle, — la mission du réaliste, telle qu'on la définit maintenant, est-elle de reproduire le milieu où il vit, les types qui l'entourent, les mœurs, les sentiments, les idées propres à son temps et à son pays? — Mais ceci ne serait plus une nouveauté. Ceci s'est fait dans tous les temps; les maîtres les moins réalistes ont pris autour d'eux les matériaux de leur travail et les motifs de leur inspiration. Voyez Raphaël en personne. Sans regarder aux anachronismes, ne reproduit-il pas, dans plus d'une de ses scènes historiques ou religieuses, les types et les costumes de son temps?

Descendez jusqu'à David, le père de notre école académique. Direz-vous que ses Grecs et ses Romains n'étaient qu'un pastiche sans actualité? Le fait est que David lui-même a reflété fidèlement les idées de la France révolutionnaire qui prétendait recommencer Sparte et ressusciter Rome. Ainsi David lui-même a fait du réalisme, et qui n'en fait pas, à ce compte? Qui peut se vanter d'échapper à l'influence de son temps et de ne pas en porter la marque?



SALON DE 1868. — LES ÉCOUETTES; FORÊT DE FONTAINEBLEAU; TABLEAU DE M. RIOU; dessin de l'auteur.

Cependant il est au moins une chose qu'on peut demander aux réalistes de profession : c'est de nous fournir une somme de vérité plus grande que celle qui tient dans les toiles des peintres ordinaires. Y réussissent-ils? Examinons.

Je trouve dans l'*Aumône* de M. COURBET un morceau vrai, le paysage; — et une idée qui est juste et consolante, sans être toutefois de la première fraîcheur, c'est celle-ci : les gueux s'aident entre eux; son aumône est faite par un vieux mendiant à l'enfant d'une mendiante. Mais les personnages de cette scène morale et philosophique? Ces figures nous ont rappelé un mot de David, qui disait à ses élèves de s'appliquer à faire un bon contour et de mettre dedans ce qu'ils voudraient. M. Courbet a mis de la boue dans le sien, qui est exécrable. Quelle silhouette, grand Dieu! que celle de ce mendiant en terre glaise! Est-ce aussi l'amour de la vérité qui a dessiné sa mâchoire par une ligne droite allant directement du menton à l'oreille, en abolissant purement et simplement l'angle de la mâchoire, fantaisie qui eût fait reculer le plus intrépide idéaliste? — Le petit *Chevreuil*, envoyé par M. Courbet, est plus vrai que son gigantesque mendiant; la peinture en est franche, saine et appétissante. Mais ici encore la vérité est incomplète. On voudrait que cette lumière si limpide tombât sur des terrains plus solidement établis.

Il y a chez M. MANET — successeur désigné de M. Courbet qui semble à la veille d'abdiquer — une vérité qui vous frappe du premier coup; c'est celle du ton local, énergiquement affirmé et bien homogène. Il s'étale franchement d'un bout de l'objet à l'autre sans s'altérer dans les passages dangereux de l'ombre et de la demi-teinte, sans se laisser corrompre par les glacis et les sauces des peintures ordinaires. Mais, ainsi que je l'ai déjà dit, le dessin n'est qu'indiqué, le modelé flotte, les figures ne sont pas construites et tout ce réalisme n'est rien moins que réalisé. Il est vrai que Vélasquez — que rappellent immédiatement ces colorations si souples, si franches, si délicates, — Vélasquez lui-même n'est pas un *finisseur:* n'y a-t-il pas dans son fameux tableau des *Fileuses,* du musée de Madrid, des pieds sans doigts et des mains laissées à l'état de moignons? Mais si Velasquez les a peints ainsi, c'est qu'il ne les a pas vus autrement; ces parties inachevées sont celles qui se perdent dans l'ombre. En revanche, et malgré la spontanéité entraînante du maître espagnol, y a-t-il quelque chose de plus rendu que la face sillonnée de son *Ésope* ou la tête sanguine de son *Innocent IV!* Avec quelle mordante justesse il indique même ce qu'il néglige!

Et Goya, qui porte aux dernières limites le négligé charmant de Vélasquez, Goya, qui passe pour avoir peint avec des cuillers, des éponges, des torchons, des balais, quelques-unes de ses grandes scènes historiques, Goya n'a-t-il pas exprimé adorablement, à ses heures, la beauté et la grâce, témoin la *Maja* couchée de l'Académie San Fernando, si jolie avec ses longs cheveux ébouriffés et ses longs yeux humides, si coquette sous sa longue robe blanche et sa petite veste jaune, à passequilles et à pompons noirs! — La vérité de M. Manet s'arrête à mi-chemin et ne va pas jusque-là. Son portrait de M. *Émile Zola* est une physionomie, mais sa *Femme en rose* n'est qu'une tache. — Nous reprocherons encore à M. Manet, pour compléter ce réquisitoire, de plaquer ses figures sur des fonds noirs, que n'éclaire aucun rayon, où ne passe pas un souffle d'air. Je sais bien que ces fonds noirs se retrouvent chez Vélasquez qui a subi, — comme tous les peintres de son temps et de son pays, — l'influence de Ribeira. Mais si Vélasquez a peint les *Meninas* il a fait aussi le beau paysage des *Solitaires,* et cet admirable tableau des *Lances* dont la lumière blanche, limpide et saine éclipse toutes les merveilleuses fantasmagories de clair-obscur de Rembrandt.

Chez M. VOLLON, c'est l'habileté de brosse qui domine;



SALON DE 1868. — PLATEAU DE LA BELLE-CROIX; FORÊT DE FONTAINEBLEAU; TABLEAU DE M. RIOU; dessin de l'auteur.

mais ici aussi l'air manque un peu. Je me hâte d'ajouter toutefois que c'est tout ce qui manque à la grande nature morte qu'il intitule *Curiosités*, et où il donne une leçon si complète à M. Blaise Desgoffes, aussi adroit, aussi *fini* que ce dernier, tout en l'emportant de beaucoup par la largeur de la facture et la souplesse des colorations.

Chez M. CLAUDE MONET, — l'auteur d'une grande robe de soie verte, à grandes rayures noires, si admirée il y a deux ans sous le nom de *Camille*, — même défaut que chez M. Manet : absence d'air. De belles taches aussi, d'ailleurs, bien que le talent de M. Manet soit de beaucoup le plus délicat et le plus distingué des deux. Dans les *Navires sortant des jetées du Havre*, les teintes sont franches et solides, mais opaques et sans vibration. Cela ressemble à un beau papier de paravent.

Chez M. ROYBET, comme chez les précédents, absence d'air, fonds noirs et opaques. Louerons-nous la coloration? L'intensité nous en est gâtée par ces sauces et ces jus qui sont le poison de la peinture. La vérité est dans les types, les attitudes, la tournure de ses deux pages, si absorbés par leur partie de trictrac et exempts de la fadeur habituelle à ce genre de sujets.

Chez M. RIBOT, point d'air. La principale originalité de sa grande toile, où il a mis en scène la fable de l'huître et des plaideurs, est que ces plaideurs sont des Arabes, auxquels La Fontaine probablement n'avait pas songé; mais ces costumes exotiques sont en situation; ne s'agit-il pas ici d'une justice à la turque? Ces types vrais sont d'un dessin sincère et d'un caractère bien senti. Mais à l'absence d'air ajoutez un modelé sans fermeté, et une coloration qui emprunte à Ribeira, comme toujours, ses oppositions de blanc et de noir, et qui se déguise insuffisamment cette année par des teintes qu'on croirait reflétées d'une apothéose d'opéra-comique.

Chez M. LEGROS, des fonds noirs, sans profondeur, et une imitation affadie de Zurbaran pour faire pendant à l'affadissement de Ribeira. Il y a quelques beaux morceaux de modelé et de coloration dans *l'Amende honorable;* par contre le *Lutrin* est sans caractère et sans intérêt.

Chez M. DE LOS RIOS, fond noir. Où était aussi la nécessité de refaire, et beaucoup moins bien, avec moins de largeur, de fierté, de simplicité, ce *Gentilhomme tué* de la galerie Pourtalès, qui a mérité d'être attribué à Vélasquez? Le portrait d'une jeune Espagnole, Mlle A. de ***, nous plaît infiniment davantage. Il serait impossible de rencontrer, même au Prado de Madrid, même à *l'Alameda* de Grenade, — où cependant ces fleurs de vie et de jeunesse abondent plus que partout ailleurs, — un teint d'une blancheur plus éblouissante et plus délicate. Une mantille de dentelles blanches l'accompagne merveilleusement. Les accents nets de deux sourcils noirs, d'une bouche de grenade (un peu durement découpée, et d'une petite croix de jais pendue au cou par un mince ruban noir, tranchent sur ces blancheurs de la façon la plus piquante. Quant à l'ajustement, il se compose en tout d'une robe gris perle, de longs gants paille et d'un éventail d'un bleu vif, assortis dans une harmonie exquise et du goût le plus original. Évidemment M. de Los Rios est un coloriste. Mais est-il aussi habile à modeler une tête qu'à la peindre? Celle-ci serait adorable, n'était qu'elle est un peu — plate.

Arrêtons ici nos exemples.

En résumé, la revue des réalistes du Salon suggère deux remarques bizarres.

Premièrement — comment se fait-il que plusieurs de ces artistes — qui font de la sincérité une profession — contrefassent quelqu'un au lieu d'être eux-mêmes? A-t-on bonne grâce — quand on refait avec plus ou moins de bonheur Goya, Ribeira, Zurbaran — de gouailler les classiques qui font du Michel-Ange avec des figures disloquées et des muscles en tire-bouchon — ou ces romantiques qui pensent que quelques aunes de brocard, quelques nègres et quelques lévriers suffisent à constituer un Véronèse?

Secondement : a-t-on bien droit à ce nom de réaliste quand on ne possède de la réalité — c'est le cas général — qu'un seul élément, le ton local, — la tâche, comme on dit — et quand tout le reste manque ou laisse à désirer, le dessin, la perspective, la mise en scène, l'effet, la lumière, etc., sans parler d'autres questions moins matérielles, telles que l'expression, le caractère, le sentiment, l'action, le drame?

Qui sait? En faisant le total des qualités à réunir pour être vraiment vrai, on arriverait peut-être à ce miracle que M. Ingres fut plus réaliste que M. Courbet.

La plupart de ces qualités-là ne manquaient pas du moins aux réalistes anciens. Quelle justesse dans l'atmosphère d'un Chardin! quelle lumière délicieuse dans ces Vélasquez! quelle grâce répandue sur certaines têtes de femmes de Ribeira, telle que la *Madeleine* du musée de Madrid? N'y a-t-il pas dans Jordaens et dans Caravage des ordonnances de composition aussi belles et aussi grandioses que chez les plus purs maîtres de l'art classique? Et Delacroix, le peintre des fièvres et des passions, a-t-il laissé une toile aussi tragique, aussi indignée, aussi frissonnante d'horreur et de pitié que le *Dos de Mayos* de Goya, où l'on voit un détachement de soldats français du premier Empire fusiller nuitamment des bourgeois espagnols?

Mais les réalistes d'autrefois traitaient quantité de sujets historiques, mythologiques, religieux, fantastiques, dont ne voudraient plus les réalistes d'aujourd'hui. Sous prétexte d'empêcher l'art de se perdre, ceux-ci ont raccourci ses élans, rétréci de leur mieux son horizon. Ils font en un mot ce qu'avaient fait leurs ennemis, les peintres académiques, et ne sont pas moins ennemis de la liberté. Voilà pourquoi ils peuvent s'attendre aux mêmes contestations et sont voués d'avance à la même défaite.

JEAN ROUSSEAU.

LA NOUVELLE SALLE DE LECTURE

DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

La nouvelle salle de lecture de la Bibliothèque impériale, depuis si longtemps attendue, est enfin terminée et pourra d'ici à peu être ouverte aux studieux.

Cette salle grandiose, élevée sur la droite de l'ancienne cour d'honneur, se compose d'une première pièce rectangulaire à laquelle vient s'accoler un hémicycle dans le fond. Si l'œil est choqué du peu de grâce de certains détails, on ne peut que louer l'élégance de l'ensemble.

Le vaste plafond, formé par une agglomération de neuf coupoles à jour assises sur de fines colonnettes en fonte, est d'une légèreté et d'une hardiesse extrêmes. La salle reçoit d'autre part la lumière par trois grandes baies vitrées ouvertes sur la cour. Les tympans cintrés correspondant, sur les murailles latérales, à l'ouverture de ces baies, sont décorés de fresques dues au pinceau de M. Desgoffe. Sur le bleu profond d'un ciel italien se détachent simplement le feuillage sévère de quelques cimes d'arbres. Au-dessous courent à droite et à gauche trois étages de rayons garnis de livres précieux auxquels de légers balcons donnent accès. Les coupoles sont revêtues de faïences vernissées, de fabrication anglaise, qui forment une décoration très-vive et très-pittoresque.

Des médaillons sculptés, blancs sur fond d'or, ornent tout autour le chapiteau des grosses colonnes de soutènement. Ce sont les portraits plus ou moins authentiques de célèbres écrivains de tous les pays et de tous les temps. Au fond de la salle, ces médaillons sont continués en manière de frise.

Le plancher de l'hémicycle se trouve légèrement exhaussé. C'est dans l'hémicycle que doit s'opérer le service de la bibliothèque. Il est séparé de la partie réservée au public par le bureau des employés auxquels on remet les bulletins de demande.

Les tables alignées transversalement des deux côtés de la salle portent chacune une lettre de l'alphabet, et chaque place est en outre numérotée, de façon qu'en inscrivant sur son bulletin la lettre de la table et le numéro de la place qu'il aura adoptés, le visiteur recevra à sa place le volume demandé, — ce volume qu'il attendait autrefois aux abords du bureau, guettant avec inquiétude l'appel du nom d'auteur et mélancoliquement planté sur ses jambes.

La nouvelle salle contient trois cent quarante places numérotées. Quelques livres d'un usage habituel sont à la portée de la main et on peut les consulter debout sur des pupitres disposés autour de la salle. L'hiver, le visiteur n'aura qu'à allonger les pieds sous la table pour y rencontrer un tuyau constamment chauffé par la vapeur. Vingt-quatre énormes bouches de chaleur se chargent d'autre part de lui jeter leur douce tiédeur sur les épaules.

Le fond de l'hémicycle est occupé par une porte vitrée monumentale flanquée de deux puissantes cariatides, — *Perraud, sculpsit*, — dont le défaut capital est de n'avoir rien à porter.

Au-dessus, l'aigle inévitable couronne cette inscription :

BIBLIOTHECA A REGIBUS CONDITA, NAPOLEONE III IMP. INSTAURATA ET AMPLIATA. M.DCCCLXVI

Quand se décidera-t-on à mettre sur des monuments français des inscriptions françaises? On m'objectera probablement que les Romains ne traçaient les leurs qu'en latin; oui, sans doute, mais ils avaient de bonnes raisons pour cela. *Napoléone* dit l'inscription de la bibliothèque, *Neapolio*, dit celle de la colonne Vendôme. Pourquoi pas Napoléon? Ce serait trop simple.

La porte, vitrée comme j'ai dit, laisse entrevoir, par l'écartement de ses deux rideaux de velours rouge, les curieuses galeries et les rayons sans nombre du magasin central. Ce magasin est sans contredit la partie la plus intéressante des constructions nouvelles.

Étant donné un espace de quarante-deux mètres de long sur vingt-neuf de large, enveloppé sur les quatre côtés par quatre murailles élevées et ne recevant ainsi d'éclairage que par le haut, y établir un certain nombre d'étages jouissant tous d'une égale clarté : tel était le problème à résoudre. M. Labrouste, l'architecte, s'est tiré très-adroitement de la difficulté en faisant usage du fer. Sa construction entière est une immense carcasse de métal, le squelette d'un bâtiment plutôt qu'un bâtiment proprement dit. Les planchers y sont des grils, les escaliers des passoires; tout y est svelte, léger, percé à jour; si bien que la lumière, après avoir, sans difficulté aucune, descendu quatre étages, se répand encore abondamment dans les sous-sol. C'est assurément là un des chefs-d'œuvre de la construction en fer.

On a pu ainsi, dans un espace relativement restreint, aligner jusqu'à vingt-quatre kilomètres de tablettes. Des appareils à poulie, montant et descendant à volonté d'un étage à l'autre, facilitent le transport des livres. Les demandes promettent d'être désormais appuyées à grand renfort de timbres électriques, de tuyaux acoustiques et même de petits chemins de fer. Le détail de tout cet aménagement dépasserait les limites de cet article. D'ailleurs, il n'est peut-être pas mauvais, avant d'en faire l'éloge, d'avoir pu en apprécier les avantages et de savoir effectivement ce qu'y gagneront en rapidité les communications.

PAUL PARFAIT.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

La science de prédire la pluie et le beau temps. — L'influence de la lune. Retour, tous les siècles, des vicissitudes atmosphériques. — Système de l'amiral Fitz-Roy. — M. Brumham — Théorie des vents de M. John Knox-Langhton. — M. Matteuci et ses observations sur les tempêtes. — Recuite des mélasses par M. Wœstyn. — Nouvelle encre à marquer le linge — Dangers des baigneurs. — Moyen de combattre l'asphyxie des noyés. — La contraction des mâchoires. — Expériences sur les animaux.

L'homme ne sait rien et cependant il veut tout savoir. Depuis bien longtemps entre autres il cherche le secret de prévoir les variations de l'atmosphère, mais il n'a guère réussi jusqu'à présent. Sauf les bergers aux pronostics desquels l'habitude de vivre en plein air et de se trouver constamment dans une profonde solitude, en face du ciel, donne parfois une sorte d'instinct pour connaître, quelques heures à l'avance, les menaces de la pluie ou le retour du beau temps, on ne possède à cet égard aucune notion sérieuse. Et cependant Dieu sait si les savants et les charlatans ont étudié la question sous toutes ses faces, depuis Nostradamus et Mathieu Lænsberg jusqu'aux almanachs qui pullulent aujourd'hui. Les uns veulent qu'à certaines périodes régulières les vicissitudes atmosphériques se répètent séculairement; les autres s'adressent à la lune, et voici maintenant qu'on révoque en doute la réalité des procédés de l'amiral Fitz-Roy, auxquels on accordait naguère une confiance aveugle. Ces procédés consistaient à signaler à l'avance par le télégraphe, et de contrée en contrée, les perturbations du ciel et les changements des vents.

Tant d'ennuis et de déceptions ne découragent cependant personne, car on lit dans l'un des derniers numéros de l'*Athenæum*, publié à Londres, que le moment semble venu où toute personne intelligente, aidée de son baromètre, pourra s'ériger en rival de Nostradamus. La théorie nouvelle repose sur l'opinion de M. Brumham, qui l'a développée dans un mémoire présenté à la *Société météorologique*. Une discussion des tables dressées à l'Observatoire de Greenwich pour les quatre-vingt-dix-sept dernières années met au jour, d'après lui, certaines lois que chacun peut vérifier par ses propres observations, notamment celles-ci :

« Lorsque la température moyenne du premier quart de l'année reste au-dessous de deux degrés, l'été suivant est toujours très-chaud.

« L'été sera encore chaud si les moyennes mensuelles de novembre à mars exclusivement (excepté janvier) sont toutes au-dessus de leurs valeurs ordinaires, ou des moyennes respectives.

« Lorsque la température de décembre se montre supérieure de plus de deux degrés à celle de novembre, le quartier d'hiver a une température supérieure à sa moyenne. »

De son côté, M. John Knox-Langhton professe, dans le *Magasin philosophique* de Boston, que « dans l'Atlantique du Nord l'air circule en une sorte de tourbillon d'un rayon immense, et dont le centre a une position moyenne peu éloignée des Açores, où se produit ce qu'on peut appeler une mer atmosphérique.

« Qu'au nord ou au nord-ouest de ce vaste cercle, l'air qui arrive du pôle conserve une pression constante qui a pour effet de modifier la direction du courant du sud-ouest, pour le transformer successivement en vent d'ouest et en vent de nord-ouest.

« Une grande partie de ces vents, subissant de nouvelles déviations, forme les vents de nord et de nord-est de la région occidentale de l'Europe; mais une autre partie également considérable, continuant à courir vers l'est jusqu'aux monts Oural, semblerait ensuite se diviser en branches plus ou moins inclinées vers le sud; ce seraient les vents qui exercent souvent leur fureur dans le golfe de Lyon, et que tous les marins de la Méditerranée connaissent sous le nom de *mistral*, de *tramontane*, de *bora*, de *gregaliu* et de *levant*.

« Il y a de fortes raisons de penser que telle est aussi l'origine du vent d'est qui domine dans les déserts du nord-ouest de l'Afrique, et de ce vent brûlant chargé de sable rouge qui se fait sentir dans le voisinage du cap des îles Vertes, où il se mêle avec le vent alizé et se perd dans le système général des circulations. »

M. Langhton estime qu'on est également très-fondé à conjecturer que, dans l'Atlantique du Sud aussi bien que dans celui du Nord, la tendance générale des courants atmosphériques est de circuler autour d'un espace central où règnent des calmes interrompus par des vents irréguliers, et que, ni dans le nord ni dans le sud, il n'existe une zone de calmes qui s'étende sur toute la largeur de l'Océan.

M. Matteucci a d'autre part communiqué à l'Institut une note d'après laquelle il résulte que :

En prenant note des tempêtes qui ont assailli les côtes occidentales de l'Irlande et de l'Angleterre, et qui ont été accompagnées par une baisse barométrique de quinze à vingt millimètres et quelquefois en hiver de vingt-huit à trente-trois millimètres, on arrive aux résultats suivants :

	Nombre total des tempêtes.	Tempêtes arrivées en Italie.
Janvier........	8	5
Février........	16	5
Mars..........	15	4
Avril..........	12	3
M[illegible]............	4	1
Juin...........	7	2
Juillet.........	11	2
Août..........	7	2
Septembre.....	9	2

Octobre........	5	5
Novembre......	12	9
Décembre......	12	9
	118	49

On voit par ce tableau que, dans les mois d'octobre, novembre et décembre, la propagation des tempêtes de l'Atlantique vers l'Italie est beaucoup plus fréquente que dans tous les autres mois, et que, au milieu de l'hiver et principalement en été, leur propagation devient beaucoup moins fréquente. En effet, dans les trois mois d'octobre, novembre et décembre, sur vingt-neuf tempêtes, vingt-trois sont arrivées avec beaucoup de force sur la Méditerranée.

A toutes ces observations, qui, jusqu'à présent, ne conduisent qu'à de vagues théories, opposons un procédé industriel destiné, celui-là, à obtenir d'heureux et positifs résultats pour l'une des grandes industries de la France, la fabrication du sucre indigène.

On le doit à M. C. Wœstyn. Il consiste en un nouveau moyen de recuite des mélasses dont on obtient ainsi la décoloration, l'épuration et la clarification, sans l'emploi ni du noir animal, ni des substances albumineuses.

Les sucres étant dissous à un degré Baumé, qui peut varier suivant les besoins de l'usine, on introduit, sous forme de lait, une quantité de chaux d'autant plus considérable que le produit est moins pur.

Cette chaux se compte par millièmes pour les belles nuances de sucre, et s'élève progressivement aux centièmes pour les nuances jaunes. Après avoir achevé le mélange bien intime de la chaux et du sirop, on introduit dans la masse un courant d'acide carbonique que l'on prolonge jusqu'à ce que le papier réactif ne montre plus trace d'alcalinité.

Ces opérations doivent être faites à une température peu élevée si l'on veut obtenir le maximum d'effet, auquel on arrive d'ordinaire entre 20 et 30 degrés centigrades. On termine l'épuration par une ébullition qui décompose les bicarbonates et par une filtration mécanique qui s'effectue au besoin au moyen de filtres-presses. Dans le cas où le liquide n'est pas trop dense, on peut se contenter d'une simple décantation.

La nuance des sirops obtenue ainsi est réduite à la moitié, au tiers ou au quart de la nuance primitive, suivant la proportion de chaux employée; car, plus on force cette proportion, plus l'effet obtenu devient considérable. En opérant, par exemple, sur des sucres de couleur citron, on reçoit avec 4 pour 100 de chaux des sirops blancs qui se peuvent cuire directement en raffiné.

La saveur de ces sirops est parfaite et ne rappelle en rien le goût désagréable qui les caractérisait naguère. La clarification des nouveaux sirops est aussi complètement possible, ils se filtrent facilement et possèdent le brillant et la limpidité que leur donnerait le sang ou le blanc d'œuf; enfin les cuites en sont des plus faciles.

Il faut, pour expliquer les réactions précédentes, admettre que le carbonate de chaux naissant forme avec la matière colorante que contiennent les sirops une laque insoluble dans ce milieu.

On peut, du reste, s'assurer du fait en examinant le dépôt après lavage réitéré. Ce dépôt présente à l'œil une coloration qui rappelle celle du sucre, qui a servi de point de départ à l'opération. Un effet analogue se produit sur les substances qui troublaient naguère la transparence des sirops, si bien clarifiés après avoir subi toutes ces opérations.

Le nouveau procédé a cela de précieux qu'on peut en faire l'application avec le matériel habituel des fabriques de sucre, et qu'il permet à ces usines de raffiner leurs produits pendant la morte saison et d'obtenir des sucres qui ne le cèdent en rien à ceux des grandes raffineries.

Le docteur Jacobson vient de publier une invention qui, pour avoir moins de portée que celle de M. Wœstyn, n'en tend pas moins à modifier une des habitudes de nos ménages.

Jusqu'à présent, pour marquer le linge, on recourait soit à des encres qui le brûlaient et le trouaient, soit à une sorte de broderie faite avec du coton rouge, dont le moindre inconvénient est que la couleur s'en efface peu à peu sous l'action de la lessive.

M. Jacobson recommande pour le même usage le noir d'aniline de Lightfoot, dont l'indébilité est supérieure à l'indébilité de toutes les encres au nitrate ou au tartrate d'argent.

On prépare d'abord deux liqueurs différentes :

La première en dissolvant dans 60 parties d'eau distillée 8,52 de chlorure de cuivre cristallisé, 10,65 de chlorate de soude et 5,35 de chlorure d'ammoniaque;

La seconde, en dissolvant vingt parties de chlorhydrate d'aniline dans trente parties d'eau, à laquelle on ajoute vingt parties de gomme avec quatre d'eau, et dix de glycérine.

On mêle une partie de la première solution avec quatre parties de la seconde.

Ce mélange, d'une couleur verte et sans éclat, s'applique sur le linge avec une plume d'oie ou un pinceau, et la couleur vert pâle de l'écriture passe graduellement au noir par l'action de la chaleur.

Le meilleur moyen d'obtenir ce dernier résultat consiste à tenir le linge marqué au-dessus d'un vase d'eau bouillante ou à l'approcher simplement du feu ou d'une lampe.

Le lavage à l'eau chaude et au savon achève de donner à la marque une nuance bleu foncé.

Cette couleur résiste parfaitement aux acides et aux alcalis. Les acides d'une certaine force la font parfois passer au vert, mais les alcalis la ramènent infailliblement au noir.

Enfin une solution concentrée de chlorure de chaux peut rougir celle de l'écriture et finir même par la faire disparaître, mais au bout de quelques jours elle revient avec un accroissement d'intensité.

Rien ne peut enlever réellement les marques faites ainsi au linge, à moins qu'on ne le brûle.

Puisque nous sommes en train de donner des recettes, en voici une qui ne manque pas d'actualité au moment où l'imprudence des baigneurs coûte tant d'accidents :

M. le docteur Labordette a présenté récemment à l'Académie de médecine un mémoire dans lequel il appelle l'attention sur un des symptômes les plus caractéristiques de l'asphyxie : la contraction des mâchoires.

Cette contraction de mâchoire qu'on remarque chez presque tous les noyés, loin d'être un signe de mort, comme on le croit généralement, serait au contraire un signe de la persistance de la vie.

Le docteur Labordette appuie cette opinion sur une série d'expériences. Ce sont encore de pauvres animaux qui en font les frais.

Un animal, plongé dans l'eau et qu'on empêche de venir respirer à la surface, exécute des mouvements d'aspiration qui font monter des bulles d'air. Tout en tenant la bouche fermée, il nage, va au fond, et essaye de remonter. Au bout d'une minute environ, ses membres cessent de se mouvoir et semblent se contracter; il retombe au fond, tente de nouveau de nager, entr'ouvre la bouche et la referme aussitôt, tandis qu'il se roidit et tombe pour ne plus se relever. Au bout d'une minute et demie, les yeux lui sortent de la tête, et il contracte très-fortement ses mâchoires. C'est avec peine qu'avec une pince on arrive à desserrer celles-ci.

En maintenant la bouche ouverte, et en faisant exécuter aux mâchoires des mouvements qui simulent ceux qui se produisent dans l'acte de la respiration, on voit la victime renaître à la vie à mesure que l'air pénètre dans ses poumons.

Durant cette expérience répétée sur douze rats du même âge, *neuf* ont été rappelés à la vie, *trois* sont morts.

En prolongeant le séjour de l'animal sous l'eau pendant deux ou trois minutes, les membres se détendent peu à peu, les mâchoires se desserrent, les membres cessent de se contracter, et rien ne peut rappeler les victimes à la vie.

Les membres des animaux noyés et exposés à l'air ou laissés dans l'eau, pendant douze heures, redeviennent rigides, mais d'une rigidité qui ne présente plus alors rien de la roideur des noyés chez lesquels la mort n'est point irrévocable. Avec un peu d'attention, on ne saurait s'y tromper.

Naturellement M. Labordette a cherché à s'assurer si chez les personnes noyées et rappelées à la vie on constatait une contraction des mâchoires semblables à celle qu'on observe sur les rats, et il en a acquis la certitude.

De ce qu'on vient de lire, il ressort, on le voit, l'indication impérieuse, quand on se trouve en présence d'un noyé, de s'occuper tout d'abord de vaincre l'obstacle qu'oppose à la rentrée de l'air dans les voies aériennes la contraction des mâchoires.

SAM. HENRY BERTHOUD.

LE VÉLOCIPÈDE

Le vélocipède serait-il réellement destiné à entrer dans les mœurs de la jeunesse française? Le vélocipède, il est superflu, sans doute, de vous le décrire : tout le monde a vu passer sur les boulevards ou aux Champs-Élysées ces petits appareils mus par les pieds de leurs conducteurs, lesquels sont des automédons sur les vélocipèdes à trois roues et des cavaliers sur ceux à deux roues. Ces novateurs de la locomotion passent devant vous avec la rapidité de la flèche, et déploient une adresse et un sang-froid remarquables pour guider leurs légers véhicules au milieu des voitures. Pour plus de précision dans les détails, nous n'avons qu'à prier ceux de nos lecteurs qui ne connaîtraient le vélocipède que de nom de vouloir bien se reporter à la gravure de ce numéro, qui représente les ébats d'un groupe de jeunes adeptes qui s'occupent de constituer, au pré Catelan, un club consacré au vélocipède.

L'administration du pré Catelan cède au club un chalet et a fait élever pour les courses de la saison une tribune de départ au bord de la grande pelouse. Il est question, sans que nous ayons pu vérifier l'exactitude du fait, d'un prix de cinq mille francs offert par un amateur. Les promoteurs du club sont des jeunes gens du meilleur monde. Félicitons-les d'avoir tout d'abord éliminé les demandes d'admission envoyées par certaines demoiselles trop connues au Bois et aux courses.

Messieurs les héros du vélocipède auront bientôt, sans doute, organisé le club en question; car, en dépit de certaines petites vexations, dont les journaux ont parlé, ils sont loin d'avoir renoncé à leur projet. Pourquoi pas, après tout? Le monde marche, la mode doit faire comme lui. A côté des clubs consacrés aux courses de chevaux et aux régates d'eau douce et d'eau salée, a surgi récemment le club des patineurs. Le sport nouveau ne nous paraît pas moins déraisonnable ni moins utile que celui-là. En tout cas, il aura l'avantage de pouvoir fonctionner beaucoup plus souvent que le patinage, pour lequel la fine fleur du monde élégant s'est pris tout à coup d'une si belle passion.

A quand l'ouverture d'un club de vélocipèdes-Crampton, munis d'excellentes machines à haute pression et guidés par des *gentlemen-steam-readers*?

R. BRYON.

CHRONIQUE DU SPORT

1261 ET 1868.

L'ABBAYE ET L'HIPPODROME DE LONGCHAMPS

Le Derby, les Oaks, Epsom, Chantilly

Il y a maintenant plus de six cents ans, s'élevait sur les bords de la Seine, au couchant du vieux Paris, un monastère devenu célèbre : c'est cette abbaye de Longchamps fondée par Isabelle, sœur de saint Louis, et où — disent les chroniqueurs — les religieuses entrèrent en clôture « la veille de la Saint-Jean, le vingt-troisième jour de juin, en l'an 1261. »

On sait suffisamment ce que fut pendant toute une suite de siècles le pieux pèlerinage à cette abbaye; mais je puis rappeler que sa chapelle se trouvait à quelques mètres seulement de l'emplacement où s'est élevé depuis le moulin dit de la Galette; — (celui qui se trouvant aujourd'hui au premier tournant de la piste, domine le splendide hippodrome du bois de Boulogne, et passe, les jours de courses, à l'état de tribune populaire.)

Attiré d'abord par le charme d'une belle musique, une foule élégante se rendait là pour entendre les matines, qui s'y chantaient l'après-dînée du mercredi, jeudi et vendredi de la semaine sainte. Aussi le pèlerinage ne tarda pas à se métamorphoser en simple promenade *fashionable*, devançant ainsi de centaines d'années l'introduction de ce mot même en France. Enfin la promenade devint à son tour une grande exhibition publique des modes nouvelles; et l'habitude ainsi prise, s'étant de plus en plus enracinée, les générations qui ont suivi ont vu tous les ans, à la même époque, se renouveler la cérémonie, alors que l'abbaye ellemême avait depuis longtemps disparu.

Mais de cette grande foire aux *suprêmes* élégances — comme on dit maintenant, — il en est resté les dessins du temps; en reproduisant ces modes avec fidélité, ces dessins devaient préparer pour l'avenir une collection de caricatures si réjouissantes, des types de personnages tellement grotesques, que c'est à ne pas croire que pareils ridicules aient jamais pu exister. Alors, dans un temps donné, que dira-t-on des modes actuelles! Car en grande faveur encore, il y a quelques années seulement, si la promenade de Longchamps tombant de plus en plus en désuétude a fini par disparaître, Longchamps même — c'est-à-dire l'hippodrome parisien — le vrai Longchamps, moniteur général des modes pour grandes et... *petites dames*, est plus vivant, plus animé, plus suivi, et surtout plus excentrique que jamais. Seulement au lieu d'y promener comme autrefois quelques aunes d'étoffe dans une voiture découverte, maintenant on entraîne soi-même vingt-cinq ou trente mètres sur le turf; enfin ce n'est plus vers l'abbaye, mais vers l'hippodrome de Longchamps que se dirigent les équipages, — ce n'est plus le *chant* des ténèbres, mais le *champ* de courses qui en est le prétexte.

Voilà pour *la plus belle moitié* du genre humain. Quant à l'autre, fils dégénérés des cavaliers du moyen âge, chétifs descendants de cette *chevalerie*, dont le nom même ainsi que le mot *chevaleresque* vient de *cheval* (car le cheval était à la fois l'emblème et l'instrument de cette chevalerie, d'où devait sortir un jour le mot magique « honneur! ») — quant à l'autre, dis-je, c'est avec passion qu'elle afflue aussi sur le turf. Mais là, hélas! le cheval n'est plus qu'un de, un pion rapide pour la partie effrénée qui se joue maintenant sur l'immense tapis vert des hippodromes.

Quelques heures encore, quand paraîtra ce numéro, et le grand prix de 100,000 francs sera disputé à Longchamps. De huit heures à minuit on va faire queue ce soir aux portes des offices et agences divers. Là (et aussi de trois heures à cinq heures dans la semaine) on se procure d'avance comme jadis aux bureaux de loteries, les *tickets* pour le tirage des *poules, paris mutuels, omnibus*, etc., du lendemain. Allez voir tous les dimanches la foule se précipiter vers les bureaux roulants établis au centre des hippodromes, et vous aurez le secret de l'immense développement qu'ont pris tout récemment le goût, la passion, le succès fou des courses en France.

Ainsi, la semaine dernière, le jour où le prix du Jockey-Club ou Derby français a été couru à Chantilly, le chemin de fer du Nord apportant ses flots de parieurs sur les bords de la Nonette, a transporté cette fois treize mille voyageurs de plus que de coutume. Là, les éclatantes couleurs de M. le comte de Lagrange ont encore pâli; car, comme toujours depuis sept ans (c'est-à-dire depuis la victoire de *Gabrielle d'Estrées* en 1861), la formidable écurie n'a jamais pu conquérir que la seconde place dans cette course importante, et c'est ce qui est arrivé cette fois encore avec *Gondolier*. Quant au fameux favori *Gouvernail*, dont j'ai signalé ici même la pointe significative sur Newmarket, — *Gouvernail* qui a fait parier de si grosses sommes pour les couleurs du duc de Hamilton, *Gouvernail* n'a pas même été *placé*, n'étant arrivé que cinquième; et, aux applaudissements de la foule, c'est *Suzerain* qui a rapporté cette belle palme à l'écurie de M. Schikler.

M. le comte de Lagrange a été bien plus malheureux encore de l'autre côté du détroit. *Rabican*, qui devait porter ses couleurs dans le Derby couru la semaine dernière à Epsom, a dû être abattu le vendredi précédent, après s'être cassé la jambe dans un galop. A Epsom aussi, une défaite imprévue est venue augmenter la collection de millions déjà perdus par le marquis de Hastings. La célèbre pouliche du noble lord, *Lady Élisabeth*, dont douze victoires n'avaient encore eu pour ombre qu'une seule défaite, était si grande favorite, tous les paris étaient dans une si grande proportion en sa faveur, que le journal spécial de sport, *le Derby*, disait la veille même de la course : « Nous apprenons qu'une transaction s'est faite entre le marquis de Has-

tings et ses créanciers, et que rien n'empêchera Sa Seigneurie d'assister au Derby et de voir ses couleurs conduites à la victoire par *Lady Élisabeth.* »

Mais, hélas! au printemps, et comme on pourrait dire en parodiant un vers célèbre de François Ier :

Souvent jument varie,
Bien fol est qui s'y fie,

dès le départ, la folâtre pouliche était bien plus disposée à courir la pretantaine avec quelque compagnon de ce lot de chevaux d'élite, qu'à suivre une piste en sérieuse compagnie. Aussi n'a-t-elle seulement pas pris la peine de se mettre, même un instant, *à l'ouvrage,* tandis que *Blue Gown,* à sir Joseph Hawley, arrivait le premier au but, suivi de *King-Alfred,* à M. le baron de Rothschild, battant à son tour seize autres concurrents.



LA BARONNE JULIE EBERGENYI — LE COMTE GUSTAVE CHORINSKY.

D'après des photographies envoyées par notre correspondant de Vienne. — Voir le Courrier du Palais

Deux jours plus tard, *Athéna,* compagne et associée de *Lady Élisabeth,* a du moins été placée dans la grande course correspondant à celle du Derby, et gagnée cette fois par *Formosa,* à M. Kookson; mais elle est arrivée troisième seulement dans cette épreuve connue depuis près de cent ans sous le nom célèbre des *Oaks.* Car la première date de l'annee 1779, lors de la fameuse fête champêtre qui eut lieu alors au château des Oaks. C'était à l'occasion des noces princières d'un lord Derby avec une Hamilton; et de cette fête retentissante il est même resté la ballade populaire *The Maid of the Oaks,* la Vierge des chênes — un des mille chants des rimeurs de l'époque en l'honneur de la belle fiancée. De là enfin date aussi le premier Derby, celui dont en 1780 *Diomède* rapporta à sir Bambury la première couronne.

Château, fête champêtre, noces, courses et ballade, tout cela est sorti d'un petit cabaret à bière à l'enseigne des *Oaks* (chênes), une simple buvette qui s'élevait jadis au milieu des bruyères, sur les dunes d'Epsom. — Assez curieuse histoire que j'ai maintes fois racontée depuis plus d'un demi-quart de siècle, mais que je ne rappelerai pas aujourd'hui, car j'ai déjà noirci beaucoup trop de papier blanc.

LÉON GATAYES.

M. DISRAELI A LA CHAMBRE DES COMMUNES

On a remarqué avec quelle attitude profondément émue le nouveau chef du ministère anglais, M. Disraeli, a repris dernièrement la parole à la chambre des communes. Était-ce

M. DISRAELI A LA CHAMBRE DES COMMUNES; dessin de notre correspondant à Londres.

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



SALON DE 1868.

COURBET. 603. — *L'Aumône.*

Soyons charitables aussi. Ne parlons pas du tableau.

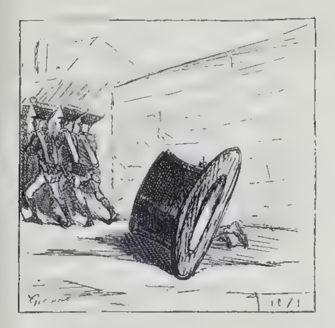


Les portraits en pied pas toujours agréables à voir depuis la mode des robes courtes.



GUSTAVE DORÉ. 817.

Moines attendant leur tour dans un bureau d'omnibus un jour de pluie.



GÉROME. 1071.

Étude sur l'état de la chapellerie en 1815.



M. VICTOR GIRAUD. 1008.

Un mari engage sa femme à tenir la rampe, les escaliers lui paraissant glissants.



M. HEILBUTH. 1224.

Job se croyant bien à tort sur son fumier. Le peintre a oublié de lui en mettre. — (On ignore le motif.)



DE MOULIGNON. 1832.

Faut-il qu'elle soit bête! Se peindre elle-même, tandis qu'elle a un peintre du mérite de M. de Moulignon à sa disposition.



M. SCHENCK. 2251.

Le droit de réunion. Congrès scientifique.



CAIN. 3153.

— Vois donc, mon ami, tu es sûr qu'il n'a pas un lorgnon?



Des singuliers effets occasionnés par l'exposition simultanée des fleurs et des sculptures.



— Ma chère, grondez donc mon mari! Il ne trouve pas cela joli les robes courtes.



BAL POUR L'ŒUVRE DES BLESSÉS.

— Je n'ai jamais autant dansé! Les blessés doivent se sentir bien soulagés.

le sentiment de la responsabilité qui lui incombe désormais ou le trouble bien concevable de se voir elevé tout à coup à un poste aussi important qui impressionnait si vivement l'orateur? Toujours est-il que la simplicité mesurée de son debit et de son geste lui a du premier coup conquis les suffrages de ses adversaires aussi bien que ceux de ses partisans politiques.

Un de nos correspondants d'Angleterre nous adresse un dessin représentant M. Disraeli prenant la parole dans la discussion sur le bill relatif à l'Église d'Irlande. Devant l'orateur, sur la table de chêne qui occupe le centre de la salle, est le fameux coffre rouge aux dépêches, et tout auprès la masse dorée que Cromwell qualifiait dédaigneusement de hochet, quand il fit son 18 brumaire.

La place qu'occupe M. Disraeli est celle qui est ordinairement assignée au chef du cabinet anglais. Les autres ministres siégent sur le même banc à sa droite et à sa gauche.

Sur le banc qui fait face, de l'autre côté de la table, se tiennent M. Gladstone et les principaux membres de l'opposition. C'était là que M. Disraeli lui-même siégeait avec ses amis avant l'avénement du ministère Derby en 1866.

La chambre des communes, dont on peut avoir une idée par notre dessin, mesure vingt-trois mètres de longueur sur quatorze mètres de largeur et treize d'élévation. Elle est de forme rectangulaire. Le fauteuil du *speaker* ou president est placé sur une estrade surmontée d'un dais, à l'extrémité nord de la salle. Les siéges des membres du parlement s'élèvent en amphithéâtre autour de l'espace libre du milieu. La tribune des stenographes et des étrangers se trouve au-dessus de l'estrade du speaker; en face est une autre tribune pour le public.

FRANCIS RICHARD.

COURRIER DU PALAIS

Encore l'empoisonnement d'une comtesse autrichienne par une baronne hongroise — Portraits du comte et de la chanoinesse. — Une femme fusillée par son mari. — Persécution d'un vicomte par sa cuisinière. — Rigueur des anciennes lois. — Ou le mariage ou la potence. — Recherche de style et recherche de la paternité. — Le code de la presse. — A quoi servent les secretaires au barreau.

Nous avons déjà parlé d'une affaire des plus curieuses et des plus dramatiques. Il ne lui a manqué que d'être française pour obtenir tout son retentissement, car personne n'ignore que si *le temps ne fait rien à l'affaire,* le *lieu* y fait beaucoup, si bien que l'intérêt du public se manifeste en raison inverse du carré des distances. Un individu qui est assommé à Asnières fait plus d'effet que trente qui sont exterminés à Philadelphie. Le procès auquel nous faisons allusion a été déjà tranché à Vienne en la personne d'une baronne hongroise, chanoinesse du chapitre de Brünn, la baronne Ebergenyi. Cette baronne a été reconnue coupable d'avoir empoisonné une comtesse autrichienne. C'est maintenant le comte de cette comtesse, M. de Chorinsky, qui va être jugé à son tour à Munich : car vous n'avez pas oublié que l'acte d'accusation de Vienne présentait ce comte, c'est-à-dire le mari de la victime, comme l'instigateur de ce forfait. Le comte de Chorinsky, en mettant en campagne sa maîtresse chargée de le débarrasser de sa femme, ecrivait à la baronne Ebergenyi : « Ma Julie angélique, ma divinité, je continue à prier pour que tu reussisses.... Je prie ardemment pour toi... Je ne puis que prier pour que tu restes ferme... Dieu te garde et te protege, ma petite femme ! »

De telle sorte que si la seconde moitié de l'acte d'accusation est réputée vraie à Munich comme la première moitié a été jugée vraie à Vienne, M. le comte Chorinsky serait coupable d'avoir trempé dans cette sorte d'empoisonnement à l'eau bénite additionnée de thé et d'acide prussique.

En attendant ces débats qui vont s'ouvrir, nous donnons les portraits de la chanoinesse et baronne hongroise et du comte autrichien.

En regard de cette comtesse empoisonnée à l'étranger, nous trouvons en France, devant la Cour d'assises de Lyon, une femme fusillée par son mari. Le fusil était jusqu'à présent une arme assez inusitée en menage, mais, avec le progrès des guerres intestines dans les familles, il faut s'attendre à tout. L'arme à feu a cet avantage, disait un observateur, qu'elle se prête à tous les regimes. Supposez la polygamie, et il suffit de changer le fusil en revolver pour en obtenir les mêmes services.

L'emploi du fusil donne à ce crime un caractère campagnard. Il est clair qu'en ville on n'a pas de fusils chargés et qu'on ne se livre pas à de telles explosions. C'est donc en plein village, à Vaux, arrondissement de Villefranche, que le cultivateur Verjat a envoyé un coup de fusil mortel à sa femme. Pourquoi? Parce que cette pauvre femme venait de recueillir une succession qu'elle gardait pour son enfant et que le mari en exigeait l'usufruit. Dans les champs, presque tous les crimes n'ont-ils pas pour mobile la cupidité? Verjat n'avait que trente-six ans. Il a été condamné à quinze ans de travaux forcés.

En descendant de quelques degrés l'échelle de la criminalité, nous constatons que les femmes n'ont pas toujours été les persécutées et les victimes. En voici une qui comparait devant la police correctionnelle de Paris, sixième chambre. M. l'avocat impérial Aulois en fait l'histoire qui, bien que peu édifiante, ne manque pas d'intérêt. Mélanie Morin est de Tarascon : elle a vingt-huit ans aujourd'hui. A vingt et un ans elle entra comme cuisinière au service de M. le vicomte de V..., qui habitait alors le château du Bois-Vert. Elle prétend avoir eu des relations avec son maître : mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a un enfant et qu'elle a été chassée du château sans ressources et sans asile.

Depuis cette époque elle n'a cessé de poursuivre son ancien maître de ses invectives, de ses reproches et de ses réclamations. Le vicomte a eu le tort de s'emporter en 1862 et de donner un coup de cravache, auquel sa cuisinière répond par un coup de parapluie en 1868.

Vous allez voir ce que ce coup de cravache rapporta au vicomte il y a six ans et ce que le coup de parapluie compliqué d'injures et de menaces sous conditions vient de rapporter ces jours-ci à la cuisinière provençale. M. le vicomte de V..., pour avoir brutalement frappé Mélanie Morin, fut condamné par le tribunal de Tarascon à quinze jours de prison qui furent, en appel devant la Cour d'Aix, réduits à une amende de 200 francs. Attendu, dit cet arrêt, « que les torts du prevenu sont atténués par les incessantes provocations de la plaignante, et les indemnités pécuniaires à elle données. »

Plus tard, M. le vicomte de V... vint à Paris, et c'est là que se place un coup de parapluie administré dans la rue par l'irrascible et vindicative cuisinière. Pour cette voie de fait elle fut condamnée à vingt-quatre heures de prison.

Aujourd'hui elle recommence de plus belle. Elle s'est logée à proximité de l'hôtel de M. le vicomte pour être à portée de le harceler à toute occasion. Elle lui fait des scènes publiques; elle lui écrit des lettres de menaces où elle demande un capital de 20,000 francs en injuriant non-seulement M. le vicomte, mais la femme de celui-ci. Elle termine ainsi l'une de ses lettres, aussi dépourvue de modération que d'orthographe : « Mets-toi sur tes gards! car tu me la paera; on me coupera le cout si on veux, mais, ou en nome ou en feme, je ta traperez. »

Le ministère public se demande si tant d'exaltation peut loger dans une tête saine. Si le tribunal partage ses doutes, il voudrait qu'un médecin fût consulté. Il admet que la position de cette malheureuse fille est intéressante. « Qu'il faille la plaindre et lui être miséricordieux, qui s'y opposerait? » s'écrie-t-il.

Enfin il conclut à cette alternative. Si monomane, il faut l'acquitter : si raisonnable, comme intelligence s'entend, et non comme conduite, il faut la traiter sévèrement, comme cupide et méchante. Le tribunal a condamné Mélanie Morin à deux mois d'emprisonnement.

Autrefois de tels debats ne se jugeaient qu'au grand criminel et mettaient en jeu la peine capitale. Ce n'est que depuis le Code Napoléon que la recherche de la paternité a été interdite.

Sous l'ancien régime on recherchait au contraire cette paternité. Le Code Fabrien ajoutait pleine confiance à la déclaration de la mère plaignante, qui, par-devant notaire d'abord et en plein parlement ensuite nommait le père de l'enfant. Sur cette déclaration, le père avait le choix ou d'épouser cette fille ou d'être pendu. Le parlement de Paris fut le premier qui, en 1679, osa changer cette rigoureuse et abusive jurisprudence.

Depuis lors on ne condamna plus l'accusé à épouser la mère, mais à l'indemniser, en fournissant aussi à l'entretien de l'enfant.

On ne s'en tint pas là. On examina de plus près les déclarations interessées des plaignants.

Le célèbre avocat général du parlement de Grenoble, Servan, prononça un réquisitoire dont les solides arguments furent plus tard repris par Bigot de Preameneu dans la discussion de l'article 340, qui proscrit la recherche de la paternité.

S'élevant contre la foi accordée par la justice à la déclaration faite par la mère, Servan s'écriait : « Autrefois on pouvait écouter les déclarations des filles du peuple; car elles étaient simples, grossières, mais vertueuses. Le luxe leur était inconnu. La laine faisait leur vêtement; elles filaient la soie sans la désirer; mais aujourd'hui... une fille qui a su tant de fois tromper une mère craindra-t-elle d'abuser un moment un notaire? »

Puis il ajoutait ceci qui, pris au pied de la lettre, tournerait étrangement au comique :

« Je croirai le témoignage d'une fille qui se tait et jamais celui d'une fille qui ose parler; je croirai ses larmes et jamais ses récits. »

Et cette partie de son argumentation, il la terminait par cette métaphore trop subtile :

« Est-ce à la pointe de ce roseau que vous irez suspendre vos arrêts? »

Dans la circonstance, Servan cherchait à disculper un maître de danse fort laid, et il se servait des disgrâces de l'accusé pour le faire déclarer innocent.

Il disait ceci, qu'on écoutait avec le plus grand sérieux dans ce temps-là :

« Offrirai-je au rang des présomptions favorables les dons malheureux que lui a faits la nature? Sa seule presence réfute l'accusation. Il suffit de le voir pour le croire innocent, et quand une fille s'accuse de faiblesse pour lui, il est plus aisé de concevoir son imposture que son penchant. »

Malgré tous ses efforts, les opinions du parlement furent partagées, si bien que pendant cinq mois ce malheureux maître de danse ne sut veritablement sur quel pied danser. On finit toutefois par le mettre hors de cour.

Mais il est temps de laisser là les anciennes lois pour revenir aux nouvelles.

On m'adresse une brochure portant ce titre : *Code complet de la presse,* contenant toutes les dispositions en vigueur des lois sur la presse, la librairie et l'imprimerie, par M. Antoine Giboulot, docteur en droit, avocat à la Cour imperiale de Paris.

Avant de parler de cet ouvrage, qui nous touche au premier chef, parlons de l'auteur, qui appartient à cette jeune phalange du barreau, appelee la phalange des secretaires.

Il vous souvient que, dans la comédie des *Plaideurs* Perrin Dandin dit à ceux qu'il croit ses justiciables :

... Avez-vous eu le soin de voir mon secretaire?
Allez lui demander si je sais votre affaire

Autrefois c'étaient les juges qui avaient des secrétaires; aujourd'hui ce sont les avocats. Et il existe des avocats qui en ont jusqu'à sept, que l'on pourrait nommer.

Sept secrétaires! Cela ne ressemble-t-il pas à une usine de plaidoiries et à une fabrique d'eloquence? Aussi est-ce là une exception. Un ou deux secretaires sont la règle.

Ces secrétaires sont autant de jeunes avocats, stagiaires le plus souvent, qui font leurs premières armes sous un *maître*, en attendant que, mis hors de page, ils deviennent maîtres eux-mêmes et prennent à leur tour des secrétaires aussi.

Quelquefois ces secrétaires s'embarquent dans une collaboration sans esprit de retour. Ils se constituent à perpétuelle demeure les amis dévoués, suivant la voie du patron, sans songer eux-mêmes à s'en ouvrir une pour leur propre compte. C'est ainsi que, depuis douze ans, notre camarade Taillefer s'est attaché à notre éminent confrère Nogent Saint-Laurens. Quel excellent juge ferait Taillefer! mais il ne songe qu'aux prospérites de son patron, qu'à ses succès qu'il prepare en preparant ses dossiers. Il est heureux ainsi. Rares et bonnes natures, qui ne comprennent la satisfaction directe et ne savourent que cette joie impersonnelle qui est faite des triomphes d'un ami.

A côté de Taillefer, et choisi par lui, est un secrétaire de plus fraîche date, l'auteur justement de la brochure dont nous parlons ici.

M. Antoine Giboulot a fait pour la loi sur la presse ce qu'on fait après une bataille. Il a compté les vivants et les morts. Il a fait le dénombrement de tous les textes qui ne sont pas exterminés par la nouvelle loi et qui, se conciliant avec elle, se tiennent encore debout. C'est là un manuel des plus utiles, dont le meilleur éloge se trouve dans la lettre qui sert de préface à l'ouvrage :

« L'an dernier, écrit Me Nogent Saint-Laurens au jeune jurisconsulte, lorsque je fus chargé du rapport sur la loi de la presse et pendant que j'étudiais attentivement cette législation complexe, j'ai pensé souvent qu'au lieu de faire une loi nouvelle et de l'ajouter aux autres, il eût mieux valu peut-être réunir ces lois, éliminer tout ce qui était abrogé et tout concentrer dans un texte unique, qui serait devenu le code de la presse.

« L'idee que j'avais entrevue, vous venez de la réaliser. Vous avez fait une œuvre très-utile, qui épargnera bien des recherches et des controverses. A cause des qualités que je vous connais et que j'apprecie mieux que personne par une collaboration quotidienne qui m'est chère, je suis sûr que votre œuvre est bien faite et digne du succès que je prévois. »

Puisque nous en sommes sur le chapitre des secrétaires, pourquoi ne mentionnerions-nous pas un petit proverbe qu'on jouait l'autre jour dans un salon de notre spirituelle bazoche? Depuis que les anciens entrent à l'Academie comme chez eux, les jeunes font des provisions pour y être admis plus tard. Comme leurs ancêtres de la Table de marbre, ils font des pièces et ils les jouent. Celle-ci était intitulée *le Secrétaire*. Et on nous a cité une fin de couplet, car on chante aussi dans la pièce. Le secrétaire explique ainsi les prospérités du vieil avocat dont il est l'auxiliaire :

Mon patron n'a que des succès :
Toutes les dames sont contentes,
C'est lui qui gagne les procès,
Moi qui cajole les clientes.

MAÎTRE GUÉRIN.

UNE RÉCEPTION DIPLOMATIQUE AU CAIRE

Notre correspondant en Égypte nous envoie un très-beau et très-interessant dessin, qui nous montre la réception, par le vice-roi d'Égypte, du nouveau représentant de la Confédération de l'Allemagne du Nord. La visite de ce diplomate a été entourée d'une pompe exceptionnelle et d'un luxe tout oriental.

M. Theremin, conseiller de légation et appelé par le roi Guillaume Ier au poste de consul général près le gouvernement d'Ismaïl-Pacha, est arrivé récemment au Caire. Un cortége magnifique a été le prendre à sa résidence, et l'a conduit au château de Kasr-el-Nil, où l'attendait le vice-roi. Trois cents cavas à cheval lui servaient d'escorte. Dans la première voiture, toute dorée et attelée de quatre chevaux brillamment caparaçonnés, se trouvaient le consul général et le grand maître des cérémonies Seky-Bey; dans la deuxième voiture, on voyait le personnel du consulat général à Alexandrie, le vice-consul et les drogmans; dans la troisième, le consul de l'Allemagne du Nord au Caire; dans la quatrième, le consul allemand de Karthoum et l'agent consulaire de Suez.

Dans la vaste cour du palais de Kasr-el-Nil, les troupes, disposées en bataille, rendirent les honneurs militaires aux arrivants. Le vice-roi était entouré de tous ses ministres; il donna son audience dans une superbe salle du rez-de-chaussée

Après les discours d'usage, le vice-roi dit au consul général qu'il avait ordonné de lui présenter, comme souve-

nir et en témoignage de l'amitié qui unissait les deux pays, un sabre d'honneur et un de ses propres chevaux. Le ministre des affaires étrangères présenta le sabre, que le vice-roi passa lui-même à la ceinture du diplomate. En même temps, un esclave amenait au pied du perron du palais un admirable cheval blanc de pure race arabe.

Le cortége retourna au palais de la légation avec le même cérémonial qu'à son arrivée, et au milieu des salves d'artillerie tirées par le fort d'El-Kalah.

X. DACHERES.

LE CURÉ CHAMBARD

(Suite[1].)

II.

Douze heures s'étaient écoulées depuis l'événement que nous avons raconté; aux cris de désespoir, aux lamentations bruyantes du premier moment, avait succédé cette douleur morne et profonde qui, de temps en temps, laisse échapper un soupir étouffé et tomber une larme muette. Le corps de Saturnin Siadoux était couché, exposé sur un lit qu'on avait dressé dans une salle basse, où avait passé successivement tout le village; deux cierges de cire jaune, allumés, l'un à la tête, l'autre aux pieds du cadavre, jetaient leur lueur blafarde et vacillante au milieu d'un jour brumeux; les femmes s'étaient retirées dans leur appartement, et Jean et Louis, les deux plus jeunes fils du mort, veillaient seuls, immobiles et muets, assis en face l'un de l'autre, chacun d'un côté d'une vaste cheminée, où brûlaient les derniers débris du feu de la nuit.

De temps en temps, l'un des deux jeunes gens se levait, allait embrasser les cheveux blancs de son père et revenait s'asseoir en pleurant.

Tous deux étaient sombres, et parfois même, une expression sinistre et menaçante, passant sur leur front, trahissait les pensées qui leur traversaient le cœur.

Depuis qu'ils étaient là, et il y avait de cela cinq ou six heures, ils n'avaient échangé que ces seules paroles :

— Sais-tu où est notre frère Thomas ? avait demandé Jean.

— Non, avait répondu Louis.

Et tous deux étaient retombés dans un silence effrayant pour quiconque connaissait ces natures violentes et expansives.

Tout à coup, la porte s'ouvrit, et Thomas parut sur le seuil; les deux frères avaient levé la tête en même temps pour lui demander d'où il venait; mais ils remarquèrent sur son visage une expression si étrange, qu'ils n'osèrent pas interroger leur aîné et qu'ils attendirent. Thomas déposa son manteau près de la porte, s'avança lentement vers le cadavre, et, le découvrant, l'embrassa au front; puis il revint se placer entre ses deux frères, et, remettant son chapeau sur sa tête et croisant les bras :

— A quoi penses-tu, Jean ? dit-il.

— Je pense à venger la mort de mon père, répondit le jeune homme.

— Et toi, Louis ?

— Moi aussi, répondit-il.

— Seulement, reprit Jean, quel peut être le meurtrier ?

— Il n'avait jamais fait de mal à personne, dit Louis.

— Et cependant, c'est une vengeance, continua Jean.

— Et comment sais-tu cela, que c'est une vengeance ? demanda Thomas.

— Ah ! c'est vrai, dit Louis, tu étais déjà parti quand on a visité ses vêtements : on a retrouvé dans ses poches sa montre d'or, une timbale d'argent, douze écus de six livres au coin du roi, un quadruple d'or fin et cinq ou six piécettes de Barcelone.

— Tu vois bien, frère, que c'est une vengeance, dit Jean.

— L'infâme meurtrier ! s'écria Louis.

— Oh ! oui, bien infâme ! murmura Jean.

— Mais j'ai fait un serment, dit Louis.

— Et moi aussi, reprit Jean.

— Lequel ?

— C'est que je connaîtrai l'assassin, dussé-je passer ma vie à le chercher, et qu'il mourra de la main du bourreau.

— Touche là, frère, s'écria Louis, car j'ai fait le même serment.

— Eh bien, voulez-vous le connaître ? demanda Thomas en posant une main sur l'épaule de chacun de ses frères.

— Oh ! oui, s'écrièrent les deux jeunes gens en se levant vivement.

— Eh bien, il ne tient qu'à vous, dit Thomas.

— Tu le connais ? s'écrièrent les deux frères.

— Non, mais je sais un homme qui le connaît.

— Cet homme, quel est-il ? demandèrent à la fois Louis et Jean.

— Le curé Chambard, dit Thomas.

— Le curé Chambard ?... Explique-toi.

— Écoutez-moi bien, dit Thomas, et rappelez tous vos souvenirs.

— Parle.

— Hier matin, M. le curé part pour Toulouse, gai, calme, joyeux.

— Oui, dit Jean, je l'ai rencontré lisant son bréviaire, et il s'est interrompu pour me demander si le tic-tac du moulin de Saint-Genice m'empêchait toujours de dormir ?

— Je comprends, fit Louis, à cause de la petite Marguerite.

— Justement.

— Il devait passer toute la journée à Toulouse, reprit Thomas, puisque sa gouvernante ne l'attendait qu'à six heures.

— Après ?

— A midi, il arrive, pâle, effaré, s'enferme, gémit, pleure et prie; à cinq heures, on le trouve agenouillé dans le cimetière; à six heures, on le rencontre sans chapeau, malgré le vent et la pluie; à sept heures, quoique ce fût chose convenue, il refuse de venir souper avec nous; à huit heures, je suis obligé de l'aller chercher, et il me faut l'amener presque de force; pendant tout le souper, il est triste, distrait, préoccupé; enfin, quand, à onze heures, on rapporte le cadavre de notre père, quand il sait que toute la famille a besoin de ses consolations, il manque à tous ses devoirs, non-seulement d'ami, mais de prêtre, en se retirant sans dire un mot à personne, sans prévenir qu'il s'en va, et, depuis ce temps...

— C'est vrai, dit Jean, il n'est pas revenu.

— Serait-il complice de l'assassin ? s'écria Louis.

— Non, mais il le connaît.

— Tu le crois ?

— J'en suis sûr.

— Eh bien, que faut-il faire ?

— Il y a un homme qui connaît l'assassin de mon père, et tu demandes ce qu'il faut faire, Jean ?... s'écria Thomas.

— Il faut qu'il dise le nom de l'infâme, répondit Louis.

— A la bonne heure ! reprit Thomas en lui tendant la main, tu comprends, toi.

— Eh bien, courons chez le curé, s'écria Jean.

— Silence ! dit Thomas; nous n'obtiendrons rien si nous ne savons pas nous y prendre.

— Eh bien, voyons, tu es l'aîné, dirige-nous, frère.

— D'abord, jurons, sur le corps de notre père, de venger sa mort par tous les moyens possibles.

Les trois frères s'approchèrent spontanément du cadavre, et, réunissant leurs mains qu'ils appuyèrent sur le front du malheureux vieillard, ils prononcèrent le serment terrible d'accomplir la vengeance qu'ils regardaient comme un saint devoir.

— Maintenant, dit Thomas, attendons la nuit.

Les trois jeunes gens, comme pour s'encourager dans la résolution prise, restèrent tous les trois dans la chambre basse où était exposé le cadavre de leur père, se faisant servir à dîner près de lui; puis, quand la nuit fut venue, ils allèrent embrasser leurs sœurs et leur tante, qui, un peu calmées, éclatèrent de nouveau en pleurs et en sanglots lorsqu'elles les aperçurent.

Les trois jeunes gens avaient le front morne et l'œil sombre; mais ils ne versèrent pas une larme, ils ne poussèrent pas un soupir.

— Mon pauvre père ! mon pauvre père ! s'écrièrent les deux jeunes filles, et n'avoir pas pu lui dire adieu !

— Et ne pas connaître son meurtrier ! s'écria la veuve Mirailhe avec un geste menaçant.

— Quant à cela, tranquillisez-vous, ma tante, dit Thomas, nous sommes en voie d'arriver à le connaître, et nous le connaîtrons.

— Je donnerais la moitié de mon bien pour savoir qui a tué mon pauvre frère, dit la veuve.

— Et moi, la moitié de ma vie, dit chacune des deux sœurs

— Eh bien, ne bougez pas d'ici, dit Thomas; si vous entendez du bruit, ne vous inquiétez pas, c'est nous qui le causerons; si vous entendez des cris, dites bien : « Les trois frères sont à la besogne. » Priez pour notre père, mais ne bougez pas, et, demain, je vous le jure, demain, nous saurons tout.

— Oh ! mon Dieu ! s'écrièrent les jeunes filles, oh ! mon Dieu ! qu'allez-vous faire ?

— Allez, dit la veuve Mirailhe, c'est le devoir des enfants de venger leur père.

Puis, rassemblant contre elle les deux jeunes filles :

— Enfermez-nous, dit-elle, si vous doutez de nous.

Les jeunes gens embrassèrent de nouveau leurs sœurs et leur tante, sortirent et fermèrent la porte à la clef.

— Maintenant, dit Thomas, allez chercher M. le curé et dites-lui que les filles et la sœur de son ancien ami s'étonnent de ne pas le voir, et ont besoin de ses consolations. Seulement, au lieu de le conduire chez les femmes, vous le ferez entrer en bas; je vais vous y attendre.

Thomas rentra dans la chambre où était exposé le cadavre. Louis et Jean se rendirent au presbytère.

Le curé était seul; la vieille Marie courait dans le voisinage. En apercevant les deux frères, il tressaillit.

— Monsieur le curé, dirent-ils, comme vous le savez, on n'enterre mon pauvre père que demain; nous avons résolu de le veiller ensemble; mais, de cette façon, les femmes restent seules et sans soutien : elles ont compté sur vous, monsieur le curé.

— J'y vais, mes enfants, j'y vais, dit le curé tremblant comme la feuille, mais sentant qu'il devait avant tout accomplir ses devoirs et qu'il était en retard de consolations avec la pauvre famille.

Alors, il se hâta de revêtir un surplis pour donner, par l'aspect de l'habit ecclésiastique, plus d'autorité à sa parole, prit une croix portative et suivit ses conducteurs. Les rues du village étaient déjà désertes et personne ne les rencontra. Au lieu de conduire le curé chez les femmes, les deux frères le firent entrer, comme il était convenu, dans la salle basse.

En apercevant le cadavre éclairé par les deux cierges et Thomas, debout, près de la cheminée, où, sur un grand feu, bouillait une chaudière d'huile, le curé voulut faire un pas en arrière; mais Jean et Louis, qui le suivaient, le poussèrent en avant et fermèrent la porte derrière lui.

Le curé porta successivement ses regards sur les trois frères; il les vit tous trois pâles, mais résolus; il comprit qu'il allait se passer quelque chose de terrible. Il voulut parler, la parole expira sur ses lèvres.

— Monsieur le curé, dit Thomas avec un calme imposant, vous étiez l'ami de notre père, c'est vous qui lui avez donné le conseil d'aller à Narbonne : notre père a donc été tué pour avoir suivi votre conseil.

— Grand Dieu ! mes enfants, s'écria le prêtre, serait-il possible que vous me rendissiez responsable ?...

— Non, monsieur le curé, non. Nous représentons ici la justice divine, et, soyez tranquille, nous serons équitables comme elle.

— Eh bien, que me voulez-vous donc, alors ?

— Écoutez ! vous savez quelle tendresse notre père avait pour ses enfants, et vous ne doutez pas que chacun de nous n'eût donné sa vie pour son père.

— Oui, vous êtes de bons fils, de pieux enfants, je le sais.

— Eh bien, monsieur le curé, en bons fils, en pieux enfants que nous sommes, nous avons juré, tous les trois, de découvrir l'auteur du crime, et, comme vous le connaissez, nous vous avons envoyé chercher pour nous le nommer.

— Moi ! vous nommer le meurtrier ? Mais je ne le connais pas.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La fin au prochain numéro.*)



COURRIER DES MODES

C'est une belle saison que celle des voyages, mais que de choses à acheter avant le départ!... Les femmes parisiennes ont généralement le tort d'attendre le dernier moment pour faire leurs emplettes, il en résulte une grande fatigue, puis on oublie une foule d'objets et l'on a l'esprit inquiet.

Je trouve que le plus grand charme du voyage, c'est de n'emporter avec soi aucun souci; on a bien assez de songer à ses colis.

Une de mes amies qui est partie pour Bade cette semaine a pris le sage parti d'aller faire ses acquisitions dans les magasins de *la Ville de Saint-Denis*, où elle m'a prié de l'accompagner, ce que j'ai accepté avec empressement, voulant en même temps prendre quelques notes pour notre Courrier de modes.

Les gracieux costumes de cette importante maison sont garnis de dents de loup en étoffe pareille à la robe. Ces dents de loup sont la grande vogue du jour, on s'en sert pour la lingerie aussi bien que pour la confection des toilettes.

Les ouvriers qui ont la spécialité de ces ornements appellent ces dents de loup des *cocottes*, et j'enregistre le fait parce que ce nom a sa raison d'être, attendu que les coins pliés du tissu ressemblent aux angles des cocottes en papier.

Cette garniture est commode parce qu'elle est à la portée de tout le monde et qu'avec de la patience et un peu d'étoffe on peut en confectionner une ample provision.

La Ville de Saint-Denis a des costumes d'alpaga et de sultane dont les coupes sont très-jolies. Il y a la toilette Félicie, la toilette Djelma, la Marinière, la Pompadour. Toutes ont un cachet parfaitement distinct.

Mon amie a choisi aussi deux vêtements de baigneuse, dont la forme est nouvelle, puis une foule d'objets tels que ombrelle, mitaines, capeline, éventail, chaussure de campagne, petit châle en laine tricot de Biarritz, bas fil d'Écosse à jour et articles de mercerie.

Ce qui fait la vogue si soutenue des magasins de *la Ville de Saint-Denis* c'est le bon marché réel de tous ses articles, bon marché qui s'explique par une situation exceptionnelle et une vente considérable

Les petits chapeaux de voyage sont en paille, à forme plate et un peu ovale. On les garnit avec une guirlande souple en fleurs traînantes et une voilette-écharpe.

Les jupons à tournure complètent le costume, pour les voyageuses. L'acquisition du jupon parisien de M[me] Dugé (rue d'Aboukir, n° 9) est une excellente affaire.

Ce jupon dispense de tout autre, on peut l'agrandir à volonté, et comme le bas est garni d'une housse, en changeant la housse on varie le jupon. Cette housse est un volant qui s'attache à la jupe par un lacet et qui peut être en tissu pareil à la robe, en lingerie, en cachemire brodé, en satine à rayures, etc. La ceinture du jupon parisien est à *tournure-panier*, ce que l'on nomme en ce moment une *croupière*, volume exigé par la froncière de la robe.

Encore un mot au sujet des toilettes de voyage.

Les chemisettes que l'on porte avec toutes les jupes et qui sont, en lingerie élégante, avec dentelle et broderie ou en percale imprimée, en foulard, en mousseline de laine, ces chemisettes, dis-je, me paraissent en ce moment un des objets importants de la toilette. En effet, il n'est rien de plus commode pour varier sa mise, et on ne doit pas hésiter à en faire une bonne provision. Pour les chemisettes simples, on pose des plis rapportés sur les devants ou on se sert de ces fameuses dents de loup pour orner la poitrine, le col et les manches.

Il est très-facile, avec un bon patron, de faire chez soi ces chemisettes; elles sont alors, sinon meilleur marché, du moins beaucoup mieux cousues, ce qui me paraît très-important.

Avant de partir, on garnit son nécessaire de parfumerie L'Eau et la Pommade vivifiques ne seront point oubliées. Ce

1. Voir les numéros 691 à 698

deux produits, dont le dépôt est chez M. Binet, 29, rue de Richelieu, sont indispensables pour l'entretien de la chevelure; ils en arrêtent la chute en absorbant les pellicules et les font repousser.

Lorsqu'on prend des bains de mer, on doit, après le bain, se servir de l'Eau vivifique, qui tonifie la racine des cheveux et empêche que la tête souffre de l'action dévorante du soleil.

Le parfum de la Pommade vivifique ne s'altère pas, même dans les plus grandes chaleurs; cette pommade onctueuse est combinée pour activer les effets de l'eau, dont elle est le complément.

Parmi les nouveaux modèles de chapeaux habillés que nous voyons chez les grandes modistes, j'ai remarqué des poufs Marie-Antoinette en tulle bouillonné et fleurs; une catalane de tulle retombe derrière.

Ces coiffures se posent sur le front; elles sont très-gracieuses. On porte en dessous des chignons placés très-haut et accompagnés de boucles qui flottent et reviennent sur la poitrine.

On porte aussi des chignons tout en boucles.

Tout cela est joli, très-coquet, très-seyant; mais il faut de beaux cheveux ou une addition considérable de postiches.

Dans un prochain Courrier, nous offrirons à nos lectrices un dessin de modes d'après les derniers modèles de costumes pour saison d'été.

ALICE DE SAVIGNY.



LE ROCHAMBEAU, nouveau bâtiment cuirassé de la marine française. — Dessin de notre correspondant à Cherbourg.

LE ROCHAMBEAU

Le Rochambeau, qui s'appelait autrefois *le Dunderberg*, est un de nos plus formidables bâtiments cuirassés. Il a été acheté par la France aux États-Unis, et, depuis le mois de septembre qu'il est à Cherbourg, on s'est occupé d'y apporter quelques modifications.

Ce bâtiment est composé d'une espèce de forteresse basse en fer assise sur une coque de même métal. Deux ponts, très-peu élevés au-dessus de la ligne de flottaison, s'étendent à l'avant et à l'arrière. Ils sont aussi en fer, et, comme le reste, à l'épreuve des projectiles. L'hélice et le gouvernail sont cachés à l'arrière, tandis que l'avant est armé d'un puissant éperon.

Le Rochambeau a été construit à New-York par M. H. Webb. Sa longueur extrême est de 378 pieds, sa largeur de 73, sa profondeur de 34 et son tirant d'eau de 22. Il est pourvu de deux machines ayant une force combinée de 5,000 chevaux. L'épaisseur du blindage en fer est de 7 pouces pour le milieu du bâtiment et de 8 pouces 1/2 pour les deux ponts. La partie centrale est percée de dix-huit sabords par où les canons peuvent passer leurs bouches de fer. Toutefois, quand *le Rochambeau* est arrivé après une heureuse traversée de quatorze jours, son armement consistait seulement en quatre canons Rodman de 15 pouces et douze canons Dahlgren de 11 pouces; nous ignorons si ces canons ont été conservés.

Un autre vaisseau américain, *l'Onondaga*, récemment acheté par nous, est également en réparation dans le port de Cherbourg.

HENRI MULLER.

EAUX MINÉRALES DE VALS (Ardèche)

De l'emploi médical de l'eau de la source Dominique de Vals (Ardèche), dont la composition chimique est unique en Europe.

Elle est ferrugineuse et sulfureuse. On l'emploie pour combattre avec succès les fièvres intermittentes, les cachexies, les maladies de la peau, l'asthme, le catarrhe pulmonaire et surtout l'épuisement des forces.

Le corps médical considère cette eau très-agréable à boire avec le vin comme éminemment reconstituante, fortifiante, et remplaçant avec avantage les huiles de foie de morue et le quinquina.

Brochure de quarante pages, en dépôt chez tous les bons pharmaciens.

PROBLÈME N° 402

COMPOSÉ PAR M. AIMÉ GAUTIER, DE BERCY



Les Blancs jouent et font mat au onzième coup avec le Fou du Roi (F.2°CR)

RÉBUS



Explication du dernier Rébus.

Les arts et les sciences s[illegible]tent les découvertes se suivre.

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

EMILE AUCANTE.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

30 CENTIMES LE NUMÉRO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements.
Un an . . . . 20 fr.
Six mois . . . . . . 10 fr.
Trois mois. . . . . . 5 fr.
Étranger, le port en sus suivant les tarifs

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
19 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,000 gravures
Brochée : 80 fr. au lieu de 116 fr.
Reliée : 120 fr. au lieu de 159 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal. Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 700 — 13 Juin 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements : MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.



MORT DE THÉODOROS, NÉGUS D'ABYSSINIE; dessin de M. Pau Philippoteaux, d'après un croquis envoyé par un officier de l'état-major du général Napier. — Voir page 366.

— *François le Champi*, de **George Sand**; — *le Roman d'un jeune homme pauvre*, d'**Octave Feuillet**; — *Mademoiselle de la Seiglière*, de **Jules Sandeau**; — *le Demi-Monde*, d'**Alexandre Dumas fils**; — *les Faux Bonshommes*, de **Théodore Barrière**; — *Nos intimes!* de **Victorien Sardou**; — *le Duc Job*, de **Léon Laya**; — *la Joie fait peur*, de **Mme Émile de Girardin**; — *la Grande Duchesse de Gérolstein*, de **H. Meilhac** et **Lud. Halévy**; — *le Supplice d'une Femme*, de ***; — ainsi que les meilleures pièces de : **Edmond About**, **Balzac**, **Anicet-Bourgeois**, **Casimir Delavigne**, **Camille Doucet**, **Alexandre Dumas**, **D'Ennery**, **Paul Féval**, **Léon Gozlan**, **Eug. Labiche**, **Lambert Thiboust**, **Ernest Legouvé**, **Félicien Mallefille**, **Aug. Maquet**, **Méry**, **Alfred de Musset**, **Henry Murger**, **Saint-Georges**, **E. Scribe**, **Fréd. Soulié**, **Eug. Sue**.

Le tirage de ces primes exceptionnelles étant forcément limité, elles ne pourront être offertes que pendant peu de temps aux personnes qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement à *l'Univers illustré*.

Les souscripteurs de province pourront recevoir *franco* les *Œuvres de jeunesse de Balzac* en envoyant 1 fr. 50 c. pour frais de transport, et les deux ouvrages réunis en envoyant 2 francs.

Écrire *franco* en envoyant un mandat sur la poste ou une valeur à vue sur Paris, au nom de M. Émile Aucante, administrateur du Journal. — Port double pour la Corse et l'Algérie. — L'administration ne se charge pas des envois à destination des pays étrangers.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Une idée hardie. — L'Exposition maritime internationale du Havre. — Le bâtiment, la porte principale. — La visite officielle. — Le Cercle des Étrangers, l'*aquarium*, le parc, les galeries. — Une scie de loustics. — Les galeries maritimes. — Le *vaisseau du Prince Impérial*. — Cérémonie inaugurative. — Vue à vol d'oiseau. — Les docks-entrepôts. — Poésie, musique, discours. — M. Nicole. — Le banquet. — Conclusion. — Revenons à Paris. — Salle Ventadour : Un nouveau tour de force de l'auteur de *Teresa*. — *Madame de Chamblay*, drame en cinq actes, par Alexandre Dumas. — MM. Brindeau, Laroche, Charly, Mlle Dica Petit. — Vaudeville : *L'Abîme*, drame en cinq actes et onze tableaux, par Charles Dickens. — MM. Berton, Desrieux, Parade, Saint-Germain, Munie, Mmes Vigne, Cellier, Larmet. — Ambigu-Comique : *La Czarine*, drame en cinq actes et huit tableaux, par MM. Jules Adenis et Octave Gastineau. — Mme Laurent; MM. Omer, Montal, Allart. — Opéra-Comique : Reprise des *Dragons de Villars*. — Mmes Galli-Marié, Girard; MM. Ponchard, Lhérie et Barré.

Si je vous disais : Six mois après cette grande exposition qui a été l'année dernière l'événement de l'Europe, il s'est trouvé une ville de province assez hardie pour concevoir à son tour l'idée d'une exposition nouvelle, assez persistante pour la réaliser et la mener à bien avec ses seules ressources, vous hésiteriez à me croire. Eh bien, ce tour de force, la ville du Havre vient de l'accomplir. Son exposition maritime internationale est ouverte et l'on peut dire dès à présent que son succès est assuré.

A cinq minutes de la mer, sur un immense terrain qui fait l'angle du boulevard Impérial et du boulevard François Ier, s'étend un trapèze de forme irrégulière dont les côtés sont dessinés par des galeries couvertes, reliées entre elles par d'élégants pavillons. Au milieu est un parc qui, par sa disposition générale, son aspect de jardin anglais, ses constructions de formes et de grandeur diverses, capricieusement semées, rappelle en miniature celui du Champ de Mars.

Arrêtons-nous d'abord devant la porte principale : elle vaut la peine d'être regardée. Au milieu, une grande arcade surmontée d'un fronton allégorique d'où se détachent, parmi des ornements et accessoires maritimes, les deux figures de la Marine et du Commerce. De chaque côté, un avant-corps soutenu par des colonnes doriques. C'est à la fois gracieux et monumental.

Et maintenant, entrons, si vous le voulez bien, à la suite de la Commission et des autorités qui viennent procéder à l'ouverture officielle. Notre première visite est pour le Cercle des Étrangers. La salle de gala, où nous dînerons tantôt, nous séduit déjà par ses belles proportions et ses peintures fines et légères. Mais ce qui vaut mieux encore, c'est le spectacle magique que l'on a de la terrasse. A droite, la côte verdoyante d'Ingouville avec ses villas blanches jetées çà et là comme des bouquets sur une robe de bal; d'un autre côté, la mer, la vaste mer, se déroulant à perte de vue. Ici, les Havrais triomphent et leurs regards semblent nous dire : Voilà ce que vous n'aviez pas à Paris!

Où ils nous distancent encore, c'est dans leur *aquarium*. M. Lennier a créé là un chef-d'œuvre. L'extérieur, très-pittoresque, reproduit l'aspect de la grotte de Fingal. A l'intérieur, quarante-deux bassins, garnis de glaces, sont peuplés de tous les animaux, ornés de toutes les plantes qui habitent et parsèment nos plages, nos lacs et nos rivières. On passerait des journées entières à contempler ce monde sous-marin. Il n'est pas jusqu'au petit lac extérieur, où s'ébattent des phoques apprivoisés, qui n'ait sa part de succès. L'aquarium de M. Lennier suffirait seul à faire la fortune de l'exposition du Havre.

Le reste du parc est encore à l'état embryonnaire. Il y a bien par-ci par-là quelques kiosques, quelques pavillons, parmi lesquels nous remarquons celui de la Société biblique, toujours la première à son poste. Mais il manque encore bien des parties importantes, notamment l'annexe des beaux-arts et d'autres édifices dont la place est indiquée par des charpentes. La faute de ces retards est aux exposants. Se défiant du succès de l'entreprise, ils avaient commencé par se tenir sur la réserve. Les voici aujourd'hui qui accourent en foule, et l'administration, qui avait craint un instant de voir le vide se faire dans son parc et dans ses galeries, en est à regretter de n'avoir pas quelques hectares de plus à sa disposition.

L'exposition intérieure n'est guère plus avancée. Les ouvriers sont occupés avec une activité fiévreuse à déballer des colis, à terminer des aménagements. Toutefois ce qui est prêt donne une excellente opinion de l'ensemble futur. Les galeries de l'ameublement et des objets d'art font déjà très-bonne figure. Des objets d'art dans une exposition internationale maritime! Ici les loustics de la société s'en donnent à cœur joie.

— Tiens, des statues!

— C'est pour former le goût des marins.

— Des instruments de musique!

— Pour adoucir les mœurs des marins.

— Des bijoux!

— Pour parer les marins.

— Des victorias, des landaus, des phaetons!

— Pour promener les marins.

— Des polichinelles, des pantins, des moutons mécaniques!

— Pour amuser les mousses.

Un mot suffirait pour faire justice de cette *scie*, c'est que l'exposition ne comprend pas seulement les objets qui touchent directement à la navigation, mais aussi tout ce qui augmente la marine, tout ce qui peut être matière à exportation et à importation. Ceci dit, il est juste de reconnaître que la partie vraiment originale et curieuse de l'œuvre, celle qui attirera tout Paris au Havre, est la partie spéciale à la construction, à la mâture, au gréement, à la voilure et à l'armement du bâtiment. Tous les modèles de navires qui existent sur la surface du globe se trouvent là réunis, les uns en miniature, les autres de grandeur naturelle, depuis la frégate cuirassée jusqu'au yacht de plaisance, depuis le steamer transatlantique jusqu'au youyou de la Seine, depuis le cotre de Brême, aux énormes flancs arrondis, jusqu'à la fine pirogue siamoise et à la yole française, effilée et légère comme une flèche. Puis c'est le monde des agrès, des voiles, des cordages, des ancres, des cabestans, des bouées, des balises, des appareils de sauvetage; puis encore les instruments de précision, les compas, les boussoles, tout ce qui règle la marche, tout ce qui assure le salut du navire. Vous avez là sous les yeux une véritable encyclopédie maritime, mais pratique, vivante et, pour ainsi dire, en chair et en os.

Nous sortons, et avant de rentrer à notre hôtel, nous faisons un tour dans la ville. Les rues ont un air de fête, les maisons sont pavoisées; dans les bassins, des pavillons, des flammes de toutes couleurs flottent aux agrès des navires. Mais quelle est, à deux pas de l'exposition, cette frégate qui semble sortir de terre? Je m'approche et j'ai bientôt l'explication du phénomène. C'est un restaurant qui a eu l'ingénieuse idée de prendre la forme d'un vaisseau. Le pont sert de salle à manger. L'illusion est complète. Les visiteurs peuvent ainsi se donner le plaisir de dîner à bord sur le vaisseau du Prince Impérial sans avoir à redouter les inconvénients du mal de mer.

A deux heures, nous nous rendons aux docks-entrepôts, où doit avoir lieu la cérémonie inaugurative.

Prenez la rue Vivienne : au-dessus des maisons, dont vous supprimez les boutiques, étendez une carapace de verre; au fond, sur la maison de la rue de Beaujolais qui vous fait face, appliquez une toile décorative qui prolonge la perspective; reliez le perron à la rue Vivienne par deux estrades : l'une plus élevée sur laquelle est installée l'orchestre, l'autre où ont pris place les autorités civiles, militaires et religieuses de la ville, les commissaires français et étrangers de l'exposition, les consuls des pays étrangers et les invités; suspendez au faîte vitré des oriflammes, aux murailles des drapeaux et des écussons; enfin, depuis le pied de l'estrade jusqu'au bout de la rue, faites asseoir sur des banquettes toute une population d'hommes et de femmes, de femmes surtout, en toilettes élégantes, et vous avez à peu près exactement les dimensions du local et l'aspect de la solennité.

A deux heures, la séance est ouverte par une symphonie héroïque d'un beau caractère, composée par M. Œchsner, et très-brillamment exécutée par les musiciens du théâtre et les amateurs de la ville.

Puis M. le conseiller d'État Ozenne, directeur du commerce extérieur, M. le sous-préfet Joret des Closières, M. Larue, maire du Havre, et M. Nicole prennent successivement la parole. Tous sont très-vivement applaudis, mais par-dessus tous M. Nicole. C'est que M. Nicole n'est pas seulement le directeur de l'exposition, il en est le créateur. C'est à son énergie, sa volonté, son activité infatigable qu'est dû ce magnifique résultat, et l'on comprend que les Havrais aient à cœur de lui en témoigner leur reconnaissance.

Au tour de la poésie maintenant. M. Taillade, de l'Odéon, se lève et récite, plutôt qu'il ne le lit, le poëme de M. Delair, sur la *Navigation*, qui a remporté le prix du concours. Les vers sont chauds, colorés, pittoresques, — un peu emphatiques parfois; mais l'emphase ne déplaît pas en pareille circonstance. — L'artiste les déclame admirablement, avec une puissance et une flamme qui électrisent l'auditoire.

La cantate qui a clos la cérémonie n'a pas été moins réussie. L'auteur des paroles, M. Victor Fleury, secrétaire de la mairie du Havre; le compositeur, M. Frigola, dont la musique, franche, mélodique et heureusement inspirée, aurait été remarquée sur nos premières scènes lyriques; les solistes, Mme Henry, l'étoile de l'Alcazar, le ténor, M. Faivret, le baryton, M. Larrive, les autres interprètes, chanteurs et instrumentistes, ont tous contribué au succès, qui a été très-vif et très-chaleureux.

Le soir, quatre cents personnes prenaient place au banquet préparé dans la salle du Cercle international. L'exécution gastronomique avait été confiée à la maison des *Frères Provençaux*, qui s'est montrée digne de sa vieille réputation.

Je ne vous dirai point les différents apprêts,
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets.
Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices
On servit douze plats et qu'on fit six services,
Cependant que les eaux, les rochers et les airs
Répondaient aux accents de nos quatre concerts.

Aux concerts ont succédé les toasts. Il était onze heures lorsqu'on s'est retiré : le parc, éclairé à *giorno*, étincelait de mille feux. Et, une heure après encore, de la jetée où je m'étais réfugié pour aspirer la brise nocturne, j'apercevais les lueurs de la ville illuminée et je voyais dans les airs éclater la pluie rougeâtre des pièces d'artifice.

Mais toutes ces merveilles sont de celles que la plume est impuissante à traduire. Il faut que le crayon vienne à son

aide. *L'Univers illustré* a donc fait appel à ses dessinateurs, et le numero prochain offrira à nos lecteurs, dans une magnifique page, onze gravures reproduisant les motifs les plus intéressants de l'exposition du Havre.

~~~ Revenons bien vite à Paris régler notre compte avec les théâtres.

A tout seigneur tout honneur. Quand le nom de Dumas paraît sur une affiche, c'est à lui qu'appartient la première place.

Le voilà donc rentré encore une fois dans l'arène, le vieil athlète, renouvelant à trente-huit ans de distance une des aventures dramatiques de sa jeunesse. En 1832, en effet, à ce même théâtre Ventadour, alors vacant comme aujourd'hui, il avait fait jouer un drame avec une troupe improvisée, avec des acteurs de toutes les paroisses, voire de celle de l'Opéra-Comique. Cette pièce s'appelait *Térésa*.

Or, il y a quelques semaines, la Porte-Saint-Martin ferme ses portes : la troupe se disperse. Quelques-uns des artistes restés sur le pavé imaginent de se grouper en société et d'aller donner des représentations dans la salle que vient de déserter M. Carvalho. Ils n'ont pas de décors : on leur en prêtera. Ils n'ont pas de costumes : ils joueront en habit de ville. Mais que joueront-ils ? qui leur improvisera la pièce nouvelle dont ils ont besoin et sans laquelle leur entreprise ne peut être qu'un coup d'épée dans l'eau ? Un seul homme est capable de ce tour de force; celui qui écrivait en quatre mois les cinq actes en vers de *Christine*, celui qui écrivait en huit jours les cinq actes en prose de *la Jeunesse de Louis XIV*.

On se rend chez Dumas et on lui explique la situation.

— C'est une grande pièce, en habits de ville, qu'il vous faut, n'est-ce pas ?

— Oui, maître.

— Voyons votre personnel, vos premiers rôles...

— Brindeau, Charly, Laurent, Mlle Dica Petit.

— Très-bien : repassez dans cinq jours, je vous lirai *Madame de Chamblay*.

Au jour dit, le maître était prêt. Quatre des principaux rôles s'adaptaient merveilleusement au talent des artistes : pour un cinquième on engage Laroche, pour les autres quatre ou cinq artistes en disponibilité. La troupe n'est pas très-homogène, mais Dumas la formera au cours des répétitions, comme il a fait pour *Térésa*.

Maintenant que vous connaissez l'histoire de la pièce, est-il bien utile que je vous la raconte? Car, sans doute, il n'est pas un de vous qui n'ait lu le roman qui porte le même titre. Le drame que l'auteur en a tiré appartient à sa première manière, sobre, serrée, dégagée de hors-d'œuvre parasites, la manière d'*Angèle*, de *Térésa* et d'*Antony*.

L'action se concentre entre trois personnages : un mari, doué de tous les vices, qui a englouti dans le jeu et le vin la fortune de sa femme et qui leur sacrifierait au besoin jusqu'à l'honneur conjugal; sa femme, un ange de résignation et de vertu; un jeune homme, que le sort de la pauvre victime rapproche d'elle et dont l'amour est doublé de respect et de dévouement. Ajoutez encore, comme trait d'union, un préfet charmant, spirituel, chevaleresque, un cœur d'or sous les dehors légers d'un viveur; deux paysans, la sœur de lait de Mme de Chamblay et son fiancé, caractères épisodiques mais intimement reliés au drame, et vous avez tout le personnel des cinq actes dont se compose *Madame de Chamblay*.

Les trois premiers, qui paraîtraient un peu longs sans l'esprit qu'y jette à pleines mains M. de Senonches, le préfet en question, sont consacrés aux préparations et au développement des caractères. Au quatrième, le drame fait explosion dans une scène d'une superbe hardiesse. M. de Chamblay veut forcer sa femme à signer une procuration pour vendre une terre patrimoniale, le dernier lambeau de sa dot. Ce n'est pas tout : connaissant l'amour de Max de Villiers, il exige qu'elle s'adressera à lui pour racheter le domaine et le payer plus qu'il ne vaut. Révoltée par cette cynique spéculation, Mme de Chamblay refuse de signer. L'infâme a recours alors à la violence. Mais aux cris de Mme de Chamblay, Max de Villiers est accouru. Un coup de révolver, tiré par le mari, l'atteint à l'épaule. L'assassin va redoubler lorsque sa femme se précipite au-devant de Max, et, saisissant le papier, y appose sa signature. Le mari s'éloigne et Mme de Chamblay se précipite dans les bras du blessé : elle lui appartient maintenant.

Le dénoûment est d'un effet saisissant. Les deux amants vont fuir. M. de Senonches leur a donné asile et a mis à leur disposition ses chevaux et sa calèche. Au moment où l'on attelle, on annonce M. de Chamblay. C'est le préfet qui le reçoit. Ici une scène adorable, étincelante de vivacité et d'esprit, où, avec une impertinence de bonne compagnie, M. de Senonches exécute l'odieux mari et le force à accepter un duel. Les deux adversaires vont se battre dans le jardin de la préfecture. On entend un cliquetis d'épées. Bientôt M. de Senonches rentre dans la chambre où l'attendent ses deux amis, et d'un ton dégagé il dit à un valet : « Faites dételer. »

A ce mot où Dumas est tout entier, à ce trait de génie dramatique qui rappelle, dans un autre genre, le fameux « quelles sont vos armes? » d'*Angèle*, toute la salle a éclaté en bravos. Le succès était enlevé de haute lutte.

Brindeau, dans le rôle du préfet, s'est montré chaleureux, distingué, charmant, tel enfin que dans ses meilleures créations de la Comédie-Française. C'est à lui que reviennent les honneurs de la soirée. Mlle Dica Petit a prêté à la physionomie de Mme de Chamblay sa beauté patricienne, sa grâce chaste, sa sensibilité contenue. Laroche a de l'autorité, de l'énergie; mais son physique un peu sec semble le désigner plutôt pour les premiers rôles que pour les amoureux. Charly exagère outre mesure les noirceurs de M. de Chamblay. Et puis quelle singulière idée de se faire la tête de Pierre Petit ?

~~~ Cette fois le Vaudeville est désensorcelé. Ou je me trompe fort, ou, malgré l'été, *l'Abîme* fournira galamment ses cent représentations.

Ce n'est pas que ce soit là un chef-d'œuvre. A vrai dire, la pièce est criblée de défauts. Elle manque d'unité. Les invraisemblances, les naïvetés, les gaucheries scéniques y fourmillent. On nage à pleine eau dans le vieux mélodrame de l'Empire et de la Restauration. Mais on y trouve des scènes charmantes, d'une saveur toute particulière, des caractères originaux, des situations fortes, et par-dessus tout cette première condition de la réussite au théâtre : l'intérêt; — puis encore un décor magnifique qui défie tous les souvenirs de la Porte-Saint-Martin et du Châtelet; enfin une interprétation hors ligne : Berton, admirable de passion, de colère et d'ironie; Desrieux, élégant et sympathique; Parade, d'une bonhomie un peu apprêtée, mais remarquable de science et de composition ; Saint-Germain, spirituel, fin et aisé comme toujours, dans un rôle au-dessous de son talent; Munié, correct et intelligent; Mme Vigne, qui par la simplicité de son jeu et son excellent ton de comédie s'est révélée à nous sous un jour tout nouveau; Mlle Cellier, gracieuse et touchante; Mme Larmet, une débutante qui a fait preuve d'émotion et de pathétique. — Est-ce bien tout, et suis-je sûr de n'avoir oublié aucun des excellents artistes qui jouent dans *l'Abîme*?

J'ai dit que le drame manquait d'unité. Il se compose en effet de deux actions bien distinctes.

La première roule sur le sort d'un enfant trouvé que sa mère, au bout de douze ans, cherche à retirer de l'hospice, où de tristes circonstances l'ont forcée de l'abandonner. Elle le retrouve, l'élève et lui lègue sa fortune. Mais sa tendresse a été égarée. Une indication erronée lui avait été donnee. L'enfant qu'elle a élevé n'était pas le sien. Celui-ci découvre l'erreur après la mort de celle qu'il croyait sa mère, et il met tout en œuvre pour réparer cette usurpation involontaire; mais c'est en vain, et le remords qu'il en éprouve le conduit au tombeau.

Pourquoi alors n'avoir pas retranché cette première partie ? C'est qu'elle renferme une situation ravissante, neuve au théâtre et certainement la meilleure de la pièce.

Mme May, la mère en quête de son enfant, a obtenu de Sarah, une des surveillantes de l'hospice, qu'elle le lui ferait connaître. La brave fille, cédant aux larmes de Mme May, a consenti à violer le serment qui lui impose le secret. Les enfants sont à table, exposés aux regards des visiteurs. Pour ne pas éveiller les soupçons, Sarah est convenue qu'elle causerait avec un des orphelins pendant que sa main se poserait, comme par distraction, sur la tête de l'enfant de Mme May. Eh bien ! vous ne sauriez vous figurer l'émotion produite par cette situation si simple. Au moment où la main de Sarah s'est posée sur la tête du petit Richard, tous les cœurs étaient haletants, toute la salle pleurait avec Mme May.

La seconde action, celle qui tient le plus de place, peut également se résumer en peu de mots.

En voyageant en Suisse, l'associé de Richard May, Georges Leslie, a fait la rencontre d'un certain Richenbach et de sa jolie pupille, Marguerite. L'amour s'est mis en tiers dans le voyage, et lorsqu'il retrouve Richenbach en Angleterre, Georges n'a rien de plus pressé que de lui demander la main de sa pupille. Le jeune homme a fait ce qu'on appelle vulgairement un impair. Car Richenbach est lui-même amoureux fou de Marguerite, et il envoie carrément promener le soupirant.

Comment il se fait que Richenbach vienne ainsi rapprocher les deux amants, explique qui voudra ! Ce qui n'est pas moins étonnant, c'est que Georges, après le refus qu'il a essuyé de Richenbach, continue à faire avec lui commerce d'amitié. Bien mieux, il le prend pour confident. Un de ses correspondants lui a fait parvenir un billet de cinq cents livres sterling, au bas duquel sa signature a été contrefaite, en le priant de la lui renvoyer ou de la lui rapporter au plus vite. Georges s'empresse d'en informer Richenbach. Or, celui-ci, vous le devinez déjà, n'est autre que le faussaire. Georges, d'après les renseignements transmis par son correspondant, aurait dû s'en douter; mais il ne soupçonne rien, le naïf jeune homme, et, sur le conseil de Richenbach, le voilà qui se met en route avec lui pour Milan, où son correspondant lui a donné rendez-vous.

De ces invraisemblances, de ces absurdités — tranchons le mot — jaillissent deux scènes palpitantes.

Tout naturellement Richenbach n'a accompagné Georges que pour trouver l'occasion de ressaisir son faux billet.

Cette occasion se présente à lui dans une auberge au pied du Saint-Bernard. Quelques gouttes d'opium qu'il a versées dans un verre de kirsch lui répondront du sommeil de Georges et lui permettront d'opérer en toute sûreté sa petite soustraction. Malheur ! cette pièce fatale que notre coquin croyait trouver sous un oreiller, Georges la porte sur lui. N'importe : il n'y a pas à hésiter, et le voilà qui, d'une main, se met à palper le portefeuille de Georges, tandis que, de l'autre, il tient un poignard, prêt à le plonger dans le cœur du pauvre garçon si celui-ci fait mine de se réveiller. Georges fait un mouvement, le poignard va s'abaisser. Tout d'un coup on frappe à la porte : c'est le garçon d'auberge. « Vous avez dit, messieurs, de vous réveiller à quatre heures, et il est quatre heures. »

Ce « il est quatre heures » vaut presque le « faites dételer » de Mme de Chamblay.

Au fond, ce n'est que la situation du deuxième acte de *Fra-Diavolo ;* mais la variété des moyens, l'habileté avec laquelle l'intérêt est ménagé, en font quelque chose de tout nouveau.

Très à l'effet encore, le dénoûment. Richenbach a égaré Georges dans les solitudes du mont Saint-Bernard. Il l'a amené au bord d'un précipice, et là il lui déclare que son heure est arrivée et qu'il va le tuer. Un duel s'engage à coups de bâtons ferrés et la victoire serait incertaine si Marguerite, que ses pressentiments ont guidée, n'arrivait à temps pour jeter à l'assassin un cri de malédiction. Frappé de terreur, Richenbach ne sait plus se défendre, et Georges, dont la voix de celle qu'il aime a ranimé les forces, le précipite dans l'abîme.

Le public bat des mains et rappelle tous les acteurs.— Et dire que M. Marc Fournier avait ce succès-là dans ses cartons, et qu'il l'a laissé échapper !

~~~ Il s'en faut certainement de beaucoup que *la Czarine*, de MM. Jules Adenis et Octave Gastineau, soit un drame méprisable. Il y a là de l'intérêt, du style, de l'esprit et une louable recherche de la vérité historique. Mais ce qui a surtout décidé le succès, ce qui fera courir tout Paris à l'Ambigu-Comique, c'est le fameux truc de l'automate construit par Robert-Houdin.

Ce truc est d'ailleurs très-habilement introduit dans l'action, avec laquelle il fait corps et dont il constitue une des péripéties.

Nous sommes à la cour de Catherine II. La czarine, qui se plaisait, comme on sait, dans la familiarité des lettres et des sciences, a fait un accueil distingué au baron Kempelen, le célèbre mécanicien allemand. En attendant qu'il ait fini son fameux joueur d'échecs, Kempelen a déjà offert à l'impératrice quelques petits spécimens de son habileté. C'est ainsi qu'il a imaginé un appareil acoustique, grâce auquel de son boudoir, l'impératrice pourra entendre tout ce qui se dira, même à voix basse, dans les couloirs de son palais aussi distinctement que si on lui parlait à l'oreille. Écoutez avec elle. Cette voix, c'est celle d'Orloff, le favori disgracié : il soudoie un faussaire pour fabriquer des lettres destinées à perdre son rival heureux, le comte Christian. Quelques minutes se passent : une autre voix se fait entendre, celle de Christian lui-même, et les paroles qu'elle prononce sont autant de coups de poignard pour l'impératrice; car elles lui apprennent qu'elle est trahie pour Marie, la fille de Kempelen. Catherine bondit de fureur. La perte de Christian est décidée.

Renfermé dans la citadelle de Schlussenbourg, Christian parvient non-seulement à s'évader, mais à échapper aux coups des sicaires apostés par Orloff sur son passage et à se réfugier chez Kempelen.

L'impératrice vient l'y chercher : ici se place la scène de l'automate
~~~

La maison a été fouillée sans que l'on ait rien trouvé; mais l'automate est là, et Catherine, soupçonneuse, ordonne qu'on le lui montre. Elle entame avec lui une partie d'échecs. L'automate joue de la main gauche. C'est une révélation pour Catherine : sur son ordre, tous les ressorts de la mécanique sont mis à découvert. Personne! — Eh bien, soit, dit l'impératrice; qu'on transporte cet automate dans mon palais; qu'il y soit gardé à vue pendant cinq jours et cinq nuits, et nous verrons bien. — Au moment où elle se dirige vers la porte, le couvercle se lève et se referme presque aussitôt; mais nous avons eu le temps d'apercevoir Christian et d'entendre sa voix. — On a parlé, s'écrie Catherine, qu'on rouvre cette machine. — Kempelen obéit. La machine est vide comme auparavant.

Les derniers actes nous font assister à la trahison d'Orloff, à l'insurrection de Pougatscheff réprimée par le courage de Christian — aidé des trucs de Kempelen, et enfin la noble vengeance de Catherine, qui finit par unir les deux amants.

Impérieuse, énergique, passionnée, Mme Laurent réalise à merveille la grande figure de Catherine. Elle est très-bien secondée par Omer, qui compose en vieux comédien son rôle de Kempelen; par Montal, auquel il ne manque, pour être l'Orloff historique, qu'un physique plus étoffé, et par Allart, un comique original sur lequel les théâtres de genre doivent avoir les yeux.

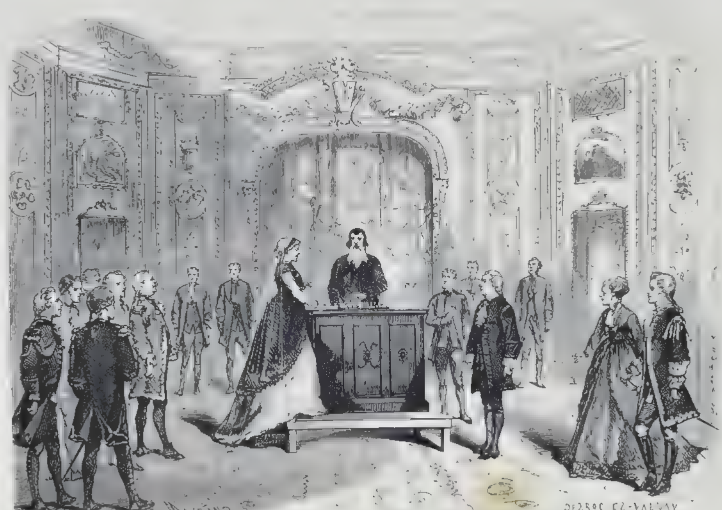
〰 A quelque chose malheur est bon. Le Théâtre-Lyrique ayant mis la clef sur la porte, l'Opéra-Comique a profité de l'occasion pour s'approprier *les Dragons de Villars*. Le coup de filet est excellent. La partition de M. Aimé Maillart est certainement une de celles qui font le plus d'honneur à la musique française. La mélodie y coule de source, non pas cette mélodie banale qui blase l'oreille en même temps qu'elle la fatigue, mais la mélodie vraiment inspirée, personnelle, originale, qui coule de source et qui est, pour ainsi dire, l'âme même du compositeur. Elle a la puissance, le charme, le sentiment, et cette qualité si rare, — la fraîcheur. Je ne m'attarderai pas à analyser les beautés de cette œuvre remarquable, consacrée par le succès et depuis longtemps populaire. Ce serait d'ailleurs enfoncer une porte ouverte. Mais que M. Maillard me permette de le gourmander sur sa paresse. Comment, depuis *Lara*, son dernier succès, pas un opéra nouveau! Car je n'accuse pas les directeurs dont pas un ne se serait empressé de lui ouvrir à deux battants les portes de son théâtre. On nous annonce que M. Maillard vient de terminer un opéra-comique tiré du *Don César de Bazan*, de d'Ennery et Dumanoir. A quand la première représentation?

Il me semble que M. Maillart doit être content de ses interprètes. J'accorde volontiers que Mme Galli-Marié n'est pas une virtuose de premier ordre. Son échelle vocale est limitée : son organe est quelque peu rebelle. Mais quelle expression! quelle verve! quelle chaleur! quelle vive intelligence! quelle aptitude à saisir et à traduire les intentions du librettiste et du compositeur! Et quelle franchise à composer un rôle! quel adorable sauvageon elle nous fait de Rose Friquet avec sa physionomie mutine, sa robe de bure et ses pieds poudreux!

On pourrait dire que Mlle Girard est du même sang. Encore une qui ne triche pas avec son personnage. Sa voix mordante, son air déluré, le brio de son jeu et de son chant mettent le feu aux poudres.

Ponchard, chanteur très-suffisant, joue son paysan en comédien qui a passé par la Comédie française.

Les *Dragons de Villars* ont porté bonheur à Lhérie : par le charme avec lequel il a dit son duo du second acte, il s'est placé au premier rang des ténors de l'endroit.



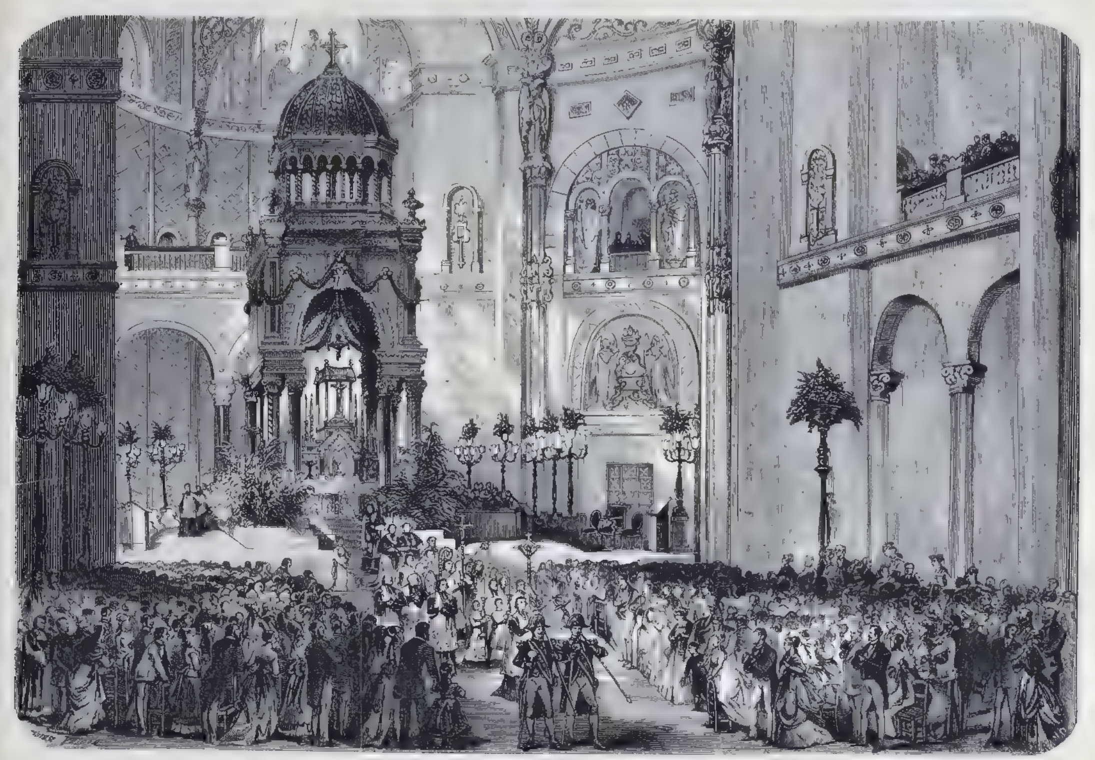
THEATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE. — *LA CZARINE*, drame en cinq actes et huit tableaux, par MM. Jules Adenis et Octave Gastineau; 6e tableau, scène de *l'automate joueur d'échecs*. — Dessin de M. Desroches-Valnay.



LE MARCHÉ DU PEUPLE, dans le quartier de Whitechapel, à Londres, d'après un croquis de notre correspondant. — Voir page 370.



SKIFF ET CANOT APPARTENANT A S. M. L'IMPÉRATRICE, construits par M. A. Searle, de Stangate près Lambeth; dessin communiqué. — Voir page 371.



NOUVEAU PARIS. — INAUGURATION DE L'ÉGLISE SAINT-AUGUSTIN, BOULEVARD MALESHERBES; dessin de M. Jules Pelcoq. — Voir la Chronique du précédent numéro.

Barré, le « transfuge » du Théâtre Lyrique, a une jolie voix, un joli physique et de jolies dents qu'il montre trop souvent. Qu'il prenne garde de tourner au Montaubry !

Il manquait un lendemain au *Dernier jour de bonheur*. Avec les *Dragons de Villars* le voilà tout trouvé.

GÉROME

BULLETIN

Le Saint-Père, voulant, à l'occasion de la première communion du Prince Impérial, donner une marque de bienveillance particulière à son filleul, lui a fait parvenir, par l'intermédiaire du cardinal Lucien Bonaparte, un précieux reliquaire surmonté d'un camée antique de la plus rare beauté. Ce présent était accompagné d'une lettre autographe du Pape au jeune prince, lettre conçue, dit-on, dans les termes les plus touchants.

Dimanche dernier, quatrième journée des courses au bois de Boulogne, l'intérêt de la foule immense qui se pressait sur l'hippodrome de Longchamps était absorbé par le *Grand Prix de Paris*, lequel est l'événement hippique le plus considérable de toute la saison.

Tout le monde sait que le Grand Prix de Paris, fondé en 1861 et disputé pour la première fois en 1863, se compose d'un objet d'art offert par l'Empereur, et de cent mille francs, donnés moitié par la ville de Paris, moitié par les Compagnies de l'Est, de Lyon-Méditerranée, du Nord, d'Orléans et de l'Ouest.

Le Grand Prix de Paris a été gagné :

En 1863, par *The Ranger*, à M. Saville; 20,134 spectateurs, 81,088 francs de recette.

En 1864, par *Vermout*, à M. Delamarre; 26,697 spectateurs, 93,441 francs de recette.

En 1865, par *Gladiateur*, au comte de Lagrange; 36,735 spectateurs, 127,665 francs de recette.

En 1866, par *Ceylon*, au duc de Beaufort; 38,012 spectateurs, 124,081 francs de recette

En 1867, par *Fervacques*, à M. de Montgomery; 56,286 spectateurs, 216,003 francs de recette.

Cette année, comme en 1863 et en 1866, la fortune a trahi les écuries françaises. Cent chevaux avaient été engagés; pour soixante-seize forfait fut déclaré; on annula plusieurs engagements : en somme, sept chevaux seulement ont couru le Grand Prix de Paris pour 1868. La victoire est restée à *The Earl*, au marquis de Hastings.

Le jury de l'exposition des beaux-arts aux Champs-Élysées a décerné la médaille d'honneur, pour la peinture, à M. Brion, auteur de *la Lecture de la Bible en Alsace*. La médaille d'honneur, dans la section de sculpture, est échue à M. Falguière, auteur de la statue en marbre de *Tarcinus, martyr chrétien*.

On construit en ce moment, aux portes de Paris, un petit chemin de fer n'ayant qu'un rail, qui se pose sur les routes ordinaires sans qu'on soit obligé de rien changer à leur condition. La machine a trois roues, dont deux roulent sur le sol et une sur le rail, qui porte toute la charge des trains. Cette ligne d'essai, qui va du Raincy à Montmirail (cinq kilomètres), sera livrée très-prochainement au public.

Le grand tunnel des Sauvages, qui, par une perforation souterraine de près de trois kilomètres, traverse la chaîne de montagnes qui sépare le bassin de la Méditerranée de celui de l'Océan et va faire passer le chemin de fer du Bourbonnais de la vallée de la Saône dans celle de la Loire, est enfin percé de bout en bout.

Il ne reste plus, entre Tarare et Amplepuis, que cent cinquante mètres environ de voûte à maçonner. Dans quelques semaines, on pourra mettre la dernière main aux travaux de la voie, et la ligne sera ouverte en septembre prochain.

Tout le monde connaît le projet conçu par M. Boutet, qui ne tend à rien moins qu'à relier l'Angleterre à la France par un pont gigantesque.

On annonce à présent que M. Lowe, de Wrexham (Angleterre), a sollicité une audience de l'Empereur dans laquelle il désire exposer à Sa Majesté son projet de tunnel sous-marin.

Le conseil municipal de Wrexham a décidé qu'un mémoire signé du maire et des notabilités de l'endroit serait adressé à l'Empereur, le priant de prendre en considération le projet de M. Lowe.

La magnanerie du Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne est actuellement en pleine activité. On y voit les vers à soie de race japonaise qui vivent des feuilles du mûrier, les vers indiens qui mangent les feuilles de l'ailanthe, les vers Yamamaï qui vivent sur les chênes.

Cette dernière éducation offre un intérêt particulier, car elle est faite en plein air.

Les vers du chêne sont assez robustes pour supporter les intempéries; dans leur patrie, le Japon, ils sont élevés dehors et fournissent une soie excellente qui est plus forte que la soie du ver à soie du mûrier, et sert aux usages les plus divers. Ce produit précieux est appelé à devenir avant peu un produit français, et ce desirable résultat sera dû en partie aux persévérants efforts de M. Personnat, qui s'est livré depuis plusieurs années avec ardeur à la culture du nouveau ver à soie.

Le professeur napolitain Palmieri mande de son observatoire que le Vésuve, depuis le milieu de mai, n'a pas cessé de mugir et de lancer une grande quantité de sable noir qui a couvert les terrasses et envahi Regina. La lave était plus abondante au nord-nord-est; elle est arrivée à la base du cône. Les détonations sont profondes.

Le jeune empereur de la Chine, Tchoung-Tché, qui a aujourd'hui quatorze ans accomplis, va se marier.

Des lettres de Pékin nous apprennent que la jeune fille sur laquelle sont tombés le choix du prince et celui de sa mère est née à Moukden, dans la province de Ching-King, qu'elle a atteint sa onzième année, et qu'elle est d'une grande beauté.

Elle appartient à une famille qui, pendant quinze ans, a joui de toute la faveur de l'empereur Tao-Kouang, mort en 1850.

On annonce que l'empereur Tchoung-Tché sera prochainement déclaré majeur, et qu'il prendra la direction des affaires.

On sait que la troisième partie des opérations relatives à la rue de Rennes amènera prochainement cette grande voie au quai Conti, entre l'hôtel de la Monnaie et le palais de l'Institut.

C'est alors que l'on s'occupera de la construction du pont de trente mètres de largeur qui doit relier la rue de Rennes à la rue du Louvre.

Ce pont sera parallèle au Pont-Neuf et traversera la Seine dans sa plus grande largeur; il sera divisé en deux parties.

La première franchira le petit bras de la Seine au-dessus du barrage de la Monnaie par une seule arche, qui ira s'appuyer sur l'extrémité de l'ancienne île aux Vaches, terre-plein sur lequel se trouve maintenant un établissement de café-concert.

La seconde partie se composera de quatre arches qui suffiront pour enjamber le grand bras du fleuve.

Mais une idée fort singulière doit donner à ce pont, d'après ce qu'on nous assure, un aspect sinon grandiose, du moins tout à fait nouveau. Voici de quoi il s'agit :

Le pont du Louvre et le Pont-Neuf, situés à une petite distance l'un de l'autre, seraient reliés entre eux par une plate-forme qui ne serait, en réalité, que le prolongement de la petite place au centre de laquelle s'élève la statue de Henri IV.

Au point où cette plate-forme rejoindra le pont du Louvre, il est question d'ériger une statue équestre de l'Empereur, qui ferait le pendant de la statue de Henri IV.

On sait que les semences des plantes, conservées en bonnes conditions, gardent pendant un temps très-long leur vie latente, et qu'elles germent régulièrement si on les remet dans le sol dans des conditions favorables. Une nouvelle preuve vient confirmer ce fait.

Lord Lindsay, dit un journal médical de Liége, raconte que dans le cours de ses explorations en Égypte il découvrit une momie, laquelle, suivant les hiéroglyphes tracés sur sa caisse, avait bien deux mille ans d'existence. La caisse ouverte, on trouva un tubercule dans une main de la momie. Lord Lindsay lui-même planta ce tubercule, qui se développa régulièrement et produisit un superbe dahlia.

TH. DE LANGEAC

MORT DU NÉGUS THÉODOROS

Un colonel attaché à l'état-major de sir Robert Napier est déjà parti pour l'Angleterre, avec la couronne et la robe de Théodoros, que le général en chef du corps expéditionnaire en Abyssinie envoie à la reine Victoria. En même temps les troupes opèrent rapidement leur mouvement de retraite vers la côte. La guerre d'Abyssinie est donc terminée, et l'histoire commence pour cet étrange négous, sur le compte duquel on a fait courir tant de contes absurdes.

Un dessin que nous recevons de Magdala même nous montre le cadavre du souverain de l'Abyssinie, tel que les Anglais l'ont trouvé derrière la deuxième enceinte de la citadelle. A ce sujet, nous pensons qu'on lira avec un vif intérêt le récit suivant, de source abyssinienne, que nous empruntons à une correspondance d'un grand journal, récit qui présente d'une façon excessivement dramatique les derniers moments de Théodoros.

Théodoros ne s'est pas suicidé. Après avoir assisté à la destruction de son armée, après avoir en vain cherché la mort au milieu des balles et des obus, quand il vit les têtes de colonnes de l'ennemi couronner la brèche, il comprit que sa dernière heure était venue; il vit que toute résistance était impossible, qu'il allait être fait prisonnier.

Cette pensée le faisait rugir. Si les captifs anglais eussent encore été en son pouvoir, leur mort était certaine. Dans un accès de fureur, ou plutôt d'aliénation mentale, il commanda qu'on les exterminât à l'instant, oubliant qu'ils étaient libres au camp anglais.

Encore accompagné de deux fidèles balantchéras, Emgheddo et Aréa, les seuls survivants, il se retira dans l'habitation qu'il occupait, prit deux pistolets à canons superposés, en remit un à chacun de ses deux compagnons avec ordre de le tuer aussitôt que l'ennemi envahirait la maison. Il espérait encore. Puis il se mit tranquillement à écrire quelques lignes intitulées : *Mon testament*

Environ cinq cents de ses plus dévoués défenseurs se rallièrent autour de sa demeure. Une lutte acharnée, une défense désespérée eut lieu. Pas un Abyssinien ne recula, Tous tombèrent tués ou blessés.

En voyant sa puissance s'en aller avec le sang de ses vaillants soldats, en contemplant son empire détruit, sa dynastie renversée, son règne fini, deux ruisseaux de larmes sillonnèrent son noir visage, une souffrance atroce contracta tous les muscles de sa figure et de sa poitrine; ses membres se tordaient dans un désespoir muet, terrible, effrayant. Agonie atroce, qui doit effacer bien des actions cruelles, et les deux balantchéras, immobiles, le pistolet au poing, attendaient l'ordre du négus.

Il remit son testament à Emgheddo, le père du général tué dans l'assaut. La lutte durait encore... les Abyssiniens n'étaient pas tous morts. Se croisant les bras sur la poitrine, il pria; puis, d'une voix rauque, entrecoupée, à plusieurs reprises, il répéta : « Éthiopie! Éthiopie! ma femme! mes enfants!... » Et la porte, ébranlée sous les coups des assaillants, craquait.

Redressant alors fièrement la tête, tirant son sabre pour mourir en empereur : « Dans le sein de la Trinité! dit-il aux balantchéras, feu! »

Tous les deux ajustèrent Théodoros à la tête. Le courage manqua à Emgheddo; son bras retomba inerte sans avoir fait feu. Aréa seul obéit, et Théodoros tomba en poussant un faible gémissement. Ce guerrier, le plus grand de l'Afrique, n'était plus : la balle lui avait brisé le crâne.

Debout, fidèles à leur poste, les deux balantchéras restèrent auprès du cadavre de leur maître, attendant une mort semblable.

En ce moment la porte vola en éclats; les soldats anglais se ruèrent dans l'appartement, espèce de divan découvert.

Emgheddo, avec solennité, leur montra l'empereur étendu sans vie : « Théodoros ! » dit-il.

A cette vue, les soldats, stupéfaits, abaissèrent leurs armes, et les deux gardes furent sauvés.

Le testament fut copié immédiatement, et on en remit un exemplaire à tous les officiers abyssiniens restés fidèles.

Testament de Théodoros.

« Au nom de la Trinité, Théodoros, dernier roi des rois d'Éthiopie.

« Pour vaincre Théodoros, Dieu a dit à la nation qui tient sous son sceptre plus de la moitié de l'univers :

« Va, réunis toutes tes armées de terre et de mer, je « serai avec toi; nous combattrons ensemble et nous l'écra- « serons. »

« Ainsi il a été fait.

« Si l'Angleterre garde l'empire de mes ancêtres abyssiniens, guerre aux oppresseurs! Si, au contraire, ils se retirent, je veux que mon fils Mechecha soit mon successeur; et moi, l'empereur, je lui dis :

« Sois l'ami de ceux à qui Dieu a donné la victoire, car « ils savent protéger leurs amis. Sois l'ami de ces guer- « riers, car ils sont invincibles.

« Les autres... chacals ! Ils ont peur du lion anglais.

« Mechecha, sois grand comme ton père, et crains la « sainte Trinité. »

X.

LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite [1].)

Morgan voulut se nommer, mais il avait couru si vite qu'il ne pouvait parler. Il se vit mis en joue; il fit un bond de côté et s'effaça contre la muraille, pressant de ses mains sa poitrine haletante, cherchant à bâter l'instant où il articulerait un son intelligible et se ferait reconnaître de Marion, dont il attendait la colère s'exhaler en menaces et en injures. Mais sa stupéfaction fut grande lorsqu'il comprit qu'il avait été parfaitement reconnu, que c'était à lui que s'adressaient les épithètes de misérable, de bandit, de brigand, et que c'était bien sur lui, Michel, que le forestier regrettait de n'avoir pu décharger le fusil, dont les canons passaient à travers les barreaux de la fenêtre.

Évidemment il y avait là un malentendu que deux mots d'explication dissiperaient; mais Marion était trop exaspéré pour écouter même deux mots. Le temps d'ailleurs pressait, et il ne s'agissait pas d'en perdre la moindre parcelle en explications. Morgan s'élança et, d'un effort, arracha l'arme des mains du forestier.

— C'est bien, dit celui-ci d'une voix rauque; à présent, il ne te reste plus qu'à m'assassiner.

Et il se croisa les bras, dans l'attitude sombre d'un homme qui eût réellement attendu le coup fatal.

— Vous êtes fou ! s'écria Michel, car du diable si... Enfin, nous verrons cela plus tard. Savez-vous ce qui arrive ? Votre fille ? Rose ?

A ce nom de Rose, Marion saisit et secoua les barreaux comme s'il eût voulu les briser.

— Ah ! hurla-t-il! tu oses me parler d'elle! Tu viens la chercher jusque chez moi ! Va-t'en ! va-t'en !

Et, levant ses deux poings fermés, il se répandit en malédictions sur sa fille et sur le misérable qui l'avait perdue.

Michel comprit aussitôt de quel crime il était accusé; il vit en même temps que toute discussion avec le forestier était actuellement impossible et que, durât-il la nuit entière, un dialogue à travers ce carreau brisé ne mènerait à rien. Il essaya donc de pénétrer dans la maison. Il n'eut qu'à pousser la porte; il traversa rapidement le corridor, et il entra dans la cuisine comme Marion s'écriait qu'il voudrait que Rose fût morte !

— Morte ? Ah ! père Marion ! supplia Michel, en ce moment, voyez-vous, ne souhaitez pas de telles choses !

Le forestier se retourna avec un cri terrible. L'accent du jeune homme l'avait traversé de part en part. Il regarda Michel qui était nu-tête, les cheveux tombant sur le front en mèches plaquées, une joue saignante, les vêtements déchirés et souillés de vase. Il trembla, son visage se couvrit d'une pâleur mortelle, et, s'appuyant à la table :

— Pourquoi dis-tu cela ? demanda-t-il.

[1] Voir les numéros 681 à 699.

La servante rentra en sanglotant.

— Mlle Rose n'est pas dans sa chambre, fit-elle. J'en viens. Ah ! seigneur Dieu ! sortir par une nuit pareille !

— Où est elle, Michel, où est-elle ? balbutia Marion.

— Je ne le sais pas ; mais je l'ai rencontrée sur la route. Elle m'attendait. Ce n'est pas ce que vous croyez. Père Marion, je vous jure que ce n'est pas ce que vous croyez. Elle voulait me parler, voilà tout. Ensuite elle est retournée par le sentier.

— Par le sentier ? interrompit Marion d'un ton d'épouvante. Tu te trompes. Tu auras mal compris. Ah ! mais alors, ma pauvre petite Rose... Mon Dieu ! mon Dieu !

— Je suis descendu de cheval, reprit le jeune homme, et j'ai couru après Rose. Malheureusement, j'avais perdu du temps, et je ne l'ai pas rattrapée. Elle se sera peut-être égarée dans les prés, ou bien elle aura regagné la route sans que je m'en aperçoive. Maintenant, une lanterne ! Vous, appelez le monde ! J'y pense. Au château, il y a des torches. Faites-les chercher. Allons ! En route ! Du courage, père Marion ! J'ai bon espoir. Nous la retrouverons et elle rira bien de notre peur. Vous verrez que nous la retrouverons.

Morgan avait-il vraiment bon espoir ? Cela est incertain. Ce qui est certain, c'est qu'on ne la retrouva jamais. Le corps de la jeune fille avait sans doute été entraîné par la crue énorme des eaux, dans le grand fleuve où se jette l'Aulne, et du fleuve dans l'Océan. Marion mit un crêpe à son chapeau ; le bal qui devait avoir lieu à Varanne fut renvoyé de huit jours ; Laïta plaignit Michel ; Henri et Anatole l'envièrent ; Adrienne se rengorgea. Elle l'avait bien dit. Bley fut furieux, Corbier affligé, Mme Corbier navrée, Cabonat atterré. Le conseiller général démontra, dans des périodes ronflantes et par des récits tirés de sa double expérience d'homme du monde et d'homme public, que ces choses-là se voyaient tous les jours. Ces choses-là, c'était qu'une femme se tue parce que son amant ne veut pas l'épouser.

— Pour moi, disait-il, et le *moi* de Médée n'était pas plus superbe que le *moi* de M. de Balaguier, pour moi, j'en demande humblement pardon à monsieur le curé ; mais je ne saurais refuser quelque estime à celle qui, réduite à choisir entre le déshonneur et la mort, choisit la mort. J'ose espérer qu'en pareil cas, j'en ferais autant.

Mme Corbier ne se demandait pas comment M. de Balaguier pourrait jamais se trouver dans la situation d'une femme que son amant ne veut pas épouser ; elle se contentait d'admirer le grand cœur de son cousin. Laïta ou un autre émettait une objection, et le débat s'engageait. Ce qui était sujet de discussion au château, fut dans les villages occasion de disputes. Il y eut, dans les cabarets, en l'honneur de la mort de Rose, plus d'un verre cassé et plus d'une tête fêlée. Michel ne manquait pas d'amis qui soutenaient que Rose s'était détruite elle-même, tandis que les autres, et l'opinion inclinait naturellement vers ceux-là, prétendaient que ces sournois de Morgan avaient une fière chance d'être protégés par le gouvernement.

XVII.

Olga revint très-sombre, très-irritée contre le genre humain, de la visite de condoléance qu'elle fit à Marion. Décidément elle avait été trompée par des semblants de franchise. Le sort de Rose excitait sans doute sa pitié, mais bien moins que la duplicité de Michel n'excitait sa colère. Elle en voulait presque à cette jeune fille qui avait eu la simplicité de croire à l'amour, d'avoir la foi et de ne pouvoir survivre à la perte de cette foi. Elle, Olga, ne croyait pas à l'amour, elle n'y avait jamais cru, elle n'y croirait jamais ; mais, pendant quelques instants, l'amitié lui avait paru un peu plus qu'un mot, et elle avait été assez folle pour s'imaginer qu'il pût exister quelque part un cœur loyal, sincère, capable de vérité et d'affection. L'amitié n'était donc bien qu'une chimère, la vérité qu'un mirage, ce monde qu'un décor où tout est apparence et mensonge. Elle savait cela dès longtemps ; elle savait dans quel mépris il faut tenir l'étalage des sentiments dont s'affuble l'égoïsme, et sous lesquels se masque l'impuissance du cœur. Pour une seule fois qu'oubliant sa science, elle avait cru... à quoi ? elle l'ignorait elle-même, mais enfin à quelque chose qui ne fût pas une illusion, ou à quelqu'un qui ne fût pas un acteur, elle était punie de sa faiblesse. Laïta valait encore mieux que les autres ; lui au moins, il ne visait à tromper personne. Il n'y a pas de crime qu'elle n'eût pardonné à Michel ; mais ce qu'elle ne lui pardonnait pas, c'était de se sentir par lui replongée, plus profond que jamais, dans sa défiance et dans son incrédulité.

Puis elle se rappelait les avis du baron. Serait-ce à cause d'elle que Rose aurait été délaissée ? Cette idée lui était odieuse et se tournait en une haine étrange contre celui qui la provoquait. Elle rencontra sur son chemin deux paysans qui lui semblèrent la regarder d'un regard singulier. Ils la saluèrent, comme les paysans la saluaient toujours, avec un empressement qui n'était que gauche, mais qui lui parut hostile et sombre. Et elle, qui trouvait du piquant aux médisances de salon dont elle était l'objet, que réjouissaient les méchancetés dites sur elle, qui se faisait un jeu d'exciter, par ses allures exagérées à dessein, les saintes indignations des Adrienne, elle baissa involontairement les yeux devant ces deux rustauds à la contenance embarrassée, et elle sentit au cœur la douleur âcre que produit la morsure de la calomnie. Seulement, était-ce bien la calomnie, ce serpent qui la poursuivait de son sifflement ironique ? N'avait-elle à se reprocher que d'avoir été imprudente peut-être, et légère ? Le crime commis à cause d'elle, ne l'était-il point par elle ? Et ne serait-ce pas le remords, cette angoisse indéfinie qu'elle fuyait de toute la vitesse du cheval, dont la course folle lui semblait encore trop lente ?

Elle eût été bien surprise et prodigieusement indignée, si elle avait entendu le nom que Bley donnait tout bas à cette angoisse.

— Elle l'aime donc, se dit le baron, qu'elle prétende ainsi et qu'elle croie le détester ? Elle, qui ne se soucie jamais de ce qui concerne les autres, n'est aujourd'hui préoccupée que de ce que fait Michel et de ce qu'il pense. Tout est pour elle prétexte à parler de lui directement ou indirectement, avec une colère que rien d'apparent ne justifie. On voit qu'elle est travaillée par un dépit secret dont elle se venge sur nous, qui en sommes pourtant, Dieu sait, assez innocents. C'est Corbier, dont elle raille la familiarité compromettante avec les gens de campagne. C'est notre pauvre curé, qu'elle félicite de la belle conduite de son élève. C'est moi, qu'elle remercie d'avoir introduit chez elle celui qu'elle appelle mon protégé ! Hum ! Elle a une mémoire flexible ! Puis, tandis qu'elle maltraite les uns, charmante avec les autres, pleine de prévenances pour Mlle de Balaguier qu'elle ne peut souffrir, traînant après elle, où qu'elle aille, Laïta qui, lui, par exemple, sait bien où il va et où il la mène ! Ah ! cet animal de Michel avait un beau jeu ! il a passé là au vicomte une belle main ! ajouta Bley, à qui le calembour qu'il venait involontairement de commettre fit hausser les épaules.

Un changement notable s'était, en effet, produit dans la manière d'Olga à l'égard de Laïta, désormais pour elle l'unique représentant de la sincérité, de la seule vertu à l'existence de laquelle elle crût encore chez les hommes. Mme de Clérol comprenait qu'elle n'aurait qu'un mot à dire ou à laisser deviner pour être vicomtesse de Laïta, et ce mot, on l'attendait, sans guère l'espérer, tranquillement, avec une patience insouciante et d'un cœur parfaitement serein. Le vicomte n'était pas un hypocrite ; il n'affichait pas une sensibilité, une délicatesse d'impressions, de sentiments, des émotions qu'il ne ressentait pas. Elle aimait cet amoureux qui niait l'amour. N'avait-il pas déclaré qu'il n'épouserait jamais qu'une femme qui lui plairait et qu'il s'arrangerait de façon que la femme qui lui plairait fût riche ? Il était aux trois quarts ruiné de fortune, et, à entendre Bley, de réputation tout à fait. Mais il ne se faisait pas autre qu'il n'était, et si jamais Olga et lui, arrivaient à se confier mutuellement le soin de leurs bonheurs réciproques, ce serait là un marché non de dupes, mais de complices, le seul marché qu'avec l'amer et superbe dégoût dont elle était saisie Mme de Clérol se résignerait à conclure.

En constatant l'étendue du terrain qu'il gagnait, Laïta se consola donc promptement de la mort de Rose. Il en avait d'abord été un peu chagrin, mais surtout très-contrarié. Barlot lui causait un tracas sérieux. Le désespoir qui, chez certaines natures, se traduit en affaissement, ne connaît chez les bêtes féroces qu'une forme : l'exaspération. Le garde était devenu ingouvernable, il voulait quitter le pays, il réclamait à grands cris le salaire promis que, pour le moment, le vicomte ne pouvait lui payer. Souvent il revenait ivre de quelque cabaret où on le voyait, sombre et taciturne, chercher l'oubli de son malheur. Il arrivait de là la menace à la bouche, et n'étant plus comme auparavant contenu par la crainte que Laïta avait cessé de lui inspirer. C'étaient des éclats d'avidité déçue et de douleur sauvage. Il se vengerait ! Il mettrait le feu au château. Le vicomte n'avait pas peur que Barlot mît le feu au château, mais il redoutait les confidences du buveur, ses propos de cabaret, les paroles imprudentes de l'homme pris de vin. En somme, il trouvait urgent de se débarrasser de son instrument désormais très-dangereux, et il écrivit à Bousquet, le priant de trouver, n'importe à quel prix, et d'expédier sans délai à Briancourt les vingt-cinq mille francs destinés à solder le silence et le départ du garde.

A l'effroi que lui causait très-naturellement l'irritation de Barlot s'était d'abord jointe, pour Laïta, une inquiétude d'un ordre différent. Il avait entendu compromettre Michel dans une intrigue vulgaire qui fermerait à jamais au coupable un cœur aussi fier que l'était celui d'Olga. Mme de Clérol ne disputerait pas M. Morgan à la fille de l'intendant Marion. Mais la mort de Rose ne rentrait nullement dans les conditions du programme. La femme, quelle qu'elle soit, quand meurt pour un homme, dresse à cet homme un piédestal, rehausse sa valeur morale, fait de lui une manière de héros. Or, de toutes les amorces auxquelles un cœur féminin se laisse prendre, la plus infaillible est l'héroïsme. L'héroïsme séduit les femmes à ce point, que les semblants en suffisent, même les plus grossiers, pour les attirer. Rose n'était plus cette fille sans naissance et sans éducation sur qui Olga dédaignerait de laisser tomber son regard ; elle était une morte, et une morte est, de toutes les rivales, la plus redoutable, la seule devant qui l'orgueil consente à s'incliner, la seule dont il y ait, pour une âme altière, quelque charme à triompher. Laïta était donc sincère, quand, déplorant le résultat fatal et inattendu de sa manœuvre, il disait au garde :

—Que voulez-vous, mon pauvre Barlot ! dans tout cela, il n'y a pas de notre faute, et je vous assure que personne ne s'afflige plus que moi du malheur qui est arrivé !

Mais, en dépit de sa grande expérience, le vicomte ne connaissait pas Olga, sur qui il se trompait étrangement en la jugeant d'après le commun des femmes, et en la croyant vaine, parce qu'il la voyait frivole et capricieuse. C'est qu'au fond il avait pour les femmes presque autant de mépris que pour les hommes, et que, de toutes les infirmités, le mépris est celle qui altère le plus sûrement le sens de la vue. Il ne comprenait donc pas qu'il y a dans la femme du monde, ou bien moins de cervelle que dans une tête de poupée, ou bien l'ambition d'un conquérant d'empires, l'ambition de plaire et par là de se faire craindre des plus hardis, d'imposer son joug aux plus rebelles, d'étendre indéfiniment les limites d'une puissance devant laquelle il n'est pas un front qui ne s'incline. De là les révoltes de l'envie impuissante et humiliée contre tant de faiblesse devenue une force auprès de laquelle toutes les autres forces ne sont qu'apparences. Qui dira jamais quels cœurs vaillants battent et quelles âmes sérieuses palpitent et quelles indomptables volontés cherchent l'idéal, sous cette enveloppe gracieuse, charmante et chatoyante que les moralistes de métier appellent futilité ou coquetterie ? Futilité, coquetterie, vains mots par lesquels ce calcul fait action qui est l'homme se venge d'être condamné à se prosterner devant cette imagination faite action qui est la femme. C'est ainsi qu'on nomme vertu la négation même de la femme, car lui reprocher ses frivolités et ses caprices, c'est reprocher ses ailes à l'oiseau.

Laïta était sans reproche comme il était sans peur. Il ne reprochait jamais rien à personne, pas plus aux autres qu'à lui-même. Il ne trouvait pas mauvais que les oiseaux volent, ni que les femmes soient des femmes. Mais le pourquoi du coup d'aile était pour lui lettre close. A vivre avec ses propres pensées et ses passions solidifiées en vices, à lutter incessamment contre des difficultés sans grandeur, à tourner par l'expédient ou par l'intrigue les obstacles qu'il ne pouvait briser, il avait perdu l'intelligence du divin. Son égoïsme s'était à la fois développé et racorni. Il ne croyait plus qu'à l'esprit et à la volonté. Faiblesse et vanité que tout le reste, hypocrisie ou folie. Il tenait toute femme pour une malade dont il s'agit de trouver la maladie, non point afin de la guérir, mais en bon médecin qui veut se rendre nécessaire, afin de l'entretenir, de la prolonger et au besoin de l'envenimer. La maladie d'Olga était évidemment le dédain d'une âme froide et sûre d'elle-même pour tout ce qui prétendrait l'asservir. Donc, avec elle, non-seulement il était inutile, mais il serait dangereux de jouer la comédie de l'amour, qui n'est qu'un asservissement réciproque. Ce ne serait que de haute lutte qu'un homme pourrait la conquérir, en lui montrant qu'il la comprenait, en rejetant avec ostentation les artifices vulgaires, en niant la passion à laquelle elle ne croyait pas, étant incapable d'en ressentir les contre-coups, en la traitant en égal, c'est-à-dire en homme, en l'affranchissant d'avance des liens d'une affection mutuelle, en lui faisant entrevoir le mariage, comme la terre promise d'une liberté sans contrôle et sans bornes.

Le jugement que Laïta portait sur Olga, Olga l'eût, en s'interrogeant, porté sur elle-même. Et cependant il était faux, parce qu'il était incomplet. Il ne tenait aucun compte de l'étincelle qui brillait ignorée, mais à le brûler parfois dans le cœur de la jeune femme. C'était un immense ennui de la vie qui l'envahissait, alors qu'elle semblait à tous les yeux et même aux siens se livrer, sans arrière-pensée, aux joies extérieures d'un monde qui l'adulait ; c'était un appel désespéré à l'inconnu, un désir insensé de croire à ce qui n'existe pas, à l'amour ; c'était contre Michel une haine inexplicable et si profonde, qu'il était impossible au moins perspicace de s'y méprendre et d'y voir le dépit d'une vanité froissée. A sa manière ouverte, nette de parler de Morgan, Laïta fut donc entièrement rassuré. En même temps, il se vit l'objet d'une sympathie qui lui parut la seule qu'Olga fût capable de ressentir, sympathie de goûts, d'idées, d'allures. Jusque-là, on se contentait de ne pas le repousser, maintenant on le recherchait. Aucune promenade dont il ne fût, aucune discussion où l'on ne sollicitât son avis. Il devenait une habitude. Il parla de partir. On le retint. Il regarda la partie comme gagnée, et, après avoir écrit à Bousquet de lui procurer de l'argent, il adressa à son père, dont il venait de recevoir une communication qui l'inquiétait, le billet suivant :

« Je touche au but. Donc, encore quelques jours de magnanimité, je vous prie. Après quoi, je vous livre Bousquet. Je ne perdrai pas mon temps à défendre contre vous un drôle qui a passé sa vie à nous voler l'un et l'autre. Mais en ce moment il serait capable de vouloir se venger et d'essayer, par ses prétendues révélations, de me nuire dans l'esprit de Mme de Clérol. Mon mariage conclu, nous lui ferons rendre gorge, ou nous l'enverrons au bagne rejoindre ses pareils. Actuellement il risquerait de prendre de travers le procédé par lequel nous nous efforcerons de le ramener dans la voie de la probité. Ainsi, encore une fois, je vous conjure de ne pas brusquer les choses. Je ne peux vous en écrire plus long, attendu qu'*on* m'attend. Messager, Henri Corbier, qui est là à bourdonner autour de moi, si bien que je ne sais ce que je dis. Adieu. Votre dévoué fils. — G. »

Tout en adressant et en cachetant sa correspondance de la matinée :

— Vous êtes bien de votre siècle, vous, fit Laïta, toujours pressé.

En riant :

— Mon Dieu ! répliqua Henri, quand on n'a rien à faire, oui, on a hâte de le faire.

— Enfin, ajouta le vicomte qui se passa en revue, gants, chapeau, cravache, or et argent, tout y est. Me voici harnaché et prêt, comme dirait cette cigogne de Balaguier, à vous suivre au bout du monde.

Les jeunes gens sortirent de la chambre. En traversant le vestibule, Laïta jeta ses lettres dans la boîte massive dont un des premiers soins de Corbier, le plus grand écrivassier de la terre, avait été de pourvoir le château.

— Après quoi, Varanne est maintenant meublé, avait dit Corbier.

Olga prit d'abord au sérieux la plaisanterie de son oncle et déclara tenir pour très-élégant et parfaitement commode le vieil ameublement fané, détraqué, dépareillé, qui arrachait des *hélas !* à Mme Corbier. Mais un matin, le lendemain ou le surlendemain de la mort de Rose, elle changea brus-

quement d'avis. Le mobilier, si commode la veille encore et si élégant, devint, en une nuit, par une transformation subite, délabré, atroce, bon à brûler. Il fallut le remplacer sur-le-champ, tant il faisait mal à voir. Le valet de chambre de Corbier fut, séance tenante, dépêché à Paris, d'où, sans perdre un jour, il ramena un plein wagon de tapissiers et trois ou quatre fourgons de meubles, rideaux, etc. On exécuta à Briancourt une presse des couturières et des tailleurs. Quiconque savait tant bien que mal couper une étoffe ou coudre un ourlet fut mis en réquisition. La fashion de Briancourt en pâlit cruellement. Avec ses robes défraîchies et ses habits fripés, quelle figure ferait-elle au bal de Varanne? Anatole, qui s'était commandé un gilet de conquête en soie moirée bleu de ciel et blanc, dut se contenter de faire rehausser de quelques agréments, par sa tante Suzanne, son gilet chamois. Mme Daumès fut réduite à mettre elle-même, comme elle le dit au sous-préfet, la patte à la pâte.

— Il y aura du levain dans cette pâte-là, pensa Bley, qui avertit Olga du *tolle* général soulevé contre elle.

Mais il reçut en réponse un : « Cela m'est bien égal ! » qui ravit Adrienne.

Depuis son installation à Varanne, Mlle de Balaguier tenait en souverain mépris les petites gens de Briancourt; et comme elle avait reçu une robe de Paris, elle ne voyait aucune nécessité à ce que Mme Daumès fût vêtue.

— Diable! s'écria ce mauvais plaisant de Henri, sur ce point, ma cousine, je ne suis point de votre avis!

Olga présidait elle-même aux travaux, les dirigeait, arrangeait et dérangeait tout. A peine ses instructions suivies, elle les modifiait. Toute idée qui lui venait devait être exécutée immédiatement, quitte, aussitôt exécutée, à être détrônée par une idée contraire. Elle envoyait les ouvriers dans une salle, c'était là que l'ouvrage pressait. Cinq minutes plus tard, c'était dans une autre salle que l'ouvrage pressait, et elle les rappelait. Elle ne faisait que monter dans sa chambre et en redescendre.

Le baron ne comprenait rien à cette fièvre d'activité portant sur des objets auxquels il avait toujours connu la marquise pour être profondément indifférente.

— Un accès d'ennui, se dit-il, qui a revêtu une forme extraordinaire et bien désagréable. Espérons que cela passera et que nous en aurons bientôt fini avec cette horde qui rend le château intenable!

Quant aux bons paysans, si attachés à la maison de Varanne et qui trouvaient au château, pour leurs denrées, un débit autrement avantageux et, pour leurs plaintes, des oreilles autrement compatissantes qu'à Briancourt, ils furent touchants par leur joie de voir que leur maîtresse se fixait décidément dans le pays.

— Nous l'aimons tant, dirent-ils; nous donnerions tous notre vie pour elle!

Comme Corbier racontait avec émotion ce propos :

— Combien avez-vous payé cette phrase? demanda Laïta.

Et Bley :

— Donner, hum! mais vendre, oh! très-certainement.

— Ah! messieurs, reprit Corbier, vous ne croyez à rien.

— Et cependant, glissa Cabonat qui, étant devenu un habitué du château, se sentait plus à l'aise et s'enhardissait à parler, et cependant la foi est le sel de la terre.

— Monsieur le curé, fit Olga en désignant une salière, passez-moi, je vous prie, la foi.

Cela fut jeté d'un ton qui glaça l'assemblée.

W. DE LA RIVE.

(La suite au prochain numéro.)



SALON DE 1868

(Sixième article.)

X

LES PORTRAITS

MM. Chaplin. — Meissonier fils. — Cabanel. — Galbrun. — Léon Glaize. Tony Faivre. — De la Charlerie. — Vidal. — Lefebvre. — Henner. — Legrand. — Mlle Chéron. — Mlle Jacquemart. — M. Cluysenaar.

Je suppose qu'il y ait au Salon quelque chose comme *trois cents* portraits. Cela ne fait pas plus de *cinq* ou *six* tableaux.



SALON DE 1868. — LE RETOUR DU MARI; TABLEAU DE M. VICTOR GIRAUD.
Dessin de M. Paul Philippoteaux.

Les deux cent quatre-vingt quatorze ou deux cent quatre-vingt quinze toiles restantes ne sont guère que des études de têtes et de mains. Ce ne sont pas des portraits, dans le sens intelligent du mot.

L'étude est la reproduction pure et simple des traits matériels d'une figure. Le portrait devrait être la confidence d'une vie et d'un caractère. C'est ainsi que l'entendaient les anciens, et c'est alors qu'il était un tableau.

Aussi voyez les grands portraitistes, Holbein, Titien, Van Dyck, Rembrandt et le réaliste Vélasquez lui-même. Tous, devant la figure qu'ils ont à peindre, n'ont pas seulement le souci de faire *ressemblant*; ils veulent aussi faire *complet*; ils n'épargnent rien pour donner à ce personnage quelconque toute sa signification. Ils le font apparaître sous son jour spécial, dans le milieu qui lui est propre et, autant que possible, dans une des actions caractéristiques de sa vie domestique ou sociale. L'*Érasme* d'Holbein, retiré au fond de sa bibliothèque, écrit, les yeux baissés, la bouche ironique et sévère; les *Syndics* de Rembrandt discutent et révisent des comptes; l'indolent *Philippe IV*, de Vélasquez, ici s'appuie sur son fusil de chasse, ailleurs s'agenouille sur un prie-Dieu, et nulle part ne se montre en roi. Ainsi compris, le portrait comporte les mêmes frais que l'histoire, c'est-à-dire les mêmes qualités de style, d'effet, de composition, d'ordonnance et même de sentiment, d'idée, de moralité.

Combien y a-t-il, dans le Salon, de portraits qui répondent à ce programme? Comptez.

Une chose qui disparaît tout à fait, sans aller si loin, c'est le portrait *collectif*, réunissant plusieurs figures dans le même cadre. Que sont devenus les portraits d'époux, les portraits de familles, les portraits de corporations et de confréries, tels qu'il s'en faisait tant et de si curieux autrefois? — Autant de modes disparues. Quel intérêt pourtant, quel surcroît de vie et de signification dans ces portraits qui rassemblent les amis, les parents, le père et les enfants, le maître et les valets! Pour les grouper, le peintre est tenu de les relier par une action commune; les mœurs du temps et le caractère des personnages s'y dénoncent d'eux-mêmes. Prenez un portrait de famille au XVe siècle. Le père, bardé de fer, et la mère, le visage serré dans sa coiffe blanche, sont tous deux agenouillés, les mains jointes, se faisant face, et accompagnés de leurs patrons respectifs; derrière eux se pressent en longues files, comme dans les familles anglaises, d'un côté les fils, et de l'autre les filles, également agenouillés. Toute la féodalité dévote et hautaine du moyen âge ne revit-elle pas dans ces images rigides? — J'ai parlé plus haut des *Syndics* de Rembrandt. Cette réunion de drapiers vêtus de noir, si affairés et si importants, n'évoque-t-elle pas instantanément dans l'esprit le souvenir des associations bourgeoises et communales, se resserrant pour tenir tête à cette fière noblesse, peu à peu matée et vaincue? — Et les portraits du XVIIIe siècle, où les belles duchesses et les galantes marquises de la cour de Louis XV se présentent en Dianes ou en Vénus, avec des cortéges d'amours, cela ne dit-il pas bien tout l'étourdissement de cette époque de plaisir où l'on marchait si lestement à l'abîme les yeux fermés? — Ce sont des civilisations entières qui se résument dans ces groupes caractéristiques.

Mais nous sommes aujourd'hui dans le siècle du chacun pour soi. Le portrait collectif n'est plus dans nos habitudes. Quant aux peintres, ce n'est pas eux qui chercheront à ramener, dans le portrait, ces complications, sources d'une foule de beautés, mais grosses aussi de tant de difficultés et de fatigues!

M. CHAPLIN a fait un portrait qui vaut un tableau, comme un beau sonnet vaut un poëme. Cela représente une jeune mère et son enfant, tous deux de grandeur naturelle. La mère, habillée de blanc, les bras nus, est assise à côté d'une corbeille à ouvrage où l'enfant a jeté son volant. Pour l'enfant, il est caché derrière sa mère et l'on ne voit absolument que sa petite tête, espiègle et curieuse, qui a l'air de vous épier. Rien de plus naturel ni de plus aimable que cette scène, qui nous introduit de plain-pied dans l'intimité de ces deux personnages. Voilà du moins des portraits qui ne posent pas et qui disent quelque chose. Je ne parle pas de la couleur de M. Chaplin, si blanche, si fraîche, si saine, si appétissante. Si le modèle était un peu moins rond, plus accentué, faisait mieux sentir les charpentes, le chef-d'œuvre serait au grand complet.

M. MEISSONIER fils a mis, dans un petit cadre, cinq ou six portraits en pied, groupés avec tant d'habileté et d'aisance qu'on prendrait d'abord ce portrait collectif pour un sujet de genre. Vous êtes dans un salon. Quelques dames



NOUVEAU PARIS. — LE PARC DES BUTTES CHAUMONT. — LE LAC, LE ROCHER CENTRAL ET LE TEMPLE DE LA SIBYLLE, LE PONT SUSPENDU, LA GROTTE AUX STALACTITES, LA CASCADE; dessin de M. G. Roux. — Voir page 374.

et demoiselles d'âges différents y sont assises, causant, occupées d'ouvrages de main. Aux types très-individuels des têtes, on voit bien que ce sont des portraits, et non des visages de fantaisie; on le voit même trop, car aucune n'est flattée; mais on dirait que ces portraits ont été faits sans que les originaux s'en soient doutés, tant chacun est à l'aise et n'a pas l'air de se savoir regardé. Des ombres rougeâtres, des lumières de fer-blanc, me gâtent un peu la peinture de M. Meissonier fils comme celle de M. Meissonier père. Toutefois, la ressemblance s'arrête là. L'observation de l'artiste est si sincère et si serrée, que sa personnalité ne peut manquer de s'affirmer tous les jours davantage.

Les toiles de MM. Chaplin et Meissonier vous représentent les seuls portraits un peu compliqués qui soient au Salon. Il y a là tout ce qui constitue le tableau proprement dit, composition, mise en scène, effet, sentiment, action, etc. Après eux, d'autres peintres de bonne volonté ont prouvé qu'on peut faire encore un tableau, une œuvre sentie et pensée, avec une seule figure.

M. Cabanel, par exemple. Le portrait de Mme de ***, malgré une peinture au cold-cream, des bras un peu plats, des maigreurs un peu trop soulignées, n'est-il pas le type même de la grâce de salon et de la distinction mondaine?

Voyez à côté dans les salles de dessin. Vous y trouverez un portrait de jeune fille, grand pastel de M. Galbrun, qui ferait un delicieux pendant à cette femme du monde. C'est la même atmosphère de distinction aristocratique, avec le naturel exquis de la jeunesse à peine sortie de l'adolescence, en plus. Elle a une robe de mousseline blanche que relèvent seulement quelques nœuds de mousseline noire, et se silhouette comme une poétique apparition sur un fond d'un bleu verdâtre un peu obscur. Fière, élégante et gracieuse comme une princesse. Droite, simple et chaste comme une vestale.

Maintenant, voulez-vous compléter les trois âges? Prenez la ravissante petite fille que M. Léon Glaize intitule gravement dans le livret *Portrait de Mlle R...* Cette petite tête est d'un ton brique tout uni, que font encore ressortir un fond blanc et une robe blanche; elle ne semble pas viser au charme le moins du monde; on la croirait peinte à fresque; nulle mignardise. Mais cette robe blanche n'en fait pas moins avec ses cheveux roux l'harmonie la plus originale et la plus exquise; mais ces joues rondes, d'un modelé si simple et si souple, vous donnent envie de les embrasser. Je ne connais, au Salon, que les enfants de M. Tony Faivre qui soient dignes d'accompagner celui-là. Il possède quelque part, dans les salles de dessins, un groupe, un bouquet dirais-je volontiers, de trois petites têtes bouclées, que je vous recommande. C'est encore charmant, adorable, et c'est aussi exécuté avec une fermeté virile.

Un portrait bien complet encore, par M. Léon Glaize, déjà nommé, est celte dame d'âge mûr, enregistrée sous le numéro 1106, et que nous trouvons chez elle en robe de chambre, assise à côté de sa table à ouvrage et les pieds sur un tabouret. L'âge, les goûts, le caractère, la fortune, tout se lit dans ce portrait-là. Et ne s'intéresse-t-on pas plus aux gens à mesure qu'on les connaît davantage?

J'en dirai autant d'un portrait de M. de la Charlerie, bien que ce ne soit qu'un buste et qu'il soit placé on ne peut plus mal. Quelle loyale, honnête et courageuse figure que celle de ce vieillard! Quelle vie de travail et d'honneur elle reflète! Ce n'est pas seulement dessiné et modelé comme un Holbein; c'est tout aussi approfondi; cela va jusqu'à l'âme. — Il y a encore un peintre — un dessinateur, veux-je dire, — dont on a loué cent fois le sentiment, l'idéalité, dont quantité de croquis, grands comme rien, valent les plus vastes tableaux d'histoire, et que je m'attendais bien à mettre sur ma liste des portraitistes penseurs. N'ai-je pas nommé M. Marius Vidal? La Parisienne a-t-elle jamais déniché un artiste qui la comprît mieux et qui l'exprimât plus divinement et plus complètement, avec ses grâces raffinées, son charme compliqué et sa beauté si particulière, presque dépravée à force d'esprit? L'exécution de M. Vidal est pourtant la sobriété même; ses dessins sont faits de rien; un estompage léger, une ombre de pointille, c'est tout. Mais peu importe. Est-ce que certains de ses portraits de femmes n'en racontent pas aussi long sur certaines mœurs, sur certains types, que les chapitres les plus prolixes et les plus feuillus de Balzac? Malheureusement l'excès en tout... vous savez le reste. A force de se simplifier, cette facture est tombée à rien; à force de s'idéaliser, voilà le joli dessin qui s'évapore. Des figures actuelles de M. Vidal, il n'y a plus rien à en dire. A quatre pas, c'est toujours léger, délicat, charmant; à deux, c'est absolument nul. Cela ne dit plus rien, c'est de l'école de Boissier, et l'on dirait que c'est fait pour les cartonnages du nouvel an. — M. Vidal est sur une pente douce, mais bien glissante. Et ne prend-t-il pas garde aussi à M. Sirouy, qui monte à mesure qu'il descend, et qui expose à deux pas de lui une jeune femme en pied du crayonnage le plus fin, le plus sobre et le plus exquis?

Il y a après cela toute une catégorie de portraits excellents, mais où je ne vois absolument que la main du peintre, son habileté à dessiner ou à modeler, qui me laissent ignorant de l'âme du modèle, de sa vie, de ses mœurs, de sa profession, etc. Ces portraits-là ne sont peut-être pas moins ressemblants que les autres. Seulement cette ressemblance s'arrête à l'épiderme. La peinture, si travaillée qu'elle soit, est donc inachevée.

Que puis-je dire du portrait de Mlle L. L..., par M. Lefebvre, sinon qu'il est modelé avec une finesse prodigieuse, un serré incroyable, mais que cette figure est d'une teinture rose un peu froide, trop monotone, et qu'elle produit l'effet d'une fausse note sur le fond d'un jaune olivâtre où elle se découpe trop durement? Excellent portrait pourtant, et tout aussi étonnant d'exécution que la *Femme couchée* du même artiste. Mais celle-ci ne charme pas seulement son monde par l'admirable modelé de certains morceaux, comme le ventre et les seins. Elle est aussi, avec ses yeux grands ouverts, riants et bardis, candides même, inconscients de son impudeur, l'image éternellement attrayante de la jeunesse et de la force, dans l'abandon de leur premier élan. Dumas fils, qui l'a, dit-on, achetée, a dû trouver qu'elle ressemblait à son Ida Clémenceau. Elle sort de ce bain qu'elle a pris avec un cynisme si ingénu dans le bassin de son parc!

Le portrait de Mme F. D..., par M. Henner, a de la grâce et du caractère. Nous le préférons mille fois à sa *Baigneuse*, bien que celle-ci soit modelée comme un Léonard de Vinci; car cette baigneuse est courte, trapue et de gauche tournure, crime irrémissible chez une beauté si déshabillée. Mais chez la gracieuse Mme F.-D. D... elle-même, n'est-ce pas la peinture plutôt que le type et caractère qui vous arrête? Quelle impression emportez-vous, sinon celle qu'une jeune femme pâle, avec une chevelure rousse — de ce beau roux qu'affectionnent les saintes Catherines de Paul Veronèse, — fait une *tache* étrange et charmante dans un sombre cadre d'ébène, relevé tout au plus d'un filet d'or?

Que dirons-nous du portrait de M. L..., par M. Legrand, sinon que c'est un grand dessin à la plume, d'une facture large et amusante, et où les *blancs*, ménagés avec art, sont d'un bel effet?

Que dirons-nous des portraits de Mlle Fanny Chéron, sinon que l'auteur a un talent remarquable, et que ses têtes à la sanguine sont largement et grassement traitées? (A ce propos j'aurais dû vous signaler déjà, depuis un quart d'heure, l'excellent portrait de M. Benoît-Champy par Mlle Jacquemart, qui a mérité pour ses débuts les honneurs du Salon carré.)

Que sais-je même, après avoir vu le beau portrait de M. Degroodt peint par M. Alfred Cluysenaar, sinon que ce dernier est un exécutant de première force? Est-ce que ce portrait, d'une peinture si large, si souple, si ferme, — et où je ne regrette que certains jaunes un peu huileux, — est-ce que ce portrait manque de caractère? Est-ce que l'intelligence n'habite pas dans ce front-là? Est-ce que ce regard réfléchi et ces mains nerveuses ne disent pas qu'ils sont le regard et les mains d'un artiste? Sans doute. Mais ce n'est pas assez; il faudrait nous dire encore que cet artiste est un sculpteur. — et un portraitiste ancien n'y eût pas manqué. Il y avait ici à se mettre en frais de certains accessoires, d'un fond plus étoffé, et ce portrait est trop remarquable pour qu'on ne le désire pas complet.

Il est vrai que M. Cluysenaar pourra répondre à ses critiques ce que David disait à Baour-Lormian, et que racontait si gaîment Alfred de Musset.

« — Tu es bien heureux, toi, Baour: avec tes vers, tu fais ce que tu veux; tandis que moi, avec ma toile, je suis horriblement gêné. Supposons, par exemple, que je veuille peindre deux amants dans les Alpes. Bon! Si je fais deux beaux amants, des amants de grandeur naturelle, me voilà avec des Alpes grosses comme rien; si, au contraire, je fais de belles Alpes, des Alpes convenables, me voilà avec de petits amants d'un demi-pied qui ne signifient plus rien du tout! Mais toi, Baour, trente pages d'Alpes, trente pages d'amants; t'en faut-il encore? trente autres pages d'Alpes, trente autre pages d'amants, etc. »

Mais il n'est pas nécessaire de multiplier beaucoup les accessoires, de compliquer les fonds outre mesure, d'élargir les cadres indéfiniment pour faire d'un portrait un tableau. Tout ce que j'ai voulu indiquer, c'est la nécessité d'y étudier autre chose que la ressemblance matérielle d'une tête, résultat où la plus simple des photographies écrasera toujours le plus habile des portraitistes. Étudiez le type, étudiez le caractère et les mœurs, étudiez le milieu, et la figure quelconque, le portrait vulgaire montera d'emblée à la hauteur de l'histoire. Autrefois les deux genres n'étaient-ils pas intimement liés? Quand le portrait était un tableau par l'effet, le sentiment, l'action, on voyait le tableau, d'un autre côté, se composer avec des portraits, au lieu des fantaisies et des généralités qui l'alimentent aujourd'hui. Traité comme l'histoire, le portrait gagnait infiniment en profondeur et en portée; il s'écrivait aussi dans un style plus fier; il était d'une exécution plus mâle. L'histoire, à son tour, grâce à l'introduction du portrait, prenait plus de vie, de réalité, de mordant, d'actualité presque. Je ne demande que la réconciliation des deux genres. Ils n'ont pas compris leurs intérêts le jour où ils ont divorcé.

Jean Rousseau.

LE MARCHÉ DU PEUPLE

A LONDRES

Notre gravure représente un établissement ouvert l'hiver dernier, à Londres, dans le quartier de Whitechapel, par une compagnie sous la direction de M. J. M'Call. Sa destination est de vendre en détail, à des prix très-modérés, de bonne viande, des légumes et différents autres articles de première nécessité aux classes laborieuses de ce district.

A cet effet, la compagnie a fait élever, moyennant deux mille cinq cents livres sterling, des constructions simples et commodes, d'une longueur de quatre-vingts pieds anglais sur soixante de large. Le Marché du peuple — tel est son nom — est ouvert pendant toute la semaine. Le sol est pavé en dalles de différentes couleurs. L'éclairage, le service des eaux et la ventilation ont été l'objet de soins particuliers.

Tout à l'entour de la vaste enceinte règnent des boutiques. A la hauteur du premier étage se trouve une large galerie consacrée au même usage. Le rez-de-chaussée du marché est affecté à la vente de la viande de boucherie, des légumes, des fruits, du lait, de la soupe et de la charcuterie. La galerie supérieure, dont les dimensions sont vraiment considérables et qui fait tout le tour du marché, est divisée en compartiments où sont débités l'épicerie, les pâtes alimentaires, le fromage, le pain et la farine, la graineterie, la cordonnerie, la librairie et les journaux.

Citons aussi un autre genre de débit qui fonctionne au Marché des pauvres et qui rend de grands services aux classes nécessiteuses. Il s'agit d'une salle où l'on vend de la très-bonne soupe à un prix extraordinairement réduit. La distribution a lieu de midi à deux heures et de sept à neuf heures du soir. Chaque jour, on évalue à cinq ou six cents le nombre de pauvres gens qui viennent chercher de la soupe à ces fourneaux économiques.

Des établissements semblables ont été créés récemment à Bishopsgate et à Lambeth.

X. Dachères

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Un nouveau Midas. — Les aventures du squatter John Leathers dans le Nevada oriental. — Le repas interrompu et ses suites. — Découvertes de mines d'or dans les environs du Lac-Salé. — Les volcans de l'intérieur de l'Amérique. — Éruption de Conchagua. — Une mule devenue mère. — Les fritures aux hannetons. — Nouveaux moyens de transporter les dépêches télégraphiques.

Voici une nouvelle variante de la vieille histoire de Midas, qui transformait en or tout ce qu'il touchait et qui se mourait de faim au milieu de mets devenus des blocs de marbre valant des millions de drachmes. Le supplice du pauvre millionnaire, dont l'estomac affamé ne pouvait se satisfaire, vient de se renouveler dans la Nevada orientale, et on lui doit la découverte d'une des mines d'argent les plus riches que l'on connaisse.

Un chasseur d'or américain, John Leathers, cherchait depuis longtemps à découvrir un riche filon dans le district de Pleasant-Valley, au pied des montagnes du Pin-Blanc. Après avoir longtemps parcouru cette région sauvage composée de mamelons isolés et entrecoupés de petites vallées où coulent de nombreux ruisseaux d'une eau ferrugineuse, vaincu par la fatigue et désespéré par l'inutilité de ses recherches, il tomba plutôt qu'il ne s'assit à terre. Après le premier moment donné au découragement, il finit par tirer de son sac ses dernières provisions, alluma du feu, embrocha d'une baguette un quartier de gibier qui lui restait, et se mit à le faire rôtir. Au moment où il allait commencer son repas, une bande de Peaux-Rouges se jeta sur lui et, sans lui laisser le temps de saisir ses armes, l'attacha à un arbre. Elle se mit ensuite à dévorer le repas qu'il venait de se préparer; après quoi, joignant la moquerie au pillage, les sauvages remplacèrent par un tas de pierres la viande qu'ils venaient de manger et disparurent.

John Leathers, grâce à l'état d'exaspération où l'avait mis cet insolent procédé, finit par rompre les liens qui l'attachaient à l'arbre et par recouvrer la liberté de ses mouvements. Dans un premier accès de colère assez excusable, il donna un violent coup de pied au tas de pierres substitué par les voleurs à son dîner, et une de ces pierres, renversée par le choc, vint le frapper à la jambe; il jeta un cri de douleur, mais, presque en même temps il se baissa pour ramasser le caillou qui venait de le blesser. Son coup d'œil exercé de squatter lui faisait reconnaître qu'il avait affaire à des morceaux de quartz argentifère d'une extrême richesse et contenant par places tant de chlorure d'argent pur et ductile, que ce chlorure se brisait sous l'angle.

Comme un bonheur n'arrive jamais sans un autre, un gros poisson s'engagea, sous les yeux mêmes de Leathers, dans un ruisseau qui sillonnait de toutes parts la vallée, et si étroit, si peu profond, que la pauvre bête n'en pouvait plus sortir. Leathers l'affamé put donc s'emparer presque sans peine de cette proie providentielle et la tirer de l'eau. La faire griller sur un brasier improvisé fut l'affaire d'un instant. Après ce repas, Leathers, aussi joyeux et aussi fort qu'il se sentait naguère triste et faible, se mit à la recherche de la veine d'où provenaient les échantillons minéralogiques rencontrés dans des circonstances si bizarres.

Ils sortaient d'une veine à peine distante de cent mètres, large de quatre pieds anglais, longue de trois cents, et d'une richesse telle, qu'après trois mois d'exploitation le mineur parvint seul à en extraire pour plus d'un million d'argent.

L'éveil donné, les mineurs arrivèrent de toutes parts dans la vallée opulente, et on ne tarda pas à y découvrir d'autres mines, ainsi que dans un chaînon des montagnes voisines appelées Chalk-Bluff.

D'autre part, près de deux cent quarante milles au nord-est de la ville du Lac-Salé, on exploita de nouvelles mines à Sweetwater. Situées dans un pays boisé et arrosé, elles comprennent à la fois des veines de quartz et des placers. Leur découverte, qui date à peine de quelques mois, ne s'est pas faite sans difficulté. Des dix hommes qui s'étaient mis à la recherche de ces mines, cinq seulement réussirent à les aborder; les autres furent tués par les Indiens avant d'arriver à la terre promise. Dès que les survivants eurent fait connaître la richesse de leur découverte, les mineurs commencèrent à affluer de l'Utah et du Montana. Bientôt, enfin, un village se construisit sous le nom de South-Pass-City, à quarante milles de la vallée de Wind-River, une des plus grandes et des plus belles de ces régions septentrionales.

Depuis un temps immémorial cette contrée servait de lieu d'hivernage aux Indiens Sioux. Ceux-ci ne voulurent pas l'abandonner et déclarèrent que les blancs les tueraient

jusqu'au dernier plutôt que de leur faire abandonner le pays. Hélas! c'est ce que firent les blancs, et aujourd'hui ils restent les seuls possesseurs d'un territoire fécond en or, propre à la culture, où le climat se montre très-doux, car rarement, même pendant les plus rudes hivers, on y trouve plus de six pouces de neige, et où le printemps arrive de bonne heure.

Quant aux mines, elles abondent maintenant en squatters venus de Salt-Lake-City, qui ont construit le nouveau village de South-Pass-City. Ce village fortifié se trouve à l'abri d'un coup de main que pourraient tenter le peu d'Indiens qui errent encore çà et là dans ces contrées sauvages.

Parmi les échantillons de minerais obtenus, on cite entre autres un morceau de quartz du poids de vingt-cinq kilos, et qu'on estime contenir pour trois cents dollars d'or.

Si l'Amérique est par excellence la patrie de l'or, elle produit aussi des volcans qui ne laissent pas que d'inquiéter les populations de l'isthme central. Les phénomènes physiques qui ne s'y succèdent que trop démontrent qu'un grand travail souterrain s'opère dans cette région.

Le 5 mars dernier, il se manifesta dans la plaine de l'état du Nicaragua un soulèvement qui produisit un cône de quatre cents mètres de hauteur, accompagné d'une abondante éruption de sable. Quelques semaines auparavant, un premier volcan avait commencé ses ravages dans la montagne de Conchagua, haute de deux mille cinq cents mètres et qui forme une des deux pointes dressées à l'entrée de la baie de Fonseca, dans l'océan Pacifique.

D'après une note communiquée à l'Académie des sciences par M. Ramon de la Sagra, l'éruption de Conchagua, commencée le 23 février, à sept heures du matin, s'annonça par de violentes secousses, et par de véritables tremblements de terre qui se répétèrent à cent quinze reprises différentes pendant huit jours. Un cratère immense s'ouvrit ensuite aux deux tiers de la hauteur de la montagne, et lança des quantités énormes de blocs de pierres, de cendres et de poussières jaunes qui donnèrent à tout le pays un aspect étrange et sinistre. Au départ du courrier, le 21 mars, des laves commençaient à s'épancher de toutes parts et à se diriger vers la baie de Fonseca, où les volcans de l'île du Tigre lançaient de leur côté des colonnes de flammes et de fumée.

En jetant les yeux sur la carte de l'Amérique, on voit clairement que les deux volcans qui flanquent maintenant l'entrée de la baie de Fonseca se trouvent reliés par le volcan de l'île du Tigre, et qu'ils forment la suite de la chaîne volcanique qui part du nord, dans le Mexique, traverse du nord-ouest au sud-est l'état de San Salvador, et compte onze cratères importants, entre autres ceux de San Miguel et de Izaleo; la série se prolonge, dans l'état de Nicaragua, par les volcans El Viejo, Zelica, Monstombo et autres, pour reparaître plus loin sur les crêtes élevées des Andes au Pérou.

Les habitants de ces contrées éprouvèrent une vive frayeur, car pendant les incessantes secousses du 11 au 23, ils se rappelaient non sans raison les souvenirs terribles de la destruction des villes de San Salvador en 1854 et de Caracas en 1812. On regarda néanmoins, et l'on ne se trompa point, l'ouverture du nouveau volcan de Conchagua comme une garantie pour l'avenir, car généralement les tremblements de terre ne sauraient avoir de suites funestes à côté de pareilles soupapes de sûreté.

Si les deux volcans situés des deux côtés de l'entrée de la baie de Fonseca persistent, cette baie possédera les deux plus magnifiques phares du monde.

M. Ramon de la Sagra, à qui l'Académie des sciences doit les notes qu'on vient de lire sur les éruptions volcaniques du Conchagua, n'a pas entretenu le corps savant que de ces grandes perturbations terrestres; il leur a communiqué des observations sur une autre perturbation provoquée depuis des siècles par l'homme : l'union adultérine de l'âne avec la jument.

Ces unions, quoi qu'on dise, presque toujours inféconde, présentent parfois de rares exceptions, toujours regardées comme des phénomènes.

Or un de ces phénomènes vient d'avoir lieu à Mont-de-Marsan; une mule de douze ans y a mis bas un poulain mâle né à terme parfaitement constitué et qui grandit dans toutes les conditions normales.

La mère allaite son petit, mais là se bornent tous les soins qu'elle lui accorde. Loin de lui témoigner en quoi que ce soit un peu de la tendresse que la jument témoigne à son poulain, elle ne s'inquiète en aucune façon de celui-ci.

Ainsi voilà un animal que la nature, toujours jalouse de maintenir la conservation des races et d'empêcher tout mélange avec les espèces voisines, a rendu mère par hasard. Mais elle ne lui laisse rien des sentiments de maternité innés dans l'ordre naturel et légal. Je laisse aux physiologistes à expliquer les causes physiques de ces faits et je doute qu'ils y parviennent.

Je préfère vous entretenir de l'idée saugrenue qu'un cultivateur de Paris vient d'avoir de transformer les larves de hanneton en entremets.

Qu'on fasse une guerre acharnée aux hannetons, qu'on cherche par tous les moyens possibles à diminuer le nombre et à atténuer les ravages de ces insectes qui menacent l'Europe d'une invasion de dévastateurs plus redoutables peut-être que les bandes de sauterelles qui dévorent de temps à autre l'Afrique tout entière, rien de mieux! Mais qu'on songe à en manger les larves d'une odeur écœurante et d'un goût à la fois âcre et douceâtre, cela est insensé. Le maréchal de Saxe fit un jour servir à ses convives une de ses vieilles culottes de peau préparée par son maître d'hôtel, mais, comme le dit un Gascon, l'un des convives devant lesquels on servit, au sortir de table, les boutons et les boucles de la culotte : « La sauce a fait passer le poisson. » Eh bien, malgré le soin avec lequel les vers blancs se trouvaient nettoyés, plongés dans du lait, et enveloppés d'excellente friture, plus d'un invité a senti le cœur lui venir sur les lèvres, et ceux qui ont le mieux résisté ont déclaré la chose détestable.

Contentons-nous donc de détruire les hannetons et leurs larves, et ne cherchons pas à dépasser le but; il n'y a rien qui prouve moins que de vouloir trop prouver.

Terminons cette Causerie en racontant une organisation souterraine qui se fait en ce moment à Paris, et dont bien peu de personnes soupçonnent l'existence et les services.

L'administration des lignes télégraphiques a inauguré l'année dernière, à titre d'essai, un nouveau mode de correspondance dans l'intérieur de Paris.

Elle a relié six de ses principaux bureaux au moyen de tuyaux ou de tubes en fer dans lesquels peut circuler un petit chariot, c'est-à-dire une boîte en cuir.

L'air comprimé est employé comme moteur.

Ces tuyaux, de soixante-cinq centimètres de diamètre, établis en tranchée sous le pavé des rues, forment une ligne sinueuse continue qui part du bureau central rue de Grenelle-Saint-Germain, se dirige vers la rue Boissy-d'Anglas et traverse successivement les bureaux du Grand-Hôtel, de la place de la Bourse, de la rue Jean-Jacques-Rousseau, de l'hôtel du Louvre, de la rue des Saints-Pères, pour revenir enfin rue de Grenelle.

Les deux extrémités qui aboutissent dans chaque poste sont les bouches par lesquelles entrent et sortent les chariots servant au transport des dépêches; c'est dans ces chariots que se placent les plis à distribuer. Huit ou dix de ces boîtes, accrochées les unes à la suite des autres, forment une sorte de train que remorque un piston métallique poussé par l'air comprimé.

Une communication électrique de bureau à bureau existe le long de la ligne atmosphérique pour la sécurité de la marche des trains. La pression de l'air s'exerce directement sur le piston et fait avancer le train jusqu'à la station d'arrivée; là les employés retirent la boîte qui porte le nom de leur bureau et envoient au poste voisin le reste du train en y ajoutant une nouvelle boîte renfermant leurs propres dépêches destinées à la suite du trajet.

Le mode de circulation des boîtes dans les tubes atmosphériques est en rapport avec la forme du réseau. Un train part toutes les douze minutes du bureau central, rue de Grenelle-Saint-Germain, et traverse successivement chacune des autres stations pour revenir à son point de départ.

Un va-et-vient perpétuel s'établit dans la ligne, et les postes peuvent échanger entre eux des milliers de dépêches. Chaque station doit toujours avoir à sa disposition une provision d'air comprimé pour faire les envois; cette provision se renouvelle en temps opportun par un artifice fort simple et très-ingénieux.

Pour comprimer l'air on se sert de l'eau qui circule dans les conduites de distribution de la ville avec une pression assez forte et à tout instant disponible.

A cet effet, dans un réservoir en tôle, d'une capacité convenable, on fait arriver l'eau des conduites; l'air est refoulé et forcé d'occuper un volume moindre; si le volume se réduit de moitié, l'air supposé primitivement à la pression atmosphérique prendra alors une pression double, c'est-à-dire de deux atmosphères.

Cette force plus que suffisante pour pousser les trains en miniature leur imprime une vitesse de huit cents et même de mille mètres par minute. Comme la distance moyenne qui sépare les bureaux n'est guère que d'un kilomètre, on voit avec quelle rapidité les communications s'échangent.

Depuis un an que fonctionne ce mode de transport, les résultats obtenus sont si satisfaisants sous tous les rapports, que l'administration des lignes télégraphiques va relier prochainement au réseau déjà établi, par des tubes atmosphériques, les stations de la rue Lafayette, de la rue des Halles, du boulevard du Temple, de l'Hôtel-de-Ville, du palais du Sénat, des Champs-Élysées, de la place du Havre, de la rue Sainte-Cécile, du boulevard Saint-Denis et de la place Saint-Michel.

Quatorze ou quinze stations communiqueront donc entre elles vers la fin de l'année courante par ce moyen de correspondance. Si l'Angleterre et la Prusse ont devancé la France dans la voie des essais de ce genre, elles n'ont pas jusqu'ici de lignes en exploitation à mettre en comparaison avec la nôtre. A Londres et à Berlin le parcours est insignifiant et le trajet *rectiligne* et non *sinueux* comme à Paris.

SAM. HENRY BERTHOUD.

DEUX EMBARCATIONS DE PLAISANCE

DE S. M. L'IMPÉRATRICE

Les élégantes et légères embarcations représentées par notre gravure consistent en un *skiff* et un canot achetés, l'an passé, par S. M. l'Impératrice, à l'Exposition universelle. Elles étaient exposées par les célèbres constructeurs, MM. Searle, de Stangate, près Lambeth. Le skiff comme le canot sont faits de cœur d'érable et d'acajou de choix, avec des moulures dorées. Voici quelles sont les dimensions du skiff : longueur, vingt et un pieds anglais; bordage à la hauteur de l'aviron, trois pieds sept pouces; creux, douze pieds et demi. Le canot, enrichi d'ornements en bois de cèdre, mesure douze pieds anglais de long, deux pieds deux pouces de bordage, et dix pieds trois quarts de creux, avec une pagaie longue de sept pieds.

De l'avis de tous les connaisseurs, ces deux embarcations sont ravissantes de forme et d'exécution. Dans la saison où les régates font florès, il nous a semblé intéressant de mettre sous les yeux de nos abonnés ces fins échantillons de l'industrie des bateaux de plaisance en Angleterre.

R. BRYON.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite[1].)

CHAPITRE XVII

Mauvais succès d'une chasse aux éléphants. — Je vise un buffle. — Un léopard caché dans les hautes herbes. — Je tue le léopard et son petit. — Grandes réjouissances dans le camp. — A qui appartiendra la queue? — Dispute au sujet de la cervelle. — Les poules de Guinée.

Aboko et moi, nous nous levâmes le lendemain de bonne heure. Aboko eut soin de se munir de ses fétiches de guerre et aussi de quelques autres talismans qui devaient lui porter bonheur et par cela même lui inspirer autant de courage que d'adresse. Il prit ensuite de la craie consacrée et se fit une marque blanche au milieu du front. Ces préparatifs terminés, nous partîmes.

Notre espoir était de tuer des éléphants. Ayant découvert des traces nombreuses de ces animaux, nous les suivîmes à la piste toute la journée. Dans plusieurs endroits, à en juger par ces traces toutes fraîches, ils n'avaient passé qu'une heure ou deux avant nous. Mais nous ne vîmes pas un seul éléphant, et je me bornai à tuer quelques singes pour le dîner de nos hommes, ainsi que quelques petits oiseaux.

Nous retournions au camp l'oreille basse, quand j'entendis le cri de la perdrix mâle appelant ses compagnes pour les inviter à venir se percher sur l'arbre qu'elle avait choisi. Nous rebroussâmes chemin pour tirer cet excellent gibier. Nous nous trouvions alors sur la lisière du bois; et, comme je mettais le pied dans la prairie, j'aperçus plusieurs buffles arrêtés. L'un d'eux au moins m'était dévolu d'avance, car il se tenait en avant des autres, à ma portée, dans un endroit où l'herbe très-haute et très-épaisse devait lui dérober mon approche. Je mis une seconde balle dans mon fusil déjà chargé, afin d'avoir deux coups à tirer; puis, Aboko et moi, nous nous glissâmes tout doucement vers mon buffle sans défiance. Déjà je me préparais à l'ajuster, quand Aboko me fit vivement signe de rester immobile et d'écouter. En même temps, il flairait l'air avec attention.

Je ne savais pas pourquoi Aboko m'avait arrêté le bras; mais je pensais que ce devait être pour me désigner quelque proie plus facile. Peut-être avait-il entendu le pas d'un éléphant. Je regardai sa figure, et j'y vis une expression d'anxiété.

Comme nous demeurions toujours immobiles, j'entendis à quelque distance en avant de nous un sourd ronflement, qu'une oreille inattentive aurait pu prendre pour le souffle du vent passant à travers les hautes herbes. Mais l'ouïe exercée d'Aboko lui avait dénoncé quelque chose de plus sérieux. Sa physionomie s'assombrit, et il me dit à voix basse : « Njego ! » (un léopard !)

Je tressaillis. Quel parti prendre? Le ronflement continuait de plus belle. J'armai mon fusil; Aboko apprêta le sien, et nous nous avançâmes de quelques pas, tout doucement et avec infiniment de précaution, afin de chercher un poste qui nous permît de voir par-dessus les herbes. A dire vrai, je ne me sentais pas rassuré, ne me souciant guère, je vous assure, d'être emporté dans la gueule d'un léopard et dévoré au fond des bois.

Notre situation, en effet, n'était rien moins que satisfaisante. Le léopard ne sort guère que la nuit, et il fallait que la faim, une faim pressante, l'eût chassé à cette heure-là de son antre. Or, un léopard affamé est doublement féroce et rapide dans ses mouvements.

Nous savions que l'animal était près de nous, car le vent qui nous apportait son odeur de bête fauve nous avertissait assez de son voisinage; mais nous ne pouvions parvenir à l'apercevoir. Une idée me traversa l'esprit. Le léopard nous avait-il vus? Était-il par hasard en face de nous, tapi à terre comme un chat, et prêt à bondir sur nous dès que nous serions à sa portée? Son œil perçant savait-il pénétrer à travers les herbes qui le masquaient à notre vue? Dans ce cas, allait-il prendre son élan?

Pendant ce temps, notre gros buffle se tenait stupidement en avant du troupeau, à trente pas de nous tout au plus, sans se douter de la présence de ses trois formidables ennemis : le léopard, Aboko et moi.

Nous fîmes un petit mouvement de côté; alors seulement, en écartant un peu les herbes, je découvris un énorme léopard femelle, flanqué de son léopardeau. Mais, au léger bruit que nous avions fait, la bête tourna la tête et nous vit. Jusque-là, elle avait guetté le buffle avec tant d'attention, que notre approche lui avait échappé. Qu'allait-elle faire? Il me sembla voir dans ses yeux un éclair d'indécision. L'animal avait devant lui une abondance de gibier inespérée; laquelle de ces proies allait-il attaquer d'abord? Sa longue queue lui battait les flancs et ses yeux étincelaient, en attendant qu'elle choisît sa victime entre le buffle Aboko ou moi.

Je le tirai d'embarras; car, en moins de temps que je n'en mets à vous le dire, je lui logeai une balle dans la tête et Dieu merci, le léopard tomba roide mort. En même temps,

1. Voir les numéros 686 à 699.

Aboko tira sur le petit et le tua aussi. Au bruit de nos coups de feu, le buffle s'enfuit avec le troupeau dans la direction opposée, ne sachant guère à quelles circonstances il devait la vie.

Je respirai de soulagement, car je ne me m'étais jamais vu dans une situation si critique, et plaise au ciel que je ne m'y retrouve jamais!

Quand nous revînmes au camp, la nouvelle de notre double exploit y fut accueillie avec enthousiasme. Aboko portait le petit léopard sur son dos; mais le mien, trop lourd pour être ainsi transporté, était resté sur la place où je l'avais abattu. On tira des coups de fusil en signe de réjouissance et l'on alla chercher le gros léopard. Lorsqu'il fut rapporté au camp, tout le monde criait : « Oh! la belle bête! ah! la superbe bête! Nous avons entendu d'ici le coup de feu qui l'a tuée, etc., etc. »

Au milieu de ce bruit, Niamkala, à la tête de quelques hommes de la troupe, apporta aussi son gibier: des cochons sauvages et une petite gazelle de l'espèce qu'on appelle *nchéri*. On avait dépecé les cochons en plusieurs morceaux; car ils auraient été trop lourds pour être transportés tout entiers. Niamkala et sa troupe furent accueillis à leur tour par de vives acclamations. La perspective d'un bon souper égayait toutes les figures, la mienne aussi bien que les autres, et je criais de toutes mes forces: « Bravo, Niamkala! bravo, mes amis! »



LÉOPARD ET SON PETIT.

Aventures au pays des gorilles, chapitre XVII.

On déposa à mes pieds toute la victuaille. Il y avait tant à manger, qu'il était inutile de faire les parts. Chacun prit ce qui lui convenait.

Après le souper, on suspendit les léopards à une pièce de bois, transversalement posée sur des poteaux en croix, et les nègres se mirent à danser tout autour. Ils entonnaient des chants de victoire en apostrophant le grand léopard (la mère). Ils lui adressaient des compliments ironiques sur sa beauté (c'est, en effet, un magnifique animal). « Ah! s'écriaient-ils, quel bel habit vous avez! (son pelage.) Mais nous vous le prendrons, cet habit! Ah! ah! vous ne tuerez plus les gens de notre tribu! Vous ne mangerez plus de chasseurs! Vous ne sauterez plus sur votre proie! Allez donc chercher le buffle que vous regardiez avec tant de convoitise! Ne voulez-vous pas aussi vous régaler de notre ami Aboko et de notre ami Chaillie? » (car ils m'appelaient Chaillie.)

Ils chantèrent ainsi et dansèrent en rond jusqu'à l'approche du jour. Alors je les envoyai coucher.



LA PÊCHE

Chapitre XIX

Le lendemain matin, j'entendis une violente altercation parmi mes hommes. Quel pouvait en être le sujet? J'appris que Niamkala voulait s'approprier le bout de la queue du léopard, tandis que les autres chasseurs prétendaient y avoir un droit égal. Aboko seul déclarait ne pas y tenir, parce qu'il avait déjà la queue d'un autre léopard qu'il avait tué.

J'écorchai les deux bêtes avec beaucoup de soin, et j'adjugeai le bout de la queue de la plus grande à Niamkala, en promettant à Fasiko de lui donner la queue du premier que je tuerais. Tous s'écrièrent alors : « Puissiez-vous tuer assez de léopards pour nous donner à chacun une queue! »

Le pauvre Fasiko avait le cœur gros. Quand je lui en demandai la raison, il me répondit :

— Ne savez-vous pas que lorsqu'un homme a en sa possession le bout de la queue d'un léopard, il est sûr de gagner le cœur de la jeune fille qu'il veut épouser?

— Fasiko, lui dis-je, vous avez une femme; quel besoin avez-vous donc de ce talisman ?

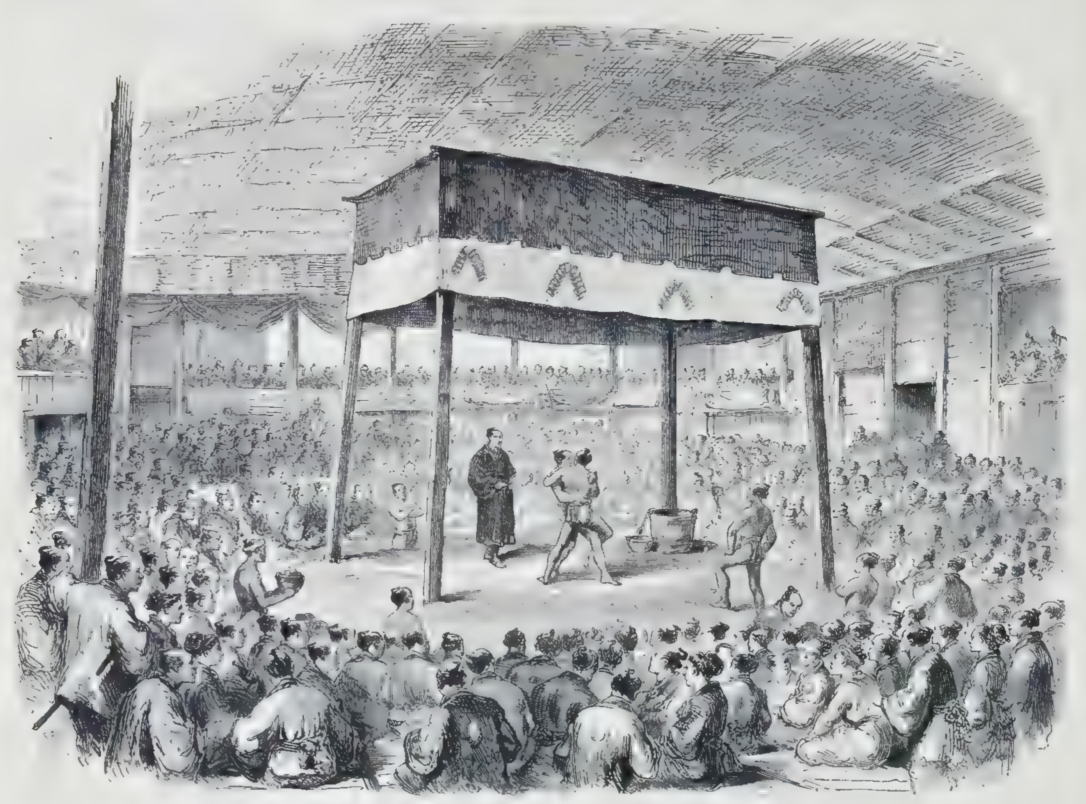
— Ah! répliqua-t-il, je voudrais avoir plusieurs femmes.

La querelle au sujet de la queue de léopard était à peine apaisée, qu'il s'en éleva une autre. Il s'agissait cette fois de la cervelle. Aboko, Niamkala et Fasiko réclamaient chacun



LES TORTUES A L'ENVERS.

Chapitre XX.



LUTTEURS JAPONAIS, A OSAKA; dessin de M. C. Wirgman. — Voir page 375.



LE MUR

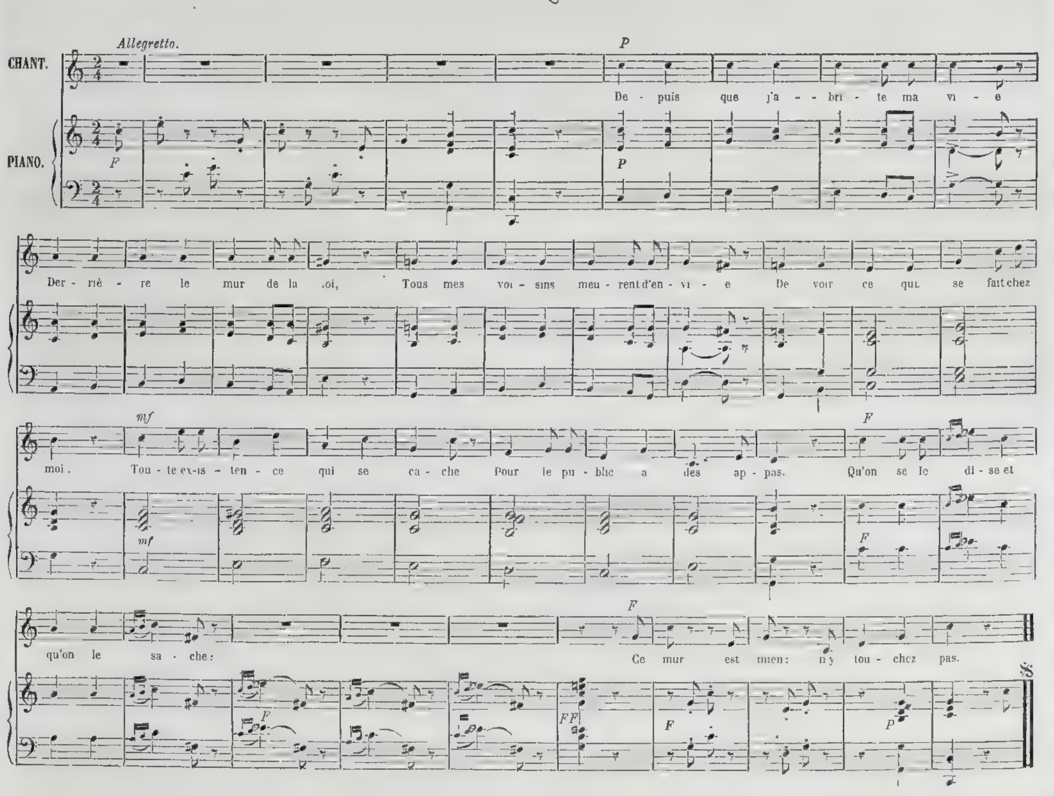
Chanson inédite

PAROLES ET MUSIQUE

DE

GUSTAVE NADAUD





Depuis que j'abrite ma vie
Derrière le mur de la loi,
Tous mes voisins meurent d'envie
De voir ce qui se fait chez moi.
Toute existence qui se cache
Pour le public a des appas.
Qu'on se le dise & qu'on le sache :
Ce mur est mien; n'y touchez pas.

II

Je comprends qu'on veuille connaître
Les habitants d'une maison
Qui n'a ni porte ni fenêtre
Et qui n'est pas une prison.
On se rassemble, on s'interpelle;
Les plus hardis disent tout bas :
« Si nous appliquions une échelle?... »
Ce mur est mien; n'y grimpez pas.

III

Les polissons du voisinage
Profitent de notre sommeil
Pour y tracer plus d'une image
Que voit l'aurore à son réveil.
Auteurs de ces basses peintures,
N'arrêtez point ici vos pas;
Portez ailleurs vos signatures.
Ce mur est mien; n'y peignez pas.

IV

Bavards, chroniqueurs, journalistes,
Qui savez vous fourrer partout,
Charlatans, médecins, dentistes,
Nouveautés de luxe & de goût,
Chiens perdus, terriers ou caniches,
Faiseurs de tours, dresseurs d'appâts,
Apposez plus loin vos affiches.
Ce mur est mien; n'y collez pas.

V

Pourtant au fond je suis bonhomme,
Et si le bruit fait mon effroi,
Je serais désolé qu'en somme
On ne parlât jamais de moi.
Le mur où ma vertu se loge
Est sacré; mais si vous voulez
L'utiliser à mon éloge,
Touchez, grimpez, peignez, collez.

Gustave Nadaud.

Heugel et Cie, éditeurs.

la cervelle entière de l'animal ; et les autres voulaient au moins en avoir leur part, car, disaient-ils, s'il n'y a qu'un seul bout pour chaque queue, la cervelle du moins peut être partagée entre tout le monde. En quelques minutes, le conflit s'envenima et je crus qu'on allait se battre cette fois au sujet de la tête du léopard

— Holà ! leur dis-je, querellez-vous si vous voulez, mais ne vous battez pas, ou je me mêlerai de la bataille. Prenez garde ; je frapperai aussi, moi, et je frapperai ferme.

En parlant ainsi, je leur montrais un gros bâton, à ma portée, près de mon lit. Cette intervention coupa court à leurs menaces.

S'ils voulaient tous avoir de la cervelle de l'animal, c'est, me dirent-ils, parce qu'en la mêlant à d'autres charmes, on en fabrique un *mondah* (un fétiche) très-puissant, qui donne à ses possesseurs un courage intrépide et des succès signalés à la chasse. Heureusement je parvins à persuader à mes trois meilleurs chasseurs qu'ils n'avaient pas besoin d'un pareil talisman pour se fortifier le cœur et augmenter leur bravoure.

Quand cette dispute au sujet de la cervelle du léopard fut enfin calmée, Aboko, en présence de tout le monde, m'offrit solennellement le foie de l'animal. Comme cet objet n'avait pour moi aucun intérêt ni aucune valeur, car je n'étais nullement disposé, je vous le jure, à dîner avec du foie de léopard, j'allais le jeter aux ordures, lorsque nos gens m'arrêtèrent, en me suppliant de prendre le fiel et de le détruire pour préserver la troupe du danger d'être inquiétée plus tard. Les nègres croient en effet que le fiel du léopard est un poison mortel ; et mes hommes, en particulier, craignaient, si ce fiel n'était pas détruit, d'être soupçonnés à Sangatanga, soit par leurs amis, soit par leurs ennemis, d'avoir recélé et gardé quelque partie de ce poison. Je pris donc le fiel et je l'écrasai sous mes pieds ; puis, ramassant la terre qui en était imbibée, je l'éparpillai à tous les vents, ne voulant pas qu'un jour ou l'autre ces pauvres diables, follement accusés d'un crime, fussent exposés à perdre la vie. Je me réservais à mon retour de déclarer au roi que le foie avait été détruit. En attendant, je dis à mes hommes que leurs idées de poison n'avaient pas le sens commun, et que c'était superstition pure. Ils m'assurèrent du contraire. Je ne pouvais pas leur prouver leur erreur ; aussi je rompis la discussion, en déclarant simplement que je ne partageais pas leur crédulité.

Comme nous ne manquions pas de gibier, nous emportâmes la chair du léopard sans y avoir touché, et bientôt même nous la jetâmes en route.

Nous restâmes deux jours sans chasser, occupés à fumer notre viande. Il faisait beau temps pour la chasse, beau temps aussi pour la vie en plein bois ; l'air était frais, car nous étions au mois de juin, dans la saison sèche ; mais le ciel était souvent couvert, et les nuages tempéraient l'ardeur trop vive du soleil. Pour ajouter à l'agrément de notre marche, les arbres de la forêt, qui étaient en fleurs, exhalaient une senteur délicieuse. Les nuits étaient fraîches pour ce pays-là, car le thermomètre s'abaissait alors jusqu'à soixante-huit degrés Fahrenheit (20 degrés centigrades). Le vent soufflait alors assez rudement ; mais nous savions nous en garantir. La rosée n'était pas à beaucoup près aussi forte que dans la saison pluvieuse. L'herbe des prairies était brûlée en grande partie.

Chaque jour nous réussissions à tuer plus ou moins de pièces de gibier, des antilopes, des gazelles, des cochons sauvages, des singes en quantités innombrables, et des poules de Guinée de la plus belle espèce. Jamais, à coup sûr, vous n'en avez vu de semblables.

Ma joie fut grande le jour où j'abattis une de ces poules de Guinée (*Numida plumifera*), variété qui m'était jusqu'alors inconnue. C'est vraiment un charmant oiseau. La tête, dénudée de plumes, est d'une couleur bleue foncée tirant sur le noir et couronnée d'une aigrette de fines plumes soyeuses. Le plumage du corps est d'un beau bleu noir, parsemé d'yeux d'un blanc teinté de bleu. Le bec et les pattes sont d'un bleu noir pareil à la couleur de la tête.

Cet oiseau ne se rencontre pas dans le voisinage de la mer. Il est farouche, défiant, et va par troupes nombreuses à travers les bois. La nuit, il perche sur les arbres, hors de l'atteinte des nombreux animaux qui rôdent aux alentours.

Je tuai plusieurs beaux monkeys, de ceux que les naturels appellent *Mondi*. Quelle singulière espèce ! Jusqu'à ce jour on n'a envoyé en Angleterre qu'un seul échantillon ; encore était-ce un animal tout jeune. Le mondi est noir comme du jais et couvert d'un poil long, touffu et lustré. Il a le corps très-grand, avec un tout petit museau disproportionné à sa taille. C'est un joli animal dont la queue est fort longue. En Afrique, les monkeys ordinaires n'ont point de queue dont ils puissent faire usage pour s'accrocher aux branches des arbres et se suspendre la tête en bas. L'espèce à grande queue ne se trouve guère que dans l'Amérique du Sud.

Le mondi a un cri lugubre, qui retentit d'une manière étrange dans le silence des bois, et qui sert souvent à diriger les recherches du chasseur.

PAUL [illegible].

(*La suite au prochain numéro.*)

LES BUTTES CHAUMONT

Un de nos collaborateurs ayant déjà consacré un long article aux buttes Chaumont, alors que la ville commençait les travaux qui devaient transformer si complétement ce coin sauvage et effondré du nouveau Paris (voir le nº 353 de l'*Univers illustré*), nous nous contenterons aujourd'hui de compléter par quelques notes cet intéressant travail.

Le parc actuel, dessiné par M. Alphand sur l'emplacement d'anciennes carrières à plâtre, occupe une superficie de vingt-sept hectares. Il affecte la forme d'un triangle curviligne sur deux de ses côtés, triangle limité au nord par la rue de Crimée, à l'ouest par la rue d'Allemagne, au sud et à l'est par la rue de Puebla. Les grilles qui l'entourent sur tout son périmètre sont percées de six grandes portes : la porte Fessart, celles d'Allemagne, de Crimée, de la Villette, de Belleville et de Puebla.

On a conservé, tout en les rectifiant, la plupart des accidents naturels de ce sol bouleversé, et ils font aujourd'hui du parc des buttes Chaumont le plus pittoresque des jardins publics de Paris. Grâce à deux cent mille mètres de terre végétale apportés de Belleville, de Ménilmontant, de la Villette et de Pantin, les pentes autrefois arides ont pu se couvrir d'une riante végétation qui fait contraste avec les falaises et les roches abruptes, débris des anciennes carrières.

Le rocher central, dominé par un petit monument circulaire à colonnes, reproduction exacte du temple de la Sibylle de Tivoli, surplombe de cinquante mètres la surface d'un vaste lac alimenté par les eaux de la Marne. Je n'entreprendrai pas ici la description détaillée du parc avec ses sentiers tournants, ses ponts légers jetés hardiment d'une hauteur à l'autre, ses coquets pavillons, ses ravins tapissés de fougères et sa magnifique cascade et ses grottes, sur lesquelles sont suspendues d'énormes stalactites : c'est une besogne que m'épargne heureusement le joli dessin de M. Roux.

Il me suffira de rappeler que le parc des buttes Chaumont a été inauguré le 1er avril de l'année dernière, le jour même où le palais de l'Exposition ouvrait ses portes au public.

HENRI MULLER.

COURRIER DU PALAIS

[illegible] périals de Metz. — Les saucisses truffées de pièces d'or. — Une altesse aux expédients. — Les hôteliers de Metz et le premier président. — Un procès servi comme *plat du jour*. — La lettre et l'esprit d'une bibliothèque spirite. — Tiens, Pierrot, voilà ton chapeau, et rends-moi ma [illegible]

Les vacances de la Pentecôte sont des vacances tout à fait spéciales au barreau de Paris. Les autres Cours impériales ne chôment pas cette huitaine du Saint-Esprit, dont la Cour de Paris se fait l'étrenne. Il est vrai que les autres barreaux prennent à Pâques quinze jours d'entr'acte, tandis que Paris ne se donne qu'une semaine de répit. C'est donc la même trêve de Dieu prise en une ou deux fois. C'est le même loisir divisé en deux doses ou absorbé en une seule. Cette combinaison a son avantage pour les avocats parisiens, ces juifs-errants de l'éloquence. Leur parole, licenciée à Paris pendant toute la semaine de la Pentecôte, va s'engager en province devant les cours et tribunaux dont les audiences sont ouvertes.

C'est ainsi que MMes Allou et Jules Favre sont allés s'escrimer devant la Cour de Metz, pour le plus grand ébaudissement du département de la Moselle, pendant que de son côté Me Léon Duval plaidait devant la Cour de Besançon un procès en diffamation intenté à M. le docteur Ordinaire, maire de Maizières, auteur d'une brochure intitulée : *Une Élection dans le grand-duché de Gérolstein.*

La cause qu'avait à juger la Cour de Metz n'était pas plus édifiante que celle qui était soumise à l'arrêt de la Cour de Besançon. Elle tirait même un degré de plus de curiosité de la qualité d'un des plaideurs, qui n'est autre que le fils et l'héritier présomptif du roi de Hollande.

Comment le fils du roi de Hollande passant par Namur, comme dit la chanson, a-t-il pu arriver devant la Cour de Metz après avoir stationné devant le tribunal de Vouziers ?

L'histoire est vraiment singulière, dirait Béranger, si quelque chose pouvait encore être singulier au milieu des singulières mœurs d'un certain monde.

Donc S. A. R. le prince d'Orange était aussi dépourvu que si la bise fût venue. Le prince, délaissé sur le pavé de Paris par la liste civile de son père, très-incivile pour lui, tirait le diable par la queue.

Il la tirait avec des gants si vous voulez, mais il la tirait à tour de bras, comme un simple fils de famille.

Comme il n'avait absolument rien, on lui proposa d'acheter un domaine.

Une fois propriétaire, il emprunterait sur sa propriété. Rien de plus facile ; ce qui était difficile, c'était de trouver ce domaine qu'on pût acquérir pour rien et sur lequel on pût emprunter beaucoup. On le trouva dans les Vosges, tout près de Vouziers, et c'est là ce qui vous explique pourquoi ce procès commence dans les Ardennes et finit dans la Moselle. Ce domaine, que le prince d'Orange n'a jamais ni vu ni connu, était une ferme dite *Ferme de l'Hermitage*, dépendant du domaine d'Orfeuil, lequel appartient au duc d'Alcantara.

Le prince d'Orange paya cette ferme trois cent mille francs en monnaie de singe, autrement dit en monnaie de billets, puis il songea à emprunter au Crédit foncier cent cinquante mille francs sur sa terre d'Orfeuil.

Le Crédit foncier, qui ne prend pas des hypothèques sur les Altesses pour si sérénissimes qu'elles soient, et qui n'accepte pas pour garantie des billets à ordre, fussent-ils de l'ordre d'Alcantara, le Crédit foncier traita cette ferme comme un véritable château en Espagne, et refusa l'emprunt. C'est alors que le prince d'Orange s'aperçut qu'on avait abusé de sa bonne foi et refusa de payer les billets souscrits par lui, qu'aucun huissier de la Haye d'ailleurs n'a eu le courage de faire protester. Et voilà d'où est né ce procès, dans lequel Me Jules Favre plaide naturellement contre le prince d'Orange, auquel il réclame trois cent mille francs de billets, car le prince n'a exactement rien payé, pas même les droits d'enregistrement et les honoraires du notaire.

Il paraîtrait que la ferme de trois cent mille francs n'en vaudrait en réalité que cinquante mille, à ce qu'affirme Me Allou, avocat du prince d'Orange. De ce côté de la barre on n'y va pas par quatre chemins pour soutenir que le contrat est frauduleux, qu'il est le produit du dol et que par conséquent on en réclame la nullité, prononcée déjà en première instance.

Le point le plus faible de la cause de Me Jules Favre, c'est son client le vendeur de la ferme, lequel est un Belge du nom de Van den Dale. Or ce Belge a essuyé plusieurs vicissitudes et couru des aventures diverses. Ainsi il a fait faillite après avoir dirigé le Casino de la rue Cadet et fondé des brasseries. C'est en cette dernière qualité qu'il fut le héros d'une équipée qui défraya l'une des plus amusantes audiences du tribunal de commerce de Paris.

M. Van den Dale, pour achalander sa brasserie, avait imaginé d'y adjoindre un commerce de charcuterie qui devait prospérer grâce à l'appât de ce qu'il appelait la saucisse d'or.

Voici en quoi consistait ce procédé fort original. On alignait dans une corbeille cinquante saucisses rangées en bataille. Le consommateur en piquait une au hasard de la fourchette et la mangeait ; mais en la mangeant, il en faisait l'autopsie, car l'une des cinquante saucisses recélait dans le boyau de porc qui lui servait d'enveloppe une pièce d'or de cinq francs. Ici la pièce était la fève. Or un autre Belge, un peintre celui-ci et un peintre d'animaux, ce qui lui donnait plus d'autorité dans la circonstance, M. Joseph Stevens, qui avait risqué son coup de fourchette dans cette loterie porcine, prétendit que les saucisses étaient pipées et qu'aucune des cinquante qui avaient été présentées à son choix ne renfermait la benoîte pièce. Il plaida donc devant le tribunal de commerce contre son compatriote et gagna ce procillon comique au milieu des rires de l'auditoire. C'est Ernest Bourdet, un avocat chroniqueur, qui fut l'interprète du peintre mécontent. Ce fait étant connu, on comprend à merveille que Me Allou en tire parti. « N'était-ce pas là, dit-il, un joli commencement pour le personnage que j'ai à vous dépeindre et ne trouvez-vous pas que la ferme de l'Hermitage vendue au prince d'Orange rappelle avec succès l'histoire de la saucisse d'or ? Ayant à rêver des antécédents pour ce personnage, je n'en aurais jamais imaginé de plus conformes à son caractère. » Il est toujours curieux et instructif d'examiner comment deux avocats parlent d'un même fait. Si nous avions de la place, nous donnerions la version de Me Jules Favre sur cette même saucisse, qui dans sa bouche change de sexe et devient un saucisson, sans doute parce que le genre masculin est plus sérieux, nous n'osons dire plus noble, comme l'impertinente grammaire. Qu'il nous suffise, pour indiquer le ton du récit, de citer les termes par lesquels le très-ingénieux avocat exprime que M. Van den Dale, son client, établit au faubourg Saint-Antoine une brasserie « où coulait à flot la bière aimée des Belges » Il commence ainsi : « En 1851, mon client était venu à Paris et avait voulu nationaliser en France le *faro.* »

Ainsi voilà un industriel transformé en patriote. Ce n'est pas pour vendre sa bière et ses saucissons qu'il vient chez nous. Fi donc ! C'est uniquement pour accomplir une grande mission de propagande patriotique, « pour nationaliser en France le *faro.* » M. Adrien Rocher nous raconte qu'une affluence considérable se pressait à ces débats. On le comprend à merveille, ils coïncidaient d'ailleurs avec une fête régionale, et voilà pourquoi les aubergistes avaient fait une démarche auprès de M. le premier président. Ils l'avaient très-sérieusement supplié d'ajourner cette affaire, prévoyant bien qu'elle remplirait leur ville d'étrangers, et voulant faire double moisson en attendant que l'attrait du concours agricole fût passé pour recourir à l'attraction de ce concours oratoire. Quelle excitation en effet de pouvoir mettre sur leurs cartes un procès de prince et le servir comme plat du jour ! S'il nous était permis d'usurper ici la langue majestueuse de Jules Favre, nous dirions que ces hôteliers n'avaient pas en vue un vil intérêt mercantile, mais le noble intérêt de la grande éloquence qu'ils voulaient « acclimater dans l'héroïque Lorraine. »

Hors de ce procès, qui n'est pas fini et dont la solution est renvoyée à la semaine prochaine, rien qui mérite d'être raconté. Devant la première chambre de notre tribunal civil toutefois on a débattu une question assez subtile à propos d'une bibliothèque spirite située à Batignolles et dépendant de la succession de M. le marquis d'Ourches. Ce marquis avait collectionné là tous les ouvrages intéressant la sorcellerie et les sciences occultes. En mourant il a fait un testament par lequel il institue les hospices de Saint-Germain ses légataires universels. Une disposition de cet acte de dernière volonté porte le legs suivant : « Je lègue à M. de Guldenstubbe ma bibliothèque et mes manuscrits. »

Que signifie ce legs, et ne ferait-on pas bien d'évoquer l'esprit du marquis d'Ourches pour en préciser le sens ?

Ce mot *bibliothèque* s'entend-il des livres et manuscrits seulement, ou bien comprend-il le contenant comme le contenu et englobe-t-il l'immeuble aussi bien que les livres dans cette donation ?

Louis XIV l'eût entendu ainsi, lui qui laissait prendre à Dominique et les perdrix et le plat d'or qui les contenait sous prétexte qu'il avait dit : Donnez à Dominique ce plat de perdrix.

Le tribunal n'a pas été, quant à la bibliothèque, de l'opinion de Louis XIV quant au plat

Il a décidé qu'il était impossible de considérer comme un

accessoire du legs, dans les termes de l'article 1018 du Code Napoléon, le bâtiment renfermant la bibliothèque. Le marquis avait d'ailleurs dans cet hôtel son habitation particulière et une partie des localités était consacrée en outre à une autre branche de ses études.

Que se passe-t-il à la police correctionnelle ?

On a volé quatorze casquettes de soie à l'étalage du chapelier Mauduit. Quatre garnements de dix-huit à vingt ans ont opéré cette razzia. Quatorze casquettes pour quatre ! La distribution était difficile à faire sans fractions. Il est vrai que les quatre chenapans sont unis comme les doigts de la main, expression consacrée. Ils sont pourtant aussi divers que possible dans leurs métiers. Florentin est garçon tailleur, Guérin serrurier, Mouton couvreur, et Pannetier tondeur de chevaux. Un inspecteur de police les a surpris vendant ces quatorze casquettes, et la police correctionnelle les a condamnés : trois à six mois de prison, et le quatrième, Florentin, à un an de la même peine.

Le vol de ces quatorze casquettes n'a pas donné beaucoup de fil à retordre à notre inspecteur de police, mais il n'en a pas été de même du vol d'un seul chapeau commis dans les circonstances suivantes. Cette fois il a fallu quelque habileté pour trouver le chapeau et le voleur, comme vous allez voir.

Nous sommes dans une de ces stations d'omnibus où l'on exerce l'art de faire mariner le voyageur sans le transporter nulle part : on l'abuse en lui donnant un morceau de carton, qui est censé représenter une place, et en lui faisant passer sous le nez, de quart d'heure en quart d'heure, la silhouette effarée d'un omnibus qui aurait pu n'être pas plein.

M. Fauret, de Moissac, était soumis à ce régime. Il attendait : il attend souvent, M. Fauret, venu tout exprès de Moissac pour voir Paris ; car il ne prend jamais un omnibus sans le prendre avec la correspondance, comme il prend le petit verre avec le bain de pied. Il se croirait volé sans cela.

Il y avait donc près d'une heure que M. Fauret se morfondait dans une station d'omnibus. Il finit par s'endormir, et comme il faisait très-chaud, il plaça son chapeau à ses côtés, sur la banquette de crin de l'établissement.

Quand il se reveilla, il ne trouva plus son chapeau, ni la tabatière qu'il avait insérée dans ce chapeau, ni le mouchoir qu'il avait glissé à côté de la tabatière.

— Mon chapeau ! Où est mon chapeau ? Qui a pris mon chapeau ? s'écria-t-il.

Aussitôt il se plaint au chef de station, qui se plaint à un sergent de ville, lequel sergent de ville passe en revue toutes les personnes qui se trouvent dans le bureau. Tout le monde était coiffé, excepté le plaignant. La population mâle était représentée par six chapeaux et trois casquettes. Les casquettes furent aussitôt mises hors de concours. M. Fauret fut confronté avec les six chapeaux, et fut invité à désigner le sien. Il les reconnaissait tous et n'en reconnaissait aucun. Rien ne ressemble plus à un chapeau noir qu'un autre chapeau noir, même quand ce chapeau a été fabriqué à Moissac. Cette inspection passive n'amenait aucun résultat, et c'eût été une impertinence de faire découvrir tout le monde pour découvrir un voleur.

Le sergent de ville, sans rien dire, examina attentivement les chapeaux de ces six têtes, et les six têtes de ces six chapeaux. Il tenait à vérifier de l'œil d'abord si le tout s'adaptait et s'ajustait bien ensemble. Il lui sembla qu'une de ces têtes était trop grande, ou, si vous l'aimez mieux, qu'un chapeau était trop petit. Il s'approcha de cette tête suspecte et la salua très-révérencieusement. L'homme au chapeau trop étroit et à la tête trop large fut déconcerté par tant de courtoisie, et ne voulant pas être en reste de politesse, il fit une inclination très-profonde, mais il n'ôta point son couvre chef.

— Monsieur, dit le sergent de ville, seriez-vous enrhumé ?

— Un peu, monsieur, je crains les courants d'air.

— Et moi aussi, dit le plaignant, flairant déjà son chapeau de Moissac. Et pourtant vous voyez que je vais nu-tête.

— Pas tant de façons, ajouta le sergent de ville, chapeau bas !

Et comme l'interpellé ne se dépêchait pas d'obéir, le sergent saisit lui-même le chapeau refractaire.

C'était bien en effet le chapeau de M. Fauret. Il montra au fond de la coiffe l'enseigne du marchand et la provenance de Moissac.

On trouva dans ce même chapeau, non-seulement le mouchoir et la tabatière du volé, mais on y trouva encore la casquette du voleur.

Un chapeau et une casquette, c'était trop de moitié pour un seul homme.

Le voleur aurait bien voulu se tirer de là avec quelques paroles de circonstance sur un air bien connu :

« Tiens, Pierrot,
Voilà ton chapeau,
Et rends-moi ma casquette. »

Malheureusement le sergent de ville ne voulut pas se prêter à ce trop libre échange.

Ce qui fait que le voleur est condamné à six mois de prison, exactement comme trois des amateurs des quatorze casquettes.

Cette fois, le condamné se récrie :

— Six mois pour un méchant chapeau de province ! Un chapeau qui ne valait pas une calotte ! Et si j'avais effarouché un gibus, on m'aurait donc flanqué la perpétuité !

MAITRE GUÉRIN.

LES LUTTEURS AU JAPON

Le cirque est à peine assez large pour contenir la foule des spectateurs ; Japonais au front dénudé, femmes peintes aux sourcils rasés et aux dents noires, gracieuses fillettes aux yeux bridés sous le galant édifice de leur coiffure, emplissent pêle-mêle le parterre et les galeries. Les murs sont faits de voliges légères et la toiture est formée par des nattes. Au milieu de l'enceinte une plate-forme circulaire s'élève à deux ou trois pieds au-dessus du sol. C'est l'arène. Un dais en planches soutenu par quatre poteaux surmonte cette espèce de petite butte dont la surface a été prudemment rembourrée d'un lit de paille dissimulé sous une épaisse couche de sable fin.

Le régisseur paraît, son inévitable éventail à la main. Il nomme au public les deux athlètes qui vont avoir l'honneur de jouter en sa présence, et, pour mieux stimuler leur ardeur, fait connaître l'état des paris engagés sur cette lutte, d'après la liste qui lui en a été communiquée. Ces préliminaires achevés, il se range pour laisser la place libre.

Les deux lutteurs annoncés paraissent. Une écharpe de soie étroitement serrée autour des reins compose tout leur costume. Ils saluent l'assistance en levant les deux bras au-dessus de la tête. Un baquet d'eau et un petit panier de sel ont été disposés sur la plate-forme à leur intention. Ils vont au baquet et s'y rincent la bouche ; puis, prenant une pincée de sel, ils s'en frottent les bras et la poitrine, le tout par manière de purification. Alors, ils viennent s'accroupir l'un en face de l'autre et rompent ensemble un fétu de paille ou un brin d'herbe ; après quoi, ils commencent à s'administrer chacun de son côté force claques sur les cuisses ; ils s'étirent, se tordent en tous sens et vont jusqu'à faire la grenouille pour s'assouplir les muscles.

Enfin toutes ces contorsions achevées, on pense qu'ils vont lutter sérieusement. Les voici, en effet, qui se mettent sur la défensive ; mais ce n'est qu'un leurre : ils lâchent bientôt pied pour retourner au baquet et au petit panier, où ils recommencent leurs frictions et leurs ablutions, qui seront suivies de nouveaux exercices de souplesse. Encore une fois ils sont debout l'un devant l'autre. Ils vont lutter pour le coup. Point. Après de nouvelles feintes, ils retournent plus que jamais à leur baquet, se remettent à faire la grenouille de plus belle, et ce n'est qu'après avoir répété jusqu'à satiété cet étrange préambule qu'ils se décident à combattre pour tout de bon.

Le but de la lutte n'est pas comme chez nous de faire toucher le sol des épaules à son adversaire, mais seulement de le jeter à bas de la plate-forme sur laquelle le combat a lieu. Pour cela, il faut aux lutteurs moins d'adresse que de solidité ; aussi la première qualité d'un athlète japonais est-elle l'ampleur corporelle. Comme le plus massif est le meilleur, on s'attache avant tout à les engraisser.

Ces gens luttent en se ruant l'un sur l'autre de toute leur force à coups de tête et à coups d'épaules. On en rencontre plus d'un qui s'est crevé l'œil ou rabattu le nez sur la joue à cet aimable jeu. Ils ne se prennent à bras-le-corps qu'à la dernière extrémité. Du reste, pourvu que l'un d'eux soit lancé hors des limites de l'arène, les moyens importent peu.

Les spectateurs témoignent de leur admiration pour le vainqueur en lui jetant des pièces de monnaie enveloppées dans du papier. La représentation dure ordinairement jusqu'au soir. Quand elle est achevée, tous les athlètes viennent se ranger en cercle sur la plate-forme et font leurs adieux au public en battant des mains par trois fois.

Au Japon, où toute industrie a son rang dans la vie civile, les lutteurs ou *soumos* forment une caste assez considérée. Les bourgeois sont fiers de se montrer dans leur compagnie, et les nobles même ne dédaignent pas de les fréquenter.

L'auteur d'un fort intéressant voyage au Japon, M. Rodolphe Lindau, donne sur leur organisation de curieux détails :

« Il y a, dit-il, différentes sociétés de lutteurs. Le champion de chaque société en est en même temps le chef ; il possède, comme les héros du *ring* anglais, une ceinture d'honneur, qui d'ordinaire lui a été donnée par le seigneur de sa province natale, et dont il se pare au commencement et à la fin de chaque représentation. La lutte, comme profession, ne s'exerce pas librement. Tout athlète doit être affilié à une société, et il est obligé de se contenter du salaire qu'il y reçoit ; quant au chef, il prélève sur les bénéfices la part du lion. Cependant, il n'est pas maître absolu de sa troupe ; il est placé à son tour sous la dépendance du roi des lutteurs qui préside à la grande société de Yedo ou de Kioto, et lui paye un tribut annuel. Les chefs des sociétés ont rang d'officier et portent deux épées, signe distinctif de la noblesse japonaise. Ils sont continuellement en voyage et conduisent leurs troupes dans les diverses provinces, séjournant dans les grandes villes durant un temps fixe par l'autorité. Ils recueillent beaucoup d'argent, car les Japonais sont enthousiastes amateurs de leurs exercices. »

PAUL PARFAIT.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la fin du CURÉ CHAMBARD.

COURRIER DES MODES

Nous avons choisi pour dessiner nos toilettes les modèles des magasins de la *Ville de Saint-Denis*, rue du Faubourg-Saint-Denis, parce que cette maison de nouveautés fait de très-jolies confections et qu'elle vend meilleur marché que qui que ce soit.

Voici la description des toilettes :

Première toilette, à gauche du dessin. — Costume Galatée, en taffetas noir, garniture de petits volants tuyautés, robe à deux jupes et sous-jupe de fantaisie.

Deuxième toilette. — Robe Trianon, en sultane à rayures rose et blanc ; garniture et ceinture de satin rose ; jupe à traîne.

Troisième toilette. — Jupe de popeline hanneton ;

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 96.

BLANCS.	NOIRS.
1 P. 6ᵉR. éch.	1 R. pr. P
2 F. 3ᵉCD	2 coup quelconque.
3... éch.	3 . . . .
4... pr. D	4 partie perdue.
	(A.)
1	1 D. pr. P
2 F. 4ᵉCR.	2 D pr. F
3 T. pr. D	3 partie perdue.

Solutions justes : MM. C. Pierson ; Moner, à Gerona (Espagne) ; C. Launay, rue Affre ; D. Mercier, à Argelliers ; Alfred Poultier, à Montreuil ; A. M. de V..., à Rochefort ; les amateurs de la Société philomatique, à Bordeaux ; Émile Frou, à Lyon ; H. Godeck, à Monaco ; Cercle du Commerce, à Nergeze ; Anne Frédéric, à Alger ; commandant Tholer, à Nancy ; A. Moll, commandant du génie, à Hagueneau ; Guido de Mabert ; Ostlard, à Strasbourg ; J. Planche ; H. Gasselin ; Alfred Gautier, à Bercy ; Henri Coulemb ; marquis A. Passart ; comte L. Cordella, à Fermo ; capitaine Charousset, à Toulouse ; Grand Cercle des Échecs, rue Soufflot ; Warburton et Cautenini ; Z. Petten Kauffer ; Toniu Peraldi, à Bastia.

PROBLÈME N° 103

COMPOSÉ PAR M. J. SZIRMAY DE [illegible] BESENYO, [illegible]



EAUX MINÉRALES DE VALS (Ardèche)

De l'emploi médical de l'eau de la source Dominique de Vals (Ardèche), dont la composition chimique est unique en Europe.

Elle est ferrugineuse et sulfureuse. On l'emploie pour combattre avec succès les fièvres intermittentes, les cachexies, les maladies de la peau, l'asthme, le catarrhe pulmonaire et surtout l'épuisement des forces.

Le corps médical considère cette eau très-agréable à boire avec le vin comme éminemment reconstituante, fortifiante, et remplaçant avec avantage les huiles de foie de morue et le quinquina.

Brochure de quarante pages, en dépôt chez tous les bons pharmaciens.

Tout abonné de L'UNIVERS ILLUSTRÉ qui enverra l'explication du rébus ou la solution du problème d'échecs aura le droit de réclamer, à moitié prix, le premier volume de la collection de L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Les volumes suivants pourront être acquis de même, c'est-à-dire à moitié prix, par l'abonné qui enverra successivement de nouvelles explications ou des solutions justes.

veste bretonne de cachemire blanc, brodée de couleur.

Quatrième toilette. — Robe Marie-Antoinette en taffetas gris, ornée de broderies et effilés riches; fichu de mousseline à volant.

Cinquième toilette. Printanière. — Costume de mohair, avec casaque pareille; ornements de passementerie et volant ruché.

Toilette de petite fille. — Robe de sultane rayée bleu et blanc; fichu Marie-Antoinette de taffetas bleu garni d'un volant ondulé dont le bord a un feston en soutache.

Tous ces modèles sont la propriété exclusive des magasins de la *Ville de Saint-Denis.*

Les départs pour la campagne ont activé les préparatifs des costumes complets; ils apparaissent sous mille formes différentes. Un volume ne suffirait pas pour décrire tout ce qui s'est fait depuis le commencement de la saison.

Les chapeaux, toujours très-petits, sont ornés avec beaucoup de charme. Les voyageuses, qui aiment à trouver des objets de toilette tous prêts, afin de n'attendre personne au moment de partir, feront bien de visiter le rayon des modes de la maison Rausons et Yves, à la *Ville de Lyon,* rue de la Chaussée-d'Antin, 6. J'ai pris dans cette maison la description de plusieurs très-jolis chapeaux, et j'ai d'autant plus de plaisir à en parler à nos lectrices, que je remarque une très-grande différence entre le prix de ces gracieux modèles et celui des chapeaux du même genre préparés chez les modistes.



MODES DE LA SAISON. — Costumes et étoffes des magasins de nouveautés de la *Ville de Saint-Denis.*

Pour le voyage : un chapeau de paille noire, forme plate, un peu ovale, bord de velours bleu et tour en écharpe de gaze Dona Maria, bleue à bouts flottants derrière et agrafé d'un papillon or et bleu sur le devant.

Chapeau de même forme, en paille blanche, orné d'une couronne de fleurs des champs, tour de taffetas écossais et brides-écharpes de tulle blanc.

Chapeau de même forme en paille à jour doublée de bleu; guirlande de bluets à traîne; voilette catalane de tulle blanc à paillettes d'or.

Chapeau de Nice en paille de riz avec pouff de roses pompons et nœud flottant de taffetas rose dont les bouclettes partent du centre du chapeau et se rattachent au bord par des boutons de métal doré.

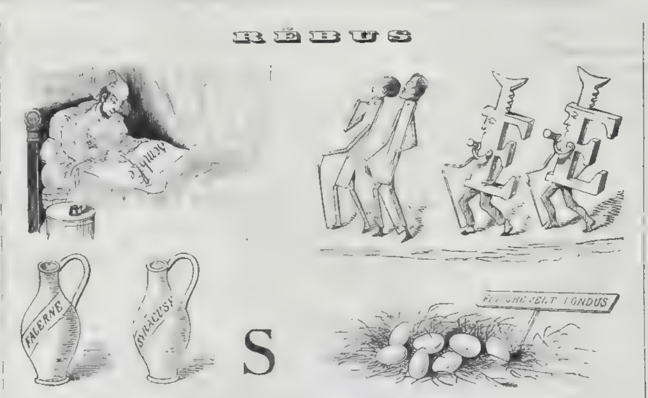
Ne pas oublier d'inscrire sur son carnet de voyage l'usage que l'on peut faire de l'*Eau de la Virginie* et de la *Pommade* du même nom, maison Damas, rue Saint-Honoré, 336. Non-seulement ces produits sont extrêmement utiles à l'entretien et à la beauté de la chevelure, mais ils ont la propriété incontestable de rendre aux cheveux blanchis leur couleur naturelle, sans être une teinture; c'est par leur force régénératrice que la chevelure reprend sa séve et se recolore graduellement.

La *Pommade de la Virginie* a une excellente odeur; sa teinte verte atteste la présence des plantes fortifiantes, qui sont la base de cette composition.

Ces produits en vogue font partie des provisions de parfumerie pour le voyage dont on ne doit pas négliger de faire l'acquisition avant le départ.

ALICE DE SAVIGNY.

RÉBUS



Explication du dernier Rébus : Le temps emporte chagrins et plaisirs.

La célèbre gravure de Raphaël Morghen, d'après la CENE de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans notre numero du 4 avril, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de l'Univers illustré a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier vélin satiné, très-fort et à grandes marges. — Prix : 2 fr. dans les bureaux du journal. Pour recevoir franco, *dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 fr. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.*

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT [1788] ÉMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMÉRO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements.
Un an . . . . 20 fr.
Six mois . . . . . . 10 fr.
Trois mois. . . . . . 5 fr.
Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'À CE JOUR
10 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,000 gravures
Brochée : 80 fr. au lieu de 116 fr.
Reliée : 120 fr. au lieu de 159 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal. Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 701 — 20 Juin 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements : MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

NOUVELLES ET MAGNIFIQUES PRIMES GRATUITES

OFFERTES AUX ABONNÉS DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Nous réalisons aujourd'hui la promesse que nous avons faite à nos abonnés, en leur offrant deux magnifiques **primes gratuites** qu'aucun autre journal ne pourrait donner, et dont la valeur en librairie n'est pas moindre de **cinquante francs.** — A partir du 30 juin courant, toute personne qui s'abonnera ou renouvellera son abonnement pour six mois aura le droit de recevoir gratuitement dans nos bureaux :

LES ŒUVRES DE JEUNESSE DE BALZAC

formant deux grands et beaux volumes, illustrés de nombreuses gravures, et complétant les œuvres de l'illustre romancier, offertes il y a un an aux abonnés de *l'Univers illustré*. — A partir de la même époque, toute personne qui s'abonnera ou renouvellera son abonnement pour un an aura le droit de recevoir, non-seulement **les Œuvres de jeunesse de Balzac**, mais aussi

LES CHEFS-D'ŒUVRE DU THÉATRE CONTEMPORAIN

Collection sans rivale des pièces de théâtre les plus célèbres dans tous les genres, représentées depuis vingt-cinq ans sur les théâtres de Paris.

Cet ouvrage, formant DEUX GRANDS ET BEAUX VOLUMES, contient : *l'Honneur et l'Argent*, de **Ponsard**; — *Gabrielle*, d'**Émile Augier**; — *François le Champi*, de **George Sand**; — *le Roman d'un jeune homme pauvre*, d'**Octave Feuillet**; — *Mademoiselle de la Seiglière*, de **Jules Sandeau**; — *le Demi-Monde*, d'**Alexandre Dumas fils**; — *les Faux Bonshommes*, de **Théodore Barrière**; — *Nos Intimes!* de **Victorien Sardou**; — *le Duc Job*, de **Léon Laya**; — *la Joie fait peur*, de **Mme Émile de Girardin**; — *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, de **H. Meilhac** et **Lud. Halévy**; — *le Supplice d'une Femme*, de ***; — ainsi que les meilleures pièces de : **Edmond About, Balzac, Anicet-Bourgeois, Casimir Delavigne, Camille Doucet, Alexandre Dumas, D'Ennery, Paul Féval,**



COURSES DU BOIS DE BOULOGNE. — *The Earl*, AU MARQUIS DE HASTINGS, RENTRANT AU PESAGE APRÈS AVOIR GAGNÉ LE GRAND PRIX DE PARIS.
Dessin de M. Desroches-Valnay.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Un Waterloo. — La vente de Clésinger. — Les marbres encombrants. — Le génie vendu au poids et au cube. — Seigneurs et brocanteurs. — *L'Ariane* de Clésinger et l'*Amour* de Pigalle. — La médaille d'honneur et son revers. — Fabrique de *Phrynés*. — Vente Henry Didier — Succès du Louis XVI. — Les tableaux. — Où les modernes l'emportent sur les anciens. — Meissonier, Théodore Rousseau, Bonington, Decamps, Gavarni, Eugène Lami. — Préjugé sur l'école du XVIIIe siècle. — Boucher, Greuze, Chardin, Prud'hon. — La mode dans l'art. — Que les sculpteurs et les peintres sont moins à plaindre que les compositeurs. — *Les Misères d'un Prix de Rome*, par M. Albéric Second. — *A l'aventure*, par le même. — Une soirée curieuse. — Un amphytrion androgyne. — Où le chroniqueur s'insurge contre la loi de son pays. — Souvenir de Théroigne de Mericourt. — Aux courses — Une Bradamante et un négociant en côtelettes. — Comédie-Française : Anniversaire de Corneille. — *Meder*. — Mme Guyon — Nécrologie : Jules de Prémaray. — Un journal de *high life*.

Il est des jours, en vérité, où on serait tenté de donner raison à Mme Louise Colet et de se mettre de compte à demi dans ses malédictions contre le siècle. Vous vous rappelez tous les chefs-d'œuvre dont je vous parlais il y a quinze jours, ces marbres, ces bronzes, ces terres cuites, ces miracles de grâce ou de force enfantes par le génie de Clésinger. Eh bien! tout cela s'est vendu honteusement, misérablement, à peine le prix de la matière. Les quarante-quatre statues dont se composait la collection n'ont pas atteint le chiffre auquel est arrivé d'emblée le petit Albert Cuyp de la galerie San Donato. — Un vrai désastre, une débâcle, un Waterloo!

Il n'y a pas à plaider ici les circonstances atténuantes, à accuser la mauvaise saison, le défaut de publicité, la maladresse des intermédiaires préposés à la vente. Le commissaire-priseur n'était autre que Charles Pillet lui-même, le roi de l'hôtel Drouot, celui dont le marteau à aiguille vient encore de faire merveille dans la vente Henri Didier. En tête du catalogue, savamment dressé par M. Haro, une notice étincelante, empruntée à Théophile Gautier, avait initié les profanes aux beautés de cette collection, — les décrivant, les analysant de manière à les rendre sensibles et palpables aux philistins les plus endurcis. Les amateurs étaient prévenus ; la curiosité était en éveil. Comment se fait-il cependant que les enchères aient été si pauvres, que les bronzes palpitants de vie, que ces marbres taillés par le génie se soient vendus au poids et au cube comme de la vieille ferraille ou des chambranles de cheminée ?

C'est qu'il n'y a plus aujourd'hui de grands seigneurs : ils ont fait place aux marchands de bric-à-brac.

J'étais à côté d'un millionnaire qui se pique de goût artistique, au moment où l'*Ariane* se traînait péniblement, par enchères de cent francs, jusqu'au chiffre de vingt et un mille francs.

— Comment, lui dis-je, vous allez laisser échapper un pareil chef-d'œuvre!

— Et que voulez-vous que j'en fasse?

— Parbleu! ce qu'on fait d'une statue.

— Merci, c'est trop encombrant.

— Pour votre hôtel, soit; mais vous avez un château...

— Vous en parlez bien à votre aise. Et les frais de transport : un bloc de cette taille-là! Et si je veux le revendre?...

Voilà l'explication. Les marbres ne sont pas de défaite. Passe pour une statuette, un objet de cheminée ou d'étagère. Cela se vend, cela a cours. Si l'*Ariane*, au lieu d'avoir trois mètres de haut, n'en eût eu que le sixième, elle se fût peut-être payée le double.

Voyez plutôt, à la vente Didier, cette pendule sculptée par Pigalle, qui, en un clin d'œil, a monté à trente et un mille cinq cents francs.

Pourquoi?

Est-ce que Pigalle serait un plus grand artiste que Clésinger? Non pas ; d'ailleurs le catalogue, lui-même ne prend pas sur lui de garantir le nom de l'auteur. Mais le morceau en question est logeable, il est pratique : c'est à la fois un meuble et un objet d'art; mais le sujet est galant : — un Amour assis sur son carquois, accompagné d'une colombe — et rien ne réussit aujourd'hui comme les sujets galants.

De toutes les œuvres de Clésinger, celles qui se sont le mieux vendues, ce sont ses figures sensuelles de la *Danseuse*, de la *Bacchante*, de la *Femme à la rose*. Il y a là une indication. Au lieu de consacrer plusieurs années à tailler ces grands morceaux de marbre qui s'appellent l'*Ariane*, la *Lucrèce*, la *George Sand*, que n'a-t-il employé le même temps à sculpter de petites dames qui ôtent leurs bas ou leur chemise? il serait aujourd'hui plus riche de deux cent mille francs.

S'il croit que j'exagère, qu'il aille se renseigner auprès d'un de ses confrères, M. Falguière, celui-là même à qui le jury vient de décerner cette année la médaille d'honneur pour la sculpture.

Lui aussi s'était donné au grand art, à l'art chaste et sévère des Phidias, des Michel-Ange, des Puget, et il n'y gagnait pas sa vie. Un spéculateur est venu lui demander de traduire en marbre la *Phryné* du tableau de M. Gérôme. Ce spéculateur connaissait bien son public. La *Phryné* n'était pas encore terminée qu'elle trouvait un acquéreur. Une seconde, une troisième, une quatrième *Phryné* se sont enlevées en un rien de temps. M. Falguière en a encore trois ou quatre autres sur le chantier, et vous verrez que cette fabrique de *Filles de marbre*, lui aura plus rapporté que dix statues exquises comme le *Martyr chrétien*.

∼∼∼ A cette vente Didier dont je parlais tout à l'heure, les moindres objets ont atteint des prix fous. La collection de M. Didier était classée. Celui qui l'avait formée était un fin amateur qui avait su prendre le vent et devancer la mode. De bonne heure il avait deviné la hausse qui se ferait un jour sur les meubles du XVIIIe siècle : au lieu de s'attarder comme d'autres dans le moyen âge et la renaissance, au lieu de picorer à droite et à gauche dans tous les temps et dans tous les styles, il s'était concentré sur une seule époque, sur le Louis XVI surtout. Le résultat a prouvé la justesse de ses prévisions. Rien que le mobilier a produit près de deux cent cinquante mille francs.

Au moment où j'écris je ne connais pas encore le chiffre total des tableaux et des dessins; mais il ne m'étonnerait pas qu'il dépassât du double celui du mobilier.

Ici encore, M. Henri Didier s'était attaché presque exclusivement à deux époques, au XVIIIe siècle et aux contemporains. On voit bien figurer encore sur le catalogue quelques noms d'anciens maîtres, Barroccio, Berchem, Pâris Bordone, Carrache, Corrége, Albert Cuyp, Francia, Guardi, Lucas de Leyde, Rembrandt, Ribeira, Rubens, Ruysdaël, Tintoret, Van de Velde, Vélasquez; mais si l'on excepte trois ou quatre toiles comme le Rembrandt, le Vélasquez, le Van de Velde, le Ruysdaël, les autres sont ou apocryphes ou médiocrement dignes de ceux à qui on les attribue. En revanche, l'école française est brillamment représentée, et comme nombre et comme qualité : Baudouin, Boucher, Chardin, Drouais, Duplessis, Honoré Fragonard, Greuze, Lagrenée, Latour, Lemoine, Lépicié, Natoire, Nattier, Oudry, Prud'hon, Watteau, parmi les anciens; parmi les contemporains, Beaumont, Bonington, Couture, Decamps, Diaz, Jules Dupré, Delacroix, Gavarni, Eugène Lami, de Lemud, Meissonier, Théodore Rousseau.

S'il faut vous dire toute ma pensée, ce qui me paraît le plus remarquable ici, c'est la partie moderne. Les cinq Meissonier sont de vrais bijoux : tel prix qu'on en donne, on ne les payera jamais trop cher. Les deux Théodore Rousseau et les deux Bonington, que je mets *ex æquo*, méritent d'être chaudement disputés. Les Decamps, — huit tableaux, deux aquarelles et trois dessins, — formeraient à eux seuls une exposition brillante. Le Jules Dupré est très-beau. Les Diaz sont charmants. Les vingt-sept aquarelles de Gavarni sont éblouissants de grâce et d'esprit. Les cinquante-six compositions d'Eugène Lami pour les œuvres d'Alfred de Musset ne sont pas toujours à la hauteur du texte : les types de femmes manquent de variété; mais la peinture est superbe : l'aquarelle y lutte de vigueur et d'éclat avec la peinture à l'huile — tentative intéressante en tout cas, où le peintre semble avoir été trahi plus par la nature de son art que par son talent.

Je ne parle pas des Delacroix, qui sont de peu d'importance.

Quant au reste, quant aux tableaux et aux dessins du XVIIIe siècle, j'avoue qu'ils me touchent peu. Peintres habiles, séduisants, aimables tant que vous voudrez, mais peintres de second ordre et dont le succès dans ces dernières années a été surtout une affaire de mode et d'engouement. Laissez passer quelques années, et vous les verrez redescendre à leur plan, au-dessous de ces maîtres italiens trop dédaignés aujourd'hui. Représentants d'une époque, ils méritent à ce titre une place dans nos musées et nos galeries, mais que cette place soit modeste. Voyez les sept Boucher de la collection Didier et essayez de les comparer, dans le genre gracieux, à cet Albane si décrié! Je ferai une exception, si vous voulez, pour le portrait de Mme de Pompadour. Il est ravissant ce portrait : tête fine, spirituelle, vivante, ajustements légers, étoffes chiffonnées à miracle, dessin élégant, coloris magique, il semble que ce soit la perfection même. Mettez-le cependant à côté d'un Largillière; par exemple, du portrait de la Duclos que possède la Comédie-Française : ici, c'est de la chair broyée; là, c'est de la crème fouettée que l'artiste a eue sur sa palette. La même réflexion pourrait s'appliquer aux deux portraits de Greuze : il est vrai que Greuze est médiocrement représenté, de même que Watteau, qui ne figure dans la collection que pour trois croquis insignifiants.

Les Chardin résistent mieux; encore ne serais-je pas embarrassé de trouver dans les expositions annuelles des toiles qui les vaillent.

Prud'hon, c'est autre chose : celui-là est un maître, non pas un maître de second ordre, mais de second main, et ce n'est pas à tort qu'on l'a surnommé le Corrége français. Ses dessins rehaussés — il n'y en a pas moins de dix-huit dans la collection Didier — sont délicieux : je les préfère de beaucoup à ses panneaux des *Saisons*, où je ne retrouve que la grâce et non l'éclat de son pinceau.

Mais le public de l'hôtel Drouot n'y regarde pas de si près : il paye sur le nom de l'auteur, au prix de la mercuriale du jour.

∼∼∼ Que deviennent au milieu de ces brocantages nos pauvres artistes? Dieu le sait! Et quand je vois, dans les ventes, les écus des soi-disant amateurs se reporter sans cesse sur les mêmes noms et sur les mêmes toiles, je me demande comment font pour vivre de leur état les centaines de peintres ou de sculpteurs dont l'existence nous est révélée par le livret annuel.

Encore ceux-là ne sont-ils pas les plus à plaindre. Ils ont, pour se mettre en communication avec le public, les expositions officielles, les expositions libres, les vitres des marchands de tableaux et, au besoin, des papetiers et des encadreurs. Ils ont les commandes du gouvernement; des palais, des églises, des hôtels de ville à décorer; — mais les compositeurs!

Vous plaît-il de vous édifier sur les obstacles qu'ils rencontrent, sur les épines, les ronces, les chevaux de frise dont est semé leur chemin? Lisez le volume à la fois charmant et instructif que vient de publier notre confrère et ami Albéric Second.

∼∼∼ *Les Misères d'un Prix de Rome*, voilà le titre, et il vous indique déjà que le héros du récit n'appartient pas au *vulgum pecus*, mais à un des favorisés du sort, à un des rares élus de la noble carrière artistique.

Passons sur la jeunesse d'Orphée Godiveau, sur le rude apprentissage du solfége, le travail abrutissant du piano, le casse-tête de la fugue et de l'harmonie, sur les coups d'éperon ou, pour mieux dire, de cravache appliqués au futur Auber par son parrain Javillet, sur les rebuffades du professeur Krakermann et du directeur du Conservatoire Chérubini, et arrivons au moment decisif, celui du concours.

Après deux épreuves malheureuses, Godiveau triomphe : le gouvernement l'envoie à Rome. Il en revient au bout de deux années, après avoir brûlé l'Allemagne, et alors il se pose cette série de questions :

« Pourquoi m'a-t-on entretenu en Italie pendant deux ans, à raison de trois mille francs par an?

« Était-ce pour y étudier sous les yeux d'un illustre maestro? pour y recevoir ses conseils? pour tâcher de surprendre dans l'intimité les secrets de son génie?

« Mais le directeur de l'Académie est peintre et non musicien.

« Pour y former mon goût par l'audition constante de la belle musique?

« Mais, à Rome, les théâtres ne sont ouverts que quatre mois sur douze.

« Pour m'y inspirer par l'audition des œuvres des grands compositeurs contemporains, interprétés par les grands chanteurs modernes?

« Mais Tamburini, Lablache, Rubini, Grisi, Bellini et Donizetti dédaignent la Scala et la Fenice pour le théâtre de Paris.

« Pour y prendre une idée des solennités de la musique religieuse?

« Mais l'Italie ne produit que de la musique profane, — à tel point que les plus saints anniversaires de la religion y sont celébrés sur les airs du *Barbier* et sur les cavatines d'*Otello*.

« Pour me donner le goût du travail et l'amour de l'étude?

« Mais Rome est peuplée de citoyens si paresseux, qu'ils feraient arrêter, rien qu'à le regarder fixement, le balancier d'une pendule. »

Ces questions, Godiveau ne s'amuse pas à les résoudre : il passe le temps d'étude qui lui reste à manger sa pension, à arpenter le bitume et à *blaguer* les vieux. Enfin l'aiguillon de la faim se fait sentir; Godiveau se rappelle qu'il a droit, en sa qualité de lauréat, à une réception à l'Opéra-Comique. Il se met donc en quête d'un poëme. Ici commencent les désillusions de notre prix de Rome.

Le directeur l'adresse au célèbre Verneuil, le seul librettiste qui sache faire valoir les débutants. Le célèbre Verneuil, en compère habile, reçoit poliment le musicien et l'éconduit de même.

Repoussé du côté du théâtre, Godiveau se retourne du côté du Conservatoire. Il va porter à la Société des concerts sa fameuse symphonie du *Chameau*, dont il a composé les paroles et la partition : il y est reçu identiquement comme à l'Opéra-Comique.

Il réunit alors ses épargnes, qu'il grossit de quelques emprunts, et fait exécuter sa symphonie par un orchestre improvisé : il lui en coûte mille écus pour conquérir une de ces chutes qui restent célèbres dans la mémoire des contemporains.

Là ne s'arrête pas l'épopée de Godiveau : l'impitoyable narrateur nous le montre tombant de cascade en cascade dans la dernière des misères, bafoué par les éditeurs, tour à tour journaliste à gages, professeur manqué, musicien d'orchestre, ménétrier de village, symphoniste forain, et finissant par s'ensevelir dans une infime localité où il se trouve heureux de chanter au lutrin et de donner des leçons à soixante centimes le cachet.

Tâchez d'oublier cette sèche analyse et courez bien vite demander ce livre ravissant, ce modèle de fine critique, d'humour, d'esprit et de gaieté. Oui, cette histoire navrante et lamentable, cette vie tissue de misères et de déceptions, Albéric Second a su l'égayer par la bonne humeur du récit, par ce je ne sais quoi de franc et de sympathique qu'il communique à tout ce qui sort de sa plume et qui est la nature même de son talent. Et quand vous aurez avalé tout d'un trait l'histoire de M. Orphée Godiveau, — car *empoigné* comme vous le serez, je vous défie bien de vous arrêter en route, — jetez les yeux sur les fragments qui suivent et où l'auteur a réuni *à l'aventure*, comme il le dit, quelques-unes de ses observations sur les choses et les hommes d'aujourd'hui. A ce tour piquant, à cette allure vive, cavalière et toute parisienne, vous reconnaîtrez bien vite un maître en ce genre si difficile de la chronique et vous ne vous consolerez de l'infidélité qu'il lui a faite qu'en songeant que le théâtre en a eu le bénéfice.

~~~ Il a été beaucoup parlé ces jours derniers d'une soirée où un monsieur, un baron ou un marquis — je ne sais pas au juste et j'ai répugnance à éclaircir le fait, — aurait reçu ses invités, travesti en femme, habillé de satin, les épaules découvertes, avec des fleurs dans les cheveux, un bouquet au sein et tout ce qui s'ensuit. C'est hideux. Qu'il se soit infiltré dans un cerveau fêlé une idée pareille, la chose n'est pas impossible. Il y a eu des fous de tout temps, et pour ces sortes de monomanies nous avons la maison de Charenton et celle du docteur Blanche. Mais qu'il se soit trouvé des femmes pour accepter une pareille mascarade, pour prêter à ces turpitudes la consécration de leur présence, voilà ce qui me passe. Je ne suis pas révolutionnaire et j'ai l'habitude de m'incliner devant les lois de mon pays. Ici pourtant je ne puis m'empêcher de maudire l'amendement de M. Guilloutet. Il m'eût été doux, je l'avoue, de livrer à la publicité les noms des complaisantes invitées. La pauvre Théroigne de Méricourt, fouettée en place publique, comme on sait, ne le méritait pas autant que ces dames.

~~~ Parlez-moi de Mlle Georgine. Je ne la connais pas, mais elle a toutes mes sympathies. Elle me repose du baron ou du marquis X...

L'aventure s'est passée au retour des courses, le jour du prix de cent mille francs. Il paraît que, dans la bagarre, la voiture d'un boucher avait accroché la victoria de la demoiselle. Mlle Georgine, qui a la main leste et la patience courte, a administré au boucher avec son ombrelle ce que lord Hastings appelle, dans son style fleuri, une *sérénissime tripotée*. Ce que j'aurais fait à la place du boucher, je le sais bien; mais le négociant en côtelettes a d'autres façons de voir. Il a menacé Mlle Georgine de faire tarifer les coups d'ombrelle en police correctionnelle, et Mlle Georgine, qui n'a pas de temps à perdre dans cette localité, a préféré transiger. Elle a offert de payer trois louis, à cette condition qu'ils seraient versés dans le tronc des pauvres. Le boucher a accepté : les trois louis ont été payes; mais Mlle Georgine en est encore à attendre le reçu du bureau de bienfaisance. Elle s'en plaint vivement dans les journaux, et, ce qui n'arrive pas toujours aux petites dames, elle a les rieurs de son côté.

~~~ Les théâtres nous ont laissés en repos cette semaine. Pour liquider mon arriéré, il ne me reste qu'à vous signaler, en chroniqueur qui a de l'ordre, la représentation donnée par la Comedie-Française en l'honneur de l'anniversaire de Corneille. A *Cinna* et au *Menteur* on avait ajouté, pour la solennité, des fragments de la *Médée*. Le style est inégal, baroque, rocailleux, débordant de mauvais goût, mais laissant échapper de ces éclairs de génie qui annoncent le futur auteur de *Rodogune*. Spectacle très-intéressant somme toute. Mme Guyon, qui jouait Médée, a eu des eclats saisissants et des énergies superbes. Cette soirée lui a fait faire un grand pas dans sa carrière tragique.

~~~ Un des nôtres, Jules de Prémaray, vient de s'éteindre après dix ans d'une maladie qui l'avait attaqué dans cet organe, vulnérable surtout chez les gens de lettres, le cerveau. Ses debuts avaient été des plus heureux et des plus brillants. Il lui avait été donné, dans cette lutte obstinée que soutint Delestre-Poirson contre la commission des auteurs dramatiques, d'être le fournisseur exclusif du Gymnase et d'y jouer le rôle d'un Scribe au petit pied. La réconciliation opérée, il fut sacrifié : il n'avait pas en lui l'étoffe nécessaire pour pouvoir s'imposer et triompher des rancunes que ses succès d'occasion avaient accumulées autour de lui. Il n'en persista pas moins d'abord dans la carrière dramatique, et *les Cœurs d'or, la Boulangère a des écus, les Droits de l'homme* ont témoigné des ressources et de la valeur de son talent. Mais, trop tôt dégoûté, il se réfugia dans le feuilleton où sa critique expérimentée, son tact, son goût délicat et sûr lui ouvrent bientôt assuré une place des plus honorables. C'est là qu'après une courte échappée dans le champ de la politique, la maladie est venue le saisir. Il est mort jeune encore, à cinquante ans à peine, à quarante ans pour mieux dire, si l'on retranche de sa vie ces dix ans fermes par le mal physique à son activité et à son intelligence.

~~~ Au moment où je songeais à égayer par *le mot de la fin* cette chronique un peu lugubre, voici que me tombe sous la main l'article suivant d'un journal passé maître en fait d'élégance et de *high life*.

Le rédacteur pour la partie gastronomique signale à ses lecteurs un restaurant digne de leurs nobles estomacs et de leurs palais patriciens.

« On y boit de bonne bière, dit-on, on y déjeune bien, paraît-il. Deux miens amis, *très-gourmands*, en ont essayé et s'en sont bien trouvés. Plusieurs négociants des environs *s'y portent* vers onze heures du matin et y prennent leur repas pour la somme de deux francs. On ne saurait être plus modeste, et peu de maisons ont des déjeuners convenables à des prix aussi raisonnables. Je ne vois donc que des avantages à s'en aller vers ce réfectoire bien aéré, bien garni, bien propre, où le service est prompt et les serviteurs polis. *Au comptoir, une jeune femme répand sur cette scène restreinte tout le charme dont elle est douée.* »

Comus et Vénus, grâces printanières et rognon sauté, regards en coulisse et homard mayonnaise, quel menu! Et dire que le baron Brisse n'avait pas songé à celui-là!

GIBERT.

BULLETIN

Le 9 juin, dans l'après-midi, l'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial ont quitté le palais des Tuileries pour se rendre à Fontainebleau. Outre les officiers et dames de service, on remarquait parmi les personnes qui accompagnaient Leurs Majestes, M. Conti, chef du cabinet de l'Empereur. Les enfants de la duchesse d'Albe étaient du voyage. Le séjour de la cour à Fontainebleau durera probablement plusieurs semaines. Dans l'intervalle, l'Empereur ira passer quelques jours au camp de Châlons.

Avant son départ pour Fontainebleau, l'Impératrice a réuni aux Tuileries, dans la salle des Maréchaux, les membres des quatre-vingts comités locaux de Paris et ceux du département de Seine-et-Oise, pour entendre la lecture du rapport annuel des opérations de la Société du Prince-Impérial. En ajoutant les membres du conseil supérieur, la réunion ne comptait pas moins de neuf cents personnes

Le prince Napoléon a passé la semaine dernière à Vienne où il a été entouré des prévenances de la cour et de la haute aristocratie autrichienne. Il a dîné à Heitzing, chez le roi Georges de Hanovre.

Le prince Napoléon est ensuite parti pour Prague, en compagnie du comte Andrassy.

Il ne nous est pas possible de passer sous silence un grave événement qui vient de se produire dans l'Europe orientale, et qui a éveille les preoccupations des hommes d'État de tous les pays. Nous voulons parler de l'assassinat du prince Michel de Servie.

Michel Obrenowich a été tué à coups de révolver par trois individus, au moment où, entouré de sa sœur, de sa nièce et d'un aide de camp, il se promenait dans le parc d'une de ses maisons de plaisance.

Les biographes ne sont pas d'accord sur l'âge du prince de Servie; tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il était né vers 1820. Il ne laisse pas d'enfant de sa femme, la princesse hongroise Julie Huniady. On assure qu'il avait adopté son neveu, le jeune Milan Obrenowich, âgé de onze ans.

La semaine dernière, le pape a donné la bénédiction nuptiale au comte de Caserte et à la princesse Marie-Antoinette de Bourbon, fille du comte de Trapani, dans son oratoire du Vatican. Sa Sainteté a celebré elle-mên[illegible]. Les cardinaux, le corps diplomatique et un grand nombre de grandes familles napolitaines et romaines assistaient à la cérémonie, à laquelle étaient aussi présents deux infants d'Espagne, le comte de Girgenti et le duc de Parme.

Des lettres du camp de Châlons annoncent que, pendant l'exécution de la dernière grande manœuvre, on a fait des essais de télégraphie militaire qui ont complètement réussi.

Au moyen d'un système électrique très-bien conçu, les différents chefs de corps sont mis en communication avec le général commandant en chef, qui leur transmet ses ordres, non-seulement lorsque l'armée est au repos ou en marche, mais encore lorsqu'elle est engagée contre l'ennemi et qu'elle exécute les mouvements les plus prompts et les plus compliqués

La partie de la forêt de Fontainebleau qui s'étend de Moret à Arbonne voit s'accomplir en ce moment les travaux nécessités pour la conduite des eaux de la Vanne à Paris. Partout les arbres sont abattus et les bois débités pour servir sur place aux travaux; des puits sont creusés, et l'on extrait la grève qui doit être employée dans le mélange formant le béton aggloméré.

Il y a quelques jours, la ville d'Anvers a eu, dans ses rues, le spectacle aussi émouvant qu'inusité d'une chasse au tigre. Par malheur, on n'en a pas été quitte pour la peur et un vieil et honnête ouvrier a payé de sa vie sa rencontre avec le terrible carnassier. Ce tigre du Bengale était parvenu à s'échapper au milieu de la nuit, du Jardin zoologique en brisant trois barreaux de sa cage et en franchissant d'un bond énorme le mur qui sépare le parc de la gare de manœuvres du chemin de fer. La première victime fut un cheval attelé à un tombereau : ensuite le tigre s'élança à travers la ville. C'est alors qu'il rencontra le pauvre ouvrier qui fut étranglé et traîné à la distance de plusieurs mètres. Le tigre ne tarda pas à être traqué par plusieurs courageux Anversois qui avaient eu le temps de s'armer de fusils. Après une chasse qui dura assez longtemps et qui présenta plusieurs épisodes fort périlleux pour les acteurs, l'animal fut acculé dans une impasse et abattu de quatre coups de feu.

La ménagerie du Jardin des Plantes de Paris expose en ce moment à ses visiteurs : onze ours, quatre jaguars, deux lions, quatre tigres, quatre panthères, un ratel du Cap,
~~~

deux chacals, deux hyènes, plusieurs loups, plusieurs renards, plusieurs sangliers, un chéropotame, de nombreux singes, deux hippopotames, deux dromadaires, trois éléphants, de nombreux crocodiles, une dizaine de serpents, deux pécaris, un castor, trois rennes, un nombre considérable de ruminants et une colonie complète d'oiseaux de toutes espèces et de tous les pays, dont deux magnifiques marabouts de Java.

Espérons que, par suite du tragique événement d'Anvers, messieurs les gardiens du Jardin des Plantes se hâteront de passer une inspection attentive des barreaux, des grillages, et des portes.

Le 15 juin a été ouvert, au service des voyageurs, le chemin de fer du mont Cenis. Il y a deux trains par jour, dans chaque sens : un express et un omnibus. Le trajet, durant dix heures par les Messageries impériales, est effectué en cinq heures. On peut faire ainsi le voyage de Paris à Turin en vingt-quatre heures.

On signale une véritable disette d'eau à Nîmes et aux environs. Dans la ville même, la plupart des puits sont à sec ; ceux qui donnent encore de l'eau sont assiégés par une foule de personnes qui attendent longtemps pour obtenir la quantité nécessaire aux besoins du ménage. Dans les environs, on en est réduit à signer des pétitions à l'autorité supérieure pour qu'elle avise à procurer de l'eau.

La compagnie du chemin de fer a mis des wagons à la disposition du public pour transporter gratuitement à Beaucaire les ouvriers qui vont chercher de l'eau et les blanchisseuses qui vont laver leur linge.

L'acte d'accusation contre le comte Gustave Chorinsky vient d'être publié à Munich. On sait que le comte est accusé d'avoir empoisonné sa femme, de complicité avec la chanoinesse Julie Ebergenyi. Le ministère public de Munich conclut à la peine de mort.

Il se prépare aux États-Unis une tentative des plus téméraires.

Une industrie fabrique en ce moment un bateau en caoutchouc, avec lequel un homme audacieux, nommé Charles Ockfort, de Détroit, a conçu l'idée de faire le saut des chutes du Niagara. Une bourse de trente mille dollars est souscrite pour lui être comptée en rémunération de sa périlleuse entreprise. S'il réussit, un M. Syndey Doty, de Pontiac, se propose de recommencer après lui. Il n'est pas probable qu'une pareille récompense lui soit offerte. Quand il sera reconnu qu'on n'en meurt pas, il y aura moins de souscripteurs.

Le chantier flottant établi sur la Seine, un peu en amont du pont de l'Alma, pour l'immersion du double siphon métallique qui doit relier les égouts de la rive gauche à ceux de la rive droite, est aujourd'hui en pleine activité.

Indépendamment des batardeaux installés dans le lit du fleuve, on vient d'appliquer à ce curieux travail un appareil qui a déjà été employé avec un succès complet dans des opérations analogues, et notamment lors de la reconstruction du pont au Change et du pont Saint-Michel.

Cet appareil est une cloche à plongeur, servie par la vapeur, vaste récipient ouvert par la base, dans lequel plusieurs hommes peuvent opérer à l'aise et presque à pied sec, l'eau étant refoulée à l'extérieur par la pression atmosphérique. C'est par sections séparées et de manière à n'apporter aucune gêne au service de la navigation qu'on procède à l'immersion de l'énorme siphon du pont de l'Alma.

TH. DE LANGEAC.



THÉATRE DE LA GAITÉ. — *LES ORPHELINS DE VENISE*, drame en cinq actes et six tableaux, de M. CHARLES GARAND; sixième tableau, scène dernière. — Dessin de M. Desroches-Valnay.

LA MARQUISE DE CLÉROL

(Suite [1].)

Il y eut donc une semaine de chaos tumultueux; cette semaine menaçait d'être suivie d'un grand nombre d'autres semblables, quand, un matin, en descendant de sa tour, la marquise commanda que la place fût vidée dans la journée.

— Voilà au moins, fit Bley, un ordre sensé, le premier depuis huit jours.

Chacun commenta à sa façon le pourquoi de l'événement.

— C'était, déclara Adrienne, qu'on ne pouvait tolérer

1. Voir les numéros 681 à 700

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *L'ABIME*, [illegible] actes et onze tableaux, de CHARLES DICKENS; onzième tableau, scène dernière. [illegible] de M. de Neuville.



LA NOUVELLE EGLISE RÉFORMÉE DE WIESBADEN, d'après une photographie. — Voir page 383.

plus longtemps le genre impertinent de ces tapissiers de Paris.

Corbier affirma que Wallace s'était plaint de ce qu'on lui avait marché sur la patte. Laïta attribua le renvoi de ces messieurs à ce qu'ils sifflaient, ayant des clous plein la bouche. Henri mit la faute sur ces dames, qui chantaient en chœur des romances sentimentales. Mme Corbier et Cabonat se réjouirent, l'une de ce que le tapage cesserait; le curé, de ce que Mme de Clérol revenait à des préoccupations plus sérieuses. Olga ne donna aux autres ni ne chercha pour elle-même aucune explication à ce petit coup d'État. Dans cette aventure de l'esprit, qui est le caprice, il y a entre la cause et l'effet tant de détours et de zigzags, que la pensée même qui les a tracés ne saurait revenir sur ses pas et refaire le chemin parcouru. Après l'action d'éclat qu'elle venait d'accomplir, la marquise avait hâte de promener son agitation, et, en attendant Laïta et Henri, elle taquinait son cheval avec une imprudence qu'un cavalier médiocre eût assurément payée et qui donnait la chair de poule au baron. Enfin les retardataires parurent, s'excusèrent de leur mieux, enfourchèrent leurs chevaux et l'on partit, de plein pied, au

grand galop, à l'admiration de la livrée et à l'indignation de M. Jones.

Le but de la course était un tertre situé à trois lieues environ du château, dans la forêt, et où le gouvernement faisait opérer des fouilles. Comme ce tertre s'appelait la Cave des Druides, les ouvriers pensaient y trouver des bouteilles. Ils se disent cela entre eux, à haute voix, de façon à être entendus de l'illustre société qui les visitait, ajoutant tristement qu'il était bien à craindre que le vieux farceur de druide n'eût tout vidé.

Laïta leur donna quelques louis. Le contre-maître, un Parisien, les serra précieusement.

— Mes enfants, s'écria-t-il, il y aura noce dimanche.

— Et à qui boira-t-on, s'il vous plaît?

— Silence dans les rangs!

Réponse :

— A la santé de monsieur et de madame son épouse.

— Et de leur jolie famille, ajouta un vieil ouvrier.

Henri se mit à rire.

— La jolie famille, c'est vous et moi, dit-il au baron.

Olga tressaillit; elle releva vivement la tête, mais elle la baissa presque aussitôt, comme se courbant sous la main de la destinée. D'un geste elle arrêta Bley, qui commençait à expliquer aux ouvriers quelle erreur ils venaient de commettre. Le geste et le sourire mystérieux et mélancolique dont il fut suivi parurent à Laïta les présages d'un prochain triomphe.

Cinq bonnes minutes furent accordées à l'inspection des travaux et à l'examen des trouvailles. — A la fin de la cinquième minute, la sous-préfecture, se déclarant complétement éclairée et d'ailleurs pleinement satisfaite, rejoignit au petit trot Mme de Clérol, qui s'éloignait déjà, sans s'astreindre à dissimuler sa profonde indifférence à l'endroit des tessons informes et des débris rouillés alignés sur le gazon.

Henri et Laïta eurent le malheur d'être accaparés par le directeur des fouilles, un homme du plus grand mérite et le plus ennuyeux des hommes. Ils demeurèrent en captivité tenus et serrés dans un commentaire aussi tenace qu'un étau. Lorsque enfin, ayant payé leur rançon en attention apparente et en compliments mensongers, ils purent échapper à leur dur servage, il y avait au moins un quart d'heure qu'avait eu lieu le départ d'Olga et du baron.

Ces derniers cheminèrent quelque temps en silence, Olga pensive, le baron maussade, plus triste encore que maussade. — Tout à coup la marquise secoua la tête d'un mouvement rapide pareil à celui dont on chasse une mouche importune, et, regardant Bley:

— Quand on est de si belle humeur, dit-elle, on a la galanterie de rester chez soi!

— La galanterie, soupira le baron; voilà, madame, un mot qui, de vous à moi, est cruel.

— Ah! oui, je sais qu'avec vous il faudrait toujours parler de sympathie, d'affection, de dévouement. Eh bien, je ne suis pas en disposition d'employer ni d'écouter de telles phrases vides de sens. Tâchez donc tout simplement d'être aimable, si cependant vous le pouvez.

— Pourquoi, demanda tranquillement le baron, ne vous être pas fait connaître de ces braves gens qui, pour la plupart, sont du pays et par conséquent...?

— Qui vous dit, interrompit la marquise, qu'ils ne me connaissent pas?

— Pourtant, que je sache, vous ne vous appelez pas encore madame de Laïta.

— Pas encore, j'en conviens.

Olga prononça ces quatre mots, avec la solennité d'un juge qui prononce un arrêt de mort.

— Parlez-vous sérieusement? s'écria Bley.

— Très-sérieusement. Vous vous figurez sans doute que, parce que vous n'aimez pas M. de Laïta, il faut que tout le monde le déteste! Je vous préviens, moi, que plus vous direz de mal de lui, plus vous le rehausserez dans mon estime, et...

— Et? demanda le baron à la marquise qui n'achevait pas sa phrase.

D'une voix éclatante :

— Eh bien, reprit Olga, et dans mon affection!

Bley se tourna. La tête au vent, les lèvres serrées, les narines gonflées, Mme de Clérol semblait marcher au combat. De ses yeux jaillissaient les fauves et sinistres lueurs de la tempête. Ses yeux cependant se baissèrent sous le regard chargé de pitié, de tristesse et de tendresse paternelle qu'ils rencontrèrent.

Le baron passa la main sur ses paupières arides. Il y trouva quelque chose de singulier, une larme, venue en vérité il ne savait d'où.

— Si au moins... murmura-t-il.

Et, brusquement.

— Croyez-vous, dit-il, qu'il vous aime?

— Je suis certaine du contraire.

Bley fit un haut-le-corps.

— Mais vous, madame, reprit-il avec conviction, vous ne l'aimez pas!

Olga sourit de ce même sourire énigmatique que Laïta avait surpris.

— Non, répondit-elle, non je ne l'aime pas... C'est pourquoi je l'aime. — Et maintenant, s'écria-t-elle en laissant aller son cheval, maintenant, de l'air, de l'espace, de l'illusion, de l'oubli, de la pitié, un peu de bonheur!

A peine ces derniers mots furent-ils entendus de Bley, emporté déjà, comme dans un rêve fait réalité, à travers les grands arbres qui passaient en s'enfuyant autour de lui.

Le galop dura jusqu'à l'arrivée au château, un galop frénétique, insensé, le seul raisonnable, le seul qui rafraîchisse l'âme altérée de liberté et où le cœur qui souffre trouve encore un semblant de consolation.

Le baron mit pied à terre, il était grave, et, comme il aidait Olga à descendre de cheval :

— Eh bien, dit celle-ci, nous avons fait une belle œuvre!

— Oui, et une laide action!

— Çà! fit Olga en refusant le bras que Bley lui offrait, encore un sermon!

— Écoutez donc, reprit le baron, c'est vraiment mal à vous d'avoir passé devant ce pauvre jeune homme, comme s'il eût été un chien, de ne l'avoir pas seulement salué.

La marquise frémit de colère, et, d'un accent aussi hautain que le regard dont elle foudroya Bley :

— Monsieur le baron, dit-elle, vous êtes parfaitement libre de choisir vos amis à votre guise; mais ne me les imposez pas, s'il vous plaît. Et, quand vous verrez M. Morgan, faites-moi le plaisir de l'avertir que je ne le connais point, et que c'est le sachant et le voulant que je ne l'ai pas salué!

Resté seul sur le perron :

— Hélas! se dit Bley, j'aurais autant d'intrigues que Richelieu d'illustre mémoire, qu'elle ne m'en voudrait pas!

XVIII

A Monsieur le baron de Bley, sous-préfet à Briancour-sur-Aulne.

Mon cher Bley,

Balzac a découvert qu'il y a toujours quelqu'un à côté. Il en résulte que dire du mal des gens, autrement qu'en face d'eux, est très-imprudent. Voici toutefois, en réponse à votre lettre, un extrait du dossier de G. de L... C'est ce qu'il y a de plus récent sur le personnage.—Aurait souscrit à Atala une promesse de mariage. Aurait ensuite, avec l'argent de papa, racheté la susdite promesse. Enfin aurait touché, pour commission et courtage, moitié de la somme extorquée à lui, de lui, par lui, ou pour lui, à votre gré! Vous voyez d'ici l'opération qui serait vraiment ingénieuse, si elle n'était renouvelée de Molière. — Malfe prétend que c'est des Grecs qu'elle est renouvelée.

Adieu. — *Time is money.* — En bon français : Vos petites affaires vont à souhait.

LERGHEIM.

Paris, ce 17 septembre 1853.

A Monsieur Corbier, au château de Varanne, par Briancour-sur-Aulne.

Combien je suis touchée, reconnaissante, très-cher monsieur, de la confiance que vous me témoignez! Je viens de recevoir votre lettre et c'est sous l'empire de l'émotion qu'elle m'a causée que je vous dis : si le vicomte de Laïta n'existait pas, je serais capable de l'inventer, afin de trouver à notre chère Olga un époux qui la comprenne et la rende heureuse. C'est là, en résumé, ma première impression, le cri, en quelque sorte, d'un cœur dans lequel l'affection pour votre charmante nièce tient une grande place. Ce cri, j'ai voulu vous le transmettre, tel quel, immédiat, intact, pur de réflexion, dégagé de l'alliage de la froide raison. Je suis, d'ailleurs, certaine que la raison et la réflexion ne feront que confirmer mon sentiment sur le sujet si grave qui vous préoccupe, qui maintenant nous préoccupe tous les deux. Mais j'ai besoin d'un peu de temps pour m'élever à cette impartialité absolue que vous exigez de moi et pour considérer d'un œil calme l'union que votre sollicitude prépare, prévoit, appelle ou redoute, je ne sais en vérité lequel. Les avis dont vous me parlez, sans m'en désigner l'auteur, me paraissent erronés, tout au moins singulièrement exagérés. D'ailleurs, notre chère enfant est maintenant une personne pleine de jugement, elle s'est débarrassée de son bagage d'idées romanesques et elle ne demandera à son mari, qu'une bonne amitié de camarade. Enfin, à prochainement la réponse de la raison. — Aujourd'hui, celle du cœur de votre sincère amie.

LÉONIE DE BOIS-GUÉANT.

[illegible] 1853

A Monsieur le Procureur impérial, etc.

Cabinet
du Juge d'instruction.

Briancour, ce 20 septembre 1853.

Monsieur le Procureur impérial,

En me référant à ma précédente lettre, je vous envoie, ci-joint, les pièces de l'enquête sur l'affaire fille Marion. Les susdites pièces vous paraîtront sans doute, comme elles me le paraissent, établir, d'une façon satisfaisante, la culpabilité du sieur Morgan (Michel). Je vous signale, entre autres, la pièce nº 3 (déposition du prévenu). Vous y verrez que Morgan nie avoir jamais entretenu de relations intimes avec la fille Marion. Ensuite il attribue à *un tour qu'on aurait voulu lui jouer*, sa présence à lui et celle de sa maîtresse, par un temps affreux, à une heure indue, dans le lieu écarté qui a été le théâtre, à l'entendre, de l'accident, mais, selon ma conviction, du crime. L'absurdité évidente de cette version est telle, que je n'aurais pas hésité à vous proposer la mise en arrestation de Morgan, sans l'intervention officieuse du sous-préfet de l'arrondissement. Je dois également ajouter que le vicomte de Laïta, avec qui j'ai eu ce matin un entretien particulier et qui paraît avoir eu connaissance des relations existant entre le prévenu et la fille Marion, croit à un simple suicide et regarde Morgan comme un homme très-violent, il est vrai, mais incapable d'avoir commis l'attentat que l'opinion publique lui impute et dont les apparences le chargent. D'autre part, Morgan a de mauvais antécédents. Ainsi il a été tout récemment appréhendé pour délit de chasse et de pêche, et il s'est porté, à cette occasion, à des voies de fait sur un agent de l'autorité. Le père de la victime (pièces nº 4 et nº 5) n'hésite pas à le signaler comme l'auteur du crime. Vous comprendrez ma perplexité. J'espère que vous ne la partagerez pas et que vous voudrez bien m'éclairer sur la marche que je dois suivre. Dans l'attente de vos instructions, je demeure, monsieur le Procureur impérial, votre très-dévoué et obéissant serviteur,

H. BASTRÉ.
Juge d'instruction criminelle.

A Madame Corbier, château de Varanne, par Briancour.

Paris, ce 20 septembre 1853.

Madame,

D'après ce que vous me mandez des dimensions de votre salon, je me vois dans l'obligation de renforcer les instruments à vent. Il faut donc prévenir la personne chargée d'expédier les voitures à la gare et de préparer les logements, que j'arriverai avec trente artistes. Ce nombre constitue le strict nécessaire.

Veuillez agréer l'assurance des sentiments de haute considération avec lesquels je suis, madame, votre très-humble et obéissant serviteur,

FRÉDÉRIC STOFFER,
[illegible]

A Monsieur Bastré, juge d'instruction criminelle. Briancour-sur-Aulne. (Écu impérial.)

Cabinet
du Procureur impérial

X..., 24 septembre 1853

Le parquet estime que, dans l'état actuel de la poursuite contre Morgan, il n'y a pas encore lieu à décerner un mandat d'arrêt contre l'inculpé, — vu l'insuffisance des preuves. M. Bastré recommandera ledit Morgan à la stricte surveillance de la police.

Pour le Procureur impérial, actuellement indisposé,
ONÉSIME GROS.

A Monsieur Michel Morgan, propriétaire, Champ-d'Asile, etc.

Paris, ce 24 septembre 1853

Monsieur,

Conformément aux instructions et aux mesures que nous a apportées, de votre part, M. Firmin Doux, valet de chambre de M. le baron de Bley, nous vous avons, en date de ce jour, expédié par les Messageries impériales :

Un habit . . satin noir.
Un gilet . . id.
Un pantalon id.

Nous pensons que vous serez satisfait de ces divers articles, à l'exécution desquels nous avons mis tous nos soins, et, dans l'espérance des ordres futurs dont vous voudrez bien honorer notre maison, nous vous présentons nos empressées salutations.

INTERSAX ET Ce.
Paris, boulevard des Italiens

A Monsieur le baron de Bley, au château. Très-pressée.

Il faut que je vous communique immédiatement une lettre que je viens de recevoir et dont la lecture m'a bouleversé. Elle me donne sur *quelqu'un* des renseignements si inattendus et si déplorables, que je n'y puis croire. Cependant, l'abbé Bousquet — la lettre est de lui — se dit prêt à fournir preuves de tous les faits qu'il avance. N'ai-je donc pas un devoir pressant à remplir vis-à-vis de Mme la marquise de Clérol? J'ai absolument besoin d'un bon conseil. Venez me voir, je vous en prie, le plus tôt que cela vous sera possible.

CABONAT, curé.

Ce 26 septembre au matin.

TÉLÉGRAMME Nº 87.
BUREAU DES TÉLÉGRAPHES DE BRIANCOUR.

De Charleville, vers Paris

Consigné le 20 septembre 1853, à 7 heures du matin.
Arrivé le idem. à 9 heures 11 minutes du matin.

Laïta, château Varanne. Briancour-sur-Aulne.
Exprès.

Reçu lettre inintelligible. Erreur évidente dans adresse. Attends explications.

LAÏTA.

XIX

Quand le filet de l'oiseleur s'abat sur l'alouette, l'alouette veut d'abord s'envoler, et, d'un rapide coup d'aile, elle s'élance contre les mailles qui la repoussent. Elle tombe étonnée et rebondit aussitôt pour retomber plus lourdement. Alors, épouvantée, elle agite ses ailes meurtries; elle se heurte aux issues trop étroites, elle soulève en ses vains efforts le filet implacable, jusqu'à ce que, comprenant enfin son destin, elle s'affaisse sur le sol, immobile, vaincue et désespérée.

Assis sur une chaise de paille adossée à la muraille et mâchant convulsivement un bout de cigare éteint, Jean Gourme contemplait tristement Michel. Sa bonne et honnête physionomie avait revêtu une expression dure, impitoyable, presque féroce. Sa balafre se creusait, comme sillonnée par une pensée de haine et de vengeance. Parfois une exclama-

tion profonde, rauque, hachée, lui entr'ouvrait la bouche de force et s'exhalait par un juron qui ne se perdait pas tout entier dans la moustache. Enfin il se leva brusquement, cloua d'un coup de poing sa chaise contre la muraille, et il sortit du salon. Le commandant, qui arpentait la chambre d'un pas fiévreux et en silence, suivit aussitôt Jean Gourme. L'aspect d'une douleur morale épouvantait ce vieux soldat.

Cabonat fut bien aise qu'on le laissât seul avec Michel. Il toussa, se moucha, toussa de nouveau, et, tout en tournant et retournant sa tabatière entre ses doigts :

— Ainsi, dit-il, tu veux partir?

Depuis une heure et plus que Michel était assis devant le feu, le front appuyé au chambranle, les mains jointes et crispées, il n'avait ni prononcé une parole, ni fait un geste.

Le curé répéta sa question à laquelle, cette fois, Morgan répondit par un signe de tête affirmatif.

W. DE LA RIVE.

(*La suite au prochain numéro.*)

SALON DE 1868

(Septième article.)

XI

LE GENRE ET CE QU'ON APPELLE LA MODERNITÉ

MM. Marchal. — De Jonghe. — Chenu. — Mlle Brosset. — MM. Michel Lévy. — Gaume. — Saintin. — Toulmouche.

— Ce que j'aime? dit le Fantasio d'Alfred de Musset, je n'en sais rien. Quelque belle fille toute ronde comme les femmes de Miéris...; quelque chose de pensif comme ces petites servantes d'auberge des tableaux flamands, qui donnent le coup de l'étrier à un voyageur à larges bottes, droit comme un piquet sur un grand cheval blanc. Quelle belle chose que le coup de l'étrier! Une jeune femme sur le pas de sa porte, le feu allumé qu'on aperçoit au fond de la chambre, le souper préparé, les enfants endormis, toute la tranquillité de la vie paisible et contemplative dans un coin du tableau! et là, l'homme encore haletant, mais ferme sur sa selle, ayant fait vingt lieues, en ayant trente à faire; une gorgée d'eau-de-vie, et adieu. La nuit est profonde là-bas, le temps menaçant, la forêt dangereuse, la bonne femme le suit des yeux une minute, puis elle laisse tomber, en retournant à son feu, cette sublime aumône du pauvre : — Que Dieu le protége!

Voilà, en quelques lignes, toute la poésie, tout le domaine du *genre*.

Il est vaste et profond, ce domaine, et il ne faut pas en faire fi. C'est la vie familière, — c'est-à-dire, comme l'a définie éloquemment Bürger, « la *vie vivante*, l'homme, ses mœurs, ses occupations, ses joies, ses caprices... Ce n'est plus l'art mystique s'enveloppant de vieilles superstitions, l'art mythologique ressuscitant de vieux symboles, l'art princier, aristocratique, exceptionnel par conséquent, et consacré uniquement à la glorification des dominateurs de l'espèce humaine. Ce n'est plus l'art des papes et des rois, des dieux et des héros... » Et concluez : — Est-ce que l'art familier ne vaut pas bien cet art de parade?

Aussi, de nos jours, le genre sent-il sa force et hausse-t-il ses prétentions.

Il ne se contente plus du troisième rang, ni même du second. Il prétend avoir le pas sur l'histoire. C'est lui qui constitue par excellence l'art vrai, l'art utile, l'art populaire. Ses peintures de mœurs et ses intérieurs n'ont-ils pas pour nous un intérêt direct qui ne s'attachera jamais aux abstractions et aux antiquailles du soi-disant grand art? Puis ne vit-il pas avec nous dans un commerce plus intime? Et tandis que la rogue et pédante histoire s'isole dans les palais, ne hante que les églises, le genre, avec ses petits cadres, n'entre-t-il pas partout, dans nos salons, dans nos chambres à coucher? — Évidemment le genre peinture qui doit le plus influer sur les âmes, à l'heure qu'il est, est la peinture de genre.

Nous discuterons ce raisonnement. En attendant, le genre fait des leçons aux autres catégories de peintures. Dans ces derniers temps, il a donné naissance à un nouveau système un peu greffé sur le réalisme, et qui prétend, mieux que le réalisme, nous régénérer, nous mettre dans le chemin de la vérité vraie et de la perfection.

Cette nouvelle découverte, c'est la *modernité*.

Le mot est un peu fade. La chose l'est davantage.

Au premier abord, vous pensez deviner de quoi il s'agit. La *modernité*, rien de plus clair; cela veut dire que nous ne pouvons bien peindre aucune autre époque que la nôtre. Tout le reste ne peut être qu'hypothèse, convention, source d'erreurs, cause de faux pas sans nombre.

C'est bien dit. Mais il faut savoir ce que messieurs les peintres de la modernité entendent par *peindre leur époque*.

Voici quelques artistes qui nous arrivent avec des sujets de la vie contemporaine : MM. Marchal, de Jonghe, Michel Lévy, Chenu, François, Mlle Brosset, MM. Gaume, Saintin, Toulmouche. Tous ces messieurs sont-ils cités comme les adeptes de la *modernité*? Il s'en faut.

M. MARCHAL ne porte pas encore d'étiquette. Il a quitté ses Alsaciennes pour des Parisiennes; qui sait s'il ne quittera pas demain ses thèmes modernes pour essayer de l'histoire ou de l'allégorie? D'autant plus que ses deux figures sont d'un styliste et d'un idéaliste beaucoup plus que d'un réaliste. Voyez plutôt : elles portent des noms grecs : elles s'appellent *Pénélope* et *Phryné*, et, au lieu d'être copiées sur nature, elles s'appliquent à représenter des types éternels. C'est sans doute remarquablement fait. *Pénélope* est charmante avec son regard si pur et son teint si limpide; sa robe de satin seule, faite de trois plis, sans l'étalage habituel des petites cassures et des petits reflets, est un chef-d'œuvre de facture aussi bien que de goût et de simplicité. *Phryné* paraît d'abord un peu frelatée et maniérée; mais ne faut-il pas louer comme des qualités ces deux défauts, qui sont si bien dans le programme du personnage? En somme, deux succès très-vifs et très-mérités. Toutefois suffiront-ils à attacher M. Marchal aux sujets modernes? Pour moi, je ne l'espère ni ne le souhaite, n'aimant pas les attaches, quelles qu'elles soient, et ne croyant à aucun progrès dans l'art que par la liberté.

M. DE JONGHE a été jusqu'ici un peintre de modernités, s'il en fut; ses intérieurs n'étaient que des salons parisiens, et ses héroïnes exhibaient les modes les plus fraîches de l'année. Mais cela durera-t-il? Voilà sa peinture qui quitte Paris pour l'Espagne. Son tableau de cette année s'intitule : *l'Allée des Amoureux, à Gibraltar*; une jeune femme en blanc est assise à l'ombre d'une végétation tropicale qui promène sur son visage des ombres d'une fraîcheur et d'une souplesse délicieuses; au troisième plan, vous voyez arriver un fringant cavalier, au trot d'un cheval anglais. C'est un effet que l'artiste cherche ici, ce n'est plus une mode. Supposez que le soleil l'attirât un peu plus loin, vers Tanger, il nous revenait changé en orientaliste.

M. CHENU est un débutant qu'on ne peut encore classer d'une façon bien définitive. Il a peint un *Effet de neige* très-franc et un *Quai de Paris* très-juste et très-ressemblant. Seulement je ne sais pourquoi il y sème des femmes d'une haute fantaisie, portant des petites têtes d'épingle au bout d'un corps démesuré.

Mlle BROSSET peint des *Cuisinières* aussi vraies et, je regrette de l'ajouter, aussi noires que celles de M. BONVIN. Mais les cuisinières n'ont pas eu jusqu'à présent leur entrée dans ce qu'on appelle la *modernité*.

Quant à M. MICHEL LÉVY — encore un débutant! — j'ai peine à croire que ce talent si libre et si franc suive un autre système que son bon plaisir, et s'il fait de la *modernité*, c'est certainement à la façon de M. Jourdain, sans le savoir. Il a deux tableaux, *la Lecture du journal* et la *Marchande à la toilette*. La lecture du journal, c'est une petite fête que les domestiques du premier vont se donner, le matin, chez le concierge du rez-de-chaussée. La *Marchande à la toilette*, c'est le mauvais génie qui achève de perdre les demoiselles du quartier Bréda; en voici une qu'elle vient prendre au saut du lit et dans son débraillé du matin; grande jupe de soie mauve; avec cela la gorge nue, les bras nus, les pieds nus dans des pantoufles; le moyen de résister, dans cette toilette sommaire, à l'appât des étoffes nouvelles que déploie si complaisamment cette vieille méphistophélique? — Les deux scènes sont prises sur le vif de la vie parisienne. Ajoutez que c'est peint avec une verve endiablée, et que les colorations sont aussi franches, aussi joyeuses, aussi originales que la facture est spirituelle, libre et mordante. Il y a bien des promesses dans un pareil début. Pour les tenir, M. Lévy n'a absolument qu'à continuer.

M. GAUME... pour le coup, nous ne sommes plus loin de la modernité. Le tableau de M. Gaume s'intitule *Souvenir du Salon de 1867*, et c'est un souvenir agréable pour M. Gaume, car cela nous montre une dame et ses deux filles arrêtées devant son grand tableau qui représentait, comme vous savez, le marché aux fleurs de la Madeleine. Mais qu'a vu M. Gaume dans cette scène qui le touchait de si près? Trois visages extasiés? Point du tout. M. Gaume est modeste, il n'a regardé et n'a reproduit que trois robes et trois paletots, taillés, il est vrai, par une couturière excellente. Voilà des élégances qui vous annoncent le domaine de la modernité.

M. SAINTIN fait mieux. Aux toilettes du jour il joint le meuble à la mode. Voyez son tableau, *le Deuil du cœur*, une jeune fille en noir tenant à la main un petit médaillon qu'elle contemple. Est-ce cette jeune fille qui vous émeut? Nullement; sa douleur a le teint trop vermeil et les joues trop pleines. Mais pas une femme ne regarde sans émotion la coupe élégante de sa robe de deuil, et un profond soupir s'échappe de bien des poitrines à l'aspect des jolis meubles de son salon, un tabouret chinois, un secrétaire Louis XV, etc., sans parler d'une foule de brimborions qui disputent à la pauvre fille l'attention du spectateur. On ne fait pas mieux les meubles, les étoffes; ôtez l'idée, car ce *deuil du cœur*, a mis trop de noir sur la palette de M. Saintin, et le tableau serait une perfection. Il doit éblouir tous les tapissiers et décourager plus d'un peintre.

Maintenant passez à *Un jour de fête* et à *Un dernier coup d'œil*, de M. TOULMOUCHE, et vous aurez les chefs-d'œuvre du genre. J'ai beau fouiller ma mémoire; je n'arrive pas à me rappeler les deux scènes, jouées, si je ne me trompe, chacune par un seul personnage, une jeune femme. Tout ce que je sais, c'est que la mise de l'une et de l'autre est généralement admirée, bien que l'une traîne une de ces lourdes jupes de velours que je classe parmi les préjugés féminins de l'époque présente Et ce qu'il est impossible d'oublier, c'est que l'une est accompagnée d'un fauteuil prodigieux, et l'autre escortée d'un canapé incomparable. Deux meubles Louis XVI, — la mode même de ce matin qui commence à tourner le dos au Louis XV! deux meubles qui appartiennent visiblement au même mobilier et que les deux héroïnes se sont partagés; ils en valaient la peine! deux meubles couverts d'une tapisserie à fleurs et à fond blanc, d'un réussi...! Positivement on ferait des tableaux rien que pour y mettre des meubles si charmants, et les tableaux de M. Toulmouche — oserai-je le dire? — ne semblent pas faits pour autre chose. C'est beaucoup, certainement, et j'admire comme tout le monde le soin extrême, la finesse prodigieuse et la délicatesse rare que l'artiste dépense dans ce genre de *sujets*. Mais je ne peux m'empêcher de regretter le temps où M. Toulmouche en traitait d'autres, où il groupait, par exemple, autour d'un château de cartes, des enfants dont personne ne comprenait mieux que lui les étonnements, les naïvetés, les grâces! Mais j'ai tort sans doute, car ces enfants ne se vendaient pas 12,000 fr. comme ces canapés.

Commencez-vous à comprendre? Je ne sais si le programme de la *modernité* s'arrête là; en tous cas, c'est à cela qu'il se réduit chez ses apôtres les plus prônés. Tout bien réfléchi, *modernité* paraît ne signifier que ceci : *peinture de modes*. Point d'autres sujets pour ces tableaux qu'une robe, un meuble, des bibelots, c'est-à-dire ce qui résume le bagage des modes du jour. Un seul personnage, deux au plus; c'est tout ce qu'il faut pour montrer les deux faces d'une robe; celle-ci pour le corsage, celle-là pour la traîne; c'est parfait. Jamais un homme; nos pantalons et nos chapeaux n'ont pas encore mérité cet honneur. — Vous remarquerez aussi que les scènes ne se passent guère que dans le *monde*, la mode n'existant pas ailleurs, et que le décor ne représente jamais qu'un salon et son mobilier, l'arbre mouvant et le ciel éternel n'ayant rien à démêler, cela va de soi, avec la modernité. — Quant au sujet, au sentiment, à l'idée, au drame, il n'y a même pas à s'en occuper. On garde ces choses-là pour le catalogue. La robe noire s'appellera *Regrets éternels*, la robe rose pourra se baptiser *Rêve de jeunesse*, et tout sera dit. Rien de plus. Vous voyez qu'avec ce programme on doit aller loin, et les progrès de l'art par la *modernité* sont immanquables.

JEAN ROUSSEAU.

NOUVELLE ÉGLISE RÉFORMÉE A WIESBADEN

Nous reproduisons d'après une photographie la vue de la nouvelle église réformée de Wiesbaden. Ce monument, commencé en 1853 par un habile architecte nommé Karl Boos, est construit en briques et surmonté de cinq tours à ogives élégantes. La tour du milieu, qui mesure cent mètres environ, semble d'une hauteur exagérée relativement à sa largeur.

Le portail principal est décoré des statues de saint Pierre et de saint Paul. A l'intérieur, l'édifice se compose de trois nefs dans un style mixte. L'orgue est sorti des ateliers de Walker, à Ludwigsbourg en Wurtemberg. Dans le chœur on remarque les statues de Jésus-Christ et des quatre évangélistes, en marbre de Carrare, par Hopfgarten.

L'inauguration de l'église réformée de Wiesbaden a eu lieu récemment.

R. BRYON.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Les vérificateurs experts. — Les dégustateurs de vin. — Les drapiers. — Les melons. — Les étoffes de fil. — M. Vincent. — M. Vétillard. — Nouveau moyen de distinguer la nature des fils. — Le lin. — Le chanvre. — La *jute*. — Le coton.

Je ne sais rien de surprenant comme l'aptitude merveilleuse et le diagnostic presque infaillible qu'une longue habitude donne à certaines personnes. Par exemple, il suffit aux dégustateurs de vin d'une goutte de cette liqueur, qu'ils font claquer contre leur palais, pour déterminer le cru, l'âge et la qualité de ce vin. Un marchand de drap, en tâtant une pièce d'étoffe et en la visitant du regard, juge aussitôt de la qualité de la laine avec laquelle on l'a tissée et de la nature de sa texture. Allez aux Halles et vous verrez comment les restaurateurs, qui font leurs approvisionnements dans cet immense marché, savent, d'un coup d'œil et en s'aidant un peu du toucher et du flair, déterminer la réelle valeur de la volaille, du poisson, du beurre et même des melons.

Seuls, jusqu'ici, les tissus de fil, malgré le secours de la loupe et du microscope, restaient pour les négociants qui les achètent et qui les vendent un mythe ou peu s'en faut : aucun moyen réellement incontestable n'existait pour eux de distinguer les diverses espèces de filaments qu'emploie l'industrie, trop souvent disposée à tromper sur leur nature.

M. Vincent était bien parvenu à découvrir un procédé qui permît de distinguer la présence des fils de *jute* frauduleusement associés aux filaments de lin et de chanvre, mais il fallait que ces fils se trouvassent encore écrus, car avec des toiles blanches les procédés chimiques devenaient douteux.

Voici venir aujourd'hui M. Vétillard, — un nom prédestiné, vous le voyez, — qui signale à l'Académie des sciences les moyens certains d'obtenir le *fiat lux* dans cette question obscure et cependant qui intéresse à un si haut point l'industrie.

Comme on le faisait avant lui, il se sert du microscope ou d'une loupe spéciale disposée de façon à isoler une petite quantité des fils agglomérés dans un espace restreint qui rend l'observation plus complète et surtout plus facile.

Son procédé consiste à examiner les fibres, non pas dans leur longueur, comme on le faisait avant lui, mais dans leur surface.

Il recourt pour cela à des coupes minces; en d'autres termes, il s'adresse à des tronçons au lieu de s'adresser à des tiges.

Voici les résultats obtenus par cet ingénieux procédé, destiné à faire entrer l'industrie dans une voie nouvelle et à

EXPOSITION INTERNA

Dessins de M. RIOU. — Voir la



LES PHOQUES DE L'AQUARIUM.



ENTRÉE DE LA SECTION MARITIME. — ENGINS DE PÊCHE.



PORTAIL PRINCIPAL.

lui permettre de se tenir en garde contre des fraudes trop en usage.

Commençons par le lin.

Lorsqu'on examine à l'œil nu un filament du lin le plus fin et le plus beau, on serait tenté de le croire simple et homogène.

En le soumettant au microscope, on découvre, au contraire, qu'il se compose d'un faisceau de fibres plus ténues les unes que les autres, juxtaposées et adhérentes entre elles.

On commence par détruire cette adhérence en employant successivement et avec modération des alcalis bouillants et des chlorures alcalins.

On divise ensuite les filaments à l'aide de deux aiguilles; on obtient bientôt des fibres isolées et longues de quelques millimètres au plus.

Ce n'est pas tout, car le procédé de M. Vétillard, encore à ses débuts, se trouve astreint jusqu'à présent à des complications assez délicates, qui ne tarderont pas sans doute à se simplifier; il en advient toujours ainsi pour les idées nouvelles que le temps, l'user et l'habitude font infailliblement passer du composé au simple, du difficile au facile.

Les fibres obtenues, on les isole et on les place dans la cellule en bitume d'un porte-objet contenant de la glycérine.

Enfin on place le porte-objet sous l'objectif d'un microscope ou sous la lentille d'une loupe qui puisse donner un grossissement d'environ deux cents fois.

On ne tarde point alors à remarquer les caractères suivants.

La fibre isolée des filaments du



SÉANCE SOLENNELLE D'INAUGURA



DE L'EXPOSITION — ..., M. ...



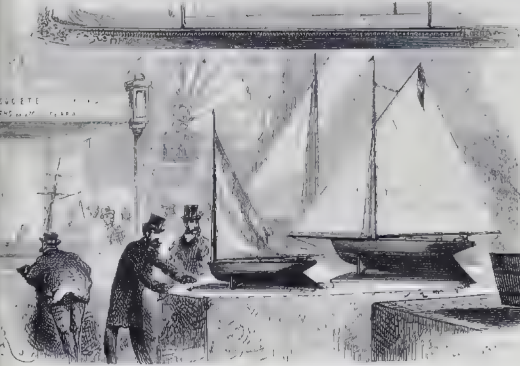
KIOSQUE DES GATEAUX.



PARC. — MAISON R

…TIONALE DU HAVRE

…ique du précédent numéro.



SECTION MARITIME — MODÈLES DE NAVIRES



VUE INTÉRIEURE DE L'AQUARIUM.



… DANS LES DOCKS-ENTREPOTS

lin a l'aspect d'un tube transparent.

La cavité intérieure de ce tube est très-petite par rapport à son diamètre extérieur. Souvent même elle se montre à peine indiquée. La surface des parois, tantôt lisse, tantôt finement striée dans le sens de la longueur, est d'un diamètre assez uniforme, sauf vers les extrémités; enfin quelquefois le fil s'aplatit, mais jamais il ne se tortille sur lui-même ainsi que le fait le coton.

Les extrémités de la fibre se terminent en pointes fines et allongées comme des aiguilles. Ce caractère, commun à l'ensemble de cellules, peut varier quelquefois, mais il domine toujours.

Les filaments du lin, vus en coupes très-minces, montrent encore à l'œil des agglomérations de polygones à angles toujours saillants et à côtés droits ou légèrement convexes.

Lorsque les fibres proviennent du corps de la tige, au centre de chaque polygone se trouve un point noir ou brillant, suivant la mise au point du microscope.

Ce canal, généralement très-petit, arrondi, rarement plat, paraît solide et presque plein. On aperçoit quelquefois, mais faiblement, les couches de cellulose dont il se compose.

Du lin, passons au chanvre.

Les cellules du chanvre, soumises aux mêmes conditions, rappellent la longueur du lin, quoique en moyenne elles soient un peu plus grosses.

Les stries longitudinales, plus profondes et plus accentuées, ont souvent des côtes saillantes très-apparentes.



VAISSEAU DU PRINCE IMPÉRIAL.



…UE NORMANDE

PARC — CÔTE NORD



PARC. — CÔTE EST.

Quoique plus fréquemment aplati que le lin et quel que soit l'âge de la plante, jamais le chanvre ne montre à l'observateur de stries en spirale.

Lorsque le chanvre a été fortement blanchi, on découvre sur la plupart des fibres des fissures profondes et très-marquées, toujours parallèles à l'axe, et jamais obliques comme dans le lin.

Les pointes des cellules généralement aplaties et le bout arrondi affectent des contours très-variés, toujours très-irréguliers, et ressemblent d'ordinaire soit à des spatules, soit à des fers de lance.

Les coupes affectent des formes également irrégulières et variées. Le plus souvent, ce sont des angles rentrants, ou des figures arrondies qui s'enchevêtrent les unes dans les autres. Leur contact est tellement intime, que parfois on ne peut en distinguer les lignes de séparation et que tout leur ensemble apparaît comme une masse homogène dont on ne saisit les détails que par des artifices d'éclairage.

Dans l'intérieur des coupes du chanvre, une ouverture représente le canal central; cette ouverture, de forme allongée, rappelle le contour extérieur dont elle reproduit l'irrégularité.

La *jute*, plante asiatique, provient de l'écorce d'un corchorus. Traitée avec précaution par les alcalis et par les chlorures alcalins qui en détruisent la matière incrustante, son fil se montre sous le microscope comme une agglomération de fibres grosses, épaisses, d'un diamètre régulier et fortement marquées de stries parallèles à l'axe.

Ces filaments, qui paraissent simples au premier abord, ne laissent pas cependant que de se diviser facilement à l'aiguille qui les sépare en cellules courtes, roides et terminées en pointes. Leur longueur varie depuis 0m,0015 jusqu'à 0m,003; on en trouve quelquefois qui atteignent jusqu'à 0m,010.

Le corps de ces fibres vues à un grossissement de 200 à 300 diamètres paraît plat et bordé de lignes brillantes, représentant l'épaisseur de la paroi des cellules très-minces par rapport aux dimensions des fibres.

La surface lisse, sans aucune trace de fibres, se caractérise par des bords souvent dentelés qui forment des sinuosités profondes ou saillantes. Cette particularité se retrouve aussi dans les pointes, quelquefois aiguës, plus souvent arrondies et terminées d'une manière très-irrégulière.

Le canal central reste visible jusqu'à l'extrémité de la pointe.

Au microscope, les coupes de la jute montrent des agglomérations de polygones à côtés droits, étroitement accolés en groupes.

Au milieu de chaque polygone il existe une ouverture arrondie à bords lisses et très-grande en comparaison du diamètre extérieur.

Le *china grass* originaire de la Chine, et en grande culture aux États-Unis, s'extrait d'une espèce d'ortie; sa fibre blanchie se divise facilement avec les aiguilles, et les filaments s'en séparent sans effort, mais par groupes qui conservent entre eux une grande adhérence et dont les faisceaux dans leur longueur varie de 0m,05 à 0m,12 comme le chanvre.

Le *china grass* a parfois des sillons et des côtes saillantes. Sa surface plus généralement unie se garnit néanmoins fréquemment de cannelures longitudinales très-apparentes ou de stries fines.

On en aperçoit aussi par endroits sur les bords de ses fibrilles qui semblent se détacher du corps de la cellule; ces fibrilles proviennent de côtes ou de cannelures déchirées dont une partie reste encore adhérente à la surface.

On trouve de plus chez la jute, un caractère commun entre elle et le lin; ce sont des fissures obliques à l'axe qui indiquent une disposition en spirale des fibrilles composantes.

On y constate aussi, comme chez le lin, dans certaines parties très-aplaties, des stries intérieures qui semblent se croiser.

Les pointes des aiguilles, en général lancéolées et moins régulières que celles du chanvre, commencent à s'amincir graduellement à une distance relativement grande de l'extrémité.

Les coupes de la jute ont d'ailleurs certains rapports avec les coupes du chanvre; elles se présentent également lorsque le fil est écru, par groupes et avec des figures très-irrégulières, contournées et à bords arrondis; mais ses fibres généralement plates et larges s'enchevêtrent l'une dans l'autre avec un contact moins intime.

Terminons par le coton.

La bourre du coton se compose de poils creux s'amincissant graduellement vers une pointe ordinairement mousse et arrondie.

Cette pointe forme une sorte de sac, ouvert par un bout, fermé par l'autre, et dont les parois s'affaissent l'une sur l'autre.

Au microscope, ces poils plats complétement isolés les uns des autres se tortillent sur eux-mêmes.

On aperçoit sur les bords des filaments des lignes brillantes séparées du milieu par des ombres légèrement estompées qui leur donnent l'apparence d'un bourrelet marginal; ces ombres indiquent l'épaisseur de la paroi de la fibre, généralement très-petite par rapport à la cavité intérieure. On ne trouve aucune trace de structure fibreuse dans le coton, enfin sa substance membraneuse se plisse souvent d'une manière irrégulière, comme cela doit arriver à une membrane mince soumise à des efforts de différentes sortes; enfin les pointes en sont ordinairement arrondies.

Les coupes de coton se caractérisent encore par leurs contours affaissés, leurs formes allongées et ordinairement repliées sur elles-mêmes vers les extrémités qui rappellent souvent celles d'un rognon. Une ligne noire qui suit les formes sinueuses de la coupe indique le canal, enfin les tranches ne se disposent jamais par groupes, et toujours restent isolées.

En résumé, le coton se distingue parfaitement de tous les autres filaments employés dans l'industrie par la forme de ses coupes et la disposition tortillée de ses fibres vues en long.

J'ai tâché de vous analyser et de vous présenter clairement les observations de M. Vétillard, sur la forme des fibres des matières textiles, parce que ces observations, complétées par l'expérience, doivent faire entrer l'industrie dans une voie nouvelle et rendra impossible la fraude. Or, comme l'a dit Franklin, « la fraude en matière de fabrica- « tion est presque aussi odieuse que la fraude d'un ami en- « vers un ami; car elle trompe lâchement la confiance de « ceux qui ont foi en notre probité et en notre honneur. »

Nos pères, qui cependant n'avaient ni le microscope ni la chimie à leur disposition, devaient à l'expérience des moyens de juger sans appel de la nature des fils qu'ils mettaient en œuvre.

Il suffisait aux mulquiniers ou acheteurs de fils des Flandres, que j'ai encore vus dans ma jeunesse exercer leur profession, de presser entre leurs doigts et de flairer un écheveau de fil de lin, pour décider de sa valeur et indiquer la provenance des lieux où on l'avait recolté, roui, teillé, tordu à la bobine et confectionné au rouet. Une fibre de chanvre mêlée par hasard aux fibres du lin leur eût fait jeter les hauts cris, et du premier coup d'œil ils en eussent deviné la présence profane et pour ainsi dire adultère. Tout enfant que j'étais, je ne pouvais me lasser de voir ces hommes soupeser les écheveaux que leur apportaient les filandières des communes environnantes, et en dire le poids, la nature, la provenance et le prix sans hésitation et sans erreur possible, après quoi ils déployaient les fils sur les hourdoirs, espèces de grands bras en bois de chêne dressés sur des pieds solides. Tout en l'y dévidant, ils y constataient la moindre tare, car pour certains produits industriels, pour la dentelle par exemple, il fallait des fils irréprochables de régularité et de solidité.

Aujourd'hui la filature mécanique peut, comme Sganarelle, dire : « Nous avons bien changé tout cela. » Par malheur, tout en employant plus d'étoupe que de lin, elle ne se fait pas faute de mêler au lin le chanvre, la jute, le china grass et le coton. Elle agit ainsi, poussée qu'elle est par les impérieux besoins de fabriquer des produits à bon marché, plus flatteurs à l'œil que solides, et qui doivent avant tout paraître fins. Il faut donc que l'acheteur ne reste pas sans défense et sans moyen de contrôle; mais quelque nécessaires, quelque ingénieux et quelque certains que soient les procédés de M. Vétillard, on voit qu'ils seront longtemps encore avant de pouvoir être mis en pratique par le premier venu.

SAM. HENRY BERTHOUD.

LE PRINCE ET LA PRINCESSE DE SALM-SALM

Le prince Félix de Salm-Salm est le plus jeune des frères du prince régnant d'Anhalt. Il servit d'abord comme officier dans la cavalerie prussienne, et reçut sept blessures pendant la campagne de Danemark. Le roi de Prusse récompensa sa bravoure par le don d'un sabre d'honneur.

Il passa alors en Amérique; il servit la cause du Nord dans la guerre de la sécession, et ne tarda pas à conquérir le grade de général. La guerre terminée, il refusa d'entrer, en cette qualité, dans l'armée régulière et se rendit au Mexique.

D'abord colonel dans l'état-major du maréchal Bazaine, il fut ensuite nommé adjudant général et aide de camp de l'empereur Maximilien. Condamné à mort en même temps que ce monarque infortuné, il obtint une commutation de peine, grâce aux efforts héroïques de sa femme. Retenu en prison durant plusieurs mois, il finit par être rendu à la liberté. Le prince de Salm habite actuellement Vienne.

La princesse Agnès de Salm-Salm, qui, par son sang-froid, son énergique attitude et son dévouement conjugal au milieu des plus épouvantables catastrophes, a su mériter une place dans l'histoire de la guerre du Mexique, est d'origine canadienne. On ne peut lui décerner un brevet de beauté; mais l'ensemble de sa physionomie possède un charme indescriptible. Elle est svelte et d'une taille moyenne; elle monte à cheval comme un écuyer consommé. Elle a les cheveux noirs et abondants, le teint légèrement olivâtre, la bouche grande, les yeux d'un brun clair.

Plusieurs souverains, admirant la conduite de la princesse de Salm Salm, lui ont envoyé des décorations. Elle réside à Vienne avec son mari; elle s'occupe d'écrire ses mémoires, qui ne tarderont pas à être publiés et qui seront lus, à coup sûr, avec un très-grand intérêt.

H. VERNON.

CHRONIQUE DU SPORT

PORCHEFONTAINE. — UN PARI EN 1766

Il y a un peu plus de quatre ans déjà, une association anglaise, *The international race Course society*, venait se constituer à Paris au capital de 2,500,000 francs. Son but, disaient les prospectus lancés de toutes parts, était « d'acheter ou de louer des terrains pour y créer des courses et des steeple chases. » Aussi, afin d'attirer les actionnaires, ladite société crut devoir frapper un grand coup; — et elle fit immédiatement les frais de l'hippodrome actuel de Porchefontaine, avec ses pistes multiples, ses splendides tribunes, ses écuries, ses accessoires, dépendances, etc.; — après quoi, l'actionnaire ne donnant pas, — elle fit la culbute.

Situé aux portes mêmes de Versailles, le nouvel hippodrome, dont les belles tribunes et la ceinture boisée rappellent — dans un cadre plus restreint — celui du bois de Boulogne, se trouve donc dans les conditions les plus heureuses. Aussi l'administration actuelle, sans faire appel à d'autres millions que ses propres capitaux, et reprenant les terrains ainsi transformés, en a fait le théâtre du spectacle hippique le plus varié; — car il réunit à lui seul les courses de vitesse dites courses plates; — puis les courses de haies, et enfin les steeple-chases.

Quant au succès du charmant hippodrome, voici qui peut en donner la mesure : dimanche dernier, seize chevaux sont partis dans la course de haies gagnée par *Pretentaine II*, à M. Hennessy; et on ne rencontre pas souvent de champ aussi nombreux sur les plus grands hippodromes, même en Angleterre. Avant cette belle course, cinq concurrents s'étaient présentés au poteau de départ pour le prix de Viroflay gagné par *Rabelais*, suivi de la noire *Africaine*. Mais aucun nom de cavalier n'ayant été inséré au programme, c'est vraiment tout ce que je veux dire de cette course de gentlemen, de peur d'être accusé de sauter moi-même par-dessus le mur de la vie privée. Enfin *Champion*, à M. Flersheim battant *Thaïs*, à M. Tronchon, suivie de *Highlander Sister*, au duc de Hamilton, est arrivé le premier au but pour le prix de la Source; — et *Angelino*, à mon confrère Porte, a pris la seconde place dans le prix des chantiers gagné par *Châtillon*, à M. le comte de Berteux.

Quant au steeple-chase, aucune chute ne l'a signalé, et *Marche-mal*, à M. le comte d'Évry, est arrivé premier, *Tim-Meagle*, second, et *Velesley*, troisième sur la demi-douzaine de concurrents qui s'étaient présentés au départ.

Parmi les plus hardis steeple-chasers de l'époque, il n'en est pas, je pense, qui consentiraient à suivre aujourd'hui une piste fort rapprochée de celle de Porchefontaine, et tracée jadis par un *cheval de manége*. L'obstacle existe encore, — il est toujours là; — mais c'est en 1766 qu'il a été franchi, non par un cheval anglais surmonté d'un sportsman à toque et casaque de soie aux couleurs éclatantes, mais par un cheval français, en selle française, par un grand piqueur en frac et *bottes à la Nestier*, la perruque poudrée et le chapeau de manége dit *à la lampe* sur la tête.

Cet écuyer, élève bleu de la grande écurie du roi Louis XV, c'était Louis Pellier, aïeul et bisaïeul des Pellier actuels : — Pellier père, Pellier fils, les habiles professeurs dont les manéges du faubourg Poissonnière et de la Madeleine portent le nom célèbre. Quant à l'obstacle, c'était tout simplement l'aqueduc de Buc, cette muraille construite en dos d'âne avec un abîme de chaque côté pour toute barrière, et qu'il fallait parcourir dans toute la longueur, car telle était la gageure.

Connu de tous les seigneurs de la cour pour ses excentricités hippiques, Louis Pellier avait parié contre le cardinal de Rohan et le prince de Guemené qu'il suivrait à cheval, et d'un bout à l'autre, toute la sommité de l'édifice. Au risque de faire tuer homme et cheval (et aussi au grand mécontentement du roi, lorsque le fait accompli parvint à sa connaissance), le pari avait été tenu. — Pellier parcourut donc cet effroyable trajet, et gagna l'enjeu qui était de vingt-cinq louis d'or, somme énorme pour un pari de cette époque.

« Mais, raconte un vieil écuyer classique (l'hippographe Aubert, qui, peu de temps avant sa mort, avait bien voulu me prêter le manuscrit où j'ai recueilli cette histoire inédite), il était temps que la promenade aérienne cessât, car un affreux éblouissement avait déjà saisi l'audacieux cavalier; il descendit de cheval à tâtons, et fut bien heureux de pouvoir saisir la grille pour résister au vertige. »

Une autre fois, Pellier avait résolu d'exécuter une reprise de manége au *passage* ou *piaffer* sur l'entablement extérieur de l'orangerie de Versailles. Et comme chose toute simple, il avait demandé à M. Labillarderie, intendant des domaines de la couronne, l'autorisation de démolir une partie du parapet pour faire passer le cheval.

A cette demande au moins étrange, l'intendant s'en fut trouver Louis XV et lui fit part de la nouvelle surprise que son enragé piqueur ménageait aux habitants de Versailles. Le roi, ajoute M. Aubert, le roi se fâcha et dit avec colère : « Je m'oppose formellement à ce que ce fou de Pellier recommence ses extravagances, et punirai de ma disgrâce quiconque engagerait avec lui ces dangereux paris. » Force fut donc de mettre à néant cette nouvelle et originale gageure. Mais Pellier regretta longtemps cette *seconde reprise* de HAUTE ÉCOLE qu'il s'était si bien promis d'exécuter aussi correctement que la première.

LÉON GATAYES.

COURRIER DU PALAIS

Un procès américain gros de millions. — Navires commandés par les États-Unis qui auraient travaillé pour le roi de Prusse. — Une séparation de biens. — Situation d'un cuisinier supplémentaire du prince Napoléon. — Un mari qui travaille si extraordinairement qu'il ne fait rien. — Les économies d'un garçon de café dans la poche d'une noble veuve. — Une vertu qui lève trop la jambe. — Meurtre d'un sorcier. — Une *compousse* et une *rafapiole*. — Un grand homme élu tout d'une voix. — Une unanimité qui ne vaut pas une majorité.

Une très-grosse affaire se présente, grosse par les mil-

lions qu'elle met en jeu et par les avocats qu'elle met en campagne. Il y a Berryer.

> Et Berryer c'est tout dire, et dans le monde entier
> Jamais grand orateur ne sut mieux son métier.

Les États-Unis demandent devant la première chambre du tribunal, présidée par M. Benoît-Champy, une restitution de deux millions huit cent mille francs. Voici à quelle occasion :

Pendant la guerre intestine de l'Amérique qui a duré quatre ans, notre *Moniteur universel* publia le 10 juin 1861 une déclaration officielle proclamant la neutralité du gouvernement français.

Deux ans après, et au plus fort des hostilités, le gouvernement des États-Unis dénonça au nôtre plusieurs traités passés avec l'Amérique du Sud pour la construction de bâtiments de guerre. Ce qu'il y a de piquant, c'est que ces traités signalaient parmi les contractants français M. Armand, député au Corps législatif.

Le gouvernement français ainsi mis en demeure par le gouvernement américain s'opposa à la sortie de nos ports de navires construits en France. Mais cette prohibition fut en partie éludée. Plusieurs de ces bâtiments furent vendus à la Prusse, ce qui cette fois fit mentir le proverbe. On avait effectivement et très-efficacement travaillé pour le roi de Prusse en croyant travailler pour les États-Unis.

C'est précisement de cela que ces mêmes États se plaignent; ils accusent leurs fournisseurs, qui ne leur ont rien fourni, d'avoir touché des mains de la Prusse un prix qu'ils avaient déjà touché des mains de l'Amérique. Ils évaluent le tout au chiffre respectable que nous citons plus haut, 2,800,000 francs.

Me Berryer, à qui l'Amérique a rapporté le plus éclatant triomphe de sa vie peut-être, reste le Lafayette de ce procès. Les autres avocats de la cause sont Mes Allou, Lacan, Andral et un avocat du barreau de Nantes, Me Guibourd.

Le feu de ce combat judiciaire vient à peine de s'ouvrir. Nous en donnerons le bulletin sans omettre les noms des plaideurs qui auront ramassé les millions sur le champ de bataille.

Il n'y a pas que les nations qui aient des guerres intestines; il y a aussi les ménages.

On plaide une séparation de biens devant la deuxième chambre du tribunal présidée par M. de Ponton d'Amécourt. Le mari est un chef cuisinier et la dame une jeune marchande de poisson. Donc Mme Porquerelles, née Dujariez, demande à être séparée de biens d'avec son mari. Son avocat commence ainsi l'exposition des faits de la cause :

« Je viens solliciter de la justice du tribunal la séparation de biens entre des époux qui de fait sont séparés de corps depuis 1860; et comme ils se sont mariés le 29 septembre 1856, il en résulte que des douze années de leur mariage ils en ont passé quatre ensemble et huit séparés. »

Les griefs de la femme contre son mari sont les reproches ordinaires. Le mari a mis sa dot en péril, il a vendu après neuf mois de mariage le fonds de commerce de sa femme, et aujourd'hui que celle-ci vient d'hériter de son père, elle craint que les vingt mille francs qui doivent lui revenir ne soient gaspillés comme le reste au détriment d'une jeune fille de onze ans issue de ce mariage, et de l'entretien de laquelle une sœur du mari s'est chargée.

La femme arrive armée de l'article 1443 du code Napoléon, et elle le décoche à brûle-pourpoint sur monsieur son mari. Cet article permet la séparation lorsque la dot est mise en péril, ou lorsque le désordre des affaires du mari donne lieu de craindre que les biens de celui-ci ne soient point suffisants pour remplir les droits et reprises de la femme; c'est bien le cas, dit Mme Porquerelles; mon mari n'a pas ses affaires en désordre uniquement parce qu'il n'a pas d'affaires. Il vit au jour le jour, il ne travaille pas.

— Comment, il ne travaille pas! s'écrie Me Bertrand Taillet, le défenseur du mari. Il travaille si bien que voici des certificats qui témoignent que ce n'est pas un cuisinier *in partibus*. Il est admis même à mettre la main à la pâte sur d'illustres *fourneaux*. Et là-dessus on exhibe plusieurs certificats dont l'un, émané de l'officier de bouche de S. A. I. le prince Napoléon, déclare ceci : que depuis cinq années M. Porquerelles a été employé à l'office du prince comme cuisinier supplémentaire les jours où l'on donne de grands dîners.

Dans ses conclusions, M. l'avocat impérial Manuel relève on ne peut plus spirituellement cette singulière attestation. « Je ne veux que ce certificat, dit-il, pour démontrer que M. Porquerelles vit dans l'oisiveté. Comment! depuis cinq années on l'appelle et on l'utilise comme cuisinier supplémentaire au Palais-Royal quand on y donne de grands dîners. Porquerelles est toujours disponible, ce qui signifie qu'il n'a ailleurs aucun emploi régulier. Ces grands dîners ne peuvent être très-fréquents. D'ailleurs le prince Napoléon est souvent en voyage, que fait donc alors le cuisinier *supplémentaire?* La vérité est celle-ci : M. Porquerelles travaille extraordinairement, et il travaille si extraordinairement qu'il ne fait rien. »

Conformément à ces spirituelles et solides conclusions, le tribunal a prononcé la séparation de biens.

De cuisinier à garçon de café il n'y a que la distance qui sépare l'homme qui fait un plat de celui qui le porte.

M. Léon était donc garçon de café par état et amoureux par sentiment. Il en éprouvait un très-tendre à l'endroit d'une demoiselle Anaïs, qui était laide; mais la beauté ne fait pas le bonheur. Et comme compensation à cette légère disgrâce, Mlle Anaïs devait avoir une dot de trente mille francs, et elle avait, en attendant, un nom sonnant fort bien dans la noblesse de France. Elle était la fille de Mme veuve Renard de Saint-Rémy.

Seulement la noble veuve avait des procès, elle annonçait qu'elle serait gênée jusqu'à Pâques, et voici la Trinité qu'elle a ménagée au trop sensible Léon.

Léon aimait passionnement Anaïs. Je ne sais pas s'il était payé de retour, mais je suis sûr qu'il payait de retour. Ainsi il avait amassé un pécule de six mille francs. Ces six mille francs, billet à billet, prirent la route de la poche qualifiée de Mme de Saint-Remy.

Qui aurait résisté au charme épistolaire de la fille de cette tant noble dame? Écoutez ce qu'Anaïs répondait à Léon.

« Monsieur, nous avons reçu *yer* vos deux lettres. Madame ma mère m'a remis la lettre qui était adressée à *mois*. Elle est un peu forte pour une jeune fille qui sort de pension et sans expérience, mais j'en ai connu assez pour la comprendre. Vous êtes un jeune homme d'une grande noblesse dans vos manières, etc. »

Comme tout semblait s'arranger! Si Léon était un jeune homme d'une *grande noblesse dans ses manières*, Mlle Anaïs, de son côté, était une jeune fille d'une grande noblesse dans son nom. Et Leon croyait de plus qu'elle sortait de pension et qu'elle était *sans expérience*.

Malheureusement il va un jour au bal Bullier, et qu'aperçoit-il? Mlle Anaïs levant la jambe à trois pieds au-dessus du niveau de la curiosité publique. Le pauvre amoureux vit trente-six chandelles; il se trouva mal tout de suite, et au pied levé il envoya une assignation en police correctionnelle pour rentrer dans ses six mille francs.

C'est Me Lantier qui nous conte les hauts et les bas de cette passion, si aveugle d'abord et si fâcheusement éclairée ensuite. Les six mille francs sont bien et définitivement envolés. Mme Renard affirme les avoir rendus à Léon, et comme l'aveu de la dame est indivisible et que le garçon de café n'a d'autre preuve que cet aveu, le tribunal décide que les faits et gestes de la veuve peuvent être fort indélicats, mais ne constituent pas le délit d'escroquerie.

Léon en sera quitte pour recommencer ses économies et en faire plus tard un placement plus avantageux.

Que voulez-vous : on n'est pas sorcier. Et c'est quelquefois très-heureux. Nous pouvons bien le dire en songeant à la tragique destinée de Cuvillier.

Ce Cuvillier était le sorcier du village de Corbeny, dans le département de l'Aisne. Il avait soixante-sept ans, habitait une maison isolée et exerçait la profession favorite du nécromancien : il était berger.

C'est-à-dire que Cuvillier était un sorcier complet. Il paraît qu'il y a deux sortes de sorciers, les sorciers *bêtes* et les sorciers *malins*. Cuvillier appartenait à ce dernier ordre, ce qui l'avait mis en position d'envoyer un sort à un menuisier de ses voisins, nommé Bachelet.

Ce sorcier avait l'oreille de Satan, et le menuisier nous assure que Cuvillier n'avait qu'à lire dans un certain livre pour faire « toute la misère qu'il voulait au pauvre monde. »

Bachelet n'avait pas été épargné. Cuvillier lui avait envoyé, à lui et à toute sa famille, une légion d'insectes qui, de préférence, se logent sur nos têtes, mais qui, n'étant pas fiers, descendent quelquefois de ces hautes régions et donnent de la besogne aux mendiants et aux pinceaux trop réalistes des peintres espagnols. Naturellement la tête de Bachelet lui démangeait et la main lui démangeait davantage; il préméditait quelque moyen héroïque pour forcer le vieux berger à retirer le sort.

Un ami de Bachelet, le nommé Déprez, lui dit : « Vous les aurez toute votre vie, si vous ne donnez pas au sorcier une *campousse.* »

La femme Anou conseilla de donner une *ratapiole.*

Bachelet a donné les deux : la *campousse* et la *ratapiole*, et si bien donné, que le sorcier en est mort.

Les insectes sont morts aussi, en même temps que le sorcier, selon ce que certifie Bachelet, traduit devant les assises de Laon. Mais voilà que, juste au moment où le menuisier était laissé en repos par les insectes, il est condamné par la Cour à cinq années de réclusion. On n'est jamais tranquille ici-bas.

Demandez-le plutôt à un certain prud'homme de la commune de Montalieu-Vicieu, département de l'Isère. Ce prud'homme, nommé Villot, avait été élu tout d'une voix, mais d'une seule voix, par exemple, et cette voix était celle de l'unique votant qui s'était présenté pour faire cette élection.

Villot, satisfait, comme tout le monde, de cette unanimité d'un seul suffrage, allait exercer ses fonctions de prud'homme en toute sécurité de conscience, quand M. le ministre du commerce invita le préfet de l'Isère a déférer au conseil de préfecture cette élection *singulière*.

Le conseil de préfecture se montra aussi peu exigeant que Villot et maintint l'élection. Mais le conseil d'État y a regardé de plus près et, visant un certain article 9, qui réclame au premier tour de scrutin la majorité absolue et au second la majorité relative, le conseil a décidé que l'unanimité de Villot ne valait pas une majorité, si simple qu'elle fût, et l'élection a été annulée.

Un avocat a publié une petite brochure qu'il a signée de son nom, en accompagnant ce nom d'une foule de titres et qualités, tels que « docteur en droit, chevalier de la Légion d'honneur, membre de cette société littéraire par ci, de cette société scientifique par là, le tout suivi d'une kyrielle d'*et cætera, et cætera.* » Un ami, auquel il a envoyé sa brochure, le rencontre.

— Eh bien, lui demande l'auteur, m'as-tu lu?
— Je le crois bien, je vais avoir fini.
— Ah! et où en es-tu?
— J'ai déjà lu ton nom, tes titres et toutes tes qualités.

MAÎTRE GUÉRIN.

LE GRAND DURBAR DE LUCKNOW

Nous avons déjà eu l'occasion d'expliquer à nos lecteurs que l'on donne le nom de *durbar* à des audiences solennelles auxquelles le gouverneur général des possessions anglaises dans les Indes convoque les principaux chefs indigènes. Le représentant de la reine fait de temps à autre des voyages à travers les provinces soumises. Dans les durbars dont les villes importantes sont le théâtre, il écoute les félicitations et les plaintes, et cimente par des cadeaux somptueux les sympathies plus ou moins sincères des hauts dignitaires de la contrée, qui, pour la plupart, sont les fils dégénérés de souverains indépendants, et ne tiennent plus aujourd'hui leur pouvoir que du bon plaisir de l'Angleterre.

Il va sans dire que le passage du gouverneur général des Indes est célébré avec une pompe extraordinaire dans les opulentes cités indiennes. La scène que représente notre gravure a été dessinée par M. Clint, un artiste de talent, qui accompagnait, à Lucknow, sir John Lawrence, dans la visite que ce haut personnage a faite récemment à S. A. le rajah de Kuppoorthulla, premier talookdar du royaume d'Oude et grand'croix de l'Étoile de l'Inde.

Le rajah a reçu le vice-roi dans la grande salle de son palais; ses gardes étaient sous les armes et son artillerie tirait des salves sur la terrasse. Après une courte conversation, le rajah a présenté au vice-roi de splendides présents avec le cérémonial usité dans les cours indiennes.

X. DACHÈRES.

AVENTURES AU PAYS DES GORILLES

(Suite)

CHAPITRE XVIII

Je reste seul dans le camp. — Chasse aux éléphants. — Aboko tue un éléphant solitaire. — Je coupe en deux un second python. — Nous tirons des cochons sauvages. — Chasse au buffle. — Retour à Sangatanga. — Maladie du roi Bingo.

Par une belle journée, je voulus rester au camp; car j'avais besoin de repos. Tous mes hommes partirent pour la chasse. Je jouissais avec délices de ma solitude, tant la nature autour de moi était calme et souriante dans sa beauté. Je m'assis au pied d'un grand arbre, et je me mis à écrire mon journal. Je pensais aux amis bien chers que j'avais laissés dans mon pays, inquiet de savoir si, de leur côté, ils pensaient quelquefois à moi; puis j'évoquai le souvenir de tout ce que j'avais vu dans l'étrange contrée où j'étais venu en explorateur. Je pouvais à peine en croire le témoignage de mes sens; il me semblait que c'était un rêve. Quelle curieuse race d'hommes! et aussi quels animaux singuliers! à quels dangers effrayants n'avais-je pas échappé! Comme la protection de Dieu à mon égard était visible! Comme sa providence avait veillé sur le pauvre voyageur solitaire, et l'avait assisté dans ses jours de détresse! Mon cœur s'élevait vers lui dans un élan de gratitude, et je priais ce Dieu si bon de continuer à me couvrir de sa main protectrice.

Au coucher du soleil, Niamkala et Aboko reparurent; ils rapportaient un joli petit cochon sauvage. Suivant leur coutume, ils vinrent droit à moi sans dire un mot et déposèrent l'animal à mes pieds. Ils s'assirent ensuite et frappèrent dans leurs mains; puis Aboko se mit à me raconter ce qui leur était arrivé depuis leur départ matinal jusqu'à leur retour au camp. Il n'omit aucun détail, pas même la description minutieuse des traces d'animaux qu'ils avaient rencontrées. Parmi celles-ci se trouvaient des empreintes toutes fraîches de pieds d'éléphants. Ces animaux, pensaient-ils, devaient probablement s'arrêter quelques jours dans les environs. Sur ce rapport, nous résolûmes d'aller dès le lendemain donner la chasse aux éléphants.

En conséquence nous eûmes soin, le soir même, de nettoyer et d'apprêter nos fusils et chacun s'alla coucher plein d'espoir. Nous étions debout à la pointe du jour et nous portions tous des provisions. Il était convenu qu'on ne tirerait pas de coup de fusil dans la forêt de peur d'effaroucher les éléphants.

Tout le jour se passa en recherches infructueuses. Aucun éléphant ne se montra. Nous couchâmes dans les bois, nous trouvant trop éloignés du camp pour y retourner le soir même. Nous étions tellement harassés de fatigue, que nous avions à peine la force d'aller ramasser des broussailles pour nous faire du feu, et de couper les branches qui nous servaient de lit. J'avais oublié ou perdu ma boîte d'allumettes; si bien que je fus obligé de battre le briquet avec une pierre à fusil, ce qui était bien plus long.

Nous dormîmes profondément, comme vous pouvez le croire. Lorsque je m'éveillai au milieu de la nuit, je vis que nos feux étaient presque éteints, ou du moins qu'ils n'étaient plus assez brillants pour écarter les bêtes féroces. Aboko, Niamkala et Faziko ronflaient d'une façon formidable; l'un était couché tout de son long sur le dos, l'autre avait les genoux en l'air, tandis que Faziko dormait les bras étendus. Ils avaient tous trois leur fusil rapproché d'eux, de manière à se réveiller tout de suite au moindre effort qu'on eût fait pour le leur prendre. Je crois que c'étaient leurs ronflements qui m'avaient tiré de mon sommeil. Ils dormaient de si bon cœur après leurs fatigues, que je ne voulus pas les réveiller. J'allai donc tout seul ajouter du combustible à nos feux, qui se ranimèrent bientôt avec un vif éclat.

Le jour suivant nous retrouva sur pied occupés à fouiller le bois dans tous les sens. Les éléphants, à coup sûr, ne devaient pas y être nombreux; ils faisaient d'ailleurs beaucoup de chemin à la recherche de leur pâture favorite, — une espèce de fougère assez rare — de sorte qu'à force de les poursuivre, je recommençais à me sentir très-fatigué. Mais enfin, dans l'après-midi, le hasard nous amena à proximité du gibier que nous cherchions.

En débouchant de l'épaisseur de la forêt dans la prairie qui en formait la limite, nous aperçûmes à notre gauche, précisément sur la lisière du bois, un éléphant mâle. A cette vue, nous nous arrêtâmes tout court. Vous dire ce que je ressentis en ce moment, ce serait impossible. J'avais déjà vu de ces grands animaux dans les ménageries et aussi chez les Fans; je vous ai dépeint une chasse aux éléphants dans ce pays; mais c'était alors une scène de confusion et de désordre qui ne me laissait pas le temps de me rendre compte de ce que j'avais sous les yeux.



LE PRINCE FÉLIX DE SALM-SALM. LA PRINCESSE AGNÈS DE SALM-SALM

D'après des photographies. — Voir page 386.

Ici l'énorme bête se tenait tranquillement contre un arbre, sans se douter aucunement de notre approche; et alors, pour la première fois de ma vie, je fus frappé de la stature colossale de ce géant des forêts. Les plus gros arbres ne semblaient que des arbustes à côté de cette montagne de chair.

Qu'avions nous à faire qu'à le tuer? Et cependant j'éprouvai, je l'avoue, un vif sentiment de compassion à l'idée de détruire un si noble animal; en même temps, le croiriez-vous? j'étais jaloux de lui porter le premier coup; car c'était un éléphant solitaire ou séparé des siens, déjà vieux, comme on pouvait en juger par la longueur de ses défenses, et je me rappelais que l'éléphant solitaire passe pour être très-féroce. Tant mieux! pensais-je; car j'avais déjà abattu tant de gibier, qu'aucun animal ne m'effrayait plus, quoique je sentisse bien qu'il ne s'agissait pas ici d'un jeu d'enfant.

Vous devez bien penser que, pendant ces réflexions, nous ne restions pas exposés à la vue de l'éléphant. A peine l'avions-nous aperçu que nous nous étions couchés à terre, derrière les arbres de la forêt, de manière à nous dissimuler complétement à ses yeux. Dans cette posture, nous tînmes conseil à voix basse sur les moyens de le surprendre.

L'herbe était brûlée sous le vent de l'animal, et nous n'osions pas tenter l'approche de l'autre côté, de peur qu'il ne flairât notre présence. Que fallait-il donc faire? Les regards pénétrants des trois hommes se fixaient sur moi pour m'interroger.

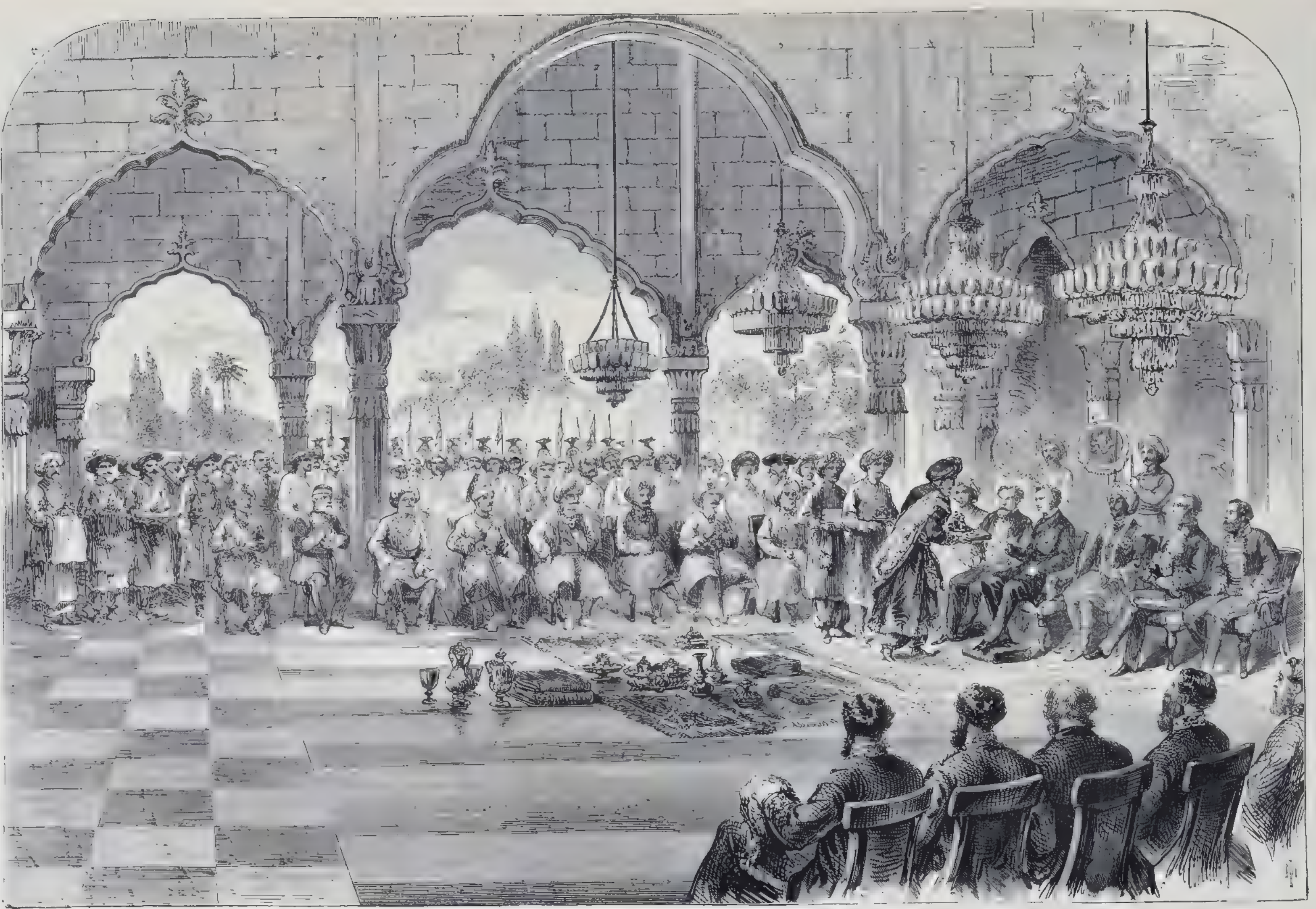
J'examinai les environs, et je vis que l'herbe était très-courte. En calculant tous les moyens possibles d'arriver près de l'ennemi sans être découvert, je fus forcé de m'avouer que je n'avais aucune chance d'y réussir. Ainsi je ne pouvais pas seulement me glisser en rampant jusqu'à l'éléphant sans que mes vêtements me trahissent. Je me résignai donc (sacrifice pénible pour un chasseur) à céder l'honneur du premier rôle à mon ami Aboko, l'homme le plus capable de mener l'affaire à bien. Ses yeux brillèrent de joie à l'idée de me prouver son adresse. Il y a d'ailleurs, dans un danger à braver, un vif stimulant pour l'esprit aventureux des chasseurs.

Armé de son fusil, Aboko se coucha dans l'herbe et se mit à ramper tout doucement sur le ventre, dans la direction de l'éléphant. Nous restâmes, nous autres, à la place où nous avions tenu conseil, et de là nous suivions des yeux Aboko glissant à travers l'herbe, comme un gros boa constrictor; car les mouvements lents et uniformes de son dos, qu'il portait progressivement en avant, ressemblaient, à s'y méprendre, aux anneaux allongés d'un grand serpent en marche. A la fin nous ne distinguâmes plus rien: le silence était profond. Je n'entendais que les palpitations de mon cœur, qui battait avec violence.

L'éléphant se tenait toujours immobile, quand tout à coup le bruit d'un coup de feu retentit dans la forêt et dans la plaine, arrachant des cris d'effroi à quelques monkeys perchés sur les arbres environnants. Je vis alors l'énorme bête chanceler éperdue, trotter çà et là, la trompe en l'air, et venir s'abattre, masse inerte, au pied d'un arbre. Alors le corps noir d'Aboko se releva; le reptile était redevenu un homme. Un hurrah de joie s'élança de nos poitrines: j'agitai mon chapeau, je le jetai en l'air, et nous courûmes vers l'éléphant. Aboko était debout près de l'informe bloc de chair, aussi calme que s'il ne s'était rien passé, sauf que ses membres étaient trempés de sueur. Il ne proféra pas un mot, mais il promenait ses regards de moi à l'animal, et de l'animal à moi, comme pour me dire: « Vous voyez, Chaillie:



SALON DE 1868. — *JOB*, TABLEAU DE M. HEILBUTH. — Dessin de M. Paul Philippoteaux.



RÉCEPTION DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL DES INDES PAR LE RAJAH DE LUCKNOW ; dessin de M. Cliut. — Voir page 387.

vous avez eu raison de compter sur moi. N'ai-je pas bien tué l'éléphant? »

Mes compagnons transportés se livraient à leur enthousiasme. « Aboko est un homme! » s'écriaient-ils pendant que nous regardions la lourde masse qui s'agitait encore dans les convulsions de l'agonie. La balle d'Aboko, entrée dans la tête de l'animal un peu au-dessous de l'oreille, avait pénétré dans la cervelle. Ce seul coup avait suffi pour le tuer.

Aboko traça d'abord autour du corps un cercle fétiche, enchanté. Après quoi nous prîmes une hache que Faziko avait apportée, et nous brisâmes le crâne de l'éléphant pour lui arracher ses deux dents d'ivoire, qui étaient magnifiques.

Naturellement il nous était impossible d'emporter la monstrueuse bête; Aboko et moi nous couchâmes cette nuit-là à côté de notre prise, sur l'herbe, à l'abri d'un arbre. Niamkala et Faziko partirent pour le camp afin de porter l'heureuse nouvelle à leurs camarades, et le lendemain tout le reste de la troupe accourut. Nous étions tranquillement assis sous l'ombrage de l'arbre, à deux pas de l'éléphant mort, quand je les aperçus. En nous reconnaissant ils poussèrent des cris de joie et s'élancèrent vers Aboko d'abord, puis vers l'éléphant. Tous les coutelas, toutes les haches, tous les couteaux qu'il avait dans le camp, aiguisés pour la circonstance, se mirent à l'œuvre. On dépeça l'éléphant : il ne se trouva pas très-gras, et pourtant quelle énorme bête! quel gros foie! et quel cœur!

La trompe, considérée comme un morceau de choix, fut découpée en petites portions. On s'occupa immédiatement de fumer la viande, et on la porta à Sangatanga pour y être distribuée ou vendue. De grands profits à réaliser miroitaient devant les yeux de mes nègres; ils devaient tous s'enrichir au commerce de cette chair d'éléphant.

Je n'ai jamais vu de gens plus heureux que ces pauvres diables. Les nègres, en général, sont goulus. Les miens ne mangeaient plus que de la viande, et ils s'en gorgèrent cette fois à tel point que plusieurs d'entre eux s'en rendirent malades et que je fus obligé, pour les guérir, de leur administrer du laudanum dans de l'eau-de-vie. Ma petite provision y passa presque tout entière.

Le camp était plein de viande, et comme le sel nous manquait, il s'en exhalait une odeur qui n'avait rien de bien suave. Je me bâtis à la hâte une cloison du côté d'où venait le vent; car cette puanteur m'était insupportable.

La nuit venue, les nègres s'étendirent autour du feu, tous joyeux, tous buvant du vin de palmier récolté dans le voisinage, et fumant le tabac que je leur avais donné. Après tout, c'était la plus honnête troupe de nègres que j'eusse encore rencontrée — de braves gens, en somme.

PAUL DU CHAILLU.

(La suite au prochain numéro.)

LE CURÉ CHAMBARD

(Suite et fin[1].)

— Pas de mensonge, reprit l'aîné des trois frères.

— Je vous proteste...

— Pas de parjure.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria le prêtre, que me demandez-vous là?

— La vérité, et, songez-y, nous sommes décidés à la connaître.

— Mais qui peut vous faire supposer?...

— Monsieur le curé, vous avez été hier à Toulouse? dit Thomas.

— Oui.

— Vous êtes descendu chez l'abbé Mariotte, qui vous a prié de dire la messe à sa place?

— Eh bien?

— Vous avez dit cette messe à l'église métropolitaine?

— Sans doute! et j'en avais le droit.

— Nous ne vous contestons pas vos pouvoirs; mais, la messe dite, et tandis que vous étiez en train de vous deshabiller dans la sacristie, le bedeau est venu vous prévenir qu'un homme vous attendait au confessionnal.

— Grand Dieu! s'écria le curé.

— Cet homme, quel était son nom? demanda Thomas.

— Et pourquoi voulez-vous savoir son nom?

— Pourquoi? Parce que cet homme est l'assassin de notre père!

— Mes enfants, mes enfants, s'écria le prêtre avec une terreur croissante, savez-vous bien ce que vous me demandez là?

— Oui, dirent d'une même voix les trois frères.

— Mais c'est le secret de la confession!

— Oui.

— Mais la révélation de la confession nous est interdite.

— Vous nous direz pourtant le nom de cet homme, monsieur le curé; vous nous direz pourtant les détails de l'assassinat; car, quel que soit cet assassin, il faut qu'il meure de la main du bourreau.

— Jamais! dit le curé, jamais!

— Monsieur le curé, dit Thomas, dussions-nous employer la violence, nous voulons tout savoir.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria le curé en baisant le crucifix qu'il tenait à la main, donnez-moi le courage de ne pas céder.

— Monsieur le curé, dit Thomas en étendant la main vers le foyer, voyez-vous cette cuve d'huile bouillante, nous pouvons vous y plonger les pieds.

— Au secours! cria le prêtre, au secours!

— Appelez tant que vous voudrez, dit Thomas, cette salle est perdue, il y a un matelas entre chaque fenêtre et chaque contrevent, nul ne vous entendra.

— Mon Dieu! puisque je n'ai plus que vous, dit le prêtre, venez à mon aide, mon Dieu!

— Dieu ne peut pas trouver mauvais que des enfants vengent leur père, dit Thomas; parlez!

— Faites-moi ce que vous voudrez, dit le prêtre, je ne parlerai pas.

Thomas fit un signe à Jean et à Louis, qui prirent la chaudière, la descendirent du foyer et la déposèrent entre la cheminée et le cadavre. En même temps, Thomas, comme s'il eût senti que ses frères et lui auraient besoin de force pour la scène qui allait se passer, prit le drap qui recouvrait son père, le jeta loin du lit, et le corps resta nu et découvert, demandant vengeance par les lèvres violettes de ses onze blessures.

— Réfléchissez, dit Thomas, la mort est lente; comme vous voyez, il a fallu onze coups de couteau pour tirer l'âme de ce pauvre corps, et cependant l'assassin était pressé, tandis que nous avons le temps, nous.

— Mon Dieu! mon Dieu! répéta le prêtre toujours à genoux, donnez-moi la force de supporter le martyre.

Mais la prière était inutile, les jeunes gens connaissaient le caractère faible et craintif de l'abbé : ils savaient d'avance qu'il n'aurait pas la force de supporter la torture, ou peut-être l'espéraient-ils seulement.

— Vous ne voulez pas nous dire le nom du meurtrier? demanda Thomas.

Le prêtre ne répondit rien; seulement, il serra plus fortement le crucifix contre ses lèvres et continua de prier.

— Allons, frères, dit Thomas, au nom de notre père, faites ce qui a été convenu.

Les deux jeunes gens saisirent le prêtre et le soulevèrent dans leurs bras. Il jeta un cri terrible.

— Grâce! dit-il, j'avouerai tout.

— Le nom? dit Thomas, avant toute chose, le nom?

— Cantagrel, murmura le prêtre.

— C'est bien, dit Thomas, je m'en doutais, mais je ne voulais pas accuser un innocent. — Reposez M. le curé à terre.

Les deux frères remirent le prêtre sur ses pieds, mais il ne put se tenir debout et il s'affaissa sur lui-même comme si ses jambes étaient brisées.

— Maintenant, les détails? dit Thomas. Il ne faut pas qu'il puisse nier.

— Eh bien, dit le prêtre, qui, une fois qu'il avait dit le mot, n'avait plus de motif pour cacher le reste; eh bien, le meurtrier avait été prévenu par votre tante Miraïlhe du voyage de votre père à Narbonne; il s'est douté du but de ce voyage, et il a été attendre votre père au gué du Lers.

— Après? dit Thomas.

— Là, au moment où votre père descendait la berge, il s'est élancé sur lui et l'a renversé de cheval d'un premier coup de couteau; mais, de ce premier coup, Saturnin Siadoux n'était que légèrement blessé.

— Pauvre père! murmurèrent Louis et Jean.

— Continuez! dit Thomas.

— Il s'est relevé, et c'est alors que Cantagrel lui en a donné un second.

— Le misérable! s'écrièrent les deux frères.

— Continuez! dit Thomas.

— Mais, comme Saturnin, de son côté, l'avait saisi au collet, ils sont tombés tous deux sur la berge, et, dans la lutte, le boucher lui a donné encore neuf autres coups.

— Les voilà! dirent les jeunes gens; mais, sois tranquille, père, tu seras vengé!

— Continuez! reprit Thomas.

— Alors, s'étant assuré que Saturnin Siadoux était bien mort, il l'a traîné vers la rivière pour le jeter à l'eau. Dans ce moment, des muletiers passaient, il n'a eu que le temps de se cacher, lui et le cadavre, derrière un bateau qu'on avait tiré sur le rivage. Les muletiers ne l'ont pas vu et ont passé la rivière à gue; mais, quand ils ont été passés, Cantagrel a perdu la tête, il a laissé le corps où il était, s'est élancé sur le cheval, a franchi le gué à son tour, l'a poussé tant qu'il a pu se tenir sur ses jambes; puis, lorsqu'il a senti qu'il allait tomber, il l'a traîné dans un petit bois où il l'a laissé; après quoi, il est revenu à pied à Toulouse. Mais, la vengeance éteinte, le coupable n'a pu résister à ses remords, il est accouru à l'église, a demandé un confesseur; la fatalité a voulu que je me trouvasse là.

— L'auriez-vous absous, par hasard? s'écrièrent les deux jeunes gens avec un geste de menace.

— Non, mes enfants, dit le prêtre d'une voix presque éteinte; mais Dieu est un juge clément; puisse-t-il lui pardonner, à lui, le crime qu'il a commis; à vous, le crime que vous me faites commettre.

Et, à ces mots, l'abbé Chambard perdit connaissance, et, lorsqu'il reprit ses sens, il se retrouva au presbytère près de sa vieille gouvernante, qui essayait de le rappeler à la vie.

Restés seuls, les trois jeunes gens se regardèrent avec un sourire terrible; ils savaient tout ce qu'ils voulaient savoir.

Puis les deux plus jeunes dirent à leur aîné :

— Maintenant, Thomas, que faut-il faire?

— Restez ici, dit Thomas; je vais chez les femmes.

Un instant après, il redescendit, un billet à la main et suivi de sa tante et de ses deux sœurs.

— Maintenant, dit-il aux femmes, c'est à vous de veiller, à nous d'agir.

Et, faisant signe à ses deux frères de le suivre, il sortit avec eux.

— Frère, dit Jean lorsqu'ils furent dans la rue et qu'ils virent que Thomas les conduisait vers le chemin de Toulouse, est-ce que nous ne prenons pas d'armes?

— Gardons-nous-en bien! dit Thomas.

— Et pourquoi cela? demanda Louis.

— Parce qu'avec des armes, nous pourrions le tuer, et qu'il doit mourir de la main du bourreau. Des cordes seulement.

— C'est juste, dirent les deux frères.

Et ils frappèrent à la porte d'un cordier et achetèrent des cordes neuves. Après quoi, ils reprirent le chemin de Toulouse, où ils arrivèrent à dix heures; ils entrèrent dans la ville sans être reconnus, gagnèrent la place Saint-Georges, et, à l'aide de la clef que la veuve Miraïlhe avait prêtée à Thomas, ils pénétrèrent dans l'allée sans réveiller la servante; comme ils connaissaient parfaitement l'intérieur de la maison, ils montèrent alors dans la chambre de leur tante. On entrait dans cette chambre par trois portes; ils examinèrent parfaitement toutes les dispositions, puis ils attendirent en silence que le jour vînt.

— Au premier rayon qui parut, Thomas plaça chacun de ses deux frères derrière une porte, et monta à la mansarde de la servante; il trouva celle-ci achevant de s'habiller.

— Catherine, dit-il à la bonne femme qui le regardait d'un air tout ébahi, nous sommes arrivés cette nuit, ma tante Miraïlhe et moi, mais nous n'avons pas voulu te réveiller.

— Jésus-Dieu! monsieur Thomas, dit la servante, ce que l'on dit est-il vrai?

— Et que dit-on, Catherine?

— Que M. Saturnin Siadoux, votre père, a été assassiné par des brigands, sur les bords du Lers.

— Hélas! oui, Catherine, rien n'est plus vrai.

— Et connaît-on l'assassin?

— On croit que c'est un muletier qui a repris le chemin des Pyrénées.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria la vieille femme, quel malheur!

— Maintenant, Catherine, dit Thomas, ma tante pense, avec raison, que, dans une circonstance comme celle-là, elle doit s'adresser à ses amis. Or, comme Cantagrel est de ses meilleurs amis, elle le prie de la venir trouver à l'instant même, sans retard; elle l'attendra dans sa chambre à coucher; la pauvre femme a éprouvé une secousse si violente, qu'elle en est malade. Quant à moi, je retourne, à l'instant même, à la Croix-Daurade, où ma famille m'attend; ainsi, adieu, Catherine, car tu ne me retrouveras pas ici. Tiens, voici la lettre de ma tante.

La vieille servante acheva de s'habiller et courut chez Cantagrel. Quant à Thomas, il rentra dans la chambre de sa tante. Un quart d'heure après, on entendit des pas dans l'escalier, ces pas se rapprochèrent pesamment de la porte, on frappa trois coups, et, au mot *Entrez*, la porte s'ouvrit : c'était le boucher.

— Par ici, dit une voix affaiblie et qui partait du lit, entièrement enveloppé par ses rideaux.

Cantagrel s'approcha sans defiance; mais, au moment où il portait la main aux rideaux pour les écarter, deux bras vigoureux l'étreignirent, et une voix, qu'il était impossible de ne pas reconnaître pour une voix d'homme, cria :

— A moi, frères!

Les deux jeunes gens sortirent aussitôt de leur cachette et s'élancèrent sur Cantagrel.

Il était temps! Du premier effort du boucher, Thomas avait été renversé sur le lit, et, s'il eût été seul, en une seconde, le boucher s'en fût débarrassé.

Mais tous les trois s'attachèrent en même temps au colosse avec une rage d'autant plus terrible, que pas un ne prononçait une parole. De son côté, Cantagrel, qui devinait la cause de la lutte et qui sentait qu'il y allait pour lui de la vie ou de la mort, déployait ses forces titanesques dont la nature l'avait doué.

La lutte fut terrible. Pendant un quart d'heure, ces quatre hommes, comme une masse informe et mouvante, roulèrent, se relevèrent, retombèrent, pour se relever de nouveau et pour retomber encore. Enfin ces mouvements devinrent plus lents, plus pénibles, plus saccadés; le groupe demeura un instant en place. Puis les trois jeunes gens se relevèrent, secouèrent la tête, et poussèrent un cri de triomphe : le boucher était étendu à leurs pieds, lié et garrotté avec les cordes qu'ils avaient achetées à la Croix-Daurade. — Alors, Thomas resta seul près de Cantagrel : Louis et Jean disparurent, et un instant après rentrèrent avec une civière. Les trois jeunes gens mirent le boucher sur cette civière et l'y assujettirent avec des cordes, puis ils descendirent.

C'était jour de marché; on devine quel effet produisit leur étrange apparition dans la rue. Louis et Jean portaient la civière. Thomas marchait à côté. Ils avaient le visage sanglant et les vêtements déchirés. Cantagrel s'était défendu comme un lion. Dans une autre circonstance peut-être, on eût questionné les trois jeunes gens; mais l'événement arrivé à leur père était déjà connu et on les laissait passer avec le respect que le peuple professe généralement pour les grands malheurs. D'ailleurs, Cantagrel, que chacun avait reconnu, n'était point bâillonné et cependant n'appelait point au secours.

Puis il était évident que les trois jeunes gens se rendaient chez le lieutenant criminel. C'était donc une affaire entre la justice et eux. On se contenta de les suivre.

Le lieutenant criminel vit de loin arriver l'étrange cortége, et, de son côté, se doutant qu'il se rendait chez lui, il fit ouvrir les portes.

1. Voir les numéros 654 à 656.

Les trois frères entrèrent, suivis de toute la portion du peuple qui put entrer dans la salle où attendait l'officier du roi. Thomas fit un signe, et ses deux frères déposèrent la civière à ses pieds.

— Qu'est-ce cet homme? demanda le lieutenant criminel.

— C'est le boucher Étienne Cantagrel, l'assassin de Saturnin Siadoux, notre père, répondit Thomas.

Mais ce qui devait arriver arriva : Cantagrel, convaincu de n'avoir pas été vu, certain de n'avoir confié son crime qu'à un prêtre, nia tout.

Les trois jeunes gens, appelés devant la justice, furent forcés de déclarer de qui ils tenaient les aveux, et de quelle manière ces aveux avaient été faits; au reste, la conviction où ils étaient qu'ils avaient agi comme des fils pieux en cherchant à venger la mort de leur père fit qu'ils racontèrent tout, se faisant presque une gloire de leur coupable action; mais la justice déclara qu'elle ne pouvait profiter du sacrilége, qu'elle devait au contraire le punir dans l'intérêt de la religion.

Le parlement évoqua l'affaire et décréta d'emprisonnement, non-seulement l'assassin, mais encore les accusateurs, fils de la victime, et le prêtre qui avait cédé à l'intimidation.

Cependant, l'instruction, en réunissant les témoins, se trouva, en dehors des aveux du curé Chambard, suffisamment éclairée. Si profonde que soit la nuit où on le commet, si désert que soit le lieu où il est commis, il y a toujours un œil qui a vu l'assassinat.

Des muletiers reconnurent Cantagrel pour l'avoir vu descendre la berge; des pêcheurs le reconnurent pour lui avoir vu traverser la rivière; des paysans le reconnurent enfin pour l'avoir vu passer, poussant au galop un cheval qui, à chaque instant, paraissait près de tomber sous lui. Les charges furent accablantes et le boucher fut condamné au supplice de la roue.

Le curé de la Croix-Daurade, pour avoir révélé ce qui lui avait été confié au tribunal de la pénitence dans l'exercice de son ministère sacré, fut condamné à être brûlé vif, après avoir eu les membres rompus.

Les trois fils Siadoux, pour avoir, par des menaces et des violences, arraché d'un prêtre le secret de la confession, furent condamnés à être pendus.

Cette terrible sentence s'exécuta en partie. Le boucher fut roué avec recommandation au bourreau de ne faire grâce au patient d'aucun détail de cet horrible supplice. Tout ce que les sollicitations les plus pressantes purent obtenir en faveur du prêtre, c'est que l'exécuteur lui donnerait le coup de grâce avant de jeter son corps au feu.

Quant aux trois frères, que la piété filiale avait seule faits coupables, ils inspirèrent un tel intérêt dans Toulouse, qu'on leur facilita les moyens de s'évader de leur prison; ils gagnèrent la vallée d'Andorre sans avoir été poursuivis, et le roi, vingt jours plus tard, leur permit de rentrer en France.

En montant sur l'échafaud, l'abbé Chambard, résigné à la mort, avait compris que c'était des mains des fils de Saturnin Siadoux qu'il devait accepter le martyre.

L'Église catholique des premiers âges avait raison : il n'y a de vertu que par la lutte; il n'y a de bonté intelligente qu'avec la puissance du mal. Dans l'exercice du sacerdoce, les facultés physiques doivent venir en aide aux facultés morales : l'esprit sain dans un corps sain !

ALEXANDRE DUMAS.

FIN.

COURRIER DES MODES

La mode rend cent décrets, et comme toutes les autorités, elle n'arrive jamais à contenter tout le monde; dans ce moment les élégantes sont divisées en deux camps, dont l'un demande à grands cris que l'on continue à porter les robes à queue et l'autre que l'on adopte définitivement, même pour les toilettes riches, les robes qui laissent voir le pied… et même un peu la jambe.

Le parti des robes longues aura la victoire lorsqu'on rouvrira les salons, mais le club des robes courtes a tous les avantages pendant l'époque des voyages et comme actualité des beaux jours.

A cette heure on n'entend parler chez les couturières et dans les maisons de confection que de toilettes Louis XV, robes Watteau, Pompadour, Dubarry, Vertugadin, Abbé Galant, jupes relevées à la Camargo, robes Manon Lescaut, etc.

Outre la forme des croupes (que l'on nomme maintenant des pouffs pour être plus poli), on a adopté les crinolines à paniers, dont les côtés se balancent quand on marche; les femmes les plus avancées en excentricité de toilette donnent leur approbation complète à cette dernière innovation.

La mode nous mène… où nous conduira-t-elle? Personne ne peut le dire en ce moment.

Je conseillerai toujours à nos chères lectrices de n'adopter une mode que lorsqu'elle est portée déjà par les femmes de goût. On risque trop de se fourvoyer, quand, sur l'avis d'une couturière, on aborde une coupe qui *fait sensation* et appelle l'attention générale par son originalité.

Parmi les confections de la saison les plus jolies sont certainement celles en dentelle; elles primeront tant que la chaleur en permettra l'usage.

Le retour des modes Louis XV impose aux femmes du grand monde l'emploi du fard, qui est le complément obligé de la toilette. Complément dangereux si l'on n'est pas prudente dans le choix des cosmétiques.

Les élégants magasins que la maison Violet, *A la Reine des Abeilles*, a établis boulevard des Capucines, rotonde du grand hôtel, recèlent la fine fleur des cosmétiques et des parfums.

N'admettant jamais dans ses compositions que des produits de premier choix et ne confiant la surveillance de ses laboratoires qu'à des gens d'un mérite éprouvé, la maison Violet peut garantir les qualités hygiéniques de ses cosmétiques, et tout ce qui porte sa signature est accepté sans contrôle par les plus exigeants.

On recommande en ce moment pour aller sur les plages la crème Pompadour qui efface les rides, prévient et détruit le hâle et les taches de la peau causées par l'action du soleil. Une parfumerie délicate, composée expressément pour les personnes qui redoutent l'usage des parfums trop accentués, est la série préparée à la violette, dans laquelle on trouve tous les objets nécessaires à la toilette : savon de toilette, extrait pour le mouchoir, pommade Duchesse, eau pour le teint et poudre de riz.

Je connais plusieurs jeunes femmes qui ont adopté ces charmantes et suaves préparations et n'en veulent plus d'autres.

On me demande depuis quelques jours d'indiquer une boisson rafraîchissante pour se désaltérer pendant les chaudes journées d'été.

Pour les femmes surtout je ne puis conseiller que les sirops, toute boisson fermentée me paraissant indigne de leur [illegible].

Le sirop de cerises que l'on trouve spécialement dans la maison Seugnot, 28, rue du Bac, est très-agréable au goût, il désaltère parfaitement et rafraîchit sans débiliter.

On peut le varier avec le sirop de groseilles framboisé et celui d'oranges mandarines de la même et excellente fabrique.

Surtout ne jamais boire à la glace : une expérience personnelle m'a forcée de renoncer aux boissons glacées, si séduisantes en cette saison; aussi j'indique une grande prudence à cet égard. Mettre rafraîchir pour boire frais, cela suffit.

ALICE DE SAVIGNY.

LES BOISSONS GAZEUSES

APPAREILS HERMANN-LACHAPELLE ET CH. GLOVER

Au bon vieux temps les boissons gazeuses étaient à peu près inconnues de nos aïeux. Pour se griser de champagne il fallait être au moins marquis, traitant ou prébendier, la mousse ne couronnait le gobelet du bourgeois et du manant que dans les pays, fort restreints alors, de la bière et du cidre. La première fabrique de boissons gazeuses factices s'établit à Paris après la Révolution en 1798. Avant 1840 on ne pouvait évaluer au delà de quelques centaines de mille francs le produit de cette industrie qui ne vendait qu'aux riches; on estime qu'elle a donné lieu en 1867 à un mouvement de fonds de plus de trente millions de francs, et l'Exposition a pu donner à ses visiteurs une idée du rôle qu'elle joue dans l'alimentation de tous les peuples.

La boisson pétillante jaillissait dans tous les verres, dans celui du prince comme dans celui de l'artisan, sur la table des somptueux restaurants, sur celle du café, ou sur le comptoir de la démocratique buvette, à quelque nation que ces établissements appartinssent. Chaque peuple, appropriant sa préparation à ses besoins et à ses goûts, s'en est fait une indestructible habitude.

Faut-il applaudir au développement si merveilleusement rapide du goût public pour les boissons gazeuses, ou n'est-ce pas au contraire ici une bonne occasion de médire du luxe, et de déplorer cette aberration sensuelle qui s'impose un tel impôt, pour voir la boisson rafraîchissante pétiller gaiement dans son verre, et sentir les papilles de son palais caressées par les piquantes saveurs de l'acide carbonique? Nos pères n'étaient-ils pas plus sages de se contenter de l'eau de la rivière pour couper leur piquette, et de vivre humblement résignés aux lois de la tradition comme à celles du droit divin?

Cette opinion n'est pas celle de beaucoup de gens, des économistes et des hygiénistes par exemple; personnages turbulents du reste, et dans le cerveau desquels les idées de progrès bouillonnent toujours, prêtes à s'épandre comme le gaz dans la bouteille, et qui, sous prétexte qu'il faut à l'homme de l'eau pure et limpide, et au ruisseau un courant, consacrent leur temps et leur intelligence à détruire les digues qui le retenaient croupissant et infect et à lui tracer un nouveau cours.

« L'eau de Seltz et les boissons gazeuses en général, dit M. Bouchardat, ont une action spéciale sur l'estomac qu'elles fortifient sans l'irriter et dont elles calment l'état spasmodique; elles sont excellentes pour calmer la soif et surtout utiles dans les gastralgies, les affections nerveuses. On peut les boire en grande quantité, elles constituent une boisson aussi agréable qu'utile; beaucoup de personnes ne peuvent supporter aucune autre boisson. »

M. Payen en recommande vivement l'usage aux ouvriers qui se pressent autour de sa chaire.

Les principes sur lesquels repose la fabrication des boissons gazeuses sont très-simples; toutes doivent leurs propriétés pétillantes et leur saveur à l'acide carbonique. Comme ce gaz, de quelque source qu'il provienne, de la fermentation naturelle du moût ou de la décomposition d'un carbonate, est toujours identique, ayant, lorsqu'il est pur, même saveur et mêmes propriétés, et qu'on en peut dissoudre dans un liquide une quantité proportionnelle à la pression qu'on exerce sur lui en vase clos, le problème consiste, pour préparer les boissons gazeuses, à produire le gaz acide carbonique, à l'épurer et à le dissoudre en quantité suffisante dans le liquide qu'on soutire dans des vases hermétiquement clos.

Ces résultats sont obtenus, mais à des degrés de perfection et de facilité bien différents, par des appareils de divers systèmes qui se trouvaient en présence à l'exposition du Champ de Mars et sur lesquels ceux de MM. Hermann-Lachapelle et Ch. Glover, que nous reproduisons ici, conservèrent la supériorité éclatante qu'on leur a reconnue à Londres et dans toutes les expositions où ils ont paru.

PROBLÈME Nº 404

COMPOSÉ PAR M. E. LEQUESNE.



Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.

NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois.	6 Mois	Un An.
Paris	4f 50	9f »	18f
Départements, y compris la Corse et l'Algérie	5 »	10 »	20
Suisse, grand-duché de Luxembourg	5 50	11 »	22
Belgique, Italie	6 »	11 50	23
Angleterre, Ecosse, Irlande, Égypte, Espagne, Hollande, Rhodes, Syrie, Tunis, Turquie	6 50	12 50	25
Autriche, Bavière, Bade (grand-duché de), Danemark, Etats-Romains, Mecklembourg (duché de), Monténégro, Oldenbourg (duché d'), Pologne, Portugal, Prusse et Etats de la Confédération du Nord, Saxe, Suède et Norvége, Servie, Wurtemberg	7 »	13 50	27
Aden, Amérique du centre, Assinie, Australie, Bahama (île de), Bathurst, Bornéo, Canada, Canaries (îles), cap de Bonne-Espérance, cap Vert (îles du), Ceylan (île de), Chine, Cochinchine, Confédération Argentine, Cuba (île de), États-Unis d'Amérique, Grand-Bassam, Grèce, Guadeloupe (la), Guyane (la), Haïti, Ioniennes (îles), Jamaïque (île de la), Java, Japon, Loyalty (îles), Madère (île de), Marquises (îles), Martinique (la), Maurice (île), Mayotte (île), Mexique, Nouvelle-Calédonie, Otaïti, Paraguay, Réunion (la), Russie, Saint-Pierre et Miquelon (îles), Sénegal, Société (îles de la), Uruguay, Venezuela et les pays desservis par les voies anglaise et française	7f 50	14f 50	29f
Brésil, Principautés Danubiennes	8 50	16	33 50

EAUX MINÉRALES DE VALS (Ardèche)

De l'emploi médical de l'eau de la source Dominique de Vals (Ardèche), dont la composition chimique est unique en Europe.

Elle est ferrugineuse et sulfureuse. On l'emploie pour combattre avec succès les fièvres intermittentes, les cachexies, les maladies de la peau, l'asthme, le catarrhe pulmonaire et surtout l'épuisement des forces.

Le corps médical considère cette eau très-agréable à boire avec le vin comme éminemment reconstituante, fortifiante, et remplaçant avec avantage les huiles de foie de morue et le quinquina.

Brochure de quarante pages, en dépôt chez tous les bons pharmaciens.

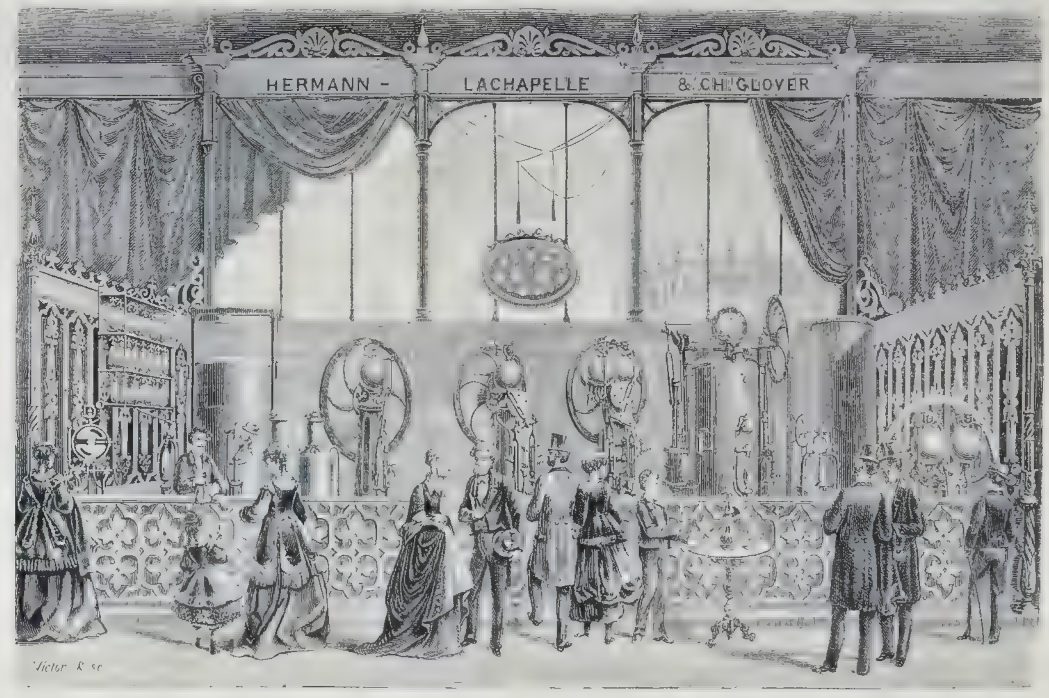
DESCRIPTION DES APPAREILS

Ces appareils sont à fabrication continue et à compression mécanique, ils forment une série de sept numéros, classés d'après leur puissance, pouvant produire depuis 25 jusqu'à 1200, même jusqu'à 10,000 bouteilles de boissons gazeuses par jour, et comprenant tous, lorsqu'ils sont complets, les mêmes organes ou pièces principales.

Le dégagement du gaz s'opère à l'état libre dans le producteur par la réaction d'un acide sur le carbonate. Il se rend de là dans l'épurateur à trois compartiments, où il se débarrasse de toutes les émanations étrangères qu'il aurait pu entraîner avec lui et va s'emmagasiner parfaitement lavé et pur dans le gazomètre qu'on aperçoit dans le coin à gauche et au fond de l'installation.

Une pompe à double effet dessert le saturateur, elle vient prendre l'acide carbonique sous le gazomètre, de même qu'elle aspire le liquide qui doit être gazéifié, et, les refoulant ensemble et en quantité proportionnelle dans la sphère qui surmonte l'appareil, y comprime le gaz jusqu'à ce qu'il ait atteint la tension voulue. Cette sphère saturateur fondue en bronze d'une seule pièce est une véritable œuvre d'art. Elle est représentée en coupe tout à fait sur la gauche du dessin en avant de l'étagère chargée de siphons, pour montrer l'intérieur doublé d'étain pur et dans lequel fonctionne un agitateur qui, en fouettant et brisant le liquide de ses puissantes ailes, active la saturation. Un manomètre, une soupape de sûreté à sifflet avertisseur et un niveau d'eau garnissent la sphère.

Le mouvement est donné simultanément à l'agitateur à



Saturateur vue en coupe. — Gazomètre. Tirage à bouteilles et tirage à siphons. — Producteur et épurateur. — Saturateurs de diverses puissances à une ou deux pompes, à une ou deux sphères. Pompe à doser les sirops et tirages pour bouteilles, vin mousseux.

LES APPAREILS A EAUX GAZEUSES DE MM. HERMANN-LACHAPELLE ET GLOVER, A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

l'aide d'un volant mû à bras ou à la vapeur suivant la puissance de l'appareil. Toutes ces pièces du saturateur, qui constituent un ensemble très-harmonique, sont élégamment groupées sur une même colonne.

L'eau saturée arrive aux colonnes de tirage où elle est mise en siphons ou en bouteilles. Ces tirages sont très-ingénieux, ils opèrent presque automatiquement: un ouvrier un peu habile remplit 200 siphons à l'heure.

Les saturateurs sont parfois pourvus de deux corps de pompes et, dans les appareils les plus puissants, de deux pompes et de deux sphères réunies sur la même colonne. Dans ces derniers cas ils peuvent gazéifier deux liquides différents à la fois et sous deux pressions différentes.

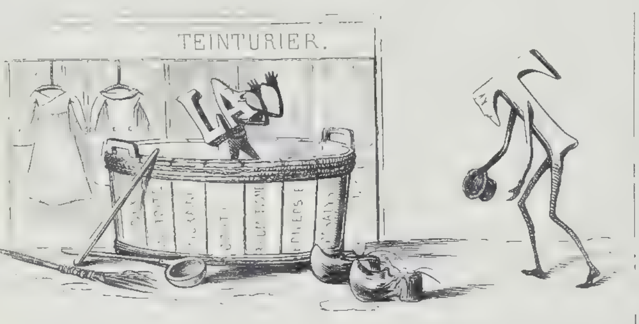
Les limonades gracieusement offertes aux visiteurs n'étaient pas le moindre attrait qui attirait le public autour de l'installation de MM. Hermann-Lachapelle et Ch. Glover. La dose de sirop voulue était introduite à l'aide d'une pompe spéciale dans la bouteille ou dans le siphon, qu'on remplissait aussitôt d'eau gazeuse. Une fontaine siphoïde ou buvette, élégamment adaptée sur un guéridon et alimentée par un récipient invisible, fournissait d'une manière continue l'eau de Seltz qu'on buvait en soda. Un filtre épurateur à droite et au fond de l'installation alimentait la fabrication d'eau limpide et pure.

L'installation comprenait encore un outillage complet pour l'application de l'acide carbonique à la gazéification artificielle des bières et des appareils à doubles sphères, toutes argentées à l'intérieur, avec tirage et bouchage spéciaux pour la fabrication des vins mousseux.

Nous avons goûté des vins provenant de divers crus de France et de l'étranger préparés avec ces appareils. S'ils n'égalaient pas ceux des marques en renom qui font la gloire de la Champagne, ils possédaient assez de qualités pour satisfaire le palais d'un gourmet même difficile, et pour tripler la valeur des vins rendus ainsi mousseux.

Louis W.

RÉBUS



Explication du dernier Rebus : La littérature est l'ensemble des règles suivies par les écrivains anciens et ceux d'aujourd'hui.

La célèbre gravure de Raphaël Morghen, d'après la CÈNE de Léonard de Vinci, que nous avons publiée dans notre numéro du 4 avril, est une œuvre d'une grande valeur artistique, et beaucoup de nos lecteurs désireront, sans doute, pouvoir la faire encadrer. Dans ce but, l'administration de l'Univers illustré *a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires de cette admirable planche, sur papier vélin satiné, très-fort et à grandes marges. — Prix : 2 fr. dans les bureaux du Journal. Pour recevoir* franco, *dans les départements, la gravure roulée autour d'un bâton et soigneusement enveloppée : 4 fr. L'administration ne peut se charger des envois à destination de la Corse, de l'Algérie et des pays étrangers.*

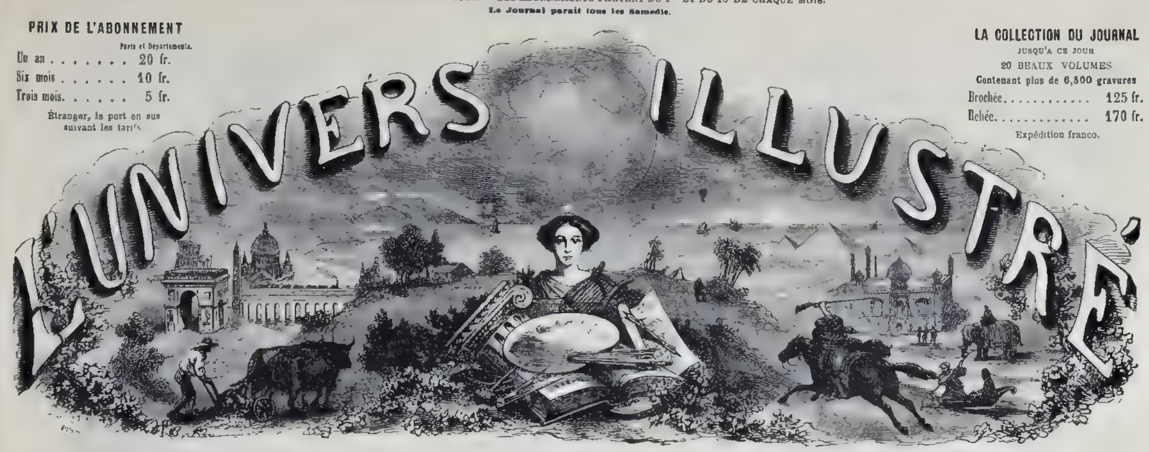
PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7. — [789]

EMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal parait tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris et Départements.
Un an . . . . 20 fr.
Six mois . . . . . . 10 fr.
Trois mois. . . . . . 5 fr.
Étranger, le port en sus suivant les tarifs

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
20 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 6,500 gravures
Brochée. . . . . 125 fr.
Reliée. . . . . 170 fr.
Expédition franco.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal
Toutes les lettres doivent être affranchies.

11e Année — N° 702 — 27 Juin 1868
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

NOUVELLES ET MAGNIFIQUES PRIMES GRATUITES

OFFERTES AUX ABONNÉS DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Nous réalisons aujourd'hui la promesse que nous avons faite à nos abonnés, en leur offrant deux magnifiques **primes gratuites** qu'aucun autre journal ne pourrait donner, et dont la valeur en librairie n'est pas moindre de **cinquante francs.** — A partir du 30 juin courant, toute personne qui s'abonnera ou renouvellera son abonnement pour six mois, aura le droit de recevoir gratuitement dans nos bureaux :

LES ŒUVRES DE JEUNESSE

DE BALZAC

formant deux grands et beaux volumes, illustrés de nombreuses gravures, et complétant les œuvres de l'illustre romancier, offertes il y a un an aux abonnés de *l'Univers illustré.* — A partir de la même époque, toute personne qui s'abonnera ou renouvellera son abonnement pour un an, aura le droit de recevoir, non-seulement **les Œuvres de jeunesse de Balzac**, mais aussi

LES CHEFS-D'ŒUVRE

DU

THÉATRE MODERNE

Collection sans rivale des pièces de théâtre les plus célèbres dans tous les genres, représentées depuis vingt-cinq ans sur les théâtres de Paris.

Cet ouvrage, formant **deux grands et beaux volumes**, contient : *l'Honneur et l'Argent*, de **Ponsard;** — *Gabrielle*, d'**Émile Augier;** — *François le Champi*, de **George Sand;** — *le Roman d'un jeune homme pauvre*, d'**Octave Feuillet;** — *Mademoiselle de la Seiglière*,



LEURS ALTESSES LE PRINCE MICHEL III ET LA PRINCESSE JULIE DE SERVIE, d'après des photographies.

Voir le Bulletin du précédent numéro.

de **Jules Sandeau**; — *le Demi-Monde*, d'**Alexandre Dumas fils**; — *les Faux Bonshommes*, de **Théodore Barrière**; — *Nos intimes!* de **Victorien Sardou**; — *le Duc Job*, de **Léon Laya**; — *la Joie fait peur*, de **Mme Émile de Girardin**; — *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, de **H. Meilhac** et **Lud. Halévy**; — *le Supplice d'une Femme*, de ***; — ainsi que les meilleures pièces de : **Edmond About — Balzac — Anicet-Bourgeois — Casimir Delavigne — Camille Doucet — Alexandre Dumas — D'Ennery — Paul Féval — Léon Gozlan — Eug. Labiche — Lambert-Thiboust — Ernest Legouvé — Félicien Mallefille — Aug. Maquet — Méry — Alfred de Musset — Henry Murger — Saint-Georges — E. Scribe — Fréd. Soulié — Eug. Sue**, etc., etc.

Le tirage de ces primes exceptionnelles étant forcément limité, elles ne pourront être offertes que pendant peu de temps aux personnes qui s'abonneront ou renouvelleront leur abonnement à *l'Univers illustré*.

Les souscripteurs de province pourront recevoir *franco* les *Œuvres de jeunesse de Balzac* en envoyant 1 fr. 50 c. pour frais de transport, et les deux ouvrages réunis en envoyant 2 francs.

Écrire *franco* en envoyant un mandat sur la poste ou une valeur à vue sur Paris, au nom de M. Émile AUCANTE, administrateur du Journal. — Port double pour la Corse et l'Algérie. — L'administration ne se charge pas des envois à destination des pays étrangers.

SOMMAIRE

LE MONDE ET LE THÉATRE

Un convoi de première classe. — Une curieuse existence. — Un aventurier du moyen âge en plein XIXe siècle. — Buridan, Tyrrel et don César de Bazan. — Enfance du marquis de Maubreuil. — Chiffre de sa fortune patrimoniale. — Sa jeunesse, ses exploits. — Causes de sa disgrâce. — Sa haine contre Napoléon. — Les *parades du boulevard*. — *Meâ culpâ*. — Un problème historique. — Si Maubreuil a été chargé d'assassiner l'Empereur.— Vol des diamants de la reine de Westphalie. — Péripéties judiciaires. — Conclusion. — La pousse des feuilles. — Lacunes à combler. — La guerre du Paraguay. — Source brésilienne et source paraguéenne. — La reine de Mohilla. — Questions indiscrètes. — Un souverain *impresario*. — M. Perrin et le duc de Saxe-Cobourg-Gotha. — Grâces d'état. — Comédie-Française : *Agamemnon*, tragédie en cinq actes, traduite de Sénèque par M. H. de Bornier.—MM. Chéry, Gibeau; Mmes Ponsin, Devoyod, Royer, Tordeus, Lloyd.

Il y a trois jours, dans la modeste église des Batignolles, se célébraient de magnifiques funérailles. Sur les tentures noires qui tapissaient les murs se détachaient, d'espace en espace, des écussons armoriés. Un catafalque monumental se dressait au milieu de la nef. Des flammes vertes brillaient dans les lampadaires argentés. Toutes les pompes de la liturgie romaine, l'orgue, les chants, un clergé nombreux et revêtu de ses plus riches habits s'unissaient à ce luxe funèbre et en rehaussaient l'éclat. Chose remarquable pourtant! au pied de ce riche cercueil, c'est à peine si l'on remarquait quelques rares amis, et dans la foule de curieux qu'attire toujours un pareil spectacle, le nom du mort, au lieu de la sympathie et de la pitié, ne provoquait que des haussements d'épaules et des commentaires ironiques.

Celui que saluaient ces cruels adieux n'était autre que le fameux marquis de Maubreuil.

Le procès scandaleux où il fut mêlé dans ces derniers temps avait rappelé l'attention sur ce personnage. On évoqua à cette occasion le souvenir de quelques-unes de ses infamies ou de ses extravagances : la croix d'honneur traînée dans les rues à la queue de son cheval, la statue de l'Empereur précipitée du haut de la Colonne, le vol des diamants de la reine de Westphalie, le soufflet asséné à M. de Talleyrand devant le cercueil de Louis XVIII. Mais ce que l'on n'a pas fait assez ressortir, ce qui mériterait une étude à part, c'est la bizarrerie de cette existence qui semble appartenir plus au roman qu'à la réalité. En plein dix-neuvième siècle, le marquis de Maubreuil nous représente un de ces aventuriers du moyen âge, de ces héros de cape et d'épée, braves, sans scrupules, capables d'un crime comme d'un acte d'héroïsme, tenant du bravo et du condottiere, un mélange de Buridan, de Tyrrel et de don César de Bazan.

Il était né en Bretagne, d'une des plus anciennes familles de cette province, alliée de près aux La Rochejacquelein. De bonne heure il se trouva, par la mort de sa mère, en possession d'une fortune immense. On en aura un aperçu par le tableau suivant, que j'emprunte à une de ses nombreuses brochures :

La terre de Maubreuil, estimée...........	650,000 fr.
Celle d'Orvault, près Nantes...............	360,000
Celle de Naye, idem.................	120,000
Celle de Capicure, près Boulogne-sur-Mer.	280,000 fr.
Un hôtel, rue Taitbout.................	270,000
Créances diverses.....................	420,000

Et ce n'était pas tout. Lorsqu'il traçait ce bilan de sa fortune, il en avait déjà ébréché une bonne partie.

Il avait dix ans lorqu'il suivit son père dans l'émigration. Sa grand'mère, qui était restée en France, obtint de son père qu'il le lui renvoyât. Abandonné par l'homme à qui avait été confié le soin de le ramener, ce fut à grand'peine qu'il parvint à échapper à la police de la Convention et à gagner l'asile que lui offrait son aïeule. A quinze ans, il la quittait pour aller se battre en Vendée. Après la pacification, il alla achever ses études dans un pensionnat de Paris. Ses études terminées, il entra au service et, sur la recommandation de Caulaincourt, il fut placé auprès du roi de Westphalie en qualité d'écuyer et de capitaine des chasses.

Détaché en Espagne dans la division du général Lassalle, il se distingua à l'affaire de Brozas, devant Alcantara, et à celle de Toralva de Calatrava. Dans ce dernier combat, il sauva la vie à son colonel le comte de Hammerstein, blessé d'une balle à la bouche, et qu'il arracha, blessé lui-même, aux mains de l'ennemi. Cette action d'éclat lui valut la croix de la Légion d'honneur.

Rappelé à Cassel avec le grade de capitaine dans la garde du roi de Westphalie, il ne tarda pas à tomber en disgrâce. Voici comment lui-même, dans un de ses mémoires, explique cet épisode de sa vie :

« Le roi découvrit que M. de Maubreuil avait aimé une des dames d'honneur de la reine que le roi aimait lui-même. Ce malheur lui fit perdre le fruit de ses services, et, voyant le roi refroidi à son égard, il quitta la cour et le service de Westphalie. »

Il arrive à Paris : sa grande fortune attire autour de lui une nuée de flatteurs et de parasites. Il se laisse entraîner par eux à des spéculations sur les remontes et les fournitures des vivres. Ces opérations, loin de réussir, le mettent en deficit de plusieurs centaines de mille francs. Pour se refaire, il sollicite l'approvisionnement de Barcelone; mais il est repoussé. Il se plaint : il réclame une somme d'un demi-million qu'il prétend lui être due par l'administration de la guerre pour solde de compte; ses réclamations ne sont pas entendues, et de ce moment date sa haine contre le gouvernement de l'Empire et contre Napoléon.

A quels excès, à quelles infamies l'emporta la soif de la vengeance, l'histoire l'a dit et je ne le répéterai pas. Je rappellerai seulement, à titre de curiosité, le *meâ culpâ* solennel qu'il en fit au cours d'un de ses nombreux procès.

« Cette feuille, dit-il en faisant allusion à un journal qui lui avait reproché sa triste conduite à cette époque, me rappelle une *inconséquence* qui m'est arrivée le 31 mars 1814. Je fais devant vous amende honorable de cette erreur. Non, jamais l'insulte à la croix n'eut rapport à la Légion d'honneur; c'est à l'effigie seule que je crus m'adresser : je me trompai. La *méprise* est affreuse! Daignez me la pardonner. Pendant trois ans, je me punis de cette erreur en me privant volontairement de porter cette noble décoration. Je la reprends devant vous. (Il rattache le ruban.) Je fus entraîné par un malheureux zèle pour une cause ingrate qui sacrifie tous ceux qui se dévouent pour elle... »

Et plus loin cet aveu curieux :

« Et vous, sexe aimable, qui nous faites connaître, par le désir de vous plaire, tout le prix de la gloire; c'est vous qui m'avez fait rougir de mon indigne conduite pendant cette fatale journée. Le dirai-je? c'est une femme, et son dedain que je ne pouvais supporter, qui me fit sur-le-champ détester *ces indignes parades des boulevards*, une femme généreuse autant qu'aimable qui me confirma dans la résolution déjà arrêtée vis-à-vis de moi de réparer les torts du 31 mars. »

Passe encore s'il s'en était tenu à ces *parades des boulevards!* Mais l'assassinat projeté de Napoléon et de son fils! mais le vol des diamants de la reine de Westphalie!

Maubreuil a-t-il été chargé réellement d'assassiner l'Empereur à son passage dans la forêt de Fontainebleau? Le fait est resté à l'état de problème historique et je n'ai pas la prétention de l'éclaircir. Ce qui est certain, c'est que des ordres, dont le texte a été publié et qui n'ont pas été contestés, conféraient à Maubreuil le pouvoir exorbitant de requérir les autorités militaires et de police, les troupes française, prussienne et russe pour *une mission secrète de la plus haute importance*. Ces ordres étaient signés du général Dupont, ministre de la guerre; du comte Anglès, ministre de la police; du directeur des postes Bourrienne, du général russe Saaken, du général prussien Brokenhausen. Dans ces deux derniers, Maubreuil est qualifié de général. Pour prix de son crime, on avait promis à Maubreuil, s'il faut l'en croire, le titre de duc, le gouvernement d'une province, le brevet de lieutenant général, deux cent mille livres de rente, toutes les richesses qui lui conviendraient, appartenantes à la famille Bonaparte, et l'autorisation d'avancer jusqu'au grade de colonel tous ceux qui le serviraient. Il convient encore qu'il accepta, mais « uniquement pour la forme et dans le but d'empêcher que des crimes d'État ne fussent commis. » Cependant, comme il fallait bien avoir l'air de faire quelque chose, il se rabattit sur les diamants de la reine de Westphalie.

Ce fut là un véritable exploit de voleur de grand chemin.

Maubreuil a beau prétendre que, non content de laisser à la reine la majeure partie de ses richesses, notamment une grande quantité de diamants cachés dans le double fond de sa voiture et huit millions en or renfermés dans ses fourgons, il lui permit encore de vider aux trois quarts les onze caisses qu'il lui enlevait; rien de tout cela n'est prouvé. Mais ce qui l'est bien, c'est que la princesse fut brutalement dévalisée par son ancien serviteur, et que les valeurs ainsi enlevées ne s'élevaient pas à moins de dix-huit cent mille francs. Maintenant, que de ce riche butin Maubreuil n'ait rien gardé entre les mains, je ne saurais en faire honneur à sa délicatesse. Sans doute il se sera vu souffler par de plus habiles que lui la part sur laquelle il comptait. Car à qui persuadera-t-il qu'en acceptant une mission d'assassinat, en arrêtant, pour la dévaliser, une voiture sur la grand'route, il ait agi par un sentiment d'héroïsme chevaleresque et de vertu platonique?

Ici commence la série de ses aventures judiciaires dont le récit détaillé suffirait à remplir plusieurs volumes. Il est arrêté et traduit devant le tribunal de la Seine qui se dessaisit et le renvoit devant l'autorité supérieure. Transféré à l'Abbaye et mis au secret, il est relâché à l'arrivée de Napoléon. La police impériale l'arrête à son tour : le conseil de guerre, saisi de l'affaire, se déclare incompétent, et un arrêt de la Cour de cassation renvoie Maubreuil devant la justice ordinaire. Il s'évade et se sauve à Bruxelles. Là, il est enlevé de nuit par des agents bourbonniens et jeté en prison. De désespoir il essaye de s'ouvrir les veines. Mis en liberté par ordre du roi des Pays-Bas, il est reconduit à la frontière, ressaisi par les autorités françaises, livré aux Prussiens, puis relâché de nouveau. A la seconde Restauration, il essaye de se cacher en Bretagne, mais il est repris, ballotté de procédure en procédure, traduit successivement devant la Cour d'assises, le tribunal de police correctionnelle, la Cour royale de Paris, la Cour de cassation et enfin la Cour royale de Rouen, qui le renvoie devant celle de Douai. La veille de l'audience, une main mystérieuse lui ouvre les portes de sa prison. Il se réfugie en Angleterre, d'où il inonde l'Europe de ses *factums*. Malgré une condamnation par contumace, il a l'audace de revenir à Paris et de se présenter à la prefecture de police. Nouvelle arrestation, à la suite de laquelle la liberté lui est rendue, à condition qu'il ira passer six mois à Bruxelles. Rentré en France, il se fait arrêter encore : on le relâche au bout de quelques jours, et alors il entame contre

M. de Talleyrand personnellement cette campagne fameuse qui aboutit au soufflet de Saint-Denis. Le 24 février 1827, il est condamné à cinq ans de prison et à dix ans de surveillance par un jugement de police correctionnelle, que confirme un arrêt de la Cour du 15 juin suivant. C'était la trente-septième décision judiciaire rendue contre lui.

A partir de ce moment, il rentre dans une obscurité profonde d'où est venu le tirer, malheureusement pour ses vieux jours, le procès Schumacher.

Sa fin, assure-t-on, n'a pas été sans dignité. Il s'est éteint dans la pauvreté, répudiant un peu tard, il faut en convenir, cette fortune que le jugement du public lui avait fait payer si cher.

Aucun de ses nobles parents n'assistait à ses obsèques.

~~~ Les derniers jours du printemps viennent de se signaler par une pousse de feuilles comme on n'en avait pas vu depuis 1848 : feuilles politiques, littéraires, scientifiques, quotidiennes, hebdomadaires, mensuelles, de grand et de petit format, illustrées ou non ; c'est une averse, une avalanche, et je me demande comment, si élastique que soit le public, il pourra s'élargir assez pour fournir à chacun son contingent de lecteurs. Il va sans dire que, parmi ces papiers plus ou moins périodiques, il n'en est pas un qui n'ait la prétention de « combler une lacune et de répondre à un besoin. » A vrai dire, ce ne sont pas les lacunes qui manquent, et j'en ai une tout juste sous la main que mes nouveaux confrères en politique me feraient un vrai plaisir de combler.

Il n'est pas de semaine que je ne lise dans les grands journaux quelque télégramme du genre que voici :

« La guerre du Paraguay continue sans avantages marqués de part ni d'autre. »

« (Source brésilienne). Le président Lopez est serré de près : il vient d'armer quatre mille femmes. »

« (Source paraguéenne). Le président Lopez n'est pas serré du tout. Les dames du Paraguay continuent à se livrer à la fabrication du Paraguay-Roux. »

« (Source brésilienne). Après un combat acharné qui a coûté la vie à dix mille ennemis, les alliés se sont installés dans les forts qui dominent Humaïta.

« (Source paraguéenne). La flotte des alliés, ayant voulu franchir les passes d'Humaïta, a été mise en déroute. Dix canonnières, quatre frégates cuirassées et trois navires de transport ont été détruits par nos torpilles. »

Comme cela dure depuis tantôt trois ans, j'en induis qu'il pourrait bien y avoir une guerre entre le Brésil et le Paraguay.

Mais en quoi consiste cette guerre ? Quels en sont les motifs et l'intérêt ? J'ai cherché à me renseigner auprès des grands journaux, et ils ne m'ont rien répondu.

Je me suis adressé à un de mes confrères qui a dans sa partie la politique étrangère.

— Oh ! oh ! grave question : intérêts commerciaux, liberté des fleuves...

Je n'en ai pu tirer davantage.

Un autre m'a appris que le Paraguay était situé dans l'Amérique méridionale, et que M. Saint-Marc Girardin avait fait autrefois une de ses plus jolies leçons sur le docteur Francia.

C'est tout ce que j'ai pu obtenir de plus précis. D'où je conclus que le besoin d'un journal qui expliquerait au public la question du Paraguay se fait, comme on dit, vivement sentir.

~~~ Je me permettrai encore de trouver un peu sommaire la note qui nous annonce la prochaine arrivée dans nos murs de la reine de Mohilla. On se borne à nous dire que ses États se trouvent situés à l'entrée septentrionale du canal de Mozambique, et forment une des îles appartenant au groupe des Comores. C'est très-bien. Mais on ne vous fait pas surgir comme cela une Majesté inconnue sans vous fournir au moins quelques détails. Quel est son nom ? Est-elle blanche, jaune, noire, bronzée, laide ou jolie, riche ou vieille ? Porte-t-elle un pagne ou une crinoline ? Est-elle encore à marier ? A-t-elle quelques petits rubans ou quelques plaques à distribuer ? L'île dont se composent ses États égale-t-elle en dimension celle de Croissy ou de Villeneuve-la-Garenne ? — Toutes lacunes que je m'empresse de signaler aux nouveaux journalistes.

~~~ Par exemple, une note qui n'a pas besoin d'explication est celle-ci :

« Le duc de Saxe-Cobourg-Gotha vient de supprimer la direction de l'intendance de son théâtre, qu'il veut diriger lui-même. »

S. A. S. nous était déjà connue comme un artiste de premier ordre. Nous admirions déjà que, dans les courts loisirs que lui laisse le gouvernement de son duché, elle eût trouvé le temps de collaborer avec M. de Saint-Georges et de nous donner l'opéra qui a été représenté, non sans succès, sur notre première scène. Mais de là à se faire *impresario* il y a tout un abîme. Songez ! — Entendre et recevoir des opéras, paroles et musique, chercher des artistes sur tous les théâtres du monde, — car ici il faut non-seulement l'œil, mais l'oreille du maître, — discuter des engagements, faire répéter des pièces, brider les caprices du ténor et de la *prima donna*, faire manœuvrer des bataillons de choristes et des escadrons de danseuses, prévenir ou réprimer les sourdes conspirations de l'orchestre, commander les décors, surveiller la mise en scène, avoir l'œil aux machinistes, au costumier, à tous les fournisseurs, depuis le cordonnier jusqu'au marchand d'étoffes, concilier tous les amours-propres, parer aux relâches et conserver au théâtre son rang de scène princière, — quel travail, quel déploiement d'activité ! On a dit que la direction d'un théâtre égalait en difficulté le gouvernement d'un empire. Molière, qui s'y connaissait, s'écriait : « Quels étranges animaux à conduire que des comédiens ! » S. A. S. ne s'embarrasse pas de si peu. Un théâtre à diriger n'est pour elle qu'une plume à porter. Heureux directeur ! heureux souverain !

M. Perrin passe généralement pour un habile homme. Eh bien, je parie qu'on viendrait lui proposer de joindre à sa direction, — surtout dans les circonstances présentes, — un peuple à gouverner, qu'il ne se chargerait pas de la besogne. Mais les princes ne peuvent se comparer aux autres mortels ; il y a pour eux des grâces d'état.

~~~ La seule nouveauté théâtrale de cette semaine est l'*Agamemnon*, tragédie en cinq actes, imitée de Sénèque, par M. Henri de Bornier.

Je ne me pique pas de prophétie ; mais je crois vous prédire à coup sûr que plus d'un feuilleton du prochain lundi commencera par ces mots :

« Un cas de tragédie foudroyante vient de se déclarer au Théâtre-Français, Un *Agamemnon*, etc... »

Ou bien :

« Par ces chaleurs sénégambiennes, le Théâtre-Français éprouvait le besoin de répandre dans la salle une douce fraîcheur. Un *Agamemnon*, etc... »

Ou bien encore :

Le Théâtre-Français était accusé depuis longtemps de fermer la porte aux *jeunes*. Il vient de se disculper d'une manière éclatante en nous donnant une œuvre entièrement nouvelle, due à la collaboration du jeune Sénèque et du jeune de Bornier, un *Agamemnon*, etc... »

Voilà pour les critiques facétieux.

Pour les critiques sérieux, attendez-vous à voir remettre sur le tapis, par opposition à l'œuvre nouvelle :

L'*Agamemnon* d'Eschyle,
L'*Agamemnon* de Boyer,
L'*Agamemnon* de Thompson,
L'*Agamemnon* d'Alfiéri,
L'*Agamemnon* de Lemercier,
sans préjudice des autres.

Je me bornerai, quant à moi, à constater ici le succès de la belle étude que la tragédie de Sénèque a fournie à M. de Bornier. L'espace, qui m'est limité, ne me permet pas aujourd'hui d'insister davantage. Qu'il me suffise de dire que le texte de l'auteur latin a trouvé dans son traducteur une langue égale à la sienne ; une poésie d'une vigueur et d'une énergie qui rappellent celles de Ponsard luttant dans *Ulysse* contre les beautés homériques. J'ajoute que l'*Agamemnon* est un drame palpitant qui ne le cède, ni en émotion ni en pathétique, aux œuvres les plus *corsées* du répertoire moderne. J'y reviendrai certainement et vous mettrai à même de juger, par des citations étendues, de la conscience, du talent et du tact parfait dont a fait preuve M. de Bornier en cette œuvre ingrate et difficile.

L'interprétation a été excellente. MM. Chéry, Gibeau ; Mmes Ponsin, Devoyod, Royer, Tordeus, Lloyd, — il faudrait, pour bien faire, citer tout le monde, — se sont montrés au niveau de cette œuvre magistrale et ont fait ressortir encore une fois toute la distance qui sépare les artistes de la Comédie-Française des acteurs du boulevard.

GÉROME

BULLETIN

Les nouvelles de Fontainebleau n'offrent jusqu'ici aucun incident particulier qui rentre dans le domaine des chroniqueurs. La villégiature de la cour a le caractère intime de la vie de famille. Une fois par semaine l'Empereur vient à Paris pour présider le conseil des ministres. Sa Majesté part par le premier train du matin, sans aucun cérémonial, et attend le passage du convoi dans la salle d'attente au milieu des voyageurs de première classe.

Les produits de la terre continuent à progresser à souhait sous l'influence des chaleurs intenses qui règnent en ce moment. Les blés se développent pour ainsi dire à vue d'œil ; dans le Midi la maturation marche bien, et sur tous les points du territoire l'épiage et la floraison se font dans les meilleures conditions. Les seigles, les orges et les avoines d'hiver présentent la plus belle apparence. Les céréales de printemps commencent à monter, enfin tout est pour le mieux dans les champs. A de très-faibles exceptions près, la récolte du blé sera généralement bonne et peut-être plus que suffisante pour les besoins des populations.

La vigne promet beaucoup. De mémoire d'homme, dit-on, on ne l'a vue aussi précoce que cette année dans le centre de la France. A l'heure qu'il est, les grains de raisin, parfaitement formés, sont déjà d'une certaine grosseur. On s'attend, pour la qualité des vins, à une récolte exceptionnelle.

Une compagnie de capitalistes californiens vient de remettre au congrès de Washington une pétition sollicitant l'appui du gouvernement pour la pose d'un câble télégraphique entre les côtes du Pacifique, la Chine et le Japon.

L'immense charpente en fer du palais de l'Exposition universelle du Champ de Mars tombe tous les jours. Le côté occidental est à peu près complétement enlevé.

Au sud, les travaux de nivellement du sol sont déjà fort avancés. Toute la partie nord est dégagée de ses constructions particulières, moins le hangar du Creusot, le cercle international et un des bâtiments de l'exposition orientale.

Enfin le grand bâtiment du commissariat général, longeant l'avenue Labourdonnaye, est toujours debout.

On profite de ces grands travaux de réorganisation du Champ de Mars pour élargir considérablement à l'orient et à l'occident les avenues Labourdonnaye et Suffren.

Le nouveau Champ de Mars sera gazonné, comme l'était l'ancien Pré-aux-Clercs et comme l'est l'hippodrome de Longchamp.

Mercredi dernier, le roi de Prusse s'est rendu à Worms pour présider à l'inauguration de la statue de Luther. S. M. Guillaume Ier s'est rencontré dans la vieille cité de la Réforme avec le roi de Wurtemberg, le grand-duc de Saxe-Weimar et le grand-duc de Hesse-Darmstadt, qui, en leur qualité de princes protestants, avaient tenu à honneur de prendre part à cette solennité. Il y a eu prêche, banquet, discours, puis au théâtre grand concert religieux. Les facultés de théologie réformée avaient envoyé leurs représentants.

Dans notre numéro du 4 janvier 1865, nous avons publié une gravure représentant, dans tous ses détails, le monument de Worms. C'est une œuvre qui fait le plus grand honneur au sculpteur Rietchel.

Au milieu du groupe, sur un piédestal élevé, on voit le héros principal, Luther, pris au moment où, à la diète de Worms, le 18 avril 1521, il prononça les paroles qui servent de texte à l'inscription du piédestal.

Le socle de la statue, dans sa partie supérieure, est orné de médaillons représentant les héros les plus importants de la réformation, et, dans la partie inférieure, de quelques scènes tirées de la vie de Luther et des armes des huit signataires de la confession d'Augsbourg. Aux angles du socle apparaissent quatre précurseurs de la Réforme, représentants de quatre nationalités : à droite Jean Huss, à gauche Savonarole ; de l'autre côté, Wiclef et Pierre Waldus.

Quatre grandes statues en pied et debout entourent la statue de Luther. A droite du spectateur, Philippe le Magnanime, landgrave de Hesse ; derrière lui, Mélanchthon. A gauche, en avant, Frédéric le Sage, électeur de Saxe ; derrière lui le savant Reuchlin. Entre ces statues on voit celles de trois femmes assises, qui symbolisent Magdebourg, Augsbourg et Spire.

La dépense du monument s'est élevée à 200,000 florins, c'est-à-dire à 428,500 francs.

Nous donnons aujourd'hui la reproduction de la médaille qui vient d'être frappée pour conserver le souvenir de cette fête de l'Allemagne protestante. Elle a été gravée par le professeur Schnitzspahn. Voici la traduction de l'inscription qu'elle porte :

Me voilà ! — Je ne puis faire autrement. — Que Dieu m'aide ! — Amen.

La corporation de la Cité de Londres a résolu à l'unanimité de présenter à sir Robert Napier le diplôme de droit de bourgeoisie et une épée d'honneur comme témoignage d'estime et d'admiration pour le commandant en chef du corps expéditionnaire d'Abyssinie.

Les dernières nouvelles de Suez signalent l'arrivée dans ce port du général Napier, qui amène avec lui en Angleterre les deux fils du défunt negus Théodoros.

Les présents destinés à la reine, par l'armée d'Abyssinie, sont arrivés au ministère des Indes pour être de là remis à leur destination définitive. Ils consistent en trois couronnes, une robe de gala, une coupe, un cachet, des ornements de divers genres, etc.

L'une des couronnes paraît être en or massif ; elle est toute simple et possède la forme d'une tiare papale, garnie à l'intérieur de trois bandes d'or, avec ornements en bosse. La seconde est également en or, avec calotte de velours, et elle ressemble assez à une couronne de baronnet anglais ; elle est un peu usée. La troisième est une sorte d'ornement guerrier pourvu d'un cimier en métal et de barres de métal

espacées qui pendent tout autour, de manière à retomber jusque sur le cou.

La robe est magnifique et d'une telle fraîcheur qu'elle semble sortir du métier. Elle est faite d'un riche tissu de fils d'or, avec de grandes fleurs brodées en soie, de couleurs assorties. C'est la robe dont s'est dépouillé Théodoros immédiatement avant de mettre fin à son existence.

La coupe est en or, ainsi que le sceau. Sur ce bijou on voit un lion passant; la poignée est composée de trois gros morceaux d'agate de couleurs différentes. Ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que la boîte qui renfermait le sceau de Théodoros portait le nom d'une maison connue de Pall-Mall street.

Sur les 12,220 mètres que représente la percée du mont Cenis, il y en a, à ce jour, 8,573 70 forés, soit 3,422m70 du côté de la France et 5,150m du côté de l'Italie. L'avancement est d'environ 2m50 par jour d'une part et 2 mètres de l'autre, et l'on va réaliser encore une augmentation de vitesse. C'est donc en deux ans environ que le tunnel sera achevé.

Th. de Langeac

LA

MARQUISE DE CLÉROL

(Suite [1].)

— Et pourquoi? demanda Cabonat.

Sans changer d'attitude et d'une voix sourde :

— Parce que, reprit Michel, la vie que je mène n'est pas supportable.

— Cependant, la justice...

— La justice? Elle a déclaré que les preuves contre moi étaient insuffisantes. Me voilà joliment réhabilité! Et puis, après tout, il s'agit bien de la justice!

— Tu as pour toi ta conscience.

— Ne me parlez pas de ma conscience. Je n'en ai plus, de conscience. Enfin, qui a tué Rose, si ce n'est moi? Répondez donc! Vous voyez que vous ne pouvez nommer personne. Je vous dis qu'ils ont raison de me mépriser tous! Ce matin, cette canaille de Tripaud s'est approché de moi en riant et a voulu me toucher la main. Ensuite Jean Gourme fera un malheur. Non, non, monsieur le curé, je ne peux plus rester dans le pays; vraiment, je ne le peux plus!



MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DU MONUMENT DE LUTHER, ÉRIGÉ A WORMS. — Voir le Bulletin.

Cabonat se leva, et, appuyant la main sur l'épaule du jeune homme :

— Mon enfant, dit-il, je ne sais pas ce que tu peux, mais je sais ce que tu dois. Il y a quinze jours, je te voyais malade, et tu te souviens que je t'ai moi-même pressé de partir. Maintenant, ton devoir est de rester. Pars et tu donnes raison à la calomnie, et tu laisses après toi un nom déshonoré. Ce nom, Michel, n'est pas seulement le tien; il est celui de ton père. Aie confiance en Dieu, il ne t'abandonnera pas, mais à la condition que tu ne t'abandonnes pas toi-même. La vérité finira par se faire jour. D'ailleurs, sois convaincu que l'opinion qui te condamne n'est point si unanime qu'il te le semble. Tu as des amis...

Michel interrompit le bon prêtre par un mauvais rire ironique.

— Des amis! Si j'en avais un seulement, il me logerait une balle dans la tête, puisque le courage me manque pour en finir moi-même!

Le visage enflammé d'une douloureuse indignation :

— Malheureux! s'écria Cabonat. N'as-tu plus de religion, plus de cœur? Es-tu un lâche? Le fils du commandant Morgan est-il un lâche?

— Oui.

Ce *oui* fut dit sans emphase, sans colère, sans plainte, presque avec gaieté. Le désespoir a ses joies déchirantes. C'est par lui que l'homme arrive parfois à pénétrer dans l'infini. L'enfer ne pleure pas, il n'invoque pas la pitié, il rit. L'accent de Michel retentit dans le cœur du vieillard, lugubre, navrant, le coup de marteau qui rive le couvercle d'une bière. Il se fit un silence. Le curé se promenait dans la chambre, et de ses lèvres agitées une prière muette et fervente montait vers le ciel.

De nouveau il s'approcha de Morgan, il s'arrêta, et, après quelques instants d'hésitation :

— Ce matin, dit-il, j'ai causé de toi avec Mme la marquise.

Michel se sentit agité comme par un grand coup de vent; mais il contint son émotion, et, d'un ton sardonique :

— Ah! vraiment, reprit-il, elle daigne s'occuper de ma personne. Elle est cependant, dit-on, uniquement absorbée par les préparatifs de son bal. C'est ce soir qu'il a lieu, ce bal. J'ai, parbleu! envie d'y aller. Je suis d'un entrain fou aujourd'hui. Ainsi Mme de Clérol sait encore que j'existe?

Et, après une pause, ne recevant pas de réponse à la question qu'il ne faisait pas :

— Que vous a-t-elle dit? demanda-t-il.

Cabonat rougit.

1. Voir les numéros 681 à 701



LA ROMAIKA, DANSE NATIONALE GRECQUE; dessin de M. C. Huth. — Voir page 399.



SUISSE. — LA ROUTE DE LA GEMMI, DANS LE CANTON DU VALAIS; dessin de M. Robert Assmus. — Voir page 399.

— Hum ! répliqua-t-il avec embarras, rien de bien particulier. Mais elle trouve, je crois... j'ai cru comprendre... il me semble que si tu quittais le pays, cela lui paraîtrait regrettable.

— Elle vous a chargé, dit froidement Michel, de me transmettre ce message ?

— Non, pas tout à fait. Cependant...

— Cependant, interrompit Morgan, ne suis-je pas déjà assez malheureux, que vous veniez encore vous moquer de moi ? Au reste, je sais à quoi m'en tenir sur l'intérêt qu'on me porte. On me rencontre. On ne me regarde même pas. On regarderait pourtant un chien. C'est vrai que je suis moins qu'un chien !

— Je t'assure que le baron qui était avec elle...

Michel frémit.

— Il faut que je parte, siffla-t-il, il le faut. Sans quoi, votre baron... C'est lui qui a machiné la machination contre Rose et contre moi ! Ah ! qu'il ne se trouve pas sur mon chemin, s'il veut pouvoir marcher jusqu'à l'église le jour où il l'épousera !

— Tu es complétement fou, dit le curé d'un ton de stupéfaction. Et de qui tiens-tu, je te prie, que le baron de Bley doive épouser Mme la marquise ?

— De quelqu'un, répondit sèchement Michel, qui est mon ami.

— C'est sans doute le vicomte de Laïta que tu appelles ton ami ?

— Pourquoi pas ?

Derechef, Cabonat trouva deux ou trois « hums », sa réponse de prédilection aux questions épineuses. Il était très-perplexe, le bon Cabonat, chaque oscillation de sa conscience singulièrement délicate amenant aussitôt une oscillation contraire. Dans la détresse que lui causait le désespoir de Michel, il avait appelé à son aide un sentiment qu'il tenait pour un péché. D'ailleurs, le baron se trompait sans doute quand, dans son langage frivole, il prétendait que la marquise était de moitié dans le péché. Parle-t-on avec tant de dédain de ceux qu'on aime ? Non, assurément. C'était donc tromper le jeune homme que de lui nommer seulement Mme de Clérol. C'était le pousser vers une espérance à la fois fallacieuse et coupable. C'était commettre une double faute, manquer deux fois aux devoirs d'un ministère de vérité et de piété. Ensuite que dire du vicomte de Laïta ? Fallait-il le dévoiler à Michel, se faire peut-être par là l'écho d'une basse calomnie ? Car enfin se pouvait-il vraiment que ce jeune homme, dans lequel, la veille encore, le curé se réjouissait de voir l'époux futur d'Olga, se pouvait-il que ce jeune homme ne fût qu'un misérable sans foi ni loi, et Bousquet, mû par la rage de vengeance que respirait chaque ligne de sa lettre, n'avait-il point menti ? Avertir Olga avait été remplir un devoir; mais n'était-ce point, au contraire, manquer à un devoir que d'avertir Morgan, pour qui l'amitié du vicomte ne saurait avoir les mêmes conséquences funestes que pour Mme de Clérol ?

Assailli par tant d'impressions subites, violentes, pénibles, contradictoires, Cabonat se sentait forcément jeté hors de la grande route unie du devoir et se perdait dans ce dédale odieux de complications auquel il ne pouvait trouver une issue qui ne fût barrée par quelque scrupule de conscience. Il ne fit donc point au « pourquoi pas » de Michel la réponse qui d'abord lui avait brûlé les lèvres. Il se borna à essayer de calmer le jeune homme et de le convaincre de l'injustice et encore plus de l'absurdité de sa haine contre le baron. En premier lieu, le mot de Rose : « On m'a tourmentée, » n'avait aucune portée, ne signifiait absolument rien. Il n'y avait pas eu le moindre complot. De cela Michel pouvait et devait être certain. Quant à M. de Bley, il était universellement connu pour sa parfaite loyauté. Le supposer capable d'une méchante action était une méchante action. Qu'il épousât ou non Mme de Clérol ne regardait que lui et elle. Il convenait d'ailleurs de remarquer qu'elle pourrait assurément choisir plus mal. Mais l'âge et le caractère du baron ne suffisaient-ils pas à expliquer une intimité sur laquelle la malignité s'exerçait pour la première fois par la bouche de Michel ? C'était indigne à Michel, à lui qui en ce moment même souffrait si cruellement et se plaignait si amèrement des erreurs de l'opinion.

— L'idée, dit le curé en terminant, l'idée du mariage de la marquise de Clérol et du baron de Bley ne peut avoir germé que dans un cerveau fêlé, et le tien, hélas ! n'est guère en bon état. Voilà pourquoi je voulais te faire déguerpir. La passion sans espoir qui te ronge, — ne m'interromps pas, — je l'ai devinée, cette passion, depuis longtemps.

Cabonat aurait pu ajouter :

— Depuis le jour où le baron me l'a révélée.

Il n'ajouta pas cela, et, continuant :

— Une autre fois, dit-il, quand tu voudras cacher ce qui se passe en toi, emprunte le masque de ton ami. Eh bien, oui, un amour insensé tel que le tien est une terrible épreuve, et pour cela tu as toute ma compassion. Mais maintenant partir serait une lâcheté. Et, entre une souffrance et une lâcheté, un homme de cœur, un chrétien n'hésite pas.

Prêcher est de toutes les occupations celle qui caresse le plus agréablement la fibre vaniteuse. Celui qui prêche établit à ses propres yeux sa clairvoyance, son dégagement des passions qu'il combat, sa supériorité sur son patient. Aussi la révolte gronde-t-elle souvent dans le cœur du patient, et il arrive que les plus sages conseils ne sont pas suivis uniquement pour avoir été donnés. A la fin du discours de Cabonat, Michel éclata :

— Je ne suis pas un enfant, s'écria-t-il, j'agirai comme il me conviendra d'agir. Je ne reconnais à personne le droit de me plaindre.

— Quoi ! pas même à...?

— Non. A personne, vous dis-je. Ce qu'on pense de moi ne me fait rien. Je me moque de l'opinion. Je les déteste tous, oui, tous, tous, entendez-vous, tous ! répéta Michel en regardant le curé d'un regard farouche et en sortant violemment de la chambre.

Cabonat entendit la porte extérieure qui se fermait, puis un bruit de pas sur le gravier.

— Encore une nuit, soupira-t-il, qu'il va passer comme les autres, à se promener. Comment tout cela finira-t-il ?

Et, joignant ses mains ridées :

— *Miserere, Domine !* murmura-t-il.

Michel marchait de ce pas rapide que les sentiments internes impriment à la machine humaine. Celui qui souffre quelque souffrance intolérable a besoin de s'y livrer tout entier et que rien ne l'en détourne. Il devient un être double, une âme désolée et se complaisant uniquement dans sa désolation, un corps que l'esprit a cessé de conduire et obéissant d'instinct à la loi qui lui inspire le mouvement. Le paganisme avait des dieux sans pitié, et il a attaché Prométhée à un roc. Le christianisme a eu compassion du seul homme qu'il ait maudit, et la peine à laquelle il a condamné le Juif errant était une grâce suprême.

Michel marchait donc, en proie à ce remords, le plus terrible peut-être de tous les remords, celui du bonheur à jamais détruit, le dernier adieu de l'espérance au cœur où elle ne rentrera plus. Il se sentait coupable, — quiconque souffre se sent coupable, — et, torturé, il s'avouait à lui-même son crime. N'aimait-il pas à ce point que rien ne lui fût plus de ce qui n'était pas *elle*, et cet effacement de toutes choses devant une pensée unique était-il dans l'ordre voulu ? Son amour n'avait-il pas des allures mystérieuses et sinistres ? Ne le cachait-il pas comme on cache une faute ? Ne l'avait-il pas enveloppé de cette ombre dont le scélérat entoure son dessein ? Son instinct lui disait que, dans l'avenir de l'homme où la passion règne souveraine, il y a un *peut-être* et que ce *peut-être* est un crime.

— L'avenir ! s'écria Michel avec ce rire insultant et amer du supplicié qui raille son supplice; l'avenir ! l'avenir ! Non, l'avenir n'est à personne, sire; mais j'ai le passé qui m'appartient !

Et il voyait se dresser le spectre de l'irréparable, et il entendait les éclats de gaieté matinale de Rose répercutés par des échos stridents et atroces. Puis une autre cheminait devant lui, méprisante : l'adorée. Elle ne le connaissait plus; elle ne le regardait même pas. L'esprit affolé du jeune homme s'égarait dans ce tourbillon de douleurs.

Il s'arrêta. Un ruisseau murmurait dans l'ombre. Les grands arbres, déjà à demi effeuillés, détachaient leurs masses confuses sur le ciel étoilé, une muraille basse semblait un serpent immobile le long du chemin obscur. C'était là qu'il avait été blessé pour *elle*. C'était là que le premier souffle avait caressé son âme étonnée et ravie. C'était là le bonheur ! Et de ce bonheur, plus rien ! Il s'approcha du mur, l'étreignit de ses bras et colla ses lèvres ardentes aux pierres qu'*elle* avait foulées. Soudain il se prit à écouter. Le chant des violons arrivait indistinct jusqu'à lui, dominé par le chœur du cuivre. L'orchestre attaquait, d'un archet vigoureux et d'un poumon solide, une valse de Strauss.

Naturellement, Michel voulut savourer l'angoisse nouvelle qui s'offrait à lui, et en deux minutes il fut sous une des fenêtres qui, au vif déplaisir des douairières, mais de par la volonté d'Olga, étaient grandes ouvertes.

Il avait entendu ces mesures d'avertissement que l'orchestre fait éclater avant de se remettre en jeu, prélude suivi de quelques instants de silence et qui semble le premier roulement de tonnerre d'un orage qui s'approche. Les plis ondoyants étalés sur les causeuses s'agitaient avec une rumeur soyeuse, comme bruissent les feuilles de la forêt sous les souffles avant-coureurs de la tempête. Les groupes d'hommes se retiraient dans les embrasures des portes et des fenêtres. La fenêtre où Michel était venu était protégée contre cet envahissement disgracieux par un gradin de fleurs, rempart odorant flanqué, dans chaque coin de l'embrasure, d'un laurier qui le dépassait. Les bruyères, les géraniums et les héliotropes élevaient à peine leurs tiges les plus hautes au niveau du seuil de pierre de la fenêtre, et Michel, sous peine d'attirer les regards sur lui, ne pouvait songer à quitter l'abri de l'un de ces lauriers dont les rameaux venaient chercher sur la terrasse l'air vivifiant d'une nuit d'automne. Son bras, accoudé à la pierre froide et dure, soutenait son front que frôlaient les feuilles métalliques de l'arbuste, et son regard plongeait, à travers le feuillage, dans la salle radieuse et comme ensoleillée de lumières, de femmes et de parfums. Lui était dehors, *elle* et eux étaient dedans. Dehors la nuit, le froid, le silence, la solitude, et quelle solitude ! la solitude éternelle d'un cœur qui s'est donné sans le savoir et comprend trop tard qu'il est seul dans ces régions étranges d'où l'on ne revient pas, régions splendides pour qui les parcourt avec ce qu'il aime, régions mornes où succombent les solitaires. Au dedans, la clarté éblouissante de mille flambeaux qui laissaient scintiller leurs rayons dans les joyaux épandus sur les gorges émues ou brillant dans l'épaisseur des chevelures. Au dedans, une rumeur joyeuse relevée de voix perlées et de rires argentins. Au dedans, les heureux, ceux qui reçoivent un regard, un sourire, ceux qui sentent trembler dans leurs bras un chaste corsage, passer près de leurs lèvres un front adoré, ceux que Dieu a faits pour vivre !

Les sentiments excessifs tiennent du rêve. Un moribond transporté dans une salle de bal perdrait le sentiment de la réalité; il ne croirait plus ni à la vie ni à la mort. Le désespoir est une sorte de mort. Nul n'a roulé des hauteurs où l'amour enlève d'abord une âme passionnée qui se donne dans l'abîme d'une solitude sans espoir, qui n'a senti mourir le meilleur de lui-même. Alors la réalité et le rêve sont voisins. Un mot, un regard suffirait pour faire un amant d'un fou, comme une page harmonieuse fait un poëte. Si l'homme est naturellement enclin à chercher chez d'autres que soi ses idées et ses sentiments, comment le malheureux qui n'a plus qu'une idée, plus qu'un sentiment, qui ne sait plus s'il existe autrement que par l'amour qui le possède, comment ne serait-il pas certain qu'entre lui et celle qu'il voit, qu'il entend sans cesse, c'est un malentendu seul qui élève encore l'implacable barrière de la réalité ? Elle sait quel amour idéal, éternel, a pour jamais donné une âme à son âme; ces choses-là se mesurent-elles ? se disent-elles ? N'est-ce pas là un pouvoir supérieur aux forces ordinaires de la vie ? Cet amour ne l'amènera-t-il pas, frémissante et éperdue, sur le cœur qui l'attend ? Elle sent. Elle souffre. Un mot semble quelquefois trembler sur ses lèvres. C'est le rêve. Et la réalité, qui la dira ?

Ainsi rêvait Michel, subissant, à son insu, l'influence mystérieuse de la voix profonde de la musique. Il l'écoutait sans l'entendre, et peu à peu sa pensée était devenue un écho de l'une de ces pensées infinies que l'oreille nomme des mélodies. Dans le moment où son regard pénétrant entre les feuilles luisantes du laurier s'était venu mêler à toute cette lumière et à tout ce plaisir, le premier coup d'archet était suspendu sur l'orchestre et ces êtres contradictoires, qui se courbent sous le poids de leurs brunes ou blondes chevelures et sont soudain envahis du démon de la danse à l'appel de l'orchestre, débouchaient lentement de la salle voisine en appuyant nonchalamment les bouts de leurs gants blancs sur les bras courtoisement arrondis. Michel n'avait pas vu ces femmes; il attendait avec épouvante l'apparition d'Olga au bras d'un homme. Puis la première mesure, en déroulant sa plainte, avait laissé s'échapper de la guirlande vivante du salon les valseurs lents et rhythmés.

Ce n'est qu'après l'avoir bercée pendant quelques instants que la musique devient maîtresse d'une âme. Durant cette sorte de lutte entre l'intelligence et la force intérieure qui le gagne, il semble qu'on assiste passivement à la fuite des préoccupations réelles, chassées comme de lourds nuages par l'ouragan que soulèvent, dans des régions inconnues de l'être, les vibrations qui y pénètrent. Puis le souffle monte et envahit l'esprit ; les nuages ont cessé de passer et, dans le ciel fantastique de la rêverie, les images de l'invisible passent et s'illuminent. On ne pense plus, on entend !

La valse commençait à se lasser. Pour la dernière fois, l'orchestre reprenait la phrase qui revient périodiquement sur elle-même, symbole musical de l'éternité. A ce moment, Michel était parvenu à cet état de surexcitation nerveuse où la traduction pensée de la musique est nette et persistante dans la mémoire. Le thème débutait par une mélodie très-légère et comme fugitive, jouée à la sourdine. Ce n'était ni un regret ni un désir, c'était de la lassitude plutôt que de la langueur, envie de néant plutôt qu'espoir de repos. Il se sentait pour jamais étranger au désespoir comme au bonheur, une béatitude négative l'envahissait. Du sein de l'âme des choses, il contemplait les formes décevantes et passagères qui passaient devant ses yeux en légers tourbillons, s'évanouissant pour disparaître et s'évanouir encore. Après quelques mesures, les voix douces et étrangement humaines des instruments de bois lançaient une note qui interrogeait d'abord, puis revenait coup sur coup en se lamentant et en priant.

— Aimer ! se disait-il. Est-ce que je n'aime plus ? Qu'est devenue mon âme ? mon être ? Ne suis-je plus moi-même ? Suis-je anéanti ? Que sera l'éternité sans elle ? Oh ! qu'elle me laisse l'aimer, sans le lui dire, sans rien espérer que de l'aimer toujours ! Qu'elle me laisse l'attendre, attendre la fin des mondes, la fin des créations, le règne infini de l'amour !

Tout à coup la phrase de la valse demeurait suspendue ; puis, de rêveuse et languissante, se rhythmait forte et entraînante, d'abord sourdement, mais gonflée par l'orchestre qui s'y versait tout entier ; puis plus éclatante et sortant d'elle-même, à mesure que le cuivre, en y mêlant une fanfare glorieuse, la lançait belliqueuse et presque sauvage ; enfin indomptable et maîtresse comme le ravisseur emporte une femme qui ne songe plus à se défendre. Eh quoi ! était-il donc inférieur à chacun de ces hommes qu'il voyait là devant lui, le front levé et l'air superbe ? Ne se sentait-il pas fait à une autre mesure ? Quel obstacle imaginaire l'avait donc retenu ? Dans la guerre de la vie, pourquoi ne s'était-il pas servi des armes qui pendaient à son côté : du courage, de la force, de la résolution, de l'adresse, du savoir ? Manquait-il de tout cela ? Le passé ! Que lui importait ? Le bien, le devoir, vains mots pour qui s'est embarqué sur l'océan de la passion, et, se voyant jeté sur les écueils, doit ouvrir toutes ses voiles à l'ouragan. Oui, vaincre l'orage par l'orage ! S'égaler à sa destinée ! Au combat ! n'importe par quel chemin. Au mal ! si le mal seul est victorieux des cœurs de femmes. A la violence ! si la violence seule est écoutée...

Mais la valse avait sangloté sa dernière fanfare. L'harmonie repliait ses ailes. La foule demeura un instant silencieuse, frémissante encore sous l'étreinte de l'ange, puis elle reprit pied en pleine réalité, et à la voix divine de l'idéal succéda la vile rumeur des choses et des gens. On riait, on buvait, on mangeait. Les plateaux se heurtaient, les paroles s'entrechoquaient. Les femmes trouvaient le vin de Champagne bon, et les hommes étaient de l'avis des femmes. Les danseuses rajustaient leurs jupes et les danseurs leurs cravates. Ils passaient et repassaient devant les fenêtres. Quelques-uns s'y arrêtaient pour continuer, à l'abri des indiscrets, un doux dialogue trop tôt interrompu, ou simplement pour aspirer l'air frais et embaumé des bosquets. A la fenêtre où était Michel parut Olga suivie de Laïta.

Michel eut un éblouissement. Ah ! être cinq minutes, une minute seulement à la place du vicomte et puis mourir ! Il lui prit une folle envie de s'élancer, de crier le cri de son cœur et de se tuer là, sous ses yeux, à *elle*. Cela jetterait

quelque trouble dans ce bal odieux et, ce soir au moins, *elle* ne danserait plus! Il voulait se précipiter en avant; mais Olga, se penchant au-dessus des fleurs, d'un mouvement instinctif il se recula.

Une lourde main lui saisit le bras. Il se retourna et se trouva en face de Barlot. Le garde était évidemment pris de vin ou plutôt d'eau-de-vie, et ce fut d'une voix épaisse qu'il dit :

— N'ayez donc pas peur! ils ne peuvent pas nous voir. D'ailleurs, ils nous verraient, après? Est-ce qu'on n'a pas le droit de faire sa ronde? Le droit... le droit...

Ce mot parut changer le cours des idées de Barlot, qui, brusquement :

— Vous, ajouta-t-il, je vous arrête! Ah! ne bougez pas ou j'appelle!

Dans l'état d'ébriété où était le garde, un enfant lui eût fait lâcher prise. Mais sa menace retint Michel, qui, tout à l'heure, voulait se dénoncer et proclamer son amour et à qui il semblait maintenant que la honte suprême serait d'être vu et que son amour fût deviné.

— Je me promenais, dit-il rapidement. J'ai entendu la musique. Je me suis approché du château. J'étais curieux d'entendre ces musiciens de Paris. Je m'en retournais quand vous êtes venu. Laissez-moi partir. Je n'ai rien sur moi, mais je vous revaudrai cela.

Barlot paraissait ne plus songer à Michel. Il regardait la fenêtre où Olga et Leïta causaient ensemble. Cette contemplation l'absorbait entièrement et semblait lui causer une émotion étrange. Il ne tenait plus Morgan, mais il se retenait à lui, se cramponnant au bras qu'il avait saisi avec cette ténacité de l'ivrogne qui a trouvé un appui.

— Venez donc! reprit le jeune homme; nous causerons en chemin. D'ailleurs, poursuivit-il, frappé d'une réflexion subite, pourquoi m'arrêter? Je suis invité au bal.

Avec un ricanement hébété :

— Invité, vous? répondit le garde. A d'autres! Est-ce qu'on invite les assassins?

Michel n'eut pas de peine à se contenir. Que lui importait une insulte partie de si bas, ou, à vrai dire, une insulte quelconque? Il essaya tranquillement d'un argument nouveau : on irait se rafraîchir quelque part. Mais Barlot ne l'écoutait pas. Il considérait de nouveau la fenêtre d'un regard stupide, marmottant entre ses dents le dernier mot de sa réponse outrageante :

— Assassin! assassin! assassin!

Tout à coup son expression abrutie s'éclaira d'une lueur féroce.

— Il rit! s'écria-t-il.

Anatole de Balaguier avait rejoint Olga et Laïta, et quelque sottise qu'il venait de dire provoquait l'hilarité du vicomte.

Michel saisit à bras-le-corps Barlot, qui, étourdi par une si brusque attaque, se laissa presque sans résistance entraîner ou plutôt emporter jusqu'au milieu du jardin. Là, Morgan reprit haleine et lâcha son fardeau, qui tomba à terre. Le garde n'essaya point de se relever tout à fait; il s'assit et, ramassant sa casquette qui gisait à côté de lui, il la contempla longuement, et, d'un accent mélancolique :

— Vous me l'avez abîmée, dit-il. Est-ce une manière, cela?

— Parbleu! reprit Michel, quand on hurle.

— Et si je veux hurler? interrompit Barlot, dont l'irritation se ranimait; si je veux qu'il m'entende, et que sa belle m'entende, et que celle qui est noyée m'entende aussi? Ramenez-moi là-bas, que j'y mette le feu et qu'ils flambent, eux et leur cassine! Je vous dis de me ramener! Vous ne voulez pas? Eh bien, je hurlerai! continua le garde, qui élevait de plus en plus la voix.

Et, tournant vers le château ses yeux chargés de rage et de haine :

— Je te défends..., cria-t-il.

Le reste du cri sortit étouffé de la bouche que bâillonnait la main de Michel. Mais, si indistinct qu'il fût, Morgan l'entendit. Il retira sa main et, d'une voix vibrante :

— A qui défendez-vous de rire? demanda-t-il. Qui appelez-vous assassin?

Pour toute réponse, il reçut à la face le rire stupide et méchant de l'ivrogne. Il saisit celui-ci à la cravate et réitéra sa question d'un ton qui eût effrayé un homme aussi résolu, mais moins gris que ne l'était Barlot.

— Vous voulez me faire causer? balbutia ce dernier. Pas de ça, minette! Étranglez-moi seulement, vous ne m'empêcherez pas de les griller! Tout de même, vous avez abîmé ma casquette. Ah! voilà! si vous n'aviez pas abîmé ma casquette, je vous aurais raconté comment on a ficelé votre affaire avec Rose.

W. DE LA RIVE.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA ROMAÏKA

La *Romaïka*, cette danse nationale grecque est surtout en faveur parmi les jeunes filles de l'Attique et de la Crète. Celles-ci, quand les travaux de la journée sont terminés, se réunissent dans quelque prairie, le long de laquelle viennent mourir les flots bleus de la Méditerranée. Elles marchent pieds nus, mais elles sont ravissantes à voir avec leur costume simple et pittoresque.

Ces gracieuses enfants se tiennent par la main, elles forment une longue chaîne, et suivent celle qu'elles ont choisie pour guide dans toutes sortes de détours et d'évolutions. En même temps, elles rient, elles chantent; leurs bras s'arrondissent, leur corps s'agite en cadence. Un tambourin de berger et une mandoline, voilà tout l'orchestre de la fête.

La jeune fille qui conduit la romaïka est d'ordinaire remplie de caprices et de fantaisies. Souvent elle entraîne ses compagnes sur le sable humide; parfois, pendant sa course folle, elle bondit dans la mer; aucune des danseuses ne rompt pourtant la chaîne, quand même la coryphée semblerait se risquer trop loin, quand même la vague ferait jaillir son écume à leur visage.

Les hommes du village, assis sur la rive, fument et contemplent paisiblement ces ébats de la jeunesse. Le voyageur qui surprendrait en passant un de ces tableaux naïfs et gais, ne pourrait s'empêcher de songer à la Grèce du vieil Homère.

A. DARLET.

LA GEMMI

Des rochers à pic, formant une muraille verticale de plus de huit cents mètres, dominent au nord-ouest les bains de Louèche, dans le canton suisse du Valais. Cette paroi appartient à la Gemmi, haute montagne de la chaîne des Alpes bernoises qui sépare la vallée de Leuk de celle de la Kander.

Au siècle dernier, un sentier difficile et dangereux traversait déjà la Gemmi; mais de 1736 à 1741, les gouvernements de Berne et du Valais firent construire à frais communs la route actuelle par une compagnie d'ouvriers tyroliens. Cette route, en zigzag, praticable pour les bêtes de somme, présente un développement de plus de trois mille mètres, des bains jusqu'au col. Sa largeur varie de un à deux mètres; en diverses places, elle est garnie de gardefous. Elle n'offre aucun danger; mais les voyageurs sujets au vertige sont obligés, à certains endroits, de prendre la main de leur guide.

On nomme la Grande Galerie l'endroit où le roc surplombe. De l'autre côté on aperçoit un trou taillé dans le rocher, auquel conduit une échelle, et qui servit, dit-on, d'ermitage et de corps de garde.

Il faut une heure trois quarts pour monter du pied de cette paroi jusqu'à son sommet; c'est-à-dire à deux mille trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et à près de neuf cents mètres au-dessus des bains de Louèche. On y trouve souvent de la neige au milieu de l'été. Parvenu au col, le voyageur jouit d'un admirable panorama. A ses pieds s'étendent la vallée de Louèche, le ravin de la Dala, une partie de la vallée du Rhône, et, au-dessus des montagnes qui dominent la rive gauche de ce fleuve, se dressent les plus hautes cimes de la chaîne des Alpes du Valais et du Piémont.

R. BRYON.

SALON DE 1868

(Huitième article.)

LE GENRE (suite).

Mérino. — Worms. — Hermans. — Pollet. — Van Hove. — D. Baron. — Voillemot. — Dansaert. — Van Elven. — Zamacoïs.

Que vous dire du genre, en dehors de la modernité?

Nous avons entendu vanter une douzaine de toiles, savoir :

L'Amour et le Vin par M. MÉRINO. Le fait est qu'il y a là, assise devant ce cavalier qui se grise, une jeune femme blonde charmante, avec un délicieux casaquin de soie rose à manches blanches que je vois encore; c'est dommage que ce jeune visage accentué bizarrement, comme tous les types de M. Mérino, se fonde dans une sorte de brouillard.

La Romance à la mode, par M. JULES WORMS. Scène du premier Empire reproduite avec un talent remarquable, et d'un pinceau très-net, très-ferme, très-spirituel.

Des *Moines au réfectoire*, par M. HERMANS. Page originale, d'une franchise et d'une exubérance rabelaisiennes. Prendre garde seulement à certaines transparences qui rappellent l'école Couture.

Une *Femme à sa toilette* et une *Odalisque*, par M. POLLET. Deux petites aquarelles qui compteront parmi les peintures les plus précieuses et les études de nu les plus remarquables du Salon : — deux bijoux.

Toujours seule. Une figure d'un sentiment charmant, par M. VAN HOVE, l'auteur des *Orphelines hollandaises*.

La belle Journée! par M. DOMINIQUE BARON : trois femmes en costume Watteau, assises nonchalamment sur l'herbe, au milieu d'arbres d'une jolie silhouette; sous un ciel lumineux et gai, d'une limpidité, d'une fluidité merveilleuses. (Et à propos de ce délicieux tableau *Louis XV*, de M. BARON, je me demande comment je n'ai pas cité ailleurs *le Nid*, de M. VOILLEMOT, un talent d'une grâce maniérée et qui sent la poudre de riz, mais à qui l'on ne saurait contester une originalité bien tranchée et reconnaissable à cent pas.)

Et une spirituelle *Vente de tableaux* au XVIIIe siècle, par M. DANSAERT, — et la poétique *Nuit vénitienne*, un peu noire d'encre, *le Favori du roi*, de M. VAN ELVEN, — et un très-joli tableau de M. ZAMACOÏS, scène du XVIe siècle, représentant un Triboulet qui descend majestueusement un escalier au milieu des échines inclinées des courtisans...

Mais comment tolérer de pareils sujets? Quelle vérité voulez-vous qu'il y ait dans des scènes de l'autre monde que personne n'a pu étudier sur nature?

Voilà pourtant le seul argument qu'invoquent contre l'histoire le réalisme contemporain et *la modernité*, sa fille.

Comment, du premier coup, n'en a-t-on pas senti la faiblesse? Comment le génie et le bon sens de Proudhon ont-ils pu ramasser une pareille théorie pour exhausser un peu le piédestal qu'il fait à son ami Courbet des morceaux de l'art académique?

Comment Proudhon ne sent-il pas qu'il se donne un démenti à lui-même quand il assure que, dans sa jeunesse, il ne voyait jamais sans une émotion héroïque une des plus fausses peintures du vieux David, le *Léonidas aux Thermopyles?* Depuis, Proudhon a raisonné son émotion et il est parvenu à en rire. Histoire grecque, type grec, nudité grecque, inscription grecque et tout grec, qu'importent ces archaïsmes, comme dit Proudhon, aux Parisiens de 1838?

C'est cependant l'émotion de Proudhon encore jeune et point raisonneur qui avait raison. Le tout est de fixer d'abord le rôle de l'histoire. Est-ce l'exactitude qu'on lui demande, ou seulement *l'impression?* Tout est là. Si vous avez été ému réellement et profondément, comme vous le dites, que voulez-vous de plus? L'effet n'est-il pas obtenu, la leçon n'est-elle pas donnée? Exactitude même, est-il donc si difficile d'en approcher? Le cœur humain, ce sujet éternel de vos romans et de vos tableaux, change-t-il d'un pays à l'autre, d'un siècle à l'autre? Le type des races lui-même se modifie-t-il d'une façon si sensible, et le fellah de nos jours est-il si différent de l'Égyptien à qui les Pharaons faisaient bâtir des pyramides?

Je ne vous parle pas des renseignements que donnent les statues, les médailles, les monnaies, les livres. Mettons que tout cela manque et que la scène historique soit une évocation complète. Si je crois vraiment voir passer devant mes yeux les générations éteintes et si je frémis à leur souffle, je n'en demande pas davantage, et je n'en louerai que plus haut le peintre qui saura s'élever à de pareilles créations.

Notez du reste, pour dernière contradiction, que nos réformateurs qui ne veulent plus de l'histoire peinte, n'osent parler pourtant de supprimer l'histoire écrite, où se trouvent exactement les mêmes difficultés. Notez aussi qu'ils ne s'avouent pas à eux-mêmes que les ancêtres et les dieux même du réalisme, Rembrandt, Jordaens, Ribeira, ont peint des Christs et des Césars, et n'en sont pas moins vrais pour cela.

Il est bon certainement de nous montrer à nous-mêmes tels que nous sommes, nous qui vivons avec nos modes, nos mœurs, nos vices, nos ridicules; mais nous ne nous voyons nous-mêmes qu'à travers nos préjugés, nos intérêts locaux ou personnels, et nous n'y voyons pas bien juste. La grande, l'impartiale et solennelle leçon, c'est celle que donne à l'humanité le spectacle de son passé. C'est dans cette comparaison qu'elle grandit et se fortifie... Et voilà ce qui fait la puissance de l'histoire et le rang élevé qu'elle occupe dans la hiérarchie des arts. Puissance populaire, quoi que vous en disiez, car si le *genre* règne sans partage dans nos Salons, l'histoire, dans les monuments publics, parle à tout venant, et le peuple ne connaît qu'elle. J'ai peine à croire qu'elle y cède, d'ici à longtemps, sa place au réalisme déjà vieilli, de même à la modernité, sa fille, — j'allais dire : sa *demoiselle*.

XI

LES PAYSAGISTES

MM. Corot. — Daubigny. — P. Huet. — Harpignies. — Breton. — Lavieille. — Ph. Rousseau. — Jongkind. — Chintreuil. — Lansyer. — De Cock. — Lambinet. — G. Colin. — Carolus Duran.

Trêve de théories. Le paysage contemporain n'en fait pas; en marche-t-il plus mal? Et le bonhomme Corot, son maître populaire, qui ne se pose ni en réaliste, ni en idéaliste, est-il pour cela moins vrai que M. Courbet? A-t-il moins de style que feu M. Ingres? Il est devenu chef d'école du consentement unanime, sans avoir pris la peine de se faire passer au préalable pour le prophète et le révélateur d'une religion nouvelle. Modestie tout à fait remarquable en un siècle où, comme l'a dit quelqu'un, on ne peut plus ouvrir sa fenêtre sans risquer de cracher sur un apôtre.

Toute la doctrine de Corot se borne à un conseil. « Il recommande à ses élèves de ne choisir que des sujets qui répondent à leurs impressions, jugeant avec raison que l'âme de chaque artiste est un miroir dans lequel vient se réfléchir la nature d'une façon particulière. » N'est-ce pas là aussi tout son secret? N'est-il pas clair que ces études faites à travers une émotion sincère, auront à la fois un corps et une âme, nous donneront en même temps la vérité et la poésie de la vérité : voilà tout l'art. Corot le ramène, sans s'en douter, à la vieille et simple définition de Bacon : *Homo additus naturæ*, l'homme ajouté à la nature.

Mais ce n'est pas pour parler de Corot que nous commençons cet article, ni de Daubigny, ni de Paul Huet, ni de MM. Harpignies, Émile Breton, Lavieille, Philippe Rousseau et autres talents connus du Salon de cette année. La place va nous manquer. Il nous faut donc la réserver autant que possible aux noms nouveaux et aux personnalités discutées. Je les cite au hasard du carnet.

M. JONGKIND. L'originalité peut-être la plus tranchée, la plus absolue de l'art contemporain, et cela par cette raison qu'elle en est la plus naïve. Le seul peintre, je crois, qui fasse exactement et *uniquement* ce qu'il sent. Aucune toilette en vue du public; aucun sacrifice à une tradition ou à une école quelconque.

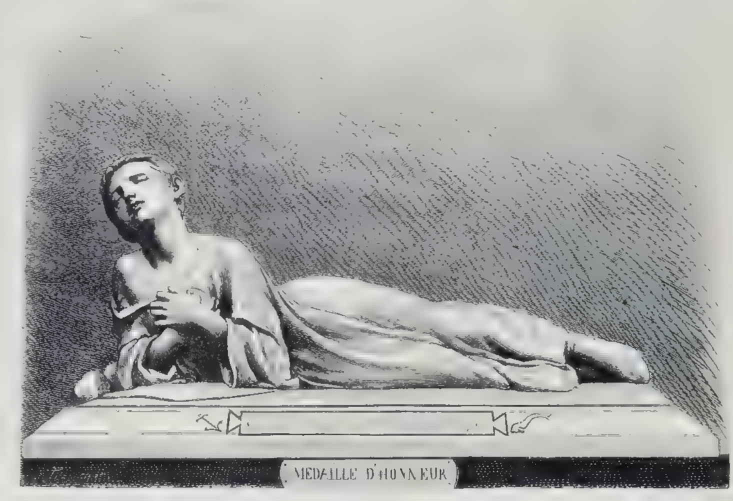
Les Jongkind de cette année ne visaient évidemment pas à être des événements. D'un côté un petit tableau de *Patineurs*, grand comme rien : de l'autre un petit paysage d'une parfaite simplicité; deux ou trois maisons à tuiles rouges se mirant dans une sorte de petit lac et flanquées d'un de ces moulins à vent qu'on trouve à tous les horizons de la Hollande. — Quel artiste pourtant n'a vu, du premier coup, ces deux toiles sans prétention? — On n'a jamais besoin de chercher un Jongkind. Où qu'il soit, près du plafond comme à la rampe, — quoi qu'il fasse, clairs de lune, effets du matin, paysages ou marines, vues de Paris, ou de la Normandie, ou de la Hollande, si vous l'avez vu une fois, vous le recon-

naissez toujours, entre mille, sans qu'il fasse pourtant le moindre effort, sans qu'il tire le moindre pétard pour attirer votre attention.

Jongkind se trahit par sa simplicité même, qui éclate, comme une dissonance vibrante, au milieu des conventions et du maquillage de la peinture ordinaire. Celui-là aime vraiment, profondément, passionnément la nature. Il a toutes les délicatesses et toutes les brutalités de l'amour vrai, des colorations exquises, d'une finesse et d'une limpidité admirables; une exécution d'une certaine âpreté, aux accents spontanés et énergiques, mais tombant si juste, si sentis, qu'on ne saurait les déplacer sans déranger l'équilibre, troubler e charme, gâter tout l'effet du tableau. Il semble qu'un faune en qui palpiterait l'âme même de la nature, qui serait pénétré de toute sa sève, imprégné de tous ses parfums, ne la peindrait pas autrement, et n'en ferait pas des tableaux plus délicieusement sauvages.

M. Chintreuil. Il expose un tableau bien bizarre; c'est un effet de matin dans une vaste plaine couverte de foins coupés, et rayée çà et là par des champs de colza. De là une série de terrains vert-clair ou rose qui font, sous les rayons du soleil levant, un effet d'une étrangeté presque invraisemblable, mais charmante. L'espace est immense. L'horizon se perd dans des vapeurs lumineuses d'une parfaite justesse. En somme, une toile très-poétique et très-observée.

M. Lansyer. Le livret le dit élève de MM. Courbet et Harpignies. Sa peinture reflète vaguement Corot, mais avec une exécution plus affirmée et plus écrite. Il n'y a pas, au Salon, beaucoup de toiles d'un plus beau style et d'un plus ferme caractère que sa *Fontaine en Bretagne*, ombragée de grands arbres qui se détachent en force sur un ciel pâle et fin, et entourée de ces porteuses de cruches qui sont de si beaux motifs à poses pittoresques et à silhouettes élégantes, — depuis Rebecca, premier modèle du genre.



SALON DE 1868. — *TARCISIUS, MARTYR CHRETIEN,* STATUE EN MARBRE DE M. FALGUIÈRE.
(*Médaille d'honneur.*) — Dessin de M. Paul Philippoteaux

M. César de Cock. Après le délicieux *Printemps* de Daubigny, il faut citer immédiatement celui que M. C. de Cock expose sous ce titre : *La Bruyère à Sèvres*. Ce tableau-ci servirait même de pendant à l'autre que personne, à coup sûr, ne s'en scandaliserait. Une franchise, une fraîcheur, une saveur remarquables. Plus de ces teintes d'encre délayée qui attristaient jadis les meilleurs paysages de M. de Cock. Cette fois il a quitté le deuil, et définitivement, j'espère.

M. Lambinet. Encore un changement heureux : renonce-t-il à la peinture d'animaux? Nous ne nous en plaindrions pas, malgré l'habileté très-réelle de l'artiste; il y rappelait Troyon et ne le rappelait pas par ses plus beaux côtés. Mais, cette année, M. Lambinet nous apporte une *Vue de Dieppe* charmante, et où il a le mérite de ne rappeler personne. Peinture franche, lumineuse; mise en scène originale. La ville est rejetée à l'horizon, où elle s'allonge en pittoresques découpures, tandis que l'avant-plan est donné à un paysage largement ensoleillé.

M. Colin (Gustave). — Avouerons-nous franchement à M. Colin que nous n'aimons pas sa *Rue de Fontarabie ?* Cela ne manque pas de franchise et de mordant; mais cette série de chiffons omnicolores qui pendent de ci, de là, aux fenêtres et aux balcons, aboutissent à un de ces bariolages que les anticoloristes nous donnent si souvent pour de la couleur. C'est pourtant un vrai coloriste, s'il en fut, que M. Colin; son autre toile, l'entrée du *Port de Pasages* (Espagne), le dit assez haut. Ceci est d'un aspect sévère et large, sans la moindre coquetterie; la peinture est d'une rare souplesse, mais mate, solide et d'une grande unité dans le ton local, comme dans ces admirables paysages de Vélasquez qu'on ne trouve plus qu'à Madrid et à Londres. Ce port de Pasages — port rustique — vous représente une eau plate, bordée de hauts talus aux teintes tristes. Les dilettantes de couleur locale diront à M. Colin que sa barque du premier plan manque de caractère elle pourrait voguer à

SALON DE 1868. — *LA LECTURE DE LA BIBLE EN ALSACE* (TABLEAU DE M. BRION (*Médaille d'honneur*); appartenant à M. Durand-Ruel. — Dessin de M. Paul Philippoteaux



PARIS. — L'ANCIEN MARCHÉ AUX VEAUX, BOULEVARD SAINT-GERMAIN; dessin de M. Delannoy. — Voir page 402.



CONCOURS INTERNATIONAL DE TIR A STRASBOURG; dessin de M. E. Schweitzer. — Voir page 403.

Saint-Ouen, et ne nous avertit pas que nous sommes en Espagne. Mais le moyen d'en douter, en regardant le ciel? Comme il est lumineux, profond, limpide! Le ciel de l'Italie lui-même a-t-il jamais cette éblouissante clarté, que l'œil a parfois peine à soutenir, et qui fait que l'Espagne est, par excellence, le pays des borgnes et des aveugles? Quels beaux et blancs reflets elle jette sur ces eaux mélancoliques! Et comme ils sont charmants, les petits rameurs de l'horizon, qui semblent aller se noyer joyeusement dans cette mer de lumière!

M. DURAN (Carolus). — Sujet analogue, qualités analogues de souplesse et de sévérité. Ici nous sommes sur les bords du Tage, dans les environs de Tolède. Au loin, ces sierras granitiques, aux profils farouches, aux descentes verdoyantes, qui bordent tous les horizons de l'Espagne, et que Vélasquez a si bien peintes dans son portrait équestre du petit prince don Baltasar Carlos, du musée de Madrid. En revenant d'Italie, d'où il avait rapporté cette grande *Vendetta*, qui a été le succès d'un de ces derniers Salons, M. Duran a eu la bonne idée d'aller compléter son éducation de peintre en Espagne. Ses colorations s'y sont beaucoup assouplies, enrichies, rafraîchies.

JEAN ROUSSEAU.

L'ANCIEN MARCHÉ AUX VEAUX

Encore un souvenir du vieux Paris que la pioche des démolisseurs fait disparaître. L'ancien marché aux veaux, dont notre gravure reproduit le pittoresque aspect, était situé sur le boulevard Saint-Germain, au coin de la rue de Pontoise. Le nouveau marché a été transporté aux abattoirs de la Villette. Ainsi se trouvent centralisés en cet endroit tous les services de la boucherie parisienne. Avant d'effectuer ce déménagement, probablement définitif, le marché aux veaux avait accompli plusieurs pérégrinations sur divers points de la ville. Établi d'abord à l'extrémité de la rue Planche-Mibray, sur la vieille place aux Veaux, non loin de la tour Saint-Jacques, dont le surnom a conservé, à travers les siècles, le souvenir des boucheries d'autrefois, le marché aux veaux fut démoli là et reconstruit sur le quai des Ormes en 1646. On le transporta, en 1774, dans la rue de Poissy, ouverte à travers l'enclos du collège des Bernardins.

On voit qu'à maintes époques les veaux, qui fournissent un appoint très-considérable à l'alimentation des Parisiens, ont été l'objet d'une touchante sollicitude de la part de nos édiles.

X. DACHÈRES.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Comment le hasard peut donner la fortune. — Une jeune fille qui tricote et un voyageur qui est fatigué. — Une source qui sort de terre. — Un mamelon stérile qui se couvre de verdure. — Miracles de l'horticulture. — Qui finit par un mariage.

Il y a vingt-cinq ans, une jeune fille, assise tristement sur le seuil de sa porte, travaillait à un tricot de laine, non sans quitter de temps à autre sa besogne pour essuyer les larmes qui tombaient de ses yeux. Le cadre dans lequel elle se trouvait placée semblait tout à fait disposé pour se trouver en harmonie avec le teint brun, les yeux noirs, les petites mains fines et de race, et le costume pittoresque de la pauvre désolée. C'était une maisonnette construite en pierres sèches, au bas d'un mamelon stérile, sec, aride, entre les interstices rocailleux duquel se montraient à peine çà et là quelques-unes des maigres herbes sauvages qui arrivent, par une sorte de miracle, à pousser dans les terrains les plus impropres à la production végétale. Seule, une chèvre gaie, alerte, familière, courait de çà de là, escaladait en quelques bonds le mamelon, les descendait plus vite encore pour venir frotter doucement le bout de son museau frais contre la main de sa maîtresse, et donnait quelque vie à cette solitude presque lugubre d'autant plus qu'elle se trouvait à dix bons kilomètres d'Antibes, loin de toute espèce de route praticable aux voitures et sans autre moyen de communication qu'une sente étroite, ou plutôt une large ornière remplie de cette poussière blanche et âcre qu'on ne trouve que dans le midi de la France.

A sa grande surprise, Mariette (c'est ainsi que s'appelait la jeune fille) vit tout à coup apparaître devant sa porte un vieillard qui semblait accablé de fatigue, et qui demanda la permission de se reposer un moment à l'ombre de la chaumière.

— Si vous pouviez joindre à cet acte d'hospitalité une tasse de lait et un morceau de pain, ajouta-t-il, vous compléteriez votre bonne action, car je me suis égaré ce matin en herborisant, et je me meurs littéralement de soif et de faim.

Mariette fit un signe à la chèvre, qui accourut docilement et présenta son large et lourd pis aux doigts effilés de sa maîtresse, qui remplit de lait une grande tasse en bois. Tandis que le voyageur buvait ce lait avec avidité, Mariette alla chercher un morceau de viande froide, quelques fruits et un chanteau de pain qui, pour compter déjà plusieurs jours de cuisson, n'en parut pas moins savoureux à l'affamé.

— Mon enfant, dit celui-ci à Mariette quand il se sentit rassasié, et reposé, jusqu'à présent je ne me suis occupé que de moi; voulez-vous bien me permettre maintenant de m'occuper de vous? Vous pleuriez tout à l'heure quand je suis arrivé. A votre âge, les chagrins du cœur peuvent seuls triompher de l'heureuse insouciance de la jeunesse. Voyons! vous aimez quelque beau gars qui ne vous aime pas, le maladroit, ou qui vous aime, mais duquel vous séparent des circonstances que vous allez me raconter, n'est-ce pas? Je ne crois point au hasard; ce n'est donc point le hasard qui m'a conduit ici pour que vous me veniez en aide, et que je vous vienne en aide à mon tour. Voyons, parlez-moi comme si j'étais votre père; j'en ai l'âge et les instincts.

— Mon père et ma mère sont morts, répondit Mariette. Ils ont laissé pour tout héritage à leur orpheline cette cabane et ce bout de terrain stérile. Les parents de Louis me trouvent trop pauvre pour me le laisser épouser. Voilà toute mon histoire.

— Je ne suis guère riche moi-même, répondit le vieillard; mais, à défaut d'argent que je ne possède point, je puis, quoique je ne sois point sorcier, soyez-en bien certaine, transformer cette propriété en un petit paradis terrestre et lui donner une grande valeur. Laissez-moi étudier un peu les moyens de réaliser mes promesses, maintenant que, grâce à votre hospitalité, je me sens alerte et dispos comme un jeune homme.

Il procéda ensuite à un examen long et sérieux du terrain. Quand il eut terminé ce travail :

— Mon enfant, dit-il, il n'y a pas moyen d'amener d'eau sur le mamelon qui domine votre héritage; mais, malgré cela néanmoins, on peut le rendre fertile. Quant à la petite vallée où s'élève cette maison, avant peu il en sortira là, à cet endroit où je pose mon bâton de voyage, une jolie fontaine, fort abondante, ma foi, et qui fécondera tout autour d'elle. Je suis botaniste par passion, mais je suis hydroscope par profession, c'est-à-dire que je sais découvrir les sources souterraines, non pas à l'aide d'une baguette magique, mais à l'aide d'études géologiques. Or, je le répète, il y a, là, à deux mètres au plus de profondeur, une source abondante. Nous commencerons par elle, et demain je viendrai avec des ouvriers intelligents délivrer l'eau captive sous le sol de votre jardin et la mettre à votre disposition.

Le lendemain, en effet, le vieillard revint avec quatre hommes qui, à coups de pioche et sous la direction de l'étranger, mirent en liberté la source, lui creusèrent un lit et la firent serpenter à travers le jardin desséché de Mariette, ébahie et n'en pouvant croire ses yeux.

— Avec des graines que voici, un arrosoir dont je vous fais don, et de bons petits bras qui, pour être menus, n'en sont pas moins, je le parie, infatigables à la besogne, vous possédez maintenant les moyens d'obtenir, non-seulement des fruits et des légumes, mais encore des primeurs qui se vendront cher à ceux qui vont les acheter de ferme en ferme pour les expédier à Paris, et qui ne manqueront pas de faire assidûment emplette des vôtres dès qu'ils sauront que nulle part, dans le pays, on n'en trouve de plus abondantes, de plus belles et de plus précoces. Je vous enseignerai comment il faut vous y prendre pour obtenir promptement tout cela.

Maintenant occupons-nous de planter et de peupler ce mamelon sec, et nu. Pour cela, je vais recourir aux plus belles plantes de la flore de votre pays, celles qui résistent le mieux sans culture aux longues sécheresses de l'été. J'y ajouterai, s'il le faut, les végétaux du nord et du sud, dont le tempérament peut également supporter le manque d'eau et qui poussent sur les crêtes des murailles, dans les interstices des rochers et sur les flancs méridionaux des montagnes. J'aurai soin encore de recourir aux plantes grasses à souches charnues, à racines profondes et à épiderme épais. Enfin je compléterai cet ensemble, qui n'est pas déjà sans mérite, par la culture des plantes qui fleurissent en hiver et au printemps, c'est-à-dire avant les longues sécheresses. Voilà pour le sommet le plus élevé du mamelon.

Au-dessous, en descendant là où il y a plus de chances de rencontrer une terre moins âpre et moins torréfiée je mettrai des plantes annuelles grimpantes; une pompe à main que je joindrai à vos ustensiles de jardinage vous permettra de lancer et faire parvenir jusqu'à elles quelques gorgées d'eau de votre source : cet arrosage suffira à leur donner le développement rapide qui les caractérisent dans ces contrées.

Le reste du terrain se couvrira d'arbrisseaux et d'arbres parmi lesquels domineront des conifères méridionaux que nous ne planterons pas trop jeunes, afin qu'ils puissent mieux résister aux feux du soleil d'été et apporter avec eux de l'ombre.

Nous touchons à l'automne; le moment est favorable, mettons-nous donc à l'œuvre.

En effet le vieillard, qui, tout en parlant de sa pauvreté, — il est vrai qu'il n'en parlait qu'en souriant — semblait ne pas regarder beaucoup à l'argent, revint à sept ou huit jours de là avec un chariot rempli d'arbres, d'arbustes, de plantes et de graines.

C'étaient d'abord des pins (d'une espèce particulière) susceptibles d'atteindre de belles proportions, dont le port élégant imprime un aspect tout spécial au paysage, et qui n'ont rien de la roideur des pins du Nord; on les reconnaît à leur feuillage, d'un vert gai et à leur charpente des plus accidentées. Venaient ensuite diverses espèces de chênes; le chêne-vert, le chêne-liége et le chêne-kermès, le chêne à feuilles caduques, et notamment le *quercus pubescens*, si précieux en été par la fraîcheur de son ombrage. Les arbustes à feuilles persistantes étaient nombreux et devaient contribuer à l'ornementation de la partie du mamelon située au nord. Citons le laurier, l'arbousier, le grenadier, le laurier-rose, le lentisque, le laurier-tin, les *phillyrea*, les *rhamnus alaternus*, les *juniperus lycia* et *oxycedrus*, les genêts épineux, les sparteries, la nicotine verte, et parmi les plantes sous-frutescentes, plusieurs beaux cytises, le romarin, le thym vulgaire et la lavande.

Les plantes herbacées consistaient en iris et en nombreuses espèces de narcisses : on y voyait en outre plusieurs tulipes, la scille des ophris, qu'on appelle je ne sais pourquoi des *hommes pendus*, de *sorchis*, des *linées*, des *gradiolus*, de nombreuses et belles espèces de la famille des composées : l'*atractylus humilis*, le *galactites tomentosa*, le *leuzea conifera*, l'acanthe molle, la férule commune, constituant un admirable fonds de végétation qui ne demande jamais le secours du jardinier.

Ajoutez à cette végétation indigène des plantes exotiques, déjà presque partout naturalisées : l'*agave americana* dont les hampes gigantesques embellissent le paysage, des *pountia* et d'autres belles plantes de la famille des cactées, plusieurs *yucca*, plusieurs *mesembrianthemum* et notamment l'*edule* et l'*acinaciforme*, l'*aloès fruticosa*, *vulgaris*, *verrucosa*, *imbricata*, *humilis*. Toutes ces plantes grasses réussissent admirablement dans les terrains secs. Le vieillard passa ensuite à la famille des dattiers et des *chamærops* : le palmier (*jubæa spectabilis*) dont le feuillage l'emporte de beaucoup par sa beauté sur celui du dattier, apparut non moins robuste. — Une place importante fut réservée aux *eucalyptus* qui, en quelques années, deviennent de grands et beaux arbres : citons encore le *globulus*, le *robusta* et le *diversifolia*. — Mais c'est surtout l'admirable groupe des *mimosa*, dont les fleurs d'un jaune d'or décorent nos jardins pendant l'hiver, sur lequel avait insisté le vieillard; quinze à vingt espèces résistent à un froid de 3 à 4 degrés, et ne souffrent nullement des longues sécheresses de l'été; il avait encore : *misa trinervis*, *latifolia*, *cultriformis*, *albicans*, *argyrophylla*, *verticillata*, *rotundifolia*, *longifolia*, *linifolia*, *retinodes*, les magnifiques *acacia dealbata*, *lophantha* et *speciosa* qui étonnent par le luxe et la rapidité de leur végétation, comme par l'élégance de leur feuillage, mais sont un peu plus sensibles au froid, enfin l'acacia *julibrissin*, merveille d'élégance et de grâce, qui toutefois ne conserve pas ses feuilles en hiver.

Le voyageur continua ses plantations par d'autres végétaux que M. Germain de Saint-Pierre énumère dans son étude sur les *plantes décoratives et rustiques de la Provence*.

« De tous les arbustes, dit cet horticulteur, celui dont je recommande le plus la culture en grand, c'est le rosier, non moins séduisant dans le midi que dans le nord, et qui n'a à redouter aucune concurrence des plantes nouvelles venues. Les nombreuses variétés du rosier de Bengale sont d'un charmant effet, plantées comme clôtures le long des routes, mêlées à l'aubépine du nord, à l'aloès (*agave*) et au grenadier du midi. Je recommande surtout de multiplier la variété *indica major* qui est très-robuste et remplace comme sujet pour la greffe, les églantiers du nord qui supportent beaucoup moins nos longues sécheresses. — Quant aux rosiers greffés, roses thé, roses hybrides remontantes, roses Banks et autres, les dimensions ou le nombre de leurs fleurs, leur éclat éblouissant, leur parfum délicieux, laissent bien loin les rosiers les mieux réussis des plus belles collections du nord. »

Si, au milieu d'une végétation presque orientale, le rosier conserve une si grande valeur, les plantes herbacées vivaces des parterres du nord doivent naturellement aussi occuper une place importante dans les jardins de la Provence. Il faut y multiplier, jusqu'à la profusion, par de nombreux semis, les collections d'œillets, d'œillets de Chine et de poëte (*dianthus caryophyllus*, *sinensis* et *barbatus*), la giroflée de muraille (*cheiranthus cheiri*) et la giroflée commune (*matthiola incana*), dont les variétés se multiplient à l'infini; les valérianes, les *calendula*, les *petunia*, la belle série des variétés du muflier (*anthirrinum majus*), et, en général, toutes les plantes qui croissent naturellement dans les rochers, les murailles et les lieux secs. Toutes ces plantes robustes, n'ayant pas à souffrir du froid, deviennent presque vivaces. N'oublions pas les ricins, plantes herbacées annuelles dans le nord, devenant, sous notre climat, de grands et beaux arbres qui ne périssent que dans les hivers exceptionnellement rigoureux.

Le vieillard enseigna encore à la jeune fille à multiplier de bouture les espèces et variétés robustes de *pelargonium* qui continuent à végéter avec vigueur et à fleurir pendant la plus grande partie de l'hiver. Parmi les plantes utiles dans les grands jardins, il apporta les diverses variétés du soleil (*helianthus annuus*) et une belle collection de *canna*, qui ne sauraient prospérer que dans le voisinage de l'eau. Mentionnons parmi les plantes qui demandent quelques arrosements, une collection des belles-de-nuit (*mirabilis*), et des capucines (*tropæolum majus et lobbianum*).

Les plantes grimpantes, les plus remarquables peut-être, celles qui réussissent le mieux dans le midi, appartiennent à la famille des cucurbitacées; la plupart sont annuelles, il est vrai, mais la rapidité de leur croissance, l'exubérance de leur végétation compensent bien leur courte durée, qui est de juin à novembre. Les plus remarquables sont le *trichosanthes colubrina*, dont le fruit présente l'aspect d'une longue couleuvre, et dont les fleurs blanches et odorantes ont des pétales longuement ciliés; le *coccinia indica*, dont le feuillage ressemble à celui d'un lierre, et dont les fleurs tubuleuses blanches et les fruits ovoïdes écarlates décorent admirablement les tonnelles; le *lagenaria sphærica*, dont les fleurs larges, à odeur de framboise, et les beaux fruits verts maculés de blanc, couvrent, en quelques mois, les plus hautes palissades, et couronnent de leur feuillage les plus grands arbres.

Ai-je besoin de vous dire que l'année suivante, au printemps, non-seulement Mariette possédait un jardin qu'on venait voir de tous les points du pays, mais encore qu'elle avait pour la seconder quatre jardiniers travaillant sous les ordres de son mari Louis.

Deux ans après les jeunes époux achetèrent trois nouveaux mamelons qu'ils fécondèrent et peuplèrent de végétaux

comme le premier. Aujourd'hui riches et heureux ils vont marier leur fille à un jeune voisin pauvre, qu'elle aime, mais digne d'elle par ses habitudes de travail. La fiancée a cinquante mille francs de dot, son mari a de l'intelligence et de bons bras. « Nous étions moins riches en nous mariant! » aime à dire le mari de Mariette à ceux qui s'étonnent de ce mariage.

Il me resterait maintenant à vous apprendre à quel botaniste Mariette et Louis doivent leur fortune. Il ne m'est point permis de le nommer; mais lisez avec attention les derniers numéros du *Bulletin de la Société botanique*, et vous y trouverez son nom imprimé tout au long.

SAM. HENRY BERTHOUD.

CONCOURS INTERNATIONAL DE TIR

DES 27, 28 ET 29 JUIN,

ORGANISÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE TIR DE STRASBOURG

C'est le 27, à une heure de l'après-midi, que toutes les sociétés de tir qui sont venues prendre part au concours se sont réunies sur la place Broglie. Le vin d'honneur, suivant les anciennes traditions de la ville de Strasbourg, fut offert aux invités. A une heure et demie, les sociétés quittèrent la place Broglie pour se rendre à la gare, où un convoi spécial préparé par les soins et offert par la société de Strasbourg, les attendait pour les transporter au champ du tir. A l'arrivée du convoi sur le champ de tir, situé dans l'île des Épis, près du grand pont du Rhin, les tireurs furent reçus par le comité de réception, ayant à sa tête MM. Humann, maire de Strasbourg; Louis Henry, président de la Société de tir; North et Seib.

Ne pouvant nous arrêter à tous les incidents de cette fête brillante, nous mentionnons le programme, qui se résumait principalement dans les exercices de tir, cortége aux flambeaux depuis le champ de tir jusqu'en ville, banquets d'honneur et d'adieu. Parmi les nombreux et brillants prix offerts à l'habileté des tireurs, nous citerons la médaille d'or donnée par l'Empereur, celle du Prince Impérial, les prix du conseil général, de la ville, du maire, et ceux d'un grand nombre de particuliers.

J. LÉVY.

COURRIER DES EAUX

Voici le moment des départs pour les eaux. Mais de quel côté se diriger? Il n'est pas, on peut le dire, un seul point de notre territoire où ne jaillisse quelque source minérale, et sous ce rapport les pays voisins ne sont pas beaucoup moins favorisés. Les baigneurs n'ont donc que l'embarras du choix, embarras parfois très-réel, par l'abondance même des richesses thermales dont ils disposent et les diverses circonstances qui peuvent modifier ou dicter leurs décisions. Je m'explique.

Pour être en mesure de se prononcer sur la convenance de telle ou telle eau, il ne suffit pas de connaître sa vertu intrinsèque; il faut de plus être renseigné sur le genre de vie, les mœurs, la nature environnante. Telle personne a besoin du silence et du recueillement des montagnes; à telle autre il faut des distractions bruyantes et animées. De même il n'est pas indifférent, pour bon nombre d'affections morbides, que les malades soient dirigés sous un ciel chaud ou sous un ciel tempéré et même froid, sur un plateau élevé ou dans une vallée profonde; qu'ils habitent la pente orientale ou au contraire le côté nord d'une colline. D'ailleurs certaines maladies étant propres à certains climats, il ne saurait y avoir de guérison qu'autant que les individus seront placés dans des conditions atmosphériques autres que celles où ils les avaient contractées. Enfin n'en est-il pas de certaines eaux comme de certains salons qu'on visite surtout à cause de la société qu'on y rencontre?

Qu'on n'aille pas toutefois en conclure que la guérison devra être uniquement attribuée aux bienfaits du voyage ou aux convenances du séjour. Non. Ce serait transposer les rôles et signaler comme la principale cause du succès ce qui n'en est que l'élément tout à fait secondaire.

Bordeu a écrit quelque part: « Je regarde comme incurable toute maladie chronique qui a résisté aux eaux minérales. » Les eaux sont en effet le plus puissant modificateur de l'organisme. C'est surtout pour les affections graves que leur valeur intrinsèque apparaît dans toute sa plénitude. Ainsi la vue d'un paysage nouveau n'a jamais guéri ni une dartre ni une nécrose, et je ne sache pas de paralysie que l'aspect d'une cascade, quelque majestueuse qu'elle soit, ait suffi pour faire disparaître.

Les eaux minérales constituent donc un médicament, mais un médicament qui, à l'opposé de ceux qu'emploie d'ordinaire la pharmacie, se présente sous la forme la plus attrayante et fait intervenir le plaisir comme un de ses principaux éléments de succès.

Ceci établi — et il était essentiel de bien faire connaître tout d'abord le terrain sur lequel nous nous plaçons — disons tout de suite en quoi consistera le *Courrier des Eaux*, qui aura désormais sa place marquée dans ce journal.

Nous passerons successivement en revue les différentes stations thermales, tant françaises qu'étrangères, qui peuvent être pour le lecteur d'un intérêt quelconque, esquissant leur physionomie de manière à donner une idée exacte de ce qu'elles sont comme bain, comme distraction, comme hygiène. Qu'il soit bien compris surtout qu'ayant à parler d'une source, jamais nous ne nous inquiéterons de son certificat d'origine. Faire entrer le patriotisme dans l'étude de semblables questions, ne serait-ce pas se tromper d'éléments et, par une déplorable confusion, substituer ses propres sympathies aux indications thérapeutiques?

La faveur est aujourd'hui aux établissements thermaux de l'Allemagne. Cela se comprend, les sources minérales qui jaillissent dans ces contrées étant, pour la plupart, privilégiées entre toutes par la beauté des sites, les agréments du séjour et l'heureuse organisation des services balnéaires. Le seul aspect des localités est déjà une disposition favorable à l'action des eaux. Comment la nature, si libérale et si belle, pourrait-elle refuser au malade une faible partie de cette force vitale qu'elle prodigue autour de lui avec tant d'abondance! L'espoir de guérir, c'est presque un commencement de guérison.

Oui, mais pour prévenir ensuite les déceptions et les regrets, il importe de distinguer ce qui peut être ici une affaire de mode; car, chose qu'on ne saurait méconnaître, la mode a fait irruption jusque dans le domaine médical. Or ses arrêts ne sont pas sans appel.

Nous aurons donc, à propos des eaux d'Allemagne, les premières qui doivent nous occuper, à opérer une sorte de triage parmi les sources les plus en renom, suivant qu'elles possèdent une valeur propre, réelle, incontestable, ou au contraire que, privées de semblables attributs, elles pourront peut-être faire oublier la maladie, mais non en triompher. Ainsi, par exemple, est-il vrai que les eaux d'Aix-la-Chapelle puissent, sans désavantage, remplacer nos eaux de Baréges ou de Bourbonne? Kreuznach vaut-il réellement mieux que Salins? Ems justifie-t-il les vertus minérales qu'on lui attribue pour le traitement des maladies du système nerveux et des voies respiratoires? Est-ce bien à Schwalbach qu'il importe d'envoyer les anémies et les chloroses? Wiesbaden convient-il aussi bien, ou même mieux que Vichy, pour les goutteux? Enfin les eaux de Baden-Baden sont-elles, comme l'a dit M. Constantin James, « des eaux fort complaisantes dont les vertus thérapeutiques sont un peu ce que chacun désire qu'elles soient? » Toutes questions que nous aurons à élucider.

Nous venons de prononcer le nom de M. Constantin James. C'est qu'en effet personne ne s'est occupé de la science hydrologique avec plus de méthode et de succès, et n'a contribué davantage, tant par ses écrits que par sa pratique, à en vulgariser les notions. Aussi son *Guide* sera-t-il notre conseiller, comme il est celui de tout baigneur qui se rend aux eaux.

Mais nous avons voulu plus encore. Nous sommes allé trouver l'auteur lui-même, et lui avons demandé si, pour faciliter notre tâche, il consentirait au besoin à nous aider de son bienveillant concours. Or sa promesse à cet égard a été aussi nette que formelle. Voilà donc, nous pouvons le dire, la partie scientifique de notre œuvre complétement sauvegardée: le reste ira de soi.

Nous en avons fini avec ces préliminaires. Le temps presse et déjà les baigneurs font leurs préparatifs de départ, ou même sont partis. Partons à notre tour.

Notre prochain courrier sera daté des bords du Rhin.

DOCTEUR MAXE.

COURRIER DU PALAIS

Le bilan du crime et de la vertu. — Augmentation des assassinats et des banqueroutes. — Les prix Monthyon aux servantes. — Une ferme non achetée et un prince racheté. — Différence entre un procès qu'on gagne et un procès qu'on ne perd pas. — Le maquignonnage des expropriations. — Le *demi-monde* des affaires. — Grandeur et décadence du *registre des fruitiers*. — Deux précepteurs de l'école de M. *Cinglant*. — Un crime arabe. — Une confrontation dramatique. — Condamnation capitale.

Selon une excellente et instructive habitude, M. le ministre de la justice vient de donner le bilan criminel de la France.

L'Académie française fait la carte de la vertu qu'elle récompense et la justice fait l'inventaire du crime qu'elle punit.

Tout compte fait, nous n'avons pas lieu de nous réjouir.

La moralité n'est pas en progrès; il faut bien le reconnaître. Il s'agit dans le rapport de M. le ministre de la comparaison de l'année 1866 avec 1865, et il résulte des chiffres officiels que l'assassinat a augmenté de dix pour cent, et que les viols ou attentats à la pudeur sur des enfants se sont accrus dans la proportion de huit pour cent.

Les vols qualifiés ont suivi une progression plus ascendante encore; mais les banqueroutes frauduleuses ont distance tous les autres crimes. Celui-ci a subi l'augmentation énorme de vingt-deux pour cent.

Ces résultats ne sont pas faits pour glorifier le présent. Mais l'avenir se présente encore sous des aspects moins rassurants. Il est un article de cette statistique qui ne présage rien de bon; c'est celui qui concerne les mineurs. M. le ministre signale ainsi la situation: « Il ressort de ce tableau une indication douloureuse: c'est que le nombre réel des accusés mineurs de vingt et un ans est plus fort de cent soixante-treize en 1866 qu'en 1865. »

Espérons que les bonnes actions viendront compenser ces forfaits, et que si le passif du crime augmente, l'actif de la vertu s'accroîtra aussi de façon à faire la balance.

Mais personne ne tient le bilan de la vertu. L'Académie française n'a qu'un petit carnet de blanchisseuse où elle inscrit les bonnes actions des servantes, comme si la vertu était l'apanage exclusif des domestiques.

Je sais bien que si tous les princes étaient de l'école du prince d'Orange, l'aristocratie ne pourrait avoir de bien sérieuses prétentions au prix Monthyon; mais il est heureusement beaucoup de personnes de distinction qui démontrent tous les jours que la vertu n'est pas exclusivement de roture. Et de même qu'il y a le crime qualifié, il y a la vertu qualifiée aussi. Ne décourageons personne.

Donc, ainsi que nous l'avions prévu, le prince d'Orange a gagné son procès. Est-ce *gagné* qu'il faut dire ou bien se contenter modestement de reconnaître qu'il ne l'a pas perdu?

Il n'a pas perdu davantage les trois cent dix mille francs de billets qu'il avait souscrits, puisque l'arrêt de la Cour impériale de Metz condamne les détenteurs à les lui restituer.

L'arrêt de la Cour, pour démontrer le dol dont le prince a été victime dans la prétendue vente de la ferme de *l'Hermitage*, commence par dire très-énergiquement leur fait à Van den Dale et surtout à Collier, l'intermédiaire et le courtier de cette opération. Il traite Collier « d'homme sans scrupule, déjà condamné pour escroquerie. »

C'est pourtant cet homme-là dont le prince recevait des visites et des lettres comme celle-ci, qui est citée dans l'arrêt:

« Je pense que si vous aviez, mon prince, le domaine en question, vous auriez toujours un crédit ouvert: je connais cela, moi. Voulez-vous me laisser faire? Fiez-vous à moi toujours, et toujours il ne vous manquera pas de l'argent. »

Et le prince se fia à Collier, qui, paraît-il, reçut vingt-cinq mille francs de pot-de-vin en billets sur ce marché aujourd'hui annulé. Il faut convenir qu'on avait singulièrement trompé le prince et sur la qualité et sur l'importance de l'immeuble vendu.

On lui avait d'abord donné une ferme pour un château. Passe encore. Mais on lui avait annoncé neuf mille arbres à fruit quand trois mille à peine pouvaient répondre à l'appel. On l'avait surfait aussi de trente-sept mille sapins. Les bois, qui rapportent au plus cinq cents francs, étaient comptés pour un produit de huit mille. Et sur les animaux l'exactitude n'était pas plus rigoureuse que sur les végétaux. On l'abusait autant sur les têtes de moutons que sur les têtes de sapins. On lui promettait que six à sept cents moutons pourraient être élevés sur le domaine quand moins de deux cents n'auraient pu y trouver leur pâture pendant la saison d'été. Il reste de tout cela pour Son Altesse le malheur d'avoir fait de pareilles affaires avec de pareilles gens.

Nous lui souhaitons de n'avoir pas à gagner beaucoup de procès comme celui-là.

Le maquignonnage des immeubles n'est pas spécial à la campagne, et nous avons à Paris des maîtres passés en ce genre de trafic. Si nous en croyons Mr Paillard de Villeneuve devant la première chambre du tribunal, Me Picard, l'avoué de la ville, a fort à faire pour déjouer certaines ruses des expropriés. Ici c'est un acte de vente qu'on imagine; là un bail qu'on vieillit ou qu'on augmente. Que de pièces antidatées, que de comptes boursouflés, sans être pour cela des comptes d'apothicaire! L'honorable avocat attribue la plupart de ces fraudes à l'absence d'avoués dans ces causes d'expropriation que la loi du 3 mai 1841 a eu l'imprudence de livrer aux agents d'affaires, « c'est-à-dire à toutes les variétés de ce demi-monde judiciaire qui, sans garantie de capacité ou de moralité, a le droit de libre pratique à la barre du jury. »

Et Mr de Villeneuve cite divers tours des plus indélicats dont tout autre que le clairvoyant Me Picard serait dupe. Un jour, dit-il, on lui présente un grand cahier, lequel, assure-t-on, contenait les recettes de l'exproprié.

— Je connais cela, s'écria-t-il; c'est le registre des fruitiers; on me l'a déjà présenté à telle époque, pour un tel, de telle rue, tel numéro. Je soupçonnais bien qu'il reviendrait ici, et pour mieux le reconnaître, j'ai fait à la page 26 un petit paraphe; regardez donc un peu.

On vérifia. Le paraphe était bien à la page indiquée. Inutile d'ajouter que le registre rentra honteusement dans le carton du défenseur.

Bisson n'a pas employé le registre des fruitiers puisqu'il est marchand de cuirs; mais il s'est entendu avec son propriétaire, M. Guillou, pour antidater et augmenter un bail. Moyennant cette complaisance, l'indemnité à obtenir de la ville devait être partagée entre le locataire et son propriétaire. Cette indemnité s'est élevée à 11,000 francs. Cette indemnité aurait été effectivement partagée si ce *petit bout d'oreille* qui s'échappe toujours par malheur n'avait découvert la fraude.

MM. Guillou et Bisson furent traduits pour crime de faux devant la cour d'assises, où ils furent acquittés. Aujourd'hui on les poursuit simplement en réparation civile. Le tribunal les a condamnés tous les deux à payer chacun quinze cents francs de dommages-intérêts; à la vérité sans compter la moitié de 11,000 francs que devait toucher M. le propriétaire et qui restera dans la caisse municipale.

Nous parlions tout à l'heure de l'*oreille* au figuré, nous pouvons parler des oreilles au positif: ces oreilles appartiennent à deux écoliers. Ces deux enfants avaient trop échauffé les oreilles de leurs professeurs pour ne pas exposer leurs propres pavillons auriculaires. Mais les professeurs ont véritablement outre-passé la ligne de la correction puérile et honnête. C'est pour cela qu'un frère des écoles chrétiennes et un instituteur laïque comparaissent, le premier, devant la sixième, et le second devant la septième chambre de la police correctionnelle.

Tous les deux sont de l'école de M. Cinglant, l'un des *Deux précepteurs* de Scribe.

— Tel que vous me voyez, dit M. Cinglant dans le vaudeville, j'ai été, pendant quinze ans, correcteur à Mazarin,



TIGRESSE ET LEOPARDS; dessin de M. S Carter — Voir page [illegible].



et j'ose dire qu'on pouvait reconnaître ceux qui avaient passé par mes mains.

> J'en eus le bras en écharpe,
> Tant parfois je frappais fort;
> J'ai soigné monsieur Laharpe,
> J'ai formé monsieur Chamfort.

Nos deux précepteurs n'ont formé ni Laharpe ni Chamfort, mais ils ont légèrement déformé deux gamins de huit à dix ans, ce qui leur attire à chacun une condamnation à 16 francs d'amende.

C'est fini de rire; nous entrons dans le dramatique avec votre permission, et pour cela nous n'avons qu'à enjamber la Méditerranée et à nous rendre à la Cour d'assises de Blidah.

Ahmed ben Mohad, de la tribu des Ben-Zormach, et Mohamed ben Hamza, demeurant aux Beni-Mesra, sont deux camarades d'école et exercent tous deux la profession de taleb. Ils se visitent et se font même des présents. Ainsi, à l'occasion du mariage de Hamza, son ami Ahmed ben Mohad lui offrit des figues et des raisins: il lui prêta même une somme de 75 douros qui devait être rendue à la récolte. Le 3 janvier dernier, Ahmed ben Mohad alla réclamer ses 75 douros à Mohamed ben Hamza; ils eurent quelque discussion sur les intérêts, bien que Hamza n'eût payé ni intérêt ni capital.

Toutefois, comme il était dix heures du soir, l'emprunteur voulut accompagner son prêteur. Il faisait un beau clair de lune; les deux compagnons cheminèrent ainsi pendant quelque temps côte à côte, et ils arrivèrent sur les bords d'un ravin très-profond et très-isolé.

Mohamed ben Hamza était porteur d'un fusil à deux coups; il leva son arme sur son camarade et déchargea presque à bout portant les deux canons dans la mâchoire inférieure de Ahmed ben Mohad. Celui-ci tomba à la renverse et fut à l'instant couvert de sang; mais il respirait encore. L'assassin, pour consommer son crime, rechargea son fusil et tira un troisième coup qui n'atteignit pas le blessé, mais dont la commotion le précipita dans le ravin, sur le bord duquel il était renversé.



LA VILLE DE MILTENBERG, DANS LE GRAND-DUCHÉ DE HESSE-DARMSTADT. — PORTE DE WURZBOURG. — LA RUE PRINCIPALE ET LE CHATEAU. — Dessins de M. Herbert-König. — Voir page 406.

Cette chute fut affreuse. En tombant, de si haut les poignets du malheureux furent brisés, et on ne comprend pas qu'il ait eu la force de se relever et de se diriger en poussant des cris de détresse vers l'orangerie du caïd de Beni Misra. Le khammès de cette orangerie fut d'abord effrayé à l'aspect du blessé qui n'avait plus face humaine; il le recueillit pourtant et s'empressa d'aller avertir le caïd, qui donna les premiers soins à la victime et fit prévenir le juge de paix de Bouffarick.

Hâtons-nous de dire que c'est à l'empressement et à l'intelligence de ce magistrat qu'on doit et la prudente rapidité de l'instruction et la découverte du coupable.



VUE DE MILTENBERG AVEC LE GREINBERG.

M. le juge de paix arrive de grand matin sur le lieu du crime et commence ainsi son procès-verbal :

« Nous trouvons, dans l'orangerie du caïd de Beni Misra, un homme de trente à trente-cinq ans, couché à terre, la mâchoire inférieure complétement emportée, sauf la lèvre et un lambeau de peau au-dessous. La langue pend sur le cou et ne permet au blessé que de pousser des sons inarticulés; il a en outre les deux poignets fracturés ou traversés de projectiles... Les blessures de ce malheureux sont d'un aspect si hideux qu'un Arabe s'est trouvé mal en les regardant. »

Eh bien, c'est de ce débris humain, de cet être repoussant qui ne peut plus articuler une parole, que le magistrat tirera avec une touchante habileté des renseignements suffisants pour reconstituer le crime et trouver le coupable.

Il y a un moment de cet interrogatoire muet qui s'élève aux effets les plus saisissants du pathétique.

Le magistrat demande au moribond s'il reconnaîtrait son assassin.

La victime fait de la tête un signe affirmatif.

Le juge de paix ajoute :

« Nous faisons un signe au gendarme ; il détache vers nous plusieurs Arabes un à un. A mesure qu'ils passent, Ahmed ben Mohad fait du doigt un signe négatif; enfin Mohamed ben Hamza arrive à pas lents et en détournant les yeux. Sa contenance décèle son crime, il fuit le regard de sa victime que tous, avant lui, ont regardée en face. A sa vue, le blessé fait un effort comme pour se relever sur son séant et, de son bras droit brisé, de sa main mutilée et tendue en avant, il désigne l'inculpé en poussant un cri impossible à rendre. »

Savez-vous une scène plus auguste et plus dramatique que celle-là ?

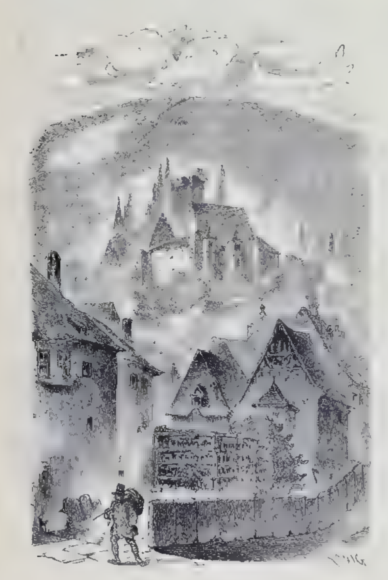
Mettez à la place un juge négligent ou incapable, et voilà un forfait impuni et la justice bravée.

Le meurtrier a comparu devant la Cour d'assises. Selon l'habitude de ses compatriotes, il a tout nié. On veut le perdre; les témoins sont achetés; il va jusqu'à contester l'identité de la victime.

— On nous a présenté, dit-il, un homme si défiguré que ses parents eux-mêmes ne l'auraient pas reconnu.

Malgré ses dénégations, l'accusé est condamné à mort.

MAÎTRE GUÉRIN.



RUINES DE MILTENBERG.



LA PLUS VIEILLE MAISON DE MILTENBERG.

TIGRESSE ET LÉOPARDS

Nos lecteurs trouveront sous ce titre une magnifique gravure dont les types

ont été dessinés d'après nature par M. Carter. La tigresse, qui occupe la gauche de la composition, est facilement reconnaissable par une certaine ressemblance avec le lion. A ses côtés sont un léopard indien de la grande espèce et un petit léopard de la côte orientale d'Afrique. Un léopard noir de l'Inde domine ce groupe.

Le tigre et le léopard appartiennent tous deux à l'espèce *felis*, qui comprend encore le lion, le jaguar, la panthère, le guépard, le lynx et le chat. Ces deux animaux, à la robe magnifique, sont, on le sait, d'une agilité remarquable. Leurs bonds prodigieux, même en captivité, donnent assez à penser avec quelle foudroyante célérité ils peuvent fondre sur leur proie. Leurs membres sont moins bien organisés pour la course. C'est sans doute ce qui fait que, malgré leur vigueur et la puissance des armes dont la nature les a pourvus, ils usent toujours de ruse dans leur chasse. Si l'animal qu'ils guettaient peut se soustraire à un premier assaut, il a grande chance, en effet, de leur échapper par la fuite.

Leurs mâchoires courtes sont mues par des muscles d'une force extrême ; leurs ongles rétractiles, qui se cachent entre les doigts à l'état de repos, ne perdent jamais leurs pointes ni leur tranchant. Ils ont l'ouïe excessivement fine; leur vue, moins développée, n'a pas une portée très-longue, mais ils voient bien le jour et la nuit. Leur prunelle se dilate et se resserre selon la force de la lumière. Ils vivent généralement solitaires, au milieu de forêts épaisses, d'où ils ne sortent que pour satisfaire leur appétit farouche.

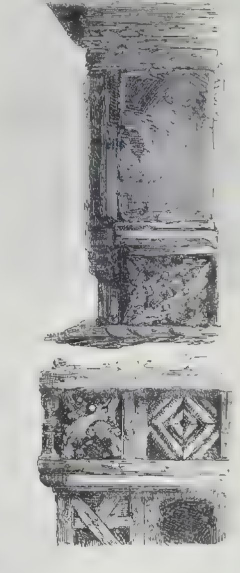
Le léopard semble plutôt éviter la présence de l'homme; mais le tigre ne se fait pas faute de l'attaquer et lui livre parfois de terribles combats; pourtant il n'est pas impossible de l'apprivoiser, et l'on a des exemples de tigres devenus, avec le temps, aussi câlins et aussi souples que des chats. En ne s'y fiant pas, toutefois, on aura raison.

L. DE MORANCEZ.

MILTENBERG

On nomme Odenwald la partie montagneuse du grand-duché de Hesse-Darmstadt qui s'étend du Mein au Necker. Percée dans tous les sens d'excellentes routes, elle offre aux voyageurs toutes les facilités pour d'agréables et intéressantes excursions.





L'HÔTEL DU GÉANT, A MILTENBERG. — SCULPTURES EN BOIS DE L'HÔTEL DU GÉANT

La petite ville de Miltenberg, qui en fait partie, est fort joliment située à la jonction du Mein et de la Mudau; elle est construite en fer à cheval au pied du Grainberg (*mons granum*) que domine la grande tour en ruine du Miltenbourg, le vieux château du pays. Albert de Brandebourg le détruisit en 1522. Avec ses antiques murailles et ses maisons de bois elle présente un coup d'œil fort pittoresque. La porte de Wurzbourg y donne accès par le côté ouest. De curieux bâtiments d'un autre âge entourent la place du Marché, au-dessus de laquelle la montagne s'élève immédiatement. On remarque sur cette place une fontaine aujourd'hui tarie qui date de 1583.

Parmi les constructions les plus remarquables il faut citer la maison dite *Miltenberg*, la plus vieille de la ville, et l'hôtel *du Géant*, dit également hôtel *des Princes*, de ce que les rois et les empereurs de passage avaient coutume de s'y arrêter. La reine Christine de Suède et Martin Luther ont compté parmi les hôtes de ce logis. Ses charpentes et ses balcons de bois sculpté lui donnent l'aspect le plus pittoresque. Encore debout après plusieurs siècles d'existence, il domine fièrement toutes les maisons voisines. Par une fenêtre du second étage, qui est justement la fenêtre de la pièce que Luther occupa, on a devant soi la grande rue, et le Grainsberg avec son vieux château, tels qu'ils apparaissent sur notre cinquième gravure.

Un monument a été élevé à Miltenberg par la duchesse de Kent, mère de la reine Victoria, à la mémoire de cinquante-deux volontaires saxons qui s'y noyèrent au mois d'avril 1814.

HENRI MULLER.

EAUX MINÉRALES DE VALS (Ardèche)

De l'emploi médical de l'eau de la source Dominique de Vals (Ardèche), dont la composition chimique est unique en Europe.

Elle est ferrugineuse et sulfureuse. On l'emploie pour combattre avec succès les fièvres intermittentes, les cachexies, les maladies de la peau, l'asthme, le catarrhe pulmonaire et surtout l'épuisement des forces.

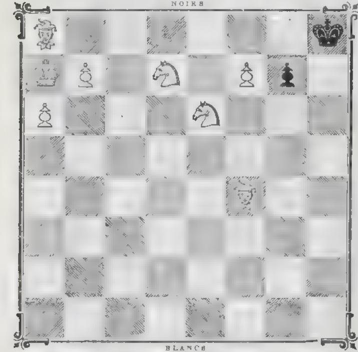
Le corps médical considère cette eau très-agréable à boire avec le vin comme éminemment reconstituante, fortifiante, et remplaçant avec avantage les huiles de foie de morue et le quinquina.

Brochure de quarante pages, en dépôt chez tous les bons pharmaciens.

PROBLÈME Nº 405

COMPOSÉ PAR M. GROSDEMANGE, DE COMMERCY.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et se font faire mat en six coups, à la condition que le [illegible] à la 5e case [illegible] un fou

REBUS

Explication du dernier Rebus :

Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. [illegible]

ÉMILE AUCANTE.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME



TABLE DES GRAVURES

CONTENUES DANS CE VOLUME

